



THE LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF
NORTH CAROLINA



PRESENTED BY
GRAY MacW. BRYAN
IN MEMORY OF
HIS GREAT-GRANDFATHER
JAMES W. BRYAN

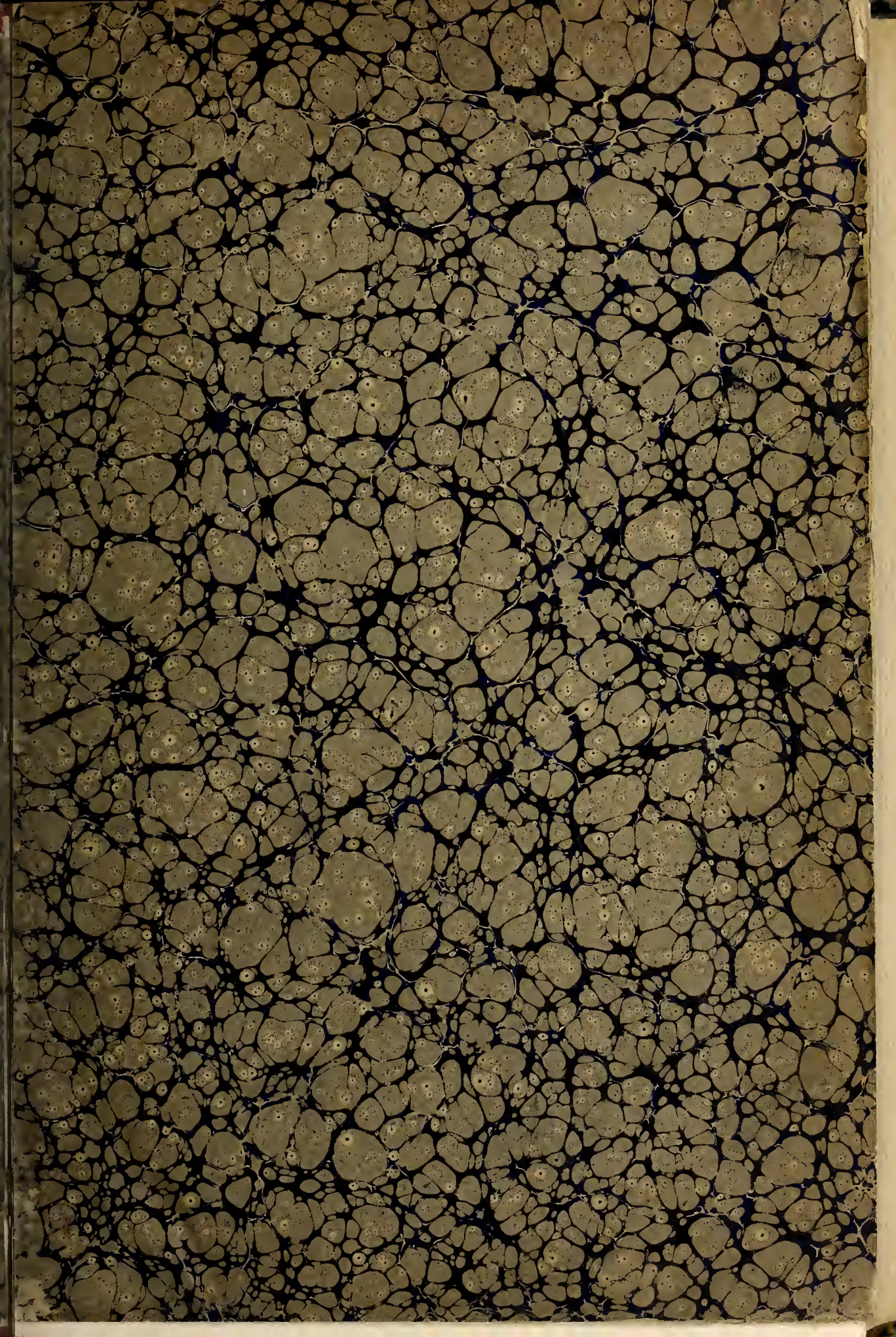
CLASS OF 1824

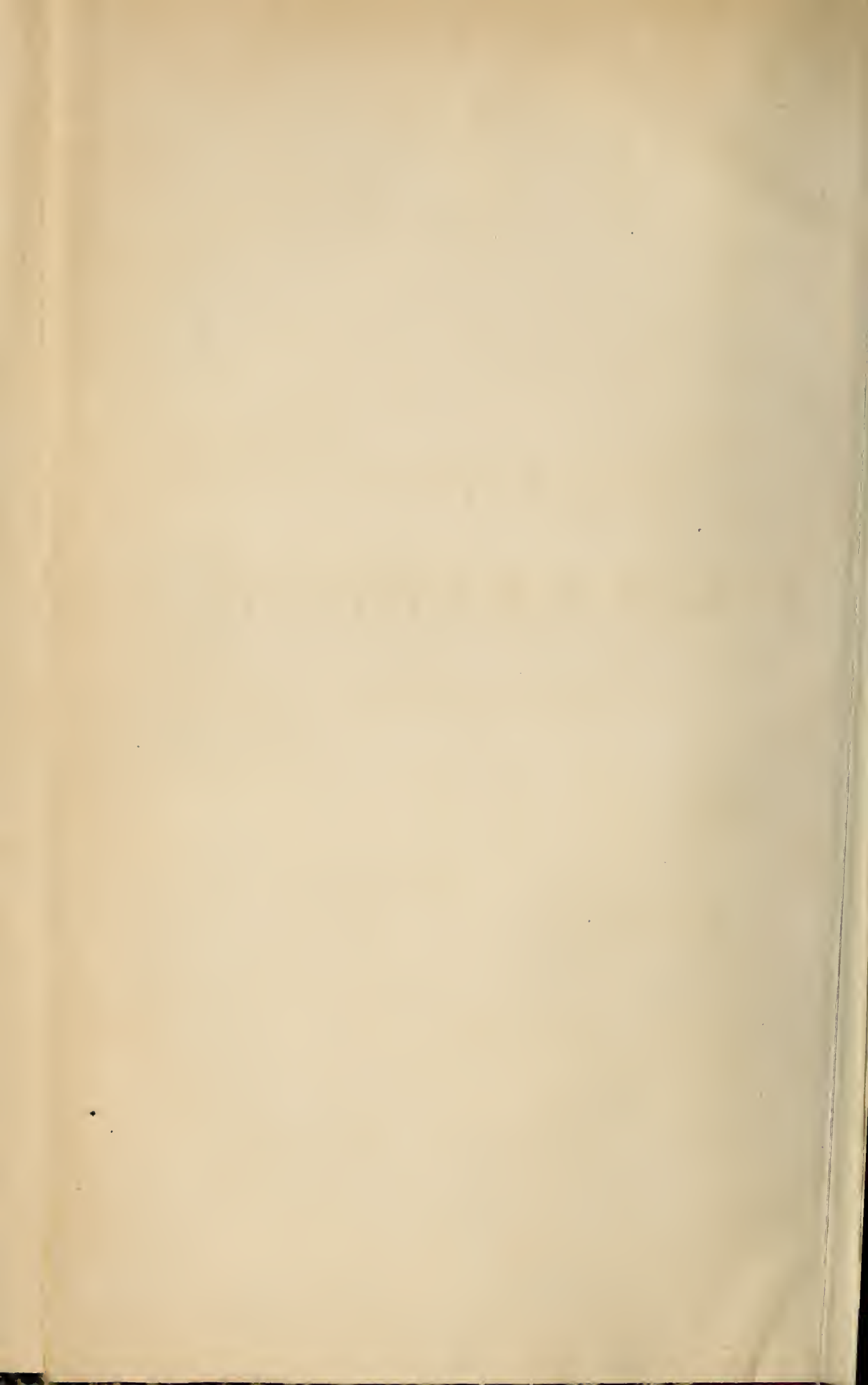
RBO

B61

V 5

HUMANITIES





BIOGRAPHIE
UNIVERSELLE

ANCIENNE ET MODERNE.

V.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR.
RUE GARANCIÈRE, 8.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

(MICHAUD)

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES
QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

NOUVELLE ÉDITION,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. MICHAUD,

REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE D'ARTICLES OMIS OU NOUVEAUX

OUVRAGE RÉDIGÉ

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité (VOLTAIRE.)

TOME CINQUIÈME.



PARIS,

CHEZ MADAME C. DESPLACES,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DE LA DEUXIÈME ÉDITION DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE,

RUE DE VERNEUIL, 52,

ET CHEZ M. MICHAUD, RUE DE LA PLAINE, 12, AUX TERNES.

1854

LIBRARY

ALBERTA

1911

THE UNIVERSITY OF ALBERTA



BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

B

BONGARS (JACQUES), calviniste, conseiller et maître d'hôtel de Henri IV, l'un des plus habiles critiques de son temps, naquit à Orléans en 1546. Il étudia les belles-lettres à Strasbourg, sous un professeur anabaptiste; et le droit à Bourges, sous Cujas. Henri IV, soit comme roi de Navarre, soit comme roi de France, l'employa pendant près de trente ans dans les cours d'Allemagne, en qualité de son résident ou de son ambassadeur, et en retira de très-grands services dans les négociations les plus importantes. On dit que, s'étant trouvé à Rome lorsque Sixte V fulmina sa fameuse bulle d'excommunication contre ce prince, Bongars y fit la réponse hardie qui est sous son nom dans le 1^{er} volume des *Mémoires de la Ligue*, et qu'il eut l'audace de l'afficher lui-même au champ de Flore. Cependant il est certain, par son journal conservé dans la bibliothèque de Berne, qu'étant parti de Vienne en Autriche, au mois de mai 1585, pour se rendre à Constantinople, il n'y arriva que le 25 juillet suivant, de sorte que, pour peu qu'il y ait séjourné, il n'est guère vraisemblable qu'il ait pu faire à Rome la réponse qu'on lui attribue et qui est datée du 6 octobre de la même année. Bongars mourut à Paris, le 29 juillet 1612, à 58 ans, avec la réputation d'un très-honnête homme et d'un savant distingué. Il avait acquis une grande partie des manuscrits de la bibliothèque de St-Benoit-sur-Loire, dispersés lors du pillage de cette abbaye par les calvinistes; plusieurs de celle de la cathédrale de Strasbourg, dissipés dans les mêmes troubles, et les restes de ceux de Cujas. Cette précieuse collection passa depuis dans la bibliothèque de Berne, qui possède en outre un recueil de plus de 42 vol. in-fol. de mélanges concernant l'histoire et les intérêts publics d'Allemagne, de Hongrie, de Bohême, de la succession de Juliers, fait par Bongars, dans le temps qu'il résida dans les diverses cours de l'Empire. J. Sinner, bibliothécaire de Berne, a donné la notice de tous ces manuscrits, ainsi que du journal de son voyage à Constantinople, et d'un recueil de ses lettres inédites très-utiles pour l'histoire du temps. Ses ouvrages imprimés sont : 1^o un recueil des historiens des croisades, sous ce titre : *Gesta Dei per Francos, sive Orientalium expeditionum et regni Francorum Hierosolymitani Scriptores varii coactanei, in unum editi*, Hanau, 1611, 2 t. en 4 vol. in-fol.; ce recueil,

que l'on joint quelquefois à la Byzantine, contient une mappemonde de Sanudo, et d'autres cartes intéressantes pour l'histoire de la géographie. Ludewig a consacré un des sept volumes de ses *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi*, Francfort, 1750, in-8^o, à recueillir toutes les variantes et notes sur les divers auteurs réunis dans la *Gesta Dei per Francos*. 2^o *Jacobi Bongarsii Epistolæ*, Leyde, 1641; Strasbourg, 1660, in-12. Cette dernière édition n'en contient qu'une partie; les mêmes, traduites en français, avec le latin à côté, par les écrivains de Port-Royal, sous le nom de *Brianville*, pour l'éducation du dauphin, Paris, 1668, 1680, 2 vol. in-12; la Haye, 1695. Dans cette dernière édition, on a retouché le style de la traduction, rétabli divers passages retranchés dans l'édition de Paris, et ajouté trente-quatre lettres françaises, qui n'avaient pas été imprimées avec les latines. La 1^{re} partie du recueil contient les lettres de politique adressées aux princes, aux ministres, etc.; la 2^e, celles de littérature, à Camérarius, ami de l'auteur. Son style est pur, correct, élégant, naturel, presque digne du siècle d'Auguste, quoiqu'il n'ait pas affecté, comme les Bembo et les Manuce, d'en bannir toute expression qui ne se trouverait point dans Cicéron. 3^o *Collectio Hungaricarum rerum Scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol. 4^o Une édition de Justin, avec d'excellentes notes, Paris, 1581, in-8^o. On a encore de ce savant homme des notes sur Pétrone, des variantes de Paul Diacre. Sinner a fait imprimer à Lausanne, 1759, in-8^o, des *Extraits de quelques poésies aux 12^e, 13^e et 14^e siècles*, tirés des manuscrits de Bongars.

T—D.

BONGARS (JOSEPH-FRANÇOIS-MARIE, chevalier DE), né le 11 mars 1758, lieutenant du roi de l'école militaire, avec titre de colonel, a publié une traduction française des *Institutions militaires* de Végèce, Paris, 1772, in-12. Il a aussi traduit en français l'*Eloge de Philippe V*, roi d'Espagne, composé par don Joseph Vieyra de Clavijo, Lodi, 1780, in-8^o.

C. M. P.

BONGARTEN (ANICHIUS), gentilhomme allemand, chef de grande compagnie d'armes en Italie, rassembla, au milieu du 14^e siècle, un grand nombre de ces aventuriers qui se mettaient à la solde des puissances belligérantes pour combattre en leur nom, et qui les quittaient ensuite pour vivre de pil-

lage aux dépens des peuples. Bongarten agit, en 1558, pour la première fois, en chef indépendant, lorsqu'il se mit à la solde des Siennois avec un corps de 1,200 gendarmes pour faire la guerre aux Pérousiens. L'année suivante, il se réunit à une bande plus redoutable, connue sous le nom de *grande compagnie*, et commandée par le comte Laudo. Avec elle, il dévasta une grande partie de l'Italie, livrant les campagnes au pillage, et obligeant les villes à se racheter par d'énormes contributions. Malgré ses brigandages, Bongarten rentra de nouveau au service de différents princes d'Italie; par-tout il se fit connaître pour général habile, pour soldat infidèle. Sans respect pour ses engagements les plus sacrés, il vendait ses services aux plus offrants, et il trahissait ses serments et son honneur dès qu'il y trouvait quelque avantage. S.—S.—I.

BONGIOVANNI (ANTOINE), savant littérateur italien du 18^e siècle, naquit aux environs de Vérone en 1712. Élevé d'abord par un frère qui était archiprêtre à Lunigo, il fit le reste de ses études à Padoue, sous les plus habiles professeurs. Il en sortit, également versé dans le latin, le grec, l'hébreu, la théologie, le droit civil et le droit canon, et reçu docteur dans ces dernières facultés. Il alla se fixer à Venise, où il se lia intimement avec le savant Antoine-Marie Zanetti, garde de la bibliothèque de St-Marc. Ils entreprirent ensemble, et ils eurent la gloire d'achever les catalogues des manuscrits grecs, latins et italiens de cette riche bibliothèque, qui parurent sous ces deux titres : 1^o *Græca D. Marci Bibliotheca codicum manuscriptorum per titulos digesta*, Venise, 1740, in-fol. 2^o *Latina et Italica D. Marci Bibliothecæ codicum manuscriptorum*, Venise, 1741, in-fol. Le sénat, satisfait de cet ouvrage, en récompensa chacun des deux auteurs par le don d'une médaille d'or d'un très-grand poids. Bongiovanni publia de plus : 3^o *Græca Scholia scriptoris anonymi in Homeri Iliados lib. 4, ex vetusto cod. bibl. Venet. Anton. Bonjoannes eruit, latine interpretatus est, notisque illustravit*, Venise, 1740, in-4^o. 4^o *Leontii monachi Hierosolymitani quædam ad historiam ecclesiasticam spectantia*, etc. Ces ouvrages du moine Léonce, traduits du grec en latin par Bongiovanni, et accompagnés de notes et observations savantes, ont été insérés dans le t. 6 de la *Nova Collectio sanctissimorum conciliorum et decretorum* du P. Mansi, Lucques, 1752, in-fol. 5^o *Libanii sophistæ Orationes 17, Antonius Bonjoannes nunc primum e manuscriptorum codd. eruit, latine vertit, notisque illustravit*, Venise, 1754, in-4^o. 6^o *Theodoretii Opuscula duo nunc primum vulgata*, Venise, 1759, in-4^o, etc. On ignore l'année de sa mort. G.—E.

BONGO (PIERRE), en latin BUNGUS, chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, dans le 16^e siècle, mort le 24 septembre 1601, était savant dans les langues latine, grecque et hébraïque, les belles-lettres, la musique, les mathématiques, la philosophie, la théologie, l'histoire, l'Écriture sainte, l'astronomie, et aussi dans l'astrologie et la cabale. Il a laissé un traité curieux en 2 parties, dont la 1^{re} édition est intitulée : *de mystica*

numerorum Significatione, Bergame, 1585, 1584, in-8^o; la 2^e, à Venise, 1585, in-8^o, avec quelques changements dans le titre; la 3^e à Bergame, in-fol., la même année, sous celui de *Numerorum Mysteriorum ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, réimp. ensuite, ibid., 1599, in-4^o, avec un appendice; et enfin, Paris, 1617 ou 1618, in-4^o. Cette dernière édition mérite la préférence. Les critiques sont partagés sur l'opinion qu'on doit avoir de cet ouvrage. Quelques-uns le regardent comme un recueil précieux de tout ce que les anciens ont pensé sur les nombres et leurs propriétés; et d'autres, comme une compilation faite sans goût et sans jugement, d'une multitude d'historiettes plus amusantes qu'utiles. W—S.

BONGUYOD (MARC-FRANÇOIS), conventionnel, né en 1751, à Moirans, près de St-Claude, se fit recevoir avocat au parlement de Besançon, revint dans sa famille et mérita l'estime de ses compatriotes, par son zèle et son intégrité dans l'exercice de différentes charges municipales. A l'époque de la révolution, il fut élu membre de l'administration centrale du département du Jura, et, en 1792, député à la convention. Dans le procès de Louis XVI il vota pour l'appel au peuple. Sur la question de la peine à infliger, il s'exprima de la manière suivante : « Pressé par ma conscience, j'ai reconnu « Louis coupable de haute trahison. On me demande « mon opinion sur la peine, je crois que c'est la « mort; mais l'intérêt de ma patrie me fait penser « qu'il vaut mieux qu'il reste en détention, parce « qu'elle peut hâter la paix. N'est-il pas temps que « le sang français cesse de couler? Je demande donc « la détention à perpétuité, sauf à ordonner la déportation, si les circonstances le permettent. » Il se prononça ensuite pour le sursis. Dès lors Bonguyod s'abstint, jusqu'après la chute de Robespierre, de prendre part aux discussions qui s'élevèrent dans l'assemblée. Lorsqu'il reparut à la tribune, ce fut pour solliciter des mesures en faveur du commerce et de l'agriculture, qu'il nomma la première de toutes les industries. Sa proposition fut renvoyée aux comités, et l'impression fut ordonnée. Il présenta, quelques mois après, des vues qu'il jugeait propres à faire cesser les procès auxquels donnait lieu le prétexte de lésion sur le prix des biens-fonds. Demandant la révision de différentes lois rendues trop précipitamment, il déclara qu'il trouvait que le divorce s'accordait avec trop de facilité; il blâma la loi qui fixait la majorité à vingt et un ans; et, en approuvant l'égalité de partage entre les frères, il demanda qu'il fût permis aux pères et mères de disposer d'un sixième de leur fortune. A la fin de la session, Bonguyod retourna dans le sein de sa famille, et reprit son état de juriconsulte. Après le 18 brumaire, il fut nommé membre du conseil général de son département. Attaché par conviction à la république, il ne put voir sans une douleur profonde l'avènement de Bonaparte à l'empire. Dès lors il donna, dans sa conduite et dans ses discours, des marques d'aliénation mentale. Le 28 octobre 1805, son corps fut trouvé dans une mare,

pres de Moirans, sans qu'on ait pu découvrir si sa mort avait été l'effet d'un accident ou de sa volonté.

W—s.

BONHOMME (le Père), docteur de Sorbonne et bibliothécaire des cordeliers de Paris. On lui doit : 1° *Consultation sur la société des francs-maçons*, Paris, 1748; in-8°, réimp. dans l'*Orateur franc-maçon*, Berlin, 1767. 2° *Relation de l'apparition visible de Jésus-Christ au saint sacrement, arrivée à Marseille dans l'église des Cordeliers, à la Pentecôte, 1754*, in-12; 3° *Éloge de l'Encyclopédie et des encyclopédistes*, la Haye, 1759, in-12; opuscule auquel le P. Fruchet a prêté son nom, et qui n'est que la réimpression des *Réflexions d'un franciscain contre l'Encyclopédie* de l'édition de 1751, dans laquelle on a supprimé la lettre préliminaire aux éditeurs. 4° l'*Anti-Uranie, ou le Déisme comparé au christianisme*, lettres en vers à Voltaire, Paris, 1763, in-12. — J. BONHOMME, médecin à Avignon, a publié un *Traité de la Céphalatomie, ou Description anatomique des parties que la tête renferme*, Avignon, 1758, 1759, in-4°. Z—o.

BONI (le Père MAURO), archéologue et bibliographe distingué, naquit à Gênes, le 3 novembre 1746 (1), de parents honnêtes, mais peu favorisés de la fortune. Il commença ses études à Crémone, sous les jésuites, qui, lui ayant reconnu des dispositions, ne négligèrent rien pour le gagner à la société. Envoyé par ses supérieurs à Rome, en 1763, pour y prononcer ses vœux, il y fit son cours de théologie à l'université de la Sapience, et s'appliqua dans le même temps à l'étude de l'histoire ecclésiastique et à celle des grands écrivains de l'antiquité. Ses progrès furent si rapides, qu'on ne crut pas pouvoir laisser plus longtemps parmi les élèves un jeune homme qui se montrait l'égal de ses maîtres; et en attendant qu'il eût l'âge nécessaire pour recevoir les ordres sacrés, on l'envoya professer la rhétorique dans un collège d'Allemagne. Il ne tarda pas à revenir en Italie. Vers 1772, il se rendit à Raguse, pour y classer le beau musée du comte Durazzo. A la suppression de la société, il se retira dans sa famille à Mozzanica, dans le Crémonais, et peu de temps après il obtint la collation d'une chapelle dont les revenus suffisaient à peine à son modeste entretien. Content de son sort, il ne songeait point à quitter la retraite que la Providence lui avait procurée; mais ses talents ne pouvaient le laisser longtemps inconnu. Nommé par l'évêque de Crémone professeur de littérature dans son séminaire, il fut élu, à la mort de ce prélat, vice-recteur du collège de Bergame. Pendant son séjour dans cette ville, il entretenait une correspondance littéraire avec quelques-uns de ses anciens confrères, Lanzi, Morcelli, Tiraboschi, Andrès, etc., qui lui soumettaient leurs ouvrages ou le consultaient sur diffé-

rents points d'érudition. De Bergame il vint à Venise occuper la place de précepteur des enfants du prince Giustiniani, digne d'apprécier un homme d'un si rare mérite. Sans négliger ses devoirs, il put alors se livrer à son goût pour les recherches de l'antiquité; et, dans ses loisirs, il forma des recueils précieux de monuments relatifs à l'histoire de Venise. Les événements de 1814 le décidèrent à quitter sa nouvelle patrie. Cédant aux instances de quelques-uns de ses anciens confrères, il reprit l'habit de St-Ignace, et vint occuper au collège de Reggio les doubles fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. Il y mourut le 4 janvier 1817. Boni fut l'un des principaux coopérateurs de l'édition italienne du *Dictionnaire des hommes illustres* de D. Chaudon (voy. ce nom), imprimée à Bassano. Il le revit, le corrigea et l'enrichit d'une foule d'articles remarquables par l'étendue et l'exactitude des recherches. C'est à lui que l'on est redevable de l'édition des œuvres latines et italiennes du P. Jules-César Cordara, Venise, 1803, 4 vol. in-4°, avec une préface et plusieurs dissertations (voy. CORDARA), et de celle des œuvres de Métastase, Padoue, 1811, précédée de l'éloge de l'auteur. Il a traduit en italien l'ouvrage de Laharpe, *du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*. Enfin, on a de lui : 1° *Sulla Pittura di un gonfalone della fraternità di S. Maria di Castello, e su di altre opere, fatte nel Friuli, da Giovanni di Udine*, Venise, 1790, in-8°. (Voy. JEAN D'UDINE.) 2° *Degli Autori classici sacri, profani, greci e latini, Bibliotheca portatile*, ibid., 1795, 2 vol. in-8°. C'est une traduction de l'ouvrage d'Edw. Harwood (voy. ce nom), augmentée d'un grand nombre d'articles par Mauro Boni et par son savant collaborateur, Barthélémy Gamba. A la fin du 2° volume, on trouve un opuscule de Boni : *Quadro critico tipografico*. C'est un catalogue raisonné des principaux ouvrages publiés jusqu'à cette époque sur l'histoire littéraire, la biographie et l'imprimerie, suivi de diverses opinions sur l'origine de l'imprimerie et l'introduction de cet art en Italie. Suivant Boni, Jean de Spire ne serait pas, comme on le croit communément, le premier imprimeur de Venise : mais il a été réfuté solidement par Mich. Denis, dans une dissertation intitulée : *Suffragium pro Johanne de Spira*. (Voy. DENIS.) 3° *Lettere su i primi libri a stampa di alcune città e terre dell'Italia superiore*, ibid., 1794, gr. in-4°. On trouve dans ces lettres la notice de plusieurs éditions de Gênes, de Milan et d'autres villes de la Lombardie, inconnues jusqu'alors aux bibliographes. 4° *Series monetarum romanarum universarum; museo ordinando ad Morelli, Vaillantii et Eckhelii doctrinam*, ibid., 1801, in-8°. Boni s'est associé pour cet ouvrage J.-J. Pedrotti. Il en promettait une suite qui n'a point encore paru. 5° *Notizia d'una cassetta geografica, opera di commesso d'oro e d'argento*, etc., ibid., 1808, in-8°. Ce meuble précieux avait été l'objet d'une savante dissertation de Dan. Francesconi. Boni s'attache à réfuter l'explication qu'en avait donnée ce professeur. 6° *Une Lettre à Lanzi sur quelques peintures antiques* (de Tomaso de Modène)

(1) Suivant la *Biografia italiana*, Boni est né en 1744, à Mozzanica, dans le Crémonais. Mais le P. Caballero, dans le *Suppl. ad Biblioth. Scriptorum societ. Jesu*, p. 405, le fait naître à Gênes en 1746; et nous avons préféré suivre son sentiment, parce qu'il devait être mieux instruit de toutes ces particularités, ayant eu à sa disposition les registres de la société, et tous les documents officiels.

réemment découvertes à Venise; insérée dans let. 6 des *Opuscoli scientifici letterati*, Florence, 1809, et trad. en français dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, 1810, t. 4, p. 1-26. 7° *Saggio di studi dal P. Luigi Lanzi*, Venise, 1810, in-8°. Cet éloge de Lanzi se trouve dans les *Annales encyclopédiques*, 1817, t. 4, p. 72. — Onufre BONI, architecte, né en 1743 et mort en 1818, fut surintendant des travaux publics en Toscane, et l'ami du savant Lanzi (voy. ce nom), auquel il consacra, dans l'église Ste-Croix, un monument dont il fit en partie les frais après en avoir dressé le plan. Outre plusieurs mémoires pleins d'érudition dans les *Efemeridi intorno all'architettura*, on lui doit : *Elogio di Lanzi, tratto dalle sue opere*, Pise, 1810, in-18; et une *Défense* de Michal-Ange, contre les critiques de Fréard. (Voy. CHAMBRAY.) W—s.

BONICHON (FRANÇOIS), prêtre de l'Oratoire, professa les belles-lettres avec distinction dans plusieurs collèges, et fut ensuite pourvu de la cure de St-Michel d'Angers, où il se rendit recommandable par sa vigilance, sa charité, et les soins qu'il mit à instruire son troupeau jusqu'à sa mort, arrivée en 1662. Il est connu par les deux ouvrages suivants : 1° *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol., livre rare, composé à l'occasion de l'installation de Henri Arnauld sur le siège d'Angers. C'est une dissertation sur les anciennes cérémonies observées lorsque les évêques faisaient leur première entrée dans leur diocèse. 2° *L'Autorité épiscopale défendue contre les nouvelles entreprises de quelques religieux mendiants*, in-4°, Angers, 1658. Arnauld avait rendu, en 1634 et 1635, des ordonnances pour soumettre les religieux à son approbation avant d'exercer le ministère de la confession et de la prédication. Ces ordonnances furent supprimées par le parlement, et maintenues par le conseil. Le P. Bonichon composa cet ouvrage pour les soutenir. T—D.

BONIFACE, général des armées romaines d'Occident, naquit en Thrace, et s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. Dès l'an 415, il se distingua dans la défense de Marseille, assiégée par Ataulfe, roi des Goths. Promu depuis au grade de tribun, ensuite décoré du titre de comte, il fut chargé du commandement en Afrique par l'empereur Honorius. Il sut préserver longtemps la province confiée à ses soins des incursions de cette foule d'ennemis qui démembraient l'Occident. Généreux et plein de reconnaissance, il fut le seul de tous les courtisans qui n'abandonna pas l'impératrice Placidie, tombée dans la disgrâce de son frère Honorius; et les secours de Boniface aidèrent cette princesse à soutenir l'éclat de son rang. Elle ne fut pas ingrate : Boniface obtint toute sa confiance, et fut l'âme de ses opérations, lorsqu'elle devint maîtresse des affaires, en 424, pendant la minorité du jeune Valentinien III, son fils. La faveur dont jouissait Boniface auprès de l'impératrice ne tarda pas à exciter l'envie. Une brigade odieuse fit perdre l'Afrique sans retour, et priva l'empire du seul homme de bien qui pouvait retarder sa chute. Aëtius et Félix, qui commandaient tous deux dans l'Occident, s'unirent pour perdre un

homme dont la vertu leur faisait ombrage. Leur premier soin fut de le noircir dans l'esprit de l'impératrice; ils lui firent entrevoir dans la conduite de Boniface des projets de révolte. Placidie, effrayée, lui ordonna aussitôt de se rendre à la cour; mais, trompé de son côté par le perfide Aëtius, qui n'avait pas cessé en apparence de se montrer son ami, et séduit par ses avis secrets, il refusa d'obéir. Placidie éclata en reproches, et le déclara ennemi de l'empire. A cette nouvelle, Boniface leva des troupes, et devint criminel pour venger son honneur flétri. Après d'assez longues alternatives de succès et de revers, n'écoulant que son ressentiment, Boniface appela en Afrique les Vandales, qui, sous la conduite de Genseric, leur chef, avaient désolé l'Espagne. Tout plia devant eux; Hippone, Carthage, et les autres villes d'Afrique furent ravagées; et Genseric fonda une nouvelle monarchie sur ces débris de la grandeur romaine. Placidie ne tarda pas à être éclairée sur la perfidie d'Aëtius, et rendit à Boniface toute sa bienveillance. Le général, touché de repentir, voulut détruire son ouvrage; mais il fut complètement battu, et les Romains, découragés par tant de revers, ne virent de salut que dans la fuite. Pendant ces événements, la puissance d'Aëtius devenait de plus en plus odieuse à l'impératrice; elle résolut de l'humilier en lui opposant Boniface, qu'elle créa patrice et grand maître de la milice : c'était dépouiller Aëtius, jusqu'alors revêtu de ces dignités; celui-ci, furieux, revint en Italie à la tête des troupes de la Gaule. Boniface marcha contre lui avec les légions qui étaient à Ravenne. Les deux armées se livrèrent un combat acharné, dans lequel Aëtius fut défait; mais Boniface, blessé mortellement de la main de son rival, expira peu de temps après, l'an 452. (Voy. AETIUS et PLACIDIE.) L—S—E.

BONIFACE (Saint), apôtre de la Germanie, mérite d'être mieux apprécié qu'il ne l'est par les dictionnaires historiques, puisqu'il rendit l'Allemagne chrétienne, et qu'elle lui doit sa première civilisation. Né en Angleterre, dans le Devonshire, vers l'an 680, il avait reçu au baptême le nom de *Winfrid*, qu'il quitta par la suite. Après avoir passé treize ans dans le monastère d'Excester, il entra dans celui de Nutcell, où il professa la rhétorique, l'histoire et la théologie. A l'âge de trente ans, il fut élevé au sacerdoce; il jouissait déjà de l'estime et de la confiance de Brithwald, archevêque de Cantorbéry, et des évêques de la province, qui ne délibéraient dans leurs synodes qu'après avoir demandé son avis. A cette époque, une grande partie de l'Europe était encore idolâtre. L'Angleterre donna pour apôtres, à l'Allemagne, St. Boniface; à la Suède, St. Sigefride, ou Sifroi; à la Frise, St. Swidvert. Ce fut l'an 716 que Boniface conçut le projet d'aller prêcher la foi aux Frisons; mais la guerre qui s'était élevée entre Charles Martel et Radbod, roi de la Frise, apportait de grands obstacles à cette mission; cependant Boniface était déjà arrivé à Utrecht, capitale du royaume, lorsque Radbod refusa de lui laisser commencer les travaux de son apostolat. Le saint reprit la route de la Grande-Bretagne, et rentra dans son monastère, dont il fut

élu abbé après la mort de Winbert; mais, se croyant appelé à la conversion des infidèles, il obtint qu'un autre fût nommé à sa place; et, vers l'année 718, il se rendit à Rome, où Grégoire II lui donna plein pouvoir de prêcher l'Évangile aux peuples de la Germanie. Boniface commença ses fonctions apostoliques dans la Thuringe et dans la Bavière. Charles Martel étant devenu maître de la Frise, par la mort de Radbod, Boniface passa trois ans dans cette contrée, et y convertit un grand nombre d'idolâtres. Il parcourut ensuite la Hesse et la Saxe, baptisant leurs habitants. et consacrant des églises dans les temples des faux dieux. Grégoire II l'appela à Rome en 725; il le sacra évêque, lui donna un recueil de canons qui devaient lui servir de règle, et le recommanda, par des lettres particulières, à Charles Martel, aux princes et aux évêques qui pouvaient le servir dans les travaux de son apostolat. Ce fut à cette époque que Boniface cessa de porter le nom de *Winfried*. De retour dans la Hesse, il y fonda des églises et des monastères; il fit venir de la Grande-Bretagne des colonies de prêtres, de moines et de religieuses, dont les noms, pour la plupart, se trouvent inscrits dans les martyrologes et dans les calendriers. Tous ces collaborateurs du saint apôtre furent répartis par lui dans la Thuringe, la Saxe et la Bavière. En 752, Grégoire III envoya le pallium à Boniface, en l'établissant archevêque et primate de toute l'Allemagne, avec plein pouvoir d'ériger des évêchés dans tous les lieux où il les jugerait utiles. En 758, Boniface fit un troisième voyage à Rome. Le pape le nomma légat du saint-siège en Allemagne. Il n'y avait pour toute la Bavière que l'évêché de Passau; Boniface érigea dans ce duché les sièges de Freisingen et de Ratisbonne. Il établit ensuite l'évêché d'Erfurt ou Erfurth pour la Thuringe; celui de Barabourg, transféré depuis à Paderborn, pour la Hesse; celui de Wurtzbourg, pour la Franconie; et celui d'Eichstedt, dans le palatinat de Bavière. En 759, il rétablit le siège de Juvavia ou Saltzbourg, érigé dans les premières années du même siècle par St. Rupert. Grégoire III et Zacharie, son successeur, confirmèrent tout ce que Boniface avait fait pour l'Église d'Allemagne. Charles Martel étant mort en 741, Carloman, son fils, lui succéda dans la mairie d'Austrasie; et, vainqueur des ducs de Bavière et de Saxe, il seconda le zèle de Boniface pour la propagation de la foi; ce fut même par les conseils du saint, que, dégoûté du monde, ce prince reçut l'habit religieux à Rome, des mains du pape Zacharie, et qu'il fonda, sur le mont Socrate, un monastère, où il passa plusieurs années. Pepin, frère de Carloman, ayant été élu roi de France en 752, voulut être sacré par l'évêque le plus célèbre de ses États: il choisit Boniface. On croit que ce prélat n'avait point approuvé le changement de dynastie, la réclusion de Childéric III dans le monastère de St-Bertin, et celle de Thierry, fils du dernier roi mérovingien, dans l'abbaye de Fontenelle, en Normandie; mais il se rendit, avec tous les ordres de l'État, à cette décision du pape Zacharie, « qu'il « valait mieux reconnaître pour roi celui en qui rési-
« dait l'autorité suprême. » *Melius esse illum vocari*

regem, apud quem summa potestas consisteret. Boniface sacra Pepin le Bref à Soissons. Il présida ensuite au synode qui fut assemblé dans cette ville. Quoiqu'il fût depuis longtemps évêque, il n'avait point encore de siège fixe. Pepin le nomma à l'évêché de Mayence, et le pape Zacharie, érigeant ce siège en métropole, lui soumit les évêchés de Cologne, de Tongres, d'Utrecht, de Coire et de Constance; les évêchés de Strasbourg, de Spire et de Worms, qui relevaient précédemment du siège de Trèves, et tous les évêchés que l'apôtre d'Allemagne avait institués. Boniface tint au moins huit conciles dans la Thuringe, la Bavière, l'Austrasie et la Neustrie. Il est appelé légat de St. Pierre ou du saint-siège dans le premier concile qu'il assembla en Allemagne. On voit, par les actes des conciles de Leptines et de Soissons, que les pouvoirs attachés à sa dignité de légat s'étaient aussi étendus en France. En 746, il fonda, dans le cercle du Haut-Rhin, l'abbaye de Fulde, qui a produit tant d'hommes célèbres, et dont l'abbé fut déclaré, en 968, primate de tous les abbés d'Allemagne. Boniface avait déjà fondé plusieurs autres abbayes à Fidislar, à Hamelbourg, à Odrorf; et il faut le remarquer, parce que, dans ces temps-là, la construction d'un monastère était le commencement d'un bourg ou d'une ville. Boniface fit venir d'Angleterre les ouvrages de Bède, dit le Vénérable, et qu'il appelait *la lampe de l'Église*; les *Épîtres* de St. Pierre, écrites en lettres d'or, et plusieurs autres livres. Il choisit pour son successeur, avec la permission du pape Zacharie et celle du roi Pepin, St. Lulle, qui avait été moine de Malbesbury: c'était un de ses nombreux disciples, presque tous venus de la Grande-Bretagne. Il le sacra archevêque de Mayence en 754. Libre désormais des soins de l'épiscopat, il reprit ses courses apostoliques pour la conversion des infidèles. Il prêchait l'Évangile aux peuples barbares qui habitaient les côtes les plus reculées de la Frise. Il avait fait dresser des tentes auprès de Dockum, à six lieues de Lewarden; il devait administrer en pleine campagne la confirmation aux néophytes, dont le nombre trop grand n'eût pu tenir dans une église. Des barbares armés fondirent, la veille de la Pentecôte, sur ce camp de chrétiens paisibles, et massacrèrent Boniface, le 5 juin 755. Avec lui périrent Eoban, évêque, trois prêtres, trois diacres, quatre moines, et quarante-huit laïques. Boniface était déjà âgé d'environ 75 ans. Son corps fut transféré successivement à Utrecht, à Mayence et à Fulde. On conserve dans cette abbaye une copie des Évangiles écrite de sa main, et un autre volume teint du sang de ce martyr. Les bollandistes ont recueilli les *Acta Bonifaciana*, qui contiennent l'histoire, siècle par siècle, des miracles du saint. On a de Boniface un recueil de lettres, publié par Serrarius, en 1605, in-4°. Ces lettres sont au nombre de cent cinquante-deux; mais il n'y en a que trente-neuf qui soient du saint évêque; les autres lui ont été adressées par des papes, des évêques, des princes, etc. On trouve aussi, dans le *Thesaurus anecdotorum* de D. Martène et de Durand (tom. 9), un grand nombre de lettres inédites de St. Boniface, et dix-neuf homélies du

même auteur. D'Achéry a publié, dans le 9^e tome de son *Spicilegium*, un recueil de canons que Boniface rédigea pour la conduite de son clergé. On trouve enlin un de ses sermons, sur la renonciation qui se fait au baptême, dans le tome 5, part. 2, du *Thesaurus anecdotorum novissimus*, publié par D. Bernard Pez, à Augsbourg, en 1729. Le style de Boniface n'est ni élégant ni pur, mais on y remarque beaucoup de clarté, de simplicité et d'onction. Sa vie, écrite par Willibaud, ou Guillebaud, son disciple, qui fut premier évêque d'Eislichted, a été retouchée, et divisée en 2 livres par Othon, moine du 12^e siècle. (Voy. D. Mabillon, *Annales ord. S. Benedicti*, t. 5; et D. Ceillier *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, t. 18.) V—VE.

BONIFACE I^{er}, élu pape en décembre 418, succéda à Zozime. Une faction opposée nommait en même temps l'archidiaque Eulalius, protégé par Synnaque, préfet de Rome. L'empereur Honorius, informé de ce schisme, ordonna aux deux concurrents de sortir de Rome, et de n'y exercer aucune fonction, avant d'avoir été jugés à Ravenne, où il avait rassemblé les évêques à cet effet. Boniface obéit, mais Eulalius, ayant contrevenu à la défense de l'empereur, fut chassé de Rome, et déclaré intrus. Boniface resta paisible possesseur du saint-siège; il gouverna sagement pendant quatre ans environ. Ce fut sous son pontificat que mourut St. Jérôme, et ce fut à lui que St. Augustin adressa ses quatre livres en réponse aux deux lettres des Pélagiens. Ce même pape soutint avec fermeté les droits du saint-siège sur l'Illyrie, que le patriarche de Constantinople voulait détacher de sa juridiction. Cette contestation, traitée entre les empereurs Honorius et Théodose, fut terminée au gré de Boniface. Il mourut en 422, le 25 octobre, et fut enterré dans le cimetière de Ste-Félicité, où il avait fait élever un oratoire. Après sa mort, quelques factieux voulurent rappeler Eulalius, qui refusa de quitter sa retraite en Campanie, où il mourut un an après. D—S.

BONIFACE II, né Romain, et dont le père était Goth, fut élu pape dans le mois d'octobre 530, et succéda à Félix IV, nommé par une partie du clergé, du sénat et du peuple assemblés dans la basilique de Constantin : il eut pour concurrent Dioscore, que l'autre partie des électeurs proclama dans la basilique de Jules; mais la crainte d'un schisme s'évanouit au bout de quelques jours par la mort de Dioscore. Boniface, resté paisible possesseur du saint-siège, fit condamner la mémoire de son adversaire, et cependant reçut à la communion tous ceux de son parti. Ensuite il se laissa gouverner par le diacre Vigile, qui chercha à s'assurer d'avance l'avantage de lui succéder. Boniface assembla donc les évêques suffragants de Rome et tout son clergé, et les obligea par serment de lui donner Vigile pour successeur. Cet acte, contraire aux canons, ayant été rédigé et signé par toute l'assemblée, excita une réclamation universelle. La cour, le sénat et le peuple se récrièrent contre une innovation qui détruisait toute espèce de liberté dans les élections. Boniface persista quelque temps dans sa prétention; mais, enfin, il

s'en désista, en détruisant cette convention extorquée à sa faiblesse et à sa simplicité. Vigile n'en recueillit pas moins le fruit de ses intrigues, mais plus tard qu'il ne l'avait espéré; il ne fut point le successeur immédiat de Boniface II. Celui-ci mourut le 8 novembre 532. On a de lui une *Lettre à St. Césaire d'Arles*, dans les *Epistolæ Roman. pontificum* de D. Constant. D—S.

BONIFACE III, né Romain, fils de Jean Candiotte, fut élu pape le 15 février 606, près d'un an après la mort de Sabinien. Il avait été nonce à Constantinople, du temps de Phocas. Il obtint de cet empereur que le saint-siège de Rome conserverait la primauté sur celui de Constantinople, ce qui était conforme aux instances de St. Grégoire, auxquelles l'empereur Maurice avait résisté. Boniface assembla un concile à Rome, dans lequel il fut défendu, sous peine d'anathème, que, du vivant du pape, ou de quelque autre évêque, on parlât de son successeur; mais, trois jours après ses funérailles, on devait s'assembler pour procéder à l'élection. Boniface III mourut le 12 novembre 606. D—S.

BONIFACE IV (Saint), né à Valérie, au pays des Marseilles, fils de Jean, médecin, fut élu pape le 8 septembre 607, après la mort de Boniface III, et une vacance de plus de dix mois. Il obtint de l'empereur Phocas le Panthéon qu'Agrippa avait fait élever, dit-on, en l'honneur de tous les dieux, et que Boniface consacra à tous les martyrs et à la Vierge, sous le nom de *Ste-Marie de la Rotonde*. Boniface IV mourut l'an 614, au bout de six ans et huit mois de pontificat. Il avait fait de sa maison un monastère, et lui avait donné de grands biens. L'Eglise honore sa mémoire le 25 mai, jour auquel il fut inhumé à St-Pierre. D—S.

BONIFACE V, né à Naples, élu pape le 29 décembre 617, après la mort de Deusdedit. Il tint le saint-siège sept ans et dix mois, et mourut le 25 octobre 625, laissant des souvenirs d'une piété fervente et d'une grande charité. Il y a des opinions diverses sur la durée de son pontificat. D—S.

BONIFACE VI, Romain, fils d'Adrien, élu pape après la mort de Formose, le 14 avril 896. Boniface avait été déposé du sous-diaconat, et ensuite de la prêtrise, et il fut nommé par une faction populaire; mais il mourut de la goutte au bout de quinze jours. D—S.

BONIFACE VII, antipape, appelé FRANCON, fils de Ferratius, et diacre de l'Eglise romaine, élu pape en 974, du vivant même de Benoît VI. (Voy. ce nom.) Francon avait été chassé de Rome, non-seulement à cause de son élection irrégulière, mais encore parce qu'il fut soupçonné d'avoir participé à la mort de ce même Benoît. Il revint, sur la nouvelle de la mort de Benoît VII (voy. ce nom); mais il trouva Jean XIV élevé au saint-siège. Sa faction en usa de même qu'avec Benoît VI; Jean fut arrêté, déposé, et jeté en prison, où il mourut de faim et de misère. Ainsi, Francon fut reconnu pape, et se maintint dans son intrusion pendant onze mois, au bout desquels il mourut subitement. La haine qu'il avait méritée fut telle, que la vengeance

de ses ennemis s'exerça sur son cadavre. On le trouva percé de coups de lance, et exposé tout nu dans la place, devant le cheval de Constantin. Quelques clercs le ramassèrent et lui donnèrent la sépulture. Boniface mourut en décembre 983, et, malgré son intrusion, l'usage a prévalu de le compter comme le 7^e des pontifes de ce nom. D—s.

BONIFACE VIII (BENOÎT CAÏETAN), élu pape le 24 décembre 1294, était né à Anagni, d'une famille originaire de Catalogne. Appliqué dès sa jeunesse à l'étude du droit, il fut successivement chanoine de Paris et de Lyon, puis avocat et notaire du pape à Rome. Élevé au rang de cardinal par Martin IV, il exerça les fonctions de légat en Sicile et en Portugal, et fut chargé de différentes négociations auprès de plusieurs souverains : on lui confia le soin d'arranger quelques contestations entre eux, et principalement entre le roi de Sicile et Alphonse d'Aragon, entre Philippe le Bel et le roi d'Angleterre, Édouard 1^{er}. L'élection de Boniface se fit à Naples, dix jours après l'abdication de Célestin V. Ce mode inusité fit naître des murmures, surtout de la part des Colonne, Gibelins déclarés, par conséquent amis des empereurs, et grands ennemis des papes. Boniface sentait bien que l'abdication d'un souverain doit toujours entraîner des soupçons injurieux pour celui qui succède, des regrets incommodes, et souvent des intrigues plus inquiétantes encore. Il voulut dissiper les doutes et prévenir les orages. C'était dans cette intention qu'il ramenait avec lui Célestin à Rome; mais celui-ci, pendant la route, parvint à s'échapper, avec le dessein de se retirer à Sulmone, dans son ancienne cellule. Il apprit qu'on le poursuivait, et résolut alors de passer en Grèce. On le joignit à Vesti, ville de la Capitanate, où il était près de s'embarquer. Ramené à Rome, Boniface le traita avec douceur. Il y fit son entrée monté sur un âne. Le peuple se pressait en foule sur son passage, et lui donnait des marques de vénération extravagantes. Cependant Boniface lui persuada de se retirer volontairement au château de Fumone, en Campanie, où il mourut dix mois après, âgé de plus de 80 ans, soit des infirmités de la vieillesse, soit des suites d'une rigoureuse détention. Délivré de cet embarras, Boniface ne négligea point de se venger des Colonne, qu'il excommunia, et songea ensuite à l'établissement de sa puissance. Son installation fut magnifique et fastueuse. Les rois de Sicile et de Hongrie tenaient la bride de son cheval lorsqu'il se transporta à St-Jean-de-Latran; ils le servirent à table, au festin solennel, la couronne en tête. Cependant Boniface ne fut pas heureux dans les premiers essais de sa puissance; il ne put obtenir l'exécution du traité fait entre Charles, roi de Sicile, et Jacques, roi d'Aragon. On lui refusa l'hommage de la Sicile; les peuples couronnèrent Frédéric, et s'embarrassèrent peu de l'excommunication lancée contre eux. Le pape ne réussit pas mieux dans sa médiation entre la France et l'Angleterre. Aux propositions de paix que ses légats firent à Londres, on répondit que rien ne pouvait se faire sans la participation d'Adolphe de Nassau,

roi des Romains. Boniface ordonna entre les trois puissances une trêve qui ne fut point acceptée. Il crut parvenir à son but par une autre voie; et, comme la guerre exige toujours de nouveaux tributs, il voulut la faire cesser, en affranchissant le clergé de toute contribution, ou, ce qui revient au même, en établissant pour principe qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être imposé sans le consentement du saint-siège : tel est l'esprit de la bulle *Clericis laicos*, qu'il fulmina en 1296. Ce fut le premier brandon d'une discorde qui ne devait pas s'éteindre si tôt. Cette bulle fut applaudie unanimement par le clergé d'Angleterre; mais celui de France n'osa pas l'approuver, intimidé par la violente opposition de Philippe et des seigneurs. Ici, commencent les fameux démêlés entre Philippe et Boniface, qui occupèrent si longtemps la scène politique, et qui finirent par une affligeante catastrophe. (*Voy. l'Histoire du différend entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel*, par Pierre Dupuy, Paris, 1653, in-fol.) La bulle aurait pu recevoir quelques modifications; le pape ne paraissait pas éloigné de s'y prêter; déjà même il avait ratifié la levée de quelques décimes sur le clergé, en reconnaissant dans la puissance royale la faculté d'imposer, et ne se réservant que celle d'empêcher les exactions. Boniface, en 1297, fit encore un acte plus agréable à la nation française; il consacra la mémoire de St. Louis, et cette canonisation fut reçue avec des transports universels d'allégresse et de reconnaissance (*voy. la bulle de canonisation et les deux sermons que le pape prononça à cette occasion, dans Duchesne, Historiæ Francorum Scriptores, t. 5*); mais ces liens de rapprochement furent bientôt brisés, et l'affaire de l'évêché de Pamiers réveilla tous les ressentiments. L'établissement de cet évêché nouvellement créé par le pape, et démembré de l'archevêché de Toulouse, dont le ressort avait été trouvé trop étendu, éprouvait de fortes oppositions. Le nouvel évêque, Bernard de Saisset, s'était permis des propos injurieux contre la personne du roi. Philippe l'avait fait arrêter, et remettre à la garde de l'archevêque de Narbonne, jusqu'au jugement de son procès. Boniface réclama le prisonnier comme justiciable de lui seul, et enjoignit à Philippe de lui rendre sa liberté et ses biens. Il lui adressa en même temps la bulle *Ausculta, fili*, dans laquelle il développa de la manière la plus hardie et la plus offensante les principes de cette suprématie absolue qu'il s'attribuait. Philippe ne garda plus de mesures; après avoir convoqué une assemblée d'ecclésiastiques et de seigneurs, il fit brûler en leur présence cette bulle, qui lui reprochait en outre l'altération des monnaies, et contenait une sommation au clergé de France de se trouver au concile que le pape se proposait d'assembler. Le conseil de Philippe s'animait à l'exemple du maître, qui, dans une réponse à Boniface, lui avait écrit : *Sciat fatuitas vestra*. Pierre Flotte, garde des sceaux, Guillaume de Nogaret, avocat du roi, un gentilhomme nommé Guillaume de Plasian, se faisaient remarquer par la véhémence de leurs injures. Ils accusaient Boniface

de duplicité, de simonie, d'intrusion, d'hérésie, d'impudicité. Le clergé gardait en général un ton plus modéré; cependant Gilles Aycelin, archevêque de Narbonne, paraît avoir adopté le langage du jour. En décriant les mœurs de Boniface, il articulait que ce pontife avait séduit deux de ses nièces mariées, dont il avait plusieurs enfants, et là-dessus, il s'écriait : *O père très-fécond !* De débats aussi vifs, il ne pouvait éclore qu'une résolution violente. Il fut donc arrêté que l'on convoquerait à Lyon un concile général, où Boniface serait jugé, et pourrait être déposé, le roi et la nation entière appelant du tout au concile futur et au futur pape. Boniface ne demeura pas tranquille, ni insensible à ces attaques; il y répondit par la bulle *Unam sanctam*, où il fait la distinction des deux glaives, et en attribue la puissance exclusive à l'autorité spirituelle (nous aurons occasion de parler encore de cette étrange production); mais il sentit en même temps qu'il fallait joindre d'autres armes à ces écrits comminatoires. Il chercha à se rapprocher d'Albert d'Autriche, roi des Romains, dont il avait précédemment désapprouvé l'élection, parce qu'il lui imputait la mort d'Adolphe de Nassau. Il lui promettait l'empire, s'il voulait se déclarer contre Philippe; il lui offrait même la couronne de France à ce prix. Albert, flatté de ces avances, reconnut formellement qu'il tenait du saint-siège la puissance du glaive matériel, et que l'élection du roi des Romains avait été accordée par la cour de Rome aux trois électeurs ecclésiastiques; il confirma de nouveau les donations de Charlemagne et d'Othon; et, quant à la couronne de France, il répondit qu'il l'accepterait si Boniface voulait rendre l'empire héréditaire dans sa famille. Boniface travailla en même temps à gagner l'amitié de Frédéric, roi de Sicile, en favorisant son parti contre les prétentions de Charles de Valois. Le pape fit aussi au roi d'Angleterre des propositions d'alliance, qui ne furent pas très-utiles à sa cause. Cependant Philippe ne négligeait aucun des moyens qui pouvaient assurer l'exécution de ses desseins. Il avait fait arrêter les bulles qui prononçaient son excommunication, et chasser honteusement les messagers qui les apportaient. Il avait envoyé Nogaret en Italie, pour se saisir de la personne de Boniface, et l'amener au concile de Lyon. Nogaret trouva en Toscane un homme bien capable de seconder son entreprise, parce qu'il avait aussi des injures à venger : c'était Sciarra Colonna, qui se souvenait d'avoir été excommunié et proscrit avec toute sa famille. Ces deux hommes réunirent bientôt leurs intérêts et leurs moyens; ils séduisirent les esprits, achetèrent des soldats, et disposèrent tout pour un coup de main. L'imprudent Boniface, qui n'avait pas su conjurer l'orage, abandonna Rome, et se réfugia dans Anagni avec ses richesses et une partie de sa cour. Le 8 septembre 1303, il devait publier contre Philippe la dernière bulle d'excommunication, par laquelle il déliait ses sujets de leur serment de fidélité; mais la veille, Nogaret et Colonna entrèrent dans Anagni avec trois cents chevaux et quelques gens de pied, aux cris répétés de : *Meure le pape*

Boniface ! Vive le roi de France ! Après avoir forcé la maison du marquis de Caïetan, neveu du pape, et pillé les trésors et les meubles qui tombèrent sous leurs mains, ils se dirigèrent vers la demeure du pontife. Boniface, surpris et consterné, voulut cependant déployer une sorte de courage qui imposât à ses ennemis. « Puisque je suis trahi comme Jésus-Christ, s'écria-t-il, je veux au moins mourir en « pape; » et, à l'instant, il se fit revêtir du manteau pontifical, prit en tête la tiare, et, tenant dans ses mains les clefs et la croix, s'assit sur la chaire pontificale. Cet appareil n'arrêta point Nogaret, qui s'avança en lui signifiant hautement les ordres de Philippe, et lui déclara qu'il devait le mener à Lyon pour être jugé par le concile. « Je me consolerais aisément, répondit Boniface, d'être condamné par « des Patarins. » C'était le nom injurieux qu'on donnait aux Albigeois, et le sarcasme tombait directement sur Nogaret, dont l'aïeul avait été brûlé vif comme l'un de ces sectaires. A ce reproche sanglant, Nogaret demeura interdit; mais Colonna, outré de colère, accabla Boniface d'injures. Quelques historiens ajoutent qu'il poussa la brutalité jusqu'à le frapper à la joue avec son gantelet. Heureusement pour la mémoire de Colonna, il reste encore quelque doute sur cet emportement, aussi lâche qu'inhumain, envers un vieillard faible et désarmé. Tant d'outrages, tant d'indignités arrachèrent à Boniface des larmes de dépit et de fureur, dont ses ennemis furent peu touchés. Ils s'emparèrent de sa personne, et le retinrent prisonnier dans sa propre maison. Tels sont les principaux traits de cette scène de violences et d'humiliations, où la force triompha sans danger et sans gloire, et où la victime ne sut pas honorer son malheur. Grégoire VII avait couru le même péril; mais Grégoire, surpris dans Rome, arraché de l'autel au milieu de la nuit, vit à l'instant même les Romains voler à son secours; au lieu que Boniface, fugitif dans Anagni, et insulté sur le trône pontifical, attendit pendant deux jours la vengeance de ses compatriotes. Ce fut alors seulement qu'ils prirent les armes, en criant : *Vive le pape, et meurent les traîtres !* Ils dissipèrent ou massacrèrent les troupes commises à la garde de Boniface. Le tumulte et le désordre furent si grands, que la bannière de France ne put être sauvée. Le pape, devenu libre, se fit transporter à Rome, où il se proposait d'assembler un concile; mais la Providence en avait ordonné autrement : le coup mortel était porté; Boniface, pendant sa détention, avait refusé toute espèce de nourriture, dans la crainte d'être empoisonné : la révolution cruelle qu'il avait éprouvée alluma dans son sang une fièvre continue qui l'emporta dans l'espace d'un mois. Il mourut le 11 octobre 1303, après environ 9 années de pontificat. L'histoire de Boniface ne se termine point à sa mort. Son successeur, Benoît XI, aussitôt après son exaltation, fit faire des enquêtes pour venger les insultes faites à Boniface, et retrouver le trésor de l'Église pillé dans Anagni. Les recherches furent inutiles : on ne trouva point le trésor; mais Nogaret et Colonna furent excommuniés. Quatre ans

après, sous le pontificat de Clément V, l'implacable Philippe poursuivait la mémoire de Boniface, comme coupable d'hérésie, et voulait faire brûler ses os. Philippe, dit-on, déclara au pape que c'était l'article secret qu'il lui avait fait jurer pour l'élever à la tiare. Clément traîna la procédure en longueur; Philippe, qui avait besoin de lui pour de plus grands desseins, se désista enfin de ses poursuites, et Nogaret obtint son absolution. La vie politique de Boniface VIII a été si pleine, si agitée, qu'elle éclipsa sa vie privée, et que celle-ci n'est qu'imparfaitement connue. Ses procédés rigoureux envers son malheureux prédécesseur, procédés que justifie peut-être la nécessité des circonstances politiques, prouvent qu'il ne manquait ni de pénétration, ni de prévoyance. On ne peut lui refuser non plus une certaine hardiesse dans les vues, et quelque tenacité dans les résolutions; mais ces qualités furent obscurcies par les vices de son caractère. Ambitieux et vain, arrogant et faible, il se jeta dans des entreprises téméraires qui tournèrent à sa confusion; vindicatif et souple, on le voit poursuivre à outrance les Colonna; mais il caresse Albert, qu'il avait hautement dénoncé comme meurtrier; avare et fastueux, il donna tout à un vain luxe d'apparat, et rien à la bienfaisance réelle. Il fut libéral envers ses proches, et quelques écrivains font monter à vingt-deux le nombre de ses parents qu'il avait comblés de dignités et de richesses. Quant à ses mœurs, il serait injuste de les condamner seulement d'après les déclamations violentes de ses ennemis. L'histoire n'articule aucun fait positif; le sage Fleury surtout garde le silence sur ce point important. Le Dante a placé Boniface dans son enfer parmi les simoniaques, entre Nicolas III et Clément V. On a fait souvent des rapprochements entre ce pape et Grégoire VII, dont Boniface semble en effet avoir adopté les principes; mais, au lieu d'imiter son modèle, il l'exagéra dans sa conduite. Il mit de la jactance et de l'entêtement où Grégoire avait montré de l'élévation et de la fermeté. D'ailleurs Grégoire était bien supérieur à son antagoniste, l'empereur Henri IV; Boniface n'avait pas le même avantage sur Philippe le Bel, qui, sous tous les rapports, méritait plus d'égards et de ménagements. Boniface, dans ses écrits, parle de la royauté avec une hauteur, un dédain que Philippe ne devait pas souffrir. Il est vrai que le monarque altéra la bonté de sa cause par des invectives indignes de la majesté du trône; il y ajouta des procédés violents; il abusa de sa force, et son ressentiment survécut à sa vengeance. Ce n'était pas ainsi que St. Louis avait su résister aux entreprises de la cour de Rome. Boniface et Philippe avaient oublié ces grands exemples, et le choc de deux caractères aussi impétueux ne pouvait que produire des événements funestes. Boniface, en 1300, institua le jubilé séculaire; ce fut aussi lui qui ajouta à la tiare une seconde couronne, sur la fin de son pontificat. (Voy., à ce sujet, l'ouvrage de Joseph Garampi, intitulé : *Illustrazione di un antico sigillo della Garfagnana*, Rome, 1762, in-4°, où ce judicieux critique combat avec avantage tous les

V.

systèmes contraires, entre autres l'opinion de Marangoni, et où il établit en même temps que l'idée de la seconde couronne était antérieure à ce siècle, ainsi qu'on le verra à l'article de Nicolas II.) Boniface VIII était un homme fort instruit pour le siècle où il vivait; il fit recueillir, en 1298, les décrétales appelées *le Sexte*, parce que ce recueil fait suite aux cinq livres des décrétales de Grégoire IX; l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1463, in-fol.; mais ses ouvrages les plus marquants, ce sont ses bulles : c'est celle appelée *Unam sanctam* qu'il faut consulter surtout pour connaître son esprit et le goût du temps « Quiconque, dit le pape, résiste à la souveraine puissance spirituelle, résiste à l'ordre de « Dieu, à moins qu'il n'admette deux principes, et « que, par conséquent, il ne soit manichéen; car « Moïse a dit : *In principio Deus creavit cælum et « terram*, il n'a pas dit, *in principis*; » d'où Boniface conclut qu'il n'y a qu'un seul principe, et non pas deux.

D—s.

BONIFACE IX, élu pape à Rome, le 2 novembre 1389, après la mort d'Urbain VI, et pendant le schisme d'Occident. Il était Napolitain, se nommait *Pierre Tomacelli*, d'une bonne maison, mais dénué de fortune. Il avait été fait cardinal en 1381. Il se refusa, ainsi que son prédécesseur, à l'union et à la cession qui lui furent proposées. (Voy. BENOÎT XII, antipape.) Il soutint Ladislas de Hongrie dans ses prétentions au royaume de Naples, contre Louis d'Anjou, protégé par le pape avignonnais Clément VII. Il eut des démêlés avec le roi d'Angleterre Richard II, au sujet de la collation des bénéfices qu'il enlevait aux évêques et aux patrons. Il établit les annates perpétuelles, dont Clément V avait déjà donné l'exemple. (Voy. CLÉMENT V.) Quelques écrivains ont loué sa chasteté; le plus grand nombre l'accuse de simonie, de cupidité pour enrichir sa famille, et d'exactions pour soutenir son gouvernement. Il mourut le 4^{er} octobre 1404, après 14 ans et 11 mois de pontificat. D—s.

BONIFACE I^{er}, duc de Toscane. Parmi les trente grands fiefs que les Lombards établirent après la conquête de l'Italie, la Toscane était un des plus importants. Dès cette époque, elle fut gouvernée par des ducs, auxquels on donna aussi le titre de marquis, après la conquête de Charlemagne; mais le nom d'aucun de ces ducs, antérieurs au 9^e siècle, n'est parvenu jusqu'à nous. En 812 et 813, nous trouvons enfin un Boniface, comte de Lucques et duc de Toscane, président aux plaids publics de Pistoie et de Lucques. Dans un diplôme de ses enfants, il est déclaré Bavaiois d'origine. Il mourut vers 825. Son fils Boniface II lui succéda. S—S—r.

BONIFACE II, duc de Toscane, gouvernait cette province dès l'an 825, comme il paraît par ses diplômes. Chargé, par Louis le Débonnaire, de défendre la Corse contre les invasions des Sarrasins, il fit, en 828, une descente entre Utique et Carthage, pour rendre en partie aux infidèles la terreur qu'ils portaient souvent sur les terres des chrétiens. Il contribua, en 834, à remettre en liberté l'impératrice Judith, que Lothaire retenait prison-

2

nière à Tortone, et, s'étant ainsi attiré la haine de cet empereur, il fut obligé de se retirer en France, auprès de Louis le Débonnaire. On n'a pas de preuve qu'ensuite il ait jamais été rétabli dans son gouvernement; mais on a des diplômes de son fils Adalbert I^{er}, qui régnait en Toscane en 847. S—S—I.

BONIFACE III, duc de Toscane, fils du marquis Théodald, porta lui-même, dès l'an 1004, le titre de marquis. Il gouvernait alors Mantoue, et il fut un des premiers à se déclarer avec Henri II contre Ardoïn, lorsque ces deux compétiteurs se disputèrent le royaume d'Italie; Reggio, Canosse et Ferrare obéissaient à ces marquis; mais la Toscane ne fut soumise à Boniface III qu'en 1027, après la mort de Renier, marquis de cette contrée. Boniface eut deux femmes, dont la seconde, Béatrix (*voy. ce nom*), fut mère de la fameuse comtesse Mathilde. Il fut tué, en 1052, avec des flèches empoisonnées, dans un bois, entre Mantoue et Crémone. Ses assassins ne furent point découverts. Il laissa de son second mariage trois enfants en bas âge, Frédéric, Béatrix et Mathilde. Les deux premiers étant morts trois ans après, Mathilde recueillit seule son immense héritage. S—S—I.

BONIFACE. *Voyez* MONTFERRAT (Boniface, marquis DE), et SAVOIE (maison de).

BONIFACE (HYACINTHE), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier, le 14 octobre 1612. Syndic des avocats en 1670, recteur de l'université d'Aix en 1677, procureur des trois états de Provence en 1680, il eut la confiance et l'estime de toute la province. Il est connu par une compilation recherchée des jurisprudences; elle est intitulée : *Recueil des arrêts notables du parlement de Provence*, Paris, 1670 et suiv., 5 vol. in-fol., ou Lyon, 1708, 5 vol. in-fol. Boniface mourut à Aix, le 28 juillet 1699. C. T—Y.

BONIFACE (ALEXANDRE), instituteur, né à Paris, le 22 décembre 1785, fut élève d'Urbain Domergue. Il se voua de bonne heure à l'instruction de l'enfance, et continua l'excellent journal de ce célèbre grammairien par la publication périodique du *Manuel des amateurs de la langue française*. Il embrassa dans son enseignement, non-seulement la langue nationale, mais encore la langue anglaise. C'est dans ce but qu'il publia : 1^o des *Annotations à la grammaire anglaise de Turner*, Paris, 1809. 2^o *Select Letters from lady Montague's*, 1 vol. in-8^o. 3^o Un *Cours analytique et pratique de langue anglaise*, Paris, 1812. 4^o Une nouvelle édition de la *Grammaire de Siret*, avec des annotations, Paris, 1814, réimprimé en 1825. Il vit avec joie la chute de Napoléon, et publia, sous la première restauration : *Bonaparte prédit par les prophètes et peint par des historiens, des orateurs et des poètes*, Paris, 1814, in-12. Mais bientôt occupé de soins plus sérieux, et voulant faire jouir son pays des bienfaits de la méthode de Pestalozzi, célèbre instituteur suisse, il se rendit en 1814 à Yverdon, dans l'institut de ce vénérable philanthrope, et là, tour à tour disciple et maître pendant trois ans, il étudia à fond la science pédagogique, et revint à

Paris, où, après cinq années de travaux et d'essais, il fonda en 1822, dans la rue de Touraine-St-Germain, un institut d'éducation, qu'il transporta plus tard rue de Tournon et continua de diriger jusqu'à sa mort. Son établissement eut un succès d'autant plus grand que, par esprit d'opposition, la vogue s'attachait alors aux méthodes nouvelles d'enseignement primaire. A cette occasion, il publia une *Notice sur l'école de premier degré, fondée et dirigée par Alexandre Boniface, disciple de Pestalozzi*, Paris, in-12 de 24 p. Comme instituteur, on ne peut nier que Boniface n'ait rendu de véritables services; mais on peut dire que, sous le rapport de la capacité, il était bien au-dessous de la réputation que lui firent les journaux et les sociétés d'instruction élémentaire. En 1825, la ville de Cambrai, en considération des services qu'il avait rendus à l'éducation, le reçut au nombre de ses habitants notables. Boniface est mort le 26 mai 1841. Outre les ouvrages mentionnés ci-dessus, on a de lui un grand nombre de petits livres d'éducation, et dont nous ne nous flatons pas de donner l'énumération complète. Personne, du reste, n'a pratiqué mieux que Boniface ce maiguignage d'ouvrages classiques faits par le maître, lesquels sont un impôt privilégié à lever sur ses élèves, et qui deviennent pour lui une source abondante de bénéfices. On a de lui : 1^o *Dictionnaire français-anglais et anglais-français, rédigé sur un nouveau plan, pour le français, sur le dictionnaire de l'Académie et sur ceux de Gattel, de Boiste, de de Wailly, de Laveaux, etc.*; pour l'anglais, sur ceux de Boyer, de Johnson, de Walker, de Lévissac, et principalement sur celui de Chambaud et Descarrières, etc., augmentée d'environ cinq cents mots de la langue actuelle, qui ne se trouvent dans aucun autre dictionnaire du même genre, Paris, 1822, 2 vol. in-8^o. 2^o *Manuel des amateurs de la langue française*. Cet ouvrage a paru par livraisons de 1815 à 1814; 2^e édition avec des améliorations considérables, Paris, 1824, in-8^o. 3^o *Cours élémentaire et pratique de dessin linéaire* appliqué à l'enseignement individuel, à l'enseignement simultané et à l'enseignement mutuel, d'après les principes de Pestalozzi, et publié avec de nombreuses bonifications. L'auteur y a ajouté un *Traité élémentaire de perspective linéaire*, par M. Choquet, Paris, 1821; 2^e édition, 1825, in-4^o. 4^o *Lecture graduée*, ouvrage dans lequel l'auteur, en présentant graduellement les difficultés de la lecture, en a simplifié l'étude; 1^{re} partie, *Orthographe régulière*, Paris, 1825, in-12; 2^e partie, *Orthographe irrégulière*, Paris, 1825, in-12. 5^o *La Couronne littéraire*, composée de morceaux principalement extraits des poètes et des prosateurs contemporains les plus distingués, Paris, 1824, in-12 (avec M. D. Lévy). 6^o *Exposé succinct des règles relatives à l'orthographe des participes*, extrait du *Manuel des amateurs de la langue française*, Paris, 1824, brochure in-8^o. 7^o *Ephémérides classiques présentant jour par jour les événements principaux de l'histoire universelle*, etc., à l'usage des séminaires, des lycées, et des maisons d'éducation

des deux sexes, Paris, 1825, in-12 (fait en société avec Lévi et Marquis). 8° *Student's assistant (the), of Learner's first guide to english language*, Paris, 1821, in-8°; 2° édition, 1825. 9° *Exercices orthographiques* (en deux parties), Paris, 1816, in-8°. 10° *Esquisse chronologique de l'histoire ancienne*, Paris . . . , in-48. 11° *Une Lecture par jour*, mosaïque littéraire, historique, morale et religieuse, etc., ornée de jolies vignettes, Paris, 1856, in-8°; 1850, in-18. Bonifacio a laissé plusieurs petits ouvrages manuscrits. A ses funérailles, MM. Lévi, Peigné, Alexis Noël et Quitard ont successivement prononcé son éloge.

D—R—R.

BONIFACIO (JEAN), littérateur, historien et jurisconsulte italien des 16^e et 17^e siècles, naquit à Rovigo, le 6 septembre 1547, d'une famille noble de cette ville. Après avoir fini ses humanités à Padoue, il y étudia le droit pendant cinq ans, et fut reçu docteur, sans cesser pour cela de cultiver les belles-lettres, et surtout la poésie. De retour dans sa patrie, Bonifacio suivit le barreau et y fit admirer son éloquence. Il épousa la fille unique de Marc-Antoine Martignaco ou Martignago, noble trévinois, et alla s'établir à Trévise, dans la maison de son beau-père; il y jouit bientôt d'une grande considération, et ne crut pouvoir mieux payer l'estime et l'affection que lui montraient les Trévisans qu'en écrivant l'histoire de leur ville. Elle eut un grand succès, et lui attira de nouvelles distinctions. Il remplit ensuite les fonctions d'assesseur dans les tribunaux de plusieurs villes de l'État vénitien, jusqu'à ce que, fatigué de ce service, il se retira, en 1624, dans sa patrie. Il avait commencé plusieurs ouvrages, qu'il eut alors le loisir de terminer; il y en ajouta de nouveaux; mais, dans la plupart, on aperçoit, d'une manière assidue, les effets de l'affaiblissement de l'âge. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut rappelé à Padoue pour y suivre un ancien procès. Il mourut dans cette ville, le 25 juin 1635. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages de différents genres; les principaux sont : 1° *Storia Trivigiana divisa in libri 12*, Trévise, 1591, in-4°. La 2^e édition de cette histoire, Venise, 1748, est moins rare, mais doit être préférée, parce qu'elle contient des corrections et additions considérables que l'auteur avait laissées en manuscrit, la continuation, depuis 1591, où il l'avait laissée d'abord, jusqu'en 1625, et enfin la vie de Bonifacio, écrite avec soin par Stello Mastracca. 2° *L'Arte de' Cenni, con la quale formandosi favella visibile si tratta della muta eloquenza*, etc., Vicence, 1616, in-4°. Ce traité de l'art de parler par signes a été mis, par le marquis Maffei, au nombre des bons livres italiens qui ont été oubliés par Fontanini, dans son livre *della Eloquenza italiana*. 3° *De Epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4°. 4° *Orazione per trasportare in Rovigo il miracoloso corpo di S. Bellino, vescovo e martire*, etc., Padoue, 1609, in-4°; Rovigo, 1624, in-4°. Ce discours, adressé à l'évêque d'Adria, au sujet des reliques d'un saint, occasionna une querelle très-vive entre un poète célèbre (le Guarini) et Balthasar Bonifacio, neveu de l'auteur, comme nous le verrons dans l'article

suivant. 5° *Montano, favola pastorale*, et *Soferotomania, favola comica*, Vicence, 1622, in-12; *il Raimondo, favola tragicomica*, Rovigo, 1628, in-4°; et *il Nicasio, favola tragica*, ibid., 1629, in-4°. Ces quatre pièces peu estimées sont sous le nom dell' *Opportuno, accademico flarmonico*, parce que l'auteur était de l'académie des philharmoniques de Vérone, et y avait pris le nom de l'*Opportuno*. 6° *L'Arti liberali e meccaniche come sieno state dagli animali irrazionali agli uomini dimostrate*, Rovigo, 1624, in-4°. 7° *La Repubblica delle Api, con laquale si dimostra il modo di ben formare un nuovo governo democratico*, Rovigo, 1627, in-4°. 8° *Componimenti poetici*, Rovigo, 1625, in-4°. 9° Plusieurs ouvrages de jurisprudence, tels qu'un traité de *Furtis*, des commentaires et autres écrits sur les lois de Venise. 10° Des leçons et des discours académiques, prononcés dans les diverses académies de Trévise, de Venise, de Padoue et de Vérone, dont l'auteur était membre, etc.

G—É.

BONIFACIO (BALTHASAR), littérateur distingué, neveu du précédent, et comme lui originaire de Rovigo, naquit à Crème, vers l'an 1584. Sa mère mit au monde en même temps deux autres fils. On donna aux trois nouveau-nés les noms des trois rois mages; les deux autres eurent ceux de *Melchior* et de *Gaspard*. Notre Balthasar, envoyé, sans doute avec ses frères, à l'université de Padoue, à l'âge de treize ans, y fut reçu à dix-huit docteur en droit. Il était encore très-jeune lorsqu'il alla en Allemagne, en qualité de secrétaire du comte de Porzia, nonce apostolique, et qu'il y traita, auprès des princes de l'Empire germanique et de l'empereur Mathias lui-même, des affaires importantes pour le saint-siège. Après son retour en Italie, il obtint, dans l'État de Venise, plusieurs dignités ecclésiastiques, et entre autres l'archiprêbende du chapitre de Rovigo. Il fut nommé, en 1619, professeur de littérature grecque et latine, mais il n'accepta point, préférant, dit naïvement Nicéron, le plaisir de s'instruire lui-même à la peine d'instruire les autres. Cela est, en effet, plus commode; mais ce n'est pas ainsi que pensaient les savants illustres du 15^e siècle. Il se rendit cependant, l'année suivante, à la proposition que lui fit le sénat de Venise, qui, ayant fondé à Venise même une académie ou un collège des nobles, l'invita à y professer les institutes de droit civil. Étant allé à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, avec des recommandations de la république, ce pape le destinait à un évêché de l'île de Candie; mais la crainte de la mer et sa faible santé le détournèrent de ce voyage, et il préféra l'archidiaconat de Trévise, qui lui fut conféré par Urbain; il fut, de plus, vicaire de quatre évêques qui occupèrent successivement ce siège, et ensuite chargé, par décret public, de la direction d'un nouveau collège de nobles vénitiens que le sénat venait de fonder à Padoue. Ce collège fut ouvert en 1637, et il en fut le premier recteur. Enfin, il fut nommé, en 1635, évêque de Capo d'Istria. Il gouverna pendant six ans cette église, et mourut en 1659, âgé de 75 ans. Il fut enterré dans sa cathédrale, auprès d'un autel qu'il avait fait élever

à ses frais, avec une inscription latine très-simple, faite par lui-même. Ses chanoines lui en consacrent une autre, où ils louaient sa piété et sa munificence envers cette église. Le savant Danois Thomas Bartholin lui en a fait une en deux vers, qui, au jugement de Magliabechi, ne pouvait pas être pire ; elle est en effet remarquable par le ridicule ; la voici :

Balthasar hic situs est, doctus, pius, atque poeta.
Qui bene multa facit, sed moriendo male.

Elle se trouve dans les *Carmina varii argumenti* de Thomas Bartholin, Copenhague, 1669, in-8°. Le premier ouvrage que Balthasar Bonifacio fit paraître était intitulé : *Difesa dell' orazione di Giovanni Bonifacio per lo trasporto delle reliquie di S. Bellino contro il caval. Battista Guarini*, sous la date de Paris, 1609, mais imprimé à Padoue, in-4°. Le discours que son oncle Jean avait adressé à l'évêque d'Adria (qui était ce comte de Porzia dont Balthasar avait été secrétaire), pour obtenir que les reliques de St. Bellin, évêque de Padoue et martyr, fussent transportées dans la cathédrale de Rovigo (voy. l'article ci-dessus), excita de vives réclamations. Le saint était enterré dans un village auquel il avait donné son nom, et où il avait été martyrisé. Le titre de la cathédrale de Rovigo, pour réclamer ses reliques, était qu'il était son patron. Tout près de la paroisse où il reposait depuis son martyre, était un bien de campagne que l'auteur du *Pastor fido*, Baptiste Guarini, avait hérité de ses ancêtres, et nommé *la Guarina*. Il ne voulut point entendre à cette translation du saint, son voisin, et il adressa au même évêque une réponse mordante au discours de Jean Bonifacio : Balthasar prit, en bon neveu, la défense de son oncle ; il publia cette défense sous le nom de *Pierre-Antoine Salmon*. Il fallut que le sénat de Venise s'en mêlât et déclarât, par une lettre du doge, adressée à l'évêque d'Adria, 9 mars 1609, que la volonté de la république était que les reliques du saint restassent à leur place. Elles ont continué depuis d'y opérer des miracles, principalement, dit-on, pour la guérison de ceux qui ont été mordus par un chien enragé. Balthasar publia un grand nombre d'autres ouvrages ; nous ne citerons ici que les principaux : 1° *Castore e Polluce, rime di Baldassarre Bonifacio e di Gio. Maria Vanti, con le dichiarazioni di Gasparo Bonifacio*, Venise, 1618, in-12. Vanti était l'intime ami de Bonifacio, dont les poésies italiennes parurent ainsi avec celles de son ami, et les notes ou explications de son frère ; elles ne sont pour cela ni meilleures, ni moins infectées des vices de style qui dominaient alors. Ce mauvais goût règne même dans les titres de ses poésies latines, dont son ami Vanti fut l'éditeur. Le titre du recueil est : 2° *Stichidicon, lib. 8*, Venise, 1619, in-16 ; et les titres particuliers des 18 livres : *Propylon, Erotarion, Dularicomes, Callicacon, Hybrida, Hermathena, Rhina, Ptoeos, Periantologos, Cyclaminus*, etc. 3° *Musarum pars 1*, Venise, 1646, in-8°. C'est un second recueil de vers latins, divisé en 10 livres, dont les titres ne sont pas moins singuliers que les précédents : *Propylon, Peplus, Selemnus, Adonidis hortorum partes 5, Nonien-*

clator, Philareti partes 5, etc. 4° *Discorso dell' immortalità dell' anima*, Venise, 1621, in-4°. Ce discours était adressé à une jeune juive, nommée Sarra Copia, mariée à Venise avec un juif riche, appelé Sulman. Elle était remplie d'esprit et de goût pour les lettres ; mais on la soupçonnait de n'avoir pas des opinions très-saines sur l'immortalité de l'âme. Bonifacio entreprit de les redresser dans ce discours ; Sarra s'en offensa, et y répondit, ou y fit répondre par un manifeste imprimé sous son nom. Bonifacio ne manqua pas de répliquer à ce manifeste ; mais Sarra eut à cette seconde attaque la sagesse qu'elle aurait dû avoir dès la première : elle se tut, et les choses en restèrent là. 5° *Amata, tragedia*, Venise, 1622, in-8°. Crescimbeni met cette tragédie au nombre des meilleures de ce temps-là ; elle fut cependant critiquée, et l'auteur en prit la défense dans des lettres intitulées : *Lettere poetiche*, Venise, 1622, in-4°. 6° *Elogia Contarena*, Venise, 1623, in-4°. Ce sont les éloges de trente illustres personnages de la famille Contarini ; ils précèdent les commentaires de François Contarini, de *Rebus et Bello inter Etrucos et Senenses gesto*, dont Bonifacio fut éditeur. 7° *Caroli Sigonii Judicium de historicis qui res Romanas scripserunt*, etc., *accesserunt de iisdem scriptoribus excerpta a Balthasare Bonifacio*, Venise, 1627, in-4° ; Helmstadt, 1674, in-4°. 8° *Historia ludicra, opus ex omni disciplinarum genere selectum et jucunda eruditione refertum*, Venise, 1632, in-4° ; Bruxelles, 1656. Cette seconde édition est augmentée d'une vie de l'auteur, qui n'est qu'une traduction de ce qui est dit de lui dans les *Glorie degli Incogniti*, et d'une table des matières, très-utile pour un livre de cette espèce, qui est un mélange de recherches et de traits d'érudition, divisé en livres et en chapitres, mais confusément et sans ordre. 9° *Vita Bonifacii Bonifacio, jurisconsulti et assessoris*, Venise, 1629, in-4°, vie du père écrite par le fils. 10° *Prælectiones et civilium institutionum Epitome*, Venise, 1632, in-4°, avec son traité de *Archivis*. 11° *Panegyrici sacri*, Venise, 1637, in-4°. 12° Des discours ou harangues, des lettres, des traités divers imprimés en latin, sans compter plus de vingt différents ouvrages dans les deux langues, restés inédits et conservés par la famille de l'auteur. G—É.

BONIFACIO (GASPARD), l'un des deux frères jumeaux de Balthasar, comme on l'a vu dans l'article précédent, fut moins savant que son frère et son oncle, et ne cultiva que la poésie, dont il fit son amusement. On a de lui : 1° *Amor venale, favola boscareccia*, Venise, 1616, in-12 ; 2° *il Vaticinio delle muse, opera scenica rappresentata in Rovigo*, etc., Rovigo, 1651, in-4° ; 3° des *Rime*, ou poésies diverses, éparses dans différents recueils. On a vu, dans l'article de son frère, qu'il fut l'éditeur et l'annotateur du recueil de poésies de ce frère et de son ami Vanti, intitulé : *Castor et Pollux*. On dit qu'il laissa six livres de poésies badines, *Rime piacevoli*, où il avait l'art de plaisanter sans âcreté et sans aigreur, mérite qui n'est pas commun dans les poésies de ce genre ; les siennes n'ont point vu le jour. G—É.

BONIFAZIO, peintre, naquit à Venise vers l'an

1491, selon Vasari, Ridolfi et Zanetti, mais le fait n'est pas exact, quant au nom de la ville. On sait positivement aujourd'hui qu'il naquit à Vérone. Ridolfi le fait élève du Palma, et Boschini du Titien. On ne sait pas bien quel fut son maître, mais il aima la force du Gorgion, la délicatesse du Palma, et le coloris du Titien. On voit au palais ducal, à Venise, sa fameuse composition représentant *les Marchands chassés du temple*. Lanzi en fait un grand éloge. Le tableau que le musée possède de ce maître a trente et une figures disposées sans confusion. Lazare est ressuscité en présence de Marthe et de Marie; plusieurs juifs, par leurs gestes, annoncent qu'ils ont peu de confiance dans la puissance de Jésus; un d'eux se bouche le nez: le Lazare est d'un bel effet; il a déjà le mouvement de la vie dans un corps livide et décharné, qui est encore sous le pouvoir de la mort. Bonifazio connaissait bien la perspective linéaire; ses fameux *Triomphes*, faits d'après les poésies de Pétrarque, sont actuellement en Angleterre. Le prince Rezzonico possède à Rome une *Sainte Famille* de cet artiste. Bonifazio y a représenté St. Joseph dormant et la Vierge occupée à des détails de ménage; une foule d'anges entourent l'enfant Jésus, en jouant avec des outils de menuisier; un d'eux dispose deux morceaux de bois en forme de croix. Après lui, l'Albane a beaucoup imité cette idée. Bonifazio mourut en 1555. Ses défauts sont l'oubli des costumes des différentes nations, ce que l'on conçoit difficilement chez un peintre qui était très-versé dans l'étude de l'histoire; la répétition fréquente des mêmes pensées; trop de soins donnés à des figures secondaires, quelquefois des idées peu nobles. Il a eu aussi le malheur d'être souvent confondu avec Bonifazio Bembo, natif de Crémone, qui florissait en 1461, un siècle avant lui, et qui n'avait pas le même talent.

A—D.

BONINGTON (RICHARD PARKES), peintre anglais, l'une des espérances et des gloires de l'école romantique, avait reçu le jour à Londres en 1802; mais la France fut sa patrie adoptive et sa terre de prédilection. Amené de bonne heure dans ce pays des beaux-arts, alors le théâtre de la gloire, mais aussi celui des mouvements politiques, il puisa dans cette atmosphère enivrante la sève qui nourrit et développe le génie du peintre. Sa vocation pour les arts s'annonça, dès l'enfance, par de petites scènes qu'il esquissait sans principes et sans modèle. Bientôt les maîtres vinrent: ils firent leur métier. Bonington, qui bien des fois avait su voir sans qu'ils lui eussent imprimé une direction, savait aussi voir autrement qu'eux. Il les écouta pour tout ce qui regarde le technique du dessin et de la peinture: ils lui exercèrent la main, ils lui apprirent à ombrer, à empâter; ils lui firent peindre le modèle vivant; ils lui donnèrent des théories de perspective; mais, chemin faisant, il devançait ou défaisait les principes. A peine capable de donner une forme à ses pensées, il faisait courir son crayon, son pinceau, sa plume, et cent croquades vives et piquantes faisaient l'étonnement des uns, le charme des autres, le scandale d'aucuns. C'est que l'écolier ne se souciait aucune-

ment de la rhétorique pittoresque, qu'il s'en moquait, la bravait, réussissait à faire rire, à émouvoir, à être vrai sans elle. Chaque jour augmentait cette insubordination flagrante. Tout montrait que Bonington irait sans cesse s'endureissant dans cette horreur des types convenus. Et comme on ne lui épargnait pas les remontrances, il n'épargnait pas aux semoneurs, une fois partis, les sarcasmes parlés et peints. On en rapporta un au chef de l'école, qui, trop sévère ce jour-là, prit la chose au tragique et mit l'étourdi au ban de l'atelier classique, qu'il eût sans doute bientôt quitté si l'on n'eût pris l'initiative à cet égard. Bonington alors se mit à voyager: il visita nos côtes de l'Ouest, celles de la Méditerranée, les Alpes suisses, l'Italie. En observant la nature, il n'en étudia pas moins à fond les procédés, les manières et les caractères tant des principaux maîtres que des écoles qui se sont succédé dans chaque pays. Riche des résultats de tant d'attentives comparaisons, il acquit une flexibilité rare, et combina dans son style, qu'on peut nommer anglo-vénitien, les effets de cinq ou six écoles différentes. Quand Bonington reparut à Paris, précédé par sa renommée, Gros, qui l'avait exclu, lui rouvrit spontanément alors la porte du sanctuaire et le félicita en présence de tous ses élèves. Mais déjà l'artiste portait le germe de la mort dans son sein. Arrivé dans sa patrie, il y fut assailli d'une fièvre cérébrale, dont il mourut, en septembre 1828, dans les bras de quelques amis. L'académie royale de Londres fit célébrer pour lui un service solennel auquel assistèrent tous ses membres. Bonington s'était essayé dans presque tous les genres, les marines, l'architecture, le paysage, les intérieurs. Il peignait à la gouache ou à l'huile; il maniait la plume, la mine de plomb et le crayon lithographique avec un succès égal; il se jouait avec le pastel si décrédité depuis Latour, et s'il eût vécu, il l'eût réhabilité, ainsi que la gouache, en quelque sorte agonisante depuis Mongin, et qu'il arracha du tombeau en l'associant à l'aquarelle. L'histoire est le seul genre que Bonington ait négligé. Il ne l'aimait pas; il le croyait faux, non pas en lui-même, mais par la manière d'après laquelle on est convenu de le traiter. Il rêvait un changement complet dans cette partie de l'art, qui est de toutes la plus soumise à la routine. Mais, pour opérer ce changement, son talent n'était pas mûr. Il comptait y préluder par une suite de tableaux de chevalet où auraient été combinées, de manière à se faire valoir mutuellement, la finesse hollandaise, la vigueur vénitienne et la magie des Anglais. L'inexécution de ce plan est une perte pour les arts. Le caractère dominant de Bonington est une espèce de demi-mélancolie toute poétique que frappent vivement les formes et les couleurs, et plus vivement encore les secrets intimes dont les formes et les couleurs ne sont que les symboles: aussi est-il coloriste brillant, mais de ces coloristes qui expriment des pensées par des couleurs, et des nuances intellectuelles par les nuances de l'outremer et du pastel. Sa facture est large, trop large peut-être. Ses figures, jolies d'intention et de mouvement, offrent en revanche trop de vague dans les détails: aussi Bonington est-il

bien loin d'avoir l'exactitude de Canaletti dont il rappelle la manière. Comme presque tous les Anglo-Vénitiens, il a donné à plusieurs de ses ouvrages une teinte de vieillesse qui réellement n'ajoute ni grâce ni valeur à un morceau moderne dont on ne cache pas la date. Le chef-d'œuvre de Bonington est sa *Vue du grand canal de Venise* (exposition de 1827). On distingue ensuite son *Tombeau de St-Omer* (même année), remarquable par la finesse, la solidité du ton et la vigueur de l'effet; puis les planches du *Voyage pittoresque* de MM. Taylor, Nodier, Cailleux, et surtout le *Recueil de fragments*, empreint de toute l'originalité de son talent; enfin les planches lithographiées des *Vues pittoresques d'Écosse* (1). VAL. P.

BONJOUR ou BONJOURS (GUILLAUME), religieux augustin, né à Toulouse en 1670, honora son ordre par l'étendue de ses connaissances et sa piété fervente. En 1693, le cardinal de Noris le fit venir à Rome, où il ne tarda pas à mériter toute la confiance de son protecteur, et celle du pape Clément XI, qui l'employa dans plusieurs affaires importantes. Le cardinal Barbarigo le jugea digne de diriger le séminaire qu'il établit à Montefiascone, sous le titre d'*Académie des saintes lettres*. Dans cette place, comme dans toutes les occasions où on l'employa, le P. Bonjour fit preuve d'un rare mérite et de vertus solides. Malgré ses nombreuses occupations, il trouvait encore le temps de cultiver les langues orientales, et surtout le copte. En 1710, il fut, d'après sa demande, envoyé à la Chine comme missionnaire, et lorsqu'il débarqua à Canton, l'empereur Khang-hi, instruit de ses talents dans les mathématiques, lui envoya l'ordre de se rendre à Pékin, où il arriva au commencement de 1711, et il fut associé aux huit missionnaires jésuites chargés de lever la carte générale de l'empire. Le P. Bonjour fut envoyé en Tartarie, pour y continuer, avec les PP. Bouvet, Jartoux et Fridéli, la levée de la carte de ces vastes contrées, déjà commencée depuis quelque temps. Lorsque cette opération fut terminée, Khang-hi le fit partir, en 1715, avec le P. Fridéli, pour le Ssé-Tchuen et l'Yun-Nan, afin de lever les cartes de ces provinces; mais la complexion du P. Bonjour ne put résister à cette continuité de travaux, et ce savant et zélé missionnaire mourut en février 1744, à l'âge de 44 ans, dans l'Yun-Nau, ainsi qu'un des mandarins qui l'accompagnaient. Le P. Régis, envoyé pour le remplacer, acheva la carte de cette province, et de plus il traça celles du Kouei-Tcheou et du Hou-Kouang, les seules qui restaient à faire, et qu'il termina dans le cours de 1715. Le P. Bonjour a publié ou laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages; en voici les titres : 1° *Dissertatio de nomine patriarchæ Josephi a Pharaone imposito*, Rome, 1696, in-4°. Dans ce petit ouvrage, il s'attache, assez mal à propos, à chercher dans la langue hébraïque les étymologies des mots égyptiens. 2° *Exercitatio in*

monumenta copatica, seu Ægyptiaca bibliothecæ Vaticanæ, Rome, 1699, in-4°. Lacroze faisait un cas particulier de cet ouvrage. 3° *Selectæ in sacr. Script. Dissert.*, apud Montem-Faliscum, 1705, in-4°. 4° *Calendarium romanum, chronologorum causa constructum*, Rome, 1701, in-fol. Ce calendrier perpétuel est basé sur une période de 1952 ans. 5° *De Computo ecclesiastico*, apud Montem-Faliscum, 1702. 6° *Des Observations sur un miroir chinois trouvé en Sibérie*, imprimées parmi les lettres de Cuper, et l'*Explication de la légende d'une pierre gravée égyptienne*, insérée dans les fragments de l'Évangile de St. Jean publiés par le P. Georgi (p. 591 et 592). Il existe encore de lui une dissertation de *Epochis Ægyptiacis*, dont Grævius indique la publication, mais que nous n'avons jamais vue. Outre ces ouvrages imprimés, le P. Bonjour en a laissé plusieurs autres manuscrits, tels qu'une *Grammaire copte*, dont Renaudot et D. Montfaucon parlent avec éloge; une *Histoire des dynasties d'Égypte*, souvent citée par Cuper et le P. Georgi; un *Psautier copte-arabe*, accompagné de variantes, d'une version latine, et de notes savantes; un *Lexique copte*, une version littérale du prophète Osée; quelques copies de manuscrits coptes, et un *Traité des cérémonies chinoises*. Il avait projeté de publier le *Pentateuque copte*, avec une traduction latine; mais il n'eut pas le temps de continuer cet ouvrage; il n'en reste que les prologomènes, et la copie des quarante-sept premiers chapitres de la *Genèse*. Ces différents manuscrits étaient conservés dans la bibliothèque du couvent des augustins, à Rome. J—N et G—N.

BONJOUR (les frères), chefs de la secte des Fareinistes (ainsi appelée parce qu'elle prit naissance vers la fin du 18^e siècle à Fareins, village sur les bords de la Saône près de Trévoux), étaient originaires du Pont-d'Ain en Bresse, et d'une famille peu aisée : ils embrassèrent tous deux l'état ecclésiastique. L'aîné fut d'abord curé d'une paroisse dans le Foréz, où il commença à répandre une doctrine hétérodoxe peu différente de celle des pauvres de Lyon, prêchée par Pierre de Valdo, sur la fin du 12^e siècle. Mais, ayant excité l'animadversion du seigneur de la paroisse et des principaux habitants, il fut rappelé par l'archevêque Montazet qui lui fit une mercuriale et l'envoya comme curé dans la paroisse de Fareins en 1775, lui donnant son frère pour vicaire. Les deux ecclésiastiques se rendirent recommandables par la sévérité de leurs mœurs, par leur piété, leur charité, et surtout par leur talent pour la chaire. Ils étaient doués d'un caractère très-doux, et des manières insinuantes leur gagnaient l'affection générale. Huit années s'écoulèrent ainsi dans la pratique des vertus pastorales les plus incontestables, lorsque tout à coup le curé monta en chaire, et déclara à ses paroissiens qu'il ne se croyait plus digne non-seulement de continuer ses fonctions, mais même de participer à la sainte communion : dès lors il cessa de célébrer la messe à laquelle il assistait néanmoins avec une grande ferveur. Son frère lui succéda en 1783, comme curé, et il eut pour vicaire un ecclésiastique nommé

(1) Il avait exposé en 1822 une *Vue prise à Lillebonne* (Seine-inférieure) et une autre *au Havre*, ces deux tableaux peints à l'aquarelle; en 1824, une *Etude en Flandre*, une *Vue d'Abbeville*, une marine; puis des *Pêcheurs débarquant leur poisson*, et une *Plage schlonneuse*, Z—O.

Furlay qui était imbu de leur doctrine. Ils continuèrent de vivre tous les trois ensemble, l'aîné se réduisant au rôle modeste de maître d'école. Il s'était, dit-on, condamné à une rigoureuse pénitence, et passait tout le carême sans manger ; mais lorsqu'on fit l'inventaire de son mobilier, on trouva une armoire richement garnie de chocolat, de confitures et de liqueurs de toute espèce. Bientôt on entendit dans le pays parler de miracles : un petit couteau à manche rouge d'une construction particulière, dans le genre de ceux qui sont décrits dans la *Magie blanche dévoilée* (voy. *DÉCREMPS*), avait acquis une célébrité singulière. Le curé l'avait enfoncé jusqu'au manche dans la jambe d'une jeune fille, non-seulement sans lui causer aucun mal, mais il l'avait de plus guérie d'une douleur dans cette partie. Quelque temps après, une autre fille demanda avec de pressantes instances au bon curé de la crucifier comme l'avait été Jésus-Christ. Cette exécution eut lieu dans la chapelle de la Vierge, qui tenait à l'église de la paroisse de Fareins, un vendredi, à trois heures après midi, en présence des deux curés, du vicaire Furlay, du P. Caffé, dominicain, et de dix à douze personnes des deux sexes qui étaient du nombre des adeptes. Ces miracles produisirent l'effet qu'on en attendait ; ils attirèrent aux frères Bonjour un grand nombre de prosélytes, surtout en filles et en femmes : elles se rassemblaient dans une grange pendant la nuit, sans lumière, et le prêtre s'y rendait par la fenêtre. Là il distribuait la discipline à droite, à gauche, à tort et à travers ; et les pénitentes, loin de pousser des cris de douleur, exprimaient leur satisfaction par des cris de joie, appelant le fustigeur *mon petit papa*. Isolément même, ces fanatiques le poursuivaient dans les champs en le suppliant de leur distribuer des coups de verges ; elles ne se trouvaient heureuses que lorsque le *petit papa* les avait bien fustigées, et elles en cherchaient avidement toutes les occasions. Les pères de famille et les maris, qui ne faisaient point partie de cette secte, souffraient impatiemment ces désordres ; il en résultait des divisions et des querelles de ménage assez graves, surtout quand on s'apercevait que les denrées disparaissaient des greniers ; car cette société avait posé en principe la communauté des biens comme chez les premiers chrétiens. Un événement funeste répandit l'alarme chez les principaux habitants de Fareins. L'un d'eux, qui s'était montré le plus opposant à tous ces désordres, mourut presque subitement d'une piqure d'aiguille trouvée dans son lit ; dès lors il n'y eut qu'un cri contre ces novateurs dangereux : des plaintes furent portées à l'archevêché et aux magistrats de Trévoux. M. Jolyclair, grand vicaire, fut envoyé à Fareins, où il prit des informations, entendit des témoins, et dressa un procès-verbal qui constatait toutes les folies de cette nouvelle secte. D'après ces faits, l'archevêque obtint trois lettres de cachet. Bonjour aîné et Furlay furent exilés, et Bonjour second fut enfermé au couvent de Toulay, d'où il correspondait avec ses sectateurs. Il parvint à s'évader, et leur fit croire qu'il

avait été, comme St. Pierre-aux-Liens, délivré par un ange ; il se réfugia à Paris ; la fille crucifiée et une autre prophétesse vinrent l'y joindre. Il envoya la première à Port-Royal, au mois de janvier, nupieds avec cinq clous plantés dans chaque talon ; elle avait passé tout un carême ne mangeant qu'une rôtie de fiente humaine chaque matin. Bonjour avait soin d'instruire de tous ces faits les habitants de Fareins, dont plusieurs vendirent leurs propriétés, mirent leur argent en commun, et allèrent le rejoindre à Paris. La révolution de 1789 parut au curé Bonjour une occasion opportune pour recouvrer sa cure. Il se rendit à Fareins, et, accompagné d'une centaine de ses sectateurs, il pénétra dans le presbytère, en l'absence du curé et du vicaire, s'empara des clefs de l'église, y entra, monta en chaire et enflamma le zèle de ses partisans ; ils se rendirent de là dans le jardin de la cure, d'où ils déclarèrent qu'ils ne sortiraient que par la force. La maréchalsce de Trévoux arriva et eut bientôt dissipé cet attroupement. Le procès-verbal, rédigé par M. Jolyclair, le 27 septembre 1789, fut affirmé par le seigneur de Fareins, un chanoine de Trévoux, M. Merlinoz, ancien conseiller au parlement de Dombes, deux chirurgiens et un notaire de Mesnil, qui tous signalèrent les désordres causés par ces fanatiques, surtout à la dernière procession de la Fête-Dieu. Le curé Bonjour retourna à Paris, où il continua sa correspondance avec ses affidés et ses mystifications jusqu'à l'époque où Bonaparte fut nommé premier consul. Les deux frères Bonjour furent alors exilés à Lausanne en Suisse, où ils sont morts dans un âge avancé et dans un état voisin de l'indigence. Avec eux s'est éteinte la secte des *flagellants Fareinistes*. Oz—M.

BONJOUR (FRANÇOIS-JOSEPH), chimiste, naquit le 12 décembre 1754, à la Grange de Combes, près de Salins. Pressé par ses parents d'embrasser l'état ecclésiastique, il commença ses études de théologie au séminaire de Besançon ; mais il en sortit pour suivre le cours de médecine à l'université, et se rendit à Paris, où il reçut le doctorat en 1781. Doué d'une sensibilité trop vive pour conserver auprès des malades le calme nécessaire dont dépend la sûreté du pronostic, il renonça bientôt à la pratique de la médecine pour se livrer à l'étude de la botanique et de la chimie, sciences dans lesquelles ses progrès furent rapides. Ses talents le firent distinguer de Berthollet, qui le choisit en 1784 pour son préparateur ; et il concourut à toutes les expériences de ce grand chimiste, dont le résultat fut la découverte d'un nouveau procédé pour le blanchiment des toiles. Envoyé par son maître à Valenciennes pour y faire en grand l'application de ce procédé, il était dans cette ville lorsqu'elle fut assiégée par les Autrichiens en 1793. Il servit d'abord pendant le siège comme simple canonnier ; mais, ayant été blessé d'un éclat de bombe au bras gauche, il fut adjoint aux officiers de santé comme pharmacien, et contribua beaucoup à prévenir la contagion dans les hôpitaux par l'usage des appareils désinfecteurs qui n'étaient pas encore répar-

pus. Après le siège, il fut nommé par l'administration des salpêtres son commissaire dans le district de Valenciennes, et il remplit cette place jusqu'à la fin de 1794. Revenu alors à Paris, il fut adjoint au professeur de chimie à l'école centrale des travaux publics, et désigné presque en même temps élève à l'école normale pour le département de Paris : en sorte qu'il donnait des leçons dans une école et qu'il en recevait dans une autre. En 1795, il fut nommé membre du conseil d'agriculture et des arts, et, en 1797, commissaire du gouvernement près des salines de la Meurthe. Ce savant modeste et laborieux mourut à Dieuze, le 24 février 1814. Absent de son pays, Bonjour n'avait pas cessé de prendre le plus vif intérêt à sa prospérité. C'est à lui que le Jura est redevable des diverses espèces de poimmes de terre qui se sont multipliées à l'infini depuis 1787, époque où il envoya les premières, avec une instruction sur le meilleur mode de les propager. A diverses époques, il tenta d'y naturaliser d'autres plantes utiles. Bonjour a traduit du latin de Bergmann le *Traité des affinités chimiques ou attractions électives*, Paris, 1788, in-8°, fig., avec un supplément et des notes. Il avait achevé, en 1784, un *Traité de botanique*, dont le manuscrit s'est perdu ; mais on doit trouver dans les bureaux du ministère la relation d'un voyage qu'il fit en 1801, en Allemagne, par ordre du gouvernement, pour examiner les divers modes d'exploitation des salines.

W—s.

BONN (ANDRÉ), professeur de chirurgie à Amsterdam, était fils d'un pharmacien de cette ville, où il naquit en 1758. Après avoir reçu une éducation soignée, il se rendit à Leyde pour étudier la médecine ; il y fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans, et soutint alors une dissertation inaugurale très-remarquable, intitulée : *de Continuationibus membranarum*, dont on a prétendu que le célèbre Bichat avait profité dans son traité des membranes. Quelques années après il vint à Paris, où il eut des rapports avec les hommes les plus célèbres de l'époque. De retour à Amsterdam, Bonn y fut nommé professeur d'anatomie et de chirurgie à la place de Folkert Snipp, qui venait de mourir. Dans ces fonctions, il fit tous ses efforts pour contribuer efficacement aux progrès des sciences qu'il enseignait. Il prit une grande part à la fondation de la société de chirurgie d'Amsterdam, dont les membres firent frapper une médaille en son honneur. En 1815, il fut nommé chevalier de l'ordre du Lion Belge, membre de l'académie de Bruxelles et d'un grand nombre de sociétés savantes. Il jouit d'une estime générale qu'il méritait par ses talents, et mourut en 1819, âgé de 81 ans. Avant sa mort, il eut la douleur de perdre son fils, André Conrad, qui avait terminé ses études de médecine et qui donnait de grandes espérances. Plusieurs des ouvrages de Bonn sont en hollandais. Voici la liste de ceux qu'il a écrits en latin : 1° *Dissertatio inauguralis de continuationibus membranarum*, Leyde, 1763, in-4°, réimprimée dans le *Thesaurus dissertationum et programmatum* de Sandifort. 2° *De Simplicitate naturæ, anatomicorum*

admiratione, chirurgicorum imitatione dignissima, Amsterdam, 1772, in-4°. C'est le discours qu'il prononça lorsqu'il prit possession de la chaire d'anatomie et de chirurgie d'Amsterdam. 3° *Commentatio de humero luxato*, avec fig., 1782, in-4°. 4° *Descriptio Thesauri ossium morbosorum Hoviani; annexa est dissertatio de Callo*; Amsterdam, 1783, in-4°; Leipsick, 1784, in-8°. 5° *Tabulæ ossium morbosorum, præcipue Thesauri Hoviani, fascic. 1-3*, Leyde, 1785-1789, in-fol. Bonn, ami intime d'Hovius, avait publié à ses frais cette description de sa riche collection d'os malades ; mais il ne l'a pas continuée. 6° *Tabulæ anatomico-chirurgiæ doctrinam herniarum illustrantes, editæ a G. Sandifort*, avec 20 planches, Leyde, 1828, in-fol. On trouve encore dans le catalogue d'Euslin de Berlin l'indication d'un écrit de cet auteur sur la rétention d'urine et la ponction de la vessie, traduit du hollandais en allemand, Leipsick, 1794, in-8°. Van der Breggen, professeur de médecine à Amsterdam, a prononcé l'éloge de Bonn, imprimé sous ce titre : *Memoria Andree Bonn M. D., anatomix et chirurgiæ professoris*, etc., 1819, in-4°. G—T—R.

BONNAFOX DE MALET (JULES), médecin qui a joni de quelque célébrité à Paris, où il est mort le 29 novembre 1817, et a publié : 1° *Traité sur la nature et le traitement de la phthisie pulmonaire*, Paris, 1805, in-8°; 2° *Mémoire sur le croup*, Paris, 1812, in-8°. Z—o.

BONNAIRE (LOUIS DE), oratorien, né à Rameur-sur-Aube vers 1680, mort à Paris, en 1752, a publié un grand nombre d'écrits polémiques sur des matières religieuses, entre autres : 1° *Parallèle de la morale des jésuites et de celle des payens*, Troyes, 1726, in-8°. Lefebvre de Troyes, l'imprimeur de ce livre, fut mis à la Bastille. 2° *Examen critique, physique et théologique des convulsions*, 1753, 5 part. in-4°. 3° *Alexiticon, ou la Défense prétendue du sentiment des saints Pères repoussée*, Rotterdam, 1740, in-12. 4° *Essai du nouveau conte de ma mere l'Oyc, ou les Enluminures du jeu de la constitution*, en vers, 1745, in-8°. 5° *Chanson sur l'air des pendus à l'encontre des gensinistres (jansénistes)*, in-12. 6° *L'Esprit des lois quintessencé*, 1751, 2 vol. in-12. 7° *La Vérité sur l'histoire de l'église de St-Omer*, 1754, in-4°. Il a fait, en société avec le P. Jard, doctrinaire : la *Religion chrétienne méditée dans le véritable esprit de ses maximes*, 1745, 1763, 6 vol. in-12. On lui doit encore les *Leçons de la sagesse sur les défauts des hommes*, la Haye (Paris), 1757, 1744, 3 vol. in-12; les *Semaines évangéliques, qui contiennent des réflexions morales pour chaque jour*, Paris, 1755. Il a donné une traduction nouvelle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, avec des réflexions et des prières. Il est l'auteur des notes du *Discours sur la liberté de l'Eglise gallicane* de l'abbé Fleury, 1723, ainsi que de la préface et des notes de la seconde édition des *Remarques sur les principales erreurs d'un livre intitulé : l'Ancienne Nouveauté de l'Ecriture sainte*, par A. Arnould, 1755. Enfin il a composé avec Boidot : *Traité historiques et polémiques de la fin du monde, de la*

venue d'Elie et du retour des Juifs. Barbier attribue cet ouvrage, plein d'érudition (à l'abbé Et. Mignot.

Z—O.

BONNAIRE (JEAN - GÉRARD), maréchal de camp, né à Propet (département de l'Aisne), le 11 décembre 1771, entra dans la carrière des armes en 1792, comme volontaire dans le 6^e bataillon de Paris, servit avec honneur dans les armées françaises, parcourut toutes les contrées, et parvint successivement à tous les grades jusqu'à celui de maréchal de camp, qu'il possédait en 1815, lorsque Napoléon revint de l'île d'Elbe (1). Comme la plupart de ses confrères, il s'empessa de se ranger sous les drapeaux de son ancien maître, qui le nomma commandant de Condé. Lorsque, après la bataille de Waterloo, Louis XVIII rentra dans Paris le 8 juillet, Bonnaire défendait encore la place dont le commandement lui avait été confié. Malgré les exigences de sa position, les habitants de Condé et des environs n'eurent qu'à se louer de sa modération et de son éloignement pour les mesures de rigueur. Mais tel n'était pas Miéton, son aide de camp, homme violent, d'une impétuosité indomptable : le drapeau du roi produisait sur lui l'effet de l'eau sur un hydrophobe, il devenait furieux à la vue d'une cocarde blanche. Condé fut investi par les troupes hollandaises, sous le commandement du général Authling. C'est alors que le colonel Gordon, Hollandais de naissance, mais depuis longtemps naturalisé Français, porteur de lettres signées de MM. de Bourmont, Clouet, et d'une circulaire du duc de Feltre, se dirigea vers Condé. Sur la route, au village de Bruai, de bons compagnards veulent le détourner de son dessein : « N'allez pas dans cette ville, lui disent-ils : vous vous exposerez ; les Condéens « sont des bonapartistes, et la garnison y est montée « au plus haut degré d'exaltation. » Ces conseils ne peuvent rien sur la résolution du colonel ; son devoir lui ordonne d'avancer, et d'ailleurs la qualité de parlementaire est sacrée. Le prince Frédéric d'Orange lui avait donné une escorte de quatorze

(1) Voici la manière dont Chauveau-Lagarde, avocat de Bonnaire, exposait la conduite de son client dans un écrit intitulé : *Exposé de la conduite de M. le général Bonnaire, ex-commandant de la place de Condé, pour servir d'introduction à sa défense, dans l'accusation intentée contre lui d'avoir ordonné le meurtre du colonel Gordon, envoyé au nom du roi, comme parlementaire, à Condé, et d'avoir participé à ce meurtre* : « Le général Bonnaire, dit-il, voué dès sa jeunesse à la profession des armes, n'était pas cependant dans l'armée de ceux que Bonaparte avait gorgés de richesses et chargés de marrés d'honneurs ; nul lien d'intérêt ni de reconnaissance ne l'attachait à l'usurpateur ; son caractère d'homme sage, d'homme de bien et d'honneur, éloigne également toute pensée qu'il lui fût attaché par aucun sentiment d'affection. Blessé très-grièvement au siège de Bayonne, il était encore hors d'état de servir au premier retour du roi, auquel il se montra néanmoins sensible comme à un événement heureux. Et le 16 mars suivant (l'époque est remarquable), il avait, par une lettre adressée à M. le duc de Feltre, offert ses services, « persuadé qu'il était, disait-il, quoiqu'il ne fût qu'un soldat mutilé, qu'il devait, dans ces circonstances, sacrifier le reste de sa vie à sa patrie et à son roi. » Il convint que « depuis, appelé par l'usurpateur au commandement de la place de Condé, il eut le tort d'accepter. Toutefois, sa conduite dans cette ville fut, selon le témoignage des principaux habitants, marquée « au coin de la modération, jusque-là qu'on le suspendit un jour « de son commandement comme prévenu de royalisme. » D—R—R.

hommes et un trompette. Arrivé au village de Frénes, il y laisse cette escorte ; un palefrenier le conduit seul, dans une voiture attelée de deux chevaux, aux postes avancés. La boutonnière de sa redingote bleue est ornée d'un liséré blanc et rouge, et il porte la cocarde blanche ; le palefrenier a aussi placé sur son chapeau un morceau de papier de même couleur. Au cri de : « Halte-là ! qui vive ? » il répond : « Adjudant général français, chargé de dépêches pour le général Bonnaire. » Un caporal vient le reconnaître. Gordon descend de voiture ; les canonnières du poste l'entourent et lui adressent vingt questions à la fois sur ce qui se passe en France, car on était à Condé dans la plus entière ignorance à cet égard. « Le roi est à Paris, répond le colonel, ou sur le point d'y entrer : tout est fini ; Bonaparte a fui comme un lâche en abandonnant son armée. » Ces paroles ont produit sur tous les auditeurs une vive impression. On court en toute hâte chercher Bonnaire, dont les blessures récentes rendent la marche pénible. Miéton le devance ; il arrive, devient furieux, commande à Gordon de mettre bas la cocarde blanche, et, sur son refus, l'arrache de sa propre main, ainsi que son liséré. Le palefrenier, plus mort que vif, ôte son morceau de papier. Miéton ordonne qu'on bande les yeux au parlementaire, et l'on dirige sa marche vers les glacis. Là se trouve le général Bonnaire, qui l'interroge. « Quel est votre souverain ? — Louis XVIII. — Que demandez-vous ? — « J'apporte les ordres de mon roi. — Où sont vos dépêches, vos pouvoirs ? — Les voici. — Des lettres de Feltre, Bourmont, Clouet, belle recommandation, vraiment ! vous mériteriez que je vous fisse jeter dans un cachot. « Soldats, qu'on reconduise ce misérable au delà des postes avancés, et, quand il sera à cinquante pas, qu'on tire sur lui un coup de canon. » Un seul homme déclare que le général avait dit « un coup de canon à mitraille. » Adoptant une autre pensée, Bonnaire demande à son aide de camp s'il existe dans Condé une prison sûre. « — Qu'on le fusille ! répondit Miéton : la mort est la meilleure prison pour un traître. » Ici les faits se compliquent à l'égard du général, et il devient difficile de démêler clairement la vérité. Dans cette grave circonstance il fut au moins faible : la prudence et le sang-froid l'abandonnèrent. Il s'éloigna pour rentrer en ville, ne s'expliquant plus que par des gestes diversement interprétés. La conduite de Miéton, malgré ses dénégations nombreuses et tardives, n'eut rien d'équivoque : il avait ordonné qu'on fit rebrousser chemin au colonel Gordon. On le fouille : des proclamations fleurdelisées trouvées sur lui portent à son comble l'indignation des soldats. On les transmet au général. Son aide de camp, qui était retourné près de lui, le quitte, suivi de deux gardes nationaux étrangers à la ville de Condé. Il accourt furieux pour ressaisir Gordon, et cette fois il ne le lâchera plus. « Que faut-il faire ? lui demande-t-on. — Il faut en finir. — Oui, dit un vieux caporal : il faut en finir ; mais comment ? — Qu'on le fusille enfin, dit l'impitoyable Miéton. — Qu'on le fusille ! répètent

» plusieurs voix. — Grâce ! grâce ! s'écrie Gordon. « — Pas de grâce pour les traîtres. » Un violent coup de crosse l'étend par terre. « Par pitié ! — « Rien. — Français ! au nom de l'honneur, de l'honneur ! — Rien. » Et deux coups de fusil tirés à bout portant achèvent cet infortuné (1). Dès que le roi fut rentré dans la capitale, les frères de Gordon réclamèrent justice, et Bonnaire fut traduit devant un conseil de guerre, ainsi que son aide de camp. Chauveau-Lagarde défendit le général. Le caractère et les antécédents de cet illustre avocat étaient d'un favorable augure. Bonnaire, selon lui, n'avait voulu ni commandé la mort du parlementaire ; mais tous les efforts d'un beau talent ne purent triompher que d'une partie de l'accusation. On pensa que, dans le doute, le prévenu aurait dû se borner à faire incarcarer Gordon. Telle était en effet la mesure indiquée par la prudence ; mais cet homme, parfaitement à sa place sur un champ de bataille, manquait des qualités indispensables pour être gouverneur d'une ville dans des moments aussi critiques. L'ordre primitivement donné par lui de tirer de loin un coup de canon sur le parlementaire après l'avoir renvoyé n'aggrava pas la position de l'accusé : il parut constant que, dans le cas où l'on eût donné suite à cet ordre, le coup n'aurait guère pu atteindre Gordon. Mais Bonnaire n'avait pas fait rechercher les auteurs du crime : il avait dit au conseil municipal, après sa consommation, suivant les uns : *Je viens ou Nous venons de faire fusiller un traître* ; suivant les autres : *On vient de fusiller un traître* ; et, dans un ordre du jour du lendemain, il s'était exprimé en ces termes : « Un de ces traîtres qui ont lâchement abandonné nos drapeaux s'est présenté hier à nos postes, chargé de proclamations incendiaires : il a subi le sort qu'il méritait. » Pour ces causes et quelques autres dont ces temps de réaction rendaient l'appréciation plus sévère, il fut jugé que Bonnaire, coupable de n'avoir pas usé de toute la force de son autorité et de s'être laissé dominer par son aide de camp, « avait commis l'acte de violation « le plus inouï du droit des gens, en méconnaissant « dans le colonel Gordon le caractère sacré du parlementaire, crime que toutes les nations anciennes « ont puni de la mort, même de populations entières, et en laissant impuni le meurtre commis sur « sa personne, au mépris des devoirs les plus sacrés « de sa place. » En conséquence, le conseil le condamna à l'unanimité, le 9 juin 1816, à la déportation, avec supplique au roi de commuer cette peine en une prison perpétuelle, commutation qui eut lieu. Quant à Miéton, trouvé coupable sur tous les points, et qui, pendant qu'on dépouillait le cadavre de Gordon, s'était emparé de sa bourse contenant 1,200 francs, dont une partie avait été distribuée par lui à quelques soldats, il fut condamné, à la majorité de six voix (un membre ayant opiné pour

(1) N'oublions pas de dire qu'il résulte de l'instruction de l'affaire, et d'informations scrupuleuses prises par nous, que la ville de Condé fut étrangère à ce crime. Aucun des hommes qui se rendirent les meurtriers ou les spoliateurs de Gordon n'appartenait à cette ville.

les travaux forcés à perpétuité), à la peine de mort, peine que le malheureux Bonnaire suppliait à grands cris le conseil de guerre de lui appliquer également... Le 30 juin 1816, ce général fut dégradé sur la place Vendôme, non loin de la colonne triomphale qui lui devait sans doute quelques fragments de son bronze. Cette dernière humiliation fit sur ce vieux guerrier une impression telle qu'on le reconduisit malade dans sa prison et qu'il y mourut deux mois après. *L'Histoire du procès du maréchal de camp Bonnaire et du lieutenant Miéton, son aide de camp*, a été publiée par M. Maurice Méjan, Paris, 1816, in-8°.

L—R—Y.

BONNARD (BERNARD DE), naquit à Semur en Auxois, le 22 octobre 1744, d'une pauvre famille. Il fit néanmoins de bonnes études dans sa patrie, et il se destina au barreau pour complaire à sa mère ; l'ayant perdue, il prit du service dans l'artillerie. Sans avoir eu l'occasion de développer ses talents, il s'était, par ses qualités, concilié l'estime générale, et, en 1779, il fut nommé sous-gouverneur des fils du duc d'Orléans. Il avait été présenté pour cette place par le maréchal de Maillebois et Buffon, et sa nomination fut tellement approuvée, que le duc d'Orléans disait : « Il faut bien que ce soit un bon choix, car tout le monde nous le dit. » Cependant madame de Genlis était gouvernante des filles du duc d'Orléans. Ce prince causa quelques désagréments au chevalier de Bonnard, qui donna sa démission en 1782, et madame de Genlis lui succéda (1). En quittant sa place, Bonnard entendit encore ces suffrages universels qu'il avait entendus en la prenant. Il retourna aux exercices de son état militaire. Rendu ainsi à lui-même, il s'occupait du bonheur et de l'éducation de sa famille. Etant allé dans son pays en 1784, il fit inoculer son fils et lui prodigua tous les soins ; mais il prit lui-même la petite vérole, qui se déclara mortelle dès les premiers jours, et il mourut le 15 septembre 1784. Bonnard aimait et cultivait les lettres. On a publié les *Poésies diverses de M. de Bonnard*, avec une notice historique sur sa vie, par Sautereau de Marsy, Paris, 1791, in-8°, port. (2). Ces poésies sont écrites avec pureté et élégance ; elles ont de la vérité, de la délicatesse, de la gaieté et de la grâce. On distingue surtout *l'Épître à M. de Boufflers* et *l'Épître à un ami revenant de l'armée* ; toutes les deux se trouvent dans beaucoup de recueils, et entre autres dans la *Petite encyclopédie poétique*. La dernière est adressée à M. Valfort, ami intime de Bonnard. Garat a donné un *Précis historique de la vie de M. de Bonnard*, 1783, in-18. « Il en existe, dit Peignot, une contrefaçon remarquable par quelques pièces ajoutées au volume, et contenant des traits satiriques contre madame de Genlis. » Cette contrefaçon porte la date de 1787.

A. B—R.

(1) Voy. la notice sur madame de Genlis, où il est question des réclamations que les héritiers de Bonnard firent, dans les journaux, sur la malveillance avec laquelle cette dame avait, dans ses Mémoires, parlé de cet auteur.

D—R—R.

(2) Il en a paru une nouvelle édition, Paris, Roux-Dufort, in-32, port. — On trouve beaucoup de pièces du chevalier de Bonnard dans *l'Almanach des Muses*.

CH—S.

BONNARD (ENNEMOND), général français, né à St-Symphorien-d'Ozon, en Dauphiné, le 50 septembre 1756, entra au service en 1774 dans le régiment d'artillerie d'Auxonne, y fut fait sergent le 4 septembre 1782. Bientôt après son régiment fut appelé à faire la guerre d'Amérique sous Rochambeau. Revenu en Europe, Bonnard fut envoyé à Naples avec un détachement d'artilleurs que commandait Pommereul, pour y servir d'instructeur. Il ne revint en France qu'au commencement de la révolution, et fut nommé lieutenant, puis adjudant-major avec rang de capitaine en 1795. L'année suivante, il passa comme chef de bataillon dans le 2^e régiment d'artillerie, et fut chargé, à l'armée du Nord, de la direction d'un parc qu'on avait réuni à Guise. Elevé au grade de général de brigade, il commanda l'artillerie aux sièges de Charleroi, du Quesnoi, de Valenciennes, et prit une grande part aux victoires de Fleurus et de Duren. Il concourut ensuite beaucoup à la prise de Maestricht et fut nommé, pour ce dernier exploit, général de division. Ce fut encore Bonnard qui dirigea l'artillerie de l'armée de Sambre-et-Meuse au passage du Rhin devant Dusseldorf, en septembre 1793, et qui fut ensuite chargé de l'investissement d'Ehrenbreistein et de Mayence. On lui confia plus tard le commandement de différentes contrées sur le Rhin et du pays de Luxembourg. Partout il se fit remarquer par sa modération et sa probité. Il commandait dans la Belgique en 1798, lors des révoltes de la Campine, et il contribua beaucoup à les réprimer par sa sagesse et la fermeté de ses mesures. Nommé, dans les premières années du gouvernement impérial, commandant de la 22^e division militaire à Tours, il conserva cet emploi jusqu'au mois d'octobre 1814. Ayant été mis à la retraite à cette époque, il continua de résider dans cette ville, et y mourut le 15 janvier 1819. Il avait été fait comte, commandant de la Légion d'honneur par Bonaparte, et chevalier de St-Louis par le roi. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Etoile. — Un autre BONNARD était aide de camp du général Carteaux en 1793, et devint également général de division. Il est mort par un suicide en 1801.

M—D j.

BONNARD (JACQUES-CHARLES), architecte, né à Paris, le 50 janvier 1765. Son père aurait désiré qu'il eût embrassé une de ces professions auxiliaires de l'architecture qui sont moins honorables, mais plus lucratives; cependant il n'essaya pas de le contraindre, et Bonnard étudia l'architecture à l'école de Renard, l'une des meilleures de cette époque. « Là on enseignait, dit M. Quatremère de Quincy, « dans toute leur pureté les doctrines de cette antiquité « classique où vont toujours se rajeunir le goût et les « inventions des modernes. » Bientôt Bonnard obtint le grand prix, dont l'objet est d'ouvrir à l'élève qui le remporte la carrière de cette haute émulation où l'on n'a pour rivaux que les grands génies des temps passés. Un de ses principaux ouvrages en Italie fut une suite de recherches sur les aqueducs de l'antique Rome. Il y en avait neuf; on n'en emploie plus que trois; il fallait retrouver les six autres.

Bonnard y parvint, et son nom est resté en grand honneur dans ce pays. Lorsque Louis XVI fut forcé, en 1789, de venir résider aux Tuileries, Renard, qui était l'architecte de ce palais, ayant reçu ordre de le rendre habitable, invita son élève à quitter Rome pour venir l'aider. Bonnard accourut; mais bientôt, effrayé des catastrophes qui menaçaient le trône, dénoncé lui-même comme partisan du roi, il se réfugia en Angleterre. Les premiers dangers passés, il revint à Paris, où l'on n'employait plus les architectes qu'à démolir. Ne voulant pas perdre un temps précieux, il s'associa comme dessinateur et graveur à la publication d'un ouvrage sur les palais d'Italie. Sous le consulat, il quitta la pointe et l'eau-forte pour reprendre la règle et le compas. Sous l'empire, Renard, architecte des relations extérieures, mourut au moment où il allait élever sur le quai d'Orsay un vaste palais pour ce ministère. Il y avait là pour Bonnard deux héritages à recueillir, la place d'architecte titulaire du ministère, et le droit de continuer le grand ouvrage qui n'était encore qu'un projet. Toujours délicat et généreux, il n'accepta la place qu'à la condition qu'il en partagerait le traitement avec la veuve de son maître. Il s'éleva d'abord quelques obstacles sur la construction de ce grand édifice: on parla de concours; mais, à la fin, le projet de Bonnard fut adopté. Le palais aurait été achevé en cinq ans, si les fonds n'eussent pas manqué; du reste, un de ses élèves, homme de talent, M. Lacornée, a terminé depuis cet édifice pompeux, qui atteste le savoir et l'habileté de Bonnard. Nommé inspecteur des divers établissements des droits réunis, Bonnard les acheva en ordonnant de grandes économies. Il mourut, en 1818, à Bordeaux, où le gouvernement l'avait envoyé pour diriger différentes constructions. M. Quatremère de Quincy prononça son éloge, qui fut inséré dans les *Mémoires de l'Institut* et dans divers journaux. — **Etienne BONNARD**, né à Sannois, près Paris, en 1740, fut d'abord avocat au parlement, puis chargé d'affaires du duc de Deux-Ponts, depuis roi de Bavière, près la cour de France. Emprisonné, ainsi que sa femme, pendant la terreur, comme *agent de l'étranger* et pour différents services qu'il avait rendus à des émigrés, entre autres à M. de la Galaisière et au fameux financier Duruet, il courut les plus grands dangers et fut tenu longtemps au secret. Un de ses amis qui sollicitait pour lui Fouquier-Tainville, en reçut l'assurance qu'il serait maintenu au secret, que c'était le seul moyen de le sauver. Bonnard arriva ainsi jusqu'au 9 thermidor, et fut alors mis en liberté. Le roi de Bavière et le prince de Birkenfeld, son cousin, lui firent témoigner leur reconnaissance pour le zèle et le courage qu'il avait mis à les servir, et leur sollicitude pour les dangers qu'il avait courus. Etienne Bonnard est mort à Paris en 1817.

A—D.

BONNARD (CHARLES-LOUIS), né à Arnay-le-Duc, le 19 mai 1769, d'une famille honorable, fut admis comme élève à l'école militaire d'Auxerre, dirigée par les bénédictins et inspectée par le chevalier de Kéralio. (*Voy. ce nom.*) Il y eut pour amis et con-

disciples Davoust, depuis maréchal de France, Fournier, secrétaire de l'académie des sciences, et Blanchelande, gouverneur de St-Domingue. Il y fit d'excellentes études et en sortit à la fin de 1786, pour suivre un cours de philosophie au collège de Dijon, où il se perfectionna dans les mathématiques, ce qui décida du choix de sa carrière. Prévoyant les difficultés qu'il éprouverait à se faire admettre dans le corps du génie militaire ou dans celui de la marine, l'un et l'autre exclusivement réservés à la noblesse, il se détermina pour les ponts et chaussées, et se rendit à Paris en juillet 1788. Ce fut d'après le conseil et sous les auspices du créateur de la géométrie descriptive, Monge, qu'il se décida pour le génie de la marine. Il y fut reçu comme aspirant en janvier 1789. Bonnard s'appliqua dès lors, et pendant quatre années, avec succès, à acquérir toutes les connaissances qu'exige cette carrière; mais les mathématiques n'absorbèrent pas à tel point ses instants qu'il ne sût en varier l'étude par des occupations moins sérieuses. C'est ainsi, et par suite de son goût pour la littérature, qu'il devint avec Brongniart, Silvestre, de l'académie des sciences, et d'autres savants, l'un des fondateurs de la société philomatique, qui subsiste encore. Nommé sous-ingénieur constructeur au port de Toulon, Bonnard fut arrêté dans sa carrière par une maladie grave, qui le priva pour toujours de l'avancement qu'il devait obtenir. Voué dès lors à une retraite absolue, il consacra les moments de loisir que lui laissaient ses infirmités à la rédaction d'un ouvrage intitulé : *Métaphysique nouvelle, ou Essai sur le système moral et intellectuel de l'homme*, qui l'occupa pendant vingt-cinq ans et dont il n'a publié que la 1^{re} partie (Paris, 1826, 5 vol. in-8°). Cette composition montre à la fois une saine philosophie et une grande instruction. La 2^e et la 3^e partie sont restées manuscrites. Ch.-L. Bonnard mourut dans son pays natal, le 25 janvier 1828. Z.

BONNATERRE (l'abbé P.-J.), naturaliste, a été l'un des principaux auteurs de l'*Encyclopédie méthodique*. Il a publié, dans cette immense collection, le *Tableau encyclopédique et méthodique des trois règnes de la nature*, divisé en plusieurs volumes, sous ces titres : *Ornithologie, Ichthyologie, Cétologie, Erpétologie, Insectologie*, etc., qui parurent de 1788 à 1792. Le célèbre Daubenton avait fait, dans le même dictionnaire, l'histoire détaillée des animaux, et principalement celle des quadrupèdes et des poissons; mais sa classification et la marche qu'il avait suivie lui étaient particulières et n'étaient pas au niveau des connaissances [que l'on avait alors]. Le travail de l'abbé Bonnaterre en est le complément. Il a présenté un tableau plus naturel et plus méthodique, d'après le *Systema naturæ* de Linné, auquel il a ajouté les observations et les découvertes des savants qui ont adopté la manière plus analytique de décrire et de classer de ce grand naturaliste. Il s'est borné à faire connaître les caractères de ressemblance qui constituent les familles et les genres, et ceux de différence, qui font distinguer avec certitude les espèces et à indiquer la place qu'elles occupent dans la chaîne des êtres organisés. Il y a

joint des planches de format grand in-4°, sur lesquelles on voit la figure exacte de la plupart. Cet ouvrage, très-bien exécuté, était unique alors, et il est encore aujourd'hui le plus complet et l'un des plus estimés. Les détails sur les mœurs de chaque espèce, et sur les avantages que le commerce et les arts peuvent en retirer, se trouvent dans la partie qui a été traitée par Daubenton. Bonnaterre demeurait à Paris; mais, à l'époque des discordes civiles et des grands troubles de la révolution, il se retira dans le département de l'Aveyron, qui était son pays natal. Il est mort à St-Geniez, en 1804, à l'âge de 52 ans. Outre une *Notice historique sur le sauvages de l'Aveyron*, an 9 (1800), in-8° (1), il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dans le nombre desquels on dit qu'il y a une flore de son département et divers mémoires sur l'agriculture, la botanique et l'histoire naturelle. D—P—s.

BONNAUD (JEAN-BAPTISTE), né à Marseille en 1684, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et, après y avoir enseigné la rhétorique quelque temps, fut reçu, en 1715, dans la congrégation de St-Maur. Après avoir été supérieur en deux monastères, il se consacra, dans la retraite, aux travaux historiques, partage ordinaire de ces laborieux cénobites. Il avait entrepris une édition de Pallade; il a laissé une *Vie de St. Vietrice*, évêque de Rouen, et d'autres écrits restés en manuscrit. Son dernier travail a été de continuer l'*Histoire du diocèse de Rouen*, commencée par D. Duplessis, qui n'en avait publié que l'introduction, sous le titre de *Description géographique et historique de la haute Normandie*, Paris, 1740, 2 vol. in-4°. D. Bonnaud s'occupa de cette histoire jusqu'à sa mort, arrivée à St-Germain-des-Prés, le 15 mai 1758. Son travail a été remis à D. Lenoir, qui préparait une histoire générale de la Normandie. C. M. P.

BONNAUD (JEAN-BAPTISTE), né en Amérique, en 1740, fut amené de bonne heure en France, fit ses études au collège de la Flèche, et entra jeune chez les jésuites. Lors de la suppression de la société, en 1762, il était régent de basse classe à Quimper. Il ne put être ordonné prêtre qu'après cette époque, et l'on dit qu'il exerça le ministère en divers diocèses. Son premier écrit paraît être celui qui a pour titre : *Le Tartufe épistolaire démasqué, ou Épître très-familière au marquis Caraccioli*, sous le masque de Kokerbourn, Liège, 1777, in-8°. Bonnaud montre d'une manière assez piquante la supposition des lettres publiées sous le nom de Clément XIV, par Caraccioli. Deux ans après, il publia un *Examen critique des Observations sur l'Atlantide de Bailly, par l'abbé Creyssent de la Moselle*, Lausanne (Paris), in-12 de 55 p. Les *Observations* avaient paru dans le *Journal des savants* de février 1779. Bonnaud prit part à la controverse excitée par le livre de Guérin du Rocher, et donna sur ce sujet *Hérodote, historien du peuple hébreu sans le savoir, ou*

(1) Il a publié en outre : *Recueil de médecine vétérinaire, ou Collection de mémoires, d'instructions, de recettes sur les maladies des animaux domestiques*, Toulouse, 1805, in-8°. Z—o.

Réponse à la critique de l'histoire des temps fabuleux, la Haye, 1786, in-8°. Il y a de l'érudition dans ce livre, où d'ailleurs est soutenu un système tout à fait abandonné aujourd'hui. En 1787, lorsqu'il était question d'accorder l'état civil aux protestants, Bonnaud publia le *Discours à lire au conseil en présence du roi, par un ministre patriote, sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants*, 1787, in-8°; réimprimé à Montpellier en 1827, même format (1). On trouve des choses assez curieuses dans ce livre, que quelques-uns attribuèrent alors à l'abbé Lenfant, ex-jésuite; mais Feller, qui devait savoir ce qui en était, donne l'ouvrage à Bonnaud, dont c'était, en effet, plutôt le genre que celui de Lenfant. Ce discours valut à l'auteur la protection de M. de Marboëuf, alors ministre de la feuille. Ce prélat lui donna, en 1788, deux bénéfices simples, les prieurés de Sermaise et de Harnicourt, et le nomma grand vicaire de Lyon, siège sur lequel il remplaça, cette année même, M. de Montazet. Comme M. de Marboëuf ne résida point dans son diocèse, d'abord à cause de ses fonctions à la cour, et ensuite à cause des orages de la révolution, Bonnaud eut une plus grande part à l'administration. Il paraît qu'il était chargé spécialement de la rédaction des mandements et lettres pastorales. On lui attribua un mandement de l'archevêque pour le carême de 1789, mandement dans lequel il annonçait des malheurs qu'on a vus depuis trop malheureusement réalisés. Le mardi gras, les soi-disant patriotes de Lyon vinrent brûler ce mandement sous les fenêtres du séminaire où logeait l'abbé Bonnaud. Dans les controverses qui suivirent, le grand vicaire donna, mais toujours sans y mettre son nom, la *Découverte importante sur le vrai système de la constitution du clergé*, 1791, in-8° de 52 p. L'auteur regardait ce système comme le renouvellement du richérisme. Feller attribue encore à Bonnaud la *Réclamation pour l'Eglise gallicane contre l'invasion des biens ecclésiastiques et l'abolition de la dime*, Paris, 1792, in-8°. Ces publications le signalèrent comme un ennemi du nouvel ordre de choses; mais, s'il est vrai qu'il fût l'auteur des écrits qui parurent sous le nom de l'archevêque de Lyon, on conçoit encore mieux qu'il se soit attiré l'animadversion du parti révolutionnaire. L'archevêque, qui n'osait pas venir dans son diocèse en ces temps de fermentation, avait mandé Bonnaud à Paris pour prendre ses conseils, et c'est là que parurent les déclarations et les mandements du prélat sur les objets relatifs à la constitution civile du clergé. Il y eut en ce genre une déclaration de l'archevêque (5 décembre 1790), en réponse à la proclamation du département de Saône-et-Loire; un avertissement pastoral du 8 février

1791, aux électeurs; une ordonnance du 20 du même mois, concernant les nouveaux directeurs du séminaire de St-Irénée de Lyon; une lettre pastorale du 4 mai 1791 contre l'usurpation du siège de Lyon par l'abbé Lamourette; un mandement du 18 mai pour la publication du bref de Pie VI du 15 avril 1791; un mandement du 24 janvier 1792 pour le carême de cette année; enfin un mandement du 1^{er} mai suivant pour la publication du bref de Pie VI du 19 mars 1792. Ces divers ouvrages, et surtout la lettre pastorale du 4 mai 1791, sont écrits avec beaucoup de force. On ne pardonna pas à l'abbé Bonnaud son zèle. Il fut arrêté après le 10 août 1792, et renfermé au couvent des Carmes, rue de Vaugirard, que l'on avait transformé en maison de détention. Il se trouvait dans cette prison lorsque des hommes féroces s'y portèrent le 2 septembre suivant (*voy. BILLAUD-VARENNE*), et il périt sous leurs coups.

P—C—T.

BONNAUD (JACQUES-PHILIPPE), général français, né vers le milieu du dernier siècle, dans une condition obscure, s'enrôla, jeune encore (1776), dans les dragons du Dauphiné, et devint officier au commencement de la révolution, dont il embrassa la cause avec beaucoup de chaleur. Il parvint alors rapidement, et, dès l'année suivante (1795), il était général de brigade, employé à l'armée du Nord. Chargé d'attaquer un corps anglais près de Roubaix, il le mit en fuite et s'empara de son artillerie. Nommé bientôt général de division, il concourut puissamment, sous Pichegru, à la conquête de la Hollande et à la prise de Gertruydenberg et de Dordrecht, où il trouva une immense quantité d'artillerie, de munitions et de vivres; puis de Rotterdam, de la Haye, et enfin d'Hevoetsluys, où il délivra 600 Français prisonniers, et arrêta les princes de Salm-Salm et de Hohenlohe au moment où ils allaient s'embarquer pour l'Angleterre. Bonnaud fit ensuite une courte apparition sur les côtes de l'Océan, où il fut employé sous le général Hoche. Revenu dans le Nord, il commanda la réserve de cavalerie à l'armée de Sambre-et-Meuse, et fit, sous Jourdan, la campagne de 1796 en Bavière. Chargé de couvrir la retraite après la bataille de Wurtzbourg, il défendit le terrain pied à pied, et fit volte face dans plusieurs occasions. Arrivé dans la position de Giessen, il fut envoyé pour soutenir la division Grenier, et chargea vigoureusement, à plusieurs reprises, la cavalerie autrichienne. Mais ce beau fait d'armes devait être son dernier exploit; blessé grièvement d'une balle à la cuisse, il subit une douloureuse amputation, et mourut peu de jours après.

B—N.

BONNAY (le marquis FRANÇOIS DE), d'une famille du Berri dont la noblesse remonte au 12^e siècle, naquit dans cette province le 22 juin 1750. Il fut d'abord page du roi, puis sous-lieutenant dans un régiment de dragons et enfin officier des gardes du corps. Il était mestre de camp avant la révolution, et il s'était fait à la cour, par les grâces de ses manières et la composition de quelques poésies légères, la réputation de l'un des hommes les plus aimables

(1) Tiré à cinq cents exemplaires numérotés. Dans ce discours, l'abbé Bonnaud essayait de démontrer par des faits et par des raisonnements qu'accorder l'état civil aux protestants, c'était exposer le trône et la France à de grands malheurs. Il avait gardé l'anonyme, et comme la duchesse de Noailles faisait elle-même la distribution de ce mémoire avec beaucoup d'activité chez les membres du conseil et du parlement, on l'appela le *Mémoire de madame de Noailles*.

et les plus spirituels. Nommé député suppléant de la noblesse du Nivernais aux états généraux, il n'entra à l'assemblée nationale que dans le mois d'août 1789. Quelques mois après, un événement de peu d'importance lui fournit le sujet d'une pièce de vers très-ingénieuse et qui fit beaucoup de bruit. Les membres du comité des recherches de l'assemblée, Péthion et Charles de Lameth, ayant fait aux Annonciades une perquisition très-sévère, afin d'y trouver le garde des sceaux Barentin qu'ils croyaient caché dans ce couvent, dont sa sœur était abbesse, essayèrent de la part de cette dame des plaisanteries fort piquantes et qui donnèrent à de Bonnay l'idée de son petit poème intitulé *la Prise des Annonciades par M. le comte C—s de L—h* (Charles de Lameth), qu'il publia sous le voile de l'anonyme, et qui fut réimprimé plusieurs fois. Le marquis de Bonnay se rangea, dès son entrée à l'assemblée nationale, du parti des monarchiens, où figuraient les Mounier, les Malouet, les Lally-Tolendal; il fut porté deux fois à la présidence, et remplit avec beaucoup de talent et de dignité ces importantes fonctions, qu'il refusa lorsqu'il y fut appelé une troisième fois. Ce fut en sa qualité de président que le premier il prononça le serment civique, à la fédération du 14 juillet 1790, et qu'il harangua Louis XVI sur la modération que ce prince avait mise à fixer lui-même sa liste civile. Cependant il s'abstint de rappeler à l'ordre Cazalès, ainsi que le demandaient plusieurs députés, pour s'être livré dans une discussion à de violentes invectives contre la majorité de l'assemblée, et il montra la même indulgence pour le marquis de Frondeville (*voy. ce nom*), qui était accusé d'avoir insulté cette même majorité dans un pamphlet. Après avoir tenté, en 1790, d'empêcher la vente des biens du clergé, en reproduisant l'offre d'un emprunt de 100 millions qu'avait faite l'archevêque d'Arles, le marquis de Bonnay présenta vainement une seconde fois cette proposition le 4 janvier 1791, dans l'intention de faire cesser l'appel nominal du serment civique, dont le refus exposait les ecclésiastiques aux violences populaires, et causait dans l'assemblée des scènes non moins scandaleuses. Lorsque le député Chabroud fit son rapport sur les attentats des 5 et 6 octobre, Bonnay, ayant cru y voir des assertions injurieuses pour les gardes du corps, prit avec beaucoup de chaleur la défense de ses anciens camarades, et il termina son éloquente improvisation en déclarant que l'on essayerait en vain de noircir un corps qui depuis quatre siècles servait la monarchie, qui l'avait quelquefois sauvée, et qui, de même que Bayart, avait toujours été sans peur et sans reproche. Le marquis de Bonnay parla encore avec force pour les gardes du corps le 23 juin 1791, après la malheureuse issue du voyage de Varennes. Et, se voyant accusé lui-même dans cette séance d'avoir eu connaissance du projet de Louis XVI, il répondit avec une noblesse qui en imposa à l'assemblée : « Si le « roi m'avait demandé mon avis, je ne lui aurais « pas conseillé ce départ; mais s'il m'avait choisi « pour le suivre, je serais mort à ses côtés, en me « glorifiant d'une telle mort. » L'assemblée nationale

ayant alors suspendu le roi de son autorité, et procédant sans son concours à la rédaction de l'acte constitutionnel, Bonnay écrivit au président qu'il ne croyait plus devoir assister aux séances; et bientôt il se rendit à Coblenz auprès des princes, frères de Louis XVI, sous les ordres desquels il fit la campagne de 1792. Il avait laissé dans la capitale, où sans doute il se flattait de revenir, un mobilier considérable qui ne tarda pas à être frappé de confiscation par suite des lois contre les émigrés. Le 1^{er} novembre 1792, le ministre Roland écrivit à la convention nationale que des commissaires chargés de se transporter chez Bonnay, émigré, venaient de lui envoyer des paquets sur lesquels étaient écrits ces mots : *Pour être brûlés après ma mort, sans qu'il en reste de vestiges; je le demande par le respect dû aux morts.* Le député Merlin demanda vainement que les intentions du marquis de Bonnay fussent respectées; la convention décida que ces paquets seraient ouverts par son comité de sûreté générale, et bientôt, comme organe de ce comité, Manuel vint annoncer que tous ces papiers n'étaient qu'un portefeuille de l'amour. Pendant ce temps, l'émigré Bonnay parcourait assez tristement différentes contrées de l'Europe. Cependant lorsque Louis XVIII, après la mort du fils de Louis XVI, eut pris le titre de roi, il se rendit auprès de ce prince à Vérone : dès lors il fut attaché à son service personnel ou envoyé vers différentes cours, surtout celle de Vienne, et il résidait encore dans cette capitale à l'époque de la restauration en 1814. Nommé bientôt ministre de France à Copenhague, il s'y trouvait lors du retour de Bonaparte en 1815; et il y continua ses fonctions. Bourrienne, qui s'était réfugié à Hambourg où probablement il remplissait une mission d'observation, eut avec lui quelques rapports et en reçut plusieurs lettres qu'il a imprimées presque tout entières dans le t. 10 de ses *Mémoires*. On y voit que le marquis de Bonnay, bien qu'il fût l'ami du comte de Blacas, n'approuvait pas en tous points sa conduite ministérielle, qu'il le regardait comme une des principales causes des malheurs de cette époque, et qu'il pensait que Louis XVIII ne devait pas le conserver auprès de lui. Après la seconde restauration, le marquis de Bonnay revint à Paris et fut nommé pair de France et lieutenant général. Au grand étonnement de ses anciens amis, il se rangea, dans les discussions de la chambre haute, du parti ministériel; et, accusant la majorité de la chambre des députés d'entraver la marche du gouvernement, il appuya de tout son pouvoir la dissolution de cette chambre introuvable qui fut prononcée par l'ordonnance du 5 septembre 1816. Nommé aussitôt après ministre plénipotentiaire à Berlin, il se rendit dans cette capitale, d'où il fut rappelé en 1820 (1). Louis XVIII le fit entrer alors dans son conseil

(1) Dans l'*Histoire générale des Pairs de France*, Concelles a dit que le marquis de Bonnay avait demandé son rappel; il cite même une ordonnance royale dont le considérant vient à l'appui de cette assertion; mais il est évident que ce considérant inusité prouve au contraire que le rappel eut une cause extraordinaire, et voici ce que tout le monde sut alors : le marquis de Bonnay, presque septuagénaire, venait de se marier avec une jeune femme; on le

privé et lui donna le rang de ministre d'Etat; bientôt il le nomma gouverneur de Fontainebleau. Le marquis de Bonnay mourut à Paris, le 23 mars 1823. Il avait donné en 1796, à Hambourg, une nouvelle édition de son poème intitulé : *la Prise des Annonciades*; avec des *Épîtres sur la révolution*; et le *Prospectus d'un journal en vaudevilles*, avec des notes et des variantes. On a encore de lui *la Vie et les Opinions de Tristram Shandy*, traduit de l'anglais de Sterne, Paris, 1783, 4 vol. in-12. Le marquis de Bonnay eut dans le travail de cette traduction Fresnais pour collaborateur. Il avait épousé en secondes noces, en 1816, mademoiselle d'Oneil, d'une famille irlandaise, de laquelle il n'a point laissé d'enfants. Il reste un petit-fils et deux filles de son premier mariage avec mademoiselle de Croix. M—D j.

BONNE, paysanne de la Valteline, maîtresse de Pierre Brunoro, capitaine parmesan, le suivit à cheval, vêtue en amazone, à l'armée d'Alphonse, roi de Naples, et lui ménagea ensuite auprès du sénat de Venise le commandement des troupes de cette république, avec un traitement considérable. Brunoro, reconnaissant, épousa sa maîtresse, qui l'accompagna de nouveau à l'armée. Bonne y donna des preuves d'un courage héroïque, se signala surtout dans la guerre des Vénitiens, contre François Sforce, duc de Milan, fit donner l'assaut au château de Pavono, près de Brescia, et s'en empara; fut envoyée avec son époux, par le sénat de Venise, à la défense de Négrepont, contre les Turcs; défendit vigoureusement cette île, et en chassa l'ennemi. Devenue veuve, Bonne quitta Négrepont pour retourner à Venise, et mourut en route, l'an 1466, dans une ville de la Morée, laissant un nom célèbre. B—P.

BONNE-SAVARDIN. Voyez SAVARDIN.

BONNE, comtesse de Savoie. Voyez SAVOIE (maison de).

BONNE-SFORCE, reine de Pologne, fille de Jean Galéas Sforce, duc de Milan, et d'Isabelle d'Aragon, fut mariée en 1518, à Sigismond I^{er}, roi de Pologne, qui déploya dans cette circonstance une somptuosité inconnue jusqu'alors aux Polonais. Bonne vécut pendant près de trente ans dans la plus parfaite harmonie avec Sigismond, et prodigua les soins les plus touchants à ce vieux monarque, durant la maladie de langueur qui le conduisit au tombeau, en 1548; mais, naturellement fière et ambitieuse, elle voulut gouverner après la mort du roi. Sigismond-Auguste, son fils, ayant épousé Barbe

Radziwil', veuve d'un gentilhomme lithuanien, Bonne prit le parti des seigneurs polonais mécontents qui se retirèrent de la cour; elle s'efforça de porter le sénat et les nonces à casser ce mariage inégal, mais en travaillant toutefois à empêcher qu'on ne déposât le roi. Ces troubles apaisés, Bonne se reconcilia avec son fils, et même avec la jeune reine; mais Sigismond lui ayant reproché un jour son mariage secret avec Papadoca, Lithuanien d'une naissance obscure, de nouvelles dissensions éclatèrent entre la mère et le fils. L'empereur Charles-Quint, et son frère Ferdinand, roi des Romains, cherchèrent, dit-on, à entretenir la discorde en Pologne, pour que cette puissance fût hors d'état de soutenir le parti des Hongrois, opposé à la maison d'Autriche. Fatiguée de ces dissensions domestiques, Bonne quitta, vers la fin de ses jours, la Pologne et le roi son fils, pour se retirer dans le royaume de Naples, où elle possédait le duché de Bari, qu'Isabelle d'Aragon, sa mère, avait porté dans sa famille, et dont elle venait d'hériter. Bonne fut reçue avec de grands honneurs et beaucoup de magnificence dans les États de Ferdinand et de Charles-Quint, et à Venise, où elle s'arrêta quelque temps. Elle se rendit ensuite à Naples, et mourut le 20 novembre 1537, dans son duché de Bari. Le premier testament de cette princesse avait été en faveur de son fils Sigismond-Auguste; mais dans ses derniers moments, on lui en fit, dit-on, signer un autre, contenant la donation du duché de Bari au roi d'Espagne, Philippe II; ce testament, dont on n'a jamais produit l'original, est regardé, par la plupart des historiens, comme une pièce fausse. B—P.

BONNE (RIGOBERT), géographe, né en 1727, près de Sedan, mort à Paris, le 2 décembre 1794, a publié un grand nombre d'atlas et de cartes, recherchés dans le temps, moins pour leur exactitude que pour le mérite de la gravure, due à Latré : 1^o *Atlas maritime ou cartes réduites de toutes les côtes de France, avec des cartes particulières des îles voisines les plus considérables, suivie des plans des principales villes maritimes de ce royaume*, Paris, 1762, in-fol. 2^o *Petit Tableau de la France, ou Cartes géographiques sur toutes les parties de ce royaume, avec une description abrégée*, ibid., 1764, in-18 de 27 cartes avec un texte. 3^o *Réfutation d'un ouvrage de Zannoni, intitulé : Dissertation sur différents points de géographie*, ibid., 1765, in-12. 4^o *Atlas de géographie ancienne*, ibid., 1783, in-fol., fait en société avec Desmarests. 5^o *Atlas encyclopédique, contenant la géographie ancienne et quelques cartes sur la géographie du moyen âge, la géographie moderne, et les cartes relatives à la géographie physique*, ibid., 1787 et 1788, 2 parties in-4^o, avec 140 cartes. 6^o *Atlas moderne pour la géographie de Nicole de Lacroix*, in-4^o. 7^o *Atlas pour la géographie de l'abbé Grenet*, in-4^o. 8^o *Atlas pour l'Histoire philosophique des deux Indes par Raynal*, in-4^o. 9^o *Carte du golfe du Mexique*, en 2 feuilles. 10^o *Neptune amérigo-septentrional*, exécuté sous la direction de Fleurieu, en 18 cartes in-fol. très-bien gravées, qui

savait à la cour de Berlin, et l'on n'y avait pas encore vu la jeune épouse. Les dames se montraient fort impatientes de la connaître, et elles l'avaient témoigné plusieurs fois au marquis. Enfin il leur annonça qu'elle est arrivée, et aussitôt plusieurs de ces dames s'empresrent de faire une visite à l'ambassadrice. De Bonnay leur présente, en effet, une très-belle personne, qu'elles accueillent avec le plus vif intérêt et qu'elles embrassent à plusieurs reprises. Elles la pressent ensuite de la manière la plus affectueuse de venir à la cour; mais on ne l'y vit jamais... Ces dames apprirent, au contraire, bientôt, avec autant de mécontentement que de surprise, que la prétendue marquise qu'on leur avait fait embrasser n'était autre qu'un jeune secrétaire que de Bonnay avait habillé en femme. Cette espèce de mystification leur déplut beaucoup : elles s'en plainquirent amèrement, et le marquis de Bonnay fut rappelé.

ne contiennent guère que les côtes des États-Unis. C'est ce que Bonne a fait de mieux. 11° *Principes sur les mesures en longueur et en capacité, sur les poids et monnaies dépendants du mouvement des astres principaux et de la grandeur de la terre*, Paris, 1790. — On peut consulter, au sujet de ce géographe, la *Bibliographie astronomique* de Lalande (Paris, 1805, in-4°).

CH—s.

BONNEAU (J.-YVES-ALEXANDRE), né à Montpeller en 1759, entra fort jeune dans la carrière de la diplomatie, et fut nommé, sous le ministère du duc de Castries, consul général de France en Pologne. Lorsque les Russes s'emparèrent de Varsovie, en 1794, sous les ordres de Souwarow, il se trouvait dans cette ville remplaçant le ministre Descares qui, au commencement des troubles de ce royaume, avait quitté la Pologne. Souwarow soupçonna Bonneau d'avoir encouragé la résistance des Polonais, le fit arrêter, et, par ordre de l'impératrice Catherine, tous les papiers de la légation française qui étaient dans ses mains furent saisis. Lui-même fut conduit prisonnier à St-Petersbourg, et il y resta quatre ans dans une rigoureuse captivité. Paul 1^{er}, à son avènement, le fit mettre en liberté. Bonneau revint aussitôt dans sa patrie; mais il n'y retrouva plus sa femme ni sa fille, qui avaient succombé au chagrin causé par la nouvelle de ses malheurs. Il mourut à Paris, dans le mois de mars 1805. La correspondance de Bonneau prouve que c'était un homme éclairé, poli, instruit et habile. Il pensait que le partage de la Pologne n'aurait jamais été consommé sans les événements de la révolution française.

M—D j.

BONNECARRERE (GUILLAUME de), né à Murret (Haute-Garonne), le 15 février 1754, d'une famille noble, fut d'abord sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie, et quitta bientôt cette carrière pour entrer dans la diplomatie. Chargé en 1785 d'une mission aux Indes orientales par le ministre Vergennes, il séjourna dans cette contrée jusqu'en 1786, et fut chargé de missions du même genre, à son retour en Europe, par Calonne et Montmorin. Il se montra dès le commencement partisan très-prononcé de la révolution, et parut fort lié avec Mirabeau et Dumouriez, que sans doute il avait connus dans des intrigues et des missions diplomatiques où l'un et l'autre avaient été employés. Bonnacarrère fut alors un des fondateurs du club des jacobins, que l'on nommait à cette époque la société des amis de la constitution, et il en devint même successivement secrétaire et président; mais il en fut exclu en 1791, soupçonné d'avoir des relations avec le ministère, qui le nomma en effet, vers cette époque, chargé des affaires de France à Liège, en remplacement de Ste-Croix. Le prince-évêque ayant refusé de le reconnaître, il revint dans la capitale, où il contribua beaucoup à faire nommer ministre son ami Dumouriez, qui le plaça à la tête d'un bureau politique créé pour lui-même. Ce fut en cette qualité qu'il signa, le 29 avril 1792, des traités d'indemnisation avec les princes de Salm-Salm et de Loewenstein-Wertheim. Il avait été nommé envoyé extraordinaire près des États-Unis

d'Amérique, et il était sur le point de se rendre à ce nouveau poste, lorsque la révolution du 10 août 1792 vint tout changer. Dans la séance du soir même de cette terrible journée, la nomination de Bonnacarrère fut révoquée par l'assemblée nationale sur un rapport de Brissot, qui fit en même temps ordonner que le scellé serait apposé sur ses papiers (1). Heureusement il ne fut pas arrêté; ce n'est que le 7 avril 1793, au moment de la défection de Dumouriez, que ses liaisons avec ce général firent décerner contre Bonnacarrère un mandat d'arrêt. Cette fois il fut conduit en prison et demanda inutilement sa sortie à plusieurs reprises, s'adressant à la convention elle-même et s'appuyant sur les preuves nombreuses de patriotisme qu'il avait données. L'imitié de Brissot lui fut alors d'un grand secours, et lorsque ce député fut lui-même prosaïté, Bonnacarrère fit valoir très-adroitement la haine qu'il semblait lui avoir vouée. Cependant il allait être conduit devant le sanglant tribunal révolutionnaire, et tout devait lui faire craindre un arrêt de mort, lorsque la chute de Robespierre le sauva. Rendu à la liberté, il ne fut revêtu, du moins ostensiblement, d'aucune fonction publique; cependant il fit plusieurs voyages en Hollande et dans d'autres contrées du Nord, où l'on eroit qu'il eut encore des missions secrètes, ce qui est très-probable. Bonaparte ne voulut jamais lui confier d'emploi important, et il dit nettement un jour à Talleyrand qui le sollicitait en sa faveur : *C'est un intrigant*. Ce fut aussi inutilement que son département (celui de la Haute-Garonne) le porta sur la liste des candidats au sénat conservateur. En 1810, le maréchal Maedonald le fit venir en Catalogne pour y être directeur général de la police. Mais il n'occupa que fort peu de temps cette place importante, et dut l'abandonner lorsque le maréchal fut appelé à un autre commandement. Bonnacarrère était ainsi sans emploi lors du retour des Bourbons, en 1814, et il fit tout alors pour en obtenir. Nous avons sous les yeux un mémoire qu'il remit à Louis XVIII, et dans lequel il se représente comme une des victimes de la révolution, et comme un des hommes qui avaient été dans tous les temps le plus invariablement fidèles à la cause de la monarchie. Ces protestations eurent peu de succès, et Bonnacarrère n'obtint rien. Il s'en

(1) Dans un écrit intitulé *Guillaume Bonnacarrère à ses concitoyens*, Bonnacarrère annonce qu'ayant été suspendu de sa place de ministre plénipotentiaire près les États-Unis, il donna sa démission de la place de directeur général du département politique. Le même jour, tous les employés du département des affaires étrangères, dont il cite les noms au nombre de trente-deux, et parmi lesquels on remarque Lebrun, alors chef de la première division, et qui allait devenir ministre; Noël, Colchen, etc., lui donnèrent un certificat d'estime et de regrets, qu'il fit imprimer, et qui porte la date du 11 août. Le 15 du même mois, Lebrun, devenu ministre, déclara avoir reçu les comptes de Bonnacarrère, qu'il avait trouvés de la plus grande exactitude et de la plus grande clarté. Enfin le 16 septembre les scellés apposés sur les papiers de Bonnacarrère furent levés avec un grand appareil, par le juge de paix de la section, en présence de Laumond et de l'abbé Fauchet, membres du comité de surveillance, et de Lebrun, ministre des affaires étrangères; il est dit au procès-verbal qu'après examen et vérification des papiers, il ne s'en est trouvé aucun qui ait pu donner lieu à la moindre suspicion.

consola en établissant sur la route de Versailles des voitures publiques appelées *gondoles* qui réussirent très-bien, et qui durent contribuer à rétablir ses affaires. Il est mort à Versailles, le 9 novembre 1825.

M—D J.

BONNECHOSE (LOUIS-CHARLES BOISNORMAND DE), né à Nimègue, où son père remplissait les fonctions de sous-préfet, en novembre 1812, d'une famille ancienne et distinguée, y puisa dès le berceau des exemples et des leçons du plus entier dévouement à l'ancienne dynastie des rois de France, et fut admis en 1828 parmi les pages de Charles X. Il suivit ce prince en Angleterre dans le mois d'août 1850, et revint d'Édimbourg vers la fin de 1851 avec des instructions pour les royalistes des départements de l'Ouest; mais cette mission, qui était tout à fait pacifique, eut peu d'effet sur l'esprit d'hommes irrités au dernier point. Après avoir assisté au désastre de la Pénissière, où il déploya le plus grand courage, le jeune Bonnechose fut accueilli dans une ferme isolée près du village de la Gaubertière, et il se préparait à y passer la nuit, lorsqu'une déclaration de mousqueterie, faite presque à bout portant à travers les fenêtres, renversa la fermière, un enfant de six ans, un ami de Bonnechose, et le blessa lui-même très-grièvement à la cuisse. Il eut néanmoins encore la force de sauter dans le jardin; mais, atteint d'un second coup de feu à l'épaule, il tomba mourant, et fut encore assailli de coups de sabre et de baïonnette, puis jeté dans une charrette et transporté à Bourbon-Vendée, où il expira dans la même journée (21 janvier 1852), après s'être confessé à l'aumônier de la prison. Les soldats qui l'avaient tué ayant déclaré qu'ils l'avaient vu avaler un morceau de papier, on ouvrit son corps, et il en fut en effet tiré une lettre que, selon le procès-verbal, on reconnut pour être d'une femme qui n'a point été indiquée.

Z.

BONNECORSE (BALTHASAR DE), né à Marseille, y fit ses études, et fut ensuite nommé consul de France au Caire et à Seide en Phénicie. Ce fut pendant sa résidence dans ces pays qu'il composa la *Montre d'amour*. Scudéri, à qui il l'envoya, la fit imprimer, Paris, 1666, in-12. Bonnacorse publia, en 1671, la seconde partie de la *Montre*, contre la *Boîte* et le *Miroir*, in-12, fig., qu'il dédia au duc de Vivonne. Cet ouvrage était alors en prose et en vers, et c'est ainsi qu'on le trouve dans le *Recueil de pièces galantes* de la Suze et Pellisson. Boileau l'ayant placé, sans l'avoir lu, parmi les livres qui servent au combat des chanoines, dans le 5^e chant du *Lutrin*, Bonnacorse en fut piqué, et s'en plaignit; on ne l'écouta pas. Alors, pour se venger, il composa le *Lutrigot*, poëme héroï-comique, qu'il fit imprimer à Marseille, en 1686, in-12. C'est une misérable parodie du *Lutrin*, à laquelle Boileau ne répondit que par l'épigramme

Venez, Pradon et Bonnacorse,
Grands écrivains de même force, etc.

Bonnacorse mourut à Marseille, en 1706. Ses œuvres ont été recueillies et imprimées à Leyde, sous le

V.

titre de *Poésies*, 1720, in-8°; la *Montre d'amour* y est toute en vers. Le *Lutrigot*, en 10 chants, est augmenté de plus de huit cents vers, et n'en est que plus ennuyeux; cette édition fourmille de fautes d'impression. On a encore le *Voyage de Galilée fait en la compagnie de M. de Bonnacorse, consul à Seide*, donné au public par D. S. A., Paris, 1670, in-12.

A. B—T.

BONNEFOI (ENNEMOND), plus connu sous son nom latin ENIMUNDUS BONEFIDUS, jurisconsulte protestant, né à Chabeuil, le 20 octobre 1556, possédait bien l'hébreu, le grec et le latin, et fut un des plus savants professeurs de l'université de Valence. Cujas, son collègue, dit que, s'il avait à se choisir un successeur, il ne connaissait personne qui pût mieux le remplacer que Bonnefoi (*Observ.* 5). Échappé avec peine au massacre de la St-Barthélemy, Bonnefoi se retira à Genève, où on lui donna une chaire de droit et des lettres de bourgeoisie; il y mourut bientôt après, le 8 février 1574. Il a publié : *Juris orientalis libri 5, imperatoria constitutiones, sanctiones pontificæ, etc., ab Enimundo Bonefidio digesti ac notis illustrati, et nunc primum in lucem editi, eum latina interpret.*, Henr. Estienne, 1575, in-8°. Le président de Thou, qui avait étudié sous lui, en fait de grands éloges dans le 59^e livre de son

C. M. P.

BONNEFOI (BENOÎT), jésuite, né en Auvergne. On a de lui : 1^o *Historia ortæ et oppugnata hæresis in Gallia*, etc., depuis 1554 jusqu'en 1664, Toulouse, 2 vol. in-4°; 2^o *Series seu Historia episcoporum magalonensium*, Toulouse, 1652 et 1665, in-fol.; 3^o *Epitome rerum gestarum in inferiori Oecitania pro religione, ab anno 1610 ad 1657*, Montpellier, 1657, in-8°.

D—R—R.

BONNEFOI (JEAN-BAPTISTE), chirurgien, né en 1756, mort prématurément en 1790, exerça son art à Lyon; il s'y était déjà fait connaître avantageusement par sa pratique, et surtout par deux mémoires qui obtinrent les prix de l'académie de chirurgie, sur *l'influence des passions de l'âme dans les maladies chirurgicales*, et sur *l'Application de l'électricité à l'art de guérir*; ils ont été insérés dans le recueil de cette académie, et imprimés séparément à Lyon en 1785, in-8°. L'un d'eux était sa thèse inaugurale : c'était l'époque où les collèges de chirurgie commençaient à se distinguer. Bonnefoi a aussi laissé une *Analyse raisonnée du rapport des commissaires sur le magnétisme animal*, Lyon et Paris, 1784, in-8°.

C. et A—N.

BONNEFONS (JEAN), né à Clermont en Auvergne, en 1554, étudia le droit sous Cujas, à l'université de Bourges. Le fils de ce professeur, avec lequel il se lia, était passionné comme lui pour la poésie latine, et devint le confident de ses vers et de ses amours. Bonnefons alla ensuite se fixer à Paris, où il exerça la profession d'avocat avec assez de distinction. Son talent pour la poésie latine lui fit des amis et des protecteurs, notamment le président Achille de Harlay, qui lui procurèrent la charge de lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine. Il se maria dans cette ville; et quoiqu'il ne fût âgé

que de trente ans, il parut dès lors négliger les muses pour ne s'occuper que des soins de sa famille et de sa fortune. On est porté à croire que le genre de son talent, si propre à rendre les peines et les ennuis d'un amour malheureux, ne convenait pas également pour peindre les plaisirs sévères du mariage, et que son changement de position avait contribué à refroidir son imagination. Il est du moins certain que le peu de pièces qu'il a composées depuis cette époque sont fort inférieures à celles de sa jeunesse. Quelques critiques ont placé Bonnefons au-dessus de tous les poètes de son siècle. La plupart de ses poésies sont en vers phaléuques, ou hendécasyllabes, ce qui a donné lieu de le comparer à Catulle. Ménage dit que la seule différence entre ces deux poètes est que les vers de Bonnefons sont un peu trop mous et effeminés, au lieu que ceux de Catulle respirent une vivacité plus mâle. La Monnoie n'en parle pas d'une manière si avantageuse dans ses additions au *Ménagiana*, t. 2, p. 374 à 375. Il lui reproche d'avoir moins imité les auteurs latins du siècle d'Auguste, que les modernes italiens, et d'être tombé dans le défaut de ses modèles; il relève même plusieurs fautes qu'il a commises contre la langue et la prosodie. La Monnoie n'a été si sévère dans ce jugement que parce qu'on avait comparé Bonnefons aux anciens, tort irréparable aux yeux d'un de leurs admirateurs les plus passionnés. Mais il serait injuste de refuser à Bonnefons de la grâce dans les descriptions, de la délicatesse dans les sentiments, et un art infini à rendre les différents mouvements de l'amour, qualités qui suffisent pour justifier la réputation dont il jouit. Bonnefons mourut en 1614, dans sa 60^e année. Il fut inhumé dans l'église St-Etienne de Bar-sur-Seine, où on lisait son épitaphe, qu'il avait composée lui-même. Ses poésies érotiques ont été publiées sous le titre de *Pancharis*. C'est le nom qu'il donna à sa maîtresse imaginaire, composé de deux mots grecs, qui signifient *toute gracieuse*. La première édition est de Paris, 1587, in-8°; c'est un recueil de trente-deux pièces. Il en existe plusieurs autres. Quelques bibliographes citent comme la meilleure celle de Paris, sous la rubrique d'Amsterdam, 1725 ou 1727, in-12, avec les imitations en rimes françaises de Gilles Durant (voy. ce nom), imprimées à Paris, 1610, 1615, petit in-8°. La Monnoie traite cependant cette édition d'impertinente, et les éditeurs d'ignorants. La plus complète est celle d'Amsterdam, 1767, in-12, sous ce titre: *Joannis Bonefontii patris, Arverni, Opera omnia*. La *Pancharis* a été réimprimée à la suite des *Juvenilia* de Th. de Bèze, des poésies de Muret et de Jean Second, réunies sous le titre d'*Amanitates poeticae*, Paris, Barbou, 1757, in-12; et Leyde (Paris, Barbou), 1779, in-12. Dans cette dernière édition, on a mis en latin les remarques de la Monnoie, dont nous avons parlé. Outre la traduction en vers français de la *Pancharis*, par Durant (1), il y en a une en prose de E.-T. Simon de Troyes, dans le *Choix de poésies*

(1) Il en a paru depuis une nouvelle traduction sous ce titre: *Pancharis, ou les Baisers de J. Bonnefons d'Auvergne*, trad. en vers par F.-T., Paris, F. Didot, 1818, in-18. Cit—s

trad. du grec, du latin et de l'italien, Paris, Cazin, 1786, 2 vol. in-18. Ses *Baisers*, qui sont le même ouvrage que la *Pancharis*, ont été imprimés séparément en latin et en français, à Leyde, 1659, in-12, sous ce titre: *Bonnefontii Arverni Basia tam latino quam gallico idiomate edita*. — Jean BONNEFONS, son fils, lui succéda dans la place de lieutenant général du bailliage de Bar-sur-Seine, et cultiva la poésie latine, mais avec peu de succès. On a de lui: *David renatus*, 1615, in-8°: c'est un parallèle entre David et le cardinal Davy Duperron, à qui l'ouvrage est dédié; *Mercurius, de laudibus marehionis Anchorani*, 1614, in-8°, poème à la louange du maréchal d'Ancre, qu'il outragea lâchement ensuite dans une autre pièce de 55 vers, *Conchini Fumus et Fumus*, paraphrasée en vers français de sa façon, et imprimée en 1617, sous le titre de l'*Évanouissement de Conchine*, 16 feuilles in-8°. Cette dernière pièce, avec la traduction, se trouve dans l'édition des œuvres de Bonnefons le père, Amsterdam, 1727, in-12, et 1767, in-12. Il a été publié quelques autres pièces dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. W—s et J—t.

BONNEFONS (DOM ÉLIE-BENOÎT), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Mauriac, 1622, mort à St-Vandrille, le 22 janvier 1702, a laissé manuscrit deux ouvrages considérables et précieux pour l'histoire de la Normandie: 1° *Histoire civile et ecclésiastique de la ville de Corbie*, 2 gros vol. in-fol.; 2° *Vies des saints religieux de l'abbaye de Fontenelle*, ou de St-Vandrille, 3 vol. in-4°. D. Bréard, de la même congrégation, mort en 1688, en avait aussi composé une en 2 vol. in-fol. L'une et l'autre se gardaient en manuscrit dans la bibliothèque de cette abbaye. C. M. P.

BONNEFONS (AMABLE), né à Riom, en Auvergne, en 1600, entra à dix-huit ans dans l'ordre des jésuites, enseigna les humanités pendant quatre ans, et ensuite ne s'occupa plus que de l'instruction chrétienne des jeunes gens, des domestiques et des pauvres; il a composé un grand nombre d'ouvrages spirituels qui ont eu du succès dans leur temps: Moréri en mentionne vingt-un. On jugera de leur esprit par les titres des suivants: 1° *le Chrétien charitable qui va visiter les prisonniers, les malades, les pauvres, les agonisants, et rend ses devoirs au très-saint sacrement, le visitant souvent*, Paris, 1657, 2° édit., 1659, in-12; 2° *Abrégé de la doctrine chrétienne, ou l'Enfant catéchisé, répondant à son père sur les premiers commencements de la doctrine chrétienne, etc.*, Paris, 1640; 2° édit., 1653, in-12; 3° *le dévot Paroissien, répondant à son curé sur la vie de Jésus-Christ, et apprenant à passer dévotement les principales fêtes de l'année*, 2° édit., Paris, 1645, in-12; 4° *les Douze Portes de la bienheureuse éternité, et les Clefs qui les ouvrent*, Paris, 1644, 2° édit., 1646, in-12, etc. Le P. Bonnefons passa les dernières années de sa vie dans la maison professe de la société à Paris, et y mourut dans un âge peu avancé, le 19 mars 1655. D—r—r.

BONNEFOY (FRANÇOIS-LAMBERT DE), grand vicaire d'Angoulême, né dans le diocèse de Vaison

en 1749, se fit connaître par un *Eloge historique du dauphin*, qui fut imprimé en 1780, et par un livre intitulé : *de l'Etat religieux, son esprit, son établissement et ses progrès, services qu'il a rendus à l'Eglise*, Paris, 1784, in-12. L'abbé Bonnefoy rédigea ce livre conjointement avec Bernard (de Besançon), avocat au parlement, mort en 1823, à l'âge de 70 ans. Barbier, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, attribue à l'abbé de Bonnefoy une brochure in-8° publiée, en 1788, sous ce titre : *un Peu de tout, par L. B. de B.*, initiales qu'il explique ainsi : *L'abbé Bonnefoy de Bonyon*. Bonnefoy, n'ayant pas prêté le serment exigé des ecclésiastiques par l'assemblée constituante, fut obligé de sortir de France en 1792, et il résida longtemps en Allemagne. Revenu en France, il n'accepta aucune fonction, et vécut chez la princesse de Talmont, occupé d'un ouvrage sur la révolution, auquel il attachait beaucoup d'importance. Il venait de le terminer, et il se proposait de le publier, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut subitement, le 14 janvier 1839. Z.

BONNEGARDE (l'abbé), mort au commencement du 19^e siècle, a donné un *Dictionnaire historique et critique, ou Recherches sur la vie, le caractère, les mœurs et les opinions de plusieurs hommes célèbres, tirées des Dictionnaires de MM. Bayle et Chauffepié*, ouvrage dans lequel on a recueilli les morceaux les plus agréables et les plus utiles de ces deux auteurs, avec un grand nombre d'articles nouveaux, et de remarques d'histoire, de critique et de littérature ; pour servir de supplément aux différents dictionnaires historiques, Lyon, 1771, en 4 vol. in-8°, qui ne contiennent guère que cinq cent cinquante articles. Ce sont souvent des recueils d'anecdotes sur un personnage célèbre, ou quelques réflexions à l'occasion de ses actions ou de ses ouvrages. On y trouve très-peu de renseignements bibliographiques. Dans les extraits qu'il fait de Bayle et de Chauffepié (qui vivait encore), Bonnegarde s'est souvent permis de corriger leur style, et, pour le rendre plus pur ou plus orthodoxe, l'a rendu moins piquant : outre ces grands lexicographes, l'auteur a mis à contribution beaucoup d'autres écrivains, tels que Joly, d'Artigny, Dreux du Radier. En admettant dans sa compilation des articles sur plusieurs victimes du fanatisme, dans les 16^e et 17^e siècles, il assure qu'il n'a pas voulu armer l'autorité contre les incrédules, « mais seulement présenter un tableau » effrayant qui fit trembler les malheureux qui sont « sous les drapeaux de l'incrédulité, et qui intimidât ceux qui seraient tentés de s'y ranger. » A. B.—T.

BONNEGENS (DES HERMITANS), lieutenant général à la sénéchaussée de St-Jean-d'Angely, accepta modérément les principes de la révolution de 1789, et fut député du tiers état de la province de Saintonge à l'assemblée constituante. Là il se fit peu remarquer, et à l'organisation des tribunaux, sous le régime consulaire, il devint président du tribunal civil de St-Jean-d'Angely. A la restauration, il obtint des lettres de noblesse, et mourut, quelques années après, dans sa ville natale, où il jouissait de la plus grande considération. — Son parent, DE

BONNEGENS D'AUMONT, successivement premier avocat général et président de chambre à la cour royale de Poitiers, vint, quelques mois après le décès de son cousin, mourir à St-Jean-d'Angely. Le refus de sépulture auquel ce décès donna lieu fut suivi d'une poursuite contre le curé, qui fut condamné à l'emprisonnement. Si cet ecclésiastique fut dispensé de subir cette peine, il fut dit, dans les lettres de grâce, qu'il le devait non à son caractère sacré, mais bien à son âge et à ses infirmités. (Il était très-âgé et à peu près aveugle.) F.—T.—E.

BONNEL (CHARLES). Ce savant jurisconsulte, né à Langres et mort dans cette ville vers le milieu du 18^e siècle, s'occupa principalement de l'étude de la jurisprudence ecclésiastique, et travailla, à la demande de ses amis, à un ouvrage sur le droit canon, rédigé sur le modèle des *Institutes* de Justinien. Bonnel mourut avant d'avoir entièrement terminé cet ouvrage et ne put le livrer à l'impression. On en fit d'abord plusieurs copies, et, quelques années après, il fut imprimé. Le succès qu'il obtint en fit donner une seconde édition, sous ce titre : *Institution au droit ecclésiastique de France, divisée en trois parties, composée par feu Charles Bonnel, docteur en droit canon à Langres et revue par M. de Massae, ancien conseiller au parlement*, Paris, 1678, in-12. T.—P. F.

BONNER (EDMOND), évêque de Londres, vint au monde à Hanley, dans le comté de Worcester, à la fin du 15^e ou au commencement du 16^e siècle. Les uns lui donnent pour père un scieur de bois ; les autres le font fils naturel de George Savage, prêtre, curé de Davonant, lequel était lui-même bâtard de George Savage de Clifton, chevalier de la Jarrettière et membre du conseil privé de Henri VII ; d'autres enfin croient que les bruits répandus tant sur l'obscurité que sur la légitimité de sa naissance furent l'ouvrage des deux partis contre lesquels il se déclara tour à tour dans les temps de trouble, et qu'il naquit d'une famille honnête, mais peu fortunée. Bonner fit ses études dans l'université d'Oxford, y fut reçu docteur en droit canon, bachelier en droit civil, enfin docteur en théologie. Sa dextérité dans les affaires lui attira la confiance du cardinal Wolsey, qui l'employa utilement en diverses négociations importantes, et lui procura de riches bénéfices. Après la mort de ce cardinal, il devint chapelain de Henri VIII, s'insinua fort avant dans sa faveur, fut un de ses agents les plus actifs dans l'affaire du divorce, et dans les changements que ce prince fit dans l'Eglise anglicane. Il remplit, au gré de son maître, plusieurs missions délicates dans les cours de l'Europe, à Rome, à Vienne, à Paris, à Copenhague. Ce fut lui qui, en 1533, alla signifier au pape Clément VII, alors à Marseille, l'appel du roi au futur concile général, de la sentence prononcée contre son divorce. Il obtint de François I^{er}, pendant son ambassade en France, la permission de faire imprimer à Paris la nouvelle version anglaise de la Bible, qui venait d'être faite à Londres, par les ordres du roi d'Angleterre. Cependant le peu de ménagement qu'il

mit à solliciter une pension que François s'était engagé de faire à Henri fit que le premier de ces princes demanda et obtint son rappel; mais, afin que ce rappel n'eût pas l'air d'une disgrâce, il reçut une nouvelle mission auprès de Charles-Quint, fut nommé au siège de Héréford, et, avant qu'il en eût pris possession, à celui de Londres, en 1559. On le regarde comme le premier évêque qui ait reconnu, dans ses provisions, que les évêques ne tiennent leur juridiction que du roi, et qu'ils sont amovibles à sa volonté: il avait déjà souscrit la déclaration du corps épiscopal contre le pape, et composé une préface pour le traité de Gardiner, de *Vera Obedientia*, destiné à combattre l'autorité spirituelle du souverain pontife, et à établir celle du monarque. Tout changea de face sous Edouard VI. La réformation se porta sur le dogme même. Bonner louvoya quelque temps; il voulut mettre certaines restrictions à l'exercice de la suprématie royale, certains obstacles aux nouveaux règlements pour la célébration de l'office divin en langue vulgaire, et pour la suppression des images; mais quelques mois de prison suffirent pour le réduire. Cependant le peu de zèle qu'il mettait à faire recevoir la nouvelle liturgie, et sa tolérance pour les catholiques, le rendirent suspect. On voulut l'éprouver, en lui ordonnant de prêcher à St-Paul sur la validité de la puissance royale durant la minorité, puissance contestée par les rebelles de Norfolk et de Devonshire, dont il était soupçonné de partager l'opinion. On ne fut pas satisfait de la manière dont il s'en acquitta. Il fut traduit devant une commission mi-partie laïque et ecclésiastique, présidée par Cranmer, son ennemi. Bonner, qui avait fait une étude particulière du droit canonique et du droit civil, embarrassa ses juges; mais ni ses objections, ni ses protestations contre leur partialité et la compétence du tribunal, ni ses appels au roi, ne purent le garantir d'être déposé, et enfermé dans la prison de Marshalsea, où il resta confiné depuis 1549 jusqu'en 1555, que la reine Marie le rétablit dans son siège. Sous le règne d'Élisabeth, il fut un des premiers que cette princesse persécuta pour ses opinions religieuses. Il refusa de prêter le serment de suprématie, fut de nouveau enfermé, en 1565, dans la même prison, où il finit assez tranquillement sa carrière, le 5 septembre 1569. Les variations de Bonner dans ses principes et dans sa conduite ont répandu des couleurs peu favorables sur son caractère. Quoiqu'il ne faille pas adopter toutes les déclamations des historiens protestants sur les cruautés qu'ils lui reprochent, à la tête de la commission établie par la reine Marie pour juger le clergé schismatique, on ne saurait le justifier d'avoir, dans cette circonstance, montré un caractère de rigueur peu convenable à son état, et prononcé des sentences cruelles et odieuses. (Voy. GARDINER.) Du reste, on lui doit cet éloge, qu'il s'appliqua efficacement à rétablir les mœurs dans son clergé, et à maintenir l'ancienne religion; qu'après s'être relevé de sa chute, il resta ferme dans le catholicisme; que, durant sa disgrâce, il ne rampa point aux pieds de ses ennemis; qu'il n'avilit point son caractère par des bas-

esses, et qu'il supporta les rigueurs de la prison avec autant de calme que de résignation. On a de lui: 1° *Lettres à lord Cromwell*; 2° *Responsum et Exhortatio in laudem sacerdotii*, 1555; 5° les trente-sept articles de ses *Visites*, 1554; 4° l'*Exposition du Symbole et des sept sacrements*, en treize homélies, 1554, in-4°, et quelques autres écrits sur les matières du temps. T—D.

BONNESOEUR-BOURGUIGNIÈRES (SIMÉON-JACQUES-HENRI), était avocat à Coutances avant la révolution, dont il embrassa les principes. Après avoir rempli diverses fonctions administratives, il fut nommé, en septembre 1792, député de la Manche à la convention nationale. Dans le procès de Louis XVI il vota pour l'appel au peuple, disant « que tous les « décrets devaient être soumis à la sanction du peuple souverain, surtout lorsqu'ils pouvaient produire « un effet définitif et irrévocable. » Il s'exprima ainsi sur la question de la peine à infliger: « *La mort*: « je prononce cette peine terrible d'après ma conviction intime; le sang que Louis a fait répandre, « l'intérêt de l'État, le cri de ma conscience, m'obligent de voter ainsi; mais parce que la convention « a rejeté l'appel au peuple, comme je vois s'élever « contre elle des projets d'aviilissement, comme je « vois se former une faction désorganisatrice, je demande que le décret n'ait son exécution que vingt-quatre heures après le décret d'accusation contre « Marie-Antoinette, et le bannissement de la famille « des Capets. » Devenu membre du conseil des anciens par la réélection des deux tiers (1796), il approuva la résolution relative aux juges de paix non élus, et l'exclusion de Job Aymé des fonctions législatives. Il appuya l'envoi aux départements d'un discours du président, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Louis XVI. Bonnesœur, nommé secrétaire le 20 février de la même année, parla en faveur de la résolution sur les biens des parents d'émigrés, et pendant toute la session s'occupa spécialement de questions de finances. Sorti du conseil en mai 1797, il devint commissaire du directoire dans son département (Manche). Après la révolution du 18 brumaire, il fut nommé président du tribunal civil de Mortain, place qu'il occupait encore en mai 1815, lorsqu'il fut élu membre de la chambre des représentants. Il ne se fit point remarquer dans cette assemblée. Atteint en janvier 1816 par la loi qui bannissait les régicides, il se retira en Belgique, après avoir vainement voulu se rendre en Angleterre. Rappelé en France quelques années après, il y est mort dans l'obscurité. Z—O.

BONNET (JEAN), frère convers de l'ordre de St-Benoît, de la congrégation de St-Maur, né à Clermont, en Auvergne, en 1645, mort à Chézel-Benoît, le 26 avril 1692, a publié: *les Propriétés et Qualités des eaux minérales*, Clermont, 1689, in-12. BONNET (dom Simon), né au Puy-en-Velay, vers 1655, entra dans la congrégation de St-Maur, en 1671. Après avoir professé la philosophie et la théologie pendant onze ans, il devint prieur de St-Germer de Flée. C'est là qu'il conçut, en 1696, le projet d'un livre intitulé *Biblia maxima Patrum*, qui était un

précis de ce que les Pères ont écrit de plus beau et de plus fort sur l'Écriture sainte. Il travailla à cet ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée à Rouen en 1705.

— **Antoine BONNET**, jésuite, né à Limoges, le 7 novembre 1654, entra dans la compagnie le 2 février 1681, professa la rhétorique à Toulouse, et se livra ensuite à la prédication. Plus tard, il fut chargé de la conduite des novices à Toulouse, puis de la direction de plusieurs collèges. Il mourut le 22 mai 1700, à Lunel, au retour d'un voyage qui lui avait été prescrit pour rétablir sa santé. On a de lui plusieurs écrits en latin et en français. 1° *Pax Ludovici XIV, regis christianissimi, et Mariæ Theresiæ Austriacæ conjugio sancita, carmen*, Toulouse, 1660, in-fol. 2° *Panegyricus Ludovico XIV, æquitate et fortitudine Belgico*, Toulouse, 1667, in-8°. 3° *Du Culte religieux que l'Eglise catholique rend aux choses saintes*, Toulouse, 1688, in-8°. Ce volume contient cinq traités que l'auteur traduisit ensuite en latin, et qu'il publia en cette langue, à Toulouse, 1691, in-8°. 4° *De timore penitente Dissertatio*, Toulouse, 1694, in-8°. 5° *Quæstio moralis, an ignorantia invincibilis reddat usum opinionis minus probabilis in concursu probabilioris et tutioris, Posnaniæ* (Toulouse), 1697, in-8°. L'auteur s'y déguisa sous le pseudonyme Noël Beton. On recueillit à Toulouse ces sept dissertations théologiques, auxquelles on ajouta les deux suivantes, que le P. Bonnet avait publiées séparément : l'une de *Judice controversiarum*, l'autre de *Indulgentiis et Jubilæo*, Toulouse, 1701, in-4°. 6° *Vie du bienheureux François Régis* (écrite en latin), Toulouse, 1692, 1 vol. in-12. Ce dernier ouvrage traduit en français, a paru à Lyon, en 1794, in-12. D—R—R.

BONNET (HONORÉ). Voyez BONNOR.

BONNET (PIERRE), médecin de la duchesse de Bourgogne et de la faculté de Paris, naquit dans cette ville, en 1638, et mourut à Versailles le 19 décembre 1708. Il était neveu de l'abbé Bourdelot, qui lui légua sa bibliothèque, à condition qu'il prendrait son nom. En effet, à la mort de son oncle, il se fit appeler Bonnet-Bourdelot. Tous deux s'étaient longtemps occupés de l'histoire des beaux-arts, et principalement de celle de la musique et de la danse; mais ils ne publièrent aucun ouvrage. — **Jacques BONNET**, frère aîné du précédent, payeur des gages du parlement, né en 1644, hérita des travaux de ses parents, les mit en ordre et les donna au public : 1° *Histoire de la musique et de ses effets, depuis son origine jusqu'à présent*, Paris, Cochart, 1713, in-12; Amsterdam, 1723, 4 tomes en 2 vol. in-12; la Haye, 1743, 2 vol. in-12. Cette histoire, divisée en 4 chapitres, était la seule en France lorsqu'elle parut; aussi procura-t-elle à son auteur une assez grande réputation; mais, indépendamment de ce qu'elle est très-superficielle, elle a été éclipsée depuis par celle de Blainville, et surtout par le savant ouvrage de Kalkbrenner. Les deux dernières éditions contiennent de plus que la première la *Comparaison des musiques française et italienne*, par le Cerf de la Vieville. 2° *Histoire générale de la danse sacrée et profane; ses progrès*

et ses révolutions depuis son origine jusqu'à présent, Paris, d'Houry fils, 1725, in-12 (1). Deux chapitres en appendice traitent de la musique naturelle émanée de Dieu, de la musique élémentaire attribuée aux esprits aériens, et l'ouvrage est terminé par un parallèle entre la peinture et la poésie. On peut faire à cette histoire le même reproche qu'à la précédente. Les travaux de Calusae, de l'abbé Dubos, etc., l'ont fait entièrement oublier. Malgré ses lumières, Jacques Bonnet s'était entêté des chimères de la cabale; il croyait avoir un génie, qu'il appelait Éliel, qui lui donnait des fidèles avis de tout ce qui devait lui arriver, et de tout ce qu'il devait faire. Il refusa le viatique, parce que son génie ne l'avait pas encore averti qu'il fût temps. Il se trouvait cependant à l'extrémité. L'abbé Richard, son ami, connu par plusieurs ouvrages de biographie, vint cependant à bout d'écarter ces étranges idées. Bonnet mourut en 1724. Z—O.

BONNET (CHARLES), philosophe et naturaliste, naquit à Genève, le 13 mars 1720, d'une famille riche, et distinguée par les places qu'elle avait remplies dans cette république. Destiné par ses parents à la jurisprudence, la lecture du *Spectacle de la nature* de Pluche, et celle des ouvrages de Réaumur lui inspirèrent un goût invincible pour l'histoire naturelle. Dès l'âge de vingt ans, il avait fait sa belle découverte que les pucerons sont féconds sans accouplement pendant plusieurs générations. Trembley, son compatriote, ayant fait, à peu près vers le même temps, la découverte non moins étonnante de la reproduction à l'infini du polype par incision, Bonnet essaya cette opération sur beaucoup de vers et d'insectes, et reconnut que plusieurs de ces animaux partageaient avec le polype cette propriété merveilleuse. Il consigna toutes ces expériences dans son *Traité d'insectologie*, Paris, 1745, 2 part. in-8°. Son second ouvrage, intitulé : *Recherches sur l'usage des feuilles dans les plantes*, Göttingue et Leyde, 1754, in-4°, contient ses découvertes sur la physique végétale, et forme l'un des meilleurs livres qui existent sur ce sujet difficile. Il y montre surtout cette action mutuelle du végétal et des éléments qui l'environnent, si bien calculée par la nature, que, dans une multitude de circonstances, il semble que la plante agisse pour sa conservation avec sensibilité et discernement; les racines se détournent, se prolongent pour chercher une meilleure nourriture; les feuilles se tordent quand on leur présente l'humidité dans un sens différent de celui où elles la reçoivent ordinairement; les branches se redressent ou se fléchissent pour trouver l'air plus abondant ou plus pur; toutes les parties de la plante se portent vers la lumière, quelque étroites que soient les ouvertures par où elle pénètre, etc. Bonnet aurait pu encore enrichir l'histoire naturelle d'une foule de découvertes précieuses, mais ses yeux, affaiblis par l'usage du microscope; lui refusèrent leur secours, et son esprit, trop actif pour supporter un repos ab-

(1) Barbier, après avoir, dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, attribué ce livre à Jacques Bonnet, en fait honneur, dans la table de son livre, à Bourdelot, oncle de ce dernier.

solu, entra dans le champ de la philosophie générale. Il y porta cette méthode précise qu'il s'était faite dans ses premières recherches, et surtout un grand besoin d'idées claires, qui le jetaient plutôt dans les hypothèses que dans les abstractions. Ses *Considérations sur les corps organisés*. Amsterdam et Paris, 1762 et 1768, 2 vol. in-8°, sont presque entièrement consacrées à défendre le système de la préexistence des germes, et à en expliquer les difficultés par des suppositions partielles. Les observations de Haller et de Spallanzani lui donnèrent des appuis très-solides. Dans sa *Contemplation de la nature*, Amsterdam, 1764 et 1765, 2 vol. in-8°, il développe ce principe de Leibnitz, que la nature ne fait point de saut, en l'appliquant, non-seulement comme Leibnitz, aux événements successifs et à l'enchaînement des causes et des effets, mais encore à la nature et à l'organisation des êtres simultanés, dont il cherche à former une échelle où l'on descendrait par degrés de l'être suprême aux corps les plus simples et les moins doués de propriétés (1). Cet ouvrage fut réimprimé, *ibid.*, 1770 et 1794, 2 vol. in-12; Hambourg, 1783, 5 vol. in-8°; ou Neufchâtel, 1782, 5 vol. in-12. Dans son *Essai de psychologie, ou Considérations sur les observations de l'âme, sur l'habitude et sur l'éducation*, etc., Londres, 1754, in-12; et dans son *Essai analytique des facultés de l'âme*, Copenhague, 1760, in-4°; 1769, in-8°; Genève, 1775, 2 vol. in-8°, il s'était rencontré avec l'abbé de Condillac dans l'idée de déterminer par le raisonnement ce qui arriverait à un homme adulte et sain, qui, comme une statue que l'on animerait par degrés, pourrait recevoir, une à une, toutes les sensations, dans l'ordre où l'on voudrait les lui donner. De la relation intime et continue que l'on observe entre l'âme et le corps, il conclut la nécessité constante d'un organe corporel pour l'exercice de l'intelligence, mais il suppose cet organe assez petit ou assez délié pour survivre au corps visible et terrestre. Il se rend compte de l'association des idées à la manière d'Hartley, par l'excitation mutuelle des molécules de cet organe matériel. N'admettant aucune action sans motif, comme, dit-il, il n'y a aucun effet sans cause, il définit la *liberté morale*, le pouvoir de l'âme

(1) L'auteur écrivait, le 5 mars 1762, à de Malesherbes : « C'est « cette *Contemplation de la nature* que je reproduis dans le t. 4 « des œuvres complètes, fort augmentée. Vous verrez ici la nature « elle-même désavouer presque partout son plus éloquent historien, « et la reproduction des êtres vivants ramenée à ces lois que j'avais « tâché autrefois d'établir, et contre lesquelles cet historien paraît « combattre encore. Peut-être néanmoins que cet illustre académicien, ami du vrai, renoncera enfin à ses étranges opinions, quand « il apprendra qu'on a aujourd'hui les preuves les plus directes de la « préexistence du germe à la fécondation, soit dans le végétal, soit « dans l'animal... Que dira encore notre savant épigéniste, lorsqu'il « apprendra que ces *corps jaunes* des femelles vivipares, auxquels il « fait jouer un si grand rôle dans la génération, n'y contribuent en « rien ? Que dira-t-il enfin quand il saura que les fameuses *molécules organiques* sont de vrais animalcules, habitants naturels des « liqueurs séminales, et qui n'ont pas la plus légère part au grand « ouvrage de la reproduction ? Quel ne sera point son étonnement, « en apprenant qu'avec moins de treize grains de sperme d'un « chien, on a fécondé artificiellement une chienne qui a mis bas « trois petits bien vivants et bien conditionnés ? » (*Lettres inédites* faisant partie de la collection de l'auteur de cette note.) V—ve.

de suivre sans contrainte les motifs dont elle éprouve l'impulsion, et résout ainsi les objections que l'on tire de la prévision de Dieu ; mais peut-être aussi détourne-t-il l'idée que l'on se fait d'ordinaire de la liberté. Malgré ces opinions qui touchent au matérialisme et au fatalisme, Bonnet fut très-religieux. Dans sa *Palingénésie philosophique, ou Idée sur l'état passé et l'état futur des êtres vivants*, Genève, 1769 et 1770, 2 vol. in-8°, il montre, par les maux de ce monde et par l'irrégularité de leur distribution, la nécessité d'un complément qu'une autre vie peut seule faire espérer ; il n'en excepte même aucun des êtres qui souffrent dans celle-ci ; chaque être montera dans l'échelle de l'intelligence, et le bonheur consistera à connaître. Les œuvres de Dieu lui semblaient si excellentes, que connaître, pour lui, était encore aimer. Enfin, ses idées sur la nécessité des motifs pour l'action lui font conclure la nécessité d'une révélation, comme motif dernier et péremptoire ; et cette conclusion une fois tirée, il ne lui est pas difficile de déterminer laquelle des révélations existantes est la vraie. C'est l'objet de ses *Recherches philosophiques sur les preuves du christianisme*, Genève, 1770 et 1771, in-8°; la Haye, 1772, même format. On voit que les idées de Bonnet sont liées en un grand système dont toutes les parties se tiennent ; il employa toute sa vie à leur développement, jouissant dans l'aisance et au sein de l'amitié de la tranquillité d'âme nécessaire à des méditations profondes. Ce qui est assez singulier pour un naturaliste, il ne quitta jamais sa patrie. Il était marié, mais ne laissa point d'enfants. Sa mort arriva le 20 mai 1795, à l'âge de 75 ans. De Pouilly a publié son *Eloge historique*, et Jean Trembley un *Mémoire pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de Ch. Bonnet*, Berne, 1794, in-8°; le botaniste Wahl lui a consacré un genre de plantes sous le nom de *Bonnetia*. On a publié à Neufchâtel : *Ouvrages complètes de Bonnet*, 1779-83, 8 tomes en 40 vol. in-4°, fig.; ou 1779-88, 48 vol. in-8°, fig. Cette collection a été traduite en allemand. La plupart des écrits de Bonnet sont traduits en anglais, en hollandais et dans d'autres langues (1). C—v—r.

BONNET (THÉOPHILE), médecin de Genève, descendait d'une famille qui avait pratiqué avec honneur la médecine à Lyon. La postérité a conservé surtout les noms de son aïeul, Pierre Bonnet, né en 1525, qui fut quelque temps médecin d'un duc de Savoie; de son père, André Bonnet, né en 1556, qui se retira sur la fin de sa vie à Genève, et de Jean Bonnet son frère, né à Genève en 1615, qui commença un traité de *Catarrhis*, qu'il n'abandonna que lorsqu'il connut celui de Schneider sur le même sujet. Le plus illustre de cette famille est sans contredit Théophile; il naquit le 5 mars 1620, à Genève, et, après des études distinguées dans sa patrie et dans les plus célèbres académies, se fit recevoir docteur en 1645. Il se livra ensuite à la pra-

(1) Bonnet a fourni beaucoup de mémoires au *Journal* et au *Philosophical Transactions*, ainsi qu'au recueil des savants étrangers de l'académie des sciences de Paris, t. 1, 2, 4 et 5. D—R—R.

tique de son art, et y acquit une grande réputation. Cependant son principal titre aujourd'hui est comme écrivain, et comme ayant en quelque sorte créé l'anatomie pathologique, qui a depuis illustré Morgagni. Bonnet fut un des premiers compilateurs de son temps; un grand nombre de ses ouvrages ne sont que des extraits ou des traductions d'autres ouvrages; cependant, comme dans sa pratique il recueillait les diverses observations qui s'offraient à lui, il a laissé, sous ce rapport, des recueils assez précieux. Étant devenu sourd sur la fin de sa vie, cette infirmité le dégoûta de la pratique, et il se consacra tout entier à la composition de ses divers ouvrages. Les deux principaux sont ce qu'il appelle *le Phare des médecins*, et son *Cimetière anatomique*. Le premier : *Pharos medicorum, id est, cautela Animadversiones et Observationes practicae*, Genève, 1668, 2 vol. in-12, est en grande partie un extrait de ses diverses observations pratiques; il les fait servir seulement à épargner aux médecins les erreurs dans lesquelles il les avait vus tomber souvent : c'est là ce qui légitime le titre de l'ouvrage, où il affecte de suivre la méthode de Baillou, et qui n'est pas sans intérêt, quoiqu'il soit bien loin d'être une source aussi précieuse que celle que présentent les œuvres de son modèle. Bonnet en donna deux éditions successives sous des titres différents : *Labyrinthus medicus extricatus*, Genève, 1679, in-4°; *Methodus vitandorum errorum, qui in praxi occurrunt*, Genève, 1687, in-4°. Le second : *Sepulchretum, seu Anatomia practica*, Genève, 1679, 2 vol. in-fol., est un recueil de beaucoup d'ouvertures de cadavres, où il cherche à déduire les causes des maladies et les motifs de la mort : c'est le premier ouvrage d'anatomie pathologique, celui qui a tracé la route à Morgagni. Ce n'est, à la vérité, qu'une esquisse imparfaite des travaux de celui-ci; on désirerait dans l'ouvrage de Bonnet moins d'inexactitude, un meilleur choix d'observations, moins de détails superflus, plus de saine critique; mais ce n'en est pas moins celui qui a ouvert la carrière. Manget en a donné une bonne édition en 1700, 3 vol. in-fol. Tous les autres ouvrages de Bonnet sont des compilations faites généralement dans un assez bon esprit : 1° *Mercurius compilatilis, seu Index medico-practicus*, Genève, 1682, in-fol., trad. en anglais en 1684. 2° *Zodiacus medico-gallicus*, traduction du journal de Blegny. (Voy. ce nom.) 3° *Medicina septentrionalis collatiua*, Genève, 1684 et 86, 2 vol. in-fol., recueil d'observations anatomiques pratiques, extraits des mémoires de diverses académies. 4° *Polianthes, sive Thesaurus medico-practicus ex quibustibet rei medicæ scriptoribus collectus*, Genève, 1690, 1691, 1695, 5 vol. in-fol. 5° La traduction en latin de deux ouvrages français : *Theodori Turqueti de Mayerne Tractatus de arthritide, una cum ejusdem aliquot consiliis*, Genève, 1674, 1674, in-12; Londres, 1674, in-8°; *Jacobi Rohaultii Tractatus physicus*, Genève, 1674, in-8°. 6° *Une Bibliothèque de médecine et de chirurgie*, Genève, 1670, 4 vol. imprimés séparément. Bonnet est mort le 20 mars 1689, âgé de 69 ans.

C. et A—N.

BONNET (LOUIS-FERDINAND, ancien avocat au parlement, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats à la cour royale de Paris, conseiller à la cour de cassation, naquit à Paris, le 8 juillet 1760. Élevé au collège de Mazarin, il s'y distingua par de nombreux succès. Au grand concours des collèges, il remporta, en rhétorique, le prix de discours français, de version grecque et de version latine. Ces préludes eurent bientôt leur suite. Admis au stage, en 1785, il ne tarda pas à briller dans les conférences, seul genre d'exercice permis alors aux stagiaires à qui les règlements interdisaient la plaidoirie. Gerbier prédit l'avenir du jeune avocat. Voici, en effet, les détails que contient à ce sujet une lettre adressée à Bonnet, le 7 ventôse an 9, par Lechat, son ancien confrère au parlement. « Gerbier, notre immortel et je crois notre dernier bâtonnier, nous proposa une question de droit. « Après que quelques jeunes avocats eurent divagué, « un confrère qui se tenait au bout de la salle de- « manda la parole, et, monté sur une chaise (je crois « le voir encore), discuta la question avec clarté, « posa les vrais principes, en tira les conséquences « naturelles, et avec une éloquence douce et persuasive exposa les vrais motifs de décider. Gerbier, « auprès duquel je me trouvais, me demanda le « nom du jeune orateur. C'est M. Bonnet, lui répondis-je. — Eh bien! me dit-il, M. Bonnet ira « loin. » Ces succès obtenus en famille reçurent bientôt la plus flatteuse récompense. Bonnet fut indiqué, en 1786, pour prononcer le discours de rentrée à la reprise des conférences, qui se tenaient alors derrière le cloître Notre-Dame, à l'archevêché. Son discours *sur les trois Ages de l'avocat* passa toute attente. Cette œuvre, pensée et écrite par un homme de vingt-six ans, outre la grâce et la perfection du style, brille par une justesse de vues, par une connaissance du monde, dont la jeunesse peut posséder le germe, mais qu'elle montre rarement dans tout leur développement. Dès ce premier pas, la route fut ouverte devant Bonnet. En 1788, il fut appelé à défendre, au parlement, la dame Kornmann, sur la plainte en adultère dirigée contre elle par son mari. Cette affaire captivait alors l'attention publique. Soixante mémoires, répliques ou pamphlets avaient été publiés de part et d'autre. La guerre avait commencé par un mémoire de Bergasse, lancé au nom du mari, et dont l'effet fut immense. Beaumarchais, cet homme qui savait mieux que personne manier l'arme du ridicule, avait écrit pour la dame Kornmann, et Beaumarchais n'avait pu détruire l'effet du premier mémoire. Aussi les préventions contre l'accusée étaient telles, qu'elle ne put trouver un défenseur dans les premiers rangs du barreau. Ce fut ce qui valut à Bonnet l'honneur de cette périlleuse défense. On put reconnaître dès lors dans le jeune avocat cet accent du cœur, cette sensibilité vraie et communicative, cette grâce surtout, qui furent toujours ses principales qualités. Le succès fut complet. L'arrêt du parlement déclara Kornmann non recevable et supprima les mémoires de Bergasse. L'affaire avait duré quinze audiences, depuis

le mois de décembre 1788, jusqu'au mois d'avril 1789. Après ce nouveau succès, Bonnet prit un rang au barreau. La révolution de 1789 ayant éloigné du palais toutes les célébrités de l'ordre, le champ resta libre à la génération nouvelle. On voyait alors habituellement aux audiences, avec Bonnet, MM. Bellart, Delacroix-Frainville, Roy, Billecoq, Delamalle, Tronçon-Ducoudray, Berryer père. Bonnet assistait à la réunion qui eut lieu chez Tronçon-Ducoudray, au moment du procès de Louis XVI, lorsque les derniers fils de l'ancien barreau jurèrent de s'assister tous mutuellement, si l'un d'eux était choisi pour présenter la défense du roi. Bientôt après l'abolition légale de l'ordre, les membres du barreau, revenus aux audiences sous le titre de *défenseurs officieux*, se dispersèrent de nouveau à la suite des arrêtés de la commune de Paris qui les obligeaient à demander des certificats de *civisme*, et les déclaraient suspects s'ils les demandaient sans les obtenir. Bonnet, qui venait d'épouser (1794) la fille d'un estimable procureur au parlement, se réfugia dans les bureaux du domaine national, où M. Duchâtel, directeur, lui procura un emploi. Rentré au barreau après la tourmente, Bonnet devint bientôt l'un des avocats les plus occupés. C'est de cette époque que date cette amitié si tendre qui l'unit pendant quarante ans à Bellart, son adversaire habituel dans les plus importantes affaires. Mais la défense la plus remarquable dans la carrière de Bonnet, c'est celle du général Moreau. Le procès de Moreau fut l'un des événements les plus graves qui marquèrent la fin du consulat. Naguère l'émule de Bonaparte, Moreau souffrait alors ce que souffre un homme remarquable écrasé par un grand homme, les douleurs du second rang. Republicain sincère et republicain *quand même* (car son père avait été exécuté par jugement du tribunal révolutionnaire de Brest), quand il vit que ses dernières victoires, celles de Hohenlinden et d'Hochstet n'avaient servi qu'à faire de Bonaparte un consul *à vie*, il se retira dans son château de Grosbois, et là, entouré de ses nombreux amis, il exhalait son mécontentement en amères railleries contre le premier consul. Le 15 février 1804, il est arrêté : le 25, Pichegru ; le 9 mars, George. Bientôt le duc d'Enghien, enlevé à Ettenheim, est fusillé, et Pichegru s'étrangle dans sa prison. Un sénatus-consulte suspend le jury et défère les attentats contre la vie du premier consul à une commission spéciale. C'est dans ces circonstances sinistres que commence le procès du général Moreau. Ce qu'il fallait de courage pour entreprendre sa défense, on peut le demander à ceux qui la refusèrent. Bonnet l'accepta sans hésiter. À l'audience, Moreau domina le débat. Sur le banc des accusés, il conservait la dignité de vainqueur. « De combien est votre traitement ? lui demanda le président. — Ne mettons pas, répond Moreau, en balance mes services avec mon traitement. » La défense de Bonnet fut digne d'un si grand accusé. Il explique ainsi lui-même l'état de son esprit : « Les élan oratoires, j'en étais oppressé, ils m'é-

« touffaient, pour ainsi dire, et pourtant il fallait les « réprimer : le salut de l'illustre client était à ce « prix. Je puis me rendre ce témoignage que, dans « cette œuvre difficile, j'ai pensé beaucoup plus à « mon client qu'à moi, beaucoup plus à sauver sa « tête qu'à acquérir pour moi un titre de gloire. » Le discours de Bonnet est, en effet, presque exclusivement une discussion judiciaire. Cependant on y remarque plusieurs élan d'une grande beauté oratoire : « Moreau n'avait pas dénoncé Pichegru ! mais « il avait bien mieux fait qu'une dénonciation, il « avait battu, en nivôse de l'an 4, l'armée autri- « chienne sur toute la ligne du Rhin. Il n'avait pas « dénoncé Pichegru ! mais il avait défait les Autri- « chiens à Newstadt et à Spire. Il n'avait pas dé- « noncé Pichegru ! mais il avait gagné la bataille de « Rastadt et celle d'Ettenheim, etc. » Et, sous cette forme rapide, les immortelles campagnes de l'an 4 et de l'an 5 sont déroulées dans un magnifique tableau. Ailleurs, le défenseur, interrompu par le ministère public qui prononce le mot de traître, répond : « Moreau a bien prouvé qu'il n'était pas « traître à la patrie : aucun de nous n'a fait à cet « égard des preuves aussi sublimes. Ni vous ni « moi, monsieur le procureur général, n'avons di- « rigé les plans de campagne de l'an 4 et de l'an 5 ; « ni vous ni moi n'avons battu en tant de rencon- « tres les ennemis de notre patrie ; ni vous ni moi « n'avons déjoué par des victoires les conspirations « de Pichegru ; ni vous ni moi n'avons anéanti ceux « qui voulaient combattre contre la patrie et la tra- « hisir ; ni vous ni moi n'avons fait l'admirable re- « traite d'Allemagne ou celle d'Italie, et sauvé trois « armées ; ni vous ni moi n'avons par des actions, « par des victoires, en surmontant plusieurs armées « ennemies, payé aussi largement à la patrie notre « tribut d'affection et de dévouement !... » Cette plaidoirie, qui dura six heures, se termina par une magnifique péroraison. Les débats durèrent treize jours. On connaît la transaction ridicule intervenue dans la chambre du conseil. Moreau, selon l'expression de Napoléon, fut condamné, *comme un voleur de mouchoirs*, à deux ans de détention. Dès ce moment, Bonnet grandit beaucoup dans l'opinion publique. En 1814 et 1815, la restauration le compta parmi ses partisans. A la fin de 1816, désigné au procureur général par le suffrage de ses confrères, il devint bâtonnier de son ordre. En 1820, il fut désigné, conjointement avec M. Archambault, bâtonnier, par M. le chancelier, pour présenter devant la chambre des pairs la défense de Louvel. Ce fut à la même époque qu'il entra dans le conseil général de la Seine, où sa présence pendant dix ans a laissé d'heureux souvenirs, et qu'il fut appelé à la chambre des députés par le collège départemental de Paris. « Je « n'ai jamais eu d'ambition, écrivait-il alors à son « ami, M. Bellart ; aujourd'hui que j'ai soixante ans, « elle ne me naîtra pas. Je me résigne, et, foi d'hon- « nête homme ! c'est par conscience. » A peine arrivé à la chambre, il fut élu vice-président. Il siégea au côté droit. Néanmoins, en 1824, il soutint l'élection de Benjamin Constant, dont on demandait l'annula-

tion en lui contestant sa nationalité. Un billet de remerciement adressé par l'orateur de la gauche atteste sa reconnaissance et son estime pour le loyal caractère de Bonnet. Bonnet (il aimait à le répéter) ne voulut jamais être un homme politique. Néanmoins, à la chambre, il prit part à d'utiles travaux. En 1824, il fit partie de la commission chargée de préparer une révision générale du *Bulletin des lois*, et de faire un recueil de toutes les dispositions encore en vigueur. Le travail de Bonnet sur le titre des personnes fut imprimé en 1829. On doit regretter que cette réunion d'hommes ait été séparée par la force des événements avant d'avoir pu terminer une œuvre aussi importante. Le 18 janvier 1826, Bonnet fut nommé conseiller à la cour de cassation à la place de M. Gandon. Pendant quatorze ans, il s'y distingua par son zèle et par la rectitude de son jugement. Il mourut le 6 décembre 1859, dans sa 80^e année. Il disait à l'un de ses amis dans sa dernière année : « J'ai vécu quatre-vingts ans, « et j'ai été constamment heureux. S'il fallait recommencer, je ne voudrais pas changer un jour à « ma carrière. Deux années cependant furent difficiles, celles de 1793 et de 1794. » Il était doué de cet esprit bienfaisant qui lui faisait partager son traitement de conseiller avec les pauvres, dont il était toujours entouré à l'issue des audiences. Son commerce était des plus agréables ; tantôt conteur piquant et gracieux, tantôt censeur vif et léger, il sut jusqu'à ses derniers jours donner du charme à sa conversation. Comme avocat, nul ne savait mieux que lui proportionner le ton au sujet ; son allure était libre et légère ; sa logique sans rudesse, sans âpreté ; habile dans l'exposition des faits, dans la discussion des moyens, il avait le don de rendre toute cause simple et claire. Généralement il engageait le combat avec mollesse, et se réservait pour la réplique. C'est alors qu'il entraînait doucement, mais puissamment la conviction. On le voyait toujours émuvoir sans jamais bouleverser, plaisanter avec mesure, mordre sans jamais déchirer. « Content de ces dons « précieux, dit M. Dehaut dans son *Eloge de « Bonnet* (1840), fidèle à sa nature, M. Bonnet ne « chercha jamais à la forcer ; il se savait plus aimable qu'impétueux, plus touchant que véhément ; il « cultiva ces qualités, et n'aspira jamais au triomphe « que par des moyens dont il était sûr. Son extérieur était en parfaite harmonie avec son talent : « une pose noble, mais sans affectation ; un geste « rare, mais facile ; une voix douce et habilement « ménagée ; tout en lui réalisait ce milieu si difficile « entre la prétention et le laisser-aller, qui s'appelle le « bon ton. » En 1823, Bonnet ajouta un 2^e volume de *Plaidoyers et Mémoires* au 1^{er} volume qu'il avait fait paraître en 1822, seulement pour quelques amis. Ces deux volumes contiennent : 1^o son *Discours sur les trois âges de l'avocat* ; 2^o son *Plaidoyer pour Lanfranco* (nullité de mariage) ; 3^o son *Plaidoyer pour le général Moreau* ; 4^o son *Mémoire pour le comte de Normont* ; 5^o son *Plaidoyer pour madame Kornmann* ; 6^o son *Plaidoyer pour Buissonnière* (question de longues gestations) ; 7^o son *Mémoire pour*

les héritiers de Roquelaure ; 8^o extrait du *Plaidoyer pour Louvel*. On trouve aussi dans ces deux volumes quelques souvenirs utiles à consulter pour l'histoire du barreau. C. D'E—A.

BONNET. Voyez BONET.

BONNEVAL (CLAUDE-ALEXANDRE, comte DE), naquit d'une illustre maison du Limousin, le 14 juillet 1673. Mis au collège des jésuites après la mort de son père, le maréchal de Tourville, son parent, le fit entrer dans la marine à l'âge de douze ans. Lorsque la guerre se déclara, en 1688, le marquis de Seignelai, ministre de la marine, passant en revue les gardes marines, voulut réformer le jeune Bonneval à cause de son âge : « On ne casse pas un « homme de mon nom, » répondit fièrement l'enfant, qui annonçait déjà ce qu'il serait bientôt. « N'importe, monsieur, dit le ministre, qui savait « deviner les hommes, le roi casse la garde marine, « mais le fait enseigne de vaisseau. » Le jeune officier se montra digne d'un avancement si prématuré, et se distingua aux combats de Dieppe, de la Hogue et de Cadix, où le maréchal de Tourville commandait la flotte française. Une affaire d'honneur dégoûta le comte de Bonneval du service de la marine, où il n'espérait pas d'avancement rapide sous le ministère du comte de Pontchartrain, qui avait épousé la querelle dont son adversaire avait été le provocateur. Il acheta, en 1698, un emploi dans le régiment des gardes, et y demeura jusqu'à la guerre de 1701. A cette époque, il obtint le régiment de Labour (infanterie), et servit en Italie sous le maréchal de Catinat. Il se distingua sous ce général, et sous le maréchal de Villeroi et le duc de Vendôme. A la bataille de Luzzara, il se conduisit d'une manière assez brillante pour se faire remarquer du prince Eugène, et ce fut même à ce souvenir que Bonneval dut, dans la suite, l'honorable accueil qu'il reçut du prince quand il passa au service de l'Empereur. En effet, en 1704, après la prise d'Ivrée par le duc de Vendôme, le bouillant comte de Bonneval s'attira l'animadversion du ministre Chamillard, et se donna tort par la hauteur avec laquelle il lui répondit dans ses lettres. « Si dans le « terme de trois mois, lui écrivait-il, je ne reçois « pas satisfaction de l'affront que vous me faites, « j'irai au service de l'Empereur, où tous les ministres sont gens de qualité, et savent comment il « faut traiter leurs semblables. » Ne recevant pas de réponse, et craignant d'être arrêté, Bonneval demanda un congé au duc de Vendôme, et employa l'hiver de 1705 à 1706 à voyager en Italie. Il se lia à Venise avec le marquis de Langallerie, qui, de lieutenant général en France, avait passé au service de l'Empereur avec le même grade. Après une longue hésitation, n'ayant plus de ressources pécuniaires, ne voyant plus d'espoir de rentrer en grâce à la cour de France, le malheureux comte de Bonneval imita l'exemple de Langallerie, et porta les armes contre sa patrie, sous les drapeaux autrichiens. Le prince Eugène lui fit accorder le grade de général-major, et Bonneval servit en cette qualité à l'attaque des lignes de Turin. Il contribua au succès de cette

victoire, et, par un singulier hasard, il eut le bonheur d'y sauver la vie à son frère, le marquis de Bonneval, près d'être massacré par des grenadiers hongrois. La honte de sa défection fut en quelque sorte effacée par ses exploits journaliers. Il aida à la prise d'Alexandrie, monta le premier à l'assaut du château de Tortone, qui fut emporté l'épée à la main. Les années suivantes, il servit sous le prince Eugène en Provence et en Dauphiné, où les ennemis de la France pénétrèrent sans s'y maintenir. En 1708, Bonneval eut le commandement d'un corps de troupes destiné à agir contre l'État de l'Église : le pape Clément XI reconnaissait Philippe V, qui était à la fois roi d'Espagne et roi des Deux-Siciles, et se refusait à donner l'investiture de ce dernier royaume à l'archiduc Charles. Bonneval eut ordre d'entrer dans l'État du souverain pontife, pour le contraindre à céder. Cette ridicule guerre ne tarda pas à s'accommoder, après avoir été l'occasion pour l'intrépide Bonneval d'une blessure d'autant moins glorieuse à ses yeux, qu'il la reçut de la main obscure d'un soldat des milices papales. Ce fut un coup de feu qui lui fracassa le bras. Le comte servit en 1709 en Savoie et en Dauphiné. En 1710, le prince Eugène l'appela en Flandre, où il se trouva au siège d'Aire ; il fit la campagne de 1711 et celle de 1712. Ce fut pendant la négociation de la paix d'Utrecht, que les succès du maréchal de Villars amenèrent, qu'on vit tour à tour le comte de Bonneval se battre en duel contre un Français qui trouva mauvais qu'il soutint à lord Strafford que Louis XIV aspirait à la monarchie universelle, et contre un officier général prussien, qui en avait dit autant, et s'était permis de mal parler du même roi. Il assista en 1714 à l'entrevue du prince Eugène et du maréchal de Villars à Rastadt. Ses services furent récompensés par Charles VI, successeur de l'empereur Joseph I^{er} ; il fut fait lieutenant général et membre du conseil aulique. En 1715, la cour de Vienne déclara la guerre à l'empire ottoman : le prince Eugène commanda l'armée impériale en Hongrie ; Bonneval fut employé sous ses ordres : il se signala à la bataille de Péterwaradin en 1716. La victoire fut due, en grande partie, à son intrépidité, et à la résistance que son régiment opposa à l'effort d'un corps nombreux de janissaires : il fut blessé au bas-ventre d'un coup de lance, qui l'obligea de porter un bandage de fer le reste de sa vie. C'est ce glorieux exploit que célèbre J.-B. Rousseau dans son ode sur la bataille de Péterwaradin :

Quel est ce nouvel Alcide,
Qui, seul, entouré de morts,
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ?
A peine un fer détestable
Ouvre son flanc redoutable,
Son sang est déjà payé.

Mais la valeur et les talents du comte de Bonneval étaient accompagnés de présomption, d'indiscrétion et d'une légèreté satirique dans ses discours ou dans les chansons qui échappaient à son esprit vif, gai,

original, mais peu mesuré. Ce fut ainsi qu'il perdit l'amitié du prince Eugène par des avis d'une franchise déplacée, lui reprochant de choisir mal ses créatures, ses favoris, qui étaient, disait-il, les plus grands coquins de l'empire turc et romain. Par suite de ces inconséquences, le comte de Bonneval étant, en 1720, dans les Pays-Bas, s'avisait de demander raison publiquement au gouverneur de la province de propos calomnieux contre la reine d'Espagne. Cet homme, le marquis de Prié, que Bonneval et ses amis n'appelaient que *le Transalpin* et *le vilain*, n'en était pas moins soutenu par le prince Eugène, qui, sans s'intéresser à la personne, protégeait le caractère public dont il était revêtu ; et l'Empereur, quoiqu'il aimât et appréciait le mérite militaire de Bonneval, lui donna le dessous dans cette scandaleuse affaire, lui ôta tous ses emplois, et le condamna même à cinq ans de prison, peine qui, selon les apparences, se fût réduite à une détention de vingt-quatre heures, si le fougueux et fier Bonneval s'était soumis à la punition ; mais, au lieu d'obéir, il passa sur un territoire neutre, d'où il envoya au prince Eugène une lettre à laquelle il ne manquait que le nom de cartel. Cette nouvelle faute acheva de le perdre à la cour de Vienne, et, pour se dérober à la rigueur des lois militaires qu'il avait violées si outrageusement, il se sauva à Venise, et de là en Turquie, où il prit le turban, en 1720. Il écrivit de Constantinople une longue lettre au marquis de Bonneval son frère, comme au chef de sa maison, pour faire l'apologie de sa conduite. Il dit, dans cette lettre, que le jour même de son entrée dans la capitale de la Bosnie, il fut arrêté, à la sollicitation d'un officier allemand, et que la cour de Vienne offrit de fortes sommes pour qu'il fût remis entre ses mains. « Ce fut alors, dit-il, que je quittai « le chapeau pour le turban, qui seul pouvait me « sauver. Vous jugerez bien, ajoute-t-il, qu'un « homme aussi déterminé que moi n'aurait pas at- « tendu, pour se faire Turc, le moment où on allait « le livrer aux Autrichiens, si tel avait été mon des- « sein en passant dans les États du sultan ; mais je « me serais fait diable, plutôt que de me voir à la « merci de l'Empereur d'Allemagne. » Bonneval, devenu en Turquie Achmet-Pachia, apprit à un corps de troupes qui lui fut confié les exercices et les évolutions des armées européennes ; son projet était de mettre sur un pied régulier toutes les milices du vaste empire ottoman. Il apprit aux Turcs à se mieux servir des bombes et de l'artillerie, et leur rendit familiers les instruments propres à ce travail. La cour de Russie conçut des inquiétudes de ces innovations ; mais le pacha de Bonneval trouva bientôt dans la nation elle-même des obstacles insurmontables : le sultan craignit une révolte générale, et le moderne Xantippe ne fut pas secondé. Cependant on continua de le consulter sous Mahmoud, et le grand vizir Ali avait en lui quelque confiance ; il partagea la disgrâce de ce ministre, et fut exilé dans un pachalik à l'extrémité de la mer Noire. Le comte de Bonneval reparut en 1759, et se signala dans la guerre contre les Impériaux, terminée par la paix

de Belgrade; mais son crédit à la Porte Ottomane n'alla jamais au delà des égards et des honneurs qu'on rend à un homme dont on recherche les lumières, mais dont on suspecte la bonne foi. L'inquiétude de son caractère et de son esprit ne l'abandonna qu'avec la vie. Il songeait, peu de temps avant sa mort, à s'enfuir à Rome, et à rentrer au service de France. Achmet-Pacha, comte de Bonneval, mourut le 22 mars 1747, à l'âge de 72 ans. Son tombeau se voit encore à Péra, dans un cimetière de derviches mewlewis, ou tourneurs, près du palais de Suède. On y a gravé cette inscription turque : « Dieu est permanent; que Dieu, glorieux et grand « auprès des vrais croyants, donne paix au défunt « Achmet-Pacha, chef des bombardiers, l'an de « l'hégire 1160 (1747). » Son fils Soliman-Aga, nommé auparavant comte de la Tour, lui succéda dans la charge de topigi-bachi. On a publié de prétendus *Mémoires du comte de Bonneval*; la meilleure édition, augmentée d'un supplément, est celle de Londres (Lausanne), 1740-55, 5 volumes in-12. S—Y.

BONNEVAL (RENÉ DE), né au Mans, à la fin du 17^e siècle, mort en janvier 1760, n'a été qu'un écrivain fécond et médiocre. On a de lui : 1^o *Momus au cercle des dieux*, 1717, in-12. 2^o *Réponse aux paradoxes de l'abbé Desfontaines, contre Inès de Castro*, 1723, in-12; réimprimée dans le t. 41 des *Amusements du cœur et de l'esprit*. 3^o *Réflexions sur l'anonyme* (Voltaire), et sur ses conseils à M. Racine au sujet du poème de la Religion. 4^o *Réflexions critiques sur un poème intitulé la Ligue*, 1724, in-8^o. Cette brochure eut une seconde édition la même année. 5^o *Critique des Lettres philosophiques de Voltaire*, 1754, in-12. 6^o *Plaintes à l'Académie française*. 7^o *Épître à M. Gresset*, 1757, in-12. 8^o et 9^o *La Tontine de l'amour, et la Tontine*, allégories. 10^o *Éléments de l'éducation*. Paris, 1745, in-12. 11^o *Progrès de l'éducation*. 12^o *Lettre d'un ermite à J.-J. Rousseau*, Paris, 1753, in-8^o. 15^o *Apologie de la musique et des musiciens français, contre les assertions peu mélodieuses, peu mesurées et mal fondées du sieur J.-J. Rousseau, ci-devant citoyen de Genève*, Paris, 1754, in-8^o; 14^o *Dissertations entre le P. Buffier et le sieur de Bonneval*. 15^o *Mémoire de madame Rapiilly*, 1756, in-12. 16^o *Recueil de Chansons*, mises en musique par Bertin. A. B—T

BONNEVAL (MICHEL DE), né au Mans, mort en 1766, sans doute de la même famille que le précédent, était intendant des menus plaisirs du roi. On a de lui : 1^o *les Romans*, ballet héroïque en 4 entrées, Paris, 1756, in-4^o. Ce ballet, qu'on a attribué à Montsemy, a eu deux éditions dans la même année. 2^o *Les Amours du printemps*, ballet héroïque, musique de Blamont, représenté à Fontainebleau sur le théâtre de la cour en 1757, et à Paris en 1759; deux éditions appartenant à ces deux années, ou plutôt pour celle de 1759, qui n'est autre que l'édition de 1757. un faux titre et un feuillet portant la date et les noms des acteurs, danseurs, etc.; 3^o *Jupiter vainqueur des Titans*, opéra en 5 actes, représenté sur le théâtre de la cour, Paris, 1745, in-4^o. 4^o *Lindor et Irène* acte

des fêtes héroïques, ballet, Paris, 1765. Cet acte est tiré du ballet des *Romans*. 4^o *Le Langage de la nature*, épître, 1760, in-4^o. Bonneval, a eu part avec mademoiselle Barbier, Tancvot et autres, aux *Caractères de l'amour*, ballet en 5 actes, précédé d'un prologue, Paris, 1756, représenté par l'Académie royale de musique, le 15 avril 1755; in-4^o. Ce ballet eut une première reprise le 13 novembre 1758, puis une seconde le 15 juillet 1749; 2^e édition, in-4^o. — GONJOT DE BONNEVAL, littérateur obscur, a publié : 1^o *Fanfiche, ou Mémoires de mademoiselle de ****, Paris, 1748, roman en 2 parties in-12, réimprimé en 1750 sous le titre de *Mémoires et Amours de mademoiselle Fanfiche*. 2^o *Voyage de Mantes, ou les Vacances de 17..* Amsterdam, 1755, in-12. On lui attribue des *Lettres sur l'éducation*. Il a été un des éditeurs des *Oeuvres de Campistron*, Paris, 1750, 3 vol. in-12. Z—O.

BONNEVAL (l'abbé SIXTE-LOUIS-CONSTANT RUFFO (1) DE), né à Aix en Provence en 1742, fut nommé à dix-sept ans chanoine de Paris, puis grand vicaire de Mâcon, député aux assemblées du clergé de 1763, 1773, et évêque de Senez en 1784. Mais il refusa cette dernière dignité, par modestie ou par toute autre cause, et fut pourvu en 1788 de l'abbaye d'Honnecourt, au diocèse de Cambrai. Nommé député du clergé de Paris aux états généraux de 1789, l'abbé de Bonneval s'y montra dès le commencement un des plus fermes appuis de l'autorité monarchique et du pouvoir religieux. Il signa toutes les protestations du côté droit, et publia plusieurs brochures véhémentes contre les innovations révolutionnaires; il fut même le rédacteur de quelques-unes de ces protestations. Après avoir dénoncé comme séditieux le *Journal de Paris*, que rédigeait alors Garat, il demanda que Robespierre fût rappelé à l'ordre, pour avoir calomnié des officiers qui avaient fait tous leurs efforts à Toulon pour réprimer l'insubordination des soldats. Le 27 septembre 1790, il publia une dernière protestation, où il établit ses motifs pour ne plus siéger dans une assemblée qui usurpait tous les pouvoirs civils et religieux, et il rendit compte de ces motifs dans trois *Lettres à ses commettants*, qu'il fit également imprimer. Le 1^{er} mai 1791, il fit encore paraître un écrit très-énergique, sous le titre de *Remontrances au roi par les bons Français*, à l'occasion de la lettre de Montmorin aux ambassadeurs français près les cours étrangères. Cette lettre était relative à l'acceptation de la constitution par Louis XVI, que le ministre des affaires étrangères disait avoir été libre et sincère; ce que niait fortement l'abbé de Bonneval. Il publia encore en France deux écrits du même genre, savoir : *Doléances au roi*, 1792; — *Avis aux puissances de l'Europe*, 1792, in-8^o. Il se rendit ensuite en Allemagne, où il fit paraître : 1^o *Réflexions d'un ami des gouvernements et de l'obéissance*, 1795, in-8^o;

(1) La famille Ruffo étant venue s'établir de la Calabre à Marseille, son nom fut francisé en celui de Roux. Cette famille étant, en grande partie, retournée en Italie à l'époque de la révolution, a repris son nom par autorisation du roi de Naples, et ensuite par celle du roi de France, en 1815.

2^e le *Cri de l'évidence et de la douleur*, 1794, in-8°. Pendant son séjour à Vienne, il présenta une *Requête à l'Empereur d'Allemagne* pour la conservation de son abbaye qui dépendait en partie du St-Empire romain. Se trouvant à Rome à l'époque de la mort du cardinal de Bernis, en 1794, il composa un *Précis historique* de sa vie, qu'il présenta à Pie VI, et que le pontife accueillit favorablement. S'étant fixé à Vienne, Bonneval y devint chanoine de St-Etienne, et c'est là qu'il est mort, le 1^{er} mars 1820, jouissant d'une pension de 6,000 francs que lui faisait payer Louis XVIII. Il a publié à Vienne, sur le concordat, quelques écrits dont une partie a été réimprimée par M. l'abbé d'Auribeau, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire de la persécution*, recueillis d'après les ordres de Pie VI. — **RUFFO DE BONNEVAL**, frère du précédent et évêque de Senes, succéda à M. de Beauvais, et se trouvait le doyen de l'épiscopat en France au moment de la révolution, dont il se montra, comme son frère, un des plus constants adversaires. Il émigra également, se rendit en Italie, et résida longtemps à Viterbe, où le pape lui faisait une pension. Il donna sa démission lors du premier concordat en 1802; mais il refusa l'archevêché d'Arles. Revenu en France après la première restauration en 1814, ce prélat y mourut vers 1850.

M—D j.

BONNEVILLE (C... DE (1)), ingénieur français, descendait par sa mère de la famille des Pazzi de Florence, qui s'établit au 13^e siècle à Lyon, et naquit dans cette ville vers 1710. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes, et servit en Prusse avec le grade de capitaine ingénieur. Suivant Ersch, il fut prisonnier quelque temps à la forteresse de Spandau. (*France littéraire*, t. 1, p. 462.) Employé depuis dans la guerre contre les Anglais, que termina la paix de 1763, il profita de son séjour en Amérique pour étudier les productions de cette partie de la terre, ainsi que les mœurs de ses habitants. Il était de retour à Lyon en 1763, et il présenta la même année au corps municipal un mémoire sur une nouvelle méthode de faire remonter les bateaux par le Rhône et par la Saône, depuis leur confluent jusque dans l'intérieur de la ville. (*Catalogue des manuscrits de Lyon*, t. 5, p. 404.) Il ne paraît pas que cette méthode, qui consistait à remorquer les bâtiments par le moyen de cabestans placés sur des radeaux, ait eu le moindre succès. Bonneville vivait encore en 1771, mais on ignore la date de sa mort. C'est à lui que l'on doit la première édition des *Réveries* du maréchal de Saxe, la Haye, 1756, in-fol., fig. Il est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Esprit des lois de tactique et des différentes institutions militaires*, ou *Notes du maréchal de Saxe commentées*, etc., la Haye et Paris, 1762, 2 vol. in-4^o, fig. 2^o *Les Lyonnaises protectrices des États souverains et conservatrices du genre humain*, ou *Traité d'une découverte importante sur la science militaire et po-*

litique, Amsterdam et Paris, 1771, in-8°. Bonneville annonce qu'il cherchait depuis longtemps le moyen de cimenter parmi les hommes une paix éternelle, et qu'il se flatte de l'avoir enfin trouvé. Ce moyen pourra paraître extraordinaire, puisqu'il consiste dans l'invention d'une arme plus terrible, suivant lui, et mille fois plus meurtrière que la poudre à canon. C'est cette arme formidable qu'il nomme une *lyonnaise*, du nom de la ville où il en a fait exécuter le modèle. L'ouvrage destiné à propager cette découverte est divisé en 4 parties. La 1^{re} est une dissertation sur les progrès de l'art de la guerre chez les anciens et les modernes; la 2^e contient une description fort étendue de la *lyonnaise*: c'est une machine garnie en devant de lames tranchantes et placées sur un train si léger que deux hommes peuvent facilement la faire manœuvrer; la 3^e partie traite de la guerre défensive, la seule possible avec l'arme en question; et enfin la 4^e renferme une suite de réflexions militaires et politiques. 3^o *De l'Amérique et des Américains, ou Observations curieuses du philosophe la Douceur, qui a parcouru cet hémisphère pendant la dernière guerre en faisant le noble métier de tuer les hommes sans les manger*, Berlin (Lyon), 1771, in-8°. C'est une critique très-vive, mais solide, de quelques-unes des opinions mises en avant par Pauw dans ses *Recherches sur les Américains*. (Voy. PAUW.) Après avoir, dans les premiers chapitres, établi qu'il existe plusieurs races d'hommes, système qu'il ne croit point contraire au texte de la *Genèse*, Bonneville soutient, contre le célèbre philosophe prussien, que l'Amérique n'offre pas plus de terrains stériles ni d'endroits marécageux que les autres parties du globe; que le sol y est partout très-fécond, et que, si l'on y voit des terres en friche, c'est parce que les habitants n'ont pas jugé nécessaire de les cultiver; que les Américains indigènes ne sont point une race dégénérée; qu'ils ne sont ni lâches ni poltrons, et que leur intelligence n'est pas plus bornée que celle des Européens.

W—S.

BONNEVILLE (NICOLAS DE) (1), publiciste enthousiaste et littérateur que l'on peut regarder comme un des fondateurs et des chefs de la nouvelle école, était fils d'un procureur, et naquit à Evreux, le 15 mars 1760. A la fin de sa première année de philosophie, le professeur ayant soutenu dans une thèse que Rousseau défend de prier, Bonneville impatient quitta son bane et revint un instant après tenant l'*Emile*, où il lut le passage commençant par ces mots : *Faites vos prières courtes selon l'instruction de Jésus-Christ*, etc. (2). Cette aventure fit du bruit, et Bonneville ne pouvant plus rester au collège, après le scandale qu'il venait d'y donner (le redressement du maître par l'écuyer), vint achever ses études à Paris. On a dit qu'il trouva dans la générosité de d'Alembert les moyens de se

(1) C'est ainsi qu'il signa la dédicace des *Réveries* du maréchal de Saxe. Mais Ersch, et après lui M. Quérard, le nomment *Zacharie de Pazzi de Bonneville*.

(1) Il était d'une autre famille que M. de Bonneville, député de la noblesse aux états généraux. Cependant il prenait, avant et dans les premiers temps de la révolution, le *de*, que nous lui avons conservé.

(2) Voy. le *Choix de contes*, p. 248.

livrer à son goût naissant pour la littérature ; mais, quoiqu'il ait parlé plusieurs fois de la générosité de ce philosophe, Bonneville ne dit pas en avoir ressenti personnellement les effets ; et l'effrayante peinture qu'il a tracée, dans la préface de ses *Essais de poésies*, du sort des jeunes écrivains qui se rendent à Paris sans fortune et sans protection semble prouver assez qu'il avait essuyé lui-même une partie des souffrances qu'il décrit. Doué d'une imagination qu'il n'a jamais pu maîtriser, même dans la vieillesse, Bonneville s'appliqua cependant d'abord à des études grammaticales, et il acquit en peu de temps la connaissance des principales langues de l'Europe (1). Il se délassait en composant des vers ; et quelques pièces imitées de la Bible, dont la lecture continuelle ajoutait à son exaltation, l'avaient déjà fait remarquer comme poète lyrique, lorsque Friedel se l'associa pour la traduction d'un choix de pièces de théâtre allemand. Le succès de cette traduction, dû presque en entier à Bonneville, lui valut la protection de la reine, qui lui donna des marques de sa bienveillance. Reconnaisant des bontés de cette princesse, il sollicita la permission de lui offrir la dédicace d'un *Choix de contes* également imités ou traduits de l'allemand, et cet hommage fut agréé. Dans le même temps, il concourait avec le Tourneur à la traduction du théâtre de Shakspeare. Il fournit à Luncan de Boisjermain la version interlinéaire anglaise de *Télémaque* (2), et à Berquin des morceaux pour l'*Ami des enfants*. Ces divers travaux, suffisants pour occuper l'homme le plus actif, ne l'empêchèrent pas de faire, en 1786, un voyage en Angleterre. Il se trouvait à la *mereloge* de Londres, lorsque le duc de Cumberland y annonça que le prince de Galles venait de recevoir les premiers grades de la maçonnerie (3). Pendant son séjour en Angleterre, Wil. Russel publia la seconde édition de ses *Lettres sur l'histoire de l'Europe moderne*. Quelques amis de Bonneville l'engagèrent à donner une traduction française de cet ouvrage, et cette proposition lui fut très-agréable ; mais, s'étant aperçu que ce qu'il avait pris pour une œuvre de génie n'était qu'une compilation, il abandonna le projet de traduire l'histoire de Russel pour en composer une d'après ses propres idées (4). En se promenant sur la montagne de Primrose, il lut pour la première fois la fameuse lettre de *Junius Brutus* à George III, roi d'Angleterre. Dans l'ivresse où le jeta cette lecture, il se mit à déclamer sans savoir ce qu'il disait ni à qui il parlait ; et, se tournant à perdre haleine vers les quatre parties du monde, il bénit le genre humain avec le volume qu'il tenait (5).

(1) Plus tard il connut le Brigant, linguiste bas-breton, cherchant la langue primitive dans sa patrie, et qui, selon Bonneville, touchait de fort près à la vérité, quoique, à l'exception de l'*Oraison dominicale*, et de quelques phrases de l'Écriture, qu'il écrivait aussi incorrectement qu'il les prononçait, il n'eût aucune connaissance des langues anciennes et modernes. Bonneville se trompe en le faisant mourir avant 1792, dans la plus affreuse indigence. (*Esprit des relig.*, 1^{re} partie, p. 26.) Le Brigant (*voy. ce nom*) n'est mort qu'en 1804.

(2) Voy. dans la *Biographie des hommes vivants*, t. 1, p. 407, des détails sur les rapports de Bonneville avec Luncan.

(3) Voy. les *Jésuites chassés de la maçonnerie*, 1^{re} part., p. 51.

(4) *Histoire de l'Europe moderne*, discours préliminaire, p. 52.

(5) *Ibid.*, t. 1, p. 398.

Dès qu'il fut de retour en France, sans négliger ses travaux littéraires, il s'occupa sérieusement des moyens de donner à la révolution, qu'il était facile de prévoir, la direction la plus conforme aux besoins et au bonheur de l'humanité. Il fut avec l'abbé Fauchet un des fondateurs du cercle social, qui, d'après leurs idées, devait offrir la réunion de tous les amis de la vérité répandus sur le globe, et où semblèrent en effet s'être donné rendez-vous les métaphysiciens les plus nébuleux et les sophistes les plus téméraires de l'Europe. Dès la fin de 1789, le cercle eut son imprimerie, et Bonneville, profitant de la liberté de la presse, dont il était un des partisans les plus exaltés, s'empessa de donner cours à ses rêveries philanthropiques. Après avoir publié seul le *Tribun du peuple*, dont le succès paraissait aujourd'hui inconcevable, si l'on ne pouvait en citer d'autres aussi peu mérités, il se réunit à l'abbé Fauchet, pour la rédaction de la *Bouche de fer*, journal si rempli d'extravagances que Laharpe n'hésita pas à déclarer que les auteurs lui paraissent fous (1). Cependant Bonneville avait rendu des services réels et dont l'histoire doit lui tenir compte. Électeur de la ville de Paris en 1789 (2), il ne tint pas à lui d'empêcher les scènes sanglantes qui souillèrent la révolution dans son principe. Il demanda le premier (25 juin) l'établissement d'une garde bourgeoise pour veiller à la sûreté publique ; et l'on ne peut douter que si cette garde eût été organisée, elle n'eût comprimé les émeutes qui suivirent la prise de la Bastille. Chargé d'assurer l'arrivée des subsistances à Paris, il s'acquitta de cette mission avec un zèle dont il fut récompensé par la décoration du Mont-Carmel, que lui remit Monsieur, depuis Louis XVIII, en sa qualité de grand maître de l'ordre (3). Mais Bonneville

(1) *Correspondance littéraire*, lettre 395.

(2) Les électeurs s'étaient formés en société qui tenait tous les soirs des conférences. Bonneville dit dans son *Adresse aux véritables amis de la liberté* (1791, p. 2) : « La place de secrétaire de la société des électeurs m'a mis à portée de prévoir, etc... Si je vous lais faire un ouvrage très-piquant, ouvrage à la mode, je donnerais à lire aux curieux les *Intrigues électorales*. » Les hommes et les assemblées sont les mêmes dans tous les temps.

V—VE.

(3) Il voulut célébrer par une œuvre dramatique la grande fédération de 1790, et il écrivit cette lettre inédite au président de la commune de Paris : « Monsieur le président, j'ai l'honneur de vous adresser un ouvrage dramatique destiné à la fête du 14 juillet. Je désire ardemment que les représentants de la commune veuillent bien nommer des commissaires pour lui rendre compte de mon travail. Témoin de leurs efforts pour établir la gloire de la capitale, j'ai cru que mon devoir et peut-être mes talents en poésie m'imposaient la loi d'essayer toutes mes forces pour consacrer leurs principes et inspirer comme eux à tous les citoyens de l'empire une éternelle reconnaissance pour leurs frères de Paris. » Signé DE BONNEVILLE. — Peu de jours après (le 6 juillet), il écrivit à Louis XVI une lettre singulière dont voici quelques extraits pris sur une copie de sa main : « O mon père, ô Louis XVI ! ce fut le malheur de ta vie, et la cause première de tous les reproches et de la détresse de ton gouvernement, que tu n'aies commencé à entendre le langage de la vérité que dans les plaintes et les cris de tout un peuple désespéré... Tu n'as pas entendu la chute de la Bastille, qui a ébranlé l'univers entier et fait chanceler tous les trônes de la terre... Bailly a dit vrai : le peuple français a couronné son roi, il a conquis la liberté pour toi et pour lui ; il ne l'a conquise tout entière que pour l'en confier la garde tout entière. Ce bon peuple, qui sait que le meilleur des rois n'est qu'un homme enlin, a vu avec indulgence les effets sinistres des pernicieuses leçons de ta jeunesse, et il a tout espéré de la bonté na-

attendait un autre prix de son dévouement, et qu'on ne puisse lui reprocher d'avoir jamais eu des vues d'ambition ni de fortune, on présume qu'il se flattait que les Parisiens, en reconnaissance des services qu'il leur avait rendus, le nommeraient à l'assemblée législative. C'est à cet oubli de leur part qu'il semble faire allusion quand il leur dit : « Je vous ai armés, je vous ai nourris, je vous ai confédérés; vous l'ignoriez? c'est là ma gloire et votre honte (*Esprit des Religions*, p. 4). » Dans le même ouvrage il revient encore sur ses services : « Non, dit-il, ce n'est pas Mirabeau qui vous a appelés aux armes, qui vous a nourris, qui vous a confédérés, ingrats! j'ai la fierté de croire que vous reconnaîtrez votre appui, votre frère, et l'indomptable ami de la vérité. (*Ibid.*, 2^e partie, p. 251.) » Les massacres de septembre 1792 réveillèrent la verve lyrique de Bonneville; bravant les périls auxquels il s'exposait, il n'hésita pas à stigmatiser les auteurs de ces assassinats et à demander leur punition (1), tout en réclamant l'établissement d'une république fédérative, la liberté indéfinie de la presse, l'abolition du culte catholique et même le partage des terres (2). Comme il prétendait réaliser toutes ces théories sans secousses et sans effusion de sang, Bonneville n'avait pas cessé d'inviter les citoyens à la concorde, et il s'était élevé courageusement contre toutes les mesures de rigueur; aussi les jacobins le regardèrent-ils comme leur plus grand ennemi. Un jour qu'il se trouvait dans une des tribunes de la convention (16 mars 1793), il fut violemment apostrophé par Levasseur et Marat; celui-ci le traita même d'aristocrate infâme et d'en-

« turelle de ton cœur et de ton caractère.... Il a vu un bon père, un mari sensible; il était loin de l'accuser d'un dessein direct et « prémédité d'envahir les droits sacrés que lui donna la nature, sa « liberté civile et politique. Autrement, s'il lui eût été possible « d'entretenir des soupçons qui eussent déshonoré ton esprit et ton « cœur, tu l'as vu maître de tes jours et de tes destinées : penses-tu « qu'alors il n'eût pas adopté un style de remontrances bien diffé- « rent de l'humilité de ses plaintes? La loi nationale t'a déclaré « inviolable. Cette loi est chère au peuple français, parce qu'elle met « son prince à l'abri de toutes les jalousies du pouvoir, et l'empire à « l'abri de toutes les intrigues des factieux qui oseraient se disputer « le trône, sous le masque si trompeur et si perfide de l'antique « popularité *Neckerienne*. Le peuple a séparé le prince aimable, « qu'il croit d'un excellent naturel, d'avec la folle ivresse et les « perfidies de ses serviteurs... Le peuple a écarté toute idée péni- « ble et offensive de reproche personnel. Dans l'excès de son amour, « de sa justice et du besoin qu'il a de trouver reconnaissant celui au- « quel il a tout donné, le peuple a séparé la personne de ton gouver- « nement. Sache donc, à ton tour, distinguer la conduite qui cou- « vient à la dignité permanente d'un roi inviolable, d'avec ces pe- « tites intrigues et ces tracasseries insolentes qui ne servent qu'à « des intérêts particuliers, mementanés, odieux, et tout au plus à « satisfaire la misérable ambition d'un ministre.... » Signé N. de BONNEVILLE. — Louis XVI dut être plus effrayé que rassuré par cette lettre, qui fut sans doute la première où un sujet osa tutoyer son roi. Le tutoiement avec les autorités ne s'introduisit que dans la république, en 1793. Cette lettre, qui sentait la *Bouche de fer*, établie par Bonneville, était une triste prélude à la fédération de 1790; elle fait connaître quel était alors le cours des idées, et jusqu'où se trouvait arrivée l'exaltation, même chez les hommes sans mauvaises passions, et qui, comme Bonneville, rêvaient honnêtement le bonheur de leur pays.

V—VE.

(1) Indépendamment des articles qu'il inséra dans les journaux, il fit, sur les *nuits de septembre*, une pièce publiée dans ses *Poésies*, p. 479.

(2) Voy. ci-après l'analyse de l'*Esprit des religions*.

metteur de Fauchet. Cependant Lanthenas et le président Isnard ayant pris sa défense, cette attaque n'eut pas de suite; mais après la proscription des Girondins, dont plusieurs étaient ses amis, il fut arrêté lui-même, et la journée du 9 thermidor prévit seul son supplice. Il ne tarda pas à reprendre le métier alors si dangereux de journaliste, et, malgré la terrible leçon qu'il venait de recevoir, il ne modifia point ses idées politiques. Mais regardant les événements qui se succédaient comme des orages passagers, dont chacun à son tour pouvait être la victime, sa porte comme son cœur furent constamment ouverts aux proscrits de toutes les opinions. C'est ainsi qu'après le 18 fructidor il offrit un asile à Barruel-Beauvert (*voy. ce nom*), poursuivi comme royaliste. Bonneville ne se montra point opposé dans le principe à la révolution du 18 brumaire; mais ayant comparé Bonaparte à Cromwell dans le *Bien-Informé*, journal qu'il rédigeait alors avec Mercier, il fut mis en prison, et ne recouvra sa liberté qu'en restant sous une surveillance sévère de la police, qui ne finit qu'avec l'empire. Sa longue détention ayant dérangé ses affaires commerciales, et n'ayant pas obtenu le brevet d'imprimeur, il se trouva complètement ruiné. Ne pouvant plus aller, comme au temps de sa prospérité, recevoir chez lui les littérateurs étrangers, il se rendait presque tous les soirs dans un petit café avec son ami Mercier. C'était là qu'il se délassait des fatigues de la journée dans des conversations qui n'étaient ni sans charmes ni sans intérêt. Un des habitués de cette réunion a tracé le portrait suivant, dont tous ceux qui ont connu Bonneville attestent la ressemblance : « C'était le cœur le « plus simple et le plus exalté que j'aie connu de ma « vie, avec son imagination de thaumaturge et sa « science de bénédictin, sa façon de tribun et sa « crédulité de femme, son éducation d'homme du « monde et ses mœurs d'homme du peuple (*Souve- « nirs et Portraits* par M. Nodier, p. 535). » Sur la fin de sa vie il avait une petite boutique de vieux livres dans le quartier latin (passage des Jacobins), que ses jeunes voisins se plaisaient à visiter, pour converser avec un homme qui avait joui d'une réputation littéraire, et joué même un rôle dans les affaires publiques (1). Bonneville mourut le 9 novembre 1828, à l'âge de 69 ans. Il avait été dans sa jeunesse l'ami de Fontanes, de Roucher, l'auteur des *Mois*, d'André Chénier, de Mercier et de Restif de la Bretonne. Si l'on en croit Cubières, Bonneville méritait Restif au-dessus de Milton, de madame Riccoboni et de J.-J. Rousseau. (*Voy. CUBIÈRES*.) A l'exemple de Mercier, il brava dans la plupart de ses compositions les règles du goût et du bon sens. Il haïssait surtout Boileau; toutefois lorsqu'il écrivit ce vers inconcevable :

(1) Mais déjà infirme, absorbé, lisant toujours quelque classique latin, il n'était plus que l'ombre de lui-même. La suppression, sous le ministère Villèle, d'une pension qu'il avait jadis obtenue, vint beaucoup ajouter à ses embarras et à ses chagrins. L'auteur de cette note écrivit en sa faveur à M. Lourdoux, et, huit jours après, la pension fut rétablie avec paiement de près d'une année d'arriéré.

V—VE.

Boileau, je te méprise et méprisai toujours (1),

c'était moins l'auteur de *l'Art poétique* qu'il avait en vue, que le courtisan de Louis XIV et le *vil flatteur des rois*. En indiquant ses principaux ouvrages, nous aurons encore l'occasion de faire connaître ses principes en politique et en littérature. 1° *Le Nouveau Théâtre allemand*, Paris, 1782, 12 vol. in-8°, Les dix derniers sont entièrement de Bonneville. (Voy. FRIEDEL.) 2° *Choix de petits romans imités de l'allemand; suivis de quelques Essais de poésies lyriques*, ibid., 1786, in-12. Ce petit volume, qu'il cut l'honneur de dédier à la reine, contient les meilleures pièces de Bonneville dans le genre lyrique: *le Cheval de bataille*; *le Désespoir de Job*; *la Prophétie contre Tyr*, etc. Dans une préface très-longue et très-chagrine, il déplore avec amertume le sort des jeunes écrivains qui n'ont pas de fortune; mais il faut convenir qu'il y a dans ce morceau plus d'imagination et de sensibilité que de raison. (Voy. l'Année littéraire, t. 6, p. 241-45.) 3° *Lettre à Condorcet*, Londres, 1786, in-8°; elle roule sur la philosophie de l'histoire. 4° *Les Jésuites chassés de la maçonnerie et leurs poignards brisés par les maçons* (1), Londres (Paris), 1788, 2 parties in-8°. Le but de l'auteur est de prouver que les jésuites profitèrent des troubles du règne de Charles I^{er} pour fonder en Angleterre la maçonnerie telle qu'elle existe dans les différents États de l'Europe. Bonneville avait, suivant Barruel, reçu de Bode les matériaux nécessaires (*Mémoires sur le jacobinisme*, t. 5, p. 11-19, 88); mais il déclare lui-même que l'*Essai sur l'ordre des Templiers* de Nicolaï lui a été d'un grand secours (1^{re} part., p. 15). Mirabcau dit que c'est un rapprochement très-complet et très-exact des principaux faits qui ont antené en Allemagne cette importante découverte, et que cet ouvrage fait beaucoup d'honneur aux connaissances, à la sagacité et même au courage de Bonneville. (*Monarchie prussienne*, liv. 8.) L'auteur y rendait (2^e part., p. 152) un dernier hommage aux vertus de Louis XVI, ainsi qu'aux vœux bienveillantes de Brienne, de Breteuil, de Lamoignon et de Montmorin; mais dans la plupart des exemplaires cette page a été remplacée par un carton. 5° *Histoire de l'Europe moderne, depuis l'irruption des peuples du Nord dans l'empire romain jusqu'à la paix de 1785*, Genève (Paris), 1789-92, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage devait être divisé en 5 parties: la 1^{re} aurait offert, en 6 ou 7 vol., le tableau des événements; la 2^e, l'histoire des sciences et des arts; et la 3^e, celle de l'esprit humain, depuis la découverte d'un alphabet par les Francs, jusqu'à la naissance de l'*Encyclopédie*. Dans les 3 vol. qui ont paru, on trouve quelques pages, quelques idées justes et fécondes en résultats. Mais que doit-on penser d'un écrivain qui

s'étonne que l'*Abrégé chronologique* du président Hénault n'ait pas été brûlé par la main du bourgeois, par la raison qu'il a eu la bassesse de reproduire cette maxime: que *si veut le roi, si veut la loi* (*Disc. prélim.*, p. 45), comme si ce n'était pas un des principes de l'ancienne monarchie! d'un écrivain qui, dans un autre endroit (t. 1^{er}, p. 406), après avoir annoncé que la terre épurée ne reproduira plus de rois absolus, ni de prêtres, ni de volcans, regrette beaucoup de n'avoir pu s'exprimer comme les Anglais, en disant que la terre serait *déroisée et déprétraillée*, deux mots qu'on trouve sublimes dans Shakespeare? 6° *Le Tribunal du peuple, ou Recueil de lettres de quelques électeurs de Paris avant la révolution*, Paris, 1789, in-8°. — *Le Vieux Tribun*, imprimerie du cercle social, 1791, 2 vol. in-8°. 7° *La Bouche de fer*, journal commencé en 1790 avec Cl. Fauchet, in-8°. 8° *De l'Esprit des religions, ouvrage promis et nécessaire à la considération universelle des amis de la vérité*, ibid., 1791, 2 part. in-8°; nouvelle édit., 1792, in-8°. Ce livre, le plus singulier de Bonneville, est bien loin de répondre à son titre. Comme il composait les deux parties en même temps, et qu'on les imprimait à mesure, il ne lui a pas été possible de donner à ses idées l'ordre et la méthode nécessaires. Il suit de là que tout y est décousu, et qu'on y trouve accolés les sujets les plus disparates. Suivant Bonneville, la religion universelle ne peut être que celle qui sera fondée sur l'avantage de tous les hommes. Elle aura pour prêtres les sages, c'est-à-dire les philosophes et les savants; et comme il faut un culte et des églises, il propose d'adopter provisoirement les rites et de s'emparer des loges des francs-maçons, sauf l'approbation de l'assemblée générale du genre humain. Il professe partout le plus grand respect pour Dieu; il demande qu'on traite les athées comme des malades, ou des êtres d'une classe inférieure à l'homme, puisqu'ils n'ont pas comme lui l'idée d'une éternité de bonheur. C'est donc ainsi bien à tort que, sur quelques phrases équivoques, Sylvain Maréchal l'a placé dans son *Dictionnaire des athées*. Pour arriver au bonheur parfait que la nature nous doit, puisqu'elle nous l'a promis, Bonneville veut qu'on adopte sur-le-champ la communauté des femmes, et qu'on s'occupe d'une répartition plus juste des biens. Il propose, pour atteindre ce but sans secousse, de régler par une loi la portion de chaque enfant dans les biens de son père, et de répartir le surplus entre les parents les plus pauvres. Si l'on vient à lui objecter que les propriétés sont inviolables et sacrées, il répond: « C'est précisément pour cela que tu n'as pu avoir celle du pauvre. » (1^{re} Part., p. 78.) Voilà déjà des choses bien singulières; mais ce à quoi l'on est loin de s'attendre, c'est que, dans cet *Esprit des religions*, Bonneville parle beaucoup de grammaire; qu'il y donne des étymologies ingénieuses dont quelques-unes sont des réponses très-solides à des plaisanteries de Voltaire sur la Bible; et enfin qu'il s'y montre très-opposé à l'orthographe de Voltaire, et à ce qu'on écrive comme on parle, pour d'excellentes raisons qui ont été reproduites en

(1) Voy. *Poésies*, p. 51.

(2) C'est le titre général de l'ouvrage que nous avons cité; mais chaque partie en a un particulier. La 1^{re} est intitulée: *la Maçonnerie écossaise comparée avec les trois professions et le secret des templiers du 14^e siècle*; la 2^e: *Ménété des quatre vœux de la compagnie de St-Ignace et des quatre grades de la maçonnerie de St-Jean*.

partie dans la récente controverse suscitée sur ce point par un grammairien (1). 9° *Le Nouveau Code conjugal, établi sur les bases de la constitution*, ibid., 1792, in-8°. Cet ouvrage est annoncé en 3 parties ; mais il n'en a paru que la 1^{re}. Voici quelques-unes des idées de l'auteur. Les célibataires sont exclus de tous les emplois publics, à moins qu'ils ne deviennent pères par l'adoption. L'âge des mariages est fixé à quinze ans pour les garçons et à treize pour les filles. Le père ne peut épouser sa fille, ni la mère son fils, afin d'arriver sans violence à la division des héritages. Les époux répondent au magistrat qui vient de déclarer leur union : *Vive la liberté ! vive la nation !* (p. 359). Le mari peut répudier sa femme, mais seulement pour cause de libertinage ; et la femme peut demander le divorce si son mari devient fou et se rend coupable de désordre extrême. Avant de le prononcer, le juge de paix doit faire observer aux époux qu'il n'y a point d'homme ni de femme sans défauts, que le plus beau ciel a ses orages, etc. 10° *Poésies*, ibid., 1793, in-8°. Aux *Essais lyriques* dont on a déjà parlé, Bonneville a réuni dans ce volume tous les vers qu'il avait composés depuis la révolution. Un assez grand nombre sont au moins singuliers, tels que celui-ci tiré du *Druide* :

Satan !... c'est le monarque en tranches découpé.

Parmi les pièces nouvelles, la plus remarquable est *le Poète*, où Bonneville déplore dans une suite de chants quelquefois barbares, mais souvent énergiques, les excès de la révolution. C'est ainsi que dans le 8° il décrit, avec une rare vigueur de pinceau, la réunion où furent décidés les massacres des prisonniers :

Là, septembre, en panache, assemble ses ministres,
Et s'y fait applaudir de projets plus sinistres
Que les plans de Caligula ;
L'enfer n'est plus l'enfer : tous les démons sont là.

11° *Hymne des combats*, ibid., 1797, in-8°. Outre quelques traductions de l'anglais de Thom. Payne (2) et un assez grand nombre de pamphlets anonymes, on doit à Bonneville plusieurs articles dans les journaux, particulièrement dans *le Mercure*, et depuis la révolution, dans la *Chronique du mois* (3). Il a laissé en manuscrit un *Nouveau Système de prononciation anglaise pour les mots homophones* ; et les *Forêts des Gaules*, poème (4). W—s.

(1) « *Mon Esprit des religions*, dit Bonneville, est le germe de « vingt ouvrages classiques dans le sens de la révolution, et j'aime « à croire que le bon Jean-Jacques, qui avait un cœur, n'eût pas « dédaigné d'en être l'auteur, et qu'il ajouterait à sa gloire. » C'est dans son *Adresse aux véritables amis de la liberté* (1791, p. 11) que Bonneville s'exprimait ainsi avec l'amour-propre le plus candide. V—vE.

(2) Madame de Bonneville, dépositaire des papiers de Thomas Payne, avait commencé, en 1829, la rédaction d'une vie de cet écrivain, qu'elle se proposait de publier. V—vE.

(3) C'est des presses de Bonneville que sortirent le *Système du monde*, de Laplace, et les *Leçons de l'école normale*. V—vE.

(4) Ces manuscrits sont entre les mains de sa veuve, qui, en 1833, est allée joindre ses deux enfants aux États-Unis. L'aîné des fils de Bonneville est un des officiers les plus distingués de l'armée américaine ; il a été chargé par le gouvernement d'une mission importante pour la civilisation des peuplades indigènes. V—vE.

BONNIER D'ARCO (ANGE-ELISABETH-LOUIS-ANTOINE), était, lors de la révolution, président à la chambre des comptes de Montpellier où il était né en 1750, et fut nommé successivement député du département de l'Hérault, à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer, et à la convention, où il vota la mort de Louis XVI. Employé par le directoire dans la diplomatie, il assista, en septembre 1797, aux conférences tenues sans succès à Lille avec lord Malmesbury. Au mois de novembre suivant, il passa au congrès de Rastadt, d'abord avec Roberjot et Treillard : mais ce dernier ayant été élu directeur au mois de mai suivant, Jean de Bry lui succéda, et Bonnier se trouva à la tête de l'ambassade. Le directoire avait formellement enjoint aux envoyés français de déclarer dans leurs conversations particulières avec tous les membres de la députation de l'Empire, et spécialement avec celui de Mayence, que la république française ne continuerait à accorder une prolongation d'armistice à l'Empire que dans le cas où celui-ci ne mettrait aucune opposition à ce que les troupes françaises entrassent dans Mayence ; d'éviter toute espèce d'explication là-dessus avec les envoyés du roi de Prusse ; enfin, de ne faire aucun acte officiel sur cet objet, au congrès, que dans le cas où la députation de l'Empire les préviendrait ; en un mot, toutes les instructions du directoire n'étaient qu'une suite de déceptions calculées sur la menace de la rupture de l'armistice pour en venir à l'occupation ou plutôt à la surprise de Mayence, et Bonnier ne sut que trop bien accomplir son mandat. Toutefois, après plusieurs mois de négociations, la pacification de l'Empire paraissait avoir franchi les plus grandes difficultés, lorsqu'on exigea du congrès la démolition d'Elhrenbreistein ; le directoire, sans égard pour l'armistice, resserra le blocus de cette place dans l'espoir que la famine la ferait tomber entre ses mains avant la conclusion de la paix. Dans un entretien qui eut lieu, à ce sujet, le 14 octobre 1798, entre le comte de Metternich et Bonnier, le ministre de l'Empereur fit observer que le ravitaillement d'Elhrenbreistein n'aurait jamais dû rencontrer de difficultés, et que le gouvernement français agirait contrairement aux principes de justice et d'équité, s'il s'opposait à ce ravitaillement au moment d'un rapprochement très-prononcé. « Que l'Empereur fasse « la paix, répondit Bonnier, et alors les bases con- « venues seront pleinement exécutées. La république « française vient de fournir la preuve de ses bonnes in- « tentions et de la loyauté de sa conduite, les ordres « étant donnés pour la marche rétrograde des trou- « pes françaises sur la rive droite du Rhin, à l'effet « de soulager le pays, de manière que tout dépend « de la conclusion de la paix. La république a fait « de grands sacrifices pour atteindre ce but, mais « elle a besoin de maintenir sa dignité et sa consi- « dération politique, principe dont on ne s'écartera « jamais. » Metternich reprit en disant « que ce « même principe était commun à tous les gouver- « nements, et qu'on ne pouvait s'empêcher de « faire franchement l'observation que c'était parti-

« culièrement de la foi des traités et conventions que « dépendait la considération politique d'un gouver-
« nement, et que c'était à ce titre qu'il réclamait le
« ravitaillement d'Elrenbreistein. » Bonnier insista
alors avec force sur tout ce qu'il avait dit, en don-
nant des assurances réitérées des intentions paci-
fiques du gouvernement français, et formant des vœux
« pour que la première réponse de la députation fût
« de nature à pouvoir se rapprocher définitivement,
« sans être dans la nécessité d'entrer dans de trop
« grandes discussions, le gouvernement français
« étant fatigué et ne pouvant plus se porter à de
« nouvelles concessions. » La seconde contestation
avait pour objet la détermination du *tholwey* ou
chemin de navigation qui devait servir de limite à
l'Empire et à la France. Par l'interprétation exten-
sive du directoire, cette barrière aurait englouti la
branche du fleuve qui prend le nom de Wahal, et
l'île de Buderich, possession prussienne vis-à-vis de
Vesel. La cour de Berlin se roidit contre cette pré-
tention ; il en fut de même de la députation de l'Em-
pire relativement à Ehrenbreistein, et il s'ensuivit un
conclusum négatif sous la date du 6 novembre. Dès
qu'il fut connu, Bonnier l'envisagea, dans une con-
versation avec le comte de Metternich, comme un
signal de guerre ; et de concert avec ses deux col-
lègues, Roberjot et Jean de Bry, il répondit par
une note du style le plus significatif et le plus tran-
chant. « La république française, disaient-ils, ne
« veut point la guerre, mais elle ne la craint point :
« la députation de l'Empire ne veut-elle qu'en parler
« toujours : la générosité de la république est allée
« au delà de toutes les espérances : on ne doit point
« s'attendre à de nouvelles concessions de sa part... »
Ils finissaient par engager la députation à considérer
sérieusement toute l'*inégalité* de la guerre où des
conseillers pernicioeux s'efforçaient de l'entraîner,
d'une guerre où, suivant de grandes probabilités, la
France ne pouvait que gagner et l'Empire faire de
nouvelles pertes. Ces négociations, toutefois, se pro-
longèrent encore pendant quelques mois, bien que
les hostilités eussent recommencé entre la France
et l'Autriche. Lorsque le ministre autrichien à Ras-
tadt reçut ordre de rompre les négociations, Bon-
nier déclara qu'il ne quitterait point cette ville à
moins qu'on ne l'y forçât, ou que son gouvernement
ne le rappelât. Cependant, lorsqu'il vit que les trou-
pes ennemies occupaient Rastadt et les environs, il
partit avec ses collègues pour Strasbourg. Sur la
route, des hommes armés, portant l'uniforme des
hussards autrichiens de Szeckler, attaquèrent les
voitures, le 28 avril 1799. Bonnier et Roberjot fu-
rent tués. Jean de Bry ne reçut que quelques bles-
sures, et parvint à s'échapper. Les papiers de la lé-
gation furent pillés. Le gouvernement français in-
stitua une fête funéraire pour la commémoration de
ce funeste événement ; Garat prononça l'oraison
funèbre. Pendant son séjour à Rastadt, Bonnier
avait été élu, au commencement de 1799, député
au conseil des anciens, par le département de l'Hé-
rault. Il fut pris une résolution par le conseil des
cinq-cents pour l'éliminer, attendu qu'il ne pouvait

V.

être à la fois législateur et ministre plénipotentiaire ;
mais elle fut rejetée par le conseil des anciens. Lors
de la fête funèbre instituée en son honneur, on ar-
rêta que sa place au conseil des anciens res-
terait vacante pendant deux ans et couverte d'un
crêpe noir. A chaque appel nominal, on faisait en-
tendre son nom, et le président répondait : « Que
« le sang des ministres français assassinés à Rastadt
« retonbe sur la maison d'Autriche. » On a de Bon-
nier des *Recherches historiques et politiques sur
Malte*, Paris, 1798, in-8°, quelques poésies, et des
morceaux relatifs à la révolution française. — Son
père, Antoine-Samuel BONNIER D'ARCO, président
de la cour des comptes de Montpellier, est l'auteur
d'un *Discours sur la manière de lever les tailles en
Languedoc*, Montpellier, 1746, in-8°. D—R—R.

BONNIÈRES (ALEXANDRE-JULES-BENOÎT DE),
avocat distingué au parlement de Paris, né en 1730
à Grancey, dans le Berri. Il avait fait ses études de
droit sous le célèbre Pothier, et il était devenu avo-
cat de la ville d'Orléans, qui lui avait fait présent de
la statue en pied de l'héroïne qu'elle honore depuis
quatre cents ans comme sa libératrice. L'élocution
de Bonnières était facile, mais exempte de diffusion,
et rappelait la manière de Caillard, qui était, comme
lui, méthodique dans ses développements, et lumi-
neux dans ses résumés. Bonnières y joignait de la
grâce dans le débit, et l'heureuse expression d'une
physionomie agréable et remplie de candeur. Son
désintéressement était connu et cité dans une réu-
nion de jurisconsultes où cette vertu était commune.
L'avocat général Séguier, qui se connaissait en ta-
lents supérieurs, en faisait un cas particulier, et lui
avait confié, à titre d'amitié, le soin d'instruire dans
l'étude du droit français son fils aîné, depuis premier
président de la cour impériale de Paris. Bonnières
fut avocat consultant du comte d'Artois, maître des
requêtes en son conseil, intendant de sa maison, et
décoré du cordon de St-Michel. En 1791, il fit un
voyage à Turin pour concerter avec le prince les
moyens de satisfaire ses créanciers. Il faillit être
victime des massacres de septembre 1792. Après la
dissolution de la convention, il fut élu, en l'an 5
(1796), membre de cette portion de la législature
appelée le conseil des cinq-cents. Toujours coura-
geux et fidèle, il subit la proscription du 18 fructi-
dor avec fermeté et modération. Bonnières mourut à
Paris, en décembre 1801, regretté des gens de bien, et
surtout de ses clients, dont il était resté l'ami. On a
de lui, entre autres mémoires judiciaires : *Consulta-
tion pour les actionnaires de la compagnie des
Indes*. Delamalle et Delacroix-Frainville ont donné
chacun une notice sur la vie de Bonnières. (Voy le
Moniteur de l'an 9, p. 409 et 490.) D—s.

BONNIVARD (FRANÇOIS DE), fils de Louis de
Bonnivard, seigneur de Lunes, naquit en 1496, et
fit ses études à Turin. Jean Aimé de Bonnivard, son
oncle, lui résigna en 1510 le prieuré de St-Victor,
situé aux portes de Genève, et qui formait un béné-
fice considérable ; mais, à cause de sa grande jeu-
nesse, il n'en prit possession qu'en 1514, en vertu
d'un bref du pape. Il dit lui-même que, dès qu'il
eut commencée à lire les annales des nations, il

sentit entraîné par son goût pour les républiques, dont il épousa toujours les intérêts. Cette disposition d'esprit déterminait plus tard sa conduite politique. Genève, ville impériale et libre, sauf des droits assez étendus exercés par ses évêques, luttait depuis longtemps contre la maison de Savoie, qui voulait la posséder. Le duc Charles III, surnommé le Bon par ses sujets et par ses historiens, résolut d'y établir sa domination. Jean, bâtard de Savoie, occupait le siège épiscopal de Genève et avait cédé au duc tous ses droits régaliens. Ce fut alors qu'éclatèrent les premiers troubles, et que Bonnivard se signala par son courage et par ses liaisons avec les hommes les plus remarquables de ce parti, entre autres Berthelier. (Voy. ce nom.) D'abord il eut à soutenir contre l'évêque un citoyen appelé Pecolat, que le prélat avait fait arrêter; ensuite il ménagea entre Genève et Fribourg un traité de co-bourgeoisie et de défense mutuelle; mais l'année suivante, 1519, le duc s'étant fait ouvrir les portes de Genève, à la tête de cinq cents hommes, Bonnivard, qui redoutait son ressentiment, voulut se retirer à Fribourg; il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient, et conduit, en vertu d'un ordre du prince, à Grolée, où il resta deux ans prisonnier. Ses ennemis avaient toujours les yeux ouverts sur lui, et ils avaient résolu de mettre en usage tous les moyens pour le perdre. En 1530, l'ayant rencontré sur le Jura, des voleurs le dépouillèrent et le mirent encore entre les mains du duc de Savoie, qui l'envoya au château de Chillon, où il resta, sans être interrogé, jusqu'en 1536, qu'il fut délivré par les Bernois, maîtres du pays de Vaud. Ce château, ancien séjour des baillis de Vevrai et qu'un tel captif suffirait à rendre célèbre, est situé entre Carens et Villeneuve, ville placée à une extrémité du lac de Genève. A gauche de Chillon, à l'entrée du Rhône, et vis-à-vis, se dressent les rochers de Meilleraie, illustrés par Rousseau. Byron a retracé les souffrances de Bonnivard dans un poème, digne pendant de l'épisode d'Ugolin, et qui est peut-être, de toutes ses compositions, ainsi que l'a remarqué madame Belloc, celle qui fait pleurer davantage. L'auteur de *la Nouvelle-Héloïse* a aussi consacré le souvenir de Chillon et de son prisonnier; il l'appelle un homme d'un mérite rare, d'une droiture et d'une fermeté à toute épreuve, « ami de la liberté, quoique Savoyard, « et tolérant, quoique prêtre. » Bonnivard, en brisant ses fers, eut la satisfaction de trouver Genève libre. La réforme religieuse s'y était en même temps opérée, et les magistrats voulaient l'établir dans les campagnes, qui refusèrent d'abord d'abandonner leur croyance. Bonnivard, partisan d'une tolérance dont le calvinisme s'est trop souvent écarté, applaudit à cette résolution, et engagea le conseil à leur accorder un temps suffisant pour examiner les propositions qui leur étaient faites. Ce moyen fut couronné par le succès. Quoique Bonnivard eût reçu plus d'une récompense des services qu'il avait rendus à la république, il ne crut point avoir été convenablement dédommagé de ce qu'il avait perdu pour sa cause, et l'on serait en droit de s'étonner de

cette rigueur de calcul dans un homme vanté pour la générosité de son civisme, si une fatale expérience n'avait appris que le parfait désintéressement est la plus rare des vertus patriotiques. Il demanda en 1538 d'être mis en possession de son prieuré de St-Victor; on le lui refusa: il se retira à Berne. Le héros de Genève plaida contre elle: enfin, par un accommodement, il obtint, au mois de février 1538, 800 écus en espèces, et 140 écus de pension viagère. On pense qu'il mourut en 1570, mais on ne peut l'assurer, parce qu'il y a une lacune dans le nécrologe, depuis le mois de juillet 1570 jusqu'en 1571. Cet homme, fameux dans sa patrie, pouvait passer pour savant. Il s'était familiarisé avec les classiques latins, et il avait approfondi la théologie et l'histoire. En 1551, il donna au public sa bibliothèque, qui devint le fondement de celle de Genève. La même année, il institua la république son héritière, à condition toutefois que ses biens seraient employés à entretenir le collège dont on projetait la fondation, et cet acte l'absout du compte trop sévère demandé à ses concitoyens, lorsqu'il balança ses rémunérations et ses sacrifices. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont été publiés et dont les manuscrits autographes sont conservés dans la bibliothèque de la république. Senebier (*Hist. litt. de Genève*, t. 1, p. 137-139), en donne la liste. Le plus important, quoique encore inédit, est sa *Chronique de Genève*. Un libraire en a commencé la publication en 1823, mais elle n'a pas été achevée. Il est étonnant que, dans une ville où existent tant d'hommes dont le zèle égale le savoir, on n'ait pas encore mis au jour ce monument de l'histoire nationale.

R—G.

BONNIVET-GOUFFIER (GUILLAUME, seigneur de), amiral de France, fils de Guillaume Gouffier de Boissyet de Philippine de Montmorency, « fut, dit Brantôme, en bonne réputation aux armées et aux guerres, au delà les monts où il fit « son apprentissage; et pour ce, le roi (François 1^{er}) « le prit en grande amitié, étant d'ailleurs de fort « gentil et subtil esprit et très-habile, fort bien disant, fort beau et agréable, comme j'ai vu par son « portrait. » Le jeune Bonnivet se signala surtout au siège de Gênes, en 1507, et à la journée des Éperons, en 1513. Après la bataille de Marignan, François 1^{er} l'envoya en ambassade en Angleterre, pour corrompre Volsey, ministre de Henri VIII, et pour décider ce monarque à se déclarer en faveur de la France. L'année suivante, Bonnivet parcourut toutes les cours d'Allemagne pour faire élire François 1^{er} empereur. Peut-être se serait-il assuré de tous les suffrages, s'il avait su distribuer l'argent avec prudence, au lieu de le prodiguer avec un éclat indiscret; il gagna quelques électeurs et flatta longtemps François 1^{er} de l'espoir du succès; mais, à la nouvelle de la proclamation de Charles-Quint, il sortit du château qui lui servait d'asile aux environs de Francfort, et s'enfuit plein de honte à Coblenz. Toutefois il n'en fut pas moins bien accueilli à la cour; et à la mort de son frère Boissy, grand maître de la maison de France, il le remplaça dans la fa-

veur au roi ; mais il ne succéda ni à ses vertus ni à sa prudence. (Voy. Boisv.) Il fut l'esclave de la duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, et le flatteur de son maître ; soumis à tous les caprices de cette princesse altière, il obtint par son crédit, en 1521, le commandement de l'armée de Guienne, destinée à réparer les fautes et les malheurs de Lescarpe dans la guerre d'Espagne. Bonnavet s'empara d'abord de quelques châteaux situés dans les montagnes de la Navarre, menaça ensuite Pampelune, et, par une marche habile, tourna tout à coup vers Fontarabie ; il passa la rivière d'Andaye à la vue de l'armée espagnole, enleva le château de Bohobie, et se rendit maître de Fontarabie, regardée alors comme une des principales clefs de l'Espagne. Au milieu de ces hostilités, des conférences s'ouvrirent pour la paix avec Charles-Quint ; mais le présomptueux Bonnavet, enivré de ses succès, ne fut pas d'avis de restituer Fontarabie, qu'il regardait comme un trophée de sa gloire, et il promit même au roi de faire suivre la prise de cette ville par la conquête de St-Sébastien. François I^{er} garda Fontarabie, et les hostilités recommencèrent. Mézerai accuse le seul Bonnavet d'avoir fait rejeter la paix. « C'est ainsi, dit-il, qu'un ministre visionnaire et ambitieux jeta son roi et sa patrie dans une suite infinie de calamités. » Bonnavet revint à la cour, et ne songea plus qu'à jouir de sa faveur ; de tous les amis de François I^{er}, il fut le seul auquel on donna le titre de favori. Il nourrit et servit la haine de la duchesse d'Angoulême contre le connétable de Bourbon, dont il s'était attiré le mépris. La cour allant au château de Bonnavet, en Poitou, dont l'amiral portait le nom, et où il était le plus grand faste, le roi y conduisit Bourbon malgré lui, et, arrivé à Bonnavet, il lui demanda ce qu'il pensait de ce château magnifique : « Je n'y connais qu'un défaut, répondit le connétable ; la cage me paraît trop grande pour l'oiseau. — C'est apparemment la jalousie, dit le roi, qui vous fait parler ainsi. — Moi, jaloux ! répondit Bourbon ; puis-je l'être d'un homme dont les ancêtres tenaient à honneur d'être écuyers de ma maison ? » En effet, la maison de Gouffier était originaire du Bourbonnais. Devenu dès lors l'ennemi le plus actif du connétable, Bonnavet contribua aussi à la défection de ce grand homme. La duchesse d'Angoulême n'eut pas de peine à persuader au roi que Bonnavet réussirait mieux que Lautrec en Italie. Il eut le commandement de l'armée française, et pénétra, en 1523, dans le Milanais. La plupart des historiens soutiennent qu'il fit une faute inexcusable en ne marchant pas droit à Milan ; il se contenta d'en faire le blocus, dans l'espoir de l'affamer ; mais l'armée impériale vint entreprendre de l'affamer lui-même dans son camp. Bonnavet se retira au delà du Tésin, et, par ses mauvaises dispositions, il fit battre à Rebec le fameux Bayart (roy ce nom), qui lui dit : « Vous m'en ferez raison en temps et lieu, maintenant le service du roi exige d'autres soins. » Bonnavet ne répondit pas à ce défi, et ne crut pas devoir irriter Bayart, l'oracle de l'armée. Pressé par le marquis de Pes-

caire, il confia même la retraite à Bayart, qui sauva l'armée à Romagnano, et se fit tuer. L'évacuation du Milanais fut entière. Les historiens voient une nouvelle preuve du crédit excessif de la duchesse d'Angoulême dans l'accueil que le roi fit à Bonnavet au retour de cette campagne malheureuse. Lorsqu'en 1524, François I^{er} entreprit en personne la conquête du Milanais, ce fut encore par le conseil de Bonnavet qu'il résolut de faire le siège de Pavie. Bonnavet s'indigna de l'idée d'une retraite, proposée par les généraux les plus expérimentés, et, voulant épargner au roi la honte d'une fuite, il fit dans le conseil, pour déterminer la bataille, une harangue que Brantôme nous a conservée : il eut le malheur de persuader le roi. Voyant ensuite les déplorable effets du conseil qu'il avait donné, et l'inutilité de ses efforts pour arracher son maître aux périls qui l'environnaient, il lève la visière de son casque, et, jetant un triste regard sur le champ de bataille, il s'écrie : « Non, je ne puis survivre à un « parcil désastre, » et court se précipiter au milieu des bataillons ennemis, le 21 février 1525. Le connétable de Bourbon, voyant les restes sanglants de son ennemi, s'écria, en détournant les yeux : « Ah ! « malheureux ! tu es cause de la perte de la France « et de la mienne ! » Ce favori, dont le nom ne présente plus aujourd'hui que l'idée d'un courtisan gâté par la faveur, n'était pas sans mérite ; il avait au moins un grand courage, un caractère ferme et décidé ; il était spirituel et galant ; jamais homme ne fut si téméraire dans ses galanteries. Brantôme assure que la comtesse de Châteaubriant était infidèle au roi en faveur de Bonnavet, et que le roi l'ayant surpris un jour chez elle, il n'eut que le temps de se cacher. Bonnavet aimait la duchesse d'Alençon, sœur du roi, qui, connaissant cette inclination, ne s'en offensait point ; mais ce favori, ne pouvant toucher le cœur de la princesse, s'introduisit pendant la nuit par une trappe dans sa chambre ; la duchesse se défendit avec tant de courage, et fut secourue si à propos par sa dame d'honneur, que Bonnavet se vit contraint de se retirer honteusement. Elle raconte elle-même cette aventure dans l'*Heptaméron* (4^e nouvelle), sous des noms supposés ; mais Dreux du Radier démontre la fausseté de cette anecdote dans un de ses ouvrages manuscrits. On conserve à la bibliothèque royale, sous les n^{os} 8552 et 8553, un recueil de *Lettres* (manuscrites) de l'*Amiral Bonnavet, ambassadeur extraordinaire en Angleterre en 1519*, 2 vol. in-fol. B—P.

BONNOMET, notaire à Paris, mort en 1814, à 65 ans, a publié vers 1798 : *Considérations sur le notariat*, Paris, sans date, in-8°. C'était un des hommes les plus considérés de sa compagnie. Z—o.

BONNOR ou BONNET (HONORÉ), prieur de Salon, dans le 14^e siècle, a laissé un ouvrage intitulé *L'Arbre des batailles*, composé par ordre du roi Charles V pour l'instruction du dauphin. Cet ouvrage eut beaucoup de succès dans son temps. La bibliothèque royale en possède au moins onze manuscrits, et il en existe plusieurs éditions, notamment celle de Lyon, 1481, et de Paris, Ant. Vêrard, 1493, la seule

où se trouve représenté l'arbre que l'auteur décrit. Cet ouvrage curieux traite des maux de l'Eglise, de la destruction des quatre grandes monarchies, des duels, etc. (*Voy. les Mémoires de l'académie des inscriptions*, t. 48.) T—D.

BONNOT. Voyez CONDILLAC et MABLY

BONNYCASTLE (JEAN), mathématicien anglais, né à Whitechurch, dans le comté de Buckingham, de parents pauvres, reçut néanmoins une bonne éducation. Quoique les mathématiques fussent dès cette époque le principal objet de ses études, il ne laissa pas de se livrer à la littérature; et, indépendamment de la connaissance qu'il avait des deux langues classiques, il possédait l'italien, l'allemand et le français, sinon de manière à parler ces langues, assez du moins pour comprendre et sentir les écrivains qui s'en étaient servis. Cette diversité de talents lui fit trouver de bonne heure une position avantageuse à Londres, où il était venu perfectionner ses connaissances et en tirer parti. Le comte de Pomfret le chargea de l'éducation de ses deux enfants. Bonnycastle, qui n'avait alors que dix-huit ans, était déjà marié. Il tint ensuite une académie ou cours libre à Hackney; et, déjà regardé comme un des premiers mathématiciens de l'époque, il devint un des principaux correspondants du *London Magazine*. Plus tard, il se mit à composer, à l'usage des élèves de tous les degrés, des ouvrages élémentaires qui sont devenus classiques, et qui, souvent réimprimés, ne contribuèrent pas peu à sa fortune. En même temps il était nommé professeur de mathématiques à l'école militaire de Woolwich. Il mourut en 1821. Voici la liste de ses ouvrages : 1^o le *Guide de l'écolier en mathématiques*, 1780, in-12; 9^e édition, 1811. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis. 2^o *Introduction à l'art du mesurage et à la géométrie pratique*, 1782, in-12. 3^o *Introduction à l'algèbre*, 1782, in-42. 4^o *Introduction à l'astronomie*, 1786, in-8^o. 5^o *Éléments de géométrie d'Euclide*, 1789, in-8^o. 6^o Une traduction de l'*Histoire générale des mathématiques* de Bossut, 1805, in-8^o. 7^o *Traité de trigonométrie plane et sphérique*, 1806, in-8^o. 8^o *Introduction à l'arithmétique*, formant la 1^{re} partie d'un cours général de mathématiques, 1810, in-8^o. 9^o *Traité d'algèbre*, 1813, 2 vol in-8^o. VAL. P.

BONO (l'abbé JEAN-BAPTISTE-AUGUSTIN), professeur de droit canonique, était né en 1758, à Verzuolo, près de Saluces. Il reçut sa première éducation de son père, docteur en médecine, qui désirait lui faire adopter la même profession, déjà exercée dans sa famille par sept générations consécutives; mais le jeune Bono se montra plus disposé pour l'état ecclésiastique. Après avoir fait sa philosophie au collège de Saluces, il obtint une bourse, et fit son cours de droit civil et canonique à l'université de Turin. En 1783, il entra au collège des Provinces comme répétiteur, et l'année suivante il fut reçu docteur. Désirant suivre la carrière de l'enseignement, il fut répétiteur de droit à l'académie royale des nobles, où il demeura jusqu'en 1767, époque de sa nomination à la chaire d'institutions canoniques, et l'année suivante à celle de droit canon. Ce fut alors

qu'il se fit connaître par son traité de *Potestate Ecclesiæ tum principis, seu de jurisdictione*, ouvrage qui mériterait d'être plus connu en France, car il marque les vraies limites des deux pouvoirs, dont le fanatisme et l'ignorance ont tant abusé. En 1788, Bono publia encore des thèses de *Potestate principis circa matrimonium*. Un Romain pseudonyme lui répondit par une brochure intitulée : *Petri Decreti Nicopolitani Epistola ad antecessorem Taurinensem, qua illustrantur ejus propositiones de potestate Ecclesiæ in matrimonio, Megalopoli*, 1789. En 1791, le savant professeur ajouta à son traité de *Criminibus ecclesiasticis* sept thèses de *Usuris*, par lesquelles il a clairement expliqué la loi de l'Évangile, l'autorité des Pères de l'Eglise, le vrai sens des canons, et la lettre encyclique de Benoît XIV. Ces thèses furent de nouveau attaquées dans une brochure par le vicaire du saint-office. Lors de l'occupation de la Savoie et du comté de Nice par les armées françaises, en 1792, l'abbé Bono et d'autres professeurs ayant montré quelques dispositions favorables à la révolution, l'université de Turin fut fermée, et Bono fut obligé de vivre dans la retraite, où il se consola au milieu de sa bibliothèque, qui était une des plus riches et des mieux choisies du Piémont. Ce fut dans ce temps-là qu'il composa la savante préface des œuvres de Leibnitz, qui furent publiées à Genève, en 1797. Lorsque les Français s'emparèrent définitivement du Piémont, le 8 décembre 1798, le général Joubert désigna Bono pour un des quinze membres du gouvernement provisoire, et il fut attaché avec Bottone, Fasella et autres, au comité des finances, commerce, agriculture, arts et manufactures. C'est de ce comité qu'émana la loi funeste qui réduisit les obligations du trésor royal à un tiers de leur valeur nominale, et les pièces de billon à moitié. Bono fut nommé président du gouvernement provisoire, et il signa en cette qualité la délibération du 6 janvier 1789, par laquelle la basilique de Superga devait être transformée en un temple de la Reconnaissance en l'honneur des patriotes, et les tombeaux des rois enlevés de cette église. On avait demandé au club de Turin que ces tombeaux fussent détruits, et la décision du gouvernement provisoire empêcha un tel acte de vandalisme. Ce fut par une délibération de ce même gouvernement que, dès le 8 février 1799, trois députés, Bottone, Bossi et Sartoris, furent envoyés à Paris pour porter au directoire une demande de réunion à la France. Après avoir rempli de telles fonctions, Bono n'eût pas manqué d'être poursuivi comme révolutionnaire, lorsque les Français furent obligés d'évacuer le Piémont, en 1799, devant l'armée austro-russe; mais il était mort dans le mois de mars de cette année, et ses collègues du gouvernement provisoire lui avaient fait décerner de grands honneurs funéraires. G—G—Y.

BONOMI (JEAN-FRANÇOIS), évêque de Verceil, naquit à Crémone, le 6 octobre 1556, d'une famille noble. Après avoir fait ses études dans sa patrie, à Bologne, à Pavie, et avoir reçu dans cette dernière université le doctorat de la faculté de droit, il se rendit à Rome, où il eut le bonheur de plaire au célé-

bre cardinal St. Charles Borromée, qui l'employa dans des affaires importantes, lui résigna son abbaye de Nonantola, et lui laissa dans la suite, par son testament, ses manuscrits. Bonomi ayant résigné à son tour cette abbaye fut nommé à l'évêché de Verceil en 1572, et sacré à Milan par St. Charles. Ce fut lui qui introduisit dans son évêché l'office romain, au lieu de celui d'Eusèbe qu'on y avait suivi jusqu'alors. Les papes Grégoire XIII et Sixte V lui confièrent plusieurs légations, entre autres chez les Suisses et les Grisons, en 1579. Il courut d'assez grands dangers à Coire et dans d'autres villes; on dit qu'il s'y exposa pour la foi : le fait est que c'était pour introduire dans ces cantons des jésuites et des capucins. Il y réussit à son honneur, et établit une maison des premiers à Fribourg, et des seconds à Altorf. Il ne montra pas moins de zèle et de courage dans une autre légation en Allemagne, en 1581, où il vint à bout de déposer l'archevêque-électeur de Cologne, Gérard Truchsès de Valdpurg, qui s'était déclaré contre l'Eglise romaine, et d'établir à sa place l'évêque de Liège, Ernest, fils de Louis, électeur de Bavière. Après cette expédition, qui lui fit beaucoup d'honneur à la cour de Rome, ayant été nommé légat en Flandre, il se préparait à y donner de nouvelles preuves d'activité et de fermeté, lorsqu'il tomba malade, et mourut à Liège, le 26 février 1587. Son corps fut transporté à Verceil, et enterré dans la cathédrale. Il avait légué tous ses biens au mont-de-piété de cette ville. Bonomi était fort instruit dans l'histoire et les antiquités romaines, et cultivait la poésie latine. Il a laissé, outre des décrets, des lettres pastorales et quelques autres ouvrages : 1° *Vita et Obitus Caroli Borromæi*, etc., Cologne, 1587; 2° *Borromæidos libri 4*, Milan, 1589, in-4°, poème latin sur le même sujet que l'ouvrage précédent; 3° *Eucharistion ob victoriam ad Echinadas partam*, Milan, 1589, in-4°; 4° diverses pièces de vers latins répandues dans différents ouvrages, entre autres dans le t. 1^{er} des *Carmina illustr. Poetar. Ital.*, publié par Matteo Toscano. G—É.

BONOMI (JEAN-FRANÇOIS), Bolonais, qu'on a quelquefois confondu avec le précédent, parce qu'il porte les mêmes nom et prénoms, naquit à Bologne, le 6 août 1626. Pour obéir à son père, il étudia en droit après avoir fini ses humanités, et fut même reçu docteur; mais, dès qu'il fut libre, il se livra entièrement aux belles-lettres et à la poésie. Il fut de l'académie de la Crusca et de plusieurs autres. Sa réputation le fit appeler à la cour de Vienne en qualité de poète impérial, *poeta Cesareo*, mais il refusa cet honneur, et préféra l'indépendance. Il vivait encore en 1680 : l'on ignore l'année précise de sa mort. Ses poésies, tant italiennes que latines, ne sont pas sans imagination, mais on y trouve tous les défauts qui passaient dans son siècle pour des beautés. Les principales sont : 1° *Poesie varie*, Bologne, 1655, in-4°. 2° *Virgulti di lauro distinti in foglie, rami, bacche, sughi, corteccie e radici*, Bologne, 1660, in-12. Ce titre seul indiquerait suffisamment le siècle dans lequel ce recueil parut, et annonce l'esprit qui y doit régner. 3° *Chiron Achillis, seu*

Navarchus humanæ vitæ, emblemata moralia, ibid., 1661, in-12. 4° *Variorum epigrammatum Collectio ad Zenobium Scaligerum*, ibid., 1662, in-12. 5° *Epistolarum plurimque Venustatum Miscellanea*, ibid., 1665 et 1666, in-4°. 6° *Heraclitus, sive morales fletus ad Josephum Baptistam*, ibid., 1665, in-12; *Democritus, sive morales risus in quinque Aphorismorum centurias editi*, ibid. et même année. 8° *Dcl Parto dell' Orsa, idca in embrione, parti 2*, ibid., 1667, in-12, vers et prose, dont le titre ne peut encore appartenir qu'à ce malheureux *seicento* (16^e siècle), etc. G—É.

BONONCINI (JEAN-MARIE), de Modène, compositeur de musique dans le 17^e siècle, publia, en 1675, un ouvrage intitulé : *il Musico pratico* (le Musicien pratique), dans lequel on trouve de bons principes. L'épître dédicatoire, adressée à l'empereur Léopold, est toute un jeu de mots, et l'auteur, pour peindre ses sentiments, s'y sert des expressions de *soprano*, de *basse*, d'*unisson*, etc. Cet ouvrage a été traduit en allemand, Stuttgart, 1701, in-4°. Le P. Augustin Bendinelli adressa à ce compositeur un canon qui eut longtemps de la célébrité, et que Bononcini a placé en tête de son *Musicien pratique*. — Jean et Antoine BONONCINI, fils du précédent, se distinguèrent aussi comme compositeurs; Antoine était d'ailleurs un excellent violoncelle. Ces deux frères, liés d'une étroite amitié, ont donné en société, depuis 1698 jusqu'en 1729, dix-neuf opéras sur les théâtres de Venise, de Londres, de Vienne et de Berlin. On attribue à Antoine la part la plus considérable de ces compositions. P—x.

BONOSE (Saint), servait en qualité d'officier dans les armées romaines. Julien l'Apostat ayant ordonné que la croix et le nom de Jésus-Christ seraient ôtés du *labarum* où Constantin les avait fait mettre, et que l'on reprendrait les drapeaux des empereurs païens, Bonose et Maximilien, chefs du corps dit des *Vicæ Herculiens*, refusèrent de changer de *labarum* : c'était la principale enseigne de chaque légion. Le comte Julien, oncle maternel de l'empereur, était alors gouverneur de l'Orient. Il voulut en vain forcer Bonose et Maximilien à sacrifier aux dieux; on les étendit sur le chevalet, on les battit avec des courroies et des plumbeaux. Le prince Hormisdas, frère de Sapor, roi de Perse, les visita dans leur prison. Ils furent condamnés à être décapités. Mélèce, patriarche d'Antioche et quelques autres évêques les accompagnèrent jusqu'au lieu de leur supplice. Les actes de ces deux martyrs ont été publiés par D. Ruinart. V—VE.

BONOSE, Macédonien, évêque de Sardique, renouvela, vers la fin du 4^e siècle, les erreurs de l'arien Helvidius et de Jovinien, moine de Milan, qui, en 380 et 382, attaquèrent la virginité de Marie. Helvidius avait fait un livre dans lequel il cherchait à prouver, par l'Écriture, que Jésus-Christ avait eu des frères; et les sectateurs de cette hérésie, que combattirent St. Épiphane (*Hæres.* 78), St. Augustin (*Hæres.* 84) et St. Jérôme (*Contra Helvidium*), furent appelés *Antidicomariens* ou *Antimariens*. (Voy. HELVIDIUS.) Cette secte soutenait que la Ste-

Vierge avait eu plusieurs enfants de St. Joseph, parce qu'il est dit, dans les livres du Nouveau Testament, que Jésus-Christ avait des frères. Jovinien enseignait que la virginité n'était point un état plus parfait que le mariage, et que Marie ne demeura pas vierge après l'enfantement. Cette doctrine eut à Rome beaucoup de sectateurs. On y vit un grand nombre de chrétiens, qui jusque-là avaient vécu dans les austérités de la continence et de la mortification, se marier et chercher les délices du monde, sans croire perdre aucun des avantages que promet leur religion. St. Jérôme écrivit contre Jovinien, qui fut condamné par le pape Sirice, et par les conciles de Rome et de Milan. (*Voy. JOVINIEN.*) Bonose alla plus loin qu'Helvidius et Jovinien : c'est la marche ordinaire de l'esprit humain dans ses égarements ; les disciples d'un sectaire aspirent à devenir chefs de secte à leur tour ; et, pour y réussir, ils outrent de fausses doctrines. C'est ainsi que, dans les révolutions, une faction n'en renverse une autre qu'en ajoutant à ses excès. Il ne suffisait plus à Bonose de nier la virginité perpétuelle de Marie : d'autres le faisaient en même temps que lui. Il renouvela les hétérodoxies plus anciennes de Théodote de Bysance (an 482) ; de Praxeas, Phrygien (an 207) ; de Noët d'Éphèse, ou de Smyrne (an 240) ; de Sabellius de Ptolémaïde (an 257) ; de Paul de Samosate, évêque d'Antioche (vers le milieu du 3^e siècle) ; et de Photin, évêque de Sirmium (l'an 342). Les sectes des Théodotiens, des Noëtiens, des Sabelliens, des Paulianistes et des Photiniens, niaient la divinité de Jésus-Christ. On les nomma aussi *Bonosiaques*. Le concile de Capoue, tenu l'an 389 ou 390, pour terminer les différends de l'Église d'Antioche, renvoya le jugement de Bonose aux évêques de Macédoine, présidés par Anysius de Thessalonique, leur métropolitain. Bonose, déjà interdit de ses fonctions par le concile de Capoue, fut condamné et séparé de la communion de l'Église. Cependant le concile de Macédoine reçut ceux qui avaient été ordonnés par cet hérésiarque depuis son interdiction, de peur que, ralliés à lui, ils n'augmentassent le scandale ; mais le pape St. Innocent écrivit à Marcien, évêque de Naïsse, et à Laurent, évêque de Segna, de ne recevoir que ceux qui auraient été ordonnés par Bonose avant son interdiction, et de chasser les autres, pour empêcher qu'ils ne séduisissent le vulgaire simple et crédule, dans les cités et dans les campagnes. Les erreurs de Bonose furent en partie reproduites, dans le 9^e siècle, par les Pauliciens, sans beaucoup de succès. Les hérésies se multiplièrent, mais par de nouvelles erreurs, et Bonose et les Bonosiaques furent oubliés.

V—VE.

BONOSUS (QUINTUS), fils d'un rhéteur ou grammairien, qui était à la suite de ces peuples du Nord que l'on vit se répandre dans les Gaules et les désoler jusqu'au règne de Probus. Son goût pour la guerre se manifesta de bonne heure ; il arriva au grade de tribun des soldats, et au commandement des troupes qui gardaient la frontière de Rhétie. Il buvait beaucoup, et supportait le vin d'une manière extraordinaire, ce qui faisait dire souvent à Aurélien que Bo-

nosus était né, non pour vivre, mais pour boire. Cet empereur l'eut en honneur pendant longtemps, pour des raisons de politique ; il lui fit épouser une prisonnière, femme du sang royal des Goths, douée d'une raison supérieure, afin de savoir par lui, au moyen de cette union, tout ce qui se passait dans cette nation. Il se servait aussi de lui auprès des députés des barbares, pour les enivrer et découvrir leurs secrets dans le vin. Quelques excès que fit Bonosus en buvant, il était toujours sûr de lui, et n'éprouvait aucune incommodité. Les Germains ayant incendié des navires que les Romains avaient en station sur le Rhin, Bonosus, qui en avait le commandement, craignant d'être puni, crut se tirer d'embarras en se faisant nommer empereur. Probus eut des efforts à faire pour le réduire ; il le défait enfin dans une bataille sanglante et décisive. De désespoir, Bonosus termina sa vie par la corde, vers l'an de Rome 1033. On dit de lui, à ce sujet, que c'était un broc pendu et non pas un homme. On ne connaît pas de médailles bien authentiques de cet empereur ; celles que cite Goltzius sont suspectes ; celle du musée Theupolo, avec la légende M. P. BONSVOSI, lui est attribuée avec assez de vraisemblance : la transposition des lettres tient à la barbarie du temps et du lieu.

Q—R—Y.

BONOURS (CHRISTOPHE DE), capitaine au service d'Espagne, né à Vesoul, vers 1590, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Eugéniarétologie ou Discours de la vraie noblesse*. Liège, 1616, in-8^o. 2^o *Le Siège mémorable d'Ostende*, Bruxelles, 1628, in-4^o, et 1653, 2 vol. in-4^o. Cet ouvrage est estimé. Bonours, qui prenait le titre de capitaine entretenu par le roi catholique, avoue, dans la préface de son *Discours de la vraie noblesse*, qu'il s'était plus occupé de l'art militaire que de l'art d'écrire, et il demande grâce pour les *façons de parler rustiques* qui se trouveront dans son livre, dont au surplus il vante l'utilité.

W—S.

BONRECUEIL. *Voyez DURANTI.*

BONSI (LELIO), noble florentin, chevalier de l'ordre de St-Étienne, naquit vers l'an 1552. Il s'appliqua d'abord aux belles-lettres, à la poésie, à la philosophie, qu'il lui fallut, à son grand regret, quitter pour l'étude des lois. Dès l'année 1549, il était de l'académie florentine, où il fit des lectures ou leçons qui sont imprimées ; il en fut providiteur deux ans après, lorsqu'il n'avait encore que dix-neuf ans, et, cette année-là même, il se rendit à Pise pour étudier le droit civil et le droit canon ; il y fut reçu docteur en 1558. De retour à Florence, il y fut en faveur auprès des grands-ducs François et Ferdinand de Médicis. Fait chevalier de St-Étienne, il fut grand chancelier de cet ordre. Il mourut dans sa patrie, sans que l'on sache la date positive de sa mort. Cinq leçons que Bonsi avait récitées dans l'académie florentine ont été imprimées, avec un traité de la *Comète*, et un sermon pour le vendredi saint, Florence, 1560, in-8^o. Un sonnet de Pétrarque est l'objet de la 4^{re} leçon, un autre l'est des trois suivantes. Le sujet de la 5^e est le plus beau passage du Dante sur la fortune, ch. 7 de *l'Enfer*.

Les cinq ont été réimprimées dans la collection intitulée *Prose Fiorentine*. On trouve de ses poésies dans plusieurs recueils. On peut juger de son talent par cinq sonnets, dont chacun est à la suite de l'une de ses cinq leçons. Il y en a quatorze adressées à Benedetto Varelli, dans le recueil des sonnets de ce poète. — Jean-Baptiste BONSI, cardinal, naquit en 1534, à Florence, d'une famille noble. Il étudia le droit, et fut reçu docteur à Padoue. Envoyé à Rome, une affaire importante entre le grand-duc François de Médicis et le pape Clément VIII, dans laquelle il fut choisi pour arbitre, s'étant terminée à la satisfaction du grand-duc, ce prince le nomma sénateur, quoiqu'il n'eût pas encore l'âge requis. Henri IV, roi de France, le nomma, sans doute à la sollicitation de François, évêque de Béziers; il fut sacré à Rome, et prit possession de son évêché en 1598. Ferdinand de Médicis lui donna, en 1600, sa procuration pour traiter du mariage de sa nièce Marie avec Henri IV. Ce mariage ayant été conclu, le roi érigea Bousi son grand aumônier. A la demande de ce monarque et du grand-duc, Paul V le fit cardinal en 1614. Il mourut à Rome, le 4 juillet 1621. On n'a de lui que quelques lettres publiées dans le t. 1^{er} de la *Bibliotheca pontificia*. G—É.

BONSI (le comte FRANÇOIS), célèbre hippiatriste italien, né vers 1720 à Rimini, descendait d'une illustre famille de Florence. Élève du fameux Janus Planeus (voy. BIANCHI), Bousi cultiva dans sa jeunesse la médecine et les différentes branches de l'histoire naturelle; mais, passionné pour le cheval, il finit par s'attacher plus particulièrement à l'étude de cet animal. Quelques opuscules qu'il publia en 1756, sur les maladies et le traitement des chevaux, furent critiqués vivement par Perulez, maréchal au service du duc de Modène, et firent naître divers pamphlets plus propres à égayer les oisifs qu'à éclairer le sujet de la dispute. M. Ant. Lombardi regrette que les ouvrages de Bousi ne soient pas appréciés par ses compatriotes comme ils méritent de l'être, et se croit fondé à réclamer pour lui l'honneur d'avoir créé l'hippiatrique, parce que, dès 1754, c'est-à-dire plus de dix ans avant la fondation des écoles vétérinaires d'Alfort et de Lyon, Bousi avait publié un traité sur la connaissance des chevaux. (Voy. *Storia della Letterat. Ital. nel 18 secol.* t. 2, p. 280.) Mais M. Lombardi semble oublier qu'une science doit nécessairement exister avant que l'on établisse des écoles pour l'enseigner, et que d'ailleurs les *Éléments d'hippiatrique* de Bourgelat sont antérieurs aux *Regole* de Bousi. C'est donc sans aucune probabilité de succès qu'il tente de dépouiller le médecin français de la gloire d'avoir créé l'hippiatrique. (Voy. BOURGELAT.) Bousi fit en 1780 un cours à Naples, dans le palais du prince de Francavilla. Il vivait en 1792; mais nous ignorons la date de sa mort. Ses principaux écrits sont : *Regole per conoscere perfettamente la bellezza et il difetti de' cavalli* Rimini, 1754, in-4^o, fig.; ibid., 1802, in-8^o. 2^o *Lettera d'un cocchiere ad un suo figlio in cui gli dà alcuni utili avvertimenti necessari per esercitare con lode la propria arte*, ibid., 1753, in-4^o et

1802, in-8^o. 3^o *Lettere ed opuscoli ippiatrici o siano intorno la medicina de' cavalli*, ibid., 1756, et Venise, 1757, in-8^o. 4^o *Istituzione di mare calcia, conducenti... ad esercitare con sodi fondamenti la medicina de' cavalli*, Naples, 1780, in-8^o; Venise, 1786-87; ibid., 1801, 2 vol. C'est un très-bon ouvrage de maréchalerie. 5^o *Dizionario ragionato di veterinaria teorico pratica*, Venise, 1784, in-8^o, 4 vol. Une nouvelle édition, commencée à Venise en 1773, sur un plan beaucoup plus vaste, n'a pas été terminée. Le 5^e vol. de 1803 finit avec la lettre J. W—s.

BONSTETTEN (CHARLES-VICTOR DE), naquit à Berne, le 3 septembre 1745. Sa famille, après avoir brillé, dès le 10^e siècle, dans les cours de l'Allemagne, jouait un rôle distingué dans le patriciat de Berne, et son père y avait rempli les premières charges. L'éducation que recevaient les jeunes patriciens, d'une manière assez uniforme, n'était nullement propre à développer leurs qualités naturelles. Destinés, pour la plupart, au service militaire étranger, on négligeait de leur faire acquérir les connaissances dont l'application devait leur être utile, lorsque, après une absence plus ou moins longue, ils reviendraient, selon l'usage, occuper des places dans l'administration. Quelques-uns suivaient une carrière différente, et allaient puiser dans les principales universités de l'Allemagne et de la Hollande les lumières qu'ils n'eussent pas trouvées dans leur patrie. Le père de Bonstetten adopta cette marche, et il rapporta de son séjour à Göttingue non-seulement un assortiment précieux de connaissances variées, mais des idées d'égalité et de tolérance qui contrastaient avec l'esprit dominant à Berne dans la haute classe, et dont il s'efforça de très-bonne heure d'ineulquer les principes à son fils. Le jeune homme s'aperçut bientôt lui-même que l'espèce d'éducation qu'il recevait et l'atmosphère dont il était entouré ne satisfaisaient point à ses besoins intellectuels, et ne lui présentaient pas les résultats que son imagination lui laissait entrevoir. Sur sa demande, son père l'envoya à Yverdon et le plaça, à l'âge de treize ans, dans une maison respectable, où il sentit promptement qu'il acquerrait une nouvelle existence (1) Ne recevant que fort peu de leçons, il voulut s'instruire sans secours étrangers, et c'est dès lors qu'il commença à réfléchir sur ses propres fautes, et à faire une étude de lui-même qu'il a poursuivie jusqu'à la fin de sa carrière. Dès l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à Genève, et il ne tarda pas à y former des relations avec les hommes distingués que cette ville possédait : Cramer, Jallaber, Abauzit, Moutou, l'ami de Jean-Jacques, et surtout avec Charles Bonnet, dont l'accueil paternel fit, dit-il (2), *la destinée de sa vie intellectuelle, et s'empara de toute son âme*. C'est dans la fréquentation habituelle de ce philosophe aimable, dans les lectures qu'il faisait sous sa direction, que Bonstetten prit pour l'analyse métaphysique un

(1) La fin de son séjour à Yverdon fut marquée par la connaissance qu'il fit de Jean-Jacques Rousseau, et par un amour qui devint pour lui un moyen d'éducation spirituelle et morale. M—A.

(2) Voy. *l'Homme du Midi*, p. vi, préf.

goût que l'on retrouve même dans ceux de ses écrits qui en paraissent le moins susceptibles. De ce moment il adopta un usage, suivi aussi par Diderot, et bien propre à fortifier son intelligence et à conserver à ses travaux un caractère d'originalité. Quand il entreprenait la lecture d'un ouvrage, il parcourait, en premier lieu, les titres des chapitres, et il *écrivait ses pensées avant de lire celles de l'auteur*. C'est à Genève aussi que les sentiments religieux se développèrent dans le cœur de Bonstetten. Rien de plus touchant que la manière dont il peint à son ami Matthiesson (1) sa première communion, *le plus heureux jour de sa vie*, et les larmes que lui firent répandre quelques doutes élevés dans son esprit par les railleries de Voltaire, à la table duquel il fut souvent invité. Après une année ou deux de cette vie philosophique avec Bonnet, Bonstetten fut obligé de quitter son *maître chéri et ses douces habitudes* : il alla étudier à Leyde, il fit des voyages, il vit les hommes célèbres du siècle, il se lia avec plusieurs, notamment avec Gray qu'il connut à Cambridge. Cependant sa vie intérieure s'effaçait peu à peu, nous dit-il (2), dans l'éclat de la vie réelle. L'habitude si douce de lire dans son âme allait se perdre à jamais. Ce ne fut qu'environ trente ans après avoir quitté Bonnet qu'il retrouva insensiblement le fil de ses idées, dans les lieux même où il l'avait quitté. « J'ai fait voir, nous dit-il encore, comment l'éducation que j'ai reçue a concentré ma pensée dans l'étude de moi-même. Il en est résulté que l'habitude de réfléchir me donne une vie intérieure que tout ce que je vois anime et embellit. Dans cette disposition de l'âme, tout devient un objet de pensée. » Ce peu de mots expliquent l'inclination bienveillante de Bonstetten pour tout ce qui était capable d'exciter quelque intérêt, et cette manière originale de l'envisager qui caractérise tous ses écrits (3). Quelquefois, dans ses ouvrages métaphysiques, il s'est un peu égaré dans des combinaisons théoriques ; mais dès qu'il les abandonne pour des remarques de détail, et qu'il se replie sur l'homme en action, soit qu'il l'observe dans sa conscience intime, soit qu'il le suive dans le mouvement de la vie, on retrouve l'observateur spirituel qui captive par la finesse de ses aperçus ceux même qui en contesteraient la justesse, et le philosophe ingénieux qui fait toujours penser, quoiqu'on envisage les sujets qu'il traite sous un aspect différent. Ce don de féconder la pensée de son lecteur, une des principales causes du charme de ses écrits,

(1) Lettres à Matthiesson,

(2) Préface de *l'Homme du Midi et du Nord*.

(3) Bonstetten avait reçu du ciel un esprit seréin, une imagination vive et un enthousiasme éclairé pour tout ce qui est bon et beau. Sa piété était ardente, mais pure de toute superstition. Il racontait lui-même à ce sujet que lorsque dans sa jeunesse il entendit pour la première fois argumenter contre Dieu (ce fut à Genève, chez le fameux athée Rilliet), il fut saisi d'un tel effroi, qu'il rentra précipitamment chez lui, versa des torrents de larmes, et ne trouva de repos qu'après avoir rédigé un écrit où il s'engageait envers l'Être Suprême à chercher la vérité selon ses forces, et à rester fidèle à la vertu durant toute sa vie. — Les ouvrages de Bonstetten respirent tous cette douce philosophie et cette pureté d'âme qui le caractérisent à un si haut degré.

M—A.

est surtout remarquable par l'usage qu'il en a fait au profit de ceux qui ont eu le bonheur de l'avoir pour ami. L'influence vivifiante et productive qu'ils ont éprouvée, chacun dans sa sphère d'études et d'affections, s'est surtout déployée dans les relations intimes que Bonstetten a entretenues avec Muller et Matthiesson. On peut affirmer, sans exagération, que l'Allemagne doit à sa tendre et encourageante amitié son plus illustre historien. Dans sa correspondance avec Muller (4) il publie lui-même avec une douce satisfaction que c'est lui qui a appris à Muller à connaître tout ce qu'il valait et tout ce qu'il pouvait. Sa liaison avec l'historiographe de la Suisse date de l'année 1775, et a duré jusqu'à la mort de celui-ci. Il n'en forma pas une moins intime avec le poète Matthiesson, qui lui rendit le même service que lui, Bonstetten, avait rendu à Muller. « Sans Matthiesson, dit-il (préf. de la *Scandinavie*), je n'aurais jamais pensé à me faire auteur, et ma vie se serait malheureusement éteinte dans Berne révolutionnée et pleine de haines et de ténébres. » Il a consacré un chapitre de ses *Souvenirs* à la peinture de son amitié pour Matthiesson, et il en exprime avec effusion toutes les douceurs dans les lettres qu'il lui adressait et dont il a dans la suite autorisé la publication. Nous voudrions citer les autres relations qui répandirent tant de charmes sur sa vie, celles qu'il avait contractées avec madame Frédérique Brun (2), avec madame de Staël, avec M. Stapfer, dont il ne parlait jamais sans un sentiment profond de vénération et d'attachement ; mais nous devons dire encore quelques mots de sa carrière politique, principalement en vue des écrits dont nous avons à rendre compte. Appelé par sa naissance et ses talents à jouer un rôle important dans l'État, Bonstetten entra dans le grand conseil de Berne à l'âge où il pouvait y parvenir, et les premières fonctions qu'il eut à remplir furent celles de vice-bailli du Gessenay, vallée de l'Oberland (3), dont il a décrit les mœurs, la culture et l'industrie. Devenu membre du conseil chargé de la direction de l'instruction publique, il y signala avec beaucoup de zèle l'insuffisance de l'enseignement académique, pour l'état actuel des sciences et de la société. Il ne se contenta pas de provoquer de grandes réformes dans le conseil, aux travaux duquel il participait ; il s'aide de la presse, pour disposer l'opinion publi-

(1) Cette correspondance a été publiée sous le titre de *Lettres d'un jeune savant à son ami* (Tubingen, 1802), et se trouve aussi dans le 15^e volume des œuvres complètes de Jean Muller. Il en a paru une traduction française à Zurich, en 1810.

M—A.

(2) Sœur du savant théologien Frédéric Munter, évêque du Sécotland, en Danemark, mort en 1850. Bien que Danoise, madame Brun a composé tous ses ouvrages en allemand.

M—A.

(3) Il était encore incertain s'il devait accepter des fonctions qui le plaçaient à la tête d'un district où tout était nouveau pour lui, lorsque l'avoyer d'Erlach le fit appeler et dissipa ses doutes à cet égard. « Vous voilà donc bailli, lui dit ce magistrat ; je ne sais si vous connaissez les usages du pays. On donne, par an, tant de fromages à chaque conseiller, et mon cousin, retenez ceci, tant à l'avoyer. Votre prédécesseur était un sot ; il m'envoyait de petits fromages qui ne valent pas les grands. Adieu, mon cher cousin, je vous souhaite un bon voyage. » — Ce fut ce même avoyer d'Erlach qui fit chasser Rousseau de l'île de St-Pierre.

M—A.

que aux améliorations qu'il jugeait convenables. Il fit paraître à Zurich, en 1786, à peu de mois d'intervalle, deux mémoires sur l'éducation des familles patriciennes de Berne, dans lesquels à des idées utiles se trouvent mêlées des critiques un peu vives de l'ordre existant, critiques qui n'étaient pas toutes également dictées par la prudence et par les besoins bien compris des parties intéressées. Bonstetten ne blessa pas moins, dans les discussions qui s'élevaient au sein des comités et des tribunaux dont il était membre, les amours-propres et les préjugés de quelques-uns de ses collègues, surtout des magistrats avancés en âge. Ceux qui savent combien l'esprit bernois était antipathique à la publicité et aux innovations ne doivent pas s'étonner si, plus tard, Bonstetten trouva des patriciens si peu disposés à le porter aux places de la haute administration, pour lesquelles il était désigné par sa naissance et ses brillantes qualités. Cependant il fut nommé, en 1787, au bailliage de Nyon qu'il administra jusqu'en 1795. Là, se trouvant sur les rives de ce beau lac qui lui rappelait les plus doux souvenirs de sa jeunesse, en face de ces Alpes majestueuses qui agissaient si puissamment sur son imagination, rapproché de ses relations genevoises, et dans la société de son cher Matthiesson, Bonstetten se livrait à ses études, à ses méditations favorites, et se faisait chérir de ses administrés. La révolution française éclata, et le magistrat fit servir son autorité et le voisinage de la France à protéger les malheureux qui fuyaient la persécution. En 1795, il fut encore appelé à remplir, pendant trois ans, les fonctions de *syndicateur* dans les bailliages italiens qui composent aujourd'hui le canton du Tésin. De criants abus s'y étaient introduits dans l'administration de la justice. Bonstetten s'efforça d'y porter remède, par le seul moyen véritablement efficace, c'est-à-dire par la publicité; il dénonça à l'indignation publique, dans plusieurs lettres, les iniquités qu'il avait vues de près. Cependant la tourmente révolutionnaire n'avait point épargné l'Helvétie, heureuse et tranquille jusqu'alors. « Au mois de mars 1798, dit Bonstetten, « tomba cette république de Berne, ma patrie, vieille « de plus de six siècles, riche de vertus politiques « et de prospérités..... Inutile à mon pays, englouti « sous les flots révolutionnaires, assourdi par les sons « discordants de mille intérêts blessés, sans amis, « entouré de haine et d'humeur, je quittai une contrée qui, ne vivant que de souvenirs, était blessée « à la fois dans sa gloire passée et dans ses intérêts « présents et à venir. » (Préf. de la *Scandinavie*.) Bonstetten se rendit à l'invitation du ministre d'une cour du Nord, qui lui offrait un asile. Arrivé en Allemagne, entouré de bienveillance, d'estime et d'amitié, il se sentit comme rendu à lui-même; son âme renaissait à la lumière, et le grand spectacle que présentait alors l'histoire du monde se déroulait à ses regards, dans son imposante grandeur. C'est à Copenhague qu'il passa trois années d'un exil que l'amitié sut adoucir. Il y publia un recueil de ses opuscules; et par l'étude de la poésie et des mœurs de la Scandinavie, par des observations sur

la face géologique des contrées septentrionales, il jeta les fondements de divers écrits qu'il a mis au jour dans la suite. De retour en Suisse, en 1802, il fixa sa résidence principale dans cette Genève où il avait passé les plus heureux temps de sa jeunesse, et où il retrouvait de nombreux et fidèles amis. Il fit plusieurs voyages en Italie, en Allemagne, et dans le midi de la France, portant partout son esprit observateur et recueillant des matériaux pour ses écrits. Dans les intervalles de ses courses, il reprit et rédigea ses méditations sur divers points de métaphysique, vers lesquels son inclination le reportait toujours. Lorsqu'il eut atteint soixante-dix ans, sa santé reçut les premières atteintes d'un mal qui devait lui être funeste, mais dont les soins d'un habile médecin surent alors arrêter les développements. Ses facultés intellectuelles n'en furent point affaiblies; il semblait, au contraire, acquérir avec l'âge une nouvelle ardeur et une susceptibilité d'enthousiasme qui n'appartient d'ordinaire qu'à la jeunesse. Peu de semaines avant sa mort, il commença, sous le titre de *Souvenirs*, la publication d'un ouvrage dans lequel on retrouve toute la fraîcheur et l'originalité de son esprit. Enfin, le 5 février 1852, une nouvelle atteinte du mal, qui n'avait été qu'assoupi, l'enleva à l'âge de 86 ans et 5 mois, à ses amis, à sa patrie, à l'Europe même qui perdit en lui, non un de ces hommes qui ont fait faire de grands pas à la science, mais un de ceux qui en ont le plus encouragé les progrès, et qui ont fourni un exemple rare de bienveillance universelle, de candeur, de naïveté presque enfantine, et d'absence de toute la morgue et de tout l'amour-propre qu'aurait pu faire naître, et à un certain point excuser, l'accueil distingué qu'il avait reçu des principales illustrations de son époque. Les nombreux écrits de Bonstetten pourraient être divisés en trois catégories, selon qu'ils ont pour objet des questions politiques, littéraires et métaphysiques. Mais peut-être réussit-on mieux à se faire une idée juste du génie et du caractère d'un écrivain, ainsi que de l'influence qu'il a exercée sur lui les circonstances extérieures, en présentant ses ouvrages dans l'ordre de leur publication. Nous avons donc adopté l'ordre chronologique, et nous nous aiderons, dans cette énumération, des notes qu'a bien voulu nous fournir notre respectable collaborateur, M. Stapfer père, le plus capable, sous tous les rapports, d'apprécier Bonstetten comme homme et comme écrivain. 1° *Lettre sur une contrée pastorale de la Suisse*, Berne, 1782, in-8°. Ces lettres parurent d'abord sans nom d'auteur dans le *Mercur* de Viedland, en 1781, et furent attribuées à Jean de Müller; tant y brille un talent original et vrai. Les mœurs, la culture, l'industrie du canton de Gessenay, dans la vallée de l'Oberland, y sont décrites avec un charme et une fraîcheur de style que l'auteur n'a pas atteints dans ses autres productions. C'est un modèle de monographie géographique qui témoigne de l'esprit observateur et fécond en vue de bien public qu'on retrouve dans tous les écrits de Bonstetten. Les lettres sur le Gessenay font partie de la collection de

ses ouvrages publiés par les soins de Matthiesson, à Zurich, en 1792, et réimprimée avec des additions, par Orell, Fuessli et autres, en 1824. *Deux Mémoires sur l'éducation des familles patriciennes de Berne*, publiés à Zurich, en 1786, et insérés aussi dans un recueil intitulé *le Musée suisse*. Nous en avons parlé à l'occasion des efforts que fit Bonstetten pour améliorer le système d'instruction publique dans sa patrie. 3° *L'Ermite, histoire alpine*, réimprimée dans les recueils de 1792 et 1824, que nous avons déjà indiqués, et dans lesquels se trouvent encore : 1° le fragment du journal d'un voyage à Bâle et à Neuchâtel ; 2° des pensées sur la mort et l'immortalité ; 3° des idylles, etc. ; 4° *Exposé des causes qui ont amené la révolution de la Suisse*, discours prononcé à Yverdon, le 26 novembre 1793. 4° *Nouveaux Ecrits de C.-V. de B.*, Copenhague, 1799, 1800, 1801, 4 vol. in-12. Ce recueil traite de questions très-diverses et sous des formes différentes : nous indiquerons les principales. 1^{er} vol. (1799) : de l'éducation du peuple. — Influence des lumières sur les mœurs et sur la liberté. — L'amour inné de la liberté tend au développement général du genre humain. — Qu'est-ce que la liberté ? Le 2^e vol. (1800) renferme un traité de l'art des jardins ; des remarques sur la langue islandaise ; des vues sur l'origine du langage, de la musique et de la poésie, ainsi que sur la part qu'a prise à la formation des langues la faculté de l'abstraction ; des considérations sur les poètes scandinaves, et une comparaison de ces poètes avec Homère et Ossian ; enfin, la traduction de la *Saga* de Ragnar-Lodbrok et de ses fils, précédée d'une introduction qui offre des détails historiques fort instructifs. Le 3^e vol. (1800) contient une lettre adressée à Matthiesson, en septembre 1794, sur la dernière révolution de Genève et sur les troubles qui venaient d'agiter cette cité ; il les avait observés du bailliage de Nyon qu'il occupait encore, et sa résidence avait offert un asile aux honnêtes citoyens fugitifs. Vient ensuite sa relation d'un voyage entrepris, en l'année 1793, dans les bailliages italiens de Lugano, Mendrisio, Locarno et Valmaggia, etc. Cette relation, comprise dans une suite de onze lettres adressées à une amie, renferme des détails qui, après quarante ans, semblent incroyables, sur l'état des contrées où Bonstetten fut appelé à remplir, pendant trois ans, les fonctions de *syndicateur* ; ce qui fut pour lui l'occasion d'y faire trois voyages et trois séjours successifs. Le 4^e volume contient les détails des voyages de 1796 à 1797 ; et l'auteur y expose avec une noble sincérité, et dans l'intérêt des provinces sujettes, tous les vices de leur administration. Mais au moment où dans sa retraite, près de Copenhague, il mettait la dernière main à ses relations, la face politique des pays dont il s'occupait avait été changée : un conquérant les avait envahis. « Sans doute, s'écrie l'ex-syndica-
« teur, l'édifice de cette constitution était défectueux ; mais, en mettant ses défauts au grand
« jour, on pouvait en trouver le remède et travail-
« ler au bonheur d'une population intéressante. Au-
« jourd'hui ces contrées n'offrent plus à l'œil du

« voyageur que le spectacle attristant des débris
« qu'une lave dévastatrice a laissés sur son pas-
« sage... » Les dernières relations de Bonstetten
sont contenues, comme les précédentes, dans une
suite de lettres qui avaient déjà paru dans le *Magasin germanique* de M. d'Eggers, années 1797-1799.
5° *La Suisse améliorée, ou la Fête de la reconnaissance*, 1802, in-8°. Un émigré suisse, rentré dans sa patrie, après les orages de 1798-1801, retrouve sa famille et ses amis, dont la révolution l'avait séparé. Invité à raconter son histoire, par des compatriotes réunis pour célébrer le retour de la tranquillité, il peint en prose l'accueil hospitalier qui lui a été fait dans une cour du Nord ; y exprime avec chaleur les sentiments d'une vive gratitude envers les étrangers qui ont adouci pour lui les amertumes de l'exil, et se livre aux espérances d'un meilleur avenir pour sa patrie rendue à son indépendance. Cet écrit respire un profond sentiment des besoins moraux de la nation helvétique, et appelle la régénération du peuple, par le perfectionnement de son éducation et de ses institutions politiques. 6° *Développement national*, Zurich, 1802, 2 volumes. Ce livre fut composé en vue de la Suisse, qui subissait à cette époque le protectorat de Napoléon ; et l'auteur en a transporté les principes dans l'ouvrage suivant, qu'il a publié en français. 7° *Pensées sur divers objets de bien public*, Genève, 1813. Le but avoué de ces deux écrits est de montrer aux Suisses que la liberté ne repose pas uniquement sur telle ou telle forme de gouvernement, mais qu'afin que cette forme, la meilleure qu'on puisse imaginer en théorie, procure le bonheur des citoyens qu'elle régit, il faut qu'une raison éclairée lui imprime le mouvement et l'entretien. Il y avait, dans ce sens, plus de véritable liberté à Rome sous les Trajan et sous les Antonin qu'au temps des Gracques ou dans la démocratique Athènes. Les écrits de Bonstetten postérieurs au *Développement national* ont eu, à la réserve des *Pensées*, etc., des rapports moins directs avec la politique, et notamment avec celle de Suisse. 8° *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Enéide, suivi de quelques observations sur le Latium moderne*, Genève, 1804, in-8°. Cet ouvrage, qui a été traduit en allemand par Schœll, Leipsick, 2 vol. in-8°, est le plus estimé et le plus connu en France des écrits de Bonstetten : c'est un des meilleurs guides que puissent suivre les voyageurs qui, leur Virgile à la main, parcourent la partie de l'Italie décrite par Bonstetten. Le tableau comparatif du Latium ancien et du Latium moderne, de la dépopulation croissante de la campagne de Rome et des causes de cette dépopulation, serait bien propre à réveiller la sollicitude des administrateurs de ces belles contrées. Bonstetten prouve, d'après des autorités et des observations irrécusables, que les maux qui minent graduellement aujourd'hui la campagne romaine n'existaient pas autrefois, ou du moins pas au même degré (1). 9° *Recherches sur la*

(1) On pourrait désirer un peu moins de poésie dans sa prose, et un peu plus de méthode dans le plan de ce livre ; mais, tel qu'il

nature et les lois de l'imagination, Genève, 1807, in-8°. 10° *Etudes de l'homme*, Genève, 1821, 2 vol. in-8°, traduit en allemand sous le titre de *Philosophie der Erfahrung*, etc., Stuttgart, 1829, in-8°. Ces deux ouvrages, auxquels il faut réunir quelques articles de psychologie insérés dans la *Bibliothèque britannique*, composent le recueil des écrits métaphysiques de Bonstetten. C'est vers ce genre de méditation que, comme nous l'avons dit, son inclination le portait constamment ; il en avait pris le goût dans la société de Ch. Bonnet, et son active imagination l'y ramenait trop souvent peut-être. Aussi doit-on reconnaître que l'accueil qu'ont généralement obtenu ses écrits doit plus particulièrement s'entendre de ceux qui ont pour objet des observations sur des choses spéciales, sur des matières circonscrites dans les limites de l'expérience réelle et de la vie pratique, que de ceux dans lesquels il a exposé ses théories sur le jeu des facultés considérées dans leurs abstractions spéculatives. M. Damiron (1) place Bonstetten au rang des philosophes éclectiques. « Il a su prendre, dit-il, une position entre deux philosophies qui semblaient l'une et l'autre devoir le gagner et le captiver. En commerce avec toutes les deux, exposé à leurs séductions, il a gardé sa liberté et il y est demeuré indépendant : vivant au milieu des penseurs qui tenaient à Kant ou à Condillac, il n'a été lui-même ni hantiste ni condillacien.... Il a tout regardé, tout jugé avec bienveillance et avec calme, et s'est ensuite retiré sans préjugé dans sa conscience, pour y former de son propre fonds une opinion qui fût à lui.... S'il ressemble à quelqu'un, c'est plutôt à un écossais. C'est à Stewart, dont il rappelle assez la manière et l'esprit ; mais ce n'est pas comme disciple, c'est comme du même cru et de même nature philosophique. » M. Damiron attribue plus à Bonstetten comme théoricien que cet écrivain ne s'accordait à lui-même. Nous lui avons entendu dire, à l'occasion du compte rendu par un journal, de l'un de ses ouvrages métaphysiques : « On veut absolument chercher dans mes livres un système, et voir si je suis matérialiste, kantiste, écossais, condillacien, etc. Ce n'est rien de tout cela : il faut regarder mes essais comme des recueils d'observations psychologiques assez neuves (2). » Cette prétention de

l'écrivain n'était pas sans fondement, et peut-être ne lui a-t-on pas rendu, sous ce rapport, toute la justice qu'il mérite. Mais il a eu le tort de donner à ses ouvrages une forme trop scientifique, et de leur imprimer, par une suite de divisions et de subdivisions, un caractère systématique, lorsqu'il voulait écarter toute apparence de système. Quant aux imputations de matérialisme, il ne les a jamais méritées. Croire à l'immortalité de l'âme satisfaisait à des besoins de vie et de bonheur ; mais il s'est obstiné à donner à l'âme le nom d'organe, et l'on n'a pas compris qu'il entendait par là le centre de nos impressions, le *sensorium commune*. 11° *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord, ou l'Influence du climat*, Genève 1824, in-8°. C'est un ouvrage plein d'observations fines et délicates, l'un de ceux de Bonstetten qui

trouve pas un système complet de philosophie, mais une masse d'observations et d'expériences sur l'âme, dignes d'être méditées par tous ceux qui cherchent à approfondir la nature de nos facultés intellectuelles. — Selon Bonstetten, il y a deux classes de sens : les *extérieurs* et les *intérieurs* ; ceux-là donnent une *idée*, ou la représentation d'un objet extérieur ; ceux-ci procurent un *sentiment* de plaisir ou de déplaisir. L'âme a deux grandes facultés, *l'imagination* et *l'intelligence* ; la première nous conduit au *bien*, et nous révèle le monde intérieur ; la seconde nous conduit au *vrai*, et nous révèle le monde extérieur. L'imagination analysée présente trois espèces de sentiments soumis chacun à des lois particulières : le *sentiment de nos besoins*, le *sens du beau*, et le *sens moral*. C'est l'harmonie de ce dernier sens avec les grandes lois de l'intelligence, révèle l'homme par la raison, qui constitue la *morale*. L'intelligence est caractérisée par cinq opérations successives ; la première est de *saisir* précisément les idées dont les rapports viennent la frapper ; la seconde, de *réunir* plusieurs idées dans le sentiment du moi ; la troisième de *distinguer* ces idées réunies dans le moi ; la quatrième de les *comparer*, et la cinquième d'énoncer le *résultat de la comparaison* ou le *rapport*, par un *jugement* ou par une *proposition* qui se compose essentiellement d'un *sujet* et d'un *attribut*. L'imagination et l'intelligence, en nous introduisant dans le *non moi*, ou le monde extérieur, nous révèlent Dieu qui est tout à la fois lien et appui de notre savoir et complément de nos conceptions. Mais les idées que nous en avons, ainsi que de l'univers, à peine ébauchées dans cette vie, présagent un avenir dans lequel ce qui est obscur maintenant s'éclaircira, et que réclame d'ailleurs notre nature tout entière ; de là *l'immortalité de l'âme* dont la croyance doit se fortifier à mesure que nous avançons dans la connaissance de l'âme elle-même. Voilà une indication succincte des points qui sont traités dans la première partie des *Etudes de l'homme*. La seconde se compose de quatre appendices dont le premier, relatif au principe de la morale, est le développement du troisième sentiment renfermé dans l'imagination ; le deuxième, un tableau psychologique de l'homme, qui représente et résume l'ouvrage entier ; le troisième, un examen de la méthode employée par l'auteur dans son raisonnement sur l'existence de Dieu et sur l'existence de l'âme ; et le quatrième enfin, des fragments d'un *Essai sur la mémoire*. Indépendamment de son mérite scientifique, ce livre a celui d'être écrit d'une manière qui le met à la portée des gens du monde ; aussi n'a-t-il pas peu contribué à populariser la philosophie dans la Suisse française, où il trouve des lecteurs même parmi les dames. — Dans les *Recherches sur la nature et les lois de l'imagination*, l'auteur, en examinant les phénomènes de cette faculté, analyse les sentiments les plus intimes qui affectent notre être, et fait, pour ainsi dire, l'histoire de la douleur et du plaisir. Cet ouvrage, par lequel il préluda aux *Etudes de l'homme*, est un des premiers en notre langue où des questions purement métaphysiques aient été traitées dans un style poétique et attrayant. Il obtint, dès son apparition, un immense succès, et il a été mentionné avec éloge par la classe d'histoire et de littérature de l'Institut de France, dans son rapport de 1808 sur les progrès des sciences. Madame de Staël a émis une opinion très-favorable sur cet ouvrage, ainsi que sur le *Voyage* cité plus haut sous le n° 8. Voy. les lettres de madame de Staël à M. de Bonstetten et à madame Frédérique Brun, insérées dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, littérature, t. 44.

est, on le trouve à la fois curieux, instructif et intéressant. Bonstetten y accusait les Français d'avoir, en se mêlant à la populace de Berne, renversé les tombeaux des protestants dans cette capitale ; mais on lui a démontré plus tard qu'aucun fait de ce genre n'avait eu lieu de la part de l'armée française, et que les désordres de cette époque furent plutôt dirigés contre les catholiques que contre les protestants.

M—D J.

(1) *Essai sur l'histoire de la philosophie en France*, t. 44, p. 64.
(2) Une telle indépendance de l'esprit peut avoir des causes diverses. Chez Bonstetten, elle provenait autant de sa répugnance à ne rien admettre, en morale et en métaphysique, qui ne fût le résultat de ses propres observations, que de la différence essentielle qu'il y avait entre les doctrines qu'on soutenait de part et d'autre avec un égal succès. Prenant pour devise les sublimes paroles inscrites sur le temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, il se mit à étudier sa vie intérieure ; et, sans remonter par la mémoire à un âge qui ne laisse pas de souvenirs, il entreprit l'histoire de son moi parvenu à un degré de développement qui permit d'en saisir les modes et les lois. Les *Etudes de l'homme* sont le fruit de ce travail. On n'y

M—A

ont obtenu le plus de succès et qui restait oublié dans ses portefeuilles, lorsque la princesse Wilhelmine de Wurtemberg l'y découvrit et en força, pour ainsi dire, la publication (1). 12° *La Scandinavie et les Alpes*, Genève, 1826, in-8°. C'est dans les environs de Copenhague que cet ouvrage a été composé. Bonstetten, qui avait eu de fréquentes occasions d'étudier les Alpes de sa patrie, a recueilli les ressemblances, et les différences l'ont frappé, entre les traces des grandes révolutions qu'offrent les montagnes de la Suisse et celles dont les Alpes de la Suède et de la Norvège présentent de nombreux vestiges. Mais ce qui donne un intérêt particulier à l'observation de ceux-ci, ce sont les rapports de ces débris avec la mythologie des peuples scandinaves. Bonstetten a joint à l'ouvrage dont il est question des *Fragments sur l'Islande*, où se trouvent des détails intéressants sur la constitution de la république d'Islande, les jeux publics des anciens Islandais, leurs poètes et leurs historiens, et sur l'importance de l'histoire des Scandinaves, comme source première des mœurs et des institutions du moyen âge. 13° *Lettres de Bonstetten à Matthiesson* (en allemand), mises au jour par Fussli, Zurich, 1827, in-12. Ces lettres ont été écrites des divers lieux que Bonstetten a parcourus, de 1793 à 1827 (2). Elles sont suivies d'une courte notice sur sa jeunesse, rédigée par lui-même, pour rectifier celles qui avaient été publiées, sans sa participation, dans deux feuilles allemandes, la *Minerva* et l'*Helvetia*. 14° *Lettres à madame Fréd. Brun, née Munter*, mises au jour par les soins de Fréd. de Matthiesson (en allem.), Francfort-sur-le-Mein, 1829-1830, 2 vol. in-8°. 15° *Souvenirs de Ch. Viotor de Bonstetten, écrits en 1831*, Paris, 1832, in-12 de 124 p. C'est sous ce titre que l'illustre vieillard, quelques mois avant sa mort, avait entrepris de publier des notices sur les hommes distingués avec lesquels sa longue vie avait pu le mettre en rapport. Il en comptait plus de quatre-vingts avant 1775. Haller, Ganganelli, le cardinal de Bernis, le prince Edouard, dernier des Stuarts, la comtesse d'Albany, la célèbre Corilla, composent cette première galerie rendue particulièrement in-

(1) Cet opuscule traite de l'influence que le climat exerce sur le moral de l'homme, c'est-à-dire sur le culte, le gouvernement, les lois, la liberté, le courage, l'amour, etc. Bonstetten n'est pas du nombre de ceux qui, à l'exemple de Montesquieu, regardent cette influence comme la cause principale et presque unique des institutions et des qualités morales du peuple. « Le climat, dit-il, n'est qu'une des causes qui influent sur les hommes ; sa puissance, tous les jours en activité, ne se fait sentir qu'à la longue par des résultats qui paraissent quelquefois lui être étrangers. » Il expose d'une manière nouvelle et piquante sous combien de formes l'action du climat se reproduit, et croit que, dans certaines circonstances, il est possible de la neutraliser.

M—A.

(2) Plus qu'aucun autre ouvrage de Bonstetten, ses *Lettres à Matthiesson* et à madame Brun portent l'empreinte de l'universalité de ses connaissances. Elles comprennent les quarante années de 1790 à 1829, et présentent en quelque sorte l'histoire morale de cette période qui, pour le nombre et l'importance des événements, équivaut à plusieurs siècles. Il faut lire ces deux recueils pour voir avec quelle justesse l'auteur apprécie les hommes et leurs actions ; avec quelle sagacité il devine jusqu'aux causes les plus cachées des événements ; avec quelle facilité il passe des objets les plus graves aux plus frivoles ; avec quelle finesse il compare les faits les plus opposés, et saisit ce qu'ils ont de commun.

M—A.

téressante par l'histoire de ses relations avec Matthiesson, et par celle de sa propre jeunesse. C'est dans cet opuscule, où l'on retrouve toute la fraîcheur d'imagination, toute la douceur et l'enjouement des plus beaux temps de Bonstetten, et dans la préface de *l'Homme du Midi et du Nord*, que l'auteur a fourni à son biographe les éléments de son travail. Il y a retracé les circonstances qui ont le plus influé sur ses études, sur sa vie politique et littéraire. « Il y a peu d'écrivains, » observe l'homme respectable dont nous avons obtenu d'utiles renseignements ; « il y a peu d'écrivains qui se soient présentés à leurs contemporains avec une physionomie plus individuelle, et qui offre cependant tous les traits généraux ou dominants chez les hommes éclairés, et dans les sociétés d'élite de l'époque qu'ils ont concouru à illustrer. S'adressant tour à tour à deux des nations les plus civilisées du continent européen, il sut parler à chacune sa langue, donner en français comme en allemand à ses idées l'expression, à sa pensée l'ordre et l'enchaînement le mieux en accord avec les besoins moraux, les habitudes intellectuelles et les exigences du goût qui caractérisent si diversement le public lettré de ces deux grands peuples. Mais ce n'est pas seulement à deux littératures si différentes qu'appartient Bonstetten. Il avait compris, il s'était approprié l'esprit de deux siècles, il avait suivi les progrès et les travaux de l'un et les travaux de l'autre avec la même impartialité, la même disposition à y coopérer dans l'intérêt de l'humanité. Peu d'hommes ont été doués, au même degré, de la faculté de se rappeler les impressions reçues dans un autre âge et dans un autre entourage, avec leur fraîcheur primitive, et de les confronter ainsi, non altérées, avec les impressions que firent sur son esprit plus mûr une autre scène du monde et une génération nouvelle. On conçoit les avantages que doit procurer un talent si rare à un observateur exercé, à une imagination féconde en combinaisons, à une sensibilité exquise, et que mettait incessamment en jeu tout ce qui, de près ou de loin, se trouvait dans sa sphère. » L'énumération des ouvrages de Bonstetten serait incomplète si nous passions sous silence sa correspondance avec M. Henri Zschokke, mise au jour par ce publiciste sous le titre de *Prometheus sur Licht und Reeth*, Aarau, 1832, 2 vol. in-8°. Cette correspondance, qui commence au 8 mai 1831, et finit au 30 décembre 1832, un mois avant la mort de Bonstetten, roule sur divers sujets de littérature, de métaphysique et de politique. La politique de la Suisse y tient la plus grande place, et cette partie acquiert un grand intérêt au milieu de la crise dont encore aujourd'hui l'Helvétie est travaillée.

B—S—R.

BONTALENTI. Voyez BUONTALENTI.

BONTEKOE (GUILLAUME-ISBRAND) ; navigateur hollandais, parti, en 1618, comme capitaine du vaisseau la *Nouvelle-Hoorn*, de onze cents tonneaux et de deux cent six hommes d'équipage, pour les Indes orientales. Plusieurs contrariétés et les maladies le forcèrent de relâcher à l'île Mascareigne,

alors déserte, et à Madagascar. Il était près d'arriver à Batavia, lorsque le feu prit à son vaisseau. Tandis qu'il faisait ses efforts pour arrêter l'incendie, soixante-six hommes de son équipage s'emparent d'une chaloupe et d'un esquif et abandonnent le vaisseau. Bientôt le feu atteint les poudres, et le bâtiment saute en mille pièces. « Pour moi, dit-il, « je fus emporté aussi en l'air ; je crus être mort, « et je levai les mains au ciel en disant : Voilà « une partie du chemin de faite ; c'est là que je « dois aller. Je ne laissai pas de conserver le jugement dans ce saut, et j'eus quelque pressentiment que je pourrais me sauver d'un si grand « danger. » Effectivement, il trouva moyen de se ratrapper à un mât, et il aperçut près de lui un jeune homme, le seul qui, avec lui, eût survécu à cette catastrophe. Un heureux hasard ramena la chaloupe, qui les recueillit. Ce fut un événement aussi heureux pour l'équipage que pour lui-même, parce que, par son courage et par ses connaissances, il les dirigea et parvint à les sauver ; mais ils eurent encore bien des dangers à courir, car ils furent quatorze jours avant d'arriver à terre, n'ayant que sept à huit livres de pain. Quelques oiseaux aquatiques et des poissons volants prolongèrent leur existence. Ils étaient sur le point de se manger les uns les autres, lorsqu'enfin ils abordèrent à terre : c'était à Sumatra, et d'autres dangers les y attendaient. Attaqués par les habitants, comme ils n'avaient pas d'armes, ils perdirent quelques-uns des leurs ; enfin ils arrivèrent dans la rade de Batavia, où ils se retrouvèrent au milieu d'une flotte de leur nation. Bontekoë commanda ensuite un navire de trente-deux canons, qui fit partie d'une expédition de huit vaisseaux, avec laquelle Cornelis ravagea les côtes de la Chine. On n'a plus d'autres détails sur la vie de Bontekoë, qui a publié en hollandais la relation de son voyage. La simplicité avec laquelle elle est écrite inspire la confiance. Elle a été traduite en français, Amsterdam, 1681, in-12, et insérée dans la *Collection des voyages* par Thévenot. On y trouve, page 5, une figure du dronte, ou cygne capuchonné, fort différente de celle qu'on voit dans la même collection, à la suite de la *Relation de Siam*, par Schuten, ce qui est important, parce qu'on a lieu de croire que cette espèce est totalement détruite actuellement, quoique l'on en conservât encore quelques individus empaillés dans les cabinets d'histoire naturelle au 17^e siècle.

D—P—s.

BONTEKOE (CORNEILLE), médecin hollandais du 17^e siècle, né à Almar, s'appelait DECKER. Il fut assez célèbre dans son temps, à cause du zèle avec lequel il défendit la doctrine chimique de Jacques Dubois, et de l'extension de la doctrine délayante, qu'il voulait faire appliquer à toutes les maladies. Il fit ses études médicales à Leyde, y puisa les documents chimiques qui dominaient alors, ainsi que la philosophie cartésienne, qu'il transporta toute dans la médecine. Très-entier dans ses opinions, et d'un caractère difficile, il se fixa successivement à la Haye, Amsterdam, Hambourg, Berlin, etc., sans pouvoir trouver une tranquillité que ses mauvais

procédés envers ses confrères venaient troubler sans cesse. Il finit cependant par être médecin de l'électeur de Brandebourg, et professeur à l'université de Francfort-sur-l'Oder. En 1686, une chute le fit mourir prématurément, à l'âge de 58 ans. Bontekoë offre un exemple de ce que peut l'influence du siècle sur les esprits plus ardents que solides. On venait de découvrir la circulation du sang, et on croyait trouver dans l'état de ce fluide les causes des maladies. Toutes les vues médicales tendaient désormais à purifier, étendre le sang ; d'autre part, la théorie de l'acide et de l'alcali était dans toute sa force, et toutes les maladies provenaient du choc de ces deux éléments. Dans cette double hypothèse, Bontekoë proclama l'utilité, pour toutes les maladies, d'une méthode délayante, il voulait rendre le sang le plus tenu possible par un excès de boisson ; il préconisa en cette vue l'usage du thé, dont il faisait prendre des quantités énormes. On a dit aussi qu'il avait été conduit à cette pratique par des sentiments patriotiques et pour faire fleurir le commerce de son pays, autant que par des opinions médicales. Il fit sur ce végétal, ainsi que sur le café et le chocolat, des traités qu'on trouve dans le recueil de ses œuvres. Bontekoë, comme tous les esprits à système, est aujourd'hui entièrement oublié. Tout mécanicien et cartésien dans ses explications, il était exclusif, et conséquemment défectueux dans sa pratique. Le recueil de ses œuvres a paru à Amsterdam, 1689, in-4^o, en hollandais. Il y en a une traduction française par Devaux, publiée sous ce titre : *Nouveaux Eléments de médecine touchant les maladies du corps humain, et les moyens de se conserver la santé*, avec la vie de l'auteur, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Les traductions latines sont plus nombreuses : 1^o *Diatriba de febribus, in qua autor complures antiquorum medicorum juxta et recentiorum delegit errores, cum ratione eorumdem theoriæ, tum praxeos*, la Haye, 1683, in-8^o, version de J.-Ch. de Gehema, avec *fragmenta motum et hostilitatem, seu potius amicitiam acidi et alkali, simulque phlegmatis, spiritus, olei, sulphuris, terræ, ac capitis mortui naturam declarantia* ; 2^o *Litteræ familiares ad Joan. Abrah. a Gehema*, Berlin, 1686, in-8^o ; 3^o *Fundamenta medica, seu de acidi et alkali affectibus*, Amsterdam, 1688, in-8^o ; 4^o *Metaphysica, de motu liber singularis, neenon æconomia animalis*, Leyde, 1688. C. et A—N.

BONTEMPI (GEORGE-ANDRÉ-ANGELINI). Voyez BUONTEMPI.

BONTEMPS (LÉGER), religieux bénédictin de l'abbaye de St-Bénigne de Dijon, qui vivait au 16^e siècle, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *de la Vérité de la foy chrétienne*, Rouen, in-16 ; 2^o *Consolation des affligés*, Paris, 1545, in-16 ; 3^o *le Miroir de parfaite beauté*, etc., Paris, 1557, in-16 ; 4^o *Narration contre la vanité et abus de l'astrologie judiciaire*, Lyon, 1558, in-16 ; 5^o *Adresse de vertu traduit de St. Euehère de Lyon*, 1558, 6^o *les Principes et premiers Eléments de la foy chrétienne*, Lyon, 1558 ; 7^o *Responce aux prétendus réformez, recueillie d'une épistre d'Erasmus*, Paris, 1562, in-8^o ; 8^o *la Règle des chrétiens*, Paris, 1568, in-8^o ; 9^o *de l'Autorité*

et *Puissance du pape*, Paris, 1562, in-8°. Bontemps savait parfaitement le grec et l'hébreu. On ignore tout à fait l'époque de sa naissance et celle de sa mort.

T.-P. F.

BONTEMPS (MARIE-JEANNE DE CHATILLON), épouse de Pierre-Henri Bontemps, ancien trésorier des troupes, née à Paris, le 14 janvier 1718, morte le 18 août 1768, a donné une traduction anonyme en prose des *Saisons* de Thomson, 1759, petit in-8°, fig. ; 1788, in-12, réimprimée souvent, et encore assez estimée. Pendant leur séjour à Paris, Garrick et Gibbon virent souvent madame Bontemps, et concurent pour elle beaucoup d'estime. — Son fils, libraire à Paris, mort dans les premières années de la restauration, a publié : 1° *Essai d'une bibliographie annuelle, ou Résumé des différents catalogues de livres qui ont paru dans le cours de l'an 9*, Paris, an 10 (1802), in-8° ; 2° *Choix des plus beaux morceaux du Paradis perdu de Milton, trad. en vers par Louis Racine et Nivernois*, avec une notice sur la vie de Milton et l'analyse d'Addison sur ce poème, suivi d'une notice sur le poète Gay et ses ouvrages, avec un choix de ses fables, *ibid.*, 1803, in-48.

A. B.—T.

BONTEMPS (PIERRE), sculpteur français du 16^e siècle, a fait les bas-reliefs du tombeau de François I^{er}, que l'on voit dans l'église abbatiale de St-Denis, près Paris. Ces bas-reliefs, au nombre de cinquante-quatre, représentent différentes circonstances de la bataille de Cériseles, et ils sont d'une perfection rare à cette époque.

K.

BONTIUS, famille de médecins qui honorèrent l'université de Leyde dans le 16^e siècle. Le premier de tous, **Gérard BONTIUS**, était de Riswick, et, devenu professeur de médecine à Leyde, il se distingua surtout par une connaissance profonde de la langue grecque : c'était le temps où l'on délaissait la littérature arabe pour revenir aux sources pures de l'antiquité. Il y contribua beaucoup à la fondation du jardin de botanique, l'un des plus célèbres, soit par la quantité des plantes étrangères qui y ont été cultivées, soit par le mérite des professeurs qui s'y sont succédé, dans le nombre desquels on compte Lécluse, Herman, Boërhaave et Royen. On attribue généralement à Gérard l'invention des pilules qui portent son nom, dites *pilules hydragogues de Bontius* ; peut-être appartient-elle à Régnier, son fils. Il mourut à Leyde, le 15 septembre 1599, âgé de 65 ans, laissant trois fils qui se distinguèrent dans son art : 1° *Jean BONTIUS*, qui fut médecin de la ville de Rotterdam ; 2° *Régnier BONTIUS*, né à Leyde, en 1576, professeur de physique à l'université de cette ville, nommé même recteur de cette faculté en 1619 ; médecin d'un prince de Nassau, et mort en 1625 ; 3° enfin *Jacques BONTIUS*, le plus illustre de cette famille, par les services qu'il a rendus à l'histoire naturelle. Il fut, en effet, un des voyageurs qui, à l'imitation de Prosper Alpin, servirent, à cette époque, si efficacement cette science. Les Indes et la Perse furent les contrées qu'il parcourut, et il recueillit avec grand soin, non-seulement tout ce qui était relatif à l'histoire naturelle de

ces pays, mais encore tout ce qui concernait les maladies de leurs habitants et les remèdes propres à les guérir. Il se fixa à Batavia, en 1625, et y exerça la médecine jusqu'à sa mort, en 1651. Il laissa plusieurs ouvrages manuscrits, dont quelques-uns n'étaient pas achevés. Une partie a été publiée sous ce titre : *de Medicina Indorum libri 4*, Leyde, 1642, in-12 ; 1718, in-4° ; Paris, 1645 et 46, in-4° ; on y a réuni le traité de Prosper Alpin, *de Medicina Ægyptiorum* ; on l'a aussi traduit en hollandais, Amsterdam, 1694, in-8°. Dans ces éditions, on avait omis les ouvrages de Bontius qui n'étaient pas terminés ; ils tombèrent par la suite dans les mains du médecin Pison, qui, en les réunissant à ce qui était déjà imprimé, en fit un ouvrage important pour l'histoire naturelle et la médecine des pays situés entre les tropiques, sous ce titre : *de India utriusque Re naturali et medica libri 4*, Amsterdam, Elzevir, 1658, in-fol. Les ouvrages de Bontius réunis en forment les six derniers livres ; les trois premiers traitent de la médecine des Indiens : de *Dieta sanorum, Methodus medendi India, Observationes e cadaveribus* : c'est encore la source la plus riche pour les maladies de ce pays. Dureus, habile chirurgien de Batavia, secondait Bontius dans ses dissections ; et il lui sert d'interlocuteur dans ces traités, qui sont en forme d'entretiens. Il est assez remarquable que, dans ses formules, Bontius ordonne quelquefois des plantes européennes qui ont naturellement peu d'énergie, et qui doivent l'avoir perdue par un si long trajet ; cependant il indique aussi quelquefois les espèces du pays qu'il croit capables de les remplacer. Le 4^e livre contient : *Notæ in Garciam ab Horto Historiam plantarum Brasiliæ* ; le 5^e donne l'histoire des animaux, *Historia animalium*, et le 6^e celle des plantes, *Historia plantarum India orientalis* ; c'est dans ces deux derniers livres que Pison a ajouté des notes au travail de Bontius. Les figures des plantes qu'il a recueillies dans l'île de Java pourraient être mieux gravées, mais ce n'en est pas moins Bontius qui a donné les premiers travaux sur l'histoire naturelle de ce pays. Son style est correct et élégant ; la plupart de ses notices sont précédées d'une courte description pittoresque en vers latins. Plumier a consacré à sa mémoire, sous le nom de *Bontia*, un des nombreux genres qu'il a établis en Amérique. Il ne comprend qu'un arbuste singulier qui croît ordinairement sur le bord de la mer.

C. et A. et D.—P.—s.

BOODT (ANSELME BOECE DE), né à Bruges, vers la fin du 16^e siècle, fut médecin de la cour de Rodolphe II, et mourut vers l'an 1634. Il a publié : 1° la 3^e partie des *Symbola divina et humana pontificum, imperatorum, regum, etc.*, de Typotius, Prague, 1605, in-fol. L'édition d'Amsterdam, 1686, in-42, n'en est qu'un abrégé. 2° *Gemmarum et lapidum historia, qua non solum ortus, natura, vis et pretium, sed etiam modus, quo ex illis olea, salia, tincturae, essentiae, arcana et magisteria arte chimica confici possunt ostenditur*, Hanau, 1609, in-4° ; nouvelle édition revue par André Toll, Leyde, 1656, in-8° ; *ibid.*, 1677, in-8° ; *ibid.*, 1626, in-4°. Adrien Toll, médecin à Leyde, y réunit les traités de *Gem-*

mis et Lapidious de Théophraste et de Jean de Laët. C'est dans son cabinet que l'on a trouvé le manuscrit sur lequel on a fait l'édition de 1636 et les deux suivantes. La traduction française, par Jean Bachou, est intitulée *le Parfait joaillier*, Lyon, 1644, 1649, in-8°. Boodt est aussi l'auteur d'un traité sur les plantes, intitulé : *Florum, herbarum, ac fructuum selectiorum Icones, et vires pleræque hactenus ignotæ, ex bibliotheca Olivari Vredi, J. C. Bruggensis*, Francfort, 1609; *Eadem quibus accessit Lamberti Vossii Lexicon novum herbarum tripartitum, latino-flandro-belgico-gallicum, flandro-belgico-latinum, et gallico-latinum*, Bruges, 1640, in-4°, avec 51 planches. Cet ouvrage est une compilation, et les figures avaient déjà paru dans l'*Hortus floridus* de Passæus, ou de Pas; mais le lexique latin-flamand-hollandais et français, etc., que Lambert Vossius y a ajouté dans la seconde édition, lui a donné quelque prix.

D—P—s.

BOON (DANIEL), cultivait une ferme dans la Caroline septentrionale, dont il était originaire, lorsqu'en 1769 il alla, suivi de cinq individus, fonder dans le Kentucky, alors en friche et inhabité, le premier établissement qui ait commencé à donner de la vie à des déserts que traversaient de loin en loin des nomades étrangers à toute espèce de civilisation. La maison fortifiée qu'il éleva dans ces vastes solitudes, et dont le nom *Boonsborough* atteste l'influence qui guidait les premiers colons au milieu des forêts sans fin du Kentucky, est devenu le centre d'une ville riche et florissante. Six ans avaient suffi à l'industrie et à l'activité de Boon pour donner à son établissement tout ce qui pouvait en assurer le succès. Il avait pris, par droit de premier occupant, possession de toutes les terres environnantes, et il s'en était fait garantir la propriété. Dès 1773, il commençait à recevoir des familles émigrantes, qui, chaque jour, augmentaient la population de sa colonie. Des maisons s'élevèrent à côté de la sienne; la sappe, la bêche déboisèrent des plaines incultes, ameublirent des terrains vierges. Un plan de défense et de garde perpétuelle fut organisé contre les attaques fréquentes des peuplades indiennes que la curiosité, le besoin, le caprice poussaient de temps à autre vers Boonsborough, et qui cependant voyaient avec admiration et une espèce d'amour le chef de cette colonie. C'est dans le *New-Monthly Magazine* qu'il faut lire par quelles ingénieuses précautions Boon sut éloigner ces visites importunes, ou neutraliser les mauvaises intentions des visiteurs. Il y a quelque chose de vraiment inouï dans la constance et la fécondité de ressources avec lesquelles il poursuivit son plan de civilisation. De tels efforts, de la part d'un homme que pourtant l'éducation n'avait pas développé, annonçaient une âme bien au-dessus du vulgaire, et certes de tels travaux eussent mérité quelques encouragements d'un gouvernement éclairé. Qui croirait que, sous prétexte d'un défaut de forme, ses compatriotes eurent l'infamie de déposséder et de réduire à la misère celui qui avait changé la face d'un pays? Il semble que, pour frapper ce coup odieux on eût attendu l'instant où il commençait à

recueillir le fruit de ses sueurs, celui auquel sa vieillesse le mettait hors d'état de se défendre. Boon avait-il les titres voulus pour la possession des terres par lui défrichées? telle fut la question gravement posée devant l'administration de l'Union. Les tribus indiennes, seules propriétaires primordiales du sol où il avait porté la charrue et la cognée, eussent répondu que oui : on fut d'un autre avis dans les bureaux. Exproprié par un arrêt inique, le patriarcal regarda ses liens avec la société comme rompus, et, disant à sa famille, à ses amis un éternel adieu, s'enfonça dans les immenses régions du nord-ouest qu'arrose le Missouri, et se bâtit sur les bords de ce fleuve une hutte, que nul du moins ne fut tenté d'aller lui disputer. Pour tous compagnons, dans cet exil lointain, il avait son fils, son chien et son fusil. Les Indiens le rencontraient parfois dans leurs courses, et transmettaient de ses nouvelles aux habitations anglo-américaines qui, de proche en proche, vont s'étendant vers le territoire du nord-ouest et envahissent le désert. Jamais le vieux Boon ne se plaignait de son sort. Le bruit de la sappe et de la bêche, ces avant-coureurs de la civilisation, semblait seul affecter péniblement son oreille. On le trouva, vers la fin de 1822, mort à genoux, son fusil ajusté et posé sur un tronc d'arbre. Le comté le plus septentrional du Kentucky porte le nom de Boon. Cooper a immortalisé le caractère de ce vieillard en l'idéalisant dans son Trappeur, qui joue un rôle si intéressant et si original dans les ouvrages du romancier américain.

VAL. P.

BOONEN (ARNOLD), peintre, né à Dort, le 16 décembre 1669, d'une famille de commerçants. Selon Descamps, son génie paraissait déjà propre à tout dès l'âge de seize ans, époque à laquelle il avait fini ses études. Il se décida pour la peinture, et reçut d'abord les leçons d'Arnold Verbuys, peintre d'histoire et de portrait; mais l'élève, éloquent du penchant que son maître avait pour le libertinage, et qu'il faisait paraître jusque dans ses tableaux, le quitta et se mit sous la direction de Godefrroi Schalcken. Devenu très-habile dès l'âge de vingt ans, Boonen n'étudia plus que la nature, d'après les conseils de Schalcken lui-même, et eut déjà une réputation bien établie à vingt-cinq ans. Depuis cette époque, de jolis tableaux de chevalet et des portraits lui procurèrent tout à la fois de l'aisance et de la célébrité. Le même bonheur l'accompagna à la cour du landgrave de Hesse-Darmstadt. Sa patrie alors désira jouir de ses talents, et il le revint à Dort; mais il s'aperçut bientôt qu'il ne pourrait y faire qu'une fortune médiocre, et se rendit à Amsterdam. Il y peignit aussitôt en pied, et de grandeur naturelle, les directeurs de la maison de force. Ce tableau acrut encore sa réputation, et lui en fit faire un si grand nombre d'autres, que jamais artiste, dit-on, ne fut plus occupé. En 1698, il peignit le roi de Prusse, et ce portrait passe pour être un de ses plus beaux ouvrages. Boonen épousa, en 1705, une demoiselle des premières familles de Dort, et, malgré les offres qu'il recevait des principales villes de Hollande et d'Allemagne, il se vit alors fixé par cette

union dans sa ville natale. Il y peignit d'abord les directeurs de la monnaie, et chercha à se surpasser dans cet ouvrage, que Descamps paraît regarder comme son chef-d'œuvre. Ce tableau fut suivi d'un grand nombre d'autres, parmi lesquels on compte le portrait en pied de Marlborough, ceux du czar Pierre, de la czarine, du prince d'Orange, etc., et celui du célèbre van Huysum, qui l'en paya par un superbe tableau de fleurs. Descamps penche à croire que l'excès du travail abrégé les jours de cet artiste. Il vécut du moins riche et honoré jusqu'à l'âge de 60 ans, étant mort le 2 octobre 1729. On doit regretter que le musée du Louvre ne possède de cet habile artiste qu'un seul petit tableau, dans le goût de Schalcken, représentant un *homme qui lit à la lumière d'un flambeau*. Il eut pour élèves plusieurs artistes habiles, tels que Corneille Troost et Philippe van Dyck, dit le *Petit Van Dyck*. — *Gaspard BOONEN*, son frère, né à Dordrecht en 1677, reçut aussi ses leçons. Sans atteindre au rare talent d'Arnold Boonen pour le portrait, il se fit une réputation honorable dans cette partie de l'art. Il travailla beaucoup à Rotterdam, sa ville natale, où il mourut le 20 octobre 1729, à l'âge de 52 ans. D—r.

BOOT (GÉRARD), naquit à Gorcum en 1604, s'adonna à la médecine, et était encore en Hollande en 1650. A cette époque il passa en Angleterre, et devint médecin de Charles I^{er}. Après la mort de ce prince, ou peu auparavant, il se retira à Dublin, où il mourut en 1650, laissant : 1^o *Heures de récréation* (en allemand); 2^o *Philosophia naturalis reformatata, id est, philosophiæ Aristotelicæ accurata examinationis, ac solida confutatio, et novæ et verioris introductio*, Dublin, 1641, in-4^o. Arnold Boot, son frère, a eu part à cet ouvrage. — *Arnold Boot*, frère puîné de Gérard, naquit en Hollande, et probablement à Gorcum, l'an 1606; fit de bonnes études, apprit les langues latine, grecque, hébraïque, syriaque et chaldaïque; ensuite s'attacha à la médecine, et fut reçu docteur en cette faculté; néanmoins il s'occupait de l'étude des langues anciennes et de la critique sacrée. Il passa en Angleterre en 1650, pratiqua son art à Londres, et fut nommé médecin du comte de Leicester, vice-roi d'Irlande. Il se maria à Dublin, mais les troubles le forcèrent à quitter ce pays: il se retira à Paris pour s'y occuper entièrement de littérature. Il est mort en 1653. On a de lui : 1^o *Observationes medicæ de affectibus (a veteribus) omissis*, Londres, 1649, in-12; réimprimé en 1664, in-4^o, avec une préface de Henri Meibom. 2^o Quelques ouvrages très-savants sur le texte hébraïque de l'Ancien Testament, dont on trouve la nomenclature dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas* par Paquot. 3^o En société avec François Taylor : *Examen prælectionis Joannis Morini in Biblia græca*. 4^o Il a eu part, comme nous l'avons dit, à l'ouvrage de son frère Gérard. — *Éverard Boot*, de la même famille que Gérard et Arnold, était né en 1575, probablement à Dordrecht. Il fut ministre à Utrecht en 1602, et mourut le 14 août 1610. Il a traduit en flamand, du latin de

Guillaume Perkins, le *Catholique réformé, ou Explication de l'accord et du différend qui se trouvent actuellement entre les réformés et l'Eglise romaine*, Middelbourg, 1604, in-12. V. E—N.

BOOT (HENRI), comte de Warrington et baron Delamer de Dunham-Massey, en Angleterre, naquit d'une famille ancienne, en 1661. Il représenta le comte palatin de Chester dans plusieurs parlements, sous le règne de Charles II. Son opposition au duc d'York et son animosité contre les catholiques le rendirent odieux à la cour. En 1684 il devint, par la mort de son père, lord Delamer. Il fut, vers le même temps, arrêté et renfermé à la Tour de Londres. Ayant obtenu sa liberté, il fut emprisonné de nouveau peu de temps après l'avènement de Jacques II. Il le fut une troisième fois en 1685, comme accusé de haute trahison; mis en jugement, il fut acquitté par la chambre des pairs. Il mena ensuite une vie retirée à sa terre de Dunham-Massey, jusqu'à l'approche de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône. Ce prince, devenu Guillaume III, en reconnaissance des services qu'il lui rendit en cette circonstance, le nomma conseiller privé, chancelier et sous-trésorier de l'échiquier, lord-lieutenant et garde des rôles du comté de Chester; mais il perdit la plupart de ces places en moins d'une année, par son opposition à quelques mesures de la nouvelle cour. Il en fut dédommagé en partie par le titre de comte de Warrington, qui lui fut conféré en 1690, avec une pension annuelle de 2,000 livres sterl., « comme une récompense de ses éminents services, en levant des troupes à Sa Majesté pour délivrer son pays et la religion de la tyrannie et du papisme. » Il mourut à Londres en 1695, laissant la réputation d'un ardent ami de la liberté et de son pays. Le prince d'Orange, à son arrivée en Angleterre, en 1688, l'envoya, avec le marquis de Halifax et le comte de Shrewbury, ordonner au roi Jacques de quitter le palais de Whitehall; mais, trop généreux pour insulter à l'infortune de ce prince, lord Delamer le traita avec respect; et Jacques fut si sensible à ce procédé, qu'après sa retraite en France il disait que le lord Delamer, qui avait lieu de se plaindre de lui, l'avait traité avec beaucoup plus d'égards que deux autres seigneurs qui avaient éprouvé ses bontés, et dont il devait attendre quelque reconnaissance. Les œuvres de Henri, comte de Warrington, ont été publiées, en 1694, en 1 vol. in-8^o. Elles se composent principalement de discours prononcés dans le parlement, et de petits traités politiques. — Son fils (George) a publié en 1759, sous le voile de l'anonyme, un ouvrage intitulé : *Considérations sur l'institution du mariage, avec des réflexions concernant la force et l'obligation du contrat de mariage, où l'on considère jusqu'à quel point les divorces peuvent ou doivent être autorisés, etc.* L'auteur plaide en faveur du divorce, motivé sur la différence et l'incompatibilité des caractères. X—s.

BOQUIN ou BOUQUIN (PIERRE), théologien hétérodoxe, embrassa d'abord la vie religieuse dans l'ordre des carmes. Séduit par les nouvelles doc-

trines, il quitta le froc, sortit de France en 1541, se rendit à Bâle, puis à Wittemberg, où il fut accueilli par Luther et Mélanchthon. Ce dernier lui persuada d'aller occuper à Strasbourg la chaire que laissait vacante le départ de Calvin. Après y avoir professé quelque temps, il revint à Bourges; mais il ne rentra point dans son couvent, comme on l'a dit. Espérant bientôt voir la réforme s'introduire dans l'Église de France, il fit en attendant des leçons publiques de grammaire hébraïque. Peu de temps après, la reine de Navarre, à laquelle il avait présenté quelques-uns de ses ouvrages, lui fit assigner un traitement; et sur la recommandation de cette princesse, il fut nommé prédicateur à la cathédrale. Mais, quoiqu'il eût donné sa démission dès qu'elle lui avait été demandée, il fut poursuivi devant le parlement de Paris et devant l'archevêque de Bourges. Ayant échappé à tous ces dangers, il revint à Strasbourg en 1553, et y resta quelque temps attaché comme prédicateur à l'église française. Appelé par l'électeur palatin à Heidelberg, il y remplit vingt ans la chaire de professeur en théologie, non sans avoir des querelles avec les partisans de Luther, dont il était loin d'approuver toutes les opinions. L'électeur, pour mettre fin à ces débats, ayant fait rédiger une profession de foi, Bouquin refusa de la signer, et fut expulsé de sa chaire. Il obtint enfin une place à Lausanne, et mourut en cette ville en 1582. Melchior Adam, dans les *Vitæ theologorum exteriorum*, et, d'après lui, Bayle, dans son *Dictionnaire historique et critique*, ont donné la liste des ouvrages de Bouquin. Ce sont des traités de théologie et des écrits de controverse qui n'offrent plus d'intérêt. Par un hasard singulier, ces biographies ne font pas mention du seul ouvrage de Bouquin qui soit encore recherché; il est intitulé : *P. Boquini Apodictis antichristianismi, qua christianismum veram religionem, pharisaismum christianismo contrarium, papismum pharisaismo simillimum esse ostenditur*, Genève, 1553, in-8°. W—s.

BOR (PIERRE-CHRÉTIEN), naquit en 1559 à Utrecht, où son père était apothicaire. Il s'établit dans la suite à la Haye, puis à Harlem. Dès sa jeunesse il étudia avec beaucoup de zèle l'histoire, et surtout celle de sa patrie. Il publia en 1595 les trois premiers livres, et en 1601 les trois livres suivants de son *Histoire des Pays-Bas*. Les états d'Utrecht invitèrent tous les Hollandais à fournir à Bor les pièces originales et tous les titres historiques qui pourraient lui être utiles. L'auteur obtint, pour la continuation de cet ouvrage, une pension de 600 florins, et on le nomma receveur de la Nord-Hollande. Encouragé d'une manière aussi honorable, Bor mit beaucoup de soin et d'activité à son travail, et l'*Histoire des Pays-Bas* fut imprimée toute entière, en 1621, à Leyde et à Amsterdam, 8 vol. in-fol., fig. Le 8^e volume, qui contient l'index, ne parut qu'en 1640. On en publia une nouvelle édition, enrichie de gravures et de pièces originales, sous ce titre : *Oorsprong, Begin, en Vervolg der nederlandse Oorlogen* (Origine et histoire des guerres des Pays-Bas), 1679, 4 vol. in-fol. Cet ou-

vrage est très-estimé. Bor a aussi écrit la continuation, ou le 6^e volume de la chronique de Carion, Amsterdam, 1632, in-fol. Enfin il est auteur de deux tragédies, *Apollonius, prince de Tyr*, et *Apollonius et sa fille Tarsia*, la Haye, 1617, in-4^e; mais ces essais dramatiques sont médiocres. Bor ne connaissait les auteurs anciens que par des traductions, et il ne sut jamais d'autres langues que le hollandais et le français. Comme historien, il fut estimé, même par les hommes les plus savants de sa patrie. Baerle, Heinsius, Burmann, Voët, Schrévélus, et autres célèbres auteurs s'accordent à faire son éloge. Il mourut à Harlem en 1653, âgé de 75 ans. D—G.

BORASTUS (GRÉGOIRE-LAURENT), docteur en droit et en théologie, naquit à Norkoping, en Suède, vers l'année 1584. Il quitta jeune sa patrie, passa du luthéranisme à l'Église romaine, et s'engagea au service de la Pologne, alors en guerre avec la Suède. Les discussions politiques entre ces deux pays occupèrent principalement sa plume, et il publia plusieurs ouvrages en latin, pour appuyer les prétentions des rois de Pologne. On cite surtout comme important et rare celui qui a pour titre : *Causæ ob quas Carolus Gustavus Johannem Casimirum bello adoriri coactum se profiteatur, breviter limatæ et eliminatæ*, Lublin, sans date, et Dantziek, 1656. Borastus était très-savant, et possédait surtout à fond la littérature latine. Les vers qu'il mit à la tête d'une édition du *Vitis aquilonaria* de Vastorius passent pour un chef-d'œuvre de bonne latinité. On ignore les autres circonstances de sa vie, ainsi que l'année de sa mort. Il s'appelait lui-même chanoine de Cracovie, prévôt de Wischioiwitz, et secrétaire de trois rois de Pologne. On doit le distinguer d'un autre Suédois nommé Étienne Borastus, qui abandonna également sa religion et sa patrie, et qui, selon une tradition populaire de la province où il était né, joua un rôle remarquable à Rome, et devint même cardinal. C—AU.

BORCH (MICHEL-JEAN, comte DE), naturaliste et voyageur du 18^e siècle, sur lequel les journaux et les mémoires contemporains gardent un silence d'autant plus extraordinaire, qu'il est auteur de plusieurs ouvrages, et qu'ayant habité la France, son goût prononcé pour les sciences aurait dû le faire connaître de ceux qui faisaient alors les réputations. Il était Polonais, suivant Lastri (*Bibl. georgica*, p. 134). Musset le dit du Piémont (*Bibliogr. agronomiq.*, p. 290); mais il est bien plus probable qu'il était de la même famille que les comtes de Borch, également connus par leurs talents militaires et par leur goût pour les lettres. Après avoir achevé ses études dans les universités d'Allemagne, le jeune comte de Borch résolut de visiter les principaux États de l'Europe pour étendre ses connaissances et cultiver l'amitié des savants. Si l'on en juge par la facilité avec laquelle il écrivait en français, il dut faire un assez long séjour à Paris. Après avoir parcouru les provinces méridionales de la France, il vit les Alpes, la Suisse et toute l'Italie, s'arrêtant dans les lieux où il trouvait à satisfaire sa curiosité. La lecture du *Voyage* de Brydone (*voy. ce nom*) en

Sicile et à Malte lui inspira le désir de voir les mêmes contrées. Ayant pris des arrangements avec un patron napolitain, il s'embarqua vers la fin de 1776, suivi d'un seul valet de chambre; et, après avoir fait le tour de la Sicile et vu Malte, où il reçut l'accueil le plus gracieux du grand maître Rohan, il revint en Sicile et parcourut dans tous les sens ce pays si curieux pour l'antiquaire et pour le naturaliste. De retour à Naples, il fut prié par le gouvernement de lui communiquer ses vues sur les moyens de donner plus d'extension à la manufacture de fil de zabbara ou d'albès, qu'il avait examinée en Sicile. De Naples il vint à Rome, où il est probable qu'il s'arrêta quelque temps, puisqu'il y fit imprimer un de ses ouvrages. En passant à Sienne, il remit à l'académie de cette ville un mémoire sur la fabrication du phosphore marin. (*Lettres sur la Sicile*, t. 11, p. 46.) Le comte de Borch était en 1780 à Turin, d'où il se proposait de repasser en France, empressé de revoir les amis qu'il y avait laissés, entre autres, Séguier, comme lui naturaliste et antiquaire. Jeune encore, il avait devant lui une longue carrière; mais des motifs que l'on n'a pu deviner l'empêchèrent d'accomplir les projets qu'il avait formés pour s'assurer une réputation durable. On sait qu'il habitait la Suisse en 1798, mais on ignore le lieu et la date de sa mort. Il était membre de plusieurs académies, entre autres de celle de Lyon, à laquelle il adressa plusieurs mémoires et dissertations dont on trouve la notice dans le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, par Delandine. Le *Journal de physique* de Rozier contient (mars 1799, t. 4, p. 414) une lettre de Borch sur la manière de teindre les cuirs en vert. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Lithographie sicilienne, ou Catalogue raisonné de toutes les pierres de la Sicile propres à embellir le cabinet d'un amateur*, Naples, 1777, in-4° de 50 p. 2° *Lithologie sicilienne, ou Connaissance de la nature des pierres de la Sicile*, suivi d'un discours sur le calcaire de Palerme, Rome, 1778, in-4° de 228 p. 3° *Minéralogie sicilienne, doimastique et métallurgique*, suivie de la minerhydrologie sicilienne, ou description des eaux minérales de la Sicile, Turin, 1780, in-8°. Le frontispice est décoré du portrait de l'auteur en médaillon. Dans la préface, p. 15, Borch promet une *Théorie des volcans*. Scopoli, dans sa *Cristallographie*, donne le nom de *sulphur borchianum* à une espèce de soufre que le comte de Borch avait recueilli à Noto dans la Sicile. 4° *Lettres sur les truffes de Piémont*, Milan, 1780, in-8°, fig. 5° *Lettres sur la Sicile et l'île de Malte*, pour servir de supplément au *Voyage* de Brydone, Turin, 1782, 2v. in-8°, avec des figures dessinées par l'auteur. Sur le frontispice est une médaille représentant le comte de Borch couronné de lierre, et, au revers, une ruche d'abeilles avec cette devise : *Ingeniosa assiduitate*. Cet ouvrage, que l'on croirait écrit par un jeune Français, est très-intéressant. Le comte de Borch y relève plusieurs inexactitudes échappées à Brydone; mais ses critiques ne sont pas toujours justes. C'est ainsi, par exemple, qu'il avance que

l'indiscrétion de Brydone exposa le savant naturaliste Reeuero à la persécution de son évêque, assertion répétée par différents voyageurs, mais démentie par Dolomieu. (*Voy. RECUPERO.*) On trouve à la fin du 2^e volume son *Mémoire sur le fil d'albès*, dont on a parlé. Borch annonce (t. 2, p. 193) la publication prochaine de son *Botanicon Etnense*, ouvrage qui n'a point paru, et que l'on peut croire perdu pour la science, ainsi que la *Théorie des volcans*. 6° *Oberon*, poème de Wieland, traduit en vers français, Bâle, 1798, in-8°. Cette traduction, écrite d'un style barbare, n'a pas même le mérite de la fidélité. (*Voy. le Magasin encyclopéd.*, 1799, t. 6, p. 203.) W—s.

BORCHOLTEN (JEAN), jurisconsulte, né à Lunenburg, en 1553, passa quelques années en France, où il étudia sous Cujas, professa le droit à Rostock, et ensuite à Helmstadt, où il mourut en 1595. On lui a reproché d'avoir suivi trop servilement les opinions de Cujas son maître. Il a écrit des traités sur les *Fiefs*, sur les *Obligations et les Actions*, sur les *Contrats* et sur d'autres sujets de jurisprudence. La plupart de ces ouvrages sont oubliés aujourd'hui, mais on fait encore cas de ses *Commentarii in quatuor libros Institutionum Justiniani imp.*, Helmstadt, 1590, in-4°; et Wittemberg, 1608, in-4°, publiés par son fils, Statius Borcholten; 14^e édition, Paris, 1646, in-4°. Chaque chapitre des *Institutes* y est réduit en tableaux synoptiques qui en facilitent singulièrement l'étude. C. M. P.

BORCK (GASPARD-GUILLAUME DE), fils d'Adrien-Bernard de Bock, feld-marchal au service de Prusse, naquit, en 1650, à Doberitz, en Poméranie, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie, et fut envoyé successivement comme ambassadeur à Copenhague, à Brunswick, à Dresde, à Londres et à Vienne. En 1740, il fut rappelé à Berlin, et revêtu des fonctions de curateur de la nouvelle académie des sciences. Il mourut le 8 mars 1747, laissant la réputation d'un ministre vertueux et d'un homme instruit. On a de lui une traduction de la tragédie de *la Mort de César* de Shakspeare, Berlin, 1741, et un *Essai de traduction en vers de la Pharsale* de Lucain, Halle, 1749, in-8°. Son éloge, composé et prononcé par le grand Frédéric, se trouve dans les *Mémoires de l'académie de Berlin* pour l'année 1747. — Son frère, général de cavalerie au service de Prusse, et surintendant de la cour du prince, depuis roi sous le nom de Frédéric-Guillaume II, passa la fin de sa vie dans ses terres de Stargardt, en Poméranie, où il s'occupa avec succès d'agriculture et d'économie rurale. On a de lui quelques dissertations sur cette matière, et une excellente *Description de l'agriculture de Stargardt* (en allemand), Berlin, 1778, in-8°; 2^e édition, ibid., 1785, même format. G—r.

BORDA (JEAN-CHARLES), membre de l'académie des sciences, de l'Institut, capitaine de vaisseau et chef de division au ministère de la marine, naquit à Dax, le 4 mai 1753, d'une famille très-ancienne-ment connue dans l'état militaire. Il commença ses études dans cette ville, au collège des barnabites, et

les acheva sous les jésuites de la Flèche. Le goût qu'il montra de bonne heure pour les mathématiques fut d'abord contrarié par les intentions de ses parents; mais enfin il obtint d'eux la permission de s'y livrer, et entra dans le génie militaire. Ses progrès furent assez rapides pour lui faire redouter de les interrompre. Il renonça donc pour quelque temps à la carrière du génie, qui l'aurait éloigné de Paris, et il entra dans les chevaux-légers. En 1756, il lut à l'académie des sciences un *Mémoire sur le mouvement des projectiles*, qui obtint une mention particulière dans l'histoire de cette compagnie. La même année il fut nommé associé de l'académie. Aide de camp du maréchal de Maillebois, dans la campagne de 1757, il se trouva à la bataille d'Hastembœck; mais ce genre de service l'éloignant trop des sciences qu'il chérissait, il revint à Paris, entra dans le génie militaire, et fut employé sur-le-champ dans les ports. Cette circonstance dirigea principalement ses vues vers tout ce qui avait rapport à l'art nautique. Ses premières recherches eurent pour objet la résistance des fluides, dont il se proposa de déterminer les lois par l'expérience. Il publia sur ce sujet deux mémoires, l'un en 1765, l'autre en 1767. Il en avait donné un autre, en 1766, sur l'écoulement des fluides par des ouvertures très-petites, question qui dépend à la fois et de l'expérience et du calcul. Enfin, en 1767, il publia un mémoire sur la meilleure forme à donner aux vannes des roues hydrauliques et aux roues elles-mêmes, pour que le courant d'eau qui les fait tourner leur imprime la plus grande impulsion possible. Quelque attrait qu'eût pour lui l'application des mathématiques aux objets de physique expérimentale, il ne laissait pas de suivre les progrès de l'analyse elle-même; car dans cette même année 1767, il donna encore un mémoire d'analyse pure, rempli de clarté et d'élégance, où il met dans le plus grand jour les principes injustement contestés du calcul des variations découvert par Lagrange. Enfin on a encore de lui un *Mémoire sur la théorie des projectiles, en ayant égard à la résistance de l'air*. Il se trouve dans le recueil de l'académie des sciences, ainsi que les précédents. Quoique des recherches si nombreuses et si variées semblent suffire pour occuper une longue vie, ce n'est là qu'une partie des travaux de Borda. En le suivant dans une autre carrière, nous lui verrons développer un autre genre de talents, qui n'ont d'analogie avec ceux qu'il avait montrés d'abord que par leur supériorité. Les recherches qu'il avait faites sur des objets essentiellement liés à l'art nautique le firent appeler au service de mer en 1767, et il fit sa première campagne en 1768. En 1771, il s'embarqua, avec Pingré, sur la frégate *la Flore*, en qualité de commissaire de l'académie pour l'examen des montres marines. Nommé lieutenant de vaisseau en 1775, il fut chargé, l'année d'après, de déterminer, avec plus de précision qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la position des îles Canaries, à partir desquelles la plupart des peuples de l'Europe compaient alors les longitudes géographiques. Il fit ce voyage sur la frégate

la Boussole, ayant sous ses ordres *l'Espiègle*, commandé par le comte de Puysegur. Le détail de ce voyage, rempli d'observations intéressantes, n'a pas été publié. Le manuscrit que Borda en avait fait ne s'est pas retrouvé dans ses papiers à sa mort. M. de Flenrien en possédait une copie que, par délicatesse, il n'a jamais voulu publier, et qui a dû passer, avec le reste de ses papiers, au ministère de la marine. Ce fut dans ce voyage que Borda recueillit les éléments de sa belle carte des îles Canaries et des côtes d'Afrique. Jusqu'alors les marins se bornaient à déterminer la position des points d'une côte, d'après leur direction relativement à l'aiguille aimantée; à cette méthode imparfaite, Borda substitua le procédé, infiniment plus exact et plus sûr, des relèvements astronomiques, obtenus par des instruments de réflexion, et les méthodes qu'il avait alors imaginées ont servi de modèles pour la construction des meilleures cartes qui ont été faites depuis. Nommé major général de notre armée navale, dans la belle campagne du comte d'Estaing, il se signala par l'ordre de sa comptabilité et par la sagesse de son administration. En 1781, il eut le commandement du vaisseau *le Guerrier*, et en 1782 celui du *Solitaire*, vaisseau de soixante-quatorze canons, avec ordre d'escorter un corps de troupes que l'on envoyait à la Martinique. Il rendit les troupes à leur destination; mais, pendant une éroisière qu'il fit au vent de la Martinique, il fut chassé et joint par une escadre ennemie. Après avoir combattu opiniâtrément contre des forces très-supérieures, il fut contraint de rendre *le Solitaire*, dans l'état d'un vaisseau naufragé. Les Anglais le traitèrent avec la distinction qu'il méritait, et le renvoyèrent en France sur parole. Ce fut au milieu de ces courses, en 1777, qu'il fit exécuter son cercle à réflexion. L'usage de cet instrument est aujourd'hui trop général parmi les marins éclairés, et son utilité est trop grande pour que nous n'indiquions pas le principe sur lequel il repose. Ce principe consiste dans la répétition des observations dont les résultats, placés les uns à la suite des autres sur le contour d'un limbe circulaire, détruisent dans leur résultat moyen les erreurs des divisions, inévitables dans un petit instrument. Le célèbre astronome Tobias Mayer avait déjà eu cette idée. Il avait même publié à Londres, en 1767, la description d'un cercle répétiteur à réflexion, qui avait la propriété d'atténuer les erreurs des observations par leur multiplicité; mais il avait l'inconvénient d'introduire entre chacune d'elles une observation d'un autre genre, dont le peu de précision rendait ce premier avantage à près peu illusoire. Borda, par une de ces idées simples qui n'appartiennent qu'au génie, a su faire disparaître cette observation accessoire, et dès lors son instrument a eu tous les avantages de celui de Mayer, sans en avoir les inconvénients. C'est sur les mêmes principes que Borda fit construire, pour les observations terrestres, ces cercles répétiteurs dont l'usage est aujourd'hui répandu dans toute l'Europe, et avec lesquels on a fait des observations aussi précises que celles que Bradley

même a faites avec les plus grands instruments. On en a vu surtout l'utilité dans cette grande opération de la mesure d'un arc du méridien, depuis Dunkerque jusqu'aux îles Baléares, entreprise immense dont Borda a été l'âme, et pour laquelle il a heureusement trouvé dans Méchain et Delambre de si dignes coopérateurs. C'est lui qui, dans cette opération, a dirigé en quelque sorte tout ce qui tient à des expériences de physique. Il a imaginé les règles de platine, employées à la mesure des bases; il a inventé les thermomètres métalliques, qui indiquent leurs plus petites dilatations; il s'est servi des procédés les plus minutieusement rigoureux pour mesurer leur longueur et la comparer à la toise de l'académie; il a imaginé un appareil extrêmement ingénieux, pour mesurer la longueur du pendule avec une précision inconnue avant lui; et cet appareil, avec quelque modification, s'est trouvé assez simple pour pouvoir être transporté et employé dans les divers points de la méridienne, et même dans les lieux les plus sauvages. Dans toutes ces inventions, on reconnaît le physicien géomètre, qui sait allier habilement le calcul à l'expérience, et atteindre, par les plus simples procédés, la dernière précision. C'est à Borda et à Coulomb que l'on doit la renaissance de la véritable physique en France, non pas de la physique verbeuse et hypothétique, mais de cette physique ingénieuse et exacte qui observe et compare tout avec rigueur. Borda doit être aussi regardé comme un des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de l'art nautique, tant par les instruments exacts qu'il a donnés aux marins, que par l'adresse avec laquelle il a su rapprocher d'eux les méthodes géométriques, sans rien ôter à celles-ci de leur exactitude. L'époque à laquelle il a publié ses observations doit être regardée comme celle où les marins français ont abandonné les routines de l'ignorance pour se guider par le flambeau des sciences exactes. Enfin, ce qui complètera cet éloge par un trait malheureusement trop rare, Borda exerça pendant sa vie beaucoup d'influence sur les savants qui l'environnaient, et jamais il n'en abusa. Il mourut le 20 février 1799. Dans les dernières années de sa vie, il avait fait un travail considérable sur les réfractions. Par une théorie savante, appuyée sur des expériences délicates et nombreuses, il avait composé une formule de réfraction qu'il croyait exacte et complète. Ce travail était le sujet d'un mémoire considérable, dont Delambre a vu deux copies; malheureusement Borda ne voulut pas le lui communiquer, sans doute parce qu'il le croyait encore imparfait. On ne l'a pas trouvé à sa mort, et l'on n'a pas même connu un seul des nombres qu'il avait déterminés avec tant de soin. Heureusement, Biot ayant retrouvé par hasard, chez un opticien de Paris, le prisme dont Borda s'était servi pour observer la force réfringente de l'air, la première classe de l'Institut lui a donné le moyen de reprendre ces expériences d'une manière encore plus complète et plus générale, en les étendant, non-seulement à tous les degrés de densité de l'air, mais aussi à tous les autres gaz. Les résultats de ce

travail, qu'il a fait en commun avec M. Arago, membre de l'Institut, sont imprimés dans les mémoires de cette compagnie. Les ouvrages de Borda qui ont été imprimés séparément, sont : 1° *Voyage fait par ordre du roi, en 1771 et 1772, en diverses parties de l'Europe et de l'Amérique, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments servant à déterminer la latitude et la longitude, tant du vaisseau que des côtes, îles et écueils qu'on reconnaît, suivi de recherches pour rectifier les cartes hydrographiques*, par MM. Verdun de la Crenne, Borda et Pingré, Paris, 1778, 2 vol. in-4°; 2° *Description et usage du cercle de réflexion*, 1787, in-4°; 2° édition, 1816; 3° *Tables trigonométriques décimales, ou Tables des logarithmes, des sinus, sécantes et tangentes, suivant la division du quart du cercle en cent degrés, revues, augmentées et publiées* par Delambre, Paris, 1804, in-4°. Lefèvre-Gineau et Rœderer ont fait l'éloge de Borda. B—r et R—L.

BORDA (SIRO) naquit à Pavie, le 13 septembre 1761, de parents honnêtes qui, après lui avoir donné une excellente éducation, virent avec plaisir qu'il se décidait à étudier la médecine. L'université de Pavie jouissait alors de la célébrité la plus éclatante, grâce aux efforts de Marie-Thérèse, qui avait réuni des hommes du premier mérite, Tissot venait d'y fonder un enseignement clinique qui a servi de modèle à toutes les autres universités. J.-P. Frank perfectionna cette admirable institution, qui créa tant de praticiens habiles, et sous lesquels Borda puisa des connaissances qui l'ont illustré par la suite. Dès ses premiers pas dans l'étude des sciences médicales, il se distingua par un zèle et une assiduité qui lui méritèrent, aussitôt après son doctorat, la place de répétiteur de matière médicale. En 1800, il fut nommé professeur dans cette partie de la science, et on lui confia au grand hôpital de Pavie un service qui, bien que n'étant point considéré comme une clinique, était suivi par une foule d'étudiants et de médecins étrangers. Jamais professeur ne fut plus dévoué à l'instruction de la jeunesse, et jamais la jeunesse ne paya un plus juste tribut de reconnaissance à un professeur. Chaque fois qu'il montait en chaire, il était salué par les acclamations unanimes des étudiants; chaque fois qu'il avait fini sa leçon ou sa visite à l'hôpital, il rentrait chez lui accompagné par un cortège d'élèves qui recherchaient dans son entretien un nouvel enseignement; car chacune de ses paroles était un précepte, chaque remarque une leçon. Convaincu des dangers de la doctrine de Brown, Borda crut en trouver une rationnelle dans celle qui était professée par Rasori; et, dès cette époque, il entreprit sur l'action des médicaments des expériences très-remarquables. Il se convainquit par l'observation clinique qu'une foule de substances qui produisent en apparence le même effet n'ont point la même action; par exemple, il reconnut que l'action sédative de l'opium n'est point la même que celle du laurier-cerise et de l'acide prussique, etc. Si l'expérience n'a point sanctionné la division établie par Rasori et Borda, dans la matière médicale, en deux seules classes de

médicaments, *les stimulants* et *les contre-stimulants*, cette même expérience a prouvé qu'il reste encore un vaste champ à cultiver dans le domaine de la matière médicale. La réputation de Borda était si grande qu'il ne pouvait suffire à donner des soins et des conseils à tous ceux qui venaient les réclamer. Non-seulement les malades de la Lombardie, du Piémont, du duché de Gènes, venaient en foule à Pavie, mais encore il était appelé sans cesse dans toutes ces provinces, au point qu'il lui était impossible de rassembler en corps de doctrine ses travaux épars. Mais, d'un autre côté, il utilisait ses voyages par l'étude de la littérature médicale étrangère, qu'il cultivait avec beaucoup de soin. Ses connaissances dans la littérature médicale anglaise étaient vraiment extraordinaires, et frappaient d'étonnement les médecins de cette nation qui venaient le visiter. Pendant quatorze années entières, Borda fut appelé à jouir du fruit de ses travaux. Considération du gouvernement, amour des clients, confiance universelle, fortune acquise par le travail, rien ne manquait à son bonheur. Les événements qui placèrent de nouveau la Lombardie sous la domination de l'Autriche furent cependant pour lui une source de peines et de chagrin. Les opinions de Borda n'étaient point douteuses, il portait au plus haut degré l'amour de l'indépendance italienne; et, tout en blâmant quelques actes du gouvernement français, il le préférait sincèrement à celui de l'Autriche. Cette préférence qu'il ne dissimulait pas lui attira des persécutions dont un jeune professeur allemand, Hildenbrand fils, s'est déclaré l'organe. Borda fut entravé dans son enseignement, les élèves qui suivaient son cours furent mal notés, l'administration de l'hôpital lui refusa les médicaments coûteux qu'elle prodiguait aux autres. Les étudiants alors en apportèrent qui étaient fournis par les pharmaciens de la ville, et l'auteur de cet article fut chargé de surveiller cette fourniture. Mais alors, sous prétexte de prosélytisme, on retira à Borda son cours de matière médicale; on lui donna en retour une clinique médicale pour les chirurgiens prenant maîtrise. L'attachement des élèves ne fit que s'en accroître, et la petite clinique ne pouvait suffire à contenir les élèves et les docteurs. Fatigué à la fin d'une lutte inégale, Borda abandonna l'enseignement et se retira à Milan, où sa présence était vivement désirée. Là il se livra tout entier à la pratique. A cette époque il comprit l'importance des opinions professées par Broussais, et regretta amèrement qu'une réforme aussi importante que celle du médecin français vint d'un pays étranger à l'Italie, où les premiers germes de cette doctrine avaient paru. Praticien intègre, observateur consciencieux, Borda étudia les faits avant de les juger, et il ne tarda pas à se convaincre que la doctrine du contre-stimulisme n'était qu'une vaine utopie. En effet, si dans ses mains elle ne fut pas aussi funeste que dans celles des autres sectaires, il faut l'attribuer à la profondeur de son diagnostic, à l'observation exacte des faits qui l'avait

rendu tout à fait hippocratique. Aussi, avant de mourir, condamna-t-il au feu tous ses travaux; et, dans la crainte de voir sa volonté méconnue, il fit consommer sous ses yeux le sacrifice de ses écrits, qui lui avaient coûté tant de veilles : perte immense, irréparable; car au milieu de ses recherches, faites sous l'idée préconçue des diathèses *osthéniques* et *hypersthéniques*, il s'en trouvait qui étaient dignes de passer à la postérité. Nous avons eu en notre pouvoir ces précieux manuscrits dont nous aurions pu prendre copie; mais la reconnaissance et l'honneur nous commandaient impérieusement d'attendre qu'il les publiât lui-même (1819), ainsi qu'il le promettait chaque année. Borda était bon, affectueux; il aimait à s'entourer d'élèves dévoués qu'il affectionnait comme ses enfants. Sa haute et imposante stature, sa belle physionomie, commandaient le respect, et jamais médecin n'inspira une plus grande vénération à ses malades. Il n'a pas laissé d'enfants, ayant épousé une femme d'un âge un peu avancé, qui lui avait sauvé la vie à une époque de sanglantes réactions. Cette femme avait des enfants qu'il regarda toujours comme ses fils, et qui lui prodiguèrent à leur tour les témoignages de la plus vive reconnaissance. Borda mourut le 2 septembre 1824. Il avait pendant sa vie parfaitement reconnu la cause de ses longues souffrances, qu'il attribuait à une affection calculuse des reins. Les persécutions, les travaux prolongés, la perte de sa femme, hâtèrent le terme de ses jours, et l'autopsie prouva la justesse de son diagnostic. C. D. V.

BORDAZAR (ANTOINE), l'un des plus savants imprimeurs de l'Espagne, naquit à Valence en 1671, de parents qui exerçaient cette profession. Sa première éducation fut assez négligée, et il avait passé l'âge où l'on a terminé ses études, lorsqu'il commença à apprendre le latin. Ses progrès dans cette langue furent rapides, et paraîtront étonnants quand on saura qu'abandonné à lui-même, il travaillait sans maître. Les réflexions qu'il eut l'occasion de faire sur la grammaire le conduisirent naturellement à s'occuper de sa propre langue. Surpris qu'elle n'eût pas encore un système complet et uniforme d'orthographe, il en composa un qui eut l'approbation des écrivains espagnols les plus distingués, et dont il se fit en peu de temps deux éditions. Encouragé par ce premier succès, il publia un traité d'orthographe de la langue latine, qui obtint le même accueil. La mort de son père l'ayant placé à la tête d'une imprimerie, la plus importante de Valence, il songea à donner à cet art une considération dont il n'avait pas encore joui en Espagne. Il adressa au roi un mémoire pour démontrer que les livres d'église qu'on achetait de l'étranger pouvaient facilement être imprimés en Espagne, puisque les fabriques de ce royaume fournissaient du papier d'une qualité supérieure, et que l'on y trouvait des ouvriers très-habiles dans la fonte des caractères. Ce mémoire, accueilli par le conseil royal, n'eut aucun résultat, parce que des moines de l'Escurial avaient un privilège pour le commerce de ces sortes

de livres. Bordazar ne fut pas plus heureux dans son projet d'établir à Valence une académie pour l'enseignement des mathématiques, science qu'il avait cultivée avec succès, et sur laquelle il a publié plusieurs écrits. Une lettre dans laquelle il rendait compte de son plan, et des moyens de le mettre à exécution, produisit parmi les grands et les lettrés une espèce d'enthousiasme; mais le zèle ne se soutint pas, l'académie ne fut point fondée, et Bordazar, abandonné à ses propres ressources, se contenta d'enseigner lui-même gratuitement à la jeunesse de Valence l'arithmétique, la géométrie et l'architecture. Ce citoyen respectable, sans cesse occupé de l'utilité publique, forma le dessein de lever le plan topographique du royaume de Valence; mais, toujours malheureux dans ses projets, il mourut avant d'avoir achevé son travail, en novembre 1744, épuisé des fatigues qu'il avait essayées à la chartreuse du Val de Christ. On a de lui : 1° *Ortografia española*, Valence, 1728, in-8°; 2° édition, 1750, in-8°. 2° *Practica de ortografia española*, in-8°; abrégé de l'ouvrage précédent, souvent réimprimé. 3° *Ortografia latina*, 1750, in-8°. 4° *Plantificación de la imprenta de el Rezo sagrado*, 1752, in-fol. C'est le mémoire pour l'impression des livres d'église dont nous avons parlé. 5° *Idea de una academia mathematica*, 1740, in-4°. 6° *Projet d'établir un système uniforme pour les mesures et les poids* (en espagnol), 1741. 7° *Pensées sur la comète de 1744*. 8° *Reduccion de monedas antiguas i corrientes de toda Europa*, etc., Valence, 1756, in-8°. 9° *Calendario perpetuo*, in-4°. On a encore de Bordazar divers ouvrages historiques peu considérables, des poésies latines et espagnoles peu estimées. Il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages importants, entre autres une *Grammaire* et un *Dictionnaire espagnols*; un *Dictionnaire des sciences*; des *Révéraisons mathématiques*; des *Tables chronologiques et astronomiques*, que son ami, Mayans y Ciscar, s'était engagé à faire avec lui. « Bordazar, dit ce dernier « dans son *Specimen bibliothecæ*, était un homme « d'un grand génie, de beaucoup de jugement, d'une « probité rare, toujours occupé de l'utilité publique, « et paraissant né pour elle, très-habile dans son art, « agréable et joyeux dans la conversation, savant et « facile dans ses écrits. » D—G et V—VE.

BORDE (ANDRÉ), surnommé *Perforatus*, médecin anglais, ne mérite un souvenir de la postérité qu'à raison de l'originalité qui règne dans presque tous ses écrits. Il naquit dans le comté de Sussex, fut d'abord chartreux, parcourut ensuite l'Europe et une partie de l'Afrique, étudia la médecine, fut reçu docteur en cette science à Montpellier, en 1542; se fit ensuite agréger à l'université d'Oxford, et s'établit à Londres, où il jouit d'une assez grande réputation, et devint même premier médecin du roi Henri VIII, ce qui ne l'empêcha pas d'être arrêté pour dettes, et de mourir en prison, en 1549, âgé de 49 ans. Ses écrits ne sont pas seulement relatifs à son art, et parmi ceux-là on cite : 1° *les Contes joyeux des fous de Gotham*, publiés sous le règne de Henri VIII, et souvent réimprimés depuis.

2° *Histoire du meunier d'Abington et des écoliers de Cambridge*. Tous ces ouvrages sont écrits en anglais, sans élégance; tel est, par exemple, celui qui est intitulé : *Introduction aux sciences* (Introduction to knowledge concerning several languages and customs of people, etc., Londres, 1542, in-4°), dans lequel il promet d'enseigner toutes les langues, les mœurs et les coutumes de tous les pays, jusqu'à la valeur des monnaies qui y ont cours; il est écrit moitié en vers, moitié en prose, divisé en 59 chapitres, au-devant de chacun desquels est représenté un homme avec l'habillement de son pays; l'auteur s'y est peint lui-même au-devant du 7°, en robe de chambre, étendu sur un canapé, et couronné de lauriers. L'idée de la gravure satirique, où, pour exprimer la variabilité des modes anglaises, il a peint un homme nu, tenant à la main du drap et des ciseaux, est empruntée des Vénitiens, qui ont ainsi représenté les Français. Tel est encore un manuscrit qu'il a laissé, et qui est intitulé *le Tour de l'Europe*, indiquant la distance d'une ville à une autre, et les objets remarquables qui se rencontrent sur la route. Ses ouvrages de médecine sont : 1° *Manuel de santé*, 1547, contenant, par ordre alphabétique, un précis de toutes les maladies et de leurs remèdes à l'usage du vulgaire; les dénominations sont tirées du grec, de l'arabe et du latin, ce qui fait une synonymie presque inintelligible. Il y soutient, entre autres bizarreries, que la maladie appelée gonorrhée a reçu son nom de la fameuse ville de Gomorrhe; il y traite longuement de la maladie connue sous le nom d'*amour*, ἐρως en grec. On croit que c'est le premier ouvrage écrit en anglais sur la médecine. 2° *La Diète considérée comme principe fondamental de la santé, traité fait sur le mont pylôre* (le pylôre est l'orifice qui conduit les aliments de l'estomac dans le premier des intestins). La date de ce livre est de 1562, conséquemment postérieure à la mort de l'auteur. On le cite aussi comme auteur d'un livre sur le *Prognostic*, et d'un traité sur les *Urines*. Bayle, dont le témoignage est toujours suspect lorsqu'il parle des catholiques, prétend que Borde s'est empoisonné lui-même, désespéré de la découverte d'un mauvais lieu qu'il tenait pour le service de ses confrères; mais il a été démontré depuis que ce bruit n'était fondé que sur les fréquentes visites que Borde très-habile médecin pour les maladies du sexe, faisait à des femmes malades. On trouve sur sa vie une notice détaillée dans l'*Appendix* de Hearne. C. et A—N.

BORDE (VIVIEN LA). Voyez LABORDE.

BORDE (CHARLES), et non BORDES, poète et littérateur, naquit à Lyon, le 6 septembre 1711, de Jacques Borde, ancien trésorier de France. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les jésuites, qui, charimés de la rapidité de ses progrès, s'efforcèrent inutilement de le retenir dans leur société. La famille de Borde le destinait au barreau, mais le jeune homme, entraîné par son goût pour les belles-lettres, se rendit à Paris, où il ne tarda pas à se lier avec les littérateurs les plus célèbres de l'époque, et

notamment avec Voltaire et J.-J. Rousseau. Il avait à peine vingt-cinq ans lorsqu'il composa *Blanche de Bourbon*, tragédie en 5 actes dont le sujet est le même que celui qui fut traité par du Belloy sous le titre de *Pierre le Cruel*. Cette pièce eut beaucoup de succès dans les cercles où l'auteur en fit lecture; convaincu cependant qu'elle avait des défauts réels, il refusa constamment de la mettre au théâtre. Lorsque Rousseau vint à Lyon, en 1751, il y retrouva Borde, et voici comment il en parle dans ses *Confessions* (part. 2, liv. 7) : « Je revis M. Borde avec lequel j'avais depuis longtemps fait connaissance, et qui m'avait souvent obligé de très-grand cœur. » En cette occasion je le trouvai toujours le même. « Ce fut lui qui me fit vendre mes livres, et il me donna lui-même ou me procura de bonnes recommandations. » A la vérité, Rousseau changea de langage dans la suite, et tous les torts seraient de son côté, si Borde n'avait fait que répondre au fameux *Discours sur le rétablissement des sciences et des arts*; mais le spirituel Lyonnais publia plusieurs écrits où les paradoxes du philosophe de Genève sont tournés en ridicule de la manière la plus plaisante; il n'est donc pas étonnant que celui-ci, dont la manie était de se croire haï de tout le monde, n'ait plus vu dans son ancien ami qu'un persécuteur acharné. Plus heureux dans ses relations avec Voltaire, Borde conserva toujours l'amitié de l'auteur de la *Henriade*. Il le reçut chez lui en 1754, et onze, ans plus tard, il alla passer quelques jours aux Délices, d'où il écrivit des vers pleins d'enthousiasme. Ce fut cette admiration exclusive pour un homme de génie, dont il faut bien pourtant reconnaître les erreurs, qui inspira sans doute à Borde plusieurs ouvrages que l'on attribua généralement à la plume hardie et licencieuse de son modèle. Après avoir successivement parcouru, dans un but de curiosité ou de plaisir, l'Italie, la Hollande, et les principales villes de France, Borde revint dans sa ville natale pour ne plus la quitter. Il y vivait entouré de l'estime de ses concitoyens, et heureux des bienfaits que sa fortune lui permettait de répandre, quand il ressentit les atteintes de la maladie cruelle dont il mourut. On lui proposa une opération douteuse, à laquelle il ne consentit qu'avec peine, mais il ne voulut pas en attendre l'issue pour se réconcilier avec l'Eglise. Il fut administré par M. Charrier de la Roche (voy. ce nom), depuis évêque de Versailles, et quelques jours après, 15 février 1781, il expira au milieu des plus vives souffrances. Borde était de l'académie de Lyon depuis 1745, et de la société royale de Nancy depuis 1759. Pendant son séjour à Rome, il avait été reçu membre de l'académie des Arcadiens de cette ville. On a de lui : 1° *Discours sur les avantages des sciences et des arts*, prononcé à l'académie de Lyon, le 22 juin 1751, et imprimé dans la même ville, 1752, in-8°. C'est une réfutation du célèbre discours de Rousseau, couronné en 1750 par l'académie de Dijon. Le philosophe y répondit, et Borde publia un second *Discours*, Avignon et Lyon, 1755, in-8°. 2° *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit* (vers 1761), in-12;

et 3° *Profession de foi philosophique*, Amsterdam (Lyon), 1765, in-12, satires dirigées contre Rousseau, et réimprimées toutes deux à la suite des *Réflexions sur les Confessions de J.-J. Rousseau* par Servan, Lausanne, 1785, in-8°. 4° *Le Docteur Pansophe, ou Lettres de M. de Voltaire*, Londres, 1766, in-12 de 44 p. Cette brochure se compose de deux lettres : la première, adressée à Hume, est réellement de Voltaire; Borde est auteur de la seconde, adressée à J.-J. Pansophe, ou J.-J. Rousseau. 5° *Oeuvres diverses*, recueillies par l'abbé de Castillon, Lyon, Faucheux, 1785, 4 vol. in-8° ou in-12. Les deux premiers ne contiennent que des pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue la tragédie de *Blanche de Bourbon* et le *Retour de Paris*, comédie en 5 actes et en vers, représentée sur plusieurs théâtres de société. On trouve dans le 3° un *Essai sur l'Opéra* traduit d'Algarotti (voy. ce nom), un grand nombre de poésies, et un *Discours sur la fiction*. Le dernier volume renferme les *Discours* relatifs à celui de J.-J. Rousseau, les deux satires contre ce philosophe, des *Observations sur la langue française*, des *Pensées sur l'éducation*, et le discours de réception à la société de Nancy. On estime surtout les poésies, dont les meilleures figurent dans tous les recueils du temps. L'*Ode sur la Guerre* fut récitée par l'auteur lui-même devant le roi Stanislas, et la fable de *Chloé et le Papillon* est une charmante imitation, non pas d'Homère, comme le dit Laharpe, mais d'Hamilton. 6° *Oeuvres libres, galantes et philosophiques*, Lyon, 1785, in-8°. Ce volume, destiné à servir de supplément à la collection donnée par l'abbé de Castillon, ne contient aucun ouvrage dit philosophique, bien que le titre l'annonce. A l'exception des lettres écrites d'Italie par Borde à ses amis, il n'offre guère que des pièces érotiques; l'une des plus remarquables, attribuée d'abord à Voltaire, a pour titre : *Vers sur le bref du pape Clément XIV, qui défend la castration dans ses Etats*. Voici maintenant la liste des ouvrages que leur impiété ou leur cynisme a fait justement bannir des deux recueils dont nous venons de parler : 1° *le Catéchumène*, qui parut dès 1766, dans l'*Evangile de la Raison*, publié par Du-laurens, in-8°. On le réimprima en 1768, in-8°, sous le titre du *Voyageur catéchumène*, l'année suivante sous celui de l'*Américain sensé, par hasard en Europe et fait chrétien par complaisance*, Rome, de l'imprimerie de Sa Sainteté, in-8°, et en l'an 3, sous celui du *Secret de l'Eglise trahi*. Voltaire fut désigné comme l'auteur de cet écrit scandaleux, que l'on retrouve dans le 29° volume de l'édition de ses œuvres donnée à Genève en 1777, in-4°. 2° *Tableau philosophique du genre humain, depuis l'origine du monde jusqu'à Constantin*, Londres, 1767, in-12. Cet ouvrage, longtemps attribué à Voltaire, est divisé en 3 parties : les deux premières exposent tableau général de l'histoire ancienne, en 10 époques; la troisième offre l'histoire de l'esprit humain, des arts et des sciences. L'auteur s'efforce de lutter contre Bossuet, et à chaque page, il trahit l'intention coupable de saper la révélation et tout ce qui sert de base au christianisme. 3° *Parapilla*, poème

érotique en 5 ehants, tiré d'un conte italien (1); Lyon, 1776, in-12. Bachaumont rendit compte de ce badinage dans ses *Mémoires secrets* (juillet 1776): « Par une singularité remarquable, dit-il, quoique « ce poème roule sur le sujet le plus obscène, il n'y « a pas un seul mot de ce genre, et la fiction, sou- « tenue d'un bout à l'autre sur le même ton, pré- « sente des images très-licencieuses, et toujours « gazées sous des expressions honnêtes. » *Parapilla* a été réimprimé plusieurs fois, séparément ou dans différents recueils, notamment dans celui qui a pour titre: *le plus joli des Recueils, ou Amusements des dames*, etc., Londres, 1778, in-8°. 4° *La Papesse Jeanne* (2), poème en 10 ehants, très-inférieur au précédent, sans nom de ville, 1777, in-8°; la Haye, 1778, même format. Borde a laissé en outre plusieurs ouvrages manuscrits, qui sont déposés dans la bibliothèque de Lyon. *Le Songe de Platon* n'est point de lui, mais bien de Voltaire. Cet opuscule a été inséré dans les différentes éditions des œuvres complètes du philosophe de Ferney, à la suite des *Romans et Contes philosophiques*. L'éloge de Borde fut prononcé à l'académie de Lyon, en 1781, par de Bory. L'abbé Guillon a publié: *Tribut de l'amitié à la mémoire de M. Borde*, 1783, in-8° de 51 p. On peut encore consulter avec fruit: *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Borde*, lue par M. Péricaud à l'académie de Lyon, et au cercle littéraire de la même ville, en 1824, insérée dans les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône* de novembre suivant, et imprimée séparément, in-8°. Cet excellent travail contient des renseignements bibliographiques dont nous avons profité pour la rédaction du présent article. — Louis BORDE, frère de Charles, né comme lui à Lyon, en 1700, étudia les mathématiques avec succès, et se livra particulièrement aux sciences mécaniques. On lui doit le perfectionnement du cabestan; d'ingénieux supports pour les grandes lunettes astronomiques; un diviseur mécanique, utile dans l'horlogerie et indispensable pour donner aux instruments de mathématiques le degré de précision nécessaire; une machine pour le perfectionnement des verres et miroirs; les moulins à hélice ou à queue sur le Rhône, etc. Cet estimable savant mourut dans la force de l'âge, en 1747. On trouve un éloge de Louis Borde dans le *Mercur* de mars 1748, p. 91 et suiv. Ses manuscrits sont conservés dans la bibliothèque de Lyon. Voy. le *Catal. des manusc.* de cette bibliothèque, t. 2, p. 237, 589 et 408, et t. 3, p. 306 et 314. CH—s.

BORDE (JEAN-BENJAMIN DE LA), né à Paris, le 5 septembre 1734, premier valet de chambre de Louis XV, dont il fut le favori, fermier général à la mort de ce prince, partagea son temps entre les

devoirs de sa place et la culture des lettres et des beaux-arts. La Borde se vit plus d'une fois sur le point d'être ruiné par suite de ses prodigalités, de ses fréquents voyages, et de sa facilité à se jeter dans des entreprises hasardeuses; mais son génie fécond en ressources, et la faveur du roi, le soutinrent toujours. « Plus j'ai d'affaires, disait-il, et plus « je suis à mon aise. Je me suis couché plusieurs « fois n'ayant rien pour payer le montant énorme « des billets qui devaient m'être présentés le lende- « main. Il me venait, avant de m'endormir, ou « même pendant mon sommeil, une idée qui me « frappait. Je sortais le lendemain de grand matin, « et mes billets se trouvaient acquittés dans le jour. » Pendant la révolution, il se retira en Normandie, dans l'espoir d'y vivre inconnu; mais il fut arrêté et amené à Paris, où il périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Ammirateur passionné de Philidor, il l'entendit un jour dans un repas dire beaucoup de sottises, et en était embarrassé. « Voyez-vous cet « homme-là, s'écria-t-il, en montrant Philidor, il « n'a pas le sens commun, c'est tout génie. » Voltaire a fait ces vers pour le portrait de la Borde :

Avec tous les talents le destin l'a fait naître;
Il fait tous les plaisirs de la société;
Il est né pour la liberté;
Mais il aime bien mieux son maître.

La fortune de la Borde lui permit de faire imprimer somptueusement plusieurs ouvrages. On a de lui : 1° *Choix de chansons mises en musique*, 1773, 4 vol. gr. in-8°. 2° *Essai sur la musique ancienne et moderne*, 1780, 4 vol. in-4°, dont la plus grande partie appartient à l'abbé Roussier. Celle qui traite des antiquités présente beaucoup d'assertions hasardées et de faits controuvés; mais ce qui regarde la théorie musicale des Grecs est l'ouvrage de son ami, et on y voit briller l'érudition la plus profonde. On en peut dire autant du *Mémoire sur les proportions musicales, le genre enharmonique des Grecs et celui des modernes*, Paris, 1781, in-4°, qui est comme une suite de l'ouvrage précédent. Partisan des proportions authentiques de Pythagore, comme son maître Roussier, la Borde avait fait exécuter un clavecin qui présentait dans l'octave les vingt et un sons produits par la progression triple, et pour l'accord duquel on n'avait par conséquent pas besoin de recourir au tempérament. 3° *Essai sur l'histoire chronologique de plus de quatre-vingts peuples de l'antiquité*, 1788-89, 2 vol. in-4°; il en a paru un extrait sous ce titre: *Abrégé chronologique des principaux faits arrivés depuis la naissance d'Hénoch jusqu'à celle de Jésus-Christ*, 1789, in-8°. 4° *Description générale et particulière de la France*, 1781 et années suivantes, in-fol., connue aussi sous le titre de *Voyage pittoresque de la France*. Plusieurs personnes ont été les collaborateurs et les continuateurs de cet ouvrage, qui a aujourd'hui 12 vol. in-fol. 5° *Histoire abrégée de la mer du Sud*, 1791, 3 vol. in-8° et atlas. L'auteur propose d'élargir la communication qui existe entre les deux mers, à Nicaragua, qui a trois lieues, mais qui n'est pas navigable; ce travail abrégerait

(1) Ce conte fait partie d'un ouvrage assez rare intitulé: *il Libro del perche e la Pastorella del cavalier Marino, colla novella dell' Angelo Gabriello, Peluzio*, 5314 (1514), petit in-8°; réimprimé à Paris, chez Grangé, vers 1737, in-16.

(2) C'est entre Benoît III et son prédécesseur Léon IV, qu'on a placé la papesse Jeanne, qui, sous le nom de Jean VII, serait parvenue au trône pontifical. Cette fable absurde, rejetée même par les protestants de bonne foi (voy. BLONDEL), a été réfutée dans l'article BENOÎT III.

de six mois les voyages d'Europe à la Chine. 6° *Mémoires historiques sur Raoul de Coucy, avec un recueil de ses chansons en vieux langage, et la traduction de l'ancienne musique*, 1781, in-8° ; ou 2 vol. in-18, fig. 7° *Recueil de quelques vers, dédié à Adélaïde par le plus heureux des époux*, 1784, in-18, tiré à petit nombre ; l'auteur avait déjà publié, en 1782, des *Mélanges de poésie* dédiés à sa femme, in-18 (rare). 8° *Tableaux topographiques, géographiques, historiques, pittoresques, physiques, littéraires et moraux de la Suisse*, 1780-88, 4 vol. in-fol. ; réimp. en 15 vol. in-4° : le *Voyage minéralogique* qui commence le 1^{er} volume est de Besson, minéralogiste distingué, mort vers 1809 ; la partie historique et politique est presque toute du baron de Zurlauben ; la table est de Quéant. 9° *Lettres sur la Suisse, par un voyageur français*, en 1781, Paris, 1783, 2 vol. in-8°. « Elles sont remplies, dit Ebel, d'erreurs, de faussetés, de traits de la plus crasse ignorance, « accompagnés de la plus ridicule présomption ; mais « elles sont bien imprimées. » 10° *Histoire de Marion Delorme*, réimp. à la suite des *Lettres de Ninon de Lenclos*, 1806, 3 vol. in-18. 11° *Relation des voyages de Saugnier à la côte d'Afrique, à Maroc, au Sénégal, etc.*, Paris, 1791, in-8°, reproduit, en 1799, avec un nouveau frontispice et une notice sur la vie et les ouvrages de la Borde. On y joint aussi une grande carte qui manque dans plusieurs exemplaires, parce qu'elle a été longtemps sous les scellés. 12° *Pièces du procès de Henri de Tallérand, comte de Chalais, décapité en 1626*, 1781, in-12. Cet ouvrage se trouve quelquefois sous ce titre : *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'Histoire des règnes de Louis XIII et Louis XIV*. Le procès de Chalais n'y occupe que 256 pages, et on trouve à la suite : 13° *Lettre de Marion Delorme aux auteurs du Journal de Paris*, 1780, in-12, avec 9 portraits. 14° *Voyage dans les Deux-Siciles*, traduit de l'anglais de Swinburne, 1783, 5 vol. in-8°. 15° *Voyage en Espagne*, traduit de l'anglais du même, 1787, in-8°. 16° *Recueil de pensées et maximes*, 1791, in-18 ; réimp. en 1802, avec une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur. 17° *Mémoire sur la prétendue découverte faite en 1788 par des Anglais, suivi d'un projet de souscription au profit de la Pérouse*, 1790, in-8°. 18° Une collection de romans en 15 vol. in-12, savoir : *Histoire secrète de Bourgogne*, par mademoiselle de la Force, 1782, 3 vol. ; *Histoire de Marguerite de Valois*, par la même, 1785, 6 vol. ; *les Amours du grand Alcandre*, par mademoiselle de Guise, 1786, 2 vol. ; *le Prince de Condé*, par Boursault, 1792, 2 vol. Il a donné une nouvelle édition des *Peintures antiques* de Santé-Bartoli. La Borde avait fait, avec Berton, la musique d'*Adèle de Ponthieu*, opéra en 5 actes, de St-Marc, qui, quelques années après, fit faire à sa pièce une nouvelle musique par Piccini. Il fit seul la musique d'*Ismène et Isménias, ou la Fête de Jupiter*, tragédie pastorale en 5 actes de Laujon, 1763 et 1770, de l'*Annette et Lubin* de Marmontel, d'*Amphion*, de la *Cinquantaine*, de l'*Amadis* de Quinault, et celle de beaucoup d'autres pièces moins connues. Par suite d'un défi, on le vit un jour mettre en musique un

privilege de librairie ; ce morceau singulier a été gravé. La Borde avait dessiné de très-belles cartes géographiques pour l'éducation du dauphin, fils de Louis XVI. Celle de la partie méridionale de l'Italie ancienne et moderne, en deux feuilles, a été gravée ; elle est très-recherchée des curieux, n'ayant pas été mise dans le commerce. Sa carte générale de la mer du Sud, composée de six grandes feuilles, quoique moins exacte et moins bien gravée, est encore assez recherchée, parce qu'elle donne presque tous les détails des atlas des trois voyages de Cook, et de tout ce qui avait été publié en cette partie ; quelques portions même n'avaient point encore été publiées avec autant de détail. On en peut dire autant de la carte faite pour le *Voyage* de Saugnier, et qui comprend tout le nord-ouest de l'Afrique, depuis Mesurate jusque près de Sierra-Léone : c'est aussi d'après ses dessins qu'on a gravé la carte de l'Afrique méridionale, jointe au second *Voyage* de le Vaillant. On trouve encore chez plusieurs amateurs d'autres cartes de la Borde, assez curieuses, dont la gravure n'a pas été terminée. — Madame Adélaïde DE LA BORDE, a donné au public : *Divers Poèmes imités de l'anglais*, 1783, in-18. — Jean-Baptiste DE LA BORDE jésuite, et, depuis la suppression de son ordre en France, curé de la Collancelle en Nivernais, où il mourut en 1777, est auteur du *Clavessin électrique, avec une nouvelle théorie du mécanisme et des phénomènes de l'électricité*, 1761, in-12. A. B.—T.

BORDE (JEAN-JOSEPH DE LA), que l'on a souvent confondu avec Jean-Benjamin, quoiqu'ils ne fussent pas parents, naquit à Jaca, en Espagne. Amené de bonne heure en France, il s'y adonna au commerce, et y devint banquier de la cour. Pendant la révolution, sa fortune excita l'attention du parti dominant, qui l'envoya à l'échafaud, le 18 avril 1794, à 70 ans. Il protégeait les arts, et sa bourse était ouverte, pour ainsi dire, à tout le monde. Un jour, un seigneur de la cour vint le trouver : « Vous « serez bien étonné, lui dit-il, que, n'ayant pas l'hon « neur d'être connu de vous, je vienne vous em « prunter cent louis. — Et vous, répliqua de la Borde, « vous serez bien plus étonné que, vous connaissant, « je vous les prête. » Deux de ses fils, embarqués dans l'expédition de la Pérouse, périrent dans le port des Français, avec d'Eseures, lieutenant de vaisseau, et dix-huit autres de leurs compagnons. Ce désastre et le dévouement des frères de la Borde ont fourni à Esmenard un des plus beaux épisodes de son poème de la *Navigation*. — François-Louis-Joseph DE LA BORDE DE MÉREVILLE, fils aîné de Jean-Joseph, garde du trésor royal, mort à Londres en 1801, avait été député à l'assemblée constituante. Signataire du serment du jeu de paume, il proposa, le 5 décembre 1789, l'établissement d'une banque publique, et le discours qu'il prononça à ce sujet fut imprimé par ordre de l'assemblée nationale, 1789, in-8° de 45 p. C'est à un quatrième fils de Jean-Joseph de la Borde que l'on doit le *Voyage pittoresque d'Espagne* et quelques autres ouvrages. A. B.—T.

BORDEAUX (CHRISTOPHE DE), poète français, sur lequel on n'a pu recueillir que des renseigne

ments incomplets, était de Paris, et florissait dans le 16^e siècle. On peut conjecturer qu'il était de la même famille que Bordeaux dont Marot a loué la *bouche fresche* (1), c'est-à-dire le goût pour les plaisirs de la table, et que le fameux ligueur du même nom, conseiller au parlement, lequel, exilé d'abord pour sa conduite pendant les troubles, obtint de l'indulgence du roi la permission de revenir à Paris, où il mourut le 9 juillet 1595, peu regretté, dit l'Étoile, sinon des bons ligueurs comme lui. (*Journal de Henri IV*, t. 2, p. 216.) Christophe avait pris ou reçu dans sa jeunesse le surnom de *Leclerc de la Tannerie*, qu'il serait assez difficile d'expliquer maintenant. Quoique zélé catholique, il avait des mœurs assez relâchées; et, dans les écrits que l'on connaît de lui, on trouve une licence de tableaux et d'expressions qu'on ne lui pardonnerait plus en faveur de sa dévotion. Il avait publié le *Recueil des chansons faites contre les huguenots, et les Ténèbres et Regrets des prédicants*, Paris, 1563. Ces deux ouvrages sont d'une rareté telle qu'il n'en existe pas même un exemplaire à la bibliothèque du roi. Postérieurement, il mit au jour deux pièces de vers intitulées : *le Varlet à louer, à tout faire, et la Chambrière à louer, à tout faire*. On connaît de la première une édition séparée, Paris, P. Mesnier, sans date, in-8°. Elles sont réunies dans l'édition de Rouen, Ab. Costurier, sans date, in-8° de 48 feuillets (2). Il y a de ces deux pièces des copies figurées sur vélin. Ce sont, dit M. Brunet, deux de ces plates facéties dont certains bibliomanes sont si avides, et qui n'ont d'autre mérite que leur rareté. (*Voy. le Manuel du libraire*.) La Croix du Maine a donné dans sa *Bibliothèque* un article à Christophe de Bordeaux. Il est très-court, et n'a été complété ni par la Monnoie, ni par aucun autre.

W—s.

BORDELON (LAURENT), docteur en théologie, et auteur dramatique, né à Bourges en 1653, mort à Paris, le 6 avril 1750, chez le président de Lubert, dont il avait été précepteur. Bordelon dit un jour en société : « que ses ouvrages étaient ses péchés mortels, — dont le public fait la pénitence, » lui répliqua-t-on sur-le-champ. Dans ce sens, Bordelon en a commis un grand nombre : 1° *Sentiments chrétiens sur les honneurs, les richesses et les plaisirs*. 2° *Entretiens curieux sur l'astrologie judiciaire*, 1689, in-12. 3° *Remarques ou Réflexions critiques, morales et historiques, sur les plus belles et les plus agréables pensées des auteurs anciens et modernes*, 1690, in-12. 4° *Caractères naturels des hommes, en cent dialogues*, 1691, in-12. 5° *Les Philosophes à l'encan, traduit de Lucien, avec des notes et un nouveau dialogue*, 1690, in-12. 6° *Théâtre philosophique*, Paris, 1692, in-12. 7° *Pieux Sentiments sur les attributs de Dieu*. 8° *Les Diversités curieuses*, en 12 vol. in-12, dont les trois premiers portent simplement le titre de *Diversités*; le 4^e, celui de *Bigarrures ingénieuses*; le 5^e, celui de *Livre à la*

mode; le 6^e, celui de *Malades en belle humeur*; les 7^e et 8^e, celui de *Lettres curieuses*; les 9^e et 10^e, celui d'*Histoire critique des personnes les plus remarquables de tous les siècles*; les 11^e et 12^e, celui de *Lettres curieuses de M. B****, Amsterdam, 1699. 9° *Cent Questions et Réponses sur différents sujets*, 2 vol. in-12, 1704. 10° *La Langue*, 2 vol. in-12, sans date (1704). 11° *Mital, ou Aventures incroyables, et toutefois et cætera*, 1708, in-12. On trouve à la suite les *Scènes du clam et du coram, et des grands et des petits*. 12° *La véritable Religion cherchée et trouvée*, Paris, 1708, in-12. 13° *Voyage forcé de Bécafort*, 1709, in-12. 14° *Les Imaginations extravagantes de M. Oufle*, 1710 et 1755, 4 part. en 2 vol. in-12, réimprimé dans le t. 36 de la *Collection des Voyages imaginaires*, mais avec des suppressions. L'édition in-8°, donnée à part, est extraite de cette édition. L'auteur représente dans cet ouvrage un homme à qui la lecture des démonographies a fait perdre la tête; son style est malheureusement diffus et ennuyeux. 15° *Gongam, ou l'Homme prodigieux transporté dans l'air, sur la terre et sous les eaux*, 1711, in-12, réimprimé en 1715, 2 vol. in-12. 16° *Les Coudées franches, augmentées d'une mandragore pour garantir de la pauvreté*, 1715, in-12. On trouve à la suite quelques scènes françaises. 17° *Les Cheminées de Paris*. 18° *Le Supplément de Tasse-Roussi-Friou-Titave*, 1715, in-12. 19° *Histoire des tours de maître Gonin*, 1715 et 1714, 2 vol. in-12, fig. 20° *Almanach terrestre*. 21° *La Cotterie des anti-façonniers*. 22° *La belle Éducation*, in-12. 23° *Dialogue des virants*, 1717, in-12, ouvrage supprimé dans le temps, et par cela seul recherché encore aujourd'hui. Il renferme quelques anecdotes littéraires. Bordelon y donne la liste des ouvrages dont nous venons de parler. 24° *Les Caractères de l'amitié*, 1702, in-12. 25° *Nouveautés dédiées à gens de différents états, depuis la charrue jusqu'au sceptre*, 1724, 2 vol. in-12, ouvrage anonyme, que Mercier de St-Léger donne, sans hésiter, à Bordelon. 26° *Le Livre sans nom*, 1695, in-12, ouvrage que Bordelon lui-même ne mettait pas au-dessus de l'*Artiquiniana* de Cotelendi. 27° *Arlequin comédien aux Champs-Élysées*, 1694, in-12, dans lequel on trouve la *Baguette*, comédie. 28° *Molière comédien aux Champs-Élysées*, nouvelle composée d'une comédie intitulée : *la Loterie de Scapin*, 1695, in-12. 29° *Poisson comédien aux Champs-Élysées*, nouvelle où l'on voit les plus célèbres orateurs représenter *Misogine, ou la Comédie sans femme*, 1710, in-12. 30° *Monsieur de Mortentrouse*, comédie en un acte et en prose, 1725, in-12. On attribue encore au même auteur l'*Esprit de Gui-Patin*, 1709, in-12, que d'autres croient de Lancelot, et les *Aventures de***, ou les Effets surprenants de la sympathie*, 1715 et 1714, 5 vol. in-12, que Lenglet Dufresnoy dit être de Marivaux. Bordelon disait fort naïvement de lui-même : « Je sais que « je suis un mauvais auteur, mais du moins je suis « honnête homme »; et il l'était en effet. A. B—T.

BORDENAVE (TOUSSAINT), chirurgien, naquit à Paris, le 10 avril 1728. Son père, chirurgien lui-

(1) Avec Bordeaux qui ha la bouche fresche.

(Épître 11.)

(2) Huit pour le *Varlet*, dix pour la *Chambrière*.

même, le destina à sa profession, et l'y prépara de bonne heure par des connaissances accessoires, dans les langues surtout, ce qui était rare encore parmi les chirurgiens de ce temps. Le jeune Bordenave fit d'abord la campagne de Flandre, en 1746, puis fut reçu maître ès-arts au collège de chirurgie de Paris, en 1750. Bientôt il fut nommé professeur de physiologie dans cette compagnie, et successivement membre des académies des sciences de Rouen, de Florence, de Paris, et directeur de l'académie royale de chirurgie. Aussi ses écrits nombreux sont-ils tous relatifs à la physiologie et à la pratique chirurgicale. Il a donné, en français : 1° une traduction des *Éléments de physiologie* de Haller, Paris, 1768, in-12. 2° Un *Essai sur la Physiologie*, Paris, 1756, 1764, in-12; 4° édition, 1787, 2 vol. in-12, où il expose les nombreux systèmes imaginés pour expliquer la merveilleuse économie de nos fonctions, fait sentir le vide de la plupart, et prévient contre le faux brillant des hypothèses. 3° *Remarques sur l'insensibilité de quelques parties*, 1757, in-12; *Recherches anatomiques et expériences pour éclaircir la doctrine de Haller, sur la distinction à établir entre la sensibilité et l'irritabilité*. 4° Un *Mémoire sur l'ostéogénie*, inséré parmi ceux de l'académie de chirurgie, dans lequel il combat, sur ce fait particulier de physiologie, l'opinion de Duhamel. 5° Un *Mémoire sur la respiration*, inséré aussi parmi ceux de l'académie des sciences. 6° *Dissertation sur les anti-septiques*, Dijon et Paris, 1769, in-8°, qui a remporté, en 1767, l'accessit de l'académie de Dijon, et qui aurait obtenu le prix, si la partie médicale y avait été traitée avec autant de talent que la partie chirurgicale. 7° *Mémoires sur le danger des caustiques pour la cure radicale des hernies*, 1744, in-12. Bordenave obtint un honneur que nul homme de sa profession n'avait encore eu : il fut échevin de Paris, membre du corps municipal de cette ville, et se montra, dans cette charge, digne de l'estime publique qui l'y avait porté. Il mourut d'apoplexie, le 12 mars 1782. On trouve, dans les recueils de l'académie de chirurgie et de l'académie des sciences, beaucoup de mémoires de ce chirurgien sur des observations rares qu'il avait recueillies dans sa pratique, particulièrement sur le traitement des plaies d'armes à feu; sur la nécessité d'ouvrir très-prompement les femmes qui meurent enceintes, dans l'espérance de sauver encore la vie à l'enfant, etc. C. et A—N.

BORDEREAU (RENÉE), dite *Langevin*, naquit à Soullaine, près d'Angers, en 1770, d'une famille de simples villageois, et fut élevée dans une grande piété, mais sans recevoir aucune espèce d'instruction. Dès le commencement de l'insurrection vendéenne, en 1793, quarante-deux des parents de la jeune Renée furent victimes de l'exécrable système qui enveloppait dans un massacre commun tous les cantons où quelque résistance se manifestait. Brûlant alors du désir de venger sa famille, elles s'exerça au maniement des armes, prit des vêtements d'homme, et se rangea parmi les cavaliers vendéens sous le nom de *Langevin*. Elle se fit bientôt connaître dans toute l'armée par une force, une activité et un cou-

rage véritablement au-dessus de son sexe. Dans plus de cent combats, à la tête des plus braves, on la vit toujours aux postes les plus périlleux et quittant des derniers le champ de bataille, même lorsqu'elle y reçut des blessures graves. Lors de la dispersion des royalistes en 1794, Renée Bordereau, errant sur la rive gauche de la Loire, avec quelques soldats vendéens, y surprit encore souvent des postes républicains et délivra beaucoup de prisonniers voués à la mort, entre autres madame de la Bouère et sa famille, qui dans des temps plus heureux lui en ont hautement témoigné leur reconnaissance. Après la pacification, Renée Bordereau se retira dans ses foyers, d'où elle fut cependant bientôt arrachée, et détenue au Mont-Saint-Michel, au mépris d'un traité solennel. Ce n'est qu'en 1814 qu'elle recouvra la liberté. Elle s'empressa alors de venir à Paris, où elle trouva plusieurs de ses anciens chefs, et fut présentée au roi Louis XVIII par le marquis Louis de la Rochejaquelein. Elle fit alors imprimer les *Mémoires de Renée Bordereau, dite Langevin, touchant sa vie militaire dans la Vendée, rédigés par elle-même et donnés à Mesdames***** (de la Rochejaquelein et de Chastellux), qui les lui avaient demandés, 1 vol. in-8°, port. Cet ouvrage, où l'on a conservé le langage incorrect de l'auteur, offre des détails curieux. Renée Bordereau fit encore la campagne de 1815, obtint du roi une petite pension, et se retira dans sa patrie, où elle est morte en 1828. Z.

BORDERIE, originaire de Normandie, poète du 16^e siècle, et sur lequel on a très-peu de renseignements, ne doit pas être confondu avec Jean Boiceau, sieur de la Borderie. (*Voy. BOICEAU*.) Il était disciple de Marot, qui le nomme *son mignon*, et lui donne de grandes louanges. La Monnoie conjecture qu'il est mort jeune, par la raison qu'on n'a de lui que deux poèmes assez étendus; l'un intitulé *l'Amie de Court*, Paris, 1542, in-8°; réimprim. dans les *Opuscules d'amour par Héroët, la Borderie et autres divins poètes*, Lyon, J. Detournes, 1547, in-8°; le second poème de Borderie fait aussi partie de ce recueil : il a pour titre : *Discours du voyage de Constantinople, envoyé dudit lieu à une demoiselle de France*. Il a été réimprimé dans un nouveau recueil de vers, Lyon, 1549, in-16. Les vers de Borderie sont faciles et agréables. Son *Amie de Court*, qu'il avait opposée à *la Parfaite Amye* d'Héroët, lui fit des partisans et des ennemis; on écrivit pour et contre. Les pièces de cette querelle littéraire ont été recueillies; mais on ne les trouve plus guère que dans les cabinets de quelques amateurs de notre ancienne poésie. W—s.

BORDERIES (ÉTIENNE-JEAN-FRANÇOIS), évêque de Versailles, naquit le 24 janvier 1764, d'une famille de Rouergue, à Montauban, où son père occupait un emploi. On l'envoya faire ses études à Paris dans le collège Ste-Barbe, où il se distingua par ses succès. Ses études terminées, il resta dans le collège comme maître, et il y était encore à l'époque de la révolution. Le refus de serment le força d'en sortir, et l'obligea même de quitter le royaume, lorsque

la révolution devint de plus en plus menaçante. La Belgique fut son premier asile ; il se chargea d'une éducation à Anvers. Nos armées ayant envahi ce pays, il se retira en Allemagne, et profita des premiers moments de calme pour revenir dans sa patrie. Les catholiques louaient alors des églises à Paris pour n'être pas mêlés avec le clergé constitutionnel, qui occupait Notre-Dame et d'autres grandes églises. Borderies desservait la Ste-Chapelle avec M. de Lalande, son ami ; et, à l'époque du concordat, en 1802, il le suivit à St-Thomas-d'Aquin, dont celui-ci fut nommé curé. Ils habitaient ensemble ; et Borderies remplit ainsi pendant dix-neuf ans les fonctions de vicaire. C'est dans ce modeste emploi qu'il acquit une réputation en faisant le catéchisme des enfants. Il savait les attacher par le naturel de ses instructions, par d'heureux développements et par une variété d'exercices. Depuis, sa méthode a été adoptée dans d'autres paroisses. En 1817, il fut chargé de prêcher le carême à la cour et y montra autant de talent que de piété. Sa parole s'élevait souvent jusqu'à l'éloquence, et annonçait surtout une âme fortement pénétrée des vérités de la religion. Plus tard, il s'est fait entendre dans les grandes églises de la capitale, et toujours ses sermons y ont été fort suivis. En 1819, le cardinal de Périgord, archevêque de Paris, le nomma grand vicaire et archidiacre de St-Denis. Borderies était chargé, en cette qualité, de l'administration des paroisses rurales, ce qui ne l'empêchait pas de diriger différentes œuvres à Paris, et de guider beaucoup de personnes dans les voies de la piété. Il accompagna M. de Quélen dans le voyage que ce prélat fit à Rome ; et Léon XII dit alors : « Quand on n'aurait pas tant de raisons d'honorer M. l'archevêque de Paris, il suffirait pour l'apprécier de jeter les yeux sur les hommes distingués qui l'entourent. » Ces hommes distingués étaient Desjardins et Borderies. En 1827, Charles X le nomma à l'évêché de Versailles. Le nouveau prélat donna à son diocèse un catéchisme, un missel, et un bréviaire ; dans lequel il y a plusieurs hymnes de sa composition. Il avait cultivé dans sa jeunesse la poésie latine, et il aimait, dans ses moments de loisir, à nourrir son goût par la lecture des auteurs classiques. En février 1830, une faveur inespérée de la cour vint chercher un homme qui était resté étranger à la cour. Borderies fut nommé premier aumônier de la dauphine. Il ne devait pas jouir longtemps de ce titre et des avantages qui y étaient attachés. Depuis la révolution de juillet, il se renferma dans les soins de son diocèse. Mais déjà sa santé déclinait. Il supporta avec courage les douleurs d'une longue maladie, et mourut le 4 août 1832, dans les sentiments de piété qui convenaient à un évêque. Il parut peu après une *Notice sur la vie de M. Borderies, par un ancien du catéchisme*, 15 p. in-8°. On a publié, en 1833, les *OEuvres de M. Borderies*, 4 vol. in-8°, et in-12. Le 1^{er} volume contient les sermons de l'avent, les conférences et les mandements ; les deux suivants forment le carême ; le dernier volume est rempli par les prônes, exhortations, catéchismes et cantiques. L'éditeur devait y joindre

une notice et des lettres qui n'ont pas encore été publiées. P—C—T.

BORDES (CHARLES). Voyez BORDE.

BORDESSOULLE (le comte ÉTIENNE TARDIF DE POMMERAUX DE) (1), naquit à Luzerai (Indre) le 4 avril 1771, d'une famille honorable dont l'origine remonte à ce Jean Tardif, conseiller au Châtelet, qui fut mis à mort par les ligueurs en 1591 (2). La plupart des descendants de ce magistrat avaient rempli les graves fonctions de la judicature, mais Tardif de Bordessoulle fut entraîné par une vocation irrésistible vers la carrière des armes. Soldat à dix-huit ans dans le 2^e régiment de chasseurs à cheval, il fit partie de l'armée du Rhin en 1795. En octobre, devant Spire, il aperçut une troupe d'infanterie qui sortait de la place. Aussitôt, mû par une inspiration soudaine, il propose à quelques compagnons d'armes de le suivre, fond avec eux sur la tête de la colonne, la met en désordre, et donne le temps à son régiment d'accourir pour faire mettre bas les armes à huit cents hommes. Il avait reçu là sa première blessure, il y reçut son premier grade ; il fut nommé brigadier. Peu après, un détachement de diverses armes, formé pour flanquer la gauche de l'armée, est surpris dans un défilé, se rompt, se débande, et abandonne son artillerie. Alors Bordessoulle réunit un petit nombre de braves, se porte rapidement en avant, repousse les assaillants, les contient, reprend les pièces, rallie les fuyards, et ramène à son commandant le détachement dont il a été le chef pendant une heure. Cet audacieux fait d'armes lui valut les galons de maréchal des logis. D'autres actions analogues lui méritèrent l'épaulette de sous-lieutenant. En septembre 1794, la division de Gouvion-Saint-Cyr étant près de Turkheim, ce général résolut d'enlever les avant-postes prussiens. L'exécution de ce coup hardi appartenait à un officier d'un grade plus élevé ; mais Gouvion, qui connaît l'audace de Bordessoulle, fixe son choix sur lui. Mis à la tête d'un fort détachement, celui-ci fond à l'improviste sur les grand'gardes, qui fuient en désordre, entre avec elles dans les bivouacs, sabre tout ce qui résiste, puis, non content d'avoir rempli sa mission, pousse dans les cantonnements et y répand l'épouvante. L'alarme est au camp ; mais Bordessoulle, aussi prudent que brave, ne veut pas compromettre son succès, et ramène ses prisonniers au général qui le comble d'éloges. Au mois d'octobre suivant, il rendit un service éminent aux armées du Rhin et de la Moselle qui marchaient séparément sur Mayence. Il s'agissait de concerter leurs opérations entre leurs chefs en traversant l'armée prussienne. Bordessoulle accepte cette périlleuse mission ; il fait cinquante lieues en moins de deux

(1) Et non Bordesoult, comme le mettent plusieurs biographes.

(2) Voltaire a dit, dans la *Henriade*, chant 4 :

Les vertus dans Paris ont le destin des crimes ;
Brisson, Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas ;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire,
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

jours, et rapporte la réponse à ses dépêches, après avoir échappé à mille périls. Il reçut alors le grade de lieutenant, et arriva devant Mayence, se signala par de nouveaux exploits. Deux graves blessures le mettent quelque temps hors de combat. A peine rétabli, il charge un poste considérable défendu par du canon, le met en fuite, vole au secours d'un bataillon enveloppé, le dégage et culbute les hussards ennemis dans un ravin. Le général la Boissière, dont il devint le beau-frère, l'avait pris pour aide de camp, après avoir été sauvé par lui dans une affaire où, tombé de cheval, il eût péri sans son secours. Dans une autre circonstance, Bordessoulle prit seul un poste de fantassins, qui, frappés de son audace, jetèrent bas les armes et se rendirent prisonniers. En novembre 1796, à Emétinghem, l'ennemi ayant poussé une forte reconnaissance et replié nos gardes, Bordessoulle, toujours des premiers à cheval, tombe sur la cavalerie qui occupait la route; il la sabre et la disperse, puis, soutenu par quelques autres pelotons, il attaque l'infanterie postée sur les hauteurs, dans des vignes, et lui prend quatre cents hommes. Promu au grade de capitaine, il passa en Italie (1798), et devint bientôt chef d'escadron au 6^e de hussards dont il prit le commandement, son colonel ayant été tué. Il prit part à toutes les affaires avec son intrépidité accoutumée, et se distingua surtout à Novi. Le 21 juillet 1799, les Russes avaient rompu quelques bataillons et allaient entrer dans la ville. Bordessoulle charge avec impétuosité leur cavalerie sur la route de Pozzolo, bravant la mousqueterie et le feu d'une batterie, et, par la rapidité de cette attaque, donne au général Gardane le temps de se mettre en position de défense. Le général Moreau lui confia ensuite le soin de couvrir l'évacuation de Novi et de protéger la retraite de l'armée avec son régiment et un bataillon de la 68^e demi-brigade. Bordessoulle accomplit cette mission difficile en contenant longtemps 4 à 5,000 tirailleurs. Ce fut le salut de l'armée. Il la rejoignit au village de Pasturana, où il eut le bras droit cassé, ce qui ne l'empêcha pas de se tenir à cheval jusqu'à la nuit, qui mit fin au combat. Il repassa à l'armée du Rhin avec le 6^e de hussards. Le 27 juin 1800, à l'affaire de Neubourg, tandis que la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de France, recevait la mort, Bordessoulle le vengeait en taillant en pièces une partie d'un régiment de cuirassiers autrichiens qui avaient rompu deux escadrons du sien; il prit lui-même le chef ennemi, obligea le reste de la troupe à se rendre, et délivra ainsi les Français faits prisonniers au commencement de l'action. Ce fut alors que le premier consul lui décerna un sabre d'honneur, dont le brevet relate quinze actions principales attestées par les généraux Moreau, Decaen, Dessoles, Pérignon, Ste-Suzanne et Duhesme. En 1801, il passa dans la 7^e légion de gendarmerie; mais bientôt dégoûté de ce service, il rentra avec son grade dans le 2^e régiment de chasseurs, qui avait pour colonel Lemarrois : celui-ci, retenu auprès du premier consul par ses fonctions d'aide de camp, désigna Bordessoulle pour le suppléer dans le commande-

ment du régiment. Ce corps avait beaucoup souffert en Italie; Bordessoulle le réorganisa et le mit en état d'être remarqué par l'empereur au camp de Boulogne. Il obtint là le grade de major et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Il se signala à Austerlitz et fut nommé colonel du 22^e de chasseurs et baron de l'empire. Il fit avec gloire les campagnes de 1806 et 1807. Le 9 juin 1807, au combat de Gutsdadt, à la tête d'un seul escadron, il enfonça un carré russe, reçut trois coups de baïonnette dont un dans la poitrine; mais en tombant il vit le bataillon ennemi jeter ses armes et se rendre. Une heure après l'empereur le fit général de brigade, et fit déposer les insignes de ce grade sur son lit de douleur. Envoyé en Espagne après son rétablissement, il concourut avec sa brigade aux succès de l'armée, aux environs de Madrid, à Aranjuez, à Medin. Rappelé en Allemagne en 1809, il fut employé dans le corps du général Arrighi. A Wagram, une douzaine d'escadrons français avaient été mis en désordre. Bordessoulle survient, les rallie, charge à leur tête et renverse l'ennemi. En 1810 et 1811, il occupa le Mecklembourg, où il se conduisit avec beaucoup de modération. « On voit, disait Macdonald « dans l'éloge de Bordessoulle, par une lettre du « grand duc George, écrite quinze ans après, quels « souvenirs honorables il avait laissés dans ce pays. » A la grande armée, en 1812, il battit le général Barclai à Solesmiki le 30 juin. Puis, le 21 juillet, conduisant l'avant-garde du prince d'Eckmühl, il prit Mohilow, et y fit neuf cents prisonniers. A Krasnoë, il fit éprouver de grandes pertes à la cavalerie qui protégeait la retraite d'une division russe sur Smolensk. A la bataille de la Moscowa, bien qu'il fût blessé d'un biscayen, il mit en fuite 4,200 cavaliers, s'empara de neuf pièces de canon, et mit en déroute un bataillon qui lui laissa trois cents prisonniers. Il entra l'un des premiers dans Moscou. Pendant la retraite, quand le moral de tant de braves succombait, Bordessoulle conserva toute son énergie. Il arrivait quelquefois que des soldats découragés et insensibles au sentiment d'honneur militaire se laissaient impunément frapper par le bois des lances des Cosaques. Témoin un jour d'un semblable fait envers un maréchal des logis de cuirassiers, le général Bordessoulle ordonne à cet homme de sabrer le barbare; mais le Français, transi de froid, reste immobile; Bordessoulle indigné met le sabre à la main, fond sur le Cosaque, détourne son arme et lui plonge la sienne au travers du corps. Entouré d'une foule d'officiers et de militaires isolés qui se laissaient décimer sans résistance, il tenta de ranimer le courage et l'espoir dans leurs âmes. Il leur fit comprendre la nécessité de se protéger mutuellement, les forma en corps, et parvint ainsi à sauver un grand nombre d'hommes qui eussent péri sur ces routes glacées. Le 4 décembre, il fut nommé lieutenant général, et chargé d'organiser une division avec les débris de régiments rassemblés aux environs de Brunswick. Il rentra en campagne en 1813, à la tête de 3,000 cuirassiers bien montés, pour faire partie du corps du général Latour-Mau-

bourg. Mais les difficultés de cette campagne, l'absence des autres corps de cavalerie, lorsqu'il était nécessaire d'en montrer partout, déterminèrent la séparation des divisions, et Bordesoulle opéra isolément avec la sienne aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Après l'armistice de Newmarck, il sut, grâce à une marche forcée, arriver à propos à Dresde, où sa cavalerie était attendue. L'empereur, qui était sur le pont de cette capitale à faire défiler les troupes qui allaient attaquer les Autrichiens, lui dit, quand il arriva : « Allez lons, Bordesoulle, vous voilà ! c'est très-bien, vous allez me balayer la plaine. » Et aussitôt Bordesoulle charge l'ennemi, enfonce un grand nombre de carrés, et ramène 5 à 6,000 prisonniers à Leipsick. Sa division rentra dans le corps du général Latour-Maubourg, qui, dès le commencement de l'action, eut une jambe emportée. L'empereur choisit Bordesoulle pour le remplacer, et celui-ci signala immédiatement son commandement par une impétueuse charge sous le feu de vingt-quatre canons de gros calibre dont il s'empara avec bon nombre de prisonniers. Pendant la retraite, il rendit les plus grands services. A Champaubert, à Vauchamps, il fit des prodiges. A Laon, entouré d'ennemis et sans espoir de secours, il s'ouvrit audacieusement un passage et réussit à gagner avec les débris de son corps le chemin de Bery-au-Bac, seule voie de retraite et de salut. Chargé de la défense du pont d'Arcis-sur-Aube, il s'y maintint jusqu'à l'arrivée du maréchal Mortier qui vint l'appuyer. Par ses habiles dispositions, il concourut à la reprise de Reims, où il dispersa la cavalerie qui lui était opposée; enfin il se trouva au glorieux combat de la Fère-Champenoise. A la bataille de Paris, dans les derniers jours de mars, Bordesoulle commandait sous le maréchal Marmont une partie de la cavalerie, et combattit avec valeur. Après la capitulation, Marmont se replia sur Essonne. Ce fut là qu'il signa avec le prince de Schwartzemberg un traité qui fit avorter toutes les dispositions militaires de Napoléon, qui se voyait encore à la tête de 50,000 combattants. Les généraux Bordesoulle et Souham furent des premiers à s'éloigner avec les troupes qu'ils commandaient; et cette défection, qui, suivant le maréchal Marmont, s'opéra sans ses ordres, ce qui paraît peu vraisemblable, servit de prétexte à l'empereur Alexandre pour repousser toutes les propositions des plénipotentiaires de Napoléon en faveur de la régence. « Messieurs, leur dit-il, vous faites sonner bien haut la volonté de l'armée, et vous n'ignorez pas que le corps du duc de Raguse a passé de notre côté; d'autres sont encore dans les mêmes dispositions; on est las de la guerre. L'empereur Napoléon n'a point voulu la paix. Chacun sait qu'il n'y a point de repos à espérer avec lui. Les souverains ont déclaré qu'ils ne voulaient point traiter avec lui. Nous ne voulons aujourd'hui que ce que le vœu national a déjà proclamé. Il repousse la régence comme il a repoussé Napoléon. Je vous déclare donc que nous ne pouvons admettre que son abdication absolue. » Bordesoulle adhéra donc à la déchéance de Napoléon, et fut nommé par

Louis XVIII, le 1^{er} juin, inspecteur général de la 2^e division militaire, chevalier de St-Louis le 2 du même mois, et grand officier de la Légion d'honneur le 25 août suivant. Lors des événements du mois de mars 1815, il se trouvait à Stenay, et il s'empressa d'envoyer au ministre de la guerre une adresse dans laquelle il renouvelait le serment d'une fidélité inviolable à Louis XVIII. Il tint son serment, et, lorsqu'il ne lui fut plus possible de servir le roi en France, il se rendit auprès de lui à Gand, et ne rentra qu'avec ce monarque au mois de juillet. Il fut alors nommé commandant de la première division de cavalerie de la garde royale, et donna à ce corps la plus belle organisation. Le 18 octobre suivant, il fut appelé à faire partie de la commission chargée d'examiner les motifs des officiers qui avaient servi pendant l'interrègne. Bordesoulle, élu par le département de la Charente, fit partie de la chambre de 1815 et vota avec la majorité. Il fut l'un des membres du tribunal militaire qui, en avril 1816, acquitta l'amiral Linois, et condamna à mort l'adjudant commandant Boyer, auquel le roi fit grâce. Le 5 mai suivant, Bordesoulle fut créé commandeur de St-Louis et confirmé par le roi dans le titre de comte, qu'il avait obtenu sous le gouvernement impérial. Plus tard, il fut nommé aide de camp de Monsieur, et gentilhomme d'honneur du duc d'Angoulême. En 1822, gouverneur de l'école polytechnique, il y établit le régime militaire qui y est conservé, et créa l'uniforme que les élèves de cette école portent encore aujourd'hui. Il commanda le corps de réserve qui envahit l'Espagne en 1823. De Madrid, il fut envoyé en Andalousie et prépara les moyens qui amenèrent sous les yeux du prince généralissime le beau fait d'armes du Trocadéro. Les services qu'il rendit sous les ordres de ce prince lui méritèrent les honneurs de la pairie, et les grands-croix de St-Louis et de la Légion d'honneur. Plus tard il fut admis dans l'ordre du St-Esprit. Toutes ces faveurs pouvaient faire croire que Bordesoulle était un habile courtisan; mais, dans son éloge prononcé à la chambre des pairs le 27 mai 1859, le maréchal Macdonald repousse cette idée. « Personne, dit-il, n'était moins courtisan : il ne se mêlait d'aucune intrigue, remplissait ses devoirs, disait la vérité, et cependant il jouissait auprès des princes d'une faveur soutenue et méritée. Il n'employait son crédit que pour rendre service, et il se montra zélé protecteur d'un grand nombre d'officiers de l'ancienne armée, frappés de disgrâce, sans s'informer de leur opinion. » Nous ajouterons que peu de généraux aussi distingués de l'armée impériale s'étaient dévoués aussi franchement à la cause des Bourbons, et il n'est pas étonnant qu'ils l'aient ainsi comblé. En récompense, les journaux, les pamphlets et les biographies, écrits dans un esprit hostile à la restauration, n'ont pas ménagé le général Bordesoulle. La biographie Arnault assure « que dans les troubles du mois de juin, dont Paris a été le théâtre en 1820, cet officier général, victime de son zèle et de son *incognito*, a partagé dans un mouvement

« sur les boulevards des désagréments inséparables « d'une grande confusion, et auxquels des militaires « de plus haut grade, également inconnus en raison « de leur costume bourgeois, ont été exposés. » Ce fait, comme n'hésite pas à le dire une biographie de la même couleur pourtant, la biographie Rabbe et Boisjolin, nous paraît indubitablement faux. Après l'expédition d'Espagne en 1825, Bordessoulle s'est trouvé, avec le lieutenant général Guillemot, appelé à donner devant la chambre des pairs, sur les marchés Ouvrard (voy. ee nom), des explications que cette assemblée jugea suffisantes, et par suite desquelles Ouvrard et quelques subalternes furent seuls déferés aux tribunaux. Lors des journées de 1830, ses conseils ne furent point écoutés. Il déplora l'erreur du vieux monarque; mais il lui demeura fidèle, et ne le quitta qu'à Rambouillet, lorsque Charles X congédia la garde royale. Depuis cette époque, Bordessoulle vivait retiré, sans pourtant cesser de faire partie de la chambre des pairs, aux travaux de laquelle il prenait part avec les amis de l'ordre et d'une sage liberté (1). Une maladie chronique, compliquée des suites de ses blessures, l'emporta le 3 octobre 1857, dans sa 66^e année. D—R—R.

BORDEU (ANTOINE DE), médecin, issu d'une ancienne famille du Béarn, qui depuis quatre siècles avait fourni des savants en jurisprudence et en médecine, naquit à Iseste, en 1696. Élevé au collège des barnabites de Lescar, il s'était fait remarquer, dès 1714, en exposant, devant l'assemblée des états de sa province, la philosophie de Descartes, qui avait enfin pénétré dans ce pays reculé. Reçu docteur à Montpellier en 1719, il soutint à cette occasion des thèses sur les esprits animaux, et publia dans le *Journal des Savants*, année 1725, quelques réflexions philosophiques sur les idées innées. Quoique fort instruit pour son temps, il est moins célèbre aujourd'hui par lui-même que par son fils, Théophile de Bordeu, qu'il unit à ses travaux. Conseiller d'État et intendant des eaux minérales d'Aquitaine, dont il commença à rendre l'usage plus général, il publia une *Dissertation sur les eaux minérales de Béarn*, Paris, 1749 et 1750, in-12. Il présida longtemps aussi au *Journal de Barrèges*, destiné à faire connaître le bon effet de ses eaux minérales. Son fils en avait eu la première idée; enfin son nom est joint à celui de son fils en tête de l'ouvrage de ce dernier sur les maladies chroniques. C. et A—N.

BORDEU (THÉOPHILE DE), fils du précédent, est celui qui a surtout illustré le nom de sa famille en médecine. Premier chef de l'opposition que la faculté de Montpellier, la première de toutes, apporta à la doctrine de Boërhaave, qui était alors partout dominante, et auteur d'une doctrine nouvelle sur l'observation du poulx dans les maladies, il a joui, à ces deux titres, d'une grande réputation pendant sa vie, et l'a conservée jusqu'à nos jours. Né à Iseste, le 22 février 1722, il fit ses premières études, en

partie comme son père, au collège des barnabites de Lescar, en partie à celui des jésuites de Pau. Envoyé ensuite à Montpellier, lorsque la faculté de cette ville semblait encore en quelque sorte balancer entre les doctrines de Boërhaave et de Stahl, qui se partageaient le monde médical, il y étudia d'abord l'anatomie, et fut bientôt assez versé dans cette science pour l'enseigner lui-même. Pénétrant ensuite dans le fond même de la médecine, il pressentit bientôt le vice de la doctrine boërhaavienne, et s'en montra dès lors le redoutable adversaire. Voulant être reçu bachelier, il soutint une thèse, de *Sensu generice considerato, dissertatio physiologica*, Montpellier, 1742, in-4°. Cette thèse contient l'essence de la doctrine qu'il voulait lui opposer, et le germe de celle qu'il a lui-même fondée. Bordeu y établit, par opposition avec le professeur de Leyde, l'indépendance où sont, des forces de la physique et de la chimie, les divers actes de l'économie vivante; il rattache ces actes à une force spéciale, la *sensibilité*, qui, ayant une modification particulière dans chaque organe, semble faire de ceux-ci comme autant d'êtres particuliers, ayant leur vie propre, et concourant, par leur harmonie, à la vie générale: ce dernier point n'était, à la vérité, que l'antique idée de van Helmont sur les archées, de même que la sensibilité générale n'était que l'*anima* de Stahl: mais c'était presque un mérite d'invention à Bordeu, que de fondre deux doctrines qui se prêtaient un mutuel appui, et de les faire revivre dans le temps même où l'imposante autorité de Boërhaave les faisait méconnaître. D'ailleurs, d'une part, il s'abstint de toute application étrangère, bien plus que van Helmont, qui céda encore un peu aux idées chimiques du temps; et de l'autre, il évita, par l'expression de *sensibilité*, tout le louche que laissait celle d'*anima*. Ce premier ouvrage de Bordeu décelait tant de mérite, que la faculté de Montpellier dispensa le jeune docteur de plusieurs des actes exigés pour la licence. Une nouvelle dissertation de Bordeu: *Chilificatiōis Historia*, 1745, in-4°, et réimprimée aussi à la suite de l'ouvrage sur les glandes, vint bientôt justifier un tel honneur: la digestion, cette œuvre complexe de notre économie, pour la première fois y était considérée comme une action vitale, n'ayant rien de commun avec les opérations mécaniques et chimiques de fermentation, de macération, de putréfaction, de trituration, etc. Chacune des parties de l'appareil compliqué de cette fonction, organes de mastication, de salivation, de déglutition, etc., y avait son rôle bien indiqué; la matière alimentaire y était suivie dans ses élaborations successives, depuis son entrée dans la bouche jusqu'à sa complète assimilation; et, à l'occasion des glandes salivaires, une des divisions de cet appareil, se trouve le premier germe d'un des beaux ouvrages de Bordeu, ses *Recherches sur la position des glandes*, dont nous allons parler tout à l'heure. Bordeu, reçu alors docteur à la faculté de Montpellier, retourna quelque temps à Pau; mais il fut bientôt ramené, par son zèle pour l'étude, à Montpellier; il y remplit le vide que laisse toujours un premier début dans la pratique, en faisant des cours

(1) *Eloge de M. le comte de Bordessoulle*, par M. le maréchal duc de Tarente, Macdonald, lu par M. le comte Siméon à la séance du 27 mai 1839, br. in-8° de 12 pages.

d'anatomie, et en publiant quelques écrits sur différents points de l'art, entre autres vingt-neuf *Lettres sur les eaux minérales du Béarn et de quelques-unes des provinces voisines*, Amsterdam, 1746 et 1748, in-12, et une observation sur l'usage du quinquina dans la gangrène, qui est insérée dans le *Traité des plaies* de Guisard. Les lettres contenaient tout à la fois d'utiles renseignements sur l'histoire naturelle et chimique des eaux de Barrèges et de Bagnères, sur leur mode d'application à l'économie animale, et sur les maladies où leur emploi pouvait être convenable. Il y parle aussi des eaux thermales de Dax, de Cauterez, et de treize autres lieux, et donne des détails intéressants sur la physique et la géographie du Béarn. Bordeu fit alors un voyage à Paris, attiré par la célébrité de J.-L. Petit et de Rouelle; il y fréquenta quelque temps l'hôpital de la Charité, occupa aussi l'emploi de médecin de l'hôpital de la Charité de Versailles, et, en 1749, retourna à Pau avec le titre d'intendant des eaux minérales d'Aquitaine. Ce fut alors que, pour faire connaître au public les bons effets de ces eaux, il conçut l'idée de recueillir l'histoire médicale de tous les malades qui y affluaient, et de la publier sous le titre de *Journal de Barrèges* : nous avons dit que son père y travailla; il fut continué par son frère (François), et contient plus de 2,000 observations précieuses. En même temps, Bordeu faisait des cours d'accouchements, et envoyait à l'académie des sciences un *Mémoire sur les articulations des os de la face*, qui démontrait combien était merveilleuse leur disposition pour la solidité de tout l'édifice; et cette compagnie, pour récompenser ce mémoire, inséré dans le second volume des *Savants étrangers*, inscrivait son auteur au rang de ses correspondants. Paris était le seul théâtre qui pût désormais convenir aux grands talents de Bordeu; il vint s'y fixer, et y publia de suite (1752) ses *Recherches sur les différentes positions des glandes et sur leur action*, in-12. Cet ouvrage a été souvent réimprimé. Les glandes sont, comme on sait, ces parties du corps dont l'office est de séparer du fluide général du sang une humeur particulière, tels que le rein, par exemple, qui sécrète l'urine; le foie, la bile, etc. Les physiologistes jusque-là avaient expliqué cette sécrétion en supposant un rapport mécanique entre la capacité des vaisseaux des glandes et le volume des globules de leurs liquides : ils croyaient que toute glande, lors de l'exercice de sa fonction, était soumise, de la part des organes voisins, à une pression mécanique qui en exprimait tout le fluide dont elle était remplie. C'était ainsi, disaient-ils, que les glandes salivaires, comprimées pendant les mouvements de la mastication, étaient exprimées de toute la salive qu'elles contenaient, et que ce fluide coulait alors avec plus d'abondance dans la bouche : Bordeu, qui, dans sa thèse sur la digestion, avait déjà contredit ce dernier fait, renverse dans son ouvrage toute cette doctrine mécanique et hydraulique; il prouve, par l'anatomie, que toute glande est à l'abri de toute pression; que ce n'est pas d'une manière aussi mécanique que s'exécute la sécrétion; que cette fonction dépend de la vie propre

des glandes, de la modification que revêt dans chacune d'elles la sensibilité générale. Il fait ainsi une des plus heureuses applications du dogme fondamental qu'il avait établi dans sa *Dissertation sur la sensibilité en général*. Cet ouvrage de Bordeu sur les glandes est à coup sûr un de ceux qui ont le plus préparé les progrès qu'a faits de nos jours la physiologie. Bichat ne s'est illustré qu'en pénétrant plus profondément dans le matériel de l'homme, et en appliquant aux derniers éléments des organes et des glandes les notions que Bordeu n'appliquait encore qu'à ces parties déjà composées. Mais pendant que Bordeu s'illustrait par cette production, il suivait avec zèle l'hôpital de la Charité, et y recueillait les matériaux pratiques d'une doctrine nouvelle sur le poulx; il publiait dans l'*Encyclopédie* (année 1753) l'article CRISE, relatif à une question des plus importantes de la médecine ancienne et moderne. Il s'agissait d'établir si cette sage harmonie qui, dans la santé, fait concourir tous les organes à la conservation du tout, se retrouve dans les maladies; s'il y a quelque chose de régulier dans la marche de celles-ci; si les phénomènes qui les constituent sont, de la part de l'économie, des efforts heureusement combinés, tendant à la solution du mal, et au rétablissement du bien-être. Bordeu, dans cet article, qui forme un petit traité, est peut-être un peu trop sceptique sur un point que consacrent à l'envi l'observation des maladies et le raisonnement; cependant les éloges qu'il donne, au milieu d'une saine érudition, à la méthode d'Hippocrate, le plus grand observateur des crises, laissent pressentir son opinion particulière. Dans cette même année 1753, l'académie de chirurgie couronna une nouvelle production de Bordeu, une *Dissertation sur les écrouelles*, sujet d'un prix qu'elle avait proposé en 1750; elle est insérée dans le 3^e volume des *Prix de l'académie de chirurgie*, 1757, in-4^e, et aussi à la suite des *Recherches sur le tissu cellulaire*, 1767, chez Didot, sous ce titre : *Usage des eaux de Barrèges et du mercure dans les écrouelles*. Le séjour de Bordeu dans un pays où cette maladie est endémique, et pour laquelle il recommande l'usage des eaux de Barrèges et des mercuriaux. C'est avec de pareils titres que Bordeu, docteur de la faculté de Montpellier, se présenta pour être reçu docteur de la faculté de Paris. Il soutint, à cette occasion, trois thèses : *An omnes organica corporis partes digestioni opitulentur? An venatio cæteris exercitationibus salubrior? Utrum Aquitanica mineralis aquæ morbis chronicis?* Elles sont insérées par extrait dans le *Journal des Savants* et le *Journal économique*, année 1754. Bordeu décida la première par l'affirmative, paraissant confondre les modifications qui surviennent dans toute l'économie lors de l'exercice de la digestion, et qui en sont les effets, avec celles qui y concourent immédiatement; il semble, à cette occasion, consacrer le centre épi-

gastrique, idée favorite de van Helmont, dans laquelle cette région de l'estomac, une des plus sensibles de notre économie, celle qui irradie le plus promptement les troubles qu'elle éprouve, et qui reçoit aussi le plus vite les impressions de tous les organes, est considérée comme la partie centrale, fondamentale de notre économie, le point de réunion de toutes les actions. Les connaissances modernes acquises sur le système nerveux, et sur la partie de ce système appelée grand sympathique, ont réduit à leur juste valeur les prédominances et les influences de cette région du corps de l'homme, et excusent en quelque sorte les idées fausses qu'avaient eues à cet égard van Helmont, Bordeu et les anciens. La dernière de ces thèses se compose de cent soixante-dix observations qu'il avait recueillies lors de son service aux eaux de Barrèges; elle contient d'utiles documents sur l'utilité de ces eaux, et surtout une exposition dogmatique d'une théorie sur les maladies, marquée au coin d'une saine méthode de philosophie, et fondée spécialement sur une sage pratique. La faculté de Paris reçut alors Bordeu parmi ses docteurs, en 1754; et en 1756, parurent ses *Recherches sur le pouls, par rapport aux crises*, Paris, in-12; réimprimées en 1767, in-12; en 1772, 4 vol. in-12. C'est un des ouvrages sur lesquels reposent les titres de Bordeu au souvenir de la postérité, sinon les plus recommandables, au moins le plus généralement invoqués. Il y prétend faire du pouls la boussole exclusive du médecin; qu'à l'aide de ce seul signe, on peut juger de toutes les particularités des maladies, leur nature aiguë ou chronique, marquée au coin de la débilité ou de la force, l'organe qu'elles assiègent, les divers temps de leur rée, le genre de crise qu'elles affecteront, l'émonctoire particulier par lequel sera évacuée l'humeur, produit de la maladie, etc. A la vérité, un médecin espagnol, Solano de Lucques, et son traducteur Nihel, médecin anglais, avaient récemment rappelé les médecins à l'observation de ce signe, que négligeait Hippocrate, sur lequel avait trop subtilisé Galien, et qui s'est devenu aujourd'hui d'un usage si habituel; mais Bordeu alla bien plus loin : il établit que des caractères distinctifs et saisissables dans le pouls coïncident, et avec le premier temps des maladies où l'influence délétère n'a pas encore été domptée par la réaction vitale, et avec cet autre temps où la réaction vitale a pris le dessus, et garantit une terminaison plus ou moins prompte; il avance qu'on peut de même saisir dans le pouls des différences spéciales, selon que la maladie siège dans un organe placé au-dessus ou au-dessous du diaphragme, selon que le travail de la maladie porte sur tel ou tel organe, ou que l'humeur, produit de la maladie, doit se faire par tel ou tel émonctoire; et, pour donner tout en même temps le précepte et l'exemple, il indique, autant que la langue peut exprimer une sensation tactile, les caractères des pouls d'irritation, de coction ou critique, supérieur, inférieur, nasal, guttural, pectoral, intestinal, hépatique, utérin, de la sueur, de l'urine. Toute cette doctrine a bien à la rigueur quelques fondements réels; le cœur, agent central de la circulation, a des connections sympathiques

déterminées avec toutes les parties, et, au moindre trouble survenu dans celles-ci, on le voit presser, ralentir, modifier ses mouvements dans des degrés spécifiques pour chacune d'elles, et en même temps pour le genre d'affections; ensuite chaque partie, selon l'état de vie particulier dans lequel elle se trouve, se laisse pénétrer plus ou moins facilement par le sang que lui envoie le cœur; et le toucher de l'artère, qui faisait déjà connaître les mouvements de ce dernier organe, peut aussi faire saisir quelques modifications, relatives au plus ou moins de facilité avec laquelle une partie se laisse pénétrer par le sang, et qui sont distinctes selon le degré de cette facilité, et selon la partie qui, sous ce rapport, n'est pas dans l'état naturel de santé. Mais, outre la difficulté d'exprimer d'une manière claire des différences que l'exercice auprès des malades peut seul faire saisir, ne peut-on pas reprocher à cette théorie des fondements trop subtils, et dont la faiblesse des organes de l'homme permet peu l'application? Quels risques de se tromper dans l'évaluation d'impressions tactiles aussi délicates! Aussi, en vain Bordeu a-t-il étayé sa doctrine du récit d'un grand nombre d'observations pratiques, dans lesquelles il prétend avoir pronostiqué avec justesse le mode de terminaison des maladies; d'abord plusieurs médecins recommandables mettent en doute aujourd'hui l'authenticité de la plupart de ces observations, et ensuite, malgré les efforts de quelques-uns qui avaient renchéri sur Bordeu, jusqu'à signaler quatre cents espèces de pouls, on s'accorde à ne conserver, de tout cet échafaudage dogmatique, que les pouls d'irritation, de coction, supérieur, inférieur, ceux qui annoncent la sueur, une hémorragie et une crise par l'urine; tout en ne négligeant pas l'observation du pouls, on l'a réduit à sa juste valeur, et l'on veut surtout que, dans l'établissement du diagnostic ou du pronostic d'une maladie, on ne se décide pas par un seul signe, mais par l'ensemble de tous. Quoi qu'il en soit, cet ouvrage de Bordeu, qui n'était âgé que de trente-quatre ans, acheva de lui donner la plus grande célébrité : les médecins partisans de la médecine mécanique, et encore sous l'autorité de Boërhaave, s'élevèrent avec force contre lui; d'autres le défendirent avec chaleur; le plus petit nombre sentit l'abus d'un principe bon, mais dont on avait forcé l'application. Bordeu se trouva jeté dans des discussions polémiques qui vinrent empoisonner ses succès et troubler sa vie : d'un côté, Bouvard, fameux par l'acreté de ses réponses, et un des plus inflexibles ennemis de Borden, oublia l'objet scientifique de la dispute pour accuser Bordeu d'avoir, en certaines circonstances, manqué aux lois de la stricte probité; de l'autre, Thierry, docteur régent de la faculté de Paris, accusé de plagiat dans un libelle dont Bordeu était soupçonné l'auteur, somma celui-ci de comparaître devant la faculté, et le fit rayer du nombre des médecins, en 1761 : il fallut à Bordeu de grands efforts auprès des parlements de Bordeaux et de Paris, pour obtenir de ces cours un arrêt qui le réintégra dans l'exercice d'un art où le constituait bien mieux la confiance géné-

rale du public, qui, à juste titre, ne s'était jamais éloignée de lui. Pendant ce temps même, il inséra dans le *Journal de médecine* (année 1762, 1763) trois *Dissertations sur la collique de Poitou*, dont il avait vu de nombreuses observations à l'hôpital de la Charité, toutes trois remarquables par d'excellentes vues pratiques, et marquées au coin d'un tact médical exquis. En 1768, consulté avec toute la faculté par le parlement, sur l'avantage de l'inoculation, il se déclara le partisan zélé de cette pratique salutaire, et publia ses *Recherches sur quelques points d'histoire de la médecine, et concernant l'inoculation*, Liège, 2 vol. in-12. Cet ouvrage faillit être encore pour Bordeu l'origine de nouveaux ehagrins; au milieu des grands principes de l'art, notre auteur, non corrigé par le long débat dont il était à peine sorti, y suppose avoir eu un entretien avec un vieux médecin des Pyrénées, et, par ce léger artifice, récrimine d'une manière piquante contre les principaux médecins dont il avait eu à se plaindre : la faculté se fit encore faire un rapport sur cet écrit, et le résultat fut de paraître l'oublier. En 1767, Bordeu mit au jour un ouvrage bien meilleur, parce qu'il était purement scientifique, ses *Recherches sur le tissu muqueux*, auxquelles est annexée, comme nous l'avons dit, sa *Dissertation sur les érouelles*, Paris, in-12. Bordeu ici fait connaître cette trame première de tous les organes, ce tissu qui leur sert à la fois de canevas, de moyen d'union et d'isolement, et, par lui, il veut expliquer ce qui termine la plupart des fluxions malades. Au milieu de quelques propositions évidemment spéculatives et forcées, se remarque généralement l'esprit du médecin observateur, bien nourri de la doctrine d'Hippocrate. Enfin, en 1775, Bordeu publia, de concert avec son père et son frère, le 1^{er} volume de ses *Recherches sur les maladies chroniques*, etc., in-8°, ouvrage remarquable, où il veut démontrer que ces maladies n'ont pas moins de régularité et des périodes moins distinctes que les maladies aiguës. Les *Recherches* devaient avoir une suite, mais une goutte vague, dont il était depuis quelque temps tourmenté, et qu'il ne pouvait parvenir à fixer, l'empêcha de les continuer; étant tombé dans une profonde mélancolie, il alla vainement chercher du secours à Barrèges; de retour à Paris, il mourut presque subitement, comme il l'avait prédit lui-même, le 24 novembre 1776. Bordeu fut un des bons médecins du 18^e siècle, et, sans contredit, un des restaurateurs de la médecine hippocratique. Quoique entraîné dans ses écrits vers quelques idées paradoxales, il se montra généralement partout fidèle observateur de la nature, et il voulait que l'art y fût subordonné. Ce qui le caractérise surtout, c'est d'avoir ramené toutes ses études au vrai but de la médecine, la guérison des maladies, et de ne s'être pas laissé éblouir par le luxe des sciences accessoires. On a encore de lui un *Hommage à la vallée d'Ossan*, en patois des Basques, in-8°. Quelques médecins, Minvielle, entre autres, prétendent que le *Specimen novi medicinæ conspectus*, les *Institutiones medicæ ex novi medicinæ conspectu*, et

l'Idée de l'homme physique et moral de Lacaze, sont en grande partie de Bordeu; mais il est probable qu'il n'y concourut qu'en s'entretenant avec son ami Lacaze des objets traités dans ses divers ouvrages. Minvielle a publié un *Traité de médecine théorique et pratique, extrait des œuvres de Bordeu*, avec des remarques critiques, 1774, in-12. L'éloge historique de Bordeu a été fait par Roussel, Paris, 1778, in-8°, et par Gardanne, dans le *Nécrologe de 1777*. — François BORDEU, son frère, né à Pau en 1754, docteur de la faculté de Montpellier, ne doit qu'à lui la réputation dont il a joui : nous avons vu que Théophile se l'était associé pour son ouvrage sur les maladies chroniques; il fut aussi médecin des eaux de Barrèges, et, à ce titre, en continua le *Journal*. Il a publié un *Précis d'observations sur les eaux de Barrèges et autres eaux minérales de Bigorre*, Paris, 1760, in-12 : ce sont des extraits relatifs aux différents ouvrages donnés sur ces eaux par Antoine de Bordeu et ses deux fils. On n'a de François Bordeu, particulièrement, que deux dissertations : *de Sensibilitate et Mobilitate partium theses aliquot*, Montpellier, 1757; et une *Dissertation sur les dragées antivénériennes*, jointes aux eaux de Barrèges, pour les maladies vénériennes. C. et A—x.

BORDIER (...), comédien, avait acquis à Paris, dans les farces des Variétés, une sorte de réputation, lorsqu'en 1789 les premières étincelles de la révolution éclatèrent. Bordier, dont la tête exaltée admettait déjà les opinions anarchiques dont on n'osait pas encore faire une profession publique, vint à Rouen, sous prétexte d'une mission pour les subsistances, mais réellement dans l'intention d'y porter la populace à des excès. Il se mit à la tête d'un attroupement qui commit des dégâts, surtout à l'hôtel de l'intendance; mais les autorités, soutenues de la force publique, mirent bientôt fin à ces désordres. Bordier, convaincu d'en être l'un des principaux moteurs, fut condamné à mort par le parlement, et périt du supplice de la corde. On prétend, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il était un des agents du parti d'Orléans. Sous le gouvernement révolutionnaire, en 1795, on ne manqua pas de réhabiliter sa mémoire à Rouen, dans une cérémonie publique. D—t.

BORDIER - MARCET (G.-A.), né à Genève, ingénieur lampiste, élève et successeur d'Argand, appliqua la science au perfectionnement du mode d'éclairage, et le fit avec un grand succès. Son établissement à Paris, sous l'enseigne au *Phare sydéral*, était des plus florissants. Il a obtenu la médaille à l'exposition de l'industrie française en 1819. Il est mort à Paris, en mars 1835. On a de lui : 1° *la Parabole soumise à l'art, ou Essai sur la catoptrique de l'éclairage, descriptif des nouvelles combinaisons; propriétés de la parabole appliquées au système d'éclairage économique à grands effets de lumière, avec brevet d'invention*, Paris, 1819, in-8°; 2° *Notice descriptive d'un fanal à double aspect, pour un phare à feu mobile; de ses effets catoptriques et de ses avantages* (extrait des *Ann. de l'industrie nationale et étrangère*), Paris, in-8°, 1822. Z—o.

BORDING (JACQUES), médecin assez distingué du 16^e siècle, était né à Anvers en 1544. Très-versé dans les langues grecque, latine et hébraïque, il les enseigna successivement à Lisieux, à Carpentras; fut reçu docteur en médecine à Bologne, pratiqua quelque temps la médecine à Anvers, à Rostock, se livrant aussi à l'enseignement; enfin, fut nommé médecin du roi de Danemark, Christian III, en 1556, et mourut le 5 septembre 1560, âgé de 50 ans. On a de lui : 1^o *Physiologia, hygiæna, pathologia, prout has medicinæ partes in academia Rostochiensis et Hafniensis publice enarravit*, Rostock, 1591, in-8°; 2^o *Enarrationes in sex libros Galeni de tuenda valetudine, Accessere auctoris consilia quædam illustrissimis principibus præscripta*, Rostock, 1595, 1604, in-4°. C. et A.—N.

BORDONE (PARIS), peintre, né à Trévise, vers l'an 1500, d'une famille noble, fut d'abord élève du Titien, qu'il trouva trop sévère, ensuite imitateur ardent du Giorgion; enfin, peintre original, qui ne peut se comparer qu'à lui-même. Son coloris n'est pas plus vrai que celui du Titien, mais il est quelquefois plus varié; son dessin est fini, ses têtes ont de la vie, sa composition est juste et pleine de méthode. Il peignit, pour l'église de St-Job, un *St. André courbé sous la croix, et couronné par un ange*. On avait ordonné à l'artiste de placer dans le tableau deux saints, et particulièrement St. Pierre. Paris Bordone mit ce dernier dans l'attitude d'un homme qui regarde, et qui envie le sort de St. André. Cette idée est neuve et profonde. Le plus bel ouvrage de Bordone est connu sous le nom de l'*Anneau de St. Marc* : on y distingue une architecture du ton le plus vrai, des bas-reliefs d'une excellente couleur, et une composition bien sentie. Bordone vint à la cour de France, en 1538, sur l'invitation de François 1^{er}. Il y peignit le roi et les plus belles dames de la cour. Ce prince, qui prenait plaisir à s'entretenir avec lui, à le voir travailler et à l'entendre pincer du luth, le combla de faveurs et de présents. Il eut un fils qui chercha à suivre ses traces; mais un de ses tableaux qu'on voit à Venise prouve qu'il avait peu profité des leçons de son père. Bordone le père mourut vers 1570, âgé de 75 ans, selon Ridolfi, qui ne donne ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort. A—D.

BORDONI (BENOIT), peintre en miniature et géographe italien, né à Padoue, fleurit vers la fin du 15^e siècle et au commencement du 16^e. Il exerça longtemps dans sa patrie son talent pour la miniature; il alla ensuite habiter Venise. Les uns ont dit qu'il avait une boutique, et pour enseigner une échelle; les autres, qu'il n'avait ni boutique ni enseigne. Il s'était livré d'abord aux visions de l'astrologie, il s'en désabusa ensuite, et s'appliqua plus utilement à la géographie. Il mourut en 1529 ou en 1531. Fontanini a prétendu qu'il fut père du célèbre Jules-César Scaliger. Apostolo Zeno croit qu'il y eut deux Benoit Bordon, l'un de Padoue, qui fut notre peintre en miniature, l'autre, Véronais, père de Scaliger. Ceux qui donnaient à ce savant le peintre de Padoue pour père voulaient qu'il eût pris

le nom de *Scaliger*, à cause de l'échelle (*la scala*), que Bordonni avait pour enseigne; mais Zeno et Maffei rejettent cette fable; Tiraboschi, sans l'adopter, regarde comme peu fondée l'opinion qui établit deux Benoit Bordonni, et qui fait naître Scaliger de celui qui était né Véronais; il lui paraît beaucoup plus probable que le Padouan, c'est-à-dire le peintre en miniature, fut père de Jules-César. (*Voy. SCALIGER.*) Quoi qu'il en soit, notre Benoit Bordonni joignait à son talent de peintre et aux études géographiques des connaissances littéraires; car le premier ouvrage qu'il publia fut un recueil de traductions latines de quelques dialogues de Lucien, faites par plusieurs auteurs, et qui étaient encore inédites, Venise, 1494, in-4°. Il fit aussi une description de l'Italie, plus exacte que celles qu'on avait avant lui, et la dédia au cardinal François Cornaro; mais l'ouvrage qui lui a donné le plus de célébrité est intitulé *Isolario*, Venise, 1523, in-fol. L'auteur y décrit toutes les îles alors connues; il donne leurs noms anciens et modernes, les histoires et les fables qui concernent les mœurs et les coutumes de leurs habitants, les mers où elles se trouvent, le parallèle, le climat sous lequel elles sont placées, etc. On en fit une seconde édition à Venise, en 1554, avec quelques additions, et une troisième en 1547, aussi in-fol. G—É.

BORDONI (PLACIDE), littérateur, né en 1756, à Venise, fit ses études sous la direction des PP. Somasques in *Murano*; et, ayant embrassé l'état ecclésiastique, suivit la carrière de l'enseignement. Après avoir professé la rhétorique plusieurs années, il fut pourvu de la chaire de philosophie au lycée de Venise, place que malgré son grand âge il remplissait encore en 1807. Outre les traductions italiennes des *Horaces* de Corneille et de l'*Iphigénie* de Racine, on doit à Bordonni celles des *Discours choisis* de Cicéron, Venise, 1789, 5 vol. in-8°; réimprimée en 1795, avec deux nouveaux volumes. Cette version, d'un style pur et facile, exempte de latinismes, a tout le mérite d'un excellent original. Il a donné la continuation des *Annali d'Italia* de Muratori, dans l'édition de Venise, 1790-1820, 48 vol. in-8°. Les cinq derniers sont de Bordonni. Enfin il est auteur d'une tragédie intitulée : *Ormesinda ossia i cavalieri della mercede*, Brescia, 1807, in-8°, sujet neuf et traité avec beaucoup de talent. W—s.

BORDONIO (JOSEPH-ANTOINE), jésuite, né à Turin, le 22 février 1682, entra dans la compagnie en octobre 1696. Après ses deux années de noviciat, les dispositions qu'il annonçait le firent dispenser d'une troisième année de philosophie; il professa d'abord les belles lettres à Pignerol, ensuite à Gênes, et fut appelé en 1705 à Turin, pour y professer la rhétorique. En 1708, il fut chargé de la direction des études du marquis de Suze, et, ayant fait ses vœux, il fut choisi, en 1712, par le marquis de Trivié, nommé ambassadeur en Angleterre, pour chapelain de l'ambassade. Après son retour à Turin, il occupa pendant quelques années la chaire de théologie, et fut chargé, en 1719, de l'exercice de la *bonne mort*, instituée cette année-là même. Il rem-

plit cette fonction jusqu'à la fin de sa vie, en 1742. C'était un religieux aussi distingué par son savoir que par sa piété. Il a laissé : 1° *Beatus Aloysius Gonzaga de parente triumphator*, Pignerol, 1700; c'est un drame en vers latins, que l'auteur fit à dix-huit ans; 2° *la Liguria in pace, scherzo pastorale*, etc., Gênes, 1702, in-4°. 3° *Eduino, tragedia*, Turin, 1703, in-4°, tragédie de collège pour la distribution solennelle des prix; 4° *Discorsi per l'esercizio della buona morte*, Venise, 3 vol. in-4°; les deux premiers en 1749, le 3° en 1751; réimprimé en 1753, etc. Cet ouvrage tient un rang distingué parmi les livres ascétiques italiens. G—É.

BORE (CATHERINE DE). Voyez LUTHER.

BORÉE (VINCENT), jurisconsulte savoisien, s'était fait quelque réputation par ses productions littéraires. Elle diminue insensiblement, dès qu'il eut publié le *Florus de la maison de Savoie*, Lyon, 1654, ouvrage qui fut supprimé. C'est probablement au même auteur que l'on doit les *Princes victorieux*, tragédies françaises, Lyon, 1627, in-8°. Ces tragédies sont : *Rhodes subjuguée par Aimé V, comte de Savoie*; *Béral victorieux sur les Genevois*; *Tomyre victorieuse*, *Achille victorieux*. Les trois dernières sont dédiées à des princes de Savoie. On trouve à la suite la *Justice d'amour*, pastorale, et les *Peintures morales, non drame*, c'est un recueil de plusieurs pièces en prose et en vers. A. B—T.

BOREL (PIERRE), médecin, né à Castres, vers 1620, de Jacques Borel, auteur de quelques poésies imprimées, eut des connaissances très-variées et très-étendues pour son siècle. Quoiqu'un peu crédule, il peut encore être consulté avec intérêt par les érudits. Ses travaux ne sont pas seulement médicaux, mais relatifs à l'histoire naturelle, à la physique, etc. Il fut reçu docteur en médecine à Montpellier, en 1640, pratiqua son art quelque temps à Castres, vint à Paris en 1653, y fut bientôt nommé conseiller et médecin ordinaire du roi, entra dans l'académie des sciences, comme chimiste, en 1674, et mourut en 1689, selon Nicéron. Voici la liste de ses ouvrages, recherchés encore de quelques érudits : 1° *les Antiquités, raretés, plantes, minéraux, et autres choses considérables de la ville et comté de Castres*, etc., 1649, in-8°, ouvrage rare, qui peut éclairer, comme on voit, l'histoire naturelle de ce pays, et qui comprend, de plus, des détails sur son administration. 2° *Historiarum et observationum medicophysicarum Centuriæ quatuor*, Castres, 1653, in-12, avec la vic de Descartes et les observations de Catier, Paris, 1656, in-8°; Francfort et Leipsick, 1670-1678, in-8°. C'est ici que Borel donne des preuves de crédulité. La dernière édition contient en outre les observations de Rhodius, le traité de *Affectibus omïssis* d'Arnould Boot, et les *Consultationes* de Rossius. 3° *Bibliotheca chimica, seu Catalogus librorum philosophicorum hermeticorum*, Paris, 1654, in-12, Heidelberg, 1656, in-12 : il y fait mention de 4,000 auteurs; mais Lenglet Dufresnoy en cite 6,000 dans sa *Philos. Herm.* 4° *De vero telescopii Inventore, cum brevi omnium conspicillorum historia*, la Haye, 1655, in-4°. 5° *Trésor des recherches et anti-*

quités gauloises et françoises, Paris, 1655, 1667, in-4°; c'est un dictionnaire de vieux mots autrefois en usage dans la langue française, justifiés par des passages de nos anciens auteurs : il est précédé d'un catalogue alphabétique des anciens poètes français, et autres livres, tant manuscrits qu'imprimés, dont il s'est servi, et d'une préface curieuse où il traite des progrès et changements des langues. Ce *Trésor* a été réimprimé avec des additions; et les deux suppléments qui le terminent ont été refondus avec le corps de l'ouvrage, dans l'édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage, 1750, 2 vol. in-fol. 6° *Discours prouvant la pluralité des mondes*, Genève, 1657, in-8°; traduit en anglais, 1658, 1660, in-8°. 7° *Hortus, seu armamentarium simplicium, plantarum et animalium ad artem medicam spectantium*, Castres, 1666, in-8°; Paris, 1669, in-8°, ouvrage de pharmacie et de matière médicale. 8° *Observationum microscopicarum Centuria*, la Haye, 1656, in-4°. Cet ouvrage, dont la plupart des bibliographes n'ont pas fait mention, est cité dans le catalogue de la bibliothèque du chevalier Banks. C. et A—N.

BOREL DE BRÉTIZEL (DURAND), naquit à Beauvais (Oise), le 23 juillet 1764. Depuis six générations, ses ancêtres avaient occupé les fonctions de lieutenants généraux civils et criminels du bailliage de cette ville. Destiné à la même carrière, il fut reçu en 1783 licencié en droit, puis avocat au parlement de Paris, et à vingt-un ans, il succéda à son père qui lui résigna ses fonctions après quarante ans d'exercice, et qui avait en outre le titre de conseiller d'État. La révolution de 1789 arriva; Borel de Brétizel, d'un caractère modéré, en accepta les principes avec réserve : l'estime dont il jouissait lui fit conférer, par ses concitoyens, différentes fonctions judiciaires et municipales (1). Emprisonné à Beauvais pendant la terreur, il ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre (9 thermidor). Après la session conventionnelle, il fut élu député de l'Oise au conseil des cinq-cents. Il ne parut à la tribune qu'une fois dans la session de l'an 4, pour présenter un mode de remplacement, par élection, des commissaires près les tribunaux civils, qui fut adopté. En l'an 5, il fit prendre une résolution pour régulariser les droits des usufruitiers de maisons vendues nationalement, avec réserve de l'usufruit. Il se prononça, le 20 octobre 1797, contre le projet d'ostracisme qu'amena le coup d'État du 18 fructidor an 5, et fit rapporter l'arrêté qui ordonnait à une com-

(1) Plusieurs biographies, trompées par une erreur de la table du *Moniteur*, ont confondu Durand BOREL DE BRÉTIZEL avec Hyacinthe-Marcellin BOREL, député des Hautes-Alpes à la convention, où il vota pour le bannissement à la paix, et la détention pendant la guerre. Ce fut lui, et non Borel de Brétizel, qui, envoyé à Lyon et à Grenoble, transmit, dans le mois de mars 1795, une adresse des Lyonnais contenant des protestations d'attachement à la convention nationale, et, au mois de juin suivant, une autre adresse des habitants de Grenoble contre les anarchistes. Il passa au conseil des cinq-cents, et mourut dans le cours de cette législature. — Un troisième député de ce nom, BOREL-VERNIÈRES, du conseil des cinq-cents, fit, en l'an 7, passer à l'ordre du jour sur les propositions du géomètre Aubry, relativement au nouveau système décimal, et demanda l'ordre du jour sur le projet concernant les coupables qui dénonceraient leurs complices.

mission de présenter des vues sur cet objet, « institution renouvelée des anciens, dit-il, et dont la « seule proposition a excité une inquiétude générale. » Quelques jours après, il combattit le projet de loi des institutions civiles. En applaudissant aux vues philanthropiques qui animaient le rapporteur, il rejeta toutes les cérémonies dont on se proposait d'accompagner la célébration des actes de naissance, de mariage et de sépulture. Il demanda que la forme de ces actes fût purement civile, sans aucun mélange d'idées religieuses, et qu'aux termes de la loi de septembre 1792, on laissât à chacun la faculté de les consacrer d'après les rites propres au culte de son choix. Borel de Brétizel combattit encore le projet sur les réclamations contre les poursuites des créanciers déclarés insolvable. Il avait demandé un rapport sur la réception des dons patriotiques : plus tard, il s'étonna que dans les rapports sur les opérations de la trésorerie dans le cours de l'an 5, il ne fût point fait mention de ces dons, des versements, ni de l'emploi des fonds qui en provenaient. Il fit encore prendre une résolution qui ordonnait le sursis à tout jugement de mort pour falsification de descriptions ; déclarer l'urgence du projet sur les poids et mesures ; en un mot, sans paraître souvent à la tribune, il ne négligea aucune occasion de faire adopter des mesures d'accord avec l'humanité, la justice et les lumières. La révolution du 18 brumaire trouva dans Borel de Brétizel un zélé partisan ; aussi fut-il nommé, en 1800, membre du tribunal de cassation, et chevalier de la Légion d'honneur le 26 novembre 1805. Il vota pour l'élévation de Napoléon à l'empire. Depuis cette époque jusqu'à l'an 1814, Borel de Brétizel, jurisconsulte habile, magistrat zélé et laborieux, se consacra entièrement aux devoirs et aux travaux de la cour de cassation. Au mois d'avril 1814, il adhéra à la déchéance de Napoléon et au rappel de Louis XVIII. Il fit dès lors partie du conseil particulier du duc d'Orléans. Pendant les cent jours, il prit part à toutes les délibérations officielles de la cour de cassation en faveur de Napoléon ; puis au mois de juillet, en faveur de Louis XVIII ; du reste, il refusa de souscrire à l'acte additionnel. Au mois de janvier 1816, Borel de Brétizel fut chargé de présenter à ce monarque, au nom des habitants de Beauvais, le mouton que leur ville était, de temps immémorial, dans l'usage d'offrir aux rois de France à l'époque du jour de l'an. A peine Borel eut-il annoncé au roi que sa fidèle ville de Beauvais s'empressait de renouveler ses hommages : « Oh ! oui, interrompit Louis XVIII, j'accepte son présent avec grand plaisir, d'autant plus que je me souviendrai toujours du bon accueil qu'elle m'a fait dans un mauvais moment. » Nommé peu de temps après député par le département de l'Oise, Borel, depuis cette époque jusqu'en 1827, fut constamment réélu, et fit partie de cette seconde section du côté droit qui votait assez souvent avec le ministère. Il fut souvent rapporteur de la commission des pétitions. Dans la session de 1824, il fit partie de la commission chargée d'examiner le projet de loi tendant à

ouvrir au ministère des finances un crédit en rentes cinq pour cent consolidés ; puis de celle qui s'occupa de la proposition de Dubruel sur l'autorité paternelle. Peu empressé de se montrer à la tribune, il n'y paraissait guère que pour traiter des questions judiciaires. Dans la session de 1827, chargé du rapport sur le projet de loi concernant le jury, il s'opposa à la question préjudicielle élevée par la Bourdonnaie sur ce projet, et résuma avec talent la discussion. Le duc d'Orléans, devenu roi, le chargea de l'administration des biens considérables que le legs universel du duc de Bourbon transmit au jeune duc d'Aumale. Cette mission demandait un homme intègre, éclairé, laborieux, conciliant : on ne pouvait faire un meilleur choix. En 1838, l'affaiblissement de sa santé engagea Borel de Brétizel à résigner ses fonctions de conseiller à la cour de cassation. Il mourut le 1^{er} mai de l'année suivante. Il était officier de la Légion d'honneur. Aux élections de 1816, il avait été élu candidat à la députation du département de la Seine par le collège d'arrondissement de Sceaux.

D—R—R.

BORELLI (JEAN-ALPHONSE), né à Naples, le 28 janvier 1608, fut, avec Bellini, le véritable chef de la secte iatro-mathématicienne, c'est-à-dire de celle qui, séduite par les grands progrès que l'application des mathématiques avait fait faire aux sciences physiques, en espéra le même avantage pour la médecine, et soumit au calcul tous les phénomènes de l'économie vivante. Borelli, à la vérité, plus sage que Bellini, se restreignit, dans l'application qu'il fit de ce système, presque aux seuls mouvements musculaires, c'est-à-dire à ceux des phénomènes de l'économie animale qui se montrent, en certains points, soumis aux règles de la mécanique. Cela le conduisit même, comme nous allons le dire, à consacrer quelques propositions nouvelles et opposées à ce qu'on croyait de son temps ; mais ses disciples voulurent généraliser l'application qu'il avait faite, et, en créant des hypothèses dont le temps et le retour à une saine philosophie médicale ont fait justice, ils retardèrent beaucoup la restauration de la science. Borelli se consacra plus particulièrement à l'enseignement. Il professa spécialement à Pise et à Florence, et, dans ses cours comme dans ses livres, se montra plutôt homme d'esprit et érudit, que médecin praticien. Sur la fin de sa vie, il se retira dans la maison des religieux des écoles pies à Rome, et y mourut le 31 décembre 1679. Voici le titre de ses ouvrages : 1^o *della Causa delle febri maligne*, Pise, 1649, in-4^o. 2^o *De renum usu Judicium*, Strasbourg, 1664, in-8^o, avec le *de Structura renum* de Bellini. 3^o *Euclides restitutus*, 1658, in-4^o ; il publia cet ouvrage étant professeur de mathématiques à Pise. 4^o *Apollonii Pergæi Conicorum libri 5*, 6, 7, Florence, 1661, in-fol., édition faite d'après une traduction arabe qu'Abr. Echellensis traduisit en latin. (*Voy. APOLLONICUS de Pergæ*.) 5^o *Theoricæ Medicarum planetarum ex causis physicis deductæ*, Florence, 1666, in-4^o. Borelli tâcha de déduire des observations de Hodierna, astronome sicilien, la théorie des mouvements des satellites de Jupiter, travail

que Cassini jugea digne de quelque attention. On lit dans l'*Astronomie* de Lalande et dans Montucla (*Hist. des mathem.*, t. 4) que, pour établir cette théorie, Borelli fit usage des principes de l'attraction. Les considérations générales qu'il indiqua sont loin, sans doute, de la détermination précise de la loi de l'attraction et du calcul des circonstances des phénomènes; mais il faut toujours remarquer la tendance des bons esprits de ce temps-là vers les idées que Newton a fécondées si heureusement. 6° *Tractatus de vi percussione*, Bologne, 1667, in-4°; Leyde, 1686, in-4°. 7° *Historia et Meteorologia incendii æthnei*, 1669; *accedit responsio ad censuras R. P. Honorati Fabri contra librum de Vi percussione*, Reggio, 1670, in-4°; il composa cet ouvrage à Messine, où son caractère inquiet et difficile, joint à quelques mécontentements, l'avait engagé à se retirer, et d'où il fut contraint de s'enfuir quand cette ville rentra sous la domination espagnole. 8° *De Motionibus naturalibus a gravitate pendentibus*, Bologne, 1670, in-4°; et 1686, in-4°, avec fig., sous cet autre titre : *Atrium physico-mathematicum*, ouvrage destiné à faciliter l'intelligence du suivant. 9° *De Motu animalium, opus posthumum, pars prima*, Rome, 1680; *pars secunda*, 1681, 2 vol. in-4°; c'est cet ouvrage qui fait seul aujourd'hui la réputation de Borelli, et encore la 1^{re} partie seulement; car, dans la 2^e, où il veut appliquer aux phénomènes de l'économie vivante autres que ceux des mouvements les règles de mécanique, et les soumettre au calcul, par exemple, à l'action du cœur, du poulmon, du foie, des reins, du cerveau, etc., il est aussi stérile que les médecins qui ont travaillé dans cet esprit; mais dans la 1^{re} partie, Borelli fait une application heureuse de la mécanique aux organes actifs et passifs de nos mouvements. Il montre que les os de nos membres sont de véritables leviers, et que les muscles qui s'y attachent peuvent être considérés comme les puissances qui les font mouvoir; il prouve que la longueur du membre, la distance à laquelle s'insère le muscle, ou la puissance de l'extrémité du membre ou du centre de l'articulation, influent sur le degré d'énergie nécessaire à la contraction du muscle pour l'exécution du mouvement : de même qu'en mécanique, la longueur du levier, la distance du point d'appui ou du centre de mouvement à laquelle on applique la puissance, influent sur l'énergie que celle-ci doit avoir. Il démontre aussi que, dans l'économie animale, les muscles sont très-défavorablement disposés, relativement aux os qu'ils doivent faire mouvoir, et doivent être doués d'une énergie considérable pour le moindre mouvement; ce qui était le contraire de ce qu'on croyait alors, et ce à quoi était forcée la nature pour se concilier d'autres avantages; tels que de ne pas donner à nos membres trop de volume, etc. Borelli, jusque-là, avait rendu un grand service, et n'avait laissé presque rien à ajouter à ses successeurs; mais il ne se contenta pas d'exprimer que la force des muscles doit être considérable, il veut encore l'évaluer en chiffres, et dans des mouvements très-complexes, comme le saut, la course, qui exigent l'action

simultanée de beaucoup de muscles; alors ses calculs se ressentent et du peu de secours que lui donnait la mécanique de son temps, et de l'impossibilité de supputer des mouvements dont le premier mobile est inconnu dans son énergie. Du reste, cet ouvrage de Borelli a eu beaucoup d'éditions, Leyde, 1685, 2 vol. in-4°, fig.; Leyde, 1711, 2 vol. in-4°, avec les dissertations de Jean Bernouilli sur les mouvements des muscles et sur l'effervescence; Naples, 1734, 2 vol. in-4°; la Haye, 1745, in-4°, avec les mêmes dissertations; dans la *Bibliothèque anatomique* de Manget, Genève, 1685, in-fol. C. et A—N.

BORELLI (JEAN-MARIE), de l'académie de Marseille, né en Provence, le 2 mai 1725, entra dans la compagnie de Jésus où il put se livrer à son goût pour la poésie latine. Après la suppression des jésuites, il obtint à Avignon un canonicat qu'il perdit par la réunion du comtat à la France. Quelques années après, il fut appelé, comme professeur de belles-lettres, au lycée de Marseille. Il mourut dans cette ville, le 7 avril 1808 (1). L'ouvrage qui a fondé la réputation du P. Borelli est un poème de six cents vers sur l'architecture, *Architectura, carmen*, Lyon, 1746, in-8°. L'auteur essaye de retracer, dans cet ouvrage plus descriptif que didactique, l'origine et les progrès de l'art. Il déprécie, suivant la fausse manière de voir de son temps, l'architecture improprement appelée gothique. La plus grande partie du poème est consacrée à la description des monuments de Rome et de Paris. Les peintures y sont semées de quelques traits heureux; la latinité en est élégante et facile; mais on y reconnaît un trop grand nombre de réminiscences des poètes classiques. Tandis que le *Journal des savants* (1747, in-4°, p. 161) faisait l'éloge le plus pompeux de cette production, les *Mémoires de Trévoux*, rédigés par les confrères de l'auteur, n'en présentaient qu'une sèche analyse, sans aucun encouragement pour le jeune poète (février, 1747, p. 509). Le P. Borelli donna, en 1780, un *Recueil de poésies françaises et latines*, Avignon, in-8°. On trouve de lui, dans les *Mémoires de l'académie de Marseille*, an 12 (1804), t. 2, p. 4-19, un *Discours sur l'organisation qui pourrait assurer la prospérité des sociétés savantes*, et quelques autres discours et mémoires.

L—M—X.

BORELLI (JEAN-ALEXIS), né à Salerne, dans la Provence, en 1758, d'une famille d'origine italienne, fit de bonnes études dans sa patrie, se rendit fort jeune en Prusse, où il fut accueilli par le grand Frédéric, et se lia avec les gens de lettres réunis autour de ce prince, notamment avec Thiebault. Devenu professeur et membre de l'académie de Berlin, Borelli concourut à tous les travaux littéraires de quelque importance qui s'exécutèrent alors dans cette capitale. Sans jouir de la même faveur sous les princes successeurs de Frédéric II, Borelli eut encore en Prusse une existence fort honorable. Il mourut à Berlin, vers 1810. Ses écrits sont : 1° *Système de la législation, ou Moyen que la bonne poli-*

(1) Barbier (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, t. 3, p. 141), dit à tort que ce fut en septembre.

tique peut employer pour former à l'état des sujets utiles, Berlin, 1768; nouvelle édition, 1791, in-12. 2° *Discours sur l'émulation*, Berlin, 1774, in-8°. 3° *Discours sur le vrai mérite*, ibid., 1775, in-8°. 4° *Discours sur l'influence de nos sentiments sur nos lumières*, ibid., 1776, in-8°. 5° *Plan de réformation des études élémentaires*, la Haye, 1776, in-8°. 6° *Éléments de l'art de penser*, Berlin, 1778, in-8°. 7° *Discours sur l'instruction du roi de Prusse, concernant l'académie des gentilshommes*, 1785, in-8°. 8° *Monument national pour l'encouragement des talents et des vertus patriotiques, ou Galerie prussienne de peinture, de sculpture et de gravure, consacrée à la gloire des hommes illustres*, 1788, in-4°. 9° *Introduction à l'étude des beaux-arts, ou Exposition des lois générales de l'imitation de la nature*, 1789, in-8°. 10° *Considérations sur le Dictionnaire de la langue allemande conçu par Leibnitz, et exécuté sous les auspices du comte de Hertzberg*, Berlin, 1795, in-8°. 11° (Avec Thiébault) *Journal de l'instruction publique*, 1795-94, in-8°; 28 cahiers, formant 8 vol. Borelli possédait un grand nombre de manuscrits et de renseignements sur la vie publique et privée de Frédéric II, et il est éditeur de deux ouvrages posthumes de ce grand homme : 1° *Mémoires historiques, politiques et militaires du comte de Hordt, Suédois et lieutenant général des armées prussiennes*, 1805, 2 vol. in-8°; 2° *Caractère des différents personnages les plus marquants dans les différentes cours de l'Europe*, 1808, 2 vol. in-8°. Le recueil de l'académie de Berlin contient de lui un grand nombre de mémoires sur les arts, la morale et les sciences. Z.

BORGARUCCI (PROSPER), médecin italien du 16^e siècle, connu par des ouvrages sur l'anatomie et la médecine proprement dite, qui furent très-recherchés dans le temps, et qui le méritaient : l'un, *della Contemplazione anatomica sopra tutte le parti del corpo umano*, Venise, 1564, in-8°, fut adopté dans toutes les écoles d'Italie, comme texte aux leçons, d'une manière si universelle, que Borgarucci crut devoir, quelques années plus tard, le traduire en latin. Les autres sont sur la peste : *Trattato di peste*, Venise, 1563, in-8°, dans lequel il prétend que chacun peut apprendre la vraie manière de guérir la peste et de se conserver sain au milieu de ce fléau ; sur la maladie vénérienne : *de Morbo gallico Methodus*, Padoue, 1566, et Venise, 1567 ; dans lequel il conseille déjà les frictions mercurielles, mais cependant avec quelques restrictions, croyant que ce moyen prive l'homme de sa virilité. Borgarucci, dans un voyage qu'il fit en France, en 1567, y obtint le titre de médecin du roi, et, ce qui est encore plus glorieux, chercha le manuscrit de la *Chirurgia magna* de Vésale, qui avait été son maître, l'acheta et la fit imprimer à Venise, 1569, in-8°. C. et A—N.

BORGER (ÉLIE-ANNE), né à Joure, en Frise, en 1785, attira de bonne heure l'attention des professeurs frappés de son intelligence et de ses progrès. Il resta cinq ans à l'université de Leyde, où il fut nommé, en 1807, lecteur d'herméneutique sacrée, après avoir défendu, pour obtenir le grade de

docteur en théologie, une explication de l'*Épître aux Galates*, où les connaisseurs ne trouvèrent à reprendre que trop d'abondance. Désigné comme professeur-adjoint, en 1812, par un décret de l'empereur des Français, cet avancement l'exposa, on ne sait pourquoi, à d'amers reproches. Lorsque l'université de Leyde fut restaurée, en 1815, il fut nommé à la chaire de théologie, qu'il échangea deux ans après contre une de belles-lettres. Il s'était marié en 1815, puis en 1819, et ses deux femmes étaient mortes en couches. Cette double infortune laissa dans son âme un vide que rien ne put combler ; le chagrin le mina rapidement, et, en 1820, il cessa de vivre, n'étant encore âgé que de 55 ans. Cependant, quoique surpris au milieu de sa carrière, il avait déjà fait beaucoup pour sa réputation. Formé à l'éloquence de la chaire par le célèbre prédicateur Broes, il devint un des premiers orateurs de l'Eglise réformée. M. Siegenbeek, son collègue, dans un *Précis de l'histoire littéraire des Pays-Bas*, traduit en français par J.-H. Lebrocqy, Gand, 1827, in-18, dit que les sermons de cet homme supérieur en tout révèlent un génie original, brillant et sublime, un esprit aussi cultivé que pénétrant. Ils ne sont point, ajoutait-il, à l'abri de toute critique, et l'on peut sans injustice, surtout dans le premier des deux volumes qui les contiennent, et qui fut publié du vivant de l'auteur, blâmer le choix et l'exécution de quelques sujets trop élevés pour le commun des auditeurs. On peut y désapprouver aussi quelquefois un luxe de style excessif, une trop grande profusion d'images ; mais quel juge impartial, doué de goût et de sensibilité, refusera de reconnaître qu'on y rencontre encore plus souvent des pages touchantes qui ravissent et arrachent des larmes ? Borger obtint également des succès en littérature ancienne, en histoire, et même en poésie hollandaise. Sa capacité philologique se manifesta dans l'examen qu'il fit, pour le *Letter-Oeffening*, du Xénophon de Peerlkamp ; on aurait eu des preuves plus substantielles encore de son aptitude en ce genre s'il avait eu le temps de terminer l'édition de Julien, pour laquelle il avait déjà rassemblé de nombreux matériaux. Son cours d'histoire pragmatique, fait en latin, montra combien il possédait cette langue, que les Hollandais en général écrivent et parlent avec une clarté, une correction que l'on égale rarement chez les autres peuples. Il est vrai que, pour le naturel, l'agrément et la perfection, il est inférieur à Wytenbach. Mais s'il rencontre un sujet élevé, par exemple, dans le grand auditoire de l'université de Leyde, s'il évoque les hommes fameux qui l'ont illustrée ; s'il prononce ses foudroyantes philippiques contre le conquérant qu'il appelle l'*Attila* du 19^e siècle, contre ce dominateur que la Hollande avait certes le droit de traiter avec sévérité ; s'il conduit trois amis aux bords du Rhin, et qu'à la vue de ce fleuve majestueux, qui coule entre les débris de la féodalité et semble la limite des deux tendances intellectuelles et politiques, il les fait dissertar sur la meilleure manière d'écrire l'histoire, alors il se rapproche des modèles de l'antiquité, sans être cependant un Cicéron, comme le déclare formellement

M. N.-G. van Kampen, qui n'a pas toujours su se tenir en garde contre les exagérations laudatives qu'on prodigue volontiers, même aux hommes ordinaires, dans un pays où l'esprit national est plein d'énergie, et où, de peur d'être injuste envers le gême, on préconise jusqu'à le médiocrité. La société hollandaise des sciences couronna, en 1815 et en 1819, les mémoires de Borger sur *l'Utilité de traiter pragmatiquement l'histoire*, et sur *la Question de savoir s'il est permis de mêler des discours aux récits historiques*. Enfin, lorsqu'en 1817 il prit possession de la chaire de littérature, il prononça un discours inaugural pour montrer qu'enseigner l'histoire, c'est entrer dans les voies de la Providence. Si l'on considère Borger comme théologien, à son explication de l'*Épître aux Galates*, il faut joindre un discours latin sur les obligations imposées aux interprètes de l'*Écriture*. Comme philosophe, il nous offre son traité du mysticisme : *Disputatio de mysticismo* (2^e édit., la Haye, 1820, gr. in-8^o de xvi et 311 p.). Cette longue dissertation a été écrite pour la société Teylerienne de Harlem. L'auteur y déploie une vaste connaissance de la littérature philosophique ; amoureux de la clarté, il se répand en sarcasmes contre les systèmes de l'absolu et de l'identité : son ironie poursuit Kant, Fichte et Schelling ; mais, quoique plusieurs de ses critiques soient fondées, il est permis de lui reprocher de ne pas toujours bien comprendre ce qu'il attaque. On voit que la vie si courte de Borger a été bien remplie. Les qualités de son cœur répondaient dignement à celles de son esprit. Bon, sincère, indulgent, il se permettait quelquefois de petites malices, mais sans fiel, sans intention d'affliger. Telle est celle qu'il fit à M. N.-G. van Kampen, qui, ne sachant pas un mot de grec, avait la manie d'amener sans cesse la conversation sur cette langue et d'affecter de trouver un charme ineffable à la lecture du texte d'Homère. Un jour qu'il revenait à son thème favori, Borger lui dit : « Eh bien, vous m'enchantez, car les réflexions que vous nous communiquez, je les faisais tout à l'heure en lisant la description de la ceinture de Vénus ; per- » mettez-moi de la relire tout haut et de provoquer vos observations sur ce délicieux épisode. » Là-dessus il tire un livre de sa poche et lit, comme on lit des vers, avec expression, avec harmonie. Van Kampen n'y tenait plus ; il voyait le tableau tracé par Homère, il en désignait successivement tous les détails, demandant avec mépris si les modernes avaient jamais rien produit de pareil. La lecture achevée, Borger sortit de l'appartement et laissa son livre sur la table. Quelqu'un le prit sans intention : c'était l'Évangile grec, selon St. Luc. Borger a trouvé des panégyristes éloquents dans MM. Van der Palm, Koumans-Brouwer et Tollens. La liste complète de ses ouvrages se trouve dans le discours rectoral de M. Smalleburg, prononcé, le 8 février 1821, à l'université de Leyde.

R—G.

BORGHÈS, ou BOURGEOIS (JEAN), docteur en médecine, et professeur de mathématiques à Groningue, né à Wester-Witwert, village du territoire des Ommelandes, près de Groningue, le 13 juin 1618 ;

reçu docteur en médecine à Angers, en 1645 ; mort à Groningue, le 22 novembre 1652, dans sa 35^e année. Il s'était rendu si habile dans les mathématiques que, devenu aveugle en 1642, il ne cessa pas pour cela de les enseigner en public avec la même facilité et la même assiduité. On a de lui : 1^o *Disputatio de catarrho*, Angers, 1645, in-4^o ; 2^o *Oratio de Mercurio*, Groningue, 1646, in-4^o : quoiqu'il y ait très-bien peint les friponneries de Mercure, plus d'une fois dans sa vie il s'est trouvé dupe. — Un autre BORGHÈS (Jean), ou BOURGESIUS, né à Houplines, dans la Flandre française, le 8 novembre 1562, a donné : 1^o une traduction latine, avec des notes du livre de Laurent Joubert, de *vulgi Erroribus*, Anvers, 1600, in-8^o. 2^o Une traduction du traité de Démétrius Pépagomène, de *Podagra*, St-Omer, 1619, in-8^o. Cette version latine fut faite sur la version française de Frédéric Jamot. 3^o *Præcepta et Sententiæ insigniores de imperandi ratione ex operibus Francisci Guicciardini collecta*, Anvers, 1587, in-12. — Un troisième BORGHÈS (Jean), ou BOURGESIUS, né vers 1592, mort à Maubeuge, le 29 mars 1653, a laissé quelques ouvrages de piété, dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Paquot ; deux sont remarquables par leurs titres : 1^o *Cato major christianus, sive de Senectute christiana libellus*, Douai, 1653, in-12 ; 2^o *Lælius emendatus, sive de Amicitia christiana*, Douai, 1657, in-12. C. T—Y.

BORGHÈSE, famille romaine, originaire de Sienne ; elle appartenait dans cette république à l'ordre des neuf, et on la vit occuper, dès le milieu du 15^e siècle, les premières places de l'État. Mais cette maison a été élevée par le pape Paul V, qui en était issu, au rang qu'elle occupe aujourd'hui à Rome. Ce pape parvint au trône pontifical le 16 mai 1605 ; et, pendant un règne de plus de quinze ans, il accumula sur ses neveux tout le pouvoir et la richesse dont il disposait. Il nomma, en 1607, son frère, François Borghèse, général des troupes qu'il destinait à soutenir les droits du saint-siège contre la république de Venise ; il donna la principauté de Sulmone à Marc-Antoine Borghèse, fils de son frère Jean-Baptiste ; il lui assura 200,000 écus de revenus, et il obtint pour lui le titre de grand d'Espagne. Il fit cardinal un autre de ses neveux, nommé Scipion Caffarelli, auquel il fit prendre le nom de Borghèse. On a cru que ce fut ce cardinal Borghèse qui fit assassiner à Venise le célèbre Fra Paolo Sarpi, pour le punir d'avoir, dans ses écrits, soutenu les droits de la république contre le saint-siège. Fra Paolo, percé de trois coups de poignard, n'en mourut point cependant, et la réputation du cardinal ne fut point alors souillée par cet assassinat. C'est de Marc-Antoine Borghèse, prince de Sulmone, qu'est descendue la famille riche et puissante des Borghesi, dont les palais font aujourd'hui l'ornement de Rome, et dont l'héritier s'est allié à la famille de Napoléon. S—S—I.

BORGHÈSE (le prince CAMILLE), de l'illustre famille du même nom, alliée de plusieurs maisons souveraines et qui a fourni à l'Église un pape (Paul V) et beaucoup de cardinaux, naquit à Rome,

le 19 juillet 1775, fils aîné du prince Marc-Antoine Borghèse, connu par son amour pour les arts, et qui avait beaucoup ajouté aux richesses de sa famille en tableaux, statues et monuments de tous les genres, accumulés par plusieurs générations dans les magnifiques galeries connues sous le nom de *villa Borghèse*, où ils ont formé pendant longtemps un des plus beaux ornements de l'ancienne capitale du monde. Le prince Marc-Antoine Borghèse, qui voyait avec peine la révolution française, ne put empêcher que ses fils ne s'en montrassent les partisans, et qu'à l'époque où les Français s'emparèrent de Rome, en 1798, tous les deux ne vinssent sur la place publique se réunir à la populace qui brûlait les titres de noblesse. Mais l'année suivante, lorsque les Napolitains occupèrent momentanément cette capitale, les jeunes princes Borghèse furent obligés de se cacher pour se dérober aux recherches. En 1805, Camille, d'après les conseils de Murat, se rendit à Paris. Bonaparte le prit en affection, et crut faire une chose agréable pour sa sœur Pauline, qu'il chérissait par-dessus toutes les autres, en le lui donnant pour époux. Cette dame fut ainsi la première de sa famille qui porta le titre de princesse, et l'on croit que Napoléon fut bien aise d'avoir cette occasion d'y accoutumer les Français. Ce fut le 6 novembre 1805 que le prince Borghèse épousa la veuve du général Leclerc. (*Voy. l'article suivant.*) Il était devenu *citoyen français* quelques jours auparavant, et servait comme chef d'escadron dans la garde consulaire. Il reçut, en 1804, le titre de prince français avec le grand cordon de la Légion d'honneur, et fut plus tard créé grand-duc de Plaisance et Guastalla; mais son union ne fut point heureuse : il n'en a jamais eu d'enfants, et les deux époux habitèrent rarement les mêmes lieux. Le prince Camille accompagna Napoléon dans sa campagne d'Autriche, en 1805, et dans celle de Prusse, l'année suivante. Ce fut à la fin de celle-ci que l'empereur l'envoya à Varsovie pour y préparer l'insurrection des Polonais; mais cette mission n'eut point de succès. Dès que la paix de Tilsitt fut signée, Napoléon lui donna le département du Piémont, qu'il avait établi en gouvernement français, et il lui assigna un traitement considérable (4 million de francs); ce qui, joint à son immense fortune, donna au prince Borghèse tous les moyens de tenir un grand état de maison. Cette somptuosité fit aimer son administration dans cette contrée, où il donna de belles soirées et des fêtes splendides, recevant tout ce qu'il y avait de plus considérable et s'environnant d'un luxe véritablement asiatique. Rien de tout cela ne put séduire sa femme : elle persista, sous prétexte de maladie ou par d'autres motifs, à rester en France, et rarement on la vit à Turin. Le prince Borghèse était encore dans cette ville lors de la chute de Napoléon, en 1814. Il remit sans difficulté les places du Piémont aux Autrichiens, et se retira à Florence, où il a constamment résidé. Ce fut en vain que le gouvernement papal essaya à plusieurs reprises de le faire venir à Rome. On pense qu'il craignait de se trouver dans la même ville que la famille de Napoléon, dont il avait eu beaucoup à se plaindre, et surtout avec sa

V.

femme, qu'il refusa de recevoir à Florence. Il lui accorda cependant la permission d'habiter son palais à Rome, et il donna des ordres pour qu'on y pourvût à tous ses besoins. On sait même que, quelque temps avant qu'elle mourût, il se laissa fléchir et la reçut dans son palais de Florence, où elle a fini ses jours. (*Voy. l'article suivant.*) Au temps de sa puissance, Napoléon avait acquis du prince Borghèse une grande partie de ses monuments de sculpture, pour 8 millions qui furent remis moitié en argent, moitié en une terre dans le Piémont (l'abbaye de Lucedio, près de Verceil, dont il lui avait cédé la propriété). Mais le roi de Sardaigne ayant demandé, en 1814, la restitution de cette terre, qui était un de ses apanages, la question fut décidée par les ambassadeurs des puissances alliées qui étaient à Paris. Le prince Borghèse reprit possession de Lucedio, qu'il vendit aussitôt pour 5 millions, et les précieux monuments de la villa Borghèse restèrent au musée de Paris, où ils se trouvent encore. Les plus remarquables sont *le Gladiateur*, *les deux Hermaphrodites*, *Bacchus*, *Hercule*, etc. En 1828; le prince Borghèse, ayant été chargé par le pape Léon XII de porter à Charles X une table de déjeuner en mosaïque, dont le pontife faisait présent au roi de France, saisit avec empressement cette occasion de revenir à Paris, dont il avait beaucoup aimé le séjour. Il fut très-bien accueilli par la cour des Tuileries, et il acheta en France beaucoup de tableaux, entre autres *la Vénus* du Corrège, dont il enrichit encore sa belle galerie de Rome, la seule de l'Europe qui soit restée intacte au milieu des guerres et des révolutions de notre époque. A son retour, il alla rendre compte de sa mission à Rome, mais il ne voulut point rester dans cette capitale, et il retourna dans le magnifique palais qu'il avait fait construire à Florence, et qu'il préférait à toutes les résidences. C'est là qu'il est mort, le 10 avril 1852, sans postérité, laissant à son frère, le prince Aldobrandini, toute son immense fortune. G—G—Y.

BORGHÈSE (MARIE - PAULINE BONAPARTE, princesse), seconde sœur de Napoléon, née à Ajaccio, le 20 octobre 1780, n'eut pas, comme son frère et sa sœur Elisa, l'avantage d'être élevée dans des maisons royales aux frais de l'État, et ne reçut par conséquent qu'une éducation d'autant plus commune, qu'à peine âgée de treize ans, elle dut suivre sa mère dans l'exil, et se réfugier à Marseille, où toute la famille ne vécut longtemps que des secours accordés par la convention nationale aux patriotes corses réfugiés. Mais Pauline était d'une beauté remarquable, elle fixait tous les regards, et le conventionnel Fréron, qui était venu, vers la fin de 1793, porter la terreur dans les départements méridionaux, en devint éperdument amoureux. (*Voy. FRÉRON.*) Après la révolution du 9 thermidor, il retourna dans ces contrées pour y remplir une mission moins terrible. Sa passion pour la jeune Pauline n'avait fait qu'augmenter. Dans la brillante position où il se trouvait, ses hommages ne pouvaient guère être repoussés par une famille dont rien alors ne devait faire prévoir les hautes destinées. Pauline se lia donc intime

ment avec Fréron : ils eurent même une correspondance qui a été publiée textuellement dans un recueil historique (*la Revue rétrospective*, t. 3, p. 97.) Les lettres de la jeune Pauline sont d'une tendresse fort étonnante pour son âge. Ils allaient se marier, lorsqu'une première femme délaissée par Fréron ayant averti de ce projet Napoléon, alors général en chef de l'armée d'Italie, il s'opposa formellement à cette union, qui d'ailleurs déplaisait beaucoup à madame Bonaparte (la nouvelle épouse de Napoléon). Pauline dut aussi plus tard être unie à Duphot ; mais ce général périt à Rome en 1798. Elle épousa donc à Milan le général Leclerc, qui, étant chef d'état-major à Marseille, avait aussi conçu pour elle une vive passion. Ce général fut chargé, en 1801, du commandement de l'expédition de St-Domingue, et sa femme se montra d'abord peu disposée à l'accompagner dans cette périlleuse entreprise ; mais une injonction fraternelle l'ayant obligée à s'embarquer, elle prit son parti avec la résignation et la gaieté habituelles de son caractère, et cette longue traversée ne fut pas dépourvue de tout agrément pour une jeune et belle femme, entourée des hommages d'un état-major, ou plutôt d'une cour prosternée aux genoux de la sœur du nouveau maître de la France. Les poètes Esme-nard et Norvins, qui étaient à bord de cette nouvelle armada, ont à l'envi célébré son esprit et ses grâces. Le dernier surtout, dépassant dans sa *Biographie des contemporains* toutes les bornes de l'adulation, la représente couchée sur le pont du vaisseau l'*Océan* dans tout l'éclat de sa beauté, rappelant la *Galathée des Grecs*, la *Vénus maritime*, etc. Cette exagération pourrait faire douter des preuves de courage que le même écrivain lui attribue, lorsque, près de tomber au pouvoir des nègres, qui allaient se rendre maîtres du Cap, elle dit à ceux qui voulaient user de violence pour l'en éloigner : « Je ne m'embarquerai qu'avec mon mari, ou je mourrai... » Cependant elle ne mourut pas sur ces tristes rivages ; et, après y avoir vu succomber son mari et la presque totalité des soldats au terrible fléau de la fièvre jaune, elle revint en France avec son fils, qu'elle eut le malheur de perdre peu de temps après à Rome, lorsque devenue la femme de Camille Borghèse (novembre 1805) (voy. l'article précédent), elle s'était rendue avec lui dans cette résidence. Ce nouveau mariage, ordonné par Napoléon, qui dès lors voulait allier sa famille aux plus illustres maisons de l'Europe, ne fut pas heureux. Les deux époux vécurent presque toujours éloignés l'un de l'autre, et tandis que le prince Borghèse gouvernait le Piémont, sa femme quittait rarement la cour impériale, où sa beauté trouvait de nombreux admirateurs, et où Napoléon lui témoignait toujours la plus vive tendresse. C'était celle de ses sœurs qu'il chérissait le plus. On en a même tiré des conséquences peu probables et que nous considérons comme de véritables calomnies. Cependant la princesse Borghèse, dont le caractère n'était pas aussi flexible que l'eût voulu son frère, le contraria quelquefois dans ses goûts et dans ses affections les plus naturelles, d'abord à l'égard de Joséphine, dont elle se montra jalouse à l'excès (voy. JOSÉPHINE), en-

suite à l'égard de Marie-Louise, dont elle n'avait pas approuvé le mariage. Elle manqua même un jour de politesse pour celle-ci d'une manière tellement choquante, que l'empereur se vit obligé de lui envoyer une défense de paraître à la cour. Vivant dans sa jolie retraite de Neuilly, elle eut alors une cour moins nombreuse sans doute et moins brillante, mais certainement aussi flatteuse et surtout plus galante que celle des Tuileries. Ainsi elle se consola sans peine de sa disgrâce, et elle arriva fort gaiement, quoique souvent malade, jusqu'aux dernières années du règne impérial. Elle faisait en Italie un voyage de santé et d'agrément lorsqu'elle apprit la déchéance. Oubliant aussitôt ses querelles de famille, elle quitta tout pour porter à son frère des consolations à l'île d'Elbe ; et quand il conçut le projet de recouvrer la couronne, admise dans cet important secret, elle concourut de tout son pouvoir à assurer le succès de cette audacieuse entreprise. Ce fut dans ce seul but qu'elle fit plusieurs voyages à Florence, à Rome et surtout à Naples, où elle parvint à réconcilier Murat avec Napoléon. N'ayant pu accompagner celui-ci en France, elle lui envoya à Paris, quand elle le crut embarrassé par des besoins d'argent, ses diamants et tout ce qu'elle avait de plus précieux (1). Lorsqu'elle le vit confiné sur le rocher de Ste-Hélène, elle fit les plus grands efforts auprès du ministère anglais, auprès de toutes les puissances, pour avoir la permission d'aller s'y réunir à lui. N'ayant pu obtenir cette grâce, elle continua à vivre fort affligée dans le beau palais de la famille Borghèse, à Rome, où le gouvernement papal ne cessa d'avoir pour elle et pour les siens toute sorte d'égards. Forcée pour sa santé, qu'elle voyait chaque jour s'affaiblir, d'aller prendre les bains de Pise, elle se rendit ensuite à Florence auprès de son mari, qui consentit enfin à la recevoir. Ce fut dans cette ville qu'elle mourut, le 9 juin 1825. Canova avait fait, en 1814, une admirable statue, modelée sur la princesse Borghèse, qui fut envoyée à Turin au prince Borghèse, lequel la tint longtemps placée dans son cabinet, et l'envoya plus tard à Rome, où elle se trouve encore.

M—D J.

BORGHESI (DIOMÈDE), célèbre littérateur italien du 16^e siècle, naquit à Sienne, d'une famille noble et ancienne. Dans sa jeunesse, la vivacité de son esprit et son caractère irritable l'entraînèrent dans des fautes qui le firent, dit-on, bannir de sa patrie. Il est certain qu'il en fut longtemps éloigné, et qu'il mena pendant plus de vingt ans une vie errante, dans les principales villes et dans plusieurs cours d'Italie. Il lui fut enfin permis, en 1574, de retourner dans sa ville natale ; mais il n'y resta pas longtemps, et se remit à parcourir Bologne, Rome, Reggio, Padoue, Venise, Brescia, Turin, etc. Le grand-duc Ferdinand de Médicis, qui faisait le plus grand cas de son savoir, entreprit de le fixer auprès de lui, en lui donnant le titre de son gentilhomme.

(1) L'écrin de la princesse Borghèse, que Napoléon avait emporté dans sa voiture à Waterloo, y fut pris après la défaite ; mais on n'a jamais su dans quelles mains il était tombé.

Ce prince ayant ensuite créé à Sienne, en 1589, une chaire de langue toscane pour la nation allemande, y nomma Borghesi, qui l'occupa avec beaucoup de succès et un grand concours d'élèves jusqu'à sa mort, arrivée en 1598. Il était orateur éloquent, bon poète, et surtout très-savant dans la langue toscane, dont il était regardé, à ce qu'il assure, comme le régulateur et l'arbitre. Il fut un des plus fermes soutiens de l'académie des *Intronati*, où il prit le titre de *lo Svegliato* (l'Éveillé), qui pouvait s'appliquer à la vivacité de son esprit et à ses veilles. Il écrivait ou étudiait habituellement quinze heures tant de jour que de nuit, et c'est à quoi l'on attribue les maux d'yeux et les autres infirmités dont il fut tourmenté pendant les dix-huit dernières années de sa vie. On a de lui : 1° *Rime, libro primo*, Padoue, 1566, in-8°; *secondo libro*, ibid., 1567, in-8°; *terzo volume*, ibid., 1568, in-8°; *quarto volume*, Pérouse, 1570, in-8°; *quinto volume*, Viterbe, 1571, in-8°. L'auteur déclara, en 1578, dans une lettre rendue publique, qu'il ne reconnaissait point comme de lui ces poésies publiées sous son nom, attendu qu'elles avaient été pour la plupart composées dans son enfance. Il répéta cette déclaration en 1581 et en 1584. Cela veut dire seulement qu'étant un des premiers fruits de sa jeunesse, il les regardait dans un âge mûr comme indignes de lui. Crescimbeni en parle cependant avec estime. 2° *Lettere famigliari*, Padoue, 1578, in-4°, lettres élégamment écrites, mais peu intéressantes pour le fond. 3° *Lettere discorsive, prima parte*, Padoue, 1584, in-4°; *seconda parte*, Venise, 1584, in-4°; *terza parte*, qui ne fut publiée qu'après la mort de l'auteur, par ses deux frères, Pierre et Claude Borghesi, Sienne, 1603, in-4°. Les trois parties ont été réimprimées ensemble en un seul volume, Rome, 1701, in-4°. Ces lettres, qui roulent généralement sur les règles et sur les beautés de la langue toscane, sont regardées comme classiques. 4° Quelques discours oratoires, et des poésies diverses éparses dans plusieurs recueils. Il avait laissé des *Observations sur le Décameron* de Boccace, un *Traité de la langue toscane*, et quelques autres ouvrages philologiques, qui n'ont point été imprimés. G—É.

BORGHESI (PAUL-GUIDOTTO), de Lucques, fut peintre, sculpteur, littérateur et poète; mais il mérita plus de réputation dans les beaux-arts que dans la poésie et dans les lettres. Il se vantait de posséder quatorze arts, et y comprenait celui de voler dans les airs. On dit qu'il voulut en faire l'expérience, et qu'elle lui réussit fort mal. Les autres parties de son savoir servirent plus à nourrir son orgueil qu'à augmenter sa fortune; il mourut à Rome, en 1626, dans la misère, âgé de 60 ans. On dit qu'il composa beaucoup de vers, qu'il croyait excellents; on ajoute qu'il eut assez de confiance dans son talent pour opposer à la *Gerusalemme liberata* du Tasse, une *Gerusalemme rovinata e distrutta* de sa composition. Il avait employé non-seulement le même rythme, mais le même nombre de vers : il n'en faut pas davantage pour prouver que c'était un détestable ouvrage, et on n'en a point d'autre

preuve, ce poème n'ayant jamais été imprimé, non plus que les autres poésies de l'auteur. Il paraît qu'il avait quelque génie, mais que l'art et l'étude lui manquaient absolument. G—É.

BORGHESI (JEAN), médecin italien qui a vécu à la fin du 17^e siècle. Désirant augmenter les connaissances qu'il avait acquises, en visitant des pays lointains, il s'attacha aux missions que la Propagande envoyait dans les grandes Indes, pour y exercer sa profession. Peu de temps après son arrivée dans ce pays, il fit connaître, par une lettre latine datée de Pondichéry, novembre 1703, les détails de son voyage depuis Rome jusqu'à cette ville. Il y joignit des observations sur la médecine et l'histoire naturelle, en particulier sur la botanique : il faisait espérer par là que son séjour dans ces contrées serait utile aux sciences; mais il paraît qu'il devint bientôt la victime de ce climat. Jean-Marie Crescimbeni traduisit cette lettre en italien, et la publia dans un petit volume in-12 publiée à Rome en 1705, sous ce titre : *Lettera scritta da Pondiceri*. D—P—s.

BORGHINI (VINCENT), savant bénédictin, naquit à Florence, d'une famille noble, le 29 octobre 1515. Entré dans l'ordre de St-Benoît avant seize ans, il fit profession, l'année suivante, le 24 juin 1532, et se livra avec tant d'ardeur à l'étude des langues anciennes et de la philosophie, qu'il devint sujet à des maux d'estomac, pour lesquels il fut, pendant plusieurs années, entre les mains des médecins. Il fut appelé de bonne heure aux emplois de l'ordre qui exigeaient le plus de capacité. Il était prieur du monastère de Florence, lorsque le grand-duc, Cosme 1^{er}, le mit, en 1552, à la tête de l'hôpital de Ste-Marie des Innocents. Les services qu'il rendit dans cette place justifiaient amplement le choix du prince. Il paya les dettes, augmenta les revenus, répara les bâtiments, en fit de nouveaux, réforma les abus, et opéra, dans le régime intérieur de cette maison, des améliorations de toute espèce. Cette conduite lui mérita l'estime générale, et celle de toute la famille du grand-duc. Alexandre de Médicis, nommé archevêque de Florence en 1574, étant obligé de rester à Rome, lui donna sa procuration pour prendre possession de cet archevêché. François, successeur de Cosme 1^{er}, fit plus, il lui offrit l'archevêché de Pise. Borghini refusa, et se sentant utile où il était, aima mieux y rester. Il mourut le 15 août 1580, et fut enterré avec beaucoup de pompe dans l'église de cet hôpital, qu'il avait administré pendant près de trente ans, avec tant de zèle, de désintéressement et de lumières. C'était un des hommes les plus savants qui vécussent alors à Florence. Il était lié d'amitié avec la plupart d'entre eux, principalement avec Pierre Vettori, Varchi, Valori, Torelli, et Léonard Salviati. Le Tasse avait pour lui la plus haute estime, et le consultait sur ses ouvrages. Son portrait est un de ceux qui ornent les voûtes de la galerie de Médicis. Son étude favorite était celle des antiquités qui pouvaient servir à l'histoire de Florence. Il s'occupait aussi très-particulièrement des origines et

du perfectionnement de la langue toscane. Aussi fut-il un des commissaires choisis par Cosme I^{er} pour la correction du *Décameron* de Boccace, quand on entreprit de réduire cet ouvrage à la régularité qu'exigeait le concile de Trente. (*Voy. BOCCACE.*) Borghini eut la principale part à ce travail; et on le croit, de plus, le seul auteur des *Annotazioni e Discorsi* qui parurent l'année suivante, au sujet de cette correction. Il était aussi très-instruit des principes des arts, et son goût éclairé inspirait tant de confiance aux peintres et aux architectes les plus habiles, qu'ils lui soumettaient leurs dessins et leurs plans. C'est ce qui engagea le grand-duc Cosme à le choisir pour son lieutenant, ou vice-président, dans la célèbre académie del *Disegno*. On n'imprima de lui qu'après sa mort deux volumes de discours importants pour l'histoire de Florence, et qui parurent sous ce titre : *Discorsi di monsig. D. Vincenzo Borghini, parte prima, recati a luce da deputati per suo testamento*, Florence, 1584, in-4°. Ce volume contient sept discours, savoir : de l'Origine de la ville de Florence; de la Ville de Fiesole; de la Toscane et de ses villes; des Municipales et Colonies des Romains; des Colonies latines; des Colonies militaires; des Fastes romains, et de la Manière de citer les années. — *Discorsi*, etc., seconda parte, Florence, 1585, in-4°. Ce 2^e volume n'a que cinq discours : des Armes et des Familles florentines; de la Monnaie florentine; si Florence fut détruite par Attila et reconstruite par Charlemagne; si l'empereur Rodolphe rendit à Florence sa liberté; de l'Eglise et des Evêques de Florence. On a recueilli plusieurs de ses lettres, qui sont des espèces de traités sur les arts et sur d'autres objets, dans les *Prose Fiorentine*, dans les *Lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture*, et dans d'autres ouvrages de ce genre. G—É.

BORGHINI (RAPHAEL), poète et littérateur florentin, florissait vers la fin du 16^e siècle. Il était très-lié avec Baccio Valori, qui l'était aussi, comme on vient de le voir, avec D. Vincent Borghini. Raphaël s'étant fait des idées exagérées de réforme, crut qu'il ne pouvait cultiver ensemble la vertu et les muses. Il prit donc la résolution de dire à ces dernières un éternel adieu; mais Valori, plus sage, combattit ce dessein par de si bonnes raisons qu'il le rendit à ses travaux poétiques, et Borghini lui en sut gré. C'est lui-même qui raconte ce trait dans la dédicace d'une de ses pièces, intitulée *la Diana pietosa, commedia pastorale in versi*, Florence, 1585, in-8°; réimprimée en 1686 et 1687. On a de lui deux comédies en prose, avec des intermèdes en vers : *la Donna costante*, Florence, 1582, in-12; Venise, 1589 et 1606, in-12; et *l'Amante furiosa*, Florence, 1583 in-12; Venise, 1597, in-12. Mais son ouvrage le plus intéressant est intitulé : *il Riposo, in cui si tratta della pittura e della scultura de' più illustri professori antichi e moderni*, Florence, 1584, in-8°. Il en a paru une seconde édition, enrichie d'explications, de notes, et d'une élégante préface, par monsig. Bottari, Florence, 1750, in-4°, édition reproduite dans celle que l'on a faite de cet

ouvrage pour la *Collection des classiques italiens*, Milan, 1807, 3 vol. in-8°. G—É.

BORGIA (RODERIC-LENZUOLI). *Voyez* ALEXANDRE VI, pape.

BORGIA (CÉSAR), duc de Valentinois, second fils naturel d'Alexandre VI, et d'une dame romaine nommée Vannozia. Elevé dans un siècle où chaque petite cour était une école d'immoralité, de fausseté et de perfidie, où la fréquence des crimes politiques en avait presque effacé la honte, où les traités ne donnaient plus de garantie, les serments n'inspiraient plus de confiance, il érigea le crime en système, et porta l'impudence et la mauvaise foi à un degré inconnu jusqu'à lui. Beaucoup de princes ont répandu plus de sang que César Borgia, beaucoup ont exercé des vengeances plus cruelles, ont ordonné des supplices plus atroces; cependant le nom d'aucun homme n'est attaché d'une plus grande infamie; mais la voix publique a été juste envers lui : les autres monstres ont été entraînés par leurs passions; Borgia a tout calculé, jusqu'à la férocité, rapportant tout à lui, sacrifiant tout à son seul intérêt, ne connaissant la morale, la religion, le sentiment, que comme autant d'instruments qui pouvaient le servir, et qu'il brisait dès qu'il s'en trouvait gêné. Son père ayant été élu pape, le 11 août 1492, le revêtit de la pourpre, dans une promotion de cardinaux, le 20 septembre de l'année suivante. Alexandre VI avait obtenu du roi d'Espagne le duché de Gandie pour Jean, son fils aîné; il avait marié le plus jeune, Geoffroi, à une fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre; leur sœur, Lucrèce Borgia, déjà mariée et divorcée, épousa Jean Sforce, seigneur de Pesaro; un neveu du pape, nommé Jean Borgia, fut fait cardinal, et toute la famille d'Alexandre VI fut appelée aux honneurs et à la puissance. Cependant le roi de France, Charles VIII, entreprit la conquête de l'Italie, et fit son entrée à Rome. Alexandre VI, réduit à traiter avec lui, donna César Borgia pour gage de ses engagements; mais Borgia s'échappa peu de jours après du camp du roi français, et l'embarras où celui-ci se trouva bientôt l'empêcha de tirer vengeance du pape ou de son fils. Les premières grâces d'Alexandre VI étaient accordées à son fils aîné, le duc de Gandie, auquel il donna, en 1497, le duché de Bénévent, avec les comtés de Terracine et de Ponte-Corvo. On assure que César Borgia en conçut une extrême jalousie; et comme le duc de Gandie, huit jours après l'investiture qu'il avait reçue, fut assassiné et jeté dans le Tibre, l'opinion publique accusa César Borgia de ce fratricide. Cependant son père ne parut pas même en avoir conçu le soupçon; il permit à César de déposer la pourpre, afin d'entrer dans la carrière militaire, et il l'envoya l'année suivante en France, pour porter à Louis XII des bulles de divorce, et des dispenses de mariage que le monarque désirait avec ardeur. Louis embrassa l'alliance du pape avec empressement. Il récompensa Borgia de la condescendance que son père avait eue pour lui; il lui accorda le duché de Valentinois, la paye d'une compagnie de cent hommes d'armes, et une pension de

20,000 livres; surtout il lui promit de le seconder dans les conquêtes en Italie que Borgia méditait déjà. Le nouveau duc déploya en France un faste que n'égalait celui d'aucun monarque; ses mules portaient, dit-on, des fers d'or, qui n'étaient attachés à leurs pieds que par un seul clou, afin qu'elles eussent plus souvent occasion de les perdre. De nouveaux honneurs furent accordés en 1499 au duc de Valentinois; il épousa, le 10 mai, une fille de Jean d'Albret, roi de Navarre, et il rentra ensuite en Italie, à la suite de Louis XII. Ce monarque lui donna 2,000 chevaux et 6,000 fantassins, pour entreprendre la conquête de la Romagne. Les différentes villes de cette province étaient gouvernées par des feudataires du saint-siège, dont les uns possédaient leur souveraineté par droit héréditaire, et depuis plusieurs siècles, tandis que d'autres en avaient été investis par les pontifes, prédécesseurs d'Alexandre VI. Ni les uns ni les autres n'avaient donné de justes sujets de les attaquer; mais César Borgia ne chercha pas même de prétexte. Il enleva d'abord les villes d'Imola, Forlì et Césène à la maison Riario, qui tenait cette principauté du pape Sixte IV. Il conquit Pesaro sur son beau-frère Jean Sforce, Rimini sur Pandolfe Malatesti, et Faenza sur Astorre Manfredi. Ce dernier fut le seul qui opposât à ses armes une résistance obstinée. Il capitula enfin; mais Borgia, en violant ses serments, le fit mourir avec son frère. Borgia, maître de la Romagne, en fut investi par son père en 1501, avec le titre de duc; la même année, il dépouilla Jacques d'Appiano de la principauté de Piombino; il essaya aussi, mais sans succès, de se rendre maître de Bologne et de Florence. L'année suivante, il annonça qu'il voulait attaquer l'État de Camerino, et il demanda pour cet objet des soldats et de l'artillerie à Guidubalde de Montefeltro, duc d'Urbain. Celui-ci, par obéissance pour le saint-siège, lui envoya tout ce qu'il avait de troupes et de canons. Borgia en profita pour s'emparer d'Urbain et de tout ce duché. Camerino fut ensuite surpris par escalade, et Jules de Varano, seigneur de cette ville, fut étranglé, avec ses deux fils, par les ordres de César Borgia. C'était le sort qu'il réservait à tous les princes qu'il dépouillait; il n'épargnait ni parjures ni crimes pour les faire périr; il poursuivait, par le poison ou par le fer des assassins, ceux qu'il n'avait pu engager à se mettre entre ses mains; mais la plupart s'enfuyaient bien loin à son approche, et n'essayaient pas de défendre leurs États, pour ne pas courir risque de demeurer ses prisonniers. D'autres petits seigneurs, qui dominaient dans les villes de la Toscane pontificale, servaient à la solde de Borgia. Ils furent excités par lui à tenter une attaque sur Florence; mais Louis XII, ému par les clameurs de toute l'Italie, ressentit quelque honte de son alliance avec un monstre dont il avait facilité les conquêtes, et dont il semblait partager les crimes. Il défendit à Borgia de passer outre, et il lui retira même les troupes qu'il avait mises à son service. Borgia se rendit aussitôt à Milan auprès du roi de France; il lui fit croire que leurs intérêts étaient intimement

liés, et il obtint de nouveau de lui un corps de troupes auxiliaires, qui le seconda dans son ambition. Au retour de cette conférence, César Borgia somma Jean Bentivoglio de lui livrer Bologne: c'était annoncer qu'il ne voulait plus respecter l'existence de ses alliés eux-mêmes; aussi tous les petits princes de l'État ecclésiastique, et ceux mêmes qui jusqu'alors avaient servi le duc de Valentinois, formèrent une ligue pour lui résister. Guidubalde fut rappelé à Urbain par ses sujets qui le chérissaient, Jean de Varano à Camerino; les Orsini, les Vitelli, les seigneurs de Pérouse, de Fermo, de Sinigaglia, de Sienna, qui tous faisaient aussi le métier de *condottieri*, rassemblèrent leurs soldats, et jurèrent de défendre en commun leur existence; mais César Borgia sut tour à tour les effrayer en appelant 3,000 Suisses en Italie, et les séduire par les offres les plus avantageuses; il les engagea presque tous à rentrer à son service. Avec leur assistance, il contraignit Guidubalde et Jean de Varano à s'enfuir de nouveau de leurs États; il enleva Sinigaglia à François-Marie de la Rovère, et, au moment même de la victoire, le dernier jour de l'an 1502, il fit saisir dans son propre camp les officiers à l'aide desquels il l'avait remportée, Vitellozzo Vitelli, seigneur de Citta di Castello, Oliverotto, seigneur de Fermo, Paul Orsini, le duc de Gravina, et François de Todi, qu'il fit tous mettre à mort. Son père, averti de ce complot infernal, fit arrêter en même temps les autres chefs de la maison Orsini, qu'il fit aussi périr. Toutes les possessions de ces petits seigneurs furent envahies par Borgia. Jean Paul Baglioni s'enfuit de Pérouse, Pandolfe Petrucci de Sienna; et Valentinois, que son père voulait créer roi de la Romagne, de la Marche et de l'Ombrie, ne vit plus d'obstacles à son ambition. Mais, dans ce moment même, le 18 août 1503, Alexandre VI mourut, et César Borgia tomba gravement malade. (Voy. ALEXANDRE VI.) La maladie de Borgia, au moment où il avait le plus besoin de toute son activité et de toute sa présence d'esprit, causa sa ruine. Ce n'est pas qu'il ne sût encore s'assurer la possession des trésors d'Alexandre VI, rassembler à Rome ses soldats, et resserrer son alliance avec la cour de France; mais tous ses ennemis prenaient partout les armes contre lui. L'élection de Pie III se fit sans qu'il y concourût, et ce pontife étant mort au bout de vingt-six jours, le conclave lui donna pour successeur l'ennemi le plus acharné des Borgia, le cardinal Julien de la Rovère, qui prit le nom de Jules II. Les Orsini cependant avaient taillé en pièces les soldats du duc de Valentinois; les Vénitiens pénétraient en Romagne, et appelaient les peuples à la révolte, au nom des anciens seigneurs de cette province. Borgia, toujours malade, s'était réfugié dans le château St-Ange: ce fut là que Jules II le fit arrêter. Il voulait l'engager à livrer au saint-siège les forteresses qui lui étaient demeurées en Romagne; mais Borgia trouva dans les commandants de ces places plus de fidélité qu'il ne méritait; il fallut le solliciter et le menacer pendant une année entière, avant d'obtenir de lui un

ordre que ses châtelains voulussent exécuter. Enfin il acheta la liberté en livrant toutes ses forteresses, et Gonzalve de Cordoue, à qui il demanda l'hospitalité, lui promit de le faire passer en France; mais, au moment même où il s'embarquait, Gonzalve le fit arrêter, le 27 mai 1504, et l'envoya prisonnier en Espagne, où Borgia fut retenu deux ans dans le château de Medina del Campo. Il réussit enfin à s'échapper, et il se réfugia auprès de Jean d'Albret, roi de Navarre, son beau-frère. Il fit avec lui la guerre aux Castillans, et fut tué le 12 mars 1507, d'un coup de feu, devant le château de Viane, où on l'ensevelit sans honneur. Il ne lui restait plus alors une seule des possessions qu'il avait acquises par tant de crimes. Les mœurs de Borgia étaient excessivement corrompues; on l'accusa, aussi bien que son père et son frère, d'inceste avec sa sœur Lucrèce. D'ailleurs il était sobre, et ne se livrait jamais au plaisir de manière à compromettre le succès de ses projets ambitieux. Il aimait et protégeait les lettres; lui-même il faisait des vers, et il possédait une éloquence persuasive, qui séduisait encore ceux qui se tenaient le plus en garde contre ses tromperies. Machiavel, dans son livre *du Prince*, a pris César Borgia pour modèle; il ne pouvait en effet choisir un héros qui inspirât une plus grande horreur. Un maître célèbre nous a conservé les traits de Borgia dans un tableau que l'on voit à Florence. Sa vie est écrite par Tomasini. S—S—I.

BORGIA (LUCRÈCE), fille d'Alexandre VI, et sœur de César Borgia, passa pour avoir été la maîtresse de son père et de ses deux frères, quoique la vérité de cette accusation ait été dernièrement révoquée en doute par Roscoe: tout au moins, les journaux apostoliques donnent-ils des preuves de l'excessif dérèglement de ses mœurs. Elle avait été fiancée dès son enfance à un gentilhomme aragonais; mais Alexandre VI, monté sur le trône pontifical, rompit cette alliance pour lui en faire contracter une plus relevée. Il la maria, en 1493, à Jean Sforce, seigneur de Pesaro, et, en 1497, il déclara nul ce mariage, pour cause d'impuissance. En 1498, Lucrèce épousa Alphonse, duc de Biseglia, fils naturel d'Alphonse II d'Aragon; mais, deux ans après, César Borgia fit assassiner ce nouvel époux, au moment où, embrassant l'alliance des Français, il voulut rompre toute liaison entre sa famille et les rois de Naples. Enfin, en 1501, Lucrèce épousa Alphonse d'Este, fils d'Hercule, duc de Ferrare. Cette union fut plus heureuse que les précédentes; Lucrèce survécut à toute sa famille; elle fut honorée à la cour de Ferrare; elle y attira les poètes qu'elle aimait et qu'elle jugeait avec goût; elle distingua surtout Pierre Bembo, qui l'a célébrée dans ses écrits, et les flatteries des littérateurs qu'elle récompensa semblent aujourd'hui contrebalancer le témoignage unanime des historiens qui accusent l'infamie de sa conduite (1). S—S—I.

BORGIA (SAINT-FRANÇOIS DE). Voyez FRANÇOIS.

(1) M. Victor Hugo a fait de Lucrèce Borgia l'héroïne d'un de ses drames.

BORGIA, ou BORJA (FRANÇOIS), prince de Squillace, dans le royaume de Naples, fils de Jean Borgia, comte de Ficalho, et de Françoise d'Aragon, était, par une singularité remarquable, arrière-petit-fils d'un pape (Alexandre VI), et petit-fils d'un général des jésuites (François de Borgia). Il descendait aussi, par sa mère, de don Fernand, roi d'Aragon. Son père, né en 1553, avait été ambassadeur en Portugal et à la cour de l'empereur Maximilien. Il publia un livre d'emblèmes, sous ce titre: *Empreses morales*; il le dédia à Philippe II, et le fit imprimer, en 1581, in-4°. Don François Borgia, gentilhomme de la chambre de Philippe IV, fut souvent appelé, par les littérateurs qu'il protégeait, le prince des poètes d'Espagne. Ce titre, donné par la flatterie, ne sera point confirmé par la postérité. Borgia n'occupa le premier rang dans aucun genre de poésie, mais il eut le bonheur d'être lié dans sa jeunesse avec le second des frères Argensola (Barthélemy), qui l'affermir dans l'amour de la littérature classique, et assura son goût. A l'époque où les Espagnols étaient séduits par la boursoffure et l'esprit entortillé de Gongora, le prince Borgia eut le mérite de demeurer attaché aux anciens modèles, et de se mettre à la tête de l'ancien parti. Dès la préface versifiée de ses poésies, il proteste hautement contre l'affectation qui s'emparait de ses compatriotes; et, dans ses sonnets, dans ses chants de Jacob et Rachel, et surtout dans ses romances lyriques, il conserve une simplicité souvent gracieuse. Il ne faut point, au reste, s'attendre à ce que la simplicité espagnole fût jugée simple en français. Borgia lui-même, d'après notre goût, serait souvent accusé de recherche. Nommé vice-roi du Pérou, en 1614, il contribua, par ses talents et par son aménité, à la civilisation de cette belle province du nouveau monde: il y donna son nom, en 1618, à la ville de *Borja* sur le Marañon, dans la province de Maynas, qu'il réunit à la couronne espagnole. Après la mort de Philippe III (1621), il obtint son rappel et revint en Espagne, où, libre des soins d'un vaste gouvernement, il cultiva les lettres et la poésie, et mourut dans un âge avancé, le 26 septembre 1658. Ses ouvrages sont: 1° *Obras en verso*, Madrid, 1659; Anvers, 1654 et 1663, in-4°; 2° *Napoles recuperada por el rey don Alonso*, poème épique, ou plutôt historique, imprimé dans l'hôpital royal de Saragosse, en 1651, in-4°. Louis-Joseph Vélasquez, dans son *Origine de la Poésie castillane*, ne fait point d'éloge de cet ouvrage, un des vingt-huit poèmes épiques de l'Espagne; mais il loue les églogues et les élégies de l'auteur. Nicolas Antonio regarde Borgia comme un des premiers poètes lyriques de sa nation: *Suavis, urbanus, facilisque in paucis poeta, ut a lyricorum principatu non longe constiterit*. Vers la fin de sa vie, François Borgia traduisit de Thomas à Kempis quelques opuscules qui furent imprimés après sa mort, sous ce titre: *Oraciones y Meditaciones de la vida de Jesu Christo, con otros dos tratados, de los tres Tabernaculos, y soliloquios del Alma*, Bruxelles, 1661, in-4°. V—VE.

BORGIA (ALEXANDRE), de la même famille que

les précédents, né à Veletri, en 1682, fut archevêque de Fermo, où il mourut le 14 février 1764. On lui doit : 1° *Vita di san Gerdalo*, Veletri, 1698, in-8°; 2° *Istoria della chiesa e città di Velletri, in quattro libri*, Nocera, 1723, in-4°; 3° *Concilium provinciale Firmanum ann. 1726*, Fermo, 1727, in-4°; 4° une vie du pape Benoît XIII, en latin, Rome, 1741; 5° des lettres recueillies par Muratori, des homélies, et autres ouvrages dont on peut voir le détail dans Catalani, *de Ecclesia Fermana*, Fermo, 1782.

C. M. P.

BORGIA (ÉTIENNE) cardinal, préfet de la congrégation de la Propagande, et l'un des plus généreux protecteurs que les sciences aient eus dans le 18^e siècle, naquit à Veletri, le 3 décembre 1731. Élevé auprès de son oncle, Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, il montra de très-bonne heure un goût décidé pour l'étude de l'antiquité; aussi, dès l'âge de dix-neuf ans, fut-il reçu membre de l'académie étrusque de Cortone; il commençait dès lors à recueillir tous les manuscrits, médailles et antiques qu'il pouvait se procurer, n'épargnant pour cela ni soins ni dépenses, et c'est ainsi qu'il se formait insensiblement, dans son palais de Veletri, le plus riche musée, peut-être, qui ait jamais appartenu à un particulier. Fixé à Rome depuis quelques années, il se fit connaître du pape Benoît XIV, qui le nomma, en 1739, gouverneur de Bénévent. Dans cette nouvelle carrière, il développa les plus grands talents pour l'administration, et sut, par sa prudence, préserver ce duché de la famine dont le royaume de Naples fut affligé en 1764. Rappelé à Rome pour remplir d'autres fonctions, il fut enfin nommé, en 1770, secrétaire de la Propagande, charge qu'il exerça pendant dix-huit ans; ce qui, le mettant dans la nécessité de correspondre avec les missionnaires répandus dans les climats les plus éloignés, lui fournit l'occasion d'enrichir son musée des manuscrits, médailles, statues, idoles et monuments de tout genre de ces divers pays, chaque missionnaire qui revenait à Rome, ou qui y donnait des nouvelles de l'état de sa mission, ne manquant pas d'apporter avec lui ou d'envoyer tout ce qu'il avait pu recueillir de plus curieux. En 1789, Pie VI le créa cardinal, et, pour mettre à profit ses talents administratifs, lui donna la place d'inspecteur général des enfants trouvés. En trois ans, ces établissements prirent sous sa direction une face nouvelle; il fonda partout des maisons de travail, réforma des abus, et fit des règlements dignes de servir de modèle en ce genre. En 1797, l'esprit révolutionnaire qui avait bouleversé la France se répandit jusque dans la capitale du monde chrétien: Pie VI, dans ces moments difficiles, jugea le cardinal Borgia digne de toute sa confiance, et remit entre ses mains la dictature de Rome, en lui adjoignant deux autres cardinaux. Le nouveau gouverneur acquit un tel ascendant sur les esprits, que, jusqu'au 15 février 1798, Rome ne fut souillée par aucun meurtre ni par aucun crime. A cette époque, l'armée française parut aux portes de la ville, le parti populaire s'empara du pouvoir, et se constitua en république,

le pape fut obligé de quitter Rome, le 5 février, et le cardinal Borgia, arrêté le 8 mars, ne fut mis en liberté le 28, qu'avec l'ordre de sortir des États romains. Débarqué à Livourne, il se rendit à Venise et à Padoue, où il employa les premiers moments de tranquillité dont il put jouir à réunir les gens de lettres, et à former une espèce d'académie; mais il ne perdit pas de vue ses chères missions: sous les auspices de Pie VI, prisonnier à Valence, il organisa une nouvelle Propagande, ouvrit des souscriptions, et conduisit le tout avec tant d'activité, qu'en peu de mois, treize nouveaux apôtres de la foi furent envoyés aux extrémités du monde, et de fortes sommes d'argent aux diverses missions d'Afrique et d'Asie. Cependant la garnison française qui occupait Rome ayant été forcée d'évacuer cette ville, en vertu d'une convention passée avec le commodore Trowbridge, les troupes de Ferdinand IV, roi de Naples, l'occupèrent jusqu'au jour où Pie VII y fit son entrée. Tout était à réorganiser dans ce gouvernement: le nouveau pape se hâta de créer un conseil économique, et Borgia fut désigné pour le présider. Malgré la multiplicité des affaires dont il fut alors accablé, il consentit encore, en 1801, à se charger de l'emploi de recteur du collège romain, que la mort du cardinal Zelada laissait vacant. Enfin, ayant reçu ordre d'accompagner Pie VII en France, il se mit en route, malgré son grand âge et la rigueur de la saison; une maladie grave le força de rester à Lyon, où il mourut le 23 novembre 1804. Peu d'hommes ont été aussi universellement regrettés; ses bienfaits l'avaient mis en relation avec les gens de lettres de tous les pays: depuis trente ans, aucun voyageur de distinction n'avait visité l'Italie sans admirer le magnifique musée de Veletri, et sans conserver un vif souvenir de l'affabilité du propriétaire. Un savant avait-il des recherches à faire dans un genre quelconque; il était assuré de trouver au musée Borgia quelques objets importants pour son travail; le cardinal s'empresait de les lui indiquer lui-même; les lui prêtait avec la plus grande facilité; l'engageait à en faire la description; se chargeait souvent des frais d'impression, et toujours des frais de gravure des planches. C'est ainsi qu'Adler, Zoega, Georgi, le P. Paulin de St-Barthélemy, et beaucoup d'autres savants de tous les pays, ont décrit diverses parties de cet immense collection, riche surtout en monuments égyptiens et indiens. On l'a vu vendre de la vaisselle d'argent, et jusqu'aux boucles de ses souliers, pour faire l'acquisition de quelques morceaux curieux, ou pour faire imprimer une dissertation: il vendit un plat d'or pour subvenir aux frais d'impression du *Systema brahmanicum*, composé par le P. Paulin. Bon, facile jusqu'à l'excès, ouvert, franc, gai, et même un peu caustique, sa conversation était d'autant plus intéressante, que sa mémoire prodigieuse lui fournissait sur tous les sujets quelques détails intéressants. Il est temps de le considérer comme littérateur; ses ouvrages, peu connus hors de l'Italie, sont en grand nombre; les principaux sont: 1° *Monumento di papa Giovanni XVI*, Rome, 1750; 2° *Breve*

istoria dell' antica città di Tadino nell' Umbria, ed esatta relazione delle ricerche fatte sulle sue rovine, Rome, 1751, in-8° ; 3° *Istoria della città di Benevento*, Rome, 1763, 64, 69, 3 vol. in-4° ; 4° *Vaticana confessio B. Petri, chronologicis testimoniis illustrata*, ibid., 1776, in-4° ; 5° *Breve istoria del dominio temporale della sede apostolica nelle due Sicilie*, ibid., 1788. Borgia s'occupait d'une *Histoire maritime des États du saint-siège*, mais l'ouvrage est demeuré imparfait, et n'a pas été imprimé. On peut voir le détail de ses autres ouvrages, et un aperçu des richesses qui composaient le musée de Veletri, dans l'abrégé de sa vie : *Vita Synopsis Stephani Borgiæ*, par le P. Paulin de St-Barthélemy, Rome, 1803, in-4°. On en trouve un extrait dans le *Magasin encyclopédique*, t. 67 et 68. Son neveu, Camille-Jean-Paul Borgia, fit graver en 1797 une ancienne mappemonde du musée de Veletri ; elle n'a pas été vendue, mais on la cite dans quelques ouvrages sous le titre de *Mappemonde du cardinal Borgia* ; elle est très-intéressante pour l'histoire de la géographie. C. M. P.

BORGIO (TOBIE DAL), Véronais, poète et orateur vers le milieu du 15^e siècle, se livra, pendant plusieurs années, aux exercices du barreau. Il fut ami et compagnon d'études de l'ancien Guarino de Vérone, et eut aussi des liaisons d'amitié avec le savant François Barbaro. Il s'attacha au prince Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, et Barbaro le loue, dans une de ses épîtres, d'en avoir écrit avec beaucoup d'élégance les belles actions. On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort. Il composa en latin des harangues, et des lettres conservées en manuscrit dans plusieurs bibliothèques, ainsi que des poésies ; rien de tout cela n'est imprimé ; mais on trouve, dans le t. 44 du recueil de Calogera, la continuation que Tobie dal Borgo a faite de la chronique des seigneurs de Malatesta, écrite par Marc Battaglia de Rimini, avec cette chronique même, jusqu'alors restée inédite, le tout accompagné de notes par le P. Jean-Baptiste Contarini, dominicain. L'ouvrage entier porte ce titre : *Chronicon dominorum de Malatestis, auctore Marco Battalea Ariminensi, continuatore vero Tobia Veronensi, nunc primum in lucem editum, et a P. F. Jo. Bapt. Contareno, ord. prædicatorum, notis illustratum*. G—É.

BORGIO (LOUIS DAL), Vénitien, que quelques auteurs appellent *Borgi*, fut secrétaire du sénat et du conseil des dix dans le 16^e siècle, et fut chargé, par décret public, en 1548, d'écrire l'histoire de Venise. Il en composa deux livres, et à peu près la moitié du troisième, qui n'ont jamais été imprimés, et qui sont conservés en manuscrit dans la bibliothèque de St-Marc. On lui attribue une réponse au gros livre de *Subtilitate* de Cardan, auquel Jules-César Scaliger avait déjà répondu par un plus gros livre, portant le même titre. G—É.

BORGIO (PIERRE-BAPTISTE), en latin BURGUS, né à Gênes au commencement du 17^e siècle, suivit la carrière des armes, sans cesser de cultiver les lettres, pour lesquelles il avait montré dès son enfance

un goût qui tenait de la passion. Il servit en Allemagne dans l'armée suédoise, pendant la guerre de trente ans, et s'y distingua par plusieurs traits de courage. Il écrivit ensuite l'histoire de cette guerre, jusqu'à la mort de Gustave-Adolphe, et la publia sous ce titre : *Commentarii de bello Suecico*, Liège, 1653, in-4°, fig. ; 1659 et 1645, in-12, fig. ; Cologne, 1644 et 1644, in-12. Il en existe une traduction française par le sieur de Mauroy, Paris, 1653, in-8°. Cet ouvrage est le plus estimé de ceux de Borgo. Il étala une grande érudition dans son traité de *Dominio screnissimæ Genuensis reipublicæ in mari Ligustico*, Rome, 1641, in-4°, où il veut établir les droits de la république de Gênes sur la mer qui baigne les côtes de la Ligurie. Ce traité fut attaqué par Théodore de Graswinckel, qui y opposa ses *Maris liberi Vindiciæ*, la Haye, 1652, in-4°. On a encore de Borgo un ouvrage en faveur de sa patrie, moins connu que les précédents. Il est intitulé : *de dignitate Genuensis reipublicæ Disceptatio*, Rome, 1641, in-4° ; Gênes, 1646, in-fol. W—s.

BORGIO (PIERRE), mathématicien du 15^e siècle, est l'auteur du premier traité d'arithmétique qui ait été imprimé. Par une méprise singulière, le P. Laire, dans son *Index librorum*, nomme cet auteur *Pierre Borgida* (1). M. Brunet, dans le *Manuel du libraire*, lui donne, on ne sait pourquoi, le prénom de *Luc* au lieu de *Pierre*, qu'il avait réellement. Mazzuchelli ne croit pas pouvoir affirmer que ce mathématicien fût de Venise. (Voy. *gli Scrittori d'Italia*, t. 2, p. 1755.) Cependant Borgo dit lui-même, au frontispice, qu'il était Vénitien, et il le répète dans un sonnet, à la fin de son livre. On ignore la date de sa mort ; mais il vivait en 1494, année où il publia une nouvelle édition de son ouvrage, revue et corrigée (*corretta ed emendata*). Il est intitulé : *Arithmetica, la nobel opera arithmetica ne la qual se tratta de tutte cose a mercantia pertinenti*. La 1^{re} édition est de Venise, 1484, in-4° (2). Le P. Laire conjecture, d'après la forme des caractères, qu'elle est sortie des presses d'Erard Ratdolt. Il aurait pu s'en convaincre par le sonnet que l'auteur a mis à la fin de son livre, où l'on trouve ces deux vers :

Ma l'impressor de Augusta Errardo experto
Di l'opera presente stampatore.

De tous les bibliographes, Fossi est le seul qui ait donné une description exacte et détaillée de cette rare édition dans le *Catal. codic. biblioth. Magliabech.*, t. 4, p. 400. L'ouvrage de Borgo, si nécessaire aux négociants, ne pouvait manquer d'obtenir un grand succès dans une ville dont tous les habitants étaient adonnés au commerce. Il y fut réimprimé, en 1488, par Zouanne (Jean) de Hali ; et, en

(1) Au lieu de *Borgi da Venetia*, le P. Laire a lu *Borgida-Venetia*. Cette faute pourrait être attribuée à l'imprimeur ; mais elle se retrouve dans la table, où le nom de *Borgida* figure parmi ceux des auteurs.

(2) L'édition de Venise, 1482, in-4°, citée dans le *Catal. Pinelli*, t. 4, n° 453, est suspecte. Inconnue à Mazzuchelli, à Tiraboschi et aux autres savants italiens, elle n'est mentionnée dans *Denis* et dans *Panzer* que d'après le *Catal. Pinelli*.

1491, par Nicolo de Ferrare. On a confondu quelquefois Pierre Borgo avec Luc Paccioli de Borgo di San-Sepolcro. (*Voy. Paccioli*). W—S.

BORGO (le Père CHARLES), jésuite, naquit à Vicece, en 1731. Après avoir professé les belles-lettres dans diverses collèges de l'institut, il fut chargé de l'enseignement de la théologie à Modène, et il se trouvait dans cette ville lors de la suppression de la société. La culture des sciences l'occupait le reste de sa vie; et, sans cesser de prendre une part très-active aux disputes religieuses de son temps, il acquit des connaissances très-étendues dans les mathématiques et dans les diverses branches de l'histoire naturelle. Il mourut en 1794. Outre quelques opuscules ascétiques, dont on trouve l'indication dans les *Biblioth. Script. societ. Jesu Supplem.* du P. Caballero, t. 2, p. 14, et *Appendix*, p. 113, on a de lui : 1° *Analisi ed esame ragionato della difesa e della fortificazione delle piazze*, Venise, 1777, in-4°. L'auteur dédia cet ouvrage au grand Frédéric, qui lui fit expédier un brevet de lieutenant-colonel honoraire du génie. Il a été traduit en espagnol par le P. Casseda, jésuite, lequel y joignit des notes et des additions. 2° *Orazione in lode di sant' Ignazio de Lojola, detta in Reggio, l'anno 1780*, 5° édit., Turin, 1787, in-8°. Le panégyrique de saint Ignace jouit en Italie d'une grande réputation. La prosopopée, dans laquelle l'auteur introduit la société devant le trône de Clément XIV, passe pour un des plus beaux morceaux de l'éloquence moderne. 3° *Memoria cattolica*. Cet ouvrage, condamné par la cour de Rome, a été réimprimé dans les *Aneddoti interessanti di storia e di critica sulla memoria cattolica*, 1787, in-8°, compilation très-ennuyeuse, qu'on a mal à propos attribuée à notre auteur. 4° *Lettere ad un prelato romano*, 1789, in-8°. Ces lettres sont au nombre de deux : la première est dirigée contre le synode de Pistoie, et la seconde contre les annalistes de Florence. On trouve une notice sur le P. Borgo dans les *Memorie per servire alla storia letteraria*, année 1794. W—S.

BORGONDIO (le Père HORACE). Voyez BURGONDIO.

BORGT (HENRI VAN DER), peintre, naquit à Bruxelles, en 1585. Il avait à peine trois ans lorsque les troubles de la guerre obligèrent son père et sa mère à se réfugier en Allemagne. Le goût qu'il témoigna pour le dessin dès l'âge le plus tendre engagea ses parents à le placer chez Gilles van Valkenborg. Les progrès qu'il y fit le mirent en état d'entreprendre le voyage de Rome pour se perfectionner. D'Italie, il passa en Allemagne, s'établissant d'abord à Frankenthal, et, en 1627, se fixa à Francfort-sur-le-Mein. Non-seulement il était bon peintre, mais on le considérait encore comme le plus savant antiquaire de son temps. Descamps, qui a fourni la notice qu'on vient de donner sur cet artiste, inconnu en France, dit que les savants anglais, et notamment le célèbre Howard, comte d'Arundel, si connu par la collection qu'il fit des marbres de Paros, avaient pour lui une singulière estime. — Un autre BORGT (Pierre VAN DER), peintre de paysa-

ges, né à Bruxelles en 1625, a laissé de bons tableaux. D—T.

BORHAN-EDDYN (IBRAHYM), surnommé *Bacai*, auteur arabe, Syrien de nation, mort en 885 de l'hégire (1480), est auteur d'un roman des *Amours de Medjnoun et Leïla*, très-célèbre en Orient. Cet ouvrage agréable est écrit en vers et en prose; il a été traduit en persan et en turc; on le trouve manuscrit à la bibliothèque royale et à la bibliothèque de l'Escurial. Outre ce roman, Borhan-Eddyn a encore écrit un traité des *Usages et des Maximes des anciens philosophes*, et une *Biographie des hommes célèbres*. J—N.

BORHAN-EDDYN, surnommé *Zernoudjy*, est auteur d'un petit traité arabe intitulé : *Taalym al-motéallim tharye alté alloum*, ou *Avis aux étudiants sur la manière d'étudier*. Il existe deux traductions latines de cet ouvrage; la première est due à Abraham Echellensis, qui la publia sous ce titre : *Semita sapientiae, sive ad scientias comparandas methodus*, Paris, 1646; la seconde, faite par Fred. Rostgard, avec l'aide du maronite syrien Joseph Banèse, fut mise au jour par Ad. Reland, sous ce titre : *Enchiridion studiosi, arabice conscriptum a Borhomeddino Alzernouchi*, Utrecht, 1709. L'éditeur a joint à la traduction de Rostgard celle d'Echellensis. Toutes les recherches que nous avons faites pour découvrir le vrai nom de Borhan-Eddyn (ce surnom signifie *l'argument de la religion*) ont été vaines. Quant au temps où il a vécu, d'après les auteurs qu'il nomme dans le cours de son ouvrage, ou dont il se dit l'élève, il est certain qu'il vivait vers le commencement ou au plus tard vers le milieu du 7^e siècle de l'hégire. Hadjy Khalfa observe qu'il faut prononcer *Zernoudjy* : ce surnom semble indiquer qu'il était natif de Zernoudj, ville du Sédjestan. Le *Taalym al-motéallim* a été commenté par Ibn Ismaël, l'an 996 de l'hégire, et traduit en turc par Abd-Almadjid. La bibliothèque royale en possède trois exemplaires, sous les nos 513, 516 et 570 de ses manuscrits arabes. Le n° 576 des mêmes manuscrits offre le commentaire d'Ibn Ismaël. J—N.

BORIE-CAMBORT (JEAN), député à la convention nationale, était avocat à Tulle avant la révolution, dont il embrassa la cause avec beaucoup de chaleur. Nommé d'abord administrateur du département de la Corrèze, il fut, en 1791, député à l'assemblée législative, où il ne parut à la tribune que pour faire des propositions peu importantes sur l'administration et les finances. Réélu par le même département à la convention nationale, il s'y occupa encore de la comptabilité des administrations; mais la politique générale parut ensuite l'absorber entièrement. Il adopta avec toute la violence de son caractère le système de terreur qui commença par l'échafaud de Louis XVI; et, dans le mémorable procès de ce prince, il vota pour la mort sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Envoyé à l'armée du Rhin avec Ruamps et Michaud, il fit, avec ses collègues, un rapport lu dans la séance du 22 août 1795, où l'on voit l'empreinte de toutes les violences et de toute l'exagération de cette époque. Bientôt

chargé d'une autre mission dans les départements du Gard et de la Lozère, pour y organiser le gouvernement révolutionnaire, ou plutôt pour y mettre en pratique l'épouvantable système de terreur qui était alors dans toute sa force, il s'acquitta avec le zèle le plus cruel des instructions qui lui furent données. Après la révolution du 9 thermidor, il fut dénoncé par la société populaire d'Uzès comme ayant imité, dans ces contrées, les Collot, les Carrier et les Lebon, en y établissant des geôles où il faisait mourir les détenus par le méphitisme, et en envoyant à l'échafaud un grand nombre d'innocents. Dans la séance du 23 germinal an 3, où fut lue cette dénonciation, le député Barthezlin déclara que Bories avait dansé la farandole en costume de représentant devant la guillotine, et Doucet attesta qu'il avait *dévasté le département du Gard*. Quelques mois plus tard, les mêmes faits furent encore exposés et attestés par d'autres sociétés populaires, notamment celles de St-Jean-du-Gard et d'Alais; mais toutes ces dénonciations, renvoyées à des comités, restèrent alors sans résultat. Ce ne fut qu'après la révolte du 4^{er} prairial (20 mai 1795), où périt Féraud, que Bories fut décrété d'accusation, comme l'un des moteurs de cette insurrection. Il sut se soustraire à ce décret, et, quelques mois plus tard, il profita de l'amnistie que la convention prononça pour tous les délits révolutionnaires. Après le 18 brumaire, il fut nommé juge au tribunal de Cognac; mais il ne conserva cet emploi que peu de temps. S'étant retiré à Sarlat, il y mourut en 1805. M—D J.

BORIES (JEAN-FRANÇOIS-LOUIS-LECLERC), le chef connu de la conspiration militaire dite de la Rochelle, était né en 1793, à Villefranche (Aveyron). Il entra comme conscrit dans le 45^e régiment d'infanterie en 1816, et parvint au grade de sergent-major, qu'il avait en 1821, lorsque cette troupe vint du Havre à Paris pour y tenir garnison. C'était une époque d'effervescence et de crise. L'assassinat du duc de Berri, les révolutions d'Espagne, de Naples, de Piémont, le retentissement des affaires de la Grèce, enfin les discours incendiaires des députés de l'extrême gauche, avaient exalté à un haut degré l'enthousiasme de la jeunesse. Les ennemis de la maison de Bourbon se flattaient, trop vite sans doute, que la nation entière partageait leur antipathie; et, dès 1820, il fut question, non plus de restreindre la puissance et de rectifier la marche du gouvernement, mais de le renverser par des complots et des attaques répétées. L'introduction du carbonarisme en France fut le moyen le plus puissant de la révolution méditée. Le nombre des adeptes de cette secte politique était très-considérable. A Paris seulement, la *haute vente* comptait sur 25,000 hommes effectifs. Bories y fut bientôt affilié, et il se fit assez remarquer pour être nommé député à la *vente centrale*, présidée par l'avocat Baradère. Il fut même présenté à de plus hauts personnages, et il eut des communications directes avec plusieurs de ces invisibles moteurs de la trame qui enveloppait la France. Sans doute il eut aussi des rapports avec Berton, dont les tentatives dans la Vendée devaient donner le signal de l'insurrection

C'est au moins ce que dit positivement, dans son *Histoire de la conspiration de Saumur*, le colonel Gauchais. (Voy. BERTON.) Pour faciliter ce résultat, d'autres sous-officiers du 45^e, notamment Raoulx, Goubin, Pommier, entrèrent aussi dans des ventes inférieures, probablement d'après les sollicitations de Bories, ou plutôt formèrent avec lui une vente toute militaire, sous les auspices de la vente centrale, et travaillèrent à préparer les soldats à un grand changement. En peu de temps, ils crurent l'esprit du régiment assez hostile, ou du moins assez indifférent à la conservation de la monarchie, pour se persuader que de l'audace et une occasion l'engageraient à se déclarer contre les Bourbons. Tout était prêt pour l'entreprise au commencement de 1822. Berton venait de partir pour l'Ouest, et le 45^e régiment allait quitter Paris. Une réunion eut lieu chez un marchand de vin; plusieurs membres de la vente centrale y assistèrent avec les sous-officiers conduits par Bories et ses trois amis. Bories, avec ses dernières instructions, reçut des poignards et de l'argent. Au reste, lui seul était dépositaire de confidences importantes. Les autres se laissaient conduire, croyant au fond que toute la France était là pour les soutenir, et voyant déjà les grades, les récompenses affluer sur les braves qui se déclareraient les premiers. Déjà pourtant le colonel Toustain, ayant conçu des soupçons, surveillait les conjurés, lorsque le 45^e régiment sortit de Paris, le 21 janvier 1822, pour se rendre à la Rochelle, en passant par Orléans et Tours. Dans la première de ces villes, Bories réunit à dîner plusieurs initiés: il leur annonça que l'instant de se montrer dignes du nom de carbonari était venu; que le régiment n'irait pas jusqu'à la Rochelle; que, non loin de Tours, il commencerait l'exécution de l'entreprise pour laquelle tous voulaient verser leur sang, et qu'il irait se joindre aux conjurés de Saumur, dont les portes lui seraient ouvertes. Le vin et la nature de la conférence avaient échauffé les têtes; en rentrant au quartier, les sous-officiers se prirent de querelle avec des Suisses qui y étaient aussi logés, et Bories reçut une blessure dans l'espèce de combat qui en fut la suite. Le colonel le mit aux arrêts. Mais, comme le régiment était encore loin de sa destination, la peine fut remise au jour de l'arrivée à la Rochelle, et Bories, qui s'attendait à commencer bien auparavant le grand mouvement insurrectionnel, put rire du châtiment infligé à sa turbulence. Mais toutes les parties de ce vaste complot ne marchaient point au gré de ses désirs. Rien n'était prêt, ni à Rennes, où Berton avait d'abord compté opérer le soulèvement, ni à Nantes, dont on avait aussi pensé à s'emparer, ni même à Saumur, et le régiment arriva le 12 février à la Rochelle, sans que les conjurés eussent reçu le signal ou rencontré l'occasion de faire éclater leurs projets. Bories, en prison, eut alors le temps de maudire son imprudence. Les instants étaient précieux pourtant, et l'imminence de l'explosion nécessitait des conférences, des allées et venues impossibles dans la situation où il se trouvait. Malgré la consigne donnée au concierge de la prison mili-

taire, il réussit à en sortir du moins une fois, mais accompagné d'un gardien, qui gênait beaucoup ses mouvements, et il profita de cette ombre de liberté pour se mettre en relation avec quelques conjurés et pour transmettre ses pouvoirs et des instructions particulières à Goubin. On conçoit que cette sortie, précédée sans doute de vives sollicitations près du concierge, dut être remarquée et qu'elle redoubla les défiances. Dans le même temps, plusieurs entrevues eurent lieu entre des militaires du 45^e et des habitants de la Rochelle ; un commissaire du comité directeur arriva sur les lieux, et Goubin se mit en rapport avec cet agent. On annonça aussi la venue du général qui commanderait le mouvement. Ce général n'était autre que Berton, dont le mouvement sur Saumur (25 février) avait été presque aussitôt comprimé que commencé, mais qui croyait encore pouvoir renouer la partie. La prudence à laquelle le condamnait la malheureuse issue de sa tentative explique assez les délais qui retardèrent celle-ci. Enfin, le 40 mars, après beaucoup d'hésitations, il fut décidé en réunion solennelle qu'il fallait agir. Suivant l'acte d'accusation rédigé par le procureur général Bellart, on devait égorger tout officier qui s'opposerait au mouvement. C'est alors que le colonel fit arrêter Goubin, que ses démarches multipliées avaient aussi rendu suspect. Pommier le remplaça aussitôt près du commissaire de Paris. Toute la contrée était dans une grande fermentation. Le colonel et le général Nagle, commandant de la Rochelle, agirent en vertu des ordres reçus. Pommier et un autre sous-officier furent arrêtés ; une perquisition fut faite dans toutes les chambres des prisonniers et des personnages soupçonnés. On y trouva des manches ou des lames de poignard, des cartouches à balle, et, sur Goubin, deux cartes de reconnaissance. Quelques incarcérations eurent encore lieu, et dès lors le complot, privé sinon de ceux qui en étaient l'âme, du moins de ceux qui en eussent été les bras, fut anéanti. Berton quitta la Charente-Inférieure pour retourner dans Maine-et-Loire, où il fut arrêté. Quant à Borjes et à ses amis, ils étaient déjà en prison et hors d'état de rien entreprendre. Quoique les preuves matérielles du complot se réduisissent à peu de chose, puisque la révolte n'avait pas éclaté, les preuves morales de leur coopération active dans une entreprise dont le but était le renversement de la monarchie des Bourbons semblaient évidentes. Ils avaient passé trois mois dans les prisons de la Rochelle, lorsque, sur un réquisitoire du procureur général, la cour royale de Paris évoqua la connaissance de l'affaire, qui d'abord devait se juger au chef-lieu de la Charente-Inférieure. « Paris, disait le réquisitoire, est le foyer d'une conspiration permanente. Le complot de la Rochelle n'en est qu'une ramification : il a été conçu pendant le séjour du 45^e dans la capitale, et plusieurs agents supérieurs de ce dernier y ont été arrêtés. » La translation des prisonniers et leur interrogatoire absorbèrent tout le mois de juillet 1821. La capitale suivit avec la plus vive anxiété les débats de cette affaire, à laquelle le rang subalterne et la jeunesse

des accusés acquirent bien vite un intérêt populaire. L'acte d'accusation, lu le 21 août, mit en cause vingt-cinq individus, parmi lesquels se remarqueaient Baradère, président de la vente centrale, présenté comme chef du complot, avec le capitaine Massias, qui paraissait au procureur général l'intermédiaire de la vente centrale avec la vente militaire ; Borjes, chef du complot militaire, et à sa suite les trois sergents Raoulx, Goubin, Pommier, puis quelques autres sous-officiers du 45^e. Comme le capitaine avait eu l'art de s'envelopper dans des détours que l'instruction ne put pénétrer, et que l'aplomb avec lequel répondait Baradère le mit bientôt hors de tout danger sérieux, cet intérêt se concentra sur les quatre sergents. Borjes se distingua par sa présence d'esprit, sa fermeté, qui n'excluait pas la modération, et son attention à ne compromettre personne. Quant aux faits qui lui furent reprochés, il chercha à les expliquer en transformant la vente en une association philanthropique qui avait pour but le soulagement des sous-officiers malades, à l'aide d'une cotisation. Il nia d'ailleurs ses rapports avec le capitaine Massias, expliqua les faits de la rixe avec les Suisses, contestant les renseignements donnés par le colonel sur sa turbulence, son insubordination, et ne disant rien des poignards, dont, au reste, pas un n'avait été trouvé chez lui. A la suite d'un discours très-remarquable, mais peut-être trop fleuri pour une question aussi grave, l'avocat général Marchangy laissa échapper, dans une réplique, ces terribles paroles : « Toutes les puissances oratoires ne sauraient arracher Borjes à la vindicte publique. » L'inconvenance de ces expressions dans la bouche du magistrat fut amèrement relevée par l'avocat Mérilhou. Borjes prononça aussi un discours lorsque tous les avocats eurent épuisé la discussion ; et il produisit quelque effet sur l'auditoire lorsqu'il dit en terminant : « M. l'avocat général n'a cessé de me présenter comme le chef d'un complot... Eh bien, messieurs, j'accepte. Heureux si ma tête, en roulant sur l'échafaud, peut sauver celle de mes camarades ! » Le jury déclara Borjes, Raoulx, Goubin, Pommier, coupables du crime de complot, et, le 6 septembre, la cour prononça la peine de mort contre les quatre sergents. Borjes demanda pour toute grâce de rester avec ses trois amis ; il consola lui-même son avocat. Pendant le procès, on avait fait des tentatives de tous les genres pour les sauver. Des menaces avaient été adressées aux juges, aux jurés, et l'on avait offert au concierge de la prison une forte somme d'argent (60,000 fr.) (1). Toutes ces démarches furent vaines, et il ne restait plus que la cassation de l'arrêt et le recours en grâce. Les condamnés, décidés à subir leur sort, ne consentirent que sur les instances de leurs avocats à la demande en cassation. Le pourvoi fut rejeté le 19 ; ce jour-là

(1) Dans une note de son *Histoire du règne de Charles X*, M. A. Lorieux, ancien substitut du procureur général à Rennes, nous apprend qu'un traité fut passé pour faire évader Borjes et ses complices ; l'exécution manqua parce que les chefs de la conspiration, qui avaient mis en avant ces malheureux jeunes gens, refusèrent de compléter la souscription.

même fut découvert un plan d'évasion à Bicêtre. Pour le recours en grâce auprès du roi, aucun d'eux n'y songea. La question de commutation fut cependant mise en délibération dans le conseil des ministres. La peine d'un tel complot devait-elle tomber sur d'obscurs sous-officiers, sur des hommes sans consistance, tandis qu'on avait des preuves contre les chefs, les instigateurs du complot, lorsque le gouvernement connaissait personnellement tous les membres du comité directeur ? On ne décida rien, et les quatre sergents restèrent seuls les victimes. Le 21 septembre, on les conduisit de Bicêtre à la Conciergerie, où ils entendirent leur arrêt, et, à cinq heures, ils furent conduits à la Grève. Une foule immense se pressait sur leur passage : ils montèrent avec fermeté sur l'échafaud, et, après s'être embrassés, ils posèrent la tête sous le couteau dans l'ordre suivant : Raoulx, Goubin, Pommier, Bories. Huit ans après (21 septembre 1850), un cortège de 4,000 personnes, parmi lesquelles étaient des officiers supérieurs, de hauts personnages, des députés de toutes les sociétés patriotiques, la loge entière des *Amis de la vérité*, et l'avocat de Bories, devenu ministre de la justice, vinrent avec des bannières et des couronnes, de la cour du Louvre à la place de Grève, pour rendre hommage à la mémoire de ces jeunes conspirateurs, et, au milieu d'une foule immense, un orateur prononça leur éloge funèbre. « Citoyens, dit-il, ils avaient projeté ce que « vous avez accompli : ils avaient conspiré pour la « liberté ; ce que vous avez fait, ils l'avaient tenté ; « et, pour prix de leurs efforts, ici, sous vos yeux, « ils reçurent une mort infamé ! » Un mélodrame intitulé *les Quatre Sergents* fut mis au théâtre à la même époque. — Deux procès eurent lieu en 1822, à l'occasion de cette affaire. Le premier fut dirigé contre les journaux *le Constitutionnel*, *le Courrier*, *le Commerce*, *le Pilote*, pour infidélité dans le compte rendu de l'audience du 5 septembre. Condamnés par les juges mêmes de cette audience, les journalistes se pourvurent en cassation, furent envoyés devant la cour de Rouen, et enfin laissés en repos. Le second procès eut trait à la tentative d'évasion découverte le 19 septembre. Deux des accusés furent condamnés à des amendes et à des peines légères. Les 10,000 francs déjà comptés au concierge furent appliqués aux hospices. VAL. P.

BORJON (CHARLES-EMMANUEL) (1) avocat au parlement de Paris, naquit en 1655, à Pont-de-Vaux, en Bresse. Il se livra, dès ses plus jeunes années, à l'exercice des arts d'agrément, et devint bon musicien. « C'est une merveille de quelle sorte il fait « des découpures sur le vélin, dit l'abbé de Ma- « rolles. Le roi même qui l'estime a trouvé bon d'en « conserver quelques-unes (2). » Borjon ne négligea pas les études plus graves du jurisconsulte. Il avait conçu le projet de réunir en un corps d'ouvrage

toutes les décisions de droit sur les matières les plus importantes ; plusieurs des traités qui faisaient partie de ce grand travail ont été publiés séparément. L'abbé de Marolles fait l'éloge des bonnes qualités de Borjon, et l'appelle *excellent homme*. Les ouvrages qu'il a mis au jour sont : 1° *Compilation du droit romain, du droit français et du droit canon accommodés à l'usage d'à présent*, Paris, 1678, in-12. 2° *Des Dignités temporelles, où il est traité de l'empereur, du roi, etc.*, Paris, 1683 et 1689, in-12. 3° *Des Offices de judicature en général*, Paris, 1682, in-12. 4° *Des Offices de judicature en particulier*, Paris, 1685, in-12. 5° *Abrégé des actes concernant les affaires du clergé de France et tout ce qui s'est fait contre les hérétiques depuis le règne de St. Louis*, Paris, 1680 et 1696, in-4°. C'est un abrégé des 6 volumes in-fol., 1675, du *Recueil des actes du clergé de France*, par Jean le Gentil. Borjon y a joint des mémoires historiques très-curieux sur les édits de pacification et le texte de ces édits. 6° *Décisions des matières qui regardent les curés*, Paris, 1680, in-12. La *Bibliothèque de droit* par Camus attribue mal à propos cet ouvrage à Borjon (1), auteur du *Droit commun de la France*. Ces décisions ont été insérées dans le *Code des curés*. 7° *Traité de la musette*, Lyon, 1674, in-fol., et non pas in-4° comme le disent Van Tol et Barbier, qui eurent cet ouvrage sans l'avoir vu. Le *Traité de la musette* est orné de plusieurs planches et accompagné d'airs composés pour cet instrument, par Borjon, qui n'était, dit-il, *musicien que pour son plaisir*. Il mourut à Paris, le 4 mai 1691. Son nom est omis dans tous les dictionnaires historiques ; dans les *Vies des jurisconsultes* de Taisand, et dans la *Bibliothèque de droit* de Simon. Les auteurs de ces recueils, habitués à se copier les uns les autres, ont ainsi perpétué les mêmes omissions. L—M—X.

BORKHAUSEN (MAURICE-BALTHASAR), naturaliste, et assesseur de la députation économique du pays de Darnstadt, mort au commencement du 19^e siècle, a publié plusieurs ouvrages sur la botanique, la zoologie et diverses autres parties de l'histoire naturelle, dont la plupart renferment des vues neuves et annoncent un bon observateur, qui a contribué à l'avancement des sciences physiques : 1° *Naturgeschichte der Europäischen schmetterlinge*, etc., c'est-à-dire, *Histoire naturelle des papillons d'Europe*, dans un ordre systématique, en 5 parties, avec deux planches coloriées, Francfort, 1788, 1794, in-8°. 2° *Versuch einer beschreibung der in Hessen-Darmstadt, etc., ou Essai d'une description des différentes espèces d'arbres fruitiers qui croissent en pleine terre dans le pays de Hesse-Darmstadt*, Francfort, 1790, in-8°. 3° *Versuch einer Erklärung der zoologische terminologie*, Francfort, 1790, in-8° : c'est l'explication des termes qui sont en usage dans la zoologie. 4° *Tentamen dispositionis plantarum Germaniæ seminiferarum, secundum novam methodum a staminum situ et proportionibus, cum charac-*

(1) Laborde, *Histoire de la musique*, t. 5, p. 594, le nomme mal à propos Bourgeon. Cette faute a été copiée dans le *Dictionnaire des musiciens*.

(2) *Mémoires de l'abbé de Marolles*, t. 5, p. 244.

(1) *Bibliothèque choisie des livres de droit*, Paris, 1818, 4^e édition in-8° p. 495 et 589.

ribus generum essentialibus, Darmstadt, 1792, in-8°; publié de nouveau, après sa mort, sous ce titre : *Tentamen Floræ Germanicæ*, etc., Francfort, 1814, in-8°. Les plantes y forment 2 divisions primaires : celle des *Cryptogames* et celle des *Phanérogames*. Les classes de cette dernière division sont établies sur la considération très-importante de l'insertion des étamines; méthode ingénieuse, que Gleditsch avait créée il y a plus d'un demi-siècle, et qui est la plus naturelle, parce qu'elle conserve toutes les analogies et les affinités des plantes. 5° *Deutsche Fauna*, etc., ou *Précis de l'histoire naturelle des animaux de l'Allemagne*, Francfort, 1797, in-8°. Borkhausen a donné un grand nombre d'observations et de mémoires qui sont insérés dans les ouvrages périodiques publiés en allemand sur les sciences naturelles, et dont voici les titres abrégés : 6° *Observations sur quelques plantes rares* (Roemer, *Magazin für die botanik*, 1^{er} band). 7° *Sur une Flore de l'Allemagne* (ibid., 1^{er} band). 8° *Essai sur le haut comté de Catzenellenbogen et les contrées voisines, et sur quelques plantes, tant indigènes qu'exotiques* (Roemer, *Archives pour la botanique*, 1^{er} band); et dans le même ton de ce journal, il y a cinq autres mémoires. 9° *Sur le genre des Gentianes de Linné; sur le genre Viburnum; sur les genres Crataegus, Mespilus, Pyrus et Cydonia; sur le genre Fumaria; sur les fleurs en ombelles*. Borkhausen était l'un des auteurs d'un journal publié dans le grand-duché de Hesse-Darmstadt, pour les progrès de l'histoire naturelle, et qui a commencé en 1795, sous ce titre : *Rheinische Magazin*, Giessen, 1795, in-8°. On y trouve l'ouvrage suivant : *Ornithologie van Ober-Hessen*, etc. : c'est l'histoire naturelle des oiseaux de la haute Hesse et du comté de Catzenellenbogen. Il y a aussi, dans le t. 1^{er} de ce journal, une *Flore* de ce comté, des *Observations sur les insectes*, notamment sur les papillons, ainsi que des *Considérations sur la géologie*.

D—P—s.

BORLACE (EDMOND), médecin et écrivain du 17^e siècle, fils de sir John Borlace, maître de l'artillerie, et un des lords-juges d'Irlande, étudia successivement à Dublin, et à Leyde, où il prit le degré de docteur en 1650. Il exerça la médecine avec beaucoup de succès à Chester, et mourut dans cette ville, en 1682. On a de lui : 1° *Latham Spaw in Lancashire*, c'est-à-dire, *les Eaux de Spa du comté de Lancastre avec les cures remarquables qu'elles ont opérées*, Londres, 1670, in-8°; 2° *la Réunion de l'Irlande à la couronne d'Angleterre*, etc., Londres, 1675, in-8°; 3° *Histoire de l'excécrable rébellion d'Irlande*, Londres, 1680, in-fol.; 4° *Courtes réflexions sur les Mémoires du comte de Castlehaven, relativement à la part qu'il a prise dans la guerre d'Irlande*, Londres, 1682, in-8°. X—s.

BORLASE (GUILLAUME), savant antiquaire et naturaliste anglais, né en 1696, à Pendeen, dans le comté de Cornouailles, étudia à Oxford. Ordonné prêtre en 1720, il fut nommé, en 1722, recteur de Ludgvan, et en 1752, vicaire de St-Just. Les richesses du comté de Cornouailles en fossiles minéraux et en métaux, ainsi qu'en monuments anciens,

décidèrent son goût pour l'étude de l'histoire naturelle et des antiquités. Il fut reçu, en 1750, membre de la société royale, et publia, en 1753, in-fol., à Oxford, les *Antiquités de Cornouailles*, dont une seconde édition parut à Londres, dans le même format, en 1769, fig. Cet ouvrage fut suivi de la publication des *Observations sur l'état ancien et actuel des îles Sorlingues, et sur leur importance pour le commerce de la Grande-Bretagne*, Oxford, 1756, in-4°. Borlase publia en 1758, à Oxford, *l'Histoire naturelle de Cornouailles*, in-fol., ouvrage savant et curieux, orné d'une carte et de 28 planches : il déposa ensuite au musée Ashmoleen, à Oxford, la collection des fossiles et des objets d'antiquité qu'il a décrits dans ses ouvrages. L'université d'Oxford, en reconnaissance de ce riche présent, lui conféra, en 1766, le degré de docteur en droit. Il mourut le 31 août 1772, âgé de 77 ans. On trouve, dans les *Transactions philosophiques*, de 1750 à 1772, un grand nombre d'articles scientifiques de sa composition. Il fut très-particulièrement lié avec Pope, et il existe encore un recueil des lettres qu'il en avait reçues. Il avait fourni à cet homme célèbre une grande partie des minéraux ou fossiles curieux dont était formée une belle grotte qu'il avait fait faire dans son jardin de Twickenham; on voit encore aujourd'hui dans cette grotte le nom du docteur Borlase en lettres capitales, composées de cristaux. C'est à cette occasion que Pope disait à Borlase, dans une de ses lettres : « Je vous suis fort obligé de votre précieuse collection de diamants de Cornouailles; je les ai placés de la manière qui vous caractérise vous-même, dans l'ombre, mais brillants. »

S—D.

BORMANN (GOTLOB GUILLAUME). Voyez BORMANN.

BORN (BERTRAND DE), troubadour et guerrier infatigable du 12^e siècle, était vicomte de Hautefort, dans le diocèse de Périgueux; mais comme il partageait cette seigneurie avec Constantin son frère, il fit tout pour en avoir l'entière propriété, et attira le fléau de la guerre sur ses domaines, qui furent saccagés par les protecteurs de Constantin de Born. Cette injustice de Bertrand ne fut que le prélude des excès auxquels il se porta par la suite, et qu'il était facile de prévoir en lisant un de ses premiers sirventes, où il peint son caractère violent : « Je crè-verai les yeux, dit-il, à qui voudra m'ôter mon bien. La paix ne me convient point; la guerre seule a droit de me plaire : rien craindre, voilà mon unique loi... Que d'autres cherchent, s'ils le veulent, à embellir leurs maisons, à se procurer les commodités de la vie; pour moi, faire provision de lances, de casques, d'épées, de chevaux, c'est ce que j'ambitionne. A tort ou à droit, je ne céderai rien de la terre de Hautefort; elle est à moi, et on me fera la guerre tant qu'on voudra. » La conduite de Bertrand de Born fut en tout conforme à ces principes, et il se distingua surtout par sa haine contre Richard, comte de Poitou, fils de Henri II, roi d'Angleterre, et frère de Henri, duc de Guyenne. Après avoir formé une confédération

redoutable contre ce prince, il excita les confédérés à la vengeance par un sirvente; mais au moment où cette ligue, à la tête de laquelle était Henri lui-même, allait se mettre en mouvement, les deux frères conclurent un traité; Henri se retira en Normandie, après avoir cédé ses terres à Richard, moyennant une pension, et les vassaux de ce prince se trouvèrent abandonnés; alors Bertrand de Born fit un sirvente contre ce même Henri, et, malgré la défection de la ligue, osa presque seul braver Richard qui assiégea son château. Bertrand était perdu sans ressource, s'il ne se fût rendu; Richard oublia tout, l'embrassa et lui pardonna; alors, nouveau sirvente en l'honneur de son nouveau protecteur, dans lequel, suivant l'usage, il injurie ceux qui l'avaient abandonné. Richard poussa la générosité jusqu'à lui rendre le château d'Hautefort, après avoir reçu sa foi; mais Bertrand ne fut pas plutôt rentré dans ses domaines, qu'il porta la guerre sur les terres de ses voisins qui l'avaient abandonné. Les fils de Henri II, roi d'Angleterre, s'étant de nouveau révoltés, de Born offrit ses services à ce même prince Henri, qu'il avait outragé dans un sirvente; et bientôt la mort prématurée de ce prince lui donna occasion de célébrer ses vertus dans deux complaintes qui nous sont restées, et dans lesquelles il le qualifie de roi des courtois et d'empereur des preux. Quoi qu'il en soit, cette mort déconcerta les projets de Bertrand, et le livra sans défense à la vengeance du roi d'Angleterre, qui lui attribuait les projets séditeux de son fils. Henri II vint assiéger Hautefort, et l'attaque ayant été poussée avec vigueur, de Born fut pris avec toute la garnison. Tout autre eût fait sentir le poids de sa vengeance à cet ennemi implacable; mais un seul mot suffit pour désarmer Henri II: « C'est donc vous, dit-il à Bertrand, qui « vous vantiez d'avoir une fois plus d'esprit qu'il ne « vous en fallait? — J'ai eu le droit de le dire en « un temps, répondit de Born, mais en perdant le « jeune roi votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avais « d'esprit, de raison et d'habileté. » Au nom de son fils, le roi versa des larmes. « Ah! Bertrand, mal- « heureux Bertrand, s'écria-t-il, il est bien juste que « vous ayez perdu l'esprit en perdant mon fils; car « il vous aimait uniquement, et moi, pour l'amour « de lui, je vous rends votre liberté, vos biens, votre « château; je vous rends mes bonnes grâces et mon « amitié. Je vous donne de plus cinq cents mares « pour réparer le mal que je vous ai fait. » De Born tombe à ses pieds, et lui jure un éternel dévouement; mais, s'il ne trahit point ses serments envers le roi Henri II, il ne put longtemps résister au besoin de semer la discorde: les guerres de Richard avec Philippe-Auguste lui fournirent occasion d'exercer à la fois son humeur belliqueuse et son esprit satirique; ses sirventes ne sont pour la plupart dictés que par ce désir de diviser et de nuire, et même dans les pièces où il chante les belles qui le captivent, il ne peut s'empêcher de laisser percer ses inclinations; c'est ainsi que, dans un sirvente où il célèbre son rapprochement avec Maenz de Montagnac, fille du vicomte de Turenne, il allie une

foule de sentiments qui paraissent incompatibles, et le termine par cette singulière profession de foi: « Les premiers statuts de l'honneur sont de faire la « guerre; de jouter l'Avent et le Carême, et d'enrichir les guerriers. » Bertrand de Born, usé par tant d'excès, et peut-être fatigué du monde, dont il était abhorré, prit l'habit de moine de Cîteaux, et mourut dans un cloître. Le Dante, qui ne s'est pas laissé désarmer par ses tardifs remords, le peint dans les enfers, condamné à porter sa tête séparée de son corps en guise de lanterne P—x.

BORN (BERTRAND DE), fils du précédent, fut aussi l'auteur de quelques sirventes insérés dans les recueils de pièces attribuées à son père, au nombre de cinquante-quatre. Il y en a deux qui ne peuvent être que du fils, celle qui est adressée au seigneur de Cardaillac, et celle où il parle de la lâcheté de Jean-sans-Terre. Il transigea de bonne foi avec son oncle Constantin, au sujet de la terre de Hautefort, pour laquelle il rendit hommage à Philippe-Auguste en 1212, et suivit ce prince, en 1214, à la bataille de Bouvines, où il y a apparence qu'il fut tué. Il laissa trois fils, Bertrand, Itier et un autre Bertrand, nommés dans un acte de 1225. B—c.

BORN (IGNACE, baron DE), célèbre minéralogiste, membre des principales académies de l'Europe, né à Carlsbourg en Transylvanie, le 26 décembre 1742. A l'âge de treize ans, il vint faire ses études à Vienne, chez les jésuites, qui l'attirèrent dans leur ordre; mais il n'y resta que seize mois: il alla ensuite étudier le droit à Prague, puis voyagea en Allemagne, en Hollande, dans les Pays-Bas et en France. De Born, se livrant bientôt après à l'étude de l'histoire naturelle, acquit des connaissances si étendues, qu'il fut nommé conseiller aulique au suprême département des mines et monnaies de l'Empereur. Il se mit de nouveau à voyager dans le banat de Temeswar et dans la haute et basse Hongrie, pour faire des observations minéralogiques, dont le résultat fut publié en 1774, in-8°, en allemand, par son ami Ferber, et traduit en anglais par Raspe, 1777, avec une histoire minéralogique de la Bohême, de Ferber; en italien, Venise, 1778 et en français, par Monnet, 1780, in-12, sous le titre de *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*. Ce voyage faillit lui coûter la vie; étant imprudemment descendu dans une mine, à Felso-Banya, il resta suffoqué pendant quinze heures, au point que sa santé en demeura toujours altérée. En 1776, l'impératrice-reine Marie-Thérèse l'appela à Vienne pour mettre en ordre et décrire le cabinet impérial d'histoire naturelle: la première partie de cette description, contenant les testacés, parut en 1778, in-8° (en latin et en allemand); et en 1780, in-fol., avec planches coloriées. Ses autres ouvrages, dont on trouva la nomenclature dans Boelmer (*Biblioth. Script. hist. nat.*), et dans Bouginé (*Hist. Littér.*, suppl. 1), sont principalement: 1° *Lithophylacium Bornianum*, Prague, 1772 et 1773, 2 vol. in-8°. Ce fut cet ouvrage qui prépara la réputation de Born. 1° *Effigies virorum eruditiorum atque artificum Bohemiæ et Moraviæ*, Prague.

1773 et 1775, 2 vol. in-8°. De Born a fait les frais de cet ouvrage, qui a pour principal auteur de Born lui-même et Ad. Voigt, un de ses amis. Ces notices des savants de la Bohême, accompagnées de portraits, sont imprimées dans un encadrement. 3° *Mémoires d'une société de savants établie à Prague pour les progrès des mathématiques, de l'histoire naturelle et de l'histoire du pays* (en allemand), Prague, 1775-1784, 6 vol. in-8°, continués par d'autres savants à Dresde. 4° Un ouvrage sur *l'amalgamation* (en allemand), 1786, in-4°. Une édition française, portant le nom de Born, parut à Vienne en 1788, in-8°, avec 21 planches, sous ce titre : *Méthode d'extraire les métaux parfaits des minerais et autres substances métalliques, par le mercure*. Cet ouvrage contient la description des différents procédés suivis dans l'Amérique par les Espagnols, et en Hongrie par l'auteur. Il en a été fait une autre édition à Berne en 1787, sous le titre de *Métallurgie, ou l'Amalgamation des minéraux ; méthode d'extraire par le mercure*, etc., in-8°. Il faut joindre à cet ouvrage les *Lettres de M. Rubin de Celis à MM. Duhamel et de Born, avec une Réponse de M. de Born sur l'amalgamation des métaux en Allemagne*, 1789, in-8°. Le procédé de l'amalgamation, perfectionné en Europe par de Born, et ensuite par d'autres savants, comme il l'avait prévu, ne fut cependant adopté en Autriche qu'après bien des obstacles : c'est aujourd'hui le plus beau titre de sa renommée. « M. de B., dit Klaproth (*Dictionnaire de Chimie*), a singulièrement amélioré cette opération, en l'appliquant quant à l'extraction de l'or et de l'argent, des combinaisons dans lesquelles on soupçonnait que ces métaux étaient oxydés. » 5° *Catalogue méthodique et raisonné de la collection des fossiles de mademoiselle Eléonore de Raab*, Vienne, 1790, 2 vol. in-8°, ouvrage très-élégamment exécuté. 6° *Lettre à M. le professeur Crell, ou Observations sur le catalogue méthodique et raisonné de mademoiselle Eléonore de Raab*, Brunswick, 1797, in-8°. 7° *Lettre à M. Crell, ou Observations sur la minéralogie moderne*, Brunswick, 1799, in-8°. Les traits qui caractérisent de Born sont la générosité, la droiture, et une vivacité d'esprit peu commune. Il mourut à Vienne, le 28 août 1791, après avoir occupé plusieurs places dont il employait le revenu à des essais en grand et à des actes de bienfaisance; aussi ne laissa-t-il que son nom pour héritage à sa famille. On lui attribue généralement *Joannis Physiophili Specimen monachologiae*, Augsbourg, 1785, in-4°. Cet ouvrage, composé d'après son avis, et avec l'approbation de l'empereur Joseph II, par trois savants d'Allemagne, est une satire violente contre les moines, classés plaisamment selon la méthode de Linné. L'archevêque de Vienne adressa des réclamations à l'Empereur, qui lui répondit que ce livre n'attaquait que la partie inutile et oisive des ordres religieux. Deux éditions en ont été faites l'année suivante, sous le titre de *Joannis Physiophili Opuscula*; la plus récente n'a que 3 planches, l'autre en a six. Broussonet, sous le nom de Jean d'Antimoine, a traduit, ou plutôt imité cet ouvrage en français, et l'a intitulé :

Essai sur l'histoire naturelle de quelques espèces de moines, 1784, in-8°, réimprimé en 1790, avec de légers changements. On y remit un nouveau frontispice en 1798. Cet essai a aussi été inséré dans la collection des *Cérémonies religieuses* éditée par Prudhomme, en 1810. M. Pezzil a donné, en allemand, une vie du baron de Born, Vienne, 1792, in-8°, à la suite de celles de Montécuculli, et du prince Wenzel Lichtenstein. Outre les ouvrages cités dans cet article, il existe plusieurs autres écrits, en latin, du baron de Born, qui n'ont pas été traduits en français. On trouve de lui, dans le t. 2 du *Journal des mines* (année 1795), une *Description du schorl rouge de Hongrie*. B—r j.

BORNEIL (GIRAUD DE), troubadour de la fin du 12^e siècle, naquit à Excideuil, de parents pauvres; mais les connaissances qu'il acquit par son application à l'étude, et la réputation que lui firent ses compositions poétiques, le placèrent bientôt au rang des plus célèbres troubadours. Le Dante fait plusieurs fois mention de Borneil dans son poème du *Purgatoire*; mais, quoiqu'il lui préfère Arnaud Daniel, son contemporain, la comparaison même qu'il établit prouve que l'opinion publique fut plus d'une fois favorable au troubadour limousin. Il nous reste quatre-vingt-deux pièces de Borneil, sans compter une douzaine d'autres qui lui sont attribuées et quelques manuscrits; la plupart de ces productions sont fort obscures, quoique Borneil dise dans une tenson : « Je consens que chacun compose à sa fantaisie; mais je soutiens que la poésie facile et simple est celle qu'on estime et qu'on aime davantage. » Ces principes sont de tous les temps, mais ni Borneil ni ses contemporains ne se piquaient de les mettre en pratique. Plusieurs de ses pièces prouvent qu'il trouvait un grand mérite à vaincre certaines difficultés qui ajoutaient encore à l'obscurité de ses ouvrages, dans lesquels, au surplus, il loue et blâme tour à tour les dames et les grands, et se plaint surtout, suivant l'usage, de la perte du véritable amour et de la décadence de la jonglerie. P—x.

BORNIER (PHILIPPE), né à Montpellier, le 15 janvier 1654, d'une ancienne famille de robe, fut lieutenant particulier au présidial de cette ville, et y mourut le 22 juillet 1711. Il présida pour le roi aux assemblées synodales qui se tinrent en Languedoc jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, dont il fut commissaire exécuteur, et les deux partis rendirent justice à sa prudence et à sa modération dans ces conjonctures difficiles. On a de lui : 1° *Conférence des nouvelles ordonnances de Louis XIV avec celles de ses prédécesseurs*, Paris, 1678, in-4°. Cet ouvrage, qui était classique pour le droit français, est relatif aux ordonnances de 1667 à 1673 pour la réformation de la justice; on en a fait au moins dix éditions; celle de 1719, augmentée par M*** (Ch.-A. Bourdot de Richebourg), ainsi que celle de 1729, renferme de nouvelles notes; la dernière est de 1760, 2 vol. in-4°. 2° *Commentaire sur les conclusions de Ranchin : Stephani Ranchini Miscellanea decisionum seu resolutionum juris, cum notis Bornieri*, Genève, 1709, in-fol.; ibid., 1711.

Les principales questions de droit y sont décidées, tant d'après les lois romaines que par les arrêts des divers parlements de France. 5^e *Traité des donations*, demeuré manuscrit, de même que son *Traité des légitimes*. C. M. P.

BOROMINI. Voyez BORROMINI.

BORRI (CHRISTOPHE), jésuite milanais, se consacra aux pénibles travaux des missions orientales, et fut un des premiers qui pénétra dans la Cochinchine, où il séjourna cinq ans. La relation qu'il en publia en italien, Rome, 1631, in-8°, fut traduite, la même année, en français, par le P. Antoine de la Croix, Rennes, petit in-8°; en latin, Vienne en Autriche, 1633; et en anglais, par Robert Atsley, Londres, 1635, in-4°. Churchill inséra cette traduction dans le 2^e volume de sa collection de voyages, mais il y ajouta une 2^e partie. La relation de Borri n'est recherchée que parce qu'elle est la première que l'on ait de ce pays lointain : l'auteur y traite d'abord du climat et de la fertilité du pays, des animaux singuliers qui s'y trouvent, des éléphants, des *abadas* (c'est le nom portugais du rhinocéros), des mœurs et coutumes des habitants, et de leur état politique; la 2^e partie est entièrement consacrée à la relation des succès de la prédication de l'Evangile. De retour en Europe, le P. Borri enseigna les mathématiques dans les collèges de Coimbre et de Lisbonne, et crut avoir trouvé un procédé utile à la navigation, par le moyen de l'aiguille aimantée : il s'agissait probablement de la recherche des longitudes. Ayant été mandé à la cour de Madrid pour y exposer sa découverte, ses supérieurs le soupçonnèrent de tramer quelque projet au préjudice de son ordre, et le firent venir à Rome, où il ne put se justifier; il fut, en conséquence, exclu de la compagnie, et mourut quelque temps après, le 24 mai 1632. C. M. P.

BORRI (JOSEPH-FRANÇOIS), en latin BURRUS ou BURRHUS, célèbre imposteur, sectaire et chimiste du 17^e siècle, naquit à Milan, le 4 mai 1627, et non en 1616, comme le dit Lenglet Dufresnoy. Sa famille était ancienne; il prétendait même descendre d'Afranius Burrhus, gouverneur de Néron. Borri fit ses études au séminaire des jésuites de Rome, où il ne tarda pas à montrer un esprit vif, un caractère turbulent; puis il s'attacha à la cour du pape, sans toutefois cesser de cultiver la médecine et la chimie, pour laquelle il avait beaucoup de prédilection. Bientôt, entraîné par l'exemple, il s'abandonna aux dérèglements si communs dans les grandes villes, au point qu'en 1634, pour éviter les poursuites de la justice, il fut obligé de se réfugier dans une église. Alors il parut changer de conduite. Il se couvrit du manteau de l'hypocrisie, cessa de hanter les jeunes gens, prit un maintien grave, fréquenta les églises, et ne tarda pas à se prétendre inspiré du ciel. Le Très-Haut, disait-il, l'avait choisi pour opérer parmi les hommes une réforme salutaire, et rétablir ici-bas son règne dans toute sa pureté. Il ne devait plus y avoir dans le monde qu'un seul bercail, sous la direction du pape; et quiconque refuserait d'y entrer serait exterminé par les armées

papales, dont lui, Borri, était désigné le chef. Pour preuve de sa mission, il montrait une épée miraculeuse que lui avait donnée St. Michel, et disait avoir vu dans le ciel une palme éclatante de lumière. Le corps de doctrine qu'il avait formé présente quelques idées singulières, d'autres qui se rattachent à ce dualisme, sans lequel les révolutions de la nature et la versatilité des actions humaines paraissent souvent inexplicables. La Vierge était, suivant lui, de nature divine, conçue par inspiration (*uninspirata filia*), égale en tout à son fils, et présente au sacrement de l'Eucharistie. Le St-Esprit s'était incarné dans elle. La seconde et la troisième personne de la Trinité sont inférieures au Père; les trois cieux dont parle l'Écriture ne sont autre chose que ces trois personnes; ainsi, lorsqu'on dit que le Verbe est monté au troisième ciel, cela signifie qu'il s'est réuni à son père. La chute de Lucifer entraîna celle d'un grand nombre d'anges qui habitent les régions de l'air. C'est par le ministère de ces anges rebelles que Dieu a créé le monde et animé les brutes; mais les hommes ont une âme divine et inspirée. (On voit que le système du P. Bougeant ne lui appartenait pas.) Dieu a été contraint à la création du monde. Le livre de l'*Ecclesiaste* est dangereux et plein d'erreurs, parce que Salomon le composa pendant son idolâtrie; car les enfants conçus dans le péché en contractent et gardent la souillure. Borri exigeait de ses disciples différents vœux, d'union fraternelle, de secret inviolable, d'obéissance au Christ et aux anges, de zèle ardent pour propager le règne du Très-Haut, et surtout le vœu de pauvreté, qui lui fournissait le prétexte de s'établir dépositaire de leurs biens. Il leur donna les noms de *Raisonnables* (*Ragionevoli*) et d'*Evangéliques*. On a prétendu de plus que se disant le St-Esprit lui-même incarné, il leur imposait les mains, afin qu'ils reçussent une émission divine. Après la mort d'Innocent X, Alexandre VII ayant de nouveau sévi contre les novateurs, Borri se retira à Milan, et continua de faire, en secret, des prosélytes; mais toutes ses précautions ne purent empêcher que des cahiers où ses opinions religieuses étaient tracées tombassent entre les mains des inquisiteurs. On informa contre lui; il fut reconnu qu'il avait fait le projet de s'emparer de Milan, et de pousser même plus avant ses conquêtes. Enfin, le 5 janvier 1661, on rendit une sentence qui le condamnait au feu, comme hérétique, et confisquait ses biens; mais Borri n'avait pas attendu l'issue de son procès pour prendre la fuite. Il se dirigea d'abord vers Strasbourg. Après quelque séjour dans cette ville, où il fut d'autant mieux accueilli qu'on le regardait comme une victime de l'inquisition, il se rendit en Hollande, et demeura deux ans à Amsterdam. Monconys l'y vit en 1665, et, d'après le récit du voyageur, il paraît que sa conduite n'était pas exempte de friponneries. Voyant, à la fin, son crédit baisser dans un pays où il avait déployé le plus grand faste, il s'établit à Hambourg, où, de son propre aveu, il fit dépenser beaucoup d'argent à la reine Christine pour chercher la pierre philosophale;

mais, ajoute-t-il, il ne se sentait pas porté d'inclination pour elle, et ne lui découvrit point ses secrets. De Hambourg, il se rendit à Copenhague, se fit présenter au roi Frédéric III, et ne tarda pas à s'insinuer dans ses bonnes grâces, par l'appât des trésors dont il flattait sa cupidité; mais sa prospérité ne fut pas de longue durée: Frédéric mourut en 1670. La faveur singulière dont jouissait auprès de lui Borri l'avait rendu odieux aux seigneurs de la cour, et surtout au prince royal. Il crut donc prudent de quitter le Danemark, et forma le projet de se retirer en Turquie. Pour cet effet, il s'achemina par la Moravie; et bientôt il n'avait plus que trois journées de route à faire, lorsqu'il fut arrêté, dans une petite ville appelée Goldingen, par ordre du gouverneur, qui venait d'être informé de la conspiration des Frangipani, Nadasti et autres seigneurs. Borri, se sachant étranger à cette conspiration, n'hésita point à décliner son nom, à faire connaître le but de son voyage. Néanmoins, avant que de le relâcher, le gouverneur voulut en référer à sa cour. Malheureusement sa lettre parvint à l'Empereur dans un moment où le nonce du pape était à son audience. Au seul nom de Borri, le nonce le réclama comme prisonnier du saint-siège. L'Empereur consentit à le rendre, à condition toutefois qu'on lui laisserait la vie. En conséquence, le détenu fut transféré à Rome, et tout de suite enfermé, par ordre du pape, dans les cachots du saint-office. Là, on lui fit abjurer solennellement ses erreurs, faire amende honorable dans toutes les formes, etc. Ce fut en 1672. Quelques années après, le duc d'Estrées, ambassadeur de France, que Borri guérit d'une maladie désespérée, obtint qu'il fût transféré au château St-Ange, où sa captivité fut moins rude. On lui permit d'avoir un laboratoire, et même de sortir quelquefois. Ce fut dans cette forteresse que, comme Cagliostro son successeur, beaucoup moins instruit que lui, Borri termina ses jours, le 10 août 1695. On a de lui : 1° *Genitis Burrorum Notitia*, ouvrage anonyme, Strasbourg, 1660, in-4° (c'est Argelati qui lui attribue ce livre). 2° *De vini Generatione in acetum, decisio experimentalis*. 3° *Epistolæ duæ ad Th. Bartholinum, de ortu cerebri et usu medico; necnon de artificio oculorum humores restituendi*, Copenhague, 1669, in-4°. On préconisa beaucoup, dans le temps, ce prétendu secret de rétablir les humeurs lacrymales; mais Redi observa dès lors que ces humeurs se renouvellent par le seul fait de l'économie animale, ce qu'aujourd'hui personne n'ignore; ainsi le remède de Borri ne pouvait manquer de produire son effet. 4° *La Chiave del Gabinetto del cavaliere G.-F. Borri, col favor della quale si vedono varie lettere scientifiche, chimiche, e curiosissime, con varie istruzioni politiche, ed altre cose degne di curiosità, e molti segreti bellissimi*, Cologne, Marteau (Genève), 1681, petit in-12. Ce livre, auquel Borri doit sa célébrité, et qui pourtant est peu connu, en raison de sa rareté, n'est autre chose qu'un recueil de dix lettres, que l'on suppose avoir été écrites en différents temps par lui à plusieurs princes de l'Europe. Toujours

est-il certain qu'elles furent publiées sans sa participation; car elles sont précédées d'une épître ironique à Borri, dans laquelle on lui prodigue les injures, et l'on en retrouve également dans un dialogue fort plat qui sert de liaison à ces lettres. Les deux premières roulent sur les esprits élémentaires. L'abbé de Villars nous en a donné la substance dans son *Comte de Gabalis*; mais nous devons observer que Borri y joue constamment le rôle d'incrédule aux merveilles du magisme. Les sept suivantes ont pour objet le grand œuvre, la congélation du mercure, et quelques secrets de métallique et de cosmétique, qui se trouvent aujourd'hui dans tous les recueils. La dixième, la plus longue et la plus curieuse, traite de l'âme des bêtes. Il y développe, contre l'opinion des péripatéticiens qu'il suivait, celle des cartésiens qui font de la brute une machine. On y retrouve toutes ces subtilités qui ont si longtemps déshonoré la philosophie, entre autres la définition suivante, qui lui sert à prouver l'immortalité de l'âme, et dont Molière a su tirer une application si plaisante : « Ce qui pense » en nous est l'être pensant, » ou, pour la rendre en d'autres termes : « Pourquoi l'homme pense-t-il ? » Parce qu'il est doué de la faculté pensante. » A la suite de ces lettres est une courte notice de la vie de Borri. 5° *Istruzioni politiche date al rè di Danimarca*. Ce livre, imprimé d'abord séparément, se retrouve à la suite de l'édition de la *Chiave*, de 1681. On y remarque cette belle maxime : *Che un principe fa più coll' esempio verso i suoi soggetti, che colla pena*. En terminant cet article nous ferons observer que, depuis Deburc, tous les bibliographes répètent que l'édition de la *Chiave* de 1681, qui est la seconde, est préférable à la première. Nous avons fait d'inutiles recherches pour découvrir cette première édition. Lenglet Dufresnoy attribue à Borri un autre ouvrage, intitulé : *Ambasciata di Romolo a' Romani*, vol. in-42, imprimé à Genève, dont il ne donne point la date, et que ne cite point Argelati. Outre les biographes ordinaires, on peut consulter, sur Borri, la *Galleria di Minerva*, t. 2, p. 25, le *Journal des Savants*, 1685, t. 41, p. 261, et le 5° volume de l'*Histoire des papes* de Bruys, p. 555.

D. L.

BORRICHIVS (OLAUS), plus chimiste que médecin, naquit, en 1626, à Borchon en Danemark. En 1644, il fut envoyé à Copenhague pour y étudier la médecine, s'y appliqua avec zèle, et en même temps travailla à l'éducation des enfants d'un seigneur danois. En 1660, quoique nommé professeur de chimie et de botanique à l'université de Copenhague, il parcourut la Hollande, l'Angleterre, la France, se fit recevoir docteur à Angers, visita Rome en 1665, fréquentant partout les plus illustres académies, et, choisi par la reine Christine pour maître de chimie, il ne revint à Copenhague qu'en 1666, et se livra alors pour toujours à l'enseignement de cette science : il y suivait les principes de Paracelse et tous les dogmes de l'alchimie nouvellement établis; mais, au milieu de beaucoup d'erreurs théoriques, se trouvent des faits précieux.

Borrichius fit surtout du bruit dans le monde savant, en soutenant contre Herman Conring la prééminence des Égyptiens dans toutes les sciences, et particulièrement dans la chimie; il rabaisse souvent, dans ses ouvrages, les Grecs qu'on leur oppose : mais, indépendamment du mérite d'érudition qui caractérise ses nombreux écrits, Borrichius servit la médecine par sa pratique, qu'il commençait même avec courage lors d'une peste qui ravageait Copenhague. Il fut revêtu dans sa patrie, en 1686, de la place de membre du conseil suprême de Copenhague, et, en 1689, de celle de conseiller de la chancellerie royale; il inséra beaucoup d'excellents mémoires dans les *Acta Hafniensia*, un, entre autres, relatif à notre France : *Quid ad historiam naturalem spectans observatum sit in itinere Galliae interioris, anni 1677, 1678 et 1679*, traduit en français et inséré dans le 4^e volume du recueil de l'académie de Dijon. Ces observations ne sont que des indications superficielles de quelques singularités observées en Provence, Dauphiné, Lyonnais et Languedoc. Borrichius se livra toute sa vie à l'enseignement, et mourut de la pierre, le 5 octobre 1690. Il voulut qu'après sa mort sa maison servit à loger seize étudiants, sous le nom de *Collegium medicum*, et que ses livres et ses manuscrits y demeurassent pour leur usage. Voici la liste de ceux qu'il a composés : 1^o *Docimasia metallica*, Copenhague, 1660, in-8^o; Iéna, 1677, 1680, in-4^o, et dans la *Bibliotheca chemica curiosa* de Manget. 2^o *De ortu et progressu chemiae Dissertatio*, Copenhague, 1668, in-4^o. 3^o *Hermectis, Aegyptiorum et chemicorum Sapientia, ab Hermanni Conringii animadversionibus vindicata*, ibid., 1674, in-4^o. C'est dans ces deux ouvrages qu'il soutient, contre Conring, la grande supériorité des Égyptiens. 4^o *Lingua pharmacopaeum, sive de arcuata vocabulorum in pharmacopoliis usitatorum pronuntiatio*, ibid., 1670, in-4^o. 5^o *Cogitationes de variis linguae latinae statibus*, ibid., 1673, in-8^o. 6^o *De Causis diversitatis linguarum*, ibid., 1673, in-4^o; 1704, in-8^o : tous ouvrages relatifs à la langue de la chimie et aux langues en général, ainsi que *Analecta ad cogitationes de lingua latina, cum appendice de lexicis latinis et graecis*, Copenhague, 1682, in-4^o. 7^o *De Somno et Somniferis, maxime papevercis*, Copenhague et Francfort, 1680, 1681, 1682, 1683, in-4^o. 8^o *De Usu plantarum indigenarum in medicina*, Copenhague, 1688 et 1690, in-8^o. 9^o *Dissertationes 3 de poetis graecis et latinis*, ibid., 1676; Francfort, 1685, in-4^o. 10^o *Conspectus chemicorum scriptorum illustriorum libellus posthumus, cum historia vitae auctoris ab eo conscripta*, Copenhague, 1696, in-4^o, et dans la *Bibliotheca chemica* de Manget, avec le *de Ortu chemiae*. 11^o *De antiqua urbis Romae Facie*, Copenhague, 1697, in-8^o; réimpr. dans le t. 4 de la collection de Grævius. 12^o *De urbis Romae Primordiis*, Copenhague, 1687, in-4^o. (Voy. pour ses autres ouvrages, Niceron, t. 19.) Bonichius a publié, dans le recueil de l'académie des sciences de Copenhague, un grand nombre d'observations curieuses sur les plantes, et principalement sur des monstruosités qui appar-

tiennent bien plus à la physiologie végétale qu'à la botanique. Ses principales dissertations et discours académiques ont été recueillis et publiés par Severin Lyntrup, sous ce titre : *Orationes academicæ in duos tomos distributæ*, Copenhague, 1714, 2 vol. in-8^o. C. et A.—N.

BORROMÉE (Saint) CHARLES, cardinal, archevêque de Milan, issu d'une des plus illustres familles de la Lombardie, vit le jour au château d'Arone, sur les bords du lac Majeur, dans le Milanais, le 2 octobre 1538. La Providence, qui le destinait à être le modèle de toutes les vertus au milieu d'un siècle corrompu, et le restaurateur de la discipline ecclésiastique, presque anéantie par le désordre des guerres civiles et religieuses, le fit naître de parents dont la piété s'appliqua à cultiver les heureuses dispositions qui s'annoncèrent en lui dès sa plus tendre enfance. Les amusements de ce premier âge furent des exercices de dévotion dans la chapelle domestique du château. Durant ses études à Milan et à Pavie, il ne connut, comme autrefois St. Basile et St. Grégoire de Nazianze, à Athènes, que les deux rues qui conduisaient, l'une à l'église, l'autre aux écoles publiques. La piété, la pudeur qui éclataient sur son front, semblaient présager dans sa personne le régénérateur futur des mœurs chrétiennes. Chaque jour le voyait avancer dans la carrière des vertus; chaque nouveau grade qui l'attachait à la hiérarchie lui faisait acquérir un nouveau degré de perfection. Par un de ces abus qu'il était appelé à réformer dans la suite, il fut pourvu, à l'âge de douze ans, d'une riche abbaye, regardée comme l'héritage de sa famille, et, peu de temps après, d'une autre abbaye et d'un prieuré que lui résigna le cardinal de Médicis, son oncle, en montant sur le saint-siège, sous le nom de Pie IV. Ce pontife, n'ayant point de parents de son nom, adopta, en 1560, les enfants de sa sœur Marguerite, qui avait épousé Gilbert Borromée; il maria le comte Frédéric Borromée avec Virginie, fille du duc d'Urbin, et il décora son frère Charles de la pourpre. Élevé à cette dignité, et revêtu, à l'âge de vingt-trois ans, de divers emplois importants qui lui donnèrent une très-grande part dans le gouvernement des États du pape, et dans les affaires générales de l'Église, il y déploya une sagesse et une intelligence au-dessus de son âge, qui triomphèrent de toutes les contradictions, et lui méritèrent la confiance des peuples. Il parut suscité de la Providence pour communiquer à Pie IV un degré d'activité et d'énergie pour le bien de l'Église, qui, dans un vieillard infirme, semblait surpasser les forces ordinaires de la nature. Il réussit, par son influence sur l'esprit du pontife, à donner le mouvement et l'âme au concile de Trente, dont la langueur prolongeait les séances au delà de toute mesure, en faisant consentir son oncle à laisser procéder les Pères à la réforme de la cour romaine. Il était protonotaire apostolique, chargé de trois légations, protecteur de trois couronnes, et d'autant d'ordres religieux. Une sage distribution de son temps lui permettait de suffire à la multiplicité des affaires; il en trouvait encore pour l'étude : car il aimait à lire les anciens philoso-

phes, et il avouait avoir beaucoup profité de l'*Enchiridion* d'Épictète. Il employa le crédit que lui donnaient son rang et ses places pour établir au Vatican une académie composée d'ecclésiastiques et de laïques, dont l'objet était de favoriser le goût et le progrès des bonnes études. Ce fut dans les exercices de cette académie, d'où sortirent des cardinaux, un pape (Grégoire XIII), et des évêques célèbres par leurs vertus et par leur science, qu'il triompha de sa difficulté à parler en public, qu'il acquit la facilité de prêcher, et qu'il perfectionna son style par la lecture des ouvrages philosophiques de Cicéron. Les conférences qu'il y faisait la nuit, après avoir donné le jour aux affaires, ont été imprimées à Venise en 1748, sous le titre de *Noctes Vaticanæ*, comme il les appelait lui-même. Le concile de Trente, en terminant ses séances, avait recommandé au pape de faire composer un abrégé de la doctrine chrétienne, dégagé de tout système scolastique. St. Charles, chargé par son oncle de cette entreprise délicate, s'associa François Foreiro, théologien portugais du concile, Léonard Marini, archevêque de Lanciano, et Gilles Foscarari, évêque de Modène. Ce fut de leur travail combiné que sortit, en 1566, le célèbre catéchisme connu sous les noms divers de *Catechismus Tridentinus*, *Catechismus romanus*, *Catechismus ad parochos*, dans lequel on admire l'érudition, l'exactitude, la précision, l'élégance et la simplicité du style. On a prétendu faire honneur de ces deux dernières qualités à Paul Manuce; mais il est prouvé que ce fut Julio Poggiani, secrétaire de St. Charles, qui fut chargé d'en polir le style. Après la mort de son frère, en 1562, ses parents le pressèrent fortement de se marier pour être le soutien de sa famille. Il résista à toutes leurs sollicitations, et ce fut pour leur ôter tout espoir de succès à cet égard, qu'il s'engagea alors dans les ordres sacrés, qu'il reçut la prêtrise, et qu'il se fit ordonner évêque; mais le pape ne lui accorda qu'en 1565 la permission d'aller résider dans son diocèse. Il y fut accueilli comme aurait pu l'être St. Ambroise, le plus illustre de ses prédécesseurs, qu'il se proposa toujours pour modèle. Aux vertus des Pères de l'Église, il ajouta les austérités des Pères du désert. Il se démit de ses autres bénéfices, abandonna ses biens patrimoniaux à sa famille, ne se réserva qu'une terre qui lui appartenait en propre, dont la vente, ainsi que celle de sa vaisselle et de ses effets les plus précieux, lui servit à faire de bonnes œuvres de toute espèce. Jaloux de faire revivre l'ancienne discipline sur la distribution des revenus ecclésiastiques, il partagea en trois portions ceux de son archevêché, une pour les pauvres, une autre pour les besoins de l'Église, une troisième pour son entretien particulier, et il rendait compte, dans ses conciles provinciaux, de l'usage qu'il en faisait. Sa vie privée répondait à ces réformes éclatantes. Il renonça à la splendeur dans laquelle il avait vécu à la cour romaine, fit disparaître de son palais les statues, les tableaux, les tapisseries qui ne représentaient que des sujets profanes, réduisit le nombre de ses domestiques, se fit une loi de ne point porter de soie sur sa personne; en interdit l'usage à ceux

qui composaient sa maison, se condamna à une abstinence perpétuelle, à des jeûnes rigoureux; il couchait sur des planches, prolongeait ses veilles bien avant dans la nuit, surtout à l'approche des grandes solennités, pour se livrer plus particulièrement à la prière et à la méditation des grands mystères. Sa maison représentait une communauté religieuse, par les exercices qui s'y pratiquaient. Elle n'était guère composée que d'ecclésiastiques assujettis à une vie régulière; aussi en vit-on sortir des évêques dignes des premiers siècles, des nonces qui firent respecter le saint-siège dans les cours des princes, par leur conduite exemplaire, et d'autres personnages recommandables qui remplirent avec édification des postes éminents dans l'Église. Enfin ses exemples en tout genre excitèrent en Italie une émulation presque générale, qui, sous le saint pontife Pie V, s'étendit jusqu'à la cour romaine, où l'on vit en peu de temps succéder une forme régulière aux désordres des précédents pontificats. St. Charles avait trouvé le diocèse de Milan dans l'état le plus déplorable: ignorance dans le clergé séculier, indiscipline dans le clergé régulier, scandale dans toutes les classes des fidèles, pratiques superstitieuses dans le culte, négligence scandaleuse dans l'administration des sacrements, abus grossiers dans toutes les parties du saint ministère. Pour remédier à tant de maux, il tint six conciles provinciaux, et onze synodes diocésains, dont le principal objet fut de mettre en vigueur les sages règlements du concile de Trente, et dont les églises les plus jalouses de leur gloire s'empressèrent de s'approprier les décrets, et d'adopter les instructions comme des modèles accomplis en ce genre. Un conseil permanent, composé des prêtres les plus instruits, présidé par un vicaire général et deux assistants, fut chargé de régler les affaires les plus importantes du diocèse. Soixante vicaires forains, pour la plupart doyens ruraux exercés par une longue expérience, revêtus de pouvoirs déterminés par une commission spéciale, tenaient chaque mois des conférences, et surveillaient la conduite des curés de leurs cantons respectifs, sauf à en référer à l'archevêque, si les cas l'exigeaient. Il institua la congrégation des *Oblats*, ainsi appelé, parce qu'ils s'engageaient, par un vœu particulier, à s'offrir, à se porter partout où les besoins de l'Église le demandaient: il leur confia la direction de ses séminaires, les employa dans les missions, en tira des curés et des vicaires instruits et pleins de zèle. Il établit de petites écoles en divers endroits de son diocèse, mit de bons catéchistes à leur tête, et leur prescrivit d'excellents règlements pour les diriger. Afin d'imprimer le mouvement à toutes ces institutions, St. Charles visitait régulièrement tour à tour les diverses églises de son vaste diocèse, et se portait en personne, à travers des périls sans nombre, jusque dans les gorges sauvages des Alpes helvétiques. C'est ainsi que l'Église de Milan, tombée dans une espèce d'anarchie depuis quatre-vingts ans que ses archevêques n'y résidaient pas, reçut en peu d'années cette forme admirable, qui, par la vie toute angélique de son clergé, la rendit le modèle de toutes les autres

Églises. Tant de réformes ne purent se faire sans de grands obstacles, qu'il surmonta par sa fermeté, sa patience et son imperturbable charité. Il en éprouva de la part des évêques de sa province pour les soumettre à la résidence; de la part du chapitre de la Scala, qui se prévalait de ses exemptions pour s'affranchir de toute régularité; de la part de certains ordres religieux qui avaient secoué toute subordination; de la part surtout de l'ordre des humiliés, en proie à toute sorte de scandales. Les plus opposés à la réforme suscitèrent un frère Farina, qui se posta à l'entrée de la chapelle archiepiscopale, où le saint prélat faisait sa prière avec toute sa maison; et, au moment où l'on chantait cette antienne : *Non turbetur cor vestrum neque formidet*, l'assassin, éloigné seulement de cinq ou six pas, tire un coup d'arquebuse sur St. Charles, à genoux devant l'autel. A ce bruit, le chant cesse, la consternation est générale; le saint, sans s'enmouvoir, fait signe de continuer la prière : il se croyait cependant blessé mortellement, et offrait à Dieu le sacrifice de sa vie. La prière finie, il se relève, et voit tomber à ses pieds la balle qu'on lui avait tiré dans le dos, et qui n'avait fait qu'effleurer son rochet. Le coupable et trois autres religieux ses complices furent punis de mort, sans qu'il pût les soustraire à un supplice si justement mérité. Pie V prononça la dissolution de l'ordre entier, qui existait depuis le 11^e siècle; et les revenus de cet ordre furent employés par le saint archevêque à fonder des séminaires, des collèges, des hôpitaux; à réparer des églises, des couvents; à décorer magnifiquement sa cathédrale. L'immense charité de St. Charles et son zèle inaltérable furent mis à de nouvelles épreuves dans la peste qui dévasta pendant six mois la ville de Milan. Son conseil était d'avis qu'il se retirât dans quelque autre partie de son diocèse; mais, au lieu de se rendre à cette décision, il soutint qu'un évêque ne pouvait, sans prévarication, abandonner son troupeau dans les temps de danger. Le conseil convint que cela était plus parfait : « Eh ! « quoi donc, reprit le saint, un évêque n'est-il pas « obligé de choisir ce qui est le plus périlleux ? » On le vit accourir du fond de son diocèse, où il était alors en visite, se porter au centre de la contagion, animant ses coopérateurs par son exemple et ses discours, prodiguant les secours spirituels et temporels partout où le besoin l'appelait, administrant les sacrements, vendant les restes précieux de son ancienne splendeur, son lit même, pour en verser le produit dans le sein des pauvres, ou le consacrer au soulagement des malades; cherchant à désarmer la colère du ciel par des processions générales, auxquelles il assistait nu-pieds, la corde au cou, les yeux fixés sur son crucifix, qu'il arrosait de ses larmes, en s'offrant à Dieu comme une victime de propitiation pour les péchés de son peuple. En vain les conseils de la sagesse humaine cherchèrent à le détourner de ces institutions religieuses, en les lui représentant comme capables de propager la contagion; la Providence, dont les vœux sont bien supérieures à de pareilles considérations, permit que le fléau destructeur suspendit son action dévorante au-

tour de la personne du saint et de ceux qui l'accompagnaient dans ces pieux exercices, tandis qu'il semblait répandre ses ravages avec plus de fureur dans les lieux où l'on avait cru trouver des asiles impénétrables à ses dévastations. Charles, à peine sorti de cette longue et cruelle épreuve, reprit le cours de ses visites pastorales. Ses forces s'épuisaient insensiblement par l'excès de ses travaux et par les exercices de sa vie pénitente; une fièvre lente qui le minait l'obligea de s'arrêter au milieu de ses courses évangéliques, et de revenir à Milan, où il termina sa sainte et laborieuse carrière, la nuit du 3 au 4 novembre 1584, âgé de 46 ans. Des miracles multipliés ne tardèrent pas à convertir le deuil qu'avait causé la perte du saint prélat en un culte religieux, qu'il fut impossible de suspendre, seulement jusqu'à ce que le saint-siège en eût vérifié les titres, et qu'il l'eût autorisé. Cette voix du peuple fidèle, qui est regardée comme la voix de Dieu lorsqu'elle n'est dirigée par aucune passion particulière, obligea enfin Paul V de rendre, en 1610, ce culte général et solennel, par une canonisation régulière. St. Charles avait laissé par son testament sa bibliothèque à son chapitre, ses manuscrits à l'évêque de Verceil, et son argenterie à sa cathédrale. Il avait institué l'hôpital général son héritier, et choisi pour sa sépulture un caveau qui était auprès du chœur. On y lit, sur une petite pierre de marbre, l'inscription suivante, composée par le saint : « Charles, cardinal du titre « de Ste. Praxède, archevêque de Milan, implorant « le secours des prières du clergé, du peuple et du « sexe dévot, a choisi ce tombeau de son vivant. » On a prétendu que le zèle de St. Charles avait quelquefois franchi les bornes de l'ordre hiérarchique et de la discipline ecclésiastique, dans les conciles de sa province, dont il était l'âme, et dans ses synodes diocésains, où il disposait d'une autorité absolue; mais, sans entrer dans la discussion de ses divers statuts, nous devons observer que les désordres qui régnaient alors dans le clergé exigeaient des remèdes extraordinaires, dont l'application ne pouvait être assujettie aux formes régulières des temps calmes, et ce n'est qu'en s'élevant ainsi, par des vues supérieures, au-dessus des règles communes, qu'il a mérité le titre de restaurateur de la discipline ecclésiastique. Il avait recueilli en un vol. in-fol. la 1^{re} partie de ces conciles; la 2^e partie ne le fut qu'après sa mort. L'édition originale de 1599, Milan, 2 vol. in-fol., sous le titre d'*Acta Ecclesiæ Mediolanensis*, est préférée aux éditions postérieures. Le savant Joseph-Ant. Saxa donné, en 1747, à Milan, une belle édition de ses œuvres, avec de bonnes notes, 5 vol. in-fol. On y trouve ses *Instructions aux confesseurs*, que l'assemblée générale du clergé de France de 1657 avait fait imprimer à ses frais, pour servir de règle dans l'exercice du saint ministère (1); des sermons que St. Charles avait fait traduire en latin, et où l'on remarque de l'élégance, de la méthode, un style simple et naturel,

(1) L'Instruction de St. Charles Borromée à tous les confesseurs sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence (traduit de l'italien) a été réimprimée à Paris en 1825, in-48. D—R—R.

et un ton de douceur et de piété qui attache et touche singulièrement. Le style des discours qu'il faisait au clergé dans ses synodes a plus de noblesse et d'élévation. Il a paru à Augsbourg, en 1758, 2 vol. in-fol., une nouvelle édition de ses homélies, de ses discours, de ses sermons, des *Noctes Vaticanæ*, précédées du *Convivium Noctium Vaticanarum* du cardinal Augustin Valerio, évêque de Vérone, le tout revu sur les manuscrits de la bibliothèque Ambrosienne, accompagné des notes de Sax, suivi de la vie du saint, traduite en latin par Rubcus, de l'italien de Giussani, ornée des notes d'Oltrocchi, que ce dernier avait tirées des lettres manuscrites de St. Charles, et insérées dans la nouvelle édition de cette vie, publiée en 1751. L'ouvrage de Giussani avait été traduit en français par le P. Souffour, en 1615 (c'est même le premier ouvrage imprimé sorti de la congrégation de l'Oratoire), et depuis par le P. Cloisault, de la même congrégation. Enfin Godeau avait composé une vie de St. Charles qui est trop succincte, dont l'abbé Sépher a donné une nouvelle édition, corrigée, augmentée et ornée de notes, Paris, 1748, 2 vol. in-12; celle que le P. Touron, dominicain, a publiée en 5 vol. in-12, Paris, 1761, est trop diffusée. L'avocat Pineault a donné en 1762, in-12, à Paris, sous la rubrique de Venise, une traduction française d'un recueil choisi des lettres de St. Charles, avec des notes et l'original italien à la suite. L'italien avait été imprimé à Venise. Les lettres de cette édition ne sont ni aussi nombreuses ni aussi importantes que celles d'une autre édition qui avait paru à Lugano. La bibliothèque Ambrosienne conserve trente et un volumes de lettres de notre saint. On lui a élevé, en 1697, à Arone, une statue colossale en bronze, qui fait l'admiration des voyageurs : elle a 66 pieds de haut. (On en trouve la description dans les *Annales des Voyages*, t. 9, p. 129 et suiv.) T—D.

BORROMÉE (FRÉDÉRIC), cousin germain du précédent, élevé sous sa direction, s'en montra le digne imitateur. Il fut fait cardinal en 1587, archevêque de Milan en 1595, et mourut le 22 décembre 1631, à l'âge de 68 ans. Il avait célébré le septième concile provincial de Milan, en 1604, et s'est rendu célèbre par la fondation de la fameuse bibliothèque Ambrosienne. Antoine Olgiati, auquel elle fut confiée, y rassembla 9 à 10,000 manuscrits, dont un grand nombre d'orientaux, qu'il était allé rechercher lui-même en Grèce et ailleurs. L'intention du fondateur était que seize savants, versés dans les divers genres de littérature et dans la connaissance des langues orientales, fussent occupés à déchiffrer, à éclaircir et publier ces manuscrits; mais le défaut de fonds suffisants en avait réduit, dans ces derniers temps, le nombre à trois ou quatre : Mabillon, Montfaucon et Muratori ont donné des notices de quelques-uns de ces manuscrits; le reste est inconnu, et, d'après un statut du fondateur, l'on faisait même difficulté d'en communiquer le catalogue aux étrangers, quoiqu'on leur permit de collationner ces manuscrits avec les imprimés. Le cardinal Borromée était le protecteur des gens de lettres; il avait fondé à Milan deux académies, l'une pour les ecclésiasti-

ques, l'autre pour les nobles, et il s'est lui-même illustré par plusieurs ouvrages : 1° de *Episcopo concionante libri 3*, Milan, 1632, in-fol. (voy. FERRARI); 2° *Sacra Colloquia*, 1652, 10 vol. in-12; 1656, 4 vol. in-4°; 3° *Meditamenta litteraria*, publiés par Alfernus, avec des tables et des remarques, Milan, 1655, in-fol.; 4° *Sermones synodales*, etc., etc. On trouve la liste de ses ouvrages, tant manuscrits qu'imprimés, à la fin de l'*Histoire littéraire de Milan*, par le P. Saxi.

T—D.

BORROMEO (le comte ANTOINE-MARIE), littérateur et bibliophile, naquit en 1724, à Padoue, d'une famille patricienne. Les dispositions qu'il avait reçues de la nature furent cultivées par les plus habiles maîtres, et ses premiers essais annoncèrent à l'Italie un écrivain capable de se distinguer dans plus d'un genre. Les *Raccolte*, qui se succèdent si fréquemment dans un pays où les moindres événements donnent naissance à une foule de vers, s'enrichirent des odes, des stances et des sonnets du jeune comte Borromeo. Quelques-unes de ces pièces étaient réellement dignes d'éloge, entre autres un opuscule intitulé *la Ciccalata* (la Causerie), dans lequel il avait réuni tous les proverbes en usage à Florence. Il fut publié par l'abbé Jos. Gennari, son ami de collège, à la suite des *Stanze* de Vinc. Ricci, sur la mort d'un chien du vice-podestat de Padoue (1750, in-4°). Encouragé par ce succès, Borromeo s'exerça dans le genre des nouvelles. Celle qu'il publia sur l'adresse d'un petit chien à tirer sa maîtresse, femme d'un jaloux, des dangers où l'avait exposée son imprudence, est regardée comme un chef-d'œuvre. Il en composa plusieurs autres qui n'auraient pas été moins bien accueillies; mais il se contentait de les réciter à ses amis, et il ne voulut jamais les faire imprimer. Il avait formé à grands frais une collection des anciens auteurs italiens; et cédant au désir des personnes qui partageaient son goût, il en publia le catalogue sous ce titre : *Notizia de' novellieri italiani posseduti, con alcune novelle inedite*, Bassano, 1794, grand in-8°. Ce livre, d'une érudition amusante, ne fut pas moins goûté des étrangers que des Italiens. La préface, dans laquelle l'auteur cherche à montrer tous les avantages qu'on peut retirer de la lecture des contes, est pleine de traits ingénieux. On trouve à la suite du catalogue, dont chaque article est accompagné de notes bibliographiques, dix nouvelles inédites, huit en italien, de différents auteurs, et deux en latin du fameux Jérôme Morlino. (Voy. ce nom.) La première édition ayant été promptement épuisée, le comte Borromeo en donna une seconde sous ce titre : *Catalogo de' novellieri italiani con aggiunte ed una novella inedita*, Bassano, 1805, grand in-8°. Dans cette édition, le catalogue est augmenté d'un assez grand nombre d'articles; et d'ailleurs elle contient une nouvelle inédite; mais on n'y retrouve pas les nouvelles imprimées dans la première édition. Borromeo ranima le goût des Italiens pour un genre de littérature dans lequel ils comptent un si grand nombre de chefs-d'œuvre. Les anciens auteurs, tirés de la poussière des bibliothèques, furent réimprimés avec plus

de correction et plus d'élégance. Ils eurent de nombreux imitateurs, et tous s'empressèrent de payer un tribut de reconnaissance à Borromeo qui les avait, pour ainsi dire, lancés dans la carrière ouverte par Boccace, et suivie par tant d'hommes de génie. Honoré, chéri de ses compatriotes, pour son talent ainsi que pour ses qualités personnelles, le comte Borromeo passa sa vie occupé des lettres, au milieu de sa famille et de ses amis, et mourut à Padoue, le 25 janvier 1815. Sa belle collection des *Novellieri* fut acquise par deux libraires anglais, et transportée à Londres pour y être vendue en détail. Mais avant la vente, qui eut lieu en 1807, ils publièrent une troisième édition du *Catalogo*, grand in-8°, très-bien imprimée, et qu'il est utile de réunir aux deux précédentes, parce qu'elle contient de nouvelles notes bibliographiques. VV—s.

BORROMINI (FRANÇOIS), naquit en 1599, à Bissone, dans le duché de Milan. Son père, qui était architecte, l'envoya dès l'âge de neuf ans à Milan, et ensuite à Rome, pour y apprendre la sculpture. Charles Maderno, son parent, qui y jouissait d'une grande réputation, et qui avait reconnu dans le jeune Borromini une imagination ardente et propre à la perfection des beaux-arts, l'admit dans son école, et, pour le bien diriger dans la carrière de l'architecture, lui fit apprendre la géométrie. Bientôt Maderno jouit du fruit de ses soins pour Borromini, et le chargea de mettre au net ses dessins pour les édifices qui l'occupaient. Il l'entretenait aussi dans l'art du statuaire, et lui fit sculpter les têtes de chérubins et les guirlandes qui ornent les petites portes et les frontons du portail de St-Pierre. Borromini peignait aussi, et l'on voit de lui un assez bon tableau dans la maison des Pères de l'Oratoire de la Chiesa-Nova, dont il devint ensuite l'architecte. Contemporain du Bernin, élève attaché à Maderno, il avait adopté la méthode d'user témérairement des profils et des proportions de la sage antiquité, hors de laquelle on ne peut produire rien d'excellent en architecture. Cet artiste, jeune encore, avait acquis assez de pratique et de partisans pour obtenir la place d'architecte de St-Pierre, après la mort de Maderno, en 1629. Il est vrai que le cavalier Bernin lui fut donné pour l'accompagner dans ses travaux; mais la confiance de Borromini en ses propres forces ne lui permit pas de rester longtemps d'accord avec ce célèbre concurrent, qu'il regarda dès lors comme son rival. Pour nuire à sa réputation, il s'efforça de renchérir sur la corruption du goût introduite par Maderno dans l'architecture. Ce goût, qui fut également adopté dans la peinture et dans la sculpture, devint en Italie une mode vicieuse, bien remarquable pendant la fin du 16^e et le commencement du 17^e siècle. Ce que nous en disons ici est d'autant plus utile, que le mot *borrominesco*, épithète de *gusto* en italien, donne, dans l'architecture, l'idée la plus précise des ornements entortillés, des formes bizarres et fantastiques dans les plans et dans les coupes des édifices. Ce mauvais goût, que l'on reproche quelquefois aux architectes allemands, a été sur le point de s'introduire en France, lorsque les Guarini aux

Théatins, les Oppenord, les Messonnier et les Germain à St-Thomas du Louvre, firent de l'orfèvrerie en architecture. En nous dispensant de parler de tous les ouvrages de Borromini, nous fixerons cependant les idées que nos lecteurs doivent se former de son talent, par l'extrait de ce qui nous a paru le plus propre à atteindre notre but, dans l'un de ses historiens : « Cet artiste bâtit au fond de la cour de la « Sapience, à Rome, une église dont la façade est « concave, et dont le plan est un polygone; les côtés « en sont alternativement concaves et convexes. La « même ondulation se fait remarquer dans l'extérieur « du tambour de la coupole; sa partie convexe est « en forme de gradins, interrompue par les contreforts. La lanterne est ce qu'il y a de plus bizarre; « son tambour est un zig-zag, au-dessus duquel s'élève « un escalier en forme de spirale, qui soutient « une couronne de bronze, sur laquelle est une « boule portant la croix qui termine l'édifice. L'église « de St-Charles ne fait voir qu'un amas confus de « parties droites, convexes, concaves, avec des colonnes de différents diamètres. En réparant la « grande nef de St-Jean-de-Latran, il donna à la « principale entrée une forme circulaire. Les niches, « ornées de colonnes de vert antique, avec une couronne sur l'entablement, sont d'une invention « aussi ingénieuse que les profils en sont irréguliers « et bizarres; les cintres sont brisés, et rien n'est « plus désagréable que de voir ces colonnes portées « par des consoles, au lieu de piédestaux. Le meilleur ouvrage de Borromini est la façade de l'église « de Ste-Agnès, place Navone. Elle présente en effet « un style noble et plus imposant que ses autres productions. On estime aussi beaucoup ce qu'il a fait « au collège de la Propagande. » Les édifices de cet architecte, soit qu'il en ait conduit la construction, soit qu'ils aient été faits d'après ses dessins, sont très-nombreux, et lui acquirent, de son vivant, une grande réputation. Le pape Urbain VIII le créa chevalier de l'ordre de l'Éperon, et le roi d'Espagne lui donna le collier de l'ordre de St-Jacques. La jalousie qu'il avait conçue de la grande réputation du cavalier Bernin le tourmentait beaucoup. Pour s'en distraire, en vain entreprit-il de voyager en Italie. A son retour à Rome, il ne s'occupa plus qu'à faire des dessins, pour en former ensuite un recueil de gravures propre à faire connaître la fécondité de son génie. L'application qu'il mit à cette entreprise affecta tellement chez lui le genre nerveux, qu'il devint hypocondre, et maigrit en très-peu de temps. Sa situation devint si terrible qu'il rugissait comme un lion. Son neveu, d'après les conseils des médecins et des personnes éclairées qui lui étaient attachées, éloigna de lui tous les instruments et papiers qui pouvaient servir à ses travaux. Ces contrariétés ne firent qu'irriter ses accès; ils devinrent tels, qu'un jour, en criant qu'il ne pouvait plus endurer une existence si horrible, il sortit de son lit, saisit son épée, et s'en perça le corps mortellement, à l'âge de 68 ans. Borromini était d'une constitution forte, ce qui pouvait lui promettre de plus longs jours; mais l'ambition de surpasser ses rivaux, et de

laisser de lui dans son art l'idée d'un homme du premier rang, qu'il s'était flatté d'avoir atteint, le portait à la recherche des impossibles. Ce sentiment, né d'un orgueil excessif, n'altérait point en lui ceux de la probité. Il ne mit jamais aucun prix à ses ouvrages, et refusa toujours les arrangements lucratifs que lui proposaient des entrepreneurs peu délicats. Son neveu, son seul héritier, n'en recueillit pas moins une grande fortune, dont il jouit paisiblement, abandonnant la profession d'architecte dans laquelle il avait été élevé par son oncle. L'œuvre de ce dernier a été publiée sous ce titre : *Fr. Borromini Opus architectonicum, opera Seb. Giannini*, Rome, 1727, in-fol. R—N.

BORRON, BOIRON, BOURON, BERON, BOSRON, ou BURONS (ROBERT et HÉLIS DE), écrivains du 12^e siècle, naquirent en Angleterre, et, s'ils n'étaient pas frères, semblent avoir été proches parents. Il faut les mettre au nombre des gens de lettres que le roi Henri II employa à rédiger en prose les romans de la *Table Ronde*, ou plutôt à les traduire, soit du latin, soit de rime française, soit du breton ou celtique. Cette croyance à l'existence de fables bas-bretonnes primitives a été établie par le docte abbé de la Rue ; mais M. Raynouard, juge non moins compétent, est peu disposé à y croire, du moins en ce qui concerne l'origine du roman de *Brut* (*Journal des savants*, février 1833, p. 66). Ce dernier écrivain regarde aussi comme une exagération d'avancer que du roman de *Brut*, de cette source fabuleuse, soient sorties d'autres compositions poétiques en nombre incalculable, par exemple les romans du roi Arthur, de l'enchantement Merlin, de *St-Graal*, de Lancelot du Lac, de Tristan de Léonois, de Perceval le Gallois, etc., etc. ; attendu qu'en relisant l'ouvrage de Geoffroi de Monmouth, on peut facilement se convaincre qu'on n'y trouve pas même les noms de *St-Graal*, de Lancelot du Lac, de Tristan de Léonois, ni de Perceval le Gallois. Ce qu'on sait de plus certain, c'est que Robert et Hélix de Borron continuèrent la traduction d'une partie des romans connus sous les titres de *Joseph d'Armathe*, du *St-Graal* et de *Merlin*. Après avoir publié lui seul le roman de *Palamède*, qui fait partie de ceux de la *Table Ronde*, Hélix de Borron s'associa avec Robert. De son côté, Rusticien de Pise paraît s'être aidé de leur plume dans la composition de plusieurs ouvrages qui ont couru sous son nom. Voici ce qu'on lit à la fin du *St-Graal*, dans un manuscrit du due de la Vallière, n° 3,989, et qui est du déclin du 15^e siècle : « Si se « taist a tant li contes de tout les lignies qui de Ce- « lydoine issirent et retourne à parler d'une estoire « de Merlin qu'il convient à fine force adjouster à « l'estoire del S. Graal, parce que la brance i est et i « appartient et commenehe mesires Robers (de Bor- « ron), en tel maniere comme vous porres oïr, s'il est « qui le vos die. » Un autre manuscrit de la même bibliothèque, n° 3,999, et qui contient les romans de *Brut*, de *Miladus de Léonois* et de *Giron le Courtois*, offre un passage curieux où Rusticien de Pise consigne les noms de ceux qui travaillèrent aux traductions commandées par Henri II : « Messire Lucs

« du Gau (du Gast) s'en entremist premierement et « ce fu le premier chevalier qui s'en entremist et « qui s'estude y mist et sa cure que bien le savons... « Ilz translata en langue françoise partie de l'istoyre « de mons. Tristan... Après s'en entremist mess. « Gasses li blons qui parens fu le roi Henry. Après « s'en entremist messire Gautier Map (1), qui fu « chevalier du roy et divisa cilz l'ystoire (sie) de « Lancelot du Lac, que d'autre chose ne parla il mie « gramment en son livre. *Messire Robeart de Bor-* « *ron s'en entremist* ; après s'en entremist i Hélix de « Borron, par la priere messire Rabert (sic) de Bor- « ron. » Les romans dont on attribue plus particulière- ment la traduction à Robert et Hélix de Borron sont : *l'Histoire de St-Graal*, *l'Histoire de Merlin*, et les *Faits et prouesses de Lancelot du Lac*. Ce dernier fut rédigé en langue romance par messire Robert de Borron, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, à la prière de Gautier de Montbéliard, et tous les trois furent mis peu de temps après en vers français par Chrestiens de Troyes et d'autres poètes contemporains. Ils ont été remis en prose au 14^e siècle, et retouchés ainsi successivement à mesure que les changements arrivés dans la langue en faisaient sentir le besoin. Ces nouvelles traductions n'en sont pas moins restées sous le nom de Robert de Borron, quoiqu'elles ne contiennent plus un mot qui fût en usage de son temps. — *L'Histoire de Merlin avec ses prophéties*, sur lesquelles Alain de Lille a composé un traité, a été imprimée par Vérard, 1498, 5 vol. in-fol., et reproduite plusieurs fois dans le 16^e siècle. Une traduction, du français en italien, faite en 1379, par il Magnifico Messer Zorzi, avait paru dès 1480, à Venise, in-fol. (*Voy. le Catalogue de Pinelli*.) Elle fut réimprimée à Florence en 1493, in-4°. Il en existe une version espagnole, Burgos, 1498, in-fol. Toutes ces éditions sont très-rares. — *Les Faits et Prouesses de Lancelot du Lac et d'autres plusieurs nobles et vaillants hommes ses compagnons*, Paris, Vérard, 1488 et 1494, 3 vol. in-fol. ; *ibid.*, 1513, 1520, 1533, 3 tomes qui se relient en 4 volume. Il existe à la bibliothèque du roi deux exemplaires vélin de l'édition de 1494. (*Voy. Van Praet, Catalogue des ouvrages sur vélin de la bibliothèque royale*, t. 4, p. 251.) Ce roman a été traduit en italien ; il l'a été aussi en allemand, par Ulric de Zetzighofen ou Saebnufen. — *L'Histoire du St-Graal* qui, dans les mêmes manuscrits, forme une partie des *Prouesses de Lancelot*, a été imprimée séparément, Paris, 1516 et 1523, in-fol. Ces deux éditions sont également rares. Busching a inséré des observations intéressantes sur le *St-Graal*, *Grail* ou *Gréal* dans l'*Alteutsch. Museum*, t. 1^{er}, p. 491. *Voy. aussi Histoire des Croisades* de Wilken, t. 2, appendices, n° 2. Les romans des chevaliers de la *Table Ronde*, longtemps populaires en France, font partie de la *Bibliothèque bleue*. Tressan en a donné l'analyse dans les trois premiers volumes de l'ancienne *Bibliothèque des romans*. *L'Histoire de Merlin* a été rajeunie, en 1797, par l'imprimeur

(1) Gauthier Map, chanoine de Salisbury, fut depuis grand chantre de l'église de Lincoln, et, en 1498, archidiacre d'Oxford.

Boulard. (Voy. ce nom.) Consultez *Hist. litt. de la France*, t. 13, p. 497. R—G et W—S.

BORSIERI DE KANIFELD (JEAN-BAPTISTE), en latin BURSERIUS, célèbre médecin italien, fondateur de la clinique de Pavie, né à Trente, le 14 février 1725, éprouva de grands malheurs dans son enfance ; mais il sut vaincre tous les obstacles et ne dut son élévation qu'à sa constance et à son mérite. A l'âge de six ans, il perdit un œil dans une maladie. Quelques années après, son père mourut sans lui laisser de fortune, et ses deux frères aînés ne s'occupèrent nullement de son éducation. Dès l'âge de quatorze ans, un penchant décidé l'entraîna vers la médecine ; deux ans lui suffirent pour apprendre le grec et le latin, et même il commença pendant ce temps l'étude de l'anatomie, sous la direction de Pergeri, médecin de Trente. Il se rendit de là à Padoue, où Morgagni donnait ses savantes leçons, et ensuite à Bologne. Dans ces deux villes, le jeune Borsieri montra un zèle extraordinaire pour l'étude et pour l'observation au lit des malades. Reçu docteur avant le temps, il vint s'établir à Faenza, à peine âgé de vingt ans. Cette ville était alors ravagée par une épidémie. Borsieri en connut bien le caractère, et parvint à l'extirper. Pendant vingt ans qu'il habita cette ville, sa réputation s'accrut beaucoup et s'étendit dans toute l'Italie. L'impératrice Marie-Thérèse ayant entrepris de réformer les études médicales à Pavie, comme elle l'avait fait à Vienne, y appela Borsieri, en 1770, pour occuper la chaire de matière médicale ; il prononça alors un discours latin remarquable sur les causes qui ont retardé le perfectionnement de la médecine pratique. Deux ans après, il fut nommé professeur de médecine pratique, et dès lors il conduisit les élèves dans les salles de l'hôpital, pour leur faire observer les malades qui présentaient le plus d'intérêt. Ces visites furent bientôt regardées comme insuffisantes, et l'on établit, en 1775, une salle de seize lits, pour y recevoir un pareil nombre de malades destinés à l'instruction des élèves. Peu après, on y ajouta une salle de femmes. Tels furent les premiers commencements de la clinique de Pavie, qui devint ensuite si célèbre, et dont Borsieri fut le fondateur et le premier professeur. Il s'occupa de ses nouvelles fonctions avec beaucoup de zèle jusqu'en 1778, époque où il fut choisi pour être médecin de la cour archiducal de Milan. L'impression de ses *Institutions de médecine pratique* commença en 1781. Les travaux excessifs auxquels il se livra alors contribuèrent à faire naître et à aggraver une maladie des reins et de la vessie, à laquelle il succomba le 21 janvier 1785. Les *Institutions de médecine* de Borsieri sont le principal ouvrage sur lequel se fonde sa réputation. Elles ont pour titre : *Institutiones medicinarum practicarum quas auditoribus suis prælegebat Burserius de Kanifeld*, Milan, 1784-1788, 4 vol. in-4°. Ce livre eut un très-grand nombre d'éditions en Italie ; on en compte au moins cinq à Venise. Il y en a eu deux à Leipsick, 1787 et 1798, 4 vol. in-8°. Le professeur Hecker l'a fait réimprimer à Berlin en 1825, 4 vol. in-8°. Enfin Brève a publié à Pavie, en 1825, le premier volume

d'une nouvelle édition de ces *Institutions*, avec un grand nombre d'additions. Cullen Brown, fils du fameux novateur écossais, a traduit en anglais les *Institutions de médecine* de Borsieri, avec des notes, Édimbourg, 1800, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage est classique en Italie. Il est cependant assez peu connu en France. L'auteur y déploie beaucoup d'érudition, quelquefois même un peu trop. Au reste, il se montre bon observateur. Toutes les parties de ce livre n'ont pas un mérite égal. Ainsi les deux premiers volumes, qui traitent de la fièvre et des exanthèmes, sont beaucoup plus complets que les derniers, qui contiennent les maladies de la poitrine et de l'abdomen, et qui ont paru après la mort de l'auteur. On a encore de Borsieri : 1° *de anthelmintica argenti vivi Facultate*, Faenza, 1755. C'est une lettre que l'on trouve à la suite de plusieurs éditions des *Institutions de médecine*. 2° *Delle Acque di S. Cristoforo*, Faenza, 1761, in-8° ; 2° édition, 1786, in-8°. 3° *Nuovi Fenomeni scoperti nell' analisi chimiche del latte*, Pavie, 1772, in-8°. Borsieri a été l'éditeur des *Saggi di medicina del dott. Paolo dall' Armi*, Faenza, 1758, in-4°, et il y a ajouté des notes. On a encore publié les œuvres posthumes de Borsieri : *J.-B. Burserii de Kanifeld Opera posthuma, quæ ex schedis ejus collegit atque edidit J.-B. Berti*, Vérone, 1820-1825, 3 vol. in-8°. Ces trois volumes contiennent des traités sur le pouls, les maladies vénériennes et les maladies cutanées. G—T—R.

BORY (GABRIEL DE), amiral français, fut gouverneur des îles sous le vent et membre de l'académie des sciences. Il était né à Paris, le 11 mars 1720. Entré fort jeune dans les gardes de la marine et doué des plus heureuses dispositions, il obtint l'amitié du professeur d'hydrographie Coubart. Ce professeur, homme austère, grand mathématicien et bon littérateur, inspira à son élève l'amour de l'étude qu'il avait lui-même puisé dans l'intimité du P. Mallebranche. Bory s'empessa d'acquérir les connaissances si nombreuses qui s'appliquent à la navigation. Il fut, sinon le premier, du moins un des premiers de ces savants officiers qui ouvrirent à la marine royale, jusque-là uniquement avide de la gloire militaire, la grande voie scientifique où s'illustrèrent depuis les Bougainville, les Borda, les Fleurieu, etc. En 1751, Bory publia une description de l'octant à réflexion pour la mer (1). Il dut sans

(1) Dans l'éloge historique de Bory, publié par Delambre, ce savant académicien s'exprime ainsi : « L'art si important de se conduire sur mer, par l'observation des astres, à défaut d'objets plus rapprochés qui puissent indiquer la route qu'on doit suivre ; cet art qui exige toutes les ressources des arts et des sciences perfectionnées, avait été livré longtemps à une routine aveugle. Ce n'est pas qu'on n'eût reconnu la nécessité des méthodes astronomiques ; mais le peu de confiance qu'elles inspiraient dans l'état d'imperfection où elles étaient encore les faisait entièrement négliger. Quelques observations grossières, quelques pratiques insuffisantes, et le plus souvent abandonnées aux pilotes, voilà tout ce qui constituait alors l'astronomie nautique. Cependant, déjà depuis vingt ans, Hadley avait publié la description de deux instruments à réflexion, dont la première idée était due à Newton, et qui devaient opérer une révolution dans l'état des observations nautiques. Les nouveaux instruments, peu répandus encore dans la marine anglaise, étaient absolument inconnus dans la nôtre. Bory fut le premier, parmi les Français, à sentir tous les avan-

doute à ce premier travail d'être choisi, cette même année, pour aller déterminer la position des caps Finistère et Ortégal, les deux points de reconnaissance les plus nécessaires aux nombreux bâtiments qui se dirigent dans le golfe de Gascogne ou même dans le nord de l'Europe, et qui ne se trouvaient encore tracés sur aucune carte. Malgré des obstacles infinis, tant de la part des éléments que de celle des superstitieux habitants de la ville espagnole de Muros, près de laquelle fut placé un observatoire, Bory remplit sa mission d'une manière satisfaisante. Il reçut alors le commandement de la corvette *L'Amaranthe*, et fit partie de l'escadre d'évolution aux ordres de M. de Perrier, avant de commencer sa campagne scientifique, dont on trouve le récit dans *l'Histoire* et les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1768, p. 104-270. Ses observations sur le cap-Finistère ne présentent qu'une différence de 2' 50" en latitude et de 24" en longitude avec celles qui sont données dans le *Mémoire sur les atterrages des côtes occidentales de France*, publié, en 1833, par le dépôt des cartes et plans de la marine. En mai 1753, Bory observa le passage de Mercure sur le soleil ; mais son mémoire ne fut inséré qu'en 1760 dans le t. 5 du *Journal des Savants étrangers*. On soupçonnait que l'éclipse de soleil, annoncée pour le 26 octobre 1753, serait totale à Aveiro, petite ville de la province de Beira, en Portugal. Bory reçut l'ordre de s'embarquer sur la frégate *la Comète* pour aller observer cette éclipse, puis déterminer la position des principaux points des côtes du Portugal et de l'île de Madère. Le récit de cette seconde campagne se trouve dans *l'Histoire* et les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1772, p. 112, 113, 115. Au milieu de ses travaux astronomiques, Bory n'avait pas négligé les autres branches du service de la marine, qui comprenait alors le commerce et les consulats. Il dut à sa réputation de capacité, de lumières et d'intégrité, d'être nommé en 1761 au gouvernement général de St-Domingue et des îles sous le vent. Ayant promptement reconnu la nécessité d'adoucir le régime colonial institué à l'origine de ces établissements, il proposa d'apporter au code noir des améliorations également réclamées par l'humanité et la politique, et dont l'Espagne venait de prendre l'initiative. Il insista surtout pour la suppression des milices dont le service pesait exclusivement sur la classe blanche. Ses vœux furent adoptés ; mais, soit qu'il se fût avancé au delà de la limite des réformes proposées à la métropole ; soit, comme l'attribua le ministre Choiseul contrairement à l'expérience, que la sûreté des colonies exigeât qu'elles fussent gouvernées par des officiers de l'armée de

terre, Bory fut rappelé en 1762. L'étude, refuge des âmes fortes, adoucit cette sorte de disgrâce. En 1765, il fut nommé associé libre de l'académie des sciences. Encouragé par cette flatteuse récompense de ses travaux, et encore attaché à l'arme à laquelle il avait consacré ses plus belles années, il publia successivement une série de mémoires sur la marine. Plus tard, lorsque l'assemblée nationale ouvrit l'immense carrière des réformes où elle fut bientôt dépassée par le génie de la destruction, Bory crut le moment favorable pour appeler l'attention sur l'administration de la marine et des colonies. Il réunit ses diverses publications en 4 vol. in-8°, sous le titre de *Mémoires sur l'administration de la marine et des colonies, par un officier général de la marine, doyen des gouverneurs généraux de St-Domingue*. Ces mémoires sont au nombre de onze, très-courts, généralement bien pensés et bien écrits. Ils méritent d'être connus, ne fût-ce que comme traditions et systèmes, de ceux qui s'intéressent à la bonne organisation et à l'utile direction de la force navale. Telle idée, tel projet, chimériques à une époque, peuvent devenir très-applicables après d'autres idées qui les complètent ou d'autres faits accomplis. Les *Mémoires* de Bory ont été suivis, en 1789, d'un second volume et d'un *Mémoire sur les Moyens d'agrandir Paris, sans en reculer les limites*. En 1798, il fut admis à l'Institut, mais il ne jouit pas longtemps de cette tardive récompense de ses utiles travaux. Il mourut le 8 octobre 1801. Lalande lui a consacré quelques lignes dans sa *Bibliographie astronomique*. CH—U.

« tages de la découverte de Hadley. (Voy. ce nom.) Il s'empessa de faire connaître un instrument si utile, et le traita qu'il en publia « en 1751, par la clarté et la simplicité de sa rédaction, par le soin « qu'il prit de l'approprier aux lecteurs auxquels il le destinait principalement, fut un véritable service rendu aux marins. A cette « même époque, Bory, réuni à plusieurs officiers distingués, entre- « prit un *Dictionnaire de marine*. Il avait rédigé les articles d'as- « tronomie, d'hydrographie et de pilotage. Ces matériaux furent « confiés aux soins de l'académie de marine, à qui des circonstances « ces imprévues ne permirent pas d'achever cet important ouvrage. »

BORZONE (LUCIEN), peintre, né à Gênes en 1590, étudia sous Pierre Bertolotto, son oncle, artiste qui avait quelque réputation pour le portrait. Les premiers dessins de Lucien avaient déjà du mérite. Un jour, on en présenta à Albéric, duc de Massa, qui voulut les acquérir, et qui commença à protéger l'auteur, en le recommandant à César Corte, artiste célèbre, dont ce prince estimait beaucoup les ouvrages. Corte fit d'abord copier à son élève des gravures des plus grands maîtres, et il l'engagea en même temps à apprendre avec soin l'anatomie. Bientôt un seigneur de Gênes commanda plusieurs tableaux à Lucien. Une de ces compositions, représentant *Diogène à moitié nu, tenant un livre dans la main droite, et sa lanterne de la main gauche*, eut un grand succès. Borzone, dont l'éducation avait été soignée, avait pris longtemps des leçons d'escrime, et était un des jeunes gens de la ville les plus habiles dans cet art ; mais il s'aperçut que cet exercice alourdissait sa main, et il y renonça. Il s'appliqua ensuite à étudier la musique et les règles de la poésie. On trouve en effet quelques vers bizarres de Lucien, en langage génois, dans le recueil de J.-J. Cavallo ; mais ce maître ne négligea pas un moment la peinture. On lui demanda alors, pour l'église de St-Joseph, son *St. François recevant les stigmates*. Conduit à Milan par Jean-Charles Doria, qui allait y acheter des tableaux, Borzone s'y lia d'une tendre amitié avec Cérano et Procaccino, artistes recommandables, et il y fit les portraits du gouverneur de

la ville et du due Octave Piccolomini. De retour à Gênes, il grava des saintes familles et des jeux d'enfants. Il se distingua ensuite par des ouvrages qui excitèrent une admiration générale, surtout par le portrait du poète Chiabrera, qu'Urbain VIII fit placer dans sa galerie, par celui du cardinal Odescalchi (depuis Innocent XI), et enfin par celui de frère Tommaso da Trebbiano, de l'ordre des capucins, qui, après avoir vécu un siècle entier, mourut en odeur de sainteté. Ce dernier portrait a été gravé à Paris par Michel Lasne. Le Guide voulut entretenir une correspondance avec Lucien, et le pria de lui accorder son amitié. Rien ne manquait à la gloire de Borzone ; il recevait des commandes de toute l'Italie, de l'Espagne, de la France, lorsqu'étant occupé, sur un échafaud, à peindre une *Nativité du Sauveur*, pour la famille Lomellini, en 1645, il tomba d'une grande hauteur sur un pavé qui lui fracassa la tête. Borzone laissa trois fils qui cultivèrent la peinture. — *Jean-Baptiste* termina quelques tableaux que son père n'avait pu achever, et mourut en 1637, avant la peste qui fit tant de ravages à Gênes. — *Charles* fit des portraits, mais d'une dimension plus petite que celle des portraits de son père, et mourut de la peste, la même année. — *Marie-François*, né en 1625, composa des paysages et des marines, variant tour à tour sa manière de peindre, tantôt dans le goût de Duguet, tantôt dans celui de Claude Lorrain et de Salvator Rosa. Ses tableaux font beaucoup d'effet, sa couleur est tendre et suave, sa touche délicate et légère. Il fut attiré en France par Louis XIV, et reçut de ce monarque des récompenses et des distinctions très-honorables. Borzone a travaillé beaucoup dans les appartements du Louvre, surtout dans celui qu'on nomme *les Bains de la reine*, où il peignit à l'huile neuf grands morceaux de paysages, d'une fraîcheur et d'une vérité inimitables : les rochers sont faits dans la manière de Salvator Rosa, ainsi que les souches et le feuillage de ses arbres ; les eaux y sont transparentes et limpides ; le vague de l'air et la perspective aérienne sont traités avec autant d'intelligence que de vérité. Borzone composa aussi dans le château de Vincennes différents paysages, des ports de mer et des orages. Il retourna dans sa patrie, et mourut à Gênes en 1679, âgé de 54 ans. Coëlmans a gravé d'après Marie-François Borzone.

A—D.

BOS (JÉRÔME), peintre, né à Bois-le-Duc, vers 1450. Il fut, selon la remarque de Descamps, un des premiers artistes qui peignirent à l'huile ; mais ce biographe trouve dans ses ouvrages une manière moins dure et des draperies de meilleur goût que chez ses contemporains. Les idées de ce peintre étaient souvent sombres et presque toujours bizarres. Dans un de ses tableaux, Jésus délivre de l'enfer les anciens patriarches ; les diables retirent Judas du milieu des flammes en le prenant par le cou, et vont le pendre en l'air. Van Mander, très-peu scrupuleux, à ce qu'il paraît, sur les convenances, a donné de grands éloges à une *Fuite en Égypte* de Jérôme Bos, dont le fond est un paysage : on y voit une espèce d'auberge au pied d'un rocher, et une

foule de peuple qui regarde danser un ours, tandis que, sur le premier plan, St. Joseph, accompagnant la Vierge et l'Enfant, demande le chemin à un paysan. Quelques-uns des tableaux de Jérôme Bos furent portés en Espagne, où on les conserva précieusement à l'Escorial. Cet artiste en fit aussi plusieurs pour les églises de sa ville natale. Descamps, qui aime la facilité de Jérôme Bos et la chaleur de son coloris, dit que ses tableaux sont fort chers, et fait à ce sujet une observation qui paraît singulière chez un écrivain aussi judicieux : « A quel prix, » ajoute-t-il, auraient-ils donc été, s'il avait traité des « sujets rians ? » Probablement à un prix beaucoup moindre. Descamps pouvait-il ignorer que, parmi un grand nombre d'amateurs, la singularité, l'extravagance même d'une composition pittoresque, sont souvent préférées à des beautés réelles ? — Un autre Bos (*Jean-Louis DE*), né aussi à Bois-le-Duc, vers le même temps, fut bon peintre de fleurs et de fruits. Il donnait à ses ouvrages cette fraîcheur de coloris, cette vérité, qui sont indispensables dans un genre où l'on n'a point à surmonter les grandes difficultés de l'art. Descamps dit qu'il représentait souvent ses fleurs dans un bocal de verre ou de cristal, et il ajoute qu'il fallait examiner à la loupe les insectes qu'il mettait dans ses fleurs. Il n'est pas douteux que ce soin minutieux à copier et rendre la nature dans ses plus petits détails n'ait été très-agréable à la plupart de ses compatriotes, grands amateurs d'un extrême fini. Les tableaux de Jérôme Bos et de Jean-Louis de Bos sont peu connus en France, et le musée du Louvre n'en possède aucun.

D—T.

BOS (LAMBERT), naquit à Workum, en Frise, le 25 novembre 1670. Le docteur Lée, dans les *prolegomènes* du 2^e volume de sa *Versio Alexandrina*, etc., lui donne Nîmes pour patrie ; mais il a très-probablement confondu Lambert Bos avec Gaspard Baux, qui fut, pendant plus de cinquante ans, pasteur de l'Eglise française de Leuwarden. Bos acheva ses études dans l'université de Franeker, et, s'étant livré tout entier à l'étude du grec, par le conseil de Vitringa, son parent, il y fit des progrès si brillants et si rapides, qu'en 1697, il obtint la place de lecteur en grec, que la mort de Sibbranda laissait vacante. Nicolas Blancard, qui était professeur de grec, étant mort en 1705, sa chaire fut, l'année suivante, donnée à Bos, qui en prit possession par un discours inaugural : *de Eruditione Græcorum per colonias eorum propagata*. Ce discours a été imprimé. Les autres ouvrages de Bos sont : 1^o des remarques sur Thomas Magister, dans l'édition de 1698 ; elles ont reparu dans celle de 1757. 2^o *Exercitationes philolog. ad loca nonnulla Novi Fœderis*, Franeker, 1700, in-8^e. Il y en a une édition de 1715, fort augmentée, et à laquelle Bos a joint une dissertation sur l'*Etymologie grecque*. 3^o *Observationes miscellanæ ad loca quædam tum Novi Fœderis, tum veterum scriptor. græcor. ; accedit Horatii Vitringæ animadversionum ad Joannis Vorstii philologiam sacram specimen*, etc., Franeker, 1707, in-8^e ; réimprimé, en 1751, à Leuwarden. C'est une suite de l'ouvrage précédent. 4^o *Ellipses græcæ*, Franeker,

1702, in-12. Ce livre, devenu classique, a été fréquemment réimprimé. La meilleure édition est celle que Schæfer a publiée à Leipsick en 1808 (1). 5^e *Antiquitatum Græcar., præcipue Atticarum, Descriptio brevis*, Francker, 1714, in-12. Cet excellent abrégé a eu de nombreuses éditions ; celle de Leisner (Leipsick, 1749, in-8^o) mérite d'être distinguée. Delagrange en a donné une traduction française, 1769, in-12. 6^e *Animadvers. ad scriptores quosdam græc. ; accedit specimen animadvers. latinar.*, Francker, 1715, in-8^o. 7^e *Regulæ præcipuæ accentuum*, etc., Amsterdam, 1715, in-8^o. 8^e *Vetus Testamentum ex versione 70 interpretum cum variis lection.* ; etc., Francker, 1709, in-4^o. Cette édition, à laquelle Bos a donné les plus grands soins, est fort estimée. Bos joignait à une érudition consommée dans toutes les parties de la critique sacrée et profane des mœurs aimables et douces, une rare candeur et une piété sincère. Il mourut à 47 ans, le 6 janvier 1717. B—ss.

BOS (DU). Voyez DUBOS.

BOSC (JACQUES DU), cordelier, né en Normandie, a laissé : 1^o *L'Honnête femme*, 1652, in-8^o. D'Abblancourt en fit la préface. 2^o *La Femme héroïque*, 1645, in-4^o. 3^o *L'Eucharistie paisible*, 1647, in-4^o. 4^o *L'Eglise outragée par les novateurs condamnés et opiniâtres*, 1657, in-4^o. 5^o *Découverte d'une nouvelle hérésie*, 1662, in-4^o. 6^o *Le Pacificateur apostolique*, 1665, in-4^o, contenant la défense de l'ouvrage précédent. 7^o *Jésus-Christ mort pour tous*, 1651, in-8^o. Les deux premiers écrits sont contre les femmes ; les cinq autres contre les jansénistes ; mais l'auteur, ayant dans ces derniers des adversaires plus forts que lui, déposa les armes. On ignore la date de sa mort. — Bosc (Jean DU), seigneur d'Esmandreville, président de la cour des aides de Rouen, fut décapité en 1562, pour avoir été un des principaux auteurs de la révolte des protestants de cette ville. On a de lui : *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire*. — Bosc (Pierre Thomines DU), fils d'un avocat au parlement de Rouen, né à Bayeux en 1625, mort en 1692, à Rotterdam, où il était ministre, l'avait d'abord été à Caen. Député, en 1668, pour faire des remontrances sur un édit de Louis XIV contre les calvinistes, ce prince dit, après l'audience, « qu'il venait d'entendre le plus beau parleur de son royaume. » On a de du Bosc : 1^o des sermons, Rotterdam, 1692 et 1701, 4 vol. in-8^o ; 2^o des lettres, avec sa vie par Philippe Legendre, son gendre, 1694, in-8^o, réimprimées avec des augmentations en 1716, in-8^o. A. B—T.

BOSC, historien, né vers 1740, dans le Rouergue, embrassa l'état ecclésiastique et devint professeur au collège de Rodez. Il employait ses loisirs à rassembler des matériaux pour l'histoire de sa province ; et, dans ce but, il en visita les archives dont il tira beaucoup de documents précieux. Il s'occupait de les mettre en ordre lorsque la révolution éclata. Quoique étranger aux partis qui divisaient

alors la France, il fut arrêté pendant la terreur et plongé dans les cachots, d'où il ne sortit qu'après le 9 thermidor. Reprenant alors son travail, il publia en 1797 des *Mémoires pour servir à l'histoire du Rouergue*, 5 vol. in-8^o. Le 1^{er} contient la description topographique de cette province ; le 2^e, la chronologie des événements dont elle a été le théâtre, et le 3^e, avec l'histoire particulière des villes, châteaux, abbayes, etc., les pièces justificatives et les notes. Un avis de l'administration centrale du département de l'Aveyron, imprimé à la tête du 1^{er} volume, engage les citoyens à y souscrire, par la raison que les actes, les chartes et presque tous les monuments où l'auteur a puisé, *ayant été justement condamnés aux flammes*, une foule de particularités intéressantes seraient, sans son ouvrage, plongées dans les ténèbres et dans l'oubli. Bosc se proposait de retracer le tableau des temps d'oppression dont il avait été victime, s'il pouvait venir à bout de recueillir les renseignements nécessaires pour écrire *L'Histoire de la révolution dans le département de l'Aveyron* (Mém., t. 2, p. 48). De Bray, dans ses *Tablettes biographiques*, lui attribue un *Voyage en Espagne, à travers les royaumes de Galice, Léon, Castille-Vieille et Biscaye*, in-8^o. W—s.

BOSC D'ANTIC (PAUL), médecin du roi par quartier, correspondant de l'académie des sciences, etc., naquit en 1726, à Pierre-Ségude, en Languedoc, d'une ancienne famille, qui, sous Louis XIV, donna un prévôt des marchands à la ville de Paris ; mais d'une branche qui perdit sa fortune par suite de son attachement aux opinions de Calvin. Il fut, ainsi que son père et son grand-père, destiné à la médecine. De Montpellier, où il fit ses études avec distinction, il passa à Harderwick, en Hollande, où il prit le bonnet de docteur, les protestants ne pouvant le prendre en France, et ensuite vint à Paris pour perfectionner ses connaissances sous les grands maîtres qui florissaient alors. Doué d'un grand amour pour le travail, d'une conception prompte et d'une mémoire heureuse, il ne tarda pas à se faire distinguer par ses progrès dans les sciences accessoires à la médecine, mais que jusqu'alors on avait cru inutiles à ceux qui n'avaient d'autre but que la pratique. Bosc devint physicien avec l'abbé Nollet, naturaliste avec Réaumur, et s'en fit des protecteurs et des amis. La manufacture des glaces de St-Gobin se trouvant, en 1755, dans l'impossibilité de fabriquer comme auparavant, et n'en pouvant trouver la cause, pria l'académie des sciences de lui envoyer un homme capable de connaître la source du mal et d'en indiquer le remède. Bosc d'Antic lui fut indiqué ; et non-seulement il rétablit la fabrication, et la fixa sur des principes invariables, mais il la perfectionna beaucoup. Ce succès décida sa vocation. La pratique de la médecine fut abandonnée, et les arts chimiques, c'est-à-dire les manufactures à feu, dans lesquelles il pouvait trouver en outre des moyens de fortune, devinrent l'objet de ses constantes méditations ; mais les promesses que lui avaient faites les intéressés de la manufacture de St-Gobin pendant leur détresse furent

(4) Il en a paru depuis une nouvelle édition enrichie d'un savant appendice : *Ellipses græcæ, appendicis loco subiiciuntur B. Weiske Pleonasmî lingue græcæ, necnon Hermanni dissertatio de ellipsi et pleonasmio in græcâ linguâ*, Glasgow, 1815, in-8^o. Cu—s.

oubliées lorsque ses services devinrent inutiles ; et , au bout de deux ans d'attente, il revint à Paris, riche seulement des observations qu'il avait faites sur l'art de la verrerie, et sur ceux qui lui sont accessoires. Il avait dû rechercher la cause des bulles qui se trouvent dans le verre, ainsi que celle des soufflures qui se forment dans les métaux en fusion, afin de les faire disparaître des tables de cuivre sur lesquelles on coule ces glaces. Ces deux objets devinrent le sujet de deux mémoires remplis de faits nouveaux et de vues utiles, qui commencèrent sa réputation, et qui furent imprimés dans le recueil des savants étrangers. Bosc fut déterminé, en 1758, par quelques amis, à établir en société, à Rouelle, une manufacture de glaces semblables à celles de St-Gobin, et ensuite il en forma une de verre, pour son seul compte, à Servier. Quelque occupation que dussent lui donner la formation et la direction de ces manufactures, qui furent montées d'après les meilleurs principes, et qui fournirent au commerce des marchandises d'une qualité supérieure, il trouva encore le moyen de se livrer aux recherches théoriques, et de faire de nombreuses expériences pour améliorer sa pratique. Ce fut dans cet intervalle qu'il rédigea son *Mémoire sur les moyens de perfectionner l'art de la verrerie en France*, qui remporta le prix proposé par l'académie des sciences, et qu'il publia un autre *Mémoire sur la cause de la graisse dans le verre* ; un troisième sur la *Faïence-rie*. Tous ces mémoires concoururent puissamment à porter les arts qu'ils ont pour objet au degré de perfection où ils sont parvenus depuis. Celui de la verrerie lui a surtout des obligations incontestables. Bosc d'Antic se trouvait dans une situation fort avantageuse sous les rapports de la fortune, lorsqu'il se décida à transporter ses capitaux et son industrie dans les montagnes de l'Auvergne, à la Margeride, près Brioude, où il s'agissait de réunir toutes ces sortes de verreries, c'est-à-dire de former le plus grand établissement de ce genre qui eût jamais existé. Toutes les apparences étaient en faveur du succès : une immense forêt, jusqu'alors sans emploi, une mise de fonds considérable, des débouchés par eau faciles à ouvrir ; enfin, ses lumières et son activité ; mais le but secret de quelques associés était la spoliation des autres, et l'établissement était à peine commencé, que des procès toujours renaissants consommèrent sa fortune et son temps. Il profita cependant de son séjour dans cette partie de la France, si intéressante sous le rapport minéralogique, pour faire des *Observations sur la fausse émeraude d'Auvergne*, pour donner une *Analyse des eaux thermales de Chaudes-Aigues*, des *Expériences sur l'emploi du basalte dans la fabrication du verre*, des *Recherches sur la nature de la matière électrique* ; enfin, pour annoncer aux métallurgistes qu'ils pouvaient trouver en Auvergne des creusets supérieurs à ceux qu'ils tirent de la Hesse. Revenu à Paris, il renonça pour toujours aux entreprises de commerce. Le ministère, voulant faire servir encore ses connaissances au perfectionnement des manufactures à feu, le chargea d'aller

étudier celles de l'Angleterre. Ses recherches sur cet objet n'ont pas été publiées ; mais, à son retour, il fit imprimer des mémoires sur *l'Art d'essayer les mines par le feu* ; sur *le Commerce de la potasse* ; sur *la Fabrication du verre en table* ; sur *un Moyen simple de classer tous les fers connus* ; sur *l'Évaporation de l'eau jetée sur le verre en fusion*. Il se livra ensuite, avec succès, à la pratique de la médecine, et rédigea sur cette matière plusieurs écrits, à la plupart desquels il n'eut pas le temps de mettre la dernière main. Il mourut en juin 1784. Ses écrits ont été recueillis de son vivant, en 2 vol. in-12, Paris, 1780 ; l'art de la verrerie y remplit le 1^{er} volume et une portion du 2^e ; il est précédé d'une *Introduction à l'étude des arts utiles*, où l'on trouve d'excellentes vues. On a encore de lui un *Mémoire sur la cristallisation de la glace*. (Voy. le *Journal de Physique*, t. 28.) C. et A—N.

BOSC (LOUIS-AUGUSTIN-GUILLAUME), fils aîné du précédent, naquit à Paris, le 29 janvier 1759. Avant de savoir lire, il annonça du goût pour l'histoire naturelle, recueillant, dès sa première enfance, des plantes, des minéraux et des insectes. Cette disposition, qui se liait chez lui à l'amour de la solitude, fut encore fortifiée par la négligence avec laquelle il fut traité par la femme que son père avait épousée en secondes noces. Destiné au service militaire, il entra au collège de Dijon, où ses maîtres avaient la recommandation d'exiger de lui une étude spéciale des mathématiques ; mais il suivit aussi les cours de botanique de Durande, qui décidèrent bientôt de sa vocation en lui ouvrant un monde nouveau. Le système de Linné, pour lequel il se passionna, devint l'objet d'une prédilection qu'il a conservée toute sa vie, lors même que chez nous la supériorité de la méthode naturelle avait été reconnue de tous les botanistes et adoptée généralement. Par suite des revers de fortune qu'éprouva son père, le jeune Bosc, contraint de renoncer à l'artillerie, obtint à Paris dans les bureaux du contrôle général, et ensuite dans ceux des postes, un modeste emploi où sa conduite mérita tellement l'estime et l'approbation de ses chefs, qu'en 1778 (à l'âge de dix-neuf ans), d'Ogny le nomma secrétaire général de l'intendance. Cette amélioration dans sa position et les moments de loisir que lui laissaient ses fonctions administratives lui permirent de revenir à ses premières études, dont le goût s'augmenta encore par ses relations avec les naturalistes les plus célèbres de la France et de l'étranger. Assidu aux leçons de M. de Jussieu, ce fut dans le sanctuaire de la science qu'il eut occasion de connaître le ministre Roland et sa femme, avec lesquels il eut par la suite des rapports intimes. Ami particulier de Broussonnet, d'Hermann et de Gouan, qui avaient adopté comme lui le système du nouveau législateur en histoire naturelle, il contribua beaucoup à la fondation de la société linnéenne de Paris, pendant qu'il s'intéressait vivement au succès de la société philomatique et aux publications de ces deux compagnies. Ses rapports avec Fabricius datent de la même époque, et ils furent tels que la mort seule put rompre

les liens de l'affection qui les unissait. — La tourmente révolutionnaire interrompit les travaux scientifiques de Bosc et rendit même sa position incertaine, quand l'administration des postes fut réorganisée, et le baron d'Ogny éloigné; mais bientôt Roland lui donna un emploi supérieur et le nomma l'un des trois administrateurs des postes. Cependant cette autorité dura peu et devint pour lui la source de cruelles persécutions. Après le 31 mai 1793, Bosc fut destitué et enveloppé dans la même proscription que son ami, auquel il eut le bonheur de procurer pendant quelques jours un asile; mais, obligé bientôt lui-même de fuir, il donna encore à madame Roland incarcérée des preuves de dévouement, qu'elle ne crut pas pouvoir mieux apprécier qu'en lui confiant sa fille et le manuscrit de ses mémoires. Retiré dans l'ermitage de Ste-Radegonde, au fond de la forêt de Montmorency, sous un costume populaire, et livré aux travaux agrestes les plus pénibles, Bosc prévint les dénonciations de ses voisins, qui n'auraient pas manqué de le signaler aux jacobins, alors triomphants. Ce fut dans cette retraite qu'il apprit la mort de madame Roland et celle de son époux, qui lui-même y avait été un instant caché. En proie aux plus vifs chagrins, et bravant tous les périls, il accueillit encore plusieurs de ses amis proscrits, auxquels il offrit un asile, et de ce nombre fut un député qui un peu plus tard devait, sous le nom de directeur, devenir un des maîtres de la France. Lorsqu'il fut au pouvoir, Laréveillère-Lépeaux proposa à Bosc de lui rendre la position qu'il avait perdue; mais celui-ci ne voulut pas y rentrer pour devenir le collègue de certains hommes qu'il regardait comme les provocateurs de sa destitution, et qu'il ne dépendait pas de son ami d'éloigner. Déterminé d'ailleurs, par les chagrins d'un amour malheureux, à quitter un instant sa patrie, Bosc dut à Laréveillère la promesse du premier consulat vacant aux États-Unis et les moyens de s'y rendre. Il espérait y trouver André Michaux, qui dans le même moment revenait en Europe. Nommé successivement vice-consul à Wilmington, puis consul à New-York, Bosc ne put obtenir d'*exequatur* du président Adams, alors en discussion avec la France. Cependant il toucha son traitement; mais, n'ayant aucune fonction à exercer, il s'établit dans le jardin de naturalisation et profita d'un séjour de plusieurs années pour recueillir un grand nombre d'observations sur les plantes et les animaux. Il forma des collections considérables, qu'il distribua ensuite avec une libéralité égale au zèle qu'il avait mis à les réunir; abandonnant ses insectes à Fabricius et à Olivier, ses oiseaux à Daudin, ses reptiles à Latreille, ses poissons à Lacépède, et ne voulant profiter lui-même du fruit de ses travaux qu'après en avoir enrichi tous ses amis. Une scission complète étant survenue, en 1800, entre la France et les États-Unis, Bosc se vit contraint de retourner dans sa patrie. Débarqué à la Corogue, il regagna la France en traversant le nord de l'Espagne, et se fit de la culture de cette contrée une idée beaucoup plus avantageuse que celle qu'on en a généralement. A son

retour, il fut nommé l'un des administrateurs des hôpitaux et des prisons de Paris, ainsi que du mont-de-piété, et il contribua par son zèle à la réforme du régime de ces établissements. Le gouvernement consulaire l'ayant chargé de parcourir la Suisse et l'Italie pour y faire des observations scientifiques, il en rapporta cette belle collection de poissons pétrifiés, offerte par la ville de Vérone au chef de l'État pour le muséum d'histoire naturelle. Nommé en 1803 inspecteur des jardins et pépinières de Versailles, et en 1806 de celles qui dépendaient du ministère de l'intérieur, Bosc eut encore de nombreuses occasions d'augmenter ses connaissances dans une partie de la science si négligée pendant les orages de la révolution, et il devint, par son expérience, un des hommes les plus utiles à consulter sur tous les objets relatifs à l'économie agricole. Tant de travaux lui ouvrirent, en 1806, l'entrée de l'Institut, et le firent appeler plus tard au conseil d'agriculture et au jury de l'école vétérinaire d'Alfort; enfin, en 1823, il succéda à l'illustre André Thouin, comme professeur de culture au Jardin des Plantes. Mais sa santé longtemps robuste était déjà trop altérée pour lui permettre d'apporter à ses nouvelles fonctions toute son activité habituelle. Pendant un voyage entrepris en 1820, dans l'intérêt des sciences agricoles, il était resté, en parcourant le département du Var, exposé à une pluie battante qui lui fit contracter le germe d'une affection grave. Hors d'état de professer, il ne put que donner ses soins à l'administration, et ne remplit ainsi qu'une partie de ses devoirs. Cette idée ajouta beaucoup à ses chagrins, et sa maladie ayant pris un caractère de plus en plus alarmant, il y succomba le 10 juillet 1828. — Bosc possédait des connaissances variées dans les différentes parties des sciences naturelles; il n'en est presque aucune qu'il n'ait contribué à enrichir de nouveaux faits, établis souvent sur des données qui n'ont pas été à l'abri d'une saine critique; mais c'est plus spécialement à l'agriculture qu'il a consacré ses laborieuses veilles. Placé à la tête de plusieurs pépinières, il avait étudié tous les changements que le climat, le sol et la culture peuvent apporter dans la végétation des arbres. On connaît la belle collection de vignes qu'il réunit au Luxembourg, dont une partie a été décrite par lui et figurée sous sa direction, et qu'on doit regretter de voir aujourd'hui abandonnée. — Avant son départ pour l'Amérique, Bosc n'avait publié que quelques fragments épars dans les divers recueils scientifiques de l'époque: le *Journal d'histoire naturelle*, le *Journal de physique*, la *Décade philosophique*, etc.; à son retour, il s'empressa de communiquer aux sociétés savantes les observations recueillies dans ses voyages sur la géographie physique, la minéralogie, la zoologie, la botanique, l'agriculture et la technologie. Ainsi les *Mémoires de l'Institut*, les *Bulletins de la société philomatique* et de la *société d'encouragement pour l'industrie nationale*, contiennent un grand nombre de ses notices ou de rapports relatifs aux différentes parties des sciences physiques. On trouve aussi, dans

les recueils de plusieurs académies et compagnies savantes d'Europe et d'Amérique, quelques dissertations d'histoire naturelle qu'il leur avait adressées pour répondre à l'honneur qu'elles lui avaient fait de l'appeler dans leur sein. La réunion de ses travaux sur les classes inférieures des animaux a paru d'abord en trois ouvrages, sur les mollusques, les vers et les crustacés, faisant partie des *Suites à Buffon* publiées par René-Richard Casteln. 1° *Histoire naturelle des Coquilles, contenant leur description, les mœurs des animaux qui les habitent et leurs usages*, Paris, 1801, 5 vol. in-48 (1). 2° *Histoire naturelle des Vers*, Paris, 1801, 2 vol. in-48. 3° *Histoire naturelle des Crustacés*, Paris, 1802, 5 vol. in-48 (2). Mais il déposa l'ensemble de ses observations dans le *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle appliqué aux arts, principalement à l'agriculture, à l'économie rurale et domestique*, Paris, Deterville, 1803-1804, 24 vol. in-8°; 2° édition, ibid., 1816-1819, 56 vol. in-8°, et dans le *Nouveau Cours complet d'agriculture théorique et pratique*, Paris, 1809, 13 vol. in-8°; ibid., 2° édition, 1821-1825, 16 vol. in-8°. La réimpression de ces deux recueils généraux, dont à lui seul il a rédigé près de la moitié, excita surtout le redoublement du zèle qu'il avait manifesté quelques années auparavant dans sa coopération à l'édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, publiée par la société centrale d'agriculture de Paris, au *Supplément du Dictionnaire de Rozier*, pour lequel il a rédigé, entre autres, les articles PÉPINIÈRE et SUCCESSION DE CULTURE, enfin au *Dictionnaire d'agriculture* de l'*Encyclopédie méthodique* (3). Membre très-actif de la société centrale d'agriculture de Paris, Bosc donna ses soins à l'utile recueil publié sous ses auspices par Tessier depuis 1791, et dont il partagea la direction avec ce savant, de 1811 jusqu'à sa mort. Ces *Annales* contiennent de lui un nombre considérable de rapports et d'extraits analytiques, de mémoires ou d'ouvrages sur les différentes parties de l'économie rurale et domestique. Les vœux de Bosc avaient paru comblés par son entrée au Muséum, où il avait la plus ferme volonté de mettre à exécution le projet formé depuis bien longtemps d'enseigner successivement toutes les parties de l'agriculture. Les éléments de ce cours si désirable existaient dans les immenses matériaux colligés pendant ses excursions en France et à l'étranger; il les avait alors revus et coordonnés avec le plus grand soin; mais sa santé l'empêcha d'exécuter son utile projet, et il est à regretter de ne pas voir encore aujourd'hui cette belle institution établie dans le plus vaste sanctuaire qui soit consacré à

(1) Une seconde édition, augmentée d'une table alphabétique de toutes les espèces mentionnées dans cet ouvrage, avec les synonymes de M. de Lamarck, a paru à Paris, 1824, 5 vol. in-18, avec 94 planches. D—R—R.

(2) Ces deux ouvrages ont été réimprimés ensemble sous ce titre: *Histoire des vers et des crustacés*, Paris, 1825, 5 vol. in-48, avec figures coloriées. D—R—R.

(3) Il a encore publié séparément: *Rapport relatif aux effets de la gelée sur les oliviers* en 1820, Paris, 1822, in-8°; *Rapport sur l'emploi du plâtre en agriculture*, Paris, 1825, in-8°. D—R—R.

l'histoire naturelle dans les deux mondes. Bosc, ayant voué toute sa vie au travail, a donc beaucoup observé, et quoiqu'il ait beaucoup écrit, le fruit de ses veilles n'a été qu'en partie consigné dans ses ouvrages; car il a laissé des manuscrits volumineux, témoignages irrécusables de l'intérêt qu'il prit constamment à populariser la science et à multiplier les fruits de ses applications. Etre utile fut toujours pour lui la seule et unique ambition qu'il se crut permise, même à une époque où tant d'autres profitèrent de leur position scientifique pour arriver aux honneurs et à la fortune. Son désintéressement personnel était aussi absolu que son dévouement à l'amitié fut héroïque. Homme de la nature plus que de la société, ses manières étaient à la fois brusques et affectueuses: on ne pouvait le connaître sans s'attacher à lui pour toujours. Les restes de cet homme de bien reposent sous quelques arbres verts qu'il avait plantés lui-même auprès de cet ermitage de Ste-Radegonde, dont le nom rappelle les souvenirs les plus cruels, mais aussi les plus honorables de sa vie. Le 15 juin 1829, au sein de l'académie des sciences, George Cuvier a payé à la mémoire de Bosc un juste tribut d'éloges. Quelques mois auparavant, M. Sylvestre lui avait rendu le même hommage au nom de la société centrale d'agriculture, ainsi que de Gérando comme organe de la société d'encouragement. L—M—R.

BOSC (JOSEPH-ANTOINE), frère du précédent, naquit le 20 septembre 1764 à Aprey (Haute-Marne). Son père, désirant lui donner une éducation scientifique et industrielle, le plaça fort jeune à l'établissement du Creusot. En quittant cette manufacture, il vint habiter Dijon et y rédigea son *Essai sur les moyens de détruire la mendicité*, qui fut approuvé par cette ville et imprimé à ses frais. Il allait être nommé inspecteur des mines et manufactures des États de Bourgogne, lorsque cette place fut supprimée par suite de la division de la France en départements. Opposé à la révolution, Bosc fut forcé de quitter Dijon et se retira à Troyes, où il fut bientôt arrêté et mis en prison. Lors du rétablissement des écoles, il professa la physique et la chimie à l'école centrale de cette ville, et fut nommé, en 1797, commissaire central du pouvoir exécutif dans le département de l'Aube. Ce département l'envoya l'année suivante au conseil des cinq-cents. Bosc fut ensuite délégué des consuls dans la 18^e division militaire, après le 18 brumaire, et fit partie du tribunal en 1799. Nommé, en 1804, directeur des contributions indirectes de la Haute-Marne, il remplit ces fonctions jusqu'en 1815; appelé alors à la direction de Besançon, il resta dans cette ville jusqu'en 1850, et fut, peu après la révolution de juillet, mis à la retraite. Bosc consacra à l'étude les dernières années de sa vie, et mourut à Besançon, le 20 mai 1857. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur, chevalier de l'empire en 1805, et l'académie de Besançon l'avait reçu dans son sein en 1816; il était aussi membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires. On a de Bosc les ouvrages suivants: 1° *Essai sur les moyens de détruire la men-*

dieité, en employant les pauvres à des travaux utiles, Paris, 1789, in-8°. 2° *Essai sur les moyens d'améliorer l'agriculture, les arts et le commerce*, ibid., 1800, in-8°. 3° *Considérations sur l'accumulation des capitaux et les moyens de circulation chez les peuples modernes*, ibid., 1801, in-8°. 4° *Essai sur les moyens de pourvoir à la disette des subsistances*, inséré en grande partie dans les mémoires de l'académie de Besançon, année 1817. 5° *Traité élémentaire de physique végétale, appliquée à l'agriculture*, Besançon, 1824, in-8°. Bosc prononça à la tribune ou comme administrateur un grand nombre de discours, et rédigea plusieurs rapports parmi lesquels on remarque un rapport au conseil des cinq-cents sur les moyens d'assurer le travail aux ouvriers et de ranimer l'industrie (1800), un discours prononcé, en 1805, au corps législatif, comme membre du tribunal, sur le projet de loi concernant les monnaies. Il inséra un assez grand nombre de mémoires dans différentes publications scientifiques ou industrielles, et principalement dans les *Annales des arts et manufactures*, le *Journal de Physique*, le *Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale*. Il avait été l'un des fondateurs de cette société. Bosc fut aussi membre du jury chargé par le ministre de l'intérieur d'examiner les produits de l'industrie envoyés aux expositions de 1793 et de 1802. T.-P. F.

BOSCAGER (JEAN), né à Béziers en 1601, se rendit à Paris pour y faire son cours de théologie. Laforêt, son oncle, professeur en droit, lui donna du goût pour la jurisprudence. Il y fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de vingt-deux ans il fut en état de le remplacer dans ses leçons publiques, pendant une maladie; ses succès donnèrent même de la jalousie au vieux professeur, ce qui le porta à se séparer de lui. Il suivit le comte d'Avaux à Venise. Étant à Padoue, il tira, du nom d'*Academia de bove*, que portait l'académie de cette ville, la devise suivante : *Ex bove facta est dea*, par allusion à la déesse Isis. Cette compagnie en fut si flattée, qu'elle fit graver la devise sur sa porte, et reçut l'auteur parmi ses membres. Boscager prononça à cette occasion un discours qui fut admiré, où il prouvait que le travail, dont le bœuf est le symbole, rend l'homme égal aux dieux. De retour à Paris, il succéda à son oncle dans la chaire de droit, s'y distingua par une diction pure et nette, par la clarté de ses explications, et par l'agrément qu'il sut répandre sur des matières rebutantes en elles-mêmes. Il périt d'une manière funeste, dans sa campagne d'Homnonvilliers, à six lieues de Paris; étant tombé le soir dans un fossé, il n'en fut tiré que le lendemain matin, et ne survécut que peu de jours à cet accident. Il mourut le 15 septembre 1687. Il avait traduit en français, pour le fils de Colbert, plusieurs traités qui furent donnés au public sans sa participation, sous le titre d'*Institution du droit romain et du droit français*, avec des remarques de Delaunay, Paris, 1686, in-4°. On imprima de lui, après sa mort : de *Justitia et Jure, in quo juris utriusque principia accuratissime proponuntur*,

Paris, 1689, in-12. Il avait fait des *Paratitules sur les Institutes, le Digeste et le Code*, pour montrer la liaison des titres, et se proposait de publier un traité de *Jure privato et de Jure publico*. Tout cela est resté manuscrit et incomplet. De tous les commentateurs, il n'estimait que Godefroi. T.-D.

BOSCAN ALMOGAVER (JUAN). Ce poète, célèbre par les progrès qu'il fit faire à la poésie espagnole, dans laquelle il introduisit, à l'exemple des Italiens, le vers hendécasyllabique, naquit à Barcelone vers l'an 1500. Ce que l'on sait de sa vie privée se réduit à peu de chose : sa famille était très-distinguée; il suivit dans sa jeunesse la carrière des armes, et voyagea beaucoup; ce qui ne l'empêcha pas de se livrer à l'étude des lettres. Il réunissait aux avantages du corps les qualités de l'esprit. Admis à la cour de Charles-Quint, il mérita les bonnes grâces de ce prince, et se fit généralement estimer par ses manières nobles et son caractère aimable. Il fut chargé de l'éducation du duc d'Albe, qui, selon Garcilasso, dut à ses leçons les talents qu'il déploya depuis. Boscan épousa dona Anna Giron de Rebolledo, dame d'une naissance illustre, qui lui donna plusieurs enfants. Cet établissement le fixa pour le reste de ses jours à Barcelone, où il vécut d'une manière honorable; il parut cependant encore de temps à autre à la cour de Charles-Quint, et l'on voit que ce prince conserva toujours la plus haute estime pour ses talents. Il s'occupait de recueillir ses œuvres pour les faire imprimer avec celles de son ami Garcilasso, mort avant lui, lorsqu'il le rejoignit au tombeau, avant l'an 1545. Après lui, son projet fut exécuté, et leurs poésies réunies furent imprimées in-4°, à Médina, en 1544; réimprimées à Léon, 1549, in-16, et ensuite à Venise, 1553, in-12. Il passait pour constant qu'il avait achevé la traduction d'une tragédie d'Euripide; mais on n'a jamais su ce qu'était devenu cet ouvrage. Parmi ses titres littéraires, il faut placer la traduction du *Courtisan* de Balthazar Castiglione, son ami, imprimée à Tolède, 1559, in-4°, et à Anvers, 1561, in-8°. Le mérite de cette traduction assure à Boscan la gloire d'avoir, le premier, plié la langue espagnole aux tournures élégantes et naturelles de la prose, ainsi que le premier, il y avait introduit une nouvelle harmonie dans les vers. C'est ici le lien de remarquer que cette dernière innovation devint le sujet de quelques discussions littéraires. Christophe de Castillejo, son contemporain, se mit à la tête des partisans des anciennes formes, et, parce que les *redondillas*, ou petits vers, dominaient alors dans la poésie espagnole, ou peut-être aussi parce qu'il n'avait pas été le premier à se servir des autres, il leur opposa toute l'autorité de son nom, de ses discours, de ses exemples. Castillejo, dans cette lutte, fut secondé par un autre poète, Grégorio Silvestre, qui finit néanmoins par adopter l'hendécasyllabe dans ses dernières poésies. D'autres disputaient, et même on dispute encore aujourd'hui à Boscan le mérite de l'introduction du nouveau mètre poétique en Espagne. On voit cependant, par une de ses lettres adressée à la duchesse de Soma, qu'il fut engagé à

l'employer par l'ambassadeur de Venise, Navagerro, et que ce fut par les exhortations et les conseils de ce seigneur qu'il essaya de transporter dans la langue castillane le sonnet et les autres formes poétiques consacrées par l'usage des bons auteurs italiens. Boscan ajoute qu'il trouva d'abord quelques difficultés à s'y exercer ; mais que les suffrages imposants de son ami Garcilasso l'encouragèrent à les surmonter ; mais ces aveux de Boscan, disent Lampillas et d'autres critiques, ne doivent être regardés que comme une concession obligeante et polie ; et ce serait à tort, selon eux, que les Italiens voudraient s'en prévaloir pour s'attribuer la gloire d'avoir servi de modèle aux Espagnols dans l'art de tourner plus heureusement les vers, puisqu'avant Boscan, on trouve dans les anciens poètes des exemples de l'espèce de vers qu'on veut que celui-ci ait introduits. Le comte J.-B. Conti, qui a publié un choix de poésies castillanes (Madrid, 1782), me paraît avoir pris le sage milieu dans cette discussion. Il convient que Boscan n'est pas, à la vérité, le premier qui se soit servi en Espagne du vers hendécasyllabique ; mais il prétend aussi que quelques exemples rares, et non constamment suivis, ne suffisent point pour lui ravir la gloire d'en avoir rendu l'usage vulgaire et familier ; qu'en un mot le titre d'inventeur peut raisonnablement s'appliquer à celui qui, sans avoir précisément trouvé le premier principe d'un art, en crée l'application, soumet à une méthode régulière et constante, enfin, rend d'un usage commun ce qui était tout à fait inusité avant lui. Les poésies de Boscan sont divisées en 5 livres ; le 1^{er} contient celles où il n'employa que les *redondillas* ; dans les deux autres sont les pièces qu'il composa après qu'il eut adopté sa nouvelle méthode. Il a laissé des *canciones*, des sonnets, des pièces divisées en tercets, en octaves, d'autres écrites en vers blancs. Pétrarque, Dante, Politien, Bembo, paraissent, dans ces diverses compositions, lui avoir servi de modèles. Son petit poème de *Léandre et Héro* est en vers blancs. Dans cette manière de traiter ce sujet tiré de Musée, il parut vouloir imiter le Trissin, ou plutôt Bernardo Tasso, le père du Tasse, qui a aussi chanté l'aventure de ces deux amants. En général, la poésie de Boscan est animée, et presque toujours naturelle ; s'il n'a pas porté son art à toute la perfection dont il est susceptible, il a du moins la gloire d'avoir ouvert et débarrassé la route que d'autres après lui ont parcourue d'un pas plus sûr.

G—D.

BOSCH (HIPPOLYTE), médecin de Ferrare, dans le 16^e siècle, est auteur de quelques ouvrages d'anatomie et de chirurgie, mêlés des erreurs du temps et de quelques-unes des vérités que la science a depuis consacrées, savoir : 1^o *De Vulneribus a bellico fulmine illatis*, Ferrare, 1595, 1605, in-4^o. Les plaies d'armes à feu y sont encore faussement considérées comme des brûlures et non comme des plaies contuses. 2^o *De Facultate anatomica per breves lectiones, cum quibusdam observationibus*, Ferrare, 1600, in-4^o. Ce sont huit leçons sur l'anatomie, où se trouvent de fort bonnes objections sur l'emploi des ma-

chines dans la réduction des luxations. 3^o *De læsione motus digitorum, et macie brachii sinistri Consilium*, dans le recueil de Lauterbach, à Francfort, 1605, in-4^o. 4^o *De curandis vulneribus capitis brevis Methodus*, Ferrare, 1609, in-4^o. C. et A—N.

BOSCH (BALTHASAR VAN DEN), peintre, naquit à Anvers, en 1673, d'un tonnelier. Ne voulant point exercer l'état de son père, il devint élève d'un peintre peu connu nommé Thomas, qui peignait des scènes familiales. Van den Bosch avait d'abord suivi servilement la manière de cet artiste, et, à son exemple, il représentait des intérieurs d'appartements très-somptueux, tandis qu'il n'y introduisait que des figures de paysans. Des amis de van den Bosch lui firent sentir ce que cette manière de composer avait d'inconvenant. Il se corrigea, et, mettant plus de bon sens dans ses ouvrages, les vendit fort cher. Le duc de Marlborough, étant à Anvers, lui fit faire son portrait à cheval. Van den Bosch, aidé par l'un des van Bloemen, qui peignit le cheval, exécuta ce tableau avec succès. De ce moment, ses ouvrages eurent une vogue dont il sut si bien profiter, que, selon le témoignage de Descamps, ils furent alors plus chèrement payés que ceux de Teniers ou d'Ostade, quoique ce biographe, connaisseur très-éclairé, ne les regarde que comme des ouvrages de seconde classe parmi les tableaux de ce genre. Van den Bosch, estimé de ses concitoyens un peu plus qu'il ne méritait de l'être, et nommé directeur de l'académie d'Anvers, ne jouit pas longtemps de son bonheur : il mourut dans cette ville en 1715, n'ayant encore que 40 ans. Ses tableaux, si rares en France que Descamps n'y en vit qu'un seul, sont dispersés dans les cabinets des amateurs flamands. Le plus beau de tous fut fait pour la confrérie des jeunes arbalétriers d'Anvers. Il offre les portraits en pied des chefs de cette association. Le ciel fut peint par Huysmans de Malines, habile paysagiste, et l'architecture par Verstraeten, artiste moins connu. — Un autre peintre du même nom s'est distingué par son talent à peindre des fruits.

D—T.

BOSCH (JÉRÔME DE), naquit à Amsterdam, le 25 mars 1740, d'un pharmacien, qui voulait lui faire embrasser son état. Envoyé aux écoles latines, il se distingua par son application et son esprit. Le goût qu'il montra pour la poésie latine attira sur lui l'attention de Burmann (second), qui se plut à le diriger. Il publia, en 1770, les poésies de Gérard Hooft, son ami, et, comme lui, disciple de Burmann. Le père de Gérard Hooft était bourgmestre d'Amsterdam, et, par reconnaissance, il fit avoir à de Bosch l'emploi de premier commis au greffe de l'hôtel de ville. Les devoirs de cette place n'empêchèrent pas le jeune de Bosch de cultiver les lettres savantes ; il leur consacra tous ses loisirs. Comme il avait le cœur très-aimant et très-sensible, il ne laissait passer aucune occasion d'exprimer à ses amis, en vers latins, la part qu'il prenait, soit à leurs plaisirs, soit à leur affliction ; il s'exerça aussi sur des sujets plus élevés. Il donna successivement : *Genethliacon D. J. van Lennep, 1774 ; in Funere Egberti de Vry Tem-*

mink, Amstelodamensium consulis, 1785, in-4°; de *Æqualitate hominum*, Amsterdam, 1795, in-4°; *Laudes Buonapartii*, et *Elegia (ad Galliam) quum primi Consulis vita ferro atque insidiis appetetur*; ces deux petits poèmes ont été réimprimés en hollandais, en français et en allemand, à Utrecht, 1801, in-8°; *Epicedion in funere acerbo sororis Judithæ de Bosch*, 1795, in-8°; *ad Manes dilectæ sororis*, 1794, in-8°; *Consolatio ad Jan. Bondt, quum suavissimam et optimam uxorem amisisset*, 1807, in-8°, etc. De Bosch a publié le recueil de ses poésies, *Poemata*, Utrecht, 1805, grand in-4°, et il a donné depuis *Appendix Poematum*, 1808, in-4°; quelques exemplaires sont in-fol. La passion qu'il eut toujours pour les langues anciennes ne lui avait point fait oublier qu'il était Hollandais, et, entre autres pièces qu'il composa dans sa langue maternelle, on doit citer les éloges de H.-G. Oosterdyk et J.-R. Deiman. Nommé, en 1800, curateur de l'université de Leyde, il prit à tâche de redresser plusieurs injustices qui avaient eu lieu à la suite de la révolution de 1795, et l'on peut dire qu'il y réussit à beaucoup d'égards. Il a publié l'*Anthologia græca, cum versione latina H. Grotii*, Utrecht, 1795-1810, 4 vol. in-4°; il en a fait tirer quelques exemplaires in-fol., luxe très-convenable à un ouvrage de cette importance. Du vivant de Grotius, Blæu avait, en janvier 1645, commencé l'impression de cette traduction; mais elle fut arrêtée par la mort de Grotius, et, à quelques pièces près, qu'on trouve dans l'ouvrage de Junius, de *Pictura veterum*, ce grand travail était jusqu'ici resté inédit. Les trois premiers volumes de l'édition de Bosch contiennent le texte et la traduction en vers latins de même mesure et en même nombre que les vers grecs; dans le 4^e volume sont les notes inédites de Saumaise et celles de l'éditeur sur les deux premiers livres. Ces observations donnent à de Bosch un rang distingué parmi les plus habiles hellénistes. Les matériaux du 5^e volume étaient disposés pour l'impression, quand, le 1^{er} juin 1814, arriva la mort de de Bosch; ce 5^e et dernier volume a été publié par M. van Lennep, professeur à Amsterdam. De Bosch possédait une magnifique bibliothèque, riche surtout en éditions *princeps*, et remarquable par le cloix des livres et leur belle condition. Il en avait publié lui-même le catalogue abrégé sous ce titre : *Brevis Descriptio bibliothecæ Hier. de Bosch, quatenus in ea græci et latini scriptores asservantur*, Utrecht, 1809, in-8°. Il y rend compte des peines infinies qu'il s'était données, pendant près de soixante ans, pour former cette admirable collection. Il s'était fait une loi de n'y admettre que des livres qui fussent bien complets et qui n'eussent point de tache, point de piqûres de vers. Non-seulement il les voulait d'une conservation parfaite, il recherchait encore le luxe des grands papiers et des marges entières. A cette magnificence intérieure se joignait celle des reliures : il employait les meilleures ouvriers; Baumgarten, le plus célèbre des relieurs anglais, Weber, Beck, Hesselmann et autres fameux relieurs hollandais. « Beaucoup de personnes, dit-il, trouveront cette « recherche peu digne d'un savant; je leur aban-

V.

« donne de grand cœur les livres touchés par des « doigts sales, gâtés et tout tachés d'encre et d'huile. « Il y a des gens qui s'imaginent qu'il faut, dans « les choses, considérer uniquement l'utilité, et en « bannir toute curiosité de luxe et d'ornement; à « mon sens, c'est une très-grande erreur. » De Bosch a légué son portrait à l'athénée illustre d'Amsterdam.

B—ss.

BOSCH (BERNARD DE), poète hollandais, né en 1709 et mort en 1786, a laissé, sous le titre de *Récréations poétiques*, quatre petits volumes sur des sujets relatifs, pour la plupart, à la religion et à la morale. Ces poésies respirent une piété sincère; mais, s'il y règne de la douceur, de la grâce, le ton en est généralement faible et monotone. Nul doute que la délicatesse excessive de l'auteur n'ait énérvé son style; en remaniant sans cesse sa pensée et son expression, il lui aura enlevé tout ce qu'elle pouvait avoir de vigoureux et de *prime-sautier*. On a une preuve de cette délicatesse, bien rare d'ailleurs, dans ses *Corrections pour mes premières poésies*, imprimées dans la seconde partie du recueil de la société de littérature nationale, à Leyde. Ses deux frères se sont fait quelque réputation : Jean, comme peintre; Henri, comme médecin. Ce dernier traduisit en vers hollandais quelques-uns des meilleurs vers latins d'Adrien van Royen et de P. Burmann (second). — On peut consulter sur Bernard de Bosch la continuation de l'histoire d'Amsterdam de Wagenaar, t. 21, p. 99, et ce qu'en dit Roulaud au commencement du 4^e volume de ses œuvres. On trouve une appréciation de celles-ci dans les *Tael-en Dichtkundige Bijdragen*, t. 1^{er}, p. 10-23, ainsi que dans l'*Histoire de la poésie hollandaise*, par M. Jérôme de Vries, t. 2, p. 169-172. — Bernard Bosch, autre poète hollandais, né en 1746, à Deventer, devint pasteur de l'Eglise évangélique, et se fit connaître par son poème de l'*Égoïsme* (de Eignebaat). Il négligea plus tard l'étude des lettres pour prendre part aux troubles de son pays. S'étant montré fort opposé au prince d'Orange, il fut obligé de s'éloigner lorsque les Prussiens envahirent la Hollande, en 1787. Revenu dans sa patrie avec les Français, en 1795, il s'y lança de plus en plus dans le parti patriotique, qui le nomma représentant du peuple en 1796. L'exaltation de ses idées lui attira encore des persécutions en 1798, et il fut emprisonné pendant quelques mois dans la Maison du bois. Rendu à la liberté, il concourut à la rédaction de plusieurs journaux, et composa quelques brochures politiques. Il mourut le 1^{er} décembre 1805, après avoir publié dans la même année une collection de ses poésies, 3 vol. in-8°. Il avait commencé une nouvelle édition de Vondel et un extrait de Lavater. Ces deux ouvrages sont restés inachevés.

R—G.

BOSCHA (PIERRE-PAUL), prêtre, né à Milan, en 1632. Nommé conservateur de la bibliothèque Ambrosienne, il se rendit utile aux savants par la communication des ouvrages rares et précieux confiés à ses soins, et se fit connaître par plusieurs écrits sur différents points d'érudition. Ses services et ses talents furent récompensés par le pape Innocent X,

45

qui lui conféra, en 1680, le titre de protonotaire apostolique. De toutes ses productions, la seule recherchée est celle qui a pour titre : *de Origine et Statu bibliothecæ Ambrosianæ hemi-deccas*, Milan, 1672, in-4°, insérée par Burmann dans le t. 6 de son *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Boscha mourut le 22 avril 1699. La liste de ses ouvrages se trouve dans la *Bibliotheca scriptor. Mediolanens.* de Phil. Argellati.

W—s.

BOSCHERON, vivant au commencement du 18^e siècle, a composé et publié : *Carpentariana, ou Recueil de pensées historiques, critiques et morales et de bons mots de Fr. Charpentier*, Amsterdam (Paris), 1721, in-12, ou 1741 ; c'est la même édition. (Voy. CHARPENTIER.) On a encore de lui : 1^o *Eloge d'Antoine Varillas* : c'est ce qu'on a de plus curieux et de plus détaillé sur Varillas. On le trouve à la tête du *Varillasiana*, 1754. 2^o *Abrégé de la vie de l'abbé d'Aubignac*, dans les *Mémoires de littérature* de Sallengre, t. 1^{er}. 3^o *Poésies diverses*, Paris, 1728, in-8° : c'est une brochure de quelques pages. Comme ordinairement elle est reliée avec les *Réveries sérieuses et comiques, en prose et en vers*, par M***, correcteur en la chambre des comptes, 1728, in-8°, on donne à Boscheron cette qualité, et on lui attribue ce recueil. On lui avait encore attribué dans notre première édition, d'après Nicéron, la vie de Quinault, imprimée en tête de l'édition de 1715 du théâtre de ce poète ; mais de Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres*, 1755, t. 2, p. 295-94, et plus récemment Beffara (voy. ce nom), ont prouvé que cette vie n'était point de Boscheron. Z—o.

BOSCHERON-DESORTES. Voyez DESPORTES.

BOSCHET (le Père ANTOINE), jésuite, est connu surtout par la critique des divers ouvrages de Baillet. Ses *Réflexions sur les Jugements des savants* furent imprimées sous la rubrique de la Haye, mais à Paris ou à Rouen, en 1691, in-12 ; et l'année suivante parurent les *Réflexions d'un académicien sur la Vie de Descartes*. Ces deux opuscules, d'un style vif et agréable, ont été longtemps attribués au P. Letellier, l'un des meilleurs écrivains de la société. (Voy. BAILLET.) Boschet tourne cruellement en ridicule l'auteur de la *Vie de Descartes*. Les *Réflexions sur les Jugements des savants* n'eurent pas le même succès. (*Lettre de Bayle à Minutoli*, du 29 juin 1695.) On attribue au P. Boschet une *Lettre au docteur Hermant*, que la Monnoie a recueillie dans son édition de l'*Anti-Baillet*. Il est encore auteur du *Parfait Missionnaire, ou Vie de Julien Maunoir*, Paris, 1697, in-12, ouvrage qui pouvait fournir à Baillet l'occasion de prendre la revanche contre son malin censeur. (Voy. MAUNOIR.) Ce religieux mourut à la Flèche, en 1705, fort jeune, suivant Prosp. Marchand et Desmaiseaux, mais à 63 ans suivant la Monnoie. Il est mal nommé Bauchet, dans les *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique, etc.*, par d'Artigny, t. 2, p. 210.

W—s.

BOSCHINI (MARCO), peintre, graveur et poète vénitien, florissait vers le milieu du 17^e siècle. Les édifices publics, les églises et plusieurs maisons particulières de Venise, possèdent un assez grand nom-

bre de ses tableaux. Il peignit aussi pour l'empereur Léopold I^{er}, pour l'archiduc d'Autriche et pour Alphonse IV, duc de Modène, qui lui donnèrent pour récompense, en 1661, trois chaînes d'or. Il aimait passionnément le jeu, et il avoue lui-même, dans la préface d'un de ses ouvrages, que, mettant beaucoup d'argent à la loterie, la continuation de ce même ouvrage dépendrait de la perte ou du gain qu'il y ferait. Il a laissé : 1^o *il Regno tutto di Candia delineato a parte ed intagliato*, Venise, 1651, in-fol. Ce livre, qui est assez rare, n'est composé que de 61 cartes, où l'île de Candie est divisée en toutes ses parties. 2^o *L'Arcipelago con tutte le isole, scogli, secche e bassi fondi, colla dichiarazione, etc.*, Venise, 1658, in-4°, avec 48 cartes. 3^o *La Carta del navigar pittoresco, etc.*, Venise, 1658, in-4° : c'est un dialogue entre un sénateur vénitien amateur et un peintre de profession, où l'auteur annonce en style figuré « que le vaisseau de Venise est conduit dans « la haute mer de la peinture, à la honte de ceux « qui n'entendent rien à la boussole, etc. » Il est en vers divisés en quatrains rimés, et en idiome vénitien, avec le portrait de l'auteur. 4^o *Funeral Fatto dalla pittura Veneziana per el pasazo (passaggio) della terrena a la celeste vita del sereniss. di Modana Alfonso el IV, etc.*, Venise, 1663, in-fol. Cinelli, dans sa *Bibliothèque volante*, dit de cet ouvrage que l'invention en est très-belle. Il est aussi en vénitien. 4^o *Le Minière della pittura, compendiosa informazione non solamente delle pitture pubbliche di Venezia, ma delle isole circonvicine*, Venise, 1664, in-12 ; 1674, in-12 ; et depuis considérablement augmenté, 1720, 2 vol. in-fol. 6^o *Gioielli pittoreschi, etc.*, Venise, 1676, in-12. Ce n'est qu'une table ou index des peintures publiques de la ville de Venise, et l'extrait d'une partie du livre précédent. G—É.

BOSCHIUS (JEAN), médecin, natif de Liège, professeur de médecine à Ingolstadt, en 1558, auteur des ouvrages suivants : 1^o *de Peste liber*, Ingolstadt, 1562, in-4° ; 2^o *Concordia philosophorum ac medicorum de humano conceptu, atque fœtus corporatura, incremento, animatione, mora in utero ac nativitate*, ibid., 1576, 1588, in-4° ; 3^o *Oratio de optimo medico et medicinæ auctoribus* (1^{er} volume des *Orais. d'Ingolstadt*) ; 4^o *de Lapidibus qui nascuntur in corpore humano*, Ingolstadt, 1680, in-4°. On lui doit encore une édition d'Ocellus Lucanus, Louvain, 1544, in-4°. — Un autre Guillaume VAN DEN BOSCHIUS, aussi de Liège, probablement de la même famille, est auteur de l'ouvrage suivant : *Historia medica, in qua libris quatuor animalium natura et eorum medica utilitas exacte et luculenter tractantur*, Bruxelles, 1659, in-4°, fig., ouvrage de matière médicale, fait, du reste, sans choix et sans critique, et où l'auteur montre beaucoup trop de crédulité.

C. et A—N.

BOSCHIUS (PIERRE VAN DEN BOSSCHE), hollandiste, naquit en 1686, à Bruxelles, d'une famille qui tenait un rang honorable. Admis chez les jésuites à l'âge de dix-neuf ans, il fut envoyé, après les épreuves du noviciat, par ses supérieurs au col-

lège d'Anvers, où il acheva sa philosophie et professa depuis les humanités. Son goût pour les travaux d'érudition le fit adjoindre, en 1721, aux continuateurs du recueil des *Acta sanctorum* (voy. BOLANDUS), et, pour sa part, il l'enrichit d'un grand nombre de dissertations, insérées dans les quatre derniers volumes de juillet et dans les trois premiers d'août. L'affaiblissement de sa santé ne ralentit point son ardeur pour l'étude. Il mourut le 24 novembre 1756, à 50 ans, après en avoir passé deux dans un état continu de souffrance. Le P. Boschius est principalement connu par l'ouvrage suivant : *Tractatus historico-chronologicus de patriarchis Antiochenis tam græcis quam latinis, imo et jacobitis, usque ad sedem a Sarracenis eversum*. Cet ouvrage, fruit d'immenses recherches, forme l'introduction au 4^e volume du mois de juillet des *Acta sanctorum*. Il a été réimprimé séparément, Anvers, 1725, in-4^o, et Venise, 1748, in-fol. Cette dernière édition est un tirage à part de la réimpression faite à Venise de la première collection des hollandistes. On trouve une analyse critique de l'ouvrage de Boschius dans les *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1728, p. 107, et *Supplement.*, t. 9, p. 68. On peut aussi le comparer avec l'*Histoire des patriarches d'Antioche*, par le P. Lequien, t. 2, de l'*Oriens christianus*. Un de ses confrères, le P. Dolmans, a publié l'éloge de Boschius, avec son portrait et une inscription, dans les prolégomènes du t. 5 du mois d'avril des *Acta sanctorum*.
R—G.

BOSCHIUS (JACQUES), savant jésuite qui a échappé à tous les biographes et bibliographes, est auteur de l'ouvrage suivant : *Symbolographia, sive de arte symbolica sermones septem; quibus accessit, studio et opera ejusdem, sylloge celebriorum symbolorum, in quatuor divisa classes : sacrorum, heroicorum, ethiæcorum et satyricorum, bis mille iconismis expressa*, Augsbourg, 1702, in-fol. de 420 p. et de 171 pl. Le volume est orné de nombreuses figures de Jacob Muller et de Jean-George Wolfgang. La permission d'imprimer est datée de Landsberg, le 12 septembre 1699, et la dédicace, qui remplit 25 p. et qui a été signée à Neubourg, en 1700, est offerte à l'archiduc Charles d'Autriche.
R—G.

BOSCOVICH (ROGER-JOSEPH), né à Raguse, le 18 mai 1711, entra chez les jésuites, à Rome, en 1725, et se livra avec ardeur à la philosophie et aux mathématiques. Il fut ensuite nommé professeur de ces deux sciences au collège romain, avant d'avoir terminé le cours de ses études, dérogation singulière à l'usage ordinaire. La variété de ses connaissances, les qualités brillantes de son esprit, la solidité de ses principes, lui attirèrent l'attachement et le respect de tous ceux qui le connurent. Il fut employé par différents papes, pour fournir des moyens de soutenir le dôme de St-Pierre, qui menaçait de crouler, et fit partie de la commission chargée d'examiner le moyen de dessécher les marais Pontins. La république de Lucques ayant eu des discussions avec la Toscane, relativement à ses limites et à la propriété de ses cours d'eau, choisit Boscovich pour défendre sa cause, et l'envoya pour cet effet en dé-

putation à Vienne, auprès de l'empereur d'Autriche. Il voyagea ensuite dans diverses parties de l'Europe. Adoptant les systèmes de Newton, il avait fait paraître, en 1756, une dissertation de *Maculis solaribus*; on y trouve, pour la première fois, la solution géométrique du problème astronomique de l'équateur d'une planète, déterminé par trois observations d'une tache. Il publia les années suivantes plusieurs autres dissertations sur l'astronomie : telles que *Nova Methodus adhibendi phasium observationes in eclipsibus lanaribus*, Rome, 1744, in-4^o; de *lunæ Atmosphæra*, 1753, *ibid.*; enfin, il fit paraître, en 1758, la philosophie newtonienne, sous le titre de *Philosophiæ naturalis Theoria*. Plusieurs mathématiciens de divers pays prirent cet ouvrage pour base de ceux qu'ils publièrent. La société royale de Londres, dont il était membre, l'avait choisi pour aller observer le second passage de Vénus en Californie; mais la dissolution de son ordre, qui eut lieu à cette époque, l'empêcha d'accepter cette commission. Après la suppression des jésuites, le grand-duc de Toscane le nomma professeur de l'université de Pavie. En 1775, il fut appelé à Paris par des personnes qui avaient été à portée de l'apprécier, et qui lui procurèrent la place de directeur de l'optique de la marine, avec 8,000 liv. de pension. Il s'attacha surtout à la théorie des lunettes achromatiques, et publia 5 volumes in-4^o, fig.; *Rog. Jos. Boscovich Opera pertinentia ad opticam et astronomiam, maxima ex parte nova et omnia huc usque inedita*, Bassano, Reinondini, 1785. Cette matière occupe plus d'un tiers de l'ouvrage. (Voy. le *Journal des Savants*, mai 1786.) Forcé, par quelques désagréments, de renoncer à son poste, il se retira à Milan : l'empereur le chargea d'inspecter une mesure du degré en Lombardie. Boscovich jouit à Milan de toute la considération que méritaient ses connaissances, et y mourut le 12 février 1787. Outre les dissertations dont nous avons parlé, et beaucoup d'autres qu'on trouve dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Mémoires des Savants étrangers* (1), etc., il a composé un grand nombre d'ouvrages. Voici le titre des principaux : 1^o *Elementa universæ mathematicæ*, Rome, 1754, 3 vol. in-8^o, -fig. 2^o *Philosophiæ naturalis Theoria, redacta ad unicam legem virium in natura existentium*, Vienne, 1758, in-4^o, fig.; Venise, 1762; Vienne, 1764. On avait commencé à le traduire en français, à Paris, 1779, mais cette traduction n'a pas été imprimée. Cet ouvrage renferme de belles idées. 3^o *Traité sur les télescopes dioptriques perfectionnés* (en allem.), Vienne, 1765, in-8^o : ce traité avait déjà paru en latin sous ce titre : *de Lentibus et Telescopiis dioptriciis*, Rome, 1755, in-4^o. 4^o *Dissertatio physica de lumine*, Vienne, 1766, in-8^o, fig. 5^o *De lunæ Atmosphæra*, Vienne, 1766, in-4^o, fig. 6^o *Dissertationes ad dioptricam*, Vienne, 1767, in-4^o. 7^o *Voyage astronomique dans l'État de*

(1) Ce dernier recueil contient, entre autres pièces, les deux suivantes (t. 6, année 1774) : *de Orbitis cometarum determinandis, one observationum parum a se invicem remotarum*, avec 4 pl.; — *Observatio eclipsis lunæ, habita Venetiis, 18 maii 1761, in observatorio patrum societatis Jesu*.
Ct—s.

l'Eglisc, traduit en français, sous le nom de l'abbé Chatelain, par le P. Hugon, jésuite, avec des augmentations de l'auteur, Paris, 1770, in-4°. Ce voyage est le résultat de la mesure de deux degrés du méridien que Boscovich avait exécutée avec le P. Maire, dans les États du pape, l'an 1750, par ordre du cardinal Valentin, sous Benoît XIV. L'édition originale, de *Litteraria Expeditione per pontificiam ditionem ad dimetiendos duos meridiani gradus a PP. Maire et Boscovich*, Rome, 1755, in-4°, est recherchée à cause de la carte trigonométrique des États du pape, dont la traduction française ne donne qu'une mauvaise réduction : cette carte, qui est en trois feuilles, se trouve souvent à part. 8° *Journal d'un voyage de Constantinople en Pologne*, etc., Lausanne, 1772, in-12, traduction faite d'après une première édition italienne très-défectueuse ; en allemand, Leipsick, 1779, in-12 ; en italien, Bassano, 1784, in-8° : c'est la meilleure édition. Boscovich, qui avait beaucoup de goût et de talent pour la poésie, publia, en 1755 et 1760, le poème intitulé : *Philosophia a Benedicto Stay, Ragusino, versibus traditæ libri 6*, Rome, 2 vol. in-8°, en vers latins, et l'accompagna de savantes notes : il publia lui-même son beau poème des éclipses, en 5 chants, sous ce titre : 9° *de solis ac lunæ Defectibus*, Londres, 1760, in-4°, traduit en français par l'abbé de Baruel, d'après la 2° édition, en 6 chants, que l'auteur en avait donnée à Rome, 1767, in-8°, et accompagné du texte latin et des augmentations de l'auteur, Paris, 1779, 1784, in-4°. On admire dans cet ouvrage le style élégant du poète, et le talent peu commun avec lequel il avait su rendre des détails appartenant aux sciences exactes et au calcul. D'autres morceaux de poésie latine, d'une moindre étendue, mais pleins de grâce et de facilité, contribuèrent à placer Boscovich au rang des meilleurs poètes latins modernes. On peut citer particulièrement la pièce intitulée : *Virgo sine labe concepta*, qui fut insérée dans le recueil de l'académie de l'immaculée conception de Rouen (t. 3). Il avait tout l'enthousiasme des poètes, sans se livrer à l'exagération. Sa conversation était aimable, et d'autant plus instructive qu'il avait voyagé dans une grande partie de l'Europe. (*Voy. son éloge par Lalande, dans le Journal des Savants*, février 1792.) W—R.

BOSE (GASPARD), sénateur de Leipsick, et professeur de botanique dans la même ville, au commencement du 18^e siècle, eut, dès sa jeunesse, le goût de cette science. Il avait rassemblé dans son jardin particulier un grand nombre de plantes rares, et beaucoup qui étaient nouvelles, de sorte que ce jardin fut un des plus riches de l'Allemagne. Paul Amman en publia le catalogue en 1686, Peine en 1799, Wehman en 1725, et Probst en 1747. Gaspard Bose est auteur de plusieurs petits ouvrages sur la botanique : 1° *Dissertatio de motu plantarum sensus amulo*, Leipsick, 1728, in-4°. Il semble vouloir faire revivre l'opinion de l'âme végétative. Il traite de l'irritabilité des *minosa* ou sensitives, des fleurs qui suivent le mouvement du soleil, du phénomène de la rose de Jéricho, et de la manière dont

les fruits s'ouvrent pour laisser échapper leurs graines. 2° *De Calyce Tournefortii*, Leipsick, 1753, in-4°. Il défend Tournefort contre Pontédéra, sur la différence et la variété des calices. Il a décrit la fleur du *Musa*, ou bananier, dans les *Acta eruditorum* de Leipsick de 1754. Walther, dans son *Hortus*, ayant décrit et figuré, sous le nom d'*Anonymos*, une plante que l'on voyait en Europe pour la première fois, Linné lui donna celui de *Bosea*. — Jean-Jacques BOSE, son contemporain, est auteur du traité : *de Potionibus morificis ad varios Scripturæ locos*, Leipsick ; *Dissertat. prima*, 1756 ; *secunda*, 1757, in-4°. — Adolphe-Julien BOSE, médecin, professeur à Leipsick, né en 1742, mort en 1770, a publié trois dissertations sur la physiologie végétale : 1° *de Motu humorum in plantis vernali tempore viridior*, Leipsick, 1764, in-4° ; elle traite du mouvement de la sève au printemps. 2° *De disquirendo Characterē plantarum essentiali singulari*, Leipsick, 1763, in-4°. 3° *Programma de differentia fibræ in corporibus trium naturæ regnorum*, Wittenberg, 1768, in-4°. D—P—S.

BOSE (ADAM-HENRI et CHRISTOPHE DIETRICH) étaient deux frères qui servirent avec distinction dans les armées saxonnes ; le premier mourut avec le titre de général, en 1749 ; le second fut avocat, et employé par trois électeurs successifs dans d'importantes négociations ; il fit plusieurs campagnes, fut dans plusieurs cours, et assista entre autres, comme ministre de Saxe, au congrès de Riswick. Malgré l'habileté qu'il déploya dans ces diverses fonctions, il fut disgracié, et mourut en 1741, dans la forteresse de Pleissenbourg. G—T.

BOSE (JEAN-ANDRÉ), professeur d'histoire à Iéna, né à Leipsick, le 17 juin 1626, mort le 29 août 1674, se distingua comme érudit et comme philosophe. On lui doit : 1° une bonne édition de Cornelius Nepos, enrichie de variantes et de notes, Leipsick, 1657, in-8° ; Iéna, 1675, in-8° ; Fischer en a donné une nouvelle édition, Leipsick, 1806, in-8°. 2° *Petronii Satyricon puritate donatum, e manuscript. Joan. And. Bostii*, Iéna, 1701, in-8°, et beaucoup d'opuscules dont on peut voir le détail dans l'*Onomasticon* de Sax. Plusieurs de ses dissertations se trouvent dans le *Thesaur. Antiq. rom.* de Grævius. Au moment de sa mort, il se disposait à donner une édition de Fl. Joseph, et un commentaire sur les historiens byzantins. — George-Mathias BOSE, professeur de physique à Wittenberg, né à Leipsick le 22 septembre 1710, mort en 1761 à Magdebourg, où les Prussiens l'avaient amené comme otage. Il s'occupa surtout de recherches sur l'électricité, et il les a consignées dans ses *Tentamina electrica* ; il y traite de l'effet de l'électricité sur les végétaux, et recherche si elle accélère la végétation et la floraison des plantes. Il composa aussi un poème sur l'électricité, et le traduisit lui-même en vers français, sous le titre de *l'Électricité, son origine et ses progrès, poème en deux livres, traduit de l'allemand par M. l'abbé Jos. Ant. de C.*, Leipsick, 1754, in-12. Il écrivit aussi en français des *Recherches sur la cause et sur la véritable théorie*

de l'électricité, Wittemberg, 1745, in-4°, ainsi que plusieurs autres morceaux, et en anglais une dissertation intitulée : *On the Electricity of glass that has been exposed to, etc.*, insérée dans les *Transactions philosophiques*, n° 492. On lui doit encore des observations et quelques ouvrages astronomiques : 1° *In eclipsin terræ diei 13 maii 1755 Commentatio*, Leipsick, 1755, in-4°; 2° *de Osymandya Circulo aureo*, Wittemberg, 1749, in-4°; 3° *Commercium epistolium de Sesostridis, Augusti et Benedicti XIV obelisco*, ibid., 1751, in-4°; 4° *Tentamina electrica*, ibid., 1744-1747, 2 vol. in-4°; 5° *Meteora heliaca, sive de maculis in sole deprehensis*, Leipsick, 1754, in-4°; 6° *Jubilæum astronomium*, Wittemberg, 1757, in-4° : c'est la célébration de l'anniversaire du renouvellement de l'astronomie par Purbach et Regiomontanus, qui, le 5 septembre 1487, observèrent une éclipse de lune, la première qui ait été observée avec une précision astronomique, depuis le 10^e siècle. Il avait aussi publié des mélanges de littérature et d'histoire naturelle sous ce titre : *Otia Wittembergensia*, Wittemberg, 1759, in-4° : il y recherche, entre autres, si notre sucre est le même que celui des anciens. Voyez son éloge dans les *Nov. Acta eruditorum*, octobre 1761. — Ernest-Gottlieb BOSE, professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipsick, où il était né le 30 avril 1723, et où il mourut le 22 septembre 1788, se distingua comme médecin et comme botaniste. On a de lui beaucoup de dissertations intéressantes; les principales sont : 1° *de Nodis plantarum*, Leipsick, 1747, in-4°; 2° *de radicum in plantis Ortu et Directione*, Leipsick, 1751; 3° *de Secretione humorum in plantis*, Leipsick, 1755, in-4°; 4° *de Generatione hybrida*, Leipsick, 1777, in-4°; 5° *De eas librorum anatomieorum variorum*, Leipsick, 1761; 6° *Historia cordis villosi*, Leipsick, 1774; 7° *de Phantasia læsa, gravium morborum matre*, Leipsick, 1788, etc. G—T.

BOSELLINI (CHARLES), économiste, né à Modène en 1763, étudia, dans sa patrie, les belles-lettres et la jurisprudence, fut reçu docteur en droit, puis se mit à voyager en France et en Angleterre pour y acquérir de nouvelles connaissances. Le mouvement intellectuel dont ces deux pays, et surtout leurs capitales, étaient le théâtre, trouva en lui un adepte fervent, mais plus disposé à soumettre à l'examen les principes en vogue qu'à les adopter aveuglément. Revenu en Italie au commencement de la révolution française, il fut du nombre de ceux qui en suivirent les progrès avec un intérêt mêlé d'effroi, mais qui pourtant en approuvèrent la base et le point de départ. Aussi, lors de l'invasion des Français en 1796, Bosellini prit-il parti pour les innovations. Il remplit successivement divers emplois; et l'on doit avouer qu'il s'y conduisit de manière à se concilier les suffrages des hommes même les plus opposés à sa manière de voir. Bosellini avait peut-être alors un penchant un peu trop vif pour des utopies qui longtemps encore seront irréalisables : il eût voulu voir la péninsule italique républicaine, une, et indépendante de l'étranger. Mais tout cela n'était guère dans les vues de l'homme qui, après avoir conquis l'Ita-

lie, s'était assis sur le trône de France. Quand Bosellini eut reconnu combien ses espérances étaient chimériques, il abandonna les affaires pour l'étude, et les bureaux pour la retraite. Plusieurs mémoires et des ouvrages importants, soit sur la législation, soit sur l'économie politique, témoignèrent de son aptitude pour les travaux philosophiques. Il avait la réputation d'un des économistes les plus habiles de l'Italie, lorsqu'il fut enlevé le 1^{er} juillet 1823 à la science, qu'il eût sans doute encore enrichie d'observations intéressantes et de découvertes utiles. Son ouvrage principal est le *Nouvel Examen des sources de la richesse tant publique que privée* (Nuovo Esame delle sorgenti, etc.). Ce traité, qui est une œuvre capitale pour tous les économistes, ne put être imprimé sous Napoléon, et le fut en 1816 et 1817, 2 vol. in-8°, à Modène, sous le gouvernement du duc François IV. Bosellini, en y relatant les opinions des Smith, des Lander, etc., les compare, les discute, les contrôle souvent par l'énoncé de sa propre pensée. Suivant lui, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les beaux-arts même, ne constituent pas seuls la richesse; les garanties sociales aussi en font partie. Il y ajoute le travail et l'épargne, qu'il regarde comme les éléments fondamentaux de toute espèce de richesse. On trouve plusieurs articles de Bosellini dans l'*Anthologie* de Florence et dans le journal des arcadiens de Rome. Parmi ces derniers, le *Tableau historique des sciences économiques, depuis leur naissance jusqu'en 1815*, mérite une mention particulière. Il fut réimprimé à Modène, avec les additions, en un vol. in-8°. On lira aussi avec fruit son article sur le prospectus des sciences économiques de Gioja et sur les nouveaux principes d'économie politique de Sismondi. Dans l'*Anthologie* on a surtout remarqué le morceau où il discute, contre Sismondi et Malthus, la question de possibilité d'un excès dans la somme de production générale, et où il se prononce fortement pour la négative, quoique antérieurement, ainsi que ces deux économistes, il eût cru l'excès possible. Un trait honorable pour Bosellini, c'est que tout ce qu'il a écrit respire la modération, le désir d'améliorer le sort des hommes, et l'amour d'une liberté sage à laquelle ne répugnent ni la religion ni la prudence. Enfin, quoique cosmopolite par les doctrines, il est Italien par les affections; et, en souhaitant le bien-être de l'espèce entière, il laisse voir qu'il pense toujours et avant tout à ses compatriotes. G—G—Y.

BOSIO (JACQUES), en latin BOSTIUS, frère servant de l'ordre de Malte, natif de Milan, selon les uns, et plus vraisemblablement de Clivas en Piémont, selon les autres, remplit à Rome, sous Grégoire XIII, les emplois de secrétaire et d'agent de cet ordre. Ayant entrepris d'en écrire l'histoire, il céda ses charges à son neveu, Antoine Bosio, dont nous parlerons plus bas. Il s'attacha ensuite au cardinal Petrochino, qu'il espérait voir élever au souverain pontificat. Cette espérance ayant été trompée, il se retira entièrement des affaires. On ignore l'année de sa mort. Son histoire est intitulée : *Istoria della sacra religione di san Giovanni Hierosolimitano*, Rome, 1594, 2 vol.

in-fol.; le 3^e parut en 1602; idem, Rome, 1621-50 et 52, 5 vol. in-fol., ouvrage précieux pour la multitude des faits qu'il renferme, et que Boissat n'a presque fait que traduire dans son travail sur le même sujet. (Voy. BOISSAT.) Avant de publier ce grand ouvrage, Bosio avait déjà fait paraître : 1^o *la Corona del cavaliere Gierosolimitano*, Rome, 1688, in-4^o; 2^o *gli Privilegi della religione di san Giovanni Gierosolimitano*, Rome, 1589, in-4^o. — Antoine BOSIO, son neveu, fut après lui agent de l'ordre de Malte. Dans les moments de loisir que lui laissaient les affaires, il aimait à parcourir, avec quelques amis, les souterrains de Rome; il y faisait des observations qu'il réunissait ensuite dans un corps d'ouvrage, et il eut la gloire d'écrire le premier sur ce sujet d'érudition. Il mourut en 1629, laissant encore imparfait son ouvrage intitulé : *Roma sotterranea*, quoiqu'il y eût travaillé trente-cinq ans. Le chevalier Aldobrandino, exécuteur testamentaire de l'auteur, le publia en 1652, gr. in-fol., avec des additions du P. Severani; réimprimé à Rome, 1650, in-4^o. Paul Aringhi en donna une traduction latine augmentée, Rome, 1651 (voy. ARINGHI); Cologne, 1659, 2 vol. in-fol.; on y joint ordinairement l'ouvrage de Boldetti, intitulé : *Osservazioni sopra i cimiterj de' santi martiri*, etc., 1720, in-fol. L'ouvrage de Bosio a été depuis augmenté, perfectionné et publié de nouveau par le savant prélat Bottari, Rome, 5 vol. in-fol., 1757, 1747 et 1755, ce qui fait que l'ouvrage primitif est peu recherché aujourd'hui. (Voy. BOTTARI.) G—É.

BOSIO (JEAN), peintre d'histoire, frère aîné du célèbre sculpteur qui vit encore aujourd'hui, naquit comme lui à Monaco, vers 1767. Il a exposé, en 1819, *Vénus ramenant Hélène à Paris*, en 1822, *la Poésie érotique écrivant sous la dictée de l'amour*. Il a également exposé plusieurs portraits; mais sa manière était froide, et la médiocrité de son talent ressortait d'autant plus qu'il avait à côté de lui la gloire de son frère. Il est mort il y a peu d'années. On a de lui *Traité élémentaire des règles du dessin*, 2^e édition, 1802, in-12. Z—O.

BOSIUS (SIMON). Voyez DUBOIS.

BOSMAN (GUILLAUME), voyageur hollandais de la fin du 17^e siècle, nous apprend que la lecture de diverses relations de voyages dans les pays étrangers lui inspira une ardente curiosité de les parcourir. Un emploi qu'il obtint au service de la compagnie hollandaise des Indes occidentales lui fournit l'occasion de satisfaire son désir. Après avoir exercé pendant plusieurs années l'office de facteur à la côte de Guinée, il fut élevé à celui de facteur en chef, ou directeur particulier du comptoir d'Axim; il passa de cette place à celle de Mina, principal établissement de ses compatriotes sur la côte d'Or. Durant un séjour de quatorze ans dans ces contrées, en visita presque tous les lieux considérables. Pénétré de l'idée que chacun doit communiquer les connaissances que l'expérience lui a fait acquérir, il publia le résultat de ses observations après son retour en Europe, vers 1702. Son livre est intitulé : *Naauwkeurige Beschrywing van de Guinese goud,*

tand en slaven Kust, Utrecht, 1704, in-4^o; Amsterdam, 1719, in-4^o, avec cartes et planches. La première traduction parut en français, sous ce titre : *Voyage de Guinée, contenant une description nouvelle et très-exacte de cette côte où l'on trouve et où l'on trafique l'or, les dents d'éléphant et les esclaves*, Utrecht, 1705, in-12, cartes et planches. L'ouvrage fut aussi traduit en anglais, Londres, 1705, in-8^o, ibid., 1721; en allemand, Hambourg, 1706, in-8^o; en italien, sur la version française, Venise, 1752-1754, in-fol. Bosman est un des voyageurs qui ont décrit la côte de Guinée avec le plus d'exactitude. Ceux qui sont venus après lui rendent justice à sa véracité. Snelgrave (voy. ce nom) dit que sa description est la plus parfaite histoire de ce pays-là. « Je « lui rends volontiers ce témoignage, ajoute-t-il, que « tout ce qu'il avance, je l'ai trouvé très-véritable. « C'est à ce livre que je renvoie le lecteur curieux « de savoir quelles sont les mœurs, les coutumes, « le commerce des nègres le long de cette côte. » Outre les motifs généraux qui peuvent exciter un voyageur à publier ses observations, Bosman considéra que la côte de Guinée était alors un pays presque inconnu à toute l'Europe, et qu'à la réserve de quelques peintures un peu hasardées, qui n'offraient que de chétives esquisses, il n'en avait pas paru de véritable description. Il critique, sans les nommer, ses compatriotes Dapper et Volekenbrogh, qui avaient donné de gros livres sur l'Afrique. Pendant qu'il rédigeait le sien, un habile dessinateur arriva sur la côte. Il se hâta de l'employer, et l'accompagna sur tous les points. La levée des plans et les dessins des animaux vus à l'est de Mina furent terminés; mais la mort enleva l'artiste quand il se préparait à visiter le pays à l'ouest du fort. E—S.

BOSON, roi d'Arles, ou de Provence, fondateur de cette monarchie de peu de durée, nommée par quelques historiens *royaume de Bourgogne cis-jurane*, était frère de l'impératrice Richilde, femme de Charles le Chauve, qui le créa duc de Milan dès qu'il eut été proclamé roi d'Italie et couronné empereur. Ce gouvernement ne satisfait pas l'ambition de Boson; assuré de la protection de son beau-frère, et de l'amitié de Bérenger, duc et marquis de Frioul, qu'il avait gagné par sa politique insinuante, il vint à la cour de ce dernier, sous prétexte du service de l'Empereur, et, ayant enlevé la princesse Hermengarde, fille unique de l'empereur Louis II, et la plus riche héritière qui fût en Europe, il l'emmena à Verceil, où il l'épousa. Les noces se firent avec une magnificence extraordinaire, et aux frais de l'empereur et de l'impératrice Richilde, qui se trouvaient dans cette ville : ce fut à cette occasion que Charles le Chauve fit Boson duc de Provence, en 877. Ce gouvernement, désigné aussi sous le nom de haute Aquitaine, comprenait de plus le Vivarais, le Dauphiné, le Lyonnais et la Savoie. Retiré dans son gouvernement après la mort de Charles, et excité par sa propre ambition et par les instances d'Hermengarde, qui, étant fille d'empereur, et ayant été fiancée au fils de l'empereur d'Orient, voulait au moins être reine, il se concerta avec le pape Jean VIII

pour être nommé roi d'Italie : les autres gouverneurs et prince de la Lombardie ayant opposé trop de résistance à l'exécution de ce projet, Boson tourna ses vues d'un autre côté. Profitant de l'embarras où les jeunes rois de France, Louis et Carloman, se trouvaient par la guerre que Louis, roi de Saxe, leur avait déclarée en 879, il convoqua, le 13 octobre de la même année, les évêques et seigneurs de son gouvernement, qu'il avait gagnés en leur promettant des bénéfices et des fiefs. L'assemblée, composée de six archevêques et de dix-sept évêques, se tint, non à Mantaille (*Mantalum*), près de Vienne, comme la plupart des historiens le disent, d'après Charvet, mais à Mantale (*Mantala*), position indiquée avec précision dans l'*Itinéraire* d'Antonin et la table de Peutinger, que Guichenon et Bouche placent par erreur à Montmélian, mais qui se trouve près de St-Pierre d'Albigni, dans un lieu qui, depuis cette assemblée, a conservé le nom de *Bourg-Evescal*. (*Voy. Grillet, Dictionnaire historique... de la Savoie*, t. 5, p. 502 et 450.) Dans cette espèce de concile, présidé par Rostagge, archevêque d'Arles, et vicaire apostolique, tout se passa au gré de Boson; il y fut élu roi, d'un consentement unanime, et les évêques le couronnèrent. Louis et Carloman, rois de France, et les princes de la branche germanique, ne pardonnèrent pas à Boson son usurpation; mais son extrême habileté et le courage d'Hermengarde suront le maintenir sur le trône, malgré leurs efforts. Son audace donna aux autres ducs le funeste exemple de se rendre indépendants, chacun dans son gouvernement, et porta ainsi la première secousse au trône des héritiers de Charlemagne. Cette insubordination générale, jointe à l'irruption des barbares qui inondaient la France, obligèrent Charles le Gros de céder de bonne grâce à Boson les terres qu'il avait érigées en royaume, et de se contenter de l'hommage qu'il lui en fit, l'an 885. Boson régna tranquillement depuis lors, mourut le 11 janvier 888, et laissa son royaume à son fils Louis, qui fut depuis empereur. Son corps fut inhumé dans l'église de St-Maurice à Vienne, où on voyait encore naguère son épitaphe. C. M. P.

BOSQUET (FRANÇOIS DE), l'un des plus savants et des plus illustres prélats de l'Eglise de France dans le 17^e siècle, naquit à Narbonne, le 28 mai 1605. Après avoir terminé ses premières études au collège de Toulouse, ne se destinant point à l'état ecclésiastique, il entreprit de lui-même d'étudier le droit par l'histoire. Ayant été pourvu de la place de juge royal de Narbonne, un procès qu'il eut à soutenir en cette qualité l'obligea de se rendre à Paris, où Henri de Mesmes, son ami d'enfance, l'accueillit, et le fit connaître du chancelier Séguier. Le chancelier le mena avec lui en Normandie, où il était envoyé pour apaiser les mouvements excités par la faction dite des *pieds nus*, et le nomma procureur général du parlement de Rouen, pendant l'interdiction de cette cour. Il le fit ensuite nommer intendant de Guienne, et, peu après, intendant de Languedoc. Le roi, satisfait de ses services, venait

de lui accorder le titre de conseiller d'État, et il pouvait espérer des grâces plus grandes encore, en continuant une carrière où il s'était fait remarquer du souverain, lorsqu'en 1650, il se démit volontairement de toutes ses places pour accepter l'évêché de Lodève, que Jean Plantavit de la Pause, son ami, venait de lui résigner. La même année, il fut député à Rome par le clergé pour traiter l'affaire des cinq propositions. Dans cette occasion, il se conduisit avec une telle prudence, que, sans rien sacrifier des droits de son corps, il sut se concilier les bonnes grâces du pape. L'évêché de Montpellier étant venu à vaquer, par la démission du titulaire, Bosquet y fut nommé, et il se hâta d'en venir prendre possession en 1657. Dans son diocèse, il se montra tolérant envers les autres, sévère envers lui-même, bienfaisant pour les pauvres, et donna, en un mot, l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Il l'administra pendant près de vingt années, et mourut extrêmement regretté, le 24 juin 1676, âgé de 71 ans. On a de ce savant prélat : 1^o *Michaelis Pselli Synopsis legum, græcæ, cum lat. versione et notis*, Paris, 1652, in-8^o. C'est une traduction latine, avec de savantes notes, de l'abrégé de la jurisprudence que Psellus avait composé en vers grecs dans le 14^e siècle, et qui n'avait pas encore vu le jour. 2^o *Pontificum romanorum quæ Gallia oriundi in ea sederunt Historia, ab anno 1503 ad annum 1594, cum notis*, Paris, 1652, in-8^o. Cette édition des vies des papes français est remplie de fautes. Baluze en a donné une plus correcte, et augmentée de moitié. 3^o *Ecclesiæ gallicanæ Historiarum liber primus*, Paris, 1655, in-8^o. C'est un essai de l'histoire ecclésiastique de France. Il en parut une seconde édition en 4 livres, Paris, 1656, in-4^o; mais on en a retranché un passage très-hardi contre les fables inventées par les moines pour relever le mérite de leurs Églises. Ce passage se trouve dans les *Mémoires* du P. Nicéron, t. 12; et dans l'*Encyclopédie*, au mot NARBONNE. 4^o *Innocentii III Epistol. libri 4, cum notis*, Toulouse, 1655, in-fol. Il se proposait d'en donner une nouvelle édition, augmentée de trois autres livres; mais, n'ayant pu s'occuper de ce travail, il remit ses matériaux à Baluze, qui a fait paraître une nouvelle édition des lettres d'Innocent III, en 1682. On a encore de Bosquet une *Vie de St. Fulcran*, évêque de Lodève, Paris, 1651, in-8^o; et *Specimen iconis historicæ cardinalis Mazarini*, Paris, 1660, in-4^o. On trouve de ce prélat, dans les *Mémoires du clergé*, un *Discours sur la régale*, fait dans l'assemblée de 1655, et des *Remontrances au roi*, au nom de l'assemblée de 1658, contre l'usage d'accorder des pensions sur les bénéfices. De Colbert, évêque de Montpellier, conservait dans sa bibliothèque plusieurs manuscrits de ce savant prélat, entre autres des notes sur le corps du droit canon; le plan d'un ouvrage sur les libertés de l'Eglise gallicane contre le traité de Pierre Pithou; divers mémoires relatifs au même sujet, sur les questions qui avaient été agitées de son temps; ses lettres écrites à la cour pendant son séjour à Rome. Du Bosquet écrivait bien en latin; il avait de la science, de la sin-

cérité, du discernement ; mais il n'avait pas toutes les lumières que la critique a répandues depuis deux siècles sur les matières qui furent l'objet de ses travaux

W—s.

BOSQUET (GEORGE), historien, et avocat au parlement de Toulouse vers le milieu du 16^e siècle, publia d'abord une *Dissertation sur les mariages contractés par des enfants de famille contre les vœux et consentement de leurs père et mère*, Toulouse, 1558, in-8°, ensuite des *Remontrances sur l'édit de janvier 1652*, et enfin une histoire des troubles survenus à Toulouse lorsque les huguenots cherchèrent à s'emparer de cette ville. Cet ouvrage, qui fut traduit en latin et publié en 1565 sous ce titre : *Hugoneorum hereticorum Tolosæ conjuratorum Profligatio*, est faiblement écrit, et porte l'empreinte de la partialité. Bosquet n'y épargne pas les protestations, et présente sous un jour avantageux toutes les actions de leurs adversaires. Cet auteur est peu connu ; à peine reste-t-il quelques exemplaires de son histoire, qui fut cependant imprimée deux fois, et à laquelle les événements avaient donné une grande réputation. On voit dans l'*Histoire ecclésiastique* de Théod. de Bèze qu'elle fut supprimée et condamnée au feu par un arrêt du conseil privé du 18 juin 1565, dont voici les termes : *le roi ordonne que le livre composé par M. Bosquet, habitant de Toulouse, contenant libelle diffamatoire, sera brûlé, et défenses faites à tous libraires et imprimeurs de l'imprimer, le vendre, et à tous de n'en acheter.* Z.

BOSQUET (JEAN), naquit à Mons, en Hainaut, au commencement du 16^e siècle, et se livra à l'éducation de la jeunesse, qu'il s'appliqua spécialement à former dans la connaissance du français. C'est dans ce but qu'il publia des *Eléments ou Institutions de la langue françoise, propres pour façonner la jeunesse à parfaitement et nayvement entendre parler et escrire icelle langue. Ensemble un traicté de l'office des poins et accents. Plus une table des termes esquelz l's s'exprime. Le tout reveu, corrigé, augmenté et mis en lumière par son auteur premier Jean Bosquet. Au sénat montois, à Mons, chez Charles-Michel, imprimeur juré en la rue des Clercs, 1586, in-12 : prélim. 15 p., texte 172, table 2, approbation 1. Ce rare volume nous a été communiqué par M. Delmotte, bibliothécaire à Mons, lequel s'occupe depuis plusieurs années d'une *Biographie montoise*. La première édition avait paru, dit Bosquet dans sa dédicace, *passé vingt ans*. M. Delmotte doute qu'elle ait été imprimée à Mons, car le plus ancien livre sorti des presses de cette ville qu'il ait pu rencontrer *jusqu'ici* est de 1580, et il est positif qu'en 1555 les libraires de Mons faisaient imprimer chez Michel de Hogstrate à Anvers ou ailleurs. Les recherches de M. Delmotte l'ont conduit *jusqu'à présent*, pour l'introduction de l'imprimerie dans le Hainaut, à 1519, mais c'est Tournay, et non Mons, qui peut revendiquer cette initiative. Bosquet a publié en outre : *Fleurs morales et sentences préceptives*, Mons, Rutgher Velpuis, 1581, in-12 de 150 feuillets chiffrés. Ce recueil est dédié à Frédéric d'Yves, abbé de Maroilles, conseiller d'État du roi*

d'Espagne aux Pays-Bas. Après différents morceaux en vers latins et français composés par Nicolas Stegers, Jean Paludanus, Antoine-Denis de Durbuy, Simon d'Augusti, Libert Houthem de Liège, François Brassard et un anonyme, pièces où l'on décerne à Bosquet le titre de *second Ronsard*, on lit une traduction en *carme français de l'Oraison sentencieuse d'Isocrate à Démonique*, puis une foule de sentences traduites de prosateurs et poètes latins, quelques autres traductions du latin et du grec, et un certain nombre de pièces de la composition du traducteur, qui, malgré les éloges qu'on lui a prodigués, est un écrivain fort médiocre. Sa devise en anagramme était *bonté acquise*. Gilles de Boussu en fait mention dans son *Histoire de Mons*. Phil. Brasseur n'oublie pas Jean Bosquet parmi ses *Sidera Hannoniæ* ; il le compare à du Bartas, l'appelle *Montensium scholarum magister*, et vante son fils du même nom que lui, meilleur poète néanmoins, et dont on a un poème intitulé : *Rédution de la ville de Bonne, secours de Paris et de Rouen, et autres faits mémorables de Charles, duc de Croy et d'Arsehot, prince de Chimai*, Anvers, 1699, in-4°. Il remplissait les fonctions de prévôt rural de Hainaut, qu'il légua à son fils Frédéric, connu par des épithalames. — Alexandre BOSQUET, fils de Frédéric, tint une école, eultiva les mathématiques et la poésie, et composa plusieurs pièces de théâtre et des ouvrages pieux, imprimés à Valenciennes en 1619 et 1621. Il mourut en 1625.

R—g.

BOSQUET (....), administrateur des domaines, né à Paris, dans les premières années du 18^e siècle, entra jeune dans les fermes ; passa depuis dans la régie des domaines, et mourut directeur de la correspondance à Paris, au mois de février 1778. On a de lui : *Dictionnaire raisonné des domaines et droits domaniaux*, Rouen, 1762, 5 vol. in-4°. Cet utile ouvrage fut contrefait sous la rubrique de Paris, 1775, 2 vol. in-4°. Mais Hebert, contrôleur ambulant des domaines, en donna une nouvelle édition, corrigée, augmentée et beaucoup meilleure ; Rennes, 1782, 4 vol. in-4°.

W—s.

BOSQUIER (PHILIPPE), religieux récollet, né à Mons, dans la Hainaut, en 1561, étudia en théologie à l'université de Paris. Ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, où ses talents lui méritèrent la protection du cardinal Baronius. De retour en Flandre, il mit en ordre ses ouvrages, et les fit imprimer à Cologne, en 1621, 5 vol. in-fol. Il mourut à Avesnes en 1656, âgé de 75 ans. Philippe Bosquier s'était acquis la réputation d'un bon prédicateur : ses sermons sont cependant infectés de tous les défauts qui déshonoraient la chaire à cette époque. La collection de ses ouvrages ne se trouve plus que dans les grandes bibliothèques ; mais on en recherche encore quelques-uns, à raison de leur singularité : de ce nombre sont : 1^o *Tragédie nouvelle dite le Petit Rasoir des ornements mondains, en laquelle toutes les misères de notre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornements superflus du corps*, Mons (1588 ou 1589), in-12. Beauchamps dit que cette pièce est intitulée le *Petit Rosaire des*

ornements mondains, mais il se trompe. 2° *L'Académie des pêcheurs*, Mons, 1596, in-8°; réimprimée sous ce titre : le *Fouët de l'académie des pêcheurs*, Arras, 1597, petit in-8°. W—s.

BOSQUILLON (ÉDOUARD-FRANÇOIS-MARIE), médecin distingué, surtout comme helléniste, naquit à Montdidier le 20 mars 1744, d'une famille noble, puisqu'il portait le titre d'écuyer. Son père, docteur en médecine de la faculté de Reims, l'envoya à Paris en 1755, au collège des jésuites, où il fit de bonnes études, et se distingua spécialement dans la langue grecque par des travaux qui furent plusieurs fois couronnés. Après avoir terminé sa philosophie à l'université, il fut reçu maître ès-arts en 1762. Obéissant à la vocation qui l'entraînait à marcher sur les traces de son père, le jeune Bosquillon se voua tout entier à l'étude des sciences médicales, et les rapides progrès qu'il y fit en peu d'années lui permirent de concourir pour une réception gratuite, prix fondé par Diest, médecin de Paris. Vaincu d'un suffrage seulement, il se présenta de nouveau l'année suivante, et remporta la palme. La supériorité qu'il avait acquise dans la langue grecque le porta à méditer sur la doctrine des anciens médecins, et à puiser dans leurs ouvrages des vérités et des connaissances qui sont peut-être trop dédaignées par les modernes. Cette étude spéciale, à laquelle il consacra une partie de sa vie, lui valut la chaire de professeur de langue grecque au collège royal de France, dont il fut pourvu en 1774. Quelques années après, il devint successivement censeur royal, médecin de l'Hôtel-Dieu et correspondant de la société de médecine d'Édimbourg. Comme docteur-régent de la faculté de Paris, il y professa en latin la chirurgie et la botanique. Mais c'est surtout la langue grecque qu'il approfondit par des études opiniâtres, afin de remplir dignement la chaire de professeur qu'il occupait au collège de France. C'est là qu'il expliqua les auteurs classiques les plus illustres de l'ancienne Grèce, particulièrement Hippocrate et Homère, sur les ouvrages desquels il fit des notes critiques, et dont il préparait une traduction. Les nombreux travaux de cabinet auxquels se livrait Bosquillon finirent par altérer sa santé : mais, loin de le décourager, les approches d'une mort inévitable ne lui faisaient rien perdre de son assiduité au travail ; et, lorsque ses amis l'engageaient à y renoncer, il leur répondait que c'était sa consolation. Atteint d'un engorgement au pylore, il prévint sa fin assez longtemps avant qu'elle arrivât : il l'envisagea avec un calme stoïque, composa lui-même son épitaphe pour le tombeau qu'il avait fait préparer au cimetière du Père-Lachaise, et s'occupa de ses funérailles comme d'une affaire ordinaire. Tout ce qu'il regrettait, c'était de laisser incomplets plusieurs ouvrages commencés. Il mourut le 22 novembre 1814, un mois après avoir été nommé censeur honoraire par le gouvernement royal qui venait d'être rétabli. Partageant tout son temps entre les devoirs de la pratique et ceux du cabinet, et consacrant toutes ses économies à enrichir sa bibliothèque, Bosquillon avait acquis une vaste érudition, dont il fit une

heureuse application dans ses travaux sur plusieurs auteurs tant anciens que modernes. Il a publié : 1° *Hippocratis Aphorismi et Prænotionum liber*, avec le texte grec, Paris, 1784, 2 vol. in-48. Pour rendre plus exacte l'édition d'un ouvrage qui déjà avait été tant de fois publié dans ces deux langues, Bosquillon consulta beaucoup d'anciens manuscrits de la bibliothèque du roi, les collationna soigneusement avec les ouvrages imprimés, et recueillit de cet examen une foule de leçons nouvelles, qui l'aiderent à donner plus de correction et de pureté au texte d'Hippocrate. Dans le nombre des versions latines dont il prit lecture, il en rencontra une qui lui parut tellement importante, qu'il la joignit à sa traduction des *Aphorismes*, sous ce titre : *Versio antiqua Aphorismorum Hippocratis*. Ce manuscrit, qui se trouve à la bibliothèque royale sous le n° 4971, est accompagné de commentaires d'Oribase, et paraît avoir été écrit dans le cours du 15^e siècle. L'ouvrage de Bosquillon offre en outre un grand nombre de notes et de corrections sur les *Aphorismes* et les *Pronostics* d'Hippocrate, et se termine par une table de renvoi extrêmement commode. Une seconde édition de ce livre fut donnée par l'auteur en 1814, peu de temps avant sa mort. Elle diffère de la première, en ce que l'on n'y trouve ni la préface latine, ni la version antique, ni les notes et corrections sur le texte ; mais elle renferme, sous le titre d'*Institutiones ionicæ medicæ*, une série de documents grammaticaux sur le dialecte ionique, destinés à rendre plus facile pour les jeunes médecins l'interprétation des *Aphorismes* et des autres ouvrages d'Hippocrate. Ces documents, fort nombreux, sont d'un auteur anonyme et ont été imprimés pour la première fois à Paris vers l'année 1660, par les soins de G. Sassié, imprimeur du roi. 2° *Physiologie de Cullen*, traduite de l'anglais, Paris, 1785, in-8°. 3° *Éléments de médecine pratique de Cullen*, traduits de l'anglais, Paris, 1785, 2 vol. in-8°. Bosquillon a ajouté à sa traduction des notes nombreuses et détaillées, qui forment un commentaire perpétuel sur le texte. Parmi les moyens curatifs qu'il recommande dans le traitement des maladies, il préconise surtout la saignée, pour laquelle il avait une prédilection toute particulière, peut-être même exagérée : mais il rejette le magnétisme animal, en le couvrant de ridicule. 4° *Traité théorique et pratique des ulcères par Benjamin Bell*, trad. de l'anglais, Paris, 1788, 1805, in-8°. 5° *Cours complet de chirurgie*, trad. de Bell, Paris, 1796, 4 vol. in-8°. 6° *Traité de la gonorrhée virulente et de la maladie vénérienne par Benjamin Bell*, trad. de l'anglais, Paris, 1822, 2 vol. in-8°. Les critiques et les commentaires qui accompagnent cette traduction sont tellement nombreux et détaillés qu'ils surpassent l'ouvrage même, et qu'on pourrait presque considérer celui-ci comme la propriété de Bosquillon ; du reste le traducteur annonce s'être livré aux recherches les plus pénibles pour suppléer à ce qui manque à son auteur. 7° *Mémoire sur les causes de l'hydrophobie, et sur les moyens d'anéantir cette maladie*, Paris, 1802, in-8°, inséré dans les *Mémoires de la*

société médicale d'émulation de Paris, t. 5°. Dans cette production, qui fut lue au collège de France avant d'avoir été communiquée à la société d'émulation, Bosquillon nie l'existence d'un virus capable de propager la rage; et, après avoir traduit deux chapitres de Dioscorides sur les signes que présente cette maladie et sur les remèdes qu'on doit lui opposer, il tente de réfuter cet auteur, et attribue à la terreur seule les symptômes qui accompagnent l'hydrophobie. Aussi pensait-il que le vrai moyen de préserver ceux qui la redoutent, c'est de rassurer leur imagination frappée, d'en écarter tout ce qui peut la troubler, de soutenir leur courage, et de leur appliquer le même traitement qu'à ceux qui sont affectés de manie, comme l'a recommandé Cœlius Aurelianus, ou plutôt Soranus, il y a près de dix-huit siècles (1). Admirateur passionné du génie d'Hippocrate, Bosquillon ne pouvait voir sans chagrin les œuvres du vieillard de Cos mutilées par d'infidèles traducteurs ou commentateurs. Aussi, lorsque Lefebvre de Villebrune publia en 1779 une édition grecque-latine des *Aphorismes* d'Hippocrate, Bosquillon fit imprimer la même année une *lettre à M****, par laquelle il reproche au nouvel éditeur de s'être écarté sans cesse des anciens manuscrits; d'avoir changé, altéré presque partout le texte d'Hippocrate, ce qu'il prouve par de nombreux exemples; de n'avoir tenu aucun compte des commentaires de Galien; d'avoir arbitrairement supprimé ou ajouté des mots; d'en avoir substitué de nouveaux à ceux qui sont généralement reçus; de s'être permis sans motifs des transpositions, des interprétations insolites, des retranchements de membres de phrase; d'avoir même osé supprimer plus de soixante aphorismes, dont trente-trois dans la septième section seule; en un mot, d'avoir rendu méconnaissable, et les maximes d'Hippocrate, et son esprit et sa langue. A cette critique sévère, mais renfermée dans les bornes des convenances, Lefebvre de Villebrune répondit par une *Lettre très-honnête à M. Bosquillon*, laquelle lettre *très-honnête* n'est qu'un tissu d'injures grossières, dont Bosquillon se consola d'autant plus facilement que les vrais savants se mirent de son côté et donnèrent tort à son fougueux adversaire. L'auteur de cet article a pu d'autant mieux juger cette polémique qu'il possède l'exemplaire de l'édition de Lefebvre de Villebrune qui a appartenu à Bosquillon, et sur le texte duquel celui-ci a fait d'innombrables corrections, au moyen de feuillets blancs intercalés; avec cet exemplaire se trouvent reliées la lettre de Bosquillon, la réponse de Lefebvre de Villebrune, et une réplique au libelle de ce dernier par M. Bourgeois, étudiant en médecine. Toujours infatigable, Bosquillon avait commencé l'impression

(1) On peut répondre à Bosquillon : 1° que la terreur ne peut expliquer le développement de la rage chez les animaux; 2° que le courage n'influe nullement sur la guérison de cette maladie, comme on en a de nombreux exemples; 3° que des expériences faites à l'école d'Alfort établissent qu'elle se communique par la bave de l'animal introduite dans la partie mordue; 4° qu'il existe conséquemment un véritable virus rabique et que l'opinion de Bosquillon sur ce sujet n'est qu'une assertion dénuée de preuves.

des ouvrages suivants en grec et en latin : *Hippocratis libri de Officina medici, de Fractis, de Articulis*. Cette édition, interrompue par l'effet de la révolution, n'a eu que 41 feuilles in-8° imprimées chez Didot; elle était magnifiquement exécutée, et l'on doit d'autant plus regretter son inachèvement qu'elle devait être ornée de six cents figures, toutes gravées en grande partie d'après les manuscrits de la bibliothèque royale, aux frais de Bosquillon, sur quatre-vingt-dix-huit cuivres, lesquels ont été vendus avec les livres de sa bibliothèque. Nous devons dire un mot de celle-ci, parce qu'elle était remarquable par le nombre et le choix des ouvrages. Si l'on en excepte Falconet, aucun médecin n'a possédé une collection de livres aussi complète que celle de Bosquillon, surtout en médecine. Sa bibliothèque, qui a été évaluée à plus de 30,000 volumes, renfermait en effet tout ce que les médecins les plus célèbres, grecs, latins, arabes, français, italiens et anglais, ont écrit sur l'art de guérir. Elle était aussi fort riche en littérature et en histoire; on y trouvait réunis bon nombre d'éditions du 15^e siècle, de livres imprimés par les Alde, plusieurs manuscrits du 14^e siècle sur vélin; et l'on y remarquait principalement les beaux classiques grecs et latins publiés en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en France. Également versé dans la littérature moderne, Bosquillon avait aussi rassemblé avec soin les meilleurs ouvrages sortis des presses françaises et étrangères. Le catalogue de cette bibliothèque forme un vol. in-8° de plus de 400 p. R—D—N.

BOSREDON DE RANSIAT, né en 1743 à Combraille, en Auvergne, d'une famille noble, fut envoyé à Malte dès l'âge de douze ans, pour y devenir page du grand maître Pinto. Il y resta trois ans en cette qualité, revint ensuite dans sa patrie, où il reçut une éducation assez négligée, puis à l'âge de vingt-quatre ans reprit le chemin de Malte. Là, conformément aux statuts de l'ordre, il fit toutes ses caravanes, quoique alors les chevaliers éludassent souvent cette obligation. Il entra ensuite dans la carrière lucrative des emplois, devint commandeur, grand'croix, employé au trésor, et eut souvent plusieurs traitements. Il avait l'administration des finances de Malte sous le titre de secrétaire du trésor, lorsque l'explosion de la révolution française, qui, dès les commencements, fut pour la majorité des chevaliers un objet de sarcasme et d'invectives, amena bientôt l'abolition de l'ordre en France et la suppression des cinq huitièmes de ses revenus. Bosredon, moins antipathique à cette révolution, se vit signalé comme un des partisans du jacobinisme, ce qui ne l'empêcha pas de conserver son crédit au palais du grand maître, et de garder, avec les clefs du trésor, quelques amis et beaucoup de flatteurs. C'est ainsi que se passèrent les cinq années qui séparèrent le décret de l'assemblée législative sur la nationalisation des biens de l'ordre de Malte en France, et le commencement de 1798. Pendant ce laps de temps, les querelles s'étaient envenimées : les chevaliers étaient divisés par l'intérêt matériel en deux partis, ceux qui profitaient

des abus et ceux qui déclamaient contre ces abus, sans toutefois souhaiter de réforme ; et dans chaque parti s'en distinguaient deux autres, ceux qui voyaient avec faveur la révolution française, et ceux qui la regardaient comme la cause de tous les maux de l'ordre. Les triomphes de cette France nouvelle, qui, à mesure qu'elle occupait un nouveau territoire en Italie et en Belgique, y confisquait et les revenus et les biens-fonds de l'ordre, avaient augmenté les embarras pécuniaires du gouvernement de Malte, et déjà son indépendance, sa souveraineté n'était plus qu'un mot. Pour les partisans de l'ancien régime, le salut de l'ordre était tout entier dans la protection de l'empereur Paul 1^{er} ; mais on ne pouvait guère se dissimuler que ce protectorat réduirait le grand maître au rôle d'un gouverneur russe. Pour les autres, si l'ordre de Malte devait cesser d'être, c'était dans la grande nation qu'il devait s'absorber. La France n'était-elle pas depuis dix siècles presque exclusivement en possession de fournir les grands maîtres, le tiers des chevaliers et la moitié des recettes à l'ordre ? Bosredon de Bardonèche parmi les Français, et le commandeur de Bardonèche parmi les Espagnols, étaient du nombre de ceux qui envisageaient ainsi l'avenir de Malte ; et ces opinions, ils essayaient, quoique timidement d'abord, de les répandre parmi les Maltais et parmi les chevaliers. A ceux-là ils vantaient la félicité, la gloire dont ils jouiraient en s'associant aux destins de la nation régénérée : comme si l'histoire n'attestait pas que la présence d'un ordre souverain à Malte avait en quelque sorte donné la vie au misérable et aride rocher sur lequel l'avait établi Charles-Quint ! A ceux-ci : « Quoi, disaient-ils, vous vous battez contre des Français ! vous nés en France ! » Ces idées, ce langage de Bosredon et de Bardonèche n'étaient point un incident isolé ; depuis longtemps ils étaient en communication directe avec la France par le consul français que l'ordre tolérait à Malte, et par le commandeur Dolomieu, leur ami, qui ne s'occupait pas exclusivement de minéralogie. La mission de Poussielgue, que Bonaparte envoya au commencement de 1798 à Malte sous des prétextes frivoles, acheva de nouer la trame qui déjà s'ourdissait contre l'existence de l'ordre. Le chevalier de St-Tropez entra aussi dans la conjuration. Plusieurs chevaliers français et beaucoup d'Espagnols y donnèrent les mains. Les consuls de Hollande et d'Espagne furent circonvenus de manière à être muets témoins des événements, ou même à les favoriser. Poussielgue fut présenté au grand maître de Hompesch, qui tout récemment avait remplacé de Rohan, et il lui témoigna, de la part du gouvernement français et du général Bonaparte, la plus grande déférence : il ne lui parla au reste que de sa mission apparente. Mais les deux commandeurs surent bien laisser tomber habilement, parmi les phrases d'avenir douteux, de chances funestes, celle d'indemnité magnifique, de principauté pour le grand maître. On laissa tranquillement l'amiral Brueys sonder pendant huit jours toute la côte, et reconnaître les points où il était possible d'opérer des débarque-

ments. La tactique de Bosredon et de ses adhérents pendant ce temps était d'assoupir les défiances par des propos illusoire, ambigus, par l'invasion d'une attaque, par l'assurance de la loyauté des Français. Les conjurés commençaient à se sentir si forts qu'on tenait déjà ce langage dans le palais et presque aux oreilles de Hompesch, qui ne prit contre eux aucune mesure. Le complot était mûr quand Bonaparte parut devant Malte : Bosredon continua de suivre son plan, et presque jusqu'au dernier moment prolongea l'erreur du crédule grand maître. C'est seulement lorsque Bonaparte demanda l'entrée du port pour toute sa flotte, sous prétexte de faire de l'eau, et que, sur le refus du grand maître, il se mit en mesure d'opérer de vive force le débarquement, que, levant enfin le masque, Bosredon déclara par une lettre que, né Français, jamais il ne combattrait contre sa patrie. De Hompesch le fit enfermer au fort St-Ange ; mais cette incarceration était tardive. Un plan de défense pitoyable avait été adopté la veille ; et partout les agents de Bardonèche et de Bosredon répandaient la terreur par leurs terreurs affectées. Dès le 11 il fut question d'amnistie, puis de capitulation ; et le chargé d'affaires d'Espagne voulut que Bosredon, tiré du fort St-Ange, fût l'organe et le chef de la députation qu'on allait envoyer à Bonaparte. Le grand maître se vit forcé de condescendre à la réclamation du consul ; et Bosredon, avec deux baillis de l'ordre et trois notables maltais (en dépit des statuts qui leur interdisaient toute participation à la politique), conclut la capitulation qui, remettant à Bonaparte la ville et les forts, enlevait aux chevaliers la souveraineté de l'île, et leur allouait comme indemnité de 700 à 1,000 francs de pension, qui n'ont jamais été entièrement payés, non plus que celle du grand maître de Hompesch. (*Voy. ce nom.*) Sans doute Bosredon, pour obtenir des pouvoirs aussi étendus relativement aux autres articles, avait fait luire aux yeux du grand maître la brillante perspective de riches pensions, d'apanages en pays conquis ; et sans doute aussi il savait à quoi s'en tenir sur la dernière de ces promesses. Quant à lui, Bonaparte le nomma président de la commission qui eut pendant quelques mois le gouvernement de l'île au nom de la république française. Un article de la capitulation stipulait que les Maltais ne payeraient nulle contribution nouvelle ; mais aucun ne stipulait que les propriétés publiques seraient respectées. On fit main-basse sur l'argenterie, les tableaux et le mobilier des églises ; et ces spoliations excitèrent bientôt une émeute. Mais l'escadre britannique parut. Pendant le long blocus qui suivit cet événement, et qui mit la garnison française aux prises tant avec les insurgés qu'avec les Anglais, Bosredon seconda fort bien le commandant Vaubois, et montra que s'il eût voulu servir son ordre, ce n'est pas l'expédition de Bonaparte qui aurait marqué l'instant de sa chute. Après la reddition de Malte aux Anglais, en 1801, Bosredon revint en France : on n'avait plus besoin de lui. Ayant éprouvé, comme une dame d'esprit le lui avait prédit, beaucoup de dés-

agréments dans la société, il finit par vivre fort retiré, et mourut vers 1812, dans un coin obscur de l'Auvergne. On a de lui : 1° *Dialogues sur la révolution*, Paris, 1805, in-8°. 2° *Journal du siège et bloeus de Malte, depuis le 6 fructidor an 6 jusqu'au 18 fructidor an 8*, Paris, 1801, in-8°. Dans ce dernier ouvrage Bosredon déclare positivement qu'il mérita la confiance de Bonaparte, et qu'il rendit à ce grand homme tous les services qui dépendaient de lui ; et ce qui est plus étonnant, c'est qu'il accuse le grand maître de Hompesch d'être cause de la reddition.

VAL. P.

BOSSCHA (HERMANN), naquit à Lecuwarden, le 18 mars 1755. Son père était greffier de la haute cour de Frise. Il fut d'abord directeur de l'école latine de Franeker et de celle de Deventer ; en 1780 sous-principal de celle de Harderwyck ; en 1795 professeur à l'université de cette ville, puis à celle de Groningue, et en 1807 à l'Athénée illustre d'Amsterdam. Versé dans la littérature ancienne, il publia avec Wassenberg une traduction hollandaise des *Vies* de Plutarque, terminée en 1805. Il traduisit également de 1788 à 1790, en 5 vol. in-8°, les *Leçons de rhétorique et de belles-lettres* du docteur anglais Hugues Blair. Il donna de plus une traduction de l'*Histoire des troubles des Pays-Bas*, par Schiller, et du *Voyage en Égypte* de Denon. Poète latin, il célébra, entre autres, Laurent Coster, inventeur très-problématique de l'imprimerie ; il mit au jour en 1786 sa *Musa Daventriaca*, chanta la paix d'Amiens en 1802, et sa patrie rendue à l'indépendance en 1814. Sa *Bibliotheca classica* est un glossaire commode, publié en 1794, réimprimé avec des corrections en 1816, pour l'explication des auteurs grecs et latins, et que représente assez bien celui que Matthieu Christophe a rédigé en français sous le titre de *Dictionnaire classique*. On a aussi de Bosscha : *Symbola eritica in Propertium*, inséré dans les *Mémoires* de la société littéraire d'Utrecht, t. 3, p. 211-226, et plusieurs discours latins sur l'*Etude des anciens écrivains comme utile à la république batave*, prononcé à Harderwyck en 1795 ; sur la *Lecture des poètes comme initiation à l'étude des belles-lettres*, ibid. ; sur la *Civilisation des habitants des Pays-Bas*, prononcé à Groningue en 1805 ; sur le *Commerce*, et sur l'*Utilité de l'histoire du moyen âge*, prononcé à Amsterdam. Il lut en 1811, à la société de *Felix meritis*, un discours hollandais en réfutation des préjugés contre le même moyen âge, discours qui fut imprimé dans le *Reeenement*, 1811, t. 2, p. 155-149. Ses deux premières harangues académiques sont : *de Causis praei-puis quæ historiam veterem ineertam reddiderunt et obscurem*, Franeker, 1775 ; *de Muneris scholastici dignitate et primariis quas postulet virtutibus*, Deventer, 1780. Bosscha composa en outre l'*Histoire de la révolution de Hollande* en 1815. Voy. *Genescheur van het Konink. Nederl. Instituut*, 1820, p. 14-27 ; l'*Histoire littéraire* de van Kampen, t. 2, p. 557-567 ; t. 3, p. 242 ; l'*Onomasticon* de Sax, t. 5, p. 455-456 ; la *Galerie des contemporains*, et l'*Encyclopédie allemande* de J.-G. Gruber, t. 12,

pag. 77-78. Bosscha est mort le 12 août 1819. — Il a laissé deux fils. L'un (*Jean*) est depuis 1829 professeur à l'école militaire de Breda. Il a publié : 1° le 2° volume de l'*Apulée* d'Oudendorp : *Apuleii Opera omnia cum notis variorum, edidit Oudendorpius, tomum 2 edidit suasque notas adiecit Jo. Bosschæ*, Leyde, 1825, in-4°. 2° *Grieksche Themata*, etc. (Thèmes grecs à l'usage des écoles), Breda, 1824, in-8°. 3° *Grieksche Leesboek* (Livre de lecture grecque, ou Chrestomathie), Bruxelles, 1828, 2 vol. in-8°. 4° *E. Kæcheri Lexicon manuale latinum, etymologico ordine dispositum, ad usum Belgicæ juventutis*, Leyde et Amsterdam, 1826, in-8°. 5° *M. A. Plauti Captivi, comædia, ad metricæ legis normam recensita et observationibus aucta*, Utrecht, 1817, in-8° de 254 p. C'est une dissertation inaugurale. — Pierre BOSSCHA, élève de D.-J. van Lennep, a donné : 1° *Hadriani Relandi Galatea cum aliorum poetarum locis comparata*, Amsterdam, 1809, in-8°. (Voy. RELAND.) 2° *Joannis Nicolai Secundi Hagani Opera omnia cum notis ineditis Petri Burmanni secundi denuo edita*, Leyde, 1821, 2 vol. in-8°. Pierre Bosscha était professeur à l'Athénée de Deventer quand il publia cette édition de l'aimable poète dont madame Vieu a traduit les *Baisers*. (Voy. Jean SECON.) Son ami Jérôme de Bosch lui a adressé une belle élégie dans ses *Pœmata*, p. 285. — M. van Kampen a confondu les deux frères Bosscha.

R-G.

BOSSE (ABRAHAM) (THOMAS-WILLEBRORD, dit), peintre, né à Berg-op-Zoom, en 1615, eut pour maître Gérard Seghers, et ne tarda point à entreprendre, dans les cours étrangères et en Italie, des voyages qui furent utiles à son talent et à sa fortune. Il revint ensuite à Anvers, fut nommé directeur de l'académie de cette ville, et y mourut le 23 janvier 1656, âgé de 45 ans. Les ouvrages de ce peintre ne sont point connus en France, et le musée du Louvre n'en possède aucun ; mais Descamps, qui en vit plusieurs pendant son voyage en Flandre et en Brabant, en parle avec une grande estime. Dans l'église des grands carmes d'Anvers, où Bosschaert est enterré, et où l'on voit son épitaphe et son buste, est un tableau de ce peintre, représentant la *Ste. Vierge, l'Enfant Jésus et Ste. Catherine*. Descamps n'hésite point à comparer ce tableau, et quelques autres du même peintre, aux ouvrages de van Dyck. L'église de St-Willebrord, à un quart de lieue d'Anvers, en possède un autre que l'on a longtemps attribué à Rubens. Bruxelles, l'abbaye de Tongerlo, Dendermonde, et plusieurs autres lieux des Pays-Bas, furent également décorés des belles productions du pinceau de Bosschaert. — Un autre peintre du même nom, né à Anvers en 1696, excella à peindre des fleurs, et fut le meilleur élève de Crépu. — Un autre BOSSCHAERT (Willebrord), abbé de Tongerlo, a publié un livre : *de primis veteris Frisicæ Apostolis*, Malines, 1650, in-8°. D-r.

BOSSE (ABRAHAM), naquit à Tours en 1611, et reçut dans cette ville une éducation distinguée. Étant venu à Paris étudier le dessin et la gravure, il s'appliqua à imiter la manière de Callot. Le genre de graver au vernis dur, qu'il avait adopté, le mit à

portée de faire des planches assez finies et d'un bon ton de couleur, sans le secours du burin. Cet artiste a gravé un grand nombre de sujets d'après ses dessins, tels que costumes, fêtes champêtres, cérémonies publiques, et divers objets d'arts ou de sciences. Il a aussi exécuté différents ouvrages d'après les compositions de Laurent de la Hire, Vignon et autres maîtres. Reçu à l'académie de peinture, il fut le premier qui exerça la place de professeur de perspective, qui venait d'être fondée à l'école spéciale de dessin. Ses profondes connaissances en géométrie, fruit de ses études et de ses liaisons avec le célèbre Desargues, lui facilitèrent les moyens de s'acquitter de cet emploi avec distinction. Il joignit au talent de dessinateur et de graveur celui d'écrivain. On a de lui : 1^o *Manière universelle de Desargues, pour poser l'essieu et plaquer les heures aux cadrans solaires*, Paris, 1643, in-8^o. 2^o *Pratique du trait à preuves de Desargues pour la coupe des pierres*, Paris, 1643, in-8^o. 3^o *Traité des diverses manières de graver en taille douce*, Paris, 1643, 1701, in-8^o; Cochin fils en donna une nouvelle édition, augmentée, Paris, 1758, in-8^o : ce livre est fort estimé. 4^o *Manière universelle de Desargues pour la perspective pratique, ensemble les places et proportions des touches et teintes en couleur*, Paris, 1648, in-8^o. 5^o *Sentiments sur la distinction des diverses manières de peinture, dessin, gravure, et des originaux d'avec leurs copies*, Paris, 1649, in-12. 6^o *Moyen de pratiquer la perspective sur les tableaux et surfaces irrégulières*, Paris, 1653, in-8^o. 7^o *Traité des pratiques géométrales et perspectives*, Paris, 1653, in-8^o. 8^o *Manière de dessiner les ordres d'architecture*, Paris, 1664, in-fol., réimprimé depuis. 9^o *Leçons de géométrie et de perspective*, faites à l'académie, Paris, 1665, in-8^o. 10^o *Peintre converti aux précises et universelles règles de son art*, Paris, 1667, in-8^o. 11^o *Figures à l'eau-forte de petits Amours*, d'après P. Farinasti, 1644, in-4^o. 12^o *Représentation de diverses figures humaines*, prises d'après l'antique, Paris, 1656, in-24. 13^o *Recueil de figures pour apprendre à dessiner*, in-4^o. 14^o *Guidonis Brossei Ieones posthumæ, seu Reliquiæ historiæ plantarum ab Abr. Boss. incisæ*, in-fol., ouvrage tiré seulement à vingt-quatre exemplaires, et qui a passé pour la première fois dans le commerce à la vente de l'héritier. Bosse a gravé, de concert avec Nicolas Robert et Louis Chatillon, le précieux *Recueil d'estampes pour servir à l'histoire des plantes*, exécuté par ordre de Louis XIV, en 3 vol. in-fol., et qui doit contenir 319 planches. Robert avait peint les originaux, qui font partie des vélins du musée. On peut encore citer ce recueil comme un modèle qui n'a pas été surpassé. Bosse, d'un caractère vif et indépendant, ne pouvant s'accorder avec Lebrun, alors tout-puissant dans les arts, et dont le ton impérieux lui déplaisait, se permit la publication déplacée de quelques pamphlets sur ceux de ses confrères qui adulaient le directeur général. Cette imprudence ayant été suivie de sa radiation de la liste des membres de l'académie, il se retira dans sa province, et termina sa carrière à Tours en 1678.

P—E.

BOSSI (JOSEPH-CHARLES-AURÈLE, baron DE),

frère du général comte de Bossi-Sté-Agathe, naquit à Turin, le 15 novembre 1758. Pendant son cours quinquennal de jurisprudence, prescrit pour l'admission au doctorat, il suivit les leçons de littérature grecque et italienne du célèbre Denina, dont il devint bientôt l'ami. Dès l'âge de dix-huit ans, il publia deux tragédies : *Rea Silvia* et *i Circassi*, qui eurent quelque succès. En 1780 il fut reçu docteur. L'édit de tolérance rendu par Joseph II, le 12 juin 1781, occupait vivement l'attention publique; Bossi, jeune et ardent, composa à la louange du monarque autrichien et de ses réformes une ode remplie d'idées philosophiques peu conformes aux opinions de la cour de Turin, et qui parut une dangereuse manifestation de l'esprit novateur. On enjoignit à l'auteur de voyager hors du pays, et il alla passer le temps de cet exil à Gènes, auprès d'un ami de sa famille qui y remplissait les fonctions de ministre de Sardaigne. Il travailla avec lui; et, six mois après, des affaires imprévues ayant rappelé le ministre à Turin, le portefeuille fut confié à Bossi, qui reçut bientôt le titre de secrétaire de légation, puis celui de chargé d'affaires pendant l'absence prolongée du ministre. Au retour de ce dernier, Bossi, qui venait de rendre un service essentiel au Piémont, où la récolte des grains avait manqué, en facilitant des achats considérables de blés dans les ports de la Méditerranée, et en obtenant leur libre transit par le territoire génois, fut appelé à Turin pour y occuper l'emploi de sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. Il exerça ces fonctions jusqu'au mois d'octobre 1792. C'est dans ce laps de temps qu'il composa une grande partie de ses chants lyriques, parmi lesquels on a particulièrement distingué le poème sur la mort du prince Léopold de Brunswick, qui se noya dans l'Oder le 27 avril 1785 en voulant sauver de pauvres paysans; *Elliot* et la *Hollande pacifiée*. Les plus beaux traits de l'histoire de Hollande, depuis la conquête de l'indépendance jusqu'au rétablissement du stathoudérat en 1787, sont décrits dans ce dernier poème avec une vigueur digne des grands maîtres. Au commencement de l'année 1792, de Sémonville, ministre plénipotentiaire de France à Gènes, avait reçu l'ordre d'aller à Turin, où, depuis plus d'un an, il ne se trouvait plus d'ambassadeur français, pour détourner la cour de Sardaigne des mesures hostiles qu'elle paraissait disposée à prendre contre la France. Quelques rapports malveillants contre la personne de ce ministre avaient précédé son arrivée, et il ne lui fut pas permis de dépasser Alexandrie; ce qui, dans l'état des choses, était en quelque sorte une déclaration de guerre. Bossi fit, sur les dangers auxquels cette mesure exposait le Piémont, des observations qui ne furent pas écoutées. La guerre éclata bientôt, et, dans le mois de septembre, les troupes françaises envahirent la Savoie et le comté de Nice. En proie aux plus vives alarmes, la cour de Turin donna subitement à Bossi l'ordre de se rendre au quartier général du roi de Prusse, qui se disposait à envahir la France, d'y conférer avec les ministres prussiens, d'exposer le danger de la situa-

tion de son souverain, et de tâcher, par tous les moyens, de découvrir la nature et l'étendue des engagements qui liaient la Prusse et l'Autriche. Ayant rejoint le monarque prussien à Francfort, il se mit en relation avec Lucchesini et Bischoffswerder, s'entendit avec ces deux ministres, et fit parvenir à sa cour d'utiles renseignements. Convaincu, par ce qu'il venait de voir, de l'importance du rôle que jouait la Russie dans ces événements, il se hâta de se rendre à St-Petersbourg, où il devait être chargé d'affaires à la place du comte de la Turbie. Mais cet ambassadeur ayant demandé à conserver encore quelques mois ses fonctions, sous prétexte de terminer une négociation commencée, Bossi resta à St-Petersbourg pendant deux ans avec le titre de conseiller de légation. Au bout de ce terme, la Turbie ayant reçu de sa cour l'ordre de quitter St-Petersbourg, Bossi fut reconnu comme chargé d'affaires, et il remplit cet emploi pendant deux années. La France n'avait plus alors de représentant à la cour de Russie; Bossi, en vertu de l'usage diplomatique, qui autorise l'agent de la puissance la plus voisine à protéger les étrangers qui n'ont pas d'ambassadeur dans le pays, sut plus d'une fois rendre d'importants services à des Français; et depuis il en reçut des remerciements des ministres de France. Il ne quitta St-Petersbourg que lorsqu'on y connut la signature du traité d'alliance entre le roi de Sardaigne et la république française (2 février 1797). Paul 1^{er} venait de monter sur le trône, et ce fut lui qui fit signifier à l'envoyé de Sardaigne l'ordre de quitter ses États dans le plus bref délai. Le nouveau roi Charles-Emmanuel IV, pour dédommager Bossi, le nomma résident près de la république de Venise. Il avait à peine eu le temps d'être présenté en cette qualité; que la chute du gouvernement aristocratique (16 mai 1797) mit fin à sa mission. Le roi de Sardaigne lui donna alors une marque non équivoque de confiance en le nommant son député près du général en chef de l'armée française en Italie. Bossi resta constamment auprès de Bonaparte depuis l'époque des préliminaires de Léoben jusqu'à celle du traité de Campo-Formio (17 octobre 1797), et il remplit cette mission délicate avec autant d'habileté que de prudence. Après six mois passés dans les rapports les plus particuliers et les négociations les plus importantes avec ce général, il fut envoyé comme ministre résident près de la république bavarre. Ce fut dans ce pays qu'il fit connaissance avec le général Joubert, qui y commandait l'armée. Le roi de Sardaigne, allié forcé de la république française, qui pouvait le détrôner d'un seul mot, ainsi qu'elle le fit plus tard, avait enjoint de la manière la plus expresse à ses ministres à l'étranger de faire tout ce qui était en eux pour gagner la confiance des principaux fonctionnaires français, et ce devoir entraînait parfaitement dans le caractère de Bossi. Il se lia donc intimement avec Joubert, qui fut bientôt envoyé en Italie et chargé particulièrement de compléter la ruine du roi de Sardaigne. (Voy. CHARLES-EMMANUEL.) Dès que cette opération fut terminée, un courrier en apporta la nouvelle à Bossi,

avec une lettre du général français qui le pressait de se rendre à Turin pour l'y aider de ses conseils, et faire partie du gouvernement qui venait d'être substitué au pouvoir royal. Pour retourner dans sa patrie, le diplomate piémontais traversa la France, et il s'arrêta quelque temps à Paris, où il voulait connaître les projets du directoire. Précédé de la réputation d'ami de la France et des idées libérales, qu'il s'était acquise dans ses légations de Russie, de Venise et de Hollande, ainsi que par ses poèmes lyriques, il parvint bientôt, dans les conférences qu'il eut avec le ministre des affaires étrangères, Talleyrand, et avec les hommes les plus influents, à acquérir l'assurance que l'intention de ce gouvernement était de s'opposer à toute organisation définitive du Piémont, et de le garder militairement jusqu'à ce qu'il pût en effectuer la réunion à la France, comme on l'avait fait quelques années auparavant pour la Savoie et pour le comté de Nice. Le plan était arrêté: le moment seul de l'exécution avait été ajourné, tant par la crainte des obstacles que les commissaires français en Piémont laissaient entrevoir, que par les vues d'autres agents qui trouvaient mieux leur compte à traiter le Piémont en pays conquis pour y continuer leurs exactions. Éclairé sur la marche du gouvernement français, et convaincu que cette réunion était également avantageuse aux deux États, Bossi se rendit en toute hâte à Turin, où, sa réputation personnelle et la connaissance du bon accueil qu'il avait reçu à Paris donnant du poids à son opinion, il réussit à persuader à ses collègues que non-seulement la prompte réunion à la France était le seul moyen de se soustraire aux secousses révolutionnaires et aux dilapidations des agents étrangers, et de conserver les nombreux et beaux établissements du Piémont, mais encore que pour assurer à la réunion toutes ses utiles conséquences, il fallait tâcher d'empêcher qu'elle ne devint le résultat de la force; en un mot qu'il fallait la demander, pour pouvoir la négocier et en régler les conditions. Après un long débat, les chefs de ce qu'on appelait le parti italien offrirent d'aller eux-mêmes recueillir les votes dans toutes les provinces; et plus de 4,000 procès-verbaux, contenant au delà d'un million de signatures, constatèrent bientôt le vœu de réunion. Bossi fut député par le gouvernement provisoire, avec Bottone et Sartoris, pour porter au directoire le résultat de ces votes et solliciter, soit la prompte réunion à la France, soit toute autre décision qui fixât les destinées du Piémont. A cette époque, la nouvelle coalition ne semblait plus douteuse: les armées étaient en marche, la reprise des hostilités imminentes. Le directoire, qui était aussi attaqué par les partis de l'intérieur, ne crut plus le moment propice pour effectuer cette importante opération. Voulant néanmoins se ménager le moyen d'y procéder dans des circonstances plus favorables, il prit un parti moyen qui ne satisfait personne: ce fut d'établir en Piémont une administration conforme à celle de la France. Mais cette espèce de gouvernement provisoire était à peine installé que les revers des armées

françaises en Italie (*voy.* SCHIERER) l'obligèrent à se disperser. Le noyau principal, dans lequel se trouvait Bossi, tint bon néanmoins pendant quelques semaines dans les vallées vaudoises, et c'est de là qu'admirablement secondé par les habitants, il retarda l'insurrection qui s'étendait de tous côtés, et qu'il facilita à un grand nombre de détachements et de convois les moyens de gagner le territoire français. Il en a plus tard témoigné sa reconnaissance aux braves habitants de ces vallées, en leur faisant rendre l'entière liberté de leur culte. Tant que dura l'occupation du Piémont par les Austro-Russes, Bossi resta réfugié à Paris. Mais il y vécut fort retiré, et ne paraissant point s'occuper des affaires publiques, jusqu'à ce que la victoire de Marengo lui permit de retourner dans sa patrie. Il ne fut pas d'abord compris dans le gouvernement provisoire organisé par Berthier (*voy.* ce nom); mais, quelques semaines après, il reçut sa nomination de ministre plénipotentiaire de ce gouvernement près la république ligurienne. A peine était-il arrivé à Gênes pour prendre possession de cet emploi, qu'un courrier du général Jourdan lui apporta un décret du premier consul qui annulait l'organisation faite par Berthier, et concentrait le pouvoir exécutif du Piémont dans une commission de trois membres (1) parmi lesquels se trouvait Bossi, en qui, d'après la lettre du général, le gouvernement français mettait sa principale confiance. Cette distinction était très-flatteuse pour Bossi; mais elle ne lui apprenait point ce qu'il aurait à faire, elle ne lui révélait pas la pensée de celui qui tenait dès lors dans ses mains les destinées de l'Europe. Bossi, qui pensait qu'un agent public ne peut accepter avec honneur qu'une position nette et dont il a d'avance envisagé toute la portée, se rendit à Paris sous le premier prétexte venu, et il alla droit au premier consul, qui depuis longtemps avait apprécié son zèle et sa discrétion, qui, dès la première conférence, ne craignit pas de lui faire connaître que le Piémont, placé au centre et au pied des Alpes, dont la république française possédait déjà les provinces latérales, était nécessaire pour leur jonction militaire; que c'était une tête de pont, un pied-à-terre en Italie, indispensable à la France, autant pour fortifier son propre territoire que pour être prête à voler au secours des États italiens ses alliés, constamment menacés par l'Allemagne, qui pouvait, par son voisinage et par ses grandes armées, fondre en peu de jours sur le centre de l'Italie; qu'enfin le Piémont serait français par la victoire ou par les négociations, la république étant décidée à faire tout autre sacrifice plutôt que celui-là. « Mais en vous » confiant mon secret, songez, dit-il à Bossi, que je » vous en fais seul dépositaire. Réglez là-dessus vos » mesures et votre conduite, sans vous regarder » néanmoins comme officiellement informé de ce » que je viens de vous dire. » L'objet du voyage de

Bossi étant ainsi complètement rempli, il repartit le soir même pour Turin, et le cinquième jour il avait déjà repris les rênes du gouvernement piémontais. Botta fut le seul de ses collègues auquel il ne crut pas pouvoir se dispenser de rapporter en substance son entretien avec le premier consul. Cet historien jouissait alors de toute la confiance du parti qui espérait faire réunir le Piémont à la Cisalpine; il était donc urgent de lui donner une idée juste de l'état des choses, et Bossi était d'ailleurs lié avec lui de l'amitié la plus intime. On pense bien que dans tous ses actes, jusqu'à la réunion définitive, le nouveau commissaire gouvernant eut continuellement présente à sa pensée l'importante confiance que lui avait faite Napoléon. La dénomination de ce gouvernement fut encore une fois changée en celle de conseil d'administration générale; et Bossi, avec les autres notables, fut député au premier consul pour lui donner des renseignements sur les moyens d'opérer la réunion. Quelques mois plus tard cette réunion fut consommée par un sénatus-consulte (juillet 1802). Ce fut Bossi qui, dans cette circonstance, prononça, en présence de l'administrateur général et des commissaires organisateurs, un long discours qui contenait le précis des opérations de la commission exécutive et du conseil général, et il donna enfin au public la clef de toute sa conduite. Ce rapport, en forme de discours de clôture, dont le général Jourdan (*voy.* ce nom), chef de la nouvelle administration, ratifia le contenu en l'adressant au gouvernement français, fut le dernier acte de l'administration de Bossi dans son pays natal. Quelques jours après, un courrier extraordinaire lui apporta sa nomination de commissaire général des relations commerciales de la république française près les hospodars de Moldavie et de Valachie, avec ordre de se rendre directement à Toulon pour s'y embarquer sur la frégate qui devait porter le maréchal Brune à Constantinople. Après le rôle éminent que venait de jouer Bossi pendant plusieurs années, une telle commission ressemblait beaucoup à une disgrâce, et tout le Piémont la regarda comme telle. Il en fut lui-même persuadé et refusa positivement. Il s'était résigné à vivre dans la retraite, où il était depuis dix-huit mois, lorsque le *Moniteur* vint lui apprendre, en janvier 1803, qu'il était nommé préfet du département de l'Ain. Ce fut au compte rendu par Louis Bonaparte, depuis roi de Hollande, de sa mission en Piémont, où il était allé présider le collège électoral, que Bossi dut cette espèce de souvenir du gouvernement impérial. Certes, la faveur n'était pas grande, puisqu'elle le plaçait, dans la hiérarchie des autorités, au-dessous de beaucoup d'individus qui avaient été ses inférieurs. Cependant il accepta, et pendant cinq ans il administra avec beaucoup de sagesse le département de l'Ain. Ce fut pendant ces cinq années qu'indépendamment de la *Statistique de l'Ain* (Paris, 1808, 1 vol. in-4°), dont il dirigea lui-même la rédaction dans ses bureaux, qui fut publiée par ordre de l'empereur et envoyée à tous les préfets pour leur servir de modèle, il composa la plus grande partie de

(1) Cette commission, composée de Charles Giulio, Charles Rossi et Charles Botta, fut appelée le gouvernement des trois Charles, remplaçant le roi Charles-Emmanuel.

son *Oromasia*, poème italien en 12 chants. Dans ce poème, qui n'a rien de la froideur des poèmes cycliques, il a resserré en un seul cadre et décrit poétiquement les principaux faits de la révolution française. Ainsi que dans tout ce qu'il a écrit en vers, son style dans ce poème est souvent obscur à force d'être concis, et la trop grande recherche de tournures latines en rend la lecture peu facile. Il n'en a été tiré que cinquante exemplaires. De même qu'il avait appris, en 1805, par le journal officiel sa nomination à la préfecture de l'Ain, Bossi apprit par la même voie, en 1810, qu'il venait d'être créé baron de l'empire et transféré à la préfecture de la Manche, où il se trouvait encore dans le mois d'avril 1814, lorsque le duc de Berri, arrivant d'Angleterre, traversa ce département pour se rendre à Paris. Malgré l'attitude fière prise par Bossi, le duc de Berri, dont le cœur essentiellement généreux appréciait toujours une noble indépendance, se rendit à la demande des habitants et le fit maintenir dans sa préfecture. Le roi lui accorda des lettres de naturalité et le nomma officier de la Légion d'honneur. Il fut même question de lui donner un ministère. Mais lors du retour de Napoléon, en mars 1815, Bossi revint promptement et avec plus d'ardeur à ses anciennes affections. A la nouvelle du débarquement, son esprit décidé ne garda pas de mesure, et dans ses discours et ses proclamations d'un style tout à fait emphatique, il exhorta ses administrés à ne plus séparer leur cause de celle du héros de l'humanité. Tous les actes du préfet de la Manche pendant le court triomphe de Napoléon à cette époque furent conformes à ces discours. Aussi n'est-il pas étonnant et ne s'étonna-t-il pas lui-même qu'au second retour du roi il ait perdu sa préfecture. Après trente-cinq ans de hautes fonctions politiques et administratives, il rentra dans la vie privée, sans pension de retraite et sans autre bien que sa fortune patrimoniale. Lorsque sa retraite des affaires lui eut rendu un peu de liberté, il en profita pour visiter l'Angleterre, et ne rentra en France qu'après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Pendant son séjour à Londres, il publia une édition à cent exemplaires et en trois volumes de ses *Poésies*, et il y ajouta le poème de l'*Oromasia* qui comprend tout le second volume. A son retour en France, il vécut complètement éloigné des affaires publiques. La maladie qui l'emporta quelques années après faisait déjà de terribles progrès. Il les mesurait avec l'exactitude habituelle de son coup d'œil, et son caractère n'en était en rien altéré. Il mourut à Paris, après les plus cruelles souffrances, le 20 janvier 1825. Le baron de Bossi n'a laissé qu'une fille. Il était impossible de vivre dans son intimité sans admirer sa profonde intelligence et ses excellentes qualités déguisées sous des formes parfois négligées et peut-être un peu saecadées. Il réunissait ce qu'on ne trouve que dans les hommes du Midi, une imagination ardente et féconde avec une logique sévère, des déductions toutes mathématiques et une fermeté inébranlable dans l'action. Ses principaux ouvrages sont : 1° *A Giuseppe II, imperatore*, poème lyrique composé en octobre 1781, à la suite des édits

de ce prince sur la tolérance, sur l'abolition de la servitude de la glèbe, sur les restrictions au droit de primogéniture, les réformes ecclésiastiques, etc. Bossi était âgé de dix ans lorsque Joseph II visita le Piémont ; son père le souleva dans ses bras pour lui faire voir ce prince : « Regarde-le bien, lui dit-il ; ce n'est pas pour ses plaisirs qu'il voyage, mais pour acquérir des connaissances et apprendre à faire le bonheur de ses peuples ; son règne sera mémorable, car ce sera celui de la justice et de l'humanité. » Ces paroles restèrent gravées dans le cœur de l'enfant, et devinrent le germe de l'enthousiasme qui le porta plus tard à célébrer les réformes de Joseph II. 2° *A Pio VI, in occasione del suo viaggio apostolico a Vienna*, poème lyrique, mai 1782. 3° *La Monaca*, poème lyrique, décembre 1783, composé à l'occasion de la sécularisation des couvents. 4° *L'Indipendenza americana*, chant lyrique, 1783. 5° *Brons-vico*, poème lyrique, 1785, composé à l'occasion de la mort du prince de Brunswick, noyé dans l'Oder. 6° *Elliot*, poème lyrique, 1787. 7° *La Olanda pacificata*, poème en 2 chants, 1788. Les faits principaux de l'histoire des Provinces-Unies et la révolution de 1787 y sont racontés en beaux vers. 8° *Per la lega de' re contra la repubblica francese*, poème lyrique, commencé en mai 1792, puis interrompu, et terminé en 1795. 9° *A Buonaparte*, 1797. 10° *Vision*, 1799. Voici le sujet de l'ouvrage : deux corps de réfugiés piémontais réunis, l'un sur la frontière de la Cisalpine, l'autre sur celle de la Ligurienne, étaient entrés armés en Piémont au mois de juin 1798, espérant être appuyés par des mouvements de l'intérieur. Leur attente fut déçue. Vaincus par les troupes royales dans plusieurs engagements, ils furent tués ou pris. La cour fit passer les prisonniers par les armes. Il en restait encore soixante-trois parmi lesquels se trouvaient quelques Français. L'ambassadeur et le général français intervinrent, et leur grâce fut promise ; mais pendant la nuit un ordre fut secrètement envoyé de fusiller tous les prisonniers détenus à Domo d'Ossola et à Casale. Parmi eux se trouvait le jeune Paroletti, âgé de vingt-deux ans, devenu l'ami de Bossi. C'est surtout la mort de ce malheureux que le poète déplore de la manière la plus touchante. 11° *Oromasia*, poème en 12 chants, commencé en 1805 et terminé en 1812. C'est un vaste poème épique qui contient les principaux faits de la révolution française, depuis l'exil des parlements et la guerre d'Amérique jusqu'aux brillantes victoires de Napoléon. 12° *La Guerra di Spagna*, chant lyrique, 1808. 13° *Su le pubbliche Sciagure*, chant lyrique, 1815. Plusieurs odes fort belles adressées aux Italiens et aux Espagnols en 1820, 1821 et 1822. Un grand nombre de petits poèmes sur divers sujets composés à St-Petersbourg, en Allemagne, en France, en Italie et en Angleterre. 14° Deux tragédies : *Rea Silvia* et *i Circassi* représentées avec succès dès l'année 1780. Enfin le rapport si remarquable qu'il fit au maréchal Jourdan pour rendre compte de l'administration du Piémont sous sa direction, et un traité sur l'indépendance de la loi civile, resté manuscrit. Une bonne partie de ses œuvres furent publiées par

les libraires d'Italie, dans les années 1799 à 1801, 3 vol. in-8°. Bossi en donna lui-même une édition en 3 vol. in-12, à Londres, pendant le séjour qu'il y fit en 1816. Cette édition est la seule qui contienne son grand poème de l'*Oromasia*. BU—N.

BOSSI (le chevalier JOSEPH), directeur de l'académie de peinture à Milan, naquit le 18 août 1777, au petit village de Busto-Arsizio. Ses parents, riches commerçants, firent soigner son éducation dans le collège de Merate, où il n'eut d'autre plaisir que l'étude du dessin. Le directeur de ce collège seconda parfaitement son inclination en lui fournissant les gravures de Poilly sur les tableaux d'Augustin Carrache, et c'est par ce moyen qu'il acquit une grande facilité à dessiner à la plume. En 1793, Bossi, qui avait déjà passé quelque temps à l'académie de Brera à Milan, partit pour Rome, où il demeura pendant cinq années, occupé à étudier la peinture. Revenu à Milan vers 1800, il fut nommé sous-secrétaire de l'académie, et suppléant du vieux abbé Bianconi. Le gouvernement de la république cisalpine ouvrit alors un concours pour la composition d'un tableau allégorique représentant la liberté italienne, et ce fut Bossi qui obtint le prix. Nous avons vu, en 1802, l'exposition de ce concours au salon de Brera, et nous avons admiré le tableau de Bossi, qui, par la pose de la figure, l'exactitude du dessin et la magie du coloris, se faisait distinguer à côté d'autres productions très-remarquables. Ce peintre fut élu membre du collège des *Dotti*, et comme tel appelé à la célèbre *consulta* de Lyon, d'où il vint à Paris, et obtint du premier consul une collection précieuse de plâtres, modelés sur les statues antiques que le traité de Tolentino avait procurées à la France. Le gouvernement du royaume d'Italie, qui succéda à la république, voulant donner à Bossi une nouvelle preuve de son estime, le chargea, en 1804, avec Oriani, de dresser les règlements des trois académies des arts de Bologne, de Venise et de Milan, et lui accorda, en 1805, la décoration de la Couronne de fer. Ce fut dans le même temps qu'il devint membre de l'Institut, secrétaire de l'académie des beaux-arts et professeur de peinture, emploi qui exigeait beaucoup d'instruction dans les arts. Bossi, voulant proeurer à l'académie les modèles de l'ancienne architecture, se rendit à Rome, où il fit établir, dans des proportions données, le Panthéon, le temple de Jupiter et autres monuments. A son retour à Milan, il ouvrit le premier concours d'exposition, et assista à la distribution des prix. Le gouvernement lui demanda une copie de la grande fresque du *Cénacle* de Léonard de Vinci, dont Morghen a fait une gravure si parfaite. La copie qui fut tracée sur la toile, d'après l'original exécuté en mosaïque par Rafaelli, fut terminée en 1818, et transportée à Vienne dans la galerie impériale. On a de Bossi : 1° *del Cenacolo di Leonardo da Vinci* (1), Milan, 1810, grand in-4°, avec fig. ; 2° *Epistola a Giuseppe Zanoja*, ibid, 1810, in-12 ; 3° *delle Opinioni di Leonardo intorno alla simetria de' corpi umani*, Milan, 1811, in-fol. avec

gravures ; 4° *del Tipo dell' arte dela pittura*, 1816 ouvrage posthume très-utile pour les élèves. Bossi écrivait à Aceerbi, le 18 septembre 1815, qu'il habitait Bellaggio ; mais il revint à Milan, où il mourut le 15 décembre suivant. Il jouissait d'une belle fortune, et en faisait le plus noble usage. Les artistes ont élevé à sa mémoire un monument dans les galeries du palais de Brera, à côté de ceux de Parini, de Monti et d'autres illustres Italiens. Calvi, Belotti et Berchet, ont jeté sur sa tombe quelques fleurs poétiques. Son buste, exécuté par le célèbre Canova, est placé sur le monument qui lui a été érigé dans le vestibule de la bibliothèque Ambrosienne, à Milan. G—G—Y.

BOSSO (MATTHIEU), littérateur, orateur et philosophe italien du 15^e siècle, naquit à Vérone en 1428. Après avoir fait ses études à Milan, il retourna dans sa patrie, et entra, en 1431, dans la congrégation des chanoines réguliers de St-Jean de Latran. Il s'appliqua dès lors particulièrement à la théologie et à l'éloquence de la chaire, et devint un des prédicateurs les plus célèbres de son temps. Il eut à remplir plusieurs des hautes fonctions de son ordre. La direction du canonieat de St-Barthélemy de Fiésole le fit connaître de Laurent de Médicis, qui le prit pour son confesseur, et l'introduisit dans l'académie platonicienne, qui se réunissait à sa villa de Careggi. Matthieu Bosso s'y lia intimement avec Politien et Pie de la Mirandole. La considération que Laurent avait pour lui était telle, qu'il voulut que son fils Jean, qui fut ensuite le pape Léon X, reçût de lui, avec une pompe magnifique, dans l'abbaye de Fiésole, la pourpre et tous les ornements du cardinalat. Après avoir rempli cinq fois la charge de visiteur, deux fois celle de procureur général à Rome, et avoir été souvent employé dans les affaires les plus importantes de sa congrégation, il mourut à Padoue, en 1502, âgé de 75 ans, suivant Nicéron. On a de lui : 1° *de Veris ac salutaribus animi gaudiis Dialogus*, Florence, 1491, in-4°. La rareté de cet opuscule a engagé D. Mabillon à le réimprimer dans son *Museum Italicum*. Il a été traduit en italien par le chanoine régulier Antoine Pallavicini, Lugano, 1755. 2° *Recuperationes Fesulanæ*, Bologne, 1495, 2 parties en 1 vol. in-fol. Ce volume contient la 1^{re} partie des lettres de Matthieu Bosso, et différents opuscules qu'il parvint à recouvrer lorsqu'il était chanoine et abbé de Fiésole. On distingue parmi ces derniers un dialogue de *Tolerandis Adversis* ; un traité de *Gerendo Magistratu*, et sept harangues ou discours publics. 3° *Familiares et secunda Matthæi Bossi Epistolæ*, Mantoue, 1498, in-fol. 4° *Epistolarum pars tertia*, Venise, 1502, petit in-4°. Les deux premières parties dont nous venons de parler (nos 2 et 3) contiennent cent trente-deux lettres : celle-ci, beaucoup plus rare, en renferme cent. Les lettres de Bosso, réimprimées plusieurs fois, sont la partie la plus intéressante de ses ouvrages. 5° *De instituendo sapientia animo Disputationes per dies septem*, Bologne, 1495, in-4°, volume devenu rare et très-bien imprimé. G—É.

BOSSO (DONAT), avocat et historien milanais,

(1) Goethe a traduit cet ouvrage en allemand, avec des notes.

naquit le 5 mars 1436. A vingt ans, il fut reçu notaire, et se livra en même temps aux exercices du barreau. Il fit aussi une étude particulière de l'histoire, et a laissé une chronique latine, appelée de son nom : *Chronica Bossiana*, mais dont le titre est : *Gestorum, dictorumque memorabilium et temporum ac conditionum et mutationum humanarum ab orbis initio usque ad nostra tempora* (c'est-à-dire jusqu'à l'an 1492), *Historia episcoporum et archiepiscoporum Mediolanensium, desinens in Guidone Antonio Arcimbaldo* (1489, Milan, 1492, in-fol. G—É.

BOSSO (JÉRÔME), juriconsulte, historien et poète, naquit à Pavie, en 1588, d'une famille noble, originaire de Milan. Il occupa pendant quatorze ans, à Milan, une chaire d'éloquence, et fut appelé, en 1629, pour remplir celle de belles-lettres dans l'université de Pavie. Il était de plusieurs académies, et, malgré ses nombreuses occupations, il cultiva toujours avec application et avec plaisir les antiquités, la poésie et plusieurs autres parties de la littérature. Il avait un goût particulier pour les comédies de Plaute, et ce goût s'augmentait en lui à mesure qu'il avançait en âge. Ses principaux ouvrages sont : 1° *de toga romana Commentarius, ex quo facile romanæ antiquitatis studiosi cognoscere poterunt de ipsius togæ forma, auctore, tempore, dignitate, textura, colcribus, usu et varietate*, Pavie, 1612, 1614, in-4°; inséré ensuite dans le 2° vol. du *Novus Thesaur. Antiquitat. romanæ* de Sallengre. 2° *Isiacus, sive de sistro*, Milan, 1612-22, in-12; également réimprimé par Sallengre. 3° *Epistolæ* : il en publia trois recueils, l'un en 5 livres, Pavie, 1613, in-8°; l'autre, *ibid.*, 1620, in-4°; le troisième, à Milan, 1623, in-8°. 4° *De senatorum titolavo Observationes novantiqæ*, etc., Pavie, 1618, in-4°, inséré par Sallengre, *ubi supra*. 5° *Encomiasticon, in quo mixtim sylvæ, acclamationes et epigrammata*, etc., Milan, 1620, in-4°. 6° *Janotatius, sive de strena* (des étrennes), *Commentarius*, Milan, 1624, 1628, in-8°; réimprimé par Sallengre, *ubi supra*. 7° *Dissertatio academica de amoræ philologiæ*, Milan, 1627, in-4°, etc. G—É.

BOSSU (.....), voyageur du 18^e siècle, capitaine de marine, né à Baigneux-les-Juifs, est un de ceux qui ont le mieux fait connaître la Louisiane et les peuples sauvages qui l'habitaient. Il fut envoyé dans ce pays en 1750, et nommé à cette époque capitaine dans les troupes de la marine. Les voyages qu'il eut occasion de faire dans l'intérieur le mirent même d'étudier les mœurs et les habitudes des Illinois, des Akan-sas, des Allimabous, et autres peuplades de sauvages qui habitent les bords du Mississippi et des rivières qui s'y jettent. De retour en France, en 1757, il fut de nouveau envoyé, la même année, à la Louisiane. Les observations de Bossu furent communiquées au marquis de l'Estrade, dans une suite de lettres recueillies depuis et publiées sous le titre de *Nouveaux Voyages aux Indes occidentales*, etc., Paris, 1768, 2 parties, formant 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais par J.-B. Forster, sous le titre de *Travels through that part of North-America formerly called Louisiana*, Londres, 1771, 2 vol. in-8°. La

Louisiane ayant été cédée à l'Espagne, Bossu y fit un troisième voyage pour en retirer les effets qu'il avait laissés entre des mains étrangères. A son retour, il publia la relation de ce troisième voyage, sous le titre de *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant une Collection de lettres écrites par l'auteur à son ami M. Douin*, etc., Amsterdam (Paris), 1777, in-8°. Ces derniers voyages sont plus rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés comme les premiers. W—R.

BOSSU (LE). Voyez LEBOSSU.

BOSSU (JACQUES LE), en latin Bossulus, théologien, né en 1546, à Paris, était de la même famille que Matthieu Bossulus, professeur à l'académie de Valence, puis précepteur de l'enfant don Carlos, fils de Philippe II, enfin régent au collège de Boncourt en 1585, et que Bayle qualifie un *grand orateur* (1). Jacques embrassa la règle de St-Benoît, se fit recevoir docteur de Sorbonne, et, par ses talents, s'acquitta dans son ordre une grande réputation. Il était prieur de l'abbaye de St-Denis, à l'époque où les Guises, sous prétexte de maintenir la pureté de la foi catholique, jetèrent les fondements de cette ligue qui faillit faire passer la couronne dans leur maison. Jacques, précepteur du cardinal de Guise, tué depuis aux états de Blois (voy. GUISE), n'avait pas cessé d'entretenir des relations avec son élève; aussi se montra-t-il l'un des plus zélés propagateurs de la nouvelle association. Il contribua beaucoup, en 1585, par ses écrits et ses prédications furieuses, à faire révolter Nantes contre l'autorité royale. On peut voir dans le *Dictionnaire* de Bayle quelques-unes des raisons qu'il alléguait pour prouver que le meurtre de Henri III était une juste punition de ses crimes, et que Henri IV, comme hérétique, avait perdu tous ses droits à la couronne. Les succès de Henri obligèrent l'imprudent prédicateur à quitter la France. Il se rendit à Rome, où son zèle pour la ligue ne pouvait manquer de lui procurer un accueil favorable. Nommé d'abord membre de la congrégation de *Auxiliis* (voy. SERRY), il obtint ensuite quelques bénéfices. Malgré la considération dont il jouissait à Rome, le P. le Bossu témoigna le désir de revoir la France; mais le pape Paul V, ne voulant pas se priver de ses lumières, le retint près de lui et se l'attacha par des honneurs qui ne consolèrent qu'imparfaitement ce religieux de son exil. Il mourut à Rome, le 7 juin 1626, dans un âge très-avancé, et fut enterré dans l'église des minimes de la Trinité du Mont, avec une épitaphe rapportée dans l'*Histoire de l'abbaye de St-Denis* par Félibien, et dans le *Dictionnaire* de Moréri. Tous les auteurs bénédictons l'ont comblé d'éloges. D. Doublet (*Histoire de St-Denis*) le nomme *l'ornement de son siècle, un grand et unique prédicateur*, etc.; mais, si l'on en

(1) On trouve, sur Matthieu Bossulus, un court article dans la Bibliothèque de la Croix du Maine. En 1684, il professait à Paris la dialectique, et prenait le titre d'*historicus regius*. J'ai un manuscrit intitulé : *Matt. Bossuli, aistorici regii, Institutiones dialecticæ, quibus omnis disserendi doctrina, pluribus libris ab Aristotele descripta, complectitur, ab eodem dictata, anno 1584.* V—R

croît D. François (*Biblioth. générale des auteurs de l'ordre de St-Benoît*), il n'en est pas un qui fasse la moindre mention de sa conduite pendant les troubles de la France, ni de ses libelles contre l'autorité royale. Pour satisfaire les curieux de ces sortes de pièces, nous allons en donner les titres : 1^o *les Devis d'un catholique et d'un politique*, Nantes, 1589, in-8^o : trois pièces imprimées séparément. La première a échappé aux recherches de tous les bibliographes. La seconde roule sur l'exhortation que l'orateur venait de faire au peuple de Nantes pour l'engager à jurer l'union ; et la troisième, sur Henri de Valois. 2^o *Sermon funèbre pour la mémoire de dévote et religieuse personne Fr. Edm. Bourgoïn, martyrisée à Tours*, Nantes, 1590. (*Voy. BOURGOÏN.*) 3^o *Sermon funèbre pour l'anniversaire des princes Henri et Louis de Lorraine*, *ibid.*, 1590, in-8^o. Ces deux pièces sont si rares qu'elles n'ont point été connues des nouveaux éditeurs de la *Biblioth. historique de la France*. On cite encore du P. le Bossu : *Animadversiones in 25 propositiones P. Lud. Molinæ*, Rome, 1606, in-12 : c'est un traité de la grâce, publié par le P. Jacques Serry sur le manuscrit même de l'auteur. W—s.

BOSSUET (JACQUES - BENIGNE), évêque de Meaux, naquit à Dijon, le 27 septembre 1627, d'une famille considérée dans la robe. Il avait six ans lorsque son père alla s'établir à Metz pour être reçu conseiller au parlement que le roi venait d'y établir, laissant ses deux fils à Dijon, au collège des jésuites. Dès ses plus jeunes années, Bossuet se montra studieux et sérieusement appliqué à ses devoirs. Il était encore enfant, lorsqu'une Bible latine tomba par hasard entre ses mains. Cette lecture lui fit dès lors une impression si vive, que, pendant toute sa vie, il se rappelait cette circonstance avec intérêt. A quinze ans, Bossuet fut envoyé à Paris par ses parents. Ses succès au collège de Dijon donnaient de si belles espérances, qu'on ne voulut rien négliger pour développer des talents qui s'annonçaient d'une manière si distinguée. Il fut placé au collège de Navarre, dont le grand maître était Nicolas Cornet, docteur célèbre à cette époque par sa piété, son savoir et son autorité dans les matières de religion. Il s'attacha bientôt au jeune Bossuet, et se plut à former son esprit, avec cette bonté grave qui inspire à la jeunesse un attachement à la fois profond et respectueux. Bossuet apprit avec ardeur le grec, et mêla, à l'étude de la philosophie de collège, la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité ; mais l'Écriture et les lettres saintes firent toujours son occupation principale. La philosophie de Descartes commençait à briller ; Bossuet se plut dans cette étude ; il n'y comprit cependant pas les sciences exactes et naturelles, qui ne se rattachaient nullement à la religion. Il avait seize ans lorsqu'il soutint sa première thèse. Elle eut un tel éclat, que bientôt l'on parla à Paris du jeune élève comme d'un prodige. On voulut le voir à l'hôtel de Rambouillet. Le comte de Feuquières l'y amena, et là, pour essayer cette abondance de pensées et cette facilité d'expressions dont il semblait doué, on l'invita à composer sur-le-

champ un sermon. Au milieu de cette assemblée des plus beaux esprits de France, Bossuet prononça, après quelques instants de réflexion, un sermon qui fut accueilli par l'admiration générale. Il continua ses études toujours avec le même succès, et fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la corporation du collège de Navarre, avant même d'avoir soutenu la thèse de tentative, ce qui était contre la règle. Il suppléa cette formalité en 1648, et dédia sa thèse au prince de Condé. La paix de Westphalie allait se conclure ; le jeune héros de Rocroi et de Nordlingen brillait à ce moment de tout l'éclat de la victoire ; le sujet de la thèse était une comparaison de la gloire du monde et de celle qui attend le juste après cette vie. Au milieu du discours, entre tout à coup dans la salle le grand Condé, entouré de nombreux compagnons d'armes. L'orateur, sans s'interrompre, paya, au nom de la France, le tribut d'admiration et de louanges qui était dû au jeune vainqueur, et sut lui dire aussi, avec une sorte d'autorité anticipée, combien cette gloire était vaine et périssable. Quarante ans après, il répéta les mêmes vérités sur le cercueil de ce prince. Le grand Condé avait été si touché de ce discours, que dès lors il avait accordé son estime et son amitié à Bossuet. Ce fut aussi dans ce temps que celui-ci devint l'intime ami du maréchal de Schomberg, qui commandait à Metz, où Bossuet allait souvent voir son père. On rapporte que, longtemps après, étant évêque de Meaux, il ne passait jamais à Nanteuil, où était enseveli le maréchal, sans aller prier sur le tombeau de son ami. Sa science et sa réputation croissaient rapidement sans l'enivrer ; il continuait d'aimer de plus en plus la religion et l'étude, sans songer aux succès, sans même les apercevoir. L'Écriture sainte et les Pères faisaient le fond de ses travaux. Ce fut surtout à St. Augustin qu'il s'attacha. Il y voyait toute l'âme et toute la science de la religion ; et, jusqu'à ses derniers jours, la Bible et St. Augustin ne sortirent pas de ses mains. En 1652, il reçut l'ordre de prêtrise et le bonnet de docteur, et l'on sait, par tradition, avec quel profond sentiment il accomplit ces deux solennités. Il passa quelque temps en retraite à St-Lazare, sous la discipline de St. Vincent de Paul, dont il obtint l'amitié, et qui l'admit dans ses conférences qu'on appelait du mardi, où l'on traitait de tout ce qui se rapporte au ministère ecclésiastique. Cornet, qui chérissait de plus en plus Bossuet, songea alors à le faire nommer grand maître de Navarre, et à livrer aux soins d'un jeune homme l'exécution des projets de munificence que le cardinal Mazarin avait conçus pour ce collège, et que Cornet se trouvait trop âgé pour entreprendre. Cette offre séduisante ne tenta pas Bossuet ; au contraire, il quitta Paris et ses espérances, pour aller se fixer à Metz, où il avait été nommé chanoine. Là, plus que jamais, il se livra tout entier aux devoirs de son ministère. Son éloquence devenait de plus en plus forte et facile. Il édifiait par sa vie, et surprenait par son génie, tout ce qui l'entourait. En 1653, à la sollicitation de l'évêque de Metz, Bossuet entreprit de réfuter le catéchisme de Paul Ferry, ministre

protestant fort estimé pour son savoir et ses talents. Cette réfutation eut un succès extraordinaire, et inspira même aux protestants une grande estime pour celui qui allait devenir le plus puissant de leurs adversaires. Le bruit qu'avait fait ce livre donna à la reine mère l'idée d'ordonner une mission pour convertir les protestants du diocèse de Metz. Bossuet la dirigea : elle eut de grand succès, et St. Vincent, premier auteur de cette sainte entreprise, lui écrivit pour l'en féliciter. Les affaires du chapitre de Metz attiraient souvent Bossuet à Paris. Ses prédications avaient de plus en plus un merveilleux succès. Il fit un panégyrique de St. Paul, qui fut surtout fort remarqué ; et, en effet, il peut être mis au rang de ce qu'il a écrit de plus beau. Successivement il composa d'autres panégyriques de saints. Il prêcha un Avent et un Carême devant la reine mère et devant le roi. Nous avons perdu la plupart de ces discours. Quelques heures avant de monter en chaire, il méditait sur son texte, jetait sur le papier quelques paroles, quelques passages des Pères, pour guider sa marche ; quelquefois dictait rapidement de plus longs morceaux, puis se livrait à l'inspiration du moment, et à l'impression qu'il produisait sur ses auditeurs. Ce qu'on a recueilli de ses sermons ne peut donc point passer pour ce qu'il a prononcé : toutefois son génie s'y retrouve. En 1665, il perdit Cornet son maître, et la première oraison funèbre qu'il ait faite est celle de ce respectable protecteur de sa jeunesse. On ne la place pas d'ordinaire à côté des autres qu'il composa depuis. Elle n'est pas sans beauté, mais le sujet a moins de grandeur. On essayait toujours de fixer Bossuet à Paris ; lui, au contraire, semblait préférer le séjour tranquille et studieux de Metz. L'archevêque de Paris, qui l'honorait de son amitié, ne put le déterminer à accepter une des cures de la capitale. Son père mourut en 1667. Il allait monter en chaire, quand il apprit que ce malheur le menaçait. A l'heure même il quitta l'église, et alla recueillir ses derniers soupirs. Ce fut surtout dans ces années, de 1660 à 1669, que Bossuet monta à ce haut rang qu'il occupa dans l'Eglise, et que son génie, sa science et sa vertu le placèrent à la tête de la religion en France. Il ramena au sein de l'Eglise Turenne, et c'est même en travaillant à sa conversion qu'il composa le livre célèbre de *l'Exposition de la doctrine catholique*, livre si simple, si sincère, fort de savoir et de preuves, qui montre la religion facile à croire et à pratiquer, et la dégage des absurdités qui lui ont été attribuées par ses ennemis. Dans le même temps, il convertit aussi Dangeau, qui a raconté depuis quelle marche avait suivie Bossuet pour détruire ses erreurs. Son influence devenait de plus en plus grande, et, lorsque les religieuses de Port-Royal refusèrent de signer le formulaire dressé relativement aux propositions du livre de Jansénius, l'archevêque de Paris crut que personne ne pourrait mieux les ramener que Bossuet. Cornet avait attaché une importance extrême à l'éloigner des principes de Port-Royal ; il l'avait facilement persuadé de se soumettre sincèrement à l'autorité de

l'Eglise, qui avait condamné Jansénius ; mais Bossuet ne pouvait trouver dans son cœur aucune animosité contre les vertueux et savants disciples de St. Augustin. Il eut des conférences avec les religieuses de Port-Royal, et leur écrivit ensuite une longue lettre pleine de douceur et d'indulgence ; il les invite à obéir à l'Eglise, à ne rien examiner, heureuses de n'avoir point à se conduire, et de trouver un guide dans l'autorité. Il eut ensuite de grands rapports avec MM. de Port-Royal, qui le demandèrent au roi pour censeur de leurs écrits contre les calvinistes. Arnauld et Nicole lui soumirent les livres de *la Perpétuité de la Foi* et des *Préjugés légitimes*, et il les approuva avec éloge. Peu après, il fut engagé par l'archevêque de Paris (Pérégrin) à conférer avec les plus savants hommes de Port-Royal, pour examiner la version du Nouveau Testament appelée *version de Mons*. En 1669, il fut fait évêque de Condom. Deux mois après, il prononça l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. En 1666, il avait été chargé de remplir le même devoir pour Anne d'Autriche ; mais cette oraison funèbre est demeurée moins connue. Depuis son épiscopat, Bossuet monta moins souvent en chaire ; d'autres devoirs, d'autres occupations employèrent tous ses moments. Les oraisons funèbres, dont la voix publique a fait son premier et son plus glorieux titre à l'éloquence, ne sont qu'au nombre de six (4). Il ne rechercha point l'occasion de les prononcer ; mais, pour honorer des trépas illustres, nulle solennité n'était aussi grande que des paroles de Bossuet, tant il était admiré et vénéré de ses contemporains, qui voyaient une vie si pure, un cœur si simple s'unir à un génie sublime ! Quand la Bruyère écrivait : « Parlons d'avance le langage de la postérité, un *Père de l'Eglise*, » il ne faisait que répéter ce que disaient la ville et la cour. Ce fut seulement dans quelques grandes occasions qu'il fit encore entendre sa voix. Il consentit aussi à prêcher pour la profession de madame de la Vallière ; lui-même dit dans son sermon : « Je romps un silence de tant d'années ; je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus. » On ignore pourquoi ce sermon passe, aux yeux de quelques critiques, pour inférieur aux autres discours de Bossuet. On n'y trouve rien qui soit personnel à madame de la Vallière, rien qui rappelle ni l'amour du roi pour elle, ni ses faiblesses. Si c'est là ce qu'on y regrette, c'est méconnaître et le génie de la chaire chrétienne, et la sublime gravité de Bossuet. Dans cette oraison funèbre (car c'est une sorte de mort sainte et volontaire qu'il célébrait et encourageait), il peint avec la même force que partout ailleurs le néant et le vide des choses terrestres, et la puissance bienfaisante de la grâce, qui ramène l'âme avec ardeur vers sa desti-

(4) Laharpe a dit de ces oraisons : « Ce sont des chefs-d'œuvre d'une éloquence qui ne pouvait pas avoir de modèle dans l'antiquité, et que personne n'a égalée depuis. Bossuet ne s'y sert pas de la langue des autres hommes ; il fait la sienne ; il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, construction, harmonie, tout lui appartient. »

nation primitive, vers Dieu, loin duquel elle s'était égarée. Bossuet avait été nommé, en 1670, précepteur du dauphin. Deux ans auparavant, cette place avait, dit-on, été offerte à Chapelain, que, dans l'opinion du temps, on regardait encore comme le patriarche de la littérature. Bossuet se livra à ses nouveaux devoirs avec la conscience qu'il apportait à tout. Il se démit de son évêché, et ne voulut en indemnité qu'un modeste bénéfice : il fut, quelques années après, nommé premier aumônier de la dauphine. C'est pour l'éducation du dauphin qu'a été composé le *Discours sur l'Histoire universelle*, et un autre ouvrage moins lu et moins célébré, la *Politique de l'Écriture sainte*, livre où la politique est vue de haut, comme voyait Bossuet, d'où l'on ne saurait tirer aucune règle pratique, mais sublime, parce qu'il prend toutes les choses à la source. C'est une suite de citations tirées de l'Écriture, unies par quelques réflexions qui servent de transitions. Les paroles de la Bible et de l'Évangile semblent être sorties de la bouche de Bossuet, et ses propres pensées semblent au-dessus de l'humain, comme l'Écriture sainte. Il n'y est question ni de gouvernement, ni de constitution des États, ni de balance des pouvoirs ; mais on y voit comment les souverains doivent être pieux et justes ; les peuples, obéissants et fidèles ; quels châtimens Dieu réserve aux rois tyranniques et aux nations orgueilleuses et corrompues. On n'y apprend point quelles formes de gouvernement sont préférables ; quelles lois sont les meilleures ; quelle conduite il faut tenir pour réformer les États, pour arrêter la tyrannie des princes ou la révolte des peuples. Bossuet ne se croit point si habile, il ordonne aux uns et aux autres de craindre Dieu et de pratiquer sa loi ; du reste, il s'en remet à la Providence divine. Il avait vu, en planant sur l'histoire universelle, que c'est elle, et non les hommes, qui dispose du destin des empires, et qu'ils sont entraînés par un courant immense que l'on ne peut ni remonter, ni arrêter. Cette résignation et cette patience chrétienne semblent favoriser les opinions qui tendent au despotisme : on le lui a souvent reproché. Il avait aussi le projet de composer un livre spécialement destiné aux lois et aux coutumes françaises ; il n'en eut point le temps, non plus que de continuer le *Discours sur l'Histoire universelle*, qui s'arrête à Charlemagne. Le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même* fut encore destiné aux études du dauphin. C'est une exposition claire et méthodique des facultés humaines, de leur exercice, de leurs rapports réciproques, d'où l'idée de Dieu se trouve déduite et démontrée ; en un mot, c'est un traité complet de métaphysique, et il est étonnant que les auteurs qui se sont si fort occupés de cette science n'aient point fait mention d'un livre aussi remarquable et aussi sage. On y reconnaît l'école de Descartes, et l'étude habituelle de Platon et d'Aristote. Bossuet, comme tous les cartésiens, y fait une large part à la matière et à son influence ; il va même jusqu'à supposer une sorte d'âme physique et animale, à laquelle il attribue des facultés assez élevées,

réservant pour l'âme divine et spirituelle la tendance vers le juste, le vrai, le bon, vers toutes les notions abstraites et infinies ; tendance qui, suivant lui, est le caractère distinctif de la créature humaine. Pour la connaissance de Dieu, après l'avoir rattachée d'abord aux causes finales, ce qui est une preuve de sentiment plutôt que de métaphysique, il la fait dériver plus immédiatement du penchant de l'âme humaine pour la perfection et l'infini, et il dit, ce qui depuis a été fort répété dans la philosophie allemande, que le fini suppose et nécessite l'infini, et que tendre vers un but qu'on ne peut atteindre démontre l'existence de ce but. Malebranche en a dit à peu près autant, mais avec moins de force et d'élévation : un des chapitres les plus distingués par la clarté et l'analyse, c'est celui qui traite de l'âme des bêtes. Aucun métaphysicien n'a raisonné sur cette question d'une manière aussi remarquable. Bossuet s'occupait des détails minutieux de l'éducation du prince avec autant de soin que des considérations générales : c'est ce que nous voyons dans une lettre qu'il écrivit pour rendre à Innocent XI un compte de cette éducation, que lui avait demandé ce pontife. Cette lettre est belle et curieuse ; elle peut servir à comparer les caractères différents que Bossuet et Fénelon apportèrent dans l'éducation des deux princes qui leur furent confiés. Dans Bossuet, l'on voit une raison droite et élevée, une idée juste du résultat auquel il est de son devoir de parvenir, mais une espèce de gravité qui ne dut jamais le porter à se plier au caractère de son élève, à se faire enfant avec lui, à proportionner son langage aux idées et à l'âge, à donner à l'instruction une forme aimable et complaisante ; il a une persuasion toute simple qu'il suffit de montrer aux hommes leur devoir, et de leur dire qu'il faut l'accomplir. En cela, comme en plusieurs autres choses, Bossuet n'était pas de ce monde : il connaissait l'homme, et non les hommes. Il eut, dans cette éducation, de moindres succès que Fénelon ; mais le dauphin pouvait être moins bien doué que son fils, et d'ailleurs il avait déjà neuf ans lorsqu'on le confia à Bossuet. Une autre occupation à laquelle sa vie était consacrée, c'était la conversion des protestants. Beaucoup de copies de l'*Exposition de la doctrine catholique* s'étaient répandues, et ce livre passait de plus en plus pour ce qui avait été fait de plus solide contre la réforme. Les docteurs protestants prétendirent alors que ce n'était pas la doctrine avouée et reconnue dont Bossuet avait pris la défense, mais qu'il avait lui-même modifié la religion pour la mieux défendre. Il résolut alors de publier son ouvrage. D'abord il l'imprima à peu d'exemplaires, le distribua aux évêques de France, en leur demandant leurs observations, et, après en avoir fait usage, l'ouvrage fut rendu public. C'est ce qui a donné lieu au bruit répandu par les protestants, que Bossuet avait été obligé de retirer et de changer sa première édition. L'*Exposition de la doctrine catholique* fut hautement approuvée à Rome ; bientôt elle fut traduite dans toutes les langues, et contribua à convertir beaucoup de personnes raisonnables. Les ministres réformés Noguier, Bastide et Brueys s'empressèrent

de réfuter un livre qui leur était si redoutable. Bossuet répliqua aux deux premiers, et fit au dernier la meilleure de toutes les réponses, en le convertissant à la foi catholique. (*Voy. BRUEYS.*) En 1768, au milieu de cette controverse, mademoiselle de Duras, qui était protestante, ayant, après la lecture de ce livre, conçu quelques doutes sur la vérité de sa religion, en parla au ministre Claude, qui lui promit de résoudre les objections du livre, même en présence de Bossuet. Celui-ci consentit facilement à cette conférence; elle se passa devant un auditoire peu nombreux, et, le lendemain, mademoiselle de Duras renonça au calvinisme. Cette conférence ayant eu un grand éclat, il en parut une relation assez informe; Bossuet crut devoir en rendre un compte plus exact. Son récit est plein d'égards pour la science et les vertus du ministre Claude, et nous montre combien la discussion fut calme et lumineuse, comme il convenait en de telles matières et entre de tels hommes. En général, toutes les controverses de Bossuet avec les réformés ont un caractère de dignité et de douceur. Il relève leurs continuelles contradictions avec supériorité, mais sans amertume et sans orgueil. Au milieu de ses travaux, il s'était formé une récréation digne de lui; il réunissait fréquemment quelques hommes célèbres dans l'Eglise et dans les lettres, l'abbé de la Broue, Pellisson, l'abbé Renaudot, d'Herbelot, l'abbé Fleury, l'abbé de Fénelon, qui, jeune encore, se montra empressé d'être l'admirateur et le disciple de Bossuet. Dans cette savante société, on traitait des questions d'histoire, de philosophie, d'érudition; on jugeait des ouvrages nouveaux; Bossuet y apportait ce qu'il se proposait de publier; chacun y rendait compte de ses travaux; mais la matière principale était la religion: tous soumettaient leurs difficultés à Bossuet, oracle de l'Eglise. Ils entreprirent en commun une lecture de la Bible, où chacun devait fournir ses réflexions et le résultat de ses études. Ce projet fut interrompu et ne fut point achevé. On en trouve quelques traces dans les œuvres de Bossuet, et il a publié divers fragments qui se rapportent à cette lecture commune. Il fut reçu à l'Académie française le 8 juin 1671. En 1681, l'éducation du dauphin étant finie, le roi, pour récompenser Bossuet, le nomma évêque de Meaux. Il embrassa dès lors avec zèle les devoirs de l'épiscopat, et reprit la prédication pour les fidèles de son diocèse. Ses sermons étaient des exhortations paternelles et familières; jamais il ne les préparait: il s'abandonnait à son inspiration, tantôt simple et touchant, tantôt puissant et sublime. Son éloquence avait laissé de longs souvenirs et une tradition de respect et d'admiration parmi son troupeau. Il s'occupait sans cesse d'instructions pastorales, de pieuses recommandations; il a composé des prières et un catéchisme qui depuis a été généralement adopté; lui-même l'enseignait quelquefois aux petits enfants. Il traduisit en vers quelques psaumes pour satisfaire à la piété de quelques religieuses. Enfin on voit, en lisant la collection volumineuse de ses œuvres, qui cependant est loin d'être complète, que sa vie entière était consacrée à ses devoirs. Deux des ouvrages les plus éloquents de Bossuet, les *Médita-*

tions sur l'Evangile et les *Elévations sur les mystères*, furent composés pour l'instruction des religieuses d'un couvent de Meaux. Il ne dédaignait pas de diriger lui-même les personnes en qui il remarquait une ardente piété. Il a entretenu pendant toute sa vie une correspondance avec une veuve nommée madame Cornuau, qui s'était retirée dans un couvent. On a imprimé ces lettres dans l'édition de D. Deforis; elles sont remarquables par la simplicité, l'indulgence et la modération: rien n'y est exagéré; on n'y voit aucune mysticité que celle des livres saints. La religion de l'Evangile et de l'Ecriture suffit à Bossuet. Il n'a aucun besoin de la plier au tour particulier de son imagination et de son caractère; il la sent si grande et si forte, qu'elle le remplit, et ne laisse en lui rien de vide ni de vague. En 1682, le roi, qui, depuis plusieurs années, avait eu quelques démêlés avec le pape pour le droit de régale, et qui, par un édit de 1675, avait déclaré que ce droit était applicable à tout le royaume, voulut faire approuver l'édit par le clergé de France; les évêques furent solennellement assemblés: et, comme le pape mettait une opposition ouverte au désir du roi, et menaçait d'en venir à quelque extrémité, la question devint bientôt plus importante et plus générale, et l'on eut à régler l'étendue du pouvoir du saint-siège dans le royaume. Bossuet fut l'âme de cette assemblée du clergé; elle fut ouverte par un sermon qu'il prononça; il prit pour sujet l'unité de l'Eglise, afin de montrer et de protester hautement que l'on ne songeait pas à s'en écarter; mais le discours se sent un peu de l'embarras où se trouvait Bossuet, à la fois si soumis et si dévoué aux deux puissances, et contraint de combattre l'une au nom de l'autre. Il semble cependant qu'il avait embrassé sincèrement et entièrement la cause royale: il était sujet fidèle comme il était chrétien, avec cette simplicité de cœur, cette humilité qui tient, non au défaut de force, mais au besoin d'être vrai, et de vivre en paix avec soi-même. Nul, peut-être, au milieu de l'admiration universelle pour Louis XIV, n'eut pour lui autant de respect et de dévouement que Bossuet. Des hommes sages ont trouvé même qu'il portait trop loin cette aveugle approbation du pouvoir royal. Le grand Arnauld, qui toujours admira Bossuet, dit dans une lettre: « Il y a néanmoins un *verum-tamen* dont j'appréhende qu'il n'ait à rendre compte à Dieu: c'est qu'il n'a pas le courage de rien représenter au roi. C'est le génie du temps, même à l'égard de ceux qui ont de grandes lumières. » Ce reproche ne se rapporte à aucune indulgence de Bossuet pour les désordres du roi; il eut toujours un saint courage pour condamner les amours illégitimes de Louis XIV; et plusieurs fois il le ramena, pour quelques instants, à mieux pratiquer la religion et la morale. Dans l'assemblée du clergé, l'on ne peut pas dire non plus que son respect pour le roi ait entraîné Bossuet trop loin; il se conforma à l'esprit et à la tradition de l'Eglise gallicane, et c'étaient les droits des évêques autant que ceux du trône qu'il défendait. Ce fut lui qui rédigea les quatre propositions qui sont toujours

demeurées depuis une loi de l'État. Le pape s'en montra fort irrité, et les fit brûler. Bossuet entreprit de les défendre, et son ouvrage n'a été publié qu'après sa mort, sans qu'il y eût mis la dernière main. La conversion des protestants, et la controverse avec leurs docteurs, continuaient toujours à être sa principale affaire. Il publia, en 1682, le *Traité de la Communion sous les deux espèces*, où il montra que, de tout temps, l'Eglise avait autorisé la communion sous une seule espèce, et que les réformés regardaient à tort cette pratique comme opposée à la vraie religion. Il croyait pourtant qu'il n'y avait nul inconvénient à satisfaire le désir des peuples qui se montreraient affectionnés à la communion sous les deux espèces. Mais le plus grand ouvrage qu'il ait composé contre la réforme, c'est l'*Histoire des variations*. Rien de plus fort, ni de plus raisonnable, n'a jamais été dit pour ramener les protestants ; parmi les ouvrages de Bossuet, aucun ne montre plus de science, de franchise, de fermeté. On y voit une certitude de conscience, une autorité simple et imposante, qui étonnent et subjuguent ; nul livre ne comporte moins de réplique ; pour échapper à sa puissance, il faut transporter le théâtre de la discussion hors de la religion chrétienne, et s'armer de l'esprit de doute et de philosophie qui attaque ou dédaigne toute religion révélée. Bayle en convient assez positivement. Longtemps après, un homme d'un esprit froid et éclairé, Gibbon, fut converti par la lecture de ce livre ; on voulut le ramener à la réforme, mais il ne put sortir de la religion catholique que par le scepticisme : cela résulte nécessairement du principe que Bossuet avait adopté pour cette controverse : « La véritable simplicité de « la doctrine chrétienne consiste essentiellement à « toujours se déterminer, en ce qui regarde la foi, « par ce fait certain : hier on croyait ainsi, donc « aujourd'hui il faut croire encore de même. » En effet, il n'y a plus de religion dès qu'on admet la possibilité d'une novation. En prouvant donc, par son immense et sincère érudition, la perpétuité de l'Eglise et la nouveauté de la croyance réformée, qui essayait vainement de se rattacher aux premiers jours de la religion par l'intermédiaire de quelques hérésies, Bossuet précipitait les ministres dans mille contradictions. Si, au contraire, l'on prétendait avoir le droit d'échapper à l'autorité de l'Eglise, en formant une nouvelle Eglise, on commettait une incon séquence ; de façon que, pour raisonner juste, il en faut venir à une anarchie et à une indifférence entière et reconnue. L'*Histoire des variations* ne resta pas sans réplique. Un fanatique visionnaire, désavoué par les plus raisonnables de sa secte, Jurieu, attaqua surtout Bossuet avec fureur, les répliques qu'il s'attira sont vives et démonstratives ; il y en a une surtout digne de remarque, où la question de la souveraineté du peuple est examinée dans les mêmes termes qu'elle l'a été depuis, ainsi que la théorie du contrat social. Bossuet y va bien avant en soutenant le pouvoir royal, et n'admet presque aucune borne légale. Il croit que les mœurs et le calcul bien entendu de l'intérêt des princes sont une garantie

suffisante. Ce sont de ces questions où les deux solutions sont absurdes quand elles sont absolues ; mais l'écrit de Bossuet est assurément un des plus beaux qui aient paru sur cette matière. Parmi la foule d'ouvrages publiés sur la réforme, on doit aussi remarquer le *Commentaire sur l'Apocalypse*. Quelques protestants avaient voulu y trouver une prédiction de la chute de l'autorité papale. Bossuet entreprit de montrer que la prophétie, outre son sens mystique qui se rapporte à la fin des temps, s'appliquait à la chute de l'empire romain ; cette explication est présentée d'une manière probable, et l'on peut facilement se figurer quel effet produit l'imagination de Bossuet, maniant les symboles terribles de l'*Apocalypse*, montrant la destruction de Rome par les barbares, le renouvellement des nations, leur corruption et leurs calamités. Tant de combats avec les protestants avaient fait de Bossuet le représentant de la religion catholique. Tous les hommes éclairés et raisonnables de la réforme professaient pour lui une haute admiration, et lorsque, vers 1690, on songea à réunir les luthériens à l'Eglise, on s'adressa à Bossuet. La négociation avait commencé entre l'évêque de Neustadt et un sage et habile docteur, nommé Molanus. La cour de Brunswick, qui s'occupait de ce projet, engagea Leibnitz à entrer en relation avec Bossuet. La négociation, comme on peut le penser, ne put pas être continuée longtemps ; mais la correspondance à laquelle elle donna lieu est très-remarquable ; on se plaît à voir les égards et la considération réciproques que se témoignent deux hommes tels que Bossuet et Leibnitz. Bossuet, avec conviction, mais sans hauteur, laissa voir qu'on ne pouvait faire de concession ni traiter de puissance à puissance. Il se montra plus facile sur les choses de pure discipline, et n'aurait pas été trop éloigné d'accorder aux luthériens réconciliés la communion sous les deux espèces, à leurs ministres, déjà engagés dans les liens du mariage, la faculté de conserver leurs femmes (1), et d'autres articles moins importants de discipline. Leibnitz, plus philosophe que théologien, n'a pas le même empressement ni la même facilité d'espérance que le bon Molanus ; mais il est plein de vénération pour Bossuet. Quelquefois ces lettres sont mêlées, par digression, de questions purement philosophiques, et il est singulier de voir Leibnitz refusant d'accorder à la matière autant de propriétés que lui en attribue Bossuet, disciple de Descartes. Un nouveau combat vint employer toutes les forces de sa vieillesse ; la dévotion mystique et passionnée de madame Guyon, qui déjà avait en divers lieux inspiré quelques alarmes, séduisait alors la ville et la cour. Tous ceux qui composaient la société du duc de Beauvilliers (et surtout Fénelon) étaient subjugués par l'attrait de cette doctrine exaltée. Madame de Maintenon l'avait introduite à St-Cyr ; chaque jour ajoutait à l'influence de madame Guyon. L'évêque de Chartres fit naître dans l'esprit de madame de Maintenon quel-

(1) Voyez *Lettre de Bossuet à M. de Brinon*, du 29 septembre 1691, p. 359, t. 1^{er} des *Œuvres posthumes*.

ques scrupules ; elle désira que Bossuet, le cardinal de Noailles, alors évêque de Châlons, et Tronson, supérieur de St-Sulpice, examinassent les livres et les opinions de madame Guyon. Fénelon se fit auprès d'eux, non point le défenseur, mais le modeste interprète du langage bizarre de madame Guyon, qu'à juger par ses expressions, on eût prise du moins pour insensée. Il essaya de montrer, surtout à Bossuet, qu'au fond c'était la même doctrine qu'avaient professée les mystiques approuvés par l'Église, St. François de Sales, Ste. Thérèse, etc. Après beaucoup de conférences, les trois commissaires rédigèrent trente-quatre articles qui contenaient une condamnation entière, mais indulgente, des livres de madame Guyon. Fénelon, après quelques difficultés, signa ces articles. Peu de temps après, il fut nommé archevêque de Cambrai. Rien encore n'avait troublé sa liaison avec Bossuet, qui voulut absolument sacrer celui qui se disait son respectueux disciple. Sur ces entrefaites, M. de Noailles fut aussi nommé archevêque de Paris. La voix de l'Église appelait Bossuet à ce siège ; madame de Maintenon déterminait un autre choix. Cependant Bossuet avait été révolté plus qu'un autre par la dévotion rêveuse de madame Guyon. Accoutumé au langage simple et sévère des Écritures, et à la précision de l'école, il n'avait nul penchant vers le mysticisme, et croyait dangereux de professer une religion qui comptait pour rien la conduite et même les sentiments positifs ; il lui semblait orgueilleux, et contraire à l'esprit de l'Évangile, de reléguer dans le vulgaire les pratiques, les bonnes œuvres, la prière, l'espoir du salut, et de chercher au delà une contemplation indéfinissable et un amour de Dieu si idéal, qu'on pouvait, à force de l'aimer, oublier de le servir. Nul doute que c'était ouvrir la porte à la licence, et qu'il n'y avait qu'un pas de là à regarder le péché comme anéanti et sans conséquence, pendant que l'âme vivait dans les régions célestes. Fénelon et madame Guyon disaient bien que la pratique devait être le fondement de cette terrestre béatitude ; mais Bossuet ne croyait pas que l'on dût professer hautement, et proposer, comme but, une chose toute individuelle, que chacun éprouve à sa manière, où les sens peuvent donner le change à l'âme, et qui peut facilement faire oublier la route même qui devrait y conduire. Ce n'est pas qu'il ignorât ces états de l'âme ; il avait dit : « Là, s'en- » tendrait la dernière consolation de l'amour divin, « dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, « que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est « éloigné de leur région ; mais, pour s'expliquer « sur cette matière, il faudrait un langage que le « monde n'entendrait pas. » De nouveaux torts de madame Guyon ayant encore animé Bossuet, il résolut de poursuivre le quêtisme à toute extrémité. Madame Guyon fut arrêtée ; les évêques, par des mandements, censurèrent et interdirent ses livres dans leur diocèse, et Bossuet entreprit une réfutation complète et directe des nouveaux mystiques. Fénelon ne voulut point se prêter à cette espèce de persécution d'une femme qu'il avait admirée, dont il con-

naissait le fond du cœur pour religieux et pur, et qu'il lui semblait que l'on condamnerait en s'attachant aux paroles et non au sens. Bossuet s'offensa de ces ménagements ; il s'irrita de cette opposition de Fénelon, qui ne s'expliquait jamais sur le fond de la doctrine ; qui semblait dire que de certaines âmes étaient seules capables de comprendre madame Guyon ; qui voulait raffiner sur la religion ; qui, enfin, s'était donné la mission de purger le quêtisme de ce qu'il pouvait présenter de répréhensible. Les esprits s'aggravaient successivement ; les différences de caractère qui existaient entre ces deux grands et saints personnages éclatèrent dès que l'amitié eut cessé. Bossuet, droit, simple, inébranlable dans sa conviction, ne concevant ni les distinctions, ni les nuances, emportant tout de haute lutte ; Fénelon, rempli de finesse et de douceur, aimant à plaire à chacun par bienveillance, entrant dans le sens d'autrui, modifiant involontairement ses paroles pour ne point heurter, nourrissant sur la politique des idées toutes différentes, éloquent par séduction plus que par puissance, d'une imagination douce, aimable et riante, plus spirituel enfin que Bossuet, comme le disait souvent celui-ci avec fierté. La lutte une fois engagée entre de tels hommes, forts de leur pureté et de leur conscience, devait être vive, et nulle part peut-être leur âme ne s'est montrée plus puissante. Pendant que Bossuet composait son livre contre les mystiques, Fénelon se crut obligé de les soutenir, et publia ses *Maximes des Saints*, où il s'efforçait de trouver, dans les écrits des auteurs que l'Église honore d'un culte public, les mêmes opinions qu'on avait reprochées à madame Guyon ; alors le scandale éclata. Louis XIV, entraîné par Bossuet, exila Fénelon, disgracia ses amis, et défera à Rome les *Maximes des Saints*, pour que ce livre fût condamné. La querelle continua et s'anima chaque jour davantage. Bossuet, de plus en plus âpre, s'irritant sans cesse du ton modéré et soumis de Fénelon, qui donnait à ses reproches la forme d'insinuation, qui, par son humilité et sa soumission, paraissait accuser son adversaire d'orgueil et de despotisme ; Bossuet, impétueux et terrible ; Fénelon, parant adroitement les coups, et donnant à son adversaire toute l'apparence de l'aclarnement et de l'animosité : rien n'a plus d'attrait qu'une telle polémique, où les intérêts vulgaires, où l'amour-propre littéraire ne sont pour rien, où chacun défend une noble cause, et ne diffère que sur la manière d'aimer et de servir Dieu. Jamais l'éloquence n'eut pour base plus certaine la sincérité ; et si quelque faiblesse humaine, quelque irritation de l'orgueil se mêle à de si beaux motifs, c'est tellement à l'insu des deux adversaires, qu'à les lire on ne s'en aperçoit pas, et qu'on se reproche même la froide réflexion qui donne cette idée. Après une longue controverse, le livre de Fénelon fut condamné, non sans difficulté ; car le roi fut obligé d'exiger du pape un jugement que le pontife croyait à peine nécessaire. Fénelon se soumit humblement (voy. FÉNELON) ; mais Bossuet ne trouva jamais sa rétractation suffisante ; il ne lui parut pas qu'elle s'appliquât assez au fond des choses. Cependant la

conduite et le ton que Fénelon avait eus pendant cette dispute avaient fini par lui concilier les esprits ; et si Bossuet eût attaché quelque importance à l'opinion du public, que certes il n'apercevait même pas, il aurait pu s'affliger de voir qu'on n'avait plus pour lui cette universelle vénération. Beaucoup de personnes, pénétrant mal dans l'intérieur de cette grande âme, et lui attribuant les torts de quelques-uns de ses partisans (*voy.* l'article qui suit), le taxèrent de dureté et d'orgueil ; et ce reproche a souvent été répété dans la postérité, sans trop de connaissance de cause (1). D'autres travaux occupèrent encore les dernières années de Bossuet. Il fit contre la comédie un traité qu'il est curieux de comparer à celui qui depuis a été composé par J.-J. Rousseau, d'après des motifs de morale purement humaine. Il provoqua dans l'assemblée du clergé, en 1700, des réglemens et des instructions sur la conduite des ecclésiastiques qu'il voulait ramener à l'observation scrupuleuse de leurs sévères devoirs. Peu de temps après, il écrivit contre Richard Simon, auteur de l'*Histoire critique de l'Ancien Testament* ; puis encore contre Dupin et contre quelques auteurs, qui avaient cru retrouver à la Chine et dans l'Orient des traces, non interrompues depuis le déluge, du culte du vrai Dieu. Il avait presque atteint sa soixante-seizième année, et son âme conservait encore la même force et la même activité, quand il ressentit les douleurs de la pierre ; la fièvre s'y joignit, et il mourut à Paris, le 12 avril 1701. Son corps fut transporté dans la cathédrale de Meaux. Après la mort de Bossuet, quelques réfugiés osèrent publier que ses sentiments secrets sur la religion différaient de sa doctrine publique. Voltaire, dans le *Siècle de Louis XIV*, se complait à rapporter cette absurdité ; il réfute, pour avoir aussi le plaisir de la raconter, l'anecdote absurde du mariage de Bossuet avec mademoiselle Desvieux de Mauléon. Les contemporains de Bossuet lui rendirent, en général, une haute justice. Ses mœurs, son savoir, son éloquence, son caractère apostolique, firent de lui, pendant de longues années, le bouclier de la religion en France ; mais, quelle que soit l'admiration qu'inspire un homme vivant, on n'ose point le porter tout à fait au rang suprême des hommes qui honoreront à jamais l'humanité. Un tel jugement ne peut être rendu que par la postérité, qui voit le passé sous un aspect plus solennel. Du temps de Louis XIV, on faisait encore des comparaisons de Bossuet à Fléchier ou à Mascaron ; on mettait en parallèle leur talent ; aujourd'hui l'on peut plus franchement prononcer que, parmi les hommes éloquents, aucun ne l'a été à la manière de Bossuet. Jamais l'éloquence ne fut plus dégagée de tout artifice, de tout calcul : c'est une grande âme qui se montre toute à nu, et qui entraîne avec elle. Les mots, l'art de les disposer, l'harmonie des sons, la

noblesse ou le vulgaire des expressions, rien n'importe à Bossuet ; sa pensée est si forte, que tout lui est bon pour l'exprimer. Il a dans sa simplicité une sorte de rudesse qui semble braver le lecteur, et rejeter dédaigneusement tout ce qui plait ou qui séduit. L'habitude des livres saints avait donné à son langage comme une autorité prophétique ; et, après l'Écriture, qui a été inspirée par le Saint-Esprit, il n'y a rien de si grand que Bossuet, qui a été inspiré par la simple et forte persuasion de son cœur, sans aucun mélange de motifs humains. Plus le talent semble un instinct, plus il paraît avoir une origine céleste, plus il paraît un don de Dieu. On a dit de Bossuet qu'il était inégal. Les critiques, qui cherchent dans le langage, non point la révélation de l'âme, mais des procédés inimitables et des modèles plus ou moins classiques, peuvent parler ainsi ; mais quand on a pénétré dans l'intérieur de Bossuet, on le retrouve le même dans chaque mot qui est sorti de sa bouche, et cela doit être avec un caractère tel que le sien. On a fait un choix dans ses œuvres, et l'on a depuis longtemps recommandé, par préférence, à l'admiration, les oraisons funèbres et le *Discours sur l'Histoire universelle*. Cette sorte de réprobation pour ses autres écrits est injuste ; elle empêche de connaître à fond l'homme lui-même, et de remonter ainsi à la source de son talent. Quand on a bien lu Bossuet, on ne connaît plus ces prédilections, et l'on ne voit plus dans ses écrits que la différence des sujets. Pour emprunter à St. Augustin une louange qui semble destinée à Bossuet, « son discours se répand à la manière d'un torrent, et, « s'il trouve en son chemin les fleurs de l'élocution, « il les entraîne plutôt avec lui par sa propre impé- « tuosité, qu'il ne les cueille avec choix pour se pa- « rer d'un tel ornement ; » et, en se servant d'une expression de Bossuet lui-même : « L'éloquence « suivait comme la servante, non recherchée avec « soin, mais attirée par les choses mêmes. » L'histoire bibliographique de ses ouvrages (1) mérite un soin particulier : les écrits de Bossuet sont fort nombreux ; ils font autorité en matière de dogme et de doctrine, comme ceux des Pères de l'Église ; ce qu'il a écrit sur la discipline et les libertés de l'Église gallicane n'a pas un moindre pouvoir en politique. Il existe plusieurs recueils des *Œuvres de Bossuet* ; le plus complet est celui qui fut imprimé à Paris, 1743-1753, 20 vol. in-4° (2). L'abbé Pérau est l'éditeur de cette vaste collection. Les trois derniers

(1) Cette partie bibliographique qui suit a été rédigée par M. Villenave.

(2) Cela était vrai au moment où le savant biographe écrivait, mais depuis il a paru plusieurs éditions des *Œuvres complètes* dans lesquelles sont compris nombre d'ouvrages que les précédents éditeurs n'avaient pas connus. Nous citerons seulement celle qu'ont publiée les abbés Hemey d'Auberive et Caron (Versailles, Lebel ; Paris, Méquignon-Havard), 1815 et années suivantes, 43 vol. ; plus l'*Histoire de Bossuet* par le cardinal de Bausset, 4 vol., en tout, 47 vol. in-8°, port. Cette édition a servi de type à l'édition compacte de 1821-1822, dont les 5 premiers volumes ont seuls été publiés ; à celle de Beauché-Rusand, 1825 et années suivantes, 60 vol. in-12 ; enfin à celle de Lefèvre, Paris, 1836, 42 vol. grand in-8° à 2 col., qui fait aussi partie de la collection connue sous le nom de *Panthéon littéraire*.

(1) On pourrait juger de l'importance que Bossuet mit à cette querelle par ce trait que rapportent quelques historiens : « Qu'au- « riez-vous fait si j'avais soutenu M. de Cambray ? lui demanda un « jour Louis XIV. — Sire, répondit Bossuet, j'aurais crié vingt fois « plus haut. »

volumes contiennent les *Œuvres posthumes*, et furent publiés en 1753, par Ch. Fr. Leroy, ex-oratorien. D. Deforis, bénédictin, entreprit de donner, en 1772, une nouvelle édition des *Œuvres de Bossuet*. Il en avait publié 21 volumes in-4°, lorsque la révolution vint interrompre ses travaux. Cette édition, qui serait la meilleure, si elle était achevée, contient un grand nombre d'ouvrages de l'auteur, qui n'avaient pas encore été imprimés. On fait peu de cas d'une autre édition des *Œuvres choisies de Bossuet*, donnée à Nîmes en 1783, 8 vol. in-8° (1). Voici la liste des ouvrages de Bossuet, selon l'ordre chronologique de leur publication : 1° *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry, ministre de la R. P. R.*, Metz, 1633, in-4°. Cet ouvrage procura la conversion de plusieurs protestants, et même de quelques ministres ; il était devenu rare, lorsqu'on le réimprima, à Paris, en 1729, in-12. 2° *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre* (Henriette-Marie de France, 5^e fille de Henri IV), Paris, 1669, in-4° (2). 3° *Oraison funèbre de Madame* (Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe de France, duc d'Orléans), Paris, 1670, in-4°. Il en parut deux autres éditions la même année. 4° *Discours prononcé à l'Académie française*, le jour de sa réception (8 juin 1671), dans les recueils de cette académie. 5° *Exposition de la doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*, Paris, 1671, 1675, 1679, 1681, 1686, etc., in-12. Quelques critiques jaloux prétendirent, mais sans raison, que ce n'était qu'une copie du *Catechismus oecularis*, imprimé en Espagne en 1616. L'*Exposition* fut traduite en latin par l'abbé Fleury, revue par Bossuet, et inconnue à Anvers en 1680 ; en italien par Nazari, Rome, 1678 ; en flamand, Anvers, 1678 ; en allemand, Strasbourg, 1680 ; en anglais, Paris, 1672 et 1673. Elle fut réfutée par Brueys, Genève, 1681, in-12 ; par Valentin Albert, Leipsick, 1692, in-12 ; par Dan. Sever. Scultet, Hambourg, 1684, in-8°. Il en parut aussi trois réfutations anonymes, deux à Quévilly, sous le titre de *Réponse* (par de la Bastide) et de *Seconde Réponse*, 1672 et 1680, in-12 ; à Anvers, 1682, in-12, sous le titre de *Réflexions*. Dès l'an 1686, l'*Exposition de la doctrine chrétienne* était déjà à sa 12^e édition. Il en a paru depuis cette époque plusieurs autres : la dernière est celle que l'abbé Lequeux publia, avec des notes, en 1761, in-12 ; il y joignit la version latine de Fleury. Il existe une édition extrêmement rare de l'*Exposition*, c'est celle que Bossuet fit tirer, en 1671, à dix ou douze exemplaires seulement, pour les communiquer à ses amis. Presque tous ces exemplaires lui revinrent chargés

(1) M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, fait l'éloge de cette édition donnée par de Sauvigny : « Bon choix, » dit-il. Il a été fait depuis un grand nombre d'éditions des *Œuvres choisies de Bossuet*, entre autres celle de Versailles, Lebel, 1813-1819, 17 vol. in-8°, auxquels on ajoute l'*Histoire de Bossuet*, par le cardinal de Bausset ; celle de Delestre-Boulogne, imprimée par P. Didot, Paris, 1821, 18 vol. in-8°, port. ; celle de Lefèvre, sous le titre de *Chefs-d'œuvre*, Paris, 1839, 4 fort vol. grand in-12, demi-compacte. D—R—R.

(2) Réimprimée en 1824, pour servir de parallèle à l'*Oraison funèbre de Louis XVIII*, prononcée par monseigneur l'évêque d'Hermopolis, Paris, Ponthieu-Delaunay, 1824, in-8°. D—R—R.

de notes ; mais il en resta trois, entre autres celui de Turenne, qui ne lui furent point rendus. C'est ce que Bossuet nous apprend lui-même dans un de ses *Avertissements aux protestants*, qui, à ce sujet, publiaient qu'il y avait une édition supprimée. L'un des trois exemplaires tomba entre les mains de Wack, archevêque de Cantorbéry, et il est resté en Angleterre ; les deux autres étaient encore à Paris vers 1812, l'un chez le libraire Debure, l'autre dans le cabinet d'un amateur. La 1^{re} édition du même ouvrage, pour le public, parut, à Paris, la même année, 1671 (1). Cette double édition de 1671 a donné lieu à plusieurs discussions et méprises entre les bibliographes. (Voy. dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier, une note curieuse sur cet objet.) 6° *Règlement du séminaire des filles de la propagation de la foi, établie à Metz*, Paris, 1672, in-18. Bossuet était supérieur de cette maison, et grand archidiacre de Metz, lorsqu'il composa ces règlements. 7° *Discours sur l'Histoire universelle*, Paris, 1681, in-4° ; 2^e édition, Paris, 1682, in-12 ; 5^e édition, revue par l'auteur, Paris, 1705, in-8° : elle contient des additions importantes sur l'inspiration des livres saints. Les éditions de cet ouvrage admissible se sont multipliées à l'infini ; on recherche celles que nous venons d'indiquer, surtout la première. On fait cas aussi des éditions de Roulland, dans le 17^e siècle. Trois éditions remarquables ont été données depuis par Didot l'aîné : 1784, in-4°, tirée à 240 exemplaires ; 1786, 2 vol. in-8°, à 530 ; 1784, 4 vol. in-18, à 450 exemplaires. Ces trois éditions, sur papier vélin, font partie de la belle collection des auteurs classiques pour l'éducation du dauphin. Le *Discours sur l'Histoire universelle* est divisé en 5 parties ; la 1^{re}, entièrement chronologique, renferme en abrégé le système d'Usserius ; la 2^e est une suite de réflexions sur l'état et la vérité de la religion ; et la 5^e, qui est historique, contient le rapide et sublime tableau des révolutions des empires. L'abbé de Parthenay, aumônier de la duchesse de Berri, traduisit en latin le *Discours* de Bossuet, et le fit imprimer à Paris, en 1718, in-12. Le même ouvrage a été traduit en italien par le comte Louis Verzano, Modène, 1712 ; et par un carme déguisé sous le nom de *Selvaggio Canturani*, Venise, 1712 et 1742, in-8°. On sait qu'il a paru une prétendue continuation du *Discours* de Bossuet sous le nom de *Jean de la Barre*, avocat, Amsterdam, 1704, in-12, et que cette suite, souvent réimprimée en Hollande et en France, n'a servi qu'à mieux faire sentir le regret que Bossuet n'ait point achevé son ouvrage (2). Gin donna aussi en 1802, 2 vol. in-12, un *Discours sur l'histoire universelle, depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* (1789), faisant suite à celui de Bos-

(1) Nouvelle édition, Paris, Delalain, 1818, in-18 ; le même ouvrage avec les conférences avec Claude, Versailles, Lebel, 1821, in-8°. Autre édition, avec les instructions pastorales sur les promesses faites à l'Eglise, Paris, 1821, in-8° ; autre édition, Piclard, 1822, in-12. D—R—R.

(2) Cette continuation va jusqu'en 1705 ; vient ensuite une autre continuation jusqu'en 1720, par un anonyme ; puis, depuis 1721 jusqu'en 1737, par P. Massuet, qui a retouché le style des deux précédents volumes. D—R—R.

suet. C'est une compilation qui n'a pas toujours assez d'exactitude. On a prétendu, dans ces derniers temps, avoir retrouvé la suite du *Discours* de Bossuet, composée par lui-même. La confiance du public a été trompée; mais ce qui avait pu la faire naître, c'est qu'on lit dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*: « M. Treuvé, qui a été long-temps théologal de Meaux, sous M. Bossuet, m'a mandé, en 1719, que tous les manuscrits de ce prélat étaient entre les mains de M. Bossuet, évêque de Troyes, et que la partie historique du second *Discours sur l'Histoire universelle* était achevée. » On a enfin publié, en 1806, la continuation de l'ouvrage de Bossuet, par l'auteur lui-même, depuis 810 jusqu'en 1661. Cette continuation a été stéréotypée, et forme 2 vol. in-12 ou in-18; mais, telle qu'elle est, on ne doit la regarder que comme des matériaux rassemblés par Bossuet et non rédigés (1). 8° *Sermon prêché à l'ouverture de l'assemblée du clergé*, le 9 novembre 1681, Paris, 1682, in-4°; réimprimé, *ibid.*, 1726, in-12. C'est le beau discours sur l'unité de l'Eglise. 9° *Lettre de monsieur l'évêque de Condom à M. Dubourdieu, pour lui faire voir que les protestants sont bien éloignés de penser comme nous de notre religion, ainsi qu'ils croient cependant le faire, avec la réponse de M. Dubourdieu, et un sermon du même Dubourdieu sur le bonheur de la Ste. Vierge*, Cologne, 1682, in-12. Bossuet fit paraître la même année la *Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise*, Paris, 1682, in-12; *ibid.*, 1687, 1727. Le ministre Claude publia une *Réponse à la Conférence*, Quévilly, 1685, in-12. 10° *Traité de la communion sous les deux espèces*, Paris, 1682, in-12, réimprimé à Bruxelles la même année; à Paris, en 1686 et 1727; et traduit en anglais en 1685, in-12. Bossuet composa ce livre pour répondre aux nouveaux convertis, qui se plaignaient du retranchement de la coupe. Il fut critiqué par Noël Aubert de

Versé, et par de la Roque, en 1685. 11° *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Paris, 1685, in-4°. 12° *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse palatine*, Paris, 1685, in-4°; réimprimée en 1735, in-4°, avec un écrit singulier de cette princesse, dans lequel elle rapporte la vision qui donna lieu à sa conversion. Bossuet fait allusion à cet écrit dans l'oraison funèbre. 13° *Lettre pastorale aux nouveaux catholiques du diocèse de Meaux pour les exhorter à faire leurs Pâques et leur donner les avertissements nécessaires contre les fausses lettres pastorales des ministres*, Paris, 1686, in-4°. 14° *Oraison funèbre de M. le Tellier, chancelier*, Paris, 1686, in-4°. 15° *Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé*, Paris, 1687, in-4°; Amsterdam, même année, in-12. Bourdaloue prononça aussi l'oraison funèbre du grand Condé. Toutes les éditions originales des oraisons funèbres de Bossuet, in-4°, sont fort belles et difficiles à réunir. 16° *Catéchisme du diocèse de Meaux*, Paris, 1687, in-12; Lyon, 2° édition, 1691, in-12; Meaux, 1691 (1). Cet ouvrage, si justement estimé, a servi de base au *Catéchisme de l'empire français*, qui n'en était, pour ainsi dire, que la reproduction. 17° *Histoire des variations des Eglises protestantes*, Paris, 1688, 2 vol. in-4°; 2° édition, Paris, 1689, 4 vol. in-12, édition la plus exacte. Cette histoire, souvent réimprimée en France et en Hollande, contient un abrégé de celle des Albigeois et des Vaudois, des frères de Bohême, de Lutlier et de Calvin. On y trouve des recherches savantes et une vaste érudition. En 1698, François Boutard composa une traduction latine de cet ouvrage, qu'il acheva en 1710. Bossuet en revit, avant sa mort, la préface et les deux premiers livres. Clément XI avait agréé la dédicace de cette traduction, mais elle n'a pas été publiée. Il parut une version italienne du même ouvrage, à Padoue, 1755, 4 vol. in-12. Le ministre Jurién ayant attaqué l'*Histoire des variations*, Bossuet publia, en 1689-91, in-4°, six *Avertissements aux protestants*, dans lesquels il traite les principaux points de la religion avec autant de force que de clarté. Réunis, ils forment le tome 5° de l'*Histoire des variations*, in-4°. Ils ont été réimprimés à Liège en 1710, et à Paris en 1717, 2 vol. in-12 (2). Les abbés Lequeux et Leroy les ont joints à l'édition estimée de l'*Histoire des variations* qu'ils ont donnée à Paris, 1770, 5 vol. in-12. Cette histoire fut attaquée par Gilbert Burnet en Angleterre, et par Jacques Basnage en Hollande. Bossuet publia sa *Défense de l'Histoire des variations, contre la réponse de M. Basnage*, Paris, 1691, in-12. L'évêque de Meaux a principalement en vue, dans ce livre, de combattre la prise d'armes des protestants. 18° *Recueil des Oraisons funèbres prononcées par*, etc., Paris, 1689, in-12. Parmi les nombreuses éditions

(1) Les éditions de ce *Discours*, avec ou sans continuation, sont presque innombrables. Nous citerons cependant: 1° celle de 1812, Lyon, in-8°, ornée d'un portrait de Bossuet par Couché, d'après Riganlt; 2° autre sans continuation, précédée d'une notice par L.-S. Auger, Paris, Didot, 1814, 2 vol. in-8°, faisant partie de la collection dédiée aux amateurs de l'art typographique; autre, sous le titre de *Bossuet de la jeunesse, ou Discours*, etc., Paris, sans continuation, avec un précis historique sur la vie de l'auteur, par Potier, Paris, 1816, 2 vol. in-8°; autre, représentée par figures, destinée à l'éducation de la jeunesse et pour servir d'introduction aux histoires de France et d'Angleterre, par David, Paris, David, graveur, 2 vol. in-8°, ornés de 42 fig.; autre, Paris, Ménaud et Desenne, 1824, 4 vol. in-18, faisant partie de la *Bibliothèque française*; autre, Paris, Pichard, 1821, 2 vol. in-12, faisant partie de la *Bibliothèque des classiques Diédonnè*; autre, avec les augmentations faites à l'édition des *Œuvres complètes* publiée par les abbés Henney d'Auberive et Caron, Versailles, Lebel, ou Paris, Bossange père, 1818, in-8°; autre, précédée de considérations sur cet ouvrage (par M. A. Trognon), augmentée des additions de l'édition de Versailles, et suivie de l'*Instruction de monseigneur le dauphin*, Paris, 1822, 2 vol. in-8°; autre, augmentée de nouvelles additions et variantes du texte, Paris, Lefèvre, 1825, 2 vol. in-8°; *idem.*, 1825, gr. in-8°, faisant partie de la collection des classiques français publiée par ce libraire, etc.; le même ouvrage, sous ce titre: *Histoire universelle par demandes et par réponses*, par J.-F. Dubroca, Paris, 1805, in-12. La traduction latine du *Discours sur l'histoire universelle* a été réimprimée sous ce titre: *Commentarii universam complectentes historiam, ab orbe condito ad Carolum magnum, opera Emm. de Parthenay, e gallico J. B. Bossuet in latinum conversi*, Paris, Delalain, 1818, in-12.

(1) Réimprimé à Meaux, 1814, in-12, et à Versailles, 1818, in-18. D—R—R.

(2) Les *Avertissements* ont été réimprimés, avec les *Variations* Versailles, Lebel, ou Paris, Bossange, 1817, 4 vol. gr. in-8°; et Paris, Pichard, 1822, 2 vol. in-12; autre, avec la *Défense* de cette histoire et la *Conférence avec M. Claude sur la matière de l'Eglise*, Paris, Delestre-Boulage, 1825, 4 vol. in-8°. D—R—R.

de ce recueil, on préfère celle donnée par l'abbé Lequeux, contenant l'*Histoire abrégée de la vie et de la mort des personnes qu'elles concernent* (1), Paris, 1762, in-12, de clxviii et 445 pages (on y trouve le catalogue des ouvrages de Bossuet), et celle de Paris, 1805, in-8°, avec un commentaire par Bourlet de Vauxcelles (2). 19° *L'Apocalypse, traduite en français, avec le texte latin et une explication*, Paris, 1689, in-8°, réimprimée à Lyon la même année. 20° *Explication de quelques difficultés sur les prières de la messe*, Paris, 1689 et 1751, in-12. Bossuet adresse son livre à un nouveau catholique, et répond aux difficultés que les calvinistes tiraient de certaines prières de la messe contre la transsubstantiation et la présence réelle. 21° *Prières ecclésiastiques pour aider le chrétien à bien entendre le service de sa paroisse, aux dimanches et aux fêtes principales*, Paris, 1689, in-12. 22° *Pièces et Mémoires touchant l'abbaye de Jouarre, avec une ordonnance de visite très-importante*, Paris, 1690, in-4° (3). 23° *Statuts et ordonnances synodales pour le diocèse de Meaux*, Paris, 1691, in-4°. 24° *Liber Psalmorum, additis canticis, cum notis*, Lyon, 1691, avec une savante dissertation (4). Le P. Lelong et Niceron ne donnent qu'une partie du titre de ce livre. 25° *Lettre sur l'adoration de la Croix*, Paris, 1692, in-4°; Liège, 1698; Paris, 1726, in-12. Cette lettre, datée de Versailles, le 17 mars 1691, est adressée au Frère Armand Climacque, moine de l'abbaye de N., converti de la religion protestante à la religion catholique. 26° *Libri Salomonis, Proverbia, Ecclesiastes, Canticum canticorum, Sapientia, Ecclesiasticus, cum notis... accesserunt ejusdem supplendæ in Psalmos*,

(1) Cette édition est précédée de l'éloge historique de Bossuet par Jos. Saurin, tiré du *Journal des Savants*. D—R—R.

(2) Autre édition, précédée d'un jugement sur Bossuet, extrait du *Cours de littérature* de Laharpe, Paris, Didot, 1814, in-8° (édition faisant partie de la collection dédiée aux amateurs de l'art typographique); autre, accompagnée de notices et précédée d'un examen par Thomas, où se trouvent les oraisons du P. Bourgoing, de madame Yolande de Montherby et de Henri de Gornay, Paris, Delestre-Boulage, 1821; autre, avec les observations de Voltaire, de Thomas, de d'Alembert, de Laharpe, de Batteux, de Crévier, de Fontanes, du cardinal Maury, de M. de Chateaubriand, Paris, Dentu, 1824, in-12; autre, avec des commentaires par P.-P. de Calonne, Paris, Renouard, 1825, 2 vol. in-12; autre, avec des notes de tous les commentateurs, suivie du *Sermon sur l'unité de l'Eglise*, Paris, Lefèvre, 1825, gr. in-8°, faisant partie de la collection des classiques français; autre, formant le 1^{er} vol. du choix d'oraisons funèbres, avec discours préliminaire, notes et notices par Dussault, Paris, 1820-26, in-8°, fig. etc. — Cinq des oraisons funèbres de Bossuet, celles de la reine d'Angleterre, de la duchesse d'Orléans, de la reine de France, de la princesse palatine, de Michel Letellier, et du grand Condé, ont été traduites en russe par J. Penninscki, St-Petersbourg, 1822, in-8°. D—R—R.

(3) Bossuet eut un procès à soutenir contre l'abbesse de Jouarre; il écrivait au grand Lamoignon, en 1692 : «... Je vous avoue, mon-
« sieur, que je suis de ceux qui préfèrent aux biens
« temporels les droits sacrés du caractère. Mais il ne laisserait pas
« de m'être fâcheux, en faisant le devoir de ma charge, d'avoir
« diminué le revenu d'un évêché aussi pauvre que le mien, et d'être
« noté par mes successeurs comme un homme qui aurait fait, si
« vous me permettez de m'exprimer ainsi, une fondation à l'envers. »
(Extrait d'une lettre inédite de la collection de M. Villenave.)

(4) Cet ouvrage, avec des préfaces sur chacun des livres sapientiaux, a été traduit et publié avec des notes, par Ch.-Fr. Leroy, Paris, 1755, in-12. On l'a réimprimé sous ce titre : *Dissertation sur les Psaumes*, traduit du latin et accompagné de notes par M.-N.-S. Guillon, Paris, Delestre-Boulage, 1822, in-8°. D—R—R.

Paris, 1695, in-8°. Les notes sont remarquables par leur clarté et leur précision. 27° *Lettres écrites par J.-B. Bossuet, par Arm. Jean le Bouthillier de Rané, abbé de la Trappe, et par M..., pour servir de réputation aux écrits que les religieux ont répandus touchant la mort de Pellisson*, Toulouse, 1695, in-4°. L'auteur de la troisième lettre est Simon de la Loubère, de l'Académie française, éditeur de ce recueil. 28° *Maximes et Réflexions sur la comédie*, Paris, 1694 et 1696, in-12; trad. en italien, Lucques, 1705, in-16 (1). 29° *Ordonnance et Instruction pastorale sur les états d'oraison*, Paris, 1695, in-4°. Bossuet publia cette ordonnance lorsqu'on commençait à parler du quietisme. 30° *Méditations sur la rémission des péchés pour le temps du jubilé et des indulgences, tirées principalement du concile de Trente*, Paris, 1696, in-12, réimprimées en 1702, et traduites en italien avec la *Lettre sur l'adoration de la croix*, Rome, 1750, in-8° (2). 31° *Epistola quinque Ecclesiæ præsulum, contra cardinalis Sfondrati librum cui titulus : Nodus prædestinationis dissolutus*, Paris, 1697, in-4°. 32° *Instruction sur les états d'oraison, où sont exposées les erreurs des faux mystiques de nos jours, avec les actes de leur condamnation*, Paris, 1697, in-8°. Il en parut, la même année, une seconde édition, avec des additions et des corrections, qui furent aussi imprimées séparément. 33° *Declaratio ill. et rev. Ecclesiæ principum, L. Ant. de Noailles, arch. Parisiensis, J.-B. Bossuet, ep. Meldensis, et Pauli de Godet des Marais, ep. Carnutensis, circa librum cui titulus est* (Explication des Maximes des Saints), etc., Paris, 1697, in-4°. 34° *Summa doctrinæ libri cui titulus* (Explication des Maximes des Saints), etc.; deque consequentibus ac defensionibus et explicationibus, Paris, 1697, in-4°. 35° *Divers Ecrits ou Mémoires sur le livre intitulé : Maximes des Saints*, Paris, 1698, in-8°. On trouve dans ce recueil les deux numéros précédents, en latin et en français. 36° *Réponse à quatre lettres de M. de Cambrai*, Paris, 1698, in-8°. 37° *Relation sur le Quietisme*, Paris, 1698, in-8°, et la même année, Lyon, in-12; idem, Paris, 1699, in-8°, avec les remarques sur la réponse de l'archevêque de Cambrai, la réponse aux quatre lettres, et les passages éclaircis (3); Bossuet en fit faire une traduction latine par l'abbé Boutard. La même relation fut traduite en italien par Regnier Desmarais, Paris, 1698, in-8°. 38° *De nova questione Tractatus tres : 1° Mystici in tuto ; 2° Schola in tuto ; 3° Quietismus redivivus*, Paris, 1698, in-8°. *Quæstiuncula de actibus a charitate imperatis*, ibid.,

(1) Réimprimé à Paris, 1821, in-12, par Fichard, 5 vol., faisant partie d'une collection que le libraire éditeur s'était proposé de publier sous le titre de *Bibliothèque des classiques Dieudonné*. D—R—R.

(2) Réimprimé, en grande partie, en 1826, sous le titre de *Jubilé de J.-B. Bossuet; méditations et prières pour l'année sainte*, 1661, Paris, Baudouin frères, 1826, in-32, et sous celui d'*Instructions et Méditations nécessaires aux fidèles qui veulent observer dévotement le jubilé*, par Bossuet, Orléans, Jacob père, 1826, in-12. D—R—R.

(3) Réimprimé en 1822, avec un choix de lettres, les *Maximes et Réflexions sur la comédie*, etc., Paris, Delestre-Boulage, 1822, in-8°. D—R—R.

séparément. 39° *Remarques sur la réponse de M. de Cambray à la Relation sur le Quiétisme*, Paris, 1698, in-8°. 40° *Réponse aux préjugés décisifs pour M. de Cambray*, Paris, 1699, in-8°. 41° *Les Passages éclaircis, ou Réponse au livre intitulé : les Principales Propositions du livre des Maximes des saints justifiées par des expressions plus fortes des saints auteurs, avec un avertissement sur les signatures des docteurs, et sur les dernières lettres de M. de Cambray*, Paris, 1699, in-8°. Cet ouvrage fut réimprimé la même année, pour être joint aux écrits précédents, sous le titre de *Réponse de l'évêque de Meaux aux lettres et écrits de l'archevêque de Cambray*, etc. 42° *Mandement pour la publication de la constitution du pape Innocent XII, du 12 mars 1699, portant condamnation et défense du livre intitulé : Explication des Maximes*, etc. (donné le 16 août 1699). 43° *Relation des actes et délibérations concernant la constitution en forme de bref de notre S. P. le pape Innocent XII, portant condamnation du livre intitulé : Explication des Maximes des saints, avec la délibération prise à ce sujet le 23 juillet 1700, dans l'assemblée générale du clergé de France, à St-Germain-en-Laye*, Paris, 1700, in-4°. 44° *Censura et Declaratio conventus generalis cleri gallicani congregati in palatio regio San-Germano, anno 1700, in materia fidei et morum*, Paris, 1701, in-4°. Bossuet fit imprimer cette déclaration, qu'il avait rédigée, avec un mandement qui en ordonna la publication, dans son synode du 1^{er} septembre 1701. 45° *Ordonnance synodale pour la célébration des fêtes*, 1698. 46° *Statuts synodaux et Ordonnances du 16 octobre 1698*, in-4°. 47° *Oraison funèbre de Nicolas Cornet, grand maître du collège de Navarre* (prononcée en 1665), Amsterdam, 1698, in-12. 48° *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise* (contre le ministre Jurieu), Paris, 1700, in-12; réimprimée en 1729 : vrai modèle d'une discussion éloquent. 49° *Seconde Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Eglise, ou Réponse aux objections d'un ministre contre la première instruction*, Paris, 1701-1726, in-12. Bossuet y réfute le *Traité des préjugés faux et légitimes*, par lequel Jurieu avait répondu à la première. Après la soumission et la rétractation de l'archevêque de Cambray, Bossuet revint, par cet ouvrage, à la controverse contre les protestants. 50° *Augustiniana Ecclesiae romanae Doctrina a cardinalis Sfondrati Nodo extricata*, Cologne, 1700, in-12; compilation où l'on trouve une lettre de Bossuet. 51° *Ordonnance contre le Nouveau Testament de Trévoux*, Paris, 1702. Cette ordonnance se trouve aussi au commencement de l'instruction suivante. 52° *Instruction sur la version du Nouveau Testament imprimée à Trévoux*, Paris, 1702, in-12. Il s'agit ici de la version de Richard Simon, imprimée à Trévoux, 1702, 4 vol. in-8°. Richard Simon est accusé de favoriser dans son livre les nouveautés, et même le socinianisme. 53° *Seconde Instruction sur les passages particuliers de la version du Nouveau Testament imprimée à Trévoux*, Paris, 1703, in-12. Richard Simon répondit à la critique de Bos-

suet dans le 4^e tome de la *Bibliothèque critique*, et le Clerc défendit Grotius dans sa *Bibliothèque critique*, t. 5, p. 504. 54° *Explication de la prophétie d'Isaïe sur l'enfantement de la Ste. Vierge, et du psaume 21 sur la passion et le délaissement de notre Seigneur*, Paris, 1704, in-12. C'est ici le dernier ouvrage composé par Bossuet; il l'acheva peu de temps avant sa mort, et pendant qu'il était tourmenté des douleurs de la pierre. — Bossuet laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, qui furent publiés, pour la plupart, par son neveu, Jacques-Benigne Bossuet, évêque de Troyes. En voici la série : 55° *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte*, Paris, 1709 et 1721, in-4° et in-12; Bruxelles, 1709 et 1717, 2 vol. in-12. Le jésuite Menochius avait composé un ouvrage sur le même sujet. Il a été traduit en italien par le carme qui s'est caché sous le nom de *Selvaggio Canturani*, Venise, 1715, 2 vol. in-8° (1). 56° *Relation de tout ce qui s'est passé dans l'éducation de Louis Dauphin*, fils unique de Louis XIV, adressée à Innocent XI, et imprimée en latin et en français, dans la préface de la *Politique tirée de l'Ecriture sainte*, ainsi que le bref du pape en réponse à l'envoi de cette relation. 57° *Missale sanctae ecclesiae Meldensis*, Paris, 1709, in-fol. Bossuet avait travaillé à la correction de ce missel, qui fut publié par le cardinal de Bissy, évêque de Meaux. La première édition est de Paris, 1492. (Voy. une note curieuse sur cet ouvrage dans le *Dictionnaire des livres anonymes*, n° 12561.) 58° *Lettre à la révérende mère et aux religieuses de Port-Royal, touchant la signature du formulaire*, Paris, 1709, in-4° et in-12. Cette lettre fut écrite en 1664. 59° *Avertissement sur le Nouveau Testament du P. Quesnel*, 1710, in-12. 60° *Justification des Réflexions* (du père Quesnel) *sur le Nouveau Testament*, Lille, 1710, in-12, composée en 1699, contre le problème ecclésiastique; édition faite sur la copie qui était entre les mains de Ledieu, éhanoine de Meaux. On prétend, dans les *Mémoires de Trévoux* (février 1752), que cet écrit a été altéré. 61° *Introduction à la philosophie, ou de la Connaissance de Dieu et de soi-même*, 1722, in-12. J.-B. Bossuet, évêque de Troyes, donna, en 1741, in-12, une édition plus correcte de cet ouvrage, qui a été mal à propos attribué à Fénelon (2). 62° *Elévations à Dieu sur tous les mystères de la religion chrétienne*, Paris, 1711 et 1727, 2 vol. in-12. L'édition de 1727 est précédée d'un mandement de J.-B. Bossuet, évêque de Troyes, éditeur de cet ouvrage, qui n'est pas achevé, et dont le style est toujours élevé et quelquefois sublime (3). 63° *Defensio declarationis cele-*

(1) Réimprimé souvent sous la restauration, Paris, Pichard, 1821, in-12; autre, avec les lettres à Louis XIV, Versailles, Lebel, 1822, in-8°; autre, suivie des lettres et instructions adressées à Louis XIV, de la déclaration du clergé de France touchant la puissance ecclésiastique, etc., Paris, Delestre-Boulage, 1822, 2 vol. in-8°.
D—R—R.

(2) Autre édition, Paris, Pichard, 1821, in-12; autre, avec les *Lettres sur l'éducation du dauphin* et le *Discours à l'Académie*, Versailles, Lebel, 1818, in-8°; autre édition suivie du *Traité du libre arbitre*, Paris, Delestre-Boulage, 1822, in-8°; Méquignon junior, 1823, in-12.
D—R—R.

(3) Nouvelles éditions : Lyon, Ballanche, 1812, 2 vol. in-12 ;

berrimæ quam de potestate ecclesiastica sanxit clerus gallicanus, anno 1682, ex speciali jussu Ludovici Magni scripta et elaborata, Luxembourg, 1730, 2 tomes in-4°. Cette défense, composée en 1683 et 1684, fut d'abord rédigée par Bossuet, dans l'ordre où elle parut en 1730; mais il retoucha ensuite cet ouvrage, et refondit les trois premiers livres dans une dissertation préliminaire qui a pour titre : *Gallia orthodoxa, sive Vindiciæ scholæ Parisiensis totiusque cleri gallicani adversus nonnullos*. Cette dissertation est principalement dirigée contre J.-T. de Roccaberti, archevêque de Valence, auteur de vastes compilations en faveur des opinions ultramontaines. Bossuet fit aussi d'autres changements à son ouvrage. Ainsi l'édition de 1730 est imparfaite, et d'ailleurs remplie de fautes grossières. 64° *Défense de la célèbre déclaration du clergé, du 19 mars 1682, sur la puissance ecclésiastique, traduite du latin de J.-B. Bossuet, évêque de Meaux* (1), avec le latin à côté, sans nom de ville (Paris), 1733, 2 vol. in-4°. Cette traduction est de Gabriel-Charles Buffard, chanoine de Bayeux; il n'a travaillé que d'après l'édition de 1730, et n'a traduit que les trois livres qui forment l'appendice dans l'édition de 1743, et les trois premiers livres du reste de l'ouvrage. Le texte latin est à côté de la version; la version seule fut réimprimée en 1736, in-4°. 65° *Défense de la célèbre déclaration du clergé de 1682, sur la puissance ecclésiastique, traduite du latin, avec des notes* (par l'abbé Ch.-Fr. Leroy), Paris, 1743, 3 vol. in-4°; nouvelle édition, 1774, 2 vol. in-4°. C'est la traduction entière de l'ouvrage, dans la forme que Bossuet lui avait donnée en dernier lieu; cette traduction, beaucoup meilleure que celle de Buffard, fut faite sous les yeux du neveu de Bossuet, évêque de Troyes. L'ouvrage entier est divisé en 11 livres : les trois premiers de l'édition de 1730 sont, dans celle de 1743, en forme d'appendice. On trouve au commencement de l'ouvrage, après la déclaration de l'assemblée du clergé, un mémoire que l'évêque de Meaux présenta à Louis XIV contre les trois volumes in-fol. de Roccaberti, intitulés : *de Romani pontificis Autoritate*. Ce mémoire est suivi du rapport fait par Gilbert de Choiseul, évêque de Tournay, à l'assemblée du clergé, au sujet de la déclaration. Unis par les liens d'une tendre amitié, les deux évêques de Meaux et de Tournay travaillèrent de concert à ce rapport, qui n'avait point encore été imprimé, non plus que le mémoire contre Roccaberti. 66° *Méditations sur l'Évangile*, Paris, 1751, 4 vol. in-12, ouvrage publié par les soins de Bossuet, évêque de Troyes (2); il a été traduit depuis en

Paris, Beaucé, 1819, in-8°; *ibid.*, Pichard, 1821; in-12, Versailles, Lebel, 1821, in-8°; autre édition, suivie d'opuscules, Delestre-Bouloge, Paris, 1821, 2 vol. in-8°.

D—r—r.

(1) Sous la restauration, dans le plus fort de la guerre que certain parti faisait aux jésuites, on a publié la *Déclaration du clergé de France, rédigée par Bossuet, et suivie des édits de Louis XIV, de Louis XV, de la bulle de Clément XIV contre les jésuites, etc.*, et de leur histoire abrégée par Diderot, Paris, 1826, in-32. Cette petite édition a été réimprimée huit fois dans la même année. D—r—r.

(2) Réimprimé avec le *Discours sur la Vie cachée*, le *Traité de la concupiscence*, des opuscules et lettres sur la comédie, Versailles, Le-

italien. 67° *Traité du libre arbitre et de la concupiscence*, Paris, 1731, in-12. Le premier traité fut composé pour l'éducation du dauphin. L'évêque de Troyes publia à la tête de cet ouvrage, dont il fut l'éditeur, un mandement pour en recommander la lecture au clergé et aux fidèles de son diocèse. 68° *Sermon prononcé à la profession de madame de la Vallière, duchesse de Vaujour, en présence de la reine*, Paris, 1752, in-12. Ce discours est ordinairement imprimé à la suite des oraisons funèbres. 69° *Défense de la doctrine de St. Augustin, touchant la grâce efficace*, Utrecht, 1754, in-12 (douteux). 70° *Traité de l'amour de Dieu, nécessaire dans le sacrement de pénitence, suivant la doctrine du concile de Trente*, Paris, 1756, in-12, ouvrage composé en latin (*Tractatus de doctrina concilii circa dilectionem in sacramento penitentiae requisitam*), publié avec une traduction française, qui est, suivant quelques auteurs, de Bossuet, évêque de Troyes, éditeur, avec mandement, et, suivant Barbier (*Dictionnaire des ouvrages anonymes*, etc.), du P. Lenet, génovéfain. 71° *Lettres spirituelles à une de ses pénitentes* (madame Cornuau), Paris, 1746, in-12 (1). 72° *Abrégé de l'Histoire de France*, Paris, 1747 ou 1749, in-4°, et 1747, 4 vol. in-12. Il est question de cet abrégé dans la préface de la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, où on promet l'impression. Il finit au règne de Charles IX, et fut composé pour l'instruction du dauphin (2). 73° *Sermons*, Paris, 1772, 9 vol. in-12, et 1790, par les soins de D. Coignac, D. Deforis et M. Silvy, 19 vol. in-12, y compris les oraisons funèbres. On trouve dans ce recueil plus de cent sermons qu'on croyait perdus (3). Le cardinal Maury publia, en 1772, de belles *Réflexions sur les sermons de Bossuet*. On a les *Pensées de J.-B. Bossuet, ou Choix de ce qu'il y a de plus édifiant, de plus éloquent, de plus sublime dans les écrits de cet orateur sur la religion et la morale*, Bouillon, 1778, in-12. L'abbé Barret donna, en 1789, en 4 vol. in-12, un *Recueil de pensées sur différents sujets de morale et de piété, choisies dans les sermons de Bossuet*. On a imprimé depuis des *Sermons choisis de Bossuet*, 1806, in-12. 74° *Opuscules de Bossuet*, Paris, 1751, 3 vol. in-12. 75° *L'Esprit de Bossuet, ou Choix de pensées tirées de ses meilleurs ouvrages*, Bouillon, 1771, in-12 (4). — Il reste un

bel, 1821, 2 vol. in-8°; autre édition, suivie des mêmes ouvrages, Paris, Delestre-Bouloge, 1821, 3 vol. in-8°; autre édition, imprimée sous la direction de M. l'abbé Rauzan, Paris, madame Lévi, 1824, 4 vol. in-18.

D—r—r.

(1) Cette édition a été faite sur une copie fort inexacte. Une seconde édition, beaucoup plus conforme aux manuscrits de Bossuet que celle de 1746, a été publiée sous le titre de *Lettres et Opuscules* (publiée par D. Cathelinot), Paris, Jacques Barrois, 1748, 2 vol. in-12.

D—r—r.

(2) Nouvelle édition, Paris, 1821, in-8°; Versailles et Paris, 1821, 3 vol. in-12.

D—r—r.

(3) Nouvelle édition, Versailles, Lebel, ou Paris, Bossange père, 1816, 7 vol. in-8°; 1821, 9 vol. in-12.

D—r—r.

(4) On a encore : *Morceaux choisis de Bossuet, ou Recueil des passages de cet écrivain, les meilleurs sous le rapport du style et de la morale*, Paris, Belin-Leprieux, 1818, in-12 ou in-48; réimprim. sous ce titre : *Choix des meilleurs morceaux de Bossuet*, Besançon, 1822, in-12. Le *Génie de Bossuet, ou Recueil des plus grandes pensées et des plus beaux morceaux d'éloquence répandus*

grand nombre d'ouvrages manuscrits de l'illustre évêque de Meaux, dont plusieurs ont été ou devaient être imprimés dans la collection de ses œuvres, commencée et non achevée par D. Deforis; nous en donnerons un aperçu rapide. 76° *Notæ in libros Genesis et Prophetarum*, annoncé dans le privilège des *Méditations*, en 1751. 77° *Notæ in Job, Isaiam et Daniele*, cité par le P. Lelong, comme étant dans la bibliothèque d'Alexandre le Roy. 78° *De Excidio Babylonis apud St Joannem*. (Voy. le privilège des *Méditations*.) 79° *Défense de la tradition des SS. Pères, contre l'Histoire critique des principaux commentateurs du Nouveau Testament*, annoncée dans le privilège des *Méditations*. 80° *Traditions défendues sur la matière de la communion sous une espèce, contre les réponses de deux auteurs protestants*, annoncée ibid. 81° *La vraie Tradition de la théologie mystique*, annoncée ibid. 82° *Sermon sur le bonheur de la Ste. Vierge* (douteux), cité n° 15 du prospectus d'une nouvelle édition des *Œuvres de Bossuet* publiée à Venise par Albrizzi, vers le milieu du 18^e siècle. 83° *Lettres de spiritualité*. (Voy. le privilège des *Méditations*.) 84° *Lettre à un non conformiste au sujet de la dernière déclaration de Jacques, roi d'Angleterre, pour la tolérance* (douteux), cité n° 7 du prospectus d'Albrizzi. 85° *Lettre sur plusieurs matières de controverse*, annoncées dans le privilège des *Méditations*. 86° *Demonstratio adversus Verensellium*, annoncée ibid. 87° *Remarques sur la Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques de M. Dupin*, citées par Lenglet Dufresnoy comme un grand ouvrage, dont il rapporte un passage long et curieux dans les cartons supprimés de sa *Méthode pour étudier l'histoire*, t. 2, in-4°, p. 569. 88° *Logique*, composée pour l'éducation du dauphin : on en promet l'impression dans la préface de la *Politique sacrée*. 89° *Morale*, idem. 90° *Traité concernant les lois et les coutumes particulières du royaume de France, en comparant ce royaume avec les autres*. Bossuet parle de cet ouvrage dans la relation latine de l'éducation du dauphin, comme ayant été composé pour l'instruction de ce prince. (Voy. préface de la *Politique sacrée*.) 91° *Poésies chrétiennes*; elles sont annoncées dans le privilège pour les *Méditations*, et furent la plupart composées pour des religieuses. On n'a imprimé qu'une ode de Bossuet, à la suite de quelques éditions des oraisons funèbres (1). — Bossuet, comme la plupart des Pères de l'Eglise, a plusieurs ouvrages qui lui sont attribués. 92° *Lettre à M. Bull, docteur anglais, évêque de St-David, sur la tradition*, avec la réponse du docteur Bull; plusieurs

éditions en français et en anglais. (Voy. *Nouvelles de la république des lettres* de Bernard, mars 1709, p. 555.) 93° Le même Bernard prétend que Bossuet est l'auteur de la préface du 10^e volume des œuvres de St. Augustin, édition donnée par les bénédictins (*Nouvelles de la république des lettres*, novembre 1700, p. 585); mais on sait qu'elle est de Mabillon. 94° L'abbé Desfontaines dit que Bossuet fit le dispositif du mandement de l'évêque de Bayeux, pour censurer le livre de P. Cally, intitulé : *Durand commenté*, et il donne une relation curieuse de cette affaire dans ses *Observations sur les écrits modernes*, t. 5, p. 58, 1756. 95° Enfin le savant abbé Goujet rapporte, dans sa *Biblioth. ecclésiast. du 18^e siècle*, t. 1^{er}, p. 150, et dans ses suppléments au Moréri, que la *Vie d'Armand Jean le Bouthillier, abbé de la Trappe*, par D. Pierre le Nain, a été revue par Bossuet. Cet illustre prélat avait été fait docteur en même temps que l'abbé de Rancé. — Il nous reste à faire connaître les écrits qui concernent la vie et les ouvrages de l'évêque de Meaux : 1° *Oraison funèbre de Bossuet*, prononcée dans l'église cathédrale de Meaux, le 25 juillet 1704, par le P. de la Rue, jésuite, imprimée à Paris, en 1704, in-4°, et en 1728, in-12 : cet ouvrage trop faible est peu digne de ces deux grands orateurs. L'oraison funèbre de Bossuet fut aussi prononcée à Rome. 2° *Discours prononcé dans l'Académie française, le 2 août 1704*, par l'abbé de Polignac, lorsqu'il fut reçu à la place de l'évêque de Meaux; et le *Discours* prononcé le même jour par l'abbé de Choisy, dans les recueils de l'Académie, avec une mauvaise épitaphe de Bossuet en vers français, lue par l'abbé de Tallemant à la même séance. 3° *Eloge de Bossuet*, par d'Alembert, et notes sur cet éloge, t. 1 et 2 de l'*Histoire des membres de l'Académie française*. 4° *Histoire de l'église de Meaux*, par Toussaint Duplessis, Paris, 1751, in-4°, 2 vol. 5° *Eloge historique de J.-B. Bossuet*, par l'abbé Talbert, chanoine de Besançon, ouvrage couronné par l'académie de Dijon en 1772, Paris et Dijon, 1772, in-8°; *Eloge de Bossuet*, par Hérisson, avocat à Chartres, couronné par l'athénée de Niort, le 17 juin 1811, Paris, in-8°. 6° *L'Imagine del vescovo, rappresentata nelle virtù di monsignor Jacopo Benigno Bossuet*, par Alexandre Maffei, Rome, 1570, in-fol.; 7° *Notice historique sur les ayeux de Bossuet*, par Cl.-X. Girault, Auxonne, 1808, in-8°. 8° *Vie de Bossuet*, par de Burigny, Bruxelles et Paris, 1761, in-12. 9° *Vie de Bossuet*, à la tête de la collection de ses œuvres. Ces deux vies sont trop peu détaillées, et ne font pas assez connaître les grandes affaires auxquelles l'évêque de Meaux a pris part. C'est au sage historien de Fénelon qu'il appartient de nous donner enfin une vie de Bossuet, digne de ce grand homme, et l'on sait que M. de Bausset y travaille depuis plusieurs années (1). B—E f.

BOSSUET (JACQUES-BENIGNE), évêque de Troyes, neveu du précédent, naquit à Dijon, le 7 mars 1654.

(1) Ce vœu a été réalisé : la *Vie de Bossuet* par le cardinal de Bausset (voy. ce nom), a justifié l'attente du public et est devenue comme un monument qui consacrerait tout à la fois la gloire de l'évêque de Meaux et celle de son savant et consciencieux biographe.

dans tous les ouvrages de cet écrivain, précédé de son éloge par d'Alembert, Paris, 18... D—R.—R.

(1) Tous ces écrits et une foule d'autres ont été imprimés dans les *Œuvres complètes de Bossuet* publiées de 1815 à 1819 (voy. ci-dessus la note, page 157). Parmi les traités dont il n'est pas fait mention dans le présent article, et qui ont été imprimés séparément dans ces derniers temps, nous citerons encore : *Principes politiques sur l'autorité royale et sur les droits des sujets*, Vitry-le-François, 1817, in-12; *Traité de l'usure*, tiré de l'édition des *Œuvres* faite en 1755, suivi de la consultation de M. l'archevêque de Vienne, à Sa Sainteté Pie VI, et de la réponse du saint-père, Caen, 1819, in-12. D—R.—R.

Il était licencié en théologie et sur le point de revenir de Rome, quand son oncle lui donna ordre d'y demeurer encore avec son précepteur, l'abbé Phéliepeaux, afin de poursuivre la condamnation de l'*Explication des Maximes des saints* que Fénelon venait de publier. La volumineuse correspondance de l'abbé Bossuet, insérée assez mal à propos dans les œuvres de son oncle, dont elle forme les t. 13, 14 et 15 de l'édition in-4°, suffit pour faire voir la violence de son caractère et le peu de délicatesse qu'il porta dans cette affaire. Cette conduite du neveu a servi de prétexte à de graves accusations contre l'illustre adversaire de Fénelon. De retour en France, il obtint l'abbaye de St-Lucien de Beauvais, et, en 1716, l'évêché de Troyes dont il se démit en 1742. Quelques différends qui existaient entre la cour de Rome et celle de France furent cause qu'il n'eut ses bulles qu'en 1718; il fut sacré par le cardinal de Noailles, le 31 juillet de la même année. Outre les nombreux ouvrages de son oncle, desquels il fut éditeur, il publia : 1° un mandement très-solide et bien raisonné au sujet de l'office de St. Grégoire VII, 1729, in-4° : c'est un abrégé de l'ouvrage du grand Bossuet sur les quatre articles du clergé, de 1682. 2° *Missale sanetæ ecclesiæ Trecentis*, 1736, in-4°. Ce missal de Troyes contient des innovations qui excitèrent une réclamation universelle : l'archevêque de Sens (J.-J. Languet de Gergy) le condamna par un mandement du 20 avril 1737. L'évêque de Troyes y répondit par de nouveaux mandements. 3° D'autres ouvrages, oubliés aujourd'hui, dont on peut voir le détail dans le *Dictionnaire des livres jansénistes*. Il se démit de son évêché au commencement de 1742, et mourut à Paris, le 12 juillet 1745, dans sa 79^e année.

C. M. P. et D—R—R.

BOSSUT (CHARLES), célèbre géomètre, naquit le 11 août 1750, à Tartaras, près de St-Etienne, d'une famille originaire du pays de Liège. Orphelin dès l'âge de six ans, il apprit d'un oncle paternel les éléments de la langue latine, et alla continuer ses études à Lyon chez les jésuites. Les talents précoces dont il donna des preuves en remportant des prix dans tous les concours le rendirent cher à ses maîtres; et, comme son penchant naturel le portait à la retraite, on peut présumer qu'il serait resté parmi

Cette Vie est désormais devenue inséparable des œuvres de Bossuet. Tabaraud publia, en 1822, un *Supplément aux histoires de Bossuet et de Fénelon*, composées par M. le cardinal de Bausset, où les textes cités dans ces histoires sont rétablis dans leur intégrité, et les faits replacés dans un ordre convenable, 1 vol. in-8°. Quel que soit le mérite des histoires de Bausset, ce supplément est nécessaire pour avoir une idée parfaitement exacte des dissentiments qui divisèrent les deux plus illustres prélats du siècle de Louis XIV. Il existe aussi une *Histoire de Bossuet d'après M. de Bausset*, par M. Leroy, Paris, 1841, in-8°. En 1827, l'Académie française, qui avait mis au concours l'*Éloge de Bossuet* pour le prix d'éloquence, partagea ce prix entre M. St-Marc-Girardin, alors professeur agrégé au collège de Louis-le-Grand, aujourd'hui conseiller de l'université, et M. Patin, maître de conférences à l'école normale, aujourd'hui membre de l'Académie française. L'*Éloge* que M. Maillet-Lacoste avait envoyé à ce même concours a été imprimé, Paris, 1827, in-8°. On peut consulter avec fruit sur Bossuet les *Annales littéraires* de Bussault. Ce critique distingué a, sous plus d'un rapport, apprécié ce grand orateur d'une manière aussi neuve qu'intéressante.

D—R—R.

eux, si ses parents n'avaient eu sur lui d'autres vues. En terminant sa philosophie, il fut admis au séminaire et prit l'habit ecclésiastique. A cette époque, la lecture des *Eloges des académiciens* par Fontenelle ayant éveillé son goût pour les mathématiques, ce fut à Fontenelle lui-même qu'il s'adressa pour avoir des conseils sur la marche qu'il devait suivre. Il en reçut une réponse encourageante; et peu de temps après il vint à Paris, où Fontenelle l'accueillit et le fit connaître à Clairaut et à d'Alembert, qui devinrent ses premiers protecteurs, et restèrent ses amis. Il fut, en 1752, sur la présentation de le Camus de Mézières (voy. CAMUS), nommé professeur à l'école du génie à Mézières; et, la même année, l'académie des sciences l'admit au nombre de ses correspondants. Les devoirs de cette place, qu'il remplit pendant seize années avec un succès toujours croissant, ne l'empêchèrent pas de publier des ouvrages dont les sujets lui étaient indiqués par ses leçons mêmes, ou par les travaux des géomètres contemporains, ou par les programmes des académies. En 1760, l'abbé Bossut partagea avec le fils de Daniel Bernouilli le prix proposé par l'académie de Lyon, sur la meilleure forme des rames; et en 1761, avec le fils d'Euler (1), et probablement avec Euler lui-même, le prix sur l'arrimage, proposé par l'académie des sciences. Il eût été moins honorable pour Bossut, comme le lui mandait Clairaut, de triompher seul, puisqu'on n'aurait pas connu ses concurrents, que de partager les suffrages avec de tels hommes. En 1762, il remporta seul le prix sur la question : *Si les planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance produise quelque effet sensible sur leurs mouvements*; et il partagea, la même année, avec Viallet (voy. ce nom), le prix quadruple de l'académie de Toulouse, sur la construction des digues. En 1765, il partagea le prix double à l'académie des sciences, sur les méthodes d'arrimage; et enfin il fut couronné seul, deux années de suite, par l'académie de Toulouse pour les *Recherches des lois du mouvement que suivent les fluides dans les conduits de toute espèce*. L'abbé Bossut, en 1768, remplaça Camus, auquel il devait sa chaire à Mézières, comme examinateur des élèves du génie, et comme membre de l'académie des sciences. Fixé dès lors à Paris, il profita de ses loisirs pour rédiger, sur des questions de mathématiques, un grand nombre de mémoires, qui furent insérés dans le recueil de l'académie, et qu'il refondit plus tard dans ses principaux ouvrages, et dans le *Dictionnaire de mathématiques* de l'*Encyclopédie*, dont on lui est en grande partie redevable. A la révolution, il se vit enlever la place d'examinateur qu'il remplissait avec une rare probité (2). Peu de temps auparavant il n'avait pas perdu, comme on l'a dit,

(1) Jean-Albert Euler.

(2) Le comte du Muy lui avait recommandé plusieurs fois des candidats; mais l'inflexible examinateur, ne les trouvant pas suffisamment instruits, les avait constamment refusés. Devenu ministre de la guerre, lorsque Bossut lui présenta la liste de promotion, il lui dit : *Je signe aveuglément ; j'ai éprouvé qu'il ne faut pas regarder après vous.*

sa chaire d'hydrodynamique, fondée pour lui et qui n'eut qu'une existence éphémère, mais il l'avait cédée à un ami (1). Privé de son traitement d'académicien et de ses autres pensions, ce savant estimable aurait éprouvé des besoins sans le produit de la vente de ses ouvrages. Bossut, gémissant sur l'ingratitude des hommes, s'enfonça dans la retraite dont sa position lui faisait une nécessité. Quelques consolations vinrent l'y chercher. L'Institut, à sa création, le nomma l'un de ses membres ; il devint l'un des examinateurs de l'école polytechnique ; et lorsque ses infirmités l'obligèrent à demander sa retraite, en 1808, il conserva le traitement qu'il avait si bien mérité. Bossut mourut le 14 janvier 1814. Homme éminemment religieux, sa conduite et ses principes furent toujours d'accord pendant sa longue carrière. Quoiqu'il ne fût point engagé dans les ordres, il porta jusqu'en 1792 l'habit et le titre d'abbé. Il était naturellement bienveillant ; mais les chagrins qu'il avait éprouvés développèrent en lui une misanthropie dont il eut beaucoup à souffrir dans ses dernières années. Outre des mémoires dans les recueils de l'académie des sciences et de l'Institut, et une édition des œuvres de Pascal (voy. ce nom), avec un discours sur sa vie et sur ses ouvrages, réimprimé séparément, la Haie et Paris, 1781, in-8°, on a de Bossut : 1° *Cours complet de mathématiques*, Paris, Didot, 1810, 7 vol. in-8°. Cette édition, la meilleure et la plus complète, comprend : *Arithmétique et algèbre*, 1 vol. — *Géométrie et application de l'algèbre à la géométrie*, 1 vol. — *Mécanique*, 1 vol. — *Hydrodynamique*, 2 vol. — *Calcul différentiel et intégral*, 2 vol. Ces différentes parties ont été réimprimées plusieurs fois, séparément et avec des améliorations successives. Ce cours de Bossut (2) a partagé longtemps la vogue avec celui que Bezout (voy. ce nom) avait composé pour l'artillerie ; mais ils sont l'un et l'autre à peu près

(1) J'ai dans mon cabinet une pièce écrite et signée de la main de Bossut ; elle ne laisse aucun doute à cet égard : « M. Charles, « membre de l'académie des sciences, mort le 20 août 1791, était « pourvu d'une place de professeur d'hydrodynamique à l'académie « d'architecture, place créée originairement pour moi, et que j'avais « cédée à M. Charles comme à mon ami. En faisant cet abandon, je « demandai en même temps (ce qui fut accueilli) qu'à l'avenir le « professeur fût à la nomination du directeur général des bâtiments « du roi. Aujourd'hui, je demande à rentrer dans la possession de « cette place, que je regarde comme ma propriété, avec d'autant « plus de raison, ce me semble, que les deux mille livres de traitement cédées à M. Charles sont prises sur les cinq mille livres « d'appointements qui me furent allouées par M. Turgot, lorsque, « pour favoriser les progrès de l'hydraulique, surtout relativement « à la navigation dans l'intérieur du royaume, il engagea Sa Majesté « à fonder un enseignement public sur cette science, dont je fus « nommé professeur. A Paris, ce 24 août 1791. Bossut. » — Cette note se trouve ainsi apostillée : « Voir M. Delessart. Les appointements étaient et sont encore payés en finance. » Il paraît que les événements politiques ne permirent pas de donner suite à cette réclamation.

V—VE.

(2) La première édition de ce cours est de 1781 ; il a été traduit en italien par And. Mozzoni, Pavie, 1787, 2 vol. in-8°. Le *Traité du calcul différentiel et intégral* parut en 1798. L'*Hydrodynamique* a été traduite en italien par Bonati (voy. ce nom). Le *Traité élémentaire de mécanique*, publié à Charleville, 1762, in-8°, a été traduit en italien par le même Mozzoni, 1788, 2 vol. in-8°. Les premières éditions du *Cours de mathématiques* portent : les unes, à l'usage du corps royal du génie ; les autres, à l'usage des écoles militaires.

V.

abandonnés. 2° *Recherches sur la construction la plus avantageuse des digues* (avec Viallet), Paris, 1764, in-4° ; nouv. édit., 1798, in-4°, avec 7 pl. 3° *Recherches sur les altérations que la résistance de l'éther peut produire dans le mouvement moyen des planètes*, ibid., 1766, in-4°. Bossut explique par la résistance de la matière éthérée l'accélération observée par les astronomes dans le mouvement de la lune ; mais cette résistance est devenue très-problématique, et l'on a reconnu que si ses effets ne sont pas absolument nuls, ils sont du moins à peu près insensibles. (Voy. LA PLACE.) 4° *Histoire générale des mathématiques*, Paris, 1810, 2 vol. in-8° (1). Une première édition avait paru en 1802, sous le titre d'*Essai*. Les mathématiciens ont jugé cet ouvrage trop superficiel ; mais ce n'est pas pour eux que Bossut l'a composé. Ses réflexions sur Montucla prouvent qu'il sentait dans quel esprit et selon quel plan une pareille histoire devait être faite ; mais il déclare qu'il n'a prétendu qu'esquisser un tableau général des progrès des mathématiques, qui pourra plus tard être perfectionné (2). 5° *Mémoires des mathématiques, concernant la navigation, l'astronomie, la physique et l'histoire*, Paris, 1812, in-8°, fig. C'est le recueil des pièces qui lui avaient valu dans le temps les couronnes de l'académie. On peut voir dans la préface combien il souffrait de l'espèce d'abandon où il se voyait réduit, après avoir joui d'une juste considération. L'éloge de Bossut par Delambre, dont on a profité pour rédiger cet article, est inséré dans la *Nouvelle Collection des mémoires de l'académie*, t. 1^{er}, part. hist., p. 91-102. Bossut a été remplacé à l'Institut par Ampère.

W—S.

BOSTAR, général carthaginois envoyé contre Régulus, fut battu et fait prisonnier l'an 255 avant J.-C. Livré par le sénat de Rome à Marcia, femme de Régulus, elle le fit mourir dans les supplices, pour venger la mort de son époux, et envoya ses cendres à Carthage. — Un autre général carthaginois du même nom, commandant de la citadelle d'Olbie, en Sardaigne, fut égorgé avec toute la garnison par les mercenaires révoltés, l'an 2401 ou 24 avant J.-C. — Un autre BOSTAR fut envoyé par Annibal à Philippe, l'an 215 avant J.-C., pour confirmer l'alliance qu'il venait de faire avec ce prince.

B—P.

BOSTKAI (ÉTIENNE), souverain de la Hongrie, était premier magnat de ce pays, ou, suivant d'autres, simple gentilhomme transylvain, lorsqu'il parut, en 1604, à la tête du parti des mécontents que

(1) Cet ouvrage a été traduit en anglais par J. Bonycastle, Londres, 1815, in-8°. Le libraire Jombert publia, en 1777, les *Nouvelles Expériences sur la résistance des fluides*, par d'Alembert, Condorcet et l'abbé Bossut, in-8°, fig. Bossut avait joint, à la suite de l'exemplaire de sa bibliothèque, le *Journal des expériences* (manuscrit). Ce fut sous ses yeux que d'Antelmy traduisit et publia les *Traité élémentaire de calcul différentiel et de calcul intégral*, par mademoiselle Agnesi, Paris, 1775, in-8°. Bossut joignit quelques notes à ce savant ouvrage.

V—VE.

(2) Il faut cependant dire que souvent Bossut n'est que l'abrégé de Montucla, et qu'il a plus d'une fois copié ses erreurs, ce qu'il eût évité s'il avait consulté d'autres ouvrages sur la même matière, et notamment l'*Histoire des mathématiques* de Kœstner, professeur à Goettingue.

V—VE.

l'intolérance religieuse forma dans la Transylvanie et dans la haute Hongrie, contre l'empereur Rodolphe II. Appuyé de l'alliance des Ottomans, il se déclara le protecteur de la religion réformée ; il lit des progrès si rapides que les magnats de Hongrie, les plus fidèles jusqu'alors à la maison d'Autriche, se virent forcés de se réunir à lui. Il se crut assez puissant pour dicter des conditions qui, à la vérité, furent rejetées. La guerre intestine continua ; Bostkaï s'empara de Dotis et de Neuhausel. Avant cette époque, les habitants de Cassovie avaient chassé la garnison autrichienne, et ouvert leurs portes à Bostkaï. Son armée était composée de Transylvains, de Hongrois et de Musulmans. Les peuples l'avaient élu prince ; Achmet I^{er} lui lit offrir de réunir la Transylvanie et la Hongrie, et d'en former un royaume en sa faveur : le grand vizir lui mit sur la tête la couronne qui servait autrefois aux souverains de la Serbie et de la Bosnie. Ce chef prudent et sage se contenta de la qualité de prince, se borna à se faire craindre de ses ennemis, et à ménager des amis dangereux. Bientôt les Ottomans eux-mêmes eurent besoin de la paix, et Bostkaï se trouva en mesure de jouer le rôle utile et glorieux de médiateur. Le traité de Comore, de 1606, fut conclu, par son entremise, entre les impériaux et le sultan Achmet ; mais il avait auparavant obtenu de Rodolphe II les conditions de paix les plus honorables pour les Hongrois, et, pour lui-même, l'investiture héréditaire de la Transylvanie, que les Turcs et les Allemands se trouvaient ainsi lui avoir donnée alternativement, sans y avoir plus de droit les uns que les autres. Le traité de Comore légitima pour lui une possession que la force et l'adresse lui avaient acquise. Bostkaï mourut pendant les négociations, ou peu après, le 28 décembre 1606, regretté même de ses ennemis. Il était courageux, habile politique, plein d'amour pour sa patrie, et de haine contre les princes autrichiens. S—v.

BOSWELL (JACQUES), fils aîné d'Alexandre Boswell, lord Auchinleck, l'un des juges des cours suprêmes de session, et justicier d'Écosse, naquit à Edimbourg en 1740, et étudia dans les universités d'Edimbourg et de Glasgow. En 1760, il vint à Londres, où ses qualités personnelles le lièrent avec les hommes les plus distingués dans la société et dans les lettres. Son goût le portait de préférence vers l'état militaire ; mais son père le destinant à suivre la carrière du barreau, il revint étudier le droit en Écosse, et subit ses examens comme avocat dans l'université d'Edimbourg. Il fit un second voyage à Londres en 1762, et alla ensuite perfectionner ses études à Utrecht. Ce fut en 1763 qu'il fit la connaissance du docteur Johnson, circonstance qu'il regardait comme la plus importante et la plus heureuse de sa vie. Après un séjour de quelques mois à Utrecht, il parcourut l'Allemagne et la Suisse, visitant Voltaire à Ferney, et Rousseau à Neuchâtel. Il vit aussi l'Italie et l'île de Corse, où il résida quelques temps dans la maison du fameux Pascal Paoli. Il vint ensuite à Paris, d'où il retourna en Écosse, en 1766, et commença à se faire connaître

au barreau dans la célèbre affaire de Douglas : il écrivit à cette occasion un pamphlet intitulé : *Essence de la cause de Douglas* ; on publia, en 1768, sa *Relation de la Corse avec les mémoires du général Paoli*. Ce dernier ouvrage est très-estimé, et a été traduit en allemand, en hollandais, en italien, et en français par J.-P.-S. Dubois, la Haye, 1769, in-8°, et sous le titre d'*État de la Corse*, par Seigneux de Correvon, Londres (Lausanne), 1769, 2 vol. in-12. En 1793, parut son *Journal d'un voyage aux Hébrides*, qu'il fit conjointement avec le docteur Johnson, et qui n'obtint pas moins de succès que le précédent ouvrage. Ce fut cette même année que Boswell quitta le barreau d'Écosse, et vint s'établir avocat à Londres ; mais la mort de son ami Johnson, dont il forma le projet d'écrire la vie, vint interrompre les travaux de sa profession. Cette *Vie de Samuel Johnson*, qui fut imprimée en 1791, 2 vol. in-4°, fut reçue du public avec un empressement extraordinaire, et c'est le plus connu des ouvrages de Boswell. C'est, au jugement des critiques anglais, un portrait fidèle, et fait de main de maître. Pour les étrangers, c'est un ouvrage agréable et curieux, mais trop long, et surchargé de détails minutieux, qui ne peuvent intéresser que les admirateurs de Johnson. Boswell mourut à Londres en 1795, âgé de 55 ans. C'était un homme d'une figure avantageuse, plein de politesse et de savoir, naturellement bon, mais d'un tour d'esprit caustique. Il ressemblait quelquefois, dit-il lui-même, au meilleur homme du monde, inspiré par la plus méchante muse. Il avait une singulière prédilection pour la ville de Londres, qu'il regardait comme son élysée sur la terre ; prédilection que sa liaison avec le docteur Johnson n'avait sans doute pas peu contribué à fortifier. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui deux Lettres au peuple écossais, également remarquables par l'énergie du style et par les vues politiques, et une suite d'essais, d'un ton mélancolique, imprimés vers l'an 1782, sous le titre de l'*Hypocondriaque*, et insérés d'abord dans un ouvrage périodique du genre du *Spectateur*. S—d.

BOTAL (LÉONARD), ou plutôt BOTALLI, médecin des rois Charles IX et Henri III, était d'Asti en Piémont, avait été reçu docteur à Pavie, et fut disciple de Fallope. Il voyagea dans les Pays-Bas et en Angleterre, où il suivit le duc d'Alençon. Il exerça ensuite la médecine en France avec beaucoup de succès. Réunissant des connaissances variées, mais exagéré dans ses opinions, il rendit universel et trop fréquent l'usage de la saignée, et s'occupait beaucoup de cette opération : la découverte de la circulation du sang, cependant, n'était pas encore faite, et peut-être que Botal la pressentit, à en juger par quelques-uns de ses écrits : *de Via sanguinis a dextro ad sinistrum cordis ventriculorum* ; *Sententia de via sanguinis in corde* ; *Judicium Apollinis circa opinionem de via sanguinis*. On sait que cette ouverture qui, dans le fœtus, sépare les deux oreillettes du cœur, et permet au sang de passer de l'une dans l'autre, sans traverser le poulmon, porte le nom de *trou de Botal*, non que la découverte en soit due

à cet anatomiste (elle était connue de Galien), mais peut-être parce qu'il a rappelé sur elle l'attention, ou qu'au moins, en s'occupant de la saignée, il a donné plus de notions qu'on n'en avait alors sur les organes qui contiennent le sang. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quoique Botal ait beaucoup exagéré l'usage de la saignée dans son ouvrage *de Curatione per sanguinis missionem liber; de incidenda venæ, cutis searificanda et hirudinum affligendarum Modo*, Lyon, 1577, 1580, in-8°; Anvers, 1583, in-8°; Lyon, 1635, in-8°, on trouve dans cet ouvrage, et dans plusieurs autres, des preuves d'un fort bon esprit, et le germe de plusieurs des vérités que l'art a depuis consacrées. Par exemple, dans son livre *de curandis Vulneribus selopetorum*, Lyon, 1560, in-8°; Venise, 1566, 1597, in-8°; Francfort, 1575, in-4°; Anvers, 1583, in-4°, avec les ouvrages d'Alphonse Ferri et de J.-F. Rota, sur le même sujet, en allemand, Nuremberg, 1676, in-8°, Botal combat la fausse opinion que les plaies d'armes à feu sont vénéneuses; il y blâme l'usage des tentes et du tamponnement dans les pansements, etc. Ses autres ouvrages, *Liber de luis veneræ euraudæ Ratione*, Paris, 1565, in-8°; *Commentarioli duo, alter de medicæ, alter, de ægroti munere*, Lyon, 1565, in-8°, avec les pièces suivantes: *Admonitio fungi strangulatorii; de catarrhis Commentarius; de Lue veneræ; de Vulneribus selopetorum*, ne sont pas non plus sans intérêt. J. van Hoorne les a tous réunis, avec des notes, sous le titre d'*Opera omnia medicæ et chirurgicæ*, Leyde, 1660, in-8°. C. et A—N.

BOTELLO (don NUNO ALVARES DE), vice-roi des Indes, partit de Lisbonne en 1624, à la tête d'une flotte portugaise, et remporta plusieurs victoires sur les Hollandais, qui disputaient aux Portugais le commerce de l'Inde. Botello rendit son nom redoutable, et prit, en 1628, le gouvernement des Indes portugaises. Il équipa une flotte, et mit aussitôt à la voile pour aller au secours de Malacca, assiégée par les Achénois, dont il détruisit la flotte et l'armée; il abandonna tout le butin à ses troupes, ne se réservant qu'un perroquet, qui avait appartenu au général des Achénois, et qui répétait sans cesse : *Nuño est un dieu*. Le vainqueur entra en triomphe dans Malacca, où il reçut le nom de *père de la patrie*. L'année suivante, il reparut en mer avec vingt-sept vaisseaux, mit en fuite l'escadre hollandaise, et fit voile aussitôt vers Socotora, où il rencontra un gros vaisseau ennemi chargé de poudre. Botello allait s'en rendre maître à l'abordage, lorsqu'un mouvement de son vaisseau l'ayant fait tomber, il fut écrasé par le choc des deux navires. Ce brave amiral, par son habileté, avait déjà réparé les malheurs causés dans l'Inde par la lâcheté, la corruption et l'avarice des généraux de sa nation. Son corps fut transporté à Malacca, et inhumé avec pompe. Philippe IV, alors maître du Portugal, donna à sa veuve tous les revenus de Mozambique, et à son fils le titre de comte. — Un autre BOTELLO (*Micheël*), poète espagnol, est connu pour avoir mis en vers la *Fabula de Piramo y Tisbé*. B—P et V—VE.

BOTERO (JEAN), abbé de St-Michel de la Chiusa,

et précepteur des enfants de Charles-Emmanuel I^{er}, duc de Savoie, naquit en 1540 à Bène, en Piémont. Il fut d'abord jésuite, sortit de cette société en 1581, sans avoir fait profession, et fut ensuite secrétaire de St. Charles Borromée jusqu'à la mort de celui-ci. Il fut alors envoyé à Paris par le duc son souverain, en qualité de ministre, et, à son retour en Italie, chargé, par la congrégation de la Propagande, d'un long voyage pour recueillir des notions sur l'état dans lequel se trouvait la religion chrétienne dans différents pays. Charles-Emmanuel l'appela à sa cour en 1599, et le chargea de l'instruction de ses enfants. Botero les accompagna dans le voyage qu'ils firent en Espagne. Il y fut honoré et consulté sur l'administration de ce royaume. Il mourut à Turin, en 1617 (et non en 1608). L'ouvrage le plus connu de Botero est celui *della Ragione di stato*. Il conçut le premier l'idée de réfuter Machiavel par un traité complet. Il le fit d'abord par des raisons théologiques. Le livre *de Sapientia regis*, Milan, 1585 et 1587, in-8° (que l'on peut regarder comme le modèle de la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, par Bossuet), servit, avec son opuscule, *delle Cause della grandezza delle città*, Rome, 1588, in-8°, comme d'introduction à son ouvrage plus étendu de la *Ragione di stato, libri 10*, Venise, in-8°, 1589, in-4°; 1619, in-8°; Turin, 1596, in-8°, etc. Il y démontra que, dans l'art de gouverner, ce qui est honnête n'est jamais séparé de ce qui est utile, et que ce qui est injuste ne peut jamais être avantageux. Son style, quelquefois prolix et négligé, est cependant clair, naturel et facile. Quoiqu'il y cherche à imiter Boccace, il ne donne pas dans l'afféterie, et il est tout à fait exempt de ces pointes et de ces *concetti* qui alors commençaient à être à la mode. Cet ouvrage a été traduit dans toutes les langues vivantes, et même en latin; il en existe deux traductions françaises, la première par G. Chappuis, sous le titre de *Raison et Gouvernement d'Etat*, Paris, 1599, in-8°; 1599, in-12; la seconde, par Pierre de Deymier, sous le titre de *Maximes d'Etat militaires et politiques*, Paris, 1606, in-12. Ses *Relazioni universali*, imprimées en 5 parties, Rome, 1592, in-4°; en 4 parties, ibid., 1595, in-4°, et dont la 5^e partie est encore inédite, parmi les manuscrits de la bibliothèque de Turin, sont aussi estimées. C'est un traité de la puissance et des forces de tous les États de l'Europe. Le poème de la *Primavera*, en 6 chants, *in ottava rima*, et son petit poème latin intitulé *Otium honoratum*, attestent son goût pour la poésie. On cite encore quelquefois ses *Detti memorabili de' personaggi illustri*, Brescia, 1610, in-8°. On peut voir, au reste, dans les *gli Scrittori d'Italia* de Mazzuchelli la liste de tous ses ouvrages. M. Nاپione fait, dans les *Piemontesi illustri*, un parallèle de Botero et de Machiavel et y donne, selon l'usage, tout l'avantage à son compatriote. Jean Botero, suivant de Thou, composa en italien une relation de tout ce qui se passa dans la cérémonie de l'absolution de Henri IV. Cette relation, traduite en latin par un anonyme, avec des additions injurieuses au monarque et à la France, fut imprimée, avec des

figures ridicules de Crispin de Pas, à Cologne, 1596, in-4°. B—BE et V—VE.

BOTH (JEAN et ANDRÉ), nés à Utrecht, vers 1610, étaient fils d'un peintre sur verre, qui leur enseigna les premiers principes du dessin. Ils se formèrent ensuite à l'école d'Abraham Bloemaert, et, jeunes encore, ils partirent ensemble pour l'Italie. Jean, séduit par la vue des ouvrages de Claude Lorrain, le choisit pour modèle : André préféra peindre la figure, et s'attacha à la manière de Bambocce; mais si leur goût naturel les porta vers des genres opposés, l'amitié qui les animait sut réunir leurs pinceaux et les faire concourir aux mêmes productions. Ainsi André Both peignait les figures dans les paysages de son frère, et tous deux mettaient tant d'accord et d'intelligence pour se faire valoir réciproquement, qu'on ne pouvait soupçonner que leurs tableaux fussent créés par deux mains différentes. Cette association de talents distingués parvint à balancer les succès de Claude Lorrain. On remarquait dans les ouvrages de Jean Both une plus grande facilité, et surtout des figures beaucoup mieux peintes, pleines d'esprit et de finesse; on y louait aussi la belle exécution, des effets piquants de lumière, et une couleur chaude et brillante : à la vérité, dans cette partie, on lui a reproché justement un ton jaunâtre qui s'éloigne de la nature; mais ce défaut n'est pas habituel. La réputation de Jean Both a été confirmée par le temps, et son mérite, autant que son séjour dans la patrie des arts, lui ont valu le surnom de *Both d'Italie*. La mort put seule séparer les deux frères; André se noya à Venise, en 1650. Jean, inconsolable, abandonna l'Italie, et revint à Utrecht, où, poursuivi par la douleur, il ne tarda pas à rejoindre son frère au tombeau. On estime les eaux-fortes que Jean Both a gravées lui-même d'après ses principaux ouvrages. Il existe aussi quelques bons tableaux de bambocchades qu'André Both a peints séparément. V—R.

BOTHAÏS, ou BOTHÆUS, l'un des plus anciens géographes connus. Marcien d'Héraclée nous apprend qu'il avait composé en grec un périple complet (c'est-à-dire une description des côtes) du monde, et que les distances s'y trouvaient indiquées par le nombre des jours et par celui des nuits, et non en stades. Marcien semble le faire contemporain de Scylax de Caryande. Il paraît du moins antérieur à Hérodote, qui évalue presque toutes les distances en stades. Il ne nous reste rien de Bothaïs. (*Voy. les Geogr. Minor.* de Hudson, t. 1^{er}; Marcien d'Héraclée, p. 63.) W—R.

BOTHWELL, *Voyez* MARIE STUART.

BOTHWIDI (JEAN), évêque de Linköping en Suède. Il naquit, en 1575, à Norköping, et parcourut la plupart des pays de l'Europe, pour étendre les connaissances qu'il avait acquises dans les écoles savantes de sa patrie. A son retour, il fut nommé aumônier de Gustave-Adolphe, et l'accompagna ce prince dans toutes ses expéditions. Nommé, en 1630, évêque de Linköping, il se rendit en Suède; mais, l'année suivante, le roi le rappela en Allemagne, pour lui donner la direction des affaires ecclé-

siastiques dans les provinces conquises. Il répondit à la confiance de son maître, et organisa un consistoire dans le pays de Minden et de Magdebourg. Retourné à son diocèse en Suède, il y donna de nouvelles preuves de son zèle et de ses talents. Bothwidi mourut en 1655, laissant plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous remarquerons l'oraison funèbre de Gustave-Adolphe, en suédois, Stockholm, 1654, et la dissertation latine qu'il publia pendant la guerre avec les Russes, et qui a pour titre : *Utrum Moscovitæ sint christiani*, Stockholm, 1620. C—AU.

BOTIN (ANDRÉ DE), historien suédois, né en 1724, mort en 1790. Il publia, de 1734 à 1764, une *Histoire de la nation suédoise*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave 1^{er}. Cet ouvrage fit époque en Suède, l'auteur ayant traité son sujet d'une manière neuve et souvent philosophique. Son style est cependant trop recherché, et on peut surtout lui reprocher l'abus de l'antithèse. Une nouvelle édition, publiée de 1789 à 1792, mais qui ne s'étend que jusqu'au 13^e siècle, contient plusieurs augmentations. Botin a fait de plus une *Description historique des domaines territoriaux de Suède*; la *Vie de Birger*, comte du palais, et des *Observations sur la langue suédoise*. Il était conseiller du roi, chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire, et membre de l'académie des sciences, de celle des belles-lettres, ainsi que de l'académie suédoise de Stockholm. C—AU.

BOTON (PIERRE), né à Mâcon, dans le 16^e siècle, dit lui-même qu'il était fort jeune quand il consentit à laisser imprimer le recueil de ses vers, intitulé : *Camille, ensemble les Resveries et Discours d'un amant désespéré*, Paris, 1575, in-12. Dans sa préface, il annonce que son dessein est de renoncer à chanter les amours, et de s'occuper de choses plus graves et plus sérieuses. Il tint parole, contre l'habitude des poètes, comme on peut s'en convaincre par les titres des ouvrages qu'il publia depuis : *le Triomphe de la liberté royale et la prise de Beaune, avec un Cantique à N. S. Jésus-Christ, pour préserver le roi des assassins*, Paris, 1595, in-8°; *les trois Visions de Childéric, quatrième roi de France, pronostics des guerres civiles de ce royaume, et la prophétie de Bazine sa femme, sur les victoires et conquêtes de Henri de Bourbon, roi de France et de Navarre*, Paris, 1595, in-8°, rare; *Discours de la vertu et de la Fortune de la France*, Lyon, 1598, in-8°. Il a laissé manuscrit un poème sur la ligue, dans le style de la *Pharsale* de Lucain, et des discours sur le même sujet adressés aux Mâconnais. On apprend, par une note placée en tête de cet ouvrage, que Boton était président en l'élection de Mâcon, mais on ignore l'époque de sa mort. W—S.

BOTT (THOMAS), théologien anglican, naquit à Derby en 1688. Élevé par des dissidents, il prêcha quelque temps dans une congrégation presbytérienne à Spalding, ville du comté de Lincoln, et vint à Londres, où il se livra à l'étude de la médecine, jusqu'à la mort de la reine Anne. Fortement attaché au parti des whigs, il avait coutume de dire que jamais événement ne lui avait causé plus de plaisir que la mort de cette princesse; il prit alors

les ordres dans l'Église d'Angleterre, et fut successivement recteur des différentes paroisses du comté de Norfolk. Il mourut en 1754, âgé de 67 ans. On a de lui : 1° *Que la paix et le bonheur de ce monde sont le but immédiat du christianisme*, 1724, in-8°. L'auteur prétend démontrer que l'objet essentiel de la mission de Jésus-Christ était de réformer les mœurs des hommes, principalement en vue de leur bonheur dans cette vie. 2° *Considérations nouvelles sur la nature et le but du christianisme*, 1750, in-8°. 3° *Réponse à l'ouvrage de Warburton, intitulé : Divine Légation de Moïse*, en 3 parties; c'est le meilleur des ouvrages de Th. Bott. 4° Quelques sermons et quelques écrits de controverse. X—s.

BOTT (JEAN DE), architecte, né en France, l'année 1670, d'une famille protestante. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande, où il fut très-favorablement accueilli par Guillaume d'Orange, qui lui donna occasion de faire connaître ses talents. Frédéric I^{er}, roi de Prusse, voulant décorer sa capitale d'édifices et de monuments, y appela Jean de Bott, lui donna un grade militaire distingué, et le chargea de diriger la construction de l'arsenal. Un artiste hollandais, nommé Nelring, avait donné l'esquisse d'un plan; mais l'architecte français en traça un autre plus vaste et plus analogue aux intentions de Frédéric. L'arsenal de Berlin devint, sous sa direction, un des plus beaux édifices de l'Allemagne, se distinguant autant par son étendue que par sa noblesse et ses riches ornements : ceux-ci furent exécutés en grande partie par Jean Hulot, également né en France. Sous le règne de Frédéric-Guillaume, successeur de Frédéric, de Bott fut chargé de construire les fortifications de Wesel, qui ont été regardées longtemps comme un monument remarquable d'architecture militaire. En 1728, il se rendit en Saxe, où il obtint des places honorables. Jean de Bott mourut à Dresde en 1745. C—AU.

BOTTA ADORNO (ALEXANDRE), noble de Pavie, poète de quelque réputation, connu dans l'académie arcadienne sous le nom de *Mirindo Erineo*, florissait dès le commencement du 18^e siècle. On trouve de ses poésies dans plusieurs recueils du temps. Muratori ne les appelle point du tout *Perfetta poesia*, mais son gros livre en 2 vol. in-4°, intitulé, *della perfetta Poesia italiana*, Modène, 1706, est dédié à ce même marquis Alexandre Botta Adorno, qui était alors fort jeune, mais déjà célèbre par son goût et son talent pour la poésie, comme l'épître dédicatoire nous l'apprend. Cet ouvrage est divisé en 4 livres, et au commencement de chacun d'eux, Muratori adresse la parole au marquis Botta Adorno : voilà comme il y est quatre fois question de lui. Dans deux autres endroits (liv. 4, p. 195 et 307), l'auteur cite deux sonnets de ce jeune poète, et fait remarquer dans l'un, qui est adressé au pape Clément XI, l'art de louer, en disant qu'on est inhabile à la louange, et dans l'autre, dont deux tourterelles sont le sujet, le talent de s'exprimer avec grâce et avec une douce facilité. Mazzuchelli, dans le très-petit article qu'il consacre à Botta Adorno (*gli Scrittori d'Italia*) ne parle ni d'aucun ouvrage

inédit qui soit resté de lui, ni de la bibliothèque de sa famille. G—É.

BOTTA ADORNO (ANTOINE, marquis DE), fils du précédent, naquit en 1688. Il était, en 1745, ministre de la reine de Hongrie Marie-Thérèse en Russie. La czarine Elisabeth se plaignit, dans un manifeste qu'elle publia, que le marquis de Botta, abusant de son ministère, intriguait sourdement pour susciter un soulèvement en Russie, en faveur du prince de Brunswick-Bevern, père de l'infortuné Iwan, et détenu avec lui dans une forteresse. La reine de Hongrie, qui ne voulait pas se brouiller avec la czarine, répondit que si Botta s'était oublié à ce point, c'était à son insu et contre son intention. Botta fut conduit au château de Spielberg, et chercha ensuite à se justifier. Il mourut peu après, à Neustadt, le 31 mars 1745, âgé de 56 ans. — BOTTA (.....), de la même famille, commandait les troupes autrichiennes à la place du prince de Lichtenstein, et attaqua l'armée combinée des Français et des Espagnols, au-dessus du Tidon, le 10 août 1746, et quand les Autrichiens s'emparèrent de Gênes, il fut établi gouverneur de cette ville, le 7 septembre de la même année. Le 5 décembre suivant, les Génois, maltraités par les impériaux pour le paiement des contributions, et furieux de voir enlever leur artillerie, se révoltèrent, attaquèrent la garnison autrichienne, et la repoussèrent jusqu'au delà des frontières. De Botta mourut à Pavie, le 30 décembre 1774. D. L. C.

BOTTA (FRANÇOIS-JOSEPH-GUILLAUME), médecin et historien, naquit au bourg de St-George en Piémont, le 6 novembre 1766, d'Ignace Botta, médecin distingué. Après avoir fait son cours de collège à Yvrée, il se rendit à Turin pour étudier la médecine, profession qui était, depuis cinq générations, héréditaire dans sa famille. Reçu docteur à l'âge de vingt ans, il fut immédiatement nommé répétiteur de l'université, et trois ans après il eut l'honneur d'être agrégé à la faculté de médecine. L'art de guérir ne formait pas cependant son unique occupation, il consacrait ses moments de loisir à l'étude de la musique et des belles-lettres. Parmi les auteurs qu'il affectionnait le plus, Redi, non moins célèbre comme écrivain que comme naturaliste, avait la première place; ce fut par la lecture de ses œuvres que le jeune Botta s'initia dans les secrets du grand art d'écrire. Cependant les idées de liberté et d'égalité qui triomphaient en France agitaient toute l'Europe, et le Piémont, par son voisinage, devait plus que toute autre nation en sentir l'influence. Là, comme ailleurs, les hommes qui tenaient le timon des affaires firent d'abord quelques pas dans la voie des réformes; mais, alarmés ensuite à la vue des excès qui se commettaient chaque jour à Paris, ils reculèrent tout à coup et sévirent contre les plus ardents sectateurs des théories nouvelles. De ce nombre était Botta. Emprisonné, ainsi que plusieurs autres personnages recommandables par leur talent, il fut soumis à la question qui existait encore dans le code criminel du pays. Au milieu des tortures il conserva assez de force d'âme pour ne laisser échapper aucune parole compromettante, et il dut à cette circonstance

jointe à la noble indépendance dont firent preuve plusieurs magistrats, d'être, au bout de deux ans, rendu à la liberté. Exilé du Piémont, il visita le reste de l'Italie et la Suisse, vint en France, et se fixa à Grenoble. Ses connaissances, non moins que ses opinions, lui valurent d'être d'abord attaché au service de santé de l'armée des Alpes, puis nommé médecin ordinaire de celle d'Italie. Il prit part en cette qualité à l'expédition des îles du Levant, et, pendant l'épidémie qui ravagea Corfou, il fut chargé d'apporter les secours de son art à l'hôpital militaire du chef-lieu. Botta justifia pleinement la confiance qu'on avait eue dans son zèle et ses talents. Il étudia avec soin la maladie régnante, en reconnut le caractère, et écartant à propos la méthode débilante pratiquée par les médecins de l'île, il arracha un grand nombre de victimes à la mort. De retour en Italie dans le courant de 1798, il mit au jour un ouvrage sous le titre d'*Histoire naturelle et médicale de l'île de Corfou* (*Storia naturale e medica dell' isola di Corfu*), Milan, an 8, 4 vol. in-12. Cet opuscule se divise en deux parties. La première roule sur le climat et sur les productions naturelles de l'île de Corfou; la seconde renferme la description des maladies qui ont régné dans l'hôpital militaire pendant la dernière moitié de l'année 1798. Cette histoire révèle les principales qualités de Botta comme écrivain. On y voit qu'il observe assez bien les faits; qu'il excelle dans l'art de les décrire, mais que la pensée n'a pas assez de puissance pour s'élever et se tenir dans la région des idées générales. Sur ces entrefaites la mort du roi Victor-Amédée avait appelé au trône de Sardaigne Charles-Emmanuel IV. Mais l'orage révolutionnaire ne l'y laissa pas longtemps. Environné à l'extérieur de républiques qui voyaient de mauvais œil un roi dans leur voisinage, menacé à l'intérieur par les républicains, qui, secondés par les Français, s'emparaient de Novare, Alexandrie, Suze, Clivaz, et serraient de près la capitale, Charles-Emmanuel fut forcé de signer son abdication le 9 décembre 1798. La France décida que le Piémont serait provisoirement administré par elle; et le général Joubert, pour concilier au nouvel ordre de choses la confiance des peuples, appela au gouvernement les hommes les plus estimables du pays. Botta en fit donc partie. Mais cette administration fut bientôt remplacée par un commissaire envoyé par le directoire, qui soumit le Piémont au système administratif de France. Botta devint alors membre du département de l'Éridan, formé de l'ancienne province de Turin. Ce régime ne compta pas une plus longue durée. Les vicissitudes de la guerre ayant ouvert bientôt le Piémont aux Austro-Russes, Botta fut obligé de chercher un asile en France avec tous ceux qui avaient coopéré à la révolution. La cordiale hospitalité que les réfugiés piémontais reçurent de tous les partis dans les départements de l'Est adoucit un peu l'amertume de l'exil et leur fit croire qu'ils avaient trouvé une nouvelle patrie. Botta exerçait de nouveau à Grenoble les fonctions de médecin de l'armée des Alpes qu'on lui avait rendues, lorsque la victoire de Marengo, changeant encore les destinées de l'Italie, le

rappela à la tête des affaires du Piémont. Il eut dans ce poste éminent des attributions plus ou moins étendues suivant la politique du premier consul, qui remania plusieurs fois l'administration de ce pays. Il appartint d'abord au corps législatif tant que durèrent les négociations entamées par Bonaparte pour réintégrer, sous certaines conditions, le roi de Sardaigne dans ses États de terre ferme; ensuite il fit partie du triumvirat; enfin il fut membre du conseil administratif jusqu'au 11 septembre 1803, époque où le Piémont fut constitutionnellement réuni à la France. La situation matérielle et morale du pays offrait à un homme d'État mille occasions de montrer son génie. Botta ne signala sa carrière politique par aucun acte éclatant. Il fit souvent un peu de bien et empêcha quelquefois le mal. Nous ne passerons pas sous silence que l'université et l'académie des sciences de Turin obtinrent sur sa proposition une dotation en immeubles de 500,000 fr. de revenu. A son retour en Piémont, il avait épousé mademoiselle Antoinette Vierville, d'une famille honorable, mais peu aisée, de la Savoie. En 1804, il fut élu membre du corps législatif pour le département de la Doire. Quatre ans plus tard, il devint l'un des vice-présidents de cette assemblée, et à l'expiration de son mandat, ayant été réélu, il fut porté candidat pour la questure. Le choix de l'empereur ne s'arrêta point sur lui. On assigne pour cause à cette exclusion de Napoléon, l'opposition que ses vues rencontraient quelquefois dans le député de la Doire. Il reçut en compensation la croix de l'ordre de la Réunion. Ce fut vers cette époque qu'il mit au jour son *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique* (*Storia della guerra dell' indipendenza degli Stati Uniti d'America*, scritta da Carlo Botta, Parigi, 1809, 4 vol. in-8°). On désirait depuis longtemps un récit complet de cette mémorable lutte. Botta n'avait épargné aucun soin pour rassembler tout ce qui avait été publié sur ces événements et pour se mettre en rapport avec ceux d'entre les acteurs de cette révolution qui vivaient encore. La première qualité qui frappe à la lecture de cette histoire est l'impartialité de l'auteur. Malgré sa préférence pour la cause des Américains, il distribue l'éloge et le blâme aux deux partis avec la plus grande équité. Les événements se suivent dans une ordonnance qui captive l'esprit jusqu'à la fin. L'historien s'est souvent rapproché des grands maîtres dans les descriptions des sièges et des batailles, dans les discours et les portraits des principaux personnages. Son style devint le sujet d'une polémique très-animée en Italie, où l'on n'est pas encore entièrement d'accord sur la langue qu'on doit écrire. Quelques critiques reprochèrent à l'auteur d'avoir farci son histoire d'archaïsmes, de locutions triviales et même de gallicismes. Botta répondit qu'il fallait dans un temps de corruption remonter vers la source d'une langue pour retrouver la pureté, le naturel, la vérité de l'expression; qu'une locution triviale en elle-même cesse de l'être lorsqu'elle est convenablement placée; enfin que les gallicismes et les expressions néologiques, assez rares d'ailleurs, qu'il avait employées étaient depuis longtemps reconnus comme

nécessaires. Selon nous, le seul tort de Botta fut d'avoir méconnu, par esprit de réaction, cette vérité qu'il est dans le génie des langues de se développer en suivant la marche de l'esprit humain, et qu'une époque ne peut pas plus parler le langage d'une autre qu'en avoir les idées. Cette polémique n'empêcha cependant pas l'illustre écrivain de jouir des honneurs dus à son ouvrage, et de recevoir de toutes parts les témoignages les plus flatteurs. Son histoire eut plusieurs éditions, et fut traduite en français (1) et en anglais (2). L'ex-président des États-Unis, Thomas Jefferson, lui annonça lui-même cette traduction dans les termes les plus honorables, et la société philosophique de Philadelphie l'inscrivit sur la liste de ses membres. Dans cet intervalle, de grands événements s'accomplissaient en Europe. Napoléon était tombé, et Louis XVIII remonté sur le trône de ses ancêtres. Les traités, en rendant à la maison de Savoie ses États de terre ferme, laissaient aux habitants la liberté de choisir le pays où ils voulaient vivre. Botta eut alors à opter entre le Piémont et la France. Ses goûts, ses études, ses amitiés, ses habitudes, et surtout la certitude que son séjour en Piémont n'aurait été d'aucune utilité à sa patrie, firent pencher son choix pour la France; et, le 28 février 1815, Louis XVIII, en considération des services que Botta avait rendus à la France et des ouvrages remarquables qu'il avait publiés, lui décerna des lettres de naturalisation. Après avoir occupé d'éminents emplois, Botta rentra pauvre dans la vie privée. Toutes ses économies avaient été absorbées par la publication de son *Histoire de la guerre de l'indépendance*, et il fut obligé, afin de diminuer la dépense de sa maison, d'envoyer sa femme dans sa petite ferme de St-George; et pour subvenir aux frais du voyage, il vendit au poids ce qui restait de l'édition de cet ouvrage. Cette séparation devait, en quelques mois, être suivie d'une autre plus longue et plus cruelle : sa femme mourut de langueur, le 18 mai 1815. Botta eut de ce mariage trois enfants, dont l'un (*Paul-Emile*), aujourd'hui consul de France à Mousoul, a entrepris d'importantes recherches sur les restes de l'antique Ninive. A cette époque, Botta rassemblait des matériaux pour écrire l'histoire contemporaine de l'Italie. En même temps, pour faire diversion à ces travaux, il achevait et publiait un poème intitulé : *Camille, ou la Conquête de Veies* (Camillo, o Vejo conquistata, di Carlo Botta, Parigi, 4 vol. in-12. — Seconda edizione, correcta ed arricchita di note dall'autore, con argomenti a ciascun canto del professore Cristoforo Baggiolini, Torino, 1855, 4 vol. in-8°). Cet ouvrage serait déjà oublié s'il était sorti d'une autre plume. On y reconnaît l'écrivain correct et pur, mais on n'y rencontre pas de poésie, on ne sent pas ce souffle

divin qui fait vivre, et pour ainsi dire palper les œuvres vraiment inspirées. Les cent jours ayant porté à la tête de l'université le comte de Laeépède, Botta fut nommé recteur de l'académie de Nancy; mais, à la seconde restauration, il résigna son emploi à l'ancien titulaire, et revint à Paris aussi pauvre qu'auparavant. Pour subvenir à son existence, Botta fut obligé de travailler à quelques publications périodiques; mais les faibles ressources qu'il en retirait ne suffisaient pas pour nourrir sa famille, et le besoin l'aurait peut-être forcé à quitter pour jamais la langue italienne, si M. le duc Deazes n'eût obtenu pour lui du roi Louis XVIII un des secours annuels destinés aux hommes de lettres, et si la commission de l'instruction publique, présidée par M. Royer-Collard, ne l'eût nommé plus tard recteur de l'académie de Rouen. Botta se rendit à son poste, qu'il remplit dignement; mais au bout de cinq ans, terme de la commission, il fut remplacé, au grand regret de l'académie qu'il régissait. On attribue cette espèce de disgrâce à l'influence d'un professeur que Botta avait obligé à faire son cours. Revenu à Paris, il donna la dernière main à son *Histoire d'Italie*. Il se trouva alors dans cette ville un de ces hommes qui savent justifier les faveurs de la fortune par l'usage qu'ils en font. Si l'Italie possède son histoire contemporaine, elle le doit peut-être à M. le chevalier Poggi, qui se fit une gloire de subvenir aux frais de cette publication. L'*Histoire d'Italie* sortit des presses de Didot en 1824, avec un luxe digne de l'écrivain et du noble éditeur (1). L'apparition de cette histoire fit une grande sensation en Italie. Les événements qu'elle retraçait étaient trop récents pour ne pas émuvoir les passions et agiter les esprits. Tous les partis récriminèrent; les uns accusèrent l'auteur d'être partisan de l'absolutisme, les autres d'être un démagogue; ceux-ci crièrent à l'irréligion, ceux-là à l'injustice. On lui reprocha principalement d'avoir défiguré les vénérables caractères de Pie VI et de Pie VII, et d'avoir voulu rabaisser la gloire de Napoléon. Si l'historien a cru ne pas devoir cacher à la postérité les défauts et les faiblesses de ces deux pontifes, personne n'a autant que lui rendu hommage à leurs nobles qualités et à leurs grandes vertus. Quant à l'empereur, on a cru remarquer dans la vivacité avec laquelle Botta nie certaines victoires, et flétrit certains actes de sa vie, l'effet d'un ressentiment personnel et d'une ambition déçue. Nous ne saurions être de cet avis. Tout en se montrant juge sévère, il n'est jamais avare d'éloges quand ils naissent des faits mêmes; mais Botta était historien et non panégyriste. Il avait un devoir à remplir, et il l'a fait consciencieusement, quoi qu'on en dise. Le style et l'ordonnance de cet ouvrage furent aussi l'objet de critiques acerbes; on l'estima inférieur à sa première histoire, quoiqu'en réalité on y trouve la même concision, la même clarté, la même pureté, moins les archaïsmes, et

(1) *Histoire de la guerre de l'indépendance des États-Unis d'Amérique*, traduite de l'italien, et précédée d'une introduction par M. de Sevelinges, Paris, 1812-15, Dentu, 4 vol. in-8°, avec plans et cartes géographiques.

(2) *History of the war of the independence of the United-States of America*, written by Charles Botta, translated from the Italian, by George Alexander Otis, Philadelphie, 1820, 4 vol. in-8°.

(1) *Storia d'Italia dal 1789 al 1814, scritta da Carlo Botta, Parigi, per Giulio Didot il maggiore*, 1824, 4 vol. in-4. Cette magnifique édition n'a été tirée qu'à 250 exemplaires.

surtout le même intérêt. Cette histoire prouve l'amour sincère de l'auteur pour l'Italie, dont il déplore la destinée d'être toujours la proie des étrangers. S'il laisse percer sa défiance pour certaines théories politiques qui flattent encore beaucoup d'espérances, c'est qu'il avait devant ses yeux une assez longue expérience, ou bien qu'il pressentait peut-être avec les esprits les plus éclairés de nos jours que le bonheur des peuples ne dépend pas de réformes exclusivement politiques. L'histoire de Botta acquit promptement une grande popularité; elle eut dans l'espace de quelques années quatorze éditions, sans compter la traduction française due à la plume de M. Théodore Licquet (Paris, 1824, 5 vol. in-8°). Ce beau succès valut à Botta les témoignages les plus flatteurs. L'académie de la Crusca l'admit dans son sein en qualité de membre correspondant, et lui décerna en entier le prix quinquennal, qui jusqu'alors avait été toujours partagé. Ce fut alors qu'on lui proposa de coopérer à la publication de la *Bibliothèque du dix-neuvième siècle*. On lui demandait d'écrire l'histoire des peuples de l'Italie. La gêne où il se trouvait le força d'accepter; mais les limites restreintes qu'on lui imposait, non moins que la célérité qu'on exigeait de sa plume, peu exercée dans le maniement de la langue française, firent de cette histoire une œuvre médiocre sous tous les rapports. On s'expliquera d'autant plus ce résultat en apprenant que Botta était à cette époque vivement préoccupé d'une grande entreprise. Il désirait se rattacher à Guicciardini par un lien glorieux en continuant son histoire jusqu'à l'an 1789, où commence celle dont nous avons déjà parlé. Comme Botta en rassemblait les matériaux plus pour donner un aliment à l'activité de son esprit que dans l'espoir de réaliser son idée, plusieurs personnages éclairés vinrent l'encourager et lui offrir les moyens de mettre son projet à exécution. M. le comte Littardi proposa de réunir, au moyen d'une souscription, les fonds nécessaires pour subvenir honorablement pendant six ans aux besoins de l'auteur et faire face aux frais de la publication. Botta accepta l'offre avec joie, et promit de conduire à terme son histoire dans cet intervalle. On lança alors dans le monde littéraire une souscription de 60,000 fr. divisée en cent actions. Le nombre de souscripteurs qu'on désirait ne tarda pas à être complet, et Botta se mit à l'œuvre avec ardeur. La tâche qu'il se proposait n'était pas facile; deux siècles et demi posaient devant lui, et quels siècles! Les progrès du luthéranisme, le concile de Trente et l'établissement des jésuites, la continuation de la lutte entre François 1^{er} et Charles-Quint, l'élévation des Médicis à la souveraineté de Florence, la destruction de la république de Sienne, les conjurations de Fiesque, de Vachero et de Raphaël della Torre contre Gênes, le soulèvement unanime de cette république contre les Autrichiens; les guerres du Piémont, de la Valteline et de la Corse; les révolutions de Naples; la conjuration des Espagnols contre Venise; les guerres de Chypre, de Candie et de Corfou; les guerres des successions d'Espagne, d'Autriche et de Pologne; enfin des révolutions dans les idées, dans les sciences, les let-

tres et les arts. L'ouvrage, commencé en avril 1826, fut achevé au mois de mai 1831 et publié l'année suivante (1), avec une épître dédicatoire adressée aux cent éditeurs de ce grand ouvrage. Il porta la renommée de Charles Botta à son comble. L'auteur s'est étudié dans cette histoire à se rapprocher de la manière de Guicciardini son modèle. Le style en est généralement aussi pur, aussi correct, et quelquefois plus animé que celui de ses deux autres histoires, mais quelquefois il se ressent un peu de la précipitation. Pendant que Botta traçait l'histoire de tant de révolutions, une révolution importante éclatait sous ses yeux, Charles X était renversé et partait pour l'exil. Par suite de ces événements, le duc de Broglie, ayant été porté à la direction de l'université, s'empressa de témoigner à Botta le désir de le réintégrer dans le rectorat de l'académie de Rouen. Mais les engagements d'honneur que celui-ci avait contractés avec ses souscripteurs l'empêchèrent d'accepter l'offre bienveillante du ministre. Néanmoins le gouvernement, voulant montrer à l'historien quel cas il faisait de son mérite, lui conserva les indemnités littéraires et universitaires dont il jouissait sous la restauration; et le roi Louis-Philippe le nomma, par une ordonnance spéciale, membre de la Légion d'honneur. Ces distinctions en appelèrent d'autres. Le roi de Sardaigne, Charles-Albert, en instituant l'ordre du Mérite civil de Savoie, porta Botta sur la liste des douze premiers chevaliers, et en même temps lui assura une pension sur son trésor particulier. Botta désirait depuis longtemps revoir encore une fois son pays natal. Les marques d'estime et de bienveillance qu'il recevait du roi de Sardaigne le déterminèrent à partir pour Turin. Aussitôt qu'on eut appris son arrivée dans cette ville, l'académie des sciences lui décerna les honneurs d'une réception solennelle. Le roi aussi voulut le voir, et l'on assure que l'ex-triumvir fut ému jusqu'aux larmes lorsqu'il se trouva en présence du successeur de Victor-Amédée. Pendant son séjour en Piémont, Botta, dans la crainte de déplaire au gouvernement, mit un soin extrême à éviter les ovations que voulait lui donner la jeunesse piémontaise; et il faut attribuer à cette contrainte son prompt retour à Paris, où il trouva de nouveaux témoignages d'estime et de sympathie. Plusieurs illustres voyageurs vinrent lui rendre visite; le roi de Suède lui envoya la croix de l'ordre de l'Etoile polaire, et l'académie de Palerme, un diplôme d'académicien. La vieillesse de l'illustre historien s'écoulait paisiblement au milieu des honneurs dus à ses nobles travaux, lorsqu'un jour, en se promenant dans le jardin du Luxembourg, sa promenade favorite, avec M. Matthieu Bonafous, l'un de ses intimes amis et notre collaborateur, il ressentit les symptômes d'une indisposition qui dégénéra avec le temps en phthisie pulmonaire, compliquée avec la grippe qui régnait épidémiquement dans le nord de la France. En vain ses amis le

(1) *Storia d'Italia continuata da quella del Guicciardini, stno al 1789, di Carlo Botta, Parigi, 1832, 40 vol. in-8°.*

supplèrent de se laisser traiter d'après la médecine physiologique; Botta, pressant son heure, s'y refusa constamment. Le 10 août 1837, après avoir vu avec calme et courage les approches de la mort, il expira dans les bras de Cincinnatus Botta, officier de l'armée d'Afrique, le seul de ses trois fils qui fût alors à Paris. Une foule d'hommes remarquables de toutes les opinions se trouvèrent réunis dans la maison mortuaire, pour rendre les derniers honneurs à l'illustre historien, dont le corps fut déposé au cimetière du père Lachaise; et l'on ne fut pas peu surpris lorsqu'un des exécuteurs testamentaires vint annoncer à cette réunion que Botta en mourant avait témoigné le désir qu'aucun discours ne fût prononcé sur sa tombe. S'il fallait assigner un rang à Botta, on ne pourrait certainement pas le classer parmi les hommes supérieurs. Quoiqu'il se soit trouvé maintes fois dans de grandes occasions, sa carrière politique ne s'est signalée par aucun de ces actes qui révèlent l'homme d'Etat. On ne rencontre pas dans ses œuvres ce génie qui jette une lumière vive sur le fond des choses et qui plane au-dessus de l'humanité; on n'y sent pas non plus battre un grand cœur. C'est en vain qu'on y chercherait de ces expressions, de ces phrases qui, frappées au coin du génie, restent gravées dans la mémoire des hommes. Toutefois l'absence de ces qualités est rachetée par de rares beautés de détails qui placent ses *Histoires* parmi les œuvres les plus remarquables de notre époque. Son principal mérite à nos yeux est d'avoir, le premier peut-être, raconté les événements de l'histoire d'Italie qui se rattachent à l'époque de l'empire avec une impartialité que n'avait montrée aucun de ses prédécesseurs. Les uns, admirateurs exclusifs de Napoléon, en avaient fait une sorte de demi-dieu infailible, tandis que les autres avaient été jusqu'à lui contester les qualités les plus frappantes de son génie. Botta, le premier, sut éviter ces deux écueils, et il blâme sans haine, comme il loue sans flatterie. Considéré dans sa vie privée, cet écrivain ne mérite que des éloges. Puissant, il fut toujours humain, modéré, intègre; pauvre et persécuté, il lutta noblement contre l'adversité, et trouva dans son travail des ressources suffisantes pour donner à ses trois fils une éducation aussi variée que solide. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Botta a publié : 1° *Dissertation sur la doctrine de Brown*, Grenoble, 1799, in-8°; 2° *Lettres critiques sur la nosographie méthodique de Pinel*, Martegno, 1799, in-8°; 3° une traduction italienne de l'ouvrage du baron de Born, intitulé *Joannis Physiophili Specimen monacologiae*, Turin, 1801, in-8°; 4° *Souvenirs d'un voyage en Dalmatie*, Turin, 1802, in-8°; 5° *Précis historique de la maison de Savoie et du Piémont*, Paris, 1802, in-8°; 6° *Dissertation sur la matière des sons et des tons*, insérée dans les mémoires de l'académie de Turin, 1805; 7° *Mémoire sur cette question : Pourquoi peut-on faire des vers italiens sans rimes*, extrait des *Actes de l'académie de Rouen*, 1822, in-8°. Une partie de sa correspondance privée, écrite en langue italienne, a été publiée à Turin, depuis

sa mort, en un volume in-8°. Botta a été le collaborateur de MM. Branda et Giraud, pour l'ouvrage intitulé : *Vicissitudes de l'instruction publique en Piémont depuis l'an 7 jusqu'au mois de ventôse an 11*, in-8°. Parmi les articles qu'il a fournis à notre *Biographie*, on remarque ceux de Samuel et de John ADAMS. Un buste en bronze d'une parfaite ressemblance, exécuté par M. Marochetti, son pupille et son concitoyen, lui a été érigé dans le bourg de St-George, en Canavais (1). A—Y et C—ss—1.

BOTTALLA (JEAN-MARIE), peintre, dit *il Raffaellino*, naquit à Savone, en 1615. On l'envoya de bonne heure à Rome. Le dénuement où il vivait l'aurait contraint à quitter cette ville, si le cardinal Jules Sachetti, Florentin, ne se fût déclaré son Mécène, et ne lui eût procuré en même temps la protection du cardinal Barberini. Par les soins du cardinal Jules, Bottalla (Baldinucci le nomme par erreur *Bortelli*) entra dans l'école de Pietre de Cortone, et ensuite parvint à imiter tellement le style du célèbre peintre d'Urbain, que l'on commença à appeler le jeune élève *il Raffaellino*. Ce nom, donné peut-être trop légèrement alors, lui resta toute sa vie. Un des premiers tableaux qui commencèrent la réputation de Bottalla fut une *Réconciliation de Jacob avec Esaü*, placée aujourd'hui au Capitole. Appelé à Naples, Raffaellino y reçut ordre de composer plusieurs fresques d'une grande dimension. Il y laissa aussi des tableaux à l'huile. Un événement malheureux, causé par une intrigue d'amour, l'obligea de quitter cette ville; il se rendit à Gènes, où on conserve de lui un *St. Sébastien* et la *Fable de Deucalion et de Pyrrha*. L'air de Gènes étant contraire à sa santé, les médecins conseillèrent à Bottalla d'aller en Lombardie; mais à peine fut-il arrivé à Milan, qu'il y mourut d'une fièvre lente, dans sa 59^e année, en 1644. Bottalla n'avait pas tellement formé son style sur celui de Raphaël et de Pietre de Cortone, qu'il n'eût en même temps beaucoup cherché la manière des Carrache. Il a laissé des dessins à la plume qui sont très-estimés. Ses compositions se distinguent en général par la vérité du dessin, par des effets suaves de clair-obscur adouci, par la nouveauté et la noblesse de l'invention et par un charme de couleur qui font regretter que ce peintre ait été si tôt enlevé aux arts, ainsi que le grand homme qu'il avait le plus constamment pris pour modèle. A—D.

BOTTANI (JOSEPH), peintre, né à Crémone en 1717, alla étudier à Rome, sous Augustin Masucci, et s'établit ensuite à Mantoue. Il passait pour imiter les paysages du Poussin, et les figures de Carle Maratte. Un des principaux tableaux de Bottani, représentant une *Ste. Paule*, est à Milan, dans une église dédiée à St. Côme et à St. Damien. Il est aussi beau qu'une composition de Batoni très-estimée, qui est placée dans la même église. On compte à peine deux tableaux de Bottani dans la ville même où il

(1) On a sur Botta une notice intéressante par M. Mastritti, sous ce titre : *Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Botta*, Paris, 1837, in-8° de 52 p. D—R—R.

s'était établi. Cet artiste ne revoit pas assez ses ouvrages. La précipitation avec laquelle il les livrait, sans les terminer, a beaucoup nui à sa réputation. Il mourut en 1784. Il ne faut pas le confondre avec Impériale Bottini, élève et parent de Grégoire de Ferrari, peintre de l'école de Gènes. A—D.

BOTTARI (JEAN-GAETAN), l'un des plus savants prélats de la cour romaine, dans le 18^e siècle, était né à Florence, le 15 janvier 1689. Après avoir étudié, sans profit, pendant ses premières années, sous un faible maître de grammaire, il s'en dédommagea en suivant, depuis l'âge de dix ans, les leçons d'Antoine-Marie Biscioni, qui, jeune encore, enseignait avec éclat la littérature ancienne et l'éloquence. (Voyez BISCIONI.) Le soin particulier que cet habile maître prit de lui fit naître entre le professeur et l'élève une amitié qui ne s'altéra jamais, et dont Bottari donna, en plus d'une occasion, des preuves à Biscioni, en l'aidant dans ses travaux. La théologie et la philosophie occupèrent ensuite Bottari, et, comme on n'enseignait encore dans les écoles que la philosophie d'Aristote, il fut obligé de se diriger lui-même dans l'étude qu'il voulut faire des autres méthodes. Parvenu aux règles du mouvement, il sentit que, pour les bien entendre, il avait besoin de savoir un peu de géométrie. Il se mit aussitôt à l'apprendre sans le secours d'aucun maître, et il prit tant de goût pour ces études philosophiques et mathématiques, qu'il abandonna presque entièrement celle de la langue grecque, qu'il avait commencée avec beaucoup d'ardeur sous le savant belléniste Antoine-Marie Salvini. Il reçut, en 1716, le doctorat en théologie, sous la présidence de son maître, le chanoine Biscioni, et fut reçu membre du collège de théologie dans l'université de Florence. Cependant la réputation qu'il s'était faite par la vivacité de son esprit, par l'étendue et la variété de ses connaissances, allait toujours croissant; l'académie de la Crusca le reçut dans son sein, et lui confia le travail d'une nouvelle édition de son grand vocabulaire. Quoiqu'il se chargeât avec quelque répugnance d'une si pénible entreprise, il s'y livra avec son ardeur accoutumée, et s'associa pour ce travail deux des principaux académiciens, le marquis André Alamanni, et Rosso Martini, qui choisirent à leur tour d'autres collaborateurs. Cette rédaction, qui était une refonte presque totale de l'ancien vocabulaire, les occupa pendant plusieurs années; la nouvelle édition parut enfin, avec un applaudissement universel, en 1758 et années suivantes, en 6 vol. in-fol. Le grand-duc de Toscane mit alors Bottari à la tête de l'imprimerie grand-ducale, et l'on en vit bientôt sortir plusieurs ouvrages, non de lui, mais dont il dirigeait avec le plus grand soin les éditions. Jusqu'alors il était toujours resté à Florence; il alla, en 1750, s'établir à Rome; le pape Clément XII lui donna, en 1752, un canonicat et la chaire d'histoire ecclésiastique et de controverse dans le collège de la Sapience; il le nomma prélat palatin la même année. Peu de temps après, Bottari alla, avec le savant géomètre Manfredi, visiter le Tibre, depuis Pérouse jusqu'à l'embouchure de la

Néra, pour voir si l'on pouvait le rendre navigable: il fallut lever les plans et prendre le nivellement de toute cette longue partie du cours du fleuve. Ils firent la même opération sur le Tévérone, depuis au-dessous de Tivoli jusqu'à son embouchure. La relation de la première de ces deux visites a été imprimée, avec d'autres écrits relatifs au Tibre, sous ce titre: *delle Ragioni e de' Rimedi delle inondazioni del Tevere*, Rome, 1746; elle est signée de Manfredi; mais Mazzuchelli affirme qu'elle est l'ouvrage de Bottari. Le pontife, satisfait de ce travail, le nomma, quelque temps après, garde ou custode de la bibliothèque Vaticane. Bottari y fit placer et disposer avec beaucoup de goût la collection des médailles qui fit depuis lors, selon la volonté du pontife, une des parties essentielles et l'un des principaux ornements de cette bibliothèque. Clément XII étant mort le 6 février 1740, Bottari entra au conclave avec le cardinal Corsini. Il y termina l'édition du beau Virgile du Vatican, par la composition de la préface et des notes pour les variantes, ou *variae lectiones*, qui suffiraient seules, comme l'observe fort bien Mazzuchelli, pour faire juger de son érudition, puisqu'il les composa dans cet état de réclusion et presque sans livres. Le cardinal Lambertini, avec qui Bottari avait d'anciennes liaisons, ayant été élu pape sous le nom de Benoît XIV, voulut l'avoir auprès de lui. Quoique fort attaché à ce pontife, il écrivait, en 1751, à un de ses amis à Brescia, ces mots qui peuvent faire juger de son caractère: « Sa Sainteté a voulu absolument m'avoir dans son palais. J'y suis et j'y serai sans avancer d'un seul pas, parce que je n'ai point assez de mérite; parce que je ne m'en soucie pas, que je ne le désire, ni le demande, et parce que cela ne me serait utile ni pour l'âme ni pour le corps. » Après la mort de Benoît XIV, en 1758, Bottari conserva, sous Clément XIII, ses places, son crédit et son ardeur pour le travail. Sous Clément XIV, parvenu à une extrême vieillesse, il n'avait plus besoin que de repos. Il mourut à Rome, le 5 juin 1775, âgé de 86 ans. Il était membre de l'académie florentine, de celles de la Crusca, des *Apatisti*, de l'institut de Bologne, de l'Arcadie, etc. La plupart des auteurs du 18^e siècle ont rendu hommage à son goût, à ses lumières, et parlé avec admiration de son savoir. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, et un plus grand nombre de bonnes éditions d'ouvrages connus, auxquelles il ajoutait des éclaircissements, des notes et de savantes préfaces. Ses principaux ouvrages sont: 1^o *Lezioni tre sopra il tremuoto*, Rome, 1755, in-8^o; 1748, in-8^o. Ces trois leçons furent lues ou récitées par l'auteur, les 20, 28 juillet et 4 août 1729, dans l'académie de la Crusca, à l'occasion d'un tremblement de terre que l'on sentit à Florence, la veille de la St-Jean. 2^o *Del Museo Capitolino, tomo primo contenente imagini di uomini illustri*, Rome, chalcographie de la chambre apostolique, 1741, in-fol.; le 2^e tome est en latin: *Musci Capitolini tomus secundus, Augustorum et Augustarum hermas continens cum observationibus italicis primum, nunc latine editis*, Rome, 1750, in-fol.

3° *Sculture e Pitture sacre estratte da cimeterj di Roma*, etc., nuovamente date in luce colle spiegazioni, t. 1^{er}, Rome, 1757, gr. in-fol.; t. 2°, ibid., 1747; t. 3°, ibid., 1755, in-fol. Antoine Bosio avait publié en italien, en 1652, le même ouvrage, sous le titre de *Roma subterranea*; le pape en acheta les planches, et, voulant qu'elles servissent à une seconde édition, d'où l'on retrancherait tout le superflu, il en confia le soin à Bottari. Celui-ci eut bientôt reconnu que, le superflu ôté, il resterait peu de chapitres; il aima mieux refaire l'ouvrage entier sur un nouveau plan, ce qu'il exécuta avec succès, mais avec beaucoup de peine, ne s'étant point auparavant préparé à ce travail. 4° *Lezioni sopra il Boccaccio*. Ces leçons, récitées dans l'académie de la Crusca, ont pour objet de défendre Boccace du reproche qu'on lui fait d'être un écrivain irréligieux. Manni en a imprimé deux dans son *Histoire du Décaméron*; les quarante-huit autres sont restées inédites. 5° *Lezioni due sopra Tito-Livio che narra vari prodigi*, imprimées sans nom d'auteur, dans le 1^{er} vol. des *Memorie di varia erudizione della società Colombaria Fiorentina*, Florence, 1747, in-4°. L'auteur s'y propose d'y défendre Tite-Live d'avoir adopté trop facilement des faits merveilleux et des prodiges. 6° *Dissertazione sopra la Commedia di Dante, in cui si esamina se fosse sua o presa da altri l'invenzione del suo poema*. Cette dissertation, en forme de lettres, est imprimée dans la *Deca di Simbole aggiunte alla deca del proposto Gori*, Rome, 1753, in-4°. 7° *Dialoghi sopra le tre arti del disegno*, Lueques, 1754, in-4°, sans nom d'auteur, mais généralement attribués à Bottari. Parmi les éditions qu'il a données avec des notes et des préfaces savantes, on distingue surtout : 1° *le Novelle di Franco Sacchetti, cittadino Fiorentino*, Florence (Naples), 1724, in-8°, précédées d'une vie de l'auteur, écrite avec beaucoup de soin. 2° *L'Ercolano, dialogo di M. Benedetto Varchi*, etc., Florence, 1750, in-4°, avec une préface qui contient la vie de B. Varchi, son éloge et une notice exacte de ses ouvrages; réimprimé à Padoue, par Concino, 1744, in-8°. *Antiquissimi Virgiliani codicis Fragmenta, et Picturæ ex Vaticana bibliotheca ad præscas imaginum formas a Petro Sancto Bartolo incisæ*, Rome, à la chalcographie de la chambre apostolique, 1741, grand in-fol.; une savante préface, où l'éditeur donne toutes les notions les plus exactes sur l'antiquité des deux manuscrits de Virgile conservés dans la bibliothèque du Vatican, des notes, des corrections et des variantes, d'après ces deux manuscrits; enfin, une table raisonnée et semée de notices remplies d'érudition, achèvent de donner du prix à cette belle édition de Virgile. 4° *Lettere di F. Guilton d'Arezzo, con le note*, Rome, 1745, in-4°; l'épître dédicatoire, la préface, les notes, et la table très-bien faite qui termine ce volume, le rendent, autant que les lettres mêmes, un des plus précieux pour l'étude de la langue toscane. 5° *Descrizione del Palazzo Apostolico Vaticano, opera postuma di Agostino Taia, rivista ed accresciuta*, Rome, 1750, in-12. 6° *Raccolta di lettere sulla pittura, scultura e architettura,*

scritte dai più celebri professori che in dette arti fiorirono dal secolo 15 al 17, Rome, t. 1^{er}, 1754; t. 2, 1757; t. 5°, 1759, in-4°. En publiant ces lettres intéressantes pour les arts, l'éditeur y a joint des notes utiles : on trouve de plus, dans le 5^e volume, trois lettres de lui, et plusieurs autres qui lui sont adressées. 7° *Vite de' più eccellenti pittori, scultori e architetti, scritte da Georgio Vasari, corrette da molti errori e illustrate con note*, Rome, t. 1 et 2, 1759; t. 3, in-4° 1760 (1). Bottari a dédié cette belle édition au roi de Sardaigne, Charles-Emmanuel, et à ses deux fils. Elle est infiniment plus correcte que celle même des Junte, et, au lieu des portraits gravés en bois, ceux qui ornent celle-ci sont très-bien gravés en cuivre. Les notes ajoutent des circonstances intéressantes au texte de Vasari, tant sur les vies des artistes que sur leurs ouvrages, et les trois tables qui terminent le dernier volume sont de la plus grande utilité pour l'étude de cette importante collection. G—É.

BOTTÉE DE TOULMONT (JEAN-JOSEPH-AUGUSTE), né à Laon, le 6 mars 1764, mort le 8 octobre 1815. On a de lui : 1° *l'Art du salpêtrier*, Paris, Leblanc, 1815, in-4°; 2° *Traité de l'art de fabriquer la poudre à canon*, Paris, 1812, in-4°, et atlas de 40 planches. Ces deux ouvrages faits en société avec Riffault. Z—o.

BOTTONE (JACQUES-HUGUES-VINCENT-EMMANUEL-MARIE), comte de Castellamonte, naquit dans ce village du Canavais en 1753. Son père, le comte Ascanius, originaire de la vallée de Sesia, était, en 1775, ministre des finances du roi Victor-Amédée, à Turin, où Jacques-Hugues reçut une éducation soignée. A l'âge de dix-sept ans, il fut reçu docteur en droit civil et canonique. Dans sa jeunesse, il publia en italien un *Essai sur la politique et la législation des Romains*, qui fut traduit en français et attribué à Beccaria. Ce livre attira l'attention du roi, et Bottone fut nommé, en 1775, substitut du procureur général près la chambre des comptes à Turin, puis membre du sénat de Chambéry. Après la mort de son père, il fut envoyé comme intendant général en Sardaigne; il revint en Savoie, en 1789, pour remplir les mêmes fonctions; et dans des circonstances difficiles il sut maintenir l'ordre le plus parfait. Lorsque, en septembre 1792, il fut obligé de se retirer devant l'armée républicaine commandée par Montesquieu, il fit des dispositions si habiles qu'il sauva le trésor royal et les archives de l'administration. Satisfait de ses services, le roi nomma Bottone *contador* général, c'est-à-dire directeur de la guerre, place qu'il exerça avec activité et probité jusqu'en décembre 1798, époque du départ de la maison de Savoie. Le général Grouchy, alors gouverneur du Piémont, le nomma un des dix membres du gouvernement provisoire. Il

(1) Ce dernier ouvrage a été traduit en français sous ce titre *Recueil de lettres sur la peinture, la sculpture et l'architecture, écrites par les plus grands maîtres et les plus illustres amateurs qui aient paru dans ces trois arts, depuis le 15^e siècle jusqu'au 18^e, traduit de l'italien et augmenté par L.-J. Jay*, Paris, Rey et Gravier, 1817, in-8°.

fut attaché au comité des finances et signa le décret du 21 décembre de la même année, qui diminuait des deux tiers le papier-monnaie et réduisait les pièces de billon de vingt et dix sous à la moitié de leur valeur nominale, opération violente qui dégreva le trésor de plus de 100 millions sur la dette publique. Ce décret qui, par des indiscretions, fut connu avant sa promulgation, causa la ruine de plusieurs familles, et ne fut profitable qu'à des spéculateurs qui payèrent leurs dettes avant la publication de la loi. L'administration provisoire fut de courte durée (*voy. Bossi*); Bottone se retira en France pendant les dix mois d'occupation du Piémont par les Austro-Russes; et, après la bataille de Marengo, il fut, par arrêté du général Berthier (5 messidor an 8; 24 juin 1800), nommé membre du gouvernement provisoire du Piémont, avec Avogadro, ex-président du sénat; Baudisson, ex-professeur de droit canon; Cavalli, ex-comte; Galli, ex-président de la chambre des comptes; Rocci, ex-secrétaire d'État, et le général Dupont, ministre extraordinaire. Ce gouvernement ne dura que peu de temps; Bottone fut rendu à la magistrature en novembre 1801, et nommé premier président du tribunal d'appel à Turin. En 1803, il fut désigné l'un des candidats au sénat conservateur par le collège électoral de la Doire, décoré de la croix de commandant de la Légion d'honneur, et nommé, en 1806, conseiller à la cour de cassation, place qu'il occupa avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 13 mars 1828. Bottone était doué d'une conception facile, et d'une mémoire si heureuse que lorsqu'il était substitut du ministère public près la chambre des comptes, et qu'il devait donner son avis sur des objets de finances, d'économie publique, ou des matières domaniales, après avoir médité quelques moments, il prenait la plume, et sans faire la moindre correction, il écrivait son avis et donnait ses conclusions. Bottone, quoique l'aîné de sa famille, vécut célibataire. Entre autres écrits de ce savant magistrat, nous citerons l'article *Piémont et sa législation*, dans le *Répertoire universel et raisonné de jurisprudence* de Merlin, édit. de 1812, t. 9.

G—G—Y.

BOTTONI (ALBERTINO), médecin, né à Padoue, au commencement du 16^e siècle, reçu docteur à l'université de cette ville, y professa d'abord la logique, et, en 1555, la médecine. Il jouit d'une grande considération pendant sa vie, qui finit en 1596, et nous a laissé : 1^o *de Vita conservanda*, Padoue, 1582, in-12; 2^o *de Morbis muliebribus*, Padoue, 1585, in-4^o; Bâle, 1586, in-4^o; Venise, 1588, in-4^o, fig.; 3^o *Consilia medica*, Francfort, 1605, in-4^o, dans le recueil de J. Lauterbach; 4^o *de Modo discurrendi circa morbos, eosdemque curandi tractatus*, Francfort, 1607, in-12, avec les *Pandectes* de J.-G. Schenck. Il y en a une autre édition sous ce titre : *Methodi medicinalis duæ, in quibus legitima medendi ratio traditur*, Francfort, 1695, in-8^o, à laquelle l'éditeur, Lazare Susenbeck, a ajouté un pareil traité d'Emile Campolongo, et un livre de *Questions de médecine* par Barthélemy Hierovius. — Un autre BOTTONI (Dominique), né en 1641, à Léontini en Sicile, reçu docteur

à Messine en 1658, nommé médecin de l'hôpital de cette ville en 1692, puis de celui de Naples, élevé même au rang de protomédecin du royaume de Naples, admis dans la société royale de Londres en 1697, mort en 1751, a joui d'une grande réputation et a laissé les ouvrages suivants : 1^o *Pyrologia topographica, id est, de igne dissertatio juxta loca, cum eorum descriptione*, Naples, 1692, in-4^o; 2^o *Febris rheumaticæ malignæ Historia medica*, Messine, 1712, in-8^o; 3^o *Præscrve salutari contro il contagiose malore*, Messine, 1721, in-4^o; 4^o *Idea historico-physisca de magno Trinacriæ terræ motu.* C. et A—N.

BOTTONI (MARCO-XAVIER), fils du précédent, né à Messine, le 18 octobre 1669, ne prit point le même état que son père. Il étudia en droit, et reçut même le doctorat à Catane; il fut ensuite, à Rome, page d'honneur de la reine Christine de Suède. Après la mort de cette princesse, en 1689, il fut appelé à Naples par le vice-roi, Bénévidès, marquis de Bedmar, qui lui confia plusieurs emplois dont il s'acquitta avec talent et honneur. Après être retourné à Rome, où il en remplit quelques autres, il revint se fixer à Naples, chez le marquis de Villena. Il eut auprès de ce seigneur les titres de gentilhomme de la chambre, de secrétaire, de bibliothécaire, d'antiquaire, et enfin de gouverneur de son fils. Il cultivait les lettres avec ardeur, surtout les langues, la poésie et les antiquités. Il savait jusqu'à dix-sept langues. Lorsqu'il fut redevenu libre, ayant formé une riche collection de raretés du Japon, de la Chine, du Mexique et du Pérou, et une belle bibliothèque de livres tant imprimés que manuscrits, il la fit transporter à Messine sa patrie, où il finit tranquillement ses jours. Il n'a guère laissé que des poésies, sous le titre de *Sérénades*, en l'honneur du roi Philippe V, du vice-roi Bénévidès, etc., imprimées à Naples, 1703, in-4^o, et deux discours en prose, l'un intitulé : *il Ritorno di primavera*, et l'autre, *le Glorie di Roma*, dont le sujet paraît commun, mais qui offrent pour singularité remarquable d'être écrits chacun en douze langues. Aussi leur donne-t-il le titre d'*Orazione poliglotta*, Naples, 1705, in-4^o. Il avait aussi composé deux volumes de *Rime e Prose*, en dix-sept langues; le manque de caractères en empêcha l'impression, et ils sont restés en manuscrit dans sa famille.

G—É.

BOTTRIGARI (HERCULE), cavalier de la milice dorée du pape, d'une ancienne et noble famille de Bologne, naquit dans cette ville en août 1531. Doué des plus heureuses dispositions, il cultiva avec succès les lettres et les sciences, et fut à la fois mathématicien, poète, musicien, dessinateur. Il avait une riche bibliothèque, et un cabinet d'instruments de mathématiques si précieux, que l'empereur Rodolphe voulut l'acquérir. Il mourut dans son palais de St-Albert, le 30 septembre 1612, et non en 1609, comme le dit Mazzuchelli. On frappa en son honneur une médaille, représentant, d'un côté, son buste, décoré du collier de l'ordre de St-Jean de Latran, avec ces mots alentour : *Hercules Bottrigarius sacr. later. an. mil. aur.* Au revers, on voit une sphère, un instrument de musique, une équerre, un compas, une palette

et cet exergue : *Nec has quævisse satis*. On n'a imprimé que la plus petite partie des œuvres de Bottrigari ; ce sont : 1° *Trattato della descrizione della sfera celeste in piano*, di Claudio Tolomei, trad. in parlare italiano, Bologne, 1572, in-4°. 2° *Bartoli de Saxoferrato Tractatus de fluminibus restitutus*, etc., Bologne, 1576, in-4°. 3° *Dello Specchio che accende il fuoco ad una data lontananza*, trattato di Oronzio Fineo, trad., Venise, 1581, in-4°. 4° *Il Patrizio, ovvero de' Tetracordi armonici di Aristosseno*, Bologne, 1595, in-4°. 5° *Il Desiderio, ovvero de' concerti di varii strumenti musicali, dialogo*, Venise, 1594 ; Bologne, 1599 ; Milan, 1601, in-4°. Ces trois éditions n'en font qu'une seule dont on a changé les frontispices. Dans le premier, l'ouvrage est sous le nom de *Alemanò Bonelli*, anagramme de *Annibal Melone*. Ce *Melone* était l'élève et l'ami de Bottrigari. Les deux autres titres portent le nom de Bottrigari. 6° *Il Melone, discorso armonico, e il Melone secondo*, etc., Ferrare, 1602, in-4°. 7° *Delle Rime di diversi eccellentissimi autori nella lingua volgare nuovamente raccolte*, Bologne, 1551, in-8°. On trouve des poésies de lui dans la 1^{re} partie de *Scelta di rime di diversi moderni autori non più stampate*, Genève, 1591, in-8°, et dans le dialogue de C. Sperone, intitulé *il Bottrigaro*. Ce dernier a laissé vingt-trois ouvrages manuscrits, sur la cérémonie de son installation dans la milice dorée, sur les opérations mathématiques de Ptolémée, sur les variations de température de 1564 à 1577, sur le vrai nombre des années de la vie de Jésus-Christ, sur le *mésolabe*, espèce de compas de proportion, sur l'énigme de Pythagore concernant les proportions musicales, sur l'algèbre, les étoiles fixes et errantes, les horloges solaires ; des traductions d'un fragment d'Aristote, du traité de la *Musique* de Boèce, de celui de la *Musique mondaine* de Macrobe, de celui de Cassiodore, des commentaires de Plutarque sur la création de l'âme, du traité des *Apparences célestes* d'Euclide, etc. — Jacques BOTTRIGARI, juriconsulte de Bologne, mort en 1547, a laissé des *Leçons sur le Code* et le *Digeste*, et quelques autres ouvrages de droit. — Il y a eu aussi Paul et Barthélemy BOTTRIGARI, également de Bologne et juriconsultes. D. L.

BOTZARIS (MARCOS), un des Grecs qui se sont le plus distingués dans ces derniers temps, était d'une des principales familles souliotes, et se trouvait encore en bas âge lors des démêlés de son père Kítsos Botzaris et de son oncle Nothis Botzaris avec le célèbre Ali, pacha de Janina. (Voy. ce nom.) Marcos Botzaris suivit son père dans l'exil, et, comme lui, prit du service dans les rangs de l'armée française. Mais, peu de temps après, il eut la douleur d'apprendre que son père, livré par le sort des combats au tyran de sa famille, venait de périr dans les supplices. Résolu de venger sa mort, il quitta la France, lorsque Ismaïl Pachô-Bey fut envoyé contre le pacha de Janina ; et il parut en Épire à la tête d'un petit bataillon grec qui l'avait nommé son chef, et dont son oncle Nothis faisait partie. Ismaïl agréa ses services, auxquels Marcos ne mettait d'autres conditions que la permission de posséder pour son

compte le district de Souli et d'y jouir des anciennes franchises concédées par la Porte. Tant que les Ottomans n'obtinrent pas de supériorité décidée sur Ali, Botzaris n'eut point à se plaindre de leur général ; mais lorsque plusieurs avantages auxquels il prit part avec beaucoup d'énergie et d'activité, lors de la réduction de Petza dans laquelle le corps souliote auxiliaire joua un rôle important, eurent commencé à faire trembler Ali pour sa puissance, le langage d'Ismaïl changea ; et, prématurément orgueilleux, il déclara qu'il ne pouvait garantir aux Souliotes la possession de leur pays. Telle était, en effet, la vraie politique musulmane : mais ce n'était guère le moment d'en dévoiler les principes. Ce manque de foi, joint aux insultes, aux menaces dont plus d'une fois les Souliotes avaient été l'objet dans les rangs des Ottomans, décida Marcos à quitter leur parti, et bientôt même à renoncer à ses projets de vengeance contre Ali au point d'entrer en accommodation avec ce rebelle. Ce n'est pas que le service de ce nouvel allié fût plus agréable que celui d'Ismaïl ; Ali, au contraire, abreuvait de dégoûts tous ceux dont il se servait. Mais enfin il avait besoin d'eux, et il leur faisait souvent des concessions. Bientôt les Turcs se trouvèrent dans une position fort difficile. Tout cela se passait avant l'appel d'Alexandre Ypsilanti à la nation grecque. On conçoit que cet événement ne changea pas l'attitude de Marcos vis-à-vis du pacha de l'Épire (1820). Tous les ennemis du sultan étaient liés par les mêmes intérêts. Ismaïl alors avait été disgracié ; Khourschid à sa place commandait l'armée ottomane de l'Épire méridionale. Marcos, résolu aux plus grands efforts, ouvrit la campagne (1821) par la prise de Regniasa, et fit poser les armes 1,500 Turcs. Passant ensuite les monts Olichiens, il attaque séparément à la tête de six cents hommes Ismaïl, qui en a 4,000, Khourschid qui en compte encore davantage, les bat l'un et l'autre, et force le premier à s'enfermer avec Hassan Pliassa dans Arta. Le but de Marcos, ou plutôt celui des efforts combinés des chefs souliotes, étoliens, acarnaniens, était d'enfermer Khourschid de manière à l'épuiser par une guerre de guérillas et par le manque de vivres. Pour la réussite de ce plan, il était nécessaire de couper les communications du général turc avec l'Atlanmanie. Botzaris, afin de hâter ce résultat, s'empara de Placa, où il tua quatre cents Turcs et fit prisonniers deux beys et cinq cents soldats. Malheureusement, dans cette affaire, Botzaris fut atteint d'une balle à la jambe ; et Khourschid, qui fut instruit de cette circonstance, crut pouvoir en profiter pour se dégager et reprendre Placa. Il lui en coûta cher : quoiqu'il eût 6,000 hommes, c'est-à-dire quatre fois autant de soldats que ses ennemis, les Souliotes le battirent complètement, et après lui avoir fait perdre beaucoup de monde, ils s'emparèrent du fort des Cinq-Puits, et coupèrent ses communications avec Arta. Au milieu de ces événements variés, Marcos ne montra pas moins de générosité que de courage. Alexandre Maurocordato étant arrivé à Souli, chargé par le sénat de la Morée d'organiser les gouvernements de

l'Étolie, de l'Acarnanie et de l'Épire, loin d'opposer à sa mission les entraves que l'ambition des chefs grecs a trop souvent mises à l'établissement de l'unité et à la centralisation raisonnable des pouvoirs, Marcos seconda de son influence l'adoption des mesures proposées par le commissaire ; et il s'établit d'abord à Souli, puis à Vrakhori, un sénat composé de prélats et de chefs des trois provinces. Cependant les renforts nombreux envoyés à Khourschid le mirent en état de reprendre l'offensive ; et bientôt, à la tête de 15,000 hommes, il pressa vivement le blocus ou le siège de Janina. Les Grecs, moins occupés de délivrer Ali dont ils se déliaient que d'assurer leurs alliances et leur gouvernement, bloquaient Prévesa et Arta. Botzaris était avec Hyscos devant cette dernière place. Le 23 et 24 novembre, ils eurent à soutenir deux sorties désespérées de la garnison turque. Les deux combats furent très-meurtriers ; mais enfin l'avantage resta aux Grecs. Peu de temps après, les Ottomans se rendirent. Les Grecs trouvèrent dans Arta les trésors des trois pachas et une partie des richesses pillées par les Turcs à Calarites. Ismaïl lui-même tomba aux mains des Souliotes qu'il avait trompés ; mais, soit générosité, soit défiance, Marcos, en dépit des sollicitations d'Ali, ne le livra pas au vieux satrape de l'Épire. Il est même croyable que, vers ce temps, il prêta l'oreille à quelques-unes des propositions de Khourschid, et que l'offre d'une portion des trésors d'Ali lui fit promettre une neutralité complète, du moins relativement à l'affaire du pacha de Janina, et jusqu'au dénouement de cette affaire. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au bout de vingt-deux jours passés devant la citadelle, temps pendant lequel les Souliotes restèrent dans l'inaction, l'approche d'Omar-Ben-Vrioni empêcha les Grecs de garder Arta. Sur ces entrefaites, les Moréotes, en faisant la conquête de Tripolitza, s'étaient emparés du harem de Khourschid. Il fut échangé contre divers prisonniers grecs. Botzaris, dont la femme et les enfants étaient depuis longtemps aux mains des Ottomans, obtint du sénat, qui siégeait alors à Corinthe, que sa famille fût comprise parmi les prisonniers objets de l'échange. Cette affaire l'avait attiré dans l'isthme, où d'ailleurs il combinait avec le président Maurocordato un plan pour la campagne suivante (1822). Cependant la mort d'Ali, au commencement de février, avait de nouveau changé l'aspect des affaires. Khourschid, débarrassé de l'ennemi que la Porte avait longtemps regardé comme le plus redoutable de tous, n'avait rempli aucun de ses engagements avec les Souliotes ; ceux-ci rompirent les négociations. Il en résulta que le plan de Khourschid pour passer en Thessalie, en Livadie, enfin en Morée, et pour terminer la guerre grecque par un coup de foudre, souffrit plus de résistance qu'il ne se l'était imaginé. Le succès de ce plan était lié à la pacification ou à la soumission des tribus albanaises. Mécontentes du pacha, celles-ci, et en particulier les Souliotes, l'occupèrent longtemps devant Janina, puis devant Souli. Cependant leurs forces étaient bien insuffisantes devant les troupes ottomanes, et leur position devenait de jour en jour

plus critique : ils étaient cernés ; les vivres leur manquaient ; déjà il avait été question de capituler, tandis qu'une députation de leur part allait trouver Marcos à Combotti. Sans attendre que le corps avec lequel il devait agir fût près de lui, Marcos, nouvellement nommé chiliarque (chef de 1,000 hommes), partit avec une troupe d'Albanais chrétiens. Très-peu de temps après, Maurocordato débarqua de Lépante à Missolonghi avec deux corps, dont l'un fut confié à Botzaris pour marcher, par Arta, sur Souli, tandis que l'autre reprenait la mer pour appuyer les opérations. On se proposait non-seulement la délivrance de Souli, mais encore la prise d'Arta et de Prevesa. Le renfort donné à Botzaris consistait en un millier de Péloponésiens et en une troupe d'élite connue sous le nom de bataillon sacré, sous les ordres du général allemand Norman. Ce bataillon ne comptait que deux cent quatre-vingts hommes. Botzaris marcha d'abord en remontant l'Aspropotamo (ancien Achéloüs), battit les Turcs en plusieurs rencontres, brûla quelques villages albanais qui tenaient pour la cause ottomane, fit lever le blocus de Souli et opéra sa jonction avec les Souliotes, auxquels il fournit des munitions de guerre. Omar-Ben-Vrioni, laissé avec Hassan Pliassa en Épire par Khourschid, ne tarda pas à l'attaquer près de la petite ville de Placa. L'action fut sanglante, mais indécise. Après une perte égale, mais qui était bien plus fatale aux Grecs qu'à leurs ennemis, les deux partis s'attribuèrent la victoire, et se retirèrent, les Turcs dans Arta, les Grecs à Péta, position forte à deux milles d'Arta, et d'où ils pouvaient librement communiquer avec le reste de l'expédition venu par mer à Fanari (entre Prevesa et Parga). Là, Botzaris et Norman firent exécuter à la hâte quelques retranchements isolés, suivant la nature du terrain. Le 16 juillet, les Ottomans vinrent les attaquer sur trois points à la fois. La résistance des Grecs fut d'abord très-opiniâtre et coûta beaucoup de monde à l'ennemi ; mais un corps d'Albanais s'étant porté sur eux avec une impétuosité toute musulmane, ils se laissèrent chasser de plusieurs redoutes et prirent la fuite. On blâma beaucoup, en cette occasion, la conduite du chef grec Gogos, que même on accusa de trahison. Le bataillon philhellène résistait depuis une heure à un nombre d'assaillants dix fois supérieur au sien et avait déjà perdu cent cinquante de ses hommes ; un petit corps de tirailleurs grecs vint à son secours et lui permit de faire retraite en abandonnant ses deux pièces de campagne et son bagage. Cette désastreuse bataille de Péta commença pour les Grecs une série de revers et de malheurs qu'au reste ils soutinrent avec la constance la plus héroïque, et au milieu desquels ils firent souvent éprouver à leurs ennemis des désastres aussi préjudiciables à leur puissance qu'humiliants pour leur orgueil. Il est juste de remarquer que le mauvais succès de cette campagne ne peut être attribué à Botzaris. Les divisions en Morée, et surtout l'inconcevable imprudence avec laquelle Odyssée laissa passer les Thermopyles aux Turcs, en furent la cause principale. Au reste, quoique par la journée de Péta la guerre en Albanie eût semblé terminée,

elle ne l'était pas. Chargé par le président de protéger la retraite des Grecs, et nommé stratarque de la Grèce occidentale, Botzaris avec Norman, au lieu de rejoindre la flotte et de s'esquiver par mer, se jeta dans les gorges impraticables de Macrorona. Les Turcs voulurent l'en déboucher : ils perdirent beaucoup de monde et furent repoussés ; peu après Botzaris rejoignit le président à Langarda. Les Souliotes continuèrent à se défendre et montrèrent le plus grand courage dans de petits combats, au bout desquels pourtant il fallut se renfermer dans Souli, qu'ils ne remirent que le 20 septembre, désespérant de recevoir des secours, soit de Botzaris, soit de Maurocordato, et stipulant qu'ils se retireraient à Céphalonie. De faux bruits peut-être avaient hâté cette reddition ; car Botzaris était dans le voisinage. A mesure que les Turcs s'avançaient dans la Livadie, les Grecs faisaient retraite, brûlant leurs villages et leurs villes, détruisant tout ce qui pouvait offrir la moindre ressource à l'ennemi, et se dispersant en guérillas dans les montagnes, ou rejoignant la petite armée de Botzaris, qui, aux environs de Missolonghi, ne cessait de harceler l'ennemi. Enfin l'énorme supériorité numérique des Ottomans, qui ne comptaient pas moins de 20,000 hommes, força les Grecs à se renfermer dans Missolonghi, qui fut bientôt étroitement bloqué (octobre 1822). Botzaris, avant qu'une lutte désespérée s'engageât, fit partir pour Ancône sa femme et sa sœur, qui pleurèrent en le quittant, comme si elles prévoyaient qu'elles ne le reverraient plus. Il se livra ensuite aux devoirs de son poste. Aidé de son oncle Nothis et d'un officier français, il mit la place sur un état formidable de défense : il en augmenta l'approvisionnement, et fit de fréquentes sorties qui coûtèrent beaucoup de monde au pacha Omar-Ben-Vrioni. Enfin eut lieu cette fameuse sortie que l'on peut comparer à l'excursion de Léonidas dans le camp persan. A la nuit tombante, après le banquet et les ablutions d'usage, Marcos Botzaris, à la tête de trois cents hommes seulement, pénétra dans le camp turc : 2,000 hommes, un silikdar, sept beys, succombèrent dans cette attaque imprévue. Marcos surprit le lieutenant du sêrasquier dans sa tente et le poignarda. Blessé légèrement à la main, il continua longtemps de se battre, il donnait le signal d'une nouvelle charge, lorsqu'il fut atteint d'une balle au front et tomba mort. Son frère Constantin lui succéda sous le titre de polémarque dans la défense de Missolonghi. On a publié un *Éloge funèbre de Marc Botzaris*, par M. Schinas, Paris, 1824, in-8°, et le *Tombeau de Marcos Botzaris*, par M. Camille Paganel, Paris, 1826, in-8°. VAL. P.

BOUCHARD (AMAURY), né à St-Jean-d'Angély vers la fin du 15^e siècle, président à Saintes, maître des requêtes, et chancelier du roi de Navarre, eut la hardiesse, jeune encore, d'attaquer une opinion du célèbre juriconsulte Tiraqueau, par un ouvrage intitulé : *Feminei sexus Apologia*, Paris, 1522, in-4°. Il était lié avec Rabelais, qui lui dédia un petit ouvrage qu'il avait fait imprimer à Lyon, par Gryphe, en 1532, in-8°. Dans l'épître dédicatoire, Rabelais parle d'un livre de Bouchard, de *Architectura orbis*,

comme près de paraître. Ce livre n'a cependant jamais été imprimé, non plus que sa traduction du livre de l'Ame, de Cassiodore, qui existe en manuscrit à la bibliothèque royale de Paris. On ne peut pas affirmer qu'Amaury Bouchard soit le même qui trahit le roi de Navarre, son maître, en 1560, en livrant ses secrets aux Guises. Prosper Marchand pense qu'à cette époque il était trop âgé pour se mêler encore d'intrigues politiques, et que, probablement, un de ses fils du même nom, et occupant les mêmes emplois, doit être chargé de ce crime odieux. W—s.

BOUCHARD (ALAIN), avocat au parlement de Rennes, est le premier qui ait donné une histoire complète de la Bretagne, sa patrie. L'histoire de Pierre Lebaud, quoique plus ancienne, n'a paru qu'en 1638, tandis que Bouchard publia la sienne dès l'année 1514. Elle a pour titre : *les Grandes Chroniques de Bretagne, parlans des très pieux nobles et très belliqueux roys, ducs, princes, barons, et autres gens nobles, tant de la Grande-Bretagne, dite à présent Angleterre, que de notre Bretagne de présent érigée en duché*, etc., Paris, Galiot du Pré, 1514, in-fol., goth. Ces chroniques ont reparu, augmentées et continuées jusqu'à l'an 1551, ibid., 1551, in-fol. On peut dire du style de Bouchard qu'il est aussi gothique que les caractères dont on s'est servi pour l'imprimer. Ce qu'il y a de bon et de vrai dans son ouvrage est si peu de chose, qu'il ne donne qu'une idée très-imparfaite de l'histoire qu'il a voulu traiter. Tel est le jugement qu'en porte Lobineau, dont l'opinion a été partagée par son confrère D. Morrice, dernier historien de la Bretagne, qui reproche à Bouchard d'avoir admis sans examen les fables de Geoffroy de Monmouth, de l'histoire du roi Artus, du roman attribué à l'archevêque Turpin, etc., qui avaient cours de son temps. Les *Grandes Chroniques* ont été réimprimées en 1514, in-4°. Lenglet Dufresnoy leur a donné place dans sa *Bibliothèque des romans*. D. N—L.

BOUCHARD (ALEXIS-DANIEL), prêtre, docteur en théologie et en droit, et protonotaire apostolique, né à Besançon vers 1680, mort en cette ville en 1758, a composé un très-grand nombre d'ouvrages, dont la plupart n'ont point été imprimés. On voit par leurs titres qu'il avait des connaissances très-variées : 1^o *Juris Cæsarei, seu civilis, Institutiones breves, admodum faciles et accuratæ ; ad jus antiquum ac novissimum, ipsasque potissimum Justinianæ Institutiones accommodatæ*, Paris, 1713, 2 vol. in-12. 2^o *Summula conciliorum generalium S. romanæ cath. Ecclesiæ*, Paris, 1717, in-12. On trouve, à la suite du premier ouvrage, le catalogue de ceux que promettait l'auteur, parmi lesquels on remarque une grammaire hébraïque ; mais il est probable que ses manuscrits se sont perdus. — François BOUCHARD, son père, professeur en médecine à l'université de Besançon, et membre de l'académie des Curieux de la nature, est auteur d'une dissertation sur les eaux minérales découvertes à Besançon en 1677, imprimée sous le titre suivant : *Judicium de metallicis aquis Vesuntione inventis per mediam ætatem ann*

1677, Besançon, 1677, in-4°. Cet ouvrage est indiqué par erreur, dans la *Bibliothèque historique de la France*, sous la date de 1559. IV—s.

BOUCHARD (DAVID). Voyez AUBETERRE (D').

BOUCHARD (le chevalier ARMAND DE). Frédéric II disait qu'il n'y avait pas un homme qui, dans sa vie, fit la moitié de ce qu'il pouvait faire; il aurait dû en excepter Voltaire et lui; mais voici un homme qui n'a pas fait la vingtième partie de ce qu'il pouvait faire, avec un esprit charmant et un talent remarquable. Le chevalier de Bouchard, né en Provence vers 1750, avait et eut toujours très-peu de fortune. Il entra dans les gardes du corps et y resta jusqu'à leur dissolution, en 1789. Mais bien avant, et dans cette position modeste, la grâce de son esprit lui avait procuré à Versailles des connaissances très-illustres. Il ne tira jamais aucun parti de ces relations; car il avait, en fait d'intrigues, toute l'innocence des honnêtes gens et toute la bêtise de beaucoup de gens d'esprit. Il se borna à des relations sociales très-agréables. Simple garde du corps, il était lié d'une amitié très-intime avec le comte de Clermont-Tonnerre, qui montra dans l'assemblée constituante un si beau talent, des pensées si généreuses, et qui fut misérablement assassiné le 10 août 1792. Mais avant la révolution, le comte de Clermont-Tonnerre, uni à une femme charmante, embellissait encore sa vie par la jouissance des beaux-arts qu'il cultivait lui-même. Ce fut dans cette société que le chevalier de Bouchard écrivit le seul ouvrage qui recommande sa mémoire, la jolie comédie des *Arts et l'Amitié*, en 1 acte et en vers libres, représentée avec succès au Théâtre-Italien en 1788, imprimée la même année (Paris, Brunet, in-8°), et qui écommença la réputation de madame St-Aubin, par le rôle touchant de Bonne. Cette pièce, très-agréablement versifiée, n'est point d'un homme de lettres de profession, et on s'en aperçoit quelquefois; mais on y reconnaît aussi un sentiment vrai et un laisser-aller d'homme du monde, qui ont une grâce toute particulière. On trouve beaucoup de réminiscences de cette pièce dans une autre qui a été donnée depuis sur le même sujet, et dont l'auteur n'eût été que juste en rappelant celle du chevalier, petit ouvrage plein de charmes et de sensibilité, qu'on pourra toujours lire avec plaisir. Il fallait que ce sujet eût quelque chose de séduisant, car Collin d'Harleville se souvient aussi des *Arts et l'Amitié*, dans sa comédie des *Artistes*. Mais on sait que Collin a fait de beaucoup meilleures pièces; et le chevalier de Bouchard est encore resté le maître de son petit domaine. Après la révolution de 1789, il accompagna son parent Duveyrier dans une mission en Allemagne, et y courut d'assez graves dangers. Entré dans l'armée active, il s'y distingua, devint adjudant général, et fit partie de l'état-major du prince de Neufchâtel, où il aurait pu, mieux que tant d'autres, s'avancer à de très-hauts grades militaires. Mais un mariage qu'il voulut contracter en Allemagne sans le consentement de ses chefs arrêta sans retour son avancement. Au surplus, il estimait peu l'art de la guerre, quoiqu'il la fit très-bien. Il

s'indignait un peu trop franchement de l'horreur de certaines renommées. Devenu, par son âge, moins propre à l'activité d'une campagne, il fut employé dans l'intérieur. Chargé assez longtemps du commandement militaire dans le département de l'Aisne, il s'y honora par sa conduite, et traita si bien les nombreux prisonniers, que plus tard, et quand ils n'avaient aucun intérêt à le flatter, il reçut d'eux des remerciements publics. Peu après la restauration, forcé par son âge à prendre sa retraite, il ne voulut pas quitter le département où il était justement estimé, et se fixa à Laon, où il devint conseiller de préfecture; il y mourut très-regretté, en 1827, peu de temps après avoir été, par des infirmités, obligé de renoncer encore à cette place tranquille. Cet homme ne fut jamais heureux, jamais content de lui, et il le fut rarement des autres. Il était taciturne, boudeur, misanthrope, et profondément mélancolique; et cependant c'est un des hommes les plus aimables qui aient existé. Il sortait souvent de sa misanthropie, d'ailleurs très-inoffensive, des mots charmants et des éclairs de la gaieté la plus vraie et la plus piquante. Il avait pour les sots une humeur très-plaisante. Il les devinait, et sa belle figure se hérissait en quelque sorte à leur aspect. Eux exceptés, il était bon et obligeant pour tout le monde, et excellent pour ses amis; il ne le fut pas moins pour sa mère, qu'il eut le bonheur de conserver jusqu'à près de quatre-vingt-dix ans; il lui rendit les plus grands soins à un âge où lui-même aurait pu recevoir ceux d'un fils ou même d'un petit-fils. Sa mère, très-respectable, mais souvent souffrante, donnait quelquefois à ses vertus filiales un mérite dont il ne se lassa pas un instant. Pour se dédommager des sots, il correspondait avec des esprits distingués, parmi lesquels on peut citer M. de Barante. Si jamais on recueille ses lettres, ce sera un livre charmant, par son originalité spirituelle, et c'est le seul qu'il ait jamais voulu écrire. Il avait cependant laissé tomber de sa plume plusieurs pièces de poésies moins bonnes que ses lettres, parce que la mesure et la rime l'ont toujours gêné, mais très-agréables encore et empreintes d'un talent spécial, plein d'âme et plein d'esprit. Ces poésies étaient dans un portefeuille dont le rédacteur de cet article fut dépositaire pendant une ou deux campagnes de l'auteur. A son retour, il lui rendit ce recueil, qu'il croit perdu depuis la mort du chevalier de Bouchard. S'il l'avait eu à sa disposition, il aurait cru pouvoir, par un choix auquel il aurait joint *les Arts et l'Amitié*, former un petit volume qui assurerait à l'auteur une place parmi nos poètes agréables. On peut en juger par ces quatre vers, et il en écrivait souvent de pareils :

Cueillons l'amour comme une fleur
Qui porte à la tête des sages;
Il est un âge pour le cœur,
Comme un bonheur pour tous les âges (1).

C. D. L.

(1) Il parut à Paris, chez Valade, 1794, 4 vol. in-48 intitulé : *Mon Portefeuille*. Ce recueil de poésies fut attribué dans le temps

BOUCHARD (HENRI), né à Lyon, fut d'abord avocat au barreau de cette ville, et devint, à la révolution de 1789, procureur de la commune. A l'établissement du régime consulaire, il fut nommé conseiller de préfecture de la Côte-d'Or, puis élu membre du corps législatif pour ce département, et enfin appelé aux fonctions de procureur général à la cour impériale de Poitiers, où il se fit remarquer par une véritable éloquence. Ce fut alors, qu'à raison de ses deux titres de procureur général et de membre du corps législatif, on dit que Bouchard avait 15,000 fr. pour parler et 10,000 fr. pour se taire. Demeuré à la chambre des députés dans les premiers temps de la restauration, il monta souvent à la tribune, prononça un discours pour soutenir l'ordonnance du directeur général de la police Beugnot, relativement à la célébration des dimanches et fêtes, combattit les amendements favorables à la liberté de la presse, proposés au nom de la commission par M. Raynouard, appuya le projet de loi relatif à la restitution aux émigrés de leurs biens non vendus, et celui relatif aux douanes et à la taxe du sel. Bouchard se fit remarquer aussi dans la défense du projet de loi portant organisation de la cour de cassation, et conclut que ce tribunal suprême était institué dans l'intérêt unique des gouvernements, et non dans celui des gouvernés. Non réélu à la chambre des députés, il se fixa tout à fait à Poitiers, et fut, à cause d'une longue maladie, plusieurs années sans pouvoir exercer ses fonctions de procureur général, dont il conserva toujours le titre et les appointements. Ce personnage d'un mérite réel, comme jurisconsulte, comme orateur et comme homme de bien, mourut à Poitiers, quelques années avant la révolution de juillet. Comme procureur général de la cour royale, il avait été remplacé par M. Mangin. F—T—E.

BOUCHARDON (EDME), naquit en 1698, à Chaumont en Bassigni. Son père, sculpteur et architecte, lui facilita de bonne heure les moyens de se livrer au penchant qui l'entraînait vers le dessin. La peinture fut d'abord l'objet de ses vœux ; il fit plusieurs copies, sans interrompre néanmoins ses études d'après nature, son père faisant la dépense de lui payer tous les jours un modèle. Bouchardon vivait dans le sein d'une famille très-unionnée, près d'un père qu'il aimait tendrement. Cependant, déterminé à consacrer ses talents à la sculpture, il quitta une situation si analogue à la simplicité de ses mœurs, pour venir se perfectionner à Paris, où il entra dans l'école de Coustou le jeune. L'élève fut bientôt en état de remporter le grand prix, et d'être nommé pensionnaire du roi à Rome. La facilité qu'il avait acquise dès son enfance le rendit capable de dessiner les restes précieux des arts que la Grèce et l'Italie ont fait éclore, et de s'en approprier en quelque sorte

les beautés. Raphaël et le Dominiquin furent également l'objet de ses études. Parmi les portraits en buste qui sortirent de son ciseau, on distingue ceux du pape Clément XII, des cardinaux de Polignac et de Rohan, de la femme de Wicughels, directeur de l'académie de France à Rome, du baron de Stoch, et de quelques Anglais. Il devait exécuter le tombeau de Clément XI ; mais les ordres du roi le rappelèrent à Paris en 1752. L'année suivante, il fut agréé à l'académie, où il ne fut reçu qu'en 1744. Il sculpta le buste en marbre du marquis de Gouvernet, et un groupe en pierre, dont le roi faisait présent à Chauvelin, garde des sceaux. Ce groupe, qui a été longtemps placé dans les jardins de Grosbois, représente un *Athlète domptant un ours*. Vers ce temps-là, on venait de réparer la fontaine de Neptune, à Versailles ; Bouchardon fut chargé de l'exécution d'une partie des figures qui la décorent. On y voit un Triton, appuyé sur un poisson d'une énorme grosseur, posé sur une coquille : l'intelligence et les agréments qu'il a répandus dans ce morceau se retrouvent également dans les deux Amours qui domptent des dragons, et qui occupent les côtés de la fontaine. Ce fut en 1756, à la mort du duc d'Antin, qu'il succéda à Chauffourier, dans la place de dessinateur de l'académie des belles-lettres. Il entreprit les statues qui devaient orner le pourtour de l'église de St-Sulpice, et commença par celles du chœur ; elles sont au nombre de dix, Jésus-Christ, la Vierge, et huit apôtres. Il s'était soumis à en faire un plus grand nombre ; mais la modicité du prix fit rompre le marché fait avec le curé (Languet), moins connaisseur dans les arts que sensible aux intérêts de sa paroisse. Nous passerons légèrement sur ces ouvrages, ainsi que sur la figure de la Vierge, médiocrement exécutée en argent d'après son modèle, pour indiquer les deux anges en bronze placés à la tête des stalles, et qui servent de pupitre aux chantes. On voyait aussi de lui à St-Sulpice le tombeau de la duchesse de Lauragais ; il est composé d'une figure de femme éplorée, et appuyée contre une colonne. L'expression de cette figure est touchante. La ville de Paris se proposait depuis plusieurs années la construction d'une fontaine dans le faubourg St-Germain ; elle se décida enfin pour la rue de Grenelle, et s'adressa à Bouchardon. L'ouvrage entier est de lui ; il est regardé comme son chef-d'œuvre. Depuis longtemps cet artiste devait sculpter une figure pour le roi ; le sujet qu'il choisit fut l'*Amour adolescent*, faisant un arc de la massue d'Hercule, avec les armes de Mars. Cette figure de l'Amour, placée d'abord à Versailles, parut avoir peu de succès ; elle fut ensuite transférée à Choisy. Au bout de quelques années que Bouchardon l'avait perdue de vue, il ne put s'empêcher de dire, en la revoyant : « Elle n'est cependant pas si mal. » En 1750, Mariette donna au public un *Traité des pierres gravées* ; Bouchardon seconda ses travaux, et fit les dessins d'après lesquels ont été gravées les planches de cet ouvrage. Il a plus d'une fois avoué qu'il n'avait jamais considéré les pierres gravées sans en retirer beaucoup de fruit, et qu'en dessinant celles du cabinet du roi, il avait éprouvé à

au comte Stanislas de Clermont-Tonnerre et au chevalier de Bouchard. Voy. le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. Mais, dans la table des auteurs, Barbier écrit le mot *douteux*, et le doute ne paraît point hasardé. En effet, voici le titre entier du recueil : *Mon Portefeuille, dédié à ma femme*. Or, le chevalier de Bouchard se maria beaucoup plus tard, et si le *Portefeuille* était l'œuvre des deux amis, que signifieraient les mots *dédié à ma femme* ? V—VE.

peu près le même plaisir que lorsqu'il dessinait à Rome les statues et les bas-reliefs antiques. Les connaissances qu'il y avait puisées sur les vêtements des anciens l'avaient réduit à fuir les spectacles, de crainte, disait-il, de se gâter les yeux, en attendant le moment d'une révolution heureuse par l'adoption des vrais costumes. Enfin on remit à Bouchardon le soin du plus riche monument que le siècle ait produit, la statue équestre que Louis XV avait permis à la ville de Paris de lui élever, et dont l'exécution occupa Bouchardon plus de douze années. Le nombre de ses études d'après nature est inconcevable. Pour la suivre jusque dans ses plus petits détails, il se mit plusieurs fois entre les jambes d'un éléval, afin d'en dessiner le ventre et tous les détails; aussi la pureté du trait, l'heureux cloix et la vérité des formes de ce bel animal, le faisaient-ils regarder comme un modèle de perfection, qu'on pouvait opposer à tout ce que l'antiquité a produit de plus beau. Quelques jours avant sa mort, il écrivit au prévôt des marchands pour le prier de confier l'exécution de son piédestal à Pigalle, sur qui il se reposait du soin de terminer ce qu'il laissait d'imparfait dans ce monument. Bouchardon mourut le 27 juillet 1762, à la suite d'une maladie de foie, qui l'avait fait languir pendant dix mois. Ce sculpteur, exact et grand dessinateur, avait une manière très-agréable de dessiner au crayon rouge, dont on ne peut guère se servir qu'on ne soit bien sûr de son trait. Ses compositions, d'un style simple, sont nobles et grandes : il mettait beaucoup plus d'esprit et d'expression dans ses dessins que dans le marbre. On désirerait en général plus de feu dans ses sculptures, qui pèchent quelquefois par une manière ronde et froide. Les dessins qu'il a faits à Rome sont d'un crayon plus gras et plus hardi; depuis son retour à Paris, il avait pris une manière plus léchée et plus finie, pour se conformer au goût du siècle. Jamais homme ne paya moins de sa personne; il avait un air pesant, rêveur, il était sans nulle contenance; en conversation, il paraissait n'avoir point d'esprit; son eiseau, ou plutôt son crayon, était sa langue. Ses envieux le blâmaient de donner chez lui peu d'accès aux curieux, et de s'enfermer quand il composait. Son atelier, disaient-ils, est plus impénétrable que le jardin des Hespérides. Quelques amis seulement y avaient accès; un d'eux (le comte de Caylus) le trouva un jour fort agité, se promenant avec une espèce de fureur, un vieux livre à la main. Cet état le surprit d'abord, mais notre artiste s'avança vers lui en s'écriant : « Ah! monsieur, depuis que j'ai lu ce livre, les hommes ont quinze pieds, et toute la nature s'est accrue pour moi » C'était une vieille et médiocre traduction d'Homère. On ne connaît d'autre élève de Bouchardon que Louis-Claude Vassé, mort en 1772; il hérita d'une partie des talents de son maître, et lui succéda dans sa place de dessinateur de l'académie des belles-lettres. Étienne Fessard, Aveline, Preisler, Soubeyran, le comte de Caylus, ont gravé, d'après les dessins de cet artiste, les *Cris de Paris*, plusieurs bas-reliefs représentant des sacrifices et des sujets de la fable. La plupart sont mal éclairés, la

perspective n'y est pas observée, et les fonds en sont pauvres. En 1741, Huguier donna au public un *Traité d'anatomie à l'usage de ceux qui s'appliquent au dessin*, dont les figures furent gravées d'après les dessins de Bouchardon : l'explication s'y trouve réduite dans une table très-succincte. Il y a joint plusieurs figures, au moyen desquelles on peut voir d'un coup d'œil l'ostéologie et la myologie ensemble, c'est-à-dire, l'attache des muscles aux os, sur une figure de ronde bosse, modelée d'après les mêmes dessins (1). Dans sa jeunesse, Bouchardon avait exécuté à Dijon, au-dessus de la porte de la cathédrale, le *Martyre de St. Étienne*. C'est la production d'un jeune homme qui annonce des talents. Plusieurs années après, à son retour de Rome, il passa par Dijon, et eut beaucoup de peine à reconnaître son ouvrage et encore plus à l'avouer. Dans une des chapelles de St-Eustache, on voyait le tombeau d'Armenonville, garde des sceaux, et de Morville, son fils, ministre des affaires étrangères; il ne consistait que dans une urne double, appuyée sur un grand rideau qui porte les deux inscriptions. Un des autels de la chapelle de Versailles est décoré d'un bas-relief de bronze. Le programme qu'on donna à Bouchardon pour l'exécution de cet ouvrage est *St. Charles communiant des pestiférés*, sujet composé de très-belles figures, pleines d'expression. La première pierre de la fontaine de la rue de Grenelle fut posée sur la fin de 1759. Quelques architectes furent jaloux de voir un sculpteur traiter et entendre l'architecture; ils s'avisèrent de critiquer l'ouvrage, et de n'y trouver ni profils, ni conduite, ni proportion : c'est la ressource ordinaire de l'envie. Ce monument, qui existe encore, forme un des plus beaux ornements d'une ville où sont accumulées de si grandes richesses en ce genre; il est dommage qu'il soit si mal placé. Caylus a écrit la vie de Bouchardon, Paris, 1762, in-12, et Dandré Bardon a publié des anecdotes sur sa mort, 1764.

P—E.

BOUCHAUD (MATTHIEU-ANTOINE), naquit à Paris le 16 avril 1719. Il était d'une famille noble, originaire de Provence, et alliée à celle du célèbre Gassendi, dont il était arrière-neveu du côté maternel. Cette alliance le flattait beaucoup, et il en parlait avec plaisir à ses amis. Il avait environ seize ans lorsqu'il perdit son père, avocat aux conseils, et il resta ainsi sans guide, à l'âge où l'on en a le plus besoin. La passion qu'il avait de s'instruire le préserva des écueils auxquels échappe rarement la jeunesse abandonnée à elle-même. Il n'eut pas d'abord dans ses études d'objet déterminé, et il n'y cherchait qu'un moyen de satisfaire sa curiosité. Deux oncles, proches parents de sa mère, tous les deux professeurs en droit, réussirent, par leurs conseils, à fixer sa vocation, et le déterminèrent à se livrer à l'étude de la jurisprudence. Ses progrès y furent rapides, et il fut reçu agrégé de la faculté de droit en 1747. Ce fut vers cette époque que l'on conçut le projet de l'*Encyclopédie*. D'Alembert, ami

(1) Une nouvelle édition de cet ouvrage a été donnée à Paris en 1802, in-fol.

de collège de Bouchaud, l'associa à cette entreprise, et le chargea de la composition des articles relatifs à la jurisprudence civile et canonique. Il y fit, en effet, les articles CONCIË, DÉCRET de GRATIEN, DÉCRÉTALES et FAUSSES DÉCRÉTALES; mais, en s'associant à la gloire des coopérateurs de l'*Encyclopédie*, il en partagea aussi les désagréments et les dangers. Son ambition, comme celle de tous les docteurs agrégés, était de devenir professeur en droit. Il eut beau protester de la pureté de ses intentions, promettre même par écrit, ainsi qu'on l'exigea de lui, de rompre les liaisons qu'il avait contractées par le moyen de d'Alembert, avec les coryphées de la philosophie moderne, il ne put désarmer ses ennemis, ni détruire les préventions formées contre lui. Il avait d'ailleurs un autre tort, presque aussi grave, qui acheva de le faire passer pour un novateur dangereux : il avait eu le malheur de se laisser toucher par la mélodie de la musique italienne, et de se déclarer ouvertement pour elle. On sait les querelles violentes que l'apparition de cette musique excita en France et surtout à Paris, et comment le dieu de l'harmonie devint tout à coup le démon de la discorde. Heureusement les combattants ne pouvaient employer d'autres armes que les épigrammes ou les pamphlets; mais leurs fureurs ridicules, dans un tel sujet, décelaient des passions haineuses, qui pouvaient, dans d'autres temps, produire des résultats plus désastreux. Il paraît que Bouchaud ne prit pas la chose sur un ton aussi tragique, et sa passion pour la musique ne lui fit faire d'autre écart que celui d'épouser, en 1752, une cantatrice du Théâtre-Italien. Vingt ans après, en 1772, il s'allia, d'une manière plus convenable, avec mademoiselle de Fer, qui, par ses soins touchants et assidus, répandit le bonheur sur sa longue carrière, et adoucit les ennuis et les infirmités de sa vieillesse. Cependant Bouchaud se consolait, par la culture des lettres, des obstacles qui s'opposaient à son avancement. Il savait l'italien et l'anglais, et, pour se distraire à la fois des contrariétés qu'il éprouvait, et de la gravité de ses études ordinaires, il traduisit plusieurs drames du célèbre Apostolo Zéno, 1753, 2 vol. in-12. Quelque temps après, il donna la traduction d'un roman anglais de madame Brooke, intitulé : *Histoire de Julie Mandeville*, 1764, 2 part. in-12. Il publia, à peu près vers les mêmes époques, des ouvrages plus sérieux et plus analogues à ses études ordinaires, tels qu'un *Essai sur la poésie rythmique*, Paris, 1765, in-8°, réimprimé plus tard avec d'autres pièces, sous le titre d'*Antiquités poétiques* (1), et un *Essai historique sur l'impôt du vingtième sur les successions, et de l'impôt sur les marchandises chez les Romains*, Paris, 1766, in-8°; *ibid.*, 1772. Il dédia ces deux ouvrages à l'académie des inscriptions, dont il désirait avec ardeur de devenir membre. Cette compagnie, étrangère à tout esprit de parti, et jugeant les hommes sur leurs œuvres, et non sur des pré-

ventions injustes, lui ouvrit ses portes en 1766, après la mort de Hardion. Ce premier acte de justice en amena plusieurs autres. Bientôt après il obtint une chaire de droit, pour laquelle il avait en vain concouru pendant quinze ans. Il se trouva le sixième professeur en droit de sa famille, du côté maternel. Lorsqu'en 1774 on créa, au collège royal de France, une chaire du droit de la nature et des gens, Bouchaud y fut nommé par le roi. Cette science a été, dans tous les temps, peu cultivée en France, et comme elle exige encore plus de jugement que de mémoire, elle n'était point le fait de Bouchaud, qui avait moins de l'un que de l'autre. Aussi, parmi les productions de sa fertile plume, on ne trouve que peu de chose qui soit relatif à cette matière. Malgré les occupations que lui donnaient ses deux chaires, il n'en était pas moins un des membres les plus laborieux de l'académie des inscriptions. Il y débuta par un *Mémoire sur les sociétés que formèrent les publicains pour la levée des impôts chez les Romains*, (1). Ce mémoire devait être suivi d'un second sur le même sujet, mais on prétend qu'il en fut détourné par ses confrères, de peur de fournir à la cupidité fiscale des lumières dont elle n'avait, d'ailleurs, pas besoin. Il s'attacha principalement à éclaircir, dans plusieurs mémoires, quelques anciennes lois romaines, et surtout les édits du préteur, qui sont une des principales sources de la jurisprudence. Bouchaud prononçait les r avec peine; il omettait presque toujours celui qui se trouve dans le mot *préteur*, et cette mauvaise prononciation égayait quelquefois une matière, qui n'en était guère susceptible. Ces différents mémoires furent lus dans les séances de l'académie, et insérés, en partie, dans ses recueils. Les autres le furent dans ceux de l'Institut, dont Bouchaud fut nommé membre en l'an 4 (1796). Quelques-uns sont restés manuscrits dans son portefeuille. Il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort. Toutes ces occupations n'empêchèrent pas Bouchaud de publier encore d'autres ouvrages. Outre ceux dont nous avons déjà parlé, il donna : 1° *Des Essais historiques sur les lois*, traduits de l'anglais de Kaimes, Paris, 1766, in-42 : c'est peut-être ce que l'on a jamais écrit de plus vrai et de plus profond sur l'origine des lois criminelles et sur celles du droit

(1) Inséré dans le t. 57 des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, année 1774. Voici l'indication des autres travaux donnés par Bouchaud dans ce même recueil : 1° *Mémoire sur différentes sortes de testaments qui avaient cessé d'être en usage à Rome longtemps avant Justinien*, t. 57, année 1774; 2° *Recherches historiques ou ordonnances de magistrats romains*, en 6 mémoires, t. 59 à 65, années 1777-95; 3° *Recherches sur la loi Julia, de Ambitu*, t. 59, année 1777. Les anciens mémoires de l'Institut, section des sciences morales et politiques, renferment aussi les suivants : 1° *Dissertation sur les colonies romaines et les municipes*, t. 5, année 1804; 2° *Extrait de l'essai sur l'histoire numismatique de la législation romaine*, t. 5, année 1804; 3° *Mémoire sur le code d'Alarie*, t. 4, année 1805; 4° *Mémoire sur la morale de Cicéron*, t. 4, année 1805; 5° *Mémoire sur la morale de Sénèque*, *ibid.*; 6° *De l'Autorité et de l'Usage des inscriptions dans la législation romaine* en 2 mémoires, t. 5, année 1804; 7° *Recherches historiques et critiques sur les édits des magistrats romains*, en 2 mémoires, *ibid.*; 8° *Des Edits des empereurs* (faisant suite aux mémoires précédents), *ibid.* — Bouchaud a eu part au *Dictionnaire de justice naturelle et civile*, Verdun, 1779, 42 vol. in-4°, et aux *Principes de métaphysique et de morale*, à l'usage de l'école militaire. D—R—R.

(1) Cette réimpression se fit en 1779, Paris, Pougens, in-8°, sous ce titre : *Antiquités poétiques, ou dissertation sur les poésies cyclopes et sur la poésie rythmique, pour faire suite aux mémoires de la ci-devant académie des inscriptions et belles-lettres.*

de propriété. Cet ouvrage avait fait beaucoup de sensation en Angleterre; il n'en fit aucune en France, où les esprits étaient préoccupés par des idées fausses et chimériques. L'auteur fonde son système sur les affections innées dans le cœur de l'homme, sur les monuments primitifs de la législation, et non sur une perfection idéale de l'espèce humaine. 2° *Théorie des traités de commerce entre les nations*, 1775, in-12 : c'est le seul de ses ouvrages qui ait quelque rapport au droit des gens, qu'il avait été chargé d'enseigner. 3° *Recherches historiques sur la police des Romains, concernant les grands chemins, les rues et les marchés*, 1784, réimprimé en l'an 8 (1800), in-8°. Everard Otton, jurisconsulte allemand, avait déjà écrit sur le même sujet. Bouchaud a beaucoup profité de ses recherches, ou, pour mieux dire, il n'a fait qu'arranger son livre à sa manière. 4° *Commentaires sur la Loi des douze tables*, Paris, 1787, in-4°, réimprimé avec des additions considérables, en 1805, aux frais du gouvernement, 2 vol. in-4°. Les lois des douze tables étaient déjà une antiquité pour les Romains même dans les derniers temps de la république, et surtout sous les empereurs. Le texte en est tellement vieilli, que, pour le rendre intelligible, on avait été obligé de le traduire dans un langage plus moderne, et de l'éclaircir par des commentaires; mais le texte, ainsi que les commentaires, avaient péri longtemps même avant la chute de l'empire; il n'en restait que quelques fragments épars et défigurés dans quelques auteurs et dans les compilations de Justinien. L'infatigable activité des savants modernes avait réussi à réunir ces fragments, à dégager le texte primitif de l'alliage qu'on y avait mêlé, et à le restituer à chacune des tables auxquelles il appartenait. C'est le célèbre Jacques Godefroi qui avait eu le premier honneur de cette restitution. D'autres jurisconsultes, soit français, soit étrangers, s'étaient, après lui, exercés sur ce sujet. Bouchaud profita de leurs recherches, et fit, sur les lois des douze tables, le travail le plus complet qui eût encore existé. La carrière de Bouchaud, orageuse dans son principe, avait été calme et honorée le reste de sa longue vie. Le roi lui accorda, en 1785, de son propre mouvement, un brevet de conseiller d'État, conçu dans les termes les plus honorables. Il mourut le 1^{er} février 1804, à l'âge de 85 ans. Dacier, secrétaire perpétuel de la troisième classe de l'Institut, a fait son éloge, lu dans une des séances de cette compagnie, et ensuite inséré dans le *Magasin encyclopédique* (avril 1805).

B—1.

BOUCHE (HONORÉ), historiographe de Provence, et docteur en théologie, naquit à Aix en 1598, d'une ancienne famille, originaire de Toscane. Il embrassa l'état ecclésiastique, à la sollicitation de Gaspard Dulaurens, archevêque d'Arles, son parent, qui le fixa dans cette ville par un bénéfice. Avant d'entreprendre son grand ouvrage sur la chorographie et l'histoire de son pays, il s'était fait connaître par des pièces de vers latins, par l'oraison funèbre du savant Peiresc, son ami, prononcée à Rome devant Urbain VIII; par celle de Louis XIII, par une

dissertation pour soutenir, contre Launoi, la tradition des Provençaux sur l'arrivée de Madeleine et de Lazare dans leur pays (1), et par quelques autres écrits qui lui avaient fait un nom parmi ses compatriotes. Quand il voulut composer son histoire, il alla sur les lieux mêmes pour vérifier les faits, voyagea en France, en Italie, en Espagne et ailleurs, où tous les dépôts littéraires lui furent ouverts au moyen de la correspondance qu'il entretenait avec les savants de tous les pays. L'ouvrage fut en état de paraître en 1660, et les états du pays se chargèrent des frais de l'impression. Il a pour titre : *la Chorographie ou Description de la Provence, et l'Histoire chronologique du même pays*, Aix, 1664, 2 vol. in-fol. nouvelle édit., 1756. L'auteur l'avait d'abord écrit en latin; mais il le mit ensuite en français, et c'est dans cette dernière langue qu'il a été imprimé : il y fit, dans la suite, des additions et corrections, publiées à part et qui manquent dans beaucoup d'exemplaires : trente pages pour le t. 1^{er} et trente-six pour le 2°. Cette histoire est peut-être la meilleure que nous ayons de nos anciennes provinces : elle est remplie de recherches intéressantes, de détails curieux, et elle est très-exacte, lorsqu'il ne s'agit point de faits relatifs à l'honneur du pays de l'auteur; car alors il débite aussi des fables. On y trouve d'ailleurs des répétitions, des choses inutiles ou étrangères au sujet. La narration en est embarrassée par des chartes qui auraient été mieux placées à la fin de l'ouvrage. Le style en est diffus et obscur. On a dit que le P. Pagi lui avait fourni des secours pour la partie chronologique; mais cet habile critique était trop jeune à cette époque pour avoir acquis les connaissances qu'exigeait un travail de ce genre. D'autres ont prétendu que Bouché avait pris beaucoup dans les mémoires manuscrits du P. Jean-Jacques, prieur des augustins de Marseille, ce qui paraît mieux fondé. Il mourut à Aix, le 25 mars 1671. — Balthasar BOUCHE, son frère, l'un des procureurs des états de Provence, est auteur d'un livre intitulé : *la Provence considérée comme pays d'État*. C'est une excellente discussion sur le droit public de cette province. T—p.

BOUCHE (CHARLES-FRANÇOIS), avocat au parlement d'Aix, s'étant fait connaître par quelques écrits, fut, en 1789, député aux états généraux; il s'y distingua par ses motions contre le clergé. Il demanda dès les premiers jours que les séances de l'assemblée nationale fussent quotidiennes. Dans celle du 27 juin, au milieu de la discussion sur l'admission des députés de St-Domingue, il jeta en avant des idées sur l'affranchissement des nègres. Le 31 juillet, il réclama avec Péthion et Robespierre la mise en jugement des suspects, et le 5 août, il fit

(1) Lenglet a rapporté peu exactement le titre de cet ouvrage; il est intitulé : *Vindicta fidei et pietatis provincie, pro cœlitibus illius tutelariis restituendis, adversus quosdam libellos de Commentio Lazari, etc.*, in *Provinciam appulsa*, Aix, 1664, in-8°. Launoi ayant répliqué, Bouche y répondit par une nouvelle édition en français, augmentée de nouveaux arguments, sous ce titre : *la Défense de la foi et de la piété de Provence pour ses saints tutélaires, etc.*, Aix, 1665, in-4°.

la singulière motion de ne pas entendre de discours qui s'étendit à plus de cinq minutes. Le 22, il se prononça en faveur de la liberté des cultes, et opina pour que la France restât monarchie. Il demanda en même temps qu'on déclarât qu'aucune société ne peut exister sans religion; et toutefois, le 28, il fit rejeter la proposition de reconnaître la religion catholique pour celle de l'État. Bientôt après il proposa de déclarer que le pouvoir législatif appartient à la nation, et demanda la suppression des pensions au-dessus de 500 livres. Au mois de mars 1790, il opina pour que les mères de famille d'une conduite respectable fussent admises à l'honneur de prêter le serment civique. Le 21 avril il dénonça un mandement de l'évêque d'Ypres, dirigé contre les principes de l'assemblée, et demanda, le 27, que tous les députés entrant en fonctions jurassent de n'avoir point protesté contre les décrets. Le 3 mai, il fit accorder au peuple l'élection des juges, puis appuya la proposition de placer le buste du roi sur l'autel de la fédération, disant que : « Quoique l'immage de Louis XVI fût dans tous les cœurs, il n'était pas inutile de l'offrir aux regards des assistants. » Chargé des affaires relatives à Avignon, le 25 juillet, il demanda souvent la réunion de ce pays à la France. Il accusa l'évêque de Vaison d'exciter la résistance à cette mesure, ce qui amena des explications de la part de ce prélat, et une sorte de rétractation de la part de Bouche. Lors des discussions relatives aux crimes commis dans ces contrées, Jourdan, surnommé Coupe-tête, déclara n'avoir agi que par les ordres de Bouche et de quelques autres députés, dont il montra les lettres. Le 7 avril 1791, il provoqua, de concert avec Robespierre, le décret qui ordonna à tous les ministres sortant de fonctions de rendre leurs comptes avant de pouvoir quitter la France. On peut rappeler encore que lorsque les dames patriotes portaient leurs bijoux à l'assemblée pour l'acquittement de la dette publique, Bouche se chargea d'être leur orateur. Le 21 juillet 1791, il adressa au *Moniteur* une lettre portant qu'il était président de la société des feuillants, et non de celle des jacobins; et désavoua un imprimé qu'on faisait courir sous son nom comme président de cette dernière société. Après la session, il fut nommé membre du tribunal de cassation. Il mourut vers 1794. On a de lui : 1° *Essai sur l'histoire de Provence, suivi d'une notice des Provençaux célèbres*, Marseille, 1785, 2 vol. in-4° : la notice a aussi été tirée séparément; 2° *Droit public de la Provence sur la contribution aux impositions*, 2° édition, Aix et Paris, 1788, in-8°. Bouche a fourni quelques articles pour les t. 3 et 4 du *Dictionnaire de la Provence et du comtat Venaissin* de Claude-François Achard. (Voy. ce nom.) Il a aussi laissé en manuscrit une *Histoire de Marseille*. A. B—T et D—R—R.

BOUCHEL (LAURENT), en latin BOCHELUS, ce qui l'a fait nommer *Bochel* par quelques biographes, avocat, né à Crespy en 1559, exerça pendant cinquante ans sa profession au parlement de Paris, avec une grande distinction. Dans sa jeunesse, il s'était appliqué à l'étude de l'histoire, et il a laissé

en manuscrit celle du Valois. Il a publié d'autres ouvrages qui prouvent de l'érudition, mais ses compilations de droit sont les seules qui aient joui longtemps d'une estime méritée. Ses ennemis lui suscitèrent des affaires fâcheuses, et eurent le crédit de le faire enfermer à la Bastille. Il en sortit au bout de quelques mois, par la protection de le Jay, son ami particulier, premier président au parlement. Bouchel mourut le 29 avril 1629, âgé de 70 ans. Ceux de ses ouvrages qui méritent encore quelque attention, sont : 1° *Decretorum Ecclesie gallicane ex conciliis, statutis synodalibus, libri 8*, Paris, 1609 et 1621, in-fol. 2° *Somme bénéficiale*, 1628, réimprimée en 1689, Paris, 2 vol. in-fol., sous le titre de *Bibliothèque canonique*, par les soins de Cl. Blondeau, qui en a retouché le vieux style, et l'a augmentée de plus d'un tiers. Bouchel, au jugement de plusieurs critiques, est un des meilleurs canonistes français. 3° *Bibliothèque ou Trésor du Droit français*. On dit qu'elle fut composée dans les prisons du Châtelet, où l'auteur était retenu par ses créanciers : elle fut réimprimée avec les augmentations de Jean Beschefer, Paris, 1671, 5 vol. in-fol.; cette édition est la plus estimée. 4° *La Justice criminelle de France, signalée des exemples les plus mémorables, depuis l'établissement de cette monarchie jusqu'à présent*, Paris, 1622, in-4°. 5° *Recueils des statuts et règlements des libraires et imprimeurs de Paris*, Paris, 1620, in-4°. La communauté des imprimeurs et libraires avait été établie en 1618. On a encore de lui des *Notes sur les coutumes du Valois et du bailliage de Senlis*, imprimées en 1631, et des journaux historiques estimables par leur exactitude : on les conserve manuscrits dans la bibliothèque royale. — Arnold BOUCHEL, mort en 1644, à Utrecht, sa patrie, était aussi jurisconsulte. Il a publié : 1° *Descriptio urbis Ultrajectinae una cum tabula geogr.*, Louvain, 1605; 2° *Historia Ultrajectina*, Utrecht, 1643, in-fol., tirée principalement de l'*Histoire des évêques d'Utrecht* par Furnerius, qu'il revit sur les anciens manuscrits, et à laquelle il ajouta de longues notes et des commentaires très-estimés. W—s.

BOUCHEPORN (CLAUDE-FRANÇOIS-BERTRAND DE), intendant de l'île de Corse, né à Metz, le 4 novembre 1741, était fils de Bertrand de Chailly, conseiller au parlement de cette ville. Il quitta le collège St-Symphorien pour aller étudier la jurisprudence à Paris. Reçu en 1761 avocat au parlement de Metz, en 1768, avocat général à la même cour, il porta la parole dans plusieurs circonstances remarquables et toujours avec cette éloquence noble et franche qui caractérise le vrai savoir. Diverses causes, où les plus grands intérêts sociaux semblaient découler d'une question de droit, furent par Boucheporn l'occasion de nouveaux triomphes. Sa réputation franchit la province des Trois-Évêchés : le roi l'appela dans son conseil et lui confia, le 9 avril 1775, l'intendance de l'île de Corse. Cette mission de haute confiance, devenue fort difficile par suite de l'état d'anarchie et de profonde misère où la Corse était tombée, servit à relever encore

le mérite de Boucheporn. Après de longues dissensions, cette ile oublia ses malheurs, et se montra plus d'une fois reconnaissante envers son intendant (1). Il éprouva surtout, dans une maladie grave qu'il eut en 1779, la sollicitude que lui portaient toutes les classes de la société. Nommé, le 4 mai 1783, intendant de la généralité de Pau et de Bayonne, Boucheporn administra parfaitement cette province, concourut à prévenir la disette des grains, qui, en 1789, désola une partie du royaume, adopta ce qu'il y avait de bon dans les nouvelles idées, et reçut un grand nombre de suffrages pour la place de procureur général syndic. Mais son attachement aux principes monarchiques le rendit suspect. Ses fils avaient émigré. On arrêta leur correspondance, et Boucheporn, incarcéré dans la prison de Toulouse, fut condamné à mort en 1794. Il joignait au titre d'intendant celui de conseiller d'honneur au parlement de Metz. L'académie de cette ville l'avait admis au nombre de ses membres. B—N.

BOUCHER (NICOLAS), évêque de Verdun, naquit le 14 novembre 1528, à Cernai, en Dormois, au diocèse de Reims. Son père, qui n'était qu'un simple laboureur, le soutint de ses épargnes à l'université de Paris. Après y avoir pris le grade de maître ès-arts, il fut appelé à Reims, par le cardinal de Lorraine, pour enseigner la philosophie dans la nouvelle université. Il s'acquitta de cet emploi avec l'applaudissement général ; il devint recteur de l'université, supérieur du séminaire, chanoine de la cathédrale. Le cardinal, son protecteur, le chargea de l'éducation de ses neveux, et lui procura, en 1583, l'évêché de Verdun. Jean de Rembervillers, élu par le chapitre, d'après la forme du concordat germanique, lui disputa ce siège. Il soutint son droit par une savante et éloquente apologie, intitulée : *Vinducensis episcopatus N. Boucherii*, Verdun, 1592, in-4°, où il se justifia pleinement du crime d'intrusion, et prouva que l'église de Verdun n'était point comprise dans le concordat germanique. Clément VIII jugea le procès en sa faveur. Boucher, dans ce haut degré d'élevation, n'oublia point l'état obscur d'où il était sorti ; il sut unir la simplicité évangélique à la décence qu'exigeait sa dignité. Il n'enrichit point ses parents aux dépens de l'Eglise, remplit avec zèle et édification les devoirs de l'épiscopat, combattit les nouvelles erreurs par ses écrits et par ses sermons ; mais sa reconnaissance envers les princes lorrains l'avait engagé dans le parti de la ligue. Il mourut le 19 avril 1595. Parmi les ouvrages qu'il avait composés, on connaît une *Apologie de la morale d'Aristote*, contre Omer Talon, Reims, 1562, et l'oraison funèbre du cardinal Charles de Lorraine, Paris, 1577, in-8°, qu'il amplifia, la même année, sous ce titre : *Caroli Lotharingii cardinalis et Francisci ducis Guisii Litteræ et Arma*, in-4°, traduit en français par Jacques Tigeon, sous cet autre titre : *Conjonction des lettres et armes des deux frères, princes lorrains*, etc., Reims, 1579,

in-4° ; cette pièce contient des détails curieux sur les princes lorrains ; mais elle est défigurée par des déclamations contre Henri III, à l'occasion de l'assassinat des deux héros de l'auteur aux états de Blois, en décembre 1588. T—D.

BOUCHER (JEAN), né à Paris, au milieu du 16^e siècle, commença sa carrière scolastique par enseigner les humanités et la philosophie dans l'université de Reims. Il complimenta Henri III, en qualité de recteur de cette université, lorsque ce prince alla s'y faire sacrer en février 1575, et en partit aussitôt après pour se rendre à Paris, où il professa la philosophie au collège de Bourgogne, et la théologie à celui des Grassins. Il fut successivement recteur de l'université, prieur, docteur de Sorbonne, et enfin curé de St-Benoît. Il postula inutilement plusieurs évêchés, et obtint des pensions sur ceux de Beauvais et de Fréjus. Cet homme fougueux, oubliant les devoirs du ministère de paix dont il portait le caractère, en fit un ministère de discorde et de trouble. Ce fut dans sa chambre que se tint, en 1585, la première assemblée des ligueurs, et il s'en déclara l'apôtre le plus ardent. On le vit, le 2 septembre 1587, faire sonner le tocsin de son église pour donner le signal de la révolte, monter en chaire pour animer ses paroissiens contre leur souverain, et publier des libelles séditieux pour propager au loin le zèle frénétique qui l'agitait. Le premier ouvrage qu'on lui attribue est une satire contre le duc d'Epemon, dédiée à ce duc même, sous le titre d'*Histoire tragique et mémorable de Gaverston, gentilhomme gascon, jadis le mignon d'Édouard II*, etc., publiée sous le nom de Th. Walsingham, 1588, in-8°. L'année suivante, il publia : *de justa Henrici III Abdicatione e Francorum regno*, Paris, 1589, in-8° ; Lyon, 1591, in-8°. Dans cet ouvrage, écrit sur le ton de ceux de Junius Brutus, de Buchanan et de Hotman, il vomit les invectives, accumule sans choix et sans pudeur les mensonges les plus grossiers, les calomnies les plus atroces, délayées dans un style pénible et boursoufflé. Il ne rougit cependant pas de le faire imprimer sous son nom, et avec un privilège, portant injonction d'imprimer « les livres de piété et de dévotion servant à l'instruction et édification des « peuples. » C'est ainsi qu'on appelait, dans ces malheureux temps, d'aussi abominables productions. Pillehotte, libraire de la Ste-Union, le réimprima l'année suivante, à Lyon, avec une préface qui annonçait que l'intention des éditeurs était de susciter des assassins contre Henri IV. On ne saurait le justifier d'avoir été le complice de Jacques Clément ; car, le jour même de l'assassinat de Henri III, et avant qu'il pût en être instruit par l'événement, il l'annonça en chaire à St-Merry, et l'exalta comme une action méritoire. Les meurtriers du président Brisson trouvèrent encore en lui un apologiste auprès du duc de Mayenne. L'avènement de Henri IV à la couronne redoubla son fanatisme. Dans sa *Réponse à une lettre missive de l'évêque du Mans* (Claude d'Angennes), Paris et Troyes, 1589, in-8°, il profane horriblement les textes de l'Écri-

(1) C'est en Corse que Boucheporn se lia avec la famille du célèbre violoniste Baillot. (Voy. ce nom.)

ture sainte, pour prouver que l'action de Jacques Clément est une action louable, et qu'on ne peut suivre, en conscience, le parti du roi de Navarre. Le 42 mai 1595, la ligue ayant fait une procession solennelle en l'église de Notre-Dame, Boucher, dans la vue d'écarter tous les princes de la maison de Bourbon, même ceux qui étaient catholiques, prit pour texte du sermon qu'il prêcha en cette occasion : *Attendite a falsis prophetis*. On a encore ses *Sermons de la simulée conversion et nullité de la prétendue absolution de Henry de Bourbon, prince de Béarn*. Ces discours, qu'il prêcha pendant neuf jours consécutifs dans l'église de St-Merry, au commencement d'août 1595, furent imprimés sous son nom, avec le privilège du duc de Mayenne, dédiés au cardinal de Plaisance, légat en France, Paris et Douai, 1594, in-8°, et brûlés par la main du bourreau, après la reddition de Paris, à la Croix du Trahoir et à la place Maubert. Ce fut alors que, se trouvant compris dans une liste des plus fougueux ligueurs, dont la proscription paraissait nécessaire à la tranquillité publique, Boucher se retira à Tournay, où il devint archidiacre de la cathédrale. Il revint ensuite en France, et y fut emprisonné et poursuivi par le procureur général; mais il obtint sa liberté de la clémence de Henri IV, et retourna à Tournay, où il continua à donner carrière à son zèle fanatique, 1° dans son *Apologie pour Jehan Chastel, Parisien, exécuté à mort, et pour les Pères et écoliers de la société de Jésus*, publiée en 1595, in-8°, sous le nom de François de Véronc; réimprimée en 1610; elle se trouve dans le t. 6° des *Mémoires de Condé*; on l'a aussi, traduite en latin, sous ce titre : *Jesuita Sicarius*, Lyon, 1611, in-8°; 2° dans l'*Oraison funèbre de Philippe II*; 3° dans son *Avis contre l'appel interjeté par le célèbre Edmond Richer, de la censure de son livre sur la puissance ecclésiastique et politique, sous le nom de Paul de Gimont, sieur d'Esclavolles*, Paris, 1612, in-8°; 4° dans un autre *Avis sur le plaidoyer de la Martellière contre les jésuites*, donné la même année, et dans plusieurs autres libelles de la même force. On lui attribue la *Vie de Henry de Valois, avec le martyre de Jacques Clément*, Troyes, sans date, in-8°, rare; le *Mystère d'infidélité, commencé par Judas Iscarioth, premier sacramentaire, renouvelé et augmenté d'impudicité par les hérétiques ses successeurs*, publié sous le nom de Pompée de Ribemont, à Châlons, 1614, in-8°. On a encore de lui : *Défense de Jean Boucher, chanoine de Tournay, contre l'imputation calomnieuse à lui faite d'un libelle intitulé : Ad Ludovicum XIII Admonitio*, etc. Tournay, 1626, in-4°; *l'Arche du Testament*, etc., Tournay, 1636, in-8°. Ce fougueux docteur mourut à Tournay, en 1644 ou 46, âgé de 96 ans. Mézerai prétend « que, sur « la fin de ses jours, il estoit bien changé d'humeur, « et qu'il estoit devenu aussi zélé François, parmi « les Espagnols, qu'il avoit esté furieux Espagnol « en France. » Cette assertion est réfutée dans les notes sur la *Satire Ménippée*, édition de Ratisbonne (Rouen), 1726, in-8°, t. 2, p. 52. T—D et V—VE.

BOUCHER (JEAN), cordelier observantin, né à

Besançon dans le 16^e siècle, fit le voyage de la terre sainte. A son retour, il en publia la relation sous ce titre : *le Bouquet sacré, composé des roses du Calvaire, des lis de Bethléem, des jacinthes d'Olivet*. L'auteur a donné, dans le titre, une idée exacte du style de son ouvrage. Cette relation parut pour la première fois à Paris en 1626, in-8°, et fut réimprimée à Caen, à Paris, 1626; à Rouen en 1679, 1698, et 1758, in-12; et à Lyon, sans date. Elle se divise en 4 parties dont la 1^{re} contient le voyage du P. Boucher en Grèce, en Egypte, en Arabie et en Palestine; la 2^e, la description des lieux saints; la 3^e, son voyage à Bethléem, aux montagnes de la Judée, au désert de St-Jean, en Emmaüs, au fleuve Jourdain, à la mer Morte, au désert de notre Seigneur, et son retour en chrétienté par la Galilée, la Phénicie, la Syrie et le mont Liban; enfin, dans le 4^e livre, il traite de la diversité des mœurs, des coutumes et des religions des peuples qu'il a vus. « Le P. Boucher, dit le Gouz, détruit hardiment ce qu'il n'a « vu que de loin. Ce qu'il dit de la ville du Caire, « des pyramides d'Égypte, du puits de Joseph, et « d'Alexandrie, fait assez voir qu'il n'y a jamais « été. » Nous ajouterons que ce cordelier, en parlant de la religion musulmane, donne des preuves d'une ignorance vraiment inexcusable. C'est ainsi qu'il fait deux livres différents de l'*Alcoran*, et de l'*Alforçan*, tandis que ce dernier nom n'est qu'une épithète de ce livre sacré des musulmans; qu'il fait les quatre premiers califes fondateurs des quatre rites orthodoxes que suit ce peuple; qu'il regarde la *Suna* (*Sunnah*) comme un assemblage des réponses des plus sages, etc. J—N.

BOUCHER (GILLES), jésuite, né en Artois, en 1576, mort à Tournay, le 8 mars 1665, après avoir été dix ans recteur du collège de Béthune, et six ans de celui de Liège. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Belgium Romanum ecclesiasticum et civile*, Liège, 1655, in-fol. Cette histoire va depuis la fin des Commentaires de César jusqu'à la mort de Clovis I^{er}. Le *Belgium Gallicum*, qui en devait former la 2^e partie, et s'étendait jusqu'à Charles le Chauve, est demeuré manuscrit dans la bibliothèque des jésuites de Tournay. 2° *Disputatio historica de primis Tungrorum, seu Leodiensium episcopis*, Liège, 1612, in-4°. L'auteur y prétend qu'il n'y a jamais eu d'évêché à Maëstricht, sentiment qui a ses partisans et ses adversaires. 3° *Annotatio de chronologia regum Francorum Merovædeorum*. Ces deux ouvrages se trouvent dans le recueil de Chapeauville. (Voy. ce nom.) 4° *Commentar. in Victorii Aquitani canonem paschalem, quo cycli paschales veterum exponuntur, verus passionis Christi dies eruitur, et doctrina temporum traditur*, Anvers, 1655, in-fol. Le P. Boucher est un des premiers qui aient débrouillé avec succès l'histoire de nos rois de la première race. Il a encore laissé en manuscrit des notes sur Grégoire de Tours, dont il préparait une édition. T—D.

BOUCHER (PIERRE), , gouverneur des Trois-Rivières, et l'un des premiers habitants de la Nouvelle-France, fut député à la cour pour représenter les besoins de la colonie, et, pendant son séjour en

France, publia une *Histoire véritable et naturelle des mœurs et des productions de la Nouvelle-France, dite Canada*, Paris, 1663, in-12. Elle ne comprend qu'une notice assez superficielle, mais fidèle, du Canada, suivant le P. Charlevoix. L'auteur, qui mourut âgé de près de 100 ans, a été confondu par Lelong et Lenglet avec un P. Boucher, jésuite, qui n'a rien de commun avec lui. — Un autre BOUCHER-BEAUVAL (Jean), a publié un *Abrégé historique et chronologique de la ville de la Rochelle*, 1673, in-8°. T—D.

BOUCHER (PIERRE-JOSEPH), médecin et chirurgien, né à Lille en 1713, fut correspondant de l'académie des sciences de Paris, associé étranger de l'académie royale de chirurgie, et auteur d'une *Méthode abrégée pour traiter la dysenterie régnante à Lille en 1750*, Lille, 1751, in-4°. On a de lui beaucoup de mémoires dans l'ancien *Journal de Médecine*, quelques bonnes dissertations sur les *Amputations* dans le recueil de l'académie de chirurgie, et les observations suivantes dans le recueil des savants étrangers de l'académie des sciences : 1° *Observations faites à Lille en Flandre sur les différentes températures de l'air, etc., depuis la fin de l'hiver de 1752, jusqu'au printemps de l'année 1753* (t. 3, ann. 1768) ; 2° *Observations anatomiques sur les suites étranges d'un volvulus*, avec 3 pl. (t. 8, ann. 1780). C. et A—N.

BOUCHER (FRANÇOIS), peintre d'histoire, né à Paris en 1704, entra dans l'école de Lemoine, peintre doué de talents réels, mais qui ouvrit cette mauvaise route dans laquelle ses élèves et ses imitateurs allèrent, selon l'usage, beaucoup plus loin que lui. (Voy. VIEN.) Boucher avait fait quelques efforts pour être un des élèves envoyés en Italie ; mais alors les bienfaits du gouvernement s'accordaient aux protégés du directeur général des bâtiments, arts, etc., le duc d'Antin. Depuis, les places des élèves à Rome s'obtinrent par le suffrage du corps académique. Boucher, en 1725, eut le bonheur de faire, avec un amateur généreux, son voyage dans la patrie des arts ; mais les premières leçons qu'il avait reçues ne lui permettaient pas d'être sensible aux chefs-d'œuvre des écoles d'Italie, jusqu'au point de changer de manière. Un tel retour aux vrais principes de l'art est une espèce de phénomène, et le goût régnant alors en France devait le rendre impossible pour Boucher. A son retour, cet artiste eut des succès de société qui contribuèrent à l'égarer tout à fait. Il devint le peintre à la mode et l'objet des éloges universels. A la mort de Carle Vanloo, premier peintre du roi, cet artiste qui eût mérité de naître dans une époque plus heureuse, Boucher lui succéda, et posséda un titre que l'immortel Poussin avait honoré. On n'entrera point dans le détail des compositions qui échappèrent à la déplorable facilité du pinceau de Boucher. Prenant des travaux de toutes mains, il s'est vanté qu'il avait gagné jusqu'à 50,000 liv. par an, quoiqu'il fût modéré dans les prix de ses ouvrages ; mais il les faisait avec une excessive rapidité. La mort le surprit le crayon à la main, après une maladie assez longue, le 7 mai 1770. Nous devons remarquer que la justesse et la finesse

de son goût se montrèrent toujours par le choix des tableaux et des objets intéressants d'histoire naturelle qu'il était avide de rechercher et d'acquérir. Il en forma un cabinet décoré d'une manière unique et ravissante, et c'est le seul trésor qu'il ait laissé à ses héritiers : ils en ont recueilli 100,000 francs. Il avait épousé une des plus agréables et des plus belles femmes de son temps, et il en eut un fils, mort en bas âge, et deux filles, mariées, l'une à Deshayes, peintre d'histoire, son élève et son imitateur ; et l'autre à Baudouin, peintre de sujets galants et à la gouache. La prétendue grâce de Boucher n'était que de la mignardise et de l'affectation. Son coloris, qui avait séduit les ignorants par un certain air de fraîcheur, devint sur la fin aussi répréhensible que sa manière de dessiner et d'ajuster ses figures ; elles semblaient, à la lettre, selon l'expression d'un peintre ancien, *nourries de roses*. On ne s'en étonnera guère lorsqu'on saura que Boucher en vint jusqu'à dédaigner l'étude de la nature, et à exécuter de très-vastes compositions, sans avoir d'autres guides que son habitude de peindre et son imagination peu réglée. C'est Reynolds qui nous a conservé ce fait dans l'un de ses excellents discours. Au reste, Boucher eût pu, comme son maître, se faire, aux yeux de la postérité, une réputation durable. La disposition de ses figures n'était pas sans agrément, et il existe de lui quelques tableaux qui prouvent le sentiment de l'harmonie de la couleur et l'entente du clair-obscur. On prétend même qu'il n'était pas insensible au mérite des grands maîtres, et qu'il se moquait le premier de ceux qui admiraient en lui une manière qu'il n'avait prise que pour marcher à la fortune par une route plus prompte et plus facile. Il possédait d'ailleurs des qualités estimables, telles que la franchise et la générosité. Il eut de plus le bon esprit de n'être pas accessible à l'envie : c'était en un mot un Français très-aimable, mais qui eût dû cesser de l'être le pinceau à la main. K.

BOUCHER (PHILIPPE), né à Paris, le 15 septembre 1691, d'une famille distinguée dans le commerce, est principalement connu pour avoir été le premier auteur de l'écrit périodique intitulé : *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution Unigenitus*. Forcé, par les recherches de la police, de se réfugier en Hollande, puis à Maëstricht, il ne cessa d'y travailler pendant les deux ans que dura son exil. La plupart des discours qui se trouvent à la tête de chacune des premières années sont de sa composition. Cet ouvrage, commencé en 1727, à l'occasion du concile d'Embrun, continué par MM. de Troya, la Roche-Fontaine et autres, a subsisté, sans interruption, jusqu'à la révolution. Alors les théologiens appelés *jansénistes* s'étant divisés sur la constitution civile du clergé, l'abbé Jabineau, aidé de MM. Blonde et Maultrot, les continua sous le même titre, dans un sens opposé à cette constitution. La mort du directeur en chef, arrivée vers la fin de 1792, les fit discontinuer. L'abbé de St-Marc, dans le parti opposé, de concert avec Larrière, les conduisit jusqu'en 1793, que l'abbé Mouton, retiré à Utrecht, s'en

chargea, et elles n'ont cessé qu'à la mort de ce dernier, en 1803. L'abbé Boucher, étant écolier de rhétorique au collège de Beauvais, avait composé, pour la fête des Sts-Innocents, une hymne latine que le célèbre Rollin jugea digne de l'impression, et qui fut effectivement imprimée. Il publia, en 1731, quatre lettres en faveur des miracles du diacre Paris, sous le titre de *Lettres de l'abbé de l'Isle*, parce qu'il était alors à l'Isle-Adam (1). L'année suivante, il fit paraître une *Analyse de l'Épître aux Hébreux*, qui était le fruit de ses entretiens avec l'abbé Duguet. Il est encore auteur du discours qui est à la tête des *Lettres théologiques contre Berruyer*, par l'abbé Gaultier. Ses autres ouvrages sont restés manuscrits. Ils roulent presque tous sur l'Écriture sainte, dont il avait fait sa principale étude. Il y a aussi de lui une dissertation en faveur de la primauté du pape. L'abbé Boucher n'était que diacre. Il fut tourmenté de la pierre pendant les sept dernières années de sa vie, et mourut à Paris, le 5 janvier 1768, dans de grands sentiments de piété. — *Elie-Marcoult* BOUCHER, docteur de Sorbonne, né à Compiègne, et mort le 19 mars 1754, a aussi travaillé aux *Nouvelles ecclésiastiques*, depuis 1715 jusqu'en 1755. T—D.

BOUCHER (JONATHAN), théologien anglais, membre de la société des antiquaires de Londres, né en 1737, dans le comté de Cumberland, résidait comme missionnaire dans l'Amérique septentrionale, lorsque la révolution commença à se déclarer dans cette contrée. Il repassa alors en Angleterre, et mourut en 1804, à Epsom, paroisse du comté de Surrey, dont il était recteur. On a de lui plusieurs écrits estimés, entre autres quelques notices biographiques insérées dans l'*Histoire du Cumberland*, par Hutchinson, et treize *Discours sur les causes et les résultats de la révolution d'Amérique*, imprimés en 1797. Il avait publié en 1801 et 1802 des prospectus d'un *Glossaire des mots vieillis et provinciaux*, pour servir de supplément au *Dictionnaire* de Johnson, et qui devait former deux gros volumes in-4°; mais la mort le surprit avant qu'il eût pu faire jouir le public de son travail. Il en a seulement paru en 1808 un échantillon, qui donne une idée assez favorable de l'ouvrage, et où l'aridité du sujet est sauvée par l'intérêt des détails historiques qui servent à expliquer les termes peu usités, et à en donner l'étymologie. X—S.

BOUCHER D'ARGIS (ANTOINE-GASPARD), fils d'un avocat au parlement de Paris, originaire de Lyon, naquit en 1708, exerça lui-même la profession d'avocat, devint conseiller au conseil souverain de Dombes en 1753, puis conseiller au Châtelet de

Paris, et mourut vers 1780. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Dissertation sur l'origine du papier et du parchemin timbré*, Paris, 1757, in-4°; réimprimé dans le 1^{er} vol. des *Variétés historiques et littéraires*. 2° *Traité des gains nuptiaux et de survie*, Lyon, 1758, in-4°. 3° *Principes sur la nullité du mariage pour cause d'impuissance*, avec le traité du président Bouhier (voy. ce nom) sur les procédures qui sont en usage en France pour la preuve de l'impuissance de l'homme, Londres (Paris), 1756, in-8°. 4° *Histoire abrégée des journaux de jurisprudence*, imprimée dans le *Mercur de France* de juin 1757. 5° *Traité de la crue des meubles au-dessus de leur prise*, Paris, 1744 et 1769, in-8°. 6° *Règles pour former un avocat*, etc. Ces règles avaient été publiées avec un index des livres de jurisprudence le plus nécessaires à un avocat, par Biarnoy de Merville. Boucher d'Argis retoucha cet ouvrage, tant pour le style que pour le fond, y joignit une *Histoire abrégée de l'ordre des avocats et des prérogatives attachées à cet ordre*, et le fit réimprimer sans nom d'auteur, en 1755, in-12. Une nouvelle édition, publiée par Drouet, et considérablement augmentée, parut sous le nom de Boucher d'Argis, en 1778. 7° *Code rural, ou Maximes et Règlements concernant les biens de campagne*, Paris, 1749 et 1762, 2 vol. in-12, et 1774, 5 vol. in-12. 8° Plusieurs éditions augmentées du *Dictionnaire du Droit français* de Ferrière, Paris, 1749, 1755, 1774, 2 vol. in-4°. 9° Plusieurs éditions du *Recueil des principales questions de droit* par Bretonnier, Paris, 1752, 1756, 1759, 2 vol. in-12. 10° Un grand nombre de dissertations répandues dans les journaux ou dans d'autres recueils; les articles de jurisprudence de l'*Encyclopédie*, à commencer au 5^e volume; les articles des avocats célèbres ajoutés à la dernière édition du *Dictionnaire* de Moréri; des additions et corrections à l'*Institution au droit français* par Argou, Paris, 1755, 1762, 1774, 2 vol. in-12; plusieurs mémoires sur la *Principauté de Dombes*, et sur d'autres questions relatives à son état. 11° Des notes sur l'*Institution au droit ecclésiastique*, et sur les *Discours sur l'histoire ecclésiastique* de l'abbé Fleury (édit. de 1765 et de 1767) : ces dernières ne sont pas toujours bien exactes. On lui a reproché d'avoir altéré en quelques endroits le texte du *Discours sur les libertés de l'Eglise gallicane*, en s'écartant de l'exemplaire autographe. On attribue encore à Boucher d'Argis : *Discours sur les avantages et la nécessité de l'union*, Paris, 1750, in-12. T—D.

BOUCHER D'ARGIS (ANTOINE J...), fils du précédent, naquit à Paris en 1750. D'abord avocat, il fut, en 1772, pourvu d'une charge de conseiller au Châtelet; en 1790, Talon s'étant démis de la place de lieutenant civil, le roi y nomma Boucher d'Argis, qui la refusa. Les circonstances étaient devenues trop difficiles. Le Châtelet ayant été établi à cette époque tribunal spécial, Boucher d'Argis montra autant de courage que d'intégrité dans les affaires qui y furent portées, et notamment dans la procédure relative aux déplorables journées des 5 et 6 octobre 1789, dont il fut chargé de faire le rap-

(1) Cette énonciation a besoin d'éclaircissement. Boucher publia une lettre intitulée : *Première Lettre de M*** à un de ses amis, pour lui faire part de ses réflexions au sujet des miracles opérés au tombeau de M. de Paris*, 1731, in-4°. Cette lettre a été suivie de trois autres sous le nom de *l'abbé de l'Isle*; elles furent ensuite réunies toutes les quatre sous ce titre : *Quatre Lettres à un ami de Paris sur les miracles qui s'opèrent par l'intercession de M. de Paris*, Utrecht, 1752, in-12. Le parlement ordonna, par un arrêt du 24 avril 1752, que la seconde et la troisième lettre seraient lacérées et brûlées par la main du bourreau. D—R—R.

port à l'assemblée constituante (1). Il y déclara que deux de ses membres, le duc d'Orléans et Mirabeau, étaient impliqués dans cette affaire. Il fut le premier à dénoncer les feuilles de Marat. Cette conduite courageuse eut la récompense qui ne pouvait lui manquer dans ces temps désastreux : il fut incarcéré à l'Abbaye, et condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 25 juillet 1794. On a de lui les ouvrages suivants : 1° *Lettres d'un magistrat de Paris à un magistrat de province, sur le droit romain et la manière dont on l'enseigne en France*, Paris, 1782, in-12; 2° *Observations sur les lois criminelles de la France*, Amsterdam (Paris), 1781, in-8°; 3° *de l'Éducation des souverains ou des princes destinés à l'être*, Genève, 1783, in-8°; 4° *la Bienfaisance de l'ordre judiciaire*, Londres et Paris, 1788, in-8° : l'auteur établit, dans ce discours, la nécessité de donner aux pauvres des défenseurs gratuits, et l'obligation d'indemniser les détenus, qui, injustement accusés, ont été absous; 5° une collection d'ordonnances, en 15 vol. in-18. Camus a eu part à ce recueil, qui est accompagné de notes savantes et instructives. Boucher d'Argis a coopéré avec son père, et plusieurs autres juriconsultes, au *Traité des droits, etc., annexés en France à chaque dignité, etc.*, publié par Guyot et Merlin. B—1.

BOUCHER DE LA RICHARDERIE (GILLES), littérateur, naquit en 1755 à St-Germain en Laye, et, reçu avocat au parlement de Paris, remplit les devoirs de cette profession jusqu'en 1788. Retiré dans un domaine près de Melun, il fut l'un des commissaires élus par l'assemblée bailliagère de cette ville pour rédiger les cahiers de doléances qui devaient être présentés aux états généraux. Depuis il fut nommé membre du directoire du département de Seine-et-Marne, et, en 1791, juge au tribunal de cassation, qu'il eut l'honneur de présider le jour de son installation. Malgré les persécutions auxquelles il fut exposé pendant la terreur, il conserva sa place jusqu'au 18 fructidor an 5. Renonçant alors aux fonctions publiques, il consacra ses loisirs à l'étude, et devint l'un des rédacteurs du *Journal de la littérature française*, publié par MM. Treuttel et Würtz. On peut conjecturer, sans crainte de se tromper, que Boucher, qui serait aujourd'hui plus que centenaire, a cessé de vivre depuis plusieurs années; mais on ignore la date de sa mort. Il était membre de la société française de l'Afrique intérieure, instituée à Marseille. On a de lui : 1° *Lettre sur les romans*, Genève et Paris, 1762, in-12. 2° *Analyse de la coutume générale d'Artois, avec les dérogations des coutumes locales*, Paris, 1765, in-8°. Cet ouvrage, très-utile suivant Camus (*Bibliothèque d'un avocat*), est attribué par la *France littéraire* à René Boucher, dont l'article suit. 3° *Essai sur les capitaineries*

(1) « Nous venons, dit-il à la barre de l'assemblée, nous venons, après dix mois de recherches, déchirer le voile qui couvrait les attentats commis dans le palais des rois; » puis il cita ce vers de *Zaïre* :

Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur!

D—R—R.

royales et autres, et sur les maux incroyables qui en résultent depuis Louis XI, *ibid.*, 1785, in-8°. L'auteur réclame la suppression de ces établissements comme préjudiciables à l'agriculture. 4° *De l'Influence de la révolution française sur le caractère et les mœurs de la nation*, *ibid.*, 1799, in-8° de 47 p. Ce serait le sujet d'un ouvrage très-important; mais Boucher semble à peine l'avoir entrevu. 5° *De la Réorganisation de la république d'Athènes*, *ibid.*, 1799, in-8°; pamphlet politique relatif aux circonstances. 6° *Bibliothèque universelle des voyages, ou Notice complète et raisonnée de tous les voyages anciens et modernes dans les quatre parties du monde, etc.*, *ibid.*, 1808, 6 vol. in-8°. En annonçant que cet ouvrage est le fruit de dix années de recherches, l'auteur avoue qu'il a reçu des secours de plusieurs savants, et qu'il a eu en communication le travail de Hennin sur les voyages écrits en français et traduits dans cette langue. Néanmoins ce n'est guère qu'une longue et sèche nomenclature entremêlée de quelques analyses qu'il avait publiées dans les journaux, et qui sont beaucoup trop étendues pour son nouveau cadre. Telle qu'il est, la *Bibliothèque universelle des voyages* peut être utilement consultée; mais il serait à désirer qu'on s'occupât d'en donner une meilleure. L'auteur avait promis un supplément qui n'a point paru. W—s.

BOUCHER (RENÉ), frère du précédent, avait acquis une charge de procureur à Paris. Les luttes du parlement contre le ministère ayant suspendu le cours de la justice, il employa ses loisirs forcés à préparer une nouvelle édition de Tacite, qu'il jugeait bien supérieure à celle d'Ernesti et même à celle de l'abbé Brotier. Pour essayer le goût du public, il fit paraître une traduction des *Mœurs des Germains* et de la *Vie d'Agricola*, Paris, 1776, in-12. Elle est précédée d'observations sur le style de Tacite, dont Boucher se flattait de connaître le mécanisme beaucoup mieux que tous ses devanciers, et accompagnée de notes dans lesquelles il se permet de juger avec une inconcevable légèreté les immenses travaux de Brotier sur cet historien. Mais un critique, en rendant compte de la traduction de Boucher, lui démontra qu'il n'avait pas toujours suivi le véritable sens de Tacite, et même qu'il n'écrivait pas sa propre langue d'une manière bien correcte. (*Voy. l'Année littér.*, 1776, t. 1, p. 145.) Cette petite leçon rabattit sans doute les fumées de sa vanité; du moins il n'osa plus reparler de son édition de Tacite. Mais la révolution ne tarda pas à ouvrir une carrière à son ambition. Nommé juge suppléant en 1792, il remplaça Péthion comme maire de Paris, jusqu'à l'élection de son successeur. (*Voy. CHAM-BON.*) Au 15 vendémiaire an 4 (octobre 1795), Boucher présida la section de l'ouest, et il fut condamné à mort pour avoir signé l'ordre de marcher contre la convention. S'étant soustrait à ce jugement, il fut amnistié et reprit ses fonctions judiciaires. Boucher mourut à Paris en 1811, dans un âge avancé. Quelques biographes lui attribuent l'*Analyse de la coutume d'Artois*, que la *France littéraire* donne à son frère. (*Voy. l'article précédent.*) W—s.

BOUCHER (JEAN-BAPTISTE-ANTOINE), naquit le 7 octobre 1747, à Paris, rue St-Merry, où son père était pâtissier. Après avoir fait ses études au séminaire St-Louis, il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1771, à l'âge de vingt-quatre ans. Attaché d'abord à la paroisse St-Eustache, il fut ensuite nommé vicaire des Sts-Innocents, paroisse supprimée plus tard. Nous ignorons quel emploi il exerça en titre jusqu'à la révolution, car il ne fut point directeur des carmelites de la rue Chapon, comme on l'a dit dans une notice ; mais il paraît qu'il fut dès lors attaché au monastère du quartier St-Jacques. Il refusa le serment à la constitution civile du clergé, et cependant ne sortit point de France. Il eut le bonheur d'échapper à toutes les poursuites dans le temps de la persécution. Il exerçait secrètement le saint ministère, et il rendit beaucoup de services, surtout aux carmelites du couvent de la rue d'Enfer, dont la maison lui servit quelquefois de retraite. Quand le calme se rétablit en France, et que la religion put redresser ses autels, il demeura aumônier de ces religieuses jusqu'au 25 octobre 1810. A cette époque, il fut mis à la tête de la paroisse St-François-Xavier des Missions-Etrangères, lorsque le curé fut exilé à Fenestrelle par Bonaparte. Dans ce nouvel emploi, Boucher se lia avec un frère de l'abbé Desjardins, qui était pensionnaire aux Missions, et, de concert, ils travaillèrent à rappeler celui-ci de la terre d'exil. Le 5 janvier 1813, Boucher passa à la cure de St-Merry ; et, comme à sa première paroisse, il se distingua par son amour de la retraite, de l'étude, et par sa grande charité. Aussi, après sa mort, ne trouva-t-on chez lui qu'une très-modique somme. C'était un homme simple et d'un caractère fort doux ; il accueillait avec bonté les jeunes ecclésiastiques dont il aimait à encourager les études et à diriger les travaux. Il avait atteint sa 80^e année quand il mourut, le 17 octobre 1827. Un grand nombre de fidèles et trente curés du diocèse assistèrent à ses obsèques. Boucher était un très-bel homme, et il avait du talent pour la chaire. L'abbé Maury, devenu cardinal et archevêque de Paris, qui avait apprécié son savoir, l'estimait beaucoup, et ce fut lui qui le produisit pendant son administration. Boucher a publié : 1^o *Vie de la bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, dite dans le monde mademoiselle Acarie, converse, professe et fondatrice des carmelites réformées de France*, Paris, 1800, in-8°. Non-seulement c'est la meilleure histoire de Marie de l'Incarnation, mais c'est, à notre jugement, le meilleur livre en ce genre. Il est suivi d'un appendice des écrits de la bienheureuse, de pièces justificatives, de notices nombreuses et étendues. 2^o *Retraite d'après les exercices spirituels de St. Ignace*, Paris, 1807, in-12. Le 16 mars de cette année, il en envoya au pape un exemplaire, comme il lui en avait offert un de la *Vie de Marie de l'Incarnation*, par la voie du cardinal Spina. Le pape lui répondit le 11 avril. 3^o *Vie de Ste. Thérèse*, Paris, 1810, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est dans le même genre, mais au-dessous de la *Vie de Marie de l'Incarnation*. L'auteur le dédia au cardinal Fesch, qui lui avait procuré des documents inédits tirés des

archives de la cour de Rome. Boucher affectionnait l'ordre des carmelites ; il contribua beaucoup à rétablir leur maison de la rue d'Enfer des débris de la première. Dans son volume de la *Retraite*, il annonçait qu'il préparait une édition des *Lettres de Ste. Thérèse*, dans un ordre chronologique, et augmentée de près de deux cents autres, inédites en français. Ce travail n'a point été publié. Boucher avait encore donné une petite notice sur un ecclésiastique instruit, P. Charlier, mort en 1807. Il a aussi coopéré à la publication de plusieurs ouvrages utiles, entre autres à celle des *Sermons de l'abbé de Marolles*, 1786, 2 vol. in-12. Enfin il a laissé un assez grand nombre de prêches, de panegyriques et de sermons qui n'ont point été imprimés. Le 55^e volume de l'*Ami de la Religion* contient sur Boucher une notice qui nous a été fort utile pour la rédaction de cet article.

B—D—E.

BOUCHER (LOUIS-GILBERT), né à Luzarches, près Paris, le 17 janvier 1782, d'une famille honorable, eut du succès dans ses études et étudia le droit, comme élève d'élite de Versailles, à l'académie de législation, institution fondée pour suppléer aux facultés de droit, non encore rétablies. A la suite de ce cours et d'un début au barreau de la capitale, il fut employé dans la magistrature d'au delà les Alpes, et devint successivement substitut du procureur impérial près les tribunaux de première instance de Parme et de Florence, procureur impérial près le tribunal civil d'Arezzo, et substitut du procureur général près la cour criminelle de l'Arno. Ensuite, la cour d'appel de Rome ayant été érigée en cour impériale, Gilbert Boucher y fut appelé en qualité de premier avocat général. Plus tard, quand l'Italie fut perdue pour les Français, le premier avocat général de Rome, pour demeurer dans la magistrature, fut obligé d'accepter une position bien inférieure à celle qu'il venait de quitter. Si, dans les cent jours, il devint substitut du procureur général à Paris, il demeura tout à fait sans emploi à la seconde restauration. Au reste, ce ne fut pas pour longtemps ; car il passa successivement aux postes de procureur du roi à Joigny, puis à Auxerre. Mais une plus haute et plus difficile position attendait Gilbert Boucher ; car, par ordonnance du 4 décembre 1816, il fut nommé procureur général à la cour royale de l'île Bourbon. Là, en effet, ce magistrat devait éprouver de ces embarras qui entravent si souvent la marche du ministère public dans les colonies. Un conseiller auditeur, pour avoir voulu défendre la liberté de l'Indien Furcy, sur qui on voulait faire peser la dure loi de l'esclavage, fut révoqué par ordonnance, et le procureur général, obligé de présenter cet acte à l'enregistrement, déclara qu'il n'agissait que par expès commandement. Par suite de cette belle conduite et de ses liaisons avec le gouverneur la Fitte, il se trouva fort mal avec l'intendant Desbarrières-Richemont, entre les mains duquel l'autorité réelle avait été remise par le gouvernement du roi. Il en résulta que l'intendant fit renvoyer le procureur général en Europe. Nommé, en 1819, procureur général à la cour royale de Bastia, Gilbert Boucher se trouva tomber

dans de nouveaux embarras. La Corse était alors sous un régime extra-légal, et même, on peut le dire, le cours de la justice était tout à fait interrompu. Plus de huit cents condamnés par contumace se trouvaient dans l'île, où ils jouissaient d'une entière impunité; le procureur général en fit arrêter un bon nombre et les fit juger. Cette manière d'agir déplut au pouvoir, et on vit, en mai 1826, un magistrat être atteint par une destitution pour avoir fait son devoir. En vain, à la chambre des députés, l'opposition attaqua-t-elle fortement le ministre à raison d'un tel acte; l'injustice, au lieu d'être réparée, fut, comme d'usage, excusée par des réticences et des insinuations perfides. Alors Gilbert Boucher se fixa dans la capitale et y exerça les fonctions d'avocat. Ce ne fut que lors de la révolution de juillet qu'il rentra pour la dernière fois dans la magistrature comme procureur général près la cour royale de Poitiers. Cet emploi était devenu aussi difficile à remplir que les deux autres de même nature que ce magistrat avait occupés, parce que le ressort dans lequel il exerçait ses fonctions comprenait la Vendée militaire et des pays où les opinions contraires étaient à un grand état d'exaspération. Il en résulta que le nouveau procureur général fut continuellement en butte aux attaques des journaux légitimistes et libéraux avancés. Il eut le malheur de prendre au sérieux tous ces articles, et son état de santé, déjà mauvais, dégénéra en une longue et douloureuse maladie, à laquelle il succomba le 5 mars 1841. L'éloge de Gilbert Boucher, prononcé, lors de ses funérailles, par M. Gaillard-Nicias, alors son premier avocat général, et à présent procureur général à Toulouse, fut imprimé, par ordre de la cour royale de Poitiers, comme un témoignage honorable rendu à celui dont elle était le sujet. On le voit, peu de magistrats ont rempli autant de places diverses (onze au moins); ont été employés dans des pays plus divers (en Italie, en Afrique, en Corse et en France), et ont enfin rencontré plus de contrariétés dans l'exercice de leurs fonctions que Gilbert Boucher. F—T—E.

BOUCHERAT (LOUIS), chancelier de France sous Louis XIV, naquit à Paris, le 20 août 1616, d'une famille de Champagne, connue par trois siècles de noblesse, illustrée par des charges et des alliances considérables. Il étudia le droit canonique sous le fameux Richer, et fit sous lui une étude approfondie des libertés de l'Église gallicane. Lié avec les Séguier, les Lamoignon, les Jérôme Bignon, les Turenne; alliant à une âme pure un naturel heureux, des intentions droites, avec un air grave et majestueux, il s'éleva, par cinquante années de service, à la première dignité de la magistrature. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant de Guienne, de Languedoc, de Picardie, de Champagne, conseiller d'État, trois fois commissaire du roi aux états de Languedoc, et dix fois aux états de Bretagne. Colbert l'appela au conseil royal des finances établi en 1667, et, le 1^{er} novembre 1685, il succéda au chancelier de France Letellier. Louis XIV lui annonça sa nomination par ces paroles mémorables: «La place de chancelier

«est le prix de vos longs services; ce n'est pas une «grâce, c'est une récompense. Elle n'eût pas été «pour vous, si tout autre l'eût mieux méritée.» Il avait épousé Françoise de Loménie, dont il eut une fille, mariée à Nicolas-Auguste de Harlay. Letellier avait signé d'une main mourante la révocation de l'édit de Nantes; Boucherat se trouva chargé d'en poursuivre la triste et funeste exécution. Il voulait servir la religion; il crut servir l'État, il se trompa; mais c'était l'esprit du temps et l'erreur générale. L'orateur chargé de le louer après sa mort regrettait encore qu'il n'eût pas eu la gloire de dresser l'édit, et qu'il ne lui fût resté que celle d'avoir fait tomber tous les temples de l'hérésie. Au surplus, le chancelier était un homme très-religieux. Il avait pour armes un coq en champ d'azur: un grave magistrat de Mâcon, nommé Bauderon de Senecy, imagina de publier, en 1687, un volume in-12, intitulé: *le Coq royal, ou le Blason mystérieux des armes de monseigneur Boucherat, chancelier de France*: c'est un panégyrique très-singulier des talents et des vertus du chancelier. L'auteur le compare sans cesse à un coq; il en fait le coq de Louis XIV. Madame de Harlay, sa fille, est une poule blanche, et ses petits enfants sont de jeunes poussins. Ce livre, qui est rare, est remarquable par beaucoup d'originalité et d'érudition: Boucherat méritait un panégyriste moins ridiculement emphatique. Ses talents étaient plus solides que brillants, ses vues plus droites qu'élevées; il avait tout pour commander l'estime, rien pour être admiré. Il fut un ministre sage, et non un grand ministre. La dernière année de sa vie fut une année de langueur, et une étude continue de la mort. Il avait confié au roi son projet de démission et de retraite; mais il n'eut pas le temps de l'exécuter. Il mourut à Paris, le 2 septembre 1699, à l'âge de 85 ans. Un jésuite, le P. Chappuys, et un oratorien, le P. de la Roche, prononcèrent et firent imprimer son oraison funèbre (Paris, 1700, in-4°). Il semble résulter d'un passage de celle du P. de la Roche, que le chancelier avait traduit les psaumes de David en vers. On doit remarquer, comme un témoignage bien honorable de sa probité, que le chancelier Séguier, mort en 1672, l'avait choisi pour son exécuteur testamentaire, et qu'ayant été le confident de la conversion de Turenne, il fut aussi, en 1675, l'exécuteur de ses dernières volontés. V—VE.

BOUCHERON (CHARLES-EMMANUEL-MARIE), célèbre latiniste, naquit à Turin, le 28 avril 1773. La précocité de son esprit et son amour du travail furent tels, qu'à l'âge de dix-huit ans il était déjà docteur en théologie. Bien que ce grade pût alors être conféré à des jeunes gens non encore revêtus d'un ordre sacré, il est probable que Boucheron se destinait à l'état ecclésiastique; mais ayant ensuite pris aussi ses degrés dans la faculté de droit, il se présenta au concours que le ministre Damiano de Priocca exigeait de tous ceux qui aspiraient à des fonctions publiques. L'épreuve mit son mérite en relief; il fut distingué dans le nombre des concurrents, et il obtint une place à la secrétairerie royale, dont, par une

faveur jusqu'alors sans exemple, il devint titulaire l'année suivante. Bientôt survint l'invasion française, qui bouleversa l'ancien ordre de choses : obligé de renoncer à son emploi, Boucheron se jeta dans la carrière de l'enseignement, où l'appelaient d'ailleurs ses études et la nature de son talent. Il débuta, en 1804, au lycée de Turin, comme professeur d'éloquence. Ses qualités brillèrent aussitôt de tout leur éclat, et, dès les premières leçons, on regretta qu'un homme si richement doté par la nature n'eût pas été placé sur un théâtre plus vaste ; aussi, quand la chaire d'éloquence latine devint vacante à l'université, en 1814, on s'empessa de la lui offrir ; et trois ans après, on le chargea en outre des cours d'éloquence grecque. Il avait, sous la direction du savant abbé Valperga de Caluso, étudié dans les langues orientales l'origine de ces deux langues. Ce fut à force de travail qu'il en pénétra tous les secrets et qu'il se fit ce style dont la texture de phrases, la vivacité de coloris, la richesse d'expressions, donnent à ses écrits une empreinte vraiment romaine. Toutes ces qualités brillent dans les discours qu'il prononça au lycée de Turin les jours de distribution de prix, et à l'université les jours de l'ouverture des cours ; dans ses innombrables inscriptions, tant funébres que monumentales, et surtout dans les élégantes biographies qu'il consacra à trois de ses bienfaiteurs. Lorsque M. Joseph Pomba entreprit de publier une nouvelle édition des classiques latins, il chargea Boucheron de la correction des épreuves et de la rédaction des préfaces et des notes. Son choix ne pouvait être plus heureux : grâce aux soins du savant professeur, cette édition obtint dès les premiers volumes un immense succès, laissa bien loin derrière elle toutes les publications du même genre qui l'avaient précédée, et, malgré le mérite de l'édition donnée à Paris par Lemaire, on peut affirmer qu'elle ne perd point à lui être comparée, tant chaque auteur y est expliqué, jugé, corrigé, commenté, avec un goût, une finesse, une profondeur incomparables. Lorsque Charles-Albert monta sur le trône en 1830, Boucheron n'avait encore reçu aucune marque distinctive de l'approbation du gouvernement. Il appartenait à ce prince de récompenser dignement l'homme qu'il avait chargé d'enseigner le grec à ses fils. Non content de lui avoir conféré, peu de jours après son avènement, la croix de St-Maurice et de St-Lazare, il le comprit encore dans la nomination des douze premiers chevaliers de l'ordre du Mérite civil, créé en 1832. A cette époque, outre les deux chaires dont nous avons parlé, Boucheron occupait celle d'histoire à l'académie militaire, et celle d'archéologie à l'école des beaux-arts. L'amour des langues anciennes ne lui avait pas fait négliger l'étude de l'italien ; il en connaissait toutes les beautés, et la maniait presque aussi puissamment que le latin. Nous en avons une preuve dans les oraisons funébres du chanoine de Giovanni, poète distingué, et de François Regio, traducteur de la *Cypédie* de Xénophon ; dans les explications des peintures de la galerie royale, et dans la traduction de l'histoire de la *Retraite des dix mille*. com-

mencée pour la célèbre collection des historiens grecs de Sonzogno, traduction dont le seul défaut est d'être restée inachevée. Parmi les nombreuses marques d'estime que Boucheron recevait chaque jour, nous ne pouvons omettre celle que lui donna M. Pomba. En récompense des soins portés à la collection des classiques, cet éditeur fit frapper par M. Gaspard Galeazzi, habile graveur, une médaille d'or, qui portait d'un côté le portrait du savant philologue, et de l'autre cette inscription :

Ob egregiam operam in editionem scriptorum latinorum collatam J. Pomba Typogr. an M DCCC XXX VII.

Boucheron souffrait depuis plusieurs mois d'une maladie d'inflammation, lorsqu'il fit, le 22 février 1838, une chute qui lui fractura le genou, et dont il mourut le 16 mars suivant. Sa perte fut vivement sentie et excita d'unanimes regrets. On peut dire que la nature avait prodigué à cet homme ses dons les plus rares. A la promptitude, à la pénétration de son esprit, à la vivacité de son imagination, à la force, à la profondeur de son raisonnement, il joignait une foule d'agréments qui prêtaient beaucoup de charme à sa conversation, et lui avaient acquis la réputation d'être le plus aimable causeur de son pays. Mais c'était surtout dans les réunions publiques que ces qualités se montraient dans toute leur splendeur. Son talent, la majesté de sa taille, la dignité de son maintien, la noblesse de ses traits, la puissance de son organe, la vigueur même de sa constitution et de sa santé, tout semblait l'appeler à dominer une grande assemblée ; nul doute que s'il avait vécu dans un pays de liberté politique, il n'eût attaché à son nom une haute célébrité. Son caractère n'était pas moins élevé que son esprit, et ses mœurs furent toujours d'une pureté irréprochable. Fidèle au précepte de Boileau :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,

il portait le plus grand soin à tous ses écrits, et il en est tel qu'il recopia jusqu'à trente fois ; voilà sans doute le secret de leur perfection. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Caroli Boucheroni de Clemente Damiano Priocca*, Turin, 1815, in-8°. 2° *De Josepho Vernazza*, notice qui fut d'abord imprimée dans les *Actes de l'académie des sciences de Turin*. 3° *Caroli Boucheroni de Thoma Valperga Caluso*, Turin, 1833, in-8°. Ces trois biographies ont été traduites en italien par M. le professeur Thomas Vallauri, et réimprimées en un seul volume, avec une longue préface de l'auteur adressée à M. le chevalier César de Saluces, Turin, Pomba, in-8°. 4° *Caroli Boucheroni Specimen inscriptionum latinarum, edente Thoma Vallaurio*, Turin, 1836, in-8°. Ces inscriptions eurent le plus grand succès dans le monde savant, et fixèrent l'attention de l'académie d'histoire de Madrid, qui décerna à l'auteur les éloges les plus flatteurs. M. Thomas Vallauri, élève et successeur de Boucheron dans la chaire d'éloquence latine, lui a

consacré une élégante notice latine (*Thomæ Vallaurii de Carlo Bouheronio*, Turin, 1858, in-8°), à laquelle nous avons emprunté la plupart de ces détails. A—Y et C—ss—I.

BOUCHESEICHE (JEAN-BAPTISTE), né le 14 octobre 1760, à Chaumont en Champagne, y fit ses études au collège des Pères de la doctrine chrétienne, et entra dans leur congrégation en 1777. Après avoir achevé son noviciat dans leur maison de Paris, il fut envoyé à St-Omer, où ces Pères avaient un collège. Il y professa depuis le 1^{er} février 1778 jusqu'au 16 avril 1783. Alors il quitta la congrégation des doctrinaires, où l'on n'était ni engagé par des vœux, ni forcé de prendre les ordres sacrés (1), se maria en 1784, et revint à Paris, où il se voua à la profession d'instituteur. Le directoire du département de la Seine, par arrêté du 26 avril 1791, le nomma professeur au collège de Lisieux, rue St-Jacques. Boucheseiche conserva cette place jusqu'au 13 septembre 1793, date du décret de la convention nationale qui supprimait l'université, les collèges et les académies. Lombard de Langres, qui avait été son condisciple, dit dans ses *Mémoires*, t. 1, que Boucheseiche était chef d'une institution sur la place de l'Estrapade, et qu'il y donna momentanément asile, pendant les massacres des 2 et 3 septembre 1792, à l'abbé Barbe, leur ancien professeur de rhétorique au collège de Chaumont. (*Voy. BARBE.*) Le fait est vrai; les soins qu'exigeaient la direction et la surveillance de son pensionnat n'empêchaient pas Boucheseiche de remplir les obligations de sa classe au collège de Lisieux. Il fut nommé, le 21 avril 1798, commissaire du directoire exécutif près l'administration municipale du septième arrondissement de Paris, rue Ste-Avoye, et le 27 mai suivant, il entra au bureau centrale du canton de Paris (qui était chargé de la police de la ville), avec le titre de chef de bureau des mœurs et opinions politiques. Sous le consulat, en 1800, il devint chef de la cinquième division de la préfecture de police, et fut chargé des théâtres, bals, fêtes publiques, réunions politiques, maisons de jeu et de débauche, lieux consacrés aux cultes religieux, librairie, imprimerie, journaux et institutions, affiches, saltimbanques, suicides, cimetières, surveillance de l'état public. En 1802, il devint chef du troisième bureau de la première division, en conservant toutes ses attributions; mais, en 1808, il fut nommé chef de cette division dont les deux autres bureaux étaient chargés des émigrés et amnistiés, des marchandises prohibées, du port d'armes, des poudres et salpêtres, des affaires relatives au 5^e arrondissement de la police de l'empire, des passe-ports et cartes de sûreté, etc. Il remplit cette place avec modération et impartialité, et la conserva jusqu'au 30 novembre 1813, qu'il fut admis à la retraite. Il passa ses dernières années dans une maison de campagne qu'il avait à Chaillot, où il s'occupait du catalogue de sa

(1) Il en était ainsi dans les congrégations de l'Oratoire et de St-Lazare; Boucheseiche n'a donc été ni moine ni prêtre, comme le bruit en a couru.

nombreuse bibliothèque, et d'ouvrages élémentaires, pour l'instruction des enfants de sa fille unique, lorsqu'il y mourut par suite de diverses attaques d'apoplexie, le 4 janvier 1823. On a de lui : 1^o *la Géographie nationale, ou la France divisée en départements et districts*, Paris, 1790, in-8°. 2^o *Description abrégée de la France, ou la France divisée suivant les décrets de l'assemblée nationale*, 1790, in-8°. 3^o *Catéchisme de la déclaration des droits de l'homme et du citoyen*, 1793, in-8°. 4^o *Voyage de milady Craven en Crimée et à Constantinople*, trad. de l'anglais (sans nom d'auteur), Paris, 1794, in-18. Cette traduction est différente de celle qu'avait publiée Guédon-Berchère, Londres, 1789, in-8°, avec cartes et figures. Barbier ne cite point cet ouvrage dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. 5^o *Notions élémentaires de géographie*, 1796, in-12; 1801, 1805 et 1809, in-12. Ce qui a fait l'éloge ou du moins le succès de cet ouvrage, c'est que le jury de l'instruction publique le jugea digne d'être admis au nombre des livres classiques. 6^o *Discours sur les moyens de perfectionner l'organisation de l'enseignement public*, 1798, in-8°. 7^o *Description historique et géographique de l'Indoustan*, par G. Rennel, traduit de l'anglais, Paris, 1800, 5 vol. in-8° et atlas in-4°. Debray, dans ses *Tablettes littéraires*, attribue encore à Boucheseiche les *Antiquités poétiques*, 1793, in-8°. A—T.

BOUCHET (JEAN), né à Poitiers, en 1476. Comme sa fortune ne lui permettait pas de se livrer entièrement à son goût pour la poésie, il chercha d'abord un emploi qui pût lui laisser quelques loisirs, et se détermina enfin à prendre l'état de procureur, qui avait été celui de son père. Dans l'exercice de cette profession, il trouva de l'aisance, puisqu'il éleva honorablement une nombreuse famille, et toute facilité pour se livrer à son goût favori, si l'on en juge par la quantité de livres qu'il a fait imprimer. Ses poésies, qui eurent un grand succès, se trouvent aujourd'hui dans la classe de celles qu'on ne lit plus, mais qu'on peut encore consulter par curiosité. Le plus intéressant de ses ouvrages est intitulé : *les Annales d'Aquitaine, Faits et Gestes des rois de France et d'Angleterre, etc., augmentées de plusieurs pièces rares et historiques*; la 1^{re} édition est de Poitiers, 1524, in-fol. On est certain que Bouchet a continué cette histoire jusqu'en 1545; mais si, comme le conjecture la Monnoie, il est l'auteur du supplément qui va jusqu'en 1553, ce n'est qu'en cette année-là qu'il faut placer sa mort, et non en 1550, comme l'ont fait tous les biographes. La meilleure édition des *Annales d'Aquitaine* est celle de Poitiers, 1644, in-fol., augmentée par J. Mounin; on trouve dans cet ouvrage des détails intéressants, et racontés avec une naïveté et une franchise remarquables. On a en outre de Jean Bouchet : 1^o *les Regnards traversant les périlleuses voyes des folles fiances du monde*, Paris, Ant. Vêrard, in-fol., goth., avec figures sur bois : cette édition, qui est la meilleure, est sans date; mais on sait qu'elle parut vers 1500. L'imprimeur Vêrard, pour en assurer le débit, mit le nom de Sébastien Brandt

sur le frontispice, au lieu de celui de l'auteur, alors trop jeune pour avoir une réputation. Cette supercherie donna lieu à un procès qui se termina par un accommodement. Ces faits sont connus de toutes les personnes qui ont étudié l'histoire littéraire; il est donc bien étonnant qu'on réimprime encore que cet ouvrage est traduit du latin de Brandt. L'ouvrage de Bouchet n'a aucun rapport avec celui de Brandt, de *Spectaculo Conflictuque Vulpium*; celui de Bouchet est une satire allégorique, remplie d'humour contre les désordres du temps; il fut réimprimé en 1550, in-4°, fig. 2° *L'Amoureux transy sans espoir*, Paris, sans date et sans nom d'auteur, in-4°, goth., édition rare, imprimée à deux colonnes, et ornée de figures sur bois; on en cite une autre de Lyon, 1507, également in-4°. 3° *Les Angloisses et Remèdes d'amour du traverseur en son adolescence*, Poitiers, de Marnet, 1556, in-4°, goth.; ibid., 1557, in-12; Lyon, de Tournes, 1550, in-16. Il doit exister des éditions antérieures à celles-ci; la Croix du Maine en cite une de Paris, 1501. Comme cet ouvrage n'a paru qu'après *L'Amoureux transy*, dont il est une suite, nous pensons que ce dernier ouvrage était imprimé dès 1500. 4° *La Déploration de l'Eglise militante sur les persécutions intérieures et extérieures*, etc., par elle soutenues en 1510 et 1511, en ryme françoise, Paris, 1512, in-8°, goth.: on apprend par cet ouvrage que Bouchet était ennemi des nouvelles opinions. 5° *Le Temple de bonne Renommée et repos des hommes et femmes illustres*, Paris, 1516, in-4°, goth., ouvrage très-rare, quoiqu'il y en ait deux autres éditions, imprimées toutes deux à Paris, sans date. 6° *Opuscules du traverseur des voyes périlleuses* (c'est le nom qu'il avait pris, et sous lequel il fit paraître presque tous ses ouvrages); la meilleure édition est celle de Poitiers, 1526, in-4°, goth. Il y en a deux antérieures, l'une sans date, et l'autre de 1517. C'est dans ce recueil que se trouve le *Chapelet des princes*, formé de cinq dizaines de rondeaux, et d'une ballade à la fin de chaque dizaine, en guise de *Pater*, petite pièce très-singulière. On le trouve aussi séparément, Paris, sans date, à St-Jean-Baptiste, in-8°; et à la suite du *Temple de Jehan Boccace* par George Chatelain (voy. ce nom), Paris, 1517, in-fol. 7° *Panégryc du chevalier sans reproche* (Louis de la Trémouille), en prose et en vers, Poitiers, 1527, in-4°, goth. Comme Bouchet avait vécu longtemps avec son héros, et qu'il tenait de lui-même les faits qu'il en raconte, ses récits sont curieux et exacts, et ils contiennent une peinture fidèle des mœurs de la chevalerie. Cet ouvrage a été inséré, avec une vie de J. Bouchet, dans les *Mémoires relatifs à l'Histoire de France* publiés par Foucault (Paris, 1820, in-8°). 8° *Les élégantes Epîtres, extraies du panégryc du chevalier sans reproche*, Paris, 1556, in-8°. 9° *Le Labyrinthe de fortune et séjour de trois nobles dames, en ryme françoise*, Paris, sans date, in-4°; Poitiers, 1522 et 1524, in-4°. 10° *Les Triumphe de la noble et amoureuse dame, et l'art de honnestement aymer*, en prose et en vers, Paris, 1557, 1559, 1541, 1545 et 1555; Louvain, 1563, in-8°, goth.; les éditions in-fol. sont

peu recherchées: c'est un ouvrage mystique, la noble dame est l'âme qui triomphe du corps. 11° *Le Jugement poétique de l'honneur féminin, et séjour des illustres, claires et honnestes dames*, Poitiers, 1558, in-4°. 12° *Epîtres très-morales et familières*, Poitiers, 1545, in-fol., ouvrage curieux à raison des particularités historiques qu'il contient. 13° *Anciennes et modernes Généalogies des roys de France, et mesmement du roy Pharamond, avec leurs épitaphes et effigies*, Poitiers, 1551, in-4°, goth., et 1545, in-fol.; Paris, 1556, in-16, et 1557, in-8°. L'édition de 1545, in-fol., est la plus complète de toutes, puisqu'on y a joint une partie des opuscules de l'auteur. 14° *Fleur et Triumphe de cent cinq rondeaux, contenant la constance et l'inconstance de deux amants*, Lyon, 1540, petit in-8°, goth. 15° *Epîtres, Elégies, Epigrammes et Epitaphes composés sur et pour raison du décès de feu... Renée de Bourbon, abbesse de Fontevault, par le procureur général dudit ordre* (Conrad de l'Oulmeaux), et par le traverseur, Poitiers, 1553, petit in-4°. On trouve la liste des ouvrages de Jean Bouchet dans le t. 27 des *Mémoires* de Nicéron, et dans la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong. On lui attribue encore: 1° *le Nouveau Monde, avec l'estrif du pourveu et de l'électif*, Paris, sans date, petit in-8°, goth., pièce dirigée contre l'abrogation de la pragmatique sanction, et qui fut représentée à Paris, le 11 juin 1508. 2° *Histoire et Chronique de Chlotaire, premier de ce nom, septième roy des François, et de sa très-illustre épouse, Stc. Radegonde*, Poitiers, 1527, in-4°, goth. 3° Une farce intitulée: *Sotise à huit personnages, c'est à savoir, le monde abus, sot dissolu, sot glorieux, sot corrompu, sot trompeur, sot ignorant et sotte folle*, Paris, sans date, in-8°, goth. Nicéron ne fait aucune mention de cet ouvrage de Bouchet, et comme c'est une satire violente contre le clergé et contre Louis XII, on peut douter qu'il en soit l'auteur, puisque ses opinions en matière de religion étaient très-solides et très-circonspectes. W—s et CH—s.

BOUCHET (GUILLAUME), sieur de Brocourt, d'une famille d'imprimeurs de Poitiers, où il naquit en 1526, y fut libraire, puis juge-consul. Il est auteur d'un ouvrage intitulé: *les Sérées*, qu'il imprima lui-même, 1584, in-4°, et qui fut réimprimé à Lyon, 1593, 3 vol. in-16; Paris, 1608, 5 vol. in-12; Rouen, 1655 et 1654, 5 vol. in-8°: cette dernière édition est la plus complète. Ce livre, dédié à messieurs les marchands de la ville de Poitiers, est un recueil de discours farcis de toutes sortes de plaisanteries et de quolibets souvent assez fades, et dont les meilleurs ont été pillés par une infinité d'auteurs qui sont venus depuis. Les obscénités grossières y sont assez fréquentes. La Monnoie dit que ces *Sérées* sont bonnes. Dreux du Radier, pour en faire l'éloge, affirme que l'auteur peut fort bien aller de compagnie avec Bonaventure Despériers, Béroalde de Verville, et ceux de son genre. (Voy. DESPÉRIERS et BÉROALDE DE VERVILLE.) On croit que Guillaume Bouchet vécut environ 80 ans, et mourut vers l'année 1606. (Voy. PERUSE.) A. B—T.

BOUCHET (RENÉ), sieur d'Ambillou, né à Poitiers dans le 16^e siècle, exerçait une petite charge de judicature dans une province éloignée de Paris. Suivant l'abbé Goujet, les poésies de Bouchet sont supérieures à celles de presque tous ses contemporains. Elles ont été recueillies et imprimées à Paris, Rob. Estienne, 1609, 6 vol. in-8°, contenant la *Sidère pastorale, plus les Amours de Sidère, de Pasithée et autres poésies* : « La *Sidère* est une pastorale allégorique, où, sous les noms de *Cléon* et de « *Floribé*, on veut louer le roi et la reine; elle est « en cinq actes et en prose, à l'exception des chœurs « et de quelques scènes qui sont en vers, de même « que le prologue où le poète fait parler la Jalousie. » René Bouchet est encore auteur d'une pièce de vers imprimée à la suite des poésies françaises de son oncle Scévole de Ste-Marthe, édition de 1600. — **Jacques BOUCHET D'AMBILLOU**, son frère, avocat au parlement de Bretagne, faisait aussi des vers, et René lui a donné de grandes louanges sur son talent pour la poésie; mais ses ouvrages n'ont point été imprimés. — **Pierre BOUCHET**, poète français, né à la Rochelle dans le 16^e siècle, a traduit du latin, de Jean Olivier, évêque d'Angers, en vers français, la *Pandore, ou Description de la fable et fiction poétique de l'origine des femmes, cause des maux qui sont survenus au monde*, Poitiers, 1548, in-8°. Duverdier, qui rapporte dans sa *Bibliothèque* un extrait du poème, ne nous apprend aucune particularité sur cet auteur. W—s.

BOUCHET (JEAN DU), chevalier de l'ordre du roi, conseiller et maître d'hôtel ordinaire, mourut en 1684, à 85 ans, après avoir composé les ouvrages suivants : 1^o *la Véritable origine de la seconde et troisième lignées de la maison de France*, Paris, 1646 et 61, in-fol.; il fait descendre la seconde race de Ferreolus, premier préfet des Gaules, au commencement du 5^e siècle, sentiment qu'il avait tiré d'André Duchêne, et la troisième, de Childebrand, frère de Charles-Martel; 2^o *Histoire généalogique de la maison de Courtenay*, Paris, 1661, in-fol., précédée d'une épître dédicatoire au roi, contenant l'éloge du cardinal Mazarin, qui a été supprimée dans la plupart des exemplaires, à cause de certains traits hardis; 3^o *Preuves de l'histoire généalogique de la maison de Coligny*, Paris, 1662, in-fol.; 4^o *Table généalogique des comtes d'Auvergne*, 1665, in-fol., en six feuilles; 5^o *Table généalogique des anciens vicomtes de la Marche*, Paris, 1682, in-fol.; 6^o *Histoire de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier*, par Coustureau, publiée par du Bouchet, avec des additions plus amples que la vie même, Rouen, 1642, in-4°, et 1645, in-8°. Tous ces ouvrages attestent que l'auteur était extrêmement laborieux. Ils sont précieux par les recherches qu'ils contiennent, et par le grand nombre de pièces qu'on y trouve. Du Bouchet n'écrit pas mal pour le temps; il est exact, assez bon critique, savant dans l'histoire des grandes familles, surtout de celles d'Auvergne, sa patrie. T—D.

BOUCHET DE LA GETIÈRE (FRANÇOIS-JEAN-BAPTISTE), fils d'un contrôleur des guerres, naquit

à Niort, le 25 juin 1737, et devint comme son père un habile amateur de chevaux. Connu de Bourgelat, celui-ci le fit appeler par le ministre de la guerre, en 1766, pour occuper une place d'inspecteur des haras, et bientôt il fut chargé d'aller chercher des étalons en Allemagne, en Italie et en Turquie. En 1795, lorsque la révolution eut détruit les établissements de l'ancien gouvernement dans cette partie, Bouchet fut mis en réquisition par le comité militaire, les comités d'agriculture et de salut public, afin de donner des plans pour réorganiser les haras. Son projet fut adopté, et par suite il fut créé inspecteur de dépôts d'étalons. Plus tard le gouvernement, par un décret de l'an 6 (1798), ordonna l'impression d'un de ses ouvrages qui a paru sous ce titre : *Observations sur les différentes qualités du sol de la France relativement à la propagation des meilleures races de chevaux*. (1). Bouchet de la Getière mourut à Paris, le 11 avril 1801. Il a laissé des manuscrits résultat de ses longues observations. F—T—E.

BOUCHETEL, ou **BOCHETEL (GUILLAUME)**, originaire de Berri, succéda à son père dans la place de secrétaire du roi. François 1^{er} le nomma commissaire avec l'amiral d'Annebaut, en 1546, pour traiter de la paix avec les Anglais, et, en 1550, il fut chargé, par Henri II, de veiller à l'exécution des conditions du traité. Bouchetel mourut en 1558. La Croix du Maine et Duverdier lui attribuent quelques ouvrages, entre autres l'*Ordre et Forme de l'entrée de la reine Eléonore d'Autriche en la ville de Paris et de son sacre et couronnement à St-Denis*, le 5 mars 1550, Paris, 1552, in-4°. Duverdier lui attribue de plus la fable de *Biblis et Caunus*, imitation d'Ovide; une ballade tirée d'une élégie de Propertius et d'autres pièces, le tout, dit-il, imprimé par Robert Estienne; mais ce bibliographe se trompe en disant que la traduction de l'*Hécube* d'Euripide, par Bouchetel, a été imprimée par Robert Estienne en 1550, in-8°; c'est la traduction de Lazare de Baït qui a été imprimée par Robert Estienne; celle de Bouchetel l'a été par Etienne Roffel. La Croix du Maine dit que Bernardin Bouchetel, secrétaire du roi, a traduit Euripide du grec en français. Il semble indiquer par là une traduction entière du théâtre d'Euripide. Ce Bernardin ne peut être que le père de Guillaume, dont il est question dans cet article. En annonçant positivement, comme l'a fait Rigoley de Juvigny, que cette traduction n'a jamais été imprimée, c'est laisser supposer qu'elle a existé, et c'est un fait au moins très-douteux. W—s.

BOUCHEUL (JOSEPH), savant jurisconsulte du Dorat, dans la basse Marche, y mourut en 1706, à 67 ans. On a de lui : *Corps et Compilation de tous les commentateurs sur la coutume du Poitou*, Poitiers, 1727; Paris, 1756, 2 vol. in-fol., avec des observations estimées pour la justesse et la netteté des décisions; mais où l'on aurait désiré plus de précision, plus de critique, et plus de raisonnement. 2^o *Traité des successions contractuelles*, Poitiers,

(1) Ces observations ont été réimprimées à la suite du *Rapport sur l'organisation des haras*, etc., par Echassieraux jeune.

1727, in-4° : c'est un précis de ce que la jurisprudence romaine, la doctrine des arrêts et le sentiment des jurisconsultes ont de relatif à ce sujet. T—D.

BOUCHON-DUBOURNIAL (HENRI), traducteur de Cervantes, naquit en 1749, à Toul. Admis dans le corps des ponts et chaussées, il fut ingénieur dans les provinces, puis professeur à l'école militaire, et ensuite chargé de la direction de plusieurs travaux importants, notamment du pont de Lampde, arrondissement d'Issoire. La cour d'Espagne ayant, en 1783, demandé des ingénieurs français, Bouchon y fut envoyé, et, peu de temps après, il obtint une chaire à l'école royale militaire de Port-Stc-Marie. Dans ses excursions aux environs de Cadix, il retrouva les restes du canal construit par les Romains pour amener dans cette ville les eaux de Tempul, à travers vingt lieues de montagnes. Il s'occupa sur-le-champ des travaux nécessaires pour la restauration de cet aqueduc, et présenta son plan au ministère espagnol ; mais la mort de Charles III empêcha l'exécution d'un projet qui eût pu lui faire honneur. Il revint en France à l'époque où les notables étaient assemblés pour aviser aux moyens de combler le déficit du trésor royal ; et il publia, sur l'objet de leurs délibérations, une brochure intitulée : *Considérations sur les finances*, 1788, in-8°, qui se confondit dans la foule d'opuscules que chaque jour voyait éclore sur cette matière. Pendant la terreur, il fut mis en prison comme suspect ; et ce fut alors qu'il entreprit une traduction du fameux roman de *Don Quichotte*, qui devait être à la fois plus littérale et plus complète que toutes celles que nous avons. En 1809, il fut chargé de la reconstruction du pont de Sèvres ; mais il se vit forcé d'abandonner cette entreprise, faute de fonds pour payer les ouvriers ; il fut même arrêté pour dettes, et resta longtemps détenu à Ste-Pélagie. Plus tard, il démontra que c'était à tort qu'on avait exercé contre lui des poursuites, et il obtint de ses associés une indemnité. En 1826 Bouchon-Dubournial publia dans les *Petites-Affiches* plusieurs avis pour demander des jeunes gens capables de copier ses manuscrits. Il exigea de ceux qui se présentaient un cautionnement, à titre de prêt, portant intérêt à cinq pour cent, et dont le remboursement ne devait être exigible qu'un mois après la sortie de l'employé. Ces remboursements n'ayant pas été effectués, Dubournial fut poursuivi comme escroc et condamné en première instance, par deux jugements successifs, à deux années d'emprisonnement ; mais la cour royale le renvoya de la plainte le 8 août, et condamna les plaignants aux dépens. L'accusé était alors presque octogénaire et sourd. Ce qui intéressa les juges en sa faveur, c'est qu'il était soutenu par une jeune femme qui disait être sa fille, et qui lui transmettait les questions adressées par le président. Dubournial est mort dans la misère à Paris, vers la fin de 1828. Peu de temps après, un particulier vint à la bibliothèque royale offrir plusieurs de ses manuscrits inédits, parmi lesquels étaient des pièces de théâtre. Outre l'opuscule sur les finances dont on a parlé, il en a publié

un second en 1814, intitulé : *Considérations sur les finances, sur la dette publique, sur la nécessité et les moyens de créer un milliard en papier-monnaie ; aussi solide et plus précieux que l'or, qui, employé à payer l'arriéré actuel, seconderait d'autant l'industrie, l'agriculture et le commerce de la France*, Paris, in-8° de 32 p. Enfin on a de lui la traduction des *OEuvres choisies* de Cervantes. Sous ce titre, Bouchon se proposait de publier le *Don Quichotte* avec un examen critique de ce célèbre ouvrage ; *Persilès et Sigismonde*, ou les *Pèlerins du Nord*, et les *Nouvelles* de Cervantes. Le *Don Quichotte* parut en 1807, 8 vol. in-12, avec une vie de l'auteur espagnol, mais sans l'examen, resté inédit. Chénier, dans son rapport sur le concours des prix décennaux, rendit un compte trop avantageux de cette traduction : au jugement de plusieurs critiques, c'est la plus proluxe de toutes, et elle ne peut être considérée que comme une espèce d'imitation du roman espagnol, bien différente de celle qu'a donnée Florian, laquelle n'en est qu'un extrait. Le *Don Quichotte* fut suivi de *Persilès et Sigismonde*, Paris, 1809, 6 vol. in-18, et du *Mari trop curieux*, nouvelle tirée de *Don Quichotte*, ibid., et même année, in-12. Bouchon, en 1822, annonça la traduction des *OEuvres complètes* de Cervantes, en 12 vol. in-8°. Il n'en a paru que 6 : le *Don Quichotte*, en 4 vol., et *Persilès*, en 2 vol. Les *Nouvelles choisies*, traduites par Bouchon, Paris, 1823, in-32, font partie de la *Collection des chefs-d'œuvre des classiques étrangers*. (Voy. CERVANTES.) On a publié, peu de temps avant la mort de Bouchon : *Don Quichotte et Sancho Pança à Paris en 1828, par un octogénaire paralytique qui ne voit plus comme autrefois, et qui ne se croit pas moins sage*, Paris, 1828, 4 vol. in-12.

A—T et V—S.

BOUCHOT (LÉOPOLD), né à Nancy, au commencement du 18^e siècle, embrassa l'état ecclésiastique. Son père, secrétaire des commandements de la duchesse douairière de Lorraine, obtint pour lui la place d'aumônier de la princesse, et un canonicat à Pont-à-Mousson. Les travaux utiles et modestes auxquels il consacra sa vie ne lui donnèrent point de renommée. Il doit être cependant compté au nombre de ces bons esprits qui tentèrent les premiers d'améliorer les méthodes d'instruction élémentaire, et qui, marchant dans la carrière ouverte par les écrivains de Port-Royal et agrandie par Dumarsais, voulurent rattacher l'étude des langues à des principes plus rationnels et plus conformes à la marche naturelle de l'esprit humain. L'abbé Bouchot porta aussi ses vues sur la nécessité de changer le système d'éducation suivi dans les collèges. Ses réflexions sur ce sujet important sont exposées dans un mémoire in-4°, qu'il publia l'année même (1763) où la Chalotais mettait au jour son *Essai d'éducation nationale*. Les efforts de Bouchot pour perfectionner les plans d'étude méritent d'autant plus d'être remarqués qu'ils étaient tentés en présence du collège des jésuites et de l'université de Pont-à-Mousson, également inflexibles dans leur doctrine. On a de lui : 1^o *Traité de deux imperfections de la*

langue française, Paris, 1759, in-12. La première imperfection qu'il signale, et qui est plutôt un vice de l'usage, tient à l'incertitude de la prononciation de certains mots qui s'écrivent autrement qu'on ne les articule. Il propose de remédier à cet inconvénient par une accentuation calculée, et qui ne changerait rien à l'orthographe. Ce mode, parmi ses avantages, comporte cette réserve que l'abbé de St-Pierre, Beauzée, etc., n'avaient point observée et qui a été foulée aux pieds, avec plus d'audace encore, par quelques grammaticiens modernes. 2° *Rudiment français à l'usage de la jeunesse des deux sexes, pour apprendre, en peu de temps, la langue par règles*, Paris, 1759, in-12. La plupart des grammaires élémentaires pèchent par le défaut de clarté, et ne sont pas à la portée du jeune âge. L'auteur s'est attaché à rendre ses définitions plus intelligibles. La manière dont il range les noms et pronoms sous cinq déclinaisons offre quelque chose de neuf. Ses explications sur la déclinaison du participe ont aplani les premières difficultés de cette question grammaticale. 3° *ABC Royal, ou l'Art d'apprendre à lire sans épeler ni les voyelles ni les consonnes*, Paris, 1759, et Nancy, 1761, in-12. 4° *Différence entre la grammaire et la grammaire générale raisonnée*, Pont-à-Mousson, 1760, in-12. 5° *L'Art nouvellement inventé pour enseigner à lire*, etc., Pont-à-Mousson, 1761, in-12. Par ordre du roi Stanislas, douze enfants, tirés de différentes écoles de la ville de Nancy, furent mis entre les mains de l'auteur, qui, en très-peu de temps, leur apprit à lire, et leur enseigna les principes de la grammaire et de la prononciation. Le succès qu'il obtint fut tel que, sur le rapport de MM. Durival et de Terverus, l'académie reconnut, par une délibération expresse, que « la méthode de « l'abbé Bouchot convenait mieux que les autres, « pour l'instruction particulière ; qu'il serait même « possible de la rendre propre à l'instruction publique, puisque les enfants la saisissaient plus « promptement, avec moins de travail, sans humeur « et sans ennui ; qu'elle était propre surtout à corriger les défauts d'articulation, et qu'elle ployait « la voix à toutes les inflexions. » L'académie finissait par prier le roi de permettre que ce mode d'enseignement fût adopté dans toutes les écoles, en ajoutant qu'on ne saurait trop applaudir au zèle de l'abbé Bouchot. 6° *Progression de la grammaire à la logique*, 1763, in-4°. Léopold Bouchot mourut à Pont-à-Mousson, en 1766. L—M—X.

BOUCHOTTE (JEAN-BAPTISTE-NOËL), ministre de la guerre sous le règne de la convention, naquit à Metz, le 25 décembre 1754, d'une famille considérée dans sa province, mais non noble ; de sorte qu'entré à seize ans, en 1775, dans la carrière des armes, il lui fallut cinq années d'excellents services pour obtenir l'épaulette de sous-lieutenant. Dix ans après, il fut fait capitaine, et fit avec ce grade, dans le régiment d'Estérhazy-lussards, la campagne de 1792, à la suite de laquelle il devint lieutenant-colonel et commandant temporaire à Cambray. L'année suivante, il passa au grade de colonel. Désigné trois fois vers le même temps comme candidat au

ministère de la guerre, il arriva à ce département, le 4 avril de la même année, par les suffrages unanimes de la convention. Il remplaçait le général Beurnonville, fait prisonnier par les Autrichiens. Cette unanimité de suffrages lui avait été méritée tout à la fois par l'ardeur avec laquelle il avait embrassé les principes révolutionnaires, et par l'habileté qu'il avait déployée pour empêcher Cambray de tomber entre les mains des Autrichiens, auxquels Dumouriez voulait la livrer. Bouchotte était à Valenciennes lorsqu'il reçut la dépêche de Lebrun-Tondu, ministre de la guerre par *intérim*, qui lui annonçait sa nomination. Il fit connaître son acceptation par une lettre où il s'exprimait ainsi : « Dans les temps de révolution, l'on doit plus consulter son dévouement « que sa capacité, lorsqu'on est appelé aux emplois « publics. Je vais me rendre aux ordres de la convention. J'ai voulu rapporter des nouvelles de Valenciennes ; cette circonstance retardera de deux ou « trois jours mon arrivée. » Le ministère ne fut pour lui qu'une source perpétuelle de tracasseries et de dénominations parties de la tribune conventionnelle. Le 19 avril, il annonça à l'assemblée qu'il avait choisi pour adjoints Ronsin, Sijas, François, Delisle et Xavier Audouin. Il paraît que cette nomination ne fut pas définitive, car le *Moniteur* du 25 avril offre le nom de six adjoints acceptés par le conseil exécutif, dont deux, Bouchotte, commissaire des guerres, et Aubert, commandant à Cambray, ne se trouvent pas sur la liste de présentation envoyée par Bouchotte à la convention. Dès le 20 août, l'assemblée lui enjoignit par un décret de rendre compte des motifs qui l'avaient déterminé à renvoyer à la commission des marchés un marché que son prédécesseur Beurnonville avait passé pour approvisionner en eau-de-vie et en vin toutes les places frontières. A la même séance, Drouet, Romme et Lidon le dénoncèrent pour avoir, contre le vœu de la loi, changé le régime prescrit pour l'armement des volontaires, et fait transporter à Paris 80,000 fusils qui étaient à raccommo-der dans les manufactures de Maubeuge et de Charleville. « C'est un nouveau système, ajoutait « Lidon, pour désorganiser encore une fois l'armée... Je me suis convaincu, au comité de salut public, que rien ne se fait dans les bureaux de la « guerre, et que Bouchotte est encore fort au-dessous de Pache. On l'appelle au comité le ministre « d'Egypte, c'est-à-dire statue de pierre ; mais c'est « tait en sa présence même que je voulais convaincre « Bouchotte de son ineptie. » Lidon terminait en l'accusant encore de ne pas s'être concerté, en entrant au ministère, avec les membres du comité de salut public, qui lui auraient indiqué les agents de ses bureaux qu'il fallait conserver et ceux qu'il fallait renvoyer. Il concluait à ce que Bouchotte fût tenu d'exécuter les lois tant sur l'armement des volontaires que sur le recrutement, et demandait que la convention fit une loi qui empêchât un ministre de substituer à son gré des agents à ceux qui ne lui conviendraient pas. Bouchotte fut défendu par Bellegarde et par Robespierre jeune. Le premier, membre du comité de la guerre, attesta avoir, ainsi que

ses collègues, conseillé à ce ministre de faire transférer à Paris les 80,000 fusils, parce que le nombre des ouvriers pour les réparer était trop petit à Maubeuge et à Charleville. Le second se plaignit amèrement de ce qu'on cherchait déjà à ébranler la confiance que la convention avait donnée à Bouchotte, et de ce qu'on le comparait à Pache, lorsqu'on savait que Pache avait été entravé dans ses opérations par les intrigues de Duniouriez. Robespierre jeune ajouta que, si la convention avait la fermeté qui lui convenait, elle rappellerait Lidon à l'ordre; mais la convention n'en renvoya pas moins au comité de salut public les propositions de ce député. Le 23 mai suivant, Bouchotte se vit en butte à de nouvelles accusations. Cambon lui reprocha l'inexécution du décret qui lui ordonnait de vérifier les comptes des adjoints sortant de place. Pelet observa ensuite que « le ministre désorganisant toujours, et venant de renvoyer l'administration de l'habillement sans lui faire rendre compte de 60 millions dépensés en soixante jours, il était impossible que la loi réclame par Cambon reçoit son exécution. » Lidon, insistant sur l'accusation, ajoutait : « Je lui ai dit, moi, que c'était le comble de la perfidie, de l'ineptie et de l'atrocité, que les notes qu'il avait fournies. » Il demanda que les comités de salut public et de la guerre donnassent enfin une opinion sur ce ministre, sous lequel, selon lui, il était impossible d'aller encore huit jours sans éprouver une désorganisation totale. « Je vous dénonce le ministre, reprit Pelet, pour avoir écrit à la commune de Paris qu'il ne passerait aucun marché qui ne fût vérifié par elle. » Defermon annonça ensuite que le comité de salut public, qu'il avait eu mission de consulter sur des faits relatifs à l'administration de la guerre, l'avait assuré qu'il allait présenter un décret pour le remplacement d'un homme dont l'ineptie lui était démontrée chaque jour. Bréard et Genissieux prirent ensuite la parole dans le même sens, et Bouchotte ne trouva dans cette séance d'autres défenseurs que Sergent et Marat, qui s'écria : « Quand vous enverrez de ministres comme de chemises, la chose publique n'en ira pas mieux. » Marat conclut toutefois au renvoi de toutes les propositions faites contre le ministre au comité de salut public, qui ne fit aucun rapport. Fatigué de ces tracasseries, Bouchotte écrivit à la convention pour donner sa démission. Sa lettre fut renvoyée au comité de salut public; et, dans la séance du 30 mai, Barère, organe de ce comité, conclut à ce que cette démission fût acceptée, et à ce qu'il fût fait, séance tenante, une liste de candidats; mais, sur la proposition de Cambon, le comité fut chargé de présenter le citoyen qu'il croirait en état, par ses talents et son civisme, d'être ministre. Les événements du 31 mai empêchèrent le comité de s'occuper de cet objet. A la séance du 8 juin, Haussmann demanda que la convention procédât immédiatement à la nomination d'un ministre de la guerre : « Car, dit-il, Bouchotte est d'une ineptie inconcevable, et chaque jour ses fautes compromettent le sort de la république. » Lequinio prit alors sa défense : « Il existe, dit-il,

« une cabale contre ce ministre, parce qu'il est patriote; et des administrateurs malveillants, pour « lui faire perdre la confiance, rejettent sur lui les « fautes qu'ils commettent. » L'assemblée passa à l'ordre du jour, attendu que le comité de salut public était chargé de désigner un nouveau ministre. Le 21 juin, Hérault de Séchelles, au nom du comité, proposa de nommer un certain Alexandre, commissaire des guerres à l'armée des Alpes. Thuriot, qui voulait conserver Bouchotte au ministère, fit la motion de diviser en trois départements l'administration de la guerre : car, selon lui, Bouchotte, dont il vanta le civisme, n'avait donné sa démission que parce qu'il trouvait le fardeau trop pesant. Legendre, en appuyant la proposition de Thuriot, qui fut renvoyée au comité de salut public, fit également l'éloge de Bouchotte. « S'il était possible, dit-il, qu'un seul homme remplit les fonctions de ministre de la guerre, Bouchotte n'aurait pas donné sa démission. Alexandre est patriote; mais il ne l'est pas plus que Bouchotte, et dans quinze jours il vous donnera aussi sa démission pour la même raison. » Le lendemain, Barère, au nom du comité, proposa de nouveau la nomination d'Alexandre, qui fut sur-le-champ décrétée; mais Billaud-Varennes et plusieurs autres membres, en alléguant qu'au 10 août cet individu était encore courtier de commerce, firent sur-le-champ rapporter le décret, et, par la force des choses, Bouchotte conserva encore le ministère. Le 22 juillet, par une lettre adressée à la convention, il proposa la destination de Custine, général en chef de l'armée du Nord et des Ardennes, et son remplacement par le général Diettmann, ce qui fut approuvé. Cependant les ennemis de Bouchotte ne se lassaient point. Le 23 juillet, Dartigoyte, alléguant la stagnation de nos armées qui indiquait qu'elles étaient mal conduites, demanda que l'on s'occupât enfin du remplacement du ministre de la guerre. « Il y a un mois, dit-il, que vous aviez décrété qu'il serait fait une liste de candidats, et *cet ignorant* est toujours en place. Il faut enfin que cette patrie marche. Je ne sais par quelle intrigue, par quelle espèce de magie, on enchaîne l'opinion de l'assemblée et l'exécution de ses décrets. » Le lendemain, une députation de la société républicaine du 10 août (des cordeliers), vint à la barre de la convention faire une démarche en faveur de Bouchotte. « Citoyens législateurs, dit l'orateur, ayez le courage de résister à toutes les insinuations; les mêmes manœuvres employées pour enlever Pache au ministère de la guerre sont employées aujourd'hui pour en écarter Bouchotte. Les hommes du 10 août croient devoir penser avec raison qu'il vaut mieux à la tête des administrations des patriotes que des scientifiques. Hâtez-vous de nous faire commander par nos égaux, et nous marcherons avec plaisir contre les ennemis de la république, et nous marcherons sûrement à la victoire. » Robespierre saisit cette occasion pour faire rapporter le décret de la veille. « Ce décret, dit-il, prononce implicitement le renouvellement

« du ministère de la guerre, du ministre dont la « probité sévère est le plus grand obstacle à l'exé-
« cution des manœuvres criminelles tramées par de
« nouveaux Dumouriez... Si vous voulez donner
« quelque assiette au gouvernement, de la suite et de
« la consistance aux opérations de la guerre, ne
« cherchez pas à faire disparaître si vite les minis-
« tres qui ont la confiance des patriotes et la haine
« des aristocrates et des généraux perfides, ce qui
« est aussi le patrimoine des patriotes. Je pourrais
« bien dire quelle est la cause de la prévention de
« quelques patriotes qui attribuent aveuglément au
« ministre les fautes de ses agents, de ses ennemis.
« Ils sont trompés par des hommes qui voudraient
« voir au ministère de la guerre une de leurs créa-
« tures, pour trouver un nouveau Beurnonville,
« qui ne manquerait pas de trouver de nouveaux
« Dumouriez. » Le rapport du décret qui fut le ré-
sultat de ce discours de Robespierre fut couvert
d'applaudissements par les tribunes. Le lendemain,
au nom de comité du salut public, Barère proposa
une nouvelle organisation du ministère de la guerre,
tendant à en accélérer les travaux par le maintien
des six adjoints, tout en conservant le principe d'uni-
té, en s'en tenant à la nomination d'un seul mi-
nistre. Le même jour Bouchotte annonça à la con-
vention qu'il avait appelé Rossignol au commande-
ment de l'armée de la Rochelle. En même temps un
décret proposé par Thuriot, au nom du comité de
salut public, mit à la disposition de Bouchotte 20
millions pour approvisionner les armées, sauf à lui
en rendre compte. Le 3 août, un autre décret, pro-
posé par Aubry, mit également à sa disposition
toutes les cloches des églises, à l'exception d'une
par chaque paroisse, et cela pour accélérer la fabri-
cation des canons. Le 11 août, un décret le chargea
de rendre compte au comité de salut public de l'état
d'approvisionnement de toutes les places frontières.
A la même séance, le comité demanda pourquoi le
ministre de la guerre remplissait si mal son devoir,
que là où il y avait des dépôts de chevaux, il n'y
avait pas de cavaliers, et que là où il y avait des ca-
valiers, il n'y avait pas de chevaux. Il conclut à ce
qu'il fût mandé à la barre pour rendre compte de
sa conduite, ce qui fut décrété; mais il se dis-
pensa d'y paraître. Le lendemain, à l'ouverture
de la séance, Gossuin vint à la tribune se plain-
dre de l'envahissement des départements du Nord
par les coalisés, de la perte de Valenciennes et
de Condé. « Nos forces, dit-il, sont encore supé-
rieures à celles de l'ennemi; mais elles ne sont
« pas commandées, nous n'avons pas de généraux.
« Le ministre de la guerre n'est qu'un mannequin,
« qui ne fait rien par lui-même. Il ne prend con-
« seil que des clubs. Il s'adresse aux jacobins, il
« les trompe, et il leur dit : *Je suis patriote*. Pendant
« ce temps l'ennemi s'avance, et le ministre ne fait
« rien pour l'arrêter. » Il conclut à ce que Bou-
chotte et tous les ministres vinssent à la barre ren-
dre compte de leur conduite. Lacroix, s'opposant à
cette proposition, insista pour que le comité de salut
public donnât des renseignements sur Bouchotte. A

la fin de cette même séance, Barère, au nom de ce
comité, fit enfin le rapport demandé. « Si vous vou-
« lez, dit-il, savoir l'opinion particulière du comité
« sur Bouchotte, il vous dira qu'il reconnaît en
« lui un républicanisme assuré, une exacte probité,
« un homme considérablement laborieux; mais il
« vous dira aussi que jamais l'administration de la
« guerre n'a présenté des travaux si immenses.
« Vous avez 500,000 hommes à faire mouvoir; le
« siècle fameux de Louis XIV n'a pas présenté un
« tel état de choses. La convention doit attendre
« beaucoup de ses commissaires répandus dans les
« armées, et qui sont autant de ministres de la
« guerre. » Bouchotte ne l'éprouva que trop à son
détriment. A la demande du député Bréard, qui se
trouvait d'ailleurs conforme aux renseignements
qu'il avait obtenus lui-même, il avait destitué le gé-
néral Tuncq qui commandait dans la Vendée, et
qui avait été ce qu'on appelait alors *un des héros du*
10 août. Les commissaires de la convention, Gou-
pilleau et Bourdon, non contents de le réintégrer
dans son commandement, l'élevèrent au grade de
général divisionnaire. Quand leur rapport fut lu à
la convention, un mouvement d'indignation se ma-
nifesta contre Bouchotte. Celui-ci se justifia en in-
sérant, dans le *Moniteur* du 21 août 1793, une lettre
adressée par Bréard lui-même à ses collègues du co-
mité de salut public, dans laquelle il s'exprimait ainsi :
« Tuncq, muni d'un certificat d'un grand nombre
« de députés montagnards, m'a paru mériter que
« je prisse intérêt à lui. J'apprends que ce citoyen
« a commis des bassesses; il est d'ailleurs incapa-
« ble; je vous demande de le destituer, etc. » Le 21
août, Bouchotte annonça à la convention qu'il avait
choisi Gillot pour commander l'armée du Rhin à la
place du général Beauharnais, démissionnaire. Le
1^{er} septembre, il écrivit au conseil général de la
commune de Paris qu'il avait destitué, pour cause
d'incivisme, Simon, ci-devant attaché au service du
frère puîné de Capet (Monsieur, depuis Louis XVIII),
et alors capitaine général des charrois. Le 24 sep-
tembre, il annonça à la convention la nominati-
on des généraux Jourdan, Ferrand, Delmas et Moreau
au commandement en chef des armées du Nord,
des Ardennes, du Rhin et de la Moselle, et la des-
titution des généraux Houchard, Landremont et
Schombourg. Cette lettre, après avoir donné lieu à
une vive discussion, fut renvoyée au comité du salut
public, qui, le lendemain, par l'organe de Barère,
fit approuver toutes ces mesures. A la séance du 24,
avait encore été lue une lettre de Bouchotte, rela-
tive à la nomination de Daubigny pour second ad-
joint de la 2^e division du ministère de la guerre.
Cette nomination fut vivement attaquée, Daubigny
ayant été au 10 août accusé d'avoir participé aux
vols du garde-meuble; mais les divisions de parti
lui fournirent alors les moyens d'atténuer cette ac-
cusation. Bourdon de l'Oise et Billaud-Varennes
s'élevèrent contre cette nomination. Un membre
demanda la destitution du ministre. Quelques jours
après, Bouchotte annonça que Daubigny, accusé,
avait été reconnu innocent par les tribunaux, et qu'il

avait été désigné à son choix par les meilleurs patriotes. Robespierre et St-Just firent successivement à la tribune l'éloge de l'adjoint de Bouchotte, et sa nomination fut décrétée le 8 octobre. Un employé que ce ministre avait destitué, Laveaux, vint à la tribune des jacobins porter contre lui diverses accusations, comme affectant de ne pas recevoir chez lui les députés de la montagne, et comme fréquentant les conventionnels entachés de modérantisme, comme ayant accordé des congés au mépris des lois, Bouchotte fut défendu par Sijas, qui repoussant comme calomnieuses les allégations de Laveaux, qui attesta qu'il ne fut jamais de patriote plus zélé et plus pur que ce ministre. Le 1^{er} décembre, Bouchotte annonça la tentative infructueuse faite par les ennemis pour s'emparer du fort de Bitché. Le 15 décembre, un commissaire des guerres resté à Mayence après la capitulation et envoyé en France par ses frères d'armes restés en otage, vint à la barre accuser Bouchotte d'avoir négligé ce qu'il devait faire pour le rachat des otages restés dans cette place. Bourdon de l'Oise saisit cette occasion de le dénoncer de nouveau, et demanda si son pouvoir était au-dessus de celui de la convention; il proposa de l'appeler à la barre séance tenante, ce qui fut décrété au milieu des plus vifs applaudissements. Pour cette fois, Bouchotte s'y présenta et rendit compte des dispositions qu'il avait prises pour envoyer des fonds à Mayence, dispositions qui, selon lui, avaient été neutralisées par un arrêté des représentants du peuple St-Just et Lebas. Bourdon de l'Oise, peu content de ces explications, les fit renvoyer au comité de salut public. Par un arrêté de ce comité pris le 19 août précédent, Bouchotte avait été chargé, ainsi que le ministre de l'intérieur, de faire visiter les courriers et inventorier leurs papiers; mais les agents préposés à ce service ayant arrêté un membre de la convention sur la route de Lonjumeau, le conseil exécutif tout entier fut mandé à la barre (18 décembre). Voulland, qui présidait, parlant au nom de l'assemblée, exprima aux ministres toute la surprise et l'indignation qu'avait éprouvées la convention en apprenant que la représentation nationale avait été ainsi méconnue dans la personne d'un de ses membres. Le 26 décembre, Bouchotte envoya au président de la convention la copie des lettres par lesquelles les généraux Hoche et Pichegru annonçaient qu'ils avaient forcé l'ennemi à évacuer l'importante position d'Haguenau. Le 24 décembre, nouvelle dénonciation contre Bouchotte, de la part de Merlin de Thionville, qui accusait ce ministre de n'avoir point confirmé des nominations faites par les représentants du peuple. Le 3 janvier 1794, Camille Desmoulins prouva à la tribune des jacobins, par l'extrait des registres de la trésorerie nationale, que Bouchotte avait payé à Hébert, pour son journal dit *le Père Duchesne*, 125,000 fr. le 2 juin, et 60,000 le 4 octobre. Pendant le cours de la discussion qui eut lieu à ce sujet, Bouchotte envoya à cette société une lettre dont elle écarta la lecture par l'ordre du jour. Deux jours après (7 janvier), Bourdon de l'Oise reproduisit la même accusation au sein de la convention,

et fit décréter qu'à l'avenir aucun ministre ne pourrait puiser dans le trésor public qu'en vertu d'un décret rendu sur le rapport d'un comité. Le lendemain, Bouchotte rendit compte à la convention de l'exécution de la loi qui accordait des secours aux citoyens blessés en défendant la patrie, ou aux femmes et enfants de ceux qui avaient péri en combattant pour la liberté. A la séance du 29 janvier 1794, il se vit de nouveau accusé au sujet des otages de Mayence. Ruhl, Rewbell, Merlin de Thionville se joignirent à Bourdon de l'Oise, l'éternel accusateur de Bouchotte, qui fit décréter le renvoi au comité de salut public de l'examen de la conduite *honteuse et scélérate* du ministre de la guerre, qui depuis cinq mois laissait gémir nos frères dans la captivité. Mais Bouchotte restait toujours en place; Bourdon ne se découragea point. Le 19 mars, il fit décréter que ce ministre serait tenu de rendre compte, dans les vingt-quatre heures, devant les comités de salut public et de sûreté générale, de l'affluence autour de Paris des prisonniers autrichiens, à l'époque de la conspiration d'Hébert. Dans la discussion à laquelle cette motion donna lieu, Taillefer avança que des prisonniers, des déserteurs autrichiens avaient été revêtus de l'uniforme national, et qu'ils avaient fait entendre à la Courtille le cri de *Vive le roi!* Daulon rejeta la faute sur le secrétaire général Vincent, qui affectait, dit-il, tout l'empire de la guerre, et ajouta que le ministre était dans le cas d'être accusé pour s'être au moins laissé paralyser. Bouchotte répondit à ces absurdes inculpations dans une lettre adressée à la convention le 25 mars : « J'ai fait, dit-il, strictement exécuter les arrêtés du comité de salut public, qui ordonnaient l'éloignement des prisonniers de guerre et des déserteurs. Il n'y en a eu dans aucun temps à Paris plus de quatre cents. Il n'a été délivré d'habit national à aucun d'eux. Quant au cri de *Vive le roi* qui se serait fait entendre à la Courtille, je n'ai là-dessus aucun renseignement; je vais prendre des informations. » Sa lettre fut renvoyée au comité de salut public, qui, ne trouvant rien de fondé dans les accusations absurdes dont Bouchotte était l'objet, ne fit pas de rapport sur son compte; mais le 1^{er} avril, la convention, sur le rapport de Carnot, voulant concentrer la totalité du gouvernement dans ses comités, supprima le conseil exécutif; les six ministres qui le composaient furent remplacés par douze commissions exécutives qui devaient s'occuper des détails de l'administration sous les ordres des comités. Le général Pille fut placé à la tête d'une de ces commissions pour le mouvement des armées de terre. Ce fut alors seulement que Bouchotte fut rendu à la vie privée. Malgré tant de contrariétés, pendant l'année qu'il s'était trouvé à la tête du ministère de la guerre, il n'avait pas laissé de faire des choses importantes, et l'on peut bien s'étonner qu'il ait pu les accomplir au milieu de ce système constamment suivi de dénonciations vagues, d'injures et de diffamations dont il fut l'objet, indépendamment des tracasseries sans nombre que lui suscita la haine de plusieurs conventionnels, des obstacles, des difficultés proyeant

des choses, venant sans cesse entraver sa marche. Enfin, pour comble de malheur, le secrétaire général de son ministère était ce Vincent qui périt sur l'échafaud, impliqué dans la conspiration d'Hébert. Lorsqu'il arriva au ministère, l'ennemi avait envahi la frontière du Nord; l'armée, considérablement affaiblie, avait perdu ses magasins, et une grande partie de son artillerie et de ses munitions. La frontière du Rhin était également envahie; à l'est, on manquait de canons et d'armes; il y avait peu de troupes aux Pyrénées; la guerre de la Vendée avait pris un très-grand développement. Le ministre eut à s'occuper d'un recrutement de 500,000 hommes, de procurer des armes et des magasins. L'accomplissement de ces mesures demandait un certain temps; il dut y avoir plusieurs mois de souffrance sur plusieurs points. De là des plaintes fréquentes prématurées, principalement au sujet de la Vendée, et la publicité des plaintes centuplait pour lui les obstacles. On ne voulut pas voir que les échecs éprouvés dans cette contrée provenaient de l'inexpérience des nouvelles recrues, et surtout de ce que les conventionnels en mission, divisés entre eux et presque toujours en opposition avec les généraux, voulaient diriger eux-mêmes les opérations militaires et dérangent toutes les mesures du ministre. La situation devint encore plus fâcheuse: l'ennemi s'avança sur le territoire au nord et vers le Rhin; il y entra du côté des Pyrénées et des Alpes; plusieurs insurrections éclatèrent dans l'intérieur; on perdit Mayence, Condé, Valenciennes, le Quesnoy, le fort Louis, plusieurs places aux Pyrénées; les Anglais s'emparèrent de Toulon. Ces désastres irritaient les esprits, et encourageaient ces orateurs qui, à la convention, s'étaient faits dénonciateurs d'office. Ce ne fut qu'en septembre 1793 que la France commença à résister sur tous les points. L'extinction des guerres civiles dans l'intérieur, les victoires de Hondschoot et de Watignies, la délivrance de Maubeuge, les succès de l'armée du Rhin, la rentrée des Français dans le fort Louis, le déblocus de Landau et la reprise de Toulon, calmèrent l'inquiétude générale. D'immenses efforts furent faits à cette époque: onze armées furent créées; 700,000 hommes et une nombreuse cavalerie furent levés, habillés, armés et exercés dans un délai de quatre mois. Tout cela se fit dans l'espace de quatre mois, par les soins de Bouchotte. Par ses ordres on fabriqua des canons, des poudres, des armes et des munitions dans la proportion des besoins; et pour arriver à ces résultats, le ministre n'invoqua pas en vain la science d'application des savants et des artistes; toutes les places furent approvisionnées et mises en état de défense. Aussi Barère eut-il raison de dire au nom du comité de salut public, comme nous l'avons déjà rapporté, que ce ministre était *considérablement laborieux*. Ajouter que ce fut lui qui mit à l'œuvre les Masséna, les Kléber, les Moreau, les Dugommier, les Augereau, les Lefebvre, les Pérignon, les Marceau, les Legrand, les Eblé, les Walter, les Serrurier, les Colaud, les Hatry, les Marbot, les Cervoni, les Ferino, les Abattucci, et d'autres

généraux dont les noms remplissent avec tant d'éclat la partie la plus honorable de notre révolution (1). Enfin, et ce n'est pas le trait le moins frappant de sa vie ministérielle, Bouchotte, qui fut chargé de faire tant de promotions de généraux, entré colonel au ministère, en sortit avec le même grade. Cependant sa retraite n'avait pas désarmé ses ennemis: ils parvinrent à le rendre suspect aux comités de gouvernement, qui le firent arrêter par mesure de sûreté générale quelque temps avant le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il était depuis plusieurs mois en prison, lorsque, dans la séance du 10 décembre 1794 (20 frimaire an 3), un membre, dont le nom est omis dans le *Moniteur*, s'étonna que Pache et Bouchotte « qui, disait-il, avaient fait incarcérer et « périr tant de patriotes, ne fussent pas jugés. » La convention alors décréta que le comité de sûreté générale prendrait des mesures à cet égard, et il n'en fut prise aucune. Le 20 décembre, Clausel, accusant Bouchotte d'être complice de la faction Robespierrienne et reliquataire envers la nation de plusieurs centaines de millions, demanda qu'il fût jugé sans délai par le tribunal révolutionnaire renouvelé. Sa proposition fut renvoyée aux trois comités qui ne firent point de rapport. Le 9 mars 1795, Pémarin signala Bouchotte et Pache comme les principaux auteurs de la journée du 31 mai, et demanda leur punition. Bourdon de l'Oise ne manqua pas d'appuyer cette proposition. « C'est un scandale public, dit-il, de voir que depuis le 9 thermidor, « Pache, Bouchotte et ses complices soient jusqu'à « présent impunis. » Le comité de sûreté générale, auquel fut renvoyée la proposition de Pémarin, s'abstint encore une fois de faire son rapport. Rien ne prouve mieux la puissance des comités que cette force d'inertie qu'à l'égard de Bouchotte ils opposèrent aux accusations incessantes de ses ennemis. Le 24 mai suivant (1795), à l'occasion des mesures de rigueur qui suivirent la journée du 3 prairial, Bourdon se leva encore contre Bouchotte. « Il faut, « dit-il, avec toute la véhémence du style de l'époque, que vous débarrassiez enfin le sol de la liberté de bien d'autres monstres qui n'ont été « révolutionnaires que pour puiser dans le sac, ou « tremper leurs mains dans le sang: un Pache, un « Bouchotte, un Daubigny, etc., et bien d'autres scélérats, doivent enfin subir la peine de leurs forfaits. Il n'y a que la mort qui puisse les empêcher « de nouveau d'ébranler les colonnes de la liberté. » Puis, à la même séance, sur le rapport des trois comités de salut public, de sûreté générale et de législation, la convention renvoya enfin Bouchotte, ainsi que Daubigny, son adjoint, devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Les ennemis de l'ancien mi-

(1) Nous nous plaisons à reconnaître que la plupart des traits d'une foule de tableaux que l'on vient de lire sur les résultats de l'administration de Bouchotte sont empruntés à la *Biographie nouvelle des contemporains* (de MM. Arnault, Jay, Jouy, Norvins). Nous ne suivrons pas l'exemple de ceux de leurs collaborateurs qui, en faisant, soit à notre *Biographie universelle*, soit à la *Biographie des hommes vivants*, de notables emprunts, ont eu l'indécence de dénigrer ces deux entreprises.

nistre de la guerre croyaient avoir tout gagné. En effet, ce tribunal avait été tout exprès renouvelé, érigé en tribunal d'exception, jugeant d'après les lois révolutionnaires, et sans recours en cassation. Mais malgré ce surcroît de précautions, le procès contre Bouchotte ne put être commencé faute de pièces et de documents pour établir un acte d'accusation. Le 24 juillet 1793, Boissy d'Anglas, que l'on voit avec peine se faire l'organe de la réaction, fit décréter que le comité de sûreté générale rendrait compte dans les vingt-quatre heures de l'exécution du décret qui avait ordonné que Pache et Bouchotte seraient traduits devant le tribunal criminel d'Eure-et-Loir. Le surlendemain il demanda pourquoi le comité n'avait pas fait son rapport : il fut répondu par Bailly (de Juilly) que le comité avait envoyé au tribunal criminel d'Eure-et-Loir Pache, Bouchotte et autres ; que ce tribunal l'avait consulté pour savoir s'il fallait les faire juger par un jury ordinaire, ou par un jury spécial, et que le comité ferait le rapport demandé alors qu'il aurait décidé cette question. Ce rapport n'était pas encore fait le 18 septembre. Boissy d'Anglas reproduisit son interpellation. Tallien se joignit à lui pour demander que l'on fit juger Pache, Bouchotte et tout ce qui restait de chefs du terrorisme. La convention décréta encore une fois que dans trois jours le comité de sûreté générale rendrait compte de ses diligences à cet égard. Le 22 septembre, une députation de la section Lepeletier vint réclamer la condamnation de ces hommes abhorrés, signalés partout pour leurs crimes atroces. Le 23 septembre, Dumont demanda qu'on rendit enfin compte des événements de prairial et de l'état du jugement de Pache et Bouchotte, « afin, dit-il, que le jour que nous annoncerons à la France que nous avons fait juger les chefs des terroristes, nous puissions lui annoncer aussi que nous avons traduit devant les tribunaux les chefs du parti qui s'occupait sans cesse d'avilir la convention, de prêcher qu'il fallait la massacrer. » Le 14 octobre, autre motion de Defermon pour que Pache et Bouchotte fussent formellement exceptés du projet de décret qui mettait hors jugement tout individu qui ne serait pas prévenu de vol, de meurtre, ou autre crime prévu et spécifié par les lois pénales. Cependant l'accusateur public près le tribunal criminel d'Eure-et-Loir écrivit à la convention que nulle pièce à charge ne lui était parvenue, et qu'il ne pouvait mettre en jugement un citoyen contre lequel il était impossible de baser un acte d'accusation. Bientôt vint le moment où la convention, prête à abandonner le pouvoir, chercha à se populariser par un décret d'amnistie générale, qui fut rendu dans sa dernière séance, le 26 octobre 1793. Dès ce moment Bouchotte recouvra la liberté après seize mois de détention. Dans notre première révolution, tant de têtes tombées sous la hache du bourreau, plus illustre que celle de Bouchotte, ont tenu à si peu de chose, qu'on ne saurait trop admirer la fatalité qui veilla sur la sienne. Il se retira à Metz, où il fut élevé, en 1799, aux fonctions municipales et électorales. Depuis cette époque il vécut éloigné des affaires. Il épousa,

en 1805, la veuve de Daubigny, son ancien adjoint. Il n'avait d'autre fortune personnelle que son traitement de réforme, ce qui est une nouvelle preuve de sa probité et de son désintéressement. Il est mort à Metz, en juin 1840, dans sa 85^e année. Bouchotte était, du côté maternel, oncle de madame Amable Tastu, célèbre par les grâces de son esprit et son talent pour la poésie. Il avait publié en 1791 une brochure intitulée *Observation sur l'accord de la raison et de la religion pour le rétablissement du divorce, l'anéantissement des séparations entre époux, et la réformation des lois relatives à l'adultère*, in-8°.

D—R—R.

BOUCHU (ETIENNE-JEAN), né le 28 mai 1744, à Langres, où son père était avocat du roi au bailiage, vint finir ses études à Paris, et y acquit des connaissances très-étendues en physique, en chimie et en histoire naturelle, qu'il résolut de mettre en application dans les forges d'Arc en Barrois, appartenant au duc de Penthhièvre. Les notes qu'il rédigea sur ses nombreuses expériences pour améliorer la fabrication du fer ont été recueillies par l'académie de Dijon. Il a publié les ouvrages suivants : 1^o *Art des forges et des fourneaux à fer*, Paris, 1762. Ce livre parut sous le nom du marquis de Courtivron, quoiqu'il fût presque en entier l'ouvrage de Bouchu. 2^o *Observations sur l'art du charbonnier*, ibid., 1767, in-fol. On doit aussi à Étienne Bouchu quelques articles de chimie et tous les articles sur la fabrication du fer qui se trouvent dans la première *Encyclopédie*. Il était membre de l'académie des sciences de Dijon, et mourut à Arc en Barrois, le 16 septembre 1773.

T.—P. F.

BOUCHU (le baron), lieutenant général d'artillerie, né en 1771, entra dans la carrière militaire comme simple soldat en 1792. Caporal en 1795 à l'armée du Nord, il fut blessé et fait prisonnier. Au siège de Toulon, il fut encore blessé dans une batterie qu'il commandait comme lieutenant d'artillerie. En Italie, il assista à la création et aux premiers travaux du corps des pontonniers. En Égypte, où il commanda avec le grade de capitaine une compagnie de ce nouveau corps, ses services lui méritèrent d'être porté sur la liste des officiers d'élite recommandés par le général en chef Bonaparte à Kléber, son successeur. Au camp de Boulogne, il commandait le 1^{er} bataillon de pontonniers qu'il avait organisés. Dans les campagnes d'Autriche, de Prusse et de Pologne (1805, 1806, 1807), il exerça comme colonel les importantes fonctions de directeur du parc général de campagne de la grande armée. En Espagne, il fut nommé général de brigade pour sa belle conduite au siège de Badajoz, sur la proposition du maréchal Soult. Il commanda ensuite dans la Péninsule l'artillerie des corps d'armée du maréchal Mortier et du lieutenant général Drouet, comte d'Erlon. En Saxe, en 1813, après la mort du lieutenant général Eblé, Bouchu dirigea le service périlleux des ponts militaires, et se signala particulièrement à l'attaque du pont de Miessen. L'empereur lui conféra alors le titre de baron. En 1814, il fut fait prisonnier de guerre à Torgau, après une vigoureuse résistance

de la place, dont toutes les munitions de guerre et de bouche avaient été épuisées. De retour en France, il se rallia aux Bourbons, et fut nommé, en 1816, commandant de l'école polytechnique, poste qu'il conserva jusqu'en 1822. Employé en 1823 au siège de Pampelune, il y soutint dignement son ancienne réputation de bravoure et d'activité. Promu au grade de lieutenant général après cette campagne, il fut chaque année, depuis cette époque jusqu'en 1837, employé aux inspections générales de l'artillerie et aux travaux du comité consultatif de cette arme. Mis à la retraite, il se retira à Antony, près de Paris, où il succomba, le 2 novembre 1859, aux suites d'une maladie d'estomac dont il était atteint depuis plusieurs années. Le général Bouchu avait été fait, en 1822, grand officier de la Légion d'honneur. Il a été inhumé dans le cimetière d'Antony. M. le colonel d'artillerie Esperonnier, son ancien aide de camp, a retracé en peu de mots sur son cercueil sa vie militaire. M. le chef d'escadron d'artillerie Born, aide de camp du général Bouchu au moment du décès, a rappelé dans un autre discours les qualités privées qui le distinguaient éminemment. Il s'est surtout attaché à faire valoir en lui « la dignité du caractère, un attachement consciencieux à tous ses devoirs, un esprit ferme et conciliant, une rectitude de jugement peu commune, une droiture qui le rendit toujours fidèle à ses amitiés privées comme à ses serments. »

D—R—R.

BOUCICAUT (JEAN LE MAINGRE), second du nom, naquit à Tours, en 1364, de Jean le Meingre, nommé *le Brave*, et, par *esbatement*, dit Brantôme, *Bouciquaut*, nom qu'une gloire héréditaire rendit patronymique. Son père était maréchal de France et l'ami de Jean de Saintré. Jusque-là les hérauts d'armes les distinguaient par ce dicton proverbial :

Quand vient à un assault,
Mieux vault Saintré que Boussiquaut ;
Mais quand vient à un traité,
Mieux vault Boussiquaut que Saintré.

Aussi ce premier maréchal de Boucicaut fut-il choisi pour un des négociateurs du traité de Brétigny, en 1360. Le jeune Boucicaut n'avait que trois ans lorsqu'il perdit son père. Au milieu de l'application suivie qu'il donna à l'étude, ses goûts guerriers, ses inclinations nobles, la supériorité qu'il prenait sur ses camarades du même âge, décelaient ce qu'il serait un jour. Le roi Charles V, qui se souvenait des services du père, plaça le fils auprès du dauphin, depuis Charles VI. Ce héros enfant n'avait pas encore douze ans, et son caractère était déjà développé. A peine arrivé à la cour, son vœu le plus ardent fut de se trouver à quelque expédition militaire : cette ardeur extraordinaire, dans un âge si tendre, excita l'attention du duc de Bourbon, qui lui donna des armes, et l'emmena en Normandie, où il allait combattre les Anglais. Boucicaut fit sa première campagne à douze ans, sous le connétable Duguesclin et les ducs de Bourbon et de Bourgogne. Ce siècle était le temps de la chevalerie, et Boucicaut réunissait

tous les caractères d'héroïsme, de galanterie et d'impétuosité d'un jeune paladin. « Joyeux, joli, chantant et gracieux, dit la chronique, il fit des balades, des rondeaux, des virelais et des complaintes : la dame belle et gracieuse qu'il choisit fut Antoinette de Turenne, qu'il épousa depuis. « Plus doux et benin qu'une pucelle, devant elle et entre toutes dames, toutes servoit, toutes honoroit pour l'amour d'une. » Le jeune Boucicaut, grand, léger, adroit, robuste, supportait les plus grandes fatigues, courait, tout armé et à pied, avec une vitesse extraordinaire, dansait couvert d'une cotte d'armes d'acier, sautait sur les épaules d'un cavalier qui lui tendait seulement la main. Tel était Boucicaut lorsqu'il fut fait chevalier, et que Charles VI l'emmena en Flandre, en 1382, au secours du comte Louis, dit le Male, contre lequel s'étaient révoltés les Flamands, commandés par le fameux d'Artevelle. Ce fut alors qu'à la bataille de Rosbecque, le jeune chevalier combattit corps à corps un Flamand d'une taille gigantesque. Ce redoutable ennemi, le prenant pour un enfant, lui fit sauter sa hache d'armes des mains, en lui disant : « Va teter, va, enfant : or vois-je bien que les Français ont faute de gens, quand les enfants mènent en bataille. » Boucicaut, furieux, tira sa dague, et renversa le Flamand par terre : « Les enfants de ton pays, lui dit-il fièrement, se jouent-ils à de tels jeux ? » Après cette campagne, Boucicaut alla en Prusse chercher de la gloire et des dangers, en secourant les chevaliers de l'ordre teutonique contre les peuples barbares qui habitaient la Lithuanie et les pays voisins, et que l'ignorance de ce temps confondait sous le nom de Sarrasins. A son retour, il suivit, dans le Poitou et dans la Guienne, le duc de Bourbon, qui le fit son lieutenant. Non content de combattre et de vaincre les Anglais sur les champs de bataille, il défia en combat singulier leurs plus fameux chefs, et se mesura avec honneur et succès contre Pierre de Courtenay et Thomas Clifford. Charles VI le fit capitaine de cent hommes d'armes, et, bientôt après, maréchal de France, à l'âge de vingt-cinq ans. Sigismond, roi de Hongrie, menacé par le sultan Bajazet I^{er}, implora le secours des princes chrétiens en 1396, et l'élite de la chevalerie française vola sur les bords du Danube. A la tête de cette jeune et bouillante noblesse était le comte de Nevers (Jean-sans-Peur), depuis duc de Bourgogne, et sous lui, le maréchal de Boucicaut, qui, à ses frais et sous sa bannière, amena soixante-dix gentilshommes, et à qui toute cette brillante milice déféra le commandement. L'issue de cet armement fut la bataille de Nicopolis, le 25 septembre 1396, où Sigismond prit la fuite, où les Français seuls combattirent et furent tous tués ou faits prisonniers. Du nombre des derniers fut Boucicaut. Après avoir fait des prodiges de valeur, il tomba vivant entre les mains des vainqueurs ; il fut amené nu, en chémiise, les mains liées, devant Bajazet, qui, furieux d'avoir vu ses plus braves soldats tomber sous les coups d'une poignée de Français, n'épargnait que les prisonniers dont il croyait tirer une forte rançon. Boucicaut allait

périr comme la plupart de ses compagnons d'armes qui venaient d'être décapités sous ses yeux, lorsque le comte de Nevers, dont Bajazet avait appris le rang et le nom, et qu'il avait excepté du sort commun, « prit à douloir la mort de si vaillant homme, si « l'advisa Dieu tout soudainement de joindre les « deux doigts ensemble de ses deux mains en regardant le sultan, et fist signe que Boucicaud lui « étoit comme son propre frère et qu'il le respectast : lequel signe Bajazet entendit tantost et le « fit laisser. » Boucicaud fut envoyé prisonnier à Burse en Bithynie. Il négocia avec Bajazet au sujet de la rançon du comte de Nevers et de ses compagnons d'infortune. Son nom et sa réputation firent obtenir du seigneur chrétien qui possédait l'île de Mételin 50,000 livres, qui étaient le prix de sa délivrance. Le généreux Boucicaud, revenu en France la même année, ne se servit de sa liberté que pour contribuer à adoucir le sort du comte de Nevers et de ses compatriotes, et pour agir en leur faveur auprès de Bajazet. Son éloquence, sa loyauté et son dévouement lui donnèrent assez d'ascendant sur le sultan pour qu'il réduisit la rançon à 150,000 livres au lieu d'un million qu'il exigeait d'abord, et Boucicaud rendit à la France ceux qui avaient survécu à la captivité. Les Français avaient fait le serment de ne pas porter les armes contre Bajazet : cependant, en 1400, le maréchal de Boucicaud, sur la prière de l'empereur grec, Manuel, alla défendre Constantinople contre le sultan, auquel il devait sa liberté. L'invasion de Tamerlan sauva, pour le moment, l'empire grec, et Boucicaud ramena l'empereur Manuel, qui espérait, par sa présence, obtenir des secours plus efficaces de la chrétienté. L'expédition de Hongrie et les guerres intestines avaient privé la France d'une foule de princes et de seigneurs, de barons ou de nobles ; leurs veuves étaient à la merci de gens avides qui profitaient de leur faiblesse pour leur disputer leurs droits ou les dépouiller de leurs biens ; Boucicaud fonda, avec la permission du roi, l'ordre de chevalerie de la dame blanche à l'écu verd. Les chevaliers étaient au nombre de treize : leur serment étoit « de combattre à outrance pour défendre le droit de toutes gentilsfemmes à leur « pouvoir, qui les en requerroient. » Cet ordre fut institué au retour de Boucicaud, en 1399. Vers ce temps, les Génois, ayant souffert tous les maux de la tyrannie et de l'anarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, se donnèrent à la France pendant la démence de Charles VI. Les ducs de Bourgogne et de Berri, régentes de France, envoyèrent aux Génois, en 1401, le sage et bon maréchal pour les gouverner. Sa vigilance et sa fermeté rétablirent la tranquillité : il punit les plus factieux, fit trancher la tête aux plus coupables, et contint le peuple entier en élevant deux châteaux, l'un dans la ville, appelé le Châtelet, l'autre à l'entrée du port, et nommé la Darse. Pendant dix ans, les Génois durent à la sagesse et à la vigueur de son gouvernement d'être heureux et tranquilles ; mais, en 1409, ils se révoltèrent de nouveau, et, profitant de l'absence du maréchal, qui, à la tête d'une armée de Français et

d'Italiens, prenait Tortone et recevait le serment de fidélité de Jean-Marie Visconti, duc de Milan, ils massacrèrent la garnison française, et Boucicaud fut contraint de repasser les Alpes. Pendant la durée de son commandement, il ne laissa pas à d'autres la gloire de combattre les musulmans sur la Méditerranée et sur leur propre territoire ; il secourut le grand maître de Rhodes et le roi de Chypre, vainquit les flottes vénitiennes, et protégea le commerce des Génois au dehors, comme il veillait à leur salut et à leur prospérité au dedans. Revenu en France, après la révolution de Gènes, il refusa d'épouser la querelle des princes français divisés entre eux, et resta attaché au dauphin son légitime maître. Il le suivit en Picardie dans la campagne fatale de 1418 contre les Anglais. Ce fut au mépris de ses conseils que fut donnée la bataille d'Azincourt. Le maréchal y fut fait prisonnier ; les vainqueurs le conduisirent en Angleterre, où il mourut en 1421, à l'âge de 55 ans. Son corps fut rapporté en France, et déposé dans la chapelle de sa famille, derrière le chœur de l'église de St-Martin de Tours, et l'építaphe lui donne le titre de grand connétable de l'empereur et de l'empire de Constantinople. Boucicaud fut un des plus braves guerriers dont s'honore la chevalerie française ; il fut aussi un des plus vertueux. Son esprit de justice étoit si reconnu, que le dernier des Génois ne craignait pas de dire à un homme puissant : « Fais-moi raison de toi-même, ou monseigneur me la fera. » Aussi l'historien contemporain à qui l'on doit la vie du maréchal de Boucicaud dit-il, avec beaucoup de justesse, que les anciens appelaient les sages philosophes *chevaliers de sagesse*, et que son héros se pouvait bien appeler *philosophe d'armes*. L'histoire du maréchal de Boucicaud, écrite par un auteur contemporain, a été publiée par Théod. Godefroy, Paris, 1620, in-4°. On en a une autre par le sieur de Pilham, Paris, 1697, in-12, et une troisième dans les *Vies des hommes illustres de France* par d'Auigny, t. 7. J.-B. Née, dit de la Rochelle, a publié le *Maréchal de Boucicaud, nouvelle historique*, Paris, 1710 et 1713, in-18. S—Y.

BOUCQUÉAU (JEAN-BAPTISTE), né à Wavre, dans le Brabant, commença ses études à l'université de Louvain, au collège du Faucon ; et en 1765, au concours de philosophie, il fut proclamé *premier*, ce qui étoit alors un triomphe pompeusement célébré. Devenu avocat, il parut au barreau précédé d'une grande réputation et se fixa à Bruxelles, où il se rendit redoutable par sa connaissance des ressources de la chicane. En 1802, il publia un ouvrage singulier qui a pour titre : *Essai sur l'application du chapitre 7 du prophète Daniel à la révolution française, ou motif nouveau de crédibilité, fourni par la révolution française, sur la divinité de l'Écriture sainte*, Bruxelles, Lemaire, 186 pages in-8°. Ce livre est moins l'œuvre d'un esprit religieux que celle d'un courtisan empressé de flatter le pouvoir qui a réussi. Il est dédié au *général Bonaparte*, et l'auteur prétend y démontrer que la conquête de la Lombardie, la paix de Lunéville et le concordat ont été prédits également par Daniel, dont les prophéties avaient acquis au peuple français

le droit formel d'être appelé la grande nation. Ce commentaire est suivi d'une lettre au pape Pie VII, qui n'a pas été publiée seulement en 1805, ainsi que l'avance la *Galerie des contemporains*. Il mourut à Dighem, près de Vilvorde, en 1802. — Son fils, qui se faisait appeler BOUCQUEAU de VILLERAIE, à une époque où tout le monde, en déclamant contre la noblesse, saisissait l'occasion d'usurper des titres, est mort le 8 novembre 1854, âgé d'environ 65 ans, à Liège, où il était doyen de la cathédrale. Après avoir été préfet de Coblenz et directeur des droits réunis, la perte de sa femme et d'un fils unique l'engagea à chercher dans l'Eglise des consolations que ne lui offrait plus le monde. Cependant, quand la révolution de Belgique éclata en 1830, il se fit nommer au congrès où il vota l'exclusion des Nassau et fut chargé de rédiger contre le gouvernement déchu un manifeste qui n'a point encore paru. Boucqueau a été ensuite membre de la chambre des représentants, où il appartenait au parti des catholiques politiques. Il vint à Paris avec la députation chargée d'offrir la couronne au duc de Nemours, au moment où la populace ravageait St-Germain-l'Auxerrois et l'archevêché. Il a laissé au séminaire de Liège plus d'un million, en vertu d'un testament qui a donné lieu à un procès pour cause de captation. On prétend que quand il mourut il allait être nommé à l'évêché de Tournay. Les éloges donnés à sa prédication ne lui ont jamais été décernés que par l'ignorance ou la flatterie.

R—c.

BOUDDHAH, ou plus exactement GAOUTAMA-BOUDDHAH, ne doit pas être confondu avec les différents personnages, purement mythologiques, connus chez les Indiens sous le nom de *Bouddhah*, et dont la tradition se perd dans la nuit des temps. Celui-ci naquit au commencement du 4^e siècle avant l'ère chrétienne. Son père, nommé *Radjah-Siddohoudana*, était souverain du Béhar, province septentrionale de l'Indoustan, fameuse dans les annales sacrées de cette contrée. Sa mère se nommait *Maha Maya Devy*. Les astrologues avaient prédit qu'à l'âge de vingt-neuf ans et sept jours, le nouveau-né serait assis sur le trône du commandement, et qu'il établirait une nouvelle doctrine; mais, à cet âge-là même, Bouddhah prit le chemin du désert pour se rendre à Bénarès, à Radjepour, et autres lieux consacrés au culte du feu; ensuite, un bâton à la main, il se mit à parcourir le monde, et pénétra dans le Cachemire, où un grand nombre d'habitants embrassa la doctrine qu'il prêchait. Cette doctrine était une espèce de réforme du brahmanisme: le changement le plus important qu'il y introduisit fut l'abolition des sacrifices humains, qu'il remplaça par des offrandes de fruits et de fleurs. Bouddhah ne parvint pas cependant à arracher les veuves au bûcher de leurs époux; mais peut-être cette horrible coutume n'était-elle pas établie à l'époque où il parut, puisqu'il n'en est fait nulle mention dans les *Veda*, ni dans l'*Hitopadesa*, espèce de compilation des principaux adages et règlements religieux du brahmanisme. Bouddhah, qui a témoigné un si vif intérêt pour tous les êtres animés, eût sans doute embrassé la cause des veuves avec plus

de zèle encore. Nous ignorons si ce législateur a parcouru tous les pays où sa religion a pénétré; nous avons même sujet d'en douter; mais nous savons qu'elle est établie au Pégou (Pégu), à Siam, au Thibet, dans la Tartarie et à la Chine. Il est aisé de reconnaître qu'elle est fondée sur le brahmanisme. Après avoir formé de nombreux disciples, Bouddhah monta sur un arbre, où il demeura deux mois et demi en méditation, et mourut âgé de 49 ans, le mardi 15 mai, l'an 542 avant J.-C. Sa mort forme, parmi les Indiens, une époque nommée *Bouddhah-Wasounah*. Ce législateur n'a rien écrit; il se contentait d'inculquer ses préceptes à ses disciples, qui les ont transmis à la postérité. Le nom de *Bouddhah* est commun à plusieurs législateurs, dont le plus ancien paraît être le Foé des Chinois, le Thoth des Égyptiens, le Mercure des Grecs, et l'Odin des nations gothiques. Les Indiens Bouddhistes disent que ce nom signifie science universelle, sainteté, ou saint supérieur à tous les saints, même à Maha-Brahma. L—s.

BOUDET (ANTOINE), né à Lyon, imprimeur-libraire à Paris, mort en 1789, fut l'un des collaborateurs du *Journal économique*, Paris, 1751-1772, 28 vol. in-12, et 15 vol. in-8°; il a aussi publié un recueil des *Sceaux du moyen âge, avec des éclaircissements*, 1779, in-4°. Il fut l'inventeur du journal intitulé: les *Affiches de Paris, Avis divers*, qui commencèrent à paraître le 22 février 1745, et forment, jusqu'au 5 mai 1761, 7 vol. petit in-4°. — Claude BOUDET, chanoine régulier de St-Antoine à Lyon, et frère du précédent, mort à Paris, le 25 décembre 1774, a publié: 1° *Mémoire où l'on établit le droit des abbés de St-Antoine, de présider aux états de Dauphiné*, sans date (1743), in-4°; 2° *la Vraie Sagesse*, traduite de l'italien de Segneri, 1744, in-18; 3° *Vie de M. Rossillon de Bernex, évêque de Genève*, 1751, 2 vol. in-12. Il a fourni un grand nombre d'articles au *Journal économique*, qui s'imprimait chez son frère.

A. B—t.

BOUDET (JEAN-PIERRE), pharmacien, naquit à Reims en 1748, et mourut à Paris au commencement de l'année 1829. Ayant fini ses études dans son pays natal, il se rendit à Paris pour y apprendre la pharmacie sous Bayen et Parmentier; il revint à Reims quelques années après, et s'y fit recevoir pharmacien. Ses talents, son esprit d'indépendance et ses connaissances le firent admettre dans une société qui s'occupait de l'étude des sciences, et qui avait déjà établi une chaire de chimie appliquée aux arts, tenue en 1782 par Pilâtre de Rozier. L'année suivante (1783), Boudet remplaça dans cette chaire ce célèbre et malheureux chimiste. En 1785, il vendit son officine et alla prendre à Paris celle de MM. Pia et Deyeux, ses anciens maîtres. La révolution éclata peu d'années après, et quoiqu'elle dût porter un notable dommage à son établissement, placé dans le quartier de la noblesse, il en adopta éhausement les principes, sans prévoir que plus tard il serait obligé d'en blâmer les excès. En 1795, le comité de salut public, sur le témoignage de Berthollet, le nomma inspecteur des départements de l'Est pour l'extraction du salpêtre et de la fabrica-

tion de la poudre à canon. Il y établit des ateliers qui produisirent une quantité considérable de salpêtre raffiné. En 1798, le directoire exécutif lui accorda le titre de pharmacien en chef de l'armée d'Égypte, et il fut attaché à la commission des sciences et des arts, connue sous le nom d'institut d'Égypte. Inspecteur des pharmaciens, directeur des brasseries et distilleries établies pour le service de l'armée, et membre du conseil de salubrité, Boudet se multipliait pour ainsi dire, et trouvait encore du temps pour s'occuper de la préparation des médicaments. Kléber étant devenu chef de cette armée lui confia la direction de la pharmacie de la marine, et le chargea des approvisionnements nécessaires pour les pharmacies de l'armée qui se trouvaient épuisées. Dépouvé de tout, même des instruments propres à la préparation des médicaments, il y suppléa avec habileté, et remit en un tel état la pharmacie d'Égypte, que, les hôpitaux militaires et Alexandrie, alors assiégée, furent de tout ce dont ils avaient besoin, il put encore rapporter en France une grande quantité de médicaments simples qu'il avait soustraits aux recherches des Anglais, et qui furent à cette époque d'une ressource précieuse. Après son retour en 1802, avec les débris de l'expédition, ses amis, et plus particulièrement Parmentier, obtinrent pour lui la place de pharmacien en chef de la Charité; il fut nommé plus tard pharmacien principal du camp de Bruges, et reçut la décoration de la Légion d'honneur des mains de Napoléon. Boudet, qui aimait la vie active, fit les campagnes d'Autriche et de Prusse en 1805 et 1807. Il devait suivre en Portugal le maréchal Masséna, qui l'avait demandé au ministre de la guerre; mais l'âge et plus encore les infirmités l'en empêchèrent. Ayant obtenu sa retraite, il revint occuper le poste qu'il avait quitté à l'hôpital de la Charité. Il y resta peu de temps; des tracasseries qu'on lui suscita le forcèrent à donner sa démission. Boudet a peu écrit; on sait seulement qu'il a coopéré à la rédaction de plusieurs ouvrages, notamment au *Code pharmaceutique à l'usage des hôpitaux civils*, etc. On lui doit plusieurs communications intéressantes, parmi lesquelles on cite ses lettres sur les eaux de Páldoff en Allemagne, sur la fabrication du blen de Prusse, écrite de Znaïm en Moravie; une notice sur l'extraction du pastel d'Égypte, et enfin : 1° *Mémoire sur le phosphore*, Paris, 1815, in-4°; 2° *Notice historique sur l'art de la verrerie, né en Égypte*, 1824, in-8°, insérée au *Journal de pharmacie*. Agé de quatre-vingts ans, Boudet s'occupait encore de sciences, et assistait régulièrement aux séances de l'académie de médecine et de la société de pharmacie, dont il était membre. L—C—J.

BOUDET (JEAN), général français, naquit, le 19 février 1769, à Bordeaux. A quatorze ans, il obtint une sous-lieutenance dans la légion de Maillebois, au service de Hollande. Après le licenciement de ce corps, il s'enrôla simple dragon dans le régiment de Penthièvre; mais, dégoûté bientôt d'une carrière qui ne lui promettait aucun avancement, il acheta son congé et se retira dans sa famille. Il vivait paisiblement dans ses foyers, lorsqu'en 1792, les

armées étrangères menaçant d'envahir nos frontières, des bataillons de volontaires se formèrent de toutes parts. Nommé, le 5 août, lieutenant dans le 7^e bataillon de la Gironde, avec lequel il alla joindre l'armée des Pyrénées orientales, Boudet devint, le 18 octobre suivant, capitaine de la compagnie franche des chasseurs attachée à ce corps. Il se distinguait dans différentes affaires, notamment à la défense du château Pignon, où il battit les Espagnols, et leur enleva toute leur artillerie de siège. Cet exploit, consigné dans les rapports officiels, lui valut le grade de chef de bataillon. En 1794, Boudet s'embarqua sur la flottille destinée à reprendre aux Anglais les colonies dont ils s'étaient emparés. Il fit des prodiges de valeur à l'attaque de la Guadeloupe, battit les Anglais dans toutes les rencontres, et, après les avoir forcés d'abandonner cette colonie, les poursuivit successivement à Ste-Lucie, à St-Vincent, à la Grenade, etc. (Voy. HUGUES.) De retour en Europe, avec le grade de général de division, Boudet fut envoyé à l'armée de Hollande, sous les ordres de Brune. Il commandait à Castricum l'avant-garde qui enfonça la colonne anglaise, et il fut chargé par Brune de porter au directoire la capitulation du duc d'York. (Voy. ce nom.) Boudet fut un des généraux qui contribuèrent à la révolution du 18 brumaire, en accompagnant Bonaparte à St-Cloud. Employé sous Murat à l'armée de réserve, il se signala devant Plaisance, et prit part à la victoire de Marengo. Il était de la division de Desaix, qu'il remplaça dans le commandement; et, quoique lui-même atteint d'une balle, il dispersa les Autrichiens qu'il avait en face, et les poursuivit jusqu'en avant de Roveredo. Désigné pour faire partie de l'expédition de St-Domingue, il arriva devant le Port-au-Prince le 3 février 1802. Avant d'employer la force contre les noirs, il essaya d'entrer en négociation avec leurs officiers; mais il ne put les détourner d'exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de Toussaint-Louverture d'incendier toutes les plantations en cas de débarquement. Maître du Port-au-Prince, sans ralentir sa marche, dont la célérité seule pouvait assurer le succès, il s'occupa de rallier à la cause française les principaux planteurs et les chefs noirs, et il en décida plusieurs à prêter serment au premier consul. Le général Leclerc, sentant la nécessité de faire connaître au gouvernement la véritable situation de St-Domingue, jeta les yeux sur Boudet pour remplir cette mission de confiance; mais, avant son arrivée à Paris, cette colonie était irrévocablement perdue pour la métropole. Employé d'abord à l'armée de Hollande, Boudet fit la campagne d'Allemagne en 1805, celle de Prusse en 1806, et celle de Pologne en 1807. Il faisait partie de l'armée destinée à la conquête de l'Espagne en 1808; mais il fut rappelé sur la nouvelle que les hostilités venaient de recommencer en Allemagne. Boudet se signala surtout à la prise de l'île de Lobau, où il pénétra le premier l'épée à la main. Chargé de défendre le village d'Essling avec sa division, il reprit à l'ennemi des canons qu'un de ses officiers s'était laissé enlever, et concourut au gain de la bataille par de brillantes charges de cavalerie. En récom-

pense de cet exploit, Napoléon le nomma grand officier de la Légion d'honneur. « Général, vous avez « sauvé mon armée, » lui dit-il à cette occasion. Masséna écrivait à l'empereur : « Le général Boudet « porte le courage jusqu'à la témérité ; il n'a jamais « connu rien d'impossible. » Malade de la goutte, il refusa de suivre les avis des médecins. « Non, leur « répondit-il, je ne me reposerais point tant que mes « soldats combattront ; j'attendrai jusqu'à la paix. » Cependant l'armistice de Znaïm lui permettant de prendre enfin quelque repos, il s'établit à Budweiz ; mais c'était trop tard. Tous les soins lui furent vainement prodigués ; il mourut d'une goutte remontée, le 14 septembre 1809. Boudet avait été créé comte de l'empire par Napoléon, avec une dotation de 50,000 francs, et chevalier de Danebrog par le roi de Danemark, qui lui avait conféré la grande décoration de cet ordre pour la belle conduite qu'il avait tenue en Danemark, où il montra autant de modération que de désintéressement. Le nom du général Boudet est gravé sur l'arc de triomphe de l'Étoile.

— **JACQUES BOUDET**, né le 5 octobre 1760, entra au service en 1776, l'avait quitté en 1781, lorsque les événements de 1792 le rappelèrent sous les drapeaux. Il se signala successivement à l'armée des Alpes, à celle des Pyrénées orientales et en Italie. Parvenu au grade de colonel, il fut forcé par des infirmités précoces de prendre sa retraite en 1804, se retira à la Caussade, son pays natal, où il est mort le 25 mai 1840.

W—S et D—R—R.

BOUDEWYNS (MICHEL), médecin, né à Anvers, professeur d'anatomie et de chirurgie au collège de cette ville, dont il fut syndic en 1660, et président en 1666, mort le 29 octobre 1684, n'est connu aujourd'hui que par un ouvrage de médecine canonique, portant ce titre : *Ventilabrum medicotherologicum, quo omnes casus, tum medicos, tum agros, aliosque concernentes eventulantur, et quod SS. PP. conformius, scholasticis probabilius et in conscientia tutius est, secernitur*, Anvers, 1666, in-4°. C'est un traité des cas de médecine qui ont rapport à la morale et à la conscience, fait pour les théologiens et les médecins, et où l'on trouve souvent des idées bizarres. L'auteur y examine, par exemple, très-sérieusement, si un médecin peut en conscience demander à Dieu qu'il y ait beaucoup de malades. Boudewyns est aussi auteur d'un discours de *Sancto Luca evangelista et medico*, Anvers, in-8° ; d'un ouvrage en flamand pour amuser les infirmes. Il concourut au codex pharmaceutique de sa ville : *Pharmacia Antverpiensis galeno-chymica, a medicis juratis et collegii medici officialibus, nobilibus, ac amplius magistratus jussu edita*, Anvers, 1660, in-4°. Boudewyns orna cet ouvrage d'une préface sur l'histoire et l'utilité de la pharmacie.

C. et A—N.

BOUDEWYNS (ANTOINE-FRANÇOIS), peintre de paysages, naquit à Bruxelles vers la fin du 17^e siècle. Decamps, qui n'a rien pu savoir de plus sur sa personne, parle très-avantageusement de ses ouvrages, dont il loue la couleur et le beau fini. Malgré le mérite qui fait rechercher les tableaux de Boudewyns, il fut toujours pauvre. François Bout ou

Baut, son ami, qui peignait la figure en petit, faisait celles qui ornent ses tableaux ; elles sont remarquables par la correction, un coloris agréable et une touche très-finie. Descamps cite plusieurs tableaux faits en commun par Baut et Boudewyns, et dont quatre se trouvaient à Rouen de son temps ; le seul que nous ayons possédé en France représente un *Marché au poisson, dans une ville de Flandre, près d'un canal*. Il justifie les éloges donnés à ces deux artistes.

D—T.

BOUDIER DE LA JOUSSELINIÈRE (RENÉ), né à Treilly, près de Coutances, en 1634, mort à Mantes-sur-Seine, en 1723, fut dans sa jeunesse un prodige, et dans l'âge mûr un homme nul. A quinze ans, il savait le latin, le grec et l'espagnol. Il étudia tout, et n'approfondit rien ; les recueils de poésies contiennent quelques pièces de lui : on en trouve quatorze dans l'*Almanach littéraire, ou Etrennes d'Apollon*, année 1788, p. 83, et année 1789, p. 133 ; la plus remarquable est son épitaphe :

J'étais gentilhomme normand,
D'une antique et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement,
Dans une honorable paresse ;
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste ;
Moins Français que Grec et Romain,
Antiquaire, archi-médailliste ;
J'étais poète, historien,
Et maintenant je ne suis rien.

Il a laissé : 1^o *Histoire de la République romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à César Auguste* ; 2^o *Abrégé de l'histoire de France* ; 3^o *Traité sur les médailles grecques et romaines* ; 4^o *Traduction, en vers français, de l'Ecclésiaste de Salomon* ; 5^o *Traduction en vers de plusieurs satires d'Horace et de Juvénal*. Le *Mercur* de décembre 1723 dit que ces ouvrages ont été imprimés en 1714. On lit, dans le *Dictionnaire* de Moréri, que Boudier ne voulut jamais permettre l'impression de ses ouvrages, de son vivant, et que l'approbation du censeur royal pour son *Histoire romaine* est du 25 janvier 1729. Nous n'avons pu voir aucun des ouvrages de Boudier, et un grand nombre de catalogues que nous avons consultés n'ont pu nous donner le moindre renseignement sur cet objet. Titon du Tillet lui a consacré un article dans son *Parnasse français*, p. 588. A. B—T.

BOUDIER DE VILLERMET (PIERRE-JOSEPH), neveu de René, né en 1716, avocat au parlement de Paris, est mort dans ces derniers temps, après avoir donné : 1^o *Abrégé historique et généalogique de la maison de Seyssel*, 1759, in-4°. 2^o *Apologie de la frivolité*, 1740, in-12. 3^o *Réflexions sur quelques vérités importantes attaquées dans plusieurs écrits de ce temps*, 1752, in-12. 4^o *L'Andrométrie, ou Examen philosophique de l'homme*, 1753, in-12. 5^o *Examen de la question proposée par l'académie de Dijon sur l'utilité des arts et des sciences*, 1753, in-12. 6^o *Le Monde joué, ou Mémoires pour servir à l'histoire du genre humain*, Berlin (Paris), 1753, in-12. 7^o *L'Ami des femmes, ou la Morale du sexe*, 1758, in-12 ; la Haye et Paris, 1766, in-12 ; 1788, in-8° ; 1791, in-8°.

Dans cette dernière édition, on a ajouté le *Traité de l'éducation des filles*, par Fénelon. *L'Ami des femmes*, le meilleur des ouvrages de l'auteur, a été traduit en espagnol, en allemand et en italien. 8° *L'Ami des Muses*, Avignon, 1758, in-8°. 9° *La Feuille nécessaire, contenant divers détails sur les sciences, les lettres et les arts*. Boudier de Villermet a rédigé en société avec Soret ce journal qui a été continué sous le titre d'*Avant-Coureur*, et auquel il a aussi travaillé. 10° *Dissertation sur l'éducation des jeunes demoiselles*, Amsterdam, 1779, in-8°. 11° *L'Irrégion dévoilée, ou la Philosophie de l'honnête homme*, 1774, 1779, in-12. 12° *Le Nouvel Ami des femmes*, Londres et Paris, 1779, in-8°. 13° *Pensées philosophiques sur la nature, l'homme et la religion*, Paris, 1785-86, 4 vol. in-16. — Pierre-François BOUDIER, bénédictin de la congrégation de St-Maur, dont il fut supérieur en 1770, naquit à Valogne en 1704. Il est auteur de l'*Histoire du monastère de St-Vigor de Bayeux*, et de quelques autres écrits. Aucun de ses ouvrages n'est imprimé. A. B—T.

BOUDIN (PIERRE), de Paris, a donné *Madame Engueule, ou les Accords poissards*, comédie parade en 1 acte et en prose, avec un prologue en vers, imprimée en 1754, in-8° (*Anecdol. dramat.*); réimprimée en 1764, in-8°. — BOUDIN, apothicaire à Lille, a publié en société avec Decray : *Analyse des eaux minérales d'une fontaine située à St-Pol, en Artois*, 1781, in-8°. Z—O.

BOUDON (HENRI-MARIE), écrivain ascétique et docteur en théologie, naquit à la Fère en Thiérache (Aisne), le 14 janvier 1624, d'une famille estimée. Il eut pour marraine la princesse Henriette-Marie de Bourbon, fille de Henri IV, depuis reine d'Angleterre, et la cérémonie de son baptême fut honorée de la présence des reines Marie de Médicis et Anne d'Autriche, qui se trouvaient alors à la Fère. Dès l'âge le plus tendre, Boudon montra beaucoup de goût pour la prière et les autres exercices de piété. Ses premières études achevées, il vint à Paris, où il fit sa philosophie, puis sa théologie, après laquelle il entra dans les ordres sacrés. Il venait de recevoir le bonnet de docteur à Bourges, lorsque de Laval lui résigna l'archidiaconé d'Evreux. Sans négliger aucune des fonctions que lui imposait cette dignité, Boudon trouva moyen de déployer son zèle pour l'instruction des fidèles. Il entreprit plusieurs missions dans les provinces, et ses moindres loisirs furent employés à la composition de livres édifiants. Ce vertueux ecclésiastique mourut à Evreux, le 51 août 1702, dans sa 79^e année, après une vie toute consacrée à la pratique des bonnes œuvres et des devoirs de son état. On lui doit un grand nombre d'ouvrages dont le style est incorrect, quelquefois même trivial, mais où respire la piété la plus affectueuse. Nous ne citerons que les suivants, qui presque tous ont été réimprimés de nos jours avec succès : 1° *Dieu seul, ou le saint Esclavage de l'admirable Mère de Dieu*, Paris, 1674; Lyon et Paris, 1823, in-12. 2° *La Vie cachée avec Jésus en Dieu*, Paris, 1676 et 1691; Lyon et Paris, 1827, in-12. 3° *La Conduite de la divine Providence*, etc., 1678, in-12. 4° *La Science et*

la Pratique du chrétien, 1680 et 1685, in-12. 5° *Les grands Secours de la divine Providence*, etc., 1681, in-12. 6° *Vie de Marie-Elisabeth de la Croix, fondatrice des religieuses de Notre-Dame du Refuge*, Bruxelles, 1686 et 1702, in-12. 7° *Vie du P. Seurin*, Paris, 1689, 2 vol. in-12; réimprimée sous ce titre : *L'Homme de Dieu en la personne du R. P. J.-Jos. Seurin, de la compagnie de Jésus*, Lyon et Paris, 1824. 8° *Vie de St. Taurin, évêque d'Evreux*, Rouen, 1694, in-12. 9° *Vie de Marie-Angélique de la Providence, ou l'Amour de Dieu seul*; nouvelles éditions, Paris, 1760, in-12; Lyon et Paris, 1825, in-12; Paris, 1826, même format, fig. 10° *Dieu seul, ou l'Association pour l'intérêt de Dieu seul*; nouvelles éditions, Toulouse, 1813, in-52; Rouen, 1816; Lyon, 1817; Lyon et Paris, 1822, 1825; Paris, 1824, in-24. 11° *Amour de Jésus-Christ au très-saint sacrement de l'autel*; nouvelles éditions, Toulouse, 1815; Paris, 1817 ou 1821, in-52, et 1825, in-24; Lyon et Paris, 1826, in-24. 12° *La Dévotion à la très-sainte Trinité*; nouvelles éditions, Paris, 1816, in-32; Lyon et Paris, 1822, in-24. 13° *La Dévotion aux neuf chœurs des Sts. Anges, et en particulier aux Sts. Anges gardiens*; nouvelles éditions, Paris, 1816, in-18; Lyon et Paris, 1821, même format. 14° *Dieu inconnu*; nouvelles éditions, Paris, 1816, in-18; Lyon et Paris, 1821, même format. 15° *Gloire de la très-sainte Trinité dans les âmes du purgatoire, et la dévotion au règne de Dieu*; nouvelles éditions, Paris, 1816, in-24; 1825, in-18, et 1824, in-24. 16° *Du Respect dû à la sainteté des Eglises et des profanations qui s'y commettent*; nouvelles éditions, Paris, 1816, in-52; Lyon et Paris, 1825, in-12. 17° *Les saintes Voies de la croix*, etc.; nouvelles éditions, Toulouse, 1819; Lyon et Paris, 1821; Paris, 1826, in-12. 18° *Le Chrétien inconnu, ou Idée de la vraie grandeur du chrétien*; nouvelle édition, Lyon et Paris, 1825, in-12. 19° *Le Règne de Dieu dans l'oraison mentale*, etc.; nouvelle édition, Lyon et Paris, 1825, in-12. 20° *L'Homme intérieur, ou Vie du vénérable St. Jean Chrysostome*; nouvelle édition, Lyon et Paris, 1824, in-12. 21° *La Science sacrée du Catéchisme*, etc.; nouvelle édition, Caen, 1825, in-12; réimp. avec les *Instructions générales en forme de Catéchisme* de l'abbé Charency. 22° *Le Malheur du monde*; nouvelle édition, Lyon et Paris, 1826, in-12. 23° *Ses Lettres*, publiées à Paris, en 1787, 2 vol. in-12. Les jansénistes ont prétendu que plusieurs de ces ouvrages renferment des propositions sentant le quietisme : ce reproche paraît peu fondé. La *Vie de Boudon*, contenant la liste exacte de tous ses écrits, a été donnée par l'abbé Collet, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Un abrégé de cette vie, par l'auteur lui-même, a paru en 1762, 1 vol. in-12. (Voy. COLLET.) CH—S.

BOUDON, médecin français, qui s'est fait connaître par sa pratique et par ses ouvrages dans la première moitié du 18^e siècle. Il a été l'éditeur des *Vertus médicinales de l'eau commune*, 1750; il a donné une nouvelle édition augmentée de l'*Abbrégé de toute la médecine pratique* de J. Allen, trad. par J. Devaux, en 1757; il a traduit avec Jault le *Traité*

des maladies vénériennes d'Astruc, 1743, réimprimé en 1755 et en 1777 ; enfin il a publié une nouvelle édition de *la Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des pauvres* de Hecquet, 1742. Z—o.

BOUDOT (PAUL), né à Morteau, en Franche-Comté, vers 1374, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1604. Il prêcha ensuite pendant quelques années à Paris, avec beaucoup de succès. Jean Richardot, évêque d'Arras, l'ayant engagé à accepter la charge d'official de son diocèse, ce prélat, satisfait de la manière dont il s'acquitta de cet emploi, le fit chanoine, puis archidiaque de sa cathédrale. En 1609, Richardot, ayant été transféré sur le siège de l'église métropolitaine de Cambrai, voulut que Boudot le suivît dans cette résidence, où il le nomma grand vicaire et archidiaque. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas et de la Franche-Comté, le choisit pour son prédicateur ordinaire, et le nomma évêque de St-Omer en 1619, puis d'Arras en 1626. Paul Boudot mourut dans cette dernière ville, le 14 novembre 1653, âgé de 64 ans. Il était savant dans les langues, principalement dans le grec et l'hébreu. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1° *Summa theologica divi Thomæ Aquinatis, recensita*, Arras, in-fol. ; 2° *Pythagorica Marei Antonii de Dominis nova Melempsychosis*, Anvers, in-4° ; 3° *Traité du sacrement de pénitence*, Paris, 1601, in-12 ; 4° *Harangue funèbre de l'empereur Rodolphe II, prononcée à Bruxelles*, Arras, 1612, in-8° ; 5° *Formula visitationis per totam suam diocesim faciendæ*, Douai, 1627, in-8° ; 6° *Catechismus sive Summa doctrinæ christianæ pro diocesi Atrebatensi* ; le même catéchisme en français, Douai, 1628, et Arras, 1653. W—s et D—R—R.

BOUDOT (JEAN), imprimeur du roi et de l'académie des sciences, mort à Paris en 1706, est connu par le *Dictionnaire latin-français* qu'il publia en 1704, en un gros volume in-8°, très-souvent réimprimé, et dont on s'est longtemps servi dans les collèges (1). Ce n'était qu'un extrait d'un dictionnaire manuscrit en 44 volumes in-4°. Boudot en avait acheté le manuscrit de l'auteur même, Pierre-Nicolas Blondeau, inspecteur de l'imprimerie établie à Trévoux par le duc du Maine, sous la direction de Malézieux. On doit au même Boudot plusieurs ouvrages de piété et de morale. C. M. P.

BOUDOT (JEAN), libraire célèbre, et imprimeur du roi et de l'académie des sciences, fils du précédent, naquit à Paris, le 9 octobre 1685. Il se distingua par de grandes connaissances bibliographiques, s'appliqua à l'art de classer les livres et à perfectionner le système généralement adopté pour la composition des catalogues raisonnés ; aussi ceux qu'il a publiés sont-ils fort estimés. On distingue dans ce nombre celui de la bibliothèque de l'académicien de Boze, Paris, 1743, in-fol. Il avait amassé beaucoup de matériaux pour une *Bibliothèque choisie* qu'il comptait donner au public. Son manuscrit resta

(1) On s'en sert encore aujourd'hui, du moins dans les collèges de province, témoin l'édition annoncée comme la 24^e, qui s'est imprimée à Tarascon, 1818, in-8°, et celle qui a été donnée à Tulle en 1823, in-8°.

D—R—R.

entre les mains de son deuxième fils, l'abbé Boudot, qui ne s'en servit que pour sa propre instruction. Jean Boudot quitta la librairie longtemps avant sa mort, qui arriva le 40 mars 1754. C—Y.

BOUDOT (PIERRE-JEAN), second fils du précédent, naquit à Paris, en 1689, et mourut dans la même ville, le 6 septembre 1771. Il entra de bonne heure dans les ordres, se fit des protecteurs puissants par les grâces de son esprit et l'étendue de ses connaissances ; fut censeur royal, secrétaire-interprète du régiment d'infanterie irlandaise de Lally, et attaché à la bibliothèque du roi. C'est en cette dernière qualité qu'il rédigea, avec l'abbé Sallier, les catalogues de la bibliothèque du roi et de celle du grand conseil (1). Bibliographe instruit et plein d'exactitude dans ses recherches, il était en relation avec tous les savants de son temps. Son obligeance était infatigable. Il est auteur, en société avec L.-C.-F. Marin, de la *Bibliothèque du Théâtre-Français*, Dresde (Paris), 1768, 5 vol. petit in-8°, fig. Il est aujourd'hui bien démontré que le duc de la Vallière, auquel on a longtemps attribué cet ouvrage, s'était borné à mettre à la disposition des auteurs l'immense et précieuse collection d'anciennes pièces de théâtre qu'il avait rassemblée dans sa riche bibliothèque. Nous avons encore de l'abbé Boudot : 1° *Essai historique sur l'Aquitaine*, 1755, in-8° de 52 p. ; 2° *Examen des objections faites à l'auteur du nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, Paris, 1765, in-8°. On trouve dans ces deux ouvrages une connaissance approfondie de l'histoire de France ; l'auteur analyse les faits avec méthode, les discute avec impartialité ; ses résumés sont clairs et précis, ce qui a fait croire à quelques personnes que l'auteur de l'*Examen des objections faites à l'Abrégé chronologique* avait dû nécessairement avoir une très-grande part à cet *Abrégé chronologique*, et qu'il ne s'en était pas tenu à aider le président Hénault dans ses recherches. S'il nous était permis d'examiner ici jusqu'à quel point cette opinion est fondée, nous dirions que nous avons vu un manuscrit de l'*Abrégé chronologique de l'histoire de France* écrit de la main de l'abbé Boudot, et qu'il est difficile de supposer que ce savant se soit amusé à copier un ouvrage qu'il n'aurait pas regardé en quelque sorte comme le sien. Nous savons fort bien qu'on peut alléguer en faveur du président Hénault le silence des contemporains ; mais quand on songe, d'un autre côté, qu'il n'est point l'auteur de l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne*, auquel il a prêté son nom (voy. MACQUER) ; quand on voit Fuzelier lui disputer la tragédie de *Cornélie*, quand on lit dans les lettres de madame du Deffand le cas que cette dame faisait des talents de son président ;

(1) *Catalogue des livres imprimés de la bibliothèque du roi*, Paris, de l'imprimerie royale, 1759 et années suivantes, 6 vol. in-fol., contenant : la théologie, 5 vol. ; les belles-lettres, 2 vol., et le 1^{er} volume de la jurisprudence. — *Catalogue des livres de la bibliothèque du grand conseil*, Paris, 1759, in-8°. On doit encore à l'abbé Boudot deux autres catalogues, celui des livres du comte de Pontchartrain, Paris, 1747, in-8°, et celui des livres de M. Gluc de St-Port, ibid., 1749, in-8°.

Ch—s.

quand on lit ce que Voltaire en pensait (1), en dépit des jolis vers de complaisance qu'il lui avait adressés comme à tant d'autres, nous en concluons que, sans paraître vouloir sacrifier la vérité au plaisir d'énoncer un fait extraordinaire, on pourrait regarder l'abbé Boudot comme l'un des auteurs de l'*Abbrégé chronologique de l'histoire de France*. Cette opinion semblera encore moins hasardée quand on saura que Boudot était fort lié avec le président Hénault, qu'il était le confident né de tous ses travaux, nous dirons presque l'exécuteur de tous ses projets littéraires. On sait, du reste, qu'il n'était pas rare autrefois de voir un homme à qui le noble emploi d'une fortune considérable donnait un rang et de l'esprit dans la société aspirer à une considération moins commune, en attachant son nom à des ouvrages qu'il avait plutôt fait faire qu'il ne les avait composés lui-même. Le président Hénault ne fut pas le seul qui sût employer utilement et les connaissances et la plume de l'abbé Boudot; le marquis de Paulmy, qui savait aussi l'apprécier, se servit de lui pour recueillir et rédiger la vaste compilation qu'il publia en 70 volumes, sous le titre de *Mélanges d'une grande bibliothèque*. Boudot avait encore préparé une nouvelle traduction complète des œuvres d'Horace, avec le texte revu sur les manuscrits de la bibliothèque du roi et sur les anciennes éditions; un extrait des meilleurs commentaires sur cet auteur, et des recherches fort étendues et fort curieuses sur toutes les traductions françaises d'Horace. Ce travail est resté manuscrit. Il avait aussi recueilli un grand nombre de lettres inédites de Bayle; mais il est mort avant de les publier. Quand Stanislas, roi de Pologne, vint oublier à Lunéville, au sein du repos et des lettres, le royaume qu'il avait perdu, il rechercha la correspondance de Boudot; c'était cet abbé qui le tenait au courant des nouvelles littéraires de Paris. Nous devons les différents détails que l'on vient de lire à l'amitié du petit-neveu de l'abbé Boudot, qui a bien voulu nous donner communication des papiers où ils sont consignés. A—s.

BOUELLES, BOUILLES, ou BOUVELLES (CHARLES DE), en latin BOVILLUS, né à Saucourt, village de Picardie, vers 1470, s'appliqua d'abord à l'étude des mathématiques, et en particulier de la géométrie, sous la direction de Jacques Lefèvre d'Étaples. Le désir d'acquérir des connaissances, et de se lier avec les savants les plus célèbres, lui fit entreprendre le voyage d'Allemagne. Il vit l'abbé Trithème, qui lui communiqua son *Traité de Stéganographie*, encore manuscrit. Bouelles n'ayant pu deviner la clef de cet ouvrage, le prit pour un livre de magie, et l'abbé Trithème pour un nécromancien, fait qui donnerait de lui une idée peu favora-

ble, si lui-même n'en rejetait la faute sur son extrême jeunesse et sur le temps où il vivait. Il parcourut ensuite l'Italie, l'Espagne, visita les principales villes de France, et, de retour dans sa famille, embrassa l'état ecclésiastique; il fut pourvu d'un canonicat à St-Tuentin, et d'un second à Noyon, professa la théologie dans cette dernière ville, mérita l'estime de Charles de Hangest, alors évêque, et dut à sa bienveillance un loisir qu'il employa à la rédaction de plusieurs ouvrages sur des matières importantes alors, mais aujourd'hui d'un faible intérêt. Bouelles mourut, suivant l'opinion la mieux établie, vers 1555, dans un âge avancé. Nicéron a donné la liste de ses ouvrages dans le t. 59 de ses *Mémoires*. Nous nous contenterons d'en citer les principaux : 1° *Liber de Intellectu; de Sensu; de Nihilo; Ars oppositorum; de Generatione; de Sapientia; de Duodecim Numeris; Epistolæ complures super mathematicum opus quadripartitum; de Numeris perfectis; de Mathematicis rosis; de Geometricis Corporibus; de Geometricis Supplementis*, Paris, Henri Estienne, 1550, in-fol., recueil très-rare et très-curieux. Dans son traité de *Sensu*, l'auteur établit que le monde est un animal, opinion ancienne, et renouvelée depuis; ce qui prouve qu'il est peu d'idées extravagantes qui aient même le mérite d'être neuves. Dans la 3^e lettre des *Epistolæ complures*, il parle de la stéganographie, et, dans la 12^e, d'un ermite suisse qui a vécu vingt-deux ans sans manger. 2° *Commentarius in primordiale Evangelium Joannis; Vita Remundi eremite* (Raymond Lulle); *Philosophicæ et historicæ aliquot Epistolæ*, Paris, Badius, 1511; 2^e édition, 1514, in-4°. La vie de Raymond Lulle est curieuse. 3° *Proverbiorum vulgarij libri tres*, Paris, 1551, in-8°. Dans cette édition, les proverbes sont en français, et le commentaire en latin; mais il en existe une traduction sous ce titre : *Proverbes et Dits sentencieux, avec l'interprétation d'iceux*, Paris, 1557, in-8°, rare. 4° *Liber de differentia vulgariorum linguarum et gallici sermonis varietate*, Paris, Rob. Estienne, 1553, in-4°, ouvrage curieux. 5° *Dialogi tres de animæ immortalitate, de resurrectione, de mundi excidio et illius instauratione*, Lyon, Séb. Gryphe, 1552, in-8°, rare. W—s.

BOUET (ÉTIENNE), d'une noble famille d'Anjou, passa en Touraine. Il s'attacha à l'étude de la médecine, et après avoir été reçu docteur à la faculté de Paris, il y fut aussi nommé professeur. Il fut choisi ensuite pour être principal du collège de Ste-Barbe, et il en remplit les fonctions avec habileté jusqu'à sa mort, arrivée en 1497. Z—o.

BOUET (CHARLES), seigneur DE LA NOUE. (Voyez LA NOUE.)

BOUETTE DE BLEMUR (JACQUELINE), née le 8 janvier 1618, entra dans l'abbaye de la Ste-Trinité de Caen, et y prit l'habit de bénédictine à l'âge de onze ans, tant les supérieures la trouvèrent déjà capable de tous les devoirs de la religion. A quinze ans elle fut nommée maîtresse des novices, et ensuite prieure. Ce fut alors qu'elle commença l'*Année bénédictine, ou les Vies des saints de l'ordre de St-Benoît pour tous les jours de l'année*,

(1) Dans une lettre adressée à l'abbé Boudot, Voltaire s'exprime ainsi : « L'*Abbrégé chronologique* dont vous avez vérifié toutes les « dates. » Plus tard, après la mort du président Hénault, il n'hésitait pas à dire, en qualifiant d'*étranges mignomes* cet estimable ouvrage, qu'elles avaient été commencées par Dumolard, et faites par l'abbé Boudot. Ce n'est pas l'opinion de M. Walkenaer, qui a donné la meilleure édition de l'*Abbrégé chronologique* (1821-22, in-8°). Il croit seulement que Boudot fut collaborateur d'Hénault. D—R—R.

1667-73, 7 vol. in-4°. En composant cette histoire des saints, elle rougit de louer ce qu'elle ne pratiquait pas, et résolut de se livrer à toutes les rigueurs de l'observance de la règle de St-Benoît. Elle en trouva l'occasion lorsque la duchesse de Mecklembourg forma le dessein de fonder à Châtillon, près Paris, un nouvel établissement de bénédictines du Saint-Sacrement. Cette princesse la demanda à l'abbesse, qui ne put la refuser, et en entrant à soixante ans dans cette nouvelle maison, elle se réduisit à l'humble état de novice. Après cette profession, elle préféra la dernière place de cette maison à une abbaye qui lui fut offerte. Elle mourut le 24 mars 1696. On a encore d'elle : 1° *Eloges de plusieurs personnes illustres en piété dans l'ordre de St-Benoît, décédées dans ces derniers siècles*, 1672, 2 vol. in-4° (suite de l'ouvrage précédent) ; 2° *Vie de Pierre Fourrier de Martincourt*, 1678, 1687, in-12. 3° *Ménologe historique de la Mère de Dieu*, 1682, in-4° ; 4° *Les Grandeurs de la Mère de Dieu*, 1681, 2 vol. in-4° ; 5° *Exercice de la mort*, 1679, in-42 ; 6° *Vie de la mère St-Jean de Montmartre*, 1689, in-12. Quelques auteurs disent qu'elle a aussi composé les *Vies des Saints*, 2 vol. in-fol. Le P. Mabillon a fait l'éloge de Bouette de Blémur dans le t. 24 du *Journal des Savants* de 1696. Ses ouvrages sont, dit-il, aussi bien écrits qu'on peut l'exiger d'une femme peu lettrée, et qui a passé sa vie dans les cloîtres.

A. B—T et D—R—R.

BOUFFEY (LOUIS-DOMINIQUE-AMABLE), médecin, naquit en 1748 à Villers-Bocage, dans la Basse-Normandie. Après avoir pris ses grades, il s'établit dans la petite ville d'Argentan. A la création de la société royale de médecine, en 1776, il en fut nommé correspondant ; et il lui adressa, la même année, des *Observations* sur une épizootie qui s'était manifestée dans un troupeau de moutons, et qu'il avait fait cesser en décidant le propriétaire à construire une étable plus aérée. (Voy. les *Mémoires* de cette société, t. 2, p. 249.) Deux ans après, il concourut pour un prix sur le traitement des fièvres ; et si son mémoire ne fut pas couronné, du moins il lui mérita des éloges publics. (Ibid., t. 3.) En 1784, il inséra dans le *Journal de médecine* (juillet, t. 62) des *Observations sur le danger des crapauds employés comme topique pour les cancers ulcérés*. Bouffey était alors médecin consultant de Monsieur, frère du roi ; mais ce titre purement honorifique ne l'avait point obligé de quitter Argentan, où il continuait d'exercer son art avec une réputation croissante (1). Il remporta le prix, en 1789, à l'académie de Nancy, pour un mémoire sur les causes des maladies dominantes dans les hivers rigoureux, que cette compagnie fit imprimer (2). Ayant embrassé les principes de la révolution, Bouffey devint, en

(1) Le nom de Bouffey ne figure point dans la liste des médecins de Monsieur en exercice. Ainsi c'est à tort que certains biographes disent qu'il quitta Paris après l'émigration de ce prince ; il n'avait pas cessé d'habiter Argentan.

(2) Ce travail est intitulé : *Mémoire sur la question suivante : assigner, dans les circonstances présentes, quelles sont les causes qui pourraient engendrer des maladies*, Nancy, 1780, in-8°. CH—S.

1790, l'un des administrateurs du district d'Argentan ; et, à la création des sous-préfectures, il en fut nommé le premier sous-préfet. Il remplit cette place avec zèle jusqu'en 1808, qu'il fut député par le département de l'Orne au corps législatif. L'année suivante il y prononça l'éloge funèbre de ses deux collègues, Perrin et Bonvoust ; et en 1814 il combattit le projet de loi sur l'importation des fers étrangers. En 1815, il cessa de faire partie de la chambre et revint à Argentan. Le roi le nomma membre du conseil municipal en 1819 ; et il mourut dans les premiers mois de 1820. Outre le mémoire couronné par l'académie de Nancy, on a de Bouffey : *Essai sur les fièvres intermittentes*, où l'on examine l'action et l'usage des fébrifuges, surtout du quinquina, Paris, 1798, in-8°. 2° *Recherches sur l'influence de l'air dans le développement, le caractère et le traitement des maladies*, ibid., 1799, in-8° ; 2° édition, ibid., 1815, 2 part. in-8°. Adet, au nom de l'auteur, fit hommage de cette édition au corps législatif par un discours imprimé dans le *Moniteur* de 1815, p. 524. W—s.

BOUFFLERS (LOUIS DE), né en 1554, d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de Picardie, était guidon de la compagnie de gendarmes de Jean de Bourbon, duc d'Enghien. Il fut célèbre sous les règnes de François 1^{er} et d'Henri II, par sa force prodigieuse et son étonnante agilité. Loisel, la Morlière, Varillas, racontent de ce nouveau Milon des particularités étonnantes. Il portait dans ses bras un cheval qu'il enlevait de terre. Son adresse égalait sa force : il luttait contre les Bretons les plus vigoureux, et les terrassait. A la chasse, il franchissait, tout botté, les ruisseaux les plus larges ; il sautait, armé de toutes pièces, sur son cheval, sans mettre le pied à l'étrier : il devançait à la course un cheval d'Espagne, pourvu que la carrière ne fût pas d'une trop grande étendue. Enfin il tuait à coups de pierre les quadrupèdes et les oiseaux ; mais, depuis l'invention de la poudre à canon, le grand avantage que tant de force et tant d'agilité ou d'adresse devaient donner à Louis de Boufflers se réduisait à peu de chose. Il périt d'un coup d'arquebuse au siège de Pont-sur-Yonne, en 1555, à l'âge de 19 ans, sans avoir été marié. — Adrien DE BOUFFLERS, son frère, gentilhomme de la chambre de Henri III, porta les armes fort jeune, et se trouva aux journées de St-Denis et de Montcontour ; Henri III créa en sa faveur, en 1582, la charge de grand bailli de Beauvais, pour récompenser sa fidélité au parti royaliste. Les ligueurs brûlèrent ses maisons et ravagèrent souvent ses terres. Il publia des *Considérations sur les ouvrages du Créateur*, et le *Choix de plusieurs histoires et autres choses mémorables, tant anciennes que modernes, apparées ensemble, ou Mélanges historiques*, Paris, 1608, in-8°. Il mourut le 28 octobre 1622, âgé de 90 ans, et fut le bisaïeul du célèbre défenseur de Lille. S—Y et C. M. P.

BOUFFLERS (LOUIS-FRANÇOIS, duc DE), maréchal de France, naquit le 10 janvier 1644, et annonça de bonne heure de grandes dispositions au métier de la guerre. Connue d'abord sous le nom de

chevalier de Boufflers, il entra cadet au régiment aux gardes, en 1662. Élève de Condé, de Turenne, de Créqui, de Luxembourg et de Catinat, il partagea la gloire de ces illustres généraux : il se trouva, en 1664, à l'expédition de Gigeri, en Afrique, fut blessé au combat de Woerden, en 1672, et le fut de nouveau en 1674, à Entenheim, où il contribua à la victoire. En 1688, il prit Keiserslautern, Creutznach et Oppenheim, et concourut également, en 1690, au gain de la bataille de Fleurus. En 1691, il fut blessé au siège de Mons, et il bombarda la ville de Liège. L'année suivante, Louis XIV le créa colonel des gardes françaises, à la mort du maréchal de la Feuillade. Le marquis de Boufflers prit Furnes en 1693, et fut fait maréchal de France deux mois après. En 1695, il se jeta dans Namur, que le roi Guillaume assiégeait, y soutint quatre assauts, et ne se rendit qu'après quatre mois de tranchée ouverte : ce siège coûta 20,000 hommes aux ennemis. A la reddition de la place, il fut retenu prisonnier sous un prétexte frivole, mais, dans le vrai, parce que les alliés, las de la guerre, voulaient entamer avec lui les négociations qui conduisirent à la paix de Riswick. Le maréchal de Boufflers commanda en 1698 le camp de Compiègne, que Louis XIV ordonna pour l'instruction du duc de Bourgogne, son petit-fils. En 1702, il fut placé à la tête de l'armée de Flandre sous le même duc de Bourgogne, poussa les ennemis jusqu'à Nimègue, et gagna au mois de juin le combat d'Ekeren. En 1704, le roi le nomma capitaine d'une des compagnies de ses gardes du corps. La perte du combat d'Oudenarde ouvrit aux ennemis les approches de Lille en 1708 : le maréchal de Boufflers avait le commandement de la Flandre, et il obtint du roi la permission d'aller défendre la place qui serait attaquée la première. Lille fut assiégé le 12 août par le prince Eugène, qui ouvrit la tranchée le 22 : le duc de Marlborough commandait l'armée d'observation. Sur le point de donner un assaut général, le prince Eugène ne fit d'autres conditions au maréchal de Boufflers que de lui promettre de signer celles qu'il proposerait : « C'est pour « vous marquer, lui écrivait-il, ma parfaite estime « pour votre personne, et je suis sûr qu'un galant « homme comme vous n'en abusera pas. Je vous fé- « licite de votre belle défense. » Ce ne fut qu'après six mois de tranchée ouverte, et plus de quinze combats soutenus avec avantage, que le maréchal capitula pour la ville, le 25 octobre, sur les ordres réitérés du roi, et qu'il se retira dans la citadelle. « Il couchait tout habillé aux attaques, et, depuis « l'ouverture du siège, il ne se mit pas trois fois « dans son lit. On lui reprochait de s'exposer trop ; « mais il le faisait pour l'exemple. » Ce général, si magnifique au camp de Compiègne, ne faisait plus servir à Lille sur la table que de la chair de cheval. Il était depuis plusieurs jours presque sans vivres et sans munitions de guerre, lorsque Louis XIV lui envoya, signé de sa main, l'ordre de se rendre. Le maréchal tint cet ordre secret encore quelques jours. « L'armée française s'est retirée vers Tournai, monsieur « le maréchal, lui écrivait encore le prince Eugène ;

« l'électeur de Bavière, vers Namur ; les princes, « vers leur cour. Ménagez votre personne et votre « brave garnison. Je signerai encore tout ce que « vous voudrez. — Rien ne presse, répondit le ma- « réchal, permettez-moi de me défendre le plus « longtemps que je pourrai ; il me reste assez d'ou- « vrages pour mériter encore mieux l'estime de « l'homme que je respecte le plus. — Après quatre « mois de tranchée ouverte, ajoute le prince Eugène « lui-même, Boufflers m'envoya, le 8 décembre « 1708, tous les articles qu'il voulait que je signasse : « ce que je fis sans restriction. » (*Vie du prince Eu- gène.*) La défense de Lille (1) valut au maréchal de Boufflers la dignité de duc et pair de France, et la survivance du gouvernement de Flandre pour son fils, âgé de dix ans. Au comble des honneurs et de la gloire, ce vieux guerrier pouvait désirer le repos ; mais, dès l'année suivante, l'amour de la patrie lui fit demander au roi la permission d'aller servir sous le maréchal de Villars, dont il était l'ancien. Plein de probité et de zèle, ne connaissant ni danger, ni tour, ni rang quand il fallait s'exposer pour son pays et pour son roi, le duc de Boufflers, quoique attaqué de la goutte, partit pour la Flandre (1709). Villars voulait lui céder le commandement comme à son ancien, mais Boufflers, toujours modeste et généreux, le refusa constamment, disant qu'il n'était venu que pour l'aider de ses conseils. « Eh bien, « monsieur, lui dit Villars, je vais donner pour mot « d'ordre votre nom et celui de la ville qui vous a « immortalisé : *Louis-François et Lille.* » Dans la défaite de Malplaquet, où les vainqueurs perdirent 30,000 hommes, et les vaincus 8,000, Boufflers, chargé du salut de l'armée française, Villars ayant été blessé, fit la retraite en si bon ordre, qu'il ne laissa ni canons, ni prisonniers, et rapporta plus de trente drapeaux enlevés à l'ennemi. Le maréchal duc de Boufflers mourut à Fontainebleau, le 22 août 1711, à 68 ans. St-Simon attribue sa mort au désir qu'il manifesta d'obtenir l'épée de comtable, et au refus qu'il éprouva : « Ce déplaisir le jeta dans des « infirmités qui le conduisirent au tombeau. » Cette assertion est sans fondement (2) et ne peut rien ôter de l'estime et de l'admiration dues à sa mémoire. Plein de générosité, de probité et de vertu, désintéressé, discret, modeste, bon et adroit à excuser les fautes des autres, zélé à faire valoir leurs services, aucun général ne fit plus de cas des gens d'honneur et des bons officiers : il eut plus d'amour du bien et de droiture, que de génie ; mais il eut, par-dessus tout, une passion extrême pour la gloire et la prospérité de l'Etat : « Chacun se vante d'être affligé de la « mort du maréchal de Boufflers, écrivait madame « de Maintenon : on lui donne mille louanges. Que « l'on est faux dans ce pays, même en disant la vé- « rité ! En lui le cœur est mort le dernier. » S—Y.

BOUFFLERS (JOSEPH-MARIE, duc DE), fils

(1) « Je suis bien glorieux, lui dit le prince Eugène, d'avoir pris « Lille défendu par vous ; mais j'aimerais mieux l'avoir défendu « comme vous. » Z—O.

(2) Un chagrin assurément plus vif pour lui, ce fut la mort de son fils aîné, arrivée le 22 mars 1711. (Voy. l'article suiv.) D—R—B.

puiné du précédent, héritier de sa valeur et de ses vertus, naquit en 1706. A la mort de son frère, en 1714, Louis XIV lui donna le gouvernement de Flandre en survivance du maréchal; en 1720, il fut fait colonel d'un régiment d'infanterie; il prêta le serment de duc et pair à l'âge de vingt ans accomplis, et était maréchal de camp à trente-quatre. Il servit en cette qualité en Bavière et en Bohême, se trouva dans Prague en 1742 avec le maréchal de Belle-Isle, et fut de cette fameuse retraite où 15,000 Français traversèrent au cœur de l'hiver trente-huit lieues de pays dévastés, sans provisions, sans magasins, sans cavalerie, et harcelés dans leur marche par l'armée du prince Lobkowitz. Le duc de Boufflers, en 1743, se distingua à la funeste bataille de Dettingen (1); l'année suivante, il aida à la prise de Menin, à celle d'Ypres, et il emporta, en seize heures, le fort de la Knoke. Il se trouva aux batailles de Fontenoi et de Raucoux, et se rendit à Gênes, en 1747, avec le secours que Louis XV envoyait pour protéger cette république contre les impériaux et le roi de Sardaigne. Le comte Schullembourg avait forcé le passage de la Bocchetta, et se disposait à mettre le siège devant la ville. Le duc de Boufflers l'attaqua, lui tua 4,500 hommes, et le délogea de ses positions. Une diversion, ordonnée par le maréchal de Belle-Isle, par la vallée de Stura, aida puissamment à faire lever le blocus, et Gênes fut délivrée; mais l'activité que le duc de Boufflers avait mise, en veillant tant à l'attaque des ennemis qu'à la défense de la place, alluma son sang, et il fut emporté par la petite vérole en cinq jours. Il mourut le 2 juillet 1747, également regretté des Génois et des Français. La république, pour marquer sa reconnaissance des services que lui avait rendus le duc de Boufflers, a inscrit son nom et celui de sa famille parmi les nobles de l'État, et lui a fait ériger un mausolée de marbre dans l'église où il a été inhumé. La poésie a jeté des fleurs sur son tombeau, et les regrets de sa mort ont dicté aux muses ce vœu mérité :

Élevez dans vos vers
Un monument au généreux Boufflers;
Il est d'un sang qui fut l'appui du trône;
Il eût pu l'être, et la faux du trépas
Tranche ses jours échappés à Bellone,
Au sein des murs délivrés par son bras.

S—Y.

BOUFFLERS (le chevalier STANISLAS DE), naquit à Lunéville, en 1757. La marquise de Boufflers (2), sa mère, faisait dans cette ville les honneurs de la

cour du bon roi Stanislas, qui fut le parrain et le protecteur de son fils. Cette cour était alors le rendez-vous des plus beaux esprits du siècle. Voltaire, St-Lambert, le président Hénault, mesdames du Châtelet, de Gramont, et beaucoup d'autres personnages dignes d'entrer dans cette brillante élite, formaient autour du philosophe bienfaisant un cercle dont toutes les cours auraient pu être jalouses. On s'étonne que, avec beaucoup d'esprit, le jeune chevalier n'ait pas acquis davantage au milieu d'une pareille réunion; mais son esprit se développa lentement; on l'a entendu dire lui-même que dans sa jeunesse on l'appelait *pataud*. Le joli conte d'*Aline*, publié en 1761, commença sa réputation. Il était alors au séminaire de St-Sulpice, où il se préparait à devenir évêque. Ce conte n'était guère propre à décider de sa vocation. Il se rendit lui-même justice et quitta le séminaire au bout de six mois; mais voulant conserver un bénéfice de 40,000 livres de rente que le roi Stanislas lui avait donné en Lorraine, il échangea le petit collet contre une croix de Malte, ce qui donnait le droit de posséder des bénéfices. Le jeune Boufflers, devenu chevalier, alla dans la Hesse en 1762; mais, avant de partir, il adressa sur son changement d'état à l'abbé Porquet, son précepteur, une lettre assez gaie : « J'aurais pu, écrivait-il, d'après « mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état « sans en prendre un autre. Mais les sots m'ont dit « qu'il fallait absolument avoir un état dans la so- « ciété : je leur ai proposé de prendre celui d'*homme* « *de lettres*; ils m'ont répondu que j'avais trop d'es- « prit, et que j'étais de trop bonne maison pour cela. « Je me suis souvenu que j'étais gentilhomme, et « que les gentilshommes devaient aller à la guerre. « Là-dessus, je me suis fait faire un habit bleu, j'ai « pris la croix de Malte, et je suis parti sans répli- « quer. » Le chevalier de Boufflers fut à l'armée ce qu'on l'avait vu dans les cercles de Paris, plein de gaieté et de folie. Il avait nommé un de ses chevaux le prince *Ferdinand*, et un autre le prince *Héréditaire*. Lorsqu'il appelait le matin son palefrenier, il lui demandait si le prince Ferdinand et le prince Héréditaire étaient étrillés. « Oui, monsieur « le chevalier, » répondait le palefrenier. Et le chevalier, avec tout le sérieux dont il était capable, disait à sa compagnie : « Je les fais étriller tous les matins; « vous voyez que j'en sais plus long que nos maré- « chaux. » A son retour de l'armée, il se livra entièrement à la dissipation. Il eut la passion des femmes et des chevaux, et devint le plus errant des chevaliers. C'est à lui que le comte de Tressan dit un jour en le rencontrant sur une grande route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver « chez vous. » Les lettres de Boufflers adressées à sa mère, sur son voyage en Suisse, ont été publiées en 1770. Cette correspondance est sans contredit une des plus gaies et des plus spirituelles qui aient été écrites dans notre langue. Dans ce voyage, il se donna pour un peintre, et fit les portraits des principaux habitants et des plus jolies femmes des villes où il passa. Pour être extraordinaire en tout, il ne prenait qu'un petit écu par portrait. En arrivant à

(1) A cette même bataille fut tué son neveu, le comte de Boufflers de la branche de Remiancourt, âgé de dix ans et demi. « Un coup « de canon lui cassa la jambe; il reçut le coup, se vit couper la « jambe, et mourut avec un égal sang-froid. Tant de jeunesse et tant « de courage attendrissent tous ceux qui furent témoins de son « malheur. » (Voltaire, *Siècle de Louis XV.*) D—R—R.

(2) Dans la première édition il y a la comtesse, ce qui prouve que le rédacteur a confondu la comtesse et la marquise de Boufflers. Il aurait pu aussi entrer dans quelques détails sur le spirituel et original abbé Porquet (voy. ce nom), précepteur du chevalier de Boufflers.

Genève, il voulut reprendre son véritable nom; et c'est alors qu'on le regarda comme un aventurier. Il alla visiter J.-J. Rousseau, qui ne dut pas le bien recevoir, si l'on en juge d'après ce portrait tracé dans les *Confessions* : « Il a beaucoup de demi-ta- » lents en tout genre ; et c'est tout ce qu'il faut dans » le grand monde où il veut briller. Il fait très-bien » de petits vers, écrit très-bien de petites lettres, va » jouaillant un peu du sistre, et barbouillant un peu » de peinture au pastel. » Mais le chevalier fut bien dédommagé de la réception de Rousseau par celle qu'il obtint de Voltaire, aux Délices (1). Tout le monde connaît la charmante pièce de vers que lui adressa le patriarche de Ferney, et qui commence par ces mots :

Croyez qu'un vieillard cacochyme...

Ce fut dans le même temps que le chevalier de Bonnard adressa une jolie épître en vers à Boufflers, et que celui-ci déclara poliment qu'il était *battu* par son panégyriste. En 1771, il se disposait à joindre les troupes confédérées de Pologne; mais il aimait mieux rester à Vienne, où il eut beaucoup de succès dans le monde. L'année suivante, il devint colonel d'un régiment de hussards. Il accompagna ensuite le duc d'Orléans au combat d'Ouessant, fut fait brigadier d'infanterie en 1780, et maréchal de camp en 1784. Le duc de Castries le fit nommer, en 1785, gouverneur du Sénégal, où il resta trois ans, pendant lesquels on n'eut qu'à se louer de son administration (2). Il en revenait, quand il fut reçu à l'Académie française, en 1788. Aussi commença-t-il son discours de réception par un morceau sur les nègres; et des rives du Sénégal il transporta son auditoire au milieu des bergers d'Arcadie, et dans la vallée de Tempé. En 1789, il fit une réponse très-brillante au discours de réception de l'abbé Barthélemy. Grimm, qui assistait à cette séance de l'Académie française, rapporte que le discours de Bouf-

flers fut très-applaudi, surtout le morceau où il représentait la Grèce détruite par la main du temps, et tous ses monuments relevés, tous ses grands hommes ressuscités par le génie de l'auteur d'*Anacharsis*. La réputation de Boufflers le fit élire aux états généraux; mais la tribune exigeait des connaissances qui lui manquaient absolument, et des talents oratoires que la nature lui avait refusés. Ce fut peut-être pour se faire remarquer qu'il y affecta des idées bizarres, et même peu convenables à un homme de son rang. Cependant il lut quelques rapports sur des objets d'utilité publique, et fit rendre deux décrets: l'un qui assure aux inventeurs la propriété de leurs découvertes, et l'autre qui a pour but l'encouragement des arts utiles (1). Après la session de l'assem-

« de huit ou dix nègres, de six chevaux et six chameaux. Elle par- » tira de la presqu'île du cap Vert, en face de Gorée, et je la con- » durai jusqu'à vingt ou vingt-cinq lieues de la côte, à Guiguys, » résidence ordinaire du roi de Cayor. Ce prince me donna des » otages pour la sûreté des voyageurs; il leur fournit des guides » et des sauvegardes, et, moyennant quelques présents et quelques » promesses, je tirai de lui les secours les plus utiles, tant sur » ses États que sur ceux de ses voisins. C'est d'après les renseigne- » ments que j'ai pris dans le pays que je tracerais la marche de » M. Villeneuve, mon aide de camp, auquel je confierai cette expé- » dition... Indépendamment des observations géographiques et poli- » tiques dont je le chargerai, il rapportera des échantillons de tous » les minéraux, de tous les cailloux, de tous les marbres qu'il trou- » vera sur son chemin, avec toutes les graines, toutes les plantes, » tous les animaux qu'il pourra se procurer, sans compter des essais » de tous les bois, de toutes les gommes, de toutes les résines, etc.; » enfin de toutes les productions des trois règnes qui pourraient » servir soit à notre luxe, soit à notre instruction. Il s'informerait » des moyens de communication avec les rivières dont la navigation » nous appartient exclusivement; il tâchera de s'en approcher et de » nous envoyer par cette voie les produits de ses recherches qu'il ne » pourrait point charger sur ses chameaux. Enfin, quelle que soit » l'issue du voyage, j'espère que la médiocre dépense qu'il doit » coûter sera plus que payée par les seuls objets de curiosité qui » nous en reviendront. » Les prédécesseurs de Boufflers avaient fait la traite des noirs pour leur compte; il ne se contenta pas d'y renoncer, il l'interdit à tous ceux qui étaient attachés à son gouvernement. Il rendit moins cruel ce commerce odieux, qu'il ne pouvait généralement empêcher, et plus d'une fois on le vit acheter de malheureux noirs pour leur sauver la vie et les rendre à la liberté. Le comte Elzéar de Sabran, dont le chevalier avait épousé plus tard la mère, dit, dans une notice inédite qui me fut envoyée par lui en mars 1813 : « Il surprit par sa bonté les Européens et les » nègres; il étonna aussi le gouvernement français par les ressources » qu'il y découvrit et les facilités qu'il y établit pour le commerce. » Son départ du Sénégal fut une calamité, et jusqu'à plus de deux » lieues de la côte il entendit le cri du regret universel. » Boufflers partit de Gorée le 20 novembre 1787, avec un congé du roi, dit-il dans une de ses lettres, et il arriva à la Rochelle le 27 décembre. Ce congé fut rendu définitif par l'intervention de ses amis. V—VE.

(1) Il fut, avec Malouet, Virieu et la Rochefoucault-Liancourt, l'un des fondateurs du club des impartiaux, en 1790. Toutefois, lorsqu'on lit dans le *Moniteur* le résumé des travaux législatifs de Boufflers, on a quelque droit de s'étonner qu'ils lui aient fait à cet égard une si triste réputation. On y voit qu'il parla quelquefois avec courage et toujours avec modération. Le 18 juillet 1789, il contribua à sauver deux hussards, que, dans ces jours de vengeance populaire, la multitude allait pendre. Le 27 du même mois, il proposa de déclarer à toutes les municipalités l'incompétence de l'assemblée pour les affaires de police et d'administration. Quelques jours après, lors de l'arrestation de Besenval, il osa dire à la tribune que cet officier était arrêté par un pouvoir illégal; que l'assemblée, qui n'était que législative, ne pouvait rien statuer à cet égard, et que c'était le moment de relever le pouvoir exécutif, auquel cette affaire devait être renvoyée. Ce fut dans le même esprit que, le 15 août, il proposa, au nom du comité des rapports, le renvoi au garde des sceaux de la réclamation du procureur du roi de Falaise, qui se plaignait d'être poursuivi par le parlement de Rouen pour avoir rédigé la

(1) En 1763, Boufflers dessina à Ferney, et grava à l'eau-forte et au pointillé, dans la manière de Rembrandt, avec beaucoup d'art et d'esprit, un portrait en profil de Voltaire, très-ressemblant et très-expressif. Il l'a représenté assis devant son bureau, la plume à la main et coiffé d'un bonnet. Cette estampe fut très-recherchée. A—T.

(2) Voici quelques détails sur cette partie peu connue de la vie du chevalier de Boufflers. On regarda, dans le temps, l'envoi du poète sur les plages africaines comme une disgrâce, et on l'attribua à l'indiscrète publication faite dans le *Journal de Paris* d'une chanson qui avait pour titre *L'Ambassade*, et dans laquelle l'abbesse de Remiremont était traitée d'*altesse sauvage* et de *princesse boursofflée*. Le fait est que le chevalier avait alors 60,000 fr. de dettes courantes, une pension de 6,000 fr., un patrimoine fort léger, et environ 25,000 fr. de revenus pendant les cinq années suivantes. Il fit présenter un mémoire au roi où, en protestant de son dévouement, il demandait les moyens de s'arranger avec ses créanciers avant son départ. Le ministre Calonne proposa de lui faire payer deux années de sa pension pendant cinq ans, ce qui ferait 42,000 fr. par an, et qu'il ne lui fût rien payé pendant les cinq années suivantes : « Par » cet arrangement, disait le ministre, le trésor royal ne sera à décou- » vert que de cinq années qui rentreront successivement. » Le roi écrivit au bas de ce rapport : *Bon*. De plus, le traitement du gouverneur fut fixé à 24,000 fr. Le chevalier, rendu à sa destination, étonna le gouvernement français par les connaissances administratives qu'il déploya, dans une lettre inédite qu'il écrivit, le 25 octobre 1786, au contrôleur général. Il demandait un secours de 40,000 fr. pour les frais d'un voyage qu'il comptait faire entreprendre dans l'intérieur de l'Afrique : « La caravane sera composée de quatre ou cinq blancs,

blée constituante, où il avait montré quelque penchant pour les innovations, il crut néanmoins devoir s'éloigner de sa patrie. Un asile lui était offert à la cour de Rhensberg. Le prince Henri de Prusse lui écrivit : *Venez dans mes bras*. Boufflers aurait pu lui répondre comme la Fontaine à M. d'Hervart, mais non avec la même naïveté, la même bonhomie : *J'y allais*. Il se trouvait à Berlin lorsque le comte de Ségur y arriva au commencement de 1792, pour négocier de la part de Louis XVI, devenu roi constitutionnel, et il appuya le diplomate français de tout son crédit. Selon Ségur lui-même, « il eut le « rare courage de braver des passions violentes, de « dire la vérité au roi de Prusse et de lui dévoiler « l'avenir. Il lui prédit qu'il exaspérerait le peuple « qu'on voudrait calmer, qu'il compromettrait la « vie d'un monarque qu'on voulait sauver... » Boufflers vécut ensuite à la cour de Rhensberg, où la bienveillance du prince Henri lui parut quelquefois un peu capricieuse. Il obtint de la munificence de Frédéric-Guillaume II une concession de terres fort étendue, où devait s'établir une colonie d'émigrés français. Mais ce projet n'eut pas de suite, d'après la tournure des événements. Boufflers épousa à Berlin la veuve du marquis de Sabran, et rentra en France avec elle, au printemps de 1800. Bien accueilli, dès le premier instant, par Bonaparte, il répondit trop tôt et trop bien à cet accueil ; et cet empressément l'empêcha peut-être d'avoir part aux faveurs que Napoléon refusait rarement aux hommes de quelque illustration qu'il voulait attirer à lui. Boufflers ne put même pas en obtenir une préfecture qu'il sollicita ; et il resta dans une position de fortune médiocre. Reprenant alors ses occupations littéraires, il parut renoncer aux travaux légers, et ne se livra plus qu'à des objets trop sérieux pour lui, comme le *Libre Arbitre*, sujet qu'il ne sut pas dégager des ténèbres théologiques et métaphysiques, et que ses lecteurs habitués ne pouvaient ni lire ni comprendre. Le petit nombre de ceux qui en ont surmonté l'ennui y a cependant trouvé de l'esprit et même de la raison. Boufflers retrouva sa facilité dans des contes dont la longueur n'est pas le moindre défaut. Comme ancien académicien, il entra à

cabier dans lequel son bailliage demandait la suppression de la vénalité des charges et même des parlements. « L'assemblée, dit-il, « n'ayant entendu qu'une seule partie, ne peut statuer sans avoir « entendu l'autre, et d'ailleurs le conseil d'Etat était saisi de cette « affaire. » Le 22 juin 1790, il s'éleva contre la vente des biens du clergé, qu'il présenta comme une spoliation des possesseurs actuels et de leurs créanciers ; mais il s'exprima dans des termes tellement mesurés, qu'il fut écouté avec calme. Il terminait en proposant un projet de décret qui avait pour but d'adoucir les mesures prises contre les membres du clergé régulier, en leur accordant, selon leur option, soit la jouissance d'une partie proportionnelle de leurs bénéfices, soit une indemnité suffisante, s'ils aimaient mieux en faire l'abandon. — En qualité de directeur de l'Académie française, il harangua le roi, la reine et le dauphin, le 29 décembre 1789, à l'occasion de la nouvelle année. Ces discours, écrits avec une grâce infinie, et où l'orateur exprimait avec effusion des sentiments d'amour et d'admiration pour Louis XVI et Marie-Antoinette, des lors si malheureux, ont bien pu dans le temps être tournés en ridicule par les ennemis du trône ; mais c'est précisément pour ce motif que l'histoire impartiale doit en savoir gré au chevalier de Boufflers. Ce qui, dans toute autre époque, eût pu passer pour le langage de la flatterie, était alors presque un acte de courage. D—R—R.

l'Institut en 1804. Peu de jours auparavant, se trouvant chez madame de Staël, qui lui demandait pourquoi il n'était point de l'Académie, il avait répondu par le quatrain suivant :

Je vois l'Académie où vous êtes présente ;
Si vous m'y recevez, mon sort est assez beau.
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre, et moi comme zéro.

Boufflers concourut aussi dans ce temps à la rédaction du *Mercur* ; et les morceaux qu'il y fit insérer ne sont pas ce qu'il a fait de moins intéressant. En 1805, il prononça l'éloge de son oncle, le maréchal de Beauveau, morceau plein d'esprit et de sentiment. L'éloge de Barthélemy, qu'il lut l'année suivante, n'eut pas le même succès. Il y parut plus brillant que solide, ce qui était tout à fait un contre-sens à l'égard d'un érudit aussi profond. En général, Boufflers cherche trop l'antithèse des mots, et le trait à la fin de la phrase : voilà pour sa prose. Quant à ses vers, on y trouve aussi la recherche du trait, beaucoup d'esprit en petite monnaie, et souvent de mauvais aloi. Chamfort comparait ses poésies à des meringues ou à de la crème fouettée, et St-Lambert l'appelait *Voisenon le Grand*. Il n'a guère fait que des pièces de circonstance. On lui attribue des couplets d'un cynisme repoussant, surtout quand il y est question de sa mère ; ce qui est d'autant plus étonnant qu'alors il était ecclésiastique. La pièce du *Cœur* est celle qu'on a le plus citée : elle est très-graveleuse, mais la seule peut-être où brillent une grâce et un talent qu'il n'a plus retrouvés depuis. Sous le gouvernement impérial, toujours courtisan, il fréquentait beaucoup la famille Bonaparte, surtout Elisa Baciocchi. Un jour que Jérôme était revenu d'une croisière dans la Méditerranée, Boufflers composa pour lui ce quatrain adulateur :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre,
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

On attribue à Laclos un portrait du chevalier qui se trouve dans la *Galerie des états généraux*, et dont voici les traits principaux : « *Fulber* eût été le plus « heureux des hommes, s'il avait pu demeurer tout « jours à vingt-cinq ans. Écrits voluptueux, couplets « amusants, vers agréables, cette foule de riens qui « sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'a- « mour et les talents donnent une espèce de célé- « brité ; mais lorsque la saison des folies aimables « est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses « droits, elle rougit des succès dus à de si petites « causes. *Fulber* en est à ces tristes expériences : il a « voulu faire succéder la vérité aux contes, la pen- « sée au coloris, la méditation à la poésie. Quel a « été son étonnement, lorsque l'habitude des choses « frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appli- « qué à des vues plus utiles !... *Fulber* abonde dans « ce qu'on appelle esprit, et il parle comme quel- « qu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux, « il veut être gai ; frivole, il veut être grave ; bon,

« il veut être caustique ; paresseux, il veut jouer le « travailleur. Il court après les petits succès, et parait les dédaigner. A peine fut-il parvenu au « fauteuil qu'il plaisait sur les honneurs académiques. Il est né quatre-vingts ans trop tard. Du « temps des Fontenelle, des la Motte, des Gresset, « il eût brillé sur le Parnasse français. A l'époque « où nous nous trouvons, qu'est-ce que l'esprit tout « seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit « des soupers ? Nous évitons à un certain âge le ridicule des couleurs tendres, de la danse, et autres « amusements :

« Qui n'a pas l'esprit de son âge,
« De son âge a tout le malheur. »

A ce portrait qui n'est pas flatté, opposons quelques traits de celui qui fut tracé par un ami, le célèbre prince de Ligne : « M. de Boufflers a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, « député, philosophe, et de tous ces états il ne s'est « trouvé déplacé que dans le premier. Il a toujours « pensé en courant. On voudrait pouvoir ramasser « toutes les idées qu'il a perdues sur les grands éléments avec son temps et son argent. Il a de l'encore dans le rire, et de la gaucherie dans le « maintien. Il est impossible d'être meilleur ni plus « spirituel ; mais son esprit n'a pas toujours de la « bonté, et quelquefois aussi sa bonté pourrait manquer d'esprit. » Mais ce qui caractérise peut-être encore mieux le marquis de Boufflers, c'est ce résumé piquant, attribué à Rivarol, et qui peint très-bien par le contraste les différentes circonstances où il s'est trouvé : *Abbé libertin, militaire philosophe, diplomate chansonnier, émigré patriote, républicain courtisan*. — Après une maladie longue et douloureuse, il mourut le 18 janvier 1815 (1), et fut inhumé comme il l'avait demandé, auprès du poète Delille, qu'il avait beaucoup fréquenté dans les dernières années de sa vie (2). On a publié de Boufflers : 1° *La Reine de Golconde*, conte, 1761, in-12. 2° *Le Cœur*, poème érotique, avec la réponse de Voltaire, 1765, in-12. 3° *Lettres du chevalier de Boufflers à sa mère, sur son voyage en Suisse*, 1770, in-8°. 4° *Ses Œuvres*, 1786, in-12. 5° *Discours de réception à l'Académie française*, 1788, in-4°. 6° *Poésies et Pièces fugitives diverses du chev. de B****, 1782, in-8° ; nouvelles éditions, 1792, 1795, in-42. 7° *Rapport fait à l'Assemblée nationale sur la propriété des auteurs de nouvelles découvertes et inventions en tout genre d'industrie*, le 30 décembre 1790, Paris, 1791, in-8° de 50 p. 8° *Rapport sur l'application des récompenses nationales aux inventions et découvertes en tout*

genre d'industrie, le 9 septembre 1791, in-8°. 9° *Discours sur la vertu*, prononcé à l'académie de Berlin, le 25 janvier 1797 ; 2^e édition, 1800, in-8°. 10° *Discours sur la littérature*, prononcé à l'académie de Berlin, 1801, in-8°. 11° *Éloge du maréchal de Beauveau*, 1805, in-8°. 12° *Éloge de l'abbé Barthélemy*, 1806, in-8°. 13° *le Libre Arbitre*, avec cette épigraphe : *Nosce te ipsum*, 1808, in-8° (1). 14° *Le Derviche, conte oriental ; Tamara, ou le Lac des pénitents ; Ah ! si...*, contes, 1810, 2 vol. in-12. 15° *Essai sur les gens de lettres*, lu dans une séance de l'Institut, 1811, in-8°. 16° *Esprit de Boufflers* (publié par l'auteur de cet article), 1810, in-18. 17° *Œuvres complètes*, 1815, 2 vol. in-8°. Cette édition, qui fut revue par Boufflers même, passe pour la meilleure. Elle a été reproduite en 1817, 4 vol. in-18. Le titre est cependant fautif : il n'y a pas d'œuvres complètes de Boufflers ; bien qu'il en ait paru un grand nombre et beaucoup de contrefaçons, sans participation de l'auteur ni de ses héritiers. 18° *Œuvres posthumes* (publiées par l'auteur de cet article, sur le manuscrit autographe de Boufflers), 1815, in-18. 19° *Œuvres de Boufflers*, 1828, 4 vol. in-18. 20° *Œuvres choisies de Boufflers et notice*, 1855, 4 vol. in-18. C'est la 198^e livraison de la *Bibliothèque des amis des lettres*. Beaucoup de ses compositions, en prose et en vers, sont restées inédites dans les mains de ses héritiers, aucun libraire n'ayant voulu s'en charger. Il y a quelques années, on avait annoncé la publication d'*Œuvres inédites*, contenant des contes, des pièces fugitives et des discours philosophiques. Mais il paraît qu'on y a renoncé (2).

F—LE.

BOUFFLERS-ROUVREL (MARIE-CHARLOTTE-HIPPOLYTE, comtesse DE), a été jusqu'à présent négligée par tous les biographes à l'exception d'un seul, qui a ignoré toutefois le secret de sa vie, et qui par conséquent, au lieu d'une notice, n'a donné qu'une panegyrique (3). Nous le disons avec d'autant plus de franchise, que nous lui avons emprunté ce qui nous a paru bon dans son travail. Elle méritait pourtant de fixer l'attention des historiens, cette comtesse de Boufflers-Rouvrel, dont le caractère et la destinée eurent tant de rapport avec ceux de la marquise de Boufflers Remianeourt, sa parente. Elle naquit à Paris en 1724 ; elle était fille du comte de Camper-Saugeon. Mariée très-jeune au

(1) En 1808 il traduisit, en société avec Esmenard, les *Poésies diverses* (Poems on various subjects) de miss Helena-Maria Williams. Cette traduction, publiée par Pougens, reçut le plus favorable accueil.

D—R—R.

(2) Nous citerons encore de Boufflers l'édition de ses poésies accolées à celles de Villette (*voy. ce nom*), Paris, Cazin, 1781, in-18 *Œuvres du chev. Stanislas Boufflers*, seule édition avouée par l'auteur, où se trouvent un grand nombre de pièces inédites, Paris, an 9 (1805), in-8°. Cette édition est précédée d'un portrait fort ressemblant de l'auteur. On en a retranché toutes les pièces licencieuses ou irréligieuses qui s'étaient glissées dans les éditions publiées depuis la révolution, et pourtant on y trouve encore un certain couplet qui commence par ce vers : *De la femme d'un roi nègre*.

A—T.

(3) M. Dufey de l'Yonne, dans le *Dictionnaire de la Conversation*, faute d'avoir connu la correspondance entre Huie et madame de Boufflers, a repoussé comme une calomnie le fait trop certain qu'elle fut la maîtresse du prince de Conti.

(1) En 1814, Boufflers avait succédé à Palissot, son compatriote, dans la place de conservateur-administrateur de la bibliothèque Mazarine ; mais il n'en jouit que six mois.

A—T.

(2) Lorsqu'en 1815 on mit à Vincennes, par ordre de l'empereur Napoléon, le comte de Sabran, que le chevalier de Boufflers regardait comme son fils adoptif, et dont il recherchait l'esprit distingué, il était, dit un biographe, dans l'âge où de telles secousses ne sont pas sans danger. — On a inscrit sur la colonne qui porte son nom ce mot qui est bien réellement de lui, et qui rappelle l'aménité de ses mœurs et le calme de son âme : *Mes amis, croyez que je dors*.

D—R—R.

comte de Boufflers-Rouvrel, qui avait déjà une fille d'un premier mariage (la comtesse Amélie de Boufflers), elle fut d'abord dame de compagnie de madame la duchesse d'Orléans. S'étant brouillée dans cette cour, elle se lia intimement avec le prince de Conti, qui, en sa qualité de grand prieur de France, habitait le Temple. Madame de Boufflers en faisait les honneurs. Sa position était donc assez équivoque dans le monde; mais, à cette époque, les liaisons de cette nature choquaient si peu, à force d'être habituelles, qu'il ne s'en fallait guère qu'on ne les regardât comme très-naturelles. Madame de Boufflers, devenue veuve en 1764, espéra sortir de cette position pour s'élever au rang de princesse. C'est à ce sujet que Hume, avec lequel elle entretenait une correspondance intime, lui adressait ces conseils que nous allons citer, car on y trouve tous les éléments les plus essentiels de la biographie de cette femme remarquable : « Vous avez vécu longtemps avec assez de tranquillité; quoique assez exposée à plusieurs désagréments dans un état si peu convenable à votre rang et à votre mérite; mais vous vous consoliez vous-même en réfléchissant que vous ne pouviez y rien changer, sans briser une amitié qui vous était plus chère que la vie elle-même. Vous devez vous flatter aujourd'hui que la personne pour qui vous avez fait ce sacrifice aurait voulu à tout prix, si cela eût été possible, réparer votre honneur et consacrer ses liens avec vous : la mort inattendue de M. de Boufflers a mis fin à toutes ces illusions. Elle vous a d'un côté mise dans la ligne des honneurs et de la félicité (1), et de l'autre côté elle a répandu un poison sur votre ancien état, en le rendant encore moins honorable qu'auparavant. Vous ne pouvez pas dire, madame, que je ne sente pas avec une douleur extrême le malheur de votre situation. Je crains aussi que le temps puisse à peine apporter quelque remède à vos maux. La perte d'un ami, d'une dignité, de la fortune, on trouve des consolations dans la raison et puis dans l'oubli, et ces douleurs ne sont pas éternelles. Mais tant que vous conserverez vos rapports, vos espérances se maintiendront toujours; ils animent en vous le désir d'obtenir l'état auquel vous aspirez, et vous dégouteront davantage de celui dans lequel vous vous trouvez. Je prévois que vos vives passions, sans cesse agitées, mettront en pièces votre faible organisation : la mélancolie et le changement de votre constitution peuvent devenir votre partage, et les remèdes qui pourraient conserver votre santé et la paix de votre âme viendront trop tard pour les rétablir... Quel conseil puis-je donc vous donner dans une situation aussi critique!... C'est après avoir employé toute votre adresse à éviter une rupture, de diminuer peu à peu vos relations avec le prince, d'être moins assidue à le voir, de ne faire que peu et de courts voyages dans sa résidence, et de vous réduire vous-

« même à Paris à une société particulière et indépendante. Par ce changement dans votre manière de vivre, vous écarterez à la fois toutes les espérances de la dignité à laquelle vous aspirez, vous ne serez plus agitée par l'espoir et la crainte; votre tempérament reprendra sa force, votre santé se rétablira, votre goût pour la vie privée s'accroîtra chaque jour, et vous reconnaîtrez enfin que vous avez fait un bon choix en préférant la tranquillité à la grandeur. La dignité même de votre caractère reprendra son lustre dans le monde, quand on verra le prix que vous donnez à votre liberté, et que, malgré les passions de votre jeunesse qui vous ont entraînée, vous ne voulez pas leur sacrifier votre vie, lorsque vous n'êtes point élevée aux honneurs qui vous étaient dus. » Madame de Boufflers ne suivit pas cet avis si plein de sagesse; elle continua à maintenir sa situation et ne fut point princesse. On pense bien que cette situation dut lui faire un grand nombre d'ennemis : à leur tête était madame du Deffand qui ne laissait aucune occasion de la tourner en ridicule; elle ne l'appelait jamais que *l'idole du Temple*, et le plus souvent *l'idole* tout court. Madame de Boufflers, après la paix de Paris qui termina en 1763 la guerre de sept ans, avait fait successivement deux voyages en Angleterre. Horace Walpole, à qui madame du Deffand avait inspiré ses préventions, la représente dans sa correspondance comme une *savante* ridicule : « Elle est, dit-il, un composé de deux femmes, celle d'en haut et celle d'en bas. Il est inutile de dire que celle d'en bas est galante et forme encore des prétentions. Celle d'en haut est également fort sensible et possède une éloquence mesurée qui est juste et qui plaît, mais tout est gâté par une prétention continuelle d'obtenir des louanges; on dirait qu'elle est toujours posée pour faire tirer son portrait par son biographe. » Mais partout ailleurs que dans la société de madame du Deffand, on appréciait l'esprit et les grâces de madame de Boufflers. Chez elle, en effet, l'extrême désir de passer pour une femme d'esprit avait succédé aux passions d'un âge plus tendre. Elle avait composé une tragédie en prose qu'elle n'avait jamais laissé sortir de ses mains, mais dont j'ai ouï dire beaucoup de bien, » écrivait Grimm dans sa *Correspondance*. Elle avait dans la société du Temple le surnom de *Minerve savante*. A cette occasion, le chevalier de Boufflers lui adressa quelques vers qui se terminent ainsi :

Pour nous éclairer tous, sans déplaire à personne,
La savante Minerve a pris vos traits charmants;
En vous voyant je le soupçonne,
J'en suis sûr quand je vous entends.

Elle avait eu de son mariage un fils unique. Voulant qu'il fit ses études dans une université protestante, elle l'envoya à Leyde. Sa belle-fille, la comtesse Amélie, fut une des plus jolies femmes de la cour; elle était d'ailleurs harpiste de première force. Sa belle-mère la maria au brillant Lauzun, depuis duc de Biron, qui la délaissa. Madame de Boufflers, qui

(1) Cette parole, adressée à une veuve au sujet de l'époux qu'elle trompait, prouve à quel point la morale de Hume était relâchée.

aimait sa belle-fille comme si elle eût été sa véritable mère, lui voua tous ses soins et ne la quittait jamais. La belle-fille était, comme la mère, l'objet des sarcasmes de madame du Deffand, qui ne l'appelait que *la petite Lauzun*. Après la mort du prince de Conti, madame de Boufflers s'était retirée à Auteuil avec la comtesse Amélie. La duchesse de Polignac, qui, dans quelques occasions, avait prêté à madame de Boufflers son appui tout-puissant auprès de la reine Marie-Antoinette, crut pouvoir lui proposer, sans indiscretion, de lui céder pendant quelques mois sa maison d'Auteuil, dont elle l'avait tant priée de disposer toutes les fois que la cour serait au château de la Muette qui en était fort près. Madame de Boufflers, qui ne s'attendait pas à ce que sa reconnaissance fût mise à cette épreuve, refusa très-poliment à la favorite ce qu'elle avait offert de si bonne grâce, et termina ses excuses par les vers suivants :

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.
La cour en est pour vous l'inépuisable source,
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Tout le monde, soigneux de les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir.
Mon Amélie est seule ; à l'ennui qui la presse,
Elle ne voit jamais que moi qui s'intéresse,
Et n'a pour tout plaisir qu'Auteuil et quelques fleurs
Qui lui font quelquefois oublier ses malheurs.

Ces vers, lus dans la société de madame Polignac, furent trouvés détestables ; mais, après les avoir jugés avec cette sévérité, on ne fut pas peu surpris d'y reconnaître la main d'un assez bon faiseur : ils étaient pris, pour ainsi dire, mot à mot dans la 5^e scène du 2^e acte de *Britannicus*. En 1789, madame de Boufflers fit un troisième voyage en Angleterre avec la comtesse Amélie. Toutes deux furent arrêtées pendant la terreur. La fin de la comtesse Amélie fut déplorable ; condamnée le 27 juin 1794 par le tribunal révolutionnaire, elle périt sur l'échafaud ; elle avait 48 ans, et conservait encore sa beauté. La comtesse de Boufflers, jugée le 7 juillet de l'année suivante, fut acquittée ; mais, retenue en prison, elle n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor, et mourut vers 1800. La *Correspondance* de mademoiselle de Lespinasse, celle de J.-J. Rousseau, les *Mémoires* de l'abbé Morellet, ne laissent rien à désirer sur le caractère et les principales actions de sa vie. On voit qu'elle était ambitieuse, et qu'elle eût voulu, pour ajouter à son importance personnelle, que le prince de Conti s'isolât moins de la cour. Elle aimait à se produire ; c'était chez elle une véritable monomanie. Mademoiselle de Lespinasse, si indulgente d'ailleurs, n'a pas laissé de relever ce ridicule dans une de ses lettres : « Quel qu'un qui connaît beaucoup madame de Boufflers me disait hier : Elle s'est faite victime de la considération, et à force de courir après elle, elle en perd. Je parie, me disait cet homme, qu'elle fera l'impossible pour se trouver, non pas au dîner du roi comme Candide à Venise, mais au dîner des ministres à Montigny. Il me

« disait cela comme une conjecture, et ce matin j'ai « reçu de lui ces deux lignes : — Me croirez-vous « sur les gens que je connais ? Vous vous moquiez « de moi hier, eh bien ! elle est partie ce matin, et « elle va tomber au milieu de gens qui sont à peine « ses connaissances. Vanité des vanités ! » Il est un aspect sous lequel on voit madame de Boufflers d'une manière plus favorable, c'est dans ses relations avec J.-J. Rousseau. Leur correspondance a duré plus de seize ans. L'attachement de la comtesse était souvent mis à de rudes épreuves. Si elle ne réussit pas à guérir son ami de sa misanthropie, c'est que le mal était incurable. Elle tâchait d'écartier tout ce qui pouvait exciter ses accès. C'est elle qui le voyant un jour prêt à réfuter sérieusement d'absurdes raisonneurs, au sujet du fameux trait d'Alexandre le Grand, à l'égard de son médecin Philippe, l'arrêta court, en lui disant tout bas : *Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne t'entendront pas*. On peut voir dans la *Correspondance* de Hume avec madame de Boufflers quels efforts elle fit pour réconcilier ces deux hommes célèbres. La lettre qu'elle écrivit à chacun d'eux n'a été connue du public qu'en 1820, lorsque cette correspondance (*the private Correspondence of David Hume, etc.*) a paru à Londres pour la première fois. « Tous vos amis « sont dans la consternation, écrivait-elle à Rous- « seau, et réduits au silence. Et que peut-on dire « pour vous, monsieur, après une lettre si peu digne « de votre plume, qu'il vous est impossible de vous « en justifier, quelque offensé que vous puissiez « vous croire ? mais quelles sont donc ces injures « dont vous vous plaignez ? quel est le fondement « de ces horribles reproches que vous vous permet- « tez ? ajoutez-vous foi si facilement aux trahisons ? « votre esprit par ses lumières, votre cœur par sa « droiture, ne devraient-ils pas vous garantir des « soupçons odieux que vous avez conçus ? » Puis, après avoir accumulé les preuves que les incriminations de Rousseau contre Hume étaient contraires à toute vraisemblance, elle ajoutait : « Vous « avez en France des amis et des protecteurs ; vous « n'en avez consulté aucun ; et quand même vous « eussiez fait ce que vous avez omis de faire, quand « vous auriez acquis toutes les preuves imaginables « de l'attentat le plus noir, vous eussiez dû encore « modérer votre emportement contre un homme « qui vous a réellement servi. Les liens de l'amitié « sont respectables, même après qu'ils sont rom- « pus ; et les seules apparences de l'amitié le sont « aussi. » A ces douces réprimandes, à ces conseils d'une haute raison, Rousseau répondit par une lettre du 30 août 1766, imprimée depuis longtemps dans sa correspondance. Mais en même temps madame de Boufflers adressait aussi des reproches à Hume d'avoir le premier divulgué leur querelle : « Votre « douceur, votre bonté, l'indulgence que vous avez « naturellement, lui écrivait-elle, font attendre et « désirer de vous des efforts de modération qui « passent le pouvoir des hommes ordinaires. Pour- « quoi se hâter de divulguer les premiers mouve- « ments d'un cœur grièvement blessé que la rai-

« son n'a pu dompter ? Pourquoi vous dérober la
 « plus noble vengeance qu'on puisse prendre d'un
 « ennemi ingrat, ou plutôt d'un malheureux, que
 « les passions et son humeur atrabilaire égarent....
 « celle de l'accabler de votre supériorité, de
 « l'éblouir par l'éclat de cette vertu même qu'il
 « veut méconnaître ? Mais venons au fait de l'a-
 « faire. La lettre de Rousseau est atroce, c'est le
 « dernier excès de l'extravagance la plus complète :
 « rien ne peut l'excuser, et c'est l'impossibilité d'ef-
 « facer une telle faute qui fera l'éternel tourment de
 « sa vie. Ne croyez point pourtant qu'il soit coupable
 « d'artifice ni de mensonge, qu'il soit un im-
 « posteur ou un scélérat. Sa colère n'est pas fondée,
 « mais elle est réelle, je n'en doute pas. Voici le
 « sujet que j'en imagine. J'ai ouï dire, et on le lui
 « aura peut-être mandé, qu'une des meilleures
 « phrases de la lettre de M. Walpole était de vous,
 « qui aviez dit en plaisantant et en parlant au nom
 « du roi de Prusse : *Si vous aimez les persécutions,*
 « *je suis roi et je puis vous en prouver de toutes les*
 « *espèces* ; que depuis M. Walpole avait employé
 « cette phrase, disant qu'elle était de vous.... S'il
 « vous a cru de moitié dans toute la lettre, cela l'ex-
 « cuse un peu plus, mais non pas assez ; mais vous,
 « au lieu de vous irriter contre un malheureux, qui
 « ne peut vous nuire, et qui se ruine entièrement
 « lui-même, que n'avez-vous laissé agir cette pitié
 « généreuse dont vous êtes si susceptible ? Vous
 « eussiez évité un éclat qui scandalise, qui divise
 « les esprits, qui flatte la malignité, qui amuse aux
 « dépens de tous deux les plus oisifs et inconsidé-
 « rés, qui fait faire des réflexions injurieuses, et
 « renouvelle les clameurs contre les philosophes et
 « la philosophie. J'ose croire que si vous eussiez été
 « auprès de moi, lorsque cette cruelle offense vous
 « a été faite, elle vous eût inspiré plus de compas-
 « sion que de colère. » Si à la lettre de madame de
 Boufflers Rousseau avait répondu avec force et avec
 aigreur, Hume s'excusa et disserta ; mais tous deux
 n'en restèrent pas moins ennemis irréconciliables.
 Il paraît que madame de Boufflers cessa de corres-
 pondre avec Rousseau, et l'on voit, par une lettre
 postérieure de celui-ci, qu'il cherchait plus tard à re-
 nouer avec elle. Le duc de Lévis (voy. ce nom),
 dans ses *Caractères et Portraits*, a consacré un ar-
 ticle à madame de Boufflers, qu'il appelle « une des
 « personnes les plus distinguées de son temps par
 « la justesse et l'étendue de son esprit. » Il l'a-
 vait peu connue, mais il a recueilli quelques pen-
 sées d'elle qui méritent d'être conservées, entre
 autres celles-ci : « Dans la conduite, simplicité et
 « raison. — Dans l'extérieur, propreté et décence. —
 « Dans les procédés, justice et générosité. — Dans
 « l'usage des biens, économie et libéralité. — Dans
 « les discours, clarté, vérité, précision. — Dans l'ad-
 « versité, courage et fierté. — Dans la prospérité,
 « modestie et modération... — Ne s'accorder à soi-
 « même que ce qui vous serait accordé par un tiers
 « éclairé et impartial. — Eviter de donner des con-
 « seils ; et lorsqu'on y est obligé, s'acquiescer de ce
 « devoir avec intégrité, quelque danger qu'il puisse

« y avoir.... — Tout sacrifier pour la paix de
 « l'âme.... — Mépriser le crédit, s'en servir noble-
 « ment et mériter la considération. » Le duc de
 Lévis, après avoir rapporté ces maximes, n'ose
 décider si celle qui a si bien écrit sur les de-
 voirs les a tous pratiqués ; mais on ne peut nier
 qu'elle n'ait possédé comme mère et comme amie
 dévouée des qualités qui font pardonner bien des
 fautes.
 D—R—R.

BOUFFLERS (MARIE-FRANÇOISE-CATHERINE
 DE BEAUVEAU-CRAON, marquise DE), née en 1711,
 mariée, en 1755, à Louis-François, maréchal de
 camp et capitaine des gardes du roi de Pologne, duc
 de Boufflers Remiancourt-Lorraine. Elle fit long-
 temps, par les grâces de son esprit et de sa figure,
 les délices de la cour du bon roi Stanislas. « Tout
 « vieux et tout dévot qu'il était, il avait une mai-
 « tresse, dit Voltaire ; c'était madame la mar-
 « quise de Boufflers. Il partageait son âme entre
 « elle et un jésuite nommé Menou, le plus intri-
 « gant et le plus hardi prêtre que j'aie jamais
 « connu. » Après avoir rapporté tous les dons que le
 roi Stanislas faisait à son confesseur : « Sa mai-
 « tresse n'était pas, à beaucoup près, si bien
 « traitée, continue le malin chroniqueur. Elle ti-
 « rait à peine du roi de Pologne de quoi avoir des
 « jupes, et cependant le jésuite envoyait sa posi-
 « tion et était furieusement jaloux de la marquise. Ils
 « étaient ouvertement brouillés. Le pauvre roi avait
 « tous les jours bien de la peine, au sortir de la
 « messe, à rapatrier sa maîtresse et son confesseur. »
 (*Mémoires pour servir à la vie de M. de Voltaire,*
écrits par lui-même.) Voltaire raconte ensuite comme
 quoi le P. Menou entreprit de substituer auprès du
 vieux monarque la marquise du Châtelet à madame
 de Boufflers. « Stanislas, dit-il, se mêlait quelquefois
 « de faire d'assez mauvais petits ouvrages : Menou
 « crut qu'une femme auteur réussirait mieux qu'une
 « autre auprès de lui. Et le voilà qui vient à Cirey
 « pour ourdir cette belle trame : il cajole madame du
 « Châtelet et nous dit que le roi Stanislas sera en-
 « chanté de nous voir. Il retourne dire au roi que
 « nous brûlons d'envie de venir lui faire notre cour.
 « Stanislas recommande à madame de Boufflers de
 « nous amener. Et, en effet, nous allons passer à
 « Lunéville toute l'année 1749. Il arriva tout le con-
 « traire de ce que voulait le révérend père. Nous
 « nous attachons à madame de Boufflers, et le jé-
 « suite eut deux femmes à combattre. » (Ibid.) Fi-
 dèle à ses affections, la marquise de Boufflers de-
 meura auprès du roi Stanislas jusqu'à sa mort, ar-
 rivée en 1766. Elle ne fut pas moins fidèle à
 l'attachement qu'elle avait voué à Voltaire ; et
 quand M. de Beaumont, archevêque de Paris, ne
 voulut pas qu'il fût inhumé dans cette capitale, c'est
 elle qui fit contre lui cette boutade philosophique :

Celui que dans Athènes eût adoré la Grèce,
 Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
 Nos Césars (1) d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
 Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

(1) Allusion à l'empereur Joseph II, qui, passant par Fernel, où
 il était attendu, ne s'y arrêta pas.

Elle possédait le talent de faire de jolis vers de société, et les recueils du temps en offrent un assez grand nombre. On peut encore citer d'elle ce joli quatrain :

De plaire un jour sans aimer j'eus l'envie;
Je ne cherchais qu'un simple amusement :
L'amusement devint un sentiment ;
Le sentiment, le bonheur de ma vie.

On verra ici avec plaisir ce fragment d'un *Portrait inédit de madame de Boufflers* : « Son esprit, lui « seul peut-être, aurait pu faire son portrait : c'é-
« tait celui de tous les esprits auxquels il avait moins
« pris garde. Elle parlait peu, écrivait peu, lisait
« beaucoup, non pour s'instruire, non pour former
« de plus en plus son goût; mais elle lisait comme
« elle jouait, pour s'exempter de parler. Ses lec-
« tures s'étaient bornées à peu de livres, qu'elle re-
« lisait souvent. Elle ne retenait pas tout; mais il
« en résultait néanmoins pour elle, à la longue, une
« source de connaissances d'autant plus intéres-
« santes, qu'elles prenaient la forme de ses idées.
« Ce qui en transpirait ressemblait, en quelque
« sorte, à un livre décousu, si l'on veut, mais par-
« tout amusant, et où il ne manquait que les pages
« inutiles. » Voltaire, en lui envoyant la *Henriade*,
lui adressa ces jolis vers :

Vos yeux sont beaux, votre âme encor plus belle,
Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous eussiez vécu du temps de Gabrielle,
Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais on n'aurait point parlé d'elle.

Elle aimait beaucoup les arts et les plaisirs. On l'appelait la *dame de Volupté*. Elle fit elle-même son épithape, que voici :

Ci-gît, dans une paix profonde,
Cette *dame de Volupté*,
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis dans ce monde.

Madame de Boufflers est morte à Paris, en 1787. Elle fut mère du marquis de Boufflers, menin du dauphin, fils de Louis XV, maréchal de camp, inspecteur général d'infanterie, et du chevalier Stanislas de Boufflers.

D—R—R.

BOUGAINVILLE (JEAN-PIERRE DE), fils d'un notaire et échevin de Paris, naquit dans cette ville, le 1^{er} décembre 1722. Sa famille était originaire de Picardie. Après avoir fait ses études au collège de Beauvais, ses talents naissants lui procurèrent l'amitié de l'abbé de Rothelin, et surtout celle de Fréret, à qui il dut en partie la rapidité de sa fortune littéraire. Ayant remporté, en 1745, le prix proposé par l'académie des inscriptions et belles-lettres sur cette question : *Quels étaient les droits des métropoles grecques sur leurs colonies ?* 1745, in-12, il fut, l'année suivante, nommé membre de cette société, dans les mémoires de laquelle il a inséré sept dissertations, dont la plus remarquable, lue en 1757 et 1758, et contenant une traduction du *Périple* d'Hannon, est intitulée : *Mémoires sur les découvertes et les*

établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral des Carthaginois. Personne n'avait encore aussi bien éclairci ce morceau curieux d'histoire ancienne; mais de nouvelles recherches de Gosselin ont présenté là-dessus un nouveau système qui paraît prévaloir. En 1745, Bougainville succéda à Fréret dans la place de secrétaire de l'académie. En cette qualité, il a rédigé les mémoires de cette compagnie depuis le 18^e volume jusqu'au 25^e; il est auteur de la partie historique (1). Dès sa jeunesse, il fut atteint d'un asthme violent qui ne ralentit pourtant pas son ardeur pour le travail. Lorsqu'il se présenta à l'Académie française, il disait que, vu la faiblesse de sa santé, il laisserait bientôt la place vacante. On prétend que Duclos eut la dureté de lui répondre : « Que ce n'était pas à l'Académie fran-
« çaise à donner l'extrême-onction. » Les conteurs d'anecdotes donnent à Duclos le titre de secrétaire de l'Académie, qu'il n'eut qu'en 1755, et Bougainville y était reçu depuis 1754 (2). Il était aussi de l'académie étrusque de Cortone. Il mourut à Loches, le 22 juin 1765. Outre les ouvrages ci-dessus, on a de lui : 1^o traduction de *l'Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac, 1749, 2 vol. in-8^o. Malgré son peu d'exactitude, elle a été réimprimée plusieurs fois, et la traduction du même ouvrage par l'abbé Bérardier de Bataut, 1786, 2 vol. in-12, ne l'a pas fait oublier. 2^o *Parallèle de l'expédition d'Alexandre dans les Indes, avec la conquête des mêmes contrées*, par Thomas Koulikan, Paris, 1752, in-8^o. Il mit en état de paraître et fit imprimer, avec une préface de sa composition, qui est elle-même un grand ouvrage, la *Défense de la chronologie*, par Fréret, 1758, in-8^o. Le gouvernement français ayant fait supprimer la préface que Carte avait mise à son catalogue des *Rôles gascons, normands et français, conservés dans les archives de la Tour de Londres*, 1745, 2 vol. in-fol., Bougainville y fit une nouvelle préface. Il fut aussi chargé par Louis XV de l'explication des médailles formant l'histoire métallique de son règne. Bougainville est un de ces hommes auxquels la nature avait refusé les forces physiques nécessaires pour le développement de ses moyens intellectuels. Passionné pour la gloire, il méditait toujours quelque ouvrage plus important que celui dont il était

(1) J.-P. de Bougainville a fourni en outre à ce recueil les travaux suivants : *Mémoire dans lequel on examine plusieurs questions générales concernant les ministres des dieux à Athènes* (t. 17, année 1755); *Eclaircissements sur la vie et les voyages de Pythéas, de Marseille* (t. 19, même année); *Recherches sur l'origine des mystères célébrés à Eleusis en l'honneur de Cérès, etc.* (t. 21, année 1754); *Mémoire dans lequel on essaye de concilier Hérodote avec Clétiás, au sujet de la monarchie des Mèdes* (t. 25, année 1756); *Mémoire sur les découvertes et les établissements faits le long des côtes d'Afrique par Hannon, amiral des Carthaginois, avec une carte* (t. 26 et 27, années 1759-61); *Vues générales sur les antiquités grecques du premier âge, et sur les premiers historiens de la nation grecque, considérés par rapport à la chronologie* (t. 29, année 1764).

CH—S.

(2) Il y fut reçu à la place de la Chaussée (voy. ce nom), et y eut pour successeur Marmontel. Comme Bougainville était très-religieux, Voltaire, et Grimm dans sa *Correspondance*, l'attaquèrent avec une passion contre laquelle on devrait se tenir en garde, lors même que nombre de contemporains ne parleraient pas de lui comme d'un homme estimable.

D—R—R.

actuellement occupé. Sa vie n'a été qu'une alternative de convalescences et de rechutes : toujours voisin de la mort, ne respirant que par intervalles, on peut dire que, dans le petit nombre d'années qui lui a été accordé, il n'en a pas vécu la moitié. Il a laissé une tragédie de *la Mort de Philippe*, père d'Alexandre, qui est restée inédite. Dans une scène où Philippe confie à Démarate, Corinthien, ses projets d'aller conquérir la Perse, Démarate développe au roi de Macédoine tout ce qu'il avait à redouter des Grecs, Philippe répond :

Je crains peu contre nous la Grèce mutinée,
De ses plus fiers guerriers la fleur est moissonnée ;
Le reste, obéissant, marche sous mes drapeaux :
Que peut-elle sans chefs, sans soldats, sans vaisseaux ?
De sa fidélité sa faiblesse est le gage,
Les Grecs de leurs aïeux n'ont plus que le langage ;
Ivres de leurs talents, par le luxe amollis,
En cherchant à briller, ils se sont avilis.
Leurs arts sont dans l'éclat ; leur vertu s'est flétrie ;
La liberté, l'honneur, l'amour de la patrie,
Ne sont plus que des noms vainement répétés
Souvent par l'intérêt, par la fraude empruntés.
Trop jaloux pour s'unir, arrogants, mercenaires,
On les voit tour à tour, craintifs et téméraires,
D'un revers abattus, s'enfler pour un succès.
Peuple ingrat, qui me hait et m'aime par accès,
Qui moins grand qu'indocile, et plus fougueux que brave,
Ne sait plus être libre, et frémit d'être esclave.

Tout le reste de cette scène est digne de ce morceau, et est écrit d'un style qui ferait honneur aux meilleurs poètes tragiques. A. B—T et W—R.

BOUGAINVILLE (LOUIS-ANTOINE DE), frère du précédent, comte de l'empire, sénateur, naquit à Paris, le 44 novembre 1729. Il fit ses études à l'université de la même ville, et manifesta de bonne heure une rapidité de conception et une finesse de tact qui le firent réussir en même temps dans les genres les plus opposés. Il sortit du collège de l'université à l'âge de vingt-deux ans, et se faisait également remarquer par ses connaissances dans les langues anciennes, et par ses progrès dans les sciences exactes. Sa famille l'avait d'abord destiné au barreau ; il se prêta à ce désir par facilité de caractère et par une suite de ce bon naturel dont il n'a jamais cessé de donner des preuves dans toutes les actions de sa vie. Quoi qu'il en soit, il se livra avec succès à l'étude des lois, et fut reçu, l'année suivante, avocat au parlement de Paris ; mais ce genre d'étude ne lui fit pas perdre de vue le projet d'embrasser un état plus analogue à ses goûts. Il se fit inscrire aux mousquetaires noirs, et n'interrompit pas ses travaux sur les mathématiques, pour lesquelles il avait marqué des dispositions peu communes, malgré l'extrême mobilité de ses idées et l'enjouement de son caractère, qui semblaient contraster avec une occupation aussi sérieuse. Il avait posé les premiers fondements de sa réputation comme savant avant d'entrer dans la carrière militaire, qu'il a, dans la suite, parcourue avec éclat. L'histoire de sa vie étonne par la variété des occupations auxquelles il s'est livré, et par la multitude d'événements qui la remplissent. En 1753, il entra comme aide-major dans le bataillon provin-

cial de Picardie. L'année suivante, il devint aide de camp de Chevert, qui commandait le camp de Sarre-Louis, en 1754 ; l'hiver de la même année le vit partir pour Londres, en qualité de secrétaire d'ambassade. Ce fut pendant le court séjour qu'il fit dans cette capitale qu'il fut reçu membre de la société royale. Bougainville rejoignit Chevert au mois de septembre 1755, au camp de Richemont, et continua ses services avec la même qualité au camp de Metz. En 1756, il devint aide de camp du marquis de Montcalm, chargé de la défense du Canada (*voy. MONTCALM*), et partit de Brest le 27 mars 1756, avec le brevet de capitaine de dragons. Dans l'hiver suivant, on le mit à la tête d'un détachement d'élite ; par une marche forcée de près de soixante lieues, tantôt à travers des bois impénétrables et sur un terrain couvert de neige, tantôt sur les glaces de la rivière de Richelieu, il s'avança jusqu'au fond du St-Sacrement, où il brûla une flottille anglaise sous le fort même qui la protégeait. Le talent qu'il développa dans cette expédition lui fit donner la charge de maréchal des logis du plus grand corps d'armée. Le 6 juin 1758, un corps détaché de 5,000 Français se trouvait poursuivi et harcelé par une armée anglaise de 24,000 hommes ; Bougainville ouvrit l'avis courageux de les attendre de pied ferme. On n'eut que vingt-quatre heures pour fortifier un camp retranché ; l'armée française s'y arrêta et repoussa les attaques répétées de l'ennemi, qui, au bout de douze heures, fut obligé de se retirer, après avoir perdu près de 6,000 hommes. Bougainville, qui avait sauvé les Français par ses conseils, les encouragea par ses exemples : il se montra à tous les postes les plus périlleux, et fut blessé à la fin de l'action d'un coup de feu qu'il reçut à la tête. Le gouverneur du Canada, ne se croyant pas en état de défendre plus longtemps la colonie, le chargea de rendre compte à la cour de France de sa situation, et l'envoya demander des renforts. Il partit en novembre 1756 (1), revint au Canada en janvier 1759, après avoir reçu la récompense des services éclatants qu'il avait rendus. Le roi lui avait donné le grade de colonel à la suite du régiment de Rouergue, et l'avait fait chevalier de St-Louis, quoiqu'il n'eût encore qu'un petit nombre d'années de service. Le marquis de Montcalm le nomma, à son retour, commandant des grenadiers et des volontaires, et lui ordonna de couvrir, avec ces deux corps, la retraite de l'armée française, lorsqu'elle se replia sur Québec. Bougainville s'en acquitta avec la bravoure et l'habileté dont il avait donné tant de preuves. La bataille du 10 septembre 1759, où le marquis de Montcalm fut tué (*voy. MONTCALM*), décida du sort de la colonie, et mit fin aux exploits de Bougainville dans ces contrées. Son activité ne lui permettait pas de

(1) Sous le ministère de Berryer, l'État était alors dans une situation peu favorable, et le ministre répondit à ce message en disant : « Quand le feu est à la maison, on ne s'occupe pas des écuries. — « On ne dira pas du moins, monsieur, répondit Bougainville, que « vous parlez comme un cheval. » C'est lui-même qui nous a raconté cette anecdote, en ajoutant qu'il alla aussitôt faire sa cour à madame de Pompadour, qui apaisa le ministre. M—R.

goûter le repos, et il ne tarda pas à venir continuer ses services en France avec le même éclat. Employé, en 1761, à l'armée d'Allemagne, en qualité d'aide de camp de Choiseul-Stainville, il se distingua tellement, que le roi, voulant le récompenser d'une manière particulière, lui fit don de deux canons de quatre livres de balle, que Bougainville plaça dans sa terre de Normandie, où ils sont devenus un témoignage de gloire héréditaire. La paix sur terre et sur mer, qui suivit de près, le priva des moyens de s'illustrer de nouveau les armes à la main, mais ne ralentit en rien son zèle et son activité. La première partie de la longue carrière du comte de Bougainville offre une suite de services et d'actions d'éclat, dont tout homme moins avide de gloire aurait pu se contenter; mais son génie ardent ne lui permettait pas de se borner à ces premiers succès. Nous allons le voir paraître comme navigateur, et montrer la même supériorité dans cette partie, où il s'est élevé au rang des marins les plus célèbres de la France. On sait que les commerçants de St-Malo ont fait de tout temps les entreprises les plus hardies, et que c'est sur les bâtiments qu'ils ont armés en course que les Duguay-Trouin et les Jean Bart se sont formés; nous leur devons aussi l'illustre navigateur Bougainville. Il avait eu des relations avec eux dans ses navigations pour aller au Canada et pour en revenir, et il n'eut pas de peine, après la perte de cette colonie, de les convaincre des avantages qu'ils pourraient retirer d'un établissement aux îles Malouines, situées à l'autre extrémité du continent de l'Amérique. Ils consentirent à équiper des vaisseaux, et Bougainville se chargea de former l'établissement lui-même. Le roi lui donna son agrément, le rang de capitaine de vaisseau, avec la permission de fonder à ses frais un établissement dans ces îles; enfin, il partit de St-Malo, avec sa petite flotte, en 1765. Mais les Espagnols, jaloux de cette colonie naissante qui venait de se former près de leurs grands établissements, firent valoir, auprès de la cour de France, leurs droits sur les îles qu'elle occupait, et les réclamèrent. On crut devoir souscrire à leurs réclamations, et Bougainville fut chargé de remettre lui-même ces îles, à condition que la cour d'Espagne le dédommagerait des frais qu'il avait faits. Le roi lui donna, pour remplir cette nouvelle mission, le commandement de la frégate *la Boudeuse*, et il partit de St-Malo le 15 novembre 1766, accompagné de la flûte *l'Etoile*, chargée de vivres. Ce fut à la suite de cette expédition qu'il fit son voyage autour du monde, dont le récit, publié par lui-même, a illustré son nom, et est devenu son premier et son plus beau titre de gloire comme navigateur. Dès qu'il eut rendu les îles Malouines aux Espagnols, il alla relâcher à Montevideo, dans la rivière de la Plata, et s'y trouvait à l'époque où l'on expulsa les jésuites des missions du Paraguay. Les détails qu'il donne sur cet événement ne sont pas une des parties les moins intéressantes de son voyage. En sortant de la rivière de la Plata, il fit route au sud, et pénétra dans le grand Océan, ou mer du Sud, par le détroit de Magellan. Il lutta avec son intrepidité ordinaire contre les

dangers de toute espèce qui le menacèrent dans ce passage dangereux, et ne parvint à les surmonter que par l'habileté qu'il montrait déjà dans un métier dont il faisait en quelque sorte l'apprentissage. Bougainville est le premier Français qui ait étendu notre navigation dans cette mer, et ait fait le tour du monde. Il nous a donné en outre des droits à la découverte d'un grand nombre d'îles et de terres inconnues. Il rencontra sur sa route, à près de 4,600 lieues des côtes occidentales d'Amérique, un groupe d'îles qu'il nomma *Archipel dangereux*, situé entre le 17° degré et le 19° et demi de latitude sud, et dont l'étendue en longitude est d'environ 7 degrés, ou de plus de deux cent quarante lieues. Il eut ensuite connaissance des îles de la Société, et relâcha à Otaïti, la plus considérable de ces îles, dont les Espagnols avaient probablement eu connaissance longtemps auparavant, et qu'ils avaient nommée *Sagittaria*. Bougainville, en quittant l'île d'Otaïti, fit route à l'ouest, et découvrit l'archipel des îles des Navigateurs; il traversa la partie septentrionale d'un autre archipel, que Quiros avait appelé, en 1606, *Terres du St-Esprit*. Croyant l'avoir vu le premier, parce que la navigation de Quiros était alors presque entièrement oubliée, il lui donna le nom de *Grandes Cyclades*: ce sont les mêmes îles que Cook visita en entier pendant l'année 1774, et qu'il nomma *Nouvelles-Hébrides*. La Nouvelle-Hollande n'était pas encore bien connue, et Bougainville se flattait de pouvoir sortir du grand Océan en suivant le parallèle de 15 ou 16 degrés de latitude sud. Il rencontra sur cette route un danger à fleur d'eau, et hors de vue de toute terre, qui est à environ cent vingt lieues de la côte orientale de cette grande île. Parvenu à l'éviter, il continua sa route à l'ouest, et eut connaissance, à quarante-cinq lieues plus loin, d'un autre rescif très-étendu, au delà duquel on crut voir une terre dans un grand éloignement. Bougainville jugea que sa course pourrait être arrêtée s'il continuait à suivre la même direction: d'ailleurs, le peu de vivres qui lui restait ne lui permettait pas de s'engager dans un parage qui pouvait être très-périlleux, et d'où il aurait eu, peut-être, beaucoup de peine à sortir. Il prit le parti sage de se diriger au nord, et de contourner la partie septentrionale de la Nouvelle-Guinée. Les terres inconnues qu'il nomma la *Louisiade* l'arrêtèrent dans cette nouvelle route. Heureusement que l'état de détresse où se trouvaient ses bâtiments l'empêcha une seconde fois de faire route à l'ouest; car il aurait trouvé la chaîne continue des récifs qui barrent le détroit situé entre la Nouvelle-Guinée et la Nouvelle-Hollande, et qui s'étendent encore à une distance prodigieuse le long de cette dernière terre, qu'ils couvrent presque entier. Plusieurs frégates anglaises s'y sont perdues depuis. Cook lui-même n'a pu pénétrer dans ce détroit que parce qu'il fut forcé de donner dans un passage très-resserré, qu'il découvrit au moment où son bâtiment allait se briser. Mais cette ouverture est à une grande distance au sud du parallèle où se trouvait Bougainville. Le navigateur français ne dut probablement son salut qu'à la persévérance qu'il mit à

éviter la route de l'ouest. Il fut obligé de lutter contre les vents du sud-est, qui sont constants dans cette partie du globe, et de louvoyer pour passer à l'est des terres de la Louisiade. Enfin, après une navigation de quinze jours, il parvint au cap le plus oriental, qu'il appela *Cap de la Délivrance*. Sa route fut ensuite continuée au nord ; il passa dans le détroit de Bougainville, qui sépare les îles Salomon, de la grande île qui porte aussi son nom. Il côtoya la partie orientale de cette dernière île, et vint relâcher au port Pralin, situé près de l'extrémité de la Nouvelle-Irlande. En quittant ce port, il se dirigea parallèlement à la côte nord de la Nouvelle-Guinée, et découvrit un grand nombre d'îles. Enfin, il entra dans les Moluques, vint relâcher au port de Cajeli de l'île Bourou, près d'Amboine, et de là il se rendit à Batavia, d'où il partit pour la France. Il arriva à St-Malo le 16 mars 1769, après avoir enrichi la géographie d'un grand nombre de découvertes. Il avait déjà donné un *Traité du calcul intégral, pour servir de suite à l'Analyse des infiniment petits du marquis de Lhopital*, Paris, 1754-56, 2 vol. in-4°. La relation de son *Voyage autour du Monde* fut publiée à Paris en 1771, in-4° ou 2 vol. in-8° avec figures. (1) ; et traduite en anglais par J. - R. Forster, Londres, 1772, in-4°. L'abrégé a été traduit en allemand, Leipsick, 1772, petit in-8°. Son caractère s'y trouve peint au naturel ; on y reconnaît le marin intrépide qui ne s'étonne d'aucun danger, et s'est presque fait un jeu de les surmonter. Partout on remarque la même bonté et la même enjouement qui lui ont fait des amis de tous ceux qui ont vécu avec lui. Il avait toujours su maintenir ses équipages dans la joie, au milieu des plus grands périls et des plus grandes privations. La peinture qu'il fait des mœurs et du caractère des peuples de l'île d'Otaïti a réussi généralement. On lui a faussement attribué un *Essai sur l'île d'Otaïti*, 1779, in-8° : cet ouvrage est de Taitbout. Les cartes dressées pendant son voyage n'ont pas, il est vrai, l'exactitude et la perfection de celles qui ont été faites depuis ; elles méritent cependant de grands éloges, parce qu'elles sont ce qu'il était possible de faire de mieux, avec les moyens qu'il avait à sa disposition. On ne doit pas oublier que l'usage des observations de distances et des montres marines n'avait pas encore été introduit, et qu'il n'avait aucun moyen d'observer la longitude en mer. Le contre-amiral d'Entrecasteaux a visité plusieurs lieux dont il avait levé les cartes, et rend souvent hommage à l'exactitude des positions en latitude fixées par Bougainville, et à la justesse de ses remarques. Cette campagne, qui le place au rang des premiers navigateurs, ne fait pas moins d'honneur à son humanité. Les soins qu'il prit de ses équipages prévinrent les maladies contagieuses ; à son arrivée en France, il n'avait perdu que sept hommes sur les deux bâtiments qui étaient sous ses ordres. Dans ses communications avec les sauvages, il parvint facilement à se concilier leur amitié, et il usa des plus

(1) Nouvelle édition, avec le *Journal d'un voyage autour du monde*, par Banks et Solander, traduit de l'anglais par Fréville, Paris, 1793, 3 vol. in-8°, avec cartes. D—R—R.

grands ménagements lorsqu'il s'agit de réprimer les excès. Trente ans après son départ de l'île Bourou, les Français de l'expédition du contre-amiral d'Entrecasteaux y virent deux vieillards qui l'avaient connu, et qui ne purent s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, lorsqu'ils entendirent prononcer son nom. Il avait amené d'Otaïti un jeune insulaire nommé Aotourou, qui, par son intelligence, donnait l'espoir le mieux fondé de contribuer à la civilisation de ses compatriotes ; malheureusement il mourut de la petite vérole à Madagascar, lorsque Marion le ramenait dans sa patrie. Bougainville commanda, avec la plus grande distinction des vaisseaux de ligne pendant la guerre d'Amérique. Il fut promu au grade de chef d'escadre en 1779, et, dans le mois de mars de l'année suivante, à celui de maréchal de camp dans les armées de terre. Personne ne parut plus propre que lui à calmer les troubles qui s'étaient manifestés, en 1790, dans l'armée navale de Brest, commandée par d'Albert de Rions ; et on lui donna le commandement de cette armée. Mais, dans ces temps de délire, les hommes, égarés par les passions, n'étaient plus capables de se rendre à la voix qui les rappelait à leurs devoirs. Bougainville ne put les faire rentrer dans l'ordre. Il se retira après avoir servi sa patrie pendant plus de quarante ans avec éclat (1). La carrière des sciences devint son asile sur la fin de sa vie. Élu à l'Institut dans la section de géographie, en 1796, et ensuite nommé membre du bureau des longitudes, il n'a pas cessé de participer aux travaux de ces deux sociétés savantes (2), et y a toujours joni de la considération que mérite le savoir, quand il est réuni à de grands services rendus à la patrie. Bougainville fut sénateur lors de la création de ce premier corps de l'État (3). Il se faisait encore remarquer au milieu des hommes de tous les

(1) Il avait projeté un voyage au pôle, et tous ses préparatifs venaient d'être terminés, lorsque le comte de Brienne arriva au ministère de la marine. Le nouveau ministre fit venir Bougainville, lui objecta qu'il n'y avait pas de fonds pour l'exécution de son projet, et lui en parla dans des termes qui pouvaient donner à croire qu'il regardait ce voyage comme une faveur. « Monsieur, » lui dit l'illustre marin, « croyez-vous que ceci soit pour moi » une abbaye ? » Le voyage n'eut pas lieu. La société royale de Londres ayant été informée que le gouvernement français y avait renoncé, fit demander à Bougainville le travail qu'il avait préparé pour ce voyage, dans lequel l'astronome Cassini devait l'accompagner ; il l'envoya à cette société. Il avait déterminé deux routes, indiquées sur son plan par *route A* et *route B*, et donnait la préférence à la dernière. Le capitaine Phipps, appelé ensuite lord Mulgrave, qui entreprit le voyage, suivit l'autre, et ne put aller au delà de 88 degrés. Bougainville, de qui nous tenons également ces détails, était persuadé que, si l'on accordait aux marins qui se livrent à la pêche de la baleine une prime d'encouragement, ils arriveraient au pôle, ou du moins iraient beaucoup plus loin que lord Mulgrave. M—T.

(2) Il a fourni à l'ancien recueil de l'Institut, section des sciences morales et politiques, les deux mémoires suivants : 1° *Essai historique sur les navigations anciennes et modernes dans les hautes latitudes septentrionales*, 1^{re} partie ; 2° *Notice historique sur les sauvages de l'Amérique septentrionale*. D—R—R.

(3) Après la retraite du ministre de la marine de Fleuriu, Louis XVI avait offert le ministère à Bougainville, qui le refusa, et montra toujours le plus vif attachement à ce prince infortuné ; car il fut constamment auprès de sa personne depuis le 20 juin jusqu'au 10 août. Il fut arrêté en 1795, et rendu à la liberté après la chute de Robespierre. En 1797, le conseil des cinq-cents le présenta comme candidat au directoire, en concurrence avec Barthélemy. D—R—R.

âges, par sa gaieté et cet enjouement qui ne l'a jamais abandonné. Sa taille était au-dessus de la médiocrité, son maintien noble, et ses manières aisées. Sa santé robuste avait résisté aux plus rudes épreuves. Il a joui, dans la plus haute société, de la réputation d'un homme d'esprit, et en a obtenu tous les avantages. Il s'abandonna aux plaisirs dans sa jeunesse, et n'y fut même pas insensible dans un âge plus avancé. Obligeant par nature, il ne sut jamais refuser ses services à ceux qui en avaient besoin : il fut quelquefois libéral jusqu'à la prodigalité, et un oncle maternel qui l'aimait beaucoup, et qui eut plus d'une fois occasion de réparer à ses frais le tort qu'il s'était fait par ses profusions, se plaisait à l'appeler son *très-cher* neveu. Il mourut le 31 août 1811, dans sa 89^e année, après dix jours d'une maladie violente, sans avoir eu d'infirmités, et avec toutes les heureuses facultés de son esprit. Bougainville avait épousé une demoiselle de Montendre, l'une des belles personnes de son temps, morte quelque temps avant lui, et lui laissant trois enfants, dont l'aîné entra dans la marine, le second dans les armées de terre, et le troisième dans les pages de Napoléon (1). Commerson, qui avait accompagné Bougainville dans son voyage autour du monde, comme botaniste, donna, en son honneur, le nom de *Buginwillaa* à l'un des nombreux genres qu'il eut occasion de créer : il fait partie de la famille des nyctaginées, ou belles-de-nuit.

R—L.

BOUGEANT (GUILLAUME-HYACINTHE), né à Quimper, le 4 novembre 1690, entra fort jeune chez les jésuites, et professa successivement les humanités et l'éloquence dans plusieurs de leurs collèges. Son caractère ne l'appelait point à la retraite : il saisit la première occasion qui lui fut offerte de venir habiter Paris, et y publia, en 1759, un petit ouvrage in-12 intitulé : *Amusement philosophique sur le langage des bêtes*, auquel l'Allemagne et l'Angleterre accordèrent les honneurs de la traduction. Cet agréable badinage, qui n'est au fond que l'exposition d'une fable indienne, scandalisa quelques esprits : Bougeant fut exilé momentanément par les supérieurs à la Flèche, et, pour apaiser les plaintes qu'il avait excitées, il publia une espèce de rétractation dans une lettre écrite à l'abbé Savalette, du 12 avril 1759. Née, libraire de la Rochelle, a donné, en 1785, une nouvelle édition de l'*Amusement philosophique*, augmentée d'une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, et à laquelle se trouvent jointes la critique et la rétractation. Si le P. Bougeant n'avait composé que cette bagatelle, sa place serait marquée parmi les littérateurs frivoles ; mais il s'est mis au rang de nos bons historiens par son *Histoire du traité de Westphalie, ou des négociations qui se firent à Munster et à Osna-brug*, Paris, 1744, 2 vol. in-4^o, ou 4 vol. in-12, qu'il a rédigée sur les mémoires du comte d'Avaux, l'un des plénipotentiaires français. Son *Histoire des guerres et des négociations*, qui précédèrent ce fameux traité (Paris, 1727, in-4^o, ou 2 vol. in-12), jouit également d'une grande estime. Elle a été réimprimée

avec la première sous ce titre : *Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie, sous le règne de Louis XIII et le ministère des cardinaux de Richelieu et Mazarin*, Paris, 1751, 6 vol. in-12, et 1767, 3 vol. in-4^o. Ces deux ouvrages, les meilleurs peut-être qui soient sortis de l'ordre des jésuites dans le genre historique, ne sont pas cependant à l'abri de la critique. L'auteur ne se montre pas toujours maître de son sujet ; il se perd quelquefois dans le détail fastidieux des intrigues politiques, et sa narration devient alors obscure et languissante, tandis qu'elle est toujours claire et animée lorsqu'il retrace les événements militaires. On connaît du P. Bougeant plusieurs écrits polémiques. Il attaqua Burette au sujet de ses différentes dissertations sur la musique des anciens, et le P. Lebrun de l'Oratoire, qui avait donné une *Explication des prières et des cérémonies de la Messe*, Paris, 1727, in-12. Deux ans après cette dernière querelle, il fit paraître un *Traité théologique sur la consécration de l'eucharistie*, Paris, 1729, 2 vol. in-12. On le vit aussi prendre une part active aux divisions qui éclatèrent entre le clergé et le parlement (1750). Les deux partis se disputaient à qui ferait les satires les plus piquantes. Les jésuites jouaient les adversaires de la bulle *Unigenitus*, qui étaient aussi les leurs, dans des comédies moins plaisantes que profanes, qu'ils faisaient répéter à leurs élèves. Bougeant en composa trois, la *Femme docteur, ou la Théologie en quenouille*, la Haye (Lyon), 1751, in-12 (1) ; le *Saint déniché, ou la Banqueroute des marchands de miracles*, la Haye, 1752, in-12, souvent réimprimé ; les *Quakers français, ou les Nouveaux Trembleurs*, Utrecht, 1752, in-12. Ces comédies sont en prose. La première, qui eut en très-peu de temps vingt-cinq éditions, est la meilleure ; mais on remarque dans toutes de la gaieté, des scènes plaisantes, et des intentions dramatiques. On a encore du P. Bougeant : 1^o *Voyage merveilleux du prince Fanférédin dans la Romanie*, Paris, 1755, in-12, critique ingénieuse du livre de l'*Usage des romans*, par Lenglet Dufresnoy : elle a été réimprimée dans les *Voyages imaginaires*. 2^o *Exposition de la doctrine chrétienne*, par demandes et par réponses, divisée en trois catéchismes, l'historique, le dogmatique, et le pratique, Paris, 1741, in-4^o, ou 1746, 4 vol. in-12. On estime cet ouvrage (2) ; mais il n'a pas fait oublier le *Catéchisme de Montpellier*, auquel les jésuites voulaient l'opposer. Il en a été fait une traduction allemande en 1780. 3^o *Anaéon et Sapho*, dialogues en vers grecs, Caen, 1712, in-8^o. 4^o *Observations curieuses sur toutes les parties de la physique, tirées des meilleurs écrivains*, Paris, 1749, in-12. Le P. Grozelier de l'Oratoire a publié, en 1726 et 1750, les tomes 2 et 3 de cette compilation, qui était bonne pour le temps. Elle est principalement extraite des

(1) On lit dans les *Nouvelles ecclésiastiques* (année 1751) : « Le « prévôt des marchands de Lyon en a fait saisir deux cents exem-
« plaires ; mais les jésuites avaient eu soin de s'en fournir aupara-
« vant, et d'en faire part à leurs amis. » D—R—R.

(2) On a prétendu que les supérieurs du P. Bougeant lui avaient donné ce catéchisme à faire pour pénitence durant son exil. D—R—R.

(1) L'aîné des fils de Bougainville est aujourd'hui contre-amiral et membre du conseil de l'amirauté ; le second est colonel. D—R—R.

Philosophical Transactions : on l'a traduite en allemand à Leipsick et à Copenhague, 1753-55, 5 vol. in-8°. Cet ouvrage a reparu, avec un nouveau titre, Paris, Jombert, 1771 ; on y avait ajouté un 4^e volume. 5^e Le P. Bougeant a été l'éditeur des *Mémoires de François de Paule de Clermont, marquis de Montglat*, Amsterdam, (Paris), 1727, 4 vol. in-12. 6^e Il a fourni un grand nombre d'articles au *Journal de Trévoux*. 7^e On lui a attribué aussi, de société avec le P. Brumoy, la préface du *Nouveau Cuisinier français, ou les Dons de Comus*, Paris, 1759, 5 vol. in-12, mais c'est une erreur : cette jolie préface est de Querlon (1). Thiébault raconte, dans le 2^e volume de ses *Souvenirs*, que le P. Bougeant est le véritable auteur des *Lettres philosophiques sur les physionomies*, attribuées à l'abbé Pernetti (Lyon, 1748, in-12, 1760, in-8°), et que la crainte d'un second exil à la Flèche l'engagea à donner son manuscrit ; mais cette anecdote n'est fondée que sur l'assertion de l'abbé Matte, ex-jésuite, qui avait vécu au collège de Louis-le-Grand avec le P. Bougeant. Les compositions historiques et les petites comédies de cet auteur annoncent le talent d'écrire, la connaissance du cœur humain ; et on ne peut douter qu'il n'eût encore obtenu de plus grands succès dans ces deux genres, si ses supérieurs et son habit ne lui eussent pas opposé des obstacles qu'il n'était pas en son pouvoir de surmonter. On assure même que les chagrins qu'on lui fit éprouver à l'occasion de son *Amusement philosophique* abrégèrent ses jours. Il mourut à Paris, le 7 janvier 1745, âgé de 55 ans.

D. N—L.

BOUGEREL (JOSEPH), prêtre de l'Oratoire, né à Aix en 1680, d'une famille honorable, exposa souvent sa vie au service des pestiférés pendant la contagion qui ravagea Marseille en 1719 et 1720 ; il se retira ensuite dans la maison de St-Honoré, à Paris, où il mourut le 19 mars 1753. Il avait publié : 1^o *Mémoires pour servir à l'histoire de plusieurs* (quatorze) *hommes illustres de Provence*, Paris, 1752, in-12. L'auteur donna ce volume pour présenter le goût du public sur une histoire générale de ses compatriotes célèbres, en 4 volumes in-4°, que la mort l'empêcha de mettre au jour. 2^o *Idée géographique et historique de la France, en forme d'entretiens, pour l'instruction de la jeunesse*, ibid., 1747, 2 vol. in-12, ouvrage intéressant pour les recherches. 3^o *Vie de Pierre Gassendi*, Paris, 1757, in-12. 4^o *Lettre sur Pierre Puget, sculpteur, peintre et architecte*, 1752, in-12. Il a fourni aux collections de Nicéron, de Desmolets, et autres, plusieurs lettres, mémoires, les vices ou éloges de Thomassin, Lecoigne, Gérard Dubois, Maure, Rayneau, Lebrun, Gilbert, Legrand, Tite-Live, Tacite, Plinie l'ancien, etc. ; il a laissé en manuscrit une *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, 2 vol. in-4°. Tous ces ouvrages sont exacts ; mais ils pourraient être mieux

(1) On a encore de lui : *Lettre du P*** à monseigneur l'évêque de Marseille sur la mort du P. Porée, de la compagnie de Jésus*, Paris, 1741, in-12, réimprimée dans le t. 9 des *Amusements du cœur et de l'esprit*.

D—R—R.

écrits. Le P. Joseph Bougerel a publié l'*Ancienne et nouvelle discipline de l'Église* du P. Thomassin, Paris, 1725, 5 vol. in-fol. Cette édition, très-estimée, a été revue sur la version latine de 1688, et augmentée de tables fort utiles et d'une vie de l'auteur. (Voy. THOMASSIN.)

T—D.

BOUGES (le Père THOMAS), religieux augustin, de la province de Toulouse, enseigna longtemps la théologie, s'appliqua ensuite à l'histoire, et mourut à Paris, le 17 décembre 1741, âgé de 74 ans. Outre sa *Philosophie augustinienne*, sa *Chronologie sacrée et profane*, et autres ouvrages oubliés, ou qui n'ont pas été publiés, on lui doit : 1^o *Dissertation sur les soixante-dix semaines de Daniel*, Toulouse, 1702, in-12. 2^o *Histoire du saint suaire de N. S. Jésus-Christ gardé dans l'église des Augustins de Carcassonne*, ibid., 1714, 1725, in-12. Cet opuscule renferme quelques faits curieux ; on en trouve un extrait intéressant dans le t. 5 de la *Bibliothèque française* de du Sauzet. 3^o La meilleure édition du *Journal de Henri IV* par P. de l'Etoile, Paris, 1741, 4 vol. in-8°, avec des notes curieuses. On l'a attribuée par erreur à Lenglet Dufresnoy. L'abbé d'Olivet venait de donner l'édition de 1752-56. 4^o *Histoire ecclésiastique et civile de la ville et diocèse de Carcassonne, avec les pièces justificatives, et une notice ancienne et moderne de ce diocèse*, Paris, 1741, in-4°. Cette histoire, estimée pour son exactitude, va jusqu'à l'an 1660.

C. M. P.

BOUGET (JEAN), savant orientaliste, né à Saumur en 1692, était fils d'un batelier. Placé d'abord comme enfant de chœur chez les oratoriens, son intelligence précoce et ses dispositions pour l'étude lui valurent l'attention des bons pères, qui lui enseignèrent les éléments du latin. Un jour qu'il s'était rendu coupable de quelque espièglerie, il s'enfuit de la maison pour se soustraire à la correction qu'il avait méritée ; il trouva sur la levée une chaise de poste, monta derrière et arriva à Tours, sans savoir ce qu'il deviendrait. Cette chaise appartenait au comte Albani, grand seigneur romain. Le comte questionna l'enfant, et, charmé de l'ingénuité de ses réponses, l'emmena à Rome et lui fit partager l'éducation de ses fils, dont Bouget devint bientôt le répétiteur. Ayant achevé ses études, il entra dans un séminaire où il fit de rapides progrès dans les langues orientales, et dès qu'il eut reçu les ordres, il fut pourvu de la chaire d'hébreu au collège de la Propagande. En 1757, il joignait à cette chaire celle de littérature grecque, au grand collège romain ; il possédait déjà plusieurs bénéfices considérables. Ses talents lui méritèrent plus tard l'affection du pape Benoît XIV, qui le nomma son camérier secret et l'honora d'une grande confiance. Il mourut à Rome, en 1775, à 83 ans, laissant la réputation d'un savant aimable et très-spirituel. Parmi les lettres attribuées à Clément XIV (voy. CARACCIOLI), on en trouve une de 1745 adressée à monsignor Bouget, prédicateur. Nous en ferons connaître un passage où se trouve bien caractérisé le genre d'esprit de celui à qui elle était supposée écrite : « Je ne « manquerai point, dit-il, de me rendre à votre

« gracieuse invitation, comme chez quelqu'un qui « réunit dans sa personne l'esprit, la science et la « gaieté. Si jamais la mélancolie vient à m'investir, « je rechercherai vos aimables entretiens, dont Be- « noît XIV connaît tout le prix, et qui auraient fait « sur Saül la même impression que la harpe de Da- « vid. Vous avez le talent de narrer de la manière « la plus rapide et avec le plus vif intérêt. Des riens, « par la tournure que vous leur donnez, deviennent « la matière d'une solide instruction. » On a de Bouget : 1° *Grammaticæ hebraicæ Rudimenta*, Rome, 1717, in-8°. Cette édition, indiquée comme la seconde, est dédiée au cardinal Albani, par une épître dans laquelle l'auteur exprime sa reconnaissance pour cette illustre famille. 2° *Lexicon hebraicum et chaldaico-biblicum*, ibid., 1737, 3 vol. in-fol. Ce dictionnaire très-estimé des hébraïsants n'est pas commun en France. Bodin a consigné dans ses *Recherches sur la ville de Saumur*, t. 2, p. 473, une notice sur Bouget, que nous avons complétée dans cet article.

F—T—E et W—s.

BOUGLET (PIERRE), avocat au parlement de Paris, a publié : 1° une *Explication des articles et chefs du crime de lèse-majesté, extraits des anciennes ordonnances*, Paris, 1622, in-8°; 2° *Praxis criminis persequendi*, Rome, 1624.

Z—o.

BOUGOUINC (SIMON), valet de chambre de Louis XII, était fort jeune quand qu'il publia *L'Es-pinette du jeune prince, conquérant le royaume de Bonne-Renommée, en ryme françoise*, Paris, 1508 et 1514, in-fol., goth. On trouvera l'analyse de ce poème, qui ne présente aucun intérêt, dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 10. Il fit ensuite imprimer une moralité à quatre-vingts personnages, intitulée : *L'Homme juste et l'homme mondain, avec le jugement de l'âme dévote*, Paris, Ant. Vêrard, 1508, in-4°. Ce volume est extrêmement rare. La Croix du Maine et Duverdier attribuent encore à cet auteur une traduction du livre de Lucien, intitulé : *des vraies Narrations, avec l'oraison contre la calomnie, médisance, tromperie et faux rapport*, Lyon, 1540, in-8°. On pourrait cependant croire qu'il n'était pas très-savant dans la langue grecque, puisqu'il s'était servi de traductions latines pour mettre en français quelques-unes des vies des grands hommes de Plutarque : cette dernière traduction de Bouguinc n'a point été imprimée; mais il en existait des manuscrits dans la bibliothèque de la Vallière. Les vies qu'il a traduites sont celles de *Romulus*, de *Caton d'Utique*, de *Pompée*. W—s.

BOUGROV, professeur à l'université de Moscou, s'était distingué de bonne heure par des connaissances très-étendues en mathématiques et en astronomie. Sa *Dissertation sur le mouvement elliptique des astres*, Moscou, 1822, avait commencé sa réputation, et le gouvernement l'avait désigné pour voyager dans les pays étrangers, et y faire des observations astronomiques, lorsqu'il fut atteint d'hypocondrie. Dans un accès de cette cruelle maladie, il se brûla la cervelle le 25 août (15 août v. st.) 1822.

Z.

BOUGUER (PIERRE), professeur d'hydrographie,

membre de l'académie des sciences de Paris, de la société royale de Londres, etc., naquit au Croisic, en basse Bretagne, le 16 février 1698. Son père, Jean Bouguer, professeur d'hydrographie estimé, dont on a un *Traité de navigation*, 1699, 1706, in-4°, lui donna les premières leçons de mathématiques, et, ce qui est plus rare, il lui en inspira le goût; mais bientôt le jeune Bouguer eut dépassé son maître. En 1727, à l'âge de vingt-neuf ans, il remporta le prix proposé par l'académie sur la mâture des vaisseaux. En 1729, il en remporta un second sur la meilleure manière d'observer les astres à la mer; et, en 1731, un troisième sur la méthode la plus avantageuse pour observer à la mer la déclinaison de l'aiguille aimantée. Cet enchaînement de succès l'avait fait connaître avantageusement comme physicien et comme géomètre; mais il se donna des titres encore plus solides en publiant son *Traité de la gradation de la lumière*, dont la première édition parut en 1729. Il examine dans cet ouvrage la proportion dans laquelle la lumière est absorbée par les corps que nous nommons transparents ou diaphanes, et qui ne sont réellement tels qu'en partie. Pour fixer cette proportion, il fallait imaginer de nouveaux instruments propres à mesurer l'intensité de la lumière, avant son entrée dans les corps, et après son passage à travers leur substance; Bouguer réussit dans cette invention délicate, et il l'employa d'une manière fort ingénieuse pour comparer les intensités de la lumière émise ou réfléchie par les différents astres. Il fit entre autres cette curieuse remarque, que la lumière du soleil est plus intense au centre de son disque que sur les bords, tandis que le contraire a lieu sur le disque de la lune; ce qui indique que le soleil est enveloppé d'une épaisse atmosphère, au lieu que la lune n'en a point, ou n'en a qu'une dont la densité est insensible dans ces observations. Le génie de Bouguer pour la physique se montre partout dans cet ouvrage rempli de recherches fines, ingénieuses, toujours dirigées et soutenues par un heureux accord du calcul avec l'art de l'observation. Vers cette époque, on agita dans l'académie des sciences la fameuse question de la figure de la terre. On crut, avec raison, ne pouvoir mieux la décider qu'en faisant mesurer deux degrés de latitude, l'un à l'équateur, l'autre près du pôle, et en comparant les longueurs de ces deux degrés; car celui du pôle devait être égal à celui de l'équateur si la terre est sphérique: il devait être plus grand si la terre est aplatie aux pôles, moindre si elle est aplatie à l'équateur. Ces deux voyages promettaient encore beaucoup d'autres comparaisons importantes pour l'astronomie, la physique et la géographie. L'académie choisit pour aller à l'équateur Bouguer, Godin, la Condamine, et ce choix valut à Bouguer une place de pensionnaire. Il était bien juste de lui donner cette récompense pour son dévouement à une si pénible entreprise, dont personne n'était plus propre à assurer le succès. En effet, il fut l'âme de l'expédition, il porta dans le choix des triangles, dans l'examen des instruments, dans le détail des observations,

cet esprit de sagacité, de finesse et d'exactitude qui lui était propre. Recherches d'astronomie, de physique, de géographie, d'histoire naturelle, rien ne lui échappa. Il porta le coup d'œil d'un philosophe sur tous ces objets, même sur ceux dont il s'était le moins occupé auparavant. Malgré la protection des autorités espagnoles, ce que Bouguer et ses compagnons eurent de dangers à braver, de fatigues à supporter et d'obstacles à vaincre, se peut difficilement concevoir. Ils en triomphèrent à force de courage et de persévérance. Bouguer, à son retour, publia les résultats de cette belle opération, dans son ouvrage de *la Figure de la terre*, livre qui ne peut être trop étudié par les physiciens et les astronomes, parce qu'il offre un modèle parfait de l'art d'observer. Cet ouvrage mit le comble à la réputation de Bouguer, dont le mérite était depuis longtemps incontestable. S'il avait eu lui-même le sentiment de ce mérite comme il aurait dû l'avoir, les dernières années de sa vie n'auraient pas été si cruellement troublées par des disputes littéraires; et ce voyage au Pérou, qui était un des titres de sa renommée, ne serait pas devenu la cause de ses plus grands chagrins. Il voyait avec peine que la Condamine, plus homme de lettres que lui, et plus répandu dans le monde, recevait beaucoup de louanges pour l'opération du Pérou, au succès de laquelle il avait, à la vérité, contribué de tous ses moyens et par tous ses efforts; mais pourtant dans une proportion infiniment moindre que Bouguer. Ce dernier s'imaginait que la Condamine voulait s'approprier tout le mérite de cette expédition; et il se plaignait amèrement de cette injustice dans des lettres manuscrites que nous possédons à l'Observatoire, et qu'il adressait à l'illustre Daniel Bernouilli, son ami, dont le talent avait le plus grand rapport avec le sien. Nous devons à la vérité de dire qu'après avoir compulsé toute la correspondance manuscrite de Bouguer et de la Condamine au Pérou, nous n'y avons rien trouvé qui pût autoriser ces soupçons. Les lettres de la Condamine sont toutes remplies des expressions du respect de l'admiration qu'il portait à son savant collègue; les mesures qu'il lui proposait de prendre, et que le malheureux Bouguer ne manquait pas de regarder comme des pièges, paraissent toujours dictées par les meilleures intentions! Que l'on juge si ces hommes, faits pour s'aimer et pour s'estimer, ont dû être malheureux sur leurs montagnes, et dans la profonde solitude où ils vivaient, avec de pareilles dissensions, dont le sujet renaissait à chaque instant! Ces disputes devinrent plus vives au retour en Europe, par les raisons que nous avons rapportées. Bouguer attaqua la Condamine; celui-ci se défendit; il le fit avec décence; mais, ce qui était un avantage immense dans une lutte pareille, il le fit de manière à être lu. Ces répliques désolèrent Bouguer, et probablement avancèrent sa fin. Quelques jours avant de mourir, il porta chez un libraire le manuscrit de la seconde édition de son ouvrage sur la gradation de la lumière, en le pressant de l'imprimer promptement, pour qu'il pût encore le revoir; mais il n'eut pas

cette satisfaction : il mourut le 15 août 1758, âgé de 60 ans et demi. Toutefois ses intentions furent remplies avec un zèle religieux par l'abbé de Lacaille, qui était resté constamment son ami. La condition des savants et des gens de lettres serait trop heureuse et trop enviable, s'ils ne la troublaient pas eux-mêmes par leurs disputes, et si l'amour-propre, qui est le mobile de leur existence, n'en devenait pas souvent le fléau. Les ouvrages de Bouguer sont : 1° de *la Mâtire des vaisseaux* (pièce couronnée), Paris, 1727, in-4°, avec pl.; 2° *Méthode d'observer sur mer la hauteur des astres* (pièce couronnée), Paris, 1729, in-4°, avec pl.; 3° *Essai d'optique sur la gradation de la lumière*, Paris, 1729, in-12; 4° *Méthode d'observer en mer la déclinaison de la boussole* (pièce couronnée), Paris, 1731, in-4°, avec 2 pl.; 5° *Traité du navire, de sa construction et de ses mouvements*, Paris, 1746, in-4°, fig.; 6° *Entretiens sur la cause de l'inclinaison des orbites des planètes*, Paris, 1748, in-1°, avec pl.; 7° *Figure de la terre déterminée par les observations de la Condamine et Bouguer*, Paris, 1749, etc. 8° *Justification des Mémoires de l'Académie des sciences de 1744, et du livre de la Figure de la terre*, Paris, 1752, in-4° de 54 p.; 9° *Nouveau Traité de navigation et de pilotage*, etc., Paris, 1753, in-4°, fig.; revu et abrégé par l'abbé de Lacaille, ibid., 1761, in-8°; réimprimé depuis avec des notes de Lalande, Paris, 1792, in-8°; 10° *Lettre à M^{me}, dans laquelle on discute divers points d'astronomie pratique, et où l'on fait quelques remarques sur le supplément au journal historique, etc., de M. de L. C.* (la Condamine), Paris, 1754, in-4°; 11° *Traité de la manœuvre des vaisseaux, ou Traité de mécanique et de dynamique*, Paris, 1757, in-4°, fig.; 12° *Traité d'optique sur la gradation de la lumière*, édition posthume et augmentée de son *Essai d'optique*, publiée par l'abbé de Lacaille, Paris, 1760, in-4°, fig. Il a eu part aux *Observations faites par ordre de l'Académie pour la vérification du degré du méridien* compris entre Paris et Amiens, Paris, 1757, in-8°, conjointement avec Pingré, Camus et Cassini. Bouguer est l'inventeur de l'héliomètre, ou lunette à deux objectifs, pour mesurer les diamètres apparents du soleil et des planètes. Il a fait un grand nombre d'expériences sur la longueur du pendule simple à différentes latitudes; elles sont rapportées dans son livre de *la Figure de la terre*. Il a fait des recherches sur la dilatation des métaux, sur les densités de l'air à diverses hauteurs, sur les réfractions atmosphériques, enfin sur une infinité d'objets de physique, de géométrie et d'astronomie. Malgré tant d'occupations, il trouvait encore le moyen de travailler au *Journal des Savants*, dont il fut pendant trois ans un des principaux rédacteurs, depuis le 27 septembre 1752 jusqu'au 25 juin 1755. Bouguer est un des hommes qui ont le plus fait pour les sciences; il les a éclairées par ses lumières, servies par son courage, honorées par ses vertus. (*Voy. son éloge dans l'Histoire de l'Académie des sciences*, ann. 1758. On peut consulter aussi la *Relation de la conversion et de la mort de M. Bouguer*, par le

P. Laberthonie, Paris, 1784, in-12; réimprim. dans le *Sup. aux OEuvres* de ce dominicain, 1811. B—T.

BOUHÉREAU (ÉLIE), ministre protestant et savant médecin, demeurait à la Rochelle en 1679. C'est à lui que Lefèvre de Saumur a écrit tant de lettres. Il est probable qu'il sortit de France à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Il fut ensuite attaché, en qualité de secrétaire, à milord Galloway, auquel il dédia sa traduction française du traité d'Origène contre Celse, Amsterdam, 1700, in-4°. Cette traduction estimée avait été revue et corrigée par Conrad, de l'Académie française, ami de Bouhéreau, qui lui envoyait successivement les cahiers. Elle est suivie de notes et de corrections faites sur le texte grec d'Origène de l'édition de Cambridge, 1677, in-4°, et de remarques grammaticales et critiques sur cette même traduction. L'abbé Goujet prétend que Bouhéreau s'éloigne en plusieurs endroits de la traduction latine, et paraît plus conforme au texte original, mais qu'il s'y est donné trop de liberté. C. T—Y.

BOUHIER (JEAN), président à mortier au parlement de Dijon, était petit-fils de Jean Bouhier, conseiller au parlement de la même ville. Il y naquit le 16 mars 1673. Après avoir fini ses études avec distinction, il se perfectionna dans la langue grecque, apprit l'italien et l'espagnol, et voulut même avoir quelque teinture de l'hébreu. Il fit son cours de droit à Orléans, et fut, en 1692, pourvu d'une charge de conseiller au parlement de sa province. Il en devint président à mortier en 1704. Les devoirs de sa place, qu'il remplissait exactement, ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les lettres. Jurisprudence, philologie, critique, langues savantes et étrangères, histoire ancienne et moderne, histoire littéraire, traductions, éloquence et poésie, il remua tout, dit d'Alembert, il embrassa tout; il fit ses preuves dans tous les genres, et, dans la plupart, il fit des preuves distinguées et dignes de lui. Bouhier eut bientôt une grande réputation de science et d'érudition. La considération dont il jouissait était telle, qu'une compagnie de libraires lui dédia, en 1725, une édition de Montaigne, 5 vol. in-4°; la dédicace ne consiste que dans cette inscription: *A M. le Président Bouhier*, avec ces trois mots latins: *Sapienti sat est* (c'en est assez pour le sage). La mort de Malézieu laissa, en 1727, une place vacante à l'Académie française. Les règlements de cette compagnie exigeaient que les membres résidassent dans la capitale; les évêques seuls étaient dispensés de cette loi. Il était nécessaire, pour satisfaire à ce règlement, que Bouhier vint s'établir à Paris; il s'y engagea, et fut élu sur sa parole à l'unanimité; des circonstances dont il ne fut pas le maître, dit d'Alembert, ne lui permirent pas d'excuser sa promesse, pour laquelle l'abbé d'Olivet, rigide observateur des lois académiques, avait été sa caution. L'Académie ne se plaignit pas, et respecta les raisons du président Bouhier. De fréquentes attaques de goutte le forcèrent de résigner sa charge. Il fut tout aux lettres et à ses amis. Il avait considérablement augmenté la bibliothèque de son grand-

père, et il l'ouvrait à tous ceux qui avaient besoin d'y puiser des secours. Le président Bouhier mourut le 17 mars 1746, dans les bras du P. Oudin, et avec les sentiments religieux qu'il professa toute sa vie. Un ami s'étant approché de lui à sa dernière heure, lui trouva l'air d'un homme qui médite profondément: le moribond lui fit signe de ne point le troubler: « J'épie la mort, » dit-il, en faisant un effort pour prononcer ce peu de paroles. Il y a peu de gens de lettres de sa connaissance qui ne l'aient consulté dans l'occasion, et qui n'en aient tiré de grands secours pour leurs ouvrages. Les écrits qu'on a du président Bouhier sont très-nombreux; ils respirent tous l'érudition; mais on y désirerait souvent plus d'élégance: c'est à ce sujet que madame Bouhier, qui était aussi ingénieuse que son mari était savant, lui disait quelquefois: « Chargez-vous de penser, et laissez-moi écrire (1). » Les ouvrages de Bouhier sont: 1° *de praeis Græcorum ac Latinorum Litteris Dissertatio*, précédée d'une lettre latine à Montfaucon, imprimée à la fin de la *Palæographia græca* de ce bénédictin. (Paris, 1708, in-fol.) 2° *Lettres pour et contre, sur la fameuse question: Si les solitaires appelés thérapeutes, dont a parlé Philon le Juif, étaient chrétiens*, Paris, 1712, in-12; la seconde lettre est de D. de Montfaucon; les deux autres de Bouhier, qui prouve que les thérapeutes étaient une secte particulière de philosophes juifs. On trouve des détails intéressants sur cet ouvrage dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*. 3° *Remarques critiques sur le texte du traité de Cicéron de Natura Deorum*, imprimées avec la traduction de cet ouvrage par d'Olivet (Paris, 1721, 3 vol. in-12). 4° *Remarques critiques sur le texte des Catilinaires*, imprimées avec les *Oraisons de Démosthène et de Cicéron*, traduites par d'Olivet (Paris, 1727, in-12). 5° *Traduction des troisième et cinquième livres des Tusculanes*, imprimées et réimprimées avec la traduction des trois autres par d'Olivet. (Paris, 1737, 1747, 1766, 2 vol. in-12). 6° *Remarques sur les Tusculanes de Cicéron*, avec une dissertation sur *Sardanapale, dernier roi d'Assyrie* (Paris, 1737, in-12). Fromageot publia, en 1738, in-12, des *Observations* sur ces remarques. Bouhier y répondit par la *Lettre de maître***, bedeau de l'université de***, à M.***, docteur régent en la même université*. 7° *Explication de quelques marbres antiques dont les originaux sont dans le cabinet de M*** (Lebret), Aix, 1753, in-4°, fig., ouvrage recherché des curieux, mais qui fourmille de fautes d'impression. 8° *Poème de Pétrone sur la Guerre civile, avec deux Epîtres d'Ovide, le tout traduit en vers françois, avec des remarques et des conjectures sur le Pervigilium Veneris*, Londres, 1737, in-4°: l'édition de Paris, 1738, in-12, est augmentée d'une *Imitation en vers*

(1) Voltaire, qui a été son successeur à l'Académie française, a dit de lui, dans son discours de réception: « Le président Bouhier « était très-savant; mais il ne ressemblait pas à ces savants insupportables qui négligent leur propre langue pour savoir imparfaitement « les langues anciennes, qui se croient en droit de mépriser leur « siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelque connaissance des « siècles passés, etc. »

français des *Veillées de la fête de Vénus* (1). 9° *Les Amours d'Énée et de Didon et autres poésies*, 1742, in-12 : c'est une traduction en vers français du 4° livre de l'*Énéide*; on trouve à la suite une traduction d'un passage du 8° livre, de cinq odes d'Horace, de dix-huit odes d'Anacréon, d'une idylle de Bion, de cinquante-six épigrammes de Martial, etc. 10° *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Montaigne*, en tête des *Essais* de cet auteur, Londres, 1759, 6 vol. in-12, et dans un *Recueil d'éloges de quelques auteurs français*, 1741, in-8°; ils ont été réimprimés séparément, sous le titre de *Supplément*, avec la comparaison d'Épictète et de Montaigne, et le discours de la Boétie, Londres, Guill. Darrar, 1740, in-4°. 11° *Traité de la dissolution du mariage pour cause d'impuissance* (2), Luxembourg, 1755, in-8°; réimprimé en 1756, avec les *Principes sur la nullité du mariage* par Bouhier d'Argis; cet ouvrage ayant été attaqué par Fromageot dans une *Consultation pour M. l'abbé de ****, vice-régent de l'officialité de ***, sur le *Traité*, etc., sans nom d'auteur ni de ville, et sans date (1755), in-12, Bouhier la fit réimprimer en 1759, in-8°, avec des notes, sous le titre de *Remarques d'un anonyme, mises en marge d'une consultation*, etc.; Fromageot répliqua par une brochure intitulée : *Eponge des notes pour servir de réponse aux remarques d'un anonyme, mises en marge d'une Consultation sur le traité de l'impuissance*, sans nom d'auteur et sans date, Luxembourg, in-12. 12° *Recherches et Dissertations sur Hérodote*, Dijon, 1746, in-4°, publiées par le P. Oudin, avec des *Mémoires sur la vie de l'auteur*. 15° *Arrêt du parlement de Dijon du 19 juillet 1726, relatif à des testaments*, 1726, in-4°, et 1728, in-12, avec quelques dissertations pour et contre. Fromageot publia un *Essai de réponse*, etc., 1729, in-12. Bouhier répliqua par une brochure intitulée : *Jugement de M***, avocat au parlement*, etc., Paris, 1729, in-12. Fromageot fit imprimer alors un *Essai de réformation d'un jugement rendu par un avocat au parlement de Paris*, 1750, et Bouhier riposta par une *Lettre de M***, avocat au parlement de Paris*, à M***, servant de réponse à un écrit intitulé : *Essai*, etc. (Paris, 1750). Fromageot, à son tour, donna l'*Essai de réplique à la lettre d'un avocat au parlement de Paris*, 1751, in-8°. Bouhier reprit la plume, mais il ne voulut pas faire imprimer son ouvrage, pour ne pas perpétuer, écrivit-il, cette querelle avec un pédant tel que Fromageot. 14° *Traité de la succession des mères*, Paris, 1726, in-8°. C'est d'après ce traité que l'arrêt de St-Maur fut révoqué par celui du mois d'août 1729. 15° *Dissertation sur le regrès en matière bénéficiale*, 1726, in-4°. 16° *Dissertation sur la représentation en succession*, 1754, in-8°. 17° *Ques-*

tion concernant les gradués, imprimée au t. 2 de la seconde édition des *Institutions ecclésiastiques* de Gibert (Paris, 1756, 2 vol. in-4°). 18° *La Coutume générale du duché de Bourgogne, enrichie de remarques de MM. Philippe de Villers, Jean des Pringles et Jean Guillaume, avec le procès-verbal des conférences, etc., les cahiers, etc., divers traités et arrêts recueillis par M. J. Béjat, président au même parlement, et un Essai de nouvelles observations sur le droit coutumier de cette province; ensemble l'histoire de tous les commentateurs de la même coutume*, Dijon, 1717, in-4°; ibid., 1742-46, 2 vol. in-fol. (1). 19° *Traité de la péremption d'instance*, réimprimé avec des additions et des notes de l'auteur, dans l'ouvrage de Malenet sur la même matière (Dijon, 1787, in-8°). 20° Différentes pièces, lettres ou mémoires qu'on trouve dans le *Journal de Trévoux*, 1709, 1715; le *Mercur*, 1738; les *Aménités littéraires* de Schellhorn; les *Mémoires* du P. Desmolets; les *Mémoires de l'académie des inscriptions*; la *Bibliothèque raisonnée*; la *Bibliothèque italique*; le recueil de *Dissertations* donné par Boullenois, Paris, 1752, in-4°; les *Galliae Antiquitates quaedam selectae*; les *Miscellaneae Observationes criticae in auctores veteres et recentiores*. Dans l'édition qu'on donna, en 1752, du *Journal de l'Étoile*, il restait encore beaucoup de lacunes que le président Bouhier trouva à remplir, d'après les manuscrits de sa bibliothèque; ce sont ces passages retrouvés qui composent le volume qu'il publia sous le titre de *Supplément au Journal de l'Étoile*. Joly de Bévy a recueilli et publié, en 1787 et 1788, les *Œuvres de jurisprudence* de Bouhier, Dijon, 1787, 1788, 2 vol. in-fol., avec un supplément où se trouvent les *Remarques sur la coutume de Bourgogne*, par Bernard Martin, 1789, 1 vol., en tout 3 vol. in-fol. : les deux premiers ne contiennent que la *Coutume de Bourgogne*. Cette collection, qui devait avoir encore quatre volumes, n'a pas été continuée. Le *Magasin encyclopédique* d'octobre 1805 contient du président Bouhier une *Dissertation sur l'Art poétique d'Horace*, le plan de l'*Art poétique*, et le texte de l'*Art poétique* d'après ce plan. Ce fut Voltaire qui remplaça Bouhier à l'Académie française. Pour de plus amples détails sur le président Bouhier, on peut consulter les *Mélanges* de Michault, la *Biblioth. de Bourgogne* et l'ouvrage de P. Oudin, intitulé : *Commentarius de vita et scriptis Johannis Buherii*, etc., Dijon, 1746, in-4°. — BOUHIER, son grand-père, conseiller au parlement de Dijon, mort en 1671, lui avait laissé une très-belle bibliothèque qu'il avait achetée de Pontus et de Cirus de Thyard, tous les deux évêques de Châlons. Ce même Jean Bouhier a laissé en manuscrit un *Traité historique concernant le divorce prétendu par le roi Philippe-Auguste II du nom, avec Isemburge de Danemark sa femme, depuis l'année 1195 jusqu'en 1215*, etc. — UN BOUHIER, seigneur de Versalieu, cousin germain du conseiller,

(1) Bouhier était de l'opinion qu'il faut traduire les poètes en vers; mais, comme l'a dit Voltaire, « ses vers font voir combien c'est une entreprise difficile. » D—R—R.

(2) Dans cet ouvrage, le président Bouhier a fait l'apologie de l'institution du congrès. « Quand il fut hors d'usage, dit Voltaire; il soutint que les juges n'avaient eu le tort de l'abolir que parce qu'ils avaient eu le tort de le refuser pour la seconde fois au marquis de Langeais. » D—R—R.

(1) « Cette coutume est toujours recherchée, dit M. Quérard « dans la *France littéraire*; mais on préfère l'édition de Dijon, « en 2 vol., 1787, sous le titre d'*Œuvres*. » D—R—R.

naquit à Dijon, le 25 mars 1655, et y mourut le 17 avril 1755. Il a laissé : 1° *Lettres au R. P. D. Jean Mabillon*, insérées dans les œuvres posthumes de ce bénédictin, t. 1^{er}, p. 526 et 531. Salmon s'est trompé en les attribuant au président Bouhier. 2° *Dissertation sur le partage des meubles et acquêts d'une succession de Bourgogne*, imprimée sans nom d'auteur, p. 551 de la *Coutume générale des pays et duché de Bourgogne* par Bretagne, 1756, in-4°. — Enfin, un autre BOUHIER, mort en 1744, fut premier évêque de Dijon, et composa les *Statuts synodaux* de son diocèse, imprimés en 1744, in-12. A. B—T.

BOUHIN (PIERRE), médecin, né à Saint-Seine, bourg à cinq lieus de Dijon, en 1659, fut agrégé au collège de médecine de cette ville en 1679, et y mourut le 1^{er} novembre 1710. On a de lui : 1° *Stances sur la piteuse mort des sieurs Claude Bouhin et Simon Mielles, mes frère et cousin, arrivée à Mirebeau, la veille de Noël 1659*, Dijon, même année ; 2° *Lettres à M. Plantade*, de l'académie de Nîmes, Dijon, 1710, in-4°. Ce sont trois lettres qui contiennent des expériences sur le salpêtre et la chaux. Bouhin avait fait paraître quelques autres opuscules peu importants ; il a laissé en manuscrit une traduction de Paracelse et un abrégé de tous les ouvrages de Descartes. Z—o.

BOUHOURS (DOMINIQUE), né à Paris, en 1628, jésuite en 1644, à l'âge de seize ans, professa d'abord les humanités à Paris, et la rhétorique à Tours. Après cette épreuve, qu'il subit avec honneur, il fut chargé de l'éducation des jeunes princes de Longueville, et ensuite de celle du marquis de Scignelay, fils de Colbert. Tourmenté toute sa vie par de violents maux de tête, il mourut à Paris, le 27 mai 1702, à 75 ans. On a écrit qu'il avait dit la veille de sa mort, à un de ses amis, « qu'il ressentait quelque scrupule du plaisir qu'il avait de mourir ; » on lui fait dire aussi, étant à l'extrémité : « Je vas mourir, l'un et l'autre se disent ; » mais ce n'est guère dans ce moment qu'on éprouve du plaisir, ou qu'on fait de fades plaisanteries. Comme il avait été assez dans l'usage de publier alternativement des livres de littérature et des ouvrages de piété, on lui fit cette épitaphe :

Ci gît un bel esprit qui n'eut rien de terrestre ;
Il donnait un tour fin à ce qu'il écrivait :
La médiancée ajoute qu'il servait
Le monde et le ciel par semestre.

« C'était, dit l'abbé de Longuerue, un homme poli, « ne condamnant personne, et cherchant à excuser « tout le monde. — La nature, ajoute le P. Nicéron, « lui avait donné un air agréable et une physionomie spirituelle. » La critique, qui l'occupa longtemps, lui fit des amis et des ennemis ; les premiers le louèrent d'avoir contracté dans l'usage du monde des manières polies, un caractère indulgent, affable, officieux, une humeur toujours égale, en santé comme en maladie ; d'avoir su garder les bienséances de son état au dehors, comme il en remplissait les devoirs au dedans, sans affectation comme sans contrainte ; enfin, d'avoir mis les procédés de son

côté, dans ses querelles littéraires avec Ménage et Maimbourg. Les derniers l'accusaient d'être aussi recherché dans ses manières que dans ses écrits, et Ménage disait qu'il s'était érigé en prédeux ridicule par la lecture trop assidue de Sarrasin et de Voiture. Ils lui reprochaient de fréquenter les dames et les petits-maitres, et relevèrent avec malignité certains bruits fâcheux qui coururent sur son compte en 1691. Un passage des *Essais de morale*, où Nicole peint un religieux bel esprit, qui fait un recueil de mots qui se disent dans les ruelles et dans les lieux qu'il ne doit pas fréquenter, et qui paraît plein d'estime pour la galanterie, lui parut dirigé contre lui ; il crut s'y reconnaître, et de là vint, dit-on, son animosité contre Port-Royal. On ne peut cependant lui contester le mérite d'avoir servi utilement la langue et le goût. Madame de Sévigné disait de lui : « L'esprit lui sort de tous les côtés. » C'était un écrivain exact, poli, correct, connaissant à fond la littérature ; mais trop minutieux, ce qui l'a fait comparer, en matière de langage, à ces directeurs rigides qui troublent les consciences pour vouloir trop les épurer. L'abbé de la Chambre l'appelait l'empereur des Muses, à cause du peu de naturel de son style et de ses pensées. Voltaire, dans le *Temple du goût*, le place derrière Pascal et Bourdaloue, qui s'entretenaient du grand art de joindre l'éloquence au raisonnement, et marquant sur des tablettes les fautes de langage, les négligences qui leur échappent. Tous ses ouvrages offrent en effet ce mélange de qualités et de défauts. Le premier qui l'annonça avantageusement fut : 1° *la Relation de la mort de Henri II, duc de Longueville*, Paris, 1665, in-4°. Il donna depuis, entre autres : 2° *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, Amsterdam, Elzevir, 1671, petit in-12. Le clinquant du style, l'agrément et la variété des matières, valurent à l'auteur beaucoup d'éloges, et au libraire un débit si considérable, qu'en moins de six mois, il s'en fit deux éditions, suivies de plusieurs autres. Ce livre fut vivement critiqué, la même année, par Barbier d'Aucourt, dans ses *Sentiments de Cléanthe*, critique ingénieuse, délicate, pleine d'enjouement, d'un goût sûr, quelquefois minutieuse, mais toujours vraie, dit l'abbé d'Olivet. Le P. Bouhours fit des efforts inutiles pour la faire supprimer (1). On dit, à l'occasion de l'ouvrage qu'elle attaquait, « qu'il ne manquait à l'auteur, pour écrire « parfaitement, que de savoir penser. » C'est dans l'*Entretien sur le Bel Esprit* qu'il met en question si un Allemand peut avoir de l'esprit, question qui manquait de sens autant que de politesse (2).

(1) « Ce dernier ouvrage, dit Moréri, donna de la vogue aux *Entretiens d'Ariste et d'Eugène* ; mais on ne les voulut plus lire sans « les *Sentiments de Cléanthe* ; et M. Colbert, qui avait lu avec quel- « que plaisir les *Entretiens d'Ariste*, fut charmé de leur critique. » C'est ce qui a fait dire à Voltaire du P. Bouhours : « Il a fait quel- « ques bons ouvrages dont on a fait de bonnes critiques : ex privati « odios republica crescit. » D—R—R.

(2) Bouhours n'a point écrit cette impertinence dans le *quatrième Entretien d'Ariste et d'Eugène* ; ce dernier dit bien : « Que « c'est une chose singulière qu'un bel esprit allemand ou mosco- « vite. » Mais il est réfuté par Ariste, qui soutient que le bel esprit est de tous les pays et n'est étranger nulle part. Or, dans cet ouvrage, le P. Bouhours exprime ses sentiments personnels sous le

(voy. GRAMMER), mais que le cardinal Duperron avait faite avant lui. 5° *La Vérité de la Religion chrétienne*, traduite de l'italien, du marquis de Pianesse, Paris, 1672, in-12. 4° *Doutes sur la langue française, proposés à MM. de l'Académie, par un gentilhomme de province*, 1674, in-12; *Nouvelles Remarques sur la langue française*, 1675, in-4° et in-12; *Suite des Remarques*, etc., 1692, in-12. Le premier de ces trois écrits est un des meilleurs qu'ait faits l'auteur, quoiqu'il ne soit pas exempt de puérilités. 5° *Histoire de Pierre d'Aubusson, grand maître de Rhodes*, Paris, 1676, in-4°, et 1677, in-12; la Haye, 1759, in-12, écrite purement, et réimprimée en 1806, in-4°, avec une préface et des additions de l'abbé de Billy : on l'a aussi traduite en anglais et en allemand. 6° *Vie de St. Ignace*, Paris, 1679, in-4° et in-12; et 7° *Vie de St. François-Xavier*, ibid., 1682, in-4° et in-12; il les compare, le premier à César, et le second à Alexandre (1). 8° *De la Manière de bien penser dans les ouvrages d'esprit*, Paris, 1687, in-4°; Amsterdam, Elzévir, 1688, petit in-12; Paris, 1691, 1715, et 1768, in-12. Andry de Boisregard publia, contre ce livre, les *Sentiments de Cléarque*, faible et médiocre imitation de ceux de Cléanthe, et le marquis Orsi l'attaqua vivement en 1703, dans un ouvrage italien; mais il n'en fut pas moins estimé comme un des meilleurs guides pour conduire les jeunes gens à une juste appréciation des écrivains anciens et modernes. Le style en était d'ailleurs plus pur et moins recherché que celui des *Entretiens d'Ariste*; aussi Basnage disait-il, « que les pensées des anciens et des modernes y étaient coudées avec des « fils d'or et de soie; » et Bussy-Rabutin écrivit à l'auteur : « La France vous aura plus d'obligations « qu'à l'Académie française; elle ne redresse que « les paroles, et vous redressez le sens. » 9° *Pensées ingénieuses des anciens et des modernes*, Paris, 1689, in-12; ibid., 1754, in-12. Boileau, oublié dans le précédent ouvrage, est cité avantageusement dans celui-ci; mais accolé à des auteurs italiens et à des versificateurs peu estimés du satirique, il dit à Bouhours sèchement qu'il l'avait mis en assez mauvaise compagnie. Ces deux ouvrages donnèrent lieu à quelques épigrammes, entre autres à celle-ci, de madame Deshoulières :

Père Bouhours, dans vos *Pensées*,
La plupart fort embarrasées,
A moi vous n'avez point pensé.
Des célèbres auteurs que votre livre chante,
Dans une liste triomphante

nom d'Ariste. Enfin, être un bel esprit, ou avoir de l'esprit, n'est pas du tout la même chose.

D—R—R.

(1) La *Vie de St. Ignace* a été réimprimée plusieurs fois : Paris, 1738, in-12; ibid., 1819, in-12; Avignon, 1825, in-12; Paris, 1825, 2 vol. in-8° (faisant partie de la *Bibliothèque catholique*); ibid., 1826, 1 vol. in-12; Besançon, 1826, 2 vol. in-12. — Une nouvelle édition de la *Vie de St. François Xavier*, augmentée de plusieurs opuscules de piété et de littérature par l'abbé F.-X. de F. (François-Xavier de Feller), a été publiée à Liège, 1788, 2 vol. in-12; à Avignon, 1817; à Lyon, 1821; à Paris (par la société catholique des bons livres), 1825; ibid., même année, 2 vol. in-12; ibid., 1826, 2 vol. in-12, ornée de figures.

Je ne vois point mon nom placé;
Mais aussi dans le même rôle
Vous avez oublié Pascal,
Qui pourtant ne pensait point mal :
Un tel compagnon me console.

10° *Pensées ingénieuses des Pères de l'Eglise*, Paris, 1700, in-12. Cette compilation, entreprise pour faire tomber les propos tenus contre le ton mondain et profane des précédents ouvrages, ne fit que les confirmer, et l'on observa qu'il fallait que l'auteur eût peu lu les Pères, puisqu'ils avaient offert à ses recherches si peu de pensées ingénieuses. 11° *Vie de Laurence de Bellesfonds, supérieure et fondatrice du monastère des religieuses bénédictines de Notre-Dame-des-Anges, de Rouen*, Paris, 1686, in-8°. 12° *Opuscules sur divers sujets*, Paris, 1684, in-12. 13° *Lettres à la marquise de.... sur le sujet de la Princesse de Clèves*, Paris, 1678, in-12. 14° *Relation de la sortie d'Espagne du P. Everard Nitard, jésuite, confesseur de la reine*, Paris, 1669, in-12, pièce rare et curieuse. 15° *Critique de l'Imitation de Jésus-Christ traduite par le sieur de Beuil* (le Maître de Sacy), Paris, 1688, in-12. 16° *Lettres à une dame de province sur les dialogues d'Eudoxe et de Philanthe*, Paris, 1688, in-12. 17° *Maximes de St. Ignace avec les sentiments de St. François-Xavier*, Paris, 1685, in-12. 18° *Recueil de vers choisis*, Paris, 1695, in-12. 19° *Sentiments des jésuites touchant le péché philosophique*, Dijon, 1690, in-12. 20° *Nouveau Testament traduit en français selon la Vulgate*, 2 vol. in-12; le 1^{er} en 1697, et le 2^e en 1705 : Bouhours y travailla les quinze dernières années de sa vie, dans les intervalles de ses migrations habituelles : le P. le Tellier et le P. Besnier, jésuites, y ont aussi travaillé. La plume du P. Bouhours, trop longtemps exercée sur des sujets profanes, et son goût trop pointilleux, n'étaient guère propres à rendre la majestueuse simplicité de l'Evangile; ajoutez que, pour avoir voulu trop scrupuleusement s'attacher au latin de la *Vulgate*, sa version en a contracté de la dureté et de l'obscurité. Aussi cette traduction eut-elle des censeurs, et Richard Simon lui reprocha d'y faire parler les Evangiles à la Rabutine. Piqué de leurs critiques, Bouhours annonçait le dessein de s'en venger : « Gardez-vous-en « bien, lui dit Boileau, c'est alors qu'ils auraient « raison de dire que vous n'avez pas entendu le « sens de votre original, qui prêche surtout le par- « don des injures. » Les défauts de cette version n'ont pas empêché le P. Lallemant de l'adopter pour ses *Réflexions morales*, en opposition à celle de Mons, dont s'était servi le P. Quesnel. (Voy. l'éloge. du P. Bouhours, dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1702; dans le *Journal des Savants* du 24 juillet 1702, et dans les *Mémoires de Nicéron*.) N—L.

BOUILLART (JACQUES), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Meulan, en 1669, et mort à Paris, le 11 décembre 1726. On a de lui : 1° une bonne édition du *Martyrologe* d'Usuard, sur le manuscrit autographe de l'abbaye de St-Germain-des-Prés, Paris, 1718, in-4°, avec des notes où l'éditeur relève les méprises du P. Sollier, dans son

édition du même *Martyrologe*, et justifie les leçons du manuscrit de St-Germain. (Voyez USUARD.)
 2° *Histoire de l'abbaye royale de St-Germain-des-Prés, justifiée par des titres authentiques*, Paris, 1724, in-fol. Cette histoire curieuse et pleine de recherches fut suivie de plusieurs dissertations de l'auteur, pour réfuter l'abbé du Moulinet, qui prétendait que le portail de cette célèbre abbaye est postérieur de deux siècles à l'époque où l'opinion commune en fixe la construction, et qu'il ne fut bâti que sur la fin du 8^e siècle. Ces dissertations sont à la fin de l'histoire, avec de belles figures. Toutes les pièces pour et contre cette savante dispute se trouvent dans les *Mercur* de 1725 et 1724, et dans la *Continuation des Mémoires de littérature*, etc., du P. Desmolets. D. Bouillart s'occupait de l'*Histoire de la congrégation de St-Maur*, lorsqu'il fut arrêté dans son travail par la mort. T—D.

BOUILLAUD. Voyez BOULLIAU.

BOUILLÉ (THÉODOSE), bachelier de la faculté de Sorbonne, entra dans l'ordre des grands carmes, ou carmes chaussés, et mourut à Liège en 1745. On lui doit une volumineuse *Histoire de la ville et du pays de Liège*, Liège, 1725-52, 5 vol. in-fol. Il y a de grandes lacunes, et les faits y sont quelquefois peu développés; on l'aurait mieux intitulée : *Mémoires pour servir à l'histoire de Liège*. Cependant, malgré la négligence du style et le défaut de critique, c'est un ouvrage sagement écrit et essentiel pour ceux qui veulent remonter aux sources historiques; il serait plus commode à consulter si les chartes et diplômes y étaient distingués du texte. L'auteur s'étend jusqu'à l'an 1727. — Pierre BOUILLÉ naquit à Dinant-sur-Meuse, vers 1575, entra chez les jésuites en 1592, fut tour à tour professeur de langue grecque et d'humanités, prédicateur, recteur des collèges de Liège et de Dinant. Il mourut de la pierre à Valenciennes, le 22 décembre 1641. On a de lui : 1° une ode en vers grecs, insérée à la tête du traité de Lessius : *de Justitia et Jure*, Louvain, 1605, in-fol., et dans les éditions suivantes; 2° *Histoire de la découverte et merveilles de l'image de Notre-Dame de Foy*, etc., 1620, in-12, traduite en latin la même année, à Douai, in-12; la 4^e édition française est de 1666, in-12; 3° l'*Histoire de la naissance et progrès de la dévotion à l'endroit de Notre-Dame-de-Bonne-Espérance, près Valenciennes*, 1650, in-12; 4° *Histoire de Notre-Dame-de-Miséricorde, honorée chez les religieuses carmélites de Marchiennes-au-Pont* (petite ville du pays de Liège, sur la Sambre), 1641, in-12. A. B—T et C. M. P.

BOUILLÉ (FRANÇOIS-CLAUDE-AMOUR, marquis DE), naquit, le 19 novembre 1759, au château de Cluzel, en Auvergne. Sa famille, originaire du Maine, s'était établie en Auvergne depuis le commencement du 12^e siècle. Ayant perdu sa mère presque en naissant, et son père lorsqu'il avait à peine atteint l'âge de huit ans, il demeura sous la tutelle de son oncle Nicolas de Bonillé, doyen des comtes de Lyon, premier aumônier du roi Louis XV, évêque d'Autun et conseiller d'État, qui le fit élever à Paris au collège de Louis-le-Grand. A quatorze

ans, il entra dans le régiment de Rohan-Rochefort, puis dans les mousquetaires noirs. A seize ans, il obtint une compagnie dans le régiment de dragons la Feronnays, avec lequel il rejoignit l'armée d'Allemagne en 1758, et fit la guerre de sept ans, où il trouva de nombreuses occasions de se signaler. A la prise de Rhinfeld, il commandait l'avant-garde des dragons, et entra des premiers dans la place. Il se distingua également à la journée de Bergheim (15 avril 1759), à Wildengen (1760), à Laugen-Salza (février 1761). Au combat de Granberg (22 mars suivant), à la tête de ses dragons, il perça et culbuta une colonne ennemie de plusieurs mille hommes aux ordres du prince héréditaire de Brunswick, enleva onze pièces de canon et dix-neuf drapeaux, et força l'ennemi d'abandonner tous les avantages qu'il avait eus jusque-là. Cet exploit lui valut l'honneur de porter au roi les drapeaux pris à l'ennemi dans cette journée. Lorsqu'il eut fait le récit du combat : « M. de Bouillé n'oublie ici qu'une chose, dit Louis XV « en l'interrompant, c'est qu'on lui doit en grande « partie les résultats de cette brillante affaire. » Puis il lui accorda le brevet de colonel, avec promesse du premier régiment vacant. De retour à l'armée, Bouillé servit dans son nouveau grade, sans quitter le régiment de la Feronnays, et commanda en cette qualité les avant-gardes. A la tête de cinq cents hommes, il attaqua l'arrière-garde du général Luckner, près d'Eimbuck, la culbuta et entra de vive force dans cette ville, où il fit beaucoup de prisonniers. A Quedlinbourg, le 15 novembre 1761, il fut blessé d'un coup de sabre sur la tête et renversé de son cheval en chargeant l'ennemi. Les escadrons qui devaient le soutenir l'ayant abandonné, il fut fait prisonnier. Échangé peu de mois après, il obtint le régiment d'infanterie de Vaston, lequel prit le nom de Bouillé, qu'il conserva jusqu'à la paix, où il eut celui de Vexin. En 1768, il fut nommé gouverneur de la Guadeloupe, où son régiment fut envoyé en garnison, et il administra cette colonie jusqu'en 1774. Il y montra tant de prudence et d'habileté, que lorsque la guerre qui s'annonçait entre la France et l'Angleterre vint donner une nouvelle importance au gouvernement des Antilles, on exigea qu'il fût confié à un homme dont les talents les garantiraient du sort qu'elles avaient éprouvé dans les guerres précédentes. Bouillé fut nommé, en 1777, gouverneur de la Martinique et de Ste-Lucie, avec des pouvoirs pour prendre le commandement de toutes les autres îles sous le vent, dès que les hostilités commenceraient. Il fut fait en même temps maréchal de camp. La guerre d'Amérique ayant éclaté, il occupa dès le 7 septembre de la même année la Dominique, à laquelle sa position entre la Martinique et la Guadeloupe donnait une grande importance. La même année, il fut employé sous le comte d'Estaing à l'affaire de Ste-Lucie; et après le mauvais succès de cette attaque, il rallia et sauva les débris de l'armée, imprudemment engagée et ensuite abandonnée par ce général. D'Estaing, après avoir réparé cet échec par la prise de la Grenade, quitta les Antilles le 20 juillet 1779, enlevant à Bouillé, dont il

était jaloux, la plus grande partie de ses troupes, ainsi que tout l'argent et les munitions qui se trouvaient à la Martinique, sans lui laisser aucun bâtiment pour protéger les îles françaises. L'arrivée d'une escadre commandée par le comte de Guichen permit bientôt à Bouillé de reprendre l'offensive. Le 12 octobre 1780, deux frégates anglaises qui croisaient devant la Martinique ayant échoué sur les côtes, Bouillé s'empressa de recueillir les naufragés, leur distribua des secours et de l'argent, puis les renvoya à l'amiral anglais, en lui mandant qu'il ne pouvait regarder comme prisonniers de guerre des malheureux que la tempête lui avait livrés sans armes. Le comte de Grasse étant arrivé à la Martinique le 5 mai 1781, avec une forte escadre et des renforts considérables, Bouillé profita de sa présence pour surprendre l'île de Tabago, qui devait rester à la France par le traité de 1785. Le comte de Grasse étant parti le 5 juillet avec sa flotte pour aller protéger le siège d'York en Virginie, Bouillé resta chargé de la défense des Antilles avec une armée de 10,000 hommes, trois frégates et quelques corvettes. C'est ici son plus beau titre de gloire d'avoir su défendre et conserver nos nombreuses possessions dans les Antilles, tour à tour menacées par les Anglais en l'absence de l'armée navale, qui était allée, en 1781, protéger le siège d'York en Virginie. Partout où l'ennemi se présenta, il trouva Bouillé, et Bouillé valait à lui seul une armée, par la confiance qu'il inspirait à la garnison de chacune des îles et par la crainte que son nom imprimait à l'ennemi, qui renonça à toute entreprise. Ce fut alors que ce général, aussi actif que vigilant, après avoir trompé l'amiral anglais par d'habiles manœuvres, alla tomber à l'improviste sur St-Eustache, et l'enleva sans coup férir à un ennemi pris au dépourvu. Saba et St-Martin furent également conquises. Ces trois îles avaient été enlevées l'année précédente par l'amiral Rodney aux Hollandais, sans aucune déclaration de guerre. Bouillé sut relever la gloire de ses exploits par son généreux désintéressement envers les Hollandais, auxquels il restitua 2 millions que Rodney leur avait pris, et envers le gouverneur anglais Cockbrunn, à qui il rendit 274,000 francs qu'il réclamait. Au commencement de l'année 1782, Bouillé ajouta les îles de Nevis et de Montserrat à ses conquêtes. Le roi lui envoya le brevet de lieutenant général, en récompense de ces exploits. Il devait, de concert avec les Espagnols, tenter la conquête de la Jamaïque, lorsque la paix de 1785 amena son retour en France, où il fut compris dans une promotion de chevaliers des ordres. Le roi lui fit présent de deux pièces de canon anglaises, avec permission de les placer à son château d'Orly, près de Paris. Il voulait ajouter à toutes ces grâces le paiement des dettes que Bouillé avait contractées à son service, mais celui-ci refusa avec son désintéressement ordinaire. Durant le peu d'années de tranquillité qui s'écoulèrent après la paix de 1785, Bouillé voyagea en Angleterre, en Hollande et dans diverses contrées de l'Allemagne. En 1786, il fut question, dans le cabinet de Versailles, de concert avec le parti

patriote hollandais, d'attaquer les Indes orientales, et, en cas de succès, d'en rendre le commerce libre à toutes les nations. 18,000 hommes, transportés dans ces contrées sur les vaisseaux hollandais, étaient destinés à agir sous le commandement de Bouillé; on devait céder Trinquemale à la France, comme point d'appui; mais, pour qu'une telle expédition pût réussir, il fallait que le parti patriote hollandais conservât sa prépondérance, et pour cela détacher le roi de Prusse du parti du stathouder. Le cabinet de Versailles avait projeté, dans cette intention, une alliance avec Frédéric, qui la désirait; cette alliance fut négligée, le stathouder rétabli dans ses privilèges, et l'expédition des Indes orientales se trouva abandonnée. Bouillé partit pour son commandement des Trois-Évêchés, d'où il fut appelé quelque temps après par le roi aux assemblées des notables qui précéderent la convocation des états généraux. Dans les premières années de la révolution, il maintint l'ordre, autant que cela était possible, dans le pays où il commandait; la sûreté individuelle et les propriétés y furent constamment respectées. Sur l'invitation pressante de Louis XVI et de la Tour-du-Pin, son ministre, il prêta, en 1790, serment de fidélité à la constitution terminée en 1791, et dont on n'avait encore posé que les principales bases, formalité qu'on exigeait des troupes, et qu'il avait plusieurs fois refusé de remplir. Cependant Bouillé désirait aussi des réformes dans l'ancienne constitution française, et la complaisance avec laquelle il parle du gouvernement anglais indique assez qu'il eût désiré un état de choses à peu près semblable. Lors de la fédération du 14 juillet, une insurrection violente s'étant manifestée dans la garnison de Metz, il réussit presque seul à la calmer. Un régiment voulait enlever ses drapeaux et la caisse militaire déposés chez son colonel; Bouillé appela à lui les officiers, et se précipita devant la porte l'épée à la main; les compagnies de grenadiers, qu'animait les cris de la populace, tournèrent leurs baïonnettes contre lui, menaçant de le percer: il ne se laissa point intimider, et resta pendant deux heures dans cette attitude; enfin la municipalité vint le dégager, et les troupes rentrèrent dans l'ordre. Peu de temps après l'insurrection de Metz, Bouillé reçut, d'après un décret de l'assemblée constituante, l'ordre de marcher contre la garnison de Nancy, qui, jointe au peuple de cette ville, s'était rendue coupable d'une révolte bien plus sérieuse. Le corps qu'il commandait, composé de soldats de ligne et de gardes nationales, pénétra bientôt dans la ville après avoir essuyé les provocations et le feu des insurgés; cent cinquante hommes furent blessés et cent dix tués. Mais l'insurrection fut comprimée (31 août 1790). Il donna dans cette occasion de nouvelles preuves de son intrépidité et de son sang-froid dans les plus grands dangers; mais dès lors, il fut en butte aux attaques du parti révolutionnaire, qui ne cessa de le présenter sous les couleurs les plus odieuses. Cependant l'assemblée nationale vota des remerciements à Bouillé. Le roi lui écrivit qu'il avait sauvé la France, et acquis des droits éternels à son estime

et à son amitié. « Je sais, disait-il, en terminant sa « lettre, qu'un de vos chevaux, que vous aimiez beau- « coup, a été tué sous M. de Gouvenet ; je vous en « envoie un des miens que j'ai monté, et que je vous « prie de garder pour l'amour de moi. » Louis XVI lui offrit même le bâton de maréchal, mais Bouillé crut devoir refuser un honneur qui aurait été le prix du sang de ses concitoyens, que son devoir et le salut de l'État l'avaient forcé de répandre. Peu de temps après cet événement, il fut choisi par le roi pour protéger sa retraite dans une ville frontière ; le général avait un autre projet : il voulait engager ce prince à se rendre seulement à l'armée, à une distance plus rapprochée de Paris, et à négocier de là, avec l'assemblée, la révision de la constitution qui n'était pas encore terminée. Le roi ne goûta pas cette proposition, ou plutôt la mort de Mirabeau, qui devait concourir à son exécution, empêcha qu'elle fût réalisée. (*Voy. MIRABEAU.*) Il s'établit entre Louis XVI et le marquis de Bouillé, à l'occasion de la retraite projetée, une correspondance secrète qui dura environ huit mois. Le roi partit de Paris le 20 juin 1791, et fut arrêté à Varennes le 21 : la mauvaise volonté des troupes qui devaient protéger son passage, et la négligence de quelques jeunes officiers à exécuter les ordres qu'ils avaient reçus, firent échouer cette tentative. Bouillé, n'ayant pu arriver à temps pour dégager le roi, fut obligé de s'enfuir lui-même et de passer chez l'étranger, au milieu des coups de fusil qu'on tirait sur lui. Décrété d'accusation, il écrivit de Luxembourg, à l'assemblée nationale, une lettre dictée par son attachement à la personne du roi, mais dont la véhémence produisit un effet tout différent de celui qu'il en attendait ; dès lors il forma le projet d'engager les puissances étrangères à combattre la France. Il eut, sur ce point, des conférences avec le roi de Suède à Aix-la-Chapelle, et lui fit goûter ses projets. L'impératrice de Russie entra aussi dans ses vues, et promit 36,000 hommes, qui devaient, sous le commandement du monarque suédois et du général français, débarquer sur les côtes de Flandre ; mais le roi de Suède fut assassiné, Catherine oublia ses promesses, et vers la fin de 1792, Bouillé se réfugia en Angleterre, où le gouvernement le consulta souvent, relativement aux colonies des Indes occidentales. Vaincu à l'inaction, accablé d'infirmités, il mourut à Londres des suites d'une paralysie, le 14 novembre 1800, âgé d'environ 62 ans. Il a laissé sur la révolution française un ouvrage curieux, d'abord imprimé en anglais, Londres, 1797, in-8°, traduit en allemand, Luxembourg, 1798, in-8°, et enfin imprimé en français sous ce titre : *Mémoires sur la révolution française, depuis son origine jusqu'à la retraite du duc de Brunswick, imprimés sur le manuscrit original, revus et corrigés par l'auteur peu de temps avant sa mort, et augmentés de notes et de pièces essentielles qui ne se trouvent pas dans l'édition anglaise*, Paris, 1801, 2 vol. in-12. Cette édition fit oublier la traduction française qu'on avait faite de la version anglaise en 2 vol. in-8°. Une réimpression des *Mémoires* de Bouillé, avec une notice sur sa vie et des éclair-

cissements historiques, a été publiée, en 1823, par MM. Berville et Barrière, 1821-1825, in-8°. Cette édition fait partie de la *Collection des Mémoires relatifs à la révolution française*. Enfin, en 1822, une autre édition, avec une notice, des notes et des éclaircissements dans un esprit peu différent, a été publiée par Babœuf, 2 vol. in-12, pour entrer dans la *Collection de Pièces relatives à la révolution française*. « Ces mémoires, dit Mallet du Pan, sont écrits avec « la simplicité d'un militaire et la véracité d'un hon- « nête homme. » En effet, ils peignent la chute de la monarchie, les causes et les commencements de la révolution, avec une franchise et une loyauté dont tout lecteur, quelle que soit son opinion, doit tenir compte à l'auteur. « Honorable acteur dans toutes « ces grandes scènes, dit un biographe, il trace en « fidèle ami de la monarchie, mais avec modération, « pour l'instruction de ses concitoyens, l'histoire de « ses pensées, de ses sentiments, et leur offre les « fruits de ses méditations et de son expérience. « Élevé dans les principes monarchiques, intéressé « à la conservation d'un trône que ses aïeux ont dé- « fendu, qu'il défend lui-même, il repousse toute « idée de révolution, il résiste au torrent qui l'en- « traîne, il veut maîtriser les événements. Après « avoir échoué dans ses courageuses tentatives pour « sauver son prince, il s'expose à tous les dangers, « et, ne pouvant plus servir le monarque, il s'ex- « pose pour rester fidèle à la monarchie. Cependant « le marquis de Bouillé concevait bien les principes « de la révolution, et ne les repoussait pas entière- « ment. La guerre d'Amérique, dont il avait étudié « avec fruit les causes, l'avait familiarisé avec les « principes constitutionnels, et s'il eût réussi dans « la tentative de Varennes, nul doute qu'il n'eût été « ensuite l'un des premiers à se ranger autour du « trône constitutionnel. » D—R—R.

BOUILLÉ (JEAN-BAPTISTE DE), naquit à Pichauzet, en Auvergne, le 11 juin 1759. Entré dans l'état ecclésiastique, sa haute naissance le fit admettre avant la révolution comme aumônier de la reine. Lorsque les persécutions contre le clergé commencèrent, il émigra en Allemagne, qu'il quitta pour se rendre en Amérique. Débarqué en 1793 à la Martinique, il fut appelé bientôt à remplir les fonctions de curé dans une des paroisses de cette île, qui sont pour la plupart d'une étendue si considérable. L'abbé de Bouillé se livrait à ces fatigants devoirs lorsque la restauration arriva, et alors il fut appelé en Europe, où il obtint bientôt l'emploi d'aumônier ordinaire de la duchesse d'Angoulême. Devenu, en 1819, évêque de Poitiers, il se livra avec un grand zèle et une véritable piété à l'administration de cet important diocèse. Atteint d'une maladie longue et douloureuse, il mourut, le 14 janvier 1842, à l'âge de 82 ans. Son oraison funèbre, prononcée par l'abbé Jeanes, chanoine théologal de Poitiers, a été imprimée. F—T—E.

BOUILLEROT (LOUIS-JOSEPH), né à Troyes, en 1745, et curé de Romilly-sur-Seine, en 1812. On a de lui : 1° *Discours contre le duel*, 1765, in-8° ; 2° *Discours pour les premières communions*, 1785.

in-8°; réimprim. depuis sous ce titre : *Recueil de discours pour la première communion, le mariage, etc.*, Paris, 1813, in-12; 5° *Discours patriotiques*, 1791; 4° *Discours sur les moyens d'établir la paix et le bonheur de la France*, 1793, in-8°; 5° *Discours sur la liberté des cultes*, 1797, in-8°; 6° *Discours pour la paix conclue avec l'empereur*, 1798, in-8°; 7° *Pensées sur les écrivains et les gens de lettres*, 1790; 8° *Discours prononcé le 26 mars 1816, etc., pour la bénédiction d'un drapeau, etc.*, Paris, 1816, in-4° de 8 p. Z—o.

BOUILLET (JEAN). médecin, né à Servian, près de Béziers, en 1690. A l'étude des lois, à laquelle le destinaient ses parents, il préféra celle de la médecine, qu'il commença à Montpellier en 1707. Il fut reçu docteur en 1711. Peu de médecins ont joui d'une carrière aussi longue. Il se livra à l'étude de son art, à Servian, sans se permettre devoir des malades; puis, en 1715, vint s'établir à Béziers, où il se distingua, pendant plus de soixante ans, par d'éminents services. Bon praticien, en même temps qu'il servait ses concitoyens sous ce rapport, il concourait avec de Mairan à l'établissement d'une académie de médecine dans cette ville, dont il fut le secrétaire. Il y débuta par deux mémoires couronnés par l'académie de Bordeaux : l'un, en 1719, sur la Cause de la multiplication des ferments, in-8°; l'autre, en 1720, sur la Cause de la pesanteur, Béziers et Bordeaux, in-8°. Cependant il préfère les opinions gratuites de Descartes à la théorie de Becher et de Stahl pour la première question, et à celle de Newton, pour la deuxième. En 1713, il avait déjà envoyé un *Mémoire sur la digestion* à l'académie de Montpellier, qui, par suite, le déclara son associé. En 1721, la peste de Marseille donna lieu à un nouveau mémoire de Bouillet : *Avis et Remède contre la peste*, Béziers, in-8°, dans lequel ce médecin, entraîné par le grand ascendant de Chirac, soutient contre Astruc, et surtout contre l'évidence, que la maladie n'est pas contagieuse. Mais ce ne sont pas ces premiers écrits qui mettent le sceau à la réputation de Bouillet : ce sont ses recueils d'observations pratiques, et la suite des constitutions atmosphériques et médicales de la ville de Béziers pendant une longue suite d'années. On a de lui : 1° une *Lettre à Penna, médecin du prince de Monaco, au sujet de la rhubarbe*, Béziers, 1725, pour lui indiquer des analogues de cette substance purgative qui était chère alors; 2° *Sur la Manière de traiter la petite vérole*, ibid., 1735, in-4°, instruction contre la méthode échauffante employée encore dans cette maladie, malgré les conseils de Sydenham; 3° *Mémoire où l'on donne une idée générale de quelques maladies qui règnent particulièrement dans la ville de Béziers, et que l'on appelle coups de vent*, ibid., 1736, in-4°; 4° *Description d'un catarrhe épidémique, avec des observations sur les fièvres vermineuses, l'emploi du quinquina dans les fièvres rémittentes, etc.*, ibid., 1736, in-8°; 5° *Eléments de la médecine pratique, tirés des écrits d'Hippocrate et de quelques autres médecins anciens et modernes*, ibid., 1744-46, 2 vol. in-4°; compilation assez heureuse d'Hippocrate, Baillou, Lomnius,

Stahl, à laquelle sont jointes quelques dissertations propres à Bouillet, et cette suite des constitutions médicales de la ville de Béziers, depuis 1750 à 1744, dont nous parlions tout à l'heure. C'est dans ces derniers écrits surtout qu'on reconnaît le bon praticien. Dans la préface de cet ouvrage, Bouillet s'élève avec force contre les détracteurs de la médecine. L'académie de Béziers dut la publication de ses premiers mémoires, en 1736, à Bouillet, qui était et fut plus de cinquante ans son secrétaire; il publia même un *Recueil de lettres, mémoires et autres pièces pour servir à l'histoire de l'académie de Béziers*, Béziers, 1736, in-4°, et lui légua à sa mort deux cents des plus précieux volumes de sa bibliothèque. Bouillet est encore auteur des ouvrages suivants : 1° *Plan d'une histoire générale des maladies*, Béziers, 1737, in-4°, annonce d'un ouvrage en 7 volumes qu'il n'a pas composé; 2° *Mémoire sur l'huile de Pétrôle en général, et particulièrement sur celle de Gabian*, ibid., 1752, in-4°; 3° *Observations sur l'anasarque, les hydropisies de poitrine et du péricarde, etc.*, ibid., 1765, in-4°, en commun avec son fils; 4° *Mémoire sur le moyen de préserver de la petite vérole la ville et le diocèse de Béziers*, ibid., 1770, in-4°. Il a fourni plusieurs articles à l'*Encyclopédie*, insérés dans le 6° volume, plusieurs mémoires à l'académie des sciences de Paris, dont il était correspondant, insérés parmi ceux des savants étrangers (1), etc. Il était aussi professeur de mathématiques, et a donné des observations sur l'immersion de Saturne en 1722. Il mourut à Béziers, à l'âge de 88 ans, le 15 août 1777, à la suite d'un froid dont il fut surpris un matin, en faisant une observation astronomique dont il ordonnait encore au lit de mort la continuation à ses enfants. — L'un d'eux, Jean-Henri-Nicolas, né à Béziers, le 26 décembre 1729, docteur de la faculté de Montpellier, est auteur de plusieurs ouvrages relatifs à son art : 1° *Mémoire sur l'hydropisie de poitrine et sur les hydropisies du péricarde, du médiastin et de la pleure*, Béziers, 1788, in-4°; 2° *Mémoire sur les pleuro-péritoneumonies épidémiques de Béziers*, ibid., 1759, in-4°; 3° *Solution d'un problème*, Toulouse, 1769, in-4°. Comme nous l'avons dit, il a eu part à l'ouvrage de son père sur l'anasarque, etc. On lui doit aussi plusieurs dissertations et des observations astronomiques insérées dans le recueil des savants étrangers de l'académie des sciences (t. 5, année 1760). C. et A—N.

BOUILLIARD (JAEQUES), graveur, né à Versailles, le 14 septembre 1744, se consacra d'abord à la peinture et fut élève de Lagrenée aîné; mais forcé de se confiner au logis par une infirmité incurable qui ne lui permettait pas de sortir sans le bras d'un ami, il se livra tout entier à la gravure et entreprit bientôt de publier la fameuse galerie du Palais-Royal. Cette entreprise réussit et le fit connaître. Il fut reçu à l'académie, et vit sa fortune s'accroître avec sa renommée. Bouilliard est un des graveurs modernes qui ont le plus contribué à ramener dans le bon chemin la gravure que les tailles affect-

(1) Entre autres des extraits de ses lettres à Mairan (1768).

tées de Beauvarlet et de ses confrères en avait élognée. Son chef-d'œuvre est la belle estampe de *Borée et d'Orythie*, d'après Vincent. Ses portraits de *Bartolozzi*, d'après Violet, et de *Madame Elisabeth*, d'après madame Guiard, son *Apollon et Daphné*, d'après Michel Vanloo, sont aussi très-estimés. Il fut en outre employé par le musée, et a gravé plusieurs planches dans l'*Encyclopédie*. Toute la vie de cet artiste est dans ses travaux. Il mourut le 30 octobre 1806. Z—o.

BOUILLON. Voyez GODEFROI.

BOUILLON (ROBERT DE LA MARCK). Voyez FLEURANGES et MARCK (LA).

BOUILLON (HENRI DE LA TOUR-D'Auvergne, duc de), par son mariage avec Charlotte de la Marck, héritière du duché de Bouillon et de la principauté de Sedan, naquit le 28 septembre 1555. Le roi Charles IX lui donna, en 1575, une compagnie de trente lances de ses ordonnances, qu'il conduisit au siège de la Rochelle. Il embrassa le calvinisme, et servit dans l'armée du duc d'Alençon, frère de Henri III. Il se déclara, en 1576, pour le roi de Navarre, et défendit, en 1577, la ville de Montpellier, contre le maréchal de Montmorency-Damville, son oncle. En 1580, il s'empara, en Languedoc, d'un grand nombre de villes pour le roi de Navarre. Il voulut, en 1581, se jeter dans Cambrai, assiégée par le duc de Parme; mais il fut blessé et fait prisonnier. Il projeta, en 1585, de former, de tous les calvinistes de France, un État républicain, sous la protection de l'électeur Palatin, qui tiendrait, en son nom, des lieutenants dans les différentes provinces. Le corps de troupes qu'il commandait à la bataille de Coutras ayant été défait dès le commencement de l'action, et son cheval ayant été tué sous lui, il se mit à la tête de l'infanterie, et combattit à pied avec elle. Il fit diverses conquêtes en Languedoc. Le roi de Navarre l'établit, en 1589, son lieutenant général en Guienne, Quercy, Rouergue et haut Languedoc, et le fit, à son avènement à la couronne de France, premier gentilhomme de sa chambre. Le 15 octobre 1591, il épousa Charlotte de la Marck, et, la nuit même de ses noces, il surprit Stenay. Henri IV l'envoya vers la reine d'Angleterre, l'électeur de Saxe et autres princes d'Allemagne, dont il obtint des secours considérables. Il fut créé maréchal de France en 1592, et commanda l'armée du roi en Normandie. La même année, il battit le grand maréchal de Lorraine qui assiégeait Beaumont, lui tua sept cents hommes, prit son canon, ses drapeaux, contraignit quatre cents lansquenets de mettre bas les armes, et reçut, dans cette action, deux coups d'épée. Le roi lui fit présent de l'artillerie des ennemis. Il eut, dans les années suivantes, différents succès en Picardie et en Champagne. Henri IV l'envoya une seconde fois en Angleterre en 1596; il y conclut, le 26 mai, une ligne offensive et défensive avec la reine Elisabeth. Impliqué dans l'affaire du maréchal de Biron, il se retira dans sa vicomté de Turenne; Henri IV lui ordonna de venir se justifier; mais, au lieu d'obéir, il passa dans le Palatinat, où il se fixa jusqu'à ce qu'il eût fait sa paix avec le roi. Son procès criminel,

de 1602, se trouve manuscrit dans plusieurs bibliothèques. Il fut, en 1612, ambassadeur extraordinaire en Angleterre, pour faire part à cette cour du mariage de Louis XIII avec l'infante d'Espagne. Il commanda l'armée des princes, avec une grande autorité, en 1615, et s'empara d'Eprenay et de Méry-sur-Seine. Le roi accorda la paix aux mécontents en 1616. En 1621, l'assemblée de la Rochelle, ayant divisé les provinces de France en huit départements, ordonna à tous les calvinistes de prendre les armes, et nomma le duc de Bouillon leur généralissime: il refusa cette commission, et mourut deux ans après, le 25 mars 1623. On a de lui des mémoires, depuis 1560 jusqu'en 1586, qui ont été publiés par Paul le Franc, Paris, 1666, in-12; ce n'en est que la 1^{re} partie; le reste est manuscrit. Il avait épousé en secondes noces une fille de Guillaume, prince d'Orange, dont le courage sauva son mari, lors de la condamnation du maréchal de Biron. Il eut, de cette seconde femme, Frédéric Maurice, son successeur, et le grand Turenne. Sa vie a été écrite par Marsollier, Paris, 1749, in-4^o; Amsterdam (Paris), 1726, 5 vol. in-12. D. L. C.

BOUILLON (FRÉDÉRIC-MAURICE DE LA TOUR D'Auvergne, duc de), né à Sedan, le 22 octobre 1605, fils du précédent, et frère aîné du grand Turenne. Il servit en Hollande sous le prince d'Orange son oncle. Au siège de Bois-le-Duc, en 1629, par une manœuvre hardie, il défit les Espagnols qui venaient au secours de cette place, fit prisonnier leur commandant, et amena dans le camp le convoi préparé pour Bois-le-Duc, qui se rendit. Il se signala, en 1632, au siège de Maëstricht; après la prise de cette ville, dont on le fit gouverneur, il la défendit en 1634, et obligea les ennemis d'en lever le siège. Attaché au service de France en 1635, il fut fait maréchal de camp. Il commanda les troupes hollandaises au siège de Bréda en 1637. En 1641, uni au comte de Soissons, qui était mécontent du cardinal de Richelieu, et aux Espagnols, il commença le combat à la journée de la Marfée, le 6 juillet, chargea la cavalerie française, et la renversa sur l'infanterie. Cette attaque vigoureuse mit toute l'armée en déroute. La résistance fut plus vive au canon; le duc de Bouillon l'attaqua, et s'en empara. Le comte de Soissons périt au sein de la victoire. Bouillon, abandonné par le général espagnol, se retira à Sedan, et eut l'adresse de conclure une paix très-avantageuse avec le roi. Nommé lieutenant général de l'armée d'Italie, en 1642, il la commanda en chef, et ensuite avec le prince Thomas de Savoie. Accusé d'avoir favorisé le complot de Cinq-Mars contre le cardinal de Richelieu, il fut arrêté à Casal, et conduit au château de Pierre-Encise, à Lyon; la duchesse de Bouillon se jeta aussitôt dans Sedan, et menaça de livrer cette place importante aux Espagnols: cet acte de courage et de présence d'esprit sauva la vie à son mari, que l'on mit en liberté. De nouveaux mécontentements le firent sortir de France en 1644; il passa en Italie, et commanda les troupes du pape. Revenu en France en 1650, il prit le parti des princes, et fut longtemps l'âme de la

Fronde : enfin, il fit son 'accommodement en 1631 ; il céda au roi la principauté de Sedan et ses dépendances, et reçut en échange les duchés-pairies d'Albret et de Château-Thierry, les comtés d'Auvergne et d'Evreux, et plusieurs autres terres. Il mourut à Pontoise, le 9 août 1632. Le cardinal de Retz dit, dans ses *Mémoires*, « qu'il était d'un sens profond et d'une valeur éprouvée. » Il a laissé des mémoires, rédigés par Aubertin, et publiés avec ceux de Th. Agrippa d'Aubigné, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12. D. L. C.

BOUILLON (EMMANUEL-THÉODOSE DE LA TOUR, cardinal DE), fils du précédent, naquit le 24 août 1644, et porta le nom d'abbé-duc d'Albret, des duchés d'Albret et de Château-Thierry, que son père avait été forcé d'accepter en échange de la principauté de Sedan. En 1669, il eut le chapeau de cardinal. « Sa naissance, ses mœurs, son esprit, son savoir et « une grande jeunesse, dit Pellisson, le rendaient « véritablement digne de cet honneur ; et le roi, « dans les secrètes pensées de la guerre, cherchait à « récompenser et à honorer par cette faveur les services du vicomte de Turenne, dans la personne de « son neveu. » Le pape Clément IX, qui arrivait au pontificat, renonça au droit qu'il avait de remplir de ses créatures les huit premières places vacantes dans le sacré collège, et nomma l'abbé-duc d'Albret, afin de plaire à Louis XIV, et d'en obtenir un troisième secours pour Candie, que les Ottomans assiégeaient. La faveur de Louis suivit constamment le cardinal de Bouillon ; il obtint plusieurs abbayes, et la charge de grand aumônier de France ; mais il ne paya pas le roi de reconnaissance : il brusqua quelquefois le monarque, qui lui pardonna. Il se fit beaucoup d'ennemis par ses hauteurs et sa fierté. Louvois, qu'il bravait, s'en vengea en l'empêchant d'obtenir la principauté de Liège. Il mécontenta le roi lui-même par un mémoire qu'il rendit public, où il prêtait à sa maison des prétentions excessives. Il voulait que Monsieur démembrât la principauté dauphine d'Auvergne, dont la maison de la Tour avait, par échange, le comté, afin que l'ainé de ses neveux s'appelât dauphin d'Auvergne. Le roi s'y opposa, en disant avec humeur : « Ne finira-t-il donc « pas sur sa maison ? » Le cardinal nourrit de ce refus un mécontentement secret, et sa disgrâce fut la punition des imprudences qu'il lui fit faire. Lorsque les princes de Conti et de la Roche-sur-Yon, suivis d'une foule de jeunes gens de la cour, tels que la Rochefoucauld, Villeroi, et d'autres, allèrent joindre le duc de Lorraine dans la guerre de Hongrie contre les Turcs, en 1683, Louvois, dans la seule intention d'arrêter cette effervescence, et d'empêcher le départ des volontaires que ce noble exemple enflammait, intercepta les lettres qui étaient adressées à l'armée de Hongrie, où qui en venaient, et les remit toutes cachetées à Louis XIV. Le monarque fut profondément blessé de tout ce qui lui apprit ses défauts, et la fausseté des louanges dont il était accablé ; il y en avait une entre autres du cardinal de Bouillon « qui était une satire amère de la conduite du roi, de son gouvernement, de sa per-

sonne, et pleine de ces vérités dures qui laissent un long souvenir. » Louis eut la générosité de ne punir les jeunes gens que par de courts exils ; mais le cardinal, grand aumônier de France, que son âge et ses dignités rendaient plus coupable, et que d'ailleurs Louvois n'aimait pas, fut banni de la cour pour n'y plus reparaitre. Envoyé à Rome, en 1698, pour l'affaire du quietisme, il se conduisit moins selon les ordres du roi, que d'après son inclination pour l'archevêque de Cambrai. Il fut rappelé ; mais sous prétexte de faire les fonctions de doyen du sacré collège, il ne voulut pas revenir. Voyant ses revenus saisis, il s'humilia, et obtint la jouissance de ses biens, mais en exil. Toujours éloigné de la cour, le cardinal de Bouillon s'ennuya, et quitta le royaume en 1710 : le parlement le décréta de prise de corps, mit le séquestre sur ses bénéfices. Il pria de nouveau, et, après avoir erré et langui longtemps, il obtint la restitution de ses revenus, et la permission de finir ses jours à Rome dans l'obscurité. Il y mourut en mars 1715, à l'âge de 72 ans. S—Y.

BOUILLON (DE), mort en 1662, fut attaché à la maison de Gaston de France, duc d'Orléans, en qualité de secrétaire du cabinet et des finances, et eut des relations avec Chapelain, Ménage, Pellisson, et autres gens de lettres de son temps. On a de lui ses *Oeuvres, contenant l'Histoire de Joconde, le Mari commode, l'Oiseau de passage, la Mort de Daphnis, l'Amour déguisé, Portraits, Mascarades, Avis de cour, et plusieurs autres pièces galantes*, Paris, 1665, in-12. *L'Histoire de Joconde*, qui se trouve dans ce volume, est imitée de l'Arioste, ainsi que le conte de la Fontaine, qui a donné lieu à la célèbre *Dissertation critique* de Boileau, qui juge ainsi Bouillon : « C'est, dit-il, un auteur sec et aride ; « toutes ses expressions sont rudes et forcées ; il ne « dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit ; et, « bien qu'il bronche à chaque ligne, son ouvrage est « moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que « pour l'esprit et le génie qui n'y est pas. » A. B—T.

BOUILLON (PIERRE), peintre d'histoire et graveur, né à Thiviers (Dordogne) en 1773, fut élève de Montsiau, et remporta le premier grand prix de peinture, en 1797, ce qui lui valut d'être envoyé à Rome comme pensionnaire de l'académie des beaux-arts. Sa manière est très-correcte, son dessin d'une pureté admirable, mais ses tableaux sont en général un peu froids. Il a peint et exposé au salon, entre autres productions : la *Piété conjugale* (1804) ; la *Mort de Caton d'Utique*, l'*Enfant et la Fortune*, *Jésus-Christ ressuscitant le fils de la veuve de Naïm*, (1819). Cette composition est disposée avec beaucoup de goût, et le dessin est partout digne de l'auteur ; mais la chaleur manque, parce que les figures sont en général très-peu montées de ton. Ce tableau, commandé par le gouvernement, a été placé au château de St-Cloud. En 1822, il a exposé la *Clémence d'Auguste envers Cinna et ses complices*, qui se voit aujourd'hui dans la salle du conseil d'État ; mêmes qualités, mêmes défauts dans cette composition que dans les précédentes. La *Mort d'Elisabeth, reine d'Angleterre* ; *Aréthuse échappant à la poursuite d'Al-*

phée, sont des tableaux de Bouillon qui appartiennent à la même exposition et qui ont été remarqués. Ils ont été acquis par la maison du roi. En 1824, il exposa le *Portrait de M. l'abbé de Lamennais*, qui eut beaucoup de succès. Bouillon a été pendant trente ans professeur de dessin au collège de Louis-le-Grand : il tenait en outre un atelier d'élèves. C'était un artiste laborieux, de la figure la plus agréable et réunissant toutes les qualités de l'homme aimable et de l'honnête homme. Il est mort vers 1829. Son plus beau titre au souvenir de la postérité et à la reconnaissance des artistes est son *Musée des antiques*, travail auquel il consacra seize années de sa vie. Il entreprit de dessiner et de graver lui-même à l'eau-forte toutes les sculptures antiques que nos victoires avaient amenées dans notre ancien musée, sous ce titre : *Musée des antiques* (Paris, 1810-1826, 5 vol. in-fol.). Quoiqu'il n'entrât dans son travail ni poinçon ni burin, ces gravures n'étaient point celles qu'on nomme eaux-fortes : c'est un genre absolument neuf, une véritable création. Bouillon a ainsi reproduit, avec une admirable précision de formes, avec une grande fidélité de sentiment, les monuments de la statuaire antique. Enfin tout l'ouvrage, sorti de la même main, offre l'unité d'exécution portée au plus haut degré possible. Il est d'ailleurs d'autant plus précieux que la France a perdu, en 1815, les inappréciables originaux dont Bouillon avait eu la précaution de lever les dessins. Le texte qui accompagne la collection a été rédigé par M. de St-Victor, qui s'est aidé des conseils d'habiles artistes. D—R—N.

BOUILLY (JEAN-NICOLAS), auteur dramatique, fut du petit nombre des littérateurs de notre époque qui, exempts d'intrigue et d'ambition, sont restés fidèles au culte des Muses ; et il a dû à cette indépendance de bon goût, comme à son talent, une assez belle existence. Il naquit à le Coudraye, près de Tours, en 1763, d'une famille honorable : son aïeul avait été premier magistrat de cette ville. Après y avoir fait de brillantes études au collège royal, il alla faire son droit à l'université d'Orléans, et se fit ensuite recevoir avocat au parlement de Paris. A peine y commençait-il son stage que le parlement fut exilé à Troyes, et dès ce moment Bouilly sembla se retirer du barreau. Ici commencèrent sa carrière littéraire et ses liaisons avec Mirabeau et Barnave ; car il avait adopté avec enthousiasme les principes de l'assemblée constituante, et jusqu'à la fin de sa longue carrière il resta fidèle à ses opinions ; car, portant dans leur application l'honnêteté de son âme et la modération de son caractère, il ne donna dans aucune exagération dont il eût à se repentir, il ne fit ou ne dit jamais rien qu'il eût à désavouer. Il avait débuté au théâtre en 1790 par *Pierre le Grand*, opéra-comique en 4 actes, qu'il eut le bon esprit de mettre sous la protection du célèbre compositeur Grétry et du talent de madame Dugazon (imprimé la même année en 3 actes ; et réimprimé, Paris, 1814, in-8°). Au reste, cette pièce est remplie de détails intéressants, et le caractère de Catherine, dont la vertu favorite est la bienfaisance, est présenté avec autant

d'art que de noblesse (1). Il composa, en 1791, une autre pièce dédiée à la reine, et dont l'intention principale était de faire allusion à l'éducation du dauphin, en mettant sur la scène le *Jeune Henri*. Il n'est resté de la pièce qui portait ce titre, et qui depuis a été mise au théâtre avec beaucoup de changements et un succès médiocre, que la célèbre symphonie de Méhul, si connue sous le nom d'*Ouverture du Jeune Henri*. La même année, il donna au même théâtre *J.-J. Rousseau à ses derniers moments*, trait historique en 1 acte et en prose (2). Les heureux débuts de Bouilly au théâtre lui ouvrirent une carrière où il parut avoir heureusement étudié la manière de Sedaine dans l'art de combiner un plan, de disposer des scènes et d'amener des situations. Forcé de se rendre dans son pays natal, en 1792, il y remplit tour à tour les fonctions d'administrateur du département d'Indre-et-Loire, de juge au tribunal civil et d'accusateur public. Placé, pour ainsi dire, aux portes de la Vendée, le poste n'était pas sans péril. Bouilly l'accepta avec courage, et sut en remplir tous les devoirs avec fermeté. Ce fut par allusion à ses fonctions difficiles que le vicomte de Ségur fit un cruel jeu de mots, plus injuste que spirituel. Quelqu'un ayant dit un jour, dans un foyer de théâtre, que Bouilly connaissait bien la scène : « J'en conviens, répondit Ségur ; « cependant il connaît bien mieux la Loire. » Après le 9 thermidor, Bouilly fut rappelé à Paris pour prendre part aux travaux de la commission d'instruction publique. Alors avec Parry, la Chabeaussière et quelques autres littérateurs recommandables par leurs talents et la sagesse de leurs principes, il contribua beaucoup à l'organisation des écoles primaires. Bouilly passa ensuite en qualité de sous-chef dans le bureau de morale et d'esprit public au ministère de la police générale ; mais ces attributions ne convenant point à l'indépendance de son caractère, il quitta sa place en 1799 pour se livrer tout entier à l'art dramatique. Aussi a-t-il pu dire avec vérité de lui-même : « J'ai résisté dans « ma vie à de brillantes séductions que m'offraient « de puissants personnages qui avaient essayé de « m'attacher auprès d'eux. Je suis un vieil indépendant qui ne connaît que son paisible foyer, et ce « droit si précieux et si rare d'agir comme il me « plaît, de placer mes affections où bon me semble, « et de laisser errer mon imagination à sa guise ; « enfin de me nicher à mi-côte parmi les réputations « littéraires, et là de cueillir de simples fleurs des « champs, que je n'échangerais pas contre les plus « brillants lauriers (1). » Cette façon de penser, si pleine de franchise, lui attira quelques désagréments. Dans le choc des passions politiques, il fut mal apprécié ; il fut traité de *patriote* en 1789, de *modéré* en 1795, de *terroriste* en 1797. Rendu ainsi à la

(1) A la première représentation, le public fit répéter un couplet chanté par madame Dugazon, « qui contenait un éloge très-agréable « de Louis XVI. » (*Moniteur*.)

(2) A la seconde représentation, le buste de Rousseau fut couronné sur le théâtre, tandis que l'orchestre jouait l'ouverture du *Village*.

(3) Lettre à M. le M..., directeur du *Biographe* (août 1854).

vie littéraire, Bouilly fut aussi heureux que fécond dans ses productions dramatiques. Aux Français, il donna, en 1795, *l'Abbé de l'Épée*, comédie historique en 5 actes (in-8°); nouv. édit., 1820, in-8°. Cette pièce est fondée sur un fait inexact et contre lequel ont réclamé les héritiers Solar; mais ce n'en est pas moins un drame plein d'intérêt qui s'est maintenu au théâtre, bien que ce soit plutôt un roman dialogué qu'une comédie; plusieurs tirades de ce dialogue sont d'une éloquence entraînante. Le jury des prix décennaux a décerné à cette pièce une mention honorable. Après la *Famille américaine*, opéra-comique en 1 acte (Blois, 1796, in-8°), Bouilly, qui affectionnait les personnages historiques, fit représenter au Théâtre-Français *René Descartes*, comédie en 2 actes. Il montre le héros en butte à l'odieuse persécution du recteur Voëtius, brouillon orgueilleux, entêté des chimères scolastiques. Cet ouvrage, plein d'une morale pure et d'un doux intérêt, obtint un succès mérité. Il s'était à peine fait applaudir au théâtre du Palais par la *Mort de Turenne*, mélodrame en 3 actes, fait en société avec Cuvelier, qu'il obtint un nouveau succès par l'opéra-comique de *Léonore, ou l'Amour conjugal*, fait historique en 2 actes et en prose, mêlé de chant (Paris, 1798, in-8°). Il serait trop long, et ce serait nous exposer à des répétitions, que de suivre pas à pas Bouilly dans sa carrière dramatique; contentons-nous de signaler ici ses principaux ouvrages: l'indication des autres trouvera sa place dans la liste qui terminera cet article. On se rappelle encore le succès qu'eurent à l'Opéra-Comique les *Deux Journées*, comédie lyrique en 3 actes (Paris, 1800, in-8°). En 1805, il donna aux Français *Madame de Sévigné*, comédie en 3 actes (Paris, 1805, in-8°), remarquable par la convenance du style, la simplicité de l'intrigue, la marche naturelle de l'action. Au Vaudeville, il introduisit la mode des comédies anecdotiques. *Florian*, en 1 acte et en prose (Paris, 1800, in-8°); *Berquin, ou l'Ami des Enfants*, en 1 acte et en prose (Paris, 1802, in-8°), toutes deux mêlées de vaudevilles et faites en société avec Joseph Pain, eurent assez de succès; mais rien n'égale la vogue qu'obtint en 1805 leur *Fanchon la Vieilleuse*, comédie lyrique en 3 actes (Paris, 1805, in-8°). Cette pièce, qui donna lieu à plusieurs imitations, et dont le sujet est le même que la *Grâce de Dieu*, drame joué récemment (1842) avec un grand succès, est écrite avec plus de prétention que de talent; mais les couplets sont en général très-piquants, et plusieurs sont restés dans la mémoire des amateurs. En même temps, *Zoé ou la Pauvre Petite*, comédie lyrique en 1 acte (Paris, 1800, in-8°); *Une Folie*, opéra-comique en 2 actes (Paris, 1802, in-8°); *Helena*, opéra en 3 actes (Paris, 1803, in-8°), attiraient la foule et l'argent au théâtre Feytaud. Plus tard, associant son talent avec celui de M. Emmanuel Dupaty, aujourd'hui membre de l'Académie française, il lit, de concert avec lui, pour le Vaudeville, *Agnes Sorel*, comédie en 3 actes, mêlée de vaudevilles (Paris, 1806); la *Leçon de botani-*

que, ou les Deux Pères, petite pièce dont les couplets sont délicieux; la *Belle Cordière*, etc.; pour l'Opéra-Comique, *l'Intrigue aux fenêtres*, en 1 acte (Paris, 1805); le *Séjour militaire*, en 1 acte (Paris, 1815); au grand Opéra, *Françoise de Foix*, en 5 actes (Paris, 1809, in-8°). On reprochait en général à Bouilly de prodiguer dans ses ouvrages cette sensibilité prolige qu'on a critiquée, avec juste raison, chez Arnaud Baculard, Beffroy de Reigny (Cousin Jacques) et Ducray-Dumesnil; mais on doit convenir que sa sensibilité n'était pas affectée, et le fait est que, selon le précepte du rhéteur latin, *si vis me flere, fies*, si Bouilly a fait longtemps tremper bien des mouchoirs, il a aussi personnellement versé toute sa vie d'abondantes larmes. Piron se vantait d'avoir fait rire le gnet; Bouilly put se flatter d'avoir, un des premiers, fait pleurer le vaudeville. Aussi larmoyant, mais plus habile que la Chaussée, il a eu au théâtre les plus grands succès de son temps. Cependant il n'a pas laissé de composer quelques pièces pleines de gaieté, entre autres, la *Belle au Bois dormant*, féerie-vaudeville en 2 actes (Paris, 1811, in-8°); *Robert-le-Diable*, vaudeville en 2 actes (Paris, 1812, in-8°), toutes deux en société avec M. Dumersan, qui sait allier aux travaux de l'érudition cette bonne franche gaieté des Français d'autrefois. Enfin Bouilly a donné avec Désaugiers le *Prince en Goguette, ou la Faute et la Leçon*, comédie-vaudeville en 2 actes (Paris, 1818, in-8°). Parmi les auteurs qui ont composé des livres d'éducation, Bouilly a marqué aussi sa place d'une manière distinguée; les *Contes à ma Fille* (Paris, 1809, 2 vol. in-12 avec fig.; 8° édit., Paris, 1825) obtinrent un succès qui assura une honnête aisance à l'auteur et enrichit le libraire. Après les *Contes*, parurent les *Conseils* (Paris, 1814, 2 vol. in-12 fig.; 7° édit., 1822); puis vinrent, par gradation, les *Jeunes Femmes* (Paris, 1819, 2 vol. in-12); enfin les *Mères de Famille* (Paris, 1825, 2 vol. in-12, formèrent comme la quatrième période de la vie de la femme, dans laquelle Bouilly avait jeté des regards modestement scrutateurs. Il donna aussi les *Contes offerts aux enfants de France*, 1^{re} partie (Paris, 1825; 3^e édit., 1826, 1 vol. in-12); 2^e partie (Paris, 1825, in-12). Ces divers ouvrages ont été traduits en plusieurs langues (1). Dans un livre du même genre, intitulé : *Encouragements de la Jeunesse* (Paris, 1814, 1 vol. in-12), et qui, réimprimé et augmenté d'un 2^e volume, a eu un grand nombre d'éditions, l'auteur offre aux jeunes gens qui se destinent à la carrière des lettres le tableau des jouissances qu'ont éprouvées plusieurs littérateurs français que la mort a frappés dans ces derniers temps. Ces différents ouvrages sont le fruit d'une imagination gracieuse et féconde, et d'un esprit libéral, éclairé par la plus saine morale. La jeunesse y puisera

(1) En espagnol : *Cuentos a mi hija*, Paris, 1825, 2 vol. in-12; *Consejos a mi hija*, etc., trad. librement de la sexta edic. por D. F. Gimaud de Valamude (Paris, 1825, 2 vol. in-12). — En anglais : *Tales de dedicated to the royal children of France, part the first* (Paris, 1825, in-18).

de touchants préceptes et de nobles exemples. Si le style de l'auteur, qui est généralement correct et animé, était moins recherché; s'il était exempt de cette proximité qu'Arnaud Baculard, qui s'y connaissait, appelait l'*embonpoint du sentiment*, et qui ont fait donner à Bouilly le surnom de *poète lacrymal*, ce qui, en prêtant au ridicule, ont empêché qu'on ne rendit justice à tout son mérite, il aurait pris place parmi les littérateurs les plus distingués de l'époque. Depuis ses *Encouragements à la Jeunesse*, « mon ouvrage de prédilection », a dit l'auteur lui-même dans la lettre déjà citée, il publia *les Contes à mes petites Amies, ou Trois mois en Touraine*, Paris, 1821, 2 vol. in-12; 2^e édit., 1828; les *Contes populaires*, composés dans l'intention de faire connaître aux enfants de France cette immense portion du peuple dont il était important pour eux de se faire aimer. Bouilly a pu se consoler des moqueries injustes ou des critiques méritées que lui ont valu ces nombreuses productions par l'aimable popularité qu'a obtenue son nom parmi les femmes qui s'adonnent à la lecture, et les mères de famille qui attachent un grand intérêt aux lectures de leurs enfants. Aussi a-t-il pu dire dans la lettre dont nous avons déjà parlé : « J'avoue-
« rai toutefois que, dans mon humble retraite, j'é-
« prouve souvent de ces jouissances qui sont le plus
« doux prix de mes travaux. Mes écrits répandus
« dans les familles, moins par leur mérite littéraire
« que par la vérité des tableaux qu'ils présentent,
« m'entourent chaque jour de femmes de tous les
« rangs, de tous les âges, qui viennent me consulter
« sur telle ou telle peine du cœur, sur telle ou telle
« position critique où les conduit la destinée. Cette
« médecine de l'âme, si je puis la nommer ainsi,
« ravive mes soixante-onze ans et sème parfois de
« fleurs le dernier sentier de ma vie. Persuadé que
« cette promulgation de ces portraits des mœurs du
« jour serait à la fois touchante et profitable, je
« m'occupe à les écrire avec toute la précaution
« qu'exige la délicatesse, et sous quelques mois pa-
« raitront *les Révélations*. C'est le résultat de qua-
« rante années d'études du cœur humain, surtout
« celui des femmes, et je ne sais quoi me dit qu'elles
« l'accueilleront avec intérêt. » *Les Révélations* qui,
en effet, parurent quelques mois après (Paris, 1833,
2 vol. in-12), dictées par une pensée morale et bien-
veillante, atteignirent le but que l'auteur s'était
proposé, et furent pour lui un nouveau titre auprès de
celles auxquelles il avait consacré sa plume. Bouilly
est après Legouvé un des écrivains qui se sont le
plus occupés de ce sexe dont les vertus font le bon-
heur de notre vie, et dont les défauts pourraient
bien souvent, et avec tant de raison, nous être re-
prochés. C'est auprès de madame Dupin (*voy. ce*
nom), ancienne propriétaire du château de Chenon-
ceaux en Touraine, à laquelle il fut présenté dans
sa jeunesse, qu'il reçut cette impression, dit-il lui-
même dans une de ses préfaces (1), et qu'il puisa cet
attachement respectueux, inaltérable, qu'il a voué
aux femmes, à qui il dut ses succès les plus flat-

teurs. Dans la même lettre que nous avons citée, il
annonçait qu'on trouverait après lui, dans son por-
tefeuille, un grand ouvrage en 4 volumes, intitulé :
les Récapitulations, ou mes Souvenirs; mais ce der-
nier ouvrage n'attendit pas pour paraître que son
auteur fût descendu dans la tombe, il le publia
en 1836. C'est le recueil de tout ce qui l'a le plus
frappé pendant un demi-siècle : on y trouve des
aperçus aussi intéressants que philosophiques sur cet
intervalle si fécond en hommes distingués et en
grands événements. En composant cet ouvrage, il a
eu pour but de prouver aux gens de lettres qu'il n'est
pour eux ni bonheur ni gloire, s'ils ne savent pas
conserver leur noble indépendance. Et à ce propos,
il ajoute dans la lettre déjà citée, et qui offre un vé-
ritable tableau de ses sentiments : « Voilà, mon-
« sieur, quel est le vieil homme qui se met à nu
« devant vous. Il n'est point, vous le voyez, du
« nombre de ceux-là qui se sont hissés jusqu'au
« sommet du Parnasse; il n'a cherché qu'un petit
« coin, délicieusement ombragé, ou, soit erreur, soit
« raison, il se regarde comme un des heureux de la
« terre. Ainsi que mon ancien ami Ducis, grand et
« noble modèle à suivre en fait d'indépendance, je
« puis dire, sans crainte d'être démenti : *De moi
« toujours je fus propriétaire*. J'achèverai ma marche
« à petites journées, avec ma vieille allure, et peut-
« être rencontrerai-je sur mon chemin quelque
« jeune femme qui me saluera comme *son vieux
« conteur*, et soutiendra mes pas chancelants; et,
« lorsque je me serai pour toujours endormi, plus
« d'une jeune fille viendra laisser tomber sur ma
« tombe une fleur de sa couronne virginale, en di-
« sant : *Il fut notre fidèle ami*. Cet hommage vaut
« bien les inscriptions en lettres d'or, ornées de ri-
« ches écussons; et je pourrai, du fond de mon tom-
« beau, répéter avec Virgile : *O mihi tum quam
« molliter ossa quiescant!* » Bouilly n'avait ni sen-
timent de vaine gloire ni ambition. Il obtint la croix
d'honneur sans l'avoir demandée, parce que ce fut
un sentiment commun parmi les gens de lettres
de s'étonner qu'il ne l'eût pas encore obtenue
(1841); il ne sollicita jamais un fauteuil à l'Aca-
démie française. Son amour-propre était suffisam-
ment satisfait par la présidence de la société des
Enfants d'Apollon, et par la grande maîtrise d'une
loge de francs-maçons. Bouilly avait une âme très-
expansive. Il avait un soupir de pitié pour chaque
infortune, une larme pour chaque cercueil. Bouilly
était un homme d'une grande et rare probité. Plein
de bienveillance et d'honorables sentiments, son
commerce était aimable, sa conversation plus joyeuse
que ses ouvrages, et sa mémoire riche en anecdotes
qu'il racontait bien. A quatre-vingts ans, il compo-
sait encore des chansons agréables et des vers fa-
ciles. Les derniers qu'il ait faits sont ceux qui fu-
rent récités en l'honneur de Chérubini, à la reprise
des *Deux Journées*, peu de temps après la mort de
cet illustre compositeur. On croit que les vives émo-
tions de cette soirée ne furent pas étrangères aux
accidents de la dernière maladie de Bouilly, qui
mourut le 14 avril 1842. Outre les ouvrages déjà

(1) Celle des *Contes à mes petites Amies*.

cités dans le cours de cet article, on a de lui : 1° *Téniers*, comédie en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles (Paris, 1800, in-8°), en société avec Joseph Pain; 2° *Le Désastre de Lisbonne*, drame historique en 5 actes et en prose (Paris, 1804, in-8°); 3° *les Français dans le Tyrol*, fait historique en 1 acte et en prose (Paris, 1806, in-8°); 4° *Cimarosa*, opéra-comique en 2 actes, musique de Nicolo (Paris, 1808, in-8°); 5° *la Vieillesse de Piron*, comédie en 1 acte et en prose, mêlée de vaudevilles, avec Joseph Pain (Paris, 1810, in-8°); 6° *Haine aux femmes*, comédie-vaudeville en 1 acte, avec le même (Paris, 1810, in-8°); 7° *la Manie des romans....*; 8° *le Petit Courrier, ou Comment les femmes se vengent*, comédie en 2 actes, mêlée de vaudevilles, avec A. Moreau (Paris, 1812, in-8°); 9° *Valentine de Milan*, drame lyrique en 5 actes, musique de Méhul (Paris, 1822, in-8°); 10° *les Deux Nuits*, comédie lyrique en 3 actes, musique de Boïeldieu. Il avait en outre fait recevoir aux Français une *Matinée de Louis XIV*, galerie historique; *le Bien et le Mieux*, comédie en 4 acte et en vers. Bouilly avait composé, en 1800, une nouvelle en prose, intitulée *la Rentrée de Sicaud à l'institution nationale des Sourds et Muets* (broch. in-8°). Cette nouvelle a été insérée depuis dans son ouvrage intitulé *les Encouragements des gens de lettres*. Il a prononcé en séance publique de la société des Enfants d'Apollon plusieurs éloges et discours d'un *effet théâtral*, pour nous servir de l'expression extrêmement juste d'un biographe, et qui presque tous ont été imprimés. Il était en outre un des membres les plus anciens et les plus zélés de la société philotechnique. A—o (E) et D—R—R.

BOUIN (le Père JEAN-THÉODOSE), astronome, naquit à Paris, le 26 février 1715. Entré jeune dans l'ordre des chanoines réguliers de la congrégation de France, il fut envoyé par ses supérieurs à Rouen. Il y connut Pingré (voy. ce nom), qui, d'après les conseils de Lecat, se livrait à l'étude de l'astronomie, et il partagea bientôt son ardeur pour cette science. Dès 1750 il adressa des observations météorologiques à l'académie de Rouen, qui l'admit, en 1754, au nombre de ses associés. Pingré, que ses talents avaient fait appeler à Paris, n'oublia pas le zélé compagnon de ses premiers travaux; et, devenu membre de l'académie des sciences, il le choisit, en 1757, pour correspondant. Le P. Bouin, élu prieur de St-Lô, avait établi dans les tours de l'abbaye un observatoire où il passait les nuits à faire des calculs qu'il envoyait à Pingré, qui les communiquait à l'académie. Les six premiers volumes du recueil des *Savants étrangers* renferment une foule d'observations curieuses du P. Bouin sur la marche des planètes, sur les comètes de 1757 et de 1759, le passage de Vénus sur le soleil, si fameux dans l'histoire de l'astronomie, etc. On en trouve la liste dans les tables des *Mémoires de l'académie*, par Rozier, t. 4, p. 46, et dans la *France littéraire*, de M. Quérard. Le P. Bouin mourut vers 1795, à une époque où la suppression des académies ne permit pas de payer à sa mémoire un tribut d'éloges; mais on doit s'étonner que cette omission n'ait pas été

réparée depuis le rétablissement de l'académie de Rouen, dont il avait été pendant plus de quarante ans l'un des membres les plus laborieux. W—s.

BOUIS (le baron DE), né en Champagne, sur la fin du 17^e siècle, a publié : 1° *le Nouveau Jeu du solitaire géométrique*, 1755; 2° *le Parterre géographique et historique, ou Nouvelle Manière d'étudier l'histoire et la géographie*, Paris, 1757, in-8°, et ibid., 1755, 2 vol. in-12; 3° *Méthode récréative pour apprendre à lire aux enfants sans qu'ils y consentent*, Paris, 1775, in-8°; réimprimé l'année suivante sous ce titre : *Syllabaire des pauvres*, pour apprendre à lire aux enfants sans qu'ils y pensent. K.

BOUJU (JACQUES), né à Châteauneuf, en Anjou, en 1515, sut, par ses connaissances dans les langues, dans le droit et dans les sciences, se faire estimer de François I^{er}, et de Marguerite de Navarre, qui lui donna un emploi dans sa maison. Après la mort de cette princesse, il obtint une place de président au parlement de Bretagne. Bouju mourut à Angers en 1578. La Croix du Maine, qui se fait un mérite d'avoir connu un si habile homme, lui donne de grands éloges. Il lui attribue différents ouvrages, dont la plupart, dit-il, n'est encore imprimée. Si on l'en croit, Jacques Bouju écrivait également bien en grec, en latin et en français, et il avait composé des vers dans ces différentes langues. De plus, il avait traduit les six premiers livres des *Décades* de Tite-Live. Le poëme français dont il le fait auteur, intitulé : *Ris de Démocrîte et Pleurs d'Héraclite*, pourrait bien n'être qu'une traduction de l'italien de Frégoso. (Voy. ce nom.) Le plus intéressant des ouvrages de Bouju devait être son *Royal Discours des choses mémorables faites par les rois de France jusqu'à Henri III*. Le P. Le-long en fait mention dans la *Bibliothèque historique de la France*, mais sans dire s'il est conservé. On apprend dans le même ouvrage que le poëme latin de J. Bouju, intitulé : *Turnella* (la Tournelle, chambre du parlement qui jugeait les affaires criminelles), a été imprimé à Angers, 1578, in-4°, par les soins d'Ayrault. Le *Dictionnaire* de Moréri, qui lui donne deux articles sous les noms de BOJU et BOUJU, ne place sa mort qu'en 1588. — BOUJU DE BEAULIEU (*Théophraste*), son fils, aumônier du roi, a publié quelques ouvrages sur des matières ecclésiastiques. (Voy. la *Bibliothèque historique de la France*.) W—s.

BOULAGE (THOMAS-PASCAL), né à Orléans, le 25 mars 1769, étudia le droit à Paris. Attaché par principes et par affection à la famille régnante, il fut, lors de l'emprisonnement de Louis XVI, une des personnes qui s'offrirent en otage pour obtenir sa liberté. Il alla exercer à Auxerre, puis à Troyes, la profession d'avocat et d'avoué au tribunal de première instance. Les intervalles de repos que lui laissaient ses occupations au barreau furent consacrés à la littérature et principalement aux antiquités. Il devint secrétaire de l'académie du département de l'Aube. Plus tard il fut porté sur le tableau des avocats à la cour impériale de Paris. En 1809 il se mit sur les rangs au concours ouvert pour les suppléan-

ces de chaire de droit dans les facultés, et fut nommé professeur suppléant à la faculté de droit de Grenoble. Mais il n'alla pas prendre possession de cette place, et l'année suivante il obtint une nomination à Paris, comme professeur de droit français. Il s'y acquit autant d'estime par ses talents que par sa modération et son impartialité. On remarqua sa conduite dans les troubles qui eurent lieu à l'occasion du cours de Bavoux; et son esprit de conciliation contribua beaucoup à calmer l'effervescence des élèves. Boulage mourut le 20 mai 1820. On a de lui : *Conclusions sur les lois des Douze Tables*, Troyes, an 12 (1805), in-8°; 2^e édition, revue et corrigée sur les manuscrits de l'auteur, Paris, 1821, in-8°. Boulage y combat Terrasson, avec lequel ses recherches l'avaient mis en opposition directe. 2° *Épîtres en vers* (dans les *Mém. de la société de l'Aube*. Voyez aussi les *Œuvres posthumes* de Grosley, 1815, t. 2, p. 598). 3° *Les Otages de Louis XVI et de sa famille*, Paris, 1814, t. 1^{er}, in-8° (le 2^e n'a pas paru). 4° *Liste générale des otages de Louis XVI et de toute sa famille*, ibid., 1816, in-8°. (Elle est plus complète que celle de l'ouvrage précédent.) 5° *Principes de jurisprudence française pour servir à l'intelligence du Code civil*, ibid., 1819 et 1820, 2 vol. in-8°. C'est là l'ouvrage capital de l'auteur. Il est malheureux que la mort ne lui ait pas permis d'achever les 6 volumes qu'il avait promis. Le 1^{er} contient une histoire du droit français dont la plus grande partie est reproduite mot à mot de celle de l'abbé Fleury. 6° *Introduction à l'histoire du droit français et à l'étude du droit naturel*, ibid., 1821, in-8°. On doit encore à Boulage un ouvrage posthume intitulé : *des Mystères d'Isis*, Paris, 1820, in-8°, annoncé dès 1817 sous le titre de *Mystères d'Isis et d'Osiris*, ce qui a induit en erreur quelques bibliographes, et une édition de la *Religion révélée*, de H.-G. Herluison, 1805, in-8°. Barbier (*Dict. des ouvrages anonymes*, 2^e édit., t. 5, p. 254) lui attribue un livre intitulé : *la Rose de la vallée, ou la Maçonnerie rendue à son but primitif*, Paris, 1808, in-18. VAL. P.

BOULAINVILLIERS (HENRI DE), d'une ancienne maison originaire de Picardie, naquit à St-Saire en Normandie, le 11 octobre 1658, et fit ses premières études au collège de Juilly. Il prit d'abord le parti des armes; mais ayant perdu son père, qui par suite d'un mauvais mariage avait laissé les affaires de sa famille fort embarrassées, il quitta le service pour se livrer aux soins nécessaires au rétablissement de sa fortune patrimoniale. En examinant les titres de ses ancêtres, il fut porté à étudier l'histoire de son pays, et ne négligea rien pour connaître les monuments historiques qui nous restent des différentes époques de la monarchie. Il s'appliqua surtout, dans les ouvrages qu'il composait pour son instruction et pour celle de ses enfants, à rechercher l'origine des vieilles institutions et des anciennes familles du royaume. Ses ouvrages, en assez grand nombre, et la plupart restés manuscrits, sont remplis de vues ingénieuses, de maximes hardies, et de paradoxes mêlés à d'utiles vérités. Le spectacle de

l'ancienne féodalité avait tellement frappé son imagination, qu'il regardait ce gouvernement comme le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*. C'est une idée à laquelle il revient sans cesse dans tout ce qu'il a écrit; sans cesse il regrette, pour nous servir des expressions de Voltaire, « les temps où des peuples « esclaves, de petits tyrans ignorants et barbares « n'avaient ni industrie, ni commerce, ni propriété; « où une centaine de seigneurs, oppresseurs de la « terre et ennemis du roi, composaient le plus par- « fait gouvernement. » Nous avons sous les yeux une longue préface du journal de St. Louis, qui n'a point été imprimée à cause de la hardiesse des opinions qu'elle renferme, et dans laquelle le comte de Boulainvilliers exprime franchement son système favori; il y parle de la féodalité comme de l'âge d'or de la monarchie, et s'indigne qu'on ne puisse voir dans les institutions féodales qu'une source d'esclavage et de tyrannie. « Misère extrême de nos jours, « s'écrie-t-il, qui, loin de se contenter de la sujétion « où nous vivons, aspire à porter l'esclavage dans « le temps où on n'en avait pas l'idée! » Son amour pour l'ancienne noblesse le rend quelquefois injuste pour les rois, pour le clergé, et pour son siècle, qu'il traite partout avec humeur; il va souvent jusqu'à justifier les révoltes des grands vassaux, et tel est son aveuglement, qu'en parlant de la *liberté féodale*, il lui arrive de s'exprimer sur la royauté comme les démagogues. Le président Hénault n'estimait point le comte de Boulainvilliers comme historien : « Nous n'avons garde, dit-il, de rien adop- « ter de cet auteur, » jugement d'une concision un peu dure, et qui mérite quelque restriction. Montesquieu en porte un jugement plus modéré : « Comme Boulainvilliers, dit-il dans son *Esprit des « lois*, a écrit avec cette simplicité, cette franchise « et cette ingénuité de l'ancienne noblesse dont il « était sorti, tout le monde est capable de juger des « belles choses qu'il dit, et des erreurs dans lesquelles il tombe. Il avait plus d'esprit que de lumières, « plus de lumières que de savoir; mais ce savoir « n'était point méprisable, parce que, de notre his- « toire et de nos lois, il savait très-bien les grandes « choses. » Voltaire disait que le comte de Boulainvilliers était le plus savant gentilhomme du royaume dans l'histoire, et le plus capable d'écrire celle de France, s'il n'avait pas été systématique (1). L'esprit de Boulainvilliers le portait aux singularités, et quelquefois aux choses bizarres. Dans son *Histoire de Mahomet*, il se montre plein d'admiration pour le prophète de la Mecque, et peu s'en faut qu'il n'ait le même respect pour les lois du Coran que pour celles de la féodalité. Du reste, cette histoire est écrite presque tout entière dans le style et avec l'emphase des Orientaux (1). On lui a reproché des é-

(1) L'abbé de Mably attaque vivement Boulainvilliers dans ses *Observations sur l'histoire de France*, où il oppose son système, un peu démocratique, au système tout féodal de l'historien gentilhomme. Quoi qu'il en soit, il y a chez le comte de Boulainvilliers des idées fort justes, et que, dans ses leçons si impartiales sur l'histoire moderne, M. Guizot a souvent adoptées. D—R—R.

(2) Comme il ne savait pas l'arabe, il s'est servi de la traduction latine et du commentaire de l'abbé Maracci sur l'Alcoran. D—R—R.

tre occupé sérieusement de l'astrologie judiciaire (1), et d'en avoir fait l'application aux événements de la politique (2). Le cardinal de Fleury, qui ne l'aimait pas, disait de lui qu'il ne connaissait ni le passé, ni le présent, ni l'avenir. Malgré ses erreurs, ses paradoxes et ses opinions quelquefois trop hardies, le comte de Boulainvilliers fut un bon citoyen, et mourut dans des sentiments de piété, le 23 janvier 1722, à l'âge de 64 ans. Il n'a rien fait imprimer lui-même, mais il laissait assez facilement copier ses manuscrits : comme il les retouchait sans cesse, les copies que quelques-uns de ses amis ont fait imprimer de son vivant à Londres et ailleurs sont nécessairement incomplètes. On connaît principalement de lui : *Mémoires présentés au duc d'Orléans, régent de France, contenant les moyens de rendre ce royaume très-puissant, et d'augmenter considérablement les revenus du roi et du peuple*, la Haye, 1727, 2 vol. in-12. On y trouve six mémoires, 1° Projet de convocation des états généraux ; 2° pour rendre tous les sujets heureux et riches ; 3° sur la taille réelle et proportionnelle ; 4° sur l'affaire des princes du sang ; 5° Projet d'amortissement des gabelles ; 6° sur les domaines du roi. 2° *Mémoires historiques sur les anciens gouvernements de la France, avec quatorze lettres historiques sur les parlements, ou états généraux*, la Haye, 1727, 3 vol. in-8°, ouvrage curieux et hardi. On a imprimé à part les *Lettres historiques sur les parlements*, etc., Londres (Rouen), 1753, 3 part. in-12. On trouve dans cet ouvrage des considérations sur la difficulté d'écrire une histoire de France, avec des réflexions sur celles de Mézerai et du P. Daniel, et une histoire des deux premières races des rois de France, avec un abrégé de l'histoire de la troisième race jusqu'à la mort de Louis XI. 3° *Etat de la France. . . . extrait des mémoires dressés par les intendants du royaume par ordre de Louis XIV, pour le duc de Bourgogne, avec des mémoires historiques sur l'ancien gouvernement de cette monarchie jusqu'à Hugues Capet*, Londres, 1727, 5 vol. in-fol. ; Londres (Rouen), 1737, 6 vol. in-12 ; Londres, 1752, 8 vol. in-12 (c'est la meilleure édition). Les mémoires sur les deux premières races ont été réimprimés à part sous ce titre : *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, la Haye (Paris), 1753, 3 vol. in-12. 4° *Mémoire pour la noblesse de France contre les ducs et pairs*, in-12, sans date ; Amsterdam (Trévoux), 1752, in-8°. L'éditeur, Tabary, y a fait quelques additions assez insignifiantes. 5° *Histoire de la pairie de France et du parlement de Paris*, Londres, 1746, in-12 ; *ibid.*, 1753, 2 vol. in-12 ; on y a joint les traités touchant

les pairies d'Angleterre et l'origine des grands d'Espagne. Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* attribuent cet ouvrage à J. Lelaboureur. 6° D'autres ouvrages sur l'histoire de France, demeurés manuscrits : *Réflexions sur l'Histoire de France*, in-fol. (Catalogue d'Estrées) ; *Remarques sur les rois de la troisième race, avec des remarques sur la pragmatique sanction, la servitude, la régle, les offices devenus vénals, etc.* (Biblioth. de Joly de Fleury) ; *Journal des règnes des rois de France jusqu'en 1475*, 9 vol. in-4° ; *id. depuis St. Louis jusqu'en 1485* (Biblioth. des avocats) ; *Extrait de Mézerai*, 5 vol. in-4° ; *Extrait de l'Introduction à l'histoire de France, de l'abbé de Longuerue*, in-4° ; *Notes et préface critique sur le journal du règne de St. Louis et de Philippe le Hardi, par Aubery*, 4 vol. in-4° (Biblioth. des avocats) ; *Anecdotes curieuses du règne de St. Louis*, in-fol. (Biblioth. de Févret de Fontette) ; *Etats généraux du royaume de France de 1355 à 1483*, 2 vol. in-4° ; *Recherches de l'ancienne noblesse de France*, 2 vol. in-fol. ; *Histoire généalogique de la maison de Boulainvilliers, avec les armoiries*, in-fol. (Catalog. Bernard) ; *Dissertation sur la noblesse française*, in-fol. (Bellanger) ; *de l'Etablissement du Pouvoir des parlements de France*, 2 vol. in-4° ; *Etablissement du parlement de Paris*, in-4° (Biblioth. de Rambouillet). 7° *La Vie de Mahomet, avec des réflexions sur la religion mahométane et les coutumes des musulmans*, Londres et Amsterdam, 1750, in-8° ; 2° édit., Amsterdam, 1751 ; traduite en anglais, en italien et en allemand. On y trouve du romanesque ; l'auteur ne savait pas l'arabe, et n'écrivait que d'après Maracci et Pococke. Il n'avait poussé cette histoire que jusqu'à l'hégire : on y a joint une continuation, d'après l'ouvrage de Gagnier. 8° *Histoire des Arabes*, Amsterdam (Paris), 1751, 2 vol. in-12. 9° *Abrégé de l'Histoire universelle*, avec beaucoup de tables chronologiques ; *Pratique abrégée des jugements astrologiques*, citée ci-dessus ; *Histoire de l'apogée du soleil*, non terminée, et autres ouvrages demeurés manuscrits. 10° *Traité des trois imposteurs*, soi-disant traduit de l'anglais, sans nom de lieu, 1775, in-8° de 102 p. 11° *Essai de métaphysique, dans les principes de B. de Sp.* (Spinoza), réimprimé sous le titre d'*Analyse théologique-politique de Spinoza*, à la suite des *Doutes sur la religion*, Londres, 1767, in-12. Boulainvilliers a eu part à la *Réfutation* de cet auteur par Fénelon et Lami, publiée par Lenglet, Bruxelles (Amsterdam), 1751, in-12 (1). M—D.

BOULANGER (JEAN), né à Amiens en 1607 a

(1) Au mois d'octobre 1811, on a fait la vente de la bibliothèque de M. Jariel de Forge, dont le fond provenait de celle du comte de Boulainvilliers ; il s'y trouvait plus de 2,000 volumes sur la philosophie hermétique et sur les sciences dites occultes. Le n° 509 du catalogue a pour titre : *Pratique abrégée des jugements astronomiques*, par le comte de Boulainvilliers, manuscrit in-4° ; et le n° 570 : *Pratique abrégée des jugements astrologiques sur les nativités*, par le comte de Boulainvilliers, 3 vol. in-4°, manuscrit. V—E.

(2) Dans son *Histoire de l'apogée du soleil*, non achevée, il rendait compte, suivant les données de l'astrologie, du commencement, de l'agrandissement et de la décadence des monarchies.

(1) On attribue encore à Boulainvilliers une *Lettre d'Hippocrate à Damagète*, prétendue traduite du grec, Cologne, 1700, in-12 ; *Justification de la naissance légitime de Bernard, roi d'Italie, petit-fils de Charlemagne* (1717), in-8°, et un *Traité de l'infini créé*, publié sous le nom du P. Malebranche, Amsterdam, Rey, 1769, petit in-12. Voy., au sujet de ce dernier ouvrage, l'article MALEBRANCHE. Voltaire a composé, sous le titre de *Dîner du comte de Boulainvilliers*, un dialogue imprimé pour la première fois en 1769, in-8° de 62 p., et qui a été inséré dans toutes les éditions de ses œuvres complètes. Trois ans après, le P. Louis Viret, cordelier conventuel, fit paraître : *le Mauvais Dîner, ou Lettres sur le Dîner du comte de Boulainvilliers*, Paris, 1770, in-8°. C'est une réfutation de l'opuscule impie du philosophe. CH—S.

gravé beaucoup d'estampes d'après les maîtres les plus célèbres, tels que Raphaël, le Guide, Léonard de Vinci, le Bourdon, Champagne, Mignard, et autres. Ses gravures se distinguent facilement, au moyen d'un travail de pointillé qu'il avait adopté pour les objets nus, ce qui produit un assez mauvais effet, en ôtant toute espèce d'accord entre le style des chairs et celui des draperies, répand une sécheresse désagréable, et détruit l'harmonie entre les différentes parties de ses estampes. Boulanger et Morin peuvent être regardés, en quelque sorte, comme les inventeurs du pointillé, genre bâtarde que les Anglais ont adopté depuis, et dont l'imitation qu'en ont faite de nos jours plusieurs graveurs français, par paresse ou par incapacité, a failli détruire en France la suprématie que son école de gravure avait obtenue.

P—E.

BOULANGER (NICOLAS-ANTOINE), naquit à Paris, le 11 novembre 1722. Son père était marchand; il fit ses études au collège de Beauvais, où il n'obtint aucun succès, et acquit fort peu d'instruction. Il montra plus d'aptitude pour l'étude des mathématiques, et, jeune encore, il fut emmené à l'armée par le baron de Thiers, qui l'employa comme ingénieur. Il entra ensuite dans les ponts et chaussées. Pour être admis dans ce corps, il ne fallait alors que quelques connaissances de géométrie pratique et de dessin; il paraît qu'il s'y conduisit fort bien, et qu'il remplit en honnête homme, et en homme assez capable, les devoirs de son état; mais ce n'est pas à ses travaux d'ingénieur qu'il doit sa réputation. On raconte qu'ayant remarqué, dans les fouilles qu'il était chargé de diriger, des fragments d'animaux et de plantes fossiles, et qu'ayant été frappé de la disposition des couches du sol, il conçut l'idée d'étudier les révolutions du globe. A en juger par ses écrits, il ne paraît pas qu'il se soit attaché beaucoup à ce genre de phénomènes; on ne voit pas qu'il ait eu aucune connaissance de la minéralogie, ni qu'il se soit appliqué à la science géologique; la distinction des diverses formations de roches, les différences qui existent entre les dépôts marins et les dépôts fluviaux, les divers ordres de montagnes, tout cela lui a été inconnu, bien que ces notions se rapportent directement aux sujets qu'il a traités. Quoi qu'il en soit, il est certain que son imagination fut vivement frappée des grandes catastrophes de la nature. Il lui sembla que le monde moral surtout, que l'esprit des hommes conservait la trace d'un bouleversement qui avait menacé l'existence de la race humaine, et qui avait changé la face de la terre. Son esprit se complut singulièrement à s'occuper du déluge et des peintures qu'en ont faites l'Écriture et les mythologies. Les idées de la fin du monde, les prédictions apocalyptiques, les terreurs religieuses des peuples, tel est le cercle où Boulanger s'est renfermé, sans en jamais sortir. Il y a montré parfois du talent; mais ce fut bien vainement qu'il chercha à former un système lié. Il est impossible d'être plus faible de preuves et de conséquences que ne l'est Boulanger, dès qu'il veut s'expliquer. Il était sorti du collège fort ignorant, et quand il

voulut appeler l'érudition à son secours pour démontrer les opinions qu'il avait conçues, il lui fallut tout apprendre. Lorsqu'on étudia ainsi les langues après la première jeunesse, il est rare qu'on y devienne fort habile. Boulanger devint un de ces érudits qui ne sauraient point expliquer une inscription, ou discuter un texte, mais qui s'imaginent avoir sur les choses un coup d'œil plus philosophique et plus dégagé de préventions, parce qu'ils les ont vues vite et superficiellement. Il apprit donc le latin, le grec, l'hébreu, le syriaque, comme peut les savoir un homme d'esprit, après avoir parcouru des grammaires, des dictionnaires, et il sut trouver des étymologies et des dérivations, autant que cela lui était nécessaire. Au reste, il ne serait point juste de juger Boulanger par les ouvrages qui portent son nom. Il mourut à 37 ans, sans avoir rien publié. Pendant les derniers temps de sa vie, il avait eu des liaisons avec les écrivains qui faisaient profession d'être ennemis de la religion, et qui s'échauffaient à l'idée de la détruire. Boulanger, dans cette société, dont il partageait les opinions, contribuait pour sa part à l'entreprise commune, par les arguments qu'il puisait dans ses lectures habituelles et les hypothèses qu'il avait conçues; ce fut après sa mort, arrivée le 16 septembre 1759, qu'on songea à publier ses ouvrages. Par une pratique qui leur était assez habituelle, les hommes qui s'appelaient alors philosophes lui attribuèrent plusieurs écrits irrégieux qui n'étaient nullement de lui. Voici, au reste, en quoi consistent les œuvres de Boulanger : 1° *L'Antiquité dévoilée par ses usages*, refait sur le manuscrit original par le baron d'Holbach, avec un précis de la vie de l'auteur, attribué par Grinim à Diderot, 1766, in-4°, ou 3 vol. in-12 : c'est là le principal ouvrage de Boulanger, et celui qui paraît avoir été le plus travaillé; il manque cependant d'ensemble, de liaison et de résultats. Boulanger s'y occupa de retrouver dans tous les usages de l'antiquité, et surtout dans les pratiques religieuses, les souvenirs du déluge, les impressions de terreur que ce cataclysme a laissées dans l'esprit des hommes, les idées mystiques qui s'y sont rapportées dans tous les temps, les liaisons qui se sont établies entre ce phénomène imposant et les périodes astronomiques, les apparences des astres et les divisions cycliques du temps. Ces recherches curieuses n'ont pas été faites avec beaucoup de réflexion ni de critique; elles ne portent point un caractère de gravité et de philosophie, mais on y remarque souvent une imagination forte et sombre qui ne laisse pas que d'avoir du charme. Plusieurs passages, et surtout une analyse des livres sibyllins, s'élèvent à une éloquence peu commune. On regrette que l'auteur, qui a dû toute sa verve à des pensées grandes, terribles et mystérieuses, se soit détourné de la vraie route de son talent, en participant à l'esprit aride d'irréligion, qui était pour lors à la mode. Cependant *L'Antiquité dévoilée* est un livre assez modéré; il n'y a point d'attaques directes contre la religion chrétienne. Boulanger y garde des ménagements, et ne procède que par insinuations et allusions; il ne s'y livre pas entièrement à la manie

qu'il avait de ne voir dans l'Écriture sainte, dans les dogmes et dans les objets du culte, que des symboles des phénomènes astronomiques, supposition qu'on a voulu développer depuis, et que l'abbé Pluche avait ingénieusement employée pour l'explication de l'idolâtrie égyptienne. On dit que Boulanger appliquait aussi à l'histoire ce genre d'interprétation, qu'il la regardait en grande partie comme symbolique. Il croyait que la vie des personnages célèbres dans les premières annales des peuples n'était qu'une version plus ou moins dénaturée d'une même allégorie, imaginée d'abord pour représenter des souvenirs du déluge, ou des notions astronomiques. Les étymologies venaient toujours à son secours, et il décomposait les mots d'une façon vraiment plaisante, pour montrer l'identité de deux personnages pris chez des nations différentes. Comme son imagination pénétrante devançait de beaucoup toujours son savoir, et que ses preuves, tout imparfaites qu'elles sont, n'arrivaient qu'après le système, ses livres, et surtout l'*Antiquité dévoilée*, dont il eut la prétention de faire un ouvrage de démonstration, ne donnent pas une idée assez forte de ses opinions; mais les personnes qui l'ont connu racontent qu'il poussait à un point incroyables ces bizarres rêveries : elles étaient le sujet habituel de son entretien, et rendaient, dit-on, sa conversation fort piquante, d'autant qu'il était d'un caractère doux, d'un commerce aimable, et qu'il permettait qu'on doutât de choses qu'il avait fort difficiles à prouver. Le comte Fabry d'Autrey a publié, sous le titre de l'*Antiquité justifiée*, une réfutation de l'*Antiquité dévoilée*. (Voy. AUTREY.) 2° *Recherches sur l'origine du despotisme oriental*, Genève, 1761, in-12; et Paris, 1765, in-8° (1). Ce traité se rattache au livre précédent; il a pour but de montrer comment les gouvernements de l'Orient, qui ont de tout temps été despotiques, doivent leur origine à la terreur dont le déluge a pénétré les hommes, qui se soumièrent d'abord au joug théocratique, puis à des souverains absolus, et les regardèrent comme des représentants de la Divinité. On retrouve dans cet ouvrage toutes les idées de l'*Antiquité dévoilée*, mais beaucoup plus mal employées, sans talent et sans bonne foi. On y voit un esprit peu habitué aux spéculations de la politique et aux considérations sur l'histoire. L'irréligion se montre là à front découvert, et même avec acreté. Du reste, il paraît probable que l'ouvrage a été falsifié. Boulanger en avait, sans doute, laissé seulement l'ébauche, et on travailla sur ce texte; on y eût des livres publiés depuis sa mort. 3° *Dissertation sur Élie et Énoch*, où Boulanger veut voir en eux des personnages symboliques d'une période astronomique. 4° *Dissertation sur St. Pierre*, faite dans le même esprit. Suivant lui, St. Pierre est la même chose que

Janus, un emblème du commencement de l'année : cet opuscule fut publié à la suite de l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de St. Paul*, par le baron d'Holbach, Londres (Amsterdam), 1770, in-12. 5° *Dissertation sur Esope*, imprimée à la suite de celle sur Élie et Énoch, et suivie d'un *Traité mathématique sur le bonheur*, 18° siècle, petit in-8°. Cette fois, les opinions de Boulanger n'ont pas influé sur ses recherches, et l'on peut voir tout à plein dans ce sujet, où il était sans prévention, le peu d'étendue de son érudition. De vrais savants ont fait des recherches sur le fabuliste, et leur travail fait juger que Boulanger ne connaissait pas même les sources qui auraient pu lui donner quelques lumières. 6° Il avait fait pour l'*Encyclopédie* les articles CORVÉE, GUÈBRES, DÉLUGE, LANGUE HÉBRAÏQUE et ÉCONOMIE POLITIQUE. Ses réflexions sur la corvée sont fort sensées et pleines de modération; ce n'est point une vaine déclamation contre cet impôt : il montre, par les faits, comment il est lourd pour le peuple et peu profitable pour l'administration. Dans l'article DÉLUGE, on retrouve les idées habituelles de l'auteur. Son morceau sur la langue hébraïque est curieux et détaillé; il se termine par de fort belles réflexions sur la langue et la poésie de la Bible. 7° Une *Histoire d'Alexandre*, qui n'a ni mérite ni intérêt. Les livres tout à fait apocryphes mis sous le nom de Boulanger sont : le *Christianisme dévoilé*, diatribe infâme et inepte de Damilaville, ou plutôt du baron d'Holbach, et une *Dissertation sur St. Paul*, qui est aussi un tissu de grossiers blasphèmes, et que l'abbé Bergier a réfutée dans son *Apologie de la Religion chrétienne*. On attribue encore à Boulanger un *Mémoire sur une nouvelle mappemonde*, Paris, 1755, in-4°; et un ouvrage intitulé : *Gouvernement*, Londres, 1776, in-12. On prétend qu'il avait, en outre, composé deux dissertations sur St. Roch et sur Ste. Geneviève, qui ont été perdues, ainsi qu'une histoire naturelle du cours de la Seine, et une autre de la Marne, avec figures. Il a laissé en manuscrit des *Anecdotes de la nature*, dont on a faussement prétendu que Buffon avait beaucoup emprunté pour ses *Époques de la nature*. Les divers ouvrages de Boulanger, qui avaient paru successivement et d'une manière fortuite, ont été réunis sous le titre d'*Œuvres*, en Suisse, de l'imprimerie philosophique, 1791, 40 vol. in-12; Paris, 1792-95, 8 vol. in-8°; Amsterdam (Paris), 1794, 6 vol. in-8°. L'édition de 1792 est précédée d'une notice sur Boulanger, dont l'emphase philosophique est assez risible. On s'est un peu étendu sur l'analyse de ses livres, parce qu'on en parle assez souvent et qu'ils sont peu lus. B—E f.

BOULANGER. Voyez BOULENGER, BOULLANGER et BOULENGER.

BOULARD (CATHERINE-FRANÇOIS), architecte à Lyon, servit en qualité d'ingénieur lors du siège de cette ville, en 1795, et lorsqu'elle eut été prise, fut condamné à mort, en février 1794. On a de lui : 1° *Mémoire sur la forme et la nature des jantes pour les roues des voitures*, 1781, in-12 : l'académie de Lyon décerna un accessit à cet ouvrage; 2° *Mémoire sur cette question : Quels sont, en général, les*

(1) Le libraire Rey, d'Amsterdam, a aussi publié cet ouvrage en y réunissant la *Dissertation sur St. Pierre*, par le même auteur, et l'*Examen critique de la vie et des ouvrages de St. Paul*, du baron d'Holbach. Mais, dans cette réimpression, dit Barbier (*Dictionn. des ouvrages anonymes*), « on ne trouve point l'intéressante lettre de « Boulanger à Helvétius, que l'on voit dans l'édition originale de « Genève, 1761, et dans quelques autres. » Cb—s.

moyens de garantir les canaux et leurs écluses de tout atterrissement, etc.; ouvrage couronné par l'académie de Lyon, et imprimé dans le *Journal de physique*; 3° *Mémoire sur cette question*: « Quelle « serait la voiture de transport la plus forte, la plus « légère, la plus roulante et la moins capable de « dégrader les chemins? » Cet opuscule fut couronné par l'académie de la Rochelle. Boulard avait fait beaucoup de recherches sur les aqueducs des Romains qui amenaient des eaux à Lyon, et il en avait dressé des plans très-détaillés, qui viennent d'être retrouvés. — *Henri-François BOULARD*, né à Paris, en 1746, mort à la Rochelle, le 29 novembre 1795, ancien chevalier de St-Louis, major du régiment de la Vieille-Marine, puis général des armées républicaines, et commandant de l'armée des Sables, fit preuve de talents dans la guerre de la Vendée. (*Voy. l'Histoire de la guerre de la Vendée* par Beauchamp, t. 1^{er}, p. 159.) A. B.—T.

BOULARD (S...), imprimeur-libraire, né vers 1750, s'attacha dans sa jeunesse à connaître le prix et la rareté des livres, et fut chargé de la rédaction de quelques catalogues de vente, entre autres de celui de la bibliothèque de l'abbé Sépher. (*Voy. ce nom.*) Son zèle lui mérita l'estime de plusieurs bibliophiles; et il nous apprend lui-même que le savant Mercier de St-Léger l'honorait de son amitié. Il se proposait d'embrasser l'état d'imprimeur, mais les anciens réglemens en fixaient le nombre à trente-six pour la ville de Paris; et ce ne fut qu'à la révolution qu'il put monter un atelier. Il faisait partie, en 1790 et 1791, du corps des électeurs de Paris; mais, effrayé sans doute de la marche que prenait la révolution, il se tint à l'écart jusqu'à ce qu'il lui fût possible de reprendre ses spéculations. Il joignit alors à son imprimerie un cabinet de lecture, et se chargeait des commissions des amateurs pour les ventes de livres. Malgré les occupations que son commerce devait lui donner, il sut trouver le loisir de rédiger plusieurs catalogues et de composer quelques ouvrages, dont un, par son incontestable utilité, lui assure des droits à la reconnaissance des bibliophiles. Il avait quitté son commerce de librairie en 1808, et il mourut l'année suivante. On a de lui : 1° *Manuel de l'imprimeur*, Paris, 1791, in-8°. Cet ouvrage est destiné particulièrement aux amateurs qui voudraient établir des imprimeries. 2° *La Vie et les Aventures de Ferdinand Vertamond et de Maurice, son oncle*, ibid., 1792, 3 vol. in-12. 3° *Le roman de Merlin l'enchanteur, remis en bon français et dans un meilleur ordre*, ibid., 1797, 3 vol. in-12. Il en a été tiré deux exemplaires sur vélin, dont l'un est à la bibliothèque royale. L'auteur de ce vieux roman est presque inconnu (*voy. l'art. BORRON*); mais les anciennes éditions en sont très-recherchées des curieux. 4° *Les Enfants du bonheur, ou les Amours de Ferdinand et de Mimi*, ibid., 1798, 3 vol. in-12. 5° *Satire contre les ridicules des coquettes du siècle, et les perruques des élégants du jour*, ibid., 1798, in-4°. La bibliothèque royale en possède un exemplaire sur vélin; le frontispice porte les initiales T. L. B., dont les deux

premières ne peuvent convenir à S. Boulard; mais M. Van Praët assure que cette satire est de l'imprimeur. (*Voy. Catal. des livres sur vélin de la Bibliothèque du roi.*) 6° *Barthélemy et Joséphine, ou le Protecteur de l'innocence*, ibid., 1805, 3 vol. in-12. 7° *Le Renard, ou le Procès des animaux*, nouvelle édition remise en meilleur ordre et considérablement augmentée, ibid., 1805, in-8°. (*Voy. SAINT-CLOST.*) Il existe de la réimpression un exemplaire sur vélin à la bibliothèque royale. 8° *Traité élémentaire de bibliographie*, ibid., 1804-06, 2 part.; in-8°. Cet ouvrage, le plus utile de tous ceux qu'a publiés Boulard, contient tout ce qu'il avait appris par trente années d'expérience et de familiarité avec les amateurs. On y trouve de sages conseils aux personnes qui veulent se former des bibliothèques. Boulard assure (p. 58) qu'il avait recueilli plus de 50,000 pièces sur la révolution, mais que, ne s'étant attaché qu'aux principales et aux plus piquantes, il était loin de regarder sa collection comme complète. 9° *Mon Cousin Nicolas, ou les Dangers de l'immoralité*, ibid., 1808, 4 vol. in-12. Tous les romans de Boulard sont au-dessous du médiocre. W—s.

BOULARD (ANTOINE-MARIE-HENRI), littérateur et bibliophile, fut un de ces hommes rares dont la vie n'offre qu'une suite de bonnes actions. Il naquit à Paris, le 15 septembre 1754, d'une famille originaire de Champagne. Son bisaïeul et son aïeul avaient rempli les fonctions de premier secrétaire d'ambassade. Son père, notaire à Paris, y jouissait de la considération due aux talents unis à la probité. Le jeune Boulard acheva ses études au collège du Plessis, sous René Binet (*voy. ce nom*), et remporta le prix d'honneur en 1770, au concours général de l'université. Un tel succès, obtenu à l'âge de seize ans, décida sa vocation pour les lettres; mais, respectant les intentions de sa famille, il passa du collège à l'école de droit; et, après avoir terminé ses cours, il fit l'apprentissage du notariat. Son père lui ayant cédé son étude, en 1782, il sut allier avec les devoirs de cette charge son goût pour la littérature. Dans ses loisirs, il apprit les langues étrangères; et, quoiqu'il aimât dès lors beaucoup les livres, persuadé qu'on s'instruit encore davantage avec les hommes, il fit sa société habituelle des littérateurs les plus distingués, tels que Laharpe, Delille, Fontanes, Villoison, Ste-Croix, etc. Trop éclairé pour ne pas sentir la nécessité d'une réforme dans l'administration, Boulard fit précéder sa traduction du *Tableau des progrès de la civilisation en Europe*, par Gilbert Stuart (*voy. ce nom*), d'une préface dans laquelle il exprime le vœu que les états généraux, près de se réunir, s'empressent d'adopter les mesures propres à faire disparaître les derniers vestiges de la féodalité, et de donner à la France une constitution en harmonie avec l'état de la société. Mais les vœux de cet homme de bien ne devaient être réalisés qu'après que la France aurait subi la plus terrible des révolutions. Dans ces temps désastreux, Boulard fut, ce qu'il avait toujours été, le modèle des citoyens; et, quoique religieux et riche, deux causes de proscription les plus ordinaires à

cette époque, il ne fut point inquiété. Sa maison devint, comme l'on sait, l'asile de Laharpe persécuté (*voy. LAHARPE*); et l'auteur du *Triomphe de la religion*, dont Boulard fut l'éditeur, lui donna la preuve la plus touchante de l'amitié dont il l'honorait en le désignant pour son exécuteur testamentaire. Nommé, sous le consulat, maire du 41^e arrondissement de Paris, il s'acquitta de ces fonctions difficiles avec un zèle dont la seule récompense était le sentiment d'avoir fait tout le bien qu'il avait pu. Malgré le soin qu'il mettait à cacher ses bonnes actions, elles ne pouvaient pas toutes rester inconnues; et la considération publique s'attachait à l'homme modeste qui n'avait jamais rien fait en vue de l'obtenir. Il fut nommé par le sénat, en 1803, membre du corps législatif; et l'on peut être certain que, dans cette assemblée, ses votes purement silencieux furent les mêmes que s'il eût dû les faire connaître. Boulard doit être regardé comme le fondateur de l'école gratuite de dessin, établie la même année pour quarante jeunes personnes indigentes. Il en fit l'inauguration par un discours dont on trouve l'extrait dans *le Moniteur* du 18 août (an 11, n^o 350). Après la session, il devint un des administrateurs du lycée, qui remplaçait le collège Louis-le-Grand. Il remit, en 1808, à l'aîné de ses fils, sa charge de notaire; et, dans cette circonstance, il reçut d'honorables preuves de l'estime de ses confrères. Le désir de conserver à la France une partie de ses richesses littéraires lui avait fait, dès les premières années de la révolution, former une bibliothèque qui s'accrut successivement, au point d'être, après celle du roi, la plus nombreuse de Paris. Si, comme on l'a dit, le goût d'acheter des livres était devenu dans Boulard une sorte de manie, on conviendra du moins qu'il n'en est pas de plus respectable. Mais on a rencontré plus juste en attribuant les acquisitions qu'il faisait chaque jour sur les quais, dans les dernières années de sa vie, au désir qu'avait cet excellent homme d'aider, par des encouragements pécuniaires, la partie la plus souffrante du commerce de la librairie. Dans cette louable intention, il lui est arrivé souvent d'acheter un grand nombre d'exemplaires du même ouvrage. Tous les étalagistes de Paris le connaissaient et le respectaient. Il les visitait tous au moins une fois par semaine, et ne rentrait jamais chez lui sans être chargé de livres, et après en avoir rempli ses énormes poches qu'il avait fait faire exprès (1). C'est d'un goût si estimable et d'intentions aussi pures que la malignité s'est emparée. On a fait contre le bibliomane Boulard des épigrammes et des caricatures qu'il a connues, et qui ont jeté beaucoup d'amertume sur les dernières années de sa vie. Il ne laissait passer aucune occasion de manifester son zèle pour le bien public et la gloire de la patrie.

(1) Il arrivait souvent à Boulard d'acheter, sans marchander, des charrettes de brochures et de bouquins dont que quelques petits libraires venaient de faire l'acquisition dans des ventes publiques. Comme le nombre de ses livres augmentait prodigieusement chaque année, sa maison suffisait à peine pour les loger, quoiqu'il eût donné successivement congé à tous ses locataires.

C'est ainsi qu'en 1817 il réclama les tombes oubliées de Boileau, de Descartes, de Montfaucon et de Mabilillon, et les fit rétablir dans l'église de St-Germain-des-Prés. Doué d'une grande activité, sans rien retrancher du temps qu'il consacrait chaque jour à l'étude, il trouvait encore le loisir de remplir tous ses devoirs et d'assister exactement aux séances des nombreuses sociétés dont il était membre. Plein de reconnaissance pour les soins qu'il avait reçus de l'université, son attention pour elle était celle d'un fils tendre et respectueux; aussi se faisait-il un plaisir de se trouver à ses cérémonies publiques. Assistant, en 1820, à l'inauguration du collège d'Harcourt, sous le nom de St-Louis, entouré comme autrefois de professeurs instruits et zélés, il se rappela les triomphes de sa jeunesse, et laissa échapper ces mots pleins de bonhomie : « Il y a eu au mois d'août dernier cinquante ans que j'ai eu le prix d'honneur du Plessis. » Quoique septuagénaire, Boulard jouissait d'une santé qui semblait lui promettre encore de longs jours; mais une courte maladie l'enleva le 6 mai 1825. Ses restes, après avoir été présentés à sa paroisse, furent déposés au cimetière du Père-Lachaise, non loin de ceux de Delille, dont il avait été l'admirateur et l'ami. Sa bibliothèque s'élevait à près de 500,000 volumes. Sur ce nombre, 150,000 furent comme restitués à ceux qui les avaient vendus pour le peu qu'ils en voulurent donner. Le surplus forme un catalogue de 5 vol. in-8^o, rédigé par Gaudefroy et Bleuët, et pour les livres en langues étrangères, par M. Barbier, neveu du bibliographe. Le 4^e volume est enrichi d'une notice sur Boulard par Duviquet. Ce précieux catalogue serait beaucoup plus utile s'il était accompagné d'une table générale des auteurs. C'est dans les manuscrits recueillis par Boulard qu'ont été retrouvés les mémoires de l'abbé Blache. (*Voy. ce nom.*) Outre quelques opuscules, parmi lesquels on se contentera de citer la *Notice sur la vie et les ouvrages de Binet*, 1817, in-8^o; la *Réclamation de tombes et de mausolées par les curé et administrateurs de la paroisse de St-Germain-des-Prés*, 1817; la *Lettre à M. le président de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres, sur le projet de réduire le nombre des académiciens* (1), Paris, 1824, in-8^o de 8 p., etc., on doit à Boulard les traductions suivantes : *Morceaux choisis du Rambler ou Rôdeur* de Johnson, 1785, in-12. En-

(1) Ce projet, dicté par la jalousie et la plus honteuse cupidité, avait été proposé par quelques académiciens que nous ne citons point, parce qu'il en est qui sont encore vivants. Il s'agissait de réduire à trente le nombre des quarante membres salariés de cette académie, pour en fermer les portes à leurs rivaux, et pour faire porter à 2,000 fr., au lieu de 4,500 fr., le traitement des trente membres restants. En vain le respectable et généreux Boulard leur disait : *Avez-vous fait pour les autres ce que vous auriez voulu qu'on fit pour vous ?* en vain il terminait sa lettre par ces mots dignes de considération : *Tâchons de faire naître des Mabilillon pour qu'il y ait moins de Mirabeau* : il prêcha dans le désert : la réduction fut opérée en vertu d'une ordonnance royale, sollicitée *ad hoc*, Boulard, dans un *post scriptum*, en déplore les résultats, et invite les auteurs de la proposition à se nommer franchement : ils ne le firent point; mais la postérité connaîtra un jour les noms de tous les érudits qui se sont déshonorés pour cinq cents francs. A—T

tretiens socratiques sur la véracité, de Perceval, 1786, in-12. *Tableaux des arts et des sciences depuis les temps les plus reculés*, de Banister, 1786, in-12. *Histoire littéraire du moyen âge*, de Harris, 1786, in-12. Les premiers volumes de l'*Histoire d'Angleterre* de Henry, 1788, 5 vol. in-4° (1). *Tableau des progrès de la civilisation*, de Stuart, 1789, 2 vol. in-8°, et *Dissertation* du même auteur sur l'ancienne constitution des Germains ; Saxons et autres anciens habitants de la Grande-Bretagne, 1794, in-8°. *L'Angleterre ancienne*, de Strutt, 1789, 2 vol. in-4°. *Précis historique et chronologique sur le droit romain*, par Schomberg, 1795, in-8°; 1808, in-12. *Considérations sur la première formation des langues*, par Adam Smith, 1796, in-8°. *Vies de Howard, Milton, Addison, Pickler, Butler, Tiraboschi*, in-8°. *Éloge de Marie-Gaétane Agnési*, trad. de l'italien, de Frisi, 1817, in-8°. *Bienfaits de la religion chrétienne*, par Ryan, 1807; 5^e édition, 1825, in-8°. *Esquisse historique et biographique des progrès de la botanique en Angleterre*, par Pulteney, 1809, 2 vol. in-8°. *Horæ biblicæ*, de Ch. Butler, 1810, in-8°. *Histoire littéraire des quatorze premiers siècles de l'ère chrétienne*, par Berington, in-8°. *Tableau des auteurs qui ont écrit sur les testacés*, 1816, in-8°. Indépendamment de tant de traductions d'ouvrages estimables, on est redevable à Boulard des trois recueils suivants, destinés à faciliter l'étude de la langue allemande : 1° *Essai d'un nouveau Cours de langue allemande, ou choix des meilleurs poèmes de Zacharie, Kleist et Haller*, avec deux traductions françaises, dont une littéraire, Paris, 1798, in-8°. 2° *Essai de traductions interlinéaires en cinq langues*, ibid., an 10 (1802), in-8°. Ce volume contient la traduction en vers hollandais des *Distiques* de Caton ; en allemand, de *l'Homme des champs* de Delille ; en danois, des *Fables* de Lessing ; en suédois, de quelques odes d'Anacréon, et en français, de plusieurs psaumes et cantiques hébreux. Dans la préface, Boulard, après avoir relevé quelques erreurs de Delille, gémit sur la perte d'une foule de livres anciens qu'on détruit chaque jour sous prétexte que le style a vieilli, et il fait des vœux pour la prompte exécution de projets utiles aux lettres et au bien public. 3° *Essai de traductions interlinéaires en six langues*, ibid., an 10 (1802), in-8°. Ce volume contient la traduction d'*Herman et Dorothee*, en allemand, d'après la version de Bitaubé (voy. GOETHE) ; celle du premier acte de *Méropé*, en suédois ; et quelques pièces en danois, en anglais, en portugais et en hébreu. Boulard a de plus publié, avec des versions interlinéaires, les *Avis d'une mère à sa fille* de madame Lambert, 1800, in-8° ; les *Idylles* de Gesner, 1800, 2 vol. in-8°, etc. Il a coopéré à la traduction de l'*Histoire de la décadence de l'empire romain*, par Gibbon ; il a fourni des articles à différents recueils périodiques, entre autres aux *Soirées littéraires* de Coupé, au *Magasin encyclopédique* (1) de Millin, au *Mercure étranger*, etc. M. Qué-

rard en a donné la liste dans la *France littéraire*. On trouve une notice sur Boulard dans l'*Annuaire nécrologique* de 1825. W—s.

BOULARD (MICHEL), simple artisan qui a mérité que son nom fût inscrit parmi les bienfaiteurs de l'humanité, naquit à Paris, le 1^{er} décembre 1761. A deux ans et demi, il perdit son père, mort à l'Hôtel-Dieu. A trois ans il fut placé à l'hospice de la Pitié, et plus tard, parvenu à l'opulence, il aimait à se rappeler ces tristes débuts de son existence pour bénir les institutions bienfaisantes qui avaient offert un dernier asile à son père moribond, un premier support à son enfance indigente, et non pas délaissée, car sa mère ne le perdit jamais de vue. Doué d'un esprit méditatif, d'un caractère ardent, d'une main habile, il devint de bonne heure un ouvrier remarquable. La profession de tapissier fut pour lui moins un métier qu'une vocation d'artiste. A vingt ans, il était attaché au service de la reine Marie-Antoinette en qualité de garçon de garde-meuble avec 1,400 francs d'appointements. Depuis dix ans il était en possession de cette place, lorsque la révolution passa sur Versailles et sur toutes les existences qui se rattachaient à la maison royale. Mais Boulard continua de trouver dans son industrie l'aisance et cette considération qui, dans tous les états, est le prix de la conduite, de l'aptitude et de la probité. Le moment vint où Bonaparte, élevé au consulat, puis bientôt à l'empire, voulut ramener en France le luxe, les arts et la magnificence. L'honneur d'avoir été garçon tapissier chez la jeune reine fut, aux yeux de Joséphine et de son époux, un titre pour devenir le tapissier de leur nouvelle cour. Boulard fut chargé de l'ameublement et de la tenture de plusieurs palais impériaux. Les maréchaux, les grands dignitaires, devenus possesseurs d'hôtels et de châteaux qu'avait ravagés, démeublés le vandalisme révolutionnaire, employèrent aussi ce tapissier artiste, qui, doué d'une entente parfaite des convenances locales et du goût du vrai beau, opéra dans sa profession une révolution en harmonie avec le progrès de tous les arts du dessin ; aussi fit-il une fortune colossale. Après qu'il se fut retiré des affaires, son activité, qui répondait à la bonté de son cœur, ne lui permit pas de rester oisif ; il se rendait utile à la classe laborieuse en procurant aux fabricants, par l'étendue de ses capitaux, les moyens de s'enrichir, en faisant, soit en France, soit à l'étranger, d'importantes fournitures. Il distribuait de plus, chaque mois, des libéralités considérables à une foule de personnes qu'il avait adoptées. Attaqué d'une maladie longue et cruelle, il alla aux eaux du Mont-d'Or. Le soulagement qu'il éprouva ne fut pas durable ; il lui devint impossible de quitter le lit, et il mourut en chrétien, le 19 mars 1825. Son testament et ses codicilles, monuments de bienfaisance et de charité éclairées, rendront sa mémoire immortelle. Après avoir légué une fortune à sa vertueuse mère et une rente

(1) Les trois derniers volumes ont été traduits par Cantwell.

(2) Parmi les morceaux fournis par Boulard au *Magasin encyclo-*

pédique, on doit distinguer : *Réflexions morales sur quelques fables de la Fontaine*, année 1795, t. 4, p. 315.

de 5,000 francs à chacun de ses parents, il fit pour plus de 1,200,000 francs de dispositions charitables : 1° une somme de 1,050,000 francs pour la fondation d'un hospice destiné à entretenir à perpétuité douze vieillards appartenant à chacun des douze arrondissements de Paris, et désignés par le comité de bienfaisance. Soixante-dix ans d'âge, l'indigence et la moralité sont les seuls titres exigés, sans préférence ni exclusion d'aucune profession ; et l'on a vu l'avocat sans cause, l'employé éconduit, finir dans cette maison son existence, avec l'ouvrier sans pain et l'artiste sans ressource. Cet hospice, assez bien doté pour que ses commensaux y trouvent jusqu'au bien-être, est situé dans l'avenue de St-Mandé. C'est un édifice régulier au milieu d'une enceinte de cinq arpents bien cultivée. L'hospice est appelé de *St-Michel*, du nom du patron du fondateur, qui a son tombeau sous la chapelle. Toutes les constructions et dispositions des bâtiments ont été exécutées avec un soin et un talent remarquables, et tout ce qui tient au matériel, « d'une manière convenable » au parfait établissement de cet hospice, *en belles et « bonnes choses, et même les glaces nécessaires (1) »*

2° Une somme de 50,000 fr. employée en inscriptions sur le grand livre pour subvenir aux frais de l'apprentissage de deux garçons et deux filles orphelins de père et de mère, âgés de quatorze ans, et annonçant d'heureuses dispositions. 3° Une somme de 5,000 francs à chacun des bureaux de bienfaisance des douze arrondissements de Paris (total, 56,000 fr.), qui seront employés à l'acquisition d'une rente sur le grand livre, au profit de chaque bureau de bienfaisance pour les indigents. 4° Une somme de 25,000 francs à l'Hôtel-Dieu de Paris, « où, dit le « testateur, feu mon père a été soigné (il y est mort « à l'âge de 25 ans), en reconnaissance des soins « qu'on a bien voulu lui donner. » Si dans les dispositions de ces legs charitables on reconnaît une haute prévoyance d'esprit, l'âme généreuse du testateur s'y montre tout entière dans ce dernier article. On y voit que, loin de rougir de la pauvreté au sein de laquelle mourut son père, le fils, devenu millionnaire, aime à se rappeler cet humble souvenir, pour y trouver l'occasion d'un bienfait qui doit le perpétuer. Enfin, comme chez lui le goût du beau s'alliait à la générosité, il voulut que son mausolée et celui de sa famille eussent, sous le rapport de l'art, un but de convenance et d'utilité. « Mon « goût pour les arts, dit-il dans son testament, et la « pensée que, dans le commerce que j'ai exercé, « j'ai donné une impulsion et atteint à une perfection dont les résultats, favorables aux jouissances « des riches, utiles à la classe laborieuse, se feront « longtemps sentir, n'ont fait désirer d'employer « une faible partie d'une fortune honorablement « acquise par un long travail, à l'érection d'un « monument (au cimetière du Père-Lachaise) qui « servira de tombeau à ma mère, à ses deux sœurs, « à son beau-frère, tous quatre octogénaires, et où « je serai provisoirement au point de centre, en at-

(1) Ce sont les termes du testament de Boulard.

« tendant que le caveau qui sera construit sous le « maître-autel de mon hospice puisse m'y recevoir, « ne voulant pas quitter l'asile des malheureux dont « je suis le fondateur. Ce tombeau rappellera le « souvenir d'un homme utile à ses semblables pendant sa vie, et utile après sa mort par les établissements qu'il a formés. J'ai voulu que ce monument fût d'une noble simplicité, et attestât, par la « pureté et le soin de son exécution, la perfection « qu'ont atteinte les arts. » Ce dernier legs n'a pas reçu sa destination. Le monument avait été en effet en partie érigé ; mais les parents du testateur eurent la modestie de refuser une sépulture si magnifique. Les constructions commencées au cimetière sont demeurées sans objet, et la vente de ce mausolée, ainsi que des matériaux mis en œuvre, est venue augmenter l'actif d'une succession que la bienfaisance de son auteur avait grevée de tant de charges. L'auteur de cet article a consacré, dans le recueil intitulé *Portraits et Histoire des hommes utiles* (2^e semestre de 1857), à Michel Boulard, une notice dont on retrouve ici les principaux traits. D—R—R.

BOULAY (JACQUES), chanoine de St-Pierre-Empont à Orléans, et bachelier en droit, mort vers 1750, a publié : *Manière de bien cultiver la vigne, de faire la vendange et le vin dans le vignoble d'Orléans, utile à tous les autres vignobles du royaume, où l'on donne les moyens de prévenir et de découvrir les friponneries des mauvais vignerons*. La date de la 1^{re} édition nous est inconnue ; la 2^e est de 1712, et la 3^e, qui est très-augmentée, est de 1725. L'auteur détaille, avec beaucoup de clarté et de précision, toutes les opérations que demande la culture des vignes, et il paraît qu'il s'en occupait depuis longtemps. Il ne faut pas y chercher de théorie ; mais la pratique y est très-bien développée. Le style, quoique souvent trivial, est vif et piquant, surtout quand il est question des friponneries des vignerons. Le volume est terminé par un vocabulaire des termes qui sont en usage pour la culture de la vigne dans le vignoble d'Orléans. On n'a aucun détail sur la vie de cet ecclésiastique. Il paraît que, dès la première édition de son ouvrage, des rigoristes lui avaient reproché d'avoir écrit sur l'art de faire le vin, comme ne convenant pas à un homme de son état ; aussi, dans la seconde, il se borna à décrire la culture de la vigne, et supprima tout ce qui concernait la vendange et l'art de faire le vin. On lui reprochait de n'avoir lu l'Écriture sainte et les Pères de l'Eglise que pour y trouver des éloges du vin. Il répondit victorieusement à ces reproches dans un avis qui est à la tête de la troisième édition. D—P—s.

BOULAY (EDMOND DU), dit *Clermont*, hérald d'armes de Lorraine, était né à la fin du 15^e siècle, à Reims, suivant le P. Abram (*Histoire de l'université de Pont-à-Mousson*). Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages en prose et en vers, la plupart sur des sujets historiques. D. Calmet dit que du Boulay n'était ni bon poète ni bon historien. Plusieurs de ses écrits sont cependant utiles pour l'histoire de Lorraine ; mais il ne faut les lire qu'avec

précaution, parce qu'il s'est contenté de copier, sans discernement, les auteurs qui l'avaient précédé, et que son attachement pour ses maîtres l'a engagé à dissimuler leurs fautes, et à déguiser les événements qui ne leur étaient pas favorables. On peut conjecturer que du Boulay mourut vers 1560, dans un âge qui n'était pas très-avancé. Nous nous contenterons d'indiquer ses principaux ouvrages; beaucoup n'ont point été imprimés, et se trouvaient dans la bibliothèque de l'abbaye de Senones : 1° *Dialogue en vers des trois états de Lorraine sur la nativité du prince Charles, fils aîné du duc François*, Strasbourg, 1545, in-fol. 2° *Les Généalogies des princes de Lorraine*, Metz, 1547, in-4°; Paris, 1549, in-8°; la première édition est la plus estimée, à raison de plusieurs traits qu'elle renferme, et qui ne sont point dans la seconde. 3° *La Vie et Trépas des deux princes de pair, le bon duc Anthoine et saïge duc François, premiers de leur nom duc de Lorraine, avec une lamentable déploration sur leur trépas*, Metz, Jean Pallier, 1547, in-4°. 4° *Voyage du bon duc Antoine vers le roi François I^{er}*, en 1545 (en vers), Paris, 1549, in-8°. 5° *Le Combat de la chair et de l'esprit en ryme française et par personnaiges*, Paris, 1549, petit in-8° de 72 feuillets : cette moralité est très-rare et fort recherchée. 6° *Le Catholique Enterrement du cardinal Claude de Lorraine, évêque de Metz*, Paris, 1550, in-8°. Il avait entrepris une *Histoire générale de Lorraine*, qu'il n'a point achevée. W—s.

BOULAY ou BOULAI (CÉSAR-ÉGASSE DU), en latin, BULAUS, né à St-Ellier dans le bas Maine (aujourd'hui dép. de la Mayenne), au commencement du 17^e siècle, est connu surtout comme historien de l'université de Paris. Reçu dans les ordres au Mans, en 1629, il enseigna d'abord à Poitiers, jusqu'en 1638 qu'il se fit agréger à Paris parmi les maîtres de la nation de France, et il y professa près de quarante ans les humanités, puis la rhétorique, au collège de Navarre. Après avoir géré plusieurs fois les charges de procureur, censeur, questeur, examinateur de la nation de France, il fut élu recteur de l'université en octobre 1661, et fut continué jusqu'en mars 1662. Pendant son rectorat, il sollicita et obtint la charge importante de greffier de l'université, devenue vacante par la mort de Quintaine, le 17 décembre 1661. Personne n'était sans doute plus capable de la bien remplir, car aucun n'avait étudié plus à fond l'organisation compliquée et souvent capricieuse de l'ancienne université; aucun n'a plus travaillé à faire connaître ce corps dont il fut pendant trente ans un des membres les plus actifs et les plus influents. Après avoir contribué pour une grande part à la rédaction des *Statuts de la nation de France*, in-4°, 1661, souvent réimprimées depuis, il composa en son nom : 1° *de Patronis quatuor nationum universitatis*, 1662, in-8°. 2° *Carlomagolia, seu feriæ conceptivæ Caroli magni in scholis academiæ Parisiensis observandæ*, 1662, in-8°. Cet ouvrage se trouve ordinairement à la suite du précédent. 3° *De Decanatu nationis gallicanæ*, 1662, in-8°. Ces trois ouvrages sont en latin;

les suivants sont rédigés en français. 4° *Remarques sur la dignité, rang, préséance, autorité et juridiction du recteur de l'université de Paris*, 1668, in-4°. 5° *Factum, ou Remarques sur l'élection des officiers de l'université*, 1668, in-4° : se trouve souvent à la suite du précédent. 6° *Recueil des privilèges de l'université de Paris, accordés par les rois depuis sa fondation jusqu'à Louis le Grand XIV du nom*, 1694, in-4°. 7° *Fondation de l'université par l'empereur Charlemagne; de la Propriété et juridiction du Pré aux Clercs; Mémoires historiques des bénéfices qui sont à la présentation et collation de l'université*, 1675, in-4°. La plupart de ces ouvrages ont été composés dans un même esprit, et ont pour objet de prouver que Charlemagne est le fondateur de l'université de Paris; que l'université se composait primitivement de la seule faculté des arts et de ses quatre nations, et que les trois autres facultés, dites supérieures, n'ont été organisées que postérieurement; que par conséquent la faculté des arts a le droit de nommer seule le recteur et les trois grands officiers inamovibles de l'université, le greffier, le receveur et le syndic; que les quatre nations sont des corps égaux en importance aux trois facultés de théologie, de droit, de médecine; de sorte qu'aux assemblées générales de l'université, chaque nation doit avoir un suffrage égal à celui de chacune des trois autres facultés. Ce fut encore pour maintenir les droits de la faculté des arts contre les prétentions des trois facultés supérieures qui voulaient la réduire à un seul suffrage, qu'à la sollicitation de Padet, proviseur du collège d'Harcour, du Bonlay entreprit son *Histoire de l'université*, où se retrouvent le fond et la substance de tous les ouvrages précédents. Ce ne fut d'abord qu'une espèce de factum qui parut en français, sous ce titre : 8° *Abrégé de l'histoire de l'université, touchant son origine, ses parties et son gouvernement, en faveur des quatre nations des arts, contre les trois autres facultés*, 1656, in-4°. Cet abrégé fut accueilli très-favorablement, du moins par la faculté des arts, et fit attendre avec impatience le grand ouvrage sur le même sujet qu'il y annonçait comme devant former 6 volumes, et qu'il préparait depuis plusieurs années. Les deux premiers volumes parurent enfin en 1665, in-fol., sous ce titre : 9° *Historia universitatis Parisiensis, ipsius foundationem, nationes, facultates, magistratus, decreta, etc., cum instrumentis publicis et authenticis a Carolo M. ad nostra tempora ordine chronologico complectens*. Le 3^e volume parut en 1666. La faculté de théologie publia une censure de ces trois premiers volumes : *Censura facultatis theologiæ Parisiensis*, 1667, in-fol., ou par excès de zèle, ou par jalousie contre un auteur qui lui refusait le premier rang dans la composition de l'université. Du Boulay répondit à cette censure par un ouvrage intitulé : 10° *Notæ ad censuram editam nomine facultatis Parisiensis theologiæ in opus quod inscribitur : Historia universitatis Parisiensis*, 1667, in-4°. Des commissaires du roi chargés de l'examen de l'ouvrage n'y trouvèrent rien qui pût empêcher la continuation. Encouragé par leur déclara-

tion, du Boulay donna encore trois volumes, 1668, 1670, 1675. Le sixième et dernier s'arrête avec la fin du 16^e siècle, au moment de la réformation de l'université par Henri IV. C'est le terme qu'il s'était prescrit dès l'origine : c'est là aussi que s'arrête Crevier qui n'a guère fait que l'abrégé (1). L'ouvrage de du Boulay est écrit en latin. C'est moins une composition régulière qu'un recueil de dissertations et de pièces justificatives, bulles, édits, arrêts, lettres et conclusions de l'université ou des différentes facultés, liées ensemble par un court récit qui en facilite l'intelligence (2). On a dit (Lebeuf, *Hist. du diocèse de Paris*, t. 3, p. 275) que la plupart des originaux dont s'était servi du Boulay avaient été jetés au feu comme devenus inutiles. Il est certain qu'en 1684, six ans après la mort de l'auteur, l'université était en procès contre son frère pour recouvrer ces pièces originales. Il est probable cependant qu'une grande partie au moins fut restituée; car malgré tout ce qui a pu être égaré depuis cinquante ans par suite des déplacements brusques et multipliés qu'ont subis les archives de l'ancienne université, il reste encore au ministère de l'instruction publique et aux archives du royaume un assez grand nombre de parchemins originaux. Outre les réclamations dont l'histoire de l'université fut l'objet de la part des facultés supérieures qui se croyaient lésées dans leurs droits; outre les critiques auxquelles elle donna lieu, et dont une des principales est un manuscrit in-fol., souvent cité et combattu par Crevier, et qui existe à la bibliothèque de la Sorbonne, sous ce titre : *Universitatis Parisiensis jusque facultatum quatuor, Origo vera, adversus fabulas ac fabulatores vindicata*; la composition et la publication de son histoire suscita à du Boulay des ennemis au sein même de la faculté des arts et de la nation de France, dont il était devenu comme l'oracle depuis trente ans. Remi Duret, nommé censeur de cette nation en 1675 (voy. l'article suivant), lui intenta, au nom même de la nation, un procès où il l'accusait d'extorsions à l'égard des candidats à la maîtrise ès-arts, et d'autres moyens peu réguliers, pour subvenir aux dépenses qu'exigeait son grand travail. Dans un factum intitulé : *Recueil de plusieurs conclusions et autres actes concernant la nation de France*, 1676, in-4°, il lui reproche d'avoir entrepris cette histoire sans y être autorisé; de se donner de lui-même le titre d'historiographe de l'université; d'avoir fait supporter à la seule nation de France les frais d'une histoire des quatre nations et de toute l'université; enfin de s'être acquis 10,000 livres de rentes en terres et en revenus, quoiqu'il n'eût ni patrimoine, ni bénéfices, etc.

(1) Crevier termine son *Histoire de l'université* par le récit de cette réformation et l'analyse succincte des statuts dressés en 1598 et 1600. Du Boulay s'arrête immédiatement avant.

(2) Cet ouvrage, si les pièces en étaient plus nombreuses, mieux choisies, mieux disposées, pourrait être comparé pour l'ordonnance aux *Négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, etc., par M. Mignet, dont il a paru déjà 4 volumes dans la *Collection des documents inédits de l'histoire de France*. Toutes les pièces y sont liées par un récit historique qui forme de ce recueil un tout suivi et toujours intéressant.

On ne voit pas que du Boulay ait répondu victorieusement à tous ces reproches. Le roi, instruit de ces démêlés, évoqua l'affaire à son conseil privé; mais la mort de du Boulay, en 1678, 16 octobre, laissa cette grande querelle sans résultat. Quoi qu'il en soit de son ouvrage (1), recueil il est vrai un peu informe et souvent incomplet (2) de matériaux à mettre en œuvre, c'est le répertoire le plus riche à consulter pour l'étude approfondie d'un usage, d'un fait important quelconque de notre ancienne université. Sous ce rapport, l'*Histoire de l'université* par du Boulay ne sera probablement jamais remplacée. Outre ses ouvrages relatifs à l'université, on a encore de du Boulay : 11^o *Trésor des Antiquités romaines*, 1651, in-fol., fig. C'est une traduction de l'*Antiquit. roman. Corpus* de Rosin, dont on a fait cas autrefois, mais que des ouvrages plus complets ont fait oublier. 12^o *Speculum eloquentiæ*, 1658, in-12, abrégé de rhétorique assez estimé dans son temps. Du Boulay a composé aussi des vers latins qui ne sont pas sans mérite, témoin cette élégie ad Zoiloscophantam, sive Bulwistarum Obrectatorem.

Linque senescentem, indigno nec pulvere plenum,
Utilibus studiis continuare dies,
Hunc sine conversas ad publica commoda curas
Conferre, et matris fata referre suæ...

On voit qu'il travaillait alors à son *Histoire de l'université*.

T—NE.

BOULAY (PIERRE-ÉGASSE DU), frère puîné du précédent, professeur d'humanités au collège de Navarre, a publié : *Gemma poetarum, pars prima, ex Ovidio Catullo, Propertio, Tibullo*, 1662, in-12. Ce sont des pensées morales tirées de ces quatre poètes; en regard est une traduction assez exacte, mais lâche et trainante, comme presque toutes celles de cette époque. L'auteur a dédié son livre au jeune Bailleul de Château-Gonthier, son élève au collège de Navarre. Dans un avertissement ad professores academicos, il dit avoir composé cet ouvrage pour acquitter une dette de son frère, qui avait promis dans sa rhétorique (*Speculum eloquentiæ*) un recueil de ce genre. « Si cette première partie est goûtée, dit-il dans sa préface, il en publiera une seconde, où il mettra à contribution les poètes d'un ordre plus élevé, Virgile, Horace, Juvénal, Perse. » Il paraît qu'il s'en est tenu au premier recueil. Pierre du Boulay, ainsi que son frère, occupa successivement presque toutes les charges dans la nation de France. Il en était censeur, lorsque Remi Duret, prêtre, licencié en théologie, de la maison et société de Sorbonne, fut élu, le 26 octobre 1675, pour lui succéder. Les deux frères du Boulay s'opposèrent à cette élection, qui fut confirmée par sentence de toute la faculté des arts, le 31 octobre suivant. Pierre du Boulay n'ayant pas voulu s'y soumettre,

(1) La Mounioie, dans ses notes sur Baillet, *Jugements des savants*, t. 11, p. 93, dit que du Boulay était de ceux qui font de gros livres, faute d'être capables d'en faire de petits qui soient bons.

(2) Par exemple, il n'y est pas question de la fondation du collège du cardinal Lemoine à Paris, un des dix collèges de plein exercice avant 1795.

ni remettre à Duret le livre du censeur, y fut condamné par sentence du Châtelet, 8 novembre, sous peine de saisie et vente de ses biens. Plutôt que de céder, il se laissa exécuter, le 15 novembre, au grand scandale de tous ses écoliers et du collège de Navarre. Enfin, comme on allait vendre tous ses meubles, à l'exception de son lit, il remit, le 22 novembre, le livre à l'huissier, qui y constata le 40^e feuillet déchiré. C'est en suite de ce fait et des abus que Duret remarqua dans ce livre et qu'il dénonça à la nation de France, qu'il fut chargé par elle, le 8 janvier 1676, de dresser le mémoire dont nous avons parlé dans l'article précédent, et qui renferme des imputations de plusieurs sortes contre les frères du Boulay. Nous ne connaissons pas les résultats de ce procès, et, plus tard, l'université lui en intenta un autre, pour qu'il eût à rendre les originaux dont s'était servi son frère pour la composition de son histoire, et dont lui, Pierre du Boulay, demandait à l'université un honoraire pour les travaux de son frère : on décida que si César du Boulay avait fait son travail par l'autorisation de l'université, on en tiendrait compte à son frère son héritier, lorsque celui-ci aurait remis les pièces dont on réclamait la restitution. Elle eut lieu probablement, et Pierre du Boulay conserva la considération dont il jouissait dans la faculté des arts, puisqu'il fut élu recteur le 16 décembre 1686, et continué pendant trois ans, jusqu'au 16 décembre 1689, distinction extraordinaire à cette époque. Sa mort suivit peut-être de près, car on ne le voit plus paraître. T—NE.

BOULAY (N. DU), savant canoniste, dont on a une *Histoire du droit public ecclésiastique français*, Londres (Paris), 1740, 1751, in-4^o; *ibid.*, 2 vol. in-12. L'auteur y distingue trois puissances, celle du souverain, celle du pape et celle des évêques, et il regarde leur concours comme formant dans leur ensemble le droit public ecclésiastique français. L'ouvrage contient plusieurs dissertations sur les principes les plus sujets à contestation. Il est suivi des vies d'Alexandre VI et de Léon X, deux papes qui eurent de grands démêlés avec la France. Ce livre fit du bruit dans le temps. La faculté de théologie de Paris, après plusieurs séances, avait arrêté, en 1751, la censure de dix-neuf propositions extraites de l'ouvrage; mais comme la censure en renfermait elle-même d'assez répréhensibles, elle éprouva des difficultés de la part du parlement, ce qui en empêcha la publication. Du reste, l'auteur s'y est permis des expressions hardies et des choses inexactes. L'ouvrage fut d'abord attribué au marquis d'Argenson; mais il n'a rien de ressemblant aux autres écrits de ce ministre, pour le ton, les vues, le système et le style; on l'a aussi attribué à de Burigny, à cause des initiales M. D. B., sous lesquelles il a paru. T—D.

BOULAY (CHARLES-NICOLAS MAILLET DU), né à Rouen en 1729, conseiller de la cour des comptes de Normandie, secrétaire perpétuel de l'académie de Rouen, et membre de plusieurs autres sociétés savantes, est mort le 15 septembre 1769. Haillet de Couronne a publié son éloge, Rouen, 1771, in-8^o. On

y trouve le détail de tous les ouvrages de du Boulay, comprenant : 1^o dix-huit éloges académiques. 2^o Plusieurs morceaux historiques, dont une *Histoire de Guillaume le Conquérant*, et un *Mémoire sur la nécessité et les moyens de travailler à l'histoire de Normandie*. Ce dernier lui attira une critique du *Journal de Verdun* (novembre 1753), à laquelle il répondit dans un autre journal. 3^o Plusieurs mémoires de littérature, dont un sur le genre dramatique moyen et l'usage qu'en a fait Térence. 4^o Quelques mémoires de grammaire, dont un *Traité de l'article*. 5^o Quelques poésies. 6^o Beaucoup de mémoires académiques. Tous ces morceaux n'ont pas été imprimés; on les trouvait parmi les *Mémoires de l'académie de Rouen*, qui ont été perdus en partie pendant la révolution. Il a encore laissé en manuscrit une *Analyse des dissertations de D. Calmet*. C. M. P.

BOULAY-PATY (PIERRE-SÉBASTIEN), législateur et jurisconsulte, naquit le 10 août 1763, à Abbaretz, près de Châteaubriant en Bretagne. Reçu avocat à Rennes, en 1787, et nommé la même année sénéchal de Paimbœuf, avec dispense d'âge, il occupait cette place à l'époque de la révolution, dont il se montra partisan zélé, mais désintéressé. Nommé, en 1791, commissaire du roi près le tribunal civil de Paimbœuf, comme il n'avait pas l'âge requis, il fut appelé successivement aux fonctions de procureur-syndic du district de cette ville, et d'administrateur du département de la Loire-Inférieure. Boulay-Paty avait été incarcéré pendant le proconsulat de Carrier; mais, en 1793, il devint commissaire du pouvoir exécutif près les tribunaux civil et criminel de Nantes. Élu, en l'an 6 (1798), député de ce département au conseil des cinq-cents, il s'y occupa spécialement de la législation maritime et des besoins commerciaux; il fit des rapports et prononça des discours remarquables sur le matériel et les dépenses de la marine, sur son système pénal, sur la composition du jury, des conseils de guerre maritimes, sur l'armement en course, sur l'inscription maritime, etc. Il fut deux fois l'un des secrétaires de cette assemblée, et fit partie de la commission de la marine et du commerce. Malgré la modération de ses principes et de son caractère, il dit, dans la discussion de fructidor sur la confiscation des biens des déportés, que les oppositions qui se manifestaient étaient *les derniers hoquets des royalistes et l'écume de Clichy*. Lorsqu'on s'occupait de la loi des douanes, il fit adopter la prohibition non-seulement des marchandises anglaises, mais de celles de toutes les nations qui pouvaient être en guerre avec la France, et proposa aussi de prohiber toute espèce de toiles de coton de fabriques étrangères. Boulay-Paty prit une part fort active aux débats politiques, s'éleva avec force contre le système de bascule adopté par le directoire, et manifesta son indignation de ce que l'ex-ministre Schérer n'avait point été arrêté après la défaite de l'armée qu'il venait de commander en Italie. L'un des plus énergiques défenseurs des libertés publiques, il montra l'opposition la plus vive à la révolution

du 18 brumaire. Porté sur la liste des représentants proscrits par Bonaparte, il dut sa radiation à l'amitié et aux sollicitations de plusieurs de ses collègues ; et bientôt après, lors de la réorganisation des tribunaux, il fut nommé juge au tribunal d'appel de Rennes. C'est en cette qualité que, chargé de répondre au ministre de la justice sur le projet du Code de commerce, il lui adressa des observations qui ont beaucoup servi à la rédaction de ce code, et qui ont été imprimées sous ce titre : *Observations sur le Code de commerce, adressées aux tribunaux de la part du gouvernement*, Paris, 1802, in-8°. Voué à l'étude de la législation commerciale, et conseiller à la cour impériale de Rennes, Boulay-Paty fit, en 1810, à l'école de droit de cette ville, sur la seule invitation du grand maître de l'université, un cours gratuit, publié depuis sous ce titre : *Cours de droit commercial maritime, d'après les principes et suivant l'ordre du Code de commerce*, Rennes et Paris, 1821-25, 4 vol. in-8°. En rendant compte de cet ouvrage, M. Dupin aîné, dans la *Revue encyclopédique* de juin 1822, disait : « Il manquait à notre jurisprudence un bon ouvrage sur le commerce maritime ; M. Boulay-Paty vient de remplir honorablement cette lacune. Eh ! qui pouvait le faire mieux que lui ? Successivement législateur, professeur et magistrat, il a concouru tour à tour à la confection, à l'enseignement et à l'application de nos lois commerciales. Il possède et les secrets de la théorie et les leçons de la pratique. » Le cours de Boulay-Paty, interrompu pendant les deux invasions étrangères, n'a pas été érigé en chaire permanente. Confirmé, à la restauration, dans ses fonctions de conseiller à la cour royale de Rennes, Boulay-Paty en était devenu le doyen, lorsqu'en 1828, cette cour lui confia la rédaction des observations sur le projet de loi du titre des faillites. Il mourut le 16 juin 1850, dans sa terre de Donges, vis-à-vis de Paimbœuf, sur les bords de la Loire, par suite de plusieurs attaques de paralysie. Les habitants de cette commune, dont il avait constamment défendu les droits et les intérêts, et dont il emportait les regrets, ont concédé à perpétuité le terrain sur lequel a été érigé son tombeau. Modeste et indépendant par caractère, administrateur désintéressé, magistrat intègre, Boulay-Paty fut toujours opposé aux abus du pouvoir, à la violation des lois. Aussi, après quarante-deux ans d'exercice continu de fonctions publiques, il n'avait reçu ni titres ni décorations. Il n'a laissé qu'un fils, connu par des poésies lyriques. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de Boulay-Paty : 1° *Traité des faillites et des banqueroutes, suivi du titre de la revendication en matière commerciale, et de quelques observations sur la déconfiture*, Paris et Rennes, 1823, 2 vol. in-8° ; ouvrage plein d'aperçus neufs et de questions clairement résolues, dans l'intérêt de la morale publique et de la sécurité des négociants ; 2° *Traité des assurances et des contrats à la grosse d'Emerigon, conféré (par Boulay-Paty) et mis en rapport avec le nouveau Code de commerce et la jurisprudence, suivi d'un*

vocabulaire des termes de marine et des noms de chaque partie du navire, Rennes et Paris, 1826-1827, 2 vol. in-4°. On remarque dans ces savantes annotations d'un livre déjà justement estimé, le talent d'analyse et la justesse des vues qui caractérisent l'éditeur. Un autre ouvrage, l'*Histoire du commerce maritime chez tous les peuples*, l'occupait, quand la mort le frappa au milieu des matériaux qu'il avait rassemblés. Grand travailleur, écrivain exact et consciencieux, quoique plus capable de mettre en œuvre les idées des autres que de trouver lui-même des solutions neuves et profondes, Boulay-Paty peut être regardé aujourd'hui comme un flambeau de la jurisprudence. Ses ouvrages, utilement consultés, sont quelquefois cités comme autorité. A—T.

BOULAY DE LA MEURTHE (ANTOINE-JACQUES-CLAUDE-JOSEPH, comte), grand officier de la Légion d'honneur, ministre d'État sous l'empire, naquit le 19 février 1761, à Chaumousay, village aux environs d'Épinal (département des Vosges). Ses parents étaient de simples cultivateurs. Demeuré de bonne heure orphelin, il fut élevé par les soins d'un oncle, curé à Vandœuvre, près de Nancy. Ce fut par son impulsion que le jeune Boulay commença ses études : parvenu à l'âge où la raison pouvait l'éclairer, il les continua par choix et y consacra tout entier son modeste patrimoine. Après avoir achevé ses classes au collège de Toul, il fit avec le même succès sa philosophie et son droit à Nancy, et fut reçu à vingt-deux ans avocat au parlement de cette ville. Ses débuts furent brillants ; mais bientôt se sentant appelé à figurer sur un plus grand théâtre, il se rendit à Paris en 1786. Déjà son talent l'avait fait remarquer au barreau, lorsque la révolution éclata et frappa bientôt du même coup et les parlements et les avocats. Mais si la plupart des parlementaires allaient dans la retraite ou dans l'émigration regretter leurs honneurs et leurs privilèges, il n'en était pas de même des avocats. La plupart, et Boulay fut de ce nombre, embrassèrent les principes de la révolution avec ardeur. Il comprit dès lors qu'un avenir nouveau s'ouvrait devant lui. De retour à Nancy au mois de septembre 1789, il s'y lia avec tous ceux des amis de la révolution qui comme lui se flattaient qu'elle pourrait s'opérer sans être souillée par des excès. En 1792, quand la patrie eut été déclarée en danger, il alla comme volontaire rejoindre un bataillon de la Meurthe, fit toute la campagne comme soldat, et se trouva à la bataille de Valmy ; mais, étant tombé malade par l'excès des fatigues, il revint à Nancy, où le suffrage de ses concitoyens le nomma juge au tribunal de cette ville. Peu de temps après (1793), destitué comme modéré par un conventionnel en mission, parce qu'il avait désapprouvé la mort de Louis XVI, il s'enrôla de nouveau, fut élevé au grade de capitaine, et se trouva aux lignes de Weissembourg. Rentré dans ses foyers par suite des mesures prises pour la réorganisation de l'armée, il fut bientôt, sous le régime de la terreur, frappé d'un mandat d'arrêt, auquel il parvint heureusement à se sous-

traire. Il resta caché pendant trois mois dans une espèce de souterrain, d'où il ne sortit que pour aller s'ensevelir dans une maison isolée au milieu des bois et des montagnes des Vosges; il y resta jusqu'après le 9 thermidor. Il reparut alors à Nancy, où il fut élu successivement président du tribunal civil et accusateur public. S'il exerça ces fonctions avec cette gravité sévère qui était dans son caractère, il n'y déploya pas moins d'indépendance et d'amour de la justice. Ses réquisitoires étaient écoutés comme des traités de morale. Aussi, aux élections de l'an 5 (mars 1797), ses concitoyens l'élurent député au conseil des cinq-cents. Il avait alors trente-cinq ans, et les sérieuses études qui avaient occupé toute sa vie le préparaient à se distinguer sur le grand théâtre de la politique par la variété et l'étendue de ses connaissances. Le parti de la contre-révolution était alors en majorité dans les collèges électoraux et dans les deux conseils : la révolution elle-même était menacée. Boulay de la Meurthe ne balança point à lui venir en aide, ainsi qu'au directoire, dont, comme on sait, la majorité était révolutionnaire. Un rapport venait d'être fait, qui avait pour but de faire rentrer les prêtres déportés et de les autoriser à exercer leur ministère, sans les engager par aucun serment au nouvel ordre de choses. Boulay de la Meurthe, pour son début à la tribune, combattit ce projet (9 juillet 1797). Il voulait qu'on exigeât d'eux les plus fortes garanties, et soutenait qu'ils étaient d'autant plus à craindre, que, dépouillés de leurs biens, ils n'avaient plus rien à perdre. Ce discours fit d'autant plus d'impression qu'il était moins attendu de la part de son auteur : en effet, la modération qu'il avait constamment montrée depuis 1789 avait donné le change au parti cléricien, qui avait un moment espéré le compter dans ses rangs. Quelques jours après (22 juillet), on l'entendit encore défendre les sociétés populaires contre les attaques du même parti. Nommé le 18 fructidor (4 septembre) membre du comité de salut public, il fit le soir même un rapport apologétique de cette journée, et conclut à la déportation des membres du parti vaincu. Il n'avait accepté cette mission, qui l'a exposé à bien des haines, que sous la condition expresse qu'il ne serait pas question de relever les échafauds. Quelques jours après, le 24 septembre, il prononça un discours sur les causes, les effets et la nécessité de cette journée, et se félicita de ce *qu'aucune tache de sang ne l'eût souillée*. « La déportation, ajouta-t-il, doit être désormais le grand moyen de salut pour la chose publique. Cette mesure est avouée par l'humanité. » En prononçant ces paroles, Boulay de la Meurthe ne songeait pas que le directoire choisirait pour déporter ses adversaires les horribles plages de Sinnamari. A la fin de son rapport, il proposa la célébration de l'anniversaire du 18 fructidor. A la suite de ce rapport, on chargea de présenter des mesures contre les nobles une commission dont Boulay fut encore l'organe. Il conclut à l'expulsion de la partie de la haute noblesse qui n'avait point émigré, et qui, selon lui, était plus dangereuse par sa présence que celle qui avait

émigré, puis à l'exclusion, des fonctions publiques, de tous les nobles; enfin à ne reconnaître pour citoyens que ceux d'entre eux qui auraient donné des preuves d'attachement à la liberté. « Il est vrai, » dit-il, « que dans cette classe, il s'est rencontré « quelques hommes qui ont épousé de bonne foi la « cause républicaine et l'ont défendue constam- « ment; mais ceux-là ne sont plus, ils n'ont jamais « été de la caste des nobles; aussi ceux-ci ne les « reconnaissent-ils plus pour tels; ils ne voient « plus en eux que des nobles dégradés, que des « citoyens, des républicains, et en cela nous serons « d'accord avec eux. Nous ne parlons ici que des « nobles fidèles, des véritables nobles; et nous di- « sons que cette caste ayant été dépouillée par la « république de tout ce qui composa son existence « morale, doit en détester les fondateurs, et tendre « sans cesse à leur extermination..... Les nobles de « l'intérieur s'entendent avec ceux de l'extérieur; les « plans, les moyens, tout est combiné dans un « foyer commun, la cour du prétendant. Les rôles « sont distribués, les places, les récompenses, tout « est assigné d'avance. En un mot, le royaume « existe au milieu de nous; il est dans la républi- « que, et souvent il gouverne beaucoup plus que le « gouvernement républicain.... » La suite a prouvé combien, du point de vue où il était placé, Boulay de la Meurthe voyait juste. « Aussi les nobles, di- « sait sous la restauration un biographe de l'oppo- « sition libérale, ne se rappellent encore aujourd'hui « ce terrible rapport qu'avec un sentiment d'effroi et « de haine contre l'orateur. Jamais, en effet, on ne « fit de leur conduite une peinture plus énergique « et plus accablante. On peut dire qu'il prédisait « exactement la grande question de la révolution, « et qu'il rattachait parfaitement le passé, le présent « et l'avenir. » Ne pourrions-nous pas ajouter, en prenant les choses sous le point de vue royaliste, que, dans ces mêmes incriminations du républicain Boulay de la Meurthe, se trouvait indirectement un éloge aussi mérité que désintéressé de la noblesse envers la monarchie? Abordant ensuite des considérations générales, le rapporteur expose sans réticence la morale éternelle des partis : « Il ne peut « être question ici, continue-t-il, de justice distri- « butive : cette sorte de justice n'a lieu qu'entre des « individus soumis au même pacte social, aux « mêmes lois, aux mêmes magistrats; mais ici c'est « une classe d'hommes qui nous opprimaient en « masse, et que nous avons vaincus en masse; c'est « en la repoussant en masse, en prenant contre elle « des mesures générales que nous devons consoli- « der notre établissement. » Le projet de Boulay fut si violemment attaqué, que, sacrifiant son premier travail, sans renoncer aux convictions qui l'avaient dicté, il le présenta quelques jours après, entièrement modifié dans un second projet, tendant seulement à exclure des fonctions publiques et à priver de leurs droits politiques les ci-devant nobles, sauf quelques exceptions. Telle fut l'issue de cette grande affaire, qui fut conduite de manière à faire croire que la première mesure

n'avait été proposée que pour faire passer la seconde. Après une vive discussion, ce projet fut adopté. Au reste, si Boulay consentit dans cette circonstance à se rendre l'organe de ces propositions, ce ne fut que par l'effet de la conviction où il était de leur nécessité; mais dans l'application, fidèle à cette modération qui l'avait fait proscrire pendant la terreur, il s'éleva, dès le 18 fructidor, contre les listes de proscription qu'il trouvait trop nombreuses, et auxquelles d'ailleurs il n'eut aucune part. Il ne cessa pas de les combattre dans les jours suivants, et parvint à en faire rayer plusieurs noms, entre autres ceux de Thibault, Hardy, et de Dupont de Nemours. C'est dans le même esprit que, quelque temps avant cette journée, tout en insistant, et nous l'avons dit ci-dessus, pour que les prêtres fussent liés par un serment à la république, il avait demandé qu'on rapportât les lois de déportation et de réclusion contre ceux qui étaient insermentés. Le 29 avril (12 fructidor), il s'était élevé contre le projet qui tendait à créer une juridiction exceptionnelle pour les délits politiques. Quand le directoire, auquel il avait jusqu'alors prêté l'appui de son talent et de son influence dans sa lutte contre le parti contre-révolutionnaire, voulut porter trop loin les conséquences de son triomphe, et commencer une réaction, Boulay le combattit avec autant d'énergie qu'il l'avait d'abord soutenu. Cette opposition de sa part s'était déjà manifestée le 1^{er} frimaire an 6 (21 novembre 1797), quand il fit rejeter par le conseil un projet tendant à attribuer au directoire le droit de destituer les accusateurs publics. Elle se montra encore lorsque, le 15 germinal suivant (2 avril 1797), il s'opposa avec chaleur à ce qu'on ordonnât la révision des jugements rendus avant le 18 fructidor en haine de la royauté; puis le 15 prairial (3 juin), lorsqu'il fit adopter la question préalable sur le projet tendant à ce que le directoire eût la nomination aux places vacantes dans le tribunal de cassation, et qu'il insista pour que ce tribunal se complût lui-même. Dans le rapport qu'il fit vers la même époque sur l'organisation de cette haute juridiction, il fit appeler à compléter ce tribunal les suppléants qui y étaient attachés. Au milieu de cette grave discussion, qui occupa plusieurs fois le conseil, il s'étonna de ce que, toutes les fois qu'on présentait une bonne loi, on l'écartât par des propositions incidentes contre les prêtres, les émigrés, les Anglais, et fit observer que ce n'était pas le moyen de faire une bonne législation. Son opposition ne parut pas moins, lorsqu'à la fin de l'an 6, il se plaignit de ce que l'affermage des salines du Mont-Blanc et de la Meurthe par le directoire avait fait renchérir le prix du sel. Le 27 frimaire an 7 (17 décembre 1798), il réclama encore, dans l'intérêt des propriétaires de salines particulières de son département, contre deux arrêtés du directoire qui leur avaient mal à propos interdit la jouissance de leur propriété. Le directoire fut encore attaqué par lui, le 25 nivôse an 7 (12 janvier 1799), lorsqu'il opinait pour l'examen d'une motion d'ordre, relative au système de scission dans les collèges électoraux, système désas-

treux qu'encourageait ce gouvernement immoral. Déjà Boulay avait dénoncé ce même système, le 15 floréal an 6 (2 mai 1798), dans un rapport sur les doubles élections du département de l'Aube. On l'entendit encore quelques jours après (20 floréal, 9 mai), s'élever contre l'enchaînement de la presse, causé selon lui par des arrestations arbitraires, et demander la prompte discussion du projet de loi relatif à cet objet; puis, le 26 prairial an 7 (14 juin 1799), faire rapporter l'article 35 de la loi du 19 fructidor, qui plaçait les journaux sous l'inspection de la police. S'élevant avec énergie contre ce qu'il appelait la dictature directoriale, il fit sentir la nécessité de renfermer les pouvoirs du directoire dans la constitution: « Qu'ils se rassurent, dit-il, ceux qui craignent le retour du régime de 1793; ce retour est impossible. » Enfin arriva la révolution du 30 prairial. Boulay de la Meurthe fut un des principaux acteurs de cette journée. Il accusa Merlin et Larévillière l'époux d'être les auteurs du système funeste qui avait mis la république en danger, et dit qu'il fallait frapper un grand coup pour les forcer à sortir du directoire. Il fit à cet effet décréter la formation d'une commission de onze membres, dont il fut nommé le premier. Le lendemain, après s'être élevé contre les arrestations illégales opérées depuis quelque temps, il fit adresser un message au directoire, pour qu'il rendit la liberté à ces victimes de l'arbitraire. Ce fut au moment de la victoire du corps législatif sur le directoire, que Boulay publia un écrit remarquable intitulé: *Essai sur les causes qui en 1649 amenèrent en Angleterre l'établissement de la république, sur celles qui devaient l'y consolider et sur celles qui l'y firent périr*. Cet ouvrage, publié à l'époque où de nouvelles convulsions et les revers de nos armées semblaient annoncer la chute de la république, produisit la plus grande sensation. En moins d'un mois, il en fut fait deux éditions et vendu plus de 20,000 exemplaires. Un littérateur aujourd'hui fort oublié, mais qui du moins était connu des directeurs auxquels il prêtait sa plume, Salaville, opposa à la brochure de Boulay un écrit intitulé: *de la Révolution française comparée à celle d'Angleterre*. Benjamin Constant essaya aussi de réfuter les idées du député de la Meurthe, dans une brochure sous ce titre: *des Suites de la contre-révolution de 1660 en Angleterre, 1799*, in-8°, brochure qu'il n'avoua pas volontiers dans la suite. Aujourd'hui, que tant d'événements ont justifié les prévisions politiques de l'auteur de l'*Essai sur les causes*, et que près d'un demi-siècle a passé sur cet écrit, nous ne craignons pas de dire qu'il est toujours resté de circonstance, tant ce petit volume est rempli de vérités de tous les temps. Enfin, à le juger sous le rapport purement historique et littéraire, on peut ajouter que c'est une production d'un mérite supérieur. L'histoire y dit tout ce que l'auteur a voulu conclure, et cependant il ne l'a pas torturée pour lui arracher des mensonges: le style est ferme, élevé; les raisonnements, de la logique la plus serrée. Mais reprenons la suite des travaux législatifs de Boulay

On le voit, le 27 juin 1799, se déclarer contre toute persécution religieuse. Le 27 juillet, il fait ajouter au serment d'être fidèle à la république, celui de s'opposer au rétablissement de la royauté et de toute espèce de tyrannie; ces derniers mots furent proposés par lui en haine du régime de 1793, dont il fit une peinture énergique : car, il faut le dire, tandis qu'il se montrait à la fois l'adversaire persévérant des royalistes, l'adversaire intrépide du directoire, il ne perdait pas de vue la faction ultra-révolutionnaire, qui menaçait plus que toute autre l'existence de la république en prétendant exclusivement la défendre. Il la combattit plus efficacement encore le 14 septembre (27 fructidor an 7), que la patrie fut déclarée en danger, mesure à la faveur de laquelle cette faction espérait ressaisir l'influence qu'une mesure semblable lui avait donnée en 1792. Les auteurs de la proposition s'étaient entendus pour en faire déclarer l'urgence et la faire décréter sans désenparer. Boulay était alors président du conseil des cinq-cents (depuis le 19 août). Il sut déjouer ce complot par une fermeté que ne purent ébranler ni les menaces des partisans du projet, ni les vociférations des tribunes, ni les clameurs de la multitude anieutée au dehors de la salle. La proposition fut ajournée au lendemain, et ce jour-là Boulay, descendant du fauteuil, prononça, malgré les menaces d'Augereau et des fauteurs de la mesure, un discours qui fut un de ceux qui contribuèrent le plus à la faire rejeter. Il s'attacha surtout à faire sentir qu'il était à craindre que le déploiement d'une force extraordinaire se dirigeant contre la liberté ne servit à opérer la contre-révolution. Tant de travaux lui avaient acquis une très-grande influence au conseil des cinq-cents; presque toujours ses opinions y prévalaient, et l'assemblée, après l'avoir entendu, fermait la discussion; quelquefois même elle adoptait son avis par acclamation, comme, par exemple, le 6 avril 1799, quand il fit rejeter un projet tendant à faire décerner l'impunité et des récompenses aux coupables qui dénonceraient leurs complices. Ses discours se faisaient surtout remarquer par la force des raisonnements et l'enchaînement logique des idées. A la même époque (7 avril), il fit preuve d'un talent remarquable en combattant un projet sur l'instruction primaire : pendant plus de quatre heures, il parla d'abondance, et fut obligé de remettre au lendemain la suite de son discours, qui fut écouté avec tant de satisfaction que l'impression en fut ordonnée. Mais il n'eut pas le temps de rédiger ses idées, et le *Moniteur* seul offre la substance de ce discours en faveur de la liberté de l'enseignement, et dont tous ceux qui l'entendirent alors conservèrent la mémoire. Toujours il fut désigné pour faire partie des commissions chargées de l'examen des questions les plus importantes ou les plus difficiles. Président pour la seconde fois le 18 août 1799, il fut dans le cas de prononcer trois discours d'apparat, l'un pour la célébration de la fête du 18 fructidor, l'autre dans la cérémonie funèbre consacrée à la mémoire du général Joubert, et le troisième pour la fête de la fon-

dation de la république. Boulay fut un des principaux auteurs de la révolution du 18 brumaire (10 novembre 1799). En cette occasion, abdiqua-t-il ses sentiments républicains, comme on le lui a reproché, ou vit-il dans la dictature du vainqueur de l'Italie l'unique moyen de sauver la république et d'empêcher le retour imminent des Bourbons? Quoi qu'il en soit, quand une fois il eut consenti à être admis dans le secret de la conspiration du 18 brumaire, il ne recula devant aucune conséquence; et c'est ainsi que le 19 brumaire, dans la séance du soir, il vint, au nom de la commission législative intermédiaire, présenter et motiver toutes les mesures qui furent prises dans cette journée. Le 22 novembre, il devint président de cette commission, qui préparait la constitution de l'an 8. Dans un discours prononcé le 12 décembre suivant, il expose les bases de cette nouvelle constitution. Quelques jours après le 18 brumaire, il avait refusé le ministère de la police générale, que le premier consul lui offrait avec insistance. Lors de l'organisation définitive du gouvernement consulaire, il fut d'abord désigné, sur le désir qu'il en avait manifesté, pour faire partie du tribunat; mais ensuite, par l'effet des sollicitations du premier consul, il consentit à siéger au conseil d'État, où il fut nommé, le 4 janvier 1800, président de la section de législation. Alors commencèrent les discussions du Code civil : on sait que c'est dans cette section que se préparait le projet définitif sur lequel elles s'établissaient. Comme président, il prit naturellement une très-grande part à la rédaction de cette œuvre de législation, qui est sans contredit le plus beau titre du gouvernement de cette époque. Il fut même chargé d'en porter au corps législatif les deux premiers projets de loi, d'en développer les motifs et d'en soutenir la discussion. Il porta aussi au corps législatif le projet relatif à la clôture de la liste des émigrés, à l'établissement des tribunaux spéciaux. Après la tentative du 3 nivôse (24 décembre 1800) contre les jours du premier consul, Boulay le harangua au nom du conseil d'État. Le 14 septembre 1802, il fut enlevé à la présidence du comité de législation pour passer à la direction du contentieux des domaines nationaux, en remplacement de Regnier, devenu grand juge. Dès ce moment, il ne participa plus que d'une manière interrompue aux discussions du Code civil, et se livra tout entier à cette tâche importante; car, en la lui confiant, Napoléon avait dit : « Je vous donne une place où réside toute la politique intérieure de l'État : j'ai été « très-indulgent pour les personnes, et je n'ai pres- « que fait que des ingrats; mais soyez très-sévère pour « les biens. » Boulay comprit la pensée de Napoléon; homme de la révolution, il sentit que les domaines nationaux étaient en effet la base la plus large et la plus solide des intérêts enfantés par elle; mais, d'un autre côté, presque toutes les ventes nationales étaient sujettes à des contestations, sur lesquelles il était important de statuer promptement et d'établir une jurisprudence bien constante. Boulay, prévoyant une de ces réactions si communes dans les révolutions, travailla jour et nuit à la solu-

tion de ces affaires, et il en instruisit ainsi 15 à 20,000, dont pas une ne fut jugée contrairement à ses conclusions. En moins de huit ans de ce travail opiniâtre, la matière fut tellement épuisée, que l'administration qu'il dirigeait dut être supprimée. Puis, lorsque survint la restauration, la jurisprudence qui garantissait la possession des acquéreurs des domaines nationaux se trouva si bien assise, si bien fixée, qu'il fallut forcément la respecter. Voilà pour la part de l'homme politique, qu'à cet égard chacun pourra louer ou blâmer, selon son opinion personnelle sur cette matière délicate. Quant à l'homme privé, ce qui honore toujours le caractère de Boulay, c'est que tandis qu'il maintenait ainsi d'une main ferme les ventes des domaines nationaux, et qu'il savait échapper à toutes les intrigues, à toutes les offres, à toutes les sollicitations des émigrés, il fut tellement équitable envers eux, que pas une voix dans leurs rangs, même en 1815, alors qu'il était proscrit, ne s'éleva pour jeter le moindre doute, ni sur son intégrité, ni sur sa justice. Cependant Bonaparte aspirait à établir son despotisme sur les ruines du gouvernement républicain. Boulay ne grossit point la foule des courtisans qui le poussaient à l'usurpation. Il ne contribua en rien à l'établissement du consulat à vie; il n'était pas même à Paris quand la chose se décida. Lorsqu'il fut question de l'érection de l'empire, il s'y opposa fortement dans le conseil d'État; et les membres de ce corps ayant été invités à donner individuellement leur opinion par écrit, la sienne fut rédigée dans un sens contraire aux vues de l'ambitieux consul. Dans le même conseil d'État, où s'était réfugiée toute la liberté sous l'empire, liberté pour ainsi dire d'intérieur, qu'avait le bon esprit d'encourager le despote dont la maxime était qu'il *ne faut laver son linge sale qu'en famille*, Boulay de la Meurthe fit constamment entendre une voix indépendante: il y défendit chaudement la liberté de la presse, l'institution du jury, dont il avait, comme il le dit lui-même, *fait une étude approfondie et pratique* dans le temps qu'il était accusateur public (1). Enfin, dans ces discussions, il se montra le constant adversaire des prétentions du clergé (2). Loin de lui savoir mauvais gré de cette indépendance, Napoléon, en créant ses institutions impériales, ne manqua jamais d'y trouver une place pour Boulay: c'est ainsi qu'il le nomma successivement commandant, puis grand officier de la Légion d'honneur, enfin comte de l'empire. Boulay avait été loin de solliciter ce dernier titre. Après avoir gémé de ce que le gou-

(1) *Circulaire aux électeurs du 7^e collège électoral du département de la Seine, 1827.*

(2) Lui-même s'en faisait un titre d'admission dans sa *Circulaire aux électeurs, 1827*. « Déjà, dit-il, le clergé commençait à montrer des prétentions exorbitantes et à se permettre des actes abusifs. Ces sortes d'affaires étaient de la compétence de la section du conseil d'État que je présidais. Je m'en chargeais toujours, et, pour les traiter en plus grande connaissance de cause, j'étudiais la nature et les progrès de la juridiction ecclésiastique, ainsi que les libertés de l'Eglise gallicane. Il est peu de matières sur lesquelles j'aie fait autant de recherches, et peut-être que quelque jour j'en mettrai la preuve sous les yeux du public, quand j'aurai publié mes *mémoires*. »

vernement consulaire s'éloignait des principes qui avaient présidé à son érection, il dut s'alarmer encore plus des tendances aristocratiques du gouvernement impérial; et s'il continua de le servir avec dévouement, c'est qu'il reconnaissait que la mission de ce gouvernement était surtout de préserver l'indépendance nationale contre la ligue sans cesse renaissante des rois de l'Europe, et d'empêcher le retour des Bourbons, qu'il regarda toujours comme un grand malheur. Jusqu'à quel point cette mission était-elle compatible avec celle de fonder la liberté publique, ce sont là des questions sur lesquelles de bons esprits se sont partagés, et que Boulay de la Meurthe n'aurait certainement pas osé décider d'une manière affirmative; mais dans sa pensée, avec l'établissement impérial, l'intérieur était du moins pacifié, ce qu'on n'avait guère obtenu de différents gouvernements républicains, et l'invasion extérieure paraissait impossible. En un mot, il persista toujours à voir dans ce gouvernement celui qui était le plus propre à garantir, sinon tous les principes de la révolution, au moins quelques-uns de ses principes et tous ses intérêts matériels. Depuis la cessation de sa direction des domaines, il avait repris la présidence de la section de législation du conseil d'État (8 décembre 1810), qu'il conserva jusqu'à la restauration. Quelques jours après, il fut nommé membre du comité de consultation de la Légion d'honneur. Pour n'omettre aucun des honneurs dont il fut comblé, nous ajouterons que deux ans de suite (1804 et 1805), il avait été élu par le département de la Meurthe candidat au sénat conservateur. Appelé au conseil privé, dans les dernières années de l'empire, il y porta la même indépendance qu'au conseil d'État; mais il n'en marchait pas moins ostensiblement d'accord avec le gouvernement. C'est ainsi que le 18 septembre 1807 il se présenta à la tribune du corps législatif, comme orateur du gouvernement, pour y développer les dispositions du sénatus-consulte qui supprimait le tribunal; il déclara la session terminée, et ajouta: « Vous avez secondé les vœux bienfaisants de Sa Majesté; votre coopération vous donne droit à une part de la reconnaissance et des bénédictions que lui réservent les peuples et qui sont sa plus douce récompense. » Ainsi encore, le 4^{er} avril 1813, il vint au sénat exposer les motifs du projet de loi qui ordonnait par anticipation sur la conscription la levée de 480,000 hommes, ainsi que la création de quatre régiments de gardes d'honneur. « Quoi, dit-il dans son discours, parce qu'une tempête que ni la prudence ni le génie ne pouvaient prévoir a dispersé une partie de notre armée victorieuse, nos ennemis se flattent de pouvoir disposer de notre territoire au gré de leur ambition; ils croient pouvoir nous dicter une paix honteuse: ah! qu'ils se trompent! La nation est d'accord avec son illustre souverain. Pleine de confiance dans la fermeté de son caractère et les ressources de son puissant génie, jamais elle ne souffrira qu'il soit porté la moindre atteinte à la dignité de sa couronne. » Deux jours après, Boulay fut nommé grand officier de la Légion d'hon-

neur. Le 28 août, il provoqua au sénat la cassation du jugement prononcé par le jury de Bruxelles, en faveur des individus inculpés dans l'affaire de l'octroi d'Anvers. On a souvent reproché cet acte au gouvernement impérial et à l'orateur qui fut son organe dans cette circonstance. Assurément il est toujours mauvais en principe que jamais une déclaration du jury, surtout en cas d'acquiescement, puisse être annulée; mais, dans l'espèce, la législation existante avait prévu ce cas et donné ce pouvoir au sénat. La chose était donc légale en droit, aux termes des constitutions de l'empire (§ 4, art. 55, tit. 3 de l'*Acte de constitution du 16 thermidor an 10*). En fait, des dilapidations énormes et scandaleuses avaient été commises dans la gestion de l'octroi d'Anvers; l'acquiescement des prévenus n'avait eu lieu que par l'effet de l'intrigue et de la corruption. Ce qui le prouve, c'est qu'un des accusés contumax, nommé Maïesca, ayant tenté en 1816, dans l'espoir que la réaction de cette époque lui serait favorable, de se présenter devant la cour d'assises de Bruxelles pour purger sa contumace, fut condamné à cinq ans de travaux forcés et à 400,000 fr. de dommages-intérêts envers la ville d'Anvers. Lorsqu'à la fin de 1813, la mésintelligence éclata entre Napoléon et le corps législatif, Boulay, dans le conseil privé tenu à cette occasion, opina pour qu'on satisfît aux griefs des députés de la nation, et que l'on fit toute concession à l'effet de marcher d'accord avec eux; il s'offrit même pour aller parler dans ce sens au sein du corps législatif, comme orateur du gouvernement. La résolution en avait été prise, mais ne fut point exécutée. Ce fut surtout quand ses flatteurs abandonnaient Napoléon pour se ménager avec un nouvel ordre de choses, que l'on vit Boulay se dévouer hautement à la défense du trône impérial. Quand les armées ennemies s'approchèrent de la capitale, et qu'on mit en délibération au conseil privé si l'impératrice se retirerait à Blois, il s'opposa fortement à ce départ; il soutint avec énergie que, bien loin de partir, elle devait monter à cheval, prendre son fils entre ses bras, parcourir Paris, appeler les citoyens à la défense de la patrie, et se rendre ensuite à l'hôtel de ville pour s'y défendre jusqu'à l'arrivée de l'empereur. C'était l'avis de la majorité du conseil; cependant il ne fut pas suivi, et Boulay se retira avec le gouvernement sur les bords de la Loire. Après la déchéance de Napoléon en avril 1814, il y donna son adhésion en ces termes : « J'arrive à l'instant même à Paris, et je m'empresse de donner ma pleine adhésion aux actes du sénat et du gouvernement provisoire. » Rentré alors dans la vie privée, il vécut à la campagne, au sein de l'étude et de sa famille. Son activité d'esprit avait besoin d'être occupée à tous les instants; souvent l'heure des repas n'était pas pour lui un intervalle de repos. Au retour de l'île d'Elbe, il reprit au conseil d'Etat la présidence de la section de législation, et fut le principal rédacteur de la délibération en réponse à l'acte du congrès de Vienne du 15 mars, ainsi que de la déclaration de principes du conseil d'Etat du 23 du même mois. Il est l'auteur du fameux article 67 de l'*Acte additionnel* aux con-

stitutions de l'empire. En même temps il exerçait les fonctions de ministre de la justice, dont Cambacérès n'avait accepté que le titre. Au mois de mai suivant, il fut élu député à la chambre des représentants par le collège électoral de la Meurthe, et le 30 du même mois, Napoléon le nomma ministre d'Etat. Sans cesser d'être fidèle à ses principes, il ne parut à la chambre des représentants que comme l'ardent défenseur de Napoléon et de sa dynastie, la conséquence de ses principes étant alors, non point d'insister sur des théories, mais d'opposer la dynastie née de la révolution à la vieille famille s'appuyant sur sa légitimité. Le 7 juin, il demanda que, dans la séance impériale qui devait avoir lieu le lendemain, la chambre prêtât d'enthousiasme serment à Napoléon. « Le serment de fidélité à l'empereur, dit-il, comprend toutes les obligations d'un bon Français. L'empereur est le premier représentant de la nation, le chef légitime et constitutionnel de l'Etat, le premier lien de l'unité. » La lecture qu'il fit du rapport du ministre des relations extérieures, Caulaincourt, donna lieu à une vive discussion de forme; interpellé de déclarer s'il était autorisé à répondre aux questions qui lui seraient faites au sujet de ce rapport, et si, comme ministre d'Etat, il était responsable, Boulay répondit affirmativement sur la première objection et négativement sur la seconde. Il prétendit en outre que si le ministre à département était membre de la chambre des pairs, c'était une grande question de savoir s'il pouvait venir dans celle des députés présenter ses rapports. Interrompu par des murmures : « Vos murmures, reprit-il, m'avertissent que je viens de commettre une erreur. Je la rétracte. » Ses explications n'ayant point satisfait l'assemblée, plusieurs orateurs demandèrent qu'une commission spéciale fût nommée pour présenter un rapport sur les relations de la chambre avec le gouvernement et avec la chambre des pairs. Le sort désigna les membres qui devaient composer cette commission, et le nom de Boulay de la Meurthe sortit le premier de l'urne. Le lendemain, après la lecture faite par Regnault de Saint-Jean-d'Angély du rapport du ministre de la police, Fouché, sur la situation intérieure de l'empire, Boulay se prononça fortement pour la formation d'une commission chargée de s'entendre avec les ministres pour prendre des mesures de sûreté générale. « Vous voulez sauver la patrie, dit-il; le gouvernement le veut aussi : les circonstances sont fortes, et la solution du problème est difficile. Les ministres avaient commencé ensemble un travail qu'ils ont abandonné, et, dans la réalité, les membres des députations des départements insurgés ont des renseignements plus nombreux, plus positifs, plus exacts que tous ceux qui ont pu être transmis aux ministres; ils connaissent mieux les localités et les individus. Cette considération me paraît déterminante, et le meilleur moyen d'arriver au résultat que nous cherchons tous me paraît indubitablement la formation d'une commission. » Dans la séance permanente du 23 juin, il appuya la proposition faite par Defermon, que la chambre déclarât sur-le-champ qu'elle recon-

naissait Napoléon II pour empereur. « Il faut « s'expliquer franchement, dit-il; il y a eu de « l'hésitation dans la chambre, et on a élevé des « doutes sur le sens véritable de votre délibéra- « tion d'hier. Des journalistes ont été jusqu'à dire « que le trône était vacant. Oui, je le déclare, si tel « était notre malheur, si nous avions à faire une « déclaration aussi dangereuse, l'assemblée et la « nation seraient perdues. En effet, que serions-nous ? « Par quel mandat sommes-nous ici ? Nous n'exis- « tons que par la constitution. C'est cette même « constitution qui proclame empereur Napoléon II : « son père a abdiqué : vous avez accepté l'abdic- « tion ; le contrat est formé : Napoléon II est em- « pereur par la force des choses ; vous ne pouvez « pas même délibérer. L'abdication de l'empereur, « telle que vous l'avez reçue, est indivisible ; c'est « un contrat conditionnel qui ne peut pas être ad- « mis en partie seulement. Je veux même aller plus « loin ; je n'ai point d'arrière-pensée, point de porte « de derrière : je dis la vérité en présence de la na- « tion ; je me plais à rendre hommage à chacun de « mes collègues, mais je sais ce qui se passe au de- « hors. Il existe une faction qui voudrait persuader « que nous avons déclaré le trône vacant, dans l'es- « poir de remplir bientôt cette vacance par les Bour- « bons. Cette faction a dit : Il ne faut pas se présenter « directement ; la place étant vide, nous trouverons « bien tôt ou tard les moyens de la remplir à notre « gré. Messieurs, si les vœux de ces hommes se réa- « lisaient, nous ne tarderions pas à subir le sort de « la Pologne. Les puissances étrangères, après avoir « démembré nos plus belles provinces, assigneraient « aux Bourbons un coin de l'empire où ils se croi- « raient trop heureux de pouvoir régner... » Inter- « rompu par les plus violentes clameurs, l'orateur « reprit : « On ne m'effraye pas par des cris : au « conseil des cinq-cents, j'ai vu plus d'un orage po- « litique, je l'ai bravé ; je ne crains rien, j'ai fait le « sacrifice de ma vie. Je veux aller plus loin et met- « tre le doigt sur la plaie ! Il existe ce qu'on appelle « une faction d'Orléans : oui, je le sais... On a beau « m'interrompre, on ne m'empêchera pas de parler ; « je parle d'après des renseignements certains. Je « sais que cette faction est purement royaliste, quoi- « qu'elle ait trouvé le secret d'entraîner quelques pa- « triotes peu intelligents et susceptibles de séduc- « tion. Je suis très-sûr que le duc d'Orléans, en « supposant qu'il acceptât la couronne, ce que je ne « crois pas, n'aurait d'autre but que de résigner le « trône à Louis XVIII. » La chambre écarta la pro- « position par l'ordre du jour, motivé sur ce que Na- « poléon II était empereur par le seul fait de l'abdic- « ation et par la force des constitutions. Le lende- « main (15 juin), la commission du gouvernement « chargée Boulay du portefeuille de la justice ; mais « le retour du roi l'en priva bientôt. Compris dans « l'article 2 de l'ordonnance du 24 juillet 1815, il se « rendit aussitôt à Nancy. Mais sa présence dans cette « ville parut exciter quelque rumeur, et le gouver- « neur russe, d'Alopeus, l'obligea de s'en éloigner. « Cette circonstance ayant été rapportée dans quel-

ques journaux d'une manière inexacte, M. Henri Boulay de la Meurthe, fils aîné du proscrit, réclama ainsi contre leur assertion : « Mon père s'est rendu « à Nancy avec un passe-port du ministre de la po- « lice ; il est descendu chez un de ses parents, où « quelques amis sont venus le visiter. Il est vrai « qu'ils lui ont témoigné le désir de le voir nommer « député ; mais il ne l'est pas moins qu'il a repoussé « ce vœu. Cependant il est possible que sa réputa- « tion ait donné de l'inquiétude, puisque M. le gou- « verneur russe a écrit à mon père *qu'il était à « craindre que, malgré lui, sa présence à Nancy n'y « causât quelque agitation*. Il lui a proposé de se re- « tirer à Sarrebruck, où mon père est à présent (1). » Après dix mois de séjour dans cette ville, Boulay se rendit à Halberstadt, où il demeura près de trois ans. Il passa à Francfort-sur-le-Mein la dernière année de son exil, qui se prolongea pendant quatre ans et demi. Il se consola par son application constante à l'étude, et attendit avec patience, et sans chercher à le hâter par aucune supplication, que le temps, qui calme toutes les réactions, vint donner le signal de son retour dans sa patrie. Lors de la réaction du 18 fructidor, il avait protégé Camille Jourdan, alors proscrit ; et il lui fut doux de voir, en 1818, cet honorable député s'interposer spontanément pour liâter son rappel. Dans son exil Boulay composa un ouvrage intitulé : *Tableau politique des règnes de Charles II et de Jacques II, derniers rois de la maison de Stuart*, la Haye, 1818, 2 vol. in-8°. Depuis son retour en France, il en a donné une seconde édition avec des changements considérables, car la première avait été donnée sans sa participation (Paris, 1812, 2 vol. in-8°). En tête de l'édition de Hollande se trouve la 4^e édition de son *Essai sur les causes qui, en 1649, amenèrent en Angleterre l'établissement de la république*, etc. (2). Au surplus, le second ouvrage n'est que la suite du premier ; on y trouve, avec les mêmes opinions politiques, la même vigueur de style, le même enchaînement dans les faits et dans les raisonnements. On a encore de Boulay de la Meurthe un morceau historique inséré dans l'ouvrage intitulé *Bourrienne et ses Erreurs volontaires et involontaires*, Paris, 1830, 2 vol. in-8°. Ce sont des *Observations sur le 18 brumaire de M. de Bourrienne*. Depuis son retour en France, Boulay de la Meurthe vécut à Paris au sein de la retraite et de l'étude. Cependant, en 1824 et en 1827, les électeurs libéraux du septième collège électoral de la Seine (11^e et 12^e arrondissements municipaux) songèrent à lui donner leurs suffrages pour la députation. En 1827, il leur adressa une

(1) Ce fut vers cette époque que Boulay de la Meurthe publia, sous le titre d'*Observations adressées aux chambres*, 1815, in-4° de 8 p., une espèce de mémoire au sujet de sa proscription, dont peu d'exemplaires ont été distribués, cette distribution étant devenue, par l'événement, inutile.

(2) Nous disons 4^e édition, parce que, outre les deux éditions qui parurent en moins d'un mois, en 1798, Dubroca avait fait réimprimer l'*Essai* en tête de la 2^e édition de son ouvrage intitulé : *la Politique du gouvernement anglais dévoilée*, etc., Paris, 1808, in-8°. Boulay de la Meurthe, qui ne tira jamais aucun profit de ses ouvrages, avait consenti à cette réimpression, qui contribua au succès de l'ouvrage de Dubroca.

circulaire qu'il terminait par deux déclarations, la première de n'accepter aucune place ni faveur du gouvernement, sans se soumettre à une nouvelle élection. « L'autre déclaration, qui m'est particulière, ajoutait-il, c'est qu'ayant été injustement « exilé pendant quatre ans, je n'en ai gardé et n'en « manifesterai jamais aucun ressentiment. » Après les événements de juillet, auxquels il ne prit aucune part, il ne se hâta point de saluer le nouveau pouvoir. Ce ne fut qu'en 1835 qu'il se présenta aux Tuileries, pour remercier le roi Louis-Philippe de la nomination d'un de ses fils comme maître des requêtes. Il fut honorablement accueilli ; mais il ne songea point à redescendre dans l'arène politique. Il est mort à Paris, le 4 février 1840, à 80 ans. Il avait épuisé sa santé par l'assiduité avec laquelle il s'était livré à la composition de ses mémoires, que sa famille fera paraître sans doute quelque jour. Il en a publié un fragment curieux au moment de la mort de Sieyès, sous ce titre : *Théorie constitutionnelle de Sieyès : Constitution de l'an 8, extrait des mémoires inédits de M. Boulay de la Meurthe*, Paris, Paul Renouard, août 1836, brochure in-8° de 76 p., y compris le fac-simile de l'écriture de Sieyès. On y voit développé tout au long le système de constitution imaginé en l'an 8 par Sieyès, système dont Napoléon lui-même n'a présenté que la parodie dans ses conversations à Ste-Hélène. (*Voy. le Mé-morial.*) Aux obsèques de Boulay, qui eurent lieu, au milieu d'un nombreux concours, au cimetière du Mont-Parnasse, M. le baron de la Doucette, ancien préfet et député, a tracé rapidement l'exposé de sa vie. Une médaille a été frappée en son honneur : la face reproduit exactement ses traits expressifs et austères. Le revers porte ces deux légendes : *Soldat, représentant du peuple, législateur, ministre, pros- crit, historien* ; — puis ces mots qui résument sa vie, et qui sont tirés d'une profession de foi qu'il fit aux électeurs en 1828 : « *J'ai toujours eu en vue deux objets principaux, le premier de maintenir l'indé- pendance nationale, le second d'assurer le triomphe de la révolution.* » Et par révolution, il n'entendait pas à priori le renversement ou l'établissement de telle ou telle forme de gouvernement, mais seulement, comme il l'avait dit lui-même en 1827 aux élec- teurs de son arrondissement, « le rétablissement « et le maintien de la nation dans la jouissance des « justes droits que lui réservent la nature et les « vrais principes de tout ordre social. » Napoléon lui a rendu un beau témoignage, quand il a dit à Ste-Hélène : « Le conseil d'Etat était générale- ment composé de gens instruits, grands travail- leurs et de bonne réputation. Defermion et Boulay, par exemple, sont certainement de braves et hon- nêtes gens. Malgré les immenses affaires liti- gieuses qu'ils aient gérées, et les gros émoluments « dont ils jouissaient, on ne me surprendrait pas « du tout si on m'apprenait qu'aujourd'hui ils sont « tout au plus au-dessus de l'aisance. » L'extrait sui- vant donnera l'idée de l'austère probité de Boulay de la Meurthe. Il avait plusieurs frères ayant des positions honorables, mais très-ordinaires : un d'eux

V.

était percepteur. Pour quelques légèretés qui n'atta- quaient en rien la probité, il se fit suspendre par le sous-préfet de son arrondissement pendant deux mois. La colère et les menaces de la part du frère de M. le ministre d'Etat ne manquèrent point. Le préfet circonvenu voulut réformer l'arrêt du sous-préfet, son subalterne ; mais celui-ci tint bon. Quelques jours après, ce dernier reçut une lettre de Boulay de la Meurthe, qui lui témoignait sa satisfaction sur sa fermeté ; il contraignit en ou- tre son frère à venir faire des excuses au sous-préfet, pour avoir osé se targuer de l'appui d'un haut fonctionnaire d'Etat. En 1843, le conseil municipal de Chamoussey, pour perpétuer le souvenir de la naissance de Boulay de la Meurthe dans cette com- mune, vota une souscription entre ses habitants, à l'effet de placer son buste dans la salle principale de la maison commune. Boulay de la Meurthe a laissé deux fils : l'aîné, membre de la chambre des députés, du conseil général de la Seine, colonel de la 11^e légion et secrétaire général du comité central d'instruction primaire, est un propagateur aussi fervent qu'éclairé de l'instruction du peuple ; le se- cond est membre du conseil d'Etat. D—R—R.

BOULDUC (SIMON), professeur de chimie au jardin du Roi, pharmacien, juge consul au tribunal de commerce de Paris, fut reçu de l'académie royale des sciences en 1694, et mourut en 1729. Il y a lu plusieurs mémoires et observations qui sont imprimés dans la collection de cette académie. Ces travaux lui acquirent une grande réputation dans son temps, et ont fait faire quelques progrès à l'histoire de la matière médicale. — Gilles-François BOULDUC, son fils, né à Paris en 1675, lui succéda dans la chaire de chimie du jardin du Roi, et fut échevin, premier apothicaire du roi, et membre de l'académie des sciences. Il mourut à Versailles, le 15 janvier 1742. On a de lui des *Observations sur la cascaville, sur le sel de Seignette, le sel d'Epsom, et le sel de Glauber retiré d'une terre de Dauphiné* ; l'*Analyse des eaux minérales de Bourbon-l'Archambault, de Forges et de Passy* ; un *Mémoire sur les purgatifs hydragogues* ; des *Expériences sur les lessives de sal- pêtre et sur les eaux-mères du nitre*. Ces différents écrits sont insérés dans le recueil de l'académie, depuis 1699 jusqu'en 1735. DORTOUS DE MAIRAN a fait son éloge. C. G.

BOULE (JEAN-CHARLES), prédicateur du roi, était né vers 1720, à Cannes, petite ville de la basse Provence. Il professa d'abord la rhétorique au col- lège de Villefranche. Le *Journal de Verdun*, avril 1742, contient une épître très-agréable qu'il écrivit à cette époque sur les *Charmes de l'union et de l'amitié*. Ayant depuis embrassé la vie religieuse dans l'ordre des cordeliers, il fut renvoyé par ses supérieurs à Paris pour y terminer ses études théologiques, et se fit recevoir docteur en Sorbonne. En 1759, il pro- nonça le panégyrique de St. Louis en présence de l'Académie française. Cette pièce n'est point inpri- mée, mais on en trouve dans l'*Année littéraire*, de 1760, t. 1^{er}, p. 201, un assez long extrait, que le jour- naliste termine ainsi : « Je félicite l'auteur de ce

31

« panégyrique, quel qu'il soit. Il a du style et de la « chaleur. Son éloquence n'est ni sèche, ni fardée, « ni dans la petite manière de nos jours; elle est « pleine, naturelle, et dans le bon goût; il écrit saine-
« nement, et ce que j'estime en lui, c'est qu'il est « rempli de l'Écriture sainte et des Pères, et qu'il « sait s'approprier avec génie les pensées et les images « qu'il puise dans ces sources fécondes (1). » Après avoir prêché l'Avent à Versailles devant le roi, il fut désigné pour y prêcher le Carême, en 1763. Le P. Boule était alors gardien du couvent de son ordre à Lyon, ville où le souvenir de son talent pour la chaire s'est perpétué. (*Voy. le Catal. des manusc. de la bibliothèque de Lyon*, t. 3, p. 247.) Il obtint, quelque temps après, d'être relevé de ses vœux, et s'établit à Paris, où il vivait en 1763. On n'a pu découvrir la date de sa mort. Dans la *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût* (par Desessarts), Paris, 1798, Boule est cité pour ses panégyriques, quoiqu'il n'y en ait aucun d'imprimé. On a de lui : *l'Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de St. Bonaventure*, Lyon, 1747, in-8°, fig. Cet ouvrage, exécuté avec le plus grand luxe typographique, est d'ailleurs, au jugement des critiques contemporains, très-bien fait et très-bien écrit. W—s.

BOULE (ANDRÉ-CHARLES), ébéniste, né à Paris en 1642. Il avait reçu de la nature les plus heureuses dispositions pour tous les genres de talents; fils d'un ébéniste, obligé d'embrasser l'état de son père, il sut l'enrichir, par son goût et son génie, de tous les accessoires dont il pouvait être susceptible. Avec un heureux choix de différents bois de l'Inde et du Brésil, varié avec une grande intelligence, ou du cuivre et de l'ivoire découpés avec beaucoup d'art, il parvint à imiter dans ses ouvrages toutes les espèces d'animaux, de fruits et de fleurs : il en composa des tableaux, dans lesquels étaient représentés des sujets d'histoire, de batailles, de chasses et de paysages. Les bronzes qu'il ajoutait à ces différents meubles pour les orner étaient d'une forme sévère et élégante; les profils en étaient purs. On admire encore aujourd'hui ses productions, qui ont fait pendant plus d'un siècle l'ornement du palais de Versailles, et de ceux des plus grands princes. Louis XIV le nomma graveur ordinaire du sceau, et lui donna un logement au Louvre. Le brevet qui lui fut délivré le qualifie d'architecte, peintre, sculpteur en mosaïque, inventeur de chiffres, etc. Cet habile artiste mourut à Paris, en 1732. P—E.

BOULÉE (ÉTIENNE-LOUIS), architecte, naquit à Paris, le 12 février 1728. Son père, architecte juré expert des bâtiments, le plaça d'abord chez Pierre, premier peintre du roi, où il obtint une médaille; puis chez Lejai, premier architecte du roi de Prusse, et habile dessinateur. Boulée montra, dans ses premières productions, beaucoup d'imagination et un

grand génie. Lorsqu'il commença sa carrière, l'architecture se paraît encore de ces formes bizarres et contournées, enfantées par le mauvais goût du temps. Il lutta contre ce genre mesquin, et contribua beaucoup à le faire disparaître et à rendre à l'art les beautés nobles de l'antique. Celui de ses édifices qui l'atteste le mieux, et qui a fixé sa réputation, est l'hôtel de Brunoy, aux Champs-Élysées; ce petit monument offre tout à la fois de la simplicité dans ses masses, beaucoup de grâce et d'élégance dans sa décoration, de la richesse et du goût dans les détails. Cette charmante composition, d'un genre tout neuf dans le temps qu'elle parut, fait époque dans l'histoire de l'architecture française, comme étant le premier morceau qui ait ramené le beau style. Boulée a construit le château de Tassé à Chaville, celui de Chauvri à Montmorency, celui du Péreux, une maison à Issy, l'hôtel d'Évreux, et beaucoup de jolies maisons à la Chaussée-d'Antin. Il a décoré et embelli avec goût les intérieurs de beaucoup de maisons et d'hôtels pour MM. de Beaujon et de Monville. Il a consacré sa vie entière à l'étude et à la pratique de son art, comme le prouvent ses nombreux et magnifiques projets, dont il n'a pas eu le temps de former une œuvre complète d'architecture. On y trouve toutes les espèces de monuments qui peuvent illustrer un grand empire et un siècle entier. Des villes, des temples, des palais, des théâtres, des muséum, des cirques, des arcs de triomphe, des portes de ville, des édifices consacrés à la mémoire des grands hommes, ou destinés à des fêtes publiques; un projet pour achever la Madeleine, un autre pour la restauration du château de Versailles et de celui de St-Germain, et de plusieurs maisons particulières. Son tombeau de Newton, placé au centre d'une sphère, est une de ces idées grandes, neuves, et justement appropriées à l'homme qui en est l'objet. Ce projet a tellement mérité le suffrage des architectes, que le même sujet a été proposé au programme par l'académie, pour prix d'émulation, en novembre 1800; les prix ont été remportés, le 1^{er}, par M. Gay, le 2^e, par M. Labadie. Le génie de Boulée ne se montre pas moins dans son superbe projet de bibliothèque royale, qu'il renferme dans la cour des bâtiments actuels; il en a présenté en 1790 un modèle. Tous les projets de Boulée sont ingénieux; ils ont cette grandeur, cette noble simplicité que l'on admire dans les monuments antiques, et qui peuvent se passer de toute espèce d'ornements; chacun de ses édifices a le caractère propre à sa destination; le style en est pur, les proportions majestueuses, et les profils sont du meilleur goût. Boulée dessinait très-bien non-seulement tout ce qui tient à l'architecture, mais aussi la figure; néanmoins toutes celles dont il a embelli ses dessins sont de la composition et de la main de Moreau le jeune, son intime ami, à qui il communiquait toujours ses premières pensées. Boulée a laissé un portefeuille rempli de plans et esquisses de maisons particulières : l'économie jointe à l'élégance, des distributions bien entendues, variées, commodes, ménagées avec art, montrent partout le cachet du grand talent. Il a laissé des manuscrits précieux,

(1) En 1761, le P. Boule prêcha l'Avent à la cour de Lunéville. Le roi Stanislas fut si satisfait de cet orateur, qu'il voulut que l'académie de Nancy le reçût au nombre de ses membres. De Solignac, qui répondit au discours d'admission du P. Boule, le 7 janvier 1762, dit que les traits embrasés de son éloquence sortaient tout embrasés de son cœur.

entre autres un *Essai sur l'architecture*. Il est écrit avec chaleur, et rempli de connaissances profondes. M. Bénard, son neveu et l'un de ses élèves, possède ces manuscrits et tous les projets de ce grand architecte; il se propose de les publier. Ses autres élèves sont MM. Chalgrin, Brogniard, Durand, Gisors, Durème aîné, et plusieurs autres, dont les noms honorent la mémoire et les talents du maître. Boulée, après avoir été longtemps architecte du roi et membre de l'académie, fut nommé membre de l'Institut dès le 12 décembre 1795. Il est mort le 6 février 1799. K.

BOULEN, ou BOLEYN (ANNE), l'une des épouses et des victimes de Henri VIII, roi d'Angleterre. Dernier rejeton du mariage de sir Thomas Boulen avec une fille du duc de Norfolk, elle naquit en 1507, selon quelques auteurs, et, selon d'autres, en 1499, ou 1500. Nous penchons pour la dernière opinion, non parce que Sanders impute à cette malheureuse femme, dès l'année 1514, de premiers désordres impossibles à supposer si elle fût née en 1507, mais parce qu'il est constant qu'Anne Boulen fut du nombre des filles d'honneur qui accompagnèrent en France Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII, lorsque, dans cette même année 1514, cette princesse alla épouser le roi Louis XII. Une enfant de sept ans eût-elle été placée comme fille d'honneur auprès d'une reine allant s'établir en pays étranger? Cette reine, veuve après deux ans et demi de mariage, se hâta de retourner en Angleterre. Anne Boulen, au lieu de la suivre, passa au service de madame Claude de France, fille de Louis XII, et femme de François I^{er}; puis, à la mort de cette princesse, en 1524, Anne s'attacha encore à la duchesse d'Alençon, sœur du monarque français. Belle, jeune, spirituelle, d'une vivacité extrême, d'une gaieté au moins démesurée, Anne Boulen ne pouvait pas préférer cet intérieur sombre et religieux de la reine d'Angleterre, dont le seul récit l'effrayait, à cette cour galante de François I^{er}, dont elle avait été habituée à goûter tous les charmes. Elle y plut beaucoup, et trop pour son honneur. Ses apologistes ont passé condamnation sur la licence de son langage et l'indécence de ses manières : sans adopter ni retracer tout ce que ses censeurs ont dit du dérèglement de ses mœurs, nous observerons seulement que les sobriquets qu'elle s'était attirés excuseraient même des soupçons injustes. La cause de son retour en Angleterre est inconnue; l'époque en est incertaine, ainsi que l'a dit Hume. Peut-être eût-il dû exprimer que cette incertitude n'était que de 1525 à 1527, parce qu'il en résulte que, dans tous les cas, l'apparition d'Anne Boulen à la cour de Londres précéda les premiers scrupules dont Henri VIII se déclara surpris en 1528, sur la légitimité du mariage qu'il avait contracté en 1505 avec Catherine d'Aragon. C'est encore une question de savoir comment Anne Boulen, rentrée dans sa patrie, fut nommée aussitôt fille d'honneur de la reine qu'elle devait supplanter. Quoique l'histoire se prête à regret à conserver le souvenir de pareils scandales, il faut bien dire que depuis longtemps cette famille de Boulen était dé-

vouée aux plaisirs et aux caprices du roi. Il avait commencé par un commerce de galanterie avec lady Boulen, femme de sir Thomas; leur fille aînée était devenue ensuite l'objet des amours de Henri. Parmi les amis de la maison, se remarquait un chevalier Bryan, très-digne agent de toutes ces scènes de désordres, et que le roi, dans ses orgies, avait coutume d'appeler *son lieutenant d'enfer*. Il ne tint pas à eux qu'Anne Boulen ne fût prise au même piège où l'avaient été sa mère et sa sœur; mais c'était elle qui devait dresser les embûches. Cette même personne qu'à la cour de France on avait signalée, en termes si peu délicats, comme s'étant abandonnée au roi, devint subitement à la cour de Londres une héroïne de chasteté, partageant la passion qu'elle inspirait à son propre souverain, lui écrivant même qu'elle voudrait être « son humble servante sans aucune restriction; » mais déclarant qu'elle ne pouvait lui appartenir que par les liens du mariage. Elle savait que l'ambitieux cardinal Volsey, pour se venger de l'empereur Charles-Quint, avait déjà présenté à Henri l'idée de divorcer avec Catherine d'Aragon et d'épouser Isabelle de France. Résolue de cultiver à son profit ces semences de divorce, elle vit quelle résistance les principes de la religion catholique opposeraient à une dissolution de mariage aussi scandaleuse. Elle parvint successivement à faire oublier Isabelle, disgracier Volsey, répudier Catherine, abjurer le catholicisme. Un certain Cranmer avait été chassé de l'université de Cambridge, pour avoir, dans ses voyages, séduit la sœur d'un ministre luthérien, et l'avoir épousée en secret, étant prêtre catholique. Thomas Boulen en fit son chapelain, et Anne l'indiqua au roi comme un instrument docile de toutes ses volontés. L'archevêché de Cantorbéry lui fut promis, à condition qu'il prononcerait le divorce auquel le pape se refusait. On acheta quelques consultations d'universités étrangères, avec l'argent des taxes imposées, sous peine d'emprisonnement, à la partie du clergé anglais restée fidèle au souverain pontife. Le vertueux chancelier Thomas Morus donna sa démission, pour ne pas sceller des actes contre lesquels toute sa conscience réclamait. Henri VIII, dont la passion ne connaissait plus de frein, n'attendit même pas que les familiers de sa nouvelle Église eussent prononcé la dissolution de son nouveau mariage, et le 14 novembre 1532, il en contracta secrètement un nouveau avec Anne Boulen, qu'il avait précédemment créée marquise de Pembroke, après avoir fait son père comte de Wiltshire. Au bout de cinq mois, une grossesse déjà avancée rendit nécessaire de révéler le secret. Cranmer, mis en possession de l'archevêché promis, déclara le premier mariage nul, et le second valide, quoique tous deux eussent existé en même temps. On voulut ôter jusqu'aux titres de reine et de princesse à Catherine d'Aragon et à sa fille Marie, tandis qu'Anne Boulen était couronnée à Westminster avec une pompe jusque-là sans exemple. En 1533, naquit la fameuse Elisabeth. En 1534, Henri se fit créer pape par son parlement, sous le titre de *chef suprême de l'Église sous le Christ*. Le 6 janvier

1555, la malheureuse Catherine mourut environnée d'espions et de bourreaux, après avoir vu le sang du chancelier Morus couler avec celui de l'évêque de Rochester; après qu'un P. Forest, son confesseur et sa dernière consolation, eut été arraché d'auprès d'elle, jeté dans un cachot, et condamné à être brûlé vif. Peu d'heures avant d'expirer, cette vertueuse et infortunée princesse écrivit la lettre la plus soumise, et la plus tendre encore, à son perfide et cruel époux, lui recommandant sa mémoire, sa fille et ses serviteurs. Henri lui-même connut un instant les remords; des larmes lui échappèrent; il se hâta d'envoyer quelques paroles consolantes à sa victime, qui ne vécut pas assez pour les recevoir. Le jour des obsèques, il ordonna que toute sa maison prit le deuil. Anne Boulon défendit à ses serviteurs d'obéir, et affecta de se montrer parée comme dans un jour de fête. Elle ignorait que le glaive était déjà suspendu sur elle-même. Une rivale naissante allait venger la rivale immolée. De nouvelles amours s'emparaient du cœur de Henri; et de même qu'Anne Boulon, fille d'honneur de la reine Catherine, avait fait répudier sa maîtresse et sa souveraine, Jeanne Seymour, fille d'honneur de la reine Anne, allait la précipiter, d'un trône usurpé, dans une tombe ensanglantée. Anne, sur ces entre-faites, accoucha d'une masse de chair informe, et rejeta ce malheur sur les chagrins que lui causaient les infidélités de son époux. Le dégoût se joignit à l'inconstance et à l'irritation de Henri, qui conçut des soupçons sur la fidélité de sa seconde femme, aussi subitement qu'il avait conçu des scrupules sur la légitimité de son premier mariage; mais ici les prétextes lui manquaient moins. Il prétendit avoir vu, à Greenwich, au milieu d'un tournoi, un des galants de la reine accourir en sueur sous ses fenêtres, et s'essuyer le visage avec un mouchoir qu'elle lui avait jeté amoureuxment. Il sortit du tournoi avec tous les signes de la fureur, et, dès le lendemain, le 2 mai 1555, Anne fut arrêtée, accusée, livrée à une commission qu'on appela un tribunal. Sa vie entière fut recherchée; des imputations, repoussées par le roi quand il avait voulu l'épouser, furent reproduites par lui quand il voulait la perdre. On accumula les reproches d'incontinence, les délits d'adultère et d'inceste, d'où l'on faisait sortir un crime de lèse-majesté. Elle avait souillé, disait-on, et trahi la couche royale, d'abord en y entrant avec la conscience de ses mœurs passées, puis en la partageant, non-seulement avec des seigneurs de la cour, non-seulement avec son propre frère, mais avec des subalternes de l'état le plus inférieur. On alla jusqu'à supposer qu'elle avait conspiré avec ses amants contre la vie du roi. La fausseté de cette dernière accusation était si évidente, qu'il fallut l'abandonner. Quant aux autres chefs, sans doute une condamnation prononcée par une commission, et surtout par une commission de Henri VIII, n'est pas une preuve irrécusable des délits articulés; mais la dénégation des accusés n'est pas non plus une preuve suffisante de leur innocence. Anne, qui, en entrant dans la Tour de Lon-

dres, avait pris hautement le ciel à témoin de sa fidélité conjugale, tomba dans un trouble voisin du délire, dès qu'elle sut que son frère, le lord Rochefort, que Norris, écuyer du roi, que deux gentilshommes de sa chambre, Brereton et Weston, qu'enfin un de ses musiciens, appelé Smetton, étaient emprisonnés auprès d'elle. On la vit passer alternativement d'un torrent de larmes à des rires insensés. On l'entendit s'écrier, dans un accès de désespoir : « O Norris ! tu m'as accusée, et nous périrons tous deux. » Norris n'avait rien dit contre elle. Le lord et les trois gentilshommes nièrent persévéramment ce qui leur était imputé; le musicien seul confessa qu'il avait obtenu trois fois les faveurs de la reine; mais, selon quelques auteurs, il ne lui fut pas confronté, circonstance qui, si elle était vraie, atténuerait pour le moins la preuve résultante de cette confession. Anne avoua elle-même des paroles trop capables d'infirmar sa dénégation des faits. Dès qu'elle s'était vue arrêtée, elle avait exprimé le désir que ses évêques, ainsi qu'elle les appelait, pussent pénétrer jusqu'au roi, bien sûre, disait-elle, qu'ils prendraient sa défense. En effet, son archevêque Cranmer, relégué à Lambeth le jour même qu'elle avait été conduite à la tour, ne pouvant parler au roi, lui écrivit. Soit incertitude, soit adresse, il admettait, dans une partie de sa lettre, la possibilité des délits, et, en plaçant le monarque dans cette hypothèse, il disait assez singulièrement à ce despote, encore jaloux d'orgueil, quand il était plus qu'indifférent de cœur : « Sire, il en sera de vous comme de Job, qui « vit sa résignation heureusement récompensée : « Dieu lui rendit toutes choses au double. » Ni cette lettre, ni une autre plus pathétique, adressée par l'accusée elle-même à son tyran, ne purent toucher un cœur exclusivement dominé par ses brutales passions. Le 17 mai 1555, vingt-six commissaires, tous pairs du royaume, condamnèrent la reine à être ou brûlée, ou écartelée, *selon le bon plaisir du roi*; son frère, le vicomte de Rochefort, à avoir la tête tranchée; les trois gentilshommes qui, comme lui, avaient nié, et le musicien, qui seul avait avoué un commerce illicite avec elle, à être pendus; tous à être coupés par quartiers, qui resteraient exposés en place publique. Un incident étrange vint suspendre l'exécution de ce terrible arrêt. Le comte de Northumberland, étant lord Percy, avait été autrefois épris des charmes d'Anne Boulon, qui avait, pour le moins, flatté l'amour de ce jeune seigneur, jusqu'au moment où elle avait osé former des projets sur le roi. Il s'en fallait bien que cet amour fût éteint. Henri, qui ne l'ignorait point, avait trouvé piquant de faire entrer le comte dans la commission chargée de tuer la malheureuse femme qu'il aimait encore. Northumberland, à peine assis sur le banc des juges, avait éprouvé dans toute sa personne une révolution telle, qu'il avait fallu l'emporter chez lui. Anne, condamnée, déclara tout à coup que, dans sa première jeunesse, elle avait été liée par contrat avec le comte de Northumberland, et qu'ainsi, n'ayant pu devenir l'épouse du roi, elle n'avait pu

se rendre coupable d'adultère envers lui. Le comte, effrayé pour lui-même, alla chercher plusieurs conseillers d'Etat, les conduisit dans une église, communia en leur présence, et, au sortir de la sainte table, jura, *sur son salut ou sa damnation éternelle*, que jamais il n'y avait eu entre la reine et lui ni contrat matrimonial, ni union charnelle. Traînée devant la cour ecclésiastique, à laquelle Henri voulut que Cranmer présidât, Anne persista dans sa déclaration. On la tint pour vraie. Cranmer, appelé à consacrer tous les divorces dont son maître aurait la fantaisie, annula le second mariage du roi, comme il avait annulé le premier. Anne Boulén se vit, ainsi que Catherine d'Aragon, déchuë de la qualité de reine, et leurs deux filles, Elisabeth ainsi que Marie, furent dépouillées de l'état de filles légitimes. On eût pu croire au moins que la dégradation de l'accusée lui sauverait la vie ; mais, par un de ces mélanges de barbarie et d'absurdité, caractère distinctif de la tyrannie, l'arrêt d'une cour frappa de mort, comme épouse adultère, celle que la sentence d'une autre cour déclarait n'être qu'une concubine volage. Le dernier jour de cette infortunée (19 mai 1536) excita la compassion, et offre plusieurs moments dignes d'un véritable intérêt. Tel est celui où elle fit appeler la femme du lieutenant de la Tour, se mit à genoux devant elle, et lui dit : « Allez, de ma part, et « dans la même posture où vous me voyez, deman- « der pardon à la princesse Marie pour tous les « maux que j'ai attirés sur elle et sur sa mère. » Quant à la lettre qu'elle écrivit, dit-on, au roi, avant de partir pour l'échafaud, le texte que nous en ont transmis quelques historiens est si peu naturel, les sentiments y sont si faux et les expressions si forcées, que nous ne pouvons y voir qu'une œuvre de parti, soit qu'on l'ait imaginée après coup, soit que le clergé d'Anne Boulén, qui dut l'environner dans son dernier jour, la lui ait apportée à signer ou à transcrire. L'effort de la résignation chrétienne fait qu'un innocent pardonne la mort à ses meurtriers ; mais comment se persuader qu'une reine, se prétendant épouse fidèle, et immolée par ordre du roi son époux, comme adultère et incestueuse, lui écrive d'elle-même, en allant au supplice : « Vous êtes un « prince doux et clément (*gentle and merciful*) ;.... « vous m'avez traitée avec plus de bonté que je « n'en méritais ;.... vos bienfaits ont toujours été en « croissant pour moi ;.... de simple particulière, « vous m'avez faite dame ; de dame, marquise ; de « marquise, reine ; et, ne pouvant plus m'élever ici « bas, de reine dans ce monde, vous allez me faire « sainte dans l'autre ! » Ce qui paraît certain, c'est que les heures qui précéderent l'instant fatal de cette malheureuse créature furent marquées de plus en plus par cette aliénation d'esprit qui s'était manifestée en elle dès son entrée à la Tour : c'est que tout à la fois elle priait avec ferveur et riait aux éclats ; c'est que, dans un instant, elle frémissait à l'idée du glaive levé sur sa tête, puis tout à coup parlait avec complaisance de la dextérité connue de l'exécuteur ; mesurait la petitesse de son cou, la comparait avec la largeur de la hache qui devait le

trancher, et recommençait ses rires immodérés. Gratiani raconte qu'en allant à la mort, outrée de ne recevoir sur son passage aucune marque de respect, et d'entendre, au contraire, des clameurs insultantes, elle criait au peuple : « Je mourrai votre « reine, dussiez-vous en crever de dépit. » Selon d'autres, elle s'avança vers son dernier moment avec un maintien modeste et un courage tranquille. Tous s'accordent à dire que, dans le peu de paroles qu'elle proféra sur l'échafaud, on ne l'entendit ni protester de son innocence, ni s'avouer coupable. Elle déclara que, condamnée par la loi, elle venait subir son jugement ; souhaita au roi de longues années, sollicita les prières des assistants, et reçut le coup mortel. Henri avait déterminé le genre de supplice ; il avait mandé le bourreau de Calais pour l'exécution ; il avait nommé les pairs et officiers publics qui devaient y assister ; enfin l'on montre encore, dans le parc de Richmond, le tertre sur lequel ce barbare attendit et reçut le signal parti de la Tour de Londres, à la minute où tombait la tête de celle qu'il avait placée sur son trône et dans son lit. Les autres condamnés furent exécutés le même jour : le musicien seul fut pendu ; les trois gentilshommes eurent la tête tranchée. Henri se crut *clément* en leur épargnant l'infamie du gibet, comme en épargnant à sa femme le supplice du feu. Il épousa le lendemain Jeanne Seymour. C'était faire l'apologie d'Anne Boulén, a dit Hume. Plus sévère que ce grand historien envers cette malheureuse victime des débauches et des cruautés de Henri VIII, nous l'avons été beaucoup moins que Rastal, Sanders, Heylin, Moréri, l'évêque d'Amélie et tant d'autres. Partout où deux sectes religieuses et politiques sont aux prises, partout où il y a des oppresseurs qui calomnient et des opprimés qui maudissent, l'exacte vérité est difficile à saisir. Si les catholiques ont dû être enclins à noircir Anne Boulén, les réformés ont été intéressés à la purifier. Ceux dont elle a brisé les autels en ont fait un monstre ; ceux dont elle a fondé l'église ont voulu en faire une sainte. Hume lui-même, malgré son impartialité, nous paraît avoir craint de flétrir la source à laquelle Elisabeth avait puisé la vie, et peut-être n'est-ce pas le seul motif qui ait désarmé, dans cette occasion, la sévérité de ses jugements. Bossuet, en n'opposant à la mémoire de cette reine que « les « propres faits avoués par les protestants » exempts de fanatisme, a prononcé contre elle une condamnation irrévocable. Le moins superstitieux, le plus froidement impartial des écrivains connus, Bayle, a trouvé « qu'on ne pouvait pas raisonnablement se « plaindre du jugement de Bossuet ; » a déclaré *fort raisonnable* celui du P. d'Orléans, dans ses *Révolutions d'Angleterre* ; a dit lui-même, en blâmant ou la crédulité ou les inventions haineuses de certains auteurs catholiques : « Leur aveuglement est « d'autant plus inexcusable, qu'ils pouvaient assez « médire sans passer les bornes d'un fidèle historien. » Selon Bayle, « le principal crime de l'ar- « tifriceuse Anne Boulén a été de faire la chaste et « la scrupuleuse, en ne songeant qu'à l'usurpation

« du trône sur Catherine d'Aragon, et à l'exclure, « elle et sa fille, de tous les honneurs qui leur étaient « dus. » Ajoutons qu'il s'en faut de beaucoup que Catherine d'Aragon ait été seule à souffrir de cette usurpation; que Morus et Fischer étaient montés sur l'échafaud avant Anne Boulen; qu'elle y a entraîné après elle une foule d'innocents; que l'édit de Henri VIII, appelé l'*édit de sang*, que les représailles de sa fille Marie, surnommée *la Sanguinaire*, que les gibets, les bûchers, les chevalets qui ont souillé ce grand règne d'Elisabeth; que le régicide de 1649; qu'en un mot, des troubles et des malheurs qui ne sont pas encore entièrement finis, ont eu pour cause, non pas même la passion, ce mot ne repousserait pas toute excuse, mais l'ambition hypocrite d'Anne Boulen, sa vanité impitoyable, sa profonde immoralité, les dérèglements odieux et les résolutions désespérées dans lesquels elle a entraîné son roi; enfin le bouleversement qui en a été le moyen nécessaire et le résultat permanent. Il est bien vrai que ce n'était pas au complice d'Anne Boulen à la punir. Quand on fixe et les circonstances et les suites de cette sanglante tragédie, le bourreau fait horreur, et la victime fait à peine pitié. L—T—L.

BOULENGER (PIERRE), natif de Troyes en Champagne, se fit la réputation d'un habile grammairien dans le 16^e siècle, par son savoir dans les langues grecque et latine, qu'il enseigna à Loudun avec distinction. Côme II l'appela en Toscane, et le fit professeur de théologie dans l'université de Pise, où il mourut en 1598. Boulenger était savant. Ses ouvrages sont utiles, quoiqu'ils manquent souvent de méthode et d'exactitude. On a de lui quelques livres de grammaire, de petits traités de piété, un discours latin imprimé en 1566, in-8°. Il avait composé une histoire de France, qui est restée manuscrite. — Jules-César BOULENGER, son fils, né à Loudun, en 1558, entra chez les jésuites en 1582. Après douze ans de séjour dans la société, il en sortit, avec l'agrément de ses supérieurs, pour veiller à l'éducation de ses frères et neveux. Il enseigna à Paris, à Toulouse, à Pise, et rentra chez les jésuites vingt ans après en être sorti, eut des succès dans la prédication, et mourut à Cahors, en août 1628. Naudé en a fait un portrait affreux, mais on sait le peu de confiance que méritent les jugements de Naudé. Les principaux ouvrages de Boulenger sont : 1^o *de Spoliis bellicis, Trophæis, Areubus triumphalibus*, etc., Paris, 1601, in-8°. 2^o *Eeloga ad Arnobium*, Toulouse, 1612, in-8°; la 2^e partie renferme beaucoup de détails qui peuvent servir de supplément au traité de Brisson : *de regio Persarum Principatu*. 3^o *Diatribæ in Casauboni Exceitationes de rebus sacris*, Lyon, 1617, in-fol., pour venger les *Annales* de Baronius des critiques de ce savant. 4^o *De Insignibus gentilitiis ducum Lotharingorum*, 1617, in-4°. 5^o *De Imperatore et imperio romano, magistratibus, officiis*, etc., Lyon, 1618, in-fol. On trouve dans cette seconde édition deux appendices, l'un : *de Officiis regni Galliæ*; l'autre : *de Officiis ecclesiasticis ecclesiæ magnæ Constantinopolitanæ*. 6^o *Opusculorum Systema*, Lyon, 1621, 2 vol. in-fol.

Il y a rassemblé ses divers traités : *de Instrumentis templorum, de Divinatione, de Oraculis, de terræ Motibus, de Cireo, de Pietura plastica statuaria, de Conviviis*, etc. 7^o *Historiarum sui temporis libri 15*, ab an. 1560 ad ann. 1610, Lyon, 1619, in-fol., histoire peu estimée, qui commence à l'an 1559 et finit à 1610. L'auteur eut la prétention de l'opposer à celle du président de Thou. La plupart des traités philologiques de Boulenger ont été insérés dans le *Thesaurus Antiquitat. græc. et roman.* donné par Grævius. T—D.

BOULIER (PMLIBERT), né en Bourgogne, chanoine de St-Vincent de Châlons et de la Ste-Chapelle de Dijon, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *Sauvegarde du ciel pour la ville de Dijon*, 1643, in-8°; 2^o *Description des deux grands hôpitaux de Dijon*, Dijon, 1649, 2 vol. in-4°; 3^o *Eclaircissement sur les lettres patentes du roy*, du mois de juillet 1651, ibid., in-4°; 4^o *Réflexions sur la confession et la communion*, etc., ibid., 1645, in-8°; 5^o *Devoir de l'homme chrétien*; 6^o *Recueil de quelques pièces pour l'histoire ecclésiastique de Dijon*, 1649, in-8°. Boulhier mourut vers l'an 1655. T—P. F.

BOULLANGER (ANDRÉ), connu sous le nom de *petit Père André*, d'une famille de Paris qui tenait un rang honorable dans la robe, entra dans l'ordre des augustins réformés, exerça pendant cinquante-cinq ans le ministère de la prédication dans les principales chaires du royaume, et mourut à Paris, le 21 septembre 1657, âgé de 79 ans. Le petit P. André prêchait à une époque où la chaire évangélique n'était pas encore tout à fait épurée des trivialités qui ont rendu si fameux les Menot et les Maillard; elle n'avait pas encore acquis ce ton de gravité que lui imprimèrent peu après les grands prédicateurs du siècle de Louis XIV. Il se permettait de mêler, dans ses sermons, quelques traits enjoués, pour réveiller l'attention de ses auditeurs. On a pris de là occasion de lui attribuer des jeux de mots et des plaisanteries qui égayaient une conversation, mais qui sont toujours d'un très-mauvais goût dans l'exercice du saint ministère. Parmi une foule de traits de cette sorte, on cite sa comparaison des quatre docteurs de l'Eglise latine avec les quatre rois du jeu des cartes. St. Augustin était le roi de cœur, par sa grande charité; St. Ambroise, le roi de trèfle, par les fleurs de son éloquence; St. Jérôme, le roi de pique, par son style mordant; et St. Grégoire le Grand, le roi de carreau, par son peu d'élévation. Du reste, le P. André était un religieux estimable par la régularité de sa conduite. Son emploi de prédicateur et les charges qu'il exerça dans son ordre ne lui permirent pas de publier divers ouvrages qu'il avait composés, dont les manuscrits, ainsi que ceux de ses sermons, se conservaient dans le couvent de la reine Marguerite, au faubourg St-Germain. On n'a de lui que l'oraison funèbre de Marie de Lorraine, abbesse de Chelles (Paris, 1627, in-8°.) Vigneul-Marville, qui avait souvent assisté à ses sermons, dit qu'il ne lui a jamais entendu débiter les impertinences qu'on lui attribue; seulement, qu'il présentait la vérité toute nue, avec des expressions naïves et naturelles;

qu'il se servait de proverbes populaires, de comparaisons et de figures prises des choses les plus communes, ce qui a donné lieu au commentateur de Boileau de lui prêter tant de contes ridicules. « Tout « goguenard que vous croyez le petit P. André, dit « Guéret dans la *Guerre des auteurs*, il n'a pas tous « jours fait rire ses auditeurs : il a dit des vérités « qui ont renvoyé des évêques dans leurs diocèses, « et qui ont fait rougir plus d'une coquette. » — « On « ne peut me reprocher, lui fait dire le même au- « teur, d'avoir fait des contes à plaisir : j'ai suivi la « pente de mon naturel, qui était naïf et qui me « portait à instruire le peuple par les choses les plus « sensibles : et, pendant que d'autres se guindaient « l'esprit pour trouver des pensées sublimes qu'on « n'entendait pas, j'abaissais le mien jusqu'aux con- « ditions les plus serviles, d'où je tirais mes exem- « ples et mes comparaisons, et elles produisaient « leur effet. » La reine mère se plaisait à ses ser- « mons ; le grand Condé goûtait sa manière de prê- « cher, et ne contribua pas peu à le mettre en « vogue. T—D.

BOULLAYE (DE LA). Voy. GOUZ (LE) DE LA BOULLAYE.

BOULLEMER (LOUIS de), seigneur de Tiville, né à Alençon le 5 septembre 1727, et mort dans la même ville lieutenant général, le 1^{er} juillet 1773, est auteur d'un *Traité sur les blés*, Alençon, Malassis jeune, 1772, in-8°. C'est un ouvrage écrit avec précision et qui renferme des vues saines et des recherches utiles. Louis de Boullemer s'était beaucoup occupé de cette matière, sous le rapport soit de l'économie domestique, soit de la police, et il a laissé en manuscrit un travail assez considérable qui est le résultat de ses observations et de ses méditations sur cet objet. D—B—S.

BOULLEMIER (CHARLES), né le 12 novembre 1725, à Dijon, fut bibliothécaire de cette ville. Il s'enrôla, au sortir du collège, dans un corps de troupes qui se rendaient en Bohême, et fit la campagne de 1742. Ayant obtenu son congé à la paix, il reprit le cours de ses études, et, après les avoir terminées, il embrassa l'état ecclésiastique. Exempt d'ambition, il se contenta d'un bénéfice dont le revenu modique suffisait à ses besoins, et se livra entièrement à son goût pour les recherches historiques. Il a composé un grand nombre de dissertations sur des points curieux de l'histoire de Bourgogne et en particulier de la ville de Dijon ; quelques-unes sont imprimées dans les recueils de l'académie, dont il a été l'un des membres les plus laborieux. Ses autres ouvrages sont : 1^o *Mémoire sur la vie et les ouvrages d'Etienne Tabourot des Accords* ; 2^o *Mémoire sur Jean des Degrés, écrivain dijonnais du 16^e siècle* ; 3^o *des Notices sur Hugues Aubriot, le chancelier de Bourgogne, Rollin et Olivier de la Marche*. Le *Magasin encyclopédique* (1809, t. 5.) contient de l'abbé Boullemier des *Remarques critiques sur un passage de César concernant la religion des Gaulois* (1). Il est auteur des articles sur Joinville

et d'Aubigné, et de quelques autres insérés dans le 3^e volume de l'édition de la *Bibliothèque historique* de la France du P. Lelong, donnée par Fevret de Fontette (voy. ce nom), ainsi que d'une grande partie des additions répandues dans les différents volumes de cet ouvrage. Ce respectable ecclésiastique est mort à Dijon, le 41 avril 1805. Pierre-Louis Baudot a fait imprimer son *Eloge historique*, Dijon, 1805, in-8°. W—S.

BOULLENGER DE RIVERY (CLAUDE-FRANÇOIS-FÉLIX), fut membre de l'académie d'Amiens, et lieutenant particulier au bailliage de cette ville, où il naquit le 42 juillet 1725. Après avoir fait sa rhétorique à Amiens, il vint à Paris la recommencer sous le P. Porée, qui avait été le régent de son père dans la même classe, en 1708. Boulenger fut pendant quelque temps avocat à Paris, et mourut le 24 décembre 1758. On a de lui : 1^o *Apologie de l'Esprit des lois, ou Réponse aux observations de M. de L*** P**** (l'abbé de la Porte), Amsterdam, 1751, in-12 ; réimprimé à la suite des mêmes *Observations*, dont elle forme la 3^e partie. 2^o *Fables et Contes*, 1754, in-12 ; quelques-unes de ces pièces sont empruntées de Phèdre, de Gay et de Gellert. 3^o *Lettres d'une Société, ou Remarques sur quelques ouvrages nouveaux*, Berlin (Paris), 1751, in-12, t. 1^{er} et unique. Jean Landon et Larcher y ont eu part. Ce volume a été reproduit en 1752 sous le titre de *Mélange littéraire, ou Remarques, etc.*, 4^o *Momus philosophe*, comédie en 1 acte et en vers, Amsterdam, 1750, in-12, réimprimée dans le *Théâtre bourgeois*. 5^o *Recherches historiques et critiques sur quelques anciens spectacles, et particulièrement sur les mimes et pantomimes*, Paris, 1751, 2 parties in-12, ouvrage superficiel et inexact. 6^o *Daphnis et Amalthée*, pastorale héroïque, Amiens, 1755, in-12. A—T.

BOULLENOIS (LOUIS), juriconsulte, né à Paris, le 14 septembre 1680, eut pour précepteur Nicolas Magniez, auteur de l'excellent dictionnaire latin connu sous le nom de *Novitius*, et fit sous sa direction de fort bonnes études au collège de Louis-le-Grand. Trompé sur sa vocation, il entra d'abord au séminaire de St-Magloire ; mais bientôt se sentant peu de dispositions pour l'état ecclésiastique, il étudia le droit et se fit recevoir avocat au parlement. Pendant près de soixante ans il a exercé cette profession de la manière la plus honorable. Versé dans les profondeurs du droit, il avait l'art de les rendre accessibles à l'intelligence commune. Ses vertus étaient égales à ses lumières. On estimait surtout son désintéressement et la simplicité de sa vie, que n'altérèrent pas les dons de la fortune. Au commencement de sa carrière, il avait reçu quelques services d'une personne qui tomba ensuite dans le malheur, et qui pour subsister fut obligée de mettre sa bibliothèque en vente. Boulleinois l'acheta au prix de l'estimation et la paya comptant. Lorsqu'il fut question de transporter les livres chez lui, il ne voulut point les

de l'abbé Boullemier : 1^o *Remarques sur un passage de l'Énéide de Virgile* (lues à l'académie de Dijon), t. 5, 1809 ; 2^o *Mémoire sur une ancienne coutume des Français*, écrit en 1779, *ibid.*, 1810.

(1) On trouve encore dans le même recueil deux autres mémoires

recevoir. « En vous obligeant, dit-il à son ami, je « n'ai pas prétendu vous ôter la seule satisfaction : « qui vous reste. Votre bibliothèque m'appartient ; « conservez-en l'usage, pour l'amour de moi. » Ce trait de générosité passa presque inaperçu. Quand une impératrice le renouvela en faveur de Diderot, la renommée n'eut pas assez de bouches pour proclamer un tel bienfait. Mais combien l'humble grandeur d'âme de Boullenois ne l'emporte-t-elle pas sur l'ostentation de la souveraine ! Ayant eu le malheur de perdre sa femme, avec laquelle il avait vécu dans une parfaite union, il lui consacra un monument dans le chœur de l'église des Carmes, et composa une épitaphe en vers latins, dans laquelle il exprima le vœu d'être inhumé dans le même tombeau :

Jam cinis unus erit, quod fuit una caro.

Ses deux fils remplirent en ce point ses dernières volontés, et firent élever aux auteurs de leurs jours un mausolée magnifique dont les figures et les ornements furent sculptés à Rome, par Poncet de Lyon. On en trouve une description dans les *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres*, t. 52, p. 271. Boullenois mourut le 25 décembre 1762. On a de lui : 1° *Questions sur les démissions de biens*, etc., Paris, 1727, in-8°, et in-42 de 84 p. ; 2° *Dissertations sur les questions qui naissent de la contrariété des lois et des coutumes*, ibid., 1752, in-4° ; 3° *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes ou statuts*, ibid., 1766, 2 vol. in-4°. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent, entièrement refondue et à laquelle l'auteur avait travaillé pendant trente années. Le Roi, avocat au parlement, soigna et dirigea cette publication. Le barreau l'accueillit avec la faveur que méritait l'importance du sujet, à une époque où la diversité des lois et des coutumes rendait très-difficile la solution de toutes les questions qui se rattachaient à l'état des personnes et des biens régis par des statuts différents. Boullenois exprimait, dès ce temps, le vœu qu'une loi uniforme vint donner à tous la même existence civile. Les changements introduits dans notre législation ont fait perdre à l'ouvrage une partie de son intérêt ; néanmoins on peut le consulter encore avec fruit. Quoique les matières dont il traite fussent les plus embrouillées de l'ancien droit, l'auteur a su y répandre une telle clarté, qu'il n'existe peut-être pas de livre de jurisprudence ancienne, à l'exception de ceux de Potliier, où la discussion soit plus lumineuse et plus nette. Boullenois avait traduit et commenté une dissertation de Rodenburgh, de *Jure quod oritur e statutorum diversitate*. L'éditeur fit imprimer cette traduction et le texte latin avec le *Traité de la personnalité et de la rivalité des lois, coutumes*, etc., et y joignit un abrégé de la vie de l'auteur, par Boullenois de Villeneuve, son fils, qui ne croyait sans doute pas, en l'écrivant, que ce tribut de la piété filiale subsisterait plus longtemps que le mausolée de l'église des Carmes, dont on avait d'ailleurs généralement blâmé le faste.

L—M—X.

BOULLIAU (ISMAEL), et non BOUILLAUD, né à Loudun, le 28 septembre 1605, voyagea en Italie, en Allemagne, en Pologne et au Levant, comme agent du roi Casimir, et cultiva la théologie, l'histoire sacrée et profane, les mathématiques, et particulièrement l'astronomie. Il trouva à la bibliothèque royale des observations astronomiques peu connues, qu'il compara avec celles des anciens, pour en déduire les moyens mouvements. Ces observations sont des conjonctions de planètes, des occultations présumées, qui pouvaient avoir encore quelque mérite au temps de Boulliau, mais qui en auraient bien peu aujourd'hui, quoique faites vers l'an 500 de notre ère, c'est-à-dire dans un temps dont il ne nous est rien resté, et qui tient le milieu entre les Grecs et les Arabes. « Il fut peut-être le « premier, dit Bailly, qui fit usage de l'astronomie « étrangère et asiatique, et qui fit connaître les ta- « bles des anciens Perses et leur exactitude. » Il ne faut pourtant pas que ce mot *anciens* nous induise en erreur : l'époque de ces tables est l'an 509 des Arabes, ou l'an 1415 de notre ère. Il abandonna la religion protestante, dans laquelle ses parents l'avaient élevé, se fit catholique romain, et mourut le 29 novembre 1694, dans l'abbaye St-Victor, à Paris, où il s'était retiré. Boulliau était en correspondance avec les gens de lettres les plus célèbres de son temps. On conserve, à la bibliothèque royale de Paris, 5 vol. in-4° de lettres qui lui furent adressées, de 1660 à 1675, par Desnoyers, secrétaire des commandements de Marie de Gonzague, reine de Pologne. C'est à Mercier de St-Léger que l'on doit ces manuscrits, qu'il avait découverts dans un voyage à Lyon. Les ouvrages de Boulliau sont : 1° *de Natura lucis*, 1658, in-8° : on y trouve cette idée singulière, que la lumière est moyenne proportionnelle entre les substances corporelles et les substances incorporelles. 2° *Philolaus, seu de vero systemate mundi*, 1659, in-4°. 3° *Theonis Smyrnæi Mathematica*, 1644, in-4°, grec et latin. La version latine et les notes sont de Boulliau. 4° *Astronomia Philolaica*, 1645, in-fol. Il y donne l'histoire abrégée de l'origine et des progrès de l'astronomie. Quoiqu'il y professe un grand respect pour Képler, il se permet cependant d'attaquer ces fameuses lois dont il paraît n'avoir nullement senti la beauté ; il n'admet que la première ; il cherche continuellement à réfuter la seconde ; il ne daigne pas parler de la troisième ; et même, quoiqu'il admette l'ellipticité des orbites, il dénature l'idée de Képler, en plaçant le centre des moyens mouvements dans l'axe d'un cône oblique, où se trouve aussi le foyer supérieur de l'ellipse. Il explique l'inégalité des mouvements par les cercles inégaux et parallèles à la base du cône, que l'ellipse traverse successivement. Les planètes, en temps égaux, décrivent sur ces cercles des arcs égaux, c'est-à-dire d'un même nombre de degrés ; mais ces arcs, vus du soleil qui est au premier foyer de l'ellipse, paraissent inégaux. Il veut que la cause du mouvement curviligne de la planète réside dans la planète même, et non dans le soleil. Il a grande raison contre Képler, quand il lui reproche

d'avoir fait décroître l'action du soleil dans la simple raison de la distance, et non dans la raison des carrés; mais il se trompe lorsqu'il s' imagine que la force du soleil, attractive quand la planète est dans son aphélie, doit se changer en force répulsive, quand elle est dans son périhélie. Il blâme encore Képler d'être allé chercher dans la physique des explications qu'il devait tirer de la seule géométrie, et d'avoir ainsi *laissé la lumière pour les ténèbres*. Au reste, il n'est que trop vrai que les lois de Képler n'ont été conçues ni appréciées par les astronomes que depuis le temps où Newton les a démontrées comme des conséquences nécessaires du principe de la gravitation universelle. Boulliau ne juge pas plus sainement la solution ingénieuse que Képler a donnée du problème qui porte encore son nom: il en trouve le calcul embarrassé; mais celui qu'il veut y substituer est beaucoup moins exact. La solution de Boulliau fut attaquée par Seth Ward. Boulliau convient ingénument de sa méprise dans l'ouvrage suivant: 5° *Astronomiæ Philolaicæ Fundamenta explicata*, 1657, in-4°; la manière dont il y corrige sa méprise rend le calcul plus difficile, sans le rendre beaucoup meilleur. Ces deux ouvrages, s'ils avaient trouvé plus de partisans sincères, eussent fait rétrograder la science. On y voit cependant des constructions ingénieuses et des preuves d'un travail immense; il y donne de nombreuses recherches sur les mouvements de la lune. Voulant expliquer la seconde inégalité, qui est la plus belle découverte de Ptolémée, il en donne pour raison un déplacement du foyer de l'ellipse lunaire qui n'est pas fixe au centre de la terre; de là le nom d'*évection* ou de *déplacement* qu'il donne, et qui est resté à cette inégalité. Malgré tant de travaux, il eut le chagrin de voir que ses tables lunaires, à peine achevées, représentaient fort mal l'éclipse solaire du 21 août 1645. Ses tables des planètes n'eurent pas une meilleure fortune, et les astronomes préférèrent les *Tables Rudolphines* de Képler. Boulliau était un savant très-estimable, égaré malheureusement par un faux esprit de système: on lui doit cependant des éloges pour la constance avec laquelle il a défendu le mouvement de la terre, qui avait encore de nombreux adversaires, même parmi les astronomes. 6° *De lineis spiralibus Demonstrationes*, 1657, in-4°. 7° *Ad astronomos Monita duo*, 1667, où il explique le changement de lumière observé dans quelques étoiles, par une révolution sur leur axe, qui nous montre successivement des parties obscures ou lumineuses: c'est la seule explication raisonnable qu'on ait encore donnée de ce phénomène. 8° *Ptolomæi Tractatus de judicandi facultate et animi principatu*, 1667, in-4°, grec et latin. La version latine et les notes sont de Boulliau. 9° *Maniliæ Astronomicon*, 1655, in-4°. 10° *Diatriba de S. Benigno*, 1657, in-4°; et dans le 4° volume des *Mémoires* de Desmolets. Il y établit que l'époque de la vie et de la mort de St. Bénigne est très-incertaine, et qu'il n'a pu être envoyé dans les Gaules par St. Polycarpe. 11° *Opus novum ad arithmetica infinitorum*, 1682, in-fol. 12° *Pro Ecclesiis Lusitanicis ad*

V.

clerum gallicanum libri duo; et *Dissertatio de populis fundis*, Strasbourg, 1656, in-8°, imprimés par les soins de Portner. Les deux dissertations en faveur des églises de Portugal avaient été composées en 1649 et 1651, à l'occasion des différends survenus entre la cour de Rome et Jean IV, roi de Portugal. L'auteur pense que ce souverain, ayant vainement demandé, pendant huit ans, à Urbain VIII et Innocent X les bulles pour les évêques qu'il avait nommés, il put les faire sacrer par les métropolitains. Boulliau ne retira de ces deux ouvrages d'autre fruit que de les voir condamner par le saint-office. Le traité de *Populis fundis* a été réimprimé à Dijon en 1656, in-8°, avec les ouvrages de Nicolas Rigault et de Henri de Valois sur la même matière. Le but de l'auteur est d'y prouver, contre Rigault, que, pour devenir *populus fundus* chez les Romains, il fallait qu'un peuple renonçât à ses lois. 13° L'édition grecque et latine, avec des notes, de l'histoire de Ducas: *Mich. Ducæ nepotis Historia Byzantina*, Paris, 1649, grand in-fol.; elle fait partie de la belle collection connue sous le nom de *Byzantine*. 14° *Catalogus bibliothecæ Thuanæ*, 1679, 2 vol. in-8°. P. et J. Dupuy l'avaient d'abord disposé par ordre alphabétique; Boulliau le rangea par ordre de matières. Ce fut le P. Quesnel qui le publia. 15° *L'Éloge de Jacques Dupuy*, dans les *Acta litteraria* de Struvius. 16° Deux *Lettres sur la mort de Gassendi*, imprimées dans un recueil intitulé: *Lessus mortualis*. Le P. Nicéron et le *Journal des Savants* disent qu'il avait fait, sur la Pâque des juifs, un ouvrage qui n'a point été imprimé. On trouve, dans le 77° vol. des manuscrits de Dupuy, des *Observations sur le temps de la mort du roi Dagobert*, par Boulliau. Ses deux discours, l'un *sur la Réformation des quatre ordres mendiants et la réduction de leurs couvents à un certain nombre*, et l'autre *sur la Nécessité de conserver les biens que possède l'Eglise, pour maintenir la religion catholique*, sont également demeurés manuscrits; le dernier surtout offre des rapprochements curieux. —Le père de Boulliau, nommé comme lui *Ismaël*, était aussi astronome, et le fils rapporte de lui plusieurs observations dans son *Astronomia Philolaica*.

D—L—E.

BOULLIER (DAVID-RENAUD), originaire d'Augervigne, naquit de parents protestants, à Utrecht, le 24 mars 1699. Nommé ministre de l'église d'Amsterdam, il signala son zèle contre les doctrines nouvelles, et les combattit, soit dans ses sermons, soit dans des écrits particuliers; mais ses talents ne répondaient pas à ses intentions; le défaut de correction, l'obscurité et la diffusion qui déparent ses ouvrages, en rendent la lecture pénible; aussi n'ont-ils guère été lus que des personnes de sa communion. Boullier, aimé pour la douceur de ses mœurs, passa d'Amsterdam à Londres, où il continua l'exercice de son ministère pendant plusieurs années; il y mourut le 25 décembre 1759. On a de lui: 1° *Essai philosophique sur l'âme des bêtes*, Amsterdam, 1727, in-12. C'est ce qu'il a fait de meilleur. Il en parut une 2° édition, augmentée d'un *Traité sur les vrais principes qui servent de fondement à la certi-*

tude morale, *ibid.*, 1757, 2 vol. in-12. 2° *Exposition de la doctrine orthodoxe sur le mystère de la Trinité*, *ibid.*, 1754, in-8°. 3° *Lettres sur les vrais principes de la religion, où l'on examine le livre de la Religion essentielle à l'homme* (de mademoiselle Hubert), avec la *Défense des Pensées de Pascal*, contre la critique de Voltaire, et trois lettres relatives à la philosophie de cet écrivain, *ibid.*, 1741, 2 vol. in-12. 4° *Recueil de Sermons*, 1748, in-8°. 5° *Apologie de la métaphysique*, à l'occasion du *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, etc., Amsterdam, 1753, in-12. Cette *Apologie* a été réimprimée dans les *Pièces philosophiques et littéraires* du même auteur. 6° *Court Examen de la thèse de M. l'abbé de Prades*, et *Examen de son apologie*, 1753, in-12. 7° *Observations sur l'apologie de M. l'abbé de Prades*, imprimées dans une édition de cette *Apologie* faite à Amsterdam (1753, in-12). 8° *Lettres critiques sur les lettres philosophiques de Voltaire*, Paris, 1754, in-12. Il en existe une 2° édition, à laquelle on a joint : *Sentiments de M** (Boullier) sur la critique des pensées de Pascal par M. de Voltaire*. 9° *Observationes miscellanæ in librum Jobi*, Amsterdam, 1758, in-8°. 10° *Pièces philosophiques et littéraires*, 1759, 2 vol. in-12. 11° *Discours philosophiques sur les causes finales, sur l'inertie de la matière, sur la liberté des actions humaines*, Paris, 1769, in-12. Boullier est encore auteur de plusieurs ouvrages entièrement oubliés aujourd'hui. Il a donné une traduction des *Recherches sur les vertus de l'eau de goudron* par Berkeley (voy. ce nom), imprimée à Amsterdam, 1743, 1748, in-12. — Son fils, prédicateur français à Londres et à Amsterdam, mort à la Haye en 1797, est auteur d'un volume sur l'*Eloquence extérieure*, et de quelques sermons. W—s.

BOULLIETTE, grammairien, né, vers 1720, en Bourgogne, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Auxerre. S'étant occupé des moyens de fixer la prononciation, si différente, comme on sait, non-seulement d'une province, mais encore d'une ville à une autre, il adressa son travail, en 1760, à l'Académie française, qui chargea l'abbé d'Olivet de témoigner à l'auteur « sa satisfaction de la manière dont il avait traité « une matière si importante, et en même temps si « ingrate et si épineuse. » De tels encouragements engagèrent Boulliette à revoir son ouvrage avec tout le soin dont il était capable. Il en publia la seconde édition en 1788, avec une dédicace à l'Académie française, dont sont extraits les détails qu'on vient de rapporter. L'ouvrage de Boulliette est intitulé : *Traité des sons de la langue française et des caractères qui les représentent*. Cette première partie est suivie d'un *Traité de la manière d'enseigner à lire*, et du *Syllabaire français* dont on se servait alors dans les écoles des frères de la doctrine chrétienne, établies au faubourg St-Antoine. Ces divers opuscules ont été largement mis à contribution par les nouveaux grammairiens, qui se sont dispensés d'en témoigner leur reconnaissance au modeste abbé Boulliette. Dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, Barbier lui attribue : *Éclaircissement paci-*

fique sur l'essence du sacrifice de Jésus-Christ, Paris, 1779, in-12 de 84 p. On ignore la date de la mort de l'abbé Boulliette. W—s.

BOULLIOT (JEAN BAPTISTE-JOSEPH), né à Philippeville, le 5 mars 1750, commença ses études au collège des jésuites à Dinant, diocèse de Liège. En 1779, il fit profession dans l'ordre des prémontrés; à l'abbaye de Valdieu, près Charleville; plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent à Paris, où il fut ordonné prêtre, et il alla ensuite enseigner la théologie dans diverses maisons de l'ordre. A l'époque de la révolution, ayant prêté serment à la constitution civile du clergé, il fut nommé vicaire épiscopal par Gobel, évêque constitutionnel de Paris. Il était du nombre des grands vicaires qui accompagnaient le nouveau prélat lorsque celui-ci se rendit à la convention, le 7 novembre 1793, pour déclarer qu'il renonçait aux fonctions ecclésiastiques. (Voy. Gobel.) L'abbé Boulliot (1) revint sans doute à des sentiments orthodoxes; car, en 1811, l'évêque de Versailles (Charrier de la Roche) le nomma curé des Muraux, village près de Meulan. En 1822, il obtint la place d'aumônier de la maison des Orphelines de la Légion d'honneur, situé aux Loges, dans la forêt de St-Germain; mais il la quitta bientôt pour la cure du Mesnil, qu'il desservait, quoiqu'il demeurât à St-Germain, où il est mort, le 50 août 1855. On a de lui une *Biographie ardennaise*, Paris, 1850, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, fruit de longues recherches historiques et statistiques sur le département des Ardennes, est exact, curieux et très-remarquable pour la partie bibliographique. Le 2° volume est terminé par une *Biographie des contemporains*, où l'on trouve une notice intéressante sur l'abbé Lécuy, notre collaborateur, à qui Boulliot avait fourni des articles pour ses *Annales d'Yvoi*. (Voy. LÉCUY.) Le bibliographe Barbier lui fut aussi redevable de renseignements utiles pour son *Dictionnaire des ouvrages anonymes*. Boulliot avait commencé une *Histoire de l'académie protestante de Sedan*, mais il n'en a publié que des fragments (2). P—RT.

BOULLONGNE (Bon), peintre français, et d'une famille qui s'est fait dans les arts un nom honorable. Louis de Boullongne, père de Bon Boullongne, mourut en 1674, âgé de 63 ans, peintre du roi et membre de l'académie. Son fils naquit à Paris en 1649, fut élève de son père, et envoyé à Rome par Colbert, comme pensionnaire du roi. Il voyagea aussi en Lombardie, où il étudia particulièrement le Corrège et les Carrache. Pendant son séjour à Rome, il avait donné la préférence à deux peintres de la même école, le Dominiquin et le Guide. De retour en France, il fut admis à l'académie en 1677, et présenta pour tableau de réception le *Combat*

(1) Il est à croire que pendant la terreur il obtint une place dans quelque administration. D—R—R.

(2) Entre autres une *Notice historique et bibliographique sur Daniel Tilenus*, ministre du saint Empire à Sedan, professeur à l'académie de cette ville, et précepteur de Turenne, Paris, 1806, broch. in-8° de 52 p. (cette notice était extraite du *Magasin encyclopédique*, n° d'octobre 1806). On trouve sur l'abbé Boulliot une notice critique dans *l'Ami de la religion*, n° du 8 mai 1834. D—R—R.

d'*Hercule contre les Centaures*, que l'on voit aujourd'hui au musée du Louvre. Il travailla ensuite pour diverses maisons royales, à Versailles, Trianon, etc. ; en 1702, il peignit à fresque, aux Invalides, la chapelle de St-Jérôme, et ensuite celle de St-Ambroise, ce que Poerson n'avait pu faire d'une manière satisfaisante. Boullongne fut nommé professeur à l'académie, et mourut à Paris, le 16 mai 1717, âgé de 68 ans. Bon Boullongne dessinait bien et avait un coloris vigoureux. Il réussissait également dans l'histoire et dans le portrait, et possédait à un très-haut degré le talent de contrefaire certains maîtres, dans ces sortes de tableaux que, d'après les Italiens, nous avons nommés *pastiches*. Un amateur le consulte un jour au sujet d'un tableau attribué au Poussin. Il n'y avait que la modicité du prix pour lequel on le lui offrait qui le fit hésiter à le regarder comme l'ouvrage de ce grand peintre : Bon Boullongne lui avoua que lui-même en était l'auteur. Ce peintre était très-laborieux, et ne négligeait rien pour communiquer à ses élèves cet amour du travail. Il leur répétait fréquemment que « les paresseux sont des hommes morts. » Du reste, il avait pour eux beaucoup d'affection et aimait à leur être utile. Son caractère était vif, aimable, enjoué, plein de franchise ; en un mot, propre à accroître l'estime que Bon Boullongne inspirait déjà par ses talents. — Louis BOULLONGNE, frère du précédent, né en 1654, mort premier peintre du roi, le 21 novembre 1753, a moins de réputation que son frère, quoiqu'il fût aussi très-laborieux, et qu'on le compte parmi les bons artistes de l'école française. On regarde comme ses plus beaux tableaux ceux qu'il a faits pour la chapelle de Versailles, dans la tribune à gauche, surtout l'*Annonciation* dans le tableau d'autel, et l'*Assomption* dans le petit dôme. D'autres citent, comme son chef-d'œuvre, sa *Présentation de Jésus-Christ au temple*, faite pour l'église de Notre-Dame, et qui a été magnifiquement gravée par P. Drevet. Rien de plus touchant que le tendre attachement qui unissait les deux frères ; jusqu'au mariage du cadet, tout fut en commun entre eux, logement, meubles, travaux, élèves même. A cette époque, ils durent se séparer ; mais ils ne purent réussir à faire un partage, chacun reconnaissant que tout était à son frère ; il fallut que le sort terminât ce combat de générosité : leur séparation n'altéra point cette touchante amitié. D—r.

BOULMIERS. Voyez DESBOULMIERS.

BOULOGNE. Voyez PRIMATICE.

BOULOGNE (ÉTIENNE-ANTOINE), évêque de Troyes, né à Avignon, le 26 décembre 1747, reçut sa première éducation chez les frères des écoles chrétiennes, qui, voyant ses heureuses dispositions, lui procurèrent les moyens de faire d'autres études. Le jeune homme ne passa guère qu'un an dans une pension, et entra, à dix-sept ans, au séminaire St-Charles d'Avignon, qui était dirigé par les sulpiciens ; il y fit sa philosophie et sa théologie. Dès cette époque, son goût le portait vers la chaire, et il avait s'être plus occupé de l'art oratoire que de la théologie. Il prêcha en 1771 et avant d'être prêtre ; l'année

suivante, on l'entendit assez souvent à Avignon, à Tarascon, à Villeneuve. Une circonstance fortuite vint fortifier ce penchant pour l'art oratoire. L'académie de Montauban avait proposé, en 1775, pour prix d'éloquence ce sujet : *Il n'y a pas de meilleur garant de la probité que la religion*. Le programme tomba entre les mains du jeune abbé, qui travailla pour le concours et obtint le prix. Il s'était si peu attendu à cet honneur, qu'il avait négligé de garder une copie de son discours, et il fut obligé de prier le secrétaire de l'académie de le lui renvoyer. L'abbé Poulle, prédicateur distingué de ce temps-là, était alors à Avignon, sa patrie ; il engagea Boulogne à se rendre à Paris, où les occasions de fortifier et d'exercer son talent se rencontreraient plus aisément. Le jeune abbé arriva dans la capitale le 2 octobre 1774, et y suivit les prédicateurs qui avaient alors le plus de renommée. Il entra dans la communauté des prêtres de Ste-Marguerite, d'où il passa, au bout de deux ans, dans celle des prêtres de St-Germain-l'Auxerrois. Ses fonctions ne l'empêchaient pas de se livrer à la chaire. En 1777, il prêcha dans l'église des Récollets de Versailles devant Mesdames, tantes de Louis XVI. Cette même année, et les deux suivantes, il prononça des discours pour une fête de campagne, dite la *Fête des bonnes gens*, fondée par un avocat célèbre de ce temps, Élie de Beaumont, dans une maison de campagne qu'il avait en Normandie. L'amitié d'Élie de Beaumont fut utile à l'abbé Boulogne dans une disgrâce qu'il éprouva. L'archevêque de Paris (Christophe de Beaumont) l'interdit en 1778, sur quelques rapports désavantageux. En vain des amis puissants intercédèrent auprès du prélat ; il fut inflexible et refusa toujours d'expliquer les motifs de sa rigueur. Une société de gens de lettres avait proposé un prix de 1,200 francs pour un éloge du dauphin, père de Louis XVI. Le prix, remis à l'année suivante, puis doublé, fut adjugé au discours de l'abbé Boulogne. Ce succès le fit connaître. Plusieurs seigneurs, amis du dauphin, voulurent le voir ; on redoubla de sollicitations auprès de l'archevêque de Paris pour qu'il révoquât son interdit ; mais il exigea avant tout que l'abbé allât passer quelque temps en retraite à St-Lazare. Boulogne se soumit à cette condition ; mais la mort du prélat lui rendit la liberté (1). Le nouvel archevêque de Paris (M. de Juigné) lui permit de se livrer à la prédication. Peu de temps après, l'évêque de Châlons-sur-Marne (M. de Clermont-Tonnerre) fit l'abbé Boulogne son grand vicaire, et dans la suite il le nomma chanoine et archidiaque. En 1782, l'académie des sciences et celles des belles-lettres chargèrent l'abbé Boulogne de prononcer devant elles, dans l'église de l'Oratoire, le panégyrique de St. Louis (2). Il prêcha

(1) Consulter à cet égard les *Mémoires de Bachaumont*.

(2) On fut frappé des beautés neuves et soutenues qu'il avait su répandre sur un sujet traité et usé depuis cent ans. Dès le début, un des auditeurs académiciens, s'imaginant que le prédicateur l'avait pris sur un ton trop élevé, s'écria : *Voilà un sot* ; mais, à la fin du discours, il dit : *C'est moi qui suis un sot*. Au milieu du panégyrique, le comte de Tressan, subjugué par son enthousiasme, battit des mains comme au théâtre, et son exemple entraîna la plupart de ses confrères, le public et jusqu'au froid d'Alembert. La lecture du

la Cène devant le roi en 1783, et fut désigné pour la station du carême de 1787 à la cour. En 1783, il prononça le panégyrique de St. Augustin devant l'assemblée du clergé qui se tenait alors à Paris. Après sa station de Versailles, en 1787, le roi lui donna l'abbaye de Tonnav-Charente, au diocèse de Saintes. On le retint en même temps pour le carême de 1792 ; mais les événements empêchèrent l'effet de cette disposition : il n'y eut point cette année de station à la cour. En 1789, l'orateur prêcha la Cène devant la reine. Déjà l'orage grondait de toutes parts : le pillage de la maison de St-Lazare, le 13 juillet de cette année, empêcha Boulogne de prêcher son panégyrique de St. Vincent de Paul, le 19 juillet, jour de la fête du saint. Ce discours ne fut prononcé que bien des années après, en 1803, dans la chapelle-de-l'Abbaye aux Bois. Dans la controverse sur la constitution civile du clergé, le grand vicaire de Châlons composa pour son évêque, qui était membre de l'assemblée constituante, des mandements pour protester contre les innovations. Après le 10 août 1792, il se réfugia quelque temps dans une maison de santé à Gentilly, et il y était à l'époque des massacres de septembre. Rentré à Paris quelque temps après, il fut arrêté dans une visite domiciliaire et conduit à la section ; mais il trouva moyen de s'évader en route. Arrêté de nouveau quelques mois plus tard, et traduit devant un comité révolutionnaire, il obtint sa liberté par un plaidoyer improvisé qui adoucit ses juges. Le 26 juillet 1794, veille de la chute de Robespierre, on vint encore l'arrêter, et on l'enferma dans la prison des Carmes, où avait eu lieu le massacre des prêtres deux ans auparavant ; il ne reconvra sa liberté que le 7 novembre suivant. En 1793, les évêques constitutionnels publièrent des mandements et des encycliques, qui donnèrent à l'abbé Boulogne l'occasion de faire contre eux une brochure assez piquante sous le titre de *Réflexions adressées aux soi-disant évêques signataires de la deuxième encyclique*, avec une *Réponse à Lecoz*, 1796, in-8°. La verve de ces écrits fit songer à lui confier la rédaction des *Annales religieuses*, recueil commencé, en janvier 1796, par les abbés Sicard et Jauffret ; à partir du 19^e cahier, Boulogne en fut chargé seul, et lui donna le titre d'*Annales catholiques*. Il y attaquait à la fois les constitutionnels et les philosophes. Il prêchait aussi dans les chapelles ouvertes aux catholiques ; mais la journée du 18 fructidor vint bientôt troubler ce moment de calme. Les *Annales* furent supprimées, et l'auteur et l'imprimeur (1) condamnés à la déportation. Ils se cachèrent l'un et l'autre, et échappèrent au fatal voyage ; mais ils durent garder le silence. On ne connaît de l'abbé Boulogne, pendant cette époque, qu'une brochure intitulée : *Lettre d'un paroissien de*

St-Roch à J.-B. Boyer, se disant évêque métropolitain de Paris, 1798, in-8°. En 1800, après le 18 brumaire, il reprit son journal sous le titre d'*Annales philosophiques*, et le continua, malgré quelques traverses, jusqu'à la fin de 1801 ; on était quelquefois obligé de changer de titre, et plusieurs cahiers portent celui de *Fragments de littérature et de morale*. A l'approche du concordat, la police supprima ces publications, sous prétexte qu'elles pouvaient alimenter les partis ; mais en même temps on laissait continuer les *Annales* rédigées par les constitutionnels. L'abbé Boulogne fournit alors des articles à la *Gazette de France*, à l'*Europe littéraire*, et surtout au *Journal des Débats*. On a réuni un grand nombre de ces articles dans le *Spectateur français au 19^e siècle*, recueil publié par Fabry, et qui parut de 1805 à 1812, en 12 vol. in-8°. Après le concordat, Charrier de la Roche, évêque de Versailles, nomma l'abbé Boulogne chanoine de sa cathédrale, et depuis il lui donna des lettres de grand vicaire. Cependant il le laissait résider à Paris, où le calme dont on jouissait alors lui permettait de se livrer de nouveau à la prédication. En 1805, on reprit le journal interrompu depuis dix-huit mois ; cette suite est intitulée : *Annales littéraires et morales* (1). Ce recueil fut encore interrompu, et changea de titre ; les livraisons cessèrent au commencement de 1806. Les trois séries des *Annales* forment près de onze volumes. Au mois de juillet suivant, le journal reparut sous le titre de *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature* ; mais l'abbé Boulogne y travailla peu : il s'était adjoint un collaborateur, et il cessa, en 1807, de prendre part à la rédaction. Une autre carrière s'ouvrait devant lui. Le cardinal Fesch l'avait fait nommer chapelain de l'empereur. En 1807, un décret l'appela à l'évêché d'Acqui en Piémont ; mais l'abbé Boulogne répugnait à aller dans un pays dont il n'entendait pas la langue ; et son refus, motivé dans une lettre respectueuse, fut agréé par Napoléon, qui lui conserva le titre d'aumônier. A la fin de 1807, l'abbé Boulogne prononça un discours dans un chapitre des sœurs de la Charité, qui avait été convoqué sous la présidence de Madame mère. Ce chapitre, dont l'abbé était secrétaire, provoqua un décret du 5 février 1808, qui accordait des secours aux différentes congrégations hospitalières. L'évêque de Troyes (la Tour du Pin) étant mort en 1807, l'abbé Boulogne fut nommé, le 8 mars 1808, pour lui succéder. Déjà Rome était envahie, et le pape en butte à une persécution ouverte. Toutefois Pie VII n'avait pu encore se résoudre à priver les églises de France des pasteurs dont elles avaient besoin ; l'évêque nommé de Troyes fut préconisé dans le consistoire du 11 juillet 1808. Les bulles souffri-

discours imprimé de l'abbé Boulogne justifia ces applaudissements insolites. On le trouva bien supérieur à son *Eloge du dauphin*, tant par l'intérêt du sujet que par la manière dont il l'avait traité. Il avait eu l'art d'accorder la morale avec la politique, la philosophie avec la religion ; son style fut toujours clair, simple, noble et ferme.

A—T.

(1) M. Adrien Leclère.

(1) Dans le 1^{er} volume des *Annales littéraires*, l'abbé Boulogne rendit compte du *Génie du christianisme* de M. de Chateaubriand. Les éloges y sont mêlés à quelques critiques ; on sait en effet que l'auteur des *Annales* n'était pas enthousiaste de la nouvelle production, et l'on assure que M. de Chateaubriand ayant proposé son manuscrit au libraire Adrien Leclère pour l'impression, celui-ci consulta l'abbé Boulogne, qui ne lui conseilla pas de s'en charger. Il regardait l'ouvrage comme assez peu exact sous le rapport théologique, et comme peu satisfaisant sous le rapport du goût.

rent beaucoup de difficultés au conseil d'État ; elles n'étaient point accompagnées de la lettre qu'il est d'usage d'écrire au souverain, et le *motu proprio* s'y trouvait. On hésita longtemps si l'on ne renverrait pas les bulles à Rome : c'est ce qui explique le retard du sacre du nouvel évêque. La cérémonie n'eut lieu que le 2 février 1809 ; elle se fit dans la chapelle des Tuileries. Le cardinal Fesch, grand aumônier, était assisté de deux aumôniers, Charrier de la Roche et de Broglie, évêques de Versailles et de Gand. Le premier acte du nouveau prélat fut une lettre pastorale, du 20 mars, pour son entrée dans son diocèse ; on y remarquait, sur l'indifférence pour la religion, un morceau magnifique, où l'on trouve le germe des idées qu'un écrivain célèbre a depuis développées avec tant de talent et d'éclat. Le 29 mars, l'évêque de Troyes fut installé dans sa cathédrale, et prononça en cette occasion un discours dont quelques fragments furent cités dans les journaux du temps. Nous ne parlerons point de quelques autres mandements à l'occasion de victoires et d'autres événements politiques. Des passages de ces mandements ont été reprochés à l'auteur comme une faiblesse ; on les a réunis dans le *Dictionnaire des girouettes* et dans un pamphlet qui parut en 1825 sous ce titre : *Aux mânes de M. de Boulogne ; oraison funèbre d'un nouveau genre*. Mais les critiques ont évité de citer des morceaux pleins de vérités fortes, auxquels les éloges servaient de passe-ports. Ainsi, dans un mandement du 4^{er} juin 1809, le prélat, s'adressant à Dieu, s'exprimait en ces termes sur Napoléon : « Dis-lui tout ce que les hommes ne peuvent pas lui dire ; donnez-lui de surmonter toutes ses passions » comme il surmonte tous les dangers ; faites-lui « bien comprendre que la sagesse vaut mieux que la force, et que celui qui se dompte lui-même vaut mieux que celui qui prend des villes. » On peut douter si ceux qui ont le plus reproché à l'évêque de Troyes ses flatteries eussent osé tenir ce langage dans de tels temps et devant un homme si ombrageux. Chargé, la même année, de prononcer le discours pour l'anniversaire du sacre et de la bataille d'Austerlitz, il prêcha en effet, le 5 décembre, à Notre-Dame, en présence de l'empereur, de cinq rois qui se trouvaient alors à Paris, d'autres princes allemands, de onze cardinaux, du sénat et d'une foule de grands personnages. Le discours ne dura guère qu'une demi-heure. Napoléon n'en parut point mécontent ; mais, de retour au château, les adulateurs firent leur métier. L'un découvrait certaine allusion, l'autre trouvait le discours plein de témérité ; un autre y entrevoyait de l'ultramontanisme, grand grief dans un temps où le pape était captif à Savone. Ces clameurs firent écrire au prédicateur par le ministre des cultes, Bigot de Préameneu, une lettre curieuse, par laquelle on lui demanda des explications sur quelques passages de son discours. Il avait dit qu'il qu'il fallait que la devise *une seule foi* fût gravée sur le bouclier de l'empereur ; entendait-il qu'il fallait employer la violence et la persécution à l'égard des protestants, et en venir à une St-Barthélemy ? Il avait dit qu'il fallait *obéir par nécessité* ; c'est l'ex-

pression de St. Paul lui-même, qu'à la vérité les courtisans ne connaissaient guère. Il avait parlé de l'*unité* de la religion ; n'était-ce pas insinuer la souveraineté du pape ? On croit rêver lorsque l'on voit de telles chicanes. On n'a point retrouvé la réponse de l'évêque ; seulement il paraît que l'empereur fut satisfait de ses explications. En 1810, le prélat fut chargé d'écrire au pape, au nom des évêques, pour solliciter des pouvoirs sur les dispenses de mariage. Cette lettre, du 25 mars, a été citée par de Barral, archevêque de Tours, dans ses *Fragments relatifs à l'histoire ecclésiastique du 19^e siècle*. Elle a été imprimée avec quelques variantes à la suite de la notice historique qui est en tête de l'édition des *Oeuvres complètes de M. Boulogne*. Les circonstances devenaient de plus en plus graves, et l'évêque de Troyes lisait avec inquiétude dans l'avenir : ses pressentiments ne furent que trop justifiés. Un concile venait d'être convoqué à Paris, en 1811 ; le prélat, chargé de faire le discours d'ouverture, prit pour sujet l'influence de la religion sur le bonheur des empires. Napoléon avait demandé à voir le manuscrit, mais il n'en eut pas le temps de le parcourir. Le discours fut prononcé dans l'église Notre-Dame devant près de cent évêques ; il paraît que dans la chaleur du débit l'orateur prononça quelques passages qu'il avait retranchés dans la copie remise au cardinal Fesch. Son discours fut jugé encore plus sévèrement que celui du 3 décembre 1809 ; les journaux eurent défense d'en parler, et l'orateur se trouva perdu dans l'esprit de Napoléon. Ce discours a été inséré dans l'édition des œuvres du prélat, et l'on pourra juger la critique singulière qu'en a faite l'abbé de Pradt dans son ouvrage des *Quatre Concordats*. L'évêque de Troyes fut nommé un des secrétaires du concile, et membre de la commission qui devait répondre au message de l'empereur. Il y émit un avis contraire aux vues de celui-ci, et fut chargé de revoir le rapport de l'évêque de Tournay sur un projet de décret présenté par le ministre. La commission était d'avis que le concile était incompétent pour prononcer sur l'institution des évêques sans l'intervention du pape. Napoléon irrité rendit, le 11 juillet, un décret pour dissoudre le concile ; il en voulait surtout aux évêques de Troyes, de Gand et de Tournay. Dans la nuit du 11 au 12 juillet, ces prélats furent arrêtés et conduits au donjon de Vincennes, où on les mit au secret le plus rigoureux. Séparés des uns des autres, privés de plumes et de papier, ils ne voyaient personne ; ce ne fut qu'au bout de quatre mois qu'on leur permit de communiquer ensemble. Vers la fin de novembre, on vint leur demander la démission de leurs sièges, ils la donnèrent ; peu après, on exigea d'eux une promesse par écrit de ne point se mêler des affaires de leurs diocèses. Le 13 décembre, ils sortirent du donjon pour être conduits chacun en différents exils. On assigna Falaise à l'évêque de Troyes. Le 23 décembre, le ministre des cultes écrivit aux trois chapitres pour annoncer la démission des évêques, et inviter les chapitres à prendre l'exercice de la juridiction et à nommer des grands vicaires : d'ailleurs il n'avait pas même envoyé l'original

ni la copie de la démission. Enfin un acte signé dans un donjon était-il bien valable ? Toutefois les deux grands vicaires de l'évêque de Troyes, l'abbé d'Andigné et l'abbé de Pazzis, cessèrent toutes fonctions et revinrent à Paris, suivant l'ordre du ministre. On crut parer à tout inconvénient en nommant pour grands vicaires des chanoines qui l'étaient déjà de l'évêque. Ces chanoines furent MM. Tresfort et Arvisenet, que le ministre reconnut. Ces choix tranquillisèrent d'abord les consciences ; on semblait gouverner au nom du chapitre, tandis que c'était réellement avec les pouvoirs de l'évêque. Un jeune prêtre du diocèse fit le voyage de Falaise pour s'aboucher avec le prélat exilé, et transmit des pouvoirs extraordinaires à trois autres ecclésiastiques. Presque tout le clergé continua de reconnaître la juridiction de l'évêque ; cependant le mandement portait la clause *le siège vacant*. A Falaise, le prélat jouissait d'assez de liberté ; il lui était défendu de s'éloigner de plus de deux lieues. Au mois d'avril 1815, Napoléon s'avisa tout à coup de nommer aux sièges de Tournay, de Gand et de Troyes : M. l'abbé de Cussy était nommé à Troyes, et le chapitre avait ordre de lui donner des pouvoirs d'administrateur capitulaire. Ce fut une source de troubles ; le chapitre proposa ses difficultés, et demanda, entre autres, si le pape avait agréé la démission de l'évêque ; le ministre répondit que le chapitre n'avait pas le droit de faire cette demande, et employa divers sophismes pour persuader le chapitre. Après plusieurs jours de délibérations, sur huit chanoines, cinq furent d'avis de donner des pouvoirs à M. de Cussy, qui vint s'établir à l'évêché. Mais l'inquiétude se répandit dans le diocèse : un curé fit le voyage de Fontainebleau, où étaient alors le pape et les cardinaux ; la réponse fut que les droits de l'évêque étaient entiers, et que le chapitre n'avait aucune juridiction. De son côté, l'évêque, consulté de nouveau, avait refusé de s'expliquer pour ne pas se compromettre. Le 6 août 1815, l'abbé Arvisenet, chanoine et grand vicaire, qui avait cru jusque-là pouvoir paraître exercer la juridiction au nom du chapitre, publia une rétractation très-précise et déclara qu'il reconnaissait Boulogne pour son évêque ; cette démarche fit beaucoup de sensation. Le chapitre de Troyes se trouvait partagé en deux fractions égales ; mais la majorité du clergé, dans le diocèse, se déclara pour l'évêque. On trouvait moyen d'entretenir avec lui quelque correspondance ; la police en fut sans doute instruite, et l'on exigea du prélat une nouvelle déclaration portant qu'il n'était plus évêque de Troyes, que son siège était vacant, et que le chapitre administrait légitimement. Cette déclaration lui fut présentée le 1^{er} septembre 1815, mais il refusa de la souscrire, et proposa une formule beaucoup plus générale dans laquelle il promettait de ne point prendre part à l'administration du diocèse. Le 27 novembre, il fut arrêté de nouveau et ramené au donjon de Vincennes, où il fut traité encore plus sévèrement que la première fois. Le 6 février 1814, il fut conduit à la Force, à Paris, ainsi que quelques prélats romains qui étaient enfermés à Vincennes. Cependant Napoléon, à la veille de sa

chute, s'occupait encore à tourmenter le clergé ; passant par Troyes, le 25 février, après la bataille de Monterau, il manda les chanoines et menaça les opposants de sa colère. Sur ce qu'on lui représenta que le siège n'était pas vacant, on prétend qu'il répondit : « Eh bien ! je ferai fusiller l'évêque ; le « siège sera bien vacant alors. » Mais sa puissance touchait à son terme : le 31 mars, les troupes alliées entrèrent à Paris, et le 1^{er} avril les prisonniers politiques furent délivrés. L'évêque de Troyes reprit l'exercice de son autorité dans son diocèse. Il prêcha devant Louis XVIII le jour de la Pentecôte. Un bref du pape le chargea de faire des représentations au roi sur quelques articles du projet de constitution arrêté par le sénat dans sa séance du 6 avril. Ce projet de constitution n'avait pas été adopté, mais les articles dont le pape se plaignait se retrouvaient dans la déclaration de St-Ouen et dans la charte proclamée le 4 juin. L'évêque présenta le bref au roi le jour même où la charte venait d'être proclamée. Il rendit compte de sa mission dans une lettre du 40 juin au pape, qui lui adressa un second bref pour le féliciter de son zèle. Toutes ces pièces se trouvent dans l'édition de ses œuvres. L'évêque de Troyes fut alors nommé membre d'une commission d'évêques et d'ecclésiastiques pour s'occuper des affaires de l'Eglise. Cette commission le retint à Paris ; il ne retourna que le 15 juillet à Troyes, où son entrée fut un triomphe. Il monta en chaire dans sa cathédrale, et se plaignit publiquement des chanoines qui avaient méconnu son autorité ; il fit même biffer leurs délibérations sur les registres du chapitre (1). On a trouvé dans ses papiers un projet d'ordonnance à cet égard, mais elle ne fut point publiée. Au mois de décembre suivant, le prélat se rendit à Sens, qui était de son diocèse, et y reçut Monsieur, comte d'Artois, qui venait assister à un service pour le dauphin, son père, inhumé dans la cathédrale. On le choisit, en 1815, pour prononcer l'oraison funèbre de Louis XVI, au service du 21 janvier ; et, deux jours avant, il lut son discours au roi dans son cabinet. Ce discours ne parut pas répondre à l'attente publique : il a été imprimé depuis avec de nombreux changements. Pendant les cent jours, le prélat resta caché dans une maison de campagne à Vaugirard, près Paris ; il n'en sortit qu'au retour du roi. L'hiver suivant, les chaires de la capitale l'entendirent plusieurs fois ; c'est alors qu'il donna un discours qui fit beaucoup d'effet. Le sujet était : *la France veut son Dieu, la France veut son roi*. Il obtint, en 1817, la restitution de son séminaire, dont on avait fait une caserne. A la fin de 1816, le grand aumônier avait écrit aux évêques pour les engager, de la part du roi, à donner la démission de leurs sièges. On croyait que cette mesure faciliterait la conclusion du nouveau concordat, auquel on travaillait depuis longtemps. L'évêque de Troyes donna sa démission, non sans beaucoup de répugnance ; mais le pape n'approuva point ce moyen, qui tendait à

(1) Il publia une *Instruction pastorale sur l'amour et la fidélité que nous devons au roi, et sur le rétablissement de la religion catholique en France*, Adrien Leclère, 1815, in-8°. D—R—A.

replonger l'Église de France dans un état précaire et incertain. Dans la promotion qui suivit le concordat de 1817, le prélat fut nommé à l'archevêché de Vienne et préconisé en cette qualité le 1^{er} octobre; mais il devait rester à Troyes jusqu'à l'exécution du concordat, et l'on sait que cette exécution n'eut point lieu. En 1818, les membres opposants de son chapitre se soulevèrent enfin, et l'abbé Huillier, l'un d'eux, rétracta ce qu'il avait dit ou écrit dans le temps des disputes. L'évêque de Troyes prit part aux démarches de ses collègues, en 1818, sur les affaires de l'Église. Un mandement qu'il publia le 15 février 1819 excita quelque bruit; les plaintes auxquelles il s'y livrait sur divers abus parurent une censure indirecte de l'autorité, et le bruit se répandit que le prélat allait être poursuivi juridiquement; mais on sentit probablement le ridicule d'une telle poursuite, et le tout se borna à un échange de lettres entre l'évêque et les magistrats. Cette même année, il prêcha la Cène à la cour; peu après, il prononça un discours pour la translation des reliques de St. Denis. Il donna successivement plusieurs instructions pastorales sur les mauvais livres (1), sur l'éducation chrétienne, sur les missions, etc. En 1820, le roi le nomma pair de France; le prélat parla peu dans la chambre. Un discours qu'il prononça le 30 avril 1824, dans la discussion sur les délits commis dans les Églises, excita quelques réclamations. Son dernier acte pastoral est une ordonnance du 11 novembre 1824 sur les besoins des séminaires et sur les règles de la discipline. Le 16 mars 1825, il prêcha encore dans une assemblée de charité pour les victimes de la révolution. Il revoyait ses anciens sermons, et il avait préparé un discours pour le sacre. Le 11 mai au matin, son domestique le trouva au pied de son lit sans connaissance; une attaque d'apoplexie l'avait frappé; il ne recouvra pas la parole, et mourut le 13 mai, à l'âge de 77 ans. Son corps fut porté au cimetière du Mont-Valérien, et son cœur déposé dans la cathédrale de Troyes, suivant ses intentions. M. Lucot, chanoine de Troyes, prononça dans cette occasion une courte oraison funèbre. Nous n'essayerons point de porter un jugement sur le caractère d'éloquence de ce prélat, il nous suffira de dire qu'aucun orateur de nos temps ne l'a surpassé dans la chaire évangélique. D'ailleurs ses œuvres sont entre les mains du public, qui peut en apprécier le mérite. Elles ont été publiées par A. Leclère, Paris, 1826 et ann. suiv., 8 vol. in-8°, dont trois de sermons, un de discours divers, un de mandements et trois de mélanges. Ces mélanges sont des articles de critique sur des sujets religieux ou littéraires, et ils avaient paru dans différents journaux. L'éditeur y a joint une *Notice historique sur M. Boulogne*, avec

(1) Sous ce titre : *Instruction pastorale sur l'impression des mauvais livres, et notamment sur la nouvelle édition des Œuvres de Voltaire et de Rousseau*, Lyon, 1821; Toulouse, même année, in-8°; Paris, 1826, in-48. Le parti libéral fit alors paraître *Quelques Mandements à l'occasion des victoires d'Eckmühl, Ratisbonne, Wagram, etc., de la naissance et du baptême de S. M. le roi de Rome, réimprimés pour faire suite à l'Instruction pastorale de S. E. M. de Boulogne sur l'impression des mauvais livres* (publié par M. H. Werne), Paris, 1821, in-8°.

D—R—R.

des pièces justificatives et un *Précis historique sur l'Église constitutionnelle* (1).

P—C—T.

BOULTER (HUGUES), prélat anglican, né à Londres, ou aux environs de cette ville, d'une famille riche et considérée, fut élevé à l'université d'Oxford, et admis comme boursier en même temps qu'Addison et le docteur Wilcox, ce qui fit appeler cette nomination *l'élection d'or*. En 1719, il accompagna en Hanovre, en qualité de chapelain, le roi George 1^{er}, qui le chargea d'enseigner la langue anglaise au prince Frédéric, et le nomma ensuite à l'évêché de Bristol. Environ cinq ans après, le ministère, alarmé sur la situation de l'Irlande, jeta les yeux sur lui, comme sur le seul homme capable, par ses talents et sa modération, de ramener la tranquillité dans ce royaume, et engagea le roi à lui conférer l'archevêché d'Armagh. Boulter voulut s'y refuser, mais il fut obligé d'obéir à un ordre absolu de son souverain. Il disait souvent qu'il ferait à l'Irlande tout le bien qu'il pourrait, quand même on ne lui laisserait pas faire tout ce qu'il voudrait. Jamais, en effet, on ne fit un plus noble usage de l'autorité et de la fortune. Parmi les actes nombreux de bienfaisance et de charité qui honorent sa mémoire, nous ne citerons que les principaux. En 1729, ce fut lui qui prévint la famine et la peste qui menaçaient l'Irlande, en envoyant dans les provinces de grandes quantités de grains, et en nourrissant à ses dépens, jusqu'après la moisson, la foule des pauvres qui assiégeaient Dublin. Dans une circonstance semblable, entre 1740 et 1741, 2,500 personnes reçurent deux fois par jour, pendant plusieurs mois, des aliments qu'il leur faisait distribuer, en grande partie, à ses frais. Il fonda et dota des hospices à Droghéda et à Armagh, pour y recevoir les veuves des pauvres ecclésiastiques, et fit instruire dans les universités les enfants de plusieurs d'entre eux. Tous les projets utiles à l'humanité, dont il eut connaissance, furent toujours soutenus de son crédit et de ses moyens. Quoique très-savant, il n'a point laissé de titres à la réputation littéraire : on n'a de lui que quelques sermons, et des lettres pastorales à son clergé, qui ont été imprimées à Oxford, 1769, 2 vol. in-8°; mais les actions de sa vie font assez son éloge, et suffisent pour le recommander à la mémoire des hommes. Il mourut à Londres en 1742, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster, où on lui a érigé un monument en marbre.

S—D.

BOULTON (MATTHIEU), célèbre mécanicien anglais, membre de la société royale de Londres, né à Birmingham, en 1728, de parents fortunés, qui possédaient une manufacture de quincaillerie. Après avoir perdu son père, en 1743, il se fit connaître par des moyens nouveaux et ingénieux d'employer l'acier; son établissement se trouvant bientôt trop

(1) Cet éditeur est notre collaborateur Picot (voy. ce nom), auteur du présent article. Il se trouve dans cette édition un *Précis sur l'Église constitutionnelle* qui est également de lui. On doit encore à l'abbé Boulogne une *Notice sur la vie et les écrits de M. de Beauvais*, évêque de Senez, imprimée en tête des sermons de ce prélat. — Les instructions de l'évêque de Troyes ont paru, traduites en anglais, sous ce titre : *Pastoral Instructions translated from the french by the abbot Cummins*, Paris, 1825, in-8°.

D—R—R.

circonscrit à Birgminham, il dépensa 9,000 livres sterl. pour faire construire la fameuse manufacture de quincaillerie de Soho, près Birmingham, sur un terrain où, au lieu d'un petit moulin et de quelques obscures demeures, on voit maintenant d'immenses bâtiments et une nombreuse population. Tous les beaux appartements de l'Angleterre sont décorés par des vases, des candélabres, etc., exécutés à Soho. Boulton, voulant encore donner de l'extension à son établissement, fit élever, en 1767, une machine à feu ou à vapeur, qui est devenue un des chefs-d'œuvre du génie de l'homme, depuis que Watt y a fait de grandes améliorations, dont le résultat le plus important est l'économie des trois quarts du combustible. Ces deux associés construisirent plusieurs autres machines à vapeur, et les succès qu'ils obtinrent les encouragèrent, en 1788, à appliquer cette machine à un moulin propre à la fabrication des médailles et de la monnaie. Leur procédé, adopté en Angleterre pour la monnaie de cuivre, paraît présenter de grands avantages. (*Voy. l'Essai sur les monnaies anciennes et modernes* de M. Rochon de l'Institut.) Le moulin de Soho fait mouvoir huit machines particulières, qui estampent chacune, seulement à l'aide d'un enfant, depuis soixante-dix jusqu'à quatre-vingt-dix pièces en une minute. La compagnie de Sierra-Léone, celle des Indes, et les frères Monneron fabriquèrent à Soho des pièces d'argent et des pièces de cuivre. Boulton fit passer à St-Pétersbourg tous les objets nécessaires pour élever deux ateliers de monnaie. Paul I^{er}, à qui il avait envoyé plusieurs produits curieux de sa manufacture, lui écrivit une lettre de remerciement, et lui fit présent d'une magnifique collection de minéraux de la Sibérie, et d'une collection de médailles et de monnaies modernes de la Russie. Boulton, Watt et leurs fils établirent encore une fonderie à Smethwick, près Soho, où sont coulés les ferrements dont se composent les machines à vapeur, qui se multiplient ainsi elles-mêmes. On trouvera une description des différentes machines à vapeur, dont la première idée paraît avoir été donnée par le marquis de Worcester, en 1663, sous Charles II, 1^o dans l'*Encycl. Britan. d'Edimbourg*, 1810, t. 19, in-4^o; 2^o dans la *Biblioth. Brit. de Genève*, t. 10, sciences et arts, et principalement dans l'*Architecture hydraulique* de Prony, où l'on trouve la description des pompes à feu. La dernière invention de Boulton est la machine perfectionnée de Whitehurst, pour élever l'eau. On peut en voir la description dans les 5^e et 6^e vol. du *Monthly Magaz.*, et dans le 9^e du *Repository of Arts*. Cet homme, si utile à son pays, mourut en août 1809. Six cents ouvriers reçurent une médaille d'argent frappée dans cette circonstance, et accompagnèrent son convoi. B—r j.

BOUMA (DOMINIQUE-ACRONIUS DE), fut nommé, en 1647, professeur d'éloquence et d'histoire politique dans l'université de Franeker. Il mourut le 15 mars 1636. Son principal écrit est intitulé : *Historia civitatis*, Franeker, 1631, in-12. C'est un livre de politique, et non pas, comme le croit Foppens, une description de la ville de Franeker. Acronius de

Bouma était fils de Jean Acronius, professeur de théologie à Franeker, mort au mois de septembre 1627. Jean Acronius, dont Bayle a parlé comme d'un esprit inquiet et séditieux, est auteur des ouvrages suivants : *Syntagma theologiæ*, Groningue, 1605, in-4^o; *Elenchus orthodoxus pseudo-religionis romano-catholicæ*, Deventer, 1615, in-4^o; *Problema theologic. de nomine Elohim*, Groningue, 1616; *Problema de studio theologiæ recte privatim instituendo*, etc. Vriemoet, dans son *Histoire de l'Université de Franeker*, a défendu Acronius contre les attaques de Bayle. B—ss.

BOUNIEU (MICHEL-HONORÉ), né à Marseille, en 1740, d'une famille honorable qui le destinait au commerce, commença à apprendre le dessin sans maître : ses parents, frappés de ses dispositions et cédant à sa constance, l'envoyèrent à Paris ; il avait quinze ans : il entra dans l'atelier de Pierre, dont il devint bientôt l'élève favori et l'aide dans les nombreux travaux qui lui étaient confiés. Agréé à l'académie royale de peinture, Bounieu donna pour pièce de réception un tableau en petit représentant le Jugement de Midas. Diderot, dans ses *Salons*, paraît faire grand cas de cette composition. « Ce tableau, dit-il, a je ne sais quoi qui vous rappelle la manière simple, non recherchée, isolée et tranquille de composer des anciens, manière où les figures restent comme le moment les a placés, et ne sont vraiment liées que par la circonstance le fut à la sensation commune. Il me semble que je vois un bas-relief antique. Cela a quelque chose d'imposant. Cela est tout voisin du grand goût. » Bounieu exposa ensuite des scènes de la vie familière, exécutées en petit. On remarqua au salon de 1769 un *Enfant endormi sous la garde d'un chien*. Il traita aussi l'histoire. Parmi ses tableaux, toujours en petit, mais d'un fini précieux et d'un excellent ton de couleur, on a distingué la *Naissance de Henri IV* et son *Retour de la bataille d'Ivry*. Le *Supplice d'une Vestale*, exposé au salon de 1779, obtint un grand succès. *Betzabée au bain*, de grandeur naturelle, mit le sceau à la réputation de l'auteur ; mais la nudité de ce tableau le fit refuser au salon. Il fut alors acquis par le duc d'Orléans, et passa depuis en Angleterre. Il y fut exposé en 1799 à l'*European Museum* et y produisit le plus grand effet. Bounieu se contenta d'exposer dans son atelier de la bibliothèque royale son *Adam et Eve chassés du paradis*, et le public se porta avec empressement pour voir ce tableau. Le *Déluge*, l'*Amour conduisant la Folie*, *Antiope*, *Ste. Madelène* sont encore au nombre des ouvrages de Bounieu qui méritent d'être cités. Avant la révolution de 1789, il avait été pendant vingt ans professeur de dessin à l'école royale des ponts et chaussées. En 1792 il fut nommé conservateur du cabinet des estampes à la bibliothèque nationale. Il y établit un ordre inconnu auparavant et qui a été abandonné depuis. Bounieu ne conserva cette place que jusqu'en 1794. Il avait une instruction variée. Il publia, en 1810, un opuscule sur la cause du flux et du reflux de la mer. Il est mort en 1814, laissant une fille héritière de son talent ; mademoiselle

Emilie Bounieu, femme Raveau, qui a exposé aux salons des ouvrages remarquables. D—R—R.

BOUNIOL (ANTOINE), médecin, docteur de la faculté de Montpellier, a publié un *Discours sur la maladie épizootique des animaux et sur les moyens propres à les conserver* (Agen, 1789, in-8°). On a encore de lui deux dissertations latines : *Quæstiones medicæ : An inflammationi generaliter sumptæ sectionis venæ repetitio certis legibus fulciatur ? et An ædemati universali seu anasarcæ ferrugineæ ? Burdigalæ*, 1753, in-4°. Bouniol résout ces deux questions affirmativement. Il est mort à la fin du 18^e siècle. Z—o.

BOUNYN (GABRIEL), né à Châteauroux, dans le 16^e siècle, acheva ses études à Paris, où il se fit recevoir avocat ; il revint ensuite dans sa patrie, où il obtint la place de bailli. Le duc d'Alençon le nomma son conseiller, maître des requêtes. C'est tout ce que l'on sait de cet auteur. Beauchamps (*Recherches sur les Théâtres de France*) semble croire qu'il vivait encore en 1604. Suivant la Croix du Maine, il avait fait imprimer, dès 1534, chez Vascosan, la traduction des *Économies* d'Aristote. Il donna, en 1561, la *Sultane*, tragédie, Paris, in-4°. Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre-Français* remarquent que cette pièce est la première qui ait été puisée dans l'histoire turque, et que la mort de Mustapha, fils de Soliman, qui en fait le sujet, était un événement dont les principaux acteurs vivaient encore. A la suite de cette tragédie, on trouve une pastorale à quatre personnages. On a encore de Bounyn : 1^o une *Ode sur la Médée de Jean de la Péruse* (voy. PÉRUSE) ; 2^o les *Joies et Allégresses pour le bienvenue et entrée du prince François, fils de France et frère unique du roi, en sa ville de Bourges*, Paris, 1576, in-4° ; 3^o *Tragédie sur la défaite de la Piaffe et la Picquorée, et bannissement de Mars, à l'introd. de paix et sainte justice*, Paris, 1579, in-4°, pièce indiquée par Duverrier, mais si rare, que Goujet n'a pu se la procurer ; 4^o *Satyre au roi contre les républicains, avec l'Electriomachie, ou Joute des coqs, et autres poésies françoises et latines*, Paris, 1586, in-8°. Toutes les productions de cet auteur, dit un critique, respirent le patriotisme, et c'est là leur principal mérite. W—s.

BOUQUET (dom MARTIN), né à Amiens, le 6 juin 1683, entra fort jeune dans l'ordre de St-Benoit. Il fut bibliothécaire de l'abbaye St-Germain-des-Prés ; mais il se démit de cette charge pour se livrer au travail. Après avoir concouru à l'impression de plusieurs ouvrages de D. Montfaucon, il se proposa de donner une nouvelle édition de Flavius Josèphe. Il collationna les manuscrits, s'appliqua à rétablir le texte de cet auteur, et son ouvrage était fort avancé, quand il apprit qu'Havercamp (Sigebert) s'occupait du même travail. Bouquet lui envoya alors le fruit de toutes ses recherches, et ces matériaux ont servi à l'édition de Fl. Josèphe donnée par Havercamp, à Amsterdam, 1726, 2 vol. in-fol. Cependant on s'occupait depuis longtemps du projet conçu par Colbert, en 1676, d'une nouvelle collection des historiens des Gaules et de la France.

V.

(Voy. PITHOU et DUCHESNE.) A la mort de ce ministre, Letellier, archevêque de Reims, voulut faire exécuter ce projet ; il fit prier Mabillon de s'en charger. Ce savant religieux refusa ce travail, qu'il regardait comme au-dessus de ses forces. D'Aguesseau, devenu chancelier, s'occupa de cette entreprise, et la confia au P. Lelong. La mort de cet oratorien, arrivée en 1721, en suspendit encore l'exécution. Ce fut alors que D. Denis de Ste-Marthe, supérieur général de la congrégation de St-Maur, proposa de charger ses religieux d'un travail qu'on pouvait regarder comme abandonné, et il jeta les yeux sur D. Bouquet pour l'exécution. Ce religieux publia, en 1658, les deux premiers volumes de cette collection, sous le titre de *Rerum Gallicarum et Francicarum Scriptores* (ou *Recueil des historiens des Gaules et de la France*), in-fol. Il donna successivement six autres volumes. Il mourut à Paris, dans le monastère des Blancs-Manteaux, le 6 avril 1754. D. Maur Dantine fut le premier collaborateur que s'adjoignit Bouquet. (Voy. DANTINE.) J.-B. Haudiquier, né à Eu (mort le 11 février 1775), qu'il s'était adjoint pour les derniers volumes, publia, avec Charles Haudiquier, son frère, les tomes 9^e et 10^e. Ces deux religieux avaient déjà fait imprimer plus de 400 p. du 11^e tome, lorsqu'ils laissèrent le soin de le continuer à D. Poirier, à D. Précieux et à Étienne Housseau (mort le 5 octobre 1765). Poirier et Précieux publièrent ce 11^e volume en 1767, puis quittèrent la congrégation en 1769. Le 12^e et le 13^e volume, qui parurent en 1786, sont dus à D. Clément et à D. Brial. Ce dernier a publié seul les tomes 14, 15, 16, 17 et 18, et il a laissé des matériaux pour le 19^e. (Voy. BRIAL.) MM. Daunou et Naudet sont chargés de terminer ce vaste recueil de nos annales. A. B—T.

BOUQUET (PIERRE), neveu du précédent, et avocat, mort à Paris, le 2 avril 1781, a publié : 1^o le *Droit public de France éclairci par les monuments de l'antiquité*, t. 1^{er}, Paris, 1756, in-4°. La suite n'a pas paru. 2^o *Notice des titres et des textes justificatifs de la possession de nos rois de nommer aux évêchés et aux abbayes de leurs Etats*, ibid., 1764, in-4°. 3^o *Lettres provinciales, ou Examen impartial de l'origine, de la constitution et des révolutions de la monarchie française*, par un avocat de province, la Haye et Paris, 1772, 2 vol. in-8°. 4^o *Mémoire historique sur la topographie de Paris*, Paris, 1772, in-4°. 5^o *Tableau historique, généalogique et chronologique des trois cours souveraines de France*, la Haye et Paris, 1772, in-8°. A. B—T.

BOUQUET (le chevalier), brigadier général au service de S. M. Britannique en Amérique, a publié : *Relation historique d'une expédition contre les Indiens de l'Ohio*, en 1764. Cet ouvrage a été traduit en français par C.-G.-F. Dumas, Amsterdam, 1769, in-8°. Z—o.

BOUQUIER (GABRIEL), conventionnel, né vers 1750, dans le Périgord, de parents riches, s'appliqua, dans sa jeunesse, à la culture des lettres et des arts avec plus de zèle que de succès. Il adressa, en 1775, à Joseph Vernet une épître, dans laquelle il

33

décrit les principaux ouvrages de cet artiste célèbre avec un enthousiasme et une fidélité qui firent excuser les incorrections dont sa poésie fourmille, et lui valurent les encouragements de plusieurs critiques. Quoiqu'il ne fût plus très-jeune à l'époque de la révolution, il en adopta les principes et contribua de tous ses moyens à la propager dans sa province. Député par le département de la Dordogne à la convention, lorsqu'il fut appelé à donner son vote dans le procès de Louis XVI, il s'exprima en ces termes : « Louis a commis un assassinat... il en a commis mille... je le condamne à la mort. » Il ne prit aucune part aux violents débats qui suivirent le supplice de l'infortuné monarque et se terminèrent par la proscription des Girondins ; mais on peut conjecturer qu'il avait su se ménager des amis dans le parti vainqueur, puisqu'il fut nommé peu de temps après membre du comité d'instruction publique. Ce fut en cette qualité qu'il présenta, le 21 frimaire an 2 (11 décembre 1795), un plan général d'instruction, « lequel, dit-il, proscriit à jamais toute idée de « corps académique, de société scientifique, de hiérarchie pédagogique, etc. » Suivant Bouquier, on ne saurait trop se mettre en garde contre les savants, parce que « les sciences de pure spéculation « détachent de la société les individus qui les cultivent, et deviennent à la longue un poison qui « mine, énerve et détruit les républiques. » A ceux qui pourraient objecter qu'il ne suffit pas de savoir lire, écrire et compter pour être en état de remplir les différentes charges administratives et judiciaires, il répond que « les plus belles écoles, les plus utiles, « les plus simples, sont les séances publiques des « départements, des districts, des municipalités, et « surtout des sociétés populaires. » Comme le travail est le devoir de tout individu, Bouquier propose de punir par la privation des droits de citoyen, pendant le reste de leur vie, les jeunes gens qui, s'ils ne sont occupés à la culture de la terre, n'auront pas appris une science ou un métier utile avant l'âge de vingt et un ans. Ce projet, après avoir obtenu la priorité, fut converti en décret ; seulement la privation des droits de citoyen pour les jeunes gens indociles fut réduite à dix ans. L'éloge que Bouquier venait de faire des sociétés populaires lui valut la présidence des jacobins, et, le 5 janvier 1794, il fut élu secrétaire de la convention. Le 15 avril, il fit un second rapport, non moins curieux que le premier, sur la manière de procurer à la jeunesse le moyen de perfectionner les connaissances qu'elle aurait acquises dans les écoles précédemment instituées. « L'idée, dit-il, d'établir des écoles secondaires et « intermédiaires consacrées à l'enseignement des « lois, déjà reproduite plusieurs fois, nous a paru, « pour ne rien dire de plus, subversive des constitutions républicaines, dont les bases simples doivent être prises dans la nature. » Après avoir signalé les associations littéraires ou scientifiques comme des repaires où se nourrissait l'aristocratie pédagogique, l'orateur poursuivit ainsi : « Loin d'établir des écoles de lois, la convention doit interdire, « sous de fortes peines, toute espèce de paraphrase,

« interprétation, glose et commentaire de ses décrets... Les sociétés populaires, lorsque le torrent « de la révolution aura englouti les ennemis de la « liberté, s'occuperont de l'étude des lois, des sciences « et des arts. C'est alors qu'elles deviendront, pour la « jeunesse, de vrais lycées républicains, où l'esprit « humain se perfectionnera dans toute espèce d'arts « et de sciences. Favorisons donc l'établissement des « sociétés populaires... Celle des jacobins de Paris a « produit elle seule plus d'héroïsme, plus de vertus, « que n'en ont produit pendant des siècles tous les « établissements scientifiques de l'Europe. » A la suite de ce rapport, Bouquier proposa et fit décréter l'établissement, dans les principales villes, de cours de médecine, de mathématiques et de métallurgie. Le 9 messidor suivant (24 juin), il fit rendre un décret pour la restauration des tableaux appartenant au musée, à l'exception de ceux dont les sujets se rapportaient à la monarchie, et qui ne devaient plus longtemps faire partie d'une collection nationale. Deux mois après, Bouquier fit jouer une pièce qu'il avait composée avec Moline ; elle était intitulée : *la Réunion du 10 août, ou l'Inauguration de la république française, sans-culottide en 5 actes* (1), et qui, si l'on en croit le *Moniteur*, eut un très-grand succès. Après la session, n'étant point entré, par la voie du sort, dans les conseils, Bouquier revint dans son département, où il avait de grandes propriétés, et il reprit ses habitudes, composant tour à tour des vers et des tableaux. Il mourut en 1811, à Terrasson, près de Sarlat. W—s.

BOURBON (ROBERT DE FRANCE, comte de Clermont (en Beauvoisis), seigneur DE), 6^e fils de St. Louis et de Marguerite de Provence, est la tige de

(1) Cet ouvrage bizarre, que les auteurs se donnèrent la peine de mettre en vers, donna lieu à des singularités anecdotiques qui méritent d'être rappelées. Romme, au nom de son collègue, en avait fait hommage à la convention, qui, sur la motion de Thuriot, autorisa le comité de salut public à faire les dépenses nécessaires pour sa mise en scène. Trois théâtres en furent chargés en même temps, l'Opéra, l'Opéra-Comique, le théâtre Molière, nommé alors des *Sans-Culottes*. Celui-ci, plus actif, devança les deux autres, et la *sans-culottide* y fut jouée le 15 mars 1794, *par et pour le peuple*, avec la musique de Duboulay, chef d'orchestre de ce spectacle. Les représentations cessèrent lorsque la *Réunion du 10 août* parut, le 5 avril, avec plus de pompe et une nouvelle musique composée par l'Italien Porta, sur le théâtre de l'Opéra, à la Porte-St-Martin, où elle eut vingt-quatre représentations jusqu'au 8 thermidor (26 juillet 1794), veille de la chute de Robespierre. Douze jours après, on la joua encore *par et pour le peuple*, précédée d'un prologue intitulé *l'Inauguration du théâtre des Arts*, par Moline, avec un hymne patriotique du même. C'était pour l'ouverture de la nouvelle salle de l'Opéra dans la rue de Richelieu ; la pièce y eut quinze autres représentations, dont la dernière se fit le 21 janvier 1795. Cette pièce monstrueuse retraçait les mouvements révolutionnaires qui avaient amené la journée du 10 août 1792. Chaque acte avait lieu à l'une de ces stations, la place de la Bastille, l'arc de triomphe du boulevard Italien (construction provisoire érigée en l'honneur de Marat et Lepelletier de St-Fargeau), la place dite de la Révolution, celle des Invalides et le champ de Mars, où était l'autel de la patrie. On y voyait des orphelins portés dans des barcelonnettes, des bataillons d'enfants ; on y entendait des chœurs d'aveugles, de vieillards, des héros des 5 et 6 octobre. Les principaux personnages étaient le président et les députés de la convention, les envoyés des assemblées primaires, les membres des autorités constituées. Le style répond au sujet : ce sont des discours (en mauvais vers) semblables à ceux qu'on prononçait à cette époque à la tribune de la convention et à celle des jacobins. La pièce fut imprimée à Paris, 1794, in-8° : elle ne fut pas jouée à l'Opéra-Comique. A—T.

cette maison de Bourbon qui monta sur le trône de France en la personne de Henri IV, et qui régna encore aujourd'hui en France, en Espagne, à Naples et à Parme. Robert, né en 1256, devint, à l'âge de seize ans, *sire de Bourbon* par son mariage avec Béatrix de Bourbon, qui, en 1283, succéda à sa mère Agnès dans cette baronnie. Il retint dans ses armes l'écu de France, avec la distinction d'un bâton de gueules pour marque de puiné, sans prendre aucun quartier des armes des anciens sires de Bourbon, qui était un lion rampant de gueules, armé de sable en champ d'or semé de coquilles. Robert n'avait que vingt-deux ans lorsque, en 1279, son frère, le roi Philippe III, l'arma chevalier dans un tournoi. Dans une de ces joutes militaires, le jeune comte de Clermont, accablé par le poids de ses armes et par les coups redoublés qu'il avait reçus sur la tête, éprouva un tel ébranlement au cerveau, qu'il tomba en démence. « Chacun, dit Guillaume de Nangis, ressentit une grande douleur d'un tel donmage. Il étoit d'une belle figure, d'une taille assez élevée, d'une âme disposée à la prouesse, et « il y seroit parvenu, si Dieu l'avoit permis. » Il survécut quarante ans à cet accident ; il eut certainement des intervalles lucides, puisqu'on le vit sous Philippe le Bel chargé d'une négociation importante. Il fonda l'hôpital de St-Jacques à Moulins, capitale du Bourbonnais, et mourut à Paris, le 7 février 1317. Avant la destruction de tant de monuments religieux, en 1795, on voyait encore son tombeau et sa statue dans la chapelle de Bourbon, aux jacobins de la rue St-Jacques. Le poète Santeul avait fait l'épitaïphe suivante pour ce monument érigé au père de tant de princes et de tant de rois :

Hic stirps Borbonidum, hic primus de nomine princeps
Conditor : hic tumuli, veluti incunabula regum,
Huc veniant proni regali e stirpe nepotes :
Borbonii hic regnant, invito funere, manes.

D—R—R.

BOURBON (Louis I^{er}, comte de Clermont et 4^{er} duc DE), fils du précédent, né en 1279, fut appelé Louis-Monsieur, du vivant de son père. Il succéda, l'an 1310, à Béatrix, sa mère, dans la sirie de Bourbon. Il fit ses premières armes à la bataille de Fumes, en Flandre (1297). L'an 1302, à la funeste journée de Courtray, il sauva l'armée française d'une destruction totale. Deux ans après, il prit part à la victoire de Mons-en-Puelle. En 1308, Philippe le Bel le nomma grand chambrier de France, charge qui demeura dans la maison de Bourbon jusqu'à la défection du connétable de Bourbon (voy. ci-après), en 1525. Le concile de Clermont, qui, en 1312, prononça la dissolution de l'ordre des templiers, ayant décrété une croisade, Louis-Monsieur nommé généralissime de cette expédition, se rendit à Lyon pour réunir les croisés ; mais l'enthousiasme de ces saintes entreprises étant passé, la croisade n'eut pas lieu, et le prince n'en recueillit que le vain titre de roi de Thessalonique, que le duc de Bourgogne, Eudes, lui céda moyennant une somme de 40,000 écus. Sous le règne des trois fils de Philippe le Bel, Louis I^{er},

comte de Clermont, continua de jouir d'un grand crédit. A la mort de Louis le Hutin, il soutint avec fermeté la loi-salique, et contribua à affermir la couronne sur la tête de Philippe le Long (1316), malgré les efforts que faisaient pour élever au trône Jeanne de France, fille du feu roi, le duc de Bourgogne et le comte de la Marche, qui, douze ans plus tard, devait être appelé lui-même au trône sous le nom de Charles IV, dit le Bel, en vertu du principe salique qu'il avait voulu repousser. Lorsque Philippe le Long voulut ôter aux grands vassaux le droit de frapper des monnaies d'or et d'argent, Louis I^{er}, qui venait de succéder à son père dans le comté de Clermont, vendit, moyennant 15,000 livres, le privilège qu'il avait d'en fabriquer dans le Bourbonnais et le Clermontois. Sous Charles IV, la guerre ayant éclaté contre les Anglais, le comte de Clermont prit les places de Mont-Ségur, de Sauveterre, de St-Maurice et d'Agen ; et, de concert avec le comte de Valois, qui prit Bordeaux et Bayonne, réduisit la Guyenne, qui, par un traité, fut rendue au roi Édouard III, à l'exception de l'Agénois, qu'on rennît à la couronne. Le roi Charles IV, né à Clermont en Beauvoisis, désirant joindre cette ville au domaine royal, donna au comte de Clermont en échange le comté de la Marche, avec les villes d'Issoudun, de St-Pierre-le-Moutier et de Mont-Ferrand. Il érigea, en outre, le Bourbonnais en duché-pairie, par lettres du 27 décembre 1327, dans lesquelles il s'exprimait ainsi : « Nous espérons que la postérité du nouveau duc, marchant sur ses traces, sera dans tous les temps l'appui et l'ornement du trône. » Le nouveau duc, en adoptant pour lui et sa postérité le nom de Bourbon au lieu de celui de Clermont, retint dans son écu les armes de France, qui rappelaient sa royale origine. Lorsque Charles le Bel descendit à son tour dans la tombe, avant l'âge comme ses frères, et comme eux sans laisser d'héritier (1328), le duc de Bourbon se prononça de nouveau en faveur de la loi salique, qui appela au trône Philippe de Valois. La même année, dans la guerre de Flandre, il contribua au gain de la victoire de Cassel. Cependant Édouard III élevait des difficultés sur la nature de l'hommage qu'il devait au nouveau roi, prétendant qu'il n'était que simple et non pas lige. Le duc de Bourbon, envoyé à Londres, amena l'Anglais à remplir son devoir féodal ; et, le 6 juin 1329, celui-ci rendit l'hommage à Philippe de Valois dans la cathédrale d'Amiens. Pour prix de ces services, le roi de France remit en pur don au duc de Bourbon le comté de Clermont, qu'il érigea en pairie. En 1333, ce monarque ayant concerté à Avignon, avec le pape, le projet d'une croisade, Bourbon se crut enfin à la veille d'aller conquérir les États dont il portait le titre ; mais les menées d'Édouard III contre Philippe firent encore avorter ce projet. La guerre ayant éclaté entre les deux rois, le duc de Bourbon suivit en Flandre Philippe de Valois pendant les campagnes de 1338, 1339 et 1340 ; puis, après la trêve d'Eslechin, fut un des plénipotentiaires au congrès d'Arras, qui amena une autre trêve de deux ans. Il ne devait pas en voir la fin, étant mort vers la fin de janvier 1341 ; il fut

inhumé, comme son père, aux **Jacques de Paris**. De Marie de Hainaut, qu'il avait épousée en 1310, et qui mourut en 1353, il avait eu deux fils, Pierre de Bourbon (voy. l'article qui suit) et Jacques de Bourbon, comte de la Marche. (Voy. LA MARCHE (les comtes de). D—R—R.

BOURBON (PIERRE 1^{er}, 2^e duc de), fils du précédent, né en 1310, succéda à son père dans la charge de grand chambrier de France. En 1341, il accompagna Jean, duc de Normandie, fils de Philippe de Valois, dans la guerre contre Jean de Montfort, compétiteur de Charles de Blois au duché de Bretagne. Les succès rapides du duc de Normandie, qui faisait alors ses premières armes, furent en partie le résultat des conseils du duc de Bourbon et de son frère, le comte de la Marche. Les Anglais ayant attaqué le Périgord, Philippe de Valois envoya le duc de Bourbon, avec le titre de capitaine souverain, ou lieutenant de roi, pour commander dans les provinces d'outre-mer et armer le Languedoc. A l'ouverture de la campagne suivante, Bourbon aida le duc de Normandie à chasser les Anglais de leurs conquêtes, et à reprendre plusieurs places. Mais, au mois de juillet 1346, comme il faisait le siège d'Aiguillon, il fut rappelé, par Philippe de Valois, pour marcher contre Édouard, qui, après avoir ravagé la Normandie et s'être avancé jusqu'aux environs de Paris, se repliait sur la Picardie. Pierre et son frère Jacques de la Marche, ayant joint les milices du Beauvoisis aux troupes qu'ils ramenaient du Midi, harcelèrent l'ennemi dans sa marche, et donnèrent au roi Philippe le temps de rassembler cette belle armée qui fut décimée le 26 août, par le désastre de Crécy. Le duc de Bourbon fut blessé dans cette journée, en combattant à côté du roi. En 1349, Philippe lui demanda sa fille, Jeanne de Bourbon, pour son petit-fils, qui régna depuis sous le nom de Charles V. Ce mariage fut heureux ; mais il n'en fut pas de même de celui que contracta plus tard (1354) Blanche, sœur de Jeanne, avec Pierre le Cruel, roi de Castille. La France n'était pas au terme de ses malheurs : le règne du roi Jean fut encore plus désastreux que celui de son père. La première action du nouveau roi fut d'arrêter lui-même et de faire décapiter, sans aucune forme de procès, le comte d'Eu, qui était venu sans défiance lui faire la cour. Bourbon, qui fut au nombre des seigneurs témoins de cette exécution (1350), sans que le roi daignât leur donner aucune explication, partagea sans doute le ressentiment de la noblesse française. Il ne vit pas avec plus de plaisir l'avengle affection du monarque pour un étranger qu'il fit connétable ; et quand Charles de Lacerda, ce favori, eut été assassiné par le roi de Navarre Charles le Mauvais (8 janvier 1354), on soupçonna Bourbon d'avoir applaudi à cet acte de vengeance. Quoi qu'il en soit, le roi Jean, obligé de sacrifier son ressentiment à la sûreté de l'État, chargea le duc de Bourbon et le cardinal de Boulogne de ramener à la cour le prince qui lui avait fait un si sanglant outrage. Par leur entremise fut signé à Nantes, le 22 février, un traité tellement avantageux au roi de Navarre, que Bour-

bon et le cardinal furent accusés de s'être laissé séduire par les promesses et l'éloquence artificieuse du meurtrier de Lacerda. Cependant la trêve avec l'Angleterre avait été renouvelée cette année-là, pour durer jusqu'au 1^{er} avril 1355 : alors les bases d'une paix définitive devaient être arrêtées à Avignon par les ducs de Bourbon et de Lancastre. Les préliminaires en étaient déjà convenus : Jean cédait l'Aquitaine en toute souveraineté à Édouard, qui, en retour, renonçait à ses prétentions sur la couronne de France. Le pape Innocent VI devait être le médiateur entre les deux puissances, et le tout allait être conclu au mois d'octobre ; mais Jean refusa de signer les préliminaires, et retarda jusqu'en décembre le départ du duc de Bourbon. Celui-lui, réuni au duc de Lancastre, n'avait le pouvoir de faire aucune concession ; le pape n'osa ou ne sut pas prononcer comme médiateur, et il fallut de nouveau se préparer à la guerre. La première campagne fut marquée par des opérations sans résultat, tant au nord qu'au midi de la France. Le roi, accompagné du duc de Bourbon, marcha contre Édouard en Picardie, et le força d'évacuer cette province ; mais l'année suivante fut marquée par la défaite de Poitiers, dans laquelle Pierre de Bourbon périt, en s'offrant généreusement aux coups dirigés contre le brave et malheureux roi Jean (19 septembre 1356). Il avait alors 44 ans. Son corps fut transporté du champ de bataille aux Jacobins de Poitiers, où il demeura en dépôt, sans qu'on osât lui rendre les derniers devoirs. Ce prince fastueux et prodigue était mort criblé de dettes et d'anathèmes. Pour l'obliger à payer, ses nombreux créanciers, ne connaissant aucun tribunal devant lequel ils pussent traduire un débiteur de ce rang, avaient eu recours au saint-siège. C'est ainsi que partout l'Église catholique, combattant la force par le droit, cherchait à mettre un frein aux iniquités brutales de la féodalité. Tant qu'il vécut, Pierre de Bourbon brava les foudres de l'Église ; mais, après sa mort, son fils (voy. l'article qui suit) ne put obtenir la permission de l'inhumer qu'après s'être engagé à faire honneur aux dettes paternelles. On a conservé le texte des lettres que donna, pour l'absolution du duc Pierre, le cardinal François de St-Marc, par commission du pape Innocent VI, le 12 des calendes d'avril 1357. D—R—R.

BOURBON (LOUIS II, 5^e duc de), surnommé **LE BON** et **LE GRAND**, fils du précédent, était né le 6 août 1337 (1). Dès qu'il se fut acquitté de ses devoirs envers la mémoire de son père, il accourut (1357) avec trois cent cinquante hommes d'armes au secours du dauphin Charles, qui avait pris les rênes du gouvernement pendant la captivité du roi Jean. L'exemple de Bourbon influa sur la noblesse qui, poursuivie par les paysans révoltés, par les compagnies de bandits, et par la plupart des

(1) Il est assez remarquable que l'époque de la naissance de ce prince soit incertaine ; les uns la fixent en 1335, d'autres en 1336 ; le P. Anselme (*Histoire généalogique de la maison de France*) la place au 4 août 1337 ; mais il met au mois de février de la même année la naissance de Jeanne de Bourbon, sa sœur, et il est impossible qu'il soit né dans la même année à six mois de distance. W—s.

villes, vint joindre le dauphin pour sauver avec lui les débris de la monarchie expirante. Le dauphin, voyant que les Anglais occupaient tout le comté de Clermont, appartenant au duc de Bourbon, lui adjugea, par lettres patentes du 26 novembre 1558, toutes les terres et tous les fiefs voisins de ce comté, confisqués sur les partisans des Anglais, pour y être unis à perpétuité. Bientôt, tandis que Charles triomphait de tant de périls, non par les armes, mais par son habile politique, Louis II profita d'un instant de calme pour aller à Londres porter des consolations au roi Jean, qui lui imposa la tâche douloureuse de signer, de concert avec le prince de Galles, le honteux traité de Londres. Le dauphin et les états généraux le rejetèrent, et lorsque, l'année suivante, fut conclu le traité de Brétigny (1559), le duc de Bourbon fut un des otages que le roi Jean donna pour sûreté de sa rançon au roi d'Angleterre. Pendant le séjour forcé de huit ans qu'il fit à Londres, Louis « si gracieusement se contint, dit Christine de « Pisan, que même au roy Edoart, à ses enfants et à « tous tant plaisoit, qu'il luy estoit abandonné d'al- « ler esbattre et jouer partout où il lui plairoit ; et à « bref parler, tant y fist par son sens, courtoisie, « peine et pourchas, que grant part de sa rançon qui « montoit à moult grant finance (100,000 florins), « luy fust quittée. » On ne l'appelait à la cour de Londres que *le roi d'honneur et de liesse*. D'Orronville, historien du duc de Bourbon, dit au contraire que l'injuste Édouard lui fit payer deux fois la somme dont il s'était rendu *pleige* pour le roi, et que l'aimable duc avait déjà trouvé dans les efforts généreux de ses vassaux. C'était le moment où tout ce qui tenait à la maison de Bourbon était en butte à l'adversité. Jacques de Bourbon, comte de la Marche (*voy. LA MARCHE*), oncle du duc Louis II, périsait, ainsi que son fils, en combattant les *tard-venus*, à Brignais en Languedoc (1661), et la reine de Castille, Blanche de Bourbon, mourait empoisonnée par un mari jaloux. (*Voy. t. 4, p. 418.*) Quant au duc de Bourbon, Édouard refusait constamment de signer l'acte de sa délivrance, bien que sa rançon eût été payée, et pour vaincre la résistance de l'avare monarque, il ne fallut rien moins qu'un supplément de 20,000 livres, et un service signalé de la part de Bourbon, qui, par son crédit sur le pape Urbain V, avait obtenu en faveur de Guillaume Wickam, pour l'évêché de Winchester, les bulles que ce pontife lui refusait. Pendant sa longue absence, les barons et les chevaliers de ses domaines eurent continuellement les armes à la main pour réprimer les brigandages des grandes compagnies, et, non contents de payer de leurs personnes, ils avaient encore prélevé sur leur fortune les sommes énormes exigées pour la rançon de leur duc, et pour les dettes qu'il avait contractées pendant son séjour en Angleterre. Dès qu'il fut rendu à la liberté, il institua, (1^{er} janvier 1570) en faveur de la noblesse de son duché, l'ordre de chevalerie de l'Écu d'or, dont les insignes consistaient en une ceinture dorée, avec un écu d'or orné d'une bande de perles, où était gravé le mot *allen* (ensemble) ; l'autre devise de cet

ordre portait *espérance*. Pour ménager aux gentils-hommes qu'il allait décorer une surprise agréable, il convoqua à Moulins la noblesse du Bourbonnais et des provinces voisines. A cet appel se rendirent les la Tour, les la Palisse, les Montaigu, les Damas, les Chastellux, les Lafayette, et plusieurs autres chefs de maisons illustres, dont les descendants existent encore aujourd'hui. Dans cette réunion solennelle il conféra à tous les invités les insignes de son nouvel ordre, et couronna la fête par un de ces actes magnanimes qui laissent une profonde impression dans la mémoire des sujets. Pendant le festin qui suivit la cérémonie, Huguenin Chauveau, procureur général du duc, vint lui présenter à genoux le registre des informations secrètes qu'il avait faites des déprédations commises sur les terres de ce prince, pendant sa captivité, par divers seigneurs ses vassaux, dont la plupart étaient de l'assemblée. Les coupables étaient consternés, le duc les rassura par ces paroles adressées d'un air sévère au procureur général : « Chauveau, avez-vous tenu aussi registre « des services qu'ils m'ont rendus ? » Et en même temps, sans ouvrir le registre, il le jeta dans un grand brasier (1). La même année, pendant que Louis II combattait les Anglais en Picardie, sous le duc de Bourgogne, trois compagnies de *tard-venus* surprirent par escalade le château de Belle-Perche, où s'était retirée la duchesse douairière de Bourbon, Isabelle. A cette nouvelle, le duc revient en Bourbonnais, et rassemble ses vassaux pour la délivrance de sa mère. Il met le siège devant la place ; mais, à la prière de la duchesse, effrayée des machines de guerre, il convertit le siège en blocus. Les comtes de Cambridge et de Pembroke, survenus à la tête de 8,000 hommes, brûlèrent Belle-Perche, enlevèrent la duchesse et la transportèrent au château de la Roche-Vauclair en Auvergne. La princesse fut dans la suite échangée et conduite à la cour de France, que bientôt elle quitta pour aller s'enfermer au monastère des Cordeliers du faubourg St-Marcel, où elle mourut. En 1570, après l'échec de Belle-Perche, Bourbon trouva à la cour Duguesclin, le vengeur de la mort de Blanche de Bourbon, sa sœur. Dès lors se forma entre le prince et Duguesclin une liaison intime qui dura jusqu'à la mort de ce dernier. Tous deux, pendant les années 1571 et 1572, guerroyèrent avec succès contre les Anglais, en Poitou, en Saintonge et dans les provinces voisines ; puis, en 1573, allèrent combattre Jean de Montfort, duc de Bretagne, qui avait appelé les Anglais dans sa province. Dans une place dont le duc de Bourbon s'empara, la duchesse de Bretagne tomba entre ses mains. « Ah ! beau cousin, suis-je donc prisonnière ? « — Nenni, madame, nous ne faisons pas la guerre « aux dames, » répondit Bourbon, et il la renvoya à son mari. Dans cette expédition, il s'attacha plusieurs chevaliers bretons qui se dévouèrent à son

(1) La gravure a reproduit ce trait si beau, qu'il est impossible de le relire sans admiration. C'est le sujet de la vignette qui précède la vie de Louis II de Bourbon, dans l'ouvrage de Désormeaux. W-s.

service. En ce temps de chevalerie les princes faisaient consister la grandeur à avoir pour commensaux les guerriers les plus renommés. Ces gentils-hommes, connus sous le nom de *chevaliers de l'hôtel*, accompagnaient le prince à la guerre, à la cour et dans ses voyages. L'hôtel du duc de Bourbon passait pour l'école de l'honneur, de la courtoisie et de la bravoure, et il n'y avait point en Europe de chevaliers plus estimés que les Sainpy, les Châteaumorand, les Boucicaud, les Lafayette, les Gouffier et plusieurs autres qui s'étaient attachés au duc Louis II. De Bretagne, Bourbon marcha au secours du duc d'Anjou qui faisait la guerre aux Anglais. Clinin faisant, il prit d'assaut Brives-la-Gaillarde, et aida le duc d'Anjou à faire la conquête de l'Agénois, du Condomois, du Bigorre et d'une partie de la Gascogne (1575). Enfin, de tant de villes et de provinces que quatre ans auparavant les Anglais possédaient en France, ils ne conservaient plus que Bordeaux, Bayonne, Calais et quelques forteresses au delà de la Loire. Tel était l'épuisement d'Édouard III, qui venait de perdre le prince de Galles, son bras droit, qu'il demanda une trêve. Durant cet intervalle, Bourbon alla visiter à Chambéry la comtesse de Savoie, sa sœur ; de là il passa en Auvergne, où il dissipa quelques partis d'Anglais qui, au mépris de la trêve, sortaient de leurs forteresses pour piller le pays. Il prit d'assaut ces places, et rendit au duc de Berri, frère du roi Charles V, l'Auvergne, son apanage, entièrement purgée d'ennemis (1574). Le roi de Castille, Henri Transtamare, ayant invité Bourbon à une expédition contre les Maures de Grenade, celui-ci se hâta de partir à la tête d'une brillante escorte de chevaliers. Il prit sa route par Avignon, pour recevoir la bénédiction du pape Grégoire XI. Arrivé en Castille, il fit une entrée solennelle à Burgos : Transtamare voulait faire honneur au frère de l'infortunée Blanche de Bourbon. De là il le conduisit à la tour de Ségovie, où il lui fit voir les enfants de Pierre le Cruel, qu'il tenait prisonniers. « Voilà, lui dit-il, les enfants de celui qui fit mourir « votre sœur ; si vous voulez les faire mourir, je vous « les délivrerai. — Nenni, repartit le duc, je ne serai « mie consentant de leur mort, car de la male « volonté de leur père, ils n'en peuvent mais. » La guerre qui éclata entre la Castille et le Portugal laissa respirer les Maures de Grenade, et Bourbon revint en France, où il perdit sa sœur, la reine de France, enlevée à l'âge de quarante ans à l'amour de Charles V, qui avait toujours trouvé en elle une sage conseillère (1577). Deux ans après, Bourbon prit part, avec Duguesclin, à une expédition qui avait pour but de rattacher la Bretagne à la couronne de France. Mais l'attachement des Bretons à leurs privilèges et à leur indépendance provinciale fit échouer l'expédition. De là l'injuste disgrâce du connétable ; il allait se retirer auprès du roi Henri Transtamare, qui lui devait deux fois la couronne. Tous les bons Français déploraient l'erreur de Charles V : Bourbon osa seul parler en faveur de Duguesclin. Charles fut assez grand pour convenir de son erreur, et chargea Bourbon de la réparer : ce

ne fut point sans peine que le connétable, profondément blessé, se rendit aux instances du prince, son ami (1579). Après la mort du roi Charles V, le duc de Bourbon fut l'un des quatre oncles de Charles VI, à qui l'on confia la tutelle de ce jeune roi pendant sa minorité. Bourbon était sans doute le plus digne de cet emploi par sa sagesse et sa probité ; mais n'étant que l'oncle maternel, sa naissance ne l'appelait au gouvernement que dans un rang subordonné à celui des princes ses beaux-frères (les ducs d'Anjou, de Bourgogne et de Berri). En 1582, il accompagna le jeune roi en Flandre, et eut part au gain de la bataille de Rosebeek. L'année suivante, il commandait au siège de Bourbourg en Flandre. Cette guerre terminée, une foule de chevaliers de toutes les nations se réunirent pour combattre les Maures d'Afrique, et choisirent Bourbon pour leur chef. Il débarqua à Tunis, sortit vainqueur de plusieurs combats, et se retira après avoir consommé ses vivres et ses munitions (1585). A son retour, il enleva plusieurs forteresses aux Anglais, en Saintonge et en Poitou, entre autres Taillebourg, Tonnai-Charente, Mauléon, Verteuil. Au siège de cette dernière place, voulant stimuler ses soldats découragés de la résistance des ennemis, il change de vêtements et d'armure, impose le silence sur son nom aux chevaliers qui l'accompagnent, et, s'avancant par une ruine qui conduisait à la place, il va défier le plus brave de la garnison à la hache et à l'épée. Le gouverneur Renaud de Montferrand se présente ; déjà les deux champions se portent les plus rudes coups, lorsqu'un des chevaliers du prince se mit à crier, contre sa défense : *Bourbon ! Bourbon ! Notre-Dame !* A ce cri de guerre du duc, Montferrand recule, baisse son épée, et, transporté de l'honneur que lui a fait le prince, offre de lui rendre la place, s'il consent à l'armer de sa main chevalier. Cependant Charles VI, devenu l'époux d'Isabeau de Bavière, abandonnait le gouvernement à des ministres rapaces et corrompus, pour se livrer sans contrainte aux plaisirs. Le spectacle de cette cour dissolue devint odieux au vertueux duc de Bourbon, qui demanda au monarque le commandement d'une expédition sur les côtes d'Afrique, à l'effet de réprimer les pirateries des Maures. C'étaient les Génois qui, dans l'intérêt de leur commerce, avaient réclamé du roi de France cette croisade maritime, si souvent renouvelée depuis par les nations européennes. Charles VI chercha vainement à détourner Bourbon d'une entreprise si périlleuse. « Bel oncle, lui dit-il, vous savez les grandes affaires que avons ; à « grand-peine trouvera-t-on gens qui voulsissent « aller si loin : aussy ne veuillez entreprendre cette « allée. — Monseigneur, répliqua le duc, j'ai chevaliers et escuyers qui ne me faudront oncques à ce « besoin. » Il conduisit par terre à Gènes une armée florissante, composée de Français et d'Anglais ; de là il mit à la voile sur une flotte composée de quatre-vingts vaisseaux, et débarqua le 21 juillet 1590, devant une ville que Froissart et Christine de Pisan nomment *Africa*, et que les modernes croient être les uns Carthage, les autres, Tunis. Le siège fut

aussitôt mis devant la place, qui fit la plus vigoureuse résistance : elle soutint quatre furieux assauts, où les assiégeants furent toujours repoussés avec perte. Les secours que les rois de Bugie et de Maroc envoyèrent aux assiégés, joints à la mortalité causée dans l'armée chrétienne par les chaleurs brûlantes du climat, déterminèrent enfin le duc de Bourbon et son conseil à lever le siège après neuf semaines d'inutiles efforts. Toutefois la retraite ne s'opéra point sans que les chrétiens eussent deux fois battu l'armée ennemie venue au secours de la place. Cette double victoire amena un traité avec le roi de Tunis, qui s'engagea à rendre les esclaves chrétiens, à payer 10.000 besants d'or pour les frais de la guerre, et à ne plus troubler la navigation sur la Méditerranée. Tel fut le fruit de cette grande entreprise, qui eût eu, selon Froissart, un meilleur succès, si le sire de Coucy, l'un des chefs, *eust été le capitaine de tous*. Cet historien accuse le duc de Bourbon de dureté, d'orgueil et d'insolence envers les chevaliers et écuyers étrangers. Il passait, disait-il, les journées hors de son pavillon, *jambes croisées, et convenoit à luy parler par procureur et lui faire grand révérence*. Lorsqu'en 1392 Charles VI tomba en démence, Louis, duc d'Orléans, son frère et son oncle Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, se disputèrent le gouvernement. Leur rivalité eût mis en combustion le royaume sans l'intervention du duc de Bourbon, qui les amena à une transaction pour le partage de l'autorité (1397). Cette rivalité prit un caractère encore plus funeste, lorsqu'en 1403, Jean-sans-Peur, fils de Philippe le Hardi, eut succédé à son père. Dès ce moment le duc de Bourbon n'eut que peu de part à l'administration du royaume, il sembla borner ses soins à réparer les injustices que commettaient chaque jour Isabeau de Bavière et le duc d'Orléans. Il épuisait toutes ses ressources pour soutenir les serviteurs fidèles que la cour laissait dans le dénûment. Enfin, las de plaider inutilement leur cause, il prit le parti de se retirer dans le Bourbonnais, pour veiller sur ses sujets, les protéger, les défendre par lui-même, et rétablir ses propres finances par de sages économies. L'assassinat du duc d'Orléans par les sicaires de Jean-sans-Peur l'obligea bientôt après de retourner à la cour (1407). Dans la consternation où ce crime avait plongé toute la famille royale, Bourbon fut le seul des princes qui osa proposer en plein conseil de punir le coupable. Cet avis ne prévalut pas. Bientôt lieu le lâche accommodement entre le meurtrier et les enfants de la victime. Bourbon fut un des témoins de cette réconciliation ; mais il refusa de donner aucune marque d'amitié au duc de Bourgogne, et s'éloigna, résolu de ne jamais communiquer avec lui. Dès ce moment il ne quitta plus ses domaines, qu'il avait augmentés par l'acquisition du Beaujolais, de la principauté de Dombes, et de la baronnie de Combrailles. Il sut, malgré sa vieillesse, repousser, en 1409, Aimé Viry, capitaine bourguignon qui, à la sollicitation de Jean-sans-Peur, ravageait le Beaujolais. « *Mais c'estoit, dit Monstrelet, un pauvre suquement au regard du duc de Bourbon,* » et il se

sauva dès que ce prince vint pour le combattre (1). Louis II mourut le 19 août 1410 (2) à Moulins ; il avait 75 ans. Ses États seuls avaient joui de quelque prospérité sous le règne de Charles VI. Les celestins de Vichy, la collégiale de Notre-Dame de Moulins, l'hôpital de St-Nicolas de la même ville, sont des monuments de sa bienfaisance et de sa piété. Il bâtit les Châteaux de Moulins, d'Auxonne et de Verneuil ; il fit entourer de murailles et paver à ses frais les villes de Vichy, Villefranche, Varennes, en Bourbonnais ; celles de Feurs, en Forez, de Thiers en Auvergne. L'éloge de ce prince se trouve dans les regrets que firent éclater ses sujets après sa mort, et qu'un vieil historien a consignés dans ces termes touchants : « Ah ! ah ! Mort, tu nous a ôté en ce jour « notre soutenance, celui qui nous garloit et nous « défendoit de toutes oppressions. C'estoit nostre « prince, nostre confort et nostre duc, le plus prudent « d'homme de la meilleure conscience et de la meilleure vie qu'on pust trouver (5). » D—R—R.

BOURBON (JEAN I^{er}, 4^e duc de), fils aîné du précédent, né en 1381, succéda à tous les fiefs de son père, mais non à sa dignité de grand chambrier de France, dont le duc de Bourgogne disposa en faveur de son frère Philippe, comte de Nevers. Depuis longtemps il était l'ennemi de Jean-sans-Peur, dont, en sa première jeunesse, il avait été le frère d'armes ; mais le meurtre du duc d'Orléans avait rompu toute liaison entre eux, et le nouveau duc de Bourbon porta dans le parti d'Orléans l'ascendant de son nom, les ressources de ses domaines, et l'appui de son courage. Bien différent de son père, ce prince à la fois si brave et si modéré, Jean eut presque toujours les armes à la main pour la guerre civile, et eut part, comme tous les chefs du parti d'Orléans ralliés autour du comte d'Armagnac (*voy. ce nom*), à l'ignominieux traité par lequel ils s'engageaient à mettre le roi d'Angleterre, Henri IV, en possession des provinces cédées aux Anglais par le traité de Brétigny. Cet acte, à la fois odieux et

(1) Selon une autre version, le duc de Bourbon, trop faible pour résister au duc de Bourgogne, consentit à entrer dans la ligue des princes du sang. Il partit de Moulins à la tête de son contingent, fut saisi en chemin d'une fièvre violente, et mourut à Montluçon.

(2) On a suivi le P. Anselme. D'Orrouville le fait mourir dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1419 ; mais les meilleurs critiques ont adopté les calculs du P. Anselme, et, dans l'incertitude, leur opinion a dû déterminer la nôtre. W—s.

(3) On lira avec intérêt *l'Histoire de la vie, faits héroïques et voyages de très-valeureux prince Louis, troisième duc de Bourbon*, imprimée sur le Mss. trouvé en la bibliothèque de Papire Masson, Foresien, Paris, 1612, in-8^o. L'épître dédicatoire est signée J. Masson (frère de Papire), archidiacre de l'église de Bayeux. Cet ouvrage, qui est fort rare, se termine ainsi : « Et est le livre compilé « par le non sachant Cabaret, pauvre pèlerin, riche de plaisir et « de joye, de ce que Dieu et gentillesse que tant aima ont permis « (permis) l'œuvre plaisant à bonne fin être achevé. » On croit que le véritable nom de l'auteur était Jean d'Orrouville, Picard. L'éditeur joint à cette histoire *l'Épître dédicatoire au duc de Bourbon*, et la traduction du traité de la *Vielliesse*, de Cicéron, entreprise de son exprès commandement, par Laurent Premier. Gilbert de Marillac, auteur d'une vie de Charles de Bourbon, au service duquel il était attaché, a aussi écrit *l'Histoire de la maison de Bourbon*, imprimée en 1603, avec les œuvres d'Antoine de Laval, sieur de Belair, géographe du roi. (*Voy. Michel MARILLAC*). On peut consulter encore *l'Histoire de la maison de Bourbon*, par Desormeaux, t. 1^{er}. W—s.

imprudent, souleva la nation contre les Armagnacs, qui venaient d'échouer au siège de Paris, après en avoir horriblement dévasté les environs. Jean-sans-Peur ayant amené le roi Charles VI et le dauphin devant Bourges pour attaquer la ligue des princes dans son centre, Bourbon défendit cette ville avec tant de valeur et d'habileté, que les assiégeants se retirèrent, et les chefs des deux partis s'étant rendus à Auxerre, y signèrent un traité de paix. Mais, vers la fin de cette même année les discordes se renouvellèrent; le dauphin, fatigué de la tyrannie du duc de Bourgogne, se jette dans les bras des chefs Armagnacs, qui entrent dans Paris, dont Jean-sans-Peur est forcé de s'éloigner (1415). Des compagnies de brigands interceptaient les subsistances de la capitale; les Parisiens levèrent une armée, demandèrent au roi de lui donner pour chef le duc de Bourbon, qui eut bientôt purgé l'Ile-de-France, l'Orléanais, le Berri, la Touraine, le Maine et l'Anjou, des compagnies qui les infestaient. Il les poursuivit jusque dans le Poitou, et ne termina point cette utile et glorieuse expédition sans avoir repris la ville de Soubise, dont les Anglais s'étaient emparés à la faveur des troubles du royaume. L'année suivante, Jean de Bourbon passa en Picardie pour combattre les Bourguignons, et ouvrit la campagne par le siège de Compiègne, dont il s'empara non sans peine. (Voy. BOURBON, HECTOR, bâtard DE.) Il avait été blessé devant cette place; à peine rétabli, il alla s'emparer de Bapaume, puis se rendit devant Arras. Le roi, le dauphin, le connétable d'Albret et tous les princes étaient à la tête de l'armée; mais le duc de Bourbon et le comte d'Armagnac, au mépris des droits du connétable, se rendirent maîtres de toutes les opérations et les conduisirent fort mal. Arras résistait depuis six semaines, lorsqu'un accommodement, ménagé par la comtesse de Hainaut, fit un instant trêve à la guerre civile (octobre 1414). Bientôt la cour est de nouveau troublée par une question de préséance qu'élève le duc de Bourbon, qui refusait de céder le pas au duc d'Alençon, bien que ce dernier fût avant lui dans l'ordre de primogéniture pour les membres du sang royal. Ce ne fut pas sans peine qu'il céda; mais enfin on lui fit oublier, à la tête d'une armée, ses prétentions injustes, et il acheva de délivrer les provinces méridionales de la présence des brigands; il contint aussi les Anglais en Guyenne. Quand il se trouvait à la cour, ce prince, prodigue et ami des plaisirs, inventa chaque jour, de concert avec le jeune duc d'Orléans, de nouvelles fêtes pour complaire à la reine Isabelle, insatiable de plaisirs au milieu des calamités publiques. Le 1^{er} janvier 1415, Bourbon publia un cartel par lequel lui et seize autres chevaliers ou écuyers s'engageaient à porter, en l'honneur de leur belle, à la *jambe sénestre*, chacun un fer de prisonnier pendant à une chaîne, d'or pour les chevaliers, d'argent pour les écuyers, durant deux années, à moins qu'il ne se présentât un nombre égal de chevaliers ou d'écuyers pour les combattre à outrance, et leur enlever ces fers. Le texte de ces lettres de défi, qui furent répandues par toute l'Eu-

rope, a été souvent imprimé, et l'on trouve parmi les chevaliers les noms les plus illustres de la monarchie : un Jacques de Châtillon, amiral de France; un Jean de Châlons, depuis prince d'Orange; un Barbazan, un Duchatel, un Gancourt, un Lafayette, depuis maréchal de France. Cependant le dauphin, jaloux de l'autorité que s'arrogeaient Bourbon et le duc d'Orléans, résolut leur perte. Quoique la conspiration eût été découverte dans la nuit du 1^{er} au 2 février 1415, les deux princes n'en furent pas moins obligés de se dessaisir du gouvernement. Ils se retirèrent dans leurs domaines; mais la descente de Henri V en Normandie les ramena à la tête des armées. Bourbon, fait prisonnier avec le duc d'Orléans à la journée d'Azincourt (1415), fut emmené à Londres, et expia par dix-huit ans de captivité la faute d'avoir engagé cette funeste bataille de concert avec le duc d'Alençon, malgré les conseils prudents des autres chefs de l'armée. Sa rançon, portée à 500,000 écus, fut payée jusqu'à trois fois, sans qu'il pût obtenir sa liberté du monarque anglais. Henri V poussa même l'injustice jusqu'à recommander en mourant de ne point rendre à la liberté les ducs de Bourbon et d'Orléans, avant que son fils Henri VI fût en paisible possession de la monarchie française. Vaincu par l'ennui de la captivité, non-seulement Bourbon consentit à payer une quatrième rançon, mais il offrit de rendre aux Anglais les principales places de ses domaines, et de reconnaître Henri VI pour son légitime souverain. Heureusement Charles I^{er}, comte de Clermont, son fils et son héritier présomptif, refusa de ratifier ce traité infâme, qui eût enlevé à Charles VII les seules provinces qui lui fussent restées fidèles. Le duc de Bourbon, Jean I^{er}, mourut à Londres, dans les fers, au mois de janvier 1434. Il fut inhumé aux Carènes de cette ville. Dix-huit ans après, son corps fut rapporté au prieuré de Souvigny, en Bourbonnais. De son mariage avec Marie, fille de Jean de France, duc de Berri, qui lui apporta en dot le duché d'Auvergne et le comté de Montpensier, Jean eut trois fils, Charles I^{er}, qui lui succéda; Louis, mort à Londres sans postérité, et Louis, surnommé le *Bon*, tige de la 4^{re} branche de Bourbon Montpensier. (Voy. MONTPENSIER.) D—R—R.

BOURBON (CHARLES I^{er}, 5^e duc DE), fils du précédent, hérita de tous les domaines paternels et maternels, à l'exception du comté de Montpensier, qui fut dévolu à son frère Louis. Ainsi, à tous ses titres, il joignit celui de duc d'Auvergne. Il était né en 1401, et gouvernait tous ses domaines depuis sa majorité sous le nom de comte de Clermont, quoiqu'il n'eût pas la jouissance de ce comté qui était entre les mains des Anglais. Il avait aussi recouvré la charge de grand chambrier de France, dont le duc de Bourgogne avait frustré son père. L'an 1418, les Bourguignons ayant surpris Paris dans la nuit du 28 au 29 mai, il fut fait prisonnier avec son frère Louis et enfermé dans la tour du Louvre. Jean-sans-Peur consentit au bout de quelque temps à leur rendre la liberté, s'ils voulaient s'attacher à son parti. Pour mieux s'assurer du

comte de Clermont, il fit rompre ses fiançailles avec Catherine de France, mariée depuis au roi d'Angleterre Henri V, et le contraignit d'accepter la main d'Agnès, sa fille, qui n'était pas encore nubile. Le comte de Clermont était à la tête des seigneurs qui accompagnaient Jean-sans-Peur à la fatale entrevue du pont de Montereau, où le meurtrier du duc d'Orléans périt à son tour par un assassinat. Se croyant délié de tous ses engagements envers son beau-père et sa jeune épouse, il la renvoya au nouveau duc Philippe le Bon, son frère, et embrassa avec ardeur la cause du dauphin (depuis Charles VII) qui était celle de la France. Nommé par ce prince capitaine général en Languedoc et en Guienne, il soumit un grand nombre de places dans ces deux provinces, et montra une inflexible rigueur envers les garnisons ennemies et leurs commandants. A la prise d'Aigues-Mortes, tous les Bourguignons qui l'avaient défendue furent massacrés, leurs cadavres jetés dans une fosse avec quantité de sel pour empêcher la corruption : de là le renouvellement de ce proverbe déjà vieux : *Bourguignon salé*. Beziers, dont les habitants avaient résisté, subit des conditions humiliantes. L'an 1425, le comte de Clermont remit à Charles VII le gouvernement du Languedoc rendu à la cause royale ; il reçut en échange le commandement général du Nivernais, du Bourbonnais, du Forez, du Beaujolais, du Lyonnais et du Mâconnais ; mais le roi ne lui donna que 1,000 hommes d'armes et cinq cents archers pour conserver ces provinces devenues frontières. Il comptait sans doute sur l'ascendant que le chef de la maison de Bourbon devait avoir sur ces contrées où se trouvaient les vastes domaines de sa famille. Le Languedoc avait bûni son administration vigilante, et les soins qu'il prit pour la culture des terres que le malheur des temps avait fait abandonner. Il eut le temps de faire encore plus de bien dans son nouveau gouvernement. Cependant le mariage de Bonne d'Artois, sœur utérine du comte de Clermont, avec le duc de Bourgogne Philippe le Bon, rapprocha les deux familles, et le premier renoua, en 1423, son union avec Agnès de Bourgogne, conclue et rompue six ans auparavant. Il n'en demeura pas moins dévoué à la cause de Charles VII. Il fut un des défenseurs d'Orléans (1428). A la journée des *Harengs* (18 février 1429), il sauva du moins une partie des troupes françaises. Dans cette mémorable campagne, durant laquelle une vierge inspirée conduisait Charles VII à Reims pour l'y faire sacrer, le comte de Clermont, qui, dans cette cérémonie, avait représenté le duc de Normandie, s'approcha de Paris et s'empara de Corbeil, de St-Denis et de Vincennes. S'il rendit des services signalés au roi, il fut un de ceux qui les lui vendirent le plus cher. Il fut, avec le connétable de Richemont, le fléau des favoris qui entretenaient Charles VII dans une lâche indolence. L'an 1454, le comte de Clermont, devenu duc de Bourbon par la mort de son père, fit d'inutiles efforts pour recouvrer le comté dont jusqu'alors il avait porté le nom. Le roi d'Angleterre, Henri VI, en sa prétendue

V.

qualité de roi de France, l'en déclara déchu pour crime de lèse-majesté, et en transporta la propriété au fameux Jean Talbot. Le duc de Bourbon, sous prétexte que certaines conventions matrimoniales n'avaient pas été exécutées par son beau-frère, le duc de Bourgogne, entra à main armée dans les États de celui-ci, et s'empara de plusieurs places. Une armée que Philippe le Bon envoya ravager le Bourbonnais força Bourbon à venir défendre ses propres domaines. La querelle s'accommoda bientôt, grâce à l'intervention des comtes de Richemont et de Nevers. Les deux beaux-frères eurent une entrevue à Nevers, et se réconcilièrent dès le premier jour. Les jours suivants se passèrent en fêtes, au milieu desquelles Bourbon et les deux comtes profitèrent de la bonne humeur du duc de Bourgogne pour le disposer à rendre la paix à la France. Ils y réussirent si bien, qu'ils obtinrent qu'il recevrait à Nevers même les ambassadeurs du roi. Des conférences s'ouvrirent ; bientôt le duc de Bourbon y prenait part comme médiateur. Tout allait à souhait ; mais, par un sentiment de délicatesse que personne alors ne désapprouva, le duc de Bourgogne déclara ne pouvoir faire la paix à l'insu des Anglais, ses alliés. Il demanda l'ouverture d'un congrès, auquel seraient appelés les ambassadeurs d'Angleterre et de toutes les puissances chrétiennes. Le congrès fut indiqué à Arras, et la paix conclue le 21 septembre 1435. Le duc de Bourgogne et le connétable, chefs de l'ambassade française, firent, au nom de Charles VII, amende honorable du meurtre de Jean-sans-Peur, *tenant la main sur la croix*, dit Monstrelet, *prièrent mercy audit duc de Bourgogne pour la mort de son père, lequel leur pardonna pour l'amour de Dieu*. Le duc de Bourbon, qui, plus que tout autre, avait contribué au salut de la monarchie par ses exploits et par sa participation au traité d'Arras, ne tarda pas à troubler la paix par son ambition inquiète. L'an 1440, de concert avec le sire de la Trémoille, ministre disgracié, le duc d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Duunois, le bâtard de Bourbon, son frère, et une foule d'autres seigneurs, il forma une conjuration qui avait pour but d'exclure du commandement des armées le connétable de Richemont et le comte du Maine, principal ministre. Les conjurés, dont le complot est connu sous le nom de *Praguerie*, voulaient réduire le roi sous une espèce de tutelle, et s'emparer du gouvernement sous les auspices du dauphin, depuis Louis XI, qui était entré dans leur projet. Le roi déjoua, par son activité, le plan des conjurés ; il poursuivit le dauphin de province en province, de ville en ville : les terres du duc de Bourgogne devinrent le principal théâtre de la guerre. Il fit sa paix avec le roi, qui exigea qu'il viendrait avec le dauphin implorer sa clémence. L'entrevue eut lieu à Cusset, en Auvergne. En l'abordant, ils mirent trois fois le genou en terre en criant *mercy*. Charles VII, après avoir reproché sévèrement au duc de Bourbon *la faute que maintenant et autrefois il avait faite contre sa majesté par cinq fois, l'exhorta à se garder dorénavant de ne*

plus y recheoir. Les deux princes furent obligés, le lendemain, de demander encore pardon en plein conseil. Bourbon n'en fut pas quitte pour cette satisfaction : il lui en coûta ses châteaux de Loches, de Vincennes, de Corbeil et d'autres places qu'il avait achetées ou conquises pendant la dernière guerre; enfin il eut la douleur de voir livrer au supplice le bâtard de Bourbon (*voy. ce nom*), son frère naturel. Dès l'année suivante, le duc de Bourbon entra dans une nouvelle ligue formée par le duc d'Orléans. Le roi ayant dissipé cet orage par sa sagesse, sans tirer l'épée, Bourbon reentra dans le devoir pour ne plus s'en écarter; il en fut récompensé par le mariage du comte de Clermont, son fils, avec Jeanne de France, fille de Charles VII. Après avoir passé les dernières années de sa vie à faire prospérer ses domaines, il mourut à Moulins, le 4 décembre 1456. Il laissa six fils, dont aucun ne devait avoir de postérité masculine.

D—R—R.

BOURBON (JEAN II, 6^e duc DE), surnommé **LE BON**, né en 1426, n'étant encore que comte de Clermont, eut, avec le connétable de Richemont, la plus grande part à la victoire de Formigny, qui délivra la Normandie de la présence des Anglais (1450). Ce fut même au comte de Clermont que l'honneur de cette victoire fut dévolu par décision du conseil de Charles VII. Le titre de connétable donnait à Richemont le commandement général des armées; mais le comte de Clermont avait un commandement particulier en Normandie et une commission expresse pour faire, dans cette province, la guerre aux Anglais; c'était lui-même qui avait appelé le connétable à son aide; il prétendait, en conséquence, que le connétable n'était qu'auxiliaire à son égard, et que c'était lui qui était le général. Le comte de Clermont était gendre du roi, et cette circonstance put influencer sur le jugement par lequel il fut décidé que la spécialité *devoit l'emporter sur la généralité*. Jean fut proclamé vainqueur, et on l'appela dès lors le fléau des Anglais. Il se glorifiait d'être l'élève du fameux Dunois, comme son aïeul l'avait été de Duguesclin. Il contribua puissamment, avec Dunois, à la réduction de la Guienne en 1451 et 1452, à la prise de Bordeaux, dont Talbot s'était rendu maître; enfin à la victoire de Castillon, qui coûta la vie à ce vaillant Anglais et à son fils. Nommé gouverneur de cette province, dont les Anglais étaient entièrement expulsés, le comte de Clermont chassa, en 1453, le rebelle d'Armagnac de ses États, et le força de se réfugier en Espagne. L'année suivante, la mort du duc Charles, son père, l'appela à Moulins pour prendre possession de ses États. Le nouveau duc de Bourbon entra, en 1461, dans la ligue du *bien public* contre Louis XI. Il est trop vrai qu'à l'exemple des autres princes et seigneurs confédérés, Bourbon était plutôt entraîné par un ressentiment personnel que guidé par aucune vue d'intérêt national : Louis XI lui avait très-injustement ôté le gouvernement de Guienne, que Charles VII lui avait donné pour prix de ses services. C'était par des actes semblables que Louis XI avait soulevé contre lui tous les grands vassaux de la couronne. Le duc de Bourbon se montra d'a-

bord le plus animé à venger tant d'affronts. Un violent manifeste, publié, le 15 mars 1463, à Moulins, annonça ses hostilités; il fit arrêter dans ses domaines un écuyer du roi, l'ancien chancelier Guillaume Juvenal des Ursins, ainsi que Pierre Doriolle, général des finances, et il les retint prisonniers. Louis marcha promptement contre le duc de Bourbon, le chasse du Bourbonnais et le poursuit jusqu'en Auvergne. Assiégé dans Riom avec le duc de Nemours, le comte d'Armagnac et le sire d'Albret, ses confédérés, Bourbon se rend à Moulins pour aller chercher un corps de troupes bourguignonnes. Pendant son absence, ses alliés demandent une suspension d'armes et l'obtiennent, à condition qu'ils abandonneraient Jean II, s'il s'opiniâtait à la guerre civile. Lui-même, voyant cette défection, consent à traiter par l'entremise de la duchesse son épouse, sœur du roi. Louis XI lui accorda une trêve, qui fut signée à Moissac le 4 juillet, et promit de recevoir, le 13 août, à Paris, les princes confédérés, puis d'examiner leurs plaintes. Après la journée indécise de Montlhéry, à laquelle il n'avait pas pris part, Bourbon, prétextant les ravages que Galéas Sforze, allié du roi, commettait dans le Forez, reprend les armes; mais, au lieu de courir à la défense de ses vassaux, il laisse la conduite de ses troupes en Bourbonnais au duc de Nemours, au comte d'Armagnac, au sire d'Albret, comme lui de nouveau révoltés, et se rend presque seul à l'armée de Monsieur, duc de Berri, frère du roi, qui faisait le siège de Paris. Tandis que le roi essaye de faire poser les armes aux confédérés par des négociations à dessein prolongées, le duc de Bourbon marche sur Rouen, s'en empare (29 septembre), et, en moins de vingt jours, fait la conquête de toute la Normandie. Frappé de ce revers, le roi ne marchandait plus sur les conditions avec les rebelles : il conclut les traités de Conflans et de St-Maur, par lesquels le duc Jean obtint, pour sa part, la châtellenie d'Usson, une partie de l'Auvergne, le commandement de trois cents lances, 100,000 écus, outre le rétablissement des deux pensions considérables dont il jouissait avant sa révolte. Comme on demandait à Louis XI comment il avait pu se résoudre à subir de pareilles lois, il répondit par ce peu de mots, qui peignent le caractère de ses principaux ennemis : « Le jeune âge de mon frère » de Berri, la prudence de beau cousin de Calabre, « le sens de beau-frère de Bourbon, la malice du » comte d'Armagnac, etc. » Dès ce moment, le duc de Bourbon se montra sincèrement rallié au roi, qui lui donna le gouvernement général des provinces situées sur la rive gauche de la Loire (Orléanais, Blaisois, Berri, Quercy, Limousin, Périgord), et l'admit constamment dans ses conseils. Le duc Jean, dès cette même année, aida le roi à reconquérir la Normandie sur le duc de Berri, et le gouvernement du Languedoc fut le prix de ce service. En 1468, il accompagna Louis XI à la fatale entrevue de Péronne, et contribua, avec ses deux frères, à lui fournir l'argent nécessaire pour corrompre les confédérés du duc de Bourgogne; enfin il le suivit au sac de Liège. Il répara, en quelque sorte, le mal

causé par l'ignominieux traité de Péronne, en engageant Monsieur à accepter la Guienne à la place de la Champagne et de la Brie. Ce fut lui qui, médiateur de la réconciliation entre les deux frères, ramena le jeune duc à la cour, puis alla l'installer dans son nouvel apanage (1469). La même année, Louis XI conféra au duc de Bourbon l'ordre de St-Michel, qu'il n'avait institué que dans la vue de lier par de nouveaux serments les premiers seigneurs du royaume. Jean II, en acceptant cette distinction, demeura fidèle à ses engagements. Il refusa, en 1470, puis en 1474, d'entrer dans une nouvelle confédération formée par les grands contre le roi. « J'aimerais mieux, dit-il au connétable de St-Pol, « qui tentait de le séduire, être plus pauvre que Job « que de manquer à la foi de mon serment. » Tandis que le roi combattait le duc de Bourgogne en Flandre et en Picardie, le duc Jean repoussait de ses domaines les Bourguignons, puis envahissait la Bourgogne. Il vainquit et fit prisonnier, le 21 juin 1475, à Gy, près de Château-Guyon, le comte de Roucy, fils du connétable. La prise de Château-Clignon et de Bar-sur-Seine fut le fruit de cette victoire. Bourbon alla ensuite joindre à Beauvais le roi, qui se disposait à repousser le roi d'Angleterre, Edouard IV, débarqué à Calais avec une armée formidable. On sait que cette menaçante invasion se termina bientôt par le traité de Pecquigny. Après la juste punition du connétable de St-Pol, le duc Jean, se voyant frustré dans son espoir d'obtenir cette dignité, blessé d'ailleurs de ce que ses deux frères puînés, le comte de Beaujeu et le cardinal de Bourbon, jouissaient presque entièrement de la confiance du roi, se retira dans le Bourbonnais. Les soupçons de Louis XI l'y poursuivirent : ce despote s'irritait surtout de la neutralité que garda Bourbon, beau-frère du roi d'une part, oncle de la duchesse Marie de Bourgogne de l'autre, dans les grands événements qui suivirent la mort de Charles le Téméraire. Les rois trouvent toujours des instruments tout prêts, quand ils veulent faire le mal. Doyac, né vassal du duc de Bourbon, se rendit son accusateur : il imputa au duc des actes de souveraineté, des actes attentatoires à l'autorité royale. On arrêta les ministres et les officiers du duc, et l'on crut par là lui tendre un piège inévitable : s'il les avouait, il serait compromis dans la condamnation qui serait prononcée contre eux ; s'il les désavouait, il désaffectionnait ses plus fidèles serviteurs. Le duc déjoua ce calcul par sa droiture et son bon sens : sûr de son innocence, il obéit au décret et livra lui-même ses officiers à la justice. Ils se justifèrent si bien, que l'accusation fut déclarée calomnieuse ; mais Louis XI dédommagea le calomniateur en le comblant d'honneurs et de biens. Il voulut que Doyac présidât aux grands jours qui furent convoqués à Montferrant, sa patrie. Le peuple indigné l'insulta publiquement, et Doyac obtint un arrêt de réparation. A la mort de Louis XI, quoique le nouveau roi, Charles VIII, étant dans sa quatorzième année, fût déclaré majeur, on se disputait sinon la régence, du moins l'administration du royaume. Le duc de

Bourbon la réclamait, parce que tous les princes du sang croyaient avoir droit d'y aspirer, à l'exclusion de madame Anne de Beaujeu, sœur du roi. Au lieu de la régence, Bourbon obtint l'épée de connétable (25 octobre 1485). Dans les divisions qui éclatèrent entre la dame de Beaujeu et le duc d'Orléans, premier prince du sang, le connétable de Bourbon, qui ne se voyait consulté sur rien, pas même sur les affaires de la guerre, prit part à la première levée de boucliers, qui fut si justement surnommée *la guerre folle* (1485). L'année suivante, sorti du Bourbonnais à la tête d'une armée florissante, il se rendit à la cour, se présenta au conseil, invectiva contre Madame, qu'il accusait d'être l'auteur des maux et des périls du royaume ; puis, ajoutant qu'il prétendait seul, en sa qualité de connétable, décider des affaires de la guerre, il annonça qu'il allait sur la frontière s'aboucher avec le roi des Romains, Maximilien, qui menaçait d'entrer en France à la tête d'une armée. Déjà Bourbon était à Compiègne, lorsque Anne de Beaujeu, sachant s'humilier à propos, gagna ce prince par ses prières. Dès qu'il la vit suppliante, il se sentit désarmé ; il pardonna à la princesse, et chassa d'auprès de lui les conseillers qui l'avaient poussé à ces démarches hostiles. Une attaque de goutte l'empêcha d'arriver jusqu'à la frontière et l'obligea de remettre ses troupes aux maréchaux de Querdes et de Gié. Depuis lors, la maladie le condamna à l'inaction. Il mourut le 1^{er} avril, âgé d'environ 62 ans. Il ne laissait point de postérité légitime, quoiqu'il eût été marié trois fois. D—R—R.

BOURBON (CHARLES II, 7^e duc DE). *Voyez* BOURBON (CHARLES, cardinal DE).

BOURBON (PIERRE II, 8^e duc DE). *Voyez* BEAUJEU (PIERRE II DE BOURBON, sire DE).

BOURBON (CHARLES, 9^e duc DE), connu dans l'histoire sous le nom du *connétable de Bourbon*, second fils de Gilbert de Montpensier, chef de la branche cadette de la maison de Bourbon, ne semblait pas appelé d'abord à un avenir de puissance et de splendeur ; mais la mort prématurée de son père et de son frère aîné, et bientôt après celle de Pierre II, duc de Bourbon, sire de Beaujeu, époux d'Anne de France, fille de Louis XI, et dernier prince de la branche aînée, ouvrirent devant Charles une vaste carrière. Le sire de Beaujeu ne laissait qu'une fille, et, comme la loi salique était en vigueur dans la maison de Bourbon, les nombreux domaines de la branche aînée, le Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez, la Marche, devaient passer à l'héritier de la branche cadette. Louis XII voulut confondre les droits des deux lignées en mariant Suzanne de Beaujeu à Charles de Bourbon, qui devint ainsi le plus puissant prince de la maison royale de France. Ses qualités personnelles justifiaient une si haute fortune ; il avait fait au siège de Gênes, en 1507, ses premières armes à côté des Bayart et des la Trémouille ; en 1509, bien qu'à peine âgé de vingt ans, il contribua, par son intrépidité froide et réfléchie, au gain de la bataille d'Agnadel. Tandis qu'à la cour on le voyait réservé, silencieux, ennemi des plaisirs, il se montrait à l'ar-

mée gai, ouvert, affable avec le soldat, qui l'adorait. Enfin, après la mort de Gaston de Foix, à Ravennne, les gens de guerre le désignaient généralement comme devant remplacer ce jeune héros dans le commandement général des armées d'Italie; mais Louis XII, ce roi plein de franchise et de bonhomie, ressentait pour Charles de Bourbon un éloignement qui ne fut que trop bien justifié par la suite. « Rien n'est pire, disait-il de lui, que l'eau « qui dort. » Il paraît cependant que, quoiqu'il n'eût aucun grief contre la cour, Bourbon manifestait les sentiments d'un cœur plein de fiel, d'une âme vindicative. Il se plaisait à citer la réponse d'un gentilhomme gascon, à qui Charles VII demandait si quelque chose pouvait le détacher de son service. « Non, « sire, pas même l'offre de trois royaumes comme « le vôtre, mais oui bien un affront. » Bourbon parut d'abord jouir de la plus grande faveur à l'avènement de François I^{er}; il fit, par son adresse et sa bonne mine, l'ornement des joutes qui suivirent le sacre. Le nouveau roi lui donna l'épée de connétable, que personne n'avait portée depuis le duc Jean de Bourbon, mort en 1488. A cet égard, la duchesse d'Angoulême, mère du roi, éprise d'une vive passion pour Charles de Bourbon, eut à vaincre quelques répugnances de la part de son fils, dont le caractère ouvert sympathisait peu avec la froideur hautaine et réservée du favori de sa mère. A peine entré en charge, Bourbon fit rendre et exécuter une sévère ordonnance sur l'armée. Une discipline presque inconnue jusqu'alors s'y introduisit rapidement. Cependant François I^{er} se disposait à enlever le Milanais à Maximilien Sforze; Bourbon facilita cette conquête par une heureuse négociation: sans sortir de son palais, il gagna le doge Octavien Frégose, et Gènes fut rendue à la France. Ici se place le passage de 60,000 Français à travers les rochers impénétrables de l'Argentiére, et la victoire de Marignan. Le connétable, qui dirigea tous les mouvements, toutes les opérations de l'armée, se montra aussi habile capitaine que valeureux champion. On doit seulement lui reprocher de s'être aventureusement exposé dans ces deux journées, où combattirent sept princes de la maison de Bourbon. Le duc de Châtelleraut, son frère, fut tué à ses côtés, et lui-même, enveloppé par l'un des bataillons suisses auxquels il venait d'arracher l'artillerie française, eût trouvé la mort, sans le dévouement de quelques chevaliers de la Marche et du Bourbonnais, qui parvinrent à le dégager. Le danger qu'il avait couru valut aux dominicains un monastère de plus, car Bourbon avait fait vœu de le fonder à Moulins, s'il échappait à la mort. La journée de Marignan, suivie, vingt jours après, de la prise du château de Milan par le connétable, rendit François I^{er} maître de tout le Milanais. Bourbon voulait profiter de cet éclatant succès pour marcher sur Naples; mais le pape Léon X détourna l'orage, et les conférences de Bologne firent perdre à la France une partie des avantages d'un si éclatant début. Il n'est pas inutile de remarquer que ce même connétable, qui, quelques années plus tard, devait, en vrai païen, en vrai Vandale, attaquer

Rome et le pape, se fit honneur à Bologne de remplir les fonctions de clerc à la messe que Léon X célébra en présence du roi. François I^{er}, en retournant en France, confia à Bourbon la défense du Milanais avec une armée peu nombreuse. Dans cette mission difficile, celui-ci déploya beaucoup d'activité. Il avait à contenir les habitants, qui détestaient les Français; il était mal secondé par les Vénitiens et par les troupes suisses qu'il avait prises à sa solde, en vendant sa propre vaisselle. Néanmoins il sut déjouer les projets de l'empereur Maximilien, qui était entré en Italie à la tête d'une armée considérable. Maître du Milanais, Bourbon se disposait à marcher sur le royaume de Naples, lorsqu'il reçut ordre de rentrer en France. La cour était alors à Lyon. François I^{er} lui fit d'abord *merveilleusement bonne chère*; mais peu à peu ce bon accueil se convertit en froideur. Ce changement était à la fois le résultat de la jalousie secrète du roi et l'ouvrage de l'amour méprisé. La duchesse d'Angoulême n'avait pas élevé Bourbon à une dignité qui le constituait chef des conseils comme chef des armées, pour qu'il vécût constamment éloigné d'elle; d'un autre côté, ce prince avait le caractère trop haut pour se soumettre aux caprices d'une maîtresse, quelque élevé que fût son rang. La duchesse, outragée, travailla de concert avec Duprat et Bonnivet à le perdre dans l'esprit du roi. Bourbon avait à retirer du trésor royal non-seulement ses appointements et ses pensions comme connétable, gouverneur du Languedoc et grand chambrier de France, mais des sommes considérables qu'il avait empruntées pour soulever le Milanais. On lui refusa un payement si légitime; Bourbon dédaigna de se plaindre. Mais la dame de Beaujeu, sa belle-mère, eut avec la duchesse d'Angoulême une explication dans laquelle la fille de Louis XI s'exprima en princesse qui avait jadis gouverné le royaume. La mère du roi ne demeura pas en reste d'arrogance et de fierté; de là une querelle éclatante qui partagea la cour. Il fut promis solennellement que le connétable serait remboursé, et l'on manqua à cette promesse. Cependant Suzanne de Bourbon, épouse du connétable, devint enceinte, et lui donna un fils que François I^{er} consentit à tenir sur les fonts de baptême. Le roi se rendit à Moulins, où Bourbon étala, pour le recevoir, une telle magnificence, qu'un sentiment jaloux se glissa dans l'âme de François I^{er}, qui ne put s'empêcher de dire qu'un roi de France aurait bien de la peine à en faire autant. Dès ce moment, la duchesse d'Angoulême, Bonnivet et leur faction ne cessèrent de se déchaîner contre Bourbon, dont la maison devint le point de ralliement des mécontents, que ne pouvait manquer d'avoir contre lui un gouvernement mené par des conseillers aussi corrompus, sous l'influence d'une reine mère et d'une maîtresse également dépravées. Les favoris de la duchesse d'Angoulême, et particulièrement Bonnivet, encouragés par cette princesse, affectaient de contrarier, de braver le connétable. François I^{er} lui-même ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner son mauvais vouloir par de piquantes

railleries; mais Bourbon lui répondit si vertement, qu'un jour le roi lui dit : « Ah! mon cousin, « vous vous fâchez de tout, et vous êtes bien mal « endurant. » Le nom de prince mal endurant en demeura au connétable, qui, ayant pour lui l'estime publique, méprisait les sarcasmes des flatteurs de la cour. Cependant il perdit son fils encore au berceau, et la duchesse de Bourbon mourut au mois d'avril (1521), après avoir institué son héritier l'époux qui la pleurait. Cette même année commença la longue et sanglante lutte entre François I^{er} et Charles-Quint; et lorsque l'armée française marcha dans les Pays-Bas, contre le nouvel Empereur, le roi, dérogeant à un usage constamment suivi depuis le règne de Philippe-Auguste, enleva au connétable le commandement de l'avant-garde, pour le confier au duc d'Alençon. Cet affront n'était que le prélude d'une suite incessante de persécutions. La mort de la duchesse de Bourbon avait été suivie de celle de sa mère, Anne de Beaujeu (novembre 1521). Bourbon, demeuré veuf à l'âge de trente-trois ans, désirait épouser en secondes noces Renée de France, fille de Louis XII et sœur de la reine Claude, femme de François I^{er}. Cette dernière encourageait les prétentions de Bourbon, espérant trouver en lui un protecteur contre une belle-mère impérieuse. Mais la duchesse d'Angoulême, dont rien ne pouvait décourager la passion pour le connétable, se fit offrir elle-même à lui; il refusa, et sur ce refus, si l'on en croit les *Mémoires* de Tavannes, « le roi haussa la main pour donner un soufflet à monsieur de Bourbon. » Dès ce moment le ressentiment de la duchesse ne connut plus de bornes; on ne parla plus de mariage, mais de procès, et, guidée par les conseils de Duprat, elle revendiqua l'héritage de Suzanne de Bourbon. La duchesse d'Angoulême descendait en effet par sa mère de la branche aînée des Bourbons; comme Suzanne de Bourbon, elle en était exclue par la loi salique. Ce qu'elle voulait, c'était de forcer Bourbon à l'épouser pour éviter d'être ruiné. « Grande cause, dit Pasquier, si jamais « il s'en présenta de grande en France, soit que « vous considériez la grandeur du sujet, ou des « parties ou des advocats; car il estoit question de « deux duchés, quatre comtés, deux vicomtés, plusieurs baronnies et chastellenies et une infinité d'autres seigneuries. Trois illustres parties : « une mère de roi, un prince du sang et finalement le roi mesme. » Quant aux avocats, Poyet, Montholon et Lizet, qui tous trois parvinrent dans la suite aux premières dignités de la magistrature. Le procès commença devant le parlement de Paris, le 11 août 1522. Poyet réclama la succession pour la duchesse d'Angoulême, comme la plus proche héritière. Montholon, s'appuyant sur la loi salique, prétendit que tous ces grands fiefs ne pouvaient tomber en quenouille, et soutint les droits du connétable. Après ces deux plaidoiries, l'avocat du roi demanda communication des titres, disant : « Que tel faisoit souvent lever le lièvre qui ne le « prenoit pas, ains tomboit inespérément dans les « mains d'un autre qui n'y pensoit : que cela pou-

« voit advenir en la cause qui se présentoit; qu'a-
« près que les titres auroient esté par lui veus,
« peut-estre se trouveroit-il que les deux parties
« disputeroient de la chape à l'évesque, et que nul
« n'y avoit aucun droit que le roy. » La cause fut
remise à la St-Martin (9 novembre 1522). Quand
l'affaire fut reprise, l'avocat du roi, qui avait examiné les titres, réclama d'abord le comté de la Marche et les seigneuries confisquées sur le duc de Nemours et données par Louis XI à sa fille. Le parlement déclara en effet la donation nulle, et adjugea cette ancienne confiscation au roi, qui en fit aussitôt don à sa mère. Lizet réclama ensuite, à différents titres, le duché d'Auvergne, le comté de Clermont en Beauvoisis, le duché de Bourbonnais, le Forez, le Beaujolais et la principauté de Dombes. Après bien des remises et des délais, le parlement, sans statuer au fond, mit en séquestre tous les biens qui faisaient l'objet du débat (août 1523), sentence qui rendait la couronne dépositaire de ces immenses domaines qui lui faisaient ombrage depuis longtemps. Cependant Charles-Quint, qui était aux escoutes, envoya en France un de ses principaux officiers, le seigneur de Beaurein, fils du comte de Rœux, avec des lettres pour le duc de Bourbon; il plaignait le connétable d'être si indignement traité par le roi, et lui offrait son amitié avec la main de sa sœur Eléonore, veuve du roi de Portugal. « Il ne falloit pas grand prescheur, dit « Pasquier, pour persuader celui qui ne l'estoit que « trop de soi-mesme. » Blessé dans son orgueil et dans ses intérêts, Bourbon ne songeait qu'à se venger du roi, sans penser que sa vengeance allait tomber sur sa patrie. Tandis qu'il traitait avec l'Empereur, Henri VIII envoya à Bourbon deux négociateurs pour l'engager à le reconnaître comme roi de France; mais loin de consentir à passer sous la souveraineté d'Henri VIII, Bourbon demandait pour lui-même l'érection d'un royaume composé de la Provence et du Dauphiné, joints au Bourbonnais et à l'Auvergne, son apanage. Il s'engageait à aider Charles-Quint, dont il devait épouser la sœur, à s'emparer du Languedoc et de la Bourgogne, de la Champagne et de la Picardie, tandis que Henri VIII subjuguait tout le reste de la France. Pour faciliter ce démembrement, Bourbon devait d'abord tenter d'enlever le roi lorsqu'il traverserait ses gouvernements, ou du moins lorsqu'il aurait franchi les Alpes. Il devait se joindre, avec 1,000 gentilhommes et 6,000 fantassins, à 42,000 lansdnechts que l'Empereur ferait avancer par la Franche-Comté, pour fermer à François I^{er} le retour dans ses Etats. Pendant ces négociations, Bourbon séjournait à Moulins, où il semblait défier, par son faste, les efforts de François I^{er} et de sa mère pour le ruiner. Le roi, alors à Lyon, se disposait à se mettre à la tête de l'armée d'Italie. On a dit qu'il eut un instant la pensée d'associer le connétable à la duchesse d'Angoulême pour la régence du royaume, et que c'était après avoir reçu avis des intrigues de ce prince qu'il avait renoncé à ce projet. Sans doute François I^{er}, si jaloux de la supériorité militaire de

Bourbon, était bien capable de le retenir en France, au moment où lui-même espérait cueillir de nouveaux lauriers en Italie ; mais les persécutions dont Bourbon était l'objet depuis longtemps rendaient tout à fait invraisemblable une confiance qui aurait été jusqu'à le mettre à la tête du gouvernement. On supposa sans doute cette circonstance, lors de la défection du prince, pour le rendre plus odieux. François I^{er}, au contraire, qui commençait à se défier des menées du connétable, était résolu de l'emmener en Italie, afin de le surveiller. Bourbon, sentant bien qu'il serait là comme un otage, répondit à l'ordre du roi en affectant d'être malade. Le roi, après avoir fait occuper par les landsknechts du duc de Suffolk les portes de Moulins, alla trouver le connétable dans sa chambre et lui promit satisfaction sur tous ses griefs. Bourbon ne répondit que par la dissimulation à des offres qu'il croyait peu sincères. Les délais réitérés qu'il opposa aux ordres du roi, et les révélations qui arrivèrent de toutes parts à François I^{er}, décidèrent ce monarque à commander au maréchal de Chabannes de lui amener Bourbon mort ou vif. Le connétable s'était retiré à Chantelle, forteresse située sur les confins de l'Auvergne et du Bourbonnais ; il ne jugea point à propos d'y soutenir un siège, et, licenciant sa maison, il se jeta dans les montagnes, déguisé en valet, et paraissant accompagner le marquis de Pompadour, un de ses gentilshommes. Après avoir erré pendant neuf jours en Auvergne, dans le Gévaudan, dans les Cévennes, il gagna le Rhône et parvint, après mille dangers, dans la Franche-Comté, alors province impériale : là, il fut joint par une soixantaine de gentilshommes dévoués à sa personne, et qui craignaient d'être arrêtés à son occasion. Au bout de deux mois environ, il se rendit par l'Allemagne avec sa petite troupe auprès du marquis de Mantoue, son cousin germain, qui le remit en bon équipage. Le roi avait envoyé en Franche-Comté, au connétable, un gentilhomme nommé Imbault, qui lui offrit la restitution actuelle de tous les biens de la maison de Bourbon, le paiement de ses créances et une amnistie générale pour tous ses partisans. Plus ces offres étaient brillantes, plus il s'en défiait. Imbault, le voyant inébranlable, lui demanda, de la part du roi, l'épée de connétable et le collier de l'ordre de St-Michel : « Quant à l'épée, » le roi me l'a ôtée à Valenciennes, lorsqu'il confia à un « autre l'avant-garde qui m'appartenait ; pour ce qui « est de l'ordre, je l'ai laissé à Chantelle derrière mon « chevet. » Brantôme, qui rapporte cette anecdote, remarque qu'il dédaigna de le remplacer par l'ordre de la Toison d'or que lui offrit Charles-Quint. Il aurait fallu prêter serment à l'Empereur, et Bourbon, qui ne laissa jamais avilir chez l'étranger la grandeur de sa maison, se regarda toujours comme l'allié de Charles-Quint, jamais comme son vassal et son sujet. Mais quelle alliance que celle d'un proscrit à qui il ne restait d'autre bien que son nom, avec le monarque le plus puissant de l'Europe ! Au lieu de l'introduire dans le centre de la France en lui apportant cinq à six provinces et un

parti puissant, Bourbon n'avait plus à lui offrir que son épée, ses talents et son désespoir. Aussi, ne sentant que trop la situation où il était réduit, il se garda bien de faire souvenir l'Empereur des promesses magnifiques qu'il lui avait faites ; il ne songea qu'à aller dans le Milanais partager le commandement avec les généraux de Charles-Quint. Peu d'hommes, au surplus, ont goûté plus pleinement le triste plaisir de la vengeance. François I^{er}, que la défection du connétable retenait en France, mit Bonnavet à la tête de l'expédition d'Italie. Bourbon vit fuir devant lui, à Biagrasso, ce général de cour ; il vit à Rebecq le chevalier Bayart (*voy.* ce nom) frappé d'un coup d'arquebuse, couché au pied d'un arbre (30 avril 1524). A peine l'armée de Bonnavet eut évacué l'Italie, que le connétable obtint de l'Empereur la permission d'envahir la France à son tour. C'était seulement par des conquêtes en France qu'il pouvait soutenir les prétentions qu'il avait annoncées, prendre rang parmi les souverains, et mériter la main de la reine Eléonore. Il croyait qu'à sa première apparition dans le royaume, ses vassaux viendraient se ranger avec lui sous les drapeaux de l'étranger. Personne ne bougea ; et si plusieurs villes de Provence, entre autres Toulon, ouvrirent leurs portes, Marseille fit la plus vigoureuse résistance. « Trois coups de canon, avait-il dit, suffiront « pour amener ces timides bourgeois à nos pieds, « les elefs à la main et la corde au cou. » Le siège commença le 19 août ; les Marseillais s'encouragèrent mutuellement à la défense : on fortifia la place avec une promptitude incroyable ; les femmes mêmes, et des premières maisons, travaillèrent à une tranchée qu'on appela la *tranchée des Dames*. L'artillerie protégea les travaux, et ce fut seulement le 7 septembre que Bourbon et Pescaire parvinrent à mettre en batterie de gros canons amenés de Toulon et de Briançon. L'artillerie légère ne faisait aucune impression sur les murs. Un prêtre qui disait la messe dans la tente de Pescaire fut tué d'un boulet de canon parti de la place. Bourbon, qui prenait déjà le titre de comte de Provence, accourt au bruit et demande la cause : « Ce sont, » dit Pescaire, les timides bourgeois de Marseille qui vous « apportent les clefs. » Pendant que les Marseillais se défendaient si bien, François I^{er} rassemblait une armée sous les murs d'Avignon. Quand il s'avança vers la place, les impériaux, après quarante jours de siège, affaiblis par la disette et les maladies, se retirèrent en Italie. Bourbon perdit dans cette retraite une partie de ses équipages. Il lui fallut endurer les insolences de Pescaire. On disait de lui qu'il était venu faire une *rodomontade espagnole sur les terres de France*. François I^{er} se hâta de rentrer en Italie, poussa droit jusqu'à Milan, où il entra sans coup férir, et vint mettre le siège devant Pavie. Les impériaux semblaient hors d'état de résister à des forces si imposantes ; mais Bourbon, que sa haine implacable rend fertile en ressources, se rend à Turin, détache le duc de Savoie de l'alliance de la France, et obtient de lui des valeurs considérables en or et en pierreries, avec lesquelles

il va lever en Allemagne un corps de 15,000 landsknechts, puis il revient en Italie contribuer au gain de la bataille de Pavie (24 février 1525). Le malheur de François I^{er} voulut qu'il fût fait prisonnier par un des gentilshommes du duc de Bourbon (Pomperan) qui eut la gloire de garantir de la mort le roi, qui ne voulait rendre son épée qu'à Lannoy, vice-roi de Naples. Bourbon put du moins, le jour même et le lendemain, jouir de son triomphe en présence de François I^{er}, tout en l'accablant de protestations hypocrites de déférence et de respect. De concert avec Pescaire, il fit garder étroitement le roi dans la citadelle de Pizzighitone. Charles-Quint, au lieu de profiter de sa victoire en réalisant les projets de Bourbon, entama avec le royal captif une négociation qui n'eut pas de suite. Peu confiant dans les intentions du connétable, il ne songeait qu'à tirer de ses mains un prisonnier dont la possession le rendait l'arbitre des événements. Par les soins de Lannoy, qui était jaloux de Pescaire et de Bourbon, François I^{er} fut embarqué pour l'Espagne, à l'insu de ces deux généraux. Le connétable, dévorant son dépit, suivit son captif en Castille, où la réception magnifique que lui fit Charles-Quint ne le dédommagea ni du manque de foi de ce prince à son égard, ni des mépris des Espagnols. Les grands de Castille ne voyaient en lui qu'un transfuge; ils ne l'appelaient que le traître, et lorsque Charles demanda au marquis de Villena de le loger dans son palais, ce seigneur répondit qu'il ne pouvait rien refuser à son roi, mais aussitôt que le traître serait sorti de son palais, il y mettrait le feu comme désormais indigne de recevoir un homme d'honneur. C'est Guichardin qui rapporte ce trait : on ne voit point de traces de ce sentiment de mépris dans les historiens espagnols Ferrera et Mariana. Voltaire, qui s'est fait l'apologiste de Bourbon, a montré sa légèreté ordinaire comme historien, en renvoyant cette anecdote aux livres d'Ana, et en affirmant que le connétable n'alla jamais en Espagne. Bourbon, en se rendant à Madrid, avait espéré que sa présence empêcherait Charles-Quint de négliger ses intérêts dans le traité qu'il devait conclure avec François I^{er}; son espoir fut déçu : à Pizzighitone, l'Empereur avait fait proposer en faveur du connétable le rétablissement du royaume de Provence, avec la restitution de tous les biens de la maison de Bourbon; par le traité de Madrid, il ne fut question que de cette restitution, et Charles-Quint lui enleva la main de sa sœur pour la donner à François I^{er}. On assure même qu'il empêcha le monarque vaincu d'offrir à Bourbon Marguerite de Valois comme gage de réconciliation. L'Empereur s'efforça cependant d'apaiser le juste ressentiment du connétable par la promesse de la souveraineté du Milanais; mais l'injure que lui faisait Charles-Quint demeura profondément gravée dans son âme; il lui voua la même haine qu'à François I^{er}, et la dissimula soigneusement jusqu'à ce qu'il pût la faire éclater avec le même succès. Quoi qu'il en soit, si le traité de Madrid eût été exécuté, Bourbon, remis en possession de tous ses biens, aurait été rendu à la France; mais, devenu libre,

François I^{er} viola toutes ses promesses, et le connétable, à jamais ruiné, accepta, comme une dernière chance de fortune, la promesse du duché de Milan. A son arrivée à Milan, il trouva cette ville en proie, depuis dix mois, à la froide barbarie des troupes impériales, qui, mal payées par Charles-Quint, exerçaient toutes les horreurs de la guerre sur un peuple désarmé. Les principaux habitants vinrent se jeter aux pieds du connétable pour qu'il fit cesser le régime affreux qui pesait sur leurs têtes. Il leur promit de faire sortir les troupes de Milan, moyennant une dernière contribution de 50,000 ducats. « Si je vous trompe, ajouta-t-il, j'adjure Dieu qu'à la première action, le premier coup soit pour moi. » Mais, de peur d'exci ter une sédition parmi ces soldats indisciplinés dont les généraux espagnols encourageaient la licence, il n'osa ou ne put tenir cette parole si solennellement donnée et qui devint pour lui comme une sentence de mort. Cependant, avec de telles troupes, il parvint à s'emparer du château de Milan, à la vue de trois armées d'insurgés italiens, et cet exploit, en ajoutant à sa gloire, lui rendit plus de confiance. Dès ce moment, il agit dans le Milanais comme souverain, sans attendre l'investiture impériale : il nomma gouverneur du château de Milan, la plus forte place d'Italie, Montagna de Tauzanas, et chancelier du Milanais, l'évêque d'Auntun; enfin il distribua tous les emplois vacants à des Français qui l'avaient suivi dans son exil. Mais, en présence d'une armée confédérée de 55,000 hommes, pouvait-il se soutenir avec 9,000 soldats épuisés par la débâche et la maladie? Bourbon, que Charles-Quint abandonna à ses propres ressources, eut recours à l'expédient qui l'avait déjà si bien servi. A sa voix, 15 ou 14,000 Allemands, affamés de pillage, passèrent les Alpes sous la conduite de George Frondsberg. Nouvel embarras : comment payer ces nouvelles troupes? Comment arracher au séjour de Milan les soldats espagnols qui, depuis dix mois, disposaient à leur gré des femmes, des filles et des biens des habitants? Bourbon, à force de supplications, obtint qu'ils sortiraient moyennant une partie de leur solde arriérée. Pour fournir à cette dépense, il lit vendre les vases sacrés des églises et appliquer à la question les plus riches citoyens; puis sortant enfin de Milan où il laissait Antoine de Lève avec quelques troupes, il marcha vers Pavie, où l'attendait Frondsberg avec ses Allemands (janvier 1527). C'est alors que, dans une courte harangue, Bourbon annonça à son armée qu'il allait la conduire dans une contrée où elle pourrait s'enrichir à jamais. « Nous vous suivrons partout, s'écrièrent les soldats, « dussiez-vous nous mener à tous les diables. » Ces transports, ce dévouement aveugle des soldats, dit l'historien Gaillard, étaient pour Bourbon le dédommagement le plus flatteur de ses disgrâces; ses longs ennuis cédaient au plaisir de se voir adoré par tant de braves hommes, et d'être plus roi dans son camp que Charles et François ne l'étaient dans leurs cours; il affectait avec eux ce ton d'égalité qu'il connaissait si propre à les séduire; il leur avait distribué sa vaisselle, ses meubles, ses bijoux, ses habits,

et ne s'était réservé qu'une casaque de toile d'argent qu'il portait sur ses armes; son armée était devenue sa famille, sa patrie, sa fortune. Ses soldats l'élevaient au-dessus de tous les capitaines de l'antiquité. On connaît cette chanson des soldats espagnols qui nous a été conservée en partie :

Calla, calla, Julio Cesar, Hannibal, Scipion,
Viva la fama de Bourbon.

Ils avaient mis en vers sa harangue et le faisaient parler ainsi :

Dezia le mis senores, yo so pobre caballero
Yo tambien, como vos otros, no tengo un denaro.

Dès qu'il paraissait, l'air retentissait de cette chanson, et lui-même répétait quelquefois le couplet du *pauvre chevalier*. On sait quelle fut la fin de cette expédition aventureuse dont personne ne connaissait le but. Après plusieurs mois de contre-marches, l'armée arriva sous les murs de Rome. « Voici, dit-il à ses soldats, l'objet de nos desirs, le terme de nos travaux, la source de notre fortune. » Le lendemain, à la pointe du jour, il ordonna l'assaut, et tomba blessé à mort du premier coup d'arquebuse. Ainsi retombait sur lui l'imprécation qu'il avait proférée à Milan. Aussitôt qu'il se sentit blessé, il dit à un capitaine gascon, nommé Jonas, de le couvrir de son manteau et de cacher sa mort. Un de ses lieutenants, Philibert d'Orange, prit le commandement, et ce ne fut qu'au milieu de la mêlée qu'il annonça que Bourbon n'était plus et qu'il fallait le venger. Ses soldats ne le vengèrent que trop; et Rome, livrée pendant plusieurs mois aux excès d'une soldatesque effrénée et fanatiquement luthérienne, dut regretter la barbarie moins féroce des Goths et des Vandales. L'armée de Bourbon, en quittant Rome, conduisit avec pompe ses restes au château de Gaète, où un magnifique tombeau lui fut érigé. Sa mort ne désarma point la haine de François 1^{er} et de la duchesse d'Angoulême. Le 26 juillet 1527, un arrêt du parlement, prononcé par le chancelier Duprat, *damna et abolit sa mémoire à perpétuité*, et confisqua tous ses biens. Charles-Quint s'honora, en exigeant, par une clause du traité de Cambray, l'annulation de cette procédure et la restitution de ses biens à ses héritiers légitimes. François 1^{er} éluda autant qu'il fut en lui l'exécution de cet article. — Respectons l'arrêt de la Providence qui se chargea elle-même de frapper Bourbon au moment de son triomphe sacrilège sur Rome; mais reconnaissons aussi que si quelque chose pouvait légitimer la révolte d'un sujet contre son souverain et sa patrie, ce seraient des procédés semblables à ceux de François 1^{er} et de sa mère envers le connétable de Bourbon. La vie du connétable de Bourbon, écrite par son secrétaire, Gilbert de Marillac, baron de Pais-sac et de St-Genest, a été insérée dans le recueil publié par Ant. de Laval, sous ce titre : *Desseins des professions nobles et publiques*, Paris, 1605-1615, in-4°. On y trouve aussi le procès du connétable contre la duchesse d'Angoulême. Le procès criminel contre le même a été publié par Dupuy, dans ses

Traité concernant l'histoire de France, de la condamnation des templiers, etc., Paris, 1654, in-4°. Le comte de Guibert a composé une tragédie en cinq actes, intitulée *le Connétable de Bourbon*; elle fut imprimée en 1783, in-8°, à cinquante exemplaires seulement. (Voy. GUIBERT.) D—R—R.

BOURBON (ANTOINE DE), duc de Bourbon-Vendôme, roi de Navarre. Voyez ANTOINE.

BOURBON (CHARLES, cardinal DE), qui devint le 7^e duc de Bourbon à la mort de sire de Beaujeu, son frère puîné, naquit en 1437; il était le second fils de Charles 1^{er}, duc de Bourbon. Destiné à l'Église, il fut pourvu de l'archevêché de Lyon, à l'âge de neuf ans, en 1446, fait légat d'Avignon en 1463, cardinal en 1477. Ce fut un prélat guerrier, de mœurs fort peu régulières, et dont le caractère se peint dans sa devise *ne peur, ne espoir*. Il fut mêlé à toutes les affaires politiques du règne de Louis XI. Il prit part à la *ligue du bien public* contre le monarque, mais il se réconcilia bientôt avec lui, et devint chef de ses conseils et gouverneur de l'Ile-de-France. Louis le menait avec lui dans ses campagnes et l'employait dans ses négociations, tantôt comme général, et tantôt comme ministre. Lors de l'entrevue de Pecquigny avec Édouard IV, le roi de France, qui affecta dans cette occasion la plus grande gaieté, invita le monarque anglais à venir le trouver à Paris, lui assurant que les dames de sa cour méritaient d'être vues; il lui présenta le cardinal de Bourbon comme un confesseur complaisant, prêt à l'absoudre s'il était entraîné dans quelque péché. Édouard répondit sur le même ton qu'il le connaissait pour un *bon compagnon*. Après la mort de son frère aîné Jean II, au mois d'avril 1488, le cardinal de Bourbon devint un instant duc de Bourbon; mais Madame, épouse du sire de Beaujeu, son frère puîné, agissant en vraie fille de Louis XI, s'empara de la succession entière. Le cardinal, accablé d'infirmités et menacé d'une mort prochaine, fruit d'une vie peu épiscopale, céda au comte de Beaujeu ses domaines, ne se réservant que la seigneurie de Beaujolais : il mourut vers la fin de cette même année 1488, laissant une fille naturelle. D—R—R.

BOURBON (LOUIS DE), évêque de Liège, frère puîné du précédent, était un prélat également dissolu. Il fut assassiné en 1482, par le comte de la Marek, surnommé le Sanglier des Ardennes. Il eut, d'une princesse de la maison de Gueldres, trois fils, dont l'aîné, Pierre de Bourbon, est la tige de la famille de Bourbon Brisset. D—R—R.

BOURBON (LOUIS, cardinal DE), 4^e fils de François de Bourbon, 5^e comte de Vendôme, naquit le 2 janvier 1495 et fut nommé évêque de Laon à l'âge de vingt ans. En 1515, il suivit François 1^{er} dans le Milanais, et partagea tous les périls de cette glorieuse campagne. L'année suivante, il fut promu au cardinalat, puis à l'archevêché de Sens et à la légation de Savoie. Il prit la parole au nom du clergé de France dans l'assemblée des notables convoquée en 1527 par François 1^{er} au retour de sa captivité. « Sire, dit le cardinal de Bourbon, l'Église gallicane « vous supplie d'accepter une partie de ses biens,

« qu'elle tient de la piété des rois vos prédécesseurs ; « elle n'a pas jugé à propos de solliciter la permission du saint-siège, pour vous prier d'accepter, à « titre de don gratuit, la somme de 1,500,000 liv. » En 1552, Henri II, sur le point de marcher au secours des protestants d'Allemagne, confia au cardinal de Bourbon le gouvernement de Paris et de l'Île-de-France. Il mourut le 17 mars 1556, laissant la réputation d'un prince magnifique et d'un bon Français.

D—R—R.

BOURBON (CHARLES, cardinal DE), était le 5^e fils de Charles de Bourbon, 4^e comte de Vendôme, aïeul de Henri IV. Le cardinal de Bourbon naquit le 22 décembre 1520. Il était archevêque de Rouen, légat d'Avignon, évêque de Beauvais, et en cette qualité pair de France, commandeur de l'ordre du St-Esprit, abbé de plus de dix riches abbayes, entre autres, celles de St-Denis, de St-Germain-des-Prés, de St-Ouen, de Jumièges, de Corbie, etc. Il ne joue un rôle dans l'histoire que parce qu'il eut la faiblesse de se prêter aux vues de la ligue, qui le proclama un instant roi de France sous le nom de Charles X, au préjudice de Henri IV, son neveu. Proclamé en cette qualité, en 1584, du vivant même de Henri III, il fut reconnu roi, sous le nom de Charles X, par toutes les villes et par toutes les provinces qui suivirent le parti de la ligue, c'est-à-dire par la majorité de la France ; et pendant plusieurs années les actes du gouvernement et les arrêts des parlements, notamment de celui de Dijon, étaient rendus au nom de Charles X. A ce titre, il joignit celui de protecteur de la religion en France. Les Guises, n'osant s'emparer encore du trône des Valois, l'avaient choisi pour remplir la transition entre l'usurpation qu'ils méditaient et la mort de Henri III, qui paraissait dès lors assez prochaine, et qui, exténué par la débauche, ne pouvait avoir d'héritiers. En effet, le caractère faible du cardinal de Bourbon le rendait éminemment propre à ce rôle de mannequin royal. Après la mort de son frère Antoine de Bourbon, roi de Navarre en 1562, il avait été déclaré chef du conseil du roi Charles IX et conserva cette dignité sous Henri III. On l'appelait à la cour *le Bonhomme*, surnom trop mérité par la simplicité avec laquelle, méconnaissant ses intérêts et ceux de sa famille, il servit la faction des Guises et les desseins de Philippe II sur la France, en croyant servir la foi catholique. Ce fut dans cette intention qu'à l'âge de soixante et un ans, il se laissa proclamer roi. En cela, il commettait la double faute de se montrer ingrat envers Henri III, qui l'avait toujours traité avec bienveillance, et de compromettre les droits de son neveu le roi de Navarre (depuis Henri IV). Le premier acte de son prétendu règne fut un manifeste qui invitait tous ses sujets à maintenir la couronne dans la branche catholique. Il renonça dès lors aux paisibles habitudes de la vie ecclésiastique : de prélat métamorphosé en cavalier, il paraissait en public avec l'épée, la cuirasse et le chapeau orné de plumes. Enfin, pour que rien ne manquât à la métamorphose, les Guises l'avaient déterminé à épouser la duchesse douairière

leur mère. Henri III, trop faible pour résister à la ligue, traita avec elle, et déclara le cardinal héritier présomptif de sa couronne en 1588. La France, dans ce temps d'anarchie, reconnaissait deux rois, Henri III et le cardinal-roi : c'est ainsi qu'on appelait le cardinal de Bourbon. L'année suivante, le roi Valois, pour se soustraire au joug de la ligue, fit assassiner le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, et conduire prisonnier au château de Fontenay-le-Comte le cardinal de Bourbon. Le sang des Guises ayant été vengé par le meurtre de Henri III, le duc de Mayenne, devenu chef de la ligue, fit reconnaître roi le vieux prélat, et le parlement de Paris, vendu aux factieux, rendit, le 5 mars 1590, un arrêt qui le déclarait *vrai et légitime roi de France*. Il parut dans le temps plusieurs écrits pour l'établissement ou la défense des prétendus droits du cardinal à la couronne. Le plus connu est celui qui a pour titre : *Sommaire des raisons qui ont mu les Français à reconnaître Charles X, 1559, in-8°*. Les rigueurs de la captivité dissipèrent les illusions du cardinal de Bourbon ; il écrivit de sa prison à son neveu Henri IV une lettre par laquelle il le reconnaissait pour son souverain. Il mourut deux mois après, le 9 mai 1590, à l'âge de 67 ans : il était le doyen des cardinaux. Il existe des monnaies frappées à son effigie. Le 3 septembre 1594, le parlement de Paris rendit un arrêt par lequel *le nom d'un roy qu'ils appellèrent Charles X, supposé par la malice du temps au préjudice de la loi salique, fondamentale du royaume*, devait être rayé de tous les actes publics où il avait été mis. Le cardinal de Bourbon, qui, comme tous les prélats de sa famille, fut assez peu régulier dans ses mœurs, laissa un fils qui eut part aux bienfaits de Henri IV.

D—R—R.

BOURBON (CHARLES, cardinal de Bourbon-Condé, puis cardinal de Vendôme, enfin cardinal DE), à la mort du vieux cardinal son grand-oncle, fut le second cardinal de sa famille qui voulut se faire roi à la place de Henri IV ; après la mort de Henri III, il forma le tiers parti, faction qui fut, selon Péréfixe, *la plus dangereuse affaire que notre Henri eût jamais à démêler*. Il était le 4^e fils de Louis I^{er} de Bourbon, premier prince de Condé. Bien qu'il n'eût pris que l'ordre du sous-diaconat, il était archevêque de Rouen, et succéda à une partie des abbayes de son grand-oncle. Il fut aussi chef des conseils sous Henri III. Une maladie de langueur retint dans son lit le cardinal de Bourbon pendant plus d'une année et le conduisit au tombeau le 30 juillet 1594. Henri IV, en bon parent, ne laissa pas de l'aller voir ; et, le piquant au vif par ses railleries : « Mon cousin, dit-il au moribond, « prenez bon courage ; il est vrai que vous n'êtes « pas encore roy, mais le serez possible après moi. » Le cardinal de Bourbon avait à peine 54 ans lorsqu'il mourut. Il était éloquent, actif, et ne manquait pas de résolution dans les moments critiques. Versé dans les lettres, il protégeait les savants ; mais sa cupidité et une sordide avarice ternissaient l'éclat de ces qualités ; enfin l'ambition d'être roi fit de ce prélat le compéteur ridicule du monarque dont il

pouvait être le serviteur respecté. En somme, il était moins dangereux par lui-même que par les intrigants qui l'entouraient. D. du Breuil a écrit la vie de ce prince.

D—R—R.

BOURBON (JEAN, bâtard DE), seigneur de Rochefort, de Breilles, de Bellenaux, de Champ-Fromental, de Croset, de Meillan et d'Estanges, naquit de Pierre I^{er}, duc de Bourbon. Il fut chambellan de Jean de France, comte de Poitiers (depuis roi sous le nom de Jean I^{er}), et son lieutenant général en Languedoc; il était en outre gouverneur du Bourbonnais. Ayant sous lui quatre chevaliers et plusieurs écuyers, il servit avec beaucoup de valeur dans toutes les guerres de son temps, fut blessé et fait prisonnier en 1356 à la bataille de Poitiers, qui coûta la vie à son père. Il mourut sans postérité. — **Hector**, bâtard DE BOURBON, fils de Louis II, duc de Bourbon, et d'une demoiselle de qualité, fut un des chevaliers les plus accomplis de son siècle; il périt le 11 mai 1414 au siège de Soissons. Les circonstances de sa mort ajoutèrent encore à la douleur des troupes, et surtout de son frère, Jean I^{er}, duc de Bourbon, dont il était tendrement aimé. Enguerand de Bournonville, capitaine bourguignon, qui défendait la place, avait dans une sortie, battu les Armagnacs. Hector de Bourbon, désespéré d'un tel échec, vint au secours des siens à demi armé; déjà il avait repoussé la garnison jusqu'à une redoute qui couvrait une des portes de la ville et se disposait à la forcer; selon d'autres écrivains, il conféra avec Bournonville, lorsqu'un archer du gouverneur lui lança un trait qui l'atteignit à la gorge; on le transporta dans sa tente, où il expira le lendemain, à l'âge de 25 ans. Le duc de Bourbon, outré de la mort de son frère, donna l'assaut, entra des premiers dans la ville. La garnison fut massacrée, et Bournonville, percé de coups, fut attaché, à un gibet. — **Jean**, bâtard DE BOURBON, évêque du Puy, abbé de Cluny, était né du duc de Bourbon, Jean I^{er}. Élu archevêque de Lyon, il céda ce siège à Charles de Bourbon, son neveu, ainsi que la riche abbaye de St-Vaast d'Arras. Lieutenant général du Bourbonnais, de l'Auvergne et du Languedoc, il tint plusieurs fois les états de cette province, et rendit les plus importants services au roi Louis XI. Il mourut le 2 décembre 1485, avec la réputation d'un des plus grands prélats de ce siècle. Il bâtit des églises, fonda des hôpitaux, enrichit et orna la bibliothèque de Cluny. Il était entré dans la ligue du bien public avec le duc de Bourbon, Jean II, son neveu. — **Alexandre**, bâtard DE BOURBON, autre fils naturel de Jean I^{er}, duc de Bourbon, aurait été le plus brillant chevalier, si les vices les plus odieux n'eussent terni l'éclat de sa valeur. Il avait rendu des services éclatants à Charles VII, pendant la guerre contre les Anglais; mais, toujours suivi d'une troupe d'hommes d'armes aussi déterminés que lui, il parcourait les provinces, autant pour piller les Français que pour combattre les Anglais; d'une main il soutenait la couronne, de l'autre il en opprimait les vassaux; il avait mérité l'affreux surnom d'*Écorcheur*. La nécessité où s'était trouvé Char-

les VII, obligé de reconquérir son royaume pied à pied, l'avait réduit à employer tous ceux qui se présentaient pour soutenir son trône chancelant. Le bâtard de Bourbon, toujours prêt d'ailleurs à entrer dans les révoltes des grands, avait été un des principaux chefs de la Praguerie. Plus que tout autre, il avait contribué à entraîner le dauphin (depuis Louis XI) dans cette entreprise criminelle. Lorsque la rébellion était aux abois, il avait fait les derniers efforts auprès du duc de Bourgogne, pour l'engager à soutenir les factieux. Charles VII, après avoir déjoué le complot et humilié le duc de Bourbon, ne pardonna point au bâtard, qui venait d'être désigné avec Dunois pour commander l'armée destinée à recouvrer Harfleur. Le bâtard se défait si peu du ressentiment du roi, qu'il vint le trouver à Bar-sur-Aube avec une suite peu nombreuse; mais, à peine arrivé, il est arrêté, jugé, condamné, renfermé dans un sac et précipité dans la rivière avec cette inscription : *Laissez passer la justice du roi* (1440). Les amis du bâtard le retirèrent de l'eau et lui rendirent les derniers honneurs avec beaucoup de pompe. Néanmoins cet exemple de sévérité fit l'impression la plus profonde et la plus salutaire sur les autres chefs qui infestaient les provinces.

D—R—R.

BOURBON (LOUIS, bâtard DE), eut pour père Charles I^{er}, duc de Bourbon; il ne fut d'abord que seigneur de Chatillac. Son frère Jean II, duc de Bourbon, l'éleva aux charges de sénéchal du Bourbonnais, de gouverneur de Verneuil et de lieutenant général dans toutes les provinces de ses domaines. Le duc ajouta à tous ces bienfaits le don de la baronnie de Roussillon, en Dauphiné. Le duc de Bourbon entraîna son frère naturel dans la ligue du bien public, et le chargea de la défense de Bourges contre l'armée du roi. Après la réconciliation qui suivit cette guerre civile, Louis XI donna au bâtard de Bourbon Jeanne de France, sa fille naturelle, avec une riche dot. L'année suivante, le bâtard de Bourbon fut envoyé en Angleterre auprès d'Édouard IV pour renouveler la trêve faite avec ce prince, et s'acquitta si heureusement de cette mission, que le roi lui conféra la charge d'amiral de France. Il lui confia, en outre, le gouvernement de Honfleur, de Grandville et de plusieurs autres places maritimes; enfin il le combla tellement de dons, que le nouvel amiral, qui, deux ans auparavant, n'avait d'autres biens que son mérite et l'amitié du duc de Bourbon, son neveu, se trouva tout à coup un des plus grands seigneurs du royaume. On reconnaît en cela la politique de Louis XI, qui affectait d'accorder plus d'influence aux cadets et aux bâtards de la puissante maison de Bourbon qu'à son chef. En 1468, Louis, bâtard du duc de Bourbon, placé par le roi à la tête d'une armée en basse Normandie, et aidé des conseils et de l'expérience du comte de Dunois, obtint contre le duc de Bretagne, François II, les succès les plus décisifs, et qui contribuèrent au traité d'Ankenis, que Louis XI dicta à ce prince. Deux ans après, en qualité d'amiral, il fit les préparatifs de l'expédition que le comte de Warwick concerta avec la maison de Lancastre pour détrôner le

roi d'Angleterre, Édouard IV, chef de la maison d'York, et allié du duc de Bourgogne. En 1472, il contribua à accabler le comte d'Armagnac en Guyenne. On le voit encore, dans les années 1474 et 1475, servir en Normandie et en Picardie contre le duc de Bourgogne. En 1475, il fut un des négociateurs du traité de Pecquigny avec Édouard IV, qui avait fait une descente en France. Après la mort du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, en 1477, le bâtard de Bourbon fut chargé par le roi de se saisir de la Picardie bourguignonne, et fut nommé gouverneur de cette province. Il mourut le 16 janvier 1488. On a conservé de lui, dit l'historien Désormeaux, un sceau très-curieux qui indique sa dignité d'amiral. Il laissait de son mariage un fils, Charles de Bourbon, comte de Roussillon, qui servit dans l'armée que le roi Louis XII envoya dans l'île de Mételin (Lesbos) en 1501, et qui mourut sans postérité à la fleur de son âge. D—R—R.

BOURBON (MATTHIEU DE), surnommé LE GRAND BATARD DE BOURBON, seigneur de Bothéon, baron de la Roche en Renier, était fils du duc de Bourbon, Jean II ; il fut conseiller et chambellan du roi Charles VIII, gouverneur de Guyenne et de Picardie, maréchal et sénéchal du Bourbonnais, chevalier de St-Michel. Il avait commencé à se distinguer dans les dernières guerres de Louis XI. Dans la guerre contre Maximilien, roi des Romains, sous la régence d'Anne de Beaujeu, il combattit avec gloire en Picardie, sous les ordres du maréchal des Querdes. Il fit des prodiges de valeur au combat du Quesnoy (1477), où furent faits prisonniers le duc de Gueldres et les comtes de Nassau et de Bossu, généraux du roi des Romains. Charles VIII, en prenant l'autorité, ne songeait qu'à des expéditions chevaleresques : il choisit le grand bâtard pour le premier des neuf peux qui devaient l'accompagner en Italie. Emporté par son cheval dans les escadrons ennemis, le bâtard fut fait prisonnier à la bataille de Fornoue. Il mourut en 1505. D—R—R.

BOURBON-CONDÉ (Louis, duc DE), fils de Henri-Jules, prince de Condé, et d'Anne de Bavière, né en 1668, grand maître de France, chevalier des ordres du roi, et gouverneur de Bourgogne et de Bresse, fit preuve de cette valeur héréditaire dans les princes de son nom, et célèbre dans l'histoire, même avant que le grand Condé, son aïeul, eût mérité d'être placé au rang des plus grands capitaines ; mais il n'eut jamais de commandement en chef. Il se trouva au siège de Philipsbourg, sous les ordres du grand dauphin, suivit le roi, en 1669, à celui de Mons, et, en 1692, à celui de Namur. Il se signala aux batailles de Steinkerque et de Nerwinde, fit la campagne de Flandre en 1694, et mourut subitement à Paris, le 4 mars 1710, dans sa 42^e année. F—E.

BOURBON (LOUIS-HENRI, duc DE) et d'Enghien, fils du précédent, né à Versailles, en 1692, fut nommé chef du conseil de régence pendant la minorité de Louis XV, surintendant de l'éducation de ce monarque, et devint premier ministre après la mort du duc d'Orléans, arrivée le 2 décembre

1725. On le désigne ordinairement par le titre de *M. le Duc*. Il avait servi avec distinction dans les dernières guerres que fit Louis XIV ; mais, quoiqu'il fût généreux, affable, ami et protecteur des lettres, il ne laissait entrevoir aucun des talents nécessaires pour gouverner, et il ne dut qu'à sa naissance le rang de premier ministre. La marquise de Prie, sa maîtresse, femme intrigante, sans dignité, pensionnée par l'Angleterre, comme l'avait été le cardinal Dubois, se croyait capable de tout conduire parce qu'elle se mêlait de tout, et ne se doutait pas qu'elle était elle-même menée par Pâris Duverney, assisté de ses trois frères. Ces Pâris, qui avaient fait une fortune considérable dans les vivres, étaient hors d'état d'embrasser le système des finances d'un royaume dont les ressources sont inépuisables, quand il est bien administré ; ainsi la France se trouva soumise aux caprices d'une femme dont l'arrogance surpassait encore la beauté, et aux calculs de financiers étrangers à tous les principes d'une bonne administration. La marquise affectait de paraître insensible aux satires publiées contre elle, et se moquait publiquement des remontrances faites par les parlements, les jetant au feu, sous prétexte qu'elles sentaient le style de province ; de son côté, Pâris Duverney inventait de nouveaux impôts, et croyait pouvoir y soumettre les biens des nobles et de l'Eglise, dans un temps où la noblesse et le clergé pouvaient encore se défendre. Toute la cour se réunit pour blâmer le ministère de M. le Duc : c'était le moment qu'attendait le cardinal de Fleury, qui, de précepteur de Louis XV, était devenu son guide et l'unique objet de sa confiance ; il fit exiler le duc de Bourbon à Chantilly en 1726, et prit lui-même les rênes de l'Etat. Le court ministère de M. le Duc a été marqué par le mariage de Louis XV avec la fille de Stanislas, roi détrôné de Pologne. Louis XV devait épouser l'infante d'Espagne, qu'on avait fait venir à Paris pour l'élever dans les mœurs françaises ; mais elle n'avait que huit ans, le roi en avait quinze, et une maladie qui mit ses jours en danger fit sentir combien il était impolitique de trop attendre pour lui donner une compagne. On assure que M. le Duc avait le projet de lui faire épouser sa sœur, mademoiselle de Vermandois, élevée avec soin dans un couvent loin de la capitale ; mais que la marquise de Prie, ayant été la voir, fut effrayée de l'idée de se donner une reine qui avait trop de vertus pour ne pas la mépriser. Si l'anecdote est vraie, M. le Duc perdit, par la faute de sa maîtresse, une belle occasion d'assurer son crédit contre les cabales de ses ennemis, et la marquise n'y gagna rien, puisque son rôle politique finit avec la disgrâce de son amant. Il la supporta avec beaucoup de dignité, et mourut à Chantilly, le 27 janvier 1740, à l'âge de 48 ans, aimé et estimé de tous ceux qui étaient admis dans son intimité. La faiblesse de caractère, qui lui avait nuï lorsqu'il était chargé d'un grand pouvoir, ne parut plus qu'une qualité aimable dans un prince réduit à la vie privée. F—E.

BOURBON (LOUIS-HENRI-JOSEPH duc DE), prince de Condé, né le 13 août 1756, mort le 27

août 1850, a, par la mystérieuse catastrophe qui termina sa vie, entraîné avec lui dans la tombe le caduc et dernier débris de cette race des Condé qui fut à la fois si glorieuse et si malheureuse. Mais le coup fatal qui termina prématurément la carrière des deux premiers princes de cette famille n'est plus qu'un souvenir historique déjà bien éloigné, tandis que notre génération, épouvantée il y a trente ans de l'assassinat lâchement politique du duc d'Enghien, frémit de demander tous ses secrets à la tombe du prince qui ne savait pas sans doute avoir si bien raison de déplorer le malheur de survivre à son fils. Jusqu'à la révolution de 1789, le duc de Bourbon ne fut guère connu dans le monde que par quelques aventures de vie privée (1). Son mariage précoce avec une princesse d'Orléans (1774) fournit au poète Laujon le sujet d'un charmant opéra-comique, *l'Amoureux de quinze ans*, mais ne répondit pas à ses heureux commencements, et, après quelques mois d'un amour passionné de la part du jeune prince, fut suivi d'éclatantes infidélités, et aboutit, neuf ans après, à une séparation (1780). Un bal masqué, où le comte d'Artois (depuis Charles X) insulta grièvement la duchesse de Bourbon (*voy. l'art. suiv.*), occasionna entre les deux princes un duel, dans lequel l'époux offensé montra beaucoup de résolution. La visite que fit ce prince au camp de St-Roch devant Gibraltar (août 1782) ne mérite pas davantage d'être mis au nombre des événements historiques, puisqu'il n'y trouva aucune occasion de se signaler, et que tout se passa en vaines parades et en interminables dîners pour le comte d'Artois, comme pour le comte de Dammartin (c'était le nom qu'avait pris le duc de Bourbon). Néanmoins, à son retour, le roi Louis XVI le créa chevalier de St-Louis, et lui conféra le grade de maréchal de camp. Lors de l'assemblée des notables, il fut, comme tous les princes du sang, appelé à la présidence d'un bureau, qu'on nomma le *comité des ingénus*, parce que, dans le discours qui suivit son élection, le jeune duc avouait de bonne foi son peu de capacité à remplir un tel poste. Il se montra dès lors fort opposé aux idées politiques qui amenaient la révolution, et, peu de temps avant la convocation des états généraux, il signa la fameuse déclaration que les princes firent au roi pour indiquer les mesures qui, selon eux, pouvaient seules sauver la monarchie. Dès 1789, il émigra avec son fils, le duc d'Enghien ; puis quand le prince de Condé, son père, eut rassemblé sur le Rhin une armée de Français, fidèles au drapeau blanc, le duc de Bourbon montra dans plusieurs actions une valeur brillante, accompagnée d'un sang-froid imperturbable au milieu du péril. Au combat de Berstheim, le 2 décembre 1795, il reçut une bles-

(1) Toutefois, lors de l'exil des princes à l'occasion des nouvelles cours souveraines, le duc de Bourbon ne tarda pas à solliciter son retour. Pour prix de cette prompte soumission, il fut reçu cordon bleu à la promotion de 1775. Comme on soupçonnait qu'une des raisons qui avaient ramené le prince de Condé à la cour était le désir de faire recevoir son fils chevalier du St-Esprit, à cette question sur le retour du prince de Condé à Versailles : *Qu'y est-il allé faire ?* un plaisant répondit malignement : *Ses preuves.*

sure qui lui coupa les deux tendons de trois doigts de la main droite. Cette blessure, noble marque de son courage, jointe à une chute qu'il fit en 1816 et par suite de laquelle il eut la clavicule de l'épaule gauche cassée, le rendit toute sa vie assez gêné dans l'usage de ses mains : il ne pouvait lever la gauche au niveau de sa tête ; ce qui ne l'empêcha point d'être toujours un habile tireur à la chasse ; seulement, pour tirer ce qu'on appelle *le coup du roi*, il était, par l'impossibilité de lever suffisamment le bras gauche, réduit à se renverser en arrière. Partout où les émigrés eurent besoin d'avoir à leur tête quelqu'un des princes, on retrouve le duc de Bourbon. Lors de la fatale expédition de Quiberon, il débarqua à l'île Dieu avec l'intention de combattre à la tête des royalistes ; mais des ordres impératifs du comte d'Artois le forcèrent à un prompt départ ; et il retourna en Angleterre (1). En 1799, le duc de Bourbon était encore sur le Rhin à l'armée qu'y commandait son père ; et lorsqu'elle fut licenciée, il partit pour l'Angleterre, où il résida jusqu'aux événements de 1814. De retour à Paris, ce prince sentit plus vivement que jamais la douleur d'être privé d'un fils qui faisait l'orgueil et la joie de la noble race de Condé. Il revit avec une poignante indignation auprès du trône de Louis XVIII des hommes qui avaient trempé plus ou moins directement dans le lâche attentat d'Eitenheim. (*Voy. TALLEYRAND.*) Créé par le roi colonel général de l'infanterie légère, et appelé à la chambre des pairs, il ne s'en tint pas moins à l'écart. Cet éloignement n'était pas sans dignité ; et, si le duc de Bourbon ne peut pas être mis au rang des grands caractères politiques, il doit au moins être placé parmi le très-petit nombre des caractères persévérants : éloge singulier dans notre siècle. Lors du retour de Napoléon, au mois de mars 1815, le duc de Bourbon essaya d'organiser un soulèvement militaire dans les départements de l'Ouest. Sa présence dans l'arrondissement de Beaupréau, et une proclamation qu'il publia, excitèrent quelque agitation ; mais bientôt convaincu par ses yeux, et par les rapports de ses principaux officiers, que la masse des Vendéens resterait immobile, il accéda au vœu que lui exprimait le colonel de gendarmerie Noirot, dans une lettre pleine de convenance. Par l'entremise de son aide de camp, le chevalier Jacques, il arrêta avec cet officier une sorte de convention militaire dans laquelle il fut stipulé que le prince abandonnerait la Vendée et s'embarquerait à Nantes pour l'Espagne. Le duc de Bourbon quitta effectivement Beaupréau ; mais il ne s'embarqua pas tout de suite. Il erra encore quelque temps sur les côtes, sous un nom supposé et avec de faux passe-ports. Enfin tout espoir de rallier les royalistes étant perdu, il se rendit à Nantes, et alla revoir cette péninsule espagnole, que quarante ans auparavant il avait parcourue pour faire une promenade militaire au camp de Gibraltar. Ici se place une odieuse imputation, qui ne peut avoir été inventée que par des individus intéressés à flétrir la mémoire d'un prince respectable. Ils ont

(1) Consultez à cet égard les *Mémoires* du comte de Vauban.

prétendu qu'à cette époque même il avait eu la pensée d'un suicide (1). Après le second retour de Louis XVIII, ce prince ne se hâta point de venir en France. D'Espagne, il était passé en Angleterre, où, jusqu'à la mort de son père, il séjourna presque aussi souvent qu'en France. Lorsqu'il revenait dans sa patrie, il paraissait peu à la cour et menait une vie toute privée, tantôt à St-Leu, tantôt à Chantilly. Son unique, sa grande occupation était la chasse; il se trouvait heureux de vivre au milieu des bois, et de fuir un monde où tout lui rappelait le triomphe des hommes et des choses de la révolution. Plusieurs fois son royal cousin Louis XVIII plaisanta en termes peu mesurés sur ce goût exclusif du duc de Bourbon. Il est à croire que ce caustique monarque, sur la tête ou plutôt sur les jambes duquel pesait cette terrible sentence :

..... Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus!

ne voyait pas, sans une secrète jalousie, la verte et allante vieillesse de son contemporain d'âge. Ce fut dans ses voyages outre-mer que le duc de Bourbon connut Sophie Daws. Les charmes et l'esprit séduisant de la jeune Anglaise subjuguèrent cet adorateur sexagénaire, et bientôt Sophie Daws devint la reine de Chantilly. Plus tard, elle prit un mari qui lui donna le titre de baronne de Feuchères (août 1818); mais au bout de quelques années, quand cet homme d'honneur, qui croyait sa femme la fille naturelle du duc de Bourbon, s'aperçut qu'elle ne tenait à Son Altesse que par une liaison d'une tout autre nature, cette union fut rompue devant les tribunaux, et la baronne de Feuchères (2) domina plus absolument que jamais à Chantilly et au palais Bourbon (3). En 1818, la mort du prince de Condé, son père, laissa plus que jamais dans l'isolement le duc de Bourbon, qui continua de porter et de signer ce nom. Chose remarquable, il ne devait à cette qualification substituer celle de *prince de Condé* que quelques jours avant son décès, en 1850, alors qu'en lui faisant part de son avènement, le roi Louis-Philippe l'avait désigné par ce dernier titre! Avec les biens de son père, le duc de Bourbon hérita de la charge de grand maître de la maison du roi; mais rien ne fut changé à sa vie, à ses habitudes. Dans l'intervalle, le prince avait eu une bien triste occasion de reparaitre à la cour. Lorsque le 15 février 1820 le duc de Berri tomba sous le poignard de Louvel, le père du duc d'Angliem, oubliant les griefs de Versailles et de Quiberon, montra à Monsieur, comte d'Artois, la plus touchante sympathie. Il accourut un des premiers, pour lui offrir ses consolations. On conjura l'auguste vieillard de retarder une entrevue qui allait faire

(1) Voy. les plaidoiries de MM. Dupin et Lavaux dans le procès auquel donna lieu le testament du duc de Bourbon.

(2) Louis XVIII interdit à madame de Feuchères de paraître à la cour en raison du scandale que causa ce procès.

(3) Outre une dot de 72,000 fr. de rentes constituées en 1818, le duc de Bourbon lui donna un million en 1825, et, des 1824, il fit en sa faveur un testament par lequel il lui légua Boissy, St-Leu et d'autres domaines.

saigner dans son cœur une blessure encore trop vive : « Non, répliqua le duc de Bourbon, je puis « mieux qu'un autre consoler mon cousin d'un mal-
« heur que j'ai éprouvé avant lui. » Mais à peine
ent-il été introduit, que ses forces l'abandonnèrent. Monsieur se précipita pour le soutenir dans ses bras, et tous deux restèrent longtemps embrassés. Le duc de Bourbon se rendit ensuite chez Louis XVIII. La fermeté du roi l'avait un peu calmé; la conversation fut tranquille; mais le prince, en jetant les yeux autour de lui, se rappela que le cabinet où il se trouvait était celui où l'arrêt de mort de son fils avait été signé. A cet horrible souvenir, ne pouvant contenir son émotion, il se leva, serra en silence la main de Louis XVIII, et se retira. Il ne paraissait jamais aux Tuileries qu'au jour de l'an, à la fête du roi et dans de grandes solennités. Une de ces solennités méritait d'être indiquée, c'est lorsque le duc de Bourbon alla rendre à leur sépulture première les restes des princes de la maison de Condé (1), dont les corps, inhumés dans l'église de Vallery (Yonne), avaient été enlevés de leur caveau en 1794 et jetés dans une fosse du cimetière de cette paroisse. Le duc de Bourbon parut encore au sacre de Charles X (2). Pourquoi faut-il que là ne se borne point la tâche des biographes du duc de Bourbon! Mais son testament, sa mort funeste et les procès éclatants auxquels l'une et l'autre ont donné lieu, voilà malheureusement des points aussi délicats qu'essentiels, et qu'il n'est pas permis de passer sous silence. Depuis 1827, la santé du duc de Bourbon s'était visiblement altérée, et chacun dans sa maison pensait à lui suggérer un testament. Ses serviteurs les plus dévoués l'engageaient à pourvoir à l'avenir. Chacun avait son projet, son idée, sa proposition suivant ses opinions, ses affections et ses antipathies. Les uns pressaient leur maître de se remarier avec une princesse de Saxe, et de tenter les chances d'une paternité un peu tardive. D'autres, à défaut de mariage, conseil-

(1) Nous avons sous les yeux le récit authentique de cette solennité sous ce titre : *Procès-verbal de l'exhumation des corps des princes et princesses de la maison de Condé, précédé d'une notice sur la sépulture de ses princes dans l'église de Vallery, arrondissement de Sens, département de l'Yonne*. Le discours prononcé à cette occasion par un bon curé de campagne, M. l'abbé Berand, est d'une haute éloquence.

(2) Dans sa correspondance avec la baronne de Feuchères, le duc de Bourbon s'est chargé de faire lui-même l'historique du rôle qu'il remplit au sacre de Charles X. Voici ce qu'il écrivait de Reims, 31 mai, huit heures du soir : « Demain je ne sais pas si le *poor* « *dear* s'en tirera avec honneur. Figurez-vous l'escalier du trône à « monter ou descendre trois ou quatre fois, roide comme un bâton « de perroquet, avec vingt-huit marches bien étroites, avec le fa- « meux manteau à porter et à manier; encore incertain si je pren- « drai ma canne, car que deviendrai-je si elle m'échappe, étant « obligé de me servir de mes deux mains pour ne pas m'entortiller « les jambes, événement qui serait le plus embarrassant de tous? « Enfin un miracle pareil à celui de la sainte ampoule viendra peut- « être à mon secours. » Le lendemain il écrivait encore à la même, 1^{er} juin 1825 : « Voilà la fameuse journée passée, et le *poor dear* « s'en est tiré comme un charme, grimant les montagnes du trône « comme un chamois, les descendant de même, sans broncher et « sans canne, le tout à la satisfaction des nombreux spectateurs, qui « ont été étonnés de son agilité. » Ces lettres sont consignées dans le plaidoyer de M. Lavaux, avocat de la baronne de Feuchères. Nous les citons avec d'autant plus de plaisir, qu'elles donnent l'idée de cet esprit d'aménité douce qui caractérisait ce bon prince.

laient de faire d'un jeune Bourbon un prince de Condé. Mais sur qui tomberait le choix ? Quelques-uns parlaient du duc de Bordeaux ; d'autres d'un Bourbon de Naples, frère de la duchesse de Berri ; ceux-là d'un jeune prince de la maison d'Orléans. Enfin, par une alliance dont s'honorait leur maison avec le sang des Condé, la loi rendait les princes de Rohan héritiers du duc de Bourbon (1), à défaut de dispositions testamentaires ; mais il ne paraît pas qu'aucun des serviteurs du prince les lui ait désignés, et que Son Altesse Royale (2) ait manifesté en leur faveur des dispositions bien affectueuses. Qui devait l'emporter dans ce conflit ? Si le duc de Bourbon eût été abandonné à ses dispositions personnelles, il est à croire que par sentiment, autant que par opinion politique, il se fût décidé en faveur du fils de l'infortuné duc de Berri (5). Mais on représenta au vieux prince que le duc de Bordeaux était destiné à un héritage bien autrement important ; que par conséquent il ne pourrait conserver le nom des Condé, et que, devenu roi, il porterait leur succession au fisc. Ce fut sans doute un des plus puissants motifs mis en avant par la baronne de Feuchères, qui, après trois ans d'efforts persévérants, fit tomber le choix du duc de Bourbon sur son fils, le duc d'Angoulême, troisième fils du duc d'Orléans. Le zèle qu'elle déploya pour enrichir la jeune altesse n'était pas désintéressé : elle voulait se procurer un haut patronage à l'ombre duquel elle pût jouir en sûreté d'une bonne part dans la succession (4). Les plaidoyers des avocats, les correspondances publiées,

ont révélé jusqu'aux moindres particularités de cette intrigue ; et, bien que nous ne fassions que reproduire des faits articulés en plein tribunal, nous nous abstenons d'entrer dans les détails par des considérations de plus d'une espèce, et dont chacun appréciera l'importance. Ce fut le 30 août 1829 qu'eut lieu la confection du testament, entièrement écrit de la main du prince, sur une minute concertée entre ses conseils et ceux de la maison d'Orléans (1). Bientôt arriva la révolution de 1830. Le duc de Bourbon s'affligea sans doute de la chute imprévue de Charles X ; mais, pour ce qui le concernait personnellement, il paraît qu'il était moins occupé de terreurs politiques que du besoin de se soustraire au joug chaque jour plus pesant qui l'accablait dans son intérieur. De là les résolutions diverses qui l'agitèrent pendant ses derniers jours ; de là le projet d'un voyage, d'une fuite lointaine. Quant à sa position politique, la vie inoffensive qu'il avait menée au milieu de ses forêts, la générosité facile avec laquelle il avait toujours indemnisé les agriculteurs de son voisinage pour les dégâts de sa chasse, le laissaient sans inquiétude sur les dangers qui pouvaient le menacer. Enfin rien n'était moins alarmant pour lui que de voir sur le trône le prince qui devait à ses dispositions généreuses une immense fortune assurée à l'un de ses fils. D'ailleurs Louis-Philippe, soit comme lieutenant général du royaume, soit comme roi élu le 7 août, ne négligea rien pour rassurer son vénérable cousin (2). Le 20 août, la reine Amélie vint elle-même à St-Leu pour voir le prince, à qui sa visite parut faire le plus grand plaisir. Elle lui apporta le grand cordon de la Légion d'honneur. Le 23 août, jour de la St-Louis et de la fête du duc de Bourbon, ce prince reçut les autorités de St-Leu, et eut lieu d'être touché de l'affection que lui témoignèrent les habitants. C'était donc moins pour s'éloigner, comme on l'a dit, du théâtre

(1) Le prince de Condé, père du duc de Bourbon, avait pour mère Elisabeth de Rohan, fille du maréchal de Rohan-Soubise.

(2) On sait que Charles X, à son avènement, conféra le titre d'*altesse royale* à tous les princes du sang, au duc d'Orléans comme au duc de Bourbon.

(5) « Nous articulons qu'un jour, et postérieurement à la naissance du duc de Bordeaux, le prince, se promenant à pied aux Champs-Élysées, fit la rencontre d'un des deux officiers qui l'accompagnaient à l'Opéra dans la nuit de l'assassinat du duc de Berri ; que cette catastrophe étant devenue le sujet de la conversation, le prince dit : « Le duc de Berri était brusque ; mais il était bien bon ; jamais il n'a fait de mal à personne. Je l'aimais beaucoup ; il avait été le compagnon d'armes de mon fils. » Après quelques instants de silence, il reprit : « Eh bien ! puisque ses enfants sont orphelins, je leur servirai de père ; ils seront mes héritiers. » (Plaidoyer de M. Hennequin pour les princes de Rohan.)

(4) Dans son plaidoyer pour M. de Rohan, l'honorable M. Hennequin a fort bien établi la position de celle qui a joué le premier rôle dans ce drame terminé par une catastrophe si tragique. « Elle ne comptait pas rester dans les limites étroites du testament de 1824 (testament qui lui donnait Boissy et St-Leu) ; elle espérait que la certitude qu'une donation entre-vifs la délivrerait des instabilités d'une disposition testamentaire ; mais surtout elle voulait voir « révoquer l'ordre de Louis XVIII qui lui interdisait l'accès de la cour.... Le prince écrivit à ce sujet au roi ; mais ce rappel, qui devait offrir quelque chose de plus marqué qu'une simple tolérance, éprouvait des difficultés. Madame de Feuchères avait besoin d'un patronage qui réunît à autant de puissance une plus grande activité. Elle sentit alors combien il serait avantageux que ses intérêts se renfermassent liés dans une même disposition à ceux de la maison d'Orléans. Qu'importait en effet à madame de Feuchères qu'un legs universel lui fit succéder à toutes les richesses de la maison de Condé, si l'énormité d'une semblable disposition devait soulever contre elle la France indignée ? N'était-il pas préférable de se renfermer dans un legs de quelques millions, et d'acquiescer des droits à la protection, j'allais dire à la reconnaissance d'une illustre et puissante maison ? »

(1) Quelque large que fût le legs universel en faveur du duc d'Angoulême, une assez belle part était faite à madame de Feuchères, savoir : deux millions en espèces, le château et le parc de St-Leu, le château et terres de Boissy, la forêt de Montmorency et toutes ses dépendances, le domaine de Mortfontaine, le pavillon occupé par elle et ses gens au palais Bourbon, ainsi que ses dépendances, le mobilier que contenait ce pavillon, ainsi que les chevaux et voitures, etc. Enfin ces divers legs devaient être francs et quittes de tous frais et droits d'enregistrement et de mutation, et ces droits acquittés par la succession. On a évalué à dix millions la totalité de ce legs.

(2) On lit dans le plaidoyer de M. Hennequin : « Lorsque le duc devint lieutenant général du royaume, le plus lâché des titres « qui fût au monde ; lorsque, accompagné de M. de Lafayette, il se « rendit à l'hôtel de ville ; lorsque la garde nationale fut créée ; « lorsque les propriétés, l'ordre public furent garantis, le calme « revint par degrés dans son âme.... Louis-Philippe allait monter « sur le trône. Un fait certain, c'est que le duc de Bourbon ne « voyait d'espoir pour la France que dans l'acte qui allait s'accomplir. Il est permis de discuter sur ce point ; mais apparemment « qu'il faut en croire les gentilshommes du prince. Écoutez ce que « disait M. de la Villegentier : « Il s'en est plusieurs fois expliqué « devant moi, et m'a paru le faire sans réserve et sans hésitation. « Ce fut même lui qui me traça la conduite que j'ai tenue à cette « occasion. » Il disait à M. Boumie (son chirurgien), dix jours avant « sa mort : « Boumie, nous n'avons plus que deux bonnes nouvelles « à apprendre, l'arrivée de Charles X à sa destination, et la certitude que sa santé n'est pas altérée, et alors nous pourrions reprendre nos habitudes. »

des événements que pour se soustraire aux insupportables angoisses de son intérieur, que l'infortuné duc de Bourbon songeait à un déplacement dont il serait impossible d'assigner toutes les conséquences, mais qui, sans nul doute, aurait été fatal à sa légitimité particulière, avec laquelle il était en grand refroidissement. Ce fut dans de telles circonstances que le 27 août, en entrant dans sa chambre à coucher, à huit heures du matin, ses gens le trouvèrent pendu à l'espagnolette d'une croisée (1). La veille il avait, jusqu'à onze heures du soir, fait sa partie avec calme et même avec gaieté, circonstance que personne n'a contestée. Il a été prouvé aussi qu'il avait donné des ordres relatifs au départ du lendemain pour Chantilly. Une catastrophe si imprévue mit en éveil l'autorité. Il y eut procès-verbaux, autopsie, minutieuse investigation des lieux, interrogatoire des officiers et des gens de la maison du prince, enfin une instruction qui se termina par l'ordonnance suivante, émanée de la chambre du conseil : « Attendu qu'il résulte de l'information que la mort du prince a été volontaire et le résultat d'un suicide, que la vindicte publique n'a dans cette circonstance aucun renseignement nouveau à rechercher, ni aucun coupable à poursuivre, et que la procédure est complète, déclare qu'il n'y a lieu à suivre. » Cependant une rumeur générale proclamait qu'il n'y avait eu, non pas suicide, mais assassinat : M. l'abbé Pellicier de la Croix, aumônier du prince, en présentant le corps de Son Atesse Royale au chapitre de St-Denis, lut un discours dans lequel il déclara que le prince était innocent de sa mort devant Dieu. Bientôt parut une brochure évidemment sortie de la maison du prince et qui avait pour titre : *Appel à l'opinion publique sur la mort du prince de Condé*. Non-seulement cet écrit produisit une grande impression, mais sa publication fut un des motifs qui engagèrent le procureur du roi de Pontoise à requérir un supplément d'instruction sur la plainte de MM. les princes de Rohan (2). L'enquête, commencée le 15 janvier 1851, se poursuivait avec activité devant le juge d'instruction de Pontoise, lorsque, par arrêt du 2 février suivant, la cour royale

de Paris évoqua l'affaire. M. le conseiller de la Huproye, chargé d'instruire, le fit avec autant de solennité que de conscience ; et il paraît qu'il penchait pour l'opinion qu'il n'y avait point eu de suicide (1). Quoi qu'il en soit, l'enquête terminée, il donna sa démission, et cette retraite fut l'occasion de bien des commentaires (2). De cette seconde enquête il résulta encore une ordonnance portant qu'il n'y avait pas eu d'assassinat. Ce fut alors que MM. de Rohan, qui s'étaient portés parties civiles dans le procès criminel, attaquèrent le testament du prince par divers motifs, et notamment pour captation, suggestion et violence. Les faits sont encore trop récents pour que nous puissions nous engager plus loin dans les détails de ce grand débat. Nous dirons seulement que les demandeurs eurent pour eux le témoignage presque unanime des anciens officiers et domestiques du défunt ; mais ils n'en perdirent pas moins leur procès avec amende et dépens. Sans doute il y a force de chose jugée pour affirmer que la mort du duc de Bourbon n'a pas été le résultat d'un assassinat ; mais l'historien a d'autres devoirs que le juge ; le juge ne doit pas admettre le crime tant qu'il y a doute ; l'historien au contraire ne peut instruire et intéresser qu'en mettant dans leur jour les faits douteux, et en appelant les preuves morales à l'appui de ses assertions. Aussi dans cette notice historique nous est-il impossible de prononcer que le duc de Bourbon *s'est suicidé*, que le dernier des Condé *s'est pendu*. En articulant ces mots nous croirions calomnier indignement la mémoire de ce prince qui, au milieu même de ses déplorables faiblesses, n'apostasie jamais ses sentiments de chrétien et de chevalier (5). Qui ne se rappelle d'ailleurs avec

(1) Voici les paroles dignes et sévères que ce magistrat adressa à madame de Feuchères, en commençant ses interrogatoires : « La justice, qui recherche avec tant de soin les causes d'une mort violente, parce que tout homme, par cela même qu'il existe, est utile à son pays, ne saurait demeurer indifférente quand il s'agit de la mort du dernier des Condé, du dernier rejeton d'une famille féconde en héros, dont le nom se lie à toutes les pages de notre histoire, d'un prince que l'on proclamait le premier chevalier de son siècle, que les malheureux pleurent comme un père, et dont la perte sera, pour tous ceux qui étaient attachés à son service, une source intarissable de regrets. »

(2) « La retraite de M. de la Huproye a laissé l'affaire sans rapporteur, » a dit à l'audience M^e Hennequin, avocat des princes de Rohan.

(5) « Ne sait-on pas, dit M. l'abbé Pellicier, dans sa brochure intitulée *L'Assassinat du dernier des Condé*, qu'élevé dans les principes de l'ancienne cour, il en conservait tout ce qu'il y avait de juste et d'honorable ? Et comment concevoir qu'il eût voulu ternir ses jours, et éteindre pour jamais son nom et sa race, par un genre de mort dont on épargnait autrefois l'humiliation à la noblesse ; par un crime que flétriraient en même temps les lois civiles et religieuses ?... Si le duc de Bourbon eût voulu finir ainsi sa longue carrière, n'eût-il pas manifesté son dessein d'une manière expresse ? eût-il voulu laisser planer le moindre soupçon sur ceux qui l'entouraient ? Tous ceux qui l'ont connu rendront justice à la délicatesse qu'il avait de ne jamais compromettre personne, etc. » Ailleurs, M. l'abbé Pellicier rapporte les anecdotes suivantes : « Sur ce point, tous ses serviteurs, anciens et nouveaux, sont unanimes, ainsi que sur l'horreur qu'il avait du genre de mort dont l'ingratitude et la cupidité voudraient flétrir sa mémoire. « Vous savez, disait-il à son secrétaire, que notre famille n'a jamais craint la mort, et que je n'ai pas dégénéré. J'ai payé de ma personne en émigration ; mais l'idée de la mort me fait une peine que je ne peux rendre. » Ce qu'il exprimait ainsi à M. le baron de St-Jacques, il me l'a répété souvent, lorsque j'allais prendre

(1) M. Hennequin, dans son plaidoyer, a décrit avec une grande vérité ce fatal moment : « Les volets étaient fermés, la chambre presque obscure. Une bougie, qu'on plaçait tous les jours dans l'âtre du foyer en face de la croisée du nord, jetait, sur le point de s'éteindre, une faible clarté. A sa lueur, Manoury (valet de chambre) et M. Bonnie (médecin) entretenaient le prince debout, contre la fenêtre du nord, la tête appuyée contre le volet, immobile et dans la position d'un homme qui écoute. M. Bonnie, en se jetant vers le prince, écarte une chaise placée auprès de lui. Manoury saisit dans ses bras son maître, qu'il veut reporter sur son lit. Le corps, le visage étaient froids. Il ouvre précipitamment les volets de la fenêtre du levant. Alors on aperçoit le duc de Bourbon pendu par un mouchoir à l'espagnolette de la croisée, la tête inclinée sur la poitrine, le visage pâle et décoloré, les bras roides contre le tronc, les genoux à demi ployés, l'extrémité des pieds touchant le tapis. »

(2) « Considérant en fait, dit ce procureur du roi dans son réquisitoire, que, d'une plainte annexée, transmise au parquet par M. le prince Jules-Armand-Louis de Rohan et d'un ouvrage rendu public par la voie de l'impression, intitulé *Appel à l'opinion publique*, etc., il paraît résulter que tous les témoins entendus dans l'information déjà faite n'ont point entièrement déclaré ce qu'ils savent, etc. »

quelle défiance, malgré l'attache des noms les plus honorables, l'opinion publique a accueilli les procès-verbaux des hommes de l'art qui établissaient le suicide? Nous avons entendu des physiologistes tout à fait étrangers à l'esprit de parti, indifférents même sous le rapport politique à la mémoire du duc de Bourbon, attaquer au nom de la science les conclusions de ces rapports, qui durent sans doute, sinon forcer, du moins influencer les décisions des magistrats. Dans tous les cas, ce fut une position bien défavorable pour les adversaires de MM. de Rohan d'avoir à prouver en justice, dans l'intérêt de leurs client et cliente, que leur bienfaiteur avait dégradé ses cheveux blancs par un suicide. Enfin ils n'ont pu nier qu'il y avait eu suggestion et captation, et tous leurs efforts se sont réduits à excuser la suggestion en elle-même (1). On disait encore que les vieux serviteurs du prince avaient été congédiés comme autant de bouches inutiles, surtout ceux qui refusaient de croire à la mort volontaire de leur maître. On ajoutait que les petites dettes de cette immense succession avaient été discutées sou à sou, comme les pauvres débris d'un héritage sous bénéfice d'inventaire. Enfin, pour mettre le comble à tous les scandales, le testament du prince (et serait-il besoin d'une autre preuve de captation?), en affectant le château d'Écouen à l'établissement d'une sorte d'école hospitalière pour les orphelins des armées de Condé et de la Vendée, chargea spécialement madame de Feuchères de l'exécution de cette clause et de la formation de cet établissement; une rente de 100,000 francs devait être prise sur la succession pour l'entretien de ce gymnase. Or, pour qu'une disposition d'une nature aussi grave fût valable, il fallait l'autorisation du roi; aussi le tribunal de première instance (2) de Paris, en mettant la baronne de Feuchères en possession de tous les legs

« ses ordres pour les anniversaires de son père, de son fils, de sa « sœur, ou pour d'autres, qui ont ensuite été réunis à celui du 21 « janvier, et même à l'occasion d'un discours que j'avais prêché « sur la mort... C'est alors qu'il me répéta ce qu'il m'avait déjà dit « quelquefois, qu'il espérait faire un jour comme son père, et qu'il « voulait mourir en chrétien. » Aux pièces du procès se trouvaient enfin les dépositions du témoin Hostein, devant qui le prince s'était prononcé très-énergiquement contre le suicide.

(1) L'*Historien complet et impartial* du procès, qui n'a cependant écrit que dans l'intérêt de la liste civile et de la baronne de Feuchères, résume ainsi ce que Mes Dupin et Lavaux ont dit au sujet de la suggestion : « La suggestion, qui consiste à avertir, conseiller, « persuader de faire, n'est pas réprouvée par nos lois. La captation, « qui consiste en caresses, prières, quand même les prières seraient « vives, pressantes, répétées et même importunes, ne vicie pas le « testament (Treillard)... Lorsqu'on voit madame de Feuchères « écrire au duc de Bourbon pour l'engager à fixer ses résolutions et « à se donner un héritier; lorsqu'elle l'engage à porter son choix « sur M. le duc d'Aumale, cette démarche peut paraître hardie.... « On peut trouver encore inconvenant qu'au lieu de laisser cette dé- « marche secrète entre le prince et elle, madame de Feuchères en « ait donné communication et au roi Charles X et à M. le duc d'Or- « léans. C'est là ce qui a motivé les reproches du duc de Bourbon, « dont on retrouve les traces dans une lettre de madame de Feu- « chères. Quoi qu'il en soit, la communication est faite, et M. le « duc de Bourbon en est informé. M. le duc d'Orléans ne peut em- « pêcher qu'il en soit ainsi, etc... Enfin, on a eu tort de présenter « comme un moyen de captation le projet du testament envoyé au « duc de Bourbon, »

(2) 22 février 1851.

particuliers contenus à son profit dans les testaments des 1^{er} avril 1824 et 30 août 1829, avait sursis à statuer sur la délivrance du legs du château d'Écouen et de ses dépendances. L'autorisation du roi ne fut pas accordée. Si l'on eût allégué pour raison de ce refus qu'il ne convenait pas que, précisément à cause de ses liaisons avec le défunt, madame de Feuchères fût chargée de l'exécution de cette clause, chacun fût tombé d'accord que le nouveau St-Cyr pouvait fort bien se passer d'une pareille Maintenon; mais on se croyait dans l'impossibilité de parler avec une franchise aussi nue de celle qui du vivant du prince avait été notoirement la Montespan de St-Leu; et le seul motif qu'on osa faire valoir portait sur ce qu'une pareille fondation serait une insulte à la révolution de juillet. On mit en avant la nécessité d'effacer les distinctions et les classifications de parti. Cet incident fut plaidé jusqu'à épuisement de juridiction; tous les tribunaux rejetèrent les prétentions de madame de Feuchères, à qui ses avocats ne manquèrent pas de prêter le beau rôle, en opposition avec les administrateurs du legs universel de M. le duc d'Aumale... Ce ne fut pas la dernière fois que cette scandaleuse affaire retentit dans le sanctuaire de la justice. Le procureur du roi de Senlis, M. Faucher, en portant la parole dans une autre affaire, émit, en pleine audience, une opinion toute négative au sujet du suicide du prince. On lui demanda une rétractation; sur son refus, il fut révoqué. Plus tard, un vieux royaliste, accoutumé à proclamer avec courage les vérités les plus périlleuses, M. de Kergorlay, encourut une condamnation judiciaire pour avoir, dans un écrit véhément, révélé tout ce qu'il croyait savoir sur le testament et l'assassinat du prince de Condé. Cette catastrophe, que l'histoire n'éclaircira librement que quand la mort aura moissonné les parties intéressées, a donné lieu à de nombreuses publications, consacrées, la plupart, à établir l'assassinat du prince. Les principales sont : 1^o *Appel à l'opinion publique sur la mort de Louis-Henri de Bourbon, prince de Condé*, par l'auteur des *Mémoires secrets et universels des malheurs et de la mort de la reine de France*, deux éditions in-8^o de trois feuilles trois quarts, plus un plan, Paris, 1851. On a attribué cette brochure à M. l'abbé Pellier de la Croix, qui l'a désavouée à la page 128 de la brochure suivante (1) : 2^o *L'Assassinat du dernier des Condé, démontré contre la baronne de Feuchères et ses avocats, suivi d'observations sur les procès-verbaux et de pièces importantes et inédites concernant l'enquête, le fameux testament et son procès*, par l'abbé Pellier de la Croix, ancien aumônier de la victime, Paris, 1852, in-8^o. Voici les sommaires principaux de cette brochure, qui a valu à M. l'abbé

(1) « Mes Lavaux et Dupin (le premier, avocat de madame de « Feuchères, le second, de M. le duc d'Aumale) ont, dit-on, in- « sinué que j'étais l'auteur de l'*Appel à l'opinion publique*. Sur ce « point ils sont encore dans l'erreur, et je déclare même que j'ai « blâmé, dès qu'il a paru, la rédaction de cet écrit; je n'y ai pas « plus coopéré que vingt ou trente autres personnes chez qui l'au- « teur a été demander ce qu'elles pensaient du suicide ou de l'assas- « sinat du prince. »

Pellier sa destitution : « L'assassinat du d'« nier des Condé. — Le corps était, non suspen-« du, mais accroché. — Les pieds touchaient le ta-« pis. — Le mouchoir faisait anse et était sans nœud « coulant. — La nuque était rouge et meurtrie. — « Les yeux à demi fermés. — Blessure ou ecchymose « au cou (1). — Plaies aux jambes. — La langue « ne sortait pas de la bouche. — Elle est sortie en-« suite sur le lit. — Nœud en rosette presque sous « l'oreille droite. — Le second mouchoir n'a pu être « attaché par lui. — Invention de la chaise. — Le « prince n'aurait pas pu s'en servir (2). — La stran-« gulation n'a pas eu lieu à la croisée. — Preuves « de la présence d'étrangers cette nuit dans la cham-« bre. — L'écrit trouvé ne peut servir contre le « prince (3). — Sa découverte trahit les assassins. — « Origine de cet écrit. — Sa destination (4). — S'il

(1) Cette ecchymose, ou égratignure, qui n'avait pu être faite par « le prince lui-même, et qui ne peut s'expliquer dans le cas d'un « suicide, puisqu'elle était au-dessous du lien suspenseur, etc. » (P. 5 de la brochure.)

(2) « Quand il montait dans sa voiture (dont le marchepied s'a-« baissait beaucoup plus que dans les voitures ordinaires), il avait « besoin alors de deux bras pour le soutenir. C'est un fait certain. « Comment concevoir que l'adresse et les forces lui seraient venues « pour monter sans aide sur une chaise rembourrée durement, et « deux ou trois fois plus élevée que le marchepied de sa voiture ? « Qu'on se figure un vieillard de soixante-quinze ans, infirme de « trois doigts, d'une épaule, et dont les jambes sont enflées et inil-« trées, faisant, ainsi qu'on a voulu le faire croire, les apprêts de « son dernier instant ! Et, à part toutes les autres circonstances « avouées, on sera forcé de convenir qu'il lui était physiquement « impossible d'escalader cette chaise, de s'y tenir pour attacher les « mouchoirs, de la repousser ensuite pour n'en être plus soutenu. » (P. 10 de la brochure.)

(3) Quelques personnes, selon M. l'abbé Pellier, ont pensé que ce pa-
pier n'était pas de l'écriture du prince, mais d'une main habile à l'imi-
ter. « Comment prétendre que ce billet est la dernière pensée du
« prince, puisqu'il est sans date ? Est-ce parce qu'on l'a trouvé dé-
« chiré en trente ou quarante morceaux ? Cette circonstance prouve
« que le prince l'avait jugé inutile. Mais le 27 août on n'a trouvé
« aucune trace de cet écrit dans la chambre du prince ; on a remar-
« qué seulement beaucoup de cendres noires, qui étaient évidemment
« le résultat de papiers brûlés. Il n'y avait aucun papiers blancs
« sur l'âtre. Comment et pourquoi tant de personnes, qui avaient si
« bien cherché pendant le jour, n'ont rien vu de blanc sur les cen-
« dres noires ?... Comment et pourquoi M. G..., qui arrivait de
« Paris, eut l'incroyable faveur de les trouver pendant la nuit du
« 27 au 28 ? »

(4) Il y a eu deux écrits, dont les morceaux trouvés dans l'âtre
de la chambre à coucher et dans celui du salon du prince ont été
recomposés par M. Bernard de Rennes, procureur général, assisté
de MM. de Rumigny, aide de camp du roi, de Flassans, neveu de
madame de Feuchères, et de Belzunce, officier du prince. Voici la
teneur du premier : « St-Leu appartient au roi.... Philippe...
« Ne pillés ni ne brûlés le château ni le village. Ne faites de mal à
« personne, ni à mes amis, ni à mes gens. On vous a égarés sur
« mon compte. Je n'ai urir en aiant..... cœur le peuple et
« l'espoir du bonheur de ma patrie. » — Voici le second écrit :
« St-Leu et ses dépend..... appartiennent à votre roi.... Phi-
« lippe : ne pillés ni ne brûlés le..... le village ; ne al à
« personne, ni es amis, ni à mes gens. On vous a égarés
« sur mon compte. Je n'ai qu'à mourir en souhaitant bonheur et
« prospérité au peuple français et à ma patrie. Adieu pour toujours.
« L. H. J. de Bourbon, prince de Condé. — P. S. Je demande à être
« enterré à Vincennes, près de mon infortuné fils. » Dans le premier
de ces deux écrits, M. Pellier voit une première minute faite avant
le 9 août, et dans le second, une transcription que le prince aurait
faite sans doute, quand, le 10 ou le 11 août, il disait à M. Hostein
(son dentiste), qui me l'a répété, ajoute M. l'abbé Pellier, a nsi qu'à
bien d'autres : « Croyez-vous que, moi aussi, j'ai fait une procla-
« mation, que je me proposais de faire afficher, et par laquelle je
« déclare que j'ai donné tout mon bien au roi Philippe, et dans

« renferme la pensée du suicide. — Cette hypothèse
« n'expliquerait pas la mort, etc., etc. » 5° *La Ba-
ronne et le Prince*, catastrophe, par Th. Anne et
Rousseau, 4 vol. in-12, novembre 1852. 4° *Le Der-
nier des Condé*, par M. Albert de Calvimont. L'au-
teur a cherché dans la vie du prince et dans les cir-
constances de sa mort les preuves qui doivent absou-
dre sa mémoire de l'infamie du suicide. On trouve
dans cet ouvrage le détail des intrigues qui amenè-
rent le testament. En présence de madame de Feu-
chères, M. de Calvimont met un homme d'État qui,
depuis plus de quarante ans, se trouve mêlé à toutes
les grandes intrigues de l'époque (1). Il faut lire en-
core dans cet ouvrage la description touchante des
angoisses dont fut semée la vie du prince de Condé
depuis qu'il eut signé son testament. Il n'eut plus
de repos, plus de bonheur, si l'on en croit l'auteur,
en cela d'accord avec tous les officiers de la maison
du prince (2). Tous ceux de qui il devait attendre
repos et bonheur travaillèrent à sa ruine. 5° *Histoire
complète et impartiale du procès relatif à la mort et
au testament du duc de Bourbon, prince de Condé*,
précédée de notes historiques et biographiques sur
le duc de Bourbon, la baronne de Feuchères, et tou-
tes les personnes qui figurèrent dans cette cause,
avec cette épigraphe : *La vérité, toute la vérité, rien
que la vérité*, Paris, 1852, 1 vol. in-18. L'avant-
propos est signé V..... ; ce qui l'a fait attribuer à
tort à M. Vatout, bibliothécaire du roi. Au surplus
ce petit volume est rédigé avec assez d'adresse et
d'esprit. On y trouve toute la correspondance du
Palais-Royal avec la baronne de Feuchères pour le
testament, et entre autres une lettre de la reine
Amélie, commençant ainsi : « J'ai regn, madame,
« par M. le prince de Talleyrand, votre lettre du 6
« de ce mois, et je veux vous témoigner moi-même
« combien je suis touchée du désir que vous m'ex-
« primez si positivement de voir mon fils le duc
« d'Aumale adopté par M. le duc de Bourbon. » L'a-
nalyse des plaidoyers est faite dans ce livre avec un
soin remarquable, et même avec une impartialité qui
forme un contraste singulier avec le ton amer et iro-
nique des *Réflexions en faveur de la baronne de Feu-
chères*. 6° *Examen de la procédure criminelle in-*

« laquelle je recommande de ne faire de mal à aucun de mes ser-
« viteurs. Accablé d'années et d'infirmités, je n'ai plus qu'à mou-
« rir. » M. Hostein a de plus ainsi déposé dans l'instruction.

(1) De Talleyrand, dont le nom se trouve d'ailleurs cité dans une
lettre de la reine Amélie adressée à madame la baronne de Feuchères.
(Voy. ci-après.)

(2) A cet égard, on peut citer la déposition de M. de la Villegon-
tier, premier gentilhomme du prince : « Ce n'est, a-t-il dit, que
« depuis la mort de monseigneur que beaucoup de confidences nous
« ont été faites. Au dehors, monseigneur ne témoignait rien de ce
« qui, dans le particulier, le tourmentait et l'alligeait..... Depuis,
« nous avons su que monseigneur était loin d'être heureux dans sa
« vie intérieure, et que les scènes les plus vives l'avaient plus d'une
« fois troublé depuis sept ou huit mois surtout ; quoiqu'au dehors il
« fût plein de déférence et de grâce, son affection n'était plus la
« même. Les valets de chambre surtout pourraient à cet égard don-
« ner des renseignements que je ne pourrais produire qu'incem-
« plets. » Observons que dans l'*Histoire complète et impartiale*,
déjà citée, écrit tout favorable à la baronne, M. de la Villegontier est
appelé le plus sage et le plus modéré de la coterie opposée à ma-
dame de Feuchères.

struite à St-Leu, à Pontoise, devant la cour royale de Paris, sur les causes et les circonstances de la mort de S. A. R. le duc de Bourbon, prince de Condé, Paris, 1832, 1 vol. in-8°. Cette publication, encore plus que la précédente, faite dans l'intérêt de la dame de Feuchères, se distribuait *gratis* chez son avoué. 7° *Examen médico-légal sur les causes de la mort de S. A. R. le prince de Condé*, par M. le docteur Marc, médecin du roi. 8° *Mémoire médico-légal sur la mort violente du duc de Bourbon*, par A.-N. Gendrin, docteur en médecine. C'est une réputation de l'*Examen* du docteur Marc. 9° *Trois ans au palais Bourbon*, par le général de Lambot. 10° *Les Secrets de St-Leu*, notice sur ce château et ses propriétaires, depuis Aglantine de Vendôme, la reine Hortense, et suivie d'une biographie complète sur madame la baronne de Feuchères, et de détails sur la mort du duc de Bourbon; *ouvrage indispensable aux avocats de la famille de Rohan*, Paris, 1834 (1). Ces publications, outre les mémoires et plaidoiries des avocats, resteront et deviendront des pièces que l'histoire discutera quelque jour aussi bien que les arrêts des tribunaux dans cette mystérieuse affaire. Le temps n'est plus où un roi pouvait impunément abolir jusqu'aux traces d'un parçil procès en livrant aux flammes toutes les pièces, comme le fit Henri IV, pour l'empoisonnement du second des Condé (2).

D—R—R.

BOURBON (LOUISE-MARIE-THÉRÈSE-BATHILDE D'ORLÉANS, duchesse DE), née à St-Cloud, le 9 juillet 1750, était fille de Louis-Philippe, duc d'Orléans, petit-fils du régent, et de Louise-Henriette de Bourbon-Conti. A vingt ans, elle inspira la plus vive passion au duc de Bourbon, qui en avait à peine quinze. Leur mariage se conclut en 1770, et en 1772 la duchesse mit au monde le duc d'Enghien, après avoir souffert pendant quarante-quatre heures les douleurs les plus atroces. L'enfant était tout noir et ne donnait aucun signe de vie. On l'enveloppa de linges trempés dans de l'esprit-de-vin, mais ce remède faillit lui être funeste : une étincelle ayant volé sur les langes inflammables, le feu y prit. La duchesse de Bourbon, dont les transes maternelles furent alors si vives, ne prévoyait pas que, pour son fils, réservé à une fin si tragique dans la force de l'âge, il eût été heureux de périr ainsi à l'entrée de la vie. Bientôt une indifférence mutuelle succéda aux transports qui avaient marqué les commencements du mariage du duc et de la duchesse de Bourbon. (*Voy. l'art. précédent.*) Malgré tous les efforts du duc d'Orléans, père de la princesse, une séparation s'effectua à la fin de 1780. La maison de Condé rendit la dot de 200,000 livres de rente. La duchesse eut d'ailleurs une pension de 50,000 livres sur le trésor royal, comme princesse du sang; et le roi Louis XVI

(1) L'auteur, avant d'avoir trouvé un libraire, avait annoncé l'ouvrage chez lui, de dix heures à midi, passage de l'Opéra.

(2) Le duc de Bourbon a laissé une fille naturelle, mariée à M. le comte de Reuilly, et qui, dans les dernières années de la vie du prince, fut bannie de la maison de son père : c'était dans le moment où madame de Feuchères y jouissait de la plus grande faveur.

exigea que le prince de Condé, qui ne voulait rien donner à sa bru, lui fit une pension de 25,000 livres; qu'on lui fournit en outre de l'argenterie, des meubles et des équipages pour monter sa maison selon son rang. La duchesse de Bourbon aurait pu, en suivant une autre direction, faire l'ornement de la cour : elle possédait toutes les qualités aimables qui font briller dans le monde; elle était très-instruite, très-forte musicienne; elle peignait même avec quelque talent; mais elle se livra exclusivement à des idées de mysticisme très-exaltées, et ce ne fut pas un spectacle peu curieux que de voir, à la fin d'un siècle d'incrédulité, une princesse de la maison de Bourbon professer sur l'amour de Dieu des idées tout à fait semblables à celles qui, sous le règne dévot de Louis XIV, avaient acquis à madame Guyon une fâcheuse célébrité, et troublé la vie du sensible Fénelon. On s'étonnera peu d'après cela que la duchesse de Bourbon ait été d'abord favorable aux principes de la révolution de 1789; elle avait d'ailleurs toujours professé ces idées un peu démocratiques qui étaient héréditaires dans la maison d'Orléans. Entraînée par des charlatans qui spéculaient sur son rang et sur son exaltation religieuse, elle eut des relations mystiques avec Catherine Théo, qui s'intitulait *la mère de Dieu*, avec le chartreux D. Gerle, qui, par excès de simplicité, jouait alors un rôle si peu digne de la gravité sacerdotale. C'était dans l'hôtel de la duchesse de Bourbon qu'il se livrait à des prédications insensées, en croyant remplir sa mission. La princesse poussa la duperie jusqu'à loger chez elle la prétendue prophétesse Suzanne la Brousse; elle fit même imprimer à ses frais le recueil des prophéties de cette visionnaire. Les concessions que, dans ses écrits politico-mystiques, elle avait faites aux idées révolutionnaires, la protection qu'elle accordait aux évêques constitutionnels, étaient, de la part de la duchesse, des gages trop innocents donnés au régime de la terreur, pour qu'elle pût toujours espérer d'être soustraite à la persécution. Au mois de mai 1793, elle fut enfermée au fort St-Jean, à Marseille, avec toute sa famille. Elle gémissait depuis six mois dans la captivité, lorsqu'elle fit écrire à la convention (18 novembre) qu'elle légua à la nation tous ses biens montant à 11 millions. Pour prix de ce sacrifice, elle ne demandait que sa liberté, avec la liquidation de ses dettes et des indemnités pour ses serviteurs. La convention répondit par un froid ordre du jour : ses réclamations ne furent écoutées qu'après la chute du système terroriste. Le 29 avril 1793, un décret fit tomber ses fers, et lui alloua une somme de 180,000 francs sur ses biens séquestrés. Elle ne jouit pas longtemps de la liberté; après le 18 fructidor an 5, on cessa de suspendre pour elle seule l'exécution du décret qui proscrivait tous les Bourbons, et elle fut expulsée du territoire de la république, avec une pension de 50,000 livres, qui lui fut mal payée. Elle se rendit en Espagne avec sa belle-sœur, la duchesse douairière d'Orléans : le voyage fut très-pénible. Après avoir souffert pendant quelques mois toutes les gênes de l'indigence, elle put enfin jouir de quelque ai-

sance. Retirée dans une maison de campagne à Soria, près de Barcelone, elle se livra plus que jamais à ses idées mystiques, sans oublier les devoirs de la charité chrétienne. « Entièrement confiante en « la toute-puissance qui lui a ordonné de guérir des « malades, est-il dit dans un écrit contemporain (1), « madame de Bourbon n'est, pour ainsi dire, plus « qu'une sœur grise, qui reçoit dans sa maison de « campagne jusqu'à deux cents malades par jour, « qu'elle panse et soulage lorsqu'ils sont dans le be- « soin (2). » La princesse ne quitta point sa résidence lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne ; elle fut traitée par les généraux de Napoléon avec les égards qu'elle avait droit d'attendre. Avant la catastrophe qui lui ravit le duc d'Enghien, elle avait manifesté un grand enthousiasme pour Napoléon. Après ce fatal événement, la surnaturelle mansuétude de son caractère l'empêcha de parler avec amertume du meurtrier de son fils. Elle saisit même toutes les occasions de lui demander son rappel, et témoigna le plus vif regret de ne pouvoir l'obtenir. Sa correspondance imprimée dépose à chaque page de ses désirs et de ses regrets à cet égard : « Il vaudrait beaucoup mieux ne jamais « quitter cette bonne France, écrivait-elle au mois « de juillet 1807, et que la paix m'y ramenât, comme « l'a promis celui à qui rien ne résiste. » Plus tard, lors des premiers mouvements militaires des Français dans la péninsule, en 1808, elle disait dans une lettre adressée à un de ses amis (M. Ruffin) : « De « tout ce qui se passe, s'il allait résulter pour moi la « possibilité de retourner en France, avec quelle « satisfaction je recevrais encore vos embrassements, « mon bon ange ! Mais quelle douleur s'il fallait au « contraire m'éloigner du continent ! » A la même époque, elle écrivait encore : « Mon exil me semble « bien inutile au salut de l'empire et au bonheur de « l'empereur. Comment se fait-il que je ne puisse en « obtenir la fin, surtout après l'avoir demandée avec « tant d'instance et de constance ? » L'empereur fut inflexible ; et, faut-il le dire ? teint qu'il était du sang du duc d'Enghien, il y avait une sorte de dignité et de convenance dans ses refus, et la mère de ce prince infortuné se dégradait par ses prières. Enfin 1814 arriva, et la duchesse de Bourbon s'élança sur le sol français, ainsi qu'elle le disait elle-même. Toujours séparée de son époux, elle se livra plus que jamais aux pratiques de la religion et à l'exercice de la charité. Elle établit dans son hôtel rue de Varenne un hospice, dit *hospice d'Enghien*, pour y recevoir de pauvres malades. Elle-même pansait leurs plaies et leur administrait des secours. C'est au milieu de ces offices de piété que, revenue de ses erreurs ascétiques, la duchesse de Bourbon passa les sept dernières années d'une vie jusqu'alors si agitée. Sa mort fut digne d'une chrétienne : le 10 janvier 1822, assistant dans l'église de Ste-Geneviève à une cérémonie religieuse, elle fut saisie

d'une attaque d'apoplexie foudroyante, reçut l'absolution d'un missionnaire, et, transportée à l'École de droit, expira quelques instants après. Ses restes mortels furent transférés à Dreux, dans le tombeau de la famille d'Orléans. La duchesse de Bourbon laissa une succession considérable, qui a été recueillie par son neveu, le duc d'Orléans (aujourd'hui roi). Depuis son retour en France, elle ne s'était point rapprochée de son époux, et vivait dans une étroite intimité avec sa propre famille. — Sans avoir la prétention de se faire auteur, cette princesse a publié quelques écrits mystiques : 1° *Opuscules, ou Pensées d'une âme de foi sur la religion chrétienne pratiquée en esprit et en vérité*, 1812, 2 vol. in-4°. Ces *Opuscules* sont anonymes ; mais, dès les premières pages du livre, l'auteur se désigne trop clairement pour ne pas être reconnue. 2° *Correspondance entre madame de B..... (Bourbon) et M. R..... (Ruffin), sur leurs opinions religieuses*, t. 1^{er} (Barcelone), 1812, in-8°. 3° *Suite de la Correspondance entre madame de B..... et M. R....., et divers petits contes moraux de madame de B.....*, t. 2, 1815, in-8°. Ces deux volumes sont très-rare et très-peu connus en France. M. Ruffin, à qui la duchesse de Bourbon confiait ses idées politiques et religieuses, est l'officier français qui fut chargé de l'accompagner jusqu'à la frontière d'Espagne après le 18 fructidor. Ses bons procédés envers la princesse déportée lui méritèrent l'amitié intime de madame la duchesse de Bourbon, ainsi qu'elle le raconte elle-même dans l'avant-propos historique qu'elle a placé en tête de sa correspondance. Ce commerce épistolaire dura depuis le mois d'octobre 1799 jusqu'au 29 janvier 1812. Dans les lettres de la princesse, M. Ruffin est désigné sous la dénomination de son *bon ange Michel*. Si l'on peut signaler dans ces lettres des erreurs d'esprit, on y reconnaît aussi l'âme la plus douce, la plus charitable, la plus expansive. L'abbé Lambert, dans ses *Mémoires de famille*, publiés en 1822, dit qu'en 1795 la duchesse de Bourbon, qui vint à Bissy pour consoler la duchesse d'Orléans, sa belle-sœur, de la mort du vénérable duc de Penthièvre, lui fit présent de deux ouvrages qu'elle avait fait imprimer à ses frais. Ces deux ouvrages, de la composition de la princesse, contenant des erreurs d'un genre nouveau, l'abbé Lambert fit « le relevé de tout ce qui s'y trouve de « contraire à la foi. C'est sur ce relevé qu'était inter- « venue une censure des deux ouvrages, très-bien « faite, parfaitement en mesure avec les circonstances au milieu desquelles nous nous trouvions, et « dans laquelle la Sorbonne s'était surpassée (1). » Elle fut liée d'une tendre amitié avec l'illuminé St-Martin, qui, n'approuvant pas l'illuminisme ascétique de la princesse, composa à son intention, en 1796, un écrit intitulé *Ecce homo*, dans lequel il s'élevait contre le goût du merveilleux et la croyance aux prophéties qui possédaient la duchesse de Bourbon.

(1) Explication de l'énigme du roman intitulé : *Histoire de la conjuration de Louis-Philippe d'Orléans*, à Vercédstadt (1800), 3 parties en 4 vol.

(2) 3^e partie, t. 4, p. 264.

(1) Voy. les *Mémoires de famille, historiques et littéraires*, par M. l'abbé Lambert, dernier confesseur de S. A. R. monseigneur le duc de Penthièvre, 1822, in-8°, p. 59.

(Voy. SAINT-MARTIN.) — La *Correspondance* et les *Opuscles* de madame de Bourbon ont été mis à l'index à Rome. Les principes d'égalité politique qu'elle professa toujours s'y trouvent surtout développés dans sa onzième lettre, écrite au mois d'août 1800. Elle y demande « qu'il n'y ait de distinctions « parmi les hommes que celles que doivent établir « la vertu, l'esprit, les talents et l'instruction. » Elle veut que « les lois répriment les fortunes considérables ; qu'il soit honteux d'être trop riche, etc. » Elle se prononce contre la peine de mort, et demande que la convenance des cœurs décide seule des mariages, que tous les citoyens soient soldats, que tous les gouvernants soient choisis par le peuple, etc. Quant à la révolution, voici comme elle s'exprimait à la même époque : « Quelles qu'aient « été les suites de la révolution, je ne blâmerai ja- « mais le but qu'on s'était proposé, mais les moyens « qu'on a employés (lettre 10). » On conviendra que de tels principes, professés pendant l'émigration, n'étaient pas de nature à réconcilier la duchesse de Bourbon avec le loyal et digne chevalier qu'elle avait pour époux (1).

D—R—R.

BOURBON-CONTI (AMÉLIE-GABRIELLE-STÉ-PHANIE-LOUISE DE). C'est sous ce nom que, vers la fin du 18^e siècle, une intrigante a publié des *Mémoires* dans lesquels tous les biographes ont puisé pour donner un précis des événements dont il lui a plu de se composer une vie aventureuse. Mais des renseignements recueillis dans les endroits qu'elle a longtemps habités, et la réfutation un peu proluxe de ces *Mémoires* par Barruel-Beauvert, nous mettent à même de faire connaître ce personnage. Née à Paris, le 30 juin 1756, elle reçut au baptême les noms d'Anne-Louise-Françoise. Madame Delorme, sa mère, ne négligea rien pour lui procurer une brillante éducation ; mais ce qu'elle faisait dans l'intérêt de sa fille devint en grande partie la cause de tous ses malheurs. A dix-huit ans, la jeune Delorme, d'une figure très-agréable, pleine d'esprit et possédant des talents variés, se vit entourée d'une foule d'adorateurs. Sa mère, craignant pour elle le danger de la séduction, s'empessa de la conduire à Lons-le-Saulnier, sa ville natale, où elle se flattait d'assurer le bonheur de sa fille chérie par un mariage avantageux. Elle jeta les yeux sur M. Billet, procureur au bailliage, jouissant de la réputation d'un honnête homme et de la considération que donne toujours le talent uni à la bonne conduite. En comparant l'époux qu'on lui proposait aux jeunes gens parmi lesquels elle aurait pu faire un choix à Paris, mademoiselle Delorme montra pour ce mariage la plus grande répugnance. Sa mère, ne voyant dans son refus qu'un caprice passager, l'envoya pensionnaire chez les religieuses de Ste-Marie à Châlons-sur-Saône. Quelques mois de retraite et sans doute

les sages conseils des bonnes religieuses la rendirent docile aux vœux de sa mère ; et, à la sortie du couvent, elle épousa M. Billet. Mais un mariage formé sous de tels auspices ne pouvait pas être heureux. En vain son mari faisait tous les sacrifices pour lui plaire, il n'y réussissait pas. Demeurant une partie de l'année dans une jolie maison de campagne, et l'autre à Lons-le-Saulnier, jouissant de tous les avantages que procure la fortune, recherchée dans toutes les sociétés, rien ne manquait à madame Billet pour être heureuse ; et elle l'aurait été sans ses idées climériques de grandeur que nourrissait encore la lecture habituelle des romans. Sa mère mourut en 1778. Ce fut peu de temps après qu'elle conçut le projet de se donner une illustre origine. D'abord elle confia, sous le sceau du secret, à ses voisines qu'elle était née princesse, et que madame Delorme, que l'on croyait sa mère, n'avait été que sa gouvernante. Ensuite, lorsqu'elle s'aperçut que ces bruits acquéraient de la consistance, elle afficha les airs d'une princesse, promit sa protection à ceux qui s'en rendraient dignes en l'aidant à réclamer ses droits, et débita tant d'extravagances que toutes les maisons de Lons-le-Saulnier lui furent fermées. Son mari, qui plus que personne avait à souffrir de sa folie, ne mit aucun obstacle au désir qu'elle manifesta de se retirer dans un couvent. Elle fut conduite, en 1786, aux Visitandines de Gray ; mais, de son propre aveu, ses grands airs n'en imposèrent point aux religieuses, ni même aux pensionnaires, qui lui riaient au nez lorsqu'elle s'avisait de leur parler de son auguste naissance. Ce fut cependant à Gray qu'elle acheva le roman qu'elle n'avait encore qu'ébauché. Elle écrivit de son couvent à une de ses amies à Lons-le-Saulnier (1) : « J'ai fait une découverte précieuse... je suis réellement née du sang « des Bourbons. Ne m'écrivez plus sous d'autre nom « que celui que je signe... comtesse de Mont-Car- « zain (2). » Après une pareille découverte, il était tout simple qu'elle s'ennuyât dans un lieu où personne n'ajoutait foi à ses rêveries. Elle menaça la supérieure de se laisser mourir de faim si on ne lui rendait la liberté. Comme il n'existait aucun ordre de la retenir, les portes lui furent ouvertes ; elle alla d'abord à l'abbaye de Notre-Dame de Meaux, et ensuite à celle de St-Antoine de Paris, où elle arriva en avril 1788. Elle écrivit au comte de la Marche, devenu prince de Conti, qu'elle est sa sœur, la comtesse de Mont-Car-Zain qu'on a crue morte ; qu'elle est dans l'intention de se faire rebaptiser, et qu'elle le prie d'assister à cette cérémonie. Le prince, sans lui demander aucune explication, répond à sa soi-disant sœur qu'il n'est à Paris que pour ses affaires, et qu'il a l'honneur d'être, avec respect, son serviteur. Cette réponse, dont la froideur aurait dû la désespérer, achève de lui tourner la tête ; elle y voit un aveu tacite de sa haute naissance, et elle se propose bien d'en profiter. Cependant elle poursuit son projet de

(1) Elle avait laissé des *Mémoires* tirés à un très-petit nombre d'exemplaires, qui ont été soigneusement supprimés après son décès. — On peut consulter sur cette princesse, outre les ouvrages déjà cités, les *Mémoires* de Besenval, ceux de Senart, les *Martyrs de la foi pendant la révolution française* par l'abbé Aime Guillon, t. 1^{er}, p. 240 et suiv., *l'Ami de la religion et du roi*, 1822, t. 30, p. 85, et surtout *l'Annuaire* de M. Mahul, année 1822.

(1) Barruel assure qu'il a en cette lettre autographe entre les mains. *Histoire tragico-comique de la soi-disant princesse*, p. 153.

(2) Anagramme de Conti-Mazarin. Madame Billet avait la prétention d'être fille du prince de Conti et de la duchesse de Mazarin.

se faire rebaptiser. L'abbesse de St-Antoine, niadame de Beauvau, consent à être sa marraine; le baptême a lieu, sans pompe, le 7 octobre 1788; et madame Billet a la mortification de n'être pas invitée au dîner qui suit la cérémonie. Ses ressources pécuniaires étant épuisées, elle quitta l'abbaye pour se retirer au Précieux-Sang, où la pension était moins chère. Ne voulant ou n'osant pas recourir à son mari pour avoir de l'argent, elle s'adresse à tous les princes, à toutes les princesses de la famille royale; mais ses lettres restent sans réponse. Elle se fait conduire à Versailles, où elle rencontre par hasard le duc d'Orléans : il la reconnaît tout d'abord *a son cordon bleu*, la nomme sa cousine, et la quitte pour entrer à l'Assemblée nationale, sans s'informer de ce qu'elle deviendrait. Enfin, à force de sollicitations, elle obtient de Monsieur (depuis Louis XVIII) des secours qui lui permettent de prendre un logement à l'abbaye du Val-de-Grâce, et de s'y faire soigner d'une maladie sérieuse. Le prince de Conti l'avait, disait-elle, reconnue pour sa sœur. Elle l'attaque effrontément devant les tribunaux pour l'obliger de lui assigner une pension alimentaire. Un jugement du 11 mai 1791 déclare qu'étant mariée, elle ne peut plaider sans l'autorisation de son mari, et la condamne aux dépens. Elle se pourvoit alors pour faire casser son mariage, qu'elle qualifie de *prétendu*; mais un jugement du 19 décembre 1791 la déboute de ses conclusions. A la suppression des couvents, elle est expulsée du Val-de-Grâce avec les autres pensionnaires. Quoique sans ressources, madame Billet reste à Paris pour partager, dit-elle, les dangers de la famille royale, défendre le roi lorsque ses jours sont menacés, et prodiguer ensuite des consolations à l'orpheline du Temple. Mais tout ce qu'elle rapporte à cet égard dans ses *Mémoires* est tellement invraisemblable qu'il est superflu d'en démontrer la fausseté. Dans les premiers mois de 1794, elle obtient un passe-port sous le nom de *Mont-Car-Zain*, et reprend la route de Lons-le-Saulnier. Arrivée dans cette ville, on veut l'arrêter comme suspecte; mais le représentant Prost, alors en mission dans le Jura, défend d'attenter à sa liberté jusqu'à ce qu'elle ait terminé les affaires qui l'ont amenée à Lons-le-Saulnier. Honteux de toutes ses folies, son mari consent à la séparation qu'elle venait demander. Aussitôt que le divorce est prononcé, elle lui intente un procès en restitution de sa dot et de ses diamants; et, en attendant, elle s'établit sur la place dans une échoppe d'écrivain public. Sur les 20,000 francs qu'elle avait apportés à son mari, le tribunal lui en adjuge 10,000; et elle retourne à Paris solliciter une pension provisoire sur les biens de son prétendu père (le prince de Conti). Le 28 floréal an 3 (17 avril 1795), sa pétition est renvoyée aux comités des secours et des finances réunis (1); et, par une décision surprise à l'ignorance ou à la bonne foi des commissaires, la soi-disant comtesse de *Mont-Car-Zain* est mise en possession

d'une maison d'émigré, rue Cassette (1). Après ce succès, elle continue d'assiéger le cabinet des ministres, sollicitant pour elle ou pour les autres; enfin ses importunités lui font interdire l'entrée des bureaux. Elle publia alors ses *Mémoires* (mai 1798), dans lesquels on lit, entre autres absurdités, que le prince de Conti avait donné pour instituteur à sa fille chérie J.-J. Rousseau, qui composait pour elle de la musique et des livres d'éducation; et qu'elle avait un hussard pour valet de chambre et pour compagnon de ses jeux. Dans le même temps qu'elle élève un monument à la mémoire de son père dans la maison qui lui a été donnée par la convention (2), elle en fait une sorte d'hôtel garni où elle reçoit, avec des jeunes gens, des femmes ruinées et des esecrocs. Tombée dans la misère et le mépris, elle sollicite et obtient, sous le nom de *Bourbon-Conti*, un débit de tabac à Orléans. Lors du passage du roi d'Espagne, en 1808, elle a l'impudence de se présenter devant ce prince et d'en réclamer des secours comme sa parente. La restauration, qui aurait dû lui fournir les moyens de se faire reconnaître, acheva de dé tromper ceux qui avaient pu se laisser abuser par ses récits mensongers. De retour à Paris, madame Billet eut encore l'audace de se présenter à Madame, duchesse d'Angoulême, qui déclara qu'elle ne l'avait jamais vue. Elle portait un *cordón bleu*, qu'elle disait lui avoir été donné par Louis XVI, et elle continua de s'en affubler jusqu'à la fin de sa vie. Elle mourut en 1825, complètement oubliée. Les *Mémoires de Louise-Stéphanie de Bourbon-Conti* forment 2 vol. in-8°. Ils ont été traduits en allemand et en suédois. Pour la réfutation, voy. BAR RUEL-BEAUVERT.

W—s.

BOURBON (LOUIS-ANTOINE-JACQUES), infant d'Espagne, fils du roi Philippe V et frère de Charles III, naquit en 1727. Placé dès le berceau dans l'état ecclésiastique, il n'avait que huit ans lorsqu'il fut créé cardinal par le pape Clément XII, en 1735; mais, après la mort de son père, il résigna l'archevêché de Tolède ainsi que le chapeau, et, renonçant à un état pour lequel on n'avait pas consulté sa vocation, il prit en telle aversion tout ce qui ressemblait au petit collet, qu'il ne portait que des habits dont le collet descendait jusqu'au milieu de la poitrine. Malgré l'étrangeté de son costume et même de sa figure, ce prince était doué des qualités les plus estimables et n'avait que des goûts simples. Gai, affable, humain et généreux, il se livrait passionnément à la musique, à la botanique, à l'histoire naturelle. Il épousa, le 25 juin 1776, avec la permission de Charles III, Marie-Thérèse de Vallabriga-Bosas, fille d'un capitaine de cavalerie aragonaise, et issue de la famille royale d'Albret. Le roi, qui n'avait consenti au mariage de son frère que par scrupule de conscience, publia une pragmatique par laquelle il

(1) C'est dans cette maison que J. Corentin-Royou a écrit les mémoires de cette aventurière, sous sa dictée.

(2) On trouve l'inscription qu'elle avait placée sur ce monument dans le *Dictionnaire des Françaises* de madame Briquet, p. 62. En voici le début : « O mon père ! longtemps ma mort supposée empoi-
« sonna tes jours, etc. »

(1) Cette singulière pétition est imprimée dans le *Moniteur*, an 3, p. 970.

statua que l'épouse de don Louis ne porterait que le titre de comtesse de Chinchon, n'aurait aucun rang à la cour et n'y paraîtrait jamais; que le prince n'y viendrait que seul et avec l'agrément du roi; qu'il ne pourrait disposer que de ses biens libres, et que ses enfants n'auraient d'autres titres que celui de leur mère. Après quelques années d'exil et de disgrâce, don Louis obtint la permission d'aller et d'habiter partout où il voudrait, excepté à Madrid et à St-Ildephonse, quand la cour y serait. Il mourut à Villa de Arenas, sa résidence habituelle, le 7 août 1783, laissant trois enfants, qui furent élevés aux frais de Lorenzana, archevêque de Tolède, savoir : un fils, dont l'article suit; Marie-Thérèse, épouse de don Manuel Godoy, prince de la Paix, et Louise, mariée au duc de San-Fernando. Le riche comté de Chinchon fut réuni à la couronne, et une modique pension fut accordée à la veuve et aux enfants de don Louis.

A—T et M—D j.

BOURBON (LOUIS-MARIE DE), comte de Chinchon, né à Cadahalso, le 22 mai 1777, était fils du précédent. Il fut créé grand-croix de l'ordre de Charles III en 1795, mais il n'obtint jamais la grandesse ni la Toison d'or. Destiné dès l'enfance à l'état ecclésiastique, il fut promu, en juin 1799, à l'archevêché de Séville, vacant par la démission de Despuig, depuis cardinal, et il le conserva même, lorsqu'en 1800 il fut élevé au siège primateal de Tolède, le plus riche archevêché de la chrétienté, dont le cardinal Lorenzana s'était démis pour se retirer à Rome. Compris dans la promotion des premiers cardinaux créés par Pie VII, qui voulut ainsi reconnaître les services que la cour d'Espagne avait rendus à son prédécesseur, don Louis fut déclaré cardinal le 22 octobre 1800, avec le titre de *Ste-Marie della Scala*, qu'avait eu son père. Comblé de titres et de biens, il jouit d'un sort digne de sa naissance, et ne songea point à troubler l'Etat par de vaines prétentions, pendant le règne de Charles IV, son cousin. Après que ce prince, son fils et ses frères eurent renoncé au trône d'Espagne en faveur de Napoléon, le cardinal de Bourbon adressa, le 22 mai 1808, à l'empereur des Français, la lettre la plus humble, où il se disait *le plus fidèle de ses sujets, où il mettait à ses pieds l'hommage de son amour, de son respect et de sa fidélité*. Il prêta ensuite serment au roi Joseph. Toutefois, se trouvant placé, en 1809, à la tête de l'insurrection espagnole, l'archevêque de Tolède fut élu président de la régence de Cadix, et montra quelque zèle pour la défense de la cause nationale; mais, d'un caractère très-faible, il se laissa plus d'une fois entraîner à des mesures qui ne pouvaient convenir ni à son rang ni à sa position. Il sanctionna et promulgua sans difficulté tous les décrets des cortès, et notamment la fameuse constitution de 1812, qu'il approuva par sa signature. Il abolit ensuite entièrement l'inquisition; et le nonce du pape, Gravina, ayant fait à ce sujet quelques représentations, la régence, que présidait le cardinal, lança contre lui, le 25 avril 1813, un décret qui le força de quitter l'Espagne. Lorsque la liberté et la couronne furent rendues à Ferdi-

mand VII par le traité de Valençay, en janvier 1814, le président de la régence fut envoyé au-devant de son neveu pour recevoir, à l'entrée du royaume, son serment de fidélité à la constitution; mais on sait combien un tel serment fut toujours peu du goût de ce prince : aussi se détourna-t-il de son chemin pour ne point rencontrer le cardinal. Celui-ci, étant parvenu enfin à l'atteindre à Valence, fut accueilli avec une extrême froideur; quoiqu'il n'eût pu se défendre de baiser la main du monarque, ce dont les cortès lui avaient surtout recommandé de s'abstenir, afin que cet indice de soumission ne précédât pas le serment à la constitution que l'on prétendait exiger du monarque; cette condescendance n'empêcha point qu'aussitôt après l'entrée du roi à Madrid, le cardinal ne fût renvoyé dans son diocèse de Tolède, et privé de l'administration et des revenus de celui de Séville. Il vécut ainsi loin de la cour jusqu'à la révolution de 1820. S'étant alors montré de nouveau partisan du système constitutionnel, il fut encore élu président de la junta provisoire de gouvernement, publia une lettre pastorale toute en faveur de la révolution qui s'opérait, et fut ensuite nommé conseiller d'Etat. Heureusement pour ce prélat, il ne vivait plus lorsque Ferdinand VII revint dans sa capitale. Il était mort à Madrid le 18 mars 1823, et il n'eut pas le chagrin de voir une seconde fois sa constitution renversée. C'était un prince doux, pieux et agissant dans les meilleures intentions, mais de peu de caractère et de capacité.

A—T et M—D j.

BOURBON (JACQUES DE), surnommé LE BATARD DE LIÈGE, était fils naturel de Louis, évêque de cette ville, qui fut tué par Guillaume de la Marck, en 1482, et jeté dans la Meuse. (*Voy. LA MARCK.*) Admis, en 1503, dans l'ordre de Malte, il ne tarda pas à être pourvu d'une riche commanderie. Il se trouvait, en 1522, au mémorable siège de Rhodes (*voy. SOLIMAN I^{er}*), et il y signala sa valeur. Nommé depuis grand prieur de France, il mourut à Paris, le 27 septembre 1527, et fut enterré dans l'enclos du Temple. On a de lui : *la Grande et merveilleuse et très-cruelle Oppression de la noble cité de Rhodes*, Paris, 1523, pet. in fol. goth.; *ibid.*, 1527, même format. Cette seconde édition, dont il existe des exemplaires sur vélin (*voy. le Catal. de Van Praët*, t. 3, p. 31), est corrigée des fautes dont la première avait été déparée par la négligence de l'imprimeur; elle porte simplement pour titre : *l'Histoire et Prise de la noble et ancienne ville et cité de Rhodes*.

W—s.

BOURBON (NICOLAS), dit *l'Ancien*, né à Vandœuvre, près de Bar-sur-Aube, en 1503, d'un maître de forges, se rendit si habile dans les belles-lettres, et surtout dans la langue grecque, que Marguerite, reine de Navarre, lui confia l'éducation de Jeanne d'Albret, sa fille, mère de Henri IV. Après quelques années de séjour à la cour, Bourbon, qui en était dégoûté, se retira à Cande, petite ville sur les confins de l'Anjou et de la Touraine, où il avait un bénéfice, et il y mourut dans une heureuse indépendance après l'année 1550. Il s'était adonné à la poésie latine. D'illustres contemporains, tels qu'E-

rasme, Paul Jove, Ste-Marthe, faisaient cas de ses vers; Lancelot en a inséré quelques-uns dans son *Epigrammatum Delectus*; Scaliger, au contraire, l'appelle un poète de nul nom et de nulle considération. On a de Bourbon : 1° *Nugæ*, Paris, Vascosan, 1555, in-8°. Les éditions de Lyon, Gryphe, 1558, in-8°, et Bâle, 1540, in-8°, beaucoup plus amples, et divisées en 8 livres, portent le titre de *Nugarum libri octo*. Le titre de *Nugæ* (Bagatelles), que Bourbon donna à son livre, lui attira cette épigramme de Joachim du Bellay :

Paule, tuum inscribis *Nugarum* nomine librum :
In toto libro nil melius titulo.

Bourbon, dans ses œuvres nouvelles,
Ne montre pas un grand talent ;
Mais, en les nommant *Bagatelles*,
Il fait preuve de jugement,

Au surplus on aurait tort de juger ce poète d'après les éloges exagérés ou les épigrammes de ses contemporains. Ceux qui aiment encore assez la poésie latine pour lire les poèmes de Bourbon trouveront, comme nous, qu'il maniait avec grâce et facilité la langue de Virgile, et qu'il savait donner un tour ingénieux aux idées les plus communes; témoin son poème de la Forge, *Ferraria*, qui se trouve dans les trois éditions que nous avons citées. Cet ouvrage offre quelques détails curieux sur les travaux des forgerons : l'auteur, dit Baillet, le composa à l'âge de quatorze ans, pour faire honneur à la profession de son père. Il insiste sur les dépenses qu'il fallait que son père renouvelât chaque semaine pour ses ouvriers. Il les met tons en action, à la coupe du bois, à la mine, au nettoyage et au transport du métal, enfin au fourneau et à la forge. Il ne laisse à son père, dont il fait le plus touchant éloge, que le soin de surveiller tous ces ouvriers et de fournir aux dépenses de la fabrication. 2° *Pædologia, sive de puerorum moribus libellus*, Lyon, 1556, in-4°. Ce sont des distiques moraux que Jean des Caures d'Amiens jugea si beaux et si utiles à la jeunesse, qu'il les enrichit d'un commentaire, qu'il fit imprimer avec le texte, Paris, 1571. 3° Une pièce de vers à la tête de la traduction française du *Courtisan* de Balthasar Castiglione, 1558, in-8°. 4° *Tabellæ elementariæ pueris ingenuis pernecessariæ*, Paris, 1559, in-8°, réimprimées à Lyon la même année. Ce sont de courts éléments de grammaire grecque et de grammaire latine, suivis de maximes pour les enfants, et d'autres pièces, dont quelques-unes sont extraites des *Nugæ*. 5° *In Francisci Valesii regis obitum, inque Henrici ejus filii regis adventum Dialogus*, 1547, in-4°. On avait encore tant d'estime pour les poésies de Bourbon, dans le siècle de Louis XIV, que Philippe Dubois en donna une édition *ad usum Delphini*, Paris, 1685, 2 vol. in-4°. Ce poète trouvait si belle la paraphrase des psaumes en vers latins par Buchanan (voy. ce nom), qu'il disait qu'il aimerait mieux avoir faite que d'être archevêque de Paris. Bourbon a composé un grand nombre d'épithames : nous citerons celle de la duchesse de Chateaubriand, qui est pleine de grâce et

de poésie, et celle de Louise de Savoie, maîtresse de François I^{er}, où l'on remarque ce vers :

Regis mater eram et populi.

D—R—R.

BOURBON (NICOLAS), dit *le Jeune*, petit-neveu du précédent, naquit, en 1574, à Bar-sur-Aube, fit ses études à Paris sous Passerat, et devint successivement professeur de rhétorique dans les collèges de Calvi, des Grassins et d'Harcourt. Le parlement ayant supprimé le droit du *landit*, que les régents levaient sur leurs écoliers, Bourbon exhala sa bile contre les magistrats dans une satire intitulée : *Indignatio Valeriana*, par allusion à celle du grammairien Valerius Cato, qui porte le même titre. Il en fut puni par quelques mois de prison. Le cardinal Duperron, pour le récompenser de sa belle imprécation contre les assassins de Henri IV, le nomma, en sa qualité de grand aumônier, professeur de grec au collège Royal, emploi qu'il remplit avec distinction depuis 1611 jusqu'en 1620, qu'il entra dans la congrégation de l'Oratoire. Il disait plaisamment, à cette occasion, que, pour changer d'état, il n'avait eu besoin que de porter ses manchettes au collet. Trois ans après, il fut nommé chanoine de Langres. Pellisson prétend qu'il ne pouvait souffrir qu'on l'appelât *père*, dénomination adoptée par les disciples de Bérulle. Cependant Ménage le qualifie de *père Bourbon* dans sa requête des dictionnaires, et Balzac, lui ayant adressé des vers où il lui donnait la même qualification :

Et *pater* inter se Damon et alumnus Amyntas,

Bourbon s'en fit honneur dans sa réponse :

Annis florentem fama que salutat Amyntam
Deque novo Damon dictus honore *pater*.

Pellisson et le *Ménagiana* ont débité sur son compte beaucoup d'autres anecdotes qu'il serait aussi facile que superflu de rapporter. Dans la chaleur de la dispute de Balzac avec le P. Goulu, Bourbon, sollicité par le premier, qui était son ami, lui avait écrit une lettre où il le comblait d'éloges et ménageait peu le dernier. Balzac, au mépris de sa parole exigée et convenue, fit imprimer cette lettre après la mort du P. Goulu. Les feuillants, dont ce dernier avait été général, jetèrent les hauts cris contre Bourbon, membre d'une congrégation amie de leur ordre. Celui-ci chercha à se justifier dans trois lettres intitulées : *Apologétique Commentationes*, remarquables par l'élégance, la pureté du style et la force de l'expression ; la troisième surtout est très-véhicement contre Balzac, qui, jugeant une pareille diatribe peu convenable pour un oratorien, lui appliqua ces vers de l'*Enéide* :

Heu ! vatum ignaræ mentes ! quid vota furentem,
Quid delubra juvant !

Des amis communs les réconcilièrent en 1657, lorsque Bourbon devint le confrère de Balzac à l'Académie française. Il n'avait point sollicité cette place, quoi qu'en dise Pellisson. Il la dut au cardinal de Richelieu, qui en cela voulut le récompenser de quel-

ques inscriptions destinées à orner la galerie de cette éminence. L'auteur, qui écrivait aussi mal en français qu'il écrivait bien en latin, convenait de bonne foi que jamais il n'avait porté ses prétentions à l'Académie; aussi Balzac disait-il qu'il ne le croyait guère propre à travailler au défrichement de notre langue. Ce poète mourut dans la maison de l'Oratoire-St-Honoré, le 7 août 1644. Il était naturellement poli et honnête dans la société, d'une conversation agréable, instructive, semée d'une foule de traits curieux que lui fournissait sa mémoire prodigieuse. Il savait par cœur presque toute l'*Histoire* de de Thou et les *Éloges* de Paul Jove; mais ses insomnies continuelles l'avaient rendu mélancolique. Il était d'ailleurs trop sensible aux injures, et craignait trop de tomber dans la misère; de là ces plaintes si fréquentes dans ses ouvrages pour exciter la compassion sur son sort. A sa mort, on lui trouva 45,000 livres en réserve dans un coffre, ce qui le fit accuser d'avarice. Du reste, il passait pour le meilleur poète latin de son temps, et pour un excellent critique dans la littérature latine. Il y a dans ses pièces un grand caractère de noblesse; les pensées en sont pleines d'élévation, et le style toujours proportionné au sujet. On regarde ordinairement comme son chef-d'œuvre l'imprécation sur la mort de Henri IV, *Dira in parricidam*. D'autres donnent la préférence à l'ode sur les *Grandeurs de Jésus-Christ*, qui est à la tête de l'ouvrage du cardinal de Bérulle sur ce sujet. On y trouve la même verve, la même noblesse de pensées et de style que dans ses autres poésies, et, de plus, une clarté d'idées et d'expressions qui est assez rare dans les ouvrages destinés à rendre en vers les sublimes vérités de la religion. Ses œuvres furent imprimées pour la première fois par les soins d'un ami, en 1650, sous le titre de *Poemata*, etc.; elles ont été réimprimées après sa mort, en 1651 et 1654, avec des augmentations. On y a joint le 1^{er} livre de l'ouvrage de St. Cyrille d'Alexandrie contre *Julien*, en grec et en latin, qui avait paru pour la première fois à Paris, 1649, in-fol., sur un manuscrit que Jean Duperron, frère et successeur du cardinal, avait fait venir de Rome. Ce prélat l'avait chargé de travailler à quelques éditions des Pères grecs, et ce fut là le premier fruit de son travail. Il avait aussi traduit quelques fragments du même Père sur l'Évangile de St. Jean, ainsi que le petit ouvrage de Denys d'Halicarnasse sur le caractère de Thucydide; ces deux dernières traductions n'ont point été imprimées. On trouve quelques-unes de ses lettres au comte d'Avaux, son ami et son ancien disciple, dans le voyage d'Ogier, secrétaire de cet ambassadeur, intitulé : *Caroli Ogeris Ephemerides*, Paris, 1656, in-8°. On lui attribue assez généralement le fameux distique qui était placé sur la porte de l'Arsenal, et que quelques-uns donnent aussi à Passerat :

*Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela gigantæos debellatura furor.*

Mais, outre qu'il ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres, Bourbon n'avait que dix ans lorsque Philibert de la Guiche, grand maître de l'artillerie,

fit mettre ce distique, en 1584, sur la porte de l'Arsenal. Un fait inconnu du public jusqu'à présent, c'est que cette inscription est de Millotet, avocat général au parlement de Dijon, qui avait composé beaucoup d'autres vers latins d'une grande beauté, entre autres une pièce de vingt-trois vers pour être mise au bas de la statue de Henri IV. Rien de tout cela n'a été imprimé. (Extrait du *Lantiniiana*, manuscrit composé de ce que Legoux avait recueilli de ses entretiens avec le savant Lantin, conseiller au parlement de Bourgogne.) On a imprimé à Paris, en 1751, à la fin du t. 2 des *Mémoires historiques, critiques et littéraires* de Bruys, un *Borboniana*, ou *Fragments de littérature et d'histoire de Nicolas Bourbon*. Ce poète tenait chez lui, à l'Oratoire-St-Honoré, une espèce d'académie où se rendaient plusieurs gens de lettres, Gassendi, entre autres, et des hommes du monde, attirés par sa réputation et par l'intérêt qu'il savait répandre dans sa conversation. Gui Patin, l'un des membres les plus assidus de cette académie, en avait recueilli, en 24 cahiers in-fol., sous le titre de *Borboniana*, les traits les plus curieux. Ce recueil, que Gui Patin avait laissé à son fils, fut conservé en feuilles détachées parmi les papiers de M. de Chevannes, avocat de Dijon, qui en avait eu plusieurs autres cahiers qu'on ne put retrouver. Joly, éditeur des *Mémoires* de Bruys, le fit imprimer dans cet état informe. Le manuscrit dont il s'est servi ne commence qu'à la p. 13 et finit à la p. 55 et dernière. On y a ajouté des choses qui ne peuvent point appartenir au recueil original qui fut terminé en 1658, puisqu'on y trouve des anecdotes de 1644, année de la mort de Bourbon. T—D.

BOURBOTTE (PIERRE), conventionnel, naquit au Vault, près d'Avallon, le 5 juin 1765, d'une famille obscure. Son père était concierge du château de Brunoy, appartenant à Monsieur (depuis Louis XVIII), qui le comblait de bontés, ainsi que ses enfants. Ce fut ce prince qui fit les frais de l'éducation de Pierre Bourbotte, et ce fut encore par sa protection qu'il obtint à St-Domingue un petit emploi dont la révolution le priva. A son retour de cette île, au commencement de 1791, Bourbotte se retira au Vault chez une sœur de son père, manifestant hautement de l'antipathie pour la révolution, et fréquentant les sociétés d'Avallon qui partageaient cette antipathie. La terre du Vault appartenait au duc de Crillon, qui figurait dans la minorité de la noblesse opposée à la cour. Le voisinage amena des relations entre Bourbotte et le régisseur de cette terre, qui lui fit sentir qu'ayant du talent et manquant de fortune, son rôle était celui de révolutionnaire. Dès lors il rompit avec les sociétés d'Avallon réputées aristocratiques, et mit une telle violence dans ses nouvelles opinions qu'il fut admis au club, nommé administrateur du département de l'Yonne, dont Maure et Turreau étaient membres, et Lepelletier de St-Fargeau président. Étant venu dans la capitale quelques mois plus tard, il s'y lia avec les démagogues les plus exaltés, et prit part à toutes les entreprises, à toutes les séditions, et surtout aux massacres des prisons. On ne fut donc

point étonné que, devenu député à la convention nationale, il s'y fit remarquer parmi les orateurs qui insistèrent le plus vivement pour que l'on ne dirigeât aucune poursuite contre les auteurs de ces odieux massacres. Dès le 16 octobre 1792, appuyant une pétition des habitants d'Auxerre, qu'il fit mentionner honorablement au procès-verbal, il avait, par un discours encore plus cruel que la pétition, provoqué le jugement et la mort de Louis XVI et de toute sa famille. « Il faut frapper, avait-il dit, « une tête dès longtemps proscrite par l'opinion publique... S'il y a parmi les membres de la convention quelqu'un qui pense que les prisonniers du Temple ne doivent pas être punis de mort, qu'il monte à cette tribune; quant à moi, je demande contre eux la sentence de mort... » Le 6 décembre, dans une harangue non moins absurde, et plus féroce encore, accusant la lenteur des formes que l'on semblait vouloir adopter, il déclara positivement que Louis XVI *n'était plus membre de l'Etat, qu'il fallait l'en retrancher et le faire mourir dès le lendemain pour l'exemple, sans chercher de preuves*, et qu'il fallait aussi que la reine Marie-Antoinette fût *à l'instant même* mise en jugement... Dans le procès du roi il vota, comme on ne pouvait en douter, pour la mort, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Envoyé dans le mois de mai suivant à Orléans, pour examiner la conduite des officiers de la Légion germanique, dont l'incivisme avait été dénoncé à la convention, il en destitua et fit arrêter la plus grande partie. Ce fut dans la même ville que, de concert avec son collègue Julien, de Toulouse, il prit un arrêté pour interdire la circulation de la plupart des journaux, et notamment du *Journal des Débats*, de la *Feuille villageoise* et du *Moniteur*, rédigés *par des écrivains faméliques, des folliculaires à gages et tendant à obscurcir l'horizon politique*, etc. Cet arrêté bizarre était une des premières atteintes portées ostensiblement à la liberté de la presse, naguère proclamée avec tant d'emphase et de mauvaise foi; il excita de vives réclamations, et la convention fut obligée de l'annuler par un décret. Bourbotte se rendit ensuite dans la Vendée, où l'insurrection des royalistes faisait de grands progrès. Il prit, dès le commencement, contre eux, de concert avec le général Turreau, les mesures les plus violentes, établit partout des comités de surveillance, fit arrêter un grand nombre d'individus, ordonna la saisie de leurs biens, et préluda ainsi au système qui devait bientôt faire de ces malheureuses contrées un théâtre de dévastations et de ruines. D'un autre côté, nul ne fut plus brave sur le champ de bataille. Après avoir eu, près de Saumur, un cheval tué sous lui d'un coup de canon, il tua de sa propre main un Vendéen qui, l'ayant manqué de son fusil, venait pour l'assommer à coups de crosse. S'étant ensuite déclaré l'appui du général Rossignol, il alla le défendre lui-même devant la convention, et fit, dans la séance du 28 août, une longue apologie de ce général, qu'il parvint à faire réintégrer. Les représentants Bourdon de l'Oise et Goupilleau, qui l'avaient

suspendu, furent eux-mêmes rappelés par un décret, et Bourbotte retourna triomphant aux armées de l'Ouest, où il fit exécuter avec une nouvelle rigueur les décrets de dévastation que la convention venait de prononcer (1). C'est dans les nombreux rapports qu'il adressa à la convention, de concert avec ses collègues de mission, et surtout avec Turreau, que l'on peut voir toutes les calamités de cette horrible guerre. « On faisait beaucoup de chemin « dans ces contrées, écrivait un jour ces représentants, avant de rencontrer un homme et une chaumière... Nous n'avons laissé derrière nous « que des cadavres et des ruines... » Ce tableau était rigoureusement vrai sur toute la rive gauche de la Loire, que l'armée royaliste venait d'abandonner. Bourbotte la suivit au delà de ce fleuve, où il porta les mêmes ravages, le même système d'extermination. La générosité du malheureux Bonchamp, qui, près d'expirer, avait forcé les siens d'épargner 4,000 républicains, ne put toucher l'impitoyable représentant. Partout les prisonniers furent égorgés sur le champ de bataille. A Laval, à Angers, au Mans, à Savenay, Bourbotte et ses collègues, ne laissant à leurs ennemis ni trêve ni repos, déployèrent une activité et un courage qu'il faudrait admirer s'ils n'avaient pas été ternis par tant de cruauté. On accusa même Bourbotte d'avoir fait périr à Noirmoutier quelques patriotes; et ce qui est assez remarquable, c'est qu'il fut défendu sur ce fait devant la convention par le fameux Carrier, qu'il avait rencontré dans ses missions, dont il était devenu l'ami, et qui certes était bien digne de cette distinction. Après tant de travaux et de fatigues, Bourbotte était revenu dans la capitale, pour y soigner sa santé, et il avait demandé à la convention, par l'organe de Carrier, un congé qui ne lui fut pas refusé (2). Après la révolution du 9 thermidor, il

(1) Ces décrets étaient d'une atrocité telle que d'autres conventionnels, tels que Goupilleau et Bourdon, qui, certes, ne pouvaient pas être considérés comme des hommes prudents et modérés, avaient refusé de les mettre à exécution. Ils furent rappelés pour avoir voulu ménager une contrée où ils avaient des propriétés, et il fut décidé qu'il ne serait plus envoyé de commissaires dans leur propre pays.

(2) Bourbotte était en mission à Nantes avec Bô, et, plus de quinze jours avant le 9 thermidor, il fit, de concert avec son collègue, arrêter le comité révolutionnaire de cette ville. Ces représentants firent aussi incarcérer les principaux agents et complices de l'exécrable comité. Par une proclamation vigoureuse, qui fut affichée, ils invitèrent les Nantais à porter à la municipalité leurs plaintes et leurs déclarations contre le comité. « Citoyens, disaient-ils, les « scélérats ont calculé leurs machinations ténébreuses... sans considérer que la loi plane, et que son glaive terrible remet au niveau « de l'égalité les têtes qui veulent encore saillir et excéder sa surface... Citoyens, le comité révolutionnaire de Nantes vient d'être « mis en état d'arrestation. C'est l'opinion publique qui l'accuse : « c'est aux représentants du peuple à l'avoir toujours pour guide : « c'est au peuple de Nantes à le juger, à démasquer ses intrigues, « ses infidélités, ses exactions... Les représentants ont fait leur devoir ; il leur reste à inviter les citoyens de Nantes à déposer avec « confiance leurs plaintes, leurs déclarations, et les réclamations « qu'ils ont droit de faire contre le comité révolutionnaire. En conséquence les représentants du peuple arrêtent : ART. 4^{er}. Les « citoyens de la commune de Nantes sont invités à faire par-devant « la municipalité, dans l'espace de deux décades, les déclarations « des sommes en or, argent, assignats et autres effets qu'ils ont reçus volontairement, ou à quelque titre que ce soit, au comité ré-

perdit beaucoup de son crédit. On conceit que dans un temps où la convention faisait justice des crimes qu'elle-même avait ordonnés; dans un temps où l'on envoyait à l'échafaud les Carrier et les Lehon, on conceit, disons-nous, que Bourbotte ne devait pas être sans crainte pour lui-même. Mais il avait rendu des services incontestables; et, comme on l'a dit pour beaucoup d'autres, le easque du guerrier avait couvert chez lui la turpitude du bonnet rouge. Malgré de nombreuses dénonciations, sa conduite ne fut donc pas recherchée à cette époque. On lui confia même, peu de temps après le 9 thermidor, une nouvelle mission à l'armée du Rhin et de la Moselle (1), où il déploya encore du courage, mais où du moins il ne fit pas égorger des Français par des Français. Du reste, il y resta peu de temps, et revint bientôt se mêler aux dissensions qui divisaient alors l'assemblée conventionnelle. Ce fut en faveur de son ami Carrier qu'il y reprit pour la première fois la parole; mais il ne put le sauver; et cette circonstance ajouta beaucoup à son irritation naturelle. Il prit ensuite une grande part au mouvement insurrectionnel du 1^{er} prairial, qui devait rendre le pouvoir à son parti, et dans lequel fut tué le malheureux Féraud. Dans le peu de temps que les insurgés furent maîtres des délibérations, il fit une violente diatribe contre les *journalistes folliculaires* qui, selon lui, avaient empoisonné l'esprit public; et les insurgés le nommèrent par acclamation l'un des quatre commissaires qui devaient remplacer le comité de sûreté générale. Il accepta cet emploi, et sortit aussitôt avec ses trois collègues pour en prendre possession; mais ils furent rencontrés par les députés Legendre, Auguis, Chénier et quelques autres qui venaient au secours de la convention, suivis d'un grand nombre de leurs partisans. Cette troupe arrêta les quatre commissaires et obligea ensuite les révoltés à sortir de la salle. Sur la proposition de Tallien, Bourbotte fut un de ceux contre lesquels la convention lança, à l'instant même, un

« volutionnaire, on à tous autres de ses préposés, depuis son éta-
« blissement. Art. 2. Le tableau des déclarations sera remis aux
« représentants du peuple, pour être par eux examiné, tant dans ses
« recettes que dans l'emploi qui peut en être fait. » Signé BOURBOTTE
et Bô. On remarquera que ces représentants n'entendaient pour-
suivre le comité que pour ses spoliations et ses concussions; qu'ils
n'appelaient les Nantais à se plaindre que sur ce point, et qu'il n'é-
tait nullement question encore de poursuivre ledit comité pour ses
atroces mesures révolutionnaires, telles que les *noyades*, etc. Cepen-
dant l'arrestation seule du comité révolutionnaire était un acte alors
très-hardi. Il y avait eu dans Bourbotte, comme dans Bô, un singu-
lier retour de l'extrême violence à des idées plus modérées. A quoi
cela tenait-il? sans doute aux avis de la faction qui méditait déjà la
chute de Robespierre et la révolution du 9 thermidor. V—ve.

(1) Le 29 fructidor an 2, il prit à Trèves un arrêté pour organiser
en deux sections le tribunal criminel militaire, attaché à l'armée du
Rhin et de la Moselle. L'art. 6 exigeait que chacun des présidents,
vice-présidents, juges, accusateurs militaires, substitués et greffiers
des deux tribunaux, envoyât à Bourbotte, dans le plus bref délai,
une attestation de la société populaire du lieu où il habitait, qu'il
avait soumis l'examen de sa conduite à la censure publique dans la
dite société populaire, et qu'elle l'avait déclaré digne de sa con-
fiance. L'art. 7 portait que les officiers de police et les deux tribu-
naux devaient lui adresser un *compte résumé de leurs opérations*
pans chaque décade, et un exemplaire de chaque jugement, imprimé
aussitôt qu'il serait rendu. V—ve.

décret d'accusation. Transportés d'abord au château du Taureau dans le Finistère, ils furent ramenés à Paris le mois suivant, et traduits à une commission militaire, séant à l'hôtel de ville, qui condamna à mort Bourbotte, Ronime, Duquesnois, Duroy, Soubrany et Goujon, le 4 messidor an 3 (24 juin 1795). Tous les six se poignardèrent après leur condamnation, avec deux couteaux qu'il avaient tenus cachés sous leurs habits, et dont ils se servirent l'un après l'autre. Bourbotte, Soubrany et Duroy furent les seuls qui ne moururent pas sur-le-champ et que l'on put conduire à l'échafaud. Le premier était le moins grièvement blessé, et il montra jusqu'à la fin beaucoup de courage et de présence d'esprit. Exécuté le dernier et attaché déjà sur la fatale planche, il vit encore son supplice retardé par un oubli du bourreau, qui n'avait pas relevé le fer homicide. On prétend que dans cette affreuse position le sourire ne quitta pas ses lèvres, qu'il continua de haranguer le peuple, et que les mots qu'il prononça furent encore fermes et bien articulés (1). M—D j.

BOURCET (PIERRE-JOSEPH DE), né en 1700, à Usseaux, dans la vallée de Pragelas, entra au service à dix-huit ans, s'en retira pour obéir à son père, qui le quittait lui-même par mécontentement, y rentra, s'en retira encore, et y rentra de nouveau dans l'artillerie, puis dans le génie. Dans l'*Histoire des Campagnes de Maillebois*, publiée par Pezay, on fait un grand éloge de Bourcet, dont on distingua les talents, et qui parvint au grade de lieutenant général des armées du roi. En 1753 et 1741, il servit en Italie; en 1756, en Allemagne, où il commanda l'artillerie et le génie. Bourcet entendait parfaitement la guerre de montagnes; il saisissait d'un coup d'œil la nature d'un pays, et savait tirer le meilleur parti possible des moyens de défense qu'il offrait. Il fut plusieurs fois appelé à la cour, et consulté sur les plans de campagne. En 1759, il était commissaire principal pour la limite des frontières de Dauphiné, de Provence et de Bourgogne. En 1762, on le nomma commandeur de l'ordre de St-Louis, et, depuis, commandant en second du Dauphiné. Il mourut en 1780. On a imprimé : *Mémoires historiques de la guerre que les Français ont soutenue en Allemagne depuis 1757 jusqu'en 1762, auxquels on a joint divers suppléments, et notamment une relation impartiale des campagnes de M. le maréchal de Broglie*, Paris, 1792, 3 vol. in-8° devenus assez rares. Les deux premiers volumes sont de Boureet; mais ce ne sont que des fragments : l'ouvrage entier, enrichi de plans et de cartes détaillées est encore inédit. Le troisième volume est de Devaux, et contient l'histoire de la campagne de 1761, sous le titre d'*Extrait de la correspondance du duc de Choiseul avec MM. de Soubise et Broglie*. On a encore de Bourcet des *Mémoires militaires sur les frontières de la France, du Piémont, de la*

(1) Bourbotte, au début de sa carrière révolutionnaire, avait conservé durant quelques mois un langage poli et des manières élégantes; mais il finit par adopter les habitudes et le langage de l'époque; et, soit qu'il eût honte de ses excès, soit qu'il cherchât à s'étourdir, il s'adonna au vin et aux liqueurs fortes. G—RD.

Savoie, depuis l'embouchure du Var jusqu'au lac de Genève, Berlin, 1801, in-8° ; mais il est principalement connu par sa belle carte topographique du haut Dauphiné, 1758, en neuf grandes feuilles, renommée pour son exactitude. La gravure de cette carte, moins agréable à l'œil que celle de la grande carte de Cassini, rend avec plus de fidélité les moindres accidents du terrain. (*Voy. DE LA HAYE.*) Le dépôt de la guerre a, en 1814, publié une réduction, en deux feuilles, de cette carte qui n'est pas commune, et qui, sous l'ancien gouvernement, n'avait jamais été rendue publique. A. B.—T.

BOURCHENU (JEAN-PIERRE-MORET DE), marquis de Valbonnais, né à Grenoble, le 25 juin 1631, avait à peine quatorze ans lorsqu'il termina ses études. Il obtint de son père la permission de faire un voyage en Italie, sous la direction de quelques personnes prudentes, et en visita les principales villes, tenant un registre exact de ses remarques sur les monuments et les autres objets qui frappaient sa curiosité. A son retour, il voulut aller à Paris ; mais, son père s'opposant à ce nouveau voyage, il partit sur un cheval d'emprunt, et sans autre ressource que l'argent de ses épargnes. Son père lui en ayant envoyé pour payer ses dépenses et s'en revenir, il l'employa à voir les Pays-Bas et la Hollande, d'où il passa en Angleterre. Il y fut accueilli par Canaples, qui le présenta à la cour. Ayant obtenu de monter sur un vaisseau de la flotte anglaise, armée contre les Hollandais, il se trouva au combat de Solbeye, en juin 1672. Ce terrible spectacle fit sur lui une telle impression, que, renonçant à son goût pour les aventures, il revint à Paris, et, déterminé à suivre la volonté de son père, il commença un cours de droit. Dans le même temps, il étudia les mathématiques sous Ozanam, et il fut si satisfait de son maître, que, lorsqu'il fut de retour à Grenoble, il le fit venir près de lui, où il le retint deux années. En 1677, Bourchenu fut reçu conseiller au parlement, puis nommé président de la chambre des comptes, et enfin conseiller d'État. L'exercice de ces différentes places ne le détournait point de son goût pour les sciences et pour l'antiquité. Horace était son auteur favori ; il le savait par cœur, et il se plaisait à en réciter les pièces les plus longues. A l'âge de cinquante ans, il eut le malheur de perdre la vue, et cet accident ne fit qu'accroître sa passion pour l'étude. Dès ce moment, il eut toujours près de lui un homme de confiance, qui écrivait sous sa dictée ; et il tenait chez lui, deux fois la semaine, des conférences sur l'histoire et la littérature. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit au nombre de ses membres en 1728, sans qu'il eût sollicité cet honneur, dont il ne jouit pas longtemps. Il mourut d'une rétention d'urine, le 2 mars 1750, âgé de 79 ans. On a de lui : 1° *Mémoires pour servir à l'Histoire du Dauphiné, sous les dauphins de la maison de la Tour-du-Pin*, Paris, 1711, in-fol., ouvrage estimable, réimprimé, avec de nombreuses additions, sous le titre d'*Histoire du dauphiné et des princes qui ont porté le nom de Dauphins*, Genève, 1722, 2 vol. in-fol., revue, dit-on, par Ant. Lancelot. L'auteur

avait préparé un nouveau supplément à cette histoire ; mais il n'a pas eu le temps de le mettre au jour. 2° *Mémoire pour établir la juridiction du parlement et de la chambre des comptes de Grenoble sur la principauté d'Orange*, Grenoble, 1715, in-fol. 3° *Histoire abrégée de la donation du Dauphiné, avec la chronologie des princes qui ont porté le nom de dauphins* (jusqu'à l'an 1711), dans le *Recueil de pièces intéressantes*, etc., Genève (et Paris, le Jay), 1769, in-12. L'éditeur a continué la chronologie jusqu'à 1768. Des lettres, des dissertations sur différents points d'antiquité, imprimées dans les *Mémoires de Trévoux* et dans d'autres recueils. Il avait aussi composé un *Nobiliaire du Dauphiné*, qui n'a pas été publié. W—s.

BOURCHIER (JEAN), lord Berners, petit-fils et héritier d'un lord du même nom, se concilia la faveur de Henri VII, en arrêtant une insurrection qui s'était manifestée dans les comtés de Cornouailles et de Devon. Il fut créé chevalier du Bain lors du mariage du duc d'York, second fils d'Édouard IV. Henri VIII, sous qui il avait servi en qualité de capitaine des pionniers au siège de Thérouane, le nomma chancelier de l'échiquier à vie, et gouverneur de Calais. Ce fut lui qui conduisit en France la princesse Marie, sœur du roi, pour célébrer son mariage avec Louis XII. Après avoir su conserver pendant dix-huit années la faveur de l'inconstant Henri VIII, il mourut à Calais, en 1552, âgé de 65 ans. On a de lui quelques traductions du français, de l'espagnol et de l'italien en anglais, entre autres celle de la *Chronique* de Froissart, imprimée en 1523, et de plusieurs romans de chevalerie ; un livre sur les devoirs (*duties*) des habitants de Calais, et une comédie intitulée : *Ite in vineam*, qui, au rapport de Wood, se jouait habituellement à Calais à l'issue des vêpres. Sa traduction de Froissart est estimée, surtout pour l'exactitude des noms propres.—Thomas BOURCHIER a écrit : *Hist. ecclesiastica de martyrio fratrum ordinis S. Francisci in Anglia, Belgia et Hybernica*, a 1556 ad 1582, Paris, 1582, in-8°. X—s.

BOURCIER-MONTUREUX (JEAN-LÉONARD, baron DE), issu d'une famille noble et ancienne du Languedoc, né à Vezelize, en 1645, d'abord procureur général du Luxembourg et comté de Chiny. Il fut appelé par le duc Léopold, en 1698, pour remplir la place de procureur général de la cour souveraine de ses États. Bourcier en devint bientôt le législateur ; la sagesse du code qu'il rédigea pénétra jusqu'en Russie, et cet empire sut en adopter utilement une partie. Il fut fait ensuite premier président et conseiller d'État. Sa vie entière fut consacrée à son souverain. Successivement plénipotentiaire à la Haye, à Utrecht, ambassadeur à Rome, il continua ses utiles et importants services jusqu'à sa mort, arrivée en 1726. C. T—Y.

BOURCIER-MONTUREUX (JEAN-LOUIS, comte DE), né à Luxembourg, le 11 mai 1687, fils du précédent, premier président en survivance, fut pourvu de la charge de procureur général en 1720. Son zèle et ses lumières le firent employer par son souve-

rain dans les circonstances les plus difficiles et les plus délicates. Il fut ambassadeur à Rome sous le duc Léopold, puis négociateur du traité de Vienne pour le duc François. Lorsque ce souverain fut nommé empereur d'Allemagne, Bourcier l'accompagna dans ses nouveaux États. La confiance dont son maître l'honora atteste assez les importants services qu'il sut lui rendre. Lorsque l'ambassadeur de France pressa ce prince de signer le traité de Vienne, Bourcier l'en détourna par ces mots : « Prince, il y a trop d'encre dans votre plume ; « Votre Majesté ne pourra pas signer. » François le comprit, et se refusa à la signature. Ce ne fut que longtemps après que l'Autriche accéda à un traité par lequel elle perdait la Lorraine, sans compensation réelle. Ce fidèle sujet termina sa carrière en 1749, emportant les regrets universels de sa province, et laissant à la postérité, ainsi que son père, de véritables modèles de grands magistrats. Il publia la vie de son père, 1740, in-12. C. T.—v.

BOURCIER, cousin germain du précédent, premier président de la cour souveraine de Nancy, s'est fait connaître par un *Mémoire sur la masculinité du duché de Lorraine*, in-4° : cet écrit fut supprimé. On attribua au même auteur le livre intitulé : *de la Nature du duché de Lorraine, de son Origine, principalement de sa Succession masculine*, etc., 1 vol. in-4°. C. M. P.

BOURCIER (le comte FRANÇOIS-ANTOINE), lieutenant général, naquit à la Petite-Pierre (Bas-Rhin), en 1700, d'un brigadier des gardes du corps de Stanislas. Après avoir fait d'assez bonnes études au collège des jésuites de Nancy, il entra au service dans le régiment des chasseurs de Picardie, où il était lieutenant lors de la révolution. Devenu aide de camp du duc d'Aiguillon, Bourcier passa, en 1792, à l'état-major de Custine, se distingua sur les rives du Rhin, sous les murs de Mayence, mérita plus d'une fois les éloges non suspects de Merlin de Thionville, et fut nommé, en 1793, adjudant général. Général de division le 9 juillet 1794, et chef d'état-major général de l'armée du Rhin, il fut compris dans les dénonciations qui conduisirent à l'échafaud Houchard et Custine. Suspendu de ses fonctions, arrêté par ordre du comité de salut public, il fut réintégré après le 9 thermidor, et passa, à la tête d'une division de cavalerie, sous les ordres de Moreau. Il commanda, en l'an 4 (1796), la grande réserve de l'armée du Rhin ; se distingua au combat d'Ingolstadt, et contribua beaucoup, par sa valeur, aux résultats de la belle retraite de Bavière, exécutée dans cette campagne. Deux ans plus tard, il fut nommé inspecteur général de cavalerie, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1803, époque à laquelle le gouvernement consulaire le fit asseoir au conseil d'État et au comité d'administration du département de la guerre. Ce poste convenait à Bourcier ; car il était plutôt administrateur que stratège. Cependant, à l'ouverture de la campagne de 1805, il sollicita et obtint un commandement ; l'empereur lui confia une division de dragons, dont on eut à se louer à Elchingen, à Ulm et à Austerlitz. Ce fut

principalement à cette dernière bataille qu'il se montra avec avantage ; placé à l'extrême droite de l'armée, il empêcha pendant quatre heures, par de brillantes charges de cavalerie, un corps russe de se former au delà du ruisseau qui séparait les deux armées. L'année suivante il fit la campagne de Prusse. Après notre entrée à Berlin, il eut la direction générale du grand dépôt de chevaux pris sur l'ennemi, tâche difficile, ingrate, où il fallait plus d'activité que de savoir. Bourcier résida longtemps à Potsdam, dont il fit le centre de ses opérations. Notre cavalerie lui dut alors des remotes très-utiles, l'empereur des secours inespérés. Après avoir fait, en Italie, une nouvelle campagne contre les Autrichiens, ce général rentra en France pour s'y reposer de ses fatigues. Mais Napoléon ne pouvait pas l'oublier longtemps. A l'ouverture de la campagne de Russie, il lui donna le commandement d'une division de la grande armée. Bourcier se trouvait à Wilna en 1812, au moment de la retraite de Moscou. Le duc de Bassano, inquiet de ne point voir arriver l'empereur, envoya Bourcier à sa rencontre, et ce général contribua beaucoup à le sauver au passage de la Bérésina. La retraite effectuée, ce fut encore Bourcier qu'on chargea de réorganiser la cavalerie. A cet effet, il séjourna quelque temps à Berlin, et rentra en France après la campagne de 1814. Louis XVIII le créa chevalier de St-Louis. S'étant retiré du service en 1816, il fut nommé, par le département de la Meurthe, membre de la chambre des députés. Il y siégea de nouveau en 1821, 1822, 1823, et vota constamment avec les députés du centre. Fait conseiller d'État en service extraordinaire, en 1817, Bourcier s'occupa beaucoup des questions relatives à l'organisation des haras. Il devint conseiller d'État honoraire en 1821, et mourut en 1828, dans sa terre de Ville-au-Val, près de Pont-à-Mousson. Il avait été créé grand officier de la Légion d'honneur, le 14 juin 1804, et comte en 1808. Nous possédons la correspondance administrative et militaire de Bourcier, depuis 1806 jusqu'en 1821. On y trouve beaucoup de témoignages en sa faveur rendus par Berthier, Bernadotte, Clarke, le maréchal Soult, etc. B—N.

BOURDAHLE (MICHEL), docteur de Sorbonne, théologal, puis aumônier et grand vicaire de la Rochelle, où il mourut le 26 mars 1694. Ses ouvrages sont : 1° *Défense de la foi de l'Église touchant l'Eucharistie*, 1676, in-12 ; 2° *Défense de la doctrine de l'Église touchant le culte des Saints*, 1677, in-12 : ces deux écrits, faits avec assez de précision, sont contre le ministre de l'Ortie ; 3° *Explication du Cantique des cantiques*, 1689, in-12 ; 4° *Théologie morale de l'Evangile*, 1691, in-12 ; 5° *de la Part que Dieu a dans la conduite des hommes*, dans le 2° vol. du *Traité de la grâce générale* de Nicole ; 6° *Théologie morale de St. Augustin*, 1687, in-12. Cet ouvrage fit du bruit à cause de la proposition suivante : « Ceux qui ne se laisseraient aller à quelques grands désordres qu'avec une extrême répugnance et comme malgré eux, ou forcés par la crainte d'un grand mal, ou cédant à la violence d'une passion

« qui les emporterait, de sorte qu'ils eussent un « extrême déplaisir, tout aussitôt qu'ils seraient hors « de ces fâcheuses conjonctures, on ne pourrait pas « dire assurément qu'ils auraient perdu la grâce, et « qu'ils auraient encouru la damnation; car encore « que la cupidité ait dominé en ce moment, ce ne « peut avoir été qu'une domination passagère, qui « ne change point absolument le fond et la disposi- « tion du cœur. » Ce paradoxe fut réfuté par An- toine Arnauld dans deux lettres à M. le Féron. On attribue encore à Bourdaille quelques hymnes du Bréviaire de la Rochelle.

T—D.

BOURDAISIÈRE (JEAN BABOU, seigneur DE LA), était fils de Philibert Babou de la Bourdaisière, et de Marie Gaudin (fille d'un maire de Tours), qui passait pour la plus belle femme de son temps. Il eut trois sœurs d'une grande beauté, qui servirent de modèles pour la représentation des trois Maries placées à un sépulcre en pierre dans l'église collégiale de Notre-Dame-de-Bon-Désir, entre Tours et Amboise. Marie Gaudin y représentait la Vierge, mère de Jésus-Christ. On conservait précieusement dans la maison de Sourdis un diamant de grand prix, que Léon X donna à Marie Gaudin lorsqu'il la vit à Bologne, à l'époque de son entrevue avec François I^{er}. Ce joyau était appelé par tradition *le diamant Gaudin*. Jean de la Bourdaisière épousa Françoise Robertet, fille de Florimond Robertet, seigneur d'Alluye, secrétaire d'État sous Louis XII et sous François I^{er}. Il en eut un fils et trois filles, dont la destinée singulière mérite d'être connue. — **JEAN BABOU DE LA BOURDAISIÈRE**, comte de Sagonne, chevalier de l'ordre du St-Esprit, capitaine de cent gentilshommes de la maison du roi, gouverneur de Brest, tua Chicé en duel aux états de Blois, en 1588. Il suivit le parti de la ligue, servit en qualité de lieutenant du duc de Mayenne, et de général de cavalerie dans l'armée dite de la sainte-union. Il fut tué, en 1589, à la journée d'Arques, étant encore à la fleur de l'âge, et d'une beauté parfaite, si l'on en croit les auteurs de deux poèmes et de deux sonnets qui furent imprimés à cette époque sous le titre de *Soupirs lamentables de la France*; de *Lamentables Regrets de la France sur le trespas de trez hault et trez valeureux seigneur monseigneur le comte de Sagonne*, etc. On en fait un astre nouveau qui, près de celui de César, *clairement étincelle*. Il avait épousé Diane de la Marck, dont les héros de Bouillon étaient les *antiques aïeux*. — **Françoise BABOU**, première fille de Jean Babou de la Bourdaisière, fut mariée à Antoine d'Estrées, seigneur de Cœuvres-lez-Soissons, et grand maître de l'artillerie. Elle fut assassinée à Issoire, dans une sédition qui s'éleva contre elle et le marquis d'Al- lègre, son amant. Sa fille, si célèbre sous le nom de Gabrielle, eut aussi une fin tragique, et mourut, dit-on, empoisonnée. (*Voy. GABRIELLE D'ESTRÉES.*) — **Isabelle BABOU**, seconde fille de la Bourdaisière, épousa François d'Escoubleau, marquis de Sourdis, et vécut publiquement avec le chancelier de Cliverny. Elle fut mère du cardinal de Sourdis, et de Henri, archevêque de Bordeaux, surnommé *l'a-*

miral, parce qu'il servit dans l'expédition par mer contre la Rochelle, et qu'il reprit les îles de Ste-Marguerite avec le comte d'Harcourt. La marquise de Sourdis dut à Gabrielle d'Estrées, sa nièce, l'élevation de ses deux fils, et le gouvernement de Chartres qui fut donné à son mari. Mézerai s'est trompé en faisant Isabelle sœur de Gabrielle. — **Marie BABOU**, troisième fille de la Bourdaisière, fut mariée à Claude de Beauvilliers, comte de St-Aignan, gouverneur d'Anjou; elle en eut deux filles: Anne, qui épousa Pierre Forget, seigneur de Fresne, secrétaire d'État, et Marie de Beauvilliers, abbesse de Montmartre, qui plut à Henri IV pendant le siège de Paris. Le maréchal de Bassompierre parle d'une demoiselle de la Bourdaisière, fille d'honneur de la reine Louise, veuve de Henri III. Il rapporte qu'elle fut un moment aimée de Henri IV, et qu'elle épousa le vicomte d'Étanges en 1602. C'est d'elle que doit parler Henri dans une de ses lettres à la duchesse de Beaufort, lorsqu'il a dit: « Quant au mariage de « la Bourdaisière, si elle eût eu à en mourir, j'eusse « été l'homicide. » — La république de Venise a eu à son service cinq généraux étrangers du nom de la Bourdaisière.

V—VE

BOURDALOUE (LOUIS), jésuite, né à Bourges, le 20 août 1632, avait seize ans lorsqu'il entra dans la société dont il devait faire un jour un des plus beaux ornements. Il y acheva ses études, et ses maîtres, qui surent de bonne heure distinguer ses talents, lui confièrent successivement les chaires d'humanités, de rhétorique, de philosophie et de théologie morale. Ce ne fut qu'après avoir passé par ces différentes épreuves qu'il arriva au poste éminent qui lui était destiné, et qu'il fut jugé digne de monter dans la chaire évangélique. Pour se faire une juste idée des difficultés qu'il eut à vaincre et du talent qu'il y déploya, il faut se rappeler d'un côté la manière ridicule et le style ampoulé des prédicateurs de ce temps-là, et se figurer, de l'autre, le jeune Bourdaloue aux prises avec le mauvais goût autant qu'avec les mauvaises habitudes de son siècle, combattant à la fois les passions, les vices, les faiblesses, les erreurs de l'humanité, et terrassant ses ennemis, tantôt avec les armes de la foi, tantôt avec celles de la raison. Il prêcha d'abord quelque temps en province, et ses supérieurs l'appelèrent ensuite à Paris. C'était en 1669, à l'époque la plus brillante du siècle de Louis XIV. Dans ce temps de gloire et de bonheur, où l'on n'entendait parler que des victoires de Turenne, des fêtes de Versailles, des chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine, des encouragements donnés à tous les arts, de l'essor que prenait de toutes parts l'esprit humain, Bourdaloue parut tout à coup au milieu de ces enchantements, et, loin d'en diminuer les effets, la sévérité de son ministère et la gravité de son éloquence ne firent qu'en augmenter l'éclat. Ses premiers sermons eurent un succès prodigieux. Madame de Sévigné, partageant l'enthousiasme universel, écrivait à sa fille « qu'elle n'avait jamais rien entendu de plus beau, de plus noble, de plus étonnant que les sermons du P. Bourdaloue. » Louis XIV

voulut l'entendre à son tour, et le nouveau prédicateur fut mandé à la cour, où il prêcha l'Avent en 1670, et le Carême en 1672; il fut redemandé pour les Carêmes de 1674, 1675, 1680 et 1682, et pour les Avents de 1684, 1686, 1689 et 1693. C'était une chose inouïe : le même prédicateur était rarement appelé trois fois à la cour : Bourdaloue y parut dix fois, et fut toujours accueilli avec le même empressement. Louis XIV disait « qu'il aimait mieux entendre ses redites que les choses nouvelles d'un autre. » Après la révocation de l'édit de Nantes, il fut envoyé en Languedoc pour annoncer aux protestants, et faire goûter aux nouveaux convertis les vérités de la religion catholique. Dans cette mission délicate, il sut concilier parfaitement les intérêts de son ministère avec les droits sacrés de l'humanité. Il prêcha à Montpellier en 1686, avec un succès prodigieux ; catholiques et protestants, tous à l'envi s'empressèrent de reconnaître, dans cet éloquent missionnaire, l'apôtre de la vérité et de la vertu. Dans les dernières années de sa vie, Bourdaloue abandonna la chaire, et se consacra aux assemblées de charité, aux hôpitaux et aux prisons. Ses discours pathétiques et ses manières insinuanes ne manquèrent jamais leur effet. Il savait conformer son style et ses raisonnements au rang et à l'esprit de ceux auxquels il adressait ou des conseils ou des consolations. Simple avec les simples, érudit avec les savants, dialecticien avec les esprits forts, il sortit victorieux de tous les engagements dans lesquels l'entraînèrent l'amour du prochain, le zèle de la religion et les devoirs de son état. Également goûté des grands et du peuple, des hommes pieux et des gens du monde, il exerça jusqu'à sa mort une sorte d'empire sur tous les esprits, et dut cet empire autant à la douceur de ses mœurs qu'à la force de ses raisonnements. « Sa conduite, a dit un de ses contemporains, est la meilleure réponse qu'on puisse faire aux *Lettres provinciales*. » Nulle considération ne fut jamais capable d'altérer sa franchise, ni de corrompre sa probité. On peut dire qu'il mourut les armes à la main et au champ d'honneur. Une abbesse illustre de Paris lui ayant demandé un sermon pour une prise d'habit, il n'osa la refuser, et, quoique vieux et incommodé d'un rhume très-dangereux, il prêcha avec la même chaleur et le même zèle que lorsqu'il n'avait que trente ans. Le mal augmenta sans qu'il cessât d'aller visiter les pauvres, et de se rendre assidûment à son confessionnal. Il dit encore la messe le jour de la Pentecôte, et le lendemain, 15 mai 1704, il avait cessé de vivre. Il mourut admiré de son siècle, regretté de tous ses confrères, respecté même des ennemis de son ordre. Boileau, qui n'aimait pas les jésuites, aimait et voyait souvent le P. Bourdaloue. Il est regardé avec raison comme le réformateur de la chaire et comme le fondateur de l'éloquence chrétienne parmi nous. Ce qui le distingue de tous les autres prédicateurs, c'est la force du raisonnement et la solidité de ses preuves. Jamais orateur chrétien ne donna à ses discours plus de majesté, de noblesse, d'énergie et de grandeur. La lecture des

saints Pères avait enrichi son esprit de cette abondance de preuves qu'il développe avec une rare supériorité, et auxquelles le talent qu'il avait pour la dialectique ajoute un surcroît de force qui résulte de ce que les logiciens appellent l'*identité* ou l'évidence. On lui a reproché, comme à Corneille, de vouloir trop argumenter, de trop penser, de parler plus à l'esprit qu'au cœur de ses auditeurs, d'énerver quelquefois son éloquence par un usage trop fréquent de divisions et de subdivisions, etc., et l'on ne peut disconvenir que tout cela ne soit vrai ; mais, en souscrivant à ces reproches, on ne doit pas cesser d'admirer l'inépuisable fécondité de ses plans, qui, en effet, ne se ressemblent jamais ; l'heureux talent de disposer ses raisonnements dans cet ordre qui semble commander la victoire, suivant la belle comparaison de Quintilien : *Velut imperatoria virtus* ; cette logique exacte, pressante, qui exclut les sophismes, les contradictions, les paradoxes, cet art avec lequel il fonde nos devoirs sur nos intérêts, et ce secret précieux de convertir les détails des mœurs en autant de preuves de son sujet. On l'a souvent mis en parallèle avec Massillon. Ce sont deux grands talents d'un genre différent. Si Massillon est encore aujourd'hui lu avec le plus vif intérêt, il doit cet avantage aux charmes de son style plutôt qu'à la force de ses raisonnements. Consultons nos contemporains ; ils donneront sans hésiter la préférence à l'émule de Racine, au peintre du cœur, enfin, à l'auteur du *Sermon sur le petit nombre des élus* ; mais si nous consultons les contemporains de Massillon lui-même, ils ne lui assignèrent que le second rang. Ils disent : « Bourdaloue a prêché pour les hommes d'un siècle vigoureux ; Massillon, pour les hommes d'un siècle efféminé. » Bourdaloue s'est élevé au niveau des grandes vérités de la religion ; Massillon s'est conformé à la faiblesse des hommes avec lesquels il vivait. On ne cessera pas de lire Massillon ; mais c'est un malheur qu'on ne puisse plus entendre Bourdaloue. La première partie de sa fameuse *Passion*, dans laquelle il prouve que la mort du fils de Dieu est le triomphe de sa puissance, est généralement regardée comme le chef-d'œuvre de l'éloquence chrétienne. Bossuet n'a rien dit de plus fort et de plus élevé. Rien ne tient à côté de cette première partie, pas même la seconde, qui, partout ailleurs, serait belle et victorieuse. Le P. Bretonneau, jésuite, a publié deux éditions des œuvres du P. Bourdaloue : l'une en 14 vol. in-8° (Paris, imprimerie royale, 1707 et années suivantes), c'est la meilleure et la plus recherchée ; l'autre en 15 vol. in-12 ; c'est sur celle-ci qu'ont été faites les éditions de Rouen, de Toulouse et d'Amsterdam. En voici la distribution : 1° Deux Avents prêchés devant le roi, 1 vol. ; 2° Carême, 3 vol. in-8° ou 4 vol. in-12 ; 3° Mystères, 2 vol. ; 4° Fêtes des saints, Vêtures, Professions, Oraisons funèbres, 2 vol. 5° Dominicales, 5 vol. ; 6° Exhortations et instructions chrétiennes, 2 vol. ; 7° Retraite spirituelle, 1 vol. On peut y joindre les *Pensées*, en 2 et en 3 vol. ; ce sont des réflexions, ou plutôt des fragments de sermons qui étaient demeurés imparfaits, et que Bourdaloue n'a

vait pas prêchés. Dès l'année 1693, on avait imprimé, du P. Bourdaloue, des *Sermons pour tous les jours de Carême*, Anvers et Bruxelles, 3 vol. in-12. Cette édition ne mérite aucune confiance, ayant été faite d'après des copies inexactes. L'abbé Sicard a publié des *Sermons inédits de Bourdaloue*, Paris, 1812, in-12 et in-8°. On a aussi donné en 1812 à Versailles une édition des *Œuvres complètes de Bourdaloue*, en 16 vol. in-8° (1). Sa vie a été écrite par madame de Pringy, Paris, 1705, in-4°. L'abbé de la Porte a publié un *Esprit de Bourdaloue, tiré de ses sermons et de ses pensées*, Paris, 1762, in-12 (2). Les sermons du P. Bourdaloue ont été traduits en plusieurs langues, et sont dans toutes les bibliothèques de l'Europe. Les protestants n'hésitent pas à le mettre à la tête de tous les prédicateurs français. « Certes, dit le Quintilien moderne, « ce n'est pas un mérite vulgaire que celui d'un recueil de sermons que l'on peut appeler un cours « complet de religion, tel que, bien lu et bien mé- « dité, il pût suffire pour en donner une connais- « sance parfaite. C'est donc, pour les chrétiens de « toutes les sectes, une des meilleures lectures pos- « sibles. Rien n'est plus attachant pour le fond des « choses, et la diction, sans les orner beaucoup, du « moins ne les dépare nullement. Elle est toujours na- « turelle, claire et correcte. Elle est peu animée, mais « sans vide, sans langueur, et relevée quelquefois par « des traits de force; quelquefois aussi, mais rarement, « elle approche trop du familier. Quant à la solidité « des preuves, rien n'est plus irrésistible. Il pro- « met sans cesse de démontrer; mais c'est qu'il est « sûr de son fait, car il tient toujours parole. Je « ne serais pas surpris que, dans un pays comme « l'Angleterre, où la prédication est toute en preuves, « Bourdaloue parût le premier des prédicateurs; et « il le serait partout, s'il avait les mouvements de « Démosthène, comme il en a les moyens de rai- « sonnement. Au total, je croirais que Massillon « vaut mieux pour les gens du monde, et Bourda- « loue pour les prédicateurs : l'un attirera le mon- « dain à la religion, par tout ce qu'elle a de dou- « ceur et de charmes; l'autre éclairera et affermera « le chrétien dans sa foi, par tout ce qu'elle a de « plus haut en conceptions, et de plus fort en ap- « pui. »

G—s.

(1) Autre édition, Toulouse, 1818-19, 18 vol. in-12; autre édition revue et corrigée, et précédée d'un discours préliminaire sur la vie et les écrits de Bourdaloue, par Eug. Genoude, Paris, 1822 et ann. suiv., 16 vol. in-8° et 20 vol. in-12; autre édition, Lyon, 1825, 16 vol. in-8°; autre édition, Besançon et Paris, 1825, 16 vol. in-8°; autre édition, augmentée de notes critiques et historiques, Paris, 1825-24, 5 vol. in-8°; édition stéréotype d'Herban, Paris, 1824, 22 vol. in-18. Les sermons de Bourdaloue ont été compris dans la collection des *Orateurs chrétiens* donnée, en 1819, par le libraire Blaise. Enfin on a publié : *Œuvres complètes de Bourdaloue, revues et collationnées sur l'édition de 1707*, Paris, Lefèvre, 1854, 5 vol. grand in-8°, 2 col., faisant aussi partie de la collection connue sous le nom de *Panthéon littéraire*. — Le P. Louis de Saligny, jésuite, a traduit en latin les sermons de Bourdaloue, la Flèche, 1715-15, 5 vol. in-12. — « Antoine Seriesy, connu par ses fréquentes super- « cheries en littérature, dit M. Quérard dans la *France littéraire*, a « fait imprimer en 1812 un volume de sermons de Bourdaloue « qui sont apocryphes. »

Ch—s et D—R—R.

(2) Le P. Bretonneau a donné les *Pensées* (de Bourdaloue) sur divers sujets de religion et de morale, Paris, 1755, 2 vol. in-12,

BOURDE DE VILLEHUET (JACQUES), d'une famille qui a fourni à la marine plusieurs officiers de mérite, naquit à St-Malo vers 1750. Entré de bonne heure au service de la compagnie des Indes, il fut employé dans ses établissements et s'acquit la réputation d'un bon marin. En 1765 il soumit au jugement de l'académie des sciences et fit imprimer avec son approbation un ouvrage intitulé : *le Manœuvrier, ou Essai sur la théorie et la pratique des mouvements du navire et des évolutions navales*. L'année suivante, il remporta le prix qu'elle avait proposé sur l'*arrimage des vaisseaux*. Son mémoire, inséré dans le t. 9 du recueil des prix de l'académie, a été reproduit à la suite d'une nouvelle édition du *Manœuvrier*, Paris, 1814, in-8°, avec 11 planches; et séparément, sous ce titre : *Principes fondamentaux de l'arrimage des vaisseaux*, 1814, in-8° (1). On connaît encore de Bourdè : *Manuel des marins, ou Dictionnaire des termes de marine*, Lorient et Vannes, 1775, in-8°; Paris, 1798, 2 vol. in-8°. Le *Manœuvrier* a été traduit en anglais par Sanliwil, Londres, 1788. Bourdè mourut à Lorient en 1789, laissant un fils qui marche sur ses traces. (Voy. la *Biographie des hommes vivants*, t. 1^{er}, p. 444.)

W—s.

BOURDEILLE (HÉLIE DE), cardinal, archevêque de Tours, 5^e fils d'Arnaud, baron de Bourdeille en Périgord, et sénéchal de cette province, et de Jeanne de Chamberlhac, naquit au château de Bourdeille vers l'an 1410. Sa vocation personnelle et le testament de son père le destinèrent à l'état ecclésiastique; il entra de bonne heure dans l'ordre de St-François, y professa la théologie, et se livra à la prédication. L'évêché de Périgueux étant venu à vaquer dans le mois de septembre 1457, par la mort de Bérenger d'Arpajon, il fut élu par le chapitre, et obtint ses bulles du pape Eugène IV, dès le mois de novembre de la même année. Les auteurs de la *Gallia christiana* se sont trompés en plaçant cette élection sous la date de 1447. L'entrée solennelle qu'il fit à la prise de possession de son évêché nous a été conservée par deux relations authentiques qui offrent des faits précieux pour l'histoire de la province. On y trouve les motifs de chacun des quatre barons du Périgord pour réclamer la préséance sur les autres, et on peut en tirer quelques conjectures sur l'origine même de cette distinction, qui n'est pas très-ancienne. Cette fois, la préséance fut adjugée au frère de l'évêque Arnaud II de Bourdeille. Les honneurs que recevait l'évêque à son entrée devaient lui paraître un peu onéreux; car, par exemple, le seigneur de Barrière, fief enclavé dans la cité, était tenu « de « adextre ledit M. l'évêque au montoir de son che- « val ou mule, et lui monté, de tenir et mener par

1734, 3 vol. in-12; 1774, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage a été souvent réimprimé. — On a aussi *Morceaux choisis de Bourdaloue*, par Henri Lemaire, Paris, 1812, 1 vol. in-12, et Besançon, 1821, même format. Ce recueil a eu plusieurs éditions. La meilleure a été publiée par l'abbé Rolland, avec une notice sur Bourdaloue par Feller, et le jugement du cardinal Maury sur cet orateur, Paris, 1821, 1 vol. in-12, port.

Ch—s.

(1) A la suite de l'ouvrage de Bourdè se trouvent, 1^o un mémoire sur le même sujet, par Groignard; 2^o un *Traité des nouvelles manœuvres du canon à bord des vaisseaux du roi, et du mode d'exercice pour les officiers ou les équipages*. D—R—R.

« le frein, en chevauchant, jusqu'à certain lieu, qu'il « descend...; de présenter audit évêque, à table, « viandes et mets, comme appartient, et servir et « administrer à boire pareillement; il avoit aussi le « droit de prendre la monture dont l'évêque était « descendu, de même que tout le buffet, savoir est la « tasse ou gobelet d'or ou d'argent, cuillers, salières, « écuelles, plats, pintes, flacons, nappes, serviettes, « et tout autre ustensile dont l'évêque s'est servi. » Et jamais le féal n'y manqua. Hélié de Bourdeille fit, durant le cours de son épiscopat, de grandes libéralités à son église, et de larges aumônes à ses diocésains; mais, malgré son exemple et ses soins, la corruption de ce siècle lui parut exiger de mettre la ville de Périgueux en interdit. Un ordre de Charles VII, donné à Chinon le 7 mai 1446, le fit lever, à cause des privilèges accordés par le pape aux rois de France, et que Périgueux, étant du domaine de la couronne, ne peut être mis en interdit. Ce fut peut-être là l'origine des écrits que composa Hélié de Bourdeille sur la pragmatique sanction, qu'il regarda comme contraire à l'ancienne liberté de l'Eglise. Député aux états de Tours, son mérite et son nom l'élevèrent au siège archiepiscopal de cette ville; il prêta serment entre les mains de Louis XI, le 23 décembre 1468. Ce monarque le nomma, en 1475, le premier des commissaires chargés du procès de l'abbé de St-Jean-d'Angely, à l'occasion de la mort du duc de Guyenne. Dans la suite, soit que son zèle oubliât les considérations de la prudence, soit qu'il s'abusât sur la confiance que Louis XI paraissait avoir en ses prières, il paraît qu'il intercédait indirectement en faveur du cardinal Balue, de quelques autres prisonniers, et pour des restitutions de confiscations. La dévotion céda alors à la dignité dans le cœur du monarque, tout malade qu'il était, et peu s'en fallut que l'archevêque de Tours ne fût mis en jugement. Le chancelier reçut et fit agréer des excuses. Ce fut peu après, et vraisemblablement en 1482, qu'Hélié de Bourdeille entreprit le voyage de Rome. Il y reçut un accueil distingué, et il en rend compte lui-même à son neveu, le seigneur de Bourdeille, dans une lettre qui, chose étrange, est écrite en patois périgourdin, et signé *F. H., archevêque de Tors indine*. Enfin, créé cardinal-prêtre sous le titre de Ste-Luce, le 15 novembre 1485, il survécut peu à cette dignité, étant mort dans son diocèse le 15 juillet de l'année suivante. La sainteté de sa vie donna lieu à une enquête ordonnée par le pape, et dont Jean de Plas, évêque de Périgueux, fut nommé commissaire; mais la canonisation n'eut pas lieu. Brantôme reproche amèrement au cardinal de Bourdeille, son grand-oncle, de n'avoir laissé à sa famille que son chapeau de cardinal, et encore ne le lui laissa-t-il point; car, par son testament, il le légua au chapitre de Périgueux, qui le fit honorablement suspendre à la voûte de sa cathédrale. Le cardinal de Bourdeille a laissé plusieurs écrits, dont les principaux sont : 1° *Opus pro pragmatica sanctionis abrogatione*, Rome, 1486, in-4°; réimprimé à Toulouse en 1518. Il est question dans cet ouvrage du concordat qui fut fait, en 1472, entre Louis XI et Sixte IV : il est peu connu, et fut mal observé.

2° *Defensorium concordatorum*, Paris, 1520, in-4°, plusieurs fois réimprimé avec les concordats de Léon X et de François I^{er}. 3° Un traité latin sur la *Pucelle d'Orléans*, qui se trouve manuscrit à la fin du procès de justification de cette héroïne, etc. L—E et D.B.

BOURDEILLES (CLAUDE DE), comte de Montresor. Voyez MONTRESOR.

BOURDEILLES (PIERRE DE). Voyez BRANTÔME.

BOURDELIN (CLAUDE), né en 1621, à Villefranche, près de Lyon, ayant perdu de bonne heure son père et sa mère, vint à Paris, où il apprit de lui-même le grec et le latin, pour s'adonner à la chimie et à la pharmacie, qui ont fait son unique occupation pendant cinquante-six ans. Il s'y était déjà fait un nom, quand, par esprit de philosophie, il se retira à Senlis; il y resta jusqu'en 1668, et revint à Paris prendre place à l'académie des sciences. Il a présenté à cette compagnie près de 2,000 analyses de toutes sortes de corps, et fut, pendant trente-deux ans, l'oracle de la chimie. Il s'appliqua particulièrement à l'étude des eaux minérales, à celle des plantes usuelles, et il se montra ennemi déclaré de la saignée. Il n'a publié aucun ouvrage, et est mort le 15 octobre 1699. Il est le premier académicien dont Fontenelle ait fait l'éloge. — Claude BOURDELIN, son fils aîné, naquit à Senlis, le 20 juin 1667. A l'âge de dix-huit ans, il avait traduit tout Pindare et tout Lycophron, et entendait, sans aucun secours, l'ouvrage de Lalire, sur les sections coniques. Il s'adonna à la médecine, et devint, en 1705, premier médecin de la duchesse de Bourgogne. Il était membre de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences, à laquelle il consacra tous ses travaux. Il n'a point laissé d'ouvrages, et est mort le 20 avril 1741. — François BOURDELIN, frère de Claude, naquit à Senlis le 15 juillet 1668, s'adonna à la jurisprudence, qui lui permettait de cacher plus aisément son goût pour l'étude des langues, et de s'y livrer. Il apprit l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, et même un peu d'arabe, d'histoire et de politique. Il accompagna, en qualité de secrétaire d'ambassade, Bonrepos, ambassadeur en Danemark; mais sa santé ne lui permit pas de rester à Copenhague plus de dix-huit mois, et son père lui acheta alors une charge de conseiller au Châtelet, dont il parut d'abord s'occuper avec plaisir; mais son goût pour les langues lui fit prendre secrètement l'emploi de traducteur des dépêches étrangères. Il fut ensuite gentilhomme ordinaire, et mourut le 24 mai 1717. Il était de l'académie des inscriptions, dans les mémoires de laquelle il a donné la *Description de quelques anciens monuments trouvés dans les pays étrangers, particulièrement de la colonne d'Antonin Pie*. Il avait entrepris deux ouvrages assez considérables, l'*Explication de toutes les médailles modernes frappées depuis deux ou trois siècles*, et la traduction du *Système intellectuel de l'univers* par Cudworth. L'éloge de François Bourdelin, par de Boze, se trouve dans le t. 5 des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*. — Louis-Claude BOURDELIN, fils de François, né à Paris, en 1695, fut reçu à l'académie des sciences en 1727, et

y lut divers mémoires sur des matières de chimie. Il fut professeur de cette science au Jardin du roi, de l'académie de Berlin, et de celle des Curieux de la nature. Il devint médecin de Mesdames, et mourut le 13 septembre 1777. — L'abbé BOURDELIN, de la même famille, né à Lyon en 1725, y fut instituteur, et mourut le 24 mars 1783. Il avait été aveugle jusqu'à l'âge de douze ans. On a de lui : *Nouveaux Eléments de la langue latine, ou Cours de thèmes français-latins*, Lyon, 1778, 4 vol. in-12 (1). Delandine a publié en 1783 un hommage à la mémoire de l'abbé Bourdelin, in-8°. A. B — T.

BOURDELOT (l'abbé). Voyez MICHON.

BOURDELOT (JEAN), avocat au parlement de Paris, né à Sens, devint, en 1627, maître des requêtes de la reine Marie de Médicis, et fut moins connu comme jurisconsulte que comme savant éditeur de plusieurs auteurs grecs et latins. Il s'adonna aussi, avec succès, à l'étude des langues orientales, et la science des manuscrits n'eut pour lui que peu de ténèbres. Ces travaux ne l'empêchèrent pas de fréquenter la société ; il aimait surtout passionnément la musique. L'abbé de Marolles nous apprend qu'il assistait très-souvent aux concerts que donnait un joueur de luth, rue de la Harpe, chez qui l'abbé demeurait. Bourdelot transmit son nom et sa fortune à Pierre Michon, fils de sa sœur. (Voy. MICHON.) Ce ne fut pas seulement pour sa famille que Bourdelot se montra généreux. Les savants peu riches trouvaient chez lui une magnifique bibliothèque, d'utiles conseils, de plus utiles secours. Ces habitudes d'une âme vertueuse furent continuées par Pierre Michon, qui fit passer sa fortune à son neveu Bonnet, à condition qu'il prendrait le nom de Bourdelot. (Voy. BONNET.) Jean Bourdelot mourut subitement à Paris en 1638. On lui doit les éditions suivantes : 1° *Luciani Opera græca, cum latina doctorum virorum interpretatione et notis*, Paris, 1613, in-fol. C'était l'édition de Lucien la plus estimée avant celle qui a été donnée par Reitz, en 1745. Un de nos plus savants hellénistes (M. Boissonade) pense que « les notes de Bourdelot ne sont pas in-dignes d'éloges, quoiqu'elles aient été faites à la hâte. » 2° *Heliodori Æthiopiarum libri, græc.-lat., cum animadversionibus*, etc., Paris, 1619, in-8°. Mencke (*Charlatanerie des savants*, p. 69) critique Bourdelot, parce que, dans ses notes sur Héliodore, il renvoie sans cesse ses lecteurs à ses ouvrages, quoiqu'il n'en ait jamais fait imprimer d'autres. Baillet et Tannegui-Lefèvre estiment qu'il faut un peu rabattre du prix que les Français et les étrangers attachent à ses commentaires. Bayle, au contraire, les regarde comme très-doctes. 3° *Petronii Satyricon cum notis*, imprimé après sa mort, Amsterdam, 1663, et Paris, 1677, in-12. Parmi les écrits de Bourdelot dont on regrette que la publication n'ait point eu lieu, on remarque un *Traité de l'étymologie des mots français*. Un lexicographe (2) lui

donne le titre de traducteur de Lucien et d'Hérodote. C'est une erreur. L'abbé de Marolles, dans ses *Mémoires* (t. 1^{er}, p. 66, et t. 5, p. 243), fait les plus grands éloges de Jean Bourdelot. Il l'appelle *excellent homme, personnage savant autant qu'il étoit accort et civil en toutes choses*. — Edme BOURDELOT, frère puîné du précédent, dirigea, de concert avec lui, les études de Pierre Michon, leur neveu. Il devint médecin de Louis XIII et honora son nom et sa profession par l'exercice de toutes les vertus. Edme Bourdelot ne se maria point, et mourut quelques années avant son frère. L—M—X.

BOURDET, chirurgien dentiste à Paris, a publié plusieurs écrits sur son art : 1° *Lettre à M. D.*, 1754, in-12 ; 2° *Eclaircissements sur cette lettre*, 1754, in-12 ; 3° *Recherches et Observations sur l'art du dentiste*, Paris, 1757, 2 vol. in-12 ; 4° *Dissertation sur les dépôts du sinus maxillaire*, 1777, in-12 ; 5° *Soins pour la propreté de la bouche et pour la conservation des dents*, Paris, 1771, in-8° ; et Berne, 1792, in-24 ; autre édition sous ce titre : *Moyens faciles de nettoyer la bouche et de conserver les dents*, Berne, 1782, in-8°. Z—O.

BOURDIC-VIOT (MARIE-ANNE-HENRIETTE PAYAN DE L'ÉTANG DE), naquit à Dresde, en 1746 de parents peu fortunés. Amenée en France à l'âge de quatre ans, elle épousa, à treize ans, le marquis Ribière d'Antremont, habitant du comtat Venaissin, qui la laissa veuve à seize ans. Dès la plus tendre enfance, elle composait des vers qui ne lui coûtaient guère que la peine de les écrire ; elle suivait d'instinct les règles de la versification ; et, comme son imagination très-active avait été éveillée de bonne heure, les expressions venaient se placer d'elles-mêmes sous sa plume. Madame d'Antremont était fort loin d'être jolie, mais elle avait une taille élégante. Aussi disait-elle, en parlant d'elle-même : « L'architecte a manqué la façade. » Pour réparer ce désagrément, elle résolut d'acquérir des connaissances profondes dans tous les genres. L'étude de l'allemand, du latin, de l'italien et de l'anglais partagea ses moments avec celle de la musique, pour laquelle elle avait un goût très-décidé. En lisant les écrivains étrangers dans leur idiome, son imagination s'appropriait une partie de leurs beautés. On remarque dans ses poésies cette indépendance de raison qu'elle avait puisée dans Montaigne, pour qui elle avait une prédilection marquée. Madame d'Antremont épousa en secondes nocces le baron de Bourdic, major de la ville de Nîmes. Elle put se livrer entièrement à son goût pour la musique et la poésie ; mais comme elle n'attachait aucune importance à ses productions, elle eut souvent occasion de lire avec étonnement dans l'*Almanach des Muses* les vers qu'on lui avait dérobés. Elle s'était tracé un cercle littéraire, dont elle n'est sortie que deux fois ; la première, par une *Ode au Silence* ; la seconde, dans l'*Éloge de Montaigne*, qu'elle composa pour sa

(1) Il a laissé plusieurs manuscrits sur l'histoire et sur les arts.
D—R—R.

(2) *Dictionnaire historique, littéraire et critique*, contenant une

idée abrégée de la vie et des ouvrages des hommes illustres, 1738, t. 1^{er}, p. 573. Cette biographie, attribuée à l'abbé Barral, paraît être sortie de plusieurs mains.

réception à l'académie de Nîmes, en 1782. *L'Ode au Silence* est pleine d'idées sublimes, et ne serait pas désavouée par les meilleurs poètes lyriques. Madame de Bourdic devint une seconde fois veuve, et épousa en troisièmes noccs M. Viot, administrateur des domaines. Elle se fixa à Paris, où sa société fut recherchée par tout ce qu'il y avait de gens aimables (1). Outre l'*Eloge de Montaigne*, Paris, Pougens, an 8 (1800), in-18, madame de Bourdic-Viot avait composé l'*Eloge du Tasse* et celui de *Ninon de Lenclos*, qui n'ont point été imprimés. Elle avait fait un opéra en 5 actes, intitulé : *la Forêt de Brama*, que M. Eler a mis en musique, et qu'il n'a pu faire représenter. Madame de Bourdic-Viot a été emportée par une maladie violente, le 7 août 1802, à la Ramière, près de Bagnoles (2). F—LE.

BOURDIER-DELPUIST (JEAN-BAPTISTE), jésuite, né en Auvergne vers 1736, mort à Paris le 15 décembre 1811, a été l'éditeur des *Observations sur le Contrat social* de J.-J. Rousseau, par le P. G.-F. Berthier (voy. ce nom), Paris, 1789, in-12; et le continuateur de l'*Abrégé des Vies des Pères et des martyrs*, traduit de l'anglais par Godescard, Paris, 1802, 4 vol. in-12. Z—O.

BOURDIGNÉ (CHARLES DE), prêtre, né dans l'Anjou, au commencement du 16^e siècle, est auteur d'un ouvrage en rimes, intitulé : *la Légende de maître Pierre Faifeu, ou les Gestes et Dits joyeux de maître Faifeu, escolier d'Angers*, imprimé à Angers, 1532, in-4^o goth.; réimprimé avec quelques poésies de Jean Molinet, et une lettre de l'éditeur à Lancelot, de l'académie des inscriptions, Paris, Coustelier, 1725, in-8^o. Titon du Tillet, p. 111 de son *Parnasse français*, renvoie à cette lettre les curieux qui désireraient être instruits de la vie de ces deux poètes, mais elle ne contient rien de satisfaisant ni sur l'un ni sur l'autre. Il dit aussi que Molinet mourut en 1507, quelque temps avant la mort de Bourdigné, ce qui est une faute, vu que Charles Bourdigné vivait encore en 1551. Cette faute a été copiée dans la dernière édition de Moréri. L'ouvrage de Bourdigné est une espèce de roman écrit avec beaucoup de naïveté, dans le goût des *Reques franches*, attribuées à Villon; il renferme quelques contes peu décents, mais un bien plus grand nombre de traits vraiment plaisants, et qui ont été imités sans qu'on se soit avisé d'en faire hommage au premier auteur. — Jean DE BOURDIGNÉ, de la même famille, sui-

(1) Elle se lia d'amitié avec madame du Boccage, qui dut à son intervention la pension qu'elle obtint sur la fin de sa vie. D—R—R.

(2) Elle était membre de plusieurs sociétés, lycées et académies, entre autres de celle des Arcadiens de Rome. Voltaire, Blin de Saintmore, et Laharpe l'ont célébrée. On a dit d'elle : « que la plume de Plin le Jeune et la lyre de Sapho n'eussent pas été déplacées « dans ses mains :

Et des talents et de la grâce
Bourdic reçut le double don.

Les vers que Voltaire lui adressa en échange des siens sont supérieurs à tous ceux qu'elle a fait faire et qu'elle a faits; ils se terminent par ce trait charmant : *Sapho*

Chanta l'amour; elle est votre modèle :
Vous possédez son esprit, ses talents;
Chantez, aimez, Phaon sera fidèle.

vant la Monnoie, et son frère, suivant Goujet, natif d'Angers, prêtre-chanoine de cette ville, a composé : *Histoire agrégative des annales et croniques d'Anjou, et plusieurs faicts dignes de mémoire, etc., revues et additionnées par le Viateur*, Angers, 1529, in-fol. goth. Plusieurs bibliographes citent une édition de Paris, Cousteau, 1555, in-fol. Cet ouvrage est fort rare, et il n'a guère d'autre mérite, étant rempli de fables. Jean de Bourdigné prend le titre de docteur ès-droit. On ne connaît point l'auteur caché sous le surnom du *Viateur*, a moins que ce ne soit Jean Bouchet, qui s'appelait aussi le *Traverseur des voyes périlleuses*. (Voy. BOUCHET.) La Monnoie fixe la mort de Bourdigné au 19 avril 1545. et Moréri l'a reculée à 1555. W—S.

BOURDIN (MAURICE), antipape, né en Limousin, d'où Bernard, archevêque de Tolède, l'emmena en 1095. Pour se l'attacher, il le fit son archiprêtre, et ensuite évêque de Coïmbre. Maurice fit le voyage de Jérusalem, passa par Constantinople, où il se fit aimer des grands et de l'empereur Alexis. De retour en Portugal, il succéda, en 1110, à St. Gérard, dans l'archevêché de Braga. Il vint à Rome, et obtint la confirmation et le pallium de Pascal II, qui le fit ensuite son légat auprès de l'empereur Henri V, pour traiter de la paix avec lui. Maurice se montra peu reconnaissant envers Pascal; il couronna Henri que le clergé de Rome avait refusé en l'absence du pape. Pascal, irrité de cette démarche de son légat, le fit excommunier au concile de Bénévent. (Voy. PASCAL II.) Gélase II ayant succédé à Pascal, l'Empereur, choqué à son tour que l'élection eût été faite sans son consentement, fit élire pape Maurice, qui prit le nom de Grégoire VIII. Après avoir chassé Gélase (voy. ce nom), Maurice prit d'abord le soin de couronner, en sa qualité de pape, l'Empereur, quoiqu'il l'eût déjà fait en sa qualité d'archevêque de Braga. Il écrivit ensuite partout pour se faire approuver; mais il ne réussit point dans la majeure partie des royaumes chrétiens, et surtout en France, où on ne reconnaissait que Gélase. Calixte II ayant succédé à Gélase, et ayant fait sa paix avec Henri V, Maurice fut obligé de quitter Rome, et de se réfugier à Sutri, où ce pape le fit assiéger par l'armée que les Normands lui avaient fournie dans la Pouille. Les habitants ne voulurent point soutenir les horreurs d'un siège, et les soldats livrèrent Maurice aux troupes de Calixte, qui, après l'avoir chargé d'injures, le firent monter sur un chameau, à rebours, tenant la queue au lieu de bride, et lui mirent sur le dos une peau de mouton sanglante, pour représenter, par dérision, la chape éclatante dont les papes étaient revêtus. Ils le firent entrer à Rome dans cet équipage; le peuple voulait le massacrer; mais Calixte s'y opposa. (Voy. CALIXTE II.) Il l'envoya d'abord au monastère de la Cave, et ensuite à Janula, d'où Honorius II, son successeur, le tira pour l'enfermer à Fumone, près d'Alatri. Maurice Bourdin y termina ses jours, l'an 1122, victime de son ambition et de son attachement pour Henri V, qui avait payé ses services en l'abandonnant. (Voy. l'*Hist. ecclésiast.* de Fleury, liv. 64, 66 et 67.) D—S.

BOURDIN (GILLES), né à Paris, en 1715, fut successivement lieutenant général des eaux et forêts de France, avocat général au parlement de Paris en 1553, procureur général en 1558, et mourut d'apoplexie, le 23 janvier 1570. Il n'avait encore que vingt-huit ans, lorsqu'en 1545, il fit un commentaire grec sur la comédie d'Aristophane : *Cereris sacra Celebrantes*, autrement dite les *Thesmophories* ; il le dédia à François 1^{er} : on le trouve dans l'édition d'Aristophane de Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol. On conserve à la bibliothèque royale, parmi les manuscrits de Dupuy, des *Mémoires sur les libertés de l'Eglise gallicane*, par Gilles Bourdin, in-fol. ; mais son principal ouvrage est un commentaire latin sur l'édit de 1539 : *Ægidij Bordini Paraphras' in constitutiones regias anno 1539 editas*. Ce commentaire, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1628, in-8°, se trouve réimprimé dans plusieurs recueils d'ordonnances, et Fontanon le traduisit en français en 1606, in-8°. Gilles Bourdin était versé dans les langues hébraïque, arabe, grecque et latine. Il vécut sous le règne de quatre rois (François 1^{er}, Henri II, François II et Charles IX). Il avait toujours l'air de dormir à l'audience, ce qui ne l'empêchait pas de résumer parfaitement l'affaire qui s'était plaidée, lorsqu'il prenait la parole. C'était un homme religieux, un magistrat intègre, un habile juriconsulte, un savant distingué. V—VE.

BOURDIN (JACQUES), seigneur de Vilaines, fut secrétaire d'Etat sous Henri II et ses deux successeurs, secrétaire des finances en 1549, et chargé ensuite du département des affaires d'Italie. Il dressa presque seul tous les mémoires et les instructions pour soutenir les droits de l'Eglise gallicane et de la couronne de France au concile de Trente. On en trouve la plus grande partie dans le recueil des actes de ce concile, publié par Jacques Dupuy, Paris, 1654, in-4°. On conservait en un vol. in-fol., manuscrit, dans la bibliothèque de Legendre de Darmini, le *Recueil complet des mémoires, instructions et dépêches de Bourdin, depuis 1553 jusqu'en 1566, pour les affaires d'Allemagne*. Il fut employé en 1554 aux négociations de Troyes, pour conclure la paix avec l'Angleterre, et mourut le 6 juillet 1567. Il ordonna, par son testament, qu'on l'enterrât sans pompe, et que son corps fût porté dans la fosse publique, précédé d'une lanterne seulement, ce qui confirma le soupçon qu'on avait de son attachement aux opinions des protestants. — **Nicolas BOURDIN**, un de ses fils, obtint aussi la charge de secrétaire d'Etat, fut de l'académie de l'abbé d'Aubignae, et mourut gouverneur de Vitry-le-François, en 1676. Il a publié quelques poésies et quelques ouvrages de mathématiques, ou plutôt d'astrologie, tels que les *Remarques de J.-B. Morin sur le commentaire du centiloque de Ptolémée, mis en lumière pour servir de fanal aux esprits studieux de l'astrologie*, Paris, 1654, in-4°. — **Charles BOURDIN**, chanoine, archidiacre et grand vicaire de Noyon, publia l'*Histoire de Notre-Dame de Ficulaire*, St-Quentin, 1662, in-12. — **Matthieu BOURDIN**, religieux minime, mort en 1692, a publié la *Vie de Madeleine Vignerot*,

du tiers-ordre de St-François de Paule, Rouen, 1679, in-8°, et Paris, 1689, in-12. C. M. P.

BOURDOIS DE LA MOTHE (EDME-JOACHIM), fut un de ces médecins qui, heureusement servis par un caractère aimable et par les circonstances, parviennent sans peine à tout ce qu'ils souhaitent, sans prendre soin de légitimer leur élévation par de sérieuses études et de longs labeurs. Hommes habiles, et se vouant tout entiers au présent, ils s'adressent directement et avec opportunité à la source des faveurs, de sorte que tout leur échoit, titres enviés, position considérable, confiance des grands, crédit près de ceux qui dirigent l'opinion ou qui gouvernent les hommes. En leur présence on ne critique jamais la marche des choses humaines ! ils vous opposeraient leur propre exemple, sans paraître deviner que c'est cet exemple même qui excite vos critiques et les justifie. Bourdois naquit à Joigny, le 24 septembre 1754 : il comptait ainsi une année de plus que Corvisart, son supérieur en plus d'un genre, et une année de plus que le prince de Talleyrand, à qui il dut principalement sa fortune. Le père de Bourdois était médecin, et médecin assez notable dans sa province, pour avoir mérité plus d'une fois les éloges de Vicq-d'Azyr, interprète de la société royale de médecine. Il comptait quelques amis à Paris, et c'est à Paris que le jeune homme vint faire ses études et passer ses licences sous la bienveillante tutelle des amis de son père. Bourdois ne connut donc ni l'isolement des premières années, ni le dangereux ascendant des intimités d'école : il fréquenta le monde de bonne heure, et n'étudia qu'avec cette sobriété que le monde encourage et qui ne dissuade d'aucun de ses plaisirs ; ses études terminées, Bourdois devint docteur régent de l'ancienne faculté de médecine, et, à quelque temps de là, médecin de l'hôpital de la Charité. Malheureusement, pour desservir cette place méritoire, il fallait se lever de grand matin, se montrer assidu, affronter les intempéries du dehors et les exhalaisons du dedans ; il fallait, de plus, se tenir au niveau des progrès de son art, constater à l'amphithéâtre l'erreur ou la justesse des prévisions cliniques ; enfin il aurait fallu lutter de soins et de zèle avec Desbois de Rocheford, ensuite rivaliser d'autorité avec Corvisart : c'était beaucoup pour un médecin comme Bourdois, plutôt né pour briller dans les salons que pour régner dans un hôpital. A cette époque Bourdois toussait très-souvent ; cette toux sèche se joignait à quelque maigreur, et peut-être même à de l'inquiétude. Ce rhume de fatigue ressemblait assez à la phthisie pour motiver la retraite de Bourdois, qui n'eut pas grand-peine à se rétablir, grâce à du repos et à du sommeil. Il quitta donc définitivement la Charité, où il n'était pas resté assez de temps pour opérer des cures ou des changements mémorables. Il modifia toutefois le traitement dit de la Charité pour la colique des peintres, en substituant isolément le laudanum de Sydenham à l'éméto-cathartique des RR. PP. La guérison de Bourdois fit plus de bruit que n'en avait fait son noviciat de l'hôpital. Dès lors toutes les poitrines fai-

bles durent en appeler à son expérience. L'hiver suivant aucun rhume ne survint dans le grand monde, sans que l'avis de Bourdois ne fût invoqué. Une angine *étrange* avait commencé la réputation du baron Portal; une toux personnelle, promptement supprimée, consacra celle de Bourdois. Comme il y avait alors beaucoup plus près de la ville à la cour que d'une clinique d'hôpital à la ville, Bourdois parvint rapidement auprès des grands. Le comte de Provence (depuis Louis XVIII), qui unissait la philosophie à la littérature, prit soin d'attirer à lui un jeune médecin bien élevé, auquel les sciences physiques paraissaient familières. Il le mit à la tête de son cabinet d'expériences, à peu près comme le régent avait autrefois commis Homberg à la direction du sien, et il le nomma en outre médecin de quelques résidences dépendant de son domaine privé. Bourdois profita, en homme d'esprit, de l'accès qu'il avait auprès d'un prince distingué, dont il fut depuis médecin consultant, quand ce prince fut devenu roi de France. Au temps où nous parlons, Bourdois était aussi médecin de la princesse Victoire, tante de Louis XVI et de Monsieur. Vinrent la révolution et l'émigration des princes et de la princesse Victoire, que Bourdois aurait sans doute accompagnée en terre étrangère, si le vieux docteur Malouet, auquel il avait succédé dans les bons jours, n'eût revendiqué noblement aux jours de l'exil ses privilèges de titulaire. Suspecté et tourmenté à son tour, à cause de ses relations aristocratiques et de la modération même de ses opinions, Bourdois fut emprisonné à la Force, d'où on le laissa sortir, sur sa promesse de se rendre utile dans les armées d'Italie. Mais le rôle de médecin militaire qu'on lui avait destiné fut aussi antipathique à sa nature que l'avaient été ses premières fonctions de médecin d'hôpital. Revenu en France entre deux guerres, à compter de cette époque Bourdois ne quitta plus Paris, où s'était rétablie la tranquillité, le seul genre de liberté dont il pût se montrer jaloux. Suivant dès lors sa première pente, il dirigea ses vues et ses pacifiques batteries du côté des hommes puissants, et presque chaque année lui apporta quelques nouveaux titres et quelques nouvelles possessions. En 1807, le préfet Frochot, d'estimable mémoire, le nomma médecin des épidémies du département de la Seine; il fut conseiller de l'université impériale en 1810, et l'empereur le nomma médecin du roi de Rome en 1811. Trop philosophe pour attacher beaucoup d'importance aux noms propres, Bourdois, quand la restauration succéda à l'empire, devint médecin consultant de Louis XVIII, puis de Charles X, ses anciens clients: de sorte que ce changement de règne et de dynastie sembla donner carrière à ses souvenirs et à sa constance. Il fut de l'académie royale de médecine dès sa fondation première, en 1820. Mais la place qui intéressa le plus sa fortune, fortune qu'un riche mariage avait déjà plus qu'ébauchée, ce fut sa position officielle près du prince de Talleyrand, lui qui, à diverses époques et dans plusieurs interrègnes, eut peut-être plus de puissance effective qu'un roi nominal. Bour-

dois, jusqu'à ses derniers jours, resta le médecin de ce célèbre diplomate, et il fut médecin du ministère des affaires étrangères tant que dura l'empire. A cette époque où l'omnipotence impériale s'étendait à toutes choses et embrassait l'Europe entière, un ambassadeur accrédité aurait inspiré toutes sortes de défiances et mal fait sa cour, s'il eût choisi un autre médecin que le médecin en titre des affaires étrangères. Bourdois fut ainsi, pendant dix ans et plus, médecin de tous les ambassadeurs et des personnalités étrangères qui, dans ce temps-là, suivaient politiquement l'exemple du représentant de leur nation. Cependant, si uni qu'il fût alors avec la politique et si favorable que se montrât l'occasion, Bourdois resta constamment étranger à ces nobles intrigues qui, dit-on, décidèrent du sort des États. Et même, quel que fût l'ascendant de certains exemples, jamais on ne lui vit de tentations pour ces soudains revirements de fonds publics où tant de fortunes s'improvisèrent. Il est vrai qu'il resta presque aussi neutre pour les sciences que pour la politique. Il n'a jamais publié qu'une seule brochure, encore ce modeste écrit était-il traduit de l'espagnol. C'était un mémoire de Ruit sur la *ratanhia* (1), racine de plusieurs espèces de kramérins, qui a pour propriété de tarir des hémorragies et de mettre fin à quelques écoulements. Homme poli, discret, réservé jusqu'au mystère, et même cérémonial, Bourdois paraissait un peu affecté dans ses manières, au moins parmi ses confrères, envers qui il ne déployait pas volontiers toute sa politesse. Il travaillait peu à l'académie, faisait peu pour la science, encore moins pour la tradition. Mais, homme de bonne compagnie et doué de quelque sagacité, il avait projeté dès longtemps la publication d'une *Clinique des gens riches*, simple annonce qu'il a laissée prudemment à l'état de projet, et qui, durant vingt ans, défraya l'éloquence de ceux qui s'instituèrent ses panégyristes, lui vivant.

Is. B—N.

BOURDOISE (ADRIEN), l'un de ces prêtres vertueux et zélés dont la Providence se servit au commencement du 17^e siècle pour ressusciter en France l'esprit du sacerdoce, presque éteint par les désordres des guerres civiles. Il naquit le 1^{er} juillet 1584, au diocèse de Chartres, de parents pauvres et vertueux, ne commença ses études qu'à l'âge de vingt ans, et se lia étroitement avec St. Vincent de Paul et Olivier, fondateur du séminaire de St-Sulpice. Zélé pour l'instruction des peuples et pour la discipline ecclésiastique, il se livra sans réserve aux catéchismes, aux missions, aux conférences, prit une part très-active à toutes les entreprises de son temps qui eurent ce double objet pour but, et institua, en 1618, la communauté des prêtres de St-Nicolas-du-Chardonnet, qui a subsisté avec édification jusqu'à la révolution. Cette petite congrégation n'avait que trois établissements, le séminaire et la communauté de St-Nicolas à Paris, et le séminaire de Laon. Bourdoise donna des règles aux filles de Ste-Geneviève, dites *Miramiones* (de madame de Miramion, leur

(1) Dissertation sur les effets de l'extrait de *ratanhia* dans les hémorragies, Paris, 1808, in-8°.

fondatrice), et mourut en réputation de sainteté, le 19 juillet 1655. Sa vie a été écrite par Descourveaux, Paris, 1714, in-4°. Bouchard en a donné une seconde édition, revue, corrigée et abrégée, Paris, 1784, in-12. Peu de temps après sa mort, il parut un ouvrage intitulé : *L'Idée d'un bon ecclésiastique*, par M. Bourdoise. T—D.

BOURDON (SEBASTIEN), peintre, naquit à Montpellier, en 1616. Ses dispositions pour la peinture ne furent que peu secondées, dans sa jeunesse, par son père, peintre sur verre, et par un peintre médiocre de Paris, où il vint à l'âge de sept ans. Il passa ensuite à Bordeaux et à Toulouse, et, dans cette dernière ville, il prit le parti de s'enrôler comme soldat, faute d'avoir de l'occupation. Il eut le bonheur de trouver dans son capitaine un ami des arts, qui, jugeant favorablement de lui d'après ses dessins, lui accorda son congé, Bourdon alla en Italie, et se fit remarquer par son talent à saisir et imiter la manière de plusieurs maîtres, tels que Michel-Ange, Caravage, André Sacchi, Bamboche, Claude Lorrain. Un peintre avec lequel il avait eu un différend le menaça lâchement de le dénoncer comme calviniste, et Bourdon, alarmé, peut-être mal à propos, alla à Venise. De retour en France, il se fit connaître de la manière la plus avantageuse par son tableau du *Crucifiement de St. Pierre*, qu'il fit pour l'église de Notre-Dame. Ce tableau a toujours passé pour le chef-d'œuvre de Bourdon. On ne doit pas y chercher la correction du dessin ni beaucoup d'expression; le peintre a même eu le très-grand tort de ne pas déterminer nettement la place qu'occupent les figures; mais, malgré ces défauts, cette composition plaît plus que beaucoup d'autres, où ils ont été évités : c'est qu'on y sent l'inspiration de l'artiste, et le feu du génie. La couleur en est très-vigoureuse; tout y est peint d'une manière grande, large, et la distribution savante des ombres et des lumières lui donne un très-bel aspect. En 1652, Bourdon alla en Suède, pour s'éloigner, disent les biographes, des troubles civils qui agitaient alors la France. Peut-être la vivacité de son imagination et son goût pour les déplacements y eurent-ils aussi quelque part. Quoi qu'il en soit, la reine Christine le nomma son premier peintre. Bourdon donna alors une grande preuve de désintéressement. La reine lui fit présent des tableaux que Gustave-Adolphe, son père, avait pris à Dresde; mais Bourdon, lui faisant sentir tout le mérite de cette collection, l'engagea à ne pas s'en priver. La reine les porta à Rome, et, depuis, ils passèrent dans le cabinet du duc d'Orléans. On y remarquait plusieurs morceaux importants du Corrège. Bourdon revint bientôt en France, et y trouva de fréquentes occasions d'exercer son pinceau, surtout à Paris, où il peignit, entre autres ouvrages considérables, la galerie de l'hôtel de Bretonvilliers; elle a été gravée par Friquet, in-fol. Sa réputation était telle, qu'il fut d'abord chargé de faire seul six tableaux pour l'église de St-Gervais; mais quelques mauvaises plaisanteries sur les personnages dont il allait retracer la vie déplurent à ceux qui s'étaient adressés à lui. On le borna à n'en peindre qu'un

seul, et, par dépit, il l'exécuta de manière à faire peu regretter qu'il n'eût pas exécuté les autres. Ces regrets diminuent encore, lorsque l'on contemple les trois dont Champagne fut chargé, et surtout les deux que l'on doit à Lesueur. Lorsqu'en 1648, on établit l'académie de peinture, Bourdon fut au nombre des douze premiers membres de cette société, et en fut nommé recteur. Il mourut à Paris, en 1671, âgé de 55 ans. Bourdon a été très-inégal dans ses productions, et l'extrême vivacité de son imagination fit qu'il n'y a aucun de ses ouvrages qui ne présente de grands défauts; mais une attention plus soutenue était tellement contraire à son genre de talent, elle le plaçait dans un tel état de contrainte, que ceux de ses tableaux qu'il a voulu le plus terminer sont les moins estimés. Outre l'histoire et le portrait, il s'est exercé dans le paysage, et si ses tableaux dans ce genre offrent des sites bizarres, ils ne sont pas moins recherchés pour l'aspect piquant que cette bizarrerie même leur donne, ainsi que pour la franchise et la facilité de la touche. Il est très-certain que les sites en sont peu communs, et on croit devoir ici en féliciter l'artiste, au lieu de lui en faire un reproche. Il a mérité d'être compté au nombre des graveurs, par une quarantaine d'eaux-fortes, où l'on retrouve toutes les espèces de mérite et de défauts qui caractérisent sa peinture. D—T.

BOURDON (AIMÉ), médecin de Cambrai, né en 1658 dans cette ville, où il mourut le 21 décembre 1706, est auteur de deux ouvrages d'anatomie assez répandus dans le temps, parce qu'ils étaient alors ce qu'il y avait de mieux en ce genre. Il les avait composés pour l'instruction de son fils qu'il destinait à la profession médicale : 1° *Nouvelles Tables anatomiques, où sont représentées toutes les parties du corps humain*, Paris, 1678, grand in-fol., dont quelques-unes sont copiées de Vesale, et toutes celles relatives aux nerfs, de Willis; 4° édition, Paris, 1707, in-fol. 2° *Nouvelle Description anatomique de toutes les parties du corps humain et de leurs usages*, Paris, 1674, 1679, 1683, in-12, explication des planches précédentes, qui sont au nombre de huit. On les a réimprimées à Paris et à Cambrai en 1707. — Guillaume BOURDON est auteur du *Maréchal de poche d'un cavalier*, la Haye, 1787, in-8°. C. et A—N.

BOURDON (LOUIS-GABRIEL), secrétaire interprète aux affaires étrangères, avant la révolution, né à Versailles, en 1744, mort dans cette ville, en 1795, a écrit plusieurs ouvrages du genre léger, qui ont obtenu quelque succès : 1° *les Mânes de Flore*, élégie sur la mort de sa femme, Paris, 1775, in-12; 2° *les Enfants du pauvre diable, ou mes Echantillons*, Burgos et Paris, 1776, petit in-12, publié sous le pseudonyme de M. de l'Empirée : ce volume parut d'abord avec le titre du *Livre puce*; 3° *Lettre à Emma*, en vers, 1784, in-8°; 4° *Voyage d'Amérique*, dialogue en vers avec des notes, Paris, 1786, in-12, La *Biographie portative des contemporains* de Rabbe et Boisjolin lui attribue encore des chansons, poésies et comédies de société. Z—O.

BOURDON DE SIGRAIS (CLAUDE-GUILLAUME), chevalier de St-Louis, membre de l'académie des

inscriptions et belles-lettres, naquit, en 1715, dans le bailliage de Lons-le-Saulnier en Franche-Comté. Il suivit autant son inclination que la volonté de ses parents, en prenant le parti des armes. Après avoir obtenu sa retraite, il vint se fixer à Paris, afin de s'y livrer plus tranquillement à son amour pour les lettres. Il mourut en cette ville, en 1791. On a de lui : 1° *Histoire des Rats, pour servir à l'histoire universelle*, Ratopolis, 1758, in-8°, fig. ; réimprim. en 1787, dans le t. 11 de la collection des *Œuvres badines* du comte de Caylus : c'est une production de la jeunesse de l'auteur. L'*Histoire des Chats*, de Moncrif, lui avait fourni l'idée de cette plaisanterie ingénieuse. 2° *Institutions militaires de Végèce, trad. en français*, Paris, Prault, 1745, in-12 ; Amsterdam, 1754, in-12 ; Paris, 1759, in-12, fig. : cette traduction est estimée. 3° *Considération sur l'esprit militaire des Gaulois, pour servir d'éclaircissement préliminaire aux mêmes recherches sur les Français, et d'introduction à l'histoire de France*, Paris, 1774, in-12. 4° *Considérations sur l'esprit militaire des Germains, depuis l'an de Rome 640 jusqu'en 476 de l'ère vulgaire*, Paris, 1781, in-12. 5° *Considérations sur l'esprit militaire des Francs et des Français, depuis le commencement du règne de Clovis, en 482, jusqu'à la fin de celui de Henri IV, en 1610*, Paris, 1786, in-12. Ces trois volumes forment le recueil des dissertations lues par l'auteur à l'académie des inscriptions et belles-lettres : elles sont curieuses et intéressantes (1). 6° *Dialogue sur les orateurs, traduit en français*, Paris, 1782, in-12. Bourdon pense que cet ouvrage doit être attribué à Tacite. Il avait déjà été traduit par Cl. Fauchet, Giry, l'abbé de Maucroix et Morabin. Bourdon a su profiter des traductions de ses prédécesseurs pour en donner une plus fidèle et plus élégante, mais à laquelle on préfère celle de Dureau-Delamalle (2). V—s.

BOURDON (FRANÇOIS-LOUIS), fils d'un cultivateur de Remy, village dans les environs de Compiègne, appelé *Bourdon de l'Oise*, du nom du département où il avait pris naissance, suivit le barreau à Paris, s'y maria, et devint procureur au parlement, genre d'occupation auquel la véhémence de son caractère le rendait peu propre : les bouleversements de la révolution lui convenaient mieux. Il s'élança dans cette orageuse carrière avec une violence extrême, combattit de sa personne, avec intrépidité, à la journée du 40 août 1792, où il se fit trop remarquer. Nommé aussitôt après député à la convention, il prit une grande part aux opérations de cette assemblée fameuse ; on le voyait sans cesse au milieu des hommes les plus ardents, attaquer, menacer tous ceux qui résistaient, ou dont on pouvait craindre la résistance ; il se mit en avant dans toutes les crises extraordinaires, vota pour la mort

de Louis XVI, eut une grande influence sur la révolution du 31 mai 1793, et fut encore plus utile à celle du 9 thermidor an 2 (27 juillet 1794) ; attaquait des premiers Robespierre et les siens ; et lorsque, proscrit par la convention, ce dernier se fut réfugié à la maison commune, Bourdon se mit à la tête des jeunes gens qui allèrent l'attaquer, et contribua puissamment à faire cesser les massacres dont toute la France présentait alors l'épouvantable tableau. Dès ce moment, Bourdon réagit contre les révolutionnaires avec la même énergie avec laquelle il avait agi pour eux. Chargé d'examiner, dans les prisons de Paris, les causes de détention des nombreux citoyens qu'on y avait renfermés, il ne les chercha pas plus que ceux qui les avaient fait emprisonner : il leur demandait leur nom, leur adressait quelques plaisanteries, et leur faisait ouvrir la porte. Lors du procès de Carrier (*voy.* ce nom), il se mit de nouveau à la tête des réactionnaires avec son collègue Legendre, et fit disperser le club des jacobins, foyer de l'incendie qu'on cherchait à ranimer. Il doit, pour cette raison, être mis au nombre de ceux qui contribuèrent le plus à empêcher de nouveaux désastres. Bourdon poursuivit ceux de ses collègues qui, dans l'année 1793 (12 germinal an 3, et 1^{er} prairial de la même année), s'étaient mis à la tête d'une des plus effrayantes insurrections démagogiques qui aient jamais bouleversé la capitale, et persista dans son système jusqu'à la fin. On cite de lui un mot très-honorable. Brival se plaignant de ce qu'au milieu de tant de crimes *inutiles*, on n'eût pas encore pris certaine mesure qui lui semblait nécessaire : « Il n'y a pas de crimes « utiles, » dit Bourdon. Cette réponse prouve qu'il avait réfléchi sur ceux qu'il avait commis, et que la peur l'avait jeté dans les rangs des jacobins. Quand la convention se vit forcée, pour se garantir des attaques des réactionnaires, de reprendre un instant ses premiers errements, Bourdon la défendit, en passant du côté de ceux qu'il venait de combattre ; mais la nécessité seule lui avait fait faire ce mouvement rétrograde ; il cessa de le suivre dès que le danger lui parut passé. Devenu membre du corps législatif, qui succéda à la convention, il s'y occupa pendant quelque temps de projets de finances, dont aucun ne fut remarqué : des détails de cette nature ne lui convenaient pas plus que les minutieuses formalités de la pratique judiciaire. Maîtrisé par la fougue des passions qui le dévoraient, il fallait qu'il s'y abandonnât : il y trouva un aliment en dénonçant, en poursuivant les auteurs des désastres de St-Domingue ; mais trop de gens avaient pris part à cette malheureuse révolution, et la plupart d'entre eux étaient encore trop puissants pour qu'il ne fût pas dangereux de leur déclarer ouvertement la guerre ; d'ailleurs, quoique faisant beaucoup de bruit, Bourdon n'était pas personnellement assez fort pour engager une pareille lutte. Tous ses amis l'abandonnèrent, et il se vit jeté dans le parti du corps législatif appelé de Clichy, tout étonné de se trouver dans une société dont les principes étaient si différents de ceux qu'il avait professés : il partagea le sort de ce parti, et fut dé-

(1) On trouve encore de lui, dans le t. 25 des *Mémoires de l'académie des inscriptions*, deux mémoires, l'un sur l'*Énéide* de Virgile considérée par rapport à l'art de la guerre ; l'autre sur le Coint ou l'ordre rostral.

D—R—R.

(2) Depuis notre première édition, deux traductions nouvelles du *Dialogue des orateurs* ont paru, l'une dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke ; l'autre par M. Burnouf.

D—R—R.

porté à Cayenne, avec plusieurs des députés qui le composaient, par suite de la révolution du 18 fructidor an 5 (4 septembre 1797). En considération de ses anciennes opinions, Bourdon eût pu trouver grâce devant le gouvernement d'alors; il ne voulut faire aucune démarche pour l'obtenir, et partit pour son exil avec un courage qui tenait de l'exaltation. « Messieurs, disait-il à ses compagnons d'infortune, « en quelque lieu de terre que vous vous trouviez, « on vous plaindra, vous aurez des consolateurs; mais « Bourdon de l'Oise..... » Il mourut à Sinnamari, peu de mois après son arrivée à la Guyane. B—U.

BOURDON DE LA CROSNIERE (LÉONARD-J.-JOSEPH), fils de Bourdon Desplanches (1), premier commis des finances, naquit en 1738, à Longnié-au-Perche (Orne), et fit d'assez bonnes études au collège d'Orléans. Il vint à Paris aussitôt après, fut reçu avocat aux conseils du roi, et, n'ayant pas réussi dans cette carrière, établit une maison d'éducation sous le nom de Bourdon de la Crosnière. D'un caractère actif et entreprenant, il eut d'abord quelque succès, et il s'efforça d'y ajouter encore au commencement de la révolution, à la faveur des nouvelles idées qu'il adopta dans toute leur exagération. Ce fut ainsi qu'il demanda, en 1789, à l'assemblée constituante la permission de recueillir dans sa maison le centenaire du Mont-Jura, homme célèbre à cette époque, qu'il fit servir par ses élèves, afin, disait-il, de leur inspirer du respect pour la vieillesse. Cette jonglerie et d'autres du même genre ne lui attirèrent pas beaucoup d'élèves, mais elles lui donnèrent quelque célébrité et le firent rechercher par les meneurs de l'époque. Lié bientôt avec les démagogues les plus exaltés de la capitale, il concourut de tout son pouvoir à la révolution du 10 août, et la voix publique l'accusa généralement de s'être associé aux hommes de sang qui méditèrent les massacres de septembre. La commune de Paris, voulant étendre ces massacres à tous les départements, fit agréer Bourdon par le ministre de la justice, Danton, pour une mission relative aux prisonniers de la haute cour nationale détenus à Orléans. Il précéda dans cette ville Fournier, son ami, qui commandait le ramas de brigands destinés à l'horrible massacre; et il arriva le 25 août avec Prosper Dubail, dont la conduite dans cette circonstance fut aussi modérée que celle de Léonard Bourdon fut infâme. Au mépris du décret du 2 septembre, ordonnant la translation des prisonniers à Saumur, Léonard Bourdon les fit traîner plutôt que conduire à Versailles, où ils furent égorgés par la troupe que commandaient l'Américain Fournier et le Polonais Lajouski (2). Sa

nomination à la convention nationale, par le département du Loiret, devint bientôt la récompense de son dévouement à l'horrible système de cette époque. Dans le sein de cette assemblée, il proposa, dès les premières séances, le renouvellement de toutes les administrations (1). Il se montra ensuite un des plus acharnés contre Louis XVI; demanda qu'il ne lui fût plus permis de voir sa famille, et vota pour la mort, sans appel au peuple et sans sur-sis à l'exécution (2). — Se trouvant à Orléans, le 16 mars 1793, et sortant le soir d'une orgie faite avec un tailleur, au *Petit Père Noir*, il se rendit au club, où il déclama contre les nobles et les riches, et fut insulté à son retour. L'esclandre qu'il fit attira quelques passants, qui tous furent considérés par Bourdon comme des assassins venus pour le poignarder; et, bien qu'aucun d'eux ne fût armé, il les fit tous arrêter, et dénonça aussi la municipalité, qui ne s'était pas empressée d'accourir à son secours. Treize des principaux habitants furent traduits au tribunal révolutionnaire, et neuf périrent sur l'échafaud (3). Rien ne put fléchir cet homme féroce. Ce fut en vain qu'on le fit supplier par tout ce qui pouvait avoir quelque accès auprès de lui; ce fut inutilement que ses propres sœurs vinrent demander à la convention la grâce des prétendus assassins de leur frère : cette assemblée refusa de les entendre (4). De retour à la convention

trouva dans la population de cette ville tant d'éloignement pour ce massacre, qu'il fut obligé de changer de plan.

(1) Dès le 25 septembre, il présenta, au nom d'une commission qui le choisit pour rapporteur, le *projet de règlement pour la convention nationale*, in-8° de 15 p. Le président ne pouvait être nommé que pour quinze jours (art. 2); les séances devaient être ouvertes à dix heures précises; chaque séance ne pourrait être moindre de six heures; chaque membre devait rester en place et assis; le rappel à l'ordre pourrait entraîner l'exclusion de la séance, les arrêts et enfin la prison; la séance du dimanche devait être consacrée aux députations et aux pétitions. V—VE.

(2) Le 17 décembre il attaqua aux jacobins Charles Villette, qui avait proposé ces trois questions à ses collègues : 1° Une assemblée d'hommes peut-elle exercer, contre un seul, les fonctions d'accusateurs, de jurés et de juges? 2° Tandis que sur douze jurés trois suffisent pour acquitter, la simple majorité sera-t-elle suffisante pour condamner un ancien monarque à perdre la tête? 3° A-t-on le droit de forcer l'opinion des membres en exigeant qu'ils votent à haute voix? où est donc la liberté? — La réutation était difficile; Léonard Bourdon se jeta dans l'accusation et dans l'injure : « Cette « voie oblique, disait-il, n'est propre qu'à sophistiquer l'opinion publique; assez d'écrivains mercenaires s'acquittent de ce rôle coupable, etc. » Le club, présidé par Dubois-Crancé, décréta l'impression de la diatribe de Léonard Bourdon, qui parut in-8° de 8 p. V—VE.

(3) Les détails de ce lamentable procès se trouvent consignés dans le t. 1^{er} d'un ouvrage intitulé : *les Chemises rouges, ou Mémoires pour servir à l'histoire du règne des anarchistes* (par Bonnemain), Paris, Deroz et Muret, n° 7 (1799), 2 vol. in-12, fig. Cet écrit est devenu rare, parce qu'il contient les dépositions textuelles de nombreux témoins intéressés à en détruire les exemplaires.

(4) Fouquier-Tainville disait, dans son acte d'accusation, que, le 15 mars 1793, on avait poussé à Orléans l'irrévérence envers les conventionnels Lacoste et Jean-Bon-St-André jusqu'à leur cracher à la figure; que, le lendemain, Léonard Bourdon, sortant du club, alla faire visite à l'évêque; que, revenant chez lui, il fut traité de gueux, poussé à coups de pieds, de poings et de crosses de fusils par douze ou quinze fureux, dont un le saisit par le chignon du col et le précipita par terre; « qu'un coup de bâtonnette, qui « lui était porté dans les reins, glissa sur sa redingote qui était « boutonnée, et retentit sur le pavé; » qu'enfin il fut blessé à la tête, à un pouce de la tempe, à son bras gauche et dans la partie gauche du bas-ventre; qu'un ou deux coups de pistolet furent tirés sur lui; qu'un de ses assassins lui dit : S.... mille dieux, sacré scélérat, tu veux donc nous faire égorger avec les mo-

(1) On doit à L.-J. Bourdon Desplanches : 1° un *Projet pour la réunion des postes aux chevaux aux messageries*, 17... in-8°; 2° *Projet nouveau sur la manière de faire utilement en France le commerce des grains*, Bruxelles et Paris, 1785, in-8°; 3° *Anti-Économiste, ou moyens de rédimmer les personnes et les biens du joug des impositions*, Paris, 1791, in-8°; 4° *Lettre sur le pain*, Paris, 1794, in-8°.

D—R—R.

(2) Il est aujourd'hui constant que le projet fut d'abord de faire égorger les prisonniers à Orléans, mais que Léonard Bourdon

Bourdon concourut de tout son pouvoir au triomphe de la montagne dans la journée du 31 mai 1793. Il fit ensuite décréter une fédération pour célébrer l'anniversaire du 10 août. Le 3 septembre, il appuya la proposition de créer une armée révolutionnaire, et vers la même époque il déclara à la société des jacobins qu'il fallait que la convention nationale fût purgée des *appelants* (ceux qui avaient voté l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI). Le 7 novembre, il demanda que l'on supprimât toute espèce de traitement aux ecclésiastiques, et proposa de décréter que le monument qu'il s'agissait d'élever au peuple français fût formé des *débris de la superstition et de ceux de la royauté*. Dans le même temps, il fit décider que tous les biens des prévenus qui se suicideraient seraient saisis comme l'étaient ceux des condamnés. Enfin il appuya ou il fit lui-même toutes les propositions les plus désordonnées, toutes les demandes les plus extravagantes de cette époque ; et il acquit par là une assez grande influence à la convention, dont il fut nommé secrétaire, et aux jacobins, dont il fut président. Mais il eut le malheur de déplaire à Robespierre, en demandant à cette société, sur la conspiration d'Hébert, des explications qu'il ne convenait pas à Maximilien de lui donner,

tions ! qu'un autre s'était écrié : *Nous savons ce que c'est que la convention : un tas de coquins, de f..... gueux !* qu'un troisième avait dit : *S.... nom de dieu ! c'est moi qui lui ai f.... une bonne accolade ; je l'ai pris par le col ; qu'on criait : Tue ! tue ! il nous faut la tête de Bourdon ; que celui-ci fut percé de coups de baïonnette par un chef de bataillon de la garde nationale (Nonneville) et autres. Sur vingt-six accusés, treize furent mis en jugement par le tribunal révolutionnaire, le 28 juin. Leurs défenseurs étaient Tronson du Coudray, Chauveau-Lagarde et Julienne. La déposition de Léonard Bourdon, premier témoin entendu, accusa toute la ville d'Orléans d'avoir l'esprit contre-révolutionnaire (Un décret de la convention la déclara en état de rébellion.) On entendit cent quarante témoins à charge et cent à décharge. Parmi ces témoins était un vicaire épiscopal d'Orléans (Armand Séguier), qui avait accompagné Bourdon au club, dans sa visite à l'évêque, et puis sur la place de l'hôtel de ville, où Bourdon fut assailli et perdit sa perruque dans la mêlée. Le vicaire chargea beaucoup les accusés, notamment le commandant Nonneville. Après lui, les témoins les plus terribles furent des femmes du peuple et deux tambours de la garde nationale. Il y eut un grand nombre de dépositions contradictoires : les uns avaient vu à l'hôtel de ville des rassemblements armés de quatre à cinq cents hommes ; les autres, quoique présents, n'avaient rien remarqué d'extraordinaire ; les uns avaient entendu crier : *Tue ! tue !* et l'explosion des armes à feu ; les autres, quoique présents, déclaraient n'avoir rien entendu. Enfin Léonard Bourdon, souvent interpellé dans les débats, ne se montra pas toujours d'accord avec lui-même. Le jugement ne fut rendu que le 12 juillet ; il y eut neuf condamnés : Nonneville et Broue de la Salle, commandants de bataillon de la garde nationale ; Jacquet, lieutenant de grenadiers ; Duvivier, grenadier ; Louet et Buisson, chasseurs ; Poussot, recruteur ; Quesnel, musicien, et Tassin-Montcourt, propriétaire. Les quatre autres accusés furent acquittés et mis en liberté. (Voy. le *Bulletin du tribunal révolutionnaire*, in-4° à deux colonnes, n° 61 à 70.) Bernard de Saintes, Prost et Guimberteau, conventionnels, se trouvaient à Orléans lorsque Bourdon fut, non pas assassiné, mais fort mal accueilli à la suite de ses motions incendiaires. Jusque-là cette ville avait joui d'une profonde paix. Pendant l'instruction de ce procès, le 12 mai 1793, on adressa une *Pétition à la convention par les citoyens d'Orléans* (de l'imprimerie nationale, in-8° de 7 p.). Il y était dit : « Si une fille, à pareille époque, délivra Orléans et la France du joug britannique (8 mai 1429), des citoyennes épouses et mères, par une commémoration digne d'un peuple libre, concourront aujourd'hui à délivrer leurs concitoyens de la tyrannie proconsulaire. » Mais le 31 mai approchait, et cette pétition fut comme le dernier soupir de la liberté.*

V—ve.

et surtout la liberté de Ronsin et de Vincent, que le dictateur avait résolu d'envoyer à l'échafaud. Cet orateur si redoutable alors fit contre Bourdon une violente sortie, et alla jusqu'à dire qu'il ne le croyait pas étranger à la conspiration. On conçoit toute la peur que le député d'Orléans dut avoir d'une pareille apostrophe. Cette peur fut telle que dès lors Bourdon garda un silence absolu. Mais, ne doutant pas que tôt ou tard il ne dût être atteint par son irascible adversaire, il conspira contre lui dans l'ombre, et s'associa aux Barras, aux Fouché, aux Tallien, que les mêmes craintes et la même nécessité réunissaient contre Robespierre. Ainsi se prépara la révolution du 9 thermidor, à laquelle Léonard concourut avec beaucoup d'énergie. Adjoint à Barras pour le commandement de la force armée, il pénétra pendant la nuit à la tête de quelques gardes nationaux dans la maison commune, où s'étaient réfugiés Robespierre et ses amis. Il se saisit de leurs personnes, les emprisonna dans une chambre de l'hôtel de ville, et fit transporter au comité de la convention Maximilien presque mort d'un coup de pistolet qu'il s'était tiré. Bourdon vint ensuite faire à la tribune un pompeux rapport de ces événements, et il présenta le gendarme Méda (*voy. ce nom*), qui l'avait très-bien secondé. Après cette révolution il parut se rattacher sincèrement au parti qui venait de triompher, et demanda plusieurs fois à la convention et aux jacobins la liberté des prisonniers et l'épuration des autorités. Cependant il était loin d'avoir abjuré son ancien système de sang et de démagogie : on le vit bientôt s'exprimer avec amertume contre les *coryphées du modérantisme*, et demander les honneurs du Panthéon pour *l'ami du peuple* Marat. Ce fut lui qui présenta à la convention le projet et le programme de la fête que l'on célébra dans cette occasion (1). Mais son influence et son crédit, comme celui de tous les agents de la terreur, devait aller sans cesse en diminuant. De nombreuses réclamations s'élevèrent contre lui, et Legendre, son collègue, le traita un jour hautement d'assassin, sans qu'il pût obtenir la parole pour répliquer. Dans une telle position Bourdon ne pouvait que se réunir au parti que l'on appelait alors *la queue de Robespierre*, et qui faisait d'inutiles efforts pour rétablir le système du dictateur. Il prit donc avec ce parti une grande part à la révolte du 12 germinal an 3, et il fut décrété d'arrestation comme l'un des membres du comité d'insurrection établi à Paris. On l'arrêta dans la section des Gravilliers, où il avait formé un parti nombreux, et il fut envoyé prisonnier au château de Ham, d'où l'amnistie du 4 brumaire le fit bientôt sortir. Peu de conventionnels ont essuyé autant que Léonard Bourdon les sarcasmes des journalistes, qui, après le 9 thermidor, contribuèrent tant à la flétrissure des jacobins. Le regardant avec raison comme l'un des plus féroces de ce parti, ils

(1) Rapport fait au nom du comité d'instruction publique sur la fête de la cinquième sans-culottide, avec le programme singulier de cette fête, in-8° de 10 p., signé Boissy-d'Anglas, Lakanal, Massieu, Robert Lindet, etc.

V—ve.

attachèrent à son nom celui de *Léopard*, par corruption de son prénom. Souvent ils revinrent sur son horrible affaire d'Orléans, et ils l'accusèrent encore de s'être emparé, en 1795, de meubles précieux, sous prétexte de les employer à son école des *Elèves de la patrie*, dont il avait fait décréter l'établissement (1). Le 20 juillet 1797, Boissy d'Anglas se plaignit à la tribune du conseil des cinq-cents de ne pouvoir faire un pas dans Paris sans être effrayé de l'apparition de cet *assassin*. Toutes ces attaques, auxquelles il n'était pas facile de répondre, ne purent empêcher le directoire d'envoyer Léonard Bourdon à Hambourg vers la fin de la même année, pour y établir un comité de propagande, et surtout pour y préparer la demande d'une contribution de 10 millions. Mais ce singulier commissaire était à peine arrivé dans cette ville, que la violence de ses discours et de ses notifications y porta l'effroi dans tous les esprits et suspendit toutes les opérations commerciales. Le directoire se vit obligé de le rapeler. De retour en France, Léonard Bourdon y resta longtemps sans emploi. Il obtint néanmoins, sous le gouvernement consulaire (1800), une place de membre du conseil d'administration de l'hôpital militaire de Toulon, qu'il conserva plusieurs années. Il dirigeait à Paris une école primaire dans les derniers temps du gouvernement impérial, et il mourut vers le commencement de la restauration. Il avait publié : 1° *Mémoire sur l'instruction et l'éducation nationale*, Paris, 1789, in-8° ; 2° *Recueil des actions civiques des républicains français*, 4 numéros, Paris, 1794, in-8°, formant ensemble 90 p. ; 3° *Rapport sur la libre circulation des grains*, in-8° de 29 p. ; 4° *Organisation des greniers nationaux décrétée par la convention*, in-8° de 44 p. ; 5° *le Tombeau des impostures, ou l'Inauguration du temple de la vérité*, SANS-CULOTTIDE DRAMATIQUE, en 5 actes, Paris, 1794, in-8°. Moline et Valcourt travaillèrent avec Bourdon à cet ouvrage ridicule et bien digne de l'époque (2).

M—D j.

(1) En 1792, il avait obtenu du département de Paris le ci-devant *prieuré Martin*, pour y établir la *société des jeunes Français*, où, par un décret, les orphelins des défenseurs de la patrie furent appelés à *jouir*, aux frais du trésor public, des *avantages du nouveau mode d'éducation basée sur la théorie et la pratique des professions mécaniques*. Cet établissement fut détruit le 2 avril 1795, lorsque Léonard Bourdon fut enfermé au fort de Ham. Il songea à le rétablir, en 1798, sur un plan plus vaste qu'il soumit au conseil des cinq-cents, lequel chargea une commission spéciale de l'examiner ; et, le 22 octobre, le général Jourdan, nommé rapporteur, disait à ses collègues : « Ce système, d'accord avec la nature et la constitution « de l'an 3, me semble devoir remplir, sous tous les points de vue, « les vœux que les bons esprits forment pour la régénération de « l'éducation publique. » En conséquence, il demanda, au nom de la commission, qu'une *expérience fût faite plus en grand par l'instituteur lui-même*, aux frais du trésor national. Le 29 mars 1799, Bourdon présenta au département de la Seine un mémoire intitulé : *Vœu de la nature et de la constitution de l'an 3*. Il demandait qu'on lui confiât cinquante orphelins, et qu'il lui fût payé, pour chacun d'eux, 600 francs pendant les cinq premières années de l'établissement ; puis 400 francs jusqu'à la onzième année, 200 jusqu'à la seizième, et enfin 100 francs jusqu'à la vingtième, « époque, disait-il, où la rotation d'industrie suffirait à toutes les « dépenses. » Nous avons sous les yeux, écrit et signé par Léonard Bourdon, le plan développé de cette institution, qui resta sans exécution ou du moins sans durée.

V—ve.

(2) Il est dit, dans une circulaire de la société des jacobins de

BOURDON DE VATRY (MARC-ANTOINE), frère cadet du précédent, né le 21 novembre 1761, à Loigny-au-Perche, fit avec distinction ses études au collège d'Harcourt, à Paris, et entra, en 1779, dans l'administration des finances dont son père avait été premier commis. L'amitié de M. de Grasse le détournait de cette carrière pour lui ouvrir celle de la marine, plus active, plus liée au mouvement politique, et, sous ce double rapport, plus conforme à son caractère. Il suivit M. de Grasse comme secrétaire général de l'armée de mer, sur le vaisseau *la Ville de Paris*, et assista au mémorable combat du 12 avril 1782. A son retour, il entra au ministère de la marine. Il embrassa avec chaleur les opinions révolutionnaires ; mais il sut toujours se préserver des excès qui déshonoraient la cause de la liberté. Nommé, en 1795, chef du bureau des colonies, un des plus importants de ce département, il se déclara en faveur de la liberté des noirs, et appuya dans toutes les circonstances les mesures prises à St-Domingue, par Polverel et Sonthonax. Livré exclusivement à ses fonctions, il dut sans doute à la capacité dont il y faisait preuve d'être nommé agent maritime en Corse, à l'époque où l'expédition d'Égypte donnait tant d'importance à tous les points de la Méditerranée. Il ne se rendit pourtant pas à cette destination, et fut envoyé en 1798 à Anvers en la même qualité. Il y organisa et dirigea le service avec une grande habileté, poussa avec activité les immenses travaux entrepris pour conserver cette précieuse conquête, et sut concilier l'intérêt local avec l'intérêt français. En revenant de Berlin pour aller siéger au directoire, Sieyès passa par Anvers et y conçut une si haute opinion de l'agent maritime, que, à son arrivée à Paris (13 juillet 1799), il le fit nommer ministre de la marine et des colonies, en remplacement de l'amiral Bruix, qui prit alors le commandement des armées navales de France et d'Espagne. Le premier acte de Bourdon de Vatry comme ministre fut de confier les sondes de l'Escaut à l'ingénieur Beauteemps de Beaupré. De concert avec le ministre de la guerre Bernadotte, il réussit à faire parvenir 4 millions de rations à l'armée des Alpes, qui dut son salut à ce secours inespéré. Il s'entendit encore avec ce même ministre, afin de profiter d'un moment qui semblait favorable à l'exécution d'un projet de descente en Angleterre qu'il avait conçu. Contraints de cacher leurs opérations au directoire, qui ne présentait alors qu'un gouvernement faible et incertain, ces deux ministres employaient forcément la ruse pour le bien de l'État ; mais des vents contraires et quelques mouvements insurrectionnels qui se manifestèrent dans l'Ouest arrêtaient l'entreprise. Les deux amiraux français et espagnol, Bruix et Massaredo, furent appelés à Paris, et l'on présenta devant eux le projet de descente au directoire, qui hésita et discuta jusqu'au

Paris (4 juin 1792), adressée aux sociétés affiliées et signée Collot d'Herbois, Chénier, Fabre d'Églantine, Chabot et Xavier Audouin, que Léonard Bourdon était « auteur de plusieurs ouvrages sur l'éducation publique en général, et particulièrement sur la manière « de rendre pratiques à la jeunesse la liberté et l'égalité. » Mais ces ouvrages sont aujourd'hui la plupart inconnus, et tous oubliés.

moment où Bonaparte, arrivé d'Égypte, devint premier consul et confirma dans son ministère Bourdon de Vatry, qui offrait sa démission. Le projet de descente soumis à Bonaparte fut alors traité par lui d'*expédition de luxe*. Deux ans plus tard, on tenta de le mettre à exécution ; mais il n'était plus temps. Bourdon fut remplacé quelque temps après : on en donne pour motif la résistance qu'il opposa aux volontés du consul, relativement à l'envoi à Malte de deux vaisseaux chargés de vivres, dont Bonaparte voulait confier le commandement au contre-amiral Pérée, alors prisonnier de guerre sur parole, et une querelle violente à l'occasion d'un munitionnaire général, dont Bourdon exigeait que les comptes fussent réglés. La perte de Malte prouva bientôt que son opposition aux vues du premier consul était fondée sur les vrais intérêts de la France. On sait d'ailleurs comment Bonaparte avait payé la trahison de Sieyès, qui lui avait sacrifié ses collègues du directoire dans l'espoir de partager avec lui la puissance. Soit qu'il vit dans Bourdon une créature de ce directeur devenu son ennemi, soit qu'il ne le jugeât pas de force à le secondar dans ses grands projets contre l'Angleterre, il le renvoya à Anvers avec le titre de commissaire ordonnateur pour les mers du Nord. Mais après avoir travaillé avec succès au rétablissement du commerce de l'Escaut, Bourdon fut destitué et remplacé par Forfait, sans avoir jamais pu savoir quelle était la cause de sa disgrâce. En 1801, il fut nommé chef d'administration à Lorient, puis préfet du 2^e arrondissement maritime au Havre. Il perdit encore cette place pour avoir prédit le mauvais succès de l'expédition de St-Domingue, qui se préparait alors. Quelque éphémère qu'eût été son existence ministérielle, il lui paraissait d'ailleurs assez dur d'être en sous-ordre après avoir dirigé. Bourdon se décida donc à quitter le service de la marine pour la carrière préfectoriale. Il fut successivement préfet de Vaucluse en 1805, de Maine-et-Loire en 1806, et de Gènes en 1809. On lui doit, dans ces deux premières préfectures, les ponts de la Durance et du Rhône, la réparation de la levée de la Loire, le lycée d'Avignon et des routes faites à neuf. Gènes lui fut redevable d'un grand nombre d'établissements publics, de routes nouvelles, de ponts sur la Serivia et sur le Pô. Les Génois, en récompense de ses services, lui élevèrent un buste en marbre. Ayant perdu cette préfecture en 1814, par la réunion de Gènes aux États de Sardaigne, il reentra au ministère de la marine sous Malouet, comme directeur du personnel et avec le titre honorifique d'intendant des armées navales. Dans les dernières années de l'empire, sa conduite modérée, et la sage indépendance qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions, l'avaient exposé plusieurs fois à des dégoûts de la part du ministère, qui prêtait l'oreille aux rapports absurdes ou mensongers d'une police tracassière. Cette circonstance avait disposé Bourdon de Vatry à servir avec zèle le gouvernement de Louis XVIII ; mais dans l'exercice de ses nouvelles fonctions à la marine, il eut plus d'une fois des explications très-vives avec le duc d'Angoulême, qui

protégeait les prétentions d'officiers qui n'avaient d'autres titres que leur blason. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il accepta la mission de commissaire extraordinaire dans la 7^e division militaire, et fut nommé préfet de l'Isère. A la seconde restauration, il disparut tout à fait de la scène politique, et obtint du roi une retraite de 6,000 francs. Il mourut à Paris, le 22 avril 1828. La médiocrité de sa fortune, après avoir occupé si longtemps des postes immenses, n'est pas un des traits les moins honorables de sa vie : à ses qualités comme administrateur il joignait un esprit cultivé et les formes les plus distinguées (1). CH—U et D—R—R.

BOURDONNAIS (DE LA). Voyez MARÉ.

BOURDOT DE RICHEBOURG (CHARLES-ANTOINE), reçu avocat au parlement de Paris en 1685, mort dans cette ville le 11 décembre 1753, âgé d'environ 70 ans, réunissait aux connaissances de son état un esprit cultivé et un grand fonds de religion. On lui doit : 1^o *Nouveau Coutumier général de France, avec les notes de Chauvelin, Brodeau et Ricard, et des listes alphabétiques des lieux régis par chaque coutume, mis en ordre, avec de nouvelles notes*, Paris, 1724, 8 t. rel. en 4 vol. in-fol. On sentira l'utilité d'une pareille collection, si l'on réfléchit que le droit coutumier se composait de cinq cent quatre-vingt-dix-huit codes différents, dont quarante-trois ont échappé aux recherches de Bourdot de Richebourg, et ne se trouvent pas dans son recueil. Il n'en est pas moins le plus complet et le plus exact qui ait été fait sur cette matière. 2^o Une nouvelle édition des *Conférences des ordonnances de Louis XIV*, par Bornier, Paris, 1729, 2 vol. in-4^o. 3^o *Dictionnaire du droit coutumier*. Il y travaillait depuis plusieurs années, et n'a pu le terminer. — Claude-Etienne BOURDOT DE RICHEBOURG, né à Paris, le 14 septembre 1699, fut successivement avocat, militaire, romancier et journaliste. Il a publié, sous le voile de l'anonyme : 1^o *Evander et Fulvie*, histoire tragique, Paris, 1726, in-12 ; 2^o *Invention de la poudre*, poème en 5 chants, Paris, 1752, in-8^o ; 3^o le 5^e vol. de l'*Histoire générale de la marine* de Boismélie ; 4^o *Recherche de la religion* ; 5^o *Histoire de la sainte église de Vienne* (sous le pseudonyme de Charvet, prêtre), Lyon, 1761, in-4^o. 6^o Il fut le premier rédacteur du *Journal économique*, depuis 1751 jusqu'en février 1753. (Voy. la *France littéraire*, 1761) (2). C. M. P.

BOURET, fermier général, trésorier de France, secrétaire du roi du grand collège, etc., est connu par ses immenses richesses et par le noble usage qu'il

(1) Pendant que Bourdon était préfet à Avignon, il reçut une adresse du commerce du Havre, qui manifestait les regrets qu'il avait laissés dans cette préfecture maritime. Ayant eu occasion de remarquer, dans le département de Vaucluse, les avantages de la culture de la garance, il voulut naturaliser dans celui de Maine-et-Loire une racine qui pouvait y trouver ce qui lui est nécessaire, l'eau et le soleil. Il fit venir à cet effet des paysans d'Avignon, et les établit dans les environs d'Angers. Ses premiers essais réussirent ; mais nous ignorons s'ils ont été continués avec persévérance par les préfets qui lui ont succédé. Membre de la Légion d'honneur en 1804, officier en 1812, Bourdon fut nommé baron en 1809, et chevalier de St-Louis en 1824. A—T.

(2) On lui doit encore les mémoires de Guillaume Northingham ou le faux lord Kingston, la Haye et Paris, 1741, 2 vol. in-12. D—R—R.

en faisait; mais ses prodigalités furent telles qu'après avoir mangé 42 millions, il mourut insolvable le 10 avril 1777. Comme on le trouva mort dans son lit, on le soupçonna d'avoir mis fin à ses jours. Il était fils d'un laquais, lequel avait pour père un paysan, originaire de Mantes. Bouret commença sa fortune dans les étapes et voitures des sels du royaume. Devenu fermier général, il épousa la fille de Tellez d'Acosta, qui était entrepreneur des vivres sous la protection du marquis de Breteuil, ministre secrétaire d'État au département de la guerre. Il eut la direction des blés pour la fourniture de la Provence. En 1744, lors d'une disette, il fournit du blé à cette province sans y faire le moindre profit, et n'accepta qu'une médaille que les habitants reconnaissants firent frapper en son honneur. Rien n'égalait le luxe de sa table. Il avait des relais qui lui amenaient tous les jours de la marée fraîche de Dieppe. « Il faisait régulièrement carême, dit Voltaire; il le sanctifiait en mangeant avec ses parasites 200 écus de pois-son. » (*Requête à tous les magistrats du royaume.*) Un jour il avait prié à souper une dame à qui il avait obligation: c'était dans la primeur des petits pois, qui alors se vendaient au poids de l'or. Cette dame, qui était au lait pour toute nourriture, avait mis pour condition qu'il ne ferait pas servir des petits pois, de peur d'en être tentée. La clause fut acceptée; mais lorsqu'elle arriva chez le généreux financier, elle trouva dans le vestibule la vache dont elle prenait le lait et devant elle un seau immense rempli de petits pois. Une autre fois, il eut l'honneur de recevoir Louis XV à Croix-Fontaine, sa maison de campagne. La première chose que le roi remarqua dans le salon, c'était un livre grand in-fol. Ce livre était un manuscrit ayant pour titre *le Vrai Bonheur*, et sur chaque page était écrit: *le roi est venu chez Bouret*, avec la progression des années, jusqu'à 1800. Le roi fut, dit-on, très-sensible à cette ingénieuse flatterie et revint plusieurs fois à Croix-Fontaine. Bouret gâtait ses heureuses qualités par son impertinence. Il avait prêté cinquante louis au poète Robbé, et lui avait donné un emploi de 1,200 livres. Ce dernier revint douze ou quinze fois chez son opulent créancier, sans pouvoir le trouver. Ayant pourtant un jour été assez heureux pour pénétrer jusqu'à lui, il se plaignit amèrement de ce qu'on lui avait si constamment refusé la porte. « C'est que vous êtes un nigaud, lui répartit Bouret, il fallait dire à mon portier que vous êtes à moi. — Pardieu, lui répliqua Robbé, je n'appartiens à personne; voici votre argent que je vous rapporte, et je ne veux plus de votre emploi. » Le poète Bret consigna ce mot dans sa comédie de *la Confiance trahie*, qui contenait d'ailleurs plusieurs personnalités satiriques contre les fermiers généraux. Elle devait être représentée au mois de janvier 1764; mais Bouret, accompagné de son frère d'Evigny et de son gendre Vilmorin, fermiers généraux comme lui, eut le crédit d'en faire empêcher la représentation par le lieutenant de police Sartine, et l'auteur se borna à faire imprimer la pièce, qui figure dans son théâtre sous le titre

du *Protecteur bourgeois, ou la Confiance trahie*. « C'est bien fait, observe Grimm dans sa *Correspondance*, t. 5, p. 387, car il faut ou que la satire soit autorisée contre tout le monde, ou que tout le monde en soit également garanti. » Au surplus Voltaire lui-même fut au nombre des beaux esprits qui ne dédaignèrent pas de flatter ce riche financier. En 1761, il lui adressa, en faveur du pays de Gex, une lettre qui commence ainsi: « Vous êtes une belle âme, monsieur, tout le monde le sait, j'en ai des preuves, et je vous dois de la reconnaissance. Monsieur votre frère est une belle âme aussi: il veut le bien public et celui du roi, qui sont les mêmes, etc. » En 1768, Bouret demanda à Voltaire une inscription pour la statue qu'il avait érigée à Louis XV dans sa maison de Croix-Fontaine. Voltaire, tout en lui disant qu'il ne lui enverra pas de vers pour le roi, lui proposa de coller sur le piédestal, le jour de l'arrivée du roi à Croix-Fontaine, un papier avec ces vers:

Juste, simple, modeste, au-dessus des grandeurs,
Au-dessus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaissance?
Est-ce Bouret? Non, c'est la France.

Marmontel, dans ses *Mémoires*, parle beaucoup de Bouret dont il fut le commensal et le flatteur; assurément c'est bien de Marmontel que ce financier aurait pu dire: *Il est à moi*. Bouret visait aussi au bel esprit. Au reste, avec son or, il ne dut pas manquer de faiseurs. Il a publié les *Poésies diverses du sieur D****, sans indication de lieu, 1718, in-12; nouvelle édition, augmentée, sous le titre de *Recueil de poésies diverses*, Paris, 1755, in-8°. D—R—R.

BOURETTE (CHARLOTTE — RENEY, femme CURÉ, puis femme), connue sous le nom de *la Muse limonadière*, née à Paris en 1714, morte en janvier 1784, tenait un café où se rendaient quelques beaux esprits. Faisant des vers et des couplets de circonstance, elle avait la manie d'en adresser à tous les hommes célèbres; elle en adressa aussi à son porteur d'eau et à sa blanchisseuse. En retour de ses vers, le ministre du roi de Prusse lui fit passer un étui d'or, le duc de Gesvres une écuelle d'argent, Voltaire une tasse de porcelaine (1). Dorat lui adressa des vers. Les poésies de madame Bourette ont été recueillies sous ce titre: *la Muse limonadière et autres pièces de poésie*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. Elle a publié depuis la *Coquette punie*, comédie en 1 acte et en vers, ibid., 1779, in-8°. A. B—r.

BOURG (ÉTIENNE DE), avocat, né à Lyon dans le 16^e siècle, a composé, sur l'autorité du parlement

(1) « Je n'en ai guère non plus (d'entrailles), dit-il dans sa correspondance, pour la *Muse limonadière*, et j'aime beaucoup mieux lui donner une carafe de 60 livres que de lui écrire. » Et ailleurs: « La *Muse limonadière* me persécute; si madame Scalliger (d'Argental), qui se connaît à tout, voulait lui faire une petite ga-lanterie de 56 livres, j'en serais quitte... c'est la seule façon d'honnête de se tirer d'affaire avec cette muse. » Madame Bourette avait fait imprimer avec ses œuvres les lettres qu'elle avait reçues des personnes auxquelles elle avait adressé ses vers. Elle dit, à propos d'un nommé Lebeuf, que sa lettre prouvait bien qu'il ne fallait pas juger des gens par leur nom... D—R—R.

de Paris, un ouvrage qu'il dédia au chancelier Olivier, suivant l'abbé Pernetti (*Recherches sur les Lyonnais dignes de mémoire*, t. 1^{er}, p. 281). Le chancelier dont il s'agit est sans doute François Olivier de Lenville, qui remplit cette place depuis 1544 jusqu'en 1560. L'auteur que nous venons de citer s'exprime d'une manière si peu claire, qu'il est difficile de dire si l'ouvrage a été imprimé ou non. — Laurent DE BOURG, son fils, conseiller du roi, a écrit une *Élégie contenant les misères et calamités advenues à la cité de Lyon, durant les guerres civiles*, Paris, 1569. On trouve dans cette pièce, assez bonne pour le temps, des détails historiques dignes d'être conservés. W—s.

BOURG (ANNE DU), conseiller clerc du parlement de Paris, neveu d'Antoine du Bourg, chancelier de France sous François I^{er}, naquit à Riom en Auvergne, en 1521, fut d'abord destiné à l'Eglise, et prit même l'ordre de prêtrise. Il joignait beaucoup d'esprit à un grand fonds d'érudition, et excellait dans la connaissance du droit, qu'il enseigna à Orléans avec beaucoup de réputation. Il fut reçu conseiller clerc au parlement de Paris en 1557; mais il adopta les nouvelles opinions religieuses, ce qui causa sa perte. Le roi Henri II se rendit au parlement en 1559, un jour destiné aux séances appelées mercuriales. Le prince, irrité contre les protestants, avait ordonné de délibérer sur le genre de peine à leur infliger; plusieurs membres du parlement déclamèrent contre les mœurs de l'Eglise romaine. Louis du Faur alla jusqu'à dire en face au souverain: « Craignez qu'on ne vous dise comme autrefois Élie » à Achab: C'est vous qui troublez Israël. » Anne du Bourg se permit des applications encore plus directes; il dit « que les hommes commettaient contre » les lois plusieurs crimes dignes de mort, tels que » les blasphèmes réitérés, les adultères, les débauches, et que ces crimes restaient palliés ou impunis, » tandis qu'on demandait des supplices contre des » gens à qui on ne pouvait reprocher aucun crime. » Car enfin, dit-il, peut-on imputer le crime de » lèse-majesté à des hommes qui ne font mention » des princes que dans leurs prières? Ce qui fait qu'on » les regarde comme séditeux, c'est parce qu'ils » ont révélé, à la faveur de l'Écriture, la turpitude » de la puissance romaine qui penche vers sa ruine, » et qu'ils demandent une salutaire réformation. » Le roi ordonna au connétable de Montmorency d'arrêter du Faur et du Bourg, et ils furent conduits à la Bastille. Anne du Bourg fut interrogé trois jours après sur sa religion; l'évêque de Paris le déclara hérétique, le degrada du sacerdoce dont il était revêtu, et le livra au bras séculier, c'est-à-dire au juge royal pour être puni. Du Bourg appela de cette sentence à l'archevêque de Sens, métropolitain de Paris. Henri II mourut dans cet intervalle; mais les Guises, qui gouvernaient sous le nom de François II, ne poursuivirent pas les nouvelles opinions avec moins d'acharnement; le procès d'Anne du Bourg fut continué. On crut que, par ses divers appels, il avait voulu retarder son jugement; mais il assura, dans un mémoire qu'il envoya au parlement,

que ce n'était que pour ne rien omettre de ce qui pouvait aider à montrer la justice de sa cause. Il y déclama contre le pape, protestant qu'il voulait vivre et mourir dans la confession de foi qu'il publiait. L'électeur palatin écrivit à François II pour le prier de faire grâce à Anne du Bourg; on prétend que, sur sa réputation, il voulait le mettre à la tête de son université d'Heidelberg. Ce qui acheva de le perdre fut l'assassinat du président Minard, un de ses juges les plus prévenus contre lui, qu'il avait récusé inutilement, et qu'on prétendait qu'il avait menacé en disant: « Dieu saura t'y forcer. » Minard, l'homme de confiance du cardinal de Lorraine, fut assassiné en sortant du palais à six heures du soir, et ce fut à l'occasion de ce meurtre que fut rendue l'ordonnance minarde, qui fixait la fin de l'audience de relevée à quatre heures du soir, depuis la St-Martin jusqu'à Pâques. Trois jours après cet événement, Anne du Bourg fut condamné à mort. Il fut pendu en Grève, et son corps fut brûlé le 20 décembre 1559. Il mourut avec beaucoup de courage, à l'âge de 38 ans. Sa mort ne fit qu'allumer davantage le feu de la discorde, et les protestants le mirent au nombre de leurs plus illustres martyrs. Il avait écrit quelques ouvrages entièrement oubliés aujourd'hui. S—r.

BOURG-LAPRADE (.), était, avant la révolution, trésorier de France. Il fut élu par le département de Lot-et-Garonne membre du conseil des cinq-cents au mois de mars 1797, et y fit preuve de beaucoup de sagesse et de modération. Après la révolution du 18 brumaire an 8 (9 novembre 1799), il entra au nouveau corps législatif, dont il était président lors de l'attentat du 3 nivôse an 9 (23 janvier 1800) contre le premier consul. Ce fut en cette qualité qu'il se rendit auprès de lui pour lui exprimer les sentiments du corps législatif, et le féliciter d'avoir échappé à ce danger. Au mois d'octobre 1803, il fut élu candidat au sénat conservateur par le collège électoral de Lot-et-Garonne; puis décoré de la croix d'honneur le 25 novembre de la même année. Il est mort à Meilhan (Lot-et-Garonne), en décembre 1816, dans un âge avancé. Z—o.

BOURGEAT (LOUIS-ALEXANDRE-MARGUERITE), littérateur, naquit à Grenoble en 1787. Après avoir terminé ses études, il se fit recevoir avocat; mais la faiblesse de sa santé le força de renoncer au barreau, et dès lors il consacra ses loisirs à la culture des lettres et des sciences. Il s'appliqua principalement à la géologie, et il fit des progrès assez remarquables. Millin, dans une *Lettre* à Boulard, où il lui rend compte de son voyage en Dauphiné, parle de Bourgeat, qui l'avait accompagné dans quelques-unes de ses excursions aux environs de Grenoble. « Bourgeat, dit-il, mêlait à ses observations de géologie » et d'histoire naturelle l'application des vers des » poètes français que sa mémoire prodigieuse a rete- » nus avec une incroyable facilité. » (*Mag. encyclop.*, 1811, t. 6, p. 126.) Encouragé par Millin, Bourgeat vint dès l'année suivante à Paris. Il s'associa bientôt à la rédaction de différents écrits périodiques, et devint aussi l'un des collaborateurs de la *Biographie*

universelle. Il annonça, en 1813, qu'il venait de terminer la traduction de l'ouvrage de M. Graberg de Hemso : *Saggio istorico su gli Scaldi, antichi poeti scandinavi*, et il en promettait la prochaine publication, avec des notes, dont quelques-unes seraient très-étendues, et des imitations en vers de plusieurs morceaux. Pour essayer le goût du public, il inséra dans le *Mercure étranger* (n° 7) l'imitation du *Chant de mort du roi Ragnar-Lodbrok*; et cette pièce fut insérée peu de jours après, dans le *Moniteur* (1813, p. 920). La société des sciences et arts de Grenoble avait mis au concours : *l'histoire des Allobroges et des Voconces prouvée par les monuments*. Bourgeat voulut disputer cette palme; et le prix, dont les fonds avaient été faits par Fourier (voy. ce nom), alors préfet de l'Isère, lui fut décerné dans la séance du 50 août. Il se disposait à publier ce travail important, lorsque la mort le surprit. Bourgeat avait fait insérer dans le *Moniteur* (1814, p. 325) une *Lettre* par laquelle il restituait à d'Alembert le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, que, sur l'autorité de Chardon de la Rochette, Tabaraud, l'un de nos collaborateurs, lui avait contesté dans l'article CANAYE de la *Biographie*. Ce fut son dernier écrit. Une fièvre violente l'enleva, le 14 septembre 1814, à l'âge de 27 ans. Il travaillait à une *Histoire de la guerre contre les Albigeois*, ouvrage pour lequel il avait rassemblé de nombreux matériaux. Bourgeat était membre de la société philotechnique et de l'académie des antiquaires (1). W—s.

BOURGELAT (CLAUDE), fondateur des écoles vétérinaires en France, peut même être regardé comme le créateur de l'hippiatrique, ou médecine des animaux domestiques; car cette science n'existait pas avant lui. Né à Lyon, vers 1712, d'une famille honorable, on le destina d'abord à l'étude des lois; reçu docteur à l'université de Toulouse, il suivit avec distinction le barreau du parlement de Grenoble; mais ayant un jour gagné une cause qu'il reconnut ensuite être injuste, il rougit de son triomphe, et quitta pour toujours la profession d'avocat, pour entrer dans les mousquetaires. Dès sa première jeunesse, il avait été passionné pour les chevaux; ce goût se réveilla alors avec force. Après avoir suivi les meilleurs maîtres d'équitation de la capitale, et les avoir étonnés par ses progrès, il obtint la place de chef de l'académie de Lyon, et cette école acquit bientôt la plus grande célébrité. Il lut tout ce que les anciens et les modernes avaient écrit sur la maréchalerie; n'y trouvant que des erreurs vingt fois répétées, et presque pas une bonne observation, il

entreprit de créer cette science. Avec le secours du célèbre Pouteau, et de quelques autres chirurgiens de ses amis, il se livra avec ardeur à la dissection des chevaux et autres animaux domestiques, étudia même la médecine, et s'y rendit habile. Bertin, intendant de Lyon, son intime ami, ayant alors été nommé lieutenant de police, puis contrôleur général des finances, Bourgelat en obtint aisément, en 1761, l'autorisation d'établir à Lyon la première école vétérinaire qu'on ait vue en Europe : elle s'ouvrit le 1^{er} janvier 1762, et prit le nom d'école royale en 1764. La réputation du directeur y attira une foule d'élèves, tant de la France que de l'étranger, et l'on en reconnut bientôt l'utilité; car des épizooties s'étant déclarées en diverses provinces quelques années après, on réclamait de tous côtés les élèves de Bourgelat. L'école de Lyon fut en partie établie à ses frais; les fonds fournis par le gouvernement suffirent à peine pour le loyer des bâtiments et la construction des ateliers; le traitement du directeur ne fut payé que longtemps après la fondation, et sa fortune n'aurait pu suffire à ces dépenses, si Bertin ne lui eût procuré la place de commissaire général des haras, qui était lucrative. Il est mort le 5 janvier 1779, âgé de 67 ans. Ses ouvrages, tous remplis de recherches profondes, sont encore remarquables par l'élégance et la clarté du style qu'il devait à la pratique du barreau; mais, sans aucune prétention à la gloire littéraire, il en a laissé plusieurs sous le voile de l'anonyme, et a souvent orné de notes nombreuses et intéressantes les ouvrages de ses amis. Il a publié : 1° *Nouveau Newcastle, ou Traité de cavalerie*, Lausanne, 1747, in-12, réimprimé à Paris et à Lyon, traduit en anglais avec un luxe typographique extraordinaire. Quoique Bourgelat n'ait pas mis son nom à cette première production, la regardant comme trop imparfaite, il ne faut pas croire que ce ne soit qu'une traduction ou un extrait de l'ancien *Newcastle* anglais, énorme in-fol., aussi prolixe et obscur que celui-ci est clair et précis. 2° *Eléments d'Hippiatrique, ou Nouveaux Principes sur la connaissance et sur la médecine des chevaux*, Lyon, 1750-51-53, 3 vol. in-8°. L'auteur n'y avance rien que d'après son observation sur l'animal mort ou vivant. L'ouvrage, au reste, est incomplet, et l'auteur ne le donnait que comme l'esquisse d'un travail beaucoup plus étendu, qu'il n'a pu terminer. Le 4^{er} volume, qui parut d'abord seul, traite de la connaissance extérieure du cheval, par demandes et réponses; les deux volumes suivants traitent de l'anatomie du cheval, qui devait être terminée dans un 4^e volume qui n'a pas paru. Outre quelques omissions, on y reproche à l'auteur quelques erreurs en théorie, où l'a entraîné le système médical de Boerhaave, dominant alors dans les écoles. Tout imparfait qu'était cet ouvrage, il fit admettre Bourgelat aux académies des sciences de Paris et de Berlin, en 1765. 5° Les articles de l'ancienne *Encyclopédie*, relatifs à l'art vétérinaire et au manège : ces articles sont neufs et presque tous excellents. Il est d'autant plus fâcheux qu'on ne les ait pas réimprimés à part, qu'il y en a

(1) St-Martin prononça un discours touchant sur sa tombe (le 16 septembre). On y voit que Bourgeat mourut de chagrin dans la triste position de Malfilâtre et de tant d'autres écrivains qui, cherchant la renommée, ne trouvèrent que la misère. « Dans les accès d'un furieux délire, on l'entendait maudire le destin, la funeste « fatalité qui l'avait amené à Paris, invoquer le nom de sa mère, et « verser des larmes de désespoir. » St-Martin, parlant des ouvrages de Bourgeat, disait : « Quelques recueils périodiques renferment ses « seuls titres littéraires; son *Mémoire sur la nation des Voconces*, « son travail sur les poètes scandinaves, son *Histoire des Albigeois* « et quelques autres ouvrages restent inédits et imparfaits. » M. Auguis fit imprimer le discours de St-Martin, et y joignit une courte *Notice des manuscrits de Bourgeat*. V—VE.

un grand nombre que l'auteur n'a pas eu l'occasion ou le temps de reproduire dans ses autres écrits. Quelques-uns des articles donnés par Bourgelat furent critiqués par Ronden l'ainé, dans une brochure intitulée : *Observations sur des articles de l'Encyclopédie concernant la maréchalerie*; cette critique est modérée, par trop minutieuse, souvent juste, surtout pour l'article de la ferrure. 4° *Eléments de l'art vétérinaire*, comprenant cinq grands traités bien distincts : *Matière médicale raisonnée, ou Précis des médicaments considérés dans leurs effets*, etc., Lyon, 1765, in-8°; *ibid.*, 1771, même format; 4° édition, Paris, 1805, 2 vol. in-8°; ouvrage peu classique, incomplet, et renfermant beaucoup d'erreurs. — *Précis anatomique du corps du cheval, comparé avec celui du bœuf et du mouton*. Bourgelat publia d'abord cet ouvrage sous le titre de *Zootomie ou Anatomie comparée*. La 1^{re} partie parut en 1766, à Paris; la 2^e en 1767; la 3^e en 1768, sous le titre particulier de *Précis angéiologique, névrologique et adénologique, ou Traité abrégé des vaisseaux sanguins, des vaisseaux nerveux et des glandes du cheval*; la 4^e partie parut en 1769, aussi sous le titre particulier de *Précis splanchnologique, ou Traité abrégé des viscères du cheval*. M. Huzard donna sous le titre de *Précis anatomique*, etc., la 2^e édition (Paris, 1791-5, 2 vol. in-8°), et la 4^e (*ibid.*, 1807, même format) : elles sont toutes deux augmentées des *Observations sur les différences qui existent entre les viscères du bœuf, du mouton et ceux du cheval*; des *Recherches sur les causes de l'impossibilité dans laquelle les chevaux sont de vomir*; des *Recherches sur le mécanisme de la rumination*; enfin, d'une table très-étendue. — *Traité de la conformation extérieure du cheval, de sa beauté et de ses défauts*, etc., Paris, 1776, in-8°. Les sept premiers chapitres du t. 1^{er} des *Eléments d'hippiatrique* forment la base des deux premières parties de cet ouvrage; elles parurent séparément, l'une en 1768, l'autre en 1769, in-8°, sous ce titre : *Traité du choix des chevaux et des soins qu'ils exigent*. L'auteur y joignit, en 1770, une *Explication des proportions géométrales du cheval*, rédigée par Vincent, un de ses élèves, et imprimée d'abord seule, in-8° de 14 p., avec une planche. Ce traité est le chef-d'œuvre de Bourgelat; il s'en fit en peu d'années cinq éditions en France, et les étrangers s'empressèrent de le traduire. On y trouve des principes lumineux et du plus grand intérêt pour les naturalistes, les écuyers, les peintres et les sculpteurs; la 5^e partie, qui traite des haras, composée et communiquée manuscrite aux élèves dès 1770, ne fut publiée que par les soins de M. Huzard, 1805 et 1808, in-8° (4). — *Essai théorique et pratique sur la ferrure*, Paris, imprimerie royale, 1771, in-8°; *ibid.*, Huzard, 1804, 1815, même format; ce traité passe pour plus systématique et moins exact que le *Guide du Maréchal*, par Lafosse, publié cinq ans auparavant. — *Essai sur les appareils et sur les bandages propres aux quadrupèdes*, Pa-

ris, 1770, in-8°, fig.; *ibid.*, Huzard, 1815, in-8° avec 21 pl. 5° *Mémoire sur les maladies contagieuses du bétail*, Paris, imprimerie royale, 1775, in-4°, sans parler de plusieurs autres mémoires de ce genre, d'un intérêt local et passager. 6° *Règlement pour les écoles vétérinaires de France*, Paris, imprimerie royale, 1777, in-8°. Bourgelat enrichit de notes le *Mémoire sur les maladies épidémiques des bestiaux* par Barberet, couronné par la société d'agriculture de Paris, en 1766. Les papiers qu'il a laissés ont fourni des articles intéressants à l'*Almanach vétérinaire*, publié de 1790 à 1793, et à d'autres ouvrages périodiques. Sa correspondance était très-étendue; on y trouve une réponse au grand Frédéric, sur le trot préférable au galop pour les charges de cavalerie; un autre à Voltaire, où il lui rend compte, sur sa demande, d'une expérience très-curieuse sur l'opération de la pierre, faite heureusement à un cheval, et sur les symptômes de cette maladie, observés avec d'autant plus de certitude, que la pierre avait été insérée dans la vessie de l'animal six mois auparavant, par une opération contraire. Une autre lettre à Charles Bonnet donne des preuves multipliées de l'existence des jumarts, trop légèrement révoquée en doute par Buffon. (*Voy.*, pour plus de détails, la *Notice historique et raisonnée sur C. Bourgelat*, par L.-F. Grogner, Lyon, 1805, in-8°, et la *France littéraire* de M. Qué-rard, t. 1^{er}, p. 468-69.) C. M. P.

BOURGEOIS (JACQUES) florissait du temps de François 1^{er}. La Croix du Maine lui attribue le premier et le second livre des *Rencontres chrétiennes à tous propos, en vers françois*, imprimés en 1553; mais il est plus connu par sa *Comédie très-élégante, en laquelle sont contenues les Amours récréatives d'Erostrate, fils de Philogène, et de la belle Polymneste, fille de Damon*, traduite de l'italien, Paris, 1545, in-8°; 1546, in-12 (c'est peut-être la même édition). — Duverdiert fait mention d'un Jacques BOURGEOIS, trinitaire, auteur de l'*Amorissement de toutes perturbations et Réveil des mourants*, etc., Douai, 1576, in-16. Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*), ne sait s'il s'agit là d'un même auteur. W—s.

BOURGEOIS (LOUISE), dite BOURSIER, accoucheuse distinguée dans le 17^e siècle, assista, dans toutes ses couches, Marie de Médicis, femme de Henri IV. On a d'elle un ouvrage où se trouvent des croyances ridicules et quelques prétendus secrets, mais dans lequel on remarque aussi de bonnes observations et des faits pratiques exposés avec une entière vérité. En voici le titre : *Observations sur la stérilité, perte de fruit, fécondité, accouchements et maladies des femmes et enfants nouveau-nés*, Paris, 1609, 1626, in-12; 1642, liv. 1^{er} et 2^e; 1644, liv. 5^e, in-8°; traduit en latin, Oppenheim, 1619, in-4°; en allemand, Francfort, 1628, in-4°; en hollandais, Delft, 1658, in-8°. 2° *Récit véritable de la naissance de messeigneurs et dantes les enfants de France*, Paris, 1625, in-12. La Place l'a inséré dans le t. 1^{er} de ses *Pièces intéressantes et peu connues* : on y voit des anecdotes curieuses par leur naïveté.

(4) Il en a paru une nouvelle édition avec des notes par J.-B. Huzard, Paris, 1818, in-8°, fig. Cti—s.

On a encore, sous le nom de Louise Bourgeois : *Apologie contre les rapports des médecins*, Paris, 1627, in-8°; *Secrets*, 1655, in-8°. — Madame *Angélique-Marguerite BOURSIER DU COUDRAY*, de la même famille, a publié : *Abrégé de l'art des accouchements*, Paris, 1759, in-12; *ibid.*, 1778, in-8°. Verdier y ajouta des notes. C. et A—N.

BOURGEOIS (JEAN). Voyez BORGHÈS.

BOURGEOIS (JEAN), docteur en théologie de la faculté de Paris, né à Amiens en 1604, fut d'abord chanoine et chantre de la cathédrale de Verdun, et ayant quitté ce bénéfice, fut pourvu de l'abbaye de la Merci-Dieu, au diocèse de Poitiers. Il s'est distingué par son zèle pour le parti janséniste. Les prélats de France, qui avaient approuvé le livre de la *Fréquente communion*, envoyèrent Jean Bourgeois à Rome, en 1745, vers le pape Innocent X, pour la défense de ce livre. Il s'y fit estimer du pape et de tous les cardinaux, ce qui déjoua les projets de ceux qui voulaient la condamnation. Il aimait mieux être retranché de la Sorbonne avec Antoine Arnauld, que de souscrire à la censure prononcée contre ce docteur, en 1656. Depuis son retour de Rome, il s'était fixé à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs, où il passa plusieurs années, se dévouant à l'office de confesseur des religieuses et des domestiques. Il n'en sortit qu'en 1669, en conséquence des ordres du roi. Peu après, il se démit de son abbaye de la Merci-Dieu, afin de se consacrer avec plus de liberté aux exercices de dévotion. Jean Bourgeois mourut le 29 octobre 1687, dans sa 85^e année, au milieu des plus vives souffrances, qu'il supporta sans se plaindre. Il avait rédigé la relation de son voyage à Rome, et de tout ce qui se passa dans cette ville en 1645 et 1646, pour la justification du livre de la *Fréquente communion*. Cette relation a été imprimée pour la première fois en 1695, in-12. Il avait eu part avec de Lalane, abbé du Val-Croissant, à l'écrit intitulé : *Conditiones propositæ ad examen de gratia doctrinæ*, dont la traduction en français est tout entière de lui. D—R—R.

BOURGEOIS (LOUIS LE). Voyez HÉAUVILLE (abbé d').

BOURGEOIS (DOMINIQUE-FRANÇOIS), ingénieur-mécanicien, naquit en 1698, à Châtelblanc, bailliage de Pontarlier. Ses parents étaient si pauvres qu'ils ne purent lui faire apprendre à lire et à écrire. Placé chez un horloger en apprentissage, il y resta quelques années, et vint ensuite à Paris, où il entra simple compagnon dans un atelier de serrurerie. Ce fut alors que se développa son rare talent pour la mécanique. Suivant le P. Joly (voy. ce nom), Bourgeois serait le véritable inventeur des automates qui ont commencé la réputation de Vaucanson. Il s'était engagé, dit le P. Joly, par un acte dont j'ai lu l'original, daté du 50 août 1753, à fournir à Vaucanson un canard artificiel qui paraîtrait manger et exécuter toutes les opérations de la digestion. Bourgeois remplit exactement les conditions de son marché; mais, en voyant le succès qu'obtenait cette machine, il ne put résister au plaisir de s'en faire connaître pour l'auteur. Vaucanson se plaignit d'une indiscretion qui

pouvait nuire à sa réputation naissante. Des commissaires nommés par l'académie des sciences furent chargés d'éclaircir l'affaire. L'un d'eux, Pajot d'Onsembray, déclara par un certificat délivré le 15 mai 1756 que l'auteur du canard était Bourgeois. Vaucanson parvint cependant à faire condamner ce dernier comme calomniateur, et le retint pendant deux ans et demi dans les prisons du Petit-Châtelet. (Voy. les *Affiches de Franche-Comté*, ann. 1785, n° 41.) A sa sortie de prison, Bourgeois tourna ses vues vers des objets d'utilité publique. Il s'occupa de perfectionner les lampes à réverbère, et soumit, en 1744, à l'académie le modèle d'une lanterne de son invention, qui fut approuvé par cette compagnie et publié dans son *Recueil de machines*, t. 7, p. 275. Ayant obtenu un privilège pour la fabrication de cette lanterne, il établit un vaste atelier dans un des faubourgs de Paris; mais il fut forcé par son peu de fortune de prendre des associés : alors ceux-ci s'emparèrent de ses découvertes et firent échouer son entreprise, en lui enlevant ses meilleurs ouvriers. Il obtint en 1766 le prix extraordinaire proposé par l'académie des sciences sur la meilleure manière d'éclairer les rues d'une grande ville, en combinant la clarté, la facilité du service et l'économie; mais il eut la douleur de partager ce prix avec un marchand faïencier nommé Bailly, celui de ses associés dont il avait le plus à se plaindre. Le 50 mai 1769, un arrêt du conseil lui adjugea l'illumination de Paris pour vingt ans; mais en même temps on lui imposa pour associés ce Bailly et Saugrin, qui s'unirent pour l'expulser de l'entreprise; et Bourgeois fut obligé de recourir à l'autorité pour obtenir de ceux qui le dépouillaient une élétive pension qui lui était due à tant de titres. Malgré ces contrariétés, il n'en continua pas moins avec zèle ses expériences sur l'éclairage. Il construisit, en 1775, un fanal dont la lumière, toujours égale, s'apercevait de sept lieues, et ne pouvait être affaiblie par les vents ni par les orages les plus violents. Ses honnêtes associés, profitant de l'impossibilité où il se trouvait de surveiller son atelier, copièrent son modèle et le firent exécuter. Bourgeois réclama dans les journaux contre ce honteux plagiat; et les expériences de son fanal furent répétées plusieurs fois sur le mont Valérien, pendant les années 1774 et 1775, avec un succès auquel il dut sa réputation dans les pays étrangers. L'impératrice de Russie lui fit demander pour éclairer l'entrée du port de St-Petersbourg un fanal qu'il termina en 1778. Ce fut son dernier ouvrage. Accablé de chagrins et d'infirmities, le malheureux Bourgeois mourut à Paris, le 18 janvier 1781, à l'âge de 85 ans, presque aussi pauvre que lorsqu'il y était venu. Il était veuf et survécut à sa fille, seul enfant qu'il eût eu de son mariage. Le P. Joly a publié sous le nom de Bourgeois deux *Mémoires sur les lanternes à réverbère*, Paris, 1764, in-4°; mais on les a vainement cherchés dans les principales bibliothèques de Paris. — David BOURGEOIS a publié *Recherches sur l'art de voler dans les airs, depuis la plus haute antiquité jusqu'à ce jour*, Paris, 1784, in-8°. W—s.

BOURGEOIS (FRANÇOIS), jésuite, né en Lor-

raïne, où il professa la théologie à l'université de Pont-à-Mousson, fut l'un des derniers jésuites de France qui se consacrèrent aux missions de la Chine. Parti de l'Orient le 15 mars 1767, il arriva à Vampou, à trois lieues de Canton, le 15 août de la même année, dans des circonstances fâcheuses. Le supérieur de la mission lui fit recommander de garder sur son vaisseau le plus strict incognito; mais ce qu'il raconte prouve combien les Chinois ont le coup d'œil exercé pour reconnaître un missionnaire parmi tous les autres Européens. « Malgré toutes mes précautions, dit-il dans une de ses lettres, le 15 août, je fus reconnu deux fois avant dix heures du matin. Un vieux Chinois, qui avait pénétré dans la grande chambre où je vivais en reclus, m'ayant envisagé, dit à un de nos officiers, en portugais : Voilà un *padre*. Une heure après, un autre Chinois m'apostrophant, me dit : *padre*, *padre*. Je me mis à rire, et lui montrai ma bourse à cheveux; mais il soutint toujours que j'étais un *padre*. On me fit habiller tout en soie et en satin, et je fus bientôt d'un brillant achevé. Je crus pouvoir alors aller tête levée dans tout le vaisseau. Je me trompais. Un Chinois vint à moi, et, me serrant la main affectueusement, il m'appela *padre*. » Le P. Bourgeois était un très-bel homme, de haute taille, et d'une figure martiale, qui aurait dû mettre en défaut le talent des physionomistes chinois. Appelé à Pékin, il partagea longtemps son zèle entre les chrétiens de cette capitale et ceux des missions circonvoisines, et devint supérieur de la résidence des jésuites français. L'âge de ce missionnaire nous fait présumer sa mort; mais l'interruption, déjà ancienne, de toute correspondance avec l'intérieur de la Chine, nous laisse ignorer l'époque où il a cessé de vivre. On a de lui un assez grand nombre de lettres, répandues dans les derniers recueils des *Lettres édifiantes*, et dans les *Mémoires sur l'histoire, les arts et les mœurs des Chinois*. L'auteur de cet article a eu l'avantage d'habiter pendant plusieurs années avec le P. Bourgeois à l'université de Pont-à-Mousson, et il a reçu de lui quelques lettres écrites de Pékin.

G—R.

BOURGEOIS (.....), né à la Rochelle, vers 1710, finit ses études à Poitiers, où il fit son droit et fut reçu avocat. Il habita longtemps dans cette ville et y épousa une sœur de l'avocat Mignot, auteur d'un *Traité du double lien*, ouvrage de jurisprudence très-estimé. Pendant son séjour à Poitiers, Bourgeois se livra à des recherches multipliées sur l'histoire du Poitou, et il en fit d'abord un précis pouvant former un fort volume in-8°, qu'il dédia à Lenain, intendant de la province, qui l'avait engagé à entreprendre ce travail. Le manuscrit de ce livre se trouve à la bibliothèque de la ville de Poitiers. Plus tard, des affaires et une place appelèrent le jeune Rochellois en Amérique. Après avoir visité les colonies espagnoles et françaises, il se fixa à St-Domingue, où il séjourna près de trente ans. Une société d'agriculture s'étant formée au Cap, il en fut nommé secrétaire. C'est dans le même temps qu'il composa un poème en vingt-quatre chants, dont Christophe Co-

lomb est le héros. Il avoue lui-même qu'il n'était pas poète, mais que l'ennui fut son Apollon. Avant de partir de France, il avait remis ses notes et une copie de son précis à deux bénédictins qui travaillaient aussi à l'histoire du Poitou, croyant qu'ils achèveraient enfin cette tâche importante. Bourgeois avait déjà publié les ouvrages suivants : *Relation de la prise de Hambourg par les Anglais*; — *Éloge historique de la Rochelle*, lu à la séance publique de l'académie royale des belles-lettres de la même ville; — *Dissertation sur l'origine des Poitevins et sur la position de l'Augustorium ou Limonum de Ptolomée*, lue à la même académie, en 1746. On en trouve un extrait dans le *Mercure*, décembre même année; — une *Dissertation sur le lieu où s'est livrée la bataille dite de Poitiers en 1356*, insérée dans le *Journal de Trévoux* (septembre 1745) et dans le recueil de l'académie de la Rochelle. Adoptant une idée à lui, appuyée sur les manuscrits et la première édition de Froissart, l'auteur place le champ de bataille de Maupertuis à Beaumont, près de la route de Poitiers à Châtellerault, tandis que généralement on croit qu'il est sur la ligne de Poitiers à Limoges, près de Beauvoir et de Noaillé. A son retour en France, voyant que l'on n'avait tiré aucun parti de ses recherches consciencieuses, Bourgeois revint au projet de terminer l'histoire du Poitou, et il s'en occupa avec une activité extrême à la Rochelle, où il s'établit définitivement. Il devint alors doyen de l'académie de cette ville, où il avait été admis avant son départ. On lui rendit très-incomplètes les collections nombreuses qu'il avait déposées. C'est lui qui l'apprit au public, en 1774, dans ses lettres à Jouyneau-Desloges, insérées dans les *Affiches du Poitou*: il y annonça que son premier volume était prêt. Bourgeois travaillait, disait-il, sur des bases solides, évitant de faire un abrégé chronologique et décharné ou un écrit volumineux, dont les faits peu intéressants auraient pris la place des grands intérêts, et il indiquait les sources où il avait puisé. On doit le dire, ces détails étaient satisfaisants. L'infatigable écrivain lut à la séance publique de son académie du 10 mai 1775 un morceau sur les premiers temps de l'histoire du Poitou, dont il annonçait que la matière de deux volumes in-8° était prête. Vers ce temps il donna des *Notices biographiques sur les frères Girouard, de Poitiers, sculpteurs d'une certaine célébrité*. Dans la même année parut un ouvrage complet de Bourgeois sur une partie presque inconnue de l'histoire d'Aquitaine; il est intitulé : *Recherches historiques sur l'empereur Othon IV, où l'on examine si ce prince a joué du duché d'Aquitaine et du comté de Poitou, en qualité de propriétaire ou de simple administrateur, avec l'abrégé de sa vie, ouvrage qui répand un grand jour sur une partie de notre histoire*. Amsterdam (Paris), 1775, in-8°. L'auteur avait lu un extrait de ce livre à la séance publique de l'académie de la Rochelle du 27 avril 1774. Othon n'était guère connu que par son titre d'empereur et par une célébrité malheureuse à la bataille de Bouvines. Bonamy, de l'académie des inscriptions et belles-lettres, avait parlé de ce prince comme duc d'Aquitaine et comte de Poitou; mais il

prétendait qu'il avait joui de ces contrées comme propriétaire, et Bourgeois, en recueillant tous les détails donnés par les chroniques et par les chartes sur ce petit-fils de la reine Aliénor, établit qu'il n'avait régné dans l'ouest des Gaules que comme gouverneur ou administrateur, et parvint à réunir des particularités curieuses sur cette époque. Bourgeois mourut à la Rochelle, en juillet 1776, au moment où une portion de son manuscrit de l'histoire du Poitou était chez le censeur et peu après avoir publié l'*Éloge historique du chancelier de Lhopital*. C'était un homme vertueux, franc, ami du vrai, tout entier à l'étude et grand connaisseur en livres. On a encore de lui : 1° le poème dont nous avons parlé : *Colomb, ou l'Amérique découverte, poème en 24 chants, par un Américain*, Paris, 1774, 2 vol. in-8°. Ce poème est au-dessous du médiocre ; mais les notes en sont curieuses et pleines d'intérêt. 2° *Réflexions sur le champ de la bataille (307) entre Clovis et Alaric* (*Journal de Verdun*, janvier 1759). Il cherche à prouver, contre le sentiment du P. Routh (*voy. ce nom*), que cette bataille fut livrée à Civaux 'ou dans les environs. 5° *Lettre sur une charte de Clovis* (*ibid.*, mars 1753). Cette charte, dont Bourgeois démontre la supposition, concerne la dotation de St-Hilaire de Poitiers. Il paraît que les manuscrits de Bourgeois sont perdus depuis longtemps. C'est une perte réelle pour l'histoire, et l'on doit tenir pour fausse l'imputation qu'Allard de la Resnière fit, dans le temps, à Thiбаudeau, de Poitiers, de s'être servi de ces documents pour écrire son *Abrégé de l'histoire du Poitou*, ouvrage du reste très-incomplet. — Un neveu de Bourgeois a tiré des manuscrits que celui-ci avait rapportés d'Amérique un volume intitulé : *Voyage intéressant dans différentes colonies françaises, espagnoles et anglaises*, Paris, 1788, in-8°. On en a changé le frontispice pour former le 10° vol. de la *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, par Béranger. Les différentes pièces dont se compose le volume offrent peu d'intérêt : la plus importante est un *Mémoire sur les maladies les plus communes à St-Domingue, leurs remèdes, le moyen de les éviter et de s'en garantir moralement et physiquement*. Il s'y engage, (p. 446), à prouver que la maladie vénérienne n'est point originaire de St-Domingue, et qu'elle était même connue en Europe longtemps avant la découverte de l'Amérique. F—T—E et W—s.

BOURGEOIS (CHARLES-GUILLAUME-ALEXANDRE), peintre et physicien, naquit à Amiens, le 16 décembre 1759. Il apprit quelque temps à manier le burin chez George Wille, et grava les portraits de l'évêque d'Amiens (la Mothe d'Orléans) et de Gresset ; mais son goût le porta bientôt à prendre le pinceau, et il fit longtemps avec succès le portrait en miniature. Il s'attacha non-seulement à la ressemblance ou à l'accord des traits qui constitue la physionomie, mais à l'harmonie et à la pureté des teintes qui concourent à cette expression. Dans ce but, il s'occupa chimiquement de rechercher des couleurs plus belles et plus fixes que les couleurs ordinaires. On lui dut un bleu de cobalt, supplant l'outremer devenu rare et cher, ne verdissant point

avec les substances grasses et se broyant plus facilement que celui de Thénard. Il l'employa heureusement dans des portraits peints à l'huile, notamment dans celui qu'on peut voir chez le rédacteur de cet article. Du même minéral, notre artiste inventif sut aussi extraire un vert simple. D'autres couleurs tirées du fer ont remplacé entre ses mains, avec avantage pour la fixité, celles du carthame et du kermès. Enfin la garance a donné des laques qui ne tournent point au violet, et un carmin du rouge le plus beau et le plus fixe, qu'il découvrit en 1816. Les bons coloristes n'en emploient pas d'autres aujourd'hui. Déjà, depuis plusieurs années, ses connaissances chimiques sur les couleurs et leurs combinaisons opérées par l'art l'avaient conduit à reconnaître les mêmes lois de combinaison des couleurs naturelles dans les phénomènes de l'optique. Mais il ne se borna point, dans ses expériences sur la lumière et les rayons colorés, à en vérifier les effets pour en faire l'application à l'emploi des couleurs dans la peinture. Il publia : 1° un *Mémoire sur les lois que suivent dans leurs combinaisons les couleurs produites par la réfraction de la lumière* (production qu'il nie, contre Newton, être l'effet de la réfraction diverse), Paris, 1813, in-12 ; 2° un *Mémoire sur les couleurs de l'iris causées par la seule réflexion de la lumière, avec l'exposé des bases de diverses doctrines* (celles de Gauthier et de Marat, déjà détruites, qu'il attaque ; mais surtout la doctrine de Newton et de ses partisans). Ces mémoires avaient été présentés à la première classe de l'Institut en 1812. MM. Haüy, Biot et Arago en furent nommés commissaires rapporteurs ; mais le rapport n'eut pas lieu. Dans l'examen des doctrines, il renvoie à son premier mémoire, où des tables de combinaisons des couleurs peuvent être utiles aux artistes ; mais, quant aux principes, ou plutôt aux conséquences qu'il tire de ses expériences sur la lumière et les couleurs, elles peuvent, comme érigées en règles ou même en lois, n'avoir point paru assez concluantes, surtout contre la doctrine de Newton, même après le phénomène de la production des couleurs par réflexion, dont l'expérience peut appartenir à Bourgeois ainsi qu'à Bourghani. Sans doute on eût pu dès lors admettre au moins que Newton avait dû compter dans le spectre solaire six couleurs distinctes et non sept, nombre auquel on fixait celui des planètes, ainsi que les sept notes de la gamme musicale, tandis que le jaune, le rouge et le bleu étant les couleurs primaires ou pures, les seules couleurs mixtes ou binaires, suivant l'expression de Bourgeois, sont l'orangé, le vert et le violet. L'indigo n'est point une couleur ternaire, ni même binaire ; c'est un bleu de teinture. Le résultat ternaire des couleurs, dans un parfait équilibre, amène au contraire l'achromatisme, qui n'est ni le noir, ni le blanc, comme l'auteur l'avait paru penser d'abord, mais qui reproduit la lumière même ; ce qui retombe à cet égard dans le système de Newton : mais il n'en est pas moins vrai que les couleurs étant productibles par la réflexion de la lumière, et conséquemment par la diffraction de la lumière infléchie, ce ne serait plus l'effet de la réfraction diverse inva-

riablement attachée à chacun des rayons ou éléments de la lumière, et dont l'immuabilité prétendue a fait reculer d'un siècle la découverte des lunettes achromatiques. Ce qui a nui au résultat des expériences de Bourgeois, malgré ses cours où il répétait lui-même ces expériences, c'est, en les multipliant, d'en avoir trop étendu les conséquences sans les avoir formulées et sans en avoir calculé les résultats. Viendra un mathématicien qui saura les déterminer, et qui, utilisant et s'appropriant l'invention, emportera l'honneur de la découverte. 5° Enfin parut un ouvrage, plus méthodiquement traité, sous le titre de *Manuel d'optique expérimentale à l'usage des artistes et physiciens*, ouvrage dans lequel l'auteur annonce qu'il a exposé, dans l'ordre de leur dépendance naturelle, les phénomènes de la lumière et des couleurs, Paris, 1821, d'abord en 1 vol., puis en 2 vol. in-12, format oblong, avec figures coloriées par l'auteur même. Le 1^{er} volume, divisé en 5 livres, traite de la propagation de la lumière, de la production des couleurs et de leur combinaison, des couleurs produites par la réflexion de la lumière et par sa diffraction, de la lumière réfractée et de la non-réfrangibilité diverse des rayons colorés, et enfin de l'achromatisme. Dans le 2^e volume, où l'auteur cherche à éclaircir assez longuement, et non sans déclaration, ces divers objets, il produit différents mémoires : 1° *Existe-t-il des réfrangibilités diverses de la lumière et des couleurs, et peuvent-elles s'accorder avec notre organisation visuelle ?* Le mémoire où cette question est résolue négativement par la voie expérimentale fut vainement présenté, le 24 décembre 1821, à l'académie royale des sciences. MM. Biot et Ampère, commissaires nommés, ne firent point de rapport. Il fut ensuite lu à la société royale académique des sciences, le 15 janvier 1822 ; et il est résulté du rapport fait au nom de MM. Nauche, de Moléon et autres commissaires nommés pour l'examen de ce mémoire, que les diverses expériences dont ils ont été témoins, et d'où M. Bourgeois conclut que la théorie des réfrangibilités diverses ne saurait être admise, et qu'elle contredirait le phénomène de la vision, sont entièrement conformes à l'exposé de l'auteur, et qu'on ne peut s'empêcher d'avouer qu'elles paraissent en opposition avec la théorie jusqu'ici généralement adoptée. 2° Un nouveau mémoire, justifiant par de nouvelles expériences le mémoire ci-dessus, et présenté, le 20 octobre 1825, à l'académie royale des sciences, n'obtint pas plus de rapport que le premier. 3° D'autres considérations et mémoires en conséquence, et à la suite des précédents, furent lus, en 1825 et 1824, à la société académique des sciences. 4° Enfin un mémoire sur un nouveau phénomène d'optique motive et appuie de nouvelles considérations une expérience de l'auteur, décrite, en 1827, dans le *Bulletin universel des sciences* de Férussac, d'où il résulte que, contrairement à l'homogénéité et à l'immuabilité admises des couleurs prismatiques, les couleurs se manifestent avec leurs compléments respectifs dans l'image du spectre solaire, par le même acte du milieu réfringent ; phénomène qui a lieu également

pour les couleurs prismatiques et qui conduit au principe fondamental de l'harmonie des couleurs. Ce principe, exposé dans la deuxième partie de ce mémoire, doit recevoir tout son développement et son application aux phénomènes de l'optique dans un ouvrage contenant en même temps l'analyse annoncée du spectre solaire ; ouvrage qu'il venait de terminer, sauf la préface rédigée avec une notice par son fils, architecte inspecteur des bâtiments de la couronne, lorsque le père mourut à la suite d'une longue maladie de poitrine, le 7 mai 1832. C'est une perte pour la science de l'optique plus que pour l'art chimique de la peinture, dont il a laissé les procédés à son gendre Colomb-Bourgeois, qui lui a dû son bleu de cobalt, son carmin de garance, etc. G—CE.

BOURGEOIS DUCHASTENET (H.), avocat au parlement de Paris. On a de lui : *Histoire du concile de Constance, où l'on fait voir combien la France a contribué à l'extinction du schisme*, Paris, 1718, in-4°. On trouve dans cet ouvrage des pièces et des documents dont Lenfant a profité pour ses histoires des conciles de Pise et de Constance. Lenfant a même inséré dans la préface de la seconde édition de ce dernier ouvrage une lettre datée du 4^{er} juillet 1717, que Bourgeois Duchastenet lui écrivit à ce sujet. Il a traduit du latin les *Intérêts des princes d'Allemagne*, par B.-Ph. de Chemnitz. Il a donné, en outre : 1° une nouvelle édition de l'*Histoire du monde*, de Chevreau, 8 vol. in-12, attribuée à Vertot par les libraires de Hollande, qui ont réimprimé ce livre ; 2° une édition de l'*Histoire de l'Empire* par Heiss, à laquelle il a ajouté une continuation. Il a aussi composé les premiers articles de l'*Histoire de France* de Cl. Châlons. (Voy. le *Dictionn. des ouvrages anonymes* de Barbier, et la *France littéraire* de M. Quérard.) Z—O.

BOURGES, famille de médecins qui, pendant plusieurs siècles, a honoré la faculté de Paris, et a obtenu la confiance de nos rois. Le premier de tous, Jean DE BOURGES, médecin de Charles VIII et de Louis XII, était de Dreux, avait été reçu licencié en 1468, docteur en 1475, et a traduit le traité de *Natura humana* d'Hippocrate, sous ce titre : *le Livre d'Hippocrate de la nature humaine, avec une interprétation*, Paris, 1548, in-8°. — Son fils, Louis DE BOURGES, *Burgensis*, né à Blois en 1482, reçu docteur de la faculté de Paris en 1504, fut successivement médecin de Louis XII, premier médecin de François 1^{er}, dont il hâta la délivrance, dit-on, en faisant croire à Charles-Quint que la vie du monarque prisonnier n'était pas assurée, et que sa mort prochaine lui ravirait probablement sa rançon. Premier médecin aussi de Henri II, il mourut en 1556, âgé de 74 ans. — Simon DE BOURGES, de Blois, reçu docteur en 1548, médecin ordinaire du roi Charles IX, mort en 1566, était versé dans les lettres grecques. — Jean DE BOURGES, docteur en 1620, échevin de Paris en 1646, doyen de la faculté en 1634, mort en 1661. — Son fils, Jean DE BOURGES, reçu docteur en 1631, médecin de l'Hôtel-Dieu, mort en 1684. C. et A—N.

BOURGES (CLÉMENCE DE), célèbre par sa beauté

et son esprit, née à Lyon, y mourut en 1562, du chagrin d'avoir perdu Jean du Peyrat, tué cette année par les protestants, au siège de Beaurepaire, et qu'elle devait épouser. La belle Cordière, son amie, lui avait dédié ses œuvres en 1553 : Clémence, quelque temps après, fit des vers amoureux qu'elle soumit à la belle Cordière. Celle-ci, au lieu de s'amuser à corriger les vers de Clémence, chercha à lui enlever sa conquête, et y parvint. Clémence était dans la fleur de l'âge quand elle mourut : on lui fit de superbes obsèques ; on la porta en terre le visage découvert et la tête couronnée de fleurs, en marque de sa virginité. Duvergier la nomme *la perle des demoiselles lyonnaises de son temps*, et Rubys l'appelle une *perle vraiment orientale*. Ses œuvres ne sont point venues jusqu'à nous.

A. B.—T.

BOURGÈZ (JEAN DE). On a de lui : *le Cure-dent du roi de la febre, histoire de l'antiquité du roiboit*, Paris, 1602, in-8°.

Z.

BOURGOGNE (les dues DE). Voyez HENRI, ROBERT, HUGUES, EUDES, PHILIPPE LE HARDI, PHILIPPE LE BON, JEAN-SANS-PEUR, CHARLES LE TÉMÉRAIRE.

BOURGOGNE (LE GRAND BATAÏRD DE). Voyez ANTOINE.

BOURGOGNE (comtesse DE). Voyez MARIE.

BOURGOGNE (LOUIS, duc DE), né à Versailles, le 6 août 1682, du dauphin, fils de Louis XIV, et de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière : « Il « naquit terrible, dit St-Simon, et, dans sa première « enfance, fit trembler. Dur, colère, opiniâtre à l'exces, « passionné pour tous les plaisirs, porté à la cruauté, « barbare en raillerie, saisissant les ridicules avec « une justesse qui assommait... l'esprit, la pénétra- « tion brillaient en lui de toutes parts. Ses réponses « tendaient toujours au juste et au profond, même « dans ses fureurs. » Tel était, dès l'âge de sept ans, le prince dont l'éducation fut confiée à Fénelon, son précepteur, à Fleury, sous-précepteur, et à Beauvilliers, gouverneur. De tels hommes étaient bien capables de lutter contre de si grandes difficultés. Ils mirent tout en œuvre pour diriger vers le bien des penchants aussi dangereux, surtout dans un prince appelé à régner. « Le prodige est, ajoute « St-Simon, qu'en très-peu de temps, la dévotion et « la grâce en firent un autre homme, et changèrent « tant et de si redoutables défauts en vertus parfaites « tement contraires. De cet abîme sortit un prince « affable, humain, patient, modeste et austère pour « soi, tout appliqué à ses obligations, et les comprenant immenses. » Plein d'admiration et de confiance pour son précepteur, le jeune prince se livrait avec lui, dès la seconde année, aux entretiens les plus solides, et, dans la douce liberté de leurs conversations, il lui disait : « Je laisse derrière la porte « le duc de Bourgogne, et je ne suis avec vous que « le petit Louis. » A l'âge de dix ans, il écrivait élégamment en latin, et traduisait avec exactitude les auteurs les plus difficiles. A onze ans, il avait lu Tite-Live tout entier, il avait traduit les *Commentaires* de César et commencé une traduction de Tacite, qu'il acheva dans la suite, mais qu'on n'a pu

retrouver. Bossuet voulut lui-même s'assurer de ce prodige, et, après un long entretien qu'il avait sollicité, l'évêque de Meaux proclama hautement les grandes espérances que donnaient aux Français tant de vertus et de talents réunis. Ce fut vers le même temps que Fénelon conçut, pour l'instruction de son élève, le plan du *Télémaque*, qu'il devait lui remettre au moment où son éducation aurait été achevée ; mais les disputes du quietisme vinrent interrompre l'exécution de ce projet. Le duc de Bourgogne avait quinze ans lorsque son instituteur fut exilé. Il alla se jeter aux pieds du roi, et ne put en obtenir d'autre grâce pour Fénelon que la conservation du titre de précepteur. Fénelon n'abandonna point son ouvrage, et il ne cessa de faire passer à son élève de très-sages instructions, par l'entremise de Beauvilliers. (Voy. FÉNELON.) De son côté, le jeune prince conserva pour l'archevêque de Cambrai beaucoup de respect et de reconnaissance ; mais il ne lui écrivait qu'en secret et avec circonspection. Il continua à faire de grands progrès dans les lettres, dans la morale, et surtout dans l'administration. En 1697, il épousa Adélaïde de Savoie, princesse dont les grâces et l'esprit firent l'agrément de la cour, et qui fut constamment aimée de son époux avec la plus vive tendresse. En 1698, Louis XIV forma un camp de plaisance à Compiègne, pour l'instruction de son petit-fils, sous la direction du maréchal de Boufflers, et, en 1702, il lui donna le commandement de l'armée de Flandre, avec les conseils du même général. Cette campagne n'offrit rien d'important, si ce n'est un combat de cavalerie auprès de Nimègue, où le duc de Bourgogne montra du courage et poussa les ennemis avec vigueur. En 1703, il fut nommé généralissime de l'armée d'Allemagne, et, dirigé par Vauban, il s'empara du Vieux-Brisach. Revenu à la cour, le roi lui destina, en 1707, le commandement de l'armée des frontières d'Italie. Il devait avoir sous lui les maréchaux de Berwick et de Tessé ; mais, ce dernier ayant obligé les ennemis de lever le siège de Toulon et de se retirer en Piémont, le duc de Bourgogne ne fit point cette campagne. Ce fut en 1708, dans les circonstances les plus difficiles, après la défaite d'Hochstet et celle de Turin, que Louis XIV le nomma généralissime des armées de Flandre, et l'envoya contre Marlborough et le prince Eugène, avec des instructions qui le mettaient dans la dépendance du duc de Vendôme. La mésintelligence qui s'éleva bientôt entre ce général et le jeune prince eut les suites les plus fâcheuses, et c'est surtout à cette cause qu'il faut attribuer la défaite d'Oudenarde et la prise de Lille, obligée de capituler, malgré le courage de Boufflers (voy. ce nom) qui y fit pendant quatre mois une si belle défense, et malgré la plus nombreuse et la plus belle armée que la France eût alors. Cette armée resta en observation sous les ordres de l'héritier du trône. La campagne de 1708 est, il faut en convenir, une tache à la mémoire du duc de Bourgogne ; et on ne peut douter que sa timide circonspection, que ne put entraîner la fougue de Vendôme (voy. ce nom), n'ait donné de grands avantages à ses habiles adversaires. Toute la France

l'en accusa hautement, et on n'attribua pas seulement ces revers à son caractère d'hésitation, mais encore à son excessive dévotion et aux pratiques minutieuses auxquelles il se livrait. En effet, comment aurait pu lutter contre l'activité et les talents réunis d'Eugène et de Marlborough, un jeune prince qui n'avait guère vu la guerre que dans les livres; qui, pénétré de respect et même de crainte pour les volontés du roi, lui envoyait un courrier à chaque mouvement; qui, au milieu des circonstances les plus décisives, était occupé de scrupules religieux, et écrivait sérieusement à Fénelon pour lui demander « s'il jugeait convenable que son quartier général restât dans un couvent de nonnes? » Le sage précepteur fit souvent de vains efforts pour donner à son disciple des idées plus élevées. (Voy. FÉNELON.) Les lettres du duc de Bourgogne parurent justifier ce prince auprès du roi, et Vendôme, qui avait parlé à l'héritier du trône avec une arrogance tout à fait condamnable, cessa d'être employé; « mais dit madame de Maintenon, il fut fêté jusqu'au scandale à la cour de Meudon, » par le grand dauphin lui-même, qui s'était livré au sentiment de jalousie le plus extraordinaire contre un fils dont l'éducation avait été si supérieure à la sienne. (Voy. Louis dauphin.) Peu de temps après la prise de Lille, le duc de Bourgogne quitta l'armée pour n'y plus revenir. En 1711, il devint dauphin, par la mort de son père. Ce fut alors que, sortant de la contrainte dans laquelle il avait été tenu, il fixa les regards de toute la cour, et obtint du roi la confiance la plus entière, au point que Louis XIV, si jaloux de son autorité, l'associa à l'empire et ordonna aux ministres de travailler avec son petit-fils. Toute la France attendait le bonheur et la paix des vertus et des talents du nouveau dauphin, lorsqu'il lui fut enlevé, le 18 février 1712, par une maladie violente et inexplicable, six jours après que son épouse eut expiré, et vingt jours avant la mort de son fils aîné, tous frappés de la même maladie. En moins d'un an, on vit en France quatre dauphins, et le dernier fils du duc de Bourgogne, seul héritier du trône, et depuis Louis XV, fut dans le plus grand danger. La voix publique accusa hautement de ces deuils si précipités l'ambition du duc d'Orléans, depuis régent. (Voy. ORLÉANS.) Le duc de Bourgogne était d'une taille peu avantageuse et même difforme. Peu fait pour la guerre, il déplorait sans cesse les maux qui en sont la suite. Attaché jusqu'au scrupule aux devoirs de la religion, il fut néanmoins chéri et admiré par des hommes qui étaient loin de partager ses sentiments religieux. Voltaire a dit que c'était un *philosophe chrétien*, et il s'est indigné qu'il n'y eût pas un seul volume de consacré à la mémoire d'un prince « qui aurait, » dit-il, mérité d'être célébré, s'il n'eût été que simple « particulier. » Le P. Martineau, confesseur du jeune prince, avait cependant publié, dans l'année même de sa mort : *Vertus de Monseigneur le duc de Bourgogne*, Paris, 1712, 1 vol. in-4°. Fleury a aussi donné le *Portrait de Monseigneur le Dauphin*, Paris, 1714, 1 vol. in-12; et l'abbé Proyart a publié la *Vie du Dauphin, père de Louis XV*, Paris, 1782, 2 vol.

in-12; et Lyon, 1783. — Le frère aîné de Louis XVI, mort en 1761, à l'âge de 9 ans, portait aussi le nom de *duc de Bourgogne*, et donna également les plus belles espérances. Le Frane de Pompignan a publié son *Eloge historique*, Paris, 1761, in-4°. M—D J.

BOURGOIN (EDMOND), prieur des jacobins de Paris pendant les troubles de la ligue, fut, dans ses sermons, le panégyriste de son confrère Jacques Clément, assassin de Henri III, compara ce régicide à Judith, et le proclama hautement le martyr de la foi. Animé du plus ardent fanatisme, il fit retentir la capitale de ses déclamations contre Henri IV, prit les armes, combattit avec le peuple, fut fait prisonnier à l'assaut d'un des faubourgs de Paris, en 1589, conduit à Tours, et condamné par le parlement, en 1590, à être tiré à quatre chevaux. B—P.

BOURGOIN (THÉRÈSE - ÉTIENNETTE), actrice du Théâtre-Français, naquit à Paris, le 5 juillet 1781, de parents qui, bien que pauvres, ne laissèrent pas de lui donner un commencement d'éducation théâtrale, en la mettant entre les mains d'un danseur nommé Seuriot, de qui elle reçut les premières leçons de danse; elle avait alors sept ans. Ribié, l'un des directeurs du théâtre de la Gaité, à cette époque, eut occasion de la voir; frappé de ses avantages naturels, il la fit danser dans un ballet, et plus tard il lui confia un rôle dans une pièce intitulée *la Bonne petite Fille*, où elle fut charmante. Bientôt M. Antoine (frère de l'architecte), qui avait été l'intime ami de Lekain, de mademoiselle Dumesnil et de madame Vestris, se chargea de lui donner des leçons de déclamation; lorsqu'il la crut en état de paraître sur la scène, il la présenta à madame Vestris et à Dugazon, qui la trouvèrent fort agréable et la prirent en amitié. A peine âgée de dix-huit ans, elle débuta à la Comédie-Française (le 27 septembre 1799), par les rôles d'Iphigénie et d'Agnès. Le public l'accueillit favorablement, et la redemanda même après la représentation. Néanmoins les comédiens jugèrent qu'elle avait encore besoin d'études, et son admission fut ajournée. Ce fut seulement après son second début (28 novembre 1801) qu'elle fut définitivement reçue. Il est vrai que, dans l'intervalle, Thérèse Bourgoïn s'était fait de puissants amis. Le ministre Chaptal surtout la servit avec un zèle dont la cause n'était point un mystère. Ce fut sur la recommandation de ce *protecteur* que mademoiselle Dumesnil donna quelques conseils à la nouvelle sociétaire et l'avoua pour son élève, ce qui valut à l'illustre tragédienne une lettre officielle, insérée le 28 décembre 1801 dans le *Journal de Paris*: « Le ministre de l'intérieur à mademoiselle Dumesnil. Après avoir illustré le Théâtre-Français par trente années de succès, et laissé à la scène des souvenirs qui sont devenus des leçons, vous avez voulu, mademoiselle, profiter du repos de votre retraite pour former un sujet digne de vous et de l'art dramatique. Le public vous en marque chaque jour sa reconnaissance par les applaudissements qu'il donne à votre digne élève, mademoiselle Bourgoïn, et je me fais un plaisir de vous témoigner, au nom du gouvernement, qu'il n'a

« pas vu sans intérêt que tous vos moments sont « consacrés à perfectionner votre art. Je vous accorde une gratification de..... Signé CHAPTAL. » Que, malgré son grand âge (quatre-vingt-huit ans), mademoiselle Dumesnil ait donné des conseils et fait connaître quelques traditions à la jeune Bourgoin, rien de plus vraisemblable; mais ce dont nous sommes certains, c'est qu'à cette même époque la jeune actrice allait très-assidûment chez madame Vestris prendre des leçons de cette tragédienne, qui fut ainsi son véritable professeur. (Voy. VESTRIS.) Le second début de mademoiselle Bourgoin eut beaucoup plus d'éclat que le premier. Elle joua de la manière la plus satisfaisante les rôles de Mélanie dans le drame de Laharpe, et d'Agnès dans *l'Ecole des femmes*; mais la faveur ministérielle, qui lui avait été si utile à quelques égards, lui suscita des ennemis parmi ses camarades (1), et les écrivains de journaux, suivant l'usage, prirent parti dans ces querelles de coulisses. Geoffroy, qui d'abord l'avait beaucoup louée, finit par la traiter en ennemie; et elle eut, en outre, le malheur de trouver dans la personne de Palissot un très-imprudent défenseur. Celui-ci, dans une lettre publique (2), accusa l'auteur du fameux feuilleton d'avoir *menti à prix d'argent*, et fut puni de cette inconvenance par une vive réplique, ou plutôt par une si sanglante récrimination qu'il en eut le cœur ulcéré tout le reste de sa vie. Le plus grand nombre des journalistes néanmoins encouragea la nouvelle actrice; ils louèrent l'élégance de sa taille, les traits charmants de son visage, sa physionomie naïve et piquante, son maintien décent, le timbre flatteur de sa voix, la pureté et la sagesse de son débit; ils lui reconnurent aussi de la sensibilité, mais une sensibilité peu expansive, et, pour ainsi dire, amortie par une scrupuleuse soumission aux leçons de l'école. La crainte de tomber dans l'exagération l'empêchait souvent de s'abandonner à la véhémence des passions tra-

giques; elle s'était fait, d'après madame Vestris, une méthode trop uniforme. Son talent, dans l'espace de trente ans, n'éprouva que peu de variations. Ce fut seulement dans la comédie qu'elle fit des progrès dignes de remarque. Sa physionomie et sa démarche sur la scène étaient celles d'une pensionnaire de couvent qui cache quelque peu de malice sous un petit air de timidité, et il est facile de sentir que cet extérieur entraînait plus naturellement dans la peinture des mœurs comiques que dans de grands tableaux d'histoire. Aussi remplissait-elle certains rôles de jeunes filles avec autant de succès que la célèbre actrice mademoiselle Mars, dont elle n'avait pas l'admirable talent. De ce nombre étaient Rosine du *Barbier de Séville*, Pauline de *l'Intrigue épistolaire*, Agathe des *Folies Amoureuses*, Angélique de *la Fausse Agnès*, Fanchette de *la Belle Fermière*, et Marie-Anne des *Bourgeois à la mode*. Nous l'avons même vue plus d'une fois représenter, à faire illusion, dans *les Trois Sultanes*, cette capricieuse Roxelane, dont *le fin sourire, la bouche fraîche, tapissée de roses, et le petit nez retroussé, renversent les lois d'un empire* (1). Là du moins elle s'était affranchie des anciennes règles de la déclamation; et, dans la vivacité joviale, dans l'étourderie d'une jeune fille qui ne se pique pas de prudence, elle avait trouvé quelque analogie avec son propre caractère. Arrivée à l'âge où les acteurs qui ont un vrai talent sont ordinairement devenus chefs d'emploi, elle se vit avec découragement dans l'obligation de doubler pour longtemps encore une comédienne qui lui était supérieure, et elle prit, en 1829, le parti de la retraite, parti d'autant mieux motivé que la plupart des bonnes comédies où elle avait obtenu des applaudissements commençaient à passer de mode, et que, s'étant blessée au tendon d'Achille, elle était gênée dans sa marche par une légère claudication. Mademoiselle Bourgoin avait d'ailleurs économisé assez de fortune pour n'avoir plus besoin de suivre la carrière dont elle s'était dégoûtée. Mais sa santé ne lui permit pas de vivre aussi heureuse qu'elle semblait devoir l'espérer dans sa nouvelle position: après une maladie de femme, qui la fit cruellement souffrir pendant plus de trois ans, elle succomba le 11 août 1835. Si mademoiselle Bourgoin ne s'était pas élevée au rang des grandes actrices, elle avait du moins acquis dans le monde une sorte de célébrité par la gaieté vive et originale de ses reparties. Elle s'y abandonnait un peu trop sans doute à son goût pour les gravelures et pour les licences du langage; mais son ton de naïveté comique et ses grâces toutes particulières servaient de passe-port à des expressions qui, dans une moins jolie bouche, n'eussent pas été supportables. Ni le luxe dont mademoiselle Bourgoin était entourée, ni le haut rang de ses amants, parmi lesquels elle a, dit-on, compté des têtes couronnées, et même Napoléon (2), ne lui avaient fait oublier son origine. On

(1) La conduite de mademoiselle Bourgoin envers mademoiselle Volnais, en prouvant la différence de l'éducation que l'une et l'autre avaient reçue, indisposa une partie du public contre la première. Reçue sociétaire du Théâtre-Français avant mademoiselle Volnais, quoique les débuts de celle-ci, antérieurs de quelques mois, eussent été aussi brillants, elle ne pouvait contenir sa jalousie et sa haine contre son intéressante et timide rivale. Mademoiselle Volnais devait jouer le rôle d'Aricie dans *Phèdre*, devant la cour. Mademoiselle Bourgoin le sait et jure de l'en empêcher. Le jour de la représentation, elle s'installe dans la coulisse, vêtue du costume d'Aricie, et devance mademoiselle Volnais qui, au moment d'entrer en scène, est forcée de s'arrêter en voyant son Sosie prendre sa place et commencer le rôle. Le cœur navré, elle se retire dans sa loge, pour éviter un scandale que son audacieuse rivale ne redoutait pas. Mais cette scène, loin de nuire à mademoiselle Volnais dans l'opinion publique, contribua à sa réception. A—T.

(2) On publia à Paris, au mois d'août 1804, la *Lettre d'un comédien du théâtre de la République aux demoiselles Gros et Bourgoin, dont les débuts doivent suivre ceux de mademoiselle Volnais*, brochure in-8° de 60 p. On y trouve, p. 22-52, la lettre de Palissot (dont il est parlé dans cet article) à mademoiselle Bourgoin sur ses débuts. Il l'invite à ne pas croire ce que disait Geoffroy, que *le mouchoir est le domaine des tréteaux*; il relevait le critique qui voulait que mademoiselle Bourgoin se défilât d'un certain mouvement de pendule, qui la faisait, disait-il, *osciller du talon à la pointe du pied, et décrire vingt fois au haut de son corps un cercle de douze ou quinze degrés*, etc. Palissot avait pour lui la raison. Geoffroy l'écrasa par l'impudence des injures. V—VE.

(1) Expressions du conte de Marmontel.

(2) On a dit que mademoiselle Bourgoin eut à se plaindre de Napoléon, qui, en fait de galanterie, était fort brusque et peu docile, et c'est surtout à ce mécontentement que l'on doit attribuer

avait composé un recueil de ses aventures et de ses bons mots ; et, selon la coutume de prêter aux riches, on lui avait attribué nombre de plaisanteries auxquelles elle n'avait jamais pensé. Il n'entre pas dans notre plan de rapporter ces sortes d'*ana*, dont les plus saillants, par malheur, ne sont pas les plus innocents. Nous serons donc sobres de citations. Une grande dame de la cour impériale ayant perdu un perroquet, auquel elle attachait beaucoup de prix, supposa, à tort, qu'il avait été recélé par mademoiselle Bourgoin, et écrivit à celle-ci une lettre peu polie qu'elle signa : LA MARÉCHALE***, DUCHESSE***, née***. Piquée de cette affectation orgueilleuse, et n'oubliant pas sa qualité de princesse tragique, mademoiselle Bourgoin répondit sur-le-champ à la maréchale : *Ni vu ni connu* : IPHIGÉNIE EN AULIDE. Quoiqu'elle se fût un peu fait craindre par le sel de ses épigrammes et par son penchant à la médisance, elle était naturellement bonne et charitable. Tel de ses camarades devint son ennemi, qui avait longtemps usé de sa bourse et de son crédit. On n'oubliera pas qu'elle s'était employée avec beaucoup de zèle et de désintéressement pour procurer à mademoiselle Duchesnois, pauvre à son début, tous les moyens de se costumer avec la richesse convenable. Il nous semble inutile de raconter le voyage de mademoiselle Bourgoin à Londres et celui qu'elle fit à Erfurth et à St-Petersbourg, en 1809, avec mademoiselle Georges, et de rappeler les magnifiques bijoux qu'elle rapporta de ces voyages. Ces faits appartiennent beaucoup plus à l'histoire de la galanterie qu'aux fastes de l'art théâtral. F. P—r.

BOURGOING (NOËL), trésorier du chapitre de Nevers, et abbé de Bouras, successivement président de la chambre des comptes de Nevers, et conseiller au parlement de Paris, fut, en 1534, le principal rédacteur de la *Coutume de Nivernois*, qu'il fit imprimer en 1535 avec une préface de sa façon. Gui Coquille, son petit neveu, dit qu'il était d'excellent jugement, savoir et promptitude ; Guillaume Rapine, son contemporain, l'appelle un homme d'une érudition consommée. — Jean BOURGOING, avocat général du bailliage de Nevers, est, dit M. de Ste-Marie, auteur d'une *Histoire de Louis de Gonzague*, duc de Nevers, et probablement de différents ouvrages relatifs aux finances et à la

le royalisme qu'elle fit éclater à l'époque de la restauration des Bourbons. Elle paraissait presque toujours sur la scène avec des rubans blancs et des fleurs de lis, tandis que mademoiselle Mars, qui passait pour avoir des opinions opposées, s'y montrait couverte de violettes, ce qui donna souvent lieu à beaucoup de tumulte dans la salle, chaque spectateur preuant parti pour l'une des deux actrices, suivant ses opinions. Ce fut surtout dans la soirée du 10 juillet 1815, deux jours après le second retour de Louis XVIII, que ces passions éclatèrent avec le plus de force. Le parterre applaudit avec transport mademoiselle Bourgoin, toutes les fois qu'elle parut sur la scène ; et, lorsque mademoiselle Mars se vit obligée de faire une profession de royalisme, elle déclara hautement que tout ce qui lui arrivait en ce moment était l'effet d'une cabale de mesdemoiselles Levert et Bourgoin. Cette déclaration, loin de calmer l'irritation, ne fit qu'y ajouter encore, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que l'on parvint à terminer la représentation. C'était le *Tartuffe* de Molière que l'on jouait ; et le public saisit toutes les applications qu'il put faire en faveur de mademoiselle Bourgoin et contre sa rivale. Z,

chambre de justice, publiés de 1623 à 1629, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong. — François BOURGOING, surnommé d'*Agnon*, nom d'une terre de son père, fut chanoine de Nevers, sa patrie. Ayant embrassé la réformation, il passa à Genève, où on lui donna la bourgeoisie en 1536. Il ne se fixa pourtant pas dans cette ville, et alla servir l'Eglise de Troyes, où probablement il est mort. « Il a traduit, dit Senebier, toutes les œuvres de Fl. Josèphe, dont on a fit d'abord deux éditions à Lyon ; mais le frère de « Laval les corrigea sur l'original grec, et elles furent imprimées à Paris, en 1570. » D. Genebrard, qui, en 1578, donna une nouvelle traduction de Josèphe, commence sa préface par des invectives contre Bourgoin, à qui l'on doit encore : 1° *Histoire ecclésiastique, extraite en partie des Centuries de Magdebourg*, Genève, 1560-63, 2 vol. in-fol. ; cette histoire va jusqu'à Théodose le Grand ; 2° *Paraphrase, ou Brève explication sur le catéchisme*, Lyon, 1564, in-16. (Voy. la *Bibliothèque de la Croix du Maine* et Duverdière, et le t. 4 de *Gallia Christiana* de Ste-Marthe.) A. B—r.

BOURGOING (FRANÇOIS), 5^e général de la congrégation de l'Oratoire, de la même famille que les précédents, naquit à Paris, le 18 mars 1583. Son père, conseiller à la cour des aides, « homme docte « es-langues, et bien versé dans la poésie, » dit la Croix du Maine, et auteur d'un traité latin, *de l'Origine et de l'Usage des mots françois, espagnols et italiens*, eut un soin particulier de son éducation. Le jeune Bourgoin, né avec de grandes dispositions pour la vertu et pour les sciences, doué d'un esprit facile et d'une mémoire heureuse, fit ses études en Sorbonne avec distinction, prit le grade de bachelier, et se disposait à entrer en licence, lorsque son zèle pour l'Eglise lui fit accepter la petite cure de Clichy, auprès de Paris. Il fut un des six premiers prêtres qui s'associèrent au cardinal de Bérulle pour établir la congrégation de l'Oratoire, et devint son plus fidèle disciple et son plus actif coopérateur. Dès ce moment, son zèle ne connut plus de bornes ; il se livra sans réserve à l'enseignement de la théologie, à l'exercice du ministère pastoral, au travail des missions, à l'organisation des collèges et des séminaires, allant avec une rapidité étonnante du centre aux extrémités de la France, partout où l'appelaient les intérêts de l'Eglise et ceux de sa congrégation, à laquelle il donna un grand relief, par le succès de ses prédications dans les principales villes du royaume. Il fut spécialement le fondateur de l'Oratoire de Flandre, qui forma depuis une corporation particulière. Devenu vicaire général du P. de Condren, il lui succéda, en 1641, à la recommandation du cardinal de Richelieu ; car, quoique ses confrères rendissent justice à son mérite et à ses services, la crainte qu'ils avaient de son génie vif et entreprenant l'en aurait peut-être écarté, sans un si puissant protecteur. Leur appréhension n'était pas dénuée de fondement. Il voulut donner trop de nerf à son autorité, porter son inspection jusqu'à des détails dont la liberté des in-

dividus fut alarmée, introduire des observances peu analogues à la nature du corps, faire recevoir des statuts, excellents sur plusieurs points, mais peu convenables sur d'autres à une société, où, selon l'expression de Bossuet, « on obéit sans dépendre, » et l'on gouverne sans commander. » Tout cela éprouva des contradictions, lui attira des mortifications, obligea les assemblées à restreindre son pouvoir par des mesures répressives, dont il chercha plus d'une fois à secouer le joug; et, comme sa qualité de confesseur du duc d'Orléans lui donnait du crédit à la cour pour soutenir ses entreprises, l'assemblée de 1661 statua que désormais le général de l'Oratoire ne pourrait accepter aucun emploi à la cour, pas même celui de confesseur des princes. (Voy. MORIN.) Mais ces détails étaient rachetés par des qualités éminentes, par une piété sincère, une vigilance très-active, une application infatigable, un dévouement à toute épreuve pour l'Eglise et pour sa congrégation. Sous son gouvernement, l'Oratoire acquit de nombreux établissements, l'émulation fut excitée, les études fleurirent, la piété fut en honneur. On vit la nouvelle congrégation se porter, avec un zèle digne de tout éloge, à exercer les différentes parties du saint ministère; fournir de tous côtés des prédicateurs célèbres qui contribuèrent à rendre à la chaire de vérité son premier éclat; envoyer des ouvriers évangéliques qui répandirent la lumière dans les villes et dans les campagnes, avec une charité désintéressée et infatigable. Les deux premiers généraux avaient gouverné la société naissante, et encore dans un état d'enfance, par de simples instructions, par l'empire de l'exemple, par le respect et la confiance qu'inspirait leur vertu; Bourgoing comprit qu'étant devenu adulte, il lui fallait une organisation régulière pour la rendre stable et permanente. Dans les nombreux règlements qu'il fit, peut-être y en a-t-il quelques-uns de trop minutieux; mais la plupart étaient très-utiles pour le maintien du bon ordre; et tous prouvent sa vigilance et l'étendue de son zèle, qui ne lui permettait de rien négliger de ce qui pouvait tendre vers le but de son institution. C'est dans le même esprit qu'il composa un *Ratio studiorum*, Paris, 1645, in-16, petit ouvrage d'un style concis, élégant, qui annonce un homme versé dans les belles-lettres, et contient des règles judicieuses pour les étudier et les enseigner; un *Directoire des missions*, ibid., 1646, rempli d'excellentes vues pour diriger ceux de ses confrères qui se livraient à cette partie importante du saint ministère. Comme l'amour du P. Bourgoing pour son corps avait pour principe celui de l'Eglise en général, il mit au jour plusieurs ouvrages destinés à l'instruction du clergé et des simples fidèles. Afin donc de répandre plus au loin, et de perpétuer les maximes qu'il prêchait et enseignait, il les avait imprimées dans un écrit latin, intitulé: *Lignum crucis*, Mons, 1629; Paris, 1650, in-12, où il traitait particulièrement des obligations des pasteurs et de la manière dont ils doivent exercer leurs fonctions pour les remplir dignement et avec fruit. L'accueil que reçut du public

cette première production de son zèle l'engagea à faire paraître la même année un cours complet de méditations pour tous les jours de l'année et à l'usage de toutes sortes de personnes, d'abord en latin, sous ce titre: *Veritates et sublimes Excellentie Verbi incarnati*, Anvers, 1650, 2 vol. in-8°, puis considérablement augmentées, et traduites en français par lui-même, sous celui de *Vérités et Excellences de Jésus-Christ disposées par méditations*, etc., Paris, 1656, 6 vol. in-12. « Ces méditations, toutes « pleines de lumière et de grâce, disait Bossuet, sont « entre les mains de tout le monde, des religieux, des « séculiers, des prédicateurs, des contemplatifs, des « simples et des savants. » Massillon en avait beaucoup profité. Elles eurent près de trente éditions durant la vie de l'auteur. Le fonds en est très-riche; elles seraient encore d'une utilité générale, si un homme de goût prenait la peine d'en retoucher le style suranné et d'en rectifier certaines idées trop alambiquées. Le P. Quesnel l'avait entrepris; mais son travail s'est perdu dans l'enlèvement de ses papiers. Le même caractère règne dans ses *Méditations sur les divers états de Jésus-Christ*, Paris, 1648, in-8°, dans ses *Exercices de retraite*, publiés la même année, pour les fidèles de tous les états; dans son *Institutio spiritualis ordinandorum*, qui avait paru dès 1659, et eut beaucoup de vogue. Le P. Bourgoing, épuisé de travaux, eut, sur la fin de ses jours, de fréquentes attaques d'apoplexie. Son esprit se ressentit de l'affaiblissement de son corps, et, après avoir languie plus d'un an dans cet état d'infirmité, il mourut le 28 octobre 1662. On lui fit des obsèques solennelles, auxquelles Godeau, évêque de Grasse, officia, et l'abbé Bossuet prononça son oraison funèbre. C'est le premier discours de ce genre qu'ait fait cet illustre orateur, et l'on y trouve déjà des traits dignes de son grand talent. Il a été publié dans le t. 16 des sermons de l'évêque de Meaux. Le caractère particulier du P. Bourgoing, en cela digne disciple du cardinal de Bérulle, était un zèle ardent pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique et pour la perfection de l'état sacerdotal. C'est ce caractère qui domine dans tous ses ouvrages. A ceux dont nous avons déjà parlé, il faut ajouter: 1° *Homélies chrétiennes sur les Evangiles des dimanches et des fêtes principales*, Paris, 1642, in-8°, ouvrage bien conçu, afin de fournir aux curés de campagne des modèles d'instructions pour le peuple, en conservant à la parole de Dieu la dignité qui lui est propre. 2° *Homélies des Saints sur le martyrologe romain*, 1651, 5 vol. in-8°. Il devait y en avoir douze; mais les infirmités de l'auteur l'empêchèrent d'aller plus loin. Le public n'y a rien perdu, parce qu'il s'attache trop aux légendes apocryphes. Cependant le discours préliminaire sur le culte des saints mérite d'être lu. 3° *Oeuvres du cardinal de Bérulle*, conjointement avec le P. Gibieuf, Paris, 1644, 2 vol. in-fol. Le P. Bourgoing est auteur de l'épître dédicatoire à la reine Anne d'Autriche, de la longue et belle préface, remplie d'observations importantes sur les différentes pièces de cette collection, et où les principaux traits de la vie

de cet illustre cardinal sont exprimés d'une manière vive et touchante. 4° *Déclaration présentée à la reine régente, par le R. P. général de l'Oratoire, au nom de la congrégation, sur quelques points touchant le sacrement de pénitence*. Cet écrit, fait à l'occasion de la *Fréquente communion* d'Arnaud, avait pour objet d'écarter de l'Oratoire la note de jansénisme. Ce fut le chancelier Séguier qui le fit imprimer à l'insu de l'auteur, sans nom de lieu et sans date. Comme il contenait des propositions d'une morale très-relâchée, sur les reproches que lui fit à ce sujet l'assemblée de 1644, qui n'y reconnut pas la doctrine de la congrégation, le P. Bourgoing fut obligé d'en désavouer l'impression et de s'excuser de l'avoir composé. Il écrivait aussi bien en latin qu'il écrivait mal en français. Son style dans la première de ces langues est pur, élégant, son élocution nette et facile, ce qui contraste singulièrement avec la barbarie et quelquefois le ton guindé de son jargon dans la dernière. — Il ne faut pas le confondre, comme on l'a souvent fait, avec François Bourgoing, natif de Bourges, de la même congrégation, auteur du *Brevis psalmodiæ Ratio*, etc., Paris, 1634, in-8°. C'est mal à propos que Richard Simon attribue à celui-ci la composition du chant musical de l'Oratoire. Ce chant, qui, dans l'origine, attirait tant de monde aux offices des PP. de l'Oratoire, est d'un maître de musique de Louis XIII, d'abord chanoine de Péronne, puis membre de la congrégation. Bourgoing n'a fait qu'y ajouter quelques nouveaux tons et recueillir le tout dans l'ouvrage ci-dessus. Son in conduite l'ayant fait exclure de l'Oratoire, il donna au public deux livres platement écrits, intitulés : *le David françois*, Paris, 1641, in-8°; *Traité sur l'état laïque et politique de l'Eglise*, 1645, in-8°. T—D.

BOURGOING (JEAN-FRANÇOIS, baron DE), de la famille des précédents, né à Nevers, le 20 novembre 1748, entra à l'école militaire de Paris, avec deux de ses frères, en 1760, et s'y livra avec ardeur à l'étude des langues, et notamment de la langue allemande. A l'âge de dix-sept ans, il quitta l'école militaire pour aller à Strasbourg, où il fut envoyé par le gouvernement. Il y étudia le droit public, sous le célèbre professeur Kugler, et, après y avoir passé trois ans, il fut reçu officier dans le régiment d'Auvergne. A peine âgé de vingt ans, il fut nommé secrétaire de légation auprès de la diète de Ratisbonne, et, en cette qualité, chargé d'une mission particulière auprès de la cour de Munich, d'où il revint à Paris, pour y être nommé chargé d'affaires de France à Ratisbonne. Quatre ans se passèrent dans ces diverses fonctions, après lesquelles il retourna à son régiment, où il continua de s'occuper de l'étude du droit public. De Montmorin, ayant été nommé ambassadeur en Espagne, en 1777, Bourgoing, dont les talents et les connaissances en diplomatie étaient déjà appréciés, fut attaché à l'ambassade en qualité de premier secrétaire. Huit ans après, Montmorin ayant été rappelé, Bourgoing resta dix-huit mois chargé d'affaires de la cour de France près celle de Madrid. Ce fut pendant ce long

séjour qu'il rassembla les matériaux de son *Tableau de l'Espagne moderne*, l'un des meilleurs ouvrages qui aient encore paru sur cette péninsule, jusque-là si peu connue. De retour en France, il fut nommé, en 1787, ministre plénipotentiaire à Hambourg. Rappelé en 1790, pour être nommé ministre plénipotentiaire en Espagne, sa présence fut encore jugée nécessaire à Hambourg. Il y retourna, et ce ne fut qu'en 1791 qu'il se rendit définitivement à Madrid, où il resta comme ministre plénipotentiaire jusqu'au mois de mars 1795. Rentré dans sa patrie, à l'époque la plus désastreuse de la révolution, il se retira au sein de sa famille, dans sa ville natale, où il occupa pendant quelque temps la première place municipale. Le 18 brumaire ne tarda pas à tirer Bourgoing de son obscurité. En 1801, le premier consul le nomma ministre plénipotentiaire en Danemark, et ensuite en Suède. De retour à Paris par congé, Bourgoing fut nommé, en 1808, ministre plénipotentiaire auprès du roi de Saxe. C'est à Dresde qu'il fut atteint de la maladie qui a terminé sa vie, aux eaux de Carlsbad, le 20 juillet 1811. Il était âgé de 63 ans. Aussi estimé des étrangers qu'il le fut de ses concitoyens, il avait été nommé, par ces derniers, à l'unanimité et en son absence, candidat au sénat conservateur. D'une probité et d'un désintéressement à toute épreuve, après quarante-quatre ans de fonctions diplomatiques, il est mort sans avoir même conservé le patrimoine de ses pères. Le baron de Bourgoing a laissé cinq enfants, deux filles et trois fils. Nous ne devons pas oublier qu'il fut un des collaborateurs les plus distingués de la *Biographie universelle*. Il reste aussi de Bourgoing plusieurs manuscrits imparfaits, contenant des notions sur les divers pays où il a résidé. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Nouveau Voyage en Espagne, ou Tableau de l'état actuel de cette monarchie*, Paris, 1789, 3 vol. in-8°; 2° édit., ibid., 1797, 3 vol. in-8°; 3° édit., ibid., 1805, sous le titre de : *Tableau de l'Espagne moderne*, 3 vol. in-8° et atlas in-4°; 4° édit., sous le même titre et avec des augmentations, ibid., 1806, 3 vol. in-8° et atlas in-4° (1). Les deux premières éditions sont anonymes. C'est le plus connu et le plus estimé des ouvrages de l'auteur. Dès la première édition, il a été traduit en danois, en allemand et en anglais. T. Townsend, qui a publié aussi un *Voyage en Espagne* (dont M. Pictet a donné une traduction sur la seconde édition), fait plusieurs reproches assez graves d'inexactitude et de légèreté à Bourgoing, qui, de son côté, reproche à Townsend un peu de précipitation dans ses jugements, et un peu de trop de confiance dans la crédulité de ses lecteurs. 2° *Mémoires historiques et philosophiques sur Pie VI et sur son pontificat, jusqu'à sa retraite en Toscane*, Paris, an 7 (1798), 2 vol. in-8°; 2° édit., ibid., 1800, 2 vol. in-8°. Plusieurs personnes recherchent la première édition, quoique la seconde soit continuée jusqu'à la mort de Pie VI. 3° *Histoire des flibustiers, traduite de l'allemand de M. d'Ar-*

(1) En 1825, on a rajouté cette édition de 1806, en y mettant de nouveaux titres.

chenholtz, avec un avant-propos et quelques notes du traducteur, Paris, 1804, in-8°. 4° *Histoire de l'empereur Charlemagne, traduction libre de l'allemand du professeur Hegewisch, avec un avant-propos, quelques notes et un supplément du traducteur*, Paris, 1805, in-8°. Le supplément n'est autre chose que le portrait de Charlemagne, extrait de différents auteurs, le président Hénault, Bossuet, Mainbourg, Mably, Méhégan, Montesquieu, Anquetil, de Sacy, Condillac, Millot, Gaillard, Hume, Robertson, Gibbon, Voltaire. 5° *Correspondance d'un jeune militaire, ou Mémoires du marquis de Luzigny et d'Hortense de St-Just*, Paris, 1778, 2 vol. in-12, ibid., 2° édition, 1800, même format. Les lettres du précepteur sont de Musset de Cogners, depuis membre du corps législatif. Il a paru une contrefaçon de cet ouvrage à Londres, 1792, 2 vol. in-12, sous le titre de : *les Amours d'un jeune militaire et sa Correspondance avec mademoiselle de St-Just*. 5° et 6° Il a traduit quelques ouvrages de l'allemand. (Voy. BASEDOW et BATSCHE.) (1) 7° Quelques opuscules de peu d'importance (2). Enfin, Bourgoing a donné une édition des *Voyages du duc du Châtelet en Portugal*, 1808, 2 vol. in-8°, et il a été éditeur de la *Correspondance de Voltaire avec Bernis*. (Voy. ce nom.) CH—N.

BOURGOING DE VILLEFORE (JOSEPH-FRANÇOIS). Voyez VILLEFORE.

BOURGUEIL (....), auteur de vaudevilles, né à Paris en 1765, est mort dans cette ville le 8 juin 1802. On aimait la gaieté de son humeur et la franchise de son caractère, exempt d'envie et de prétention. Le public a distingué de la foule des vaudevilles ceux qu'il a faits seul ou en société. Les principaux sont : *le Pour et le Contre*, en 1 acte, dont il fut seul auteur, Paris, 1801, in-8°; *Gesner*, en 2 actes, avec Barré, Radet et Desfontaines, ibid., 1800, in-8°; *Monsieur Guillaume, ou le voyageur inconnu*, en 2 actes, avec les mêmes, ibid., 1800, in-8°; cette pièce, dont le héros est Malesherbes, a eu plusieurs éditions; *le Mur mitoyen, ou le Divorce manqué*, en 1 acte, avec Barré, ibid., 1802, in-8°, etc. Le recueil des *Diners du Vaudeville* renferme quelques-unes de ses chansons, où, comme dans ses pièces de théâtre, il se montre naturel, plein de verve, et ami du bon goût. K.

BOURGUET (Louis), né à Nîmes, le 24 avril 1678, était le fils d'un négociant riche et considéré que la révocation de l'édit de Nantes contraignit à s'expatrier avec toute sa famille, et qui alla établir une manufacture d'étoffes de soie à Zurich et dans

le pays des Grisons. Le fils, destiné par ses parents à suivre leur profession, fut entraîné par un penchant irrésistible dans la carrière des lettres. Il se sentit, dès le collège, un goût passionné pour l'archéologie, et il dut à cette disposition ses succès dans l'étude du latin, du grec et de l'hébreu : ces langues étaient les clefs de la science qu'il voulait approfondir. Le même désir d'étendre et de perfectionner ses connaissances en ce genre le conduisit six fois, dans l'espace de vingt ans, en Italie. Il recueillit dans chacun de ces voyages de précieux monuments d'antiquité, des manuscrits et des livres rares sur cette matière, et il forma, avec les savants les plus illustres de cette contrée, des relations étroites et réciproquement avantageuses. Il eut aussi des rapports intimes avec les hommes les plus célèbres de la Hollande et de l'Allemagne. L'histoire naturelle n'eut pas moins d'attraits pour Bourguet que la science numismatique. Il parcourut en 1709 la chaîne du Jura du côté de la Suisse, et, l'année suivante, il fit, avec le docteur Zannichelli de Venise, des excursions sur les montagnes du Vicentin et du Véronais. Bourguet rapporta de ces différentes courses des pétrifications, d'autres fossiles, et surtout un nombre considérable d'observations géologiques qu'il mit ensuite habilement en œuvre. Il publia : 1° *Dissertation sur les pierres figurées* (1715), dans laquelle il combat l'opinion d'un savant naturaliste sur ce sujet. 2° *Lettres philosophiques sur la formation des sels et des cristaux, et sur la génération organique des plantes et des animaux, à l'occasion de la pierre belemnite et de la pierre lenticulaire, avec un mémoire sur la théorie de la terre*, Amsterdam, 1729 et 1762, in-12. L'auteur dit que ce petit livre n'est que la préface et le résumé d'un plus grand ouvrage qu'il se proposait de publier. Il y discute avec un grand savoir, et réfute en profond logicien et métaphysicien, les opinions et les systèmes philosophiques les plus accrédités, sur la matière, sur la formation et la génération des êtres; il concilie avec une grande sagacité les opinions des plus célèbres philosophes modernes, et fait voir que la pression infinie de l'éther de Malebranche, les mouvements conspirants de Leibnitz et l'attraction de Newton, sont le même principe sous des noms différents. Il y énonce clairement plusieurs vérités essentielles de philosophie et d'histoire naturelle, dont on a depuis attribué la découverte à d'autres savants, qui en ont adopté les principes et généralisé l'application. 3° *Traité des pétrifications*, Paris, 1742, in-4°, avec 60 planches contenant 441 figures : il y en a une nouvelle édition, Paris, 1778, in-8°. Cet ouvrage, auquel P. Cartier a coopéré, fut dédié à Réaumur par Bourguet, qui était son ami. 4° *Opuscules mathématiques, contenant de nouvelles théories pour la résolution des équations de deux, trois et quatre degrés*, etc., Leyde, 1794, in-8°. Ses autres ouvrages sont répandus dans le *Tempe Helvetica*, dans le *Journal helvétique*, ou *Mercur suisse*, dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Paris*, et donnent une idée avantageuse de la sagacité, de l'esprit philosophique, de l'érudition et de la variété des connais-

(1) Il a traduit du premier l'Éducation des princes destinés au trône, et du second la Botanique pour les femmes. D—R—R.

(2) Entre autres : 1° *Vœux et Conseils du vrai peuple français à l'assemblée nationale* (sans date, mais de 1789), in-8°. 2° *La Paix ! la paix ! la paix ! par un ami de son pays et de la paix*, 1796, in-8°. « L'auteur publia, la même année, un second cri sur la paix, » dit M. Querard dans la *France littéraire*. 3° *Quelques Notices sur les premières années de Bonaparte recueillies en anglais par un de ses condisciples, mises en français par le C. B.*, Paris, 1797, in-8°. Bourgoing a eu part à la rédaction des *Archives littéraires de l'Europe*, à celle du *Journal de Verdun*, et à la traduction du *Nouveau Traité de géographie* de Busching. Enfin il a traduit librement de l'allemand la *Vie du comte de Munich*, feld-maréchal au service de Russie, par Gér.-Ant. de Halcin. D—R—R.

sances de l'auteur. Il fut, depuis 1728 jusqu'en 1734, le principal rédacteur de la *Bibliothèque italique*, 18 volumes in-8°, recueil instructif et intéressant, qui a servi de modèle à plusieurs ouvrages du même genre. Enfin on sait que Bourguet avait formé le projet d'une *Histoire critique de l'origine des lettres*, et recherché avec soin, pendant son séjour en Italie, en 1705, tous les manuscrits et tous les livres nécessaires à cette entreprise. Il ne paraît pas qu'elle ait été terminée; du moins l'ouvrage n'a pas vu le jour, mais on en trouve le plan détaillé dans les lettres de Cuper. On lui doit la découverte de l'alphabet étrusque. Il aperçut, un des premiers, qu'il n'était autre chose qu'un très-ancien alphabet grec. Il ne fut pas aussi heureux dans l'explication qu'il voulut donner de plusieurs inscriptions étrusques, mais il a la gloire d'avoir ouvert la voie, et l'abbé Lanzi, à qui nous devons le meilleur ouvrage sur les anciennes langues de l'Italie, convient que les travaux de Bourguet ont été fort utiles à cette branche de la littérature. L'académie de Berlin et celle de Cortone adoptèrent Bourguet, et le conseil de Neuchâtel créa pour lui une chaire de philosophie et de mathématiques. Il s'était fixé dans cette ville après son mariage, et il y mourut le 31 décembre 1742, universellement estimé et regretté, selon le témoignage d'Osterwald. Sa mémoire était, dit-on, si précoce, qu'à trois ans, il savait tout l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, et qu'il se souvint toute sa vie de la fameuse comète de 1680, quoiqu'il n'eût que deux ans quand elle parut.

V. S—L et D—P—s.

BOURGUET (DU). Voyez DUBOURGUET.

BOURGUEVILLE (CHARLES DE), sieur de Bras, né à Caen, le 6 mars 1504, fit ses études à l'université de cette ville. A l'exemple de ses ancêtres, il entra dans la carrière de la magistrature; mais il s'en éloigna ensuite pour suivre la cour de François 1^{er}. Il parcourut une grande partie de la France avec ce monarque, et ne revint en Normandie qu'en 1541. Le chancelier Poyet lui fit donner la charge de lieutenant particulier du bailli de Caen, sans payer de finance, et en 1568, il succéda à Olivier de Bruneville dans celle de lieutenant général, dont il se défit sur ses vieux jours en faveur de Jean Feauquelin, son gendre. Charles IX lui conféra alors le droit d'assistance aux assemblées du bailliage et tous les autres avantages de la charge, comme s'il eût continué à la remplir. Bourgueville se livra tout entier à l'étude, jusqu'à sa mort arrivée en 1593. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Version française de Darès de Phrygie*, Caen, 1575 : il l'avait faite dans sa jeunesse; 2^o trois *Discours de l'Eglise, de la Religion et de la Justice*; 3^o un traité contre les athées, avec quelques autres écrits, intitulé : *L'Athéomachie et discours sur l'immortalité de l'âme et la résurrection des corps*, Paris, 1564, in-4^o; 4^o *Recherches et Antiquités de la Neustrie, et plus spécialement de la ville et université de Caen et lieux circonvoisins les plus remarquables*, Caen, 1588, in-8^o et in-4^o; réimprimé à Rouen en 1705, in-4^o, mais sous la date et le titre de l'ancienne édition. « Cet ou-

« vrage, tout défectueux qu'il est, dit Huet, est un « trésor qui nous conserve une infinité de choses « curieuses de notre patrie, qui, sans ce travail, seraient demeurées dans l'oubli. » Il ne faut que le lire pour y reconnaître le caractère de l'auteur, un esprit naturel et franc, un ami de son pays, et un excellent citoyen. Les défauts que Huet indique sont un style languissant, une absence absolue de critique, une trop grande facilité à accueillir des contes populaires et des traditions incertaines. Bourgueville a laissé un recueil de poésies manuscrites, dans lequel on trouve quelques pièces couronnées au *Palinod* de Caen, qui commençait alors à s'établir.

L. R—E.

BOURGUIGNON. Voyez ANVILLE (D') et GRAVELOT.

BOURGUIGNON-DUMOLARD (CLAUDE-SÉBASTIEN), né à Vif, près de Grenoble, le 21 mars 1760, fit ses études dans cette ville, et à l'époque de la révolution, dont il adopta les principes avec beaucoup d'ardeur, remplit quelques fonctions administratives et judiciaires. Ayant pris part à l'opposition départementale du 31 mai 1793, il fut mis en arrestation par le parti qui triompha. Il obtint assez promptement sa liberté, et se réfugia dans la capitale, où il quitta, afin de mieux se cacher, le nom de Dumolard sous lequel il avait été jusque-là plus connu. Il se lia dès lors avec les chefs du parti qui préparait la chute de Robespierre; et, dans la journée du 9 thermidor, ce fut lui qui fit apposer les scellés sur les papiers des deux Robespierre. Nommé aussitôt après secrétaire du nouveau comité de sûreté générale, il fut ensuite chef de division au ministère de l'intérieur, puis secrétaire général de la justice, et successivement commissaire du directoire près les tribunaux civils de Paris et près la cour de cassation. Lorsque Gohier fut nommé l'un des membres du directoire en 1799, ses liaisons avec lui portèrent Bourguignon au ministère de la police : il n'y resta que vingt-sept jours et fut remplacé par Fouché. En quittant ses fonctions, il devint régisseur de l'enregistrement et des domaines. Après le 18 brumaire, il rentra dans la magistrature, et fut un des juges du tribunal criminel de la capitale, où il siégea dans l'affaire de George et de Moreau, en 1804. On a dit qu'en cette circonstance il avait le premier voté pour la peine de mort contre Moreau; mais il a lui-même reponssé cette assertion, déclarant qu'il avait opiné avec la majorité pour une peine correctionnelle. Bourguignon fut nommé, peu de temps après cette affaire, conseiller à la cour royale de Paris. Mis à la retraite, depuis la seconde restauration, avec le titre de conseiller honoraire, il ouvrit un cabinet de consultations qu'il a continué de tenir jusqu'à sa mort, arrivée le 22 avril 1829. On a de lui quelques ouvrages estimés sur la jurisprudence : 1^o *Mémoires (trois) sur les moyens de perfectionner en France l'institution du jury*, Paris, 1802-8, 3 parties in-8^o. Le premier obtint le prix donné au concours par l'Institut dans la même année. 2^o *De la Magistrature en France, considérée dans ce qu'elle fut et ce qu'elle doit être*, Paris, 1807, in-8^o. 3^o *Ma-*

manuel d'instruction criminelle, Paris, 1810, in-4°; *ibid.*, 1811, seconde édition, 2 vol. in-8°. 4° *Dictionnaire raisonné des lois pénales de France*, Paris, 1811, 5 vol. in-8°. 5° *Conférences des cinq Codes entre eux et avec les lois et les règlements sur l'organisation de l'administration de la justice*, Paris, 1818, in-8° et in-12. 6° *Jurisprudence des codes criminels et des lois sur la répression des crimes et des délits commis par la voie de la presse et par tous autres moyens de publication, faisant suite au Manuel d'instruction criminelle*, Paris, 1825, 3 vol. in-8°. 7° *Un Mot sur le mémoire et sur les deux consultations imprimées que vient de publier le sieur Ouvrard*, Paris, 1824, in-4°. 8° *Les huit Codes annotés avec les lois principales qui les complètent*, divisés en 2 parties (avec M. A. Dalloz, jeune), Paris, 1829, 1 vol. in-8°. M—D J.

BOURGUIGNON (HENRI-FRÉDÉRIC), fils du précédent, naquit à Grenoble, le 30 juin 1783. Son père le destinait au barreau, mais d'autres penchants semblaient entraîner le jeune Frédéric vers une carrière semée de plus d'écueils. La poésie et l'art dramatique reçurent son premier encens. A peine âgé de dix-huit ans, il fit jouer sur le théâtre du Vaudeville, en 1803, une comédie, mêlée de couplets, intitulée : *Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour de la piété filiale* (en société avec E. de Clonard). On accueillit avec indulgence cet essai d'une muse naissante; et l'on applaudit surtout aux sentiments honnêtes dont il était empreint. Les grâces d'une actrice du même théâtre (madame Behnont) inspirèrent aussi au jeune auteur des vers assez bien tournés que l'on trouve dans les recueils poétiques de cette époque; mais déjà les études graves reprenaient sur lui leur empire. Au sein de la capitale s'était formée cette académie de législation dont les brillants exercices, dirigés par les Lanjuinais, les Bernardi, les Pigeau, etc., attestaient à la fois le talent des professeurs et les heureuses dispositions des élèves si dignes de les entendre. Bourguignon se fit remarquer parmi ces derniers, et eut le bonheur de voir ses efforts encouragés par l'illustre président de l'académie, le comte Portalis, des mains duquel il reçut plusieurs fois la palme promise au plus habile. Malgré ces succès, il ne cédait pas encore aux instances de sa famille qui le pressait de renoncer à la littérature légère. Il donna, en 1805, au théâtre du Vaudeville, une nouvelle comédie, *la Métempsy-cose*: elle fut reçue avec plus de froideur que la première. L'auteur composait en même temps pour les diners du Vaudeville des couplets qu'il chantait avec beaucoup de goût. Il obtint surtout un grand succès de société, par sa scène de *l'Invalidé marié*. Elle est insérée dans le *Chansonnier du Vaudeville pour l'année 1806*. La vie de Frédéric Bourguignon semblait ainsi toute destinée à la joyeuseté, quand, par une faveur précoce et inespérée, il fut promu, à vingt-deux ans, à la place de substitut près le tribunal de première instance de la Seine. Comprenant dès lors toute la gravité de ces fonctions, il rompit avec les disciples d'Anacréon et d'Epicure; et, s'élevant à la hauteur des devoirs du magistrat, il sut, par un travail assidu et un zèle à toute épreuve, faire ou-

blier la frivolité de ses premiers penchants. Dans toutes les occasions importantes où il fut chargé de porter la parole, au nom du ministère public, on ne distingua pas moins le talent de l'orateur que la modération et la justesse de son langage. Il fut pourvu, pendant les cent jours, d'une place d'avocat général à la cour royale de Paris; mais cet avancement ne fut pas ratifié par le gouvernement du roi. Rendu à ses fonctions de substitut, Bourguignon continua d'y apporter le même dévouement. Dans le procès de la société des *Amis de la liberté de la presse*, il soutint la prévention avec une mesure et un tact parfaits. Le plaidoyer qu'il prononça à la cour d'assises dans la cause du nommé Feldmann, accusé d'avoir immolé sa propre fille, présente des vues très-remarquables sur l'appréciation morale et juridique de la démence instantanée, comme cause efficiente des crimes (1). Les services du jeune magistrat ne pouvaient être méconnus par le monarque, qui l'appela, quelques années après, à la cour royale de Paris, d'abord comme substitut du procureur général, et ensuite à une place de conseiller. Mais déjà il était atteint d'un mal dont les progrès ne faisaient que trop pressentir qu'il ne jouirait pas longtemps de cette faveur. Parvenu au dernier degré de la phthisie pulmonaire, il mourut à Auteuil, le 4 octobre 1825. Ses deux vaudevilles, *Jean-Baptiste Rousseau* et *la Métempsy-cose*, ont été imprimés l'année même de leur première représentation. Il a fait imprimer aussi : *Résumé et conclusions dans l'affaire de M. F. Didot contre MM. Boileau, Duplat, etc.*, Paris, 1818, in-8°. L—M—x.

BOURIGNON (ANTOINETTE), naquit à Lille, le 15 janvier 1616, tellement disgraciée de la nature, qu'on délibéra dans sa famille s'il ne fallait pas l'étouffer comme un monstre. L'esprit remarquable qu'elle annonça de bonne heure ne put lui faire pardonner sa laideur. Sa mère avait pour elle une aversion insurmontable. Livrée à elle-même, elle employa les longues heures de sa solitude à lire des livres mystiques et l'histoire des premiers chrétiens. Cette lecture, que le hasard seul avait dirigée, enflamma son imagination ardente. Elle eut des visions, des extases, et se crut appelée à rétablir l'esprit évangélique. A vingt ans, on voulut la marier; mais au moment où tout était prêt pour la cérémonie, elle prit la fuite déguisée en homme. Reconnue et arrêtée dans un village du Hainaut, on la reconduisit chez son père; mais elle se sauva de nouveau, et parvint à mettre dans ses intérêts l'archevêque de Cambrai. Ce prélat, plus zélé qu'instruit, fit placer mademoiselle Bourignon dans le couvent de St-Symphorien; elle y répandit ses opinions, séduisit quelques religieuses, et se vit bientôt à la tête d'un parti. Elle allait fuir avec ses prosélytes, lorsqu'un jésuite, directeur du couvent, découvrit le complot et la fit chasser de la ville. Sa mère étant morte, elle voulut forcer son père à lui donner sa part de l'héritage de sa mère. Elle plaida, perdit son procès, et ajouta

(1) Ces deux plaidoyers ont été insérés dans *le Barreau moderne, ou Chefs-d'œuvre de l'éloquence judiciaire en France*, par MM. Clair et Clapier, 2^e série, t. 2, 1822, p. 285-313, et t. 6, 1824, p. 264-308.

ainsi à ses premières extravagances la honte d'avoir traduit son père en justice. Obligée de vivre du travail de ses mains, son humeur inquiète parut un peu apaisée ; mais ce calme ne pouvait durer : elle se mit de nouveau à courir le monde. La mort de son père et de sa sœur l'ayant rendue maîtresse d'une fortune assez considérable, elle fut nommée directrice de l'hôpital de Notre-Dame-des-Sept-Plaies, à Lille. Les nombreux détails dont elle était chargée occupèrent quelque temps l'activité de son esprit ; mais les visions ne tardèrent pas à recommencer : elle crut voir partout des démons et des sorciers. Ces idées portèrent le trouble dans tous les esprits, et le désordre fut tel que la police en prit connaissance. Mademoiselle Bourignon quitta la ville, parcourut la Flandre, le Brabant, la Hollande. Elle séjourna quelque temps à Amsterdam, et eut une espèce de vogue dans cette ville, qui servait de retraite à un grand nombre de novateurs. Sa maison était le rendez-vous de tous les réfugiés. On y voyait des réformés, des anabaptistes, des rabbins, de prétendus prophètes, et jusqu'à des sorciers de profession. Toutes les extravagances auxquelles l'esprit humain est en proie lorsque la raison l'abandonne étaient traitées dans ces assemblées ; chacun voulait attirer Antoinette dans son parti ; mais elle prétendait les convertir tous. Tant qu'ils se contentèrent de discuter leurs folies, la nation hospitalière chez laquelle ils se trouvaient les toléra ; mais lorsqu'ils voulurent mêler dans leurs conférences la politique à la religion, les magistrats s'alarmèrent, et donnèrent l'ordre d'arrêter mademoiselle Bourignon, qui, avertie à temps, se réfugia dans le Holstein, à Noordstrandt, île conquise sur la mer, où elle avait acheté un bien. Cette vie errante l'exposa à toutes sortes de dangers, quoiqu'elle prétendit posséder un préservatif contre les insultes ; car non-seulement elle était chaste, mais elle se piquait d'inspirer la chasteté aux personnes qui l'approchaient, ce qui a fait dire à Bayle « qu'elle avait « une chasteté pénétrative. » On le croira facilement, d'après ce que nous avons dit de sa figure ; cependant il paraît certain qu'elle inspira de grandes passions. Un nommé St-Saulien devint amoureux d'elle, essaya de la séduire, voulut l'épouser, et, toujours rebuté, finit par vouloir employer la violence. Le neveu d'un curé des environs de Lille avait fait les mêmes tentatives, et l'on fut obligé de faire intervenir l'autorité pour sauver l'honneur de cette fille extraordinaire. À près de soixante ans, l'âge n'avait rien fait perdre à l'activité de son esprit. Trouvant que sa doctrine ne se répandait pas assez promptement, elle fit imprimer sous ses yeux presque tous ses ouvrages, en français, en allemand et en flamand. L'attention des magistrats fut encore une fois éveillée. Déjà mademoiselle Bourignon était à la tête d'un parti nombreux, mais caché, lorsqu'on lui défendit de faire usage de l'imprimerie qu'elle avait chez elle ; ayant persisté, on la chassa. Elle partit, emportant son imprimerie et ses papiers dans un chariot. A Strasbourg, elle faillit être lapidée par le peuple comme sorcière. Chassée de Hambourg où elle s'était réfugiée, elle alla dans l'Oost-Frise, où un baron

de Lutzbourg la mit à la tête d'un hôpital. Son esprit turbulent la fit encore chasser de cet asile. Elle mourut le 30 octobre 1680, à Franeker, en retournant en Hollande. Elle prétendait que la véritable Église était éteinte, et que Dieu lui avait ordonné de la rétablir. Le but de ses ouvrages était de conduire ses sectateurs à une perfection imaginaire, et de les faire renoncer à toute liturgie, en faveur d'un culte intérieur et mystique. Elle ne donnait jamais rien aux pauvres, sous prétexte qu'ils pourraient faire un mauvais usage de ses dons, et que les biens qu'on tenait de Dieu ne devaient être employés que pour sa plus grande gloire ; c'était méconnaître étrangement l'esprit de l'Évangile ; cependant, par une sorte d'inconséquence, elle légua tous ses biens à l'hôpital des Sept-Plaies. L'esprit de cette fille bizarre était vif, pénétrant, son style facile, et son éloquence entraînant. Ses principaux prosélytes furent Noël, secrétaire du célèbre Jansénius ; un nommé C.-B. de Cordt, prêtre de l'Oratoire de Malines, qui lui laissa tous ses biens en mourant, et Nicolas Henning, la meilleure tête du parti. Elle composa jusqu'à vingt-deux gros volumes. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Traité de l'aveuglement des hommes et de la lumière née en ténèbres* ; 2° *du Nouveau Ciel et du règne de l'Antechrist* ; 3° *Traité de la solide vertu* ; 4° *le Renouvellement de l'esprit évangélique* ; 5° *l'Innocence reconnue et la Vérité découverte*. Elle adressa ce dernier ouvrage au grand Arnaud. Poirret, fameux théologien mystique de la communion protestante, homme habile, et grand partisan de Descartes, a tâché de réduire en système les vagues rêveries d'Antoinette Bourignon, dans son long ouvrage intitulé : *l'OEconomie de la nature*, et y a joint la vie de cette enthousiaste, Amsterdam, 1686, 21 vol. in-8°. Il est assez piquant d'observer que le même auteur a donné plusieurs éditions des ouvrages de madame Guyon. La secte des bourignonistes fit quelques progrès en Écosse, et fut vivement combattue par le docteur Cockburn. B—Y.

BOURIGNON (FRANÇOIS-MARIE), dont le véritable nom était BOURGUIGNON, naquit à Saintes, en 1755, dans une condition obscure ; mais son père ne négligea rien pour lui procurer une bonne éducation. Le jeune Bourignon répondit à ses soins par des succès, et, au moment où il devait se décider pour le choix d'un état, un événement dirigea sa vocation vers l'étude de l'antiquité. Des enfants, en jouant, découvrirent une urne remplie des médailles les plus précieuses ; quelques-unes vinrent entre les mains de Bourignon ; elles excitèrent en lui le désir de les connaître. De là il fut conduit insensiblement à examiner les monuments antiques qui subsistent encore en grand nombre dans sa ville natale, et il fit dans cette étude des progrès étonnants pour son âge ; mais ces connaissances ne pouvaient le conduire à la fortune : il fallait choisir un état plus solide, et il se décida pour la chirurgie. Après en avoir étudié les premiers éléments en province, il vint à Paris pour s'y perfectionner. Il profita des cours nombreux de la capitale pour prendre des notions sur les différentes branches des sciences naturelles ; mais

il s'attacha plus particulièrement à la botanique. Bientôt le goût de la poésie vint mettre de nouveaux obstacles aux études sérieuses. Il publia alors ses *Amusements littéraires, ou Mélanges de pièces fugitives*, Londres, 1779, in-8°. Cependant le goût des antiquités dominait toujours dans son esprit, et il se fit connaître avantageusement par quelques dissertations sur les monuments de son pays. Il fut particulièrement lié avec de la Savarière, dont il avait d'abord combattu quelques opinions. De retour dans sa patrie, il fit encore, sur les monuments antiques, de nombreuses recherches qui devaient servir de base à un ouvrage considérable qu'il méditait; mais la publication entraînant de trop grands frais, il fut obligé de la suspendre; en attendant, il établit une feuille hebdomadaire, sous le titre de *Journal de Saintonge*. Il le distingua des autres feuilles qui existaient dans les provinces par l'intérêt qu'il sut y répandre, en y mêlant agréablement des sujets de littérature et d'érudition; mais la révolution l'ayant séduit comme tant d'autres, par l'espoir de changements heureux, son journal devint l'écho des plus virulentes déclamations républicaines. Non content de propager cette doctrine par ses écrits, il voulut la prêcher de vive voix dans les campagnes, mais il fut fort mal accueilli dans un village, et y reçut même des coups violents. Le dépit qu'il en conçut excita en lui une fièvre, qui le conduisit au tombeau en 1796. Il a dû laisser un grand nombre de manuscrits contenant ses recherches sur les antiquités de son pays; les morceaux qu'il en a publiés, soit dans son journal, soit séparément, sous le titre d'*Observations sur quelques antiquités romaines, découvertes dans le jardin du Palais-Royal*, Paris, 1789, in-8°; *Recherches topographiques sur les antiquités gauloises et romaines des provinces de Saintonge et d'Angoumois*, 1789, in-8°, ont été réunis après sa mort, sous ce titre : *Recherches historiques, topographiques et critiques sur les antiquités de Saintes*, Saintes, 1800, in-4°; ouvrage intéressant à beaucoup d'égards, mais surchargé d'étymologies superflues et mal choisies. On remarque dans ses poésies de la facilité. Bourignon a fait quelques pièces de théâtre, qui n'ont pas été représentées. Une seule comédie en prose et en 1 acte a paru : c'est le *Revenant*, attribué mal à propos à de Senné. Cette pièce peu remarquable eut cependant du succès au théâtre des Variétés, grâce au jeu de l'acteur Beaulieu (1).

D—P—s.

BOURJOT (ANGE-FRANÇOIS-CHARLES baron), né à Paris, en 1780, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique. A dix-neuf ans, il était employé au ministère des affaires étrangères, et, en 1807, il fut nommé sous-chef de la division politique du Midi dans le même département. Il garda cette place jusqu'en 1814; et à cette époque le prince de

Talleyrand, qui avait toujours témoigné de l'estime pour lui, le nomma chef de la division politique du Nord. Il occupa cet emploi important jusqu'en 1825; le baron de Damas, alors ministre des affaires étrangères, ayant réuni les deux divisions politiques du Nord et du Midi, leur donna pour chef unique Bourjot, qui remplit ainsi jusqu'à un certain point les fonctions de sous-secrétaire d'Etat. Il cessa de les exercer à l'avènement du ministère Polignac. Pour le dédommager, ce dernier ministre le fit nommer au poste de plénipotentiaire à Francfort; mais déjà la santé de Bourjot était dérangée par des excès de travail qui se prolongeaient quelquefois fort avant dans la nuit, et il ne put se rendre à ce poste, dont il se démit après les événements de juillet 1850. Son mal empira de plus en plus, et il mourut le 14 août 1852, à peine âgé de 52 ans. Bourjot avait été nommé maître des requêtes en 1815, et conseiller d'Etat en 1822; il était officier de la Légion d'honneur; et, après la campagne d'Espagne, il reçut la grand-croix d'Isabelle la Catholique. Les différents ministres sous lesquels il fut employé eurent à se louer de ses talents et de son zèle : il avait le travail facile, et il était parvenu à connaître profondément les vrais intérêts de la France, et les secrets les plus cachés des cabinets de l'Europe. Les mémoires composés par lui, les instructions qu'il a rédigées pendant le long cours de ses travaux, et les conseils généraux qu'il a donnés le recommandent comme un des diplomates les plus distingués de son époque. C'est lui qui dirigea toutes les négociations entre la France, la Grande-Bretagne et la Russie, relatives à la liberté de la Grèce. Z.

BOURKE (EDMOND, comte DE), conseiller intime du roi de Danemark et son envoyé près la cour de France, naquit à Ste-Croix (une des Antilles), le 2 novembre 1761. Sa famille, une des plus illustres de l'Irlande, étant restée fidèle à la religion de ses pères, fut obligée de chercher un asile à l'étranger et se réfugia en Danemark. Le comte de Bourke étudia d'abord au collège des jésuites anglais à Bruges, et, après la suppression de cet ordre, au collège des bénédictins anglais à Douai. Il acheva son éducation à Bruxelles, fit un voyage avec son père, et, après l'avoir perdu à Londres, retourna à Copenhague, où il eut occasion de se faire connaître du comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères, qui, frappé de son aptitude et de l'élégance de ses manières, lui offrit une place de chargé d'affaires en Pologne. Possesseur d'une assez belle fortune, le comte de Bourke accepta sans hésiter une position tout à fait conforme à ses goûts et à son éducation. Il partit pour Varsovie le 24 juillet 1789. Le malheureux Stanislas Poniatowski luttait alors péniblement contre ses puissants voisins, qui allaient bientôt consommer le partage de son royaume. Entouré d'espions et ne sachant à qui se fier, il fut charmé des manières franches et aimables du comte de Bourke, et lui voua une amitié dont une correspondance inédite et fort curieuse atteste toute la sincérité; mais les bons conseils ne pouvaient plus sauver ce monarque. La révolution française vint alors fixer

(1) On lit dans la 1^{re} édition de la *Biographie universelle* que Bourignon, lié avec Piis et Barré, s'était associé à leurs travaux dramatiques, et qu'il est auteur de *l'Oiseau perdu et retrouvé*. Mais Piis, par une lettre insérée, le 4 octobre 1812, dans le *Journal de Paris*, a réclamé formellement contre l'exactitude de ces faits, qui n'ont pas manqué cependant d'être reproduits dans plusieurs biographies.

l'attention de l'Europe : ses principes se propageaient partout avec une rapidité effrayante, et Naples aussi devint un foyer d'agitations alarmantes. Le gouvernement danois sentit la nécessité d'y avoir un homme capable d'apprécier les événements et de lui en rendre compte. Ce fut le comte de Bourke qu'on y envoya au mois de mai 1792. Il resta dans cette résidence jusqu'en 1797, époque où la reine Caroline demanda son rappel. La cour le fit passer alors à Stockholm, où sa présence fut bientôt jugée inutile. On lui donna en 1801 un poste que les circonstances rendaient bien plus important. Ce fut l'ambassade de Madrid, où il fut témoin de toutes les scènes sanglantes qui répandirent la consternation dans la péninsule en 1809. Il sut adoucir le sort de beaucoup de malheureux, et accueillit surtout dans sa demeure un grand nombre de Français persécutés. Sa correspondance fut interceptée à Bayonne, par ordre de Napoléon, qui en fut très-satisfait. Cependant la santé de Bourke l'obligea de demander un congé. Il quitta Madrid en 1811, et se rendit à Paris, où il employa ses loisirs à cultiver les lettres. Ce repos finit en 1814, lorsque la position du Danemark, au milieu de toutes les puissances qui se coalisaient contre la France, exigea la présence d'un homme dont l'habileté et l'expérience étaient aussi reconnues que celles du comte de Bourke. Ce fut lui qui négocia et signa à Kiel, le 14 janvier 1814, le traité avec la Grande-Bretagne et la Suède, par lequel la Norvège fut cédée à cette dernière puissance. Il fut aussi chargé des traités signés à la même époque avec la Russie, à Hanovre, le 8 février 1814, et avec l'Angleterre, à Liège, le 7 avril 1814. Dans toutes ces négociations difficiles, il se fit une grande réputation d'habileté. Le roi de Danemark lui témoigna sa reconnaissance en le nommant son ministre près la cour d'Angleterre, et il alla renouer à Londres des relations trop longtemps interrompues entre les deux pays. Il y signa un traité avec l'Espagne. Sa santé ayant beaucoup souffert dans ce pays, il obtint un congé en 1819, et partit pour Naples le 19 novembre 1820. Il fut nommé ministre à Paris, et il s'empessa de se rendre à un poste qu'il avait toujours vivement désiré ; mais il ne put longtemps en jouir : son mal s'accrut alors d'une manière désespérée, et il mourut aux eaux de Vichy, le 12 août 1821. La veuve de ce diplomate a publié en 1823, à Paris, un ouvrage dont il avait laissé le manuscrit, sous ce titre : *Notice sur les ruines les plus remarquables de Naples et de ses environs, rédigée en 1793, etc.*, Paris, 1823, in-8°, port. et fig. Ce volume n'a pas été mis dans le commerce. G—G—Y.

BOURKHARD. Voyez VICHMANN.

BOURLÉ (JACQUES), né dans le 16^e siècle, à Longménéil, diocèse de Beauvais, docteur de Sorbonne, et curé de la paroisse St-Germain-le-Vieil, de Paris, a composé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera une liste assez étendue dans la *Bibliothèque de la Croix du Maine*. Les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France* en ont fait mal à propos deux écrivains différents, l'un nommé *Jacques*, et l'autre *Jean* ; ils attribuent au premier des

Regrets sur la mort hastive de Charles IX, roi de France, Paris, 1574, in-8°, et à l'autre, un *Discours sur la prise de Mende par les hérétiques* (en 1565), Paris, 1580, in-8°. Il est aisé de voir que cette erreur vient de ce que le prénom de Bourlé n'a pas toujours été écrit en entier à la tête de ses ouvrages. C'était un catholique zélé, et les continuateurs de Moréri lui reprochent de n'avoir pas toujours mis assez de modération dans sa conduite et dans ses écrits. La Croix du Maine lui attribue une traduction des six comédies de Térence, tournées vers par vers ; mais comme il dit qu'elle n'était point encore imprimée au moment où il écrivait, c'est-à-dire en 1584, on ne sait si cette traduction serait celle qui parut à Paris, en 1585, in-16, et dont l'auteur est resté inconnu. Jacques Bourlé vivait encore en 1584. W—s.

BOURLET DE VAUXCELLES. Voyez VAUXCELLES.

BOURLIE (ANTOINE DE GUICARD, abbé DE LA), d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de la province de Quercy, naquit le 27 décembre 1658. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il l'embrassa, et fut pourvu de riches bénéfices ; mais, né avec un esprit inquiet, poussé par une ambition sans but comme sans motif, il s'écarta de ses devoirs, et en fut puni par des malheurs qui accablèrent sa vie entière. Une première faute, que l'histoire ne caractérise point, l'avait forcé de se retirer en Hollande. Là, il apprend que les protestants des Cévennes, depuis longtemps persécutés, ont enfin résolu de repousser la force par la force (c'était en 1702) ; l'abbé de la Bourlie paraît au milieu des révoltés, leur fournit des armes et de l'argent, et tente de soulever en leur faveur les habitants du Rouergue. N'ayant point réussi dans ce dessein, et la pacification des Cévennes, due à la prudence et au courage de Villars, ne lui laissant plus l'espoir d'agiter ces malheureuses provinces, il retourna en Hollande et passa en Angleterre. Il eut alors la hardiesse de rendre publics ses affreux projets dans un écrit qu'il intitula : *Mémoires du marquis de Guiscard, dans lesquels sont contenues les entreprises qu'il a faites dans le royaume et hors le royaume de France, pour le recouvrement de la liberté de sa patrie*, Delit, 1705, in-12. L'abbé de la Bourlie fut présenté à la cour de la reine Anne, et ses ministres ne rougirent point d'accueillir l'offre de ses services : il obtint même une pension considérable. Bientôt, lassé du vil rôle qu'il jouait, il songea à se ménager les moyens de rentrer en France, et crut les avoir trouvés en trahissant le ministère anglais ; mais sa conduite inspirant des soupçons, sa correspondance et ses papiers furent saisis, et on le mena devant le conseil d'État pour être interrogé. Il se borna d'abord à nier les faits qui lui étaient reprochés ; mais le chancelier Harley lui ayant montré ses lettres, il devint furieux, saisit sur la table un long canif, et en porta deux coups au chancelier. Il voulut ensuite frapper le duc de Buckingham, présent à son interrogatoire ; mais ce seigneur se mit en défense, et le blessa de deux coups d'épée. Arrêté, il fut traîné dans les prisons de Newgate pour y attendre son

supplice; mais il mourut pendant l'instruction de son affaire, le 28 mars 1741, soit des suites de ses blessures, soit, comme on l'a prétendu, du poison qu'il avait avalé. W—S.

BOURLIER (le comte JEAN-BAPTISTE), évêque d'Évreux, né à Dijon, le 1^{er} février 1731, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et fut pourvu de bons bénéfices, entre autres de l'abbaye de Varennes (diocèse de Bourges). La révolution de 1789 les lui fit perdre, ce qui ne l'empêcha pas de se montrer partisan des idées nouvelles, et de se soumettre à la constitution civile du clergé. Il essuya quelques persécutions pendant la terreur; mais aussitôt après le concordat, il fut nommé évêque d'Évreux, et fut sacré le 25 avril 1802. Peu de mois après, il devint membre du conseil des hospices de sa ville épiscopale, et fut ensuite décoré de la croix de légionnaire. Créé baron et ensuite comte de l'empire, sincèrement attaché à Napoléon, il ne négligea aucune occasion d'en faire l'éloge: témoin le mandement qu'il publia après la victoire d'Austerlitz. Nommé président du collège électoral d'Évreux, le 14 mai 1806, il fut, dans le mois de novembre suivant, désigné candidat au corps législatif par le collège électoral de la Seine-Inférieure. Le 6 janvier 1812, il fut réélu par le sénat législateur pour le département de l'Eure, et fut du nombre des candidats à la présidence, le 17 février. Le 6 avril suivant, il fut appelé au sénat. Le séjour de Joséphine répudiée à Navarre, dans le diocèse d'Évreux, avait établi entre la ci-devant impératrice et l'évêque une intimité également honorable pour tous les deux. Bourlier était le confident des nombreuses charités de Joséphine, et comme lui-même ne dédaignait pas de visiter les pauvres, les aumônes étaient toujours bien placées. Souvent il venait faire à Navarre la partie de triacra de l'impératrice. « Rien d'austère » dans cet aimable vieillard, est-il dit dans des *Mémoires sur l'impératrice Joséphine*, par mademoiselle Ducrest, si gai, si obligeant pour la jeunesse dont « il était adoré. Suivant avec une grande rigidité tout » ce que l'épiscopat a de pénible, on l'a vu souvent « exhorter les mourants pauvres, leur porter les remèdes qui leur étaient nécessaires.... Sa présence » n'interrompait jamais les jeux des jeunes personnes réunies à Navarre; mais ses discours et son « exemple ont souvent fait naître l'idée d'une bonne » action. On devenait meilleur en cherchant à se « rendre digne de la bienveillance d'un homme si » excellent. » Dans une lettre à Napoléon, Joséphine s'exprimait ainsi : « Je vous ai écrit ce que je pense » des fonctionnaires de ce département, mais je ne » vous ai pas encore dit assez de bien du respectable » évêque. J'apprends chaque jour de nouveaux » traits de lui qui me font estimer davantage un » homme qui réunit à la bienfaisance la plus éclairée l'esprit le plus aimable. » Vinrent les événements de 1814: Bourlier se soumit à la restauration; mais il le fit sans empressement. Il fut compris par Louis XVIII dans la première promotion des pairs de France du 4 juin. N'ayant pas siégé dans la chambre des pairs de Bonaparte pendant les cent

jours, il fut continué dans la pairie au mois d'août 1815. Il se fit peu remarquer dans cette assemblée. Il était d'ailleurs, comme évêque, un consciencieux observateur de la résidence. Il mourut à Evreux, le 30 octobre 1821. D—R—R.

BOURMON (ANDRÉ). On a de lui l'*Arithmétique pratique appliquée au commerce, aux finances, à la banque, au valais, à l'art militaire*, Paris, 1710, in-12. Z.

BOURMONT (l'abbé DE) a eu part aux *Lettres secrètes sur l'état actuel de la religion et du clergé en France*. (Voy. l'art. BOISMONT.) Z.

BOURN (VINCENT), poète anglais, mort le 2 décembre 1747, associé du collège de la Trinité, à Cambridge, est auteur d'un volume de poésies latines, imprimé d'abord in-12, réimprimé in-4^e en 1772. C'est un recueil de petites pièces de vers, moitié sérieuses, moitié badines, qui est fort estimé des amateurs de poésie latine. C'est une chose fort rare, a dit un bon juge, qu'un auteur toujours amusant et toujours moral, qui vous fait rire sans que ce soit aux dépens de personne. — Samuel Bourn, théologien anglais du 18^e siècle, l'un des pasteurs des congrégations réunies des dissidents à Birmingham et à Coseley, mourut à Norwick, en 1796. Il est auteur de sermons estimés. On a publié, en 1808, les *Mémoires du révérend Samuel Bourn*, etc., avec un appendice, par Josué Toulmin, en 1 vol. in-8^e. S—D.

BOURNON (JACQUES-LOUIS, comte DE), savant minéralogiste, né à Metz, le 21 janvier 1731, était fils de Jacques de Bournon, écuyer, seigneur de Gray. Ses parents ne négligèrent aucun moyen de cultiver les dispositions précoces qu'il montrait, ainsi que sa sœur, connue dans la littérature par une grande quantité de romans. M. de Bournon, propriétaire du château de Fabert, à une lieue de Metz, y avait formé une immense collection minéralogique, en sorte que le jeune Bournon fut initié dès l'enfance à l'étude d'une science dont il devait plus tard accélérer les progrès. Il servit d'abord, en qualité d'officier, dans le régiment de Toul, artillerie; devint peu après lieutenant des maréchaux de France, et, à l'époque de la révolution, suivit sa famille au delà du Rhin pour marcher sous les bannières de Condé. Dès que cette armée fut dissoute, Bournon, déjà connu par son *Essai sur la lithologie des environs de St-Étienne*, se rendit en Angleterre, où les hommes éclairés l'accueillirent avec distinction. On le chargea de mettre en ordre les deux cabinets de minéralogie les plus complets de la Grande-Bretagne: l'un appartenant à lord Grenville, l'autre rassemblé par sir Abraham Hume. Lui-même en forma bientôt un troisième, très-curieux, qui appartient à sir John St-Aubin. Nommé membre successivement de la société royale de Londres et de la société géologique, il contribua beaucoup, par son zèle éclairé, à la formation de cette dernière compagnie savante. Sous le règne de Napoléon, on engagea plusieurs fois le comte de Bournon à rentrer en France: une place à l'Institut lui était même promise; mais il ne voulut point accepter ces offres, par suite de son

attachement aux Bourbons. Rentré avec eux en 1814, il se hâta, l'année suivante, de repasser avec sa famille en Angleterre, où de nombreux amis cherchèrent vainement à le fixer. La chute de Bonaparte ayant de nouveau permis à Bournon de revenir à Paris, Louis XVIII le fit chevalier de St-Louis et de la Légion d'honneur, le nomma directeur général de son cabinet de minéralogie, et l'autorisa, pour alléger le poids de ses travaux, à s'adjoindre un sous-directeur. Il conserva cet emploi jusqu'à sa mort, arrivée le 24 août 1825, à Versailles. Sa vie n'a cessé d'être remplie de travaux utiles. Cuvier, dans son rapport présenté, en 1808, à l'empereur, au nom de la première classe de l'Institut, cite Bournon parmi les savants auxquels la minéralogie a dû de nouvelles découvertes (1). Indépendamment d'un grand nombre de mémoires insérés dans le *Journal des Mines*, de 1796 à 1815, dont on trouvera les titres dans la *France littéraire* de M. Quérard, t. 1^{er}, p. 474, et dans la *Biographie de la Moselle*, t. 1^{er}, p. 148-49, on a du comte de Bournon : 1° *Essai sur la lithologie des environs de St-Étienne en Forez, et sur l'origine de ses charbons de pierre*, Paris, 1785, in-12 ; réimprimé dans le t. 5 du *Journal des Mines*, sous ce titre : *Observations géologiques dans une partie du département de la Loire*. 2° *Traité complet de la chaux carbonatée*, Londres, 1808, 5 vol. in-4°, dont un de planches. Il y a des exemplaires avec ce titre : *Traité complet de minéralogie*. C'est un ouvrage important et très-estimé. L'auteur en préparait une seconde édition, dont les matériaux sont entre les mains de M. Beudant. 3° *Catalogue de la collection minéralogique particulière du roi*, in-8°. Cet ouvrage fut imprimé à Londres en 1815. La plupart des exemplaires ont un nouveau frontispice, Paris, 1817. 4° *Observations sur quelques-uns des minéraux rapportés par M. Leschenault de la Tour, soit de l'île de Ceylan, soit de la côte de Coromandel*, Paris, 1825, in-4°. 5° *Quelques Observations et Réflexions sur le calorique de l'eau et le fluide de la lumière*, ibid., 1824, in-8°, opuscule tiré à un très-petit nombre d'exemplaires, tous distribués aux amis de l'auteur. 6° *Description du goniomètre perfectionné de M. Adelman*, aide minéralogiste de la collection particulière du roi, ibid., 1824, in-8° de 46 p., avec une planche. B—N et W—s.

BOURNONS (ROMBAUT), né à Malines, fut officier du génie dans les armées autrichiennes, et ensuite professeur royal de mathématiques au collège Thérésien, à Bruxelles. Le 14 octobre 1776, il fut élu membre de l'académie de cette ville, et mourut, après une maladie aussi longue que cruelle, le 22 mars 1788. Voici la liste de ses ouvrages, tant inédits qu'imprimés : 1° *Phases de l'éclipse annulaire du soleil du 1^{er} avril 1764, calculées sur le*

(1) La *Biographie des hommes vivants*, t. 1^{er}, p. 456, dit que le comte de Bournon a publié, dans les *Annales de chimie* et dans celles du *Muséum d'histoire naturelle*, plusieurs mémoires sur la méthode cristallographique de Haüy. Dans le t. 11 du *Journal des Mines*, on trouve une discussion de l'opinion de Bournon sur la structure des cristaux de cuivre arsenité, par Haüy, et la réponse à ces observations.

zénith de Bruxelles, manuscrit. 2° *Mémoire contenant la formation d'une formule générale pour l'intégration ou la sommation d'une suite de puissances quelconques, dont les racines forment une progression arithmétique à différences finies quelconques*, imprimé dans le 1^{er} vol. du recueil l'académie de Bruxelles, p. 525. 3° *Eléments de mathématiques à l'usage des collèges des Pays-Bas, première partie, contenant les principes du calcul en nombres entiers*, Bruxelles, 1785, in-8° de 280 p. 4° *Mémoire sur le calcul des probabilités*, lu à la séance de l'académie du 6 décembre 1785. 5° *Mémoire contenant un problème qui prouve l'abus de commencer l'étude des mathématiques par l'algèbre, avec la solution d'un nouveau problème déduit de ce premier*, lu à la séance du 6 février 1785. 6° *Mémoire pour prouver que la méthode des limites n'est ni plus évidente ni plus rigoureuse que celle du calcul des infinis, traité selon Leibnitz*, lu le 8 avril 1785. Ces trois derniers morceaux devaient entrer dans le 5^e volume des *Mémoires de l'académie de Bruxelles*, mais on ne put les retrouver après la mort de l'auteur. R—G.

BOUROTTE (DOM FRANÇOIS-NICOLAS), né à Paris en 1710, entra dans la congrégation de St-Maur, et travailla, dans la maison de St-Germain-des-Près, à terminer l'*Histoire générale du Languedoc*, dont le 5^e vol., publié par Vaissette, n'allait que jusqu'à 1645. D. Bourotte prépara le 6^e et dernier volume, qu'il n'eut pas le temps de publier, étant mort à Paris le 12 juin 1784. Les recherches qu'il fit pour ce travail lui donnèrent occasion de publier les ouvrages suivants : 1° *Mémoire sur la description géographique et historique du Languedoc*, 1759, in-4° ; 2° *Recueil de lois et autres pièces relatives au droit public et partiel du Languedoc*, Paris, 1763, in-4° ; 3° *Arrêts et Décisions qui établissent la possession de souveraineté et propriété de S. M. sur le fleuve du Rhône d'un bord à l'autre*, ibid., 1765, in-4° ; 4° *Précis analytique du procès intenté à la province du Languedoc par les États de Provence, concernant le Rhône et ses dépendances*, Paris, 1771, in-4° de 147 p. C. M. P.

BOURRÉE (EDME-BERNARD), oratorien, naquit le 15 février 1652, à Dijon, où il mourut le 26 mai 1722. Les confessions, les prédications, les conférences, la théologie qu'il a professée longtemps à Langres et à Châlons-sur-Saône, ne l'ont point empêché de donner au public, sur différents sujets, plus de quarante volumes, dont on trouve la liste dans la *Bibliothèque de Bourgogne*. Les principaux sont : 1° *Conférences ecclésiastiques du diocèse de Langres*, 1684, 2 vol. in-12 ; 1695, 5 vol. in-12 ; 2° *Explication des Epîtres et Evangiles de tous les dimanches de l'année, et de tous les mystères, à l'usage du diocèse de Châlons*, 1697, 5 vol. in-8° ; 3° des sermons, dont la collection forme 17 volumes ; 4° *Homélies*, 1705, 4 vol. in-12 ; 5° *Panegyriques des principaux saints*, 1702, 5 vol. in-12, réimp. en 1705 ; 6° *Nouveaux Panegyriques, avec quelques conférences ecclésiastiques*, 1707, in-12 ; 7° *Abrégé de la vie du P. François de Chluny, prêtre de l'Oratoire*, 1698, in-12 ; 8° *Manuel des pêcheurs*, 1696, in-12.

imprimé pour la troisième fois à Lyon, en 1615, in-12, ouvrage composé pour disculper le P. de Cluny de l'accusation de quietisme qu'on avait formée contre lui.

A. B—T.

BOURRELIER (NICOLAS), prêtre, né à Besançon vers 1650, servait dans l'armée espagnole comme soldat, et s'était trouvé au fameux siège de Barcelone. On sait que cette ville fut défendue par les Français pendant quinze mois, et qu'elle ne se rendit que le 15 octobre 1652, par suite de l'infidélité de Marsin, qui abandonna la place pour venir joindre le prince de Condé, alors du parti de l'Espagne. De retour en Franche-Comté, Bourrelier composa, sur les événements dont il avait été témoin, un poème intitulé : *Barcelone assiégée par mer et par terre, gémissante prosopopée*, Besançon, Couché, 1657, in-8° de 156 pages, dédié à Juste de Rye, bailli de Dôle, marquis de Varambon. On trouve à la fin du volume la note suivante : « L'auteur, « comme témoin oculaire de ce siège, en a décrit « les principaux succès, et *divisé* en prose française, « avec le plan de la ville, des forts d'Espagne et « des principales attaques de mer et de terre, qu'il « fera part aux amis curieux. » On voit, par cette note, que l'auteur ne connaissait pas la langue dans laquelle il écrivait. L'ouvrage dont il est question est sans doute la *Relation en prose divisée en quatre parties*, citée par tous les biographes, qui se copient les uns les autres, sans examen et sans scrupule. Cet ouvrage n'était point imprimé en 1657, et il ne l'a pas été depuis. — Il ne faut point confondre cet auteur avec Nicolas BOURRELIER DE MALPAS, né à Dôle, le 24 décembre 1606. Celui-ci étudia au collège de Louvain, sous le célèbre Dupuy, plus connu sous le nom d'Erycius Puteanus. Il dédia au pape Urbain VIII un ouvrage intitulé : *Thiara pontificalis*, qui lui valut sa protection. En 1652, il prononça l'oraison funèbre de Cleriadus de Vergy, gouverneur de Franche-Comté, fut nommé conseiller au parlement de cette province en 1674, et mourut à Dôle en 1681.

W—S.

BOURRIENNE (LOUIS-ANTOINE FAUVELET DE), né à Sens, le 9 juillet 1769, la même année que Napoléon Bonaparte, entra aussi la même année que lui (1778) à l'école militaire de Brienne. Le caractère alors sombre et taciturne du jeune Corse l'éloignant de la plupart de ses condisciples, il se lia d'autant plus avec Bourrienne, que celui-ci eut pour lui plus d'égards et de prévenances. Ils passèrent ensemble environ six ans dans cette maison ; et lorsque Napoléon la quitta pour se rendre à l'école militaire de Paris, Bourrienne l'accompagna jusqu'au coche de Nogent, où ils se firent les plus touchants adieux, promettant de se réunir un jour et de suivre la même carrière pour ne plus se quitter. C'était dans l'artillerie que tous deux se proposaient alors de servir, et les mêmes goûts, les mêmes études devaient les y faire admettre. Bourrienne se rendit quelque temps après à Metz pour y suivre un cours pratique de cette arme ; mais on exigeait alors, pour être officier dans l'armée française, des preuves d'une noblesse si ancienne que, n'ayant pu les produire,

il fut obligé de renoncer à ses projets et d'entrer dans une autre carrière, celle de la diplomatie. S'étant rendu à Vienne avec des recommandations pour le marquis de Noailles, il passa plusieurs mois à travailler dans les bureaux de l'ambassade. Il alla ensuite à Leipsick pour y étudier le droit et les langues étrangères, puis à Varsovie, d'où il revint à Vienne, et enfin à Paris, où il retrouva son ancien ami Bonaparte après huit ans de séparation. Cette capitale était alors livrée aux plus violentes agitations, et les deux condisciples y furent témoins de la crise du 20 juin 1792. Si l'on en croit Bourrienne dans ses *Mémoires*, Bonaparte exprima, à plusieurs reprises, l'indignation que lui faisaient éprouver la faiblesse de Louis XVI et l'audace de ses ennemis. Les deux jeunes amis étaient alors fort mal pourvus d'argent ; mais l'un et l'autre ne manquaient pas d'ambition. Ils passaient leur vie à former de vains projets, à solliciter des emplois qu'ils ne pouvaient obtenir. Bourrienne réussit enfin à se faire nommer secrétaire d'ambassade à Stuttgart. Mais il était à peine arrivé dans cette résidence, que le renversement du trône de Louis XVI lui fit perdre cette place. N'ayant pas osé revenir en France, il fut inscrit dans son département sur la liste des émigrés ; et, s'étant rendu en Saxe, il y fut arrêté comme partisan de la révolution par la police soupçonneuse de l'électeur. Après trois mois d'une dure captivité, il recouvra la liberté, retourna à Leipsick, et s'y maria en 1794. L'année suivante, il vint à Paris avec sa femme et y retrouva Bonaparte, qui, après avoir perdu son emploi de général de brigade à l'armée d'Italie, se voyait encore une fois sans ressources. Bourrienne n'était guère plus à son aise, et ils recommencèrent à promener dans les rues et dans les lieux publics leur dénûment et leur oisiveté. Mais la révolution du 15 vendémiaire (octobre 1795) vint tirer Bonaparte de cette fâcheuse position. (*Voy. NAPOLEON.*) On sait qu'employé ce jour-là sous les ordres de Barras, il contribua beaucoup par ses habiles dispositions à tirer la convention nationale d'un danger imminent, et que, nommé général de division pour prix d'un aussi grand service, il fut mis à la tête de l'armée de l'intérieur. Comme il arrive trop souvent, ces faveurs de la fortune, si imprévues et si subites, semblèrent lui inspirer quelque froideur pour ses anciens amis : c'est au moins ce dont crut s'apercevoir Bourrienne, naturellement fier et très-susceptible. Dès ce moment il se tint à l'écart ; mais un événement funeste le força bientôt de recourir à son condisciple. Il fut arrêté comme émigré, et son nom n'ayant pas été rayé de la fatale liste (1), il se trouva dans le plus grand péril. Alors sa femme alla implorer l'amitié de Bonaparte, qui avait assez de crédit pour rendre un pareil service, mais qui parut y mettre peu de zèle. Il reçut froidement madame de Bourrienne, et lui donna cependant pour le ministre de la justice Merlin une lettre de recommandation qui ne

(1) Il ne le fut que deux ans plus tard, sur la demande réitérée de Bonaparte.

fut pas très-efficace. La commiseration d'un juge de paix sauva seule Bourrienne. Cependant Bonaparte, devenu général en chef de l'armée d'Italie, débutait dans sa brillante carrière par les plus beaux triomphes. A cet aspect, son ancien ami surmonta un peu sa mauvaise humeur ; et, frappé des avantages qu'il pouvait tirer d'une telle liaison, il se décida à lui écrire. La réponse ne se fit pas attendre ; elle fut aussi amicale, aussi affectueuse qu'il pouvait l'espérer ; elle contenait une invitation de se rendre aussitôt à l'armée d'Italie. Bourrienne ne partit cependant que quelques mois plus tard ; et ce fut à la fin de la campagne de 1797, au moment où les préliminaires de Léoben étaient signés, qu'il arriva au quartier général de Gratz. Dès le premier jour il se mit à écrire sous la dictée de Bonaparte ; il devint son secrétaire intime et le confident de toutes ses pensées. Après le traité de Campo-Formio, il le suivit à Radstadt, à Paris, puis en Egypte, et revint avec lui de cette aventureuse expédition pour être témoin et l'un des acteurs de la mémorable et non moins hasardeuse entreprise du 18 brumaire. Il accompagna Bonaparte dans la rapide campagne de Marengo, rentra avec lui dans la capitale, et reçut le titre de conseiller d'État. Logé aux Tuileries, dans le même appartement et presque la même chambre que le premier consul, il fallait qu'à toutes les heures du jour et de la nuit il répondît à l'appel et aux ordres de l'homme le plus actif et le plus vigilant de son siècle. Il fut même question d'établir une sonnette à laquelle il aurait dû sans cesse obéir ; mais ce projet, qui pouvait n'être qu'une nouvelle preuve de confiance, choqua le fier secrétaire, et il fallut y renoncer. Bonaparte le dédommageait sans doute très-amplement de tant de gêne et de fatigue, par de bons traitements et de fréquentes gratifications. Mais tout cela ne pouvait suffire à l'insatiable Bourrienne. Il abusa souvent de son crédit pour obtenir des bénéfices moins légitimes. Le consul s'en aperçut ; et, moins tolérant envers son ancien ami qu'envers d'autres agents et quelques-uns de ses généraux, il lui adressa de vifs reproches. Le mécontentement éclata surtout lorsque Bourrienne se trouva compromis par la faillite de la maison Coulon, où il avait placé des fonds considérables (1). Bonaparte l'éloigna alors de sa personne avec une extrême dureté, et l'on crut qu'il avait pour toujours rompu

(1) Bourrienne n'était point créancier, mais associé commanditaire de la maison Coulon frères, à laquelle il avait fait obtenir la fourniture de tout l'équipement de la cavalerie. Des bruits fâcheux coururent sur son compte au sujet de cette énorme faillite (5 millions) et de la disparition du chef de la maison : on accusa Bourrienne d'avoir provoqué sa fuite et même sa mort, soit pour partager avec lui le *déficit*, soit pour se l'approprier tout entier. Une plainte au criminel allait être portée contre lui par les créanciers, lorsqu'il fut sauvé par la prétendue disgrâce dont le punit Bonaparte, et par un exil honorable à Hambourg. L'auteur de cette note est fils de l'un des syndics de la masse des créanciers Coulon, duquel il sait tous ces détails. Il a vu souvent Bourrienne fort abattu, fort préoccupé, venir souvent chez lui, tantôt dès la pointe du jour, tantôt le soir à une heure indue, pour solliciter la commiseration de son père. Bourrienne, dans ses *Mémoires*, et pour cause, a dû passer fort légèrement sur cette affaire qu'il croyait oubliée depuis trente ans, et après la mort des principaux intéressés.

avec lui. Cependant, peu de temps après, en 1802, il l'envoya à Hambourg avec le titre de chargé d'affaires de France près le cercle de Basse-Saxe. Sa mission dans ce nouvel emploi, d'après les instructions que lui donna le ministre de la police, fut surtout d'observer les démarches et les rapports secrets des agents royalistes et ceux des différents cabinets du continent avec l'Angleterre. Plus tard, il dut y suivre les funestes conséquences de ce que Napoléon appelait son système continental, c'est-à-dire arrêter et saisir toutes les marchandises, tous les capitaux que l'on pouvait soupçonner venir des Anglais, afin d'anéantir ainsi toute espèce de commerce maritime. C'était, il faut en convenir, une bien terrible mission dans une ville qui n'a d'existence que par ses relations et son commerce avec l'Angleterre. Mais Bourrienne, toujours prêt à se louer, comme tout faiseur de mémoires, a déclaré que, dans cette circonstance, nul ne fut plus juste, plus modéré, plus désintéressé que lui ; il a positivement affirmé qu'il sauva plus d'un royaliste, et que tous les habitants de cette contrée lui durent des remerciements pour les avoir préservés des exactions et du pillage de beaucoup de généraux et d'une foule d'agents français qui faisaient peser sur toute l'Allemagne le joug cruel de la conquête. L'opinion publique ne jugea point alors aussi favorablement des actions de Bourrienne, et celui qui devait le mieux connaître ses penchants et ses habitudes, l'ami de son enfance, averti par des plaintes multipliées et par l'empereur Alexandre lui-même, prit le parti d'envoyer à Hambourg un homme de confiance chargé d'examiner les faits. Il résulta du rapport de ce commissaire (M. Augier de la Sauzaye) que l'on pouvait en toute sûreté de conscience faire restituer une somme de 2 millions par le chargé d'affaires, qui, selon le même rapport, s'était fait donner par tous les États de cette contrée des sommes considérables. Le duc de Mecklenbourg, parent de l'empereur Alexandre, avait été mis à contribution pour une somme de 40,000 fréd. d'or et deux obligations d'une somme pareille. Le sénat de Hambourg, successivement soumis à de pareilles avanies, en portait le total à 750,000 marcs banco (environ 2 millions). Napoléon, admettant les conclusions de M. de la Sauzaye, réduisit à 1 million la somme que Bourrienne eut à remettre, non pas à ceux qui en avaient été dépouillés, mais dans le trésor impérial (1). Il paraît que de tout cet argent le chargé d'affaires n'avait déjà plus grand-chose : ses goûts de dépenses furent toujours excessifs, et il s'est livré souvent à des spéculations imprudentes de commerce ou de bourse. Cette affaire le mit dans un grand embarras, et, pour comble de malheur, il parut être tombé dans une disgrâce complète auprès

(1) Dans ses *Mémoires* Bourrienne dénature tous ces faits, et il représente M. de la Sauzaye comme un ennemi personnel et un homme sans mission. Il prétend même avoir répondu à l'injonction pressante que lui fit Champagny de la part de l'empereur : « Dites-lui « qu'il aille se faire f..... » Cette insolence, que Napoléon n'eût pas tolérée, n'aurait, au reste, prouvé que beaucoup de modération et d'indulgence de sa part.

de Napoléon, qui ne voulait pas même lui accorder une audience. Cependant, si l'on en croit son propre témoignage, il lui fut proposé de la part de l'empereur, au commencement de 1814, d'aller en Suisse avec le titre de duc et celui de ministre de France. Il s'agissait de faire maintenir à la confédération helvétique sa neutralité; mais Bourrienne regarda la chose comme impossible, et dans le moment même où il refusait cette mission, les armées coalisées envahissaient le territoire suisse. Il était donc sans emploi, et dans une sorte de position hostile à l'égard de Napoléon, dans les premiers mois de 1814. On ne peut pas dire qu'il ait contribué à le faire tomber; mais il est au moins certain qu'il se montra satisfait de sa chute, et qu'il fut un des premiers à accourir vers Talleyrand, qui le fit nommer, dès le 1^{er} avril, administrateur général des postes, à la place de Lavallette. Le gouvernement provisoire lui fit aussitôt remise du million dont la restitution avait été ordonnée par Napoléon, et qui n'avait pas encore été versé au trésor. Mais Bourrienne ne conserva pas longtemps son emploi de directeur des postes : Louis XVIII le lui ôta un peu brusquement, quelques jours après son arrivée, pour le donner à Ferrand (*roy.* ce nom), et il n'en obtint un autre qu'au mois de mars 1815, lorsque Napoléon, échappé de l'île d'Elbe, était près d'arriver à Paris : ce fut la préfecture de police, où il ne marqua sa courte apparition que par des mesures d'hésitation et d'incertitude qui étaient le caractère de l'époque. Il ordonna plusieurs arrestations qui ne furent point exécutées, entre autres celle de Fouché; et au bout d'une semaine il fut obligé lui-même de prendre la fuite pour se soustraire au ressentiment de Napoléon, qu'il avait tant de raisons de redouter, et qui, par son décret de Lyon du 15 mars, l'avait excepté nominativement de son amnistie, ainsi que les membres du gouvernement provisoire. Bourrienne suivit Louis XVIII en Belgique, et fut presque immédiatement nommé son ministre à Hambourg, où il se rendit probablement encore avec une mission d'observation. Revenu à Paris aussitôt après le roi, il fut nommé par ce prince conseiller, puis ministre d'État, et dans le même temps, par le département de l'Yonne, membre de la chambre introuvable, où il se montra peu à la tribune, mais où il vota toujours avec les royalistes. Réélu par le même département en 1821, il parut prendre plus de part aux délibérations, et fut nommé membre de la commission du budget, puis rapporteur de cette même commission, quoiqu'il dût paraître fort étrange qu'un homme connu par ses malversations et ses prodigalités fût chargé d'examiner les finances de l'État. Il était assez curieux de voir Bourrienne faire un rapport fort étendu sur un budget d'un milliard, et se laisser condamner le même jour pour quelques centaines de francs par le tribunal de commerce. Ses affaires devinrent à la fin si mauvaises qu'il fut obligé de s'enfuir pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Il se réfugia encore une fois en Belgique, chez la duchesse de Brancas, à Fontaine-l'Évêque, près de Charleroy : c'est là

qu'il écrivit ses *Mémoires* qui, mis en ordre et rédigés par M. Max. de Villemarest, furent imprimés à Paris en 1829, 40 vol. in-8°, et l'ont été plusieurs fois depuis. Cet ouvrage excita beaucoup de réclamations, et l'on en publia diverses réfutations, entre autres *Bourrienne et ses Erreurs volontaires et involontaires* (1), 1830, 2 vol. in-8°. Les admirateurs passionnés de Napoléon ne lui pardonnèrent pas la révélation de quelques faiblesses, et ils l'accusèrent hautement d'ingratitude. Cependant Bourrienne rend en général assez de justice aux talents, au génie du grand homme. A tout prendre, quand il ne parle pas de lui-même et qu'il n'a pas besoin de faire, dans son intérêt, quelque mensonge ou quelque réticence, c'est un recueil utile pour l'histoire et dans lequel on trouve beaucoup de détails vrais et curieux qui sans lui seraient restés ignorés. Il a, comme la plupart de ceux qui publient leurs propres mémoires, le tort de n'invoquer souvent que le témoignage de personnes mortes et dont il est bien assuré de ne pas recevoir le démenti. On ne peut pas douter que ce ne soit à ses liaisons avec Bonaparte que Bourrienne ait dû son existence politique et toute sa célébrité : il avait donc beaucoup d'obligations à son ancien condisciple, et il ne s'en montra pas toujours reconnaissant. Napoléon se livra quelquefois contre lui à des brusqueries un peu dures pour un ami d'enfance; mais on a vu qu'en général il n'était pas inexorable. Si Bourrienne avait eu affaire à un Louis XI ou à un Pierre I^{er}, il eût été certainement traité beaucoup plus sévèrement. Dans son *Mémorial de Sainte-Hélène*, M. de Las Cases rapporte que Napoléon, réfléchissant aux figures trompeuses, dit un jour : « C'est bien vrai; et quelque étude que l'on en fasse, on y est souvent trompé. Que de preuves j'ai dans ce genre ! Par exemple, j'avais quelqu'un auprès de moi; sa figure sans doute.... Mais, après tout, en effet, ce quelqu'un avait un œil de pie : j'aurais dû y deviner quelque chose. » Et, s'étendant sur le caractère de cette personne, « ils s'étaient connus dès l'enfance, disait-il.....; il lui avait donné longtemps toute sa confiance; il avait du talent, des moyens; l'empereur croyait même qu'il lui avait été attaché, fidèle... Mais, ajoutait-il, il était par trop avide, il aimait trop l'argent. Quand je lui dictais, et qu'il lui arrivait d'avoir à écrire des millions, ce n'était jamais sans un mouvement sur toute sa figure, un lèchement de lèvres, une agitation sur sa chaise, qui, plus d'une fois, m'avait porté à lui demander ce que c'était, ce qu'il avait, etc., etc. » Napoléon ajoutait encore que ce vice était trop prononcé pour qu'il eût pu garder cette personne auprès de lui; mais que, vu ses autres qualités, il eût dû peut-être se contenter de le placer différemment. — Bourrienne était encore en Belgique lorsque le trône de Charles X fut

(1) *On Observations sur ses Mémoires*, par MM. le général Bel-liard, le général Gourgaud, le comte d'Aure, le comte de Surville (Joseph Bonaparte), le baron Ménéval, le prince Bonacossi, le prince d'Eckmühl, le baron Massias, le comte Boulay de la Meurthe, le ministre de Stein, Cambacères, recueillis par A. H. D—R—R.

renversé en 1830. Il paraît que cet événement mit le comble à ses chagrins, et qu'il lui fut impossible de les supporter. Son esprit s'égarait complètement, et il fallut le conduire en Normandie, près de Caen, dans une maison célèbre pour la guérison des aliénés. C'est là qu'il est mort, le 7 février 1834. Il avait publié en 1792, à Paris, *l'Inconnu*, drame en 3 actes et en prose, traduit de l'allemand. On a encore de lui : *Observations sur le budget de 1816 et sur le rapport de M. le comte Garnier à la chambre des pairs*, Paris, 1816, in-8°; *ibid.*, 2^e édition, même année. On lui a attribué sans motifs l'ouvrage intitulé : *Histoire de Napoléon Bonaparte, par un homme qui ne l'a pas quitté depuis quinze ans*. M—D J.

BOURRIT (MARC-THÉODORE), l'un des écrivains qui ont le plus contribué à fixer l'attention des curieux et des voyageurs sur les glaciers des Alpes, naquit à Genève en 1753. Doué de dispositions peu communes pour tous les arts, il n'eut, pour ainsi dire, que l'embarras de choisir la carrière dans laquelle il voudrait s'illustrer. Dans sa première jeunesse, ses peintures en émail lui avaient fait une réputation qui l'aurait conduit à la fortune s'il eût pu s'assujettir à un travail sédentaire. Il avait vingt-deux ans lorsqu'étant monté sur le Voiron (1), il aperçut pour la première fois une partie des Alpes. Ce magnifique spectacle fit une telle impression sur lui, que dès lors son atelier lui devint insupportable. Il ne rêvait plus que montagnes, descriptions, tableaux, gravures et célébrité. Mais, avant de se livrer à ses goûts, il fallait qu'il s'assurât des moyens d'existence. La place de chantre de la cathédrale de Genève étant venue à vauquer, il l'obtint sans concours; et il put alors partager son temps entre les devoirs de cette place et ses excursions dans les Alpes, qu'il ne cessa depuis de visiter, de décrire et de peindre dans des tableaux pour lesquels il se servit d'un lavis qui rend mieux les effets de lumière sur les glaces et sur les rochers. Bourrit offrit en 1774, au roi de Sardaigne Victor-Amédée, la dédicace de la *Description des glaciers de la Savoie*. Ce prince étant venu l'année suivante à Chambéri, pour le mariage de son fils avec la princesse Clotilde, témoigna le désir de voir Bourrit, auquel il adressa ces mots flatteurs : « Vos conquêtes dans les Alpes m'ont rendu plus grand seigneur que je ne l'étais auparavant. » En 1773, Bourrit parvint au sommet de Cramant que Saussure avait visité l'année précédente. Il était accompagné de son ami Béranger (*voy.* ce nom), écrivain qu'il plaçait à côté de Rousseau (2). Lorsqu'il se rendit en Angleterre, en 1781, Buffon le retint quelque temps à Paris. Il eut alors l'honneur de présenter à Louis XVI la *Description des Alpes Pennines et Rhétiennes*. Ce prince, à qui l'ouvrage est dédié, lui assigna sur sa cassette une pension de 600 livres et acheta plusieurs tableaux que l'on

voyait dans son cabinet à Versailles. Ce fut en 1785 que Bourrit tenta pour la première fois de gravir au sommet du Mont-Blanc; mais un orage qui survint inopinément l'obligea de redescendre dès l'entrée du glacier. Un nouvel essai qu'il fit l'année suivante ne fut pas plus heureux. En 1785, il accompagna Saussure dans une nouvelle tentative; et cette fois encore une grande quantité de neige, tombée pendant la nuit, força les deux voyageurs à rétrograder. Bourrit ne parvint au sommet du Mont-Blanc qu'en 1787, un an après Saussure (4) qu'il était dans sa destinée de ne pouvoir jamais précéder. Ce fut deux ans après qu'ayant rencontré le fameux Hérault de Séchelles à l'hospice du Mont-St-Bernard, Bourrit lui conseilla sérieusement d'y prendre l'habit de chanoine. « Une révolution commence », lui dit-il : pensez-vous prévoir où elle « s'arrêtera (2)? » Cette révolution, que Bourrit redoutait sans en prévoir les suites, lui fournit l'occasion de montrer la générosité de son cœur. Tous les Français exilés le trouvèrent constamment plein de bienveillance, et ce fut en partie pour eux qu'il composa l'*Itinéraire de Genève à Chamouni*. M. de Semonville se rendant à Constantinople, en 1795, visita le Montanvert, et conçut l'idée d'y construire un hospice pour les voyageurs. Il chargea Bourrit de l'exécution de cet utile projet, que Félix Desportes a réalisé pendant qu'il était résident de France à Genève. En 1812, Bourrit, affaibli par l'âge, vint pour la dernière fois visiter cette belle vallée de Chamouni, qui lui doit en partie sa célébrité, et dont les habitants le regardaient comme leur père. La pension dont il avait joui sur la cassette fut rétablie par Louis XVIII, qui s'empressa de lui en faire expédier le brevet, auquel il joignit la décoration de la Légion d'honneur. Bourrit, ayant perdu l'usage des jambes, passa les trois dernières années de sa vie dans une maison de campagne non loin de Genève, assis près d'une fenêtre d'où il voyait le lac et les Alpes, qui si longtemps avaient été l'objet de ses plus douces méditations. Il y mourut, le 7 octobre 1813, âgé de 81 ans. C'était un homme simple, pieux, bienfaisant et rempli de dévouement. Dans une de ses excursions alpines, il sauva d'une mort certaine le prince Galitzin, qu'il ne connaissait pas, en se jetant, la nuit, dans un torrent dont les eaux, accrues par un orage affreux, entraînaient déjà le prince (3). Outre Saussure et Béranger, il eut pour amis Ch. Bonnet et le prieur de Martigny, M. de Murith, naturaliste et antiquaire, aussi savant que modeste, mort il y a quelques années. Il était membre de l'académie de Bologne. On a de lui : 1° *Voyage pittoresque aux glaciers de Savoie*, Genève, 1773, in-12. 2° *Description des glaciers, glaciers et amas de glaces du duché de Savoie*, *ibid.*, 1774, in-8°, fig. 5° *Description des aspects du Mont-Blanc, du côté*

(4) Saussure arriva sur le sommet du Mont-Blanc en 1787, non pas, comme on l'a dit, le 24 juillet, mais le 3 août. *Voy. Saussure, Voyage dans les Alpes*, t. 4, p. 442, et Bourrit, *Description des cols des Alpes*, t. 2, p. 80.

(2) *Description des cols des Alpes*, t. 1^{er}, p. 230.

(3) *Ibid.*, t. 4, p. 21.

(1) Montagne près de Genève.

(2) Personne, dit-il, n'en a autant approché; souvent il en a le charme et l'énergie. *Description des Alpes Pennines*, t. 2, p. 269.

du val d'Aost, des glaciers qui en descendent, et de la découverte de la Motine, Lausanne, 1776, in-8°.

4° *Description des Alpes Pennines et Rhétiennes*, Genève, 1781, 2 vol. in-8°, fig. 5° *Nouvelle Description des glaciers et glacières de la Savoie*, ibid., 1783, in-8°, dédiée à Buffon. Cet ouvrage et le précédent ont été réunis sous ce titre : *Nouvelle Description générale et particulière des glacières, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Suisse, d'Italie et de Savoie*, Genève, 1783, ou 1789, 3 vol. in-8°, fig. Des exemplaires du 3^e volume ont été tirés séparément pour compléter l'édition de 1781. 6° *Itinéraire de Genève à Chamouni, Lausanne, etc.*, ibid., 1791, in-12; 1792, in-8°; et, avec quelques changements, 1818, in-12.

7° *Description des cols et passages des Alpes*, ibid., 1805, 2 vol. in-8°, fig. C'est un abrégé des voyages de Saussure, dans lequel Bourrit a fondu ses propres observations. Il a inséré dans le 2^e volume le catalogue des insectes les plus rares trouvés dans les Alpes par Jurieu, et celui des plus belles plantes que Necker Saussure y a recueillies. Bourrit nous apprend que Lantier (voy. ce nom) a transporté dans les *Voyageurs en Suisse* les épisodes et les scènes les plus piquantes de la description des *Alpes Pennines et Rhétiennes*; « mais, ajoute-t-il, comme cet « ouvrage m'a vraiment donné du plaisir, bien loin « d'en faire un objet de réclamation, j'en remercie « l'auteur (t. 2, p. 157). » Il ne se montre pas aussi indulgent à l'égard de Musset-Pathay, qui s'était permis de traiter assez légèrement cet homme respectable dans son *Voyage en Suisse avec l'armée de réserve*. (Voy. MUSSET-PATHAY.) Tous les ouvrages de Bourrit ont été traduits dans les principales langues de l'Europe; Gcsner et Spallanzani lui ont fait l'honneur d'en traduire quelques-uns en allemand et en italien. On doit encore à Bourrit une traduction abrégée de la *Description des Terres Magellaniques*, par Th. Falkner (voy. ce nom); et quelques opuscules, entre autres, une *Lettre sur Jacques Balmat*, jeune guide de Chamouni, qui précéda le médecin Paccard et Saussure au sommet du Mont-Blanc (dans le *Mercur* de 1786, et dans *l'Esprit des journaux*, décembre même année, n° 544); et une *Lettre à milady Graven*, contenant la description de deux voyages de Saussure au Mont-Blanc, et celle d'un voyage de l'auteur à la Mer de Glace, au pied du Montanvert. Cet opuscule a été traduit en allemand, Dresde, 1787, in-8°. Mais c'est par erreur que l'on attribue à Bourrit un *Essai sur la musique d'église* (1), et les *Observations faites sur les Pyrénées*: ce dernier ouvrage est de Raimond. (Voy. ce nom.) Une notice sur Bourrit est imprimée dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, partie des sciences et arts, 1819, t. 12. On a dû la consulter pour rédiger cet article (2). W—S.

BOURRU (EDME-CLAUDE), médecin, naquit à Paris, en 1757. Reçu docteur en 1766, il fut, en 1771, élu bibliothécaire de la faculté, charge qu'il remplit jusqu'en 1773, où il fut remplacé par le docteur Jeanroy. Pendant son exercice, il mit en ordre les livres dont la garde lui était confiée et il en dressa même un catalogue. (Voy. les tables de la *Bibliothèque historique de la France*.) En 1780, chargé du cours de chirurgie en langue française, il l'ouvrit le 6 février par un discours sur ce sujet : *A quels points doit s'arrêter le chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire* (1)? Bourru fit, en 1785, le cours de pharmacie; et, en 1787, il fut élu doyen, charge dans laquelle ses confrères, par une marque de bienveillance très-honorable pour celui qui en était l'objet, le continuèrent de deux ans en deux ans jusqu'en 1793, époque où l'ancienne faculté fut supprimée avec tous les autres établissements d'instruction (2). Lors du rétablissement de l'académie de médecine, en 1804, Bourru en fit partie, et il en fut élu vice-président en 1815. Il fut nommé membre honoraire de l'académie royale en 1821, et mourut à Paris, le 19 septembre 1823, à l'âge de 86 ans (5). Ce médecin, aussi modeste qu'instruit, était très-charitable. Dans le monde, pour le distinguer de ses homonymes, on l'appelait *Bourru bienfaisant*. Il était un des collaborateurs du *Journal économique* (1754-1772). Il a traduit de l'anglais : *Observations et Recherches médicales*, par une société de médecins de Londres, 1765-63, 2 vol. in-12; *de l'Utilité des voyages sur mer pour la cure de différentes maladies*, par Gilchrist, 1770, in-12; et, avec le docteur Guilbert : *Recherches sur les remèdes capables de dissoudre la pierre et la gravelle*, par Blakrie, 1773, in-8°. Enfin

« *l'atif d'arbre en arbre, suivant son caprice... De peur qu'on ne le « vante pas assez, ou qu'on ne le vante pas bien, il a le plus grand « soin de se vanter lui-même. Il dit à tout le monde que le prince « Henri l'est venu voir, et qu'à la description qu'il fit à ce héros du « lever du soleil, le frère du grand Frédéric s'écria : Lekaïn était « de glace auprès de cet homme-là.* » Belfroy de Reigny avertit qu'il copie fidèlement ce que Bourrit a fait lui-même imprimer. « En « voyant l'étroit degré de l'escalier de ma maison, le prince dit : Que « de grands escaliers pour de petits hommes ! je suis bien aise d'en « voir un petit pour un grand homme. » Ces traits de vanité naïve n'ont rien au talent; ils peignent seulement ce qu'il y a de faiblesse dans l'esprit humain. V—VE.

(1) Ce discours fut imprimé, Paris, 1780, in-4°. On lit dans la *France littéraire* qu'il fut prononcé le 6 février 1786. C'est une faute d'impression si visible qu'il paraît inutile de la relever; elle n'en a pas moins été copiée dans tous les ouvrages, sans exception, où ce discours se trouve cité.

(2) Il rédigea, le 15 avril 1792, une longue adresse en forme de mémoire (in-fol. de 25 p.) à l'assemblée législative, pour réclamer, au nom de la faculté de médecine, contre l'assujettissement des médecins à la patente. Ce mémoire fut signé *Bourru*, doyen; *Guillot*, M.-A. *Petit*, *Lezurier* et P. *Borie*. Le 4^{er} avril, Bourru, accompagné de Guillotin et de Lezurier, fut introduit à la barre de l'assemblée, présidée par Broussanet, et fut heures du soir; il lut son mémoire, qui fut renvoyé au comité des finances. « *Législa- « teurs*, dit-il avant cette lecture, sous le règne de la liberté, les « sciences doivent jouir au moins d'autant de protection et d'encou- « ragement que sous le règne du despotisme. La médecine n'est ni « art, ni métier, ni négoce, ni profession : conséquemment elle n'est « point comprise dans la loi du 12 mars 1791, etc. » (Copié sur les *mémoires autographes de Bourru*.) V—VE.

(5) Et non pas 96, comme on l'a dit dans *l'Annuaire nécrologique*, d'où cette erreur a passé dans les nouveaux dictionnaires.

(1) *Le Moniteur*, ann. 1819, p. 1499.

(2) Une notice bien différente fut imprimée, du vivant de Bourrit, dans le *Dictionnaire des hommes et des choses*; en voici quelques traits : « Il mène une vie singulière, et paraît affecter une ridicule « imitation de Diogène. Il couche à la belle étoile, sur une espèce « de brancard qui porte un mauvais matelas. Il promène ce lit por-

on a de lui : 1° *Num chronicis aquæ minerales vulgo de Merlanges?* Paris, 1765, in-4°. Cette thèse, que Bourru soutint pour le doctorat, est très-intéressante. On y trouve beaucoup d'érudition et des observations neuves. 2° *L'Art de se traiter soi-même dans les maladies vénériennes*, ibid., 1770, in-8°. Il en existe deux contrefaçons in-12. 3° *Des moyens les plus propres à éteindre les maladies vénériennes*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8° : c'est un supplément à l'ouvrage précédent. 4° *Eloge du médecin le Camus*, à la tête du t. 2 de la *Médecine pratique* de cet auteur (voy. LE CAMUS) (1); il en a été tiré des exemplaires séparément. 5° *Eloge funèbre de Guilotin*, par un de ses condisciples et de ses amis, Paris, 1814, in-4° (2). W—s.

BOURSAINT (PIERRE-LOUIS), né le 10 janvier 1791, à St-Malo, s'éleva, du poste de novice timonier, au premier rang dans l'administration de la marine, puis au conseil d'Etat et d'amirauté. Souvent il arrive que des jeunes gens, séduits par l'attrait des voyages et le magnifique aspect de l'Océan, se destinent à la marine; mais bientôt une inflexible discipline étouffe ce sentiment poétique, et les plus enthousiastes sont les premiers à se dégoûter du bord. Boursaint, doué d'une vive imagination, éprouva ce dégoût; mais pensant que la constance et la spécialité sont partout des éléments de succès, il eut la force de se changer lui-même, plutôt que de changer d'état. Après avoir navigué pendant plusieurs années comme simple novice, il passa, en 1800, sur la canonnière *l'Inquiète*, en qualité d'aide-timonier, faisant fonctions d'aide-commissaire. Il s'appliqua dès lors à étudier l'administration dans toutes ses parties. Ses loisirs furent employés à refaire son éducation, interrompue dès l'âge de treize ans, mais qui lui avait laissé la soif de savoir, et des impressions religieuses que ne put effacer le cours d'une vie agitée. Il fit plusieurs croisières, visita quelques contrées de l'Europe, puis les Antilles, et fortifia l'étude par l'observation. Ce fut à l'amiral Ganteaume, dont il avait été successivement le commis aux revues et le secrétaire, sur les vaisseaux *le Vengeur* et *le Républicain*, qu'il dut son admission définitive dans l'administration de la marine. Il était attaché au port de Brest, lorsqu'en 1807 il fut privé de son emploi, comme conscrit maritime. Il vint réclamer à Paris, mais sans succès. Plus heureux à un second voyage, il obtint sa réintégration dans les cadres et une place dans les bureaux du ministère, où il se fit bientôt remarquer par des travaux qui annonçaient une grande portée d'esprit, et l'expérience la plus complète, la plus réfléchie du service de la marine et des colonies. Les désastres de Trafalgar et de Santo-Domingo semblaient avoir porté les derniers coups à la puissance navale de la France. Cependant l'état des deux péninsules et les

stipulations secrètes de Tilsitt, par lesquelles l'expulsion des Anglais de la Méditerranée avait été décidée, rendaient nécessaire la présence d'une escadre dans cette mer dont Napoléon avait résolu de faire un *lac français*. Ganteaume dut le commandement de cette escadre à l'intimité qui l'unissait au ministre Decrès. Il choisit son ancien commis aux revues pour son secrétaire et pour commissaire de l'escadre. Boursaint suivit l'amiral à Toulon et s'embarqua avec lui sur le vaisseau *le Commerce de Paris*, de 120 canons. Ayant justifié la bonne opinion que Ganteaume avait donnée de sa capacité, il fut nommé, le 2 juillet 1803, commissaire en titre de l'escadre de la Méditerranée. Il put, de cette position élevée, juger l'ensemble et le mouvement de l'organisation navale, après en avoir étudié séparément les détails. De retour à Paris, il fut nommé secrétaire du conseil de marine dont Ganteaume avait obtenu la présidence. Le zèle qu'il montra dans cette nouvelle position fut remarqué par Decrès, qui l'attacha définitivement à l'administration centrale. L'organisation des équipages de haut bord et d'autres travaux non moins importants le firent nommer, de 1810 à 1813, sous-chef et chef de la division du personnel. Un tel avancement, peut-être sans exemple dans les bureaux de la marine, était d'autant plus flatteur qu'il fut pur de toute intrigue. En 1817, sous le ministère du maréchal St-Cyr, il fut nommé directeur des fonds des invalides. Il avait obtenu précédemment la restitution de la caisse des invalides, iniquement enlevée au département de la marine par un décret de 1810. Dans la liquidation de l'arriéré, dont le chiffre s'éleva à 146 millions, et qui intéressait tant de familles malheureuses, il déploya une habileté, une fermeté qui ne furent surpassées que par sa sèvere intégrité. Tous les entremetteurs furent éloignés, et l'usure ne dévora point le prix du sang des marins mutilés ou morts au service de l'Etat. Après avoir établi la comptabilité de la marine selon les exigences du gouvernement représentatif, Boursaint concourut à fixer le budget normal de 1820, dont les bases ont résisté à quinze ans de discussions, et qui sauva la flotte de la ruine dont la menaçait un provisoire trop longtemps prolongé. La direction des colonies ayant été réunie à celles des fonds, Boursaint put supporter ce double fardeau. Mais persuadé que l'avenir de la marine était dans le maintien de la spécialité de la caisse des invalides, et prévoyant les attaques dont cette caisse allait être l'objet, il se dévoua tout entier à sa défense, et se démit de la direction des colonies, s'attachant uniquement à perfectionner la comptabilité des invalides, afin de ne laisser aucune prise contre elle. Ses prévisions ne tardèrent pas à se vérifier, et les attaques se multiplièrent avec un redoutable concert. On put croire un instant que c'était fait de cette caisse, chef-d'œuvre du génie organisateur de Colbert, et l'une des plus belles institutions de l'ancienne monarchie. Les mémoires de Boursaint en faveur de l'établissement des invalides de la marine resteront comme des modèles de discussion. Il s'y montra le digne

(1) Par une faute typographique, l'auteur de l'éloge y est mal nommé *Bourrel*.

(2) Il y avait réuni en collection tous les jetons frappés à l'effigie des doyens de la faculté de médecine de Paris, depuis 1638 jusqu'en 1795, et d'autres médailles qui formaient, dans leur ensemble, l'histoire métallique de cette faculté.

interprète du grand ministre, créateur de la marine en France. Boursaint avait été nommé conseiller d'État en 1825, et membre de l'amirauté en 1851. Pour suffire à tant de devoirs, il dut s'imposer un isolement absolu. Mais cette trop forte et trop constante application, les tristesses et les dégoûts inséparables des longs travaux, altérèrent rapidement sa santé. Le corps était miné, l'esprit surexcité; l'équilibre fut rompu. Il se trouvait déjà dans cet état lorsque, cédant aux instances de ses amis, il se décida à accepter la candidature à la députation de St-Malo. Informé qu'un autre candidat lui était opposé avec des chances de succès, il en ressentit une douleur mortelle. S'exagérant l'effet de cette préférence accordée à un autre dans sa ville natale, il résolut de mourir. Ayant quitté Paris sous le prétexte de se rendre à St-Malo, il s'arrêta à St-Germain, et mit fin à ses jours le 4 juillet 1855. Par son testament il a légué 400,000 fr. à l'hôpital de St-Malo pour l'établissement de douze lits de matelots, et une rente de 500 fr. à la caisse des invalides pour être annuellement distribuée en secours aux dix veuves de matelots les plus pauvres de cette ville. « J'ai été matelot moi-même, dit-il. J'ai voué ma vie entière à cette classe malheureuse, et je mets le plus grand prix à lui donner ce dernier témoignage d'intérêt. » Un ami reconnaissant a réuni et publié sa correspondance privée en 4 vol. in-8°, Paris, 1854. Ces lettres, écrites à diverses époques de sa vie et avec tout l'abandon de l'intimité, révèlent une âme haute et ferme, mais accessible aux plus douces affections. D'une excessive rigueur dans l'accomplissement de ses devoirs, l'homme public dominait toujours en lui l'homme privé. CH—V.

BOURSAULT (EDME), né à Mucy-l'Évêque, en Bourgogne, en octobre 1658, ne reçut aucune éducation, parce que son père, ancien militaire et homme de plaisir, ne voulut pas que son fils en sût plus que lui. Il vint à Paris en 1651, ne parlant encore que le patois de sa province. Il apprit à parler et à écrire le français, et, en peu de temps, s'y rendit assez habile pour qu'on le chargeât de composer un livre pour l'éducation du dauphin. Ce livre, intitulé *la Véritable Étude des souverains* (Paris, 1671, in-12), plut tellement au roi, qu'il nomma Boursault sous-précepteur de son fils. Boursault refusa, par la raison qu'il ne savait point le latin. Plus tard, il fit la même objection à Thomas Corneille, son ami, qui l'engageait à demander une place à l'Académie française. « Que ferait l'Académie, dit-il, d'un sujet ignare et non lettré, qui ne sait ni latin ni grec? — Il n'est pas question, répondit Corneille, d'une académie grecque ou latine, mais d'une académie française. Eh! qui sait mieux le français que vous? » Cette raison, toute bonne qu'elle était, ne put vaincre la modestie de Boursault. Dans sa jeunesse, il s'était mis à faire une gazette en vers, qui amusait fort le roi et toute la cour, et qui lui avait valu une pension de 2,000 fr. Ayant rimé un jour une aventure assez gaie arrivée à un capucin, le confesseur de la reine agit contre lui; sa gazette fut supprimée, et, sans la protection

du grand Condé, il aurait été envoyé à la Bastille. Plusieurs années après, il entreprit une autre gazette, que deux méchants vers contre le roi Guillaume, avec qui l'on voulait alors traiter de la paix, firent aussi supprimer. Il fut plus heureux au théâtre. Plusieurs de ses pièces y obtinrent un succès qui ne s'est point démenti, entre autres *le Mercure galant* (1), *Esope à la ville*, et *Esope à la cour*. Celle-ci ne fut jouée qu'après sa mort; on en fit retrancher, dès la première représentation, plusieurs vers très-heureux qui pouvaient donner lieu à des allusions injurieuses pour Louis XIV, qui vivait encore. Ant. Zaniboni la traduisit en italien. Lorsque Boursault voulut faire jouer *le Mercure galant*, Visé, auteur du journal qui portait ce titre, obtint que la pièce de Boursault ne le prendrait pas; Boursault ne vit rien de mieux alors que de l'appeler *la Comédie sans titre*. Le succès d'*Esope à la ville* fut un peu contesté; on ne goûta point d'abord ce grand nombre de fables qu'Esope débit à tout propos. L'auteur, pour conjurer ce qu'il appelait la cabale, eut l'idée de faire réciter, entre le deuxième et le troisième acte, une fable du *Dogme et du Bœuf*, dont la moralité était dirigée contre les mécontents. C'est à tort que tous les biographes prétendent que cette fable fut débitée; la pièce prenant de plus en plus faveur, toute précaution, toute apologie devint inutile. Boursault, comme beaucoup de nos poètes comiques, voulut aussi payer son tribut à Melpomène: il fit deux tragédies, qui sont entièrement oubliées, *Marie Stuart* et *Germanicus*. Pierre Corneille avait cependant dit de la dernière, en pleine académie, qu'il n'y manquait que le nom de Racine pour que ce fût un ouvrage achevé. Boursault eut le malheur d'avoir querelle avec Molière et avec Boileau. Il fit une méchante critique de *l'Ecole des Femmes*, sous le titre du *Portrait du Peintre*; et Molière l'en puni assez durement dans *l'Impromptu de Versailles*. Pour se venger lui-même de Boileau, qui l'avait mis dans ses satires, il fit aussi contre lui une comédie intitulée *la Satire des Satires*, dont Boileau fit défendre la représentation. Boursault finit par tirer de lui une vengeance beaucoup plus noble. Ayant appris à Montluçon, où il était alors receveur des tailles, que Boileau, qui prenait les eaux de Bourbonne, s'y trouvait sans argent, il se rendit auprès de lui sur-le-champ, et lui fit accepter un prêt de deux cents louis. Boileau, touché de ce procédé généreux, lui accorda son amitié, et retrancha son nom de ses satires. Boursault mourut à Montluçon, le 15 septembre 1701, âgé de 65 ans. Son *Théâtre* a été imprimé, Paris, 1725, 5 vol. in-12; et ibid., 1746, même format. Cette dernière édition est précédée d'une *Lettre à Boursault sur les spectacles* (par le P. Caffaro, théatin), et augmentée de plusieurs pièces. On a aussi publié ses *Chefs-d'œuvre dramatiques*, Paris, 1791, 2 vol. in-18 (2). On a encore

(1) Cette pièce a été réimprimée séparément, Toulouse, 1814, 1817, in-8°. Ca—s.

(2) On trouve dans ces deux volumes : *Esope à la ville*, *le Mercure galant*, *Esope à la cour*, précédées d'une notice sur Boursault et ses ouvrages. Ils ont été réimprimés (Paris, 1824, in-18) dans le

de lui : 1^o *le Prince de Condé* (Louis I^{er}, frère d'Antoine, roi de Navarre), Paris, 1675, in-12 (anonyme); ibid., 1691; ibid., P. Didot, 1792, 2 vol. in-12, édition enrichie de pièces justificatives, et faisant partie de la collection des romans historiques publiée par J.-B. de Laborde. 2^o *Le Marquis de Chavigny*, 1670, in-12. 3^o *Ne pas croire ce que l'on voit*, histoire espagnole, 1670, réimprimée sous ce titre : *les Apparences trompeuses, ou Ne pas croire*, etc., Amsterdam, 1718, in-12. 4^o *Artémise et Polianthe*, 1670, in-12; Paris, 1759, même format. Plusieurs de ces nouvelles sont bien écrites, et se lisent avec intérêt. 5^o *Lettres de respect, d'obligation et d'amour*, connues sous le nom de *Lettres à Babet*, 1666, in-12; et *Lettres nouvelles, accompagnées de fables, de contes, d'épigrammes, de remarques et de bons mots*, Paris, 1697; 5^e édition augmentée, ibid., 1709, 3 vol. in-12. (*Voy. les Mémoires du P. Nicéron*, t. 14, p. 565.)

A — G — R.

BOURSAULT-MALHERBE (JEAN-FRANÇOIS), né à Paris, vers 1760, arrière-petit-fils du précédent, et fils d'un marchand de draps fort aisé du quartier des Innocents. Le souvenir de son aïeul, la lecture de ses ouvrages le portèrent à se lancer dans la carrière du théâtre; mais pour ne pas exposer aux sifflets un nom déjà honorablement connu sur la scène, le descendant du modeste auteur d'*Esope à la cour* prit le nom de Malherbe en s'enrôlant dans une troupe ambulante. Tout le temps qu'il exerça la profession de comédien, il garda ce nom d'emprunt. Dans ses tournées en province, le jeune Malherbe acquit une certaine réputation dans l'emploi des premiers rôles tragiques et comiques; aussi, après la mort de Lekain, se présenta-t-il à la Comédie-Française. Mais Larive venait d'y réussir dans l'emploi tragique, et Malherbe, bornant ses prétentions à la comédie, débuta, le 5 décembre 1778, par les rôles d'Ariste du *Philosophe marié* et du chevalier d'Etieulette de *la Gageure imprévue*. Malgré son succès, il retourna en province pour s'intéresser à la direction du théâtre de Marseille, et, bientôt après, il alla établir un théâtre français à Palerme, sous les auspices du prince Caraccioli. On raconte que ses affaires se trouvant fort compromises dans cette spéculation, le directeur Malherbe saisit le moment du passage de la voiture du roi Ferdinand pour se jeter à la mer. Cet excellent moyen de se remettre à flot, comme dit un plaisant de l'époque, lui réussit complètement. La foule s'assembla, le roi fit arrêter sa voiture, s'informa, et on lui amena Malherbe qu'on venait de retirer de l'eau et qui sut peindre sa déplorable situation d'une manière si dramatique, que le roi lui donna de l'argent pour payer ses dettes. La révolution ayant éclaté en France, Malherbe y retourna, adopta les idées nouvelles avec une grande chaleur, et chercha à les propager par tous les moyens qui étaient en lui. Dans une vaste cour faisant partie d'un passage appelé

passage des Nourrices, entre la rue St-Martin et la rue Quincampoix, Boursault fit élever, en moins de deux mois, une salle de spectacle qu'il appela *Théâtre Molière*: c'est là que furent représentées plusieurs pièces de Ronsin, entre autres *la Ligue des fanatiques et des tyrans*. La première année de ce théâtre fut heureuse; mais le mouvement de 1793 allait être moins favorable aux entreprises dramatiques. Boursault, qui venait d'être nommé électeur de Paris, renonça à la profession de comédien, et céda son exploitation à ses camarades, qui en confièrent le soin à l'un d'eux, nommé Lachapelle, acteur-auteur, qui fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et exécuté le 24 mars 1794. Boursault, nommé membre suppléant à la convention nationale, prit place dans cette assemblée après la mort de Louis XVI. C'est donc à tort que, dans les *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, il a été rangé parmi les votants. Sous la restauration, il attaqua en calomnie l'auteur de ces lettres, Barruel-Beauvert, qui dut se rétracter. Boursault, durant la crise révolutionnaire, fut chargé de différentes missions politiques dans l'ouest, dans le midi, dans le nord de la France, et sa conduite, toujours et partout, fut appréciée selon la passion politique des localités et des époques. L'assemblée électorale qui l'avait nommé l'accusa elle-même une fois d'avoir employé des moyens illicites pour augmenter sa fortune comme entrepreneur des charrois militaires. Boursault, averti à temps de cette dénonciation, écrivit à la convention pour solliciter un rapport sur sa conduite. Le rapport fut ordonné, mais on ne le fit jamais, et cette accusation se perdit comme tant d'autres sans avoir été ni prouvée ni confondue. Ami d'Ardouin, de Pache, de Collet d'Herbois, Boursault appuya vivement la demande d'arrestation de Rossignol; accusé par Prud'homme, il fut défendu par d'autres écrivains de la même opinion. Au milieu de ces nombreuses contradictions, il est bien difficile d'apprécier d'une manière équitable la vie politique d'un des hommes, sinon les plus sincères et les plus utiles de cette époque, au moins les plus actifs dans une sphère inférieure. Sorti des fonctions législatives, rentré dans la vie privée, Boursault se lança de nouveau dans les entreprises théâtrales. Il était resté propriétaire de la salle Molière qui avait pris le titre de *Théâtre des Variétés nationales et étrangères*; il en redevint directeur; et pensant que le succès de nos armes, en nous initiant aux littératures de nos voisins, allait aider merveilleusement aux efforts tentés déjà par Letourneur et par Ducis, il crut exploiter un goût général, et borna son répertoire aux traductions et aux reproductions. La façade de la salle de spectacle ne porta plus que ces mots : *Théâtre des Variétés étrangères*; et dans le discours d'ouverture, prononcé le 29 novembre 1806, on annonça aux spectateurs que Shakspeare, Lope de Vega, Calderon, Schiller, Goldoni, Sheridan, etc., passeraient tour à tour sous leurs yeux, et qu'on ne tiendrait plus compte des unités. Les temps n'étaient pas encore venus pour de telles transplantations sur la scène française:

teérproire du Théâtre-Français, publié par le libraire Ladrangé. L'édition stéréotype, sous le titre d'*Œuvres choisies*, contient, de plus que les précédentes, *Phaëton et les Mots à la mode*. Cu—s.

cette entreprise ne réussit que médiocrement ; toutefois elle témoigne de l'intelligence et de l'esprit aventureux de Boursault. Réduit à se créer un autre genre d'industrie par le décret impérial de 1807, qui borna l'existence du théâtre des Variétés étrangères à huit mois et quatorze jours, Boursault sollicita et obtint à ferme le nettoyage de la ville de Paris, et, quelque temps après, les maisons de jeu. Il gagna dans les boues et dans les tripots une fortune immense ; mais, comme pour s'en faire pardonner l'origine, l'or que lui versaient le creps et la roulette était employé en achats de vieux tableaux, et il sembla vouloir purifier une fortune provenant des immondices en l'employant à réunir les plantes les plus rares des deux hémisphères dans les serres admirables de sa villa de la rue Blanche. Riche à millions, entouré des merveilles de l'art et de la nature, Boursault, presque septuagénaire, sentit encore se réveiller dans son cœur sa première, sa plus forte passion : celle du théâtre. En 1850, il acheta 5 millions la salle Ventadour qui en avait coûté 7 à la liste civile : il gagna 4,500,000 francs à cette première opération ; il est vrai qu'il reperdit ce bénéfice et une forte somme en sus dans la direction de l'Opéra-Comique, qu'il garda pendant l'année 1850. Doué d'un coup d'œil sûr, il comprit sa faute, et songea à trancher dans le vif pour se tirer d'affaire et se soustraire à une ruine complète. Boursault assembla un matin dans le foyer tous les artistes et tous les employés du théâtre ; il les reçut assis devant une grande table chargée de piles de pièces d'or et de billets de banque. On eût dit que, se souvenant de ses anciennes fonctions, il avait invité toute sa troupe à une partie de *trente et quarante*. Quand chacun eut pris place, le directeur se leva et dit : « Mesdames et messieurs, j'ai signé avec vous tous « des traités de longue durée ; vous pouvez m'obliger à continuer l'exploitation de mon privilège ; « je m'y ruinerai, et mon inévitable désastre vous « coûtera quelque chose. Si, au contraire, vous voulez bien me permettre de me retirer et de rompre « immédiatement vos traités, je vous paye sur l'heure, « à titre d'indemnité, une année de vos appointements. » Les artistes étaient éblouis et fascinés par la vue du trésor étalé devant eux ; ils acceptèrent tous la proposition et furent payés comptant. Cela coûta plusieurs centaines de mille francs à Boursault ; mais, au prix de ce sacrifice, sa fortune, qui était immense, fut sauvée. Après ce coup de maître il vendit sa galerie, il démolit ses serres, les plus riches et les plus soignées qui fussent à Paris, et peut-être en Europe, et il fit percer sur son beau parc la rue qui porte son nom. Tour à tour comédien, législateur, fournisseur, écrivain, directeur de théâtres, directeur des jeux, Boursault, qui avait conservé une grande verve d'esprit et de corps malgré une vie pleine de vicissitudes, mourut à Paris, âgé de 80 ans, en 1842. Il laissa en mourant une fortune de près de 5 millions. A—o (E.).

BOURSIER (LAURENT-FRANÇOIS), docteur de Sorbonne, naquit en 1679, à Ecouen, diocèse de

Paris, d'un médecin pieux et instruit, qui se chargea lui-même de sa première éducation religieuse et littéraire. Il alla continuer ses études aux collèges des Quatre-Nations et du Plessis, fit sa licence avec distinction, et se retira en Sorbonne, où il partagea tout son temps entre la prière et l'étude. Le premier fruit de ses veilles fut l'*Action de Dieu sur les créatures*, imprimé en Hollande, sans nom d'auteur, par les soins de M. Petitpied, débité peu après, à Paris, avec privilège, 1715, 2 vol. in-4° et 6 vol. in-12. Cet ouvrage, tout de raisonnement, écrit avec noblesse, précision, et suivant la méthode des géomètres, annonça dans l'auteur un assez bon métaphysicien. L'objet en est de démontrer le système des thomistes sur la prémotion physique, et sur toutes les matières de la grâce et de la prédestination. Le sujet n'était pas nouveau, mais la forme de l'ouvrage parut piquante. Il fit beaucoup de bruit dans un temps où ces matières échauffaient tous les esprits, fut attaqué durement par le jésuite Dutertre, et mérita une réponse de Malebranche. Lorsque le czar Pierre le Grand alla, en 1717, voir en Sorbonne le mausolée du cardinal de Richelieu, les docteurs saisirent cette occasion pour lui faire sentir les avantages politiques et religieux que la réunion de l'Eglise russo-grecque et de l'Eglise catholique pourrait procurer à son empire. Boursier rédigea, à cette occasion, dans une seule nuit, un mémoire écrit avec beaucoup de candeur, de simplicité et de modération, où l'affaire de la réunion était présentée sous le jour le plus favorable. Le monarque en parut satisfait. De retour dans ses États, il le remit à ses évêques, avec ordre d'y répondre ; mais, d'un côté, Théophane, archevêque de Novogorod, président du synode perpétuel de l'Eglise russe, craignant que la primauté du pape, posée pour base du traité, ne lui fit perdre sa dignité ou n'en diminuât les prérogatives, fit faire une réponse dilatoire ; d'un autre côté, l'abbé Du Bois, ministre des affaires étrangères, par le canal duquel devait passer la correspondance, retint longtemps la réponse des évêques russes, n'en communiqua que des copies informes, et en envoya les originaux à Rome, pour s'en faire un mérite contre les *appelants*, qui étaient à la tête de la négociation. Les évêques russes, ne recevant point de réponse à leurs observations sur le mémoire de Boursier, crurent que ce long délai venait de ce qu'on ne se sentait pas en état de satisfaire à leurs difficultés : c'est ainsi qu'échoua la négociation. L'opposition de Boursier au formulaire d'Alexandre VII et à la constitution de Clément XI l'avait privé d'une abbaye et de plusieurs bénéfices qui lui furent offerts. Il fut l'âme de tous les mouvements qui eurent lieu en Sorbonne contre cette dernière pièce dirigea les démarches qui conduisirent à l'appel, et composa le fameux mémoire qui parut sous le nom des *quatre évêques*, pour justifier cet acte. Ses écrits contre l'accommodement de 1720 le firent exclure, par lettre de cachet, des assemblées de la faculté de théologie, et ceux qu'il composa contre le concile d'Embrun lui valurent une autre lettre de cachet,

qui le priva de son appartement en Sorbonne. Il avait composé, en 1725, une *Exposition de doctrine*, tirée mot à mot de de l'Écriture sainte et des SS. Pères, et réduite à un petit nombre d'articles sur les questions de la grâce, qui divisaient l'Église de France, afin de servir de point de réunion. Benoît XIII paraissait disposé à revêtir ce projet de son autorité, lorsque la mort enleva ce pape. Boursier, exilé à Givet en 1755, esquiva les ordres de la cour, et vint se cacher à Paris dans la plus profonde retraite. Obligé, pour se soustraire aux recherches de la police, de changer souvent de demeure, et de se loger dans des appartements étroits et malsains, sa santé en fut altérée; il souffrit toutes ces afflictions avec beaucoup de résignation, et mourut, le 17 février 1749, dans de grands sentiments de piété, entre les bras du curé de St-Nicolas-du-Chardonnet, qui, quoique non appelant, fut exilé à Senlis pour l'avoir administré et lui avoir donné la sépulture ecclésiastique. Cet auteur avait publié, de son vivant, un grand nombre d'écrits anonymes sur les affaires de la constitution *Unigenitus*. On lui doit la belle *Préface de tous les Saints*, qui est dans le Missel de Paris. L'abbé Coudrette a réuni, en 1765, en 5 vol. in-12, sous le titre d'*Analyse de l'Action de Dieu*, divers opuscules de Boursier relatifs à cet ouvrage. On y trouve des pièces intéressantes sur la réunion de l'Église grecque et de l'Église catholique, un *Mémoire sur la divinité des Chinois*. On a encore imprimé, en 1767, dans l'*Avis aux princes*, un autre mémoire sur le refus fait par Clément XI d'accorder des bulles aux évêques nommés par le roi. T—D.

BOURSIER. Voyez BOURGEOIS (Louise).

BOURVALAIS (PAUL POISSON DE), fils d'un paysan des environs de Rennes, vint jeune à Paris, commença par être laquais chez Thévenin, fermier général, et en sortit pour entrer chez Bonnet, marchand de bois, chargé de l'approvisionnement de Paris; il y demeura en qualité de fauteur; mais, ayant mal fait ses affaires, il retourna dans son village, où il se fit huissier. De Pontchartrain, depuis chancelier de France, et alors premier président du parlement de Rennes, le rencontra par hasard, portant un exploit qu'il eut la curiosité de lire. Il le trouva bien rédigé, et dit à l'huissier : « C'est « dommage que tu sois réduit à un si mince em- « ploi : viens me voir, je ferai quelque chose de « toi. » De Pontchartrain fit d'abord avoir à son protégé le poste de piqueur à la construction du pont Royal, substitué, en 1685, au pont de bois qui était devant les Tuileries. Ce magistrat nommé intendant des finances en 1687, protégea plus efficacement encore Paul Poisson, qui prit le nom de *Bourvalais*. Son protecteur l'intéressa dans les affaires du huitième et, depuis, dans tous les traités qu'on fut obligé de faire pour soutenir la guerre. Dès 1688, Bourvalais était déjà financier, et avait acquis une fortune considérable. Il jouit pendant seize ans d'une prospérité qu'il soutint par sa capacité, une grande magnificence, et une sorte de dignité proportionnée à sa fortune. Au milieu d'une

effrayante multitude d'affaires, il dirigeait tout, voyait tout par lui-même, et suffisait à tout. L'énumération de son mobilier, de ses capitaux, de ses terres, passerait toute croyance. Il possédait dix charges, outre celle de secrétaire du conseil, dont la finance était de 500,000 livres; celle de secrétaire du roi, et deux offices de contrôleur général des finances du comté de Bourgogne. Une partie de la Brie lui appartenait : il fit construire le château de Champs-sur-Marne, à quatre lieues de Paris; et, à la place Vendôme, il occupait l'hôtel qui est aujourd'hui celui du ministre de la justice; enfin une princesse du sang ne trouva pas son habitation de Champs au-dessous de ses désirs, et le frère de Louis XIV allait jouer et manger chez Bourvalais. Les pamphlets et les épigrammes ne l'épargnèrent pas. Le tribunal érigé en 1716 par le régent rechercha la conduite de Bourvalais; on le mit à la Conciergerie; tous ses biens furent saisis : il jugea à propos de n'en faire qu'une déclaration incomplète, et n'en rendit sa cause que plus mauvaise. Un prêtre de St-Sulpice, nommé Rey, sous le nom duquel Bourvalais cachait un contrat de 500,000 francs sur la ville de Paris, alla le dénoncer, et reçut 100,000 francs pour cette déclaration. On découvrit encore pour un million de billets que Bourvalais avait omis de déclarer. Il fut transféré dans la tour de Montgommery, prison réservée aux plus grands criminels depuis Ravaillac. Cependant cette excessive rigueur aboutit à une taxe de 4,400,000 livres. On se rappela même par la suite que le crédit de Bourvalais avait été utile dans des temps de détresse, et qu'il avait soutenu l'État. En 1718, il fut rétabli dans presque tous ses biens, par un arrêt du 5 septembre. Il ne jouit pas longtemps de ce retour inespéré de fortune, et mourut sans enfants, en 1719. La malignité prèta à Bourvalais une ignorance et une stupidité que dément la brillante existence qu'il sut se créer. Un anonyme publia en 1708, contre Bourvalais et les traitants, un petit ouvrage où on suppose que ce riche parvenu donne un plan de finance pour la restauration du royaume. Les principaux aperçus sont : 1° faire fondre toutes les cloches, et en faire battre de bonne monnaie pour le bien de l'État; 2° s'emparer de tous les biens des moines, des religieux et bénéficiers, et, pour les consoler, leur permettre de se marier; 3° permettre à perpétuité le changement de mari et de femme; 4° supprimer toutes les charges du royaume, sans aucun remboursement, et en créer de nouvelles; 5° supprimer tous les collèges et universités, comme inutiles et entretenant un tas de fainéants, etc. Ce livre est intitulé : *Pluton maltotier*, Cologne, chez Adrien l'Enclume, gendre de Pierre Marteau, 1708, in-12; réimprimé à Rotterdam, en 1710 (1). S—Y.

(1) Sous la régence, il parut contre Bourvalais une satire également anonyme et beaucoup plus mordante. Elle a pour titre : *Mémoires sur la régence, avec les tableaux symboliques du sieur Paul Poisson de Bourvalais, premier maltotier du royaume, et le songe funeste de sa femme*, à Sipar (Paris), chez Pierre Musca (Camus), rue des Cent-Portes, à la maison percée, 1716, in-18 de 52 n. C—s.

BOURZEIS (AMABLE DE), né à Volvie, près de Riom, le 6 avril 1606, fut d'abord page chez le marquis de Chandenier, puis alla à Rome, où il fit son cours de théologie. La traduction qu'il fit en vers grecs du poème d'Urbain VIII, de *Partu Virginis*, lui mérita de ce pontife un prieuré en Bretagne. Le cardinal Maurice de Savoie l'emmena à Turin, où il resta deux ans. Arrivé à Paris, le duc de Liancourt le présenta à Louis XIII, qui lui donna l'abbaye de St-Martin-de-Corès. Le cardinal de Richelieu le choisit pour un des premiers membres de l'Académie française. Bourzeis entra peu de temps après dans les ordres sacrés, et s'appliqua à la controverse; il convertit quelques ministres contre lesquels il avait disputé, ainsi qu'Édouard, prince palatin, et le comte de Schomberg, depuis maréchal de France. Sous prétexte d'opérer cette dernière conversion, il avait été envoyé en Portugal en 1666; mais on présume qu'il avait aussi d'autres missions secrètes du gouvernement. Lors des disputes sur la grâce, Bourzeis avait publié quelques ouvrages; lors de la constitution d'Innocent X, en 1653, il cessa d'écrire sur ces disputes, et signa le formulaire en 1661. Colbert, qui avait pour lui une grande estime, l'avait mis à la tête, non-seulement de l'Académie des inscriptions, mais encore d'une autre assemblée, toute composée de théologiens, et qui se tenait dans la bibliothèque du roi. Bourzeis mourut le 2 août 1672. Il avait travaillé avec Sallo au *Journal des Savants*, depuis le 5 janvier 1665 jusqu'au 30 mars de la même année. On a en outre de lui : 1° *Sermons sur divers sujets*, 1672, 2 vol. in-8°. Ces sermons sont au nombre de vingt et un; le dernier est l'oraison funèbre de Louis XIII. L'auteur a mis à la tête une longue et savante préface sur l'estime qu'on faisait autrefois de la fonction de prédicateur. 2° *Epithalamium in nuptiis Thaddæi Barberini et Annæ Columnæ*, Rome, 1629, in-8°. 3° Beaucoup d'ouvrages de controverse, dont on peut voir la liste dans t. 24 des *Mémoires* de Nicéron, et encore dans l'*Histoire de l'Académie française* de Pellisson, Paris, 1745, 2 vol. in-12. A. B.—T.

BOUSANT, historien arménien. Voyez POU-SANT.

BOUSCAL (GUYON-GUÉRIN DE), auteur dramatique du 17^e siècle, né en Languedoc, conseiller du roi, avocat au conseil, eut pour clerc Coras, auteur du *Jonas*. On ignore le temps de la naissance et de la mort de Bouscal. On a de lui : 1° *L'Amant libéral*, tragi-comédie, 1642, in-4°; 2° *la Mort de Brutus et de Porcie, ou la Vengeance de la mort de César*, tragédie, 1657, in-4°; 3° *le Gouvernement de Sancho Pança*, comédie, 1642, in-4°; 4° *Oroondate, ou les Amants discrets*, tragi-comédie, 1645, in-4°; 5° *le Prince rétabli*, 1647, in-4°; 6° *D. Quixotte de la Manche*, 1^{re} partie, comédie en 5 actes, représentée en 1638, imprimée en 1640, in-4°; 7° *D. Quixotte de la Manche*, 2^e partie, comédie en 5 actes, représentée en 1659, imprimée en 1640, in-4°; 8° *Cléomène*, tragédie en 4 actes, 1648, in-4°; 9° *la Mort d'Agis*, tragédie, 1642, in-4°; 10° *le Fils désavoué, ou le Jugement de Théodoric, roi d'Italie*.

tragédie-comédie, 1642, in-4°; réimp. la même année, in-12; 11° *Paraphrase du Psaume 47 envers François*, avec le latin en marge, 1643, in-4°. A. B.—T.

BOUSMARD (... DE), après avoir servi dans le corps du génie français, et s'y être distingué par ses connaissances, passa au service de la Prusse en 1792. Naturalisé Prussien, il fut porté rapidement au premier rang des ingénieurs militaires de la Prusse, et nommé major général. Il publia, sur l'art dont il avait fait sa principale étude, un ouvrage considérable et fort estimé, intitulé : *Essai général de fortification, d'attaque et de défense des places, dans lequel ces deux sciences sont expliquées et mises, l'une par l'autre, à la portée de tout le monde; dédié au roi de Prusse*, 4 vol. in-4° et 4 vol. in-fol. orné de planches (1). Les trois premiers volumes furent imprimés à Berlin en 1797, 98 et 99; le quatrième parut à Paris en 1805, sous ce titre : *Traité des tentatives à faire pour perfectionner l'art de fortifier les places, et quelques idées sur le relief et le commandement des fortifications*. L'auteur y produisit plusieurs idées nouvelles qui lui appartenaient, et que ses anciens camarades ont jugées susceptibles de discussion. Quant aux trois autres volumes, ils ne sont que le développement ou le commentaire des manuscrits de Cormontaigne. (Voy. ce nom.) Bousmard s'était montré l'un des plus zélés défenseurs de la gloire de Vauban, qu'on attaquait. En 1786, Laclos, auteur des *Liaisons dangereuses*, fit insérer dans les journaux, contre le maréchal de Vauban, une lettre dans laquelle il prétendait que ce grand homme avait fait dépenser au gouvernement « 4,400 millions en fortifications inutiles ou « nuisibles. » Cette assertion fut réfutée par Bousmard, qui prouva victorieusement que la dépense pour cet objet, sous Vauban, n'était pas allée à 5 millions par an. Bousmard a été tué par un éclat de bombe au siège de Dantzick, la veille de la reddition de la place, le 21 mai 1807, à l'âge de 60 ans; il y commandait le génie. Il avait publié aussi (Paris, 1788, in-8°) : *Mémoire sur cette question : Quels seraient les moyens de multiplier les plantations de bois sans trop nuire à la production des subsistances*. Ce travail avait remporté le prix de la société royale de Metz. D—M—T.

BOUSMARD ou **BOUSSEMARY** (NICOLAS DE), évêque de Verdun, né en 1512 à Xivry-le-Franc, village de Longwy, descendait d'une famille noble originaire de l'Anjou, dont plusieurs membres occupèrent de grands emplois à la cour de Lorraine. Il avait été vingt-deux ans doyen de l'église collégiale de St-Mihiel, et chargé de plusieurs missions qui mirent au jour son mérite, lorsque Charles III, duc de Lorraine, le désigna, en 1571, pour être un des réformateurs de la coutume de St-Mihiel. Élevé ensuite à la dignité de grand prévôt de Montfaucou, à celle d'archidiacre d'Argonne, il dut à la bienveillance du prince lorrain, bien plus encore qu'à son mérite personnel, de remplacer, en 1573,

(1) Cette première édition est anonyme. Il en a paru une nouvelle, faite sur un texte augmenté par l'auteur, Paris, Magnel, 1813, 4 vol. in-8°, avec atlas in-4° de 62 planches. CH—S.

Nicolas Psaume dans la chaire épiscopale de Verdun. Des troubles suivirent cette nomination. Les chanoines, y voyant une atteinte à leur droit d'élection, en référèrent à l'Empire. Charles III, de son côté, appuyé de la cour de France, pressa tellement l'autorité papale qu'elle accorda des bulles à Bousmard. Sacré le 13 juillet 1576, il vint occuper son siège immédiatement après, administra en outre l'évêché de Metz, pendant la minorité de Charles de Lorraine, et finit par se réconcilier avec l'Empereur et le chapitre de Verdun. Les historiens s'accordent à vanter l'esprit pacifique et éclairé de Bousmard. Ce fut sous lui qu'on imprima le premier missel à l'usage du diocèse. Il mit ses soins à ce que la publication des livres de liturgie commencée par son prédécesseur ne souffrit aucune interruption, et la lettre pastorale qu'il rédigea en cette circonstance est un monument de piété bien entendue. Il donna aussi plusieurs constitutions synodales confirmées par celle qui est relative à la réforme des mœurs, imprimée à Verdun en 1581. On trouve dans Ruyr, *Antiquités des Vosges*, à la liste des auteurs auxquels il a eu recours pour composer son ouvrage : *Nicolaï Bousmard, episcopi Virdunensis, Collectanea*. D. Calmet a eu en main un manuscrit remarquable sur les principales maisons de Lorraine qu'il cite souvent dans l'histoire de cette province et dans celle de la maison du Châtelet, tantôt sous le titre de *Manuscrit de Bousmard*, tantôt sous celui de *Manuscrit de M. Lancelot*, qui en était possesseur. L'auteur de cet ouvrage a dû visiter, pour le composer, les monastères et les églises du pays dont il a tiré une foule de pièces originales. L'abbé de Senones l'attribue à un neveu de Bousmard plutôt qu'à Bousmard lui-même; mais ce n'est qu'une présomption. Notre évêque mourut à Verdun, le 10 avril 1584. Le duc de Lorraine désirait que son neveu (Nicolas Bousmard), archidiacre d'Argonne, et grand vicaire du diocèse, le remplaçât : la calomnie, arme puissante, vint cette fois au secours des chanoines, et le prince lorrain échoua dans ses démarches. D. Calmet possédait un jeton d'argent à l'effigie de Bousmard, avec le millésime 1584; d'autres médailles du même prélat ont été frappées en 1580. On peut voir, pour plus de détails, notre *Biographie de la Moselle*, t. 1^{er}, p. 154. — Un autre BOUSMARD (Henri), jurisconsulte estimé de son temps, né à Mottainville près Verdun, en 1676, a composé : *Commentaires sur les coutumes du bailliage de St-Mihiel, rédigées par ordre du sérénissime prince Charles, par la grâce de Dieu, duc de Calabre, de Lorraine et de Bar, en l'année 1571, et homologuées par Son Altesse* en 1598. Cet ouvrage n'a pas été imprimé. On en faisait beaucoup de cas. B—N.

BOUSQUET (FRANÇOIS), médecin à Mirande avant la révolution, dont il embrassa la cause avec beaucoup de chaleur, fut nommé, en 1790, maire de Mirande, puis administrateur du département de l'Hérault qui l'envoya député à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer. Celui du Gers le nomma, dans le mois de septembre 1792, membre de la convention nationale, où, dans le procès de

Louis XVI, il vota pour la mort, sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution, non comme juge, dit-il, mais comme législateur. Il fut ensuite envoyé en mission aux armées des Pyrénées et dans le département de la Loire; et partout il se fit remarquer par l'exaltation de ses principes révolutionnaires. Après la session conventionnelle, n'ayant pas été désigné par le sort pour faire partie des conseils législatifs, il alla habiter la terre de Lapalu, ancienne propriété de la famille de Béon qu'il avait acquise. Nommé, sous le gouvernement impérial, inspecteur des eaux minérales des Pyrénées, Bousquet vivait paisiblement avec une jeune paysanne qu'il avait épousée, lorsque la loi de 1816 contre les régicides vint l'atteindre. Il voulut d'abord se tenir caché; mais ayant été arrêté le 25 juillet 1817, il fut conduit à la prison d'Auch et son procès s'instruisit; cependant il obtint, à raison de son grand âge, la permission de retourner dans son château, où il mourut au mois d'août 1829. M—D j.

BOUSSANELLE (LOUIS DE), membre de l'académie de Béziers, capitaine de cavalerie au régiment de St-Aignan, et ensuite brigadier de cavalerie, a publié : 1^o *Commentaires sur la cavalerie*, Paris, 1753, in-8^o, ouvrage divisé en 2 parties. Dans la 1^{re}, l'auteur discute les objections de Folard sur le peu d'utilité de cette arme; dans la 2^e, il donne une histoire militaire de la cavalerie française, depuis Clovis jusqu'à 1712. 2^o *Observations militaires*, Paris, 1761, 1774, in-8^o. 3^o *Réflexions militaires*, Paris, 1764, in-12. 4^o *Essai sur les Femmes*, Amsterdam, (Paris), 1765, in-12. 5^o *Le Bon Militaire*, Paris, 1770, in-8^o. 6^o *Aux Soldats*, Paris, 1786, grand in-8^o. Bousanelle est mort vers 1796. Il a travaillé au *Mercur* pendant plus de trente ans. C. M. P.

BOUSSARD (GEOFFROI), né au Mans, en 1459, d'une famille noble et ancienne, mais peu fortunée, fit ses études à Paris au collège de Navarre, et fut ensuite obligé, pour subsister, de donner des leçons de belles-lettres. Il professa la théologie avec beaucoup de réputation, devint en 1487, recteur de l'université, et chancelier de l'église de Paris. Dans un voyage d'Italie, en 1504, il eut l'honneur de prêcher à Bologne devant Jules II. Le cardinal de Luxembourg, évêque du Mans, le fit scolastique de sa cathédrale, et l'employa dans l'administration de son diocèse. Boussard fut député en 1511, par l'université, au concile de Pise, transféré à Milan, et se retira dans sa patrie, où il mourut vers l'an 1522, avec la réputation d'un des plus savants hommes de son temps. Il s'était occupé à revoir, sur de bons manuscrits, l'*Histoire ecclésiastique* de Ruffin, et il en donna une édition beaucoup plus correcte que celles qui l'avaient précédée, Paris, 1497, in-4^o. Deux ans après, il publia le commentaire du diacre Florus sur St. Paul, qu'on attribuait alors à Bède, Paris, 1499, in-fol. Ses autres ouvrages sont : 1^o *de Continentia sacerdotum*, ibid., 1505, in-4^o, rare et curieux, dans lequel il examine si le pape peut dispenser les prêtres du célibat, et se décide pour l'affirmative en certains cas particuliers : cet ouvrage est très-savant; 2^o *de Sacrificio Missæ*, ibid., 1511, 1520;

Lyon, 1525, in-4° : ce sont les conférences ecclésiastiques qu'il avait faites au Mans; 3° *Oratio habita Bononie coram Julio II*, 1507; 4° *Interpretatio in septem Psalmos pœnitentiales*, Paris, 1519, 1521, in-8°. L'archevêque de Sens et l'évêque de Paris prétendirent que, dans la préface, il les avait censurés, comme possédant un grand nombre de bénéfices, et ils lui intentèrent un procès au parlement, dont il se tira avec honneur. Il a laissé un manuscrit en français intitulé : *le Régime et Gouvernement pour les dames et femmes de chacun état, qui veulent vivre dans le monde selon Dieu*. (Voy. la *Bibliothèque de la Croix du Maine*, et la *Nouvelle Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* de Ellies Dupin.) T—D.

BOUSSARD (ANDRÉ-JOSEPH), général français, naquit à Bing dans le Hainaut autrichien, en 1758, et servit dès l'enfance comme simple soldat dans l'armée de Marie-Thérèse. Il était devenu sous-officier dans un régiment de cavalerie, lorsque ce corps étant, en 1789, employé contre les patriotes belges, il l'abandonna pour s'enrôler dans les nouvelles levées auxquelles donna lieu cette révolution. Il y devint bientôt capitaine; mais les Autrichiens ayant réduit cette contrée à l'obéissance, Boussard fut obligé de se réfugier en France, où il entra dans un régiment de dragons, et fit les campagnes de 1792 et 1795. Il parvint au grade de capitaine, et passa, en 1796, à l'armée d'Italie avec celui de chef d'escadron. Il fit preuve de beaucoup de bravoure à Mendovi le 16 avril, puis au passage de l'Adda qu'il traversa à la nage. Il se distingua encore à la bataille de Castiglione, et fut nommé chef de brigade le 7 janvier 1797. C'est en cette qualité qu'il s'embarqua l'année suivante pour l'Égypte, où il eut à combattre devant Alexandrie, à Chebreys, aux Pyramides et à Aboukir, avec une troupe peu nombreuse, la redoutable cavalerie des Mameluks, qui lui fit éprouver plusieurs échecs; mais son courage ne se démentit pas dans une seule occasion. Il reçut plusieurs blessures graves, et fut nommé général de brigade le 25 septembre 1800. Revenu en France après la capitulation, il fut employé dans l'intérieur jusqu'à la guerre de Prusse en 1806. Il commandait une division de dragons à la bataille d'Iéna, à la prise de Lubeck et à celle d'Anklam. Blessé à l'attaque des retranchements russes à Czarnowo, il le fut plus grièvement encore à Pultusk. Après la paix de Tilsitt, il vint en Catalogne sous les ordres de Suchet, où, malgré son âge avancé et la multitude de blessures dont il était couvert, il donna de nouveau des preuves d'une activité et d'un courage véritablement extraordinaires, particulièrement au pont de Castellon et au siège de Lérida, où il mit en fuite, à la tête de quelques escadrons, tout le corps d'O'Donnell qui venait secourir la place. Il repoussa encore avec une grande vigueur, à Bassecourt, l'attaque nocturne des Espagnols, et mit en fuite leur cavalerie à Sagonte, à Betara, et enfin à Torrente où, avec un seul escadron, il osa attaquer 5,000 cavaliers. Accablé par le nombre, il tomba en leur pouvoir après avoir été couvert de coups de sabre; et il eut infailliblement péri si le général Delort

n'était venu à son secours et ne l'eût délivré, ainsi que le petit nombre de hussards de son escorte qui avaient échappé au massacre. En récompense de tant d'exploits, Boussard fut nommé général de division le 16 mars 1812. Mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Le besoin de soigner sa santé l'ayant conduit aux eaux de Bagnères, il y mourut le 11 août 1815. C'était sans contredit un des meilleurs soldats de l'armée française, mais de peu de capacité, dépourvu de toute instruction, et amusant quelquefois ses camarades par la grossièreté de son langage. Il était d'une taille colossale et atteint d'une espèce de boulimie qui rendait insuffisantes pour lui les rations de plusieurs hommes. M—D j.

BOUSSEAU (JACQUES), sculpteur, naquit, l'an 1681, à Chavaignes en Poitou, et vint à Paris, où il eut pour maître Nicolas Coustou. Il prolita si bien des leçons de cet habile artiste, qu'il fut reçu à l'académie, où il obtint ensuite le grade de professeur. Son morceau de réception était *Ulysse tendant son arc*. Il fit pour la chapelle de Noailles, dans l'église de Notre-Dame, *St. Maurice* et *St. Louis*, statues d'une proportion un peu courte, et *Jésus-Christ donnant les clefs à St. Pierre*, bas-relief. On voyait de lui à St-Honoré le mausolée du cardinal Dubois, ouvrage médiocre, et mal à propos attribué à Coustou; à Versailles, une statue de *la Religion*; à Rouen, le grand autel de la cathédrale, représentant, par des figures allégoriques, *l'ancienne loi accomplie par l'établissement de la nouvelle*, etc. Le roi d'Espagne l'ayant choisi pour son sculpteur en chef, Bousseau se rendit dans ce royaume, et travailla beaucoup à Madrid, où il mourut en 1740, à 59 ans. D—T.

BOUSSION (PIERRE), conventionnel, né en Suisse en 1755 (et non en 1753, comme l'ont dit quelques biographes), de Français réfugiés, exerçait la médecine à Lausanne, lorsque la révolution française éclata. Cet événement le fit venir en France; et le zèle avec lequel il se déclara en faveur des nouvelles doctrines lui valut immédiatement l'honneur d'être nommé député suppléant aux états généraux par le tiers état de la sénéchaussée d'Agen. La démission du député d'Escure-Péluzat fit substituer bientôt à ce titre celui de membre de l'assemblée nationale. En 1790, il appuya les mesures relatives à la répression des troubles qui se manifestaient dans les provinces, puis (au mois d'octobre) il présenta un projet d'impôt territorial en nature. L'année suivante il fut élu secrétaire de l'assemblée. La proposition du ministre Montmorin, tendant à poursuivre le *Moniteur*, alors rempli de déclamations et de dénonciations relativement aux mesures contre-révolutionnaires que favorisait le ministre, trouva dans Boussion un véhément antagoniste. C'est sur sa proposition que fut rendue la loi qui privait de leur traitement les ecclésiastiques assermentés qui se rétractaient. En septembre 1792, il fut nommé par le département de Lot-et-Garonne membre de la convention. Le 7 janvier 1793, il fit, au nom de la commission des douze, un *Rapport sur l'arrestation du citoyen André, notaire à Lyon*, prononcée par décret du 5 décembre 1792, et ce

décret fut rapporté. Dans le procès de Louis XVI, il se prononça pour la mort, sans appel au peuple et sans sursis. Boussion fit aussi en 1794 un long rapport sur les papiers trouvés dans l'armoire de fer, ainsi que sur les pièces qui avaient servi au procès du roi. Toutefois il ne fut point du nombre des montagnards furibonds ; et, après le 9 thermidor, il demanda la mise en jugement du général Rossignol. L'année suivante, il proposa l'interdiction des ecclésiastiques déportés, et fut envoyé en mission dans les départements de Lot-et-Garonne, de la Dordogne et de la Gironde. Il fit ensuite partie du conseil des anciens, d'où il sortit en floréal an 7 (mai 1790), et là finit sa carrière politique. Il avait depuis seize ans repris l'exercice de la médecine, lorsque les événements de 1815 vinrent troubler sa vieillesse et le forcèrent de s'expatrier comme régicide. Il choisit la Belgique pour son séjour, et mourut à Liège, en mai 1828. VAL. P.

BOUSSU (GILLES-JOSEPH DE), d'une ancienne famille du Hainaut, a fait de profondes recherches sur l'histoire de sa patrie ; on lui doit les ouvrages suivants : 1° *Hedwige, reine de Pologne*, tragédie, Mons, 1713, in-8° ; 2° *Histoire de la ville de Mons, ancienne et moderne, contenant tout ce qui s'y est passé de plus curieux depuis son origine jusqu'à présent*, Mons, 1723, in-4° ; 3° *Histoire de la ville d'Ath, depuis l'an 410 jusqu'en 1749*, Mons, 1750, in-12. L'auteur est mort vers 1775. C. M. P.

BOUSSUET (FRANÇOIS), habile médecin, et poète latin médiocre, né à Seurre en Bourgogne, en 1520, mort à Tournus, le 26 juin 1572, a laissé : 1° *de Arte medendi libri ex veterum et recentiorum medicorum sententia*, Lyon, 1557, in-8° : cet ouvrage est en vers ; 2° *de Natura aquatilium earum, in universam Guill. Rondeletii, quam de piscibus marinis, scripsit historiam, cum vivis eorum imaginibus*, Lyon, 1558, in-4°. C'est l'abrégé de l'*Histoire des poissons* de Rondelet. L'ouvrage est divisé en 2 parties. « Boussuet et Bossuet, dit l'abbé de Papillon « ne sont qu'une seule et même famille. » A. B.—T.

BOUSYRY, poète arabe, originaire d'Afrique, et de la tribu de Sanhadjah, naquit dans la haute Egypte, au bourg de Beclim, ou plutôt Béhefchim, dans la province de Bahnésah, en 608 de l'hégire (1211 de J.-C.). Ses noms et surnoms sont *Chéref-eddyn abou-Abdallah Mohammed*, fils de Saad, fils de Hammad. Ses père et mère étaient, l'un de Délas, l'autre d'A-bousyr, ou Bousyr-Kouridès, deux villages chefs-lieux de territoires dans la même province de Bahnésah, et, par cette raison, il se donnait à lui-même le surnom de *Délassiry*, composé de deux mots *Délas* et *Bousyr* ; mais on le connaît sous le nom de *Bousyry*. Il fut élevé à Délas. On dit que sa famille habitait originairement Calaat-Hannad, ou Calaat-Bény-Hammad, ville assez célèbre de l'Afrique septentrionale, et qu'elle appartenait à une branche de la tribu de Sanhadjah, nommée *Benou-Habnoum*. Bousyry est auteur de plusieurs poèmes en l'honneur de Mahomet ; mais il doit sa réputation à celui que l'on connaît sous le nom de *Bordah*, et qui commence ainsi : « Le souvenir des voisins qui habi-

« taient à Dzou-Selem est-il le motif des larmes « mêlées de sang que versent tes yeux ? » Le mot *Bordah* signifie une étoffe rayée et un manteau fait de cette étoffe, et se prend spécialement pour le manteau que portait Mahomet, et dont il revêtit Kaab, fils de Zohéir, lorsque ce poète, dont il avait mis la tête à prix, lui eut récité le poème célèbre qui commence par ces mots : *Banel Soadou*. Ce manteau, regardé par les musulmans comme une relique de grand prix, fait aujourd'hui partie du trésor du sérail des empereurs ottomans, et est appelé *khircâi chérif* et *bordahi chérifeh*. On peut voir, dans le *Tableau général de l'empire ottoman*, par Mouradja d'Ohsson, quelle vénération les Turcs ont pour cette relique. Le poème de Kaab, dont nous avons parlé, était connu sous le nom de *Bordah*, à cause du don fait de ce manteau à l'auteur par le prophète, et on donna le même nom au poème de Bousyry. Les historiens musulmans racontent que Bousyry, ayant été attaqué d'une paralysie, composa ce poème, et le récita plusieurs fois en priant le prophète de lui rendre la santé ; que, s'étant endormi, il vit Mahomet qui touchait de sa main la partie malade de son corps, et jetait sur lui un manteau, et qu'à son réveil il se trouva guéri. Ils ajoutent qu'un homme qui était menacé de perdre la vue, par l'effet d'une violente ophthalmie, vit en songe Mahomet, qui lui ordonna d'aller trouver Boha-Eddyn, fils de Hannah, vizir du sultan d'Egypte Mélik-al-dhaheer Bibars, et de lui demander le *Bordah*, et l'assura qu'en le posant sur ses yeux, il serait guéri. Cet homme obéit, et étant venu trouver le vizir, il lui raconta le songe qu'il avait eu ; mais le vizir, qui crut qu'il demandait le manteau de Mahomet, lui répondit qu'il ne possédait rien de cette relique du prophète ; faisant réflexion ensuite qu'il s'agissait peut-être du poème de Bousyry, dont il possédait une copie, il la fit apporter, et la présenta au malade, qui l'appliqua sur ses yeux et fut guéri. Telle est, suivant le récit des musulmans, la raison qui fit donner au poème de Bousyry le nom de *Bordah*. Ce poème, que la plupart des musulmans savent par cœur, et que les dévots récitent debout, pieds nus, et la tête découverte, est composé de cent soixante-dix vers. Il a été traduit en vers persans et turcs, et commenté par divers savants. Nous avons une édition du texte, accompagné d'une version latine : elle a été publiée à Leyde en 1771, par le traducteur J. Uri. Cette édition laisse beaucoup à désirer ; le texte est sans voyelles, et la traduction n'est pas toujours exacte. On ferait une chose utile en en donnant une nouvelle édition, surtout si l'on y joignait quelques scolies arabes, et les traductions persane et turque. Au surplus, quoique les premiers vers, qui servent d'introduction au sujet, préviennent favorablement en faveur du poème, il est bien au-dessous de celui de Kaab, dont il partage le nom ; et les idées exagérées dont il est rempli en rendent la lecture peu agréable. Il faut croire que la dévotion des musulmans a beaucoup contribué à la réputation de cet ouvrage, dont il se trouve des exemplaires manuscrits à Paris, à Leyde et à Oxford. Bousyry mou-

rut, selon Soyouthy, en 695 (1294), et selon Aboul-Mahacen, en 696 ou 697 (1296). S. D. S—Y.

BOUT, ou BAUT (FRANÇOIS). Voyez BOUT-DEWYNS.

BOUTARD (FRANÇOIS), né à Troyes en Champagne en novembre 1664, fut, en 1686, engagé par Montausier et Fléchier à traduire les écrivains de l'*histoire auguste*, mais il s'en tint à une simple dissertation sur le caractère de ces historiens. Après avoir passé huit ans dans l'incertitude sur l'état qu'il embrasserait, il fut, en 1694, précepteur de M. Villepreux, fils de M. Francine. Une ode française, qu'il composa à la louange de madame de Maintenon, n'ayant pas réussi, il se crut destiné à la poésie latine, et eut la prétention de se croire un nouvel Horace. Il croyait ressembler au poète latin par les sentiments comme par les expressions, par la taille, par les traits du visage, et par toutes les manières. Aussi s'appela-t-il lui-même *Venusini pectinis hæres*. Mademoiselle de Mauléon envoyait tous les ans à Bossuet, le jour de la fête de ce prélat, un certain nombre des plus beaux pigeons qu'elle élevait. Boutard accompagna cet envoi d'une ode latine à la louange de l'évêque de Meaux, qui désira connaître l'auteur, et le mena à Germigny, maison de campagne de son évêché. La description de Germigny fut bientôt le sujet d'une ode de Boutard, qui chanta ensuite Marly, Trianon, etc. Son protecteur Bossuet lui fit avoir du roi une gratification de 4,000 livres, et, lorsqu'il eut pris les ordres, une pension de pareille somme, puis l'abbaye de Bois-Groland, dans le diocèse de Luçon, et enfin une place à l'académie des inscriptions et belles-lettres, lors de son renouvellement en 1704. Boutard célébra par des odes presque tous les événements glorieux pour le roi, dont il fut témoin; il prenait le titre de *vates Borbonidum* (poète des Bourbons). Il mourut le 9 mars, en 1729. Il faisait imprimer ses ouvrages à ses dépens, et en assez grand nombre pour n'en laisser désirer à personne; mais il serait difficile de les recueillir aujourd'hui : ce n'étaient que des feuilles volantes. La liste qu'on en trouve dans l'*Histoire de l'académie des inscriptions et belles-lettres* n'est pas donnée pour complète, car on n'y fait pas mention des pièces suivantes : *Ludovico magno Fons-Blaudi*, in-4°; *Ode latine et française au cardinal de Bouillon*, 1696, in-4°; *Delphino Meudonium*, in-4°; *ad Mariam, Hispaniarum reginam*, in-4°, etc. F. Boutard traduisit en latin, en 1698, la *Relation sur le quietisme* par Bossuet, qui envoya cette version à Rome. La même année, Boutard commença, à la prière de Bossuet, une traduction latine de l'*Histoire des variations*; elle fut achevée en 1710. Clément XI en avait agréé la dédicace; mais cet ouvrage n'a pas été publié.

A. B—T.

BOUTARD (JEAN-BAPTISTE-BON, marquis), architecte, né à Paris en 1771, mort dans cette ville en 1858, était beau-frère de MM. Bertin, fondateurs du *Journal des Débats*, et vécut constamment avec eux dans la plus douce union. Il a, depuis 1800 jusqu'à sa mort, rédigé dans cette feuille les articles beaux-arts, qui sont des modèles d'une critique éclairée, conscien-

cieuse et pleine d'urbanité. On lui doit un ouvrage très-utile intitulé : *Dictionnaire des Arts du dessin, la peinture, la sculpture, la gravure et l'architecture*, Paris, 1826, in-8°.

D—R—R.

BOUTARIC (FRANÇOIS DE), jurisconsulte français, né à Figeac, le 10 août 1672. Envoyé à Bourges pour y étudier les langues savantes, il n'y fit aucun progrès. Son père, bon jurisconsulte et président au bureau de l'élection, le dirigea lui-même dans l'étude du droit, et lui faisait rendre compte, jour par jour, de ses progrès dans cette science; aussi, dès l'âge de vingt-deux ans, il plaidait au parlement de Toulouse, avec la plus grande distinction. Il fut nommé professeur de droit français en 1704, capitoul en 1707, chef de consistoire en 1710, et mourut dans la même ville, le 2 octobre 1755. Il a laissé manuscrits un grand nombre d'ouvrages; on a imprimé les suivants : 1° *les Instituts de Justinien, conférés avec le droit français*, Toulouse, 1758, in-4°; ibid., 1740. Cet ouvrage posthume était un livre élémentaire pour les pays de droit écrit, jusqu'à ce qu'il fût éclipsé par un autre ouvrage fait sur le même plan par Claude Serres, professeur à Montpellier, qui rectifia celui de Boutaric sur plusieurs points, et y ajouta les changements arrivés depuis sa mort dans la jurisprudence. 2° *Explication des ordonnances sur les matières civiles, criminelles et de commerce*, de 1667, 1670 et 1675, 2 vol. in-4°, 1755. 3° *Explication de l'ordonnance de 1751 sur les donations*, Toulouse, 1757, in-8°; Avignon, 1744, petit in-4°. 4° *Explication (d'une partie) de l'ordonnance de Blois, du concordat et des institutions du droit canonique*, Toulouse, 1745, in-4°. 5° *Traité des droits seigneuriaux et des matières féodales*, Toulouse, 1741, in-4°; ibid., édition augmentée par Sudré, 1751, in-4°. 6° *Traité sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1747, petit in-4°, sans nom de ville ni d'imprimeur. 7° *Explication du concordat*, Toulouse, 1747, in-8°. On a aussi de lui une ode latine : *Ad christianos Principes, quos, ne militia periclitanti desint, Religio adhortatur*, Paris, 1745, in-4°.

B—I.

BOUTAULD (MICHEL), jésuite, né à Paris, le 2 novembre 1607, s'y distingua dans le ministère de la chaire, qu'il exerça pendant quinze ans, et mourut à Pontoise, le 16 mai 1688. On lui doit : 1° *les Conseils de la sagesse, ou Recueil des Maximes de Salomon les plus nécessaires à l'homme*, Paris, 1677, in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, et on l'attribua au surintendant Fouquet. 2° *Suite des Conseils de la sagesse*, Paris, 1685, in-12. Ce livre eut moins de succès que l'autre; on crut qu'il était du P. Gorse; mais on vit bien ensuite que les deux parties venaient de la même main. On les a souvent réimprimées, et traduites en espagnol et en italien. La dernière édition française est de Paris, 1749, 2 vol. in-12. 3° *Le Théologien dans les conversations avec les sages et les grands du monde*, Paris, 1685, in-4°; Lyon, 1696, in-12. Cet ouvrage, qui est suivi d'une *Histoire de l'impératrice Adélaïde*, est un recueil de diverses réponses faites par le P. Cotton aux objections de quelques incrédules de la cour de

Henri IV. 4^e *Méthode pour converser avec Dieu*, Paris, 1684, in-16. Dans quelques exemplaires, on trouve des additions qui ne sont pas du P. Bouteaull.

C. M. P.

BOUTEILLER (JEAN-HYACINTHE DE), premier président de la cour royale de Nancy, naquit le 27 juin 1746, à Saulx, dans le Barrois. Son père, chevalier de St-Louis, présida lui-même à sa première éducation. Comme il le destinait au barreau, il fut obligé de l'envoyer à l'université de Pont-à-Mousson pour y terminer ses études et suivre les leçons de la faculté de droit. Le jeune Bouteiller fit de tels progrès, qu'il put être reçu, dès l'âge de dix-huit ans, avocat au parlement de Metz. Lors de la suppression de cette cour, en 1771, il vint s'établir à Nancy, où il plaida avec talent plusieurs causes importantes. Le parlement reconnut en lui un tel mérite, qu'il sollicita et obtint en sa faveur l'expectative de la première place qui viendrait à vaquer dans son sein. Il n'y fut cependant admis qu'en 1779. Lorsque les compagnies souveraines se virent menacées dans leur existence, ce fut sur lui que le parlement jeta les yeux pour défendre le titre de son institution garanti par les traités. Les édits du mois de mai 1788, qui établissaient une cour plénière, avaient excité les réclamations les plus vives des parlements; celui de Nancy protesta le 11 juin. Bouteiller se rendit, pour ainsi dire, l'interprète de sa compagnie en publiant un écrit intitulé : *Examen du système de législation établi par les édits du mois de mai 1788, adressé aux princes du sang royal et aux pairs de France, ou Développement des atteintes que préparent à la constitution de la monarchie, aux droits et privilèges des provinces en général, et à ceux de la Lorraine en particulier, les édits, ordonnances et déclarations transcrits d'autorité sur les registres de toutes les cours du royaume*, Nancy, 1788, in-8°. Lorsque le parlement fut rétabli, il prit une délibération par laquelle, « sortant de la règle commune » pour donner au mérite d'une grande distinction « des marques particulières de considération, et aux « services de grande importance des témoignages « publics de gratitude, il reconnut que M. de Bouteiller avait porté sur cette grande cause la double « lumière de la science et de la raison, avec l'ordre, « la méthode, la sagesse et la profondeur qui caractérisent à la fois l'écrivain habile et le grand magistrat. » Reçu, en 1776, à l'académie de Nancy, Bouteiller prononça pour sa réception un discours sur les avantages que les personnes attachées au barreau peuvent retirer de la culture des belles-lettres. Élu membre de l'assemblée provinciale de Lorraine, en 1789, il n'exerça aucune fonction dans les premières années de nos discordes civiles. Poursuivi et arrêté en 1793, il échappa comme par miracle aux proscriptions. Devenu membre de l'administration centrale du département de la Meurthe en l'an 4, il résigna ces fonctions après le 18 fructidor. Sous le régime impérial, il fit partie du corps législatif, où il siégea pendant cinq ans. Nommé membre de la chambre des députés au mois de septembre 1815, il ne fut point réélu après l'ordonnance du

5 septembre 1816 (1). En 1811, lors de la réorganisation des tribunaux, il avait été appelé à remplir une des places de président à la cour de Nancy. Lorsque celle de premier président devint vacante, la restauration céda au vœu public qui le désignait comme le magistrat le plus digne d'occuper ce haut emploi. Il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 27 mars 1820. On trouve dans le *Précis des travaux de la société royale des sciences, lettres et arts de Nancy*, 1819-1825, in-8°, un extrait de l'éloge de Bouteiller, prononcé dans une séance publique de cette compagnie, le 10 mai 1821, par l'auteur de cet article.

L.—M.—X.

BOUTEROUE (MICHEL), médecin, né à Chartres, dans le 16^e siècle. On a de lui quelques vers dans le *Recueil des poésies qui parurent sur la mort de Henri IV*, en 1610 et en 1611, et un poème en vers de huit syllabes, intitulé : *le Petit Olympe d'Issy*, Paris, 1609, in-12. C'est une description des jardins et du château que la reine Marguerite de Valois possédait dans ce village, et où elle se plaisait au point d'y passer une grande partie de l'année. Le poète suppose que la reine aimait cette solitude parce qu'elle pouvait s'y livrer avec plus de liberté à son goût pour les lettres, et c'est de là qu'il a donné à son ouvrage le titre d'*Olympe*. Dans la *Bibliothèque historique de la France*, on nomme mal à propos cet auteur *Alexandre* au lieu de *Michel*. Il vivait encore en 1629, puisqu'il publia cette année un ouvrage de médecine en latin intitulé : *Pyretologia, divisa in duos libros, quorum primus universalis febrium signa prognostica continet, alter uniuscujusque febris diagnosim et therapciam complectitur*, Paris, 1629, in-8°.

W.—S.

BOUTEROUE (CLAUDE), savant antiquaire, né à Paris, fut reçu conseiller en la cour des monnaies en 1654. Il vivait encore en 1674, et était mort en 1680. On a de lui : *Recherches curieuses des monnoies de France, avec des observations, des preuves et des figures des monnoies*, t. 1^{er} (et unique), 1666, in-fol. Cet ouvrage est profond et plein de recherches savantes sur l'histoire des monnaies de la première race; ce qu'il dit sur les médailles romaines et gauloises est bien moins bon : les gravures qu'il en donne sont belles, mais ne sont pas exactes. L'auteur devait publier trois autres volumes qui auraient contenu les monnaies de la seconde et de la troisième race. Ce travail, resté manuscrit, en cinq volumes, a passé entre les mains de Fr. Leblanc, qui en a sans doute fait usage dans son *Traité historique des monnoies de France*.

A. B.—T.

BOUTERWECK (FRÉDÉRIC), philosophe et littérateur allemand, né en 1766, aux forges d'Ocker, près Goslar, fit ses études à Brunswick et à Goettingue, se proposant d'embrasser la profession d'avocat. Il y obtint même le prix au concours de la faculté de droit par un mémoire sur la jurisprudence : *Commentatio de fundamento successionis germanicæ*, Goettingue, 1786. Cependant la lecture

(1) Il ne parut point à la tribune; mais il fit partie, le 10 novembre 1815, de la commission nommée sur le projet de loi relatif à la nouvelle organisation de la cour des comptes.

D.—R.—R.

des ouvrages d'imagination et la connaissance qu'il fit de plusieurs jeunes gens, amis de la poésie, le détournèrent de cette carrière. Il composa beaucoup de vers, quelques romans, et eut même assez de succès dans ce dernier genre, particulièrement par son *Comte Donamar*, ouvrage très-bien écrit. La fortune ne lui arriva pourtant pas aussi facilement que la réputation. N'ayant trouvé à se placer ni à Hanovre ni à Berlin, où il se présentait avec les recommandations du poète Gleim, il alla s'établir à Goettingue, en 1789, et y enseigna l'histoire littéraire. Obligé alors de se livrer à de nouvelles études, il fut entraîné dans les recherches philosophiques, et se montra d'abord partisan de la philosophie de Kant ; mais ensuite il chercha de nouvelles voies, prit pour guide l'apodictique, ou le sentiment du vrai inspiré par la science ; puis, se rapprochant des idées de Jacobi, il finit par fonder sa philosophie sur un rationalisme modéré. On peut suivre, dans ses écrits, les phases des révolutions qui s'opèrent successivement dans ses idées philosophiques, auxquelles il pouvait se livrer avec d'autant plus de facilité, qu'ayant été nommé, en 1795, maître de philosophie à Helmstadt, et, en 1796, professeur de philosophie à l'université de Goettingue, il était tenu, par les devoirs de sa chaire, à comparer et à juger les divers systèmes. Bouterweck ne devint pas chef de secte, comme Kant, Fichte, Jacobi ou Hegel : on ne trouvait pas ses recherches assez approfondies pour mériter d'être mises au rang de celles des maîtres que nous venons de nommer ; cependant elles contribuèrent à éclaircir leurs systèmes et à mieux en faire ressortir les défauts ou la vérité, ou ce qui paraissait en être vrai. Indépendamment de la philosophie, l'histoire de la littérature moderne occupa Bouterweck ; il entreprit un ouvrage immense, l'histoire de la poésie et de l'éloquence en Europe, et il eut le courage de l'achever. Il y a des lacunes dans cette histoire littéraire, et l'auteur n'a pu toujours approfondir la poésie et l'éloquence chez les peuples étrangers, comme il l'a fait pour la littérature des nations dont il connaissait mieux la langue et les ouvrages littéraires. Il est à regretter aussi que, tout en parlant des poètes et des orateurs, il ne s'anime jamais, et reste toujours froid et calme comme un professeur dans sa chaire. On a traduit en français de ce grand ouvrage les parties qui concernent les littératures espagnole et française ; la première partie a été traduite aussi en espagnol (par Cortina et Molinedo, Madrid, 1828), mais avec des additions et des suppléments plus considérables que le texte. Cependant cette traduction même a prouvé que les Espagnols n'avaient point d'ouvrage, sur leur littérature moderne, comparable à celui du professeur de Goettingue, dont le mérite était d'autant plus grand, qu'à l'époque où il écrivait, les anciens ouvrages espagnols étaient rares en Europe comme ils le sont encore en partie, malgré les réimpressions faites récemment. Bouterweck reçut, en 1806, le titre de conseiller aulique, récompense ordinaire des professeurs de l'université hanovrienne après un long enseignement. Il continua de professer jusqu'à sa

V.

mort, qui eut lieu le 9 septembre 1828. Ses ouvrages sont généralement bien écrits, et quelques-uns sont cités comme modèles d'un style pur et correct. On peut les ranger en trois classes : ouvrages d'imagination, ouvrages sur la philosophie, ouvrages sur la littérature. Nous allons en citer le plus grand nombre, en renvoyant pour le reste à l'*Histoire des savants de Goettingue*, par Saalfeld, où la nomenclature des travaux de Bouterweck occupe plusieurs pages. — Ouvrages d'imagination, et on peut dire de jeunesse : 1° *Poésies*, Goettingue, 1802 ; Reutlingue, 1805. 2° *Le Comte Donamar, ou Lettres écrites en Allemagne pendant la guerre de sept ans*, roman, Leipsick, 1791-1795 ; 2° édition, 1798-1800, 5 vol. in-12 ; traduit de l'allemand par N. B. M... (Cramer et Monvel,) Paris, 1798, 4 vol. in-18 ; 2° édition, *ibid.*, 1802, 4 vol. in-18. 3° *Journal de Ramiro, tiré des papiers d'un ami du comte Donamar*, par Ferd. Adrianow (pseudonyme sous lequel Bouterweck a caché son nom sur le titre de plusieurs de ses ouvrages), Leipsick, 1804, in-12. L'auteur, voyant le succès de son *Comte Donamar*, voulut y rattacher les deux productions suivantes : 4° *Almusa, fils du sultan, roman du monde surnaturel, tiré des papiers du comte Donamar*, Brême et Francfort, 1801 ; 5° *Nouvelles et Réflexions, tirées des anciens papiers du comte Donamar*, Goettingue, 1805. Mais ces ouvrages eurent peu de succès. Il publia encore : 6° *Lettres suisses, adressées à Cécile*, Berlin, 1795 ; 7° *Gustave et ses frères*, Halle, 1796-1797, 1 vol. in-8°. — Ouvrages sur la philosophie et la métaphysique : 1° *de Historia generis humani Libellus*, Goettingue, 1792. 2° *Aphorismes présentés aux amis de la critique de la raison, d'après le système de Kant*, Goettingue, 1795, in-8°. 3° *Paul Septime, ou le Dernier Mystère du prêtre d'Eleusis*, Halle, 1795, 2 vol. in-8°. C'est un ouvrage de philosophie revêtu de la forme du roman. 4° *Idées d'un apodictique, pour servir à décider la querelle sur la métaphysique, la philosophie critique et le scepticisme*, Halle, 1799, 2 vol. in-8°. 5° *Notions élémentaires de la philosophie spéculative*, Goettingue, 1800, in-8°. 6° *Les Époques de la raison, d'après les idées d'un apodictique*, *ibid.*, 1802, in-8°. 7° *Introduction à la philosophie des sciences naturelles*, *ibid.*, 1805, in-8°. 8° *A Emmanuel Kant un monument*, Hambourg, 1804, in-8°. 9° *Esthétique*, Leipsick, 1806 ; 2° édition refondue, 1815, 2 vol. in-8°. 10° *Idées d'un esthétique du beau*, Leipsick, 1807, in-8°. 11° *Aphorismes pratiques, ou Principes d'un nouveau système des sciences morales*, *ibid.*, 1808, in-8°. 12° *Manuel des notions préliminaires de la philosophie* ; introduction générale contenant la philosophie et la logique, Goettingue, 1810 ; 2° édition, 1820, in-8°. 13° *Manuel des sciences philosophiques d'après un nouveau système*, *ibid.*, 1815 ; 2° édition, 1820, 2 vol. in-8°. 14° *Religion de la raison, idées pour hâter les progrès d'une philosophie religieuse soutenable*, *ibid.*, 1824, in-8°. On trouve aussi de Bouterweck quelques dissertations dans le recueil de la société royale de Goettingue, savoir : *de Primis philosophorum græcorum Decretis physicis*,

vol. 2; de *Philosophia Euripidea*, vol. 3; enfin *Philosophorum alexandrinorum ac neoplatonicorum Recensio accuratior, commentatio in soc. Goetting. habita*, 1821, in-4°. Il a coopéré avec Buhle, son collègue, au *Magasin philosophique de Goettingue*, qu'il a continué ensuite seul sous le titre de *Nouveau Magasin pour la philosophie et la littérature*. — Ouvrages sur la littérature : 1° *Histoire de la poésie et de l'éloquence, depuis la fin du 15^e siècle*, Goettingue, 1801-1820, 12 vol. in-8°. Cet ouvrage se lie à l'histoire des sciences et des arts, dont plusieurs parties ont été traitées par les collègues de Bouterweck à l'université de Goettingue. On a traduit de cette histoire les parties suivantes : *Histoire de la littérature espagnole*, par le traducteur des lettres de Jean Müller (madame de Streck, avec une préface, par M. Stapfer), Paris, 1812, 2 vol. in-8°. — *Résumé de l'histoire de la littérature française*, traduit de l'allemand et continué depuis le commencement du 19^e siècle jusqu'à ce jour, par M. Loëve-Weimars, Paris, 1826, in-18. 2° *Recueil d'opuscules*, Goettingue, 1820. Dans l'introduction, l'auteur fait l'histoire de ses travaux, et juge même assez sévèrement plusieurs de ses essais, surtout ceux de sa jeunesse. (Voy. la notice sur Bouterweck par Dœring, dans le cahier 61 des *Zeitgenossen*, suivie de la liste de ses ouvrages.) D—G.

BOUTEVILLE (FRANÇOIS, comte DE), gouverneur de Senlis, fils de Louis de Montmorenci, vice-amiral de France sous Henri IV, acquit une grande célébrité par son adresse et son intrépidité dans les duels. Cependant, il avait d'abord signalé son courage, en Saintonge et en Languedoc, contre les réformés, et avait assisté, en 1621, à la prise de St-Jean d'Angély, puis au siège de Montauban, en 1622. Le jour de Pâques 1624, il provoqua Pontgibaud, cadet de la maison du Lude, et le choix du jour, encore plus que l'injustice de sa cause, attira sur Bouteville l'indignation publique, et un arrêt du parlement qui le condamnait à mort. Cette affaire venait à peine d'être apaisée qu'il tua le marquis Desportes et le comte de Thorigny; enfin, au mois de janvier 1627, son combat avec Lafrette l'obligea à sortir du royaume et à se réfugier à Bruxelles. Le marquis de Beuvron, parent de Thorigny, vint l'y chercher, et l'archiduchesse, gouvernante des Pays-Bas, parvint, sinon à les réconcilier, du moins à leur faire ajourner leur querelle; mais, en l'embrassant, Beuvron avait dit à Bouteville : « Je ne serai jamais content que je ne vous aie vu « l'épée à la main. » L'archiduchesse pria le roi Louis XIII de donner une abolition à l'illustre banni. Sur le refus du monarque, il eut la hardiesse de dire : « Puisqu'on m'a refusé une abolition, je me « battrai dans Paris, et sur la place Royale. » En effet, le lundi 10 mai, Bouteville revint à Paris, avec François de Rosmadec, comte des Chappelles, son cousin, son ami, qui lui servait toujours de second, et se trouvait le compagnon de son exil. Beuvron se rendit à neuf heures du soir sur la place Royale, au premier avis que son ennemi lui donna de son arrivée; mais celui-ci lui déclara qu'il voulait

se battre trois contre trois; qu'il aurait avec lui des Chappelles et la Berthe, et qu'il croirait leur manquer de ne pas les appeler. Beuvron alla chercher le marquis de Bussy d'Amboise, à qui il avait promis de l'avertir, s'il avait une affaire avec Bouteville, et que le comte des Chappelles fût de la partie. Ils se rendirent donc tous les six à la place Royale, entre deux et trois heures après-midi. Les seconds de Beuvron étaient Buquet, son écuyer, et Bussy, qui venait d'être saigné six fois, et avait la fièvre depuis douze jours. Ils combattirent avec l'épée et le poignard; Bouteville et Beuvron, après s'être battus quelque temps sans s'atteindre, jetèrent tous deux leurs épées, et se colletèrent le poignard à la main; Bouteville cria alors à Beuvron : « Allons séparer « nos amis; notre combat est gaillard, » et ils se demandèrent réciproquement la vie; mais, dans l'intervalle, des Chappelles avait porté un coup mortel à Bussy, qui ne tarda pas à expirer. Beuvron se sauva en Angleterre avec Buquet, son écuyer; Bouteville et des Chappelles sortirent de Paris à cheval, et prirent la poste à Meaux, pour s'en aller en Lorraine. Le roi, qui était au Louvre dans ce moment, fut averti de ce duel, qui était une infraction publique à toutes les lois nouvellement établies, et donna ordre à la Trousse, grand prévôt de France, de courir après eux. On les atteignit à Vitry en Champagne, ville dont Bussy d'Amboise était gouverneur. Des Chappelles voulait résister; mais Bouteville, prenant sur-le-champ son parti, lui dit : « Il ne faut pas tant faire le doux; nous en serons « quittes pour un coup. Allons, allons. » Ils restèrent six jours prisonniers dans la même chambre, et, quoique certains d'avance de leur sort, ils passèrent le temps à jouer au piquet. Un ordre du roi les amena à la Bastille. La comtesse de Bouteville se jeta aux pieds de Louis XIII, qui passa outre sans lui répondre, et se contenta de dire : « La femme « me fait pitié; mais je veux et dois conserver mon « autorité. » Toute la haute noblesse, dont le coupable était proche parent, intercédait inutilement pour lui, soit auprès du parlement qui le jugea, soit à la cour (1). Après l'arrêt rendu, la princesse de Condé, les duchesses de Montmorenci, d'Angoulême et de Ventadour accompagnèrent la comtesse de Bouteville, firent un dernier effort auprès du roi, qui refusa de les voir; il les reçut enfin chez la reine, et répondit : « Leur perte m'est aussi sensible qu'à « vous; mais ma conscience me défend de leur pardonner. » Bouteville et son cousin moururent avec beaucoup de fermeté. Lorsque l'exécuteur lui coupa les cheveux, il porta les mains à sa moustache, qui était belle et grande : « Eh! quoi, lui dit Cospéan, « évêque de Nantes, qui les assistait à la mort, mon « fils, vous pensez encore au monde! » Il refusa de se laisser bander les yeux, et mourut avec autant de fermeté que de religion et de repentir, le 21 juin 1627. Bouteville avait épousé Elisabeth-Angélique de Vienne, fille d'un président de la chambre des

(1) On trouve le texte des suppliques adressées au roi par le prince de Condé et le duc de Montmorenci dans le *Journal de M. le cardinal duc de Richelieu*, Amsterdam, 1664, in-12. CH—S.

comptes de Paris. Elle survécut soixante-neuf ans à son mari, et mit au jour, six mois et demi après la mort de celui-ci, François-Henri de Montmorenci, devenu célèbre sous le nom de maréchal de Luxembourg.

S—Y.

BOUTHIER (JEAN-FRANÇOIS), avocat au parlement de Grenoble, né à Vienne (Dauphiné), mort dans cette ville en 1812. On a de lui : 1° *le Bonheur de la vie, ou Lettres sur le suicide et sur les considérations les plus propres à en détourner les hommes*, 1776, in-12; 2° *Réflexions sur les collèges*, 1778, in-8°; *le Citoyen à la campagne, ou Réponse à la question : Quelles sont les connaissances nécessaires à un propriétaire qui fait valoir son bien?* Genève, 1780, in-8°. Ce mémoire a partagé le prix décerné par la société d'agriculture de Soissons.

Z—O.

BOUTHILIER (CLAUDE LE), d'une famille originaire de Bretagne, fut appelé à la cour par le contrôleur général Barbin, ami de son père Claude le Bouthilier, seigneur de Pont-sur-Seine, qui, après avoir embrassé le parti des armes, s'était jeté dans le barreau. Le jeune Bouthilier fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et obtint ensuite, par le crédit du cardinal de Richelieu, la charge de surintendant des bâtiments de la reine Marie de Médicis. Dès ce moment, il se voua sans réserve aux intérêts de Richelieu, dont il devint la créature et le favori. Ce ministre, maître alors du gouvernement, lui fit conférer, au camp devant la Rochelle, la charge de secrétaire d'État, et détermina Louis XIII, en 1618, à lui confier le département des affaires étrangères. Bouthilier n'agit depuis que d'après l'impulsion de Richelieu ; il dirigea plusieurs négociations en Italie, et signa, en 1630, un traité d'alliance et de subsides avec le duc de Saxe-Weimar, qui, par haine héréditaire contre la maison d'Autriche, avait embrassé le parti de la Suède. Deux ans après, Louis XIII, ou plutôt Richelieu, le fit surintendant des finances, conjointement avec Claude de Bullion. Ce dernier étant mort en 1640, Bouthilier eut seul l'administration des finances. Ce fut lui qui, le premier, fit imposer les tailles par les intendants des finances. Le roi le nomma, par son testament, l'un des conseillers de la régence ; mais Richelieu n'était plus, et Bouthilier, se trouvant sans appui après la mort du roi, tomba dans la disgrâce d'Anne d'Autriche. Il se retira dans sa maison de Pont-sur-Seine, où il mourut le 15 mars 1653, à 71 ans. C'était un ministre sage et laborieux, mais sans élévation et sans génie.

B—P.

BOUTHILIER (LÉON LE), fils du précédent, comte de Chavigny et de Busençais, ministre et secrétaire d'État, fut d'abord conseiller au parlement de Paris, et jouit, comme son père, de la faveur du cardinal de Richelieu, qui le fit nommer conseiller d'État. En 1631, pendant la maladie de Louis XIII à Lyon, et au moment où Richelieu semblait menacé d'une disgrâce complète, Bouthilier fut envoyé en Italie par ce ministre célèbre, avec une mission de confiance, qu'il remplit avec autant de célébrité que d'intelligence. Richelieu ayant apprécié ses ta-

lents et son zèle pour ses intérêts, lui fit avoir, l'année suivante, quoiqu'il n'eût que vingt-quatre ans, la survivance de la charge de secrétaire d'État qu'avait son père, et le fit entrer au conseil ; il eut bientôt le département des affaires étrangères, et joua un rôle important sous le ministère de Richelieu. En 1633, il fut, conjointement avec son père, alors surintendant des finances, l'un des plénipotentiaires du roi pour la signature du traité d'alliance avec les Provinces-Unies, et, le 28 avril de la même année, il signa aussi un traité d'alliance avec la Suède. En 1639, il fut envoyé en Piémont, pour travailler à un rapprochement entre Christine de France, duchesse de Savoie, et ses beaux-frères, le prince Thomas et le cardinal de Savoie ; mais le but principal de sa mission était de maintenir la cour de Turin dans la dépendance absolue du cabinet français. Le testament de Louis XIII, du mois d'avril 1643, appela Bouthilier de Chavigny, ainsi que son père, au conseil de régence, avec le prince de Condé, le cardinal Mazarin et le chancelier Séguier ; mais Anne d'Autriche ayant disgracié le surintendant des finances, son fils Chavigny, alarmé de sa chute, demanda sa retraite, piqué d'ailleurs de ce que la reine affectait de ne pas le traiter avec plus d'égards que les simples secrétaires d'État, quoiqu'il fût ministre ; il espérait toutefois que Mazarin, qui lui devait de la reconnaissance, le soutiendrait auprès de la reine : mais le rusé ministre, qui craignait dans Chavigny un concurrent, ne fit rien pour le retenir, et se contenta de lui faire conserver le vain titre de ministre d'État. En conséquence, au moment même où Chavigny était désigné pour se rendre, en qualité de plénipotentiaire, aux conférences de la paix de Munster, il résigna sa charge de secrétaire d'État pour les affaires étrangères en faveur du comte de Brienne. Il vécut dès lors éloigné des affaires et de la cour, et mourut à Paris, à l'âge de 44 ans, le 11 octobre 1652. L'entière confiance que Richelieu témoignait en toute occasion à ce jeune ministre, qu'il regardait comme son élève, indique assez que Chavigny fut à la fois l'approuvateur et le coopérateur de ses plans. Pendant tout son ministère, il ne fut indépendant de l'influence de Richelieu que depuis sa mort jusqu'à celle de Louis XIII, c'est-à-dire pendant six mois. Le P. Yves Bodin, augustin, a fait son oraison funèbre, imprimée à Saumur en 1652, in-4°. — *Victor LE BOUTHILIER*, oncle du précédent, d'abord évêque de Boulogne, puis archevêque de Tours et premier aumônier de Gaston de France, duc d'Orléans, mourut en 1670, âgé de 74 ans. Le P. Martel, jésuite, a fait son oraison funèbre, Blois, 1670, in-4°. B—P.

BOUTHILIER. Voyez RANCÉ.

BOUTHILLIER ou BOUTILLIER (DENIS), avocat au parlement de Paris, se vantait d'être issu de Jean Boutiller ou Bouteciller. (Voy. ce nom.) Loisel et surtout Pasquier (1) ont parlé de lui en termes honorables. Il fut chargé d'une cause du plus haut

(1) *Divers Opuscules de Loisel*, Paris, 1652, in-4°, p. 290. *Recherches de la France* (œuvres de Pasquier), in-fol., t. 1^{er}, p. 1011.

intérêt, celle de la veuve de Montmorenci-Hallot, poursuivant les meurtriers de son mari, assassiné lâchement à Vernon par le marquis d'Alègres et Péhu, sieur de la Mothe. Ce dernier, qui seul avait été saisi et conduit dans les prisons de Rouen, parvint à se mettre sous la sauvegarde de la *Fierté de St-Romain*, qui assurait l'impunité au criminel choisi par le chapitre pour lever et porter la chasse du saint, le jour de l'Ascension (1593). L'affaire évoquée au grand conseil fut plaidée solennellement en 1608. L'accusé fut défendu par Cerisay. Bouthillier se montra digne d'élever la voix au nom d'une mère et d'une fille affligées, « faisant paroître, dit « Pasquier, qu'il n'estoit apprenty, ains grand maître en sa profession d'avocat et avec une singulière doctrine s'étendit en discours.... » L'arrêt qui fut prononcé, le 16 mars 1608, ne porta point la peine capitale contre le sieur de la Mothe ; mais la condamnation au bannissement et les réparations civiles qui lui furent infligées mécontentèrent le chapitre, qui crut y voir une atteinte portée à ses prérogatives. Il fit paraître un écrit intitulé : *Défense du privilège de la Fierté St-Romain contre le plaidoyer de deux avocats du grand conseil*, Rouen, 1608, in-8°. Bouthillier, qui était maltraité dans ce factum, « voyant que ce n'estoit plus la cause des « dames de Hallot, mais la sienne propre, aiguïsa « sa plume et son esprit, » et fit paraître une *Réponse sur le prétendu privilège de la Fierté St-Romain*, Paris, Macé, 1608, in-8°. Adrien Belotte, archidiacre, qui était l'auteur de la défense du chapitre, ne se tint pas pour battu et publia une *Réutation de la Réponse*, etc., Paris, 1609, in-8°. Le privilège de la Fierté, quoique contesté à diverses reprises, n'a pas moins été exercé jusqu'en 1789, avec les modifications que les progrès de la raison sociale rendaient nécessaires (1). On attribue à Bouthillier la *Réponse des vrais catholiques françois à l'avertissement des catholiques anglois* (2), pour l'exclusion du roy de Navarre de la couronne de France, 1588, in-8°. L'auteur des remarques sur la *Satyre Ménippée* (Ratisbonne, 1726, t. 2, p. 245), sans citer le titre de cet ouvrage, dit que le *Catholique anglois* a été réfuté par *M. Denis Bouthillier, avocat*, « catholique romain, fort honnête homme « et bon françois. » Claude Joly, dans ses notes sur la liste des avocats de l'année 1599, donnée par Loisel, nous apprend que « Bouthillier a fait aussi « un petit livre contre les prétendus droits du « royaume d'Yvetot, auquel M. Buault, professeur, « a répondu en 1651. » Les continuateurs de la *Bibliothèque historique de la France* du P. Lelong (t. 5, p. 458, table alphabétique des auteurs) ont fait de Bouthillier quatre personnages différents qu'ils font exister successivement en 1588, 1622,

(1) M. Floquet, greffier de la cour royale de Rouen, a publié, en 1835, un ouvrage assez étendu sur l'origine et l'histoire du privilège de la Fierté de St-Romain.

(2) *Avertissement des catholiques anglois aux François catholiques du danger où ils sont de perdre la religion, s'ils reçoivent à la couronne un roi qui soit hérétique* (par Louis d'Orléans, 1586, et autre édition, 1588, in-8°. C'est une des pièces les plus vives qui aient été faites contre Henri de Bourbon.

1652, et 1706. Leur erreur principale vient de ce qu'ils ont donné cette dernière date au *Plaidoyer de Denis Bouthillier pour les religieux de Marmoustier contre le visiteur et syndic de la congrégation des bénédictins*, Paris, 1606, in-8°. Cette date étant substituée, comme elle doit l'être, à celle de 1706, il sera facile de rétablir l'unité de Denis Bouthillier. Les mêmes bibliographes fixent l'époque de sa mort à l'année 1622 ; mais il est certain que cette indication n'est pas plus juste que la première. La réponse de Buault à Bouthillier, comme on vient de le dire, ayant paru en 1651, on doit en tirer la conséquence que ce dernier vivait encore à cette époque. Il serait possible que son existence eût été prolongée jusqu'en 1652, mais alors il devait être bien avancé en âge. Quoique chargé de défendre les intérêts de plusieurs grandes maisons du royaume, telles que les Rohan, les Montmorenci, Denis Bouthillier ne négligeait pas la cause des malheureux. *Il travailloit même la plupart du temps gratuitement pour ses parties* (1).

L.—M.—X.

BOUTHILLIER-CHAVIGNY (CHARLES-LÉON, marquis DE), né à Paris, en 1745, d'une famille qui a fourni des ministres sous Louis XIII et Louis XIV, entra, jeune encore, dans les chevau-légers de la garde du roi, qui offraient une espèce d'école militaire pour la jeune noblesse. Il passa, en 1762, comme lieutenant au régiment du Roi (infanterie). En cette qualité, il prit part à la guerre de sept ans, où il se conduisit avec distinction, fut blessé et fait prisonnier. On le nomma successivement colonel en second du régiment de Béarn, colonel commandant du régiment Royal et de celui de Picardie. Il fut adjoint au conseil de la guerre en novembre 1787. Mais la carrière militaire ne devait pas seule lui être ouverte : la noblesse de Berri l'élut son député aux états généraux, en 1789. A la séance de son ordre, du 28 mai, il présenta une motion qui tendait à faire déclarer constitutionnelle la division des ordres avec le veto respectif. Il fut élu, le premier, commissaire de la noblesse pour assister aux conférences de conciliation avec le clergé et le tiers état. A dater du mois de janvier 1790, il prononça des discours remarquables sur l'organisation de l'armée et de la garde nationale, l'augmentation de la paye, etc. Il attaqua les opérations financières de l'assemblée nationale et surtout l'expropriation des biens ecclésiastiques. Il s'éleva contre le serment exigé des officiers, fit, au nom du comité militaire dont il était membre, un rapport sur la discipline ; enfin parla plusieurs fois sur de hautes questions de politique. Nommé maréchal de camp en 1791, il se serait rendu dans la 17^e division de l'armée, formée des départements de la Mayenne et de la Sarthe, si sa présence n'avait été réclamée par les bureaux du comité de la guerre dont il faisait partie. Le 25 juin, lendemain du jour où la nouvelle de l'arrestation de Louis XVI était parvenue à l'assemblée, il monta à la tribune, et y prêta serment de fidélité, avec la clause expresse de la sanction royale. Il signa en-

(1) *Divers Opuscules* de Loisel. Paris, 1652, in-4°, p. 590.

suite toutes les protestations de la minorité contre les innovations révolutionnaires. Le marquis de Bouthillier avait acquis une réputation d'habileté pour l'administration militaire ; et, avant qu'il devint officier général, on l'avait fait passer successivement dans les différents corps dont les finances étaient dérangées. Ayant émigré en octobre 1791, il fut employé par les princes frères du roi. Retiré momentanément à Aix-la-Chapelle, dans les premiers jours de 1792, avec son fils, il mit en ordre des mémoires sur l'administration militaire, résultat d'études approfondies, où se trouvent les éléments des améliorations qui plus tard ont été introduites dans l'armée. Ce fut alors que le prince de Condé le nomma major général de son corps d'armée. Bouthillier fit en cette qualité toutes les campagnes jusqu'à l'époque du licenciement (avril 1801). Ses conseils, appréciés comme ils devaient l'être, lui valurent la confiance intime et l'amitié même du prince. Dans un emploi aussi important, la jalousie qu'on excite peut donner lieu aux préventions les plus injustes : toujours ferme au milieu des soupçons, des reproches même, il prouva qu'il n'avait pas plus démerité de l'armée que de son chef. A l'époque de la retraite en Pologne, son caractère aimable et gai fut presque aussi utile à ses compagnons d'infortune que ses talents militaires. Il revint la France après le 18 brumaire, mais il fut mis en surveillance : le maréchal Kellermann se rendit la caution du major général de l'armée de Condé. Depuis ce temps, Bouthillier vécut au sein de sa famille sans fortune personnelle, car tous ses biens avaient été vendus, mais heureux par les soins que lui prodiguaient ses enfants. Il charma ses loisirs en s'occupant encore de l'art militaire et aussi de la littérature, objets de sa constante affection. Au retour de Louis XVIII, il fut nommé lieutenant général et commandeur de St-Louis. Retiré à la fin de sa vie chez une de ses filles, en Normandie, il fut atteint d'infirmités qui n'ôtèrent rien à la vivacité de son esprit et à l'amabilité de son caractère. Il mourut le 18 décembre 1818, laissant des mémoires qui n'ont point été publiés.

L—P—E.

BOUTHILLIER-CHAVIGNY (MARIE-CONSTANTIN-LOUIS-LÉON, marquis DE), fils du précédent, naquit en 1774. Il entra au service dès l'âge de quinze ans, dans le régiment du Roi (infanterie). Blessé à l'affaire de Nancy (1790), en cherchant à contenir les soldats révoltés, il fut nommé capitaine à seize ans, sur la demande de l'arcine, dont sa jeunesse et sa conduite distinguée en cette circonstance avaient excité le vif intérêt. Il émigra avec son père en 1791, fit toutes les campagnes de l'armée de Condé, d'abord dans l'état-major, puis comme major en second des hussards de Bussy, et reçut plusieurs blessures. Durant son émigration, il fut admis dans l'intimité du duc d'Enghien, partagea les travaux et les délasséments de ce jeune prince. Il reçut le brevet de colonel quelque temps avant le licenciement de l'armée de Condé, et rentra au commencement de 1800 en France, où il se maria, et vécut presque toujours retiré à la campagne jusqu'en

1809. Mais l'activité de son esprit et la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de rester oisif, il sollicita et obtint, par l'entremise du duc de Reggio, d'être nommé auditeur au conseil d'État ; puis il fut successivement sous-préfet d'Alba en Piémont et de Minden en Westphalie. A la restauration, le roi lui confia la préfecture du Var, où il ne cessa d'exercer la surveillance la plus active sur ce qui se passait à l'île d'Elbe, et il ne dépendit pas de lui de prévenir le débarquement de Bonaparte. Instruit des préparatifs faits en cette île, il avait écrit lettres sur lettres à plusieurs ministres, mais sans qu'elles amenassent plus de résultat que si elles ne fussent pas parvenues à leur destination. Au moment de l'invasion, il déploya beaucoup de vigueur et de fermeté pour en arrêter les progrès. Ce fut en vain qu'il se dirigea vers Fréjus et ensuite vers Grasse, Cannes, Antibes et Toulon ; qu'il envoya partout des exprès pour annoncer un événement de cette importance et pour prescrire ou conseiller des mesures, enfin qu'il rassembla le petit nombre de troupes en garnison à Draguignan, et les gardes nationales des villages voisins. Toutes ces démarches, ces efforts devinrent inutiles devant l'homme le plus actif, le plus entreprenant de notre époque ; mais le zèle du préfet à servir les Bourbons inquiéta les commandants militaires, qui croyaient ne devoir fidélité qu'à Bonaparte, et déplut surtout aux partisans que celui-ci avait conservés. Bouthillier fut détenu chez lui, le 10 avril 1815, par quelques officiers, appuyés par une bande d'insurgés composée en partie d'hommes étrangers à la ville. Le 11, Bertrand de Sivray, chef d'état-major du maréchal Masséna, qui commandait à Marseille, confirma l'ordre d'arrestation que les meneurs du pays avaient provoqué, et en même temps l'ordre d'arborer la cocarde et le drapeau tricolores. Le préfet partit, deux heures après, avec sa famille, pour le fort la Malgue de Toulon, non sans avoir couru de véritables dangers et s'être vu en butte aux injures, aux attaques même de la populace. Enfermé avec quatre enfants dont l'aîné n'avait que treize ans, et avec sa femme dont la grossesse était fort avancée, et qui accoucha même dans le fort, il y resta jusqu'au 22 juillet, jour où le maréchal Brune ayant remplacé Masséna, permit enfin l'élargissement du prisonnier, auquel il s'était d'abord refusé avec obstination, malgré la rentrée de Louis XVIII à Paris, et les ordres réitérés du ministre de la police. Revenu à Paris, Bouthillier fut nommé préfet de la Meurthe et ensuite du Bas-Rhin, dans le mois d'août 1815, et fit son entrée à Strasbourg le 6 septembre, lendemain d'une grave insurrection militaire qui durait encore et qu'il contribua beaucoup à apaiser. Son talent d'administrateur intelligent et actif se fit de nouveau connaître, et il fut en plusieurs occasions très-utile à son département, par la manière dont il s'entendit avec les chefs des troupes étrangères qui y étaient établies, et par la construction qu'il détermina de nouvelles casernes destinées à recevoir ces mêmes troupes. Mais ni le souvenir des services de son père, ni les siens ne purent le mettre

à l'abri de la réaction de septembre 1819, qui amena sa destitution, sujet de regrets sincères dans toute cette partie de l'Alsace. Député de Versailles aux élections suivantes (novembre 1820), et confirmé en 1821, il fut nommé, au commencement de 1822, premier administrateur des postes, et concourut avec le duc de Doudeauville, directeur général, à préparer les améliorations qu'on a successivement introduites dans ce service depuis quelques années. Il fut fait, en 1825, conseiller d'Etat en service extraordinaire. Il cessa en 1827 de faire partie de la chambre élective. La direction générale des forêts lui avait été confiée en 1824. Il restera, comme monuments de sa courte administration, le Code forestier et la loi sur la pêche fluviale, à la direction et à la discussion desquels il prit une grande part. Une maladie grave le conduisit au tombeau, le 5 octobre 1829, après deux mois de douleurs très-aiguës. L—P—E.

BOUTIÈRES (GUIGUES-GUIFFREY DE), lieutenant général pour le roi en Piémont. Sa famille figurait parmi la plus ancienne noblesse de la vallée du Grésivaudan, qui fut aussi le berceau du célèbre Bayart, dont le jeune Boutières devint le lieutenant et l'émule. Il servit d'abord en qualité d'hommes d'armes dans la compagnie de cet illustre capitaine, et pendant la guerre de la ligue de Cambray. Dès l'âge de seize ans, il se signala au siège de Padoue en enlevant un guidon, et en faisant prisonnier l'officier albanais qui le portait, bien que celui-ci fût d'une stature colossale. Ayant présenté son prisonnier à l'empereur Maximilien, ce prince témoigna sa surprise qu'un homme d'une taille si gigantesque se fût laissé prendre par un enfant *qui de quatre ans ne porterait barbe au menton*. L'Albanais, honteux, prétendit, en présence de Bayart, qu'il avait cédé au grand nombre. « Vous entendez ce récit, dit Bayart « en se tournant vers Boutières, il dément le vôtre » et compromet votre honneur. — Oui, je l'entends, « répondit vivement le jeune élève de Bayart ; mais « je prouverai que j'ai pris seul mon ennemi, en lui « redonnant son cheval et ses armes, afin de com-
« battre une seconde fois corps à corps avec lui ; et
« si je suis vaincu, je le tiens quitte de sa rançon et
« lui pardonne ma mort. » L'Albanais refusa le combat, s'avoua vaincu, et Boutières reçut de Bayart cet encouragement prophétique : « Vous avez un
« commencement aussi beau que je vis jamais à
« jeune homme ; continuez, et vous serez un jour
« un grand personnage. » En effet, Boutières se distingua dans les guerres d'Italie et à la défense de Mézières, où il obtint de l'avancement et le titre glorieux de lieutenant de Bayart. Après la mort de ce héros, le roi nomma Boutières capitaine en chef de quatre-vingts hommes d'armes, tous gentilshommes. Il s'enferma dans Marseille, en 1524, pour défendre cette ville menacée par Charles-Quint et le connétable de Bourbon. Sa réputation était telle que Barbezieux et Montpezat, tous deux lieutenants du roi à Marseille, suivirent aveuglément ses avis et son exemple pendant toute la durée du siège, et sauvèrent ainsi cette ville importante. Boutières succéda ensuite à l'amiral d'Annebaut dans le comman-

dement des troupes françaises en Piémont ; il fut établi gouverneur général à Turin, et sauva deux fois cette ville, en 1537 et en 1543 ; mais à la seconde attaque Turin fut à la veille de tomber au pouvoir des impériaux par sa négligence : il se trouvait à un grand souper, et renvoya au lendemain la lecture d'une lettre qui l'avertissait du dessein de l'ennemi. François I^{er}, instruit que Boutières ne maintenait point la discipline avec assez d'exactitude, et mécontent d'ailleurs de ce qu'il avait laissé prendre la ville de Carignan, nomma le duc d'Enghien pour le remplacer. Arrivé au pied des Alpes, ce jeune prince donna ordre à Boutières de lui envoyer une escorte : ce général, n'écoutant que son dépit, lève le siège d'Yvrée, et mène toute l'armée au-devant de son successeur, sous prétexte qu'il ne peut lui fournir une meilleure escorte. Il se retire ensuite mécontent dans ses terres du Dauphiné. Là, il apprend bientôt que l'armée se dispose à livrer bataille : il quitte aussitôt sa solitude de Rouvet, et vole, à la tête de sa compagnie d'hommes d'armes, servir le duc d'Enghien dans la même armée que, peu de mois auparavant, il avait commandée en chef. Il conduisit l'avant-garde à la bataille de Cérisolles, en 1544, enfonça les lansquenets de l'empereur, et contribua tellement au gain de la bataille, que le roi lui rendit sur-le-champ sa bienveillance. L'année suivante, Boutières accompagna l'amiral d'Annebaut dans son expédition contre l'île de Wight : ce fut sa dernière expédition. On ne connaît pas la date de sa mort. Il ne laissa qu'une fille unique, Joachime de Guiffrey, qui porta tous ses biens en dot à Balthazar de Monteynard. B—P.

BOUTIGNY (ROLAND LE VAYER DE), maître des requêtes et intendant de Soissons, mort en 1683, écrivit et publia en 1682 une *Dissertation sur l'autorité légitime des rois en matière de régale*, réimprimée en 1700, et attribuée faussement à Talon. La dernière édition est de 1753, in-12. En 1756, on en publia une suite contenant un *supplément de pièces importantes*, au nombre de vingt-deux, 4 vol. in-12. On a encore de lui : 1^o *de l'Autorité du roi sur l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1731 et 1669, in-12, livre qui fit beaucoup de bruit, et fut attaqué par le P. Bernard Guyard, dominicain, qui publia, la même année, *la Nouvelle Apparition de Luther et de Calvin*, in-12. 2^o *Traité de la peine du pécuniaire*, 1663, in-4^o, composé à l'occasion du procès de Fouquet. L'auteur était alors avocat au parlement. 3^o *Traité de la preuve par comparaison d'écriture*. On le trouve dans plusieurs éditions du *Traité de la preuve par témoins*, de Danty. A. B—T.

BOUTILLER ou BOUTEILLER (JEAN), conseiller au parlement de Paris dans le 15^e siècle, né à Mortagne près de Valenciennes, a laissé un ouvrage très-estimé pendant longtemps des juriconsultes, intitulé : *la Somme rurale*, imprimé, pour la première fois, à Bruges par Colard Mansion, 1479, in-fol., goth., et ensuite à Abberville, en 1486, par Pierre Gérard. Ces deux éditions sont très-rares et fort recherchées des curieux. Il en existe encore d'autres du 15^e siècle, mais dont on ne fait aucu-

cas. En 1503, Jean des Degrez, docteur en droit, donna une nouvelle édition de cet ouvrage avec un commentaire; Denis Godefroy le commenta à son tour; et enfin Louis Charondas le Charon en publia, en 1603, une dernière édition plus complète que toutes les précédentes, sous le titre de *la Somme rurale, ou le grand coutumier général de pratique, civil et canon*. Cet ouvrage n'est pas un recueil des coutumes de France, comme ce titre pourrait le faire croire, mais un traité, à peu près complet, de droit et de pratique à l'usage du parlement de Paris. Cujas en parle avec éloge. Le testament de Boutillier, que l'on trouve à la p. 875 de son ouvrage, édition de 1611, est du 16 septembre 1502. Il mourut peu de temps après. —V—s.

BOUTILLIER (1) (MAXIMILIEN-JEAN), auteur dramatique fécond et médiocre, né à Paris en 1745, était fils d'un employé aux portes de l'Académie royale de musique, avec lequel on l'a confondu, parce que le père n'est mort qu'à la fin du dernier siècle. Employé aussi à l'Opéra, le fils y contracta de bonne heure le goût ou la manie de travailler pour le théâtre, et l'habitude de donner de l'encens aux grands seigneurs; mais, malgré leur protection, tous ses efforts n'aboutirent longtemps qu'à les amuser et à obtenir des succès de société, de boulevard et de province. Ses premiers ouvrages, *Arion, les Fêtes d'Erato, Daphnis et Florise*, avaient été refusés à l'Opéra en 1765, ainsi qu'*Acanthe et Cydippe*, ballet en 1 acte, Paris, 1764, in-8°; mais celui-ci fut probablement exécuté dans quelque château; quant au troisième, il fut représenté, en 1781, à la cour de Hesse-Cassel. Boutillier donna aux théâtres des boulevards : *Julien et Babel, ou le Magister supposé*, comédie en 1 acte, en prose, 1766, in-8°; *le Savetier et le Financier*, opéra-comique en 5 actes, 1766, in-8°; *le Pâté d'Anguille*, comédie-vaudeville en 2 actes, 1767, in-8°, et non pas 1757, comme l'a dit M. Quérard, dans la *France littéraire*; *les Trois Bossus*, comédie en 2 actes, 1768; *les Trois Gascons*, comédie en 3 actes, en prose, 1769, in-8°; *Alibek et Ruffa, ou les Deux Solitaires*, 1769, in-8°; *l'Île de la Raison*, comédie-épisodique en 1 acte, Paris, 1770, in-8°. Il avait composé, pour le Théâtre-Italien, *le Laboureur devenu gentilhomme*, comédie en 1 acte, en prose, mêlée d'ariettes, musique de Bornet Paris, 1771, in-8°. Cette pièce, dont le sujet est une anecdote de Henri IV, éprouva le même sort que la *Partie de chasse*, de Collé, qui ne put être jouée qu'après la mort de Louis XV. Celle de Boutillier fut représentée dans une fête à Issy. Dans son épître dédicatoire au prévôt des marchands, Bignon, si fameux par sa coupable imprévoyance, qui causa la funeste catastrophe du 30 mai 1770, aux fêtes du mariage de Louis XVI, l'auteur dit que cet ouvrage est le premier qu'il livre à l'impression. Les éditions que nous avons citées de ses autres pièces prouvent

le contraire. Il fallait donc que Boutillier, en faisant une telle assertion, eût compté beaucoup sur l'oubli dans lequel étaient tombés ses précédents ouvrages, ou sur l'ignorance qu'on attribuait généralement à son Mécène. Quelques autres pièces de Boutillier, composées avant l'année 1775, et jouées sans doute, soit en province, soit aux spectacles forains, ne paraissent pas avoir été imprimées; telles sont : *la Toilette*; *le Sellier d'Amboise*; *le Goût du siècle*; *Céphise et Lindor, ou le Tonnerre*; *Zirphis et Mélide, ou le Premier Marin*; *Alexis et Louise*; *le Trésor, ou l'Avare corrigé*. Mais *Élise, ou l'Ami comme il y en a peu*, drame en 5 actes, en prose, imprimé en 1771, in-8°, fut représenté en 1776, à Montauban, et depuis en société, et réimprimé en 1779. Boutillier n'avait pu faire recevoir à l'Opéra *Itys et Sophilète*; mais il parvint enfin à y faire jouer, en 1776, *Euthyme et Lyris*, ballet héroïque en 1 acte, musique de Desormery; en 1777, *Alain et Rosette, ou la Bergère ingénue*, intermède en 1 acte, musique de Ponteau; et (avec Boequet de Liancourt) *Myrtil et Lycoris*, pastorale en 1 acte, musique de Desormery. Cette dernière pièce obtint assez de succès, et celles que Boutillier présenta depuis furent encore refusées, savoir : *Aminte*, pastorale en 1 acte; *Céline*; *Amaryllis*; *Danaé*; *le Navigateur*; *le Jugement de Paris*, *Abbas et Sohry*. Forcé de revenir aux théâtres secondaires, il donna aux petits comédiens du comte de Beaujolais : *Cydippe*, pastorale héroïque en 1 acte et en vers, musique de Froment, 1785, in-8°, même pièce qu'*Acanthe et Cydippe*, un de ses premiers ouvrages; et *Rosine*, opéra-comique en 1 acte. Son *Laboureur devenu gentilhomme*, retouché, refondu par le comédien Després-Valmore, ayant réussi en 1789, au théâtre Feydeau, sous un nouveau titre qu'il porte à l'impression : *le Souper de Henri IV*, ce petit triomphe ouvrit à Boutillier l'entrée de quelques autres théâtres. Il donna, en 1790, à celui de la rue Favart, *Adèle et Didier*, opéra-comique, musique de Deshayes; en 1790, au théâtre comique et lyrique de la rue de Bondy, *Hélène et Paulin*, comédie-vaudeville dont le sujet est la *Poule aux œufs d'or*; en 1791, *Laurance et Bonval*, comédie en 1 acte et en vers; au théâtre Montansier, en 1791, *Alix de Beaucaire*, drame lyrique en 5 actes, qui dut son succès à une scène intéressante, à des coups de théâtre, à un spectacle soigné et à la musique assez énergique de Rigé père. Cette pièce, que Boutillier avait retirée du Théâtre-Italien où elle était reçue depuis longtemps, est de tous les ouvrages de l'auteur celui qui a eu le plus de vogue; elle fut imprimée la même année in-8°. Dès l'ouverture du théâtre du Vaudeville (janvier 1792), Boutillier y fut attaché comme souffleur; mais il perdit cette place peu d'années après. Il refit pour ce théâtre, en 1792, *l'Héritage*, même pièce qu'*Adèle et Didier*, et la *Poule aux œufs d'or* (avec Léger), qui reparut sous le titre de *Jocrisse*, un des premiers en date des personnages bas comiques de ce nom. Il donna encore à ce théâtre, mais sans succès, *Coralie, ou la jeune Indienne*, 1797. Il fit jouer aussi au théâtre Louvois *les Deux Jaloux*, comédie-parade, mêlée de musique, 1792; au théâtre

(1) Et non pas Bonteiller ni Bouthillier, comme on le trouve cité dans les *Anecdotes dramatiques*, dans quelques *Almanachs des Muses* et dans la *France littéraire* de M. Quérard; ni Boutellier, comme on l'a imprimé sur le titre du *Laboureur devenu gentilhomme*, et dans les *Mémoires* de Bachaumont.

Montansier : *la Dupe de lui-même*, comédie en 1 acte, en vers, mêlée de musique; et en 1795, *la Petite Orpheline*, comédie en 1 acte. Ces ouvrages furent assez bien accueillis. Il donna au théâtre Feydeau, en 1795 : *Pauline et Henri*, fait historique en 1 acte et en prose, musique de Rigel, production faible, qui eut pourtant quelques représentations, et qui fut imprimée en 1794, in-8°. Il paraît que l'orgueil de Boutillier égalait au moins sa médiocrité, et fut la cause qui le brouilla avec tous les entrepreneurs de spectacles; car nous ne pouvons citer de lui aucun autre ouvrage dramatique, si ce n'est *le Rossignol*, opéra-comique, dont le fond est de Lataignan et de Fleury. Dans sa détresse, il eut recours au parrain d'une de ses filles; il adressa une *Épître en vers au général Cyrus*, désignant ainsi le général comte de Valence, dont un des prénoms est Cyrus, in-8°, sans date, mais probablement vers 1800, à l'effet de solliciter un emploi. Cette démarche n'eut d'autres résultats que de lui faire obtenir quelques secours qui ne l'empêchèrent pas de mourir dans la misère, le 5 décembre 1811. On a encore de Boutillier un recueil de poésies, intitulé *le Choix du sentiment*, Paris, 1789, in-18. A—T.

BOUTIN (VINCENT-YVES), colonel du génie français, naquit le 1^{er} janvier 1772, au Loroux-Bottereau, près de Nantes. En 1795, il était élève sous-lieutenant à l'école du génie. Il fit avec distinction les campagnes des armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, d'Italie, et de la grande armée. Il passa, en 1807, en Turquie avec les chefs de bataillon Foy et Haxo. Quand la flotte anglaise, commandée par l'amiral Duckworth, eut franchi les Dardanelles et parut devant Constantinople, Boutin fut chargé par le général Horace Sébastiani des travaux de défense du sérail. On sait que, grâce à l'active coopération des officiers français, les Ottomans forcèrent l'escadre britannique à se retirer. L'année suivante, Boutin fut envoyé à l'armée du grand vizir comme officier du génie et chargé de correspondre avec l'ambassadeur français à la Porte. Plus tard il partit de France sur le brick *le Requin*, qui, après un combat opiniâtre, fut pris par la frégate anglaise *la Volage*. Conduit en captivité à Malte, il s'échappa de prison et alla s'acquitter de sa mission, qui était de visiter les villes d'Alger et de Tunis et d'en lever secrètement les plans. Il fit la seconde guerre d'Australie, et assista, en 1809, à la bataille de Wagram; ensuite il fut chargé de parcourir l'Égypte, et enfin la Syrie. S'étant enfoncé dans les montagnes de ce pays, il fut assassiné au commencement d'août 1815, près du village d'El Blatta, entre Geblé et le Markhab, par des brigands instruits qu'il portait sur lui des médailles d'or et d'argent. Dans ses voyages, Boutin avait réuni une nombreuse collection de matériaux pour la géographie et la statistique des pays qu'il parcourait. Avant de pénétrer dans l'intérieur de la Syrie, il laissa ses cartes et ses manuscrits entre les mains de M. Henry Guys, vice-consul de France à Latakia, précaution qui les a sauvés; ils sont maintenant à Paris. Lorsque le gouvernement projetait la mémorable expédition d'Alger, le dépôt

général de la guerre fit imprimer : *Aperçu historique, statistique et topographique sur l'Etat d'Alger*, à l'usage de l'armée expéditionnaire d'Afrique, Paris, 1850, in-8°, avec atlas in-4° de sept plans et douze vues. Il y eut trois éditions de cet ouvrage; les deux premières étaient de format in-12, et les planches jointes à la première. Ce livre est composé de matériaux choisis avec soin; les faits ont été constatés sur les documents authentiques consignés dans les différentes archives de l'État. Pour la partie topographique, les rédacteurs disent qu'il n'y avait rien de mieux à reproduire que les cartes, plans, coupes et profils de reconnaissance de Boutin; et que les corrections qu'on a dû y faire ont eu pour objet de se conformer plus exactement au mémoire de cet officier; il avait donné sur les moyens d'attaque et de défense des places qu'il avait examinées des renseignements qui furent très-utiles en 1850. E—s.

BOUTON (FRANÇOIS), jésuite, né en 1578 à Chamblay, près de Dôle en Franche-Comté. Ses supérieurs l'envoyèrent d'abord dans les missions du Levant. A son retour, le vaisseau sur lequel il était monté ayant fait naufrage sur les côtes de la Calabre, il parvint à se sauver à la nage; mais les habitants du pays le prenant pour un corsaire d'Afrique, il se vit exposé à un danger aussi grand que celui auquel il venait d'échapper, et il s'en tira avec le même bonheur. Il professa pendant plusieurs années la philosophie et la rhétorique au collège de la Trinité, à Lyon, et y mourut victime de son zèle à secourir les pestiférés, le 17 octobre 1628, âgé de 50 ans. Le P. Bouton avait composé un grand nombre d'ouvrages, que l'on conservait manuscrits dans la bibliothèque des jésuites de Lyon. Parmi ces écrits, on distinguait : 1° une *Théologie spirituelle*, en 6 livres; 2° une traduction, du grec en latin, des œuvres de Ste. Dorothee, que le P. Colonia regardait comme plus exacte que celle d'Hilarion de Vérone; 3° *Commentarii in Deuteronomum, de Peregrinatione Israelitarum, tum litterali, tum mystica, ad Promissionis terram, ex Scripturis, et præsertim ex libro Numerorum*; 4° Dictionnaire latin-hébreu, auquel il travailla pendant douze ans, et qu'il eut la patience de transcrire lui-même jusqu'à six fois. Il a pour titre : *Clavis Scripturæ sacræ, seu Dictionarium hebraicum, in quo latinis vocibus subjiciuntur voces hebræe respondentæ, collectum ex sacris litteris et ex collatione Vulgatæ latinæ edit. cum hebraica*. C'est 1 vol. in-4° d'environ 1,500 pages, qui se trouve actuellement dans la bibliothèque publique de Lyon; tous les autres ouvrages de ce savant ont péri dans le siège de cette ville. Le P. Bouton avait entrepris un dictionnaire latin-syriaque, et il l'avait même laissé fort avancé. — Il ne faut point le confondre, comme on l'a fait dans un *Dictionnaire historique*, avec le P. Jacques BOUTON, jésuite, mort en 1638, auteur d'une *Relation de l'établissement des Français dans l'île de la Martinique, depuis l'an 1635*, Paris, Cramoisy, 1640, in-8°. Cet ouvrage est encore consulté avec fruit pour les renseignements qu'il donne sur les mœurs des Caraïbes, nation presque entièrement détruite aujourd'hui. W—s.

BOUTRAYS, ou **BOUTTERAIS** (**RAOUL**), plus connu sous le nom latin de *Rodolphus Bothereius*, né à Châteaudun, vers l'an 1552, exerça la profession d'avocat dans sa patrie, et vint ensuite s'établir à Paris, où il fut nommé au grand conseil. Il partagea son temps entre les devoirs de son état, l'étude et la composition de plusieurs ouvrages, et mourut en 1650, âgé de 78 ans. Ses ouvrages, presque tous écrits en latin, sont assez médiocres; on en trouvera la liste dans le 57^e volume des *Mémoires* de Nicéron; les principaux sont : 1^o *Semestrium Placitorum magni concilii quæ ad beneficiorum singulares controversias pertinent, liber 4*, Paris, 1606, in-8^o. 2^o *De Rebus in Gallia et toto pene orbe gestis, ab anno 1594 ab annum 1610, commentariorum libri 16*, Paris, 1610, 2 vol. in-8^o. Il publia la même année une continuation de cet ouvrage, in-8^o de 24 p., et il annonçait qu'il écrivait le règne de Louis XIII; mais ce projet n'a pas eu de suite. 3^o *Henrici magni Vita*, Paris, 1611, in-8^o. L'auteur a ajouté à la fin une pièce de vers français contenant les principaux événements du règne de Henri IV, dans l'ordre chronologique (1). 4^o *Lutetia*, 1611, in-8^o; 5^o *Aurelia*, 1615, in-8^o; 6^o *Castellodunum*, 1627, in-8^o, trois poèmes latins en l'honneur des villes de Paris, Orléans et Châteaudun. 7^o *Urbis, gentisque Carnutum Historia*, Paris, 1624, in-8^o, ouvrage partie en prose, partie en vers. W—s.

BOUTREUX (**JACQUES**), sieur d'Éteau, publiciste, né au Pont-de-Cé, en Anjou, mort vers 1682, dans un âge avancé, se montra défenseur zélé de l'autorité royale contre les maximes de Charles Miron, évêque d'Angers. On a de lui deux ouvrages contre ce prélat : le premier est un *Examen des cahiers*, c'est-à-dire des pièces que Charles Miron avait fait imprimer dans son palais épiscopal contre Pierre Garande, archidiaire d'Angers. Le second est intitulé : *de la Puissance royale sur la police de l'Eglise contre les maximes de M. l'évêque d'Angers*, Paris, 1625, in-8^o. Dans quelques exemplaires, ce livre est imprimé sous le nom de Syette, chanoine d'Angers. Jacques Boutreux était très-savant même en mathématiques. Tout occupé de ses études, et peu soigneux de son bien, il mourut endetté, quoiqu'il vécut avec la plus grande simplicité. D—r—r.

BOUSTROR D'AUBIGNY. Voyez **URSINS** (princesse des).

BOULES (**GUILLAUME**). Voyez **BOWLES**.

BOUVARD (**CHARLES**), médecin, né à Montoire, près de Vendôme, en 1572, fut, dès son enfance, voué à la médecine, profession que son père exerçait. Il fit ses premières études à l'université d'Angers, et fut reçu docteur en la faculté de Paris en 1606. Sa réputation s'accrut avec rapidité, et il fut nommé professeur au collège de France, en 1625, puis surintendant du jardin des plantes, et

premier médecin du roi Louis XIII en 1628. Ses disputes avec la faculté lui donnèrent de la célébrité. On a de lui un livre assez médiocre, mais devenu rare, sur l'état de la médecine à cette époque, intitulé : *Historiæ hodiernæ medicinæ rationalis veritatis*, λογος προτροπικος *ad rationales medicos*, in-4^o, sans date, ni nom d'auteur et d'imprimeur : ouvrage dont on ne connaît guère maintenant que deux exemplaires à Paris. L'auteur s'y explique avec hardiesse sur l'état de la médecine à la cour et à la ville, et propose d'établir une juridiction pour juger les médecins. Sue, bibliothécaire de l'école de médecine, a publié une notice sur ce livre, Paris, 1807, in-8^o. On a encore de Bouvard une *Description de la vic, de la maladie et de la mort de la duchesse de Mercœur* (en vers), Paris, 1624, in-4^o. D'un caractère impérieux, il se servit de son pouvoir pour tenir dans sa dépendance la faculté de Paris; il empêcha qu'on y soutint une thèse contre son opinion, sur les eaux de Forges qu'il avait prescrites au roi. De la Houssaye rapporte que, dans un an, il fit prendre à ce prince deux cents médecines, autant de lavements, et qu'il le fit saigner quarante-sept fois. Il demanda et obtint le droit de siéger en robe de conseiller d'État. Ce médecin mourut le 22 octobre 1658.

C. et A—N.

BOUVART (**MICHEL-PHILIPPE**), médecin qui a joui d'une grande célébrité à Paris, pendant le 18^e siècle, naquit à Chartres, le 11 janvier 1707. Son père, médecin lui-même, lui fit faire d'excellentes études, et l'envoya dans la capitale à l'âge de quatorze ans pour suivre les écoles de médecine. Le jeune Bouvart y fit de tels progrès, qu'il put être reçu docteur à Reims en 1750. Il revint à Chartres pratiquer la médecine sous les auspices de son père, et dans un petit hôpital qui lui fut confié; mais son activité pour l'étude réclamait un séjour plus riche en moyens d'instruction : il vint à Paris en 1756, fut reçu à la faculté de médecine, licencié en 1758, et docteur dans la même année. Bouvart alors suivit la double carrière des sciences et de la pratique médicale, mais plus particulièrement la pratique, pour laquelle la nature semblait lui avoir donné une rare sagacité. Cependant il dut à son titre de savant le rang d'associé de l'académie des sciences en 1745, et la chaire de médecine au collège royal, qu'il conserva onze ans, et à l'occasion de laquelle il prononça un discours *de Dignitate medicinæ*, divisé en 2 points, *medicinam homine dignissimam, dignissimam bono civi*; mais sa grande pratique dans Paris le força bientôt de renoncer à l'enseignement, et l'empêcha de rien écrire pour le corps savant qui se l'était associé. Il ne lui fit en effet honneur que d'un mémoire sur l'emploi du seneka, ou polygala de Virginie, dans les hydropisies en général, et particulièrement celle de la poitrine, ainsi que dans les fausses inflammations de cet important organe. A l'exception de ce mémoire, et de quelques observations qu'il offrit encore à l'académie, sur un volvulus qui avait fait périr sans douleur, et sur l'efficacité du quinquina dans la gangrène sèche, etc., Bouvart, entraîné par une nombreuse clientèle, n'a

(1) Cet ouvrage a été traduit de nos jours et publié sous ce titre : *Nouvelle Histoire de Henri IV*, traduite pour la première fois du latin; suivie de la traduction que fit Henri IV à onze ans des *Commentaires* de César, que l'on croyait perdue, de plusieurs de ses lettres originales, inédites et d'État, le tout publié par Serieys, Paris, 1816, in-12, fig.

D—r—r.

rien écrit sur son art, sinon des ouvrages polémiques, savoir : 1° *Examen d'un lièvre qui a pour titre : T. Tronchin de Colica pictorum*, Genève et Paris, 1758 et 1767, in-8°, anonyme. Opposé à la pratique de l'inoculation, que Tronchin répandait dans Paris, Bouvart, d'un caractère difficile, se déclara l'ennemi du médecin de Genève, et, dans l'écrit dont il est question, l'attaqua souvent avec raison, mais avec une âcreté que le bon droit même ne peut justifier. Il est étonnant que Bouvart, doué d'un esprit si juste, ait toujours été opposé à la pratique de l'inoculation. 2° *Lettre d'un médecin de province à un médecin de Paris*, Châlons, 1758, opuscule relatif au même objet, et produit par l'humeur qu'inspira à Bouvart le reproche du *Journal des Savants*. Il est dirigé contre Lavirotte, médecin de Genève. 3° *Mémoire à consulter*, contre les héritiers de la marquise d'Ingreville, qui avaient répandu un libelle contre Bourdelin et lui, Paris, 1764, in-4°. 4° *Consultations contre les naissances prétendues tardives*, 1764, in 8°, ouvrage dirigé contre Lebas, Bertin, Antoine Petit, niant toute naissance au delà du dixième mois et du dixième jour, relatif à un procès sur une question de ce genre, qui fit beaucoup de bruit dans le temps, et dans lequel Bouvart répandit son âcreté ordinaire, ce qui donna lieu à plusieurs écrits virulents de part et d'autre. Du reste, Bouvart portait cette même rigidité de caractère dans les relations avec ses confrères, et même avec ses malades ; s'il n'avait pour ceux-ci aucun de ces soins délicats que réclame la douleur, il n'avait de même nul égard pour les opinions des autres médecins avec lesquels il était appelé. Il accusait hautement leurs erreurs réelles ou présumées, et semblait toujours commander. De pareils procédés, qui le faisaient redouter et qui lui attiraient beaucoup d'ennemis, ne nuisirent cependant pas à sa fortune. Peu d'hommes ont eu dans Paris une pratique plus étendue, chez les pauvres comme chez les riches. Malgré sa rudesse, il était bon, et chacun connaît sa conduite à l'égard d'un négociant, qui, malade par suite d'un embarras dans ses affaires, reçut pour toute ordonnance de son sévère docteur la somme dont il avait besoin. Bouvart ayant inutilement cherché pendant plusieurs jours la cause de sa maladie, s'aperçut enfin qu'elle venait d'une affection morale : « Cette fois, dit-il à son malade, je suis sûr d'avoir trouvé le remède, » et il lui laissa sous enveloppe un billet de 50,000 francs. Il avait refusé, à la mort de Senac, la place de premier médecin du roi, préférant à ce poste brillant sa vie active et laborieuse. En 1768, il fut anobli par le roi, et décoré, en 1769, du cordon de St-Michel. En 1785, sa santé s'altéra ; il cessa ses travaux, mais son repos lui devint à charge. Il mourut le 19 janvier 1787, refusant les secours de l'art qu'il avait lui-même si heureusement pratiqué, et disant qu'il sentait l'inutilité des remèdes, qui ne feraient que rendre ses derniers moments plus douloureux. (Voy. son éloge par Condorcet.) Un ouvrage de Senac qui parut anonyme sous ce titre : *Recon-dita febrium intermittentium, tum remittentium*

Natura, libri 2. Amsterdam, aux frais des frères de Tournes, 1759, in-8°, est un résumé des leçons de Bouvart au collège de France. C. et A.—N.

BOUVART (ALEXIS) naquit en 1767, dans le plus obscur village d'une vallée des Alpes, peu éloignée de St-Gervais, de Vallanches, de Chamouny, mais rarement visitée par les voyageurs. Ses parents étaient absolument sans fortune. A dix-huit ans, le jeune Bouvart n'avait guère devant lui pour toute perspective que le mancheron de la charrue, le corne sonore qui ramène tous les soirs au chalet les troupeaux dispersés sur les pentes des montagnes, et le fusil de simple soldat dans l'armée du roi de Sardaigne. De secrets pressentiments lui persuadèrent d'aller à Paris. Après quelques représentations dictées par l'affection et une légitime inquiétude, toute la famille se cotisa, et le futur astronome, un bâton de voyage à la main et le sac sur le dos, se mit en route pour la capitale. Il serait superflu de raconter combien d'abord fut cruel, dans la grande ville, le désappointement d'un jeune homme sans protection, sans aboutissants, sans vocation décidée, et dont les faibles ressources pécuniaires s'épuisèrent rapidement. Contentons-nous de dire que si Bouvart n'avait pas le moyen de prendre chaque jour ses repas, il ne manquait jamais d'assister aux leçons publiques et gratuites du collège de France. Pendant quelques mois, son esprit flotta incertain entre les mathématiques et la chirurgie. Les mathématiques l'emportèrent ; les progrès furent rapides, et bientôt l'auditeur assidu de Mauduit, de Cousin, eut lui-même des élèves particuliers. Le hasard (son rôle dans les événements de la vie est beaucoup plus grand que notre vanité ne consent à l'avouer) rendit Bouvart témoin des travaux de l'Observatoire. Dès ce moment naquit chez lui une véritable passion pour l'astronomie. Bien que Bouvart parût constamment calme, réservé, contenu, le mot de passion n'a rien d'outré. Aux approches d'un phénomène céleste important, Bouvart était dans un état fébrile manifeste ; le nuage qui, dans le moment critique, menaçait de lui dérober la vue de tel ou tel astre, le plongeait dans le désespoir ; à la fin de sa vie, il rapportait encore avec une douleur naïve les circonstances qui, quarante années auparavant, l'avaient empêché de faire certaines observations. Otez la passion, et dans Bouvart, passant, la table des logarithmes à la main, des journées, des semaines, des mois entiers, pour découvrir la faute de calcul que tel ou tel élève astronome avait commise en s'exerçant, vous ne trouverez plus qu'un fait sans cause, qu'une anomalie inexplicable (1). L'événement culminant dans la carrière de Bouvart, c'est la connaissance qu'il fit, en 1794, du célèbre

(1) Un soir que Bouvart était sur la plate-forme de l'Observatoire à chercher des comètes, il s'endormit. La neige tomba sur lui, et il se réveilla à peu près gelé. Dans l'impossibilité de se tenir sur ses jambes, il se traîna sur ses mains jusqu'à son appartement. Une pneumonie et une ophthalmie furent la conséquence de son zèle. Malade, il demandait avec instance qu'on lui donnât sa table des logarithmes, et il calculait dix ou douze heures par jour, on peut dire avec rage. (Note d'un élève de Bouvart.)

Laplace. Le grand géomètre, retiré à la campagne près de Melun, composait alors la *Mécanique céleste*, et ne pouvait suffire seul à l'ensemble de calculs transcendants et de *déductions* numériques que cette immense entreprise exigeait. Bouvart se mit à sa disposition avec un dévouement sans bornes, et qui ne subit jamais d'affaiblissement. Laplace, d'autre part, s'attacha à faire rendre justice au collaborateur infatigable et modeste que l'intrigue aurait pu supplanter. Par la double influence de titres incontestables, incontestés, et du crédit légitime de son illustre ami, Bouvart devint successivement adjoint du bureau des longitudes, membre du même corps savant et de l'académie des sciences. Ajoutons que la fortune de l'astronome ne s'en ressentit guère, ses libéralités entre une famille pauvre et très-nombreuse ayant augmenté presque aussi rapidement que ses revenus. C'est assurément un spectacle plein d'intérêt, que celui d'un jeune homme qui s'élève, de la position la plus humble, jusqu'aux premières dignités scientifiques; malheureusement on ne doit pas espérer qu'il se reproduira souvent. Si, envisagée surtout de son point de départ, la carrière parcourue par Bouvart est immense, c'est qu'il fut toujours animé d'une ardeur extraordinaire pour le travail; c'est que le découragement ne l'atteignit jamais; c'est que sa persistance à recommencer sans cesse la même recherche pourrait servir de modèle aux plus opiniâtres. Les distractions de la société, Bouvart les connaissait à peine. Observateur exercé et habile, il passa, pendant de longues années, toutes les nuits sans nuage à côté du grand instrument de l'Observatoire. La table générale des comètes présente plusieurs de ces astres dont la découverte lui appartient. Sa spécialité, toutefois, nous la trouverons dans les calculs numériques, dans les calculs fastidieux qu'un écrivain illustre a si bien caractérisés par ces paroles : « Ils fatiguent l'attention sans la captiver. » Bouvart en exécuta des masses effrayantes, soit quand il s'occupa de la théorie de la lune, à l'occasion d'un prix proposé par la première classe de l'Institut, prix qu'il partagea avec le célèbre Burg de Vienne; soit en construisant des tables nouvelles de Jupiter, de Saturne, d'Uranus; soit, enfin, et principalement, lorsqu'il fallut fournir à Laplace le moyen d'insérer, dans sa *Mécanique céleste*, autre chose que des formules purement algébriques. Combiner des nombres était devenu pour Bouvart une seconde nature. Sa main défaillante traçait encore des chiffres l'avant-veille de sa mort. Aussi sera-t-il permis d'emprunter à l'éloge d'Euler le trait qui le termine, et de dire, sans aucune apparence de flatterie : « Le 7 juin 1845, Bouvart cessa de calculer et de vivre. » Dans sa profonde modestie, Bouvart ne songea jamais peut-être à un souvenir de la postérité; mais le nom du laborieux astronome a été inscrit par la reconnaissance et par l'amitié dans deux ouvrages immortels. C'était une grande et belle chose que de laisser en mourant le droit de faire graver sur sa tombe : « Il fut le collaborateur et l'ami de Laplace. » Quel éloge ne pâlirait pas à côté de ces

simples paroles? Voici les termes dans lesquels Laplace a parlé de son collaborateur. Après avoir fait mention des formules qu'il a données pour déterminer les perturbations planétaires, il s'exprime ainsi, à propos des applications qu'il en a faites aux différentes planètes (*Traité de mécanique céleste*, liv. 6) : « Bouvart a bien voulu faire le calcul des substitutions, et le zèle avec lequel il s'est livré à ce pénible travail lui a mérité la reconnaissance des astronomes. Divers astronomes ont déjà calculé la plupart des irrégularités planétaires. Leurs résultats ont servi de vérification à ceux de Bouvart, et, lorsqu'il a trouvé des différences, il a remonté à la source de l'erreur pour s'assurer de l'exactitude des calculs. Enfin il a revu avec un soin particulier le calcul des inégalités qui n'avaient point encore été déterminées. » — Et dans la préface du 4^e volume, Laplace dit encore : « Jupiter, Saturne, Uranus, forment un système à part qui est soumis à de grandes inégalités, que j'ai développées dans le 6^e livre. La découverte de ces inégalités a donné aux tables de Jupiter et de Saturne une précision inespérée. Pour la perfectionner encore, Bouvart a discuté de nouveau, et avec le plus grand soin, toutes les oppositions de ces deux planètes, depuis Bradley jusqu'à nous. De mon côté, j'ai revu leur théorie avec une attention toute particulière; et cela m'a conduit à quelques inégalités nouvelles qui ont sensiblement rapproché mes formules des observations. Ces formules, réduites en tables par Bouvart, représentent avec une exactitude remarquable les observations modernes, et même les observations les plus anciennes. » — Bouvart a découvert quatre comètes : celle de 1797, celle de 1798, celle de 1801, enfin celle de 1805. — Il a remporté un prix académique, pour avoir discuté plus de 4,000 observations de la lune. — Il a fait, en commun avec M. Arago, des observations sur la libration de la lune. — Il est l'auteur des tables de Jupiter, Saturne et Uranus, dont on se sert encore maintenant. — Il a discuté un grand nombre d'observations météorologiques faites à Paris. Ce mémoire est inséré dans le tome 7 des *Mémoires de l'académie des sciences*. — Il a travaillé pendant de longues années à la *Connaissance des temps*, et a enrichi ce recueil de notes et de quelques calculs de comètes. A—O (E.).

BOUVELLES. Voyez BOUELLES.

BOUVENOT (PIERRE), naquit à Arbois en 1746. Il exerçait, en 1789, la profession d'avocat à Besançon. Ayant embrassé les principes de la révolution, il fut nommé membre de la première administration départementale, et, en 1791, député à l'Assemblée législative. Quoiqu'il ne parût point à la tribune, il fit assez connaître combien il désapprouvait tous les excès, pour se rendre suspect au parti qui voulait renverser le trône (1). Cependant, à la fin de la session législative, il fut réélu membre du directoire du département du Doubs; et il en était président lorsque après la journée du 31 mai 1795, les administrateurs

(1) Voy. *la Vedette*, journal du département du Doubs, 2^e année, n^o 100.

du Jura protestèrent contre les décrets de la convention, et firent engager leurs collègues du Doubs à suivre leur exemple en organisant une force armée pour marcher sur Paris. Persuadé que le parti dominant, dont il connaissait les chefs, avait déjà préparé ses moyens de défense, et ne voulant pas d'ailleurs prendre sur lui la responsabilité des événements, Bouvenot crut devoir convoquer les hommes les plus notables du département pour leur faire part des propositions qu'il venait de recevoir. Cette assemblée se réunit, le 16 juin, à Besançon, dans la grande salle de l'ancien parlement. Après une vive délibération, elle reconnut que la convention n'avait point été libre au 31 mai. Toutefois, lorsqu'il s'agit de décider si l'on adopterait, comme dans le Jura, la mesure d'organiser une force militaire pour marcher à son secours, les plus prudents firent observer que ce serait donner le signal de la guerre civile; et il fut arrêté qu'on se bornerait à inviter la convention, par une adresse, à rapporter les décrets contre des députés « qui, par leur courage et leurs services, » avaient acquis des droits à la reconnaissance de « tous les bons citoyens, » ainsi que le décret qui déclarait que Paris avait bien mérité de la patrie (1). Cette adresse, rédigée par Couchery (voy. ce nom), fut aussitôt couverte de signatures, et l'assemblée nomma huit commissaires pour la porter à la convention. Chacun était convaincu qu'après cette démarche, les conventionnels modérés et amis de l'ordre, se voyant soutenus par les départements, triompheraient facilement des anarchistes; mais il n'en arriva pas ainsi. Bouvenot, destitué par Bassal (voy. ce nom), fut mis en réclusion, et bientôt après envoyé au tribunal révolutionnaire avec trois de ses collègues, accusés comme lui de fédéralisme. (Voy. KILG.) Ils furent tous acquittés, chose fort extraordinaire à cette terrible époque; mais aucun d'eux n'a jamais pu savoir à quelle circonstance ils étaient redevables de la vie. Devenu libre, Bouvenot retourna dans sa famille; et, tant que dura l'anarchie, il refusa toutes les fonctions publiques qui lui furent offertes chaque fois que le parti modéré eut des chances de succès. Après le 18 brumaire, il fut nommé président du tribunal de première instance d'Arbois. Remplacé momentanément lors de la restauration, il fut nommé, en 1820, président à Lons-le-Saulnier. Son âge et ses infirmités l'ayant obligé de demander sa retraite, il passa les dernières années de sa vie au milieu de ses enfants, et mourut à Vadans, près d'Arbois, le 13 novembre 1855. W—s.

BOUVENOT (LOUIS-PIERRE), médecin, frère du précédent, naquit à Arbois en 1756, embrassa d'abord la profession des armes, et servit quelque temps dans la cavalerie. Dégouté bientôt d'une carrière qui ne lui promettait aucun avancement, il acheta son congé, et vint reprendre ses études à l'université de Besançon. Après avoir achevé son cours de théologie, il reçut les ordres et fut nommé vicaire de St-Jean-Baptiste, l'une des paroisses de cette ville.

(1) « Car nous ne pouvons, dit l'adresse, en le laissant subsister, nous rendre les complices de votre avilissement. »

Doué d'un extérieur agréable, ses manières étaient à la fois nobles et gracieuses; et, quoiqu'il n'eût réellement aucune des qualités brillantes de l'orateur, il s'acquitta dès son début la réputation d'un prédicateur distingué. Partisan des réformes que promettait la révolution, il prêta le serment exigé des ecclésiastiques, et prononça dans cette circonstance un discours qui contenait l'exposé des motifs de sa conduite (1). Le nouvel évêque métropolitain de l'Est s'empressa de l'admettre à son conseil, et le choisit pour un de ses grands vicaires. Mais il était facile de prévoir que le clergé constitutionnel, privé de l'influence que donnent les richesses et l'autorité, ne pouvait pas résister longtemps à ses nombreux adversaires. Bouvenot n'attendit pas l'orage pour songer à s'en garantir. S'étant démis de sa place de vicaire épiscopal, il renonça dès lors à toutes fonctions ecclésiastiques, et parvint à se faire oublier pendant le régime de la terreur. Après le 9 thermidor, il fut élu membre de la municipalité de Besançon; et, lors de la mise en activité de la constitution de l'an 5, il fut désigné pour la place de commissaire du pouvoir exécutif près de la même administration. N'ayant point été confirmé par le directoire, il reprit ses habitudes paisibles, regrettant de les avoir quittées. A cette époque (1796), quelques émigrés avaient formé le projet de livrer Besançon et la province au prince de Condé. Ce complot fut découvert, et l'un des chefs (voy. TINSEAU), ayant perdu, dans sa fuite, la liste des conjurés, on y vit avec surprise le nom de Bouvenot. Arrêté par suite de cet événement, il s'évada de prison, et vint chercher un asile à Paris. Il y fut accueilli par Corvisart (voy. ce nom), son ancien ami; et, d'après ses conseils, il commença l'étude de la médecine, à l'âge de quarante ans. Ses progrès dans cette science furent très-rapides. La thèse qu'il soutint pour son doctorat fut remarquée des praticiens. Elle est intitulée : *Recherches sur le vomissement, sur ses causes multipliées, directes ou sympathiques, avec un aperçu des secours qu'on peut lui opposer dans différents cas*, Paris, 1800, in-8°. Plus occupé de la pratique que de la théorie de son art, il n'a laissé, outre cette thèse, que quelques articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*. Ayant eu le malheur de survivre à Corvisart, il abandonna Paris, dont le séjour lui était devenu insupportable, et il s'établit à Sens, où il mourut le 1^{er} juillet 1850. W—s.

BOUVENS (l'abbé DE), né à Bourg en Bresse, vers 1750, d'une des plus anciennes familles de la province, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et devint grand vicaire de l'archevêque de Tours, M. de Conzié, son compatriote. Ayant refusé de prêter les serments que l'on exigeait des ecclésiastiques à l'époque de la révolution, il suivit ce prélat dans l'émigration; et, après l'avoir vu mourir aux environs de Francfort, en 1795, il se rendit en Angle-

(1) Ce discours ne fut point imprimé; mais le département ordonna l'impression de celui que Bouvenot prononça devant le collège électoral assemblé pour l'élection d'un évêque, le 13 février 1791. *Le Neuf Thermidor*, journal qui s'imprimait à Besançon, contient quelques articles et un discours de Bouvenot.

terre, où il trouva le frère de M. de Conzié, l'évêque d'Arras, qui était ministre du comte d'Artois (depuis Charles X), alors lieutenant général du royaume, et qui l'employa longtemps d'une manière fort utile dans sa chancellerie. Ce fut l'abbé Bouvens qui prononça en 1804 l'oraison funèbre du duc d'Enghien, dans la chapelle de St-Patrice, à Londres, en présence des princes de la maison de Bourbon et des Français réfugiés en Angleterre. Il prononça aussi dans le même lieu et devant le même auditoire, en 1807, l'oraison funèbre de l'abbé Edgeworth de Firmont, confesseur de Louis XVI, et enfin, en 1810, celle de la princesse Marie-Joséphine-Louise de Savoie, femme de Louis XVIII. A l'oraison funèbre du duc d'Enghien (Paris, 1814, in-8°, 2^e édition), est jointe une notice historique sur ce prince. Ces différentes oraisons, imprimées séparément, ont été réunies par l'auteur, en 1824, dans un seul volume sous le titre d'*Oraisons funèbres*, in-8°. Si l'abbé de Bouvens n'était pas doué d'une grande éloquence, on peut au moins dire que ses discours avaient toujours le mérite de l'à-propos, et qu'ils ne manquaient ni de l'unction, ni de cette empreinte de piété et de résignation qui doivent en être le premier caractère. Il fut nommé un des aumôniers du roi en 1814; mais ses infirmités l'engagèrent à demander sa retraite au bout de quelques années. On lui conserva son traitement avec le titre d'aumônier honoraire. Il quitta Paris à l'époque de la révolution de 1830, et mourut peu de temps après. M—D j.

BOUVET (JOACHIM), jésuite, né au Mans, fut l'un des six premiers missionnaires mathématiciens que Louis XIV fit partir à ses frais pour la Chine, en 1685. Colbert, dont les grandes vues s'étendaient à tout ce qui devait contribuer à la perfection des sciences et des arts, crut que ceux de la Chine, encore peu connus en Europe de son temps, pourraient donner des lumières nouvelles, et fournir peut-être des procédés utiles aux manufactures françaises. Il conçut dès lors l'idée d'entretenir à la Chine, comme correspondants, un certain nombre de missionnaires habiles. Sa mort suspendit l'exécution de ce projet; mais il fut repris et exécuté deux ans après par Louvois. On s'occupait alors en France du soin de rectifier la géographie et l'astronomie. L'académie des sciences avait fait partir plusieurs de ses membres pour diverses contrées de l'Europe, de l'Afrique et de l'Amérique. Il était plus embarrassant d'établir des observateurs à la Chine : la difficulté d'y pénétrer fit jeter les yeux sur les jésuites, qui étaient admis dans cet empire. Les cinq autres missionnaires qu'on joignit au P. Bouvet furent les PP. Fontanay, Tachard, Gerbillon, Lecomte et Visdelou. Après avoir été admis dans l'académie des sciences, et pourvus, par ordre du roi, de tous les instruments de mathématiques qui leur étaient nécessaires, ils partirent de Brest le 5 mars 1685, et prirent la route de Siam, où ils arrivèrent vers la fin de septembre. Ils s'y rembarquèrent au mois de juillet 1686, et n'arrivèrent à Ning-po, port de la côte orientale de la Chine, que le 25 juillet 1687, après avoir manqué de périr par le naufrage dans cette seconde partie

de leur traversée. Les missionnaires furent appelés à Pékin, d'où ils eurent la liberté de se répandre dans les provinces, à l'exception des PP. Bouvet et Gerbillon, que l'empereur retint auprès de sa personne. Ces deux jésuites obtinrent l'estime et la confiance du monarque chinois, qui était alors le célèbre Khang-hi; il les prit pour ses maîtres de mathématiques, et ce fut à eux qu'il accorda un vaste emplacement dans l'enceinte de son palais, pour y bâtir une église et une résidence, lesquelles furent achevées en 1702. C'est à ce titre que l'un et l'autre sont regardés comme les fondateurs de la mission française de Pékin. L'empereur fut tellement satisfait des services des jésuites français, qu'il donna ordre au P. Bouvet de retourner dans sa patrie, et d'en ramener autant de nouveaux missionnaires qu'il pourrait en rassembler. Le P. Bouvet revint en France en 1697, et fut porteur de quarante-neuf volumes chinois, que l'empereur Khang-hi, qui régnait alors à la Chine, envoyait en présent au roi. Ces volumes furent remis par le missionnaire, le 27 mai et le 12 juin, à la bibliothèque royale, qui, à cette époque, ne possédait encore que quatre ouvrages écrits en cette langue, lesquels s'étaient trouvés parmi les manuscrits du cardinal Mazarin. Le roi, vers la fin de cette même année, fit remettre au jésuite missionnaire un recueil de toutes ses estampes, relié magnifiquement, et le chargea de le présenter de sa part à l'empereur Khang-hi. Le P. Bouvet repartit peu de temps après pour la Chine, où il arriva en 1699, accompagné de dix nouveaux missionnaires, du nombre desquels étaient les PP. de Prémare, Régis et le célèbre Parrenin, qui, par ses talents et la douceur de son caractère, se concilia bientôt la faveur du souverain et l'amitié de tous les grands. Le P. Bouvet, de retour à la Chine, fut un des jésuites qui travaillèrent pendant plusieurs années à lever la carte de l'empire, ordonnée par l'empereur Khang-hi. Il fut l'un des cinq jésuites qui, le 30 novembre 1700, osèrent présenter à l'empereur Ching-tsou (*Khang-hi*) un placet en langue mandchou, par lequel ils lui demandaient compte en quelque manière des opinions chinoises sur les cérémonies en l'honneur de Confucius et des ancêtres. Ce placet, conçu d'une manière très-adroite, ne déplut pas à l'empereur, qui voulut bien, par un rescrit de sa main, en approuver le contenu. Le mémoire des jésuites et la réponse impériale, traduits en chinois, furent insérés dans la *Gazette de Pékin*; mais, malgré la clarté et la précision des idées qui y sont énoncées, ils ne suffirent pas pour calmer en Europe les esprits échauffés sur l'affaire des cérémonies. Enfin, après avoir partagé, pendant près de cinquante ans, tous les travaux des missionnaires, soit pour le service de la cour, soit dans le ministère des fonctions apostoliques, cet homme pieux et habile mourut à Pékin, le 28 juin 1752, âgé d'environ 70 ans. « Il était, porte la lettre « qui annonce sa mort, d'un caractère doux, so- « ciable, officieux, toujours prêt à obliger, d'une « attention continuelle à n'être incommode à per- « sonne, dur à lui-même jusqu'à se priver du néces- « saire, en sorte que ses supérieurs furent souvent obli-

« gés d'user de leur autorité pour lui faire accepter les « choses dont il avait le plus de besoin. » Son nom chinois était *Petsin*. On a de lui : 1° quatre relations de divers voyages qu'il fit dans le cours de ses missions; 2° *Etat présent de la Chine, en figures gravées par P. J. Bouvet*, Paris, 1697, in-fol.; 3° une lettre dans le deuxième recueil des *Lettres édifiantes*, quelques morceaux dans les *Mémoires de Trévoux*, dans la *Description de la Chine* du P. Duhalde, et dans les œuvres de Leibnitz, qui traduisit en latin, et donna en 1699, in-8°, le *Portrait historique de l'empereur de la Chine* (Khang-hi), que le P. Bouvet avait publié à Paris, 1697, in-12. La lettre du P. Bouvet à Leibnitz expose un système assez singulier relativement à la conformité que le missionnaire croyait trouver entre l'arithmétique binaire, que venait d'imaginer le philosophe allemand, et les *koua*, ou figures symboliques, qui constituent la base inintelligible des connaissances chinoises. La bibliothèque du Mans possède un carton de manuscrits précieux, parmi lesquels se trouvent un dictionnaire chinois, et plusieurs dissertations sur cette langue, par le même missionnaire.

G—R et A. R—T.

BOUVET (le baron FRANÇOIS-JOSEPH), né à Lorient, le 23 avril 1754, était fils d'un capitaine de la compagnie des Indes qui le fit naviguer dès l'âge de douze ans. De 1763 à 1778, il fit quatre campagnes à la Chine et au Bengale comme enseigne, puis comme lieutenant, et presque toujours sous les ordres de son père. En 1779, il passa dans la marine royale, et s'embarqua en qualité d'enseigne sur l'*Ajax* et sur le *Flamand*, qui faisaient partie de l'escadre de l'amiral Suffren. Il assista au combat de Négapatam (6 juillet 1782), au siège et à la prise de Trinquemale, et à l'affaire qui eut lieu devant cette place les 30 août et 3 septembre suivants. Il fit en 1783 une campagne de huit mois à la Martinique, en qualité de second sur la frégate le *Sylphe*. Nommé lieutenant de vaisseau au mois de mai 1786, il fit diverses campagnes aux Antilles et à St-Domingue à bord du vaisseau le *Patriote* et des frégates la *Cérés* et la *Prudente*. Les événements de 1789 arrivèrent, et Bouvet, qui n'émigra point comme la plus grande partie des anciens officiers de marine, dut s'attendre à un avancement rapide. Elevé au grade de capitaine au mois d'avril 1793, il prit le commandement de l'*Audacieux*, qui faisait partie de l'armée de l'Océan. Contre-amiral le 16 novembre de la même année, il commandait, en 1794, la deuxième escadre de l'armée navale aux ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse, et prit une part glorieuse aux journées des 29 mai et 1^{er} juin (10 et 13 prairial an 2). Au mois de décembre 1797, il eut également le commandement en second de la flotte qui sortit de Brest pour tenter une expédition en Irlande. Le commandement de l'avant-garde de la deuxième escadre lui fut confié (19 décembre); une tempête dispersa la flotte. Bouvet, deux jours après, parvint à rallier quatorze vaisseaux, neuf frégates et six bâtiments de transport, c'est-à-dire la flotte entière, moins un vaisseau et trois frégates qui portaient l'amiral Mo-

rard de Galles, commandant supérieur, le général en chef Hoche et son état-major. Cette séparation donnait au contre-amiral Bouvet la direction des deux escadres et la responsabilité des événements; elle substituait également au général Hoche le général Grouchy, son lieutenant. Les troupes, placées ainsi sous les ordres de ce dernier, devaient le lendemain opérer leur débarquement dans la baie de Bantry. Une furieuse tempête qui s'éleva dans la nuit se prolongea pendant soixante-douze heures, et tout ce qui put échapper à la mer alla en toute hâte se réfugier dans le port de Brest. Le directoire, voulant rejeter sur Bouvet le peu de succès de cette expédition, le dépouilla du commandement. La demande qu'il fit d'être jugé par un conseil de guerre demeura sans résultat. Cette disgrâce ne cessa qu'après le 18 brumaire. Au mois de janvier 1802, un arrêté des consuls le rétablit dans son grade, et le chargea du commandement de l'escadre qui portait à la Guadeloupe les troupes de débarquement sous les ordres du général Richepanse. Après avoir concouru à faire rentrer les nègres dans le devoir, il revint à Brest au mois de juin 1805. Là finissent ses services sur mer; il fut dès lors employé dans l'administration maritime. Chargé en 1805 de l'inspection des quartiers maritimes du 5^e arrondissement, il fut nommé, le 18 octobre, chef militaire du port de Brest, et le 10 décembre de la même année, membre de la Légion d'honneur. Un décret impérial du 26 février 1815 le chargea définitivement des fonctions de préfet maritime, qu'il exerçait par intérim depuis près de dix années. Cependant, à la fin de 1815, Napoléon le destitua brusquement. « Monsieur le duc Decrès, » écrivait-il le 17 décembre à son ministre de la « marine, faites sortir sur-le-champ de Brest le « préfet maritime Bouvet. Remplacez-le par un « homme sûr qui commandera la marine et les ma- « rins. En général, dans la crise actuelle, il ne faut « envoyer ou conserver que des hommes sur lesquels « on puisse intérieurement compter, et qui aient de la « réputation et de l'ascendant sur les gens de mer. » En 1814, il fut rendu par le gouvernement royal à ses fonctions de préfet maritime à Brest; mais il fut remplacé dans les cent jours par le contre-amiral Cosmao. En 1816, il fut nommé vice-amiral, et mis à la retraite dix-huit mois après, avec 6,000 fr. de pension. Il mourut le 21 juillet 1852. D—R—A.

BOUVET DE CRESSÉ (AUGUSTE-JEAN-BAPTISTE), né à Provins, le 24 janvier 1772, fit ses études chez les pères oratoriens, et les termina, en 1789, à Sens, au collège royal. Il servit ensuite dans le régiment du Roi, et s'enrôla, au commencement de la révolution, dans les troupes de la marine à Brest, obtint au concours la place de chef d'imprimerie de l'armée navale, et ne quitta le service qu'après s'être distingué par une action mémorable. Le 1^{er} juin 1794, la flotte française, aux ordres du contre-amiral Villaret-Joyeuse, partie du port de Brest, est rencontrée par l'escadre anglaise. Le combat s'engage. Cinq vaisseaux ennemis enveloppent la *Montagne*, vaisseau amiral sur lequel Bouvet de Cressé était embarqué. La *Montagne*,

après un long et rude combat, est dans l'état le plus déplorable, et, pour comble de malheur, le feu prend à des caisses remplies de cartouches. Bouvet de Cressé, qui a déjà reçu trois blessures et dont le bras est en écharpe, conçoit le dessein de sauver le vaisseau et ses glorieux débris, et au moment où l'amiral anglais s'approche et se dispose à tenter l'abordage, le jeune brave demande au contre-amiral la permission de balayer le pont du vaisseau amiral ennemi. « Mais vous vous ferez tuer, répond « Villaret-Joyeuse. — Tout pour la patrie, » répond Bouvet. Le contre-amiral lui serre la main. Bouvet se glisse, monte en rampant de degré en degré, sans être intimidé par les Anglais, qui, du haut des dunes, tirent sur lui avec des espiugoles et presque à bout portant. Les vêtements criblés de balles, son chapeau percé en trois endroits, et malgré cinq nouvelles blessures, il atteint le but qu'il s'est proposé en mettant le feu à une caronade de 36 à tribord, qui balaye en effet le pont de l'amiral anglais, et le force de s'éloigner à toutes voiles. Un décret de la convention nationale, du 8 ventôse an 2, constata ce fait héroïque, mais le laissa sans récompense. Ce n'est pas que par la suite Bouvet n'ait de toutes manières sollicité quelque rémunération, soit auprès des divers pouvoirs exécutifs qui se sont succédé depuis, et, en dernier lieu, sous la restauration, par des pétitions adressées aux chambres; mais ce fut toujours sans succès. Il eût été surtout flatté d'obtenir la croix d'honneur; mais, faut-il le dire? Bouvet de Cressé eut toujours le triste talent d'écarter de lui la considération et les protecteurs par ses manières excentriques, ses forfanteries, ses déclamations contre l'autorité qu'il adulait pourtant dans d'autres occasions, et par des habitudes trop souvent crapuleuses. Ainsi, plus d'une fois, on le vit, allumé par les liqueurs, haranguer du haut d'une table de café. Auprès des femmes c'était un vrai pédant du 16^e siècle, il leur citait Virgile et Cicéron; en un mot, c'était un homme d'un commerce fort incommode et de fort mauvaise société. Ces défauts ressortaient chez lui d'autant plus qu'il s'était consacré à l'instruction de la jeunesse. Lorsqu'il eut quitté le service, il ouvrit à Orléans un établissement, puis à Paris dans la cour de la Ste-Chapelle. Aux fêtes solennelles de l'empire, il avait coutume d'arborer devant son enseigne un transparent avec cette devise en l'honneur de Napoléon : *Crescit eundo*. Les soins de son externat, qui, grâce à son inconduite, ne fut jamais florissant, ne l'occupaient pas tellement qu'il ne se livrât à la littérature; et il fut un écrivain aussi fécond que médiocre. Il embrassa tous les genres et ne réussit presque dans aucun. On en jugera par les sujets si variés de ses ouvrages. Il débuta par deux romans : 1^o *Ferval, ou le Gentilhomme remouleur*, Paris, 1802, in-12, qui ne manque pas d'un certain intérêt; 2^o *Oncle, Nièce et Neveu*, Paris, 1802, in-12, dans lequel se trouvent des personnalités contre plusieurs habitants de Provins. Les événements du règne de Napoléon, et plus tard ceux de la restauration, excitèrent sa verve poétique. On a de lui des pièces

latines : 1^o sur les batailles d'Austerlitz et d'Iéna, Paris, 1806, in-8^o de 8 p.; 2^o *de Romæ regis Ortu, carmen*, Paris, impr. de Brasseur, 1810, in-8^o, réimprimé dans les *Hommages poétiques*; 3^o un épithalame en vers hexamètres et pentamètres, sur le mariage du duc de Berri, Paris, 1816, in-8^o; réimprimé dans le *Moniteur* et dans l'*Hermès Romanus* de Barbier-Vémars. En 1811 et 1812, les journaux s'occupèrent beaucoup des différends qu'il eut avec MM. Dussault, Hoffman et Étienne. Cette querelle, où il reçut force brocards et prodigua souvent de grossières injures, fournit à Bouvet l'occasion de publier : 1^o *la Stéphanéide ou Conaxa, les deux Gendres et le Journal de Paris, suivis d'un Fragment de lettre à M. Etienne, envoyée au Journal de l'Empire avec des notes pour l'intelligence du texte*, Paris, Dentu, 1812, in-8^o de 20 p.; 2^o *les Gouttes d'Hoffmann à l'usage des journalistes petits-maitres, ou Suite provisoire de la Stéphanéide*, Paris, Dentu, 1812, in-8^o de 8 p. (Voy. HOFFMAN, LEBRUN, TOSSA.) Il fit encore paraître *Folliculi, ou les Faiseurs de réputations*, satire, 1815, in-8^o. On y trouve des fragments du *Folliculus* de Luce de Lancival, satire dirigée contre Geoffroy et les autres rédacteurs du *Journal de l'Empire*. Cette publication fit d'autant moins d'honneur à Bouvet de Cressé, que ce qui lui appartenait dans cet écrit était d'une médiocrité désespérante, au prix des vers pleins de verve de Luce de Lancival; et le public sut d'ailleurs que Bouvet de Cressé n'en avait obtenu la communication que par un abus de confiance. En 1812, Bouvet de Cressé, toujours à l'affût des circonstances, avait donné l'*Éloge de Hubert et de Matthieu Goffin* (voy. ces noms), poème, 1812, in-8^o. Il a composé plusieurs ouvrages d'éducation, tant en latin qu'en français : 1^o *Specimen virtutum*, Paris, 1810, in-12; 2^o *Histoire abrégée de la Grèce, avec une introduction et des notes historiques, géographiques, mythologiques, extraites du Voyage du jeune Anacharsis de Barthélemy*, Paris, 1819, in-48. C'est une traduction de l'*Epitome Historiæ græcæ* de Siret; 2^e édition, Paris, 1821. 3^o *Panorama historique de l'univers, ou les Mille et une Beautés de l'histoire universelle*, Paris, 1824, in-42, avec fig. 4^o *Rhétorique en 28 leçons*, Paris, 1825, in-12. 5^o *Le Sully de la jeunesse, suivi de l'Éloge de Sully, par Thomas*, Paris, 1825, in-42. 6^o *Agriculture et Jardinage enseignés en 12 leçons*, 1827, in-42. 7^o *Manuel des grands et petits séminaires*, Paris, 1826, in-42. 8^o *Dictionnaire de morale chrétienne, ou Choix de dictées et d'analyses sur toutes sortes de sujets*, à l'usage des maisons d'éducation des deux sexes, Paris, 1827, in-42. On lui doit encore les ouvrages suivants : 1^o *Tableau littéraire de la France dans le 18^e siècle*, Paris, 1840, in-48. 2^o *Précis du règne de Louis XVIII* (extrait des *Tablettes universelles*), Paris, 1822, in-8^o de 8 p. Ce ne sont que deux fragments d'un ouvrage que l'auteur se proposait de publier, mais qui n'a point paru. 3^o *Précis des victoires et conquêtes des Français dans les deux mondes, de 1792 à 1815, avec la campagne d'Espagne en 1823*, Paris, 1823, 2 vol.

in-12, fig. 4° *Eloge historique de Louis XVIII, surnommé le Désiré, roi de France et de Navarre*, 1824, broch. in-8°. 5° *Histoire de la catastrophe de St-Domingue*, avec la correspondance des généraux Leclerc (beau-frère de Bonaparte), Henri Christophe (depuis roi d'Haïti), Hardy, Vilton, etc., certifiée conforme aux originaux déposés aux archives par le lieutenant général Rouanez jeune, Paris, 1824, in-8°. 6° *Histoire de la marine de tous les peuples, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours*, Paris, A. André, 1824, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, si important par son sujet, a été entièrement manqué par l'auteur; il abandonne à chaque instant son sujet pour se livrer à d'oiseuses digressions. Ainsi, à la fin du règne de Louis XIV, il raconte en détail la bataille de Denain, la paix d'Utrecht, la régence du duc d'Orléans, et, dans l'espace d'environ quatre-vingts pages, il perd tout à fait de vue la marine. Enfin, dans ces deux gros volumes, anecdotes, sarcasmes, notes en vers ou en prose, calembours même, tout se trouve, excepté ce que l'auteur avait promis. 7° *Histoire de Louis XVI, roi de France et de Navarre*, Paris, 1825, in-12. 8° *Voyage à Reims à l'occasion du sacre et du couronnement de S. M. Charles X*, précédé d'une notice historique sur la ville de Reims, Paris, 1825, in-18, fig. 9° *Résumé de l'histoire des papes, dédié aux mânes de Clément XIV*, Paris, 1826, in-18. Dans cet ouvrage, l'auteur se déclare chrétien de bonne foi, et se montre zélé gallican. 10° *Précis de l'histoire générale des jésuites depuis la fondation de leur ordre, le 7 septembre 1540 jusqu'en 1826*, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Une note de ce livre fut incriminée par l'autorité, mais l'auteur offrit au tribunal de la chancellerie et fit faire un carton. Le style de tous ces ouvrages est souvent incorrect, ce qui jure avec la qualité de *professeur de belles-lettres* que prenait alors Bouvet, qui, depuis longtemps, avait déposé la férule d'instituteur, et cela faute d'élèves. Cependant sur la fin de ses jours, il rouvrit un petit externat à Paris, rue Git-le-Cœur. C'est là qu'il est mort dans la misère en 1859. M. Quérard l'a fort bien apprécié dans *la France littéraire*: « Les productions de ce laborieux écrivain, dit le savant « bibliographe, se succèdent avec beaucoup de rapidité. Il n'a pas encore mis la dernière main à « un ouvrage, qu'il en a trois ou quatre autres... « en tête. » Voici comme il est traité dans le *Martyrologe littéraire* (Paris, 1816, in-8°): « Ce poète « latin s'érigea en orateur, à la salle Olympique, « lors du couronnement des poètes lauréats; mais, « peu versé dans la langue française, il bredouilla, balbutia, ennuya, et le parterre s'écria: Quand vous voudrez parler, commencez par vous taire. « Ex-proté à l'imprimerie de Brest, M. Bouvet, par « ses rares talents, s'éleva jusqu'à la faite de la gloire « littéraire: car il est un des membres les plus « honorables de l'illustre académie des sciences et « arts de... *Provins*.

S'il n'y cueille pas des lauriers
Il y moissonnera des roses.

D—R—R.

BOUVET DE LOZIER (le comte ATHANASE-HYACINTHE), né à Paris en 1769, était fils d'un ancien gouverneur des îles de France et Bourbon, lequel prétendait avoir découvert en 1759 une île ou pointe de terre australe à laquelle il donna le nom de *cap de la Circoncision*, et que l'on n'a pu retrouver depuis, malgré des recherches multipliées, ce qui a fait soupçonner que ce n'était qu'un amas de glace. Le jeune Bouvet de Lozier fut d'abord officier dans un régiment d'infanterie, et il émigra, ainsi que la plupart de ses camarades, dès le commencement de la révolution. Après avoir fait toutes les campagnes de l'armée de Condé, il passa en Angleterre, et y fut remarqué par son dévouement pour la famille royale; ce qui lui fit donner par le comte d'Artois un brevet d'adjudant général. Vers la fin de 1805, il revint en France avec Pichegru et George Cadoudal, afin d'y concourir aux projets de ces deux chefs tendant au rétablissement de la maison de Bourbon. (*Voy. CADOU DAL.*) On sait que ce complot fut bientôt découvert par la police consulaire. Bouvet, arrêté l'un des premiers, subit d'abord avec beaucoup de fermeté plusieurs interrogatoires; mais pressé vivement, et craignant de se démentir, il prit la résolution de se donner la mort plutôt que de montrer de la faiblesse, en faisant des révélations funestes à son parti. Il était près d'expirer, lorsque le hasard ayant conduit un geôlier dans son cachot, cet homme le trouva suspendu par sa cravate, et n'ayant plus que quelques minutes à vivre. On se hâta de le rappeler à la vie, et l'adroite police profita du trouble où il se trouvait pour lui arracher des secrets qu'il avait voulu ensevelir dans la tombe. Ses déclarations chargèrent surtout Moreau; et il dit à plusieurs reprises que c'était ce général qui avait causé leur perte, en les faisant venir à Paris par des promesses d'agir qu'il n'avait pas réalisées. C'est alors seulement que l'arrestation de Moreau fut résolue, et sous ce rapport les déclarations de Bouvet de Lozier furent d'une grande importance dans le procès. Il démentit ensuite ces aveux devant les juges, et déclara hautement qu'il n'était venu en France que pour concourir au rétablissement de la maison de Bourbon. Cette déclaration ne pouvait manquer de le faire condamner à mort, et il le fut en effet, le 40 juin 1804; mais il obtint une commutation de peine à la prière de sa sœur, qui fut présentée à Napoléon par madame Murat. Conduit prisonnier au château de Bouillon, ce ne fut qu'après huit ans de captivité qu'il parvint à s'évader, en 1812, avec le général espagnol Contreras, qui y était détenu comme lui. Il retourna alors en Angleterre et fut présenté au roi Louis XVIII à Hartwell, le 5 juin 1815. Revenu en France avec ce prince en 1814, il fut créé dans la même année maréchal de camp, chevalier de St-Louis et de la Légion d'honneur, puis commandant de l'île Bourbon. Il se trouvait dans cette colonie au mois d'août 1815, lorsqu'on y reçut la nouvelle de l'invasion de Napoléon, échappé de l'île d'Elbe. Bouvet de Lozier n'hésita pas à se montrer fidèle aux Bourbons; et il adressa aux troupes une proclamation énergique

contre Napoléon. Un officier qui arriva bientôt avec des dépêches de celui-ci fut arrêté par ses ordres; enfin il prit toutes les mesures pour maintenir l'autorité royale. Malgré tant de preuves de zèle, Bouvet de Lozier fut rappelé en 1819, époque où un si étonnant système de persécution fut dirigé par les ministres de Louis XVIII contre les plus ardents royalistes. Une commission fut même nommée pour examiner sa conduite; et cette commission, ne pouvant résister à l'évidence des faits, se vit obligée de déclarer que «c'était aux proclamations énergiques, «au noble dévouement du gouverneur Bouvet que l'on «devait attribuer le maintien de l'île Bourbon sous «l'obéissance du roi, à la nouvelle du 20 mars 1815.» La commission rendit le même hommage à la courageuse détermination que ce général avait prise lorsque les Anglais, SE PRÉSENTANT EN FORCE, lui firent des offres de secours, et, sur son refus, lui adressèrent DES SOMMATIONS DE REMETTRE L'ÎLE! Et la commission terminait en déclarant que les dispositions militaires de Bouvet de Lozier, et l'impulsion qu'il avait su donner aux habitants, avaient procuré à l'île Bourbon l'avantage non partagé de demeurer fidèle au souverain légitime, sans recourir à l'assistance de l'étranger. Le roi donna à Bouvet, comme une sorte de dédommagement, le titre de comte, et un peu plus tard le commandement de la subdivision militaire d'Orléans. Ce général est mort à Fontainebleau, le 31 janvier 1825, des suites d'un duel que lui-même avait provoqué par jalousie pour une très-belle créole de l'île Bourbon qu'il avait épousée. Le clergé de Fontainebleau, informé de ces circonstances, lui refusa la sépulture, et il fut enterré dans le cimetière des juifs. Bouvet de Lozier avait publié en 1819 un *Mémoire sur son administration de l'île Bourbon, pendant les années 1815-16 et 17*, 4 vol. in-8°, où l'on trouve de curieux détails. M—D j.

BOUVIER (GILLES LE), dit *Berry*, né à Bourges en 1586, fut premier hérald d'armes de Charles VII, roi de France. Il est auteur d'une *Chronique et histoire de Charles VII, depuis 1402 jusqu'en 1455*, continuée par un anonyme jusqu'en 1461. Cette chronique, dont une partie se trouve dans l'*Histoire de Charles VI*, 1635, in-fol., et l'autre dans l'*Histoire de Charles VII*, 1661, in-fol., fut d'abord imprimée sans nom d'auteur, puis sous le nom d'Alain Chartier, parmi les œuvres duquel on la trouve, dans l'édition donnée par Duchesne, 1617, in-4°. L'*Abrégé royal de l'alliance chronologique*, par le P. Labbe, 1651, in-4°, contient une *Description de la France* par Bouvier, qui a laissé d'autres ouvrages manuscrits, dont parle le P. Le-long. A. B—r.

BOUVIER (ANDRÉ-MARIE-JOSEPH), médecin, né à Dôle en 1746, était neveu de D. Gentil, célèbre agronome. (*Voy. GENTIL.*) Il achève ses études à l'université de Besançon, où il reçut le doctorat en 1776. A cette occasion, il soutint une thèse, *An musica per se medicas habeat vires?* dans laquelle, en convenant des effets salutaires que la musique peut produire sur certaines affections men-

tales, il repousse l'idée qu'elle doive être employée dans un traitement régulier. Il s'établit quelques mois après à Versailles, où il ne tarda pas à se faire connaître. Il dut à la protection de Buffon, l'ami de son oncle, la confiance du ministère, et fut attaché comme médecin au service des épidémies. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de son art, il étudiait les mathématiques et l'histoire, et lisait, la plume à la main, les chefs-d'œuvre de notre littérature (1). Passionné pour la musique, il jouait de plusieurs instruments, de manière à briller dans un concert, et connaissait à fond les règles de la composition (2). Il fréquentait assidûment les spectacles de la cour, appréciait avec goût le talent des grands acteurs, se piquait lui-même de bien réciter les vers, et imagina le premier l'art de noter la déclama-tion (3). Mais bientôt les troubles politiques le forcèrent de rebondir aux innocents amusements qui faisaient le charme de sa vie. Il quitta Versailles en 1790, et, retiré dans un des quartiers les moins populeux de Paris, il eut le bonheur d'échapper à tous les périls. Plus tard, il fut nommé médecin de madame mère, et reçut la croix de la Légion d'honneur. Au retour des Bourbons, il devint médecin consultant de la maison de St-Denis et médecin honoraire du garde-meuble. L'âge avait apporté de grands changements dans ses goûts. Il avait abandonné les arts pour s'occuper d'agriculture et d'économie domestique. Un jardin qu'il possédait à Vaugirard lui fournissait les moyens de faire des expériences, et il en annonçait les résultats dans les journaux. Vers la fin de sa vie, il ne quitta plus sa retraite de Vaugirard que pour assister aux séances des sociétés médicales, agricoles et littéraires dont il était membre. Au mois d'octobre 1827, comme il était dans sa chambre, le dos tourné contre la cheminée, le feu prit à ses vêtements; et il mourut des suites de cet accident, le 27 décembre, à l'âge de 81 ans. Il légua par son testament à la ville de Dôle sa bibliothèque, ses manuscrits, ses tableaux et les bustes de quatre grands médecins qui l'avaient honoré de leur amitié: Corvisart, Lepreux, Desessarts et Percy. Outre un grand nombre de mémoires et de rapports sur des questions médicales ou d'hygiène publique, insérés dans le *Journal de Médecine* de Sédillot, on a du docteur Bouvier une foule d'opus-cules sur des objets aussi variés que l'étaient ses connaissances. Les plus importants sont: 1° *Expériences et Observations sur la culture et l'usage de la spergule*, Paris, 1798, in-12. 2° *De l'Éducation des dindons*, ibid., 1798, in-12. 3° *Quelques Notions sur la race des bœufs sans cornes*, 1799, in-12. 4° *Observations sur les particules et sur la Caecographie de M. Boivinilliers*, ibid., 1803, in-12. 5° *Mémoire sur cette question: Est-il vrai que le médecin puisse rester étranger à toutes les sciences et à tous*

(1) La bibliothèque de Dôle possède plusieurs cahiers des extraits de ses lectures.

(2) On a de lui des messes, des symphonies, et une foule de petits morceaux.

(3) Il revendique l'honneur de cette découverte dans un mémoire manuscrit qui a été communiqué à l'auteur de cet article.

les arts qui n'ont pas pour but d'éclairer la pratique? *ibid.*, 1807, in-8°. On devine aisément que l'auteur n'est point pour l'affirmative. 6° *Extrait d'un mémoire sur l'hydropisie aiguë des ventricules du cerveau*, *ibid.*, 1807, in-8°. W—s.

BOUVIER. Voyez LYONNOIS, et LÉBOUVIER.

BOUVILLE (. marquis DE), né vers 1760, était, au moment de la révolution, conseiller au parlement de Rouen, lorsqu'il fut nommé, en 1789, député de la noblesse du pays de Caux aux états généraux, où il attaqua constamment et avec une grande énergie les nouvelles institutions que le parti démocratique voulait introduire. Le 23 janvier 1790, il réclama la question préalable sur la motion de Robespierre en faveur de l'égalité politique. Quelque temps après, il transmit son serment civique avec restriction, ce qui fut refusé; mais, d'après l'observation que la constitution conservait à la nation le droit de changer la loi qu'elle s'est donnée, il prêta le serment pur et simple. Non-seulement il fut un des signataires, mais un des principaux rédacteurs des protestations des 11 et 12 septembre 1791, par lesquelles la minorité de l'assemblée nationale désavouait tous les actes de la majorité. Il émigra dans le mois d'octobre suivant, laissant la réputation d'un des membres les plus fermes et les plus éclairés du côté droit de l'assemblée. Bouville, rentré en France après le 18 brumaire, ne reparut sur la scène politique qu'après le second retour de Louis XVIII en 1815. Il fut alors nommé membre de la chambre des députés par le département de la Seine-Inférieure, et devint un des chefs les plus influents de la majorité de la chambre introuvable. A la formation du bureau de la chambre, il fut proclamé vice-président à la majorité de deux cent quarante-quatre voix sur trois cents. Lors de la discussion de la proposition relative à l'immovibilité des juges, il demanda que, selon l'ancien usage, un mode quelconque d'examen et d'enquête sur l'idonéité du sujet eût lieu entre la nomination et l'immovibilité. Ce fut surtout dans la discussion à laquelle donna lieu l'évasion de Lavallette (25 décembre), qu'il manifesta la vigueur ou plutôt l'exaltation de ses principes. Accusant le gouvernement d'avoir protégé cette fuite, il s'efforça de prouver qu'elle tenait à un vaste complot, et demanda la nomination d'une commission chargée de prendre tous les renseignements sur la conduite des ministres dans cette affaire, et d'en rendre compte à la chambre dans le plus bref délai. « Lavallette, dit-il, était « porté sur la première liste de l'ordonnance du 24 « juillet. Il était en prison; il aurait dû être jugé « immédiatement. Point du tout : six semaines s'é-
« coulent; on le distrait du conseil de guerre pour « l'envoyer à la cour d'assises. Son pourvoi est re-
« jeté. Il aurait dû être exécuté dans les vingt-
« quatre heures; il ne l'a pas été. » Ces regrets de voir échapper à l'échafaud un proscrit dont le roi devait plus tard permettre le retour retentirent par toute la France, et contribuèrent puissamment à dépopulariser la majorité dont les membres exprimaient ainsi, au nom de la légitimité, des sentiments

dont la manifestation avait été si habituelle de la part des révolutionnaires. De là le nom de *jacobins blancs* donné à certains membres de cette majorité. Quelques jours après, Bouville prit la parole sur la loi d'amnistie. Réclamant dans cette discussion une liberté illimitée d'opinions : « Peut-on induire « de ce qui a été dit à cette tribune, dit-il, qu'il « suffisait que cette mesure extraordinaire eût été « proposée par le roi, pour que nous devions y sous-
« crire aveuglément? Je suis loin de partager cette « opinion, etc. » Arrivé à l'article 3 du projet de loi, il demanda comment la chambre pourrait prononcer sur le sort de trente-huit individus compris dans la seconde liste, sans avoir aucune lumière sur le degré de torts dont ils pouvaient s'être rendus coupables. « Quelques-uns des prévenus ont envoyé « à la chambre des mémoires, d'après lesquels il est « permis de se demander si ce n'est point par er-
« reur qu'ils ont été portés sur la liste. Quel est ce-
« lui de nous qui oserait prononcer cette formule des « jurés : *Sur mon âme et conscience, devant Dieu et « devant les hommes, je jure que ces trente-huit in-
« dividus sont coupables?* Pour moi, je déclare, sur « mon âme et conscience, que je ne puis point juger « ces hommes dont je ne connais les torts que par la « voix publique. » Bouville en concluait que la commission avait agi avec la raison la plus évidente, en s'abstenant de prononcer sur aucun individu. Sans doute, mais il aurait dû sentir qu'en admettant ce vague, la commission ouvrait la porte à d'autres proscriptions. Il s'étendit ensuite sur la fermeté et le courage qu'avait montrés cette commission dans ses travaux, « courage, dit-il, qu'il n'est pas ordi-
« naire de rencontrer dans ce siècle, dont la faiblesse « est le principal caractère. » Bouville, durant cette session, fit partie de toutes les commissions importantes, entre autres le 2 janvier et le 7 avril 1816, de celles qui eurent successivement pour mission d'examiner les deux projets de loi d'élections présentés par le ministre. Il fut également nommé pour l'examen de la proposition de la Chêze Murel, tendant à rendre au clergé la tenue des registres de l'état civil. Le 15 février, dans la discussion sur la loi électorale, il réclama pour la chambre la liberté illimitée d'opinions et un pouvoir également sans limites. Le lendemain, M. Pasquier s'attacha à réfuter cette doctrine, comme tendant à substituer l'omnipotence d'une chambre à l'autorité du trône. Le 15 mars, Bouville prononça sur le budget un discours tendant à remplacer le plan de la commission par celui des ministres, qu'il jugeait impossible dans l'exécution, et de nature, s'il était praticable, à tarir toutes les sources de la prospérité de l'Etat. Il s'éleva particulièrement contre l'aliénation des forêts de l'Etat, comme devant avoir pour effet de sacrifier l'avenir au présent. « Déjà, dit-il en terminant, on a cher-
« ché à empoisonner nos intentions, à dégrader nos « motifs : ici, nous ne changeons pas de conduite, « nos intentions sont les mêmes, nos motifs ne va-
« rient pas. » Lors des élections qui suivirent l'ordonnance du 5 septembre, le ministère parvint à

empêcher la nomination de Bonville, qui ne reparut à la chambre qu'en 1820. Il fut, à l'ouverture de la session, porté quatrième candidat à la présidence, puis premier vice-président. Le 29 janvier 1821, il fut membre de la commission de l'adresse nommée pour exprimer au roi Louis XVIII l'indignation de la chambre au sujet de l'explosion d'un baril de poudre qui s'était fait entendre le 27 dans l'intérieur du château des Tuileries. Le 15 février, il prononça une opinion développée contre le projet de loi tendant à substituer des annuités aux rentes stipulées par la loi de 1817 pour le remboursement du premier cinquième des reconnaissances de liquidation. « On a attaché, dit-il, peu d'importance à cette substitution, et les défenseurs du projet n'ont pas balancé à prononcer que le nouveau mode devait être indifférent aux créanciers.... « Je ne partage pas leur opinion ; et en général, je crois qu'il est permis de conserver quelque défiance contre les changements introduits dans les conditions d'un engagement, lorsque ces changements sont faits par le débiteur en l'absence des créanciers. » Au mois de mars suivant, il fut nommé membre de la commission chargée d'examiner la proposition du comte de Sesmaisons, tendant à établir une place publique sur l'emplacement de la salle de l'Opéra. Le 9 juin, dans la discussion du budget, il conclut à la suppression de la somme de 40,000 fr. pour le traitement du directeur général de la police. « A quoi peut être utile, dit-il, cette police générale, qui, n'ayant pu soutenir les honneurs et l'importance d'un département qui était sans objet, est venu se réfugier dans un coin du ministère de l'intérieur, auquel elle a été apportée en dot par le dernier ministre qui l'avait administrée. (M. Decazes.) Si l'on voulait examiner ce qu'elle a fait, il serait difficile de trouver un service qu'elle ait rendu à l'État, un crime qu'elle ait empêché, un véritable complot qu'elle ait prévenu, même des coupables connus et désignés dont elle ait procuré l'arrestation. » Le 15 juin, il demanda sur le budget du clergé une augmentation de 175,000 fr. au profit des desservants. Deux jours après, dans un discours qui présentait les vues les plus larges pour l'amélioration de toutes les branches de l'administration, il émit le vœu que le budget des dépenses départementales fût dorénavant séparé de celui des dépenses générales de l'État, et que le gouvernement fit de ces mêmes dépenses l'objet d'une loi spéciale. A l'ouverture de la session de 1821 (novembre) il obtint seulement trente-deux voix pour la vice-présidence. Il fut quelques jours après nommé membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à la censure des journaux. Le 25 janvier 1822, parlant en faveur du projet de loi sur la répression des délits de la presse, il embrassa tous les points de vue de la question, et rejeta avec beaucoup d'urbanité les opinions contraires de MM. Royer-Collard et Sébastiani. Dans la discussion des articles, il essaya vainement de faire adopter un amendement tendant à soumettre à une censure préalable tout journal en état de prévention. Il fut en

février nommé membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à la construction d'un pont en pierre à Rouen. Le 23 février, dans une opinion très-développée, il résuma, en qualité de membre de la commission, toute la discussion du projet de loi relatif au règlement des comptes de 1820. Il insista particulièrement sur les questions auxquelles donnait lieu le délit du caissier Mathéo. Le 5 mars, il développa les motifs de l'article additionnel proposé par la commission, tendant à ce qu'à l'avenir, lorsqu'un déficit aurait été reconnu dans les caisses d'un comptable de deniers publics, aucune décharge ne pût être accordée, que préalablement la cour des comptes n'eût rendu à cet égard un arrêt motivé. A l'ouverture de la session de 1822, on voit encore Bouville obtenir un certain nombre de voix pour la présidence, ainsi que pour la vice-présidence. Quelques jours après, il fut nommé candidat à la commission de surveillance de la caisse d'amortissement, puis membre de la commission du budget. A l'ouverture de la session de 1825, où il réunit également quelques voix pour la présidence, il fut (15 février) nommé membre et rapporteur de la commission chargée de la vérification des comptes antérieurs à 1822 ; puis, le 27 février, membre de celle qui fut chargée de l'examen de la proposition de Labourdonnaie tendant à l'expulsion de Manuel ; enfin, au mois de mars suivant, membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à des échanges entre le domaine de l'État et des établissements publics ou particuliers. Le 1^{er} avril, dans la discussion du budget, il établit que le véritable défaut de notre système financier consistait à n'avoir d'autre papier législatif que des inscriptions de rente, et proposa d'émettre, concurremment aux rentes, des reconnaissances qui pourraient être converties en rentes, comme l'étaient les anciennes reconnaissances de liquidation en 1816. Après une discussion approfondie, Bouville, sur les observations du ministre des finances (M. de Villèle), retira ses amendements, « pour ne pas prolonger, dit-il, une discussion qui, jusqu'à un certain point, pourrait partager des opinions qu'il est plus que jamais essentiel de réunir, et par conséquent aggraver le fardeau dont le ministre est chargé. Si la confiance qu'il annonce dans les ressources du trésor dont il dispose, et qu'il connaît mieux que moi, si ma persuasion de ses talents n'ont pu suffire encore pour dissiper entièrement les inquiétudes que j'avais conçues, elles sont au moins assez affaiblies pour que je puisse espérer que notre union fera le reste. L'union est dans ce moment-ci, messieurs, le premier, le plus grand de nos besoins ; elle est aussi le premier de nos devoirs, celui auquel nous serions le plus coupables de nous soustraire. » Ce qui portait Bouville à tenir ce langage était les symptômes d'une funeste division qui commençaient alors à se manifester parmi les membres (*voy. LABOURDONNAIE*) du côté droit. « Et ici, ajoutait-il avec émotion, je n'examine pas qui est ministre, qui est député, je ne vois que les soldats d'une

« même armée, les défenseurs d'une même cause...
 « en face d'un ennemi toujours empressé de profiter de toutes vos fautes.... Eh ! messieurs, permettez à celui qui professe hautement l'estime, l'amitié qu'il vous a vouée, permettez à celui qui a lu dans vos cœurs, à tous, et qui sait qu'aucun principe ne vous divise (et ce sont les principes qui doivent seuls diviser les hommes faits pour s'estimer), permettez à celui auquel son âge et une vieille habitude des affaires semblent peut-être pouvoir donner quelques droits, permettez-lui de vous sommer ici à la face de la France, et pour son intérêt qui vous est également cher et précieux à tous, d'abjurer de funestes divisions, et de vous réunir tous franchement et sans réserve dans un intérêt, commun, qui peut-être courrait risque d'être sacrifié sans ressource. » Cette allocution si sage fut applaudie ; mais elle ne changea rien aux dispositions intérieures de ceux à qui elle s'adressait, et les événements ont prouvé combien Bouville voyait juste. Le 16 avril, il appuya divers amendements tendant à arrêter la rapide dépréciation des laines indigènes, en augmentant les droits sur les laines étrangères. Lors des élections de la chambre septennale, nommé, par ordonnance du 24 décembre 1825, vice-président du grand collège départemental de Rouen, il réunit encore une fois les suffrages des électeurs. A l'ouverture de la session, il fut nommé président de son bureau. Le 29, il eut encore une cinquantaine de voix pour la présidence de la chambre, et le lendemain, il fut élu troisième vice-président ; puis, enfin, membre de la commission de l'adresse. Le 17 avril, il vota en faveur de l'admission de Marchangy comme député. Le 28 avril, dans une opinion approfondie en faveur du projet de loi relatif au remboursement des rentes, après avoir établi la légalité de la mesure, il s'attacha à prouver qu'elle n'avait rien d'inique à l'égard des créanciers de l'Etat, que dans cette circonstance l'Etat ne faisait qu'user de son droit. En terminant, il proposa d'ajouter par amendement au projet, qu'à dater du 1^{er} janvier 1828, la caisse d'amortissement serait réduite à sa dotation primitive de 40 millions. Le 5 mai, il reproduisit son amendement sous une nouvelle forme, et insista pour qu'il fût inséré dans la loi comme quatrième limite des conditions imposées au ministre des finances dans son exécution ; il insista vainement pour le développer, sa proposition fut écartée par la question préalable. Les journaux royalistes remarquèrent avec quelle inflexible dureté le ministre des finances, M. de Villèle, sûr de sa majorité, demandait qu'il fût fait main-basse sur des amendements qui se défendaient par leur gravité, par leur importance, et par des noms aussi justement honorés que ceux de MM. de Bouville, de Berbis et de Berthier. Le 8 juin, dans la discussion de la loi de septennalité, il proposa par amendement que cette loi ne reçût son exécution qu'après le délai de cinq ans, terme de la durée des pouvoirs conférés à la chambre actuelle par l'article 57 de la charte. Tout en approuvant le principe de la septennalité, il

pensait que la chambre, qui n'avait été élue que pour cinq ans, ne pouvait, sans une usurpation manifeste, accepter une prorogation de pouvoir. Le 1^{er} juillet, tout en votant l'adoption du projet relatif aux chemins vicinaux, il en démontra l'insuffisance. Dans la discussion du budget, il soutint que la chambre pouvait, sans empiéter sur l'initiative royale, transférer une dépense d'un chapitre dans un autre. Le 22 juillet, il appuya l'amendement de Casimir Périer, qui proposait d'établir un papier législatif, destiné à régulariser la dette flottante, qui jusque-là n'avait aucune sorte de limite. A l'ouverture de la session de 1825, il obtint des voix, tant pour la présidence que pour la vice-présidence ; fut ensuite élu membre de la commission de l'adresse ; puis le 4 janvier, de celle chargée de l'examen du projet de loi tendant à autoriser les villes de Laon et de Laval à s'imposer extraordinairement pour des dépenses d'utilité locale. Le 12 janvier, au nom du 8^e bureau, il fit prononcer l'admission de M. Dupont de l'Eure comme député. Le 5 mars, il proposa, sur le projet de loi relatif à l'indemnité aux émigrés, un amendement tendant à en changer les bases d'exécution, et qui, après une sérieuse discussion, ne fut rejeté qu'à une faible majorité. Le 22, il vota le rejet du projet de loi relatif à la conversion des rentes : « La question, dit-il, n'est pas de savoir si nous pouvons diminuer le taux de l'intérêt de nos fonds publics, mais si nous devons opérer cette réduction sans secousse, sans violence, sans froissement des intérêts particuliers, et surtout sans compromettre la solidité du crédit, afin qu'en dernier résultat les avantages de cette mesure profitent exclusivement à l'Etat ; ou bien, si, procédant par des moyens tout opposés, nous devons manquer à la foi promise envers une classe respectable de nos créanciers, ébranler la situation financière si heureuse dont nous jouissons, sacrifier enfin ces inappréciables avantages, pour, en dernier résultat, renoncer, en faveur de quelques individus, à tous les fruits que l'Etat pouvait en tirer (1). » Dans les développements de son opinion, il s'attacha surtout à prémunir la chambre contre le péril de se mettre dans la dépendance des banquiers : « Et voyez, disait-il, quel danger nous courrions, si aux intérêts des calculateurs de capitaux, venaient se joindre des intérêts politiques, qui jamais, vous en êtes bien avertis d'avance, ne seraient dans la direction des vôtres. Rappelez-vous toutes les insurrections qui ont eu lieu dans les deux mondes, soudoyées par les spéculateurs en capitaux, rappelez-vous les cortès puissamment secondées pendant longtemps, contre la légitimité, défendues, après leur élite, et conservant à présent encore un crédit que l'on espère faire triompher à la longue de la résistance d'un gouvernement légitime. » Le 6 mai, ses pouvoirs triennaux de commissaire près la caisse d'amortissement étant expirés, il fut porté par un nouveau scrutin candidat à cette com-

(1) Cette opinion fut insérée textuellement quelques jours après dans le *Journal des Débats* du 24 mars 1825.

mission. Durant la session de 1826, le marquis de Bouville, après avoir obtenu son petit contingent annuel d'un nombre insuffisant de voix pour la vice-présidence, parut à la tribune le 15 mars, pour proposer, au projet de loi concernant les colons de St-Domingue, un amendement qui ne fut pas adopté, après avoir donné lieu à une sérieuse discussion. Le 10 mai, il vota contre le projet de loi relatif aux substitutions, comme contraire aux véritables intérêts de la royauté. Le 25 mai, lors discussion du budget, il demanda de nouveau que les membres du clergé inférieur profitassent des augmentations de crédit proposées pour le département des affaires ecclésiastiques. Quelques jours après, il présenta quelques vues judiciaires sur différentes branches de l'administration départementale; puis, le 10 juin, sur le dégrèvement de l'impôt foncier; enfin, le 14, il proposa encore inutilement un amendement tendant à ce que dorénavant la loi de finances fût présentée en deux projets séparés, l'un pour *les voies et moyens*, l'autre pour *les dépenses*. Le 15 janvier 1827, il appuya vivement une pétition dont l'auteur suppliait la chambre d'inviter les ministres de Sa Majesté à lui proposer un supplément au crédit accordé par la loi du 21 décembre 1814, pour payer les dettes contractées par les princes pendant leur séjour hors de France. « Les dettes des Bourbons sont celles de la France, » ajoutait Bouville; l'honneur national est intéressé « à ce que l'on accorde enfin des fonds suffisants pour payer ces dettes sacrées. » Le 7 février, il s'inscrivit pour parler contre la fameuse loi de M. de Peyronnet sur la police de la presse. Il ne put arriver à la tribune pendant la discussion générale; mais, dans la délibération des articles, il proposa divers amendements tendant à tempérer la rigueur du projet. Le 31 mars, il appuya la réclamation de plusieurs habitants de Rouen, contre des établissements insalubres qui s'étaient formés dans cette ville, au mépris des règlements. Depuis lors, jusqu'à la fin de la session, il se fit peu remarquer. Désigné vice-président du collège de la Seine-Inférieure, par l'ordonnance de dissolution de la chambre septennale (6 novembre 1827), il ne fut point réélu, et, dès ce moment, vécut dans la retraite, jusqu'à sa mort, arrivée au mois de février 1833. Peu d'hommes ont laissé une réputation plus pure de loyauté, de désintéressement, et l'esprit de modération qui caractérise ses travaux législatifs pendant les dernières années qu'il siégea dans l'assemblée prouve qu'il n'était pas de ces royalistes qui n'avaient rien appris depuis 1815.

D—R—R.

BOUVOT (JOB), avocat, protestant, né à Châlons-sur-Saône, en 1558, étudia le droit sous le célèbre Cujas, exerça sa profession à Paris, et alla se fixer à Dijon, où il se fit une grande réputation en plaidant devant le parlement. Il mourut à Châlons, en juillet 1636, dans sa 78^e année, y étant aussi considéré qu'il avait été modéré dans ses opinions. Il nous a laissé : 1^o un *Recueil d'arrêts notables du parlement de Bourgogne*, Cologne (Genève), 1623 et 1628, 2 vol. in-4^o : le 2^o vol. est rare; 2^o un

Commentaire sur la coutume de Bourgogne, Genève, 1652, in-4^o, aussi peu exact que son *Recueil d'arrêts*. Les ouvrages de Bouvot dénotent dans leur auteur plus de zèle que de discernement et d'exactitude. Le style en est obscur; cependant Bouhier et Papillon ont parlé assez avantageusement de ce juriconsulte.

C. T—Y.

BOUX (GUILLAUME LE), né dans l'Anjou, en 1621, fils d'un batelier, fut successivement balayeur de collège, capucin, oratorien, curé, professeur de rhétorique à Riom, et prédicateur célèbre. Dans le temps de la fronde, il prêcha avec beaucoup de zèle à Paris, sur l'autorité due au roi, et obtint, en 1658, l'évêché d'Aqs, et en 1667, celui de Périgueux. C'est en demandant pour lui cette dernière dignité que ses amis se servirent de ce jeu de mots, que *Boux était né gueux, qu'il avait vécu gueux, et qu'il voulait Périgueux* (périr gueux). Il établit dans ce diocèse des conférences, dont on a recueilli le résultat en 5 vol. in-12. Il occupa ce siège pendant trente-sept ans, employa tout son revenu à des fondations de charité, et mourut en réputation de sainteté, le 6 août 1693. Ses sermons ont été imprimés à Rouen en 1766, 2 vol. in-12. Il a aussi écrit, en société avec Laval-Bois-Dauphin, évêque de la Rochelle, des *Dissertations ecclésiastiques sur le pouvoir des évêques, pour la diminution ou l'augmentation des fêtes*, Paris, 1694, in-8^o.

C. M. P.

BOUZONIE (JEAN), jésuite, né à Bordeaux vers 1646, montra dès l'enfance un talent marqué pour la poésie latine. Après plusieurs années consacrées à l'enseignement, il exerça le ministère de la chaire, auquel il fut contraint de renoncer par un accident qui le priva de la vue et de toute faculté d'agir en public. Il mourut à Poitiers, le 50 octobre 1726, après avoir publié deux recueils de poésies latines, quelques hymnes pour le bréviaire des augustins, des cantiques, des oraisons funèbres, quelques ouvrages ascétiques, et une *Histoire de l'ordre des religieuses filles de Notre-Dame*, Poitiers, 1697, 2 vol. in-4^o; quelques exemplaires ont la date de 1700. Ces religieuses, peu connues, se dévouaient, comme les ursulines, à l'éducation des jeunes personnes de leur sexe.

C. M. P.

BOUYS (JEAN-BAPTISTE), prêtre, natif d'Arles, est auteur d'un ouvrage sur les antiquités de cette ville, rare et curieux, mais qu'il ne faut lire qu'avec une extrême précaution, à raison des erreurs graves dont il est rempli. Cet ouvrage, écrit d'un style grossier et barbare, est intitulé : *la Royale Couronne d'Arles, ou Histoire de l'ancien royaume d'Arles, enrichie de l'histoire des empereurs romains, des rois goths et des rois de France qui ont résidé dans leur enclos*, Avignon, 1641, 1644, in-4^o. W—s.

BOVADILLA (DON FRANÇOIS DE), commandeur de l'ordre de Calatrava, envoyé à St-Domingue, en 1500, par Ferdinand et Isabelle, avec ordre d'examiner la conduite de Christophe Colomb, de le déposer s'il était coupable, et de se charger lui-même du gouvernement, somma, dès qu'il fut arrivé, don Diego Colomb, frère de Christophe, de lui remettre la citadelle dont il avait la garde. Sur son refus, il

s'en empara et se fit reconnaître pour gouverneur ; puis, sans égard pour la qualité et les services de Colomb, qu'il était intéressé à condamner, il le fit mettre aux fers, et le renvoya en Espagne avec son acte d'accusation dressé d'après les dépositions des plus infâmes délateurs. Pour se faire un parti dans la colonie, Bovadilla relâcha la discipline, fit des réglemens opposés à ceux que Colomb avait jugés nécessaires, encouragea les excès les plus honteux, et, au lieu de protéger les Indiens, les réduisit à un état de servitude complète. Son imprudente administration menaçait la colonie d'une ruine prochaine, lorsque Ferdinand et Isabelle, indignés de sa conduite à l'égard de Colomb, firent mettre ce grand homme en liberté, se hâtèrent de rappeler Bovadilla, pour qu'on ne les soupçonnât point d'avoir autorisé ses violences, et nommèrent à sa place Nicolas Ovando, commandeur de Calatrava. Le nouveau gouverneur étant arrivé à St-Domingue avec une flotte, Bovadilla lui résigna sa charge, et eut ordre de retourner sur-le-champ en Espagne pour rendre compte de sa conduite. La flotte sur laquelle il était monté, lui et ses partisans, se disposait à mettre à la voile, lorsque Colomb, qui poursuivait ses découvertes, vint chercher un abri à St-Domingue pour échapper à une tempête qu'il prévoyait ; mais Ovando, voulant faire partir Bovadilla, regarda l'avis que lui donna Colomb comme le rêve d'un visionnaire, et, malgré ses instances, la flotte, chargée d'or, mit en mer. A l'instant même (c'était le 29 juin 1502), presque tous les vaisseaux furent engloutis, et de ce nombre fut celui qui transportait Bovadilla. — Un peintre du même nom acquit quelque célébrité en Espagne dans le 17^e siècle. B—P.

BOVERIUS (ZACHARIE), né à Saluces en 1568, capucin en 1590, professa la philosophie et la théologie dans son ordre, s'y distingua par sa piété, par son zèle pour la conversion des hérétiques, et par la composition de plusieurs ouvrages, devint déliniteur général, et mourut à Gènes, le 31 mai 1638. Il est surtout connu par son *Histoire des Capucins*, en latin, Lyon, 1632 et 59, 2 vol. in-fol. Cet ouvrage, déshonoré par une foule de contes puérils, fut supprimé par un décret de la congrégation de l'Index, du 18 juin 1634. Un autre décret du mois de novembre de l'année suivante permit de le réimprimer, moyennant certaines corrections. Il y en a des traductions, française, par le P. Caluze, Paris, 1677, in-fol. ; italienne, par le P. San Benedetti, Venise, 1648, in-fol., 4 vol. ; espagnole, par le P. Gabriel de Moncada, Madrid, 1844, 5 vol. in-fol. Le P. Marccelin, de Pise, a continué cette histoire depuis 1612, où Bovérius l'avait laissée, jusqu'en 1654, Lyon, 1676, in-fol. Le P. Sylvestre l'a augmentée d'un appendix, Milan, 1757, in-fol. Bovérius consacra encore à la gloire de son ordre un autre ouvrage : *de Vera habitus Forma a S. Francisco habita*, Cologne, 1647, in-12, où il prétendit démontrer, par onze arguments, que l'habit dont les capucins sont revêtus était le même qu'avait porté St. François, Lyon, 1652 ; Cologne, 1655, in-8°. Ses autres écrits roulent encore sur des questions relatives à son or-

dre, ou sur des sujets de controverse entre les catholiques et les hérétiques de toute espèce. Le plus curieux est celui qu'il composa en 1623, à Madrid, où il avait suivi le cardinal Barberin, en qualité de théologien, pour engager le prince de Galles, qui s'y était rendu dans le dessein d'épouser la sœur du roi, à se faire catholique. T—D.

BOVES (JOSEPH-THOMAS), fameux partisan américain, était Castillan et né dans la lie du peuple. A peine âgé de trente ans, et n'étant que sergent de marine, il se rendit en Amérique. Quelques protections lui valurent un emploi de garde-côte. Mais, loin de justifier la confiance de son gouvernement, il se laissa corrompre, et trouva commode de joindre à son traitement fixe un casuel prélevé sur les marchandises des contrebandiers. On eut vent de ce manège peu rare en Espagne, et Boves fut arrêté, jugé et condamné comme prévaricateur. On conçoit qu'en sortant de prison il se trouva sans place. Quelques marchandises, gages de la reconnaissance des contrebandiers, lui formèrent un commencement de pacotille, et il se fit porte-balle. La révolution coloniale ayant éclaté en 1810, Boves se hâta de laisser la balle pour prendre l'uniforme. Le hasard le jeta dans les rangs des royalistes, ou, pour mieux dire, des partisans de la métropole. Au fond, la question lui était complètement indifférente. Bientôt il fut capitaine de milice et fit partie en cette qualité du corps de Cagigal, lorsque vingt-quatre heures après la défaite de Monteverde, à Maturin, ce général annonça qu'il allait se retirer dans la province de Guaiana (la Guiane Espagnole). Boves, dont la guerre et le pillage étaient l'élément, s'indigna de cette retraite ; il fit quelques représentations à Cagigal ; et enfin, voyant qu'il ne pouvait l'ébranler dans sa résolution, il déclara ouvertement que Son Excellence pouvait aller où elle le jugerait à propos, mais que lui il resterait dans Vénézuéla pour combattre les ennemis du roi, tant qu'il en resterait un seul, et qu'il invitait les braves, les fidèles, à suivre son exemple. Cagigal, malgré son dépit, entendant tenir en présence de toute sa troupe un langage si plein d'énergie, ne trouva d'autre moyen pour prévenir un abandon général que d'approuver l'allocution fort irrespectueuse du capitaine, et de l'autoriser à former où il le voudrait un corps de troupes aussi nombreux qu'il le pourrait, et il partit pour San-Tomé de Angostura. Prolitant de cette permission, Boves établit son quartier général à Calabozo, arma les esclaves, organisa un corps d'infanterie et de cavalerie qui monta bientôt à près de cinq cents hommes. Quoique encore trop faible pour occuper en maître ces plaines qui donnent la clef de Caracas, et en conséquence obligé de revenir vers l'est, son activité, son esprit d'entreprise, le rendaient dès lors un des chefs les plus redoutables des anti-indépendants. Attaqué par Marino, dans les provinces orientales dont ce chef était proclamé dictateur, il le battit, quoiqu'on ne lui opposât qu'un nombre de troupes fort inférieur, et depuis ce jour il ne cessa de se renforcer. Tandis que Bolivar recevait à Caracas les hommages pré-

maturés de ses flatteurs, Boves ouvrait les prisons, accueillait à bras ouverts les vagabonds, les repris de justice, les noirs, les hommes de couleur, tous ceux, en un mot, qui voulaient piller et tuer sous lui; il imposait ici des taxes, là des réquisitions. Fourni ainsi d'argent, de chevaux, de mulets, de munitions, il divisa son corps en plusieurs armées, nomma Morillo son commandant en second, et ne reconnut l'autorité de personne, pas même celle du capitaine général Monteverde. Le pillage, la licence, les plus horribles dévastations signalaient partout son passage, dans un espace de plus de quatre cents lieues, des bords de l'Orénoque aux environs de Caracas. Les Rosette, les Puy, les Machado, dignes lieutenants d'un chef aussi farouche que brave, n'ouvraient la bouche que pour proférer des menaces de mort et d'incendie, qu'ils n'accomplissaient que trop fidèlement. La bande, qui alors montait à 8,000 hommes, était comme électrisée par ces exemples : une foule d'atrocités et d'actes d'une vaillance héroïque, telle que le fanatisme patriotique ou religieux peut seul en produire, se succédaient sans interruption. La division de Boves n'eut bientôt plus d'autre nom que celui de *division infernale*. La fin de 1815 et janvier 1816 le virent successivement attaquer Camacagua et y faire des prisonniers, marcher sur Vittoria, sur Rosette, sur Munara, sur Chaguaramas, battre l'ennemi près de cette ville, revenir établir son quartier général à Calabozo, envoyer des partis dans les plaines autour de Caracas, enfin prendre position près de cette capitale, dans laquelle Bolivar se faisait conférer de nouveau la dignité de dictateur. Les horribles cruautés de Boves et de ses lieutenants déterminèrent le fameux manifeste du 8 février, qui annonçait solennellement des représailles, et qui fut, en effet, suivi de l'égorgement de 1,200 prisonniers. La guerre alors fut faite avec une frénésie et un excès d'inhumanité heureusement fort rares. Partit le 1^{er} février de son quartier de Calabozo, Boves surprit l'avant-garde patriote à Flores, et la passe au fil de l'épée; il marche contre le général Campo-Elías, l'atteint au village de San-Juan de los Morros, le bat et tue les prisonniers, puis, blessé, porte son quartier général à Villa del Cura, d'où il détache sur Caracas deux colonnes commandées l'une par Morales, l'autre par Rosette. La défaite de l'Espagnol Yancz, la lenteur avec laquelle le général royaliste Calzada faisait des progrès, paralysaient en partie l'énergie de Boves, qui était dès lors forcé à beaucoup de circonspection, sa blessure d'ailleurs l'empêchant de tout voir, de tout animer par sa présence. Le 12, il fut battu complètement à son tour par Rivas à Vittoria : de part et d'autre, les prisonniers furent fusillés après l'action. Mais, grâce à la nonchalance de Rivas, qui, au lieu de poursuivre son succès, laissa le commandement à Campo-Elías, Boves répara bientôt cet échec et prit sa revanche sur Bolivar lui-même, qu'il vainquit à San-Mateo le 19. On sait que la Bolivar avait son plus beau domaine. Boves dut son avantage à une embuscade : ses gens, par une retraite feinte, attirèrent

dans une plaine les indépendants de la vallée, où semblait devoir s'engager le combat. La cavalerie, faisant volte-face, se développa tout à coup sur leurs ailes et les mit en fuite. Bolivar disparut comme eux ; et Boves, avec ses hommes noirs et ses mulâtres, vint s'asseoir à la table où le dictateur allait se mettre. Il envoya ensuite un corps considérable assiéger la Guaira. Cette expédition, nécessaire pour assurer les communications avec l'Espagne, ne fut pas heureuse. Piar, à la tête de quatre cents hommes seulement, attaqua et défit le corps détaché par Boves. Peu de temps après, les deux dictateurs (Marino et Bolivar) se réunirent à la Puebla. Le résultat de cette jonction fut pour Bolivar l'obligation de se retirer dans les vastes plaines dites Los Llanos, tandis que le général espagnol Cevallos se dirigeait vers San-Carlos. Les événements, pendant les deux mois suivants, favorisèrent tour à tour les deux partis : la seule affaire importante fut celle de Calabozo, le 28 mai : Boves, en s'abstenant d'y prendre part, fut cause sans doute du désastre qu'y éprouvèrent les royalistes mis en pleine déroute. En revanche, dès qu'il vit jour à opérer de son chef, après s'être maintenu sans de grands avantages, mais sans échec, dans les Llanos, il profita de la faute que Bolivar commit en divisant son armée qu'il fit agir sur trois points différents et séparés par des distances considérables. Bolivar lui-même était resté pour s'opposer à la *division infernale*. Mais Boves, plus habile à choisir ses champs de bataille, l'attaqua au village de la Puerta, près de Villa del Cura, à cinquante lieues de Caracas, dans une plaine immense où la supériorité de sa cavalerie lui assurait la victoire (14 juin). Après plusieurs heures de combat, Bolivar se retira avec une perte de 1,500 hommes, de sept canons et de soixante prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Diégo Talon. Ils furent fusillés le lendemain, par l'ordre de Boves. Cette affaire le rendit maître des plaines du Tuy et d'Aragua, et coupa les communications de Caracas. Réuni ensuite à Cagigal et à Calzada, il tomba sur Marino, qui se retira dans Cumana. Dès lors, la confusion, le découragement, régnèrent dans la capitale. Boves s'avança sur Valencia, où les indépendants s'étaient fortifiés ; il les força à se retirer dans la principale rue, derrière des barricades, et détacha un corps pour les bloquer. Lui-même, à la tête du reste de son armée, se porta sur Puerto-Cabello, en fit lever le siège, et repoussa les indépendants vers Ocumare, où ils s'embarquèrent. Son entrée à Puerto-Cabello fut un véritable triomphe : il y trouva sa nomination de colonel dans l'armée espagnole. Revenant sous les murs de Valencia, qui tenait toujours, il pressa si vivement le siège que la garnison capitula. Le peu de foi dont on avait vu tant d'exemples dans cette guerre engagea le parti vaincu à donner au traité une sanction plus solennelle que les signatures des généraux. Une messe fut célébrée entre les deux armées ; et, au moment de l'élévation, le général royaliste fit serment d'accomplir religieusement les articles de la convention. La ville alors fut livrée à Boves ; et le lendemain

tous les officiers des républicains et une partie des soldats furent fusillés.. De ce nombre était l'éloquent Espejo. Maître de Valencia, Boves détacha deux colonnes sur Caracas. Rivas voulut alors, avec ce qu'il pourrait réunir de forces, les attaquer successivement toutes les deux. Il les eût battues sans doute, et Boves eût été compromis; mais les tergiversations de Bolivar firent échouer ce plan. Rivas et quelques autres chefs découragés engagèrent le combat d'Antimano, qui se termina par la défaite des patriotes et par la retraite de Bolivar sur Barcelone. Boves, en le poursuivant avec sa cavalerie, acheva de le mettre dans une position très-critique; car les habitants de Barcelone et ceux de la campagne s'insurgeaient et menaçaient de couper ses communications avec Cumana. Cette suite de succès amena l'entrée des Espagnols à Caracas. Cagigal avait été nommé capitaine général par la cour d'Espagne. Boves, que l'élévation de son ancien général froissait vivement, se retira dans les environs de Barcelone. Le 8 août il battit les indépendants, leur tua ou blessa 4,500 hommes, et prit quatre pièces de canon. Le 5 décembre, il les vainquit encore à Urica et assura par cette victoire la prise de Maturin. Mais, atteint mortellement d'un coup de lance à la fin de l'action, il expira sur le champ de bataille. Les troupes lui firent des funérailles sanglantes et bien dignes d'un pareil homme : femmes, enfants, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée; Rivas prisonnier périt fusillé par ses compatriotes, et sa tête fut envoyée à Caracas, pour y être exposée publiquement.

VAL. P.

BOWDICH (THOMAS-ÉDOUARD), s'est rendu célèbre par ses voyages en Afrique, et dans le pays des Aschantis, que le premier il a fait connaître à l'Europe. Quoique doué d'un tempérament sain et vigoureux, il a, comme tant d'autres, succombé, jeune encore, à l'influence du climat de la Nigritie, fatale à la race blanche qui, établie dans ces contrées depuis plusieurs siècles, n'a pu encore s'y acclimater et s'accroître sans mélange de sang africain. Édouard Bowdich naquit à Bristol en 1790 (1), d'un père manufacturier et commerçant. Sa famille était ancienne, et il se prétendait issu des Bowdyke de Dorsetshire, d'origine saxonne. Dès l'âge de huit ans il fut envoyé au collège de Corsham dans le Wiltshire. Il fit de rapides progrès dans ses études, et par son caractère jovial, entreprenant, courageux, il sut se faire singulièrement aimer de ses camarades. Dans son jeune âge, une chute de cabriolet lui avait disloqué une épaule et fracassé la cloison du nez, de sorte que le côté droit du corps fut toujours chez lui plus faible que l'autre, et son nez, d'ailleurs bien fait et aquilin, resta de travers. Cette légère difformité lui donnait quelque ressemblance avec le plus fameux guerrier de son pays, qui se trouvait vers le même temps que lui à Paris. Bowdich était petit, brun; il avait le teint coloré, l'œil grand, brillant, la physionomie spirituelle; il parlait avec élégance et avec feu la langue de son pays,

difficilement celle de France. Mais la peine qu'il se donnait pour rendre ses pensées en français lui faisait forger des expressions et créer des tournures qui jetaient beaucoup d'attrait et d'originalité sur sa conversation. Son imagination était vive, son jugement sain, sa conception prompte, sa sagacité grande sur toutes les matières de sciences et de littérature; mais sans connaissance de la société et des hommes, comme tous les jeunes gens, il tranchait avec hauteur et dédain les questions les plus difficiles de morale et de politique, ne soupçonnant pas même combien étaient illusoires les bases sur lesquelles ses opinions étaient assises. Du reste, franc, loyal, mais imprudent, il ne comprenait pas assez que, ne fût-ce que pour rendre moins difficile la tâche des amis qui veulent nous être utiles, il faut se garder d'augmenter, sans nécessité, le nombre de ses ennemis. Sa jeunesse, comme son âge, se ressentit des qualités et des défauts de son caractère, et il dut aux uns et aux autres ses succès, sa réputation et ses malheurs. Sa chute ne l'avait pas rendu inhabile aux exercices du corps; il s'y appliqua avec ardeur et y excella. A peine sorti du collège, à l'âge de quatorze ans, il se passionna pour la chasse au renard, sans que son goût pour l'étude eût en rien diminué; de sorte qu'il passait une partie des jours à cheval, et une partie des nuits à lire, se cachant, pour échapper à la surveillance dont il était l'objet, dans le cabinet de sa mère, ou entre les ballots de laine du magasin de son père. Celui-ci voulut en vain le forcer à s'assujettir aux travaux et aux devoirs de sa profession. D'un caractère indépendant, indomptable, le jeune Bowdich déserta la maison paternelle, et se rendit à Londres, à peine âgé de dix-sept ans. Là, il devint amoureux d'une jeune personne dont il se fit aimer, et qui, après deux années de poursuite, lui accorda sa main, malgré sa famille. Des amis communs réconcilièrent Bowdich avec son père, qui l'associa à son commerce; mais de nouvelles querelles surgirent, et les deux époux, abandonnés par les familles auxquelles ils appartenaient, et à la puissance desquelles tous deux s'étaient soustraits, se trouvèrent sans ressources. Pour échapper à des persécutions qui tendaient à les séparer l'un de l'autre, ils résolurent de passer en Afrique. Bowdich avait sur la Côte-d'Or, dans l'établissement anglais de Cape-Coast, un oncle qui y commandait en second; il sollicita et obtint un emploi dans cet établissement, et, en 1814, il s'embarqua seul pour l'Afrique, laissant sa femme et un enfant qu'il en avait eu. Il fut bien accueilli par son oncle, qui saisit une occasion de l'envoyer en Angleterre pour porter les dépêches du gouverneur; Bowdich eut alors le bonheur de revoir sa femme et son enfant. Les lettres dont il était porteur exposaient la situation critique des Anglais sur la Côte-d'Or, et les périls imminents dont ils étaient menacés par les Aschantis. Ces nouvelles déterminèrent le gouvernement anglais à envoyer une ambassade au roi de cette nation. Bowdich, malgré sa jeunesse, fut nommé chef de cette ambassade, et retourna en cette qualité en Afrique, emmenant avec lui sa

(1) Et non en 1793, comme il est dit dans plusieurs ouvrages.

femme et son enfant. Mais le gouverneur de la forteresse de Cape-Coast, et son conseil, qui avaient plein pouvoir pour cet objet, changèrent les dispositions du ministère. Un officier plus âgé, plus avancé en grade, fut nommé chef de l'ambassade, et Bowdich ne fut chargé que de la partie scientifique de l'expédition. Elle partit le 15 avril 1815 pour Coumassie, résidence du roi des Aschantis et capitale de cette nation nègre. Les fautes et l'impéritie de celui qu'on avait nommé pour commander en chef donnèrent lieu à Bowdich de déployer un caractère et un courage qui forcèrent tous ceux qui faisaient partie de l'expédition à se mettre sous sa direction, à obéir à ses ordres; de sorte qu'il devint de fait l'ambassadeur reconnu, et parvint à conclure, en cette qualité, un traité avec le roi des Aschantis, et à ramener sains et saufs, à travers mille périls, à Cape-Coast tous ceux qui composaient l'ambassade. Un service aussi éminent, une entreprise aussi heureusement achevée, exaltèrent, non sans raison, les espérances et l'orgueil du jeune Bowdich. Il s'embarqua de nouveau pour l'Angleterre, avec sa femme et son enfant; et, arrivé à Londres, il publia, en 4 vol. in-4°, l'histoire de sa mission chez les Aschantis. Cette relation, que l'auteur avait commencée et presque achevée sur le vaisseau même qui le conduisit en Europe, attira l'attention. L'ouvrage était prolixe, sans ordre, mais il faisait connaître l'intérieur d'un pays dont les géographes n'avaient pu inscrire sur leur carte que le nom, et dont ils avaient indiqué très-imparfaitement la position et les limites. Il donnait de nombreux renseignements sur le Soudan, pays sur lequel se dirigeaient alors plusieurs voyageurs. Enfin le style de cet ouvrage, quoique inégal et incorrect, était facile, naturel, et souvent énergique et pittoresque. Bowdich demandait, pour prix du service qu'il avait rendu à sa patrie, qu'on l'acéréditât comme consul auprès du monarque nègre, avec lequel il était parvenu à conclure un traité de commerce, et qu'on lui fournit ainsi les moyens de poursuivre ses découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Mais la hardiesse de son langage et de ses écrits lui avait fait des ennemis puissants, et le poste qu'il demandait fut donné à un autre. Dans un des journaux littéraires les plus répandus de l'Angleterre, on publia, sur son voyage, des articles pleins de critiques amères et injustes. Alors Bowdich ne garda plus de mesure : il publia une brochure dans laquelle il dévoilait l'avarice, la corruption, l'incapacité de ceux qui lui étaient contraires. Il demeura à Paris, en attendant qu'on lui rendit dans son pays la justice qui lui était due. Toujours dominé par l'idée de retourner en Afrique, ce premier théâtre de sa naissante renommée, il s'efforça d'acquérir toutes les connaissances qui lui manquaient, afin de pouvoir mettre à profit pour les sciences les dangers qu'il se proposait d'affronter. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de l'histoire naturelle et de la langue arabe. Il rechercha la société, les conseils et les lumières des savants français, et en fut accueilli avec la bienveillance que méritaient ses

V.

talents et son honorable caractère. L'intérêt qu'il excitait s'augmentait encore par celui qu'inspirait sa jeune et aimable femme, de la figure la plus touchante, d'un caractère véritablement angélique. On savait qu'instruite dans les langues savantes, elle partageait les études et les travaux de son mari, sans rien négliger de ses devoirs maternels. C'est dans la bibliothèque de l'auteur de cet article, et sous ses yeux, que Bowdich a exécuté son *Essai sur la Géographie de la partie occidentale de l'Afrique*, et dressé la carte en deux feuilles qui accompagne cet ouvrage. Ces travaux, malgré les grandes découvertes qu'on a faites depuis et auxquelles ils ont contribué, ne sont pas inutiles à consulter, et renferment les résultats de recherches nombreuses et consciencieuses. Les autres opuscules qui ont marqué le séjour de Bowdich à Paris ont, avec sa traduction du voyage de Mollien, presque tous été publiés par le besoin de vivre; mais, s'ils portent des indices de compositions trop rapides, ils démontrent un savoir peu commun, et un esprit capable d'embrasser les différentes branches des connaissances humaines et d'apprécier leur importance relative. Bowdich, désespéré de n'essayer que des refus de la part du gouvernement de son pays, conçut le singulier projet de devenir l'homme de l'Europe, et de voyager pour le compte et le profit d'une société de souscripteurs de toutes les nations. Son but était de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'à Tombouctou. Il fit même imprimer un prospectus, par lequel il promettait de grands avantages aux souscripteurs. Mais il fut d'autant plus facile de le faire renoncer à son plan chimérique, qu'il apprit, à cette époque, que le comité qui régissait si maladroitement les établissements anglais en Afrique, et dont il avait provoqué la destruction par ses écrits, venait d'être supprimé. Cette circonstance lui offrait de nouvelles chances de fortune : en effet, Charles MacCarthy, gouverneur de Sierra-Leone, ayant obtenu la permission de s'absenter de son gouvernement, vint visiter Paris; il y rechercha avec empressement Bowdich, et concerta avec lui le plan d'une nouvelle expédition dans l'intérieur de l'Afrique, que notre voyageur devait exécuter sous la protection de ce gouverneur éclairé, et au moyen de sommes procurées par lui. L'exécution suivit de près ce projet, et Bowdich, en 1822, s'embarqua avec sa femme et un de ses enfants pour Lisbonne; là, il recueillit dans les manuscrits portugais qu'on lui communiqua tout ce qu'il put trouver de renseignements sur les découvertes des Portugais dans l'intérieur de l'Afrique, entre Angola et Mozambique, et en composa un ouvrage qui fut publié au compte et par les soins des protecteurs généreux qui lui avaient fourni l'argent nécessaire à son voyage. Il partit de Lisbonne, essuya une violente tempête et aborda à Madère. Il s'occupa d'une description de cette île où diverses circonstances l'obligèrent de résider pendant l'espace d'un an. Parvenu, après bien des contrariétés et des dangers, jusqu'à l'établissement des Anglais sur la Gambie, il fut bien reçu du gouverneur de Bathurst, forteresse britannique dans l'île de Ste.

Marie, à l'embouchure de la Gambie. Là, les travaux auxquels se livra le jeune Bowdich, le peu de précautions qu'il prit contre le climat, malgré des admonitions réitérées, lui donnèrent cette fièvre pernicieuse, particulière au climat, et à laquelle, après quinze jours de maladie et de souffrances, il succomba le 10 janvier 1824, dans les bras de sa femme, qui n'avait pas cessé de partager ses fatigues et ses périls, lui prodiguant les soins les plus tendres et les plus assidus. Il semble qu'il avait lui-même un pressentiment de sa fin prématurée, car, peu de jours avant ce cruel événement, répondant, avec une modération qu'il n'avait pas toujours eue, à un article éritique du *Quarterly Review*, il avait dit : « Je désire « que l'esprit des membres actuels du ministère anglais ne soit jamais troublé par des souvenirs qui « leur rappelleraient les injustices dont j'ai été l'objet, lorsqu'il sera trop tard pour en convenir, et « lorsqu'une famille dont je suis le soutien répondra « que j'ai été victime en Afrique d'un zèle désintéressé et d'une entreprise non soutenue. » Ces paroles furent rappelées dans plusieurs journaux, et firent en Angleterre une grande impression, quand les premières nouvelles que l'on reçut de Bowdich et de son expédition apprirent que sa triste prédiction était accomplie. Cet homme, qui réunissait tant de qualités utiles à un voyageur, laissa de profonds et légitimes regrets, qu'accrurent encore, par la suite, le récit des désastres qu'éprouva l'établissement anglais de Cape-Coast, et la fin tragique de sir Charles Mac-Carthy. Voici la liste exacte des ouvrages de Bowdich, tous en langue anglaise, selon l'ordre de leur publication : 1° *Relation d'une mission depuis Cape-Coast chez les Ashantis* (Mission from Cape-Coast-Castle to Ashantees, etc.), Londres, 1819, 4 vol. in-4°. Une traduction française tronquée, fautive, où l'on a supprimé les cartes et les dessins, et qui ne peut qu'induire en erreur, a paru sous ce titre : *Voyage dans le pays d'Ashantie, ou Relation de l'ambassade envoyée dans ce royaume par les Anglais*, etc., Paris, 1819, in-8°. On lira avec plus de fruit, dans le t. 12 de notre *Histoire générale des voyages*, l'analyse que nous avons donnée de cet ouvrage, ainsi que ceux de Hutton et de Dupuis, qui furent publiés à la même époque. 2° *Le Comité d'Afrique*, Londres, 1819. Bowdich dévoila dans ce pamphlet les vices et les abus de l'administration anglaise dans les établissements de la côte d'Afrique, qui étaient dirigés par une commission de marchands, plus intéressés à leur destruction qu'à leur prospérité. Il amena l'abolition de ce mode vicieux d'administration; mais il augmenta le nombre des ennemis du jeune auteur. 3° Traduction anglaise du *Voyage de Mollien aux sources du Sénégal et de la Gambie*, 1820, in-8°. 4° *Réponse au Quarterly Review*, Paris, 1820, in-8° (lithogr.). 5° Une traduction d'un *Traité de taxidermie*, avec des notes, traduction à laquelle il ne mit pas son nom. 6° *Expédition des Français et des Anglais à Timbo*, Paris, 1821, in-8°. Ce pamphlet renferme sur le voyage de Mollien des remarques éritiques que l'éditeur de la traduction anglaise avait refusé

d'imprimer avec le voyage. 7° *Essai sur la géographie de la partie septentrionale et occidentale de l'Afrique*, Paris, 1821, in-8°. 8° *Carte de la partie septentrionale et occidentale de l'Afrique*, en 2 feuilles, pour accompagner l'ouvrage précédent : le Gambarou, dont le nom avait disparu des cartes d'Afrique depuis Delisle, et plusieurs lieux dont les noms étaient inconnus en Europe avant Bowdich, et que Clapperton et Lander ont visités depuis, se trouvent sur cette carte. 9° *Essai sur les superstitions communes aux Egyptiens, aux Abyssins et aux Aschantis* (an Essay on the superstitions, customs, and arts, common to the ancient Egyptians, etc.), Paris, 1821, in-4°. Il y a des rapprochements curieux dans cet ouvrage, et il prouve de l'érudition. À la vérité, cette érudition est quelquefois peu sûre et les conclusions de l'auteur hasardées. 10° *Des fascicules sur l'histoire naturelle des quadrupèdes et des oiseaux* (*Analysis of natural classification of mammalia; inquiry of ornithology, of conchology, etc.*), Paris, 1821, in-8°, accompagnés de planches lithographiées. Ces fascicules furent composés pour faciliter aux Anglais la connaissance des genres décrits par Cuvier dans son règne animal. 11° *Explication d'une erreur de Mungo-Park dans son second voyage*. Ce mémoire lithographié a eu pour cause une inadverance de Mungo-Park dans son dernier journal, signalée par l'auteur de cet article dans ses recherches sur l'Afrique, remarque dont Bowdich s'exagéra l'importance. Son mémoire nous a valu une accusation injuste de la part d'un astronome célèbre de Berlin, qui, parce que Bowdich nous a cités, a cru pouvoir nous attribuer les erreurs que celui-ci avait commises. Nous avions négligé de répondre à cette éritique de l'astronome prussien, mais un jeune et savant géographe de Paris a pris cette peine, sans y être invité par nous; et, quoique nous n'ayons été nullement blessé de l'attaque, nous devons être reconnaissant de la défense. On peut conférer, pour être au courant de cette discussion scientifique, le recueil de l'académie de Berlin et le *Bulletin de la société de géographie*. 12° *Mémoire sur le calcul des éclipses de lune et sur les formules primitives employées pour la détermination des longitudes en mer*. Nous ne connaissons cet écrit que par une notice manuscrite sur la vie de Bowdich qui est de la main de sa veuve, et qui n'indique ni le format de ce mémoire, ni le lieu de son impression; mais nous croyons qu'il fut publié à Londres, car à cette époque Bowdich nous communiquait habituellement en manuscrit ce qu'il faisait imprimer à Paris. 13° *Relation des découvertes faites dans l'intérieur d'Angola et de Mozambique d'après des manuscrits originaux*, Londres, 1824, in-8°. On a réimprimé à la fin de cet ouvrage le mémoire lithographié indiqué sous le numéro 10; mais on a retranché de cet écrit, en le réimprimant, une page curieuse relative au voyage de Palissot de Beauvois qui se trouve dans notre exemplaire. 14° *Excursions dans les îles de Madère et de Porto-Santo faites dans l'automne de 1823*, Londres, 1825, in-4°. Cet ouvrage a été terminé par la veuve de

l'auteur qui en a dessiné toutes les planches; une excellente traduction française en a été publiée à Paris, en 1826, in-8°, accompagnée de notes de Cuvier et de Humboldt, et d'un atlas qui reproduit les 19 planches de l'édition anglaise. Cette traduction est préférable à l'original, qui ne contient pas les notes, ce qui est fâcheux, parce qu'il y a beaucoup de poissons décrits et gravés, et qu'ainsi les notes de Cuvier sont d'une grande importance. Cet ouvrage, intéressant pour l'histoire naturelle, démontre les progrès que l'auteur avait faits dans toutes les branches de cette vaste science, depuis son premier voyage.

W—R.

BOWDLER (THOMAS), littérateur anglais, né en 1754, à Ashley, près de Bath, fit, à l'âge de neuf ans, une chute de cheval dont les suites le retinrent longtemps dans un état de souffrance et de langueur. L'inaction à laquelle il fut ainsi condamné tourna au profit de son intelligence, et il acquit dès lors une instruction assez étendue. Il acheva ses études à l'université écossaise de St-André, puis à celle d'Édimbourg, et voyagea ensuite en divers pays de l'Europe, ne négligeant rien et exposant même sa vie afin de satisfaire une noble curiosité. Sa condescendance pour les intentions de ses parents lui fit embrasser la profession de médecin, pour laquelle il ne se sentait pas assez de fermeté, et il y renonça à la mort de son père. Son instruction, son caractère et ses manières lui donnèrent accès à Londres dans les meilleurs cercles, notamment dans la maison de mistress Montagu, l'auteur de l'*Essai sur les écrits de Shakspeare*; et ce fut là qu'il se vit en contact habituel avec l'évêque Porteus, Edm. Burke, mistress Anna More, et autres personnes célèbres. Reprenant ses voyages, il était, en 1787, dans les Pays-Bas, et fut témoin de la lutte soutenue entre les patriotes et le stathouder, lutte dont il écrivit les détails dans une suite de lettres qui furent publiées l'année suivante. Il se rendit aussitôt après en France. Les signes d'une révolution imminente n'échappèrent pas à son esprit observateur, et il se hâta de retourner dans sa patrie pour y concourir au maintien de la stabilité. Il fut attaché à diverses associations ayant pour but de soutenir la morale et la religion, et d'améliorer le sort des classes inférieures. Une conformité de vues le mit en relation d'amitié et en communauté de travaux avec le philanthrope Howard, le bienfaiteur des prisonniers. Le soin de sa santé affaiblie l'ayant déterminé, vers 1800, à s'éloigner de la capitale, il fixa son séjour dans l'île de Wight, en un lieu très-agréable nommé St-Boniface, où s'écoulèrent les dix années les plus heureuses de sa vie. En 1810, il accompagna son neveu à l'île de Malte, et y retrouva un ami de collège, le lieutenant général Villettes. Lorsque cet ami de cœur lui fut enlevé peu d'années après, Bowdler rédigea quelques pages sur sa vie, et les fit imprimer en y joignant plusieurs opuscules, tels que des lettres sur l'état de la France, immédiatement après l'abdication de Bonaparte, et sept lettres et une prière de Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, des détails sur la bonne sœur Marthe, etc. Il se livra ensuite à un travail

plus littéraire : regrettant que le théâtre du plus grand auteur dramatique de l'Angleterre ne pût être lu sans danger par toutes sortes de personnes, à cause de quelques allusions aux saintes Ecritures et de nombreuses expressions qui blessent la décence, il s'attacha à faire disparaître les passages qui n'ajoutaient rien au mérite des pièces et pouvaient diminuer le cercle des admirateurs d'un si beau génie. La première édition du *Shakspeare de famille* fut publiée en 1814, 10 vol. in-8°; quelques cris s'élevèrent contre ce qu'on représentait comme une sorte d'attentat; mais l'éditeur put se consoler de ces clameurs par le bon accueil qui fut fait à l'ouvrage. Quatre éditions parurent dans l'espace de sept années. Ce succès l'encouragea à entreprendre le même travail sur l'histoire de l'empire romain par Gibbon, et il vécut assez pour que l'édition pût être mise sous presse avant sa mort. Bowdler était un homme vraiment religieux et très-charitable. Il est mort en 1825. — Mistriss BOWDLER, sœur du précédent, a partagé le même goût pour la littérature. On lui doit des *Poésies et Essais*, Bath, 1786, 2 vol. in-12; des *Sermons sur les doctrines et les devoirs du christianisme*, 4 vol. in-8°; réimprimés pour la quatorzième fois en 1807; l'édition des *Fragments en prose et en vers* laissés par miss Élisabeth Smith, 1810. Mistriss Bowdler est morte à Bath, le 23 février 1850, âgée de 76 ans. — John BOWDLER, avocat et littérateur, né en 1785, à Londres, et élevé à Winchester, fut doué de vertus et de talents qui eurent à peine le temps de se montrer : attaqué de pulmonie dès 1810, il fut enlevé en 1815. Un choix des écrits qu'il a laissés, publié en 1817 (*Select Pieces in verse and prose*, Londres, 2 vol. in-8°), annonce une imagination vive, un esprit droit et éclairé; son style a de la force et du nerf. Ce choix se compose d'un journal et de lettres écrites pendant deux excursions dans la Méditerranée; d'essais et de discours sur des sujets religieux. On a imprimé ses écrits théologiques (*Theological Tracts*) en 1818, in-12.

L

BOWER (ARCHIBALD), né en 1686, à Dundée, en Écosse, fut envoyé en 1702, alors âgé de seize ans, au collège des Écossais de Douai, d'où il alla à Rome; entra, en 1706, dans la société des jésuites, et résida ensuite dans différentes villes d'Italie, en qualité de professeur d'humanités et de théologie. Il avait prononcé ses derniers vœux à Florence en 1722, et il était devenu conseiller de l'inquisition, à Macerata, lorsque, par des circonstances différemment racontées par lui et par ses ennemis, il se vit forcé, en 1726, de s'enfuir secrètement d'Italie; et, après diverses aventures extraordinaires, il arriva enfin en Angleterre, embrassa la doctrine de l'Église établie, et se fit auteur par nécessité. Son premier ouvrage est l'*Historia litteraria*, espèce de revue littéraire publiée périodiquement au commencement de chaque mois, et dont le premier numéro parut en 1750. Après avoir continué cet ouvrage jusqu'en 1754, il travailla pendant neuf années à la grande *Histoire universelle*, et fit, pour cette volumineuse compilation, toute la partie de l'histoire romaine. Il

fut ensuite chargé de l'éducation de deux jeunes gens de famille noble. On prétend qu'il rentra de nouveau dans l'ordre des jésuites, à Londres, vers 1744, et qu'il rompit encore avec eux. Ce fut sans doute pour s'affermir dans son ressentiment contre la religion catholique qu'il entreprit d'écrire l'*Histoire des papes*, dont il présenta, en 1748, le 1^{er} volume au roi d'Angleterre. Cet ouvrage, où les papes sont injustement et violemment attaqués, excita l'animadversion des écrivains catholiques, et les engagea à mettre au jour la conduite au moins inconstante de Bower, et particulièrement sa correspondance avec les jésuites; correspondance si peu d'accord avec ses professions de protestantisme, qu'elle excita un mépris général pour son caractère. Il avait, heureusement pour lui, profité de la protection et de l'amitié du lord Lyttleton pour obtenir la place de bibliothécaire de la reine Caroline; et il avait épousé, en 1749, une riche veuve, nièce de l'évêque Nicholson. Il mourut en 1766, âgé de 80 ans. Les deux derniers volumes de son *Histoire des papes*, composée de 7 volumes, parurent peu de temps avant sa mort. Un abrégé des quatre premiers avait été publié en français à Amsterdam, en 1757. L'*Histoire des papes* est une composition d'un style inégal et d'un plan sans proportion, dont les derniers volumes portent l'empreinte du découragement qu'éprouva l'auteur en voyant le dédain que le public témoigna pour lui et pour son ouvrage. La période de 1600 à 1758, si riche en événements importants, n'y occupe que vingt-six pages. Le mérite de Bower, comme écrivain, paraît se réduire à très-peu de chose. Une circonstance singulière, c'est l'amitié dont l'honora jusqu'à la mort le lord Lyttleton, malgré le mépris où la personne et les écrits de son protégé étaient tombés dans l'opinion publique. S—D.

BOWLES (GUILLAUME), Irlandais, mort en Espagne en 1780, a publié un ouvrage sur l'histoire naturelle de ce royaume, sous ce titre : *Introduction à la historia natural y à la geografia fisica de Espana*, Madrid, 1775, in-4°; 2^e édition, revue et corrigée, ibid., 1782, in-4°; traduite en français par le vicomte de Flavigny sous ce titre : *Introduction à l'histoire naturelle et à la géographie physique de l'Espagne*, Paris, 1776, in-8°. L'auteur y traite des végétaux, mais plus sous les rapports de l'agriculture et du jardinage que sous celui de la botanique. Milizia en a donné, à Parme, 1784, 2 vol. in-4° et in-8°, une traduction italienne, beaucoup plus étendue et plus intéressante que l'ouvrage original, parce qu'elle est enrichie de commentaires du chevalier Azara, alors ambassadeur d'Espagne à Rome. Bowles a donné à la société royale de Londres un mémoire sur les mines de l'Allemagne et d'Espagne, et il a aussi publié, en espagnol, une *Histoire des sauterelles d'Espagne*, Madrid, 1781. Ruiz et Pavon, auteurs de la *Flore du Pérou*, ont donné à un genre de plantes le nom de *Bowlesia*. D—P—S.

BOWYER (GUILLAUME), le plus savant imprimeur anglais de son temps, naquit à Londres en 1699. Il a donné des éditions d'un grand nombre d'ouvrages, auxquels il ajoutait des préfaces et des

notes qui sont fort estimées; il a composé et imprimé lui-même des traductions, des pamphlets et quelques autres productions littéraires. Nommé, en 1729, imprimeur des résolutions de la chambre des communes, il conserva cette place pendant près de cinquante années. Il fut choisi, en 1767, pour imprimer les journaux de la chambre des pairs, et fut également imprimeur de la société royale et membre de celle des antiquaires. Ses principales éditions sont : 1° les œuvres de Selden, 3 vol. in-fol., 1726. Wilkins avait commencé cette entreprise; Bowyer l'acheva et l'enrichit de l'*Epitome de Synedriis*. 2° Le traité de Kuster, de *Vero Usu verborum mediorum*, 1750 et 1773, in-12. 3° Une traduction des *Commentaires* de César, du colonel Bladen, que Bowyer a accompagnée d'excellentes notes, signées *Typogr.* 4° *Novum Testamentum græcum*, 1765, 2 vol. in-12. 5° Une traduction de la *Vie de l'empereur Julien* par la Bletterie, 1746. Bowyer a aussi donné une nouvelle édition du *Lexicon* de Schrevelius, avec l'addition de beaucoup de mots grecs que ses lectures lui avaient fournis. Il mourut le 18 novembre 1777. On cite parmi ses productions l'*Origine de l'imprimerie*, 1774, ouvrage estimé, laissé par lui imparfait, et complété par Jean Nichols. Il en parut, en 1776, une seconde édition considérablement augmentée. Le même Nichols a publié, en anglais, des *Anecdotes biographiques et littéraires sur William Bowyer, imprimeur, et sur plusieurs savants de ses amis*, Londres, 1782, in-4°, avec le portrait de Bowyer. X—S.

BOXHORNIIUS (MARC-ZUÉRIUS), célèbre critique hollandais, né à Berg-op-Zoom, le 25 septembre 1612, fils d'un ecclésiastique hollandais, qui avait abandonné la religion catholique pour devenir ministre protestant, fit ses études à Leyde avec des progrès si rapides, qu'à dix-sept ans il composa des poèmes latins estimés, et avait donné des éditions savantes lorsqu'il fut fait professeur d'éloquence à Leyde, en 1632, n'ayant pas encore atteint sa vingtième année. Oxenstiern, ambassadeur de la reine Christine, voulut l'attirer en Suède, où on lui offrait des emplois considérables, mais il préféra servir sa patrie, succéda à Daniel Heinsius dans la chaire d'histoire et de politique, et la remplit avec distinction. Sa carrière littéraire fut brillante, mais courte : il mourut de maladie, âgé de 41 ans, à Leyde, le 3 octobre 1653. On a de lui beaucoup d'ouvrages, dont voici les principaux : 1° *Historia universalis*, Leipsick, 1675, in-4°. Le travail de Boxhornius ne va que depuis Jésus-Christ jusqu'en 1650. Mencke l'a continué. Lenglet dit que cet ouvrage n'est pas à négliger. 2° *Obsidio Bredanæ*, 1637, 1640, in-fol. 3° *Virorum illustrium Monumenta et Elogia*, 1638, in-fol., ouvrage curieux par les gravures qui l'accompagnent. 4° *Chronologia sacra*, Bautzen, 1677, in-fol., fort courte, assez méthodique, mais peu lue. 5° *Poemata*, 1629, in-12, réimprimés avec ses lettres, Amsterdam, 1662, in-12. 6° *Theatrum, seu comitatus Hollandiæ nova Descriptio, cum urbium iconismis*, Amsterdam, 1632, in-4°; livre estimé. 7° *Scriptores latini minores hist. Augustæ, cum*

notis, Leyde, 1652, 4 vol. petit in-12. 8° *Poeta satyrici minores, cum commentis*, 1652, in-8°, recueil peu estimé, où il a inséré, comme ancienne, une satire de *Lâte*, qui est du chancelier de Lhopital. 9° Des notes sur Plautus, Plinius, Justin et Tacite. 10° *De Republica Leodiensi*, Amsterdam, 1652, in-25, assez bon : il fait partie de la collection des petites républiques. 11° *Metamorphosis Anglorum, sive Mutationes variæ regum rerumque Angliæ*, 1653, in-12, curieux. 12° *Quæstiones Romanæ*, Leyde, 1657, in-4°, dissertations remplies d'érudition sur les antiquités romaines, et réimprimées dans le t. 5 du *Thesaurus Antiquitatum romanorum* de Grævius. 13° *Originum Gallicarum liber*, Amsterdam, 1654, in-4°, ouvrage plus philologique qu'historique, fort estimé et peu commun, publié par G. Hornius après la mort de Boxhornius. On y trouve un abrégé du dictionnaire celtique ou gallic de Davies. 14° *Commentariolus de statu fœderati Belgii*, la Haye, 1650 et 1659, in-24, bon abrégé; la 1^{re} édition, la Haye, 1649, est recherchée parce qu'elle contient des choses qui ont été retranchées ensuite par ordre des états généraux. 15° *Chronicon Zelandiæ* (en flamand), Middelbourg, 1643, in-4°; *ibid.*, 1664, 2 vol. in-4° : c'est une continuation de celle de Reyhersberg jusqu'au gouvernement de Charles-Quint. 16° *Histoire des Pays-Bas* (en hollandais), Leyde, 1644, in-4°. 17° *De typographica artis Inventione*, Leyde, 1640, in-4°. Il fait honneur de cette découverte à la ville de Harlem. On trouve dans les *Mémoires* de Nicéron (t. 4 et 10) la liste complète des ouvrages de Boxhornius. C. T—Y.

BOY (SIMON), chirurgien, né à Champlitte, petite ville de Franche-Comté, mort en cette ville en 1789, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Abrégé sur les maladies des femmes grosses et de celles qui sont accouchées*, Paris, 1788, in-12.—Adrien-Simon Boy, son fils, chirurgien en chef de l'armée du Rhin, mort en 1795, à Alzey, près de Mayence, a publié plusieurs brochures sur son art. La plus estimée est celle qui a pour titre : *du Traitement des plaies d'armes à feu*. C'est d'Adrien Boy qu'est le chant si connu *Veillons au salut de l'empire*. W—s.

BOYARDO. Voyez BOJARDO.

BOYCE (GUILLAUME), célèbre compositeur anglais, naquit à Londres en 1710. Enfant de chœur à St-Paul, il montra pour la musique une disposition si extraordinaire et si décidée, qu'une dureté d'oreille, dont il fut affligé avant la fin de son apprentissage, et qui dégénéra bientôt en surdité absolue, ne l'empêcha pas de s'élever au premier rang dans cet art. Son maître, le docteur Greene, organiste de St-Paul, conçut d'abord quelque jalousie d'un talent si précoc; mais il finit par prendre son élève en amitié, au point de lui laisser toute sa musique de chœur, avec le soin de la publier après sa mort. Cette publication de l'œuvre de Greene, en 5 vol. in-fol., par le bon choix des pièces et la beauté de l'exécution, commença la réputation de Boyce. En 1756, il fut nommé organiste de l'église de St-Michel (Corn-Hill), reçu docteur en musique à Cambridge en 1749, et premier organiste de la chapelle

du roi en 1757. Après avoir longtemps souffert de la goutte, il mourut en février 1779. Ses œuvres, dont on n'a publié que la moindre partie, ont un caractère original, une force, une clarté et une facilité toute particulière, sans aucun mélange de style étranger. Quoiqu'il rendit justice au grand talent de Handel, il est du petit nombre des compositeurs de musique d'église qui ne l'ont jamais copié, ni même imité. Dans ce qu'on a publié de l'œuvre de Boyce, on distingue surtout son admirable *Sérénade de Salomon*, qui parut en 1745; le *Chapelet*, drame en musique; la *Lyra britannica*, et la *Loterie du berger*. Sa collection de musique d'église, tirée de tous les anciens maîtres les plus célèbres, est regardée comme un ouvrage national et classique en Angleterre. (Voy. l'*Histoire de la musique* par Burney, t. 5.) C. M. P.

BOYCEAU (JACQUES), seigneur de la Baraudière, intendant des jardins de Louis XIII et de Louis XIV, a écrit sur toutes les parties du jardinage et sur l'art de former des jardins potagers et d'agrément : 1° *Traité du Jardinage, selon les saisons de la nature et de l'art*, en 5 livres, Paris, 1658, in-fol.; 2° *Traité du Jardinage, qui enseigne les ouvrages qu'il faut faire pour avoir un jardin dans sa perfection, avec la manière de faire les pépinières, greffer, enter les arbres, etc., et une instruction pour faire de longues allées de promenade et bois taillis*, Paris, de Sercy, 1689, in-12; *ibid.*, 1707, in-12. D—P—s.

BOYD (ROBERT), lord et chef d'une famille noble, autrefois toute-puissante en Écosse, était fils de sir Thomas Boyd de Kilmarnock, qui fut tué en 1459, par vengeance du meurtre qu'il avait commis sur la personne de lord Darnley. Robert Boyd, vers la fin du règne de Jacques II, se rendit, par ses talents et ses manières, agréable au peuple et au prince. Il fut admis dans le parlement, et en 1459, nommé un des plénipotentiaires pour conclure la trêve avec l'Angleterre. A la mort de Jacques II, en 1460, il fut créé chef de justice, et nommé ensuite un des lords de la régence pour gouverner durant la minorité de Jacques III. Son frère, Alexandre Boyd de Duncan, gagna l'amitié et la faveur du jeune roi, et Robert parvint, avec son secours, à usurper, pour ses parents et ses amis, toutes les charges de la couronne et toutes les places du gouvernement. Alors il ne mit plus de terme à son ambition. Lui et ses adhérents osèrent enlever le roi dans une partie de chasse, et l'arrachèrent à la garde de lord Kennedy, auquel on l'avait confié, afin de le transporter de Linlithgow à Edimbourg. Là, le parti dominant eut assez d'influence pour obtenir, en plein parlement, une déclaration qui créait lord Boyd seul régent du royaume, avec la plénitude du pouvoir, jusqu'à ce que le roi eût atteint vingt et un ans. En 1467, lord Boyd fit encore ajouter à toutes ses dignités, en se faisant créer grand chambellan, et, pour consolider son autorité, il fit épouser la sœur aînée du roi à son fils sir Thomas, qui fut ensuite créé comte d'Arran, et auquel il fit concéder de grands biens

par la couronne. Robert Boyd, maître absolu des rênes de l'État, entretenait le jeune roi dans tous les désordres d'une jeunesse licenciée, afin de le rendre incapable des soins du gouvernement. Cependant le comte d'Arran fut envoyé en Danemark, chargé de l'honorable mission d'épouser, au nom du roi son maître, la fille du monarque danois. Tout semblait conspirer en faveur de la famille des Boyd, lorsqu'on vit tout à coup s'écrouler cet édifice de grandeur et de prospérité. Les ennemis de cette maison profitèrent de l'absence du comte d'Arran pour se ménager accès auprès du roi, et pour lui inspirer des soupçons contre ses favoris. Alors le monarque assembla son parlement à Édimbourg, et lord Boyd, son fils et son frère, furent sommés d'y comparaître, et de rendre compte de leur administration. Lord Boyd se rendit en effet à Édimbourg, mais dans une attitude menaçante, et accompagné d'une troupe armée. Le gouvernement, qui avait prévu son audace, avait rassemblé de son côté des forces supérieures, de sorte que Boyd fut obligé de licencier les siennes et de s'enfuir en Angleterre, où, accablé par le revers de sa fortune, il termina ses jours au château d'Alnwick, en 1470. Un de ses frères, sir Alexandre, malade, et ne pouvant fuir, fut traduit devant le parlement, accusé de haute trahison, condamné et exécuté. Le comte d'Arran, quoique compris dans l'acte d'accusation, ignorait ce qui se passait en Écosse; il y aborda avec la jeune reine, au moment même où s'accomplissait cette sanglante tragédie. Il apprit le danger qui le menaçait et retourna en Danemark sur un des vaisseaux danois qui l'avait amené. Il se rendit à la cour du duc de Bourgogne et à celle du roi de France, et employa en vain tous ses moyens pour obtenir son pardon et son rétablissement. Sa femme lui fut enlevée par le divorce, et on la força de prendre un autre mari. En 1474, le comte d'Arran termina enfin sa vie et ses malheurs à Anvers. Ainsi s'évanouit la splendeur de cette famille ambitieuse, dont un descendant, Guillaume, comte de Kilmarnock, fut décapité en 1746, pour avoir pris part à la rébellion en faveur du prétendant, contre la maison régnante en Angleterre.

W—R.

BOYD (MARC-ALEXANDRE), auteur écossais, né d'une famille illustre à Galloway, en 1562, est représenté, par les biographes ses compatriotes, comme un des génies les plus extraordinaires qu'on ait jamais vus. Il vint, dit-on, au monde avec des dents. Ayant perdu son père étant encore enfant, son oncle, archevêque de Glasgow, confia le soin de son éducation à deux grammairiens de cette ville, qui lui enseignèrent le grec et le latin. Il se fit remarquer dès lors par un esprit turbulent et intraitable, battit ses maîtres, brûla ses livres, et ne voulut plus entendre parler d'instruction. Ayant été introduit à la cour, où son esprit naturel, sa figure et ses avantages extérieurs semblaient lui promettre des succès, son caractère l'entraîna dans une foule de querelles, et lui suscita des affaires délicates, dont il se tira heureusement et avec honneur. Après la mort de son oncle, il vint à Paris, où il perdit au

jeu tout l'argent qu'il avait. Ce fut quelque temps après que, excité par la considération dont jouissaient alors les savants en France, il forma le projet de s'instruire, suivit des cours, et travailla jour et nuit presque sans relâche, jusqu'à ce qu'il fût devenu un des hommes les plus instruits de son temps. Il suivit à Bourges les leçons de Cujas, dont il devint, en quelque sorte, l'élève favori. Après avoir voyagé à Lyon et en Italie, il prit du service en France, dans l'armée royale; également distingué comme homme de lettres et comme homme de guerre, après avoir mené pendant quatorze ans une vie aussi agitée, il revint enfin en Écosse, où il mourut en 1601, âgé de 39 ans, à Pinkhill, domaine de sa famille. Il avait traduit, à ce qu'on prétend, les *Commentaires* de César, en grec, et dans le style d'Hérodote. Il est auteur d'un grand nombre de petits poèmes latins, d'un mérite qu'on a comparé à celui des meilleures productions du siècle d'Auguste. Il a laissé aussi des ouvrages manuscrits, tant latins que français, sur les langues, la politique et l'histoire. On rapporte qu'il pouvait dicter en même temps à trois copistes, dans des langues différentes et sur des sujets divers. Il fut, à ce qu'on assure, un des meilleurs poètes écossais de son siècle, ce qui ne prouverait pas beaucoup en faveur du siècle. De tous les ouvrages qu'il a composés, on ne connaît guère que ses *Epistolæ heroidum*, et ses hymnes latins (qui ne sont point des hymnes religieux), imprimés dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum*, Amsterdam, 1637, 2 vol. in-12, ouvrages assez médiocres, où l'auteur a imité beaucoup plus fidèlement les défauts que les beautés d'Ovide. Dans la dédicace de ses *Epistolæ heroidum*, adressée au roi Jacques, il n'a pas craint de présenter ce monarque comme supérieur à Minerve et à Mars.

S—D

BOYD (HUGUES), né en 1746, à Bally-Castle, dans le comté d'Antrim, en Irlande, eut pour père un gentilhomme nommé Macaulay, mais il prit le nom de *Boyd*, de son grand-père maternel. Il montra, dès son enfance, une grande vivacité d'esprit, une mémoire extraordinaire, et beaucoup de facilité, qu'il employait plus volontiers à s'exercer sur des sujets de politique, qu'à se perfectionner dans les autres objets d'études sur lesquels il acquit néanmoins des connaissances, sinon très-approfondies, du moins fort étendues. Son goût le portait vers l'état militaire; mais son père étant mort sans faire de testament, Hugues, qui n'était que le cadet, se trouvant sans moyens de se soutenir au service, se décida pour le barreau, et vint à Londres, où, s'il n'étudia pas beaucoup le droit, il fréquenta la bonne compagnie, dans laquelle son esprit, sa figure et les agréments de son caractère le firent recevoir avec distinction, mais où il s'accoutuma à un genre de vie dont sa fortune ne lui permettait pas de soutenir les dépenses, et que cependant il ne put jamais abandonner; en sorte qu'il passa sa vie dans des embarras de fortune qu'il était sans cesse occupé à éluder, sans jamais prendre aucun parti propre à les terminer, et qui nui-

sirent à la considération qu'auraient pu lui acquérir ses talents et l'indépendance de ses opinions et de son caractère. Un mariage avantageux écarta pour quelque temps ces difficultés, mais contribua peut-être ensuite à en faire naître d'autres, en lui donnant les moyens de vivre dans l'oisiveté, ce qui était conforme à son goût. Livré tout entier aux discussions politiques, qui font en Angleterre l'occupation des hommes éclairés, jeté par ses sentiments et ses liaisons dans le parti populaire, il le soutint avec chaleur par différents écrits publiés dans les journaux, en forme de correspondance, sous des noms supposés, tels que le *Whig* et le *Freeholder* (le franc tenancier). De ces diverses correspondances, dont quelques-unes lui ont été attribuées sans preuves suffisantes, la plus célèbre a été celle que l'on connaît sous le titre de *Junius's Letters* (Lettres de Junius), publiées dans le *Public Advertiser*, durant les années 1769, 1770 et 1771; réimprimées plusieurs fois séparément, notamment à Londres, en 1796, 2 vol. in-8, fig. (1). Ces lettres, écrites avec un rare talent, firent un effet prodigieux, et sont encore aujourd'hui mises au nombre des ouvrages politiques les plus éloquents et les mieux écrits qu'ait produits l'Angleterre. Le style, à la fois élégant et concis, énergique et brillant, n'avait point de modèle en anglais, et n'a pas eu d'imitateurs. Ces lettres ont été traduites en français (par M. Varney), Paris, 1791, 2 vol. in-8° (2). Différentes circonstances les ont fait attribuer à Boyd (3); et l'un de ses amis, Laurent Dundas Campbell, dans une vie de Boyd, placée à la tête de la collection de ses œuvres, Londres, 1800, 2 vol. in-8°, rassemble des preuves assez précises à l'appui de cette opinion; mais des probabilités beaucoup plus fortes la combattent, et ce qui la rend surtout peu vraisemblable, c'est que les autres ouvrages de Boyd, bien qu'on y trouve du talent, sont fort au-dessous de celui qu'annoncent les *Lettres de Junius*. Ces lettres ont été attribuées aussi, mais à ce qu'il paraît sans aucun fondement, au célèbre Edmond Burke, au duc de Portland, à Dunning, à lord Ashburton, à J.-H. de Kolne, à Richard Glover, enfin à sir P. Francis. Cette recherche, qui occupe encore en Angleterre la curiosité du public, a seule donné un grand intérêt à la vie de Boyd. Son opposition aux principes du gouvernement l'avait empêché de solliciter ou d'obtenir aucun emploi dans l'administration. Cependant l'état de ses affaires devenait tel, qu'il était indispensable d'y apporter remède. On engagea lord Macartney, nommé gouverneur de Madras, à le prendre pour second secrétaire, et il partit en cette qualité en 1781. Il accompagna l'expédition contre Trinque-male, et fut

député au roi de Candy, qu'on voulait engager à un traité d'alliance offensive et défensive avec les Anglais. Au retour de cette mission, dans laquelle il échoua, il fut fait prisonnier par les Français, conduit à l'île Bourbon, et, peu de temps après, relâché sur sa parole. Revenu à Madras, il y obtint une place plus considérable, et s'occupa à rédiger différents journaux. Il mourut en 1794, âgé de 48 ans. Outre les écrits politiques dont nous avons parlé, et quelques autres du même genre, il a publié en 1679 des extraits de plusieurs discours de lord Chatham, faits de souvenir. Sa mémoire était telle, qu'assistent à un plaidoyer, la défense de l'accusé le frappa tellement qu'il l'écrivit en rentrant chez lui, persuadé qu'elle était du docteur Johnson : elle était en effet de cet écrivain, qui la publia quelques jours après, et la copie qu'en avait faite Boyd se trouva, mot pour mot, conforme à l'original. Le journal de son ambassade à Candy se trouve dans la collection de ses œuvres. S—D.

BOYD (HENRI), né en Irlande vers le milieu du 18^e siècle, fut vicaire de Ratfriland, chapelain du comte de Charleville, et consacra ses loisirs à cultiver la poésie. Il est auteur de quelques poèmes originaux, et en a traduit d'autres de la langue italienne. 1^o *L'Enfer*, avec un spécimen de *Roland furieux*, 1785, 2 vol. in-8°. C'est la première traduction du Dante en vers anglais qui ait paru, et l'accueil qu'elle reçut encouragea le traducteur à s'exercer sur d'autres ouvrages du même poète. 2^o *Poèmes, principalement dramatiques et lyriques*, 1796, in-8°. 3^o *La divine Comédie*, comprenant *L'Enfer, le Purgatoire et le Paradis*, trad. en vers anglais, avec des essais préliminaires, des notes et éclaircissements, Londres, 1802, 3 vol. in-8°. 4^o *La Pénitence d'Hugo*, vision, d'après l'italien de Vincenzo Monti, suivie de deux nouveaux chants; et *le Chasseur* (the Woodman), conte, dans la manière de Spencer, 1805. 5^o *Les Triomphes de Pétrarque*, trad. en vers anglais, 1807. Henri Boyd est mort le 17 septembre 1832. L.

BOYDELL (JEAN), né en 1750, mérite une place dans l'histoire des arts en Angleterre, à cause de l'influence que ses vastes entreprises ont eue sur leurs progrès dans ce pays. La plus importante est sans doute son édition de Shakspeare, pour laquelle il dépensa des millions. Tous les peintres et graveurs de quelque réputation qui vécurent de son temps travaillèrent ou aux tableaux qui formèrent ce qu'on appela la *Galerie de Shakspeare*, ou aux estampes d'après ces tableaux. Cette entreprise, qui, d'après l'enthousiasme des Anglais pour Shakspeare, paraissait très-bien conçue, se termina cependant avec peine, à cause de l'immensité des avances qu'elle nécessitait. Boydell a publié beaucoup d'autres suites d'estampes, parmi lesquelles on distingue la superbe collection connue sous le nom de *Galerie de Houghton* (4); *the Collection of the pictures at Houghton*, Londres, 1775, in-fol. On lui doit aussi

(1) Il en a paru depuis quelques éditions estimées : 1^o Londres, 1810, 2 vol. gr. in-8°, port.; 2^o ibid., 1812, avec discours préliminaire, notes et fac-similé, 5 vol. in-8°; 3^o ibid., 1815, 4 vol. in-4° illustré; 4^o Paris, Baudry, 1819, 2 vol. in-8°; 5^o ibid., 1822, 2 vol. in-52, faisant partie de la *Collection of the British prose Writers*. Cn—s.

(2) M. J.-T. Parisot a donné une nouvelle traduction des *Lettres de Junius*, Paris, 1825, 2 vol. in-8°. Cn—s.

(3) On trouve, dans le *Moniteur* du 1^{er} octobre 1816, une lettre dans laquelle cette opinion est consciencieusement examinée. Cn—s.

(4) Les tableaux de la galerie de Houghton, sujet d'éternels regrets pour les amateurs de l'art en Angleterre, ont été vendus ensemble à l'empereur de Russie pour la somme de 40,555 liv. sterl. Cn—s.

un ouvrage du plus grand intérêt, connu sous le nom de *Liber veritatis*, qui est le fac-similé du précieux volume dans lequel Claude Lorrain plaçait, comme souvenir, un dessin de tous les tableaux qu'il peignait, et dont l'original est depuis longtemps dans la collection du duc de Devonshire. Parmi ses autres collections de gravures, on distingue encore les suivantes : 1° *Collection of prints, engraved after the most capital paintings in England, etc.*, Londres, 1769 et suiv., 6 vol. grand in-fol.; les deux premiers volumes de cette suite des plus beaux tableaux de l'Angleterre sont des chefs-d'œuvre de gravure; les suivants sont bien inférieurs. 2° *La Tamise*, Londres, 1794-96, 2 vol. grand in-fol., contenant 76 planches gravées à l'aqua-tinta, et imprimées au bistre, d'après des dessins assez médiocres. Le titre général de l'ouvrage est : *an History on the principal rivers of Great-Britain*, parce que l'éditeur se proposait de donner ainsi les principales rivières de sa patrie; mais cette entreprise gigantesque n'a pas eu de suite. Boydell jouit pendant sa vie d'une grande considération, et s'éleva à tous les honneurs auxquels un bourgeois de Londres peut aspirer, puisqu'il fut successivement échevin et lord maire. Il mourut en 1804. V. S. M.

BOYÉ (JEAN), né à Copenhague, en 1756, fit de fortes études à l'université de cette ville, et y reçut le doctorat en 1770. Il fut successivement sous-recteur et recteur de différents collèges, et, en dernier lieu, de celui de Frédéricia dans le Jutland, obtint sa retraite vers 1826, s'établit bientôt après à Copenhague, et mourut dans cette ville en 1850. Malgré les pénibles fonctions dont il était chargé, il trouva assez de loisir pour se livrer avec succès à des travaux philosophiques, politiques et littéraires. Parmi ses ouvrages on remarque une *Réfutation de la philosophie critique de Kant, précédée d'une exposition complète du système de cette philosophie* (Copenhague, 1812, 4 vol. in-8°), et l'*Ami de l'État* (1795-1814, 5 vol. in-8°), qui tous les deux ont fait beaucoup de bruit dans les pays scandinaves et en Allemagne. Le dernier, qui a même donné lieu à plus d'une polémique violente, traite : 1° du bonheur de l'homme; 2° de l'origine de l'État et du droit; 3° de l'industrie, du commerce et des richesses nationales. En 1816, Boyé fit paraître un *Traité de l'art d'écrire l'histoire* (Copenhague, 4 vol. in-8°), qui a été, depuis, traduit en allemand et en anglais. La plupart de ses écrits, purement littéraires, roulent sur l'éloquence, la poésie, la mythologie et l'application de celle-ci aux sujets modernes, etc. Boyé a aussi publié quelques opuscules sur la musique. Il a laissé un manuscrit inachevé ayant pour objet la découverte, les progrès et l'importance future de l'Amérique. Tous les écrits de Boyé sont en langue danoise. M—A.

BOYER DE NICE (GUILLAUME). Ce troubadour, si l'on en croit Nostradamus, joignait aux talents du poète des connaissances très-étendues dans les sciences physiques et mathématiques. Son historien cite surtout un savant *Traité d'histoire natu-*

relle, qu'il dédia à Robert, roi de Sicile, comte de Provence; cet ouvrage ne nous est point parvenu; on ne connaît pas même les chansons que Boyer adressa à une demoiselle de la maison de Berre. Celle qu'il composa pour Marie de France, épouse de Charles, duc de Calabre, ne donne pas une grande idée de son talent poétique. Les comtes de Provence le nommèrent podestat de Nice, sa ville natale, et il paraît que les habitants, qui l'estimaient, le confirmèrent dans cette charge. Si Nostradamus, contre son ordinaire, a été exact dans sa notice sur Boyer de Nice, on doit regretter la perte de ses ouvrages; car il ajoute que plusieurs troubadours s'étudièrent à l'imiter, et même firent paraître quelques-unes de leurs pièces sous son nom. P—x.

BOYER (CLAUDE), abbé, né à Alby en 1618, vint de bonne heure à Paris, et y prêcha avec peu de succès, disent quelques auteurs. Furetière assure que Boyer n'a pas été assez heureux pour faire dormir personne à ses sermons; car, ajoute-t-il, il n'a point trouvé de lieu pour prêcher. Après avoir donné au théâtre plus de douze tragédies, ou tragi-comédies, il fut, en 1666, reçu à l'Académie française, et continua à travailler pour le théâtre. Il mourut le 22 juillet 1698, et fut remplacé à l'Académie par l'abbé Genest. On a de lui : 1° *les Caractères des prédicateurs, des prétendants aux dignités ecclésiastiques, de l'âme délicate, de l'amour profane, de l'amour saint, avec quelques autres poésies chrétiennes*, 1695, in-8°. 2° Des poésies fugitives imprimées en feuilles volantes et dans les recueils du temps. Il est, en outre, auteur des pièces suivantes : 3° *la Sœur généreuse*, tragi-comédie, 1646. 4° *La Porcie romaine*, tragédie, 1646. 5° *Porus, ou la Générosité d'Alexandre*, 1647. 6° *Aristodème*, 1647. 7° *Ulysse dans l'île de Circé, ou Euriloche foudroyé*, tragi-comédie, 1648. 8° *Clotilde*, tragédie, 1659. 9° *Fédéric*, tragi-comédie, 1659. 10° *La Mort de Démétrius, ou le Rétablissement d'Alexandre, roi d'Épire*, tragédie, 1660. 11° *Tigrane*, tragédie, non imprimée, 1660. 12° *Polixène*, tragi-comédie, 1662. 13° *Oropaste, ou le Faux Tonazare*, tragédie, 1662. 14° *Les Amours de Jupiter et de Sémélé*, 1666. 15° *Le Jeune Marius*, 1669. 16° *La Fête de Vénus*, comédie pastorale héroïque, 1669. 17° *Polixène*, comédie héroïque, 1670. 18° *Lisimène, ou la Jeune Bergère*, pastorale, 1672. 19° *Le Fils supposé*, tragédie, 1672. 20° *Démarete*, tragédie non imprimée, 1673. 21° *Le comte d'Essex* (avec Leclerc), tragédie, 1678. 22° *Oreste*, tragédie non imprimée, 1681. 23° *Artaxerce*, tragédie, 1682. 24° *Jephthé*, tragédie composée pour les demoiselles de St-Cyr, qui la représentèrent, 1692, in-4°. 25° *Méduse*, opéra, 1697. 26° *Judith*, tragédie, 1695. Cette dernière pièce, immortalisée par l'épigramme de Racine, fut représentée pendant le carême, et suivie avec une espèce de fureur, mais abandonnée lorsqu'on la reprit après Pâques. On raconte même qu'elle fut alors sifflée, et que la Champnielle ayant demandé la raison de cette inconstance du parterre : « C'est, répondit Racine, que, pendant le carême, les sifflets étaient à Ver-

« sailles, aux sermons de l'abbé Boileau. » Quoi qu'il en soit, la pièce eut neuf représentations après Pâques; elle n'en avait eu que huit auparavant. Quelques personnes attribuent à Boyer la tragédie d'*Agamemnon*, imprimée en 1680, sous le nom d'Assezan. Boyer dit, en effet, dans sa préface d'*Artaxerce*, que, pour se dérober à la persécution, il caelia son nom, et laissa afficher la pièce sous le nom d'Assezan. *Agamemnon* eut un grand succès, et ce ne fut que deux ans après, et lorsque d'Assezan eut quitté Paris, que Boyer se dit l'auteur d'une pièce pour laquelle il peut tout au plus avoir donné quelques conseils et fait quelques corrections; car il y a beaucoup de rapports entre *Agamemnon* et *Antigone*, autre tragédie d'Assezan, tandis que toutes les pièces de Boyer ne sont remarquables que par la dureté de la poésie, la froideur, ou la bassesse des expressions. (Voy. ASSEZAN.) Cependant Boyer a été loué par Boursault dans la *Satyre des Satyres*, et par Chapelain, qui voit en lui « un poète de théâtre qui ne eède qu'au seul Corneille en cette profession. » Despréaux, plus juste, a dit :

Boyer est à Pinchène égal pour le lecteur.

Toujours content de lui-même, rarement du public, notre auteur était ingénieux pour excuser le peu de succès de ses ouvrages. Les deux excuses qu'il alléguait un jour à l'un de ses amis qui lui demandait des nouvelles d'une de ses pièces, qui ne fut jouée qu'un vendredi et un dimanche, fournirent à Furetière l'épigramme suivante :

Quand les pièces représentées
De Boyer sont peu fréquentées,
Chagrin qu'il est d'y voir peu d'assistants,
Voici comme il tourne la chose :
Vendredi la pluie en est cause,
Et dimanche c'est le beau temps.

A. B.—T.

BOYER (ABEL), né à Castres, en 1664, sortit de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, alla d'abord à Genève, puis à Franeker, et passa en Angleterre en 1689. Il mourut à Chelsea, le 16 novembre 1729. On a de lui : 1° *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, la Haye, 1702, 2 vol. in-4°, sans pagination, ordinairement reliés en un; réimprim. : Amsterdam, 1727; Londres, 1748, avec une *Dissertation sur la prosodie française* par David Durand (1); Amsterdam et Leipsick, 1752; Lyon, 1756, édition revue par l'abbé Féraud; Londres, 1785, édition rendue grammaticale par J.-C. Leprince; ibid., 1796; Bâle, même année; Paris, 1808 (2). L'abrégé de ce dictionnaire a été aussi réimprimé très-souvent en 2 vol. in-8°, notamment à Londres, en 1777, à Lyon, en 1796 et 1808, etc. (3).

(1) Cette dissertation, dit Barbier, a été reproduite à Genève en 1753 et 1760, à la suite du *Traité de prosodie française* de l'abbé d'Olivet. CH—S.

(2) Parmi les éditions modernes, on estime particulièrement, 1° celle donnée par L. Mitand, Londres, 1816; 2° celle augmentée par Chambaud, Garnier, Descarrières, et revue par L.-F. Fain, Paris, 1817, 2 vol. in-4°. CH—S.

(3) La dix-huitième édition de cet abrégé a été publiée à Paris

2° *Grammaire française et anglaise*, réimprimée plusieurs fois in-12. On distingue surtout l'édition de 1700, celle de 1745, et celle de Paris, 1756, revue et augmentée par Matth. Flint. Quelques bibliographes attribuent cet ouvrage à un autre Boyer, dont le prénom serait *Paul*. Ces deux ouvrages ont été longtemps estimés. 3° Une traduction anglaise du *Télémaque* et des *Aventures d'Aristonôus*, 1725, in-12. Littlebury fut son collaborateur. 4° *Le Compagnon anglais-français, ou Recueil de sentences, pensées, bons mots, en anglais et en français*, 1707, in-8°. 5° *L'État politique*, ouvrage périodique publié avec succès de 1710 à 1729. 6° *Histoire de Guillaume le Conquérant*, en anglais, Londres, 1702, in-8°. Quelques bibliographes ont dit un peu légèrement que Boyer était auteur d'une *Histoire de Guillaume III*, Amsterdam, 1703, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est anonyme. Quant à l'*Histoire de Guillaume III*, Amsterdam, 1703, 3 vol. in-12, elle porte le nom de P.-A. Samson : on a confondu Guillaume le Conquérant et Guillaume III. 7° *Annales de la reine Anne*, 11 vol. in-8° (en anglais). 8° *Histoire du règne de la reine Anne*, 1722, in-fol. (en anglais). Nous ne connaissons ces deux derniers ouvrages que par leurs titres, que donnent Lenglet Dufresnoy et quelques bibliographies. A. B.—T.

BOYER (PIERRE), oratorien, né à Arlane, en 1677, se montra très-opposé à la bulle *Unigenitus*, et fut emprisonné au mont St-Michel, puis à Vincennes, où il mourut le 18 janvier 1755. On a de lui : 1° *Vie d'un parfait ecclésiastique*, Paris, 1721, in-12; une 2° édition parut sous ce titre : *la Vie de M. de Paris*, Bruxelles (Paris), 1751, même format. 2° *Maximes et Avis pour conduire un pécheur à une véritable pénitence*, Paris, 1726, in-12. 3° *Parallèle de la doctrine des païens avec celle des jésuites et de leur constitution*, Paris, 1726, in-12 et in-8°. Par un arrêt du 20 août 1726, le parlement condamna cet ouvrage à être brûlé. Le rédacteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avait cependant prétendu que le *Parallèle* de Boyer pouvait servir de complément aux *Lettres provinciales*. 4° *Réflexions sur l'histoire de la captivité de Babylone*, Paris, 1727, in-8°; réimprimé avec des augmentations, Paris, 1732, in-12, et Utrecht, 1755, même format. Quelques bibliographes attribuent ces *Réflexions* à l'abbé de Fourquevaux. 5° *La Solide Dévotion du rosaire*, Paris, 1727, in-12. Cet ouvrage fut joint aux *Maximes sur la pénitence* de l'abbé Gouget, sans que le titre de ce dernier livre mentionnât cette réunion. 6° *Coup d'œil en forme de lettre sur les convulsions, où l'on examine cette œuvre*, etc., Paris, 1755, brochure in-12. Boyer a eu part au *Premier Gémissement d'une âme vivement touchée de la destruction de Port-Royal* (1710, in-12), et à un recueil de cantiques spirituels publié en 1727, in-12. Il a écrit contre la bulle *Unigenitus* et les jésuites plusieurs ouvrages dont on trouve la liste dans le *Supplément au Néerologe des plus célèbres défenseurs et confes-*

en 1823, par N. Salmon, augmentée de plus de 5,000 mots, revue et corrigée par M. Stone, 2 vol. in-8°. CH—S.

seurs de la vérité. — Un autre Pierre BOYER, ministre réformé, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire des Vaudois*, la Haye, 1691, in-12. CH—s.

BOYER (JEAN-FRANÇOIS), évêque de Mirepoix, naquit à Paris, le 12 mars 1675, d'une famille nombreuse, originaire d'Auvergne, et qui avait un goût particulier pour le cloître, puisque ses quatre frères et quatre de ses sœurs embrassèrent l'état monastique. Il choisit la congrégation des théatins, s'y voua d'abord à l'enseignement, puis au ministère de la chaire, où il acquit une certaine réputation. Ayant prêché deux carêmes devant Louis XV, le cardinal de Fleury le fit nommer, en 1750, à l'évêché de Mirepoix, et, quelques années après, le rappela à la cour pour être précepteur du dauphin, père de Louis XVI. Il fut reçu à l'Académie française en 1756, deux ans après à l'Académie des sciences, et, en 1741, à celle des inscriptions et belles-lettres, où il remplaça le cardinal de Polignac. Son élève conserva toujours pour lui le plus tendre attachement. L'éducation étant achevée au bout de neuf ans, le roi le fit, en 1745, premier aumônier de la dauphine, et, à la mort du cardinal de Fleury, lui donna la feuille des bénéfices. Il avait remis son évêché dès qu'il fut attaché à l'éducation du dauphin ; le roi lui donna alors l'abbaye de St-Mansuit, et ne put le déterminer à accepter celle de Corbie. Vivant à la cour, mais sans faste, il trouvait dans sa médiocrité de quoi faire des aumônes abondantes ; dans un emploi délicat, il conserva jusqu'à la fin la confiance de son maître, et mourut le 20 août 1755. Ce fut surtout lui qui empêcha Piron d'être de l'Académie : aussi Duclos parle très-mal de ce prélat ; Collé l'appelle la chouette des honnêtes gens ecclésiastiques ; et les encyclopédistes ne l'ont pas ménagé davantage. Il a laissé quelques sermons qui n'ont pas été imprimés. (Voy. son éloge, par Lebeau et par Granjean de Fouchy, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions* et dans ceux de l'*Académie des sciences*.) C. M. P.

BOYER (JEAN-BAPTISTE-NICOLAS), médecin qui a joui d'une assez grande réputation dans le 18^e siècle, particulièrement pour le traitement des maladies épidémiques et contagieuses, était né à Marseille, le 5 août 1695. Destiné d'abord au commerce, il avait été conduit deux fois dans le Levant ; mais, à son retour, il alla étudier la médecine à Montpellier, et fut reçu docteur en cette faculté en 1717 : il soutint à cette occasion une thèse sur l'inoculation qu'il avait vu pratiquer à Constantinople. Il alla exercer son art d'abord à Toulon, puis vint à Paris. Lorsqu'en 1720, la peste désola Marseille, il fut un des six médecins envoyés par le régent, fit preuve d'un grand zèle, et publia à cette occasion : *Réputation des anciennes opinions touchant la peste*. Il fut alors pensionné du roi, et nommé médecin du régiment de ses gardes. Il se fit agréger à la faculté de médecine de Paris, y fut reçu bachelier en 1726, docteur en 1728. Depuis cette époque jusqu'à sa mort, arrivée le 2 avril 1768, Boyer n'a fait que porter des secours dans les contrées ravagées par des maladies épidémiques ; en 1750, en Espagne,

pour y traiter l'ambassadeur de France, le duc de Brancas ; en 1754, dans l'archevêché de Trèves, pour y diriger l'armée désolée par une maladie épidémique ; en 1742, dans cinquante villages de la généralité de Paris, frappés d'un semblable fléau, et dans lesquels régnait même une épizootie qu'il sut arrêter ; en 1745, dans tout le Beauvais ; en 1750, à Beauvais ; en 1755, à Mortagne ; en 1757, à Brest, etc. Le gouvernement récompensait généreusement son dévouement ; il tripla ses pensions, l'anoblit, cumula sur sa tête beaucoup d'emplois, ceux de médecin du parlement, de la Bastille, de Vincennes, de la ville de Paris, d'inspecteur des hôpitaux militaires du royaume, de censeur royal, etc. Il fut doyen de la faculté dans les années 1756, 1757, 1758 et 1759, et donna alors une nouvelle édition du *Codex medicamentarius*, Paris, 1758, in-4^o. Un petit mémoire relatif à l'épizootie de la généralité de Paris, de 1742, lui valut le rang d'associé de la société royale de Londres. Malgré tous ces titres, Boyer eut une réputation au-dessus de son mérite. On a encore de lui les ouvrages suivants : 1^o *Relation historique de la peste de Marseille*, Cologne, 1721 ; 2^o *Méthode indiquée contre la maladie épidémique qui vient de régner à Beauvais*, Paris, 1750, brochure in-4^o de 10 p. ; 3^o *Méthode à suivre dans le traitement des différentes maladies épidémiques qui régissent le plus ordinairement dans la généralité de Paris*, Paris, 1761 et 1762, in-12 ; Narbonne, 1761. Boyer est encore auteur des mémoires suivants : *Utrum in gravidis totus uterus æqualiter extenditur* ? Paris, 1729, in-4^o. *An fistula ani sectio chirurgica* ? ibid., 1754, in-4^o. *An in omni tumore ut plurimum, sit tentenda resolutio* ? ibid., 1742, in-4^o. Il a eu part à la *Nature considérée sous ses différents aspects*, et à deux autres ouvrages de Bertholon. (Voy. ce nom.) Le *Nécrologe* de 1774 contient un éloge de J.-B. Boyer. C. et A.—N.

BOYER (PAUL), écuyer, sieur du Petit-Puy, né dans le Condomois vers 1615, fit partie de l'expédition commandée par de Brétigny, et dont le but était d'assurer à la France la possession de la Guyane. De Brétigny ayant été assassiné par les sauvages, en 1644, sa mort entraîna la perte de la colonie, et Boyer revint à Paris, où il sollicita inutilement un emploi. Dans le dessein de se concilier la faveur de la cour, il publia plusieurs ouvrages, entre autres un intitulé : *Remarques des signaux bienfaits rendus à l'Etat par Anne d'Autriche*, Paris, 1649, in-4^o. La même année, il fit paraître, in-fol., la *Bibliothèque universelle*, contenant tous les mots français rangés par leurs terminaisons. Chevreau fut l'éditeur de cet ouvrage, dont il loue l'auteur avec exagération ; mais, suivant des critiques plus désintéressées, Boyer était un homme plus laborieux que savant, et il a corrompu beaucoup de noms qu'il n'a pas entendus. Le seul de ses ouvrages qu'on puisse lire avec intérêt est la *Relation de ce qui s'est fait et passé au voyage de M. de Brétigny à l'Amérique occidentale, avec un dictionnaire de la langue*, Paris, 1654, in-8^o, écrite avec beaucoup de sincérité et de bonne foi. W—s

BOYER (NICOLAS). Voyez BOHIER.

BOYER (JEAN-BAPTISTE), marquis d'Aguilles, conseiller au parlement de Provence, né à Aix vers 1640, a mérité une juste réputation par son goût éclairé pour les arts. Dès sa jeunesse, passionné pour la peinture, il voyagea en Italie, visita les ateliers des artistes les plus célèbres, et acquit, soit dans leur commerce, soit dans la conversation des amateurs distingués, des connaissances solides sur toutes les parties d'un art qu'il idolâtrait. Il recueillit dans le même temps un grand nombre de tableaux des meilleurs maîtres, des dessins, des statues, des bronzes, et les fit transporter à Aix, où il forma un cabinet, l'un des plus curieux que jamais particulier ait possédé. Le marquis d'Aguilles dessinait et peignait d'une manière agréable; il gravait aussi de petits morceaux qui se faisaient remarquer autant par la correction que par leur touche spirituelle. Il encourageait les jeunes gens qui montraient des dispositions pour la peinture, et il en avait réuni sous ses yeux quelques-uns auxquels il n'était pas moins utile par les conseils que par les secours d'argent qu'il leur donnait. Le grand nombre d'étrangers qui visitaient son cabinet lui inspira le projet d'en faire graver les tableaux. Il fit donc venir à Aix Jacques Coëlmans, graveur d'Anvers, et lui confia ce travail, dans lequel il l'aida cependant beaucoup. Cette entreprise ne fut achevée qu'en 1709, et le marquis d'Aguilles put à peine jouir de la satisfaction de la voir terminée, étant mort dans la même année. La première édition de ce précieux recueil fut mise au jour de suite par les soins de Sébastien Barras, graveur associé à Coëlmans; elle renferme cent quatre planches, dont vingt-deux de Barras et sept du marquis d'Aguilles lui-même. Elle est devenue fort rare et plus recherchée des amateurs que la seconde. Celle-ci parut en 1744, Paris, 2 parties in-fol. L'éditeur Mariette a mis à la tête un éloge de d'Aguilles, et a fait suivre chaque tableau de sa description. Cette édition contient quatorze planches de plus que la première; mais les cuivres des gravures de d'Aguilles et de Barras ne s'étant pas retrouvés, on les a remplacés par des gravures de Coëlmans. Boyer d'Aguilles fut le grand-père du fameux marquis d'Argens (voy. ce nom), et de son frère Alexandre-Jean-Baptiste de Boyer, marquis d'Aguilles, président à mortier au parlement d'Aix. Ce dernier fut chargé, en 1745, de mener un secours à l'armée du prétendant, en Écosse. On peut voir, dans le 4^{or} vol. des *Archives littéraires*, une relation intéressante de cette singulière expédition. Revenu à ses fonctions de président, il eut quelques désagréments avec sa compagnie, à cause de son attachement pour les jésuites. Il mourut le 8 octobre 1783. — Jean-Baptiste BOYER D'AGUILLES, trisaïeul du marquis d'Argens, mort en 1637, doyen des conseillers du parlement d'Aix, était beau-frère du poète Malherbe, dont les livres et les manuscrits restèrent dans sa famille. VW—S.

BOYER (PASCAL), musicien, né en 1743, à Tarascon en Provence, élevé à l'école d'où sont sortis Mouret, Tardieu, l'abbé Gauzargues et autres artis-

tes célèbres, montra de si précoces dispositions, que, dès l'âge de dix-sept ans, il fut jugé capable de succéder à ce dernier dans la maîtrise de la cathédrale de Nîmes, place qu'il occupa pendant six années. Il se détermina à venir à Paris, et débuta dans le monde littéraire et musical par une *Lettre à M. Diderot sur le projet de l'unité de clef dans la musique et la réforme de mesures proposées par M. l'abbé de Cassagne, dans ses éléments de chant*, Amsterdam, 1767, in-8°. Cette lettre est remplie d'excellentes observations. « Nos anciens, dit l'auteur en finissant, « n'étaient pas si grands musiciens que nous, mais la « musique qu'ils cultivaient n'allait pas chez eux « sans l'étude des principes. Ils se donnaient la « peine de les retenir, et se les rendaient assez familiers pour en faire une application juste dans le « besoin. » On a encore de lui : *Soirée perdue à l'Opéra*, Avignon et Paris, 1776, in-8°. Boyer a participé aux *Mémoires pour servir à l'histoire des révolutions dans la musique*. On ignore l'époque de sa mort. M. Quérard, le confondant avec un certain Boyé, lui attribue à tort une brochure intitulée : *L'Expression musicale mise au rang des chimères*, Amsterdam, 1779, in-8° de 47 p., et qui a été très-bien réfutée par Lefebvre, dans un écrit intitulé : *Bévue, Erreurs et Méprises de différents auteurs en matière musicale*. D—R—R.

BOYER DE SAINTE-MARTHE (LOUIS-ANSELME), dominicain, auteur de l'*Histoire de l'église cathédrale de St-Paul-Trois-Châteaux*, Avignon, 1710, in-4°, et de l'*Histoire de l'église cathédrale de Vaison*, Avignon, 1731, in-4°. Cette dernière n'a été publiée qu'en 1741. On trouve, dans le recueil de pièces qui y est joint, sa traduction en vers français de la *Chorographie du diocèse de Vaison*, composée d'abord en vers latins par Joseph-Marie Suarès, évêque de Vaison. La poésie du P. Boyer est plus que médiocre. C. T—Y.

BOYER (PIERRE-DENIS), directeur au séminaire de St-Sulpice, naquit à Sévérac-l'Église, département de l'Aveyron. Il fut envoyé avec M. Fraysinoux au collège de Rodez, où ils apprirent à se connaître et à s'aimer. Ils étudièrent ensemble les belles-lettres sous l'abbé Girard, connu par ses *Précipies de rhétorique*, dont on s'est servi longtemps dans les maisons d'éducation. L'abbé Boyer manifesta de bonne heure son goût et son penchant pour l'état ecclésiastique, et voulant se livrer à une étude approfondie de la théologie, il se rendit à Paris, où il entra dans la communauté de Laon. Il s'y fit remarquer par la pénétration de son esprit et la bonté de son cœur. Ordonné prêtre le 18 décembre 1790, à la dernière ordination publique qui se soit faite à Paris avant la révolution, il préparait son examen pour entrer en licence, lorsque la prudence l'obligea de s'éloigner de la capitale. Déjà s'élevait la tempête qui allait emporter, avec les institutions les plus salutaires, tous les établissements d'instruction publique. Pendant les jours mauvais de la révolution, l'abbé Boyer dut se réfugier dans les montagnes du Rouergue, où l'on pouvait encore se livrer aux fonctions ecclésiastiques, et il fut nommé

vicaire de la petite paroisse de Curières. Bientôt tout exercice de culte religieux fut supprimé en France, et le jeune vicaire se retira dans sa famille, où il traversa les années les plus cruelles de la révolution, non sans courir quelquefois de très-graves dangers. L'abbé Frayssinous et lui résolurent un jour d'aller successivement à Rodez contempler l'échafaud, afin d'être plus fermes au moment qu'on les y ferait monter. Le premier subit avec courage cette épreuve. Le tour de l'abbé Boyer vint ensuite : « Mais, disait-il lui-même, je ne sais comment je « fis ; je fus si maladroît, qu'on me reconnut ; on « m'arrêta, et je fus conduit aux Cordeliers. » Il y attendait qu'on décidât de son sort, lorsqu'un homme, coiffé d'un bonnet rouge, armé d'un sabre, arrive dans la prison, l'accable d'injures, le frappe et le pousse devant lui. Les satellites de la terreur croient qu'on va conduire au tribunal leur prisonnier ; et ils n'opposent aucune résistance à la sortie. Boyer était sauvé, car le fougueux jacobin n'était autre qu'un ami dévoué. Après la terreur, l'abbé Emery réunit les membres dispersés de sa congrégation, et il confia la chaire de philosophie à Boyer, dont il connaissait déjà les talents. C'était une époque à laquelle une frénésie de duel portait ses ravages dans tous les rangs de l'armée, et multipliait chaque jour le nombre de ses victimes. Frappé de cette calamité, l'abbé Boyer voulut en arrêter le cours, et il publia en 1802, sous le nom de Joseph de Lapanouse, un opuscule intitulé : *le Duel jugé au tribunal de l'homme et de la raison*. Il l'adressa à Bonaparte, alors premier consul. Berthier, qui en avait reçu un exemplaire, écrivit à l'auteur supposé, de la part du premier consul : « J'ai reçu votre écrit « sur le duel, et je l'ai vu avec un grand plaisir. « Le citoyen premier consul en approuve les principes. Les vérités incontestables qui combattent « ce préjugé funeste acquièrent une nouvelle force « sous la plume d'un homme qui, comme vous, a « donné l'exemple de la bravoure et de toutes les « vertus civiles et militaires. A. Berthier. » En 1837, l'état de l'opinion publique, la multiplicité des combats singuliers engagèrent l'auteur pseudonyme à publier une nouvelle édition de son opuscule, qu'il étendit, et auquel il donna une forme qui ne plut pas au véritable auteur. M. de Lapanouse y joignit l'éloquent réquisitoire de M. Dupin à la cour de cassation sur le duel, et, en finissant, il se félicitait de voir la cause qu'il avait soutenue plaidée par un si habile avocat. — Boyer s'était associé à l'abbé Frayssinous pour instruire la jeunesse, et il donna cinq conférences dans la chapelle dite des Allemands, attenante à l'église St-Sulpice. La portion la plus éclairée de son auditoire l'écouta avec un vif intérêt ; elle goûtait la forme piquante et nouvelle qu'il savait donner à ses preuves, la vivacité de son style plein d'images empruntées à l'Écriture ; mais il faut convenir que la composition si claire, si méthodique et si sage de M. Frayssinous était plus appropriée à ce genre de démonstrations, et à une jeunesse à qui il fallait apprendre les principes élémentaires du christianisme. L'abbé Boyer se renferma donc

dans les travaux de l'enseignement ecclésiastique, et il quitta la chaire de philosophie pour prendre celle de dogme, que laissait vacante M. Frayssinous. Ses élèves, si nombreux dans tous les rangs du clergé, qu'ils honorent par leurs talents et par leurs vertus, et dont quelques-uns sont même revêtus de l'épiscopat, parlent toujours avec reconnaissance du mérite et de l'attrait de ses leçons. Le professeur parut surtout se surpasser quand il expliqua le *Traité de la religion*. — Au mois d'octobre 1811, Napoléon dispersa la compagnie de St-Sulpice, et Boyer dut quitter le séminaire. La prière, l'étude, les épanchements de l'amitié furent une douce et utile distraction aux ennuis de sa retraite. Il alla toutefois, en 1812 et 1813, prêcher des stations à Montpellier et à Lyon. Il se retira ensuite dans sa famille. Après la restauration, l'abbé Boyer professa la théologie morale, à Paris, jusqu'en 1818. A cette époque, l'ancien archevêque de Reims, le cardinal de Périgord, venait d'être nommé archevêque de Paris. Il avait appelé à son conseil les prêtres les plus recommandables par leurs lumières et leurs vertus, et il offrit les lettres de grand vicaire à l'abbé Boyer, qui ne voulut pas quitter la compagnie de St-Sulpice. Pendant qu'il était encore professeur, il opposa une réfutation en forme à un écrit de Tabaraud, qui contestait à l'Église la possession où elle est depuis dix-huit siècles de mettre des empêchements dirimants au mariage. Son ouvrage parut en 1817, sous le titre d'*Examen du pouvoir législatif de l'Eglise sur le mariage*. Il est plein de logique et de méthode ; on voit qu'il est d'un homme habitué à manier les armes de la théologie et celles du raisonnement. La critique put signaler de rares et légères taches dans le style de cette production ; mais le fond en est solide, et l'auteur avait fait preuve d'un beau talent de dialectique. Son discours préliminaire est de la plus haute éloquence. On n'a pas encore oublié les difficultés qui retardèrent l'exécution du concordat de 1817. M. Frayssinous s'efforça de calmer les esprits en traçant dans les *Vrais principes de l'Eglise gallicane* des règles propres à diriger les vrais catholiques. L'abbé Boyer releva aussi les assertions erronées dont l'ignorance et la prévention avaient embarrassé cette discussion, et publia de *Nouveaux Eclaircissements sur quelques objections que l'on oppose au concordat, suivis de réflexions sur un écrit de M. Fiévée*. Tout en paraissant ne vouloir résoudre que quelques objections populaires, il se trouva avoir envisagé la question sous ses principales faces, et il sut y rattacher les considérations les plus graves. Sa réponse à M. Fiévée porte l'empreinte d'une plume ingénieuse et d'une critique pleine de finesse, ce qui était une convenance en répondant à un écrivain éminemment spirituel, mais qui avait le tort de traiter des matières théologiques, hors de sa compétence (1). En 1819, il publia, sous le nom de M. l'abbé Barrande de Briges, un opuscule intitulé : *de la Liberté des*

(1) Plusieurs biographies attribuent à l'abbé Boyer une *Apologie du concordat*, Paris, 1820, in-8°.

cultes selon la Charte, avec quelques réflexions sur la doctrine de M. de Pradt, et sur les bienfaits du christianisme. Ce livre renferme des aperçus neufs, des rapprochements piquants; il est concis et plein de nerf. Ce fut à peu près à cette époque que l'abbé Boyer quitta sa chaire de théologie pour se livrer au ministère des retraites ecclésiastiques. Il n'est pas un diocèse où sa voix éloquente ne s'est fait entendre : le plus grand nombre a été évangélisé jusqu'à trois fois, quelques-uns même jusqu'à six fois par le prédicateur infatigable. Il avait applaudi aux brillants débuts de l'abbé de Lamennais, qui s'annonçait comme le digne héritier de ceux qui avaient le mieux défendu les principes religieux. Mais quand il vit le grand écrivain se rabaisser jusqu'à la misérable controverse d'un système philosophique le moins spécieux et le plus insoutenable de tous, qui ne pouvait qu'arrêter l'essor de son talent, il conçut pour son avenir de justes craintes qui ne tardèrent pas à se réaliser. La division se mit dans les rangs du clergé; une jeunesse ardente se pressa autour de son nouveau maître, qui proclamait hautement que jusqu'à lui on avait mal défendu le christianisme, et qu'il fallait reconstruire sur de nouvelles bases l'enseignement de l'édifice religieux. Au commencement de 1826 parut un petit imprimé latin sous ce titre : *In quatuor articulos Declarationis anno 1682 editæ Aphorismata, ad junioris theologos, auctore F. D. L. M.* Cet écrit, attribué à Lamennais, mais qui était de M. Gerbet, était dirigé contre les articles de 1682. Boyer réfuta très-bien ces prétendus *aphorismes*, et prouva facilement qu'on pouvait admettre les quatre articles sans préjudice de la foi, de la paix et de l'unité de l'Eglise. Son ouvrage se recommande par une finesse de critique, une netteté de pensées et une pureté de style qui ne se trouvent pas au même degré dans ses autres productions. — La révolution de 1830 affligea l'abbé Boyer sans le surprendre, et il passa quelque temps au sein de sa famille, dans le Rouergue. Bientôt il reprit le cours de ses retraites pastorales. Il avait un vif désir d'aller visiter sur la terre d'exil son ami d'enfance, l'évêque d'Hermopolis, qui consacrait à l'éducation du duc de Bordeaux les derniers jours de son honorable carrière. Il s'adressa au ministre pour le prévenir de son voyage; mais celui-ci, tout en rendant hommage à ses intentions, lui laissa entrevoir que la malveillance ne manquerait pas d'attribuer un but politique à sa démarche; il y renonça. Pendant son ministère, l'évêque d'Hermopolis le consulta souvent, et il ne lui donnait que les avis les plus sages, jusque-là que le ministre demandait quelquefois au roi la permission de ne répondre à une question qu'après en avoir conféré avec son théologien. « Où est donc votre théologien ? lui demande un jour Charles X. — Sire, répond l'évêque d'Hermopolis, il loge dans une mansarde du séminaire St-Sulpice. — C'est pour cela, sans doute, reprit le roi en souriant, que vous ne me parlez jamais de l'élever plus haut. » Boyer employa les loisirs que lui laissaient les missions ecclésiastiques à composer différents ouvrages philoso-

phiques et religieux. Il fit paraître, en 1834, la première partie de l'*Examen de la doctrine de M. de Lamennais, considérée sous le triple rapport de la philosophie, de la théologie et de la politique.* Cet ouvrage de Boyer, dont il faudrait retrancher une triple et trop longue préface, est remarquable par une discussion vigoureuse et serrée sur un système qui n'avait été réfuté jusqu'à lui que partiellement. Il avait le mérite d'être clair et de mettre à la portée de tous les esprits des questions que d'autres avaient embrouillées à dessein. Quelque temps après, il s'éleva contre les adversaires de la scolastique avec toute l'autorité de son expérience, de ses lumières et de sa logique, et il publia, en 1835, la *Défense de la méthode d'enseignement suivie dans les écoles catholiques, ou Dissertation sur la théologie scolastique.* C'est, avec l'*Antidote*, le plus fini de tous les écrits apologétiques de l'abbé Boyer. — L'événement s'était chargé de prouver qu'il avait bien jugé l'abbé Lamennais; il ne voulut donc plus continuer une lutte corps à corps avec cet auteur, et, embrassant un cercle plus étendu, il entreprit de défendre tous les principes conservateurs de l'ordre social. Son ouvrage, intitulé : *Défense de l'ordre social contre le carbonarisme moderne*, in-8°, fut publié en 1835. Il se ressent trop de la précipitation avec laquelle il a été écrit. L'auteur n'entre point avec grâce dans les questions. Il n'offre point assez de variété dans le style et dans la nature des raisonnements et des preuves, d'où résulte la monotonie dans l'ensemble. Mais on y remarque des aperçus neufs, des conséquences bien développées, quelques pages éloquentes. C'est moins un bon ouvrage qu'une réunion d'excellents matériaux pour quelqu'un qui saurait les disposer avec goût et méthode. Il travailla avec plus de soin le second volume de la *Défense*, qui parut deux ans après, en 1837. Deux ou trois assertions excitèrent quelques réclamations, mais tous les esprits judicieux applaudirent à ses réflexions sur le progrès *humain* et sur le mouvement religieux. En 1839, il descendit de nouveau dans l'arène en donnant la *Défense de l'Eglise de France contre les attaques de la Dissertation sur le prêt à intérêt*, par l'abbé Pagès de Lyon, ouvrage où l'on explique les dernières décisions de la pénitencierie relatives à l'usure. L'année suivante, il publia un ouvrage plus important encore, intitulé : *Défense de l'Eglise catholique contre l'hérésie constitutionnelle, qui soumet la religion au magistrat, renouvelée dans ces derniers temps.* Son but spécial était de flétrir la persécution suscitée par l'empereur Nicolas aux catholiques de ses États, et d'attaquer la suprématie spirituelle du pouvoir civil sous la main du dernier roi de Prusse, qui, dans sa vieillesse, en a fait un usage si effrayant. Cette *Défense* est un monument remarquable du zèle et du talent de l'abbé Boyer. Le but du livre est clairement indiqué, les grandes divisions sagement distribuées, les preuves principales exposées dans un ordre judicieux; mais, après cela, l'auteur eût pu se dispenser de diviser chaque section en paragraphes, en chapitres, en sections. Toutes ces subdivisions font perdre

de vue la pensée première, autour de laquelle doivent se grouper toutes les idées accessoires. La lumière ainsi dispersée sur une vaste surface en devient moins éclatante; et nous ne voyons pas que Bossuet, Malebranche, Fénelon, les bons écrivains de Port-Royal, dans leur savante polémique contre les protestants, aient suivi cette méthode. C'est un défaut dont les meilleurs écrits apologétiques de l'abbé Boyer ne sont pas exempts. A peine venait-il de publier sa *Défense de l'Eglise catholique*, qu'il se mit à réfuter le livre de MM. Allignol : *de l'Etat actuel du clergé en France, et en particulier des curés ruraux appelés desservants* (1). C'est le dernier écrit sorti de la plume de Boyer; il est plein de verve; mais en prêchant la modération à ses adversaires, il n'en donne pas toujours l'exemple; toutes ses raisons ne sont pas non plus péremptoires. — Il exécuta en 1841 le projet qu'il avait formé depuis longtemps de visiter Rome. Traité partout avec une haute distinction, il charma le pape et les cardinaux par la simplicité de ses manières, et on le désignait à Rome sous le nom d'homme primitif ou antédiluvien. Après avoir visité tout ce qui pouvait intéresser sa piété dans la capitale du monde chrétien, il se rendit à Lorette, s'arrêta quelques jours à Milan, et rentra en France, où il prêcha une retraite ecclésiastique à Avignon. Il avait hâte de rejoindre sa famille auprès de Rodéz, et de raconter à son frère les succès de son pieux pèlerinage; mais il dut s'agenouiller à son lit de mort, et bientôt après il eut à pleurer sur son illustre et vieil ami, M. Frayssinous. — On se tromperait fort si l'on croyait que l'abbé Boyer, paraissant livré tout entier à ses distractions, devenues proverbiales dans le clergé, n'observait rien; loin de là, il possédait à un degré remarquable le talent de connaître les hommes et de démêler leur caractère. Ceux qui ont eu le bonheur d'être admis dans son intimité se rappellent avec plaisir la variété, l'agrément de ses conversations, où il savait amener sans effort les discussions les plus intéressantes sur la religion, l'histoire, la philosophie et la littérature. Surtout la sublimité des prophètes l'enchantait; et jusque dans les épanchements de la conversation la plus familière, quand il parlait de la grandeur de leurs idées et de l'élévation de leur langage, il était beau de pensées et d'expressions. « Je dois faire un discours, disait-il avec une aimable naïveté, sur les beautés oratoires et poétiques des prophètes, et il sera bon. » Hélas! il ne pensait pas que la mort ne lui laisserait pas le temps d'exécuter ses nobles projets. Il reçut dans sa maladie tous les secours de la religion; et comme on s'approchait pour lui palper la poitrine, il dit : « Depuis hier, c'est un sanctuaire, Dieu y habite; ne troublez pas la paix de mon cœur. » C'est l'orateur chrétien mourant. L'archevêque de Paris, dont il était l'oncle maternel, le chérissait tendre-

(1) On a encore de l'abbé Boyer : *Observations d'un canoniste sur l'appel comme d'abus porté au conseil d'Etat par M. Charles contre monseigneur de Latil, évêque de Chartres*, Paris, 1824, in-8° de 16 p.

ment, et vint le voir plusieurs fois. L'abbé Boyer mourut le 24 avril 1842. — On a publié après sa mort ses *Discours pour les retraites ecclésiastiques*, qui offrent une suite d'instructions fortes de doctrines, riches d'aperçus les plus vrais et les plus ingénieux, relevées par de beaux mouvements oratoires. Ils rappellent par leur titre les *Conférences* et les *Discours synodaux* de Massillon; mais on peut affirmer qu'ils sont tenus avec honneur ce redoutable voisinage. Boyer n'a pas sans doute la grâce exquise, la correction sévère, la régularité du langage de l'évêque de Clermont, qui, sous ce rapport, est demeuré sans rival. Il remplit avec moins de succès que lui ces intervalles de la composition où l'on exige un certain degré de précision, de finesse et d'élégance; mais il est plus fécond dans ses plans, plus serré dans ses déductions, plus rapide dans sa marche. Ses idées sont placées à une plus grande hauteur, et, si nous osons le dire, sa doctrine est plus exacte, plus conforme aux principes d'une saine théologie. Jamais, au milieu des mouvements les plus impétueux, l'abbé Boyer ne franchit les limites qui séparent le précepte du conseil, jamais il n'exagère les devoirs du sacerdoce. Ce qui forme surtout le caractère distinctif de son éloquence, c'est qu'elle est nourrie de la substance des livres saints, de cette première sève du christianisme, comme dit Bossuet. De là, ces élans sublimes, ces tournures originales, ces réflexions profondes, et je ne sais quelle heureuse négligence qui donne à ses discours un air d'improvisation et d'inspiration soudaine. D—s—E.

BOYER-FONFRÈRE (JEAN-BAPTISTE), né à Bordeaux, en 1766, d'une famille de riches négociants, se fit d'abord missionnaire, puis commerçant, se maria, et se retira en Hollande. De retour à Bordeaux à l'époque de la révolution, il en embrassa les principes avec ardeur, fut envoyé par le commerce de cette ville près de l'assemblée législative, et enfin nommé député de la Gironde à la convention. Le 25 décembre, il accusa Marat d'avoir insinué la nécessité d'élire un dictateur; dans le procès de Louis XVI, il vota la mort. Indigné cependant des excès déplorables qui se commettaient tous les jours au nom de la liberté, il attaqua violemment la montagne, et surtout Marat. Il s'était d'abord opposé à ce que celui-ci fût envoyé à l'Abbaye, en motivant son opinion sur le mépris qu'il inspirait. Dans la suite, il demanda, mais en vain, contre lui le décret d'accusation. Lorsque l'expulsion des Girondins fut demandée par des membres des sections de Paris, il s'étonna de ne pas être inscrit sur la liste; ensuite il assimila aux Vendéens les pétitionnaires du faubourg St-Antoine. Le 2 avril, il fit rapporter le décret qui défendait aux députés d'être journalistes. Il fut membre de la commission des douze, formée pour examiner les arrêtés de la municipalité de Paris. Au 31 mai, son arrestation fut demandée par Bourdon de l'Oise; mais on ne lui fit point partager le sort de ceux de son parti, attendu qu'il n'avait pas signé les ordres du comité des douze. Ayant ensuite demandé le rapport sur les membres arrêtés, il fut décrété d'accusation, à la demande de Billaud-

Varennes et sur le rapport d'Amar. Il voulait se défendre, mais Albitte, Billaud et Bentabolle lui crièrent : « Tu parleras au tribunal révolutionnaire ! » Le 30 octobre 1793, il périt, avec vingt autres députés, à l'âge de 27 ans. Conduit à la mort, il chantait le refrain : « Plutôt la mort que l'esclavage. » Le 2 juin 1795, la convention décréta la célébration annuelle d'une pompe funèbre en mémoire de Boyer-Fonfrède et de ceux qui avaient été suppliciés avec lui. K.

BOYER (le baron ALEXIS), naquit à Uzerche, en Limousin, le 30 mars 1757. Ses parents, peu aisés, lui firent apprendre à lire et à écrire. Pourvu de ce premier degré d'instruction, il suivit la pratique d'un chirurgien de campagne, faisant les saignées et distribuant les médicaments ordonnés. Venu à Paris pour y étudier la chirurgie, obligé de pourvoir lui-même à son existence, dès qu'il sut un peu d'anatomie, il se mit à l'enseigner : c'était le meilleur et peut-être le seul moyen de bien l'apprendre. On le vit bientôt se distinguer parmi ses condisciples, remporter plusieurs prix à l'école pratique, puis s'attacher à Desault, qu'il suppléa dans l'enseignement de l'anatomie. (Voy. DESAULT.) En 1787, il obtint au concours la place de chirurgien gagnant-maitrise à l'hôpital de la Charité, emploi temporaire que la révolution supprima et convertit bientôt en celui de chirurgien en second, lorsqu'en 1794 l'administration des hôpitaux fut organisée. L'année suivante, Boyer entra comme professeur à l'école de santé, formée de l'élite des médecins et des chirurgiens de la capitale. Attaché d'abord à l'enseignement de l'anatomie, il publia, en 1796, le 1^{er} volume, et successivement les trois derniers d'un traité complet de cette science. Cet ouvrage, que n'ont point fait oublier les livres postérieurement publiés sur la même matière, modèle achevé d'exactitude et de clarté, restera toujours au premier rang des éléments d'anatomie descriptive et d'anthropographie. Cependant la réputation de Boyer franchissait les limites des amphithéâtres : à la voix des élèves témoins de son habileté chirurgicale dans les hôpitaux, se joignit celle du public ; dès ce moment, il se livra tout entier à la pratique et à l'enseignement de la chirurgie, abandonnant celui de l'anatomie à l'un de ses élèves : c'est l'auteur de cet article. Or, celui-ci faisant en même temps des cours de physiologie, une véritable école de chirurgie, formée seulement de deux professeurs, exista durant quelques années à l'hôpital de la Charité, école dont les cours, quoique payés, le disputaient, pour le nombre des élèves et l'utilité de l'enseignement, aux cours semblables et à l'instruction alors gratuite des établissements publics. Nommé premier chirurgien de Napoléon, Boyer le suivit en Pologne, fit la campagne de 1807, reçut la décoration de la Légion d'honneur, et peu après le titre de baron. Ces distinctions achevaient d'effacer le souvenir des temps où, confondue avec les professions mécaniques, la chirurgie marchait avec elles sous la bannière des communautés. Il convient de reconnaître ici la haute estime que l'empereur Napoléon accordait à

la chirurgie. Ce grand capitaine ne se borna point à combler de distinctions et de faveurs les chirurgiens de ses armées : les deux hommes alors les plus éminents dans la chirurgie civile, Boyer et A. Dubois, furent élevés par lui barons. Louis XVIII plaça Boyer au nombre de ses trois chirurgiens consultants ; l'académie des sciences l'admit dans son sein en 1824 ; enfin, à la suite de la révolution de juillet, son nom fut inscrit sur la liste nombreuse des médecins, chirurgiens et consultants du roi des Français. En 1832, Boyer perdit une épouse tendrement aimée : quoique tout semblât se réunir pour le consoler de cet affreux malheur, il ne trouva plus dès lors qu'une vie languissante, et mourut le 25 novembre 1833, parvenu à la 79^e année de son âge, laissant dans son fils, M. Philippe Boyer, un digne héritier de son nom, de ses talents et de son titre. Pour ne s'être illustré par aucune découverte capitale, Boyer n'en a pas moins rendu à la chirurgie française des services dont le souvenir ne s'effacera jamais. Ses travaux, portés sur toutes les parties de son art, en ont éclairé un si grand nombre, qu'il en est peu qui ne lui doivent quelques perfectionnements ; et, il faut en convenir, c'est à ce seul genre de mérite et de succès que peuvent prétendre les chirurgiens de notre âge. Placée au premier rang parmi les arts utiles, la chirurgie, dans ses progrès, toujours subordonnés à ceux de l'anatomie, s'avance à pas insensibles vers un perfectionnement illimité. Dans sa marche lente, mais assurée, graduée, mais calculable et toujours progressive, on ne la voit point assujettie à ces révolutions qui, si souvent, ont élargi la face des autres branches de la thérapeutique. Je ne sais pour quelle raison, a dit Haller, on ne voit point s'élever en chirurgie d'homme qui fasse époque, fonde une secte, crée une école et laisse entre ses devanciers et lui un long intervalle. Il est toutefois bien facile d'expliquer ce fait, aussi constant que singulier. S'occupant d'objets mécaniques, matériels, palpables, impossibles à généraliser, et, pour ainsi dire, rebelles à l'esprit de système, le médecin qui se livre à l'étude et à l'exercice spécial de la chirurgie est le plus souvent réduit à perfectionner les procédés de ses devanciers, et rarement appelé à inventer des méthodes. Veut-il à tout prix obtenir le renom d'inventeur, il se consumera toujours en efforts stériles, rendra, par exemple, convexe le tranchant d'un bistouri auparavant concave, tirera en dedans un membre que l'on se contentait de soutenir en dehors, ressuscitera d'anciens procédés qu'il donnera comme nouveaux, ajoutera aux procédés usités quelques modifications dont il exagérera l'importance, et, pour atteindre un but exactement marqué, suivant une voie en réalité peu différente de la route tracée, il ne pourra tromper des yeux exercés, quelle que soit la vogue qu'il obtienne, quel que soit le prestige dont il fascine les yeux des personnes étrangères à l'art, par des moyens qui lui sont plus étrangers encore. Plus jaloux de faire mieux que de faire autrement, Boyer s'était donc surtout attaché à perfectionner les méthodes et les procédés chirurgicaux

dont une longue expérience avait établi la supériorité et les avantages : c'est qu'il attachait plus de prix au suffrage des connaisseurs qu'aux vains applaudissements du vulgaire, que la nouveauté, ou même sa seule apparence, fut toujours en possession de séduire. Boyer donna, par son testament, une dernière preuve de modestie, en défendant expressément qu'aucun discours fût prononcé à ses funérailles. Outre son *Traité complet d'anatomie ou description de toutes les parties du corps humain*, en 4 volumes in-8°, Boyer a publié en 11 volumes, de 1814 à 1827, un *Traité des maladies chirurgicales et des opérations qui leur conviennent*. Il a de plus enrichi le 5^e volume du recueil de la société médicale d'émulation d'un travail étendu sur la meilleure forme des aiguilles propres à la réunion des plaies et à la ligature des vaisseaux, et inséré quelques observations dans l'ancien *Journal de Médecine*, dont, avec Corvisart et Leroux, il avait entrepris la continuation (1).

R—C—D.

BOYER DE REBEVAL (le baron JOSEPH), général français, né à Vaucouleurs, le 20 avril 1768, entra au service, en 1787, comme simple soldat, dans le régiment d'artillerie d'Auxonne, et quitta ce corps, en 1791, pour être sous-lieutenant dans le régiment d'Auvergne (17^e d'infanterie). Il fit les campagnes de 1792 à 1796 dans les armées du Rhin et de Sambre-et-Meuse. Appelé, en 1797, par Bonaparte, qu'il avait connu au régiment d'Auxonne, il se rendit en Italie, où il fut blessé d'un coup de feu dès son début au Tagliamento. Il obtint alors le grade de capitaine, puis celui de chef de bataillon, et fut chargé, dans la brillante campagne de Marengo, de commander un bataillon de grenadiers, à la tête duquel il exécuta le passage du Tésin et celui du Minicio, sous le feu des batteries autrichiennes. Il ne déploya pas moins de valeur le 25 décembre à l'attaque de Pozzolo, où il eut la cuisse traversée d'une balle. Nommé chef de bataillon, puis major des chasseurs à pied de la garde impériale, en 1803, il eut, en 1807, le commandement d'un régiment de fusiliers, et ce fut à la tête de ce corps qu'il s'empara du fort de Naugarten, à la suite d'une attaque dirigée avec autant d'habileté que de vigueur. Nommé général de brigade en 1811, il fit, l'année suivante, la désastreuse campagne de Russie, et fut blessé d'un coup de feu à la Moscova. Il fit aussi la campagne de 1813, en Saxe, fut blessé à la bataille de Dresde, et nommé, deux mois après, général de division. Employé dans la mémorable campagne de France en 1814, il se distingua à l'attaque de Méry-sur-Seine contre le corps de Blücher, et à celle de Craon, où il reçut deux fortes contusions d'un boulet et d'un biscaien. Ayant fait sa soumission au gouvernement royal, il fut créé chevalier de St-Louis et mis en disponibilité ; mais, dès que Bonaparte se fut emparé du pouvoir, en 1815, Boyer s'empressa de se ranger sous ses drapeaux, et il fit

la campagne de Waterloo avec beaucoup de zèle. Après la dissolution de l'armée, il se retira dans sa terre de Rebeval, où il passa paisiblement, au sein de sa famille, les dernières années de sa vie, et où il mourut en 1822. — Jean-Baptiste BOYER, général de brigade, né à Belfort, en 1773, était frère du lieutenant général de ce nom, qui a passé au service du pachia d'Egypte. Il fit ses premières armes en Italie, et se distingua surtout à la bataille d'Arcole, puis aux journées d'Hohenlinden et d'Austerlitz. Il venait d'être nommé général de brigade, lorsqu'il fut blessé mortellement à Leipsick, le 18 octobre 1815. — Un autre BOYER, ancien colonel, s'était fait remarquer à la prise de la Bastille en 1789. Retiré depuis longtemps du service, il est mort à Livry, près Paris, en 1835. — Un jeune médecin du nom de BOYER, qui donnait de grandes espérances, fut condamné à mort pour avoir conspiré contre le roi de Sardaigne, et exécuté à Turin, en 1797, dans le même temps et pour les mêmes causes que Tenivelli. (Voy. TENIVELLI.) M—D J.

BOYER DE PRÉBANDIER, médecin de la faculté de Montpellier, né à Montplaisant, en Périgord, a publié un *Essai sur les abus de la saignée, par des raisons prises de la nature et de la pratique des plus célèbres médecins de tous les temps, avec un appendix sur les moyens de perfectionner la médecine*, Paris, 1759, in-12. Il a traduit de l'anglais plusieurs ouvrages médicaux, entre autres : *Essai sur la nature et le choix des aliments*, par J. Arbuthnot ; *Essai des effets de l'air sur le corps humain*, par le même ; *Traité de la petite vérole*, par Lobb ; *Traité des maladies de la peau*, par Turner ; *Essais de médecine et de physique*, etc. (Voy. la France littéraire de M. Quérard.) — J.-M. BOYER-BRUN, né à Nîmes en 1764, mort en 1794, a publié : *Histoire des caricatures de la révolte des Français*, Paris, 1792, in-8°. Z—O.

BOYLE (ROBERT), célèbre philosophe anglais, né à Lismore, dans le comté de Waterford, en Irlande, le 21 avril 1621, était le septième fils de Richard, comte de Cork et d'Orrery. Robert fut confié en naissant à une nourrice de campagne, à qui le comte de Cork recommanda de l'élever comme elle élèverait son propre fils. Il se défiait de cette tendresse mal entendue des parents, qui les porte à élever leurs enfants avec une délicatesse excessive, « de sorte, » disait-il, qu'un soleil trop ardent ou une forte pluie influe sur leur santé, comme s'ils étaient de « beurre ou de sucre. » La nourrice de Robert suivit les instructions du père ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'eût toute sa vie une constitution très-faible et sujette à différentes infirmités. Il montra, dans ses premières études, un goût très-décidé pour les sciences, et des dispositions qui annonçaient un esprit supérieur. En 1638, son père prit la résolution de le faire voyager avec un de ses frères, sous la conduite d'un homme sage et éclairé. Ils traversèrent une partie de la France pour se rendre à Genève, où ils continuèrent leurs études pendant plusieurs années. En 1641, Robert alla en Italie, où il ne fit pas un long séjour. Étant à Marseille en 1642,

(1) Boyer a aussi donné quelques articles au *Dictionnaire des sciences médicales*. Le cours qu'il a fait à la Charité a été publié sous ce titre : *Leçons sur les maladies des os, rédigées en traité complet de ces maladies*, par Richerand, Paris, 1803, 2 vol., in-8°.

il y apprit que la rébellion avait éclaté en Irlande. L'impossibilité de recevoir les secours d'argent dont il avait besoin ne lui permit de retourner en Angleterre qu'en 1644. Le comte de Cork était mort dans cet intervalle, et avait laissé son fils Robert maître d'une fortune assez considérable. Il se retira dans une terre qu'il avait à Stalbridge, où il se livra avec une grande ardeur à l'étude des sciences, et plus particulièrement à celle de la physique et de la chimie. Il fut un des premiers membres d'une association de savants, qui se forma à Londres en 1645, lorsque la guerre civile eut interrompu les travaux académiques. Cette société, peu nombreuse, mais composée d'hommes très-distingués, connue d'abord sous le nom de *collège philosophique*, tenait des assemblées, où l'on s'occupait à faire des recherches et des observations sur le plan d'expériences qu'avait tracé le chancelier Bacon. Les troubles civils devenant chaque jour plus animés, la société philosophique se transporta de Londres à Oxford, où elle continua ses travaux. Après la restauration, elle obtint la protection spéciale de Charles II, et fut érigée en corporation, sous le titre de *société royale* : c'est la plus ancienne des sociétés savantes, et l'une de celles qui ont le plus d'éclat et qui ont le plus contribué aux progrès de la véritable philosophie. Ce fut pendant sa résidence à Oxford que Robert Boyle s'occupa à perfectionner la machine pneumatique, inventée par Otto de Guericke, au moyen de laquelle il fit des expériences curieuses sur l'air et sur d'autres substances. Il s'éleva constamment contre la doctrine d'Aristote, qu'on enseignait encore dans les écoles; et, persuadé, comme Bacon, que ce n'était que par l'expérience qu'on pouvait parvenir à découvrir des vérités, il ne voulut pas même lire les ouvrages de Descartes, qui faisaient alors beaucoup de bruit, craignant d'y trouver plus d'imagination que d'observation, et des hypothèses plutôt que des faits. Ennemi de tous les systèmes, il s'éleva aussi contre la doctrine alors reçue par les chimistes, qui reconnaissaient comme principes essentiels des corps, le sel, le soufre et le mercure, et il démontra, par l'expérience, la futilité de cette hypothèse. Il n'admettait dans la matière que des propriétés purement mécaniques. Chaque année de sa vie fut marquée par de nouvelles expériences, d'où sont résultées beaucoup d'observations de faits bien constatés, qui, en servant de matériaux pour former une théorie complète, ont contribué à détruire beaucoup d'erreurs et à conduire à des vérités plus générales. C'est à lui que l'on doit la première connaissance exacte de l'absorption de l'air dans les calcinations et les combustions, et de l'augmentation de poids des chaux métalliques, observations qui ont servi de base longtemps après à la chimie moderne. En général, il a été le premier guide de ceux qui ont étudié les phénomènes chimiques de l'air, et le précurseur de Mayow, de Hales, de Cavendish et de Priestly. Robert Boyle mit autant d'ardeur, de zèle et de persévérance à défendre et à propager la religion, qu'à avancer les progrès de la philosophie; et dans

V.

les travaux qu'il entreprit pour atteindre à ce double but, il développa des facultés intellectuelles qui s'associent rarement dans un même homme, et qui, plus rarement encore, s'exercent à la fois sans se contrarier. Boyle, dans tous ses travaux philosophiques, ne montra qu'un esprit droit, méthodique, repoussant toute conjecture qui n'est pas appuyée sur des faits, et ne reconnaissant de faits certains que ceux qui ont été vérifiés par l'expérience. Il avait en même temps reçu de la nature une imagination vive et mobile, portée aux idées fantastiques. Cette disposition se remarqua en lui de très-bonne heure. Il n'avait que dix ans, lorsqu'au collège d'Eton, il fut attaqué d'une fièvre intermittente, qui dura assez longtemps. Dans sa convalescence, on lui donna à lire des romans de chevalerie, et entre autres, l'*Amadis de Gaule* : cette lecture le remplit d'idées romanesques, qui l'agitaient au point de le dégoûter de toute espèce d'étude et de le poursuivre jusque dans son sommeil. Pour calmer son imagination, il fut obligé de s'appliquer uniquement à l'étude de l'algèbre et de la géométrie; mais il conserva toujours quelques restes de ces premières impressions : elles influèrent, non-seulement sur les habitudes de son caractère, mais encore sur son tour d'esprit et sur son style. Ainsi le même homme qui, en écrivant sur des matières de physique, n'employa jamais qu'une diction claire, simple et précise, semble affecter dans d'autres ouvrages des tournures ingénieuses et des formes de phrase recherchées. Il conserva, dès son enfance, le plus grand respect pour la vérité, et son père disait souvent qu'il ne croyait pas que son fils Robert eût jamais dit un mensonge. Quelques événements de sa première jeunesse, qu'il rapporte lui-même, avaient contribué à donner à son imagination une disposition religieuse et mélancolique. Nous n'en citerons qu'un. Pendant qu'il était au collège d'Eton, le plancher de la chambre où il était couché s'abîma, et il faillit être écrasé ou étouffé sous les décombres. On sait que Pascal s'étant vu, très-jeune aussi, près d'être précipité dans la rivière par les chevaux de son carrosse, qui avaient pris le mors aux dents, en eut toute sa vie l'imagination frappée et troublée, au point de voir sans cesse un abîme à ses côtés. Boyle était allé visiter la grande chartreuse à Grenoble. L'aspect des lieux sauvages où ce monastère est placé, les tableaux qu'il y trouva et qui représentaient des scènes effrayantes, la vie austère et silencieuse des solitaires qui le recurent, tout cela exalta son humeur naturellement grave et triste. Le diable, dit-il lui-même, profitant de la profonde mélancolie où il était tombé, remplit son âme de terreurs, et lui suggéra des doutes sur quelques-uns des principaux dogmes de la religion. Cet état lui était si insupportable, qu'il fut tenté de s'en délivrer par une mort volontaire, et il n'en fut détourné que par la crainte de l'enfer. Il vécut plusieurs mois dans cette anxiété, de laquelle il ne sortit qu'en se livrant tout entier à la recherche des principes et des preuves du christianisme. Il

convient cependant que sa foi, toute vive et sincère qu'elle était devenue, ne laissa pas d'être de temps en temps troublée par des nuages. C'est une espèce de maladie, disait-il, qui est à l'âme ce qu'est au corps le mal de dents, qui, sans être mortel, est très-incommode. Les ouvrages publiés jusqu'à lui pour la défense de la religion chrétienne ne satisfaisaient pas entièrement son esprit. Voulant connaître par lui-même les ouvrages originaux qui en font la base, il se mit à étudier les langues orientales, et particulièrement l'hébreu, et il était aidé dans ses recherches par les plus savants théologiens de son temps, avec qui il était intimement lié, le docteur Pococke, Thomas Hyde, Samuel Clarke, le docteur Thomas Barlow, etc. Le résultat de ses études fut une conviction qui se manifesta, non-seulement par un assez grand nombre d'écrits théologiques, mais encore par des actes de bienfaisance qui attestent la générosité de son caractère autant que la ferveur de son zèle. Il fonda des leçons publiques pour fournir de nouvelles preuves des principes de la religion chrétienne, et c'est à cette fondation qu'on doit les excellents discours de Samuel Clarke sur l'existence de Dieu. Il contribua, par ses dons, à l'établissement des missions fondées pour aller prêcher l'Évangile aux Indiens. Il donna une gratification considérable au docteur Pococke, qui traduisit en arabe le livre de Grotius sur la vérité de la religion chrétienne. Il fit imprimer à ses frais, à Oxford, sous la direction du docteur Hyde, la traduction des Évangiles et des *Actes des Apôtres*, en malai, et dépensa de fortes sommes pour faire traduire et imprimer la Bible en irlandais, et en gallois pour les Écossais montagnards. Le savant Saunderson ayant été dépouillé de ses bénéfices, à cause de son attachement au parti de Charles 1^{er}, Boyle le pria d'accepter une pension de 50 livres sterling, en y mettant cependant la condition que l'évêque écrirait un ouvrage sur les cas de conscience. Parmi les écrits religieux que composa Robert Boyle, on ne lit plus guère que son *Virtuose chrétien*, un *Essai sur l'Écriture sainte*, une *Dissertation sur les miracles*, et un *Discours contre l'habitude des juréments*. Il publia aussi un *Essai sur la fausse modestie*, et un petit ouvrage, moitié mystique et moitié romanesque, intitulé *l'Amour séraphique*. Il joignait à ses principes religieux des mœurs pures, une rare modestie, une bienfaisance active et un extrême désintéressement. Il ne voulut point entrer dans les ordres, parce qu'il ne se trouvait plus digne d'exercer les fonctions ecclésiastiques. Il refusa les honneurs de la pairie, auxquels sa naissance et sa fortune lui donnaient des droits; il refusa même, par pure modestie, la place de président de la société royale; et, quoiqu'il eût obtenu successivement la faveur de Charles II, de Jacques II et de Guillaume, il ne demanda jamais rien pour lui-même, et n'employa son crédit qu'à solliciter des encouragements pour les progrès de la science. Boyle mourut à Londres, le 30 décembre 1691, à l'âge de 64 ans, et fut enterré dans l'église de l'abbaye de Westminster, où sont déposés les

restes des hommes les plus illustres de l'Angleterre. Il était né dans la même année où mourut François Bacon, dont il devint le plus illustre disciple. Boyle était d'une taille élevée, mais pâle et maigre; sa constitution était délicate; il réglait ses vêtements d'après le degré du thermomètre. Il était d'une sobriété remarquable; il parlait lentement et avec hésitation, ne donnant jamais de décision, discutant peu, mais proposant des doutes, des objections, et fournissant abondamment des matériaux à la discussion. Il jouit pendant sa vie de la plus grande considération. Les plus savants hommes de son temps lui dédiaient leurs ouvrages et s'honoraient de concourir à ses travaux. Parmi les éloges les plus flatteurs qu'il ait obtenus, on peut compter celui qu'a fait de lui le célèbre Boerhaave, qui, après l'avoir reconnu pour le père de la philosophie expérimentale, ajoute : « M. Boyle, l'ornement de « son siècle et de son pays, a succédé au génie et « aux talents du grand chancelier de Vêrulam. Le- « quel de ses écrits puis-je louer ? tous. Nous lui « devons les secrets du feu, de l'air, de l'eau, des « animaux, des végétaux, des fossiles; de sorte « que, de ses ouvrages, peut être déduit le système « entier des sciences naturelles. » La postérité n'a pas confirmé, dans tous les points, ce grand éloge; mais il en restera assez pour immortaliser la mémoire de Robert Boyle. Ses ouvrages, tous écrits en anglais, et dont l'édition de 1739 du *Dictionnaire* de Moréri donne le détail, ont été recueillis par Birel, à Londres, en 5 vol. in-fol., 1744, et on y a joint la vie de l'auteur. On estime encore davantage l'édition de 1772, 6 vol. in-4°. Le docteur Shaw en avait déjà donné un abrégé en 1750, 3 vol. in-4°. Les principaux sont : 1° *Nouvelles Expériences physico-mécaniques sur le ressort de l'air*; 2° *Considérations sur l'utilité de la physique expérimentale*; 3° *Histoire générale de l'air*; 4° *Expériences et Observations sur le froid, les couleurs, les cristaux, la respiration, la salure de la mer, les exhalaisons, la flamme, le vif-argent*, dans divers traités séparés; 5° *le Chimiste sceptique*; 6° *Essai sur l'Écriture sainte*; 7° *le Chrétien naturaliste*; 8° *Considérations pour concilier la raison et la religion*; 9° *Discours sur la profonde vénération que l'esprit humain doit à Dieu*; 10° *Recueil d'écrits sur l'excellence de la théologie, comparée avec la philosophie naturelle*, etc. Presque tous ses ouvrages de physique ou de chimie ont été traduits en latin, et réunis en 6 vol. in-4°, Genève, 1680; ibid., 1744, 5 vol. in-4°.

S—D et C—V—R.

BOYLE (ROGER), comte d'Orrery et baron de Broghill, frère du précédent, et cinquième fils de Richard, nommé le grand comte de Cork, naquit en 1621, et fut élevé au collège de Dublin, où il se distingua de bonne heure par ses dispositions et par son application à l'étude. Il épousa en 1641 la fille du duc de Suffolk. Dans la même année, éclata la révolte de l'Irlande. Les grands propriétaires étant obligés de s'armer pour se défendre eux et leurs biens, le comte de Cork, père de Roger, chargea ses fils de divers commandements; lord

Broghill eut celui du château de Lismore, résidence de sa famille, d'où il marcha souvent au secours de ses voisins assiégés par les rebelles. Il se fit remarquer dans toute cette guerre par son habileté, autant que par son courage, jusqu'à la mort de Charles I^{er}. Alors, jugeant que tout était perdu, il abandonna ses biens d'Irlande, passa en Angleterre, dans une terre qu'y possédait sa famille, et où il vécut fort retiré. Cependant il ne put se résoudre à rester longtemps tranquille spectateur des maux de son pays; il résolut, sous prétexte de se rendre à Spa pour sa santé, de passer sur le continent, et d'y solliciter une commission du roi Charles II, pour lever des troupes en Irlande, et tâcher d'y faire reconnaître Charles comme légitime souverain; mais le comité d'État, alors à la tête du gouvernement, avait été informé par ses espions du véritable motif de ce voyage, et se préparait à prendre, contre le lord Broghill, les mesures les plus sévères. Cromwell, membre du comité, sentit de quelle importance il pouvait être de s'attacher un homme déjà connu par son courage et sa capacité, et qui, par son rang, pouvait exercer une grande influence dans son pays. Il arrêta les mesures du comité, et se rendit chez lord Broghill, qui venait d'arriver à Londres pour passer sur le continent, et qui ne fut pas peu surpris de voir entrer chez lui Cromwell, avec lequel il n'avait jamais eu la moindre relation; il le fut bien davantage du motif de la visite. Cromwell le lui expliqua sans détour, lui montra les lettres interceptées qui lui ôtaient la possibilité de nier, et lui déclara qu'il n'y avait d'autre moyen de salut que d'accepter, sous son commandement, le grade d'officier général dans l'armée destinée à réduire l'Irlande; que d'ailleurs cette guerre ne pouvait répugner à ses principes, les rebelles d'Irlande étant également odieux aux deux partis. A cette offre, accompagnée des plus flatteuses expressions d'estime, Cromwell ajouta que lord Broghill ne serait tenu à aucun serment, ni obligé de porter les armes que contre les rebelles. Touché de la franchise de ce procédé, lord Broghill demandait cependant quelques jours pour se décider; mais Cromwell lui répondit que le comité attendait sa réponse, et qu'il fallait ou accepter ou être conduit à la Tour. Lord Broghill accepta, avec la résolution sincère d'être fidèle à son engagement. Il en fit part à Charles II, qui lui recommanda seulement, « lorsqu'il serait « moins en danger, de se rappeler son devoir. » Lord Broghill pensa que son véritable devoir, dans l'impossibilité où il était de se dévouer utilement pour son roi, était de servir le seul gouvernement qui pût alors ramener l'ordre et la prospérité dans son pays. Il passa en Irlande, où ses amis et plusieurs gentilshommes qui avaient déjà servi sous ses ordres se rendirent auprès de lui, et lui composèrent une escorte assez considérable. Il leva en peu de temps un régiment de 1,500 hommes, avec lequel il joignit Cromwell. Chargé d'expéditions particulières, il battit plusieurs fois l'ennemi qui était supérieur en nombre. Allant assiéger, avec un petit corps de troupes, et sans une seule pièce de canon,

le château de Carigdroghid, il fit couper et charger sur des affûts de très-gros arbres qu'il fit avancer lentement vers le château, avertissant les assiégés que, s'ils attendaient l'arrivée de son artillerie, il ne leur ferait aucun quartier. En apercevant de loin ces troncs d'arbres, qui paraissaient des pièces d'un très-fort calibre, la garnison effrayée se rendit. Une autre fois, dans la chaleur d'une action qui paraissait devoir se décider à l'avantage des Irlandais, trois fois plus forts que lui, et favorisés par l'avantage du terrain, il dit à ceux qui l'entouraient : « Répétez ce que je vais dire, » puis se mit à crier : « Ils fuient, ils fuient. » Ce cri fut répété; les rebelles de la première ligne croient qu'il s'agit de ceux qui sont derrière eux, et tournent la tête pour savoir ce qui en est; les autres, voyant ce mouvement, et entendant le cri de l'ennemi, croient la première ligne rompue, et fuient en effet. La défaite fut complète; elle facilita la prise de Limerick, et amena ainsi la fin de la guerre. Cromwell, devenu protecteur, fit venir près de lui lord Broghill, pour s'aider de ses conseils. On assure que celui-ci voulut l'engager à rétablir l'ancienne constitution d'Angleterre, et à rappeler Charles II, en lui faisant épouser une de ses filles. Il avait le consentement de ce prince pour entrer en négociation, et il était soutenu par la famille de Cromwell, qui croyait voir sa sûreté dans ce projet. Lord Broghill parla un jour de ce mariage au protecteur, comme d'un bruit qui se répandait dans Londres, et Cromwell lui ayant demandé ce qu'il pensait d'une pareille idée, il saisit cette occasion pour la développer et l'appuyer. Cromwell l'écouta; mais, après avoir longtemps réfléchi, il répéta deux fois : « Non, il ne « me pardonnerait jamais la mort de son père; » et il ne permit plus qu'on lui en reparlât. Lord Broghill fit plusieurs tentatives de ce genre, pour servir et rapprocher les deux partis, mais sans succès. Il avait souvent été accusé auprès du protecteur par Ireton, qui le détestait et disait : « Tant que vivra « Broghill, nous ne serons pas en sûreté. » Mais après la mort d'Ireton, Cromwell montra à Broghill autant de confiance qu'il était capable d'en avoir pour qui que ce fût, et le chargea de missions importantes. Broghill lui prouva son attachement, en s'opposant à des mesures qui auraient rendu son autorité odieuse, entre autres, à la proposition qu'il avait fait faire au parlement de décimer le parti royaliste : ce fut lord Broghill qui la fit rejeter, et il alla annoncer cette mesure à Cromwell, en lui disant : « Je viens de vous rendre le plus grand service que je vous aie rendu de ma vie; » et, ce qui est bien aussi extraordinaire, Cromwell parut lui en savoir gré. Après la mort du protecteur, il tâcha de favoriser la cause de son fils Richard; mais voyant que l'incapacité de celui-ci rendait tous ses efforts inutiles, il se retira en Irlande, où il commandait la province de Munster; et, se regardant comme dégagé des obligations qui l'avaient attaché à la famille de Cromwell, il travailla, de concert avec sir Charles Coote, à faciliter à Charles II les moyens de rentrer dans son royaume. Leur projet

allait avoir son exécution, lorsque Monk les prévint par la révolution qu'il opéra en Angleterre, et à laquelle contribua celle qu'ils avaient commencée en Irlande. Après la restauration, il fut nommé, en 1660, l'un des lords juges d'Irlande, où la sagesse de sa conduite étouffa de nouveaux troubles près d'éclater. Il donna le modèle de l'acte d'établissement qui rétablit la paix dans ce pays. Modéré envers tous les partis, mais favorable aux protestants, il ne mécontenta que les fanatiques de l'une et l'autre communion. La faveur où il fut auprès de Charles II ne laisse aucun doute sur l'opinion de ce prince à l'égard de la fidélité que lui avait conservée le lord Broghill. Charles ayant pris la résolution d'ôter les sceaux à lord Clarendon, les offrit à lord Broghill, qui les refusa, en alléguant l'affaiblissement de sa santé; et, en effet, il était depuis quelque temps sujet à de violentes attaques de goutte, qui cependant ne diminuaient rien de son activité pour le service de son prince et de son pays. Dans les intervalles de repos que lui laissait la goutte, il s'occupait de poésie, et faisait des tragédies qui furent jouées et applaudies sur les théâtres de Londres. Le roi disait, à propos du *Prince Noir*, une de ces tragédies qu'il avait laissée quelque temps sans la finir : « S'il lui faut, pour l'achever, un accès de goutte, je lui en souhaite un bien conditionné. » Cependant sa santé, devenant plus mauvaise, lui interdit et les affaires et la poésie. Il languit environ une année, et mourut, le 16 octobre 1679, âgé de 59 ans, après une vie aussi activement qu'honorablement remplie. Comme homme public, le lord Broghill paraît avoir montré un de ces caractères sans tache, si rares dans les temps de troubles et de factions. Comme homme privé, il fut aussi aimable mari que tendre père, et se montra dans l'administration de ses biens économe et sage, et en même temps bienfaisant envers ses vassaux, toujours prêt à porter secours à l'infortuné, mais cherchant surtout à écarter la misère, en procurant du travail à l'indigent. Ses talents militaires, la sagesse de ses vues politiques, n'ont point été révoqués en doute, et ses talents littéraires, quoique n'étant pas du premier ordre, ne font aucun tort à sa mémoire. Si ses pièces de théâtre, dans leurs irrégularités, portent des traces du mauvais goût de son temps, elles se distinguent par la noblesse des sentiments, et par une élégance de style assez continue. Ses principaux ouvrages sont : 1° quatre tragédies, *l'Histoire de Henri V*, *Mustapha* (écrite en vers rimés, à la suite d'une discussion qui avait eu lieu à la cour de Charles II, sur l'impossibilité d'écrire la tragédie en vers rimés); *le Prince Noir*, et *Tryphon*. Ces pièces, imprimées d'abord à part, en 1669, ont été réunies ensuite dans une même édition, en 1670 et en 1759. 2° *Parthénisse*, roman en 3 volumes, Londres, 1665 et 1679. Quoique cet ouvrage ne soit pas fini, il obtint de son temps un grand succès : il est divisé en 6 parties, dont la 6^e est dédiée à Henriette d'Angleterre. 3° *Un Songe*, poème qui n'a jamais été imprimé, et dont

il n'existe qu'une seule copie, remise à Charles II, à qui l'auteur donne des conseils très-bardis, principalement sur la disposition qu'il montre à se mettre dans la dépendance de la France. Lord Broghill a laissé encore plusieurs poèmes, un traité sur *l'Art de la guerre*, Londres, 1677; plusieurs écrits politiques, deux comédies et deux tragédies : tous ces écrits non imprimés. S—p.

BOYLE (CHARLES), comte d'Orrery, fils du précédent, né à Chelsea, en 1676, fit de tels progrès à l'université d'Oxford, qu'il y publia une traduction anglaise de la *Vie de Lysandre* par Plutarque, et, quelque temps après, une belle édition des *Épîtres* de Phalaris, avec une version latine et de savantes notes, Oxford, 1675, 1695, in-8°. (Voy. BENTLEY.) Devenu pair d'Angleterre en 1705, le comte d'Orrery se distingua dans la guerre de la succession, où il eut un régiment d'infanterie, et le rang de major général à la bataille de Malplaquet. Après la paix, des intrigues de cour le rendirent suspect, et le firent renfermer, en 1722, à la Tour de Londres, d'où le docteur Mead n'obtint son élargissement sous caution qu'en attestant que sa longue détention avait tellement altéré sa santé, que, si on l'y laissait plus longtemps, il ne lui donnait pas trois jours de vie : il survécut neuf ans à son élargissement, et mourut le 21 août 1721. Il avait encore écrit quelques brochures et poésies, oubliées aujourd'hui. C'est de son nom que l'on a nommé *Orrery* le planétaire, machine astronomique inventée et exécutée par le célèbre horloger Graham, qui le lui dédia. On a fait depuis, en France et ailleurs, plusieurs machines de ce genre, avec plus ou moins de détail et de perfection; mais Boyle n'en est point l'inventeur, quoique les dictionnaires historiques le répètent à l'envi l'un de l'autre, d'après Moréri. C. M. P.

BOYLE (JEAN), comte de Cork et d'Orrery, fils unique du précédent, naquit en 1707, et reçut sa première instruction de Fenton, l'un des collaborateurs de Pope dans la traduction de l'*Odyssée*. Il entra ensuite au collège de Westminster, et passa de là à l'université d'Oxford; il prit sa place dans la chambre des pairs en 1752, et se rangea dans le parti de l'opposition contre le ministre Walpole : il se rendit la même année en Irlande, où il se lia avec Swift, qui lui fit faire la connaissance de Pope. En Angleterre, il faisait sa résidence à Marston, dans le Somerset-Shire. En 1759, il publia une édition des œuvres dramatiques de son aïeul Roger, comte d'Orrery, et, en 1742, ses *Lettres politiques*. Son premier ouvrage fut une traduction de deux odes d'Horace, avec diverses remarques sur ce poète et ses traductions, qu'il donna en 1741. Il fit paraître, en 1751, en 2 vol. in-4°, une traduction anglaise des *Lettres* de Pline, avec des observations sur chaque lettre, et un *Essai sur la vie de Pline*, dont on a donné depuis plusieurs éditions in-8°; mais cette traduction a depuis été effacée par celle de Melmoth. La même année parurent, en forme de lettres, ses *Remarques sur la vie et les écrits de Swift*, 1 vol. in-8°, dont cinq éditions furent publiées dans une année, traduites en français par F. Lacombe, sous ce titre :

Lettres historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Swift, Paris, 1753, in-12. Lord Boyle fit, en 1754, un voyage en Italie, et demeura près d'un an à Florence, où il s'occupa de rassembler des matériaux pour une histoire de la Toscane, qu'il se proposait d'écrire en forme de lettres, mais dont il n'a laissé que des fragments, qui ont été publiés après sa mort, en 1774, sous le titre de *Lettres écrites d'Italie, à Guill. Duncombe*, en 1754 et 1755. Ses autres productions se composent principalement de plusieurs morceaux insérés dans les ouvrages périodiques anglais intitulés *le Monde et le Connaissieur*, et de quelques poésies pleines de sensibilité. Il mourut à Marston, généralement estimé, en 1762, âgé de 56 ans, après avoir été marié deux fois. X—s.

BOYLEAUX (ÉTIENNE), ou BOILEAUE, ou BOYLESVE, et que par erreur on a appelé BOYLEAUX, chevalier et célèbre prévôt de Paris au 15^e siècle, est appelé, dans un compte des baillis de France de 1266, *Stephanus bibens aquam*. Il était d'une noble famille d'Angers, dont plusieurs branches se sont répandues, et subsistent encore à Paris, en Anjou, en Touraine, et même en Angleterre. C'est de celle qui était établie à Paris que le célèbre Boileau Despréaux est issu. Étienne Boyleaux épousa, en 1225, Marguerite de la Guesle, et fit, en 1228, avec Geoffroy et Robert Boyleaux, ses frères, un partage noble de la succession de son père. C'était, est-il dit dans l'extrait d'un manuscrit de la vie de St. Louis, « un bourgeois de Paris bien renommé « de prudence, que le roi St. Louis mit en 1258 à « la teste de la cour et auditoire du Chastelet de « Paris, et alloit souvent le roi audit Chastelet se seoir « près ledit Boileau, pour l'encourager et donner « exemple aux autres juges du royaume. » Le parlement, sous le règne de St. Louis, n'était pas encore sédentaire, le prévôt de Paris, outre ses fonctions militaires et son rang à l'armée, avait une très-grande autorité dans l'administration de la justice, qu'il exerçait seul dans la capitale. On ne parvenait alors à cette charge qu'à force d'intrigues et d'argent, et les prévôts rendaient souvent la justice au même prix, ce qui causait une licence effrénée et des désordres extrêmes. St. Louis, pour remédier à de si grands maux, ne voulut plus que cette charge fût vénale, et, au retour de son voyage de la terre sainte, en 1258, il s'occupa de faire chercher partout le pays, comme le marque le sire de Joinville, un bon justicier et bien renommé de prudence, et il le trouva dans la personne d'Étienne Boyleaux, qui fut ainsi le premier prévôt de Paris nommé par le roi. « Sa- « chez, dit Joinville, que du temps passé l'office de « la prévôté de Paris se vendoit au plus offrant. Les « prevots estoient alors prevots fermiers, dont il « advenoit que plusieurs pilleries et maléfices s'en « faisoient, et étoit totalement justice corrompue par « faveurs d'amys et par dons ou promesses, dont le « commun n'osoit habiter au royaume de France, et « étoit lors presque vague, et souventes fois n'y « avoit-il aux plaids de la prévôté de Paris que dix « personnes pour les injustices et les abusons qui « s'y faisoient, et fist enquerir le roi par tout le pays

« là où il trouveroit quelque grant sage homme qui « fust bon justicier, et qui punist étroitement les « malfaiteurs, sans avoir égard au riche plus que au « pauvre, et lui fut amené ung qu'on appelloit Es- « tienne Boileau, auquel il donna l'office de prevost « de Paris, lequel depuis fit merveilles de soy main- « tenir audit office. Tellement que desormais n'y « avoit larron, meurtrier, ni autre malfaiteur qui « osast demeurer à Paris, que tantost qu'il en avoit « connoissance qui ne fust pendu ou puni à rigueur « de justice, selon la qualité du malfaict, et n'y avoit « faveur de parenté, ni d'amys, ni d'or, ni d'argent « qui l'en eust pu garantir, et grandement fist bonne « justice. » En effet, le prévôt Étienne Boyleau exerça une justice si sévère « qu'il fist pendre un sien lilleul, « parce que la mère lui dit qu'il ne se pouvoit tenir « de rober. Item un sien compère, qui avoit nié une « somme d'argent que son hoste lui avoit baillé à « garder. » C'est à ce magistrat, digne des plus grands éloges, qu'on doit l'établissement de la police de Paris. Il se montra aussi intègre et actif que zélé pour le bien public; il rétablit la discipline dans le commerce et dans les arts et métiers, dans la perception des droits royaux, qui étaient alors de sa compétence, et fixa celle des justices seigneuriales enclavées dans sa prévôté; il modéra et fixa les impôts qui se levaient arbitrairement, sous les prévôts-fermiers, sur le commerce et les marchandises; il rangea tous les marchands et tous les artisans en différents corps et communautés, sous le titre de confréries; ce fut lui qui donna à ces corporations les premiers statuts pour leur discipline, et des réglemens pour rétablir la bonne foi dans le commerce et le favoriser. Ces ordonnances, dont on peut voir l'extrait dans le *Traité de police* de Lamarre, montrent quelles étaient la droiture de ses intentions et la grande étendue de son autorité. Elles sont écrites sur des peaux entières, cousues et roulées comme il se pratiquait dans ce temps-là. Un de ses successeurs les fit copier en cahiers et relier ensemble vers l'an 1500; ces sages et simples statuts ont été suivis ou perfectionnés, et sont la respectable base de cette législation municipale de la capitale de la France. Ce recueil curieux, qu'on nomme vulgairement le *Livre des métiers*, ou le *Livre des établissements des métiers de Paris*, a été ainsi appelé, parce que la première partie, étant plus étendue, contient les statuts des arts et métiers. Il n'a pas été imprimé; l'original a péri dans l'incendie de la chambre des comptes, en 1757; mais il en existe encore quelques copies : on en avait à la Sorbonne un exemplaire qui était du temps même de Boyleau. Cet exemplaire est passé à la bibliothèque royale. Étienne Boyleau suivit St. Louis en Égypte; il tenait un rang si éminent dans l'armée chrétienne, qu'ayant été pris au siège de Damiette, les infidèles exigèrent de lui, pour sa rançon, 200 livres d'or, somme considérable pour ce temps-là. Ce magistrat mourut en 1269 (1).

B. M—n.

(1) Depuis l'année 1811, date de l'impression du volume qui contenait cet article, le nom de Boyslève est redevenu pour ainsi dire populaire. Sa statue est au nombre de celles qui ornent la façade nouvellement restaurée de l'hôtel de ville de Paris. Les recherches

BOYM (MICHEL), jésuite polonais, fut envoyé comme missionnaire aux Indes et à la Chine en 1645, revint à Lisbonne en 1652, et repartit en 1656 pour la Chine, où il mourut en 1659. Il a publié, sous le titre de *Flora sinensis* (Vienne, Riccius, 1656, in-fol.), un petit écrit de 75 pages, dans lequel il fait connaître une vingtaine de plantes intéressantes de la Chine, et quelques animaux singuliers, parmi lesquels on est fâché de trouver au premier rang le *foung-hoang*, ou phénix chinois. Les vingt-trois figures qui accompagnent ces descriptions sont imparfaites; mais les noms chinois que l'auteur y a joints, quoique défigurés par les graveurs, sont encore très-reconnaissables et fort exacts. Cet ouvrage, dont l'original a toujours été si rare, qu'en 1750 Bayer le croyait encore resté manuscrit, a été traduit en français et imprimé dans la collection de Thievenot, ainsi qu'une courte relation de la Chine, que le P. Boym avait faite, en 1652, à l'église de Smyrne, et qui avait déjà été imprimée en 1654 in-8°. On trouve d'autres opuscules du P. Boym, dans la *China illustrata* de Kircher, et dans la *Geographia reformatata* de Riccioli; mais ce sont là de faibles titres de gloire en comparaison de sa traduction des quatre livres de *Wang-Choho*, ou de la connaissance du poulx, des signes des maladies par les couleurs de la langue, et de l'exposition des médicaments simples, faite d'après les auteurs chinois, et contenant deux cent quatre-vingt-neuf articles. Tous ces ouvrages, et quelques autres fragments que le P. Couplet avait fait passer à Batavia, en 1658, pour être transportés en Europe, furent, par suite des mécontentements de la compagnie hollandaise à l'égard des jésuites de la Chine, privés du nom de leur auteur, et publiés à Francfort, 1682, in-4°, par André Cleyer de Cassel, premier médecin de la compagnie des Indes, sous le titre de *Specimen medicinae Sinicae*. L'éditeur plagiaire y joignit quelques morceaux également traduits du chinois, et probablement par le même jésuite, mais qui n'avaient été envoyés de Canton qu'en 1669 et 1670. On trouve dans le même volume cent quarante-trois figures gravées en bois et trente planches en taille-douce, mais qui toutes donneraient une idée fort peu avantageuse des connaissances des Chinois en anatomie, si l'on ne savait que les ouvrages originaux en contiennent souvent de beaucoup meilleures. Cleyer avait publié à part, deux ans auparavant, quelques-uns de ces traités, l'un sous ce titre : *Herbarium parvum sinicis vocabulis indicis incertis constans*; l'autre intitulé : *Clavis medica ad Chinarum doctrinam de pulsibus*, Francfort, 1680, in-4°. Il paraît que ce n'est qu'un extrait du précédent. — BENOLT BOYM, autre jésuite polonais, né à Lemberg, en 1629, mort à Wilna,

de Simone-Sismondi dans son *Histoire des Français*; celles de M. A. Beugnot fils, dans son *Essai sur les Etablissements de St. Louis*, ont mis la généralité des lecteurs à même de connaître les principales bases de la législation dont Boyslève est l'auteur. De lauréat de l'académie des inscriptions devenu un de ses membres les plus distingués, M. A. Beugnot s'occupe, dit-on, d'un travail spécial sur ce magistrat.

D—R—R.

en 1670, a composé, en polonais et en latin, quelques livres ascétiques : il avait traduit du français une *Théologie chrétienne*, qui n'a pas été imprimée. A. R—T.

BOYSE, BOYS ou BOIS (JEAN), théologien anglais, né en 1560, à Nettleston, dans le comté de Suffolk, reçut sa première éducation de son père, recteur de la paroisse de West-Stowe. A cinq ans, il lisait la Bible en hébreu. Admis dans l'université de Cambridge, il s'y distingua par ses progrès dans la langue grecque. Il succéda, en 1596, dans la cure de Bosworth, à un ecclésiastique dont il avait épousé la fille; mais sa femme, très-jeune alors, manquant d'économie, et Boyse, absorbé par ses études, songeant peu à ses affaires, il se trouva bientôt accablé de dettes et réduit à vendre ses livres. Lorsque Jacques 1^{er} conçut le projet de faire traduire la Bible, Boyse fut choisi pour coopérer à ce travail, et fut ensuite un des six théologiens nommés pour la révision de toute la traduction. Les livres apocryphes lui échurent en partage. Il aida sir Henri Saville dans la publication des œuvres de St. Chrysostome, dont il lut tous les ouvrages sur les manuscrits. En 1615, il eut une prébende dans l'église d'Ely. Il mourut en 1645, âgé de 84 ans, laissant un grand nombre de manuscrits qui n'ont pas vu le jour. On ne connaît guère de lui qu'une défense de la Vulgate, publiée après sa mort sous ce titre : *Veteris interpretis cum Beza aliisque recentioribus Collatio in quatuor Evangelii et Actis Apostolorum*, Londres, 1655, in-8°. C'est un ouvrage exact, fait sur un ton modéré, et qui annonce une profonde connaissance de la critique sacrée. Le reproche qu'il fait à Erasme et à Bèze de s'être trop écartés de la Vulgate, et la préférence qu'il lui donna sur toutes les autres versions, lui ont attiré les réprimandes de Leclerc. Cet homme, doux, modeste, plein de candeur, avait fait une étude particulière des grammairiens latins, grecs, hébreux, syriens. Sa première vocation avait été pour la médecine; mais s'étant aperçu qu'il s'imaginait avoir toutes les maladies dont il trouvait la description dans les livres de cette science, il eut le bon esprit de les quitter pour n'y plus revenir. Extrêmement studieux, on rapporte qu'il avait su se soustraire aux tristes effets de la vie sédentaire, par l'observation de trois règles qu'il tenait du docteur Whitaker; 1^o d'écrire toujours debout; 2^o de ne travailler jamais vis-à-vis d'une fenêtre; 3^o de ne se mettre jamais au lit ayant les pieds froids. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean Boys, docteur en théologie et doyen de Canterbury, né à Eithon, dans le comté de Kent, et mort en 1628, qui a publié une *Exposition sur les Psaumes*, en anglais, Londres, 1628, in-fol., et quelques autres ouvrages. X—s.

BOYS (THOMAS), vice-amiral anglais, né le 5 octobre 1765, avait pour père Guillaume (Boys), chirurgien et auteur des *Documents pour l'histoire de Sandwich*, 2 vol. in-4°, ouvrage très-estimé des antiquaires. Son aïeul paternel avait été commodore et lieutenant-gouverneur de l'hôpital de Greenwich. Il commença ses voyages sur mer en 1777, et, après

avoir passé sur différents navires, il reçut, en 1783, sa commission de lieutenant de la *Bonnette*. En avril 1786, il s'embarqua sur la *Rose*, qui fut employée à la station de Terre-Neuve jusqu'en 1788, et ensuite sur divers bâtiments, notamment sur le *Britannia*, dont il se trouvait lieutenant lors de l'engagement avec la flotte française devant Gênes (14 mars 1795). Il fut ensuite nommé capitaine du vaisseau la *Vaillance*, puis commandant du *Lacédémonien*, sur lequel il se rendit à la Martinique. Il en revint en 1800, après avoir capturé plusieurs bâtiments, notamment la corvette la *République triomphante*. Il resta encore plusieurs années sans emploi. Mais, en mars 1808, il prit le commandement du *Saturne*, vaisseau de soixante-quatorze, et servit successivement sur les côtes de France, d'Espagne, de Portugal, et dans la mer du Nord. En 1819, il fut nommé contre-amiral, et en 1830 vice-amiral. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 5 novembre 1832, à Ramsgate.

VAL. P.

BOYSE (SAMUEL), fils de Joseph Boyse, théologien non conformiste, naquit en 1708, et fut élevé dans une école de Dublin, d'où il passa à l'université de Glasgow. Il épousa, à l'âge de vingt ans, une fille, comme lui, sans principes et sans mœurs; et, après avoir entièrement ruiné son père par ses extravagances, il vint à Edimbourg, où ses talents littéraires lui firent des amis et des protecteurs. Il publia, en 1731, un volume de ses poésies, suivies du *Tableau de Cébès* et d'une lettre sur la liberté. Malgré son in conduite et la bassesse de ses manières, plusieurs personnes considérables, particulièrement la duchesse de Gordon, cherchèrent à lui être utiles; mais son insouciance rendit vains tous leurs efforts. Tombé dans l'indigence, accablé de dettes et de mépris, il quitta Edimbourg, regretté seulement de ses créanciers, et vint à Londres, où il subsista du produit de ses écrits et des secours de la pitié; mais sa personne et sa conversation n'étaient pas faites pour prévenir en sa faveur. On le voit, en 1740, réduit à la dernière extrémité de la misère humaine, ne pouvant sortir de son galeas, faute d'habits et de linge, sans draps dans son lit, enveloppé seulement dans sa couverture, où il avait pratiqué un trou pour y passer le bras. C'est dans cet état que, plaçant le papier sur son genou, il écrivait du mieux qu'il pouvait de misérables vers, qu'il vendait aux éditeurs des journaux pour avoir du pain. En 1745, étant à Reading, il fut chargé, conjointement avec Henri, de la compilation d'un ouvrage intitulé : *Revue historique des événements de l'Europe, depuis le commencement de la guerre avec l'Espagne en 1759 jusqu'à l'insurrection d'Ecosse en 1745*, etc., suivie de *l'Histoire impartiale de la dernière rébellion*, 1747, 2 vol. in-8°. Il traduisit ensuite le *Traité sur l'existence de Dieu*, par Fénelon. On remarqua vers ce temps un changement heureux dans son caractère et dans sa conduite; mais sa santé déclina visiblement. Il mourut peu de temps après, en mai 1749, et fut enterré aux frais de sa paroisse. Au génie poétique il joignait quelque talent pour la peinture et pour la musique, et il était

très-versé dans la science du blason. Deux volumes de ses poésies ont été publiés en 1752, in-8°; beaucoup d'autres, dont on pourrait former quatre volumes, ont été imprimées dans des ouvrages périodiques et d'autres recueils anglais. Son meilleur ouvrage est un poème intitulé *la Divinité*, réimprimé pour la troisième fois en 1752, in-8°, et que Fielding et Hervey ont cité avec beaucoup d'éloge.

X—s.

BOYSEAU (PIERRE DE), marquis de Château-fort, général espagnol, naquit à St-Gérard, à trois lieues de Namur, en 1659. Sa famille ne le destinait point à la profession des armes, mais un penchant irrésistible l'y entraîna; il fit son début comme cadet volontaire dans un régiment de dragons au service d'Espagne, en 1683; il se distingua aux journées de Fleurus et de Steinkerke, en 1690 et 1692. A peine rétabli d'une blessure qu'il avait reçue à la bataille de Nervinde, en 1695, il se jeta dans Charleroi, qui se trouvait assiégé par l'armée française. Bientôt la place fut aux abois. Il s'agissait d'informer l'électeur de Bavière de cette position; il fallait, pour arriver au quartier général de l'électeur, traverser le camp ennemi: Boyseau s'en chargea, et, suivi seulement de deux de ses camarades, il sort de la ville vers le milieu de la nuit, franchit les postes français, trouve sur son passage deux officiers supérieurs de cavalerie, les fait prisonniers, et les conduit au camp de l'électeur. Après avoir rempli sa mission, Boyseau reprend le chemin de la forteresse, en bravant les mêmes dangers; il est rencontré par une patrouille, l'action s'engage, un de ses compagnons est tué, l'autre est forcé de rendre les armes, lui-même est blessé; mais, redoublant de courage et d'audace, il parvient à se faire jour, et rentre dans Charleroi pour y ranimer l'espoir et l'énergie des assiégés. Boyseau n'était encore que capitaine en second: cette action lui valut une compagnie de cavalerie. Lors de la guerre de la succession, en 1701, il se rangea sous les drapeaux de Philippe V. La campagne de 1703 lui fournit plusieurs occasions de se signaler; à l'affaire d'Eckern, il obtint, sur le champ de bataille même, le grade de lieutenant-colonel. Les campagnes de 1704 et de 1705 ne furent pas moins honorables pour Boyseau, et un régiment devint la récompense de ses nombreux services. Il commandait l'arrière-garde à la bataille de Ramillies, en 1706, et l'électeur de Bavière lui dut la conservation de ses équipages et de la majeure partie de son artillerie. Il ne fut pas moins utile à Oudenarde, en 1708, et à Malplaquet, en 1709. En 1710, il passa à l'armée d'Espagne; il se trouva aux combats d'Almenara et de Lenyvalva, et à la sanglante bataille de Saragosse, où il eut un cheval tué sous lui, en cherchant à couvrir l'infanterie qui se retirait en désordre sur Tudela. En 1713, le duc de Berwick, sous les ordres duquel il servait, lui confia le commandement général des dragons. Boyseau fit au siège de Barcelone des prodiges de valeur: à la tête de huit cents dragons, il emporta le fort de la Mer et celui du Midi, et contribua, plus que personne, à la

capitulation de cette place, qui fut signée, après un assaut général, le 12 septembre 1714. Nommé maréchal de camp, il continua de commander la cavalerie et eut une grande part aux succès du chevalier d'Asfeld, dans l'expédition de Majorque, en 1715. La campagne de Sicile (1717) le mit à même de prouver un désintéressement égal à son courage : les troupes manquaient de tout, et leur subsistance n'était même pas assurée : il vendit ses équipages pour subvenir aux besoins du soldat. Boyseau fut chargé ensuite de l'expédition d'Afrique, sous les ordres du marquis de Leyde ; à son retour, le roi le nomma gouverneur de Jaca, et lui conféra, en 1728, le titre de marquis de Châteaufort. En 1752, on lui dut la prise d'Oran, en Afrique ; et, en 1754, le gain de la bataille de Bonto, dans le royaume de Naples. Ces nouveaux succès lui méritèrent de nouvelles récompenses, et il fut nommé capitaine général de la Vieille-Castille. Le marquis de Châteaufort mourut à Zamora, dans le royaume de Léon, le 26 juillet 1741, dans la 80^e année de son âge. Peu d'hommes de guerre s'étaient trouvés à un plus grand nombre de batailles, de sièges et de combats, et y avaient été plus maltraités : il était couvert de blessures, et avait eu onze chevaux tués sous lui.

St—r.

BOYSEN (PIERRE-ADOLPHE), théologien luthérien, né le 15 novembre 1690, à Aschersleben, étudia le droit et la théologie à Wittemberg et à Halle, occupa plusieurs places ecclésiastiques à Halberstadt, et y mourut le 12 janvier 1745, après avoir écrit plusieurs ouvrages d'histoire, de philologie et de théologie, dont les principaux sont : 1^o *Disputatio de Asiarchis ad Act. cap. 19* ; 2^o *Programmata duo de Herode Scripturæ interprete* ; 3^o *Diss. de legione fulminatrice* ; 4^o *Dissert. de codice græco, et consilio quo usus est M. Lutherus in interpretatione Germanica N. T.* ; 5^o *Phædri Fabul. Æsopicar. libri 4, notis illustrati* ; 6^o *Historia Mich. Serveti* ; 7^o *de Viris eruditissimis qui, sero ad litteras admissi, magnos in studiis fecerunt progressus*, Vittemberg, 1711, in-4^o, etc. — Frédéric Eberhard BOYSEN, fils du précédent, né à Halberstadt le 7 avril 1720, mort le 4 juin 1800, suivit avec distinction la même carrière que son père. On a de lui : 1^o une bonne version du Coran, accompagnée de notes, Halle, 1775, grand in-8^o ; 2^o édition, ibid., 1775, in-8^o. Cette traduction allemande, faite immédiatement sur le texte arabe, est bien écrite, et donne une idée juste du système religieux des musulmans ; mais, n'étant pas divisée en versets, elle est peu commode pour ceux qui étudient l'arabe. 2^o *Monumenta inedita rerum Germanicarum, præcipue Magdeburgicarum et Halberstadiensium*, t. 1, Leipsick et Quedlinbourg, 1761, in-4^o. 3^o *Lettres théologiques*, en allemand, 2 vol., Quedlinbourg, 1765-66, in-8^o. 4^o *Magasin historique universel*, 6 parties, Halle, 1767-70, in-8^o. 5^o *Histoire universelle ; Histoire ancienne*, 10 vol., Halle, 1767-72, in-8^o : c'est un bon extrait de la grande *Histoire universelle* publiée en Angleterre. 6^o *Lettres à Gleim*, Francfort, 1772, in-8^o. 7^o sa propre vie, 1^o

et 2^o parties, Quedlinbourg, 1795. Cet ouvrage est incomplet. Boysen a publié, sous le nom de Jean-Samuel Kuhn : *de Voce μωστεινον*, Quedlinbourg, 1774, in-4^o ; et *Ad Celsi Scytharum epistolæ Commentatiuncula*, Halle, 1775, in-4^o, etc. G—r.

BOYSSAT. Voyez BOISSAT.

BOYSSIÈRES (JEAN DE), écuyer, né à Montferrand en Auvergne, au mois de février 1555, renonça à l'étude des lois pour suivre son goût pour la poésie. Il s'en repentit par la suite, mais trop tard. On a de lui un grand nombre d'élégies, de sonnets, de discours qu'il publia sous le titre de *Premières, Secondes et Troisièmes Oeuvres*. Les *Premières Oeuvres* parurent à Paris, 1578, in-12 ; les *Secondes* en 1578, in-4^o, et les *Troisièmes* en 1579, à Lyon, in-4^o ; presque toutes les pièces contenues dans ces trois volumes roulent sur des sujets amoureux ; elles furent l'objet des louanges de tous les poètes ses contemporains ; mais elles n'en sont pas moins oubliées aujourd'hui. Boyssières eut la témérité d'entreprendre une traduction en vers de la *Jérusalem délivrée* du Tasse ; il en fit imprimer les trois premiers chants sous le titre de *la Croisade*, Paris, 1583, in-12. Il n'avait rien moins que le génie nécessaire pour se tirer d'une pareille entreprise : aussi s'en tint-il à cet essai. Duverdiér lui attribue encore des *Oeuvres spirituelles*, partie en vers, partie en prose, Lyon, sans date, in-16. On ne sait pas au juste le temps où il mourut. W—s.

BOYVE (JONAS), ministre et pasteur de l'église des Fontaines, dans la principauté de Neuchâtel, mort en 1759, âgé de 85 ans, s'est beaucoup appliqué à éclaircir l'histoire de sa patrie, et a laissé sur cette matière plusieurs ouvrages que l'on conserve manuscrits dans quelques bibliothèques de la Suisse. Les principaux sont : 1^o *Annales historiques du comté de Neuchâtel et Valangin, depuis les Romains jusqu'à nos jours*, 3 vol. in-fol. Cette histoire va jusqu'à l'an 1722, et renferme des détails intéressants. 2^o *Dictionnaire historique, étymologique et critique*, renfermant l'explication des termes surannés qui se trouvent dans les anciennes chroniques, les monnaies, poids et mesures de la Suisse, etc., in-4^o. 3^o *Dictionnaire des antiquités suisses*. 4^o *Dictionnaire monétaire*, augmenté par son petit-fils Jérôme-Emmanuel BOYVE, né le 22 octobre 1751, chancelier de Neuchâtel, qui en a donné un extrait dans ses *Recherches sur l'indigénat helvétique*, Neuchâtel, 1778, ou Berne, 1795, in-8^o. C. M. P.

BOYVE (JEAN-FRANÇOIS), avocat et maire de Bevaix, a publié : 1^o *Définitions et explications des termes du droit, consacrés à la pratique du pays de Vaud*, Berne, 1750, in-12 ; Lausanne, 1766, in-12 : ce n'est que l'abrégé d'un travail beaucoup plus étendu qu'il a laissé manuscrit. 2^o *Remarques sur les lois et statuts du pays de Vaud*, Neuchâtel, 1756, 2 vol. in-12, ouvrage estimé, fruit de trente ans de travail, à la tête duquel on trouve une *Histoire du droit civil et féodal du pays de Vaud*, morceau curieux, et qu'on eût désiré voir imprimé à part. 3^o *Examen d'un candidat pour la charge de justicier de Neuchâtel et Valangin*, Neuchâtel, 1757,

in-8°. L'auteur y avait fait une seconde partie qui est restée inédite, ainsi que son *Institution au droit coutumier, statutaire et public de Neuchâtel*, 2 vol. in-fol.; ses *Institutions de Justinien conférés avec les lois et statuts du pays de Vaud*, 3 vol. in-fol.; et son *Système complet du droit féodal et régulier*, in-fol. Le changement qui s'est opéré depuis dans l'esprit général de la législation a rendu inutile ce dernier ouvrage.

C. M. P.

BOYVEAU-LAFFECTEUR, né vers 1750, à Paris, mort dans cette ville, en 1812, était destiné par ses parents à la pratique, et travaillait dans l'étude d'un notaire, lorsque la communication qui lui fut faite du secret précieux du rob antisypilitique lui ouvrit une voie de fortune et jusqu'à un certain point de célébrité. Il a publié divers écrits qui ne sont pas sans utilité, mais dont le but principal était de faire vendre son remède. En voici les titres : 1° *Recherches sur la méthode la plus propre à guérir les maladies vénériennes, soit récentes, soit invétérées*, 1789, in-8°. 2° *Observations sur les maladies vénériennes*, 1798, in-8°. Ces deux ouvrages sont refondus dans le suivant : 3° *Traité des maladies vénériennes anciennes, récentes, occultes et dégénérées, et méthode de leur guérison par le rob antisypilitique*, Paris, Boyveau-Laffeteur, 1814, in-8°. 4° *Traité des maladies physiques et morales des femmes*, 4^e édition, revue, Paris, 1812 et 1819. La 1^{re} édition parut sous ce titre : *Essai sur les maladies physiques*, etc., Paris, Dentu, 1798. Les réimpressions de 1812 et de 1819 sont toutes deux qualifiées de 4^e édition. 5° *Précis historique et Observations sur les effets du rob antisypilitique de Boyveau-Laffeteur*, Paris, 1821, in-8°, 4^e édition revue par le docteur Boyveau, fils de l'auteur.

Z.—O.

BOYVIN (JEAN), avocat général, conseiller, et enfin président au parlement de Dôle, né en cette ville, vers 1580. Les Français, sous le commandement du prince de Condé, étant entrés, en mai 1636, dans la Franche-Comté, alors sous la domination de la maison d'Autriche, vinrent mettre le siège devant Dôle. Jean Boyvin eut la plus grande part à la défense de la ville. On sait qu'elle résista à tous les efforts des Français et, qu'après un siège de trois mois, ils furent obligés de se retirer avec une perte de 5,000 soldats et de six cents officiers. Boyvin, à la prière de quelques-uns de ses amis, écrivit l'histoire de ce siège mémorable. Son ouvrage est intitulé : *le Siège de la ville de Dôle, capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, et son heureuse délivrance*, Dôle, 1637, in-4°; 2^e édition, Anvers, 1638, in-4°. L'édition de Dôle est moins belle que celle d'Anvers; elle est cependant plus estimée, parce qu'on trouve à la suite quelques pièces (voy. PETREY) qui n'ont point été réimprimées dans l'édition d'Anvers. Cet ouvrage est mal écrit, mais intéressant. Jean Boyvin était savant dans les langues et dans les mathématiques; il a laissé plusieurs ouvrages de géométrie qui n'ont point été imprimés; des *Notes sur la coutume de Franche-Comté*, fort estimées des juriconsultes de cette province; la *Description des arcs de triomphe, des emblèmes et diverses réjouis-*

V.

sances que firent les Dôlois à l'arrivée de la sainte hostie de Faverney à Dôle, in-fol., manuscrit. Voltaire, dans ses *Mélanges*, rapporte les deux vers suivants, que Boyvin avait faits à l'occasion du miracle de l'hostie, arrivé à Faverney, en 1608 :

Impie, quid dubitas hominemque Deumque fateri ?
Se probat esse hominem sanguine, et igne Deum.

Boyvin est encore auteur d'un *Traité des monnoies et des devoirs et offices du général des monnoies*, qu'il avait composé, dit-on, pour l'instruction de Claude-Etienne Boyvin, son fils, général des monnaies du comté de Bourgogne. On attribue à Claude-Etienne Boyvin une brochure ayant pour titre : *le Bon Bourguignon, en réponse à un livre injurieux à l'auguste maison d'Autriche et à la Franche-Comté intitulé : Bellum Sequanicum secundum, composé par le sieur Jean Morelet de Dijon*, Wergulstadt, 1672, in-12. L'ouvrage de Morelet était relatif à la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV. Jean Boyvin était mort, généralement regretté, à Dôle, dès le 13 septembre 1650.

W—s.

BOYVIN (FRANÇOIS DE). Voyez BOIVIN.

BOYVIN (RENÉ), graveur, naquit à Angers, vers 1550. On ignore le nom de l'artiste qui lui apprit les éléments du dessin et de la gravure; mais comme il eut l'occasion de voir le Primatice à Fontainebleau, on peut conjecturer qu'il reçut des leçons de ce grand maître. Il visita depuis l'Italie pour se perfectionner dans son art par l'étude des chefs-d'œuvre; et suivant Bayerel (*Notice sur les graveurs*, etc.), il mourut à Rome, en 1598. Boyvin a gravé, d'après ses propres dessins ou d'après ceux de Rosso (voy. ce nom), un assez grand nombre d'estampes. La plupart sont marquées d'un monogramme composé des deux initiales R. B.; mais on en trouve quelques-unes signées seulement de son nom de baptême, *Renatus*. Parmi ses principaux ouvrages on cite : un *Portrait de Marot*, avec la date de 1556; *Agar et Ismaël*, jolie eau-forte en trav.; *des Bandits qui pillent la charrette d'une paysanne*; *le Triomphe des Vertus et la Défaite des Vices*; *François I^{er} marchant seul au temple de l'immortalité*. Ces deux dernières pièces d'après le Rosso sont in-fol. trav. On doit encore à Boyvin une suite de vingt-six planches d'après les dessins du Primatice, publiées sous ce titre : *Historia Jasonis, Thesaliae principis, de Colchica velleris aurei expeditione, cum fig. a Leonard. Tyrio pictis et a R. Boyvino ære excusis; cumque earum expositione versibus præcorum, a Jac. Gohorrio, Parisiensi: edita a Joan. de Mauregard*, Paris, 1565, in-fol. obl. (Voy. GOHORRY.) Ce Léonard Tyrio, qui peignit la galerie de Fontainebleau sur les dessins du Primatice, est sans doute le même que Léonard le Limousin, peintre du 17^e siècle, dont le nom se trouve dans quelques histoires de l'art.

W—s.

BOZE (CLAUDE GROS DE), naquit à Lyon, le 28 janvier 1680. Ce fut d'un oncle maternel qui lui laissa tout son bien, et sa charge de trésorier de France au bureau de la généralité de Lyon, qu'il prit le nom de de Boze. A la fin de ses études, au collège de

59

la Trinité, il soutint, en 1695, des thèses générales de philosophie. Il fit son droit à Paris, et y fut reçu avocat en 1698. L'année suivante, il prononça l'oraison doctorale à Lyon, le jour de la St-Thomas. Revenu à Paris, il se lia avec Vaillant, Oudinet, le P. Hardouin, et, à leur exemple, il résolut de se livrer à l'étude de l'antiquité. Le 17 février 1703, il fut nommé élève de l'académie des inscriptions, fait pensionnaire, et, malgré sa jeunesse, élu secrétaire perpétuel, à la place de l'abbé Tallemant, le 24 juin 1706. En 1715, de Boze refusa la place de sous-précepteur du roi, et il remplaça Fénelon à l'Académie française. En 1718, il fut un des commissaires pour l'inventaire et le récolement de la bibliothèque du roi. En 1719, on le nomma garde des médailles et des antiques. La même année, il reçut et harangua, à la tête de l'académie, Louis XV, qui voulut assister à une de ses séances, le 24 juillet. C'est la seule fois qu'un roi de France ait visité l'académie des inscriptions. Son cabinet particulier, dont il se défit alors, était un des plus beaux qu'on eût vus depuis longtemps; il fait époque dans la numismatique, parce que c'est le premier où l'on ait fait une classe à part des *rois grecs*, et une autre des *médailles des villes*. Auparavant, ces deux suites, toujours très-incomplètes, se plaçaient comme des hors-d'œuvre. En 1738, la cour le chargea du dépôt des présents que le roi fait aux ministres étrangers et aux personnes de distinction; en 1742, il se démit de sa place de secrétaire perpétuel de l'académie des inscriptions. En 1745, il eut par intérim, et pendant la maladie de Maboul, l'inspection de la librairie. Il mourut le 10 septembre 1753, dans sa 74^e année. On a de lui : 1° *Traité historique sur le jubilé des Juifs*, Paris, 1702, in-12, avec avertissement et table des matières, ouvrage rare, qu'on peut regarder comme un commentaire du 23^e chapitre du *Lévitique*. 2° *Dissertation sur le culte que les anciens ont rendu à la déesse de la santé, et sur quelques médailles qui y ont rapport*, Paris, 1703, in-12. 3° *Dissertation sur le Janus des anciens*, etc., ibid., 1705, in-12. Ces deux dissertations se trouvent ordinairement réunies. 4° *Explication d'une inscription antique trouvée à Lyon, où sont décrites les particularités des sacrifices que les anciens appelaient tauroboles*, ibid., 1703, in-8°. 4° *Eloge du P. Mabillon*, ibid., 1708, in-4°. 5° *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, nouvelle édition, 1723, in-fol. La 1^{re} édition, qui avait paru en 1702, est l'ouvrage de Charpentier, Tallemant, J. Racine, Despréaux, Tourreil, Renaudot, Dacier, Pavillon et J.-P. Bignon; elle n'allait pas au delà de 1700; dans la 2^e, de Boze a continué l'histoire métallique, et revu les types et les légendes dont les circonstances exigeaient le changement. 6° *Lettre sur une médaille antique de Smyrne, du cabinet du comte de Thoms, qui y a joint sa réponse*, la Haye, 1744, in-4°. 7° *Démétrius Soter, ou le Rétablissement de la famille royale sur le trône de Syrie*, Paris, 1745, in-12. « C'est, dit l'abbé Goujet, une « allégorie en faveur du prétendant à la couronne » d'Angleterre. Elle est au moins en partie de M. de

« Boze. » 8° *Le Livre Jaune, contenant quelques conversations sur les logomachies, ou disputes de mots*, Bâle, 1748, in-8°; ouvrage attribué par quelques personnes à G.-A. Bazin, et qui n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. 9° Catalogue de sa bibliothèque, Paris, 1745, in-fol., ouvrage recherché et curieux, dont il n'a été tiré que vingt-cinq exemplaires. Après la mort de de Boze, et pour la vente de sa bibliothèque, on fit un autre catalogue, ibid., 1753, in-8°. De Boze a eu part, avec l'abbé Paul Tallemant et l'abbé Goujet, à la publication de l'*Histoire de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres depuis son établissement*, Paris, 1740, 3 vol. in-8° et in-12; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-12: il est auteur de tous les éloges qui s'y trouvent, à la réserve des six premiers. Il a rédigé, de concert avec l'abbé Goujet, la partie historique des quinze premiers volumes des *Mémoires* de cette même académie, qui renferment aussi de lui plusieurs dissertations intéressantes (1). De Boze a fourni des articles au *Journal des Savants*: ce fut sous sa direction et celle de Bignon qu'on exécuta le *Sacre de Louis XV*, rédigé par Danchet, in-fol., avec un grand nombre d'estampes. Il a travaillé à l'*Histoire métallique de Louis XV*. Outre le catalogue de toutes les médailles du cabinet du roi, ouvrage important, qui est resté inédit, il a laissé imparfait : 1° un *Traité des monnaies des prélats et des barons*; 2° une *Histoire des rois de Cappadoce*; 3° une *Vie d'Adrien par les médailles*. Un *Eloge de Rollin*, par de Boze, a été imprimé en tête des *Opuscules* de cet historien (Paris, 1771, 2 vol. in-12). L'abbé Barthélemy, dans ses *Mémoires*, donne de curieux détails sur la manière d'être de ce savant. A. B.—r et Ch.—s.

BOZE (JOSEPH), peintre, né vers 1746, obtint, sous le ministère du cardinal de Brénne, le titre de peintre breveté de la cour. Louis XVI, dont il avait été admis à faire le portrait, lui exprima sa satisfaction sur la fidélité avec laquelle il avait rendu ses traits. Exaltée par ces louanges du monarque, la vanité de Boze n'eut plus de bornes. Il vit dans ces légères circonstances un engagement à mort entre la dynastie et lui; enfin il prit des manières, des formes chevaleresques dont quelques personnes plaisantèrent à bon droit. Ces ridicules ne doivent point faire oublier qu'il montra un véritable dévouement à la cause royaliste dans plusieurs occasions. Un peu avant le 10 août, les Girondins ayant conçu l'idée d'offrir leur appui au roi, Boze fut le porteur de cette espèce de missive diplomatique que le château rejeta. Dans le procès de Marie-Antoinette, appelé en témoignage contre cette infortunée princesse, il refusa de charger l'accusée, et notamment de lui imputer le rejet de la proposition des Girondins. Ce trait de courage lui valut la bruyante indignation de Coffinhal, qui, sur l'heure, requit et fit décréter son arrestation. Boze fut jeté dans les cachots de la Conciergerie, et sans les démarches multipliées de sa femme, il eût sans doute porté sa tête sur l'écha-

(1) Dans sa *France littéraire*, M. Quérard a donné les titres de ces différentes dissertations.

faud. Enfin le 9 thermidor arriva; et, après onze mois de captivité, il vit ouvrir les portes de sa prison. Profitant de sa liberté, il se rendit en Angleterre, où il trouva de modiques ressources dans la société des émigrés. La restauration le ramena en France, plus dénué que jamais de fortune, mais plus que jamais enthousiaste de la cause qui venait de triompher. Louis XVIII, auquel il vint présenter le portrait de Louis XVI, soustrait pendant la terreur aux recherches des révolutionnaires, lui accorda une pension et lui permit de faire aussi son portrait. Ce dernier a été reproduit par la gravure et présenté à la chambre des pairs. Boze entreprit encore, malgré son âge, plusieurs travaux importants. Il s'occupait d'un portrait en pied de Louis XVI, lorsqu'il mourut octogénaire en 1823. Boze avait en mécanique des connaissances que l'on s'attendrait peu à trouver chez un peintre. Membre de la société des inventions et découvertes, il en reçut des éloges pour deux procédés simples et ingénieux, propres, l'un au dételage des chevaux qui prennent le mors aux dents, l'autre à l'enrayage des voitures pour les descentes trop rapides. VAL. P.

BOZIO (THOMAS), prêtre de l'Oratoire de la congrégation de St-Philippe de Néri, natif d'Eugubio, mort à Rome en 1610, est auteur des ouvrages suivants : 1° *de Imperio virtutis*; de *Robore bellio*, Rome, 1595, in-4°, rare; Cologne, 1594, 1601, in-8°. Ces deux ouvrages, qui sont ordinairement réunis, ont pour objet de réfuter Machiavel. 2° *De Signis Ecclesiæ Dei libri 24*, Rome, 1591, 2 vol in-fol.; Cologne, 1592, in-8°; Rome, 1593, in-4°; Cologne, 1598, in-8°. 3° *de Ruinis gentium et regnorum*; de *antiquo et novo Italiæ Statu*, Rome, 1594; Cologne, 1593, in-8°; cet ouvrage est encore contre Machiavel. 4° *Annales antiquitatum*; ces annales devaient avoir 10 volumes qui étaient prêts à paraître; mais la mort, qui surprit l'auteur dans un âge peu avancé, ne lui permit d'en terminer que deux. 5° *De Jure divino*, Rome, 1600, in-4°. — Son frère, François BOZIO, de la même congrégation, est auteur d'un ouvrage intitulé : *de Temporalis Ecclesiæ Monarchia*, Cologne, 1602, in-4°; cet ouvrage, où les doctrines ultramontaines sont portées aux derniers excès, fut réfuté par Guillaume Barclay. T—D.

BRA (HENRI DE), né à Dockom dans la Frise, en 1553, reçu docteur à Bâle, pratiqua son art avec quelque succès dans les villes de Dockom, de Kempen, de Zutphen. Il s'adonna particulièrement à l'étude des maladies épidémiques, et publia différents ouvrages relatifs à leur traitement. On lui doit d'abord : *de Novo quodam morbi Genere, Frisitis et Westphalis peculiari, Observatio una cum Johannis Heurnii ad eam responsione*, dans le livre 19 des *Observations médicales* de Pierre Forest, Leyde, 1593, in-8°; Francfort, 1619, in-fol.; et il a laissé manuscrit : *Descriptio febris popularis quæ annis 1581 et 1582, in Frisia aliquot millia hominum assumpsit*. Outre cela, Bra a écrit un assez grand nombre de petits recueils sur les médicaments convenables dans quelques maladies, véritables compilations peu dignes d'attention : 1° *Medicamentorum*

simplicium et facile parabilium, ad calculum, Enumeratio, et quomodo iis utendum sit, brevis Institutio, Francker, 1589, 1591, in-16. 2° Idem, *ad icterum et hydropem*, Leyde, 1590, 1597, 1599, in-16. 3° Idem, *adversus Epilepsiam*, Arnheim, 1603, 1605, in-16. 4° Idem, *pestilentia veneno adversantium*, Francker, 1603, in-16; Leuvarde, 1616, in-16. Celui-ci est de Sueberger. Bra n'a fait que le corriger. 5° *De curandis Venenis per medicamenta simplicia et facile parabilia, libri duo*, Francker, 1603, in-8°; Leuvarde, 1616, in-16. C. et A—N.

BRAAM (PIERRE VAN), joignit à des connaissances étendues dans la littérature ancienne et moderne le talent de la poésie, particulièrement de la poésie latine, qui est toujours cultivée en Hollande, où les études classiques restent en honneur et où le latin est encore la langue usuelle des savants, attendu que leur idiome national, resserré dans d'étroites limites, ne peut servir de moyen de communication avec les étrangers. Né à Vianen, petite ville de la Hollande, le 22 décembre 1740, il mourut à Dordrecht, le 28 septembre 1817, et non pas en 1819, comme le marque M. van Kampen, qui pouvait cependant puiser aux sources. C'est dans cette dernière ville qu'il passa la plus grande partie de sa vie. Il fit le commerce des livres, profession qui s'alliait avec ses goûts. D'ailleurs en Hollande on voit communément réunis l'esprit des affaires et l'amour des lettres. Tollens, poète célèbre, est négociant; l'improvisateur M. de Clerck est spéculateur. En 1809, van Braam publia ses poésies latines que M. Hoefft, son ami d'enfance, a louées dans le *Parnassus Latino-Belgicus*. Cette publication s'adressait bien moins au public qu'aux amis de l'auteur. Quant à ses vers hollandais, ils sont en petit nombre et disséminés dans des recueils poétiques. Son oraison funèbre fut prononcée le 25 février 1818, à Dordrecht, par le pasteur Ewald Kist. R—G.

BRAAM-VAN-HOUCK-GEEST (ANDRÉ-ÉVERARD VAN), voyageur, né vers 1759, dans la province d'Utrecht, servit dans la marine de l'État, qu'il quitta pour aller à la Chine en qualité de subrécargue de la compagnie des Indes. Il habita Canton et Macao jusqu'en 1773, et fit dans l'intervalles deux voyages en Europe. Revenu dans sa patrie après une absence de huit années, il se fixa dans la province de Gueldres. En 1783, il transporta son domicile aux États-Unis d'Amérique, dans la Caroline méridionale, avec sa famille. Le chagrin que lui causa la mort presque soudaine de quatre de ses enfants, et la perte d'une partie de sa fortune, le déterminèrent à accepter les propositions que lui transmit alors un de ses frères, de la part de la compagnie des Indes, de diriger en chef son comptoir à Canton. Il se hâta de retourner en Hollande, et en repartit pour la Chine. On pourra voir dans l'article *Titsingh* (voy. ce nom) comment van Braam, qui nourrissait depuis longtemps le projet d'une ambassade à Pékin, détermina le conseil suprême des Indes de Batavia à effectuer ses plans, et comment, trompé dans son attente, il fut seulement le second personnage de la légation. Après

son retour à Canton, en mai 1795, les nouvelles des changements survenus dans sa patrie le décidèrent à s'embarquer pour les États-Unis. Il partit de la Chine le 9 décembre 1795, et, le 24 avril 1796, débarqua à Philadelphie. Il remit ses journaux et ses papiers à Moreau de St-Méry (*voy. ce nom*), qui les publia en français. L'ouvrage est intitulé : *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes hollandaises vers l'empereur de la Chine en 1794 et 1795, où se trouve la description de plusieurs parties de cet empire inconnues aux Européens*, Philadelphie, 1797-1798, 2 vol. in-4°, avec planches et une carte : il fut réimprimé à Paris, an 5 (1798), in-4° et in-8°. Cette copie ne contient que le t. 1^{er} de l'édition originale ; probablement le peu de succès qu'elle obtint empêcha que le reste ne fût publié en Europe. Ce livre, écrit avec un certain ton d'emphase, contient bien peu de faits intéressants et encore moins de choses neuves. Dans la seconde partie, on trouve une description de Macao et de Canton, une notice sur les mœurs et les usages des Chinois, et dans un supplément diverses pièces relatives à l'ambassade, l'explication du jeu d'échecs des Chinois, enfin l'analyse de *la Fidélité récompensée*, drame chinois. En tête de la relation, on lit une explication détaillée du plan de Pékin ; mais on cherche ce plan inutilement ; les figures sont médiocres et généralement copiées d'après celles qui se rencontrent ailleurs ; la carte porte un titre ; du reste elle est muette, car on n'y aperçoit pas un seul nom. Un avertissement de l'éditeur contient sur l'auteur des détails qui ont servi pour la composition de cet article ; il y est fait un éloge pompeux du livre et d'une collection de dessins chinois et d'objets curieux possédés par van Braam. La notice de cette collection est dans l'édition originale placée après la préface de l'éditeur, et dans la copie in-8°, à la fin du t. 2. Elle se termine dans celle-ci par une annonce que cette précieuse collection a été offerte aux directeurs de la république française, et que vraisemblablement le public sera bientôt à portée de l'admirer : le pronostic ne s'est pas réalisé.

E—S.

BRABANT (HENRI LE GUERROYEUR, 1^{er} duc DE). Cette province des Pays-Bas, d'abord soumise par Clovis, fit partie successivement de l'ancien royaume d'Austrasie et de Lorraine, et de l'empire de Charlemagne. Elle devint le partage, en 1004, de Gerberge, fille de Charles de France, duc de Lorraine, mariée à Lambert 1^{er}, comte de Mons et de Louvain, lequel doit être considéré comme la tige des souverains héréditaires du Brabant ; mais Henri le Guerroyeur, fils de Godefroy le Courageux, est le premier qui ait pris le titre de duc. Dès l'année 1172, son père l'avait associé au gouvernement, sous le titre de comte de Louvain. Ce fut en cette qualité que Henri accompagna le roi de France, Louis le Jeune, au tombeau de St. Thomas de Cantorbéry. En 1185, il partit pour la terre sainte avec une troupe d'élite, voulant accomplir le vœu qu'avait fait son père de seconder les princes chrétiens pour la défense de Jérusalem. Henri joignit ses troupes à celles de Gui de Lusignan, et de Raymond, comte

de Tripoli ; mais il ne nous reste aucun détail sur son voyage, et l'on ignore même la date précise de son retour. Il est constant toutefois qu'il revint du vivant de son père, qui, vieux et infirme, lui remit les rênes du gouvernement ; mais il ne lui succéda qu'en 1190. Ce fut en vain qu'il fit valoir ses droits à la succession du duché de Flandre : Baudouin, son compétiteur, soutenu par une confédération de seigneurs puissants, l'emporta sur lui. Le duc de Brabant entreprit, en 1197, un second voyage en Palestine avec Henri le Jeune, duc de Saxe, et il fit éclater sa valeur à la prise de la ville de Joppé. Il se déclara, à son retour, pour Othon de Brunswick qui disputait l'empire au duc de Souabe, et tourna ensuite ses armes contre les comtes de Gueldre et de Hollande, qu'il fit prisonniers dans une bataille : il mit fin aux hostilités par une double pacification avantageuse à sa politique. Henri fit ensuite la guerre à l'évêque de Liège, dont il prit et pilla la capitale. L'évêque, aidé du comte de Loss, lui livra bataille après l'avoir excommunié, et remporta une victoire complète ; le duc de Brabant fit alors sa paix, et reçut l'absolution. En 1214, il donna sa fille en mariage à l'empereur Othon, se ligua avec ce prince contre Philippe-Auguste, combattit à la bataille de Bouvines (le 25 juillet 1214), et, voyant la défaite de l'armée impériale, prit la fuite avec l'empereur, son gendre, dont il abandonna ensuite la cause pour se jeter dans le parti de Frédéric II, auquel il donna son fils en otage. Le duc Henri gouverna cinquante ans ses États avec plus de vigueur que de prudence, et mourut à Cologne, le 5 septembre 1253, au retour d'un voyage qu'il avait fait à Mayence pour y conduire Isabelle d'Angleterre que l'empereur Frédéric II allait épouser. Il eut toujours les armes à la main, ce qui lui valut le surnom de *Guerroyeur*. Ce prince accorda, en 1229, à la ville de Bruxelles, divers privilèges, par une charte qui est le plus ancien monument connu de la langue flamande.

B—P.

BRABANT (HENRI II, duc DE), surnommé le *Magnanime*, fils et successeur du précédent, fit ses premières armes du vivant de son père, en faveur du duc de Limbourg contre l'archevêque de Cologne, reçut l'hommage des comtes de Loss et de Gueldre, et remporta plusieurs avantages sur le comte de Juliers. En 1247, les électeurs, par son influence, élurent empereur Henri, landgrave de Thuringe, son gendre, qu'il fit couronner à Aix-la-Chapelle. Respecté de ses voisins pour son courage, Henri mérita l'affection de ses sujets par la sagesse de son gouvernement. Se voyant attaqué d'une maladie mortelle, et voulant laisser à ses peuples un témoignage de son affection, il assembla son conseil, et, après l'avoir consulté, il supprima dans tous ses domaines la main-morte sous laquelle gémissaient ses sujets, et qu'il qualifia d'exaction et d'extorsion. Il leur accorda ensuite, par forme de restitution, une distribution annuelle et perpétuelle de 500 liv., somme énorme pour ce temps-là. Il réforma en même temps plusieurs abus dans l'ordre judiciaire. Ce prince, vraiment magnanime, ne sur-

vécut pas longtemps à ces actes de bienfaisance : il cessa de vivre le 1^{er} février 1248, à 59 ans, après en avoir régné 12, laissant, dans tous ses États, une mémoire chérie et honorée. Son corps fut transporté et inhumé à l'abbaye de Villers, où l'on voit encore son tombeau.

B—P.

BRABANT (HENRI III, duc DE), dit *le Débonnaire*, fils et successeur du précédent, se déclara en faveur de Guillaume, comte de Hollande, son cousin, compétiteur de l'empereur Frédéric II, et fut mis à la tête de son conseil, après avoir aidé ce prince à prendre Aix-la-Chapelle, où il le fit couronner. Ayant voulu protéger les habitants du pays de Liège contre les exactions de leur évêque, il eut plusieurs démêlés avec ce prélat, et encourut même son excommunication ; mais un traité de paix définitif mit fin à cette querelle. Ce prince, d'un caractère juste et modéré, avait concouru en 1248 à la charte donnée par son père pour l'abolition de la mainmorte dans le Brabant, et ne pensa point à faire revivre ce droit odieux : mais comme il avait exigé arbitrairement des prestations de ses sujets, il les rétablit dans tous leurs droits primitifs, n'exigeant d'eux aucune taxe extraordinaire que dans ces trois circonstances : guerre à soutenir, mariage des princes ses enfants, ou admission de ces mêmes princes dans l'ordre de chevalerie. Le duc Henri avait formé le projet de passer dans la terre sainte, mais il fut retenu par la maladie qui termina ses jours, le 28 février 1261, à Louvain. Ce prince cultivait la poésie française, et on lui attribue plusieurs chansons. Il avait épousé Alix de Bourgogne, princesse d'une grande piété, qui fut en correspondance avec S. Thomas d'Aquin, et pour qui ce docteur écrivit un traité de *Regimine judæorum*, dont on trouve une analyse dans le t. 9^e des *Archives historiques des Pays-Bas*.

B—P.

BRABANT (JEAN I^{er}, duc DE), dit *le Victorieux*, né en 1250, et fils du précédent, lui succéda par l'effet de la prédilection d'Alix sa mère, au préjudice de Henri son frère aîné. Ils étaient l'un et l'autre sous la tutelle de cette princesse, qui, trouvant plus d'aptitude et d'intelligence dans son fils Jean, détermina son aîné à lui céder ses droits, cession qu'elle fit approuver par les états de Brabant tenus à Cortenberg en 1267. Henri, à la persuasion de sa mère, alla se faire moine à l'abbaye de St-Étienne à Dijon. L'année suivante, le duc Jean, qui était alors dans sa dix-septième année, prit les rênes du gouvernement de son duché. En 1269, il épousa Marguerite de France, fille de St. Louis, et, joignant ensuite l'armée de Philippe le Hardi son beau-frère, il marcha au secours de Jeanne de Navarre, que les rois de Castille et d'Aragon voulaient dépouiller. A son retour, il fut armé chevalier à Paris par le roi de France, et rentra ensuite dans ses États. Ce prince, instruit que Marie de Brabant sa sœur, reine de France, venait d'être enfermée dans un château, et accusée d'avoir empoisonné le prince Louis son beau-fils, pour faire régner ses propres enfants, se rendit auprès d'elle, travesti en cordelier, afin de l'interroger et de se convaincre lui-même de la fausseté

de l'accusation (1). Il accourut ensuite à Paris défier au combat singulier quiconque oserait accuser la reine. Il la fit déclarer innocente, et poursuivit avec acharnement son dénonciateur, Pierre la Brosse, qui fut pendu au gibet de Montfaucon ; mais le duc de Brabant se déshonora en repaissant ses regards du spectacle de l'exécution de son ennemi. A son retour d'une expédition malheureuse faite en Aragon avec le roi de France, il fit valoir, les armes à la main, pendant plusieurs années, ses droits sur le duché de Limbourg, et en prit possession, après avoir vaincu et tué Henri, comte de Luxembourg, son compétiteur, qu'il combattit corps à corps dans une bataille décisive, à Warengin, le 5 juin 1288. 4,100 chevaliers y furent tués sur la place ; et un grand nombre de barons et de chevaliers, ainsi que l'archevêque de Cologne, restèrent prisonniers des Brabançons. Cette victoire causa tant de joie au duc Jean, qu'il changea le cri de guerre de ses ancêtres, *Louvain au riche duc*, en celui-ci : *Limbourg à celui qui l'a conquis*. L'empereur Adolphe l'établit, en 1292, avoué général et juge suprême dans les provinces situées entre la mer et la Moselle. La passion de ce prince pour les tournois causa sa perte : étant aux noces du duc de Bar, avec Léonore, fille d'Édouard, roi d'Angleterre, il jouta contre Pierre de Bauffremont, qui lui fit au bras une blessure dont il mourut le 14 mai 1294, à 45 ans. C'était un prince magnifique, éloquent et brave. Il s'était trouvé à soixante-dix tournois fameux, tant en France qu'en Allemagne et en Angleterre.

BRABANT (JEAN II, duc DE), dit *le Pacifique*, fils du précédent, n'avait que treize ans, et se trouvait à Londres, à la cour de son beau-père Édouard, lorsqu'il apprit la mort de son père. Il vint se faire couronner duc de Brabant, et gouverna ses sujets avec autant de sagesse que de modération. Malgré son humeur pacifique, il ne put éviter d'avoir plusieurs démêlés avec les comtes de Hollande ; mais, plus jaloux encore de rendre les Brabançons heureux par une administration paternelle, que d'étendre sa domination, il convoqua ses principaux barons et les députés des villes, et rendit l'ordonnance dite du *bien public*, portant que lui et ses successeurs maintiendraient les villes du Brabant dans leurs libertés, lois et privilèges ; il établit aussi le conseil souverain du Brabant, par un diplôme connu sous le nom de *charte de Cortenberg*, et fit en outre diverses concessions aux ecclésiastiques de ses États. Tourmenté depuis longtemps par la pierre et la gravelle, il mourut le 27 octobre 1312, au château de Tervueren, d'où son corps fut transporté à Bruxelles, et inhumé à Ste-Gudule.

B—P.

(1) Cette aventure a servi plusieurs fois de sujet aux poètes et aux romanciers ; nous citerons particulièrement : 1^o *Marie de Brabant*, roman historique, par Maugeuet (anagramme de Menegaut), Paris, 1807, 2 vol. in-8^o ; 2^o *Marie de Brabant*, poème en 6 chants, par M. Ancelot, Paris, 1825, in-8^o ; 4^e édition, précédée d'une *Lettre à M. Perceval Grandmaison*, ibid., et même année, in-18 ; 3^o *Marie de Brabant*, drame historique en 5 actes et en vers, par le même, Paris, 1828, in-8^o ; 4^o *Marie de Brabant*, romance historique en flamand, par M. J.-F. Willems, Anvers, 1828, in-8^o de 4 p.

BRABANT (JEAN III, duc DE), dit le *Triomphant*, succéda à son père Jean II, à l'âge de treize ans. Des troubles s'étant élevés pendant sa minorité, Louvain et Bruxelles en profitèrent pour étendre leurs privilèges. Le nouveau duc s'attira l'indignation de Philippe de Valois, roi de France, pour avoir donné asile à Robert d'Artois, et refusé de livrer ce prince. Philippe lui suscita pour ennemis Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et un grand nombre de princes et de barons de la basse Allemagne. Sans être déconcerté par cette confédération puissante, le duc Jean se mit à la tête de ses troupes, marcha contre les princes ligués, établit son camp près de Tirlemont, non loin des ennemis, et leur envoya son héraut d'armes, qui leur offrit la bataille pour le 3 mai. Les confédérés n'osèrent en venir à une action décisive, et le roi de France, estimant la valeur du duc de Brabant, l'attira à Compiègne, où était sa cour, et cimentait sa réconciliation en donnant en mariage au fils aîné du duc la fille du roi de Navarre. Le même monarque interposa ensuite sa médiation pour mettre un terme aux différends qui s'étaient élevés entre le duc de Brabant et l'évêque de Liège. Cependant Édouard III, roi d'Angleterre, parvint, avec des promesses, à détacher le duc de Brabant des intérêts de la France, et, en 1358, il vint en personne à Anvers, où le duc le reçut avec magnificence; mais, comme s'il ne se fût laissé entraîner qu'à regret, il n'agit que faiblement pour Édouard, son nouvel allié. Il se réconcilia même bientôt avec Philippe de Valois, et réussit à détacher les Flamands du parti de l'Angleterre, en formant une alliance avec le comte de Flandre. L'amour qu'il portait à ses sujets lui fit confirmer, en 1350, les privilèges des Brabançons, et lui fit réclamer, auprès de l'empereur Charles IV, la fameuse bulle d'or du Brabant, en vertu de laquelle aucun de ses sujets ne pouvait être cité dans les cours de justice d'Allemagne pour aucune cause, soit civile, soit criminelle. Ce prince mourut le 5 décembre 1355, à 59 ans, laissant dix-sept enfants naturels, dont plusieurs d'Isabeau de Vauverne, dite Cunégonde de Valverde, pour laquelle il eut un penchant vif et durable. Ses trois fils légitimes étant morts de son vivant, sans laisser de postérité masculine, Jeanne sa fille, qui avait épousé Venceslas de Luxembourg, frère de l'empereur Charles IV, fut inaugurée duchesse de Brabant et marquise d'Anvers en 1356. Elle fit son entrée solennelle à Louvain, avec le nouveau duc son époux; mais bientôt le comte de Flandre vint leur disputer ce riche héritage, et le Brabant devint le théâtre d'une guerre longue et sanglante entre les Flamands et les Brabançons. La cession d'Anvers au comte de Flandre mit fin aux hostilités. Les troubles qui agitaient Bruxelles furent apaisés ensuite par la prudence du duc et de la duchesse de Brabant; mais une nouvelle guerre contre le duc de Juliers s'étant allumée, on en vint à une bataille à Bastwilliers, où Venceslas fut fait prisonnier par le duc de Juliers, qui ne le relâcha qu'après lui avoir imposé de dures conditions. Venceslas mourut à

Luxembourg, sans postérité masculine, et Jeanne, sa veuve, qui avait pris seule les rênes du gouvernement, le suivit de près au tombeau, en 1406, après un règne agité, et laissant ses États en héritage à sa nièce Marguerite, comtesse de Flandre et duchesse de Bourgogne.

B—P

BRABANT (ANTOINE, duc DE), 3^e fils de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, et de Marguerite de Flandre, porta d'abord le titre de comte de Rethel, et, en 1404, fut mis en possession du duché de Brabant par le duc son père, en vertu des droits de sa mère, à qui Jeanne, duchesse de Brabant, avait laissé ses États en héritage. Le Brabant passa ainsi à une branche cadette de la maison de Bourgogne. Philippe le Hardi, avant de quitter Bruxelles, fit reconnaître son fils par les grands et par toute la noblesse du pays. Le nouveau duc amena, en 1420, des troupes à Paris, au secours de Jean, son frère, duc de Bourgogne, contre la faction d'Orléans. Il devint duc de Luxembourg, du chef de Jeanne, sa femme, fille de Venceslas de Luxembourg. Le duc Antoine gouverna ses sujets avec modération, et fut tué en combattant pour la France, à la bataille d'Azincourt, le 25 octobre 1415, ainsi que son frère le duc de Nevers. — JEAN IV, son fils et son successeur, n'avait que treize ans lorsqu'il fut reconnu duc de Brabant. Il épousa, en 1418, la fameuse Jacqueline de Bavière, comtesse de Flandre et de Hainaut, qui l'abandonna ensuite pour le duc de Gloucester. Cette union malheureuse occasionna des troubles et des déchirements en Flandre et dans le Brabant même, et des troupes étrangères firent de ces deux pays le théâtre d'une guerre opiniâtre, sous prétexte de réunir les deux époux divisés, ou de soutenir les droits de l'un au préjudice de l'autre. (Voy. JACQUELINE, comtesse de Flandre et de Hainaut.) Le duc Jean perdit ses États, et n'y fut rétabli que par son cousin, le duc de Bourgogne, qui marcha à son secours; mais tous ces événements eurent lieu sans qu'il y prit une part active, ce qui le fit tomber dans une sorte de mépris. Il passa néanmoins en Hollande, où il se fit inaugurer comte. En 1426, il fonda, par une bulle du pape Martin V, l'université de Louvain, à laquelle il accorda de grands privilèges: c'est tout ce qu'il a fait de mémorable. Ce prince indolent, faible et minutieusement dévot, mourut le 17 avril 1427, à 24 ans, sans laisser de postérité. Son frère, le comte de St-Paul et de Ligni, lui succéda au duché de Brabant sous le nom de Philippe I^{er}; mais il mourut également à la fleur de son âge, en 1450, sans héritier en ligne directe. Cette mort prématurée, qui fut accompagnée de maux de nerfs et de convulsions, fit soupçonner qu'il avait été empoisonné. En lui finit la ligne des ducs de Brabant, de la branche cadette de Bourgogne. Les états de Brabant résolurent alors de se donner un chef assez puissant pour les défendre, et ils reconnurent pour souverain Philippe le Bon, duc de Bourgogne, au mépris des droits de Marguerite, comtesse douairière de Hollande. Ce fut Marie, fille de Charles le Téméraire et héritière de Bourgogne, qui transmit, par son mariage avec Maximilien I^{er},

le Brabant, ainsi que la plus riche partie de son héritage, à la maison d'Autriche, qui a conservé la Belgique jusqu'à la fin du 18^e siècle. B—P.

BRACCESCO DAGLI ORZI NOVI (JEAN), natif de Brescia, prieur des chanoines réguliers de St-Segond, vivait au milieu du 16^e siècle, et s'adonna à la philosophie hermétique. Il commenta Geber, et sa glose n'est guère plus intelligible que l'œuvre du chimiste arabe. On a de Braccesco : 1^o la *Esposizione di Geber, filosofo, nella quale si dichiarano molti nobilissimi secreti della natura*, Venise, 1544, 1551, 1562, in-8^o. 2^o *Legno della vita, nel quale si dichiara qual fosse la medicina per la quale li primi padri vivevano nove cento anni*, Rome, 1542, in-8^o : ces deux ouvrages ont été traduits en latin, et se trouvent dans le recueil de Grataroli, intitulé : *Vera alchemia Doctrina*, Bâle, 1561, in-fol. ; 1572, 2 vol. in-8^o, et dans le t. 1^{er} de la *Bibliotheca chimica* de Manget. On les a aussi publiés à part sous ce titre : *de alchemia Dialogi duo*, Lyon, 1548, in-4^o, édition plus estimée que celle de Hambourg, 1675, in-8^o, avec cette épigraphe :

Ne dubites pro me pretium persolvere dignum ;
Namque ad thesauros ostia pando tibi.

3^o *Demogorgon, dialogus*, dans le recueil de Grataroli déjà cité. 4^o Il a traduit du grec *Sermoni divotissimi del beato Efrem*, Venise, 1544 et 1545, in-8^o. K.

BRACCI (l'abbé DOMINIQUE-AUGUSTIN), membre de la société royale des antiquaires de Londres, né à Florence, le 11 octobre 1717, se livra de bonne heure à l'étude des antiquités, et cultiva pendant toute sa vie cette branche de la littérature avec une sorte de passion. Il commença, en 1756, son traité intitulé : *Commentaria de antiquis sculptoribus qui sua nomina inciderunt in gemmis et cameis, cum pluribus monumentis antiquitatis ineditis*. L'ouvrage était terminé et près de paraître en 1768, lorsque des circonstances malheureuses obligèrent l'auteur à quitter Rome, où il l'exécutait. Les planches furent dispersées, et quelques-unes détruites ; Bracci ne parvint à réparer cette perte que quatorze ou quinze ans plus tard, par les secours d'Ange Fabroni et de milord Percy. Il publia, dans l'intervalle : *Dissertazione sopra un clipeo votivo spettante alla famiglia Ardaburia, trovato l'anno 1769, nelle vicinanze d'Orbitello*, Lucques, 1781, in-4^o, avec une gravure. Cette dissertation est intéressante pour l'histoire du 5^e siècle. Le bouclier, qui date de cette époque, est lui-même très-curieux ; il est rond, en argent, d'un pied trois pouces cinq lignes de diamètre, et orné de figures en bas-relief qui paraissent d'un assez bon style, eu égard au temps où elles ont été dessinées. Le 1^{er} volume du traité des graveurs qui ont mis leur nom sur des pierres gravées et sur des camées (*Commentaria de antiquis sculptoribus*, etc.), parut enfin à Florence, en latin et en italien, 1784, in-fol., et le 2^e dans la même ville, en 1786. Cet ouvrage ne satisfait pas entièrement les savants : ils y trouvèrent moins de critique que d'érudition. Il est utile à cause des faits qu'il rappelle, et des monuments inédits

dont il offre des gravures ; mais on doit se tenir en garde contre les décisions de l'auteur, qui sont quelquefois hasardées. Winckelman, dans sa *Description des pierres gravées du baron de Stoseh*, s'était permis, en parlant de Bracci, des expressions un peu équivoques : celui-ci usa de représailles avec vivacité dans sa dissertation sur le bouclier de la famille Ardaburia, et dans la préface de son grand ouvrage ; il qualifia Winckelman de *filosofo di gran nome, ma non troppo esperto antiquario*, et de *testa ridicola*. Cette mésintelligence sema sa carrière de quelques épines. L'abbé Bracci mourut dans sa patrie, vers l'an 1792. E—C D—D.

BRACCIO (ALEXANDRA), poète et littérateur florentin du 15^e siècle, se distingua par son habileté dans la politique et par ses talents littéraires. Il fut quelque temps secrétaire de la république de Florence, et mourut en 1505, étant ambassadeur auprès du pape Alexandre VI. On estime beaucoup sa traduction italienne d'Appien, imprimée à Venise, 1558, in-8^o ; Venise, 1554, 2 vol. in-8^o, mais dont la meilleure édition est celle de Venise, Giolito, 1559, 3 vol. in-12. Ses pensées latines, quoique très-nombreuses, n'ont point été imprimées et se conservent dans la bibliothèque Laurentienne. C. T—Y.

BRACCIO DE MONTONE (ANDRÉ), célèbre général italien au 14^e siècle, naquit à Pérouse, le 1^{er} juillet 1368. Il était de la famille illustre des Fortebracci, qui depuis longtemps se maintenait à la tête du parti de la noblesse dans la république de Pérouse. Deux frères, ses aînés, demeurèrent chargés du soin de son patrimoine, tandis qu'il embrassa le métier des armes, et qu'il commença, dès l'âge de dix-huit ans, à servir avec quinze chevaliers sous les ordres du comte Montefeltro. Pendant ce temps, les nobles furent chassés de Pérouse par la faction populaire, et la famille Fortebracci, exilée, perdit encore le château de Montone, qui donnait à son chef le titre de comte. Braccio cependant avait passé dans la compagnie de St-George, troupe mercenaire, formée et conduite par Albéric de Barbiano, laquelle servit d'école à presque tous les généraux italiens des 14^e et 15^e siècles. Il y avait déjà acquis une réputation brillante, lorsque la jalousie d'Albéric lui-même le força à s'évader de son camp. Il passa ensuite au service de divers souverains, et il développa, dans des commandements subalternes, les talents qui devaient le rendre le premier général de son siècle. Il eut surtout un art extrême pour gagner le cœur de ses soldats. Comme il ne perdait point de vue l'espérance de rentrer un jour dans sa patrie, il cherchait toutes les occasions de faire la guerre en Toscane ou dans l'État de l'Église, et il arriva ainsi à une connaissance si exacte de toutes les montagnes, de tous les défilés et des moindres vallons de ces contrées, qu'il lui était toujours facile de surprendre ses adversaires ou de leur échapper. Lorsque Ladislas, roi de Naples, commença la guerre contre le pape et les Florentins, Braccio le servit avec autant de fidélité que de succès ; mais il obligeait un souverain ingrat et perfide. Pérouse ouvrit ses portes à Ladislas, sous condition que celui-ci n'y ferait point

entrer Braccio de Montone ou son parti, et non-seulement Ladislas accepta ces conditions, mais il chercha même à faire périr le capitaine qui l'avait trop bien servi. Braccio se mit alors au service de la république de Florence, et il arrêta, en 1409, les progrès de Ladislas en Toscane. Pendant cette guerre, il s'attacha au pape Jean XXIII, et lorsque ce pontife se rendit au concile de Constance, où il fut déposé, il chargea Braccio de défendre pour lui Bologne. Ladislas était mort, l'Église était sans chef, et Braccio, à la tête d'une armée vaillante et nombreuse qui n'était engagée à aucun souverain, crut le moment favorable pour recouvrer sur sa patrie l'influence que ses ancêtres y avaient exercée. Il rendit aux Bolognais leur liberté, moyennant une somme d'argent, et il vint, en 1416, attaquer à l'improviste le territoire de Pérouse. Il soumit tous les châteaux du voisinage ; il défit, le 7 juillet, à St-Gilles, l'armée de Charles Malatesti, qui, avec Ange de la Pergola et Ceccolino de Michelotti, venait pour lui faire lever le siège, et, le 19 juillet, il entra par capitulation dans sa patrie, dont il fut déclaré seigneur. Dans le gouvernement de l'État de Pérouse, Braccio de Montone ne se montra pas moins habile souverain qu'il avait été jusqu'alors grand général. Il releva le courage et réforma les mœurs des habitants ; il orna la ville d'édifices somptueux ; il purifia les campagnes et augmenta leur fertilité par des canaux d'irrigation. Cependant il tenta aussi la conquête de Rome, et s'empara de cette ville au mois de juin 1417 ; mais il fut obligé de l'évacuer au mois d'août, lorsque Sforza de Cotignola y fut envoyé par la reine Jeanne. Sforza, que les mêmes talents et une fortune semblable avaient désigné dès longtemps pour être le rival de Braccio, et qui, sous les ordres de Ladislas, l'avait déjà combattu, était alors animé contre lui d'une haine personnelle, parce que Braccio avait profité du temps où Sforza était captif pour le dépouiller d'une partie de ses fiefs. Lorsque le pape Martin V, élu par le concile de Constance, revint en Italie pour soumettre les États de l'Église qui s'étaient révoltés, il prit surtout à tâche d'humilier Braccio, qui avait élevé sa puissance sur les dépouilles du saint-siège. Il envoya Sforza contre lui, et la guerre entre ces deux généraux, les plus habiles et les plus vaillants de leur siècle, put être considérée comme une école de l'art militaire pour tous les Italiens. Elle dura deux campagnes, au bout desquelles, Sforza ayant été défait près de Viterbe, en 1419, Martin V accepta la médiation des Florentins pour faire sa paix avec le seigneur de Pérouse. Elle fut conclue au mois de février 1420, à des conditions honorables pour Braccio, qui garda sous la suzeraineté de l'Église la possession de sept villes avec leur territoire. Alfonse d'Aragon ayant été adopté par Jeanne II, de Naples, qui voulait l'opposer à Louis d'Anjou, Braccio passa au service de ces deux souverains, et il fut créé, en 1421, prince de Capoue, comte de Foggia, et grand connétable du royaume de Naples. De nouveau il fut opposé à Sforza, et il remporta sur lui de si grands avantages, que le pape et Louis d'Anjou furent obligés de renoncer à toutes

leurs prétentions sur Naples, et que Sforza vint avec quelques cavaliers dans le camp de Braccio, lui demander son amitié et l'oubli de leurs anciens démêlés. Braccio reçut très-bien son rival ; il le réconcilia avec Jeanne II, et il le laissa chargé du commandement des troupes du royaume, tandis qu'il partit pour Aquila, dont le gouvernement lui avait été donné, avec celui des Abruzzes, par le roi et la reine. Sur ces entrefaites, Jeanne se brouilla avec Alfonse, son fils adoptif. Sforza embrassa le parti de la reine, et Braccio celui du roi ; et, en 1423, ces deux généraux recommencèrent à combattre l'un contre l'autre. Cependant Braccio ne s'éloignait point des Abruzzes ; Aquila n'avait pas voulu lui ouvrir ses portes : Martin V, qui voyait Braccio étendre ses conquêtes tout autour de Rome, excitait contre lui les habitants des Abruzzes, et Braccio poussait le siège avec obstination. Sforza ayant remporté quelques avantages sur les Aragonais, fut envoyé par Jeanne au siège d'Aquila ; mais, avant d'y arriver, il se noya, le 4 janvier, au passage du fleuve Pescara, et Braccio pleura la mort de son rival, comme celle du seul grand homme qui fût digne de se mesurer avec lui. Aquila se défendait toujours ; au mois de juin, un nouveau *condottiere*, Jacques Caldora, fut envoyé par le pape et la reine pour en faire lever le siège. Quoique son armée fût quatre fois plus considérable que celle de Braccio, celle-ci balança longtemps la victoire, et ne fut défaite que lorsque Nicolas Piccinino, élève de Braccio, eut, par un faux mouvement, permis aux habitants d'Aquila de faire une sortie. Braccio fut blessé dans sa déroute, le 2 juin 1424, et il se laissa mourir, en rejetant tout pansement et toute nourriture. En vain ses compagnons d'armes, qui l'entouraient, le sollicitaient de se soumettre à la fortune ; Braccio persista trois jours à ne pas proférer une parole et à refuser tous les soins qui auraient pu prolonger sa vie. Il succomba enfin à l'inflammation de blessures qui n'étaient point mortelles. On avait remarqué que, dans la dernière année de sa vie, son caractère s'était altéré comme par un enivrement de sa fortune. Auparavant doux et humain, il était devenu farouche et inexorable ; il avait permis que des femmes et des enfants fussent victimes des fureurs des soldats ; il avait repoussé les conseils de ses amis et de ses lieutenants ; il s'était obstiné, malgré eux, dans un siège qu'ils regardaient tous comme funeste, et il avait affecté avec ceux qui devaient lui obéir une hauteur et un ton impérieux contraires aux manières engageantes qui auparavant lui avaient gagné tous les cœurs. Sans doute il se laissa mourir pour ne pas rougir devant eux d'avoir méprisé leurs conseils. Sa mort causa cependant un déuil universel dans les armées d'Italie. Une moitié de ceux qui y portaient alors les armes avaient été formés à son école ; les autres étaient au contraire élèves de Sforza, son ancien rival. Les premiers, à quelque service qu'ils fussent engagés, laissèrent croître leur barbe et leurs cheveux, et découpèrent leurs habits en signe de deuil. Ces marques extérieures séparèrent davantage encore les deux écoles ou factions militaires des *Bracceschi* et des

Sforzeschi, comme ils se firent appeler. Faisant toujours la guerre pour le compte d'autrui, ils eurent constamment soin d'embrasser des partis opposés pour avoir l'occasion de se combattre, et leur inimitié se conserva encore pendant toute une génération. Braccio avait épousé Nicole, sœur de Bérard de Varano, prince de Camerino; mais c'est sans doute d'une maîtresse, et non pas d'elle, qu'il eut un fils nommé Oddo, qui ne conserva que le seul comté de Montone; car tous les pays que Braccio avait soumis secouèrent le joug dès qu'ils apprirent la nouvelle de sa mort. Oddo lui-même ne lui survécut que quelques mois; il fut tué le 1^{er} février 1425, dans le val de Lamone, où il servait dans l'armée des Florentins. Nicolas Piccinino et Nicolas Fortebraccio, tous deux élèves de Braccio, commandèrent ensuite l'armée que ce grand général avait formée. (Voy. Nicolas PICCININO et Nicolas FORTEBRACCIO.) La vie de Braccio a été écrite en latin par Jean-Antoine Campani, évêque de Téra, l'un des érudits les plus distingués du 15^e siècle. La meilleure édition a été donnée par Fréd.-Otton Meneker, dans le recueil des ouvrages de Campani, Leipsick, 1754, in-8°. Cet ouvrage, assez étendu, traduit en italien par Nicolas Piccini, et encore par Pompée Bellusini, en 1572, est d'un moindre secours qu'on ne devrait s'y attendre pour l'histoire d'Italie, parce que Campani, par une affectation de belle latinité, évite de donner jamais la date d'aucun événement. On lui reproche aussi d'être trop partial pour son héros, auquel on ne peut refuser cependant la gloire d'être un des plus grands capitaines qu'ait produits l'Italie.

S—S—J.

BRACCIOLINI (FRANÇOIS), célèbre poète italien, naquit à Pistoie, d'une famille noble, le 26 novembre 1596. Il passa les premières années de sa jeunesse à Florence, et y fut reçu de l'académie florentine. Ses talents lui firent des amis. Un canonicat lui ayant été offert en 1605, il n'hésita plus à entrer dans les ordres. Bracciolini se rendit ensuite à Rome, et s'attacha au prélat Maffeo Barberini, qui fut bientôt après cardinal. Ce cardinal, envoyé nonce en France, y conduisit Bracciolini; et, devenu pape en 1625, sous le nom d'Urbain VIII, le donna pour secrétaire à son frère, le cardinal Antoine Barberini. Fixé à Rome pendant le pontificat d'Urbain VIII, notre poète s'y fit une grande réputation, fréquenta les académies, et y fut souvent applaudi. Il s'y serait fait aimer par son caractère, s'il n'eût eu un vice qui ternit les meilleures qualités, celui d'une sordide avarice. A la mort du pontife, il retourna dans sa patrie, et y mourut peu de temps après, le 31 août 1645. Il a laissé plusieurs poèmes, dont deux surtout ont eu un succès remarquable; l'un, dans le genre héroïque, est placé par beaucoup de critiques immédiatement après *la Jérusalem délivrée*; l'autre, dans le genre plaisant ou badin (*piacevole*), fut regardé dans son temps comme le meilleur, après *la Secchia rapita*. Les principaux ouvrages de Bracciolini sont : 1^o *la Croce racquistata, poema eroico, canti 15*, Paris, Ruelle, 1605, in-8°; augmenté et divisé en 55 chants, Venise, Ciotti et Giunti, 1614, in-4°; et avec

les allégories de l'auteur, *ibid.*, 1614, in-12, etc. Le sujet de ce poème est la vraie croix reprise par l'empereur Héraclius au roi de Perse, Cosroës, qui s'en était emparé cinq ans auparavant, en prenant Jérusalem. Les obstacles sont suscités par les démons, et aplanis par Ste. Hélène, qui fait don à Héraclius d'un bouclier céleste, par les anges, par la constance de l'armée chrétienne et le courage d'Héraclius. La croix est enfin reconquise et reportée en triomphe à Jérusalem. Tiraboschi consent que ce poème soit le premier après celui du Tasse, pourvu que ce soit à longue distance. 2^o *Lo Scherno degli Dei, poema eroico-giocosco, canti 15, colla Fillide Civettina, e col Batino dell' istesso autore*, Florence, les Junte, 1618, in-4°; Venise, 1618, in-12. Les dieux du paganisme y sont tournés en ridicule; Bracciolini ne voulut pas seulement rivaliser avec l'auteur de *la Secchia rapita*, il voulut encore paraître avant lui, afin de passer pour l'inventeur de ce genre de poème; il publia en effet le sien près de quatre ans avant que celui du Tassoni parût (voy. TASSONI); mais il fut ensuite prouvé que la composition de ce dernier datait de 1611, qu'il était fini dès 1615, et qu'en attendant qu'il fût imprimé, il en courait publiquement des copies manuscrites. La 1^{re} édition du *Scherno degli Dei* était en 14 chants; il en parut une 2^e corrigée et augmentée de 6 chants, à Florence, 1625, in-4°; et une autre à Rome, 1626, in-12. Ce second poème est placé, à l'égard de celui du Tassoni, au même rang que l'autre à l'égard de celui du Tasse, mais aux mêmes conditions. 3^o *L'Elezione di papa Urbano VIII, poema eroico in 25 canti*, Rome, 1628, in-4°. Un poème en 25 chants, sur l'élection d'un pape, est un peu long; il ne le parut point à Urbain VIII, qui crut en récompenser libéralement l'auteur en lui permettant d'ajouter à ses armoiries celles des Barberini, qui étaient des abeilles, et à son nom de famille le surnom *dalle Api*, que Bracciolini mit en effet, depuis ce temps, en tête de tous ouvrages. 4^o *La Rocella espugnata*, poème héroïque en 20 chants, Rome, 1630, in-12. 5^o *La Bulgheria convertita, poema eroico in 20 canti*, Rome, 1637, in-12. 6^o Trois tragédies, *l'Evandro, l'Arpalice, la Pentosilea*, Rome, 1612, 1615 et 1615, in-8°. 7^o *L'Amoroso sdegno, favola pastorale*, Venise, 1597, in-12; et Milan, même année, mais corrigée par l'auteur. C'était un ouvrage de sa jeunesse, et qu'il ne voulait point faire imprimer, mais un ami prit sur lui de le publier, comme nous l'apprend l'imprimeur Ciotti dans l'*Avis au lecteur* de la 1^{re} édition. 8^o *Ero e Leandro, favola marittima, con gli intermedj apparenti*, Rome, 1630, in-12; *il Monserrato, dramma*, Rome, 1629, in-12. Ce titre annonce que la scène est en Espagne. La Mort y récite le prologue, et St. Jacques de Compostelle y fait un rôle sous l'habit de pèlerin. On peut voir dans Mazzuchelli les titres de quelques autres ouvrages imprimés de cet écrivain fécond, ainsi que ceux de plusieurs autres qui sont restés inédits.

G—É.

BRACCIOLINI. Voyez POGGIO.

BRACELLI (JACQUES), né vers la fin du 14^e siècle, à Sarzane, petite ville de Toscane, alors sous

la domination des Génois, préféra aux offres de Nicolas V, son compatriote, qui lui proposait l'emploi de son secrétaire, une vie tranquille et laborieuse. Son désintéressement fut récompensé par les Génois, qui le nommèrent chancelier de leur république, et le députèrent, en 1455, au pape Eugène IV, pour lui demander des secours contre Philippe Visconti, duc de Milan, dont ils avaient secoué le joug. Bracelli mourut en 1460, laissant manuscrits quelques ouvrages, dont le plus remarquable est une histoire de la guerre que les Génois avaient soutenue avec succès contre Alphonse V, roi d'Aragon : cette histoire commence à l'an 1412, et finit à 1444 ; de sorte que l'auteur ne parle que d'événements dont il avait été le témoin ; elle fut imprimée par les soins de Masello Venia Beneventano (à Milan, vers 1477, in-8°), sous ce titre : *de Bello Hispano libri 5*. Phil. Béroaldo en compare le style à celui des *Commentaires* de César, que Bracelli avait pris pour modèle. D'autres écrivains en louent aussi le plan et la conduite. Elle fut réimprimée plusieurs fois séparément. Toutes ses œuvres ont été publiées par Augustin Justiniani, Gênes et Paris, 1520, in-4° ; réimprimées à Haguenau, 1550, in-4° ; et depuis plusieurs fois à Rome. On y trouve : 1° *de Claris Genuensibus libellus*. 2° *Descriptione Liguriæ*. 3° *Epistolarum liber*. Ces trois premiers ouvrages ont été insérés dans le t. 1^{er} du *Thesaurus Antiquitatum* de Grævius. 4° *Diploma, miræ antiquitatis tabella in agro Genuensi reperta*. Un autre de ses opuscules, intitulé : *de præcipuis Genuensis urbis Familiis*, a été imprimé dans l'*Iler Italicum* de Mabillon. W—s.

BRACH (PIERRE DE), sieur de LA MOTTE-MONTUSSAN, avocat, né à Bordeaux, en 1549, sut concilier son goût pour les belles-lettres avec les devoirs de son état. Il fit imprimer ses poèmes, divisés en 5 livres, à Bordeaux, en 1576, in-4°. Ce recueil contient des sonnets, des odes, des élégies, qu'il adresse à une demoiselle qu'il épousa, dit-on, dans la suite ; un hymne en l'honneur de sa patrie, un poème sur le combat de David et de Goliath, un autre sur l'amour des veuves, dont Duverdière donne un extrait assez piquant dans sa *Bibliothèque*. On a encore de lui : *Aminte*, fable boëgère, prise de l'italien de Torquato Tasso, en 5 actes, en vers, avec un prologue (c'est la première traduction française de l'*Aminte*), et *Olympe*, imitée de l'*Arioste* ; ces deux pièces ont été imprimées ensemble, sous ce titre : *Imitations de P. de Brach*, Bordeaux, 1584, in-4°. De Brach avait cinquante ans lorsqu'il traduisit le 2^e, le 4^e, le 12^e et le 16^e chants de la *Jérusalem délivrée*, en vers français : il publia cet essai de traduction sous ce titre : *Quatre chants de la Jérusalem de Torquato Tasso* (dédiés) à toujours victorieux et débonnaire Henri IV, roi de, etc., Paris, 1596, in-8°. Il vivait encore en 1600, suivant une note de l'abbé Goujet, qui dit qu'il avait composé des regrets funèbres sur la mort de son *Aymée*. C'est sous ce nom qu'il avait célébré son épouse. Il est probable que ce dernier ouvrage n'a point été imprimé. Désessarts et le duc de la Vallière lui at-

tribuent des *Imitations poétiques*, Bordeaux, 1587, in-4°. Ces imitations, ainsi que nous l'avons dit, ne sont autre chose que l'*Aminte* et *Olympe*. Pierre de Brach était compatriote et ami de deux autres poètes, du Vignau, qui a traduit aussi la *Jérusalem délivrée* en vers français, et Saluste du Bartas, avec lequel il fit un voyage en Gascogne, qu'il a décrit en vers. V—ve et W—s.

BRACHMAN (LOUISE-CAROLINE), femme poète, naquit le 9 février 1777, à Roehiltz, où son père était secrétaire du *Cercle littéraire*. C'était un homme spirituel et fort instruit : ses idées, sa conversation influèrent beaucoup sur l'imagination impressionnable de sa fille. Bien jeune encore, elle avait déjà manifesté ses dispositions pour la poésie, lorsque la translation de son père à Weissenfels, en 1787, le mit en rapport avec le poète Novalis qu'elle rencontrait dans la maison de Hardenberg. Les ouvrages et les théories de cet homme remarquable lui inspirèrent le plus vif enthousiasme, et Novalis ne dédaigna point de protéger les efforts de la jeune muse. Louise fut surtout émerveillée des beautés romantiques que présentent à tout instant les annales du moyen âge, et elle se mit à fouiller avec ardeur dans ce Potose de la poésie. Schiller, à qui Novalis l'avait recommandée, admit plusieurs morceaux de mademoiselle Brachman dans son *Almanach des Muses* pour 1799. Ces morceaux n'étaient signés que du premier de ses prénoms. Privée de son père et de sa mère en 1803, elle demanda définitivement aux lettres non-seulement la renommée dont elle était avide, mais la subsistance et le bonheur. Ses rêves ne se réalisèrent point assez ; des embarras pécuniaires, des peines de cœur, se réunirent pour lui rendre la vie intolérable ; et le 17 septembre 1822, dans un petit voyage à Halle, elle termina volontairement ses jours dans la Saale. Cet événement fit beaucoup de sensation en Allemagne, mais n'étonna pas ceux qui connaissaient Louise, même par ses ouvrages. Sa mélancolie, son irritabilité malade, son exaltation, l'amertume que lui faisaient éprouver toutes les déceptions de la vie, avaient plus d'une fois fait pressentir ce douloureux dénoûment. Le caractère principal des poésies de Louise Brachman est justement cette mélancolie profonde qui s'infiltra dans l'âme et la déchira. Elle peint les joies de l'amour, mais plus souvent ses douleurs ; et lors même qu'elle peint les joies, il y a comme un nuage, comme un crêpe sur ce riant horizon. Ses poésies ont eu deux éditions, la première en 1800, la deuxième en 1808. Schütz en a donné un choix (*Ausserlesenen Dichtungen*, etc.), Leipsick, 1824, et a placé en tête la vie de l'infortunée Saxonne. Les autres écrits de Louise Brachman consistent en articles pour les almanachs et livres de jour de l'an, en nouvelles, en petits romans, etc. En 1820, elle publia les *Tableaux de la vie réelle*. VAL. P.

BRACHT (TIELMAN VAN), né à Dordrecht en 1625, fit de bonnes études, et s'appliqua aux langues anciennes et modernes, à la théologie, à la philosophie et à l'astronomie. Ses talents lui procu-

rèrent la charge de pasteur de la commune mennonite à Dordrecht, lorsqu'il n'avait encore que vingt-trois ans. Il s'acquitta de ses fonctions à la grande satisfaction de sa secte, pendant seize ans, jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1664. Il a publié plusieurs ouvrages de morale, dont les principaux sont : 1° *Schole der zedelijke deugd*, Dordrecht, 1657, in-12 : ce petit livre, écrit pour la jeunesse mennonite, a eu plus de vingt-cinq éditions. 2° *Het bloedig toneel*, Dordrecht, 1660, in-fol. : c'est une espèce de martyrologe de la secte des mennonites. J. Luiken en a donné une seconde édition en 2 volumes, avec des gravures, Amsterdam, 1685. Les sermons de Braclit ont été publiés après sa mort, à Amsterdam, en 1669, in-4°. Ce pasteur a laissé aussi quelques poésies. D—G.

BRACO (PIERRE DE), est entièrement inconnu aux bibliographes, comme le remarque M. le Glay dans son *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai*, n° 568; et cependant cet écrivain qui, vers le milieu du 14^e siècle, était auditeur du sacré palais et chapelain du pape Innocent VI, a composé plusieurs ouvrages auxquels une certaine vogue a dû s'attacher de son temps, tels que : 1° *Utriusque juris Repertorium*, conservé en manuscrit à Cambrai : c'est un in-folio sur vélin, à deux colonnes, écrit en 1585 et terminé le 27 juin de la même année, par Nicolas Nicolai, d'Alkmar, prêtre, pour Robert Boistelli, bachelier en droit et archidiacre de Flandre dans l'église de Térouane. Nicolas Falourdeur, chanoine et prévôt de celle de Cambrai, ainsi que nous l'apprend M. le Glay, l'acheta à la mort de Robert Boistelli et le légua au chapitre en 1408. 2° *Repidium ambitionis contra miseros cardinalium servitores*, manuscrit de la bibliothèque du Vatican. 3° *Compendium*, etc., manuscrit conservé à St-Gratien de Tours. 4° *Opera*, manuscrit appartenant autrefois à St-Victor de Paris. R—G.

BRACTON (HENRI DE), célèbre jurisconsulte anglais du 13^e siècle, docteur de l'université d'Oxford, naquit dans le Devonshire. Il jouissait dans son temps d'une grande réputation au barreau, et fut, en 1244, créé juge itinérant par Henri III. Il est principalement connu par son ouvrage de *Legibus et Consuetudinibus Angliæ, libri quinque*, Londres, 1640, in-4°; la 1^{re} édition est de Londres, 1569, in-fol. Quoiqu'on ait reproché à Bracton d'avoir corrompu la jurisprudence de son pays par le mélange de la jurisprudence romaine, ce traité, l'un des plus anciens qui existent sur le droit anglais, est encore regardé comme un trésor de science légale. Il est d'ailleurs écrit d'un style, sinon élégant, au moins clair, précis, et bien supérieur à celui des auteurs contemporains. On s'est servi de l'autorité de Bracton dans le procès de Charles I^{er}, pour établir le droit que prétendait avoir le parlement de juger le roi; mais il paraît qu'on a perversé, par des citations tronquées, le sens de cet auteur, qui semble ne reconnaître pour les rois d'autre juge que Dieu. S—D.

BRADFORD (JEAN), théologien protestant, naquit au commencement du règne de Henri VIII,

à Manchester, d'une famille honnête. Il reçut une bonne éducation, et fut placé, en qualité de commis, chez sir John Harring, payeur général des armées anglaises. Les talents et l'intelligence de Bradford lui avaient acquis la faveur de son maître; mais s'étant rendu coupable d'infidélité dans ses comptes, pour la valeur de 520 livres sterlings, il fut dès ce moment tellement tourmenté du souvenir de cette action, qui était demeurée inconnue, qu'après avoir entendu un sermon du docteur Latimer, sur la restitution, non-seulement il résolut de vendre ce qu'il possédait pour restituer cette somme mal acquise, mais encore il se détermina à quitter une carrière où l'on pouvait rencontrer de si dangereuses tentations. Il embrassa l'état ecclésiastique : il ne prit cependant ce dernier parti qu'après beaucoup d'hésitations, tant ses fautes l'avaient pénétré du sentiment de son indignité. Il étudia longtemps la théologie, d'abord sous la direction du docteur Latimer, auteur de sa conversion, ensuite à l'université de Cambridge, où il entra en 1548, et où ses premières études, ses talents naturels, son zèle et sa conduite le firent bientôt tellement distinguer, qu'il obtint dans la même année le degré de maître ès-arts. Cependant il résistait encore par humilité aux conseils de ses maîtres et de ses amis, qui l'engageaient à exercer le ministère de l'Évangile. L'un d'eux, Martin Bucer, lui disait : « Si tu ne peux leur offrir des gâteaux et du pain blanc, au moins faut-il les rassasier de pain d'orge. » Enfin il prit les ordres en 1550, fut nommé chapelain de l'évêque de Londres, et chanoine de St-Paul. Dès ce moment, il se livra à son ministère avec tant d'ardeur et de succès, qu'il devint un des prédicateurs le plus en vogue. En 1552, il fut nommé chapelain d'Edouard VI; mais ce prince mourut l'année suivante, et Bradford continuant, sous le règne de la reine Marie, à prêcher la religion réformée, ne pouvait espérer d'échapper longtemps à la persécution. En effet, peu de jours après l'avènement de cette princesse, un sermon prononcé contre le catholicisme par un docteur Bourne, depuis évêque de Bath, excita contre ce prédicateur une violente sédition, où il aurait probablement perdu la vie, si Bradford ne l'eût protégé contre la fureur du peuple. On imputa à celui-ci cette émeute; il fut mis à la Tour, et, l'année suivante, jugé par une commission et condamné à mort. Cependant l'exécution de sa sentence n'eut lieu que cinq mois après. Il paraît que la réputation de Bradford, et la considération qu'il s'était acquise par son caractère autant que par ses talents, faisaient désirer au parti catholique de se l'attacher. Cet intervalle, ainsi que celui qui avait précédé sa condamnation, fut employé en conférences, dans lesquelles Bradford se montra inflexible, employant les derniers temps, pendant lesquels on lui laissait une étonnante liberté, à prêcher dans sa prison, toujours remplie de ceux qui venaient l'écouter. Il refusa le pardon qu'on ne lui offrait qu'à la condition de ne plus enseigner la religion protestante, fut enfin exécuté le 1^{er} juillet 1555, à Smithfield, au milieu d'une grande foule de peu-

ple. Deux de ses sermons seulement paraissent avoir été publiés, l'un *sur le Repentir*, l'autre *sur la Cène de Notre Seigneur*, imprimés ensemble par Sampson, 1574, in-8° : l'auteur avait dès 1553 fait paraître un recueil de lettres et de discours adressés durant sa détention à un grand nombre de personnes, pour les encourager et les affermir dans leur religion. On a aussi de lui, réunis dans la collection de l'évêque Coverdale, un grand nombre de méditations et de prières, un traité *du Repentir*, in-8°, 1552 ; quelques autres sur des matières de théologie et de controverse, etc. Plusieurs de ces ouvrages ont été composés en prison. Parmi ceux de ses manuscrits qui n'ont point été publiés, et qui sont déposés à la bibliothèque d'Oxford, se trouve un traité intitulé : *Il ne faut pas craindre la mort*, et une *Prière que devront réciter, quand ils seront attachés au poteau, ceux que Dieu jugera dignes de souffrir pour la vérité*. On lui a attribué plusieurs ouvrages qui paraissent n'être pas de lui, ou n'être que des traductions. X—s.

BRADLEY (JACQUES), le modèle des astronomes, naquit, en 1692, à Shireborn, en Angleterre, dans le comté de Gloucester. Sa vie laborieuse, consacrée tout entière aux observations astronomiques, n'offre que des événements d'une extrême simplicité. Élevé d'abord à North-Bach, dans une école particulière, il acheva ses études à l'université d'Oxford. On le destinait à l'état ecclésiastique, et il fut même nommé ministre de Bridstow, et ensuite de Welfrie, dans le comté de Pembroke ; mais quoique le crédit de ses amis pût lui faire espérer de l'avancement dans cette carrière, sa passion naturelle l'entraînait vers celle où il s'est rendu célèbre. Après avoir appris d'un de ses oncles les éléments des mathématiques, il s'exerça aux observations, et, en 1721, il fut nommé, à l'âge de vingt-neuf ans, professeur d'astronomie du collège de Saville, à Oxford. Alors il résigna ses deux cures, et se livra entièrement à ses études chéries. Ce fut six ans après, en 1727, qu'il publia sa belle découverte sur l'aberration de la lumière. Il y fut conduit, comme cela est arrivé souvent dans les sciences, sans l'avoir prévu, et en cherchant des résultats bien différents, qu'il ne trouva pas. Depuis que l'application du pendule aux horloges, et des lunettes aux instruments divisés, avait permis aux astronomes d'apercevoir et de mesurer de très-petites variations dans les positions des corps célestes, ils avaient pensé que le diamètre de l'orbe terrestre serait une base assez étendue pour mesurer la distance des étoiles ; pour cela, il fallait observer avec la plus grande exactitude la position d'une même étoile, lorsque la terre se trouverait à deux extrémités opposées de ce même diamètre, c'est-à-dire, de six mois en six mois. C'est ainsi que, dans la levée des plans, on mesure la distance d'un objet dont on ne peut approcher. Diverses tentatives, faites dans cette intention en France et en Angleterre, indiquaient bien dans les positions des étoiles observées quelques variations très-légères, quelquefois favorables, et le plus souvent opposées à l'effet

que le déplacement de l'observateur aurait dû produire ; mais pour démêler la loi de ces observations parmi les erreurs auxquelles les observations sont inévitablement sujettes, il fallait observer avec un instrument d'une plus grande dimension que ceux dont on s'est servi jusqu'alors. Dans ce dessein, Graham, fameux horloger anglais, construisit un grand secteur avec lequel Bradley fit des observations d'une exactitude toute nouvelle. Non-seulement il reconnut dans les étoiles les petites variations qu'on y avait précédemment aperçues, mais, ce qui était indispensable pour en découvrir la loi, il en mesura l'étendue et la période ; il vit qu'elles accomplissaient le cercle de leurs valeurs dans l'intervalle d'une année solaire, c'est-à-dire qu'après un intervalle d'une année, chaque étoile se trouvait ramenée à la position qu'elle occupait un an auparavant. Enfin, et c'est ce qui complète sa découverte, il parvint à trouver la cause de ce déplacement apparent dans le mouvement de la terre, qui, en nous faisant choquer en sens contraire les molécules lumineuses émanées des astres, nous donne une sensation composée de ce mouvement et du mouvement propre de la lumière, qui, bien que très-rapide, n'est cependant pas instantanée. D'après cette idée, Bradley nomma ce phénomène *l'aberration de la lumière*. Il montra qu'en calculant, d'après cette supposition, la position apparente d'une étoile quelconque à toutes les époques de l'année, en partant des vitesses connues de la terre et de la lumière, on parvient à suivre tous ses déplacements progressifs, et on la retrouve constamment à la place qui lui est assignée par le calcul. Cependant, malgré l'accroissement considérable d'exactitude que cette découverte introduisait dans les observations astronomiques, malgré la réduction importante qu'elle apportait dans les écarts des observations comparées, elle ne les accordait pas avec une rigueur complète. On y entrevoyait encore quelques différences qui, bien que fort petites en elles-mêmes, étaient néanmoins trop grandes et trop générales pour qu'on dût les attribuer entièrement aux imperfections de l'instrument qui servait pour observer. Tout autre que Bradley eût probablement négligé des différences si légères, ou n'y eût donné que peu d'attention, mais elles n'échappèrent point à son génie éminemment observateur ; il les étudia sans relâche, les suivit pendant dix-huit ans avec une admirable constance, et parvint ainsi à en mesurer l'étendue et la période, de même qu'il l'avait fait précédemment pour l'aberration. Ayant ainsi observé toutes les successions du phénomène, il chercha la loi qui les unissait, et trouva qu'on les représentait parfaitement en donnant à l'axe de la terre un petit mouvement d'oscillation qui s'accomplit pendant la durée d'une révolution des nœuds de la lune, c'est-à-dire en dix-huit ans. Il appela ce phénomène la nutation de l'axe terrestre, et en publia la découverte en 1747, dans une lettre adressée à lord Masclesfield. Cette lettre est imprimée dans les *Transactions philosophiques*, ainsi que le *Mémoire sur l'aberration*. C'est à d'Alembert que

l'on doit d'avoir établi, par le calcul, la cause physique de la nutation, d'après la théorie de l'attraction universelle. La terre, comme tous les autres corps planétaires, est attirée par le soleil; elle l'est aussi et même davantage par la lune, qui compense la faiblesse de sa masse par l'avantage de sa proximité. Si la terre était sphérique, ces attractions ne changeraient que sa distance à ces deux astres; mais, comme elle a la forme d'un sphéroïde aplati aux pôles, l'attraction s'exerce inégalement sur ses différents points. Cette inégalité, modifiée par l'attraction des planètes, détourne continuellement le plan de l'équateur terrestre. Elle force de rétrograder sur l'écliptique, ce qui produit le phénomène de la *précession des équinoxes*; et, de plus, elle occasionne un changement séculaire dans l'obliquité de l'écliptique sur l'équateur. Les attractions ainsi exercées par le soleil et par la lune doivent varier avec leurs distances à la terre; le déplacement de l'équateur ou de l'axe terrestre qui lui est perpendiculaire doit donc aussi varier d'intensité, suivant les positions des deux astres, et redevenir le même quand ils reviennent aux mêmes positions relativement à nous. Ce sont ces petites variations qui constituent la *nutation de l'axe terrestre*, découverte par Bradley. Une portion très-petite de ce mouvement est produite par le soleil; elle s'accomplit dans l'intervalle d'une demi-année tropique: le reste, et presque la totalité, est due à l'action de la lune, et s'accomplit dans l'intervalle de temps que le nœud ascendant de la lune emploie à faire le tour de l'écliptique, c'est-à-dire à peu près en dix-huit ans. Nous sommes entrés dans quelques détails sur ces deux découvertes de Bradley, parce qu'elles portent sur les plus grands phénomènes de la nature, et sur ceux dans lesquels l'homme est parvenu à une certitude qui lui est refusée dans tant d'autres spéculations, en apparence plus accessibles. D'ailleurs, elles ont eu la plus grande influence sur toute l'astronomie; car, tant que la cause de ces petits mouvements a été inconnue, on les confondait avec les erreurs des observations, et ainsi on ne pouvait jamais donner à celles-ci plus d'exactitude que ces écarts n'en permettaient. Il fallait donc se résoudre à laisser des erreurs de cet ordre dans les tables des mouvements célestes les plus utiles à l'astronomie; et toute l'assiduité des astronomes, sans ces deux découvertes, n'eût servi de rien pour les corriger, puisque les observations portaient en elles-mêmes le vice secret et caché de leur imperfection. Afin de ne point séparer l'une de l'autre ces deux grandes découvertes de l'aberration et de la nutation, nous avons un peu devancé l'ordre chronologique; mais, pour y revenir, nous devons dire que, dès 1726, Bradley avait reconnu la principale inégalité du premier satellite de Jupiter, et avait montré comment les éclipses de ce satellite, corrigées de cette inégalité, pouvaient servir avec succès à mesurer les différences de longitudes. Ce fut le sujet d'un mémoire qu'il publia dans les *Transactions philosophiques*. L'éclat des travaux astronomiques de Bradley avait attiré sur lui les regards de ses con-

patriotes. En 1750, trois ans après la découverte de l'aberration de la lumière, il fut nommé professeur d'astronomie et de philosophie naturelle au muséum d'Oxford. En 1741, on lui décerna la place éminente d'astronome royal, vacante par la mort de Halley, et il alla résider à l'observatoire de Greenwich. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, dans la possession entière des objets de sa passion chérie, au milieu des magnifiques instruments dont les talents de Bird, de Graham, et la munificence de George II ont enrichi cet observatoire, devenu plus célèbre encore par la suite non interrompue d'observations astronomiques qu'on y a faites depuis deux siècles, et qui toutes, relativement aux époques où elles ont eu lieu, portent le caractère de la plus grande précision. Bradley mit tous ses soins à disposer ces instruments avec exactitude, à étudier les détails de leur construction, à rectifier leurs erreurs par la comparaison de leurs résultats; enfin, à en conclure les véritables mesures des phénomènes célestes, en dépouillant les observations de toutes les illusions qui les altèrent, particulièrement des réfractions produites par l'atmosphère. Ce fut dans cette retraite profonde, et n'ayant de communication qu'avec le ciel, que Bradley accumula* plusieurs volumes in-fol., remplis en entier de ses propres observations: collection prodigieuse, si l'on considère qu'elle fut l'ouvrage d'un seul homme, mais plus remarquable encore par l'utilité dont elle a été, dont elle est tous les jours à l'astronomie. De cette mine féconde, on a tiré des milliers d'observations du soleil, de la lune, des planètes, qui, habilement combinées, et, pour ainsi dire, fondues ensemble par le calcul, ont porté l'exactitude dans toutes nos tables astronomiques. Ce fut là que le célèbre astronome Mayer puisa les éléments de ses *Tables de la lune*, les premières qui aient rempli, par leur exactitude, l'espoir des marins et des géomètres. Douze cents observations de la lune faites par Bradley, et calculées par cet astronome infatigable, offrirent à Mayer toutes les vérifications et tous les moyens de détermination dont il avait besoin. Ce monument, d'une patience, d'une adresse et d'une fidélité inimitables, supplée à lui seul, par la perfection des données qu'il renferme, à tout ce qui nous manque des siècles antérieurs; et, si l'astronomie tout entière était détruite, il suffirait pour la recréer. Il est honorable pour les sciences de pouvoir ajouter qu'un homme qui fit tant pour elles était en même temps modeste, bienveillant, humain et généreux; il semble presque superflu d'ajouter qu'il était désintéressé et sans ambition. On ne laisse pas tant de travaux à la postérité, quand on s'occupe beaucoup des affaires; mais le désintéressement de Bradley mérite pourtant d'être remarqué, parce qu'il portait jusqu'en cela même quelque chose de cette scrupuleuse exactitude dont la nature l'avait doué, et qui formait le caractère principal de son génie. Lorsqu'il fut établi à l'observatoire royal, le roi lui fit offrir la riche cure de Greenwich, mais il la refusa, « craignant, » disait-il, que les travaux de l'astronome ne nuisissent à ceux du ministre des autels. » Le roi, tou-

ché de sa délicatesse, lui accorda une pension annuelle de 250 liv. sterl., ce qui était beaucoup alors, surtout pour un homme dont les goûts n'étaient pas dispendieux. On raconte, à ce sujet, qu'un jour la reine, étant venue visiter l'observatoire royal, s'informa du traitement annuel dont Bradley jouissait, et, surprise de sa modicité, elle témoigna vivement l'intention de s'intéresser pour qu'on l'augmentât; mais elle fut bien plus surprise encore quand Bradley la supplia de n'en rien faire; et, comme elle lui eut demandé la raison de son refus: « C'est, dit-il, « parce que, si la place d'astronome royal valait « quelque chose, on ne la donnerait plus à un as- « tronome. » Bradley avait été nommé associé étranger de l'académie des sciences de Paris, en 1748; membre de la société royale de Londres, en 1752; de l'académie royale des sciences de Pétersbourg, en 1754, et de l'institut de Bologne, en 1757. Il est glorieux pour les savants français d'avoir devancé la patrie même de cet homme célèbre, dans les hommages rendus à son génie. Après deux années de souffrances, Bradley mourut le 15 juillet 1762, âgé de 70 ans. Il avait eu pour amis Molyneux, Halley, Newton, et la plupart des savants distingués de son temps. Quoiqu'il s'exprimât bien, et qu'il écrivit avec une grande clarté, il était habituellement silencieux, et n'a publié qu'un très-petit nombre de mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. Les registres qui contenaient toutes ses observations furent recueillis à sa mort par sa famille, qui, craignant de ne pouvoir les soustraire aux justes réclamations de l'amirauté, de la société royale et des savants de tous les pays, prit le parti de les remettre à l'université d'Oxford. Cette université, par une singulière marque de respect pour la mémoire de Bradley, garda longtemps ce précieux dépôt dans sa bibliothèque, sans consentir à ce qu'il fût livré à l'impression: elle se rendit enfin au vœu des savants, et on publia: *Bradley's astronomical Observations made at the observatory of Greenwich, from 1750 to 1753*, Oxford, 1798 et années suiv., 2 vol. in-fol. On trouve aussi dans cet ouvrage les observations de Bliss, astronome qui succéda à Bradley, après avoir suivi quelque temps les travaux de l'observatoire de Greenwich sous sa direction.

B—T.

BRADLEY (RICHARD), botaniste et médecin anglais, membre de la société royale de Londres, associé de l'académie des sciences de Paris, professeur de botanique à Cambridge, naquit vers la fin du 17^e siècle, et mourut en 1752. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur la botanique, la physiologie végétale, la médecine et la matière médicale; sur l'agriculture et l'économie rurale, ainsi que des considérations philosophiques, et presque théologiques, sur les différents degrés de vie qui ont été départis à chacun des êtres qui composent les trois règnes de la nature. Son premier ouvrage parut en 1716, sous ce titre: 1^o *Historia plantarum succulentarum (anglice et latine)*, Londres, 1716-27, 1 vol. in-4^o avec 50 planches, reproduit en 1754 avec un nouveau frontispice; *ibid.*, 1759, même format: c'est la des-

cription et la figure des plantes grasses. L'exécution des planches est parfaite, et n'a été égalée que dans ces derniers temps. 2^o *Nouvelles Recherches sur l'art de planter et sur le jardinage, précédées de quelques découvertes sur le mouvement de la sève et sur la vénération des plantes* (en anglais), Londres, 1717, in-8^o. Cet ouvrage de Bradley, et son système, furent très-bien accueillis; car en 1724, sept ans après la première édition, il en parut une quatrième, où il ajouta au catalogue quelques détails sur la culture de chaque espèce d'arbre d'ornement (Paris, 1759, in-8^o). Bradley admettait la circulation de la sève; il fait connaître un grand nombre d'expériences très-curieuses relatives à la physiologie végétale, et particulièrement à l'action de la greffe sur le sujet. Il a démontré que le sujet n'influe pas sur la greffe; mais, au contraire, que c'est la greffe qui influe sur le sujet. 3^o Une traduction anglaise de l'ouvrage de G.-E. Agricola, sur la culture des arbres, avec des notes, dans lesquelles il donne un grand nombre d'expériences nouvelles sur la greffe et la taille des arbres, 1726, in-4^o. 4^o *A philosophical Account of the works of nature*, Londres, 1721, in-4^o, avec 27 planches; *ibid.*, 1721, in-fol., et 1759, in-8^o, avec 29 planches; trad. en hollandais, Amsterdam, 1744, in-8^o, avec 51 planches. Ce sont des considérations philosophiques sur les différents degrés d'organisation et de vie dont jouissent les animaux, les végétaux et les minéraux. 5^o *The Plague of Marseille considered*...., Londres, 1721, in-8^o. Il prétend que toutes les maladies pestilentielles sont produites par des insectes venimeux qui sont transportés par l'air. 6^o *Traité d'agriculture et de jardinage*, Londres, 1724, 5 vol. in-8^o, par livraisons. C'est une sorte de journal, dont il donnait un cahier chaque mois. Il y indiquait tous les travaux qu'il faut faire durant ce mois. Il y faisait connaître ses propres expériences et ses découvertes, et y rendait compte de celles dont on lui faisait part. Cet ouvrage renferme des observations aussi curieuses qu'intéressantes sur l'organisation végétale. Il a été traduit en français, par Puisieux, sous le titre de *Calendrier des Jardiniers, avec une description des serres*, Paris, 1745, in-12; mais on a eu le tort de l'abrégé: l'original est préférable. Une édition de 1755 a pour titre: *Calendrier des laboureurs et des fermiers*. 7^o *Survey of the ancient husbandry, etc.*, c'est-à-dire, *Description de l'agriculture et du jardinage des anciens*, d'après Caton, Varron, Columelle, Virgile, etc., Londres, 1725, in-8^o, avec 4 planches, ouvrage rare et recherché. 8^o *The country Gentleman and farmer's monthly Director*, Londres, 1726: c'est un recueil de préceptes pour l'instruction des agriculteurs. 9^o *Conseils aux fermiers sur l'amélioration des troupeaux*. 10^o *Traité du houblon*. 11^o *Corps complet d'agriculture*, Londres, 1727, in-8^o; cet ouvrage a donné à l'abbé Rozier l'idée de son *Cours d'agriculture*. 12^o *Recherches sur le perfectionnement de l'agriculture et du commerce de l'Angleterre*, 1727 et 1728, 4 vol. in-8^o. 15^o *Botanical Dictionary*, Londres, 1728, 2 vol. in-8^o. Bradley ayant fait à Londres, en 1728, un cours de matière médi-

cale, publia ses leçons sous ce titre : 14° *Leçons sur la matière médicale*, Londres, 1730, in-8°, peu estimé. 15° *Recherches sur le grand hiver de 1728 et sur les maladies qui l'ont suivi*, Londres, 1729. 16° *Traité physique et pratique sur la culture des jardins*, Londres, 1730, in-8°, livre fort estimé en Angleterre : Puyseux l'a aussi traduit en français, sous le titre de *Nouvelles Observations physiques et pratiques sur le jardinage*, Paris, 1736, 3 vol. in-12. Outre ces grands ouvrages, Bradley a donné des mémoires à la société royale, et il a publié des dissertations, dont on peut voir les titres dans les *Bibliothèques botaniques* de Séguier, de Haller et de Bohmer. C'est à lui que les colonies anglaises des Antilles doivent l'importation des premiers pieds de cafiers, qui s'y sont prodigieusement multipliés. Il s'est particulièrement occupé de la culture des plantes exotiques, et de l'art de diriger les serres chaudes, et on lui a de grandes obligations pour les perfectionnements qu'il y a introduits. Quelques personnes ont prétendu qu'il avait dû sa place de professeur de botanique à Cambridge bien plus à ses intrigues qu'à son mérite réel. Il en négligea totalement les fonctions sur la fin de sa vie, et on délibéra si on ne lui ôterait pas le titre de professeur. Banks, président de la société royale, a dédié à sa mémoire un genre de plantes, sous le nom de *Bradleya*, qui a été adopté par Gaertner. D—P—s.

BRADSHAW (HENRI), bénédictin anglais, du monastère de Ste-Werburge, dans le Cheshire, vers les confins du pays de Galles, florissait dans le 15° siècle, et non dans le 14°, comme la *Biographie anglaise* de Watkins le dit, d'après Arnold de Wion, qui le met sous l'an 1316. En effet, il mourut sous Henri VIII, en 1515. On a de lui plusieurs ouvrages, tant en vers qu'en prose, les uns en latin, les autres en anglais : 1° *la Vie de Ste. Werburge, vierge*; 2° *de l'Antiquité et Magnificence de la ville de Chester*; 3° une chronique, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. — Jean BRADSHAW, né en 1586, d'une ancienne famille originaire du Derbyshire, était président de la haute cour de justice qui fit le procès à Charles 1^{er}, et condamna ce prince à perdre la tête sur un échafaud. Nommé président du parlement, on lui accorda une garde pour la sûreté de sa personne, un logement à Westminster, une somme de 5,000 liv. sterl. avec des domaines considérables. Il ne jouit pas longtemps de ces récompenses, se retira du parlement, et mourut dans l'obscurité, le 31 octobre 1639, une année après la mort du protecteur, si l'on en croit des pamphlets du temps, conservés au Musée britannique. Lors du rétablissement de Charles II, les corps de Bradshaw, de Cromwell et d'Ireton furent déterrés, pendus à Tyburn, et brûlés; mais plusieurs compilateurs d'anecdotes ont cru que Bradshaw avait fait courir le bruit de sa mort, et avait passé sous un autre nom dans les colonies, pour y jouir tranquillement de sa fortune; les uns supposent qu'il se retira aux Barbades; d'autres, plus vraisemblablement, le font aller à la Jamaïque, conquête de Cromwell, et assurent qu'on y a trouvé son épitaphe,

écrite du style du démagogue le plus ardent, et qu'on peut voir dans le *Gentleman Magazine*, t. 52, p. 834. — Guillaume BRADSHAW, dit l'Ancien, théologien anglais, proche parent du précédent, a publié quelques ouvrages ascétiques et théologiques, tous en anglais; le plus connu est son traité de la *Justification*, Londres, 1613, in-8°, qui a été traduit en latin sous ce titre : *Dissertatio de justificationis doctrina*, Leyde, 1618, in-12, souvent réimprimé. — Guillaume BRADSHAW, dit le Jeune, mort évêque de Bristol, le 27 décembre 1732, n'a publié que des sermons. C. M. P.

BRADWARDIN (THOMAS), surnommé le *Docteur profond*, pieux et savant archevêque de Cantorbéry, né en 1290, à Hartfield, dans le diocèse de Chichester, d'une ancienne famille, originaire du comté de Hereford, fit ses études dans l'université d'Oxford, s'y distingua par son savoir dans la philosophie, les mathématiques et la théologie, devint successivement professeur de théologie, chancelier de la cathédrale de Londres, confesseur d'Édouard III, archevêque de Cantorbéry en 1348, et mourut à Lambeth, quarante jours après sa promotion, avant d'avoir pu prendre possession de son siège. Bradwardin n'était pas moins distingué par sa piété et son humilité, que par l'étendue de ses connaissances. Il suivit Édouard dans ses guerres, et se permit souvent de lui faire des représentations sur ses vices et ses défauts, sans jamais s'écarter de la réserve qui convient lorsqu'on parle à des têtes couronnées. Il fut élu à l'unanimité par le chapitre de Cantorbéry, sans aucune sollicitation de sa part. Quand il se rendit à la cour d'Avignon pour obtenir son institution, le cardinal Hugues, neveu de Clément VI, par une de ces étourderies que les courtisans se permettent quelquefois à l'égard des plus graves personnages, introduisit un paysan monté sur un âne à l'audience de ce pape, et le lui présenta comme étant l'archevêque de Cantorbéry. Clément reçut très-mal cette indécente plaisanterie, fit de vifs reproches à son neveu, et accueillit avec toutes sortes d'égards le respectable prélat. Le plus considérable et le plus estimé de ses ouvrages est intitulé : *de Causa Dei contra Pelagium, et de virtute causarum libri 3, ad suos Mertonenses*, c'est-à-dire aux membres du collège de Merton, où il avait fait ses études : il y professe le thomisme le plus rigide, et l'y pousse même jusqu'à l'excès, ce qui l'a rendu célèbre parmi les protestants, qui ont cru y retrouver la doctrine de Calvin sur la grâce et la prédestination. En conséquence Henri Saville le fit imprimer à Londres en 1618, in-fol., à la sollicitation de George Abbot, archevêque de Cantorbéry. La faculté de Paris l'avait censuré en 1540. Comme Bradwardin avait beaucoup lu les auteurs arabes, il y fait un mélange de la philosophie d'Aristote et de la théologie de l'école. On le regarde comme le premier qui ait introduit la méthode des géomètres dans la théologie. Ses autres ouvrages sont : 1° *Geometria speculativa*, Paris, 1550; 2° *Arithmetica speculativa*, qui avait déjà été publié dans la même ville, en 1502; 3° *de Proportionibus*, Paris, 1495; Venise,

1505; de *Quadratura circuli*, Paris, 1495, in-fol.; Venise, 1550. On trouve un catalogue complet de ses traités manuscrits dans l'ouvrage de Bale et dans celui de Jean Pits. (*Voy. ces noms.*) T—p.

BRADY (ROBERT), historien et médecin anglais, né en 1645 dans le comté de Norfolk, étudia à Cambridge, fut nommé, vers 1670, gardien des archives de la Tour de Londres, et, peu de temps après, professeur de médecine à Cambridge. Il représenta cette université dans deux parlements successifs, en 1681 et 1685, fut un des médecins ordinaires de Jacques II, et mourut en 1700. On a de lui, entre autres ouvrages : 1° *Introduction to the old English history*, Londres, 1684, in-fol.; le même ouvrage, sous le titre suivant : *Complet History of England*, Londres, 1685, in-fol.; le même ouvrage continué jusqu'à la fin du règne de Richard II, Londres, 1760, 2 vol. in-fol. Cette histoire n'est complète que sur le titre; ce sont d'ailleurs plutôt les matériaux d'une histoire qu'une histoire proprement dite, et ce n'est guère qu'un abrégé de Matthieu Pâris. 2° *Un Traité sur les bourgeois anglais*, en 4 vol. in-fol. Il paraît que Brady, constamment favorisé par la cour, s'est en retour attaché, pour lui plaire, à affaiblir les droits de la nation, en faisant dériver ses libertés des concessions des princes, et en cherchant à prouver que le royaume a toujours été héréditaire: c'est le système depuis adopté et développé par Hume. Brady l'a, du reste, soutenu par des recherches très-savantes, dont ont beaucoup profité des historiens plus modernes. Comme médecin, on a de lui : 3° une *Lettre au docteur Sydenham, sur la médecine*, 1679. — Un autre BRADY (Nicolas), théologien, né en 1659, à Bandon, en Irlande, mort en 1726, montra beaucoup de zèle pour la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône, et sut, par son crédit sur M^cCarty, général de l'armée du roi Jacques, sauver trois fois la ville de Bandon, malgré les ordres réitérés de ce monarque pour la livrer aux flammes. Il a donné une traduction en vers de l'*Énéide*, qui est entièrement oubliée; trois volumes de sermons, et, conjointement avec un autre poète nommé Tate, une traduction des Psaumes, que l'on chante encore dans les églises d'Angleterre et d'Irlande. X—s.

BRAGADINO (MARC-ANTOINE). *Voyez* BAGLIONI (Astorre).

BRAGADINI (MARC), surnommé *Mamugna*, aventurier candiot, était Vénitien d'origine, se fit capucin, et quitta le froc pour jouer le rôle d'alchimiste. Jacques Contarini, noble vénitien, qui lui avait donné asile dans son palais, crut lui voir transformer en or une très-petite quantité de mercure. Ce prestige donna une réputation prodigieuse à l'adepte, qui se retira à Padoue, pour y opérer avec moins d'éclat. La foule l'y suivit; ses artifices et sa vie déréglée furent découverts, et il s'enfuit à Munich, où le duc de Bavière, Guillaume II, le fit arrêter au mois d'août 1590. On lui fit son procès; il eut la tête tranchée, et deux chiens noirs qui le suivaient, et que l'on prétendit être des démons familiers dont il se servait pour détromper le peuple par

ses prestiges, furent condamnés à être tués à coups d'arquebuse.

C. M. P.

BRAGANCE (DON CONSTANTIN DE), prince du sang royal de Portugal, montra de bonne heure tant de prudence et de valeur, qu'il fut revêtu, jeune encore, de la charge importante de vice-roi des Indes, sous le règne de Sébastien. Il partit de Lisbonne en 1557, arriva à Goa avec 2,000 hommes de débarquement, rassembla une flotte de cent vaisseaux, s'empara l'année suivante de la ville de Deacon, appartenant au roi de Cambaye, la mit hors d'insulte, s'allia au roi de Surate, prit possession de la ville de Bobyar, et entreprit, en 1560, une expédition contre le roi de Jafanapatam, dans l'île de Ceylan, qui s'était déclaré contre les Portugais. Don Constantin aborda à Ceylan avec une flotte considérable, marcha droit à la capitale, la prit d'emblée, la saccagea, et réduisit le roi indien à être tributaire du Portugal; ensuite, poursuivant ses succès, il s'empara de l'île de Manar, et y fit construire une citadelle. Ce prince usa de son autorité avec autant de modération que de discernement, ne se prévalut jamais de sa haute naissance, fit régner la justice, et couronna toutes ses entreprises par des succès. Sa vice-royauté, dont l'administration fut citée avec éloge, finit en 1561. Don Constantin retourna en Portugal et y mourut sans postérité. B—P.

BRAGANCE (FERDINAND II, 5^e duc DE), fils de Ferdinand 1^{er}, 2^e duc de Bragance, descendait de Jean 1^{er}, roi de Portugal, par Alphonse, fils naturel de ce monarque. Il portait les titres de duc de Bragance et de Guimarens, de marquis de Villaviciosa et de comte de Barcelos et d'Ourem. Dans sa première jeunesse, il fit la guerre en Afrique. En 1477, lorsque les rois de Portugal et d'Aragon (Alphonse V et Ferdinand II) se disputèrent les armes à la main le trône de Castille, il commanda l'aile droite de l'armée portugaise à la bataille de Toro, et donna des preuves de valeur. Alphonse V, ayant été vaincu, passa en France pour y solliciter des secours. Se voyant joué par Louis XI, il prit la détermination d'aller finir ses jours dans la terre sainte, et envoya à son fils (Jean II) l'ordre de se faire proclamer roi. Jean II ayant assemblé son conseil pour savoir s'il devait prendre le titre de roi, le duc de Bragance l'en détourna. « Il ne faut pas, dit-il, obéir si promptement au roi votre père. Il faut lui donner le temps de se reconnaître, pour lui épargner la honte de redemander le sceptre après l'avoir quitté, et à vous le chagrin de descendre du trône. » L'avis de Ferdinand fut rejeté. En 1477, il se promenait avec dom Juan sur les bords du Tage, lorsque ce prince fut informé du retour de son père qu'on avait cru parti pour Jérusalem. Il lui conseilla d'aller à la rencontre du monarque. Cette fois le prince suivit le conseil du duc de Bragance; mais il conserva contre lui un amer ressentiment. Il avait encore d'autres raisons de le haïr: c'étaient les richesses et la puissance du duc. Quand il fut monté sur le trône, Jean II lui témoigna ouvertement son aversion; ce qui détacha de ses intérêts une partie des nobles, lesquels,

voyant baisser le pouvoir de Ferdinand, se soumi-
rent au roi. Cependant il se trouva des nobles qui
demeurèrent dans le parti du duc de Bragance; et
ce fut là le motif qui inspira au monarque la pen-
sée de s'en défaire. Ce prince venait de faire une
réforme (1481) contraire aux intérêts des grands;
ceux-ci murmurèrent. Comme chef de la noblesse,
Ferdinand se fit l'interprète de leurs plaintes auprès
de Jean II, et il osa tenir à ce prince un langage
très-courageux. « Daignez écouter nos remontran-
ces, lui dit-il, elles sont raisonnables. Abolissez
« un édit injuste (celui qui obligeait les grands à
« remettre au roi les lettres patentes de tous les
« dons qu'ils avaient reçus de ses aïeux); rendez-
« nous votre confiance, rendez-nous nos privilè-
« ges, etc. » Ce discours aigrit encore davantage
le roi Jean, qui, après une réponse pleine de dureté,
le regarda d'un air menaçant et lui tourna le dos,
plus résolu que jamais à le perdre, quand il en trou-
verait l'occasion. Cette occasion se présenta bientôt.
Dom Juan commença, sous de faibles prétextes, à
persécuter les frères du duc de Bragance; il les sé-
para de lui, afin qu'ils ne pussent se soutenir mu-
tuellement. Alors des pensées de trahison se formè-
rent dans l'âme du duc; ce prince entretenait avec
Ferdinand II, roi d'Aragon et de Castille, une cor-
respondance par laquelle il l'informait de tout ce
qui se passait en Portugal, même des discussions
les plus secrètes du conseil. Il fut dénoncé par un
de ses serviteurs, qui mit cette correspondance
sous les yeux du roi de Portugal, et la remplaça
dans les archives de la maison de Bragance,
après en avoir tiré des copies. Le duc, ne con-
naissant point cette infidélité, continua son com-
merce de lettres avec le Castillan. Dom Juan, pour se
convaincre plus parfaitement encore de la vérité,
lui communiqua des choses dont il s'abstenait de
parler à personne. Le roi de Castille en fut aussitôt
instruit. Dom Juan, n'ayant plus de doute sur la
trahison du duc de Bragance, ne put encore se dé-
cider à le faire périr, comme il en avait d'abord
formé le projet. Il vécut dans une intime familiarité
avec lui, et lui témoigna des égards. Ferdinand avait
le cœur trop ulcéré par le désir de la vengeance; il
demeura insensible aux prévenances de son roi, et
persévéra dans son fatal égarement. Un jour, dom
Juan, l'ayant pris à part, lui dit qu'il connaissait ses
correspondances et ses projets, mais qu'il les lui
pardonnait à condition qu'il se montrerait digne de
cette grâce; puis, louant ses vertus et ses talents, il
l'exhorta à en faire un usage digne de son rang.
Enfin il l'invita à obéir aux lois qu'il avait publiées
pour le bien de l'État, et à mériter des récompenses
qui pussent le dédommager des privilèges dont il
avait été forcé de le dépourvoir. Le duc de Bragance
fut moins touché que surpris de ces paroles: « Je
« suis innocent, dit-il, j'en prends Dieu à témoin.
« Jamais je n'ai manqué à la fidélité due à mon
« roi. » Le monarque l'avait écouté et examiné avec
attention. Il l'embrassa, et Ferdinand, après lui
avoir, selon la coutume, baisé la main droite, sortit
convaincu qu'il l'avait persuadé de son innocence.

Le roi, au contraire, ne doutant plus que le duc ne
fût criminel, ne songea dès lors qu'aux moyens
d'assurer sa punition. En 1483, les rois de Portugal
et de Castille, pour cimenter la paix entre eux, con-
vinrent de se rendre réciproquement les otages qui
étaient en leur pouvoir. Parmi les otages portugais
se trouvait le fils de Jean II, l'infant dom Alphonse.
Le retour de ce prince contraria vivement le duc
de Bragance, parce qu'il craignait avec raison que
sa présence ne rendit le roi plus hardi dans ses en-
treprises. Néanmoins il sut dissimuler; et, pour
mieux masquer ses desseins, il alla au devant d'Al-
phonse, le fit recevoir magnifiquement dans toutes
les villes de sa dépendance, et l'accompagna à la
cour. Il assista ensuite aux fêtes qui furent données
à l'occasion du retour du prince, et méprisa tous les
avis secrets qu'il reçut de ses frères, sur le projet
qu'avait formé le roi de le faire arrêter. Ouvrant enfin
les yeux, et voulant écarter tous les soupçons, il
prit, mais trop tard, la résolution de quitter la cour.
Lorsqu'il alla prendre congé du roi, ce prince le fit
arrêter et conduire dans une prison. Cette arresta-
tion, comme il était facile de s'y attendre, fut ap-
prouvée de tous les ministres. Le peuple y applaudit
en raison de sa haine pour les grands; et ceux-ci
n'osèrent pas manifester leur mécontentement, parce
qu'ils redoutaient la colère du roi. On mit tant de
promptitude à réunir toutes les charges qui s'éle-
vaient contre Ferdinand, qu'en vingt-cinq jours
tout fut prêt pour son jugement. On lui donna pour
juges des commissaires, et pour défenseurs les deux
plus habiles jurisconsultes de Portugal. Les princi-
pales chefs d'accusation étaient d'avoir informé le
roi de Castille de tous les secrets du conseil du roi;
d'avoir excité le marquis de Monte-Major, son frère,
à la rébellion; d'avoir sollicité les Castillans à s'em-
parer de la Guinée; d'avoir recommandé aux dé-
putés des états de contredire en tout les volontés
du roi; enfin, de s'être ouvertement opposé à la
promulgation de ses édits dans les villes de sa dé-
pendance. Le duc répondit à celui qui lui fit lecture
de ces différentes charges: « Allez dire au roi qu'il
« n'entre pas en jugement avec son sujet; qu'aucun
« homme vivant ne peut être innocent devant lui. »
Il fit demander ensuite des juges pris dans l'ordre
de la noblesse; ce qui lui fut refusé. Alors Ferdinand
comprit qu'il ne lui restait plus d'espoir, et en effet,
les commissaires le condamnèrent à mort, et pro-
noncèrent la confiscation de ses biens. Il entendit
son arrêt sans marquer de faiblesse; et, après avoir
satisfait à ses devoirs religieux, il écrivit un testa-
ment par lequel il recommandait à la duchesse son
épouse, à son frère et à ses enfants, de rester fidèles
au roi. Enfin il adressa au monarque une lettre
touchante dans laquelle il fit l'aveu de ses torts et
recommanda sa famille. Il eut la tête tranchée, selon
l'ordre de dom Juan, au son d'une certaine cloche
de la ville. Son corps fut emporté par les chanoines
d'Evora, déposé dans l'église de St-Dominique, puis
transféré au tombeau de la maison de Bragance.
Ferdinand de Bragance jouissait de la réputation
d'un guerrier brave et habile. De plus, il était poli,

judicieux et homme d'État éclairé. Il avait eu une grande influence sur la noblesse par son caractère affable et ses libéralités. Il dut aussi l'étendue de son crédit à son mariage avec la princesse Isabelle, sœur de la reine de Portugal. Il laissa en mourant trois fils, Philippe, Jacques et Denis, lesquels se réfugièrent en Castille. C'est la postérité de Jacques qui, à l'époque de l'expulsion des Espagnols (1440), monta sur le trône de Portugal, et qui l'occupe encore aujourd'hui.

F—A.

BRAGANCE (DON JEAN DE), duc de Lafoens, naquit à Lisbonne en 1719, de don Michel, frère du roi Jean V de Portugal, et de l'héritière de la grande maison d'Arranches, que ce prince, le plus jeune des frères du roi, avait épousée. Don Jean, étant le cadet, fut destiné, par le roi son oncle, à l'état ecclésiastique, et en prit l'habit au sortir de l'enfance. Il reçut une éducation toute relative à cet état, et le roi examinait lui-même ses progrès, et en particulier sur l'histoire ecclésiastique du royaume. Dès que ce jeune prince fut en âge de suivre l'étude du droit canon, le roi le fit partir pour l'université de Coimbre, pour qu'il y prit ses degrés et y assistât aux leçons comme les autres étudiants. Arrivé à l'âge de prendre les ordres, don Jean de Bragance manifesta sa répugnance, ce qui lui fit perdre un peu des bonnes grâces du roi, qui cependant ne voulut pas insister. Il avait pris un goût décidé pour les belles-lettres, les langues étrangères, les exercices du corps, et surtout pour la poésie nationale, dans laquelle il se distingua par des compositions légères et pleines de saillies agréables. Il improvisait même dans ce genre avec facilité. Gai à l'extrême, et naturellement doux, il était cependant porté à l'épigramme. Toutes ces qualités, jointes à une figure gracieuse et prévenante, le firent rechercher par les femmes les plus aimables de Lisbonne, et il fut l'objet de quelques passions remarquables, qui déplurent à la cour, déjà indisposée contre lui à cause de ses épigrammes. Joseph I^{er}, son cousin germain, étant monté sur le trône, lui témoigna une froideur qui le força à demander la permission de voyager, ce qui lui fut accordé sans difficulté. Don Jean passa en Angleterre, où il fréquenta les savants, et acquit pour les sciences ce goût qu'il a toujours conservé. On le fit membre de la société royale, honneur qu'il estimait beaucoup, parce que, disait-il, « c'est le premier » que j'ai dû à moi seul. » De là, il passa en Allemagne, où il fit toute la guerre de sept ans dans l'armée autrichienne, en qualité de volontaire, et se distingua surtout à la bataille de Maxen. A la paix, il se fixa à Vienne, où il jouit de la plus grande estime de Marie-Thérèse et de l'amitié de Joseph II, qui resta toujours en correspondance avec lui jusqu'à sa mort. On peut voir dans les ouvrages du prince de Ligne le portrait qu'il trace de don Jean de Bragance. Son frère aîné étant mort, le roi Joseph I^{er} refusa de le mettre en possession du duché de Lafoens, qui était l'apanage de sa maison, ce qui le fit résoudre à rester hors du Portugal pendant tout ce règne. Dans ce long intervalle de dix-huit ans, il cultiva les lettres et les sciences, entreprenant de

temps en temps de longs voyages d'instruction. Deux fois il visita la France, l'Italie et la Suisse; il voyagea dans la Grèce, à Constantinople, dans l'Asie Mineure et l'Égypte. Quelques années après, il alla en Pologne, en Russie, en Laponie, en Suède et en Danemark. Ses voyages dans les États autrichiens et dans les différents cantons de l'Allemagne étaient annuels, et lui tenaient lieu de séjour à la campagne. Catherine II, Gustave III, et surtout Frédéric II, lui firent un accueil très-distingué. Enfin Marie I^{re} monta sur le trône de Portugal, et, comme elle n'avait pas pour don Jean le même éloignement que son père, elle se hâta de lui rendre son apanage, ce qui le ramena bientôt dans sa patrie. Revenu à Lisbonne, il chercha d'abord à connaître ceux qui s'y distinguaient par leurs lumières, leur proposa de former une société consacrée aux progrès des sciences, et, onze mois après son retour, l'académie royale des sciences de Lisbonne était constituée sous la présidence de son fondateur. Afin d'écarter tous les obstacles, il n'avait pas demandé de fonds pour cette société, et, pendant cinq ans, il en fit tous les frais. Les heureux résultats de cette institution sont dus tout entiers au zèle de ce prince, et la postérité le regardera comme un des bienfaiteurs de sa nation, et l'un des personnages les plus éclairés dont elle ait à s'honorer. Les emplois éminents où sa naissance le plaça, tels que ceux de généralissime de l'armée portugaise, de grand maître de la maison royale, etc., eurent pour lui bien moins d'attraits que la place qu'il s'était créée. En 1801, il s'éloigna de toutes les affaires, conservant la présidence de l'académie, et il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée le 10 novembre 1806. Il avait épousé, après son retour en Portugal, Henriette de Menezes, de la maison de Marialva, qui était aussi, par sa mère, une descendante légitime de la maison royale. Deux filles sont restées de ce mariage. (*Voy.* pour les autres princes de la maison de Bragance, JEAN, ALPHONSE VI, PIERRE, MARIE, JOSEPH.) G—S—A.

BRAGANCE (DOM JUAN, 6^e duc de) fut un prince superstitieux, opiniâtre, et par conséquent faible et irrésolu. Tous les projets nouveaux lui plaisaient, quoiqu'il fût incapable d'en exécuter aucun. La noblesse le haïssait, parce qu'il était fier; et ses parents l'abandonnaient, parce qu'ils étaient jaloux de sa grandeur. Il ne fut estimé ni craint de ses vassaux. Par sa naissance, et surtout par son union avec Catherine, petite-fille du roi Emmanuel, il avait des droits incontestables à la couronne de Portugal; droits qu'il fit valoir en 1578, lorsque le cardinal-roi (*voy.* HENRI) voulut se choisir un successeur; il les soutint fièrement et mal à propos contre le roi Antoine, prince aimé du peuple et rejeté des grands. Il sacrifia lâchement ensuite ses prétentions au roi d'Espagne, Philippe II, qui, du chef de sa mère Isabelle, fille aînée d'Emmanuel, prétendait aussi à la couronne de Portugal, mais dont le meilleur droit consistait dans sa puissance. Dom Juan, à l'époque de ses démêlés avec Antoine, s'était retiré dans son château de Portel. C'est de là qu'il envoya au roi d'Espagne un message honteux,

dont voici le sens : « Malgré les justes prétentions de son épouse à la couronne de Portugal, il avait sacrifié ses intérêts à la tranquillité publique. S'il n'avait point fait de démarches pour traiter avec Sa Majesté, elle en devait accuser les peuples qui l'en avaient empêché, et non pas lui. Il était tout prêt à lui céder les droits de sa femme, pourvu qu'il lui fût fait des conditions raisonnables. Il ne croyait pas pouvoir mieux faire, attendu qu'il était maître d'un tiers du royaume, et qu'inafailliblement il entraînerait la perte de celui contre lequel il se déclarerait. Enfin le prieur de Crato (c'est le nom que portait Antoine avant d'être roi) lui offrait des avantages considérables pour le déterminer à unir ses forces aux siennes; mais il l'avait constamment refusé, parce qu'il ne voulait traiter qu'avec Sa Majesté. » Dom Juan reçut du roi catholique une réponse insinuant, par laquelle ce prince louait sa conduite, et lui faisait des promesses pour l'agrandissement de sa maison. Bragance adressa un autre message à Philippe. Cette fois, s'expliquant ouvertement, il demandait que de nouveaux privilèges fussent ajoutés à ceux qu'il tenait des rois ses ancêtres. Philippe lui répondit qu'il trouvait ses prétentions exorbitantes, mais sans parler des avantages qu'il lui ferait. La négociation finit là; ce qui n'empêcha point le duc de Bragance d'être un des premiers à se soumettre, quand Philippe eut fait envahir le Portugal par ses troupes. La seule récompense qu'il obtint de son ignominieuse et prompte soumission fut l'ordre de la Toison d'or et le maintien de sa dignité de comte. Ce prince mourut en 1581, haï de ses compatriotes et méprisé des Espagnols. — *Catherine*, duchesse DE BRAGANCE, petite-fille du roi Emmanuel, par l'infant Édouard, épouse du précédent, montra un caractère plus noble et plus ferme que lui, au sujet de la succession du Portugal. Lorsqu'après la mort du duc de Bragance on lui fit, de la part de Philippe II, la proposition d'épouser ce prince, elle refusa sans hésiter. Le chagrin de voir sa patrie passer sous le joug espagnol, et sa tendresse pour son fils, le duc de Barcelos, qu'elle espérait voir monter un jour sur le trône de Portugal : tels furent évidemment les vrais motifs de son refus. F—A.

BRAGELONGNE (CHRISTOPHE-BERNARD DE), membre de l'académie des sciences, doyen et comte de l'église de Brioude, prieur de Lusignan, naquit à Paris, en 1688. Il descendait de l'ancienne maison de Bragelongne, qui s'est distinguée dans la robe et dans l'épée. Un de ses ancêtres, Pierre de Bragelongne, président au parlement de Paris, fit imprimer dans cette ville, en 1789, l'*Origine et Généalogie* de sa maison, in-8°. L'abbé de Bragelongne, fils de Christophe, conseiller au parlement de Paris, et petit-fils de Thomas, premier président du parlement de Metz, fit ses études à Paris, au collège des jésuites. Le grec, les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques occupèrent en même temps toutes les facultés de son esprit. Malebranche avait conçu pour lui une haute estime; le jeune écolier passait tous les jours de congé dans le cabinet du philosophe; il se délassait de ses travaux dans des

entretiens métaphysiques : « Quelle devait être l'étendue du génie d'un jeune homme de dix-sept ans, à qui les entretiens du P. Malebranche servaient de divertissement ! » Il avait à peine vingt-trois ans, lorsqu'en 1711, il obtint une place d'élève à cette académie. Il présenta, la même année, un *Mémoire sur la quadrature des courbes*. En 1728, il fut nommé associé libre; en 1750 et 1751, il donna la première, la seconde et la troisième partie de son *Examen des lignes du quatrième ordre*. C'est son principal ouvrage; on regrette qu'il ne l'ait pas terminé. Habile géomètre, l'abbé de Bragelongne cultivait aussi les lettres avec succès. Il était bon helléniste, et entendait assez bien l'hébreu; mais l'histoire devint plus particulièrement l'objet de ses méditations. Il avait entrepris d'écrire celle des empereurs romains, et il en était au règne de Dèceus lorsqu'il mourut d'un coup de sang, le 20 février 1744, à l'âge de 56 ans. Une conversation enjouée, et des vertus aimables, mais solides, le firent rechercher par le cardinal de Polignac et par le chancelier d'Aguesseau. Il était reçu dans la brillante société de la duchesse du Maine, et comptait parmi ses amis les Molé, les Talon, Fontenelle, la Motte et Mairan. (L'éloge de Bragelongne se trouve dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1744, p. 165.) — Un autre BRAGELONGNE (Emery), évêque de Luçon, mort en 1645, publia des *Ordonnances synodales*, Fontenay, 1629, in-4°. — Le marquis DE BRAGELONGNE, aide-major des gardes françaises, fut nommé major général des troupes de débarquement qui étaient sur l'escadre française commandée par le capitaine Thurot, et qui partit de Dunkerque le 15 octobre 1759, pour faire une descente en Irlande. Le comte de Sanois, dans une brochure intitulée *le Franc Chevalier*, etc., 1789, in-8°, attribue au marquis la rédaction du *Journal de navigation* de cette escadre, Bruxelles et Paris, 1778, in-12 de 456 p., et il ajoute que le censeur retrancha, par ses ratures, la moitié du manuscrit (1).

V—VE.

BRAHAM (JEAN), le seul chanteur anglais qu'on puisse citer, né à Londres vers 1774, de parents juifs, mourut du choléra au mois d'août 1851. Orphelin dès l'enfance, il fut confié aux soins de Léoni, chanteur italien. A l'âge de dix ans, il fut en état de débiter au théâtre du roi; et sa voix était si étendue, qu'il pouvait chanter les airs écrits pour madame Mara. A l'époque de la mue, il perdit sa voix; mais, protégé par la famille Goldsmith, il devint professeur de piano. Sa voix ayant repris son timbre, il débuta à Bath, en 1794, dans les concerts dirigés par Ranzini. Ce compositeur lui donna des leçons pendant trois ans. En 1796, engagé par Storace au théâtre de Drury-Lane, il chanta avec succès dans l'opéra de *Mahmoud*. L'année suivante, il parut au théâtre italien; mais, peu satisfait de lui-même et sentant ce qui lui manquait, il prit le parti de voyager en Italie. Il s'arrêta huit mois à Paris,

(1) M. Quérard a confondu ensemble le marquis et l'abbé de Bragelongne.

et y donna des concerts. De Florence, il alla à Milan et à Gènes, où il étudia la composition sous Isola. Il refusa de se rendre à Naples, alors en révolution, et se dirigea sur Livourne, Venise et Trieste; de là il se rendit à Hambourg. Sollicité de revenir à Londres, il y débuta en 1801, au théâtre de Covent-Garden, dans l'opéra des *Chaines du cœur*, de Rieve et de Mazzinghi. Depuis lors, il a été regardé comme le premier des chanteurs anglais. Nul n'a exécuté comme lui la musique de Hændel, surtout l'air *Deeper and deeper still*, dans lequel il arrachait les larmes de tous les auditeurs. De 1806 à 1816, il joua au théâtre du roi avec mesdames Billington, Grassini et Mainvielle-Fodor. En 1809, il fut engagé au théâtre royal de Dublin, à 2,000 livres sterl. pour quinze représentations, somme énorme avant que madame Catalani eût accoutumé les Anglais à donner bien davantage. Le directeur fut si content du marché, qu'il en contracta un autre, au même prix, pour trente-six représentations. Braham fut un compositeur agréable. Sa *Mort de Nelson* est devenue populaire. F—LE.

BRAHE (TYGE ou TYCHO DE), naquit le 13 décembre 1546, dans la terre de Knudstorp, en Scanie, province alors soumise au Danemark. Sa famille figurait parmi la plus ancienne noblesse du royaume. L'histoire nomme un Torkild-Brahé, ministre du roi Waldemar III, qui, vers le milieu du 14^e siècle, mérita le titre de restaurateur de la monarchie danoise. Le père du savant dont il s'agit fut Otto-Brahé, grand bailli de la Scanie occidentale. Les quatre frères de Tycho devinrent, les uns sénateurs, les autres grands baillis. Une branche de la famille des Brahé, aujourd'hui éteinte en Danemark, fleurit encore en Suède. Son père n'avait aucune envie de lui faire apprendre le latin; mais un oncle maternel, dont la fortune devait un jour lui appartenir, frappé des dispositions studieuses qu'il aperçut en lui, le plaça dans une école latine dès l'âge de sept ans, et à l'insu de ses parents; à l'âge de quatorze ans, il fut envoyé à Leipsick pour continuer ses études, et il y demeura trois ans pour apprendre la jurisprudence, la philosophie scolastique et le latin, études qui, dans ce siècle, étaient regardées comme suffisantes pour rendre un noble propre aux grands emplois civils et politiques. Le jeune Tycho fit des progrès dans ces diverses branches de connaissances; il devint même assez bon versificateur de latin, quoiqu'on lui ait reproché de négliger trop souvent les règles de la prosodie dans ses vers latins; mais bientôt le goût des sciences physiques et mathématiques se développa chez lui avec une force irrésistible. Il avait puisé ses premières notions d'astronomie dans les *Ephémérides* de Stadius; mais dès qu'il fut à Leipsick, il acheta quelques autres livres en cachette de son gouverneur, et se procura un globe céleste gros comme le poing, qui lui servait à reconnaître les constellations. A défaut d'autres instruments, il observait la distance des astres au moyen d'un simple compas, dont il tenait la charnière près de son œil; et, sans autre secours, s'il faut l'en croire, il reconnut que les *Ephémérides*

de Stadius indiquaient fort mal les lieux des planètes; les calculant ainsi sur les *Tables pruteniques*, dont il avait de lui-même appris à se servir, il s'assura que les erreurs des *Ephémérides* étaient des fautes de calcul. Comme son gouverneur avait ordre de ne pas favoriser ce penchant, que ses parents trouvaient frivole et bizarre, le jeune astronome n'eut que l'argent destiné à ses plaisirs pour acheter des livres de mathématiques et des instruments de physique et d'astronomie. Son Mentor le surprit souvent dans le silence de la nuit, occupé à contempler les astres, dont il ne faisait encore que deviner les noms et la marche. On conserve à Copenhague des *Observations astronomiques* faites par Tycho dans sa seizième année (1). La famille de Tycho, cédant en partie à ses desirs, lui permit enfin de continuer ouvertement ses études mathématiques et astronomiques, en y joignant celle de la chimie, qui alors n'était que l'art prétendu de faire de l'or, ou de trouver une panacée ou remède universel. Il se livra aussi à des rêveries astrologiques, dont son esprit ne sut jamais se dégager: il se vante d'avoir fait, en ce genre, des remarques importantes; mais il ajoute qu'il n'en publiera jamais rien, parce qu'elles ne peuvent avoir la certitude des vérités géométriques ou astronomiques, et qu'il serait d'ailleurs trop facile d'en abuser. De retour à Copenhague, en 1565, il n'y fut regardé que comme un extravagant. Les désagréments qu'il éprouva l'engagèrent à recommencer son voyage en Allemagne, où vivaient alors les astronomes les plus laborieux, entre autres le célèbre landgrave de Hesse, Guillaume IV; tous devinrent les amis du jeune savant, qui devait bientôt les éclipses tous. C'était à Augsbourg que vivaient alors les mécaniciens les plus habiles; Tycho y fit exécuter, en 1566 et 1570, de nouveaux instruments d'une construction plus parfaite, qu'il avait indiquée lui-même. Un des plus célèbres était un globe céleste, qui lui coûta 5,000 écus danois (50,000 fr. de notre monnaie). Ce globe, sur lequel Tycho, pendant vingt-cinq ans d'observations et de recherches, plaça successivement toutes les étoiles alors connues, n'existe plus; après avoir fait l'ornement de l'observatoire d'Uranienborg, il fut transporté, avec tous les autres instruments de Tycho, d'abord à Wandsbeck, ensuite à Prague, après avoir été acheté 22,000 écus par l'empereur Rodolphe II. On croit que dans le sac de Prague, en 1619, les instruments furent en partie détruits; mais le globe se retrouva, on ne sait comment, dans le collège des jésuites, à Neyss, en Silésie. En 1625, le prince Ulric, fils naturel de Christian IV, roi de Danemark, ayant pris la forteresse de Neyss, renvoya le globe de Tycho à

(1) Il range lui-même ses observations en trois classes: la première comprend les observations de son enfance (celles qu'il avait faites à Leipsick); il les regarde comme douteuses; la seconde est les observations qu'il avait faites de vingt et un à vingt-neuf ans, dans sa jeunesse, et il les déclare médiocrement bonnes; la troisième comprend toutes les observations faites à Uranienborg; il les croit certaines et dignes de toute confiance. Il est sûr qu'on n'en connaissait pas d'aussi exactes, et qu'on n'en pouvait guère faire de meilleures avant l'application des lunettes aux instruments d'astronomie.

Copenhague, comme le trophée le plus glorieux. Il fut conservé avec soin dans la bibliothèque de l'université, placé dans l'église de la Trinité, dont la Tour Ronde sert d'observatoire astronomique ; mais, en 1728, un épouvantable incendie détruisit le tiers de la ville avec cette église : le globe de Tycho y périt également. Au reste, ce fameux globe n'était guère bon qu'à montrer aux curieux qui visitaient son observatoire. Quoique les principaux cercles de ce globe fussent divisés en degrés, et chaque degré en 60 minutes, au moyen des transversales, il ne l'employait que dans le cas où il n'avait besoin que d'une précision médiocre et pour s'épargner quelques calculs. C'est par la trigonométrie qu'il déterminait la position de ses étoiles avant de les placer sur ce globe, dont la perte doit causer peu de regrets, puisque nous avons son catalogue, qui donne les positions des étoiles beaucoup mieux que ne ferait le globe, en le supposant parfaitement conservé. Après avoir visité, pendant cinq ans, tous les observatoires d'Allemagne et de Suisse ; après avoir pris connaissance des méthodes alors usitées, Tycho retourna dans sa patrie (il était alors âgé de vingt-neuf ans). Il se cacha d'abord dans ses terres, peut-être à cause d'un accident bizarre qui pouvait livrer sa personne à la risée des jeunes nobles. Dans un duel qu'il avait eu en Allemagne avec un de ses compatriotes, celui-ci, plus habile tireur que Bralié, lui avait coupé une partie du nez. Tycho s'était fait un faux nez de cire, ou, selon d'autres, d'un amalgame d'or et d'argent ; mais il était toujours obligé de porter sur lui une boîte avec de la colle, pour remettre ce nez artificiel, lorsque, par une cause quelconque, il venait à se détacher. Quoi qu'il en soit de la cause de sa retraite, l'apparition de la fameuse étoile nouvelle dans la constellation de Cassiopée, en 1572, et les observations que Tycho publia à ce sujet, fixèrent de nouveau sur lui tous les regards de sa nation ; le savant chancelier Pierre Oxe se déclara son admirateur, et le roi Frédéric II le chargea d'enseigner l'astronomie à Copenhague. Ami d'une retraite laborieuse, Tycho ne recevait et ne rendait qu'avec répugnance les visites d'étiquette, qui, dans les grandes villes, sont une espèce de devoir social ; il fuyait les oisifs ; il détestait les conversations futiles ; il ne vivait, en un mot, que pour la science. Il devait donc désirer un asile champêtre où il pût se soustraire aux importuns qu'attirait sa célébrité ; Frédéric II le lui procura, en lui donnant l'île de Hveen, située dans le détroit du Sund, entre Elsenør et Copenhague. Cette île, dont la circonférence est de deux lieues, jouit de tous les côtés d'une vue très-étendue, surtout au midi, où l'horizon se confond avec les eaux de la Baltique et les terres plates de la Scanie méridionale. C'est une belle position pour un observatoire astronomique. Le roi Frédéric II ajouta au don de cette île une pension de 500 écus, un fief situé en Norvège, et un bénéfice de chanoine, dont les revenus, évalués à 2,000 écus, devaient servir à l'entretien d'un observatoire construit aux frais du roi. Le monarque donna encore au secrétaire de Tycho, nommé

Pierre Jacobsen Flemlose, une prébende de chanoine. (Voy. Sneedorf, *Histoire de Danemark*, t. 2, p. 80, en dan.) Grâce à cette munificence vraiment royale, et jusqu'alors sans exemple en Europe, on vit s'élever, sur le sommet de l'île de Hveen, un édifice magnifique, nommé *Uranienborg*, c'est-à-dire palais d'Uranie (1). C'était là que Tycho demeurait, entouré de ses livres, environné de nombreux disciples, visité même par des princes souverains, entre autres par Jacques VI, roi d'Écosse, qui y passa huit jours, en l'an 1590. Ce château, qui avait 75 pieds d'élévation, renfermait des logements pour les étudiants, une imprimerie, un laboratoire de chimie, et plusieurs appartements, avec des lambris ornés de peinture. Tycho dit y avoir dépensé, outre les sommes fournies par le roi, 400,000 écus danois de sa propre bourse. Un pavillon, situé plus au midi, portait le nom de *Stellæborg* (château des étoiles) ; il servait aux observations astronomiques faites pendant le jour. Nous avons foulé ce sol classique pendant une année ; nous y avons reconnu l'enceinte d'Uranienborg, qui est encore marquée par des éminences formées par des débris de briques ; les troupeaux bondissent aujourd'hui sur ces restes du palais d'Uranie. Plus loin, dans un champ de blé, on retrouve une cave qui passe pour avoir appartenu au château ; c'est ce débris qui a servi à Picard, envoyé par l'académie des sciences de Paris, pour fixer la longitude et la latitude d'Uranienborg. Le jardin, attenant à une métairie construite au bas de l'emplacement du château, conserve encore de faibles traces de son ancienne splendeur. On voit une prairie qui, du temps de Tycho, était le bassin d'un lac ; on y reconnaît l'anse où mouillaient ses bateaux de plaisance. Ce lac recevait les eaux pluviales, recueillies dans dix à douze réservoirs épars dans l'île ; du lac sortait un ruisseau, encore existant en partie, mais dont la science hydraulique de Tycho avait fait un courant assez fort pour mouvoir un moulin, qui, grâce à sa construction ingénieuse, servait tour à tour à moudre du blé, à faire du papier et à préparer des cuirs. (Hoffmann, *Efterretninger*, etc., t. 3, p. 40, en dan.) Des restes de dignes et de bâtiments attestent encore avec quelle facilité ce grand astronome descendait à des détails économiques. L'amour vint encore embellir cet agréable asile : une paysanne, ou, selon d'autres, la fille d'un curé, nommée Christine, et douée d'une charmante figure, subjuga le cœur de Tycho ; elle devint son épouse, grâce à l'intervention du roi, qui comprima les persécutions suscitées contre Tycho-Brahié à cause de ce mariage, premier sujet de querelle entre lui et la noblesse. (*Danske Magazin*, t. 2, p. 190, en dan. ; Holberg, *Histoire de Danemark*, t. 2, p. 573, en dan.) Uranienborg fut entièrement achevé en 1580 ; pendant dix-sept ans, ce fut le séjour constant de Tycho, la métropole de l'astronomie européenne et la merveille du Danemark. La jalousie des nobles, qui voyaient un de leurs égaux entouré d'une considé-

(1) On l'a mal à propos traduit par *ville céleste*.

ration capable d'éclipser leurs vains titres, attendait la mort de Frédéric II et la minorité de Christian IV pour éclater contre Tycho, et pour lui soustraire les revenus de ses bénéfices, qui seuls pouvaient assurer le maintien de son établissement. Cette injustice est particulièrement attribuée au sénateur Walekendorf, homme d'ailleurs estimable, mais dont la vanité excessive avait été blessée par les manières simples et un peu brusques du célèbre astronome. On raconte qu'étant à Uranienborg avec le jeune roi Christian IV, le sénateur se crut insulté par les aboiements de deux dogues anglais donnés à Tycho-Brahé par le roi Jacques VI : il leur donna des coups de pied ; Tycho prit le parti de ses éliens ; une dispute s'engagea, et, depuis ce jour, Walekendorf devint son ennemi implacable. On assure aussi que Tycho, en distribuant gratis des remèdes dont il devait la découverte à la chimie, avait irrité contre lui toute la faculté de médecine. En un mot, ce savant illustre, qui n'avait en Europe que des amis et des admirateurs, n'avait que des ennemis à la cour et dans l'université de Copenhague. On trouva donc facilement un prétexte pour lui ravir les bienfaits qu'il tenait du roi Frédéric II ; une commission de prétendus savants, chargée d'examiner l'établissement d'Uranienborg, déclara, dans un rapport insidieux, que cet observatoire n'était qu'un objet de curiosité plus brillant qu'utile. (*Danske Magazin*, t. 2, p. 319.) Tycho-Brahé, obligé de transporter à Copenhague le siège de ses travaux, se vit en butte à tous les désagréments dont la puissance peut si facilement abreuver un simple particulier. Il prit donc, en 1597, la résolution de quitter sa patrie, en emportant tous ses instruments et jusqu'à son mobilier. Il se fixa d'abord à Wandsbeck, auprès d'un membre de l'illustre famille des Rantzau, également distinguée dans les lettres et les armes ; en 1599, il se rendit dans la Bohême, sur l'invitation de l'empereur Rodolphe II, qui cultivait lui-même l'astronomie, et qui d'ailleurs partageait avec Tycho-Brahé la croyance dans les rêveries astrologiques et le goût d'une vie solitaire. L'empereur donna à l'astronome danois une pension de 5,000 ducats, et le choisit entre trois châteaux appartenants au domaine impérial. Tycho choisit celui de Benateck, à cause de sa belle situation sur une colline riante, au milieu des eaux de l'Isar, ce qui lui a fait donner le nom de *Venise de Bohême*. Après un séjour d'un an, Tycho, qui ne connaissait ni la langue, ni les mœurs des Bohêmes, demanda à l'empereur d'être logé dans la ville de Prague. Rodolphe acheta pour lui une belle maison, au prix de 20,000 écus, et la fit arranger selon ses goûts et ses besoins. Tycho ne jouit que peu de temps de ce nouveau bienfait : il mourut d'une rétention d'urine (1), le 14 octobre 1601, dans sa 55^e année, et fut enterré à Prague, avec beaucoup de pompe, dans l'église dite de Tein, où son monument se voit encore. Il nous reste à considérer le savant et ses immortels travaux, qui lui ont valu le

(1) Cette maladie provint de ce que Tycho, se trouvant dans la voiture d'un grand seigneur, n'osa pas la faire arrêter pour descendre.

titre de *restaurateur de l'astronomie*. On lui doit la découverte de deux nouvelles inégalités dans le mouvement de la lune, la *variation* et l'*équation annuelle*. Cette dernière ne fut bien expliquée que par Képler, mais il la prouva par les observations de Tycho. Par ses deux découvertes, réunies à celles d'Hipparque et de Ptolémée, la théorie du mouvement de la lune se trouvait complète, autant qu'elle pouvait l'être sans le principe de la gravitation universelle. Tycho rectifia encore un autre élément essentiel de la théorie de la lune ; il détermina, avec beaucoup de précision, l'inégalité principale de l'inclinaison de l'orbite lunaire, par rapport au plan de l'écliptique, et il en donna une explication adroite, qui rendait en même temps raison d'une autre inégalité qu'il aperçut dans le nœud. Il dut ces découvertes au perfectionnement des instruments astronomiques, objet dont il s'occupait sans relâche, et qui forme le sujet de son dernier ouvrage, intitulé : *Astronomiæ instauratæ Mechanica*, Wandesburg, 1598, in-fol. ; Nuremberg, 1602, in-fol. C'est Tycho qui le premier a introduit dans le calcul astronomique l'effet de la réfraction, deviné vaguement par les anciens (1), et qui, encore de nos jours, fournit matière à des recherches difficiles. On lui doit les premiers éléments de la théorie des comètes, que, malgré les judicieuses réflexions de Sénèque, on avait persisté à regarder comme de simples météores. Tycho acheva de démontrer, par un grand nombre d'observations, que ces corps célestes sont soumis à des mouvements réguliers, et il leur faisait décrire un cercle autour du soleil. Il n'observa pas avec moins de succès la grande étoile qui parut subitement en 1572, et qui, après avoir changé de couleur, en passant successivement du blanc éclatant au jaune rougeâtre de Mars et au blanc plombé de Saturne, disparut entièrement au mois de mars 1574. Cette fameuse apparition lui fournit l'occasion de combattre Ptolémée sur la quantité précise de la précession des équinoxes, et de réfuter Copernic sur les prétendus mouvements des étoiles fixes. Il traite d'ailleurs ce dernier avec les égards convenables, et ne le nomme jamais sans lui donner le nom de grand (*ingens*) : ses raisonnements et ses observations à ce sujet, ainsi que sur les comètes et sur la lune, sont consignés dans le livre intitulé : *Astronomiæ instauratæ Progymnasta*, imprimé en partie à Uranienborg, 1587 et 1589, 2 vol. in-4° (la plupart des exemplaires ont un titre de Prague, 1602 et 1611, ou de Francfort, 1610). Ce *grand observateur*, c'est ainsi que son siècle et la postérité l'ont nommé, méconnut le vrai système du monde, renouvelé par Copernic. Peut-être Tycho craignait-il de se compromettre avec ceux qui déjà persécu-

(1) Ptolémée, dans son *Optique*, donne des phénomènes de la réfraction une idée moins vague, plus juste et plus complète que celle de Tycho ; mais, content d'en expliquer la véritable cause et d'en indiquer l'effet général, il n'entreprend pas d'en donner la table. Au reste, l'*Optique* de Ptolémée, connue, aujourd'hui même, de très-peu de personnes, était alors entièrement ignorée ; mais la même doctrine se trouvoit dans l'*Optique* d'Alhazen et dans celle de Vitellion, imprimées à Bâle en 1572, longtemps avant que Tycho construisit sa table.

taient les partisans du mouvement de la terre; peut-être aussi les arguments encore très-imparfaits de Copernic déplurent-ils à Tycho, qui, dans l'astronomie de Thori, voyait plutôt l'observateur peu exact que le profond et hardi penseur. Tycho employa inutilement beaucoup de savoir à composer une hypothèse qui expliquât les phénomènes sans contredire la Bible. Il priva la terre de son double mouvement : l'ayant placée au centre du monde, il fit tourner autour d'elle le soleil et la lune, tandis que Mercure, Vénus, Mars, Jupiter et Saturne devaient tourner autour du soleil. Ce système, aussi compliqué que celui de Ptolémée, a peu contribué à la gloire de son inventeur : il est cependant beaucoup mieux entendu, mieux ordonné que celui de Ptolémée; il satisfait mieux à tous les phénomènes connus alors, et même à des phénomènes qui n'ont été vus que depuis. Au temps de Tycho, le copernicien le plus décidé n'aurait pu lui faire aucune objection décisive. On ne pouvait l'attaquer que par des considérations physiques auxquelles personne même n'avait encore songé. Ce système aurait fait beaucoup d'honneur à Tycho, s'il était venu avant Copernic; mais on put lui dire qu'il devait à Copernic tout ce qui rendait son système préférable à celui de Ptolémée. En prenant, comme il le fit, l'immobilité de la terre pour un article de foi, son système serait le seul admissible; mais au fond, ce n'était qu'un mélange adroit de trois systèmes plus anciens, celui des Egyptiens, celui de Ptolémée et enfin celui de Copernic : bien supérieur aux deux premiers, il n'avait pas la simplicité remarquable du dernier. Les objections les plus plausibles que Tycho faisait à Copernic tenaient principalement à l'ignorance où l'on était des vraies lois du mouvement : bien interprétées, elles font voir que le mouvement réel de la terre n'altère point pour nous les apparences des phénomènes; mais Tycho ne connaissait pas ces lois. On a encore de lui : *Epistolarum astronomicarum libri duo*, Francfort, 1610, 2 vol. in-4° (Uranienborg, 1596); *de Mundi ætherei recentioribus Phenomenis*, Francfort, 1620, in-4° (Prague, 1588); *Calendarium naturale magicum, perpetuum*, etc., en une grande feuille, très-rare, 1582, publiée depuis avec des additions par J.-B. Grosschede; *Oratio de disciplinis mathematicis*, Copenhague, 1610, in-8°. Les écrits de Tycho sont peu nombreux; nous avons déjà nommé les plus importants; les trois principaux ont été réimprimés à Francfort, en 1678, sous le titre d'*Opera astronomica*; mais les innombrables observations de ce grand homme furent recueillies par ses disciples, et publiées à Augsbourg en 1666 (*Historia celestis libri 20*), à la réserve pourtant des observations de 1693, dont le manuscrit était égaré, et qui ont paru depuis dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Paris*. Ces observations servirent de base aux *Tabulæ Rudolphinæ*, données par Képler, Ulm, 1627, in-fol.; aux *Tabulæ Danicæ*, de Longomontan, et à toutes les autres tables célestes, publiées dans le commencement du 17^e siècle. Ce fut l'amitié de Tycho qui guida Képler et le conduisit dans la carrière

de l'astronomie. Sans cette amitié, sans les nombreuses observations de Tycho, dont Képler se trouva dépositaire après la mort de son maître, il n'aurait pu découvrir ces grandes lois du système du monde, que l'on a nommées lois de Képler, et qui, combinées avec la théorie des forces centrales découvertes par Huygens, ont conduit Newton à la plus belle découverte que l'on ait jamais faite dans les sciences, à celle de la gravitation universelle. Disons encore, pour l'honneur du roi Christian IV, que ce souverain, devenu depuis un des plus grands princes du Danemark, n'était, lors du départ de Tycho-Brahé, qu'un jeune adolescent, entouré d'un conseil aristocratique. Il est vrai qu'après son départ, Tycho lui écrivit une lettre qui annonçait le désir de revenir; mais le ton de cette lettre était d'une fierté qui pouvait blesser un souverain. Plus âgé, Christian IV pensa à rétablir l'observatoire de Tycho; et comme celui d'Uranienborg avait été dévasté par les nobles, qui avaient reçu l'île de Hveen en fief, le roi fit bâtir à Copenhague la fameuse Tour Ronde, destinée à des travaux astronomiques; mais la mort prématurée de Tycho ne permit à Christian IV que d'honorer sa mémoire, en protégeant ses disciples. Plaignons les rois d'avoir toujours tant de pouvoir pour faire le mal, et si peu pour le réparer. Jessénus a publié l'*Oraison funèbre de Tycho-Brahé*, Hambourg, 1601, in-4°. On peut voir sa vie, écrite par Gassendi, Paris, 1634, in-4°. — Sa sœur, Sophie Brahé, cultiva la poésie latine. M—B—N.

BRAHÉ (PIERRE, comte DE), sénateur et grand sénéchal de Suède, issu d'une famille ancienne, alliée à la maison de Wasa. Il eut part au gouvernement, en qualité de tuteur, pendant la minorité de Christine et celle de Charles XI. La réforme des tribunaux, la création d'un grand nombre d'établissements relatifs à l'industrie, et la fondation de plusieurs villes, furent les résultats de son activité patriotique. Aux talents de l'homme d'État, il joignait le goût des sciences et une instruction très-étendue. Pendant le séjour qu'il fit en Finlande, en qualité de gouverneur général, il créa dans ce pays des écoles, des collèges, et jeta les fondements de l'université d'Abo, qui fut organisée définitivement en 1640. Il rassembla de riches collections de livres et de manuscrits dans plusieurs de ses terres, et fonda un lycée dans celle de Visingsö. Christine voulut élever le comte de Brahé et le chancelier Oxenstiern au rang de duc; mais l'un et l'autre s'y refusèrent, alléguant plusieurs inconvénients pour les intérêts de l'État. Pierre Brahé mourut en 1680, dans un âge très-avancé. C—AU.

BRAHÉ (EBBA, comtesse DE), de la même famille, née en Suède, l'année 1596. Sa beauté et son caractère aimable firent une impression profonde sur le cœur de Gustave-Adolphe, qui venait d'hériter du trône. On conserve plusieurs lettres de ce prince, dans lesquelles il exprime sa passion à la comtesse, avec cette franchise qui formait un des traits de son caractère. Il prit enfin la résolution d'épouser celle qu'il aimait; mais la reine, sa mère,

s'opposa si fortement à ce mariage, qu'il y renonça, et se rendit en Brandebourg, pour donner sa main à Marie-Éléonore, fille de l'électeur Jean-Sigismond. La comtesse Bralic épousa Jacques de la Cardie, sénateur et connétable de Suède. Elle mourut en 1654. C—AU.

BRAHIM. Voyez **IBRAHIM**.

BRAILLIER (PIERRE), apothicaire à Lyon, dans le 16^e siècle, publia une *Déclaration des abus et tromperies des apothicaires et des médecins*, Rouen, 1557, in-8°. C'était une réponse à un ouvrage de Sébastien Collin. (Voy. COLLIN.) Duverrier attribue aussi à Braillier des *Articulations sur l'apologie de Jean Surrelh, médecin à St-Galmier-en-Forest*, 1558. A. B—T.

BRAINE (JEAN, comte DE), trouvère français du 13^e siècle, rival en poésie d'Audefroy le Bastard, dont M. Paulin Paris a fait connaître le mérite dans son *Romancero*, et du sire de Coucy, dont les chansons ont été publiées en 1850, par M. Francisque Michel. Duchesne, qui avait trouvé son nom dans quelques chartes, ne croyait pas qu'il existât des preuves qu'il eût jamais été seigneur de Braine-sur-la-Vesle; mais des manuscrits cités par la Ravière l'appellent positivement *Jehans Cuens de Braine*. Il était fils, en effet, de Robert II, comte de Dreux, à qui appartient cette terre. On lui attribue, dans quelques anciens recueils de chansons, celle qui est placée la vingt-septième parmi les poésies de Thibaut, comte de Champagne; mais si ce fait n'est pas avéré, il est une autre chanson qu'on ne peut lui contester, c'est celle qui commence par ces vers :

Pensis d'amors, dolans et correcié
M'estuet chanter, quand Madame m'en prie.

Malheureusement Lèvesque de la Ravière (voy. LÈVESQUE) n'en rapporte pas la fin. Puisque le nom de ce philologue revient sous notre plume, nous remarquerons qu'il est probablement l'auteur de l'erreur grossière reprochée avec justice à l'abbé Aubert, et suivant laquelle la langue maternelle de Charlemagne aurait été la romane au lieu d'être la tudesque; faute où sont tombés également Fabre d'Olivet, dans une dissertation à la tête du *Troubadour*, Paris, 1805, in-8°, p. 35, et récemment M. Tissot, à l'article *ACADÉMIE* du *Dictionnaire de la Conversation*. R—G.

BRAITHWAITE est auteur d'une histoire de la révolution de l'empire de Maroe, qui eut lieu en 1727 et 1728, sous l'empereur Muley-Ismaël. Braithwaite avait accompagné Jean Russel, consul général de Sa Majesté britannique dans l'État de Maroe, et a été témoin oculaire des événements qu'il raconte. Sa relation, qui contient aussi des détails curieux sur l'état physique, politique et moral du pays dont il trace l'histoire, parut à Londres en 1729, in-8°. Elle eut un très-grand succès, et fut traduite la même année en hollandais, la Haye, 1729, in-8°; puis en allemand, 1750, in-12; et enfin en français, en 1751, in-12, chez P. Mortier, à Amsterdam. K.

BRAITHWAIT (GUILLAUME), professeur à Cambridge au commencement du 17^e siècle, fut

un des quarante-sept théologiens de la Grande-Bretagne qui se réunirent à Londres pour traduire la Bible en anglais. Ce grand ouvrage, entrepris par ordre de Jacques I^{er}, fut publié sous les auspices de ce prince, ce qui lui fit donner le titre de *Version royale*. Les différentes parties des livres saints ayant été distribuées entre plusieurs commissions, Braithwait et six autres docteurs traduisirent les livres deutéro-canoniques, que les anglicans appellent *apocryphes*. Les quarante-sept théologiens avaient commencé leur travail en 1604, ils ne l'achevèrent qu'en 1612. Une commission de douze membres revit tout l'ouvrage. L'évêque Wilson et le docteur Smith présidèrent à l'impression, qui, selon J. Durel, fut terminée en 1612. On trouve dans l'*Histoire de l'Eglise anglicane*, de Thomas Fuller, de longs détails sur cette Bible, dont on se sert aujourd'hui dans tout l'empire britannique. La copie originale, avec les corrections manuscrites, est conservée dans la bibliothèque Bodléienne. V—VE.

BRAKEL (JEAN DE), marin hollandais, naquit en 1618, entra au service à l'âge de vingt-deux ans, et commanda en 1665, pour la première fois, une frégate dans la flotte de l'amiral Ruyter. L'année suivante, il eut part au combat naval que les Hollandais livrèrent aux Anglais pendant quatre jours de suite, depuis le 11 jusqu'au 14 juin. Il y eut, le 4 août suivant, un autre combat, dans lequel Brakel donna la première preuve de cette intrépidité et de cette présence d'esprit qui l'ont rendu fameux. Cette conduite valut, l'année suivante, à Brakel, le commandement d'un vaisseau de guerre dans l'escadre de l'amiral de Gent, destinée à l'attaque de la marine anglaise, à Chatam. Brakel y signala de nouveau son courage. Les Anglais, pour empêcher les Hollandais d'entrer dans la Tamise, avaient fait couler plusieurs navires, et fermé le passage avec une chaîne de fer soutenue par des bateaux. Brakel s'avança vers la chaîne, malgré le feu très-vif des vaisseaux et de deux batteries, attaqua une frégate ennemie, s'en rendit maître, et, pendant ce temps, la chaîne fut coupée par quelques matelots. Cette journée fut très-glorieuse pour la marine hollandaise : les Anglais y perdirent une partie de leur flotte. Les états de Hollande récompensèrent les commandants et tous les marins qui s'y étaient distingués. Brakel reçut une chaîne en or, et 50,000 florins pour lui et son équipage. On lui accorda aussi la frégate qu'il avait prise. Dans les années suivantes, Brakel se distingua encore dans plusieurs actions; mais aucune ne lui fit plus d'honneur que la bataille navale contre la flotte anglaise et française, en 1672. Dès le commencement du combat, il s'écarta du poste qui lui avait été assigné, et se dirigea sur le vaisseau ennemi, armé de cent quatre canons, et commandé par l'amiral Montaignu. Celui-ci, le voyant venir, fit jouer toutes ses batteries sur lui; d'autres vaisseaux anglais lui lâchèrent également des bordées; les boulets traversaient le vaisseau de Brakel en tous sens, et tuaient une partie de son équipage. Brakel, sans se déconcerter, et sans répondre par un seul coup de canon,

continua sa route jusqu'à ce qu'il fût arrivé auprès du vaisseau de Montaigu. Alors, il lâcha sur lui toute sa bordée, et, quoique son vaisseau fût beaucoup plus petit que celui de son adversaire, il s'y attacha par des crampons. Il s'engagea alors un combat meurtrier entre les équipages des deux vaisseaux. Les Anglais étaient sur le point de se rendre, lorsqu'il leur arriva un renfort considérable. Ils attaquèrent alors à leur tour, et s'emparèrent du pont du vaisseau de Brakel; mais les Hollandais leur disputèrent, pour ainsi dire, chaque planche avec un courage inouï. Malheureusement le vaisseau était tellement percé par les boulets, que l'eau y entraît partout, et qu'il menaçait de couler à fond. Les autres vaisseaux hollandais, voyant le danger de Brakel, vinrent à son secours, détachèrent son vaisseau, et parvinrent à mettre le feu à celui de l'amiral Montaigu, ce qui répandit la consternation parmi l'équipage. L'amiral et son fils sautèrent dans une chaloupe; son vaisseau était en si mauvais état, qu'on eut bien de la peine à le traîner au rivage. Il y eut encore plusieurs engagements entre les Hollandais et les Anglais; chaque fois, Brakel s'avança au plus près de l'ennemi, et ne cessa de combattre que lorsque son vaisseau fut hors d'état de tenir la mer. La paix ayant été faite, Brakel croisa dans la Méditerranée, pour donner la chasse aux corsaires barbaresques. La guerre qui éclata en 1690, entre la Hollande et la France, le rappela à la défense de sa patrie. Les Anglais se joignirent aux Hollandais à la hauteur de Bevesier; leurs flottes combinées rencontrèrent celle des ennemis, qui les attaquèrent et les dispersèrent après un combat très-vif. (Voy. TOURVILLE.) Brakel y perdit la vie. Son corps fut transporté en Hollande, et enterré à Rotterdam, dans l'église de St-Laurent, où l'on voit son tombeau. Il avait été marié avec Louise de Lière, dont il eut un fils. — Un autre amiral hollandais, du même nom, fut tué en 1661, devant la baie de Cadix, où il escortait un convoi qui fut attaqué par les Anglais. D—G.

BRACKENBURG (REINIER), peintre, né à Harlem en 1649, eut pour maître Mommers, paysagiste. Selon quelques biographes, Bernard Schendel lui donna aussi des leçons. Son caractère et sa manière de vivre lui firent souvent choisir des sujets licencieux, et ses tableaux ne s'en vendirent pas moins bien. Les événements de sa vie sont peu connus; mais, dit très-judicieusement Descamps, « il y a « lieu de croire, à voir ses ouvrages, que nous y « perdons très-peu. » Brakenburg vécut dans la province de Frise, où il se livra sans réserve à ses goûts pour les plaisirs, et cultiva la poésie. On ne sait en quelle année il mourut. Ce peintre réunissait la plus grande partie des talents qui sont exigés de ceux qui peignent les tableaux de petite proportion : une couleur vigoureuse et naturelle, une touche pleine d'esprit, des détails bien finis, et toujours étudiés d'après nature; mais, quoique ses compositions fussent ingénieuses, il y reproduisait souvent les mêmes personnages, et son dessin n'était pas ou jours d'un bon goût. Il réussit quelquefois à imi-

ter Ostade. Des amateurs à Paris et à Rouen ont possédé quelques-uns de ses tableaux cités par Descamps. Ils confirment l'opinion avantageuse que le biographe des peintres flamands a donnée du talent de Brakenburg. D—T.

BRALION (NICOLAS DE), natif de Chars, dans le Vexin français, quoiqu'il se qualifie de Parisien à la tête de ses ouvrages, entra dans l'Oratoire en 1619, fut envoyé, en 1623, à St-Louis de Rome, où il résida pendant quinze ans, revint se fixer à Paris dans la maison de St-Honoré, et y mourut le 11 mai 1672, étant alors le doyen des prêtres de sa congrégation. Durant son séjour à Rome, il avait publié en italien les *Elévations du cardinal de Bérulle sur Ste. Magdeleine*, 1640, in-12, et un *Choix des Vies des saints* de Ribadineira. Ses autres ouvrages, depuis son retour en France, sont : 1° *Pallium archiepiscopale*, Paris, 1648, in-8°, rempli de recherches sur cet ornement et sur les cérémonies qui en sont l'objet, d'après un ancien manuscrit du Vatican. Le P. de Bralion est le premier qui ait traité cette matière en France. D. Ruinart en a beaucoup profité dans sa *Disquisito historica de pallio*. 2° *Vie de St. Nicolas, archevêque de Mire*, ibid., 1646, in-8°, dont quelques faits sont sujets à contestation. 3° *Histoire chrétienne*, ibid., 1656, in-4°. Ce sont les vies de Jésus-Christ, de la Ste. Vierge et de tous les saints du bréviaire romain : cet ouvrage manque de critique. 4° *La Curiosité de l'une et de l'autre Rome*, avec figures, ibid., 1653 et 1659, 3 vol in-8°. La partie qui regarde Rome chrétienne offre des recherches curieuses sur l'origine, l'état et la destination des églises de cette capitale. 5° *Ceremoniale canonicorum, seu Institutiones*, etc., ibid., 1657, in-8°. L'auteur y expose les rites et les cérémonies qui se pratiquaient dans les églises collégiales de Rome, c'est-à-dire dans celles où se faisait l'office canonial. 6° *Histoire de la sainte Chapelle de Lorette*; c'est un extrait de ce qu'il y a de plus remarquable à ce sujet dans les ouvrages de Turselin et de Silvio Seriagli. 7° Quelques autres écrits moins importants. T—D.

BRAMANTE (FRANÇOIS LAZZARI), naquit, en 1444, à Castel-Durante, dans l'état d'Urbain, de parents honnêtes, mais sans fortune. Lorsque l'Italie eut vu renaître l'architecture par les travaux de Brunelleschi, Bramante lui rendit la noblesse dont elle était déchue depuis les anciens. Son père lui fit apprendre la peinture. On connaît plusieurs tableaux de sa main; on lui attribue aussi des fresques, dont quelques-unes subsistent encore dans le Milanais; mais sa passion pour l'architecture occupait toute sa pensée : ce fut l'amour de cet art qui lui fit abandonner sa patrie et qui le conduisit en Lombardie et ensuite à Milan. La majesté du dôme de cette ville le frappa vivement. Il étudia les règles de la perspective et les mesures de l'antiquité sur les dessins des plus habiles architectes de son temps. Enfin il partit pour Rome, où il se consacra entièrement à l'étude des beaux morceaux d'architecture dont l'Italie est remplie. Naples, Tivoli et la *Villa Adriana* attirèrent successivement son attention. Quelques édi-

fices qu'il fit construire étendirent beaucoup sa réputation ; il avait une si grande facilité à inventer et à faire exécuter, qu'on ne lui connaissait point de rivaux. Ses talents auraient été moins connus, si le pape Jules II n'eût eu autant de goût pour les grandes choses que son architecte avait de mérite et d'activité pour les réaliser. Ce souverain pontife, protecteur des arts, imagina de joindre, par un édifice somptueux, le Belvédère au palais du Vatican, dont un petit vallon le séparait. Bramante y réussit par des moyens très-ingénieux, en construisant des galeries magnifiques qui entourent ce vallon, dont il fit une esplanade superbe, et au milieu duquel les eaux du Belvédère venaient alimenter une très-belle fontaine. Cet édifice renferme un escalier en spirale, où l'on peut monter facilement à cheval, et qu'il a ingénieusement décoré des trois ordres grecs. L'empressement avec lequel on exécuta ces travaux leur devint funeste. Les bâtiments du Vatican firent des effets qui tendaient à leur ruine, au point qu'il fallut que Sixte V fit démolir tous les ouvrages de Jules II, même avant qu'ils fussent achevés. Le pape Jules II, à qui Bramante était cher, le récompensa en lui accordant l'office de scelleur à la chancellerie, ce qui donna lieu à l'artiste d'imaginer une machine pour sceller les bulles, par le moyen d'une vis de pression. Le Bramante accompagna le pape dans le voyage qu'il fit à Bologne pour réunir cette ville à ses États. Il fit les fonctions d'ingénieur dans la guerre de la Mirandole. Parmi les nombreux travaux du Bramante on cite : le cloître des Pères de la paix, la fontaine de Transtevero, et une autre qui était à la place St-Pierre, dans lesquels on remarquait une manière un peu sèche, et qui se sentait encore des siècles de barbarie d'où l'architecture ne faisait que de sortir. Le joli petit temple rond, si bien proportionné, qu'on admire au milieu du cloître de St-Pierre *in Montorio*, est un des ouvrages les plus estimés du Bramante ; mais celui qui lui fait le plus d'honneur, et qui a rendu son nom immortel, est la basilique de St-Pierre. Jules II ayant conçu le projet de faire démolir l'ancienne église et d'en élever une qui n'eût jamais son égale à Rome et dans le reste du monde, le Bramante lui donna plusieurs plans. Celui où l'on voyait deux clochers, et qui a été gravé par le fameux Corodasso sur une des médailles qui furent frappées en l'honneur de cet architecte, sous les pontificats de Jules II et de Léon X, ayant été adopté, le Bramante fit démolir, avec sa célérité ordinaire, la moitié de l'ancienne église, et jeta les fondements de la nouvelle en 1515. Elle fut élevée jusqu'à l'entablement avant la mort du pape et de l'architecte, et l'on fit avec une diligence incroyable les quatre grands arcs qui reposent sur les quatre massifs destinés à porter le dôme. Cet architecte, ingénieux et hardi dans ses conceptions, forma ses voûtes d'un seul jet, en mettant dans des moules de bois un mélange de chaux et de poussière de marbre délayée dans de l'eau ; de manière que cette voûte parut dans le même temps toute décorée de caissons et de rosaces. Il fit de la même manière élever le palais qui appartient à Ra-

phaël d'Urbain, dont les colonnes sont de briques mêlées et faites d'un seul jet, invention qui parut alors toute nouvelle. Cet artiste pétulant, jaloux d'achever seul un ouvrage qui demandait un siècle, renversa inopinablement les colonnes de l'ancienne basilique, et détruisit beaucoup de belles choses, telles que des tombeaux de papes, des mosaïques, des peintures. De tous les ouvrages que Bramante fit dans cette basilique avec tant de précipitation, il n'est resté que les arcs qui portent le tour du dôme. Raphaël et Julien de San Gallo, Peruzzi et Michel-Ange, effacèrent presque entièrement les traces du premier auteur. Cet artiste était d'une humeur gaie et d'un abord facile ; il obligeait sincèrement ceux qui avaient besoin de ses services, et surtout les artistes d'un certain mérite. Ce fut lui qui amena à Rome et qui entretint pendant quelque temps le fameux Raphaël d'Urbain, auquel il enseigna l'architecture. Ce grand peintre fit, par reconnaissance, le portrait de son maître, qui est au Vatican dans l'école d'Athènes : il paraît incliné près d'un pilier, et semble tracer avec un compas une figure de géométrie que quelques jeunes gens regardent avec attention. Le Bramante vécut toujours honorablement et en homme de bien ; il faisait son amusement de la poésie et improvisait avec facilité. On a de lui des sonnets et d'autres morceaux, où l'on trouve des maximes exprimées avec élégance. Ses ouvrages sur l'architecture, sur la structure du corps humain et sur la perspective ont été retrouvés manuscrits en 1736 dans une bibliothèque de Milan, et ont été imprimés la même année. Cet artiste mourut en 1514, âgé de 70 ans. K.

BRAMANTINO (BARTHÉLEMY SUARDI, dit IL), peintre et architecte milanais, vivait encore en 1529. Orlandi l'a cru maître du Bramante, parce qu'il eut, en effet, pour élève un nommé Bramante, architecte peu connu : d'autres auteurs l'ont confondu avec ce célèbre artiste ; enfin on a découvert que Barthélemy était son élève favori. Le véritable nom de ce maître est Suardi. Pendant quelque temps il ne jouit que d'une faible réputation comme peintre ; mais ayant vu Rome, il commença à donner aux formes des proportions plus nobles, et, sous les yeux du Bramante, il fit à fresque des portraits si beaux et si vrais, que monsignor Giovinio demanda la permission de les faire copier avant qu'on les jetât à terre pour laisser Raphaël orner le Vatican de ses fresques qui l'ont immortalisé. Bramantino retourna alors à Milan, et y fit le *St. Michel* qui est dans la galerie Melzi. C'est surtout dans la perspective linéaire que Suardi paraît avoir excellé. Lomazzo l'a beaucoup loué à ce sujet. On a de Bramantino un ouvrage dans lequel il donne les mesures de toutes les antiquités de la Lombardie. Un des plus beaux monuments qu'il ait élevés comme architecte est l'église de St-Satyr, qui est embellie, dans l'intérieur et sur la façade, de magnifiques colonnes, et dont la sacristie a une tribune *strepitosa*, dit Milizia. A—D.

BRAMBILLA (JEAN-ALEXANDRE), chirurgien italien, né à Pavie en 1730, passa une grande partie

de sa vie en Allemagne, où il eut le talent de parvenir aux honneurs et aux dignités à force d'intrigues. L'empereur Joseph II le décora du titre de premier chirurgien et de directeur de l'académie Joséphine. Il jouit de ses dignités jusqu'en 1793, époque où elles lui furent retirées, alla finir ses jours en Italie, et mourut à Padoue, le 29 juillet 1800, dans une obscurité profonde. Ses ouvrages, qui portent le cachet de la médiocrité, malgré les éloges que de bas flatteurs lui ont prodigués, lorsqu'il dispensait les faveurs du souverain, sont : 1° *Lettera critica in cui si scioglie la questione, se le infiammazioni, e la gangrena se debbono abbandonar alla natura*, Milan, 1763, in-4°. 2° *Trattato chirurgico-prattico sopra il flegmono*, Milan, 1777, 2 vol. in-4°. *Traité sur l'usage de l'oxycrat et de la charpie sèche* (en allemand), Vienne, 1777, in-8°. 4° *Storia delle scoperte fisico-medico-anatomico-chirurgiche fatte da gli uomini illustri italiani*, Milan, 1780-1782, 2 vol. in-4°. 5° *Instrumentarium chirurgicum militare austriacum*, Vienne, 1782. C'est une assez mauvaise copie, avec figures, de l'ouvrage de Perreta. 6° *Instruction pour les professeurs de l'académie de chirurgie militaire* (en allemand), Vienne, 1784, in-4°. 7° *Oratio habita Vindebonæ, quum nova cæsareo-regia acadcmia medico-chirurgica, anno 1783, die 7 mensis octobris, solemniter aperiretur*, Vienne, 1785, in-4°; traduit en français par Linguet, et publié sous ce titre : *Discours sur la prééminence et l'utilité de la chirurgie*, Bruxelles, 1787, in-8°. 8° *Statuta ac Constitutiones academice medico-chirurgicæ vindobonensis*, Vienne, 1787, in-4°. 9° *Trattato chirurgico sopra le ulcere della estremità inferiore*, Milan, 1793, in-4°. — Un autre BRAMBILLA a publié le *Sentier du vrai bonheur, ou le Guide par excellence des parents, des précepteurs, des gouverneurs et gouvernantes*, Berne, 1784, in-8°. J—D—N.

BRAMER (LÉONARD), peintre, né à Delft, en 1596. À l'âge de dix-huit ans, il se rendit à Rome, en passant par Paris. Plusieurs tableaux qu'il peignit, tant en grand qu'en petit, pour le duc de Parme, lui acquirent de la réputation; il la soutint par ceux qu'il exécuta à Venise, Florence, Mantoue, Naples et Padoue. Selon Descamps, on distingue parmi les ouvrages que Bramer a faits en Italie, une *Résurrection de Lazare* et *St. Pierre reniant Jésus-Christ*, remarquables surtout par l'expression et le coloris. Il excellait à peindre des vases d'or, d'argent, etc. De retour dans son pays, il s'établit à Delft, et y travailla beaucoup, surtout en petit. La plupart de ses tableaux de cette espèce sont peints sur cuivre, et représentent des nuits, des incendies, des cavernes, des souterrains éclairés par des flambeaux. Le poëte Smids fit en vers l'éloge d'un tableau où Bramer avait représenté *Pyrame et Thisbé*. Quelques biographes, et Descamps lui-même, ont présumé, d'après la force et la vérité de la couleur de Bramer, qu'il avait été élève de Rembrandt. C'est une erreur : Rembrandt, né en 1606, ne peut être le maître de Bramer, plus âgé que lui de dix ans, et qui, comme on vient de le dire,

étant parti jeune pour l'Italie, y avait longtemps séjourné. De Fontenai est plus fondé à croire que Bramer dut plutôt sa manière à l'étude du Bassan et de la fameuse *Nuit du Corrège*; mais ne vaut-il pas encore mieux penser que Bramer, doué d'heureuses dispositions, devint habile en étudiant simplement la nature, le meilleur de tous les maîtres? On ignore en quelle année ce peintre mourut. Le musée du Louvre ne possède aucun de ses ouvrages. — De Fontenai fait encore mention d'un BRAMER ou PRAMER, peintre de *Conversations*, né en Hollande, et qui vivait vers la fin du 17^e siècle, mais dont les biographes des peintres des Pays-Bas n'ont point parlé. D—T

BRAMER (BENJAMIN), architecte et mathématicien hessois, contribua beaucoup par ses écrits à répandre et perfectionner les connaissances géométriques en Allemagne, au commencement du 17^e siècle. La plupart de ses ouvrages sont en latin, les autres en allemand; les principaux sont : 1° *Apollonius Cattus, oder Geometrischer Wegweiser* (le Guide géométrique). Il y développe quelques inventions ingénieuses de géométrie pratique, et on y trouve un bon traité des sections coniques. 2° *Geometrisches triangular Instrument* (Description d'un instrument fort commode pour la perspective et pour lever les plans), Cassel, 1630, in-4°. C'est dans cet ouvrage qu'il attribue l'invention des logarithmes à Juste Byrge, son beau-frère, prétention sans fondement, qui n'en a pas moins été répétée de dictionnaire en dictionnaire. (Voy. BYRGE.) 3° *Explicatio et Usus linealis proportionalis*. 4° Plusieurs autres ouvrages, dont on peut voir le détail dans les *Pandectæ Brandenburgicæ* de Hendreich. (Voy. ce nom.) G. M. P.

BRAMHALL (JEAN), naquit à Pontefract, dans le comté d'York, vers 1593. Sa famille était ancienne : il fit ses études et prit ses premiers degrés à l'université de Cambridge; ensuite il entra dans les ordres, obtint plusieurs bénéfices, se maria, et n'en continua pas avec moins d'ardeur ses études et ses fonctions de prédicateur. En 1625, il soutint publiquement, à North-Allerthon, deux disputes contre un prêtre catholique et contre un jésuite, qui avaient défié tout le clergé d'Angleterre, et les écrivains protestants (ne manquent pas d'ajouter qu'il remporta la victoire. Bramhall joignait à ses talents pour la controverse et pour la prédication une grande connaissance des lois et un caractère ferme et intègre, qui lui attirèrent la confiance de ses compatriotes. Choisi souvent pour arbitre des différends qui s'élevaient dans le pays, il y acquit une grande influence. Nommé l'un des hauts commissaires du roi, il remplit cet office avec une grande exactitude, et même, à ce qu'il paraît, avec sévérité, du moins quant aux formes. Appelé en Irlande, en 1633, par lord Wentworth, il y fut choisi pour l'un des commissaires chargés d'une visite ecclésiastique, qui lui donna lieu de connaître l'état des bénéfices de cette île. Tout y était dans la confusion, tant pour le spirituel que pour le temporel; la discipline de l'Eglise était méprisée et les revenus dilapidés. Bramhall ne

put qu'entrevoir les maux sans les guérir; mais, nommé en 1634 évêque de Londonderry, il commença la réforme par son diocèse, puis obtint du parlement d'Irlande plusieurs actes pour casser les baux, autoriser le rachat des rentes, etc., et, tant par ces moyens que par ceux de la persuasion, soutenus d'une infatigable activité, il regagna en quatre années, à l'église d'Irlande, 20 ou 30,000 livres sterling de revenus, sans qu'on pût l'accuser, à ce qu'il paraît, d'en avoir profité ni pour lui ni pour sa famille. Cependant de pareilles réformes n'avaient pu s'opérer sans soulever contre lui un grand nombre d'ennemis, que la fermeté de son caractère avait augmentés en les dédaignant, et qu'avaient pu aiguïr la rudesse et la brusquerie de ses manières. Les troubles d'Irlande venant à éclater le 16 mars 1641, il fut accusé dans le parlement de haute trahison, et, s'étant rendu à Dublin contre l'avis de ses amis, qui lui conseillaient de fuir, il y fut mis en prison. Ses ennemis ne purent néanmoins trouver aucune charge contre lui; il fut remis en liberté sur une lettre du roi, mais sans avoir été acquitté. Bientôt après, les troubles croissant toujours, il fut obligé de quitter Londonderry et l'Irlande, où il n'était pas en sûreté, et passa en Angleterre, où il s'employa avec une grande activité pour le parti du roi, auquel il envoya à Nottingham un présent considérable de vaiselle d'argent. Après la bataille de Maston-Moor, les affaires étant désespérées, il passa à Hambourg en 1644, et de là à Bruxelles, où il exerça son ministère, et vécut principalement des bienfaits des négociants anglais établis à Anvers. En 1648 il repassa en Irlande; mais également poursuivi par les catholiques et par les parlementaires, il fut obligé de quitter ce royaume, d'où il ne put s'échapper qu'à travers les plus grands dangers. A cette époque de détresse, la rentrée inespérée d'une créance de 700 livres sterling, qu'il avait crue perdue, servit à le faire vivre dans son exil, ainsi que plusieurs personnes du parti royaliste qu'il assista de ses secours. Pendant ce second séjour hors de son pays, il se fit connaître par les controverses qu'il soutint contre les théologiens de toutes les nations, et, ayant voulu passer en Espagne pour y éclaircir quelques points de discipline ecclésiastique, à la première auberge où il s'arrêta en entrant dans ce pays, il fut très-étonné d'entendre l'hôtesse l'appeler par son nom. Ayant demandé à cette femme comment elle le connaissait, elle lui confia qu'elle avait vu son portrait, qu'il y en avait plusieurs de répandus sur la route où il devait passer, qu'il y avait ordre de l'inquisition de l'enlever, et qu'il était déjà condamné et pendu en effigie; elle lui avoua de plus que son mari était un des familiers de l'inquisition. Bramhall profita de l'avis et se sauva au plus vite. Après la restauration, étant retourné en Angleterre, il fut nommé, le 18 janvier 1661, archevêque d'Armagh, primat et métropolitain de toute l'Irlande. Il trouva son diocèse dans le plus grand désordre; mais il ne travailla qu'avec prudence à y remédier, répétant souvent « qu'il fallait bien que des gens depuis

« si longtemps hors de sens eussent quelque temps « pour reprendre leurs esprits. » La patience et la modération qu'il montra toujours dans sa conduite contrastaient avec les formes brusques et dures que lui donnait un tempérament colére. Il fut nommé, en 1661, orateur de la chambre des lords du parlement d'Irlande, et employa son influence à obtenir encore plusieurs améliorations dans le sort du clergé. Il mourut en 1663. Ses ouvrages, destinés presque tous à défendre la réformation d'Angleterre contre les accusations des catholiques romains, et la plupart publiés en différents temps, ont été réimprimés, avec sa vie, à Dublin, en 1677, en 4 vol. in-fol. S—D.

BRAN (FRÉDÉRIC-ALEXANDRE), né, le 4 mars 1767, à Rybnitz, dans le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin, mena pendant sa jeunesse une vie ambulante. Il avait parcouru l'Allemagne et presque tout le midi de l'Europe, lorsqu'il lui prit envie de visiter aussi les Pays-Bas. Son séjour prolongé dans ces contrées, à l'époque où elles commençaient à se ressentir des événements de la révolution française, influa sur toute sa vie. Il y puisa le goût de la politique et se livra, sans plan arrêté, à des recherches historiques et statistiques. En 1800, il s'établit à Hambourg, et publia sous le voile de l'anonyme un ouvrage, intitulé *Mélanges*, auquel il en fit succéder un autre en 1804, ayant pour titre : *Mélanges du Nord*. A la même époque, il rédigea un grand nombre d'articles remarquables pour la *Minerve*, que publiait Archenholz. (Voy. ce nom.) Lorsqu'en 1809 celui-ci, découragé par la tournure que prenaient les affaires politiques en Allemagne, se décida à renoncer à ce journal, Bran s'en chargea, et le continua, pendant la première année, sous la direction d'Archenholz, et ensuite tout seul. Par la solidité de son jugement, par sa franchise et par le but louable auquel tendaient ses efforts, il s'acquit l'estime de tous les gens de bien. Les autorités françaises de Hambourg montraient d'abord une grande bienveillance pour lui; mais lorsque la traduction allemande du fameux ouvrage de don Pedro Cevallos, intitulé *Exposé des moyens employés par Napoléon pour usurper la couronne d'Espagne*, parut, et que ces autorités apprirent que c'était Bran qui avait, en secret, fait et répandu cette version, elles le persécutèrent, et il se vit obligé de quitter Hambourg. Fugitif, il séjourna quelque temps à Leipsick, puis à Prague, où il fit paraître un journal intitulé *le Temps*, qui, malgré son grand succès dans les États autrichiens, n'eut qu'une très-courte existence. En 1813, après la bataille de Leipsick, Bran revint à Hambourg, et reprit la direction de la *Minerve*, que, pendant sa fuite, il avait confiée à un de ses amis; et dès lors il substitua, sur le titre de ce recueil, son nom à celui d'Archenholz, qui y avait toujours figuré. Peu de temps après, il commença la publication d'un ouvrage périodique intitulé *Mélanges de littérature étrangère moderne*; mais faute d'abonnés, il cessa bientôt cette entreprise. En 1816, il s'établit à Iéna, comme libraire, et là il publia un autre journal, in-

titulé *Archives ethnographiques*, qui fut accueilli avec une grande faveur. Cet utile recueil, où se trouvent réunis une foule de faits curieux et instructifs, parvint jusqu'à son 44^e volume. On a aussi de lui un *Recueil de pièces relatives à l'amélioration de l'état des juifs en France*, Hambourg, 1806 et 1807, 8 cahiers in-8°. Tous ses écrits sont en langue allemande. Bran mourut le 15 septembre 1851. Il était doué d'une rare intelligence; et, quoiqu'il n'eût pas fait des études proprement dites, il possédait des connaissances variées et étendues. Comme journaliste, il avait pris pour devise : *Moderation et Prudence*. L'université d'Iéna lui décerna, en 1817, le grade de docteur en philosophie.

M—A.

BRANCACCI, illustre famille napolitaine, qui a donné à la France les seigneurs de Brancas, et à l'Église plusieurs cardinaux dans le cours des 13^e et 14^e siècles, savoir : Landolphe BRANCACCIO, cardinal du titre de St-Ange : il naquit à Naples, s'attacha aux princes de la maison d'Anjou, Charles I^{er} et Charles II, et ce fut à la recommandation de ce dernier que le pape Célestin V lui donna le chapeau de cardinal en 1294. Il fut employé à diverses négociations sous le pontificat de Boniface VIII et de Clément V, sous lequel il passa en France. Il se trouva au concile général de Vienne, et mourut à Avignon, le 29 octobre 1322. (*Voy.*, au sujet de ce prélat, Ciaconius, in *Vita pontificum*; et Aubery, *Hist. gén. des cardinaux*.) — Louis, cardinal DE BRANCACCIO, très-savant dans le droit civil et dans le droit canon, fut légat du pape à Naples, sous les papes Innocent VII et Grégoire XII. Ce dernier pontife lui conféra l'archevêché de Tarrente et le chapeau de cardinal en 1408; mais Louis Brancaccio ne jouit pas longtemps de cet honneur : il mourut en 1411. — Nicolas BRANCACCIO, cardinal, frère de Bufile de Brancas (*voy.* BRANCAS), en la personne duquel cette maison s'établit en France, était archevêque de Consenza, dans le royaume de Naples, et s'attacha au parti de Clément VII, qui le créa, en 1578, cardinal-prêtre du titre de St-Marc, puis évêque d'Albano. Il concourut à l'élection de l'antipape Benoît XIII; mais la conduite peu sincère de ce dernier le détacha de son parti, et il vint au concile de Pise, où il donna sa voix pour l'élection d'Alexandre V. Il fut nommé, en 1412, par Jean XXIII, légat au royaume de Naples, et, à son retour, mourut à Florence, le 1^{er} juillet de la même année. — Raynaud BRANCACCIO n'était que protonotaire apostolique, lorsque Urbain VI, qui voulait se faire des créatures, le mit au nombre des cardinaux en 1384. Mais Charles de Duras, qui était alors maître de Naples, avait tant sujet de se plaindre du pape, que Brancaccio n'osa d'abord ni sortir de cette ville ni accepter l'honneur qui lui était offert. Il finit néanmoins par aller joindre Urbain, qui lui témoigna les plus grands égards. Il fut pourvu, par Boniface IX, de l'archiprêtré de Ste-Marie-Majeure, et fut employé par ce pontife, et par ses successeurs, dans plusieurs affaires importantes. Il se trouva au concile de Constance, et mourut à Rome

au mois de septembre 1427. — Thomas BRANCACCIO, neveu du pape Jean XXIII, était évêque de Tricarica, dans le royaume de Naples, quand ce pontife le créa cardinal en 1411. Mais il était peu digne de cet honneur, étant plus adonné aux armes qu'aux lettres, et, outre cela, livré à des vices infâmes. Sortant une nuit d'une maison de débauche, il reçut au visage une blessure qui lui valut le surnom de cardinal balafré (1). — Il y eut, dans le 17^e siècle, le cardinal François-Maria BRANCACCIO, qui avait été successivement évêque de Viterbe, de Porto et de Capaccio. Le vice-roi de Naples ayant envoyé dans cette ville un capitaine d'infanterie, qui entreprit sur les franchises de l'Église, Brancaccio fit tuer cet officier. Cet acte de vigueur brouilla l'évêque avec les Espagnols, mais lui valut la faveur du pape Urbain VIII, qui le fit cardinal en 1654. Il mourut le 9 janvier 1675, laissant un recueil de dissertations latines, où l'on trouve, parmi des sujets très-graves, tels que de *Privilegiis quibus gaudent cardinales in propriis capellis*; de *Pactionibus cardinalium quæ vocantur conclavis capitula*; de *sacro Viatico, in extremo vitæ periculo, certantibus exhibendo*, etc., une question qui paraît moins sérieuse, mais qui n'est pas traitée moins sérieusement; elle a pour objet le chocolat. L'auteur examine si le chocolat à l'eau rompt le jeûne ordonné par l'Église : *An chocolates aqua dilutus, prout hodierno usu sorbetur, ecclesiasticum frangat jejuniû*; et sa décision est qu'il ne le rompt pas. Hecquet l'a réfuté dans son *Traité des dispenses du carême*. Cette dissertation, d'abord publiée à part, en 1665, in-4°, fut réimprimée dans le recueil ci-dessus, à Rome, 1672, in-4°. — Etienne BRANCACCIO, évêque de Viterbe, neveu du cardinal François-Maria, fut honoré de la pourpre le 4^{er} septembre 1681, par Innocent XI. Il mourut le 8 septembre de l'année suivante. Il avait été archevêque d'Andrinople, nonce à Florence et à Venise. — Il y eut aussi un Lelio BRANCACCIO, chevalier de St-Jean de Jérusalem, membre du conseil qu'on appelait *collatéral* pour S. M. catholique, mestre de camp et conseiller de guerre dans les États de Flandre, qui publia un traité sur l'art militaire, intitulé : *della Nuova Disciplina e vera arte militare, libri 8*, Venise, 1582, in-fol.; et un autre, sous le titre de *i Carichi militari, o fucina di Marte*, Venise, les Junte, 1641, in-4°.

G—É et D—R—R.

BRANCADORI PERINI (JEAN-BAPTISTE), noble siennois, naquit à Siennne, en 1674. Après avoir fait ses études dans sa patrie avec succès, il se rendit à Rome en 1695, et y continua d'étudier avec beaucoup d'ardeur les sciences et les belles-lettres. Il fut reçu de l'académie Arcadienne, que nous nommons improprement les Arcades, fut très-assidu à ses réu-

(1) Le Dictionnaire de Moréri ajoute que Thomas Brancaccio assista au concile de Constance, et qu'il mourut à Rome, le 8 septembre 1427. Il est évident qu'il l'a confondu avec Raynaud Brancaccio, faute qui a été copiée dans notre première édition. Ciaconius avait commis cette erreur, qui de son ouvrage avait passé dans le Moréri, bien qu'elle eût été relevée par Aubery, *Hist. générale des cardinaux*.

nions, et y lut souvent avec succès des morceaux en prose et en vers. Son nom arcadien était *Aurindo Buraico*. Il se lia d'amitié avec les hommes les plus distingués par leurs connaissances et leurs talents, particulièrement avec monsignor Sergardi, célèbre poète satirique latin, dont les satires ne furent longtemps connues que sous le nom de *Sectanus*. (Voy. SERGARDI.) Le cardinal Ottoboni, qui avait beaucoup d'estime et d'amitié pour Brancadori, le fit chanoine de St-Laurent in *Damaso*. Il desservait depuis six ans ce canonat, lorsqu'il mourut subitement, à 57 ans, le 19 novembre 1711. On a de lui un ouvrage historique, plus recherché pour les gravures que pour l'ouvrage même, qui n'est qu'un abrégé d'autres, publiés jusqu'alors sur le même sujet. Il est intitulé : *Chronologia de' gran maestri dello spedale del Santo Sepolcro della sacra religione militare di S. Giovanni Gerosolimitano, oggi detti di Malta*, etc., à Rome, chez Dominique de Rossi, 1709, grand in-fol. Ce qui rend ce volume précieux, ce sont soixante-six portraits des grands maîtres, très-bien gravés par Jérôme de Rossi, frère de l'imprimeur, d'après les dessins envoyés de Malte. L'ouvrage est composé d'autant de discours sur les belles actions de chacun des grands maîtres, et sur les principaux événements de l'histoire de l'ordre : ce sont des abrégés fort bien faits en italien, des chronologies et des histoires du même ordre, précédemment écrites en latin. Dans les recueils de poésies, ou *rime*, de l'académie Arcadienne, on en trouve un assez grand nombre de notre auteur; et le 1^{er} volume des *Notizie degli Arcadi morti* contient son éloge, élégamment écrit par l'abbé Cosme Finetti. G—É.

BRANCALEONE DANDALO, sénateur de Rome. Au milieu du 15^e siècle, les nobles romains s'étaient adonnés au brigandage, et ils plongeaient la ville dans une affreuse anarchie; le peuple, pour rétablir l'ordre, confia sa défense à un magistrat étranger, auquel il donna le titre de podestat ou de sénateur, avec le commandement des milices et l'ensemble du pouvoir judiciaire. Brancaléone Dandalo, Bolognais et comte de Casalecchio, fut, en 1253, investi le premier de cette dignité. Il attaqua les nobles qui s'étaient fortifiés dans les vieux monuments de Rome ou dans leurs maisons; il rasa jusqu'à cent quarante de ces tours ou forteresses, et fit pendre les gentilshommes, avec les brigands qu'ils avaient pris à leur solde, aux portes de leurs propres palais; il força Innocent IV, qui régnait alors, et qui se faisait redouter par les plus grands souverains, à se soumettre aux ordres du peuple; il étendit la domination de Rome sur les petites villes voisines. Cependant les Romains parurent enfin fatigués de son excessive sévérité : ils se révoltèrent; mais comme ils avaient envoyé des otages à Bologne pour la sûreté de Brancaléone, ils furent obligés de le laisser sortir de Rome en liberté. Après deux ans, ils le rappelèrent, et lui rendirent un pouvoir exercé par Brancaléone avec un redoublement de sévérité. Il mourut en 1258, aussi cher au peuple qu'il était détesté de la noblesse. Sa tête fut placée

dans un vase précieux au haut d'une colonne de marbre. — Jean-François BRANCALEONE, né à Naples, professa la médecine à Rome, vers 1555, et publia un dialogue intitulé : *de Balneorum Utilitate, cum ad sanitatem tuendam, tum ad morbos curandos, ex Hippocrate, Galeno, cæterisque medicis*, Rome, 1554, in-8°; Paris, 1556, in-8°; Nuremberg, 1556, in-8°. S—S—I.

BRANCAS (VILLARS-LAURAGUAIS-FORCALQUIER-CERESTE). Tous ces noms appartiennent à la famille Brancacci (voy. ce nom), originaire du royaume de Naples, d'une antique noblesse, et déjà illustrée avant l'invasion des Normands. — Bufile DE BRANCAS fut le premier de son nom qui s'établit en France, sous le règne de Charles VII, après avoir soutenu en Italie les intérêts de la seconde maison d'Anjou, qu'il n'abandonna point dans ses malheurs (1). Il la suivit en Provence, où il fut doté de plusieurs fiefs considérables, tels que la baronnie d'Oyse, le marquisat de Villars et le comté de Lauragais. Il mourut en 1416. — Le petit-fils de Bufile, Barthélemy DE BRANCAS, épousa une fille du comte de Forcalquier et de Toulouse, ce qui donna lieu à de Brancas de prendre quelquefois le nom de Forcalquier. — La famille de Brancas s'étant séparée en deux branches, on vit, vers le milieu du 16^e siècle, naître de la seconde Gaspard, André et George. — André DE BRANCAS, connu sous le nom de l'amiral de Villars, vécut sous Henri IV, et tient une place mémorable dans les annales de ce règne. Il s'était jeté dans le parti de la ligue et des Espagnols. Le président Hénault ne dissimule pas qu'André fut soupçonné de vouloir s'emparer de la Normandie pour s'en faire une seigneurie indépendante. Tels étaient alors les projets des différents chefs de partis, qui n'aspiraient qu'à rétablir le système féodal dans sa plénitude. Si la révolte était coupable dans son principe, elle était du moins élevée dans ses desseins. Henri IV sut triompher de celle-ci. Déjà son abjuration avait beaucoup affaibli le parti de la ligue; mais André commandait encore dans Rouen, dont la possession était importante pour les armées royales. Sully préféra les voies de la négociation à une attaque de vive force, qui avait déjà été tentée inutilement. Il raconte avec soin, dans ses *Mémoires*, tous les moyens qu'il employa pour reconquérir au parti de son prince un aussi brave homme que l'amiral, et ce succès lui paraît un de ses plus glorieux services. André garda une fidélité inébranlable à son nouveau maître, et paya sa loyauté de sa vie. Au siège de Douvens, il fut pris et massacré de sang-froid par les Espagnols, qui se vengèrent ainsi de sa défection. Il éprouva le sort de Coriolan, dont il avait retracé l'infidélité et le repentir. Les lettres patentes, citées plus bas, parlent de lui en ces termes : « Lequel ayant signalé sa valeur et son courage en tant d'occasions impor-

(1) Il rendit de si grands services au pape Clément VII, en 1578, et à la religion de Rhodes, que ce pape, par une bulle du 31 janvier 1591, lui confirma la donation que lui avait faite le grand maître de l'île de Nazarin, dans l'Archipel, et lui conféra la charge de maréchal de la cour de Rome. D—R—R.

« tantes, avoit achevé une belle vie par une glorieuse mort, qu'il reçut en servant le feu roi Henri le Grand, notre très-honoré seigneur et aïeul, au siège de Doullens; contre l'armée du roi d'Espagne commandée par le comte de Fuentes. » « L'amiral de Villars, dit Sully, étoit la droiture et la bravoure même; mais ses premiers mouvements étoient d'une violence extrême. » Dans sa conférence avec Sully, il commença par déchirer et jeter au feu le traité convenu, qu'on refit sur-le-champ, et qu'il signa après quelques minutes d'explication. — **George DE BRANCAS**, son frère puîné, lui survécut, et obtint, en 1626, le brevet d'érection du marquisat de Villars en duché-pairie. Les lettres patentes, qui ne furent expédiées qu'en 1632, caractérisent en ces termes les services du nouveau pair : « Notre cousin, le marquis de Villars, étoit dans les armées de notre dit seigneur et aïeul en France-Comté, dont il fut appelé pour être gouverneur du Havre de Grâce, où il a dignement, fidèlement et généreusement servi cet État, et particulièrement en l'année 1625, où notre seigneur et père ayant été obligé de réprimer la rébellion de ceux de la religion prétendue réformée, notre dit cousin auroit équipé à ses dépens vingt-cinq vaisseaux de guerre, dont il (le roi Louis XIII) auroit reçu grand secours en ses affaires, etc. » — Il ne faut pas confondre ce duché de Villars avec celui qui fut érigé en faveur du vainqueur de Denain. Celui-ci n'avait rien de commun avec la famille de Brancas. Le duché-pairie de Villars-Brancas appartenait, comme on l'a vu, à la branche cadette, qui portait aussi le nom de Lauraguais, et le dernier duc de Villars-Brancas est mort dans un âge très-avancé, au mois de décembre 1793, laissant plusieurs héritiers de son nom. (Voy. LAURAGUAIS.) La branche aînée, qui prenait alternativement aussi le titre de comte de Forcalquier, et le nom de Céreste, comme duc à brevet, possédait aussi la grande seigneurie d'Espagne, et s'est éteinte dans la personne du duc de Céreste, mort en 1802. — Cette branche avait donné **Louis DE BRANCAS**, marquis de Céreste, qui servit honorablement par mer et par terre sous Louis XIV et sous Louis XV. Il fut employé dans plusieurs ambassades, où il déploya des talents supérieurs. Il fut fait maréchal de France en 1740, et mourut en 1750, âgé de 79 ans. Le nom originaire de Braccaccio subsiste encore avec distinction dans le royaume de Naples.

D—s.

BRANCAS-VILLENEUVE (ANDRÉ-FRANÇOIS DE), né dans le comtat Venaissin, à la fin du 17^e siècle, fut abbé d'Aulnay, et mourut le 11 avril 1748; il a laissé plusieurs ouvrages de physique et d'astronomie. Les principaux sont : 1^o *Lettres sur la cosmographie; ou le Système de Copernic réfuté*, Paris, 1755, in-8^o. « L'auteur entreprend, dit Lalande, d'y établir que le mouvement des planètes se fait dans des espèces d'épicycloïdes; il n'y a que des rêveries. » Pour ressusciter cet ouvrage mort-né, l'abbé de Brancas le fit reparaître en 1747, en changeant le frontispice, sous le titre de *Système de cosmographie et de physique générale*. 2^o *Institutions astronomiques, ou*

leçons élémentaires d'astronomie, ibid., 1746, in-4^o. 3^o *Explication du flux et du reflux*, etc., ibid., 1749, in-4^o. L'auteur veut établir que ce phénomène, inexplicable dans tout autre système que le sien, en prouve l'exactitude et l'universalité. 4^o *Ephémérides cosmographiques pour 1750*, ibid., 1750, in-12. Il en donna aussi pour les deux années suivantes, relativement à son système de cosmographie; mais on n'en tint aucun compte, dit Lalande. 5^o *Histoire ou Police du royaume de Gala*, traduite de l'italien en anglais, et de l'anglais en français, Londres (Paris), 1754, in-12, traduction supposée. 6^o *Mémoires sur les os fossiles*, 1756. L'abbé de Brancas n'a mis son nom à aucun de ses ouvrages. A. B—r.

BRANCAS. Voyez LAURAGUAIS.

BRANCATO (FRANCESCO), jésuite sicilien et missionnaire très-célèbre en Chine, arriva dans cet empire en 1637, prit le nom chinois de *Pan Kou-kouang*, et commença à prêcher l'Évangile dans les villes de Soutcheou, de Soung-kiang et Chang-hai-lian, dans la province de Kiangnan. À l'aide du nommé Jacques, fils unique du kholao ou ministre Paul, et favorisé par les magistrats, il y construisit plus de quatre-vingt-dix églises et quarante-cinq oratoires dans les divers bourgs et villages du voisinage de ces villes, où le nombre des chrétiens augmenta considérablement. Pendant trente-deux ans, il propagea en Chine le christianisme avec un zèle admirable, jusqu'à ce qu'en 1665, il fut renvoyé de Pékin à Canton, où il mourut en 1671. Son corps fut transporté de là à Nankin, et enterré définitivement à Chang-hai-lian, en dehors de la porte méridionale. Il a publié, entre autres ouvrages chinois, un *Traité sur l'Eucharistie*, avec divers exemples, une *Explication des dix commandements*, une *Refutation des divinations* et un catéchisme très-célèbre qui porte le titre de *Thian chin hoc kho*, ou *Entretien des anges*. Cet ouvrage est encore aujourd'hui un des principaux livres élémentaires des chrétiens chinois. Il parut pour la première fois en 1661. L'archimandrite Hyacinthe Bitchourin, qui a été jusqu'en 1820 chef de la mission russe à Pékin, y a fait imprimer un extrait de ce catéchisme, dans lequel il a changé tout ce qui ne s'accordait pas avec la confession gréco-russe. Dans cette édition, il a par exemple remplacé le mot de messe par celui de liturgie, etc. KL—H.

BRANCOVAN (CONSTANTIN), hospodar de Valachie. Voyez BASSARABA.

BRAND (THÉODORE), né à Bâle, en 1488, fut destiné à la chirurgie par son père qui exerçait cette profession; mais il s'engagea dans les troupes suisses avec lesquelles il passa en Italie où il signala son courage. De retour dans sa patrie, il quitta le service, obtint la charge de conseiller, et celle de premier scolarque, et en cette double qualité se rendit très-utile à la ville et à l'université. En 1539 on le fit tribun du peuple et bourgmestre en 1544. Il mourut le 4 octobre 1558. — **Bernard BRAND**, fils du précédent, était professeur d'institutes de droit romain à Bâle en 1548, quitta cet emploi en 1552, et entra au service de France. De retour dans sa patrie, il

fut nommé membre du conseil, et occupa les premières places de la magistrature à Hombourg, dans le canton de Bâle. C'était un homme très-versé dans les belles-lettres et les affaires publiques. Il mourut de la peste, le 15 juillet 1594. On a de lui, en allemand, une *Histoire universelle, depuis la création jusqu'à l'an 1555*, Bâle, 1555, in-8°, de 644 p., avec figures. La troisième partie de cet ouvrage est une chronique de la Suisse, où l'on trouve plusieurs anecdotes curieuses. U—1 et D—R—R.

BRAND (CHRÉTIEN-HELFGOTT), paysagiste, né à Francfort-sur-l'Oder en 1695, passa sa vie à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses paysages. — Son fils, Christian BRAND, né à Vienne le 15 novembre 1722, n'eut que lui pour maître, et ne tarda pas à le surpasser. L'empereur François 1^{er} fut si charmé de son talent, qu'il le chargea de peindre les parois du château de Luxembourg, et le nomma successivement peintre de la chambre et directeur de l'académie de paysage. Christian Brand était surtout remarquable par la vérité de son coloris, et l'art avec lequel il groupait ses figures; il ne sortit jamais de Vienne, et donna tous ses soins à l'étude de la nature seule. Ses principaux tableaux sont : 1^o la *Bataille de Hochkirchen*, dans le belvédère de la galerie impériale; 2^o les *Quatre Éléments*, formant quatre tableaux; 3^o le *Château d'Austerlitz*, que lui demanda le prince de Kaunitz; 4^o le *Marché de Vienne*, composé de trente feuilles qui représentent les costumes et les attitudes du peuple, etc. Il mourut à Vienne, le 12 juin 1795. G—T.

BRAND (JEAN), ecclésiastique anglais du 18^e siècle, né à Newcastle-sur-Tyne, mort à Londres en 1806, âgé de 65 ans, est auteur des ouvrages suivants : 1^o un poème intitulé *l'Amour illicite*, et publié en 1775; 2^o *Observations sur les antiquités populaires, comprenant les Antiquitates vulgares de M. Bourne, avec des additions à chaque chapitre de cet ouvrage, et un appendix d'articles sur le même sujet, qui ont été omis par cet auteur*, in-8°, 1776; 3^o *Histoire et antiquités de la ville de Newcastle-sur-Tyne, et du comté dont elle fait partie*, 1789, 2 vol. in-4°, avec des vues d'édifices gravées par Fittler (ouvrage de luxe). Brand avait été nommé, en 1784, secrétaire de la société des antiquaires de Londres, et l'on trouve plusieurs mémoires de lui dans l'*Archeologia Britannica*, recueil des mémoires de cette société. X—s.

BRAND (EWALD, comte), chambellan et conseiller privé du roi de Danemark, mourut sur l'échafaud à Copenhague, en 1772. On lui coupa le poing droit, puis il fut décapité et écartelé. Voy. STRUENZÉE. Z—o.

BRANDAN (Saint.). Voyez BRENDAN.

BRANDANO, autrement BARTOLOMEO CAROLI, paysan de Sienne, né en 1488, après avoir passé sa jeunesse dans le libertinage, prit le parti de la pénitence, se dit inspiré et courut le monde sous le nom de *Pazzo di Christo* (le fou du Christ). Il se mêlait de prédire aux princes divers événements qui se sont réalisés depuis. Entre autres prophéties, on lui attri-

bue celle du sac de Rome. Il avait été, par ordre du pape Clément VII, mis dans un sac et jeté dans le Tibre. Il échappa d'une manière extraordinaire, et s'étant aussitôt présenté au pontife, il lui dit : « Vous m'avez mis dans un sac, et Dieu vous mettra aussi dans un sac. » Il mourut en 1554, en odeur de sainteté, dit-on. Jérôme Gigli de Sienne a donné une vie de ce Brandano. Z—o.

BRANDANO ou BRANDAM (ÉDOUARD), gentilhomme anglais, issu de l'illustre famille des Brandon, qui furent depuis ducs de Suffolk, était gouverneur de l'île de Wight, sous Édouard IV. C'était un vaillant chevalier; il se signala en plusieurs duels, surtout dans celui où il resta vainqueur d'un Allemand en présence du roi d'Angleterre. Il fit paraître le même courage à l'armée en France, en Angleterre et en Flandre, sous le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire. A l'entrevue de Louis XI et d'Édouard IV à Pecquigny, ces deux monarques firent l'honneur à Brandam de l'admettre à la table. Le duc de Bourgogne lui donna un hôtel à Bruges, où il se fixa longtemps avec Marguerite Boemond sa femme. Lorsque Alphonse V, roi de Portugal, se rendit en France et en Bourgogne pour solliciter des secours dans la vue de soutenir les droits de sa nièce dona Juana, fille du roi de Castille Henri IV, à la succession paternelle, il attira Brandam à son service, et n'eut qu'à se louer de son dévouement et de son habileté. Les récompenses ne se firent pas attendre. Brandam, naturalisé Portugais sous le nom de Brandano, reçut d'Alphonse la seigneurie de Noudar, qu'il échangea contre celle de Buarcos et Tavarredo dans le Beira. Il mourut à Lisbonne l'an 1508, dans un âge fort avancé, laissant une illustre postérité. Z—o.

BRANDANO, ou BRANDAM (ANTOINE), de la même famille que le précédent, moine portugais de l'ordre de Cîteaux, né à Alcobaça, le 25 avril 1584, enseigna l'Écriture sainte à Coimbre, et fut abbé du monastère d'Alcobaça. Il fit une étude particulière de l'histoire de son pays, et fut chargé de continuer le grand ouvrage intitulé : *Monarquia Lusitana*, que la mort de Bernard de Britto, moine cistercien, avait interrompu, en 1617. Il travailla, pendant près de dix ans, à recueillir des matériaux dans les archives du gouvernement, et dans celles des monastères et des églises. Il publia la 5^e et la 4^e partie de cette grande histoire, à Lisbonne, en 1652, 2 vol. in-fol. Cette suite estimée du corps d'ouvrage le plus considérable et le plus rare que nous ayons sur l'histoire de Portugal embrasse les temps qui se sont écoulés depuis 1457 jusqu'à l'an 1279, c'est-à-dire depuis le règne de Henri, comte de Portugal, jusqu'à la mort d'Alfonse III. Ces deux volumes furent imprimés dans le monastère *Divæ virginis exulis*, qui était alors sous la direction d'Antoine Brandano. Ce savant religieux avait succédé à Emmanuel Menès dans la charge d'archichronographe du roi, et mourut à Alcobaça, le 27 novembre 1657. — François BRANDANO, neveu d'Antoine, né aussi à Alcobaça, en 1604, et, comme lui, religieux de l'ordre de Cîteaux, dans le monastère d'Alcobaça, fut le se-

cond continuateur de la *Monarquia Lusitana*, dont il publia la 5^e et la 6^e partie à Lisbonne, 1630 et 1672, 2 vol. in-fol., qui vont jusqu'à l'an 1325. (Voy. BRITTO.) On a encore de lui un *Discours gratulatoire sur l'établissement de Jean IV sur le trône de Portugal*, Lisbonne, 1641, in-4^o. François Brandano mourut à Lisbonne en 1685, âgé de 82 ans. Il a été loué par George Gardoso, dans l'*Agiologio Lusitano*, ou *Traité des hommes illustres de Portugal*. — Un autre Alexandre BRANDANO fit imprimer, à Venise, 1689, 2 vol. in-4^o, une histoire en italien de la révolution qui mit en 1640 la maison de Bragance sur le trône de Portugal : *Historia delle guerre di Portogallo, succeduta per l'occasione della separazione di quel regno dalla corona cattolica*. — Louis BRANDANO ou BRANDAM, jésuite, né à Lisbonne, où il mourut le 3 mai 1663, a publié en portugais des *Méditations sur l'histoire évangélique pour tous les jours de l'année*, imprimées à Lisbonne en 1679 et 1683, in-4^o. — D. Hilarion BRANDANO ou BRANDAM, savant théologien, né à Coimbre, d'une noble famille, mourut à Lisbonne, le 22 août 1785. On a de lui plusieurs livres de dévotion, entre autres celui-ci : *Vox de Amaado*, Lisbonne, 1579, in-4^o. V—VF.

BRANDEBOURG (FRÉDÉRIC I^{er}, margrave et électeur de), obtint successivement ces deux dignités de l'empereur Sigismond. Il était né à Nuremberg, le 21 septembre 1372, de Frédéric V, burgrave de Nuremberg, de la maison de Hohenzollern, et d'Élisabeth de Misnie. Ses richesses et son habileté lui ayant donné de bonne heure un grand crédit dans l'Empire, il contribua puissamment à l'élection de Sigismond, qui, aussitôt après, en 1412, lui céda en récompense tout le pays de Brandebourg, mais en se réservant la dignité électoral. Frédéric s'y rendit pour en prendre possession ; il reçut à Neubrandebourg la prestation de serment de la plupart des seigneurs : ceux qui s'y étaient refusés d'abord s'y virent bientôt contraints par la force des armes. Appelé, en 1415, à la diète de Constance, le nouveau margrave y exerça la plus grande influence, et dirigea, presque seul, le conseil de l'Empereur. Sigismond eut besoin d'argent ; Frédéric I^{er}, que son économie et l'amitié des négociants de Nuremberg rendaient riche, lui prêta 40,000 écus d'or, et obtint en revanche, par une déclaration signée le 30 avril 1415, les titres d'électeur de Brandebourg et d'archi-chambellan du saint Empire. Le pape Martin V, de la maison des Colonna, qu'on disait alliée de celle de Hohenzollern, le combla de marques de distinction. De retour dans son électorat, il s'engagea à seconder Sigismond dans ses efforts pour soumettre les Bohêmes, qui ne le voulaient pas pour leur roi, sous la condition que l'Empereur, à son tour, l'aiderait à reconquérir la Marche Uckerane, qu'avaient envahie les ducs de Poméranie. Frédéric s'occupa d'abord de faire exécuter cette condition ; les villes hanséatiques d'Hambourg et de Lubeck se joignirent à lui ; les ducs de Poméranie, battus à Angermunde, furent contraints d'abandonner tout ce qu'ils possédaient dans la Marche Uckerane.

V.

L'électeur conduisit les affaires de l'Empereur moins heureusement que les siennes propres ; il ne put parvenir à réduire les Bohêmes. Albert, électeur de Saxe, étant mort sans héritier mâle en 1422, Frédéric, dont le fils avait épousé la fille de ce prince, tenta de s'emparer de ce duché : il fit alliance avec les ducs de Brunswick, qui y avaient aussi quelques droits, aimant mieux partager avec eux qu'avoir à les combattre ; mais l'Empereur n'approuva pas cet arrangement. L'investiture de la Saxe fut donnée au margrave de Misnie, et Frédéric renouça volontairement à ses projets. Il employa les dernières années de sa vie à étendre, par des achats et des traités, des Etats qu'il ne cherchait plus à agrandir par des conquêtes, et à terminer les démêlés qu'il avait eus avec quelques princes d'Allemagne. Actif et puissant jusqu'à son lit de mort, il contribua encore à l'élection de deux empereurs, Albert II et Frédéric III, et mourut à Cadolzburg, le 21 septembre 1440, après avoir partagé ses États entre ses quatre fils, dont le second et le troisième occupèrent successivement le siège électoral. G—T.

BRANDEBOURG (FRÉDÉRIC II, électeur de), fils du précédent, surnommé *Dent-de-Fer*, à cause de sa force : « On aurait dû, dit le plus illustre de « ses descendants (le grand Frédéric), l'appeler le « *Magnanime*, à cause qu'il refusa la couronne de « Bohême que le pape lui offrit pour en dépouiller « George Podiebrad, et la couronne de Pologne, « qu'il déclara ne vouloir accepter qu'au refus de « Casimir, frère du dernier roi Ladislas. » Cette générosité trouva des admirateurs et un ingrat ; les premiers furent les peuples de la Lusace, qui, touchés des vertus de Frédéric, se donnèrent à lui de plein gré : George Podiebrad fut le second. La Lusace était un fief de la Bohême ; il ne put souffrir de la voir passer entre les mains d'un prince qui n'avait pas voulu le dépouiller de la couronne, et porta la guerre dans le Brandebourg ; mais Frédéric savait repousser l'injustice. Podiebrad se vit contraint de lui abandonner, par le traité de Guben, conclu en 1462, Cotbus, Peitz, Sommerfeld, et plusieurs autres villes. L'électeur acquit encore plusieurs domaines ; mais de cruelles infirmités dont sa vieillesse fut affligée, et son amour pour le repos, le déterminèrent, en 1469, à abdiquer en faveur de son frère Albert, dit l'*Achille* (voy. ALBERT L'ACHILLE) ; il ne se réserva qu'une pension de 6,000 florins, avec laquelle il vécut à Plessenbourg, jusqu'au 10 février 1471. G—T.

BRANDEBOURG (JOACHIM II, électeur de), né le 9 janvier 1505, embrassa en 1539 la religion luthérienne, exemple qui fut suivi de toute sa famille et de la plupart de ses courtisans. Il ne prit cependant aucune part aux troubles qui agitèrent alors l'Allemagne, et n'entra point dans la ligue que conclurent à Smalkalde les princes protestants. Son amitié pour Charles-Quint, qu'il avait bien servi, en 1532, dans la guerre contre les Turcs, et des intérêts politiques, furent sans doute les motifs qui l'empêchèrent de se réunir à ceux de son parti : il avait d'ailleurs obtenu de l'Empereur une pleine liberté

de conscience pour lui et ses États ; mais lorsque Charles fit arrêter le landgrave de Hesse (Philippe le Magnanime), en 1547, malgré le sauf-conduit qu'il lui avait donné, Joachim, qui avait été garant de ce sauf-conduit, fut si indigné de cette perfidie, qu'il tira son épée contre le duc d'Albe, en présence même de l'Empereur. On les sépara, et Joachim resta toujours dans le parti de Charles-Quint, en refusant cependant d'adopter l'Interim que ce monarque fit publier. En 1569, il obtint de son beau-frère, Sigismond-Auguste, roi de Pologne, le droit de succéder à Albert-Frédéric de Brandebourg, duc de Prusse, au cas qu'il mourût sans héritiers. Il mourut lui-même peu après, le 5 janvier 1571, empoisonné, dit-on, par un juif de la cour, nommé Lippold, qui craignait d'être appelé à rendre ses comptes. G—T.

BRANDEBOURG (JOACHIM-FRÉDÉRIC, électeur de), petit-fils du précédent, né le 27 janvier 1546, avait cinquante-deux ans lorsqu'il parvint à la régence : il avait été jusque-là archevêque de Magdebourg, et évêque de Havelberg et de Lebus. Il fut le premier prince qui établit dans le Brandebourg un conseil d'État : l'éducation publique fut aussi l'objet de ses soins, et il fonda, à cet effet, le collège de Joachimsthal, où cent vingt étudiants sont élevés, nourris et instruits aux frais du trésor public. Le grand électeur Frédéric-Guillaume transporta dans la suite ce collège à Berlin. Joachim-Frédéric rendit aussi des lois somptuaires fort rigoureuses. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 18 juillet 1608, dans sa voiture, près de Kæpenick, en se rendant à Berlin pour s'y faire guérir d'un mal d'estomac. G—T.

BRANDEBOURG (JEAN-SIGISMOND, électeur de), né le 8 novembre 1572, réunit à ses États le duché de Prusse, en vertu de son mariage avec Anne, fille aînée d'Albert, duc de Prusse, et héritière de ce duché. Ce mariage lui avait aussi donné des droits sur la succession de Clèves, composée des pays de Juliers, Berg, Clèves, et de quelques autres petites souverainetés ; mais ces droits furent contestés par le duc de Wolfgang, Guillaume de Neubourg, qui prétendait en avoir de préférables, à cause de son mariage avec la princesse Anne, fille de l'avant-dernier duc de Clèves. Les deux princes tentèrent, chacun de son côté, de prendre possession de la succession en litige ; mais l'empereur Rodolphe, qui voulait s'en emparer, la mit en séquestre. L'archiduc Léopold entra même dans le duché de Juliers. Les princes protestants s'opposèrent à cette invasion, et formèrent l'alliance connue sous le nom de l'*union*. Jean-Sigismond, qui avait embrassé le protestantisme en 1614, y entra des premiers. Henri IV et les Hollandais lui avaient promis des secours : le duc de Neubourg eut pour lui les Espagnols et la ligue catholique. Jean-Sigismond tenta de nouveau de s'accommoder avec son rival ; mais, dans une discussion qu'ils eurent à ce sujet, l'électeur donna un soufflet au duc, et tout espoir de conciliation fut perdu. Jean-Sigismond ne vit pas la fin de ces démêlés, qui ne furent terminés qu'en 1666, par son

petit-fils Frédéric-Guillaume, dit le Grand Électeur. Il mourut le 25 décembre 1619. G—T.

BRANDEBOURG (GEORGE-GUILLAUME, électeur de), fils du précédent, né le 3 novembre 1595, parvint à l'électorat en 1619, et vit, pendant toute la durée de son règne, ses États ravagés par ses amis et ses ennemis. Les affaires de la succession de Juliers l'occupèrent longtemps, sans qu'il pût les terminer. Naturellement irrésolu, inhabile et faible, dirigé, de plus, par un ministre perfide, le comte de Schwartzemberg, qui voulait, dit-on, parvenir à se faire électeur, George-Guillaume ne prit part à la guerre de trente ans que pour en souffrir. Bien qu'il restât d'abord attaché au parti de l'Empereur, les Marches de Brandebourg furent dévastées par les généraux Tilly et Wallenstein, qui y levèrent d'énormes contributions. Mansfeld les traversa à son tour, et lorsque Gustave-Adolphe entra en Allemagne, l'électeur, qui n'osa pas se déclarer pour lui, se vit forcé cependant de lui remettre les forteresses de Spandau et de Kustrin, que Gustave lui demanda pour assurer sa retraite. Les deux princes eurent une entrevue près de Berlin. « Gustave, dit Frédéric dans ses *Mémoires de Brandebourg*, y parut, « escorté de 1,000 fantassins et de quatre canons, et « réitéra les propositions qu'il avait déjà faites : l'électeur, jeté dans le plus cruel embarras, ne sachant à quoi se déterminer, demanda une demi-heure pour consulter ses ministres. Le monarque suédois s'entretint, en attendant, avec les princesses et les dames de la cour. Les ministres de George-Guillaume, après avoir donné leur avis, en revenaient toujours à ce refrain : *Que faire ? ils ont des canons ?* » Et tout fut cédé. Peu après, l'électeur, mécontent de Ferdinand II, qui exigeait des princes protestants la restitution de tous les biens ecclésiastiques dont ils s'étaient emparés, se rangea du parti de Gustave ; et, peut-être, fût-ce encore plus par crainte du roi que par mécontentement de l'Empereur. La mort du premier, tué à la bataille de Lutzen, vint changer la direction des terreurs de George-Guillaume, et, par suite, de ses résolutions : le 20 mars 1635, il fit sa paix particulière avec Ferdinand ; mais les Suédois n'étaient pas près d'abandonner l'Allemagne : Banier, Wrangel et leurs autres généraux traversaient sans cesse l'électorat, s'y arrêtaient, y levaient des contributions, prenaient des villes. George-Guillaume mourut le 3 décembre 1640, « laissant à son fils, Frédéric-Guillaume, un « pays désolé, dont ses ennemis étaient en possession, « peu de troupes, des alliés dont l'affection était « équivoque, et presque aucune ressource. » G—T.

BRANDEBOURG (FRÉDÉRIC-GUILLAUME, dit LE GRAND ÉLECTEUR de), fils du précédent, naquit à Berlin, le 6 février 1620, et passa sa jeunesse à Leyde, en Bohême et en Hollande. Le comte de Schwartzemberg, ministre de son père, craignant la pénétration et la fermeté du jeune prince, le tint éloigné de la cour : il en profita pour apprendre de bonne heure le métier des armes dans le camp de Frédéric-Henri d'Orange, et aux sièges des forts de Schenck et de Breda. Parvenu à la régence en 1640,

il trouva l'électorat dans un état tel, qu'il était, dit le grand Frédéric « un désert affreux, où l'on ne reconnaissait les villages que par des monceaux de cendres qui empêchaient l'herbe d'y croître, et les villes que par des décombres et des ruines. » Frédéric-Guillaume s'occupa d'abord du soin de réparer tant de malheurs; il se défit du ministre qui avait contribué à les causer, reprit les forteresses qui étaient encore entre les mains des Suédois, mit de l'ordre et de l'économie dans les finances, conclut une trêve avec la Suède, une alliance avec la Pologne, et vit enfin, par le traité de Westphalie, ses frontières fixées, son territoire libre d'ennemis, et sa situation assez tranquille pour pouvoir aspirer à la gloire, sans compromettre sa sûreté. La guerre que Charles-Gustave, roi de Suède, déclara à la Pologne, lui en fournit bientôt l'occasion. L'électeur était allié de cette république; mais il connaissait l'incertitude de ses résolutions, les embarras qui naissaient de sa constitution intérieure, et, après avoir hésité quelques mois, il jugea qu'il était de son intérêt de s'unir avec le roi de Suède, voisin plus redoutable et allié plus puissant. Ce nouveau traité fut conclu à Königsberg en 1656; les deux souverains réunirent leurs troupes, et remportèrent, presque aussitôt, dans les environs de Varsovie, une victoire décisive, mais qui fut disputée pendant trois jours. Ils auraient poursuivi de concert leurs succès, si l'empereur Ferdinand III, craignant leur bonne intelligence, n'avait embrassé la défense de la Pologne: le roi de Danemark en fit autant, et Frédéric-Guillaume, prévoyant la nouvelle direction qu'allaient prendre les affaires, renonça à l'alliance de la Suède, fit sa paix avec la Pologne, régla, par le traité de Bromberg en 1657, ses prétentions, ainsi que celles de la république, et se joignit ensuite à l'Empereur et au roi de Danemark. Habile à former, à abandonner et à changer ainsi ses alliances, il s'était ménagé celle de Louis XIV, lors de son union avec la Suède, et sut profiter de ses nouvelles liaisons pour s'emparer, sur ces mêmes Suédois, d'une partie de la Poméranie. La mort de Charles-Gustave amena des ouvertures de paix: elle était désirée de tous les États, et fut conclue dans l'abbaye d'Oliva, près de Dantzick. On garantit à l'électeur le traité de Bromberg, et l'on reconnut sa souveraineté sur la Prusse. Il ne s'appliqua pendant quelque temps qu'à rétablir la prospérité intérieure de ses États: « Il relevait les murailles détruites des villes; les déserts devenaient des champs cultivés; les forêts se changeaient en villages, et des colonies de laboureurs nourrissaient leurs troupeaux dans des endroits que les ravages de la guerre avaient rendus l'asile des bêtes sauvages. » Les affaires générales de l'Europe attirèrent bientôt toute son attention: la puissance de Louis XIV commençait à devenir effrayante; la Hollande était menacée; ses alliés l'abandonnaient; Frédéric-Guillaume s'engagea à lui fournir des secours, et à ne point faire de paix séparée avec ses ennemis. L'empereur Léopold accéda bientôt à cette alliance; mais le général autrichien Montécuculli n'agissait qu'avec circonspection et froi-

deur: l'électeur ne put le décider à pousser vivement la guerre. Turenne gagnait les batailles; les provinces que l'électeur possédait en Westphalie furent perdues, et il se vit forcé, en 1673, de conclure à Vossem un traité de neutralité qui ne fut pas de longue durée. La Hollande se releva de sa chute; l'invasion et le pillage du Palatinat, en 1674, soulevèrent tout l'Empire; l'électeur se joignit au général Bournonville, qui commandait les troupes impériales; mais Bournonville, encore plus lent que Montécuculli, avait toujours Turenne pour adversaire: la partie n'était pas égale, les impériaux furent battus. Sur ces entrefaites, Frédéric-Guillaume, dont les quartiers étaient en Franconie, apprend que les Suédois sont entrés dans les Marches de Brandebourg, et les mettent au pillage; le prince d'Anhalt, qui y commandait, n'était pas assez fort pour leur résister. L'électeur part de son camp, arrive à Magdebourg, reprend Rathenau par ruse, marche avec 5,600 chevaux contre l'armée suédoise, et la défait près de Fehrbellin, lorsqu'elle ignorait encore son arrivée: le reste de la campagne répondit à ce glorieux début. Frédéric-Guillaume prit Anclam, Stettin, Stralsund, fit une descente dans l'île de Rugen. Prévenu que le comte de Horn était entré en Prusse par la Livonie avec 16,000 Suédois, il part de Berlin avec 9,000 hommes, poursuit les Suédois qui se retirent, fait faire à toutes ses troupes sept grands milles d'Allemagne sur des traîneaux qu'il avait fait préparer sur les glaces du Frisch-Haff, et termine cette étonnante expédition par la déroute complète des ennemis. Les dernières années de sa vie furent moins agitées et non moins glorieuses, car il les employa pour le bien de ses sujets. Un traité conclu en 1679 à St-Germain-en-Laye mit fin à ses différends avec la France. L'asile qu'il accorda, en 1685, aux protestants bannis par la révocation de l'édit de Nantes, troubla la bonne intelligence des deux cours, mais l'électeur ne vit pas le commencement de la nouvelle guerre. Sa réputation avait pénétré jusqu'en Asie. « Murad Gheray, kan des Tartares, rechercha son amitié par une ambassade: l'interprète du Budziak avait un nez de bois et point d'oreilles, et l'on fut obligé d'habiller l'ambassadeur, dont les haillons ne couvraient pas la nudité, avant que de l'admettre à la cour. » Frédéric-Guillaume mourut le 28 avril 1688, laissant pour héritier son fils Frédéric III, qui fut le premier roi de Prusse (voy. FRÉDÉRIC), et une mémoire que l'emportement de son caractère, son penchant à l'ivrognerie, et la versatilité de ses alliances, n'ont point empêché d'être honorée; car il ne cessa jamais de songer au bonheur de ses peuples, et fit de grandes choses avec de petits moyens.

G—T.

BRANDER (GEORGE-FRÉDÉRIC), mécanicien célèbre, né à Ratisbonne, en 1715, annonça de bonne heure un goût décidé pour la mécanique. Après avoir fait des essais isolés et des études préliminaires à Nuremberg et à Altdorf, il se rendit, en 1754, à Augsbourg, où il gagna d'abord sa vie en exécutant des instruments de chirurgie. Ses relations avec des savants distingués, tels que Haasen, Wengen et sur-

tout le célèbre Lambert, étendirent ses idées, développèrent son talent naturel ; et la généreuse protection de Joseph de Halder, banquier fort riche, le mit en état de poursuivre ses inventions. Il s'occupa alors de la composition des instruments de mathématiques, et ne tarda pas à acquérir une réputation que Lambert contribua beaucoup à répandre ; il exécuta, en 1757, les premiers télescopes qui aient été vus en Allemagne. On lui doit l'invention du micromètre de verre et de quelques autres instruments d'une moindre importance, qu'il a décrits lui-même avec une grande exactitude. On voulut l'attirer à St-Petersbourg, à Vienne, à Copenhague, à Paris ; mais il préféra de rester à Augsbourg, où l'attachaient la reconnaissance et l'habitude. L'académie des sciences de Munich le reçut au nombre de ses membres. En 1779, il remporta le grand prix de celle de Copenhague, et publia sa dissertation sous ce titre : *Description d'un nouvel instrument destiné à mesurer les distances inaccessibles par une seule station, pour les ingénieurs et les artilleurs*, Augsbourg, 1781, in-8° de 55 p. et 2 planches. On a aussi de lui les dissertations suivantes, toutes en allemand, imprimées à Augsbourg : 1° *Polymetroseopium dioptricum*, 1764, in-8° de 16 p. et 1 planche : c'est une lunette qui renferme un micromètre, et peut tenir lieu de chambre obscure. 2° *Nouvelle Balance hydrostatique*, suivie de l'essai de Lambert sur l'aéromètre pour les sels, 1771, in-8° de 12, 20 et 62 p. et 2 planches. 3° *Baromètre portatif pour mesurer les hauteurs*, 1772, in-8° de 24 p. et 1 planche. 4° *Planchette géométrique universelle*, 1772, in-8° de 62 p. et 1 planche. 5° *Goniomètre amphidioptrique*, 1772, in-8° de 71 p. et 2 planches. 6° *Petite Machine pneumatique*, 1774, in-8° de 40 p. et 2 planches. 7° *Sextant à miroir, planchette perfectionnée et théodolite*, 1774, in-8° de 76 p. et 5 planches. 8° *Nouvelle Chambre obscure et microscope solaire*, 1769, in-8°, fig. 9° *Double Microscope*, 1769, in-8°, fig. 10° *Système pour tracer des échelles*, 1772, in-8°, fig. 11° *Arithmetica binaria*, 1775, in-8° de 40 p. et 2 tableaux. 12° *Nouvelle Chambre obscure*, 1769 ; la même, perfectionnée, 1775, in-8° de 40 p. et 2 planches. 13° *Planisphère astrologique équatorial*, 1775, in-8° de 64 p. et 1 planche. 14° *Quart de cercle à miroir, de Hadley, perfectionné*, 1777, in-8° de 64 p. et 1 planche. 15° *Déclinatoire et Inclinatoire magnétique*, 1779, in-8° de 72 p. et 2 planches. 16° *Règles pour dessiner la perspective*, 1772, in-8°, fig. 17° *Description et usage de l'échelle logarithmique*, 1772, in-8°. 18° *Instrument géométrique universel, en forme de compas de proportion*, 1780, in-8° de 64 p. et 2 planches. Brander mourut le 1^{er} avril 1785 ; son cabinet, dont on fit le catalogue, était composé de cent deux instruments. Jean Bernoulli a publié à Berlin, en 1785, la *Correspondance de Brander avec Lambert, sur des questions de physique et de mécanique*. G—T.

BRANDER (GUSTAVE), négociant suédois, s'établit à Londres, et, sans négliger les intérêts de son commerce, cultiva l'histoire naturelle avec beaucoup de succès. Admis à la société royale, il enrichit son

musée d'une belle suite de fossiles et de pétrifications du Hampshire. Daniel Solander en a donné la description en latin, Londres, 1766, in-4° de 43 p. avec 9 pl. Ce volume est peu commun. (Voy. SOLANDER.) Brander mourut en 1787. Il est auteur de quelques opuscules insérés dans les *Transactions philosophiques*, entre autres d'une curieuse dissertation en anglais sur les *Bélemnites*. W—s.

BRANDES (JEAN-CHRISTIAN), poète et auteur dramatique, célèbre, moins par la supériorité de ses talents, que par la singularité et les malheurs de sa vie. Il naquit à Stettin, le 15 novembre 1735. Son père, après avoir lutté longtemps et inutilement contre la misère, abandonna sa famille ; et sa mère, forcée d'entrer comme gouvernante dans une maison bourgeoise, confia le jeune Brandes aux soins d'une tante pieuse, mais bigote, qui, en le traitant avec une extrême sévérité, rendit menteur et dissimulé cet enfant d'une humeur indépendante et d'un caractère léger et vif. Après avoir suivi quelques temps les écoles publiques, Brandes devint commis d'un petit marchand. De mauvais conseils et de mauvaises lectures l'égarèrent ; il vola son maître, avec le dessein de s'embarquer pour l'Amérique, où il avait lu que l'on faisait fortune. Découvert, battu, et sur le point d'être arrêté, il s'échappa, sortit de Stettin, et, encore enfant, commença une vie errante qui l'exposa à des dangers de tout genre, et lui fit souffrir tout ce que la misère a de plus cruel. Tour à tour mendiant, apprenti menuisier, gardeur de cochons, valet d'un charlatan de campagne ; tantôt près de se noyer, tantôt sur le point d'être dévoré par les chiens, se glissant dans les villes ou tombant au milieu de la campagne, accablé d'une fièvre ardente, il erra pendant dix-huit mois en Poméranie, en Prusse, en Pologne, quelquefois secouru, plus souvent repoussé, et conservant, malgré ses fautes et son avilissement, des sentiments honnêtes. Lassé d'errer et de souffrir, il revint à Stettin, où sa mère et sa tante le reçurent avec tendresse. Elles l'envoyèrent peu après à Berlin, chez un de ses parents qui le fit élever dans la maison d'un ministre ; mais la mauvaise fortune qui poursuivait Brandes l'empêcha d'y rester : presque forcé de s'enfuir, il alla à Hambourg, et retomba dans toutes les horreurs de la misère. M. de Buchwald, gentilhomme holsteinois, le prit à son service, et l'emmena à Lubeck : sa situation devint douce et tranquille. Son maître, s'apercevant du talent qu'il avait pour écrire et pour rédiger, en fit son secrétaire. Brandes étudia, lut, étendit ses connaissances, ses idées, et, témoin de quelques représentations théâtrales, prit le goût du spectacle. L'art dramatique était alors en Allemagne dans toute sa grossièreté primitive ; des comédiens ambulants jouaient des farces ou des pièces empruntées aux théâtres étrangers ; aucun goût, aucune vraisemblance, aucune règle ne régnaient sur la scène ; cependant le public commençait à y prendre intérêt. Brandes s'engagea en 1756 dans la troupe de Schonemann, et la suivit à Hambourg, où il débuta dans le *Démocrète* de Regnard, et dans

la *Mort de César* de Voltaire : il n'eut aucun succès, et aurait été renvoyé sans l'entremise d'Eckhof, acteur célèbre, qui se chargea de lui donner des leçons ; mais Schonemann fut bientôt obligé de congédier sa troupe ; et Brandes, tantôt sans engagement, tantôt placé dans des troupes ambulantes, passa encore plusieurs fois de l'état de comédien à celui de domestique. Il parut sur les théâtres de Stettin, de Berlin, de Magdebourg, de Breslau ; il donna des leçons de danse. Son talent se perfectionnait, surtout dans les rôles comiques. Il avait commencé à écrire : ses deux premières pièces, *l'Irrésolu* et *l'Enlèvement ou l'Erreur risible*, réussirent peu. L'amitié et les conseils de Lessing lui firent faire des progrès ; il devint un des bons acteurs de la troupe du directeur Schuch. Son mariage avec Charlotte Koch, et les brillants débuts de sa femme, assurèrent son existence, qui continua d'être errante, mais cessa pour un temps d'être malheureuse. Sa tragédie de *Miss Fanny, ou le Naufrage*, eut un grand succès à Munich : Ramler, Mendelssohn et Engel devinrent ses amis. Appelé à Weimar par la duchesse Amélie, il y passa le temps le plus heureux de sa vie ; il y composa plusieurs ouvrages, entre autres sa tragédie d'*Olivie*, et son opéra d'*Ariane à Naxos*, dont le célèbre Benda fit la musique, et où madame Brandes chanta le rôle d'Ariane avec le plus brillant succès (1). L'incendie du château de Weimar, qui éclata le 6 mai 1774, força la troupe d'aller chercher fortune ailleurs. Brandes parut successivement sur les théâtres de Manheim, de Leipsick, de Hambourg ; sa femme, et sa fille Minna, célèbre par sa beauté et par sa voix, lui valurent partout des applaudissements et de bons revenus ; mais aussi des querelles, des rivalités, des jalousies qui troublèrent son repos. Trompé par la bonne fortune, ou découragé par la mauvaise, il négligea de s'assurer un sort indépendant. Son fils, sa femme et sa fille moururent à peu d'intervalle les uns des autres : celle-ci, qu'il chérissait tendrement, ne le paya pas de retour, et Brandes vit les dernières années de sa vie en proie, comme les premières, à l'indigence et aux mauvais succès. Il s'occupait à travailler et à dialoguer, pour les théâtres de Berlin et de Dresde, des pièces dont on lui fournissait le sujet et le canevas, lorsqu'il mourut à Berlin, le 10 novembre 1799. Comme acteur, son mérite était presque nul ; comme poète dramatique, il est médiocre : le *Comte d'Olsbach* et le *Marchand anobli* sont ses meilleurs ouvrages ; ses caractères sont quelquefois assez variés, son dialogue naturel est rapide ; mais ses intrigues sont usées, et on ne trouve en lui ni un peintre habile ni un observateur profond. Il a publié deux recueils de ses pièces : le premier parut à Leipsick, sous le titre de *Comédies de Jean-Christian Brandes, 1774-76*, 2 vol. in-8°. Il est précédé d'une préface assez intéressante sur

l'art dramatique ; le second parut aussi à Leipsick, *Recueil des ouvrages dramatiques de Jean-Christian Brandes, 1790-91*, 8 vol. in-8°. Il a aussi écrit lui-même ses mémoires avec les plus grands détails et beaucoup de franchise, sous le titre de *Mon Histoire*, Berlin, 1799, 1800, 5 vol. in-8° (1) ; 2^e édition avec 4 gravures, Berlin, 1802. G—T.

BRANDÈS (ERNEST), homme de lettres et homme d'État, né à Hanovre en 1758. Il fut dès son enfance d'une complexion très-faible, et ses organes soutenaient à peine l'action et la sensibilité de son âme. Il étudia, de 1775 à 1778, à l'université de Goettingue, dont il devint par la suite le bienfaiteur, quand, parvenu au poste de secrétaire du cabinet, le gouvernement hanovrien lui confia la direction suprême de cette école. Son père avait été avant lui chargé des mêmes fonctions. Brandès, en faisant de Goettingue l'objet particulier de ses soins, rendit service, non-seulement à sa patrie, mais aux sciences et à l'Europe entière ; il regardait cette célèbre école comme sa famille, d'autant plus que deux de ses plus grands maîtres, Heyne et Blumenbach, étaient ses beaux-frères. Brandès avait voyagé en France, en Hollande et en Angleterre. Dans ce dernier pays, il s'était lié avec une foule de personnes considérables, entre autres avec Burke. Il eût été appelé à jouer un rôle important en Angleterre, si alors le parti de Burke et de Fox fût parvenu à la tête des affaires. Celui qu'il joua dans son propre pays, quoique moins brillant à cause de la petitesse du théâtre, n'en fut pas moins honorable et utile. Il resta en place, comme conseiller intime du cabinet, jusqu'en 1803, que des troupes françaises occupèrent l'ancien électorat de Hanovre. Il fut au nombre des députés qui allèrent conclure la capitulation avec le chef de l'armée française, et resta membre du gouvernement jusqu'au moment où les états du pays furent abolis et remplacés par une *commission de gouvernement*. Brandès s'était acquis une telle estime, que sa mort, bien qu'il ne fût plus qu'un simple particulier, fut regardée comme une calamité publique, et que toutes les classes des habitants de Hanovre se portèrent spontanément à ses obsèques : il mourut dans cette ville, le 15 mai 1810. Il avait une mémoire prodigieuse, et un talent particulier pour l'observation. Ses voyages, ses places, le genre de ses études, lui avaient donné une grande connaissance des hommes et des choses, de l'esprit, des mœurs, et des défauts de son siècle. On retrouve ce caractère dans tous ses ouvrages ; et, dans les derniers, on a cru entrevoir même un peu de morosité et d'exagération ; les principaux sont : 1^o *Remarques sur les théâtres de Londres, de Paris et de Vienne*, 1786, remplies de finesse et de goût. 2^o *Remarques sur les femmes*, 1787. C'est dans cet ouvrage que l'auteur commença à se montrer censeur rigoureux de l'esprit du siècle. 3^o *Considérations politi-*

(1) Cette tragédie parut en France sous ce titre : *Ariane abandonnée dans l'île de Naxe*, mélodrame en 3 scènes et en prose, imité de l'allemand, précédé de *Réflexions sur le mélodrame* (par J.-B. Dubois), Paris, Brunet, 1781, in-8°.

D—R—R.

(1) Cet ouvrage a été traduit en France sous ce titre : *Mémoires de J.-E. Brandes*, traduits de l'allemand, précédés d'un *Essai sur le théâtre allemand* par Picard, Paris, Ponthieu, 1824, 2 vol. in-12.

D—R—R.

ques sur la révolution française (1), 1790. 4° *Sur l'Influence déjà exercée par la révolution française en Allemagne*, 1792. Brandès avait parfaitement jugé notre révolution, et ces deux écrits en font foi. 5° *Sur l'Esprit du temps en Allemagne vers la fin du 18^e siècle*, 1808. 6° *Sur la Coutume des pères et mères de se faire tuteur par leurs enfants*, 1809. Cet écrit prouve combien l'auteur savait creuser profondément en moraliste pratique, et rattacher aux circonstances en apparence les plus indifférentes tout l'ensemble des mœurs sociales. 7° *De l'Influence que l'esprit du temps a exercée sur les classes élevées de la nation allemande*, 1810. L'auteur ne survécut pas à l'impression de cet ouvrage, qui n'est pas au-dessous des précédents. Outre ces livres, qui sont tous en allemand, et qu'on lira encore longtemps avec fruit, Brandès a fourni beaucoup d'articles aux journaux les plus estimés, entre autres à la *Gazette littéraire de Goettingue*, et au célèbre *Journal politique* de feu Schlœtzer. (Voy. ce nom.) Dans le premier de ces écrits périodiques, on doit distinguer surtout son *Analyse des ouvrages de Burke sur la révolution française* (1791); celle des *Mémoires sur le jacobinisme*, par l'abbé Barruel, où Brandès entreprend de réfuter cet écrivain; dans le second (cahier 51^e), un morceau sur les associations secrètes, qui offre les renseignements les plus curieux et le jugement le mieux motivé sur l'ordre fameux des illuminés. Son ami, Reiberg de Hanovre, écrivain estimé, a publié une esquisse de sa vie dans la *Gazette générale de littérature* qui paraît à Halle, feuilles des 28, 29 et 30 juin 1810; et son illustre beau-frère, Heyne (Voy. ce nom) a lu, dans une séance de la société royale de Goettingue, dont Brandès était membre, son éloge historique, imprimé séparément sous le titre de *Memoria Ernesti Brandès*, 1810, in-4° de 11 p. V—s.

BRANDI (GIACINTO), peintre, né en 1623, à Poli (suivant Dominici, à Gaëte), dans le royaume de Naples, était fils d'un artiste qui excellait dans le décor et les arabesques. Bien fait et d'une très-jolie figure, il servit souvent de modèle à l'Algarde, qui reconnut d'heureuses dispositions dans cet enfant, et tenta vainement de lui faire étudier la sculpture. Brandi avait hérité du pinceau léger et spirituel de son père, et devait l'employer à un plus noble usage; il entra chez le Scrmentia, peintre de Bologne, grand imitateur du Guide, et ensuite dans l'école de Lanfranc, où il puisa une couleur sage, une composition variée, bien entendue, et une touche facile. Sa manière expéditive et agréable lui valut bientôt une infinité de travaux, le titre de chevalier, celui de prince de l'académie de St-Luc, et surtout beaucoup d'argent, qu'il recherchait, moins cependant par avarice que par amour pour le luxe, les plaisirs et la représentation. Il avait un carrosse, un nombreux domestique, et il dédaignait la société des artistes; un seul, Michel-Ange-des-Batailles, resta toujours son ami. Une aventure malheureuse fit naître ou

augmenta son éloignement pour les autres, et lui fit licencier sa nombreuse école: un de ses élèves, Philippe Rosa, ou Roos, de Tivoli, habile peintre d'animaux, épris de l'une de ses filles, parvint à l'enlever furtivement de la maison paternelle. Un valet, revêtu de la livrée d'un grand seigneur, vint chercher Brandi de la part de son maître; le peintre y court, et les amants profitent de son absence pour se rendre à l'église. Ils étaient sur le point d'être unis, lorsque Brandi arrive furieux, veut tuer Roos qui s'esquive, et se venge sur sa fille qu'il fait enfermer dans un couvent. Néanmoins le mariage se conclut quelque temps après, au grand regret du peintre orgueilleux. Brandi exécuta beaucoup de tableaux; mais il eût mieux valu pour sa gloire qu'il n'en laissât qu'un petit nombre, et qu'ils fussent plus achevés. Il négligeait la correction du dessin, et n'arriva jamais à la hauteur du style de son maître. Ses meilleurs ouvrages, suivant Lanzi, sont un *St. Roch*, à Ripetta; le tableau du maître autel de l'église des Stigmates, aussi à Rome, et quelques autres tableaux qu'il fit pour Gaëte. Le plus connu de ses élèves est Felice Ottini, qui peignit une chapelle aux jésuites de Rome, et qui mourut bientôt après. L'Orlandi lui donne aussi pour élèves Carlo Lamparelli et Alessandro Vaselli. Brandi mourut en 1691, à l'âge de 68 ans; il laissa peu de fortune à son fils, qui devint avocat. — On connaît un autre BRANDI (*Dominique*), Napolitain, qui peignait les animaux, et qui mourut en 1756, à 53 ans. C—N.

BRANDIS (JEAN-FRÉDÉRIC), professeur de jurisprudence à l'université de Goettingue, né à Hildesheim, le 11 septembre 1769, mort à Goettingue en 1790. Après avoir commencé à étudier le droit civil de procédure chez son père, avocat distingué, il alla à Goettingue, et y poursuivit ses études avec beaucoup de succès, jusqu'en 1783 qu'il fit des voyages à Wetzlar, à Ratisbonne et à Vienne. Revenu à Goettingue en 1787, il fut choisi pour occuper une chaire de droit féodal impérial. Le programme qu'il publia en 1788 fit concevoir beaucoup d'espérances. Il se proposait de donner aussi une histoire du droit canonique, lorsqu'une mort prématurée l'enleva à ses travaux. Brandis avait les facultés étendues, une grande pénétration, de vastes connaissances, et un esprit assez supérieur pour qu'on dût croire qu'il gagnerait beaucoup en mûrissant. Peu de méthode, de la précipitation et de l'inconstance ternissaient ces qualités. Il voulait séparer, dans l'enseignement, la partie du droit romain encore en vigueur en Allemagne, de celle qui n'a plus force de loi, et qui peut être rangée parmi les antiquités. Il faisait peu de cas aussi des connaissances théoriques, lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées de vues pratiques. Son caractère, franc et sensible, avait de l'emportement, et sa vie était peu régulière. La promptitude satirique de son esprit fit souvent méconnaître la bonté de son cœur. Ses principaux ouvrages, ou plutôt ses essais, sont : 1° *Diss. inaug. de vera ordinis succedendi ex majoratu notione, ex pactis familiarum illustrium repetenda*, 1784; 2° *Histoire de la constitution intérieure*

(1) Une traduction française de cet ouvrage a paru à Paris, 1701, in-8°.

de la chambre impériale, surtout par rapport à l'organisation des sénats (en allemand), Wetzlar, 1785; 3^e sur le Droit public féodal impérial et ses sources, 1788, etc. G—T.

BRANDMULLER (JACQUES), habile jurisconsulte et petit-fils de Jean Brandmuller, partisan d'Oecolampade et de sa doctrine, et dont il nous est resté beaucoup de sermons et d'oraisons funèbres, naquit à Bâle en 1617. Il obtint la chaire des *Institutes* dans sa patrie en 1652, et celle des *Pandectes* en 1666. Sa réputation attira beaucoup d'étrangers à Bâle. Il joignait, à une grande connaissance du droit, une érudition non moins profonde dans les antiquités romaines et les belles-lettres. Il faisait des vers médiocres avec la plus grande facilité. Il mourut en 1677. On a de lui, entre autres ouvrages : *Manuductio ad jus canonicum et civile*, et beaucoup de dissertations sur les matières de droit. U—I.

BRANDMULLER (GRÉGOIRE), peintre, né à Bâle, le 25 août 1661, d'un orfèvre, membre du conseil de la ville. De bons dessins et des estampes qu'il trouva chez son père développèrent en lui le goût des arts. Placé ensuite chez Gaspard Meyer, peintre médiocre, il le quitta lorsqu'il eut atteint sa dix-septième année, pour se rendre à Paris, où il entra dans l'école de Lebrun, qui ne tarda pas à le charger de quelques-unes des peintures exécutées sous sa direction. Brandmuller, appelé à Prague, n'y séjourna que peu de temps, et revint près de son maître, qui le fit travailler au château de Versailles. Ses talents, l'amitié de Lebrun, et ses succès à l'académie de Paris, où il remporta les premiers prix, l'exposèrent aux attaques de l'envie. Il sut quelque temps y résister par une conduite irréprochable; mais, doué d'un caractère très-doux, il prit ensuite le parti de retourner dans sa patrie. L'accueil qu'il reçut de ses compatriotes le détermina à se fixer parmi eux, et il se maria en 1686; mais sa trop grande assiduité au travail, et l'ardeur avec laquelle il s'y livrait, le conduisirent au tombeau le 7 juin 1691, lorsqu'il n'avait pas encore atteint sa 30^e année. Il emporta les regrets de ceux qui l'avaient connu, et laissa en Allemagne la réputation d'un peintre très-distingué. Descamps assure que ses sujets étaient traités avec feu et avec noblesse, qu'il avait de la correction dans le dessin, de la justesse dans l'expression, de la force dans le coloris et de la franchise dans l'exécution. Quoique son goût se portât vers le genre historique, il fit plusieurs portraits qui contribuèrent à sa réputation. On cite, parmi ses principaux ouvrages, une *Descente de croix*, faite pour l'église des capucins de Dornach; une belle copie de la *Bataille d'Arbelles*, d'après Lebrun; une *Course romaine*; un *Baptême de Jésus-Christ*. Il travailla principalement pour les cours de Wurtemberg et de Bade-Dourlach. Excepté les travaux qu'il fit sous la direction de Lebrun, et qu'il serait aujourd'hui très-difficile de reconnaître parmi ceux de ses condisciples, ce peintre n'a en France aucun tableau connu qui puisse y faire apprécier son talent. D—T

BRANDO, BRAND ou BRANDS (JEAN), né à

Hortenesse, en Flandre, dans le territoire de Hulst, fut religieux de l'abbaye des Dunes, de l'ordre de Cîteaux, et prit à Paris le titre de docteur en théologie, que lui refusa cependant Adrien de Budt. Il mourut à Bruges, le 15 juillet 1428, et laissa une chronique manuscrite, depuis le commencement du monde jusqu'à l'année 1413 environ. M. Lammens, bibliothécaire de l'université de Gand, en possède une belle copie sur parchemin, et Foppens en mentionne plusieurs exemplaires dont il est difficile de déterminer aujourd'hui quel a été le sort. L'évêque d'Anvers, Nelis (*voy. ce nom*), avait formé le dessein de publier cette *célèbre chronique*; car c'est, dit-il, le titre dont l'honorent tous ceux qui en parlent. Meyer avoue qu'elle lui a été d'un grand secours dans la rédaction de ses *Annales*. Il est vrai que Gilles de Roze, religieux du même monastère, en fit un abrégé continué jusqu'à l'an 1465, et qu'Adrien de Budt, cité plus haut et qui appartenait aussi à l'abbaye des Dunes, en a écrit un supplément jusqu'à l'année 1478; il est vrai également que, sur une copie du P. André Schott, cet épitomé fut imprimé à Francfort, chez les Aubri, par les soins de Sweert. Cependant l'original contient beaucoup de faits qui jetent un grand jour sur l'histoire de la Belgique au 12^e, au 13^e et au 14^e siècle; de sorte qu'on pourrait, suivant la remarque un peu emphatique de Fr. de Nelis, en dire ce que les anciens ont dit de l'abréviateur de Trogue-Pompée, que l'abrégé qu'on en a fait augmente encore le désir de connaître l'ouvrage entier. Le gouvernement des Pays-Bas ayant ordonné, en 1827, la publication des monuments inédits de l'histoire nationale, la chronique de Brando devait être arrachée à l'oubli; mais la révolution de 1830 a suspendu l'exécution de ce dessein, qui vient d'être repris par le gouvernement belge. R—G.

BRANDOLESE (PIERRE), bibliographe, naquit en 1754, à la Canda, près de Lendinara, dans la Polésine, de parents honnêtes, mais mal partagés de la fortune. Il reçut d'un de ses oncles les premières leçons de grammaire, et apprit d'un religieux du Mont-Olivet, le bon abbé Griffi, les éléments des mathématiques et ceux de la peinture. Obligé de se créer par son travail les ressources qui lui manquaient, il vint très-jeune à Venise, et entra comme chez Albrizzi, riche libraire, qui lui fit rédiger son catalogue des ouvrages relatifs aux arts du dessin. Brandolese trouvait dans son nouvel état les moyens de se livrer à son goût pour l'étude, et il acquit en peu de temps des connaissances très-étendues dans la biographie, l'histoire littéraire et la théorie des beaux-arts. En 1778, il établit à Padoue un magasin de librairie, et il eut le plaisir de le voir bientôt fréquenté de tous les amateurs de la littérature. Ses talents et sa probité lui concilièrent l'estime générale. Mais, parmi les personnes qui lui vouèrent une amitié sincère, on doit citer le chevalier Luzara, qui se l'adjoignit dans la place honorable d'inspecteur des beaux-arts du Padouan. L'exercice de cette charge fournit à Brandolese l'occasion de publier quelques opuscules, propres à donner une idée avantageuse de son goût et de son érudition. Il en préparait d'autres quand

une mort prématurée l'enleva le 3 janvier 1809, à Venise, où il s'était rendu pour dresser le catalogue de la bibliothèque Quirini. Aussi modeste qu'instruit, Brandolese n'avait aucune prétention au savoir. Les éloges dont il fut comblé par les Morelli, les Lanzi, les Borromei, les Moschini, ne purent jamais lui inspirer aucun sentiment d'orgueil. Outre une nouvelle édition de la *Serie dell' edizioni Aldine* (1), Padoue, 1791, avec des corrections et des additions, et un appendice à la *Serie*, dans l'édition de Florence, 1803, on cite de Brandolese les opuscules suivants : 1° *le Cose più notabili di Padova*, etc., dans la *Guida* de Daniel Francesconi, ibid., 1791, in-8°. 2° *Pittura, Sculture, Architettura ed altre cose notabili di Padova, monumente descritte*, ibid., 1795, in-8°. Lanzi regardait cet ouvrage comme un des meilleurs guides de toute l'Italie, et il s'en est beaucoup servi pour son histoire de la peinture. Il a été reproduit avec les changements nécessaires, Venise, 1827. 3° *Del Genio de' Lendinaresi per la pittura*, ibid., 1795, in-8°, opuscule plein d'érudition et de patriotisme. 4° *Dubbi sull' esistenza del pittore Giovanni Vivarino da Murano nuovamente confirmati*, in-8°. 5° *Testimonianze intorno alla patavinità di Andr. Mantegna*, Padoue, 1805, in-8°. 6° *La Tipografia perugina del secolo 15, illustrata dal Vermiglioli o presa in esame*, Padoue, 1807, in-8°. Vermiglioli a profité des observations de Brandolese pour perfectionner son ouvrage dans l'édition qu'il en a donnée en 1820. On peut consulter, pour plus de détails sur Brandolese, une lettre adressée au chevalier de Luzara, Padoue, 1809, in-8°. W—s.

BRANDOLINI (AURELIO), surnommé *il Lippo*, l'un des hommes les plus extraordinaires de son temps, était né, dans le 15^e siècle, à Florence, d'une famille patricienne. D'après le surnom de *Lippo*, qui lui fut donné par ses contemporains, on pourrait conjecturer qu'il avait seulement mal aux yeux ; mais il est certain, d'après son propre témoignage et celui de Math. Bosso (*voy. ce nom*), qu'il était aveugle. On ignore la date de sa naissance ; mais il est impossible de la reculer, avec quelques bibliographies italiens, jusqu'à 1420, puisqu'à son départ pour la Hongrie il aurait eu plus de soixante ans, âge auquel on ne consent guère à s'expatrier. Il était enfant lorsqu'il eut le malheur de perdre la vue, et bientôt après il eut à déplorer la ruine de sa famille ; mais il trouva dans l'élévation de son âme assez de force pour supporter avec résignation les coups de la fortune. Doué d'une mémoire qui tenait du prodige, ses progrès dans les lettres furent aussi rapides que s'il avait joui de la vue. Il se fit connaître de bonne heure par son talent à traiter, sans préparation, en vers latins les sujets les plus difficiles. Suivant Apostolo Zeno (*Dissert. Vossian.*), il remplit quelque

temps à Florence la chaire de littérature avec un traitement annuel de 125 écus ; mais on ne trouve aucune trace de ce professorat dans les archives de l'académie de Florence. Il paraît, au contraire, que Lippo quitta cette ville, jeune encore, pour s'établir à Rome, où son talent d'improvisateur lui valut d'utiles encouragements. Le pape Sixte IV, en particulier, le combla de témoignages de bienveillance. Sa réputation ne tarda pas à franchir les frontières de l'Italie. Mathias Corvin, roi de Hongrie, désirant attirer les savants dans ses États, établit, en 1482, à Bude une université, et fit offrir la chaire d'éloquence à Lippo, qui partit sur la fin de cette année et fut accueilli de la manière la plus flatteuse. Pendant tout le temps qu'il remplit les fonctions de professeur, soit à Bude, soit à Gran ou Strigonic, ses leçons furent suivies avec beaucoup d'empressement. Après la mort de Corvin, dont il prononça l'éloge funèbre en 1490, il revint en Italie. A peine arrivé à Florence, il embrassa la vie religieuse dans l'ordre de St-Augustin, et se consacra tout entier à la prédication. Dans cette nouvelle carrière, il obtint les succès les plus étonnants. Math. Bosso, qui l'avait entendu à Vérone, le compare à Platon, Aristote et Théophraste, et déclare qu'il est impossible de rendre l'effet qu'il produisait sur ses nombreux auditeurs (*Recuperal. Fesulanæ*, t. 2, *epist.* 75). Lippo mourut à Parme, en 1497 (1), et fut inhumé dans l'église de son ordre. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans Negroni, *Istoria de Fiorent. scrittori*, 74 ; dans les *Dissert. Vossianæ* d'Apostolo Zeno, t. 2, p. 195 ; dans Mazzuchelli, *Scrittori italiani*, t. 2, p. 2015 ; et dans Tiraboschi, *Istoria della Letteratura ital.*, t. 2, p. 968. Les principaux sont : 1° *Paradozorom christianorum libri duo*, Rome, Ant. Bladus, 1551, in-4° ; Bâle, 1545 (2), et Cologne, 1575, in-8°. 2° *De Ratione scribendi libri tres*, Bâle, sans date, in-8° (3) ; ibid., 1549, 1565 ; Cologne, 1575, et Rome, 1735, in-8° ; dans cette dernière édition on a recueilli les témoignages des contemporains de Brandolini qui se sont empressés de rendre justice à ses talents. C'est un traité de l'art d'écrire. L'auteur, dit un critique moderne (Ginguené), explique les secrets du style avec une éloquence et une précision dignes de servir de modèles. 3° *De vitæ humanæ conditione et toleranda corporis aegritudine Dialogus ad Math. Corvinum*, Vienne, 1541 ; Bâle, 1545, in-8°. 4° *Oratio de virtutibus D. N. Jesu-Christi, nobis in ejus passione ostensis, Romæ ad Alexandrum VI, P.*

(1) A l'âge de 78 ans, suivant le P. Negroni et quelques autres biographes italiens. Ainsi ce serait à soixante-onze ans que Lippo aurait embrassé la vie religieuse et commencé sa carrière de prédicateur dans laquelle il s'est fait une si grande réputation. Rien n'est moins vraisemblable. Lippo, quand il mourut, devait avoir au plus 60 ans. On doit donc placer sa naissance vers 1440, date qui ne peut être contredite par aucune des circonstances de sa vie.

(2) Suivant Maittaire, *Annales typographicae*, les trois premiers ouvrages de Lippo auraient été imprimés à Bâle dès 1498 ; mais cette édition, dont il n'indique pas le format, et qu'aucun biographe n'a citée comme l'ayant vue, est sans doute imaginaire.

(3) La première édition du traité de *Ratione scribendi* fut publiée par Sébast. Corrado. L'épître dont il l'a fait précéder est datée de 1543.

(4) Le P. J.-Ant. Moschini, dans l'article BRANDOLESE, de la traduction italienne de la *Biographie universelle*, attribue à l'abbé Burgassi la *Serie dell' ediz. Aldine*. Chacun sait cependant que cet ouvrage a été publié par le cardinal de Brienne, avec l'aide du P. Laire, son bibliothécaire. Nous avons vu un exemplaire de la première édition dans lequel étaient intercalées des feuilles couvertes de notes de la main même du cardinal et de celle de son bibliothécaire.

Max., in Paresceve habita, in-4°, sans date. Cette édition, imprimée dans les dernières années du 15^e siècle (1), est citée dans le *Catal. Pinelli*, t. 2, p. 192, Rome, 1596, in-4°, publiée par Alde Manuce le jeune, qui l'a fait précéder d'une dédicace à Angelo della Rocca. 5^e *Carmen de morte B. Platina*, dans les œuvres de Platina. 6^e *De Laudibus Laurentii Medieis carmen*, dans le t. 2, p. 459, des *Carmina illustr. Poetar. Itolor.*, où l'on trouve quelques autres pièces de notre auteur à la louange des Médicis. Parmi les ouvrages manuscrits de Lippo, nous ne citerons que son poème de *Laudibus musicæ*, dont on conserve une copie dans la bibliothèque du chapitre de Lucques. Mansi, qui l'a cité le premier dans les additions à la *Biblioth. med. et infim. latinitatis* de Fabricius, édition de Padoue, t. 1, p. 272, en rapporte les deux premiers vers, et quelques autres d'une épître à Pierre Bossi, de Ferrare, à qui l'auteur dédia ce poème. En 1791, le P. Giac. della Torre annonçait une édition complète des œuvres tant imprimées que manuscrites de Brandolini; mais le malheur des temps ne lui a pas permis de la mettre au jour. W—s.

BRANDOLINI (RAPHAEL), frère cadet d'Aurelio comme lui surnommé *il Lippo*, quoiqu'il fût aussi privé de la vue, se fit également une grande réputation par son talent d'improvisateur. Une telle ressemblance entre les deux frères ne pouvait manquer de les faire confondre par les bibliographes; et c'est ce qui est arrivé fréquemment. Raphaël alla, dans sa jeunesse, à Naples, et y resta plusieurs années, vivant du produit de ses talents. Il paraît qu'il ne trouvait pas de grandes ressources dans la générosité des seigneurs napolitains, car Pontanus, son contemporain, le loue du courage avec lequel il supportait sa pauvreté. Lors de l'expédition des Français dans le royaume de Naples (1495), Raphaël récita le panégyrique du roi Charles VIII en vers italiens. Ce prince l'en récompensa par le brevet d'une pension de 100 ducats. Mais, dit Ginguéné, à moins que ce brevet ne fût payable en France, il est probable que Raphaël ne fut jamais payé de ses éloges. (*Hist. litt. d'Italie*, t. 3, p. 462). Après la retraite des Français, il vint à Rome, où il donna des leçons de littérature et d'éloquence. Il eut l'honneur de compter parmi ses élèves J.-Mar. del Monte, qui depuis occupa le trône pontifical sous le nom de Jules III. Les talents de Raphaël lui méritèrent enfin la protection spéciale de Léon X, qui lui donna des marques de sa munificence. On ignore la date de sa mort; mais il vivait encore en 1515, puisque, le 30 juin, il prononça dans la chapelle papale l'éloge funèbre d'une sœur de Jules II. De tous ses discours trois seulement ont été imprimés : le panégyrique de St. Thomas, en 1498; l'oraison funèbre de Guill. Pererio, premier auditeur des causes apostoliques, en 1500, et celle du cardinal Dominique de la Rovere, en 1501. Un autre ouvrage très-remarquable de Raphaël est son dialogue latin

intitulé *Leo*, qui contient l'éloge de Léon X et des princes de la maison de Médicis. Il a été publié pour la première fois à Parme, en 1755, par les soins du docteur H. Fogliazzi, qui l'a fait précéder d'une vie de l'auteur et y a réuni quelques-unes de ses lettres, avec des notes de l'éditeur remplies d'érudition. W—s.

BRANDT (le comte DE). Voyez BRAND.

BRANDT (SÉBASTIEN), surnommé *Tutio*, jurisconsulte et poète satirique, né à Strasbourg en 1458, ou, suivant Haller, en 1454, fit ses études de droit à Bâle, où il fut nommé docteur et professeur. Son habileté dans les affaires lui valut bientôt une grande réputation. et lui attira la faveur de plusieurs princes, entre autres celle de l'empereur Maximilien I^{er}, qui le manda souvent pour le consulter, et lui donna le titre de conseiller impérial. Brandt fut ensuite syndic et échequier dans sa patrie. Il s'occupa de littérature classique, donna une édition de Virgile, ornée de gravures, une traduction en vers allemands des *Distiques* de Caton; un traité de *Origine et Conversation bonorum regum*, et *laude civitatis Hierosolymæ*, Bâle, 1495, in-4°; des poésies diverses, *Varia Carmina*, ibid., 1498, in-4°; de *Moribus et Facetis mensæ, latine-germanice*, Bâle, 1490, in-4° (rare); *Hexastichon in memorabiles Evangelistarum figuras*, 1502, in-4°, etc. Lelio Giralaldi dit qu'il composa des poèmes à l'infini; mais son principal ouvrage est un poème satirique allemand, en vers iambiques, intitulé : *das Narrenschiff* (le Vaisseau des fous, ou Vaisseau de Narragonie), dans lequel il tourne en ridicule les vices, les traverses et les modes de son temps. Cet ouvrage eut un si grand succès, que Jacques Locher, disciple de Brandt, en publia aussitôt une version latine : *Navis stultifera mortalium*, Lyon, 1488, in-4°, édition fort rare, mais moins belle que celle de Paris, 1498, in-4°, dont la bibliothèque royale possède un exemplaire imprimé sur vélin. La première édition originale est probablement l'édition in-4° de Bâle, sans date : celle de Lyon, 1488, qu'on vient de citer, porte probablement une fausse date, car on y trouve une lettre de Jacq. Locher, datée de 1497. Il en parut d'autres avec les dates de 1491 et 1494. Cet ouvrage fut réimprimé en même temps à Bâle, à Strasbourg, à Nuremberg et à Reutlingen. Il a eu depuis plus de dix éditions, et a reçu des augmentations considérables, entre autres celles de Jean Agricola, dit *maître Eisleben*, qui le publia sous ce titre : *le Miroir des Fous*, 1549. Il a été traduit en hollandais; en rimes françaises, par Pierre Rivière, sous le titre de : *la Nef des folz du monde*, Paris, 1497, in-fol.; translaté de rimes françaises en prose par Jean Droyn, Paris, 1497; Lyon, 1498; Paris, 1501, in-fol.; et en vers anglais, Londres, 1509, in-4°. Josse Badius en publia une seconde traduction latine, avec beaucoup de changements, de retranchements et d'additions : *Seb. Brantii Navis stultifera a Jodoco Badio Ascensio, vario carminum genere illustrata*, etc., 1496 et 1505, in-4°, goth., fig. (1). C'est un recueil

(1) Le P. Audiffredi, *Catal. romanar. edit.*, p. 589, cite une édition de 1496. C'est probablement la même édition sans date du *Catal. Pinelli*.

(1) On trouve des détails curieux sur les nombreuses éditions et

de plaisanteries, tantôt bizarres, tantôt grossières, qui ont pu être piquantes de leur temps, mais qui n'ont aujourd'hui d'autre mérite que celui d'avoir eu beaucoup de succès il y a plus de trois cents ans. Sébastien Brandt composa aussi des comédies, qui furent représentées de son vivant à Ingolstadt. Il mourut à Bâle, en 1520. L'abbé Grandidier a donné sur cet écrivain une notice dans le *Journal des Savants*, décembre 1780, p. 2456.

S—r.

BRAND (THÉODORE), né à Bâle, en 1488, était fils d'un chirurgien, et s'engagea fort jeune dans les troupes suisses, avec lesquelles il passa en Italie. Après avoir servi pendant quelques années avec distinction, Brand revint dans sa ville natale, et succéda à son père dans la charge de conseiller. Nommé ensuite scoliarque, il rendit plusieurs services à l'université de Bâle, fut élu tribun du peuple en 1554, et parvint en 1544 à la dignité de bourgmestre. Théodore Brand mourut le 4 octobre 1558, dans sa 70^e année.

K.

BRANDT, alchimiste allemand du 17^e siècle, passa sa vie à chercher la pierre philosophale dans l'urine. Il y trouva le phosphore, et fit part de sa découverte au chimiste Kunkel et à plusieurs autres savants, mais sans connaître lui-même la nature de cette matière et l'art de la préparer. Kunkel poursuivit ces travaux, et en communiqua les résultats à Homberg, qui les rendit publics.

G—r.

BRANDT (GÉRARD), célèbre théologien arminien (1), né à Amsterdam en 1626, était fils d'un habile mécanicien de Middelbourg, auquel Descartes donna des conseils, et qui fut directeur du théâtre d'Amsterdam. Son fils hérita de son goût pour la poésie, et composa, en 1645, sa tragédie du *Faux Torquatus*; mais ce n'était pour lui qu'un délassement; il s'appliqua avec ardeur à des études plus sérieuses, apprit à fond le grec et l'hébreu, et devint pasteur des remontrants à Nieukoop, et ensuite à Amsterdam. Il épousa une fille du professeur Baërle (Barleus), et mourut le 14 octobre 1685. Ses principaux ouvrages sont : 1^o *Histoire der Reformatie*, etc., Amsterdam, 1671-74, 2 vol. in-4^o; traduite en anglais par Chamberlayne; abrégée et traduite en français sous ce titre : *Histoire abrégée de la réformation des Pays-Bas*, la Haye, 1726-1750, 5 vol. in-8^o. L'original passe pour être écrit avec tant d'élégance, qu'il suffirait pour donner envie d'apprendre la langue flamande; mais les réformés y trouvèrent peu d'impartialité et un manque de charité, et Brandt fut obligé de répondre à leurs critiques. 2^o *Histoire de la ville d'Enckhuysen*. 3^o *La Vie du grand amiral Michel Ruyter*, Amsterdam, 1687, in-4^o; traduite en français par Aubin, Amsterdam, 1690-1698, in-fol. 4^o *Histoire du procès de Barneveld, Hoogerbeets et Grotius*, en 1618 et 1619, Rotterdam, 1708, in-4^o. Tous ces ouvrages sont en flamand. 5^o *Oratio funebris Cornelii Hooftii, Satrapæ Mudani*, Amsterdam, 1648. Il y a joint les

les différentes traductions de cet ouvrage, dans le *Manuel du Libraire* de M. Brunet.

Ch—s.

(1) Et non pas arminien, comme il est dit dans la *France littéraire* de M. Quérard, sans doute par une faute d'impression.

poésies de sa jeunesse; on les a retremprées en 1678, et, plus complètes, en 1725. — Gaspard BRANDT, son fils aîné, né en 1633, fut également pasteur arminien à Amsterdam, où il mourut en 1696. Il a aussi composé des poésies latines et flamandes, des sermons estimés, des ouvrages de piété en flamand, et une vie de Grotius; mais le plus connu de ses ouvrages est le suivant : *Historia vitæ Jacobi Arminii*, Amsterdam, 1724, in-8^o (voy. ARMINIUS); avec une préface et des notes de Mosheim, Brunswick, 1725, in-8^o. — Gérard BRANDT, frère du précédent, et non son fils, comme on le lit dans Moréri, né en 1637, fut ministre arminien à Rotterdam, et y mourut en 1685, âgé seulement de 26 ans. Il a laissé soixante-cinq sermons fort estimés dans le temps, et une histoire des principaux événements des années 1674 et 1675. Cet ouvrage fut publié en flamand, sous le voile de l'anonyme, en 1678. — Jean BRANDT, autre frère du précédent, né en 1660, succéda à ses deux frères dans le gouvernement de l'Eglise arminienne d'Amsterdam, où il mourut le 15 janvier 1708. Outre quelques poésies, une *Vie de St. Paul*, et d'autres ouvrages ascétiques en flamand, il a publié le recueil intitulé : *Clarorum virorum Epistolæ centum ineditæ, de vario eruditionis genere, ex museo Johannis Brandt G. F. (Gerardi filii)*, Amsterdam, 1702, in-8^o. Cette collection est intéressante pour l'histoire littéraire du 17^e siècle.

C. M. P.

BRANDT (GEORGE), conseiller au département des mines en Suède, né dans la province de Westmanie en 1694, fit des voyages en divers pays pour étendre les connaissances qu'il avait acquises, à Upsal, dans la chimie et la minéralogie. A son retour, ayant été attaché au département des mines, et nommé directeur du laboratoire de chimie établi à Stockholm, il fit plusieurs expériences importantes, dont il donna les résultats dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* de Stockholm, qui le comptait parmi ses membres. Il mourut en 1768, regretté des savants de son pays et de ceux de l'étranger : les uns et les autres le regardaient comme un des chimistes les plus instruits et les plus laborieux de son temps.

C—au.

BRANECKI (FRANÇOIS-XAVIER), grand général de Pologne, prit le nom de Branecki pour se faire considérer comme issu de l'illustre famille de ce nom; mais cette origine lui a été contestée, et l'on a même prétendu qu'il était de race tartare, et ne devait sa fortune qu'à la complaisance qu'il mit à servir d'agent secret aux amours de Catherine II et de Stanislas Poniatowski. Quoi qu'il en soit, après avoir vécu longtemps à St-Petersbourg, ce fut en 1768 qu'il parut sur la scène, à la tête du petit nombre de Polonais qui se joignirent aux troupes russes pour poursuivre leurs compatriotes de la confédération de Bar. (Voy. PULAWSKI.) C'est en opposition de cette confédération que Branecki forma celle de Targowitz dont il fut chef avec Félix Potocki et Rzewuski. On sait combien cette association contribua à soumettre la Pologne au pouvoir de la czarine. En janvier 1795, Branecki parut devant

Catherine à la tête d'une députation de la confédération, et il prononça une harangue dans laquelle il déclara hautement que « tous ses compatriotes « étaient disposés à contracter avec la Russie une « alliance qui assurerait l'intégrité et l'indépendance de la république ; » et il termina en s'écriant que « Dieu et Catherine étaient les seuls appuis sur lesquels les Polonais faisaient reposer « leurs espérances. » Après cette audience, Branecki ne retourna point en Pologne comme ses collègues, et tout fait présumer qu'il concourut à préparer avec le cabinet de St-Petersbourg l'invasion de sa patrie et le partage qui en fut la suite en 1794. Lorsque toute la république prit les armes sous les ordres de Kosciusko, le grand général fut déclaré traître à la patrie. Mais il resta possesseur d'une immense fortune, et se retira avec sa femme, nièce du fameux Potemkin, dans ses terres de l'Ukraine, où il vécut en paix, continuant à être comblé des faveurs de la Russie jusqu'à sa mort, qui arriva en 1819. Tous les Polonais attachés à l'indépendance de leur patrie ont parlé avec beaucoup de force et de mépris de la conduite de Branecki ; et l'historien Rulhière ne l'a pas ménagé davantage. « Ce Branecki, dit-il, a commis d'excèsives cruautés dans « l'ivresse ; il s'est fait amener des confédérés pri- « sonniers et les a, de sa main, tailladés à coups de « sabre. Chargé quelquefois par les Russes du rôle « de négociateur, il prenait celui de guerrier, et « s'acquittait aussi mal de l'un que de l'autre. » Z.

BRANICKI, grand général du royaume de Pologne, passa ses premières années en France, où il servit dans les mousquetaires ; et à son retour en Pologne, vers 1713, devint un des chefs de la confédération qui força Auguste II à renvoyer les troupes saxonnes et à respecter les bornes mises à sa puissance. Riche, aimant le faste et les plaisirs, il devint un des magnats les plus considérables de la Pologne, parvint aux grandes places, et fut élevé, sous le règne d'Auguste III, au généralat du royaume. Se regardant dès lors comme la plus forte barrière élevée contre l'autorité royale, il signa l'acte de confédération de Grodno, par lequel le roi était accusé de violer les droits de la noblesse polonaise. Cette assemblée ayant été dispersée sans avoir rien obtenu, le grand maréchal devint, en 1732, chef du nouveau parti que forma le comte de Broglie, alors ambassadeur de France. Branicki espéra dès lors se placer sur le trône par la protection de la France ; mais, à la mort d'Auguste III, l'influence de la Russie prévalut, et Branicki fut exposé à la double vengeance des deux cours de Pétersbourg et de Varsovie. Il s'avança néanmoins vers la capitale avec un nombreux cortège militaire, se croyant soutenu d'un parti considérable ; mais, trop faiblement protégé par la France, il ne put s'opposer à la violence des Russes, et, forcé d'abandonner Varsovie, il se retira dans ses terres. Le parti qui lui était opposé à la diète porta contre lui plusieurs chefs d'accusation, le fit destituer de ses emplois, et l'ordre fut donné d'employer la force pour l'exécution de ce décret. Branicki, dont la résistance était

encouragée par la plupart des cours de l'Europe, voulut rassembler l'armée ; mais le parti républicain s'était affaibli en se séparant, et il ne restait auprès du grand général qu'un petit nombre de troupes intimidées par le départ de tant de chefs. Poursuivi alors par les Russes, il se réfugia dans le comté de Zipos, province originairement hongroise. Enfin Poniatowski, son beau-frère, étant monté sur le trône l'année suivante, Branicki lui écrivit pour lui demander la paix, et, sans attendre sa réponse, il traversa la Pologne entière sous l'escorte de trois cents hommes, et revint dans sa résidence ordinaire de Bialistok. La cour de France exigea qu'il ne fût point inquiété, et la cour d'Espagne lui envoya les décorations de la Toison d'or. Branicki retrouva dans sa retraite toute la considération personnelle dont il avait joui. Sollicité, malgré son extrême vieillesse, de rentrer dans une nouvelle confédération contre la Russie, il se contenta de prêter toute la faveur de son nom au prince de Radziwill, et aida le parti républicain par des contributions pécuniaires. Il mourut octogénaire à Bialistok, en 1771, laissant une grande fortune et beaucoup de dettes.

B—P.

BRANKER (THOMAS), mathématicien anglais, né dans le Devonshire, en 1636, fut reçu maître ès-arts à Oxford, et se consacra au ministère évangélique. La protection de lord Brereton lui procura ensuite une chaire très-avantageuse à l'école de Macclesfield, où il mourut en 1676. Il était en relation avec Collins et d'autres mathématiciens de son temps. On ne connaît de lui que : 1° *Doctrinæ sphaericae Adumbratio*, Oxford, 1662, in-fol. Il faut que cet ouvrage soit peu important ; car Lalande n'en fait point mention dans sa *Bibliographie astronom.* 2° *An Introduction to algebra*, Londres, 1668, in-4°. C'est une traduction anglaise de l'algèbre de Rhonius ; le docteur J. Pell l'aida dans ce travail. C. M. P.

BRANT (JEAN), l'un des chefs des Mohawks, tribu indienne de l'Amérique du Nord, naquit vers 1750, et se fit remarquer dans sa tribu par son goût pour tous les arts des nations civilisées. Guerrier distingué, il cultivait avec quelque succès la littérature européenne, et les militaires qui l'avaient vu combattre dans les forêts vierges furent étonnés de le voir calme, et sans paraître embarrassé, dans les salons de Londres. Il avait traduit l'Evangile dans sa langue, et il fit tous ses efforts pour amener ses compatriotes dans les voies de la civilisation. Avant l'année 1778, sa tribu habitait les pays voisins d'Albany dans l'ancienne colonie de New-York. Un homme de talent, le chevalier Johnson, y représentait le gouvernement anglais dans la direction du département indien. Brant se lia avec lui, et leur amitié se resserra encore par des liens de famille, Johnson ayant épousé la sœur du chef indien. Cette circonstance ajouta beaucoup au goût de Brant pour les usages des Européens, et elle fut sans doute aussi cause que, dans la guerre de l'indépendance qui ne tarda pas à éclater, il se déclara en faveur des Anglais, tandis que la majeure partie de Mohawks se déclara pour les insurgés.

Lorsque la paix fut conclue, il se retira dans le haut Canada, et c'est là qu'il mourut dans les premières années de notre siècle, après avoir fait deux voyages en Europe. Sa veuve jouit encore d'une pension de 2,000 francs qui lui fut accordée par le gouvernement anglais. Il a laissé un fils et une fille, qu'il avait élevés à la manière européenne. C'est sans doute par l'exemple et les avis de Brant que les Mohawks désirent si vivement devenir un peuple civilisé. Leur population est à peu près de 2,000 âmes. Ils possèdent 260,000 acres de terres, dont 6,872 sont cultivées; leur revenu est de 42,000 francs, que le gouvernement leur paye pour des terres qu'ils ont vendues; ils ont bâti quatre-vingt-seize maisons; et leurs chevaux, leur bétail et leurs moutons se montent à plus de 4,000 têtes. Ils ont cédé des terres à un instituteur chargé de l'éducation de leurs enfants, et ils reçoivent les missionnaires avec empressement. Si Brant n'a pas eu le bonheur d'être témoin de ces résultats, il est sûr que les bases en furent posées par ses soins. — Son fils, le capitaine BRANT, jouissait d'une grande aisance comme propriétaire, et l'Angleterre lui faisait depuis 1828 un traitement de 5,600 francs comme agent politique. Étant venu à Londres en 1822, pour y faire auprès du gouvernement quelques réclamations en faveur de sa tribu, il profita de son séjour dans cette ville pour adresser des plaintes au poète Campbell, qui avait fait du vieux Brant, dans une de ses compositions, le héros d'une scène de meurtre et de brigandage. Le jeune Américain n'eut point de peine à démontrer que c'était une calomnie tout à fait étrangère aux mœurs et au caractère de son père, et le poète n'hésita pas à publier une rétractation fort honorable pour l'un et l'autre dans le *New Monthly Magazine* de décembre 1822. Le capitaine Brant est mort du choléra en 1852.

B—R.

BRANTÔME (PIERRE DE BOURDEILLES, seigneur de l'abbaye DE), naquit en Périgord vers 1527, et mourut le 5 juillet 1614. Quelques années avant sa mort, il écrivit un testament fort long, où il ordonna de mettre sur son tombeau l'épithaphe suivante, qui peut servir d'histoire abrégée de sa vie : « Passant, « si par cas ta curiosité s'étend de savoir qui git « sous cette tombe, c'est le corps de Pierre de Bour- « deilles, en son vivant chevalier, seigneur et baron « de Richemond, etc., etc., conseiller de Bran- « tôme : extrait, du côté du père, de la très-noble « antique race de Bourdeilles, renommée de l'em- « pereur Charlemagne, comme les histoires an- « ciennes et vieux romans français, italiens, espa- « gnols, titres vieux et antiques de la maison, le « témoignent de pères en fils jusques aujourd'hui (1);

(1) Plusieurs romans français et espagnols font mention d'un Aymond et d'un Angelin de Bourdeilles, comme tenant un des premiers rangs à la cour de Charlemagne; ils ajoutent que ce monarque, en fondant l'abbaye de Brantôme, la mit sous la protection de cette famille. Mais, sans admettre les détails consignés dans ces fabuleux écrits, ils prouvent du moins que, du temps où vivaient leurs auteurs, la maison de Bourdeilles faisait déjà une figure considérable dans le royaume. En effet, dans le *Gallia christiana*, t. 2, col. 1462, on voit *Hélie de Bourdeilles*, seigneur en partie de ladite terre, rendre hommage à l'évêque de Périgueux, le 9 mars 1044, d'un

« et, du côté de la mère, il fut sorti de cette grande « et illustre race issue de Vivonne et de Bretagne. « Il n'a dégénéré, grâce à Dieu, de ses prédéces- « seurs : il fut homme de bien, d'honneur et de va- « leur comme eux, aventurier en plusieurs guerres « et voyages étrangers et hasardeux. Il fit son pre- « mier apprentissage d'armes sous ce grand capi- « taine monsieur François de Guise; et pour tel ap- « prentissage il ne désire autre gloire et los; donc « cela seul suffit. Il apprit très-bien sous lui de « bonnes leçons, qu'il pratiqua avec beaucoup de « réputation, pour le service des rois ses maîtres. « Il eut sous eux charge de deux compagnies de « gens de pied. Il fut en son vivant chevalier de « l'ordre du roi de France et, de plus, chevalier de « l'ordre de Portugal, qu'il alla quêrir et recevoir « là lui-même du roi don Sébastien, qui l'en honora « au retour la conquête de la ville de Béls en Bar- « barie, où ce grand roi d'Espagne, don Philippe, « avait envoyé une armée de cent galères et 12,000 « hommes de pied. Il fut après gentilhomme ordi- « naire de la chambre des deux rois Charles IX et « Henri III, et chambellan de M. d'Alençon; et ou- « tre, fut pensionnaire de deux mille livres par an « dudit roi Charles, dont en fut très-bien payé tant « qu'il vécut, car il l'aimait fort, et l'eût fort avancé, « s'il eût plus vécu que ledit Henri. Bien qu'il les « eût tous les deux très-bien servis, l'humeur du « premier s'adonna à lui faire du bien et des grâ- « ces plus que l'autre. Aussi la fortune ainsi le vou- « lait. Plusieurs de ses compagnons, non égaux à « lui, le surpassèrent en bienfaits, états et grades, « mais non jamais en valeur et en mérite. Le con- « tentement et le plaisir ne lui en sont pas moindres. « Adieu, passant, retire-toi, je ne t'en puis dire « plus, sinon que tu laisses jouir de repos celui qui, « en son vivant, n'en eut ni d'aise, ni de plaisir, ni « de contentement. Dieu soit loué pourtant du tout « et de sa sainte grâce. » Ces lignes, copiées dans Brantôme, le feront mieux connaître que ce qu'on pourrait dire de lui. Son nom ne se trouve mêlé à aucun événement historique; sa vie n'offre rien d'intéressant ni d'important, comme on le voit même d'après son propre témoignage, qui pourtant n'est pas modeste. Il fut, comme il le dit, fort brave

seigneur relevant de lui dans Agonac. Dans les années 1099 et 1115, un autre *Hélie de Bourdeilles* fit différentes donations à l'abbaye de Ligeux en Périgord. — Le père de Brantôme était *François II de Bourdeilles*, qui servit avec distinction dans les guerres d'Italie. Il épousa Aimée de Vivonne. Par son testament du 28 janvier 1546, il déclara avoir quatre fils et deux filles : l'aîné, *André de Bourdeilles*, dont la notice suit celle de son frère; le second fut le sujet du présent article; le troisième, *Jean*, fut appelé de son temps le *capitaine de Bourdeilles*, et enfin le dernier, nommé aussi *Jean*, est connu sous le nom de *seigneur d'Ardelay*. Brantôme, dans ses ouvrages, ne nous entretient pas seulement de lui, mais de tous les siens, de ses frères, de ses sœurs, de ses neveux, de ses nièces, de ses cousins, de ses cousines, de toute sa famille enfin, alors très-nombreuse. Il ne les vante pas tous; il dit, par exemple, que son père était un *mauvais garçon*; à la vérité, dans sa bouche, ce mot pourrait bien être un éloge. Ce mauvais garçon avait pourtant bien été morigéné dans sa jeunesse : premier page d'Auic de Bretagne, femme de Louis XII, il montait en cette qualité le mulet qui escortait la li- tière de la reine; d'Estrées montait le second : *la bonne princesse*, suivant Brantôme, *les faisait bien fouetter* quand ils allaient trop vite ou trop lentement.

D—R—R.

et fort aventureux ; il fut successivement porté, par son humeur ou par les guerres, dans presque toute l'Europe. Quelque temps après la mort de Charles IX, dont il avait été assez bien venu, comme il le raconte, il se retira dans ses terres sans qu'on en devine bien précisément le motif. En parlant de cette retraite, tantôt il dit qu'elle est volontaire, et qu'après la mort de son frère il voulut rappeler le chef de la famille et se faire le protecteur de ses neveux et de sa belle-sœur, qu'il aimait tendrement ; d'autres fois il se plaint de l'injustice du sort et des grands, et l'on peut croire que cette gasconnade est plus près de la vérité que la première (4). Retiré ainsi loin de la cour et des affaires, Brantôme employa toute l'activité de son esprit à écrire ce qu'il avait vu pendant la première partie de sa vie, et, laissant aller sa plume au gré de son humeur, il remplit de ses souvenirs les nombreux volumes qu'il nous a laissés. Dans ce testament, où il parle sans cesse de lui avec une complaisance si divertissante, il n'oublie pas ses livres : « Je veux aussi, et en charge expressément mes héritiers, de faire imprimer mes livres que j'ai faits et composés de mon esprit et invention..... lesquels on trouvera couverts de velours tant noir que vert et bleu, et un grand volume, qui est celui des *Dames*, couvert de velours vert, et un autre doré par-dessus, qui est celui des *Rodomontades*... curieusement gardés, qui sont tous très-bien corrigés... L'on y verra de belles choses, comme contes, histoires, discours et beaux mots, qu'on ne dédaignera pas, s'il me semble, lire si on y a mis une fois la vue. Qu'on prenne sur mon hérédité l'argent qu'en pourra valoir l'impression, qui certes ne se pourra monter à beaucoup.... car j'ai vu force imprimeurs qui donneront plutôt

« pour les imprimer qu'ils ne voudront recevoir ; ils « en impriment plusieurs gratis qui ne valent pas les « miens... Je veux que ladite impression en soit en « belle et grande lettre, pour mieux paraître, et « avec privilège du roi, qui l'octroyera facilement. « Aussi prendre garde que l'imprimeur ne suppose « pas un autre nom que le mien, autrement je serais « frustré de la gloire qui m'est due. » Brantôme ne s'est point trompé sur la renommée dont ses livres devaient jouir. Il est un des historiens modernes qui a le plus de charme et le plus d'utilité. Ses récits sont un tableau vivant et animé de tout son siècle ; il en avait connu tous les grands personnages. Sa curiosité et l'inquiétude de son caractère l'avaient mêlé à toutes les affaires, comme témoin, si ce n'est comme acteur. Il ne faut pas chercher en lui de profondes observations, une connaissance réfléchie des hommes et des choses, des impressions sérieuses, des jugements sévères. Brantôme a tout le caractère de son pays et de son métier ; insouciant sur le bien et sur le mal ; courtisan qui ne sait rien blâmer dans les grands, mais qui voit et qui raconte leurs vices et leurs crimes, d'autant plus franchement qu'il n'est pas bien sûr s'ils ont mal ou bien fait ; aussi indifférent sur l'honneur des femmes que sur la morale des hommes ; racontant le scandale sans le sentir, et le faisant presque trouver tout simple, tant il y attache peu d'importance ; parlant du bon roi Louis XI, qui a fait empoisonner son frère, et des honnêtes dames dont les aventures ne peuvent bien être écrites que par sa plume ; souvent mal instruit, ne se piquant pas d'une grande exactitude dans ses récits, mais les peignant fortement de la couleur générale du temps, se mettant souvent en scène avec une vanité naïve et plaisante ; et, quand cet homme à l'humeur frivole, soldatesque et gasconne, vient à être frappé de respect pour les choses grandes, belles et touchantes ; quand il nous représente la sévérité surannée du vieux connétable de Montmorency, la vertu grave et imposante du chancelier de Lhopital, la pureté de Bayart, le charme et les infortunes de Marie Stuart, on ressent un effet d'autant plus grand, que l'historien est moins profond, et que c'est un sentiment, non un jugement qu'il fait partager. Enfin, et ce qu'il rapporte, et peut-être plus encore la façon dont il le rapporte, nous font vivre au milieu de ce siècle, où la chevalerie et les mœurs indépendantes avaient fini, tandis que les mœurs soumises et réglées des temps modernes n'étaient pas encore établies ; siècle de désordre, où les caractères se déployaient librement, où le vice ne songeait ni à se déguiser ni à se contraindre, où la vertu était belle, parce qu'elle se maintenait par son propre choix et ses propres forces, où la loyauté avait disparu, sans que la valeur eût diminué, où la religion était le prétexte de mille cruautés, sans que les persécuteurs fussent hypocrites ; siècle qui prête à l'histoire plus d'intérêt que n'en présentent les temps qui ont suivi. Brantôme, malgré la vie qu'il a menée, était plus lettré que la plupart de ses compagnons d'armes. Il avait vécu dans l'intimité de Charles IX, qui se plaisait à la poésie ; il avait connu ce grand mon-

(4) Brantôme eut de la part de Henri III un sujet bien positif de mécontentement. A la mort d'André de Bourdailles, son frère aîné, la charge de sénéchal de Périgord, qui avait toujours été dans sa famille, et qui n'en sortit qu'un instant pour y rentrer bientôt, fut, sur la demande qu'André en avait faite expressément peu avant sa mort, donnée à son gendre, le vicomte d'Aubeterre. Brantôme se plaignit amèrement ; Henri III lui donna de fort bonnes raisons. « Il « m'en fist même des excuses, dit Brantôme, bien qu'il fust mon « roi. » Mais ni ces raisons ni ces excuses ne purent l'apaiser ; il *maugréa le ciel*, il jeta la clef d'or de chambellan dans la rivière, par dessus le quai des Augustins, et jura de ne plus entrer dans la chambre du roi qu'il abhorrait. Sur ces entrefaites, le duc de Guise, qui n'avait garde de laisser échapper aucune occasion d'attirer à lui les mécontents et de se faire des partisans, alla sonder Brantôme et lui fit des propositions. Brantôme l'écoula, mais avec quelque défiance. Enfin il prit la résolution de quitter la France, et d'aller servir Philippe II, ce grand roi d'Espagne, noble rémunérateur des services qu'on lui fait. Il fit plus encore : sous prétexte de voyager, il parcourut les côtes de France, pour porter à Philippe le plan des villes et lui indiquer les côtes faibles par où elles pouvaient facilement être prises. Ces desseins si coupables manquèrent par des circonstances indépendantes de la volonté de celui qui les avait conçus. La guerre civile ayant éclaté en France, il ne put vendre ses terres, personne ne voulant se *desgarnir de son argent*, et Brantôme ne voulant pas partir sans emporter le prix de ses terres ; ce n'est pas tout : lorsqu'il était en sa plus belle vigueur et gaillardise, un *meschant cheval, dont le poil blanc ne lui avoit jamais présagé rien de bon*, se cabra, se reuversa sur lui et lui brisa tous les reins. « Ainsi, dit-il dévotement, l'homme propose et « Dieu dispose : possible que si je fusse venu à bout de mes propositions, j'eusse fait plus de mal à ma patrie que jamais n'a fait « le renégat d'Alger, donc j'eusse été maudit à perpétuité possible « de Dieu et des hommes. Dieu fait pour le mieux, en quoi soit-il « loué. »

sieur de Ronsard, et l'avait fort admiré. Il a traduit quelques fragments de Lucain, dont il fait assez d'éclatage. Il savait l'italien et l'espagnol, et on voit que, dans sa retraite, son esprit actif ne lui permettait pas l'oisiveté, et qu'il avait sans cesse la plume à la main. L'on a de lui : *Vie des Hommes illustres et grands Capitaines françois*; la *Vie des grands Capitaines étrangers*; la *Vie des Dames illustres*; la *Vie des Dames galantes*; les *Anecdotes touchant les duels*; les *Rodomontades et Jurements des Espagnols*, et divers fragments, entre autres le commencement d'une vie de son père, où la vanterie gasconne est poussée au point le plus bouffon (1). La première édition des *Mémoires de Pierre Bourdeilles, seigneur de Brantosme*, est celle de Leyde, Sambix (Elsévir), 1666-67, 40 vol. in-12; ibid., 1699 : l'édition la plus complète est celle de la Haye (Rouen) ou Londres (Maestricht), 1740-41, 15 vol. petit in-12, avec les remarques de le Duehat, réimprimée à Londres (Maestricht), 1779, 15 vol. in-12. Bastien l'a réimprimée à Paris, 1787, en 8 vol. in-8°, pour faire partie de la *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France* (2). — Le frère aîné de Brantôme, André DE BOURDEILLES, était un homme d'un caractère plus grave que lui. Charles IX, Henri III et Catherine de Médicis lui donnèrent plusieurs fois des commissions importantes. On a joint les lettres qu'ils lui écrivirent et ses réponses aux œuvres de Brantôme. Il a écrit un *Traité sur l'art de s'appréter à la guerre*, qu'il dédia à Charles IX, et qui se trouve aussi dans la collection des livres de son frère. B—E. f.

BRANTS (JEAN), naquit à Anvers, le 50 septembre 1539, fit ses études à l'université de Louvain, et s'appliqua ensuite à la jurisprudence, mais il fut obligé de quitter son pays, à cause des troubles qui y régnaient. Il passa en France, et fut reçu docteur en droit à Bourges, par le célèbre Cujas; il

pareourut ensuite l'Italie, et visita les académies de ce pays. De retour à Anvers, il fut nommé secrétaire de cette ville le 22 janvier 1591; il remplit cette charge avec honneur pendant trente ans, et fut ensuite sénateur de la ville, emploi qu'il occupa pendant dix-sept ans. Il mourut le 28 août 1639. Brants était un savant modeste et plein d'urbanité. Rubens épousa sa fille Isabelle, célèbre par sa beauté, et qui servit si souvent de modèle à cet artiste. Brants a laissé : 1° une *Vie de Philippe Rubens*, frère du peintre, imprimée à Anvers, en 1615; 2° des notes sur les *Commentaires* de César, lesquelles se trouvent dans la belle édition de Cambridge, 1706, in-4°; 3° *Elogia Ciceroniana Romanorum domi militæque illustrium*, Anvers, 1612, in-4° : il s'y sert des propres paroles de Cicéron; et d'autres ouvrages dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Paquot, et dans la *Bibliotheca Belgica* de Valère André. V. E—N.

BRARD (CYPRIEN-PROSPER), minéralogiste, né à l'Aigle (Orne), le 21 novembre 1786, fut élève de l'école des mines, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur. Il fut attaché en cette qualité à Faujas de St-Fond, un des professeurs les plus distingués du musée d'histoire naturelle. Il a fourni, par ses recherches laborieuses dans de fréquents voyages, une partie précieuse des minéraux qui enrichissent cet établissement. Brard, après avoir été directeur des mines de Servoz en Savoie, devint, sous la restauration, directeur et concessionnaire des houillères du Lardin (Dordogne). C'est là qu'il est mort, le 28 novembre 1858, à la suite d'une longue maladie. Il était membre de l'académie de Bordeaux et de plusieurs autres sociétés savantes. On a de lui : 1° *Manuel du minéralogiste et du géologue voyageur*, Paris, 1805, in-8°. Il a donné une 2° édition de cet ouvrage en 1824, sous ce titre : *Nouveaux Éléments de minéralogie, ou Manuel du minéralogiste voyageur*, contenant des notions élémentaires, la description de toutes les espèces minérales jusqu'alors connues, avec leurs principaux usages, l'art de former des collections de minéraux, dix itinéraires minéralogiques en France, l'explication des termes techniques, etc. La 1^{re} édition avait paru peu de temps après le grand traité du célèbre Haüy (voy. ce nom), et la 2^e suivait encore d'assez près la 2^e édition de ce grand ouvrage, dont elle n'est qu'un fidèle abrégé. En effet, l'illustre chef de l'école minéralogique de France aurait reconnu dans ces *Nouveaux Éléments* toute la substance de son traité, excepté les signalements des minéraux, caractères saillants, faciles à reconnaître, et qui, appartenant à toutes les variétés d'un minéral, ne disparaissent que lorsque ce minéral change de nature, et par conséquent de nom. Il est vrai que ces caractères ne sont pas omis dans l'ouvrage d'Haüy; mais puisqu'ils devaient servir de signalements, il fallait les détacher et les mettre en première ligne, et c'est ce que Brard a fait. Cette nouvelle édition avait l'avantage de placer l'ouvrage primitif de celui-ci au niveau de la science. Ses préceptes sur l'art de former des collections de minéraux, ainsi que ses itiné-

(1) M. de Monmerqué, de tous les traits épars, de toutes les particularités semées çà et là dans les écrits de Brantôme, a composé une notice intéressante et détaillée qui offre, pour ainsi dire, sans lacune, la vie de Brantôme, ses voyages et ses aventures. (Voy. la note suiv.) D—R—R.

(2) Il a paru depuis deux éditions des *Œuvres de Pierre de Bourdeilles, seigneur de Brantôme* : 1° celle que M. Petitot a donnée dans sa *Collection complète des Mémoires relatifs à l'histoire de France*; elle a été collationnée sur les manuscrits autographes de la bibliothèque royale, et augmentée d'une notice sur Brantôme par M. L.-J.-N. de Monmerqué, et de pièces justificatives, Paris, Foucault, 1825, 8 vol. in-8°; le dernier se compose des *Œuvres d'André de Bourdeilles*, accompagnées d'une notice et de notes historiques; 2° celle qui fait partie du *Panthéon littéraire*, Paris, Desrez, 1838, 2 vol. grand in-8° à 2 col. M. le marquis de Bourdeilles, arrière-petit-neveu de Brantôme, et le dernier de sa famille, réclama contre l'édition de M. Petitot, dans le *Journal des Débats* du 3 mars 1825, alléguant qu'il possédait les seuls manuscrits autographes de son grand-oncle, et que ceux de Dupuy, qui sont à la bibliothèque du roi, et sur lesquels était publiée la nouvelle édition, étaient entièrement inexactes. A cette assertion, M. Foucault répondit dans le même journal (14 mars) par une longue note, dans laquelle il établit que la copie des manuscrits de Brantôme faite par M. Dupuy est celle du dernier manuscrit de Brantôme, et que M. le marquis de Bourdeilles n'avait en sa possession que le manuscrit d'un premier jet, que son auteur avait depuis corrigé et complété. — La *Vie des Hommes illustres et grands Capitaines françois*, et celle des *grands Capitaines étrangers*, avaient été réimprimées, Paris, 1810, 3 vol. in-8°.

raires, sont très-propres à faire naître le goût de la science, des recherches qu'elle exige, et des plaisirs qu'elle procure. Voici la description qu'il fait d'un équipage de campagne pour le voyageur minéralogiste; et cette citation ajoutera quelques traits à sa biographie: « J'ai fait, dit-il, une excursion de huit cents lieues à pied sur les bords du Rhin, tout « au travers la Suisse, la Savoie, le Piémont et le « Dauphiné, avec un compagnon de voyage, un « domestique et un cheval qui portait deux paniers « couverts, tout à fait semblables à ceux des marchands ambulants. Je doute qu'il soit possible d'imaginer un équipage plus commode et mieux approprié à ce genre de voyage. Nos deux paniers renfermaient à la fois notre linge, nos cartes, nos livres, nos instruments, nos minéraux, « nos marteaux de rechange et nos vivres au besoin. Quand nous passions dans une ville, nous « soulagions notre pauvre cheval en mettant tous « les minéraux au roulage. L'un de nous s'étant « blessé le pied en descendant le mont St-Bernard, eut la ressource de monter entre les deux « paniers jusqu'à la première ville. » 2° *Traité des pierres précieuses, des porphyres, des granits, marbres, albâtres*, etc., Paris, 1808, 2 vol. in-8°. avec pl. 3° *Histoire des coquilles terrestres et fluviatiles qui vivent aux environs de Paris*, Paris, 1815, in-12, avec fig. 4° *Mémoire sur un nouveau procédé tendant à faire reconnaître immédiatement la pierre gélive ou gélivée*, Périgueux et Paris, 1821, in-8°. Ce mémoire a valu à son auteur la médaille d'or de première classe décernée par la société d'encouragement. Brard a été guidé dans ses recherches par la théorie de la congélation et de la cristallisation. Il s'agissait de trouver un moyen prompt et sûr de reconnaître si les matériaux employés à la construction d'un édifice ne seraient point attaqués par la gelée: il fallait donc substituer à la force expansive de la glace, qu'il n'est pas possible d'appliquer assez longtemps, ni dans tous les cas, une autre force de même nature et dont il fût plus facile de disposer. Brard la trouva dans la cristallisation et l'efflorescence des sels. L'expérience lui a prouvé que cet agent salin produit sur les pierres gélives les mêmes effets que la congélation de l'eau. 5° *Minéralogie appliquée aux arts, ou Histoire des minéraux qui sont employés dans l'agriculture, l'économie domestique, la médecine, la fabrication des sels*, etc., Strasbourg et Paris, F.-G. Levrault, 1821, 5 vol. in-8° avec planches. 6° *Description de la grande école gratuite en plein air de M. Brard, à l'usage des ouvriers et de leurs enfants*, Paris, 1824, broché. in-8°. (Voy. ci-après.) 7° *Compte rendu des travaux de la première année d'étude de l'école gratuite des dimanches, fondée en faveur des ouvriers de la mine et de la verrerie du Lardin*, Paris, 1826, in-8° de 8 p. (Pour les nos 6 et 7, voy. la fin de cet article.) 8° *Minéralogie populaire, ou Avis aux cultivateurs et aux artisans sur les terres, les pierres, les sables, les métaux et les sels qu'ils emploient journellement; le charbon de terre, la recherche des mines*, etc., Paris, 1826, in-18 de 104 p. Cet ouvrage, qui fut couronné par la société pour

l'enseignement élémentaire, est tout à fait propre à rendre la science populaire. On est vraiment étonné de trouver tant de faits et de faits nouveaux dans un si petit nombre de pages. On doit encore à ce savant plusieurs mémoires insérés dans divers recueils, entre autres: *Mémoire sur la natrolithe* (dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, 1808); *sur les Coquilles fossiles qui semblent avoir appartenu aux genres qui sont aujourd'hui terrestres et fluviatiles* (ibid., 1810, et dans le *Journal de Physique*). Il a fourni au *Dictionnaire d'histoire naturelle* les articles SELS, THÉORIE DE LA CRISTALLISATION et VOLCANS, et au *Dictionnaire des sciences naturelles*, environ quatre cents articles de minéralogie et de géographie physique. Pour connaître cet ingénieur non moins distingué comme philanthrope que comme savant, il faut lire le *Voyage de deux Anglais dans le Périgord*, fait en 1825 et traduit sur leur journal manuscrit, Périgueux, 1829, in-18 de 107 p. Cet opuscule, extrait de l'*Annuaire de la Dordogne* pour 1826, offre une description détaillée de la verrerie du Lardin, que dirigeait Brard. « Les ateliers « du Lardin, dit un des deux Anglais, occupent au « moins deux cents hommes. En 1823, le directeur « fonda une caisse de secours, destinée à subvenir « aux frais d'un médecin, d'un chirurgien, d'un « pharmacien, et à aider les ouvriers qui pour- « raient avoir des besoins. Les fonds de la caisse se « composent d'une journée de retenue par mois sur « le salaire de chaque ouvrier et du montant des « amendes imposées. Il doit toujours rester 200 fr. « en caisse: sur l'excédant se fait des prêts à « 5 pour 100, intérêt dont la caisse profite. Au « mois de janvier dernier (1824), le restant en caisse « a permis de mettre à exécution une autre mesure « salubre, qui a déjà produit un effet très-sensible « sur le moral des ouvriers: c'est l'établissement « d'une école lancastrienne, dont les cours ont lieu « tous les dimanches, de midi à deux heures. Tout « l'atelier est tenu d'y assister, nul n'en est exempt. « Si quelqu'un s'absente, il encourt une légère « amende qui vient augmenter la masse. Toutes les « classes se font dans la cour de la verrerie, espace « assez vaste pour avoir pu y peindre, très en grand, « d'un côté les tableaux qu'exigent le syllabaire et « la lecture, de l'autre ceux que demande l'étude « élémentaire de la géométrie pratique. Les élèves « en état de lire couramment passent de la cour « dans une salle où ils trouvent les ardoises, les « crayons et les tables nécessaires pour écrire.... « Notre présence n'embarrassa nullement les élèves; « chaque groupe, les yeux fixés sur son tableau, « n'était attentif qu'à la voix et à la baguette de « son moniteur. Ce moniteur a quelquefois son père « dans le groupe; mais il n'en résulte aucun in- « convénient; l'un ne s'enorgueillit point de son « savoir d'hier; l'autre ne rougit point d'ignorer « ce qu'on ne lui avait point appris. Loin de nuire « au respect filial et à la douce union des familles, « l'un des premiers résultats de l'école a été de res- « serrer ces liens sacrés. »

□—R—R.

BASCHI (JEAN-ANGE). Voyez PIE VI.

BRASCHI (JEAN-BAPTISTE), savant antiquaire, né à Césène en 1664, d'une ancienne famille patricienne de cette ville, fut évêque de Sarsina, et archevêque titulaire de Nisibe. Il se délassait des travaux de son ministère par l'étude des antiquités de sa patrie, et mourut en 1727, après avoir publié : 1° *Relatio status ecclesiæ Sarsinatis*, Rome, 1704, in-4°. 2° *De tribus Statuis in romano Capitolio erutis anno 1720, cephrahis iconographica*, Rome, 1724, in-4°. On lui doit encore les ouvrages suivants, publiés après sa mort : 3° *de Familia Casenaria antiquissimæ Inscriptiones*, Rome, 1731, in-4°; 4° *de vtro Rubicone liber, seu Rubico Casenas*, Rome, 1733, in-4°; 5° *Memoriæ Casenates sacræ et profanæ*, Rome, 1738, in-4°. C. M. P.

BRASCHI-ONESTI (LOUIS), duc, né à Césène en 1748, était fils d'une sœur de Pie VI, laquelle avait épousé le marquis Onesti, à qui ce pontife permit de prendre le nom de Braschi. Le jeune Braschi fut créé duc et marié à une très-jolie personne de la famille Falconieri, et ses noces furent célébrées à Rome avec une pompe souveraine. Il fit bâtir un beau palais sur la place Navone. Doué d'une figure noble et d'un caractère affable, il faisait avec grâce et dignité les honneurs du palais pontifical. Il fut souvent adonné aux affaires du gouvernement, et les conseils qu'il donnait étaient toujours dictés par la franchise et la droiture. En 1797, le 49 février, il fut un des signataires pour le pape du traité de Tolentino. Lors des événements de la révolution romaine, après la mort de Duphot, le peuple voulut incendier le palais du duc Braschi, mais la force armée s'y opposa. Néanmoins ses biens, ses terres, ses musées lurent saisis et déclarés propriétés françaises par suite d'une confiscation qui n'avait ni motif, ni excuse. Il faut ajouter toutefois qu'il en conserva une partie par la condescendance des commissaires français, qui trompèrent la tyrannie directoriale en faisant qualifier ces biens de propriété dotale de la duchesse Braschi. Après la mort de son oncle et l'élection de Pie VII, le duc Braschi revint à Rome, et le nouveau pontife lui rendit son emploi de premier commandant des gardes nobles. En 1802, Bonaparte, premier consul, lui fit restituer une partie de ce qu'on lui avait enlevé. Lors de la réunion de l'Etat romain au vaste empire de Napoléon, le duc Braschi accepta la place de maire de cette capitale, et vint en cette qualité complimenter l'empereur à Paris. Alors il montra un grand dévouement à la cause de Napoléon. Quand Pie VII, par une triste similitude avec son prédécesseur, eut été emmené captif en France, Braschi se rendit à Paris pour y défendre les intérêts de la ville de Rome. Son voyage fut utile à ses concitoyens. Les autorités françaises du gouvernement de Rome n'ont cessé de rendre justice à sa probité, à son amour pour son pays, et d'appeler sur lui la bienveillance de Napoléon, en sollicitant son admission au sénat; mais leurs efforts ne furent pas heureux. Après la réintégration de Pie VII sur le trône pontifical, Braschi vécut dans la retraite et mourut d'un accès de goutte en février 1818. — *Romuald* **BRASCHI-ONESTI**, frère du précé-

dent, né à Césène, le 10 juillet 1753, fut appelé au cardinalat le 18 décembre 1786 par son oncle Pie VI. Après avoir parcouru la judicature ecclésiastique dans tous ses degrés, il devint archiprêtre de la basilique de St-Pierre, grand-prieur, à Rome, de l'ordre de Malte, secrétaire des brefs de Sa Sainteté, préfet de la Propagande, et protecteur d'une foule d'institutions pieuses, de communautés religieuses, de cités et d'établissements publics. En 1800, il fut chef de la faction des créatures de son oncle, et un de ceux qui contribuèrent en définitive à l'élection de Pie VII. Lors de la captivité de ce pontife, le cardinal Braschi fut persécuté comme les autres cardinaux, et il retourna à Rome avec Sa Sainteté. A cette époque il eut le bonheur de retrouver un trésor qu'il avait caché avant de partir. En 1815, lors de l'invasion de Murat, le cardinal Braschi suivit le pape à Gênes et revint à la suite de Sa Sainteté après les cent jours. La santé du cardinal était déjà très-mauvaise, et il ne survécut pas longtemps à ces nouvelles vicissitudes. Il est mort en 1820. Il s'était chargé de l'éducation du jeune Braschi son neveu, et continuait ainsi, après la mort du duc son frère aîné, cette tâche de tendre affection qu'il lui avait toujours manifestée pendant sa vie, et surtout dans les dernières années, où, malgré la différence de leurs positions politiques, il n'avait cessé de mettre à sa disposition toutes les ressources qui lui étaient restées de sa position passée. Z—o.

BRASIDAS, fils de Telliès, Spartiate, empêcha, dans la première année de la guerre du Péloponèse (431 avant J.-C.), que les Athéniens ne prissent Méthone, ville de la Laconie. Les Lacédémoniens le donnèrent ensuite pour conseil à Alcidas, qu'ils chargèrent d'une expédition contre les Corcyréens, laquelle eut peu de succès. Il fut, quelque temps après, blessé dangereusement, vers Pylos, dans la Laconie. Lorsqu'il fut guéri, on l'envoya avec une armée dans la Chalcidique, portion de la Thrace ou plutôt de la Macédoine, peuplée de colonies grecques soumises aux Athéniens ou à leurs alliés. Brasidas y prit un grand nombre de villes, et beaucoup d'autres se rangèrent volontairement dans l'alliance des Lacédémoniens. Il forma ensuite le siège de Potidée, la principale ville de cette contrée; les Athéniens ayant envoyé pour le secourir une armée commandée par Cléon, Brasidas alla à sa rencontre et la défit complètement; mais il fut tué dans le combat, ainsi que Cléon, général des Athéniens (l'an 422 avant J.-C.). Sparte institua en son honneur une fête annuelle dite Brasidée, qui consistait en sacrifices et en jeux auprès de la tombe du héros lacédémonien. Il fallait être citoyen de Sparte pour avoir le droit d'y paraître, et l'on punissait d'une amende quiconque négligeait d'y assister, sans avoir fait approuver aux magistrats les motifs de son absence. C—R.

BRESSAC (JEAN DE GALARD, comte DE), fut ambassadeur de France à Rome, sous le ministère du cardinal de Richelieu. On connaît deux recueils manuscrits de *Lettres et dépêches de M. de Brassac, depuis le 20 octobre 1650 jusqu'au 2 juillet 1641*, 2 vol. in-fol. — *Laurent-Barthélemy* **DE BRASSAC**,

docteur en théologie, aumônier du roi, est auteur d'une *Oraison funèbre de François, duc de Lesdiguières*, Grenoble, 1677, in-12. — Le chevalier DE BRASSAC, maréchal des camps et armées du roi, ancien écuyer du prince de Dombes, se distingua par son amour pour les beaux-arts. Il est auteur de la musique de l'*Empire de l'Amour*, ballet héroïque, paroles de Moncrif, 1753; de *Léandre et Héro*, paroles de le Franc de Pompignan, 1750; et de l'acte de *Linus*, dans des *Fragments*, 1750. V—VE.

BRASSAVOLA (ANTOINE-MUSA), médecin, né à Ferrare en 1500, jouit dans le 16^e siècle d'une grande réputation due à ses nombreux ouvrages et aux souverains qui l'honorèrent de leur confiance. Il fut médecin de François I^{er}, qui le décora du cordon de St-Michel, et le surnomma *Musa*, à l'occasion d'une thèse de *Omni scibili* qu'il soutint à Paris; de l'empereur Charles-Quint, de Henri VIII, des papes Paul III, Léon X, Clément VII, Jules III. Disciple de Léonicenus, il exerça la médecine avec beaucoup de distinction dans sa ville natale. Il fut attaché au prince d'Este, Hercule II, duc de Ferrare, qui aimait les sciences et les lettres, et il parcourut avec lui les montagnes de la Ligurie, la France, et ensuite l'Illyrie. Ce prince généreux lui fit présent d'une maison de campagne, où il cultiva avec beaucoup de soin un grand nombre de plantes étrangères. Brassavola s'appliqua aussi à connaître les plantes qui croissent aux environs de Ferrare, et il étudiait en même temps les auteurs anciens sur leurs propriétés. Il a introduit dans la médecine moderne l'usage de plusieurs plantes qui avaient été souvent employées par les anciens; tel est l'ellébore noir. Son mérite a été exalté par quelques auteurs; il a été critiqué vivement par Mundella et par Scalliger: celui-ci avait coutume de le nommer *ineptæ plebis medicorum cymbalum*. Parmi ses ouvrages, on distingue: 1^o *Examen simplicium medicamentorum, quorum in publicis disciplinis et officinis usus est*, Rome, 1556, in-fol., souvent réimprimé. Ce traité est divisé en dialogues; cette forme, usitée alors, donne nécessairement beaucoup de prolixité. Brassavola y traite des plantes plus en médecin et en critique, qu'en botaniste. 2^o *In octo libros Aphorismorum Hippocratis Commentaria et Annotationes*, Bâle, 1541, in-fol. 3^o *Quod nemini mors placeat*, Lyon, 1534, in-8^o. Brassavola dédia cet écrit à la princesse Anne d'Este, fille aînée d'Hercule IV, duc de Ferrare, laquelle, quoique très-jeune, entendait les langues latine et grecque. 4^o *De Radicis Chinæ Usu, cum questionibus de ligno sancto*, Venise, 1566, in-fol.; Leyde, 1751, in-fol., dans la collection de *Morbis venereis*, réimprimée par les soins de Boërhaave. C'est à propos de ce traité sur l'usage de la racine de squine et du bois de gaïac que Freind a remarqué que Brassavola était le premier qui se fût servi du gaïac à Ferrare, et il en fixe l'époque à 1523. Brassavola a fait aussi un index fort détaillé de tout ce qu'il y a de remarquable dans les ouvrages de Galien; il a été publié à Venise en 1550, à la suite d'une édition des œuvres de cet ancien médecin: il se trouve dans les éditions sui-

vantes qui ont été faites par les Junte. — Un autre Jérôme BRASSAVOLA, né aussi à Ferrare, est auteur des ouvrages suivants: 1^o *de Officiis medicis libellus*, Ferrare, 1590, in-4^o; 2^o *in primum Aphorismorum Hippocratis librum Expositio*, ibid., 1595, in-4^o. — Jérôme BRASSAVOLA, autre médecin du même nom, florissant à Rome vers la fin du 17^e siècle, est auteur de plusieurs dissertations, et, entre autres, d'une relative à la question de savoir *si les lavements peuvent nourrir*, qu'il décide par l'affirmative. D—P—s et C. et A—N.

BRASSEUR (PHILIPPE), né à Mons vers 1597, fit ses humanités dans cette ville, où il eut pour régent les PP. Jean Sébastien et Alard Baschie, savants jésuites, dont il fait l'éloge p. 61 et 79 de son *Par sanctorum martyrum*. Il étudia ensuite la philosophie et la théologie à Douai; et, après avoir été ordonné prêtre, il retourna dans sa ville natale pour s'y livrer à la prédication et à la confession jusqu'à la fin de sa vie, qui ne se prolongea guère au delà de 1650. La poésie latine, appliquée spécialement aux antiquités religieuses du Hainaut, occupa tous les loisirs de Brasseur. Pour ne rien hasarder dans la partie historique de ses ouvrages, il visitait à pied les monastères, les églises et autres lieux célèbres de la province à laquelle il avait consacré ses loisirs et son talent. Il parcourut ainsi plus de deux cents lieues en petits voyages, qui lui occasionnèrent de grandes fatigues et des dépenses considérables. Tout le fruit que Brasseur recueillit de ses travaux et de ses publications, ce fut d'être dédommagé des sommes payées aux imprimeurs. Paquot, le seul des biographes qui ait parlé d'une manière circonstanciée de cet écrivain, donne un catalogue étendu de ses ouvrages. Ce sont pour la plupart des brochures peu importantes et en vers sur des légendes ou des miracles. Les plus remarquables sont: *Sydera illustrium Hannoniæ scriptorum*, Mons, 1657, in-12. Ce volume contient, en quelques vers médiocres et vagues, les éloges de deux cent quatre-vingt-seize personnes, dont un grand nombre ne sont ni des *astres* ni des *illustres*, ou n'appartiennent au Hainaut que d'une manière fort éloignée, comme par exemple Juste-Lipse, qui y est cité deux fois, d'abord parce qu'il étudia à Ath, ensuite pour avoir écrit sur la vierge de Halle, ville qui dépendait jadis du Hainaut. Ce que dit Brasseur de Jacques de Guyse, ainsi que des autres écrivains et artistes, est peu de chose. Il le fait naître à Mons, et c'est l'opinion commune, adoptée par le savant marquis de Fortia; cependant il eût été bon de remarquer qu'un ancien manuscrit de ses chroniques, vu par le marquis du Chasteler à Vienne, indique Chièvres comme le lieu de sa naissance. Une question plus intéressante, que Brasseur n'avait garde de débattre, c'était celle de la confiance que mérite J. de Guyse. M. de Fortia ne révoque point en doute la bonne foi de cet historien. Mais n'est-il pas prudent d'user d'une extrême réserve dans l'examen de tant de faits appuyés sur des erreurs évidentes, sur des titres manifestement controuvés? Ne faut-il pas redouter à la fois l'excès de la crédulité et du scepti-

cisme? Au reste, il ne faut pas croire que les savants belges, en démêlant leurs origines, ne connaissent pas J. de Guyse, et qu'ils seraient arrivés à de tout autres résultats, s'ils l'avaient eu entre les mains. Cela est plus que douteux. En effet, les Butkens, les Lemire, les d'Outreman, les Chifflet, les Meyer, les Delewarde, etc., avaient étudié les *Annales du Hainaut*, ils les invoquent et les jugent en connaissance de cause. Bien plus : M. de Nelis, venu après eux, en a fait une critique à laquelle il est difficile de ne pas souscrire. (*Notice sur Jacques de Guyse*, p. 68 de notre *Essai sur la statistique ancienne de la Belgique*, 4^{re} partie.) Le titre de *Sydera* annonce que c'est la troisième et dernière partie d'un *Hannonicus Prodromus*, où l'auteur devait s'occuper d'abord des saints et ensuite des dignitaires ecclésiastiques du Hainaut. Dans l'avis au lecteur, il convient qu'il aurait pu traiter son sujet en prose, mais la prose veut des faits, des notions sûres et détaillées, et il lui en manquait encore plusieurs; néanmoins, ajoute-t-il, *quod differtur, ut aiunt, non aufertur*, ce qui est différé n'est pas perdu. Il songeait donc, car il était riche en projets, à publier une histoire littéraire du Hainaut. 2^o *Aquila S. Guisleno ad Ursidimum prævia, seu ejusdem vita, miracula et magnalia: subjecta aliquot ejus ecclesiæ sanctorum panegyris*, Mons, 1644, in-12. Il en avait paru une première édition sous ce titre : *Ursa S. Guisleno prævia. 3^o Cereus S. Humberti, episcopi et primi abbatis Maricollensis, 20 elegiis adornatus*, Mons, 1658, in-12. 4^o *Par sanctorum Martyrum, hoc est SS. Marcellinus et Petrus, Hannoniensis ecclesiæ patroni*, 2^e édition, Mons, 1643, in-12. 5^o *Divæ Virgæ Cambronensis, ejusdemque cænobii saneti quidam, reliquiæ plurimæ abbates omnes, variique magnates in eo sepulti*, Mons, 1659, in-12. 6^o *Par sanctorum Præsulum, id est, S. Foillanus, episcopus et martyr, item S. Siardus, abbas; præmissa origine monasterii ejusdem S. Foillani apud Rhodium*, Mons, 1641, in-12. 7^o *Dionysiani monasterii Sacrarium, seu ejusdem sacræ Antiquitates, versibus illustratæ*, Mons, 1641, in-12. 8^o *Historiale Speculum ecclesiæ et monasterii S. Joannis Valencenensis*, Mons, 1642, in-12. 9^o *Panegyris sanctorum Hannoniæ*, Mons, 1644, in-12. 10^o *Origines omnium Hannoniæ cænobiorum octo libris breviter digestæ. Pertinenter subnectitur aetætarium de collegiatis ejusdem provinciæ ecclesiis, majoris operis primitias edebat*, Mons, 1650, in-12 de 481 pages. Cet ouvrage, rédigé en prose et plus substantiel que le précédent, avait été détaché d'une compilation plus considérable intitulée : *Hannonia cænobitica*. Jean Cœne, abbé de Cambron, en avait déjà accepté l'hommage; mais la mort de ce prélat, et les malheurs de la guerre avaient empêché qu'elle ne fût publiée en entier. L'auteur la gardait donc en portefeuille, et s'occupait à l'augmenter, à la corriger sans cesse, la réservant pour des temps plus sereins. Le plan en est indiqué dans la préface des *Origines*. Elle devait renfermer un grand nombre de bulles et de diplômes, avec des notices sur des écrivains monastiques. A l'apparition d'un tel livre, Brasseur

fût devenu un *Tite-Live*; jusque-là il n'était qu'un *Curtius*, par allusion à *Curtior* et à *Quinte Cécure*: c'est du moins le compliment que lui adresse Jean Van den Zype de Malines. Valère André attribue à Brasseur une *Bibliotheca Hannoniæ*, qu'il dit avoir été imprimée à Mons en 1659, in-4^o; mais les perquisitions de Paquot et les nôtres nous autorisent à affirmer qu'un semblable répertoire, auquel travail, assure-t-on, M. Delmotte, bibliothécaire de la ville de Mons, n'a jamais vu le jour. R—G.

BRASSEUR. Voyez LEBRASSEUR.

BRASSICANUS (JEAN-ALEXANDRE KOHLBURGER, plus connu sous le nom latinisé de), philologue, orateur et poète latin, méritait une place dans la *Bibliothèque des érudits précoces* de Klefeker. Né en 1500, à Wittemberg, il y reçut la couronne poétique lorsqu'il avait à peine dix-huit ans. Le titre de jurisconsulte qu'il prend à la tête de ses ouvrages prouve qu'il avait eu ses grades dans quelque faculté de droit; mais d'ailleurs il n'exerça jamais la profession d'avocat. Ses succès dans les lettres lui ouvrirent la carrière alors si honorable de l'enseignement. Après avoir professé quelque temps à l'académie de Tubingen, il fut appelé à Vienne, où il mourut le 27 novembre 1559. Il avait formé une collection précieuse de manuscrits, dont quelques-uns ont passé dans la bibliothèque impériale. On a de lui des vers encomiastiques à la tête d'ouvrages de ses contemporains, des préfaces et des opuscules. Nicéron en donne la liste dans ses *Mémoires*, t. 52, p. 253 et suiv.; mais, quoique assez étendue, cette liste n'est pas complète. Outre des notes dans l'édition de Pétrone, Francfort, 1529, in-4^o, nous citerons de Brassicanus les éditions des *Éclogæ* de Némésien, Strasbourg, 1519, in-4^o; de l'*Enechiridion* de Haymond, évêque d'Halberstadt, Halle, 1550, in-12; des œuvres de Salvien (*voy.* ce nom); des *Lucubrationes* de St. Eucher, évêque de Lyon, Bâle, 1551, in-fol.; des *Dialogues* de Salonius de Vienne, Haguenau, 1551, in-4^o; des *Géoponiques*, Bâle, 1559, in-8^o. Toutes ces éditions, quoique fort rares, sont peu recherchées; celle des *Géoponiques* est la première qu'on ait de ce recueil. Brassicanus a publié des traductions latines, avec le texte en regard, d'un *Hymne à Apollon*, dont l'auteur est incertain, Strasbourg, 1525, in-8^o; de plusieurs opuscules de Lucien, Vienne, 1527, in-4^o; et enfin de l'ouvrage de Gennade, *de Sinceritate christianæ fidei*, 1550, in-8^o. On a de lui : 1^o *In Carolum, electum regem Romanorum, Idyllion, Elegia, Dialogi, Epigrammata, Xenia* (1519), in-12. Ces pièces furent composées en l'honneur de Charles-Quint. 2^o *NAN, Omnis, carmen*, Strasbourg, 1519, in-4^o. Cette pièce, que Brassicanus composa par opposition au *Nemo* d'Ulrich de Hutten, est très-rare. (*Voy.* Gerdes, *Florilegium historico-eriticum librorum rariorum*.) Elle a été réimprimée dans l'*Amphitheatrum* de Dornau, t. 4^{er}, p. 719. 3^o *Proverbiorum Symmiela, cum appendice symbolorum Pythagoræ ex Jamblichæ*, Paris, 1552, in-8^o; inséré depuis dans différentes éditions des *Adages* d'Erasmé. 4^o *In Gratias seu Charites commentariolus*, ibid., 1553, in-8^o. 5^o *Epis-*

tola de bibliothecis et imprimis regia Budensi. Cette lettre, adressée à Christophe de Stadion, que Brassicanus qualifie le prélat le plus éclairé de son temps, renferme sur la bibliothèque de Corvin des détails très-curieux, et qu'on chercherait vainement ailleurs. Imprimée d'abord à la tête de l'édition de Salvien, Bâle, 1550, in-fol., elle a été reproduite dans celle de Nuremberg, 1625, et insérée par Joach. Mader dans son recueil de *Bibliothecis atque Archivis virorum illustrium*, Helmstadt, 1702, t. 1^{er}, p. 115. Brassicanus, dans ses notes sur Pétrone, parle avec complaisance de ses *Reconditæ Lectiones*, ouvrage resté probablement inédit. (Voy. l'*Onomasticon* de Sax, t. 5, p. 590.) 6^e *Commentarii in Angli Politiani Nutricia*, Nuremberg, 1538, in-4^e. W—s.

BRASSONI (FRANÇOIS-JOSEPH), jésuite, né à Rome, fut un des plus fameux missionnaires du Canada, où il souffrit une rude captivité et de grands tourments. Sa principale mission est celle des Hurons, à laquelle il travailla avec zèle tant qu'elle subsista. Après la destruction presque entière de cette nation, il retourna en Italie, où il s'adonna à la chaire, et produisit par ses prédications d'autant plus d'effet, qu'il portait dans ses mains mutilées d'honorables marques de son apostolat. On a de lui : *Breve Relazione d'alcune missioni de Padri della compagnia di Gesù nella Francia nuova*, 1655, in-4^e. Brassoni parle peu de lui-même dans cette histoire, qui est bien écrite; mais elle ne contient guère que ce qui est relatif à la mission des Hurons. A. B.—T.

BRAULION (Saint), vulgairement **SAINT BRAULT**, successeur de son frère Jean sur le siège de Saragosse, vivait dans le 8^e siècle. Les hagiographes, les historiens ecclésiastiques, lui ont à peine consacré quelques lignes, et son nom même est aujourd'hui peu connu. Cependant il est digne d'être inscrit non-seulement dans les légendes, mais aussi dans les dictionnaires historiques. Braulion a mérité lui-même le bel éloge qu'il a fait de St. Isidore, évêque de Séville, son contemporain et son ami : « Il releva, dit-il, l'Espagne tombée en décadence; il rétablit les monuments des anciens, et nous préserva de la rusticité et de la barbarie. » Digne émule d'Isidore, Braulion fut un des plus savants hommes de son siècle, un des prélats les plus distingués de l'église d'Espagne. Son zèle, sa science, ses travaux, contribuèrent beaucoup à y réformer la discipline, à y rétablir l'étude des lettres divines, et le goût des lettres humaines qu'il cultivait lui-même avec succès. Il assista aux 4^e, 5^e et 6^e conciles de Tolède; siégea sous les rois visigoths Sisenand, Chintila, Tulca ou Tulga, et Chindasuind. Il mourut en 646, dans la 20^e année de son épiscopat. Son corps fut découvert en 1270 : il est conservé à Rome, dans la basilique de Ste-Marie-Majeure. On a de ce saint évêque : 1^o *le Triomphe des martyrs de Saragosse*; 2^o *la Vie et le martyre de Ste. Léocadie*; 3^o un *Éloge de St. Isidore*, évêque de Séville, avec le catalogue de ses ouvrages; 4^o deux lettres au même saint; 5^o *la Vie de St. Emilien* (ou *Millan de la Cogolla*, patron des

Espagnes et moine de St-Benoit), avec une hymne en vers iambes en son honneur. Cet ouvrage a été traduit du latin en espagnol, par un évêque de Sandoval, Madrid, 1652, in-4^e. André Schott, dans son *Hispaniæ Bibliotheca*, attribue au saint plusieurs canons; mais son premier titre littéraire est peut-être dans le fameux ouvrage des *Étymologies* que St. Isidore composa à sa prière, qu'il lui dédia, et qu'en mourant il laissa imparfait. Braulion acheva, mit en ordre et divisa en 20 livres ce grand ouvrage, qui, embrassant presque tous les arts et toutes les sciences, consiste en de courtes définitions, suivies d'étymologies qui ne sont pas toujours heureuses, mais où l'on trouve le sens véritable de divers mots grecs et latins, dont la tradition était encore vivante au commencement du 8^e siècle. On imprima à Saragosse, en 1619, in-4^e, et à Madrid, en 1651, in-fol., la *Chronique* (supposée) de Flavius-Lucius Dexter, avec des additions (pareillement supposées) de St. Braulion; on y joignit une prétendue chronique d'Hélécán, qui vivait au 9^e siècle. On croit que Jérôme Romain de la Higuera fabriqua, vers la fin du 16^e siècle, toutes ces fausses chroniques, que Pierre González de Mendoza et Jean Calderon publièrent de bonne foi, comme des trésors littéraires longtemps inconnus, que François Bivar commenta, Lyon, 1627, in-fol., mais dont Nicolas Antonio, le marquis Peralta, don Louis de Salazar, don Juan de Ferreras, et Gabriel Pennot, démontrèrent la supposition. St. Ildefonse a fait l'éloge de St. Braulion dans son supplément au traité de St. Isidore, de *Claris præsertim Hispaniæ Scriptoribus*. André Schott a inséré dans l'édition qu'il a donnée de cet ouvrage, Tolède, 1592, in-fol., plusieurs écrits historiques de St. Braulion, comme premiers appendices au livre de St. Isidore. V—VE.

BRAULT (CHARLES), archevêque d'Albi, né le 14 août 1752, à Poitiers, appartenait à une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite. A peine avait-il terminé ses études, qu'il fut chargé d'enseigner la philosophie au séminaire de la Rochelle. Les talents qu'il développa dans cet emploi fixèrent l'attention de l'évêque de Poitiers, qui ne tarda pas à le rappeler dans son diocèse. Nommé chanoine de Ste-Radegonde à Poitiers, puis curé d'une des principales paroisses de cette ville, Brault, quoique très-jeune, montra dans les fonctions du pastoral un zèle et une capacité qui furent récompensés par les titres d'archidiaque, de théologal et de grand vicaire. Peu de temps après, il fut fait professeur de théologie à l'université de Poitiers. La révolution l'obligea de sortir de France. A l'époque du concordat (1802), il fut désigné pour le siège épiscopal de Poitiers; mais, par suite d'une mesure générale, il fut pourvu de l'évêché de Bayeux. Le nouveau prélat s'occupa d'abord d'apaiser les divisions qui troublaient son diocèse, et il y parvint en peu de temps. Grâce à ses soins, les établissements d'instruction et de charité, que la révolution avait détruits, furent réparés. Un séminaire s'ouvrit pour les jeunes ecclésiastiques; les indigents furent instruits et secourus; et des missionnaires, établis pour le diocèse, portèrent,

dans les paroisses encore privées de pasteurs, les vérités consolantes de l'Évangile. Au concile de 1814, l'évêque de Bayeux fut du nombre des prélats qui se déclarèrent en faveur des quatre articles regardés comme le fondement des libertés de l'Eglise gallicane ; et néanmoins l'estime dont il jouissait à la cour de Rome n'en éprouva aucune atteinte. Il fut, en 1825, transféré sur le siège archiépiscopal d'Albi, que le dernier concordat avait rétabli (1817). Dans ce poste éminent, il sut, comme à Bayeux, concilier tous les esprits par sa tolérance et sa charité. Nommé, sous l'empire, baron et chevalier de la Légion d'honneur, il fut créé pair de France en 1827, et mourut le 25 février 1853. Il a laissé des mandements et des lettres pastorales écrits avec une onction qui formait le trait principal de son éloquence.

W—s.

BRAULT (LOUIS), poète lyrique et dramatique, d'une autre famille que le précédent, était né dans la Brie en 1782. Après avoir fait d'excellentes études dans les lycées de Paris, il obtint un emploi dans les bureaux de l'administration des postes, et sut concilier les devoirs de cette place avec son goût pour la littérature. Un *Recueil d'élégies, de cantates, de romances*, qu'il fit paraître en 1812, lui mérita les encouragements de la critique et des amis puissants. Nommé sous-préfet à Forcalquier en 1819, il passa quelque temps après, avec le même titre, dans l'arrondissement de la Châtre. Au renouvellement de la chambre, en 1825, le ministre de l'intérieur, M. de Corbière, ayant écrit une circulaire aux préfets et sous-préfets, pour les inviter à diriger les élections dans le sens du gouvernement, Brault crut devoir donner sa démission, et revint à Paris, où il prit part à la rédaction du *Constitutionnel*, alors une des feuilles libérales les plus répandues. Quelque temps après, il fit recevoir au Théâtre-Français une tragédie dont le sujet était l'assassinat de Monaldeschi ; mais, déjà malade d'une affection de poitrine, il mourut avant que sa pièce pût être mise à l'étude, le 4 mai 1829, chargeant son ami M. Casimir Bonjour de veiller à la représentation de son drame. M. Alexandre Dumas, dont une tragédie sur le même sujet avait été reçue avant celle de Brault, lui ayant cédé son tour, *Christine de Suède* fut représentée le 25 juin, avec un succès que l'on doit attribuer en partie à l'intérêt que jetait sur son ouvrage la mort prématurée de l'auteur. Indépendamment du recueil déjà cité, on a de Brault : 1° *Ode sur le désastre de la frégate la Méduse*, Paris, 1818, in-8° de 46 p. ; 2° *Poésies politiques et morales*, ibid., 1826, in-12 ; 3° *Ibrahim-Pacha à la contre-opposition, satire*, ibid., 1827, in-8° de 106 p. C'est une ironie de 1,400 vers. On ne peut lui refuser du talent ; mais les sujets qu'il a traités l'ont forcé d'employer des expressions qui donnent à ses vers quelque chose de bizarre et d'antipoétique.

W—s.

BRAUN (GEORGE), archidiaire de Dortmund, mort doyen de la collégiale de Cologne, au commencement du 17^e siècle, a publié un discours latin contre les prêtres concubinaires, une *Vie de Jésus-*

Christ, une *Vie de la Ste. Vierge*, un gros livre latin contre une ordonnance des magistrats de Dortmund pour obliger tous les habitants à souscrire la confession d'Augsbourg : *Catholicorum Tremonensium adversus Lutheranicæ ibidem factionis prædicantes Defensio*, etc., Cologne, 1603, in-8°. Son principal ouvrage est un *Theatrum urbium præcipuarum mundi*, publié de concert avec François Hogenberg, de 1595 à 1616, 6 vol. in-fol. fig. La 1^{re} édition est de 1572, en 2 vol. in-fol. Il recueillit les homélies de Corn. Jansénus, sur tous les dimanches de l'année, Lyon, 1578, in-8°.

T—D.

BRAUN (JEAN), professeur de théologie et de langues orientales à Groningue, né à Kaiserslautern dans le Palatinat, en 1628, fit ses études à Leyde, fut prédicateur de l'Eglise réformée française à Nimègue, et mourut à Groningue, en 1709, laissant plusieurs ouvrages de théologie estimés des partisans ; les principaux sont : 1° *Selecta sacra*, lib. 5, Amsterdam, 1700, in-4°. 2° *Comment. in Epist. ad Hebræos*, ibid., 1703. 3° *Vestitus Hebræorum sacerdotum*, Leyde, 1680, 2 vol. in-8°, avec des gravures ; Amsterdam, 1701, 2 vol. in-4° ; livre plein de recherches savantes. Il y fait voir que le byssus n'est pas le coton, mais un lin d'Égypte, très-fin. On a prétendu, mais à tort, que cet ouvrage était du théologien Lempereur, et non de lui. Ce n'est qu'une partie d'un traité plus considérable qu'il avait dessein de publier sous ce titre : *de Sacerdotio Hebræorum*. Il ne traite pas seulement des habits sacerdotaux, mais encore des antiquités hébraïques. 4° *Véritable Religion hollandaise*, 1675, in-12. Ce dernier ouvrage l'a fait accuser de sabellianisme et de coccéianisme ; il a été combattu par son collègue Jean Marck.

G—T.

BRAUN (JEAN-FRÉDÉRIC DE), érudit distingué, né à Iéna, le 9 janvier 1722, y fit de bonnes études, et entra, en 1746, au service d'Autriche, d'où il passa au service de Hollande, qu'il quitta peu après pour vivre en simple particulier à Langensalza, où il tomba dans une telle misère qu'il vécut d'aumônes jusqu'à sa mort, survenue en 1799. Un ouvrage qui, bien qu'incomplet, prouve l'étendue et l'exactitude de ses connaissances, est une *Histoire des maisons électorales et souveraines de Saxe, originaires de Thuringe et de Misnie*, Langensalza, 1778-81, 5 vol. in-4°. — Son frère (Charles-Adolphe DE), savant jurisconsulte et conseiller d'Empire à Vienne, a laissé quelques écrits estimés sur la jurisprudence.

G—T.

BRAUN (HENRI), né le 17 mars 1752, à Trossberg, s'est distingué par de longs et utiles travaux pour la réformation des écoles de Bavière. Il entra, en 1750, dans l'ordre des bénédictins, et fut nommé, en 1757, professeur d'allemand, de poésie et d'éloquence à Munich, et membre de l'académie des sciences. Il publia alors un grand nombre d'écrits et de recueils relatifs, soit à l'instruction, soit à l'éducation en général. Chargé, en 1777, de la direction générale des lycées, des gymnases et des écoles, tant de la Bavière que du haut Palatinat, il entreprit d'y introduire des changements utiles ; mais, quoique moine lui-même, dégoûté de voir l'éducation entièrement livrée aux moines, il se contenta de continuer

à écrire, et entreprit, d'après la Vulgate, une traduction de la Bible, qui fut arrêtée par sa mort, le 8 novembre 1792. C'était, sinon un penseur profond, du moins un homme d'un bon esprit, plein d'activité, de désintéressement, et qui a contribué à l'amélioration des méthodes d'enseignement en Allemagne. Ses principaux ouvrages sont : 1° *le Patriote bava-rois*, ouvrage périodique, 2 vol., Munich, 1769, in-8°; 2° *Plan pour la nouvelle organisation des écoles en Bavière*, ibid., 1770, in-8°; 3° *Éléments d'Arithmétique à l'usage des écoles*, ibid., 1770, in-8°; 4° *Éléments de latin*, ibid., 1773, in-8°; 5° *Histoire de la réformation des écoles bava-roises*, Francfort-sur-le-Mein, 1783, in-8°; 6° *l'Art épisto-laire pour les Allemands*, 1787, in-8°; 7° *l'Année ecclésiastique catholique*, Augsbourg, 1785, 2 vol. in-8°; 8° *Synonymes latins*, Augsbourg, 1790, in-8°. etc. Tous ces ouvrages sont en allemand. Il a donné aussi des éditions d'auteurs classiques pour les collèges, comme Eutrope, César, Salluste, etc. G—T.

BRAUNIOUS. Voyez BROWN et BROWNE.

BRAUWER (ADRIEN), peintre, que l'on nomme encore BRAUR, BRAWER, BROUR et BROUWER, naquit en 1608, à Harlem, et plus probablement, à Oudenarde, où son père était dessinateur de tapis de haute lisse. On peut caractériser cet artiste en rappelant l'acception que le vulgaire, injustement sans doute, donne au mot *peintre*. Du feu, de l'enthousiasme, le goût de la dissipation, la plus profonde incurie sur l'avenir, il faut même ajouter (car des biographies ne sont pas des panégyristes) une existence crapuleuse, voilà ce qui composa la courte carrière de Brauwer. Cependant, doué par la nature des plus heureuses dispositions, il mérita que ses tableaux fussent placés au premier rang parmi ceux du même genre, et que Rubens fût lui-même au nombre de ses admirateurs. Brauwer naquit dans la misère, et peut-être influa-t-elle sur sa conduite. Encore enfant, il traçait des fleurs et des oiseaux sur des bonnets que sa mère vendait pour subsister. François Hals, peintre habile, mais un de ces hommes qui spéculent sur tout, fut frappé du talent du jeune Brauwer, et l'emmena chez lui, à Harlem. Bientôt Brauwer, séparé de ses camarades, excédé de travail et très-mal nourri, passa les jours entiers dans un grenier, occupé à peindre de petits tableaux, dont il ignorait le mérite, et dont François Hals recevait le prix. On cite de lui, à cette époque, deux jolis tableaux de genre, représentant *les Cinq Sens* et *les Douze Mois*. Il voulut enfin se procurer une existence plus supportable, et, après une première tentative inutile, parvenu à s'enfuir, il se rendit à Amsterdam. Il fut très-étonné d'apprendre que ses ouvrages y étaient connus et estimés. Ayant reçu 100 ducats d'un tableau, il eut peine à concevoir qu'un pareil trésor fût en sa possession, répandit l'argent sur son grabat, et se roula dessus. En dix jours qu'il passa dans la débauche, il dissipa toute sa petite fortune, et lorsque le marchand de tableaux qui le logeait lui demanda ce qu'il avait fait de son or : « Je m'en suis débarrassé, répondit-il, pour être plus libre. » Brauwer adopta invariablement, pour le reste de sa

vie, ce plan d'inconduite. Le cabaret devint son atelier ; encore se gardait-il bien de travailler, tant que son hôtesse n'insistait pas pour être payée. Original en tout, lorsqu'on ne lui donnait pas du tableau qu'il avait envoyé vendre le prix qu'il y avait fixé, il le jetait au feu, et en commençait un autre avec plus de soin. Ses saillies étaient toujours gaies, et quelquefois piquantes. Tout le monde connaît *l'Épître à mon habit*, par Sedaine ; longtemps avant qu'elle fût composée, Brauwer avait mis en action la morale qu'elle renferme. Ses parents lui ayant souvent reproché sa négligence dans ses vêtements, il se fit faire un bel habit de velours, et fut aussitôt invité à une noce : alors il prit le plat dont la sauce lui parut la plus grasse et la plus abondante, et en couvrit son habit, en disant que c'était à lui de faire bonne chère, puisque c'était lui qu'on avait invité. Brauwer étant allé d'Amsterdam à Anvers, dans le temps où les guerres des Pays-Bas étaient dans toute leur force, fut arrêté dans cette dernière ville comme espion, et emprisonné à la citadelle. Il annonça qu'il était peintre, se réclama du duc d'Areberg, qui y était aussi prisonnier, et ayant obtenu, par le moyen de ce prince, tout ce qu'il lui fallait pour faire un tableau, il peignit avec tant de force et de vérité les soldats qui le surveillaient, occupés à jouer dans le corps de garde, que Rubens, à la vue de ce tableau, s'écria : « C'est l'ouvrage de Brauwer : lui seul peut aussi bien réussir dans de pareils sujets, » et sur-le-champ il en offrit 600 florins ; mais le duc ne voulut point le vendre, et ce tableau doit se trouver encore dans la galerie de cette illustre maison : Rubens ne se borna point à ces preuves d'estime pour le talent de Brauwer, il le fit sortir de prison en le cautionnant, l'habilla, le logea chez lui, et l'admit à sa table. Brauwer, au lieu de reconnaître tant de générosité, s'échappa furtivement de chez son bienfaiteur, pour retomber dans ses désordres, qui devinrent même alors plus scandaleux qu'auparavant. Il se logea chez un boulanger nommé Craësbeke, qui parvint à se rendre habile peintre, en étudiant sa manière. Cet homme, dont les penchants s'accordaient très-bien avec ceux de Brauwer, avait une femme jolie. Il poussa aussi loin qu'il était possible la reconnaissance envers son maître et son ami, et l'union entre ces trois personnes devint si intime, que, dans un pays où les mœurs sont généralement respectées, la justice les obligea de prendre la fuite. Brauwer étant allé à Paris, n'y trouva point d'ouvrage, et revint à Anvers. Réduit à une extrême détresse, il y tomba malade, et mourut à l'hôpital, en 1640, âgé seulement de 32 ans. Rubens, qui ne se ressouvait que des talents de Brauwer, obtint que son corps fût retiré du cimetière public, et le fit ensevelir honorablement dans l'église des Carmes. Il se proposait en outre d'honorer par une épitaphe la mémoire de ce peintre, mais il mourut lui-même peu de temps après. Brauwer employa trop mal la plus grande partie de son temps, et mourut dans un âge trop peu avancé pour que ses tableaux ne soient pas en petit nombre. Tous se ressentent des lieux que cet artiste fréquentait, encore n'a-t-il pas su imiter

l'exemple de Téniers, et jeter dans des sujets ignobles la variété dont ils sont susceptibles; mais ils n'en sont pas moins payés, par les amateurs, des prix considérables : c'est qu'en effet il serait difficile de porter plus loin la force et l'harmonie de la couleur, l'esprit de la touche, l'intelligence du clair-obscur et la vérité de l'expression. Le musée du Louvre possède trois tableaux de ce maître, celui qui est connu sous le nom du *Jeu de Cartes* suffirait seul pour justifier les éloges que l'on vient de donner à Brauwer (1). D—T.

BRAVO (JEAN), gentilhomme, né à Ségovie, dans la nouvelle Castille, vers la fin du 15^e siècle, commandait les troupes que cette ville avait fournies à la sainte ligue, dans l'insurrection des communautés, en 1519, contre Charles-Quint. Il fut, après l'évêque de Zamora, don Antonio de Acuña, le chef le plus intrépide de cette sainte ligue, et fit des prodiges de valeur à la bataille de Villalar. Enfin, abandonné des siens, il tomba au pouvoir des royalistes, avec les autres principaux chefs, Padilla et les Maldonado. Conduit à l'échafaud avec ses compagnons de malheur, ce fut lui qui montra le plus de fermeté. Le crieur public, qui les précédait, lisait à haute voix la sentence qui les condamnait à mort, comme traîtres, instigateurs de troubles, et usurpateurs de la couronne royale. Jean Bravo l'interrompit avec audace : « Tu en as menti, dit-il, toi, et ceux qui te font « parler ainsi : nous mourons pour avoir voulu le « bien public, et pour avoir défendu la liberté du « royaume. » L'alcade de cour, nommé Cornejo, lui ordonna de se taire; Bravo voulut lui répondre, et l'alcade, qui avait été son juge, le frappa de la verge ou baguette que ces ministres de la justice portent, en Espagne, dans l'exercice de leurs fonctions. C'est alors que Padilla proféra ces paroles remarquables : « Seigneur Bravo, hier c'était le jour de combattre « comme des gentilshommes, et aujourd'hui il faut « mourir comme des chrétiens. » Bravo conserva la même énergie jusqu'au moment de l'exécution. Il fut décapité le premier de tous. Il ne voulut point placer lui-même sa tête sur le billot. Il dit au bourreau de l'étendre par force, s'il le pouvait, et que, pour lui, il ne recevrait pas la mort volontairement. Padilla fut exécuté ensuite; au moment de courber la tête, il aperçut le cadavre de Bravo étendu auprès du billot : « Ah! vous êtes donc là, brave chevalier, » dit-il. Et à l'instant il se soumit à son sort. (Voy. ACUÑA.) K.

BRAVO (JEAN), né à Ciudad-Réal, fut précepteur des enfants de l'impératrice et reine Élisabeth, morte en 1558. Il traduisit en prose castillane le poème latin d'Alvare Gomez, sur la Toison d'or : *el Vello cino dorado, y la Historia del orden del Tusion, et y joignit un livre intitulé : el Summario de los Reies catolicos D. Fernando y Dona Isabel, con la tomada de Grenada y otros pueblos, que valerosamente conquistaron*, Tolède, 1546, in-4°. Cet abrégé de la vie du roi Ferdinand et d'Isabelle et de la conquête de Grenade est extrait du livre de Luc Marinei, Sicilien, qui a pour titre : *Obra*

de las cosas memorables de España, Alcalá, 1553, in-fol. V—VE.

BRAVO (JEAN), natif de Piedrahita, dans la Castille, professeur de médecine à Salamanque, vers la fin du 16^e siècle, est auteur des ouvrages suivants : 1^o *de hydrophobia Natura, Causis atque Medela*, Salamanque, 1571, in-8°; 1576-1588, in-4°; 2^o *In libros Prognosticorum Hippocratis Commentaria*, ibid., 1578-1585, in-8°; 3^o *de saporum et odorum Differentiis, Causis et Affectionibus*, ibid., 1585, in-8°; Venise, 1592, in-8°; 4^o *In Galeni librum de Differentiis febrium Commentarius*, Salamanque, 1585-1596, in-4°; *de curandi Ratione per medicamentum purgantem exhibitionem, libri tres*, ibid., 1588, in-8°; 6^o *de simplici medicamentorum Dilectu libri duo*, ibid., 1592, in-8° : cet ouvrage avait déjà paru sous le titre de *Pharmacopœa*, ibid., 1585, in-8°. — **Jean BRAVO-CHAMIZO**, reçu docteur à Coïmbre en Portugal, professeur d'anatomie d'abord, puis de médecine pratique à cette université, natif de Serpa, mort en 1615, est auteur de deux ouvrages de chirurgie : *de Medendis corporis Malis per manulem operationem*, Coïmbre, 1605, in-12; *de capitis Vulneribus*, 1610, in-fol. — **Gaspard BRAVO DE SOBRAMONTE RAMIRES**, né à Aguilar del Campo, dans le diocèse de Burgos, reçu docteur à Valladolid, professeur de médecine et de chirurgie à cette même université, médecin des rois Philippe IV et Charles II, premier médecin de l'inquisition, florissant dans le 17^e siècle, est auteur de quelques écrits peu remarquables pour leur temps, et encore moins pour le nôtre : 1^o *Resolutionum medicarum circa universam totius philosophiæ doctrinam, tomus primus*, Valladolid, 1649, in-fol., Lyon, 1654-1662, in-fol.; 2^o *Consultationes medicæ et Tiocinium practicum*, Cologne, 1671, in-4°; 3^o *Operum medicinalium tomus tertius*, Lyon, 1674, in-fol. Ces trois ouvrages ont été réimprimés sous le titre de : *Resolutiones et Consultationes medicæ*, Cologne, 1674, 3 vol. in-4°. C. et A—N.

BRAVO (BARTHÉLEMY), jésuite espagnol, né à Martin-Muñoz, dans le diocèse d'Avila, fut à la fois poète, rhéteur et grammairien. Il publia vers la fin du 16^e siècle, et au commencement du 17^e, des ouvrages utiles, dont les principaux sont : *de conscribendis Epistolis*, Burgos, 1604, in-8°; *Commentaria linguæ latinæ*, Grenade, 1606; le même ouvrage sous le titre suivant : *de octo partium orationis Constructione*, 1640; *Dictionarium plurimarum vocum, quæ in Ciceronis scriptis desiderantur*, Pincia, 1627, in-4°. Ce même dictionnaire avait déjà été imprimé à Saragosse, en 1597, et à Madrid, en 1611, in-8°, sous le titre de *Thesaurus verborum ac phrasium*, etc., et sous le titre de *Vocabularius*, à Valence, 1606, in-4°. On a aussi du même auteur d'autres ouvrages, tels que, *de Arte rhetorica; de prosodia Progymnasmata et varia Poemata*. — Un autre **BRAVO (Nicolas)**, né à Valladolid, abbé d'Olivá, de l'ordre de Cîteaux, dans la Navarre, mort en 1648, a laissé une *Vie de St. Benoît*, poème, avec une notice sur tous les ordres religieux, et d'autres ouvrages théologiques peu importants. V—VE.

(1) On a gravé beaucoup d'après Brauwer. Lui-même a reproduit à l'eau-forte plusieurs grotesques de sa composition. D—R—R.

BRAWE (JOACHIM-GUILLAUME DE), poète allemand, né à Weissenfels, le 4 février 1758, fit ses études à Leipsick, et s'adonna avec ardeur à la culture des lettres. Bien qu'il ne sût pas le grec, et qu'il ne pût lire les auteurs de cette nation que dans des traductions, Homère et Euripide étaient ses poètes favoris; ses heureuses dispositions lui valurent l'amitié de Lessing et de Weisse, qui l'encouragèrent à entrer dans la carrière dramatique. Le libraire Nicolaï, de Berlin, ayant proposé, en 1756, un prix pour la meilleure tragédie, Brawe composa son *Esprit-fort*, drame tragique, qui obtint l'accessit, et annonça un talent peu commun pour le pathétique et la force du style : c'est un ouvrage dirigé contre les incrédules. Brawe s'essaya, peu après, dans un genre plus élevé; son *Brutus*, écrit en vers iambiques, eut un grand succès. Le succès de cette tragédie est, non la mort de César, mais celle de Brutus, dans la guerre contre Octave. Brawe commençait ainsi de très-bonne heure à acquérir une réputation brillante, lorsqu'il mourut de la petite vérole, à Dresde, le 7 avril 1758, à peine âgé de 20 ans. Ses deux tragédies ont été réunies et publiées par Lessing, Berlin, 1768, in-8°. G—r.

BRAWER. Voyez BRAUWER.

BRAY (DE), nom de quatre peintres hollandais dont les ouvrages sont peu connus en France; le premier, *Salomon* DE BRAY, naquit à Harlem en 1579, et obtint quelque réputation. Il mourut au mois de mai 1664, à 85 ans. Il eut deux fils.—L'un, *Jacques* DE BRAY, surpassa son père et son frère, et fut regardé comme l'un des plus habiles peintres de Harlem. Descamps cite de lui *David jouant de la harpe devant l'arche*, et accompagné d'un grand nombre de lévites, etc., tableau remarquable par la beauté du pinceau et la correction du dessin. Il estime aussi, dans les dessins de ce peintre, une touche fière, et des contours savants. Jacques de Bray mourut en avril 1664, quelques semaines avant son père. Le poète Rixtel rendit à ce peintre, dans ses poésies, un de ces hommages auxquels il ne faut pas attacher une trop grande importance. Jacques de Bray laissa un fils, peintre de fleurs, et qui embrassa la vie religieuse. D—r.

BRAY (THOMAS), naquit en 1656 à Marton, dans le Shropshire, de parents honnêtes, mais pauvres. Ils le destinèrent de bonne heure au ministère de l'Évangile. Après ses premières études, ils l'envoyèrent à Oxford, où son peu de fortune ne lui permettant pas de faire un long séjour, il entra dans les ordres, et, d'abord euré d'une petite paroisse, après différentes promotions, il fut nommé, en 1690, recteur de Sheldon. Il composa, pour cette paroisse, ses *Leçons sur le Catéchisme*, ouvrage qui fut reçu avec la plus grande approbation par le clergé d'Angleterre. Ce fut le fondement de sa réputation, et cette réputation décida du reste de sa vie. En 1696, l'évêque de Londres ayant jeté les yeux sur Bray pour la formation de l'église du Maryland, qu'on travaillait alors à établir (voy. George CALVERT), lui proposa la place de commissaire dans cette colonie, avec des appointements qui devaient

être, disait-on, de 400 liv. sterl. par an. Cette perspective d'un grand bien à faire enflamma l'âme bienveillante de Bray, qui abandonna le projet de son 2^e volume des *Leçons sur le Catéchisme*, pour lequel il avait déjà un grand nombre de souscriptions, et se livra tout entier à son nouvel emploi. Obligé de rester en Angleterre pour solliciter le bill d'établissement qui éprouvait de grandes difficultés, il employait tout son temps et toute son activité à préparer ce qui devait rendre cet établissement avantageux au pays. Bray, dans sa jeunesse, avait souffert du manque de livres; son premier soin fut donc d'obtenir l'établissement de bibliothèques paroissiales pour les ministres qu'on enverrait au Maryland, et qui devaient rester à leurs successeurs. Ce projet le conduisit à un autre : souvent les sollicitations qu'il ne cessait d'employer de tous côtés pour trouver les moyens de fournir aux frais de ses bibliothèques paroissiales dans les colonies avaient été repoussées par des refus fondés sur ce que le même besoin se faisait sentir en Angleterre, où la plupart des ministres étaient trop pauvres pour se procurer des livres, et que la charité devait commencer par le pays où l'on vivait. Bray ne vit pas de meilleur moyen d'écarter cet obstacle que de travailler aussi à faire établir dans tous les doyennés (*deanry*) de l'Angleterre et du pays de Galles des bibliothèques où les ecclésiastiques pauvres des environs pussent emprunter des livres et se réunir pour converser et consulter entre eux sur les objets relatifs à leur état. Il parvint, en effet, à en faire établir un assez grand nombre, du revenu de 10 jusqu'à 50 liv. sterl. Remarquant aussi que les ministres destinés aux colonies sont souvent retenus assez longtemps, par les vents ou la guerre, dans des ports de mer, ou la vie oisive qu'ils sont contraints de mener peut devenir funeste à leurs mœurs et à leur réputation, il parvint, tant par ses propres moyens que par les bienfaits de quelques personnes riches, à fonder dans plusieurs de ces ports de mer des commencements de bibliothèques, qu'il espérait avec raison devoir s'augmenter bientôt par la générosité des marins et des passagers qui fréquentaient ces ports. Cependant les affaires de l'église du Maryland n'avançaient point, malgré l'activité de Bray; il n'y avait point de fonds arrêtés pour le paiement des ministres que Bray y avait déjà envoyés. Plusieurs projets, pour y suppléer, avaient manqué ou avaient fourni peu de ressources. Bray imagina, en 1697, de fonder une société pour la propagation de l'Évangile dans les colonies et les pays étrangers. Cette société, d'abord particulière, étant devenue bientôt plus considérable par le nombre de ses membres, et par les fonds dont elle pouvait disposer, on jugea nécessaire de lui donner plus de solidité avec de nouveaux pouvoirs. En conséquence, Bray obtint, en 1701, une chartre du roi Guillaume, qui érigeait la société en corporation, pour la propagation de l'Évangile en pays étranger. Cependant l'acte de religion envoyé par les habitants du Maryland, et d'après lequel devait passer le bill pour l'établissement de leur église, avait été rejeté

deux fois, comme n'étant pas conforme aux lois ; renvoyé au Maryland pour être rectifié, il ne revenait pas. En 1699, Bray jugea que sa présence dans le Maryland pourrait être nécessaire pour le bâter ; mais, depuis sa nomination à la place de commissaire, il n'avait reçu aucun émoluments. Il avait refusé deux bénéfices qui ne lui auraient pas permis de faire son voyage. Sa résidence à Londres, un voyage qu'il avait été obligé de faire en Hollande, pour solliciter le roi Guillaume qui s'y trouvait alors, ses soins pour l'établissement, lui avaient occasionné des dépenses disproportionnées avec l'état de sa fortune qui se trouvait entièrement absorbée. Il emprunta, vendit le peu d'effets qu'il possédait, et partit au milieu de l'hiver. Il arriva au Maryland, y fut reçu avec un respect dont lui seul pouvait s'entourer, ranima le zèle des habitants pour l'établissement de leur église ; et, ayant dressé et fait approuver à l'assemblée de la province le projet de bill, il jugea nécessaire de le rapporter lui-même en Angleterre, pour triompher de l'opposition que les quakers et les catholiques du pays se préparaient à mettre à son admission. Il l'emporta en effet sur eux, retourna dans le Maryland au moyen d'un présent de 300 livres qu'il reçut du lord Weymouth, et revint, en 1701, en Angleterre, où il se fixa enfin, et accepta un bénéfice de 150 liv. sterl. par an. Il avait fait connaissance en Hollande avec d'Allone de la Haye, homme digne de le seconder dans ses pieux desseins, et avec lequel il entretenait une correspondance à ce sujet. Ils formèrent ensemble le projet d'une fondation pour la conversion des nègres employés dans les colonies, et d'Allone, qui mourut en 1723, légua pour cet effet une somme de 900 liv. sterl., que le docteur employa selon les intentions du testateur, suppléant, selon sa coutume, autant que lui permettaient ses moyens, à ce qui pouvait manquer pour l'exécution. En 1727, Bray, ému du tableau de l'état misérable des prisonniers, ouvrit des souscriptions en leur faveur, et, toujours occupé du bien-être spirituel de ceux qu'il secourait, il employa à leur instruction les missionnaires qui se destinaient aux colonies, et qui s'accoutumaient ainsi à leurs pénibles fonctions. Ce premier coup d'œil jeté sur les prisons fut la source de tous les adoucissements qu'on apporta depuis à l'état des détenus. Bray, se sentant affaibli, remit les travaux dont il était chargé, et les projets qu'il avait commencé à exécuter, entre les mains de plusieurs dignes associés, parmi lesquels se trouvaient des personnes du plus grand mérite et de la première distinction, et, tranquille sur ces projets, que la Providence semblait avoir bénis, il termina doucement, en 1750, dans la 75^e année de son âge, une vie dont toutes les pensées, toutes les actions avaient eu pour but le bien de ses semblables. On a de lui, outre les *Leçons sur le Catéchisme*, des lettres circulaires au clergé du Maryland, où il rend compte de l'état de cette église, un ouvrage intitulé : *Bibliotheca parochialis*, contenant le plan d'une bibliothèque telle qu'il la juge convenable ; un *Discours sur la Charité apostolique, sa nature et son excellence*, etc. Ces

deux ouvrages ont été imprimés en 1696. Il a publié encore quelques autres traités, des compilations et des réimpressions.

X—s.

BRAY (GUILLAUME), savant anglais, né à Shîre, en novembre 1736, et mort le 21 décembre 1852, avait passé la plus grande partie de sa vie à Guilford et à Londres dans son étude de procureur, et y avait acquis une fortune considérable. Ses occupations litigieuses ne l'empêchèrent pas de se livrer à la littérature. Membre de la société des antiquaires depuis 1774, il enrichit de plusieurs morceaux l'archéologie publiée par cette réunion savante, mit au jour d'abord un *Voyage dans les comtés de Derby et d'York* ; puis l'*Histoire du comté de Surrey*, 4 vol. in 8°, 1804-1814 (cet ouvrage avait été commencé par Manning), et publia, en 1817, une édition de la partie la plus importante du manuscrit de *Sylva* d'Evelyn.

Z.

BRAY (FRANÇOIS-GABRIEL, comte DE), diplomate français, d'une ancienne famille de Normandie qui fait remonter son illustration jusqu'à Guillaume le Bâtard, naquit à Rouen, à la fin de 1765. Étant cadet de famille, il fut destiné à l'ordre de Malte ; et, après avoir fait ses études à Rouen, à Nantes et à Paris, il fut reçu chevalier, et se battit contre les musulmans, lors du bombardement d'Alger. Il revint résider quelque temps à Malte, puis en France, où il entra dans la carrière diplomatique. A cet effet, il fut admis dans les bureaux des affaires étrangères, sous le ministère de Montmorin, et fut dirigé dans son apprentissage par Reyneval. (*Voy. ce nom.*) Pour son début, il fut attaché à l'ambassade française près la diète de Ratisbonne. Il s'y lia avec plusieurs diplomates allemands, et lorsque la révolution française éclata, Bray, qui était loin de partager les principes alors dominants, quitta le service public de sa patrie ; et, au lieu de rentrer en France, il voyagea en Allemagne, en Suisse, en Hollande et en Angleterre. Une grande partie de ses biens furent confisqués ; cependant il paraît que dans la suite il les recouvra, surtout les propriétés qu'il tenait de sa mère, en Bretagne. En 1797, il reparut à Ratisbonne comme chargé d'affaires de l'ordre de Malte près la diète ; mais voyant sans doute que cet ordre allait s'éteindre, il profita de la connaissance qu'il avait faite de MM. de Montgelas et de Reehberg, pour se faire recevoir au service de l'électeur de Bavière, sans cesser de faire les affaires de l'ordre de Malte. Il fut successivement conseiller de légation près la diète, conseiller intime, et plus tard conseiller d'État. L'ordre de Malte le chargea d'une mission à St-Petersbourg, d'où cet ordre expirant attendait son salut. En 1800, Bray fut envoyé à Londres par l'électeur son nouveau maître, et l'année d'après il obtint la légation bavarroise à Berlin. Dans ce poste, s'étant fait relever de ses vœux de chevalier de Malte, il épousa une demoiselle de Lœwentern, dont la famille possédait des biens considérables en Livonie. Après l'invasion de l'armée de Napoléon en Prusse, Bray ne retourna plus à Berlin. L'électeur, devenu roi, l'envoya en ambassade à St-Petersbourg, et l'éleva au rang de comte. Le nouvel

ambassadeur fut très-bien accueilli par Alexandre, et comme la famille de sa femme était sujette de la Russie, sa position dans cet État fut des plus agréables. Ayant passé dans les terres de cette famille le temps où l'empereur Alexandre était à l'armée, il en profita pour explorer l'histoire et la botanique de la Livonie. En 1815, il fut chargé par le roi de Bavière de négocier l'adhésion de ce royaume à l'alliance des trois grands souverains contre Napoléon. Après les guerres, en 1815, il retourna à son poste d'ambassadeur à St-Petersbourg, et y demeura encore quelques années. En 1822, il fut nommé ambassadeur à Paris, poste qu'il occupa près de cinq ans, avec une magnificence qui aurait fait honneur au représentant d'un des plus grands souverains. Né en France, et possédant encore des terres considérables en Bretagne, le comte de Bray se trouvait dans sa patrie, tandis que ses titres et honneurs, acquis dans l'étranger, l'attachaient à la diplomatie et aux maisons étrangères. Son hôtel, où le savant était aussi bien accueilli que le noble titré, réunissait des sociétés brillantes et offrait quelquefois des fêtes superbes. Jamais le petit royaume de Bavière n'avait eu un représentant aussi magnifique. Le comte de Bray joignait à un caractère doux une aménité, une affabilité extrêmes, et chez lui la finesse diplomatique était cachée sous un air de confiance et de bonhomie qui prévenait en sa faveur ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions, peu favorables au système représentatif. Il désira, vers 1827, retourner en Allemagne; le roi de Bavière, avant de lui accorder sa retraite, voulut qu'il exerçât encore quelque temps les fonctions d'ambassadeur à Vienne. Il obéit; mais, peu d'années après, il fut obligé de chercher le repos dans ses terres en Bavière, où il mourut en septembre 1852. Depuis l'établissement de la constitution de Bavière, il était membre de la chambre haute; mais il ne put guère y paraître. Les souverains étrangers l'avaient décoré de leurs ordres. Au milieu des occupations diplomatiques, il avait toujours cultivé les lettres et les sciences, et il avait publié plusieurs ouvrages, dont voici les titres : 1° *Voyage aux salines de Saltzbourg et de Reichenhall, et dans une partie du Tyrol et de la Haute-Bavière*, Berlin, 1807; réimp. à Paris, même année, in-12, ouvrage écrit dans un style léger et piquant. Pendant son ambassade à Paris, l'auteur en donna une édition de luxe, in-fol., avec 24 planches, Paris, 1825. Cette 3° édition contient aussi quelques additions au texte. 2° *Essai critique sur l'histoire de la Livonie, suivi d'un tableau de l'état actuel de cette province*, Dorpat, 1817, 5 vol. in-12. Les deux premiers volumes de cet ouvrage traitent de l'histoire de la Livonie, et le troisième des habitants, de leurs mœurs et de la statistique du pays. L'ayant fait imprimer à ses frais, l'auteur en fit présent à l'université de Dorpat. Il avait fait paraître auparavant un mémoire sur *la Livonie*, dans le t. 4 des *Mémoires de l'académie des sciences de Munich*, dont il était membre. Il adressa dans la suite à Malte-Brun, pour les *Nouvelles Annales des Voyages* (mars 1825), des lettres sur les habitants

V.

de la Livonie et de l'Estonie. 5° *Essai d'un exposé géognostico-botanique de la Flore du monde primitif*, par Gaspard, comte de Sternberg, traduit par le comte de Bray, Leipsick, Prague et Ratisbonne, 1820-24, 5 cah. in-fol., avec pl. Le 2° volume des *Mémoires de la société courlandaise pour les sciences et arts* contient de lui un *Essai sur la botanique de la Livonie*; d'autres observations de Bray sur la botanique sont insérées dans les *Mémoires* de la société des botanistes de Ratisbonne et dans divers recueils périodiques consacrés à cette science. (Voy. sa vie dans les *Zeitgenossen*, nouvelle série, n° 25.) D—G.

BRAYER (PIERRE), docteur en Sorbonne, né à Paris, le 19 mai 1654, reçu, le 21 juin 1706, chanoine de la cathédrale de Metz, où l'avait attiré M. de Coislin, devint grand archidiacre, vicaire général du diocèse, et mourut à Metz, le 26 janvier 1751. On lui doit divers ouvrages de piété, qui parurent sous le voile de l'anonyme; entre autres, un livre d'heures à l'usage des diocésains, imprimé plusieurs fois et sous différents formats. Le *Rituel* du diocèse, in-fol., publié à Metz en 1715, lui a fait beaucoup d'honneur. « Ce rituel, disent les auteurs de l'*His-toire de Metz*, t. 3, p. 464, est plein d'une science « vraiment ecclésiastique. La lettre pastorale qui se « voit en tête est une des plus belles et des plus sa- « vantes; le corps de l'ouvrage et l'avertissement « aux curés sont du même goût et du même carac- « tère : ce n'est pas un simple rituel, mais un corps « abrégé de théologie. » Enfin Brayer est auteur d'une *Oraison funèbre de M. le Dauphin*, fils de Louis XIV, Metz, 1714, in-4°. B—N.

BRAYER (JEAN-JOSEPH), d'une ancienne famille qui a produit plusieurs magistrats au parlement de Paris et un célèbre médecin (voy. ci-après), naquit à Soissons, en 1741. Après avoir terminé ses études, il fut pourvu de la double charge de conseiller et d'avocat du roi au bailliage de cette ville; et, quelques années après, de celle de procureur général au conseil supérieur de Châlons. Lors de la suppression de ce conseil, il revint à Soissons, où il remplit la place de lieutenant général de police. En 1784, le débordement de l'Aisne ayant causé de grands désastres dans le Soissonnais, Brayer adoucit, autant qu'il le put, le sort de ses malheureux compatriotes, en fournissant un asile et des vivres à ceux dont les maisons avaient été renversées par les eaux. Il contribua beaucoup à l'approvisionnement de Paris en 1788, et déploya dans cette circonstance un zèle et une fermeté qui lui méritèrent les éloges du ministre Necker. Après la retraite de l'intendant du Soissonnais (M. de Blossac), il resta seul chargé de l'administration avec le titre de subdélégué général, et parvint à maintenir l'ordre dans cette province, malgré les nombreux émissaires envoyés de Paris pour la soulever. Il fut nommé, en 1790, commissaire du roi près le tribunal du district de Sois-

(1) Les recherches qu'il a faites sur la plante appelée *Baya*, ainsi que son voyage à Saltzbourg, sont encore des preuves du soin avec lequel il étudiait la botanique; aussi la société royale de botanique de Ratisbonne lui conféra-t-elle sa présidence. D—R—R.

sons ; mais, destitué quelques jours après la chute du trône, il fut emprisonné pendant la terreur, et conduit à Paris pour y être jugé par le tribunal révolutionnaire. Il ne dut la vie qu'au 9 thermidor. Ses concitoyens lui donnèrent bientôt une preuve de leur estime en l'élevant juge de paix. Arrêté de nouveau en 1799, pour avoir « formé le plan tyrannique et liberticide de rétablir le trône et le sceptre du despotisme, » il fut absous de cette ridicule accusation ; et quelques mois après, le premier consul le nomma juge au tribunal d'appel d'Amiens. En 1802, il obtint la présidence du tribunal de Soissons, et mourut président honoraire le 2 janvier 1818. Au mois de mars 1813, le président Brayer avait reçu des lettres de noblesse en récompense de ses services. Un *Mémoire sur les subsistances*, qu'il remit en 1816 au gouvernement, lui valut une lettre flatteuse du ministre. — Jean BRAYER, son frère, mourut en 1826 à Soissons, où il possédait une magnifique brasserie ; il l'avait aidé dans la rédaction du mémoire dont on vient de parler. C'était un homme fort instruit, et qui, sans négliger son commerce, cultivait les lettres avec quelque succès. — Nicolas BRAYER, médecin, de la même famille, était né en 1604, à Château-Thierry. Reçu docteur en 1628 par Gaspard Brayer, son père, il acquit la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps, et une immense fortune dont il sut faire le plus noble usage. Indépendamment des charités qu'il faisait par lui-même, il remettait tous les mois 4,000 francs au curé de sa paroisse pour les distribuer aux indigents. Lorsqu'il était appelé par un pauvre, il lui laissait à chaque visite l'écu d'or qu'il avait reçu d'un riche. A la mort de Vallot (1671), Brayer fut désigné pour lui succéder dans la place de médecin du roi ; mais il refusa d'accepter un honneur brigué par tant de ses confrères. Brayer mourut en 1676, à Paris, et fut inhumé dans l'église St-Eustache. Gui Patin l'estimait, bien que Brayer ne partageât pas son aversion pour l'antimoine, et il en parle dans ses lettres avec éloge : Boileau l'a cité dans l'*Épître à son jardinier*. Le discours de rentrée prononcé par Bachot en 1677 contient des détails honorables sur Brayer. On peut encore consulter la *Notice des hommes célèbres de la faculté de médecine de Paris*, par Hazon, p. 118.

W—s.

BRAYER DE BEAUREGARD (JEAN-BAPTISTE-LOUIS), neveu du président (voy. l'article précédent), et fils du brasseur, naquit à Soissons, en 1770. Après y avoir achevé ses études au collège dirigé par les oratoriens, il entra dans les bureaux de l'administration provinciale, et devint secrétaire rédacteur de la commission intermédiaire. A la suppression des assemblées provinciales, il passa dans les bureaux du district de Soissons ; mais, atteint par la réquisition, en 1793, il fit partie du premier bataillon de l'Aisne, dont il devint quartier-maître. La vie militaire n'ayant aucun attrait pour lui, il demanda son congé et vint à Paris, où il vécut dans la société des savants et des gens de lettres que la révolution avait épargnés. Nommé professeur au Prytanée de St-Cyr, il se démit de sa chaire au bout de deux

ans, pour se livrer à l'étude de l'économie politique, et il fit un voyage en Hollande, d'où il rapporta de curieux documents sur le commerce et l'industrie de ce pays. Dalphonse, alors préfet du Gard, lui ayant offert, en 1806, la place de chef de son secrétariat, Brayer l'accepta, et il employa ses loisirs à réunir des matériaux pour la statistique de ce département. Cet ouvrage était près de sa fin, lorsque Dalphonse quitta cette préfecture. Le manuscrit en a été remis, en 1833, à M. Lacoste, préfet du Gard. De Nîmes, Brayer vint, en 1812, à Laon occuper le même poste ; et la *Statistique du département de l'Aisne*, l'un des meilleurs ouvrages de ce genre, lui valut, en 1827, à l'académie des sciences, le prix fondé par Montyon. Ses infirmités l'ayant forcé de renoncer, en 1832, aux fonctions publiques, il ne laissa pas, quoique souffrant, de revoir la *Statistique de l'Aisne*, dont il préparait une seconde édition. Il projetait aussi de donner une nouvelle histoire de Soissons, depuis l'origine de cette ville jusqu'à nos jours ; mais, étant venu à Paris consulter les médecins, il y mourut le 1^{er} janvier 1834. Outre les *notices des Monuments, Etablissements et Sites les plus remarquables du département de l'Aisne*, dessinés et lithographiés par M. Pinguet, professeur à St-Quentin, Paris, 1825, in-fol. oblong, on a de Brayer : 1^o *Panorama de Paris et de ses environs, ou Paris vu dans son ensemble et dans ses détails*, Paris, 1805, 2 vol. in-12. 2^o *Coup d'œil sur la Hollande, ou Tableau de ce royaume en 1806*, ibid., 1807, 2 vol. in-8^o ; cet ouvrage, dont les journaux rendirent un compte avantageux, est estimé. 3^o *L'Honneur français, ou Tableau des personnages qui, depuis 1789 jusqu'à ce jour, ont contribué, à quelque titre que ce soit, à honorer le nom français*, ibid., 1808, 2 vol. in-8^o. C.-L.-M. Sacy avait publié un ouvrage sous le même titre, Paris, 1782-83, 12 vol. in-12. 4^o *Relation du voyage de madame la duchesse de Berri et de son pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse*, accompagnée de notices historiques, ibid., 1821, in-8^o. 5^o *Statistique de l'Aisne*, précédée d'une carte du département, Laon, 1824-26, 2 vol. in-4^o. La 1^{re} partie contient la topographie du département, des recherches sur sa population, son histoire, ses antiquités, et enfin le tableau de son administration ; la 2^e embrasse l'agriculture, l'industrie et le commerce. 6^o *Vingt jours de route, ou Considérations sur l'amélioration qu'a reçue le service des voitures publiques depuis le commencement du siècle*, ibid., 1850, in-8^o. 7^o *L'Histoire de la ville de Soissons*. L'auteur en a publié le prospectus en 1833, in-8^o. Les matériaux qu'il avait recueillis pour cet ouvrage sont entre les mains de son frère, bibliothécaire à Soissons, qu'il s'était associé pour ce travail, et qui se propose de le terminer. — BRAYER, fils du président, directeur des contributions du département de l'Eure, mort à Chartres en 1833, s'était occupé pendant plus de vingt ans à recueillir des collections précieuses sur la minéralogie, les fossiles, et plus particulièrement sur les plantes. Il avait accompagné ces collections de notes et observations, dont on regrette qu'il n'ait pas publié la description. Il

s'était aussi livré à des recherches d'antiquités, et possédait une nombreuse collection de médailles rares et précieuses. W—s.

BRAZIER (CLAUDE-JOSEPH), médecin vétérinaire, né en 1759, à la Grande-Rivière, bailliage de St-Claude, acheva ses cours à l'école de Lyon, et devint chef de la salle d'étude. Ayant renoncé à l'enseignement, il fut nommé garde-laras à Baume-les-Dames, place qu'il remplissait encore à l'époque de la révolution. Depuis 1780, il était encore correspondant de l'académie royale de médecine. Pendant son séjour à Lyon, il avait connu l'abbé Rozier, et il ne cessa d'entretenir une correspondance active avec ce célèbre agronome, dont il a été un des collaborateurs pour le *Dictionnaire d'agriculture*. Huzard a vivement critiqué quelques-uns de ses articles dans le *Journal de Médecine*. Brazier mourut à Besançon, le 24 avril 1808. On connaît de lui : 1° *Projet qui indique les moyens les moins coûteux et les plus sûrs de relever l'espèce des chevaux en Franche-Comté*, Besançon, 1780, in-8°. 2° *Traité sur l'épizootie*, ibid., 1794, in-12. Cet opuscule et les deux suivants ont été imprimés aux frais du département du Doubs. 3° *Avis au peuple des campagnes sur les maladies contagieuses qui attaquent les hommes et les animaux*, ibid., 1795, in-8°. 4° *Observations sur l'épizootie qui règne dans le département du Doubs, avec les moyens d'en préserver le bétail*, ibid., 1796, in-8°. W—s.

BRAZIER (NICOLAS), né à Paris, le 17 février 1785. Son père, maître d'écriture, tenait une petite pension, faubourg du Temple, et occupait sous Louis XVI un emploi d'écrivain du cabinet du roi, emploi qui lui fut rendu à la restauration. Il était auteur d'une espèce de grammaire, que son fils avait assez plaisamment n'avoir jamais ouverte, et qui du reste ne vaut pas la peine d'être consultée (1). Quoique fils d'un instituteur, Nicolas Brazier était sans éducation première. Bien jeune encore, ses parents le placèrent dans une fabrique de bijouterie, et c'est entre le sertis et la facette que se développa son talent pour la chanson. *Le bon Dieu lui avait dit chante*, comme au pauvre petit Béranger, et Brazier se prit tout joyeusement à fredonner de gais et vifs refrains. Armand Gouffé, à qui il fut présenté à l'époque où se reconstitua le caveau, reconnut, dans les premiers essais de l'apprenti bijoutier, de la verve, de l'esprit naturel, le germe enfin d'un talent véritable. Mais il lui signala aussi, et ce fut un bonheur pour le jeune homme, des fautes de goût et de langage impardonnables, même à un chansonnier. A cette époque, Brazier quitta la bijouterie pour une modeste place dans l'administration des droits réunis. Bientôt après il fit jouer, sur le petit théâtre des Délassements, sa première pièce intitulée *Lisette toute seule* (1805), en collaboration avec M. Simonnin ; puis une seconde : *L'herogne tout seul*, et tout fier de ce double succès, il déserta encore l'octroi pour se livrer exclusivement à la littérature

dramatique. Mais il n'oublia point les conseils d'Armand Gouffé, et déjà âgé de plus de vingt ans, déjà chansonnier et auteur joué, il eut le courage d'aller tous les matins, le rudiment dans sa poche, à un collège de la rue St-Antoine, où il étudia avec assiduité en compagnie d'enfants de treize et quatorze ans. Brazier ne devint pas savant, il en convenait lui-même, de vive voix et par écrit, avec trop de facilité peut-être, car de complaisants confrères abusèrent de ce sincère aveu pour lui faire une réputation de complète ignorance qui s'accrédita de toutes parts. La *Biographie portative des contemporains* (de Rabbé et Boisjolin) l'accuse d'avoir fait graver dans son chapeau *ex libris Brazier* : c'est là une plaisanterie bien plus vieille que notre auteur, et dont on a injustement chargé sa tête innocente (1). Voici une anecdote plus exactement vraie, mais qui prouve tout au plus une grande légèreté. C'était en 1815 : le Nain Jaune reprochait au chansonnier royaliste de ne savoir pas l'orthographe. Brazier ayant lu l'article écrivit, *ab irato*, une réponse fulminante. Hélas ! au numéro suivant, le journal rapporta la justification du chansonnier, tendant à prouver qu'il savait l'orthographe. Elle commençait par le mot *jamais* si facile à écrire ; et, malheureusement une apostrophe parfaitement distincte, impossible à nier, s'était glissée entre le *j* et l'*a* du premier mot de la lettre justificative. Brazier, membre du caveau moderne, se trouva fréquemment en rapport avec des hommes d'esprit, et se lia d'amitié avec des auteurs possédant quelques-unes des qualités dramatiques qui lui manquaient, et ces nombreuses associations donnèrent naissance à une multitude de tableaux populaires pleins de vic et d'observation. *L'École de village*, *les Vendanges de Champagne*, *le Coin de rue*, *les Bonnes d'enfants*, *les Cuisinières*, *le Soldat laboureur*, *les Ouvriers*, *les Rouliers*, *le Maître de forges*, en collaboration avec M. Dumersan ; *Quinze Ans d'absence*, *le Cid devant Jeune Homme*, *la Corbeille d'oranges*, *le Savetier et le Financier*, *Prévêlle et Tacconnet*, *la Carte à payer*, en collaboration avec M. Merle ; *Je fais mes farces*, avec Désaugiers ; *la Croix d'or*, *le Philtre Champenois*, avec M. Mélesville (2) : tels sont les plus jolis vaudevilles auxquels, de 1805 à 1838, Brazier ait attaché son nom. Il changea souvent de collaborateurs, comme pour augmenter le nombre de ses amis ; mais, jusqu'au bout de sa carrière, il associa sa verve non épuisée au talent, à l'habitude scénique de ses anciens confrères. La légèreté d'esprit de Brazier, sa patience si tôt à bout de recherches, son peu de raison ne lui permirent guère de travailler seul. Sur 215 pièces (150 sont imprimées) dont se compose son bagage dramatique, il en est 40 à peine qu'il ait écrites sans collaborateur. Ce

(1) En pareil cas on ne prête qu'aux riches. Nous avons connu Brazier attaché en 1815 et 1816 à la *Gazette de France*, à laquelle il fournissait ce qu'on appelle les *faits Paris*. La plupart de ses notes prenaient à rire par leur naïve insignifiance, sans parler des fautes de grammaire et d'orthographe. D—R—R.

(2) On peut voir, dans la *France littéraire* de M. Quérard, la liste complète des pièces de Brazier et de ses collaborateurs jusqu'en 1828

(1) On a de lui : *L'Art de l'écriture simplifié*, Paris, 1795, in-8° ; 5^e édition, 1795, et un *Traité analytique de la langue française*, extrait de la grammaire générale, Paris, 1805, in-12. D—R—R.

n'est pas qu'il manquât d'idées-mères, mais il lui était impossible de les coordonner. Toutefois son imagination, vive à l'extrême, son esprit original, son entrain, sa gaieté, sa facilité pour tourner un couplet faisaient de lui un excellent collaborateur, et l'on peut dire que sa part dans les ouvrages en a très-souvent décidé le succès. Pendant la restauration, le général Lauriston, qui avait une grande affection pour Brazier, l'avait fait attacher à la bibliothèque particulière de Louis XVIII. En allant faire sa première visite à son chef, le savant auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, le vaudevilliste l'aborda par un compliment d'une naïve originalité. « Monsieur, lui dit-il, vous pensez bien que ma place est la récompense de mon dévouement, et non une obligation de travail. » Barbier ne voulut pas l'entendre ainsi, et Brazier reconnut bientôt que si la place lui convenait quant aux émoluments, il ne convenait pas à la place quant à l'ordre et à l'exactitude qu'elle réclamait. Néanmoins le gouvernement sembla partager la manière de voir de l'employé, et non celle du bibliothécaire, car Brazier cessa de remplir ses fonctions, mais il toucha une petite pension. Brazier se croyait alors un homme politique; il publia en 1824, chez Rapilly, boulevard Montmartre, 25, un recueil de chansons faites dans un esprit tout dynastique et en faveur des Bourbons. Ce petit volume est intitulé *Souvenirs de dix ans*. Si l'auteur avait remonté plus haut dans ses souvenirs, il eût retrouvé une chanson sur la naissance du roi de Rome, qui lui fut remise en mémoire par l'auteur du *Dictionnaire des Protées modernes*, et dont voici un couplet :

Nous faisons tous des vœux
Pour demander aux dieux
Un prince héréditaire,
Qui fût
Semblable à son père.
Le sort nous est prospère.
Chantons ce prince-là :
Le voilà.

Les Bourbons n'inspirèrent guère mieux que Napoléon II le chansonnier Brazier. Ses refrains politiques sont fort médiocres, heureusement il a publié depuis deux autres volumes de chansons où n'entrent pour rien la politique et l'esprit de parti (1). Là éclate sa verve caustique et chansonnière, là brille toute sa gaieté; c'est comme un reflet de la grâce, de l'humeur bachique et de la douce philosophie de Désaugiers, après lequel il marche incontestablement. Ces chansons gagnaient à être chantées par l'auteur, qui savait tour à tour entraîner, émouvoir, attendrir. Brazier ne se contenta pas de ses succès de table et de théâtre; pour prouver, sans doute, que l'âge avait apporté du sérieux à son esprit, il s'avisa de se faire chroniqueur et journaliste. Il publia dans le journal littéraire *Vert-Vert* une suite d'articles piquants sur les *Abbés chansonniers*, et dans le livre des *Cent-et-un*, deux charmantes

notices sur la *Chanson* et sur les *Cochers*. Enfin, peu de temps avant sa mort, il fit imprimer l'*Histoire des petits Théâtres de Paris* (2 vol. in-8°), chronique amusante et curieuse, quoique superficielle et parfois erronée, des archives dramatiques de la France. Les amis de Brazier l'ont surnommé le la Fontaine de la chanson. Cette dénomination n'est pas exacte; elle ne fait apprécier ni le caractère de l'homme ni le talent de l'auteur. La légèreté d'esprit de Brazier et la rondeur souvent apprêtée de ses manières ne ressemblaient pas plus à la simplicité et à la naïve distraction de l'ami de madame de la Sablière, que le défaut de correction de chansons pleines de verve et de chaleur bachique ne rappellera, même au goût le moins exercé, cette négligence à la fois savante et naturelle qui donne tant de valeur et tant de charme au style du fablier. Si Brazier ne fut ni un *bonhomme*, ni un écrivain correct, il fut un auteur jovial et plein d'esprit, un aimable convive, et ce qui vaut mieux, un homme de bien par excellence. Mort sans enfants, il dépensa une grande partie de ce que lui rapportèrent ses travaux, à secourir, à élever, à aider sa famille nombreuse et malheureuse, laissant à sa veuve, pour toute fortune, un fort modique revenu, et la petite maison de Passy où il succomba, à la suite d'une maladie du foie, le 22 août 1838, à l'âge de 55 ans. A—o (E.).

BRÉARD (ÉTIENNE), poète latin moderne, naquit au Mans, en 1680. La pauvreté de ses parents, qui ne purent lui fournir un titre clérical de 30 liv. de rente, l'empêcha de suivre sa vocation pour l'état ecclésiastique, et, à leur exemple, il demeura simple ouvrier en étamines. Une paralysie, dont il fut frappé à l'âge de soixante-quatre ans, ne lui permettant plus de suivre ce travail mécanique, il s'occupa, dans les intervalles que lui laissait sa maladie, à traduire en vers latins différents ouvrages, dont le plus considérable est le poème de la *Religion*, par Louis Racine. Des fragments de cette traduction, insérés dans les *Essais historiques et littéraires sur le Maine* (par P. Renouard, le Mans, 1811, 2 vol. in-12), font vivement regretter que l'ouvrage entier n'ait pas été imprimé. Le chancelier d'Aguesseau, informé des talents et de la malheureuse situation de cet homme intéressant, lui fit obtenir une médaille et une pension dont Bréard ne jouit pas longtemps, étant mort le 24 avril 1749. C. M. P.

BRÉARD (JEAN-JACQUES), propriétaire à Marennes, où il était né vers 1760, devint, en 1790, vice-président du département de la Charente-Inférieure, et fut nommé l'année suivante député à l'assemblée législative. Il provoqua dès les premières séances un décret d'accusation contre Gauthier, Malvoisin et Marc fils, comme embaucheurs pour les princes émigrés. En février 1792, il présenta un rapport sur les troubles d'Avignon, fit décréter la division du comtat en deux districts, et prit souvent la parole sur la situation de ce pays. Le 8 juillet, il parla contre le journal de Mallet-Dupan. Le 30 août, il fit décréter la confiscation des biens de ceux qui *fomentaient des troubles*, et demanda ensuite le décret

(1) Les dernières éditions sont de 1835 et 1836, chez Barba, Palais-Royal, et chez Perrotin, rue des Filles-St-Thomas, 4.

d'accusation contre l'évêque Castellane et contre le maire de Meude ; enfin, dans toutes les questions, Bréard se montra, au nom de la liberté, comme la plupart de ses collègues, un des plus ardents proscriptionnaires. Élu, en septembre 1792, député à la convention nationale, il fut nommé commissaire pour retirer du greffe du tribunal du 10 août les pièces relatives à Louis XVI (1). Il vota la mort de ce prince sans appel, sans sursis, et avec invitation d'envoyer le procès-verbal de sa condamnation à tous les départements. A l'occasion de l'assassinat de Michel Lepelletier, il proposa des visites domiciliaires. Le 24 janvier, il fut nommé secrétaire, et président le 8 février ; puis membre du premier comité de défense générale établi le 25 mars, et enfin du premier comité de salut public, formé le 4 avril à l'occasion de la déclaration de guerre qui fut faite à l'Angleterre et à l'Espagne. En février 1793 il avait prononcé, au nom du comité de marine, un discours où l'on remarquait les phrases suivantes : « Bientôt le gouvernement anglais reconnaîtra l'erreur où l'ont entraîné nos perfides et lâches déseurs, qui ont su lui persuader que notre marine, jadis redoutable à nos rivaux, était anéantie par la défection de presque la totalité des officiers. Égaré par des suggestions perfides, le ministre anglais a pu espérer des conquêtes faciles. Bientôt il le reconnaîtra la fausseté de ses calculs, et nos navires prouveront à l'Europe étonnée que les Français libres savent triompher sur mer comme sur terre (2). » Dès le 16 mai, Bréard dénonça les commissaires à St-Domingue Polverel et Sonthonax, et les fit décréter d'accusation le 16 juillet suivant. Le 25, il attaqua le ministre Bouchotte (*voy. ce nom*), et défendit Marat, qu'il croyait pur, mais égaré. Le 10 juillet il soutint une discussion très-vive contre Camille Desmoulins, qui avait accusé les membres du comité de salut public, et que par représailles on accusait de liaisons avec des aristocrates, et surtout avec le général Dillon. Le 25 du même mois, Bréard fit assimiler aux émigrés tout citoyen qui se serait rendu dans une ville rebelle. Le 7 août, il fit dé-

créter l'arrestation de tous les étrangers suspects. Il présida de nouveau la convention au 4 août, et le 25 il fut envoyé à Brest pour y organiser l'escadre ; il s'y conduisit avec modération. Prudhomme dit à ce sujet : « Le protestant Jean-Bon Saint-André « parut à son tour à Brest : Bréard était déjà dans « cette ville ; et, malgré les nombreux émissaires de « la montagne, ce représentant avait su jusque-là « conserver la tranquillité dans cette commune. » Il paraît que Jean-Bon gâta l'ouvrage de Bréard. Le 15 avril 1794, celui-ci appuya le décret proposé par St-Just, ordonnant l'expulsion des nobles de Paris, et insista pour qu'il ne leur fût accordé que huit jours pour s'éloigner. Le 8 thermidor (26 juillet 1794), il s'opposa à ce que le discours de Robespierre fût imprimé, et se montra dans ce grand événement tout à fait contraire au dictateur. Deux jours après la chute de celui-ci, Bréard entra au comité de salut public, et fit décréter la liberté de Polverel et Sonthonax, dont il avait été l'accusateur. Le 8 août, il interpella vivement Fouquier-Tainville, amené à la barre de la convention, et lui demanda compte de sa conduite dans l'affaire de Catherine Théos. Le 3 octobre, Cambon déclara que Bréard, étant membre du premier comité de salut public, avait été un des signataires d'un arrêté secret contre Robespierre et Danton, formant alors un comité particulier à Clarenton. Dans la discussion qui eut lieu le même jour contre les membres du comité de salut public, avant le 9 thermidor, Bréard dit que le projet de l'Angleterre était de faire périr la convention par la convention elle-même, et fit passer à l'ordre du jour sur l'accusation de Legendre. Le 5 décembre, il appuya les demandes des citoyens de Bédouin, incendiés par Maignet, et fit décréter que le comité de sûreté générale s'occuperait de les secourir. Le 4 janvier, il fut élu de nouveau membre du comité de salut public, et, le 9 mars, il appuya la proposition d'une fête annuelle en l'honneur des vingt et un Girondins morts sur l'échafaud. Entré dans l'an 4 (1795) au conseil des anciens, il en fut secrétaire dès la formation. Le 26 janvier 1796, il appuya vivement le maintien de la confiscation des biens que les émigrés avaient à espérer de leurs ascendants. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), Bréard fit partie du nouveau corps législatif, et il en sortit dans le courant de 1805. Dès lors il a cessé de prendre part aux affaires publiques, et est mort plus qu'octogénaire, à Paris, en janvier 1840. Z.

BRÉARD DE NEUVILLE, conseiller-clerc au parlement de Dijon, né dans cette ville en 1748, mourut à Paris en 1818. Il a publié : 1° *Nécessité de se soumettre à la convention entre Pie VII et le gouvernement français*, Paris, 1802, in-8°. 2° *Question de droit très-importante*, ibid., 1814. 3° *Traduction des Pandectes de Justinien mises dans un nouvel ordre par Pothier*, ibid., 1818 à 1825, 24 vol. in-8°. Les premiers volumes furent imprimés en 1807 et années suivantes. L'entreprise ayant été interrompue fut reprise par MM. Moreau de Montalin et Borie. 4° *Dictionnaire latin et français de la langue des lois, tiré du cinquantième livre des Pan-*

(1) Bréard prononça, le 24 décembre 1792, un discours sur la situation actuelle des armées de la république française, et sur les mesures à prendre pour affermir la liberté (in-8° de 43 p.). On trouve dans ce discours quelques idées raisonnables, surtout à la veille de 1795. « Ne serait-ce pas, disait Bréard, la plus grande de toutes les folies, de vouloir opérer spontanément une révolution universelle qui doit évidemment être l'effet graduel des progrès de la raison et de la philosophie ? Rejetons donc ces projets insensés, fruits de l'imagination délirante de quelques hommes qui veulent être plus sages et plus puissants que la nature. » Ce discours était suivi d'un projet de décret en quinze articles qui fut renvoyé à l'examen des comités diplomatiques, de la guerre, de la marine et des finances réunis.

V—VE.

(2) Le but de ce rapport était de provoquer un décret portant destitution de tous les officiers de marine rebelles à la loi ou absents, et de faire entrer les marins du commerce dans la marine militaire. « Ce n'est, disait Bréard, que parmi les marins du commerce que vous trouverez, réunis au civisme, des talents, de l'expérience et un courage imperturbable... Que ne sont-ils en ce moment tous réunis autour de vous, ces navigateurs intrépides, que des hommes orgueilleux avaient l'injustice de mépriser, même lorsqu'ils suppléaient à leur impéritie !... Vous verrez éclater les transports de leur joie et de leur reconnaissance, etc. »

V—VE.

dictes de Justinien, mises dans un nouvel ordre par Pothier, etc., ibid., 1807, 2 vol. in-8°. Z.

BREAUTE (PIERRE), d'une ancienne famille de Normandie, distinguée dès le temps de Guillaume le Conquérant, était capitaine de cinq compagnies légères. Brûlant du désir de signaler sa valeur, il obtint de Henri IV la permission de mener en Hollande, au service du prince Maurice, une compagnie de cavalerie qu'il leva à ses dépens. Après la campagne de 1599, Breauté étant venu en France, apprit que son lieutenant s'était laissé surprendre, et avait été fait prisonnier par la garnison de Bois-le-Duc. Loin de songer à payer sa rançon ou à proeurer son échange, il lui répondit, par une lettre écrite en termes très-violents, qu'il ne s'intéressait point pour des lâches qui se laissaient prendre, et qu'il fallait toujours tenir tête aux ennemis, fussent-ils en nombre double. Grosbendonek, gouverneur de la place, ayant intercepté la lettre, se répandit en invectives contre la nation française et contre Breauté, qui en fut instruit, et se hâta de revenir en Hollande et de lui envoyer un défi à un combat de vingt contre vingt. Grosbendonek accepta le défi, mais ne voulut pas s'y trouver en personne, disant qu'il ne pouvait quitter une place dont il devait répondre : il y envoya Likerbikem, son lieutenant. On convint du jour, du lieu et des armes, et de se battre vingt-deux contre vingt-deux, à l'épée et au pistolet seulement. Au jour fixé, Breauté se trouva au lieu désigné, attendit près d'une heure les ennemis, marcha à leur rencontre jusqu'à une portée de canon de la place, où il les trouva. Le combat commença aussitôt; de deux coups de pistolet Breauté tua Likerbikem et blessa deux ou trois autres Espagnols. Le domestique d'un des blessés courut à toute bride à la ville, afin de proeurer à son maître le secours dont il avait besoin. Le gouverneur fit tirer deux coups de canon; la troupe de Breauté, saisie d'une terreur panique, prit la fuite, abandonnant lâchement son chef, qui, seul, avec son page et son gentilhomme, se défendit encore longtemps; mais son cheval ayant été tué sous lui, il fut accablé et se rendit prisonnier. Il fut mené à Bois-le-Duc, où le gouverneur, contre la parole donnée, le fit massacher entre les deux ponts. Telle fut l'issue de ce fameux combat, dont l'histoire moderne ne fournit pas d'autre exemple depuis la *journée des trente* (voy. BEAUMANOIR), et dont le président de Thou a rapporté les circonstances avec peu d'exactitude. Le combat eut lieu le 3 février 1600; les Français eurent trois tués et deux blessés; du côté des Espagnols, il y eut sept tant tués que blessés. Breauté n'avait pas encore 20 ans. — Son frère, *Adrien*, passa en Hollande pour venger sa mort, appela plusieurs fois inutilement Grosbendonek en duel, et ne revint en France que sur les ordres précis et réitérés de Henri IV. C. M. P.

BREBEUF (JEAN DE), jésuite normand, né en 1593, fut du nombre des premiers missionnaires envoyés au Canada par les soins et la générosité de la comtesse de Guereheville. Il s'embarqua avec Champlain en 1625. A peine fut-il arrivé à Québec,

qui consistait alors en une simple habitation, qu'il s'enfonça dans les terres, et se fixa dans un village de Hurons. Bientôt il gagna leur confiance; il y demeura trois ans de suite. Pendant ce temps, il apprit parfaitement la langue de ces peuples; mais il fut rappelé par son supérieur, au moment où il pouvait profiter de ce séjour. Il y retourna quelque temps après; mais les Iroquois, qui étaient les ennemis irréconciliables des Hurons, les surprirent et les détruisirent en partie; ils s'emparèrent du P. Brébeuf, et le firent expirer dans les tourments horribles qu'ils ont coutume d'infliger à leurs prisonniers de guerre : c'était en 1649; le P. Brébeuf était alors âgé de 55 ans. Il avait composé, dès son premier séjour chez les Hurons, un *Catéchisme* dans leur langue; Champlain le fit imprimer à la suite de ses *Voyages de la Nouvelle-France occidentale, dite Canada*, 1652, in-4°. C'est un des premiers échantillons que nous ayons des langues du Canada. D—P—s.

BRÉBEUF (GUILLAUME DE), neveu du précédent, naquit en 1618, à Thorigny, en basse Normandie, d'une famille ancienne et illustre qui est la tige des Arundel d'Angleterre. Son éducation fut très-soignée; à la connaissance parfaite du latin, de l'espagnol et de l'italien, il joignit celle de la philosophie et de la théologie morale et dogmatique. Son talent poétique se déclara de bonne heure. On raconte que, dans sa jeunesse, il était épris de Virgile, et qu'un de ses amis, qui l'était de Lueain, parvint à lui faire préférer ce dernier, que lui-même de son côté abandonna bientôt pour Virgile. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, le premier ouvrage de Brébeuf fut une parodie burlesque du 7^e livre de l'*Énéide*, Paris, 1650, in-4°; il donna ensuite sa traduction en vers de la *Pharsale*, in-4° et in-12, et, peu de temps après, il publia le 1^{er} livre de ce poème, sous le titre : de *Lueain travesti, ou les Guerres civiles de César et de Pompée, en vers enjouez*, Rouen et Paris, 1656, in-12. On a cru y voir une satire ingénieuse des grands et de ceux qui flattent leurs vices. On sait que Boileau, très-peu partisan de Lueain, faisait encore moins de cas de son traducteur, qui a en effet exagéré les défauts de l'original. Des critiques ont trouvé le jugement de Boileau trop sévère. Voltaire remarque qu'il y a toujours dans Brébeuf *quelques vers heureux*. Boileau lui-même en convient :

Malgré son fatras obscur,
Parfois Brébeuf étincelle.

Il a en général beaucoup d'enflure; mais quelquefois il a de la force et de l'élévation véritable. On ne peut nier qu'il n'y ait en vraiment de l'analogie entre son talent et celui de Lueain. On a encore de lui : 1° des *Poésies diverses*, Paris, 1658, in-4°, dans lesquelles on remarque une suite de cent cinquante épigrammes qu'il fit par gageure contre les femmes fardées, et qui ne sont nécessairement que la fastidieuse répétition d'une même idée; 2° des *Éloges poétiques*; 3° des *Entretiens solitaires, ou Prières et méditations pieuses en vers français*;

4° un Traité de la défense de l'Eglise romaine; 5° des Lettres, Paris, 1664, in-12. Ce nombre d'ouvrages peut paraître étonnant, si l'on considère que Brébeuf, qui ne vécut que quarante-trois ans, en passa vingt dans les accès continuels d'une fièvre qui abattait toutes ses forces. A la mauvaise santé se joignait la mauvaise fortune; le cardinal Mazarin lui fit des promesses que, selon son usage, il ne tint pas, et lui donna une fois un bénéfice qu'il fut obligé de refuser, parce qu'il n'était d'aucun revenu. La religion le consolait de tous ses maux; il eut la satisfaction de convertir plusieurs calvinistes de sa province. Il mourut à Venoix, près de Caen, en décembre 1661. On peut remarquer comme une singularité qu'il n'ait pas été de l'Académie française.

A—G—R.

BREBIETTE (PIERRE), peintre du roi, et graveur, né à Mantes, en 1603, est plus connu par ses estampes que par ses tableaux. On a un assez grand nombre de morceaux de son invention, gravés à l'eau-forte avec beaucoup d'intelligence; la plupart sont des frises, des bacchanales, dans la manière que suivit et gâta Gillot; des suites d'enfants qui imitent la manière d'Étienne de la Belle, et des sujets de dévotion. Brebiette a gravé à Rome, d'après Raphaël, une *Sainte Famille*; d'après André del Sarto, une autre *Sainte Famille*; d'après Paul Véronèse, le *Martyre de St. George*. Il a aussi gravé plusieurs pièces, d'après Palma le Jeune, George Lallemant, François Quesnel, Claude Vignon, etc. Cornille Bloemaert et divers autres graveurs ont travaillé d'après ses dessins.

V—VE.

BRECHE (JEAN), né à Tours, dans le 16^e siècle, exerçait la profession d'avocat au présidial de cette ville. Jean Bouclier, de Poitiers, lui a donné de grands éloges. Il a laissé quelques ouvrages qui pourraient servir à prouver qu'il avait des connaissances assez variées, et qu'il était instruit dans les langues anciennes : 1° *le Manuel royal, ou Opuscules de la doctrine et condition du prince, partie en prose, partie en rime; avec le commentaire de Plutarque de la doctrine du prince; ensemble les quatre-vingts préceptes d'Isocrate, du régime et gouvernement du prince*, Tours, 1531, in-4°. 2° *Le Premier Livre de l'honnête exercice du prince*, en vers, Paris, 1544, in-4°. Il en annonçait un 2^e et un 3^e livres qui n'ont point paru. 3° *Le Livre de Lactance Firmian de l'ouvrage de Dieu, ou de la formation de l'homme, traduit en français*, Tours, 1544, in-16. 4° *Épître ou Abrégé des trois premiers livres de Galien, de la composition des médicaments*, Tours, 1545. 5° *Les Aphorismes d'Hippocrate, traduits du grec en français, avec les commentaires de Galien sur le 1^{er} livre*, Paris, 1552, Lyon, 1557, in-16. 6° *Le Promptuaire des lois municipales du royaume de France, concordées aux coutumes de Touraine, extrait de ses commentaires sur lesdites coutumes*, Tours, 1555, in-8°. Jean Brèche florissait en 1550, dit la Croix du Maine; mais comme il n'a point eu de part à la publication de ce dernier ouvrage, on en peut conclure qu'il ne vivait plus en 1555.

W—S.

BRECHTEN ou **VERBRECHTEN (NICOLAS**

VAN), était né à Harlem vers le milieu du 15^e siècle. Poète contemporain de Maerlant, il est cité dans son *Miroir historial* (*Spiegel historiael of Rym Kronyk*). Maerlant mentionne un poème de van Brechten traduit ou imité du français et appartenant au siècle de Charlemagne, poème, selon lui, rempli de fables, mais écrit avec agrément. Il paraît hors de contestation que van Brechten traduisit le roman d'Huon de Villeneuve sur les quatre fils Aymon (*Reinout van Montalbaen of de vier Heemsknideren*. (Voy. AYMON.) Bilderdyk a inséré des fragments de cette version dans ses *Nouveaux Mélanges littéraires* (*Nieuwe Toul, en Dichtk Versen*), sur la copie que lui avait communiquée Hoffmann de Fallersleben. Il est probable que le même trouvère, hollandais ou flamand, traduisit aussi le roman de *Maugist* ou *Malaghys*, dont M. Hoffmann découvrit à Harlem, chez les frères Enschedé, un fragment de 118 vers qu'il inséra en 1821 dans le *Messenger des arts et des lettres* (Kous-ten Letterbotte, 2^e part., p. 312), et que Bilderdyk donna ensuite dans ses *Mélanges* avec une préface et des notes. Hoffmann compara ce débris avec la traduction allemande complète dont il existe deux copies de la fin du 15^e siècle à la bibliothèque de Heidelberg, et s'assura aussi qu'il appartenait véritablement au roman de *Maugist*. On attribue encore à van Brechten la traduction du roman de *Guillaume au court-ueu*, c'est-à-dire de Guillaume d'Orange, fiction dont Nicolas Leclerc parle dans sa chronique rimée de Brabant, et qui, datant du 11^e siècle, fut renouvelée dans le suivant par un poète qui annonce que

Moult a longtemps qu'elle est mise en oubli,

et qu'il va la ressusciter d'après les manuscrits de St-Denis. Ce poète est Guillaume de Bapaume. Quant à l'écrivain hollandais, on peut consulter les *Veillées historiques* de van Wyn, t. 1^{er}, p. 261-264.

R—G.

BRECHTUS (LÆVINUS), de l'ordre des frères mineurs, naquit à Anvers, et mourut gardien du couvent de Malines, le 19 septembre 1558. Il se distingua par son talent pour la poésie. Il composa à Louvain une tragédie en vers latins, intitulée *Euripe, ou de l'Inconstance de la vie humaine*. Elle fut représentée, en 1548, par des écoliers, avec un grand succès de collège, et livrée ensuite à l'impression, Louvain, 1549 et 1550, in-12; Cologne, 1555, 1556, 1568, in-12. On a du même auteur : 1° *Sylva piorum carminum*, Louvain, 1555, in-8°; 2° l'histoire de St. Marc et de St. Marcellin, la vie de St. Lambert et celles de plusieurs autres saints, sous ce titre : *Memorabilis Historia, complectens agones illustrium aliquot martyrum*, Louvain, 1551, in-8°.

V—V

BRECLING (FRÉDÉRIC), théologien luthérien, né en 1629, à Handewith, dans le pays de Flensburg, fut pasteur à Handewith et à Zwoll; mais ses opinions fanatiques et son esprit inquiet lui suscitèrent des tracasseries qui le forcèrent à se retirer en Hollande. Il mourut à la Haye en 1711. On a

de lui une multitude d'écrits de théologie mystique en latin et en allemand, dont la plupart ont été publiés en Hollande. Les principaux sont : *Panharmonia pansophica*; *Typus pansophiæ*; *Pseudosophia mundi*; *Bibliotheca bibliothecarum*; *Alphabetum naturæ et mysterium numerorum*, etc. G—T.

BRECOURT (GUILLAUME-MARCOUREAU DE), Hollandais de nation, comédien et poète dramatique français, entra dans la troupe de Molière en 1658, et passa dans celle de l'hôtel de Bourgogne en 1664. Il fut conservé lors de la réunion des deux troupes en 1680. Il réussissait dans les rôles de héros tragiques et dans ceux dits à manteau. Son jeu était vif et intéressant. Wantant faire valoir sa pièce de *Timon*, il fit de si grands efforts qu'il se rompit une veine, accident dont il mourut en 1685. On a de lui : *la Feinte Mort de Jodelet*, en vers, 1660; *la Noce de village*, en vers, 1666; *le Jaloux invisible*, en 3 actes et en vers, 1666; *l'Infante Sallioque*, 1667, non imprimée; *l'Ombre de Molière*, 1674; *Timon*, 1684, en vers; *la Régale des cousins de la cousine*, comédie en vers, Francfort, 1674, in-12. Toutes ces pièces sont tombées dans l'oubli qu'elles méritent. Breccourt étant à Fontainebleau, à la chasse du roi, en 1678, se défendit contre un sanglier qui le pressait vivement, et le perça de son épée jusqu'à la garde. Il n'avait pas encore joué devant Louis XIV un rôle plus brillant. Le monarque daigna lui demander s'il n'était point blessé, et lui dit qu'il n'avait jamais vu donner un si vigoureux coup d'épée. Il avait épousé Étienne des Urtis, qui se retira du théâtre en 1680, avec une pension de 1,000 livres, et mourut en 1715. V—VE.

BREDA (JEAN VAN), peintre, né à Anvers, en 1685, fut d'abord élève de son père Alexandre van Breda, paysagiste estimé qui a réussi à peindre des vues d'Italie, des places publiques, des marchés et des foires. Le fils s'attacha ensuite à la manière de Breughel de Velours et de Wouwermans, dont il copia longtemps les ouvrages avec une fidélité et une perfection capables de tromper l'œil le plus habile. Pénétré de l'esprit et de la pratique de ces deux maîtres, il composa dans leur genre des tableaux qui furent très-recherchés. Sa réputation et sa fortune s'accrurent beaucoup en Angleterre, où il séjourna plusieurs années, travaillant pour les grands de la cour et pour le roi lui-même. A son retour, il fut nommé directeur de l'académie d'Anvers, et ses compatriotes se disputèrent à tout prix ses productions. En 1746, Louis XV, faisant son entrée dans cette ville, honora aussi de ses éloges van Breda, et lui acheta plusieurs tableaux; exemple qui fut imité par les principaux seigneurs de la suite du roi. Un succès si flatteur et si inattendu causa tant d'émotion à cet artiste modeste, qu'il en fut dangereusement malade; il se rétablit cependant, et continua de cultiver son art jusqu'en 1750, qu'il mourut âgé de 67 ans. Jean van Breda, très-supérieur à son père, a laissé un nom célèbre en Allemagne et en Hollande, mais moins apprécié en France, où ses tableaux sont rares et peu connus. Personne n'a plus approché que lui de ses deux

modèles favoris, Breughel et Wouwermans : « Ses « paysages, ornés d'une multitude de figures, re- « présentant des traits d'histoire sacrée ou profane, « sont, dit Descamps, dans le meilleur goût du pré- « mier; et ses batailles, ses foires, etc., rappellent « la belle manière de Wouwermans. Comme dans « celui-ci, on y admire une couleur brillante et lé- « gère, une touche fine, des ciels, des lointains « agréables, un bon goût de dessin, autant de feu « dans la composition, et peut-être plus de génie; « mais il lui manquait cette pâte et ce large si pré- « cieus dans Wouwermans. » — DE BREDÀ, peintre suédois en grande réputation, était professeur de peinture et chevalier de l'ordre de Wasa. Il est mort à Stockholm, le 8 décembre 1818. V—T.

BREDAL (NIELS-KROG), bon poète et compositeur danois, après avoir été d'abord vice-bourgmestre à Drontheim en Norwège, vint se fixer à Copenhague, où il est mort en 1778, âgé de 46 ans. On connaît de lui : 1° les *Métamorphoses* d'Ovide, traduites en vers danois, Copenhague, 1758, in-8°; 2° quatre opéras en danois, intitulés *le Berger incertain*, *l'Ermite*, *l'Heureux Enrôleur*, et *l'Amoureux à la mode*, Copenhague, 1758. C. M. P.

BREDENBACH (MATHIAS), principal du collège d'Emmerick dans le pays de Clèves, naquit, vers l'an 1489, à Kersp dans le duché de Berg. C'était un homme savant dans les lettres, l'histoire et la théologie. Il mourut à Emmerick, le 3 juin 1529, âgé de 70 ans. On a de lui divers ouvrages de théologie et de controverse; les principaux sont : 1° *de Dissidiis Ecclesiæ componendis Sententia*, Cologne, 1557, 1558, in-8°. 2° *Hyperaspites pro libro de Dissidiis Ecclesiæ*, Cologne, 1560, in-8° : ouvrage savant, exact et solide. C'est une défense contre H. Pileus. 3° *Apologia pro acerbitatibus in Lutherum*, in libro de Dissidiis Ecclesiæ, Cologne, 1557, in-8°. 4° *Epistolæ duæ de negotio religionis*, Cologne, 1567, in-8°. 5° *Introductiuncula in græcas litteras*, Cologne, 1554. 6° *Commentaria in 69 Psalmos* : l'auteur rapporte les différences du texte hébreu. 7° *Comment. in Evangelium Matthæi*. Ces deux commentaires ont été imprimés ensemble à Cologne, en 1560, 2 tomes en 1 seul vol. in-fol. Le dernier est en même temps littéral et moral. Les ouvrages de Bredenbach sont instructifs et édifiants. Sa manière d'écrire est à la fois noble et polie. T—D et V—VE.

BREDENBACH (TILMANN), fils de Mathias, fut élevé par lui avec beaucoup de soin. S'étant rendu à Rome, il s'y attacha à Martin Eisengrenius, homme savant, qui était alors ambassadeur d'Albert V, duc de Bohême. Ayant été désigné pour un canonat d'Anvers, et ayant pu remplir une autre dignité ecclésiastique à Bonn, il préféra de fixer sa résidence à Cologne. L'académie de cette ville le comptait au nombre de ses plus fameux docteurs. Il mourut chanoine de Cologne, le 14 mai 1587; il était né à Emmerick vers 1544. On a de lui : 1° *Historia belli Livonici, quod gessit anno 1558 magnus Moscoviæ dux*, Cologne, 1564, in-8°; on l'a inséré dans la collection estimée qui a pour titre *Rerum Moscovitarum Auctores*, Francfort, 1600,

in-fol. Les matériaux de cette histoire furent fournis à Bredenbach par Philippe Olmen. 2° *Insinuationum divinæ pietatis libri 3*, Cologne, 1579, in-8°. C'est une édition des *Révélationes* de Ste. Gertrude, toujours imprimées sous ce titre. 3° *Sacrarum Collectionum libri 8*, Cologne, 1584, 1589, et 1599, in-8°. C'est un recueil ascétique dans le genre de ceux de Jean Mosch, de Cassien et de Césaire. 4° *Modus extirpandorum Hæreseon*. 5° *Orationes de purgatorio*. 6° Il a traduit en latin l'ouvrage allemand de *Sacrilegorum Vindictis et Pœnis*, Ingolstadt, 1665, in-8°. Il y traite des peines réservées aux spoliateurs des biens de l'Eglise et des monastères. 7° Plusieurs autres livres de controverse et de piété, dont on trouve la liste dans les *Mémoires* de Paquot. Ce fut Tilman Bredenbach qui publia l'*Hyperaspides* de son père, et qui en prit la défense contre Schmidelein, dans un écrit intitulé : *Anti-Hyperaspides*, Cologne, 1568, in-4°. V—VE.

BREDENBACH (JEAN DE), natif de Dusseldorf, et vivant au 16^e siècle, est auteur d'un poème intitulé : *Militia christiana, qua docetur quæ contra vitia et carnem pugnandum*, Dusseldorf, 1560. On a encore, sous le nom de Bredenbach, un livre de *Arminiorum Ritibus, Moribus et Erroribus*, Bâle, 1577, in-8°. A B—T.

BREDENBACH. Voyez BREYDENBACH.

BREDENBURG (JEAN), de Rotterdam, est connu par un petit traité de 400 p. in-4°, qu'il publia dans cette ville en 1675; il l'avait composé en hollandais, et le fit ensuite traduire en latin, sous ce titre : *Enervatio tractatus theologico-politici, una cum demonstratione geometrico ordine disposita, NATURAM NON ESSE DEUM; cujus effati contrario, prædictus tractatus unice innititur*. Ce petit traité, qui est une réfutation de Spinoza, est fort rare et digne d'être recherché. On prétend que Bredenburg, toujours occupé de sa démonstration, avait fini par la trouver vicieuse, et qu'il en composa la contradiction, non en latin, comme la première, mais en flamand. On ajoute qu'ayant communiqué cette dernière à un ami, l'indiscret ami la fit imprimer à l'insu de l'auteur, qu'il en résulta une controverse assez aigre, dont se mêlèrent Cuper, le juif Orobio, et quelques autres théologiens. Les brochures qu'elle fit naître, tant de la part de Bredenburg que de la part de ses adversaires, étant écrites en flamand, sont tombées dans un tel oubli, qu'à peine en est-il parlé dans les ouvrages de ce temps-là. Ce qui est certain, c'est que Bredenburg vécut toujours et mourut comme un sincère adorateur de Jésus-Christ et de sa révélation. H—Y.

BREDERODE (RENAUD DE), burgrave d'Utrecht, dans le 15^e siècle, avait épousé Iolande, fille du comte de Lalain. Il était, comme toute sa famille, dévoué au parti des Hoeksen. Il fit un voyage à la terre sainte, et y fut nommé chevalier de Jérusalem. A son retour, Philippe de Bourgogne le fit chevalier de la Toison d'or. Ses ennemis voulurent le priver de cet honneur, et insinuèrent au duc que Brederode n'était point d'une naissance distinguée. Le duc fit examiner sa généalogie à la Haye, et, ayant reconnu

la fausseté des assertions des courtisans, il suspendit lui-même la chaîne d'or, avec la toison, au cou de Brederode. Celui-ci prouva son attachement au duc en lui fournissant, conjointement avec son frère Gysbregt, 4,000 hommes armés, dans la guerre contre les habitants de Gand. Philippe ne s'en montra point reconnaissant. Irrité de ce que le chapitre d'Utrecht avait élu pour évêque Gysbregt de Brederode, à la place de son fils naturel, David de Bourgogne, il s'adressa au pape Calixte III, pour faire annuler l'élection de Gysbregt, et obtenir pour son fils l'investiture de l'évêché. Ce pape accorda secrètement le bref d'investiture. Muni de cette pièce, David se rendit à Utrecht; mais le chapitre et les habitants de cette ville soutinrent leur évêque. Renaud arriva à la tête d'un grand nombre de gentils-hommes pour défendre son frère. Le duc de Bourgogne s'avança de son côté avec des troupes, pour mettre son fils en possession de l'évêché. Craignant la supériorité de Philippe, Gysbregt fit un accommodement, et céda l'évêché à David, moyennant quelques dédommagements. David conserva un ressentiment contre les deux frères Brederode. Il les accusa d'abuser de l'autorité à Utrecht. Renaud, qui alla trouver l'évêque dans son château de Wyk, pour se justifier, éprouva toute sa colère; l'évêque lui arracha l'ordre de la Toison du cou, le fit enfermer dans une tour, et fit ensuite arrêter son frère Gysbregt. Il se saisit aussi des quatre fils naturels de Renaud. Pour justifier cette conduite, il publia que les frères Brederode avaient voulu l'assassiner, et qu'ils avaient même formé le projet de chasser de la Hollande le duc Charles de Bourgogne. Il fit mettre à la torture le fils naturel de Renaud et un de ses gentilshommes, et leur arracha l'aveu écrit d'une conspiration. Cet écrit fut promptement envoyé au duc Charles, pour provoquer la condamnation de Renaud; mais le duc ne voulut donner aucune décision. Quand David se vit frustré de cet espoir, il fit aussi mettre Renaud à la torture, pour le forcer à s'accuser lui-même. Les tourments qu'on lui fit éprouver furent si violents, qu'on le reporta demi-mort dans sa prison. Ces cruautés vinrent aux oreilles de Charles de Bourgogne, et excitèrent les murmures de la noblesse. Il fit prendre Renaud au château de Wyk, et ordonna qu'on le transportât à Rupelmonde. L'année d'après, en 1472, il nomma un conseil de chevaliers de l'ordre de la Toison pour le juger. Personne ne comparut pour l'accuser, à l'exception de quelques agents de l'évêque David, qui furent promptement réduits au silence par les gentilshommes présents. Renaud fut donc déclaré innocent et remis en liberté. Ce fut la seule satisfaction qu'il obtint d'un traitement aussi injuste et aussi barbare. Il vécut encore quelques années, et mourut à Harlem, après un grand repas qui incommoda tous ceux qui y avaient assisté : ce qui fit soupçonner que le vin y avait été empoisonné. Gysbregt mourut peu de temps après être sorti de prison. Paul Voët a composé en flamand un ouvrage qui a pour titre : *Origines, Progrès et Gestes mémorables des seigneurs de Brederode*; il a été tra-

duit en français par B. Pailhat, Amsterdam, 1663, in-4°.

D—G.

BREDERODE (FRANÇOIS DE), issu d'une des plus illustres familles de la Hollande, et né en 1466, se rendit fameux en se mettant à la tête du parti des Hoeksens, qui, pendant quelque temps, désolèrent leur patrie par une guerre civile. Après avoir rassemblé en Flandre une petite flotte de quarante-huit vaisseaux, avec 2,000 Hollandais et Flamands, il croisa, en 1488, sur les côtes de la Hollande, et fit la chasse aux navires marchands. Il porta ensuite ses vues plus loin, et résolut de se rendre maître de la ville de Rotterdam. Ne pouvant remonter jusqu'à la ville, à cause des glaces, il laissa sa flotte à Delfshaven, et vint, pendant une nuit d'hiver, avec huit cent cinquante hommes, s'emparer de la seconde ville de la Hollande, sans qu'il en coûtât la vie à un seul homme. Il fit aussitôt travailler aux fortifications, et les mit dans un très-bon état de défense. Il donna les principales places à des hommes de son parti, et fit faire des excursions à sa flotte, pour s'emparer d'autres villes maritimes, ou pour les détruire. Pendant ce temps, Maximilien, comte de Hollande et roi des Romains, rassembla les états à Leyde, et ordonna le siège de Rotterdam. Les principales villes de la Hollande fournirent un contingent. Le commandement de l'armée de siège fut confié au stathouder, comte d'Egmont, et à un autre général. Rotterdam fut étroitement assiégée par terre, tandis qu'une flotte stationnait dans la Meuse. Brederode avait pris toutes les mesures nécessaires : la ville était bien approvisionnée ; la garnison était au complet. Il inquiéta plusieurs fois les assiégeants dans leurs travaux, et prit par force et par trahison plusieurs villages des environs qu'ils occupaient ; mais enfin les vivres commencèrent à manquer. Pour s'en procurer, Brederode résolut de faire une excursion par mer ; mais sa flotte fut battue et dispersée par les ennemis. Quelques bateaux chargés de grains tombèrent aussi au pouvoir des assiégeants. Ces échecs aggravèrent les maux des habitants, et ils pressèrent Brederode de faire la paix avec Maximilien, qui fit proclamer une amnistie pour tous les bourgeois qui rentreraient dans leur devoir envers le roi des Romains. Brederode, les voyant disposés à profiter, malgré lui, de cette offre, quitta Rotterdam avec son parti, et la livra au stathouder Egmont. Celui-ci fit décapiter les principaux Hoeksens tombés en son pouvoir, entre autres un fils naturel de Brederode. Les Hoeksens se livrèrent bientôt à de nouvelles entreprises. Brederode arma dans le port de Sluis une flotte de trente-huit vaisseaux, débarqua dans les îles d'Overflakée et Vorn, assaillit la ville de Gorée, et, ne pouvant la prendre, il se rendit à Schouwen. Le stathouder, averti des tentatives des Hoeksens, rassembla à Dordrecht une flotte considérable, et livra un combat aux ennemis dans le détroit de Brouwershaven. La petite flotte des Hoeksens y fut battue en peu de temps. Brederode sauta à terre auprès de Seroeskerke, et continua à se battre ; mais deux blessures le firent tomber ; les ennemis le saisirent et le transportèrent à

Dordrecht, dans la tour de Puttok, où il mourut en 1490, âgé de 24 ans. Alkemade a écrit l'histoire de cette guerre civile. En Hollande, Brederode est connu sous le nom de *Jonker-Frans*. Cette famille, qui s'étendit aussi dans les Pays-Bas, s'est toujours montrée très-attachée au parti de l'indépendance, notamment en 1563, où Henri, comte de Brederode, se réunit à Guillaume de Nassau et aux comtes d'Egmond et de Hoorn, contre le parti espagnol, devenu odieux par les vexations du cardinal de Granvelle. Il signa le premier le traité d'association d'abord connu sous le nom de *compromis de Bréda*, et, l'année suivante, à la tête de trois cents gentilshommes, il présenta à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, la fameuse requête qui fut le signal de l'insurrection, dont le résultat fut l'établissement de la république des Provinces-Unies. Il fut ensuite banni par le duc d'Albe, et mourut dans son exil, le 13 février 1568.

D—G.

BRÉDÉRODE (PIERRE-CORNEILLE), né à la Haye, dans le 16^e siècle, fut longtemps ambassadeur des états généraux dans les cours d'Allemagne. On a de lui plusieurs ouvrages estimés : 1^o *Thesaurus dictionum et sententiarum ac regularum juris civilis*, Lyon, 1683 ; 2^o *Novum Specimen de verborum significatione et de sententiis ac regulis juris*, Arras, 1588 ; 3^o *Traetatus de appellationibus*, Francfort-sur-le-Mein, 1592 ; 4^o *Repertorium sententiarum et regularum, itemque definitionum, dictionumque omnium ex universo juris corpore collectarum*, Lyon, 1607, in-fol., et Francfort, 1664, in-4^o : c'est une table très-commode, et sans doute le même ouvrage, sous un autre titre, que le *Thesaurus dictionum*, etc. ; 5^o *Analysis 4 librorum Institutionum imperialium*, Strasbourg, 1654, in-8^o. — *Rheinhard DE BRÉDÉRODE*, de la même famille que Pierre-Corneille, a laissé en hollandais un *Journal de l'ambassade en Moscovie, rédigé dans les années 1615 et 1616*, la Haye, 1619, in-4^o.

V—VE.

BREDOW (ASMUS EHRENRICH DE), général prussien, né en 1693, d'une ancienne famille du Brandebourg, se distingua dans les deux premières guerres de Silésie, et surtout à la bataille de Kesselsdorf. Il cultiva les lettres et les sciences, même sous le règne de Frédéric-Guillaume 1^{er}, qui ne les favorisait pas. Frédéric II le nomma, en 1752, membre de l'académie de Berlin ; mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur, étant mort en 1756. — *Joachim-Léopold DE BREDOW*, autre général prussien, né en 1699, se distingua dans les campagnes de Silésie et de Bohême, et fut blessé à la bataille de Kollin. Après la bataille de Rosbach, il se livra avec une activité infatigable aux soins de l'approvisionnement et des hôpitaux militaires à Mersebourg. Aucun général, dans cette guerre, ne réussit aussi bien que lui à maintenir la discipline et à prévenir le pillage. Il mourut à Dresde, le 12 juillet 1759.

K.

BREDOW (GABRIEL-GODEFROY), savant et homme d'État, né à Berlin en 1775, de parents très-pauvres, eut le bonheur d'être distingué au gymnase de Joachimsthal par le docte Miérotto, qui

sut apprécier ses dispositions, et obtint pour lui une place gratuite. De ce gymnase Bredow passa à l'université de Halle, entra au séminaire philologique, et fit marcher parallèlement l'étude de la théologie et la connaissance de l'antiquité. En 1794, il fut admis à l'école normale (*Schullehrerseminar*), dirigé par Gedike; et, deux ans après, il se rendit à l'invitation de J.-H. Voss qui l'appelait à Eutin, et avec lequel il partagea la chaire de rhétorique. C'est à cette époque qu'eurent lieu ses grands travaux sur les mesures du ciel et de la terre essayées par les anciens. Il mit aussi un zèle extrême à commenter les poètes de l'antiquité. Quelque temps après il remplaça Voss dans le rectorat; puis, en 1804, il se rendit, en qualité de professeur d'histoire, à Helmstaedt. Là, il se distingua par la hauteur de ses vues et la hardiesse de ses jugements. Toutefois le danger des questions qu'il remuait l'y fit renoncer, et il reprit ses études sur l'antiquité. Un plan immense s'était offert à lui : c'était de dérouler le tableau de tous les systèmes géographiques connus depuis Homère jusqu'au moyen âge. Un tel travail exigeait, comme préliminaire, la révision des textes de tous les petits géographes grecs. Ce motif amena Bredow à Paris en 1807. Il y resta huit mois, et y fit dans les bibliothèques de riches acquisitions de matériaux. Revenu en Allemagne, il se rendit suspect aux gouvernements de la confédération du Rhin, par les sentiments qu'il faisait percevoir contre la suprématie française et pour l'indépendance germanique. Les dénonciations et les petites vexations le poursuivaient déjà lorsque, fort à propos pour lui, l'université, nouvellement transportée de Breslau à Francfort-sur-l'Oder, lui offrit une chaire. Il l'accepta de grand cœur, et fut en outre nommé conseiller de régence par le roi de Prusse. C'est au sein de ce doux et honorable eunuque qu'il eut la satisfaction de voir les armées des souverains alliés abattre enfin la gigantesque puissance de Napoléon. Il ne survécut guère à ce grand événement, et une maladie douloureuse, réputée incurable dès qu'elle se déclara, l'enleva en septembre 1814. Bredow était un homme remarquable à tous égards : science, méthode, chaleur, amour véritable et consciencieux de la patrie, tels furent les caractères de son enseignement, et ces caractères, il les porta dans ses livres qui tous se lisent avec fruit. En voici la liste : 1° *Manuel de l'histoire ancienne*, 1799 (la 5^e édition de cet ouvrage a paru en 1825, Altona). 2° *Recherches sur quelques points isolés d'histoire, de géographie et de chronologie anciennes*. 3° *Chronique du dix-neuvième siècle*. Des difficultés toujours renaissantes l'engagèrent à laisser de côté cet ouvrage. Il chargea Venturini de le continuer, et conçut alors le projet de l'histoire des systèmes de géographie. 4° *Epistolæ Parisienses*, 1814, in-8°. 5° *Essai sur Charlemagne*. Ce morceau indique chez l'auteur autant de sagacité que d'érudition.

VAL. P.

BREENBERG (BARTHOLOMÉ), peintre, né à Utrecht, vers l'an 1614. On ignore de qui cet artiste reçut les premières leçons de son art, et quand il alla en Italie, où, en étudiant les ruines et les paysa-

ges inspireurs des environs de Rome, il parvint à se faire une très-belle manière. A ces études si utiles, Breenberg sut encore joindre celles des meilleurs maîtres dans le genre de l'histoire ou dans celui du paysage. Cet artiste, qui a peint le plus souvent en petit, a adopté le genre dit *paysage historique*. Au commencement, le désir d'imiter Bambochie le fit tomber dans le noir; mais ensuite il parvint à peindre d'une manière claire, sans cesser d'être vigoureux. Il a aussi gravé à l'eau-forte avec beaucoup de goût. Lorsqu'il voulut peindre en grand, il resta au-dessous de lui-même; mais il eut le bon esprit de hasarder rarement ces sortes de tentatives. Après avoir vu ses ouvrages estimés, il mourut en 1660, n'étant âgé que d'environ 46 ans. Ses sites sont bien choisis, et l'ensemble de l'ouvrage est agréable et gracieux. Quoique Bartholomé Breenberg fit bien les figures, il a quelquefois laissé ce travail à une main étrangère : c'est ainsi que, dans un de ses tableaux, qui représente un *Repos de la Ste. Famille*, les figures sont de Corneille Poëlemburg, et ont plus de grâce, sans doute, que Bartholomé Breenberg ne leur en aurait donnée.

D—T.

BREEREWOOD. Voyez BREEREWOOD.

BRÉGUET (ABRAHAM-LOUIS), célèbre horloger, naquit à Neuchâtel en Suisse, le 10 janvier 1747, d'une famille de Français réfugiés. Les premières études auxquelles on assujettit l'enfance ne se trouvèrent point de son goût, et dès lors ses maîtres conçurent une assez mauvaise idée de ses dispositions. Mais sa mère, devenue veuve lorsqu'il n'avait encore que dix ans, s'étant remariée à un horloger, celui-ci fit quitter à Bréguet le collège, où il perdait son temps, et l'appliqua, sous sa direction immédiate, à l'horlogerie. L'enfant ne montra pas plus de vocation pour un travail aussi sédentaire que pour la grammaire et le latin; mais, peu à peu, les combinaisons mécaniques l'intéressèrent, et sa répugnance cessa. Lorsqu'il eut atteint l'âge de quinze ans, son beau-père le conduisit à Paris avec sa mère et sa sœur, et le plaça chez un horloger de Versailles qui lui fit faire un apprentissage régulier, et dont il devint le plus habile ouvrier. La mort de son beau-père et de sa mère le laissa sans fortune et sans appui avec sa sœur à soutenir. Sa constance triompha de tous les obstacles; un travail prolongé le mit à même non-seulement de subvenir à tous leurs besoins, mais encore de suivre un cours de mathématiques, car déjà il sentait que la connaissance des sciences exactes était pour lui un préliminaire indispensable. Son professeur fut l'abbé Marie, qui sut apprécier son génie et son caractère. C'est à partir de ce temps que le nom de Bréguet sortit de la foule. Tout en surmontant les difficultés de sa position, l'artiste avait reculé les bornes de l'art. Ses ouvrages étaient déjà renommés dans toute l'Europe. Un jour le duc d'Orléans, étant à Londres, fit voir une montre de Bréguet à l'horloger Arnold, qui passait pour le premier de l'Europe. Arnold, après avoir admiré le mécanisme de ce chef-d'œuvre et l'exécution de toutes les pièces, se hâta de venir à Paris pour y faire connaissance avec notre artiste;

et, en partant, il lui confia son fils, qui resta deux ans sous ce nouveau maître. Lors de la révolution, Bréguet, quoique totalement étranger à la politique, devint suspect au parti dominant; mais, grâce à quelques personnages influents, il lui fut permis de quitter la France. Il se rendit alors dans la Grande-Bretagne, et il y resta deux ans. Un ami généreux, M. Desnay-Flytche, voulut qu'il fût pendant ce temps à l'abri de la nécessité, et le força d'accepter un portefeuille garni de banknotes. Bréguet put donc se livrer exclusivement à des recherches mécaniques, et c'est ce qu'il fit conjointement avec son fils, qui l'avait accompagné sur la terre d'exil. Revenu en France, après avoir considérablement augmenté le fonds de ses connaissances, il y trouva ses établissements détruits; mais les secours de ses amis et les nouveaux moyens de succès qu'il apportait l'eurent bientôt mis à même de les relever et de les agrandir. Depuis ce jour, il ne cessa d'améliorer toutes les branches de l'art, et d'accroître sa réputation, qui finit par être sans rivale. Du reste, nul incident remarquable ne varia sa longue et paisible carrière. Il devint successivement horloger de la marine, membre du bureau des longitudes, et, en 1816, membre de l'Institut en remplacement de Carnot. En 1825, il fut membre du jury pour l'examen des produits de l'industrie. C'est peu de temps après avoir cessé ces fonctions momentanées qu'il fut subitement frappé de mort, le 17 septembre 1825, à cinq heures du matin, tandis qu'il travaillait à son grand ouvrage sur l'horlogerie. Sa fin rappelle celle d'Euler, qui, comme lui, mourut en quelques instants, sans avoir éprouvé d'agonie (1). Les perfectionnements apportés par Bréguet, dans cette partie de la mécanique à laquelle il avait consacré ses veilles, ont eu pour résultat de donner à la France la première horlogerie de l'Europe, au dire de tous ceux qui ne sont pas Anglais. Ses perfectionnements s'étendent à toutes les branches comme à toutes les parties de l'art. Dans l'impossibilité de les énumérer tous ici, bornons-nous à en indiquer les principaux. C'est à lui qu'on doit, sinon la première idée, du moins l'usage commode des montres perpétuelles qui se remontent d'elles-mêmes par le mouvement qu'on leur donne en les portant. Cette invention ingénieuse daterait, suivant quelques auteurs, du milieu du 17^e siècle; et un ecclésiastique français en dispute l'honneur

à un artiste de Vienne. Mais, quel que soit le véritable auteur de la découverte, le fait est que les montres de ce genre étaient plutôt des hochets propres à satisfaire la curiosité que d'utiles instruments. Non-seulement elles ne se remontaient qu'à l'aide d'une marche longue et même pénible, mais encore elles se dérangeaient à tout instant. Bréguet, en les recomposant sur de meilleurs principes, fit disparaître jusqu'à la moindre trace de ce double inconvénient. Il leur donna la plus parfaite régularité, les varia, les compliqua de toutes manières, les fit à secondes, à quantités, à équation et à répétition, sonnantes les minutes. Perfectionnées d'après ses méthodes, elles sont aujourd'hui arrivées au point de n'avoir plus besoin du mouvement que communique la marche la plus douce, que pendant un quart d'heure sur trois jours; et, si l'on cesse de les porter, elles marchent encore trois jours, quoique au repos. Quelques-unes de celles qu'il a exécutées ont été portées huit ans sans avoir été rouvertes et sans éprouver la moindre alternation. C'est Bréguet qui, pour garantir de fractures le pivot du balancier, en cas de choc violent ou de chute de la montre, imagina le parachute qui préserve le régulateur de toute atteinte, invention précieuse surtout pour les montres de poche. C'est lui qui, le premier, fabriqua des cadratures de répétition d'une disposition plus sûre, laissant plus de place pour les autres parties du mécanisme. Aux timbres qui anciennement, dans les montres à répétition, exigeaient pour être entendus que l'on pratiquât à la boîte des ouvertures par où la poussière s'introduisait et qui amenaient rapidement la destruction de l'instrument, Bréguet substitua les ressorts-timbres dont le son est d'autant plus net et plus fort que la boîte est plus exactement fermée, et qui bientôt, remplaçant les vieux timbres, donnèrent lieu à une branche d'industrie nouvelle, aujourd'hui répandue d'un bout à l'autre de l'Europe, les montres-cachets-tabatières, et boîtes à musique. Portant également son attention sur tous les points de son art, sur ceux qu'appellent les exigences de la mode comme sur ceux qui offrent une utilité matérielle incontestée, il fit marcher de front et les dispositions modernes les plus avantageuses pour la bonté du mécanisme intérieur de la boîte, et les nouvelles formes de boîtes, de cadrans, les distributions agréables et commodes des aiguilles, des quantités, l'emploi de métaux divers, les ornements, etc.; et, comme l'idée des ressorts-timbres, toutes ces inventions donnèrent l'essor à une foule d'industries secondaires, et furent aussi utiles au mouvement du commerce qu'au progrès de l'art même. Mais c'est surtout aux sciences exactes, à l'astronomie, à la physique et à la navigation que Bréguet, en multipliant les moyens de calculer les *minima* les plus délicats de la durée avec la dernière exactitude, a rendu des services inappréciables. En vain le rédacteur de la *Revue d'Edimbourg*, dans un article artificieusement louangeur, a semblé vouloir restreindre le mérite de Bréguet sous ces points de vue, en plaignant l'artiste d'avoir eu trop souvent en France les capri-

(1) Des discours furent prononcés sur sa tombe par MM. Arago, Ch. Dupin et Ternaux aîné. Népomucène Lemercier consacra des vers à sa mémoire. Le caractère de Bréguet n'était pas moins remarquable que son talent; il était recherché dans les premières classes de la société, où il comptait plusieurs amis. On a dit de lui qu'il avait toujours conservé la naïveté de la jeunesse et même celle de l'enfance; qu'il voyait tout en beau, excepté ses ouvrages; qu'en lui tout était égal, uni, simple; qu'il était timide sans être jamais embarrassé; qu'on trouvait des rapports entre lui et le bon la Fontaine; qu'il n'avait jamais voulu quitter sa petite et modeste maison, où la fortune était venue le trouver; qu'il était toujours prêt à être utile aux artistes; que tous étaient heureux autour de lui, et lui plus que les autres. On raconte qu'étant devenu un peu sourd sans devenir susceptible, il disait, quand on riait de quelque quiproquo : *Dites-le-moi donc, que je rie aussi*, car qu'il ne manquait pas de faire. V—VE.

ces de la mode, et non les demandes de la science à contenter et à servir. La réalité, c'est que les heureuses modifications apportées par Bréguet dans tout ce qui tient à l'élégance et au solide l'occupèrent bien moins et figureront en moins grand nombre dans la liste de ses inventions que les innombrables perfectionnements par lesquels il recommanda ses chronomètres aux astronomes et aux navigateurs. Plusieurs échappements libres témoignèrent de la fécondité de son génie et de la variété de ses plans. Tels sont l'échappement naturel, qui peut se passer d'huile, et dont la théorie fut quelque temps un secret pour le public, l'échappement à force constante et à remontoir indépendant, le meilleur de tous ceux que l'on connaît; l'échappement à hélice; l'échappement à tourbillon, par lequel le balancier, outre le mouvement de vibration, exécute au bout d'un certain temps un mouvement de rotation sur son axe, de telle sorte que, supposé le chronomètre dans un point donné, chaque extrémité du balancier a successivement été la plus élevée au moment du repos, et que toutes les inégalités qui peuvent se trouver dans son poids sont compensées pendant chaque révolution; le double échappement, qui est tout simplement une montre double pourvue de deux échappements et de deux balanciers pour la régler. Cette idée fut depuis appliquée aux pendules par Bréguet lui-même, en leur ajoutant un second régulateur. Les deux mouvements et les deux pendules, quoique absolument séparés, s'influencent néanmoins de manière à se régler mutuellement et à acquérir, l'un par l'autre, une marche beaucoup plus régulière qu'on ne l'aurait par un seul. Ce moyen de contrôle rectifie à merveille les erreurs. La perfection de la montre double a été constatée par des expériences spéciales citées dans un rapport fait à l'Institut. C'est ainsi que de ses ateliers sortirent nombre de pendules astronomiques, de montres ou horloges marines et de chronomètres de poche dont les constructions diverses furent son ouvrage, et qui, en précision et en solidité, comme en élégance, surpassèrent tout ce que l'on connaissait de plus parfait. Parmi ces chronomètres, nous mentionnerons particulièrement ceux qu'il construisit en assez grande quantité sur les mêmes principes et dans les mêmes dimensions, de manière à ce qu'une partie homologue de chacune d'elles pût s'ajuster dans toutes les autres, seulement en serrant deux vis, et à ce que, si quelque accident arrivait à l'un d'eux, la partie endommagée fût remplacée par une autre en moins de cinq minutes. L'exposition de 1819 fut enrichie par Bréguet de plusieurs chefs-d'œuvre, les uns d'une haute importance pour la science, les autres remarquables par le double mérite de la difficulté vaincue et de la beauté de l'exécution. A la première classe appartiennent, outre l'horloge double et la montre double ci-dessus mentionnées, l'horloge marine à tourbillon, achetée par le comte de Sommariva, et le compteur astronomique, renfermé dans le tube d'une lunette d'observation, qui rend sensible à la vue les dixièmes de seconde, et permet même d'apprécier les centièmes de seconde. Dans

la deuxième catégorie se rangent une infinité de beaux chronomètres de poche, simples ou à répétition, à quantités, etc.; plusieurs pendules de voyage à répétition, réveils, mouvement de la lune et quantième complet, construits sur les principes et avec les soins d'un bon garde-temps; un compteur militaire avec sonnerie pour régler le pas de la troupe, et dont le mouvement est susceptible de s'accélérer ou de se ralentir à volonté; une montre de cou contenue dans une double boîte, le tout d'une ligne et demie d'épaisseur et de onze lignes de diamètre, avec une aiguille saillante mobile au doigt dans un sens, mais s'arrêtant dans l'autre sur l'heure marquée par la montre que renferme la double boîte, ce qui permet de consulter en secret la montre et de savoir l'heure et les quarts par le tact; enfin la fameuse pendule sympathique sur laquelle il suffit de placer comme sur un porte-montre, avant midi ou avant minuit, une montre à répétition qui avance ou qui retarde, pour qu'à ces deux époques les aiguilles de la répétition soient subitement remises, à vue, sur l'heure et les minutes de la pendule, et qu'en peu de jours le mouvement intérieur de la montre soit lui-même aussi exactement réglé que si un habile horloger avait veillé à cette opération. Une pièce de ce genre, exécutée aussi par Bréguet, avait été envoyée par Napoléon à l'infortuné Sélim III. Le talent de Bréguet pour la mécanique et pour les sciences n'était point exclusivement restreint à l'art auquel il fit faire des pas si prodigieux. Il imagina le mécanisme léger et solide des télégraphes établis par Chappe; il créa un thermomètre métallique d'une sensibilité au-dessus de tout ce qui est connu, surtout pour le développement instantané du calorique. L'aiguille y est suspendue à une longue lame pliée en hélice, composée de trois métaux superposés et adhérents entre eux, lame qui pourtant n'a qu'un cinquième et quelquefois un centième de ligne d'épaisseur. Il avait rassemblé beaucoup de faits intéressants sur la transmission du mouvement par les corps qui restent eux-mêmes en repos, et il avait dessein de les publier. Lorsque la mort le surprit, il mettait en ordre un grand ouvrage sur l'horlogerie, où toutes ses découvertes devaient être consignées. On a longtemps espéré que ce livre important serait publié par les soins de son fils. Deux portraits lithographiés de Bréguet parurent au moment de sa mort. Son buste, de grandeur naturelle, a été moulé en plâtre. Barbier, *Dict. des anonymes*, attribue à Bréguet un *Essai sur la force animale et sur le principe du mouvement volontaire*, Paris, 1811, in-4° (1). VAL. P.

BREGY (CHARLOTTE SAUMAISE DE CHAZAN, comtesse DE), née à Paris, en 1619, fut dame d'hon-

(1) On a encore de lui : *Horlogerie pour l'usage civil, chronomètres portatifs, horloges marines et astronomiques, et autres instruments de MM. Bréguet*, Paris, de l'imprimerie de Huzard-Courcier, sans date, in-4° de 49 pages avec 2 planches. C'est une espèce de catalogue des montres et des chronomètres confectionnés par MM. Bréguet. De Prony a publié une *Instruction sur le chronomètre métallique* construit par cet habile horloger. Cuvier a donné sur Bréguet une notice qui se trouve dans les *Mémoires de l'Académie des sciences* (1823).

neur de la reine Anne d'Autriche. Son oncle, le savant Saumaise, prit un soin particulier de son éducation. A quatorze ans, elle épousa de Flécelles, comte de Brégy. Sa beauté et ses talents la rendirent célèbre; elle entretenit un commerce épistolaire avec les personnages les plus distingués. Louis XIV l'engageait quelquefois à faire des vers, auxquels il faisait répondre par Quinault. Elle conserva, dans sa vieillesse, toutes les grâces de son esprit. Benserade lui adressa des vers. Elle mourut à Paris, le 5 avril 1695. Ses ouvrages ont été recueillis et imprimés sous ce titre : *Lettres et Poésies de la comtesse de B...*, sur l'imprimé, à Leyde, 1666, in-12. Les lettres de madame de Brégy apprennent qu'elle avait d'étroites liaisons avec les reines d'Angleterre et de Suède, le chancelier le Tellier, Hardouin de Péréfixe, etc. Ces lettres sont toutes sans date. Parmi ses poésies, on doit distinguer le sonnet sur Rome, dont voici les premiers vers :

Vous que l'on vit jadis de splendeur éclatants,
Thermes, cirques, palais, que partout un renomme,
Si vous montrez encor la puissance de Rome,
Vous montrez bien aussi la puissance du temps.

Segraïa a donné le portrait de madame de Brégy, sous le nom de *Fronteneë*, dans l'avant-propos de ses *Nouvelles françaises*. Celui qu'elle a fait elle-même de sa personne et de son caractère, à la tête de ses œuvres, semble tracé avec franchise : « Pour mon esprit, dit-elle, je crois l'avoir délicat et pénétrant, et même assez solide; et la raison, quelque part que je la trouve, a plus de pouvoir sur moi que nulle autre sorte d'autorité. J'ai l'esprit assez propre à bien juger des choses, quoique je n'aie aucun acquis, et je sais si mal me servir du bien d'autrui, que mon simple naturel me réussit mieux que les règles de l'art, de sorte qu'il faut que j'en demeure à ce qui s'est trouvé en moi. Pour mon humeur, j'aime trop la louange. » — Quelques savants attribuent au comte DE BRÉGY les *Mémoires de M^{me} pour servir à l'histoire du 18^e siècle*, Amsterdam, 1760, 5 vol. in-8°. (*Voy. l'Année littéraire*, 1759, t. 15, lettre 14, et le *Journal de Trévoux*, février 1760.) Ces *Mémoires* commencent à l'avènement de Louis XIV, en 1643, et finissent en 1690. — De Flécelles DE BRÉGY, dite la *Sœur de Ste-Eustochie*, religieuse de Port-Royal, est auteur d'une *Vie de la Mère Marie-des-Anges* (née Suireau), abbesse de Maubuisson et ensuite de Port-Royal (Amsterdam), 1734, 2 parties in-12; la 1^{re} partie avait été imprimée à Paris en 1757, in-12. Cet ouvrage a été rédigé sur les mémoires de la sœur Ste-Candide le Cerf, religieuse de Maubuisson, et revue par P. Nicole. On a encore de la sœur de Brégy une *Relation de sa captivité* (avec un acte du P. Malebranche), dans le recueil qui a pour titre : *Divers Actes, Lettres et Relations des religieuses de Port-Royal*, etc., 1725 et 1724, in-4°. V—VE et A. B—T.

BREHAN. Voyez PLÉLC.

BREHAN (JEAN-RENÉ-FRANÇOIS-AMALRIC DE), d'une des plus illustres familles de Bretagne, était frère cadet du comte de Plélo (*voy. ce nom*), qui

s'est immortalisé par sa conduite devant Dantzick, et dont il a célébré lui-même l'héroïsme. Il eut pour précepteur l'abbé Lioult, dont il conserva jusque dans sa vieillesse un touchant souvenir. Aux connaissances nécessaires à l'officier, il joignait plusieurs talents agréables; composait des vers, jouait de différents instruments, et maniait avec une égale habileté le crayon et le pinceau. Entré dans la carrière des armes, il fit toutes les campagnes de la guerre de sept ans, et il nous apprend lui-même qu'il assista aux batailles d'Hastenbeck et de Creveld. Il prit sa retraite avec le grade de colonel de dragons, et vécut à Paris dans la société de femmes aimables et des hommes les plus distingués par leur naissance ou par leur esprit. Quoique opposé fortement à la révolution dès son principe, il refusa d'émigrer par la raison, disait-il, qu'il lui était à peu près égal de mourir en France d'un coup de civisme, ou de misère dans un pays étranger. « De plus, ajoutait-il, j'ai peut-être tort, mais je tiens à Paris. » Devenu suspect, il fut désarmé pendant la terreur, et bientôt après obligé comme noble de sortir de Paris. Il eut le bonheur de trouver un asile, *ignoré des tigres*, dans un village qu'il ne nomme point, mais qu'on présume être Ruelle; et il s'y établit avec ses pinceaux, un peu de musique, ses instruments et quelques livres. « J'y vivais, dit-il, plongé dans la tristesse, mais sans crainte : la prison, les outrages, la dérision amère, insupportable, enfin la mort, m'étaient préparés comme aux autres. » Mais, doué d'une âme forte, il conservait assez de calme pour s'occuper de littérature, puisque ce fut dans cette retraite qu'il composa son ouvrage sur les dérivés du latin; cependant il n'y mit la dernière main qu'après la chute de Robespierre, lorsqu'il lui fut permis de rentrer dans Paris. On sait que Bréhan vivait encore en 1813; mais on ignore la date de sa mort. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est intitulé : *le Mot et la Chose expliqués par les dérivés du latin*, Paris, Lenormant, 1807, 4 tomes en 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur prouve que l'on a tort de négliger l'étude du latin, puisque la plupart des mots français viennent de cette langue, est semé d'anecdotes et de citations qui en rendent la lecture non moins amusante qu'instructive.

W—s.

BREISLAK (SCIPION), célèbre géologue et naturaliste, né à Rome, en 1748, d'un père suédois devenu Romain par adoption, était filleul du cardinal Scipion Borghesi, qui fut son protecteur. Dès sa première jeunesse, Breislak montra quelque penchant pour l'état ecclésiastique, puis un goût particulier pour les sciences naturelles. Le savant Stay, de Raguse, l'ayant connu à Albano, et ayant admiré ses talents, le proposa pour professeur de physique et de mathématiques dans le nouveau lycée qu'on établit à Raguse. Breislak fut accueilli dans cette ville par l'abbé Fortis et par le comte Surgo qui, à son retour à Rome, le fit nommer professeur au collège Nazareno, où Breislak devint le créateur du cabinet minéralogique, enrichi par la collection du célèbre Pétrini et par celles que Breislak a réunies

dans ses voyages et qui ont été publiées dans un opuscule intitulé : *Su la Tolsa, Oriolo, e Latera*, Rome, in-8°. L'étude de la minéralogie étant devenue le principal objet de Breislak, il passa à Naples, où il fut chargé de construire sur la solfatare le plus grand appareil qu'on ait jamais vu. Il y composa les ouvrages suivants : un traité *sur la solfatare de Pouzzoles*, traduit en français par de Pommereul sous ce titre : *Essais minéralogiques sur la solfatare de Pouzzoles*, Naples, 1792, in-8°; *Topografia fisica della Campania*, Florence, 1798, in-8°; *Viaggi nella Campania*, dont Fr.-R.-J. de Pommereul a aussi donné une traduction française, intitulée : *Voyage physique et lithologique dans la Campanie*, suivi d'un mémoire sur la constitution physique de Rome, etc., avec des notes, Paris, 1801, 2 vol. in-8° avec planches. Après avoir dirigé l'exploitation des mines du Brentano, et l'instruction des élèves de l'artillerie royale, Breislak retourna, en 1798, à Rome, où il fut appelé par le nouveau gouvernement et nommé un des consuls de la république romaine. Il remplit quelques mois ces importantes fonctions; mais il fut obligé de se réfugier en France au commencement de l'année 1799, lorsque l'Italie fut envahie par les armées de la seconde coalition. Il vint alors à Paris, où il fut accueilli par les savants les plus distingués, notamment par Chaptal, Cuvier, Foureroy, Haüy, Vauquelin et Brongniart. Admis à la lecture de plusieurs mémoires qui furent publiés dans les volumes de l'Académie, il fit toujours des observations utiles et curieuses. En 1802, les guerres d'Italie ayant cessé, Breislak fut nommé par le gouvernement de Milan inspecteur des poudres et salpêtres. Il publia alors : *del Salnitro e dell' Arte del sanitrajo*, Milan, 1803, in-8°. Cet ouvrage, d'une grande utilité, fit connaître aux Italiens l'exploitation d'une nouvelle branche de commerce. La traduction que le chevalier Artaud, à la sollicitation de l'auteur, en avait entreprise, n'a pas été publiée. Plein de zèle pour la géographie et la géologie, Breislak fit paraître, en 1811, son *Introduzione alla geologia*, Milan, 2 vol. in-8° (*Introduction à la géologie et à l'histoire naturelle de la terre*, trad. de l'italien par J.-J.-B. Bernard, Paris, 1811, 2 vol. in-8°; ou Paris, 1812, 1 vol. in-8°); et postérieurement éclairé par les importantes découvertes de Brongniart, il rédigea ses *Istituzioni geologiche*, Milan, 1818, 3 vol. in-8°, avec atlas, ouvrage classique qui fut traduit en allemand et en français. Il fut publié à Paris, en 1819, sous le titre de *Institutions géologiques*, traduit du manuscrit italien par P.-J.-L. Campmas. Breislak, quoique avancé en âge, s'occupa de la description géologique du Milanais, que le gouvernement autrichien fit imprimer en 1822. Il publia enfin *Memorie sulle osservazioni fatte da celebri geologi posteriormente a quelle del conte Marzavi intorno alla giacitura di graniti del Torolo meridionale*, Milan, 1824, in-8°. Nommé en 1803 membre de l'Institut royal italien, Breislak était aussi membre de la société royale de Londres, de celles d'Edimbourg, de Berlin, de Munich, de Turin, etc. Il mourut à Milan, le 15 février 1826. Son cabinet de minéralogie a été vendu à la famille

Boromei, chez laquelle les voyageurs peuvent le visiter.

G—G—Y.

BREITENBACH. Voyez BREYDENBACH.

BREITHAUPT (M. CHRÉTIEN), neveu d'un professeur de théologie qui a laissé quelques écrits sur cette matière, naquit à Ermsleben, dans la principauté d'Halberstadt, le 1^{er} mai 1689, et fit ses études à Halle, où il soutint avec succès plusieurs thèses de théologie et de logique. Nommé professeur de philosophie à Helmstaedt, en 1718, et d'éloquence en 1740, il occupa ces diverses chaires avec distinction. On a de lui des dissertations intéressantes : 1^o *de Principiis humanarum actionum*, Halle, 1714, in-4°; 2^o *de Stylo Sulpitii Severi*, ibid., 1715, in-4°; 3^o *Disquisitio historica, critica, curiosa de variis modis occulte scribendi, tam apud veteres quam recentiores, usitatis*, Helmstaedt, 1727, in-4°; sous ce titre : *Ars deciffratoria, sive scientia occultas scripturas solvendi et legendi; et de variis occulte scribendi modis*, Helmstaedt, 1757, in-8° : c'est un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur la stéganographie; 4^o *Commentatio de recta lingua anglicana pronunciatione*, ibid., 1740, in-8°. Breithaupt mourut le 12 octobre 1749. — Jean-Frédéric BREITHAUPT, oncle du précédent, était conseiller du duc de Saxe-Gotha, et mourut le 5 juin 1713, après avoir publié plusieurs ouvrages, dont le plus remarquable est intitulé : *Josephus Gorionides, sive Josephus Hebraicus*, Gotha, 1707, in-4°. C'est une traduction de Joseph Gorionides ou Ben-Gorion, historien hébreu, qu'il avait toujours prétendu être le même que le célèbre Flavius Josèphe. Sa vie, écrite par l'abbé Breithaupt, a été publiée par D. Leporin, en 1725.

G—T.

BREITINGER (JEAN-JACQUES), naquit à Zurich, en 1575, et mourut en 1645. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il visita les écoles de Herborn, de Marpurg, de Franeker, de Leyde, de Heidelberg et de Bâle. De retour à Zurich, il épousa, en 1597, Régule Thomann, qui fut un rare modèle des vertus de son sexe, et dont on ne saurait lire sans un vif attendrissement la vie, écrite par Wolph, revue par Breitinger, et imprimée dans les *Miscellan. Tigur.*, t. 1^{er}, p. 6. Cette excellente femme mourut en 1634. Breitinger, après avoir rempli différentes charges de pasteur et de professeur, devint, en 1613, chef du clergé du canton de Zurich. Ses vertus et la loyauté de son caractère lui avaient mérité un crédit extraordinaire; aussi exerça-t-il une grande influence dans les affaires politiques et ecclésiastiques de sa patrie. Il fut le réformateur des écoles de Zurich et de la discipline ecclésiastique. Il contribua beaucoup à unir plus étroitement les deux cantons de Berne et de Zurich. Il se méfiait des alliances avec l'étranger. Quand, sur les instances des états de Hollande, les cantons protestants députèrent des membres de leur clergé pour assister au fameux synode de Dordrecht, Breitinger fut nommé chef de la députation, s'y rendit en 1618, et y soutint avec le plus grand zèle la doctrine des zwingliens. Il a laissé un ouvrage étendu et intéressant sur les travaux de ce synode.

A son retour à Zurich, on le reçut avec une distinction particulière. Il fut honoré des magistrats, même quand il se permit de critiquer sans ménagement, dans ses sermons, ce qui lui parut répréhensible dans leur conduite. Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, se trouvant, à la tête de son armée victorieuse, dans le voisinage de la Suisse, et désirant l'alliance des cantons réformés, Breitinger fut envoyé pour expliquer à l'ambassadeur de Suède les raisons qui devaient détourner les cantons protestants d'une alliance qui aurait aliéné d'eux d'une manière funeste les membres catholiques de la confédération, et il réussit parfaitement dans cette mission. Breitinger fut un de ces hommes rares, à qui des circonstances favorables et un heureux emploi de leurs talents donnent des droits à la reconnaissance et au respect de leurs compatriotes. Ses ouvrages imprimés sont des dissertations, des sermons, et une nouvelle traduction allemande du Nouveau Testament. Il a aussi laissé un très-grand nombre de mémoires sur différents sujets ecclésiastiques et politiques, et sur sa propre vie; on les conserve en manuscrit dans la bibliothèque de Zurich. (*Voy. l'Eloge historique de J.-J. Breitinger, premier pasteur de l'église de Zurich*, par J.-C. Lavater, Zurich, 1771, in-8°, en allemand.) U—1.

BREITINGER (JEAN-JACQUES), chanoine et professeur de grec et d'hébreu à Zurich, né dans la même ville, en 1701, y mourut le 15 décembre 1776. Quand il eut achevé ses cours académiques, et qu'il se fut consacré au saint ministère, il s'adonna à l'étude des anciens. Par un commerce familier et assidu avec les Grecs et les Romains, il sut s'approprier leurs pensées, leur goût et leur génie. Parmi ces anciens, Perse, cet habile peintre des mœurs, fut distingué par le jeune littérateur, à cause du fini de ses tableaux, animés par les grands et nobles sentiments du stoïcisme. Breitinger expliqua plusieurs passages de cet auteur, dont le sens avait échappé aux commentateurs précédents. Ses explications parurent si heureuses au président Boubier, qu'il ne dédaigna pas de les publier avec des augmentations. L'étude des langues se trouva bientôt subordonnée dans Breitinger au goût qui l'entraînait vers la philosophie et la littérature. La collection d'historiens suisses, les mémoires historiques, politiques et critiques sur l'histoire de sa patrie, auxquels il eut une grande part, décèlent en même temps un philosophe profond et un critique judicieux. Ce fut alors que se forma, entre Bodmer et lui, une liaison bien connue par les différents écrits de critique que publièrent ces deux savants, sur les langues, la poésie et le goût. Ces ouvrages ont eu, pour les lettres, en Allemagne et en Suisse, l'effet qu'avaient produit les ouvrages de Luther et de Zwingle, par rapport à la religion. Avec moins de génie que Bodmer, Breitinger possédait une érudition solide et bien ordonnée, un jugement droit, une grande fermeté et une rare prévoyance. Pour partager (c'est ainsi que s'exprime Hottinger, dans sa *Vie de Salomon Gesner*) avec Bodmer, sans collision pénible, les honneurs d'une entreprise aussi

brillante que l'était la réforme du goût en Allemagne, il fallait être précisément ce que fut Breitinger. Peu d'auteurs ont été aussi exempts de vanité; son ambition se bornait au pouvoir et à la gloire d'agir; celle de Bodmer voulait dominer. Il se contenta, dans cette grande affaire, de jouer son rôle, et il vit sans envie que Bodmer passait avant lui. En 1750, Breitinger publia son édition de la *Bible des Septante* (Zurich, en 4 vol. in-4°); il avait pris pour modèle l'édition de Grab, en la corrigeant sur le manuscrit d'Alexandrie et sur celui du Vatican, et il donna les variantes dans ses notes. En 1751, une chaire au gymnase de Zurich lui fut confiée; c'est alors qu'il commença à réfléchir sur la réforme des collèges et des études. Il développa les idées saines et lumineuses qu'il avait déjà proposées dans une dissertation latine : *de eo quod nimium est in studio grammatico*. Il suivit cette entreprise, et, reçu chanoine quelque temps après, il obtint, non sans peine, la réforme désirée des écoles et du gymnase de Zurich. Quelques-uns des premiers magistrats le soutinrent, et enfin son zèle laborieux parvint à son but. Un de ses grands mérites fut d'être toujours prêt à encourager le génie et les talents, partout où il en aperçut les germes. Un grand nombre de ses compatriotes, qui se sont distingués depuis dans différentes fonctions publiques et dans la littérature, l'ont regardé et vénéraient comme un père, dont les soins éclairés avaient autant contribué à former leur caractère moral qu'à développer leurs talents et leur esprit. Il s'occupa avec un grand zèle des établissements destinés, à Zurich, au perfectionnement des talents et des vertus pastorales, et devint le fondateur de la société ascétique, qui existe encore. Les principaux écrits de Breitinger sont : 1° *Artis cogitandi Principia*, 1756, in-8°. 2° *Critique de l'art de la poésie* (en allem.), 1740, 2 vol. in-8°. 3° *Examen de lettres sur la religion naturelle*, Zurich, 1741, in-8°; de *antiquissimo Turicensis bibliothecæ græco Psalmorum libro, epistola ad cardinalem Quirinum*, 1743, in-4°. 4° On lui doit aussi plusieurs écrits relatifs à des antiquités de la Suisse. 5° *Orationes solennes*, publiées après sa mort, en 1776, par J.-J. Hottinger. (*Voy. l'Eloge de J.-J. Breitinger*, dans le *Nouveau Journal helvétique*, mars 1777.) U—1.

BREITKOPF (JEAN - GOTTLÖB - EMMANUEL), imprimeur célèbre, né à Leipsick, le 25 novembre 1719. Son père était imprimeur et libraire. Breitkopf eut d'abord beaucoup d'éloignement pour cet état et tout ce qui s'y rapportait, parce qu'on le forçait de s'en occuper, et que cette obligation contrariait son goût pour l'étude des sciences et des lettres. Les langues, et particulièrement le latin (car il n'aima jamais le grec), la philosophie et l'histoire, furent les objets des travaux de sa jeunesse. Il avait acquis une telle facilité pour argumenter en bon latin, que des moines de Breslau, avec lesquels il soutint une longue discussion sur des points de scolastique, embarrassés de sa promptitude, et humiliés de l'élégance de son langage, comparé à leur jargon barbare, lui dirent avec impatience : *Vestra dominatio loquitur per phrases*

(votre seigneurie fait des phrases) ; ridicule exclamation qu'il se plaisait à raconter. Lassé bientôt de l'incertitude des théories philosophiques, il s'avisa un jour de jeter les yeux sur les œuvres d'Albert Durer. Les tentatives qu'avait faites cet habile peintre pour donner aux caractères de l'imprimerie une belle forme, en les construisant d'après des règles mathématiques, frappèrent son imagination ; réconcilié dès lors avec son état, il s'y voua exclusivement. Sa vie entière fut employée à perfectionner l'imprimerie, à en améliorer, à en étendre les procédés, et à faire des recherches sur l'histoire de l'invention et des progrès de cet art. Il donna aux caractères allemands une élégance et une pureté inconnues avant lui ; combina les matières de fonte assez heureusement pour rendre ses types deux fois plus durables que les types ordinaires ; fit d'utiles recherches sur les meilleurs moyens d'imprimer la musique (1), les figures mathématiques, les cartes géographiques, les portraits même, avec des caractères mobiles, et réussit enfin à imprimer, avec des caractères de ce genre, les livres chinois qu'auparavant on était obligé de graver sur des tables de bois. La cour de Rome le fit féliciter de cette découverte, par le cardinal Borgia ; et l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui voulut en voir un essai, lui en témoigna sa satisfaction. Il avait aussi une fabrique de cartes à jouer et de papiers de tapisseries ; mais la multiplicité de ses occupations ne lui permettant pas de la surveiller avec exactitude, il se vit contraint de l'abandonner. En 1774, il publia un *Essai sur l'histoire de l'invention de l'imprimerie*, Leipsick, in-4°, où il annonçait une histoire générale de cet art ; mais, naturellement minutieux et lent dans ses travaux, il n'eut jamais le temps de compléter ce grand ouvrage dont il a laissé une partie en manuscrit. On a encore de lui un *Essai sur l'origine des cartes à jouer, l'introduction du papier de linge, et les commencements de la gravure sur bois en Europe*, 2 parties in-4°, 1784-1801, en allemand (la 2^e partie a été publiée après sa mort ; elle a paru aussi séparément, sous le titre de *Matériaux pour servir à l'histoire de la gravure sur bois, publiés par J.-C.-F. Roch*) ; et quelques dissertations particulières. L'imprimerie de Breitkopf était une des plus complètes de l'Europe ; on y voyait les poinçons et les matrices de quatre cents alphabets différents, et une grande quantité de beaux

caractères. La collection qu'il avait formée de toutes les sortes de caractères, tant imprimés que gravés, de toutes les langues vivantes, était, sans contredit, la plus riche de l'Europe. Sa fonderie, composée de douze fourneaux, occupait seule trente-neuf ouvriers ; aussi envoyait-il des caractères en Pologne, en Russie, en Suède, et jusqu'en Amérique. Outre les deux ouvrages cités plus haut, il a encore publié : 1^o *Sur l'impression des cartes géographiques en caractères mobiles* (en allem.), Leipsick, 1777, in-4°. Il publia, en 1778, quelques cartes imprimées de cette manière. 2^o *Exemplum typographiæ sinicæ figuris characterum et typis mobilibus compositum*, Leipsick, 1789, grand in-4° de 4 pages. On y voit quinze caractères chinois, dont cinq ou six sont exacts, beaux et nets ; l'imperfection des autres tient moins aux défauts de son procédé typographique, qu'au peu de secours qu'il a eu pour la connaissance de l'écriture chinoise et des licences qu'elle permet dans la formation des caractères. 3^o *Sur la Bibliographie et la Bibliophilie* (en allem.), Leipsick, 1795, grand in-4°. Il avait aussi une bibliothèque fort considérable, riche surtout en *prima impressa*, et une collection très-nombreuse de cartes géographiques, dessins, gravures, etc. ; le catalogue, en 3 vol. in 8°, en a été publié après sa mort, survenue à Leipsick, le 28 janvier 1794. Sa vie a été écrite par un de ses amis, M. Hausius : *Bibliographie de Breitkopf*, Leipsick, 1794, in-8°. G—r.

BRELIN (NIELS, c'est-à-dire NICOLAS), musicien suédois, né dans le Vermeland, en 1690, de parents pauvres, fit ses études à l'université d'Upsal ; s'attacha d'abord à la jurisprudence ; fut quelque temps notaire à Carlstadt, et successivement soldat en Prusse, déserteur et voyageur en Italie, à la suite d'un gentilhomme allemand, dont il fit la connaissance à Wittemberg. Son protecteur étant mort à Padoue, il se vit obligé, pour gagner son pain, d'appliquer à divers métiers son rare talent pour la mécanique, et le hasard le détermina pour la lutherie. Après divers voyages en Suisse, en Lorraine, en France et en Hollande, il revint en Suède, étudia la théologie à Lundén, Upsal et Wittemberg, retourna en Italie, et, après avoir essuyé un naufrage et s'être vu dépouillé par des voleurs, il arriva enfin dans sa patrie avec le bonnet de docteur, fut fait pasteur de Volstadt près de Carlstadt, et y mourut le 5 juillet 1755, avec la réputation d'un très-habile mécanicien et facteur d'instruments, ce qui lui valut une pension du gouvernement et une place à l'académie des sciences de Stockholm, dans les mémoires de laquelle il a laissé une savante dissertation sur le perfectionnement des instruments à clavier. C. M. P.

BREMBATI (ISOTTA), femme poète, issue d'une noble famille du Bergamasque, et mariée à Jérôme Grumello, florissait vers le milieu du 15^e siècle. Elle fut parfaitement instruite dans les langues latine, italienne, française et espagnole. Elle possédait si bien cette dernière, qu'elle était en état de se mesurer avec les meilleurs poètes de cette nation. La langue latine ne lui était pas moins

(1) Le premier spécimen de sa musique en caractères mobiles est un sonnet tiré de l'opéra de la princesse électorale de Saxe, *il Trionfo della Fédelta*. Il le publia en 1755, et l'année suivante, il imprima en entier *Talestri, regina delle Amazoni*, grand opéra de la même princesse. Dans sa suscription, il prend le titre d'*Inventore di questa nuova maniera di stampar la musica, con caratteri separabili e mutabili*. Il perfectionna tellement son procédé que les deux presses de ce genre qu'il établit étaient continuellement en activité, et il a imprimé plus d'une centaine de grandes compositions, dont un grand nombre à ses frais. Les essais faits par Rossart, à Bruxelles ; par Enschede et Fleischmann, à Harlem ; par Fournier le jeune, à Paris, et par le Suédois Fought, à Londres, n'ont abouti qu'à démontrer la supériorité du procédé de Breitkopf. (Voy. le Dictionnaire des musiciens.) Gando, à Paris, a donné, en ce genre, quelques morceaux comparables à la belle musique gravée, mais ils sont rares et peu connus.

familière; elle en fit usage en plusieurs occasions, devant le sénat de Milan, où elle eut à traiter plusieurs affaires relatives à ses propres intérêts. Elle avait pris pour devise le jardin des Hespérides avec ses pommes d'or, et le dragon mort devant la porte, avec cette inscription espagnole : *Yo mejor los guardaré* (je le garderai mieux). Elle mourut subitement, le 24 février 1586, et fut célébrée après sa mort comme elle l'avait été de son vivant par tous les beaux esprits du temps. Ses ouvrages n'ont point été réunis; on les trouve dans les recueils suivants : 1° plusieurs lettres dans le *Secretario* de Sansovino; 2° plusieurs pièces de vers dans *el Templo di Girolama d'Aragona*, Padoue, 1568, in-4°; dans *Elegie, Sonetti, ed Epitaffi composti nelle esequie, del sig. Estore Baglione*, Crémone, sans date, in-4°, mais imprimé en 1572. On en trouve un plus grand nombre dans le recueil qui lui fut consacré après sa mort, sous ce titre : *Rime funerali di diversi illustri ingegni, composte in volgare e latina favella, in morte della molto illustra signora Isotta Brembata Grumella*, Bergame, 1587, in-4°, et enfin dans la 4^{re} partie des *Componimenti poetici delle più illustri rimatrici d'ogni secolo, raccolti dalla signora Luisa Bergalli*. (Voyez Louise BERGALLI.) G.—É.

BRÈME (LOUIS-JOSEPH-ARBORIO-GATTINARA, marquis DE) naquit le 28 août 1754, à Paris, où son père était ambassadeur du roi de Sardaigne près la cour de France. Sa famille, une des plus riches du Vercellais (1), a fourni des hommes distingués dans l'Église et dans la magistrature. (Voy. ARBORIO, t. 11, p. 147 et 148.) Le jeune Louis, destiné à l'état militaire, entra comme sous-lieutenant dans un régiment, en 1770. Il devint ensuite écuyer de madame Clotilde de France, princesse de Piémont, et depuis reine de Sardaigne. Plus tard, à l'exemple de son père, il suivit la carrière diplomatique. En 1782, Victor-Amédée III le nomma son envoyé extraordinaire à Naples, et, après cette mission, lui confia l'ambassade de Vienne. Le marquis de Brème assista au couronnement de l'empereur Léopold II, prit une part active aux conférences de Pilnitz, en 1791, et se trouvait à Francfort lors de la tenue de la diète pour l'élection de François II. De retour en Piémont, son souverain lui donna la clef de chambellan et le nomma ambassadeur près la cour d'Espagne; mais il fut bientôt rappelé à Turin, et souvent admis au conseil des ministres. Cependant, les armées françaises qui, dès le mois de septembre 1792, s'étaient emparées de la Savoie et du comté de Nice, occupèrent le Piémont, en 1798. Le marquis de Brème fut alors envoyé comme otage en France, où il resta quatorze mois. La plus grande partie de ses biens se trouvant en Lombardie, il alla s'établir à Milan, en 1801. Lorsque Napoléon vint dans cette ville, en 1805, pour s'y faire couronner roi d'Italie, il le nomma conseiller d'État, et commissaire général des subsistances près l'armée d'Italie, mission dont Brème s'acquitta avec beaucoup de zèle et de dévouement. Bientôt, sur la proposition

d'Engène Beauharnais, il fut nommé ministre de l'intérieur du royaume d'Italie; et il est juste de dire que la Lombardie doit à son administration l'extinction de la mendicité, la propagation de la vaccine et les premières écoles d'enseignement mutuel (1). En 1808, il fut décoré du grand cordon de la Couronne de fer et nommé comte et président du sénat (2). Depuis plusieurs années, Brème remplissait ces importantes fonctions, lorsque les événements de 1814, en renversant le trône de Napoléon, rendirent la couronne au roi de Sardaigne. Le marquis partit aussitôt pour Turin, et, malgré l'opposition de quelques grands seigneurs, il entra dans les bonnes grâces de son ancien maître (3), qui le rétablit trésorier de l'ordre de l'Annonciade et grand-eroix de St-Maurice. Il eut ensuite la douleur de perdre deux de ses fils dans l'espace d'une année (voy. l'art. suivant), et s'étant retiré dans sa terre de Sartiranna, il y mourut en 1828. Brème se montra toujours protecteur des sciences et des lettres, qu'il cultivait lui-même. En 1820, il proposa un prix de 5,000 francs pour la meilleure dissertation sur les tragédies d'Alfieri : ce fut M. Marré, avocat à Gènes, qui obtint la médaille (4). Le marquis de Brème a été l'éditeur du roman de *Daphnis et Chloé*, traduit de l'italien par Annibal Caro, dont il avait acheté le manuscrit à Naples, lors de sa mission en 1782. Ce livre, imprimé à Parme, chez Bodoni, et tiré à cinquante-sept exemplaires seulement, a quelquefois été payé 600 francs par des bibliophiles. Le marquis de Brème est en outre auteur des ouvrages suivants : 1° *Consultation sur la Statistique du département de l'Agogne, du préfet Lizoli*, Novare, 1802; 2° de *l'Influence des sciences et des beaux-arts sur la tranquillité publique*, Parme, Bodoni, 1802, in-8°; 3° *Lettre à mes fils*, Milan, 1817, in-8°. 4° *Sur la Manière la moins préjudiciable et la moins coûteuse de fournir aux besoins de l'État*, Paris, 1818; 5° *des Systèmes actuels d'éducation du peuple*, par Robiano, Milan, 1819; 6° *Brevi Osservazioni d'un Piemontese intorno alcune inezattezze di quattro racconti venuti alla luce sopra l'attendata rivoluzione del Piemonte nel 1821*, Parme, Bodoni; 7° *Maximes et Réflexions politiques, morales et religieuses*, extraits des *Mémoires* de Stanislas Leckzinski, Parme, Bodoni, 1822; 8° *Observations sur quelques articles peu exacts de l'histoire de l'administration du*

(1) Lorsque l'empereur Napoléon arriva à Milan, en 1806, de Brème cessa d'être chargé du portefeuille. D—R—R.

(2) Le dévouement et la soumission du marquis de Brème à Napoléon s'expliquent par le désir d'élever à la fortune ses quatre fils. L'aîné, Philippe Arborio, fut nommé baron et chambellan (voy. l'article qui suit); le second, Louis, devint aumônier du vice-roi Eugène Napoléon; le troisième, Venceslas, fut créé assesseur au conseil d'État du royaume d'Italie, et le quatrième placé dans l'armée. Ce dernier, après avoir fait une campagne en Espagne, demanda son congé, et obtint, en 1810, la décoration de l'ordre de la Couronne de fer. D—R—R.

(3) Par le crédit du comte de Marsan, son proche parent. D—R—R.

(4) M. Massé, dans son discours, réfuta complètement l'écrit du professeur Carnignagni sur le même sujet. Le marquis de Brème a donné en outre des médailles de bronze, frappées d'après le même modèle, à plusieurs hommes de lettres qui partageaient son enthousiasme pour Alfieri, entre autres à M. Salfi. D—R—R.

(1) Voy. *Storia della Vercellese letteratura et arti*, t. 4, 1824.

royaume d'Italie, pendant la domination des Français, attribuées à M. Frédéric Coraccini, Turin, 1825 (1). G—G—Y.

BRÈMÈ (l'abbé LOUIS-ARBORIO GATTINARA DE), second fils du précédent, naquit à Turin, en 1781. Son éducation fut dirigée par le savant orientaliste Valperga de Caluso. Il se livra d'abord à l'étude des langues et ensuite à celle de la théologie. Élevé au sacerdoce à vingt-deux ans par dispense d'âge, il devint aumônier du prince Eugène, vice-roi d'Italie, et fut nommé gouverneur des pages à la cour de Milan. On a prétendu qu'un des motifs qui l'engagèrent à embrasser l'état ecclésiastique fut le chagrin de n'avoir pu s'unir à une personne qu'il aimait. En 1807, il fut décoré de l'ordre de la Couronne de fer, et entra au conseil d'État. Lorsque, par suite des événements de 1814, la Lombardie eut passé sous la domination de l'Autriche, l'abbé de Brème resta encore quelque temps à la tête de la maison des pages; mais la suppression de cet établissement lui fit perdre sa place; et dès lors il consacra ses loisirs à la littérature. Entraîné par l'exemple du poète Manzoni et par les conseils de lady Morgan, il se lança dans le genre romantique, dont il fut un des plus zélés défenseurs; et il publia à Milan, avec quelques amis, en faveur de la nouvelle école, un journal intitulé : *il Conciliatore*, qui fut supprimé à cause de sa tendance libérale. La mort de son frère aîné (2), qui se noya en traversant la Sésia, lui causa un chagrin profond. S'étant rendu à Turin, où l'appelaient des affaires de famille, il y mourut en 1820. Outre un grand nombre de pièces de vers adressées à la vice-reine d'Italie, et parmi lesquelles on remarque une *canzone* sur son retour des eaux d'Abano, en 1811, on a de l'abbé de Brème : 1° *Discorso intorno all' ingiustizia d'alcuni giudizi letterarii italiani*, Milan, 1816, in-4°. Dans cet ouvrage, l'auteur s'élève contre plusieurs critiques italiens dont le rigorisme outré a, selon lui, découragé des hommes de génie qui se seraient distingués dans la carrière des sciences et des lettres. C'est une espèce d'apologie du romantisme. 2° *Cenni storici de gli studii e della vita di Tomaso Valpergo di Caluso*, Milan, 1817, in-8°. 3° *Lettera in versi seiolti*, ibid., 1817, in-8°. Cette épître, adressée à Valperga de Caluso, son ancien maître, est ce qu'il a fait de mieux en poésie. 4° *Grand commentaire sur un petit article, par un vivant remarquable sans le savoir, ou Réflexions et notes générales et particulières à propos d'un ar-*

ticle qui le concerne dans la Biographie des vivants, Genève, 1817, in-8° de 221 pages. C'est la réfutation d'un article de la *Biographie des hommes vivants* consacré à l'abbé de Brème, qui s'y trouvait fort maltraité (1). 5° *Istruzione al popolo sulla vaccina e suoi vantaggi*, Novare, 1818, in-12. 6° *Nouvelle letterarie*, Milan, 1820. C'est une réponse à plusieurs articles du journal littéraire de Florence (2). G—G—Y.

BREMOND (GABRIELLE). Dans le 17^e siècle, les pèlerinages à Jérusalem excitaient fortement le zèle des fidèles; plusieurs femmes ont osé entreprendre ces *saintes pérégrinations*; dans ce nombre, il n'en est aucune qui ait poussé plus loin ses excursions que Gabrielle Brémont, de Marseille, dont le voyage fut traduit du français par Richard-Ange Bruni, et publié en italien à Rome, en 1673, in-4°; ibid., 1679, in-8°. Elle visita la haute et basse Égypte, la Palestine, le mont Sinaï, le mont Liban, et presque toutes les provinces de la Syrie. Nous ignorons si ce voyage a été publié en français; mais celui d'Anne Chéron, qui entreprit le pèlerinage de Jérusalem à l'âge de quatre-vingts ans, fut publié dans cette langue, à Paris, 1771, in-12. W—R.

BREMOND (GABRIEL DE), né en France, dans le 17^e siècle, réfugié en Hollande, y fut mis en prison. On ignore l'année de sa mort. On a de lui : 1° *le Galant escroc, ou le Faux comte Brion*, 1677, in-12. 2° *Hattigé, ou les Amours du roi de Tamaran*, 1676, in-12. Cette historiette, écrite avec assez de gaieté, est réimprimée au t. 2° des *Histoires tragiques et galantes*, 1710 ou 1715, 3 vol. in-12; il y faut une clef, qui manque à beaucoup d'exemplaires. 3° *Mémoires galants, ou les Aventures d'une personne de qualité*, 1680, in-12. 4° *Histoire de don Domingo de la Terra, fameux banquier de Cadix*, nouvelle espagnole, Amsterdam (Rouen), 1709, in-12. 5° *Vie de Guzman d'Alfarache*, traduite de l'espagnol de Matthieu Aleman, 1728, 3 vol. in-12. (Foy. ALEMAN.) Quelques personnes attribuent à Brémont le *Double cocu, histoire du temps*, Paris, 1678, in-12, ouvrage qui a reparu sous le titre de *Vice-roi de Catalogne*, Rouen, 1679, in-12; et sous celui du *Cocu content, ou Vénérable Miroir des amoureux*, Amsterdam (Rouen), 1702, in-12; l'*Heureux Esclave, ou les Aventures du sieur de la Martinière*, Paris, 1708, 1726, in-12; la *Princesse de Montféral, ou les Amours du comte de Saluces*, 1676, in-12; le *Cercle, ou Conversations galantes*, Amsterdam, 1675, in-12; enfin *Hattigé, ou les Amours du roi de Tamaran* (de Charles II, roi d'Angleterre, et de milady Castelmaine), Colo-

(1) On a encore de lui : *Osservazioni sopra del progetto di una masseria* (Observations sur l'exposé du projet, etc., d'une ferme dite *exemplaire*, proposé par M. de Domblasle), Casal, 1825, in-8° de 17 pages. Une traduction française de cette brochure a été publiée par l'auteur lui-même à Casal, en même temps que l'original italien. D—R—R.

(2) Il est déjà question de lui dans l'article précédent. Depuis la chute de Napoléon, il avait été employé par la cour de Turin dans diverses ambassades. Il portait le titre de marquis de Sartirano, et fut noyé dans la Sésia avec un médecin qu'il amenait à son père alors malade. Son second frère, Venceslas, enveloppé dans la même catastrophe, fut rappelé à la vie par les soins de ceux qui le retirèrent de l'eau. D—R—R.

(1) On voit dans cette réponse que l'abbé de Brème, qui n'avait jamais été en France, maniait notre langue avec difficulté; mais ce qui lui fait honneur, c'est l'empressement avec lequel, dans cet écrit, il rend un hommage public au vice-roi et à la vice-reine d'Italie, qu'il avait chantés dans leur prospérité, et qu'alors la foule abandonnait. D—R—R.

(2) Nous citerons encore une œuvre posthume de l'abbé de Brème, c'est une traduction en vers des *Quatre Ages* par Pougens, Turin, 1824, 1 vol. in-18. Simonde-Sismondi a consacré à ce poète une *Notice nécrologique* insérée dans la *Revue encyclopédique*, t. 8, année 1820. D—R—R.

gne, 1776, 1 vol. in-12 devenu très-rare. A. B.—T.

BRÉMOND (ANTOINE), général de l'ordre de St-Dominique, né à Cassis, en Provence, en 1692, fut envoyé comme missionnaire à la Martinique, dès l'âge de vingt-quatre ans. Ce climat ne lui convenant pas, il fut rappelé à son monastère, et y fut maître des novices jusqu'en 1725, où le général le fit venir à Rome pour lui confier la publication du *Bullaire de l'ordre de St-Dominique*, collection qui parut de 1729 à 1740, en 8 vol. in-fol. Il succéda, en 1748, au P. Ripolli, général de l'ordre, et employa tout son crédit à rallumer dans sa congrégation le goût des bonnes études. Il mourut le 12 juin 1755. Outre le *Bullaire* cité plus haut, il a publié : 1° *Manuale utile ad un Cristiano, tradotto e raccolto da varj libri*, Rome, 1756 : il composa ce recueil à la prière du prétendant ; 2° *de Germana Stirpe S. Dominici*, Rome, 1740, in-4° ; 3° *de illust. viris Petro martyre Sansio et Franeiseo Serrano, et aliis in Fo-kicenna provincia martyribus*, Rome, 1755, in-8° ; 4° *Annalium ordinis prædicatorum volumen primum*, Rome, 1756, in-fol. On trouve sa vie dans ce volume ; l'ouvrage a été continué par les PP. Mamachi, Pollidori, Badetto et Christianopulo. C. M. P.

BRÉMOND (FRANÇOIS DE), fils d'un avocat de Paris, naquit en cette ville, le 14 septembre 1715. Très-jeune encore, il avait acquis des connaissances profondes sur différentes parties de la physique, sur la botanique et l'histoire naturelle. Il est mort à Paris le 21 mars 1742. Le plus vaste champ où il se soit exercé, dit Fontenelle, dans son éloge, est 1° sa traduction des *Transactions philosophiques de la société royale de Londres*, Paris, 1758, 4 vol. in-4° ; traduction enrichie de notes, de réflexions savantes et d'avertissements, où il indique sur chaque sujet tout ce qu'on trouve de pareil et qui s'y rapporte dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, dans les journaux littéraires qui en ont donné des extraits, et dans tous les autres ouvrages, tant anciens que modernes, où les mêmes matières sont traitées. Ces quatre volumes comprennent les années 1751 et suivantes jusqu'à 1756 inclusivement, ouvrage précieux et qui mériterait d'être continué. 2° *Tables générales des Transactions philosophiques*, par ordre des matières, et par ordre chronologique des titres des ouvrages et des noms des auteurs, accompagnées de semblables indices que la traduction, mais plus abrégés, depuis l'année 1665, qui est celle de l'établissement de la société royale, jusqu'à 1755, Paris, 1755, 1 vol. in-4°. Cette compagnie l'admit au nombre de ses membres, et lui accorda le titre de secrétaire de la société. Il fut reçu à l'académie des sciences en 1759, en qualité d'adjoint pour la botanique. 3° *Recueil de tous les écrits publiés en Angleterre sur le remède de mademoiselle Stephens*, Paris, 1742, 2 vol. in-12. Le 1^{er} volume est de Morand et de Brémond réunis ; le 2^e est de Morand seul. Le fameux remède de mademoiselle Stephens, contre la pierre, ayant fait beaucoup de bruit en Europe, attira l'attention des gouvernements. La société royale ayant été chargée de nommer une commission pour observer l'usage et l'effet

de ce remède, et de faire des expériences pour en constater l'efficacité, le gouvernement de France chargea l'académie des sciences de nommer des commissaires dans son sein pour faire de semblables expériences comparatives, et de correspondre avec la commission des savants anglais. Brémond et Morand, célèbre chirurgien lithotomiste, furent choisis pour recueillir et rédiger les résultats des expériences. Leur rapport est en faveur de ce médicament. L'opinion de ce dernier savant est d'un grand poids, parce que l'exercice de son art lui avait donné de fréquentes occasions de traiter cette cruelle maladie, et qu'il jouissait d'une brillante réputation comme opérateur. 4° Une traduction des *Expériences physiques sur diverses manières de dessaler l'eau de la mer et de la rendre potable*, par Galles, Paris, 1756, in-12. On trouve à la suite de cette traduction une *Table des expériences de l'analyse de l'air*, par Hales, rangées méthodiquement et par ordre des substances. 5° Une traduction des *Nouvelles Tables loxodromiques* de Murdoch, 1742, in-12 ; ces tables consistent en une application de la figure de la terre aplatie vers les pôles, à la construction des cartes marines réduites. On a trouvé parmi ses papiers une traduction toute prête à paraître, des *Expériences physico-mécaniques sur différents sujets*, par Hawksbée, et une *Histoire complète de l'électricité*. Ces deux ouvrages ont été publiés par Desmarests, en 1754, 2 vol. in-12. L'éditeur y a joint un discours et des notes. Brémond avait traduit la *Statique des végétaux*, et l'*Analyse de l'air*, par Hales ; mais il renonça à publier cette traduction, après avoir vu celle que Buffon fit paraître en 1755. Les *Mémoires de l'académie des sciences*, de 1759, contiennent des *Expériences sur la respiration*. C'est la seule pièce que Brémond ait fournie pour cette collection. D—P—s.

BRÉMOND D'ARS (LOUIS), né en Saintonge, d'une famille très-ancienne, puisqu'elle compte un troubadour parmi ses membres, prit de bonne heure le parti des armes et s'attacha d'abord à Louis de Luxembourg, comte de Ligny, cousin germain de Charles VIII, et devint plus tard le lieutenant de ce général. Ce fut dans les campagnes d'Italie de la fin du 15^e siècle, et notamment à la journée de Fornoue, que le jeune Saintongeais fit connaître ce qu'on pouvait attendre de lui. Il eut pour élève Pierre du Terrail, le brave chevalier Bayart, dont le nom est connu de tous, tandis que celui de son maître, tout aussi grand comme homme de guerre, est loin d'avoir la même célébrité. Quoi qu'il en soit, notons ici que sous Charles VIII, dans un temps de cessation d'hostilités, Louis d'Ars fut l'un des juges d'un tournoi donné à Aire et où figura Bayart presque au début de sa carrière. Mais ce fut surtout sous le règne de Louis XII que notre héros joua un rôle brillant. En 1499, il se distingua à la prise d'Alexandrie. Chargé ensuite de marcher sur Milan qui venait de se révolter contre la domination française, il traversa sans coup férir toute la Lombardie, renversant tout ce qui se présentait devant lui, et arriva au secours du château de

Milan, qui tenait toujours, bien qu'il ne fût défendu que par quarante hommes d'armes et trente archers. A Novare, d'Ars eut à résister de sa personne à Ludovic Sforce, et, dans cette rencontre, il se couvrit de gloire. Après avoir concouru à la conquête de Naples, le guerrier saintongeais prit la Pouille pour le théâtre de ses exploits. Dès 1502, il se distingua au siège de Canosa, prit Biseilles, et, après une charge de plus de six heures sur un corps de troupes qu'il mit en fuite, emporta d'assaut le château de cette ville, où il passa tout au fil de l'épée. Après avoir laissé là une bonne garnison, il porta ses pas ailleurs, car, dit Jean d'Authon, « d'Ars n'avait une heure de repos, mais « sans cesse gaignoit pays sur les ennemis, et à toute « rencontre les détrousoit. » A la funeste bataille de Cérignole, gagnée le 28 avril 1505, par Gonzalve de Cordoue, il fut blessé et eut son cheval tué sous lui, en combattant au premier rang. Promptement rétabli de ses blessures et après l'affaire de Garigliani, Louis d'Ars fut victorieux dans un combat et releva les affaires de son parti. En effet, il se posa de nouveau comme maître dans la province de Pouille, en prenant Andria et plusieurs autres villes. Vers ce temps, le comte de Ligny, qui s'était retiré de l'autre côté des monts, mourut à Lyon et laissa le capitaine d'Ars commandant nominal, comme il l'était de fait depuis longtemps, du corps de troupes qu'il était parvenu à réunir. Ce corps demeurait isolé, presque toutes les autres forces de la France ayant franchi les Alpes, et la position de Louis d'Ars en devenait plus difficile. Néanmoins il se proposa de maintenir Louis XII dans la possession de la Pouille, et établit son quartier général à Venouse, d'où il sortait pour donner des secours aux villes et châteaux occupés par les siens, ou pour s'emparer des points demeurés encore sous une domination ennemie. Enfin Brémont d'Ars fut assiégé par 14,009 hommes et résista. On lui notifia une trêve conclue entre les Français et les Espagnols ; à son expiration, l'attaque recommença, et ces derniers furent obligés de lever un siège qui menaçait de se prolonger encore. « Sans secours, avec peu de gens et « sans argent, dit le chroniqueur déjà cité, Louis « d'Ars fit ce que grosse armée ne put pas, et demeura « le premier et le dernier en Pouille. » Il n'y avait plus rien à faire dans cette province, et, en y demeurant, évidemment il aurait fallu succomber. Aussi d'Ars se détermina à quitter Venouse, s'embarqua avec ses compagnies, prit terre à Trani, ville appartenant aux Vénitiens, et vint débarquer dans la Marche d'Ancone. Le premier soin du guerrier français fut d'aller remercier Dieu à Notre-Dame-de-Lorette des dangers sans nombre auxquels il avait échappé. Puis il se rendit à Rome où le pape l'accueillit avec une grande distinction avec environ quatre cents des siens. D'Ars se dirigea ensuite sur Bologne, Parme et Plaisance, entendant partout les félicitations qu'on lui adressait sur son passage, en criant : *France, Louis d'Ars !* Ce brave, arrivé à Pavie, y tomba malade et fut obligé de demeurer vingt jours dans cette ville. Ayant repris sa marche,

1,200 ennemis voulurent lui barrer le chemin à Felizzano ; mais criant aux siens qu'après avoir surmonté tant de dangers, ils ne devaient pas être arrêtés par si peu : l'obstacle fut bientôt levé, et les opposants taillés en pièces. Arrivé en Savoie, d'Ars reçut le meilleur accueil du duc Philibert, qui fit aussi fête à ses gens, et, parvenu enfin jusqu'à Louis XII, ce roi remercia le héros de la Pouille de services si multipliés et si marquants, et le garda, lui et ses officiers et soldats, sous ses *ordonnances*, comme on disait alors, c'est-à-dire pour sa garde. D'Ars retourna encore en Italie avec Stuart d'Aubigny, en 1510, et il eut alors pour lieutenant le brave Bayart, à qui il donna, dans une circonstance, une place à garder. Il se trouva aussi en 1511, avec ses compagnies, à la bataille de Ravenne. Si on n'a indiqué ici qu'une faible partie des engagements où le capitaine d'Ars se rencontra et même de ses brillants faits d'armes, on en a dit assez pour faire connaître qu'il se couvrit réellement de gloire, dans les guerres d'Italie des 15^e et 16^e siècles.

F—T—L.

BRÉMOND D'ARS (... COMTE DE), de la même famille que le précédent, fut, en 1789, nommé suppléant de la noblesse de Saintonge aux états généraux où il ne tarda pas à remplacer le comte de la Tour-du-Pin, qui envoya sa démission. Brémont d'Ars fut de la minorité dans cette assemblée, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791. Durant la restauration, il ne reparut plus sur la scène politique, et on n'entendit parler de lui que peu après la révolution de juillet. Le sous-préfet de Saintes ayant imprimé que Louis-Philippe avait été choisi pour roi par la majorité des Français, Brémont d'Ars contredit cette allégation et mit au défi l'administration de faire voter les citoyens sur le choix d'un souverain. Le sous-préfet prit le défi au sérieux, et avait annoncé des assemblées pour voter sur le choix d'un souverain, lorsque l'autorité supérieure mit fin à cette affaire en révoquant l'imprudent sous-préfet. Le comte de Brémont d'Ars est mort à Saintes, en 1851, avec la réputation d'un homme instruit, et surtout d'un numismate distingué. — L'un de ses fils, le comte *Josias* DE BRÉMOND D'ARS, est aujourd'hui maréchal de camp, commandant le département des Deux-Sèvres.

F—T—L.

BRÉMONT (ÉTIENNE), né à Châteaudun, le 21 mars 1714, montra de bonne heure du goût pour les sciences les plus abstraites. Il fut successivement curé à Chartres, où l'avait appelé l'évêque (Demoutiers de Méruville), pour travailler à un nouveau bréviaire ; chanoine de la cathédrale, et grand pénitencier de la même ville ; chanoine de l'église de Paris, membre de l'académie des Arcadiens de Rome, sous le nom d'*Ombrano*, et docteur de Sorbonne. Sa nomination au canonice de Paris, en 1759, excita contre lui la jalousie. La *Gazette ecclésiastique* le diffama. Il fut surveillé par le parlement, qui, pour soutenir les prétendus miracles du diacre Paris, retenait beaucoup de prêtres dans les prisons. Les ursulines de St-Cloud ayant été accusées, en 1761, de prêter leur chœur aux convul-

sionnaires, une visite fut ordonnée; l'abbé Brémont, qui n'avait pas été du nombre des commissaires, fut cependant décrété de prise de corps, et obligé d'errer pendant quatre ans. Invité par un prince d'Italie à venir auprès de lui, il obtint du roi même un passe-port; mais l'amour de son pays l'empêcha de le quitter, et lui fit négliger les avantages qu'on lui offrait dans la capitale du monde chrétien. Il fut onze ans dans le bannissement volontaire; ses biens furent annotés, et il ne reparut qu'après le rappel des prêtres en 1775. Nous avons de lui les ouvrages suivants : 1° *Dissertation sur la notoriété publique des pécheurs scandaleux*, etc., 1756. 2° *Recueil de pièces intéressantes sur la loi du silence* : ces deux in-12 eurent quelque intérêt quand la bulle *Unigenitus* troublait la France. 3° *Lettres adressées à l'auteur de l'année littéraire, à l'occasion d'un nouveau plan de philosophie classique*, in-12, Paris, 1785 : elles ont eu plusieurs éditions. 4° *Représentations à M. Necker, à l'occasion de son ouvrage : de l'Importance des opinions religieuses*, Genève et Paris, 1788. 5° *Apologie du Mémoire présenté au roi par les princes, relativement à la réunion des ordres*, Paris, 1789, in-8°. 6° *Examen de plusieurs projets de constitution*, in-8°. 7° *De la Raison dans l'homme*, Paris, 1785-1787, 6 vol. in-12. Ce grand ouvrage, entrepris après un demi-siècle de méditations, et désiré par le chancelier Bacon, nous montre, comme le disait un journaliste, « ces racines d'où les sciences « tirent leur aliment, ce tronc commun qui les « nourrit, ces points de divergence où les branches « commencent à s'écarter les unes des autres, sans « se séparer. » Il mérita à l'abbé Brémont un bref de Pie VI, le 16 septembre 1788, et les congratulations des cardinaux de Bernis, Borromée, Garaupi et des plus illustres prélats français. On ne peut y reprendre qu'un peu de prolixité et des citations trop fréquentes. L'habile métaphysicien, en y accumulant des arguments invincibles contre l'incrédulité, y examine l'étendue des connaissances de l'homme, les bornes de ses facultés, l'origine de ses doutes, les causes de ses erreurs, les principes de sa certitude et les fondements de sa science. L'auteur voulait l'étendre encore bien davantage; mais un érysipèle goutteux sur les jambes, et des chagrins devenus plus cuisants depuis l'emprisonnement de Louis XVI, le conduisirent au tombeau, le 25 janvier 1795. M—L—V.

BREMONTIER (NICOLAS-TH.), inspecteur général des ponts et chaussées, chevalier de l'empire, mort à Paris, au mois d'août 1809, âgé de 71 ans. Réunissant, aux connaissances de diverses parties de la physique et de l'histoire naturelle, un esprit inventif et observateur, il a exécuté des travaux qui font l'étonnement des physiciens et des agriculteurs. Ces travaux sont la fixation des sables et la plantation des dunes du golfe de Gascogne. Des montagnes mobiles de sable avaient couvert, depuis plusieurs siècles, une vaste étendue de territoire, et enseveli les habitations, les villages et les plus grands édifices sur les côtes de l'Océan, entre l'embouchure de l'Adour et celle de la Gironde; le nombre et l'éten-

due en augmentaient chaque année, et enlevaient à la culture des terrains précieux, pour les condamner à une éternelle stérilité; la marche progressive de ces sables menaçait d'envahir, de proche en proche, tous les champs cultivés, et d'arriver un jour jusqu'aux murs de Bordeaux. Bremonnier, ayant fait de ce phénomène dévastateur le sujet de ses recherches a trouvé le moyen d'en arrêter les funestes effets, par des procédés ingénieux, et qui surpassent tous ceux qu'on avait employés jusqu'alors. Il a fait plus encore; il a rendu à la France une contrée devenue déserte. On voit aujourd'hui avec admiration de superbes forêts de pins maritimes s'élever, sur l'espace de plusieurs lieues, des côtes de l'Océan, où l'on ne voyait auparavant que des sables arides. D'autres arbres, et même la vigne, y végètent avec force, et dans quelques années, d'autres plantes pourront y être cultivées et y prospérer. Bremonnier a fait connaître en détail les moyens qu'il employait, et a donné l'historique de ses travaux, dans quelques mémoires, à la société d'agriculture de Paris, dont il était membre. Des commissaires nommés par cette compagnie ont examiné ses travaux en 1806, et en ont rendu un compte avantageux : *Rapport sur les différents mémoires de Bremonnier, inspecteur général des ponts et chaussées, chargé de la 10^e division, et sur les travaux faits pour fixer et cultiver les dunes du golfe de Gascogne, entre l'Adour et la Gironde*, par MM. Gillet-Laumont, Tessier, commissaires, et Chassiron, rapporteur. (*Soc. d'Agr. du département de la Seine*, année, 1806, t. 9.) Bremonnier avait aussi des connaissances sur la minéralogie; il a coopéré avec MM. Mesaize, Varin et Noël, à un *Rapport sur l'existence des mines de fer dans le département de la Seine-Inférieure*, inséré dans le *Magasin Encyclopédique*, 5^e année, t. 6. On a encore de Bremonnier : 1° *Mémoire sur les dunes, et particulièrement sur celles qui se trouvent entre Bayonne et la pointe de gave à l'embouchure de la Garonne*, Paris, an 5 (1796), in-8° de 74 p.; 2° *Recherches sur le mouvement des ondes*, ibid., 1809, in-8° avec planches (1). Les *Mémoires de la société d'agriculture pour 1810* (t. 15) contiennent une notice sur Bremonnier. D—P—s.

BREMSE (JEAN-GODEFROI), médecin et naturaliste allemand, né à Wertheim sur le Mein, le 19 août 1767, fit ses études médicales à Iéna et y prit le grade de docteur en 1796. Sa dissertation inaugurale est intitulée : *de Calce antimonii cum sulfure Hoffmanni*. Il parcourut ensuite l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, et vint se fixer à Vienne pour y

(1) La gloire de Bremonnier n'a fait que s'accroître depuis sa mort, comme les résultats de ses travaux; car chaque année ajoute à la beauté et à l'étendue des plantations qu'il a imaginées pour fixer les dunes. En 1840, on comptait 18,000 hectares de dunes semées par les procédés de Bremonnier. On a élevé à sa mémoire, dans les dunes plantées et fixées par son art, un monument, par les soins de M. de Tournon, préfet de la Gironde, et de M. Lainé, ministre de l'intérieur, en 1818. Ce monument, remarquable par sa simplicité, consiste en un cippe en marbre orné d'une couronne de chêne avec une inscription. On trouve dans le *Recueil des Hommes utiles* un article sur Bremonnier, par M. Billaudot, député, qui, en qualité d'ingénieur en chef du département de la Gironde, avait été appelé à continuer son œuvre. D—R—R.

pratiquer la médecine. A l'époque de l'invasion des Français en Allemagne, en 1797, Bremser prit pendant quelque temps un service médical dans les armées autrichiennes. Quatre ans plus tard, lors de la découverte de la vaccine, il se déclara un de ses plus zélés partisans, et publia une brochure dans laquelle il célébra l'importance de cette découverte et combattit les préjugés qui s'opposent à sa propagation. Pendant les années suivantes, Bremser s'occupa beaucoup de l'emploi thérapeutique du galvanisme, et il fit de nombreux essais à ce sujet dans l'institut des sourds-muets de Vienne. Jusqu'en 1806, il s'adonna exclusivement à la pratique. Depuis cette époque, l'étude des vers intestinaux fut presque son unique occupation, et il devint l'un des plus célèbres helminthologistes de l'Allemagne. Chargé par Schreiber, directeur du musée d'histoire naturelle de Vienne, de classer et d'augmenter la collection de vers intestinaux de cet établissement, il donna à cette collection une grande extension, et fut nommé un des conservateurs du musée. Il ne s'occupait pas d'helminthologie sous le rapport seul de la théorie. Les moyens de combattre les affections vermineuses étaient aussi l'objet de ses études; il traitait tous les jours beaucoup de pauvres malades qui en étaient atteints. Il fit, en 1845, un voyage à Paris, afin d'y visiter le musée d'histoire naturelle et de connaître les savants de cette capitale. De retour à Vienne, il s'occupa de la publication de plusieurs écrits sur la science qui faisait l'objet de ses études favorites. Enfin il fut enlevé à ses travaux par une hydropisie qui dura deux ans, et à laquelle il succomba le 21 août 1827. Ses ouvrages sont : 1° *Essai sur la vaccine* (en allem.), Vienne, 1801, in-8°. 2° *La Vaccine considérée dans ses rapports avec les intérêts de l'Etat* (en allem.), Vienne, 1806, in-8°. 3° *Quelques Mots sur la scarlatine et la rougeole* (en allem.), Vienne, 1806, in-8°. 4° *Explication des proverbes populaires sur la médecine* (en allem.), Vienne, 1806, in-8°. 5° *Avis sur la manière dont il faut se conduire dans les saisons insalubres pour se préserver des maladies* (en allem.), Vienne, 1807, in-8°. 6° *Traité zoologique et physiologique sur les vers intestinaux de l'homme*, trad. de l'allemand par Grundler, avec des notes par Blainville, Paris, 1824, in-8°, et atlas in-4°. L'original allemand avait paru à Vienne en 1819, in-8°. Bremser croit fortement à la génération spontanée des vers intestinaux. 7° *Icones helminthum systema Rudolphi entozoologicum illustrantes*, Vienne, 1824, in-fol. L'empereur d'Autriche contribua aux frais de cette édition. G—T—R.

BREMUNDANO (FRANCISCO-FABRO), auteur espagnol du 17^e siècle, a composé : 1° une histoire des hauts faits de don Juan d'Autriche dans la Catalogne : *Historia de los hechos del señor don Juan de Austria en el principado de Cataluña*, Saragosse, 1673, in-fol.; 2° *Floro historico de la guerra de Ungria*, Madrid, 1684 et suiv., 5 vol. in-4°, ouvrage devenu rare. V—VE.

BRENDAN (Saint), dit *l'ancien*, disciple de St. Finian, naquit en Irlande, vers la fin du 5^e siècle. Il vécut quelque temps sous la conduite de

St. Gildas, dans le pays de Galles, et passa ensuite plusieurs années dans la célèbre abbaye de Llan-Carvan, fonda le monastère d'Ailech en Angleterre, et bâtit une église dans les îles Shetland. De retour en Irlande, son nom y devint célèbre par la fondation de divers monastères et de plusieurs écoles, qui contribuèrent beaucoup à la civilisation de la Grande-Bretagne. Il professa lui-même à Ros-Carbre. Il composa une règle monastique, qui a longtemps été célèbre parmi les Irlandais, et mourut le 16 mai 578, dans le couvent qu'il avait fait bâtir pour sa sœur Briga, dans la Connacie. Il y avait dans les îles Orcades plusieurs églises et plusieurs monastères sous l'invocation de St. Brendan. On conserve, dans la bibliothèque Cottonienne, à Londres, une vie manuscrite de ce saint; mais elle est remplie de relations de miracles, qui ne sont rien moins qu'authentiques. (Voy. les *Britannicar. Ecclesiar. Antiquitates* de Jacques Usher et l'*Histoire naturelle et civile de Kerry*, par Smith). Parmi les événements de la vie de St. Brendan, tels qu'ils sont rapportés par les légendes (voy. les *bolland.*, t. 3, de mai), on doit remarquer son voyage à une île de l'Océan, en compagnie de plusieurs saints personnages. Un printemps perpétuel régnait, disait-on, dans cette île; elle était habitée par des anges. Nos pieux navigateurs passèrent sept ans en mer, sans pouvoir trouver la terre qu'ils cherchaient, et revinrent dans leur patrie après avoir visité les Orcades et les autres îles situées au nord de la Grande-Bretagne. La relation de ce voyage rendit l'île de St. Brendan très-fameuse dans le moyen âge; on la plaça sur toutes les cartes au sud de l'île Antilia, à l'ouest des îles du cap Vert. Il serait très-difficile de reconnaître ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces traditions obscures. Des recherches étendues sur ce sujet n'aboutiraient qu'à satisfaire une vaine curiosité, sans apprendre rien d'intéressant. D'après la particularité relative au climat, on peut croire qu'une description tronquée de l'île de Madère, des Açores, ou des Canaries, donna naissance à la fable de l'île de St. Brendan. D'anciennes cartes nomment les Canaries *Iles Fortunées*, ou de St. Brendan. Au reste, les voyages de ce religieux, extraits probablement de sa vie, se trouvent dans un recueil qui contient ainsi ceux de Mare-Paul, de Mandeville, d'Ulrie de Frioul, et de Jean Schildberger. Ce recueil manuscrit est dans la bibliothèque de Nuremberg. V—VE et E—S.

BRENDEL, médecins allemands, vivant à des époques différentes, et qui ont honoré différentes universités. — **Zacharie BRENDEL**, né en 1592, à Iéna, reçu docteur à l'université de cette ville en 1617, professeur de cette faculté, mort en 1658, et auteur des ouvrages suivants : 1° *Tractatus de inductorum purgantium Viribus*, Dosi, etc., Iéna, in-4°. 2° *Chimia in artis formam redacta*, Iéna, 1650, in-12; 1644, in-8°; Leyde, 1671, in-12; 3° *de Medicina, arte nobilissima*, Iéna, 1655, in-4°. — **Jean-Philippe BRENDEL**, vivant dans le 17^e siècle, est connu seulement par un recueil de consultations des plus célèbres médecins de son pays, publié en latin à Francfort, 1645, in-4°. — **Adam BREN-**

DEL, professeur d'anatomie et de botanique dans l'université de Wittemberg, auteur de quelques bonnes dissertations imprimées à Wittemberg, in-4° : *de Homero medico*, 1700; *de Embryone in ovulo ante conceptionem existente*, 1705; *de Curatione morborum per carmina*, 1706; *Liber de lapidicina microcosmica*, 1711; *de Balneis valetudinis causa adhibit*, 1712; *Commentatio de febre puerpera ex antiquitate eruta*; *de Usu et Abusu venæ sectionis in curandis febribus*, 1715. — Jean-Godefroi BRENDÉL, né à Wittemberg, en 1712, y fit toutes ses études, fut nommé professeur à Goettingue en 1758; devint, en 1756, médecin de Guillaume VIII, landgrave de Hesse-Cassel, et mourut le 17 janvier 1758. C'était un homme doué d'un rare talent pour l'observation, plein de connaissances, et habile à les appliquer avec succès. La forme mathématique qu'il a cru devoir donner à ses écrits de médecine est un défaut facile à écarter. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Opuscula mathematici et medici argumenti*, publiés après sa mort par le professeur Wrisberg, Goettingue, 1769, 5 vol. in-4°; 2° *Medicina legalis seu forensis, ejusdemque prælectiones academica in Teichmeyer's Inst. medic. leg.*, publiées par Meyer, Hanovre, 1789, in-4°; 3° *Prælectiones academica de cognoscendis et curandis morbis*, publiées par Lindemann, Leipsick, 1792, 3 vol. in-8°; et un grand nombre de dissertations médicales : *de Tympanitide*; *de Rachitide*; *de Dolor capitis*; *de Hæmoptysi*, etc. C. et A.—N et G.—T.

BRENET (HENRI-CATHERINE), médecin et membre de la chambre des députés, était né le 25 novembre 1764 à Moisse, village près de Dôle. Après avoir suivi deux ans les cours de la faculté de Besançon, il vint achever ses études médicales à Paris, et il y prit ses grades avec assez de distinction pour mériter d'être l'un de ses maîtres : c'étaient Louis, Vicq d'Azyr et Portal. S'étant établi, en 1790, à Dijon, il présenta, pour son agrégation au collège des médecins de cette ville, une thèse très-remarquable sur cette question : *Existe-t-il plusieurs méthodes de traitement contre les exanthèmes fébriles*? Opposé dès le principe à la marche de la révolution, le docteur Brenet fut enfermé pendant la terreur au château de Dijon. Là il cherchait à ranimer par son courage celui de ses compagnons d'infortune, et il était le premier à plaisanter sur le sort qu'on lui réservait. Son insouciance apparente trompa ses gardiens, et il profita de la sécurité qu'il avait su leur inspirer pour s'échapper en escaladant une muraille. L'amitié lui avait préparé dans le voisinage de Moisse une retraite inaccessible; mais, informé qu'une épidémie meurtrière venait de se manifester dans les hôpitaux de Dijon, il n'hésita pas à s'offrir pour partager les dangers de ses confrères en soignant les malades attaqués de la contagion. Ce noble dévouement adoucit la rigueur de ses ennemis, et lui valut sa liberté. Dès lors Brenet fut placé par l'opinion au rang des premiers praticiens de Dijon. Persuadé qu'on ne trouve dans les livres que des doctrines et des hypothèses, il lisait peu, mais il observait beaucoup; et comme il

était doué d'un tact aussi sûr que prompt, il arrivait très-rarement qu'il se trompât sur la maladie et sur le traitement qu'il convenait d'employer; mais rien ne pouvait le faire revenir du jugement qu'il avait une fois porté. Son ton brusque et tranchant, loin de nuire à sa réputation, contribua beaucoup à l'entendre; et l'on aurait presque été tenté d'y voir un calcul de sa part, si sa franchise n'avait pas repoussé jusqu'à l'idée de charlatanisme. Connue par son invariable attachement à la cause de la monarchie, il fut élu député par le département de la Côte-d'Or à la chambre de 1815. Il s'y fit remarquer par une fermeté de principes dont les membres avec lesquels il votait ne donnaient pas tous l'exemple. Dans la discussion sur le projet de vendre les biens des communes, il réfuta les raisons mises en avant par le ministère dans un discours qui produisit une grande sensation, et qu'il fit imprimer à ses frais, en annonçant que le produit en serait appliqué au soulagement des pauvres (1). Éloigné de la scène politique par la dissolution de la chambre introuvable, il ne fut réélu qu'en 1820, et dès lors il ne cessa plus d'y siéger au côté droit. Membre de toutes les commissions importantes, il se livrait consciencieusement à l'examen des questions qui leur étaient soumises; et tant que ses forces le lui permirent, il ne cessa pas un instant de prendre part aux travaux de la chambre. Une indisposition dont il ne prévoyait pas la gravité ne l'avait pas empêché de se rendre à la séance; mais il fut obligé de la quitter. Sa maladie s'étant déclarée le lendemain, il consentit à recevoir les secours de la médecine, quoiqu'il ne lui accordât que peu de confiance. Enfin une attaque d'apoplexie, que rien ne put prévenir, l'enleva le 3 mai 1824. Brenet avait été décoré de l'ordre de la Légion d'honneur; il était membre de l'académie royale de médecine, et de celle de Dijon, où son éloge fut prononcé par le docteur Salgues. Il est imprimé dans le recueil de cette société pour l'année 1825. W—s.

BRENIUS (DANIEL), socinien et arminien, disciple d'Épiscopius, naquit à Harlem, en 1594, et mourut en 1664. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui composent un volume de la *Bibliothèque des frères polonais*. Les principaux sont : *de Regno Ecclesie glorioso, per Christum in terris erigendo*, trad. en holland., et plusieurs fois réimprimé, ainsi que la traduction. L'auteur veut prouver que Jésus-Christ régnera sur la terre de la manière que l'entendent les Juifs. 2° *De Qualitate regni Domini nostri Jesu Christi*, Amsterdam, 1644 et 1657, in-8°. 3° *Amica Disputatio adversus Judæos*, trad. en flam. par J.-F. Oudan, 1664, in-4°. 4° *Dialogus de veritate religionis christianæ*. 5° *Breves in Vetus et Novum Testamentum Annotationes*. Tous ces écrits et plusieurs autres ont été imprimés sous ce titre :

(1) Durant cette session, il fut élu membre de plusieurs commissions, savoir : 18 janvier 1816, de celle du budget; 22 du même mois, de la commission nommée pour examiner spécialement le budget du ministère de la guerre; 28 mars, de la commission chargée d'examiner la proposition de M. de Blossville, relative à la caisse d'amortissement, etc. D—R—R.

Opera theologia, Amsterdam, 1664, in-fol. On a encore du même auteur : 6° Un examen du traité d'Episcopus sur cette question : *An liceat christiano magistratum gerere?* Il est imprimé dans le 2° vol. des œuvres d'Episcopus, et fut composé en latin vers 1620. 7° *Le Miroir des vœux des chrétiens* (en flam.), Amsterdam, 1630, in-8°. 8° *Compendium theologiæ Erasmicæ*, Rotterdam, 1677, in-24 ; trad. en flam. par Fr. de Haas, avec une préface de Joachim Oudan, Rotterdam, 1679, in-12. (*Voy.*, au sujet de Brenius et de ses ouvrages, la *Bibliotheca Ant-Trinitarior.* de Christ. Sand.) V—VE.

BRENKENHOFF (FRANÇOIS — BALTHASAR — SCHENBERG DE), agriculteur et économiste distingué, né à Reidebourg, près de Halle, le 13 avril 1723, entra comme page au service de Léopold, prince d'Anhalt-Dessau, et ne tarda pas à se faire remarquer de ce prince, qui, naturellement dur et grossier, forma Brenkenhoff à sa manière, mais favorisa ses heureuses dispositions, et s'en fit accompagner dans la première campagne de Silésie. Le jeune page, dont la famille était dans la misère, s'occupa avec zèle d'un commerce de chevaux, d'animaux domestiques, et des plus petits détails de l'économie rurale. Il s'éleva ainsi peu à peu à de grandes vues d'économie politique et d'administration. Pendant la guerre de sept ans, il sauva le pays d'Anhalt de la plupart des maux auxquels il était exposé, en ne cessant pas d'en surveiller l'agriculture, les canaux, etc. Frédéric II, qui avait eu occasion de reconnaître son habileté, l'appela à sa cour en 1762, pour l'employer à relever de leurs désastres la Poméranie prussienne et la Nouvelle-Marche, que la guerre avait dévastées, et lui donna le titre de conseiller de la guerre, des finances et des domaines. Brenkenhoff mérita par son zèle et par ses services la faveur du monarque ; il sut attirer dans des pays ruinés de nombreuses colonies, rendit labourables plus de 4,000 arpents de terrain auparavant en friche, y introduisit de meilleures races de chevaux, de moutons, y transplanta des buffles, fit approvisionner les greniers à blé, et releva, à force de soins, la population et l'agriculture. Après le partage de la Pologne, Frédéric lui confia l'administration des provinces qu'il venait d'acquérir, et Brenkenhoff y porta la même activité. Entreprenant et désintéressé, il fit et perdit plusieurs fois une fortune considérable. Son instruction était nulle ; il n'entendait que l'allemand ; mais il suppléait, par des idées originales, un esprit d'observation soutenu, et un certain tact pratique, à ce défaut de connaissances préliminaires. Il fut chargé de la direction du canal de Bromberg, et, sans savoir combien de degrés avait un angle, il réussit dans la plupart de ses entreprises économiques et agricoles. Il mourut le 21 mai 1780. Meissner a écrit sa vie, Leipsick, 1782, in-8°. On y voit son portrait. — *Léopold BRENKENHOFF*, major au service de Prusse, né à Dessau en 1750, a traduit en allemand plusieurs ouvrages français relatifs à l'art militaire, et s'est fait connaître surtout par son ouvrage intitulé : *Paradoxe concernant en grande partie les théories mi-*

litaires, où l'on trouve beaucoup de réflexions utiles, bien présentées. La troisième édition de ce livre a paru à Leipsick, 1798, in-8°. Brenkenhoff est mort le 5 octobre 1799. G—T.

BRENKMANN (HENRI), savant jurisconsulte hollandais, né à Rotterdam d'une famille allemande, exerçait avec distinction la profession d'avocat à la Haye. Frappé de la confusion qui règne dans les *Pandectes* de Justinien, il forma de bonne heure le projet de rétablir dans leur ordre primitif les extraits des anciens jurisconsultes, dont est composée cette vaste collection ; mais il sentit bien qu'il fallait avant tout s'assurer de la pureté du texte, et résolut de n'épargner pour cela ni soins, ni dépenses. Après avoir comparé entre elles les éditions les plus estimées, et pris note de toutes les variantes, il partit en 1709 pour la Toscane, et, par la recommandation de Henri Newton, chargé d'affaires de la reine Anne, auprès du grand duc, la bibliothèque des Médicis lui fut ouverte, et il eut toutes les facilités qu'il put désirer pour collationner son recueil de variantes avec le fameux manuscrit original des *Pandectes florentines* (*voy.* TORELLI) ; ce travail fastidieux l'occupa quatorze mois, et son voyage entier en France et en Italie dura quatre ans. De retour en Hollande, il se retira dans le bourg de Henyliet, dans la Sud-Hollande, pour travailler avec plus de tranquillité à l'exécution de son vaste plan ; mais l'excès du travail abrégé ses jours, et il mourut en avril 1756, dans sa 56^e année. Il laissa ses manuscrits au savant Bynkershoek, qui lui avait promis de terminer ce travail et de le mettre au jour ; mais celui-ci étant mort peu d'années après, sans avoir pu achever ce grand ouvrage, les manuscrits tombèrent entre les mains de George-Christien Gubauer, professeur à Goettingue, qui les acheta, en 1743, à la vente de la bibliothèque de Bynkershoek. On a fait usage de ce manuscrit pour l'édition des *Pandectes* publiée par Spargenberg (Goettingue, 1776, in-4°) ; le reste du *Corps de droit* (ibid., 1797, in-4°) forme le 2° vol. de cette édition. Les ouvrages imprimés de Brenkmann sont : 1° *Dissertatio de legum inscriptionibus*, Leyde, 1703, in-4°. 2° *Pandectæ juris civilis auctoribus suis et libris restituti. Speciminis loco hic prodit Alfenus Varus*, Amsterdam, 1709, in-8°. C'est un échantillon de son grand ouvrage, contenant toutes les lois tirées d'Alfenus Varus, rangées dans l'ordre où elles devaient être dans l'ouvrage de cet ancien jurisconsulte. Il publia cette espèce de prospectus avant de partir pour Florence, afin de sonder le goût du public sur le succès que son grand ouvrage pourrait avoir. On voit que son plan était plus étendu, moins utile peut-être, mais d'une exécution bien plus pénible que celui qui a été depuis si heureusement exécuté par Pothier. 3° *Societas litteraria, seu Leges societatis a se instituendæ*, sans date (1715), in-12. 4° *Epistola de consiliis quorum in Pandectis fit mentio*, 1715, se trouve dans l'*Appendix fastorum consularium* de Adr. Reland. 5° *Historia Pandectarum, seu fatum exemplaris Florentini ; accedit gemina dissertatio de Amalfi*, Utrecht, 1722, in 4.

6° *Epistola ad Franc. Hesselium*, Utrecht, 1755, in-4°. Il y discute deux lettres de Gui Grandi et de C.-G. Schwarz, sur les *Pandectes*. 7° D'autres opuscules, dont on peut voir le détail dans G.-C. Gebauer, *Narratio de Henr. Brenkmanno*, Goettingue, 1764, in-4°. C. M. P.

BRENNEISEN (ENNON-RODOLPHE), juriconsulte, né à Essen en 1670, fit ses études à Halle, fut conseiller intime et chancelier du prince d'Ost-Frise, et mourut à Aurich, le 22 septembre 1754. On a de lui quelques dissertations de jurisprudence; mais le plus important de ses ouvrages est une *Histoire de l'Ost-Frise, et Tableau de sa constitution*, Aurich, 1720, 2 vol. in-fol., anonyme. G—r.

BRENNER (ÉLIE), savant suédois très-versé dans les antiquités et la numismatique. Il était né en 1647. S'étant appliqué avec succès au dessin, il fut chargé par Charles XI, qu'il accompagna dans un voyage en Suède, de dessiner les anciens monuments de ce pays. En 1680, il publia un ouvrage intitulé : *Nomenclatura trilinguis genuina specimen colorum simplicium exhibens, quibus artifices miniaturæ picturæ utuntur*, et, quelques années après, il fut nommé peintre en miniature de la cour. Ayant rassemblé un grand nombre de médailles et de monnaies de son pays, il publia, avec le secours du graveur Sartorius, le *Thesaurus nummorum Sueco-Gothicorum*, Stockholm, 1691, in-4°, fig. Il augmenta peu à peu sa collection, et fit de nouvelles recherches. Les suppléments qui en résultèrent pour son ouvrage numismatique ne virent cependant le jour qu'après sa mort, Stockholm, 1751, in-4°, par les soins de Keder. Charles XII avait une estime particulière pour lui, et lui envoya de Bender des lettres de noblesse. Brenner mourut le 16 janvier 1717. Sa seconde femme, Sophie-Élisabeth Weber, dont il eut quinze enfants, se distingua par ses profondes connaissances dans les langues et dans l'histoire, et par son talent pour la poésie. Ses ouvrages ont été publiés en 2 vol., dont le premier parut en 1715, et le second en 1752, deux années après sa mort. C—AU.

BRENNER (HENRI), né en Suède, l'an 1669. Charles XI ayant envoyé un ambassadeur en Perse, pour des négociations relatives au commerce, Brenner eut ordre de l'accompagner. A son retour, la guerre ayant éclaté entre la Russie et la Suède, il fut arrêté à Moscou, par ordre de Pierre I^{er}, qui ne lui rendit la liberté qu'après la conclusion de la paix, en 1721. Revenu en Suède, il obtint la place de bibliothécaire du roi, et mourut en 1752. On a de lui une relation, en suédois, de l'expédition de Pierre I^{er} contre la Perse, et un extrait latin de *l'Histoire d'Arménie*, par Moïse de Chorène, avec des notes, Stockholm, 1725, in-4°. Cet ouvrage précieux n'avait pas encore été traduit; Brenner avait rédigé cet abrégé pendant sa détention en Russie, d'après la traduction que lui faisait un missionnaire italien de l'ordre de St-Dominique (le frère Jean-Barthélémy de St-Hyacinthe) fort peu instruit en chronologie; aussi ce petit extrait fourmille de

fautes et d'anachronismes. Brenner dressa aussi une carte de la mer Caspienne et du fleuve Daria, qu'il suppose être l'Yaxarte des anciens. Cette carte a été jointe à un ouvrage intitulé : *Memorabilia partis orientalis Asiæ*. C—AU.

BRENNER (l'abbé) est auteur de *l'Histoire des révolutions de Hongrie*, publiée par Prosper Marchand, la Haye, Néaulme, 2 vol. in-4° ou 6 vol. in-12. Cet ouvrage, le seul encore que nous ayons sur ce sujet, est écrit avec beaucoup de sagesse. Z—O.

BRENNUS, chef des Gaulois-Sénonais, peuples originaires du pays situé entre Paris et Sens, qui avaient fondé un établissement sur les côtes de la mer Adriatique, aux environs du Métaure et du Rubicon, et qui descendaient de ces mêmes Gaulois qui, sous la conduite de Bellovèse, avaient abandonné leur patrie pour de nouvelles conquêtes. Il leva un corps d'armée considérable à la sollicitation d'Aruns, un des principaux habitants de Clusium en Étrurie. Cet Aruns s'était aperçu qu'un jeune homme, dont il était le tuteur, avait séduit sa femme. Lorsqu'il vit que le sénat, auquel il avait porté ses plaintes, n'y faisait pas droit, il eut recours aux compagnons de Brennus. Craignant peut-être que les Gaulois ne se portassent pas avec ardeur à être les redresseurs d'un pareil tort, il leur envoya, pour les déterminer à venger son injure, d'excellents vins qui se trouvaient en abondance dans cette partie de l'Italie. En six années de temps, et lorsque les Romains étaient occupés au siège de Véies, les Gaulois soulevèrent tout le pays qui sépare Ravenne du Picénum. Ensuite, toujours guidés par Aruns, ils attaquèrent Clusium. Le sénat de Rome, dont les Clusiens invoquèrent l'appui, envoya aux Gaulois trois frères de la famille des Fabius. A leurs plaintes, Brennus répondit fièrement « qu'il portait son droit à la pointe de son épée, et que tout appartenait aux gens de cœur. » Il ajouta « qu'il ne faisait qu'imiter les Romains eux-mêmes, dont la conduite envers les Sabins, les Fidénates, les Albains, les Éques et les Volsques, prouvait assez qu'ils regardaient la force comme la première et la plus ancienne de toutes les lois. » L'argument était sans réplique. Aussi les Fabius prirent-ils le parti de n'y répondre qu'en entrant dans Clusium, et en devenant, de médiateurs apparents, ennemis déclarés. Brennus irrité marcha sur Rome. Il avait, dit-on, 70,000 combattants, lorsque 40,000 Romains tentèrent d'arrêter sa marche près du ruisseau d'Alia, à soixante stades de Rome. Ils furent complètement battus, et ce jour fut depuis marqué dans leurs fastes comme l'un des plus malheureux. A l'approche des ennemis victorieux, les vieillards, les femmes et les enfants se réfugièrent dans les villes voisines, et l'élite de la jeunesse se retrancha dans le Capitole. Brennus ne put d'abord se persuader que Rome fût abandonnée et perdit trois jours à rester sous ses murs. Il y entra enfin et n'y trouva que quatre-vingts vieillards tous de la classe des patriciens. Ils avaient fait le sacrifice de leurs jours pour attirer sur les ennemis de leur patrie la colère

des dieux. Revêtus des marques de leurs dignités, ils étaient assis dans la grande place sur leurs sièges d'ivoire, attendant tranquillement les Gaulois et la mort. Ils inspirèrent pendant quelques moments aux vainqueurs de la surprise et de la vénération ; mais Marcus Papirius ayant frappé de son bâton d'ivoire un soldat qui avait passé la main sur sa longue barbe, tous furent massacrés. Brennus réduisit Rome en cendres, l'an 564 de la fondation de cette ville. Il essaya ensuite de surprendre le Capitole, mais cette attaque ne réussit pas. (*Voy. MANLIUS.*) Après un blocus de sept mois, les défenseurs de cette forteresse, livrés aux horreurs de la famine, traitèrent avec Brennus, qui consentit à s'en retourner, en recevant 4,000 liv. d'or. Le tribun militaire Sulpicius apporta cette somme au jour marqué ; mais Brennus se servit, dit-on, de faux poids, et, lorsque Sulpicius se plaignit, il mit encore son épée dans le bassin de la balance où ils étaient, en disant : « Malheur aux vaincus ! » Pendant ces contestations Camille paraît : usant du pouvoir suprême que lui donne sa qualité de dictateur, il annule le traité. On combat : les Gaulois sont successivement défaits en plusieurs rencontres ; ceux qui échappent au fer des soldats périssent sous les coups des habitants des campagnes ; enfin il n'en reste pas un seul pour annoncer à ses compatriotes la nouvelle d'un si grand désastre. (*Voy. CAMILLE.*) C'est à peu près ainsi que la plupart des historiens de Rome, et surtout Tite-Live, présentent l'expédition des Gaulois et son résultat ; mais Plutarque fait un récit plus vraisemblable, et le judicieux Polybe qui, né en Grèce, n'avait aucun intérêt de flatter le peuple-roi, affirme positivement que les Gaulois se retirèrent en faisant un traité avec les Romains vaincus, parce que les Vénètes avaient attaqué leur propre pays. L'opinion de Polybe paraîtra digne d'être adoptée, si l'on considère quelle terreur les Romains éprouvèrent toujours depuis cette époque, à la seule idée d'une guerre contre les Gaulois. Observons encore que cette même opinion se trouve reproduite par Paul Orose, qui, dans le 5^e siècle de l'ère chrétienne, écrivit une *Histoire universelle*, sur l'invitation de St. Augustin : « Les Gaulois, dit-il, prirent Rome, l'incendièrent et la vendirent. » Le nom de Brennus fut commun à plusieurs des guerriers qui commandèrent les troupes de Gaulois dont divers pays éprouvèrent le courage. Il pourrait n'être qu'une qualification, et avoir été formé, au moyen de la terminaison latine, du mot *brenn*, qui, dit-on, signifie *chef* en langue celtique. D—T.

BRENNUS, autre chef des Gaulois, commandait les descendants de ceux que Sigorvès avait conduits en Pannonie, et vécut environ cent ans après le précédent. Informé que son collègue Belgius avait remporté sur les Macédoniens une victoire dont il n'avait pas su profiter, Brennus marcha contre eux, et les défit dans une action où, indépendamment du courage de ses troupes, il avait sur les ennemis, commandés par Sosthène, l'avantage du nombre. Cette victoire le rendit maître du pays, et il y exerça de grands ravages. Il sut ensuite exciter ses com-

patriotes à s'armer contre la Grèce, et marcha sur cette contrée qu'il regardait comme une riche proie, à la tête de plus de 150,000 fantassins et de 60,000 hommes de cavalerie. Les Grecs, certains qu'il leur fallait vaincre ou mourir, se rassemblèrent au fameux défilé des Thermopyles, et détachèrent quelques troupes pour disputer aux Gaulois le passage du Sperchius ; mais Brennus, au moyen d'une ruse de guerre, traversa ce fleuve sans obstacle, et se présenta devant Héraclée dont les Éoliens l'empêchèrent de se rendre maître. La bataille se donna. Plus nombreux que les Grecs, mais mal armés et moins disciplinés qu'eux, les Gaulois ne déployèrent dans l'action qu'un courage aveugle. Les galères d'Athènes qui se dégagèrent des marécages les prirent en flanc, et, en les accablant de traits, complétèrent leur défaite. Sept jours après cette action, de nouvelles troupes gauloises essayèrent de passer le mont Oeta et de se rendre à Trachine avec l'intention de piller en passant un temple de Minerve ; mais Télésarque les attaqua, et quoiqu'il périt dans le combat, ses troupes furent victorieuses. Brennus, toujours intrépide, forma un détachement de 40,000 hommes d'infanterie et de huit cents chevaux, qui, se portant sur le pays des Éoliens, les contraignit de quitter les Thermopyles pour défendre leurs foyers. Bientôt après, au moyen d'un épais brouillard, il força le passage du mont Oeta à la tête d'une partie de ses soldats et dispersa les troupes grecques. Alors, sans attendre qu'Acichorius, qu'il avait laissé de l'autre côté de la montagne avec le reste de l'armée, vint le rejoindre, il marcha sur Delphes. Il paraît qu'alors un tremblement de terre et un orage furieux découragèrent les Gaulois et servirent puissamment leurs ennemis ; mais, à ces événements naturels, les Grecs ne manquèrent pas d'ajouter des circonstances extraordinaires. Ils attribuèrent la consternation des peuples, qu'ils appelaient barbares, à la protection de leurs dieux, et surtout d'Apollon ; ils allèrent même jusqu'à supposer, comme on l'a fait souvent chez d'autres nations, que plusieurs de leurs divinités et de leurs anciens héros s'étaient montrés à la tête de leurs troupes et avaient combattu pour eux. Une nuit très-froide vint ajouter aux maux que souffraient déjà les Gaulois ; au lever du soleil, ils furent attaqués de toutes parts et firent peu de résistance. Les seuls gardes de Brennus montrèrent alors de la résolution ; mais ils ne purent empêcher leur chef d'être dangereusement blessé. Les Grecs, qui seuls nous ont transmis les détails de cette invasion, prétendent qu'effrayé de tant de malheurs dont il se considérait comme la cause principale, et craignant le ressentiment de ses compatriotes, Brennus s'empoisonna. Après sa mort ses soldats furent attaqués dans leurs retraites par les Éoliens, les Thessaliens et les Malliens, avec tant de fureur, qu'il n'en échappa pas un seul. On place cette invasion sous l'archontat d'Anaxicrate, à Athènes, la 2^e année de la 125^e olympiade, 125 avant J.-C. Il paraît constant qu'elle eut réellement lieu, mais que les Grecs en ont surchargé le récit de circonstances miraculeuses. Un corps de 20,000 Gau-

lois, commandés par Léonorius et Lutarius, qui, dans le pays des Dardaniens, s'était séparé de la grande armée, et s'était emparé de Byzance, passa l'année suivante en Asie, sur l'invitation de Nicomède, roi de Bithynie, et fonda bientôt après un État connu sous le nom de *Galatie*, ou *Gallo-Grèce*. (Voy. BROGITARUS.) D—T.

BRENT (SIR NATHANAEL), né en 1575, à Little-Woolford, dans le comté de Warwick, fut élève de l'université d'Oxford et suivit la carrière du barreau. Le docteur Abbot, archevêque de Cantorbéry, dont il avait épousé la nièce, l'envoya, vers 1618, à Venise, pour y prendre une copie de l'*Histoire du concile de Trente* du célèbre Paul Sarpi. Cet ouvrage parut d'abord en italien à Londres en 1619; de retour en Angleterre, Brent le traduisit en anglais et en latin. Il obtint, par le crédit de l'archevêque, les places de gardien du collège de Merton, à Oxford; de vicaire général, de commissaire du diocèse de Cantorbéry, et fut créé chevalier par Charles I^{er}, à Woodstock, en 1629; mais s'étant ensuite rangé du parti des puritains, et ayant signé le covenant, il fut dépouillé par le roi de sa place de gardien du collège de Merton, qu'il reprit lorsque l'université d'Oxford fut tombée au pouvoir du parlement dont il seconda les mesures violentes; mais il fut obligé de la résigner lui-même en 1651, par suite de l'acte rendu contre la pluralité des bénéfices. Il mourut à Londres, en 1652, âgé de 79 ans. Sa traduction anglaise de l'*Histoire du concile de Trente* a été publiée à Londres en 1619, et réimprimée en 1640 et en 1676 avec quelques autres écrits de Paul Sarpi. Brent a revu et publié, en 1625, un ouvrage de F. Mason, intitulé : *Défense de l'Eglise d'Angleterre, sur la consécration et l'ordination des évêques*, etc. X—s.

BRENTTEL (FRÉDÉRIC), peintre et graveur, naquit à Strasbourg en 1580, suivant Descamps, qui se borne à dire qu'il fut recherché des grands, et suppose par là qu'il devait avoir du mérite. Mechel nous apprend que cet artiste naquit en 1586, et qu'il mourut en Allemagne dans un âge fort avancé. On ignore dans quelle école et sous quel maître Brenttel acquit la pureté de dessin, le coloris agréable et brillant qui distinguent éminemment ses peintures à la gouache. Il eut pour élève, et non pour maître, le fameux Guillaume Baur dont il seconda avec ardeur les heureuses dispositions. Brenttel fut chargé en 1658 de peindre sur velin une *Prédication de St. Jean dans un bois, avec une ville en perspective*; ce tableau se trouvait dans la galerie impériale de Vienne; mais l'ouvrage qui lui fait le plus d'honneur est un manuscrit intitulé : *Officium B. Mariæ Virginis Pii V. Pont. Max. jussu editum*, in-8°, qu'il acheva en 1647. Il se trouve à la bibliothèque royale, et provient de la vente du baron de Heiss, amateur distingué. Nous tirons les faits que nous allons rapporter de la notice de ce catalogue (nos 27 et 28), et de celle qui se trouve en tête de ce beau livre d'heures. Un chanoine de Strasbourg le vendit 6,000 fr. au prince de Conti. Quelque temps auparavant, il s'était trouvé parmi les effets précieux de

la margrave Auguste-Sybille de Bade-Bade, vendus à Offenbourg le 8 mai 1775. Cette princesse l'avait eu de la succession de Guillaumé, marquis de Bade. Ce seigneur, mort en 1677, chevalier de la Toison d'or, et juge principal de la chambre impériale de Spire, en avait ordonné l'exécution en l'an 1647. Brentel a réduit en petit, dans ce superbe livre, avec une entente admirable, les plus beaux tableaux d'Albert Durer, de Luc Jordaëns, de Rubens, de van Dyck, de Breughel, de Wouvermans, de Téniers, etc. Ce manuscrit fut séparé en deux parties après la vente de la margrave Auguste-Sybille de Bade-Bade. La seconde partie a pour titre : *Orationes selectæ et Officia quedam particularia ad usum Guillelmi Marchionis Badensis variis, auctore Friderico Brentel, ornata picturis anno MDCXLVII, in-8°*. Les deux parties réunies contiennent 470 p., et quarante tableaux infiniment riches en détails, et peints avec une légèreté et une chaleur qui caractérisent les ouvrages de Brentel. On y trouve, en outre : 1° un superbe frontispice où est représenté un concert céleste; au bas sont un St. Guillaume et une Madeleine au pied de la croix; 2° un calendrier dont les douze mois sont enrichis chacun, au commencement, de miniatures d'un fini précieux, qui représentent les travaux de la campagne relatifs à chaque mois, qui est aussi décoré de son signe du zodiaque en médaillon, peint en or. Ce manuscrit est terminé par le portrait de Brentel, probablement peint par lui-même. On y lit au-dessous de ces mots : *Incapitulum et absolutum anno 1647 per Fridericum Brentel. Ætatis 67*. On a aussi plusieurs gravures de ce maître, parmi lesquelles on remarque les dix grandes tables contenant les *Pourtraicts des cérémonies, honneurs et pompe funèbre faits au corps de Charles III, duc de Lorraine*, in-fol. R—T.

BRENTIUS (ANDREAS). Voyez ALTHAMER.

BRENTIUS ou BRENTA (ANDRÉ), littérateur du 15^e siècle, sur lequel les biographes les plus exacts ne donnent que des renseignements incomplets, était né vers 1450 à Padoue. Après avoir fait des études brillantes (voy. l'*Historia Gymnasii Patavini* de Papadopoli), il se perfectionna dans la connaissance du grec sous la direction de Démétrius Chalcondyle, et vint à Rome où il donna des leçons de rhétorique. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du cardinal Olivier Caraffa, qui le choisit pour secrétaire, et il trouva dans le pape Sixte IV un généreux protecteur. Il mourut à Rome en 1485, à la fleur de l'âge. On connaît de lui : 1° *Catii Julii Cæsaris Oratio Vesontione Belgicæ ad milites habita*, in-4°, sans date. Audiffredi donne la description de cet opuscule rarissime dans le *Catal. romanar. edit.*, p. 422; mais il se trompe sur le nombre des feuillets, qui est de dix, au lieu de huit. Le premier contient un *Decastichon* que Brentius adresse à César lui-même, et dans lequel il s'excuse d'avoir essayé de reproduire un de ses discours. Dans une épître au pape Sixte IV, qui vient ensuite, il remercie le pontife de lui avoir donné l'accès de la bibliothèque du Vatican, et le prie d'accueillir avec indulgence ce premier fruit de son travail.

Une seconde épître *ad Quiriles* contient le sommaire du discours. Le volume est terminé par quatre pièces de vers à la louange de l'auteur. Ce discours, que Brentius avait composé *partim ex græcis litteris, partim ex latinis*, annonce un talent remarquable. La bibliothèque de Besançon en possède un exemplaire. 2° Une traduction latine des opuscules (*Opera parva*) d'Hippocrate, Rome, 1 vol. in-4° de 19 feuillets. Elle a été réimprimée avec l'ouvrage de Rhasès, *Havi seu Continens* (voy. RAZI), Venise, 1497, in-fol., et avec le petit traité de Symphorien Champier : *de Claris medicinarum Scriptoribus*, Lyon, 1508, in-8°. 3° *Oratio ad Sixtum IV de somniis*, in-4°, sans date. Cette pièce, ignorée du P. Audifredi, se trouvait dans la bibliothèque du cardinal de Brienne (1). (Voy. l'Index du P. Laire, t. 1^{er}, p. 197.) 4° *In Pentecosten Oratio* (1485), in-4°. W—s.

BRENTZEN ou BRENTZ (JEAN), en latin BRENTIUS, célèbre coopérateur de Luther, né à Weil, en Souabe, le 24 juin 1499, fit ses études à Heidelberg, et y suivit les leçons de quelques théologiens fameux, entre autres de Jean Kneller et de Jean OEcolumpe. La lecture des écrits de Luther lui fit embrasser les opinions de ce réformateur. Appelé comme prédicateur à Halle en Souabe, il y organisa l'Eglise d'après les principes du luthéranisme. En 1530, il assista à la diète d'Augsbourg, et prit part aux conférences qui eurent lieu entre les théologiens des deux partis : il se maria peu après. En 1534, le duc de Wurtemberg, Ulric, l'appela à Tubingen pour diriger l'université de cette ville, de concert avec Camerarius, Fuchs et d'autres savants. Il retourna à Halle en 1540, et assista, dans les années suivantes, aux colloques de Haguenau, de Worms et de Ratisbonne. Il refusa de signer l'*Intérim*, qu'il appelait *Interitum*. Aussi, lorsque les troupes impériales entrèrent à Halle en 1547, fut-il obligé de se cacher au haut d'une tour, d'où il ne s'échappa qu'à la faveur d'un déguisement. Il se réfugia à Bâle, où on le reçut avec une grande bienveillance. Revenu à Halle en 1548, il s'y croyait en sûreté ; mais Charles-Quint fit demander aux citoyens de le lui livrer, et Brentzen n'eut de ressource que dans la fuite : il erra longtemps dans les bois, dans les lieux écartés, traînant après lui une femme malade et six enfants. Il disait dans la suite que quiconque n'avait point passé par des épreuves pareilles ne pouvait comprendre l'énergie et la vérité des psaumes de David. Enfin, le duc Ulrich de Wurtemberg le reçut, lui fit prendre le nom supposé de Huldreich Ængster, et le fit bailli de Hornberg. En 1553, le duc Christophe, successeur d'Ulrich, le prit ouvertement sous sa protection, le nomma prévôt de Stuttgart, et Brentzen, placé enfin dans une situation tranquille et assurée, travailla jusqu'à la fin de sa vie à ce qui en avait constamment été le but, la propagation du luthéranisme. Il rédigea la *Confessio Wurtember-*

gica, et fut envoyé par le duc au concile de Trente. Ses opinions différaient cependant à quelques égards de celles de Luther. Il fut le chef des ubiquistes ou ubiquitaires, ainsi nommés parce qu'ils soutenaient que le corps de Jésus-Christ est partout, depuis son ascension. Les œuvres théologiques de Brentzen forment 8 vol. in-fol., imprimés à Tubingen, 1576-90 (cette édition est devenue très-rare) ; et à Amsterdam, 1666. Sa vie est racontée avec détail dans les biographies de Schrœckh, 1^{re} partie, p. 185. Son éloge, écrit en allemand, et publié à Halle, 1717, in-4°, est devenu fort rare, l'édition presque entière ayant été consumée dans un incendie. Il mourut à Stuttgart, le 11 septembre 1570. G—r.

BRENTZIUS (SAMUEL-FRÉDÉRIC), juif allemand, embrassa la religion chrétienne en 1601, et, voulant faire connaître les motifs de sa conversion, publia un ouvrage dans lequel il reproche aux partisans de la doctrine qu'il venait d'abandonner les crimes les plus odieux. Un autre juif, nommé Salomon Zebi, se chargea de venger son parti, et publia la *Thériaque judaïque*, ouvrage où il tomba dans les mêmes excès que son adversaire, en accusant les chrétiens de pratiques abominables. Ces deux ouvrages, écrits en allemand, furent traduits en latin par Jean Wulfer, qui ajouta à sa traduction différentes pièces curieuses, et la fit imprimer à Nuremberg en 1680, in-4°. Il en parut une seconde édition dans la même ville en 1715, in-12. L'une et l'autre sont également très-rare. L'édition originale de l'ouvrage de Zebi est encore plus rare, ayant été supprimée. W—s.

BREQUIGNY (LOUIS-GEORGE-ODARD FEUDRIX DE), naquit à Granville en 1716, d'une famille noble, et mourut à Paris, le 3 juillet 1793. L'étude de l'histoire et de l'antiquité fut l'objet constant de ses travaux. L'académie des inscriptions et belles-lettres l'admit, en 1759, au nombre de ses membres ; un savant mémoire, plein de détails curieux sur l'établissement de l'empire et de la religion de Mahomet, justifia ce choix honorable. Bréquigny combat, dans ce mémoire, la fausse idée que les historiens d'Occident nous donnent de ce législateur, qu'ils présentent comme un homme obscur, un vil conducteur de chameaux, un imposteur grossier, ignorant les lettres, obligé de recourir à un moine nestorien pour rassembler les rêveries décousues de son Coran. Bréquigny réfute d'une manière victorieuse ces contes absurdes. On trouve dans son mémoire (t. 32 du recueil de l'académie, an. 1708) des détails précieux sur la famille, le caractère et les mœurs de Mahomet. Pour achever de nous faire connaître ce conquérant prophète, Bréquigny publia quelque temps après un *Essai sur l'histoire de l'Yémen*, et une *Table chronologique des rois et des chefs arabes* ; tout y est éclairci, discuté, ramené aux époques reçues de la chronologie. Deux dissertations insérées dans les t. 50 (1764) et 52 (1768) des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, l'une sur Posthume, empereur des Gaules, l'autre sur la famille de Gallien, offrent la même connais-

(1) A la tête de sa traduction du traité d'Hippocrate sur les *Insomnies*, Brentius a placé une préface adressée au pape Sixte IV, in qua nulla disserit de somniis. Il y a lieu de croire que la préface et le discours cité ne sont qu'un seul et même écrit. L—x—x.

sance de l'antiquité, la même éritique judicieuse, la même sagacité à démêler, à travers la confusion des temps, la vérité des faits et l'exactitude des dates (1). À la paix de 1763, le gouvernement envoya Bréquigny en Angleterre pour faire le dépouillement des titres relatifs à la France, dont Thomas Carthe avait donné le catalogue, et qui étaient conservés à la Tour de Londres. Bréquigny partit au mois de mai 1764; l'objet de sa mission était la recherche et l'examen des pièces originales qui ne se trouvent point dans les recueils de Camden, de Rymer, de Huane et de Morthon, et la transcription de celles qui avaient quelque rapport à la France. Bréquigny, à son arrivée à Londres, fut conduit dans un vaste grenier où il trouva une immense quantité de papiers entassés pêle-mêle à la hauteur de 4 pieds, sur à peu près 10 toises de long; on le mena ensuite dans un cabinet obscur, et on lui montra une égale quantité de papiers couverts d'un enduit épais de poussière infecte et humide. Bréquigny travailla pendant trois mois à débrouiller cette espèce de chaos; il passa ensuite à l'examen des titres renfermés dans les coffres de l'Échiquier. C'est là qu'il recueillit un grand nombre de pièces authentiques relatives à nos droits de suzeraineté sur les provinces qui furent autrefois détachées de l'empire français, soit à titre d'aliénation, soit à titre d'apanage. Près de trois ans furent employés à ce travail. Bréquigny revint en France, apportant avec lui l'amas des richesses scientifiques qu'il avait conquises. Il publia, en 1791, avec la Porte du Theil, *Diplomata, Chartæ, Epistolæ et alia Monumenta ad res Franciscas spectantia*, 3 vol. in-fol. Bréquigny fut encore chargé, en 1754, de continuer, avec de Villevaut, la *Collection des lois et ordonnances des rois de la troisième race*, commencée d'abord par Laurière, ensuite par Secousse; mais la retraite de de Villevaut rejeta sur Bréquigny tout le fardeau de ce nouveau tra-

vail. Secousse avait poussé l'ouvrage jusqu'au 9^e volume; Bréquigny donna successivement cinq nouveaux volumes: le dernier parut en 1790. M. Pastoret, de la troisième classe de l'Institut, chargé de la continuation de cet important ouvrage, en a publié le 15^e volume en 1814, et le 16^e en 1814. C'est un chartrier général de l'ancien droit public et particulier de la France, de ses anciens établissements civils, ecclésiastiques et militaires. On trouve, dans les préfaces que Bréquigny a placées en tête des cinq volumes qu'il a publiés, une histoire exacte de notre législation, histoire qui mérite d'autant plus de confiance, qu'elle ne marche qu'appuyée sur des pièces authentiques. Secousse, Foncemagne et Ste-Palaye avaient conçu le projet d'un recueil de tous les titres, chartes et diplômes qui n'avaient point été imprimés, et d'une table chronologique de tous ceux qui avaient paru. Bréquigny fut chargé par le gouvernement d'exécuter le plan qu'ils avaient présenté, en 1744, à de Machault, alors contrôleur général, et qu'ils n'avaient eu que le temps d'ébaucher avant leur mort. Il fut obligé de refondre tout ce que ses prédécesseurs avaient fait, répara plusieurs omissions, corrigea les fautes qui s'étaient glissées par la négligence des copistes; et, pour rendre l'ouvrage d'une utilité encore plus générale, il joignit aux notices de toutes les chartes un renvoi aux livres inconnus et aux dépôts dont elles étaient tirées. Bréquigny s'était adjoint Mouchet pour l'exécution de cette vaste entreprise; ils publièrent en société trois volumes de la *Table chronologique*, 1769-83, in-fol. Une partie du 4^e volume a été imprimée, mais n'a pas été mise en vente. Bréquigny voulait faire de cet ouvrage une espèce de supplément à la *Bibliothèque* du P. Lelong, en plaçant à côté du catalogue que ce savant et ses continuateurs nous ont donné de tous les écrivains qui ont traité de l'histoire de France, les chartes, titres, diplômes où ils ont dû puiser; en sorte que le lecteur pût avoir à la fois sous les yeux et les faits et les pièces authentiques qui viennent à l'appui de ces faits. Bréquigny fut encore chargé par le ministre d'Etat Bertin de continuer la collection commencée par Batteux, sous le titre de *Mémoires sur les Chinois*, des PP. Amiot, Bourgeois, etc., Paris, 1676-1789, 14 vol. in-4^o, fig. On trouve dans cet ouvrage un extrait curieux de la correspondance que Bertin entretenait avec quelques missionnaires qui avaient passé à la Chine après l'extinction de la société des jésuites. Ces mémoires, composés sur les lieux par des hommes qui entendaient la langue du pays, à portée de tout vérifier, contiennent des traductions de morceaux d'histoire et de littérature, des recherches sur le gouvernement, sur la religion, les mœurs, les procédés des arts et les diverses productions de la Chine. A la mort de Ste-Palaye, arrivée en 1781, Bréquigny, qui regardait avec raison l'achèvement du glossaire des vieux mots français, auquel ce laborieux écrivain avait travaillé pendant quarante ans, comme le seul moyen de conserver l'intelligence d'une foule de livres curieux qu'on commençait à ne plus entendre, faute de savoir la

(1) Outre les mémoires déjà cités dans cet article, Bréquigny en a encore inséré dans le recueil de l'académie des inscriptions et belles-lettres un grand nombre, dont les trois derniers ont été imprimés après sa mort: 1^o *Mémoires sur les recherches relatives à l'histoire de France, faites à Londres* (t. 37, 1774); 2^o *Recherches historiques sur la vie de Charles, fils aîné de Charlemagne* (t. 39, 1777); 3^o *Mémoires sur Etienne, chancelier de Sicile en 1168* (t. 41, 1780); 4^o *Mémoires sur les différends entre la France et l'Angleterre, sous le règne de Charles le Bel* (ibid.); 5^o *Mémoires sur les différends de la France avec la Castille, sous les règnes des rois de France Philippe III et Philippe IV* (ibid.); 6^o *Mémoire sur les exemplaires originaux du décret de réunion de l'Eglise grecque avec l'Eglise latine* (t. 43, 1786); 7^o *Observations sur le traité de paix conclu en 1160 entre Louis VII, roi de France, et Henri II, roi d'Angleterre et duc de Normandie* (ibid.); 8^o *Observations sur le testament de Guillaume X, duc d'Aquitaine et comte de Poitou, mort en 1157* (ibid.); 9^o *Mémoire touchant la réclamation que Marguerite, reine de France, Eléonore, reine d'Angleterre, firent de leurs droits sur la Provence qui avait été donnée à Béatrix, leur sœur, par Raymond Bérenger, comte de Provence, leur père commun* (ibid.); 10^o *Mémoires sur la vie de Marie, reine de France, sœur de Henri VIII, roi d'Angleterre* (ibid.); 11^o *Mémoires pour servir à l'histoire de Calais*, 4^{er} mémoire (ibid.); 12^o mémoire (t. 4, 1808); 13^o *Recherches sur les réglemens en France* (ibid.); 14^o *Mémoire sur les négociations touchant les projets de mariage d'Elisabeth, reine d'Angleterre, d'abord avec le duc d'Anjou (depuis Henri III), ensuite avec le duc d'Alençon, tous deux frères de Charles IX, roi de France* (ibid.).

véritable signification des mots qu'employaient leurs auteurs, engagea le gouvernement à se prêter à la continuation de cet ouvrage, auquel il a travaillé en société avec Mouchet; mais ce travail est resté manuscrit. On eût dit que Bréquigny était l'exécuteur testamentaire né de tous les projets utiles que la mort ou quelque autre circonstance particulière avait empêché leurs auteurs d'exécuter. Nous avons encore de ce laborieux écrivain : 1° *Histoire des révolutions de Gènes*, Paris, 1750, 5 vol. in-12; nouv. édit., ibid., 1752. « Compilation des vieilles gazettes de la république, dit Clément de Genève. » 2° *Vies des anciens auteurs grecs*, avec des réflexions sur leur éloquence, Paris, 1752, 2 vol. in-12. Ces deux volumes, consacrés à Isocrate et à Dion Chrysostome, devaient avoir une suite qui n'a pas paru. 3° *Catalogus manuseriptorum codicum collegii Claromontani*, etc., Paris, 1764, in-8° : François Clément y a eu part. 4° *Strabonis rerum geographicarum libri 17, ad fidem manuseriptorum emendati cum latina Xylandri interpretatione recognita, adnotationibus et indicibus adjunctæ sunt tabulæ geographicae ad mentem Strabonis delineatæ*, Paris, 1765, 1 vol. in-4° de 553 p. Il n'a paru que le 1^{er} volume de cette édition de Strabon; on n'y trouve qu'une faible partie du travail de Bréquigny. Les savants étaient en droit d'attendre des notes plus importantes de sa part : il fait preuve d'une critique peu exercée dans la révision du texte de Strabon, qui a tant souffert de l'ignorance des copistes. Sans doute que si cette édition eût été achevée, elle eût offert d'autres parties mieux traitées; mais ce premier volume, tel qu'il est, diffère trop peu des éditions précédentes pour mériter l'attention des hellénistes; il n'est pourtant pas commun. Bréquigny était d'un commerce plein d'agrément; l'aménité de son caractère le faisait rechercher dans la société. Il s'était mis en pension chez madame du Bocage; et c'est au sein de cette intéressante société que Bréquigny coulait des jours tranquilles. Sa bibliothèque, nombreuse et bien choisie, était ouverte à ceux qui avaient besoin de la consulter. Il avait été reçu à l'Académie française en 1772, à la place de Bignon (1).

A—s.

BREQUIGNY (L.-D.), d'Argentan, a publié : *Vies de Solon et de Publicola*, extraites de Plutarque et retouchées sur les anciens historiens, Paris, 1749, in-12. On a encore de lui une *Dissertation sur la prise de Rome par les Gaulois*, insérée dans le *Journal de Verdun*, octobre 1749.

Z—o.

BRERA (VALÉRIEN-LOUIS), médecin distingué, naquit à Pavie, le 15 décembre 1772; l'abbé Sisté, son oncle maternel, lui donna sa première éducation, et il alla ensuite continuer ses études classiques dans le gymnase de Milan et dans celui de Pavie, où les professeurs Spallanzani, Presciani et Volta lui enseignèrent les sciences physiques et mathéma-

tiques. Il commença à étudier la médecine à Pavie, en 1790. L'université de cette ville comptait alors des hommes très-célèbres parmi ses professeurs, entre autres Scarpa, Raggi, Cararinati et J.-P. Frank. En 1795, il reçut le titre de docteur en philosophie, en médecine et en chirurgie. La même année il fut assistant à l'école pratique d'accouchement de l'hôpital Ste-Catherine de Milan, dirigée par le professeur Moscati. Il alla ensuite à Vienne avec le titre de chirurgien militaire, en 1794; quitta bientôt après le service, et voyagea en Allemagne, en Hollande, en Belgique, en Écosse et en Suisse. Partout il visita les hôpitaux, suivit la pratique des plus habiles médecins, et s'y lia d'amitié avec plusieurs hommes célèbres, parmi lesquels nous nommerons surtout Tiedemann, Richter, Hufeland, Blumenbach, Oslander, Guélin, Abernethy, etc. Brera revint en Italie en 1796, et fut d'abord nommé médecin et chirurgien des hôpitaux militaires de Milan; puis, en 1797, professeur suppléant de clinique médicale de l'université de Pavie, à la place de Moscati, qui était chirurgien en chef de la garde nationale de cette ville. Il fut lui-même choisi ensuite pour être médecin en chef de cette même garde nationale, et médecin de l'hôpital civil de Pavie. En 1800, Brera quitta Pavie et fut nommé premier médecin de l'hôpital de Crème. Il avait déjà publié à cette époque plusieurs ouvrages qui l'avaient fait connaître d'une manière avantageuse. L'empereur Alexandre lui offrit, en 1804, la chaire de médecine pratique à l'université de Wilna, mais Brera ne voulut point quitter l'Italie. En 1806 il alla à Bologne, où la chaire de médecine théorique et pratique, de médecine légale et de police médicale, lui fut confiée. Deux ans après, l'empereur Alexandre chercha encore à l'attirer dans ses États, et lui fit proposer de succéder au célèbre J.-P. Frank dans la chaire de médecine pratique à St-Petersbourg; mais le gouvernement d'Italie, cherchant à le conserver, le nomma professeur de médecine pratique à l'université de Padoue et directeur de l'hôpital civil de la même ville. L'université de Padoue fut dès lors le siège où Brera s'illustra par ses travaux. Dans sa jeunesse il avait été partisan de la doctrine de Brown; il devint ensuite éclectique; il fit des expériences sur les vertus de plusieurs médicaments, forma de nombreux élèves à la pratique, publia tous les ans les résultats des faits qu'il avait observés dans sa clinique, fut un des principaux rédacteurs de quelques journaux de médecine, et publia plusieurs bons ouvrages. En 1812, il fut nommé membre de l'institut d'Italie, et, quelques années après, directeur de la clinique médicale de Padoue, conseiller d'État de l'empereur d'Autriche, et premier médecin des États vénitiens. En 1850 le grand-duc de Toscane l'appela à sa cour pour y donner des soins à la grande-duchesse Marie-Anne-Caroline. Après la mort de cette princesse, il fut nommé, en 1852, par un décret, professeur honoraire à l'université de Padoue. Sa santé s'étant alors affaiblie, il choisit la ville de Venise pour sa résidence, s'y occupa encore de travaux scientifiques,

(1) Bréquigny ne s'était pourtant pas mis sur les rangs, mais l'un des deux partis qui divisaient alors l'Académie lui avait fait demander s'il accepterait la place qu'on lui destinait. (*Voy.*, sur cette intrigue académique, la *Correspondance* de Grimm, t. 8, p. 55.)

et y fonda, avec quelques jeunes médecins, un nouveau journal intitulé : *Antologia medica*, qui ne dura qu'un an. Brera fut un des praticiens les plus renommés de l'Italie. Il avait une clientèle étendue, et l'on venait souvent le consulter des pays étrangers. Nous lisons, dans une notice qui a été publiée sur lui à Venise, qu'il avait une taille peu élevée avec un peu d'embouppoint, l'extérieur noble, la démarche grave, le regard expressif, la conversation agréable, une mise recherchée; il était doué d'une mémoire prodigieuse, qui lui donnait une immense érudition, d'où résultait que même dans l'improvisation il faisait des citations d'auteurs dont l'exactitude surprenait tout le monde. Brera mourut à Venise, le 4 octobre 1840, âgé de 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Osservazioni e Sperienze sull' uso delle arie mestiche ispirate nella tisi pulmonare*, Pavie, 1796, in-8°; 2° édit., 1798, in-8°. 2° *Commentarii medici, opera periodica*, t. 1-3, Pavie, 1797, in-8°. Ce journal n'a pas été continué. 3° *Sylloge opusculorum selectorum ad praxim præcipue medicam spectantium*, Pavie, 1797-1812, 10 vol. in-8°. Dans cette collection, analogue à celles publiées précédemment par Haller, Sandifort, Baldinger et J.-P. Frank, Brera a réuni des thèses, dissertations ou discours académiques, précédemment publiés dans diverses universités. 4° *Riflessioni medico-pratiche sull' uso interno del fosfore particolarmente nell' emiplegia*, Pavie, 1798, in-8°. 5° *Divisione delle malattie fatta secondo il sistema di Brown*, Pavie, 1798, in-8°. 6° *Memorie sull' attuale epidemia de' gatti*, Pavie, 1798, in-8°. 7° *Annotazioni medico-pratiche sulle diverse malattie trattate nella clinica medica dell' università di Pavia, negli anni 1796, 1797, 1798, per servir di continuazione alla Storia clinica dell' anno 1793 del signor C. Frank*, Pavie, 1798, in-fol.; Crème; 1806-1807, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage, quoique entaché de brownisme, contient cependant des faits pratiques importants. 8° *Anatropsologia, ossia Dottrina delle frizioni*, etc., Pavie, 1799, in-8°; Bassano, 1814, in-8°. Traduit en allemand par Eyerel, Vienne, 1800, in-8°. Dans cet ouvrage, antérieur de plusieurs années à la méthode iatraleptique du docteur Chrestien de Montpellier, Brera donne des observations sur l'effet de diverses substances médicales employées en frictions. Il conseille de les mélanger avec des humeurs animales, telles que la salive ou le suc gastrique, pour faciliter leur absorption. Il avait déjà publié, en 1798, un mémoire sur le même sujet. 9° *Aviso al popolo sulla necessità di adottare l' innesto del vajolo vaccino*, Crème, 1801, in-4°. Brera a introduit le premier la vaccine à Crème. 10° *Lezioni medico-pratiche sopra i principali vermi del corpo umano vivente, e le cose delle malattie verminose*, Crème, 1802, in-4°; traduit en français avec des notes, sous le titre de *Traité des maladies vermineuses*, par Bartoli et Calvet, Paris, 1804, in-8°. Cet ouvrage a été aussi traduit en allemand, en anglais et en russe. 11° *Notions sur la plique polonaise*, Bruxelles, 1797, in-8°, extrait des *Actes de la société de médecine de Bruxelles*. Ce mémoire se

trouve aussi en latin dans le *Sylloge opusculorum* de l'auteur. 12° *Memorie fisico-mediche sopra i principali vermi del corpo umano, per servir di continuazioni e di supplemento alle lezioni*, Crème, 1811, in-4°. 13° *Giornale di Medicina*, Padoue, 1812-1817, 12 vol. in-8°. Ce journal a été continué depuis 1818 par Brera, Ruggieri et Caldani; sous le titre de : *Nuovi Commentari di medicina e di chirurgia*. 14° *Prospetti dei risultamenti ottenuti nella clinica medica di Padova, nel sei anni scolastici 1809-1815*, Padoue, 1816, in-8°. Ces comptes rendus de clinique ont été continués par les docteurs Terrani et Dall' Oste, élèves de Brera. 15° *Ricettario ad uso dell' istituto clinico di Padova*, Padoue, 1817, in-8°. Ce formulaire, qui a eu plusieurs éditions, a été publié par le docteur Dall' Oste, trad. en allemand par Schænberg, Leipsick, 1828, in-12. 16° *Memorie medico-cliniche per servir d' interpretazione ai prospetti clinici*, Padoue, 1816, in-8°. 17° *Tabula anatomicopathologica ad illustrandam historiam vermium in visceribus abdominis degentium*, etc., Vienne, 1818, in-4°. 18° *De Contagi e della Cura dei loro effetti, lezioni medico-pratiche*, Padoue, 1819, 2 vol. in-8°; traduit en allemand par Bloch, Halberstadt, 1822, in-4°. 19° *Prolegomeni clinici per servir d' introduzione teoretica allo studio pratico della medicina*, Padoue, 1825, in-8°. Brera a encore donné une nouvelle édition en italien des *Institutions de médecine* de Borsieri avec des additions. Il a traduit en italien plusieurs ouvrages allemands ou anglais. Enfin il existe un grand nombre d'articles ou de mémoires de lui dans divers journaux ou recueils de sociétés savantes. G—T—R.

BRERETON (THOMAS), né le 4 mai 1782, en Irlande, passa aux Indes orientales en qualité de volontaire avec son oncle le capitaine Coghlan, du 4^e régiment. L'année suivante, il obtint le rang d'enseigne, et en 1801 celui de lieutenant. Il prit part à la conquête des établissements danois et suédois dans les Indes occidentales, ainsi qu'à toutes les opérations auxquelles fut employé son régiment jusqu'en 1804, où il reçut une commission de capitaine et fut employé comme major par son parent, le général de brigade Brereton, gouverneur de Ste-Lucie. En 1809, il fit partie de l'expédition contre la Martinique, et le général Wales lui donna le titre et les fonctions de major de brigade. Il occupa encore le même poste à la conquête de la Guadeloupe, en 1810, puis à Surinam, à la Dominique et au Sénégal, d'où sa mauvaise santé le força de revenir. Le cap de Bonne-Espérance, où il fut envoyé en 1818, lui fut moins défavorable; et, quoique rappelé un instant en Angleterre par une infortune domestique, il resta dans l'Afrique méridionale jusqu'en 1825. De retour en Europe, il fut nommé inspecteur du district de Bristol, et il occupait ce poste en 1831, lorsqu'une émeute rendit nécessaire l'intervention de la force armée. Brereton ne donna qu'en hésitant les ordres qui eussent assuré la supériorité à la troupe, et l'insurrection obtint un triomphe momentané. Quand tout fut rentré dans l'ordre, il eut à répondre de sa conduite devant une cour martiale.

L'évidence des faits était accablante. Si la révolte eût triomphé, Brereton aurait été un héros : on l'avait étouffée, il s'en était incontestablement montré le fauteur. Pénétré de la réalité de ces faits et de la gravité de sa position, après la soirée du quatrième jour de son procès, il rentra chez lui, vers minuit, mit ordre à ses papiers, et se dirigea vers son alcôve. Bientôt une forte détonation de pistolet appela ses voisins. On le trouva renversé mort sur son lit. Enquête faite, le coroner rendit un verdict d'aliénation temporaire. Ce procès et le funèbre dénouement qui le termina produisirent la plus grande sensation dans le public, non-seulement en Angleterre, mais à l'étranger. Tout fait pressentir que la situation où se trouva Brereton, placé entre deux devoirs, l'obéissance au pouvoir et le ménagement pour le sang du peuple, se reproduira bien des fois encore en ce siècle.

VAL. P.

BREREWOOD (ÉDOUARD), savant mathématicien et antiquaire anglais, né à Chester en 1563, et élevé principalement à l'université d'Oxford, devint, en 1596, premier professeur d'astronomie du collège de Gresham, à Londres, où il mourut le 4 novembre 1643, généralement regretté. C'était un homme modeste, studieux, et vivant très-retiré. Il avait beaucoup écrit, mais n'avait voulu faire imprimer aucun de ses ouvrages. Ceux qui furent publiés après sa mort sont : 1° *de Ponderibus et Pretiis veterum nummorum, eorumque cum recentioribus collatione*, 1614, in-4°; réimprimé dans le 8° vol. des *Critici sacri*, et en tête du 1^{er} vol. de la Bible polyglotte. 2° *Recherches sur la diversité des langues et des religions dans les principales parties du monde* (en anglais), Londres, 1614, in-4°, publié, ainsi que le précédent, par Robert Brerewood, neveu de l'auteur, qui y a ajouté une longue préface. Cet ouvrage, savant, curieux, estimé, souvent réimprimé, a été traduit en français par Jean de la Montagne, Paris, 1640 et 1662, in-8°; il a été traduit en latin, sous le titre de *Scrutinium religionum et linguarum*, 1630, in-16, 1679, in-12. Le traducteur latin a retranché dix chapitres et les deux savantes préfaces de l'éditeur. 3° *Elementa logica in gratiam studiosæ juventutis in academia Oxon.*, Londres, 1614, in-8°, et Oxford, 1628, in-8°. 4° *Tractatus quidam logici de prædicabilibus et prædicamentis*, 1628, in-8°. 5° *Traité du Sabbat* (en anglais), Oxford, 1630, in-4°. 6° Un autre *Traité du Sabbat* (en anglais), Oxford, 1632, in-4°. 7° *Tractatus duo, quorum primus est de meteoris, secundus de oculo*, 1631. 8° *Commentaria in Ethicam Aristotelis*, Oxford, 1640, in-4°. 9° *Le Gouvernement patriarcal de l'ancienne Église* (en anglais), Oxford, 1641, in-4°. X—s.

BRES (GUI DE), mort à Valenciennes en 1567, est compté, par les protestants, au nombre de leurs martyrs. Il exerça le ministère de pasteur à Lille, à Valenciennes, et fut le principal auteur de la *Confession de foi des Églises réformées des Pays-Bas*, imprimée en langue wallonne, en 1561 ou 1562; plusieurs fois réimprimée, et, en dernier lieu, à Leyde, 1769, in-4°. Le même Gui de Brès publia, en 1563, la *Racine, source et fondement des Anabap-*

tistes ou rebaptisez de nostre temps, avec très-ample réfutation des arguments principaux par lesquels ils ont accoustumé de troubler l'Eglise, etc., le tout réduit en trois livres, in-8°. Il dédia cet ouvrage à « l'Eglise de N. S. Jésus-Christ, qui est esparse es « Pais Bas de Flandres, Brabant, Hainault et Ar- « tois, etc. » Un des motifs que l'auteur donne pour avoir fait ce *petit labeur*, qui est un gros volume de près de 1,000 p., c'est que Dieu s'est servi de lui pour dresser les premiers fondements de la loi évangélique dans sa patrie et sa nation. Il entend sans doute parler de la *Confession de foi* ci-dessus. Il déclare s'être servi, pour composer son livre contre les anabaptistes, des écrits déjà publiés contre eux, « par « ce grand serviteur de Dieu, feu de bonne et lieu- « reuse mémoire maistre Jehan Calvin, Jehan Alas- « co, Henri Bullenger et Martin Micron. » L'ouvrage est divisé en 3 livres; le 1^{er} traite de l'origine des anabaptistes, que l'auteur dit très-répandus en Allemagne, en Angleterre, etc.; le 2^e a pour sujet l'incarnation; et le 3^e, le baptême des enfants. A la fin du volume sont trois traités : 1° de l'Autorité du magistrat; 2° du Jurement ou serment solennel; 3° de l'Ame ou esprit de l'homme. Il est assez bien écrit pour le temps.

V—ve.

BRES (JEAN-PIERRE), né à Issoire, vers 1760, fit ses études à Limoges, et s'adonna particulièrement à la physique. Venu de bonne heure à Paris, il y publia en 1799 des *Recherches sur l'existence du frigorique et sur son réservoir commun*, vol. in-8°, où il entreprit de prouver, contre l'évidence et l'opinion générale, que le froid est un fluide particulier, et qu'il ne résulte pas seulement de l'absence du calorique. Cet ouvrage, qui eut peu de succès, a été cependant traduit en allemand. L'auteur, renonçant dès lors aux sciences exactes, ne s'occupa plus que de littérature, et il publia plusieurs romans sous le voile de l'anonyme ou de différents pseudonymes, savoir : 1° *Isabelle et Jean d'Armagnac, ou les Dangers de l'intimité fraternelle*, roman historique, par J.-P. B., Paris, 1804, 4 vol. in-12. 2° *La Trémouille, chevalier sans peur et sans reproche*, par madame *** de B., ibid., 1806, 3 vol. in-12. 3° *L'Héroïne du quinzième siècle*, ibid., 1808, 4 vol. in-12. 4° *Les Indous, ou la Fille aux deux pères*, ibid., 1808, 6 vol. in-12. 5° *Reconnaissance et Repentir*, ibid., 1809, 2 vol. in-12. On a encore de Brès : 6° *Platon devant Critias*, poème, ibid., 1811, in-18. 7° *La Bataille d'Austerlitz, gagnée, le 2 décembre 1805, par Napoléon, pour servir de suite aux fastes militaires des Français*, in-fol. de 2 feuilles, avec une très-grande planche. Brès a aussi donné un *Mémoire sur le magnétisme*, imprimé dans des recueils scientifiques. Il est mort à Paris en 1817, laissant plusieurs compositions inédites, entre autres *Persépolis, ou l'Origine des sociétés*, poème en 24 chants. Z.

BRES (JEAN-PIERRE), neveu du précédent, naquit à Limoges, le 7 juillet 1782 : il était le plus jeune de trois frères. Son père, négociant dans cette ville, laissa son fils aîné continuer la profession paternelle, le second se voua à l'industrie, et destina à une profession savante le troisième, qui annonçait

des dispositions extraordinaires. Après avoir fait ses études au collège de Limoges, à dix-sept ans, le jeune Brès professait les humanités à celui d'Issoire. A vingt ans il vint à Paris : il y fut reçu par son oncle, qui lui conseilla l'étude de la médecine. Brès s'y livra, mais sans l'aimer. Néanmoins, comme il était avide d'apprendre, qu'il n'étudiait rien superficiellement, et qu'il possédait l'art du dessin, qui prête de si grands secours aux sciences physiques, il ne fut pas un élève vulgaire. Dupuytren, dont il suivit les cours, l'avait remarqué et l'encourageait. Il était sur le point de soutenir sa thèse de docteur, lorsque, cédant à une répugnance qu'il n'avait pu vaincre, et qui provenait d'une exquise sensibilité, il abandonna la carrière de la médecine pour se livrer à des études spéculatives, sans but déterminé. Cette détermination fut d'autant plus à déplorer que Brès avait acquis une véritable instruction médicale. Il avait déjà publié dans les journaux de médecine des articles qui furent remarqués ; puis il fit paraître, en 1815, un ouvrage d'anatomie comparée, sous ce titre : *Observations sur la forme arrondie considérée dans les corps organisés et principalement dans le corps de l'homme*. Ce volume in-8° fut traduit en anglais en 1816, avec des notes du traducteur. Il renferme une multitude de faits et de déductions utiles aux médecins comme aux artistes. En 1812, le comte Chabrol de Cronzol, nommé intendant général des provinces illyriennes, proposa au jeune Brès de le suivre dans les nouveaux départements de l'empire. Il se l'attacha comme secrétaire intime, avec l'intention de lui confier l'éducation de ses deux fils. Brès remplit cette tâche de la manière la plus distinguée : langue latine et grecque, mathématiques, dessin, il professait tout. Les méthodes dont il se servait étaient très-remarquables ; c'était surtout par des amusements instructifs qu'il communiquait l'enseignement. Les événements politiques ayant obligé les Français d'abandonner l'Illyrie, Brès ramena à Paris ses deux élèves. Le comte Chabrol de Cronzol lui fit des instances pour demeurer dans sa maison ; mais Brès craignit de n'être pas assez utile à des jeunes gens qui étaient près d'entrer dans l'administration supérieure, il se retira par discrétion ; et M. de Cronzol le recommanda à son frère Chabrol de Volvic, alors préfet du département de la Seine, qui le plaça dans ses bureaux. Il aurait pu obtenir un avancement rapide en profitant des bonnes dispositions de ses protecteurs ; mais, par une modestie bien rare, Brès préféra demeurer dans le modeste emploi qu'il occupait depuis 1814. Il consacrait d'ailleurs aux études qu'il aimait tous les instants dont il pouvait disposer. Il fit des cours à l'Athénée des arts et au Cerele des arts. Il professa dans plusieurs des institutions de la capitale. Enthousiaste de ce qui pouvait tendre au perfectionnement de l'homme, il seconda de tous ses efforts l'établissement et les progrès du gymnase normal du colonel Amoros. Une branche de littérature, aussi utile que modeste, devint l'objet de sa sollicitude spéciale : il s'attacha au perfectionnement des livres d'étrennes ; et, dans un grand nombre d'ouvrages séduisants par la beauté

de l'impression, des gravures et de la reliure, il sut présenter à l'enfance un enseignement fructueux. Ces charmantes étrennes devinrent un appât irrésistible ; l'enfance tomba, sans s'en douter, dans le piège de l'instruction, et le *Livre joujou* de Brès (c'est le titre d'un de ses écrits) devint un trésor de doctrine, en même temps qu'une source de plaisir. Des jeux spéciaux facilitèrent l'étude de l'histoire, de la géographie, de la chronologie. Une autre espèce de jeu, très-propre à stimuler l'imagination des enfants, put intéresser tous les âges. Brès exécuta lui-même, sur des pièces de cartonage susceptibles de déplacement, des paysages qu'on pouvait diversifier à l'infini. Ces assortiments de bagatelles instructives, imitées depuis en France et dans l'étranger, ont donné lieu à un commerce très-productif. Tandis que les libraires s'enrichissaient, l'auteur passait sa vie dans la gêne et dans les privations. C'est ce qu'en a peine à comprendre, quand on songe qu'en un si petit nombre d'années il attachait son nom à dix-huit ouvrages, dont quelques-uns obtinrent un succès de vogue ; mais les auteurs ont, comme les livres, leurs destinées. Brès était dans toute la force de l'âge et du talent, lorsque, frappé du choléra, il succomba le 4 août 1832. Voici ses principales productions : 1° *Lettres sur l'harmonie du langage*, Paris, 1821, 2 vol. in-18, avec fig. Ces lettres comprennent tout ce qui peut intéresser dans la haute question des sons considérés comme signes de la pensée. Ce que cet ouvrage renferme de vues profondes, d'aperçus fins, de recherches savantes et heureuses, d'analyses délicates et neuves, est prodigieux. C'est le traité le plus complet et le plus varié, et l'un des mieux écrits sur la langue et la philologie française. 2° *L'Abeille des jardins*, en prose et en vers, ibid., 1822, in-18, fig. Ces figures, dont l'auteur a fait lui-même les dessins, représentent les différentes espèces de jardins. Dans le texte il donne des préceptes sur l'art de les embellir, et des citations, empruntées à nos meilleurs auteurs, font en outre, de *L'Abeille des jardins*, un recueil de poésies légères. 3° *Bibliothèque du promeneur*, ibid., 1823, in-18., fig. C'est un choix de morceaux tirés de plus de cent poètes français, depuis Thibaud, comte de Champagne, jusqu'à Jacques Delille. On y trouve un grand nombre de morceaux peu connus et qui méritent de l'être. 4° *Myriorama, ou Collection de plusieurs milliers de paysages*, dessinés par l'auteur, ibid., 1823, in-18, fig. C'est un jeu amusant et ingénieux, composé de 52 cartes réunies dans une boîte élégante. Chacune de ces cartes porte un fragment de paysage, et en les combinant entre elles, d'après certaines règles déterminées, on peut former un nombre infini de paysages. 5° *Mythologie des dames*, ibid., 1823, in-18., fig. 6° *Simplex Histoires trouvées dans un pot au lait*, ibid., 1823, in-12, avec 8 fig. Ce sont des modèles d'invention, de sensibilité, de naïveté, de grâce et de bonne morale. 7° *Musée des paysagistes*, collection de 16,346 paysages, d'après les plus grands maîtres, ibid., 1826, grand in-8° de 4 p. et 9 pl. coloriées, renfermé dans une boîte. Chaque planche se divise en

quatre parties; chaque partie est destinée à être collée sur un léger carton. Le mélange de ces 56 cartes donne les combinaisons diverses des paysages. 8° *Les Joudis dans le château de ma tante*, ibid., 1826, in-18, fig. 9° *Componium pittoresque, collection de plusieurs milliers de paysages dans divers genres, avec un traité élémentaire du paysage*, ibid., in-18, fig. C'est un tableau formé de trente-six fragments au moyen desquels on peut composer deux fois autant de paysages différents qu'il y a de mots dans la langue française. Le calcul porte ce nombre à plus de 200,000. Trois fragments quelconques, pris au hasard, forment un ensemble, après avoir été placés dans un cadre appelé *passerpartout*. 10° *Les Compliments, passe-temps de soirées*, ibid., 1826, in-8° de 4 p. avec 8 planches renfermées dans un étui. 11° *Les Paysages*, dédiés à madame Dufresnoy, ibid., 2° édition. La 1^{re} édition est de 1821. La *Théorie du paysage*, de feu de Perthes, avait fourni à Brès les sujets de cette suite de petits poèmes. Il y a de l'imagination dans ces tableaux, avec une certaine nuance de romantisme. 12° *Tableau historique de la Grèce ancienne et moderne*, ibid., 1826, 2 vol. in-18. Dans cet ouvrage, toutes les phases de la civilisation progressive ou rétrograde du peuple grec sont développées avec une rapidité pleine d'intérêt, et avec la précision d'un historien qui a vu les lieux dont il parle. 13° *Histoire des quatre fils Aymon*, ibid., 1827, in-8°, fig. L'auteur a conservé dans cet ouvrage les principaux traits de l'ancienne histoire de ces chevaliers, attribuée à Huon de Villeneuve. 14° *Fables dédiées à la Fontaine*, ibid., 1828, in-18. 15° *Les Talents*, ibid., même année, in-18. 16° *Le Voyage pittoresque et romantique sur la cheminée*, ibid., 1828, in-18, fig. 17° *La Dame blanche, chronique des chevaliers de l'Écusson vert*, ibid., 1829, in-8, fig. Après avoir donné une version moderne de l'*Histoire des quatre fils Aymon*, Brès a voulu dans ce nouveau roman donner un second tableau dont il a puisé les couleurs à la même source. 18° *Le Secrétaire des enfants, ou les Petites Fêtes de famille*, ibid., 1828, in-18. L'auteur a réuni dans ce livre les extraits de nos poètes qui peuvent être récités par les enfants, par les jeunes gens, par les jeunes demoiselles, lors de la fête de leurs parents. J.-P. Brès est encore auteur d'un recueil d'hymnes pour le gymnase normal du colonel Amoros, et du texte explicatif qui accompagne la collection des gravures intitulées : *Souvenirs du Musée des monuments français*, dessinés par feu J.-E. Biet, et gravées par MM. Normand père et fils. Brès a fait un travail analogue sur l'arc de triomphe du Carrousel. Il a publié un *Mémoire sur divers points de physiologie*, inséré dans divers journaux de médecine. Il était depuis 1825 l'un des rédacteurs de la *Revue encyclopédique*, à laquelle il a fourni un grand nombre d'articles qui prouvent la variété de ses connaissances. Brès était membre de la société libre des beaux-arts, et nous avons consulté pour la rédaction de cet article la notice nécrologique que lui a consacrée Edme Miel, son collègue, et qu'il a lue en séance publique, le 5 janvier 1854. D—R—R.

BRESCE (JEAN-MARIE DE), peintre et graveur distingué, né à Brescia en 1460, entra fort jeune dans le couvent des carmes de cette ville, où il cultiva en même temps la littérature sacrée et les beaux-arts. La nature l'avait fait artiste; les études théologiques le rendirent profondément religieux, et ce fut de ce mélange de piété contemplative et de vivacité d'imagination que résultèrent les plus beaux ouvrages sur lesquels s'est appuyée sa réputation. Elle ne franchit que très-tard les murs du monastère. Bresce avait peint depuis longtemps, sur les murs du cloître, l'*Histoire du prophète Elie*, et dans l'église et le réfectoire divers sujets tirés de l'histoire sainte, qu'on ne parlait encore nulle part de son talent. Il se décida, pour le populariser, de faire au burin les compositions qu'il exécutait jusqu'alors avec son pinceau, et, prenant Marc-Antoine pour modèle et pour guide, il s'efforça d'atteindre le fini précieux de cet artiste. Mais le dessin de Bresce, vrai dans les détails, exact dans les airs de tête, manquait de cette grâce, de ce laisser-aller qu'il est surtout nécessaire de posséder quand on exécute des gravures. Ce genre de composition ne fit que ressortir davantage la sécheresse de l'artiste. Cependant les amateurs recherchent encore : 1° *St. Grégoire ressuscitant un jeune homme*, pièce d'une grande dimension; 2° *la Vierge assise sur des nuages, portant l'enfant Jésus*; 3° *la Vierge assise, tenant l'enfant Jésus d'une main et un livre de l'autre*; 4° *l'Histoire de l'empereur Trajan*, et quelques autres morceaux de moyenne dimension, portant la date 1502 à 1558, et la signature *Fr. Io. Ma. Brix. Carmelita*, tantôt en toutes lettres, tantôt en abrégé. — Jean-Antoine DE BRESCE, frère du précédent, né à Brescia en 1461, entré comme lui dans l'ordre des carmes, grava au burin un grand nombre de sujets. Ses pièces, marquées de la signature *Jo. An. Bx.*, se trouvent comprises entre la date 1505 et la date 1529. Elles sont recherchées plutôt en raison de leur rareté que de leur exécution, car elles laissent, sous ce rapport, beaucoup à désirer. Antoine de Bresce, imitateur de son frère, dont il n'avait pas le génie, tomba dans les mêmes vices de dessin. Les connaisseurs de l'époque le sentirent d'autant mieux, qu'il traita différents sujets exécutés par Albert Durer avec cette touche ferme et vigoureuse, cette chaleur de poésie qui distinguent l'artiste de Nuremberg. Nous sommes loin cependant de vouloir condamner tous les travaux d'Antoine de Bresce. Ses *Femmes au Satyre*, ses *Travaux d'Hercule*, sa *Sainte Famille*, où Joseph repose endormi, ne manquent pas de mérite. Cet artiste est mort au milieu du 16^e siècle. B—N.

BRESCON (PIERRE), médecin du 18^e siècle, a publié un *Traité de l'épilepsie avec sa description*, nouvelle édition, Bordeaux, 1742, in-12. Z.

BRESCOU DUMOURET, reçu maître en chirurgie en 1742, était chirurgien du duc de Luxembourg et membre de l'académie de chirurgie. On a de lui : *Traité du scorbut*, Paris, 1745, in-12. Z.

BRESLAW (HENRI, duc DE), l'un des héros du 15^e siècle, né l'an 1171, de Henri dit le *Barbu*, lui

succéda, en 1237, dans le duché de Breslaw, qui était échu à son grand-père dans un ancien démembrement de la monarchie polonaise. A peine s'était-il montré à ses sujets, que les Tartares mongols, sous la conduite de Batukhan, ayant conquis et pillé les provinces russes, s'avancèrent sur la Vistule. Boleslas V, dit *le Chaste* (roy. ce nom), se tint d'abord renfermé dans Cracovie, et plus tard s'enfuit lâchement en Hongrie. Vladimir, son palatin (roy. ce nom), se dévoua, mais inutilement; les barbares prirent, saccagèrent Cracovie, et marchèrent sur Breslaw, que les habitants abandonnèrent pour s'enfuir dans leurs forêts. Le duc Henri jeta dans le château une forte garnison, qui mit le feu aux édifices les plus élevés, afin que l'ennemi ne pût s'y établir. Les Tartares, trouvant la ville déserte, crurent pouvoir emporter le château d'emblée. Repoussés, ils s'avançaient à marche forcée sur Liegnitz, où le duc Henri les attendait. Ce prince partagea son armée en cinq corps. Il donna à Boleslas, un de ses parents, le commandement du premier, qui était composé de croisés venus des différentes contrées de l'Europe. Il les fit soutenir par les ouvriers des mines, troupe brave et dévouée. Sulislaw, fils du palatin Vladimir, commandait les troupes polonaises formant le second corps. Le troisième était composé de soldats silésiens; le quatrième, de chevaliers teutoniques, sous les ordres de leur grand maître Poppon. Henri garda pour lui le cinquième corps, composé de gentilshommes polonais et silésiens. Les Tartares partagèrent aussi leur armée en cinq colonnes. Autour de Liegnitz s'étend, le long de la Nissa, une vaste plaine que l'on appelle en polonais *Dobze Pole*, le bon champ. C'est là que les deux armées se rangèrent en bataille. Les croisés et les ouvriers des mines se jetèrent avec fureur sur les Tartares, qui, ayant fait semblant de fuir, les entourèrent et en firent un grand carnage. Il n'en échappa qu'un très-petit nombre. Les deux autres divisions, que Henri fit avancer, eurent d'abord des succès. Les Tartares étaient en déroute, lorsque l'un d'eux, Russe renégat, allant devant les rangs des Polonais et des Silésiens, se mit à crier d'une voix retentissante : *Biegaycie, biegaycie!* (Fuyez, fuyez!) Les troupes, croyant légèrement que ces paroles venaient d'un de leurs chefs, se retirèrent en désordre. Le duc Henri, voyant ce mouvement rétrograde, dit à ceux qui l'entouraient : *Gorzey sie stalo!* (Que cela va mal!) Cependant, après avoir exhorté les braves qu'il commandait, il se jeta sur les trois divisions des Tartares qu'il avait devant lui. Baydar, un des chefs ennemis, accourant avec la réserve, Henri l'arrêta, et les Tartares furent de nouveau mis en fuite. Mais la partie n'était pas égale quant au nombre; la plupart des chevaliers teutoniques étaient tombés en combattant avec leur bravoure ordinaire. Dans les autres corps on commençait à plier. Ceux qui accompagnaient le duc Henri le conjuraient de se conserver pour des temps plus heureux. Se souvenant que le sang des rois Boleslas coulait dans ses veines, il repoussa avec mépris ces conseils pusillanimes. Bientôt il ne vit

plus autour de lui que quatre de ces braves, à la tête desquels il répandait encore l'effroi parmi les barbares. Son cheval épuisé tombe sous lui; on se hâte de lui en donner un autre. Entouré de tous côtés, il levait le sabre pour frapper un Tartare, lorsqu'un d'eux le prit au défaut de la cuirasse et lui enfonça sa lance sous le bras, dans le côté droit. Les Mongols, jetant des cris féroces, emportèrent son corps derrière les rangs; et, après lui avoir coupé la tête, ils se partagèrent son armure et ses vêtements. Ce brave prince avait épousé Anne, fille de Przemilas II, dit Otocare, roi de Bohême, de laquelle il avait eu quatre fils et une fille. Sa mère, Hedwige, qui l'avait élevé avec le plus grand soin, venait, dans ces dernières circonstances, d'affermir son courage par ses exhortations. Elle lui répétait tous les jours qu'il devait se souvenir des rois ses ancêtres; qu'il ne s'agissait pas, comme pour eux, de conquérir, mais d'effrayer les barbares par un grand dévouement; qu'un prince qui ne sait point mourir pour sa patrie est indigne de commander. Cette généreuse princesse s'était retirée dans un couvent de la Silésie, avec sa belle-fille et ses petites-filles. Quand elle apprit la mort glorieuse de son fils, elle ne le pleura point, malgré sa vive affection pour lui. Elle reprochait même aux princesses les pleurs qu'elles versaient : « Ne pleurons point, » disait-elle, celui à qui le ciel a accordé une couronne qu'il ne flétrira point. » La bataille de Liegnitz eut lieu le 15 avril 1241. La perte qu'y firent les chrétiens fut si grande que, les barbares ayant coupé une oreille à chaque mort, neuf sacs s'en trouvèrent remplis. Ils portèrent en triomphe la tête du duc de Breslaw autour du château de Liegnitz, espérant effrayer la garnison. Quand ils virent que ce spectacle et leurs cris féroces ne produisaient point l'effet qu'ils en avaient attendu, ils saccagèrent, brûlèrent la ville et les environs; de là ils se dirigèrent sur la Moravie et la Hongrie. La bataille de Liegnitz, quelque malheureuse qu'elle fût, effraya les barbares; et l'Europe fut sauvée. La Silésie et la Moravie étant hors de danger, les princesses revinrent à Liegnitz. Les restes mortels du duc étaient encore sur le champ de bataille parmi les morts entassés. La princesse Anne, l'ayant reconnu aux six doigts qu'il avait au pied gauche, le fit transporter à Breslaw, où on lui rendit les honneurs funèbres. Le corps fut ensuite déposé dans l'église des Récollets.

G—Y.

BRESLAY (JEAN), sieur de la Chapinière en Marreuil, licencié ès-lois, était sénéchal de Chemillé en Anjou, en 1436 et 1448; il fut ensuite juge ordinaire en Anjou, et dans un jugement par lui rendu le 6 avril 1456, il prit la qualité de bailli de Sablé. Il publia la coutume d'Anjou de René, roi de Jérusalem et de Sicile, en 1462. L'original de cette coutume se trouvait à la chambre des comptes de Paris. Il fut présent à Angers, le 9 septembre 1471, à l'acte de reconnaissance du contrat de mariage de René, duc de Lorraine et de Bar, avec Jeanne de Harcourt. On ignore la date de sa mort. Il fut inhumé dans l'église des cordeliers d'Angers

où l'on voyait son épitaphe en vers français. Gilles Ménage, dans ses *Remarques sur la vie de Guillaume Ménage*, a rapporté cette épitaphe, et fait l'éloge de Jean Breslay.
D—R—R.

BRESLAY (Gui), sieur de Marolles, petit-fils du précédent, se distingua sous le règne de François 1^{er} par sa probité et ses talents. Il était conseiller au grand conseil en 1526, et en fut président depuis 1539 jusqu'en 1545. Ce fut le chancelier Poyet, son ami, qui fit créer cette charge en faveur de Breslay; mais Poyet ayant été condamné cette même année 1545, les maîtres de requête se réunirent pour faire supprimer cette présidence. En 1580, Gui Breslay fut envoyé à Nice par Henri II, pour faire le procès au marquis Demies. Gilles Ménage, dans ses *Remarques sur la vie de Guillaume Ménage*, où il a inséré un éloge de Gui Breslay, conjecture que ce magistrat mourut à Turin vers cette année 1548. Ménage ajoute qu'on a de lui un dialogue en français intitulé : *du Bien de paix et Calamité de guerre*, imprimé à Paris, in-16, par Galliot du Pré, en 1538. Les interlocuteurs sont le cardinal de Tournon, alors archevêque d'Enibrun, et Jean de Selve, depuis premier président au parlement de Paris, qui allaient en Espagne en qualité d'ambassadeurs, pour traiter de la paix entre François 1^{er} et Charles-Quint. La Croix du Maine et Duverdiere citent ce dialogue.
D—R—R.

BRESLAY (PIERRE), chantre de l'église d'Angers, était d'une famille distinguée dont la généalogie se trouve dans l'ouvrage déjà cité de Gilles Ménage. C'était un homme savant, et l'on a de lui un recueil plein d'érudition imprimé à Paris en 1574, sous le titre d'*Anthologie ou Recueil de plusieurs discours notables tirés de divers bons auteurs grecs et latins*. Il fut réimprimé l'année suivante par les soins de Jean Coureau d'Amiens, avec quelques changements et sous un nouveau titre. Pierre Breslay fut secrétaire du conseil de Tours, continué à Angers à cause de la peste en 1585. Ce fléau ayant aussi attaqué la ville d'Angers, Breslay en mourut âgé seulement de 50 ans.
D—R—R.

BRESMAL (JEAN-FRANÇOIS), médecin flamand, né vers 1670, et qui a joui de quelque réputation au commencement du 18^e siècle. On a de lui : 1^o *la Circulation des eaux, ou Hydrographie des eaux minérales d'Aix et de Spa*, Liège, 1699, in-12; réimprim. en 1718. 2^o *Descriptio seu Analysis fontis sancti OEgidii, mineralis, ferruginei, prope Tugros*, Liège, 1700, in-16. Le même ouvrage traduit en français sous ce titre : *Analyse des eaux minérales ferrugineuses de la fontaine proche de la ville de Tongres*, Liège, 1701, in-8^o. 3^o *Lettre concernant les eaux de Hui*, Liège, 1700, in-12. 4^o *Description des eaux acides ferrugineuses des fontaines de Nivelet*, Liège, 1701, in-12. 5^o *Hydro-analyse des eaux minérales chaudes et froides de la ville d'Aix-la-Chapelle*, Liège, 1705; Aix-la-Chapelle, 1741, in-12. 6^o *Parallèle des eaux minérales actuellement chaudes et actuellement froides du diocèse et pays de Liège, avec un avis au public pour le préserver de la peste, des fièvres pestilentielles et mali-*

gnes et d'autres maladies de pareille nature, Liège, 1724, in-8^o.
Z—O.

BRESSAND DE RAZE (PIERRE-JOSEPH), membre de la chambre des députés, naquit le 22 décembre 1755 à Raze, bailliage de Vesoul. Après avoir achevé ses études à l'université de Besançon, il se fit recevoir avocat; mais, possesseur d'une fortune considérable, il ne fréquenta point le barreau; et, se bornant à surveiller l'exploitation de ses domaines, il introduisit dans leur culture des améliorations dont ses voisins profitèrent. Il se prononça partisan des réformes promises en 1789; mais plus il les désirait sincèrement, plus il était opposé à toutes les mesures violentes qui ne pouvaient que retarder l'accomplissement de ses vœux. Nommé membre de la haute cour d'Orléans, il sut, dans les circonstances les plus critiques, allier à une sévère impartialité cette indulgence qui naît toujours d'une raison élevée. Plus tard, lorsque la convention, revenue à des principes d'ordre et de justice, remplaça le terrible tribunal révolutionnaire par une institution qui n'avait avec celle-là de commun que le nom, Bressand fut désigné pour en faire partie. Devenu, sous le consulat, maire de sa commune, puis membre du conseil général du département de la Haute-Saône, il saisit toutes les occasions de reproduire ses vues sur les mesures propres à favoriser le développement de l'agriculture (1). Elu, en 1820, membre de la chambre des députés par son département, il proposa dans la session suivante (21 mai 1821) d'augmenter le traitement des curés, qui n'était que de 750 fr., de préférence à celui des vicaires, lesquels n'ont ni les mêmes charges, ni les mêmes obligations envers les pauvres. Cette proposition, qu'il eut à peine le temps de développer au milieu des conversations de la chambre, fut écartée par l'ordre du jour. Depuis, Bressand ne reparut point à la tribune; mais il continua de prendre dans les bureaux une part active à toutes les discussions dans lesquelles il croyait pouvoir apporter quelques lumières. Réélu député en 1822, puis en 1824, il assista, comme président du conseil général de son département, au sacre de Charles X, et fut, à cette occasion, fait officier de la Légion d'honneur. De retour à Paris pour la session de 1826, il y mourut le 25 juin. Son éloge se trouve dans le tome 2 du *Recueil agronomique* publié par la société d'agriculture de la Haute-Saône, dont il était membre depuis sa création en 1801. W—s.

BRESSANI (FRANÇOIS-JOSEPH), jésuite, né à Rome en 1612, enseigna quelque temps au collège romain, puis se dévoua aux missions étrangères, et demanda d'être envoyé au Canada. Après neuf ans de pénibles travaux chez les Hurons, il tomba entre les mains de leurs ennemis, les Iroquois, qui, après l'avoir tourmenté pendant sept jours entiers d'une manière horrible, finirent par le vendre aux Hollandais de la Nouvelle-Amsterdam (aujourd'hui New-York). Ceux-ci l'habillèrent, pensèrent ses

(1) Il fut, en 1814, un des premiers Français qui se rallièrent à S. A. Monsieur, comte d'Artois, à son arrivée à Vesoul. D—R—R.

plaies, et le ramenèrent à la Rochelle, où il arriva vers la fin de 1644. Il leur fit rendre le prix de sa rançon, et l'année suivante, voyant ses blessures assez bien guéries, il retourna auprès de ses chers Hurons, qui le reçurent avec la plus grande vénération, la vue de ses cicatrices, de ses mains mutilées, et le courage avec lequel il venait affronter de nouveaux tourments, donnant à son ministère une autorité irrésistible. Mais sa santé ne put résister longtemps à de si pénibles travaux, et ses supérieurs le rappelèrent en Europe. Son zèle ne s'y ralentit pas; il continua d'exercer avec succès le ministère de la chaire, dans les principales villes d'Italie, jusqu'à sa mort, arrivée à Florence le 9 septembre 1672. Il a publié : *Relazione degli missionarj della compagnia di Gesù nella Nuova Francia*, Macerata, 1655, in-4°. Il parle peu de lui dans cette histoire, qui est bien écrite, mais qui ne traite guère que de la mission chez les Hurons. C. M. P.

BRESSANI (JEAN), poète italien, d'une famille noble et ancienne de Bergame, y naquit en 1490. On fait tort à la fécondité de sa verve, en ne lui attribuant que 50,000 vers. Parmi plusieurs de ses ouvrages inédits, conservés dans sa famille, il y en a un intitulé : *de Se ipso et de suis Scriptis*; il s'y vante, ou s'accuse d'avoir composé plus de 70,000 vers, les uns en langue latine, les autres en italien, et d'autres dans le dialecte vulgaire de Bergame, sa patrie, dans lequel il semble, dit Tiraboschi, qu'il fut le premier à écrire en vers. Malgré les dispositions naturelles les plus heureuses, ses poésies ont des défauts, communs à celles de tous les poètes trop féconds, l'inégalité du style et le défaut de correction. Son caractère valait mieux que ses vers; il fut lié avec les littérateurs les plus célèbres de son temps, et leur amitié pour lui est attestée par le grand nombre de vers qui furent faits à sa mort, arrivée le 22 mars 1560. Ils sont imprimés sous le titre de *Tumuli*, en tête de ses poésies latines, italiennes et bergamasques, publiées quatorze ans après, à Brescia, 1574. On y publia la même année les *Exemples mémorables* de Valère Maxime, mis en distiques par Bressani. Les recueils de ces temps-là contiennent beaucoup de ses poésies; un plus grand nombre est resté manuscrit entre les mains de ses descendants. G—É.

BRESSANI (GRÉGOIRE), philosophe et philologue italien du 18^e siècle, se montra, sous ces deux rapports, en opposition avec le cours des opinions de son temps. La langue italienne s'altérait dès lors par l'imitation de la nôtre; il montra le plus grand zèle pour en conserver la pureté. La philosophie se perfectionnait par son commerce avec les sciences exactes; il s'opposa moins heureusement, mais plus obstinément encore, à cette révolution utile dont Galilée était l'auteur, et voulut redonner à la manière de philosopher d'Aristote et de Platon la vogue qu'elle avait perdue. Né à Trévise en 1705, il y fit ses premières études sous les pères de la congrégation Somasque. Il alla ensuite à Padoue étudier les lois, et y fut reçu docteur. Après y avoir fait un cours de mathématiques, il se livra tout entier à la

métaphysique, qu'il étudia, d'abord dans les ouvrages modernes, mais bientôt avec plus de plaisir, et selon lui, plus de profit, dans Aristote et dans Platon. La lecture assidue et réfléchie des meilleurs auteurs italiens, en vers et en prose, était pour lui, non un délassement, mais une autre occupation, dont il tira un grand profit pour écrire purement, et se garantir des vices qui commençaient à corrompre la langue toscane. Il était aimé et estimé de tous les savants qui habitaient alors Padoue, et d'un grand nombre de ceux qui étaient répandus dans les autres villes d'Italie. Parmi ceux-ci, on distingue le célèbre Algarotti, qui avait en lui assez de confiance pour soumettre à son jugement ses propres ouvrages. Dans le temps de sa plus grande faveur à la cour de Berlin, il l'y conduisit en 1749, et le présenta au roi. Il fit plus, et ce n'est pas le seul trait de ce genre qui honore la mémoire d'Algarotti : Bressani était pauvre, il lui fit une pension suffisante pour assurer son indépendance, et, ce qui n'honore pas moins Bressani, c'est lui qui nous a révélé ce bienfait dans l'épître dédicatoire d'un de ses ouvrages, adressée à son bienfaiteur. Il est encore à remarquer qu'Algarotti était, comme on sait, newtonien, et que Bressani, dans l'ouvrage qu'il lui dédic, et qui est principalement dirigé contre la philosophie de Galilée, attaque aussi celle de Newton, sans espérer pourtant, dit-il, guérir le monde de l'erreur où il est tombé, en préférant, pour l'étude de la physique, les Descartes et les Newton aux Platon et aux Aristote. Ce livre est intitulé : *il Modo del filosofare introdotto dal Galilei ragguagliato al saggio di Platone e di Aristotile*, Padoue, 1755, in-8°. L'auteur y prétend réfuter le premier des quatre fameux dialogues de Galilée sur le système du monde, dialogues regardés avec justice comme des modèles de raisonnement et de style. Bressani publia, sur le même sujet, un second ouvrage : *Discorsi sopra le obbiezioni fatte dal Galileo alla dottrina di Aristotile*, ibid., 1760, in-8°. On lui doit aussi en italien un très-bon *Discours sur la langue toscane*, et un *Essai de philosophie morale sur l'éducation des enfants*. Quoique ce dernier eût eu beaucoup de succès, il le refondit presque en entier dans une seconde édition. Il mourut à Padoue, le 12 janvier 1774. G—É.

BRESSON (JEAN-BAPTISTE-MARIE-FRANÇOIS), l'un des membres les plus courageux de la convention nationale, naquit, en 1760, à Darney, dans les Vosges. Son père, lieutenant général au bailliage de cette ville, l'envoya faire ses études à Paris. Admis pensionnaire au collège Mazarin, il y puisa le goût des lettres et des arts, qu'il aimait toute sa vie, regrettant que ses devoirs ne lui permissent pas de les cultiver. Après avoir pris ses grades, il revint à Darney exercer la profession d'avocat. Nommé, en 1790, par ses compatriotes, l'un des administrateurs du district, il fut envoyé, en 1792, par les mêmes électeurs, à la convention nationale. Ayant à voter dans le procès de Louis XVI sur la peine qui devait être infligée à ce prince, il fit précéder son vote d'un discours que l'histoire conservera tout entier,

mais dont nous ne pouvons offrir ici qu'un extrait : « Lorsque, sur la première question, j'ai dit : Louis « est coupable, j'ai prononcé d'après la conviction « du législateur et non du juge, car je ne le suis « pas ; et une autorité supérieure à la vôtre, ma « conscience, me défend d'en remplir les fonctions... « Non, nous ne sommes pas juges, car les juges « sont prosternés devant une loi égale pour tous ; et « nous, nous avons violé l'égalité pour faire une ex- « ception contre un seul... Nous ne sommes pas « juges, car les juges se défendent des opinions « sévères ; et nous, presque réduits à nous excuser « de la modération, nous publions avec orgueil la « rigueur de nos jugements, et nous nous efforçons « de les faire adopter.... Je demande que Louis soit « détenu jusqu'à l'époque où la tranquillité publique « permettra de le bannir (1). » Dès cet instant, Bresson fut en butte à la haine des féroces montagnards. Proscrit, mis hors la loi par suite du 51 mai, il eut le bonheur de trouver une retraite à Contréville, dans les Vosges, chez de bonnes gens qui firent tout ce qui dépendait d'eux pour adoucir sa position et celle de sa femme, laquelle ne voulut pas le quitter un seul instant. Après le 9 thermidor, il rentra, comme ses collègues, à la convention, et passa depuis au conseil des cinq-cents, d'où il sortit en 1798. A la suite de la révolution du 18 brumaire, il fut employé dans les bureaux du ministère des affaires étrangères ; et, comme il joignait à beaucoup d'esprit et de capacité l'amour de l'ordre et une grande exactitude, il parvint promptement à la place de chef de division de la comptabilité. Pendant la proscription de son mari, madame Bresson, dans l'effusion de sa reconnaissance pour ceux qui leur donnaient un asile, avait fait vœu, si l'occasion s'en présentait jamais, de sauver à son tour un condamné pour délit politique. Elle ne l'avait point oublié ce vœu, lorsque, dans les derniers jours de décembre 1815, on vint lui proposer de recevoir chez elle le comte Lavallette, échappé de la Conciergerie après sa condamnation à mort. « Qu'il vienne, « répondit-elle avec enthousiasme ; mon mari est « absent, mais je n'ai pas besoin de le consulter « pour faire une bonne action ; il partage mes sentiments. » C'est à l'art. LAVALLETTE qu'on verra la manière dont il fut accueilli à l'hôtel des affaires étrangères, et les soins attentifs de ses hôtes pendant le temps qu'il y resta caché. Ce n'était ni par affection pour l'ancien directeur général des postes, puisqu'il ne le connaissait pas, ni par attachement pour la cause du Napoléon, dont il n'avait jamais aimé le gouvernement, que Bresson s'exposait à perdre un emploi dont il avait besoin pour vivre : c'était uniquement par humanité ; et c'est là ce qui rend sa conduite si belle. Le secret de la retraite de Lavallette, quoique sn d'un assez grand nombre de personnes, fut si bien gardé qu'il n'a été connu que par la publication de ses *Mémoires*, en 1851. Bresson, admis depuis quelque temps à la retraite, habitait une petite maison de campagne près de

Meudon, nommée Moulineau. C'est là qu'il a terminé sa carrière, le 14 février 1852 (1). Son neveu, M. Stanislas Bresson, est aujourd'hui membre de la chambre des députés.

W—s

BRET. Voyez LEBRET.

BRET (ANTOINE), avocat, né à Dijon en 1717, mort à Paris, le 25 février 1792, à l'âge de 75 ans, l'un de ces écrivains qui, avec de l'esprit, et même une sorte de talent, s'exercent dans presque tous les genres, et ne parviennent à s'élever dans aucun au-dessus du médiocre. Celui-ci a composé des romans, des poèmes, des comédies, des fables, des pièces fugitives insérées dans l'*Almanach des Muses* ; il a travaillé pour les journaux (le *Journal Encyclopédique*, la *Gazette de France*, etc.), et cependant n'a pas laissé un seul ouvrage qui lui assure une réputation. Sa comédie de la *Double extravagance* est la seule qui reparaisse encore quelquefois sur la scène dans les provinces. L'intrigue en est agréable, mais le dialogue n'en est point assez vif, et le style, quoique assez pur, manque de chaleur. L'*Orpheline, ou le faux Généreux*, accueilli dans sa nouveauté, à raison de quelques situations touchantes, est encore plus froidement écrit. Le défaut de verve et de force comique est celui qui se fait le plus sentir dans les pièces de Bret, et qu'on lui a le plus généralement reproché. Ses plans sont faiblement conçus. Il écrit d'ailleurs avec pureté, et montre des connaissances approfondies dans l'art dramatique. Il les avait acquises par l'étude des ouvrages des grands maîtres, et surtout de ceux de Molière dont il a publié une édition avec un commentaire (1), Paris, 1775, 6 vol. in-8°, fig. ; réimpr. en 1778, 8 vol. petit in-12. On a encore de ce fécond écrivain : 1° la *Cythérise*, Paphos (Paris), 1745. 2° *Le ****, histoire bavarde, Londres (Paris), 1749, 1751, in-12. Il y a des exemplaires qui portent simplement pour titre : *Histoire bavarde*. 3° *Lycoris, ou la Courtisane grecque*, Amsterdam (Paris), 1746, 2 vol. in-12. 4° *Mémoires sur la vie de Ninon de Len-*

(1) Bresson fit imprimer en 1795 des *Réflexions sur les bases d'une constitution*, Paris, in-8° de 70 p. « Il y a six mois, dit-il, c'était un crime d'attaquer la constitution de 93 ; aujourd'hui ce n'est pas même une vertu : alors il fallait croire ou mourir, aujourd'hui on nous dispense de l'un et de l'autre ; on nous laisse vivre et penser. » Il s'élève avec indignation contre l'usage qu'on avait fait de la constitution de 93, depuis le 9 thermidor. « Voulait-on perpétuer l'anarchie, empêcher un sage décret, provoquer une mesure désastreuse ? Duhem, Chastes, et autres représentants énergiques s'armaient de la constitution de 93. Voulait-on vous arracher la liberté des patriotes opprimés ? c'était avec la constitution de 93 ? Voulait-on vous injurier, vous dissonner, c'était avec la constitution de 93 ; et le 1^{er} prairial, quand on est venu vous assassiner, n'était-ce pas avec la constitution de 93 ? Quand, par un commun instinct, je vois les assassins et les voleurs se rallier autour d'elle, je ne sais s'il est un honnête homme qu'elle ne doive épouvanter. Et c'est la convention nationale de France, si puissante, si redoutable, qui tremble devant ces tables ridicules ! Ah ! qu'elles soient brisées sur la tombe de leurs auteurs, et qu'on nous donne enfin l'Evangile de la douce et sage liberté. »

(2) Ce commentaire ne se borne point à des remarques grammaticales, il offre encore des observations pleines de goût, de finesse et de solidité, sur les mœurs, les usages, les modes ; des anecdotes relatives à chaque comédie, et des réflexions critiques très-précieuses.

D—R—R.

(1) Voy. le *Moniteur* du 20 janvier 1793, p. 184.

elos, Paris, 1750; Amsterdam, 1775, in-12. 5^e *Essai de Contes moraux et dramatiques*, Amsterdam et Paris, 1765, in-12. 6^e *Essai d'une Poétique à la mode*, épître à M**** (Bidet), Paris, 1770, in-8°. 7^e *Tables orientales et Poésies diverses*, Paris, 1772, 5 vol. in-8°, réimpr. à Deux-Ponts, dans la même année. Le *Théâtre* de Bret a été publié, Paris, 1765, in-12, ou 1778, 2 vol. in-8°. Cette dernière édition est la plus complète, bien qu'elle ne renferme pas toutes les pièces de l'auteur : il en a même retranché *l'Entêtement*, comédie en 4 acte et en vers, qui se trouve dans l'édition de 1765. Outre les pièces déjà citées, ce recueil contient : 1^o *l'Ecole amoureuse*; le *Jaloux*; *l'Humeur à l'épave*, comédie en 1 acte et en prose, représentée d'abord en 2 actes sous le titre des *Deux Sœurs*; la *Maison*, comédie en 2 actes et en vers; le *Protecteur bourgeois*; les *Lettres anonymes*, comédie en 4 actes et en vers; les *Deux Julie*, ou le *Père érédule*, comédie-farce, en 5 actes et en vers libres, imitée des *Bacchides* de Plaute. Les trois dernières de ces pièces n'ont pas été représentées. Dans quelques biographies, on attribue à Bret plusieurs ouvrages d'Alexandre Jean Lebre; les *Quatre Saisons*, poème de Bernis (voy. ce nom); et les *Galanteries de Thérèse*, 1745, in-12, roman réimprimé en 1754 sous le titre de la *Belle Allemande*, ou les *Galanteries de Thérèse*. Confiant, modéré, incapable d'envie, heureux du bonheur de ses amis, il mena une vie douce au milieu d'eux. On rapporte que, dans sa jeunesse, il alla voir, dans son château, un seigneur bourguignon, qui, trop vain de sa fortune et de ses titres, commença par lui dire, comme pour l'avertir des égards qu'il attendait de lui, que ses vassaux ne s'asseyaient et ne se couvraient jamais en sa présence. « Parbleu, dit Bret en se jetant dans un fau-
« teuil, et enfonceant son chapeau, ces gens-là n'ont
« donc ni c... ni tête ! »

W—s.

BRET (LE). Voyez LEBRET.

BRETAGNE (AUDREN ou AUDRAN, roi de) (1), fils aîné de Salomon I^{er}, qui était petit-fils de Conan Meriadec, fut le 4^e roi de Bretagne. Il succéda à Gallon, l'an 445, et fut couronné à Rennes, comme ses prédécesseurs. Dès le commencement de son règne, des ambassadeurs, envoyés par les grands et le peuple d'Angleterre, vinrent lui offrir la couronne, et l'engager ainsi à défendre leur territoire contre les incursions des Pictes et des Scots. Ces peuples barbares ravageaient la Grande-Bretagne, depuis que les Romains l'avaient abandonnée pour aller secourir les Gaules envahies par les peuples du Nord. A la tête de cette députation était Quethelim, évêque de Londres. Audren, prince sage, ne voulut point hasarder un Etat sûr et tranquille pour un autre Etat toujours agité, et qu'attaquaient sans cesse des ennemis puissants. Il répondit aux ambassadeurs qu'il ne pouvait passer la mer pour une si grande entreprise, et abandonner son royaume,

dont des voisins ambitieux troubleraient le repos ; mais qu'il avait un frère jeune et vaillant, et « qu'il
« le leur donnerait, dit d'Argentré, si accompagné
« d'hommes d'armes, qu'il y avait lieu d'en espérer
« un bon succès. » Ce frère, nommé Constantin, partit avec les ambassadeurs, à la tête de 2,000 Bretons, et remporta plusieurs victoires qui le placèrent sur le trône. Sous le règne d'Audren, l'empereur Honorius voulut faire rentrer sous son obéissance l'Armorique, qui depuis Conan avait secoué le joug des Romains. Littorius Celus fut chargé de cette expédition, l'an 448. Il prit plusieurs villes, et ne put les conserver. Audren se mit à la tête des Bretons, chassa les Romains de Nantes, de Guérande, d'Aleth ou St-Malo, de Léon, et poursuivit ses conquêtes jusque dans l'Orléanais. Il fut secondé par Théodoric, roi des Goths, qui entra en Auvergne, dès qu'il vit les Romains occupés en Bretagne. Littorius fut obligé de marcher contre Théodoric. Bientôt après, Aétius chargea Eucharic, roi des Allemands, de pénétrer en Bretagne avec une grande armée ; mais St. Germain d'Auxerre engagea Eucharic à suspendre sa marche et à renoncer à son expédition. C'est vers cette époque que les Francs jetèrent dans les Gaules les fondements de la plus ancienne monarchie d'Europe. Audren mourut l'an 464, après un règne de 19 ans. C'est de ce prince que tire son nom la ville de Châtel-Audren, située entre St-Brieuc et Guingamp.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, roi de), 1^{er} du nom, fils de Hoël II, fut, comme lui, un prince sans courage et sans autorité. Il vécut 54 ans. L'histoire de son règne n'est que celle des trois comtes de Vannes, de Rennes et de Léon, qui avaient usurpé tout le pouvoir. Conobert, comte de Rennes, épousa la belle-sœur de Chramne, fils de Clotaire I^{er}, roi de France. Chramne, enfant ingrat et sujet indocile, s'était deux fois révolté, deux fois soumis, lorsqu'il prit une troisième fois les armes contre son père et contre son roi ; il fut vaincu, et chercha un asile en Bretagne chez son beau-frère. Il vivait tranquille à Nantes depuis deux ou trois ans, lorsque Clotaire demanda qu'il lui fût livré, et, en cas de refus, menaça Conobert de lui déclarer la guerre. Fidèle à l'amitié et aux lois de l'hospitalité, le comte breton ne voulut point abandonner Chramne à la merci de son père. Clotaire marcha sur Nantes avec une armée, et, après trois jours de combat, vainquit Conobert, qui fut tué dans la mêlée. Chramne eût pu se sauver, mais il ne voulut point abandonner sa femme au pouvoir du vainqueur. Il fut pris et mené à Clotaire, qui le fit enfermer, étrangler et brûler, dans une chaumière, avec toute sa famille, l'an 562. Le comte de Vannes soutint avec succès plusieurs guerres contre Chilpéric et Gontran, tandis qu'Alain I^{er} végétait dans une obscure oisiveté. Il mourut l'an 594 de Jésus-Christ.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, roi de), 2^e du nom, dit LE LONG, fut le dernier des onze rois qui ont régné, selon d'Argentré, depuis l'an 585 jusqu'en 690. Il était fils de Judicaël, qui de moine devint roi, et de roi redevint moine, laissant la couronne à un enfant

(1) Plusieurs rois ou ducs de Bretagne, tels que les ALAIN, ARBUS II, AUDREN, etc., n'ayant point été donnés à la lettre A, ou les a réunis ici ; on trouvera les autres aux renvois qui sont indiqués.

à peine âgé de huit ans. L'histoire dit que le règne d'Alain fut heureux; mais elle ne transmet le souvenir d'aucun événement qui l'ait illustré. Le premier écrivain qui ait dégagé l'histoire de Bretagne des fables dont les vieilles chroniques l'avaient obscurcie, Bertrand d'Argentré, cite des lettres patentes en latin, données par Alain le Long pour la police de ses Etats. Ce prince y emploie cette ancienne formule : *Rex Dei gratia*, que nos souverains ont conservée dans leurs ordonnances et dans leurs édits. Après la mort d'Alain, l'an 690, la Bretagne fut partagée entre sept petits souverains, qui prirent le titre de comte, et se firent des guerres continuelles pendant près d'un siècle, depuis 690 jusqu'en 786. Leurs divisions facilitèrent, à cette époque, la conquête de la Bretagne par les capitaines de Charlemagne.

V—VE.

BRETAGNE (ARASTAGNUS, roi de), gouverna l'Armorique avec le titre de roi, sous l'empire de Charlemagne. Les Bretons étaient difficiles à dompter; ils reprenaient les armes aussitôt qu'ils croyaient pouvoir seconner le joug. Ils élurent Arastagnus, qui fit un traité de paix avec Charlemagne, et accompagna ce prince en Espagne avec 8,000 Bretons. Hoël, comte de Nantes, conduisait, de son côté, 2,000 hommes. Ils se distinguèrent l'un et l'autre par de beaux faits d'armes, et le peuple chantait leurs exploits, comme ceux de Roland. Charlemagne, pour reconnaître les services des deux princes bretons, leur assigna, dans le partage des pays conquis, la Navarre et la Biscaye; mais ils n'en jouirent pas longtemps, et périrent à la fameuse bataille de Roncevaux, en combattant à l'arrière-garde avec le neveu de l'empereur. Arastagnus fut enterré à Blaye, et le corps de Hoël fut apporté à Nantes.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, duc DE), 5^e du nom, surnommé REBRÉ, c'est-à-dire LE GRAND, était comte de Vannes, et fut le premier qui prit le titre de duc de Bretagne. D'Argentré rapporte que, dans quelques-unes de ses lettres, il s'intitula : Alain, par la grâce de Dieu, pacifique roi de Bretagne (*Alanus, gratia Dei, pius et pacificus rex Britannia*), et qu'il prit, en quelques autres, la qualité de souverain duc des Bretons. Il eut pour compétiteur Judicaël, son cousin, et les comtes de Léon et de Goëlo. La guerre était allumée entre ces quatre rivaux. Les Normands crurent trouver une occasion favorable, et débarquèrent en Bretagne. Le commun danger réunissait tous les Bretons. Déjà Judicaël avait péri vainqueur dans un combat livré par lui aux barbares. Ceux-ci désolaient le comté de Nantes. Alain les attaqua, les vainquit sur le territoire de Guerrande, les poursuivit, et leur livra, dans le diocèse de Vannes, l'an 888, une bataille mémorable, et si funeste aux Normands, que, de 15 à 16,000 qu'ils étaient, il n'en échappa que quatre cents. Ils remontèrent précipitamment sur leurs vaisseaux, qui les suivaient le long des côtes, et dont ces barbares s'écartaient le moins qu'il leur était possible. Les historiens attribuent cette grande victoire au vœu qu'Alain avait fait de donner la dixième partie du butin à l'église de St-Pierre de Rome : « C'était, dit Velly, une dé-

« votion fort ordinaire dans ces temps-là. On a vu « plusieurs souverains lui vouer leurs Etats, et s'en- « gager à lui payer tribut; ce qui contribua beau- « coup à fortifier la persuasion où étaient les papes « qu'ils avaient droit de donner et d'ôter les cou- « ronnes. » Alain le Grand mourut au château de Rieux, l'an 907, et laissa cinq enfants, dont aucun ne régna après lui. Il avait fait bâtir, près de l'église cathédrale de Nantes, un petit château fort, où l'évêque pût se retirer quand les Normands entreraient dans la Loire.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, duc DE), 4^e du nom, surnommé BARBETORTE, selon plusieurs auteurs, naquit de Mathuède, comte de Porhoët, et de la fille et héritière d'Alain le Grand. Depuis vingt-six ans la Bretagne était le théâtre des fureurs des Normands, lorsqu'Alain, qui avait été élevé à la cour d'Angleterre, obtint, vers l'an 936, du roi Adelstan, quelques vaisseaux, sur lesquels il s'embarqua avec un grand nombre de Bretons réfugiés. Il descendit au port de Cancale, vainquit les Normands, et les chassa de Dol et de St-Brieuc. Cette double victoire ranima le courage des Bretons, qui de toutes parts vinrent se joindre à lui. Bientôt les Normands furent chassés de toute la Bretagne. : 6,000 d'entre eux, tous hommes de cheval et bien disciplinés, occupaient encore la ville de Nantes; Alain les attaqua dans la prairie de Mauves, et les tailla en pièces. Il trouva les portes de la cathédrale condamnées. Personne n'avait osé y entrer pendant la domination des Normands. Il fit réparer cette église et rebâtir le château, qui devint sa résidence. Ses exploits le firent proclamer duc de Bretagne. Il secourut Louis IV d'Outre-Mer contre l'empereur Othon, et se signala dans un combat singulier contre un Saxon d'une force prodigieuse, qui défiait les plus fameux guerriers. Alain le vainquit et le tua. Il mourut à Nantes, l'an 952. Il avait épousé une sœur de Thibaud, comte de Blois, dont il eut un fils, nommé Drogon, qui devait régner après lui; mais, un jour qu'on l'avait mis au bain, Foulques, comte d'Anjou, qui était son tuteur, obligea sa nourrice à lui jeter de l'eau bouillante sur la tête, et le jeune prince suivit de près son père au tombeau.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, duc DE), 5^e du nom, fils aîné de Geoffroi 1^{er}, et de la princesse Haroïse, sœur de Richard, duc de Normandie, était trop jeune pour gouverner, lorsque son père mourut l'an 1008. La régence fut confiée à sa mère. Alain Caignard, comte de Cornouailles, et plusieurs autres seigneurs, excitèrent des troubles et prirent les armes. Les guerres civiles, qui suivent trop souvent la minorité des princes, désolaient encore la Bretagne, lorsqu'Alain, devenu majeur, marcha contre les rebelles, avec son frère Eudon, les battit, força les seigneurs qui s'étaient retirés dans un château, et les fit exécuter. Le comte de Cornouailles, leur chef, avait pris la fuite; mais il trouva le moyen de rentrer en grâce, en faisant épouser à son souverain Berthe, fille d'Odon, comte de Chartres. Il amena lui-même en Bretagne cette princesse, qui, selon d'Argentré, était veuve du comte du Mans. Alain la trouva si belle, que, ne bornant

point sa reconnaissance à pardonner au comte de Cornouailles, il lui fournit encore des troupes pour reconquérir ses terres, dont le comte de Léon s'était emparé. Robert II, surnommé le Diable, duc de Normandie, voulut contraindre Alain à lui prêter hommage, et, sur le refus de ce dernier, il entra en Bretagne avec une armée, l'an 1030. Alain avait obtenu quelques avantages, lorsqu'il fut vaincu près de Pontorson, et forcé de se réfugier à Rennes; enfin, après plusieurs batailles perdues, il fit hommage à Robert. C'est ce qu'on lit dans les anciennes histoires de Normandie, et Velly l'a copié; mais le savant d'Argentré assure que tous les mémoires du temps qu'il a trouvés en Bretagne ne disent rien de semblable, et qu'il n'était plus parlé d'hommage depuis Guillaume Longue-Epée, qui vivait un siècle auparavant. Alain vit un moment son frère Eudon troubler ses États par la guerre civile. Eudon voulait ajouter les évêchés de Dol et de St-Malo aux comtés de Penthievre, de Lamballe et de St-Brieuc, et autres villes du pays du Domnoë, comprenant cinq évêchés, qu'il avait reçus en partage. Après quelques combats où se trouvèrent l'archevêque de Dol, Guérite, évêque de Rennes, et Gautier, évêque de Nantes, la paix fut conclue entre les deux frères, par la médiation de Robert, duc de Normandie. Alain rétablit les églises et les monastères qui avaient été ruinés par les Normands, et fonda, l'an 1028, l'abbaye de St-George, pour sa sœur Adèle. Le duc de Normandie, ayant résolu de faire un pèlerinage dans la terre sainte, pour expier les désordres de sa vie, confia le gouvernement de son duché à Alain, dont la sagesse égalait le courage. Robert mourut l'an 1056, à Nicée en Bithynie, après avoir déclaré Alain régent de Normandie, et tuteur de son fils Guillaume, devenu depuis si célèbre par la conquête de la Grande-Bretagne. La Normandie ne tarda point à être en proie à toutes les fureurs des guerres civiles. Alain leva une armée, battit les seigneurs révoltés contre leur jeune souverain, et déjà ses victoires annonçaient le prochain retour de l'ordre et de la soumission, lorsqu'il fut perfidement accusé par les séditeux de songer moins aux intérêts du duc Guillaume qu'à s'emparer de ses États. On empoisonna les rênes de son cheval de bataille, et il mourut à Vimoutiers, l'an 1040. Il fut enterré dans l'abbaye de Fécamp, auprès des deux Richard de Normandie, son oncle et son aïeul.

V—VE.

BRETAGNE (ALAIN, duc de), 6^e du nom, dit **FERGENT**, fils d'Hoël, commanda les 3,000 Bretons qui se joignirent à Guillaume, duc de Normandie, pour l'aider dans la conquête de l'Angleterre. Alain avait sous ses ordres Raoul Fildemen, sir de Fougères, Robert de Vitré, Guyon, sire de Châteaubriand, et plusieurs autres seigneurs. Guillaume lui donna le commandement d'un des trois corps de son armée à la bataille d'Hastings. (*Voy. GUILLAUME LE CONQUÉRANT.*) Alain reçut pour récompense de ses services le comté de Richemont, dont ses successeurs jouirent longtemps après lui. Le duc Hoël avait été fait prisonnier, l'an 1079, par des seigneurs bretons, soutenus dans leur révolte par Philippe 1^{er}, roi de

France. Alain vainquit les rebelles, et délivra son père. Il lui succéda le 15 avril 1084, et donna le comté de Nantes en partage à son frère Mathias. Bénédict, son autre frère, avait pris l'habit monastique à l'abbaye de Quimperlé, et fut ensuite évêque de Nantes. Le nouveau duc voulut se faire couronner à Rennes; mais Geoffroi, oncle d'Alain et comte de Rennes, lui fit fermer les portes. Alain emporta la ville d'assaut, et exila son oncle à Quimper, où il mourut peu de temps après. Guillaume le Conquérant étant repassé en Normandie, et oubliant les services qu'Alain lui avait rendus, le manda pour qu'il vint lui faire hommage de son duché. Sur le refus d'Alain, il ravagea ses États. Il assiégeait la ville de Dol, lorsque, secouru par le roi de France, le duc de Bretagne le força de lever le siège, lui livra bataille, le vainquit, et détruisit une partie de son armée. Guillaume se vit obligé de fuir, en abandonnant ses tentes et son bagage. Bientôt après il fit la paix avec Alain, dans la ville de Bayeux, et lui donna sa fille Constance en mariage. Les noces furent célébrées à Caen, l'an 1085. La nouvelle duchesse mourut sans postérité, le 15 août 1090, et Alain Fergent épousa Hermengarde, fille de Foulques IV, comte d'Anjou, qui, suivant quelques auteurs, avait été répudiée par Guillaume IX, duc de Guienne. L'an 1093, Alain reçut du pape Urbain II la croix de laine, de couleur pourpre, qu'il attacha sur son épaule, et partit pour la première croisade. Sous lui commandaient le vicomte de Léon, Robert, sire de Vitré, Raoul de Fougères, le vicomte de Dinan, le sire de Châteaugiron, le sire de Gaël, le sire de Lohéac, et quelques autres dont d'Argentré dit ignorer les noms. Alain se trouva à trois sanglantes batailles, et entra un des premiers, avec ses Bretons, dans Jérusalem. Il revint couvert de gloire dans ses États; mais, pendant six ans, ils avaient beaucoup souffert de son absence. Ce prince, *bon justicier*, disent les chroniques, établit des lois sages, publia des ordonnances, et régla l'administration de la justice, qui jusque-là n'avait eu ni règles, ni forme déterminée. Il érèa un parlement ou compagnie d'hommes de toutes robes, de tous états, qui ne s'assemblaient que par son ordre, et qui jugeaient les causes d'appel des sénéchaux nouvellement établis à Nantes et à Rennes. L'an 1106, Alain décida le gain de la bataille de Tinchebray, livrée par Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, à Robert, son frère aîné, qui fut fait prisonnier par Guillaume d'Aubigné, gentilhomme breton. (*Voy. ROBERT, surnommé Courte-Cuisse.*) Vers le même temps, Alain envoya son fils Godefroi, avec une nombreuse cavalerie, en Palestine, où régnait Baudouin; mais ce jeune prince, qui faisait les délices des Bretons, mourut dans ce voyage d'outre-mer. L'an 1111, le duc tomba malade, et se fit porter à l'abbaye de St-Sauveur de Redon. C'était la coutume des princes et des grands seigneurs de ce temps : lorsqu'ils étaient atteints d'une maladie qui paraissait mortelle, ils entraient dans un monastère, et prenaient l'habit religieux, qu'ils quittaient dès qu'ils avaient recouvré la santé. Plus fidèle à ses engagements, Alain Fergent abdi-

qua la couronne, qui passa sur la tête de Conan, son fils aîné, devenu gendre de Henri 1^{er}, roi d'Angleterre. Alain vécut encore plusieurs années dans l'ombre du cloître, et fut inhumé dans l'église de l'abbaye de Redon. Les princes, les seigneurs et tous les évêques de Bretagne ajoutèrent, par leur présence, à la pompe de ses funérailles. Hermengarde, épouse d'Alain, s'était consacrée à Dieu dans l'ordre de Fontevrault, qu'elle quitta pour entrer dans celui de Citeaux, qu'elle quitta encore pour aller dans la Palestine visiter son frère Foulques, comte d'Anjou, successeur de Baudouin, sur le trône de Jérusalem. Elle revint ensuite auprès de son fils Conan. Alain fut le dernier des ducs de Bretagne de ce nom. V—VE.

BRETAGNE. Voyez ARTHUR ou ARTUR.

BRETAGNE (ARTUR II, duc DE), fils aîné de Jean II et de Béatrix d'Angleterre, succéda à son père, en l'année 1505, et passa aussitôt dans la Grande-Bretagne, pour y faire hommage du comté de Richemond, que le roi menaçait de confisquer, si l'on ne se hâtait de remplir ce devoir. Artur épousa Marie, fille unique de Gui, vicomte de Limoges, et ensuite, en secondes noces, Yolande de Dreux, fille d'Amaury, duc de Narbonne, comte de Toulouse et de Montfort-l'Amaury. Cette princesse était veuve d'Alexandre III, roi d'Écosse. C'est sous Artur que le tiers état fut appelé, pour la première fois, à l'assemblée que ce prince convoqua à Ploërmel, en 1509. Ces assemblées, qui jusque-là avaient porté le nom de *parlement de la nation*, prirent alors le nom d'*états*. Le consentement des états était nécessaire pour que les ducs pussent déclarer la guerre, lever des impôts, contracter des alliances, changer les anciennes constitutions ou en publier de nouvelles. Artur II mourut au château de l'Isle, le 27 août 1512. Son corps fut inhumé dans l'église des cordeliers de Vannes, et son cœur mis dans le tombeau de son père, à Ploërmel. Il fut bon prince, aima la justice, et fut aimé de ses sujets. V—VE.

BRETAGNE (duc DE), ARTUS III. Voyez RICHEMONT.

BRETAGNE (ducs DE). Voyez ANNE, ARTHUR, CHARLES DE BLOIS, CONAN 1^{er}, II et III, FRANÇOIS 1^{er} et II, GEOFFROI, HOEL 1^{er} et II, JEAN 1^{er}, II, III, IV et V, JUDICAEI, MONTFORT (Jean, comte DE), PIERRE 1^{er}, II et III, SALOMON 1^{er}, II et III.

BRETAGNE (DOM CLAUDE), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Semur en Auxois, en 1625, mourut à Rouen le 15 juillet 1694. Il a publié : 1^o *Vie de M. Bachelier de Gentes*, Reims, 1680, in-8^o; 2^o *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse, marqués dans les paroles de la profession des religieux*, Paris, 1680, in-4^o, ibid., 1689, 1705, in-8^o; 3^o *Constitution des filles de St-Joseph, dites de la Providence, établies au faubourg St-Germain*, Paris, 1691, in-8^o, et autres ouvrages, dont on peut voir le détail dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, par D. Tassin. — Un autre Claude BRETAGNE, né à Dijon, le 27 novembre 1525, mort le 16 août 1604, fut conseiller au parlement de Bourgogne. Il a laissé quelques opuscules de jurisprudence, sur lesquels on peut consulter la Bi-

bliothèque des auteurs de Bourgogne de l'abbé Papon. Ce bibliographe parle de trois autres BRETAGNE, dont les noms et les ouvrages ne doivent pas être tirés de l'oubli. A. B—T.

BRETÈCHE (DE LA), gentilhomme breton, était entré au service dans les premières années du règne de Louis XIV. Quelques années après, se trouvant réformé avec le grade de lieutenant, il passa au fort Dauphin, à Madagascar, espérant y trouver de l'avancement. En 1671, il fut nommé major général, à la place de la Case, aventurier, qui jusqu'alors avait soutenu cet établissement par son courage et par ses talents, et qui venait de mourir par suite de l'insalubrité du climat. La Bretèche obtint cette place et celle de capitaine des troupes, en épousant une fille que la Case avait eue de son mariage avec Diannone, souveraine du canton d'Amboule. Cette jeune personne avait à peine treize ans, puisque la Case n'était parti de France qu'en 1656. Bientôt les maladies qui moissonnèrent un grand nombre de Français, et les dissensions qui eurent lieu entre les chefs, les uns étant envoyés par le roi, et les autres par la compagnie des Indes, réduisirent cet établissement à un grand état de faiblesse; d'autant plus que les insulaires, poussés à bout par les violences exercées contre eux, même sans prétexte, profitèrent de cette occasion pour tâcher de se débarrasser de ces hôtes si exigeants. Tous les Français qui purent quitter la colonie se retirèrent à l'île Mascareigne, qui prit alors le nom de Bourbon. Dans ces fâcheuses circonstances, la Bretèche se trouva commandant en chef. Voyant les dangers qui le menaçaient, il fit embarquer sa femme, ses belles-sœurs, et toute leur famille, sur un vaisseau qui aborda par hasard au fort Dauphin. Il espérait pouvoir se soutenir encore quelque temps par le moyen de l'alliance qu'il avait contractée avec un chef du pays; mais ce chef, craignant que les Français n'abandonnassent l'île, et ne le laissassent seul en butte au ressentiment d'ennemis puissants qu'il s'était attirés par cette même alliance, se réconcilia avec eux en secret; et, pour première condition, entra dans un complot tramé avec beaucoup de mystère, par suite duquel les Français, enveloppés et attaqués à l'improviste sur tous les points, même par les *Marmites*, ou noirs qu'ils avaient à leurs gages, furent massacrés, ainsi que leur chef. Un petit nombre put gagner le vaisseau sur lequel la Bretèche avait fait embarquer sa femme. Ce malheureux événement arriva le jour de Pâques, vers l'année 1672. Depuis ce temps, cet établissement n'a pu se relever, quoique les habitants reconnaissent toujours les Français comme propriétaires de la petite langue de terre sur laquelle était construit le fort. En 1800, un Allemand y résidait encore tranquillement, depuis plusieurs années, comme agent français. D—P—s.

BRETEL (NICOLAS), sieur de Grémonville, président au parlement de Rouen, fut ambassadeur de France à Venise, de 1645 à 1647. La relation de son ambassade se conservait manuscrite en 1 vol. in-fol dans la bibliothèque de St-Germain-des-Prés,

de même que ses négociations à Rome; et l'extrait de ses négociations à Vienne, en 1671, se conserve à la bibliothèque impériale. On a encore de lui une relation de la bataille de la Marfée, près Sedan, 1641, insérée dans les *Mémoires* de Montrésor, Leyde, 1665.

C. M. P.

BRETEUIL (LOUIS-AUGUSTE LE TONNELIER, baron DE), naquit en 1753, à Preuilly en Touraine, d'une famille noble, mais d'une autre branche que l'intendant de Limoges, mort ministre de la guerre en 1740. Le baron de Breteuil entra dans le monde avec fort peu de fortune, sous les auspices de son oncle, l'abbé de Breteuil, ancien agent du clergé, et chancelier du duc d'Orléans. Ayant été fait guidon de la gendarmerie peu de temps après son début dans la carrière militaire, il ne paraissait pas d'abord appelé aux importantes fonctions qui lui furent confiées. Un caractère prononcé, et même naturellement tranchant, un jugement droit, une conception prompte, mais surtout une activité infatigable, le firent remarquer de Louis XV, qui, en 1758, le nomma son ministre plénipotentiaire près l'électeur de Cologne Clément-Auguste. Depuis cette époque jusqu'en 1760, où il partit avec le même titre pour la Russie, et fut initié aux mystères de la correspondance secrète du roi, on ne cite rien de remarquable sur sa conduite politique. L'académie royale des sciences de Paris ayant envoyé l'abbé Chappe d'Auteroche en Sibérie pour observer le passage de Vénus, le ministre le logea chez lui à St-Petersbourg, et obtint de la libéralité de l'impératrice Elisabeth, dont il vit seulement les dernières années, des secours qui faisaient dire à cet académicien, dans une lettre inédite du 14 décembre 1761, après son retour de Tobolsk : « J'ai des obligations « sans fin à M. le baron de Breteuil : l'académie « lui en a encore plus (1). » Il ne fut pas témoin de la sanglante catastrophe qui précipita Pierre III du trône de Russie. Génér, ainsi que les autres ministres étrangers, par les ordres de sa cour, qui lui avait prescrit de prendre peu de part aux mouvements qui se préparaient, il est probable qu'il aimait mieux, à l'approche du dénouement, profiter d'un congé qui lui avait été accordé pour retourner en France; mais il reçut en chemin, par un courrier, la nouvelle de cette grande révolution, et l'ordre de se rendre de nouveau, avec le caractère d'ambassadeur, auprès de Catherine II. Il fut bien traité de cette princesse, quoiqu'il lui eût, dit-on, refusé 100,000 écus, dans le moment où elle en avait le plus pressant besoin, et, par un avantage qu'il avait su se ménager d'avance, il conserva la confiance de tous les partis. Après cette mission, il en remplit

plusieurs de même nature, d'abord à Stockholm, où il jeta les premiers fondements de la fameuse diète de 1769, dont on connaît les importants résultats. De là il fut envoyé en Hollande, puis désigné, en 1770, pour Vienne; mais les intrigues qu'amena la chute du duc de Choiseul, pour lequel son attachement était connu, l'obligèrent de céder la place au prince Louis (cardinal) de Rohan. On prétendit lui donner comme dédommagement, en 1771, l'ambassade, beaucoup moins importante, de Naples, qu'il accepta, parce que c'était une ambassade de famille. Il la garda jusqu'en 1775, époque où il alla prendre à Vienne les fonctions qui lui avaient été d'abord destinées. Ce fut pendant cette dernière ambassade qu'il figura, en 1778, au congrès de Teschen, et que sa médiation étouffa l'embrasement près d'élater en Europe par les intérêts opposés des puissances voisines de la Bavière, au moment de la mort de l'électeur Maximilien. Revenu en France en 1785, et fait ministre d'État, le baron de Breteuil fut appelé, dans le mois d'octobre de la même année, au département de la maison du roi et de Paris, vacant par la démission d'Amelot. Son premier pas dans cette carrière fut marqué par la mise en liberté des prisonniers, victimes du despotisme ministériel de ses prédécesseurs, et par la conversion du donjon de Vincennes en grenier d'abondance. C'est à dater de son administration que la surveillance sur les prisons d'État, dont il améliora beaucoup le régime, s'est exercée suivant les vues d'humanité qui, dans cette partie du gouvernement, surtout, ont signalé le règne de Louis XVI. On a prétendu depuis que le pouvoir arbitraire n'avait jamais eu de promoteur plus violent que le baron de Breteuil. La brusquerie, et même la rudesse fréquente de ses manières, lui ont plus d'une fois fait reprocher l'oubli des formes et le mépris des convenances. Il sera plus juste d'avouer que, dans quelques circonstances importantes, il a manqué de jugement, et donné matière au soupçon qu'il pouvait se laisser diriger par ses ressentiments et par des vues personnelles. Dans l'affaire du collier nommé, qui a fait naître les inculpations les plus fortes contre son ministère, il a protesté souvent que, loin d'avoir conseillé l'arrestation du cardinal de Rohan en habits pontificaux, il l'ignora jusqu'à l'instant où le roi le chargea de l'exécution de ses ordres. Entraîné par son dévouement pour la reine, dont le nom se trouvait si fort compromis, peut-être se fit-il illusion sur les inconvénients de son intervention, lorsqu'il s'agissait de sévir contre un homme pour lequel son éloignement personnel était en quelque sorte affilé. Dès 1785, une parfaite intelligence régnait entre de Calonne et lui; puis ils se brouillèrent par suite de quelques rivalités. (*Voy. l'Histoire de la Révolution* par Bertrand de Molleville.) Le baron de Breteuil avait contre lui un parti nombreux; mais il se maintint dans son ministère jusqu'en 1787, par la grande connaissance qu'il avait des hommes, son attachement aux principes qui, seuls, conservent les monarchies, sa fermeté et son exactitude dans tous les détails de l'administration. S'étant retiré volontai-

(1) Le passage suivant d'une lettre du ministre lui-même, qui est également de l'année 1761, paraît encore digne d'être rapporté ici : « Je viens de répondre à M. de Fouchy (alors secrétaire perpétuel de l'académie des sciences), pour le prier de me mettre aux « pieds de l'académie... Il n'est pas, dit-on, indifférent pour un « homme qui a quelque ambition de plaire aux gens de lettres; « mais je vous proteste que, malgré mon ignorance, je suis plus en « cela mon goût, ma profonde vénération et estime pour leurs as- « semblées, que mon intérêt. » (Extrait de la collection de lettres inédites de M. Villenave.)

rement, par opposition aux principes d'innovation qui animaient l'archevêque de Sens, il conserva des droits à l'estime du roi et de la reine ; ses rapports avec eux continuèrent, même après qu'il eut été remplacé par de Villedeuil. L'opinion publique lui a attribué plusieurs propositions énergiques faites à la cour de Versailles pour arrêter les progrès effrayants de l'esprit d'insurrection en juin et juillet 1789. Au moment du renvoi de Necker, il fut mis à la tête du nouveau ministère, dont la durée fut si courte. La prise de la Bastille et ses terribles suites ayant forcé le roi à rappeler Necker (1), qui devait jouir, pour peu de temps encore, de la faveur populaire, le baron de Breteuil, sur le refus de Louis XVI d'exécuter un projet de retraite à Compiègne avec les troupes cantonnées à Versailles, crut devoir céder à l'orage, et ne tarda pas à quitter la France. Il se rendit à Soleure, où il reçut, en 1790, un pouvoir écrit de la main du roi, pour « traiter avec les cours étrangères, et proposer « en son nom toutes les mesures qui pourraient tendre à rétablir l'autorité royale et la tranquillité intérieure du royaume. » On a répété et imprimé plusieurs fois que ce pouvoir avait été révoqué, et l'on a reproché au baron de Breteuil de s'en être néanmoins servi (2). (*Voy. l'Histoire de la révolution* par Bertrand de Molleville, et les *Mémoires* de Bouillé.) Quoi qu'il en soit, oublié de tous les partis depuis la fin de 1792, et retiré en dernier lieu près de Hambourg, il y attendit qu'un nouvel ordre de choses lui permit de revoir sa patrie. A l'époque de sa rentrée en France, c'est-à-dire en 1802, cet ancien ministre se trouvait dans une situation voisine de l'indigence ; mais un héritage qu'il recueillit quelques mois après, de madame de Créqui, sa parente, contribua à adoucir l'amertume de ses dernières années. Il est mort à Paris, le 2 novembre 1807, laissant une fille unique, madame de Matignon. L'importance des événements auxquels s'est trouvée liée la vie publique d'un des derniers ministres de la monarchie justifie, plus que les talents qu'il y a montrés, les détails dans lesquels nous sommes entrés. Comme chargé du département de Paris et de la maison du roi, le baron de Breteuil a des droits à la reconnaissance de cette grande ville : c'est à ses soins et à son activité qu'elle doit la démolition des maisons du quai de Gèvres, et de celles qui obstruaient plusieurs des ponts de Paris. On lui doit

aussi le marché des Innocents, la conservation des bas-reliefs de Jean Goujon, qui en décorent aujourd'hui la belle fontaine, l'acquisition du terrain sur lequel se trouve le quai Desaix, aujourd'hui quai aux Fleurs, etc. Les premiers plans pour la réforme et l'amélioration de l'Hôtel-Dieu de Paris, qui donnèrent lieu à l'intéressant rapport de Bailly, datent encore de son administration. Enfin les gens de lettres reconnaissent que, depuis Colbert, aucun ministre n'a, peut-être, fait autant que lui pour les sciences et les arts.

L—P—E.

BRETIGNY (CHARLES PONCET DE), gentilhomme normand, nommé gouverneur de la Guiane en 1643, partit de Dieppe, emmenant avec lui environ trois cents hommes, femmes et enfants, répartis sur deux bâtiments, le *Petit-St-Jean* et le *St-Pierre*, et débarqua le 27 novembre à Cayenne. La compagnie française des Indes était en possession de cette île depuis 1635 ; mais de tous les colons qu'elle y avait envoyés, il n'en restait que cinq : tous les autres étaient morts de misère ou avaient été tués par les sauvages. Bon officier, mais très-ambitieux, Bretigny n'avait accepté ce gouvernement qu'avec le projet de se rendre indépendant, s'il réussissait à coloniser ce vaste pays. Avant de s'embarquer, il forma une garde pour sa personne, et nomma son grand écuyer, son maître d'hôtel et son chancelier.... Se regardant déjà comme le souverain d'une partie de l'Amérique, il exigea dans la traversée qu'on lui rendit les mêmes honneurs qu'au roi, et la moindre infraction au cérémonial fut sévèrement punie. Le capitaine du *St-Pierre*, prévoyant que Bretigny pourrait bien confisquer son vaisseau, regagna son bord aussitôt qu'il eut mis à terre les passagers, et repartit avec une merveilleuse agilité ; celui du *Petit-St-Jean* mourut quelques jours après. Dès le lendemain du débarquement, les nouveaux colons furent employés à disposer le terrain sur lequel on devait bâtir. On leur distribuait deux fois par jour une assez mauvaise nourriture. Il est vrai qu'ils auraient pu facilement y suppléer dans un pays où le gibier et le poisson étaient très-abondants ; mais le gouverneur, pour les tenir entièrement sous sa dépendance, leur défendit, sous les peines les plus sévères, d'aller à la chasse ou à la pêche. Ses officiers, qu'il ne ménageait pas plus que les autres, formèrent un complot pour se soustraire à sa tyrannie. Arrêté, le 4 mars 1644, au sortir de table, Bretigny fut enfermé, les fers aux pieds, dans la prison qu'il avait fait construire. Dès qu'il fut revenu de la surprise où l'avait jeté son arrestation, il demanda la permission d'exposer publiquement les motifs de sa conduite ; mais on lui refusa cette permission, ainsi que celle de partir pour Surinam avec dix hommes et un seul canot. Voyant que les prières et les menaces étaient également inutiles, il feignit de se résigner ; mais tandis que les conjurés s'occupaient des moyens de faire connaître ses déportements pour obtenir son rappel, il séduisit les soldats chargés de le garder, et rentra sans obstacle en possession de son autorité. Quoique d'un caractère violent, il fut assez

(1) La Bastille était prise ; le baron était à Versailles ; et ne voulait pas croire à cet événement déjà consommé, auquel il s'était si peu attendu, qu'il avait en le dessein, peu de jours auparavant, de faire transporter à la Bastille les fonds du trésor royal pour les mettre en sûreté.

Z—O.

(2) Il affectait, depuis sa fuite, de se considérer comme le seul dépositaire des volontés réelles de Louis XVI, et comme destiné à devenir premier ministre. Il avait montré une forte opposition au dessein, goûté par le roi de Prusse, de reconnaître Monsieur en qualité de régent, après la translation de la famille royale à la tour du Temple. Il ne ceda qu'à l'extrémité, en se persuadant qu'il aurait le dessus dans le conseil de régence où il aurait été admis. Il avait été dès longtemps l'antagoniste de Calonne ; l'un et l'autre ont été mourir aux pieds de l'usurpateur du trône de la famille qui avait placé sa confiance dans ces deux anciens ministres, et après s'être déclarés les champions les plus zélés du droit de cette famille.

Z—O.

maître de lui pour ne point songer d'abord à tirer vengeance de l'affront qu'il venait de recevoir. Ayant réuni les colons, il fit avec eux un traité par lequel il s'obligea de respecter leurs droits, et de leur accorder dans les bénéfices une part qui serait réglée d'après leurs grades et leurs services. Ce traité fut signé le 24 mai. Le 9 août suivant, Bretigny, monté sur un canot, n'ayant avec lui que quatre soldats, se rendit à Surinam pour examiner les ressources de ce point nouvellement habité. Il loua beaucoup le zèle des colons, qu'il assura de sa protection; et après avoir tracé le plan d'un fort à quatre bastions, dont il posa la première pierre en grande cérémonie, il fit publier, au bruit du tambour et des fifres, une ordonnance en cent quarante articles, qui devait former le code de la Guiane. Cette ordonnance, rapportée par Paul Boyer (voy. ce nom), dans sa *Relation du Voyage de Bretigny*, p. 156-202, est datée du camp de Séperoux, le 22 août 1644. De tous les articles de ce code vraiment draconien, il n'en est pas un seul qui ne porte une peine, l'amende, l'esclavage ou la mort. D'après l'article 10, toute personne qui professera une autre religion que le catholicisme sera brûlée. D'après le 50^e, le bigame sera puni de mort et ses biens seront confisqués; par le 51^e, la femme adultère sera mise à mort avec son complice; et par le 80^e, celui qui parlera du gouvernement avec mépris aura la langue percée, etc. De Surinam, Bretigny s'avança dans les terres pour en connaître la disposition sous le rapport militaire; et, à cinq lieues de Séperoux, il traça le plan d'un petit fort qui depuis, faute de pierres, fut construit en bois. Le manque de vivres l'obligea d'abandonner Cayenne. Son caractère violent ne tarda pas à paraître; et sans autre motif que d'imprimer une plus grande terreur aux colons, il entoura son camp de poteaux, de roues et de gibets. Les infractions à son code lui fournirent le prétexte de faire périr dans les supplices tous ceux qui lui déplaisaient. Enfin, ne se croyant plus obligé de dissimuler, il fit effacer les armes du roi de tous les endroits où elles se trouvaient, et y substitua les siennes, annonçant aux colons qu'ils n'avaient plus d'autre maître que lui. Mais il n'eut pas le temps d'affermir son autorité. Ayant voulu poursuivre lui-même deux sauvages qui s'étaient échappés de ses prisons, il monta sur un canot, et, arrivé sur la côte de la terre ferme, s'engagea dans une petite rivière, où il se trouva tout à coup environné de sauvages qui le massacrèrent, dans les premiers mois de l'année 1645. Pour la suite de l'histoire de Cayenne, voy. Ant. BIET.

W—s.

BRETIN (PHILIBERT), né à Auxonne, en 1540, fut reçu docteur en médecine à l'université de Dôle en Franche-Comté, et agrégé au collège des médecins de Dijon en 1574. Il publia, en 1576, un volume de *Poésies amoureuses réduites en forme d'un discours de la nature d'amour*, Lyon, in-8°. L'auteur y traite de cette passion plus en médecin qu'en poète, et ses vers sont défigurés par beaucoup de mots et de locutions particulières à sa province.

Dans ses *Mélanges*, imprimés à la suite de ses *Poésies amoureuses*, on trouve un poème de l'*Origine et source de la perfection de l'homme, où se reconnaît la pauvreté de sa nature*. Il prouve cette pauvreté de la nature de l'homme par l'obligation où il s'est trouvé d'imiter les animaux dans plusieurs opérations, et il en conclut que ceux-ci lui sont supérieurs. Bretin donna, en 1585, une traduction des œuvres de Lucien, Paris, in-fol. Elle est oubliée depuis longtemps. L'auteur de la *Bibliothèque de Bourgogne* dit, d'après la Croix du Maine, « que Bretin a corrigé le *Guidon de chirurgie* de Gui de Chauriac, et qu'il avait traduit les *Aphorismes* d'Hippocrate. » Tabourot lui attribue encore une traduction de l'*Histoire de Bourgogne* écrite en latin par Pontus Heuterus. Un biographe lui laisse seulement l'édition du *Guidon* de Chauriac, et ajoute « qu'il est « prouvé aujourd'hui que les autres ouvrages qu'on « lui a attribués ne sont pas de lui. » Ce bibliographe aurait dû au moins indiquer les autorités à l'appui de son opinion. Bretin mourut à Dijon, le 29 juin 1595. — Claude BRETIN, mort le 15 juin 1807, à l'âge de 81 ans, fut aumônier de Monsieur, frère de Louis XVI. Il est auteur de *Contes en vers et quelques pièces fugitives*, Paris, 1797, in-8°, et de poésies éparses dans divers recueils.

W—s.

BRETOG (JEAN), sieur de St-Sauveur, poète français, né à St-Laurent en Dyne, dans le 16^e siècle, est auteur d'une *Tragédie française à huit personnages, traitant de l'amour d'un serviteur envers sa maîtresse, et de ce qui en advint*, Lyon, 1561, in-8°. Duverdier laisse entendre que cette pièce avait été composée sur un événement connu; « mais elle « ressent, ajoute-t-il, plutôt une moralité que non « pas une tragédie, les préceptes d'icelle n'y étant « pas observés. » Beauchamps nomme cet auteur Jean Breton. Dans le *Catalogue de la Vallière*, on trouve citée une édition de sa tragédie, Lyon, 1571, petit in-12. Cette édition est moins rare que la première.

W—s.

BRETON (RAIMOND), né à Beaune le 3 septembre 1609, entra en 1634 dans la maison du noviciat général de l'ordre des frères prêcheurs, à Paris, partit en 1655 avec quelques-uns de ses confrères pour les missions de l'Amérique, où il resta près de vingt ans, sur lesquels il en passa douze à St-Domingue. Il visita la Guadeloupe et les Antilles, et revint en France en 1654. Il fut sous-prieur du couvent de Blainville, alla ensuite à Auxerre, et enfin à Caen, « passant sa vie, disent les PP. Quétif et « Echard (*Scriptores ord. prædicatorum*), à écouter les confessions. » Il mourut le 8 janvier 1679. On a de lui : 1^o *Petit Catéchisme, ou Sommaire des trois premières parties de la doctrine chrétienne, traduit du français en la langue des Caraïbes insulaires*, Auxerre, 1664, in-8°. 2^o *Dictionnaire français-caraïbe et caraïbe-français, mêlé de quantité de remarques historiques pour l'éclaircissement de la langue*, Auxerre, 1665-67, 2 vol. in-8°. Breton, d'après l'ordre de Thomas Ture, général de son ordre, avait écrit : *Relatio Gestorum à primis ordinis prædicatorum missionariis in insulis Americanis*

ditionis Gallicæ, præsertim apud Indos indigenas quos Caraibes vulgo dicunt, ab anno 1655 ad annum 1645. Ce travail est resté manuscrit; mais il a été utile aux PP. Mathias Dupuis et J.-B. Dutertre pour la composition de leurs ouvrages. (Voy. DUPUIS et DUTERTRE.) A. B.—T.

BRETON (LUC-FRANÇOIS), né à Besançon, en 1751, de parents pauvres, apprit d'abord l'état de menuisier. Son goût le portait vers la sculpture. Le maître chez lequel on l'avait placé s'en aperçut et l'encouragea. Après avoir demeuré quelques années dans l'atelier d'un sculpteur en bois, il résolut de se rendre à Rome, la seule ville alors où il pût trouver des maîtres et des modèles. Il fut obligé, pour y vivre, de travailler à des ornements d'architecture. Les progrès qu'il fit dans son art n'en furent pas moins rapides. En 1758, il remporta le premier prix à l'école de St-Luc, par un bas-relief représentant l'Enlèvement du Palladium. Cette distinction le fit admettre à l'école française en qualité de pensionnaire. Cependant on ne connaît de lui, à cette époque, qu'un bas-relief en marbre, représentant la Mort du général Wolf, et la statue colossale de St-André, placée au-devant de l'église St-Claude-des-Bourguignons. Il revint ensuite dans sa patrie, où il fut chargé de différents ouvrages; quelques-uns ont été détruits pendant la révolution, entre autres le magnifique tombeau de la Baume, que l'on voyait à Pesmes. Il reste de cet artiste : 1° deux Anges adoreurs, en marbre, à l'église St-Jean de Besançon; 2° une Descente de croix, en pierre de Tonnerre, à l'église St-Pierre; 3° deux statues en pierre, à l'hôtel de ville; 4° un Buste de Cicéron; 5° un St. Jérôme, modèle qu'il avait exécuté pour l'académie de peinture et sculpture de Paris, où cependant il ne fut point admis. Il était membre associé de l'Institut. Il est mort en 1800. On trouve une notice sur Breton dans le 2° volume des *Mémoires de la société d'agriculture de Besançon*. Cet artiste avait du goût et de l'intelligence, mais peu de génie; il n'a presque rien créé, et ce n'est que sous le rapport de l'exécution que ses ouvrages méritent encore l'attention et l'estime des connaisseurs. W—s.

BRETON (LOUIS-JULIEN) a publié : 1° *Atala, ou les habitants du désert, parodie d'Atala, ornée de figures de rhétorique*, au grand village et à Paris, chez Gueffier jeune, an 9 (1801), in-12; 2° *la Famille Fitzler ou le jeune Tartufe*, Paris, 1805, 2 vol. in-12. Il mourut dans la force de l'âge, environ un mois après la publication de ce roman. Julien Breton était frère du sténographe M. Breton de Lamartinière, littérateur distingué, attaché depuis vingt-cinq ans à la rédaction du *Journal des Débats*. D—R—R.

BRETON (LE). Voyez LEBRETON.

BRETONNAYAU (RENÉ), né à Vernantes en Anjou, exerçait la médecine à Loches dans le 16° siècle. Par une idée assez bizarre, il mit en vers les résultats de ses méditations et de ses observations, et il se proposait de les publier sous le titre de *l'Esculape français*; mais, craignant que son recueil ne fût trop volumineux, il en fit un éloix dans les

pièces qui le composaient, et le fit imprimer sous ce titre : *la Génération de l'homme et le Temple de l'âme, avec autres œuvres poétiques tirées de l'Esculape*, Paris, 1585, in-4°. Ce volume renferme aussi la *Cosmétique et illustration de la face et des mains*, espèce de traité dans lequel l'auteur donne aux dames pour leur toilette des conseils que l'abbé Goujet lui reproche avec une aigreur tout à fait divertissante. Ce critique convient cependant que Bretonnayau était un habile médecin; mais comme poète, il ne le trouve point au-dessus du médiocre. Un autre bibliographe dit que les ouvrages de René Bretonnayau peuvent encore être consultés utilement. W—s.

BRETONNE (DE LA). Voyez RÉTIF.

BRETONNEAU (GUR), né à Pontoise, était chanoine de St-Laurent de Planey, au commencement du 17° siècle. Il a publié : 1° *Histoire généalogique de la maison des Briçonnet, représentant les plus héroïques actions des personnages d'icelle*, Paris, 1620, in-4°. 2° *Histoire de l'origine et fondation du vicariat de Pontoise*, Paris, 1656, in-4°. Hippolyte Ferret, curé de St-Nicolas-du-Chardonnet, prétendit réfuter ce dernier ouvrage dans sa *Véritable histoire de l'antiquité et prééminence du vicariat de Pontoise ou du Vexin français, servant de réponse à l'histoire supposée de son origine et fondation*, Paris, 1657, in-4°; mais, après beaucoup d'écrits de part et d'autre, un arrêt du parlement maintint, en 1694, l'archevêque de Rouen dans ses droits sur ce vicariat. 3° *Examen désintéressé du livre de la Fréquente communion*, Rouen, 1615, in-8°. — Un autre BRETONNEAU (Jean) fit imprimer à Poitiers, en 1576, une *Complainte des sept arts libéraux sur les misères et les calamités de ce temps*. C. M. P.

BRETONNEAU (FRANÇOIS), jésuite, né en Touraine, le 51 décembre 1660, consacra plus de trente-quatre ans de sa vie au ministère pénible de la chaire, et mourut à Paris, le 29 mai 1741. Deux ans après, le P. Berruyer publia ses *Sermons, Panégyriques et Discours sur les mystères*, Paris, 1745, 7 vol. in-12, dont les *Mémoires de Trévoux* (mars 1745) firent un grand éloge. Ils sont plus solides que brillants; on y trouve peu de défauts, mais aussi peu de grandes beautés : le style en est simple, clair, correct, mais sans élévation. Le P. Berruyer fut l'éditeur du P. Bretonneau; et le P. Bretonneau l'avait été des *Sermons* du P. Cheminais, Paris, 1690, 2 vol. in-12; 1695, 3 vol.; et 1729, 5 vol.; des *Sermons* du P. Giroust, Paris, 1704, 5 vol. in-12; et des *Sermons* du P. Bourdaloue, dont il fit la révision, Paris, 1707-1716, 14 vol. in-8°; et 1718, 48 vol. in-12. Le P. de la Rue lui appliquait, à ce sujet, ce qui a été dit de St. Martin : *Trium mortuorum suscitator magnificus*. Le P. Bretonneau publia aussi les *Sentiments de piété* du même P. Cheminais, Paris, 1691, in-12; les *Panégyriques et Sermons inédits* du P. de la Rue, Paris, 1740, 2 vol. in-12. Il rédigea et fit imprimer les *Pensées du P. Bourdaloue sur divers sujets de religion et de morale*, Paris, 1755, 3 vol. in-12; il donna encore une nouvelle édition des *Ouvrages spirituelles*

du P. le Valois, jésuite, avec une préface historique sur la vie et sur les ouvrages de l'auteur, Paris, 1759, 3 vol. in-12. Il avait fait imprimer, en 1703, in-12, un *Abrégé de la vie de Jacques II*. Cet ouvrage, qui n'est guère qu'un panégyrique, est tiré de l'anglais du P. François-Jacques Sanders, confesseur du monarque. Des *Réflexions chrétiennes pour les jeunes gens qui entrent dans le monde*, Paris, 1708, in-12, complètent la liste des travaux pieux et littéraires du P. Bretonneau (1). V—VE.

BRETONNERIE (... DE LA), agronome, né à Paris vers 1720, fut de bonne heure maître d'une fortune qui lui permit de se livrer à ses goûts. Il acquit un domaine aux environs de Paris, et pendant plus de quarante ans il y fit une foule d'expériences sur les moyens d'améliorer les différentes espèces de culture, mais principalement celle des arbres à fruit. Les divers ouvrages dans lesquels il a donné le résultat de ses procédés sont très-estimés. La Bretonnerie est mort vers 1795, dans un âge avancé. Outre ses nombreuses additions à la *Nouvelle Maison rustique*, Paris, 1790 (voy. BASTIEN), on a de lui : 1° *Correspondance rurale*, contenant des observations critiques sur la culture des terres et des jardins, Paris, 1785, 3 vol. in-12. 2° *L'Ecole du jardin fruitier*, qui comprend l'origine des arbres à fruit, etc., ibid., 1784 ou 1791, 2 vol. in-12. L'auteur de l'*Almanach du bon jardinier* (M. Mordant de Launay) en a donné une édition corrigée et augmentée, 1808, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est indiqué sur le frontispice comme faisant suite à l'*Ecole du jardin potager*; mais c'est par erreur que Musset-Pathay (*Bibliothèque agronomique*, p. 74) attribue ce dernier écrit à la Bretonnerie : il est de Decomble. (Voy. ce nom.) 3° *Délassements de mes travaux de la campagne*, Londres et Paris, 1785, 2 gros vol. in-12. W—S.

BRETONNIER (BARTHELEMY-JOSEPH), né à Montretier, près de Lyon, en 1656, étudia avec passion le droit romain, qui était celui du pays où il avait pris naissance. Il connaissait tout ce que l'Europe a produit de plus habiles commentateurs sur les lois romaines, et il rechercha avec soin ce que l'histoire et les antiquités pouvaient lui fournir pour leur parfaite intelligence. Il fut très-employé dans la profession d'avocat, ce qui ne l'empêcha pas de composer des ouvrages utiles, qui lui servaient en quelque sorte de récréation, et auxquels il mit cependant beaucoup de temps et de soin. Il donna d'abord, en 1708, une nouvelle édition des œuvres de Henrys, 2 vol. in-fol., qu'il accompagna de très-bonnes observations. Il avait adopté l'opinion de Henrys, que le droit romain était le droit commun ou fondamental de la France, et, pour la justifier, il fit une longue et savante dissertation, où il rappelait l'opinion de tous les jurisconsultes qu'il croyait

avoir embrassé la sienne. Il n'y en a cependant jamais eu de plus mal fondée. Le droit commun d'un pays est celui qui règle les contrats ou les actes fondamentaux de l'ordre social, tels que le mariage, les successions, la nature et le partage des biens, etc. Or, sur cela, les coutumes avaient un caractère tout particulier, différent et souvent opposé à celui des lois romaines. Les pays coutumiers n'avaient recours à ces dernières que pour ce qui n'était pas décidé par leur loi territoriale, et le droit romain n'était pour eux qu'une loi supplétive. Il ne pouvait donc être la loi commune que dans les pays où il était la loi universelle. Un autre ouvrage de Bretonnier, plus utile, quoique moins étendu que ses observations sur Henrys, c'est son *Recueil, par ordre alphabétique, des principales questions de droit qui se jugent diversement dans les différents tribunaux du royaume*. Il l'entreprit, comme il le dit lui-même à la fin de sa préface, par le conseil de d'Aguesseau, qu'il désigne sous le nom d'*Aristide*. Le projet de cet illustre magistrat était d'établir une entière uniformité dans l'exécution de chacune des anciennes lois, sans en changer le fond, et d'y ajouter ce qui pouvait manquer à leur perfection. C'était à peu près le projet conçu déjà par le premier président de Lamoignon, dont le plan est très-bien exposé dans la préface des œuvres d'Auzanet, que ce magistrat avait associé à son travail avec Fourcroy, autre avocat célèbre de son temps; mais ni l'un ni l'autre n'avaient eu l'idée, comme on le répète dans tant de livres et tant de dictionnaires, d'abolir toutes les coutumes anciennes de la France, pour leur en substituer une générale pour tout le royaume. Le recueil de Bretonnier, qui présentait en abrégé toutes les questions diversement jugées dans les cours souveraines, entraîna fort bien dans les vues de d'Aguesseau. Il fut très-utile pour la rédaction des différentes ordonnances que ce chancelier fit publier. La préface de ce recueil forme seul un ouvrage intéressant; elle contient une notice des ouvrages, et quelquefois un précis de la vie des plus célèbres jurisconsultes qui avaient brillé auprès de tous les parlements de la France : il n'y manque que ceux du parlement de Paris, dont le nombre était trop considérable pour avoir place dans cet abrégé. La 1^{re} édition des *Questions de droit* est de Paris, 1718, in-12. Boucher d'Argis y fit ensuite des additions. La meilleure édition est celle de 1782, in-4°. Bretonnier mourut le 21 avril 1722, âgé de 74 ans. B—I.

BRETSCHNEIDER (HENRI-GONDFROI DE), un des personnages les plus extraordinaires de l'Allemagne par la variété de ses travaux, la multiplicité de ses aventures et l'originalité de ses manières, naquit à Géra le 6 mai 1759. Il reçut sa première éducation à Ebersdorf, dans l'institut des frères Herrnhuters, et y conçut une antipathie prononcée contre le christianisme en général et contre les frères en particulier. Fort mal nourri, à son avis, il volait pour suppléer au déficit des aliments, et répondait aux reproches en citant le *malesuada fames* de Virgile. Témoin de quelques pratiques minutieuses, et surtout de certaines jongleries d'hommes qui af-

(1) Il est encore auteur d'une *Oraison funèbre de Philippe de France, duc d'Orléans*, Paris, 1701, in-4°. On peut dire du P. Bretonneau qu'il s'est rendu plus utile à l'éloquence de la chaire, en se faisant l'éditeur des sermons de Cheminai, de Bourdaloue, de la Rue, etc., que par ses propres sermons qui sont peu éloquent, bien que très-solidement pensés.

fectaient de prêcher les bonnes mœurs, le désintéressement, le pardon des injures, sans avoir toujours ces vertus, il généralisa beaucoup trop les observations qu'il eut occasion de faire, et regarda comme à peu près identiques la religion et l'hypocrisie. Les dogmes furent compris dans cet anathème ; et, en apprenant à les révoquer en doute, il arriva au scepticisme le plus absolu. D'Ebersdorf, il passa au gymnase de Géra, où son père était alors bourgmestre. Ses études finies, il fut reçu cornette dans le régiment de cavalerie saxon du comte Brühl, à Varsovie, et il prit part en cette qualité à la bataille de Kolin. Plus tard, il entra dans un corps franc prussien, y obtint bientôt le titre de capitaine, se laissa prendre par les Français, et fut détenu dans un fort jusqu'à la conclusion de la paix d'Hubertsbourg. Ce séjour forcé en France mit Bretschneider à même d'apprendre la langue et de se familiariser avec les usages et l'esprit du pays. La tendance alors dominante dans l'élite de la société française était assez celle de Bretschneider, qui revint en Allemagne encore plus pénétré de la haine de ce qu'il appelait des momeries et du charlatanisme, et surtout ennemi juré des jésuites dont l'institut monastique lui rappelait, sur des proportions beaucoup plus grandes, celui des Herrnhuters. De retour dans sa patrie, il fut lancé par le conseiller d'État Moser dans la carrière des emplois et nommé gouverneur d'Ussingen dans les États de Nassau. Le délabrement des finances força bientôt le duc à supprimer cette place. Privé de son emploi par cette mesure d'économie, Bretschneider, quoique alors époux et père, entreprit des voyages dans lesquels il éprouva les vicissitudes bizarres de la vie d'un aventurier. Son départ eut lieu, il est vrai, à la sollicitation d'un envoyé hollandais à Mayence, le comte de Wartensleben, qui lui avait donné de l'argent avec la mission d'accompagner la duchesse de Northumberland d'Angleterre sur le continent. Mais Londres fut pour lui fertile en événements inattendus. D'une part, les minuties de l'étiquette anglaise, ainsi que les délais multipliés opposés au départ de la duchesse, impatientèrent un homme dont jamais la patience n'avait été la vertu favorite ; de l'autre, il se trouva dans une de ces occasions où l'amitié a l'amour à combattre. Sacrifiant tout à celle-là, et entraîné par une délicatesse excessive peut-être, il quitta l'Angleterre et vint chercher la fortune à Versailles. Plus d'une fois, dans ces allées et venues, il s'était trouvé léger d'argent. Il accepta donc avec empressement les offres du comte de Vergennes qui l'employa aux déchiffrements, puis lui confia diverses affaires secrètes. Bretschneider vécut ainsi admis assez intimement à la familiarité du ministre, et ayant ses entrées à la cour, jusqu'à ce qu'enfin une commission plus importante, mais d'une nature que lui-même reconnaît avoir été peu honorable, lui valut une récompense assez belle, et lui inspira pour la diplomatie un dégoût tel, qu'il songea à reprendre la route de l'Allemagne. En reparaissant dans son pays (1772-73), Bretschneider usa de lettres de recommandation qu'il avait pour le ministre Hohenfeld à Co-

blentz, et travailla dans ses bureaux. Mais il eut avec madame de la Roche une querelle dont le résultat fut de le forcer à quitter le ministre. Heureusement le conseiller aulique Gebler, si puissant à Vienne sous Marie-Thérèse, s'intéressa en sa faveur, et le fit entrer au service autrichien en qualité de vice-gouverneur de Banat de Temeswar, et ce fut peut-être l'époque la plus heureuse de sa vie. Il menait à Verchetz, sa résidence, une vie de satrape ; mais en unissant aux plaisirs de la vie ceux de la littérature et des arts, il formait des collections de gravures et de tableaux, il se faisait bibliographe, il écrivait sa vie ; beaucoup d'articles sortis de sa plume enrichissaient les journaux de l'Allemagne. L'incorporation du Banat au royaume de Hongrie, en 1778, fit cesser cet état de bonheur ; et Bretschneider vint solliciter à Vienne quelque chose de mieux que la faible pension intérimaire de 700 écus à laquelle il était réduit par la brusque suppression de sa place. On l'envoya bibliothécaire à l'université de Bude. Cet emploi ne lui imposait de travail que ce qu'il voulait, quoique, comme l'université, la bibliothèque fût toute récente et eût besoin d'un esprit organisateur. Mais Bretschneider se mit bientôt en hostilité ouverte avec ses supérieurs, tant civils qu'ecclésiastiques, qui tous voyaient avec faveur ou du moins toléraient les jésuites. Ce qui, dans d'autres temps, aurait pu lui devenir funeste, eut des résultats avantageux. Ses querelles avec les amis de la société eurent du retentissement : Joseph II voulut le voir ; et, à la suite d'une conversation que ce prince eut avec l'intrépide adversaire du corps monastique, il commanda au baron van Swieten de placer Bretschneider à la commission des études, mais le protégé de l'Empereur ne put tenir longtemps à son poste. Ses relations intimes avec Nicolaï, à partir de l'époque à laquelle ce savant avait visité Vienne, en 1781, donnèrent lieu de penser que Bretschneider lui avait fourni en grande partie les matériaux de ses *Voyages*. Les reproches, popularisés par le talent de cet auteur, sur les habitudes, l'esprit et les mœurs du peuple de Vienne, choquèrent vivement le patriotisme des habitants de cette ville ; et Bretschneider dut quitter la capitale de l'Autriche pour Lemberg, où on l'envoya avec le double titre de conservateur de la bibliothèque de Garelli et de conseiller de gouvernement. Ainsi qu'Ofen, Lemberg venait de recevoir une université ; ainsi qu'à Ofen, Bretschneider eut à se débattre contre les difficultés que lui suscitérent les amis de la compagnie de Jésus. En revanche, ses relations avec Kortum, l'amitié du gouverneur de Lemberg, le mariage de sa fille à Cracovie, et les fréquents séjours qu'il fit près d'elle, lui procurèrent souvent d'agréables diversions. Presque continuellement malade, il allait souvent visiter les eaux de Pyrmont et de Varsovie. Enfin, en 1809, il obtint sa retraite sous le titre de conseiller aulique, véritable sinécure à laquelle ne manquaient pas les appointements ; il vint alors s'établir à Vienne. C'était l'année des batailles d'Essling et de Wagram. Très-peu de temps après ces revers, Bretschneider fut renversé par un solda-

français qui eourait, et par suite estropié au bras gauche. Il se rendit alors chez son ami Meusel, aux eaux de Wisbaden, où il passa huit mois. Il alla encore aux eaux de Franzensbad et à celles de Karlsbad. Ces dernières le rétablirent en peu de temps; puis, cédant aux invitations du comte de Wrthby, il voulut passer quelque temps avec lui à Krzinits près de Pilsen. C'est là qu'il mourut d'un coup de sang, le 4^{er} novembre 1810. Jusque dans ses derniers moments il s'imaginait encore débattre ses thèses favorites contre les jésuites, objets habituels de sa haine. Tout ce qui n'entraînait pas dans sa manière de voir fut successivement en butte à ses sarcasmes, depuis les formes gravement ridicules de l'institut d'Ebersdorf jusqu'aux gémissements ambitieuses et adulatrices de la cour d'Erfurth, où Napoléon était le dieu que l'on adorait. Si le génie militaire qui renouvelait l'Europe par le glaive ne fut point épargné par Bretschneider, il ne se montra pas indulgent non plus pour cet autre génie qui a tant, et en des sens si divers, influé sur toute la poésie du 19^e siècle, sur Goethe. Dans le temps où l'Allemagne entière semblait en proie à une espèce de fièvre werthérienne, il composa, pour arrêter cette épidémie de rêveries frénétiques et de suicide, l'*Erfroyable Récit de la mort violente du jeune Werther*. Il décocha de même tous les traits de la satire contre les théories dramatiques et autres que fit surgir l'apparition de *Gatz Berlichingen*. Ce n'est pas que nous voulions donner de semblables plaisanteries comme des indices d'un esprit élevé : *Werther* et *Gatz* restent; les parodies de Bretschneider passeront. Mais cette rude guerre aux hommes les plus extraordinaires du siècle, chaque fois que leurs œuvres frisaient l'abus ou l'immoralité, l'exagération ou la violence, prouve jusqu'où Bretschneider poussait son horreur de la déception et des jongleries. Nul doute d'ailleurs que ces plaisanteries n'aient eu aussi leur côté utile, non certes en attaquant un artiste ou une œuvre d'art, mais en arrêtant la propension du public à prendre au sérieux de fausses données poétiques et littéraires, et à transformer en réalités de la vie ce qui n'existe heureusement que dans des imaginations déréglées. Lorsque trop souvent l'enthousiasme prend le change et risque de mettre le feu à l'édifice de la société, il est bon que quelques esprits géométriques essentiellement prosateurs, moqueurs et froids, viennent, la saillie à la bouche, démonétiser les idées de faux aloi, et faire toucher au doigt le danger des applications. Bretschneider attaqua aussi la tendance voltairienne par une foule d'articles plus piquants les uns que les autres, insérés dans le *Journal mensuel de Berlin*, si redoutable aux jésuites; dans les *Annales de Francfort* qui, pendant près d'un an, ne furent en quelque sorte alimentées que de ses *recensions littéraires*, et dans la *Bibliothèque universelle allemande* de Nicolai, où il signait F. f. Parmi ses articles, on distingue surtout son analyse de Swedenborg, morceau classique au gré des froids antagonistes de ce célèbre mystique. On doit de plus à Bretschneider : 1^o *Almanach des Saints*, 1788, grav. et mus., annoncé comme imprimé à Rome

avec permission des supérieurs. Cet opuscule fut composé, à la sollicitation de Joseph II, contre les légendes et la cour du Vatican. 2^o *La Vie et les Mœurs de Waller, viridiquement ou du moins vraisemblablement décrits par lui-même*, Cologne, P. Hammer (Berlin, Nicolaï), 1795. C'est un roman anonyme où Bretschneider décrit les mœurs de la population de Vienne dans tous les rangs, les intrigues et les cabales des conseillers auliques ainsi que de leurs agents, les désordres des francs-maçons et de diverses classes de charlatans occupés à lever des impôts sur la crédulité publique. Tous ces portraits sont comme juchés et fondus dans une histoire qui, d'un bout à l'autre, tient l'attention en éveil. 3^o *Miscellanees de documents et de remarques*, Erlangen, 1816, publiées après sa mort par son ami Meusel, à qui, pendant son séjour, il avait communiqué un grand nombre de ses manuscrits. 4^o *Voyage de Londres à Paris par Bretschneider, avec des extraits de ses lettres*, Berlin, Nicolaï, 1817. Cet ouvrage posthume aussi avait été composé par Bretschneider, en 1801, pendant son séjour à Cracovie auprès de sa fille. Il fut trouvé, après la mort de Nicolaï, parmi les papiers de sa succession. Il a été traduit en anglais et inséré par Blackwood dans le *Magasin d'Edimbourg*. 5^o *Entretiens philosophiques et littéraires*, Cobourg, 1818, publié par Meusel. Cet ouvrage, ainsi que le troisième, contient un nombre de portraits et d'anecdotes qui donnent la plus haute idée de la perspicacité de l'auteur. Il s'occupait encore d'une *Histoire des Herrnhuters*, lorsque les infirmités et enfin la mort glacèrent sa main : ce morceau n'eût point été à la louange des frères. (*Voy. ZINZENDORF*.) Un choix des articles les plus saillants de Bretschneider, en prose et en vers, avec des morceaux des trois derniers de ses ouvrages, qui composent une véritable autobiographie, en 5 ou 4 volumes, pourrait fournir des mémoires curieux pour l'histoire littéraire de l'Allemagne. VAL. P.

BRETTEVILLE (ÉTIENNE DUBOIS, plus connu sous le nom d'abbé DE), naquit d'une famille noble, à Bretteville-sur-Bordel, à trois lieues de Caen, en 1650, entra chez les jésuites en 1667, les quitta en 1678, et mourut en 1688, à peine âgé de 38 ans. Il marqua sa courte carrière par d'assez longs travaux. Les jeunes ecclésiastiques qui se destinaient à l'éloquence de la chaire devinrent l'objet de tous ses soins. Il publia en 1685, à Paris, des *Essais de sermons pour tous les jours de Carême*, en 3 vol. in-8^o, qui contiennent six plans différents pour chaque jour, avec des passages extraits des livres saints. Il donna ensuite un 4^e volume pour les dimanches de l'année, avec un seul plan ou dessin pour chaque dimanche, et quelques sermons complets à la fin. Ce recueil, extrait avec soin du P. Bourdaloue, et des meilleurs prédicateurs du temps, fut réimprimé à Paris en 1688, 1691 et 1703, 4 vol. in-8^o. L'abbé du Jarry voulut le continuer, et publia, de 1692 à 1698, cinq nouveaux volumes d'*Essais de sermons et de panegyriques* qui n'eurent pas le même succès. On a encore de l'abbé de Bretteville, *l'Eloquence de la chaire et du barreau, selon les principes de la rhétorique*

sacrée et profane, Paris, 1689, in-12. Cet ouvrage posthume, divisé en 5 livres, qui traitent de l'invention, de la disposition, de l'élocution, des passions et de l'action de l'orateur, est une espèce de rhétorique complète; mais l'auteur instruit bien moins par les règles que par les exemples. Ses principes ne sont pas toujours justes et exacts. Le livre est d'ailleurs bien écrit V—VE.

BRETZNER (CHRISTOPHE-FRÉDÉRIC), auteur dramatique, fut d'abord marchand et ensuite membre d'une compagnie commerciale à Leipsick, où il était né en 1748, et où il mourut en 1807. Malgré les nombreuses occupations que lui imposèrent sa profession et sa place, il trouva des heures de reste pour les consacrer à la poésie. Ce que l'on possède de ses productions indique un vrai talent, et l'on ne peut que déplorer les circonstances qui empêchèrent ces heureuses dispositions de recevoir leur complet développement. Il connaissait fort bien la scène; mais, comme presque tous ceux qui sont au fait des exigences du public, il sacrifiait trop promptement au goût du jour, et il semble avoir été trop disposé à négliger le vrai beau pour ce qui était de nature à piquer ou à plaire dans le moment. De cette manière sans doute on peut avoir quelque succès chez les contemporains; mais on ne va pas à la postérité. Les principales pièces de Bretzner sont : *l'Amant soupçonneux* (1785); *la Pointe de vin* (1795); *le Feu follet*; *Belmont et Constance, ou la Belle enlevée du sérail*. Les deux premières sont des comédies, les deux secondes des opéras. Ces opéras sont fort connus, surtout celui de *Belmont et Constance*, immortalisé par la musique de Mozart. Les deux comédies se jouent encore sur les théâtres allemands. Le dialogue est plus pur et plus serré; les plaisanteries y tombent moins souvent dans le trivial que dans les autres pièces. Il y a de la vivacité dans quelques scènes, dans quelques caractères. Beaucoup de détails pourtant sont surannés aujourd'hui. On reconnaît aussi du mérite dans son roman intitulé *Vie d'un libertin*, Leipsick, 1787-88; 2^e édition, 1790. Cet ouvrage avait été composé sur des dessins de Hogarth et de D.-N. Chodowiecki. (Voy. ce dernier nom.) VAL. P.

BREUCK (JACQUES DE), dit *le Vieux* (Gilles de Boussu écrit DU BRUCQUE), fut le restaurateur de la sculpture dans les Pays-Bas. Né à Mons suivant Boussu, à St-Omer selon d'autres, il florissait en 1540. Après avoir voyagé en Italie, il devint architecte et tailleur d'images de Marie, reine douairière de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas. Il bâtit pour cette princesse un palais à Binch et le château de Marimont à une lieue de cette ville. Les *Magnificences de Binch* étaient fameuses au 16^e siècle. Don Juan Calvete de Estrella, Brantôme et d'autres encore en parlent avec admiration. Ces deux édifices furent détruits, en 1554, par ordre de Henri II, roi de France, qui en voulait personnellement à Marie pour avoir fait incendier son château de Folembrai. En 1559, Breuck donna, pour Jean de Hennin, premier comte de Boussu, le plan du château de Boussu, à deux lieues de Mons.

L'ancien manoir avait été brûlé, en 1402, par le sire de Chaumont. Breuck le rebâtit magnifiquement et éleva au centre une rotonde qu'on nomma *Salon d'Apollon*, parce qu'elle renfermait des statues et des tableaux des meilleurs maîtres, et que les jeunes gens qui ne pouvaient entreprendre le voyage d'Italie y vinrent, pendant longtemps, chercher des objets d'étude. Parmi les curiosités de cette habitation on remarquait encore une statue d'Hercule, en argent massif et haute de 6 pieds. C'était un présent offert par les Parisiens à Charles-Quint, quand il visita leur ville, en 1540. L'Empereur, qui se rendait à Gand pour en châtier les habitants insurgés, s'étant arrêté chez le comte de Boussu, donna la statue à ce seigneur : elle avait été sculptée par Chévrier, natif d'Orléans, sur le modèle d'un Italien que l'on appelle maître Roux (voy. Rosso). L'église de Ste-Waudru, à Mons, était autrefois ornée d'ouvrages de Breuck, tels que deux autels en marbre, l'un dédié à St. Barthélemy, l'autre à Ste. Madeleine, enrichis de statues et de bas-reliefs; et la décoration en marbre du jubé, consistant en sept statues de grandeur naturelle et en onze bas-reliefs. Les statues représentaient les Vertus cardinales et théologiques. Les bas-reliefs, de différentes formes et grandeurs, représentaient la Cène, la Flagellation, l'*Ecce Homo*, Jésus condamné par Pilate, le Portement de la croix, Ste. Waudru faisant bâtir une église, le Jugement dernier, etc. La face postérieure de ce jubé offrait trois statues, Jésus-Christ, Moïse, David, et trois bas-reliefs, la Résurrection, l'Ascension, la Descente du St-Esprit. Boussu dit que les ornements de ce jubé furent commencés en 1561, par un sculpteur italien, et qu'ils furent achevés par Jacques de Breuck. M. le Mayeur, dans les curieuses annexes de son ennuyeux poème, intitulé *la Gloire belge, poème national en 40 chants*, Louvain, 1850, in-8°, t. 2, p. 78-81, 114-115, affirme que cet écrivain se trompe et que Breuck exécuta seul cet ouvrage, auquel il travaillait encore en 1545, comme le prouvent les archives de Ste-Waudru. Ce sculpteur fut le maître de Jean de Boulogne (voy. ce nom), sur lequel on trouve aussi des détails intéressants dans les notes de M. le Mayeur (1). — Jacques BREUCK, dit *le Jeune*, architecte, né à Mons, y florissait en 1612. Le comte François Algarotti en fait un magnifique éloge. Selon ce critique, « il fut capable d'exécuter les « plus grandes choses. Ses idées étaient nobles et « l'on ne pouvait s'empêcher d'admirer ses ensembles. « Il n'était pas moins heureux dans les détails; enfin « le goût qu'il avait pour la décoration ne nuisit « jamais à la solidité de ses constructions. » Breuck bâtit plusieurs édifices considérables à St-Omer, et fit construire près de Mons, en 1634, le superbe monastère de St-Guilain. Après que Louis XIV se fut rendu maître de cette place, un Français, d'intelligence avec les Espagnols, y fit sauter deux magasins à poudre le 7 février 1636. Tous les bâ-

(1) Ph. Baert (voy. ce nom) avait fait sur les sculptures belges des recherches restées en manuscrit, dont M. le Mayeur a eu connaissance.

timents de l'abbaye furent ruinés, mais Gabi, architecte de Lille et Dubressi de Mons les relevèrent bientôt. Van Dyck, qui estimait Breuck, voulut le lui prouver en peignant son portrait. R—G.

BREUER (JEAN), né vers 1640, dans la ville hongroise de Leutschau, où son père avait une imprimerie, fit d'excellentes études dans sa patrie, alla ensuite les compléter à l'académie de Wittenberg, et revint avec le grade de docteur en médecine. Mais il n'exerça pas longtemps, et, soit dégoût pour la pratique, soit vocation pour la typographie, il embrassa la profession de son père. Dans cette nouvelle carrière, Breuer se montra, en quelque sorte, artiste plutôt que marchand. Jaloux de la gloire que les nations étrangères avaient acquise par des chefs-d'œuvre d'imprimerie, zélé aussi pour la perfection de l'art, il fit des efforts opiniâtres pour atteindre à la renommée des uns, pour reculer les bornes de l'autre. Toutes les parties du mécanisme typographique attirèrent successivement ses regards. Mais c'est surtout aux caractères qu'il donna ses soins : ceux dont il s'est servi dans ses belles éditions ne laissent rien à désirer sous le double rapport de l'élégance et de la netteté. On recherche encore en Hongrie les livres sortis de ses presses, quoique près d'un siècle et demi déjà se soient passés depuis l'instant de leur apparition. Breuer transmitt son imprimerie à des neveux qui en soutinrent le renom. Mais deux incendies, en 1746 et 1754, détruisirent presque tout le matériel de ces maisons ; et ce qui en resta fut vendu aux imprimeurs Sardi et Linzing, d'Hermanstadt. K.

BREUGHEL, ou BREUGEL (PIERRE), dit *le Vieux*, peintre, naquit en 1530, à Breughel, village près de Bréda, dont lui et ses descendants prirent le nom. Il étudia sous deux maîtres, et voyagea ensuite dans la France et l'Italie, dessinant beaucoup d'après nature, surtout dans les Alpes. Ayant adopté la manière de Jérôme Bosch, qui mettait du comique dans ses compositions, on le surnomma *Pierre le Drôle* (1). De retour à Anvers, il fut reçu, en 1551, membre de l'académie de cette ville. Les noces, les fêtes de campagne devinrent ses sujets favoris, et il avait soin d'étudier fréquemment la nature, pour que ses compositions portassent l'empreinte de la vérité. Déguisé en paysan avec un de ses amis, il se mêlait aux danses des villageois, et souvent même, selon l'usage du pays, il faisait le présent aux mariés, comme s'il eût été de la famille. La veuve de Pierre Koeck, son premier maître, lui donna sa fille en mariage, et, par suite de cette union, Breughel vint demeurer à Bruxelles, où il mourut en 1590, dans sa 60^e année. Les biographes assurent qu'étant tombé malade, il fit brûler en sa présence, par sa femme, des dessins libres de sa composition. D—T.

BREUGHEL (JEAN), fils du précédent, dit BREUGHEL DE VELOURS, à cause de l'affection

qu'il mettait à se vêtir de cette étoffe, naquit, dit-on, à Bruxelles, vers l'an 1589. Orphelin dès son enfance, il fut élevé dans la maison de son aïeule, Marie Bessemer, veuve du peintre Pierre Koeck, et fut placé dans l'atelier de Pierre Goe-Kindt. Il s'attacha d'abord à peindre des fleurs et des fruits ; mais, après avoir vu les beaux sites de l'Italie, il abandonna ce genre de peinture, et s'appliqua au paysage ; c'est à ce dernier genre qu'il doit sa célébrité. Il se plaisait à représenter de vastes campagnes dans de petits tableaux. Ses fonds sont riches, ses compositions très-variées. Il dessinait assez bien les figures, et aimait les sujets où il pouvait en faire entrer un grand nombre. Il en a peint souvent dans des tableaux de Henri Stenwick, de Momper, et de quelques autres artistes. Rubens, Adrien van del Velde, Rottenhamer, van Baelen, Henri de Klerk, en ont placé dans les siens. Ses plus beaux paysages se font remarquer par des tons verts très-vifs. Son coloris est généralement fin et transparent, sa touche légère et spirituelle. Le feuillé de ses arbres offre cependant quelquefois un peu de sécheresse ; on lui reproche aussi de trop multiplier les petits objets sur les devants, et de donner à ses fonds une teinte trop bleuâtre. Le tableau d'*Adam et Eve dans le Paradis terrestre*, dont Rubens a peint les figures, passe pour son chef-d'œuvre. Ceux des *Quatre Elements*, qu'on voyait autrefois à Milan, dans la bibliothèque Ambrosienne, n'ont guère moins de célébrité : on les a vus quelque temps au musée du Louvre. Jean Breughel mourut, suivant Félibien, vers l'an 1642. Gil. Sadeler, Th. Galle, Hollar, et d'autres maîtres ont gravé d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs pièces à l'eau-forte. — Il eut un frère, nommé *Pierre BREUGHEL, dit le Jeune*, né à Bruxelles en 1569 et mort en 1625, qui fut surnommé *d'Enfer*, parce qu'il se plaisait à peindre des incendies, des sabbats et des scènes de voleurs. On cite, parmi les meilleurs ouvrages de ce dernier maître, un tableau de la galerie de Florence représentant *Orphée qui joue de la lyre devant Pluton et Proserpine*. E—C D—D.

BREUGHEL (ABRAHAM), surnommé LE NAPO-LITAIN, naquit à Anvers en 1672. Descamps pense, sans l'affirmer, qu'il était fils et élève d'Ambroise Breughel, directeur de l'académie d'Anvers, en 1653 et 1670. Il alla de bonne heure à Rome, s'y maria, et vit ses ouvrages très-recherchés dans cette ville, ainsi qu'à Naples. Il acquit de la réputation et de la fortune par ses tableaux de fleurs et de fruits. Ses camarades de la bande académique lui donnant, selon l'usage, un sobriquet, l'appelèrent *Rhyn-Graef* (comte du Rhin), probablement pour faire allusion à l'aisance que ses talents lui avaient procurée. Le désir d'augmenter la dot de sa fille unique, douée d'une rare beauté, le conduisit à une fin malheureuse. Il confia son bien à un négociant, qui, au lieu de le faire valoir, prit la fuite et le ruina. Ce trop sensible père, ne pouvant établir sa fille selon son désir, mourut de chagrin à Naples, en 1690, et sa fille se fit religieuse. Descamps donne de grands éloges aux tableaux de ce peintre ;

(1) Son tableau représentant la *Dispute entre le Carême et le Carnaval*, est une des plus plaisantes scènes qu'on ait imaginées en peinture.

il y reconnaît tout ce qui peut rendre précieux les ouvrages de ce genre : un coloris vrai et vigoureux, une touche large et facile. — Jean-Baptiste BREUGHEL, frère d'Abraham, fut aussi un peintre estimable, quoiqu'il n'égâlât point son aîné. Tout ce qu'on sait de cet artiste, c'est qu'il vécut et mourut à Rome, non moins regretté pour la régularité de ses mœurs que pour ses talents (1). D—T.

BREUGIERE, sieur de Barante. Voyez BRUGIERE.

BREUIL (DU). Voyez DUBREUIL.

BREUNING (JEAN-JACQUES), né en 1552, à Buchenbach, dans le duché de Wurtemberg, employa sa jeunesse à voyager, pour apprendre les langues étrangères, et connaître les mœurs, les usages et la religion des différents peuples. Il passa trois ans en France, en Angleterre et en Italie, où il était en 1578. Ayant, dans ces différents pays, parlé à plusieurs personnes qui avaient fait le voyage de la terre sainte, il s'affermait dans la résolution qu'il avait formée de l'entreprendre. Il s'embarqua donc en avril 1579, à Venise, où il apprit que depuis quelques années le nombre des pèlerins avait singulièrement diminué. Il alla d'abord à Constantinople, partit pour Alexandrie, et de là gagna Rosette. Cette ville prenait de l'accroissement, parce que les musulmans croyaient que la Mecque et Médine tomberaient un jour au pouvoir des chrétiens, et qu'alors le tombeau de Mahomet serait transporté à Rosette. Breuning fit le voyage de cette ville au Caire, partie par terre et partie par le Nil. Arrivé dans la capitale de l'Egypte, ses remarques sont nombreuses, et se portent sur les mœurs et sur le commerce. Il nous apprend que les émeraudes n'y étaient pas chères, et qu'elles venaient d'un canton situé à trente journées de marche, dans le sud-est du Caire. Ayant visité le jardin de la Matarée, fameux jadis pour ses baumiers, il trouva qu'il n'y existait plus que deux de ces arbres. Il alla aux monts Sinai et Horeb. En quittant ces montagnes, la crainte d'être pillé par les Arabes l'empêcha, ainsi que ses compagnons, de traverser le désert pour aller à Jérusalem. Il rentra en Egypte, s'embarqua à Damiette pour Jaffa, d'où il partit pour Jérusalem. Breuning, quoique protestant, avoue que l'on ne peut entrer dans le saint sépulchre sans éprouver un frémissement religieux. Il revint en Europe par Tripoli de Syrie, après avoir traversé le Liban, où il trouva encore vingt-six cèdres debout. Il donne quelques détails sur les Druses et les Maronites. Il arriva à Marseille au mois de décembre 1579, puis alla en Savoie et en Italie, où il resta jusqu'au mois de septembre 1580. De retour dans sa patrie, après une absence de six ans et demi, il fut, en 1595, nommé gouverneur de Jean-Frédéric, duc de Wurtemberg, qu'il accompagna à l'université de Tubingen. Ce prince, qui avait lu en manuscrit la relation de son voyage d'Orient,

l'engagea à la faire imprimer. Breuning la lui dédia, et ne publia pas ses voyages en Europe, parce que ces pays, dit-il, étaient suffisamment connus. Sa relation est intitulée : *Voyage en Orient par noble et discrète personne Jean-Jacques Breuning, seigneur de Buochenbach*, etc., etc. (en allem.), Strasbourg, 1612, 4 vol. in-fol. Elle est accompagnée de figures qui ne sont pas mauvaises ; quelques-unes ont été copiées de Belon. Breuning ne s'est pas non plus fait scrupule de prendre des passages entiers dans les voyageurs qui l'avaient précédé. Son livre est aujourd'hui assez rare et peu connu, n'ayant pas été traduit en français ; Busehing le cite quelquefois. E—s.

BREUNING (CHRÉTIEN-HENRI), professeur de droit à Leipsick, né dans cette ville, le 24 décembre 1719, et mort en 1780, a écrit un grand nombre de dissertations intéressantes sur des questions de droit naturel et politique ; les principales sont : 1° de *Patria Potestate ejusque Effectibus ex principiis juris naturæ*, tract. 1 et 2, Leipsick, 1751 et 1755, in-4° ; 2° de *Præscriptione jure gentium incognita*, ibid., 1752 ; 3° *Primæ Lineæ juris ecclesiastici universalis*, Francfort, 1759, in-8° ; 4° *Primæ Lineæ juris naturæ*, ibid., 1767 ; 5° de *Matrimonio cum secunda conjuge contracto, priore non repudiata*, ibid., 1776, etc. G—r.

BREVAL (JEAN DURAND DE), écrivain anglais du 18^e siècle, fils d'un chanoine de Westminster, fut élevé à l'école de Westminster, et ensuite au collège de la Trinité, à Cambridge ; mais, sur quelque difficulté qu'il eut avec le docteur Bentley, son principal, il quitta l'université et son pays, et prit du service en qualité d'enseigne dans l'armée anglaise, qui était alors en Flandre. Ses connaissances variées, son talent pour la peinture et les agréments de son commerce le recommandèrent bientôt à la bienveillance du duc de Marlborough, qui l'éleva au grade de capitaine, et l'employa dans diverses négociations avec les princes d'Allemagne. Il publia, en 1726, la relation de ses voyages, sous ce titre : *Remarks on several parts of Europe, relating chiefly to the history, antiquities and geography* (Remarques sur différentes parties de l'Europe, etc.), Londres, 1725-26, 2 tomes en 4 vol. in-fol., fig. ; ibid., 1758. Cet ouvrage est estimé ; on y trouve plusieurs monuments grecs et romains trouvés en Sicile et dans la France méridionale, et qui n'avaient pas encore été décrits. On a de lui en outre des poésies et quelques pièces de théâtre, entre autres une petite pièce intitulée : *les Confédérés*, composée à l'occasion du mauvais succès de la pièce de *Trois Heures après le mariage*, qui, bien que représentée seulement sous le nom de Gay, était l'ouvrage commun de Gay, de Pope et d'Arbuthnot. Après une telle ténacité, Breval devait nécessairement figurer parmi les héros de la *Dunciade* ; et son nom s'y trouve en effet. Il mourut en 1759. S—D.

BREVENTANO (ÉTIENNE), écrivain peu connu, né à Pavie dans le 16^e siècle, a publié l'histoire de cette ville, ouvrage curieux et très-rare : *Istoria dell' antichità, nobiltà e delle cose notabili della*

(1) Abraham et Jean-Baptiste Breughel ne sont pas de la même famille que les trois Breughel dont il a été fait mention précédemment.

città di Pavia, Pavie, 1570, in-4°. On a du même auteur : *Trattato dell' origine de' venti, de' nomi e della proprietà loro*, Venise, 1571, in-4°. *Trattato della infelicità e delle miserie da gli uomini*, Pavie, 1575, in-8°. La bibliothèque Ambrosienne de Milan possède en manuscrit plusieurs ouvrages inédits de Breventano, entre autres : 1° *Trattato del terremoto, raccolto da varj autori antichi e moderni*; 2° *Trattato de' venti*; 3° *Divisione del corpo umano*; 4° *Trattato delle comete, nel quale si dichiara che sieno e di quante sorti, con lor portenti, significati*, etc. A la fin d'un autre de ces manuscrits, sont écrits en italien, de la main du fils de l'auteur, ces mots qui nous apprennent la date de sa mort : « Ce fut ici le dernier ouvrage de mon père; il acheva de l'écrire le 14 juillet 1577, et mourut le 18 du même mois. » Il est bon d'avertir que Montfaucon s'est trompé (*Bibliotheca biblioth. manusc.*, t. 1^{er}, p. 524 et 527), en appelant *Beneventano* l'auteur de ces ouvrages manuscrits, qui n'est autre que notre Breventano. G—É.

BREVES (FRANÇOIS SAVARY DE), né en 1560, fut un des plus habiles négociateurs des règnes de Henri IV et de Louis XIII, et a rendu d'éminents services aux lettres et à sa patrie. Il était issu d'une famille de Touraine, dont l'origine remonte au commencement du 13^e siècle, et ses ancêtres étaient seigneurs de l'île de Savary sur l'Indre, près de Paluau, dont ils tiraient leur nom, ou à laquelle ils l'avaient donné. Son père avait épousé, en 1544, Françoise de Damas, dame de Brèves, par laquelle cette terre de Brèves a passé dans la maison des Savary. Il avait vingt-deux ans lorsque Jacques de Savary-Laneosme, son oncle à la mode de Bretagne, nommé en 1582, par le roi Henri III, ambassadeur à la Porte, l'emmena avec lui, et le fit son adjoint. Laneosme mourut en 1591; de Brèves en donna avis à sa cour, et demanda des lettres de créance pour lui succéder. On lui écrivit de travailler en qualité de résident, jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur; il répondit qu'aucun homme de sa maison n'avait jamais pris de qualification pareille; qu'il allait revenir en France avec les traités secrets conclus avec la Porte, et qu'ainsi l'on perdrait un travail de plusieurs années. On lui envoya le titre d'ambassadeur. Malgré les batailles d'Arques et d'Ivry, la ligue était encore très-puissante et dominait alors à Marseille; Amurath III, qui occupait le trône ottoman, avait une marine formidable qui le rendait maître de la Méditerranée. De Brèves, constamment honoré de la confiance de ce sultan, l'engagea, en 1595, à écrire une lettre aux Marseillais pour les forcer de se soumettre à Henri IV. Dans cette lettre, vraiment curieuse, Amurath III s'exprime ainsi : « Nous vous invitons, ou plutôt nous vous enjoignons d'incliner vos chefs et rendre obéissance au magnanime entre les grands et très-puissants seigneurs, Henri, roi de Navarre, à présent empereur de France. Si vous persistez dans votre sinistre obstination, nous vous déclarons que vos vaisseaux et leurs équipages seront confisqués, et les hommes faits esclaves dans tous

« nos États et sur mer. C'est à la prière de l'ambassadeur de France, résidant près de nous, que nous avons donné à nos capitaines nos très-hauts et très-sublimes commandements, etc. » De Brèves parvint enfin, après plusieurs années de travaux, à conclure entre Henri le Grand et Achmet le fameux traité de 1604, par lequel il rétablit ou confirma tous les avantages que les traités précédents assuraient à la France, et y fit même ajouter considérablement. De Brèves reconnaît qu'il devait, en partie, l'ascendant qu'il avait sur les sultans et leurs ministres à son goût pour les lettres et la littérature orientale, et surtout à l'usage de la langue turque, qui lui était devenue très-familière. Il rapporta du Levant plus de cent volumes turcs et persans, qui sont aujourd'hui à la bibliothèque royale. Il fit graver à Rome, par les plus habiles artistes, des caractères orientaux avec lesquels on imprima, dans cette ville et à Paris, divers livres en langues orientales, et entre autres le traité de 1604, dont nous venons de parler, 1 vol. in-4° de 48 p., 1615. La plupart de ces impressions ont été exécutées par Étienne Paulin et G. Sionita, et portent sur leurs frontispices : *Ex typographia Savariana*. Ces caractères orientaux, acquis depuis par l'imprimeur Vitray pour le compte du roi de France, ne peuvent être comparés, pour leur beauté, qu'à ceux qu'un habile artiste français avait gravés pour l'imprimerie orientale des Médicis. (Voy. GRANJON.) Après avoir servi à l'impression de la *Polyglotte* du président le Jay, et à celle de quelques autres ouvrages moins importants, jusque vers l'an 1679, on cessa d'en faire usage, faute d'habiles imprimeurs; bientôt on les eut perdus, et on accusa Vitray de les avoir détruits, pour que sa *Polyglotte* demeurât comme un monument inimitable. Ainsi, pendant près d'un siècle, on ne put imprimer aucun texte arabe en France, et ce fut de Guignes qui retrouva enfin les poinçons et les matrices de ces beaux caractères, dans un dépôt de l'imprimerie royale. (Voy. le t. 1^{er} des *Notices et Extraits des manuscrits*.) De Brèves, ayant terminé son ambassade, partit de Constantinople en mai 1605. Il lui restait deux commissions délicates à remplir, c'était de faire exécuter à Tunis et à Alger les ordres qu'il avait obtenus du Grand Seigneur pour la délivrance des chrétiens et surtout des Français, et pour la restitution des vaisseaux et des effets pris par les corsaires de Barbarie. Déjà, à cette époque, les ordres du Grand Seigneur étaient peu respectés de ces pirates, lorsqu'ils ne s'accordaient pas avec leurs intérêts. Cependant de Brèves, trouvant à Tunis un pacha qu'il avait fait nommer et qui s'en souvenait, réussit, après des conférences tumultueuses où il eut risque de perdre la vie. A Alger, il eut affaire à un chérif-mufti qu'il avait fait condamner aux galères pour avoir donné un soufflet à un consul français, et qui eut aussi bonne mémoire que le pacha de Tunis : ce chérif-mufti essaya de faire assassiner de Brèves par des noirs, et parvint à rendre inutiles tous les efforts de son habileté et de son courage. Toujours avide de connaissances utili-

les, de Brèves saisit l'occasion de cette double mission pour visiter et observer la terre sainte, l'Égypte, les îles de l'Archipel, et une partie des côtes de l'Asie et de l'Afrique. Enfin, après un séjour de vingt-deux ans en Orient, il débarqua à Marseille, le 19 novembre 1606. Il fut nommé, en 1607, conseiller d'État et gentilhomme de la chambre, et envoyé l'année suivante à Rome, en qualité d'ambassadeur. De Brèves y résida six ans; les affaires qui l'occupèrent pendant son séjour furent le soin de maintenir à Rome l'équilibre entre la France et l'Espagne; les négociations relatives aux successions de Clèves et de Mantoue; celles qu'entraîna l'évasion du prince de Condé, et d'autres moins importantes. Toutes les lettres et pièces relatives à cette ambassade sont conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque royale, et forment 3 volumes in-fol., dont Gaillard a donné d'excellentes notices. Après la mort de Henri IV, de Brèves fut rappelé en France, et nommé, par la reine mère, gouverneur de Jean-Baptiste Gaston, frère unique du roi, premier gentilhomme de sa chambre, lieutenant de sa compagnie de deux cents hommes d'armes, et surintendant de sa maison. Lorsque le connétable de Luynes s'empara du pouvoir, le nouveau ministère écarta de Brèves qui lui faisait ombrage, et fit donner au comte du Lude la charge de gouverneur de Gaston. De Brèves empêcha son élève de faire auprès du roi des démarches en sa faveur; mais il se rendit chez le chancelier de Sillery, où il était mandé. Il y trouva le garde des sceaux du Vair et le président Jeannin, et leur tint un discours noble et fier: « Ce que j'ai fait (osa-t-il leur dire) mérite récompense et non oppression; si vous ne me voulez aider pour l'amour de moi, faites-le pour l'amour de vous-mêmes. Si c'est péché mortel d'honorer et révéler la mère du roi, j'avoue ma faute; je la dois néanmoins révéler comme mère de mon roi, et y suis tant plus obligé qu'elle m'a été bonne maîtresse. » Il finit par dire qu'il allait de ce pas se rendre prisonnier à la Conciergerie pour justifier sa vie. « Gardez-vous-en bien, lui dit le chancelier, vous offenseriez le roi. » Bientôt le roi parut, et le vertueux gouverneur lui remit la personne de Monsiur. Cet événement, dont de Brèves a écrit lui-même la relation, est rapporté à tort, par le président Hénault, à l'année 1617: il est du 25 avril 1618. Le règne du connétable de Luynes fut court; la reine mère reprit une partie de son ascendant sur l'esprit du roi. Cependant de Brèves ne fut point rétabli dans sa place de gouverneur de Gaston; mais on le nomma premier écuyer de la reine; sa terre de Brèves fut érigée en comté par des lettres patentes du mois de mai 1625; on le créa chevalier de l'ordre du St-Esprit, le 15 novembre de la même année. Il fut de l'assemblée des notables en 1626, entra au conseil des dépêches en 1627, et mourut à Paris en 1628. Son corps fut transporté près d'Arpajon, au couvent des Annonciades de St-Eutrope-lez-Chanteloup, dont il avait été fondateur. Outre la relation de ses voyages, publiée à Paris en 1628, in-4°, qui paraît érite d'après ses mémoires,

par Jacques du Castel, l'un de ses secrétaires, nous avons de de Brèves deux petits ouvrages précieux, dont le but est entièrement opposé; l'un est intitulé: *Discours abrégé des assurez moyens d'anéantir et ruiner la monarchie des princes ottomans*. Dans cet écrit, il suppose « que les Cosaques, qui « sont chrétiens et que nous nommons Russiens, « pourraient bien servir, au besoin, à inquiéter les « Turcs de leur côté: » voilà toute l'idée que l'on avait alors de cette vaste puissance des Russes qui joue aujourd'hui un rôle si important dans la politique de l'Europe et de l'Asie. Dans l'autre ouvrage, intitulé: *Discours sur l'alliance qu'a le roi avec le Grand Seigneur*, il fait voir de quelle utilité est cette alliance pour toute la chrétienté; et il l'a encore mieux prouvé par les services qu'il a rendus dans sa longue ambassade, que par cet écrit, qui, de même que le précédent, a été imprimé à la suite des voyages de l'auteur. De Brèves eut plusieurs enfants mâles, qui occupèrent des places importantes, et sa famille s'est perpétuée jusqu'à nos jours. W—R.

BREVET, né à la Rochelle, passa jeune à St-Domingue, où il fut secrétaire de la chambre d'agriculture au Port-au-Prince. Il y a publié un *Essai sur la culture du café, avec l'histoire naturelle de cette plante*, 1768, in-8°, ouvrage précieux, et qui est le résultat de trente-cinq ans d'observations. Brevet a aussi publié un *Mémoire sur la culture du gingembre*. C. M. P.

BREVINT (DANIEL), théologien protestant, né à Jersey, en 1616, reçut sa principale éducation à l'université de Saumur, d'où il passa à celle d'Oxford. Nommé, en 1638, associé du collège de Jésus à Oxford, il en fut expulsé ensuite par les commissaires du parlement, pour avoir refusé de reconnaître le *covenant*, et retourna dans sa ville natale. Cette place étant tombée au pouvoir de l'armée parlementaire, Brevint s'enfuit en France, et devint pasteur d'une congrégation protestante en Normandie. Peu de temps après le vicomte de Turenne le nomma son chapelain. Il fut un des théologiens employés dans le projet dont on s'occupait alors de concilier les religions protestante et catholique; « ce qui lui donna, dit-il, l'occasion de pénétrer dans tous les coins de l'église de Rome. » Après la restauration, Charles II, qui l'avait connu dans son exil, lui donna une prébende dans l'église de Durham. Il prit, en 1662, le degré de docteur en théologie à Oxford, fut nommé doyen de Lincoln en 1681, et mourut en 1693. On a de lui, entre autres ouvrages: 1° *Missale romanum, ou la profondeur et le mystère de la messe romaine mis à découvert, et expliqué en faveur des chrétiens réformés et non réformés* (en anglais), Oxford, 1672; 2° *le Sacrement et le Sacrifice chrétien*, etc. (en anglais), Oxford, 1675, imprimé pour la troisième fois à Londres, en 1759; 3° *Eucharistiæ christianæ Præsentia realis, et pontificia ficta; luculentissimis non testimoniis modo, sed etiam fundamentalis, quibus fere tota SS. Patrum theologia nititur, hæc explosa, illa suffulta et asserta*. Les ouvrages de Brevint sont

estimés des protestants, et en général dirigés spécialement contre les catholiques romains. X—s.

BREVIO (JEAN), l'un des bons écrivains de ce 16^e siècle, qui fut pour l'Italie ce qu'a été pour la France celui de Louis XIV, était né à Venise, d'une famille plébéienne. Tout ce qu'on sait de sa vie, c'est qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique. Ce n'est que par conjecture qu'on croit qu'il était, en 1543, chanoine du chapitre de Ceneda. Il avait habité Rome pendant plusieurs années, et il aimait à se rappeler le bonheur dont il avait joui dans les sociétés les plus brillantes et les plus spirituelles. A beaucoup d'érudition il joignait un esprit fin et délicat, le goût des plaisirs et un amour très-vif pour les arts. Il écrivait également bien en vers et en prose; mais, préférant au soin de sa réputation une vie molle et tranquille, jamais il n'a composé que des ouvrages très-courts. Il en a publié lui-même le recueil, sous ce titre : *Rime con alcune prose*, Rome, 1545, in-8°. Ce petit volume est très-rare. Suivant Haym (*Biblioth. italiana*), il en existe des exemplaires avec la date de 1555. Les *Rime* de Brevio ne consistent guère que dans les *canzone* que ses amis s'empressaient de mettre en musique. Elles ont été reproduites en partie dans la *Raccolta di Rime diverse* de Domenichi, 1546, in-8°. Ses ouvrages en prose sont les plus importants. C'est une traduction de la harangue d'Isocrate à Nicoclès sur le gouvernement, imprimée d'abord à Venise en 1542, in-8°, et qu'on retrouve dans la *Raccolta di Orazioni* de Sansovino; puis un traité *della Vita tranquilla*, dédié par l'auteur à Marc Ant. Genova, professeur de philosophie à Padoue et son intime ami; et enfin six nouvelles dans le genre de celles de Bocace et que ce grand écrivain n'aurait pas désavouées. La 6^e, *Belphegor*, fut réclamée, quatre ans après, par le Doni, pour Machiavel; et elle est restée à ce dernier, quoiqu'on ne puisse pas affirmer qu'il en soit bien réellement l'auteur: car comment supposer qu'un homme aussi peu soigneux de sa gloire que Brevio eût voulu se rendre coupable d'un plagiat qu'il était si facile de découvrir? On retrouve les nouvelles de Brevio dans les *Cento Novelle* de Sansovino, qui s'est dispensé de faire connaître les auteurs dont il a composé son recueil. Trois seulement ont été reproduites dans le *Novellero italiano*, Venise, 1754, t. 2, p. 257. Comme les moindres particularités offrent de l'intérêt quand il s'agit d'un écrivain distingué, le célèbre Apostolo Zeno n'a pas dédaigné de faire mention, dans ses notes sur la *Bibl. dell' eloquenza* de Fontanini, d'un exemplaire des *Rime* de Pétrarque, éd. d'Aldé, 1551, in-8°, dont les marges étaient entièrement couvertes de notes de la main de Brevio. On trouve quelques lettres de notre auteur dans les *Lettere volgari* publiées par Paul Manuce, et dans la *Nuova Scelta di lettere*, 1574, in-8°. Le Doni, dans sa *Libreria*, lui attribue un traité *della Creanza di prelati*; mais on peut le croire inédit, puisqu'il n'est cité par aucun autre catalogue. W—s.

BREWER (HENRI), né dans les premières années du 17^e siècle, dans le duché de Juliers, étudia

les belles-lettres au collège des Trois-Couronnes, à Cologne, et y prit le degré de licencié en théologie. Il fut successivement vicaire et chapelain de la collégiale de Bonn, recteur de l'église des religieuses de Nazareth, et enfin curé de St-Jacques, à Aix-la-Chapelle, où il mourut vers 1680. Il a continué jusqu'en 1672 l'*Historia universalis rerum memorabilium ubique pene terrarum gestarum*, qu'Adolphe Brachellius avait commencée (depuis 1612 jusqu'en 1651) et que Christian-Adolphe Thundenus avait poursuivie jusqu'en 1660. Les deux continuateurs sont fort éloignés du mérite du premier auteur. Cette histoire universelle a été imprimée à Cologne, en 1672, 6 vol. in-8°. On a encore de Henri Brewer : *Thomæ a Kempis Biographia*, Cologne, 1681, in-8° de 79 p. C. T—v.

BREWER (SAMUEL), botaniste anglais, mérite, par sa liaison intime avec le célèbre Dillenius, qu'il aida beaucoup dans la composition de son *Synopsis*, d'être placé au rang des hommes qui ont le plus contribué aux progrès de la botanique en Angleterre. Originaire de Trowbridge, dans le Wiltz, Brewer s'adonna d'abord au commerce, prit un intérêt dans une manufacture de draps, fit de mauvaises affaires, et dut au dérangement de sa fortune de pouvoir consacrer de longs loisirs à la culture des sciences naturelles. En 1726, il suivit Dillenius dans le pays de Galles, à Anglesey, à l'île de Man, résida plusieurs années à Bangor, à Snowdon, rassembla des échantillons de tout ce qu'il trouvait de rare ou d'inconnu, et mit de la sorte Dillenius à même de livrer au public, en 1741, son *Historia muscorum*. Brewer, n'ayant qu'un patrimoine fort modique, était alors fixé à Bradford, où Richardson, qui habitait près de là, l'aidait de ses bienfaits. Il y vécut très-retiré depuis 1728 jusqu'en 1745, époque de sa mort. On trouva dans ses papiers un *Guide du botaniste* presque terminé. Les naturalistes du pays regrettaient beaucoup que cet ouvrage n'eût point paru. B—N.

BREYDEL (CHARLES), peintre, surnommé le Chevalier, parce qu'il sortait de la famille des Breydel de Bruges, qui passaient pour être d'une ancienne noblesse, quoiqu'ils exerçassent le métier de boucher, naquit à Anvers en 1677. Après avoir étudié trois ans chez Pierre Rysbræck, bon paysagiste, il visita Francfort, Nuremberg, la cour de Hesse-Cassel, où travaillait son frère François Breydel, et vint à Amsterdam. Il n'avait été d'abord en Allemagne que dans le dessein de se rendre à Rome; mais, naturellement inconstant, il se mit à travailler pour un marchand de tableaux, qui lui fit copier plusieurs vues du Rhin, d'après Jean Griffler. Cette étude le mit en état de peindre d'après nature. Il revint à Anvers, s'y maria, et eut ensuite la bassesse d'abandonner sa femme avec cinq enfants. Il travailla dans d'autres villes, dit Descamps, sans jamais parler de sa famille, et peut-être même sans y penser, se donnant des airs de grand seigneur, et dépensant tout ce qu'il gagnait avec une excessive prodigalité. En 1727, il se rendit à Gand, et bientôt les amateurs les plus distingués lui demandèrent des tableaux. Toujours inquiet, irrésolu, il revint à

Bruxelles, puis se rendit de nouveau à Gand en 1737. Sa prodigieuse facilité lui permettait de satisfaire les désirs d'un grand nombre de personnes. Une gouvernante fut sa compagne jusqu'à sa mort, et il ne parut jamais se rappeler qu'il était époux et père. Il mourut à Gand, le 4 novembre 1744, à 67 ans. Ce peintre eut trois manières distinctes : d'abord il peignit, comme on l'a dit, dans le goût de Griffler; ensuite, voyant que celui de Breughel de Velours (*voy. ce nom*) était à la mode, il essaya de voir la nature comme ce maître l'avait vue; enfin il prit le parti de peindre d'après son propre sentiment, retenant cependant quelque chose de ses deux premières manières. Il profita aussi de quelques estampes de van der Meulen, et poussa même l'imitation jusqu'à devenir le plagiaire de ce maître. Descamps, qui loue la touche et l'harmonie de la plupart de ses tableaux, dit « que, si Breydel eût plus souvent consulté la nature, ils seraient sans prix. » Il en indique plusieurs placés dans divers cabinets des Pays-Bas, et deux à Rouen. Le musée du Louvre n'en possède aucun. — *François BREYDEL*, frère de Charles, naquit à Anvers, le 8 septembre 1679. Il peignit d'abord le portrait avec tant de succès qu'il fut nommé peintre de la cour de Hesse-Cassel. Des *Conversations*, des *Assemblées*, des *Fêtes* qu'il peignit ensuite, plurent également, et il était très-occupé en Allemagne, lorsque, tourmenté peut-être par l'humeur inquiète qui avait dominé son frère, il se rendit à Londres. Ses ouvrages y furent estimés; et, de retour dans sa ville natale, il y mourut le 2 novembre 1750, à 71 ans. On vante la composition, la couleur et la vérité de ses tableaux; ils sont peu connus en France.

D—T.

BREYDENBACH (BERNARD DE), doyen de l'église de Mayence, dans le 13^e siècle, fit un voyage à Jérusalem et au mont Sinaï, dont il fit imprimer la relation en latin : *Opusculum sanctarum peregrinationum in montem Syon, ad venerandum Christi sepulchrum in Jerusalem, atque in montem Sinai ad divam Virginem et martyrem Katharinam*, Mayence, 1486, in-fol., goth., fig.; réimprimé à Spire en 1490 et 1502. Cette dernière édition, plus complète que la précédente, a pour titre : *Peregrinatio Hierosolymitana ad sepulchrum Domini et Kathariniana ad montem Sinai, per varias partes Orientis, cum iconibus*, goth., fig. On connaît deux traductions françaises de cet ouvrage. La première, donnée par Jehan Hersin, religieux augustin, est intitulée : *Voyage et Pèlerinage d'outremer au saint sépulchre de Hiérusalem et de madame Ste. Catherine au mont Synai* (Lyon), 1489, in-fol., goth., fig. La seconde, de Nicole le Huen, ne peut guère être considérée que comme une imitation; car, bien que l'auteur français ait suivi, chapitre par chapitre, le voyageur allemand, et qu'il en ait copié les figures en conservant le fond de l'original, il y a presque toujours ajouté du sien. (*Voy. HUEN*.) Le voyage de Breydenbach a été aussi traduit en allemand, Mayence, 1486, in-fol., fig., et en flamand, *ibid.*, et même format. Toutes ces éditions sont ornées de figures grossièrement gravées sur bois : celles de l'édition

V.

de 1686 sont les mieux gravées et les plus complètes; il y en a six de vues topographiques, cinq de costumes, et une d'animaux, outre la grande carte de la terre sainte. On croit que le voyage de Breydenbach est le plus ancien livre où l'on ait imprimé l'alphabet arabe : on y trouve cinq autres alphabets orientaux, plus ou moins défigurés, qui n'ont pas moins été copiés pendant près de deux siècles par tous les compilateurs de ce genre, et jusque dans la collection de Colletet, en 1660. Breydenbach donne aussi un petit vocabulaire d'environ deux cent trente mots turcs, les plus usuels.

V—VE.

BREYÉ (FRANÇOIS-XAVIER), jurisconsulte lorrain, né à Pierrefort, en 1694, mourut le 31 octobre 1756, à Nancy, où il était venu demeurer en 1616. Breyé joignait à une parfaite connaissance des lois et des coutumes beaucoup d'érudition littéraire. Philosophe, théologien, jurisconsulte, bibliophile, en même temps qu'il plaidait avec distinction devant la cour souveraine de Lorraine et de Bar, il occupait l'emploi de garde des livres du prince. Un jour de chaque semaine, les avocats du barreau de Nancy se réunissaient chez lui pour discuter sur des matières de droit. Ces assemblées, commencées au mois de février 1718, donnèrent lieu aux conférences académiques tenues depuis. Breyé en était l'âme : il présentait même en un corps de doctrine le sujet suivant mis en discussion chez lui : 1^o *Dissertation sur le titre 10 des coutumes générales, anciennes et nouvelles du duché de Lorraine*, Nancy, 1725, in-12. Breyé a encore publié : 2^o *Traité du retrait féodal et du retrait lignager*, Nancy, 1753-1756, 2 vol. in-4^o, écrit profondément pensé, dans lequel sont examinés les points les plus curieux du retrait lignager et plusieurs autres questions importantes. Ce fut à la prière de Léopold, duc de Lorraine, que Breyé le composa. 3^o *Amusements du sieur Breyé, consistant en la guerre d'Antoine, duc de Lorraine, contre les Rustauds; l'histoire de la sibylle de Marsal; Dialogue sur les faveurs de l'amour et diverses pièces de poésies*, *ibid.*, 1755, in-4^o, recueil en vers et en prose dans lequel se trouvent une traduction de la *Guerre des Rustauds* de Laurent Pilladius, l'*Histoire de la sibylle de Marsal*, tirée de Richerius, moine de Senones, et plusieurs autres pièces curieuses. 4^o *Ode sur le retour de S. A. R. François IV*, en 1729, *ibid.*, in-4^o. 5^o *Idylle sur l'absence de S. A. R. et de Monseigneur*, *ibid.*, 1736, in-4^o. 6^o *Cantate sur le mariage de S. A. R.*, en 1736, *ibid.*, in-4^o. Breyé est encore auteur de l'*Index de l'ordonnance de Lorraine* et d'un commentaire inachevé sur les lois de Beaumont, texte fort curieux pour l'histoire des franchises du pays et dont on a tout lieu de regretter la perte. Les vers de Breyé sont médiocres; mais il y mettait peu d'importance, et n'en composait que pour se délasser de travaux plus solides.

B—N.

BREYER (REMI), docteur de Sorbonne, chanoine et promoteur de Troyes, où il était né en 1669, et où il mourut le 29 décembre 1749, après avoir partagé toute sa vie entre la prière et l'étude. On a de lui les ouvrages suivants : 1^o traduction

des *Lettres de St. Loup, évêque de Troyes, et de St. Sydoine, évêque de Clermont*, Troyes, 1706, in-12. 2° *Catéchisme des riches*, ibid., 1711, in-8°, fait à l'occasion de l'hiver de 1709. 3° *Mémoire où l'on prouve que la ville de Troyes en Champagne est la capitale de la province*, ibid., 1725, in-4°. Ce mémoire, plein de recherches, termina définitivement le différend à l'avantage de la ville de Troyes, contre celle de Reims. 4° *Vita S. Aderaldi*, ibid., 1724, in-12. Cette vie, composée par un auteur contemporain (anonyme), est précédée d'une préface, où l'éditeur discute quelques points intéressants de l'histoire ecclésiastique de Troyes dans le 10^e siècle. 5° *Vies de St. Prudence, évêque de Troyes, et de St. Maure, vierge*, avec des éclaircissements curieux, Paris, 1725, in-12. 6° *Défense de l'Église de Troyes, sur le culte qu'elle rend à St. Prudence*, ibid., 1756, in-12. C'est une réponse aux journalistes de Trévoux, qui avaient critiqué l'ouvrage précédent. 7° *Nouvelle Dissertation sur les paroles de la sainte Eucharistie où l'on montre que les liturgies orientales sont conformes la romaine*, etc., ibid., 1758, in-8°, pour prouver, contre le P. Lebrun, que les Grecs et les Latins avaient dans tous les temps renfermé la forme de la consécration dans ces paroles : *Hoc est*, etc. Breyer avait travaillé au nouveau *Bréviaire de Troyes*, sous de Chavergny. Il fit plusieurs écrits contre le *Missel* de Bossuet, successeur de ce dernier; mais ils n'ont pas vu le jour. Il a encore laissé en manuscrit une *Histoire chronologique et dogmatique des conciles de la province de Sens*, et des *Annales de la ville de Troyes*. Cet homme savant et laborieux avait recueilli d'anciens faits, observé de vieilles traditions, tenu un journal exact des événements passés sous ses yeux pendant une longue carrière : de tous ces matériaux, il avait composé des mémoires qui ont servi de base aux *Éphémérides Troyennes* de Grosley, et à tout ce que ce dernier a écrit sur l'histoire de son pays. Grosley lui en a témoigné sa reconnaissance, en donnant au public son *Éloge historique et critique* (Troyes), 1753, in-12. On y trouve l'analyse et le catalogue de ses ouvrages. T—D.

BREYN (JACQUES), botaniste du 17^e siècle, naquit à Dantzick, le 14 janvier 1657, et mourut dans cette ville le 25 janvier 1697. Il était négociant, et jouissait d'une fortune assez considérable; mais il manifesta dès son enfance un goût décidé pour la botanique; il en reçut les premières notions de Mentzell; il alla ensuite étudier à Leyde, et retourna plusieurs fois dans la suite en Hollande, où il avait des parents, pour y recueillir des plantes rares. Il en fit aussi venir de différentes contrées de l'Europe. Il se lia d'amitié avec les principaux amateurs, principalement avec Jérôme Beverning, curateur de l'université de Leyde. Bientôt il se détermina à faire connaître les plantes qu'il avait admirées dans les jardins de Hollande, et celles qu'il avait cultivées dans le sien. Il les fit peindre avec beaucoup de soin, et graver de manière à surpasser tout ce qui avait été fait jusqu'alors; puis, en 1668, il en publia une centurie sous ce titre :

Jacobi Breynii plantarum exoticarum aliarumque minus cognitarum, Centuria prima, Dantzick, 1678, in-fol., fig. On trouve à la fin l'histoire du thé, par le docteur Ten Rhijne. Breyn avait d'abord composé son ouvrage en allemand; mais, à l'exemple de Descartes, dit-il, il voulut le faire traduire en latin. Voyant que la personne qu'il en avait chargée n'entendait rien à la botanique ni à la médecine, il entreprit lui-même ce travail, et pour donner aux diverses parties de son ouvrage toute la perfection possible, il le fit imprimer dans sa propre maison. Il annonça la continuation de ce recueil en publiant deux catalogues des plantes qui devaient composer les centuries suivantes, sous ces titres : *Prodromus primus*, 1680, avec 5 planches; et *Prodromus secundus*, 1689, à Dantzick, et tous deux in-4°. Ces deux opuscules étant devenus très-rares, Philippe Breyn, son fils (*voy. l'art. suiv.*), les fit réimprimer en un seul volume, 1759, avec des notes et 50 planches, qu'avait préparées l'auteur; il y joignit son portrait et sa vie, écrite par Daniel Seyler. Il paraît que les infirmités, qui furent le partage des dernières années de Jacques Breyn, l'empêchèrent de mettre ses projets à exécution. Il mourut en 1697, laissant de nombreux matériaux, qui passèrent entre les mains de Philippe. Il en avait publié quelques parcelles dans les *Éphémérides des Curieux de la nature*. Elles consistent en vingt-cinq dissertations sur des plantes exotiques très-curieuses. Les plantes dont Breyn a publié la description et de bonnes figures lui méritent une place distinguée parmi les botanistes du second ordre. Plumier lui avait consacré un genre, sous le nom de *Breynia*; mais, dans une notice historique qu'il donne à cette occasion sur Breyn, il commet une erreur, qui a été répétée depuis, en disant que le reste des centuries déjà préparées ne fut pas publié, ayant été détruit par un incendie qui consuma la maison de Breyn. Il paraît que Plumier a fait une méprise, attribuant à Breyn l'accident arrivé à son compatriote et ami, le célèbre astronome Hevelius. Linné ayant jugé convenable de réunir le genre *Breynia* à celui du câprier, ce savant, recommandable à beaucoup d'égards, se trouve maintenant privé de cet honneur, qu'on a prodigué à des botanistes qui ne le valaient pas. D—P—s.

BREYN (JEAN-PHILIPPE), fils du précédent, naquit à Dantzick en 1680, et mourut en 1764. Il étudia la médecine à Leyde, et y prit le bonnet de docteur. A l'exemple de son père, il cultiva la botanique et les diverses autres parties de l'histoire naturelle. Il fut membre de la société royale de Londres, et de l'académie des Curieux de la nature, dans laquelle il prit le surnom de *Callimaque*. Il a donné à ces deux sociétés savantes plusieurs mémoires intéressants. En 1705, il fit un voyage en Italie, pendant lequel il s'occupa principalement à faire des recherches sur la botanique et sur l'histoire naturelle de ces belles contrées. Ses *Observations* furent adressées, en forme de lettres, à la société royale de Londres; elles ont été insérées dans le 27^e vol. des *Transactions philosophiques*. On a aussi de lui plusieurs ouvrages : 1° de *Radice gin-*

seng, scu nisi, et chrysanthemo bidente Zeylanico, acmella dicto, Leyde, 1700, in-4°; Dantziak, 1700, 1751. C'est une courte dissertation sur quelques plantes exotiques dont on vantait beaucoup les vertus : il la reproduisit à la suite de l'édition qu'il donna des deux *Prodromus* de son père, 1759, in-4° (*Voy. l'art. précéd.*). 2° *De Fungis officinalibus*, Leyde, 1702, in-4° : c'est un traité des champignons d'usage. 3° *Historia naturalis cocci radicum tinctorii, quod Polonicum vulgo audit, præmissis quibusdam coccum in genere et in specie, coccum ex illice quod grana kermes, et alterum Americanarum quod cochinnilla Hispanis dicitur, spectantibus*, Dantziak, 1751, in-4°, fig. C'est l'histoire naturelle de la cochenille de Pologne, nommée communément *Coccus Polonicus*, petit insecte vivant sur la racine d'une plante, et qui est plein d'un sue pourpre employé dans la teinture ; on y trouve aussi la description des espèces de l'Amérique qui produisent la cochenille du commerce. Ces observations sur la cochenille ont été réimprimées, avec un supplément, dans les *Act. Curios naturæ*, 1755. 4° *Schediasma de echinis*, Dantziak, 1752. 5° *Dissertatio de polythalamis, nova testaceorum classe; adjicitur commentarius de Belemnitis Prussicis*, Dantziak, 1752, in-4°. 6° Il publia, en 1726, une dissertation en latin sur le prétendu agneau végétal de Tartarie (*Agnus Scythicus*), appelé vulgairement *Borametzk* ; il reconnut très-bien que c'était une portion de plante ; mais il avoue qu'il n'a pu parvenir à découvrir à quel genre se rapportait ce végétal, dont beaucoup d'auteurs ont parlé, et que l'on croyait être un zoophyte, sur le récit exagéré de quelques voyageurs crédules et aimant le merveilleux. On sait positivement aujourd'hui que c'est une espèce de fougère (*Polypodium Borametzk*), dont la souche, étant d'une forme irrégulière, et couverte d'une substance brune semblable à de la laine, a quelque ressemblance avec un agneau : c'est ce qui a donné lieu à cette fable. Le mot *Borametzk*, eslavon d'origine, est le nom qu'on donne aux peaux d'agneau d'Astracan, fourrure très-estimée chez les Turcs. Jean-Philippe Breyn est auteur de la savante préface de l'édition de la *Flora quasimodogenita*, donnée par Helwig. (*Voy. ce nom.*) Cette préface contient le catalogue des auteurs prussiens et polonais qui ont écrit sur l'histoire naturelle.

D—P—s.

BREZ (JACQUES), né dans les vallées du Piémont, en 1774, résida quelque temps à Utrecht, mourut en 1798, à Middelbourg, où il était ministre de la religion protestante. On a de lui, en français : 1° *Flore des insectophiles*, précédée d'un discours sur l'utilité de l'étude de l'insectologie, Utrecht, 1791, in-8°. 2° *Voyage intéressant pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, dans le goût du recueil de M. Campe*, Utrecht, 1792, in-8°. Ce volume contient la relation des îles Pelew. Brez se proposait, en 1795, de faire réimprimer ce volume, et d'en publier deux nouveaux ; nous ignorons s'il a exécuté son projet. 3° *Histoire des Vaudois, habitant les vallées occidentales du Piémont,*

Lausanne, Leyde et Paris, 1797, 2 vol. in-8° (1). L'auteur, élevé dans la religion vaudoise, a écrit son ouvrage avec chaleur, méthode et clarté. Parmi les pièces qu'il a jointes à son histoire, on remarque des fragments d'un poème en langue vaudoise datés de l'an 1100, et la traduction du catéchisme des Vaudois, composé par leurs barbes ou pasteurs, au commencement du 12^e siècle.

A. B—r.

BRÉZÉ (PIERRE DE), grand sénéchal d'Anjou, de Poitou et de Normandie, suivit le roi Charles VII, en 1440, lorsqu'il alla secourir la ville de St-Maixent. Il se trouva au siège du Mans en 1447, et aida à toutes les conquêtes de ce prince en Normandie, aux sièges de Conches, du Pont-de-l'Arche, de Verneuil, de Pont-Audemer, de Mantes, de Vernon et de Rouen, dont il fut fait gouverneur. Il se trouva, en 1450, à la bataille de Formigny. Charles VII le chargea de commander une expédition qu'il méditait contre l'Angleterre, et dont le but était de chasser les Anglais de Calais et du comté de Guines, qu'ils possédaient encore en France. Pierre de Brézé partit de Honfleur avec une flotte, en 1457, et débarqua à Sandwich, à la tête de 4,000 soldats. Il attaqua la place par terre et par mer, la prit, la pillait ; se rembarqua sans aucune perte, quoique harcelé par 2,000 Anglais, qu'il repoussa toujours, et il ramena à Honfleur trois gros vaisseaux qu'il avait pris, et sa flotte chargée de butin et de prisonniers ; mais Charles VII mourut, et Louis XI ne traita pas Pierre de Brézé avec autant de bienveillance que son père. Ce prince soupçonneux le fit renfermer au château de Loelles, d'où il ne sortit qu'après avoir consenti au mariage de son fils, Jacques de Brézé, avec une sœur naturelle du roi (Charlotte, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel), que son mari surprit depuis en adultère, et tua de sa propre main (2). Peu de temps après, Louis XI le choisit pour commander le faible secours qu'il accorda à Marguerite d'Anjou (3). Brézé eut d'abord quelques succès, mais bientôt, forcé de ville en ville, il fut réduit à

(1) Barbier (*Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*) attribue l'*Histoire des Vaudois* à un autre Jacques Brez, mort en Zélande, vers 1810. Cu—s.

(2) Louis XI, à son avènement, eut l'imprudence de mettre contre lui Brézé, qui, du côté de la Normandie et du Poitou, n'était pas moins puissant sur terre que sur mer. « Lui seul, dit M. Michelet (*Histoire de France*, t. 6), tenait en main le fil brouillé des affaires anglaises ; il avait toujours des agents là-bas qui suivaient la guerre civile, assistaient aux batailles. Les Anglais l'estimaient, parce qu'il leur avait fait beaucoup de mal. Il aurait fort bien pu, se voyant perdu, les faire descendre dans sa Normandie, où il avait « à commandement les évêques et les seigneurs. » D—R—r.

(3) Tout semble prouver, au contraire que Louis XI n'agit pas aussi directement, quoique le résultat fût le même. Après avoir prêté 20,000 liv. à Marguerite d'Anjou, et lui avoir fait prêter 60,000 écus par la Bretagne, « il ne lui donnait pas un soldat, continue M. Michelet (*ibid.*). Qu'elle en levât, si elle voulait. Par qui « en levait-elle ? Par un homme qui passait pour l'ennemi du roi, par « M. de Brézé, naguère grand sénéchal de Normandie, qui sortait « à peine de prison. Sans mission, et comme aventurier, il menait « en Ecosse les nobles et les châtellains normands ; c'était une affaire « faire normande, écossaise, à peine française, et si Brézé voulait « se faire tuer là-bas, le roi s'en lavait les mains. » Au surplus, maint contemporain y fut trompé ; car Chastellain, historien qui vivait à la cour des ducs de Bourgogne, croit que le roi envoya Brézé en Ecosse, « ainsi que Peleus Jason en Colchos, pour en être « quitte. » D—R—r.

fuir seul avec la reine et ses enfants. L'historien Monstrelet dit qu'il était avec cette princesse lorsque, rencontrés par deux voleurs, elle se jeta dans un bois, et que, ne pouvant échapper à un troisième qui se présentait, elle lui dit, avec autant de confiance que de succès : « Tiens, mon ami, sauve le fils de « ton roi. » Louis XI ne demanda pas compte à Pierre de Brézé d'un mauvais succès dont il n'était pas responsable; il paraît même qu'il avait à la cour autant de crédit que d'autorité (1). Lorsque la guerre du bien public éclata, en 1465, le roi le consulta, et son avis fut qu'on allât chercher le comte de Charolais, au lieu de l'éviter, et qu'on lui livrât bataille; mais Louis XI craignit que de Brézé ne fût d'intelligence avec les ennemis, et le lui laissa apercevoir. Le sénéchal, qui commandait l'avant-garde, dit à quelqu'un de ses privés, rapporte Comines : « Je les mettrai aujourd'hui si près l'un de l'autre, « qu'il sera bien habile qui les pourra démêler. » En effet, la bataille de Monthéry se donna le 14 juillet 1465, et Pierre de Brézé y fut tué des premiers (2). Les ennemis même firent son éloge, et Olivier de la Marche, qui suivait le parti de Bourgogne, dit dans ses *Mémoires*, à l'occasion de cette journée : « Mon dit « seigneur de Charolais garda ce jour le champ de « bataille, et le lendemain se logea à Monthéry, où « nous trouvâmes sur de la paille le corps mort du « sénéchal (qui fut grand dommage). » Pierre de Brézé joignait à la bravoure et à l'audace une gaieté piquante et spirituelle. Louis XI avait coutume de dire que tout son conseil était dans sa tête, et, en effet, ce prince ne prenait jamais avis que de lui-même. Un jour, à la chasse, le sénéchal vit le roi monté sur une petite haquenée : « Sire, lui dit-il, je « ne pense pas qu'il se puisse voir un cheval de plus « grande force que cette haquenée; car elle porte « Votre Majesté et tout son conseil. » S—Y.

BREZÉ (DREUX-). Voyez DREUX-BREZÉ.

BREZILLAC (JEAN-FRANÇOIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Fanjaux (Aude), le 12 avril 1710, fit profession le 26 novembre 1727. Il était neveu de D. Jacq. Martin (voy. ce nom), et fut chargé de la continuation de son *Histoire des*

Gaules et des conquêtes des Gaulois. Le 1^{er} volume avait paru en 1752, in-4°; Brezillac publia le 2^e en 1754, et, dans un avertissement, il donne le détail de la vie et des ouvrages de son oncle. Ce 2^e volume ne va que jusqu'à l'an 526 de Rome (228 avant J.-C.). On y trouve un dictionnaire géographique, topographique des Gaules, qui, ainsi que le remarque D. Tassin, eût été mieux placé à la tête ou à la fin de tout l'ouvrage. Brezillac est mort le 11 juin 1780. Il avait, avec D. Antoine-Joseph Pernetti, traduit de l'allemand le *Cours de mathématiques* de Wolf, 1747, 3 vol. in-8°, ouvrage qui, au moyen des additions des traducteurs, a été longtemps ce que nous avions de mieux en ce genre. On prétend aussi qu'il a eu part au *Dictionnaire ecclésiastique et canonique portatif*, par une société de religieux et de jurisconsultes, Paris, 1769, 1 vol. in-8°, réimprimé plusieurs fois.

A. B—T.

BRIAL (DOM MICHEL-JEAN-JOSEPH), l'un des derniers membres de cette illustre congrégation de St-Maur, qui a rendu tant de services aux lettres et à l'histoire, naquit à Perpignan, le 26 mai 1745. A dix-huit ans, il embrassa la règle de St-Benoît, et prononça ses vœux en 1764, dans l'abbaye de la Daurade, à Toulouse. Sur l'invitation de ses supérieurs, il vint, en 1771, à Paris seconder D. Clément, resté seul chargé de continuer le *Recueil des historiens de France* (voy. CLÉMENT), et il eut part à la publication du 12^e et du 15^e volume, qui parurent en 1786. La suppression des ordres religieux interrompit tous les grands travaux littéraires entrepris par les bénédictins. Lorsqu'il fut question de les reprendre, D. Brial, qui n'avait pas cessé de se livrer à l'étude de nos anciens monuments avec une ardeur infatigable, se chargea seul de poursuivre la publication du précieux recueil de nos historiens, et il en mit au jour le 14^e volume, en 1806. L'année précédente, il avait remplacé Villoison à l'Institut dans la classe d'histoire, qui plus tard reprit son titre d'académie des inscriptions. Quoiqu'il fût occupé presque exclusivement de rassembler des matériaux pour le *Recueil des historiens de France*, il ne laissa pas de coopérer à la continuation de l'*Histoire littéraire*, commencée par D. Rivet (voy. ce nom), ainsi qu'aux *Notices et Extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*. Il trouvait en même temps le loisir de payer son tribut à l'académie par des dissertations qui se distinguent non moins par une critique rigoureuse que par la profondeur des recherches. Personne n'était plus versé dans l'histoire du moyen âge; et comme, le remarque un de nos biographes, tandis qu'il aurait été peut-être fort embarrassé de nommer le ministre avec lequel il était obligé de correspondre, il aurait pu retrouver dans sa mémoire les noms des évêques et des seigneurs du 12^e siècle, en indiquant l'année de leur prise de possession. Ce laborieux savant mourut à Paris, le 24 mai 1828, à l'âge de 83 ans. Peu de temps avant sa mort, il avait fondé deux écoles gratuites dans les communes de Baixas et Pia, arrondissement de Perpignan, lieux de naissance de son père et de sa mère. Sa coopération au *Recueil des*

(1) Le roi pouvait croire avoir gagné Brézé; il venait de lui rendre l'autorité en Normandie, de le faire de nouveau capitaine de Rouen, grand sénéchal le plus puissant que jamais, ses jugements devant être sans appel.

D—R—R.

(2) Il paraît que Brézé engagea la bataille de Monthéry contre l'ordre du roi. Placé à la tête de l'avant-garde de l'armée royale, il occupait la hanture de Monthéry. Le roi attendait des renforts de Paris; les Bourguignons, craignant qu'ils n'arrivassent, résolurent de forcer la main aux amis qu'ils pouvaient avoir dans l'armée royale, puisqu'ils n'osaient venir à eux; ils marchèrent sur Brézé, lequel, docile à cet appel, descendit en bataille contre l'ordre du roi. Allait-il combattre pour ou contre Louis XI lorsqu'il fut tué? Rien ne porte à adopter une opinion plutôt qu'une autre; c'était un politique indifférent, qui, après avoir tant vu et tant fait, n'en était que plus disposé à se moquer de tout. Un moment avant la bataille, le roi l'avait fait venir, et lui avait demandé s'il était vrai qu'il eût donné sa signature aux princes : « Ils ont l'écrit, répondit en souriant Brézé, le corps vous restera. » Il resta en effet; il fut le premier homme tué, *justice de Dieu aidée de Louis XI*, si l'on en croit Amelgard. Politique, général, législateur, du moins il voulut l'être, sous Charles VII, Brézé s'était fait donner un mémoire pour réformer la procédure. Il était poète aussi. Son tombeau existe encore dans la cathédrale de Rouen.

D—R—R.

historiens de France est le premier titre littéraire de D. Brial; il en a publié 5 vol. (14-18), et il a laissé des matériaux pour le 19°. MM. Daunou et Naudet sont chargés de terminer ce recueil de nos annales (1). D. Brial a eu part à la publication des vol. 15 à 16 de l'*Histoire littéraire de la France*. Dans les *Notices des manuscrits*, il a donné : *Notice des lettres à Étienne*, abbé de St-Euverte d'Orléans, puis de Ste-Geneviève à Paris, et évêque de Tournay, t. 10, p. 66. — *Sur les Poésies de Serlon*, chanoine de Bayeux au 12^e siècle, oublié par les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (2), t. 11, p. 165. On lui doit encore : *Eloge historique de D. Labat*, religieux bénédictin, Paris, 1803, in-8°; *Notice historique sur la découverte d'un tombeau à l'abbaye de St-Denis*, en 1812, Paris, 1818, in-8° (5). Ces deux opuscules ont été tirés à petit nombre. Il a été l'éditeur du *Supplément aux Œuvres de Laberthonie*, publié en 1811. (Voy. LABERTHONIE.) Enfin on a de lui dans la nouvelle série du recueil de l'Académie des inscriptions : 1° *Recherches historiques pour parvenir à l'intelligence de la cinquième lettre d'Yves de Chartres*, t. 3, p. 57. Dans cette lettre adressée à Adèle, comtesse de Chartres et de Blois, Yves lui reproche de permettre que sa cousine Adélaïde vive en adultère avec Guillaume. Le but de D. Brial dans ses recherches est de déterminer quels étaient ces personnages. 2° *Recherches sur l'origine et l'antiquité des colonnes ou croix qu'on voyait de nos jours sur le chemin de Paris à St-Denis*, ibid., p. 71. Elles furent, suivant D. Brial, érigées sous le règne de Philippe I^{er}, à la suite d'un procès de l'abbé de St-Denis avec l'évêque de Paris, au sujet de la juridiction. 3° *Nouvelle Interprétation du nom de Capet donné au chef de la troisième race de nos rois*, ibid., p. 77. Il conjecture que ce nom fut imposé au fils de Hugues le Grand, à raison des fonctions que son titre d'abbé de St-Martin de Tours lui conférait près de la chape du saint évêque, relique en grande vénération alors dans toute la France; et que ce nom passa, suivant l'usage, du père aux enfants et à leurs successeurs. 4° *Recherches historiques et diplomatiques sur la véritable époque de l'association de Louis le Gros au trône avec le titre de roi désigné*, t. 6, p. 489. Il y démontre, contre le sentiment du P. Pagi, qu'il n'existe aucune preuve que ce prince ait porté le titre de roi avant 1103. 5° *Mémoire sur la véritable époque d'une assemblée tenue à Chartres, relativement à la croisade de Louis le Jeune*, ibid., p. 508. Elle eut lieu, suivant D. Brial, en 1150. 6° *Recherches sur l'objet d'un concile tenu à Chartres en 1124*, ibid., p. 530. D. Brial conjecture qu'on y discuta la validité du mariage de Guill. Cliton, fils du malheureux Robert, duc de Normandie, avec

Sibylle, fille du comte d'Anjou. 7° *Recherches sur la légitimité ou non légitimité d'une fille de Louis le Gros, dont la mère est inconnue*, t. 5, p. 94, 1^{re} partie. Il y soutient que cette fille était illégitime (1), opinion qu'il avait déjà avancée dans le t. 12 du *Recueil des historiens de France*. 8° *Examen critique des historiens qui ont parlé du différend survenu l'an 1141 contre le roi Louis le Jeune et le pape Innocent II*, t. 6, p. 560. 9° *Examen d'un passage de l'abbé Suger relatif à l'histoire du Berri*, t. 7, p. 129, 1^{re} partie. Une notice sur D. Brial, par M. A. Trognon, est insérée dans la *Revue encyclopédique*, année 1828, t. 3, p. 277. Une notice plus complète a été lue par Dacier, à l'Académie des inscriptions, le 31 juillet 1829 (2). W—s.

BRIANT (DOM DENIS), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Pleudihen, diocèse de St-Brieuc, fit profession dans l'abbaye de Ste-Mélanie, le 16 juillet 1684, et mourut dans l'abbaye de Redon, le 6 février 1746, à l'âge de 61 ans. Il a composé quelques ouvrages qui sont restés manuscrits : 1° *Mémoires sur l'abbaye de St-Vincent du Mans*. 2° *Cenomania*. C'est une histoire générale de la province du Maine et de ses comtes; elle est assez estimée, et l'on en trouve des copies dans plusieurs bibliothèques. Il est parlé de ces deux ouvrages dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur* par D. Tassin. D. Briant a aussi travaillé avec son confrère, D. Lobineau, à l'*Histoire de Bretagne*, etc., Paris, Rennes, 1707, 2 vol. in-fol., et il a fourni beaucoup de mémoires aux auteurs de la *Gallia Christiana*. C. M. P.

BRIANVILLE (CLAUDE-ORONCE FINÉ DE), de la même famille que le mathématicien Oronce-Finé, naquit à Briançon, dans le 17^e siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, obtint le titre d'aumônier du roi, et l'abbaye de St-Benoît de Quincy, en Poitou, et mourut en 1675. On a de lui : 1° *Abrégé méthodique de l'histoire de France, avec les portraits des rois*, Paris, 1664, in-12; 1667, 1674, même format. Cet abrégé eut quelque succès, parce qu'il est assez exact, et surtout parce qu'il n'en existait pas alors de meilleurs. Le P. Lelong en loue la méthode et le style, mais les gravures en font le principal mérite. 2° *Projet de l'histoire de France en tableaux pour monseigneur le dauphin*, Paris, 1665, in-fol. 3° *Histoire sacrée en tableaux, avec leur explication*, Paris, 1670-71-75, 3 vol. in-12, recherchée pour les figures de Séb. Leclerc. (Voy. l'art. BRIANVILLE du *Manuel du libraire* de M. Brunet.) La réimpression

(1) Dans la notice sur D. Brial imprimée au *Moniteur* en 1829, par une faute typographique, on fait cette fille *légitime*; c'est une erreur qu'il est important de relever pour empêcher qu'elle ne se perpétue dans les compositions historiques.

(2) D. Brial était membre de la Légion d'honneur. Il avait formé une bibliothèque curieuse, riche en histoire ecclésiastique et littéraire, en histoire des villes et des provinces de France, où se trouvaient bon nombre de manuscrits; un recueil précieux de chartes du 11^e, du 12^e et du 13^e siècle; l'*Histoire littéraire de la congrégation de St-Maur*, avec des additions et des notes de sa main; des *Lettres extraites de divers auteurs latins du moyen âge*, pareillement de sa main; le *Roman du Rou*, par Robert Wace, idem, etc. Cette belle collection a été dispersée par suite de la vente publique qui en fut faite au mois d'août 1828. V—ve.

(1) Depuis la mort de Daunou, M. J.-V. Leclerc est chargé, avec M. Naudet, de ce travail. D—R—r.

(2) Cette omission a été réparée depuis dans le t. 15.

(3) D. Brial avait publié des *Observations* sur le tombeau qu'il jugeait être celui de Pépin le Bref, dans les *Annales encyclopédiques*, 1811, t. 8, p. 63. Le même recueil contient son rapport relatif à une inscription gravée sur une pierre du portail de l'église de St-Denis, 1817, t. 5, p. 278.

sion de Paris, 1695, est moins chère que l'originale. 4^e *Lettres latines de Jacques Bongars, traduites en français*, Paris, 1668, 2 vol. in-12, traduction réimprimée plusieurs fois avec des corrections de style. L'édition de 1695 est la plus ample et la plus recherchée. On ne connaît plus que le titre de son *Jeu de cartes du blason*, ouvrage dont la publication lui attira des désagréments. « L'an 1660, dit le P. « Menestrier, Brianville fit un *Jeu de cartes de blason*, sur la forme de ceux de l'histoire et de la « géographie, et, comme il avait composé ce jeu des « armoiries des princes du Nord, d'Italie, d'Espagne et de France, la rencontre fâcheuse des armoiries de quelques princes sous les titres de « valets et d'as lui fit des affaires. Les planches furent saisies par les magistrats; il fut obligé de « changer ces titres odieux en ceux de princes et de « chevaliers. Son ouvrage fut après cela bien reçu, « et il s'en fit plusieurs éditions. » Brianville fut lié avec l'abbé de Marolles, qui en parle dans son *Dénombrement*.

W—s.

BRIARD (JEAN), natif de Baillleul en Hainaut, docteur en théologie, et vice-chancelier de l'université de Louvain, ami d'Érasme, mourut le 15 janvier 1520. Le Moréri de 1759 dit qu'il est auteur de plusieurs ouvrages : 1^o *Quæstiones quodlibeticæ*, réunies à celles du pape Adrien VI (voy. ce nom), Lyon, 1546, in-8^o; 2^o de *Contractu sortis, seu Loteriæ*; 3^o de *Causa indulgentiarum*, etc. (1). C. M. P.

BRIARD (GABRIEL), né à Paris, étudia la peinture sous la direction de Natoire. Ayant gagné le grand prix en 1749, il partit pour l'Italie. De retour à Paris, Briard fut agréé à l'académie en 1761, et reçu membre de cette compagnie en 1768, sur un tableau représentant *Herminie au milieu des bergers*. Parmi ses ouvrages, on distingue la chapelle de la paroisse Ste-Marguerite du faubourg St-Antoine, qu'il a décorée, et dans laquelle il a peint les anges tirant les âmes du purgatoire, vaste composition d'un assez bon effet. Son plafond de la salle du banquet royal de Versailles, représentant l'*Olympe assemblé*, est d'une grande et belle ordonnance. On trouve dans celui de l'hôtel Mazarin, où il a peint les noces de Psyché, de la grâce et de la facilité, ainsi que dans celui qu'il a exécuté au pavillon de Lucienne. Cet artiste dessinait assez correctement, surtout sur le papier; il peignait peut-être trop facilement, et n'était point coloriste. Il y avait environ un an qu'il avait été nommé à la place de professeur, lorsque la mort l'enleva, le 8 novembre 1777.

P—E.

BRIAXIS. Voyez BRYAXIS.

BRICCI (FRANÇOIS). Voyez BRIZIO.

BRICCIO (JEAN), né à Rome, en 1581, mort dans la même ville, en 1646, fut, sinon un des premiers, du moins un des plus féconds écrivains de

l'Italie. Destiné, dès son enfance, à suivre la profession de son père, simple matelassier, il employait à la lecture tous les instants qu'il pouvait dérober à ce travail mécanique, et apprit ainsi, presque sans maître, tout ce qu'il sut dans la suite. Il cultiva successivement toutes les parties des connaissances humaines : la théologie, le droit civil et canonique, la grammaire, la rhétorique, la géométrie, la physique, l'astronomie, la musique, la philosophie, et fut, en peinture, élève du célèbre Frédéric Zucchari. Prosper Mandosio cite de lui plus de quatre-vingts ouvrages, parmi lesquels on distingue trente comédies, six tragédies; les vies de St. François, de St. Charles; des stations pour le carême; des canons énigmatiques à deux, trois et quatre voix; l'histoire de la création du monde; la mort du Grand Turc; une description des pays septentrionaux; l'éloge de l'ânesse et de la chèvre; l'histoire de l'image de Notre-Dame de Monti à Rome; des rimes sur les maris qui vivent loin de leurs femmes; une description de la balaine trouvée à St-Sever; un calendrier pour l'an 1615, à l'usage des séculiers, etc. Les manuscrits qu'il a laissés ne sont pas moins nombreux que ses ouvrages imprimés. — Deux de ses enfants se distinguèrent par leurs talents. Basile fut à la fois architecte, peintre, musicien, mathématicien; et Plautille, sa fille, occupa un rang distingué parmi les peintres de l'école romaine.

K.

BRICCIO (PAUL), d'une ancienne famille noble de Bra en Piémont, entra de bonne heure dans l'ordre des récollets, eut le titre de théologien de la duchesse de Savoie, et fut même chargé d'une mission diplomatique auprès de la cour d'Espagne. Il fut ensuite nommé évêque d'Albe en 1642, et mourut en novembre 1665. Il a publié quelques ouvrages importants pour l'histoire ecclésiastique de l'Italie : 1^o *Seraphica subalpina D. Thomæ provincie Monumenta regio subalpinorum principi sacra*, Turin, 1647, in-fol; 2^o *de progressi della Chiesa occidentale per sedici secoli*, Carmagnole, 1648, 1650; Turin, 1652, in-fol. C. M. P.

BRICE (Saint), évêque de Tours, naquit dans cette ville, de parents distingués. Ils confièrent son éducation à St. Martin, qui le reçut dans son monastère. Suivant l'usage des premiers temps du christianisme, les princes et les grands faisaient souvent élever leurs enfants dans les cloîtres, seuls asiles des sciences et des lettres. Après avoir longtemps exercé la patience du saint évêque par son indocilité et son orgueil, Brice entra dans le monde, où sa jeunesse fut orageuse, et ses mœurs dissolues. St. Martin, qui avait pour lui des entrailles de père, ne cessait de demander au ciel sa conversion; il l'obtint. Brice revint tout à coup de ses égarements, et les expia dans la pénitence. Vers l'an 400 de J.-C., St. Martin, mourant, le désigna pour son successeur, et le clergé et le peuple l'élevèrent sur le siège de Tours. St. Brice eut de grands démêlés avec un certain Lazare, qui fut depuis évêque d'Aix-la-Chapelle, et qui, dans plusieurs conciles, lui reprochant ses fautes passées, l'accusa encore d'adopter les erreurs des manichéens. Le saint prouva son innocence, et

(1) BRIARD ou BRIARDE (LAMBERT), né à Dunkerque, savant jurisconsulte, était président à Malines, où il mourut le 10 octobre 1547. Il a composé divers ouvrages de jurisprudence. On peut consulter, sur ce personnage comme sur le précédent, Érasme, liv. 4^e et 7 de ses *Lettres*; Valère André, *Biblioth. belgica*; Lemire, etc.

Lazare fut condamné comme calomniateur. Mais d'autres ennemis, d'autres calomnies attaquèrent Brice avec plus de succès. Les habitants de Tours le classèrent avec ignominie. Il se retira à Rome, où il passa quelques années, priant pour son peuple et pour ses persécuteurs. Il fut enfin rappelé dans son diocèse, qu'il gouverna saintement jusqu'au 13 novembre 444, époque de sa mort. Son culte était autrefois célèbre en France. (*Voy.* les ouvrages de St. Grégoire de Tours, Fortunat, Bède, Adon, Usuard, Joseph Antelmi, et les *Vies des Saints* de Baillet, 13 novembre.) Les protestants d'Angleterre ont conservé le nom de St. Brice dans leur calendrier. V—VE.

BRICE (GERMAIN), en latin BRICIUS, né à Auxerre, étudia la langue grecque sous Marc Musurus, à Padoue, revint en France, embrassa l'état ecclésiastique, et fut aumônier du roi : il obtint ensuite un canonicat à la cathédrale de Paris. En revenant de Blois, où était la cour, il mourut en 1558, dans le diocèse de Chartres, de chagrin, dit-on, d'avoir été volé. On a de lui : 1° *Germani Bricii Carmina*, 1519, in-4°. 2° *Chrysostomi Liber contra gentiles, Babylæ, Antiocheni episcopi et martyris, vitam continens*, 1523, in-4°. 3° *Sexdecim Homiliæ Chrysostomi*, 1553, in-4°. 4° *Chrysostomi in Epistolam ad Romanos Homiliæ octo priores*, 1546 : ces deux traductions de St. Chrysostome se trouvent dans plusieurs éditions des œuvres de ce Père. 5° *Dialogus de episcopatu et sacerdotio, sive de dignitate et onere episcopi libri sex*, 1526, in-8° : cette traduction de St. Chrysostome a été aussi imprimée plusieurs fois. 6° Enfin quelques opuscules, dont on trouve la notice dans la *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne* par Papillon. A. B—T.

BRICE (GERMAIN), né à Paris en 1632, mort le 18 novembre 1727, est auteur d'une *Description de Paris*, 1683, 2 vol. in-12, qui a eu environ dix éditions. La dernière est de 1752, 4 vol. in-12. Les trois premiers ont été revus par Mariette ; le quatrième, par l'abbé Pérau, qui a fait aussi la préface, où l'on trouve diverses corrections importantes pour les trois premiers volumes ; ouvrage curieux, quoique mal écrit, et quelquefois inexact. — Son neveu, Étienne-Gabriel BRICE, bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Paris en juin 1697, s'était d'abord retiré chez les chartreux ; mais, après un an et demi, il pensa à embrasser un institut moins opposé à son caractère vif et bouillant. Il se dévoua à l'étude du grec et de l'antiquité ecclésiastique, et traduisit en français les lettres de St. Basile. Cette traduction n'a pas vu le jour. Depuis 1751, il travailla à la nouvelle *Gallia christiana*, et mourut le 18 novembre 1753. On trouve son éloge dans le t. 11 de cet ouvrage. A. B—T.

BRICHE (le vicomte ADRIEN-LOUIS-ÉLISABETH-MARIE DE), général français, né le 12 août 1772, d'une famille noble, dans un château que possédaient ses ancêtres depuis plusieurs siècles près de Beauvais, entra comme cadet dans les chasseurs d'Alsace, en 1789, puis comme sous-lieutenant au régiment Royal cavalerie, où il devint capitaine au commencement de la révolution, après l'émigration de la

plupart des autres officiers. En 1799 il était chef d'escadron dans le 11^e de hussards qui fut si brillant à la bataille de la Trébia, et qui couvrit avec tant de bravoure la retraite de l'armée jusqu'à Modène. Briche fit l'année suivante, avec la même distinction, la rapide et mémorable campagne de Marengo ; et peu de temps après il fut nommé colonel du 10^e de hussards qu'il conduisit en Allemagne dans les campagnes de 1806 et 1807. Le 9 octobre de cette dernière année il avait devant lui le corps prussien du prince Louis, qui dès la première charge mit son régiment en déroute. Mais bientôt, ramené par l'exemple et les exhortations du colonel Briche, ce corps à son tour enfonça les Prussiens et fit périr sous ses coups leur malheureux prince. (*Voy.* LOUIS.) Briche se distingua encore dans cette guerre en Saxe et en Pologne ; et, après le traité de Tilsitt, il passa avec son régiment en Espagne, où il concourut à la prise de Saragosse et aux batailles d'Ocana, de Mérida et de Salamanque, ce qui lui valut enfin le grade de général de brigade. Appelé en Allemagne en 1813, lorsque Napoléon, forcé de lutter contre toutes les puissances de l'Europe, créa spontanément une nouvelle armée, Briche eut une grande part aux victoires de Lutzen, de Bautzen, et il fut nommé général de division. Le roi de Wurtemberg, dont il avait commandé la cavalerie, lui envoya la croix de commandeur de ses ordres. Briche fit encore en France avec beaucoup de distinction la pénible campagne de 1814, et il ne déposa les armes qu'après l'abdication de Napoléon. Soumis alors franchement aux Bourbons, il en reçut la croix de St-Louis, et un commandement dans les départements du Midi. Il se trouvait à Nîmes en mars 1815, lorsque le duc d'Angoulême traversa le Languedoc pour marcher contre Napoléon revenu de l'île d'Elbe. On connaît les résultats de cette vaine démonstration. Le vicomte de Briche fut un des généraux qui montrèrent alors le plus d'attachement à la cause des Bourbons. Il pensa même le 7 avril être victime de son zèle, en voulant réprimer une insurrection qui avait éclaté dans cette ville en faveur de Bonaparte. Traîné sur la place publique par des furieux, il brava leurs menaces, et prononça hautement le cri de *vive le roi* au lieu de celui de *vive l'empereur*, qu'on lui demandait le poing sous la gorge. Il quitta le service après le triomphe de Napoléon et n'y retourna qu'au second retour de Louis XVIII. Il fut alors créé vicomte, commandeur de St-Louis, et promu successivement au commandement de plusieurs divisions militaires dans l'ancien Languedoc et la Touraine. Il commandait à Marseille, lorsqu'il y mourut, le 21 mai 1825. On lui rendit de grands honneurs funèbres, et les habitants partagèrent les regrets des militaires. M—D J.

BRICOGNE (.), fils aîné d'un ancien maire de Paris mort en 1820, et que M. Quéraud, dans la *France littéraire*, a confondu avec son père, fut, en 1802, admis comme surnuméraire au trésor public sous le ministère de Barbé de Marbois. (*Voy.* ce nom.) Doué d'une aptitude peu commune, il parcourut rapidement les grades infé-

rieurs, et fut en 1806 nommé premier commis du Trésor, puis spécialement chargé en cette qualité du recouvrement d'une somme de 140 millions due au fisc par une compagnie de banquiers, et dont le déficit avait causé la disgrâce de Marbois. En 1810, Bricogne obtint la décoration de la Légion d'honneur. Demeuré premier commis des finances sous le baron Louis (*voy. ce nom*), en 1814, il seconda dans ses vues hardies et neuves d'administration financière ce ministre, près duquel il reprit sa place après les cent jours. Ce fut alors qu'il publia une brochure intitulée : *Opinion et Observations sur le budget de 1814, sur le budget de 1815, et sur les différents systèmes de finances suivis en France depuis l'an 8 jusqu'au 8 juillet 1815, par un créancier de l'Etat*, Paris, 1815, in-8° de 520 p. Dans cet écrit, Bricogne refusait vivement Gaudin (duc de Gaëte), ancien ministre des finances et le député Ganilh, qui tous deux avaient attaqué le budget présenté par le ministre. Il exposait, dans un style clair, élégant, animé des doctrines d'économie politique et des principes de crédit public qui avaient alors le mérite de la nouveauté. Le baron Louis ayant été remplacé par le comte Corvetto, Bricogne cessa d'exercer des fonctions au ministère des finances ; et ne se fit pas faute d'attaquer le projet de finances présenté par ce nouveau ministre, dans une brochure qui parut vingt jours après la présentation du budget, sous ce titre : *Examen impartial du budget proposé à la chambre des députés le 25 décembre 1815, et Projets d'amendements*, Paris, 1816, in-8°. Cet ouvrage fut lu avec tout l'intérêt que provoquèrent les circonstances financières où se trouvait la France. Il eut trois éditions en moins d'une année. Le duc de Gaëte fit une réponse à l'*Examen impartial* de Bricogne. Il lui reprochait d'avoir, pour l'acquiescement des dettes de l'Etat, abandonné, après l'avoir soutenu, le système des obligations inventé par le baron Louis. A cela Bricogne pouvait répondre que le projet des obligations avait été dérangé par les événements des cents jours et de la seconde invasion ; que désormais il eût été impossible de faire figurer au budget, réellement ou fictivement, un excédant de recettes applicable au rachat des obligations, et que dès lors ce système s'était écroulé de lui-même. Au surplus, il ne laissa pas sans réponse les attaques du duc de Gaëte, et publia sur ce sujet *Quelques Mots de consolation aux créanciers de l'Etat, en réponse à une Opinion préliminaire sur les finances*, Paris, 1815, in-8°. Bientôt parurent encore de Bricogne des *Observations sommaires sur le projet de loi relatif à la cour des comptes*, présenté à la chambre des pairs le 19 octobre 1815, Paris, 1815, in-8° de 20 p. Dans cet écrit, l'auteur conclut à la nécessité d'une grande réduction dans les dépenses et le personnel de cette cour. Il fut nommé, en 1816, maître des requêtes au conseil d'Etat ; ce qui ne l'empêcha pas, en 1819, d'attaquer le budget, le système de l'administration et jusqu'à la personne du baron Louis, dans deux pamphlets. Le premier avait pour titre : *Situation des finances au vrai, mise à la portée des contribuables, pour prouver*

qu'une réduction de 6 millions sur la contribution foncière, dont 5 millions à la ville de Paris, doit être accordée dès 1819, suivie de trente-six doutes et questions sur les comptes et les budgets. L'auteur fondait le dégrèvement qu'il proposait : 1° sur la situation matérielle des caisses et des budgets antérieurs présentant plus de 150 millions oisifs et disponibles à volonté ; 2° sur la comparaison des ressources et des besoins pendant l'année 1819, et sur la marche des recettes plus rapide que celles des dépenses, que selon Bricogne, elles devaient dépasser de plus de 100 millions au 31 décembre prochain ; 3° sur la rectification des évaluations atténuées des revenus de 1819, qui devait produire 50 millions de plus que l'estimation. Au reste, dans sa proposition de réduire la contribution foncière, il était d'accord avec la plupart des hommes distingués qui s'occupaient alors de finances. Quant à la réduction de 5 millions sur la contribution foncière de Paris, il insistait d'autant plus volontiers sur ce point, qu'il venait d'être nommé membre du conseil municipal de cette ville. Mais quelle que fut la justesse de ses calculs, les ministres insistèrent pour leur budget, et le comte Beugnot, rapporteur de la commission des voies et moyens, ne proposa à la chambre des députés que 17 millions de diminution d'impôts. Bricogne le réfuta dans une seconde brochure, intitulée : *Errata du rapport de M. le comte Beugnot sur les voies et moyens de 1819, pour faire suite à la Situation des finances au vrai*, Paris, 1819, in-8°. L'auteur démontrait successivement douze erreurs dans le travail du rapporteur, rétablissait les calculs et prouvait que les réductions d'impôts pouvaient être portées très-facilement à 60, et même à 87 millions. Bricogne fut alors rayé du conseil d'Etat. En 1820, M. Roy, ministre des finances, le rappela au Trésor royal et lui confia la direction des fonds. A sa rentrée, Bricogne découvrit un déficit de 1,800,000 volés au trésor par le caissier Mathéo, qui sut se soustraire par une prompte fuite à l'étranger au châtiment qu'il avait mérité. Bricogne quitta de nouveau la direction des fonds à l'avènement de M. Villèle aux finances. Il continua d'écrire dans les journaux. On le voit en 1821 attaquer toutes les tontines dans un nouveau pamphlet intitulé : *la Caisse usuraire dite hypothécaire examinée et calculée dans l'intérêt et pour le salut des propriétaires emprunteurs*, Paris, 1820, in-8°. Il soutint, dans le *Journal des Débats* une vigoureuse polémique sur cet objet. (*Voy. les numéros des 20, 27 janvier, 19 février, 23 juillet et 11 août 1821 et 27 mars 1825.*) Il était, depuis 1822, receveur général à Marseille, place qu'il a conservée jusqu'à sa mort, arrivée en 1837. On cite de lui quelques mots qui peignent son caractère. Un ami le félicitait sur l'accroissement de sa fortune. « Cela devait être, j'ai épousé une femme riche et vingt bons procès. » Il répondit à quelqu'un qui lui faisait toucher au doigt une erreur de calcul et lui disait : « Vous vous êtes trompé. — Je l'ai voulu. »

BRIÇONNET (GUILLAUME), connu sous le nom de *cardinal de St-Malo*, petit-fils de Bernard Briçonnet, maître des requêtes de l'hôtel, sous Charles V, naquit à Tours, et fut d'abord commis à la généralité du Languedoc. Louis XI le nomma général des finances de cette province. Plusieurs historiens rapportent qu'Angelo Catho, archevêque de Vienne, médecin, astrologue du roi, qui passait pour très-habile nécromancien, annonça à Briçonnet qu'il était menacé de périr au passage d'une rivière, ce qui faillit lui arriver peu de temps après, en traversant la Loire pour se rendre au Plessis-lez-Tours où l'avait mandé Louis XI. Il lui prédit ensuite qu'il deviendrait cardinal, et se verrait bien près d'être pape. Cette dernière prédiction semblait d'autant plus invraisemblable que Briçonnet, loin d'avoir aucune vocation pour l'état ecclésiastique, était déjà marié à Raoulette de Beaune, fille du bisaïeul du malheureux Beaune de Semblançay, surintendant des finances sous François I^{er}. Quoi qu'il en soit, Briçonnet remplit les devoirs de sa charge avec tant d'intégrité et d'exactitude; il se montra si attaché aux intérêts de Louis XI, que ce prince, en mourant, le recommanda à Charles VIII, son successeur. Briçonnet ne jouit que de peu de crédit tant que le nouveau roi vécut sous la tutelle d'Anne de Beaujeu, sa sœur; mais, dès qu'il commença à régner par lui-même, il se souvint de la recommandation paternelle, et, pour le malheur de la France, Briçonnet commença à jouir de toute la confiance du jeune monarque en flattant habilement son ardeur guerrière. Ce fut à sa persuasion, selon Paul Jove, Bembo et Guichardin, que Charles VIII entreprit, contre l'opinion de son conseil, la conquête du royaume de Naples. Briçonnet, gagné par Ludovic Sforce, engagea le jeune monarque à signer un traité secret avec le duc de Milan, et promit de rassembler l'argent nécessaire pour l'expédition d'Italie. Charles le nomma surintendant des finances, lui accorda la première place dans son conseil, et ne se dirigea que par ses avis. Briçonnet ne tarda pas à ramener à son opinion tous ceux qui, jaloux de sa première faveur, s'étaient opposés à l'exécution de ses projets. Devenu veuf, il était entré dans les ordres, et avait même obtenu l'évêché de St-Malo; mais en vain Alexandre VI, qui l'avait d'abord excité à la guerre, lui promit le chapeau de cardinal s'il parvenait à détourner le coup qui menaçait l'Italie; Briçonnet, qui ne pouvait gouverner l'État qu'en favorisant la passion de son maître pour les armes, pressa l'expédition, et parvint, malgré le mauvais état des finances, à faire face aux besoins des deux armées de terre et de mer qui devaient attaquer le royaume de Naples. Il suivit le roi, et, gagné par les Florentins, il décida son maître à traiter avec ces derniers, au préjudice des Pisans, qui s'étaient mis sous la protection de la France. Cette espèce d'infraction occasionna dans l'armée une fermentation si violente, qu'un simple archer menaça Briçonnet de le tuer; le ministre effrayé se cacha, et ne reparut que lorsque la sédition fut apaisée. Sa conduite politique, contraire à la bonne

foi, nuisit à sa réputation et à celle de Charles VIII dans le cours de l'expédition. Telle est souvent la différence qui existe entre les principes qu'étaient les hommes d'État et ceux qu'ils mettent en pratique, que Briçonnet lui-même avait adopté cette devise : *Dilat servata fides*. Ce fut aussi d'après son conseil que Charles VIII, qui venait d'entrer à Rome en vainqueur irrité, se réconcilia avec Alexandre VI : ce qui valut à Briçonnet le chapeau de cardinal. Mais bientôt il eut à se repentir d'avoir conseillé une invasion si imprudente, et, lorsqu'une ligue formidable menaça de couper la retraite à l'armée française, il s'humilia vainement auprès des généraux confédérés, pour assurer au roi un libre retour en France. Tout était perdu sans la victoire de Fornove, qui fut plus décisive que toute la politique de Briçonnet. Ce ministre avait embrassé les intérêts du duc d'Orléans (depuis Louis XII), qui désirait rompre les conférences pour la paix, dans l'espoir d'obtenir la couronne ducale de Milan. Il le servit avec chaleur, ébloui par la promesse d'un établissement considérable en Lombardie pour son fils, après la conquête; mais quelque ascendant qu'il eût sur l'esprit du roi, il vit avec douleur que son crédit avait des bornes. Son avis, combattu par Philippe de Comines, fut rejeté, et le roi sacrifia les intérêts du duc d'Orléans. La mort prématurée de Charles VIII trompa l'ambition de Briçonnet, et fut pour lui un coup de foudre. Les historiens le représentent, dans ce triste moment, comme accablé, soulageant à peine, par des cris et des sanglots, son cœur oppressé, tandis qu'Anne de Bretagne, dont l'affliction était plus pure, penchait sa tête sur lui et l'arrosait de ses larmes. Ce ministre inspirait peu de confiance au nouveau roi, qui désirait faire régner avec lui la justice et la paix. Aussi fut-il bientôt remplacé par le cardinal d'Amboise, qui jouissait de toute la faveur de Louis XII. Se voyant déchu du ministère, Briçonnet se retira à Rome, après avoir toutefois sacré Louis XII, en sa qualité d'archevêque de Reims, siège où l'avait élevé Charles VIII, en 1494. Lorsque le roi voulut mettre un frein à l'ambition et à l'arrogance de Jules II, il chargea Briçonnet de convoquer à Pise un concile composé de cardinaux ennemis de Jules, « pour corriger les mœurs du « chef et des membres de l'Église catholique. » Briçonnet sortit brusquement de Rome avec quelques cardinaux, et alla faire l'ouverture du concile opposé au pape. Ce concile fut transféré à Milan, puis à Lyon. Briçonnet y déploya beaucoup de vigueur; aussi fut-il cité à Rome, excommunié, et privé de la pourpre; mais c'était sur lui que Louis XII fondait le succès de toutes ses mesures contre Jules II, et il ne tarda pas à le récompenser de son zèle, en lui donnant, en 1505, la riche abbaye de St-Germain-des-Près et le gouvernement du Languedoc. Après la mort de Jules II, le cardinal Briçonnet fut absous par Léon X des censures fulminées contre lui, et se retira dans son archevêché de Narbonne, siège qu'il avait échangé contre celui de Reims. Il mourut le 14 novembre 1514, dans un âge très-avancé, et fut inhumé dans l'église Notre-Dame, où

il s'était fait élever lui-même un superbe tombeau de marbre. Pendant son ministère, il protégea les gens de lettres, qui, devenus dès lors ses panégyristes et ses flatteurs, le représentèrent comme un grand homme, très-zélé pour la gloire de la France. L'un d'eux l'appelle *l'oracle du roi, la colonne de l'Etat*; mais l'histoire, plus impartiale, le met au rang des ministres médiocres, et lui reproche sa vénalité et son amour pour le pouvoir qu'il chercha vainement à déguiser par cette humble devise : *L'humilité m'a élevé*. Des auteurs contemporains rapportent qu'un jour, officiant pontificalement, il eut pour diacre et pour sous-diacre ses deux fils, qui furent depuis évêques. C'est par erreur qu'on a ajouté quelquefois à son titre de ministre d'Etat celui de chancelier de France, dignité que son frère Robert posséda sous le règne de Charles VIII. (*Voy. les articles suivants.*) Le cardinal Briçonnet est auteur d'un petit manuel de prières latines, qu'il dédia à Charles VIII, et de plusieurs ordonnances synodales, qu'il publia étant évêque de St-Malo. B—P.

BRIÇONNET (GUILLAUME), fils du précédent, connu avant son entrée dans les ordres, sous le nom de *comte de Montbrun*, fut d'abord archidiacre de Reims et d'Avignon, et successivement évêque de Lodève et de Meaux. Il montra de bonne heure beaucoup de jugement et de savoir, et un grand amour pour l'étude. Louis XII le dispensa de la résidence pour l'attirer auprès de sa personne, et l'envoya, en 1507, en ambassade extraordinaire à Rome, pour qu'il justifiât sa conduite politique auprès du pape Jules II, prévenu contre le roi par de fausses accusations de l'empereur Maximilien. Guillaume Briçonnet prononça, en latin, devant le pape et le sacré collège, l'apologie de Louis XII, et retraça les grands services que les rois de France avaient rendus dans tous les temps aux papes et à l'Eglise. Sa harangue, dirigée contre l'empereur Maximilien, fut imprimée et répandue pour servir d'antidote aux écrits de cet empereur contre Louis XII; elle nous a été conservée dans l'*Histoire généalogique de la maison de Briçonnet*, par Gui Bretonneau, Paris, 1620, in-4°. Briçonnet eut aussi la confiance de François I^{er}, qui l'employa dans diverses négociations avec Léon X. Il avait déjà pris possession de l'évêché de Meaux, lorsqu'il assista au concile de Pise, en 1514, et ensuite à celui de Latran. Il résida pendant deux ans à Rome, en qualité d'ambassadeur de France. Sur la démission de son père, il avait été, en 1507, pourvu de l'abbaye de St-Germain-des-Près, et, malgré l'opposition des religieux de St-Benoît, il réforma les abus et fit cesser les désordres qui s'y étaient glissés. Retiré ensuite dans son diocèse, il y tint successivement plusieurs synodes, où il fit d'excellents règlements contre la dépravation des mœurs et le relâchement de la discipline ecclésiastique. Il attira aussi près de lui plusieurs savants, tels que Guillaume Farel, Gérard Roussel, Clichtove, François Vatable, Jacques Fabri, ou le Febyre, surnommé d'Etaples, et s'entoura de leurs lumières, soit pour répandre le goût de l'instruction dans son diocèse, soit pour réunir

les esprits, et ramener plus facilement les partisans du luthéranisme, qui faisait alors beaucoup de progrès en France, et surtout à Meaux. Mais Farel, abusant de la protection du prélat pour répandre lui-même les opinions des novateurs, fut contraint de se réfugier en Suisse. Alors, révoquant les pouvoirs qu'il avait accordés à ces doctes missionnaires, l'évêque de Meaux assembla un synode, et y condamna, en 1525, la doctrine de Luther; mais il ne s'opposa pas avec moins de force à l'esprit d'indépendance qu'affectaient les religieux de son diocèse, et notamment les cordeliers, dont il réprima les prétentions et les dérégléments. Ceux-ci, pour se venger, calomnièrent le zèle du prélat, et osèrent l'accuser de favoriser la propagation de l'hérésie de Luther; ils le traduisirent au parlement comme fauteur d'hérésie, ainsi que les savants dont il s'était entouré dans son diocèse. Le prélat, ajourné devant deux conseillers de la cour, sortit victorieux de cette épreuve, et reparut sur le siège de Meaux, où il continua de déployer le même zèle, soit contre les novateurs, soit contre l'esprit d'indiscipline des cordeliers, qui lui suscitèrent une nouvelle accusation d'hérésie. Traduit de nouveau devant le parlement, il obéit, rendit compte de sa foi, et en fit reconnaître la pureté par un arrêt qui ferma la bouche à ses adversaires. Depuis, il sut les contenir dans le devoir, et maintint avec fermeté les droits de l'épiscopat. Ce sage prélat, protecteur des savants et père des pauvres, mourut le 24 janvier 1555, à l'âge de 65 ans, au château d'Esmant, qu'il avait fait bâtir, près de Montereau. Non-seulement il cultiva et protégea les lettres, mais il orna et augmenta la bibliothèque de la célèbre abbaye de St-Germain-des-Près. On a de lui, outre le discours politique dont il a été fait mention, plusieurs statuts synodaux et une traduction française des *Contemplationes Idiotæ*. Les savants les plus illustres de son temps lui dédièrent leurs ouvrages. Le docte Vatable lui fit hommage de sa traduction de la *Physique* d'Aristote; et Jacques le Febyre, de ses commentaires sur la *Politique*. — Son frère, Denis BRIÇONNET, fut successivement évêque de Toulon et de St-Malo, et envoyé extraordinaire à Rome. Ce fut lui qui sollicita auprès de Léon X, au nom du comte d'Angoulême, depuis, François I^{er}, la canonisation de St. François de Paule, fondateur de l'ordre des minimes. Il fut envoyé ensuite aux états de Bretagne, lorsque François I^{er} voulut donner son fils aîné pour duc aux Bretons; et, calmant les troubles de cette province, il sut la ramener à l'obéissance. Il se distingua, comme son frère, par son esprit de charité et par son amour pour les lettres. Il résigna dans sa vieillesse ses évêchés, dans la crainte de ne pas remplir avec assez d'activité les devoirs épiscopaux, et se contenta des abbayes de Cormery et d'Épernay. Il mourut en 1556. B—P.

BRIÇONNET (ROBERT), archevêque de Reims et chancelier de France, dut son élévation rapide à la faveur dont le cardinal de St-Malo, son frère, jouissait auprès de Charles VIII. Il fut d'abord conseiller au parlement de Paris, ensuite président aux

enquêtes, et il eut, en cette qualité, ses entrées au conseil d'État. Le roi lui conféra peu de temps après la riche abbaye de St-Waast d'Arras, et le plaça ensuite sur le siège archiepiscopal de Reims, avant son frère Guillaume, qui en fut pourvu plus tard. Enfin, Charles VIII, à son départ pour l'expédition de Naples, lui accorda les sceaux. Robert Brignonnet accompagna ce prince, qui, à son retour d'Italie, le créa chancelier par lettres patentes, datées de Turin, le 30 août 1495. Le nouveau chancelier repassa aussitôt les Alpes, et vint prêter serment de grand officier de la couronne entre les mains du duc de Bourbon, régent du royaume; mais il ne jouit de cette dignité que vingt-deux mois, la mort l'ayant surpris, le 3 juin 1497, à Moulins en Bourbonnais. De même que son frère et ses neveux, il protégea les gens de lettres, notamment Guillaume de Mare, qu'il eut pour secrétaire.

B—P.

BRIDAINE ou BRYDAINE (JACQUES), fils d'un chirurgien de Chusclan, alors du diocèse d'Uzès, né dans ce village, le 21 mars 1701, passa du collège des jésuites d'Avignon, où il fit ses premières études, au séminaire de la congrégation des missions royales de St-Charles de la Croix, de la même ville. Chargé, pendant son noviciat, de faire le catéchisme dans diverses églises, il annonça de bonne heure cette facilité d'élocution, ce talent d'émouvoir et d'entraîner, qu'il développa depuis avec tant de succès, dans le cours d'une vie consacrée tout entière aux travaux évangéliques. A peine revêtu des premiers ordres, il fut inopinément envoyé à Aigues-Mortes pour y prêcher le carême. Les habitants de cette ville, en voyant arriver à pied, dans le plus modeste équipage, un jeune ecclésiastique qui ne pouvait être encore qu'à son début, montrèrent peu de confiance en ses talents, et lui firent l'accueil le moins encourageant. Le mercredi des Cendres, ayant vainement attendu des auditeurs à l'église, il en sort convert d'un surplis, et agitant une clochette, qu'il fait retentir de carrefour en carrefour. A ce spectacle, chacun s'arrête; la foule grossit à la suite du missionnaire, et, curieuse de voir où doit aboutir cette singulière scène, se précipite sur ses pas dans le temple. Bridaine alors monte en chaire, entonne un cantique sur la mort, et, pour toute réponse aux éclats de rire qu'il excite, paraphrase ce terrible sujet avec une véhémence qui fait bientôt succéder à une bruyante dérision, le silence, l'attention et l'effroi. On assure qu'il a souvent employé des moyens encore plus extraordinaires d'attirer le peuple à ses exercices. Quoi qu'il en soit, lorsque la station d'Aigues-Mortes fut confiée à Bridaine, il n'avait encore composé que trois sermons; mais il suppléa au reste, en s'abandonnant aux inspirations du moment, et tel fut, dès la première tentative, le succès de cette méthode, que dès lors il en suivit rarement une autre. Le cardinal Maury a retenu et fait connaître le fameux exorde d'un sermon sur l'éternité (1), que Bridaine improvisa dans l'église

de St-Sulpice, en présence du plus imposant auditoire. Si l'écrivain illustre qui a recueilli ce beau fragment n'a pas eu besoin d'appeler son talent au secours de sa mémoire, il faut convenir que jamais l'éloquence spontanée des missionnaires ne se signala avec plus de force et d'éclat, et que les discours les plus estimés des orateurs sacrés les plus célèbres n'offrent rien qui surpasse ce morceau sublime. Le reste du sermon avait été composé par avance. Les passages qu'en a rapportés un excellent juge dans ces matières lui ont fait dire que l'auteur savait au besoin préparer avec soin ses ouvrages pour la chaire, et les écrire avec autant de chaleur que de goût. Cette assertion est, à quelques égards, justifiée par d'autres extraits de sermons étudiés de Bridaine, insérés dans sa vie, publiée par l'abbé Carron, sous le titre de *Modèle des prêtres*, Paris, 1804; *ibid.*, 1805, in-12. Cependant ces citations mêmes, comme tout ce qui est sorti de sa plume et de sa bouche, présentent un mélange incohérent d'images et de mouvements disparates, et une association bizarre d'idées *étonnées de se trouver ensemble*. Emporté par l'ardeur de son zèle, il aurait craint de la laisser refroidir, s'il eût fallu qu'il soumit à la réflexion et aux règles du goût le choix des tours et des métaphores. Il s'abandonnait sans art à l'impulsion de la nature; il ne retenait jamais l'émission de sa pensée, et ne s'embarrassait guère du soin d'en travailler l'expression. De là, chez un homme doué d'une vive imagination, tant de traits hardis et frappants, de tableaux du plus grand effet, et de mots heureux et profonds; mais de là aussi tant d'inégalités, tant de contrastes choquants, tant de choses, quelquefois si grotesques. La voix de Bridaine, si forte et si sonore qu'elle pouvait facilement être entendue d'un auditoire de 10,000 personnes, ajoutait beaucoup à la puissance de ses discours, et il ne manquait pas, pour en augmenter et en perpétuer l'impression, de la rattacher à celle que produit toujours sur la multitude le matériel du culte, la solennité des fêtes, la pompe des cérémonies. Suivant le temps, le lieu, le rang, l'esprit de ses auditeurs, et l'objet particulier qu'il se proposait, il variait habilement l'heure et la place de ses exercices, le ton et le sujet de ses instructions, le choix des oraisons et des cantiques, l'ordre des processions, et, en un mot, tout ce qu'il appelait ses *méthodes*. Il en avait formé une espèce de code, dont il ne permettait pas à ses compagnons de s'écarter. Il distribuait à chacun de ses collaborateurs la fonction qu'il devait remplir, et cette répartition était toujours assortie à leur caractère et à leurs moyens. Son art consistait à captiver et à soutenir l'attention par l'attrait de la nouveauté; il ménageait avec soin la gradation de tout ce qui lui paraissait propre à exciter la curiosité, à charmer les yeux, à intéresser le cœur, et à produire le plus

« et redit sans cesse ces deux mots seulement, dans le silence des tombeaux : *Toujours, jamais ! Toujours !* Et toujours, pendant ces effroyables révolutions, un réprouvé s'écrie : *Quelle heure est-il ?* Et la voix d'un autre misérable lui répond : *L'éternité !* »

(1) Laharpe a inséré cet exorde admirable dans son *Cours de Littérature*. Voici un passage du même sermon : « Eh ! savez-vous ce que c'est que l'éternité ? C'est une pendule dont le balancier dit

grand effet. C'est là le secret de tant de sensations extraordinaires, de tant de conversions éclatantes, qui furent le fruit de ses efforts (1). Il fit, avec le même éclat et avec le même succès, deux cent cinquante-six missions dans le cours de sa vie, et, quelques provinces du Nord exceptées, il n'y a pas en France, pour ainsi dire, une ville, un bourg, un village, où il n'ait porté le soin de son apostolat. Le chapitre de Chartres voulut en consacrer la mémoire, en faisant frapper une médaille en l'honneur de l'infatigable missionnaire, honneur que cette église avait jusqu'alors réservé aux princes ou aux personnes éminentes en dignité. Les prélats les plus illustres et les plus respectables le comblèrent de témoignages d'estime, d'attachement et de reconnaissance, et le pape Benoît XIV lui conféra le pouvoir de faire la mission dans toute l'étendue de la chrétienté. Cette marque insigne de confiance redoubla la ferveur de son zèle; et il venait encore d'en donner de nouvelles preuves dans une mission à Villeneuve-lez-Avignon, quand la mort le frappa à Roquemaure, le 22 décembre 1767. Doux, simple, modeste, d'une foi vive, d'une piété sincère, son caractère, ses mœurs et ses principes religieux ne contribuèrent pas moins que ses talents aux succès prodigieux de son ministère. Ses cantiques, d'abord intitulés *Cantiques spirituels à l'usage des missions du diocèse d'Alais*, parce qu'il consacra longtemps ses travaux à cette contrée, et ensuite simplement : *Cantiques spirituels* (Montpellier, 1748, in-12), ont été réimprimés quarante-sept fois (2). V. S—L.

BRIDAN (CHARLES-ANTOINE), né à Ruvière en Bourgogne, au mois de juillet 1730, annonça, dès l'enfance, un goût particulier pour le dessin. Envoyé à Paris, il s'adonna à la sculpture, obtint plusieurs médailles, et remporta le grand prix à l'âge de vingt-trois ans. Après ses trois ans de séjour à Rome, il revint à Paris, présenta en 1764 à l'académie son groupe du *Martyre de St. Barthélemy*, et fut reçu au nombre des agrégés. L'ayant exécuté en marbre, il fut reçu académicien en 1772. Pendant trente-deux ans, Bridan a rempli dans cette académie les fonctions de professeur, et il est mort à Paris, le 28 avril 1803. Son groupe de l'*Assomption*, exécuté en 1776, est dans l'église cathédrale de Chartres. Ses statues de Vauban et de Bayart ornaient sous l'empire la galerie des Tuileries. Son Vulcain est placé dans le jardin du Luxembourg. Son dernier ouvrage est le buste en marbre de Jacques-Denis Cochin, entrepris par ordre du gouvernement, et placé dans l'hô-

(1) Les *Nouveaux Mélanges* de madame Necker, t. 2, p. 438, ajoutent quelques anecdotes sur ce prédicateur. Etant un jour à la tête d'une procession, il prononça une grande exhortation sur la brièveté de la vie, et finit par dire à la multitude qui le suivait : « Je vais vous ramener chacun chez vous... » Et il les conduisit dans un cimetière.

(2) On a publié de nos jours plusieurs ouvrages inédits de ce missionnaire célèbre : 1° *Lectures et Méditations pour le temps de la mission, extraites des discours inédits du P. Bridaine*, etc., Montpellier, 1821, in-12 de 60 p.; 2° *Règlement de vie pour une pieuse demoiselle, précédé de la méthode pour assister avec fruit au saint sacrifice de la messe*, etc., Avignon, 1821, 1822, in-18; 3° *Sermons inédits du P. Bridaine, publiés sur les manuscrits autographes*, ibid., 1825, 5 vol. in-12. CH—S.

pital fondé en 1780 par ce respectable ecclésiastique. (Voy. COCHIN.)

A. B—T.

BRIDAULT (JEAN-PIERRE), mort le 24 octobre 1761, était maître de pension à Paris, et a composé pour ses élèves quelques livres estimés : 1° *Phrases et Sentences tirées des cinq livres de Phèdre, avec un abrégé de sa vie et de celle d'Esopé*, Paris, 1742, in-12; 2° *Phrases et Sentences tirées des comédies de Térence*, ibid., 1749, in-12; 3° *Mœurs et Coutumes des Romains*, ibid., 1743, in-12; 2° édition revue et corrigée, ibid., 1753, 2 vol. in-12. Ce n'est ni un abrégé ni une répétition des grandes histoires romaines : c'est, au contraire, un recueil de ce que l'on n'y trouve pas, et qui est cependant nécessaire pour en avoir une parfaite intelligence; il offre un tableau des usages les plus curieux de l'ancienne Rome. Cet ouvrage a joui d'un succès mérité, et il peut être consulté par les personnes qui ne peuvent pas recourir aux sources. C. M. P.

BRIDARD. Voyez LAGARDE.

BRIDEL (le baron SAMUEL-ÉLISÉE), botaniste et poète suisse, né en 1761, au village de Crassier, canton de Vaud, était le plus jeune des cinq fils de Jean-Rodolphe Bridel, pasteur de la paroisse, bon humaniste et qui sut inspirer à tous ses enfants son goût pour la littérature (1). Après avoir fait de bonnes études à Lausanne, Samuel-Élisée Bridel devint, à peine âgé de vingt ans, précepteur des deux fils du duc de Saxe-Gotha. L'aîné de ces princes se l'attacha ensuite en qualité de secrétaire et de bibliothécaire. Dans ses loisirs il s'adonna avec zèle à l'étude de la botanique, et publia plusieurs grands ouvrages relatifs à cette science; il fit aussi des voyages pour visiter les collections scientifiques et connaître les savants. Après la bataille d'Iéna, le duc de Gotha, voulant traiter avec Napoléon, chargea Bridel, à qui la langue française était familière, d'une mission auprès de ce souverain; il fut anobli et revêtu du caractère de conseiller de légation, pour pouvoir paraître avec plus d'avantage parmi les diplomates. Plus tard il reçut le titre de chambellan, et eut des missions à Berlin, à Paris, puis à Rome, d'où il s'agissait de ramener son ancien élève, Frédéric de Saxe-Gotha, qui, ayant embrassé la religion catholique, se tenait éloigné de sa famille. Bridel réussit dans cette négociation, et il obtint à Rome, en qualité d'envoyé extraordinaire du duc de Gotha, quelques audiences du pape. Dans la suite, il eut la douleur de voir ses anciens élèves et les derniers rejetons de cette dynastie enlevés par la mort à la fleur de leur âge. Il vécut dès lors au sein de sa famille, retiré dans une maison de campagne près de Gotha, et se livra surtout aux études de botanique, et plus spécialement aux recherches sur les mousses. Il y mourut le 7 janvier 1828, d'une maladie pulmonaire. Éloigné de toute espèce d'intrigue, il n'avait dû qu'à son mérite personnel et aux services qu'il avait rendus ses titres et ses di-

(1) Trois de ces fils sont morts : Samuel-Élisée, Jean-Louis Bridel, dont l'article suit, et George, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les emplois publics à Lausanne, sa patrie et qui n'a jamais rien écrit. D—R—R.

gnités à la cour de Gotha. Dans la république des lettres, les honneurs vinrent également le chercher sans qu'il les sollicitât. Les sociétés botaniques de Ratisbonne et de Goettingue, la société minéralogique d'Iéna, celle des amis de l'histoire naturelle de Berlin, les sociétés des sciences naturelles de Vettéravie, de Marbourg, d'Altenbourg, la société royale des sciences de Naples, la société linnéenne, et celle des sciences naturelles de Paris, enfin l'académie celtique de cette ville se le donnèrent pour associé. Il a été deux fois mis en élection pour la place d'associé correspondant de l'académie des sciences de l'Institut de France. Son herbier, contenant douze cents espèces de mousses, fut acquis par le gouvernement prussien, moyennant 500 thalers. Voici d'abord ses ouvrages sur les mousses : 1° *Muscologia recentiorum, seu analyt. histor. et descript. methodus omnium muscorum frondosorum cognitiorum, ad normam Hecigii*, Gotha, 1797-1805, 2 vol. in-4° ; *Muscologia recentiorum Supplementum*, 1807-1812, 2 vol. in-4°. 2° *Methodus nova muscorum ad naturæ normam, seu Mantissa*, etc., Gotha, 1819, in-4°. 3° *Bryologia universa, seu systematica, ad novam methodum dispositio, historia et descriptio omnium muscorum frondosorum huc usque cognitiorum, cum synonymia ex auctoribus probatissimis*, Leipsick, 1826-27, 2 vol. in-8°, avec 15 pl. Dans cet ouvrage, où l'auteur prend le nom de Bridel-Brideri, il divise son système en deux sections, dont la première, comprenant les *olocarpi*, est divisée en six classes, tandis que la seconde ne renferme que le genre *andrea* ou les *schistocarpi*. Il joint à l'exposition de son système l'essai d'une distribution des mousses en vingt et une familles naturelles. Il a beaucoup multiplié les espèces et attaché peu d'importance aux genres, prétendant qu'il n'existe dans la nature que des espèces et que les genres sont l'ouvrage de l'homme. Cette opinion n'est pas partagée par un grand nombre de botanistes. 4° Bridel a donné en outre, dans le *Journal de Genève* (1791), une *Dissertation sur la végétation hivernale*. 5° Il est auteur d'une *Ebauche d'une flore du pays de Saxe-Gotha* en latin, insérée dans la *Statistique de la Thuringe*, publiée par des professeurs de l'institut de Schnepfenthal. Il a traduit en français plusieurs ouvrages d'histoire naturelle, savoir : 6° *Description des os fossiles de l'ours des cavernes*, de Rosenmüller, Weimar, 1804, in-fol. 7° les six premières livraisons de l'*Histoire naturelle des oiseaux de la Franconie*, Nuremberg, in-fol., avec pl. enlum. 8° *Exposition de la nouvelle théorie de la physiologie du docteur Gall*, Leipsick, in-8°. 9° Plusieurs numéros du *Portefeuille iconographique des enfants* de Bertuch (*Voy. ce nom*). 10° *Flora antediluviana* du baron de Schlothheim, Gotha, 1804, in-fol. (trad. de l'allemand en latin). Bridel s'était livré aussi à la littérature, ainsi que l'attestent les ouvrages suivants : 11° *Calthon et Clessamor, suivi d'Athala*, etc., Paris, 1791. Cet ouvrage avait paru d'abord à Lausanne, en 1788, sous le titre de *Délassements poétiques*. 12° *Le Temple de la mode*, poème allégorique en prose, Lausanne, 1789, in-8°. 13° *Épi-*

thalamé pour le mariage du prince héréditaire Auguste de Saxe-Gotha avec la princesse Louise de Mecklembourg-Schwerin, Gotha, 1801, et plus tard une *Élégie sur l'extinction de la dynastie de Saxe-Gotha*. 14° *Loisirs de Polymnie et d'Euterpe*, Paris, 1808, in-8°. Il traduit de l'allemand les trois ouvrages suivants : 15° *Description des pierres gravées du cabinet du baron de Stosch*, par Schlichtegroll, Nuremberg, 1795, in-4°, avec pl. 16° *Esthétique de la toilette*, Leipsick, in-8°. 17° *Angustium, ou Description des monuments antiques du cabinet de Dresde*, par G.-G. Becker, Leipsick, 1805-1812, 5 vol. in-fol., avec pl. (*Voy. BECKER*.) 18° *Réflexions sur l'état actuel de la littérature et des sciences en Allemagne*, imprimées en tête des *Paramythies* du baron de Bilderbeck, in-12, 1791. Pendant quelques années, il a coopéré à la *Gazette littéraire* de Gotha, et il a inséré des pièces de vers et des articles de littérature et de science dans divers recueils périodiques. Il a laissé en manuscrit une *Histoire littéraire de l'Allemagne*, en 5 vol., et un recueil de poésies nouvelles. Il avait épousé la fille du baron de Børenstein : un fils et quatre filles sont issus de ce mariage.

D—G.

BRIDEL (JEAN-LOUIS), frère du précédent et second fils de Jean-Rodolphe, né en 1759, avait commencé comme lui par être précepteur, d'abord en Suisse, puis en Hollande. Dans ses voyages, il visita une grande partie de l'Europe. Depuis 1803 jusqu'en 1808, il fut pasteur de l'Eglise française à Bâle; étant rentré ensuite dans le canton où il était né, il obtint la chaire de l'interprétation de la Bible et des langues orientales à l'académie de Lausanne, et fut appelé au grand conseil du canton de Vaud, où il siégea pendant dix ans. Il est mort le 5 février 1821. Son principal ouvrage, la traduction du livre des Psaumes, n'a pas été imprimé. Il a publié plusieurs opuscules, des sermons, des traités de théologie et des essais politiques et littéraires. Nous indiquerons : 1° *les Infortunes du jeune chevalier de Lalande*, Paris (Lausanne), 1781, in-8° ; 2° *Introduction à la lecture des odes de Pindare*, Lausanne, 1785, in-12 ; 3° *Mémoire sur l'abolition des redevances féodales*, 1798, in-8° ; 4° *Discours prononcé à Vevey, à l'occasion d'un anniversaire patriotique*, 1799, in-8° ; 5° *Réflexions sur la révolution de la Suisse, sur le principe de l'unité*, etc., 1803, in-8° ; 6° *le Pour et le Contre, ou Avis à ceux qui se proposent de passer dans les Etats-Unis d'Amérique*, suivi d'une description du Kentucky, etc., Paris et Bâle, 1805, in-8° ; 7° *le Lycée de Flore*, Bâle, 1804, opuscule poétique ; 8° *Lettre à M. Carion de Nîmes sur la manière de traduire le Dante, suivie d'une traduction en vers français du cinquième chant de l'Enfer*, Bâle, 1805, in-4° ; 9° *Oraison funèbre*, Bâle, 1806, in-8° ; 10° *Discours chrétien à l'occasion des désastres du canton de Schütz*, Bâle, 1807 ; 11° *Dissertation sur l'état et les fonctions des prophètes*, Lausanne, 1808, in-4° ; 12° *Discours sur l'efficacité morale de la lecture des livres sacrés et sur le style de leurs auteurs*, Lausanne, 1809, in-8° ; 13° *Traité de l'année juive, antique et moderne*,

Bâle, 1810, in-8°, ouvrage volumineux et profond ; 14° *Le livre de Job*, nouvellement traduit d'après le texte original non ponctué, et les anciennes versions, notamment l'arabe et la syriaque, avec un discours préliminaire, Paris, 1818, in-8°. Jean-Louis Bridel a été confondu dans plusieurs bibliographies et biographies (celle des *vivants* et celle des *Contemporains*) avec son frère aîné Philippe Sirach, pasteur à Montreux, auteur de sermons, de poésies, d'un *Essai statistique sur le canton de Vaud*, d'une *Course de Bâle à Bienne*, par les vallées du Jura, Bâle, 1802, in-fol., et éditeur des *Etrennes helvétiques* et du *Conservateur suisse*. (Voy. la *Revue encyclopédique*, t. 58, p. 240 et suiv. D—P et Z—O.

BRIDET (JACQUES-PIERRE), cultivateur, né en 1764, à Louvilliers, près de Verneuil (Eure), a rendu à l'agriculture un service immense, en découvrant le moyen de convertir assez rapidement une grande masse de matières fécales en une poudre végétale inodore. Breveté par Louis XVI pour cette découverte, il en fit l'application à la voirie de Montfaucon, en 1789. Des envieux s'attachèrent à déprécier les succès de Bridet, et le représentèrent comme un plagiaire qui n'avait fait que rajeunir d'anciens procédés ; ils parvinrent à faire rapporter son brevet et à l'éconduire de Montfaucon, où cependant ils continuèrent d'employer des moyens analogues aux siens. Le chagrin de se voir frustré du fruit de ses travaux lui fit contracter une maladie de langueur, à laquelle il succomba en 1807, à Paris. Doué du génie de l'agriculture, Bridet avait introduit divers perfectionnements et procédés nouveaux qui furent récompensés par des médailles de la société royale d'agriculture. On évalue à 5 millions par an le commerce de poudre végétative qui se fait dans les seuls départements de la basse Normandie. Z—O.

BRIDFERTH, religieux de l'ordre de St-Benoît, qui vivait sur la fin du 10^e siècle, se rendit habile dans les mathématiques, et composa plusieurs traités qui se trouvent dans le recueil des ouvrages de Bède le Vénérable. (Voy. ce nom.) On estime surtout ceux qui ont pour titre : *de Principiis mathematicis*, et de *Institutione monachorum*. Abbon, abbé de Fleury, avait une grande confiance dans les lumières de Bridferth : il entretenait un commerce de lettres avec lui, et le consultait fort souvent. (Voy. l'ouvrage de Jean Pits, *de Aeademiis et illustrib. Angliæ Scriptor.*) CH—S.

BRIDGE (BEWICK), né à Linton, vers 1766, étudia dans l'université de Cambridge, remplit plusieurs années les fonctions de professeur de mathématiques au collège de la compagnie des Indes orientales à Hertford, et, sur la présentation de la société de Peterhouse, obtint, en 1816, le vicariat de Cherry-Hinton. C'est là qu'il mourut, le 15 mai 1835. On a de cet habile professeur : 1° *Leçons de mathématiques prononcées au collège de la compagnie*, etc., 1810-1811, 2 vol. in-8° ; 2° *Introduction à l'étude des principes mathématiques de la philosophie naturelle*, 1815, 2 vol. in-8°. La méthode et la clarté qui distinguent ces ouvrages en font des productions éminemment classiques. Z.

BRIDGES (Noé), littérateur anglais du 17^e siècle, élève du collège de Balliol, à Oxford, fut secrétaire du parlement qui se rassembla en 1645. Cet emploi ne l'empêcha pas d'être souvent réduit à donner des leçons d'écriture et d'arithmétique ; on lui doit quelques ouvrages, devenus rares, et qui sont recherchés des curieux : 1° *the Art of short and secret writing*, Londres, 1659, in-42. C'est un des plus anciens traités que nous ayons sur la tachygraphie, art peu connu encore à cette époque ; on y traite aussi de la sténographie ou écriture en chiffres. 2° *Lux mercatoria, Arithmetik natural and decimal*, Londres, 1661. C. M. P.

BRIDGES (JEAN), antiquaire anglais, était gouverneur des hospices de Bridewell et Bathlem, à Londres, et employait en partie sa fortune, qui était considérable, à recueillir des antiquités. Il avait rassemblé les matériaux d'une histoire du comté de Northampton, qui devait être accompagnée de beaucoup de planches ; mais il mourut en 1724, avant d'avoir publié son travail. On imprima dans la suite deux livraisons ; puis l'entreprise fut suspendue, probablement faute de succès. Mais en 1762 on recommença la publication en entier. La première partie du tome 2 parut en 1769 ; cependant ce volume, qui termina l'ouvrage, ne fut achevé qu'en 1794. Cette histoire est ornée de cartes et de gravures. Bridges avait laissé une bibliothèque si bien choisie que le catalogue en est encore recherché par les bibliophiles anglais. D—G.

BRIDGEWATER (JEAN), en latin AQUAPONTANUS, né dans le York-Shire, d'une famille originaire du comté de Somerset, fit ses études à l'université d'Oxford, fut successivement recteur du collège de Wooton-Courtenay, au diocèse de Wells, puis de celui de Lincoln à Oxford, chanoine de Wells, archidiacre de Rochester, etc. ; mais enfin, pressé par les remords de sa conscience, qui lui reprochait son adhésion extérieure à la nouvelle religion, il abandonna tous ses bénéfices et se retira au collège anglais de Douai, emmenant avec lui plusieurs de ses disciples qu'il avait élevés secrètement dans les principes du catholicisme. Il passa de là à Rome, puis en Allemagne, où il était encore en 1594. On ignore le lieu et l'époque de sa mort. Les ouvrages qui nous restent de lui sont bien écrits : 1° *Concertatio Ecclesiæ catholicæ in Anglia contra calvino-papistas et puritanos sub Elizabetha regina*, Trèves, 1594, in-4°. Cet ouvrage contient la relation des souffrances et de la mort de plusieurs catholiques en Angleterre, avec différents écrits pour la défense des collèges établis sur le continent pour les catholiques anglais. 2° *Concertatio virulentæ disputationis theologicæ in qua Georgius Sohn, professor academici Heidelbergensis, conatus est docere pontificem romanum esse antichristum*, Trèves, 1589, in-4°. 3° *Exposition des six articles qu'on propose ordinairement aux missionnaires qui sont arrêtés en Angleterre*. T—D.

BRIDGEWATER (FRANÇOIS-EGERTON, duc DE). Voyez EGERTON.

BRIDIÈRE (ROGER-ANTOINE), né à la Roche-

Posay, sur les confins de la Touraine et du Poitou, en 1656, était fils d'Antoine de Bridière et de Louise Charlaques. Il entra dans l'état ecclésiastique et fut nommé chanoine de la cathédrale de Beauvais. Quelques troubles ayant eu lieu dans cette ville, en 1687, on crut qu'il n'y était pas étranger, et on l'exila à Quimper. Bientôt une accusation plus grave fut portée contre lui : un autre chanoine de Beauvais, Raoul-Foy, dénonça une prétendue conspiration ourdie contre l'État, et indiqua cinq de ses confrères, et notamment Bridière, comme y ayant pris part. Tous les cinq furent arrêtés et mis à la Bastille en octobre 1689. L'instruction du procès prouva leur innocence, et un procès ayant été fait à Raoul-Foy comme faux dénonciateur, il fut condamné à mort et pendu en place de Grève, le 12 septembre 1691. Néanmoins l'abbé de Bridière fut renvoyé dans son lieu d'exil, d'où il ne revint que plus tard à Beauvais. Il mourut dans cette ville, le 15 juin 1708. A la mort de son ami Nicolas Choart de Buzanval, évêque de Beauvais en 1679, Bridière écrivit sa vie, qui est demeurée en manuscrit, et Mesengin s'en est servi pour écrire la vie du prélat, imprimée en 1712, 2 vol. in-12. L'abbé Bridière n'a rien livré à l'impression ; mais il a laissé en manuscrit onze ouvrages ascétiques et des mémoires sur sa captivité à Quimper, qui présentent des détails assez curieux.

F—T—E.

BRIDOU (le Père TOUSSAINT), écrivain ascétique, naquit à Lille en 1595, embrassa la règle de St-Ignace à dix-huit ans, consacra le reste de sa vie à la prédication et à la direction des âmes, et mourut dans sa patrie, le 28 juillet 1672. Outre une *Vie du P. Franç. Cajetan*, trad. de l'italien, et quelques opuscules qui ne peuvent offrir aucun intérêt, et dont on trouve les titres dans la *Biblioth. Scriptor. societ. Jesu* des PP. Southwel et Alegambe, et dans les *Mémoires de Paquot*, on a de Bridoul : 1° la *Boutique sacrée des saints et vertueux artisans, dressée en faveur des personnes de cette vocation*, Lille, 1650, petit in-12, ouvrage devenu rare et recherché ; 2° *L'Ecole de l'eucharistie, établie sur le respect miraculeux que les bêtes, les oiseaux et les insectes ont rendu, en différentes occasions, au très-saint sacrement de l'autel*, ibid., 1672, in-12. C'est un recueil de récits fabuleux puisés dans les légendes et dans les *Pia hilaria* du P. Angelin Gazée ou Gazet (voy. ce nom), dont on connaît l'étonnante crédulité ; ils sont disposés d'après l'ordre alphabétique des noms des animaux, commençant par les *abeilles* et finissant par les *vipères*. Cet ouvrage singulier a été traduit en anglais, Londres, 1688, in-12, avec une préface dans laquelle le traducteur n'a pas de peine à montrer le ridicule des prétendus miracles rapportés par le P. Bridoul ; mais il part de là pour jeter du doute sur tous ceux qu'admet la croyance catholique. Il y a peu de bonne foi dans cette manière de raisonner ; mais l'esprit de secte n'en connaît pas d'autre.

W—S.

BRIDPORT (lord A.-HOON), vice-amiral anglais, chevalier du Bain, etc., etc. Il avait servi avec distinction dans la guerre de la révolution américaine,

et fut chargé, en 1793, du commandement de la flotte de la Méditerranée. Il traita avec les habitants de Toulon, et prit possession de leur ville au nom de Louis XVII. N'ayant pu la conserver, il l'évacua à la hâte, et fit incendier les arsenaux et les vaisseaux qui étaient dans le port. Il se porta ensuite vers la Corse, et y débarqua des troupes qui s'en emparèrent pour en être également chassées peu de temps après. S'étant réuni dans l'Océan avec l'escadre de lord Howe, il commandait une division de la grande flotte britannique près d'Ouessant, le 1^{er} juin 1794, et contribua à la victoire remportée ce jour-là. Il fut après créé baron d'Irlande, puis lord sous le nom de Bridport. Il se démit de son commandement de la Méditerranée vers la fin de 1794, et se rendit à Pise pour rétablir sa santé. Employé de nouveau en 1795, il partit au mois de juin de Portsmouth pour aller chercher une flotte française sortie de Brest. Il la rencontra le 25 devant l'île de Croix et le Port-Louis, la combattit et lui prit trois vaisseaux. C'est sous sa protection que s'opéra la descente de Quiberon, le 27 du même mois. Il fut promu au grade de vice-amiral et de lieutenant de l'amirauté en avril 1796, et destiné à une expédition dans les Indes occidentales en décembre de la même année ; mais les vents le retinrent dans la rade de Ste-Hélène jusqu'au 5 janvier 1797, qu'il partit avec neuf vaisseaux de ligne, quatre frégates, etc. En 1799, Bridport fut destiné à observer une flotte considérable que les Français équipèrent à Brest, et qu'on croyait destinée contre l'Irlande ; mais la manière dont il laissa sortir cette flotte parut mécontenter son gouvernement, et il fut obligé à la fin de l'année de céder le commandement de cette station à l'amiral St-Vincent. Il se retira à Bath, et mourut en 1816, âgé de 92 ans.

K.

BRIE (JEHAN DE), naquit à Villiers-sur-Rougnon, près de Coulommiers, en Brie. Il était connu sous le nom du *bon berger*. On ignore l'époque précise de sa naissance et celle de sa mort ; on sait seulement qu'il vivait en 1579, époque où il composa, par l'ordre de Charles V, sur l'éducation des moutons, un petit ouvrage extrêmement rare et assez judicieusement rédigé ; il est intitulé : *le Vray Régime et gouvernement des bergers et bergères, traitant de l'état, science et pratique de l'art de bergerie et de garder ouailles et bêtes à laine, par le rustique Jehan de Brie, le bon berger*, Paris, 1542, in-12, goth. fig. Ce livre, composé dans le 14^e siècle, ne fut imprimé qu'en 1550. Les premiers exemplaires ne portaient aucune date. Denis Janet, pour donner aux autres un air de nouveauté, mit un feuillet qui portait la date de 1542, exemple suivi depuis pour rajeunir les éditions non épuisées. On trouve quelques détails sur ce livre dans l'essai historique qui est à la tête de la nouvelle édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, Paris, 1804, in-4^o, t. 1^{er}. Le *bon berger* n'avait d'autre nom que *Jehan*, auquel on ajouta celui de la province dans laquelle il était né. Après avoir été longtemps berger dans la Brie, il vint à Paris, où il servit, en qualité de domestique, chez un chanoine de la Ste-Chapelle,

qui était en même temps conseiller au parlement. Ce fut alors qu'il écrivit son livre : on n'en connaît que deux exemplaires, dont un se trouve à la bibliothèque de l'Arsenal. D—M—T.

BRIE (GERMAIN DE), en latin *Brixius*. Voyez BRICE.

BRIE (CATHERINE LECLERC, madame DE), comédienne, faisait partie d'une troupe qui jouait à Lyon, lorsque Molière arriva dans cette ville, en 1633. Bientôt les principaux acteurs de l'ancien théâtre passèrent au nouveau, notamment madame de Brie et madame Duparc, dont Molière devint amoureux. Désespérant de la rendre sensible, il tourna ses vœux du côté de madame de Brie, qui l'accueillit très-favorablement. Plus tard, madame Duparc se repentit de ses froideurs, mais les moyens de séduction qu'elle mit alors en usage demeurèrent inutiles. Molière fait allusion à sa position entre ces deux femmes dans les rôles de Clitandre, d'Armande et de Henriette des *Femmes savantes*, et surtout dans la scène 2^e du 1^{er} acte. On prétend que l'intimité de madame de Brie et de Molière dura jusqu'au mariage de celui-ci avec Armande Béjart, et que les chagrins domestiques qu'il éprouva ralumèrent une passion mal éteinte; mais les biographes ne sont pas d'accord sur ces deux circonstances. Quoi qu'il en soit, madame de Brie ne manquait pas de talent; elle était aussi fort jolie, et conserva longtemps un air de jeunesse. Elle jouait dans la tragédie et la haute comédie. Parmi les personnages appartenant à ce dernier genre, on cite celui d'Agnès de l'*Ecole des femmes*, qu'elle rendait avec une telle supériorité, que, peu de temps avant sa retraite, ses camarades lui ayant conseillé d'abandonner le rôle à mademoiselle du Croisy, fille de l'acteur de ce nom, et celle-ci s'étant présentée pour le remplir, le parterre demanda si hautement madame de Brie, qu'on fut obligé d'aller la chercher. Elle vint, et joua en habits de ville, parce qu'on ne lui laissa pas le temps d'en changer (1). Madame de Brie quitta le théâtre en avril 1683, avec une pension de 1,000 fr. que Louis XIV lui avait accordée le 19 juin 1684. Elle mourut le 19 novembre 1706. — *Edme WILQUIN DE BRIE*, mari de Catherine Leclerc, fut engagé à Lyon avec sa femme dans la troupe de Molière, et le suivit à Paris. Il joua au Palais-Royal, puis au théâtre Guénégaud, rue Mazarine. De Brie, acteur médiocre, créa le rôle de M. Loyal, dans *Tartufe*, et succéda à Duparc dans l'emploi des Gros-René. C'était un grand bretteur, et Molière ne l'aimait pas. Il mourut en 1676. (*Voy. l'Histoire du Théâtre-Français depuis son origine*, etc., par les frères Parfaict, t. 11, p. 204, t. 12, p. 471; et la *Galerie historique des acteurs du Théâtre-Français* de M. Lemazurier, t. 2, p. 174 et suiv.; t. 1^{er}, p. 225-6.) CH—S.

(1) Voici des vers sur madame de Brie, qui semblent avoir rapport à cette aventure :

Il faut qu'elle ait été charmante,
Puisque aujourd'hui, malgré ses ans,
A peine des traits naissants
Égalent sa beauté mourante.

BRIE (. . . . DE), fils d'un chapelier de Paris, mort en 1715 ou 1716, est plus connu par quatre épigrammes de J.-B. Rousseau contre lui, que par les *Héraclides*, tragédie, et le *Lourdaut*, comédie en 1 acte, qu'il fit jouer au Théâtre-Français, mais qui ne sont pas imprimées. On a de lui le *Duc de Guise*, surnommé le *Balafré* (Henri de Lorraine, tué aux états de Blois en 1588), la Haye, 1693; et Paris, 1694, in-12; réimprimé en 1693, 1696 et 1714, roman bien écrit, et d'un assez bon goût, au jugement de Lenglet Dufresnoy. A. B—T.

BRIEN, surnommé BOROIHMH, c'est-à-dire le *Vainqueur qui impose des tributs*, l'un des plus illustres monarques de l'ancienne Irlande, naquit en 926. Dans la bizarre et mobile féodalité de ces Clans Scoto-Hibernois, dont les chefs faisaient tous remonter leur origine jusqu'à un ancêtre commun, le premier degré de l'échelle politique se formait de Toparques, jouissant des droits de souveraineté dans leurs cantons; au-dessus d'eux étaient des rois de districts, qui relevaient de rois provinciaux; et, par-dessus tous, s'élevait un monarque de l'île, qualité de roi suprême (*Ard-Righ*). Brien, qui a donné son nom à sa postérité, et qui est l'objet de cet article, fut successivement, pendant le cours de cinquante-six années, roi de Thomond ou de la Momonie septentrionale, puis des deux Momonics, puis de la moitié méridionale de l'Irlande, puis de l'Irlande entière. A mesure qu'une souveraineté plus puissante lui donna plus de moyens, il travailla plus fortement à délivrer sa patrie du joug des Danois. On compte jusqu'à quarante-neuf victoires remportées par Brien sur ces pirates, et sur les Irlandais dénaturés qui les servaient ou s'en servaient pour opprimer leurs compatriotes. En 999, il en avait purgé toute l'Irlande méridionale. Confédéré avec les chefs des autres provinces, il courut attaquer les barbares dans Dublin même, leur dernier refuge et leur plus forte citadelle. Il détruisit leur armée, rasa ce qu'on appelait la ville danoise, contraignit ceux qu'il épargnait à vivre soumis et tributaires dans la ville irlandaise, sous l'empire du vrai maître de Dublin, du roi de Lagénie, qui, depuis longtemps emprisonné par les barbares, fut délivré par Brien, et lui fit hommage du royaume qu'il lui devait d'avoir recouvré. La même année, Brien força le roi et les chefs de la Conacie à reconnaître la suprématie du monarque Malachlin O'Neill, qui avait signalé les commencements de son règne par plusieurs exploits vraiment patriotiques. Et le roi de Lagénie et le monarque devinrent ingrats envers Brien : jaloux de sa gloire, ils voulurent le troubler dans son gouvernement patrimonial, au risque de faire renaître de leurs cendres les usurpateurs danois. Brien punit le premier, en lui imposant le même tribut qu'il avait imposé aux barbares, lorsqu'il l'avait tiré de leurs fers. Quant au monarque Malachlin, il avait excité un mécontentement général, en manquant à ses serments, en s'alliant aux ennemis de son pays, et en violant les droits de tous ces orgueilleux *Chieftains*, pour lesquels il n'était que le premier entre ses pairs. Ces mêmes Co-

naiciens, contre lesquels Brien l'avait soutenu, conjurèrent le héros momonien d'enlever la couronne suprême du front de ce prince dégénéré, et de la placer sur sa propre tête. La Momonie, la Lagénie exprimèrent le même vœu. Brien alla droit à Malachlin, lui proposa qu'il abdiquât le pouvoir monarchique, en restant roi provincial de Midie, patrimoine de sa famille, ou de remettre l'une et l'autre souveraineté au sort des armes qui en déciderait. Malachlin abdiqua. Quatre provinces reconnurent immédiatement Brien pour roi suprême. Restait à soumettre l'Ultonie, patrimoine éternel des Hi-Nials ou O Neills, qui, pour la première fois depuis cinq cents ans, voyaient le sceptre monarchique sortir de leur puissante tribu. On pouvait craindre une guerre d'extermination entre les deux maisons les plus considérables du nord et du midi de l'Irlande : le nouveau monarque la prévint par sa valeur et son habileté. L'Ultonie elle-même fut, sinon entièrement soumise, au moins généralement contenue; quelques cantons fournirent volontairement des otages, tandis que d'autres subirent forcément des tributs. Roi suprême en 1002, obligé encore de vaincre jusqu'en 1004, Brien, depuis cette époque, jouit pendant dix ans d'une paix profonde presque sans interruption. Il les employa à faire dans toute l'Irlande ce qu'il avait commencé depuis longtemps dans sa Momonie, à régénérer une nation depuis deux siècles déchirée, et dans plus d'un lieu abrutie par les barbares du Nord. Des églises, des écoles, des universités se relevèrent de toutes parts dans cette île, que le vénérable Bède avait appelée, au 7^e siècle, *le Marché des arts libéraux*. Ces augustes bréhons, dont les âges précédents avaient célébré les jugements célestes, réparèrent à la place de ces capitans-jugeurs, dont le seul aspect effrayait la justice. La loi protégea là où le glaive avait opprimé, et l'autorité civile reprit le rang qui lui appartient. De toutes les terres qu'il avait reconquises sur les Danois, le monarque ne réunit à son domaine que celles qui n'étaient plus l'objet d'aucune réclamation, et celles-là même il ne tarda pas à les consacrer par quelque destination d'une utilité publique : les autres furent rendues aux familles qui en avaient été dépossédées. On eut des chemins, des ponts, des murailles pour garantir les villes, des détachements armés pour la sûreté des routes, des hospices fournis pour le repos et l'entretien des voyageurs. C'est quand ils ont chanté ce règne du grand Brien-Boroimh, que les bardes irlandais ont dit :

Une vierge, unissant aux dons de la nature
De l'or et des rubis l'éclat et la valeur,
A la clarté du jour, ou dans la nuit obscure,
D'une mer jusqu'à l'autre allait sans protecteur,
Ne perdait rien de sa parure,
Ne risquait rien pour sa pudeur.

Enfin, de même que la Momonie avait dû à Brien le retour de ses assemblées provinciales, l'Irlande vit renaître par lui son parlement national de Téamoor. Parmi les institutions qu'il fit éclore de cette

grande assemblée, on doit remarquer celle qui établit en Irlande les noms de famille héréditaires. Brien fit statuer que toutes les races milésiennes choisiraient, dans la ligne directe de leurs ascendants, celui dont elles préféreraient de transmettre le nom à leur postérité, en le faisant précéder d'une des particules *mac* ou *ó*, qui signifiaient au positif *fils* ou *petit-fils* , et au figuré *descendant* . Les nombreux rejetons dans lesquels Brien se voyait renaître n'imaginèrent pas d'aller chercher au delà de son règne un nom plus glorieux que le sien : ses fils s'appelèrent *Mac-Brien*, et ses petits-fils *O Brien*. Les fils de Mahon son frère se nommèrent *Mac-Mahon*. D'autres branches des Dal-Caiss adoptèrent les noms d'*O Kennedy*, de *Mac-Coghlan*, de *Kearney*, etc. Tandis que Brien consacrait tous ses jours à perfectionner ses institutions et à fonder le bonheur de sa patrie, un nouvel armement de Danois vint descendre à Dublin, d'autant plus formidable, qu'il était favorisé par quelques chefs du pays, envieux de la gloire du monarque, et par le roi de Midie, qui n'avait pas cessé de supporter impatiemment sa destitution du rang suprême. Brien se mit aussitôt à la tête de ses Momoniens, appela le contingent des autres provinces, et courut au-devant des barbares. Il les rencontra le 25 avril 1014 dans les plaines de Clontarf. Là, ce vénérable héros, âgé de quatre-vingt-huit ans, ayant près de lui quatre de ses fils, dont l'aîné en avait soixante-trois, et un de ses petits-fils à peine dans sa seizième année, rangea en bataille une armée de 50,000 hommes. C'était le vendredi saint; il harangua ses troupes, tenant d'une main son épée, élevant de l'autre un crucifix, et fit sonner la charge. La bataille se soutint avec acharnement depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. Il y eut un moment où la victoire devint douteuse par la défection du roi de Midie, qui tout à coup sortit des rangs de l'armée irlandaise, emmenant avec lui son contingent. On courut à la tente où les enfants et les serviteurs de Brien l'avaient conjuré de venir prendre quelque repos. On le pressait de songer à sa retraite personnelle, et de mettre à couvert sa précieuse vie. « Moi, fuir ! s'écrie le vieux héros; vous et moi abandonner la cause de notre Dieu et de notre pays ! » « Je suis venu ici pour vaincre ou pour mourir. » Il y était venu pour l'un et pour l'autre. A peine avait-il proféré ces paroles, qu'il saisit sa hache d'armes, et va se précipiter dans le plus fort de la mêlée. Sa présence ramène la victoire. Les Danois, enfoncés de toutes parts, fuient, les uns à Dublin, les autres sur leurs vaisseaux, laissant sur le champ de bataille 14,000 morts, parmi lesquels étaient presque tous leurs princes et leurs généraux. La domination danoise est finie en Irlande; mais Brien est enseveli dans son triomphe. Comme il poursuivait les fuyards, selon quelques auteurs, et, selon d'autres, pendant que dans sa tente il rendait grâces à Dieu de sa victoire, un Danois, cachant sa fureur sous une apparente soumission, lui lança sur le front une hache qui l'étendit mort. Son fils aîné Morrogh venait d'être tué avec plus de perfidie encore par un vaincu blessé qu'il retirait du milieu des cadavres. Turlogh, son

jeune petit-fils, avait péri pendant l'action, après des prodiges de valeur. Le camp des vainqueurs retentit de gémissements. Les moines de Swords vinrent en procession recueillir les restes de ces trois héros, et les déposèrent dans leur abbaye. De diocèse en diocèse ils furent transportés par les évêques et leur clergé, jusqu'à la cathédrale d'Armagh. Pendant douze jours et douze nuits qu'ils y restèrent exposés, toute l'Irlande vint pleurer sur leur cercueil. La postérité de Brien continua de régner pendant cinq cent vingt-sept ans, quelquefois sur l'Irlande entière, plus souvent sur la Momonie, toujours sur le Thomond. L—T—L.

BRIEN (TURLOUGH MAC-TEIGE O), fut petit-fils du précédent. Après la mort de Brien-Boroihmh, Malachlin O'Neill trouva moyen de remonter sur ce trône d'où il était descendu, l'occupa plus noblement que la première fois qu'il s'y était assis, et y finit tranquillement ses jours en 1023. Teige et Donough, fils de Brien, qui, depuis la mort de leur père, régnaient conjointement sur la Momonie, prétendirent alors à la monarchie suprême. Des évêques, ministres de paix, avaient jusque-là, non sans peine, entretenu la bonne harmonie entre les deux frères. Une proie plus riche devait exciter des rivalités plus inconciliables. Emporté par son ambition féroce et impie, Donough suscita une émeute, dans laquelle il fit assassiner son frère Teige, et, pendant vingt années, il gouverna seul despotiquement l'Irlande méridionale appelé *Leath-Mogha* ou *Moitié de Mogha*, comme on appelait l'Irlande septentrionale *Leath-Cuinn*. Cette division de la monarchie en deux parties égales avait eu lieu pour la première fois entre *Mogha*, roi de Momonie, et le fameux *Cuinn-descent-batailles*, roi de Midie, dans les temps les plus reculés. Turlogh Mac-Teige O'Brien, objet de cet article, entreprit en 1033 de venger sur la personne de son oncle le meurtre de son père. Après dix ans de guerre, il parvint à détrôner le meurtrier Donough, qui alla faire pénitence dans un couvent de Rome, et qui, avant d'y entrer, déposa sa couronne aux pieds du souverain pontife. Donough détrôné, non-seulement les deux Momonies proclamèrent Turlogh leur vengeur et leur roi, mais presque toutes les provinces le reconnurent successivement pour leur suzerain : il put s'intituler monarque d'Irlande. Son règne fut tranquille, ses lois furent justes, ses sujets heureux. Ce fut à lui que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, écrivit cette lettre tant citée par le savant Usher : « Jamais Dieu ne répand sur la terre ses « miséricordes avec plus d'abondance, que lorsqu'il « confie le gouvernement des corps et des âmes à « des princes amis de la justice et de la paix : et voilà « ce qui a été accordé aux peuples d'Hibernie (la « voix des sages le publie de toutes parts), le jour où « ce Dieu tout-puissant a commis Votre Excellence « pour exercer le pouvoir royal dans ces heureuses « contrées. » Il paraît que Turlogh eut des liaisons suivies avec Guillaume le Roux, roi d'Angleterre. Lorsque celui-ci fit construire l'édifice de Westminster, il demanda au premier de lui envoyer des chênes de ses forêts pour cette vaste construction. Turlogh

Mac-Teige O'Brien mourut en 1086, âgé de 77 ans, dont il avait régné 22. Il eut pour successeur son fils Morthogh, ou Morierthach O'Brien. L—T—L.

BRIEN (MORIERTHACH, ou MORTHOGH MAC-TURLOUGH O), surnommé JE GRAND, second fils du précédent, perdit son frère aîné presque en même temps que son père, et fut immédiatement proclamé roi de Momonie. Il aspira aussitôt à se faire monarque d'Irlande, et porta la guerre dans toutes les provinces, pour soumettre leurs rois et princes particuliers. Il fit prisonnier le roi de Lagénie, en 1088, tua en bataille rangée deux rois de Midie, l'un en 1094, et l'autre en 1106. En 1095, il couvrit la Connaque de ses soldats, le Shannon et le lac Rée de ses vaisseaux, tua l'héritier présomptif de cette couronne, et se la fit décerner temporairement. Ses nombreuses victoires furent entremêlées de revers. Domhnall Mac-Lochlin O'Neill, son compétiteur pour la monarchie, ne lui abandonna jamais la suzeraineté de l'Ultonie. Son frère Dermot suscita contre lui des rébellions et des guerres, jusque dans le sein de la Momonie. Un clergé pacificateur intervint, souvent avec succès, pour empêcher que l'Irlande fût incessamment désolée par la lutte continuelle de toutes ces ambitions. Morthogh, satisfait d'avoir soumis quatre provinces sur cinq, se fit couronner monarque à Téamor. Camden et la chronique de Bruodin rapportent que, dans l'année 1101, Magnus, roi de Norvège, envoya ses sandales à Morthogh O'Brien, avec l'injonction de les porter publiquement sur ses épaules le jour de Noël, en signe de vasselage; qu'O'Brien fit couper les oreilles aux ambassadeurs chargés de ce message insolent, et les renvoya ainsi mutilés à leur maître; que ce dernier vola aussitôt en Irlande, à la tête d'un armement formidable, la menace à la bouche et la rage dans le cœur; mais que le jour même où il posa le pied sur cette terre, objet de sa vengeance et de sa cupidité, il fut attaqué et écrasé par le monarque Irlandais, et regagna ses vaisseaux avec les restes de son armée, résolu d'oublier pour jamais le pays qu'il était venu conquérir. Aussi St. Anselme, successeur de Lanfranc dans l'archevêché de Cantorbéry, appelait-il Morthogh, dans ses lettres : « le glorieux roi d'Irlande. » L'historien Malmesbury nous le montre entretenant une correspondance confidentielle avec le roi d'Angleterre, Henri 1^{er}. Tous les grands de l'île de Man et des Hébrides lui envoyèrent demander un prince de son sang, pour les gouverner pendant la minorité de leur souverain. Enfin, le pape Paschal II voulut avoir un légat auprès de ce roi d'Hibernie, tout à la fois ambitieux et religieux, violent et sage, vindicatif et clément. Dès l'année 1101, Morthogh, de concert avec ses états provinciaux de Momonie, avait fait don de la cité de Cashell et de son territoire à Dieu, à St. Patrice, et au siège archiepiscopal de cette ville. Dix ans après, il assembla un concile national composé de cinquante-huit évêques, cent dix-sept prêtres, cent soixante diacres, et de beaucoup d'ecclesiastiques inférieurs, tous présidés par le légat apostolique. Ce concile produisit des synodes particuliers. On y régla la discipline, le nombre des

évêques et les circonscriptions des évêchés. En 1114, Morthogh O Brien fut attaqué d'une maladie de langueur. Son rival O Neill en prolita pour reprendre son rang de monarque, et pour attirer à lui la Connacie, la Midie, la Lagénie. Un plus grand chagrin vint ajouter aux malheurs du prince infirme. Ce frère turbulent et conspirateur, ce Dermot auquel il avait déjà pardonné plusieurs fois, se fit proclamer roi de Momonie, et ne craignit pas de déchirer le patrimoine de ses pères, pour soutenir son titre usurpé. Après un an de guerre intestine, son propre parti le livra entre les mains de son frère, qui lui pardonna encore, et qui bientôt, en 1116, lui résigna volontairement la couronne, pour aller passer les trois dernières années de sa vie à Lismore, au pied des autels, et dans tous les exercices de la pénitence. Dermot ne survécut à ce frère qu'une année, et mourut en 1120, laissant le trône à son fils aîné, Connor-na-Catharacht. L—T—L.

BRIEN (CONNOR-NA-CATHARACHT O), fils de Dermot et neveu de Morthogh-More, qui précédent, monta sur le trône de Momonie après la mort de son père, en 1120, et parvint encore à être en réalité monarque de l'Irlande méridionale, et titulairement monarque de l'Irlande entière. Comme ses aïeux, il eut la valeur romanesque des *Dal-Caïss*; comme eux, pour s'élever ou se maintenir, pour se défendre ou se venger, il entreprit des guerres, et remporta des victoires, dont l'énumération serait fatigante et le tableau affligeant. Au lieu de le suivre, moissonnant toute la fleur de la noblesse connacienne à la bataille d'Ardlinnan (1121), dévastant la principauté de Moënnoye (1152), brillant Dunmore (1154), et partant de là pour porter le fer et la flamme en Ultonie, nous aimons mieux le montrer, dans sa Momonie, bâtissant des cités, des châteaux, des églises, des hospices, et souriant aux joyeux quolibets du peuple momonien, qui surnommait son roi, tantôt *le Bâtitteur* (na-Catharacht), tantôt *l'Éclaboussé* (Slaparsalacht), parce que, pendant la construction des temples, se mêlant aux ouvriers pour diriger leurs travaux, il sortait du milieu d'eux avec sa robe royale couverte d'éclaboussures de mortier. St. Bernard, dans la vie de St. Malachie, exalte la magnanimité avec laquelle ce prince délivra le chef des Mac-Carthys, c'est-à-dire de la maison rivale de la sienne, emprisonné par des factieux, et le rétablit dans son royaume patrimonial de Desmond. Les archives de l'abbaye de St-Pierre de Ratisbonne, fondée en Allemagne par ce même Connor Na-Catharacht, ne tarissent pas sur les dons de sa pieuse munificence, non plus que sur les présents qu'il envoya au roi des Romains « par de grands et puissants seigneurs » d'Irlande croisés pour la terre sainte. Il mourut en 1142, après un règne de 22 ans. « Avec ce grand prince, non moins habile dans le cabinet que « redoutable sur le champ de bataille, expira (dit « le savant général Vallencey) la gloire et la dignité « du nom d'O Brien. » L—T—L.

BRIEN (TURLOGH-MAC-DERMOT O), en vertu du droit de *seniorité*, remplaça son frère aîné, Connor-Na-Catharacht, sur le trône de Momonie. Après de grands avantages sur les ennemis ligüés

contre lui, Turlogh O Brien, avec des forces trop inférieures, leur livra inconsidérément la terrible bataille de Moïn-More (1151), où il perdit l'élite de ses braves *Dal-Caïss*, son neveu Morthogh, et la couronne de Momonie. Obligé de fuir, malgré sa téméraire et funeste valeur, investi bientôt dans la ville de Limérick, réduit à se rançonner moyennant deux cents onces d'or et l'abdication du sceptre momonien, il ne conserva pour lui et n'eut plus à laisser à sa famille que son royaume patrimonial de Thomond. On l'en vit même expulsé, l'année suivante, par un de ses frères puînés, Teige-Gléé O Brien; mais il y fut rétabli presque aussitôt par Morthogh O Neill, roi d'Ultonie, et, pour s'en assurer la possession, il la mit sous la garantie du premier O Connor monarque d'Irlande, auquel il rendit foi et hommage en 1156. Neuf ans après, il passa une année entière en pèlerinages et en pratiques de dévotion; revint, en 1166, reprendre les rênes du gouvernement, qu'il avait confiées à son fils aîné; et mourut en 1167, laissant cinq fils, dont trois se disputèrent son héritage avec un acharnement cruel. L—T—L.

BRIEN (DONAL-MORE O), le second des cinq fils du précédent. Après une lutte courte, mais sanglante, il s'établit, en 1168, sur le trône de son père, d'où il précipita Brien le Montagnard, son frère puîné, et où son frère aîné Morthogh ne s'était assis que pour y être tué par le fils de son cousin germain. Bientôt, en 1170, les premiers aventuriers anglais, conduits par Richard Strongbow, entrèrent en Irlande. Fondant l'espoir de l'asservir sur le talent de la diviser, ils ajoutèrent à ces rivalités sauvages des rejets d'une même famille, et des enfants d'un même père, tout ce qu'une politique sans scrupule peut fournir de moyens pour stimuler les passions, allumer des haines, enfanter des crimes et des catastrophes. On vit des oncles, des neveux, des frères se déposséder l'un l'autre, se faire crever les yeux, s'entre-tuer. La guerre et la paix étaient marquées du même sceau de perfidie. Les alliés se trahissaient, se dépouillaient réciproquement. Ainsi, les Anglais se firent tour à tour auxiliaires des O Brien, pour ravager le Desmond, Cork, Waterford, et auxiliaires des Mac-Carthys, pour dévaster le Thomond, Limerick, Killaloë. Ainsi, Donal-More O Brien, l'objet de cet article, introduisit les Anglais dans la Momonie en 1170, pour combattre avec eux Rodéric O Connor. En 1183, il soutint la cause de Rodéric contre la rébellion de son fils aîné O Connor Moën-Moye. En 1188, il alla chercher ce fils pour remporter une victoire complète sur les Anglais. Pendant l'intervalle de la première à la seconde époque, il avait, dans la même année, prêté serment d'allégeance et au monarque irlandais Rodéric, et au roi d'Angleterre Henri II, que les Irlandais appelaient *le roi saxon*. La vérité est qu'à travers toutes ces passions du moment, auxquelles ces malheureux princes se livraient avec une fougue inconsidérée, la passion persévérante et universelle était la haine d'une domination étrangère; mais ils ne surent jamais ajourner leurs que-

relles particulières, pour se délivrer ensemble de l'ennemi commun. Ce n'était pas l'énergie qui manquait à Donal-More : rentré par stratagème dans la ville de Limerick, et jugeant que ses forces ne pouvaient pas la défendre contre les Anglais, il proposa aux habitants de la brûler, et ils coururent mettre le feu à leurs maisons avec transport, en chantant que « Limerick ne serait plus le nid des étrangers. » La valeur de Donal n'était pas non plus dépourvue d'habileté ; témoin cette mémorable victoire de Thurles, dans laquelle, en 1192, il détruisit toute une armée anglaise, et acquit le surnom de *More*, ou de *Grand*. Mais la sagacité que lui attribue Leland fut trop longtemps en défaut sur ce qui devait être le premier principe de sa conduite. Il n'avait fait sa paix avec les Mac-Carthys que deux ans avant cette victoire de Thurles ; il mourut deux ans après ; et quand sa vie eût été plus longue, eût-il jamais pu réparer la faute qu'il avait faite en ouvrant son pays aux Anglais, et en les laissant bâtir des forts sur ses frontières, sous prétexte de favoriser des incursions sur les terres de ses rivaux ? Il était cependant parvenu à reconquérir le territoire et à rebâtir la ville de Limerick, et il laissa le Thomond, comprenant encore tout ce qui compose aujourd'hui le comté de Tipperary et celui de Clare. Il fut regretté de ses sujets, aussi belliqueux que lui ; honoré du clergé, dont il avait été le bienfaiteur, et inhumé avec pompe dans l'église cathédrale de Killaloë. Consadin, son frère, en était évêque, et avait figuré avec quelque distinction au concile de Latran, en 1179.

L—T—L.

BRIEN (DONOGH-CAIRBRÉACH MAC-DONAL-MORE et DONOCH-MAC-CONNOR O), furent, à trois siècles de distance, le premier roi de Thomond investi, et le dernier dépouillé par les Anglais. A peine Donal-More avait-il expiré en 1194, que des dissensions de toute espèce éclatèrent entre ses neuf fils. Le premier, Mortogh-Dale, était suspect aux chefs de la colonie anglaise, quoique ce fût lui qui eût déterminé son père à leur ouvrir la Momonie ; ils le mirent hors d'état de régner en lui crevant les yeux. Le second, Connor-Ruadh, déclaré roi de Thomond par les Anglais, fut détrôné, en 1198, par le quatrième, Mortogh-Fioun, ennemi juré de cette nation, et fut tué, en 1201, par son neveu, fils et vengeur de Mortogh-Dale. Donogh-Cairbréach, le troisième des neuf frères, fort de l'appui des Anglais auxquels il se donna, et de la haine que leur portait son frère Mortogh-Fioun, le détrôna en 1211, rendit hommage au roi Jean, à Waterford, et en reçut l'investiture du royaume de Thomond, avec une clause qui déclarait *usurpateurs* et *coupables de félonie* tous ceux de ses frères qui élèveraient quelques prétentions à cette souveraineté. Donogh-Cairbréach, qui avait été charmé de se liquer avec les étrangers pour écarter ses frères, tantôt pour faire la guerre à ses rivaux irlandais Mac-Carthys, et remplir le Desmond de citadelles anglaises, fut moins satisfait lorsque ces auxiliaires lui reprirent définitivement la partie du Thomond qui était sur la rive gauche du Shannon,

le renfermant entre ce fleuve, la baie de Gallway et les montagnes du Moënmoye. Il prit les armes en 1256, pour recouvrer ce qui lui était ravi, fut défait par le lord-justicier Maurice Fitz-Gérald, et abandonna ce qu'on lui avait ôté, dans la crainte de perdre ce qui lui avait été laissé. Il mourut en 1242. Dix-neuf O Brien, tant en lignes collatérales qu'en ligne directe, se succédèrent dans la royauté de Thomond, entre le Donogh-Cairbréach, qui en avait été investi par le roi Jean, en 1211, et l'autre Donogh, surnommé *le Gras*, qui en fut dépouillé par Henri VIII, en 1543. Ce dernier s'étant trouvé en bas âge lorsque la succession de son père lui fut dévolue, Mortogh, son oncle, s'empara du gouvernement, en faisant revivre l'ancienne loi irlandaise ; et ce fut pour mettre à la merci des Anglais son titre et son pays, son neveu et ses sujets. Le premier article du traité qu'il signa avec le vice-roi St-Léger portait « qu'il renonçait au nom d'O Brien, « et prendrait celui qu'il plairait au roi d'Angle- terre de lui donner. » On le fit comte de Thomond pour sa vie, en y joignant le titre héréditaire de baron d'Inchiquin, une des neuf grandes baronies royales entre lesquelles fut partagé alors le royaume, devenu le comté de Thomond ou de Clare. Son neveu, Donogh le Gras, eut la réversibilité du titre de Thomond, aussi pour sa vie, avec le titre héréditaire de baron d'Ibraikain. Edouard VI rendit le premier de ces titres transmissible comme le second ; et dans toutes ces lettres de création, le nom d'O Brien, dont Mortogh avait fait si honteusement le sacrifice, fut cependant rappelé par la générosité ou la politique des vainqueurs. Devenus sujets tantôt courtisans et tantôt rebelles ; d'abord trop voisins de leur grandeur passée, pour ne pas se sentir quelquefois rentrés vers elle ; trop nombreux ensuite, pour ne pas être souvent partagés entre des intérêts contraires, entre leur ancienne patrie qui les revendiquait, et la nouvelle qui les retenait par la séduction ou la crainte, entre Charles 1^{er} et le long parlement, entre la maison de Stuart et celle de Brunswick, les O Brien suivirent la différente fortune des différentes causes qu'ils avaient embrassées. Dans la branche aînée, issue de Donogh le Gras, on a vu quatre paires : deux irlandaises, avec les titres de comte de Thomond et de vicomte de Clare ; deux anglaises, avec ceux de marquis de Billing et de vicomte de Tudcaster. Le dernier rejeton de cette branche, en 1741, était le lord jacobite Charles O Brien, vicomte de Clare, puis comte de Thomond, colonel propriétaire d'un régiment irlandais de son nom dans l'armée française, maréchal de France, commandant en chef dans le Languedoc et sur toutes les côtes de la Méditerranée : sa branche s'est éteinte récemment dans la personne de sa fille, Ant.-Ch.-M. Septimanie O Brien, mariée au duc de Choiseul-Praslin. La branche cadette, sortie de l'oncle de Donogh le Gras, subsiste avec éclat en Irlande, dans les barons devenus comtes d'Inchiquin, dans les baronnets leurs puînés, et dans leurs lignes collatérales. Il y a de plus un grand nombre de rameaux d'O Brien,

sortis, à différentes époques, du tronc vénérable de cette maison ; sans doute une des plus illustres de l'Europe, mais que Moréri néanmoins ne devait pas appeler la plus ancienne et la plus noble de l'Irlande. (*Voy. NEILL, CONNOR, etc. Voy. aussi MILEAGH-EASPAIN, ou le Champion d'Espagne*, que toutes les races milésiennes d'Irlande réclament pour leur ancêtre; CORMAC-CASS, d'où est venu le nom générique de *Del-Caiß*; EOGAN ou EOGHAINN, frère aîné de *Cormac-Cass*, et auteur des *Mac-Carthys*, qui avaient ainsi l'aïnesse sur les O'Brien, etc.)

L—T—L.

BRIEN (WILLIAM O), auteur comique et comédien anglais, descendait d'une ancienne famille d'Irlande qui s'était signalée par son dévouement à la cause de Jacques II, et y avait perdu sa fortune. Son père était réduit à exercer la profession de maître en fait d'armes, et lui-même en donna d'abord des leçons; mais s'étant senti des dispositions pour l'art scénique, il débuta, en 1758, à Drury Lane, et continua de jouer avec succès dans la comédie. Ayant épousé, en 1764, la fille du premier comte d'Ilchester, il obtint la place de receveur général du comté de Dorset, puis un emploi lucratif dans l'Amérique septentrionale; mais il revint en Angleterre au commencement de la rébellion des colonies. O'Brien mourut à Strisford-Housse, dans le comté de Dorset, en septembre 1815. On a de lui *Cross purposes*, 1772, in-8°; et *le Duel*, comédie, 1775, in-8°. C'est un ouvrage très-médiocre et qui n'est pas resté au théâtre.

S—D.

BRIENNE (JEAN DE), 5^e fils d'Érard II, comte de Brienne, et d'Agnès de Montbéliard (1). On ne sait rien de sa jeunesse, ni de l'époque de sa naissance, qui paraît appartenir à la seconde moitié du 12^e siècle. Comme les chrétiens de la Palestine vinrent demander à Philippe-Auguste un époux pour Marie, fille d'Isabelle et de Conrad de Montferrat, héritière du royaume de Jérusalem, le roi de France choisit Jean de Brienne qui réunissait toutes les qualités d'un vrai chevalier français. Il partit pour la terre sainte en 1209, épousa Marie, et se fit sacrer roi de Jérusalem dans la ville de Tyr. Son arrivée dans la Palestine fut signalée par quelques avantages remportés sur les Sarrasins, alors maîtres d'une grande partie du royaume qu'il était appelé à conquérir; mais, comme il n'avait amené avec lui qu'un petit nombre de chevaliers, ses succès ne furent que passagers. Le pape prêcha une nouvelle croisade pour secourir les chrétiens de la Palestine. André, roi de Hongrie, et plusieurs autres princes de l'Occident, prirent la croix, débarquèrent à Ptolémaïs, aujourd'hui St-Jean-d'Acre; et, réunis à Jean de Brienne, ils obtinrent de nouveau quelques avantages. Peu de temps après, on résolut d'attaquer l'Égypte, et l'armée chrétienne s'assembla sous les murs de Damiette, qui se rendit après un siège de seize mois. Pendant le siège, la division s'était introduite parmi

les chefs. Le légat, Pélage, voulut être le maître et diriger les opérations. Il montra tant de hauteur et d'obstination, que Jean de Brienne fut obligé de se retirer à Ptolémaïs. Le légat se mit alors à la tête de l'armée, et résolut d'aller attaquer la ville du Caire. Cette détermination fut très-funeste aux chrétiens, qui souffrirent dans leur marche tous les genres de misère, et furent obligés d'abandonner l'Égypte, après avoir fait une capitulation honteuse. Ce qui leur restait du royaume de Jérusalem était près de tomber au pouvoir des Sarrasins. Jean de Brienne implora de nouveau les secours de l'Occident; il se rendit, en 1222, à l'assemblée de Ferentino, qui avait pour objet une nouvelle croisade. Le pape conseilla à Jean de Brienne, pour intéresser Frédéric II au sort du royaume de Jérusalem, de lui donner sa fille Yolande en mariage. Jean de Brienne y consentit, et Frédéric épousa la princesse Yolande, prit d'avance le titre de roi de Jérusalem, qui appartenait à son beau-père, et ne partit point pour la Palestine. Dès lors l'Occident fut troublé par les querelles du pape et de Frédéric. L'empereur d'Allemagne et le souverain pontife se déclarèrent la guerre, et Jean de Brienne commanda les armées du pape contre son gendre. L'État romain et le royaume de Naples avaient été plusieurs fois ravagés par les armées des deux partis, lorsque la fortune vint offrir à Jean de Brienne l'occasion de monter sur le trône de Constantinople. L'empire des Latins tombait en ruines; Baudouin II, qui devait succéder à son père, Pierre Courtenai, était encore en bas âge; les principaux de l'État s'adressèrent au pape pour lui demander un prince qui pût les gouverner et les défendre. Le pape jeta les yeux sur Jean de Brienne, qui fut investi pour sa vie du titre et des prérogatives d'empereur, à condition qu'il donnerait au jeune Baudouin sa seconde fille, et que celui-ci succéderait à l'empire. Jean de Brienne arriva à Constantinople en 1229. L'historien Acropolite, qui se trouvait alors dans cette ville, dit qu'il paraissait avoir quatre-vingts ans; étrange appui pour un trône qui avait tant besoin d'être soutenu par une main vigoureuse! Cependant Jean de Brienne ne démentit point les espérances qu'on avait placées dans son habileté et sa bravoure; il eut à combattre à la fois le roi des Bulgares, et Vattace, empereur de Nicée: 100,000 hommes vinrent mettre le siège devant Constantinople, qui n'avait pour défenseurs qu'un petit nombre de barons et de chevaliers. Cette élite de guerriers fit des prodiges de valeur, et mit en déroute l'armée des assiégeants, qui laissèrent leurs bagages et leur flotte au pouvoir des vainqueurs. L'année suivante, les Grecs et les Bulgares furent de nouveau repoussés et mis en fuite par Jean de Brienne et ses chevaliers. Ces premières victoires avaient réveillé l'enthousiasme des guerriers de l'Occident; un grand nombre de croisés allaient se mettre en route pour Constantinople, lorsque Jean de Brienne mourut. Sa mort, qui arriva le 25 mars 1237, suspendit les préparatifs de la nouvelle croisade, et laissa l'empire latin sans appui et sans espérance. Quelques auteurs prétendent que Jean de Brienne avait pris part à la quatrième croisade, et qu'il se trouva,

(1) Les comtes de Brienne regardent comme l'auteur de leur race Engilbert qui vivait sous Hugues Capet, au 10^e siècle; ils étaient vassaux immédiats des comtes de Champagne. Z—O.

en 1204, à la prise de Constantinople; ainsi, par une destinée singulière, il vit la fin de cet empire latin dont il avait vu l'origine, et qui devait le compter parmi les héros qui l'avaient fondé par leurs armes. *L'Histoire de Jean Brienne*, écrite par Jean-François Lafiteau, jésuite, a été imprimée à Paris en 1727, in-12. — *Gauthier de BRIENNE*, frère aîné de Jean, avait épousé Albéric, fille de Tancrede, roi de Sicile, qui, s'étant évadée avec Sibylle, sa mère, de la prison où la retenait Henri VI, empereur d'Allemagne, s'était réfugiée en France. Gauthier, accompagné de soixante chevaliers et de quarante écuyers, entreprit de conquérir le royaume de Naples, sur lequel sa femme avait des droits. Il s'était rendu maître de presque tout le royaume, lorsqu'au siège d'un château, il se laissa surprendre dans sa tente, et mourut des blessures qu'il avait reçues en se défendant vaillamment. M—D.

BRIENNE GAUTHIER DE, duc titulaire d'Athènes, tyran de Florence, fils d'un autre Gauthier de Brienne, tué en 1312, à la bataille du Céphise. Il ne posséda jamais le duché d'Athènes, que la grande compagnie des Catalans avait conquise sur son père; mais avec la plupart des Français réfugiés de Grèce, il passa sa jeunesse à la cour de Robert, roi de Naples. Lorsque les Florentins, menacés par Castruccio, donnèrent la seigneurie de leur ville au duc de Calabre, fils de Robert, il fut envoyé par ce duc, en 1326, pour prendre possession de Florence. Il commanda ensuite une partie de l'armée qui, pendant les deux campagnes suivantes, observa et tint en échec l'empereur élu Louis IV, sans jamais le combattre. En 1331, Gauthier s'embarqua à Brindes, avec un corps de troupes, pour reconquérir sa principauté de Grèce sur les aventuriers qui l'avaient envahie; mais cette expédition fut malheureuse. Jean Boccace dit qu'elle coûta au duc, outre d'immenses dépenses, la perte d'un fils unique, qui fut tué par les Catalans. Gauthier se retira en France, où il annonça souvent son intention d'aller en Grèce reconquérir l'héritage de ses pères; mais, beaucoup plus avide d'argent et de plaisirs que de gloire et de combats, il n'effectua point ce projet. Comme il revenait, en 1342, de la cour de Philippe de Valois pour se rendre à Naples, il passa de nouveau à Florence, au moment où le peuple, irrité de la perte de Lucques, accusait son gouvernement. Gauthier profita de ce mécontentement pour se faire nommer seigneur de Florence. Il séduisit tous les partis par de vaines promesses et les trompa par de faux serments; mais il n'eut pas plutôt obtenu le pouvoir souverain, qu'il s'abandonna aux passions les plus honteuses. Il amassa des sommes énormes par les plus criantes exactions, fit périr sur l'échafaud un grand nombre de citoyens respectés, conclut avec les Pisans une paix honteuse, mais qui affermissait sa tyrannie, et donna un scandale jusqu'alors inconnu par l'impudence de ses mauvaises mœurs. Il détacha de la juridiction de Florence les villes que cette république avait conquises, afin de s'en assurer la souveraineté immédiate; enfin il provoqua de tant de manières la haine des Florentins, que toutes les classes du

peuple se déclarèrent en même temps contre lui. Trois conspirations se formèrent simultanément, et à l'insu l'une de l'autre, pour le renverser. Comme l'une d'elles lui fut révélée, et qu'il voulait en arrêter les chefs, toutes trois éclatèrent, le 18 juillet 1343. Tout le peuple s'arma, et vint l'assiéger dans son palais. Après s'y être défendu huit jours, il fut obligé de capituler, d'abandonner aux vengeances du peuple les ministres de ses cruautés, de renoncer à la seigneurie de Florence et de sortir de la ville: ce qu'il fit le 26 juillet, jour de Ste-Anne, et dès lors ce jour a été solennisé chaque année à Florence (1). Gauthier de Brienne passa ensuite en France, où le roi Jean lui donna, au mois de mai 1356, la charge de connétable. Le 19 septembre de l'année suivante, il fut tué à la bataille de Poitiers. Son corps fut porté à l'abbaye de Beaulieu, au comté de Brienne, où se voit son tombeau, sur lequel est cette épitaphe: « Cy gist très-excellent prince monseigneur Gauthier, duc d'Athènes, comte de Brienne, et connétable de France, qui trépassa en 1356, en la bataille devant Poitiers, quand le roi Jean fut pris. » S—S—1.

BRIENNE-LOMÉNIE. Voyez LOMÉNIE.

BRIE-SERRANT (CLÉMENT - ALEXANDRE (2), marquis DE), né le 29 mai 1748, à Dampierre en Anjou, était issu de l'ancienne maison de Laval. Reçu page du roi dans la grande écurie, en 1762, il passa sous-lieutenant dans le régiment de Bourgogne cavalerie, en 1765, et parvint jusqu'au grade de maréchal de camp en 1784. Mais le service militaire l'occupait moins que les projets qui consumèrent sa vie entière et sa fortune (3). Seigneur de Machecoul et de Pornic dans le duché de Retz, il voulut augmenter les ressources de ce pays, en faisant de Pornic un port militaire et en donnant au commerce de Nantes plus d'extension et de facilités. Il s'agissait d'agrandir le port de Pornic et d'y établir un canal de communication par lequel les navires marchands se rendraient à Nantes en évitant la longue et dangereuse navigation de l'embouchure de la Loire, encombrée de bancs de sable. A ce plan se liait le projet d'un autre canal qui devait commen-

(1) Les Florentins s'assemblèrent et ordonnèrent que Gauthier serait peint sur un tableau qu'on placerait à la porte du palais de la commune. Féliéhen parle de ce tableau, qui est en ce moment à Paris, dans le cabinet de M. Artaud. Gauthier y est représenté au milieu de tout le peuple de Florence, qui jure, devant une statue de la Justice de ne plus le laisser rentrer dans la ville. On trouve une description exacte de ce tableau dans les *Considérations sur l'état de la peinture en Italie dans les quatre siècles qui ont précédé Raphaël*, Paris, 1814. Il y a aussi une dissertation très-curieuse sur ce tableau, insérée dans l'*Argus* du 22 juillet 1829, n° du soir.

(2) Sur le registre des décès il est nommé Constantin-Alexandre.

(3) Nous sommes en doute si c'est Brie-Serrant ou quelqu'un de ses homonymes qui, étant gouverneur de la presqu'île de Rhéus, commissaire général des états de Bretagne au bureau de l'administration et membre de plusieurs académies, fonda, en 1784, la société patriotique bretonne qui se rassemblait dans son château de Keralier. La salle des séances, nommée *Temple de la patrie*, offrait une tribune portant cette inscription: *Ici on sert son Dieu sans hypocrisie, son roi sans intérêt et sa patrie sans ambition*. Mesdames de Bourdic, de Genlis et Fanny de Beauharnais étaient affiliées à cette société, dont la forme et le but étaient bien dans l'esprit original et dans les habitudes de notre Brie-Serrant.

cer à Machecoul, dessécher plusieurs marais et être utile tant au commerce de Nantes avec le bas Poitou, qu'à la navigation projetée entre cette ville et la Rochelle. Ce plan, proposé au gouvernement et examiné par des commissaires qu'on envoya sur les lieux en 1786, fut accueilli comme très-avantageux à la Bretagne, au Poitou, à la ville de Nantes, à toutes celles qui sont sur la Loire, ainsi qu'à la marine royale; et cependant, l'auteur l'ayant présenté l'année suivante aux états de Bretagne, ces états déclarèrent assez légèrement qu'il n'y avait pas lieu à délibérer. Les développements de ce double plan, accompagnés de cartes et de pièces contenant l'adhésion de plusieurs villes intéressées à son exécution, telles que la Rochelle, Nantes, Bordeaux, Nivers, etc., sont contenus dans deux mémoires que le marquis de Brie-Serrant adressa au roi et à l'assemblée des états généraux, sous ces titres : 1° *Observations concernant le commerce français en général, projet d'une ville commerciale du premier ordre, Paris, 1789, in-4°*; 2° *Mémoire contenant de nouveaux développements sur le projet important relatif au port de Pornic, etc., et à un canal de navigation de Nantes à la mer par Pornic, Paris, 1789, in-4°* (1). Mais la révolution, qui commençait, entraîna des soins qu'on jugea plus importants qu'un projet regardé simplement comme d'utilité locale; il fut laissé de côté. Malgré les peines et les dépenses qu'il avait coûtées à son auteur, malgré la perte de ses droits seigneuriaux, Brie-Serrant ne cessa pas de s'occuper de son idée favorite et la présenta vainement à tous les gouvernements qui se succédèrent en France. La famille Juigné, propriétaire du lac de Grand-Lieu, situé près de Nantes, dans le duché de Retz, ayant signé, vers 1805, un traité avec une compagnie pour le dessèchement de ce lac, entreprise qui entraînait dans les vues et dans le plan de Brie-Serrant, celui-ci ne laissa pas de s'opposer à l'exécution d'un projet isolé dont il n'avait pas donné l'idée. Sans contester la propriété de l'eau du lac, ni le droit de la faire enlever et mettre en bouteilles, il prétendit être propriétaire du fonds et mit arrêt sur les terres qui pourraient être desséchées. On lui offrit 50,000 francs pour vaincre son obstination; mais, quel que fût alors son état de détresse, il refusa tout accommodement, plaida et fut condamné aux frais. Le descendant de la maison de Laval était alors logé dans une mansarde de la rue des Blancs-Manteaux; tout son mobilier consistait en un vieux fauteuil qui lui servait le jour pour s'asseoir et la nuit pour dormir, en une mauvaise chaise et une planche sur deux tréteaux. Là se plaçait un misérable scribe qu'il payait, Dieu sait comment, et qu'il occupait à copier les projets, mémoires et sollicitations dont il accablait les ministres, les préfets, etc. Deux tisons, garnissant son humble foyer, servaient à faire cuire dans un pot des pommes de terre qu'il mangeait de temps en temps sans beurre et sans sel, lorsque la

faim le pressait : c'était son unique nourriture. Il achetait ses vêtements à la friperie; et, comme il était très-petit et très-fluet, un habit de taille ordinaire lui tenait lieu de redingote, et de vieilles bottines étaient pour lui des bottes à l'écuyère. Malgré ce costume bizarre, malgré le mauvais chapeau qui couvrait sa tête et ses cheveux blancs flottants sur ses épaules, Brie-Serrant, à travers sa misère, laissait deviner l'homme distingué. Il mourut dans son obscur domicile le 25 décembre 1814, sans laisser de postérité; mais avec la consolation que le dessèchement du lac de Grand-Lieu, nonobstant plusieurs décisions favorables du conseil d'État, malgré un décret impérial et une ordonnance royale, n'avait reçu et ne recevrait aucune exécution, parce que les intrigues des riverains ont constamment contrarié une mesure qui doit les priver des terrains qu'ils usurpent sur les bords naturellement desséchés du lac. Outre les deux mémoires que nous avons eûtés, on a de Brie-Serrant, sous le voile de l'anonyme : 3° *Écrit adressé à l'académie de Châlons-sur-Marne, sur une question proposée par voie de concours, concernant le patriotisme : Quels sont les moyens de prévenir l'extinction du patriotisme dans l'âme du citoyen?* 1788, in-12. 4° *Mémoire du peuple au peuple*, 1789, in-8°. 5° *Pétition amplifiée en faveur des blancs et des noirs, et projet d'un traité important pour les colonies et pour l'État*, Paris, 1792, in-4°. 6° *Études, premier cahier, contenant un appel au public lui-même du jugement du public sur J.-J. Rousseau*, Paris, 1805, in-8°. Cette brochure, qui est une réfutation de la première partie du fameux *Discours sur l'inégalité des conditions*, fut imprimé pour la première fois, selon Barbier, en 1791 ou 1792. Nous ignorons si Brie-Serrant a donné suite à ce premier cahier d'études. 7° Divers projets publiés dans *la Bouche de fer*, journal rédigé par Fanchet et Bonneville.

A—r.

BRIET (PHILIPPE), né à Abbeville en 1601, entra dans la compagnie de Jésus à l'âge de dix-huit ans, enseigna les humanités dans différents collèges, fut bibliothécaire du collège de Paris, et mourut le 9 décembre 1668, à l'âge de 68 ans, après avoir composé plusieurs ouvrages, dont le meilleur et le plus connu est : 1° *Parallela geographiæ veteris et novæ*, Paris, 1648 et 1649, 5 vol. in-4°, avec 125 cartes en taille-douce; le 3° volume a pour titre : *Parallela geographica Italiæ veteris et novæ*, 1649. Il y a peu de recherches neuves dans cet ouvrage, mais il est savant et méthodique; malheureusement les trois volumes imprimés ne contiennent que l'Europe. L'Asie et l'Afrique devaient former trois volumes qui n'ont pas été publiés. Ce n'est point, comme on l'a dit, parce que les maladies de l'auteur l'empêchèrent de les achever, puisqu'il n'est mort que vingt ans après, et que, durant ces vingt ans, il a publié divers autres ouvrages. D'ailleurs Lenglet Dufresnoy dit le que P. Briet avait terminé celui-là, et que le P. Hardouin supprima le manuscrit; mais il avoue ailleurs qu'il a été trompé par un rapport inexact, et que l'ouvrage n'a pas été imprimé. Il as-

(1) M. Quérard, dans la *France littéraire*, donne à cet écrit ce simple titre : *Mémoire présenté à l'assemblée nationale au sujet du port de Pornic.*

sure pourtant avoir vu les cartes gravées d'une portion de l'Asie qui n'a point paru. Quant au texte, il est certain que le manuscrit original, conservé dans la bibliothèque des jésuites, passa, à la suppression de leur ordre, dans celle de l'abbé Brotier. 2° *Annales mundi, sive Chronicon, ab orbe condito ad annum Christi*, Paris, 1663, in-fol. en 7 vol. in-12; Mayence, 1682; Venise, 1693, 7 vol. in-12. Cette dernière édition est la meilleure et la plus complète; l'ouvrage est estimé. L'auteur suit, à peu de chose près, la chronologie du P. Pétau. 3° *Theatrum geographicum Europæ veteris*, 1633, in-fol. 4° *Xenia Delphino oblata, nomine collegii Rothomagensis*, Rouen, 1659, in-4°. 5° *Elogium patris Jac. Sirmondi, S. J.*, Paris, 1634, in-4°; on y trouve le catalogue par ordre de dates de tous les ouvrages du savant P. Sirmond. 6° *Continuatio Turselliniana Epitomes historiarum*, Paris, 1659, souvent réimprimé à la suite du Tursellin. 7° *Acute Dicta omnium veterum poetarum latinorum; præfixum de omnibus iisdem poetis syntagma*, Paris, 1664, 1684 et 1694, in-12. Briet a aussi fait le 5° volume de la *Concorde chronologique* du P. Labbe. (Voy. LABBE.)

W—R.

BRIEUC (Saint), en latin **BRIOCUS**, naquit vers l'an 409, d'une famille illustre de la Grande-Bretagne, dans la province appelée *Carticiana*, que plusieurs auteurs prennent pour la Cérétique (le comté de Cardigan); plusieurs, pour le pays de Cornouailles; d'autres enfin, pour un canton des comtés de Stafford et de Derby. Son père se nommait Cerpus, et sa mère Eldrude, mot breton composé de *ell* et de *drud*, et qui signifie *illustre* ou *bien-aimé*. Briec était âgé d'environ vingt ans, lorsque St. Germain d'Auxerre arriva dans la Grande-Bretagne. Il devint un des principaux disciples du saint évêque, qui l'emmena en France, et lui conféra la dignité du sacerdoce. Quelque temps après, Briec retourna dans sa patrie, convertit sa famille, qui était plongée dans les ténèbres de l'idolâtrie, et fonda l'église devenue célèbre sous le nom de *Grande-Lann*. Il était âgé d'environ soixante-dix ans lorsqu'il passa dans l'Armorique. Après avoir bâti, au pays de Léon, un monastère qu'il gouverna pendant quelques années, il se retira chez le comte Riwal ou Riwallon, son parent, qui avait été prince de Domnonie, dans la Grande-Bretagne, et qui était alors souverain d'un canton de l'Armorique, près de l'embouchure de la rivière de Govat ou Gouet. Le comte donna au saint un terrain considérable, nommé la *Vallée double*, et l'aïda, par ses libéralités, à fonder un monastère, dont Briec prit la direction. Il y mourut vers l'an 502. Ce monastère devint célèbre, et fut l'origine de la ville de St-Brieuc, qu'on érigea en évêché en 844. Les bollandistes, et ceux qui les ont copiés, se sont trompés sur l'époque à laquelle a vécu St. Briec, et sur le pays qui l'a vu naître. D. Lobineau a relevé leurs erreurs dans son *Histoire des saints de la province de Bretagne*. Il paraît que St. Briec avait été revêtu du caractère épiscopal dans la Grande-Bretagne. Il est qualifié évêque dans une inscription trouvée dans sa châsse,

l'an 1210 de J.-C.; mais on croit qu'il n'était qu'évêque régional, c'est-à-dire sans titre particulier et sans siège. Ses reliques furent transférées à l'église de St-Serge d'Angers, vers l'an 860, pendant les incursions des Normands. L.-G. de la Devison, chanoine de l'église de St-Brieuc, a écrit la *Vie et les Miracles de St Brieuc, avec des remarques et des observations*, 1627, in-8°. V—VE.

BRIEUX (JACQUES MOYSSANT DE). Voy. MOISSANT.

BRIEZ, membre de la convention, y fut député par le département du Nord. Dans le procès du roi il vota la mort; « mais, ajouta-t-il, dans le cas où la « majorité serait pour la réclusion, je fais la motion « expresse que si, d'ici au 15 avril, les puissances « n'ont pas renoncé au dessein de détruire notre li- « berté, on leur envoie sa tête. » Quelque temps après, il partit avec Dubois-Dubay et d'Aoust (voy. ce nom) pour une mission à l'armée du Nord; et il s'occupa des moyens de mettre cette frontière à l'abri d'une invasion. Ayant donné connaissance à la convention d'une lettre qu'il avait écrite au prince de Cobourg, relativement aux conventionnels livrés par Dumouriez, sa conduite fut censurée comme indigne du représentant d'un peuple libre, et son rappel prononcé. Briez écrivit pour justifier une démarche qui ne lui avait été dictée que par l'intérêt de ses collègues; et, sur la demande de Merlin et de quelques autres députés qui attestèrent son patriotisme, le décret fut rapporté. Il se trouvait avec son collègue Cochon à Valenciennes, lorsque cette ville, investie par les Autrichiens, fut obligée de capituler. Briez, qui s'était conduit avec courage pendant le siège, sortit de Valenciennes le 1^{er} août avec la garnison, et vint à Cambray, d'où il annonça ce revers à la convention. Tombé gravement malade, il ne put revenir à Paris que dans le mois de septembre 1793. Le 25, il lut à la tribune un mémoire sur l'état de l'armée du Nord, qu'il terminait en reprochant au comité de salut public de garder le silence dans un moment aussi critique et de ne pas prendre les mesures commandées par les circonstances. L'impression de ce mémoire fut ordonnée, et Briez adjoint au comité. C'était en l'absence de Robespierre qu'il avait ainsi osé déverser le blâme sur les opérations d'un comité dont Maximilien était le chef. Instruit de ce qui venait de se passer, Robespierre annonça qu'il était prêt à se retirer, ainsi que ses collègues, s'il avait cessé de mériter la confiance de l'assemblée; ensuite, abordant un de ses thèmes favoris, il parla contre la faction qui cherchait à avilir, à diviser, à paralyser la convention; puis il témoigna sa surprise de voir le comité blâmé par un homme qui n'avait pas encore réparé la honte dont il s'était couvert, en revenant d'une place confiée à sa défense, après l'avoir livrée aux Autrichiens. Briez balbutia quelques mots pour sa justification, et s'excusa, sur son défaut de talents, d'accepter une place au fameux comité de salut public (1). Tel était

(1) Il demanda que la convention se fît faire un autre rapport sur

alors l'ascendant de Robespierre sur la convention, que les deux décrets qu'elle venait de rendre furent aussitôt rapportés. Briez entra peu de temps après au comité des secours publics, et il en fut souvent le rapporteur. C'est en cette qualité qu'il proposa et fit adopter diverses mesures favorables aux parents des défenseurs de la patrie, aux habitants qui avaient souffert des invasions, aux réfugiés belges (1), allemands, italiens, et enfin aux indigents dont les outils et les meubles étaient en dépôt dans les monts-de-piété pour une somme moindre de 20 fr. (2). Le 16 prairial (4 juin 1794), il fut élu secrétaire de la convention (3). Après le 9 thermidor, Briez fut renvoyé commissaire à l'armée du Nord, d'où il écrivit plusieurs lettres à la convention pour lui annoncer des succès (4). Il tomba malade, et mourut en juillet 1795 (5). V—s.

BRIGA (MELCHIOR DELLA), savant mathématicien jésuite, né à Césène, en 1686, d'une famille noble, enseigna la philosophie à Prato et à Florence, et la théologie à Sienne, où il mourut le 25 juillet 1749. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Faseia isiaea statuae Capitolinae*, Rome, 1716, inséré dans les *Aeta erudit.* de Leipsick, 1722; 2° *Sphæra geographicæ paradoxa*, Florence, 1721; 3° *Philosophiæ veleris et novæ concordia*, ibid., 1725; 4° *Scientia eelipsium ex imperio et commercio Sinarum illustrata*, Rome et Lucques, 1744-45-47, 3 vol. in-4° d'environ 800 p. La partie géométrique et optique de cet ouvrage est du P. Simonelli; les tables sont du P. de la Briga, qui a calculé toutes les observations d'éclipses faites à la Chine par le P. Kegler. C. M. P.

BRIGANT (JACQUES LE), naquit le 18 juillet 1720, à Pontrieux, où son père était négociant. Destiné au barreau, il se fit recevoir avocat au parlement de Bretagne; mais l'étude des langues fut toujours l'objet principal de ses travaux. On connaît ses observations sur les langues anciennes et modernes, ou prospectus de l'ouvrage intitulé : *la Langue primitive conservée*, prospectus qui forme à lui seul un volume curieux, et qui fixa, lorsqu'il

parut, l'attention générale. Le Brigant fait dériver toutes les langues du celtique. Pour appuyer son opinion par des exemples, il extrait plusieurs passages de la *Genèse*, notamment celui-ci, modèle du sublime : *Dieu dit que la lumière se fasse, et la lumière se fit.* Il présente successivement cette phrase dans les langues hébraïque, chaldéenne, syriaque, arabe, persane, grecque, latine, française, et la compare à la même phrase traduite en celtique. Il prétend établir, dans des chapitres séparés, les rapports existants entre la langue celtique et le chinois, le samscrit, le galibi, ou langue des Caraïbes, et l'idiome de l'île de Taïti. Mais ses étymologies sont pour la plupart forcées, et son système devient absurde par l'extension qu'il lui donne (1). Le Brigant s'est aussi occupé de minéralogie; il a découvert en Bretagne plusieurs carrières de marbre qui n'ont point été exploitées. Étant allé résider à Avranches, dans les premières années de la révolution, il s'y trouvait incarcéré comme fédéraliste, lorsque les Vendéens pénétrèrent dans cette ville. Ceux-ci se portèrent aux prisons, et voulurent y commettre des excès. Le Brigant leur en imposa par sa fermeté, et sauva la vie au concierge. Marié deux fois, il a eu vingt-deux enfants; mais ses fils étaient morts ou aux armées, et ce respectable père de famille se trouvait isolé dans ses vieux jours, lorsque le brave de la Tour-d'Auvergne-Corret, son compatriote et son ami, proposa d'aller prendre la place du plus jeune de ses fils. Il le remplaça, en effet, à l'armée de Sambre-et-Meuse, où ce jeune homme servait depuis quatre ans. (*Voy. TOUR-D'AUVERGNE-CORRET.*) Le Brigant avait de la franchise et de la générosité dans le caractère. Sa conversation était agréable. Il est mort à Tréguier, le 3 février 1804. Ses ouvrages imprimés sont : 1° une *Dissertation adressée aux académies savantes de l'Europe, sur un peuple celle nommé Brigantes ou Brigants*, 1762, in-8°. 2° *Petit Glossaire, ou Manuel instructif pour faciliter l'intelligence de quelques termes de la coutume de Bretagne, contenant leur définition et leur étymologie*, Brest, 1774, in-12, 3° *Éléments de la langue des Celtes Gomériles ou Bretons; introduction à cette langue, et par elle à celles de tous les peuples connus*, Strasbourg, 1779, in-8°. La rédaction de cette petite grammaire appartient presque en entier à Oberlin. Le Brigant en donna une nouvelle édition, moins correcte et moins recher-

la reddition de Valenciennes. « Que ce rapport soit sévère, dit-il, et si je suis trouvé coupable, que ma tête tombe ! » D—R—R.

(1) Dans un rapport qu'il fit, le 17 janvier 1794, sur ce sujet, il dit que les Autrichiens s'étant avancés jusqu'à Clincourt, avaient éventré des femmes, égorgé des enfants et fait rôtir leurs membres. D—R—R.

(2) A la suite d'un long rapport qu'il fit à la séance du 24 floréal (Paris, in-8° de 34 p.), la convention décréta que les parents du militaire parti en remplacement jouiraient également, dans le même cas et dans les mêmes proportions, des secours accordés aux familles des défenseurs de la patrie. Briez, pour louer les simples soldats, dit qu'il n'existe de traîtres que dans les états-majors et parmi les chefs, qu'il appelle des êtres vils, que l'ambition, l'intérêt, l'orgueil et la corruption ont éblouis, perdus et gangrenés. Telles étaient l'éloquence et la singulière politique des démagogues de cette époque. V—VE.

(3) Le même jour que Robespierre (*voy.* ce nom) fut porté à la présidence. D—R—R.

(4) Il envoya de Bruxelles à la convention l'instrument qui avait tenu enchaîné dans cette ville le représentant Drouet. D—R—R.

(5) Beffroy de Reigny a dit de ce conventionnel : « On l'a peint comme un brigand, ne vivant que de rapines, de vexations et de débauches. Il est mort d'une honteuse maladie. » Mais cet écrivain ajoute : « D'autres en parlent tout différemment. » V—VE.

(1) Gebelin et de la Tour-d'Auvergne furent ses élèves; il voyait partout du celtique. Gebelin et le chevalier d'Oraison imaginèrent un jour de lui dire qu'il était arrivé d'un des ports de France à Paris un jeune insulaire de l'Océanique, et que personne ne pouvait entendre la langue qu'il parlait. Il fut convenu qu'on le ferait voir à le Brigant. Ce jeune insulaire n'était autre qu'un Parisien à qui l'on avait fait apprendre quelques mots forgés par Gebelin, et qui n'appartenaient à aucune langue. Au jour fixé, devant une société nombreuse, le jeune homme, s'adressant à le Brigant, prononça les mots convenus, et le Brigant disait à l'assemblée : *Il me dit bonjour; comment vous portez-vous?* Et tandis qu'il continuait de l'écouter et de traduire sans aucune hésitation, l'assemblée partit d'un éclat de rire. Le Brigant fut instruit du tour qu'on lui jouait, et s'écria avec emphase : *Messieurs, sachez qu'il n'y a et qu'il ne peut y avoir dans l'univers un mot qui ne soit celtique; et dès lors il fit graver un cachet dont il se servit pour sa correspondance, et qui portait pour inscription : Celtica negata, negatur orbis.* V—VE

chée, Brest, an 7 (1799). Au reste, cette grammaire, entièrement systématique, est bien inférieure à celle du P. de Rostrenen surpassée depuis par celle de Legonidec. 4° *Observations fondamentales sur les langues anciennes et modernes*, Paris, 1787, in-4° : c'est le prospectus dont nous avons parlé ci-dessus. On eroit que Louis-Paul Abeille a eu beaucoup de part à la rédaction de cet ouvrage. 5° *Détachements de la langue primitive, celle des Parisiens avant l'invasion des Germains, la venue de César, et le ravage des Gaules*, Paris, 1787, in-8°. 6° *Mémoire sur la langue des Français, la même que la langue des Gaulois, leurs ancêtres*, Paris, 1787. 7° *Observations sur un ouvrage de M. Jamgrane, jurisconsulte anglais, ayant donné pour titre : de l'Origine des sociétés et du langage*, Paris, 1788, in-8°. 8° *Réflexions sur les études*, Paris, 1788. 9° *Notions générales ou encyclopédiques*, Avranches, 1791, in-8°. 10° *Nouvel Avis concernant la langue primitive retrouvée*, 1770, in-8°. 11° Deux brochures politiques, imprimées en 1789, l'une relative à une lettre adressée de Londres au roi, par Calonne, et la seconde, aux opérations des états généraux. Le Brigant a laissé plusieurs manuscrits, des extraits curieux, et une correspondance considérable. Tous ces objets ont été vendus à M. Kergariou, de Lannion, à la réserve de quelques manuscrits qui ont été conservés par son fils aîné. Voici leurs titres : *le Premier Contrat des humains, ou l'Origine de la société déguisée dans la fable de Galathée et de Pygmalion; Testament de Noé; A, B, C des nations; Aux souverains et aux savants de l'Europe; Radicaux des cinq voyelles a, e, i, o, u; Racines primitives de la langue originelle, le celle gomérile ou celle des Bretons; le Barde armoricain; Complainte sur l'état présent des sciences dans le continent des Gaules, des Atlantes et des Enfants d'Abraham; Dissertation sur la ville d'Avranches.* D. N—L.

BRIGANTI (ANNIBAL), médecin et naturaliste italien du 16^e siècle, naquit à Chieti, dans le royaume de Naples. Il est le premier qui ait recueilli des notions positives sur la production de la manne et sur la manière dont on en fait la récolte. Il prouva que ce n'était pas, comme on le répétait d'après les anciens, une sorte de rosée qui tombait du ciel, mais qu'il y en avait de deux espèces, qui proviennent d'un frêne de la Calabre, l'une par l'extravasation qui se fait naturellement du suc qui se dépose et s'épaissit sur les feuilles; l'autre, par une opération artificielle qui se fait en incisant le tronc de l'arbre dont on recueille le suc. Il assura que l'une et l'autre étaient également bonnes pour l'usage de la médecine. C'était là le but principal de cet ouvrage; car il ne l'avait entrepris que pour faire révoquer un décret rendu par le roi de Naples, à l'instigation de son premier médecin, Marino Spinelli, par lequel il enjoignait aux médecins de ne se servir que de la manne qui avait été ramassée sur les feuilles. Il résultait de cette défense une perte considérable pour les habitants de la Calabre. Cet ouvrage, resté manuscrit, tomba entre les mains de Donato Altomare, qui en profita pour faire un traité parti-

culier sur la manne, sous ce titre : *de Mannæ Differentiis ac Vicibus, deque eas dignoscendi via ac ratione*, Venise, 1562, in-4°. L'ouvrage était bon; mais l'auteur eut le tort de ne pas citer les sources où il avait puisé. Magneni attaqua ce livre en 1648, et voulut rétablir, sans fondement, l'ancienne opinion sur l'origine de la manne. On attribue à Briganti les ouvrages suivants : 1° *Avvisi ed Avvertimenti intorno al governo di preservarsi di pestilenza*, Naples, 1577, in-4°. 2° *Avvisi ed Avvertimenti intorno alla preservazione e curatione de' morbilli, e delle vajuole*, Naples, 1577, in-4°; 3° *Due Libri dell'istoria dei simpliici aromatici e altre cose; che vengono portate dall' Indie orientali pertinenti all' uso della medicina di Garzia dall' Orto, medico portuguese, con alcune brevi annotazioni di Carlo Clusio : e due altri libri parimente di quelle si portano dall' Indie occidentali di Nicolo Monardes, medico di Siviglia, tradotti in italiano*, Venise, 1582, in-4°, 1605, in-8°. D—P—s.

BRIGANTI (PHILIPPE), économiste italien, qui est resté presque inconnu dans les Deux-Siciles, et n'a obtenu d'article dans aucune biographie générale, naquit, en 1725, à Gallipoli. Son père, grand jurisconsulte (1), le destina au barreau, et le fit recevoir avocat; mais, s'ennuyant bientôt de son état, Philippe entra comme cadet dans le régiment d'Ortrante. Son père courut après lui, et fit les plus vives instances pour l'empêcher de suivre la carrière militaire. Il réussit, non sans de grands efforts, à le ramener, en 1744, au barreau et aux lettres. Philippe, excité par les écrits de Montesquieu, de Beccaria et de Vico, se livra dès lors à de grandes méditations sur la législation. En 1764, il fut nommé syndic de Gallipoli. L'important ouvrage politique qu'il publia en 1777, sous le titre d'*Esame analitico del sistema legale*, Naples, in-4°, lui ouvrit, deux ans après, les portes de l'académie des sciences et belles-lettres de Naples. Ce corps savant présenta l'auteur au roi comme un génie *fort et pensif*, propre à attirer l'attention de son siècle et à mériter celle de la postérité. L'ouvrage est divisé en 3 livres : le 1^{er} traite de la loi naturelle, le 2^e de l'homme isolé, et le 3^e de la perfectibilité de l'homme social. Philippe Briganti publia ensuite son *Esame economico del sistema civile*, 1770, in-4°, ouvrage également divisé en 3 livres, et dans lequel l'auteur examine les progrès du système civil « depuis l'existence perfectible jusqu'à l'état « parfait. » Il avait rédigé une *Théorie politique des quatre âges du peuple romain indiqués par Florus*; mais ce traité est resté inédit. Deux mémoires de Philippe Briganti, qui ont été réimprimés, l'un sur l'éloquence du barreau, et l'autre pour la défense des opinions de Beccaria, sont dignes de la réputation que lui valurent ces grands ouvrages. Il cultivait également la poésie, et publia des *canzonette* sous ce titre : *le quattro Stagioni*, 1795, et une suite de sonnets sur les grands personnages grecs et ro-

(1) Le père de Briganti était connu dans le royaume de Naples par un ouvrage fort estimé, intitulé *le Praticien criminaliste*.

maines : *Frammenti lirici de' fasti greci e romani*, Lecce, 1797. Tacite était son auteur favori ; il le savait par cœur. Briganti mourut en 1804, et son corps fut déposé dans le caveau de sa famille, à l'église des franciscains réformés de Gallipoli. (Voy. B. Papadia, *Vite d'alcuni uomini Salentini*, Naples, 1806, in-8°). Les œuvres de Briganti ont été publiées dans ces dernières années tant à Naples qu'à Venise, et le marquis de Tommaso, son compatriote, a fait paraître à Gallipoli ses œuvres posthumes en 2 vol. in-8°, précédées d'un éloge historique de ce célèbre publiciste, qui contient des détails curieux sur sa vie et des analyses fort étendues de ses ouvrages. Cette publication n'a pas ajouté à la réputation de l'auteur. Si ces écrits sont remarquables par la force et la profondeur de la pensée, ils ne le sont ni par l'élégance ni par la clarté du style ; et l'on ne peut douter que ce ne soit une des causes qui ont nui à leur succès. D—G et G—RY.

BRIGENTI (AMBROISE), capucin de Mantoue, publia, en 1702, un ouvrage savant et rempli de recherches, intitulé : *Glossographia onomatographica, id est, declaratio nominum et vocabulorum exoticorum, quæ habent aut anticipilem aut obseuram, aut valde difficilem, aut ex hellenismo significationem et explicationem*, Mantoue, 1702, in-fol. ; l'ouvrage devait avoir 3 volumes ; mais on n'a imprimé que le 1^{er}. C. M. P.

BRIGENTI (ANDRÉ), poète latin, né en 1680, à Agua, près de Padoue, fut élevé au séminaire de cette ville, puis chargé de l'éducation de quelques jeunes gens. En 1715, il se rendit à Rome avec une lettre de son évêque pour le prince Borghèse, qui lui avait demandé un instituteur pour ses fils. Il passa le reste de sa vie dans cette ville, si célèbre par les chefs-d'œuvre qu'on y voit réunis et qui lui inspirèrent ses plus beaux vers, partageant ses loisirs entre la culture des lettres et ses devoirs envers ses élèves. Il mourut dans un voyage à Venise, en 1750. Outre quelques pièces de vers imprimées dans les recueils, on a de Brigenti plusieurs discours, parmi lesquels on cite : *Oratio habita Arbæ, dum pontifex Bizza Arbensem episcopatum iniret*, Padoue, 1750. Mais son principal ouvrage est le poème intitulé *Villa Burghesia, vulgo Pinciana, poetice descripta*, Rome, 1716, in-8°, avec 26 planches, divisé en 4 livres, et suivi de notes pleines de goût et d'érudition. L'auteur l'entreprit pour fixer l'attention de ses élèves sur les chefs-d'œuvre rassemblés dans la Villa-Borghèse. Les descriptions qu'il en donne sont d'une exactitude que la poésie ne semble guère comporter. W—s.

BRIGGS (HENRI), célèbre mathématicien anglais, né vers l'an 1556, à Warley-Wood, paroisse d'Halifax, dans l'Yorkshire, fit ses études à Oxford, y enseigna lui-même quelque temps les mathématiques, et fut nommé, en 1596, premier professeur de géométrie au collège de Gresham, qui venait d'être fondé à Londres. Il s'occupait alors de la recherche des longitudes en mer, et construisit une table pour les trouver, d'après la variation de l'aiguille aimantée, moyen souvent essayé depuis, et

toujours sans succès. L'instrument qu'il proposait a été décrit par le docteur Gilbert, dans son *Traité sur l'aimant*, et a été aussi publié par Blondelville, dans ses *Theores of the seven planets*, Londres, 1602, in-4°. Il fut très-longtemps en correspondance avec le célèbre Usher, archevêque d'Armagh. On voit, par les lettres de ce docte prélat, publiées en 1686, que ce fut en 1615 qu'il eut la première connaissance de l'admirable invention des logarithmes, trouvée par Jean Néper, baron de Merchiston. Briggs n'eut point de repos qu'il ne se fût procuré la satisfaction de le voir, et il fit exprès le voyage d'Ecosse. Briggs sentit le premier l'étendue des progrès que la découverte des logarithmes allait faire faire à toutes les sciences fondées sur le calcul ; il en développa la théorie dans ses cours au collège de Gresham ; mais il reconnut bientôt que la forme des logarithmes adoptée par Néper pouvait être perfectionnée, ce que cet inventeur avait également aperçu. (Voy. NÉPER.) Briggs fit deux fois le voyage d'Ecosse pour en conférer avec lui, et, après son retour, se hâta de calculer et de publier, en 1617, la première table de logarithmes ordinaires, dont l'usage est plus simple, parce qu'ils ont pour base le nombre 10, qui est aussi celle de notre système de numération. Appelé en 1619 pour remplir la chaire de géométrie, que le chevalier Henri Saville venait de fonder à Oxford, il résigna sa place du collège de Gresham, et ne quitta plus Oxford, où il partagea son temps entre les devoirs de sa charge et le calcul des logarithmes. Il s'y livra avec une telle ardeur, qu'en moins de sept ans il calcula 50,000 logarithmes avec quatorze décimales, travail presque incroyable, si l'on considère la longueur du temps qu'exige le calcul d'un seul logarithme. Aussi cette forte application, si longtemps prolongée, finit par déranger son cerveau (Tissot, *Santé des gens de lettres*). Il mourut à Oxford, dans le collège de Merton, le 26 janvier 1630, à l'âge de 70 ans. Il a publié : 1° *Tables pour perfectionner la navigation* (en anglais) ; elles sont insérées dans la 2^e édition des *Erreurs de la Navigation de Wright, découvertes et corrigées*, Londres, 1610. 2° *Logarithmorum Chilias prima*, Londres, 1617, in-8°. 3° *Euclidis Elementorum libri 6 priores*, ibid., 1620, sans nom d'auteur. 4° *Mathematica ab antiquis minus cognita*, inséré dans les *Vies des professeurs du collège Gresham*, publiées par Ward. 5° *Arithmetica logarithmica*, Londres, 1624, in-fol. ; ouvrage d'un travail immense, et qui est le type de toutes les tables de logarithmes publiées dans la suite : on y trouve les logarithmes des nombres naturels de 1 à 20,000 et de 90,000 à 100,000 avec quatorze décimales ; ceux des sinus et tangentes pour chaque centième de degré, aussi avec quatorze décimales, les sinus naturels avec quinze décimales, et les tangentes et sécantes naturelles avec dix décimales. Ces tables sont fort rares ; celles que Vlacq publia à Gouda, en 1628, n'en sont qu'un abrégé, les logarithmes n'y ayant que dix décimales, ce qui est plus que suffisant, puisque ordinairement on ne fait

usage que de sept. 6° *Mémoire sur le passage à la mer du Sud par le nord-ouest et la baie d'Hudson*. Ce pamphlet, écrit en anglais, et publié pour la première fois en 1622, se trouve dans le t. 3 des *Voyages de Purchas*. 7° *Trigonometria britannica*, Gouda, 1633, in-fol., ouvrage divisé en 2 parties : la 1^{re}, traitant de la construction des tables, est entièrement de Briggs ; la 2^e, qui indique leur usage dans la trigonométrie rectiligne et sphérique, est de Gellibrand, son ami, qui lui succéda au collège Gresham ; à la suite, on trouve les logarithmes des sinus et tangentes pour chaque centième de degré, avec quinze décimales, comme dans l'*Arithmetica logarithmica*. Briggs avait encore écrit des commentaires sur la géométrie de P. Ramus, des remarques sur le traité de Longomontanus sur la quadrature du cercle, la description et l'usage du régulateur de Bedwell, et d'autres ouvrages de mathématiques qui n'ont pas été publiés. Sa vie a été écrite par le docteur T. Smith. Thomas Gataker et Isaac Barrow ont rendu un honorable témoignage au caractère et aux talents de Henri Briggs. C. M. P.

BRIGGS (GUILLAUME), membre de la société royale et du collège des médecins de Londres, correspondant de l'académie des sciences de Paris, nommé, le 4 mars 1699, médecin du roi Guillaume III et de l'hôpital de St-Thomas de Southwarek, naquit à Norwich, en 1641, et mourut le 4 septembre 1704, à 63 ans. Il avait étudié à Cambridge, où il fut reçu docteur en 1677, et ensuite à Montpellier sous le fameux anatomiste Vieussens. Il se rendit célèbre par sa connaissance de l'œil et de ses maladies. Il est le premier qui ait bien développé ce qui concerne le nerf optique, la rétine, et les conduits lymphatiques. Sa nouvelle théorie de la vision fut d'abord insérée en anglais, l'an 1662, dans les *Transactions philosophiques*, traduite ensuite en latin par lui-même, sous le titre de *Nova Theoria visionis*, à la sollicitation de Newton, qui faisait un cas singulier de ce traité, et imprimée à la suite de l'*Ophthalmographia*, autre ouvrage du docteur, à Cambridge, 1676, in-42. Ces deux traités réunis, qui sont estimés des gens de l'art, furent réimprimés en 1683, in-4° ; à Leyde, en 1686, in-12. Guillaume Briggs avait préparé deux autres traités, de *Usu partium oculi*, et de *ejusdem Affectibus* ; mais ils n'ont pas été publiés. On trouve dans les *Transactions* plusieurs écrits du même auteur : *Cas singulier par rapport à la vision* ; *Explication du cas singulier d'un jeune homme qui, tous les soirs, devient aveugle*, etc. (Voy. aussi les *Mémoires de l'académie des sciences*, t. 7.) C. et A—N et V—VE.

BRIGHAM (NICOLAS), né à Coversham, dans la province d'Oxford, d'une famille originaire de celle d'York, cultiva la poésie dans sa jeunesse, puis se livra à l'étude des lois et de l'histoire. Il mourut à Westminster, en 1559, dans un âge peu avancé, n'ayant encore eu le temps que de publier les ouvrages suivants : 1° de *Venationibus rerum memorabilium*. C'est une collection dont Bale a tiré différents matériaux pour son *Summarium illus-*

trium maj. Britann. Scriptor. 2° Des mémoires en forme de journal, divisés en 12 livres. 3° Différentes pièces de poésie. T—D.

BRIGIDE (Sainte), vierge, abbesse et patronne d'Irlande, florissait au commencement du 6^e siècle. Les cinq auteurs qui ont écrit sa vie n'ayant parlé que de ses miracles, on sait peu de chose de ses actions. Elle naquit à Fochard, dans le diocèse d'Armagh, reçut le voile des mains de St. Mel, neveu de St. Patrice ; se construisit, sous un gros chêne, une cellule, qui fut depuis appelée *kill-dara*, ou cellule du chêne ; réunit en un corps de communauté plusieurs personnes de son sexe, qui demandèrent à vivre sous sa direction, et donna naissance à plusieurs monastères, qui la reconnurent pour mère et fondatrice. On trouve son nom dans le martyrologe attribué à St. Jérôme, dans celui de Bède et dans ceux qui ont été composés depuis le 7^e siècle. Plusieurs églises d'Angleterre, d'Ecosse, de France et d'Allemagne lui sont dédiées. On a cessé de faire mémoire de cette sainte à Paris, en 1607. Son corps fut trouvé, l'an 1185, avec ceux de St. Patrice et de St. Colomb, dans une triple voûte de la ville de Down Patrick, et il fut porté dans l'église cathédrale de cette ville. Le tombeau qui le renfermait fut détruit lors de l'établissement de la religion anglicane sous le règne de Henri VIII. Les jésuites de Lisbonne prétendaient posséder dans leur église le chef de Ste. Brigide. (Voy. les *Acta Sanctorum* des hollandistes, et les *Vies des Saints* de Baillet, 15 juillet.) V—VE.

BRIGITTE ou BIRGITE (Sainte), naquit vers 4502, de Birger, prince du sang royal de Suède, et sénéchal d'Upland. Quelques auteurs prétendent qu'elle était de la famille Brahé, l'une des plus illustres du royaume. Formée dès sa plus tendre enfance à la piété par des parents chrétiens et vertueux, elle épousa par obéissance, à l'âge de seize ans, Ulf Gudmarson, prince de Nérieie. Après avoir mis au monde huit enfants, dont le dernier fut Ste. Catherine de Suède, qui est honorée le 22 mars, ces deux époux s'engagèrent à passer le reste de leur vie dans l'état de continence, et firent ensemble le pèlerinage de St-Jacques de Compostelle. A leur retour, Ulf mourut dans le monastère d'Alvastre, ordre de Cîteaux, ce qui a fait croire qu'il s'y était fait religieux. Brigitte fonda le monastère de Wadstena, diocèse de Linköping, d'après celui de Fontevault. Il était composé de deux bâtiments, où habitaient séparément soixante religieuses et vingt-cinq religieux, pour éгалer, dit-on, le nombre des treize apôtres (y compris St. Paul), et des soixante-douze disciples. De ces vingt-cinq religieux, treize étaient prêtres en l'honneur des treize apôtres, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Eglise, et huit frères convers. Les religieuses et les religieux célébraient l'office en commun ; les premiers, dans un chœur situé au bas de l'église ; les derniers, dans une tribune supérieure. Celles-là avaient l'administration du monastère et des biens qui en dépendaient ; ceux-ci étaient chargés de tout ce qui regardait le spirituel. La raison de cet arran-

gement était que, l'ordre ayant été institué spécialement pour les femmes, les hommes n'y furent admis que pour leur procurer les secours spirituels. Brigitte leur donna la règle de St. Augustin, à laquelle elle ajouta quelques réglemens particuliers. L'ordre dit du *St-Sauveur*, parce qu'il avait été institué pour honorer la passion de Jésus-Christ, fut approuvé, en 1370, par Urbain V. Il a fleuri dans les pays septentrionaux jusqu'à la réformation, a même continué, quelque temps après cette époque, dans le monastère de Wadstena, et possédait encore, dans ces derniers temps, des établissemens en Allemagne, en Italie, en Portugal et en Flandre. Brigitte, ayant eu la dévotion d'aller visiter le tombeau des saints apôtres à Rome, y fonda, pour les pèlerins et les étudiants suédois, un hospice qui fut rétabli sous Léon X. Une dévotion semblable la conduisit, à soixante-neuf ans, en Palestine. De retour en Italie, elle mourut à Rome, le 25 juillet 1575, et deux Suédois de sa suite rapportèrent ses reliques à l'église de Wadstena, où on les voit encore. Elle fut canonisée par Boniface IX, et plus solennellement ensuite par le concile de Constance. Les fameuses *Révélationes* de cette sainte : *Revelationum libri octo*, écrites par le moine Pierre, prieur d'Alvastre, et par Mathias, chanoine de Linköping, qui avaient successivement été ses confesseurs, furent fortement attaquées par le célèbre Gerson. Thirre-Cremata, depuis cardinal, chargé, par le concile de Bâle, de les examiner, en fit un rapport favorable, qui leur valut l'approbation du concile ; c'est-à-dire, comme l'observe Benoît XIV, qu'il fut permis de les publier pour l'utilité des fidèles. Cet ouvrage fut imprimé à Rome en 1475 et 1488, 1 vol. in-4° ; à Nuremberg, en 1500, 1517 et 1521, 1 vol. in-fol. Celle de 1517 est la plus recherchée ; l'autre était ainsi datée : MCCCC. XXI sept. ; ce qui a donné lieu à une vive discussion entre l'abbé de St-Léger et Debure, celui-ci voulant que ce fût 1521, et celui-là 1500, 21 septembre ; ce dernier système est le plus vraisemblable. Ces *Révélationes* ont eu plusieurs autres éditions ; les meilleures sont celles d'Anvers, 1611, de Rome, 2 vol. in-fol., avec les notes de Gonzalve Durant, qui les avait revues sur plusieurs manuscrits ; enfin de Cologne, même année, 1 vol. in-fol. (1). On cite une première édition de 1452, mais Seelen la croit avec raison de 1492. Le plus bel exemplaire manuscrit se conserve dans la bibliothèque du comte de Brahé, au château de Skogkloster, près d'Upsal. On les a traduites dans toutes les langues vivantes. La première traduction française est intitulée : *Prophétie merveilleuse de madame Ste. Brigitte, jusqu'à présent trouvée véritable*, Lyon, Jacques Moderne, 1536, in-16 ; celle de Jacques Ferraige, Paris, 1624, Lyon, 1649, in-4°, est intitulée : *Révélationes célestes et*

(1) Cette édition, donnée par les pères de l'ordre de Ste-Brigitte, porte ce titre : *Corpus revelationum sanctarum Brigittæ, Hildegardis et Elizabethæ*. — Vers la fin du 15^e siècle, un religieux, nommé Gérard Leeu, composa, d'après les *Révélationes* de Ste. Brigitte, le petit ouvrage suivant, devenu très-rare : *Opusculum vite et passionis Christi, ejusque genitricis Mariæ, ex revelationibus B. Brigittæ compilatum, et copiosa legenda ejusdem*, Anvers, 1489, in-24.

divines de Ste. Brigitte de Suède, communément appelée la chère épouse. Le Breviarium S. Brigittæ, qui porte le millésime de MCCCXII, ce qui précède l'époque de l'invention de l'imprimerie, doit être ainsi réformé, selon David Clément, MCCCXCXII, Lubeck, in-8°. Il y en a deux autres éditions, Campis, 1540, in-4° ; Arras, 1610, in-4°, sous ce titre : *Breviarum sororum ac sanctimonialium S. ordinis divæ Brigittæ*. On attribue encore à Ste. Brigitte : 1° sa règle : *Regula S. Salvatoris, data divinitus ab ore Jesu Christi devotæ sponsæ suæ B. Brigittæ*, cap. 51 *comprehensa* ; 2° *Sermo angelicus de excellentia B. Mariæ Virginis* ; 3° *Orationes quindecim de Passione Domini*, 1530, in-8°, précédées d'un préambule qui fut condamné par la congrégation de l'Index, et très-souvent réimprimées tant en latin qu'en français. (Voy. Ellies Dupin, *Biblioth. des auteurs ecclésiast. du 14^e siècle*; Baillet, *Vies des Saints*, mois de mars ; Hermant, *Hist. des ordres religieux*, t. 2.) T—D.

BRIGNOLE SALE (ANTOINE-JULES), noble et sénateur génois, marquis de Gropoli en Toscane, naquit le 23 juin 1605. Fils d'un doge, il se trouva porté à plusieurs emplois honorables de cette république, et fut ambassadeur auprès du roi d'Espagne, Philippe IV ; mais, ayant perdu sa femme, qui lui laissa plusieurs enfans, il prit l'état ecclésiastique, se fit prêtre, employa ses loisirs à la composition de plusieurs ouvrages, et entra enfin dans la compagnie de Jésus le 41 mars 1652. Il y vécut exemplairement, se livra presque entièrement à la prédication, et mourut à Gênes, le 24 mars 1665. Le nom de *Sale*, qu'il joignit au sien, était celui de sa mère. C'est sur ce nom que l'on joue, dans ce distique latin, placé sous son portrait, dans le recueil intitulé *Glorie degl' incogniti* (4) :

Sal erit insulsum, salibus nisi condit illud
Hic Ligur, ex ipso qui Sale nomen habet.

Les principaux ouvrages de Brignole sont : 1° *le Instabilità dell' ingegno, divise in otto giornate* (en prose et en vers), Bologne, 1655, in-4° ; 1657, in-12 ; Venise, 1641 et 1652, in-12. Dans ces deux dernières éditions, l'auteur fit des changements considérables ; il retrancha, entre autres, une nouvelle entière de la 7^e journée, et changea plusieurs *canzonette*. 2° *Tacito abburrattato, discorsi politici e morali*, Venise, 1656, in-12. 3° *Maria Maddalena peccatrice e convertita* (en vers), Gênes, 1656, in-8°, réimprimé plusieurs fois à Venise, et traduit en français par le P. Pierre de St-André, carme déchaussé, Aix, 1674, in-8°. 4° *Il Carnovale di Gotilvannio Salliebregno* (en vers), Venise, 1659, 1641, 1663, in-12. Brignole y cacha son nom sous un nom anagrammatique. Lorsqu'il fut entré chez les jésuites, il se repentit de cet ouvrage, qui est un peu trop libre, et se sent du titre qu'il porte. 5° *Il Geloso*,

(4) Il est peut-être bon d'avertir que ce titre, qui conviendrait assez à la gloire de beaucoup de gens qui se croient célèbres, signifie simplement : Titres de gloire des membres de l'académie des *Incogniti*. C'était une académie fondée à Venise en 1650, et ce recueil y fut imprimé en 1646.

commedia di Gotilvannio Salliebregno (en prose), Venise, 1659, in-12. On en donna une seconde édition, sous le véritable nom de l'auteur, et avec le titre de *il Geloso, non Geloso*, Venise, 1665, in-12. 6° *Dell' Istoria Spagnuola*, en 4 livres, Gênes, 1640 et 1646, in-4°. 7° *Il Satirico innocente, epigrammi trasportati dal greco all' italiano, e commentati dal Marchese Antonio Giulio Brignole Sale*, Gênes, 1648, in-4° et in-12. Ces épigrammes n'existèrent jamais en grec, et sont de la composition de Brignole. Elles ont été traduites en latin par Paul-Dominique Chiesa, avocat à Gênes. 8° *Panegirici sacri recitati nella chiesa di San Ciro in Genova*, etc., Gênes, 1652, in-8° ; 1656, in-12. Il est à remarquer que, depuis son entrée aux jésuites, et avant sa mort, on imprima encore de lui, mais sans son nom, un ouvrage de théâtre : 9° *li Due Anelli, opera scenica* (en prose), Lucques, 1664, in-12, réimprimé ensuite plusieurs fois. Après sa mort, il en parut deux autres : 10° *li Comici Schiavi, commedia*, sous le faux nom de *Gio. Gabrielle Anton Lusino*, Coni, 1666, in-12, et *il Fazzoletto, opera scenica tragicomica* (en prose), Venise, 1675 ; Bologne, 1685, in-12, sans nom d'auteur. La vie du P. Brignole Sale a été écrite en italien, sous le titre de *Mémoires*, par le jésuite J.-Marie Visconti, *per la consolazione ed esempio de' padri e fratelli della sua provincia di Milano*, Milan, 1666, in-12 ; et ces mémoires ont été traduits en latin par le P. François Lhermite, Anvers, 1674, in-8°. G—É.

BRIGNOLE-SALE (JEAN-FRANÇOIS), doge de Gênes, de la même famille que le précédent, naquit le 6 juillet 1695. Nommé, en 1728, l'un des directeurs des monuments publics, il fit rétablir le grand aqueduc, qui, d'une distance de quinze milles, porte de l'eau dans toutes les maisons de Gênes. En 1750, l'île de Corse s'étant révoltée contre la domination génoise, Brignole fit partie de la députation envoyée dans cette île pour apaiser les troubles, et il remplit ensuite une mission semblable dans le duché de Final. Il devint successivement censeur annuel des autorités provinciales, l'un des protecteurs du trésor de St-George, et fut chargé, en 1756, de la construction d'un nouveau port franc. L'année suivante, on l'envoya comme ambassadeur à Paris, et il obtint du roi Louis XV un corps auxiliaire de 5,000 hommes qui, sous les ordres du comte de Boissieux, passa en Corse pour seconder les troupes génoises. Le 5 novembre 1758, il signa à Fontainebleau, au nom de la république de Gênes, et avec les plénipotentiaires de France et d'Autriche, un traité d'amnistie en faveur des Corses. A son retour à Gênes, il fut pourvu des fonctions difficiles d'inquisiteur d'Etat (1). Il était déjà sénateur, lorsque, en 1745, il obtint le commandement de 10,000 hommes, que la république, d'après un traité d'alliance conclu à Aranjuez, avec la France, l'Espagne et Naples, devait fournir pour la guerre con-

tre l'Autriche, l'Angleterre et le Piémont. Dès la première campagne, Brignole s'empara des places de Serravalle dans les Apennins, de Tortone, Valence, Alexandrie, Casal en Piémont, de Parme et Plaisance occupées par les Autrichiens. Ces exploits lui méritèrent l'honneur d'être élu doge le 4 mars 1746 ; mais les Français et les Espagnols ayant éprouvé des revers le 10 août, et les impériaux, sous les ordres du général Botta (voy. ce nom), s'étant présentés devant Gênes, le doge Brignole fut obligé de signer une capitulation. Au bout de trois mois, le peuple, fatigué des vexations des Allemands, se souleva contre eux, les força d'évacuer la ville, et de se retirer au delà des Apennins, par le chemin de la Bochetta. Brignole, profitant de ces dispositions guerrières, encouragea les habitants, parvint à rassembler 22,000 hommes, se mit à leur tête, et, réuni aux Français commandés successivement par le maréchal de Boufflers et par le duc de Richelieu (voy. ces noms), contribua à l'expulsion totale des Autrichiens hors du territoire génois. La paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, mit fin aux hostilités. En vertu de ce traité, la république de Gênes céda au Piémont le duché de Final, qui avait été la pomme de discorde entre les puissances belligérantes. Après avoir terminé ses fonctions de doge, Brignole fut nommé sénateur à vie, et, en 1749, surintendant des places fortes. Il mourut le 14 février 1760, regretté pour sa munificence envers les établissements publics, et notamment envers la maison dite le *Refuge des filles de Brignole*, hospice que ses ancêtres avaient fondé à Gênes. G—G—Y.

BRIGNON (JEAN), jésuite, mort dans un âge avancé, en 1725, a composé quelques ouvrages de piété, et en a traduit un grand nombre d'autres. Il paraît qu'il affectionnait surtout la théologie mystique et les livres de spiritualité. On a de lui : *Instructions spirituelles et Pensées consolantes pour les âmes affligées ou scrupuleuses*, Paris, 1706, 1711, in-12. Il a donné une traduction de *l'Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1694, in-12, très-souvent réimprimée. Il a aussi traduit avec succès, de l'italien, *le Combat spirituel*, Paris, 1688, in-24 ; ouvrage que le jésuite Théophile Raynaud attribue au jésuite Gagliardo, le bénédictin Gerberon (qui en a publié une traduction d'après l'espagnol), au bénédictin Castagniza, et d'autres enfin à Seupoli. C'est ainsi que les religieux de St-Benoît ont donné, pour auteur de *l'Imitation*, un nommé Gersen, abbé de leur ordre, dont l'existence même a été contestée, et que les chanoines réguliers ont revendiqué le même livre pour le chanoine régulier Thomas à Kempis, qui est regardé par les bénédictins comme un simple copiste. (Voy. GAGLIARDO, CASTAGNIZA, GERSEN et THOMAS A KEMPIS.) Dans toutes ces disputes, les véritables auteurs de *l'Imitation* et du *Combat spirituel* paraissent être restés inconnus. Le P. Brignon a retouché le style de *l'Introduction à la Vie dévote* par St. François de Sales, et l'a fait imprimer à Paris, en 1709, in-12. Il a corrigé aussi la *Vie de Jésus-Christ* par le P. de Montreuil, Paris, 1694, 4 vol. in-12, réimprimée en 1741. Ce

(1) Cette place était très-importante pour maintenir les fonctionnaires dans le devoir et dénoncer toutes sortes de prévarications ou d'injustices : c'était un moyen bien plus efficace que celui de la liberté de la presse.

n'est pas le style qu'a revu le P. Brignon, mais le fond même de l'ouvrage, qui d'ailleurs est bien écrit. Il a traduit de l'espagnol, du P. Dupont, *la Guide spirituelle*, Paris, 1689, 2 vol. in-8°; et les *Méditations sur les mystères de la foi*, Paris, 1702, 2 vol. in-4°, ou 7 vol. in-12. Enfin, il a traduit du latin les *Opusculs* du cardinal Bellarmin, Paris, 1701, 5 vol. in-12; et du même cardinal, le *Traité des sept paroles de Jésus-Christ sur la croix*, Paris, 1700, 2 vol. in-12, et beaucoup d'autres ouvrages de ce genre (1). V—VE.

BRIGUET (SÉBASTIEN), chanoine à Sion, mort vers l'année 1780, a beaucoup travaillé sur l'ancienne histoire ecclésiastique de son pays. Il a publié en ce genre : 1° *Concilium Epaonense, assertione clara et veridica loco suo ac proprio fixum in Epaunensi parochia Vallensium, vulga Epenassez*, Sion, 1741, in-8°, ouvrage rare et peu connu. L'auteur y démontre que le concile d'Epaone, de l'an 517, s'est tenu à Epauna, qu'il suppose être Epenassez, dans la paroisse de St-Maurice en Valais, et non à Albion, ou à Pauriers, ou à Yenne, comme d'autres l'avaient supposé trop gratuitement. Un éboulement de montagne, qui, en 1714, détruisit les restes de l'église d'Epauna, avait rendu la question problématique. On la trouve mieux présentée encore dans l'*Eclaircissement sur le martyre de la légion Thébéenne* de J. de Rivaz (Paris, 1779, in-8°). 2° *Vallesia christiana, seu diœcesis Sedunensis Historia sacra, Vallensium episcoporum serie observata, addito in fine eorumdem syllabo*, Sion, 1744, in-8°, où l'on trouve l'histoire ecclésiastique du Valais sous quatre-vingt-deux évêques, depuis l'an 587 jusqu'à 1745; mais avec peu d'exactitude et de critique. Le même sujet a été traité beaucoup mieux dans le tome 12 de la *Gallia Christiana novâ*. 3° *Oraison funèbre de Louis XIV*, Paris, 1726, in-4°; *ibid.*, 1754, in-12. C. M. P.

BRIJON (E.-R.), et non pas BRIGON, comme il est appelé dans la *France littéraire*, a donné : 1° *Réflexions sur la musique et la vraie manière de l'exécuter sur le violon*, Paris, 1765, in-4°. On y trouve de bonnes observations. 2° *L'Apollon moderne, ou Développement intellectuel par les soins de la musique*, Lyon, 1782, in-8°. « Ce livre, qui contient 264 pages et 64 planches, est fort curieux et instructif pour les maîtres de chant, disent les auteurs du « *Dictionnaire des musiciens*. » 3° *Deux Œuvres pour le violon*, 1782, in-4°. D—R—R.

BRIL (MATTHIEU), peintre, né à Anvers, en 1550. Il fut élève de Daniel Woltermans, peintre médiocre, et fit, très-jeune encore, le voyage de Rome. Grégoire XIII estima assez ses talents pour le faire travailler dans les galeries et les salons du Vatican. Matthieu Bril y peignit à fresque des paysages qui furent généralement estimés, et qui lui valurent une pension. Il mourut à Rome, en 1584,

n'étant âgé que de 34 ans. — Son frère Paul, né à Anvers en 1556, s'échappa de la maison paternelle à quatorze ans pour aller le joindre à Rome, où il fut d'abord son élève et le surpassa ensuite : il dut surtout ses progrès à l'étude qu'il fit des paysages du Titien et d'Annibal Carrache. Après la mort de Matthieu, il fut chargé, par ordre de Sixte V, des ouvrages qui leur étaient destinés à tous deux, et obtint la pension dont avait joui son frère. Il peignit en six tableaux, et d'après nature, dans le salon d'été du pape, les six couvents principaux de l'état ecclésiastique, et fit, pour le cardinal Mattei, six autres paysages qu'il peignit à l'huile. Les églises des jésuites et des théâtres furent aussi ornées de ses ouvrages, ainsi que les galeries de Florence, de Dusseldorf, du Palais-Royal, la collection des rois de France, etc. Son tableau capital est une fresque de 68 pieds de long : dans un vaste paysage, on voit St. Clément attaché à une ancre et précipité dans l'eau. Devenu vieux, Paul Bril peignait sur cuivre de petits paysages très-finis. Il mourut à Rome, en 1626, à 76 ans, et fut enterré dans l'église de l'*Anima*. Le musée possède de lui deux tableaux; l'un a pour sujet les *Pèlerins d'Emmaüs*; ils sont représentés à la porte d'une hôtellerie. Sur le devant de cette composition l'on voit des bergers qui font rentrer leurs troupeaux. Le sujet de l'autre tableau est *Syrinx poursuivie par Pan et métamorphosée en roseau*. On y retrouve la touche facile et spirituelle de ce peintre, et son défaut habituel de faire trop dominer la couleur verte dans ses paysages. D—T.

BRILLAT-SAVARIN (ANTHELME), naquit à Belley, le 4^{er} avril 1755. A n'en juger que sur les premières impressions, c'était un homme des plus ordinaires; intrépide chasseur, musicien passable, excellent convive et causeur agréable; mais rien de tout cela ne pouvait le faire passer à la postérité; ses contemporains eux-mêmes l'ignoraient aujourd'hui, sans la publication d'un livre, la *Physiologie du goût*, qui, sur la fin de ses jours, lui donna tout à coup une réputation incontestée. Les événements de sa vie ont acquis par cela seul toute l'importance que peut avoir la biographie des hommes célèbres, et portent d'ailleurs l'empreinte de l'époque où il vivait. Né dans une famille vouée depuis longtemps aux professions judiciaires, Brillat était lieutenant civil au bailliage de sa ville natale, lorsque la révolution éclata. Il fut envoyé en 1789 par le tiers état du Bugey aux états généraux, où de plus habiles que lui devaient rester dans l'ombre. Arrivé de sa province avec quelque prédilection pour les anciennes formes, mais au fond dépourvu de tout principe politique ou législatif de quelque portée, il ne prit la parole que sur des détails insignifiants, ou contre des vœux que le perfectionnement social a chaque jour rendus plus impérieux. Lors de la création des assignats, il demanda qu'on en fabriquât de petite coupure; il eut raison, et cette mesure fut admise plus tard. Il ne l'eut pas lorsqu'il s'éleva contre l'institution des jurés, et quand, le 30 mai 1791, réprochant l'abolition de la peine

(1) Entre autres, le *Traité de la paix de l'âme*, petit ouvrage qui a été réimprimé à la suite de diverses éditions du *Combat spirituel*. Il a donné aussi en 1703 une édition des *Fondements de la vie spirituelle* du P. Sarin. D—R—R.

de mort, il nia que les crimes fussent plus fréquents à mesure que les lois sont plus cruelles, et termina son discours en disant : « Si vos comités ont cru « faire preuve de philosophie en vous proposant « d'abolir la peine de mort, ce n'est qu'en rejetant « leur projet que vous prouverez combien la vie de « l'homme vous est chère. » Les membres de l'assemblée constituante ne pouvant être réélus, Brillat ne fit point partie de l'assemblée législative ; mais ses concitoyens lui donnèrent une preuve d'estime en lui conférant la présidence du tribunal civil de l'Ain, et peu de temps après, en le créant juge au tribunal de cassation, établi par la constitution de 91, qui voulait que chaque département fût représenté dans cette cour suprême par un juge de son choix et à la nomination des électeurs. La révolution du 10 août 1792 priva Brillat de ce poste élevé. Devenu maire de Belley sur la fin de 1795, il n'usa de son autorité que pour écarter de cette ville les excès d'une démagogie sanglante ; mais le conventionnel Gouly, en mission dans le département, rendit un arrêté qui traduisait Brillat devant le tribunal révolutionnaire comme fédéraliste. La manière dont les membres de cette cour prouvaient *combien la vie de l'homme leur était chère* parut alors assez peu philanthropique au magistrat dénoncé, pour qu'il désertât l'hôtel de ville et sa maison. Il se réfugia d'abord en Suisse ; mais bientôt les treize cantons ne lui présentant pas assez de sûreté, il s'embarqua pour les Etats-Unis, et resta trois années environ à New-York, où, pour subsister, il donna des leçons de langue française et s'accommoda d'une place à l'orchestre du théâtre. Pendant ce temps on avait inscrit son nom sur la liste des émigrés, et l'on saisissait ses propriétés. Les souvenirs de cette époque de calamité n'ont jamais eu d'amertume pour Brillat-Savarin ; et la gaieté facile avec laquelle il supporta le malheur prouve que la philosophie dont ça et là sa plume éparpille les traits dans son œuvre était pour lui, non pas un fastueux mensonge, mais le résultat de la pratique : ses regrets les plus vifs étaient pour le célèbre vignoble de Machura, que la république avait placé sous le sequestre, puis vendu. De retour à Paris en 1796, Brillat-Savarin obtint la double satisfaction de se faire rayer de la liste des émigrés et réintégrer sur celle des fonctionnaires émergeants ; mais on ne lui rendit pas son vignoble de Machura, pour lequel il eut plus tard une part au festin des indemnités. De la place de secrétaire à l'état-major des armées de la république en Allemagne, Brillat fut porté par d'officieux amis à celle de commissaire du directoire près le tribunal de Seine-et-Oise (1797), d'où il passa sous le consulat à la cour de cassation complètement réorganisée. Il y remplaçait son compatriote Sibuet, qui lui-même l'avait supplanté lors des événements de 1792. Les vingt-six dernières années de sa vie se sont écoulées dans l'exercice de cette haute magistrature, dans laquelle il faut dire qu'il fit preuve d'une intégrité sévère, mais à laquelle il tenait comme à l'existence. Le 18 brumaire, la métamorphose du consulat en empire, la dé-

chance de Bonaparte ne dérangèrent pas une seule de ses digestions. Dans les cent jours de 1815, il signa l'adresse Murair, souillée d'ignobles injures contre les Bourbons. Quand Blücher et Wellington furent à Paris, il signa l'adresse Desèze remplie d'anathèmes contre l'usurpateur. Ces mutations de trônes, de sceptres, sont moins importantes sans doute que la découverte d'une étoile, et la découverte d'une étoile ajoute moins au bonheur du genre humain que celle d'un mets nouveau. (Ainsi s'exprime le compatriote de Lalande, *Aphorisme 9.*) Brillat-Savarin vit donc respecter en lui l'inamovibilité de la magistrature, et ne quitta les fleurs de lis qu'avec la vie. Son dévouement à sa place fut la cause de sa mort. Atteint d'un rhume assez peu grave, il reçoit le 18 janvier 1826, du président de la cour de cassation, Desèze, une lettre qui l'invite à se rendre à la cérémonie expiatoire du 21, dans l'église de St-Denis. La missive se terminait par ces mots presque impératifs : « Votre présence en cette « occasion, mon cher collègue, nous sera d'autant « plus agréable que ce sera la première fois. » Le conseiller redouta plus les conséquences d'une telle observation que celles du froid ; son rhume fut converti en une péripneumonie mortelle, et il expira le 2 février suivant. Il est à remarquer que cette journée causa également la mort de deux autres membres de la cour, Robert de St-Vincent et l'avocat général Marchangy. — Brillat-Savarin offrait une des rares exceptions à la règle qui destitue de toutes hautes facultés intellectuelles les gens de haute taille ; quoique sa stature presque colossale lui donnât en quelque sorte l'air du tambour-major de la cour de cassation, il était grand homme d'esprit, et son ouvrage se recommande par des qualités littéraires peu communes. La *Physiologie du goût* fut une œuvre faite à petits coups, lentement élaborée à des heures choisies ; Brillat-Savarin la caressa longtemps et s'en occupait avec assez de tendresse pour la porter au palais, où, dit-on, il en égara le manuscrit qui fut retrouvé fort heureusement. Le cadre si varié du livre accuse d'ailleurs le travail d'une plume amusée qui se sent le pouvoir en même temps que le droit d'être fantasque. Le temps et la réflexion ont pu seuls révéler au génie gastronomique les maximes conviviales, sociales et autres dont ce livre est comme bariolé, maximes si bien formulées, que la plupart sont aussitôt devenues des proverbes pour les gourmets, et tiennent lieu d'esprit à beaucoup de gens. Depuis l'apparition du livre de Brillat, combien de personnes ne se sont pas frotté les mains en apercevant un dessert sans fromage, et se sont imaginées être spirituelles en disant : « un dessert sans fromage, est « une belle à qui manque un œil. » Un des principaux mérites de cet auteur est d'avoir fait lire à la masse un livre plein d'idées justes, de choses exactes, et d'avoir ajouté quelques vérités au petit nombre de celles dont se compose cette instruction populaire qui n'est prise ni dans les livres ni dans les écoles. La raison du succès rapide de la *Physiologie du goût* est dans la saveur du style. Depuis le

16^e siècle, si l'on en excepte la Bruyère et la Rochefoucauld; aucun prosateur n'a su donner à la phrase française un relief aussi vigoureux; mais ce qui distingue principalement l'œuvre de Brillat, c'est le comique sous la bonhomie, caractère spécial de la littérature française dans la grande époque qui commença lors de la venue de Catherine de Médicis en France et qui dura jusqu'à sa mort. Aussi la *Physiologie du goût* plaît-elle encore plus à la seconde lecture qu'à la première. A quoi tient cette qualité que l'art ne donne jamais, car elle est inhérente à l'homme, et ses fruits ne sont jamais produits que par la longue incubation de l'esprit? Elle tient à la sincérité des convictions. Brillat n'est point un fanfaron de cuisine. Ne le prenez point pour un Rabelais, lequel n'usait que sobrement de la dive bouteille; pour un Berchoux, lequel se gaussait d'Apicius et de Vatel, comme de Duport et de Vestris, poètes qui rient de l'épopée, prêtres qui blasphèment l'autel. A tous ces parleurs de gastronomie manquent l'inspiration, le feu sacré, l'*os magna voratorium*. Brillat était pourvu de tout cela plus qu'amplement. Il écrit avec amour; sa parole est solennelle comme la messe d'un évêque; dans son style tout pétille, tout est vermeil comme la prune, comme le carmin des lèvres du gourmand: qu'il disserte, qu'il conte, qu'il conclue, qu'il résume, qu'il commande, qu'il prohibe, toujours il semble officier pontificalement. N'eût-on jamais eu vent de ces dîners interminables, où quelques amis de choix avaient seuls droit de paraître, et d'où un sévère huis-clos excluait les profanes trilogies et quelquefois tétralogies qu'interrompait la musique, et par lesquels il prenait lui-même à tâche de réaliser son vingtième aphorisme: (« Convier quelqu'un, « c'est se charger de son bonheur pendant tout le « temps qu'il est sous notre toit »); n'eût-on, dis-je, jamais ouï parler des dîners de Brillat, il est bien clair que, pour lui, manger pour vivre ou vivre pour manger c'est tout un, et que Molière extravaguait. Il est bien clair que son rêve, son idéal, son Paradis perdu, c'est un de ces gras réfectoires de gervains, sur lesquels il regrette, avec plus de sincérité que Berchoux, qu'ait soufflé la tourmente révolutionnaire. Il est bien clair que cette place de conseiller à laquelle il s'incrustait de toutes ses forces, était le moyen, et la table le but. Parfois, il est vrai, il plaisante tout en *confabulant* avec son lecteur; mais qu'on ne s'y trompe pas: dans ce cas c'est la plaisanterie qui est le mensonge, et le sérieux est la vérité. Au demeurant, il est ravi de lui-même, pénétré de son mérite, s'intitulant avec orgueil professeur, se mettant en scène à chaque instant avec une ravissante naïveté d'amour-propre. Rien de plus intolérable pour l'ordinaire que le *je*, que la perpétuelle réapparition de l'égoïsme: celui de Brillat est adorable. C'est parce qu'il symbolise la classe entière des gourmands et des gourmets, nombreuse classe de bipèdes chez lesquels prévaut, au moins dans cet instant, la personnalité digestive. La Fontaine, en faisant deviser, japper, courir, capitaine Renard et doin Pourceau, n'attache pas par un plus

invincible attrait que notre auteur lorsqu'il narre ses aventures, ses exploits, ses calamités. Un sourire de bienveillance se dessine involontairement au coin des lèvres, lorsqu'il remémore et sa chasse au coq d'Inde dans les forêts vierges de l'Amérique, et sa victorieuse bataille contre deux gentlemen qu'il enterre sous le punch, et les acclamations universelles qu'excite un nouvel appareil balsamique de son invention, l'*irrorateur*; lorsque, comme Horace chantant Auguste, il s'imagine donner à chaque artiste culinaire qu'il daigne nommer un brevet d'immortalité, lors même qu'il tombe sur ses avantages physiques, et nous apprend qu'en 1776, il était grandement en fonds pour des affinités bien autrement exigeantes que l'amitié; qu'en l'an de grâce 1823, il a encore la jambe fine; qu'en tout temps il a regardé son ventre comme un formidable ennemi, mais qu'enfin il a su le fixer au majestueux. Toutes ces bagatelles sont exprimées dans un style pur, concis, léger, pittoresque, mais surtout limpide et riant comme du rancio dans le cristal coloré. Brillat est très-souvent néologue, et ceux qui partagent ce goût lui doivent non moins de remerciements que les gastronomes: il a plaidé leur cause avec esprit dans sa préface; il a semé partout son œuvre d'exemples non moins appétissants que hasardeux. Quels arguments en faveur du néologisme vaudraient ces mots charmants: *garrulité*, *truffivores*, *s'indigérer*, et même cet hybridisme gréco-romain: *obésigène*? Mais rien de moins rétrograde que cet adversaire du jury, lorsque du dédale de la jurisprudence il arrive à son art favori. Pour en mieux savourer les jouissances, pour en mieux démontrer la théorie, il a rendu toutes les sciences tributaires, car les sciences ne valent que par ce qu'elles donnent à cet art. Botanique, zoologie, chimie, agronomie, anatomie, médecine et hygiène, économie politique, Brillat déguste tout en passant, sûr d'en rapporter pied ou aile au feu éternel de ses fourneaux; et comme il sait toujours rendre intelligible ce qu'il exprime, tout lecteur, en feuilletant ses pages, se croit savant. La science dont il dicte les oracles, c'est de la *physiologie*; ses chapitres, ce sont des *méditations*; sa gastronomie à lui, c'est de la gastronomie *transcendante*; ses préceptes, ce sont des *aphorismes*: véritable décalogue des gourmands, irréfutable comme les lois de Képler! Le mérite de la *Physiologie du goût* était donc réel, il devait plaire aux gens de haut goût par le *vis comica* si rare à notre époque, où la littérature à images l'emporte sur la littérature à idées, où la phrase empiète sur la pensée; puis il devait plaire à la masse par l'élégante nouveauté de quelques faits, par quelques anecdotes d'élite, par une variété qui fait du livre une olla-podrida qui défie l'analyse; enfin par une des plus originales dispositions de texte qu'un auteur ait jamais trouvées. Les publications d'un homme éminemment spirituel, au moins aussi spirituel, au moins aussi original que l'était Brillat-Savarin, et vraiment praticien, Grimod de la Reynière, non-seulement ont pu donner l'idée de la *Physiologie du goût*, mais ont dû en faciliter le travail; car il est impossible que l'*Almanach des gour-*

mands fût étranger au grand professeur de l'art culinaire. Cet annuaire, si cher aux amis de la table, se recommandait par le piquant des idées; mais la plaisanterie a chez Brillat-Savarin un degré supérieur d'atticisme. D'ailleurs il a coordonné puissamment les idées éparses, et a composé une œuvre littéraire, tandis que l'*Almanach des gourmands* ne contenait que des rudiments informes. La seule tache que nous puissions reprocher à ce code gourmand, et c'en est une dans ce siècle ornementiste, c'est d'avoir, dans son admiration pour le contenu, négligé le contenant. Les porcelaines, les cristaux, l'argenterie ciselée ont bien aussi leur poésie que l'âge de Louis XVIII et du duc d'Escars n'a point ignorée. Peut-être aussi l'éminent professeur n'a-t-il pas voulu tout dire, soit afin de laisser à faire aux neveux, soit, comme nous inclinerions à le croire, qu'à l'instar des philosophes des temps antiques, il ait eu sa doctrine exotérique, et qu'il ait voulu mourir sans révéler son secret. Quoi que l'on en pense, il a toujours laissé beaucoup de lui dans son livre; et, comme sur le sac de doublons du licencié Pierre Garcias, on serait tenté d'inscrire sur la reliure de la *Physiologie du goût* : *Ci-gît l'âme de feu Brillat-Savarin*. — Quand l'honorable membre de la cour de cassation résolut de publier ses méditations et se présenta chez Sautet, il avint à son livre ce qui presque inmanquablement arrive à tous les ouvrages marqués au coin d'un talent supérieur : la *Physiologie du goût* ne fut pas achetée, et les frais de la première édition furent faits par l'auteur, dont l'héritier vendit le reste à très-bas prix. Le livre ne portait pas le nom de l'auteur, qui crut cette publication incompatible avec la gravité de la magistrature. On serait loin de la vérité si l'on imaginait que la sincérité gastronomique de Brillat-Savarin dégénéra en intempérance. Il déclare au contraire formellement que ceux qui s'indignent ou qui s'enivrent, ne savent pas manger (*aphor.* 10). Il distingue partout le plaisir de la table d'avec le plaisir de manger. En un mot, il peut bien prendre pour devise l'*Epicuri de grege* d'Horace, mais que l'on n'y joigne pas le triste spondée qui termine cet hémistiche. Son ton est un mélange de l'esprit voltairien et de cet aristippisme élégant qui rappelle, à travers les glaces de l'âge et l'expérience révolutionnaire, le goût du dernier siècle. Il se refusait rarement à ces parties fines qui devaient comporter cette satisfaction réfléchie sur laquelle il insiste tant dans son œuvre et qui dénote le *connaisseur*. Un de ses amis, que rapprochait de lui non-seulement une conformité de taille, mais encore une analogie dans la tournure des idées et dans le récit d'une anecdote, M. Laisné de Ville-Evêque, ancien questeur de la chambre des députés, aurait pu mieux que nous tracer un portrait plein de teintes douces et d'une attachante physionomie. Leurs plaisirs étaient empreints de *ce je ne sais quoi* de l'ancien temps qui conservait la distinction des manières et des idées, là où la jeunesse oublie tout; ces traditions de plaisir élégant s'en vont, et les mœurs actuelles ne les ramèneront plus. Aussi est-ce un triste avan-

tage que d'avoir connu ces vieillards assis sur les deux siècles, qui nous ont appris tout ce que celui-ci a perdu d'amabilités. Brillat-Savarin est encore auteur des ouvrages suivants : 1° *Vues et Projets d'économie politique*, Paris, 1802, in-8°. 2° *Fragments d'un ouvrage manuscrit intitulé : Théorie judiciaire*, ibid., 1818, in-8°. 3° *Essai historique et critique sur le duel, d'après notre législation et nos mœurs*, ibid., 1819, in-8°. 4° *Sur l'Archéologie du département de l'Ain*, dans les *Mémoires de la société royale des antiquaires*, ann. 1820. La *Physiologie du goût* a eu plusieurs éditions, dont la première date de 1825, et la dernière de 1854, 2 vol. in-8°. Les trois dernières sont précédées d'une notice écrite par l'un des plus intimes amis de l'auteur, M. le baron Richerand (1). C'est à sa maison de campagne de Villecrène qu'a été composée en partie la *Physiologie du goût*, comme nous l'apprend Brillat-Savarin lui-même, dans le *Dialogue entre l'auteur et son ami*, sorte de préface mise en tête du livre. C'est aussi à Villecrène que se passa l'aventure du turbot, dont l'auteur donne, avec d'autant plus de solennité qu'il en fut le héros, une relation que ses admirateurs ont comparée à la quatrième satire de Juvénal. B—z—c.

BRILLON (PIERRE-JACQUES), né à Paris, le 15 janvier 1671, avocat au parlement de cette ville et ensuite substitut du procureur général au grand conseil, membre du conseil souverain de la principauté de Dombes, et échevin à Paris en 1710, cultivait la littérature dans sa jeunesse. Témoin du succès des *Caractères* de la Bruyère, il osa entreprendre un ouvrage dans le même genre, sous le titre de *Théophraste moderne*; et, bien que cet ouvrage fût très-inférieur à son modèle, il s'en fit plusieurs éditions dont la dernière est de Paris, 1700, in-12. Brillon fit paraître ensuite une *Apologie de M. de la Bruyère, ou Réponse à la critique des Caractères de Théophraste*, Paris, 1701, in-12, où il s'occupe beaucoup moins de justifier ce grand écrivain, que de répondre aux critiques qu'on avait faites de son propre ouvrage (2). Il renonça ensuite de bonne heure à la littérature pour s'occuper d'études plus conformes aux devoirs de son état, et publia le *Dictionnaire des arrêts, ou Jurisprudence universelle des parlements de France et autres tribunaux*, Paris, 1711, 3 vol. in-fol., édition encore estimée comme table alphabétique des arrêts, ibid., 1727, 6 vol. in-fol.; 3° éd., augmentée des matières du droit naturel, du droit des gens, du droit de médecine légale, d'administration, de police, d'agriculture, de commerce, par Prost de Royer et Riolz,

(1) Ce charmant ouvrage a été réimprimé plusieurs fois depuis : 1° Paris, 1859, 2 vol. in-8°; ibid., 1841, 2 vol. in-32, avec des illustrations; ibid., et même année, 4 vol. grand in-48, contenant aussi la *Gastronomie* de Bercloux, édition qui fait partie de la Bibliothèque Charpentier. Enfin la *Physiologie du goût* figure en tête d'un recueil qui se publie en ce moment (1844), sous le titre des *Classiques de la table*, vol. in-8°, orné de portraits. Ca—s.

(2) L'ouvrage qui avait donné lieu à cette apologie est intitulé : *Sentiments critiques sur les caractères de M. de la Bruyère* (attribué à l'abbé Pierre de Villiers), Paris, Michel Brunet, 1701, in-12 de plus de 600 p. D—R—R.

Lyon et Paris, 1780 et ann. suiv., 24 vol. in-4°. On lui doit encore un *Nouveau Dictionnaire civil et canonique de droit et de pratique*, Paris, 1717, in-4°. Brillon mourut le 29 juillet 1756, dans la 66^e année de son âge.

W—s.

BRINDLEY (JACQUES), habile mécanicien et ingénieur anglais, naquit de parents pauvres, en 1746, à Tunsted, paroisse de Wormhill, dans le comté de Derby. Son éducation fut, dit-on, négligée au point qu'il n'avait appris ni à lire ni à écrire; dans la suite il n'apprit qu'à signer son nom. Cependant Nicholson assure qu'il lisait un peu, et que ses amis conservent encore quelques lettres de lui (*General Biography*.) Peut-être, dans toute autre carrière que celle qu'il a parcourue, il eût vécu et fût mort ignoré; mais ayant été mis, à l'âge de dix-sept ans, en apprentissage chez un charpentier, constructeur de moulins, nommé Bennet, il se montra bientôt supérieur à son maître, et porta ce genre de machines à un degré de perfection inconnu jusqu'alors. Bennet lui laissa la direction de son établissement dont il étendit beaucoup l'utilité par l'exécution de différents ouvrages de mécanique, la plupart de son invention. En 1758, son génie trouva une occasion de se développer d'une manière plus remarquable. Le duc de Bridgewater possédait à Worsley un vaste domaine, très-riche en mines de charbon, mais dont les frais de transport par terre l'empêchaient de tirer parti. Pour obvier à cet inconvénient, le duc se proposa de faire faire un canal de Worsley à Manchester; il en parla à Brindley, qui, malgré les difficultés, approuva le projet, en traça le plan, et se chargea de l'exécution. C'était la première entreprise de ce genre qu'on eût encore conçue en Angleterre. Il fallait vaincre des obstacles physiques qui paraissaient insurmontables, et auxquels se joignait l'opposition des passions, des préjugés et des intérêts particuliers. Brindley ne se laissa décourager ni par les objections ni par les difficultés, et y répondit par le succès. Le canal étant poussé jusqu'à Barton, il proposa de le continuer au-dessus de la rivière par un aqueduc, élevé de 5 pieds au-dessus de la surface de l'eau. Ce projet fut d'abord tourné en ridicule, et un ingénieur, dont il avait lui-même désiré de connaître l'opinion, dit à ce sujet « qu'il avait souvent entendu parler de châteaux en l'air, mais qu'on ne lui avait jamais montré la place où ils devaient être bâtis. » Cela n'empêcha pas Brindley, plein du sentiment de ses forces, et animé par son noble protecteur, de commencer en septembre 1760 cette partie du canal, qu'on vit porter bateau le mois de juillet suivant. Le canal fut prolongé bientôt jusqu'à Manchester et ensuite jusqu'à Liverpool. Encouragés par ce succès, nombre de propriétaires et de manufacturiers du comté de Stafford firent revivre le projet d'un canal de navigation à creuser dans cette province, pour réunir les deux mers par la Trent et la Mersey, projet que quelques difficultés avaient fait abandonner vingt ans auparavant, et Brindley fut encore chargé de cette entreprise, pour laquelle une souscription fut ouverte en 1765. Ce

canal, qu'il appelait le grand tronc de navigation, par rapport aux branches nombreuses qu'on pouvait en faire partir, fut commencé en 1766 et fini en 1777, sous l'inspection de son beau-frère Hemshall. Il continua de diriger l'exécution de plusieurs autres canaux très-importants pour le commerce intérieur de l'Angleterre, tels que le canal de communication entre le port de Bristol et les ports de Liverpool et de Hull; le canal de communication de Droitwich à la rivière de Severn. La réputation qu'il s'acquît en ce genre de travaux était telle, que peu de canaux s'exécutèrent de son temps en Angleterre sans qu'il y eût donné son approbation ou ses conseils. Outre une foule de machines ingénieuses qu'il avait inventées et qu'il appliquait à de grandes entreprises, on lui doit plusieurs procédés utiles, entre autres la méthode de bâtir sans mortier des digues contre la mer. Il mourut le 27 septembre 1772, dans sa 56^e année. Privé du secours des livres, lorsque, dans le cours de ses travaux, il se trouvait arrêté par quelque difficulté extraordinaire, il se mettait au lit pour méditer sur les moyens de la surmonter. Dans de pareilles occasions, on l'a vu rester au lit pendant deux ou trois jours, après quoi il se levait et exécutait ce qu'il avait conçu, sans en faire ni dessin ni modèle. Sa mémoire était étonnante. Il était, disait-il, en état de se rappeler et d'exécuter toutes les parties de la machine la plus compliquée, pourvu qu'on lui donnât le temps d'en classer dans son esprit les différentes parties et leurs rapports entre elles; mais il fallait peu de chose pour renverser l'édifice de son cerveau. On rapporte qu'ayant été un jour entraîné, comme malgré lui, à un des théâtres de Londres, l'effet du spectacle troubla tellement ses idées, qu'il lui fut difficile de reprendre ses travaux, et il se promit de n'y plus retourner. L'habitude du succès lui avait fait croire que rien ne lui était impossible. Un de ses projets favoris était d'unir l'Angleterre et l'Irlande par une route flottante (*floating road*) et un canal, ce qu'il se flattait d'exécuter de manière à ce que l'ouvrage pût résister aux plus violentes attaques des vagues de la mer. Il portait à un tel excès son enthousiasme pour les navigations artificielles, qu'il parlait avec assez de mépris des rivières comme moyen de communication. Un jour qu'il exprimait ces sentiments devant un comité de la chambre des communes, un des membres du comité lui demanda : « Pourquoi donc croyez-vous que les rivières ont été créées ? » Brindley, après avoir hésité un moment, dit qu'elles étaient faites « pour fournir de l'eau aux canaux navigables. » Une application trop forte et trop continue aux objets qui l'occupaient avait altéré sa santé dans ses dernières années, et avança sans doute sa mort. La même disposition le rendait peu propre à figurer dans le monde. Ses manières, comme son langage, étaient extrêmement communes. Quoique ses idées fussent toujours très-nettes dans sa tête, il les exprimait avec tant d'embarras et d'obscurité, que beaucoup de gens le regardaient comme un imbécile. Le principal monument de sa réputation, le canal de Bridgewater, est le plus étonnant

ouvrage de ce genre que l'on connaisse. (Voy. EGER-TON.) S—D.

BRINGERN (JEAN), écrivain allemand, publia, en 1615, dans sa langue, à Francfort, deux opuscules intitulés : *Manifeste et Confession de foi des frères de la Rose-Croix*. Il y dit que le premier fondateur de cette société mystérieuse, dont on commença à parler au commencement du 17^e siècle, était né en Allemagne, l'an 1578, de parents fort pauvres et nécessaires, quoique nobles et de bonne maison, qui le mirent à l'âge de cinq ans dans un monastère. S'y étant formé à la connaissance des langues grecque et latine, il en sortit à seize ans, se lia avec des magiciens parmi lesquels il vécut l'espace de cinq ans, et apprit tous leurs secrets. Bringern était dans sa vingt et unième année quand il entreprit ses voyages. Il alla d'abord en Turquie, où il recueillit une partie de sa doctrine, et visita une cité d'Arabie nommée Damcar, espèce d'utopie ou de république de Platon, qui n'était habitée que par des philosophes vivant d'une façon extraordinaire et fort versés dans la connaissance de la nature. Ces sages le reçurent avec distinction, l'appelèrent par son nom, sans qu'il le leur eût dit, lui révélèrent plusieurs choses qui s'étaient passées dans son monastère pendant le séjour de onze ans qu'il y avait fait, l'assurèrent qu'ils l'avaient longtemps attendu comme le futur auteur d'une réforme universelle, et l'initierent à leurs mystères. Après être resté trois ans à Damcar, il s'achemina jusqu'en Barbarie, où il vit la ville de Fez, et ayant conféré avec les sages et cabalistes qui y étaient en grand nombre, il passa en Espagne. Chassé de ce pays parce qu'il y voulut établir les bases de la rénovation ou révolution qu'il méditait, il fut contraint de se retirer dans son pays natal, où il vécut solitaire jusqu'à l'âge de 106 ans. Il était encore plein de vigueur et sans aucune infirmité, quand Dicu retira son esprit à lui, l'an 1484. Son corps fut laissé dans la grotte qui lui avait servi de tombeau, jusqu'à ce que, cent vingt ans après, le temps accompli, ce tombeau fut découvert, et donna occasion de se réunir aux frères de la Rose-Croix, à la recherche desquels se mit vainement Descartes vers l'an 1619, et qu'il finit par regarder comme des imposteurs. Cette histoire merveilleuse, racontée pour la première fois par Bringern, dont les deux opuscules sont aujourd'hui introuvables, se lit aussi, d'après lui, dans l'*Instruction à la France sur la vérité de l'histoire des frères de la Rose-Croix*, par Naudé, Paris, 1623, in-8°, pl. 51. Il fait voir, p. 89, quelques-unes des erreurs qui étaient échappées au jésuite Robert, section 17 de son *Goelenius Heautontimorumenos*, et à Libavius, traité de *Philosophia harmonia-magica fratrum de Rosa-Cruce*. Les bibliophiles font le plus grand cas d'un ouvrage du docteur en médecine Fr. Alary, publié à Rouen, en 1701, in-8°, sous ce titre : *Prophétie du comte Bombast, chevalier de la Rose-Croix, neveu de Théophraste Paracelse, publiée en l'année 1609, sur la naissance de Louis le Grand*, etc., in-8° de 51 p., avec deux gravures au titre. Ce qui fait surtout le mérite de ce livre, c'est qu'il a été supprimé. On ne se souvient

pas de l'avoir vu dans les ventes, depuis celle du duc de la Vallière, où il fut acheté 24 fr. R—G.

BRINKLEY (JOHN). La vie scientifique de Brinkley s'étant passée presque tout entière à Dublin, on croit généralement que ce grand astronome était Irlandais ; mais c'est une erreur : Brinkley naquit en Angleterre, et de parents anglais. Il fit ses études au *Caius college* de Cambridge, où d'éclatants succès le signalèrent de bonne heure à l'attention des amis des sciences. Dans un concours pour la plus haute dignité universitaire qui puisse être accordée aux élèves, celle de *senior wrangler*, il l'emporta sur tous ses concurrents, au nombre desquels se trouvait Malthus, devenu depuis si célèbre par son grand ouvrage sur la population. Pourvu bientôt après d'un fellowship, Brinkley se livra avec ardeur à l'enseignement dans ce même *Caius college*, dont il avait, comme élève, augmenté la renommée. En quittant Cambridge, il alla occuper à l'université de Dublin la chaire d'astronomie devenue vacante par la mort de Uscher. Les *Archives de l'Observatoire*, les *Mémoires de l'académie d'Irlande*, les *Transactions de la société royale de Londres* ont recueilli les fruits précieux de son zèle infatigable. Dans chacun des écrits de Brinkley, on trouve l'historien fidèle, l'ami sincère de la vérité, l'observateur exact, le profond mathématicien. Egalement fiers du savoir et du caractère d'un tel collègue, les académiciens irlandais le placèrent à leur tête, avec le titre de président perpétuel. Dans l'année 1827, le gouvernement lui-même donna à Brinkley la plus haute marque de confiance, il le nomma évêque protestant de Clayne. Ce siège épiscopal, dont les revenus sont très-considérables, avait déjà été occupé par un homme célèbre, par le métaphysicien Berkeley. On dut certainement regretter que Brinkley consentit à échanger, contre des biens périssables attachés à la dignité ecclésiastique, les découvertes scientifiques qui l'attendaient dans sa première carrière ; en tout cas, aucun de ceux qui le connaissaient ne lui fit l'injure de voir dans son acceptation autre chose qu'un acte de conscience. A partir du jour où il fut revêtu de l'épiscopat, l'homme dont toute la vie avait été consacrée jusque-là, à la contemplation du firmament, et à la solution des questions sublimes que recèlent les mouvements des astres, divorça complètement avec ces douces, avec ces entraînantes occupations, pour se livrer sans partage aux devoirs de sa charge nouvelle. Afin d'échapper sans doute à la tentation, l'ex-directeur de l'Observatoire royal d'Irlande, l'ex-*Andrew's professor* d'astronomie de l'université, n'avait pas même dans son palais la plus modeste lunette. On doit la révélation de ce fait presque incroyable à l'indiscrétion d'une personne qui, s'étant trouvée chez l'évêque de Cloyne un jour d'éclipse de lune, eut le déplaisir, faute d'instruments, de ne pouvoir suivre la marche du phénomène qu'avec ses yeux. Brinkley mourut à Dublin, le 13 septembre 1835. Ses restes inanimés furent suivis avec le plus profond recueillement par toutes les personnes dévouées à l'étude que renfermait la capitale de l'Irlande, et son cer-

cueil fut déposé dans la chapelle de l'université. Le catalogue bibliographique suivant fera suffisamment apprécier l'astronome, le professeur, le géomètre. Quant à l'homme moral, on ne pourrait rien trouver de plus significatif que ces simples paroles d'une lettre écrite par un des savants compatriotes de l'astronome anglais au secrétaire perpétuel de l'académie des sciences de Paris : « Je ne pense pas que « jamais personne ait été plus universellement regretté. J'ose affirmer que Brinkley n'avait pas un « seul ennemi. » Brinkley habitait cependant cette malheureuse Irlande, foyer de tant de passions ardentes, de tant de haines implacables, de tant de cruelles misères ! — *Catalogue chronologique des mémoires publiés par John Brinkley. — Démonstration générale du théorème de Cotes, déduit des seules propriétés du cercle.* (Lu à l'académie d'Irlande, le 4 novembre 1797 ; imprimé dans le 7^e volume des *Transactions of the royal Irish academy.*) Les démonstrations du théorème de Cotes données par Moivre, Maclaurin, etc., reposaient sur les propriétés de l'hyperbole et sur l'emploi de quantités imaginaires. Brinkley, comme le titre de son mémoire l'indique, a cru devoir essayer d'arriver au même théorème en ne faisant usage que des propriétés du cercle. Sa démonstration n'occupe que quatre pages. — *Méthode qui conduit, quand cela est possible, à la valeur d'une variable en fonction de puissances entières d'une seconde variable et de quantités constantes, les deux variables étant liées entre elles par des équations données. Doctrine générale du retour des suites, de la détermination approchée des racines des équations ordinaires et de la résolution en séries des équations différentielles.* (Lu le 3 novembre 1798 à l'académie de Dublin ; imprimé dans le 7^e volume des *Transactions of the royal Irish academy.*) Le but de l'auteur est précisément celui qu'Arbogast se proposa dans son *Calcul des dérivations*. Les deux ouvrages ont été publiés à la même date ; ainsi aucune discussion de priorité ne pourrait s'élever ; au surplus, si l'objet est le même, les procédés sont différents. Brinkley attache une importance toute particulière aux théorèmes qu'il a trouvés pour déterminer les différentielles des divers ordres *per saltum*, c'est-à-dire sans passer par la série des différentielles des ordres moins élevés. Pour rendre les avantages de sa méthode évidents, il s'applique à un grand nombre de problèmes déjà traités par d'autres géomètres. — *Sur les orbites que les corps décrivent quand ils éprouvent l'action d'une force centripète dont l'intensité varie suivant une puissance quelconque de la distance.* (Lu à l'académie royale d'Irlande, le 9 mars 1801 ; imprimée dans le t. 8 de ses *Transactions.*) Ce mémoire peut être considéré comme un très-bon commentaire des 8^e et 9^e sections du 1^{er} livre des *Principes*. Brinkley y signale les erreurs que Frisi et Walmesley avaient commises en traitant la question si délicate du mouvement des apsides. Il ne fait pas encore usage de la notation leibnizienne des différentielles. — *Sur la détermination d'un nombre indéfini de portions de sphère, dont les superficies et les volumes sont en*

même temps assignables algébriquement. (Lu le 2 novembre 1801 à l'académie de Dublin ; imprimé dans le volume 8 des *Irish Transactions.*) Le célèbre problème que Viviani proposa en 1692 avait pour objet la détermination d'une certaine portion de la surface de la sphère, ou si l'on veut, d'une certaine étendue de voûte à forme sphérique, dont la superficie devait être exactement assignable. Dans un mémoire qui fait partie de la collection de Pétersbourg pour l'année 1769, Euler traite une seconde question, celle de la voûte cubable. Bossut remarqua plus tard (*voy. les Mémoires de l'Institut*, t. 2) que la construction de Viviani pour la voûte hémisphérique quarrable donne en même temps une solution du problème de la voûte hémisphérique cubable. Dans le mémoire dont on vient de lire le titre, Brinkley établit qu'on peut obtenir un nombre indéfini de portions de sphère qui soient à la fois quarrables et cubables. Le théorème de Bossut est un cas particulier de la solution générale donnée par le géomètre de Dublin. — *Examen des différentes solutions qui ont été données du problème de Képler ; indication d'une très-courte solution pratique du même problème.* (Lu à l'académie d'Irlande, le 1^{er} novembre 1802, imprimé dans le 9^e volume des *Transactions of the royal Irish academy.*) Le problème de Képler a pour objet la détermination de la position elliptique d'une planète, d'après la connaissance de sa position moyenne et de l'excentricité de l'orbite. Ce problème n'est pas susceptible d'une solution rigoureuse. La solution approchée est contenue dans une série que les géomètres ont poussée assez loin, et qui se déduit des équations fondamentales du mouvement elliptique. Avant que cette série eût été trouvée, on arrivait au but par des méthodes indirectes, fort ingénieuses et plus ou moins exactes. Parmi ces méthodes, il faut distinguer d'abord celle de Képler lui-même ; ensuite les méthodes si célèbres de Seth Ward, de Bouillaud, de Mercator, lesquelles, à proprement parler, n'étaient pas de la loi des aires, mais se fondaient sur des hypothèses dont la fausseté ne fut bien établie que par la découverte de la cause physique des mouvements célestes, car elles représentaient les anciennes observations des planètes, avec une précision vraiment remarquable. En suivant l'ordre des dates, on passe de Mercator aux deux procédés donnés par Newton dans l'immortel traité de *Philosophie naturelle*, et bientôt après à ceux de Jacques Cassini, de la Caille, de Thomas Simpson, de Mathew Stewart. Brinkley étudie ces diverses méthodes, les approfondit, les compare entre elles, en apprécie l'exactitude. Un ouvrage d'astronomie, dans lequel l'auteur parcourrait toutes les questions importantes avec le même soin, avec la même clarté, serait véritablement sans prix. — *Théorème servant à trouver la surface d'un cylindre oblique à base circulaire, suivi de sa démonstration géométrique.* (Lu à l'académie de Dublin, le 20 décembre 1802 ; imprimée dans le 9^e volume des *Irish Transactions.*) Le théorème élégant, donné et démontré par Brinkley dans ce mémoire, peut s'énoncer ainsi : la surface d'un cylindre oblique à base

circulaire, est égale à celle d'un rectangle dont un côté serait le diamètre de cette base, et l'autre côté, la circonférence d'une ellipse ayant pour axe la hauteur verticale du cylindre et la longueur de ses arêtes. — *Recherche du terme général d'une série qui est très-importante dans la méthode inverse des différences finies.* (Lu à la société royale de Londres, le 26 février 1807, et inséré dans le volume des *Transactions philosophiques* de la même année.) L'auteur s'occupe des théorèmes sur les différences finies que Lagrange donna dans le volume de l'académie de Berlin, pour l'année 1772, et qui furent ensuite démontrés par Laplace. Ce beau mémoire n'est pas connu, peut-être, des géomètres du continent, autant qu'il le mérite. On en trouve cependant quelques extraits dans le 5^e volume du grand et excellent ouvrage de M. Lacroix : *Sur la solution que Newton a donnée du problème qui consiste à trouver quelle relation doit exister entre la résistance et la gravité pour qu'un corps décrive une courbe donnée.* (Lu le 25 mai 1807, à l'académie de Dublin; imprimé dans le 11^e volume des *Irish Transactions*.) La solution de ce problème, publiée dans la 1^{re} édition des *Principes*, était certainement inexacte; mais les plus grands géomètres, les Nicolas Bernoulli, les Lagrange, etc., ne se sont pas accordés quand il a fallu dire en quoi consistait véritablement l'erreur de Newton. Indiquer nettement, sans ambiguïté, la source de cette erreur, tel est le principal objet que Brinkley s'est proposé dans le mémoire dont on vient de lire le titre. — *Recherches relatives au problème dans lequel on se propose de corriger les distances apparentes de la lune au soleil ou aux étoiles, des effets de la parallaxe et de la réfraction. Solution facile et concise de cette question.* (Lu le 7 mars 1808, à l'académie de Dublin; imprimé dans le 14^e volume des *Irish Transactions*.) La recherche de la correction de la distance observée exige, suivant les cas, des attentions minutieuses dont les marins sont quelquefois embarrassés. Au contraire, le calcul direct de la distance réduite s'effectue toujours de la même manière. Par ce motif, c'est le calcul direct que Brinkley se propose. Sa méthode est simple et très-expéditive. — *Mémoire concernant la parallaxe annuelle de certaines étoiles.* (Lu le 6 mars 1815, à l'académie de Dublin; imprimé dans le 12^e volume des *Irish Transactions*.) Douze mois d'observations conduisent Brinkley aux parallaxes suivantes :

α de l'Aigle.....	3",0
Arcturus.....	4",1
α de la Lyre.....	0",7
α du Cygne.....	0",9

γ du Dragon passe au méridien une demi-heure seulement avant la Lyre. La différence de hauteur de ces deux étoiles n'est pas tout à fait de 15°. La cause, quelle qu'en fût la nature, qui rendrait les observations de la Lyre inexactes et donnerait à cette étoile une apparence de parallaxe, semblerait devoir produire le même effet sur γ du Dragon; or les observations que Brinkley a faites de γ du Dragon

ne conduisent à aucune parallaxe appréciable. — *Recherches analytiques sur les réfractions astronomiques; comparaison des tables qui en résultent avec les observations de quelques étoiles circumpolaires.* (Lu le 9 mai 1814, à l'académie de Dublin; imprimé dans le tome 12^e des *Transactions of the royal Irish academy*.) Brinkley obtint l'équation différentielle de la trajectoire du rayon lumineux, telle que Laplace l'a donnée dans la *Mécanique céleste*, mais en partant seulement de la loi du sinus et sans recourir à la considération des attractions moléculaires à petites distances. Il trouva à cela, dit-il, l'avantage de ne rien supposer sur la nature de la lumière. Cet avantage, fût-il réel, n'est pas de longue durée, car bientôt l'auteur introduit dans ses formules une expression $K \frac{2}{3} - \frac{4}{3}$ à laquelle la force réfractive de l'air doit être proportionnelle; or cette expression n'a un sens que dans la théorie de l'émission. L'intégrale de Brinkley a une forme commode. Des deux parties qui la composent, la première donnerait la valeur de la réfraction si la terre était plane; la seconde fait connaître l'effet de la courbure des couches atmosphériques. On voit aussi aisément que jusqu'à 74° du zénith, cette dernière partie peut être négligée, et que l'autre est indépendante de la loi de la densité de l'air. Les erreurs des tables de réfraction du bureau des longitudes, d'après les observations de la Lyre faites par Brinkley à 87° 42' du zénith, varient entre + 18", 2 et - 17", 4. — *Sur les Observations faites au collège de la Trinité, à Dublin, avec un cercle de 8 pieds de diamètre, et qui semblent indiquer une parallaxe annuelle dans certaines étoiles.* (Lu à l'académie d'Irlande, le 9 mai 1814; imprimé dans le 12^e vol. des *Transactions of the Irish academy*.) Brinkley trouve pour la parallaxe annuelle (en appelant ainsi l'angle soutenu à chaque étoile par le rayon de l'orbite terrestre) les résultats suivants :

α de l'Aigle.....	2",7
Arcturus.....	4",1
α de la Lyre.....	4",0
α du Cygne.....	4",0

Ces résultats n'ont pas été généralement adoptés. On a supposé que les changements de température pouvaient occasionner quelque déformation dans l'instrument de Dublin. A cela ou à toute autre cause semblable, Brinkley fait une réponse qui semble démonstrative; il montre que les observations de la Chèvre de β du Taureau, de la Polaire, du γ du Dragon, de β , ζ , η , de la Grande-Ourse, faites avec le même cercle, ne donnent pas de parallaxe; or pourquoi la déformation, par exemple, n'aurait-elle agi que sur les observations des quatre premières étoiles? — *Recherches d'astronomie physique principalement relatives à la détermination du moyen mouvement du périhélie lunaire.* (Lu le 21 avril 1817; imprimé dans le vol. 15^e des *Transactions of the Irish academy*.) En traitant séparément la question du déplacement des apsides de la lune, l'auteur espère rendre ce phénomène plus facile à saisir qu'il ne l'est dans les théories générales qu'on a données

du mouvement de notre satellite. Son but est aussi d'arriver au résultat, sans rien emprunter ni à la forme préconçue des intégrales, ni aux observations. Pour faire apprécier nettement sa pensée, Brinkley cite un passage du liv. 7 de la *Mécanique céleste*, dont il est bien loin de nier l'exactitude, mais où il croit voir dans la forme une sorte de cercle vicieux. A l'occasion de ce mémoire dans lequel, pour le dire en passant, la notation de Leibnitz a entièrement remplacé enfin celle des fluxions, Brinkley reçut de l'académie royale d'Irlande la médaille de Conyngham. — *Observations relatives à la forme des quantités constantes arbitraires qu'on rencontre dans l'intégration de certaines équations différentielles, comme aussi dans l'intégration de certaines équations aux différences finies.* (Lu le 25 juin 1817 à l'académie du Dublin; imprimé dans le t. 15^e des *Irish Transactions*.) Les cas exceptionnels qu'offrent diverses intégrales, quand on donne certaines valeurs particulières aux constantes qu'elle renferment, ont excité les méditations des géomètres. Brinkley traite à son tour ce sujet, en s'appuyant sur des considérations qui lui semblent plus rigoureuses que celles dont Lagrange avait fait usage. — *Sur la Parallaxe de certaines étoiles.* (Lu à la société royale de Londres, le 5 mars 1818; imprimé dans les *Transactions philosophiques* de la même année.) Les observations faites à Greenwich, par M. Pond, avec le Cercle mural de Throughton, n'ayant pas confirmé, quant à la parallaxe, les résultats déduits du grand cercle mobile de Dublin, Brinkley se livre, dans ce mémoire, à un examen minutieux de toutes les erreurs auxquelles les muraux exposent les astronomes. C'est pour le fond et pour la forme un modèle de discussion. Le mémoire renferme, en outre, de nouvelles déterminations de parallaxes basées sur l'ensemble des observations faites à Dublin, de 1808 à 1818. Brinkley trouve

Pour la Lyre.....	0",66
Pour α du Cygne....	0",78
Pour α de l'Aigle....	2",35
Pour γ du Dragon....	0",00

(nous appelons toujours parallaxe l'angle soutenu par le rayon de l'orbite terrestre). — *Résultat des observations faites à l'observatoire du collège de la Trinité, à Dublin, pour déterminer l'obliquité de l'écliptique et le maximum de l'aberration de la lumière.* (Lu à la société royale de Londres, le 1^{er} avril 1819; imprimé dans les *Transactions philosophiques* de la même année.) D'après seize solstices d'été observés par MM. Oriani, Pond, Arago, Matthieu, et par lui-même, l'auteur trouve, pour l'obliquité moyenne de l'écliptique,

A la date du 1^{er} janvier 1815..... $23^{\circ}27'50'',45$

Les observations de Bradley, recalculées par M. Bessel, et rapportées

Au 1 ^{er} janvier 1755, donnent.....	$23^{\circ}28'15'',49$
Diminution en 58 ans.....	$23'',04$
Diminution annuelle.....	$0'',45$

Les observations de distances zénithales faites en 1818 ont conduit Brinkley, pour le maximum d'aberrations, aux valeurs suivantes :

α de Cassiopée.....	20",72
Polaire.....	20",65
Grande-Ourse α	20",04
id. γ	21",20
id. ε	21",56
id. ζ	20",45
id. γ	21",12
Moyenne.....	20",80

Les observations de Bradley, faites à Wanstead avec un secteur zénithal, donnèrent.....	20",00
Les observations de Bradley, faites à Greenwich, recalculées nouvellement, ont donné à M. Bessel.....	20",70
D'après la vitesse de la lumière déduite des satellites de Jupiter, on adoptait généralement.....	20",23

— *Méthode servant à calculer les réfractions astronomiques pour des objets voisins de l'horizon.* (Lu à l'académie de Dublin, le 17 janvier 1820; imprimé dans le 15^e vol. des *Irish Transactions*.) On admet généralement que la valeur de la réfraction astronomique qu'éprouve la lumière venant des objets voisins de l'horizon est comprise entre la réfraction théorique calculée dans l'hypothèse d'une température constante des couches de l'atmosphère, et celle que l'on obtient en partant de la supposition d'un décroissement uniforme de densité. En rejetant la constance de la température, M. Bessel a cherché et trouvé la loi qu'il fallait lui substituer pour représenter les observations. Brinkley, à son tour, essaye d'arriver au même but par une modification de la loi des densités. Les différences entre le calcul et les observations journalières sont trop grandes, trop irrégulières, pour qu'il puisse être question ici d'autre chose que de résultats moyens. — *Méthode servant à corriger les premiers éléments approchés de l'orbite d'une comète. Application de cette méthode à la comète du mois de juillet 1819.* (Lu à l'académie d'Irlande, le 17 avril 1820; imprimé dans le vol. 15^e des *Irish Transactions*.) La méthode de correction de Brinkley est une modification, ou, si on l'aime mieux, un perfectionnement de celle que Laplace a donnée dans la *Mécanique céleste*. — *Discussion des observations faites à Dublin, depuis le commencement de 1818, dans la vue de déterminer la parallaxe de certaines étoiles et la constante de l'aberration.* (Lu à la société royale de Londres, le 21 juin 1821; imprimé dans les *Philosophical Transactions* de la même année.) L'auteur se montre si vivement contrarié du désaccord, d'ailleurs si petit, de ses observations avec celles de Greenwich, qu'il les multiplie, les groupe et les discute de toutes les manières possibles, avec l'espérance d'y trouver quelque erreur; mais ses efforts ne font jamais disparaître les petites parallaxes. Voici les résultats numériques de ce travail :

Constante de l'aberration.		Parallaxe.
Polaire.....	20",48.....	— 0",05
β de la Grande-Ourse.....	20",46.....	+ 0",05
γ	20",48.....	+ 0",59
ε	20",29.....	+ 0",35

ζ	20°, 25.....	+	0", 28
η	20°, 76.....	—	0", 43
Arcturus.....	20°, 04.....	+	0", 60
β de la Petite-Ourse.....	20°, 49.....	—	0", 43
α d'Ophiuchus.....	20°, 39.....	+	1", 57
γ du Dragon.....	19°, 86.....	—	0", 08
α de la Lyre.....	20°, 56.....	+	1", 24
α de l'Aigle.....	21°, 52.....	+	1", 57
α du Cygne.....	20°, 52.....	+	0", 53

« N'est-il pas curieux, dit l'auteur, si mes parallaxes « sont une illusion, qu'il ne s'en soit présenté au-
« cune d'un peu grande avec le signe négatif; que
« les distances zénithales, s'il y a erreur, aient tou-
« jours varié, comme l'exige le mouvement de
« translation de la terre autour du soleil? » — *Élé-
ments de la comète du capitaine Hall*. (Lu à la so-
ciété royale de Londres, le 10 janvier 1822; imprimé
dans les *Transactions philosophiques* de la même
année.) On trouve dans ce mémoire les éléments
d'une comète observée à Valparaiso, par le capitaine
Basil Hall. Cet astre, avant son passage au périhé-
lie, avait déjà été aperçu en Europe. — *De la Nu-
tation solaire, déduite des observations des distan-
ces polaires des étoiles. De cette détermination consi-
dérée comme une confirmation des valeurs assignées
aux parallaxes de certaines étoiles fixes*. (Lu à l'a-
cadémie de Dublin, le 1^{er} avril 1822; imprimé dans
le 14^e vol. des *Irish Transactions*.) L'objet de ce mé-
moire est clairement indiqué dans ces quelques li-
gnes traduites de l'auteur : « La nutation solaire,
« déduite de la théorie, est depuis longtemps appli-
« quée par les astronomes à la correction des obser-
« vations des distances polaires. Sa valeur est connue
« dans d'étroites limites, et son maximum, pour les
« distances polaires de toutes les étoiles, est d'envi-
« ron 0', 5. C'est moins, comme on voit, que les
« quantités auxquelles je suis arrivé pour les paral-
« laxes de certaines étoiles. Si donc je parviens à
« déterminer la nutation solaire, il en résultera
« que mes observations sont assez exactes pour être
« employées à la détermination des plus petites
« quantités. La nutation solaire passe, par toutes ses
« valeurs, deux fois dans l'intervalle d'une année.
« Il semble donc impossible d'admettre qu'une
« cause d'erreur qui altérerait mon instrument de
« manière à donner des apparences de parallaxe à
« des astres qui en seraient dépourvus, puisse con-
« duire à une détermination exacte de la nutation
« solaire. » — *Sur les Distances polaires des princi-
pales étoiles fixes*. (Lu à la société royale de Lon-
dres le 18 décembre 1825; imprimé dans les *Trans-
actions philosophiques* de 1824.) M. Pond avait tiré
de la comparaison de ses deux catalogues de 1815
et de 1825 la conséquence que toutes les étoiles
ont, plus ou moins, un mouvement dirigé vers le
sud. Brinkley ne croyait pas à ce mouvement dans
le mémoire dont je viens de transcrire le titre; il
combat les idées de M. Pond, soit d'après ses pro-
pres observations, soit en employant celles des sec-
teurs zénithaux de Wanstead (Bradley), de Sche-
hallien (Maskelyne), de Dunnose (Mudge), du Mys-
sore (Lambton). — *Remarques sur le parallaxe de α
de la lyre*. (Lu à la société royale de Londres le 11

mars 1824; imprimé dans les *Transactions philoso-
phiques* de la même année.) M. Pond avait déduit
de la comparaison des observations de Greenwich avec
celles de Dublin, la conséquence que les cercles mo-
biles sont des instruments moins exacts que les cer-
cles muraux. Brinkley soutient l'opinion contraire.
— *Résultat de l'application qui a été faite du collima-
teur flottant du capitaine Kater, au cercle astro-
nomique de l'observatoire de Dublin*. (Lu à la société
royale de Londres le 27 avril 1826; imprimé dans
les *Transactions philosophiques* de la même année.)
Dans ce mémoire, Brinkley se propose de prouver
que l'instrument du capitaine Kater est susceptible
d'une beaucoup plus grande exactitude que les as-
tronomes et les artistes n'ont semblé disposés à le
croire. — *Éléments d'astronomie*, 1 vol. in-8° de
328 pages. La première édition est de 1815; la se-
conde, de 1819. Ces éléments sont le résumé des le-
çons d'astronomie professées à l'université de Dublin,
où Brinkley occupa pendant de longues années la
chaire fondée par Andrew. On comprendra aisé-
ment que l'auteur n'a pas pu avoir la prétention de
donner un traité complet en 328 p. in-8°; qu'il a dû
se borner à faire connaître l'esprit des méthodes; que
beaucoup de questions ont été nécessairement né-
gligées; mais tout ce que l'ouvrage renferme est re-
marquable par l'élégance et la clarté. A chaque li-
gne on retrouve l'astronome également au fait des
calculs et des observations. Après avoir mentionné
tant de travaux d'astronomie et de mathématiques,
faut-il dire encore, pour ajouter à la célébrité de
l'évêque de Cloyne, qu'il s'était livré avec une pré-
dilection toute particulière et de grands succès à
l'étude de la botanique et de la législation? Brinkley
fut dignement apprécié par la France. L'académie
des sciences l'avait inscrit au nombre de ses corres-
pondants (1). A—O (E.).

BRINON (PIERRE), conseiller au parlement de
Normandie, né dans le 16^e siècle, mort vers l'an
1658, est auteur des ouvrages suivants: 1^o *l'Éphé-
sienne*, tragi-comédie en 5 actes et en vers, avec
chœurs, 1614, in-12. C'est l'histoire de la matrone
d'Éphèse. 2^o *Baptiste, ou la Calomnie*, tragédie,
avec chœurs, en 5 actes et en vers, traduite du latin
de George Buchanan, 1615, in-12. 3^o *Jephthé, ou le
Vœu*, tragédie en vers et avec chœurs, traduite du
latin de Buchanan, 1614, in-12 (2). Le traducteur a
divisé cette pièce en 7 actes. La Croix du Maine at-
tribue à Jean Brinon, son père, un poème intitulé:
les Amours de Sydire, imprimé à Paris. A. B—T.

BRINON (mademoiselle DE), religieuse ursu-
line, sans doute de la même famille que le précé-
dent, était fille d'un président au parlement de
Normandie. Ses parents, trop pauvres pour lui don-
ner une dot, lui firent prendre le voile; mais le
couvent d'ursulines où elle était entrée ayant été

(1) Les détails sur la vie de John Brinkley et l'appréciation de
ses travaux scientifiques sont dus à une communication de M. Arago
de l'Institut, qui a ouvert son portefeuille à son frère, signataire de
cet article.

(2) Cette tragédie, ainsi que les deux précédentes, fut représentée
en 1614; il en parut une seconde édition en 1615, in-12.

ruinée, elle erra pendant plusieurs années de clôture en clôture. Sa mère finit par la reprendre chez elle, et la menait souvent chez la marquise de Montchevreuil, alors amie et protectrice de la veuve Scarron, et qui plus tard resta l'amie et devint la protégée de madame de Maintenon. La conformité d'âge et de leur position, également précaire, porta la veuve de Scarron à se lier d'amitié avec mademoiselle de Brinon, qui ne laissait pas de s'acquitter dans le monde des devoirs d'un état qu'elle n'avait embrassé que pour complaire à sa famille. Afin de remplir son vœu d'instruction, mademoiselle de Brinon assemblait à Montchevreuil les domestiques, les enfants des environs, et leur enseignait les éléments de la doctrine chrétienne. Mademoiselle de Brinon, ayant perdu sa mère, s'associa une autre ursuline, mademoiselle de St-Pierre, compagne de son infortune. Un couvent les reçut l'une et l'autre jusqu'à ce que les dettes qui les avait chassées du premier les fissent sortir du second. En 1680, elles louèrent une maison à Anvers et y reçurent des pensionnaires; de là, pressées par le besoin, elles allèrent à Montmorency, où la même misère les suivit. Elles se déterminèrent à recourir à madame de Maintenon, alors toute-puissante. Non-seulement elle les reçut de manière à les pénétrer de reconnaissance, en joignant les bienfaits aux bonnes paroles, mais elle leur rendit, dans leur humble établissement, plusieurs visites, où, témoin de leur indigence et de leur capacité, elle résolut, pour soulager mademoiselle de St-Pierre et pour employer mademoiselle de Brinon, d'approcher d'elle cette petite communauté (1682). Afin de leur donner des secours plus puissants et une partie des pensionnaires qu'elle avait en divers endroits, elle les établit à Ruel dans une maison commode qu'elle meubla. Elle y multiplia les enfants dont elle payait la pension, jusqu'au nombre de soixante, et leur donna des maîtresses qui soulagèrent d'une partie du travail mademoiselle de Brinon, à qui elle permit de s'adjoindre deux autres religieuses, mesdames du Bosques et d'Angiens. Bientôt mademoiselle de Brinon compta jusqu'à cent pensionnaires : ce fut là le berceau de St-Cyr. L'année suivante, l'établissement fut transféré à Noisy, belle maison située dans l'enceinte du parc de Versailles, et l'instruction y allait admirablement. Pour témoigner sa satisfaction à madame de Brinon (car désormais ce titre lui fut dévolu), madame de Maintenon lui fit une pension de 4,000 livres, et versa ses libéralités sur la famille de celle-ci. Enfin le roi, voulant procurer à la noblesse indigente un soulagement considérable, s'arrêta à une fondation pour deux cent cinquante demoiselles (outre trente-six professes et vingt-quatre converses), et la maison des bénédictines de St-Cyr devint définitivement le siège de ce bel établissement (mai 1685). Madame de Brinon fut chargée de dresser le plan des constitutions qui devaient le régir, ce qui la mit à même d'avoir de fréquentes conférences avec madame de Maintenon et même avec le roi : elle était éloquente, parlait avec grâce, et plut au monarque, pour qui la fondation de St-Cyr était une

V.

grande affaire. Dès qu'elle eut achevé les constitutions, Racine et Boileau en revirent le style, l'évêque de Chartres, Villeroi, l'abbé Gobelin, le P. de la Chaise, corrigèrent les fautes essentielles. Enfin le cardinal Ranuci, nonce du pape Innocent XII, les trouva si belles qu'il les envoya à Sa Sainteté. Immédiatement après, madame de Maintenon établit madame de Brinon supérieure perpétuelle, par une dérogation expresse à l'article des constitutions qui voulait que la supérieure ne fût élue que pour cinq ans; mais celle-ci ne tarda pas à l'en faire repentir. Éblouie par tant de prospérité, elle donna tout d'abord à l'établissement un certain air de grandeur, contraire à l'humilité claustrale; les demoiselles étaient bien élevées, mais les dames professes étaient mal conduites. Elle avait tous les talents, excepté celui de gouverner. Elle savait le monde, les Pères de l'Église, et ne savait que la théorie de son état. Elle était d'une humeur inégale, brusque, impérieuse, prodigue, avide de gloire et de biens. « Elle aimait « les vers et la comédie, dit dans ses *Souvenirs* ma- « dame de Caylus, et au défaut des pièces de Cor- « neille et de Racine qu'elle n'osait faire jouer, elle « en composait, de détestables, à la vérité; mais c'est « cependant à son goût pour le théâtre qu'on doit « les deux pièces que Racine a faites pour St-Cyr. « Madame de Brinon avait de l'esprit et une facilité « incroyable d'écrire et de parler, car elle faisait « aussi des espèces de sermons fort éloquentes; et « tous les dimanches, après la messe, elle expliquait « l'Évangile, comme aurait pu le faire M. le Tour- « neur. » Madame de Maintenon voulut voir une des pièces de madame de Brinon; elle la trouva si mauvaise qu'elle la pria de n'en plus faire jouer de semblables, et de prendre plutôt quelques belles tragédies de Corneille ou de Racine, choisissant seulement celles où il y avait le moins d'amour. Les demoiselles de St-Cyr représentèrent *Cinna* et *Andromaque*, assez passablement pour des enfants qui n'avaient été formées au théâtre que par une religieuse. Cependant madame de Maintenon dissimulait charitablement les mécontentements que lui donnait le caractère inconstant, hautain, impérieux, de la supérieure. Elle la comblait de distinctions qui, au lieu de l'attacher au nouvel institut, l'en éloignaient, en lui en ôtant l'esprit. Présents, caresses, prévenances, rien n'était épargné. On la regarda comme une espèce de favorite. Le roi n'allait point à St-Cyr qu'il ne l'entretint avec bonté. Dès ce moment elle ne traita plus les dames professes qu'avec hauteur : on ne l'approcha plus sans trembler. Elle n'épargnait pas même les contradictions à madame de Maintenon, en se prévalant sans cesse auprès d'elle de son titre de supérieure et des prérogatives que les constitutions y avaient attachées. Accoutumée à une vie libre, elle avait peine à se contenir dans la régularité où la retenait la présence importune de madame de Maintenon. Elle était en commerce avec les princesses, les ministres, les cardinaux : on brigait à l'envi son amitié et sa protection. A St-Cyr, satisfaite d'être aimée des élèves, elle avait agri les esprits de toutes les dames professes; elles se

plaignirent à madame de Maintenon, qui gémit et renvoya à un autre temps la réponse à leurs plaintes. Madame de Brinon fit alors une maladie : madame de Maintenon lui envoya Fagon, premier médecin du roi. Louis XIV alla la voir pendant sa convalescence. Cette faveur acheva de lui tourner la tête. Sa santé revint, et ses caprices avec la santé. Sous prétexte de sa convalescence, elle alla voir ses parents dans le Vexin, et apprit, par son absence, aux dames professes, qu'elles pouvaient se gouverner elles-mêmes. A son retour, elle prétextait que sa santé lui prescrivait les eaux de Bourbonne, et n'attendit pas l'obéissance pour ce voyage. Elle reçut dans le Bourbonnais des honneurs extraordinaires ; elle avait deux carrosses à elle, et souvent quatre de suite ; elle était précédée d'un homme qui faisait préparer ses logements ; les villages députaient pour la complimenter ; on se mettait sous les armes ; à l'église, ses genoux ne se pliaient que sur un carreau de velours. Ces honneurs, que madame de Montespan, au temps de sa plus haute faveur, n'avait reçus qu'en rougissant, et que madame de Maintenon sut toujours éviter, madame de Brinon les soutenait d'un air si majestueux, qu'on l'aurait crue née sur le trône. Pendant son séjour à Bourbonne, tous les hommages furent pour elle, on lui donna des fêtes, on lui fit des présents, on lui remit des plaquets ; elle fut accompagnée par tout ce qu'il y avait de grand dans la province. La cour apprenait les détails de ce fastueux voyage et en plaisantait ; le roi en fut blessé ; et madame de Maintenon, sur qui tombait le ridicule de cette conduite, en gémissait. Après avoir passé six semaines aux eaux, madame de Brinon arriva à Fontainebleau, où se trouvait la cour. Madame de Maintenon la fit dîner avec elle ; on la présente au roi, qui lui parle avec estime. Enflée de sa faveur, elle ne mit plus de bornes à son insolence, critiqua tout ce qui s'était fait à St-Cyr en son absence, et écrivit à ce sujet des lettres inconvenantes à madame de Maintenon. Celle-ci songea sérieusement à délivrer la communauté d'un esprit si inquiet et d'un cœur si ingrat. Cependant elle essaya encore de la gagner. La supérieure, trompée par ces ménagements, crut que madame de Maintenon tolérerait tout, et n'oserait importuner le roi de plaintes contre elle. Dans cette pensée, elle persévéra dans tous ses défauts, continua d'agir à sa fantaisie, sans consulter d'autre règle que son caprice. Madame de Maintenon prit alors le parti de dire au roi tout ce qu'elle lui avait caché avec soin, et avoua nettement qu'elle s'était trompée. La marquise de Montchevreuil fut chargée pour madame de Brinon d'une lettre de cachet portant ordre de sortir le lendemain de la maison à pareille heure, d'une obéissance de l'évêque de Chartres, et d'une décharge de la supériorité. Rien n'égalait la surprise et le dépit de la supérieure chassée, à qui cependant on assurait une pension de 2,000 livres. Le lendemain (4 décembre 1688), elle quitta pour jamais cette communauté, à l'établissement de laquelle ses talents avaient été nécessaires ; mais les vertus qui lui manquaient parurent avec raison nécessaires pour l'affermir. La

disgrâce de madame de Brinon devint l'événement du jour. Elle se retira d'abord à l'hôtel de Guise, à Paris, où la duchesse de Hanovre, avec qui elle était liée, la reçut comme son égale. « Voici un fait, » écrivait alors madame de Sévigné, madame de Brinon, l'âme de St-Cyr, l'amie intime de madame de Maintenon, n'est plus à St-Cyr... Elle ne paraît pas mal avec madame de Maintenon, car elle envoie tous les jours savoir de ses nouvelles ; cela augmente la curiosité de savoir la cause de sa disgrâce. Tout le monde en parle tout bas, sans que personne en sache davantage. » Après avoir vainement essayé de fléchir madame de Maintenon, par l'entremise de la princesse de Hanovre, madame de Brinon tenta de se retirer dans quelque maison religieuse de Paris, les trouva toutes insupportables, et alla à Maubuisson, où elle s'établit à sa fantaisie et sans dépendre de la communauté. Elle y entretenait une correspondance suivie avec madame de Maintenon, qui la consolait de sa disgrâce par mille complaisances. Elle y mourut dans les premières années du 18^e siècle regrettant le monde, et St-Cyr, et la vie. D—R—R.

BRINVILLIERS (MARIE-MARGUERITE DE), fille de Dreux d'Aubray, lieutenant civil, épousa, en 1654, le marquis Goblin de Brinvilliers, fils d'un président à la chambre des comptes. Elle demeurait à Paris, avec son mari, chez son père ; et le mari et la femme jouissaient de 40,000 livres de rente. La marquise de Brinvilliers était petite, mais d'une jolie figure, pleine de grâce, et avait même un extérieur modeste et réservé. Son mari, mestre de camp du régiment de Normandie, introduisit dans sa maison un jeune officier de cavalerie du régiment de Traey, nommé Gaudin de Ste-Croix, natif de Montauban, bâtard d'une famille illustre qui ne l'avouait pas. Ce jeune homme était d'une fort belle figure. Le marquis de Brinvilliers, ayant fait connaissance avec lui à la guerre, l'avait pris en amitié et logé chez lui à Paris. Sa femme, jeune, sensible, aimable, par dissimulation ou par bonne foi, représenta à son mari les inconvenients de cette intimité. M. de Brinvilliers, encore mieux trompé par cette adresse, si c'était un calcul, ou sûr de la vertu d'une femme assez sage pour se défier d'elle-même, n'eut point égard à ses représentations. Ce qui devait arriver arriva, dit Voltaire : ils s'aimèrent. Le lieutenant civil, indigné de leur commerce scandaleux, obtint, en 1665, une lettre de cachet contre Ste-Croix : il fut arrêté dans le carrosse même de la marquise, où il était avec elle. On le conduisit à la Bastille. Cependant le marquis de Brinvilliers avait dissipé en folles dépenses une grande partie de sa fortune, et, par le conseil de son amant, sa femme avait demandé et obtenu une séparation de biens. Ste-Croix sortit de la Bastille au bout d'un an : il eût mieux valu qu'il n'y fût jamais entré, ou qu'il n'en fût jamais sorti, car on l'avait enfermé dans la même chambre qu'Exili, cet Italien qui faisait métier de composer et de vendre des poisons, et l'un de ces monstres qui avaient fait périr à Rome plus de cent cinquante personnes sous le pontificat d'In-

nocent X. Exili initia Ste-Croix dans ses secrets, et celui-ci ne tarda pas à les apprendre à sa maîtresse, que la cupidité et le désir de la vengeance ne disposaient que trop à en profiter. Elle se détermina à empoisonner son père et toute sa famille. Etouffant tous les sentiments d'humanité, après avoir étouffé ceux de la nature, elle fait des essais des poisons que Ste-Croix compose; elle empoisonne des bisuits qu'elle donne à des pauvres; elle va elle-même les distribuer à l'Hôtel-Dieu, et a soin de s'informer de l'effet qu'ils ont produit. Le lieutenant civil, deux frères et une sœur de la marquise de Brinvilliers moururent empoisonnés de 1666 à 1670. La vie de son mari ne fut pas respectée; mais comme elle ne voulait s'en défaire que pour épouser Ste-Croix, et que cet homme ne voulait pas d'une femme aussi méchante que lui, il donnait du contre-poison au mari, de sorte « qu'ainsi ballotté, dit madame de Sévigné, tantôt empoisonné, tantôt désempoisonné, il est demeuré en vie (1). » Par une singularité qui tient à l'histoire du cœur humain, la marquise en vint jusqu'à commettre des crimes qui n'avaient pas même pour principe l'intérêt personnel. Si l'on osait prononcer le mot de bienveillance, lorsqu'il s'agit de telles atrocités, on pourrait trouver quelques traces de ce sentiment dans le fait suivant. Elle aperçut un jour dans un couvent une jeune novice qui lui parut plongée dans une affliction profonde, et apprit que ses parents avaient exigé qu'elle se liât bientôt aux autels par des vœux irrévocables, pour que toute leur fortune fût assurée à son frère aîné. Madame de Brinvilliers la consola, et lui promit, en la quittant, de faire des démarches en sa faveur auprès de sa famille. Elle avait, pour réussir, des moyens infailibles. Quelque temps après, la novice apprit que son père, sa mère et son frère venaient de mourir subitement, et elle rentra dans le monde, sans avoir le moindre soupçon sur la cause des événements qui lui rendaient la liberté. Une dévotion apparente couvrait les crimes de madame de Brinvilliers, et, ce qui est presque inexplicable, c'est que cette piété extérieure n'était pas hypocrisie : elle se confessait, et c'est même une confession générale écrite de sa main qui fut une des principales pièces de conviction contre elle; car le ciel ne permit pas que de si nombreux et de si lâches forfaits demeurassent impunis. Ste-Croix mourut subitement au mois de juillet 1672. On rapporte que, pendant qu'il composait un poison violent, le mas-

que de verre qu'il mettait pour se garantir des vapeurs meurtrières de ses drogues tomba, et qu'il fut suffoqué sur-le-champ. La justice mit les scellés sur les effets de cet aventurier, qui n'avait pas de parents. La marquise eut l'imprudence de réclamer une cassette qui en faisait partie, et qu'elle prétendit lui appartenir. Cet empressement parut suspect. On l'ouvrit, et on y trouva un billet, daté du 25 mai 1672, contenant la prière de remettre cette cassette, « sans rien ouvrir, à madame de Brinvilliers, « rue Neuve-St-Paul, vu que tout ce qu'elle contient la regarde et appartient à elle seule. » Et ce trésor de crimes renfermait des paquets de poisons de toute espèce, des lettres de la marquise à Ste-Croix, et une promesse de 50,000 livres qu'elle lui avait faite le 20 juin 1670, c'est-à-dire huit jours après l'empoisonnement du lieutenant civil. Madame de Brinvilliers, ne pouvant parvenir à soustraire, par séduction ou par corruption, cette cassette, se sauva en Angleterre, et ensuite à Liège; mais un laquais, Jean Amelin, dit la *Chaussée*, qui avait servi le lieutenant civil d'Aubray, et était chez lui au moment de sa mort, fit opposition aux scellés de Ste-Croix, comme ayant confié à ce dernier 200 pistoles et des effets, et déclarant avoir été sept ans son domestique. La veuve du lieutenant civil, devenue madame de Villarcieu, soupçonna la Chaussée; d'après ces présomptions vagues, elle le fit arrêter et interroger. Ce scélérat avoua que Ste-Croix lui avait remis le poison qu'il avait fait prendre aux frères de madame de Brinvilliers, et il fut roué vif le 24 mars 1675. La compléité de la marquise ne fut que trop présumée; et, comme les crimes de cette espèce ôtent aux coupables tout droit de refuge chez les nations civilisées, on envoya sur ses traces l'exempt de police Desgrais, qui, déguisé en abbé, lui parla d'amour, parvint à l'attirer hors de la ville de Liège, la fit arrêter sans opposition de la part des magistrats, et s'empara de tous ses papiers, entre autres d'un manuscrit de quinze à seize feuilles, contenant l'histoire de sa vie entière : elle le réclama vivement dans la suite, disant que c'était sa confession. Arrivée à Paris, elle nia tout, et refusa de reconnaître la cassette de Ste-Croix. Tantôt elle demandait à jouer au piquet pour se désennuyer, tantôt elle cherchait à se tuer. « Elle entra, dit « madame de Sévigné, dans le lieu où on devait lui « donner la question, et, voyant trois seaux d'eau, « elle dit : C'est assurément pour me noyer; car, de « la taille dont je suis, on ne prétend pas que je « boive tout cela.... La Brinvilliers est morte comme « elle a vécu, dit encore madame de Sévigné, c'est-à-dire résolument. Elle a écouté son arrêt sans « frayeur et sans faiblesse.... » Jusque-là cependant la marquise de Brinvilliers n'était que présumée coupable; mais, une fois condamnée, elle avoua tout, et bien au delà de ce qui pouvait justifier son supplice. Son cœur avait été de bonne heure accoutumé à la dépravation, puisqu'elle déclara qu'elle avait perdu son innocence à sept ans et brûlé une maison. La confession de sa vie fut encore plus horrible qu'on ne le pensait, quoiqu'à cet égard les

(1) « Il s'offre présentement de venir solliciter pour sa chère « femme, » ajoute madame de Sévigné, à qui ces détails sont empruntés. Cette dame raconte encore que la Brinvilliers empoisonnait « de certaines tourtes de pigeonneaux, dont plusieurs mouraient « qu'elle n'avait pas dessein de tuer, entre autres le chevalier du « Guet qui, ayant été d'un de ces jolis repas, résista pendant trois « ans à la force du poison, ce qui fit dire à la marquise : *Il a la « vie bien dure.* » Le poison était en quelque sorte son élément : on a dit qu'elle s'empoisonna elle-même pour juger de l'effet de ses funestes breuvages. Dans ses orgies, elle ne parlait que de poison. La fille d'un apothicaire, qui déposa dans le procès, déclara qu'un jour la Brinvilliers, étant dans un état complet d'ivresse, lui avait dit, en montrant une cassette : « Il y a là bien des successions. » Elle disait quelquefois : « Quand un homme déplaît, il faut lui donner « un coup de pistolet dans un bouillon. »

lettres de madame de Sévigné ne méritaient pas une croyance entière, parce qu'elle ne rapportait que les bruits contradictoires de Paris, où l'horreur de tous ces empoisonnements avait jeté dans le grand monde une terreur universelle (1). Elle eut une conversation d'une heure avec le procureur général. Il paraît que, dans ses derniers moments, elle tâcha d'apaiser la colère du ciel par un sincère repentir. Edme Pirot, le docteur de Sorbonne que le premier président de Lamoignon lui donna pour l'assister, dit que, pendant les vingt-quatre dernières heures de sa vie, elle fut si pénétrée de douleur, si éclairée des lumières de la grâce, qu'il eût souhaité d'être à sa place. Elle demanda la communion, mais on la lui refusa, selon l'usage adopté par l'Église à l'égard des criminels condamnés à mort. Elle demanda du moins du pain bénit, comme on en avait accordé au maréchal de Marillac, son parent. Le prétendu crime de cette innocente victime du cardinal de Richelieu, et les siens, ne se ressemblaient guère. En allant à l'échafaud, elle remarqua et reconnut plusieurs femmes de distinction qui se montraient avides de la contempler; elle leur dit, avec beaucoup de fermeté: «Voilà un beau spectacle à voir!» Le peintre Lebrun se trouva aussi sur son passage; mais sa curiosité n'avait rien de blâmable et de lâche: il dessina ses traits; et son dessin, morceau pré-

(1) On a peine à concevoir l'existence d'un pareil écrit, surtout de la part d'une femme déjà frappée par continuance d'une sentence capitale, et c'est à ce propos que madame de Sévigné s'écrit: «A-t-on « jamais vu craindre d'oublier dans sa confession d'avoir tué son « père? Les peccadilles qu'elle craint d'oublier sont admirables. » Au surplus, elle montra plusieurs fois dans le cours de son procès la même préoccupation et la même imprévoyance. C'est ainsi que, lorsqu'elle eut été conduite à Paris, elle écrivit au trésorier général du clergé, Penautier, son ami, son amant peut-être, l'informant qu'elle avait tout dissimulé, et l'invitant à tout tenter pour la sauver. Sa lettre, interceptée, eut pour effet de faire arrêter Penautier, à l'adresse duquel on avait trouvé d'ailleurs un paquet dans la cassette de Ste-Croix; aussi ne se tira-t-il de ce procès qu'en sacrifiant la moitié de son bien. On peut voir encore, dans les lettres de madame de Sévigné, quelle opinion l'on avait de ses relations avec la marquise, et avec quelle légèreté on s'exprimait dans le monde sur des crimes aussi noirs. « Il a été neuf jours dans le ca- « chot de Ravallac, dit-elle; il y mourait; son affaire est désa- « gréable. Il a de grands protecteurs; M. de Paris (l'archevêque de « Harlay), M. de Colbert, le soutiennent hautement; mais, si la « Brinvilliers l'embarasse davantage, rien ne pourra le secourir... « On a confronté Penautier à la Brinvilliers; cette entrevue fut fort « triste: ils s'étaient vus autrefois plus agréablement. Elle a tant « promis que si elle mourait elle en ferait mourir bien d'autres, « qu'on ne doute pas qu'elle n'en dise assez pour entraîner celui-ci, « ou du moins pour lui faire donner la question. Cet homme a un « nombre infini d'amis d'importance qu'il a obligés dans les deux « derniers emplois qu'il avait. Je n'oublierai rien pour le servir. On « ne doute point que l'argent ne se jette partout; mais, s'il est « convaincu, rien ne peut le sauver. » Il a plu à la Brinvilliers de « ne rien avouer. Penautier sortira plus blanc que la neige; le public « n'est point content... Penautier est heureux; il n'y a jamais eu un « homme si bien protégé; vous le verrez sortir, mais sans être jus- « tifié dans l'esprit de tout le monde. Il y a eu bien des choses « extraordinaires dans ce procès; mais on ne peut les écrire. Le car- « dinal de Bonzi (un des plus zélés protecteurs de Penautier) disait « toujours en riant que tous ceux qui avaient des pensions sur ses « bénéfices ne vivraient pas longtemps, et que son étoile les tuerait. « Il y a bien deux ou trois mois que l'abbé Fouquet, ayant rencon- « tré cette éminence dans le fond de son carrosse avec Penautier: « a dit tout haut: *Je viens de rencontrer le cardinal de Bonzi avec « son étoile.* Cela n'est-il pas bien plaisant? Tout le monde croit « comme vous qu'il n'y aura pas de presse à la table de Penau- « tier, etc. »

cieux, offre un mélange presque unique de grâces, de dureté et d'angoisse (1). Madame de Brinvilliers avait désiré que le bourreau se plaçât devant elle, pour lui dérober la vue de l'exempt qui l'avait arrêtée, et qui marchait à cheval devant la voiture; mais son confesseur lui fit entendre que cet aspect devait être considéré comme une espèce d'expiation, et elle dit vivement: « Ah! mon Dieu, je vous demande « pardon, qu'on me laisse donc cette étrange vue. » « Elle monta seule et nu-pieds sur l'échafaud, dit « madame de Sévigné, et fut un quart d'heure mi- « rodée, ~~ra~~ée, dressée et redressée par le bourreau: « ce fut un grand murmure et une grande cruauté. « Le lendemain, on cherchait ses os, parce que le « peuple disait qu'elle était sainte (2). » Elle fut décapitée et brûlée le 16 juillet 1676, sur les sept heures du soir. On montre sa tête au musée de Versailles: la régularité remarquable des os semble attester encore qu'elle fut en effet douée d'une grande beauté. M^e Nivelles, avocat au parlement, publia un *Mémoire pour madame de Brinvilliers*. On imprima aussi un autre factum pour elle, avec l'*Histoire du procès, et l'arrêt de la condamnation*, Paris, 1676, in-42. Edme Pirot écrivit *les vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers, ou la Relation de sa mort*. Ce manuscrit in-fol., de 150 p., écriture fine, était dans la bibliothèque du collège des jésuites, à Paris; il en est parlé dans la *Bibliothèque de Bourgogne* (3). On peut voir aussi les *Causes célèbres*, etc., par Richer, Paris, 1772-88, t. 1^{er}. Les empoisonnements continuèrent après le supplice de la marquise de Brinvilliers. On regarde comme certain qu'elle avait des relations intimes et secrètes avec plusieurs personnes qui furent depuis accusées d'empoisonnement. Des bruits populaires donnèrent lieu, en 1679, à l'établissement d'une chambre ardente, qui tint ses séances à l'Arsenal, et procéda contre plusieurs personnes de marque, notamment

(1) Ce dessin a été reproduit dans ces derniers temps par la lithographie. D—R—R.

(2) «... Enfin, c'en est fait, continue madame de Sévigné, la « Brinvilliers est en l'air; son pauvre petit corps a été jeté, après « l'exécution, dans un grand feu, et ses cendres au vent. » On aimerait que là se fût borné le récit; mais madame de Sévigné, qui avait été une des curieuses si avides de voir une ancienne connaissance sur l'échafaud, semble regretter qu'elle n'ait pas été plus cruellement torturée. « Jamais, dit-elle, tant de crimes n'ont été « traités si doucement: elle n'a pas eu la question. On lui faisait « entrevoir une grâce, et si bien entrevoir, qu'elle ne croyait pas « mourir, et dit, en montant sur l'échafaud: *C'est donc pour tout « de bon?* » Qu'aurait dit madame de Sévigné, si elle avait vécu de nos jours, et qu'elle eût vu traiter avec tant d'égards et de déférence par les agents de la justice une empoisonneuse non moins corrompue que la Brinvilliers? Plus loin, après avoir parlé des cendres de la marquise jetées au vent, madame de Sévigné ajoute: « De sorte que nous la respirerons, et que, par la communication « des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante « dont nous serons tout étonnés. » On voit par là dans quel esprit les femmes du grand monde considéraient l'empoisonnement, ce moyen si expéditif de se débarrasser d'un témoin, d'un amant indiscret ou même d'un mari; aussi le procès de madame de Brinvilliers ne fut que le prélude de cette suite d'empoisonnements qui, de 1676 à 1680, jetèrent l'alarme dans presque toutes les grandes familles. D—R—R.

(3) Ce précieux manuscrit a sans doute été perdu dans les nombreuses vicissitudes qu'a éprouvées cette bibliothèque. — Il y a peu d'années, tout Paris a couru à un drame intitulé *la Marquise de Brinvilliers*, qui a eu plus de cent représentations. D—R—R.

contre la comtesse de Soissons, mère du prince Eugène, qui fut exilée. Cet Exili, dont on a parlé, et un autre Italien, commencèrent par chercher la pierre philosophale, et finirent par vendre des poisons qui, dans un pays où l'on tourne tout en plaisanterie, furent désignés pendant quelque temps sous le nom de *poudre de succession*. Sous le rapport du nombre des accusés et de la nature des délits, cette époque eut beaucoup de ressemblance avec l'année 425 de Rome, fameuse par les accusations d'empoisonnement portées contre un très-grand nombre de matrones romaines. (Voy. CORNÉLIE.) Quels que fussent les motifs qui déterminèrent la chambre ardente à ne pas se signaler par de grandes rigueurs, elle se contenta, après un long examen, de punir de mort, en février 1680, une femme nommée Voisin (1), qui se mêlait de prédire l'avenir. (Voy. VOISIN.) V—VE.

BRIOCHÉ (JEAN), arracheur de dents, établi, vers l'année 1650, un spectacle aux foires St-Germain et St-Laurent, où il faisait jouer les marionnettes avec une adresse merveilleuse, et jusqu'alors inconnue (2). Après avoir longtemps amusé Paris et les provinces, il passa en Suisse, dit d'Artigny, et ouvrit son théâtre à Soleure. La figure de Polichinelle, son attitude, ses gestes, ses discours surprenant, épouvantèrent les spectateurs. On tint conseil; et, après une longue et mûre délibération, on conclut que Brioché était à la tête d'une troupe de diabolins. Brioché, dénoncé au magistrat, est emprisonné, et l'on travaille à son procès comme magicien. Un capitaine au régiment des gardes suisses, nommé Dumont, alors à Soleure pour y faire des recrues, va le voir par curiosité, le reconnaît, le console, et promet de travailler à son élargissement, qu'il obtint en effet, en expliquant au magistrat le mécanisme des marionnettes. Brioché avait un singe célèbre par ses tours d'adresse et que tua d'un coup d'épée Cyrano de Bergerac, qui le prit pour un homme lui faisant la grimace. Cette anecdote fait le sujet d'un opuscule extrêmement rare intitulé : *Grand Combat de Cyrano contre le singe de Brioché*. — Fanchon ou François BRIOCHÉ, fils de Jean, ne fut pas moins célèbre que son père dans son noble métier. A. B—T.

BRION DE LA RENAUDIÈRE (RENÉ), maître en chirurgie à Thouars, en Poitou, dans le 17^e siècle, prit la patience de faire 5 à 6,000 vers alexandrins pour décrire le corps humain. Le livre de Brion ne parut pas de son vivant; il fut publié par son fils, C. Brion, chirurgien à Thouars, sous

(1) Après le supplice de la Voisin, les esprits continuèrent d'être agités de vraies ou fausses terreurs : bien des morts naturelles passèrent pour des morts violentes. La police surveilla tous les adeptes qui avaient chez eux des fourneaux et des alambics. Je possède un manuscrit sur vélin, contenant la manière de faire l'élixir ou poudre de projection; il est paraphé à chaque page par l'auteur, Charles de Courbon, comte de Longueval, en présence de Charles-Nicolas de la Reynie, lieutenant de police, qui fit subir un interrogatoire audit comte alchimiste, en 1685, et signa le premier et le dernier feuillet du manuscrit.

(2) C'est lui que Boileau a immortalisé dans ce vers :

Que non loin de la place où Brioché préside,
ÉPIQUE VII.

ce titre : *Anatomie en vers françois, contenant l'ostéologie, etc.*, 1668, in-12. F—T—L.

BRION (l'abbé DE), laborieux écrivain du commencement du 18^e siècle, s'est fait connaître par plusieurs ouvrages mystiques, dont les principaux sont : 1^o *la Retraite de M. de Brion*, Paris, 1717 et 1724, in-12; 2^o *Paraphrase sur le psaume Beati immaculati in via*, ibid., 1718, in-12; 3^o *Paraphrases sur divers psaumes mystérieux*, ibid., 1718, 5 vol. in-12; réimprim. en 1722, 2 vol. in-12; 4^o *Vie de la très-sublime, contemplative, sœur Marie de Ste-Thérèse, carmélite de Bordeaux, avec ses lettres*, ibid., 1720, 3 vol. in-12; 5^o *Paraphrases sur les trente premiers psaumes*, ibid., 1722, 2 vol. in-12. 6^o *Suite de la paraphrase sur les psaumes*, ibid., 1723, 2 vol. in-12; 7^o *Considérations sur les plus importantes vérités du christianisme, avec un traité de la perfection chrétienne*, 2^e édition, Paris, 1724, in-12; 8^o *Traité de la vraie et fausse spiritualité, avec un examen de quelques livres attribués à M. de Fénelon*, ibid., 1728, 2 vol. in-12. On attribue encore à l'abbé de Brion une *Vie de madame Guyon*, si célèbre par les démêlés auxquels ses opinions donnèrent lieu entre Fénelon et Bossuet. Cet ouvrage fut imprimé à Cologne, en 1720, 3 vol. in-12. C. T—Y.

BRION (l'amiral DE). Voyez CHABOT.

BRION, médecin à Lyon, fut un de ces hommes qui joignent à la pratique le talent de propager leurs idées par les livres. Il a publié, avec d'Yvoiry, un ouvrage périodique intitulé : *Essai de médecine théorique et pratique*, Genève et Lyon, 1781, in-8^e. Il concourut avec Bellay à un autre recueil périodique qui parut à Lyon sous ce titre : *le Conservateur de la santé, journal d'hygiène et de prophylactique*. Enfin il a traduit de l'italien l'ouvrage de Pasta : *de la Vertu de l'opium dans les maladies vénériennes*. (Voy. PASTA.) Z—O.

BRION DE LA TOUR (LOUIS), ingénieur du roi, a composé et publié un grand nombre d'ouvrages relatifs à la statistique, et surtout à la géographie. Sa vie, entièrement consacrée à l'étude des sciences, n'offre aucune particularité remarquable. En 1795, il obtint une pension du gouvernement, et mourut dans les premières années du 19^e siècle. On a de lui : 1^o *Tableau périodique du monde, ou la Géographie raisonnée et critique, avec l'histoire de l'état de cette science dans tous les temps*, Paris, 1763, grand in-8^e, avec cartes et plans. 2^o *Atlas général, civil et ecclésiastique*, Paris, 1766, in-12. 3^o *Errata de l'Atlas du sieur Latré*, Paris, 1766, in-12. 4^o *La France considérée sous tous les principaux points de vue qui forment le tableau géographique et politique de ce royaume*, Paris, 1767, in-fol. de 29 cartes. 5^o *Journal du monde, ou Géographie historique, ornée de cartes analytiques et itinéraires*, Paris, 1771, in-8^e, ouvrage publié sous le nom d'une société de gens de lettres. 6^o *Tablettes astronomiques, ou Abrégé élémentaire de la sphère et des différents systèmes de l'univers*, Amsterdam et Paris, 1774, petit in-12, fig. 7^o *L'Atlas itinéraire portatif de l'Europe adapté, quant à la France, aux diligences et aux*

messageries royales, Paris, 1776, grand in-8°. Cet atlas devait se composer de 60 cartes, mais il n'en a été publié que 36. 8° *Atlas et tables élémentaires de géographie ancienne et moderne*, Paris, 1787, in-8°. 9° *Du Partage de la peau de l'ours, ou Lettre à l'auteur du Rêve politique sur le partage de l'empire ottoman, à l'auteur des Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, brochure anonyme, Belgrade et Paris, 1788, in-12. 10° *Coup d'œil général sur la France*, Paris, 1789, in-4°. 11° *Tableau de la population de la France*, Paris, 1789, in-4°. 12° *Résultats par approximation des nombreuses recherches de la population des généralités de la France, et des villes principales*, etc., Paris, 1790, in-8°. 13° *Voyage dans les départements de la France*, enrichi de tableaux géographiques et d'estampes, Paris, 1792, in-8°. 14° *Description générale de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique*, précédée d'un discours pour l'intelligence des sphères armillaires, Paris, 1795, grand in-4°. Maclot a travaillé à cet ouvrage. 15° *Description géographique de l'empire d'Allemagne*, etc., Paris, 1796, in-8°, avec 12 cartes. 16° *Mappemonde philosophique et politique*, Paris, 1800, grand in-fol. 17° *Atlas géographique et statistique de la France, divisée en 108 départements*, précédé d'un aperçu général de la France, Paris (1805), in-4° oblong, contenant 109 cartes enluminées. Brion de la Tour a eu part, comme dessinateur, au *Voyage pittoresque dans les départements de la France de Lavallée* (Paris, 1792, in-8°), au *Voyage dans la ci-devant Belgique et sur la rive gauche du Rhin* de Breton de la Martinière (Paris, 1802, 2 vol. in-8°), enfin au *Voyage topographique et historique en Piémont* par le même (ibid., et même année, in-8°). CII—S.

BRION (Louis), amiral de la Colombie, naquit à Curaçao, le 6 juillet 1782. Son père était un riche négociant du Brabant. Amené dans l'archipel des Antilles par les affaires de son commerce, il se fixa dans celle de Curaçao, et y remplit les fonctions de conseiller d'État jusqu'à sa mort. Fort jeune encore, Louis fut envoyé en Hollande pour y faire ses études, puis placé chez un notaire. S'y plaisant peu, il ne tarda pas à s'enrôler dans les chasseurs à pied de Hollande. La bravoure qu'il déploya lors de la descente des Anglo-Russes sur les côtes de la Hollande, en 1799, le fit remarquer. On lui offrit le grade d'officier. Mais, sur ces entrefaites, ses parents le rappelèrent à Curaçao : ils craignaient sans doute qu'il ne prît goût à l'état militaire. L'humeur de Louis Brion ne s'accommodait pas de l'existence sédentaire du marchand. Il voulut du moins unir à cette profession celle de l'homme de mer ; et il sollicita de son père la permission de voyager, ce qui lui fut accordé à certaines conditions. Il alla d'abord aux États-Unis étudier la navigation. Là, bientôt, il reçut la nouvelle de la mort de son père, qui lui laissait une fortune considérable. Il acheta un vaisseau et parcourut divers pays. Ses premières spéculations furent couronnées d'un plein succès ; et il revint, en 1804, à Curaçao s'établir comme négociant. L'année suivante fut signalée par l'entreprise du commo-

dore Murray sur l'île hollandaise : mais Brion eut la gloire de la faire échouer. Près de 5,000 Anglais avaient débarqué dans l'est de l'île, près du fort dit *Caracas Bay Fort*, et, maîtres d'une colline qui commandait le fort, ils y placèrent des pièces de grosse artillerie pour le détruire. Brion, qui se trouvait là par hasard, vint à franc étrier dans la capitale : il y fut joint par une centaine de jeunes gens et par quelques amis qui s'armèrent et le nommèrent leur général ; alors il marcha en toute hâte contre les Anglais, parvint au haut de la colline où ils s'étaient retranchés précipitamment, les en délogea, et s'empara de leurs canons qui, tournés aussitôt contre eux, leur firent éprouver de grandes pertes. De retour dans la capitale, Brion et ses amis furent accueillis avec de vives démonstrations de reconnaissance : on donna des fêtes en leur honneur. Les intérêts commerciaux de Brion s'accommodant à merveille avec son goût pour les voyages, il visita, pendant les années suivantes, les côtes du Vénézuéla et de la Guaira ; il se dirigea sur Caracas, où il fit un séjour assez long, et où il noua des relations avec un grand nombre de familles distinguées, entre autres avec celle de Montilla. Il se lia surtout d'amitié avec le fils aîné de cette famille Mariano, dont plus tard (1819) il opéra la réconciliation avec Bolivar, et qui lui dut sa promotion au grade de colonel dans l'armée indépendante. Les événements de 1808, 1809 et 1810 occupèrent au plus haut degré l'attention de Brion. Dès 1810, il offrit ses services à la république de Caracas, et l'année suivante il fut nommé capitaine de frégate, grade qu'il accepta sous la condition de n'être assujéti à aucun service régulier et de pouvoir agir à son gré sur son vaisseau, sans dépendre d'aucun chef. On a peu de détails sur ce qu'il fit à cette époque ; mais la courte durée de la première émancipation de Caracas ne lui laissa guère le temps de se rendre utile. Il en fut de même pendant la seconde tentative d'indépendance. La campagne qui mit Caracas aux mains de Bolivar, en 1815, fut principalement appuyée par les secours de la république de Carthagène, et 1814 termina sur ce point le triomphe du libérateur. Dès ce temps, Brion seconda de ses efforts et de son argent la cause des patriotes ; mais c'est surtout à partir de 1816 qu'il se signala. C'est lui qui créa la nouvelle expédition dirigée contre les royalistes de Caracas. Bolivar à la Jamaïque reçut de lui des encouragements de toute nature, et surtout de l'argent qui lui était indispensable en ce moment. Il conduisit ce chef, alors fugitif, aux Cayes, où se trouvaient beaucoup d'autres réfugiés. Brion facilita les relations qui s'établirent entre eux, et aplanit les obstacles que les antécédents de l'ex-dictateur, et particulièrement sa coopération à l'arrestation de Miranda, mettaient à un prompt et entier rapprochement. Il contribua de même à faire reconnaître Bolivar capitaine général de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade. Enfin ce fut grâce à lui, à sa fortune, à son crédit, à d'énormes sacrifices personnels, que les expéditionnaires eurent une flotte ou flottille, des armes, des munitions, en un mot tout ce qui était nécessaire pour une entreprise de ce

genre. Brion s'était montré le grand bailleur de fonds des indépendants; et jusqu'alors ce fut l'influence décisive que lui donnait ce rôle qui valut à Bolivar celui de chef de l'expédition. Ce dernier, à cette époque, était, aux yeux de Brion, enthousiaste de la cause de la liberté, un prodige de génie, de vertus patriotiques, de désintéressement, de constance. Il fut bientôt obligé de rabattre un peu de cette opinion. Le premier but de l'expédition était de débloquer l'île Marguerite, où Arismendi avait relevé l'étendard de l'indépendance et soutenu avec succès la guerre contre l'élite des troupes de Morillo. Le combat naval du 2 mai combla les vœux du patriote, et prouva que Brion savait commander et se battre : l'escadre espagnole fut complètement dispersée. La levée du siège mis un an auparavant devant le fort de Pampatar fut le résultat de cette victoire, où Bolivar ne fit pas preuve de courage personnel. L'expédition aborda ensuite à Carupano : Brion retourna dans les îles du vent et sous le vent, pour intercepter les communications entre les royalistes de la colonie et la métropole, et surtout pour arrêter les secours de toute espèce qui leur seraient expédiés, soit de l'Europe, soit des îles américaines soumises encore à la métropole. Il était dans les parages de Buenos-Ayres lorsqu'il rencontra Bolivar, que la *Diane* emmenait loin des côtes de Vénézuéla : il apprît de sa bouche la déroute d'Ocumare, et sut en même temps que l'armée expéditionnaire restait pourtant dans le pays. Il lui démontra que tout n'était pas perdu et qu'il fallait retourner à la tête de son armée. Bolivar suivit ses conseils; mais on sait que Piar et Marino refusèrent de laisser le commandement à Bolivar, qui alors revint aux Cayes. Brion ne se découragea point : convaincu, quoique Bolivar ne fût plus son héros, que sa coopération était nécessaire aux succès des indépendants, et que de tous leurs chefs lui seul avait le moins de ces défauts qui ruinent les grandes entreprises, il n'omit rien pour apaiser ces susceptibilités ombrageuses. Au bout de deux mois, les uns furent ramenés par l'intérêt, les autres par l'argent, quelques-uns par l'espoir de commander dans un Etat séparé, plusieurs par la promesse d'un congrès. Marino, qui n'oubliait pas qu'un instant il avait été dictateur des provinces orientales de Vénézuéla, Piar, qui s'était emporté en outrages et en invectives, jusqu'au point de dire à Bolivar qu'il le méprisait parce qu'il ne payait pas de sa personne, consentirent à son rappel des Cayes, et le reconnurent de nouveau comme capitaine général de Caracas et de Vénézuéla, mais à la condition expresse que sa puissance serait toute militaire et qu'il assemblerait un congrès. Alors Brion alla chercher Bolivar, et il ramena aux insurgents une cargaison d'équipements, de munitions et d'armes dont les insurgés éprouvaient le plus pressant besoin. Bolivar, en débarquant à Barcelone, établit une espèce de congrès. Dans ce fait, il faut reconnaître le résultat des conseils et presque des exigences de Brion qui, s'étant porté garant de la conduite de Bolivar relativement à une assemblée nationale, n'avait dû rien négliger pour décider le général à ren-

plir sa promesse. Personne mieux que lui d'ailleurs n'avait été à même de savoir combien les chefs patriotes répugnaient à toute espèce de frein, d'obéissance, et avec quelle avidité ils saisiraient l'occasion de déclarer que la condition *sine qua non* du contrat avait été enfreinte par le principal contractant. On comprend aussi, sans rien diminuer de la noblesse du sacrifice que faisait Brion en consacrant sa fortune à la cause des Américains, que même il devait, dans l'intérêt de son commerce, en souhaiter vivement le triomphe. Au reste, il paraît qu'en répétant à Bolivar qu'il fallait au plus vite constituer cette représentation nationale, dépositaire de la souveraineté, il obéissait à une profonde conviction, et non à une nécessité politique. Brion était honnête homme avant tout; et son amour pour la liberté, s'il n'était accompagné de hautes lumières, était du moins sincère. Tout le temps que dura la guerre contre les Espagnols, il se montra on ne peut plus utile, et fit de l'île Marguerite l'entrepôt et l'arsenal des indépendants. Guidée par lui, la flottille américaine inspirait la terreur à l'escadre espagnole, qui presque toujours évitait sa rencontre. Les prises mêmes que cette flottille fit sur l'escadre, et sur d'autres vaisseaux espagnols, contribuèrent puissamment à entretenir les ressources des indépendants, dont elles formaient alors le meilleur et le plus assuré revenu. Brion eut part à la conquête de la Guiane par Piar (1817), conquête qui décida les opérations contre le Vénézuéla. Secondé par le capitaine français Debouville, il vint mouiller à l'embouchure de l'Orénoque, força le passage sous le feu terrible de l'escadre espagnole, lui détruisit trente bâtiments, en prit huit, et nettoya ainsi le fleuve, qui dès lors appartint aux indépendants. A cette nouvelle, le gouverneur d'Angostura, Fitz-Gérald, quitta le fort où il soutenait un siège depuis plusieurs mois; et la Guiane tout entière suivit bientôt le sort de sa capitale. En 1820, tandis que Bolivar se laissait endormir par la diplomatie espagnole, Brion, qui venait de réconcilier le chef suprême et Montilla, conçut avec ce dernier la pensée de s'emparer de Ste-Marthe et de Carthagène. L'escadre, composée de treize vaisseaux, partit de Pampatar au mois de mars, montée par 1,200 soldats, la plupart Européens, munie de 5,000 mousquets, et de vivres pour six mois. Les premiers pas de Montilla sur le continent furent marqués par des succès; mais la mutinerie des troupes irlandaises d'Urdaneta, qui devait faire sa jonction avec lui, força bientôt le colonel vénézuélien à surseoir à son entreprise. Il la reprit au mois de juin : le 10 de ce mois, Brion était à l'ancre près de Ste-Marthe, il s'établissait dans la petite ville de Savanilla, répandait des proclamations, et se tenait à portée de seconder les opérations de Montilla. Leur activité aurait été plus tôt couronnée de succès, s'ils eussent eu de l'artillerie de siège et les autres matériaux nécessaires à l'attaque des places fortes. Heureusement la haine du régime colonial et les discordes qui divisaient les Espagnols, amis les uns de l'absolutisme pur, les autres de la constitution des cortès, diminuaient leurs forces : Brion en profita habilement. Enfin l'affaire

de Fundacon, dans laquelle Montilla battit le brigadier Sanchez de Lima (5 novembre), ayant été suivie de la fuite du gouverneur Porras, qui crut ne pouvoir défendre Ste-Marthe, Brion et Montilla y entrèrent six jours après. Cartlagène ne pouvait tarder à tomber entre leurs mains, lorsque l'armistice de novembre 1820 suspendit les hostilités. Ici se termine à peu près la carrière politique de Brion. Nous en avons retracé les faits capitaux. Le seul que nous ayons omis est sa participation à la mort du général Piar. Que ce conquérant de la Guiane fût coupable ou non, la cause réelle de l'animosité de Brion contre lui fut l'antipathie de ce mulâtre pour Bolivar, et le refus qu'il fit de le laisser commander après sa fuite d'Ocumare. C'est en 1817 que Bolivar ordonna l'arrestation de Piar. Mais il hésitait à prendre contre ce rival de gloire un parti rigoureux : Brion le décida. On demandait qui présiderait la cour martiale destinée à le juger : « Si j'étais nommé président, dit Brion » (et il le fut), je n'accepterais que sous la condition « que la cour martiale condamnerait Piar à la peine « capitale. » Il répéta ce propos sanguinaire le soir même, et plusieurs fois depuis il montra le même emportement. On conçoit qu'après de tels préliminaires les amis de Piar aient accusé le président d'avoir dirigé les débats dans un sens hostile, et qu'ils aient dit que l'exécution de ce général fut un assassinat. La part que Brion eut à cet événement est la seule tache que présente sa vie, et il l'a cruellement expiée. Lors de l'expédition de 1816, il avait été nommé amiral de la flotte vénézuélienne. En 1819, Arismendi, pendant l'absence de Bolivar, s'étant rendu maître du gouvernement, et ayant renversé le président Zéa, fit décréter que l'amiral Brion ne méritait plus la confiance de la république ; et son beau-frère, le commodore Foley, devint amiral à sa place. Il est vrai que bientôt Bolivar réintégra Brion, et même changea son titre en celui de commandant en chef des forces navales de la Colombie. Mais Bolivar lui-même ne tarda pas à laisser percer de l'ingratitude. Déjà plus d'une fois il avait éludé, d'une manière presque railleuse, les réclamations que Brion adressait au gouvernement vénézuélien, à l'effet d'être remboursé des avances considérables qu'indépendamment de ses dons, il avait faites pour la république. Ses avis fréquemment réitérés sur la convenance, sur la nécessité d'une véritable assemblée nationale, son désir d'un gouvernement représentatif qui ne fût point un leurre, son horreur pour la dictature, avaient refroidi à son égard l'ex-dictateur Bolivar, qui ne lui pardonnait pas ses idées de modération et d'économie. Brion, pendant son séjour à Sanavilla, avait réduit les droits de la douane de 55 à 25 pour 100. Cette diminution, approuvée de tous les hommes éclairés, attirait dans ces parages un grand nombre de vaisseaux étrangers, versait beaucoup d'argent dans la caisse de la douane, et activait singulièrement le commerce. Bolivar, en recevant avis de cette mesure, entra dans une violente colère, refusa d'entendre aucune explication, et fit publier au son des tambours qu'à partir de ce jour-là les tarifs seraient

remis sur l'ancien pied. Brion, d'humeur altière, ne pouvait endurer patiemment de tels procédés. Ces dégoûts, et le chagrin de voir Bolivar s'éloigner de plus en plus des idées républicaines, affaiblirent sa constitution. Il devint malade au point d'être obligé de quitter son escadre, et il se retira dans son ile natale, au commencement de 1821, accablé de souffrances physiques et de peines d'esprit, dégoûté de la vie, et si pauvre qu'il emprunta 16 doublons au capitaine de corsaire qui le transporta au lieu de sa destination. En vain les médecins lui prescrivirent un régime : désespérant de la liberté, quoique en apparence sa cause prospérât tous les jours, il fit usage de tout ce que prohibaient les ordonnances des docteurs, et mourut le 20 septembre 1821, dans sa 40^e année. Comme les républicains de l'antiquité, ce négociant, si riche jadis, ne laissa pas même de quoi se faire enterrer : des amis y subvinrent. Plusieurs centaines d'habitants de Curaçao assistèrent à ses funérailles. Le congrès de Colombie (il avait été membre de celui d'Angostura et de l'ordre du Libérateur) rendit plusieurs décrets pour honorer sa mémoire. VAL. P.

BRIOSCO (ANDRÉ) dit *il Riccio*, architecte et sculpteur, naquit à Padoue en 1460, suivant quelques auteurs ; mais Milizia assure qu'on ne sait pas précisément la date de la naissance de cet artiste. Il eut l'honneur d'achever à Padoue l'église de Ste-Justine, qui passe, avec raison, pour une des plus belles églises d'Italie ; elle est ornée de huit coupoles, dont la plus grande a 176 pieds de hauteur ; mais ce beau monument n'est pas terminé, et il lui manque une façade. Briosco fut surnommé *il Riccio*, à cause de sa chevelure bouclée. Il devint aussi bon statuaire et célèbre fondeur en bronze. On a de lui un très-beau candélabre qui orne l'autel de St-Antoine à Padoue. En mémoire de cet ouvrage, on frappa une médaille, qu'on distribua dans la ville ; cette médaille porte l'exergue suivant : *Andreas Crispus Patavinus æreum D. Ant. Candelabrum F.* On croit que Briosco mourut en 1552. A—D.

BRIOT (NICOLAS), tailleur général et graveur des monnaies de France sous Louis XIII, s'est immortalisé par l'invention du balancier. Avant lui, toutes les monnaies se frappaient au marteau, d'où résultait une inégalité d'empreinte très-favorable aux faux monnayeurs. Briot proposa, en 1615, les *Raisons, moyens et propositions pour faire toutes les monnaies du royaume à l'avenir uniformes, et faire cesser toutes falsifications, et les mettre en ferme générale*, in-8°. Comme toutes les inventions qui tendent à simplifier la main-d'œuvre, ce projet essuya de vives oppositions par les remontrances de la cour des monnaies, et les factums des monnayeurs, qui craignaient de perdre leur gagne-pain. Il y eut quatorze pièces imprimées, dont trois de Briot sur son invention. Après des essais répétés, un arrêt du conseil de 1623 lui donna la ferme des monnaies pour un an, par forme d'épreuve ; mais la fabrication au marteau ne fut absolument pros- critte que par un édit de mars 1645. Les contrariétés

qu'on opposait à Briot l'avaient déterminé à porter son invention aux Anglais, qui surent l'apprécier et employèrent le balancier avant nous. Cet artiste s'occupait depuis longtemps du perfectionnement des machines à monnayer. En 1647, on fit l'épreuve de quatre nouveaux instruments de son invention, savoir : un instrument à ciseau, un laminoir, un coupoir, et un quatrième outil que Poullain décrit d'une manière fort obscure, mais que M. Rochon prouve être un instrument destiné à marquer sur la tranche. (*Essai sur les monnaies anciennes et modernes*, Paris, 1792, in-8°.) — Simon BRIOT, religieux bénédictin, mort en 1701, est auteur d'une *Histoire de l'abbaye de Molesme*, au diocèse de Langres ; elle se conservait manuscrite dans la bibliothèque de cette abbaye. C. M. P.

BRIOT (PIERRE), qui commença à écrire vers le milieu du 17^e siècle, se fit connaître par plusieurs traductions utiles et estimées. Il publia : 1^o *Histoire naturelle d'Irlande*, trad. de l'anglais de Gérard Boate, Paris, 1666, in-12. 2^o *Histoire des singularités naturelles d'Angleterre, d'Ecosse et du pays de Galles*, trad. de l'anglais de Childrey, Paris, 1667, in-12. 3^o *Histoire de la religion des Banians*, trad. de l'anglais de Henri Lord, Paris, 1667, in-12. 4^o *Histoire de l'état présent de l'empire Ottoman, contenant les maximes politiques des Turcs, les principaux points de la religion mahométane*, etc., trad. de l'anglais du chevalier Ricault, Paris, 1670, in-4^e et in-12, avec des fig. de Séb. Leclerc. Bessier a traduit aussi le même ouvrage, Rouen, 1677, 2 vol. in-12 ; mais si l'on estime ses notes, on préfère la version de Briot. 5^o *Histoire des trois derniers Empereurs turcs*, depuis 1623 jusqu'en 1677, trad. du même Ricault, Paris, 1685, 4 vol. in-12. Ces deux derniers ouvrages ont été réimprimés sous le titre d'*Histoire de l'empire Ottoman*, la Haye, 1709, 6 vol. in-12. V—ve.

BRIOT (PIERRE-JOSEPH), député au conseil des cinq-cents, naquit le 17 avril 1771, à Orchamps-en-Venne (Franche-Comté), où son père était notaire et procureur fiscal. Après avoir achevé ses études à l'université de Besançon, il se fit inscrire au tableau des avocats ; mais la révolution, dont il embrassa les principes avec toute la chaleur de son âge, ne tarda pas à le détourner de la carrière du barreau. L'un des fondateurs du club de Besançon, il s'y fit promptement une réputation par son talent oratoire ; et, en 1791, il fut nommé professeur de rhétorique. Le 21 mai, il prononça l'éloge funèbre de Mirabeau, dont il fut constamment un grand admirateur. Plus tard, il devint l'un des rédacteurs de la *Vedette* (1),

journal destiné à propager les nouvelles doctrines dans les départements de l'Est. Au mois de février 1792, il fit l'éloge de Cérutti qu'il refusa de laisser imprimer, mais dont on trouve des fragments dans le journal que l'on vient de citer. L'invasion des Prussiens en Champagne ayant nécessité une levée d'hommes, Briot, que la place de professeur dispensait du service militaire, eut devoir donner l'exemple, et s'enrôla comme volontaire dans le 5^e bataillon du Doubs ; mais, étant tombé malade à Strasbourg, il vint reprendre sa chaire. Ses ennemis, déjà très-nombreux, avaient profité de sa courte absence pour jeter des doutes sur son patriotisme. Jaloux de conserver une popularité qu'il n'avait obtenue qu'aux dépens de son bonheur et de son repos (1), il fit imprimer, sous le titre d'*Opinions sur la royauté et le ci-devant roi*, deux discours qu'il avait prononcés au club, l'un le 7 juillet 1791, et l'autre le 18 novembre 1792. Le premier, composé dans le moment d'irritation qui suivit le départ du roi et de son arrestation à Varennes, n'est qu'une pétition virulente en faveur de la déchéance ; mais, dans le second, Briot abordant franchement les questions du procès de Louis XVI, qui se débattaient alors dans tous les clubs, déclara « que ce « prince ne pouvait être jugé et qu'il ne devait pas « l'être, puisque sa personne était inviolable ; et « qu'il n'existait pas un article du code dont on pût « lui faire l'application, sans commettre la plus « monstrueuse injustice. » Précédemment Briot avait attaqué la commune de Paris dont l'influence lui paraissait dangereuse, et demandé que la convention fût entourée d'une garde, formée de l'élite des patriotes des départements, pour assurer la liberté de ses délibérations. Quelques jours après il proposa de rompre avec les jacobins de Paris, dominés par Marat, « cet homme de sang qui ne dort « que sur des poignards et ne cesse d'invoquer les « haines populaires, et par Robespierre, qui ne veut « point de roi... mais quelque chose de pire en dictature (2). » Cependant, effrayé de son audace, Briot recula devant les conséquences qu'elle ne pouvait manquer d'avoir. Ainsi, peu de temps après, on le vit, dans l'éloge de Michel Lepelletier, applaudir au supplice de Louis XVI qu'il déplorait intérieurement comme un des plus grands malheurs qui pussent arriver à la France (3). Alors la convention divisée donnait chaque jour le spectacle de débats dont la violence effrayait les départements. Celui du Doubs résolut d'envoyer à Paris un commissaire pour reconnaître la cause de l'irritation des esprits, et Briot fut chargé de cette mission. Témoin de la journée du 31 mai, il en rendit compte dans une lettre où il ne déguisait ni sa sympathie pour les Girondins ni son horreur pour Robespierre et ses complices. Admis à la barre de la convention le 14 juin, il invita, dans un discours énergique, les députés à faire au bien public le sacrifice de leurs

(1) *Avertissement*, p. 9.

(2) *La Vedette*, n^o du 18 décembre 1792.

(3) Il existe encore plusieurs élèves de Briot qui l'ont vu fondre en larmes dans sa chaire, en apprenant le supplice de Louis XVI.

(1) Ce journal, dont la collection forme 6 vol. in-8°, commença dans les premiers jours de novembre 1791, et, sauf quelques courtes interruptions, continua jusqu'au 25 nivôse an 5 (15 janvier 1795). Les rédacteurs anonymes, cachés d'abord sous le nom d'*Amis de la constitution*, prirent ensuite le titre d'*Hommes indépendants et amis du peuple*. Briot passe généralement pour le fondateur de ce journal ; mais il est certain que la *Vedette* paraissait depuis plusieurs mois, avant qu'il en eût connu aucun des rédacteurs. La plupart des articles qu'il y a fournis sont signés, et c'est pour ne pas compromettre un ami qu'il s'en est laissé attribuer de très-violents, auxquels il n'avait pas eu la moindre part. (Voy. COUCHERY.)

ressentiments personnels, et à s'occuper enfin de la constitution que le peuple attendait avec impatience. Dans un passage où il faisait allusion à l'influence que la commune de Paris avait exercée sur les délibérations de l'assemblée au 31 mai, il s'écria : « Le « jour où un bras parricide se porterait sur un représentant du peuple serait pour nous un jour de « stupeur et de désolation ; mais ce même jour se- « rait aussi celui de la vengeance (1). » L'horreur que Briot n'avait cessé de manifester pour les doctrines de Marat fut précisément le motif qui le fit désigner pour prononcer l'éloge de ce monstre, lorsque la convention eut décrété son apothéose. En vain il alléguait, pour s'en dispenser, son état habituel de souffrances, Bassal (*voy.* ce nom), alors en mission dans le département du Doubs, lui donna l'ordre de se préparer, et il obéit. Ne se dissimulant pas l'embarras où le jetait l'obligation de louer un homme qu'on l'avait entendu naguère accuser de tous les crimes, il commença par avouer que « c'est « une situation pénible pour un orateur que celle « où il se trouve obligé de justifier jusqu'à son « éloge, et où cet éloge doit être placé par ses ennemis au nombre des inconséquences et des ridicules qu'ils se plaisent à lui supposer (2). » Puis, se faisant non le panégyriste, mais le défenseur de Marat, en avouant tous les crimes dont sa mémoire reste flétrie, il les rejeta sur son fanatisme de la liberté. Quant à Charlotte Corday, « la postérité, dit-il, prononcera sur cette femme qui vient d'étonner l'univers par son courage et sa fermeté. Si la « vertu la condamne, elle ne pourra du moins s'empêcher de l'envier au crime. » La réquisition venait d'attendre Briot ; mais, ne se sentant aucune disposition pour l'état militaire, il avait profité de son titre de professeur pour se dispenser de rejoindre l'armée. Son séjour à Besançon, tandis que tous les autres jeunes gens partaient pour les frontières, avait été l'occasion d'une émeute dans laquelle il avait couru de grands dangers. Pour ôter tout prétexte à ses ennemis, il se fit nommer adjudant-major au 13^e bataillon du Doubs ; et le général Réed, qui commandait alors à Besançon, le choisit pour aide de camp. C'est en cette qualité qu'il eut part à la facile conquête de la principauté de Montbéliard. Quelques mois après il se démit de ses grades militaires, acquit une imprimerie, et fut attaché comme secrétaire à l'agence de la manufacture d'horlogerie à Besançon, établissement dont cette ville lui est redevable en grande partie. La popularité dont jouissait alors Briot le désignait d'avance à tous les représentants en mission dans le département du Doubs, comme un des hommes les plus dévoués à la révolution et les plus capables de la faire triompher. Il eut donc, ou du moins il dut avoir une assez grande influence sur toutes les mesures prises à cette époque ; mais on doit ajouter qu'il en adoucit la rigueur autant qu'il le put, et que, dans diverses circonstances, il n'hésita pas même à se compro-

mettre pour servir des personnes dont il ne partageait pas les opinions. C'est ainsi qu'il sauva de la réclusion Couclery (*voy.* ce nom), destitué de sa place de procureur de la commune, en le faisant nommer à la chaire de rhétorique qu'il lui abandonna. Plus tard, il prit la défense de Bernard de Saintes (*voy.* ce nom) contre Robespierre jeune, étonné qu'on osât lui résister en face, et qui l'aurait fait arrêter sur-le-champ pour l'envoyer au tribunal révolutionnaire, s'il avait eu des pouvoirs pour le département du Doubs. Le 9 thermidor empêcha l'exécution des menaces qu'il avait faites en partant. Mais, en échappant à ce danger, Briot retourna bientôt dans un autre, car il se vit signalé comme terroriste. Il courut aussitôt à Paris, se fit mettre en réquisition comme imprimeur, et revint avec un arrêté du comité de salut public qui défendait de le troubler dans l'exercice de sa profession. Il n'en fut pas moins mis en prison quelques jours après, et ne recouvra sa liberté qu'au bout de trois mois employés vainement à réclamer des juges. C'est pendant sa détention qu'il esqua le *Plan d'un traité de législation* qui lui avait été demandé par ses anciens élèves, et que plus tard il leur offrit comme un témoignage de son affection (1). Au mois d'octobre 1795 (brumaire an 4) il fut élu membre du conseil municipal ; mais la validité de son élection ayant été contestée sous le prétexte qu'il n'avait point été légalement libéré de la réquisition, il fit le voyage de Paris pour solliciter un congé définitif. Merlin de Douai, ministre de la police, voulant le fixer à Paris, le nomma chef d'un de ses bureaux ; mais Briot ne conserva cette place que quelques mois, et revint à Besançon occuper à l'école centrale la chaire de belles-lettres qui lui avait été conférée pendant son absence ; et il fut en même temps réintégré dans les fonctions de conseiller municipal. Indépendamment du congé définitif qui lui avait été délivré par le ministre de la guerre, ce double titre devait le mettre à l'abri des lois sur la réquisition ; mais il n'en fut pas ainsi. Un arrêté du directoire du 20 juin 1796 (2 messidor an 4), en annulant son élection, lui ordonna de partir dans les vingt-quatre heures pour rejoindre le 12^e bataillon du Doubs auquel il n'avait jamais appartenu, même par l'inscription de son nom sur les contrôles. L'autorité locale étant décidée à ne pas lui accorder le moindre délai, Briot s'enrôla dans le 6^e régiment de hussards qu'il rejoignit à Offembourg. C'est de cette ville qu'est datée sa *Réclamation au directoire* (2), dans laquelle il retrace avec beaucoup d'énergie toutes les vexations qu'on lui a fait éprouver depuis quelques années. Attaché comme secrétaire à l'état-major de l'armée de Moreau, il attendait la décision du directoire, lorsque l'armée reçut l'ordre de repasser le Rhin. Surpris dans la retraite par des paysans qui le dépouillèrent

(1) *Essai sur le plan d'un traité de législation*, Besançon (1798), in-8° de 16 p.

(2) *Réclamation adressée au directoire exécutif contre un acte d'oppression exercé au nom du gouvernement (août 1796)*, in-8° de 37 p.

(1) *Discours prononcé à la barre de la convention*, p. 4.

(2) *Eloge de Marat*, p. 4.

entièrement, il eut le bonheur de s'échapper de leurs mains, gagna Strasbourg, et profita d'un congé provisoire pour venir revoir sa famille. Il était depuis peu de jours à Besançon, lorsque attaqué, le soir, dans une des principales rues, par un furieux qui lui porta plusieurs coups avant qu'il eût pu se mettre en défense, il se vit aussitôt conduit en prison. Traduit devant le conseil de guerre sous la prévention de tentative d'assassinat, il n'eut pas de peine à prouver qu'il était victime de la perfidie la plus révoltante. Ses adversaires avouèrent eux-mêmes qu'il avait mis dans sa *Défense* (1) une grande modération; mais à sa sortie de prison il fut obligé de repartir pour son corps. Enfin, le 25 octobre 1797, le directoire rapporta l'arrêté qui retenait Briot sous les drapeaux, et il fut réintégré dans sa chaire de belles-lettres. Il n'avait pas attendu cette décision pour revenir à Besançon, puisque le 15 du même mois il avait, à l'ouverture du cercle constitutionnel, prononcé un discours dans lequel, après avoir flétri le code de 95, et déclaré « qu'il « serait impossible de supposer des intentions pures « à celui qui oserait élever la voix pour le rede- « mander, » il invita les citoyens à se réunir au gouvernement. Le 51 décembre il rouvrit son cours à l'école centrale par un *Discours sur l'influence des belles-lettres* (2); mais il se trouva bientôt forcé de l'interrompre par sa nomination à la place d'accusateur public près le tribunal criminel. Le 17 février 1798 (29 pluviôse) il signala son installation par une circulaire à ses subordonnés, dans laquelle, après leur avoir recommandé la stricte exécution des lois contre les émigrés et les prêtres *perturbateurs*, il les invitait à ne se permettre aucun de ces actes « qui ne peuvent enfanter que des réactions et satisfaire des passions personnelles (3). » Deux mois après (mai 1798), élu membre du conseil des cinq-cents, Briot y renforça le parti républicain qui s'affaiblissait de plus en plus. A son début, dans un banquet offert aux nouveaux députés, il refusa de boire au 22 floréal, c'est-à-dire à la journée où le directoire avait usurpé le droit de valider ou d'annuler les élections populaires. Le 25 mai (6 prairial), il fit rejeter comme incomplet et inconstitutionnel le projet de loi sur la durée des fonctions des juges de paix élus en l'an 5 (4). Le 5 juillet, il fit passer à l'ordre du jour sur la pétition de mademoiselle d'Ambert, qui réclamait un sursis à l'exécution de son père condamné à mort comme émigré; le 17, il demanda l'ouverture forcée des boutiques le dimanche; le 31, à l'occasion de l'hommage fait au conseil par Cabanis d'un portrait de Mirabeau, il prononça l'éloge de cet orateur. Le 18 septembre, il proposa de nommer une commission qui

serait chargée d'indiquer les mesures utiles dans le cas de rupture des négociations entamées avec l'Autriche; le 11 novembre, il fit un rapport contre les ecclésiastiques sujets à la déportation et qui refuseraient de s'y soumettre; le 27, il présenta, au nom de la commission d'instruction publique, un autre rapport sur l'organisation des lycées; mais le projet qu'il présenta n'eut pas de suite. Le 24 décembre, Briot parla sur la nécessité de trouver un mode de réviser les jugements criminels pour le cas où les condamnés seraient reconnus innocents. Le 5 février 1799, il attaqua la ferme des salines de l'Est, et soutint qu'il serait plus avantageux à l'État, ainsi qu'aux consommateurs, de laisser libre la fabrication du sel. Les autorités du Doubs ayant été renouvelées par le directoire quelques jours après l'assassinat d'un juge de paix, Briot vit dans cet événement une preuve de réaction; et dans deux écrits pleins de fiel (4) il peignit l'ex-représentant Besson (*voy. ce nom*) et les nouveaux administrateurs, presque tous ses ennemis personnels, comme autant de royalistes qui préféraient à la contre-révolution par l'assassinat des patriotes. Le 18 avril, il parla dans l'affaire des émigrés naufragés à Calais, et leur fit appliquer la loi du 19 fructidor qui les condamnait à la déportation, contre l'avis du directoire qui voulait les faire fusiller, et qui fit insulter Briot dans les journaux, où il fut désigné comme un clichien affublé du bonnet rouge. Le 15 juin, il attaqua vivement les dilapidateurs de la fortune publique, les fournisseurs, les entrepreneurs, et désigna clairement le ministre Schérer comme leur complice. Il s'était déjà plaint que le directoire fit espionner les membres des conseils; depuis il ne cessa de l'attaquer à la tribune et dans les journaux; et il contribua beaucoup à la journée de prairial, où trois des directeurs furent obligés de se retirer. (*Voy. LA RÉVELLIÈRE-L'ÉPAUX.*) Le 11 juillet, il attaqua de nouveau la ferme des salines, dans laquelle l'ex-représentant Besson avait un intérêt, et tourna en ridicule les opérations financières du ministre Ramel. Le 25, il appuya la proposition de Jourdan qui demandait qu'on supprimât de la formule du serment les mots : *Haine à l'anarchie* (2). Le 1^{er} août, en présentant au conseil trois écrits de patriotes italiens réfugiés, il accusa de nouveau le ministre Schérer de nos revers en Italie, et fit décider qu'il serait envoyé un message au directoire pour lui demander compte des poursuites qu'il avait dû exercer contre les agents accusés de dilapidation tant en Italie qu'en Suisse.

(1) *Défense de P.-J. Briot, hussard au 6^e régiment*, prononcée par-devant le conseil de guerre de la 6^e division, le 12 messidor an 5 (30 juin 1797), in-8° de 31 p.

(2) Besançon (1798), in-8° de 54 p.

(3) *Circulaire*, p. 11.

(4) On n'a pas cru devoir énumérer ici toutes les occasions où Briot prit la parole. De pareils détails n'ont aucun intérêt pour l'histoire ni même pour les contemporains.

(1) *Première Notice sur les causes de la réaction dans le département du Doubs*, 19 ventôse an 7 (9 mars 1799), in-8° de 62 p. — *Seconde Notice*, etc., 4 floréal (25 avril), in-8° de 63 p. Les adversaires de Briot opposèrent à ces deux écrits : *Réponse du citoyen Besson, ex-représentant du peuple, au libelle intitulé : Première Notice*, etc., in-8° de 40 p., et *Réponse au libelle intitulé : Première Notice*, etc., in-8° de 50 p. Cette pièce est signée des administrateurs du département que Briot avait inculpés.

(2) Belfroy de Reigny dit, dans son *Dictionnaire des hommes et des choses* : « Toute sa conduite au corps législatif fut celle d'un « évergumène, qui dénonce à tort et à travers tout ce qui n'est pas « de son opinion; cependant il est père de famille et il porte un « cœur excellent. » V—VE.

Le 29 août, il prononça, sur la situation de la république, un discours dans lequel, après avoir déclaré qu'elle ne peut être sauvée que par l'union de tous les Français, il demande la suppression de toutes les dénominations de partis, la clôture de la liste des émigrés, et la promesse de rapporter toutes les lois révolutionnaires. Ce discours, qui produisit une grande sensation, fut réimprimé par Peltier dans le journal qu'il publiait à Londres, t. 24, p. 49 (1), et il l'a été depuis dans le *Choix de discours*, etc. (2). Briot, qui regardait comme une calamité l'éloignement de Bonaparte, se prononça cependant au 18 brumaire contre tout changement à la constitution. Au moment où Lucien à la tribune répétait le serment de la maintenir, il s'écria : *Moniteur, écrivez*. Il sortit un des derniers de la salle avec huit de ses collègues, ayant comme lui le pistolet à la main (3). Compris dans le nombre des députés qui furent envoyés en surveillance dans le département de la Charente-Inférieure, il se tint caché quelque temps à Paris; mais il ne tarda pas à se rapprocher de Lucien, qui le fit nommer secrétaire général de la

(1) La réimpression du discours de Briot est précédée d'un avertissement dans lequel Peltier le signale comme appelé à remplacer Camille Desmoulins, et cette comparaison ne manquait pas d'exactitude.

(2) En sa qualité de membre de la commission nommée par le conseil des cinq-cents pour faire un rapport sur l'organisation des écoles proposée par Léonard Bourdon, il écrivit, le 29 germinal an 7 (18 avril 1799), à l'administration centrale du département de la Seine, une longue lettre que signèrent les autres membres de la commission (Santhonax, Bonnaire, Savary, etc.), et qui avait pour but de presser les administrateurs de confier à l'ex-conventionnel instituteur cinquante orphelins, pour commencer son *essai d'éducation physique et morale*. « Nous prenons, disait Briot, un vif intérêt au succès de la demande du citoyen Bourdon. ... La commission a reconnu que son système d'éducation pourrait conduire à de « heureux résultats... Étendons l'organisation de semblables établissements par toute la république. » Briot et ses collègues croyaient que, d'après les calculs de Léonard Bourdon (roy. ce nom), au bout de quinze ans, toutes les écoles de France n'exigeraient presque aucune dépense. « Nous en avons conféré avec le ministre de l'intérieur, qui, non-seulement a approuvé les vues proposées à cet égard, mais nous a annoncé qu'il était disposé à les seconder de tout son pouvoir. » Briot annonçait ensuite que toutes les bases du rapport étaient convenues, et nous attendons, ajoutait-il, pour le présenter au conseil (des cinq-cents), qu'il ait terminé quelques objets importants dont il s'occupe, pour qu'il donne une attention sérieuse à l'organisation de l'instruction publique. » Enfin, pour déterminer l'administration centrale, Briot lui déclarait (dans cette singulière lettre inédite, dont l'auteur de cette note conserve l'original) « qu'en adoptant le plan de Bourdon, elle rendrait non des plus grands services que des administrateurs éclairés et patriotes puissent rendre à leur pays, et surtout aux générations futures. » Le 18 brumaire a privé les générations futures de ce beau système d'éducation physique et morale, et de ce vaste ensemble d'écoles nationales qui, au bout de quinze ans, n'aurait exigé, dans tout l'univers, presque aucune dépense. V—VE.

(3) Briot rendit compte lui-même à un de ses amis de sa conduite à St-Clond, au 18 brumaire, dans une lettre autographe que nous avons sous les yeux, datée du 2 frimaire an 8 (25 novembre 1799). « Quelques journaux, dit-il, ont impudemment menti quand ils ont dit que j'avais jeté mon manteau en fuyant; il est encore au corps législatif. Arrabé à mon poste, les ballochettes sur la poitrine, je suis sorti des derniers. Je suis resté encore plus d'une heure au château, après avoir remis tranquillement mon costume à sa place. Je ne suis sorti que quand j'ai vu que le corps législatif était cerné et qu'on arrêtait des députés. Alors je me suis souvenu que j'avais été blessé, je suis sorti avec huit de mes collègues, non en fuyant, mais le pistolet à la main : voilà la vérité... »

préfecture du Doubs. S'étant bientôt aperçu que ses compatriotes avaient conservé des préventions contre lui, il sollicita son changement et accepta la place de commissaire du gouvernement à l'île d'Elbe, devenue depuis si fameuse, mais qui n'était guère connue comme alors que par la richesse de ses mines de fer (1801). Il ne put s'accorder avec Rusca, commandant militaire, et fut rappelé. Mais ayant démontré que tous les torts étaient au général, il eut le choix entre plusieurs places qu'il refusa pour retourner à l'île d'Elbe, où il fut renvoyé peu de temps avant la rupture du traité d'Amiens. Il y rapportait un plan d'organisation administrative approuvé par le premier consul, et qu'il s'empressa de mettre à exécution. Lorsqu'en 1805 il quitta l'île d'Elbe pour la seconde fois, les habitants lui décernèrent une médaille d'or (1). En 1806, sur l'invitation de Joseph Bonaparte, il alla dans le royaume de Naples; et après avoir rempli la place d'intendant des Abruzzes, de manière à se concilier l'estime générale (2), il passa avec le même titre dans la Calabre, où il se rendit également cher à tous les habitants. Nommé conseiller d'État à Naples en 1810, et président de la section de législation, il s'occupa sans relâche de corriger les abus résultant de l'observation des lois par ceux-là même qui sont chargés de veiller à leur exécution, et réclama plusieurs fois, mais vainement, la constitution que Murat avait promise. Après les événements de 1815, Briot revint en France avec sa famille, et s'arrêta quelque temps à Besançon. Il ne rapporta du royaume de Naples que les lettres de cité qui lui avaient été spontanément offertes par les villes des Abruzzes et de la Calabre, et auxquelles il attachait plus de prix qu'aux titres et aux cordons dont il avait été décoré un instant sans les avoir brigüés, et qu'il avait perdus sans regret. L'expérience lui avait fait apprécier les vaines théories de sa jeunesse, et il n'aspirait qu'à se délasser des fatigues d'une vie si agitée. L'éducation de ses enfants et la culture des fleurs, qu'il aimait passionnément, étaient ses seules occupations. Pressé de se rendre à Paris pour y solliciter du ministre de la guerre le règlement des indemnités dues aux propriétaires de Besançon, pour les pertes qu'ils avaient éprouvées par suite des deux invasions, il se décida facilement à ce voyage. Des propositions avantageuses le retinrent dans la capitale, où sa famille ne tarda pas à le rejoindre. La franchise et l'obligeance qui formaient les principaux traits de son caractère lui firent des partisans, même parmi les royalistes les plus prononcés. Ayant communiqué à ses amis quelques observations sur le concordat de 1817, elles furent présentées au roi; Louis XVIII témoigna le désir d'en voir l'auteur, et lui offrit de l'employer; mais Briot, pressentant

(1) Cette médaille représente deux mains soutenant un nœud avec ces mots : *En s'éloignant, elles le resserrent*; et au revers : les fonctionnaires et les habitants de l'île d'Elbe reconnaissants à P.-J. Briot, ex-commissaire du gouvernement.

(2) A son départ des Abruzzes, les habitants de Chieti lui remirent une médaille d'argent, avec cette inscription : *Inclito Briot, pacis in patria restitutori*.

que sa nomination réveillerait les haines, remercia le roi, en l'assurant de sa parfaite reconnaissance. Occupé de projets d'utilité publique, il fut un des fondateurs des sociétés d'assurance contre les incendies, et devint, en 1820, directeur de celle du *Phénix*. Plus tard il eut la sous-direction de la caisse hypothécaire qu'il avait défendue contre les agressions de Bricogne. (*Voy. ce nom.*) Il soumit au conseil d'État le plan d'une association industrielle qui, d'après ses idées, préviendrait toutes les crises commerciales; il travaillait à répondre aux objections qui lui avaient été faites contre son plan, lorsqu'il mourut à Auteuil, le 16 mai 1827, à 56 ans, plus pauvre qu'il ne l'était à son entrée dans les fonctions publiques. Indépendamment d'un grand nombre d'articles dans les journaux, et de discours ou d'opuscules déjà cités, on a de lui : *Lettre de P.-J. Briot à J.-B. Couchery, Besançon (1794), in-8° de 57 p.* — *Défense du droit de propriété dans les rapports avec les fortifications des villes de guerre et les travaux publics, contre les entreprises inconstitutionnelles du ministre de la guerre, Paris et Besançon, 1817, in-8°.* — *Première Lettre à M. B... sur la caisse hypothécaire, ibid., 1818, in-8° de 16 p.* — *Deuxième Lettre, ibid., 1818, in-8° de 16 p.* — *Troisième Lettre, ibid., 1819, in-8° de 31 p.* (1). W—s.

BRIOT (PIERRE-FRANÇOIS), chirurgien, frère du précédent, naquit en 1773 à Orchamps-en-Venne. Après avoir achevé ses premières études à Besançon, il suivit les cours de la faculté de médecine de cette ville, et s'y fit remarquer par la rapidité de ses progrès. Breveté chirurgien en 1792, il fut employé successivement aux hôpitaux des armées du Rhin, d'Helvétie et d'Italie; et partout il sut se concilier, avec l'amitié de ses collègues, l'estime de ses supérieurs. Dans le bulletin qui rendit compte de la victoire de Marengo, il fut honorablement cité pour le zèle avec lequel il avait, pendant l'action, porté des secours aux blessés sur le champ de bataille. Attaché depuis à l'hôpital de Plaisance, il profita de son séjour dans cette ville pour suivre les leçons du célèbre Scarpa. Ce fut par les conseils de cet illustre anatomiste qu'il étudia la structure de l'œil et les diverses maladies dont cet organe peut être affecté. Après la paix d'Amiens (1802), dégagé du service militaire, il vint achever ses études à Paris; et, quoique simple élève, il fut nommé correspondant de la société de médecine, qui venait de se former, pour continuer les travaux des anciennes académies. Reçu docteur en chirurgie, il quitta Paris en 1803, pour venir exercer son art à Besançon, où il ne tarda pas à être honoré de la confiance publique. Il contribua beaucoup à créer dans cette ville une société libre de médecine, dont les principaux membres se chargèrent de donner des leçons gratuites sur les diverses branches de l'art de gué-

rir. Les succès qu'obtenait cet enseignement fixèrent l'attention de l'autorité. Des démarches furent faites pour en assurer la durée; et un décret du 7 avril 1806 ayant établi à Besançon une école secondaire de médecine, Briot en fut nommé l'un des professeurs. Les obligations que ce titre lui imposait ne l'empêchèrent pas de continuer la pratique de son art. Consulté, des divers points de la province, sur tous les cas embarrassants, il faisait de fréquents voyages; mais son enseignement n'en souffrit jamais. Malgré ses occupations multipliées, il savait encore trouver le temps de composer des mémoires sur les questions proposées par les académies de médecine, et il ne descendit jamais dans l'arène sans remporter le prix. Atteint, jeune encore, de la maladie qui l'a conduit au tombeau, il ne fit qu'en retarder les progrès parce qu'il ne voulut pas s'astreindre au régime que ses amis lui conseillaient, et dont le premier il reconnaissait la nécessité. Quoiqu'il sût que le repos pouvait seul lui rendre la santé, après avoir passé le jour à son amphithéâtre, ou près du lit des malades, il employait une partie des nuits au travail du cabinet. Il finit par succomber à l'excès de la fatigue; et, après plusieurs mois de souffrances aiguës, il mourut le 29 décembre 1826. Outre des éditions de l'*Hygiène* et de la *Matière médicale* de Tourtelle, un de ses premiers maîtres, avec des préfaces et une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur (*voy. TOURTELLE*), on a de Briot : 1° *Examen de la lettre du docteur Méglin au docteur Lorentz, premier médecin de l'armée du Rhin, sur les maladies qui ont régné épidémiquement l'hiver et le printemps derniers à l'armée du Rhin, Besançon, 1795, in-8°.* Méglin ayant répondu très-vivement à cet écrit, Briot répliqua par le suivant : 2° *Seconde Partie de l'Apologie du docteur Méglin, ou quelques réflexions d'avant-garde sur les ouvrages de cet auteur, relativement aux maladies qui ont régné épidémiquement à l'armée du Rhin en 1793, ibid., 1794, in-8°.* 3° *Essai sur les tumeurs formées par le sang artériel, Paris, an 10 (1802), in-8°.* 4° *Traité des accouchements* par G.-G. Stein, traduit de l'allemand, et précédé d'une introduction, ibid., 1804, 2 vol. in-8° avec 24 pl. 5° *Mémoire sur le forceps, Besançon, 1809, in-8°.* Briot s'est occupé depuis de perfectionner cet instrument. 6° *Histoire des progrès de la chirurgie militaire en France pendant les guerres de la révolution, ibid., 1817, in-8°;* ouvrage couronné par la société de médecine de Paris. 7° *De l'Influence de la Peyronie sur le lustré et les progrès de la chirurgie française, ibid., 1820, in-8°,* couronné par l'académie de Montpellier. Briot a laissé plusieurs ouvrages inédits, entre autres un *Eloge de Gui de Chauliac*, couronné par l'académie de Montpellier, en 1825; et un *Mémoire sur le traitement des plaies pénétrantes de la poitrine*, auquel l'académie royale de médecine a décerné une médaille d'or le 28 février 1828, quatorze mois après la mort de l'auteur (1). On peut consulter, pour plus de

(1) Briot conserva longtemps à Besançon son imprimerie, qui lui facilita les moyens de publier une grande partie des opuscules dont il est parlé dans cette notice. On voit par une de ses lettres, écrites (le 5 août 1799) au ministre de la guerre, qu'il était en même temps législateur à Paris, et à Besançon imprimeur de l'état-major de cette place. V VE.

(1) Il a encore laissé un *Traité sur les plaies d'armes à feu*, qui n'a pas été imprimé. D—R—R.

détails, l'*Eloge de Briot*, par M. Pécot, son élève et son successeur à l'école de médecine pratique, inséré dans les recueils de l'académie de Besançon, année 1828. W—s.

BRIOU (PIERRE-CHARLES PARSEVAL, comte DE), né au château de Briou, près de Beaugency, le 15 février 1745, embrassa dès l'âge de seize ans la carrière militaire, et fit avec distinction la guerre de sept ans comme capitaine dans le régiment d'Orléans cavalerie. Sous-lieutenant dans la compagnie écosaise des gardes du corps en 1770, et lieutenant en 1784, le comte de Briou était de service au château pendant la nuit du 5 au 6 octobre 1789 : il ne s'éloigna de la personne de Louis XVI que sur un ordre formel de ce prince, et accompagna, sans uniforme et à pied, la voiture qui ramenait la famille royale, au milieu des insultes de la populace. En 1791, il rejoignit les princes émigrés, et fit la campagne de 1792, après laquelle il se retira en Allemagne. Le comte de Zoritsch, ayant entendu parler de son zèle et de ses talents, le chargea, en 1794, de la direction de l'école militaire qu'il avait établie à Sklow; mais comme on ne voulut point y introduire les principes d'enseignement de l'école militaire de France, le comte de Briou résigna ses fonctions, et passa en Russie, où il obtint le grade de général major. Cependant le chagrin qu'il ressentit de la perte de sa femme, en 1797, l'éloigna du service; l'empereur lui accorda une pension équivalente à la moitié de son traitement, et il vécut dans la retraite. Envoyé bientôt à St-Petersbourg par Louis XVIII, dont il était devenu le chargé d'affaires, de Briou se fixa dans cette ville, partageant son temps entre la diplomatie et l'éducation d'un neveu qu'il chérissait. Vers la fin de 1814, il remit ses pouvoirs au duc de Noailles, vint à Paris, et fut nommé chef d'escadron des gardes du corps, dans la compagnie de Wagram. Au mois de mars suivant, lorsque Bonaparte essaya de ressaisir le pouvoir, le comte de Briou suivit le roi en Belgique, commanda, sous les ordres du duc de Berri, la cavalerie réunie à Alost, et rentra en France avec elle, après la bataille de Waterloo. Il reçut alors la grande croix de l'ordre de St-Louis, et la retraite de lieutenant général, justes récompenses de son dévouement et de sa fidélité. Ce militaire estimable est mort en 1822, dans sa 80^e année. CH—s.

BRIQUET (L.-HILAIRE-ALEXANDRE), né à Chas-seneuil près de Poitiers, le 30 octobre 1762, et mort à Niort, le 28 mars 1835, entra d'abord dans l'état ecclésiastique. Au commencement de la révolution, il en adopta les principes et publia dans ce sens une brochure intitulée : *Oraison funèbre de la royauté française*, Poitiers, 1792, in-8°. Par suite des mêmes opinions, Briquet abdiqua ses fonctions ecclésiastiques, et figura à Poitiers dans diverses circonstances et fonctions publiques. A l'organisation de l'école centrale des Deux-Sèvres, on lui confia la chaire de belles-lettres, qu'il remplit avec distinction. Bientôt il épousa la fille d'un notaire de Niort, qui, elle-même, se mit à suivre ses leçons. Outre l'*Almanach des Muses de l'école centrale des Deux-Sèvres*, que Bri-

quet publia de l'an 6 à l'an 8 (1798-1800), Niort, 5 vol. in-12. on a de lui : 1° *la Légitimité du mariage des prêtres*, Poitiers, 1794, in-8°. 2° *Justification de H.-A. Briquet*, Rochefort, 1795, in-8°. 3° *Mémoire justificatif pour trois marins condamnés à quatre ans de détention par la cour martiale de Rochefort*, 1795, in-4°. 4° *Eloge de Jean de la Quintinie*, discours qui a remporté le prix décerné par la société d'agriculture des Deux-Sèvres, le 17 floréal an 15, in-8°. 5° *Eloge de Boileau*, 1805, in-8°. 6° *Eloge de J.-C. Scaliger*, ouvrage couronné par l'académie d'Agen, dédié à S. E. le comte de Lacépède, Niort, 1812, in-4°. 7° *Histoire de la ville de Niort depuis son origine jusqu'au règne de Louis-Philippe I^{er}*, et récit des événements les plus mémorables qui se sont passés dans les Deux-Sèvres ou même ailleurs, sous l'influence ou la direction d'un ou de plusieurs des habitants de ce département, avec une biographie des notabilités de cette portion de la France, Niort, 1852-53, 2 vol. in-8°. Briquet a encore laissé beaucoup d'ouvrages inédits, entre autres des éloges de Pfeffel et de Palissy. Il était membre de plusieurs sociétés savantes. F—T—E.

BRIQUET (MARGUERITE-URSULE-FORTUNÉE BERNIER, femme), née à Niort, le 16 juin 1782, eut pour père un notaire, greffier de la juridiction consulaire et de l'hôtel de ville. Elle reçut une éducation distinguée, et on la maria très-jeune à Briquet, professeur de belles-lettres à l'école centrale de Niort. (*Voy. l'art. précédent.*) Petite, mais jolie, elle suivait les cours de son époux, et ce n'était pas chose si désagréable pour les élèves de trouver au milieu d'eux la jeune et séillante femme de leur professeur. Dans le second volume de l'*Almanach des Muses des Deux-Sèvres*, qui parut en 1798, on lut les premiers essais littéraires de madame Briquet, et le volume suivant contient d'autres productions, en vers et en prose, de la nouvelle muse. Une *Ode sur les vertus civiles* la fit recevoir membre de la société des belles-lettres de Paris, et bientôt elle y lut ce poème, qui fut très-applaudi, dans une séance publique tenue au Louvre. Cette ode, suivie de la traduction en italien par D. Forges Davanzati, a été imprimée à Paris, 1801, in-8°. A vingt ans, madame Briquet composa une *Ode sur la mort de Dalmieu*, qu'elle adressa à l'Institut (Paris 1802, in-8°, avec une notice sur ce naturaliste). Elle fit paraître encore une *Ode à Lebrun contre les flatteurs* (Paris, 1802, in-8°), et, dès lors, considérée comme femme écrivain, elle eut le plaisir de voir son portrait placé à la tête du *Nouvel Almanach des Muses pour 1803*. Ce volume, ainsi que celui de 1802, contenait quelques morceaux de poésie composés par madame Briquet. On n'en trouve aucun dans les dix années suivantes; mais elle en inséra d'autres dans la *Décade*, dans la *Bibliothèque française* de Pougens, et ailleurs. En 1804, elle fit imprimer : *Ode qui a concouru pour le prix décerné par l'Institut national, le 6 nivôse an 12*, in-8°. La même année, parut l'ouvrage le plus important de madame Briquet, sous ce titre : *Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises*

et des étrangères naturalisées en France, connues par leurs écrits ou par la protection qu'elles ont accordée aux gens de lettres, depuis l'établissement de la monarchie jusqu'à nos jours, Paris, 1804, in-8°. Ce livre fut dédié à Napoléon Bonaparte, premier consul (1). On ne connaît plus de madame Briquet que quelques pièces fugitives postérieures à cette publication (2). Elle mourut à Niort, le 14 mai 1823. Un article bibliographique sur cette femme auteur a été publié par son fils dans l'*Histoire de la ville de Niort*, donnée par Briquet père presque au moment de sa mort. F—T—E.

BRIQUEMAUT, gentilhomme français, s'acquit une grande réputation dans les guerres civiles qui désolèrent la France sous le règne de Charles IX. Intrépide dans les combats, habile négociateur, il jouissait de la confiance du prince de Condé, que les calvinistes avaient choisi pour leur chef. Lié avec les Coligni, il fut employé plusieurs fois, avec succès, dans des circonstances critiques et dans des entreprises téméraires. Condé l'envoya en Angleterre avec le vidame de Chartres, l'an 1562, pour engager ou vendre à la reine Élisabeth les places de Dieppe et du Havre, en échange des secours dont les confédérés avaient besoin. Élisabeth consentit enfin à donner 140,000 écus et 6,000 hommes, destinés à occuper le Havre, Dieppe et Rouen. La même année, Briquemaut fut envoyé une seconde fois à Londres, pour hâter la marche des 6,000 hommes qui avaient été promis. L'année suivante, il fut chargé d'une troisième négociation auprès d'Élisabeth. A son retour, il facilita l'exécution du meurtre de Jacques Prévôt, seigneur de Charni, chargé de la garde du roi dans le palais du Louvre, et protégea l'évasion des assassins. Deux mois après le massacre de la St-Barthélemy, en 1572, il fut pris et condamné à être pendu. Il avait alors 70 ans. Il offrit, si le roi voulait lui faire grâce, de faire connaître un moyen infaillible de prendre la Rochelle, principal boulevard des confédérés : sa proposition fut rejetée, et on le mena au supplice avec Cavagnes, autre gentilhomme protestant, condamné aussi comme complice de Coligni. Briquemaut s'attendrissait au souvenir de ses enfants ; Cavagnes récitait des psaumes ; il s'interrompt, et dit à son ami : « Rappelle en ton cœur ce courage que tu as si long-temps montré dans les combats. » L'effigie de Coligni fut attachée au poteau où ils furent pendus. Charles IX était avec Catherine de Médicis, sa mère, à une des fenêtres de l'hôtel de ville, et le jeune Henri, roi de Navarre, placé près de Catherine, fut

forcé d'être témoin de cette exécution, qui ressemblait moins au triomphe de la justice qu'à celui de la vengeance.

V—VE.

BRIQUEVILLE (FRANÇOIS DE). Voyez **COLOMBIÈRES**.

BRISACIER (JEAN DE), né à Blois en 1603, jésuite en 1619, enseigna les humanités et la philosophie dans plusieurs collèges ; se livra ensuite à la prédication, et fut employé aux missions dans le diocèse de Castres. Son zèle contre Port-Royal lui donna un grand crédit dans sa société ; il fut successivement recteur de plusieurs maisons, provincial en Portugal, recteur du collège de Clermont à Paris, et mourut le 40 septembre 1668, à Blois, épuisé de travaux. Il avait été envoyé à Rome pour solliciter la condamnation du livre de la *Fréquente Communion*. N'ayant pu y réussir, il revint en France, publia divers écrits, où il accusa les religieux de Port-Royal de ne point croire au saint sacrement, de ne jamais communier, de n'avoir ni eau bénite ni images dans leur église, de ne point prier Dieu, la Vierge, ni les saints, et il les appelait *asacramentaires, vierges folles*, insinuant même des soupçons sur leur pureté ; l'un de ces écrits, intitulé *le Jansénisme confondu*, Paris, 1651, in-4°, fut censuré par de Gondî, archevêque de Paris, et vivement réfuté par le docteur Arnould. Brisacier fut depuis nommé recteur du collège de Rouen, et ensuite de la maison professe de Paris. — **Jacques-Charles DE BRISACIER**, de la même famille, supérieur du séminaire des missions étrangères pendant soixante-dix ans, mort, en 1756, à 94 ans, jouissait d'une grande considération à la cour, et avait refusé plusieurs évêchés. Il eut beaucoup de part aux écrits et mémoires des missions étrangères contre les jésuites, dans l'affaire des cérémonies chinoises. Il est encore auteur de l'*Oraison funèbre de la duchesse d'Aiguillon*, Paris, 1673, in-4°, et de celle de *mademoiselle de Bouillon*, Rouen, 1685, in-4°. — **Nicolas DE BRISACIER**, docteur de Sorbonne, neveu du précédent, publia, en 1757, une lettre adressée à l'abbé général de Prémontré, pour venger la mémoire de son oncle, contre les injures que Charles-Louis Hugo lui avait lancées dans les *Annales de l'ordre de Prémontré*. (Voy. HUGO.) On a encore de lui l'*Oraison funèbre de Louise-Charlotte de Châtillon, abbesse de St-Loup*, Paris, 1711, in-4°. T—D.

BRISEUX (CHARLES-ÉTIENNE), un des plus célèbres architectes du siècle dernier, né vers 1680, à Baume-les-Dames, en Franche-Comté, mort le 23 septembre 1754, a publié : 1° l'*Architecture moderne, ou l'art de bâtir pour toutes sortes de personnes*, etc., Paris, 1728, 2 vol. in-4°, dont Charles-Antoine Jombert a donné une nouvelle édition, augmentée du double, 1764, 2 vol. in-4°. L'abbé de Clautre, dans la table du *Journal des Savants*, et Ersch, dans la *France littéraire*, attribuent fausement cet ouvrage à J.-F. Blondel, qui a publié un *Traité d'architecture dans le goût moderne*, etc., qu'on peut regarder comme faisant suite à l'ouvrage de Briseux. 2° l'*Art de bâtir les maisons de campagne, où l'on traite de leur distribution, de leur con-*

(1) Le premier consul avait autorisé cet hommage. Dans son épître, qui d'ailleurs est écrite avec talent et dignité, madame Fortunée Briquet remarque qu'*aucun siècle n'a commencé avec un aussi grand nombre de femmes de lettres*. Or, ce nombre s'est encore beaucoup accru depuis 1804. Elle était membre de l'Athénée des arts. Son *Dictionnaire* est encore ce que nous avons de mieux sur les femmes françaises auteurs. V—VE.

(2) Quelques biographes lui attribuent le *Mérite des hommes* (Paris, 1801, in-18), qui paraît être de Ménégaut de Gentilly. (Voy. le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier, t. 2, p. 406, n° 11837.) Au reste, ce poème est calqué sur le *Mérite des femmes*, par Legouvé.

struction et de leur décoration, Paris, 1743, 2 vol. in-4° avec 260 planches. 5° *Traité du Beau essentiel dans les arts, appliqué particulièrement à l'architecture, suivi d'un Traité des proportions harmoniques*, Paris, 1752, 2 t. en 1 vol. grand in-4°, fig. « Il y a, dit M. Brunet, dans son *Manuel du libraire*, « des exemplaires de cet ouvrage auxquels on a mis « un nouveau frontispice portant : *Traité complet d'architecture, etc.*, Paris, an 5. » A. B—T.

BRISOUT DE BARNEVILLE (NICOLAS-DENIS-FRANÇOIS DE), habile industriel, né à Rouen, le 7 octobre 1749, manifesta de bonne heure, pour la mécanique, un penchant, une aptitude qu'il tenait, pour ainsi dire, de famille. Son père, François-Nicolas Brisout, avait inventé une machine pour filer le coton, qui fut mise en activité à Rouen sous les auspices du conseiller d'État Trudaine. Pour l'exploitation de son procédé, il contracta une société; mais, entre lui et ses associés, s'élevèrent des procès qui paralysèrent cette exploitation, et qui finirent par une transaction. Alors il construisit, en 1769, une nouvelle machine qui fut mise en activité au château de Clagny, près de Versailles; mais ce château ayant été vendu, il fut obligé de retirer son appareil au moment où il espérait obtenir des fonds pour créer un établissement. Il mourut en 1771: il avait obtenu, en récompense de son invention, une pension du roi, et de la ville de Rouen une indemnité de 5,000 livres. — Nicolas-François Brisout, qui fait le sujet de cet article, ayant vu dans son enfance une horloge en bois, en examina les mouvements et en construisit une autre qui, lorsque l'heure sonnait, faisait apparaître une chasse. Sans avoir fait d'études spéciales, il perfectionna la machine inventée par son père pour filer un coton très-fin; mais faute de fonds pour l'exploiter, il s'attacha, en 1775, à un inspecteur de troupes comme secrétaire. Sa capacité fut bientôt remarquée, et il fut, par ordre du ministre de la guerre, employé en 1775 et 1776 à la rédaction de plusieurs ordonnances militaires. Le 5 novembre 1779, il devint sous-lieutenant, et le 2 mai 1780, il s'embarqua à Brest sur le vaisseau *Le Conquérant*, comme aide de camp du baron Vioménil, avec les troupes envoyées par la France au secours de l'Amérique septentrionale. Il fit pendant un an les fonctions de secrétaire général de l'armée, se trouva au siège d'York, et à plusieurs combats, tant sur terre que sur mer. Il revint en France à la paix de 1785. Nommé, le 14 novembre 1784, commissaire des guerres, et employé dans l'intérieur du royaume, il s'occupa de nouveau de sa machine, la perfectionna, et appliqua à la fabrication de mousselines super fines le coton qu'il avait filé. Il fit à Paris, aux Célestins, en 1786, diverses expériences qui eurent du succès; et, le 19 décembre de cette année, un arrêt du conseil lui accorda une prime annuelle de 15,000 livres, pendant dix ans, sur les mousselines qu'il fabriquerait à l'imitation de celles des Indes. Le 30 mars 1787, le contrôleur général de Calonne lui fit donner un emplacement à Paris, aux Quinze-Vingts, pour établir des métiers. Des bobines de coton filé par le procédé de Brisout ayant été re-

mises à Tillet, membre de l'académie des sciences, il constata qu'il y avait 258,048 aunes à la livre, c'est-à-dire 18,000 aunes de plus que dans les plus belles mousselines de l'Inde. Brisout parvint en peu de temps à former des ouvriers, et porta la finesse du coton jusqu'à tirer 500,000 aunes de fils d'une livre, degré de finesse inconnu jusque-là dans toutes les parties du monde, ainsi que le reconnurent successivement l'intendant du commerce Tolozan, le chevalier de Boufflers, au nom du comité de commerce de l'assemblée constituante, enfin le comité de commerce de la convention. Il fit fabriquer plusieurs pièces de mousseline avec les fils produits par sa machine. Louis XVI vint visiter son établissement. Le gouvernement, pour répandre cette invention, résolut d'en faire l'acquisition, et, sur le rapport de Tolozan, une pension de 2,000 francs fut, en février 1788, accordée à Brisout de Barneville, puis une somme de 20,000 francs mise à sa disposition pour prix de deux machines qu'il devait livrer au gouvernement. En mai 1788, une de ces machines, construite pour cent vingt-huit personnes, fut, après avoir été éprouvée, envoyée par ordre du ministre à Rouen, où elle commença à fonctionner; mais, le 20 juillet 1789, dans une émeute, on la brisa avec les machines anglaises contre lesquelles le peuple venait de se soulever. L'autre machine, construite pour seize personnes, fut livrée au gouvernement en juin 1789, et placée, pour servir de modèle, au Conservatoire des arts et métiers. Brisout, qui avait, pour ses expériences, obtenu plusieurs congés du ministre de la guerre, quitta les Quinze-Vingts pour reprendre ses fonctions de commissaire des guerres. En 1791, 1792 et 1795, il fut envoyé à l'armée du Nord, et y remplit pendant quelque temps les fonctions d'ordonnateur. Au mois de mars 1795, lors de l'évacuation de la ville et du château de Namur, plusieurs bateaux contenant de l'artillerie furent pris par l'ennemi. Le 15 avril 1795, la convention nationale, bien que Brisout eût fait tout ce qui dépendait de lui en cette circonstance, le mit en état d'accusation avec le général d'Harville et quelques autres. Transféré à Paris, il fut détenu au Luxembourg. Le 9 thermidor lui rendit la liberté. Ayant perdu son état et sa fortune, il songea à tirer parti de son invention, il s'adressa à la convention, et, sur le rapport du député Moreau, cette assemblée, par décret du 7 frimaire an 5, mit 200,000 francs à sa disposition, sans intérêt pendant dix ans, pour être employés à la formation et à l'exploitation d'une manufacture de mousselines super fines. Sur cette somme, 20,000 francs devaient lui rester pour remboursement de sa pension de 2,000 francs. Un local devait être affecté par l'État à cet établissement. 120,000 francs furent versés à Barneville. Le 2 floréal an 5, un arrêté du comité des finances mit à sa disposition une partie d'un ancien couvent, rue du Bac; mais ce couvent ayant été soumissionné par un tiers, on désigna un autre bâtiment, que le ministre ne put accorder. Cependant les assignats que Brisout de Barneville avait reçus se dépréciaient entre ses mains, sans qu'il pût en faire usage, faute

d'un local. Il les vendit au trésor public; mais sa pension, qui, d'après le décret, se trouvait éteinte, ne fut pas rétablie. Le 30 floréal an 5, le lycée des arts, sur le rapport d'une commission où figurait Leroy, membre de l'Institut, lui décerna une médaille. Il insista encore auprès du gouvernement pour l'exécution du décret; mais l'état des finances y mit obstacle, et le directoire exécutif, le 18 messidor an 5, ajourna sa décision jusqu'à la paix. Alors Barneville tourna son activité d'un autre côté. Après avoir été quelque temps employé à des travaux administratifs, il fut, le 25 frimaire an 7, réintégré dans ses fonctions de commissaire des guerres, et partit pour l'armée d'Italie. Il fit les campagnes de l'an 8 et de l'an 9 avec l'armée de réserve en Suisse, puis avec l'armée des Grisons, sous les généraux Brune et Macdonald, qui lui conférèrent les fonctions et le traitement d'ordonnateur, dont plusieurs fois le titre fut demandé pour lui. En l'an 10, il fut employé à Valenciennes, où il resta jusqu'en 1814, à l'exception des années 1807 et 1808, pendant lesquelles il fut envoyé à Mayence, où il rendit de grands services lors du passage des armées. En 1816, mis à la retraite au bout de quarante-deux ans de services effectifs, dont neuf campagnes, tant en Europe qu'en Amérique, il obtint la croix de St-Louis. En 1817, il songea de nouveau à l'invention qui avait fait l'objet des méditations de toute sa vie. Il ne trouva au Conservatoire des arts et métiers que quelques débris de sa machine. Il offrit au ministère de l'intérieur d'en faire une nouvelle et de la mettre en activité, sous la condition principale que sa pension serait rétablie. Cette dernière démarche n'ayant eu aucun succès, Barneville ne songea plus qu'à terminer sa vie dans le repos et la retraite. Il avait été fort habile aux échecs, et aimait à rappeler qu'il avait fait la partie de Philidor. Il mourut à Paris le 26 mars 1845, âgé de 95 ans. Jusqu'à sa 91^e, il n'avait éprouvé aucune infirmité, et jusqu'à la fin il conserva toute la force de son esprit. *Le Palamède*, revue mensuelle des échecs, a consacré un article à la mémoire de ce vénérable représentant du siècle dernier, qui, à l'exception des deux dernières années de sa vie, passait toutes ses soirées au café de la Régence. Il est cité dans l'article sur les joueurs d'échecs inséré par M. Méry dans l'ouvrage intitulé *les Français peints par eux-mêmes*. Sa notice nécrologique, insérée dans *l'Écho de la frontière*, journal de Valenciennes du 2 avril 1842, a été publiée séparément avec quelques nouveaux faits, par le fils de ce vénérable vieillard, M. Br. de Barneville, conseiller à la cour royale de Paris, Paris, 1842, brochure de 11 pages.

D—R—R.

BRISSAC (ALBERT DE GRILLET DE), mort le 11 février 1715, à 86 ans. Successivement cornette, lieutenant et capitaine au régiment d'Harcourt-Elbeuf, il servit avec ce régiment en Flandre, en 1650, et se distingua particulièrement à la bataille de Rethel, au combat du faubourg St-Antoine, en 1652, à celui sous Valenciennes, et à la bataille des Dunes. Commandant alors son régiment, qui retournait au siège de Dunkerque, il poussa trois escadrons enne-

mis jusqu'à la barrière de la place. Enveloppé par les ennemis, il feignit d'être de leur parti, et, en se retirant, il prit un des commandants de leur cavalerie. Il alla ensuite aux sièges de Menin et d'Ypres. Son régiment ayant été réformé en 1660, il obtint en 1663, une compagnie dans celui des cuirassiers. En 1667, il fut fait lieutenant de la compagnie des gardes du corps (depuis Beauvau), servit la même année au siège de Tournay et à celui de Douai. Il eut, dans la nuit du 4 au 5 juillet, même année, la cuisse cassée d'un coup de fauconneau, en allant reconnaître un chemin par lequel le roi voulait passer. On lui donna, le 8, une commission de mestre de camp de cavalerie. Il se trouva, en 1668, à tous les sièges que le roi fit en personne en Franche-Comté. En 1672, il marcha avec le roi à la conquête de la Hollande, et revint avec lui; il servit, en 1675, au siège de Maëstricht. Ayant obtenu, la même année, le gouvernement du fort Peccais, en Languedoc, et la charge de major des gardes du corps, il ne quitta plus le roi, qu'il suivit en Alsace, à la conquête de la Franche-Comté en 1674; et aux Pays-Bas jusqu'en 1695. Il fut successivement brigadier des armées en 1677, maréchal de camp en 1688, gouverneur de Guise en 1691, et lieutenant général en 1695. Son grand âge l'obligea de se démettre de l'emploi de major des gardes en 1708. Le roi lui donna son portrait et la lieutenance générale du gouvernement de Saintonge et d'Angoumois. Louis XIV l'honorait d'une confiance intime, et n'accordait aucune grâce, dans ses gardes, sans le consulter. Il n'était ni parent ni allié des Cossé-Brissac. — *Agnès-Catherine DE GRILLET DE BRISSAC*, abbesse d'Origny, mourut en 1725. Son oraison funèbre fut prononcée, le 11 mars, par Wity, licencié en théologie, et imprimée à St-Quentin, en 1724, in-4^o de 71 p.

D. L. C.

BRISSAC (LOUIS-HERCULE-TIMOLÉON DE COSSÉ, duc DE), pair et grand panetier de France, gouverneur de Paris, capitaine colonel des cent Suisses de la garde du roi, et chevalier de ses ordres, né le 14 février 1754, fut nommé, en 1791, commandant général de la garde constitutionnelle de Louis XVI. Décrété d'accusation en 1792, à cause de son attachement à la personne du roi, il fut transféré à Orléans, puis mené à Versailles, où il fut massacré dans les premiers jours de septembre, avec les autres prisonniers. Le duc de Brissac résista longtemps à ses bourreaux; il reçut plusieurs blessures, et fut abattu d'un coup de sabre. Il s'était toujours distingué par son dévouement à Louis XVI, et il répondit à quelqu'un qui lui témoignait beaucoup d'admiration pour sa conduite : « Je ne fais que ce que je dois à ses ancêtres et aux miens. » Ses vertus et sa mort ont inspiré à Delille de beaux vers dans le 5^e chant du poème de *la Pitié* (1). B—P.

BRISSAC. Pour les autres articles de ce nom, voyez Cossé.

BRISSEAU (PIERRE), médecin, né à Paris, en

(1) On trouve également de curieuses anecdotes sur le duc de Brissac dans l'intéressant ouvrage intitulé *Paris, Versailles et les provinces*.

D—R—A.

1631, mort à Douai, le 10 septembre 1717, fut reçu docteur à Montpellier, pratiqua son art à Mons, à Tournay et à Douai, dans les hôpitaux militaires. Il a laissé plusieurs ouvrages : 1^o *Traité des mouvements sympathiques*, Valence, 1682, in-12; Mons, 1692, in-12. 2^o *Dissertation sur la saignée*, Tournay, 1692, in-12. 3^o *Lettre à M. Fagon, premier médecin du roi, touchant une fontaine minérale découverte dans le diocèse de Tournay*. 4^o *Lettre touchant les remèdes secrets*, 1707. Mais ce qui le recommande encore de nos jours, c'est ce qu'il a écrit sur la cataracte : *Nouvelles Observations sur la cataracte*, Tournay, 1706, in-12; *Suite des Observations sur la cataracte*, ibid., 1708, in-12; réimprimées ensemble sous ce titre : *Traité de la cataracte et du glaucome*, Paris, 1709, in-12; traduit en allemand, Berlin, 1745, in-8^o. Il y établit, pour la première fois, le siège de la cataracte dans le cristallin. Son ouvrage, que la faculté refusa d'approuver, est de deux ans antérieur à celui d'Antoine Maître-Jean, auquel on rapporte cette découverte. — Son fils, Michel BRISSEAU, né à Tournay, et reçu médecin dans cette ville en 1696, mort en 1745, a laissé des *Observations anatomiques*, imprimées à Douai en 1716, in-12; et depuis, avec l'*Anatomie chirurgicale* de J. Palfin, Paris, 1754, 2 vol. in-8^o. Il a inséré dans le recueil de l'académie des sciences (année 1745) : *Histoire d'un paralytique qui avait perdu le sentiment, mais non la faculté de mouvoir la partie devenue sensible*. On attribue aussi à Michel Brisseau : *la Buvette des philosophes*, ode bachique sur leur histoire, rangée par ordre chronologique, Douai, 1726, in-8^o. C. et A.—N.

BRISSET (ROLAND), sieur du Sauvage, né à Tours, fit son cours de droit à Paris, et y fut reçu avocat au parlement. L'étude qu'il avait faite dans sa jeunesse des anciens tragiques grecs et latins lui inspira le désir de les imiter, ou plutôt de les traduire. Il ne communiquait ses essais qu'à un petit nombre d'amis, et ce ne fut qu'à leurs sollicitations qu'il se détermina à les faire imprimer sous ce titre : *Premier Livre des œuvres poétiques de R. B. G. T.*, Tours, 1589 et 1590, in-4^o. Ce volume contient cinq tragédies : *Hercule furieux*, *Thyeste*, *Agamemnon* et *Oétarie*, traduites librement de Sénèque, sans distinction de scènes; et *Baptiste, ou la Calomnie*, traduite du latin de Buchanan. L'année suivante, il fit imprimer, dans la même ville, une pastorale intitulée : *la Dièromène, ou le Repentir d'amour*, traduite de l'italien de Louis Groto, en 5 actes et en prose, Tours, 1591; et Paris, 1595, in-12; et, quelque temps après, *Alcée*, pècherie ou comédie marine, traduite de l'italien d'Antonio Ongaro, Paris, 1595, in-12. Beauchamps lui attribue encore : *les Étranges et merveilleuses Traverses d'amour*, tragédie qui parut en 1605 ou 1685, suivant Rigoley de Juvigny; mais on peut présumer que cette dernière date est une faute d'impression. La Croix du Maine parle d'une tragédie d'*Andromache* de Brisset, qu'il avait vue manuscrite. Cette pièce n'a point paru. Brisset vivait encore en 1595. W—s.

BRISSIO (CÉSAR), en latin BRIXIUS, historien du 16^e siècle, était de Césène dans les États de l'Église. Ayant employé ses loisirs à rassembler des matériaux pour l'histoire de sa patrie, il les publia sous ce titre : *Relazione dell' antea e nobile città di Cesena*, Ferrare, 1598, in-4^o. Ce volume, rare et recherché, a été traduit en latin par François-Marie Farrini. Cette version a été recueillie par Pierre Burmann, continuateur de Græviûs, dans le t. 9 du *Thesaurus Antiquitat. Italiæ*. W—s.

BRISSON (BARNABÉ), fils de François Brisson, lieutenant au siège royal de Fontenay-le-Comte, s'adonna à la jurisprudence, et fut avocat au parlement de Paris; il se distingua tellement dans sa profession, que Henri III avait coutume de dire « qu'il n'y avait aucun prince dans le monde qui « pût se vanter d'avoir un homme aussi savant que « son Brisson. » Brisson fut avocat général au parlement de Paris, en 1575, et président à mortier en 1585. Henri III, qui, quelque temps auparavant, l'avait nommé conseiller d'État, lui confia plusieurs négociations importantes, et l'envoya en ambassade en Angleterre. Ce fut à son retour que, par ordre du roi, Brisson composa le recueil connu sous le titre de *Code de Henri III*, 1587, in-fol. Frérot en donna une nouvelle édition en 1611, et Charondas, en 1615; celle de la Rochemaillet, qui est la 5^e, date de 1622; elle est augmentée de plusieurs ordonnances et de notes, tant de Charondas que de Tournet. Le rédacteur ne fut pas plus de trois mois pour ramasser tant de matériaux, les mettre en ordre et les classer. Brisson fut président de la commission établie sous le nom de *chambre royale*, pour faire le procès aux partisans, qui avaient contribué à ruiner la France. Henri III ayant quitté Paris après la journée des barricades, qui eut lieu le 12 mai 1588, les Seize, forts de la faiblesse du monarque, traînèrent à la Bastille, le 16 janvier 1589, le président de Harlay et plusieurs autres membres du parlement. Le roi, par un édit de février de la même année, transféra le parlement à Tours; plusieurs membres s'y rendirent; mais la plus grande partie resta à Paris. Barnabé Brisson fut du nombre de ces derniers. Voilà la base sur laquelle on a appuyé les reproches dont on a essayé de noircir sa mémoire. Les ligueurs lui donnèrent la charge de premier président, vacante par la captivité d'Achille de Harlay. On prétend qu'en l'acceptant Brisson protesta que c'était par force et pour sauver sa vie et celle de sa femme, et qu'il désavouait d'avance tout ce qu'il pourrait faire de préjudiciable au service du roi. On l'accusa, d'un autre côté, d'avoir contribué à la captivité d'Achille de Harlay. Quoi qu'il en soit, il devint suspect aux Seize, qui prirent des mesures pour l'assassiner. Leur projet ayant éclaté, ils résolurent d'agir ouvertement contre lui et deux autres magistrats (Larcher et Tardif). Le 15 novembre 1591, en allant au Palais, il fut arrêté à neuf heures du matin, confessé à dix, pendu à onze à une poutre de la chambre du conseil. Brisson demanda qu'on lui permit d'achever un livre fort avancé sur

l'instruction de la jeunesse : on ne l'écoula pas. Voyant qu'il fallait mourir, il s'écria : O Dieu! que « tes jugements sont grands ! » Il lui prit une telle sueur entre les mains du bourreau, qu'on vit sa chemise toute dégouttante, comme si on l'eût plongée dans l'eau. Le lendemain, son corps et ceux de Tardif et Larcher furent pendus à la Grève avec des écriteaux. Le duc de Mayenne vengea sa mort, et fit pendre quatre des Seize qui l'avaient ordonnée. Cette circonstance, qui priva la ligue de ses chefs les plus furieux, donna lieu de publier que Brisson était vendu au lieutenant général de l'Etat et couronne de France, dont il avait reçu les serments. Le président de Thou dit que quelques personnes furent touchées de la fin malheureuse de Brisson, mais que quelques autres crurent que la république des lettres y avait plus perdu que l'Etat. Loisel, Pasquier ne parlent pas plus favorablement de Brisson, qui avait accepté la dédicace de deux harangues antiroyales et toutes *liqueuses* de Pierre Umeau. Herrera croit cependant que Brisson périt pour avoir entretenu des intelligences secrètes avec Henri III. Mézerai, après avoir parlé de sa mort, se contente de dire que « cette catastrophe était indigne d'un homme si docte et si excellent, mais qu'elle est ordinaire à ceux qui pensent nager entre deux partis. » On peut consulter encore le *Discours sur la mort du président Brisson, ensemble les arrêts donnés à l'encontre des assassinateurs*, par Denise de Vigny, veuve Brisson, Paris, 1595, in-8°. Brisson fut le premier avocat général qui vendit sa charge. On l'a accusé d'ingratitude envers Henri III, d'ambition, d'avarice, de vénalité. Le président de Harlay l'appelait *Barrabas*, au lieu de *Barnabas*. Mais plusieurs auteurs reconnaissent que Brisson, forcé de rester à Paris, s'y dévoua au service de son souverain, qu'il défendit avec courage, dans ces temps difficiles, la prérogative royale, et qu'il para les coups qu'on voulait porter à la monarchie. Lorsque le cardinal Cajétan, en présentant au parlement la bulle de sa légation, voulut prendre la place destinée au roi, Brisson s'opposa avec force et dignité à ses prétentions. Il repoussa avec indignation la proposition faite par Mendoza, ambassadeur d'Espagne, de déférer la régence du royaume au roi d'Espagne. Quant au titre de *lieutenant général*, qu'il fit donner au duc de Mayenne, on lit dans quelques historiens du temps qu'il se glorifiait d'avoir lui-même conseillé ce parti, afin que le peuple, suivant l'expression du président de Thou, ne perdit pas entièrement de vue l'autorité royale. On cite enfin, en faveur de ce magistrat, ses lettres confidentielles à ses amis, ses pensées intimes, transmises par ses contemporains, et conservées dans l'histoire de de Thou, surtout sa protestation du 21 janvier 1589, reçue le 22 du même mois par Lenoir et Luçon, notaires à Paris, transcrite en entier dans le *Journal de Henri III*, qui fut, suivant l'Etoile, la cause de sa mort, et qui prouve, suivant l'expression originale de cet écrivain, « qu'il avait les fleurs de lis bien avant gravées dans le cœur. » Enfin, on a cru que, si sa

mort tragique l'avait empêché de rendre les deux fameux arrêts du 22 décembre 1592 et du 28 juin 1593, qui déjouèrent la faction espagnole et la ligue, il avait, en quelque sorte, préparé ces mêmes arrêts, qui firent dire à Henri IV : « Ces robins, avec leurs bonnets carrés, n'ont été plus utiles que mes soldats. » On voit, par ce court exposé, combien les historiens varient sur la conduite du président Brisson. Mais tous les auteurs conviennent de son mérite et de ses talents. Outre son *Code de Henri III*, on lui doit : 1° *Observationum divini et humani juris liber*, 1564, in-12. 2° *Opera varia*, 1606, in-4°; réimprimé à Leyde en 1749, in-fol., avec les notes de Trekell, contenant : *Selectarum ex jure civili antiquitatum libri quatuor*; de *Ritu nuptiarum et Jure connubiorum libri duo*; de *Legem Juliam de Adulteriis liber unus*; de *Solutionibus et Liberationibus libri tres*; *Commentarius de spectaculis et de feriis*; *Parergon, liber singularis*; de *Regio Persarum Principatu libri tres*. Tous ces traités avaient été imprimés séparément. 3° *De Formulis et solemnibus populi romani verbis libri octo*, 1585, in-fol.; 1592, in-4°; 1649, in-4°. La dernière édition a été donnée par Bach, qui l'a enrichie de notes, Leipsiek, 1754, in-fol. 4° *De verborum quæ ad jus pertinent Significatione libri decem et novem*, 1557, in-fol., très-souvent réimprimé. La dernière édition, avec des additions d'Heineccius, est de 1745 in-fol. 5° *Notæ in Titum Livium*. Ces notes, extraites de ses ouvrages, se trouvent dans l'édition de Tite-Live publiée par François Modius, 1588, in-fol. 6° Des harangues et plaidoyers dans le *Recueil des plaidoyers notables*, etc., 1654, in-8°. 7° Quelques poésies latines insérées dans les *Deliciæ Poetarum Italorum, Gallorum*, etc., de Jean Gruter. « Les livres de « Brisson, dit Dreux du Radier, ressemblent à ces « garde-meubles où l'on trouve de quoi orner des « palais, et où l'on ne trouve pas un endroit où passer « un instant agréable. » Mais les défauts qu'on peut lui reprocher tiennent à son siècle. Le traité de *Regio Persarum Principatu*, réimprimé à Strasbourg en 1710, in-8°, avec des commentaires de Sylburge et de Lederlin, mérite encore d'être lu. (Voy. Pierre BOULENGER.) A. B—T et M—X.

BRISSON (PIERRE), frère du précédent, né comme lui à Fontenay-le-Comte, y fut sénéchal, et mourut en 1590. On a de lui : 1° *Histoire et vrai Discours des guerres civiles es pays de Poitou, Aunis, Xaintonge et Angoumois, depuis 1574 jusqu'en 1576*, Paris, 1578, in-8°. Le style en est assez pur pour le temps, les événements exposés avec intelligence, les intrigues des chefs des troubles bien développées. 2° *L'Instruction et Nourriture du prince, departie en 8 livres*, Paris, 1585, in-fol. C'est une traduction de l'ouvrage de Jérôme Osorio, de *Regis Institutione et Disciplinâ*. A. B—T.

BRISSON (MATHURIN-JACQUES), né à Fontenay-le-Comte, le 30 avril 1725, fut maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, censeur royal, membre de l'académie des sciences, et ensuite de l'Institut. Il avait été attaché à Réaumur dans sa jeunesse; il l'aidait dans ses travaux,

et dirigeait le cabinet de ce naturaliste. Il succéda à l'abbé Nollet pour la chaire de physique au collège de Navarre, et fut chargé par le gouvernement d'établir des paratonnerres sur plusieurs édifices publics, et d'examiner ceux que des artistes ou des physiiciens moins experts avaient construits. Brisson est mort à Boissy, près de Versailles, le 23 juin 1806. Quelques mois avant sa mort, une attaque d'apoplexie effaça toutes ses idées, les connaissances qu'il avait acquises par un travail long et assidu, et tous ses souvenirs, même ceux de la langue française; il ne prononçait plus que quelques mots de l'idiome poitevin, qu'il avait parlé dans son enfance. On lui doit plusieurs ouvrages : 1° *Système du règne animal, et ordre des oursins de mer*, traduit de Th. Klein, Paris, 1754, 5 vol., in-8°. 2° *Le Règne animal divisé en neuf classes*, en latin et en français, Paris, 1756, in-4°, fig.; Leyde, 1762, 2 vol., in-8°. Cet ouvrage ne comprend que les quadrupèdes et les cétacés. 3° *Ornithologie, ou Méthode contenant la division des oiseaux en ordres, sections, genres, espèces, et leurs variétés*, en latin et en français, sur deux colonnes, Paris, 1760, 6 vol., in-4°. Brisson y décrit quinze cents espèces. Les planches, au nombre de plus de deux cent soixante, contiennent cinq cents oiseaux, dessinés et gravés en taille-douce par Martinet, dont trois cent cinquante ne l'avaient jamais été, et, de ces derniers, trois cent vingt n'avaient pas même été décrits. Le texte latin a été réimprimé sans les planches à Leyde, 1765, 2 vol., in-8°, et à Paris, par Treuttel et Würtz, 1788, 4 vol., in-4° avec planches. Le plus grand nombre de ces oiseaux était conservé dans le cabinet de Réaumur. L'auteur a suivi la manière de Linné pour les descriptions, quoiqu'il n'ait pas adopté en entier sa classification. Cette ornithologie, faite absolument dans le genre didactique, et dénuée de détails et d'agréments dans le style, était l'ouvrage le plus complet, par rapport au nombre des espèces, avant que parût l'*Histoire des oiseaux* de Buffon. 4° *Histoire de l'Électricité*, traduite de l'anglais de Priestley, Paris, 1771, 5 vol., in-12. Dans les notes qu'il y inséra, il défendit l'abbé Nollet, et tâcha de soutenir sa théorie sur l'électricité; il attaqua Franklin, principal auteur de celle qui y était opposée, et voulut rabaisser Priestley; mais dans ses cours publics, comme professeur, tout en défendant pied à pied la théorie de l'abbé Nollet, qu'il ne voulait pas abandonner, il fut assez impartial pour exposer clairement celle qui la remplaçait, faire connaître et discuter les principes et les faits sur lesquels elle est établie. 5° *Dictionnaire raisonné de physique*, Paris, 1784, 2 vol., in-4° avec atlas; ibid., 1800, 4 vol., in-4°. Les progrès que les sciences physiques ont faits en peu d'années ont rendu inutile ce dictionnaire, qui n'est déjà plus consulté. 6° *Observations sur les nouvelles découvertes aérostatiques, et sur la probabilité de pouvoir diriger les ballons*, Paris, 1784, in-8°. Il en a été tiré format in-4°, pour servir de suite à l'ouvrage précédent. 7° *Discours prononcé à l'ouverture d'un cours public de teinture*, Paris, 1782, in-12, 8° *Pesanteur spécifique*

des corps, ouvrage utile à l'histoire naturelle, à la physique, aux arts et au commerce, Paris, 1787, in-4°, avec 2 planches. Ce tableau volumineux, contenant le résultat d'un très-grand nombre d'expériences faites avec beaucoup de précision, est encore le plus complet que l'on ait en ce genre; il est comme un livre classique pour les physiiciens et les minéralogistes, et on peut le regarder comme le plus important des ouvrages de Brisson. 9° *Principes élémentaires de l'histoire naturelle et chimique des substances minérales*, Paris, 1797, in-8°. 10° *Eléments ou Principes physico-chimiques*, Paris, an 8 (1800), 4 vol., in-8°, à l'usage des écoles centrales; la 1^{re} édition avait déjà paru en 1789, en 5 vol., in-8°. 11° *Instruction sur les nouveaux poids et mesures*, Paris, an 7 (1799), in-8°. 12° *Réduction des mesures et poids anciens en mesures et poids nouveaux, et des mesures et poids nouveaux en mesures et poids anciens*, Paris, Didot aîné, an 7 (1799), in-18, édition stéréotype, ouvrage bien fait, mais que la fixation du mètre définitif a rendu inutile. 15° *Traité élémentaire, ou Principes de physique*, Paris, 1805, 4 vol., in-8° avec planches. La 1^{re} édition de cet ouvrage avait paru en 1789, 5 vol., in-8°: l'auteur, en publiant celle-ci, qui est la 5^e, y ajouta ses *Eléments ou Principes physico-chimiques*, qui forment le 4^e volume. Brisson a été l'éditeur de la *Présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, etc., par l'abbé de Lignac, Paris, 1764, in-12. Il a fourni à l'académie des sciences plusieurs mémoires qui sont insérés dans le recueil de cette compagnie. On lui attribue : *Lettres de deux Espagnols sur les manufactures, les greniers d'abondance, les communautés d'arts et métiers*, etc., Vergera (Lyon), 1769, in-12; et une *Instruction sur le blanchissage des toiles de chanvre et de lin* (sans date), in-8°. D—P—s.

BRISSON (MARCOUL), conventionnel, né en 1740, fils d'un boucher de la petite ville de St-Aignan, fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra néanmoins dans la carrière du barreau. Après avoir exercé quelque temps à Paris, il revint dans son pays par suite de l'exil des parlements en 1771, et il fut bailli du comté de Celles, subdélégué de l'intendance de Bourges, et enfin délégué de l'administration jusqu'en 1789. Toutes ces faveurs de l'ancien gouvernement ne l'empêchèrent pas d'embrasser avec beaucoup d'ardeur le parti de la révolution. Après avoir rempli des fonctions municipales, il fut élu procureur syndic du département de Loir-et-Cher, puis député à l'assemblée législative, où il ne se fit pas remarquer (1). Réélu à la convention, il y vota la mort du roi, sans appel et sans suris. Après la session, n'ayant point été désigné par le sort pour entrer dans les conseils, il fut nommé juge aux tribunaux de Paris, puis commissaire du directoire à Blois, et ensuite juge au tribunal criminel de cette ville, où il mourut dans l'exercice de ces fonctions en 1803. Sa mort fut causée par le chagrin qu'il

(1) Cependant il y fut nommé membre du comité de législation civile et criminelle, avec Guadet, Hérault de Séchelles, Couthon, Bigot de Préameneu, François de Neufchâteau, Thuriot, Murair, etc.; il fit partie du comité des finances avec Cambon, Ramel, etc. V—vr.

éprouva de n'avoir pas vu se réaliser les espérances qu'il avait conçues de la révolution. Z.

BRISSE (PIERRE-RAYMOND DE), voyageur français, né à Moissac, le 22 janvier 1743, entra dans l'administration de la marine, et lorsque l'escadre française commandée par Vaudreuil s'empara du Sénégal en 1779 (*voy. VAUDREUIL*), resta dans cet établissement où il remplit les fonctions de garde-magasin. Revenu en France par congé, il en partit dans le mois de juin 1785, pour se rendre à son poste. Le 40 juillet suivant, le navire, entraîné par les courants, fut jeté à la côte d'Afrique un peu au-dessus du cap Blanc, et bientôt il fallut l'abandonner. Les Maures Labdesseba, qui rôdaient dans ces cantons inhospitaliers, ne tardèrent pas à paraître; ils dépouillèrent les naufragés, qui furent entassés dans une méchante hutte éloignée d'une lieue du rivage. Une troupe d'Ouadelins survint, saccagea tout et s'empara des captifs, qui furent ensuite repris par leurs premiers maîtres et conduits, après une marche fatigante de seize jours, au village de ces derniers, et accablés de mauvais traitements, surtout par les femmes; ils ne tardèrent pas à être dispersés. Brisson fut chargé de garder les brebis et les chèvres, et employé à toutes sortes de travaux; son maître le louait parfois à d'autres pour une ration de lait. On changeait souvent de campement pour trouver des pâturages. Vers la fin de l'année, un marchand juif passa, et lui fournit du papier, de l'encre, une plume, et l'infortuné put écrire une lettre adressée au consul français ou à tout autre chrétien demeurant à Souara; il exposait les malheurs des naufragés et indiquait le moyen le plus sûr de les délivrer. Brisson avait vu mourir misérablement ceux de ses camarades qu'il avait retrouvés, lorsque Sidi-Sellem, beau-frère de son maître, l'acheta, et le conduisit, avec le boulanger du navire, à Ouadnoun, où l'on entra dans le pays habité. On avait marché pendant soixante-six jours, quand la petite caravane atteignit Mogador, nommé Souara par les Maures. Brisson y trouva de généreux Français, MM. Duprat et Chabannes, qui l'accueillirent comme un frère. Il fut ensuite mené à Maroc et présenté à l'empereur, qui lui rendit formellement la liberté en le remettant, ainsi que d'autres Français, au consul M. Desrochers. Brisson vint s'embarquer à Mogador, et arriva, vers la fin de décembre 1786, à Cadix. Le 6 mai 1787, il quitta le Havre pour retourner au Sénégal. Après un séjour de dix-huit mois en Afrique, il revint en France occuper la place de commissaire des classes à Souillac dans le Quercy; il passa de là, en la même qualité, à St-Jean-de-Luz, et fut suspendu de ses fonctions en avril 1793, sur les dénonciations des sociétés populaires. Néanmoins les représentants du peuple en mission dans le département de la Gironde le chargèrent des approvisionnements des environs de Bordeaux. Il fut, en 1795, sous-commissaire de marine à Bayonne; il cessa de servir en 1798, et se retira dans sa patrie, où il mourut vers 1820. On a de lui : *Histoire du naufrage et de la captivité de M. de Brisson avec la description des déserts d'A-*

frique depuis le Sénégal jusqu'à Maroc, Genève et Paris, 1789, in-8°. Une carte de l'Afrique septentrionale dressée par la Borde (*voy. ce nom*), et sur laquelle la route de Brisson a été tracée, fait voir que ce voyageur fut conduit dans un canton éloigné de cent soixante-quinze lieues au sud-est du cap Blanc, et situé sous le treizième méridien à l'ouest de Paris. Ainsi il a été beaucoup plus avant dans l'intérieur du continent que la plupart des autres naufragés dont on connaît les tristes aventures. Il a tracé un tableau fidèle des Maures du Sahara, et plusieurs auteurs lui ont emprunté les détails qu'il a donnés sur ce peuple, dont il fait un portrait hideux; mais, en supposant qu'il ait quelquefois exagéré, on doit l'excuser en songeant aux maux affreux qu'il avait endurés chez ces barbares. Les renseignements qu'il donne sur les mœurs de ces nomades sont du plus grand intérêt. Son livre pourrait être écrit avec plus d'ordre et de méthode; malgré ce défaut, on le lit avec plaisir. L'auteur de cet article, qui a vu, au Havre, Brisson lorsqu'il retournait au Sénégal, lui entendit raconter ses malheurs; il l'engagea vivement à en publier la relation; lorsqu'elle parut, il y retrouva exactement le récit qui l'avait ému deux ans auparavant. Brisson, consulté au Sénégal par Sparrman et par Wadstroëm (*voy. ces noms*), sur le dessein qu'ils avaient formé d'aller de cet établissement à Maroc en traversant le Sahara, leur démontra que cela serait impossible; il les aboucha avec un Maure qui leur assura que lui-même n'oserait pas s'exposer aux dangers d'un tel voyage. E—s.

BRISSE (BARNABÉ), ingénieur, distingué surtout par ses travaux sur l'art de tracer et d'exécuter les canaux de navigation, naquit à Lyon, le 12 octobre 1777. Après avoir fait d'excellentes études au collège de Juilly, il entra à l'école des ponts et chaussées, où il se fit aussitôt remarquer par une facilité incroyable à résoudre, comme en se jouant, les problèmes de géométrie. Il était pourtant si jeune alors qu'à l'époque de la formation de l'école polytechnique, il avait à peine les seize ans exigés pour l'admission. Il y fut reçu des premiers, et devint bientôt l'un des élèves de prédilection de Monge. Sorti de cette école célèbre, il rentra dans celle des ponts et chaussées; et alors, à peine âgé de vingt ans, il composa, en commun avec son ami Dupuis de Torcy, comme lui encore élève, un mémoire sur l'art de projeter les canaux de navigation, où les anciens procédés de tracé, jusque-là excessivement longs, coûteux, incertains et pénibles, se trouvaient tout à coup remplacés par une méthode sûre, facile et directe, dont les simples cartes topographiques faisaient tous les frais. Ce travail si beau et si neuf attacha Brisson, par un attrait bien naturel, à cette partie importante de l'art de l'ingénieur. Il rechercha toutes les occasions d'appliquer les principes qu'il avait posés si jeune avec son ami; et leur emploi fréquent, toujours suivi du succès, distingua spécialement sa carrière. Il fut employé d'abord au canal du Rhône au Rhin (depuis nommé canal de Monsieur) et au canal de St-Quentin. Quoiqu'il ne

dirigeât qu'en second ces grands travaux, Brisson eut occasion d'y déployer les ressources d'un esprit inventif et fécond, qui sait surmonter des obstacles de tous les genres. C'est surtout dans le percement et la construction des deux galeries souterraines qui font partie du biez de partage du second canal, qu'il fit admirer la justesse et la sûreté de ses vues. Ainsi fut complètement justifiée l'adhésion donnée par la majorité du conseil des ponts et chaussées au plan ingénieux et hardi proposé dès le commencement du 18^e siècle par l'ingénieur militaire Devie, mais abandonné alors par le gouvernement comme impraticable et chimérique. La part de gloire et de confiance qui revint à Brisson, lorsque ce travail étonnant fut enfin exécuté, lui valut à l'âge de trente ans la place d'ingénieur en chef. Il fut envoyé par le gouvernement impérial dans le département de l'Escaut, où sept ans de suite il fut occupé sans relâche aux immenses travaux commandés, soit par l'intérêt du commerce qui veut sans cesse de nouvelles ou plus promptes voies de communication, soit par la nécessité de protéger le pays contre les inondations. Les événements de 1814, en enlevant à la France le département de l'Escaut, ramenèrent Brisson à Paris. Le directeur général, M. Pasquier, lui confia le service du département de la Marne. Plus tard, M. Beequey l'appela dans la capitale, et le chargea de l'étude du canal de Paris à Tours et à Nantes. Brisson devint ensuite professeur de construction à l'école des ponts et chaussées, puis inspecteur de cette école et secrétaire du conseil général d'administration des ponts et chaussées, enfin inspecteur divisionnaire. La dégradation progressive que les routes publiques subissent en France par l'impossibilité de faire face aux dépenses de leur entretien, et leur ruine inévitable, qui doit être la conséquence plus ou moins éloignée de cet état de choses, ayant excité la prévoyance de l'administration, et dirigé ses vues vers la construction des canaux, Brisson fut appelé à faire partie d'une commission spécialement instituée pour cet objet important d'intérêt public. Cette circonstance lui donna lieu de composer un grand travail sur la canalisation de la France, où, par la simple application des principes géométriques exposés dans le premier mémoire de sa jeunesse, il découvre toutes les directions des grands canaux possibles sur toute la surface du royaume, ainsi que leurs points de partage, leurs embranchements, leurs liaisons entre eux. Vers ce temps, une compagnie particulière lui demanda un projet de canal de Paris à Strasbourg. Il en fit le projet dans son cabinet sur les cartes géographiques d'après ces mêmes méthodes, forma le devis approximatif des dépenses qu'il nécessiterait, et n'alla qu'ensuite visiter la ligne déterminée pour en confirmer matériellement les détails. Il n'eut à y faire aucun changement. Or il avait été ainsi conduit directement à découvrir un tracé dont les avantages étaient à peine croyables ; car les deux fleuves qu'il fallait réunir, la Seine et le Rhin, étant séparés par trois vallées intermédiaires, celles de la Meuse, de la Moselle et de la

Sarre, il semblait qu'un nombre égal de points de partage des eaux était indispensable à établir pour franchir les quatre chaînes de hauteurs nécessairement existantes entre ces vallées. Brisson n'en eut que deux, l'un placé entre la Meuse et la Marne, l'autre entre le Rhin et la Sarre ; et même ce dernier était de 28 mètres plus bas que le point assigné particulièrement par Vauban, et après lui par tous les autres ingénieurs pour ces deux rivières seules, d'après la minutieuse étude des localités. Malheureusement Brisson n'eut que bien peu de temps à jouir de l'estime générale qu'on lui accordait dans son corps, et de la confiance publique qui s'attachait à lui. Ayant passé l'été de 1827 à visiter les canaux de la Loire dans le Nivernais et le Berri, il fut, par suite du froid et de l'humidité, subitement atteint d'une fièvre pernicieuse, dont les progrès effrayants par leur rapidité ne laissèrent pas un moment d'espérance à ceux qui l'accompagnaient. Il expira dans une auberge de Nevers, le 25 septembre 1828. Quelle que fût la considération dont jouissait Brisson, et dans le corps des ponts et chaussées et dans le public, son mérite était peut-être au-dessus de sa renommée. Aux qualités ordinaires de l'ingénieur il unissait une originalité de vues, une sûreté de méthodes, une fécondité de ressources qui commandaient l'admiration en même temps qu'elles excitaient la surprise des juges compétents. Son habileté comme professeur ne le cédait en rien à celle qu'il déployait dans le cabinet ou sur les travaux. Il entraînait avec les élèves dans des détails minutieux sur l'art de l'ingénieur ; et, joignant la fermeté à la bonté, il était éminemment propre à les guider de toutes manières ; aussi en était-il chéri et respecté. Il contribua beaucoup à l'organisation d'un mode régulier d'enseignement à l'école des ponts et chaussées, dont il était devenu sous-directeur. Membre du conseil des canaux, il y apportait toujours avec des vues neuves la connaissance parfaite de tout ce qui s'était exécuté. Secrétaire du conseil général d'administration, il soumettait à l'examen le plus impartial et le plus probe les projets de travaux présentés, quels qu'en fussent les auteurs, soit qu'ils fissent ou non partie de son corps ; et son appui, comme ses bons conseils, était toujours acquis au mérite qui se produisait. Après tout ce que nous venons de rapporter, on doit être curieux de savoir en quoi consiste cette méthode directe de découvrir les tracés des canaux dont Brisson fit un usage si heureux pendant sa trop courte carrière. Il est facile d'en exposer au moins l'idée principale. C'est une proposition aussi simple qu'évidente que, sur chaque partie de la surface terrestre, la configuration du sol détermine et nécessite les directions des cours d'eau. Brisson et Dupuis de Torcy dans leur travail se proposent le problème inverse : « les directions des cours d'eau étant données, en déduire « la configuration nécessaire du sol. » Et ils parviennent en effet à résoudre cet inverse de la manière la plus simple comme la plus rigoureuse : car, d'abord les grands cours d'eau déterminent sur la surface inconnue de longues lignes de pente qui

tracent le fond des plus grandes vallées, et marquent ainsi la direction générale des grandes chaînes de sommités qui les séparent. Les principaux affluents de ces grands cours d'eau marquent des vallées d'un ordre secondaire qui descendent des flancs de chaînes principales, et séparent ainsi d'autres chaînes plus basses, dérivant littéralement de celles-là. Les affluents de ces affluents indiquent d'autres vallées et d'autres chaînes d'un ordre inférieur qui sont pareillement latérales aux précédentes, dont elles dérivent; en continuant cette subdivision, on obtient d'autres vallées et d'autres chaînes plus détaillées encore, et l'ensemble de ces pentes de différents ordres, offrant comme autant de fils qu'on aurait étendus sur la surface, reproduisent évidemment sa forme quand ils sont géométriquement réunis et replacés dans leurs positions relatives; d'où l'on voit qu'alors la carte détaillée d'un pays, marquant la direction des cours d'eau naturels qui y existent, indique aussi les pentes existantes par lesquelles on pourrait y conduire les cours d'eau artificiels, qui sont les canaux. L'application de ces principes ne pouvait donc manquer d'être conforme à l'expérience, puisqu'ils ne font qu'exprimer généralement des relations de hauteurs et de pentes qui sont d'une nécessité géométrique; et que, dans chaque localité particulière où l'on veut les appliquer, on prend ces relations telles qu'elles existent naturellement sur les cartes topographiques où elles sont indiquées par les cours d'eau naturels. Aussi cette méthode n'a jamais failli. Aux applications heureuses que nous en avons citées, on peut ajouter encore celle que Brisson en fit lors du tracé du chemin de fer de St-Étienne à Lyon, pour découvrir le col le plus bas qui existe entre la vallée du Gier, qui coule vers le Rhône, et celle du Furens, qui coule vers la Loire, col dont la position était essentielle à connaître, quoique des considérations particulières à la construction du chemin de fer aient déterminé les exécutants à n'y point passer. Enfin, si l'on applique cette même méthode au canal construit en Amérique pour joindre la Chesapeake et l'Ohio en passant par-dessus la chaîne des Alléghany, on voit tout de suite que les ingénieurs auteurs du projet et les entrepreneurs qui l'ont exécuté auraient pu s'épargner beaucoup de travail et de dépense; car, au lieu d'avoir à effectuer le nivellement laborieux des deux versants opposés, et des seuils qui les séparent par plus de cent lieues carrés de surface, la méthode brissonnienne leur eût indiqué tout de suite sur les cartes géographiques le col le plus bas intermédiaire, tels qu'ils l'ont trouvé péniblement et à grands frais; de sorte que l'ingénieur aurait pu, sans sortir de son cabinet, déterminer la direction générale de la ligne que le projet devait suivre, en ne recourant aux nivellements que tout près de cette ligne, pour fixer définitivement les détails du tracé. Ce travail si important de Brisson et de Dupuis de Torey est imprimé dans le t. 7 du *Journal de l'école polytechnique* sous le titre d'*Essai sur l'art de projeter les canaux de navigation*. On a encore de Brisson : 1° *Notice sur les travaux exécutés dans le dé-*

partement de l'Escaut (dans le *Recueil lithographique de l'école des ponts et chaussées*). Sous l'humble titre de *notice*, c'est un traité complet de la matière. 2° *Rédaction de deux projets*: d'un canal de Bruges à l'Escaut; d'un port maritime de Breskem. 3° *Traité des ombres* (à la suite de la *Géométrie descriptive* de Monge). 4° *Observations sur divers travaux de construction*. (Recueil cité plus haut.) 5° Plusieurs mémoires d'analyse présentés à l'académie des sciences. Ils ont pour objet l'intégration des équations linéaires aux différences partielles (1), à coefficients constants. Leur but principal est de montrer que l'intégrale la plus générale de ces genres d'équations peut toujours être exprimée par la somme d'un nombre indéfini d'exponentielles ayant pour exposant les variables que l'équation renferme; et des bases ainsi que des coefficients constants, arbitraires, indépendants les uns des autres. Ce résultat, très-important pour les applications de l'analyse aux phénomènes physiques, fut contesté alors; il est aujourd'hui reconnu véritable par des démonstrations certaines. Mais peut-être devrait-on en rapporter plus généralement et plus souvent l'origine à celui qui l'a le premier annoncé.

B—T.

BRISSET (PIERRE), médecin, né à Fontenay-le-Comte, en 1478. Versé de bonne heure dans la connaissance des langues grecque et latine, il professa d'abord la philosophie dans l'université de Paris, et y fut reçu docteur en médecine en 1514. La doctrine arabe était alors universellement suivie dans les écoles. Brisset parut d'abord l'adopter; mais bientôt la connaissance des médecins grecs lui en fit sentir l'insuffisance; il revint à la philosophie d'Hippocrate, et fut un des premiers à substituer dans son enseignement l'explication des ouvrages de Galien à celle des œuvres de Rhazès et d'Avicenne, que l'on faisait partout. Il donna même au public un ouvrage de Galien, *de Arte curativa ad Glauconem*, d'après la version de Léonicenus, qu'il rectifia en plusieurs endroits. Il avait projeté de recueillir les textes grecs et les traductions latines des médecins grecs pour en faire disparaître les fautes qu'y avaient laissées les Arabes, leurs copistes infidèles. Il fit aussi des cours aux apothicaires, prenant pour texte de ses leçons l'ouvrage de Mesué sur la matière médicale; mais ce travail exigeant de lui des connaissances en botanique qui lui manquaient, il résolut de voyager pour les acquérir, et, en 1518, il partit de Paris pour le Portugal. Il se fixa à Evora, et y pratiqua la médecine. Une pleurésie, dont il traita avec succès le roi de Portugal, lui fournit l'occasion de revenir sur une question qu'il avait déjà agitée dans les écoles de Paris, et dans laquelle il avait prononcé contre l'opinion la plus universellement adoptée. Il s'agissait de savoir si, dans cette maladie, il fallait saigner du même côté que le mal, ou du côté opposé; tous les médecins suivaient la dernière méthode. Brisset la combattit, se prononça

(1) On trouve dans le t. 7 du *Journal de l'école Polytechnique* un mémoire de Brisson sur l'intégration des équations différentielles partielles, avec une addition (1808).

pour la première, qu'il appliqua avec succès au roi de Portugal. Denis, médecin de ce souverain, écrivit contre Brissot, et chercha à prouver que le roi n'aurait pas dû guérir. Brissot répondit à son adversaire; mais étant mort prématurément d'une dysenterie, en 1522, son apologie ne parut que trois ans après, sous ce titre : *Apologetica Disceptatio qua docetur per quæ loca sanguis mitti debeat in viscerum inflammationibus, præsertim in pleuritide*, Paris, 1525, in-4°; 1538, in-8°; Bâle, 1529; Paris, 1621, in-8°; 1650, in-8°, avec la vie de l'auteur et le traité de Moreau, *de sanguinis Missionc*. Cette dispute ne se termina pas avec la vie de celui qui l'avait élevée. Les médecins du Portugal se partagèrent; d'un côté, l'université de Salamanque consultée se déclara pour la pratique de Brissot; de l'autre, l'influence de Denis, premier médecin du roi, obtint un décret pour que tout pleurétique fût saigné du côté opposé à son mal. On supposa même la religion intéressée dans cette question. L'affaire fut portée à Charles-Quint, en 1529, qui probablement reconnut son incompetence, et la laissa indécise.

C. et A—N.

BRISOT (JEAN-PIERRE), l'un des hommes les plus remarquables pendant notre première révolution, et réputé chef de l'un des partis qui divisèrent la France, sous la dénomination de faction *brissotine*, naquit au village d'Ouarville, près de Chartres, le 14 janvier 1754. Son père, honnête pâtissier, fit donner à ses enfants l'éducation qu'il n'avait pas reçue lui-même. Jean-Pierre Brissot était le treizième de sa nombreuse lignée, et, pour le distinguer de ses frères, on l'appela de Warville, par un léger changement au nom du lieu de sa naissance. Après avoir fait ses études avec le poète Guillard et plusieurs jeunes gens, qui, comme lui, ont figuré dans la révolution, tels que Bouvet, Sergent, l'abbé Charles et Péthion, Brissot vint à Paris chez un procureur où se trouvait déjà Robespierre. La procédure avait pour lui peu d'attraits; il résolut de se faire auteur, en dépit de la volonté paternelle. Imbu dès lors des idées de réforme les plus avancées, il conçut le plan de sa *Théorie des lois criminelles*, et il en adressa la préface à Voltaire, qui lui répondit par une lettre encourageante. C'est alors qu'il se lia avec l'auteur des *Annales*, Linguet, qui ne lui épargna ni les conseils ni les services. Brissot, dans sa reconnaissance, se voua tout entier à son protecteur, qui le chargea de quelques articles pour le *Mercur*. Une intrigue lui enleva ce journal, et Brissot fut obligé d'aller rédiger le *Courrier de l'Europe*, feuille anglaise dont on publiait une traduction à Boulogne-sur-Mer. Il agrandit cette tâche en y ajoutant des réflexions inspirées par cet esprit d'indépendance qui caractérisait tous ses écrits; mais un censeur lui fut imposé, qui voulut réduire le travail de Brissot à une simple traduction, et celui-ci abandonna son journal. De retour à Paris, il entreprit avec courage un vaste plan d'études; en même temps qu'il s'occupait de chimie avec Fourcroy et le médecin Marat, qui devait obtenir depuis une si odieuse célébrité, Brissot se faisait recevoir avocat à Reims,

remportait deux prix à l'académie de Châlons, préparait son *Traité de la vérité*, publiait sa *Théorie*, puis sa *Bibliothèque des lois criminelles*. Cette collection intéressante, commencée à Paris, finie à Londres, et imprimée à Neuchâtel, lui valut les suffrages de tous les hommes qui cherchaient à réformer la barbarie de nos vieilles lois pénales. « Vous avez réalisé l'un de mes vœux les plus anciens, écrivait à Brissot l'avocat général Servan, « la réunion de tous les ouvrages qui ont traité des « lois criminelles. Crions, monsieur, crions tout un « siècle! Peut-être, à la fin, un roi dira : Je crois « qu'ils me parlent; peut-être il réformera. » Les ouvrages de Brissot ne l'avaient enrichi que de renommée. Sans aucun avoir et déjà marié, car il avait trouvé à Boulogne une femme qui fit le bonheur de sa vie, il imagina d'aller établir à Londres une espèce de lycée ou muséum, qui devait servir de point de réunion à tous les savants de l'Europe. Ce projet fut approuvé par plusieurs personnes puissantes, entre autres par d'Alembert, qui chercha à y intéresser ses amis. Brissot partit donc pour l'Angleterre; le peu de succès de son entreprise lui fit bientôt quitter le pays, après y avoir publié le *Journal du lycée de Londres*, qui renferme sur la littérature anglaise des notices intéressantes. Quelques jours après son retour en France, il fut arrêté, et mis à la Bastille comme auteur d'un pamphlet dirigé contre la reine, écrit par le marquis de Pelleport. Après quatre mois de détention, il fut rendu à la liberté par le crédit du duc d'Orléans, que madame de Genlis avait intéressé en sa faveur. Sa femme était lectrice de mademoiselle d'Orléans (aujourd'hui madame Adélaïde, sœur du roi). Au sortir de la Bastille, Brissot alla demeurer chez Clavière, avec lequel il s'était lié pendant les voyages qu'il avait fait à Neuchâtel, en Suisse, pour l'impression de ses premiers ouvrages. Tous deux composèrent ensemble sur les finances des écrits qui parurent sous le nom de Mirabeau. Mirabeau vivait alors avec eux dans une grande intimité, et se préparait comme eux aux grands combats de la révolution. Cependant le marquis Ducrest, frère de madame de Genlis, qui était à la tête des finances du duc d'Orléans, songeait à s'entourer d'écrivains et de publicistes dont les conseils et les écrits pussent servir les projets d'opposition que les entours de ce prince, plus encore que le prince lui-même, tout entier livré à ses plaisirs, voulaient faire au gouvernement royal. Brissot accepta une place dans la chancellerie du duc d'Orléans. A la suite d'un complot qui éclata dans le parlement, et qui avait été concerté à la chancellerie, le duc d'Orléans fut exilé, et une lettre de cachet envoya de nouveau Brissot à la Bastille. Prévenu à temps, il se réfugia en Angleterre. A Londres, il fut présenté à la société de l'abolition de la traite des noirs. A son retour à Paris, il forma une association semblable, sous le nom de *société des amis des noirs* (février 1788). Parmi les membres signataires du procès-verbal de la première séance, on remarque, avec Clavière, Mirabeau et Brissot, véritables fondateurs de cette société, les noms des

Lafayette, des Bergasse, des la Rochefoucauld, des Lacépède, des Volney, des Tracy, des Lavoisier, des Pastoret, des Péthion, des Sieyès, et ce fut plus tard que l'abbé Grégoire vint grossir le nombre des membres les plus actifs de cette association, qui a eu une si grande influence sur l'émancipation de tant de colonies. Brissot se chargea, au mois d'avril de cette même année 1788, d'aller étudier aux États-Unis les moyens d'émanciper les populations que l'on voulait rendre libres. Brissot fut toujours l'un des hommes les plus agissants de cette association. Il ne cessa d'attaquer les propriétaires dans les colonies, et de plaider la cause de leurs esclaves, soit dans ses actes, soit comme député à la législative et à la convention, et on peut le regarder comme un des hommes publics dont l'indiscrète philanthropie contribua le plus à l'insurrection des nègres, et par conséquent à la ruine de St-Domingue. (*Voy. GOUV D'ARCY, le marquis DE.*) Les cris précurseurs de la révolution s'étaient fait entendre, il accourut à Paris, déterminé à jouer un rôle dans les troubles près d'éclater. Brissot avait pour prendre ce parti le besoin d'améliorer son existence, le désir de se faire une réputation, et ces idées d'indépendance qu'il avait prises à Londres et à Philadelphie. Il débuta, en 1789, par quelques pamphlets, et surtout par un journal intitulé *le Patriote français*, dans lequel il prit, pendant deux ans, l'initiative de toutes les innovations. Il ne lui avait manqué que quelques voix pour être député suppléant aux états généraux avec ses amis Sieyès et Péthion ; mais, bien qu'il ne fût pas de cette assemblée, elle l'appela comme publiciste dans son comité de constitution. Il jouissait alors d'une grande popularité. On a dit que, dans la soirée du 14 juillet 1789, les vainqueurs de la Bastille déposèrent entre ses mains les clefs de cette forteresse, à la chute de laquelle il venait d'assister. Il fit partie de la représentation communale formée dans la capitale peu de jours après cette journée. Son enthousiasme, son inquiétude sur le sort de la liberté, ses continuelles dénonciations contre tous ceux qu'on en supposait les ennemis, et ses découvertes journalières de complots et de conspirations aristocratiques le firent nommer par ses collègues membre du comité des recherches de la ville, établissement qui servit de type à tous ceux qui se formèrent successivement sous une dénomination pareille, ou avec le titre de comités de surveillance, de sûreté générale, de salut public et autres. Il fut président de ce comité, et se fit, dans cette position, des partisans infidèles et de dangereux ennemis. Un écrivain français nommé Morande, qui avait connu Brissot en Angleterre, vint publier à Paris, en 1791, un petit pamphlet périodique intitulé *l'Argus*, où il ne cessait de le harceler, en rapportant mille circonstances vraies ou fausses de sa conduite à Londres ; il le présentait sous les plus odieuses couleurs, et finit par l'accuser de vol. Pour accrédi ter ses calomnies, Morande substitua dans son pamphlet le mot *brissoter* à celui de *voler*, et le répéta si souvent, qu'il finit par y accoutumer la multitude. Lors de la fuite du roi, en 1791, Brissot rédigea, de con-

V.

cert avec le chevalier de Lacroix (*voy. LACLOS*), la pétition appelée *du champ de Mars*, dans laquelle on demandait la déchéance du roi, et qui fut le signal d'une insurrection violente (*voy. BAILLY*), que la garde nationale ne comprima qu'avec peine. Cet événement le brouilla avec Lafayette, dont il avait été jusqu'alors un des plus zélés partisans. A cette époque, le parti républicain, dont il fut un des premiers apôtres, commença à se déclarer et à prendre quelque consistance. Ce que la cour redoutait le plus était de voir arriver les républicains à la nouvelle assemblée nationale, qui allait succéder à la constituante ; elle fit faire, principalement pour dépopulariser Brissot, *le Chant du Coq*, journal qu'on affichait au coin des rues, et dont Esmeinard était le principal rédacteur. Cette singulière feuille, quoique rédigée avec beaucoup d'art, produisit un effet contraire à celui qu'on avait en vue : elle fixa sur Brissot les yeux des électeurs démocrates, qui vraisemblablement n'y eussent pas pensé, et l'assemblée électorale de Paris le nomma député à la législature, précisément parce que la cour ne le voulait pas ; mais la lutte électorale ne laissa pas d'être vive, et son nom ne sortit vainqueur de l'urne qu'après onze ballottages. Brissot, devenu législateur, fut un des plus implacables ennemis du roi. L'assemblée, présumant que ses voyages en Angleterre et en Amérique avaient fait de lui un habile politique, le nomma membre du comité diplomatique qu'elle établit dans son sein. Brissot en fut le plus habituel rapporteur, et ne cessa d'invoquer la guerre contre toutes les puissances de l'Europe. Pour arriver à cette guerre, que, d'après son propre aveu, il regardait comme un des moyens les plus sûrs de détrôner Louis XVI, il fallait déplacer les ministres qui voulaient maintenir la paix ; il les attaqua tous, mais en s'attachant particulièrement à Delessart, qui avait le département des affaires étrangères, et il vint à bout, à force de dénonciations, de le faire décréter d'accusation. Il le fit remplacer par le général Dumouriez, sous lequel la guerre fut effectivement déclarée à l'empereur d'Allemagne, le 20 avril 1792. Au surplus la guerre était résolue hors de France et déjà même presque commencée, et Brissot pensait qu'il convenait de la déclarer plutôt que de la subir. La disgrâce de Delessart, si funeste à Louis XVI, fut le terme de la grande influence de Brissot sur les affaires politiques. Robespierre, alors accusateur public près le tribunal de la Seine, et avec lequel il avait paru jusqu'alors intimement lié, se déclara tout à coup son adversaire, et le dénonça au club des jacobins comme traître à la patrie et ennemi du peuple, pour l'avoir précipité dans une guerre dont il supporterait les charges et éprouverait tous les malheurs. Depuis ce moment Robespierre poursuivit Brissot jusqu'à sa mort sans relâche ; tous ses amis suivirent l'impulsion de leur chef. Camille Desmoulins répéta les imputations de Morande dans les journaux populaires et dans les pamphlets qu'il lançait chaque jour dans le public, et aigrit la populace et les groupes contre lui. Effrayé de l'orage qu'il voyait s'élever, Brissot, de

concert avec les autres chefs de son parti, voulut un moment se rapprocher des constitutionnels et du roi, et on le vit avec étonnement publier, dans son journal et dans ses discours à l'Assemblée, des principes que les constitutionnels n'eussent pas désavoués ; mais ses tentatives n'ayant pas réussi, il reprit brusquement ses premières opinions, et ne cessa de dénoncer aux vengeances populaires tous ceux qu'il savait être attachés au roi. Cependant Brissot n'eut point directement part à la révolution du 10 août, quoique, le 9 juillet précédent, dans un discours véhément contre le roi de Prusse et contre Louis XVI, il eût dit que *frapper les Tuileries c'était frapper le mal dans sa racine* : elle fut combinée et dirigée par Danton et par le parti qu'on supposait être celui du duc d'Orléans. Ainsi ce ne furent point les républicains qui créèrent la république ; ceux qui feignirent d'instituer en France ce mode de gouvernement voulaient réaliser pour leur compte le système d'un publiciste qui prétendait que les Français ne pouvaient retourner à la monarchie qu'en traversant la république. Brissot fut député à la convention nationale par le département d'Eure-et-Loir ; il y combattit sans cesse l'anarchie. Il flétrit de toute son indignation les septembriseurs, et s'éleva avec tant d'énergie contre la condamnation à mort du roi, qu'il regardait comme impolitique, qu'en entendant son arrêt, Louis XVI s'écria : « Je croyais que M. Brissot m'avait sauvé ! » Cependant, convaincu de l'inutilité de ses efforts, il avait eu la coupable faiblesse de voter la mort, mais avec la condition expresse que le jugement ne serait exécuté qu'après avoir été ratifié par le peuple. Ce vote ne servit qu'à exaspérer les montagnards, sans sauver le roi, ni même retarder son supplice. Cependant Robespierre continuait à montrer contre Brissot le même acharnement, sûr qu'en le perdant il ruinerait la faction dont on l'avait fait le chef. On rappela son enthousiasme pour les constitutions américaines ; on accusa ses partisans de vouloir établir un gouvernement fédératif, et ils furent dénoncés, persécutés, proscrits, sous la dénomination de *fédéralistes*. Ce fut le capucin Chabot, l'un des séides de Robespierre, qui fit sonner le plus haut cette dénonciation ; de là le serment de l'Assemblée de maintenir l'unité et l'indivisibilité de la république, qu'on a vu inscrit sur les murs de tous les bâtiments et de tous les monuments publics. L'accusation de fédéralisme et de conspiration contre l'unité et l'indivisibilité de la république fit le plus grand effet sur le peuple ; à l'aide de ces inventions, on sacrifia autant de victimes que sur l'imputation d'aristocratie. Ce fut cependant Brissot qui, en qualité de rapporteur du comité diplomatique, fit déclarer la guerre à l'Angleterre et à la Hollande, le 1^{er} février 1795. On peut regarder cette déclaration, qui fait époque dans l'histoire de notre révolution, comme le dernier de ses travaux politiques. Comprenant tout ce que la France républicaine devait montrer d'audace devant l'Europe monarchique, il n'était pas assez inhabile pour croire qu'on la laisserait paisible-

ment organiser ses forces et fomenter parmi les peuples la propagande révolutionnaire. Depuis, il ne fut plus occupé qu'à se défendre contre ses nombreux ennemis. Proscrit lors de la révolution du 31 mai 1793, il fut arrêté à Moulins, lorsqu'il essayait de passer en Suisse, envoyé à Paris, et décapité le 31 octobre 1793, à l'âge de 39 ans. Bien que l'un des personnages les plus persécutés et les plus persécuteurs que la révolution ait fait connaître, il n'était cependant pas un méchant homme. Malgré ses déclamations et la violence de ses écrits, Brissot était dans son intérieur d'un commerce doux et facile. C'est aussi fort mal à propos qu'on a attaqué sa probité : il aurait pu sans doute faire sa fortune, et toujours il en négli-gea l'occasion. Sans avoir été dissipateur, il laissa sa femme et ses enfants dans le besoin. Enfin, celui qui, à en croire ses ennemis, avait reçu des millions de l'Angleterre, ne laissa pas à sa veuve de quoi faire imprimer sa noble et éloquente défense devant le tribunal révolutionnaire. L'un des rédacteurs de cet article a vu Brissot dans sa prison, à Paris, quelques jours avant sa mort (1). Quoique certain de son sort, il ne montra point de faiblesse ; seulement il semblait déplorer sa conduite passée, et s'attendrissait sur sa femme et sur ses enfants. Il était d'une constitution faible, d'une taille au-dessous de la moyenne, un peu contrefait ; il avait la figure pâle, l'air triste, et affectait dans son habillement une extrême simplicité : il fut un des premiers qui, pour ressembler aux quakers, adoptèrent la coiffure sans poudre, devenue ensuite celle des élégants. A tout prendre, Brissot resta toujours en arrière de sa réputation. Cette réputation était telle, que les premières paroles de Gustave III, à l'instant de son assassinat, furent : « Je voudrais bien savoir ce que « dira Brissot. » Brissot était un écrivain médiocre, un dissertateur monotone et verbeux. Les meilleurs articles de son journal n'étaient pas de lui, mais d'un jeune homme nommé Girey Dupré, qui lui servait de secrétaire, et qu'on voyait partout prônant les principes, les vertus et les talents de son patron ; il partagea son sort, et fut décapité peu de temps après lui. Brissot a publié un grand nombre d'ouvrages (2) : 1^o *Testament politique de l'Angleterre*, Philadelphie, 1779-1780, in-12. 2^o *Recherches sur le droit de propriété et sur le vol considéré dans la nature*, pour servir de 1^{er} chapitre à la *Théorie des lois de M. Linguet*, par un jeune philosophe, Chartres, 1780, in-12, tiré à un petit nombre d'exemplaires, mais réimprimé dans la *Bibliothèque philosophique du législateur*, t. 6. L'abbé Morellet a réfuté cet ouvrage. (Voy. t. 5 de ses *Mélanges littéraires*.) 3^o *Théorie des lois criminelles*, Paris, 1781, 4 vol. in-8^o. 4^o *Les Moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France sans nuire à la sûreté publique*, ou *Discours couronnés par l'académie de Châlons-sur-Marne en 1780*, Châlons, 1781, in-8^o.

(1) Beaulieu.

(2) La partie bibliographique qui suit était tout entière de M. Villenave dans la première édition ; elle a été complétée dans celle-ci.

Un de ces discours est de J.-P. Brissot, l'autre de Bernardi; le premier fut réimprimé sous ce titre : *le Sang innocent vengé, ou Discours sur la réparation due aux accusés innocents*, couronné, Berlin et Paris, 1782, in-8°. 5° *Un Indépendant de l'ordre des avocats, sur la décadence du barreau en France*, Berlin, 1781, in-8°, réimprimé dans la *Bibliothèque philosophique du législateur* par le même. 6° *De la Vérité, ou Méditations sur les moyens de parvenir à la vérité dans toutes les connaissances humaines*, Neuchâtel et Paris, 1782, grand in-8°. Il est à remarquer que, dans ce livre, la définition même de la vérité est fautive, l'auteur l'établissant conforme au témoignage des sens. 7° *Le Philadelphien à Genève*, 1783, in-8° : c'est une critique du gouvernement de cette dernière ville. 8° *Bibliothèque philosophique du législateur, du politique et du jurisconsulte*, Berlin et Paris, 1782-1786, 40 vol. in-8°. 9° *Tableau de la situation actuelle des Anglais dans les Indes orientales, et Tableau de l'Inde en général*, Paris, 1784-1785, in-8°. 10° *Journal du Lycée de Londres, ou Tableau de l'état présent des sciences et des arts en Angleterre*, in-8°. Le premier cahier de ce journal parut à Londres en janvier 1784; l'auteur en publiait un numéro de quatre feuilles par mois. 11° *Un Défenseur du peuple à l'empereur Joseph II, sur son règlement concernant l'émigration, ses diverses réformes, etc.*, Dublin, 1783, in-12 (1). 12° *Examen critique des voyages dans l'Amérique septentrionale*, de Chastellux, 1786, in-8°. 13° *Voyages en Europe, en Asie et en Afrique*, traduits de l'anglais de Makintosh, avec des notes, 1786 et 1791, 2 vol. in-8°. 14° *Dénonciation au public d'un nouveau projet d'agiotage, ou Lettres à M. le comte de S.*, Londres (Paris), 1786, in-8°. 15° *Lettres philosophiques et politiques sur l'histoire d'Angleterre*, 1786 et 1790, 2 vol. in-8°. Ce sont les fameuses lettres attribuées à lord Lyttleton, traduites par madame Brissot, avec des notes de son mari (2). 16° *De la France et des États-Unis, ou de l'Importance de la révolution de l'Amérique pour le bonheur de la France, etc.*, Londres et Paris, 1787, in-8°; traduit en anglais en 1788. Clavière a travaillé à cet ouvrage. 17° *Le Moniteur*, attribué à Brissot, Clavière et Condorcet : il parut secrètement en 1788, in-8° de 50 p. 18° *Point de banqueroute, ou Lettres à un créancier de l'Etat*, Londres et Paris (Chartres), 1787, 2 parties, in-8°. 19° *Administrations provinciales*, mémoire présenté au roi par Turgot, suivi des *Observations d'un républicain*, 1788, in-8°. Les *Observations* sont de Bris-

so; plusieurs exemplaires de ce livre ont pour titre : *OEuvres posthumes de Turgot*. 20° *Discours sur la rareté du numéraire et sur les moyens d'y remédier*, 1790, in-8°. 21° *Lettres à M. Barnave sur ses rapports concernant les colonies, sur les décrets qui les ont suivis, leurs conséquences fatales; sur la conduite dans le cours de la révolution, sur le caractère des vrais démocrates, sur les bases de la constitution, les obstacles qui s'opposent à son achèvement, la nécessité de la déterminer promptement, etc.* Cette lettre fut suivie de *Réflexions sur le nouveau décret rendu pour la Martinique et les colonies*, 1790, in-8°. 22° *Lettre à M. le chevalier de Pange, sur la brochure intitulée : Réflexions sur la délation et sur le comité de recherches*, Paris, 1790, in-8°. 23° *Mémoire sur les noirs de l'Amérique septentrionale*, lu à la société des Amis des noirs, 1790, in-8°. 24° *Précis pour J.-P. Brissot contre M. Bexon, se disant représentant de la municipalité de Remiremont*, 1790, in-8°. 25° *Rapport dans l'affaire de MM. Hozier et Petit-Jean*, lu au comité des recherches de l'assemblée nationale, le 29 juillet 1790, in-8°. 26° *Discours sur les conventions nationales*, prononcé à la séance des amis de la constitution, le 8 août 1796, in-8°. 27° *Réplique de J.-P. Brissot à Stanislas Clermont, concernant ses nouvelles observations sur les comités des recherches, sur les causes des troubles, etc.*, 1791. 28° *Réplique à François Théveneau Morand*, 1791, in-8°. 29° *Réponse aux libelles qui ont attaqué et attaquent la vie privée de Brissot*, 1791, in-8°. 30° *Nouveau Voyage dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale (fait en 1788)*, Paris, 1791, 5 vol. in-8°. Ce voyage a été traduit en anglais, en allemand et en hollandais; la vie de Brissot est à la tête du 1^{er} volume : cette vie, traduite séparément en anglais, a été publiée en 1794, in-8°. 31° *Discours sur le procès de Louis XVI*, 1792, in-8°. 32° *A tous les républicains de France sur la société des jacobins de Paris*, octobre 1792, in-8°. 33° *Rapport sur les dispositions du gouvernement anglais envers la France, et des mesures à prendre dans la convention*, 42 janvier 1793, in-8°. 34° *A ses Commettants sur la situation de la convention nationale, sur l'influence des anarchistes et les maux qu'elle a causés; sur la nécessité d'anéantir cette influence pour sauver la république*, 1793, in-8°. On a attribué à Brissot, comme premières et singulières productions de sa plume, la *Théorie du vol* et l'*Apologie du vol*. On lui a attribué également un ouvrage intitulé : *Lettres philosophiques sur St. Paul, sur sa doctrine, etc.*; sur plusieurs points de la religion chrétienne considérée politiquement, traduit de l'anglais par le philosophe de Ferney, et trouvées dans le portefeuille de M. V., son ancien secrétaire, Neuchâtel, 1783, in-8°. Il entreprit, après la *Correspondance universelle sur ce qui intéresse le bonheur de l'homme et de la société*, Londres et Neuchâtel, 1783, un autre ouvrage périodique intitulé le *Patriote français*. Plus tard, il a eu part au *Courrier de l'Europe*, et à la *Chronique du mois*, que rédigeait avec lui Condorcet, Clavière, Kersaint, Lanthenas, etc. Nous ne nous

(1) « C'est, dit Grimm dans sa *Correspondance*, une déclamation aussi respectueuse qu'elle est franche et hardie, et l'on ne peut en blâmer l'intention, puisqu'il s'agit de la défense des droits de l'homme et de sa liberté : mais elle n'apprend rien de neuf. » — Brissot a encore publié en 1787 une *Lettre à l'empereur sur l'atrocité des supplices qu'il a substitués comme adoucissement à la peine de mort*, broch. in-8°, avec cette épigraphe : « Il faut chercher dans la punition non ce qui tourmente le plus le coupable, mais ce qui peut le rendre meilleur. » D—R—R.

(2) Née à Boulogne sur mer le 18 décembre 1759, morte à Paris en janvier 1818, madame Brissot de Warville, dont le nom était Félicité Dupont, a traduit en outre : *Manuel de tous les âges*, par Dodsley, ainsi qu'un *Nouveau Précis de l'histoire d'Angleterre*.

flattions pas d'avoir rapporté, sans en omettre quelques-unes, les titres des nombreuses brochures, discours ou pamphlets qu'il publia en faveur des noirs, du comité des recherches, des sociétés populaires, de la république, de la liberté de la presse; contre le pape, le roi, les émigrés, etc.; la plus considérable de ces brochures est celle qui a pour titre : *Plan de conduite pour les députés du peuple aux états généraux de 1789* (Paris), 1789, in-8°. L'ouvrage intitulé : *Rome jugée, l'Autorité législative du pape anéantie*, etc., Paris, 1791, in-8°, avait déjà paru en 1785, sous le titre de : *l'Autorité législative de Rome anéantie*, etc., Paris, in-8°. La *Vie privée et politique de Brissot*, Paris, an 2, in-8°, est un libelle où l'on ne trouve que des faits altérés, des calomnies et des injures (1). B—U et D—R—R.

BRISTOW (RICHARD), théologien catholique, né à Worcester, en 1558, fit ses études à Oxford, et devint membre du collège de Christ. Le célèbre Campian et lui passaient pour les deux sujets les plus distingués de l'université, ce qui les fit choisir pour disputer ensemble devant la reine Elisabeth. Il s'en acquitta avec un applaudissement général, le 3 septembre 1556. Quelques années après, il laissa percer son penchant pour la religion catholique dans une dispute publique avec le docteur Humphrey, sur lequel il eut une supériorité marquée. Son attachement à l'ancienne religion l'obligea de se retirer, en 1569, à Louvain, où il prit le bonnet de docteur, eut divers emplois dans le collège anglais de cette ville, et fut en quelque sorte le bras droit du docteur Alan. Attaqué de la consommation, et n'ayant pu rétablir sa santé par les eaux de Spa, il allait respirer l'air natal, lorsqu'il mourut, en 1581, à dix milles de Londres. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° *Motifs du docteur Bristow* (Anti-heretical Motive), Anvers, 1574, in-8°; traduits de l'anglais en latin par le docteur Worthington, Arras et Douai, 1608, in-4°. 2° *Réplique à Guill. Fulk* (en anglais), pour la défense du docteur Alan, et de son traité du *Purgatoire*, Louvain, 1580, in-4°. 3° *Cinquante Questions proposées par les catholiques aux hérétiques* (en anglais), Londres, 1592, in-4°. 4° *Veritates aureæ S. R. Ecclesiæ*, etc., 1616. 5° *Tabula in Summam theologicam S. Thomæ*, 1570. 6° *Apologie du docteur Alan et de l'auteur lui-même*. T—D.

BRITANNICUS (CLAUDIUS TIBERICUS), fils de l'empereur Claude et de Messaline, naquit l'an de Rome 794, et de J.-C. 42. L'heureuse expédition de son père en Bretagne lui fit donner par le sénat le nom de *Britannicus*. Jusqu'à cette époque, aucun empereur n'avait vu naître un fils pendant son règne. C'était un heureux événement; mais Claude n'ordonna ni fêtes, ni réjouissances publiques, et, sept ans après, il adopta L. Domitius, fils d'Agrippine, connu depuis sous le nom de Néron. Agrippine, seconde femme de Claude, affectait de témoigner beaucoup de tendresse pour l'héritier de l'em-

pire; mais elle cherchait déjà à l'exclure de l'empire du monde. Elle commença par lui retirer ses esclaves et ses affranchis les plus fidèles, et voulut qu'en comparant la solitude du jeune prince avec la cour brillante de Néron, les Romains s'accoutumassent de bonne heure à reconnaître celui qu'elle leur destinait pour maître. Cependant Claude aimait son fils; il le prenait entre ses bras; il le présentait au peuple dans les spectacles, aux soldats en les haranguant; il mêlait sa voix aux acclamations qui s'élevaient en faveur d'un enfant qui devait être sitôt rejeté du trône et de la vie. Il portait encore la robe des enfants, et Néron était montré au peuple revêtu de la robe virile, et déclaré prince de la jeunesse. Un jour, Britannicus affecta de saluer Néron du nom de Domitius. Agrippine se plaignit à Claude qu'on méprisait son adoption, qu'on abrogeait, au sein même de sa cour, les honneurs que le sénat et le peuple avaient accordés à Néron. Elle demanda qu'on punit les conseillers perfides de Britannicus, qui cherchaient à exciter entre les deux frères une haine qu'on verrait éclater un jour pour le malheur de la république; et Claude exila ou fit mettre à mort les gouverneurs du jeune prince et ses officiers les plus irréprochables. Agrippine choisit elle-même ceux qui devaient les remplacer. Cependant Claude parut se repentir de l'adoption de Néron. Il donnait souvent à son fils des marques de tendresse; il le voyait croître avec joie, et, quoiqu'il n'eût encore que treize ans, il parlait de lui donner la robe virile, afin, disait-il, que Rome eût un vrai César. Agrippine s' alarma, Claude mourut empoisonné, et Néron s'assit au trône des Césars. Mais la mésintelligence ne tarda pas à éclater entre le fils et la mère; et bientôt Agrippine se vit réduite à menacer Néron de rétablir Britannicus dans ses droits. Britannicus était près de finir sa quatorzième année; on célébrait les Saturnales. Dans une orgie, Néron, fait, par le sort, roi du festin, ordonna à Britannicus de se lever et de chanter. Il pensait que ce prince timide, peu accoutumé à parler, même devant un petit nombre de personnes graves et modestes, deviendrait facilement la risée des convives échauffés par le vin. Le jeune Britannicus chanta, et dans ses vers il peignit son malheur. Ses chants excitèrent une compassion d'autant plus vive, que la nuit et la débauche bannissaient de l'assemblée la crainte et la dissimulation. Cet intérêt et cette pitié furent l'arrêt de mort de Britannicus. Julius Pollion, tribun d'une cohorte prétorienne, avait en sa garde une empoisonneuse nommée Locusta; Néron le chargea de préparer et d'apporter le poison, qui fut servi au jeune prince par ses gouverneurs mêmes; mais il ne produisit pas l'effet soudain que l'empereur en avait attendu. Le tribun fut menacé de la mort, et le fils d'Agrippine voulut lui-même voir préparer un poison plus actif dans son appartement. Britannicus était assis à table en face de Néron; le poison, versé dans sa coupe, lui fit perdre sur-le-champ la respiration et la voix. Les jeunes seigneurs qui mangeaient avec lui s'enfuirent aussitôt, emportés par la crainte et par l'indiscrétion de leur âge; mais les courtisans,

(1) M. de Montrol a publié les *Mémoires de Brissot*, Paris, 1829-32, 4 vol. in-8°. On peut encore consulter les *Mémoires de madame Roland*. D—R—R.

plus politiques et plus corrompus, demeurèrent immobiles et les yeux attachés sur Néron. Ce prince, couché sur son lit, tranquille en cet affreux moment, donna ordre qu'on emportât Britannicus, en disant que cette défaillance était l'effet ordinaire de l'épilepsie dont il avait été attaqué dès son enfance, et les convives reprirent ou affectèrent de reprendre leur joie accoutumée. La même nuit fut témoin de la mort et des funérailles de Britannicus. Son corps fut brûlé et inhumé sans pompe dans le champ de Mars, au milieu d'un grand orage, que le peuple regarda comme annonçant la vengeance des dieux. On dit que Néron avait fait peindre de blanc le visage de sa victime, déjà noirci par le poison, et qu'une pluie violente, effaçant cette couleur artificielle, révéla, à la lueur des éclairs, le crime confié aux ombres de la nuit. Néron ne permit pas à la sœur du jeune prince de lui donner les derniers embrassements. Il excusa lui-même, par un édit, la précipitation du convoi sur un usage suivi chez les anciens, de ne point exposer aux yeux du peuple le corps de ceux que la mort enlevait à la fleur de l'âge ; il avait voulu, disait-il, épargner aux Romains la douleur où les aurait plongés une grande cérémonie funèbre. Ainsi s'éteignit, l'an 808 de Rome, et 53 de J.-C., l'illustre maison Claudia, qui avait donné trois empereurs au monde, et dans laquelle, depuis son origine, qui remontait à la fondation de Rome, il n'y eut d'autre adoption que celle de Néron. Titus, fils de Vespasien, avait été élevé avec Britannicus, et il aimait beaucoup ce jeune prince. On dit que, dans le repas qui termina sa vie, Titus, assis à côté de lui, prit une partie de la coupe empoisonnée, et que ses jours furent longtemps en danger. Lorsqu'il fut parvenu à l'empire, il se souvint de l'ami de son enfance. Il fit faire deux statues de Britannicus ; l'une d'or, qu'il plaça dans son palais ; l'autre d'ivoire, qu'on portait, avec les images des dieux et des grands hommes, dans la solennité des jeux et des fêtes du cirque. Quelques historiens prétendent que Britannicus avait la faiblesse d'esprit et de caractère de Claude son père, que Néron le corrompit et abusa de sa jeunesse, et que ce fut Agrippine qui conseilla sa mort. On a des médailles de Britannicus, avec son portrait. Racine a immortalisé le nom de ce jeune prince par une de ses plus belles tragédies. V—VE.

BRITANNICUS (JEAN), savant humaniste du 15^e siècle, naquit à Palazzolo, bourg d'Italie, dans le Bressan. Il prit le nom de *Britannicus* parce que sa famille était originaire de la Grande-Bretagne. Il acquit une connaissance profonde de la langue latine, et professa pendant longtemps, avec distinction, à Brescia où il mourut en 1510. Il a publié des commentaires estimés sur des auteurs classiques, sur Perse (Venise, 1491, in-fol. ; Paris, 1507, in-4°) ; sur Térence ; sur Stace ; sur Ovide et sur Juvénal. Ce dernier a été réimprimé à Paris, 1615, in-4°. On a encore de lui des opusculs, des lettres, et un panégyrique de Barthélemy Caiétan. C.T—Y.

BRITIUS (FRANÇOIS), capucin de Rennes, dont le nom français était probablement BRICE ou LE BRIS, après avoir consacré sa jeunesse aux pénibles

travaux des missions dans le Levant, fut rappelé à Rome, où la congrégation de la propagande l'employa à la traduction en arabe de plusieurs grands ouvrages : le premier fruit de ses travaux en ce genre est la traduction de l'abrégé des *Annales ecclésiastiques* de Baronius, et de leur continuation (par Sponde) jusqu'à l'an 1646, Rome, 1655-53 et 71, 5 vol. in-4°. Il a aussi beaucoup travaillé à la version arabe de la Bible qui fut publiée par Nazari, en 5 volumes in-fol., Rome, 1674, avec le texte de la Vulgate en regard. Ces deux ouvrages sont fort rares, la plupart des exemplaires ayant été envoyés au Levant. C. M. P.

BRITO ou BRITTO (BERNARD DE), historien portugais, naquit à Almêida, le 20 août 1569. Dès qu'il eut atteint l'âge de faire des vœux monastiques, il prit l'habit de l'ordre de Cîteaux, dans le monastère d'Alcobaça. Habile dans les langues hébraïque et grecque, il se perfectionna dans celles de France et d'Italie. Il exerçait avec succès le ministère de la parole évangélique, lorsqu'il conçut le projet d'illustrer sa patrie, en écrivant, d'après les chartes et les monuments, l'histoire générale de l'antique Lusitanie et du royaume de Portugal. Cette grande entreprise avait déjà été tentée, et ensuite abandonnée, par André de Resend. Le Portugal n'avait donc point d'histoire nationale, lorsque Brito publia la sienne ; elle eut un grand succès. L'auteur remonte presque au commencement du monde : il ne pouvait attacher plus haut le berceau de sa nation. Il n'a pas dû ainsi diminuer l'embaras qu'éprouvent les historiens lorsqu'ils cherchent la lumière dans les ténèbres qui couvrent les premiers temps de tous les peuples de l'Europe. La grande histoire de Portugal a eu plusieurs continuateurs (*voy. BRANDANO*) ; elle forme 7 vol. in-fol. C'est un ouvrage rare, curieux, mais un peu diffus. Brito fut nommé par Philippe III historiographe du Portugal, à la place de François de Andrada, mort en 1616, et mourut lui-même à Almeida, le 27 février 1617. Voici la liste et le titre de ses ouvrages : 1^o *Monarquia Lusitana*, 1^{re} partie, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, imprimée dans le monastère d'Alcobaça, en 1597, in-fol. ; on y trouve une géographie ancienne de la Lusitanie : *Geografia antiga de Lusitania*. Ce ne fut que onze ans après la publication du 1^{er} volume que Brito fit imprimer le 2^e, à Lisbonne, en 1609 ; il comprend depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'au comte dom Henri. 2^o Une chronique de l'ordre de Cîteaux ; *Chronica de Cisters*, Lisbonne, 1602, in-fol. On trouve dans cet ouvrage plusieurs antiquités du royaume de Portugal. 3^o *Elogios dos reys de Portugal*, Lisbonne, 1605, in-4°, ouvrage estimé des savants. Il contient les portraits des rois, gravés sur cuivre. Brito laissa manuscrits plusieurs écrits qui n'ont point été imprimés ; les principaux sont : 1^o *Traité de l'ancienne république de Lusitanie*, 1596 ; — *Histoire de Notre-Dame de Nazareth* ; on y trouve la généalogie de plusieurs illustres familles portugaises, qui avaient fait des dons à l'église de cette vierge de Nazareth. — *Traité des deux semaines, de la création du*

monde et de la passion de Jésus-Christ. — *Commentaire sur les petits prophètes* ; — *Apologie, ou Réponses aux critiques faites de la première partie de la Monarquia Lusitana*. Ces trois derniers sont en latin ; les deux premiers, en portugais. — François DE BRITO FREYRE, général portugais, fit imprimer à Lisbonne, en 1675, in-fol., l'histoire de la guerre du Brésil, sous ce titre : *Nova Lusitania, historia da guerra Brasilica*. Il y rapporte les campagnes de l'armée de la compagnie, qu'il commandait en 1655 et 1656. La première décade contient les guerres de 1624 à 1658. Cette histoire est rare et estimée. — Diégo BRITO, Portugais, né à Almeida, chanoine de la cathédrale de Coïmbre, professeur du droit canonique dans l'université de cette ville, ensuite sénateur de Lisbonne, mourut presque octogénaire, en 1655, à Cor, près du monastère d'Alcobaça. Il est auteur des ouvrages suivants : 1° de *Locato et Conducto*, Lisbonne, in-fol. ; 2° *Consilium in causa majoratus regie coronæ regni Lusitaniæ, pro Didaco a Silva, comite Salinarum, adversus ejus nepotem Rodericum Gomezium a Silva, Pastranæ ducem*, Lisbonne, 1612, in-4°. V—VE.

BRITTON (THOMAS), antiquaire et amateur des arts, présenta le singulier spectacle d'un homme qui, sans sortir de la dernière classe du peuple, parvint à réunir chez lui la meilleure compagnie de l'Angleterre. Né vers 1650, près de Higham-Ferrers, dans le Northampton-shire, de parents sans fortune, qui le mirent en apprentissage chez un charbonnier de Londres, il fut employé à érier du charbon en détail, dans les rues de cette ville. Il avait appris à lire : le quartier qu'il parcourait étant rempli d'étalages de bouquinistes, il employait ses heures de loisir à y fureter, et ses épargnes à se faire une petite collection de livres curieux ; le docteur Garen-cières, son voisin, lui trouvant un esprit ouvert, lui inspira le goût de l'alchimie, et Britton lui construisit, à peu de frais, un petit laboratoire où ils firent ensemble des expériences curieuses. On n'en connaît pas le détail ; mais, d'après la quantité de livres d'alchimie et de la philosophie des rose-croix que l'on a vue dans sa collection, on a pensé qu'ils cherchaient de bonne foi le grand œuvre. Ses recherches s'étendaient d'ailleurs sur tous les genres de raretés. Le goût des collections de curiosités étant devenu à la mode au commencement du 18^e siècle, on vit les personnes de la plus haute distinction faire, pendant l'hiver, leur amusement de chercher des livres, des manuscrits et autres trésors de ce genre, dans les étalages des divers quartiers de la ville. Les comtes d'Oxford, de Pembroke, le duc de Devonshire et autres riches amateurs se firent souvent aider dans leurs recherches par Britton, goûtèrent son esprit et sa modestie, et prirent plaisir à l'admettre dans une assemblée qu'ils tenaient chez un libraire, après leur promenade du matin. Il laissait à la porte son sac à charbon, et passait ainsi une heure avec eux à causer sur la bibliographie. Bientôt il en vint à recevoir lui-même les curieux dans son grenier. Sa passion pour la musique, et la quantité de morceaux rares et précieux qu'il avait

en ce genre, y attirèrent les amateurs, et il se mit à y donner des concerts, amusement inconnu jusqu'alors à Londres, et dont il donna le premier exemple, en 1678. On y vit les plus grands maîtres, Perpusch, Haendel lui-même, exécuter leurs chefs-d'œuvre sur le clavecin, et Dubourg y faire entendre son premier solo sur le violon. Britton y tenait lui-même sa partie sur la basse de viole : les plus brillantes ladies briguaient l'avantage d'être admises à ces assemblées d'un nouveau genre. L'entrée en fut d'abord gratuite ; mais Britton se décida bientôt à les tenir dans un local plus convenable, dans une maison voisine, et, pour le défrayer, on établit une souscription, par abonnement, à 10 schelings par an. Le contraste singulier que présentait le luxe de ces réunions avec l'état de l'entrepreneur excita les soupçons ; les uns le prenaient pour un espion déguisé, d'autres pour un conspirateur ou pour le chef de quelque nouvelle secte ; la franchise et l'honnêteté de ses manières firent enfin voir la vérité. Quelques années avant sa mort, il fit une vente de quelques-unes de ses curiosités, et Thomas Hearne, savant antiquaire, en a vu le catalogue imprimé, qui attestait sa profonde érudition dans la connaissance des livres rares et des vieux manuscrits. Le reste de sa collection, contenant les objets les plus curieux, et surtout son recueil de musique, fut vendu par sa veuve. La mort de Britton ne fut pas moins extraordinaire que sa vie. Un habitué de ses concerts, voulant amuser la compagnie à ses dépens, s'avisait un jour d'y amener un ventriloque ; tout à coup, dans un intermède, on entend une voix qui paraît venir du ciel, et qui annonce au pauvre Britton que sa dernière heure est arrivée, et que, pour s'y préparer, il doit à l'instant réciter son *Pater* à genoux. Le malheureux, que ses livres de magie avaient rendu crédule, obéit tout tremblant, va se mettre au lit, et meurt peu de jours après : c'était en septembre 1714. (*Voy. Hawkins, History of music, et Walpole, Anecdotes of painting.*) C. M. P.

BRITO (PHILIPPE DE), né à Lisbonne, vers 1570, cut pour père un Français. Il passa fort jeune aux Indes, et fut successivement charbonnier, marchand de sel, et fermier général des salines de Sundina, lorsque cette île était au pouvoir du roi d'Aracan. Vif, hardi, prudent, Brito avait montré dans différentes occasions une habileté, une sagesse qui attirèrent sur lui les regards et la protection du monarque aracanais. Celui-ci, après la conquête du royaume de Pégou, voyant le port de Sirian abandonné de tous ses habitants, en fit présent à Philippe de Brito (1604), l'autorisant à le rebâtir, à le repeupler, et y attirer le commerce des Portugais, mais aux conditions qu'il le reconnaîtrait pour son maître. Brito promit tout : il se hâta de faire bâtir à Sirian une bonne citadelle, et de la munir d'une nombreuse artillerie. En même temps il fonda une ville où il appela les Pégouans dispersés, qui y vinrent en foule. Brito, ayant été informé par les agents qu'il avait à la cour du roi d'Aracan, qu'un Turc travaillait à perdre les Portugais dans l'esprit de ce prince, se rendit auprès de lui, pour détruire les

fâcheuses impressions qu'il avait reçues. Il lui fit sentir que son véritable intérêt était de demeurer dans l'alliance des Portugais, et le déterminà à recevoir l'ambassadeur que lui envoyait le vice-roi des Indes pour confirmer cette alliance. Après son départ, le roi d'Aracan, influencé par le Turc qu'il avait auprès de lui, changea de résolution, et fit ordonner à Brito de démolir la forteresse qu'il avait bâtie à Sirian. Celui-ci, n'étant pas encore en état de résister, reçut des ordres du prince avec une apparente soumission, et lui envoya des présents considérables. Il pourvut ensuite sa citadelle de toutes les munitions nécessaires pour soutenir un siège. Ne jugeant pas encore ces mesures suffisantes pour la conservation de son poste, il chercha des alliés parmi les rois ses voisins, et y réussit. Il déterminà ceux de Jangona, de Siam et de Prum à faire alliance avec les Portugais, et à envoyer des ambassadeurs au vice-roi des Indes, pour lui en demander la confirmation. Après avoir pourvu à tous les besoins de la citadelle de Sirian, et armé une flotte destinée à garder le port, il se rendit à Goa pour rendre foi et hommage au vice-roi. Celui-ci lui fit une réception très-honorable et lui confirma le gouvernement de la citadelle qu'il avait construite. Brito reçut ensuite l'ordre de se mettre à la tête d'une flotte de seize vaisseaux pour aller s'emparer de tous les ports des royaumes situés au pays de Bengale : mais bientôt de pressants dangers le forcèrent de revenir à Sirian. A l'estime, à l'amitié qu'il avait jadis inspirée au roi d'Aracan, avait succédé une haine profonde que le prince cherchait à dissimuler parce qu'il conservait l'espoir de l'attirer dans quelque piège. L'Aracanaïs, comprenant enfin que sa dissimulation ne triompherait jamais de la sage circonspection de Brito, leva le masque, et le fit avertir que, s'il refusait encore à démolir sa forteresse, il viendrait l'y contraindre à la tête de toutes les forces de ses royaumes. L'intrépide gouverneur brava les menaces de son ennemi, et redoubla de précaution et de vigilance. En 1604, ayant appris que le roi d'Aracan envoyait contre Sirian une flotte de cinq cents voiles, commandée par son fils aîné, il vola audacieusement à la rencontre de cette flotte, l'attaqua jusqu'à trois fois avec succès, et la dispersa ; après quoi il regagna le port de Sirian. Le 28 janvier de l'année suivante, la flotte des infidèles parut en vue de la citadelle ; il fondit sur elle, et la dispersa de nouveau. Comme elle ne pouvait tenir la haute mer, elle se réfugia dans une espèce de golfe où Brito vint l'enfermer si bien, qu'il ne put en échapper un seul vaisseau. Les ennemis étant descendus à terre, il les poursuivit, et les fit tous prisonniers. Le monarque aracanaïs, apprenant ces nouvelles, se livra à un sombre désespoir. Peu de jours après, il fit proposer à Brito une somme considérable pour la rançon de son fils. Le général portugais répondit qu'il le lui rendrait, s'il faisait une alliance sincère et durable avec sa nation, et s'il lui restituait l'île de Sundina. L'Aracanaïs, ayant accepté ces conditions, put revoir son fils. Le fils de Brito accompagna ce jeune

prince à la cour de son père, et reçut du roi un accueil honorable. Mais, au moment où, environné d'un certain nombre de Portugais qu'il avait réunis dans un bourg voisin d'Aracan, il se disposait à partir pour aller prendre possession de l'île de Sundina, il fut massacré avec ses compagnons. Après ce meurtre odieux, le perfide Aracanaïs s'occupait à lever des troupes et à faire construire un grand nombre de vaisseaux. Philippe de Brito apprit avec une profonde douleur le meurtre de son fils et de ses infortunés compatriotes. Peu s'en fallut qu'il ne cédât au désespoir ; mais l'amour de la patrie eut bientôt triomphé. Ne songeant plus qu'à prendre les mesures commandées par la prudence, pour faire tête à l'orage, il résolut d'attaquer le premier, quoiqu'il ne pût opposer que douze petits vaisseaux à une flotte de 1,200 voiles, pourvue de trois cent cinquante pièces d'artillerie et de 30,000 soldats. Ce fut le dernier jour de mars 1607, sous la vice-royauté d'Alexis de Ménézès, qu'il se jeta impétueusement sur cette flotte redoutable. En un moment il l'eut dispersée, et tous les vaisseaux qui lui opposèrent de la résistance furent brûlés ou coulés à fond. La nuit venue, il se retira, laissant l'ennemi saisi de terreur, d'admiration, et désespéré des immenses pertes qu'il avait essuyées. Peu de temps après, le roi d'Aracan, ayant reçu un puissant secours du roi de Tunga, vint en personne assiéger par mer la citadelle de Sirian, tandis que son fils se préparait à l'assiéger par terre avec une armée de 16,000 hommes. Avant de commencer son entreprise, il somma Brito, non plus de démolir sa forteresse, mais de lui en faire hommage. Brito lui fit cette fière et mémorable réponse : « Vous avez trop indignement trahi la foi des traités pour que je puisse désormais compter sur vos promesses. » « Je n'ai plus besoin de votre approbation pour demeurer maître de la forteresse que j'ai en ma puissance. Quant aux troupes du roi de Tunga qui sont venues à votre secours, je connais leur lâcheté : elles ne m'inspirent aucune crainte. Je vous conseille d'appeler encore sous vos étendards d'autres alliés : car, plus vous serez nombreux, plus j'aurai de gloire à vous vaincre. J'espère non-seulement rendre vains tous vos efforts, mais encore m'emparer de votre personne, comme je me suis emparé de celle de votre fils. C'est alors que je punirai les excès de votre barbarie. » Cette réponse excita au plus haut point la colère du roi. Ce prince, après avoir exhorté ses troupes à bien faire leur devoir, se prépara à l'attaque. Trois batailles navales furent livrées, où Brito conserva l'avantage ; mais, voyant qu'il perdait sans fruit beaucoup de monde, il fit rentrer ses vaisseaux et ses soldats. La place fut canonnée sans relâche pendant trente jours. Le gouverneur faisait à la tête de ses troupes de continuelles sorties, renversait les retranchements, et toujours il revenait vainqueur. Ces exploits furent suivis d'un combat où Brito, attaqué par terre et par mer, repoussa partout l'ennemi avec un égal bonheur. Alors le roi d'Aracan, n'espérant plus le forcer dans sa cita-

delle, ordonna la retraite (9 mai 1607), et fit embarquer ses troupes. Brito vint attaquer et dispersa la flotte ennemie. Après le départ des Aracanaïs, il montra aux différents rois du Bengale toute l'étendue de sa puissance, en envoyant croiser dans les mers voisines une flotte qui revint chargée de butin. Au milieu de ses brillants succès, le guerrier portugais fut tout d'un coup assailli par l'adversité. Un incendie terrible dévora sa forteresse et toutes les munitions qu'elle renfermait. Se montrant supérieur à ces malheurs, il fit sur-le-champ reconstruire sa citadelle dans un lieu plus commode, et la pourvut de tout ce qui lui était nécessaire. Le roi d'Aracan se proposait de venir l'attaquer au milieu de ses travaux, lorsque lui-même fut assailli par deux vaillants Portugais, Melchior Godigno et Sébastien Gonçalves. Quand sa citadelle fut entièrement rebâtie, Brito se mit en mer pour aller ravager les côtes du royaume d'Aracan. Revenu à Sirian, il se laissa peu à peu corrompre par les faveurs de la fortune, et l'on vit le guerrier magnanime ternir l'éclat de ses lauriers par sa cruauté, son insolence et son avarice. Il commit à l'égard du roi de Tunga des barbaries qui soulevèrent contre lui le roi d'Ova, et lui inspirèrent un invincible désir de vengeance. Tout d'un coup il apprit que ce prince marchait à la tête de 120,000 hommes et de quatre cents vaisseaux pour venir l'assiéger dans la forteresse de Sirian. Cette nouvelle ne le déconcerta point, mais il n'était pas prêt pour soutenir un siège, quoiqu'il eût dû s'attendre à cet orage. Il fit ses préparatifs à la hâte, et combattit vaillamment les assaillants; peut-être allait-il les repousser, lorsqu'un traître (un de ses officiers) introduisit l'ennemi dans la forteresse. Le roi d'Ova satisfait sa vengeance et fit empaler Brito. Le cadavre fut placé à l'endroit le plus élevé de la forteresse, avec ces mots : *C'est pour mieux la garder*. — Plusieurs Portugais de la même famille et du même nom se sont distingués dans les lettres et dans le gouvernement. — Le chevalier DE BRITO, amené en France comme otage, y resta en surveillance sous le gouvernement impérial, et fut chargé d'affaires du roi Jean VI en 1814. Il se rendit en la même qualité auprès du roi des Pays-Bas en 1816. Il a donné quelques articles à la *Biographie universelle*; mais surtout des matériaux précieux à l'éditeur. C'était un homme instruit et d'un caractère très-honorable. Il est mort le 13 juin 1823, à Paris, où il résidait en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de Sa Majesté Très-Fidèle auprès du roi de France. F—A.

BRITO (BERNARD GOMES DE). Voyez FERNANDES.

BRIVES (MARTIAL DE). Voyez MARTIAL.

BRIXHE (JEAN-GUILLAUME), né le 27 juillet 1758 à Spa, fut d'abord procureur, puis notaire dans cette ville. Dès les premiers symptômes de révolution manifestés dans le pays de Liège, il s'en montra l'un des partisans les plus exaltés, et fut nommé, le 18 août 1789, par une sorte d'acclamation populaire, bourgmestre de la commune de Spa,

puis membre et secrétaire perpétuel de l'assemblée représentative de Franchimont. C'est en cette dernière qualité qu'il a publié le *Journal des séances du congrès du marquisat de Franchimont, tenu au village de Polleur, commencé le 26 août 1789*, Liège, 1789, in-4°, avec les suites, inséré aussi dans le *Journal patriotique* qui se publiait à cette époque à Liège. Ce congrès du marquisat de Franchimont, sous la présidence de Thier, se distinguait par la violence des opinions ultra-libérales de tous ses membres. En 1790, Brixhe fut élu député suppléant du tiers état du pays de Liège; et cette même année il publia : *Plan de municipalité pour le bourg et la communauté de Spa, à suivre provisoirement à la prochaine élection, et dont la rectification finale est laissée aux cinq sections*, Spa, 1790, in-4° de 20 pages. En 1791, le prince-évêque ayant été réintégré dans ses États, Brixhe fut pros crit par la commission impériale comme l'un des quatorze chefs de la révolution liégeoise. Il se réfugia en France avec J.-N. Bassenge et quelques autres, et y devint membre du comité général des Belges et des Liégeois unis. Lors de l'invasion de la Belgique et du pays de Liège par l'armée française, en novembre 1792, il fut réintégré dans la municipalité de Spa, et nommé député à l'administration générale, où il se montra encore l'un des plus chauds partisans de la révolution et de la réunion pure et simple du pays de Liège à la France. Lors de la retraite de Dumouriez, il se réfugia de nouveau en France, et fut employé à Paris dans les bureaux de la vérification générale des assignats, puis au comité des finances. Il était vérificateur dans les départements du Nord et des Ardennes, lorsque, par divers arrêtés des représentants du peuple, il fut envoyé, en cette même qualité, à la suite des armées dans les pays conquis, emploi qu'il a rempli jusqu'à la suppression des assignats. A cette époque, il devint avocat près les tribunaux des départements de l'Ourthe, de Sambre-et-Meuse et de la Meuse-Inférieure. En 1798, l'assemblée électorale le nomma administrateur du département; et, l'année suivante, il fut envoyé comme député au conseil des cinq-cents. S'étant montré opposé à Bonaparte dans la journée du 18 brumaire, il revint dans sa patrie pour y reprendre la profession d'avocat, puis celle d'avoué qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée en février 1807. On a imprimé quelques-uns de ses plaidoyers, qui sont remarquables par le sujet et surtout par la force des opinions. Il a aussi travaillé à la rédaction de différents journaux, entre autres à la *Tribune publique du département de l'Ourthe*, Liège, an 5 (1797), in-8° (1). P—N.

BRIZ-MARTINEZ (DOM JEAN), né à Saragosse, abbé du monastère de St-Jean de la Pena, dans les Pyrénées, écrivit sur les origines du royaume d'Aragon et de Navarre, dans un ouvrage intitulé : *Historia de la fundacion y antiquesdades de*

(1) Il a été un des principaux rédacteurs d'un journal de jurisprudence intitulé : *Recueil des arrêts notables de Liège*. Z—O.

S. Juan de la Peña, y de los Reies de Sobrarbe, Aragon y Navarra, Saragosse, 1620, in-fol. Il fit imprimer à Pampelune, en 1628, une lettre adressée à Barthélemy Léon de Argenzola, sur quelques renseignements (*de algunos desenganos*), pour une nouvelle histoire du royaume de Navarre, in-4°. On a encore, du même auteur, les *Obsèques du roi Philippe I^{er} d'Aragon*, 1599, en espagnol; et quelques autres écrits, dont un a pour titre : *pro Casar-augustanæ Sancti Salvatoris ecclesiæ antiquissima et perpetua Cathedralitate*; il a été inséré par Jean Arruego dans son livre de *Catedra episcopal de Cragoza*, 1630, in-fol. V—VE.

BRIZARD (JEAN-BAPTISTE BRITARD, dit) comédien français, né à Orléans, le 7 avril 1724, vint jeune à Paris, et travailla pendant quelques années sous Carle Vanloo, premier peintre du roi. Ses progrès dans la peinture furent rapides; mais, entraîné par son goût pour le théâtre, il joua dans différentes villes de province, s'acquittant avec succès des premiers rôles. Toutefois il ne fut jamais venu à Paris sans mesdemoiselles Clairon et Dumesnil, qui, ayant conçu une idée avantageuse de son talent, voulurent l'y attirer; mais sa modestie lui faisant craindre de n'y pas réussir, il fallut un ordre du roi pour le déterminer à ce voyage. Il débuta au Théâtre-Français le 50 juillet 1737, dans l'emploi des pères nobles et des rois. Son premier rôle fut celui d'Alphonse dans *Inès de Castro*. Il fut reçu le 16 mars 1738. Il remplaça bientôt le fameux Sarrazin. Brizard se retira du théâtre le 4^{er} avril 1786, par les rôles du vieil Horace et de Henri IV dans la *Partie de chasse*, deux des rôles où il avait eu le plus de succès. Dans le premier, il se montra fortement ému, et fut longuement applaudi lorsque le vieux Romain, se séparant de son gendre et de son fils, dit :

Moi-même, en ce moment, j'ai les larmes aux yeux.

Ce jour-là se retirèrent aussi Préville, madame Préville et l'habile soubrette, mademoiselle Fanier. St-Fal prononça le discours de clôture. « Il faut, dit-il, que Melpomène et Thalie eussent à s'affliger ensemble de la perte d'un acteur sur lequel, qui parcourut avec un égal succès tous les rôles de la tragédie et de la comédie; qui, par la mobilité de sa physionomie, par l'art de modifier son accent, peignit tour à tour avec une vérité frappante la valeureuse fierté du vieil Horace, l'orgueilleuse sensibilité de don Diègue, la noble fermeté de Zopire et la douce générosité d'Alvares, etc. » Pendant les vingt-neuf années qu'il resta au théâtre, Brizard établit plus de vingt rôles dans des tragédies nouvelles, principalement dans *OEdipe à Colone* et le *Roi Lear*, et un grand nombre dans des comédies et des drames. Dans tous on lui trouva plus d'intelligence que de chaleur, mais toujours une diction à la fois simple et noble, qui était encore relevée par une figure pleine de dignité et par de beaux cheveux blancs. Il devait ce dernier avantage moins à l'âge qu'à un événement qui faillit lui coûter la vie. En voyageant sur le Rhône,

V.

la petite barque dans laquelle il était ayant chaviré, il se saisit d'un anneau de fer des piles d'un pont, resta ainsi suspendu jusqu'au moment où on vint le secourir, et l'on dit que sa frayeur fut telle, que ses cheveux blanchirent en très-peu de temps. Quoi qu'il en soit, ce changement fut très-favorable à son emploi, et quelques critiques ont répété qu'il devait une grande partie de ses succès à ses cheveux. Laharpe fut plus injuste que les autres, parce qu'il lui attribua la chute de sa tragédie des *Brames*; aussi ne faut-il pas juger cet acteur sur des fragments de la *Correspondance*. Tous les écrits du temps s'accordent à dire que Brizard ne fut pas moins estimé pour ses qualités personnelles qu'aimé pour ses talents. Voltaire fut couronné par lui. Dans le moment où l'acteur lui posait la couronne, le poète se retourna et dit : « Monsieur, « vous me faites regretter la vie : vous m'avez fait « voir dans votre rôle des beautés qu'en le faisant « je n'avais pas aperçues. » C'était celui de Brutus. Le roi de Danemark dit un jour à Brizard : « On voit bien que vous n'étudiez pas vos rôles « dans une glace. » Cet acteur était toujours si bien à ses rôles, qu'un jour le feu prenant aux plumes de son casque, le public qui s'en aperçut l'avertit du danger qu'il courait; mais, sans se déconcerter, il ôta avec noblesse son casque enflammé, le remit tranquillement à son confident, et continua la scène avec le même sang-froid. Il fut un jour blessé à la main dans le rôle de Danaüs par le comédien Dubois, qui s'était servi d'un damas tranchant. Le sang coulait à gros bouillons. Brizard ne s'en apercevait pas : ce fut le public qui le força à se retirer. Il était si scrupuleux sur la vérité des costumes, que le jour de la première représentation d'*OEdipe chez Admète*, à Versailles, il préféra un habit de laine qui était destiné pour les confidentes à un habit de satin bleu céleste qu'on lui apporta (c'était la cour qui fournissait les costumes). Le jour qu'il se retira du théâtre, un père de famille monta dans la loge de Brizard avec son fils, et lui dit : « Mon fils, embrassez monsieur; c'est aujourd'hui que nous perdons un homme dont les vertus ont surpassé les talents. » Brizard est mort à Paris, le 50 janvier 1791. Son tombeau s'est vu longtemps au musée des monuments français : l'épithaphe qu'on y lisait était de Ducis. Déjà le portrait de Brizard avait été fort bien gravé en pendant de celui de l'auteur tragique. Quant à l'épithaphe que Ducis *laissa sortir de son cœur* pour son ami, elle les honore trop l'un et l'autre pour que nous n'en citions pas ce passage : « J.-B. Brizard, etc.... l'un des électeurs de « cette ville (Orléans), — capitaine des grenadiers « de la garde nationale, — marguillier de sa paroisse et pensionnaire du roi, — bon mari, bon « père, bon ami, — vertueux et courageux patriote. « — Après avoir joui longtemps de la gloire mondaine, — qu'une sensibilité profonde — jointe à « tous les dons extérieurs de la nature, — lui avait « acquise sur la scène française, — il préféra aux « vains applaudissements des hommes — la satisfaction de la conscience — et le bonheur d'une « foi chrétienne. — Et tournant ses derniers re-

« gards vers une gloire immortelle — et vers la vénéralable patrie, — il cédait, etc. » D—R—R.

BRIZARD (GABRIEL), avocat au parlement et premier commis à la chancellerie de l'ordre du St-Esprit, cultiva les lettres avec succès, et mourut à Paris, de misère et de chagrin, le 25 janvier 1795, les crimes de la révolution, qu'il avait d'abord jugée plus favorablement, ayant enfin navré son âme. C'est mal à propos qu'on le désigne sous le nom d'abbé : il n'était point abbé, quoiqu'il en prit le titre dans plusieurs de ses ouvrages, et même il ne fut jamais tonsuré. C'était par économie qu'il avait adopté l'habit violet. Doux, simple, modeste, étranger à toute espèce d'intrigue, il eut autant d'aménité dans les mœurs que de délicatesse dans l'esprit, et fut aimé de tous ceux qui le connurent. Il maniait très-agréablement la poésie légère, et a laissé manuscrites quelques pièces de théâtre. Brizard travaillait depuis longtemps à une *Histoire des Français*, ouvrage considérable qui est demeuré imparfait et manuscrit. Ses ouvrages imprimés sont : 1° *Eloge de Charles V, dit le Sage, roi de France*, Paris, 1768, in-8°. Ce discours concourut en 1767 pour le prix de l'Académie française, avec celui de Laharpe qui fut couronné. 2° *Histoire généalogique de la maison de Beaumont, en Dauphiné, avec les pièces justificatives*, Paris, de l'imprimerie du cabinet du roi, 1779, 2 vol. in-fol. C'est le plus considérable des ouvrages de l'auteur. Il fut imprimé aux frais de Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, adressé par ce prélat aux maisons souveraines de l'Europe, et envoyé à toutes les grandes bibliothèques. D'Hozier de Sérigny, juge d'armes de la noblesse de France ; a beaucoup loué cet ouvrage, en le proposant pour modèle, et le jugeant digne d'assigner à l'auteur une place distinguée dans la classe des historiens modernes. On croit que, sans la révolution, Brizard aurait succédé à Chérin, généalogiste des ordres du roi. 3° *Fragment de Xénophon, nouvellement trouvé dans les ruines de Palmyre par un Anglais, traduit du grec en français*, Paris, 1783, in-24. C'est une fiction assez ingénieuse sur la révolution d'Amérique. Elle a été traduite en allemand par Meyer (1). 4° *De l'Amour de Henri IV pour les lettres*, Paris, 1785 et 1786, in-18. Cet ouvrage est curieux et estimé. 5° *Lettre à un ami sur l'assemblée des notables*, Paris, 1787, in-8°, publiée sous le pseudonyme de *Gallophile*. Peu de temps après, l'auteur en donna une seconde, avec le même titre. 6° *Eloge historique de l'abbé de Mably*, Paris, 1787, in-8°. Ce discours partagea, avec celui de Lévêque, le prix décerné par l'Académie des belles-lettres ; on le trouve réimprimé à la tête des œuvres de Mably. 7° *Analyse du voyage pittoresque de Naples et de Sicile*, de l'abbé St-Non,

(1) Sur un exemplaire envoyé à mademoiselle Cosson par l'auteur, on a trouvé la clef suivante écrite de sa main : *Thales*, Franklin ; *Eragènes*, Vergennes ; *Tangides*, d'Estaing ; *Tusingonas*, Washington ; *Fylatète*, Lafayette ; *Olybule*, Bouillé ; *Cherampos*, Rochambeau ; *Uccide*, du Couëdic ; *Usanas*, le prince de Nassau ; *Cheroclete*, la Clocheterie ; *Frusen*, Suffren ; *Ubatomen*, le vicomte de Beaumont. (Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes*.)

Paris, 1787-92, 2 tomes en 4 vol. in-8°. 8° *Du Massacre de la St-Barthélemy et de l'influence des étrangers en France durant la ligue ; discours historique avec les preuves*, Paris, 1790, 2 parties in-8° ; traduit en allemand, Leipsick, 1791, in-8°. L'auteur avait composé cet ouvrage en 1785 ; il se décida à le faire imprimer, sans y rien changer, en sortant de la première représentation de *Charles IX*. Son but est de prouver « que les reproches qu'on a faits « à la France ne tombent point sur elle seule ; que « le massacre de la St-Barthélemy est moins le « crime des Français que le crime du temps ; que « c'est un délire universel auquel les étrangers eurent plus de part que les Français. » 9° *Notice sur J.-Cl. Richard de St-Non*, Paris, 1792, in-8°. 10° *Discours historique sur le caractère et la politique de Louis XI*, par un citoyen de la section du Théâtre-Français, Paris, 1791, in-8°. (Voy. le *Mercur* du 11 juin 1791.) Brizard fut l'éditeur, avec Mercier et de l'Aulnay, des *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*, classées par ordre de matières, avec des notes, Paris, Poinçot, 1783 et années suivantes, 59 vol. in-8° : édition recherchée, dont néanmoins les derniers volumes, publiés par le libraire lui-même, qui crut pouvoir se passer du secours des gens de lettres, présentent les incorrections les plus révoltantes : le 5° volume est intitulé : *Emile, ou Pièces relatives à l'Emile*. On y trouve l'analyse des principaux écrits publiés contre cet ouvrage. Il a donné une nouvelle édition des *Observations sur l'histoire de France* de Mably, avec une continuation jusqu'au règne de Louis XIV, et précédée de l'éloge historique de l'auteur, Kehl, 1788, 6 vol. in-12. On lui attribue des *Modestes Observations sur le mémoire des princes*, Paris, 1788, in-8°. Le *Mercur* de France contient plusieurs pièces de lui. Brizard était très-lié avec Blin de Sainmore, et il le nomma son exécuteur testamentaire. V—VE.

BRIZART (NICOLAS), natif d'Attigny, dans les Ardennes, florissant vers le milieu du 16^e siècle. Il fit ses études à Reims, puis se fixa dans la capitale, où il professa longtemps les humanités au collège de la Marche. On a de lui des poésies latines divisées en 2 parties, et imprimées à Paris en 1556, 1 vol. in-8°. K.

BRIZÉ (CORNEILLE), peintre hollandais, né vers 1633. Quoiqu'il ne peignit ordinairement que des objets inanimés et peu intéressants, comme des bas-reliefs, des instruments de musique, des casques, des boucliers, etc., il jouit de beaucoup de réputation par la manière dont il exécutait ses tableaux. Descamps cite surtout comme très-surprenant un amas de registres et liasses de papiers en forme de trophée que, de son temps, on voyait dans l'hôtel de ville d'Amsterdam. Le poète Vondel a célébré dans ses vers le talent de ce peintre, qui était son compatriote. On ne dit point en quelle année Brizé mourut. D—T.

BRIZIO (FRANÇOIS), peintre, improprement appelé en France BRICCI ou BRIZZI, naquit à Bologne en 1574. Il fut, jusqu'à l'âge de vingt ans, simple apprenti dans une boutique de cordonnier ; mais

un goût irrésistible le portant à cultiver les arts, il reçut quelques leçons de dessin de Passerotti, apprit la gravure sous Augustin Carrache, et, plus tard, se livra à l'étude de la peinture sous Louis Carrache, qui tenait école à Bologne. En peu de temps, Brizio acquit un tel renom, qu'on le compte parmi les premiers élèves de cette école. Au jugement d'André Sacchi, Brizio entendit la perspective mieux que le Guide, dessina plus élégamment le paysage que Tiarini, et surpassa tous ses rivaux dans le choix de ses fonds d'architecture, ainsi qu'on peut le voir en considérant attentivement tous les sujets qu'il laissa à St-Michel in Bosco. Les lignes de ses figures sont correctes, et il approche souvent du fini de Louis Carrache. L'école de Bologne s'étudiait beaucoup alors à rechercher une beauté surnaturelle dans les anges, et, si l'on s'en rapporte au Guide lui-même, Brizio l'emporta sur Bagnacavallo, en cette partie. Brizio cessa de vivre en 1625, laissant un fils nommé Philippe, qui mourut en 1675, à l'âge de 72 ans. Philippe fit aussi beaucoup de petits tableaux dans le style du Guide; mais ils sont inférieures à ceux de son père. A—D.

BROCARD, BORCHARD, BURCHARD, ou BURCARD (sans prénom connu), né en Westphalie, suivant Reineccius, et, suivant d'autres, à Strasbourg, entra dans l'ordre de St-Dominique, et fut envoyé, vers l'an 1252, dans la terre sainte. Il y vécut dix ans au monastère du Mont-Sion (d'où il fut surnommé *Brocardus de Monte Sion*). A l'époque où il visita ce pays, vers le milieu du 13^e siècle, les chrétiens en étaient encore en possession, de sorte qu'il put aller dans beaucoup de lieux où il leur est impossible de pénétrer aujourd'hui. Il vit des villes et des villages qui ont disparu. Sa relation, malgré les traits fabuleux dont elle est entremêlée, offre de l'intérêt. Il a divisé son ouvrage en plusieurs voyages particuliers : la ville d'Acre est le point commun de départ. Brocard porte son attention sur tous les objets qui méritent de fixer les regards d'un voyageur curieux; il voit bien, observe avec sagacité, et décrit avec exactitude : ce qu'il dit de plusieurs végétaux étrangers aux contrées froides de l'Europe est si clair et si précis, qu'on les reconnaît sans peine, quoiqu'il ne les indique pas par leurs noms. Cet auteur donne aussi des détails piquants sur l'Arménie et la Cilicie. Son voyage, qu'il a dédié à son frère, religieux du même ordre, existe en manuscrit dans diverses bibliothèques. Toutes ces copies présentent des différences considérables, quelques-unes même ne portent pas son nom. Cette relation fut imprimée, pour la première fois, dans le livre intitulé : *Catena temporum, seu Rudimentum novitiorum*, espèce d'histoire universelle, qui parut à Lubeck, en 1475, 2 vol. in-fol., et qui a été traduite en français gothique, sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol. Cette édition de Brocard est la meilleure. Elle contient un assez grand nombre de choses qui manquent dans les autres; celles-ci ont été grossies par des additions de tout genre. A la relation est jointe une carte de la terre sainte, gravée en bois, la plus ancienne peut-être qui existe en ce

genre. Le voyage de Brocard a été réimprimé plusieurs fois dans différents recueils, et toujours avec des additions. Les éditions les plus conformes à la première sont celle qui se trouve dans le *Veridica terræ sanctæ regionumque finitimarum*, Venise, 1519, et celle de Magdebourg, de 1595, réimpression de la précédente, à laquelle on a joint l'itinéraire de Barthélemy de Salignac, et qui a pour titre : *Brocardi Descriptio terræ sanctæ, et Bartholomæi de Salignaco Itinerarium hierosolymitanum, edit. cura et studio Reineri Reineccii*. Le texte est encore assez correct dans les diverses éditions du *Novus Orbis* de Grynæus. La relation de Brocard a été imprimée séparément à Anvers, en 1556, sous ce titre : *Locorum terræ sanctæ exactissima Descriptio*, etc. (ce n'est qu'une réimpression du texte de la 1^{re} édition de Grynæus), puis à Paris en 1544, et à Cologne en 1624. Les éditions que l'on trouve dans les *Antiquæ Lectiones* de Canisius sont les plus fautes. — Les travaux de Brocard ont été mis à profit par Adrichomius, qui, dans le 16^e siècle, publia une topographie de la terre sainte, et par Busching, juste appréciateur du mérite d'un écrivain en géographie. On voit dans le catalogue de Gaignat, sous le n^o 2657, un *Recueil de pièces anciennes manuscrites concernant les historiens d'outremer*. La première pièce de ce manuscrit du 15^e siècle (1460) est un *Advis directif pour faire le saint voyage d'outremer, composé en latin, par frère Brocard l'Allemand, de l'ordre des frères Prescheurs, et traduit en françois* (en 1457, pour le duc de Bourgogne) par Jehan Mielot, chanoine de Lille en Flandres, avec la description de la terre sainte. Ce duc de Bourgogne était Philippe le Bon, qui avait conçu le projet d'une croisade avec ses chevaliers de la Toison d'or. La conformité du nom latin *Brocardus* avec le français *Brocard* a donné lieu de confondre le dominicain Brocard avec le cordelier Bonaventure Brocard, qui avait aussi écrit une relation de son pèlerinage à Jérusalem. (*Voy. BROCARD.*) La différence d'institut, de nation, et du siècle où les deux moines voyageurs ont vécu, aurait pu faire éviter cette erreur, qui a été partagée par plusieurs savants, entre autres par Philippe Bosquier, qui fit imprimer à Cologne, en 1624, in-8^o, sous le nom de Bonaventure Brocard, la description de la terre sainte, de Brocard, jacobin allemand, qu'on n'a jamais appelé *Bonaventure*; et par Canisius, qui, dans ses *Lectiones Antiquæ*, lui donne le même prénom. Il y a cependant un espace de deux cent cinquante ans entre Brocard et Bonaventure Brocard. (*Voy. les Scriptores ordinis Prædicatorum* des PP. Échard et Quétif.) V—VE et E—S.

BROCARD (JACQUES), Vénitien suivant les uns, Piémontais selon les autres, est un fameux visionnaire du 16^e siècle. Il fondait sa mission sur une prétendue vision, dans laquelle il crut avoir découvert à Venise, en 1565, l'application de divers endroits de l'Écriture sainte aux événements particuliers de son siècle, spécialement à ceux qui concernaient la reine Elisabeth, Philippe II, le prince d'Orange, etc. Comme il n'est pas de charlatan qui ne fasse des

dupes, il trouva dans le crédule Ségur-Pardaillan, gentilhomme calviniste, toutes les ressources nécessaires pour l'impression de ses livres apocalyptiques. C'étaient des commentaires sur l'*Apocalypse*, des explications mystiques et prophétiques de quelques autres livres de l'Écriture; un traité du second avènement de Jésus-Christ, adressé aux chrétiens; un du premier avènement, adressé aux juifs; un troisième traité de *Antibaptismo jurantium in papam*, etc., Leyde, 1580. On peut voir, dans J.-A. Fabricius (*Bibl. lat. mediæ et infimæ ætatis*), la liste de ses écrits. Les voies de la persuasion n'ayant pu le ramener, il fut condamné dans les synodes de Middelbourg, de la Rochelle, en 1581. Chassé de la première de ces villes, il se réfugia à Brème, courut toute l'Europe, se fixa enfin à Nuremberg, où il trouva des protecteurs, et y termina sa carrière sur la fin du 16^e siècle.

T—D.

BROCARIO (ARNAUD-GUILLAUME DE), célèbre imprimeur espagnol, au commencement du 16^e siècle, imprima, dans l'université d'Alcala de Henarès (*Complutum*), en 1514-1516, les 6 volumes in-fol. de la fameuse Bible polyglotte, dite de *Ximenès*, ou de *Complute*, ou d'*Alcala*. Cette grande entreprise n'avait encore été exécutée chez aucun peuple, et depuis elle a servi de modèle aux Bibles polyglottes de Justiani, de Jean Draconite, d'Arias Montanus, de Raimondi, de le Chevalier, de Bertram, de Wolder, d'Élie Hutter, d'André de Léon, de le Jay, de Walton et de Richard Simon. Les quatre premiers volumes de la *Polyglotte d'Alcala* contiennent l'Ancien Testament, en hébreu, en chaldéen et en grec, avec une version latine. Ils furent imprimés en 1516. Le 5^e volume, portant la date de 1514, comprend le Nouveau Testament, imprimé, pour la première fois, en grec et en latin. Le 6^e volume contient un *Vocabulaire hébraïque et chaldaïque*, et fut imprimé en 1515. On voit, dans les préfaces de cette *Polyglotte*, que Brocario fonda les caractères hébreux (où il retrancha les accents) et les caractères grecs, sans accents et sans esprits, pour mieux représenter le texte des anciens manuscrits. Il est dit que l'ouvrage a été imprimé *industria et solertia honorabilis viri Arnaldi Guillelmi de Brocario, artis impressoriae magistri*. Il fallait, pour exécuter cette grande entreprise, un homme aussi puissant et aussi riche que le cardinal Ximenès; il fallait aussi un imprimeur aussi habile que Brocario. Ximenès acheta sept manuscrits hébreux qui lui coûtèrent 40,000 écus d'or. Léon X lui communiqua les manuscrits grecs du Vatican. Les pensions des savants, les gages des copistes, l'achat des manuscrits, les dépenses pour les voyages, et les frais d'impression, coûtèrent au cardinal plus de 50,000 écus d'or. Les savants qui travaillèrent à cette Bible, sont Démétrius Ducas, Antoine de Lebrixa, Jacques Lopez de Zuniga, Ferdinand Nuñez de Guzman, Paul Coronel, Alphonse de Zamora et Jean de Vergara. Arnaud Brocario avait un fils nommé Jean, qui fut aussi imprimeur à Alcala. Il était encore enfant, lorsque son père l'envoya au cardinal pour lui présenter le dernier volume; et le cardinal, levant les yeux au ciel, remercia Dieu de ce

qu'il lui était permis de voir la fin de cette vaste entreprise. Sa mort, arrivée quelques mois après, retarda la publication de la *Polyglotte*; il fallut, pour l'autoriser, un bref de Léon X: il est daté du 28 mars 1520, et ce ne fut que cette année-là que l'ouvrage fut rendu public. On pourrait conjecturer même que la vente en commença plus tard; en effet, Érasme ne le connaissait pas en 1522, lorsqu'il donna la 3^e édition du Nouveau Testament grec, mais il le cite très-souvent dans la 4^e édition, qui parut en 1527. Le prix de la *Polyglotte*, en feuilles, fut fixé, par ordre de Léon X, à 6 ducats d'or et demi, ce qui revient à 40 francs de notre monnaie de ce temps-là. Elle est rare, et le prix en est plus élevé que celui des Polyglottes de le Jay et de Walton; un exemplaire, imprimé sur vélin, a été acheté 11,200 fr. par Maccarthi, à la vente de Pinelli.

V—VE.

BROCCHI (JOSEPH-MARIE), né à Florence, en 1687, entra dans les ordres, et obtint, en 1716, le prieuré de Ste-Marie-aux-Ormes, près le bourg St-Laurent. L'archevêque de Florence, Joseph-Marie Martelli, le fit, en 1725, recteur du séminaire des jeunes ecclésiastiques: il était protonotaire apostolique, et membre de la *società Colombaria*. Il mourut le 8 juin 1751. On a de lui plusieurs ouvrages conformes à son état; en latin; des *Principes généraux de théologie morale*; un traité de *l'Occasion prochaine du péché et des récidives*; en italien: les *Constitutions du séminaire de Florence*, et un assez grand nombre de vies de saints qui ont été réunies en 3 vol. in-4^e, et imprimées à Florence, 1742-61. On a aussi un ouvrage qui peut être utile pour l'histoire et la topographie d'une province de la Toscane; il est intitulé: *Descrizione della provincia del Mugello, con la carta geografica del medesimo, aggiuntavi un' antica cronica della nobile famiglia da Lutiano, illustrata con annotazioni*, etc., Florence, 1748, in-4^e. La famille des Lutiani, qui était une des branches de la tige des anciens Ubaldini de Florence, venait de s'éteindre; la dernière héritière de ce nom avait légué à Brocchi, par testament, en 1726, le château de Lutiano, ancienne habitation de cette famille, et situé au milieu de la province du Mugello; de là vient son intérêt pour cette province et pour une famille qui y avait fleuri autrefois. La chronique jointe à cet ouvrage fut commencée en 1566, par un Lorenzo da Lutiano, qui mourut en 1408, âgé de 95 ans, et la continua jusqu'à sa mort. Elle contient beaucoup de faits particuliers à lui et à sa famille, mais plusieurs aussi qui peuvent servir à l'histoire de la province. Brocchi y a joint des explications et des notes.

G—É.

BROCCHI (JEAN-BAPTISTE), géologue célèbre, naquit à Bassano, le 18 février 1772, d'une famille honorable et qui n'était pas sans illustration. Confié de bonne heure aux soins d'un prêtre respectable et fort instruit en littérature, Marco-Bruno, professeur au séminaire de Padoue, et depuis recteur du collège de Bassano, le jeune Brocchi se distingua par son application à l'étude des langues anciennes. Dès l'âge de quatorze ans, il faisait de bons vers latins et italiens; plus jeune encore, on le vit occupé à ras-

sembler des minéraux, à chasser aux oiseaux et recueillir des plantes et des insectes. Son père, qui n'avait pas les mêmes goûts, crut devoir l'envoyer à Padoue pour y étudier la jurisprudence. Arrivé dans cette ville, Brocchi obéit à la volonté paternelle, en se livrant à l'étude des lois ; mais tous les instants qu'il pouvait lui dérober, il les consacrait à la botanique. La mort de son père le rendit, à l'âge de dix-huit ans, maître de ses actions. Le premier usage qu'il fit de son indépendance fut d'employer l'argent destiné à prendre le grade de docteur en droit pour se rendre à Venise, et de là à Rome. Comme la plupart de ses compatriotes, Brocchi avait fait des vers encore enfant ; il voulut aussi écrire sur les antiquités avant d'avoir pu les étudier. Cette témérité ne doit pas étonner : dans un pays où la langue est si poétique, où les ruines et les monuments sont si nombreux, il doit y avoir un grand nombre de poètes et d'antiquaires. Après quelques mois de séjour à Rome, Brocchi de retour à Venise y publia ses *Recherches sur la sculpture égyptienne*, Venise, 1792, in-8°. La sévérité qu'il a montrée lui-même pour ce premier ouvrage (il s'efforça toute sa vie d'en détruire les exemplaires qui se trouvaient dans le commerce) nous prescrit d'être indulgent sur l'essai d'un jeune homme. Nous nous contenterons de dire que ce fut Winckelmann qui lui en fournit la première idée. Pendant les années qui suivirent cette publication, Brocchi séjourna alternativement à Bassano et à Venise, partageant son temps entre l'étude de la minéralogie, de la botanique et celle des langues étrangères. C'est à cette époque de sa vie qu'il se lia avec plusieurs hommes célèbres, entre autres avec Lanzi et Zannucci. En 1796, il publia son traité des plantes odoriférantes et d'ornement qui doivent être cultivées dans les jardins. L'année suivante, il exprima son admiration pour Dante dans ses *Lettres à milady W—y*. Cependant les victoires des Français en Italie avaient fait passer les États vénitiens entre les mains d'un nouveau maître, et lors de l'établissement des lycées en 1802, Brocchi fut appelé à remplir, dans le gymnase du département de la Mella, la chaire d'histoire naturelle fondée à Brescia. Jamais récompense n'avait été mieux méritée et moins sollicitée. La même année, l'académie des sciences, des lettres, de l'agriculture et des arts du département le choisit pour son secrétaire perpétuel. C'est à dater de cette époque que commence la carrière scientifique de Brocchi. Il lut, dans le sein de cette académie, plusieurs mémoires, savoir : en 1802, sur l'œil des insectes ; en 1803, sur le fer spathique des mines de Valtrompia ; en 1808, son analyse chimique d'un acier de la Valteline, et la même année la description d'une nouvelle machine propre à vanner le grain, inventée par Bartholomée Maffei. En sa qualité de secrétaire perpétuel, il publia, en 1808, l'extrait des travaux de cette compagnie pendant le cours de la même année, et la même année d'un discours contenant l'éloge des académies et des académiciens qui avaient fleuri à Brescia antérieurement au 15^e siècle. Chargé du cours de matière

médicale, du rétablissement et de l'inspection du jardin botanique de Brescia, Brocchi sut remplir avec zèle et succès ses différentes fonctions. En 1808, il fit imprimer le catalogue raisonné des plantes qui servaient à ses démonstrations, et qui, pour la plupart, croissent dans le Brescian. Presque en même temps, il publia son traité minéralogique et chimique des mines de fer du département de la Mella, avec l'exposition de la constitution physique des montagnes métallifères du Valtrompia. Appelé, en qualité d'inspecteur, à faire partie du conseil des mines récemment créé sur le modèle de celui qui existait en France, Brocchi quitta Brescia pour aller s'établir à Milan. Ces nouvelles fonctions lui convenaient parfaitement ; en lui commandant le mouvement, elles fournissaient un aliment au besoin qu'il éprouvait de voir en grande masse les minéraux que jusqu'alors il n'avait pu étudier que sur des échantillons, de comparer les roches les unes avec les autres, d'en déterminer les gisements, de signaler les modifications qu'elles ont éprouvées, et de devenir en un mot un géologue très-distingué. En 1810, de concert avec Fun de ses collègues, Joseph Malacarne, il se rendit dans la partie méridionale du Tyrol, et à son retour à Milan il publia un mémoire sur la vallée de Fassa, qui faisait alors partie du département du Haut-Adige. A cette époque Brocchi partageait entièrement les idées de la fameuse école de Werner ; c'était un neptuniste absolu : aussi considéra-t-il les trapp si célèbres de cette vallée comme de formation neptunienne, erreur capitale qu'il dut sans doute reconnaître par la suite, lorsqu'il eut étudié la matière sous un jour nouveau et sans idées conçues à l'avance. Une grande partie des années 1811 et 1812 fut consacrée par Brocchi à visiter, de concert avec M. Parolini, l'un de ses élèves les plus distingués, différentes contrées de l'Italie, et ce fut sans doute pendant ces voyages consciencieusement faits, sans épargner ni peines ni fatigues, qu'il conçut l'idée de son grand ouvrage sur la conchyliologie fossile. Vers la fin de 1813 il revint, riche d'observations et de matériaux, déposer dans la collection du musée du conseil des mines une quantité considérable de roches et de coquilles fossiles, classées avec soin, et qu'il avait recueillies dans ses courses. En 1814 parut la *Conchyliologie fossile sub apennine*, ouvrage classique, premier titre de Brocchi aux yeux de la postérité, et qui a mérité d'être appelé, par M. de Blainville, le meilleur ouvrage qui ait été publié sur les coquilles fossiles d'un pays. Ne pouvant analyser ce bel ouvrage comme il le mérite, nous nous contenterons de recommander la lecture du discours préliminaire sur les progrès de la conchyliologie en Italie, le discours sur la structure des Apennins, sur celle des collines subapennines, la description d'un grand nombre de coquilles fossiles analogues ou non aux coquilles actuellement vivantes, etc. C'est dans cet ouvrage, fruit de plusieurs années d'étude, que Brocchi a prétendu, contrairement à l'opinion de Cuvier et de plusieurs autres géologues, que les eaux, qui ont dû, à une certaine époque, couvrir les cimes les plus

élevées des Apennins, ne se sont retirées que successivement et dans l'espace de plusieurs siècles, hypothèse hardie à l'époque où elle fut émise, mais qui est aujourd'hui généralement adoptée. Brocchi pense que les animaux herbivores ont dû précéder sur la terre la venue des carnivores et notamment celle de l'espèce humaine, et qu'enfin, géologiquement parlant, l'émission des continents actuels est beaucoup plus récente qu'on ne le croit généralement. On s'aperçoit également en lisant la *Conchyliologie fossile* que Brocchi avait modifié ses idées trop exclusives comme neptuniste, et qu'il ne dénie plus aux volcans sous-marins le rôle important qu'ils ont joué dans les révolutions du globe. Par une coïncidence assez remarquable, presque au moment où son ouvrage venait d'être publié, la face de l'Europe changea une seconde fois, et une révolution politique vint frapper celui dont toutes les idées étaient tournées vers des révolutions d'un autre genre. Privé de sa place, Brocchi ne conserva que son titre de membre de l'Institut, dignité à laquelle il avait été élevé en 1811; mais le destin qui cessait de le favoriser ne put abattre la force de son âme, et peut-être doit-on à ce revers de fortune les nombreux et intéressants mémoires insérés dans le *Journal de Brugnatelli*, et plus particulièrement dans la *Bibliothèque italienne*, excellent recueil commencé en 1816, et qu'on doit regretter de ne plus voir aujourd'hui rédigé aussi habilement. Nous voudrions suivre Brocchi dans ses nouvelles courses à travers l'Italie méridionale; nous aimerions à le montrer intrépide de cœur, tranquille d'esprit, infatigable, sous un soleil ardent, parcourant l'ancienne Grèce, la Sicile, l'État romain, la Toscane, demandant à la botanique, à la minéralogie, à la géologie, à l'archéologie même des objets nouveaux à observer et à décrire; mais l'espace limité dans lequel nous devons nous renfermer, nous oblige à ne citer que quelques-uns des mémoires les plus importants qu'il a publiés de 1816 à 1822, notamment son voyage au cap Cireé (1817), son catalogue raisonné d'une collection de roches (même année), son mémoire sur le sol physique de Rome (1820) où jusqu'à présent une seule erreur a été découverte, ses expériences sur le mauvais air aux environs de Rome (1818), ses observations sur le temple de Sérapis à Pouzzoles, ses observations géologiques sur les environs de Reggio (1819), sur l'alternance des roches calcaires et volcaniques du Val de Noto en Sicile. Pour mieux faire apprécier l'importance de ses travaux, nous dirons que l'on ne connaît la géologie de l'Italie méridionale que d'après ses observations. Jeune encore, les pensées de Brocchi s'étaient portées vers l'Égypte, cette vieille terre de la civilisation. Dans un âge plus avancé se trouvant seul, sans fortune, sans soutien, il se laissa séduire par l'idée d'enrichir la science d'observations nouvelles, de doter son pays de découvertes précieuses, et peut-être aussi de voir de ses yeux un pays qu'il ne connaissait que d'après ce qui lui en avait été dit. Ce fut dans cette pensée qu'il consentit à entrer au service du vice-roi d'Égypte. Le 25 septembre 1822, il dit

adieu à l'Italie. Débarqué à Alexandrie, il y séjourna quelque temps, pour s'y perfectionner dans la langue arabe dont il possédait les éléments. Très-bien accueilli par le vice-roi, il fut envoyé en qualité d'ingénieur vers les confins de la Nubie, dans le but d'observer les mines qui pourraient se trouver sur son passage. Après une absence de quelques mois, il revint au Caire sans avoir pu rien entreprendre, à cause du manque de matière combustible. Il repartit le 22 août 1823 pour le Mont-Liban, dans l'espérance de trouver et de reconnaître les mines de charbon fossile qui venaient d'y être récemment découvertes. Il trouva effectivement ces mines, et il en commença l'exploitation. De retour au Caire le 3 mai 1824, il le quitta de nouveau, pour n'y plus rentrer, le 5 mars 1825, accompagné d'un Milanais nommé Bonavilla, qui s'était obligé à le suivre pendant plusieurs années et à coopérer à ses travaux. Après un voyage extrêmement long et pénible, nos deux naturalistes arrivèrent à Charthum, ville de la province de Sennar, nouvellement conquise par les armées du vice-roi; ils en repartirent le 2 novembre suivant et arrivèrent à Sennar, où ils séjournèrent jusqu'au mois de juin 1826. Il est probable que la fatigue causée par plusieurs voyages successifs à travers d'affreux déserts, où il ne pleut quelquefois qu'à plusieurs années d'intervalle, la mauvaise nourriture, dont Brocchi se contentait par suite de l'opinion dans laquelle il était, qu'il faut vivre comme les gens du pays où l'on se trouve, et peut-être aussi le regret du passé, finirent par triompher de la forte constitution de cet homme courageux. Saisi par une lièvre terrible à Charthum, le 17 septembre 1826, il mourut entre les bras de Bonavilla, le 25 du même mois. Ce compagnon de ses travaux, après lui avoir rendu les derniers devoirs, alla lui-même expirer à Thèbes. Ainsi s'éteignit à l'âge de 54 ans l'un des hommes qui ont le plus contribué au progrès de la géologie. Brocchi avait l'habitude de noter pendant ses voyages tout ce qui lui présentait de l'intérêt, et nous savons, pour les avoir vus et en avoir lu quelques-uns, qu'il a laissé de nombreux manuscrits rédigés pendant son séjour en Égypte, et qui ne peuvent que jeter de nouvelles lumières sur ce pays considéré sous plusieurs aspects différents. Aux termes du testament de Brocchi, ces manuscrits appartiennent à la ville de Bassano, sa patrie. Malheureusement nous venons d'apprendre que les collections botaniques et géologiques, sur lesquelles le journal dont nous avons parlé fournirait des renseignements précieux sont presque entièrement perdues, par suite de la négligence avec laquelle on les a conservées. Il est à désirer qu'un homme zélé pour les sciences veuille bien consacrer quelques instants à cette importante publication. Brocchi avait une taille élevée, la figure imposante; ses manières étaient prévenantes et ouvertes; il était doué d'une constitution robuste, d'un grand courage et d'une noble persévérance. Un de ses frères, qui habite Bassano, possède un grand nombre de ses lettres. Quelques-uns des ouvrages de Brocchi étant deve-

nus rares, un plus grand nombre publiés sous forme de lettres ou de mémoires se trouvant disséminés dans des collections italiennes fort peu répandues en France, nous avons cru devoir en présenter ici la liste complète : 1° *Ricerche sopra la scultura presso gli Egiziani*, Venise, 1792, in-8°. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, l'auteur ayant détruit tous les exemplaires de cet ouvrage qu'il a pu se procurer, il est devenu extrêmement rare. 2° *Trattato delle piante odorifere e di bella vista da coltivarsi ne' giardini*, Bassano, 1796, in-8°. 3° *Lettere sopra Dante a milady W-y*, Venise, 1797, in-12. 4° *Commentarj dell' accademia di scienze, lettere, agricoltura ed arti del dipartimento del Mella per l'anno 1808*, Brescia, 1808, in-8°. 5° *Catalogo delle piante che si dispensano alla scuola di botanica nel liceo del dipartimento della Mella*, Brescia, 1808, in-8°. 6° *Trattato mineralogico e chimico sulle miniere di ferro del dipartimento della Mella, coll' esposizione della costituzione fisica delle montagne metallifères della Valtrompia*, Brescia, 1808, 2 vol. in-8°. 7° *Memoria mineralogica sullavalle di Fassa in Tirolo*, Milan, 1811, in-8°. 8° *Elogio di Andrea Cesalpino*, inséré dans le 1^{er} volume du recueil de portraits d'illustres Italiens publié par Bettoni, Milan, 1812-20, 2 vol. in-4°. 9° *Conchiologia fossile subapennina, con osservazioni geologiche sugli Apennini e sul suolo adiacente, con sedici tavole in rame*, Milan, 1814, 2 vol. in-4° (rare). 10° *Lettere del Brocchi, sopra una sostanza che trovai fréquemment imprigionata nella lava basaltine di capo di Bove, non accennata da altri mineralogisti*. (Giornale di Brugnatelli, t. 8, 1^{er} trimestre, 1814, p. 386.) Cette substance se rapproche beaucoup, quant à la composition, de la tremolite. 11° *Sulla Cristallizzazione della pietra alluminosa della tolfa*. (Biblioth. ital., n° 4, avril 1816, p. 82.) 12° *Sopra alcuni Ammassi colonnari basaltini del territorio di Viterbo*. (Ibid., n° 9, septembre 1815, p. 496.) 13° *Sulla Prehnite rinvenuta in Toscana*. (Giornale di Brugnatelli, t. 10, p. 45, 1817.) 14° *Sull' Eruzione del Vesuvio del 1812*. (Biblioth. ital., n° 17, mai 1817, p. 275.) 15° *Intorno alle Vernici usate dagli antichi sulle stoviglie di terra*. (Ibid., n° 18, juin 1817, p. 452.) 16° *Osservazioni sulla corrente di lava di capo di Bove, presso Roma, etc.* (Ibid., n° 19, juillet 1817, p. 402.) 17° *Viaggio al capo Circeo, ed osservazioni naturali in quei contorni*. (Ibid., n° 20 et 21, août et septembre 1817, pp. 257 et 455.) 18° *Descrizione di una nuova conchiglia bivalve della costa del Brasile, con osservazioni di alcuni altri testacei*. (Ibid., n° 25, novembre 1817, p. 276.) 19° *Lettere del Brocchi, intorno all' epidote rinvenuta presso il Sempione*. (Ibid., n° 25, 1817, p. 549.) 20° *Osservazione intorno al silice albus di Plinio e di Vitruvio, riconoscibile in una lava feldspatica di Bolsena*. (Ibid., n° 24, décembre 1817, p. 408.) 21° *Catalogo ragionato di una raccolta di rocce, disposto con ordine géographique per servire alla geognosia d'Italia*, Milan, 1817, in-8°. 22° *Osservazioni sulle montagne metallifères della Tolfa*. (Biblioth. ital., n° 26, février 1818, p. 192.)

23° *Lettere inedite di Andrea Cesalpino e notizie intorno al suo erbario, che si conserva in Firenze*, etc. (Ibid., n° 29, mai 1818, p. 205.) 24° *Osservazioni naturali fatte al promontorio Argentaro, ed all' isola del Giglio*. (Ibid., n° 31, juillet 1818, p. 76; n° 32, août 1818, p. 237; n° 33, septembre 1818, p. 556.) 25° *Intorno a delle Conchiglie marine rinvenute nel peperino di Albano*. (Ibid., n° 30, juin 1818, p. 424.) 26° *Lettere di Cola di Rienzi tratte dall' archivio di Aspra in Sabina*. (Ibid., n° 33, septembre 1818, p. 550.) 27° *Saggio di esperienze sull' aria cattiva dei contorni di Roma*. (Ibid., n° 35, novembre 1818, p. 209.) 28° *Intorno ad uno Scavo interessante la geognosia, fatto in Roma, a campo Vaccino*. (Ibid., n° 37, janvier 1819, p. 114.) 29° *Ragguaglio di alcuni molluschi e zoofiti del mar Tirreno presso la costa romana dal sig. Brocchi, comunicato al signor Renieri*, etc. (Ibid., n° 39, mars 1819, p. 511, et n° 40, avril 1819, p. 45.) 30° *Notizia di alcune osservazioni fisiche fatte nel tempio di Serapide a Pozzuoli*. (Ibid., n° 40, avril 1819, p. 495.) 31° *Intorno alle Conchiglie fossili del Piemonte, lettere in risposta a quella del Deluc*. (Ibid., n° 40, avril 1819, p. 282.) 32° *Osservazioni naturali fatte in alcune parti degli Appennini, nell' Abruzzo ulteriore*. (Ibid., n° 42, juin 1819, p. 565.) On trouvera la continuation de cet intéressant mémoire, le seul que nous possédions sur cette partie de l'Italie, dans le même recueil, n° 83, novembre 1822, p. 209, et n° 85, janvier 1823, p. 79. 33° *Dello Stato fisico del suolo di Roma*, etc., Rome, 1820, in-8°. On trouve réunis dans le même volume destiné à l'illustration de la carte géognostique de Rome, publiée par Brocchi, 1° le discours sur la condition de l'air dans les temps anciens, et 2° son essai d'expérience sur le mauvais air des environs de Rome déjà inséré dans la *Biblioth. ital.*, mais enrichi dans cette seconde édition de quelques additions (rare). 34° *Sopra una particolare varietà di Lazialite trovata in una lava del monte Vulture in Basilicata*. (Biblioth. ital., n° 50, février 1820, p. 261.) 35° *Notizie sulle antichità di Acire recentemente scoperte in Sicilia, e sopra una colonna miigliare di Melfi in Basilicata*. (Ibid., p. 219.) 36° *Osservazioni fisiche fatte nella valle d'Amsanto negli Irpini*. (Ibid., n° 51, mars 1820, p. 584.) 37° *Osservazioni geologiche fatte nella terra di Otranto*. (Ibid., n° 52, avril 1820, p. 52.) 38° *Considerazioni sopra un antico zodiaco della cattedrale d'Otranto*. (Ibid., n° 50, juin 1820, p. 558.) 39° *Osservazioni geologiche sui contorni di Reggio in Calabria*, etc. (Ibid., n° 55, juillet 1820, p. 69.) 40° *Osservazioni naturali fatte all' isole de' Ciclopi, e nella contigua spiaggia di Catania*. (Ibid., n° 59, novembre 1820, p. 217.) 41° *Osservazioni sopra il solfato di strontiana, prima nella val Sabazia, etc.* (Giornale di Brugnatelli, t. 4, 1821, p. 479.) 42° *Sulle diverse Formazioni di rocce della Sicilia*. (Biblioth. ital., n° 69, septembre 1821, p. 557.) 43° *Catalogo di una serie di conchiglie raccolte presso la costa africaine del golfo Arabico*, etc. (Ibid., n° 70, octobre 1821, p. 75, et n° 71, novembre 1821, p. 209.) 44° *Descrizione del monte So-*

ratte. (Ibid., n° 75, janvier 1822, p. 74.) 43° *Osservazioni naturali sulle spelonche di Adelsberg in Carniola*. (Ibid., n° 74 et 75, février et mars 1822, p. 275.) 46° *De Colli Iblei in Sicilia*. (Ibid., n° 76, avril 1822, p. 35.) 47° *Dell' Aspetto della vegetazione de' contorni di Reggio in Calabria*. (Ibid., n° 77, mai 1822, p. 219.) 48° *Sulle geognotiche Relazioni delle rocce calcarie e vulcaniche in val di Noto, nella Sicilia*. (Ibid., n° 79, juillet 1822, p. 55.) 49° *Notizie bibliografiche intorno al Pamphylum siculum del Cupani*. (Ibid., n° 80, août 1822, p. 190.) 50° *Sopra alcune mosse di lava, di cui era costruito in Pavia l' arco di Alboino*. (Ibid., n° 81, septembre 1822, p. 544.) Pour compléter cette longue énumération des ouvrages de Brocchi, nous ajouterons qu'on trouve plusieurs lettres de lui : 1° dans le *Journal de Brugnatelli*, déjà cité, t. 6, p. 159, pour l'année 1825, t. 7, pour l'année 1824, p. 156; 2° dans le *Journal de Venise*, n° du 7 décembre 1825; 5° dans l'éloge historique de Brocchi par Jean Larber, son compatriote, Padoue, in-8°, 1828; 4° enfin dans le recueil publié par le docte bibliothécaire de la Marciana, sous le titre de *Versi e Prose di scrittori Bassanesi dei secoli 18 e 19*, Bassano, 1828, in-12. Brocchi a encore publié quelques essais poétiques, mais qui ne méritent pas d'être relatés. Nous terminerons en disant que M. Defendente Sacchi a consacré quelques lignes à sa mémoire dans les *Annales universelles de statistique*, t. 15, n° 44, p. 152, février 1852, reproduites dans les *Variétés littéraires*, Milan, 1853, in-12. N—D.

BROCHANT DE VILLIERS (ANDRÉ-JEAN-MARIE), minéralogiste distingué, ingénieur des mines, membre de l'Institut et officier de la Légion d'honneur, naquit à Paris, vers 1774. Après avoir été élève de l'école des mines, il voyagea en Allemagne en 1797 et 1798, et acheva ses études dans cette science, à Freyberg en Saxe, sous le célèbre géologue Werner. En 1804, il fut nommé professeur à l'école des mines de Pezai, et en 1813, à celle de Paris. L'année suivante, il fut appelé à remplir à l'Institut (académie des sciences, section de minéralogie) la place vacante par la mort de Duhamel. Il mourut à Paris, au mois de mai 1840. On a de lui : 1° *Traité élémentaire de minéralogie suivant les principes du professeur Werner*, rédigé d'après plusieurs ouvrages allemands, augmenté des découvertes les plus modernes et de notes pour accorder sa nomenclature avec celles des autres minéralogistes français et étrangers, Paris, 1801 et 1802, 2 vol. in-8°; 2° édition, 1808. La classe des sciences physiques et naturelles de l'Institut fit l'éloge de cet ouvrage dans son rapport sur les progrès des sciences, depuis 1789 jusqu'en 1808. 2° *De la Cristallisation considérée géométriquement et physiquement, ou Traité abrégé de cristallographie, suivi d'un précis de nos connaissances sur les phénomènes physiques de la cristallisation* (ext. du *Diction. des sciences naturelles*), Paris, Levrault, 1818, 1 vol. in-8° avec planch. Brochant de Villiers a été longtemps le rédacteur en chef du *Journal des Mines*, dans lequel on trouve de lui, entre autres articles importants :

Remarques sur l'ouvrage de M. André de Gy, ayant pour titre : Théorie de la surface actuelle de la terre (t. 21, ann. 1807); *Observations géologiques sur des terrains de transition qui se trouvent dans la Tarentaise* (en Savoie) *et autres parties des Alpes*, (t. 25, ann. 1808); *Notice sur les mines du Mexique*, extraite de l'ouvrage de M. de Humboldt, intitulé : *Essai politique sur le royaume de la Nouvelle-Espagne*, etc. (t. 29 et 51, ann. 1811-12); *Mémoire sur la détermination du caractère géométrique principal des formes cristallines*, traduit de l'allemand de Chr.-Sam. Weiss (t. 29, ann. 1811); *Mémoire sur les terrains de gypse ancien qui se trouvent dans les Alpes*, etc., lu à l'Institut (*Annales des mines*, t. 2, ann. 1817). Z—o.

BROCHARD (BONAVENTURE), cordelier au couvent de Bernay, en Normandie, entreprit le voyage de la terre sainte, en 1555, avec Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles, chevalier du St-Sépulcre. Il écrivit en français la relation de ce voyage (en *Hyrusalem et au mont Sinaï*), dont le manuscrit est conservé dans la bibliothèque (sous le n° 40265). Cette relation paraît être l'ouvrage commun du moine et du chevalier, qui avait fait trois voyages dans la Palestine. Brochard a été souvent confondu avec Brocard. (*Voy. ce nom.*) Possevin, Vossius, Canisius, Bayle, Dupin et plusieurs autres ont été induits en erreur par Simler, dans son *Epitome Bibliothecæ Conradi Gesneri*. La Croix du Maine avait vu le voyage de Bonaventure Brochard et de Greffin Arfagart, écrivit à la main, avec la relation de celui que Jean Gâssot fit aussi à Jérusalem et au mont Sinaï, vers le même temps, c'est-à-dire en 1547. V—NE.

BROCHARD (l'abbé MICHEL), professeur au collège Mazarin, mort en 1728 ou 1729. On lui doit : *Lexicon philosophicum*, publié à Haguenau, 1716, in-4°, sous le pseudonyme de *Plexiacus*. Il a donné une nouvelle édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* et une autre de Catulle, Tibulle et Propertius, Paris, 1725, in-4°, qui passe pour être défectueuse, et à laquelle on reproche à l'éditeur d'avoir supprimé quelques vers de ces auteurs. Il a concouru avec la Monnoie et l'abbé de Boissy à corriger le texte du livre du Pogge, de *Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, Paris, 1725, in-4°, en y joignant en marge les corrections conjecturales de ces trois savants. Brochard fit aussi paraître, en 1728, une édition d'Horace purgée de toute obscénité. C'était un de ces amateurs éclairés qui passent la plus grande partie de leur vie à se former une collection de livres précieux; il n'en admettait dans son cabinet aucun qui ne fût, ou foncièrement bon, ou recommandable soit par sa singularité, soit par sa rareté et par son prix. Il mettait à leur beauté, à leur conservation et à leur condition une attention si scrupuleuse, qu'il fit souvent le désespoir des libraires qui les lui vendaient, ou des relieurs qui travaillaient pour lui. On peut dire qu'il a beaucoup contribué, avec Gabriel Martin, à perfectionner la bibliographie, ou l'art utile de dresser des catalogues de bibliothèque, par ordre de matières. C'est lui qui fit la préface de la

Bibliotheca Fayana, que Gabriel Martin dressa et publia, Paris, 1725, in-8°, avec une bonne table des auteurs. Il avait fait aussi le catalogue de sa propre bibliothèque, qui fut publié de même par Martin, avec une table d'auteurs, sous le titre de *Museum selectum*, Paris, 1729, in-8°. Ces deux bibliographes étaient intimement liés, et l'abbé Brochard avait ordonné, par un article exprès de son testament, que la vente de ses livres fût faite et dirigée par son ami. (Voy. la table du *Journal des Savants*.) C. T.—Y.

BROCHET (JEAN-ÉTIENNE), juré du tribunal révolutionnaire, était, avant 1789, garde de la connétable. Il s'associa dès le principe aux plus ardents démagogues, et prit une part active aux différents événements qui préparèrent la chute du trône. A la mort de Marat il fit éclater une douleur extravagante; demanda pour y déposer le cœur un vase précieux du garde-meuble, et n'attendit point son apothéose pour parodier les hymnes de la religion en l'honneur du nouveau dieu. Dans la fameuse séance des jacobins du 2 octobre 1793, il enclérita sur Hébert, qui demandait la suppression des formalités ordinaires de la justice pour les conspirateurs. « Tout acte d'accusation, s'écria Brochet, ne tend qu'à allonger la courroie et soustraire au couteau national les têtes qui devraient déjà être tombées. Il existe un plan de conspiration qui a commencé à la journée de Vincennes et dure encore.... Il faut que tous les coupables, jugés à la fois, périssent en même temps et de la même manière. Il faut que le jugement de Brissot entraîne celui de tous les auteurs des maux de la France. Il faut que celui d'Antoinette entraîne celui de tous les complices et de tous les membres de la famille des Bourbons qui ont trempé avec elle dans les malheurs du peuple. » (*Moniteur*, n° 279.) Ainsi Brochet anticipa sur l'idée monstrueuse qu'on vit s'exécuter plus tard, de réunir dans une même affaire des personnes inconnues les unes aux autres, et qui se rencontraient pour la première fois devant l'affreux tribunal. Ce fut ce qu'on nomma des *fournées*. Il se trouvait aux jacobins lorsque Billaud-Varennès y justifia l'arrestation d'Hébert et de ses complices; et il se rendit sur-le-champ aux cordeliers pour les informer de ce qui venait de se passer, afin de prévenir la division qui devait éclater entre les deux sociétés. Quelques jours après, il demanda l'épuration des cordeliers, sous prétexte que des intrigants s'y étaient introduits; et il fit décider que chaque membre admis remettrait la déclaration signée de sa fortune actuelle, « afin, ajouta-t-il, que s'il arrive que quelques-uns s'enrichissent, on puisse leur dire : Vous êtes des fripons qui avez volé la république. » (Séance du 22 mars 1794.) Poursuivi comme complice de Robespierre, après le 9 thermidor, il parvint à se faire mettre en liberté; mais il fut reincarcéré presque aussitôt sur la demande de la section tout entière du Théâtre-Français, où il avait pris son domicile. La loi d'amnistie pour les délits révolutionnaires (4 brumaire an 4 (26 octobre 1795)) le fit enfin sortir de prison; et,

V.

s'étant mis à la tête d'un petit magasin d'épicerie, il vécut quelque temps tranquille, mais sans renouer à ses liaisons non plus qu'à ses théories politiques. Aussi fut-il, à la suite de l'attentat du 5 nivôse (24 décembre 1801) contre les jours du premier consul, compris dans le nombre des individus condamnés à la déportation par mesure de sûreté générale, et conduit à Oleron, d'où il fut transféré plus tard, non, comme on l'a dit, aux îles Séchelles, mais à Cayenne, où il retrouva son ancien ami Billaud-Varennès. Au bout de huit mois il obtint l'autorisation de rentrer en France; mais ayant reçu l'ordre de s'éloigner de Paris au moins de trente lieues, il vint résider à Sens, et y vécut dans une telle obscurité, que les journaux annoncèrent sa mort sans que personne la démentit. Ce fut avec une grande surprise qu'on le vit reparaitre à Paris en 1815. Après le 20 mars, il obtint encore le commandement d'une troupe de fédérés, avec un traitement considérable. Mais au second retour du roi, il retourna à Sens, fut mis sous la surveillance de la police, et mourut oublié, le 31 avril 1823, à l'âge de 70 ans. W—s.

BROCKE (HENRI-CHRISTIAN DE) auteur allemand, né en 1715, mort en 1778, s'est occupé de l'agriculture, et des sciences qui ont pour objet la meilleure manière de former des forêts, de les entretenir, et de les administrer. Il a publié en allemand : 1° *Vraies bases physiques et expérimentales des sciences forestières*, Leipsick, 1768 à 1773, in-8°; 2° *Observations sur quelques fleurs, sur leur culture et la préparation de la terre qui leur convient*, Leipsick, 1771, in-8°. — ADRIEN DE BROCKE, aussi Allemand, a donné une *Relation de Madagascar* (en allemand), Leipsick, 1748, in-8°. D—P—s.

BROCKELSBY (RICHARD), médecin, né en 1722, dans le comté de Sommerset, étudia successivement à Edimbourg et à Leyde sous le célèbre Gaubius; il fut reçu docteur en 1745, et soutint, à cette occasion, une dissertation de *Saliva sana et morbosa*, Leyde, 1745, in-4°. De retour à Londres, il publia, en 1746, un *Essai sur la mortalité parmi les bêtes à cornes*, in-8°. En 1758, nommé médecin de l'armée anglaise, il l'accompagna dans la guerre de sept ans, et revint, en 1765, acquérir à Londres, dans la pratique de son art, une grande fortune et une grande considération. Il mourut en 1797, à l'âge de 75 ans. Outre les ouvrages que nous avons cités, on a de lui : 1° *Observations médicales et économiques, depuis 1758 jusqu'en 1765, tendant à la réforme et à l'amélioration des hôpitaux*, 1764, in-8°. 2° *Eulogium medicum, sive Oratio anniversaria Harveiana, habita in theatris collegii regalis medicorum Londinensium*, 1760, in-4°. 3° Plusieurs mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*, savoir : *Essai sur la plante vénéneuse trouvée récemment mêlée avec la gentiane*, n° 486; *Cas d'une femme attaquée du diabète*, n° 414; *Expériences relatives à l'analyse et aux qualités de l'eau de Seltz*, ibid., vol. 4; *Cas d'une tumeur enkystée dans l'orbite de l'œil*, et *Dissertation sur la musique des anciens*; *Expériences sur la sensibilité et l'ir-*

74

ritabilité des diverses parties des animaux, vol. 45; *Sur le poison des Indiens dont parle la Condamine*, ibid., vol. 44. C. et A—N.

BROCKES (BARTHOLD-HENRI), poète estimé de son temps, naquit le 22 septembre 1680, à Hambourg, où son père faisait un commerce considérable. Après avoir voyagé en France, en Italie et en Hollande, il se disposait à passer en Angleterre, lorsque des circonstances de famille le rappelèrent dans sa patrie, dont il ne sortit plus que pour s'acquitter de quelques missions que lui fit confier l'estime de ses concitoyens. Ami du repos, il cultiva avec succès son talent naturel pour la poésie, et s'appliqua surtout à chanter les beautés de la nature, considérées dans leurs rapports avec le bonheur de l'homme et la bonté de Dieu; de là est résultée une collection de petits poèmes pieux, imprimés à diverses reprises, sous le titre de *Plaisir terrestre en Dieu*, Hambourg, de 1726 à 1746, 9 vol. in-8°, et réimprimés plusieurs fois. Ces poésies sont minutieuses et peu animées, mais écrites avec facilité et pleines de sentiments doux. Brockes a traduit en allemand plusieurs ouvrages de Marino, Pope, Thomson, etc. Il mourut à Hambourg, le 16 janvier 1747. G—T.

BROCKES. Voyez BROKES.

BROCKHAUS (FRÉDÉRIC-ARNOLD), libraire allemand, natif de la ville libre impériale de Dortmund, dans le cercle de Westphalie, reçut le jour en 1772. Ses débuts dans la carrière commerciale ne furent pas heureux. Marchand drapier à Dusseldorf, où il avait fait son apprentissage dans une grande maison, il changea successivement de résidence et de profession : fixé d'abord à Amsterdam et rebuté de ses vaines tentatives de prompt fortune dans la draperie, il imagina de se faire libraire en fondant un établissement sur le modèle du comptoir d'industrie. La spéculation ne pouvait guère réussir : c'était l'époque où la Hollande, par sa réunion à l'empire français et par le blocus continental, voyait se tarir pour elle toutes les sources de la prospérité. Les efforts de Brockhaus, en ces temps de calamiteuse mémoire pour le commerce néerlandais, n'aboutirent qu'à lui faire déposer son bilan. Ajoutons que plus tard, lorsque des circonstances moins contraires lui eurent permis de rétablir ses affaires, il acquitta loyalement ses dettes et même les intérêts dont judiciairement son concordat le libérait. Brockhaus, après l'échec dont les événements politiques l'avaient rendu victime, reprit le chemin de sa patrie et alla s'établir, en 1810, à Altenbourg. Là, connaissant mieux son pays et sa nation, il ne tarda pas à jeter les fondements d'une fortune brillante. Acquéreur de la 1^{re} édition du *Dictionnaire de la Conversation*, qui primitivement ne se composait que de deux volumes, il la vit s'épuiser rapidement, et dès lors étudiant, ou, si l'on veut, exploitant le goût du public, il joignit à chaque nouvelle édition des additions considérables, qui finalement portèrent l'ouvrage à douze énormes volumes. Ces additions furent surtout prises dans l'histoire du jour; et elles consistèrent principalement en notices biogra-

phiques et en articles sur la législation, sur la littérature et les mœurs; en un mot, sur tout ce qui était de nature à provoquer l'intérêt et la curiosité du public. Le *Dictionnaire de la Conversation* est trop connu en France aujourd'hui par les deux imitations que la librairie parisienne en publie, l'une sous le titre primitif, l'autre sous celui d'*Encyclopédie des gens du monde*, pour qu'il soit besoin d'analyser ici ce recueil, dont la biographie occupe près de la moitié, quoique bien restreinte encore et bien superficielle. Mais il y a cette différence entre la publication de Brockhaus et celles des libraires français, que ceux-ci se présentent avec un plan indéterminé et sans certitude sur les dispositions du public, tandis que Brockhaus, ne passant que par degrés du manuel encyclopédique portatif à un ouvrage de vaste dimension, opérait sans risques, ni chances défavorables. Il fit cinq éditions et vendit 60,000 exemplaires du *Dictionnaire de la Conversation*, sans compter les réimpressions particulières de certains volumes plus fréquemment demandés (1). On n'attend pas que nous suivions ici Brockhaus dans ses diverses entreprises de librairie. Toutefois nous devons le montrer encore errant dans les *Zeitgenossen* ou *Contemporains* une galerie des notabilités de l'époque très-importante, et digne rivale du *Public Characters of England*; fondant le célèbre recueil trimestriel de l'*Hermès* de Krug, où il se proposait pour modèle le *Quarterly Review* et l'*Edinburgh Review*; achetant la propriété de la feuille de Kotzebue et la transformant en organe éloquent et raisonné des principes politiques modernes. Dès le commencement de l'extension donnée au *Dictionnaire de la Conversation*, Brockhaus avait été mal vu du gouvernement prussien. Une censure particulière fut affectée à tous les ouvrages émanant de ses presses, et enfin prohiba l'entrée en Prusse de tout ce qui sortait de sa maison. Il transporta ses magasins d'Altenbourg à Leipsick. Mais là encore, et surtout depuis qu'il se mit à publier des recueils périodiques et des feuilles quotidiennes, il eut à subir des censures. L'approbation du public l'indemnisa complètement de ces contrariétés. Sa maison était une de celles qui fournissaient à la foire annuelle de Leipsick le plus grand nombre de nouveautés et d'ouvrages intéressants. Outre les publications capitales que nous avons citées plus haut, nous indiquerons encore l'*Isis* d'Oken, le *Conversation's Blatt* (Feuille pour la Conversation), l'*Uranie*, almanach annuel; l'*Histoire des Hohenstauffen* de Raumer, le *Lexique bibliographique* d'Elbert, et la *Bibliographie allemande des derniers temps* d'Ersch. Brockhaus prenait lui-même part à la rédaction de son dictionnaire et de ses journaux, et comme tel il mérite une place parmi les hommes de lettres. C'est au milieu de ses travaux qu'il mourut le 20 août 1823. Sa maison, composée de trois sections distinctes, librairie, imprimerie et fonderie, fut divisée entre ses fils. La plupart de ses

(1) En 1833, le fils de Brockhaus publiait la 8^e édition du *Conversations-Lexicon*.

grandes entreprises ont été continuées, sauf toutefois l'interminable *Bibliographie* d'Ersch. VAL. P.

BROCKMANN (FRANÇOIS-CHARLES), comédien allemand, naquit, en 1745, à Gratz en Styrie. Doué de dispositions théâtrales très-prononcées, il abandonna son instituteur et se joignit à une troupe de comédiens ambulants. Il n'avait pas atteint sa vingtième année, que déjà il était marié à la fille d'un directeur de spectacle de cette classe. En 1765, il parut sur la scène à Vienne où il fut chargé de quelques menus rôles. Sans y faire sensation, il développa dans ces emplois inférieurs assez de talent pour obtenir, en 1768, un engagement dans la compagnie dramatique de Kurz à Würtzbourg. Trois ans après, il fut appelé à Hambourg. C'est là que son talent se forma sous les auspices de Schröder, et qu'il jeta les fondements de sa réputation, qui n'eut bientôt plus rien à envier à celle des plus célèbres comédiens de l'Allemagne. En 1777, Joseph II l'appela dans sa capitale; il n'y fut d'abord que médiocrement goûté, à cause du naturel de son jeu et peut-être aussi à cause de sa corpulence, qui eût assez mal avec les rôles d'amoureux et de héros. Mais peu à peu le public lui rendit justice; et, une fois apprécié, il demeura le favori des Viennois jusqu'à sa mort, arrivée en 1812. Brockmann a été souvent nommé le Garrick, le Lekain de l'Allemagne. Il excellait dans tous les emplois, dans tous les genres. Nul rôle ne lui semblait difficile; nul aussi ne lui semblait sans importance. Sa figure, ses poses, toute l'habitude de son corps, se modifiaient à volonté; et rien pourtant chez lui ne sentait l'effort. Comme chez les grands artistes, l'art, quoique profond et accompagné d'études immenses, était arrivé chez Brockmann au point de ne plus se faire sentir. La nature plus encore que les maîtres avait été son grand modèle; aussi son aplomb sur la scène, son naturel dans toutes les situations, passaient-ils toute croyance. On comprendra sans peine combien, avec ce but constant de rendre de la manière la plus fidèle la nature et la vérité, Brockmann devait briller dans la comédie. Il jouait surtout les rôles de père avec une perfection sans exemple. Du reste, telle était l'admirable souplesse de son talent, que, de tant de rôles dans lesquels il parut pendant une carrière dramatique de plus de quarante ans, on n'en eût aucun comme ayant été particulièrement son triomphe. Dans tous c'était le grand acteur; et souvent, lorsque l'auteur avait oublié de dessiner un caractère, Brockmann réparait cette omission et donnait au rôle une énergie, une précision, une ressemblance qu'il n'avait pas.

VAL. P.

BROCQ (DOM THÉODORE-TALON DE), religieux de l'abbaye de St-Arnould de Metz, né à Châlons-sur-Marne, vers 1680, fit profession en 1704, et mourut à Metz en 1762, après avoir consacré de longues veilles à l'étude des monuments antiques de la province. Il a laissé un manuscrit auquel il avait travaillé pendant quinze ans, et dont voici le titre : *Recueil historique de ce qui est arrivé de plus remarquable dans la ville de Metz, depuis le*

temps de Jules-César jusqu'à présent (1756). Cette histoire, en 2 tomes in-4°, comprend 1120 p., plus quelques feuillets pour les titres, les approbations, la table, la préface, etc. D. Brocq, ayant eu fort longtemps son ouvrage entre les mains, y a ajouté beaucoup de notes et même des cahiers qui n'entrent pas dans la pagination générale; en 1744, il en avait détaché l'*Histoire de St. Arnould et celle de Louis le Débonnaire* pour les offrir au dauphin. Sur la demande de D. Brocq, le duc de Belle-Isle en avait accepté la dédicace; mais l'auteur supprima plus tard l'épître dédicatoire, jugeant son travail peu digne de paraître sous les auspices du maréchal, corrigea les endroits faibles, ajouta plus de 600 p., et défendit expressément d'y mettre son nom si l'on se déterminait à l'imprimer. Cette histoire, divisée par chapitres, est généralement assez bien écrite; on y trouve beaucoup de détails curieux; mais l'auteur ne marche pas d'après un plan bien conçu, il manque souvent de critique et ne fait pas ressortir certains événements comme il le faudrait. D. Brocq avait composé en 4 vol. in-4° l'abrégé de cette même histoire, dont il fit quatre copies. L'une d'elles se trouve à la bibliothèque de Metz. L'ouvrage principal faisait partie de la bibliothèque de M. Teissier, mort récemment préfet de l'Aude. On peut voir dans la *Biographie de la Moselle* (t. 1^{er}, p. 160), qu'a publiée l'auteur de cet article, un examen détaillé du travail de D. Brocq. B—N.

BROCQUIERE (BERTRAND DE LA), gentilhomme, natif du duché de Guienne, seigneur de Vieux-Château, conseiller et premier écuyer tranchant du duc de Bourgogne Philippe le Bon, par l'ordre duquel il écrivit la relation de son voyage d'outre-mer et de son retour de Jérusalem en France par la voie de terre, pendant le cours des années 1432 et 1433. Cette relation fort intéressante a été traduite en français moderne, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale, par Legrand d'Aussy, qui y a ajouté une introduction sur les anciens voyageurs et l'a insérée dans le t. 5 des *Mémoires* de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut, p. 422-637. Th. Johnes l'a traduite en anglais : *At the Hafod press, Henderson*, 1807, gr. in-8°, fig. Il en a été tiré 12 exemplaires de format in-4°. La Brocquière écrit en militaire, d'un style franc et loyal qui annonce de la véracité, inspire de la confiance; mais il écrit, dit Legrand d'Aussy, avec négligence et abandon. Une qualité qu'on ne saurait lui contester, c'est d'avoir été plein de jugement et de raison. On admire l'impartialité avec laquelle il parle, par exemple, des *nations infidèles* qu'il a eu occasion de connaître, et spécialement des Turcs, dont la bonne foi est bien supérieure, selon lui, à celle de beaucoup de chrétiens. A son retour, la Brocquière parut à la cour du duc de Bourgogne avec les mêmes habillements qu'il avait au sortir de Damas, et y fit conduire le cheval qu'il avait acheté dans cette ville et qui l'avait ramené en France. Le duc le reçut avec bonté; notre voyageur lui présenta son cheval, ses habits, avec le *Coran* et la vie de Mahomet en latin, que lui avait

donnés à Damas le chapelain du consul de Venise. Le duc les fit livrer à maître Jean Germain, chancelier de la Toison d'or, pour les examiner ; « mais, » ajoute la Brocquière, on depuis je n'en ai entendu « parler. » Il raconte plus haut qu'il rencontra à Jérusalem neuf autres pèlerins appartenant à la Belgique ou à la Bourgogne : messire André de Thoulangeon, messire Michel de Ligne, Guillaume de Ligne, son père, Sanche de Lalaing (et non pas Sanson), Pierre de Vaudrey, Godefroi de Thoisy, Humbert Buffart, Jean de la Roc, et un certain Simonnel dont le nom de famille est en blanc. Dans l'état des officiers de Philippe le Bon qui fait partie des *Mémoires pour servir à l'histoire de France et de Bourgogne*, nous lisons des particularités qui ont échappé à Legrand d'Aussy : c'est que la Brocquière avait épousé Catherine, fille de Jean, seigneur de Bermeules, et qu'il fut établi gouverneur des ville et châtél de Marcigny-les-Nonnains, par lettres patentes du duc, datées du 28 janvier 1454, aux gages de 800 livres. R—G.

BRODEAU. C'est le nom d'une famille originaire de Tours, d'où sont sortis plusieurs hommes de lettres ; elle descendait de Victor Brodeau, qui, ayant accompagné son père au siège d'Acre où il périt, fut anobli par Philippe-Auguste. Les personnages les plus connus de cette famille, sont : Victor BRODEAU, secrétaire et valet de chambre de François I^{er} et de la reine de Navarre, sa sœur, mort au mois de septembre 1540. Il composa quelques pièces de vers qu'on trouve parmi celles de ses contemporains, et un poème en vers de dix syllabes, intitulé : *Louanges de Jésus-Christ*, Lyon, 1540, in-8° (plusieurs fois réimprimé). On lui attribue une *Épître du pêcheur à Jésus-Christ*, imprimée à Lyon par Etienne Dolet ; elle fut censurée par la faculté de théologie de Paris, après la mort de l'auteur. Marot estimait Victor Brodeau, et la Monnoie regrette que ses poésies enjonnées n'aient pas vu le jour. — Jean BRODEAU, fils d'un valet de chambre de Louis XII, cultiva les belles-lettres, les langues savantes, les mathématiques, fut lié avec les Sadolet, les Bembo, les Manuce, les Danès, et regardé comme un des meilleurs littérateurs de son temps. Il mourut chanoine de St-Martin de Tours, en 1563, à 63 ans. Il avait accompagné à Venise George de Selves, ambassadeur de François I^{er}. Plus tard, il suivit également à Rome George Darnagnac, aussi ambassadeur. On a de lui : 1° dix livres de mélanges : *Observationes sive varia Scetiones*, qui se trouvent dans les t. 2 et 4 du recueil de Jean Gruter, intitulé *Lampas, seu Fax artium*, Francfort, 1604, 6 vol. in-8°. Ce sont des remarques, corrections, etc., estimées, sur Oppien, Homère, Dioscorides, et plusieurs autres auteurs anciens ; les six premiers livres avaient déjà paru séparément, Bâle, Oporin, 1555, in-8°. 2° Des commentaires sur l'*Anthologie*, dans les *Epigrammatum græcar. libri septem*, Bâle, 1549, et Francfort, 1600, in-fol. : Scaliger les met au-dessus des autres ouvrages de ce genre. 3° *Notæ in Martialem*, Leyde, 1619, in-8°. 4° *Annotationes in Euripidis tragedias*, Paris, 1561, et Bâle, 1558, dont

Jules Scaliger faisait un cas particulier. — Julien BRODEAU préféra la fonction d'avocat, dans laquelle il excellait, aux charges plus relevées auxquelles sa naissance et ses talents lui donnaient droit d'aspirer. Tous ses ouvrages sont estimés : 1° *Notes sur les Arrêts de Louet*, dont Boileau parle dans ces vers :

Et commentant Louet, allongé par Brodeau,
D'une robe à longs plis balayer le barreau.

Elles ont eu un grand nombre d'éditions ; la dernière est de 1712, 2 vol. in-fol. 2° *Commentaires sur la coutume de Paris*, 1658, 1669, 2 vol. in-fol. 3° *Vie de Charles Dumoulin*, Paris, 1654, in-4°, et à la tête des œuvres de Dumoulin, Paris, 1681. Ce savant jurisconsulte mourut à Paris, le 19 avril 1655. — Pierre-Julien BRODEAU de Moncharville, petit-fils du précédent, et fils aîné de Julien Brodeau, 2° du nom, mort en 1702, conseiller honoraire de la grande chambre du parlement de Paris, servit dans la marine, devint inspecteur général des fortifications, et mourut le 18 octobre 1711, sans laisser de postérité. Il avait épousé, le 31 janvier de la même année, Brodeau, sa cousine, dernier rejeton de la branche aînée de cette famille ; elle était fille de Jean Brodeau seigneur de Candé, de Vaugrigneuse, marquis de Châtres, près Montlhéry, grand maître des eaux et forêts de France et capitaine des chasses de Touraine. Ce mariage réunit les titres des deux branches de cette antique famille, et Pierre-Julien Brodeau prit alors le titre de marquis de Châtres. Il a publié divers ouvrages : 1° *Preuve des existences et nouveau système de l'univers, ou Idée d'une nouvelle philosophie*, Paris, Josse, 1702, in-8°. C'est un mélange indigeste de prose et de vers. 2° *Jeux d'esprit et de mémoire*, Paris, 1702 ; 3° *Moralité curieuse sur les six premiers jours de la création*, Tours, 1703 ; 4° *Nouveaux Jeux d'esprit et de mémoire*, Lyon, 1709, in-12 ; nouvelle édition, 1721, in-12. Ce dernier ouvrage fut publié sous le nom du marquis de Châtres. Dans la *France littéraire*, M. Quérard, trompé par ce titre, a fait deux personnages de Pierre-Julien de Moncharville, marquis de Châtres. — Julien-Simon BRODEAU d'Oiseville, frère du précédent, successivement conseiller au parlement de Metz, lieutenant général au présidial de Tours, conseiller au conseil souverain de Roussillon, est l'auteur de la traduction du *Divorce céleste*, de Ferrante Pallavicino, Amsterdam, 1696, in-12. (*Voy. PALLAVICINO.*) T—D et D—R—R.

BRODERIC (ÉTIENNE), évêque de Watz en Hongrie, Esclavon d'origine, se rendit utile au jeune Louis II, roi de Hongrie, dont les États étaient menacés par les Turcs, fut envoyé à Rome pour y réclamer des secours, et chargé de se rendre ensuite auprès de François I^{er}, qui était alors prisonnier, il lui porta, de la part de Louis II, des motifs de consolation, et lui offrit tous les services qui étaient en son pouvoir. De retour en Hongrie, ce prélat fut nommé chancelier, servit avec zèle le jeune et malheureux Louis II, qui était trop faible pour s'opposer aux Turcs, l'accompagna à l'armée et se trouva à la bataille de Mohatz avec ce

prince, qui y périt. Broderic suivit ensuite le parti de Jean Zapol, et prêta son ministère à son inauguration. Il mourut en 1540, avec la réputation d'un prélat recommandable par ses connaissances, et par son talent à concilier les intérêts des princes et à les ramener à la concorde. On a de lui une relation curieuse de la bataille de Mohatz, où périt presque toute la noblesse hongroise, publiée sous ce titre : *de Clade Ludovici II, regis Hungariæ*; on la trouve à la suite de la 2^e édition des *Rerum Hungaricarum Decades* d'A. Bonfini, Francfort, 1581; Hanau, 1606, in-fol.; elle a été réimpr. sous le titre de *Narratio de prælio quo, ad Mohatzium, anno 1526, Ludovicus Hungariæ rex perit, cum commentar. J.-G. Kuhnii*, Strasbourg, 1688, in-8°. B—P.

BRODERSON (ABRAHAM), né en Suède dans le 14^e siècle, d'une famille très-puissante depuis les premiers temps de la monarchie. Ayant paru à la cour de Marguerite, fille de Valdemar, qui régnait en Danemark et en Norvège, il captura le cœur de cette princesse, et l'on prétend qu'il naquit de cette liaison une fille, qui fut élevée au couvent de Vadstena, fondé par Ste. Brigitte. Allié aux maisons les plus riches et les plus considérées de son pays, le favori seconda l'ambition de Marguerite, et lui aplanit le chemin au trône de Suède, lorsqu'un parti puissant se fut élevé contre Albert de Mecklenbourg. Il appuya ensuite de tout son crédit le projet de réunir sur une seule tête les trois couronnes du Nord, et de désigner comme successeur de la reine son arrière-neveu, Eric de Poinéranie. La reconnaissance de Marguerite se manifesta d'une manière éclatante. Abraham Broderon fut comblé de distinctions, et obtint des provinces entières où il commandait en souverain; mais Eric vit en lui un rival redoutable du trône, et fut choqué de ses prétentions orgueilleuses. Admis à partager le gouvernement avec la reine, ce prince fit éclater ses sentiments. Malgré la protection de Marguerite, Abraham Broderon, après avoir été arrêté en Holstein, où il avait un commandement militaire, eut la tête tranchée au château de Sonderbourg en 1410. Il avait épousé Brigitte Bielke. Une de ses filles périt dans un incendie qui éclata dans le château qu'elle habitait. C—A—U.

BROË (JACQUES-NICOLAS), conseiller à la cour de cassation, naquit à Beauvais, en 1790, d'une famille ancienne dans la magistrature. Plusieurs de ses ancêtres avaient siégé dans le parlement de Paris : son aïeul fut premier commis des finances sous les ministères de Turgot et de Necker. Après avoir fait son droit à Paris dans l'école relevée par Napoléon, il devint, en 1815, conseiller auditeur à la cour impériale de Paris. Quelques années après, il fut nommé substitut au tribunal de première instance de la Seine. Appelé ensuite, près la cour royale de Paris, aux fonctions de substitut du procureur général, il devint avocat général en 1822. Préposé par le procureur général Bellart au soutien de la plupart des accusations politiques intentées sous la restauration, de Broë eut une mission difficile, ordinairement peu favorable aux yeux du vulgaire, et presque toujours

jugée par la presse avec une rigueur qui va jusqu'à l'injustice; mais comme l'a dit avec raison un biographe, « du concours d'opinions que nous avons « recueillies sur M. de Broë (1), soit que nous ayons « interrogé ses adversaires politiques, soit que nous « ayons entendu les partisans du principe qu'il soutenait (la légitimité), soit enfin que nous ayons « relu les satires de Paul-Louis Courier (voy. ce « nom), il nous est resté cette certitude, c'est que « tous les actes de M. de Broë ont été dictés par la « conviction et une entière indépendance. » M. Dupin, qui l'eut pour adversaire en 1822 dans l'affaire de la *souscription nationale*, et en 1826 dans le procès de tendance intenté au *Constitutionnel*, rendit dès lors hommage au caractère de l'avocat général, qui savait ainsi concilier la rigueur de ses devoirs avec la modération (2); et plus tard, comme procureur général à la cour de cassation, il renouvela cet honorable témoignage. « Dignité sans morgue, « fermeté sans rudesse, modération par esprit de « justice et d'humanité, amour du travail avec un « talent vrai, soutenu : une parole suave, sans emphase et sans prolixité; des études fortes et variées, « une connaissance approfondie du droit civil et du « droit public; une érudition attestée par son savant « réquisitoire dans l'affaire domaniale du comté de « Vertus (3) : telles sont, à mon sentiment, les qualités qui ont distingué ce magistrat, l'un des « hommes les plus honorables et les plus consciencieux que j'aie connus (4). » Une des premières causes graves auxquelles il prit part fut le procès en diffamation intenté par la veuve du maréchal Brune (voy. ce nom), au rédacteur du *Drapeau blanc*, Martinville. La question neuve et importante qu'il présentait y fut traitée par de Broë avec une élévation de vues et une impartialité remarquables. Sa réplique dans l'affaire de la *souscription nationale*, consignée dans le *Recueil du Barreau français* de Panckoucke, est restée un de ses titres à la réputation d'orateur. L'affaire de Paul-Louis Courier lui fournit l'occasion d'une action généreuse. Le mordant et spirituel helléniste avait publié, à la suite de sa condamnation, plusieurs brochures où des attaques violentes contre le ministère public, le président et les jurés, donnaient matière à de nouvelles poursuites. Ce fut en usant de son influence pour les arrêter que de Broë se vengea des invectives de l'écrivain. Dans le fameux procès de l'empoisonnement Castaing (voy. ce nom), il développa sur le corps du délit des prin-

(1) M. Ph. de la Madelaine dans le *Biographe et le Nécrologe réunis*, juin 1855.

(2) L'exorde de la réplique de M. Dupin, dans l'affaire de la *souscription nationale*, en fait foi.... « M. l'avocat général revient à la « charge, il faut lui résister encore : je le ferai avec le sentiment « le plus sincère d'estime pour sa personne et de respect pour le « caractère public dont il est revêtu. »

(3) L'instance était entre le duc de Bourbon et l'Etat. Il s'agissait de l'ancien comté de Vertus, sur lequel s'était élevé un procès qui avait pour origine la dot de la fille du roi Jean, et qui, entamé il y a trois cents ans devant le parlement de Paris, n'était pas encore terminé. Il fut donné à l'avocat général de Broë de finir cette vieille et énorme affaire. Son plaidoyer, fruit d'immenses recherches historiques, occupa quatre audiences.

(4) Discours de rentrée de la cour de cassation, en 1840.

cipes qui, depuis, ont fixé la jurisprudence. Parmi ses discours de rentrée, celui qu'il prononça en 1825 sur *l'Amour du vrai*, et plus encore celui de 1827, sur *la Conscience*, méritent d'être médités par le moraliste et le juriconsulte. Il fut nommé maître des requêtes au conseil d'État, juste récompense de son dévouement; mais ce dévouement n'était pas aveugle : car lorsqu'en juin 1827, un conseil de surveillance des journaux, composé de trois pairs de France, de trois députés et de deux membres du conseil d'État fut institué, il refusa ces fonctions. Il fut vers le même temps élu président du conseil général du département de l'Oise. Devenu, en 1828, avocat général à la cour de cassation, il parla dignement le langage de la loi dans ses réquisitoire, et bientôt après, lorsqu'il devint conseiller dans ses rapports et dans les arrêts confiés à sa rédaction. Il avait, dans ses dernières années, perdu, par une maladie du larynx, son éloquence si suave et si pénétrante; sa santé, minée par l'excès du travail, déclinait rapidement. La perte de sa femme, après trois années d'une heureuse union, lui porta un coup dont il ne devait plus se relever. Il mourut à peine âgé de 50 ans, en 1840. M. de Vatimesnil, qui avait été son collègue et son ami, a donné une intéressante notice sur ce magistrat.

D—R—R.

BROECK (CRÉPIN ou CRISPIN VAN DEN), naquit à Anvers, en 1550, et mourut en Hollande, âgé de 71 ans. Élève de François Floris, le Raphaël de la Flandre, il se fit remarquer par une imagination vive, une conception hardie, une touche gracieuse, un goût particulier pour les sujets historiques; et il introduisit souvent dans ses tableaux des figures nues pour faire mieux apprécier ses connaissances anatomiques. Peintre avant d'être graveur, il a décoré de ses tableaux les galeries de plusieurs souverains et celles des villes de la Flandre, qui était alors passionnée pour les arts. Les grands sujets de l'Écriture sainte, les mystères de notre culte, ont été traités presque tous par van den Broeck avec une inspiration religieuse remarquable; et, lorsque son burin s'en est emparé, il a su leur conserver, malgré la réduction de son échelle, l'ensemble harmonieux qu'ils présentaient sur la toile. *La Création du monde*, en sept pièces de moyenne grandeur; *la Création du monde depuis Adam jusqu'à la construction de la tour de Babel*, en neuf pièces de moyenne grandeur; *Jésus-Christ assis dans un baptistère*; *un Christ en croix*; *la Vie de la Vierge* commençant à l'offrande de Joachim et finissant à l'Assomption, suite de dix-neuf pièces de grandeur moyenne; *l'Annonciation*, *la Visitation*, *la Nativité*, *l'Adoration des mages*, morceaux exécutés en clair-obscur, sous forme de médaillons, tels sont les principaux ouvrages de Crispin van den Broeck. Il avait l'habitude, quoique ayant un chiffre particulier, de varier la manière d'écrire son nom de baptême; cette circonstance a trompé quelques auteurs, notamment l'abbé de Marolles, qui d'un seul maître en a fait quatre.

B—N.

BROECK (BARBE VAN DEN), fille du précédent, naquit à Anvers, en 1560. Son père, après lui avoir

enseigné les premiers éléments du dessin et de la gravure, la plaça chez Jean Collaert, dessinateur anversois d'un goût délicat, qui se plut à cultiver ses heureuses dispositions. Ses progrès furent étonnants : en peu d'années on vit sortir du burin de cette fille, poétiquement organisée, des compositions remarquables par la correction du dessin, l'expression des figures, la délicatesse de la touche et l'harmonie de l'ensemble. On désirerait seulement qu'elle eût mieux entendu le clair-obscur; mais ce défaut, racheté par des qualités précieuses, était celui de la majeure partie des artistes de l'époque. On connaît de Barbe van den Broeck : 1^o une *Sainte Famille*, d'après son père, marquée *B. filia fec.*; 2^o *Samson et Dalila*; 3^o *Vénus et Adonis*. Ces trois dessins sont de moyenne grandeur. L'estampe représentant *Mandonia aux pieds de Scipion* et celle du *Jugement dernier*, faite d'après un tableau à l'huile de van den Broeck, sont d'une dimension beaucoup plus grande. Le *Jugement dernier* passe pour le chef-d'œuvre de cette artiste.

B—N.

BROECK (PETER VAN DEN), navigateur hollandais, est connu par plusieurs voyages intéressants dont il a publié la relation. Le premier fut au cap Vert. Il avait alors le titre de supercargo. On partit de Hollande le 10 novembre 1605. Arrivé assez heureusement à Portodali, ville peu éloignée du cap, où se fait le principal commerce, il y loua une maison, si l'on peut, dit-il, donner ce nom à une cabane de paille. Neuf jours après, c'est-à-dire le 24 janvier 1606, l'air fut obscurci, pendant plus d'une heure, par un nombre prodigieux de sauterelles de la grosseur du pouce, qui, se rabattant sur la terre, y détruisirent tous les grains et tous les fruits. La misère devint si grande, que l'on venait de tous côtés amener des esclaves à vendre. Les uns vendaient leurs enfants, d'autres se vendaient eux-mêmes. Les négociants européens eurent souvent occasion d'acheter un nègre pour une mesure de blé dont la grandeur ne surpassait pas celle d'un chapeau. Van den Broeck raconte une anecdote qui, si elle est vraie, viendrait à l'appui de l'opinion assez généralement établie, que le lézard est ami de l'homme et qu'il l'avertit du danger, surtout quand il est menacé de la part d'un serpent. Le 51 janvier il fut réveillé dans son lit par le frottement d'un lézard. La frayeur l'ayant fait sortir de ses draps, il aperçut dans sa chambre un gros serpent qui tirait la langue. En parlant des nègres, l'auteur nous dit qu'il leur voyait adorer la lune et assez généralement le diable. Sur ce qu'il leur demanda pourquoi ils choisissaient cet être impur pour l'objet de leurs hommages, ils répondirent qu'ils y étaient forcés, puisque le diable leur fait du mal et que Dieu ne leur en fait pas. On ignore l'époque de sa mort. Z—O.

BROEKHUIZEN (JEAN VAN), appelé aussi JANUS BROUKHUSIUS, était issu d'une famille distinguée d'Utrecht. Son aïeule, Anne van Bleckhoven, avait été condamnée à mort par le tribunal inquisitorial du gouvernement espagnol, pour avoir eu part à la destruction des images dans les églises catholiques. Jean van Broekhuizen naquit à Amster-

dam en 1649. Dès sa plus tendre enfance, il eut le malheur de perdre son père. Son oncle s'étant chargé de son éducation, et voyant en lui de grandes dispositions, le confia à Adrien Fumius, recteur du gymnase d'Amsterdam, qui, doué d'un talent particulier pour l'éducation littéraire, fit faire au jeune Broekhuizen des progrès très-rapides. L'oncle le plaça ensuite chez un apothicaire. Broekhuizen y resta plusieurs années, et continua de cultiver avec ardeur la poésie latine; il quitta ensuite la pharmacie, et entra comme cadet dans un corps d'infanterie : il y obtint peu de temps après le grade d'enseigne, puis celui de lieutenant. Il fit la campagne de 1672, et fut envoyé en 1674, avec son régiment, en Amérique, sur la flotte de l'amiral Ruyter. Les distractions de la vie militaire ne le détournèrent point des lettres. Lorsque la flotte fut à l'ancre devant St-Domingue, il mit en vers latins le psaume 44, et composa une ode intitulée : *Céladon, ou le Désir de la patrie*. Il chanta aussi la mort glorieuse des soldats qui avaient péri dans cette campagne. Le régiment retourna encore la même année en Hollande, et Broekhuizen fut envoyé en garnison à Utrecht, où il fit connaissance avec Grævius, qui lui rendit bientôt un service signalé : s'étant laissé entraîner par un de ses camarades à le seconder dans un duel, Broekhuizen encourut la peine de mort, d'après les lois militaires de la Hollande. Grævius s'adressa sur-le-champ au grand pensionnaire Heinsius, qui obtint du stathouder la grâce de Broekhuizen. Depuis ce temps, il s'appliqua plus que jamais à la poésie latine. Properce devint son auteur favori, et il entreprit une nouvelle édition de ce poète. Il publia aussi un recueil de poésies latines de sa composition. Il fut ensuite promu au grade de capitaine dans la milice d'Amsterdam; mais cette milice étant devenue inutile par la paix de Riswick, en 1697, une grande partie en fut congédiée, et Broekhuizen se retira avec une pension à Amstelveen, où il passa, dans un loisir studieux, le reste de sa vie. Les sollicitations les plus pressantes de ses amis ne furent pas capables de le tirer une journée entière de cette retraite. Il y partagea son temps entre l'étude et la conversation avec des hommes distingués par leur instruction, qui accouraient de toutes parts pour l'y voir. Un de ses amis les plus intimes était le professeur Francius, pour la défense duquel il publia un pamphlet, intitulé : *Querela ad publicum*, sous le faux nom de *Rutger Hermannides*. Cette brochure, qui eut un très-prompt débit, lui attira beaucoup d'injures de la part des ennemis de Francius : c'est le seul écrit violent que Broekhuizen ait publié. Il mourut le 15 décembre 1707, âgé de 58 ans. Il avait désiré être enterré dans l'église d'Amstelveen. Soixante ans après sa mort, Calkoen, bailli d'Amsterdam, lui fit ériger un tombeau, sur lequel il fit inscrire une belle épitaphe en vers latins, faite par Burmann, dit le *Second*. Le premier a célébré la mémoire de Broekhuizen par une oraison funèbre qui se trouve insérée dans ses *Orationes*. Les poésies latines de Broekhuizen, imprimées d'abord sous une

forme très-modeste à Utrecht, en 1684, furent publiées dans une belle édition, par Hoogstraten, sous le titre de *Jani Broukhusii Poematum libri sexdecim*, 1711, in-4°. Son édition de Properce parut à Amsterdam, 1702, in-4°; P. Vlaming en fit une seconde en 1726; la première ne porte point, sur le titre, le nom de Broekhuizen, qu'on ne trouve même dans aucun de ses ouvrages publiés de son vivant. Ses poésies hollandaises, en petit nombre, mais très-élégantes, furent recueillies par Hoogstraten, en 1 vol. in-8°, Amsterdam, 1712. Broekhuizen fut l'éditeur de *Actii Sinceri Sannazari Opera latina... item trium fratrum Amalthcorum, Hieronymi, J. Baptistæ, Cornelii, Carmina*, Amsterdam, 1689, in-12; il donna encore une édition de Tibulle, imprimée à Amsterdam, 1708, in-4°; 2° édit., par Vlaming, Amsterdam, 1727; et de *Aonii palearii Verulani Opera*, Amsterdam, 1696, in-8°. Il a aussi traduit en latin la *Comparaison de Virgile et d'Homère* du P. Rapin. — **BENJAMIN BROEKHUIZEN**, né aussi en Hollande, fut d'abord chirurgien-major dans un régiment, ensuite professeur de médecine et de philosophie à Bois-le-Duc. Il s'y montra zélé partisan du cartésianisme. On a de lui : *OEconomia corporis animalis, sive Cogitationes succinctæ de mente, corpore, et utriusque conjunctione*, Nimègue, 1672, in-12; Amsterdam, 1683, in-4°; il en donna une 5° édit., sous ce titre : *Rationes philosophico-medicæ, theoretico-practicæ*, la Haye, 1687, in-4°. Il paraît être mort vers l'an 1686. D—G.

BROEUCQUEZ (JEAN-FRANÇOIS DE), médecin, né à Mons, en 1690, mort dans la même ville, le 11 juillet 1740, reçu docteur à l'université de Louvain, est auteur de deux ouvrages qui ont quelque mérite : 1° *Réflexions sur la méthode de traiter les fièvres par le quinquina*, Mons, 1725, in-12; 2° *Preuve de la nécessité de regarder les urines, et de l'usage que le médecin doit en faire pour la guérison des maladies*, ibid., 1729, in-12. — Son quatrième fils (*Antoine-François*), né à Bellœil, village près d'Ath, en 1725, mort à Mons en 1767, reçu aussi docteur à Louvain, pratiqua de même son art à Mons, où il succéda à son père. Il a laissé aussi deux ouvrages : 1° *Discours sur les erreurs vulgaires qui se commettent dans le traitement des enfants, depuis leur naissance jusqu'à leur âge adulte*, Mons, 1754, in-12; 2° *Réfutation des erreurs vulgaires sur le régime que la médecine prescrit aux malades et convalescents*, Mons, 1757. C. et A—N.

BROGHILL. Voyez BOYLE (Roger).

BROGIANI (DOMINIQUE), célèbre médecin, né à Florence en 1716, fit ses études à l'université de Pise, y reçut, en 1758, le laurier doctoral et fut nommé professeur. En 1747, il obtint la chaire des éléments de médecine, et l'occupa huit ans de la manière la plus brillante. Depuis 1754, il fut chargé de l'enseignement de l'anatomie. Plusieurs privilèges honorifiques et l'augmentation successive de ses appointements devinrent la récompense de son zèle et de ses talents. On ne peut s'étonner assez qu'un homme qui avait joui pendant sa vie d'une si grande réputation ait disparu de la scène du

monde comme une personne vulgaire, sans exciter aucun intérêt. L'abbé Lombardi, qui, dans la *Storia della Letteratura italiana*, donne de justes éloges à Brogiani, n'a pas lui-même indiqué la date de sa mort. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il vivait en 1763. On a de Brogiani : 1° *Miscellanea physico-medica ex Germanicis academicis deprompta*; Pise, 1747, in-4°. Ce volume est orné d'une préface très-savante. Il devait être suivi de plusieurs autres, mais c'est le seul qui ait paru. 2° *De veneno animantium naturali et adquisito Tractatus*, Florence, 1752, in-4°. Cet ouvrage, très-estimé, contient beaucoup d'observations curieuses sur les animaux venimeux d'Italie, sur l'effet de leurs différents poisons et leurs remèdes. La seconde édition, datée de 1755, est augmentée de plusieurs morceaux inédits et d'une dissertation déjà publiée par l'auteur dans sa jeunesse.

W—s.

BROGITARUS, de Galatie, était gendre du roi Déjotarus, qui fut accusé par Castor, son petit-fils, d'avoir conspiré contre Jules-César, et pour lequel Cicéron composa la harangue *pro Rege Dejotaro*. La Galatie, ou Gallo-Grèce, ainsi nommée des Gaulois qui allèrent s'y établir, était divisée en douze tétrarchies ; à la tête de chacune d'elles était un chef qu'on appelait tétrarque. Strabon nous apprend que, de son temps, le nombre en fut réduit à trois, ensuite à deux, et qu'enfin Déjotarus, en prenant le titre de roi, devint souverain de toute cette province de l'Asie Mineure. Brogitarus aspira également à la royauté. Ayant gagné par ses présents le tribun Clodius, celui-ci lui fit donner, à Rome, le titre de roi dans une assemblée du peuple, et le mit en possession de la ville de Pessinunte et du temple de la mère des dieux, qui y était en grande vénération. Déjotarus fut obligé de marcher contre son gendre : il le chassa de Pessinunte, et rétablit le grand prêtre du temple dans ses fonctions. Cicéron, (*de Aruspicum Responsis*), adresse à Clodius des reproches très-graves sur la manière dont il avait livré Pessinunte à Brogitarus, sur ce qu'il lui avait fait donner le titre de roi, tandis que Déjotarus l'avait seul obtenu du sénat et de César. On a des médailles de plusieurs rois de Galatie, peu connues dans l'histoire, de Bitoviogogus, Bitucus, Céantolus, Psamytes, Déjotarus, Amyntas. Celui-ci fut le dernier qui régna sur cette province. Il avait été secrétaire de Déjotarus. Ayant puissamment secondé Marc-Antoine contre Cassius et Brutus, ce triumvir lui promit le titre de roi après la mort de Déjotarus. Il l'eut, en effet, et on ajouta à ses États une partie de la Lycaonie et de la Pamphlie. Après la mort d'Amyntas, la Galatie devint province romaine. Les médailles des rois de Galatie n'offrent point leur portrait : presque toutes sont en bronze ; on ne connaît en argent qu'un beau tétradrachme de Brogitarus. Il prend sur cette médaille le titre de roi et le surnom d'*ami des Romains*. Elle a été publiée, par M. Rostan, dans le *Magasin encyclopédique*, année 1798, t. 5, p. 460. Cette médaille est d'autant plus importante, qu'elle confirme le récit de Cicéron, le seul auteur qui fasse mention de ce

Brogitarus. Ce n'est pas la première fois que la numismatique sert à expliquer ou à confirmer quelques points historiques inconnus ou obscurs. T—N.

BROGLIA ou BROGLIE (FRANÇOIS-MARIE), fils d'Amédée Broglia, comte de Cortandone, naquit à Chiéri, en 1611, d'une famille déjà illustre en Piémont au 13^e siècle (1). Dès sa première jeunesse, il entra au service militaire sous le duc de Savoie Charles-Emmanuel 1^{er}, et à l'âge de dix-huit ans se trouva avec l'armée gallo-savoisienne au siège de Gavi contre les Génois. La paix étant faite, il fut attaché à la cour du cardinal Maurice de Savoie, qui résidait à Rome comme protecteur de la nation piémontaise. Il cultiva les sciences et les arts sous la direction du cardinal. Après la mort du duc de Savoie Victor-Amédée 1^{er}, la guerre civile ayant éclaté à l'occasion de la régence, François-Marie Broglia suivit en 1638 le parti du cardinal et du prince Thomas contre Christine, dont la cause était soutenue par les troupes françaises auxiliaires sous les ordres du comte d'Harcourt. Ce général, qui avait remarqué des talents et de la valeur dans Broglia, l'invita, après la paix conclue, le 14 juin 1642, entre les princes de Savoie, à le suivre en Catalogne contre les Espagnols, et lui donna le commandement d'une brigade qui, sous le feu de l'ennemi, protégea le passage de l'armée française sur la rivière de la Sègre et son entrée dans l'Aragon. Ce beau fait d'armes lui valut le grade de maréchal de camp. Harcourt ayant été battu au siège de Lérida, en 1646, Broglia sauva l'artillerie, fut nommé gouverneur du camp de Tarragone, et mit cette place en état de défense. Il fut ensuite employé dans la guerre de Flandre où il contribua au passage de l'Escaut, et obtint le grade de lieutenant général. En 1649, pendant les troubles de la Fronde, il suivit le prince de Condé dans sa marche vers Paris et força le passage de Charenton, en montant un des premiers à l'escalade des barrières. Il se signala de nouveau à la défense d'Angers et d'Arras, où, ayant été blessé dangereusement, il reçut pour récompense l'ordre du St-Esprit et fut nommé gouverneur de la Bastille. Plus tard, il commanda les troupes françaises envoyées en Italie pour soutenir le prince d'Este, duc de Modène, contre les Espagnols, et fut blessé d'un coup d'espingle, en faisant une reconnaissance au siège de Valence sur le Pô. Ce brave guerrier mourut en 1656. Son corps fut transporté à Turin, à l'église de St-François-de-Paule, dans la chapelle de la famille du comte Charles de Broglia, son frère, qui lui fit élever un magnifique monument en marbre, exécuté par le sculpteur Carlone de Lugano. — Le comte Victor-Maurice, fils de François-Marie, resta comme son père au service de France, et devint la

(1) François Broglia, de Trino, ville du Vercellais, célèbre capitaine de la fin du 14^e siècle, fut appelé à Rome, en 1589, par le pape Boniface IX qui le créa grand gonfalonier de l'Eglise, seigneur d'Assise dans l'Ombrie, et général des armées pontificales. Il mourut à Empoli, dans la Toscane, en 1400. — Jean Broglia était, en 1424, un des deux inspecteurs de l'université de Turin, transférée plus tard à Chiéri.

souche d'une famille qui a produit des maréchaux, des prélats et des hommes d'État [distingués. (*Voy. l'art. suivant.*) G—G—Y.

BROGLIE (VICTOR-MAURICE, comte DE), n'avait que trois ans lorsqu'il fut pourvu d'un régiment d'infanterie anglaise, vacant par la défection de Rokebi. Il eut, en 1660, la survivance du gouvernement d'Avesnes, qu'avait son oncle, et, en 1666, un guidon dans les gendarmes de la garde. Il fit en 1667 la campagne de Flandre avec le roi, et se trouva aux sièges de Douai, de Lille, et, en 1668, à ceux de Dôle et de Gray, en Franche-Comté. Il obtint en 1670 la compagnie des cheveau-légers de Bourgogne, se trouva en 1672 à la prise d'Orsoy, de Rhinberg, au passage du Rhin, et en 1675, à la prise de Maëstricht. Il leva, en 1674, un régiment de son nom, combattit à Senef, où il chargea plusieurs fois les ennemis, à la tête de la gendarmerie, et conduisit l'arrière-garde après le combat. Capitaine des gendarmes bourguignons, il enfonce les cheveau-légers de Lorraine au combat de Mulhausen, sous Turenne, en 1674, et y fut blessé. Brigadier en 1675, il servit en Flandre, sous le prince de Condé, au siège de Limbourg. Il se trouva en 1676 aux sièges de Condé et de Bouchain, et eut un cheval tué sous lui en repoussant une sortie au siège d'Aire. Sous le maréchal de Schomberg, il chargea avec succès l'arrière-garde du prince d'Orange, qui leva le siège de Maëstricht. Maréchal de camp dans la même année, il se distingua, sous le maréchal de Créqui, au siège de Fribourg. Sous le même général, en 1678, il eut part à différentes actions, et était, le 27 juillet, à l'assaut du fort de Kehl, qu'on emporta l'épée à la main. Il servit au siège de Luxembourg en 1684, fut créé lieutenant général et commandant en Languedoc en 1688. Il leva un régiment d'infanterie de son nom en 1702. Il se démit en 1703 du commandement de la province du Languedoc, qu'il avait, sans autre secours que celui des milices, maintenu dans la paix et l'obéissance. Il y fit échouer les intrigues des ennemis, qui y fomentaient la rébellion. Il était le plus ancien des lieutenants généraux, lorsqu'il fut créé maréchal de France, en 1724. Il mourut trois ans après, dans son château de Buhy, le 4 août 1727, âgé de 88 ans. D. L. C.

BROGLIE (FRANÇOIS-MARIE, maréchal duc DE), né le 11 janvier 1674, était le troisième fils du précédent. D'abord connu sous le nom de *chevalier de Broglie*, il entra dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685. Cornette au régiment des cuirassiers en 1687, il combattit à Valcourt en 1689, et à Fleurus en 1690. Capitaine de cavalerie la même année, il servit en Allemagne, en Italie, et était à la bataille de la Marsaille en 1695. Mestre de camp du régiment de cavalerie du roi, il servit en Flandre en 1694-97, et, en 1702, sous le duc de Bourgogne et le maréchal de Boufflers; il eut part à la défaite des Hollandais, sous les remparts de Nimègue. Brigadier dans la même année, il servit en 1703 sous les maréchaux de Boufflers et de Villeroi; en 1704, à l'armée de la Moselle, sous le comte

de Coigny; et fut fait maréchal de camp à trente-trois ans. Employé à l'armée d'Italie, sous le duc de Vendôme, en 1705, il se trouva à la bataille de Cassano; à l'armée du Rhin, en 1706, sous le maréchal de Villars, il s'empara de l'île du Marquisat. Il servit comme inspecteur général de cavalerie en 1707 à l'armée du Rhin, sous le même, et se signala à la prise des retranchements de Stoloffen. Détaché avec 4,500 chevaux vers la Franconie, il en amena des otages pour la sûreté des contributions qu'il y avait établies; il força Lauffen, et concourut à la prise de Manheim. Il était en 1708 à l'armée du Rhin, sous le maréchal de Berwick; à l'armée de Flandre, en 1709, sous le maréchal de Villars; il combattit à Malplaquet, battit un parti de fourrageurs ennemis, en tua six cents, et fit cent cinquante prisonniers. Créé lieutenant général en 1710, il servit en Flandre sous les maréchaux de Villars et de Montesquiou, et emporta le 2 juin le poste de Biache, où il fit deux cent vingt prisonniers. En 1711, il chargea la garde avancée des ennemis, pendant qu'on attaquait d'un autre côté un corps de troupes qui couvrait les travailleurs du poste d'Arleux, s'empara du poste de l'Ecluse, sur la Sensée, battit sept cents chevaux, et en prit deux cent cinquante. A l'attaque de Denain, il commanda quarante escadrons, força un côté des lignes, tomba ensuite sur un convoi de cinq cents chariots de pain, escortés par cinq cents hommes de pied et cinq cents chevaux, qui furent tous tués ou pris. Il prit Marchiennes, investit Douai, et se trouva aux sièges du Quesnoy et de Bouchain. A l'armée du Rhin, sous les maréchaux de Villars et de Bezons, en 1715, il concourut à la prise de Landau et à la défaite du général Vaubonne. Au siège de Fribourg, les troupes, ayant attaqué le chemin couvert, laissèrent derrière elles une redoute, défendue par quatre cents hommes, dont le feu aurait obligé les Français d'abandonner leur logement; le comte de Broglie y marcha avec ce qu'il put rassembler de grenadiers à la tranchée, emporta la redoute, quoiqu'il n'y eût aucune brèche. Les grenadiers y montèrent sur les épaules les uns des autres; Fribourg fut abandonné; les forts et châteaux capitulèrent. Il eut pendant l'hiver le commandement des pays situés entre le Rhin, la Queiche et la Moselle, et y cantonna des troupes, qui en sortirent parfaitement rétablies. On le fit en 1719 directeur général de la cavalerie et des dragons. Le régent trouva dans les papiers de Louis XIV une liste écrite de la main de ce prince, où le comte de Broglie était désigné pour la première promotion de maréchaux de France; il la lui montra, et lui dit qu'il suivrait l'intention du roi. Le comte répondit qu'il refuserait cette dignité, à laquelle son père, qui servait depuis plus de cinquante ans, avait plus de droits que lui, et qu'il quitterait plutôt le service que de lui donner ce désagrément. Le régent, d'abord étonné, fut touché d'un exemple si rare d'amour filial, et finit par approuver la délicatesse du comte, dont le père fut créé maréchal de France en 1724. Celui qui fait le sujet de cet article, nommé ambassadeur en Angle-

terre en 1724, y conclut, le 3 septembre 1725, entre la France, l'Angleterre et la Prusse, un traité par lequel ces trois puissances contractaient une alliance pour le maintien de la pacification générale d'Utrecht, et se garantissaient réciproquement la possession actuelle de leurs Etats. Ce traité déconcerta les desseins hostiles de l'Espagne et de l'Autriche, qui s'étaient unies secrètement par quatre traités, désavantageux pour la France, signés, dans un même jour à Vienne, par le duc de Ripperda, ambassadeur d'Espagne, et par les ministres de l'Empereur. Le comte de Broglie fut nommé chevalier des ordres du roi en 1731. Employé à l'armée d'Italie en 1733, il fut créé maréchal de France en 1734, et commanda l'armée avec le maréchal de Coigny. Il donna à la bataille de Parme les plus grands exemples d'intrépidité, et s'empara de Guastalla, où il fit 1,200 prisonniers. Le 15 septembre, 10,000 impériaux, sur les six heures du matin, forcèrent cinquante hommes qui gardaient le gué de la Secchia, et s'emparèrent de la maison du maréchal; il se retira par les derrières, se mit à la tête de la brigade de Champagne, qui se trouvait à portée de lui, la mit en bataille avec celle d'Auvergne, et fit face aux ennemis. Le maréchal de Coigny vint à son secours. Il commandait la droite à la bataille de Guastalla; mais, jugeant que le plus grand feu serait à la gauche, il y vint joindre le maréchal de Coigny. Il eut le commandement général de l'Alsace en 1739, celui de l'armée de Bohême en 1741, et eut un pouvoir, en 1742, pour commander celle de Bavière, qu'il ne put joindre, parce qu'il fut obligé de s'enfermer dans Prague avec l'armée de Bohême. Le maréchal de Belle-Isle le joignit à Piseck; ils passèrent la Blinitz, et gagnèrent Sahai par une marche pénible de cinq lieues, entrecoupée de fossés, de marais et de rivières. On força d'abord une aile des ennemis; ils se retirèrent dans un bois, et en sortirent bientôt en ordre de bataille; vivement repoussés, ils regagnèrent le bois, et reparurent encore avec douze pièces de canon; mais Sahai fut emporté. L'action dura cinq heures; les Autrichiens abandonnèrent le champ de bataille, et levèrent le siège de Frauenberg. Le prince Charles de Lorraine, à la tête de 40,000 hommes, poursuivait le maréchal, qui n'en avait que 12,000. Le maréchal mit un ruisseau entre sa petite armée et celle du prince, forma trois pelotons de 4,000 hommes, les mit en bataille, et attendit l'ennemi. Les Autrichiens parurent sur le bord du ruisseau, attaquèrent le village qui était au front de l'armée française, et furent repoussés avec perte. On se canonna le 6 juin pendant tout le jour; la nuit suivante, le maréchal décampa, et se rendit à Prague, qui fut bientôt investi, ainsi que le camp du maréchal. Il proposa, par ordre du roi, un accommodement; les ennemis n'en voulaient accepter qu'à des conditions honteuses et flétrissantes pour les Français; il aimait mieux s'exposer à périr que de se rendre. Forcé de rentrer dans la place, il fatigua les assiégeants par de fréquentes sorties, toujours en garde contre

les ennemis du dedans et les attaques du dehors; obligé d'affermir le soldat et de le soutenir contre la faim, il inspira à sa garnison sa fermeté et son courage. Le secours qu'amenaient le maréchal de Maillebois déterminèrent le prince Charles à convertir le siège en blocus, et à décamper de devant la place. Le maréchal de Broglie força bientôt après le général Festetitz de s'éloigner des environs de Prague, où les provisions de toute espèce arrivèrent en abondance. Il reçut un ordre du roi pour commander les armées de Bavière, de Bohême et de Maillebois en cas de réunion. Il chassa les Autrichiens d'un pont qu'ils occupaient sur la basse Moldau, s'empara de Melnik-sur-l'Elbe et de plusieurs magasins. Il sortit de Prague le 27 octobre 1742, pour prendre le commandement de l'armée de Maillebois, qui n'avait pu pénétrer en Bohême, et contraignit, le 9 décembre, le prince Charles de lever le siège de Braunau. On le créa duc de Broglie en érigeant en duché sa baronnie de Ferrières, en Normandie. Aussi bon citoyen que grand général, il eut le courage de résister au conseil du roi, qui voulait qu'avec des forces très-inférieures, il défendit la Bavière ravagée, et où ses troupes auraient péri par le fer des ennemis, les maladies et la disette. Il envoya successivement onze courriers à la cour pour faire connaître les motifs et la nécessité de sa retraite; ne recevant aucune réponse, il prit sur lui de ramener son armée sur les frontières de France en juillet 1743, et en remit le commandement au comte, depuis maréchal de Saxe. Il fut sacrifié à la politique des ministres, qui, pour sauver la gloire du roi, voulaient faire tomber sur son général ce qu'avait d'odieux l'abandon d'un allié fidèle et malheureux. Il fut exilé à Broglie, où il mourut, dans de grands sentiments de pitié, le 22 mai 1745, universellement regretté. On peut dire qu'il fut puni pour avoir sauvé son armée d'une ruine certaine. Son zèle pour le service, sa vivacité, sa franchise, l'emportaient quelquefois dans ses réprimandes; mais sa bonté naturelle adoucissait bientôt l'amertume de ses reproches. On pouvait le comparer au célèbre Julius Agricola, qui, avec les mêmes vertus, disait « qu'il vaut mieux offenser que haïr. » Il fut père du maréchal de Broglie et du comte de Broglie (Charles-François), dont les articles sont ci-après; du comte de Revel, officier plein de zèle, de talents et de courage, tué à la bataille de Rosbach; de l'évêque de Noyon, mort à la fleur de son âge, au moment d'être cardinal, et de Marie-Thérèse de Broglie, mariée au comte de Lameth, maréchal de camp, maréchal général des logis de la cavalerie de l'armée d'Allemagne, mort à Francfort en 1761, regretté des troupes et des habitants.

D. L. C.

BROGLIE (VICTOR-FRANÇOIS, duc DE), fils aîné du précédent, né le 19 octobre 1718, fut d'abord connu sous le nom de *comte de Broglie*. Capitaine de cavalerie en 1734, il combattit à Parme, à Guastalla; envoyé au roi pour annoncer le gain de cette dernière bataille, il obtint le régiment de Luxembourg, et servit en Italie jusqu'à la rentrée

des troupes en France. Il escalada Prague à la tête de trois détachements de Piémont, conjointement avec Chevert, et s'empara de la porte Neuve par laquelle on fit entrer les troupes. Aide-major général de l'armée de Bohême en 1742, il porta au roi la nouvelle de la prise d'Egra, et fut fait brigadier. Il se distingua au combat de Sahai, où il eut un bras cassé, et à la défense de Prague. Major général de l'armée de Bavière, il reentra en France en 1745, fut employé à l'armée de la haute Alsace sous le maréchal de Coigny, et à l'armée du Rhin, en 1744 et 1745. Maréchal de camp dans la même année, il devint duc de Broglie par la mort de son père. Il passa à l'armée de Flandre en 1746, fut créé inspecteur général de l'infanterie, combattit à Raucoux et à Laufeld, servit au siège de Maëstricht, et fut créé lieutenant général en 1748. Employé à l'armée d'Allemagne, en 1757, sous le maréchal d'Estrées, il combattit à Hastembœck, s'empara de Minden et de Rethem. On le détacha avec vingt bataillons et dix-huit escadrons pour aller joindre l'armée de Soubise, en Saxe. Il combattit à Rosbach, le 5 novembre, et rejoignit ensuite l'armée dans l'électorat de Hanovre. Les ennemis ayant rompu la capitulation de Closter-Seven, et marchant en force sur l'armée, le duc de Broglie fut chargé de prendre le commandement de douze bataillons et de huit escadrons dans le duché de Brême, pour agir sur la Wumme. Il passa cette rivière à pied sur la glace, à la tête des grenadiers, et marcha à Wegesack. Le 15 janvier 1758, il s'empara de Brème, remit le commandement de ce duché au comte de St-Germain, et se rendit à Cassel pour commander dans la Hesse. Il évacua ce pays, marcha en si bon ordre que les ennemis n'osèrent le poursuivre, et arriva le 7 avril à Cologne. Employé à l'armée de Soubise, il y servit comme premier lieutenant général; commandant l'avant-garde, il occupa Marbourg le 16 juillet; joignit le 25, à Sunderhausen, un corps de 8,000 hommes, le mit en fuite, en tua 2,500, et fit grand nombre de prisonniers: le roi lui fit présent de quatre pièces de canon prises dans cette bataille. Le 10 octobre, il contribua puissamment au gain de la bataille de Lutzelberg: Nommé chevalier des ordres du roi le 4^{er} janvier 1759, il eut, le 2 du même mois, le commandement de Francfort. En mars, les Prussiens et les Hessois tentèrent une irruption dans les quartiers de l'armée de l'Empire; le duc de Broglie rassembla ses troupes, et renversa le projet des ennemis, qui se retirèrent précipitamment. Revenus, le 15 d'avril, au nombre de 40,000 hommes, ils attaquèrent l'armée française à Berghen; les dispositions du duc de Broglie étaient faites avec tant d'habileté, ses mesures concertées avec tant de sagesse, qu'avec 28,000 hommes seulement, il repoussa les ennemis qui chargèrent jusqu'à trois fois, leur tua 6,000 hommes, et les contraignit de se retirer en désordre: ils évacuèrent la Franconie, et l'armée française rentra dans ses cantonnements. Le duc de Broglie fut créé prince de l'Empire pour lui et ses descendants, par diplôme de l'Empereur,

en 1759. Employé la même année, sous le maréchal de Contades, il força les ennemis d'abandonner Cassel et Minden; s'empara de Minden, y prit le général Zastrow, deux drapeaux, l'artillerie, des magasins de toute espèce, et s'ouvrit, par la prise de cette ville, l'entrée de l'électorat de Hanovre. Il couvrit la retraite de l'armée française, le 1^{er} août, à la bataille de Minden (1). Alors le maréchal de Contades se replia sur la Hesse, et se tint sur la défensive. Le duc de Broglie fut nommé commandant en chef de l'armée d'Allemagne, le 25 octobre 1759, et créé maréchal de France, le 16 décembre suivant, à l'âge de quarante-deux ans. Il est le seul qui l'ait été aussi jeune, depuis le maréchal de Gassion qui le fut à trente-quatre ans. On ne peut douter qu'il n'eût mérité une pareille distinction. L'un des plus judicieux historiens de cette guerre, le général Jomini, le regarde comme le seul général français qui s'y soit montré constamment habile. Le maréchal de Broglie continua de commander pendant les campagnes de 1760 et de 1761. Le 10 juillet de la première année, il battit les ennemis à Corbach, et, vers le milieu de la dernière, l'armée de Soubise se réunit à la sienne. Le défaut de concert entre les deux généraux nuisit aux opérations de nos armes. L'affaire de Willinghausen occasionna entre eux une contestation qui fut portée à la décision du conseil d'Etat: le maréchal fut exilé en 1762. Le jour où cette nouvelle fut sue à Paris, on donnait, au Théâtre-Français, *Tancrède*; mademoiselle Clairon appuya avec affectation sur ces vers:

On dépouille Tancrède, on l'exile, on l'outrage:
C'est le sort des héros d'être persécutés.

Le public en fit aussitôt l'application au maréchal de Broglie, et l'actrice, aux acclamations universelles des spectateurs, fut obligée de les répéter. Il s'occupa, dans sa retraite, de l'éducation de ses enfants; se fit chérir de ses voisins et adorer de ses vassaux. Rappelé en 1764, le roi lui donna le gouvernement général du pays Messin. En 1789, Louis XVI l'appela auprès de lui, lui confia le ministère de la guerre et le commandement des troupes rassemblées près de sa personne. La disposition des esprits, la connaissance qu'il avait de la cour,

(1) Il paraît que cette bataille fut le commencement des revers qu'éprouva le duc de Broglie. Chargé de prendre l'ennemi en flanc, il n'exécuta pas ce mouvement et ne put jamais en expliquer la cause. Le général anglais Clarke, venu en France quelques années après, se rendit au château de Broglie, y passa trois jours, voulut faire expliquer le maréchal sur cette affaire de Minden; mais il ne put jamais rien obtenir. En le quittant, il lui dit: « Pardonnez-moi, franchise, monsieur le maréchal, Minden n'est pas clair. » Ce mot devint par la suite une formule familière à Berlin, et, lorsque après l'affaire de Corbach la retraite du comte de St-Germain fut reconnue nécessaire, on fit cette épigramme:

Avec St-Germain l'on demande
Pourquoi tant de difficultés?
Broglie a-t-il peur qu'on lui rende
Ce qu'à Contade il a prêté?

Néanmoins Contades fut rappelé, et ce fut alors que Broglie obtint, avec le bâton de maréchal, le commandement en chef de l'armée d'Allemagne.

D—R—R.

faisaient présager depuis longtemps au maréchal les malheurs de sa patrie ; ses conseils auraient pu les prévenir, mais ils ne furent point suivis (1) ; il se vit lui-même exposé aux dangers qui menaçaient le trône, et forcé d'aller chercher un asile hors de la France. Il en sortit, non en fugitif, mais avec la dignité et le courage qui convenaient à son rang et à son caractère, et se retira à Luxembourg, où il fut reçu par le maréchal de Bender, qui envoya sur-le-champ un courrier à l'empereur Joseph. Ce prince, non-seulement approuva la réception honorable qu'on lui avait faite, mais y ajouta les marques les plus flatteuses d'estime et de considération. Sa dernière campagne fut l'expédition de Champaigne (en 1792), où il commandait un corps d'émigrés. Il est mort à Munster, en 1804, à 86 ans (2). On a inséré une relation de ses campagnes d'Allemagne, tirée de ses propres papiers, dans les *Mémoires historiques sur la guerre* (de sept ans), par de Bourcet, Paris, 1792, 3 vol. in-8° (5). D. L. C.

BROGLIE (CHARLES-FRANÇOIS, comte DE), frère du précédent, naquit le 20 août 1719. En 1752, il fut nommé ambassadeur de France auprès de

(1) Des écrivains contemporains des événements ont jugé d'une manière peu favorable la conduite du maréchal de Broglie dans des circonstances si difficiles. Réunissant au titre de ministre de la guerre celui de maréchal général des armées du roi, qui n'avait été donné à personne depuis la mort du maréchal de Saxe, le maréchal de Broglie s'occupa plus, selon eux, de parler beaucoup des nouveaux titres qu'il venait d'obtenir que de penser à en remplir les fonctions. Celui de maréchal général surtout paraissait lui tourner la tête. En attendant, aucun ordre ne fut donné sur les lieux où devaient être placés les régiments qui étaient appelés pour former un camp près de Paris, et on vit plusieurs de ces corps arriver jusqu'à Paris même, sans savoir où ils devaient être reçus. Cependant jamais pour l'armée la plus considérable il n'y eut un état-major plus nombreux, mais jamais il n'y en eut un aussi peu prévoyant. D'un autre côté, la disette des vivres et la suppression qui venait d'être faite de la compagnie qui les fournissait ordinairement à l'armée n'excitèrent jamais un seul instant l'attention du maréchal de Broglie, ainsi qu'ont pu l'attester tous les officiers qui servaient dans les troupes formant cette armée. Aussi, comme il n'avait été pris aucun moyen pour pourvoir à la subsistance de ces troupes, elles se trouvèrent, dès leur arrivée, à la disposition des révolutionnaires, qui ne perdirent pas un instant à leur fournir tout ce qui leur était nécessaire et ce dont elles manquaient. Le maréchal de Broglie, en arrivant à Paris, en 1789, se croyait encore à Metz, et pensait n'avoir, en 1789 comme en 1780, à commander que des troupes dociles, bien disciplinées et entièrement à la disposition de leurs officiers. Pour se convaincre combien il était éloigné de connaître la situation des choses et la disposition des esprits, il suffit de lire les ordres qu'il adressait chaque jour au baron de Besenval et au comte de Narbonne-Fritzlär, dans lesquels il blâmait ce qu'on lui mandait de la nécessité d'en imposer au peuple par quelque chose de plus que par des démonstrations, en observant qu'il ne reconnaissait pas dans de pareilles remontrances la prudence et la sagesse qui devaient guider d'anciens lieutenants généraux.

Z.

(2) Il mourut au moment où le consul Lebrun venait de lui écrire, au nom du premier consul : « Le vainqueur de Berghen ne doit pas hésiter à rentrer dans sa patrie qu'il a si glorieusement servie, « sous le gouvernement de l'homme qui a relevé les statues de « Turenne et de Condé. »

D—R—R.

(3) Le maréchal de Broglie a eu cinq fils : 1° Claude-Victor, né en 1739, mort en 1794 sur l'échafaud révolutionnaire (voy. ci-après) ; 2° prince de Revel, né en 1765, mort dans l'émigration en 1795 ; 3° Maurice Jean-Madeleine, évêque de Gand, mort en 1821 (voy. ci-après) ; 4° le prince Victor-Amedée-Marie, né en 1772, ancien député de l'Orne, et conseiller d'Etat honoraire, vivait encore en 1845 ; 5° abbé de Broglie, qui a résidé longtemps en Angleterre. (Voy. la *Biographie des vivants*.)

D—R—R.

l'électeur de Saxe, roi de Pologne. Revêtu des plus grands pouvoirs, il correspondait directement avec Louis XV, et informait ce monarque des projets et de la politique des puissances rivales de la France. « Pendant son séjour à Varsovie, dit Rulhières, il « se montra ce qu'il fut dans la suite, ami et protecteur ardent et fidèle, ennemi implacable, opiniâtre ; livré sans relâche et sans trêve à la fureur de ses animosités ; passionné pour la gloire « du nom français ; ne connaissant ni le luxe, ni la mollesse, ni les délassements de l'esprit ; capable « du plus profond secret dans ses longues et impénétrables intrigues, mais sans dissimulation dans « la société ; enfin, dans ce rôle singulier, où il fut « conduit par les conjonctures, affectant et devant « affecter la rectitude d'un censeur ; portant la sévérité de ses principes jusqu'à l'exigence la plus rigoureuse dans les moindres devoirs, jusqu'à la « pédanterie dans les affaires ; portant la justice « même à cet excès où elle cesse d'être juste ; ne pardonnant rien à ceux qui ne lui étaient pas « dévoués, plus indulgent et plus facile pour ceux « qui lui consacraient leurs talents ; ne s'étant jamais trompé dans le choix des hommes qui se « condèrent ses desseins, quoique les événements « l'aient presque toujours trompé dans ses vues (1). » Tel fut le caractère que déploya le comte de Broglie au milieu des partis et des divisions qui agitaient la Pologne. La maison de Saxe, menacée par les Russes, se jeta, pour ainsi dire, entre les bras de l'ambassadeur de France ; une foule d'hommes courageux et de citoyens remarquables par leurs talents s'étaient réunis aux projets de cet ambassadeur ; toutes les grâces, tous les emplois furent, à sa recommandation, donnés aux amis de la république, et, dès lors, toute la noblesse se rallia sous son autorité. En trois années de séjour en Pologne, le comte de Broglie était ainsi parvenu à rassembler un parti nombreux, et à forcer la cour d'adhérer à ses vues. La Pologne semblait être à l'abri des intrigues et des révolutions qui la menaçaient au dedans et au dehors. On espérait même que cette ancienne république allait reprendre, avec son indépendance, un gouvernement plus fort, des lois plus sages, une politique plus régulière ; mais la France, à la suite de différentes intrigues, renversa toutes les mesures de son ambassadeur, et ce der-

(1) Voici le jugement que porte de lui le comte de St-Germain dans ses *Mémoires* : « Le comte de Broglie est un homme de beau coup d'esprit ; il a un caractère décidé, une âme forte, et il n'y a « jamais que les hommes à grand caractère qui soient capables de « grandes choses. La défense de Cassel sera toujours célèbre, et « dans toutes les occasions où il sera personnellement chargé de « quelque chose, on trouvera en lui la même intelligence et la même « fermeté d'âme. On le craint parce qu'il est sévère et n'est pas adouci ; l'atout ; il juge peut-être avec trop de liberté et sans égard à l'élévation et au crédit des hommes ; il nomme les lâches et les ignorants par leur nom, et comme le nombre en est grand, il s'élève contre lui une foule d'ennemis. Leurs clameurs se font entendre de toutes parts, et alors on ne le considère plus que comme « très-dangereux ; mais en bannissant tout ressentiment, tout préjugé « et toute haine, on ne voit plus en lui qu'un officier général qui peut « servir le roi très-utilement dans quelque circonstance qu'on puisse « l'employer. »

D—R—R.

nier, sans-credit à sa cour, malgré la confiance de Louis XV, fut rappelé. A son retour en France, le comte de Broglie fut employé à l'armée d'Allemagne, et servit dans le corps de réserve que commandait son frère; il s'empara de Hall, se trouva à la bataille de Minden, et lorsque le duc de Broglie prit le commandement de l'armée, il en fut fait maréchal de logis. Il obtint le grade de lieutenant général en 1760, et se fit remarquer par la belle défense de Cassel, en 1761. Après la guerre, Louis XV lui confia la direction du ministère secret, qui avait pour objet de correspondre directement avec le roi, de lui proposer des plans, et de l'éclairer sur l'état de l'Europe. Les conseils que le comte de Broglie faisait parvenir à ce prince étaient quelquefois directement opposés aux vues de ses ministres, en apparence si puissants, et Louis, qui voulait le bien, et qu'une longue habitude de la dissipation avait rendu incapable de la moindre contention d'esprit, ne pouvant résoudre par lui-même des questions aussi épineuses, aussi compliquées que le sont la plupart des questions politiques, n'osant prendre un parti entre des avis contraires, laissait d'un côté son ministre donner des ordres absolus, et de l'autre côté, le comte de Broglie donner secrètement, au nom de l'autorité souveraine, des ordres totalement opposés. Cette position pour le comte était difficile et embarrassante. Il fut exilé par ordre du roi, et, par un second ordre du même prince, continua sa correspondance du fond de son exil. Rappelé ensuite à la cour, il se montra avec ardeur dans le parti qui fit exiler le duc de Choiseul, et se déclara ouvertement contre la politique du ministère. Il fut exilé de nouveau quelque temps avant la mort de Louis XV, et mourut en 1781, dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé la correspondance secrète pendant dix-sept années. Les papiers de ce ministère secret, dont il fut si longtemps le directeur, ont été, en partie, conservés, et peuvent jeter quelque jour sur l'état et la politique de l'Europe pendant le règne de Louis XV.

M—D.

BROGLIE (CLAUDE-VICTOR, prince DE), né en 1758, fils aîné de François-Marie, troisième maréchal de France de ce nom, entra au service à l'âge de quatorze ans comme sous-lieutenant dans le régiment de Limousin; à vingt-trois ans il fut nommé colonel, avant l'âge prescrit, en considération des services de son père. Il fit la guerre d'Amérique en qualité de colonel en second du régiment de Saintonge. En 1788, il occupa la place de chef d'état-major de l'infanterie au camp de Metz. Député de la noblesse de Colmar et de Schelestadt, aux états généraux de 1789, où il se réunit au tiers état, et vota presque toujours avec le parti dominant dans l'Assemblée; cependant il y réclama un sursis à l'exécution de la loi contre les émigrés, en faveur de son père, et répandit des larmes en avançant plusieurs faits qui furent démentis peu de jours après, par une lettre du maréchal, rendue publique, et qui fit beaucoup de bruit. A la fin de la session, Victor de Broglie fut employé comme maréchal de camp à l'armée du Rhin. Lorsqu'on

lui présenta les décrets du 10 août qui suspendaient le roi, il refusa de les reconnaître, fut destitué par les commissaires de l'Assemblée, et momentanément incarcéré dans la prison de Langres. Rendu à la liberté, il se retira à Bourbonne-les-Bains, d'où il écrivit au président de la convention pour justifier sa conduite et protester de son patriotisme. Revenu à Paris, il s'enrôla dans la garde nationale et se présenta à la barre de la convention à la tête d'une députation de la section des Invalides: mais cela n'empêcha pas qu'il ne fût arrêté et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 27 juin 1794; il était âgé de 37 ans. On a de lui un *Mémoire sur la défense des frontières de la Sarre et du Rhin*, adressé à l'Assemblée législative. — Son frère puîné, prince de Revel, tint une conduite toute opposée dans le cours de la révolution, et il suivit le maréchal dans son émigration. Il est mort en Allemagne, à l'âge de trente ans. — Son fils, M. le duc de Broglie, gendre de madame de Staël, a été, sous la restauration, chef de l'opposition doctrinaire dans la chambre des pairs, et n'a pas cessé, depuis 1830, de jouer un grand rôle politique.

K.

BROGLIE (MAURICE-JEAN-MADELEINE DE), évêque de Gand, né au château de Broglie, le 5 septembre 1766, était fils du maréchal de Broglie (1). (*Voy. ce nom.*) Le prince Maurice, car en 1759 l'empereur François 1^{er} avait conféré au maréchal de Broglie le titre de prince de l'Empire pour lui et ses descendants, le prince Maurice se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra au séminaire de St-Sulpice. Il y était au commencement de la révolution, dont il adopta d'abord les principes. Ce fut de cette maison qu'il écrivit à son père, de la manière la plus pressante, pour l'engager à revenir en France et à servir la *régénération nationale*. Le vieux maréchal fit à son fils une réponse courte et noble, et l'on pense bien qu'il ne défera point à ses conseils (2). D'ailleurs les choses prenaient une tour-

(1) Il était frère du prince de Broglie, ancien député de l'Orne (*voy. ci-dessus*, p. 596, la note 3), et oncle du duc de Broglie, pair de France.

V—VE.

(2) Voici cette correspondance. M. de Broglie écrivait à son père: « Sans jeter mes regards sur le passé, permettez-moi de vous entretenir de l'état des choses, et d'appeler votre attention sur l'avenir. Je ne discuterai point les motifs qui vous ont fait sortir de France, les raisons qui ont séparé ma cause de celle d'un père que l'amour filial et mon profond respect paraissent me faire un devoir de suivre constamment. Mais je vous prierais de réfléchir sur le pouvoir des circonstances, sur les événements qui se multiplient, qui se pressent et qui vont éclore. J'ai cru qu'il fallait une constitution, et croyez-moi, monsieur le maréchal, la révolution est faite irrévocablement. Si les ennemis triomphent, ils auront à s'entourer de trop de ruines; trop de sang rougira leurs armes, et les tombes de trop de victimes se refermeront sur les vainqueurs. Tout annonce que le roi sanctionnera. Ne consommez donc plus, ô mon père! l'hiver d'une vie glorieuse sur une terre étrangère; revenez dans votre patrie; rendez-moi mon père, ma famille; je vous rendrai un fils qui ne veut pas se repentir, mais qui veut et doit vous aimer. Vous voyez que la nation a été calomniée, qu'elle est encore digne de posséder vos vertus; elle oubliera une passagère résistance à sa régénération, et vous payera sans effort le tribut qu'elle doit au long et solide éclat de votre vie. » — Voici quelle fut la réponse du maréchal: « J'ai balancé, monsieur, à vous répondre: le silence d'un mépris dont j'ai la conscience chargée, et qui ne peut pas échapper à la vôtre, vous en dit assez; mais je veux bien vous laisser lire plus librement dans mon cœur. Votre lettre est ce qu'elle devait être, Je ne

nure qui rêvait mal aux espérances du jeune abbé. Obligé de quitter le séminaire et même de sortir de France, il se retira en Allemagne auprès de son père, et vécut quelques années à la cour de Berlin. Le roi de Prusse lui procura la prévôté du chapitre de Posen, en Pologne. L'abbé de Broglie eût pu occuper même un siège épiscopal dans ce pays, mais il rentra en France en 1805. Quelques démarches qu'il fit pour recouvrer des bois non vendus appartenant à sa famille ayant porté son nom aux oreilles de Bonaparte, qui cherchait alors à s'entourer des anciennes familles de la monarchie, l'abbé de Broglie fut nommé à l'improviste son aumônier et ne put échapper à cette faveur, quoiqu'il alléguât sa santé, dès lors assez délicate. En avril 1805, l'empereur le nomma à l'évêché d'Acqui, en Piémont. L'abbé de Broglie fut sacré à Paris le 17 novembre par le cardinal-légitime; deux ans après, il demanda son changement, se plaignant plaisamment d'être à la porte de l'enfer (à cause des eaux thermales de la ville), et il fut transféré à l'évêché de Gand. Nous ne parlerons pas de quelques mandements qu'il publia sur des victoires ou d'autres événements politiques : il y donnait à Bonaparte des éloges qui pouvaient être excusés par de prodigieux succès (1). Mais quand il vit en lui l'oppresseur du saint-siège et l'ambitieux qui voulait faire fléchir la religion même sous son despotisme, alors la conscience et l'honneur forcèrent le prélat à changer de langage. Il ne tarda pas à en essayer des reproches. Dès le 10 août 1809, une lettre du ministre des cultes annonçait que l'empereur était mécontent du peu d'attachement que l'évêque de Gand montrait pour sa personne. On lui reprochait de mal placer sa confiance; et, en conséquence, son grand vicaire, M. le Surre, eut ordre de quitter Gand et de se rendre à Paris. Le prélat y vint avec lui et essaya vainement d'obtenir qu'on ne le séparât point d'un ami dont il estimait les conseils. En 1810, nommé membre de la Légion d'honneur, il ne crut pas pouvoir, dans les circonstances où l'on était alors, prêter un serment qui semblait renfermer l'approbation d'injustices et d'usurpations manifestes; il renvoya la décoration et déduisit ses motifs dans un mémoire adressé au ministre. Quelque temps après, l'empereur, à son audience, apostropha rudement l'évêque de Gand, qui ne craignit point de dire que sa conscience s'opposait à ce qu'on demandait de lui. Une réponse brutale annonça au prélat qu'il était tombé dans une disgrâce complète. L'abbé de Pradt,

« reconnais aucun des principes que vous y consacrez. Lorsqu'il est question de vous, j'éloigne le passé de ma mémoire; vos prédictions ne sont pas pour moi l'avenir, et de quelque voûte qu'il soit enveloppé, vous ne serez jamais pour moi le frère de mes enfants, vous ne serez jamais mon fils. Vous voulez me toucher au nom de ma gloire, vous devez en être un mauvais juge; j'ai besoin d'un peu d'éclat pour me faire pardonner votre existence. Signé le maréchal DE BROGLIE. » (Pas de date.)

(1) C'était l'époque où le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, appelait Napoléon *l'homme de la droite de Dieu*. Quelques membres du clergé allaient alors plus loin que les autres fonctionnaires de l'État dans les formules de l'adulation; Maurice de Broglie, dépassant toute mesure, loua dans le conquérant qui bouleversait l'Europe son amour pour la paix.

V—VE.

qui a raconté cette scène dans ses *Quatre Concorrats*, se moque un peu des scrupules de son confrère qu'il appelle d'ailleurs un prélat d'un grand nom, d'une piété éminente et d'un esprit très-aimable. La conduite de l'évêque de Gand dans le concile de 1811 mit le comble au mécontentement de Bonaparte. On sait que le but de celui-ci était de trouver un moyen d'instituer les évêques sans avoir à craindre d'être arrêté par le refus du pape. Le prélat était bien éloigné de se prêter à ce projet. Nommé membre de la commission chargée de répondre au message de l'empereur, il parla constamment contre les innovations proposées. L'orage ne tarda pas à éclater. Le concile, ouvert le 9 juillet, fut dissous le 11, et le 12 l'évêque de Gand fut arrêté la nuit, ainsi que les évêques de Tournay et de Troyes, et les trois prélats, conduits au donjon de Vincennes, y furent mis au secret le plus rigoureux. Cette pénible captivité dura quatre mois et demi; à la fin de novembre on lui demanda la démission de son siège; il la donna et y ajouta même, dit-on, la promesse de ne plus se mêler de l'administration de son diocèse. On le fit ensuite partir pour Beaune, où il devait rester en exil. L'année suivante, comme on l'accusait d'entretenir quelques relations avec son clergé, on le relégua dans l'île Ste-Marguerite, sur les côtes de Provence. Ce n'est pas ici le lieu de raconter toutes les vexations qui furent exercées dans le diocèse de Gand. Peu de jours après l'arrestation de l'évêque, on avait fait les recherches les plus sévères dans le palais épiscopal; on avait enlevé tous les papiers du prélat et arrêté son secrétaire. Depuis, des grands vicaires et des chanoines furent mis en prison pour la même cause, et d'autres furent envoyés en exil. En 1815, un nouvel évêque (M. d'Osmond) fut nommé à Gand, et M. de Broglie fut sollicité de déclarer de nouveau qu'il renonçait à l'administration de son diocèse, ce qu'il fit par un acte daté de Dijon, le 8 juillet. Cet acte, dans lequel il ne révoquait pourtant point les pouvoirs donnés à ses grands vicaires, servit de prétexte à de nouvelles vexations contre son clergé. Les événements de 1815 mirent fin à cet état de choses. Dès lors le simulacre de démission arraché à l'évêque de Gand fut regardé comme nul, et le prélat fut rappelé dans son diocèse par des vœux unanimes. Le 24 mai il reparut à Gand, et voulut expier ce qu'il regardait comme une faiblesse, en exprimant publiquement devant son chapitre le regret d'avoir signé l'acte du 8 juillet. Dans un mandement du 14 juin, il se reprocha franchement d'avoir cédé un instant à l'orage; ce qui l'honorait encore aux yeux de son clergé. Cependant la Belgique venait de changer de maître. Les puissances avaient arrêté de réunir les Pays-Bas à la Hollande, et de donner cette souveraineté à la maison d'Orange. L'évêque de Gand, qui avait connu le prince d'Orange à Berlin pendant l'émigration, dut se flatter d'être plus tranquille sous son règne; mais bientôt les catholiques durent concevoir des alarmes sur la marche du gouvernement. L'évêque plaida leur cause, d'abord dans une adresse au roi qui fut si-

gnée, le 28 juillet 1815, de tous les ordinaires de la Belgique, puis dans une instruction pastorale du 2 août suivant, et dans un *Jugement doctrinal des évêques sur le serment prescrit*. Dans toutes ces pièces le nom de l'évêque de Gand paraît à la tête de ceux de ses collègues. Il soumit au saint-siège toutes ses démarches, et le pape Pie VII les approuva par un bref du 1^{er} mai 1816. Le même pontife fit adresser des représentations au roi Guillaume. On a cru généralement que la seule cause des traverses qu'éprouva l'évêque de Gand fut le refus qu'il fit de prières publiques demandées par le roi; mais cette circonstance n'était qu'un incident dans l'affaire, et le prélat fut approuvé dans cette occasion par la plupart de ses collègues. Aussitôt que le pape lui eut adressé son bref pour les prières, il s'empressa de les ordonner (1). Quelques jours après, il crut encore devoir réclamer au sujet d'un nouveau règlement sur l'enseignement, et surtout sur l'enseignement de la théologie. Ses représentations sur ce point sont datées du 22 mars 1817, et signées des évêques de la Belgique. Déjà il était en butte aux poursuites du gouvernement. Dès le 19 décembre 1816, le roi Guillaume avait pris deux arrêtés successifs, l'un pour ordonner l'instruction du procès du prélat, l'autre, du 21 janvier, porta la cause devant la cour d'appel; tous deux avaient été provoqués par un long rapport du ministre de la justice van Manen. La chambre des mises en accusation ne s'étant pas trouvée compétente, on lui adjoignit de nouveaux juges. Le 26 février 1817, l'évêque reçut un mandat pour comparaître devant la cour; il déclina la compétence de ce tribunal, attendu qu'il s'agissait de la doctrine. Sa réponse du 2 mars fut publiée dans les journaux. Il faisait alors une tournée dans son diocèse; quand elle fut finie, on lui signifia un mandat d'amener qui l'obligea de se retirer en France à la fin de mars. Le 10 juin, le ministère public de la cour d'appel prononça un long réquisitoire contre lui: les griefs portaient sur le *Jugement doctrinal*, sur la défense de faire le serment, sur la censure des actes de l'autorité, sur la publication des rescrits étrangers et sur une correspondance secrète au dehors. La chambre d'accusa-

tion, écartant les autres chefs, s'attacha au *Jugement doctrinal* et à la correspondance avec Rome: un décret de prise de corps fut lancé contre l'évêque. Après divers délais il fut cité de nouveau à comparaître; dans l'acte d'accusation on le qualifiait ainsi: *le nommé Maurice de Broglie*, et on l'accusait de crimes. Il se défendit par une protestation datée d'Amiens le 9 octobre, et dans laquelle il déduisait ses motifs pour ne pas obtempérer. Cette protestation ne fut point reçue, et, le 8 novembre 1817, la cour porta un jugement qui le condamnait à la déportation. L'arrêt fut affiché par le bourreau sur un échafaud où deux voleurs étaient exposés. Toutes ces circonstances et l'arrêt lui-même furent blâmés dans les journaux les moins favorables au clergé; enfin cette affaire produisit un effet tout contraire à ce que le gouvernement en attendait; elle consterna les catholiques et accrut l'intérêt qui s'attache aux victimes d'une rigoureuse persécution. C'est à ce sujet que l'évêque adressa une *Réclamation respectueuse* aux souverains réunis en congrès à Aix-la-Chapelle. Cette pièce, datée du 4 octobre 1818, a été imprimée depuis. C'est un monument curieux pour l'histoire de la religion dans les Pays-Bas. Depuis 1817, l'évêque de Gand résida constamment en France, toujours en proie à des infirmités que ses chagrins n'étaient pas propres à adoucir. Vers la fin de février 1818, on imagina de soutenir qu'il avait perdu sa juridiction par l'arrêt du 8 novembre et qu'il était mort civilement. On ne voulut plus en conséquence reconnaître ses grands vicaires, et on sollicita le chapitre de prendre en main le gouvernement du diocèse. Le chapitre refusa par une lettre motivée. Dès lors commença une série de vexations comme du temps de Bonaparte. Le premier grand vicaire, l'abbé le Surre, fut obligé de quitter le pays; deux autres grands vicaires furent mis en jugement. Tous les trois, ainsi que plusieurs chanoines, curés et desservants, furent privés de leurs traitements. Les élèves du séminaire furent contraints de quitter leurs études et d'entrer dans la milice: les religieuses même étaient inquiétées dans leurs monastères. Ces rigueurs continuèrent jusqu'à la mort de l'évêque, arrivée à Paris, le 20 juillet 1821. Son corps fut déposé dans les caveaux de l'église St-Sulpice. Le nonce du pape et plusieurs évêques assistèrent à ses funérailles. Peu de prélats ont soutenu plus de traverses. Proserit dès sa jeunesse par la révolution, longtemps errant en pays étranger, emprisonné et exilé sous le régime impérial, il se vit encore déporté à une époque de restauration. Tous ceux qui l'ont connu savent quels étaient sa droiture, la noblesse de son caractère, sa piété et son courage dans ses disgrâces. P—C—T.

BROGLIO (le comte ANDRÉ MAXIMILIEN), né à Recanat, dans l'État Romain, le 31 mai 1788, se distingua, dans ses études, par ses succès dans les sciences mathématiques et dans la littérature grecque. A vingt ans, il entra comme volontaire dans la garde du vice-roi d'Italie, d'où il passa dans le corps des chasseurs Italiens. La décoration de la Légion d'honneur fut la récompense de la valeur qu'il

(1) L'évêque de Gand avait dit en 1808, dans une instruction pastorale imprimée à Gand en français et en néerlandais, in-4^o de 29 p.: « Cesser de rendre à César ce qui est à César, c'est cesser de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. » Et il citait ces paroles de St. Paul: « Résister aux ordres de César, c'est résister à l'ordre de Dieu; » et celles-ci de Bossuet: « C'est attirer la condamnation sur sa tête. » Cependant l'évêque de Gand, exalté par de longues persécutions sous l'empire, avait refusé de prêter serment de fidélité à un roi protestant et à la loi fondamentale du royaume des Pays-Bas, qui autorisait le libre exercice de tous les cultes! Il motiva en ces termes son refus: « Jurer d'observer et de maintenir « une loi qui attribue au souverain, et à un souverain qui ne pro- « fesse pas notre sainte religion, le droit de l'instruction publique, « les écoles supérieures, moyennes et inférieures, c'est lui livrer « à discrétion l'enseignement public dans toutes ses branches; « c'est trahir hautement les plus chers intérêts de l'Eglise catho- « lique... Jurer de maintenir la liberté des opinions religieuses, et « la protection égale accordée à tous les cultes, n'est autre chose « que jurer de maintenir, de propager l'erreur contre la vérité. » Ce n'est pas cette doctrine qui fut condamnée à Rome, le souverain pontife l'approuva; mais il prescrivit, par un bref du 1^{er} mai 1815, des prières pour le roi des Pays-Bas. V—VE.

déploya à Smolensk. Couvert de blessures à Malo-jaroslavitz, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille, et fait prisonnier par les Russes, qui le conduisirent en Sibérie. Rendu à la liberté, il alla se ranger sous les drapeaux de Murat, et se distingua particulièrement au siège de Gaëte. Après la chute de Napoléon et celle de son beau-frère, le comte Broglio parcourut la mer Egée et l'Asie Mineure, visita Constantinople et revint par la Pologne. Il épousa à Varsovie la comtesse Edwige Sulmiewski, qu'il amena dans sa patrie en 1820. Du sein de sa retraite, il suivait d'un œil sympathique les efforts que la Grèce faisait pour secouer le joug des musulmans. En 1827, il céda au désir qu'il nourrissait depuis longtemps, et alla joindre le corps du général Church, qui le nomma major de cavalerie et l'attacha à l'état-major général de l'armée. Broglio ne servit pas longtemps la cause des Grecs. Le 23 mai 1828, un boulet l'atteignit mortellement, au moment où il s'élançait, avec le bataillon des philhellènes, à l'assaut d'Anatolico. Church annonça ainsi ce malheur à sa famille : « Il est mort en héros... ; il ne nous reste de lui que son exemple à « imiter, en versant notre sang pour la cause sainte de la Grèce et de la liberté... » Z.

BROGNI (JEAN ALLARMET, connu sous les noms de cardinal de VIVIERS et DE), né en 1342, était fils de Jean Fraçon, pauvre paysan du village de Brogni, à une lieue d'Anneci, sur la route de Genève. Il était occupé à garder un troupeau, lorsque des religieux, qui allaient à Genève et qui lui demandaient le chemin, furent frappés de sa physionomie spirituelle et de son intelligence prématurée. Ils lui proposèrent de les suivre, en promettant de lui faciliter les moyens d'étudier ; le jeune berger ne demandait pas mieux. Son père y ayant donné son consentement, il suivit ses protecteurs à Genève, et travailla avec tant d'ardeur, que bientôt il se fit distinguer par ses talents. Quelque temps après, un cardinal le détermina à le suivre à Avignon, pour continuer ses études sous de plus habiles professeurs ; il s'y appliqua surtout à l'étude du droit canonique, fut reçu docteur, et acquit bientôt une telle réputation, qu'on le consultait de toutes parts sur les difficultés les plus épineuses, et l'archevêque de Vienne s'estima heureux de l'avoir pour son vicaire général dans la ville de Romans. Le pape Clément VII, de la maison de Genève, siégeait à Avignon ; instruit du mérite et des talents du jeune docteur, il lui confia l'éducation d'Humbert de Thoire de Villars, son neveu. L'élève profita si bien sous un tel maître, que le pape, émerveillé des connaissances du jeune de Thoire, combla de bienfaits son instituteur, le créa cardinal en 1383, lui donna l'évêché de Viviers, et, quelque temps après, l'archevêché d'Arles. Pierre de Lune, qui, sous le nom de Benoît XIII, remplaça Clément VII sur le siège d'Avignon, nomma le cardinal de Brogni évêque d'Ostie et de Velettri, et vice-chancelier de l'Eglise romaine. Malgré les sentiments qui l'attachaient à son bienfaiteur, le cardinal d'Ostie, ou de Viviers (car on le désigne souvent sous ces deux titres), mit tout en œuvre pour

engager Pierre de Lune à faire cesser, par une démission volontaire, le scandale d'un schisme dont l'Eglise gémissait depuis si longtemps. N'ayant pu l'y déterminer, il passa lui-même en Italie avec dix autres cardinaux, pour favoriser la convocation du concile de Pise. Alexandre V, que l'Italie reconnaissait pour pape, lui confirma la collation de l'évêché d'Ostie, et le nomma chancelier de l'Eglise en 1409. Son intégrité et son désintéressement étaient si connus, qu'on lui confia l'administration d'un grand nombre d'évêchés, dont il n'employa les revenus qu'à des fondations d'utilité publique, ou pour subvenir à des besoins pressants de l'Eglise romaine. Le roi de Naples, Ladislas, s'étant emparé de Rome, le cardinal prêta jusqu'à 27,000 écus d'or au pape Jean XXIII, qui, avec ce secours, leva quelques troupes, reprit sa capitale, et rétablit son pouvoir dans la ville de Bologne. L'extinction du schisme, et le maintien de l'autorité de l'Eglise, menacée en Allemagne par les nouvelles opinions des hussites, étaient ce qui affectait le plus ce pacifique cardinal. Malgré son grand âge, il se rendit à Constance au mois d'août de l'année 1414, pour s'y concerter avec les magistrats et les commissaires impériaux sur la tenue du concile qui devait rendre la paix à l'Eglise (1). Il le présida depuis la sixième session jusqu'à la quarante et unième (1415-1417), pendant la vacance du saint-siège, et eut jour et nuit des conférences avec l'empereur Sigismond, avec les princes et avec les prélats, pour en accélérer l'heureuse issue. Sa présidence fut marquée par de grands événements : il prononça la sentence de déposition contre le pape Jean XXIII, qui avait convoqué le concile ; il reçut l'abdication de Grégoire XII, qui, en récompense de sa soumission, fut déclaré doyen des cardinaux, et déchargé de tout ce qui pouvait s'être passé d'irrégulier pendant son pontificat ; enfin, il lut la sentence de déposition contre l'antipape Benoît XIII (Pierre de Lune), qui, se refusant à toute soumission, fut déclaré parjure, schismatique et hérétique. Le saint-siège étant décidément vacant, le cardinal de Brogni, qui présidait le conclave, eût pu facilement réunir en sa faveur les suffrages des cardinaux ; mais, éloigné de toute vue ambitieuse, il fit tomber le choix sur le cardinal Colonne, et le couronna le 14 novembre 1417, sous le nom de Martin V. Avant de procéder à cette élection, le concile voulut terminer l'affaire des hussites. Brogni, touché des malheurs de Jean Hus, le visita dans sa prison, cherchant à vaincre son obstination par tous les raisonnements que la douceur et la charité chrétienne pouvaient inspi-

(1) Le cardinal Brogni arriva le 12 d'août (1414) à Constance dans un train magnifique, consistant en deux carrosses et une escorte de quatre-vingt-trois chevaux. Il prit son logement dans la maison d'Albert de Birkelbach, doyen de la cathédrale de Constance. Comme ce dernier ne pouvait pas marcher, il se fit porter dans la cour, pour recevoir le cardinal, qui le pria de vouloir bien le recevoir chez lui, et lui témoigna qu'il espérait ne pas sortir de sa maison que la chrétienté ne fût réunie sous un seul chef. A quoi le doyen répondit ce que Jésus-Christ dit à Zacharie : *Salus hinc domi facta est hodie* (le salut est entré aujourd'hui dans cette maison). Jean de Brogni fit de grandes aumônes à Constance. D—R—A.

rer. Les protestants reconnaissent eux-mêmes qu'il montra pour cet infortuné la tendresse d'un père; mais le novateur étant demeuré inflexible, le cardinal ne put se dispenser de prononcer la sentence qui condamnait sa doctrine, et qui abandonnait sa personne au bras séculier (1). Ce concile étant terminé en 1418, Brogni accompagna Martin V à Genève et à Rome. En 1422, il fut transféré du siège d'Arles à celui de Genève. Quoique ce dernier fût d'un revenu bien inférieur, il consentit avec plaisir à cette translation, qui le plaçait dans le diocèse où il était né, et où il se flattait d'être plus agréable au peuple qu'un étranger. Son grand âge l'empêcha d'en venir prendre possession, et il mourut à Rome, le 15 février 1426, âgé de 84 ans. Il voulut être enterré à Genève, dans la chapelle des Macchabées, qu'il avait fondée. Il avait voulu établir dans la même ville une université; mais le peuple s'y refusa, dans la crainte que les étudiants trop nombreux ne troublissent la tranquillité publique. Il tourna donc d'un autre côté ses vues bienfaisantes, et fonda le collège de St-Nicolas, à Avignon, pour vingt-quatre étudiants, dont un tiers devait être du diocèse de Genève, et, par préférence du mandement d'Annecy, un tiers de la Savoie, et l'autre tiers, des diocèses de Vienne et d'Arles. Il légua à ce collège sa nombreuse bibliothèque, dont beaucoup de livres étaient écrits de sa main. Il fonda l'hôpital d'Annecy, et plusieurs établissements de ce genre; il avait des manufactures pour habiller les indigents, il bâtissait des maisons aux pauvres, mariait souvent de jeunes garçons et de jeunes filles qu'il dotait. Il nourrissait régulièrement trente pauvres chaque jour, et il ordonna par son codicile que cette œuvre de charité fût continuée pendant une année entière après sa mort. Passant au village de Brogni, il voulut dîner avec tous les vieillards du lieu, et, par son testament, il laissa des legs à toutes les filles ou veuves des environs d'Annecy qui se trouvaient être de ses parentes; car, loin de rougir de son humble origine, il en voulut laisser à la postérité des monuments authentiques, par des sculptures et des peintures qu'on a pu voir longtemps à la chapelle des Macchabées, et dont quelques-unes se conservent encore dans la bibliothèque publique de Genève. On y voyait un enfant gardant des cochons sous un arbre, ailleurs des glands et des feuilles de chêne, plus loin des souliers, pour conserver le souvenir de la générosité d'un cordonnier, qui lui fit crédit de quelques deniers qui lui manquaient pour payer une paire de souliers (apparemment lorsqu'il partit à pied pour Avignon), et lui dit en riant qu'il lui payerait le surplus quand il serait cardinal: Brogni, parvenu à cette dignité, se souvint de sa parole, et lui donna la charge de son maître d'hôtel (1). Ces

anecdotes et d'autres pareilles, conservées par la tradition, ont probablement donné lieu à Gregorio Leti, qui était à Genève quand il composa son roman historique intitulé: *Vie du pape Sixte-Quint*, d'attribuer à ce pape plusieurs traits de la première enfance du cardinal de Brogni. L'abbé Giraud Soulaire a composé une *Histoire de Jean d'Alonzier Alarmer de Brogni, cardinal du Viviers* (Paris, 1774, in-12). Cet ouvrage, imprimé très-incorrectement, n'a pas été publié, et l'auteur n'en a fait tirer que quelques exemplaires pour ses amis: c'est ce que nous apprend une note de Mercier de St-Léger. On trouvera des notices plus authentiques sur ce cardinal dans les *Mémoires pour l'Histoire ecclésiastique des diocèses de Savoie*, par Besson, Nancy (Annecy), 1759, in-4°. On y lit le testament du cardinal, son codicile, et son oraison funèbre, prononcée à Rome en 1426, par François Blanchi de Vellate. On peut voir aussi l'acte de fondation du collège St-Nicolas, inséré dans les *Rapports et Arrêtés de la commission des hospices civils d'Annecy*, an 7 (1799), in-4°. Cette pièce est curieuse par le détail que le cardinal y donne de ses créances. Dans le nombre des banquiers chez lesquels il avait placé des capitaux, il nomme trois maisons différentes établies à Florence, sous la raison de Médicis et compagnie: « Item per Joannem de Medicis, et Hilarionem de Bardis, et alios socios eorum; item per Aneraldum de Medicis, etc. » C. M. P.

BROGNOLI (ANTOINE), littérateur et biographe, naquit, vers la fin de 1725, à Brescia, d'une famille patricienne. Ayant achevé ses études littéraires dans les collèges de cette ville et dans ceux de Milan et de Parme, il résolut de s'appliquer aux mathématiques; et dirigé par le savant P. Jacques Belgrado (voy. ce nom), il fit de rapides progrès dans les sciences. A l'amour des lettres, Brognoli joignait les qualités les plus brillantes, et savait faire le plus noble usage de sa fortune. Il établit ou restaura plusieurs académies, et ce fut à ses soins que Brescia dut un théâtre où furent représentés, avec la pompe convenable, les chefs-d'œuvre lyriques de l'Italie. Plein de zèle pour la gloire de ses compatriotes qui s'étaient distingués dans les sciences, il se montra constamment le soutien des littérateurs et des artistes dont les talents lui parurent mériter d'être encouragés. Cet homme généreux mourut au mois de février 1807, à l'âge de 84 ans. Le célèbre J.-B. Corniani publia son éloge à la tête d'un recueil de vers composés à sa louange. Les ouvrages les plus remarquables de Brognoli sont: 1° *il Pregiudizio, canto*. Brescia, 1766, in-8°. C'est un poème philosophique, très-estimé au delà des monts. 2° *Memorie aneddote spettanti all' assedio di Brescia dell' anno 1438*, ibid., 1780, in-8°. 3° *Elogi de' Bresciani per dottrina eccellenti del secolo 18*, ibid., 1783. 4° *Elogio del cardinal Quirini*, dans la *Raccolta* de l'abbé Rubbi, t. 10. W—s.

BROHON (JEAN), médecin à Coutances, au 16^e siècle, a laissé: 1° *de Stirpibus vel plantis ordine alphabetico digestis Epitome*, Caen, 1544, in-8°: ce n'est autre chose qu'une réimpression de l'*Epitome*.

(1) « Consilium patris, hoc est cardinalis Ostiensis, quem sic nominat, ne enim in periculum coniciat, videbatur enim cardinalis dictus minime male velle Hussio. » (Voy. les œuvres de Jean Hus, Nuremberg, 1558, t. 1, p. 70.)

(2) Cette anecdote, rapportée dans l'*Histoire du concile de Constance* par Jacques Lenfant, y fait le sujet d'une charmante vignette de B. Picart, au-dessous du portrait du cardinal de Brogni. D—R—R.

in *Ruellium*, publié, en 1559, par Léger-Duchesne; 2° *Description d'une merveilleuse et prodigieuse comète*, etc., plus un *Traité présagique des comètes*, Paris, 1568, in-8°; 3° *Almanach ou Journal astrologique avec les jugemens prognostiques pour l'an 1572*, Rouen, 1571. — *Jacqueline-Aimée BROHON*, morte à Paris, le 18 octobre 1778, composa deux romans : 1° *les Amants philosophes, ou le Triomphe de la raison*, Amsterdam et Paris, 1745, in-12; 2° *les Tablettes enchantées*. Dégoutée tout à coup des applaudissements que lui avaient valus ces ouvrages, elle se retira dans la solitude, s'y livra, pendant quatorze ans, à la prière et à la contemplation, et publia les ouvrages de piété suivants : 1° *Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, Paris, 1791, 2 vol. in-8°. 2° *Réflexions édifiantes, par l'auteur des Instructions édifiantes sur le jeûne de Jésus-Christ au désert*, ibid. et même année, 2 vol. in-8°. 3° *Manuel des victimes de Jésus-Christ, ou Extrait des instructions que le Seigneur a données à sa première victime*, ibid., 1799, in-8°. On lui attribue encore un conte imprimé dans le *Mercur*.

A. B—T.

BROKES (HENRI), juriconsulte, né à Lubeck en 1706, fit ses études à Wittemberg, à Halle, à Leipsick, occupa, en 1740, une chaire de droit à Wittemberg, et fut nommé, en 1768, bourgmestre dans sa patrie, où il mourut le 21 mai 1775. On a de lui un grand nombre de traités; les principaux sont : 1° *Historia juris Romani succincta*, Wittemberg, 1752, in-8°, et 1742, in-8°; 2° *Collegium juris theticum, prima juris civilis fundamenta juxta seriem Pandectarum exhibens*, ibid., 1755, in-8°; 3° *de Cicerone juris civilis teste ac interprete, dissertationes tres*, 1758-59-41; 4° *Selectæ Observationes forenses*, Iéna, de 1748 à 1775, et Lubeck, 1765, in-4° et in-fol., etc.

G—T.

BROKES. Voyez BROCKES.

BROKESBY (FRANÇOIS), ecclésiastique anglais, non conformiste, né à Stoke, dans le comté de Leicestershire, mort vers l'an 1718, fut associé du collège de la Trinité, à Oxford, et recteur de Rowley, dans le comté d'York. On a de lui une *Vie de Jésus-Christ*, une *Histoire du gouvernement de la primitive Eglise, pendant les trois premiers siècles et le commencement du 4^e*, 1712, in-8°, en latin, bon ouvrage, mais peu connu hors de l'Angleterre; et la *Vie de Henri Dodwell*, Londres, 1715, 2 vol. in-8° en anglais. On lui attribue un traité intitulé : *de l'Education par rapport aux écoles de grammaire et aux universités*, 1710, in-8°, et il a eu part à la compilation publiée par Nelson, sous le titre de *Fêtes et Fastes de l'Eglise d'Angleterre*. X—s.

BROME (RICHARD), auteur comique anglais, qui vivait sous le règne de Charles I^{er}, avait été, dans sa jeunesse, domestique de Ben-Johnson. Ses pièces, au nombre de quinze, se font remarquer par la régularité du plan et la peinture des caractères. Elles obtinrent un grand succès dans leur nouveauté, et plusieurs, à l'aide de quelques échanges, ont reparu depuis avec honneur sur la scène anglaise, particulièrement sa comédie intitulée : *la*

Troupe joviale. Brome mourut en 1652. Dix de ses comédies ont été publiées ensemble par Alexandre Brome, en 2 vol. in-8°, 1655-1659. — *Alexandre BROME*, poète anglais, et procureur près la cour du lord maire de Londres, sous le règne de Charles II, né en 1620, mort en 1666, se fit remarquer parmi les plus chauds partisans de la cause royale. Il est auteur d'une grande partie des odes, sonnets, échantillons, épigrammes, etc., qui furent publiés contre les républicains, pendant la rébellion, et sous le protectorat de Cromwell. Après la restauration, ces différentes pièces de Brome furent imprimées ensemble avec ses épîtres et autres poésies, 1661, 4 vol. in-8°. Il a aussi publié une traduction d'*Horace*, faite en commun avec d'autres auteurs, et qui est assez estimée; et une comédie intitulée : *les Amants rusés*. — *Jacques BROME* a publié quelques relations de voyages; la plus connue est intitulée : *Travels in England, to Scotland and Wales*, Londres, 1700; ibid., 1707, in-8°; la 1^{re} édition avait paru sous le nom de *Roger*. On estime aussi son voyage en Espagne et en Italie, *Travels, through Portugal, Spain and Italy*, Londres, 1712, in-8°. X—s.

BROMEL (OLAÛS), médecin et botaniste suédois, né en 1659, dans la province de Néricie, mort en 1705, a publié un petit ouvrage sur les plantes des environs de Gothenbourg, sous le titre de *Chloris Gothica*, Gothenbourg, 1694, in-8°. Ce pays, situé sous le 57^e degré de latitude, ne possède qu'un petit nombre de plantes, parmi lesquelles il y en a très-peu de remarquables, et dont aucune ne lui est particulière. Cet ouvrage n'a d'autre mérite que d'être le premier qui ait fait connaître authentiquement les plantes de Suède. A la suite de sa *Chloris*, il a donné le catalogue des livres de botanique de sa bibliothèque, et l'on voit, par le nombre de ces livres, qu'il étudiait cette science avec beaucoup de zèle, et sous tous ses rapports. On a encore de lui : 1° un traité sur le houblon, qui est estimé : *Lupulogia*, etc., Gothenbourg, 1687; Stockholm, 1740; 2° de *Pleuritide, disputatio medica*, Upsal, 1667, in-4°; 3° de *Lumbricis terrestribus, illorumque in medicina proprietatibus, atque recto usu*, la Haye 1675, in-4°; 4° *Catalogus generalis, seu Prodromus indicis specialioris rerum curiosarum, tam artificialium quam naturalium, quæ inveniuntur in Pinacotheca Olai Bromellii*, Gothenbourg, 1698, in-4°. C'est la description d'un cabinet qu'il s'était formé, et son dernier ouvrage. Plumier lui a dédié un genre de plantes, sous le nom de *Bromelia*; il ne renfermait que quelques plantes d'Amérique; mais il est devenu plus nombreux et plus intéressant depuis que Linné y a réuni l'ananas, dont l'espèce le plus généralement cultivée en Europe pour son fruit, qui fait les délices de nos tables, est nommée *bromelia ananas*. Olaüs Bromel avait accompagné, en qualité de médecin, plusieurs ambassades suédoises en Angleterre, en Hollande et en Allemagne. — *Magnus von BROMEL*, fils d'Olaüs, né à Stockholm en 1679, mort en 1751, fut premier médecin du roi de Suède, et président du collège de médecine de Stockholm. II

avait fait ses études à Leyde et à Oxford; et il fut reçu docteur à Reims. Il a publié un ouvrage intitulé : *Lithographiæ Suecicæ Specimen*, etc., qui a paru successivement dans les *Acta litterar. Sueciæ*, depuis 1725 jusqu'en 1750. L'auteur y décrit non-seulement les marbres et les autres pierres proprement dites, mais aussi toutes les concrétions pierreuses, mêmes celles qui se forment dans la vessie de l'homme et dans celle des animaux. Il a composé quelques écrits peu importants sur la médecine, et a beaucoup contribué à répandre en Suède l'étude des sciences physiques. Dans les *Acta litteraria Sueciæ* de 1750, il a aussi donné : *Historia numismatica senatorum et magnatum Sueciæ*. D—P—s.

BROMFIELD (GUILLAUME), célèbre chirurgien anglais, né en 1712, était depuis longtemps attaché à la princesse douairière de Galles, lorsqu'il fut nommé, en 1767, premier chirurgien du roi d'Angleterre. Il était attaché aussi à l'hôpital St-George, et premier chirurgien de l'hôpital Lock, à la fondation duquel il avait contribué. Il fit représenter au profit de cet établissement, en 1755, sur le théâtre de Drury-Lane, une ancienne comédie intitulée *The City Match*, qu'il avait retouchée lui-même. Il mourut le 24 septembre 1792. L'art chirurgical lui doit un grand nombre de faits pratiques et d'inventions ou modifications d'instruments et de procédés. Ainsi, par exemple, il fit subir quelques changements à la méthode suivant laquelle Cheselden exécutait l'opération de la taille, et conseilla, tant pour dilater la plaie extérieure que pour ouvrir la vessie, un gorgeret double dont l'un des côtés offrait une lame tranchante. Le premier aussi, il a recommandé des pinces destinées à tirer au dehors les vaisseaux sur lesquels on doit appliquer des ligatures dans les amputations. Ses ouvrages sont : 1° *Syllabus anatomicus generalium humani corporis partium ideam comprehendens; adjungitur syllabus chirurgicus, præcipuas chirurgiæ operationes complectens*, Londres, 1748, in-4°. 2° *Observations sur les vertus de différentes espèces de morelle* (en anglais), Londres, 1757, in-8°; trad. en français, Paris, 1760, in-12. 3° *Réflexions fondées sur l'expérience relative à la méthode actuellement en vogue de traiter les personnes inoculées* (en anglais), Londres, 1767, in-8°. 4° *Observations de chirurgie* (en anglais), Londres, 1775, 2 vol. in-8°. J—D—N.

BROMPTON (JEAN), bénédictin anglais, abbé de Jorevall ou Jerevall, dans le comté de York, n'est connu que pour avoir donné son nom à une chronique qui n'est pas de lui, mais qui sans lui aurait sans doute été perdue. Cette chronique comprend un espace de six cent dix ans, depuis l'an 588 que St. Augustin arriva en Angleterre, jusqu'en 1498, époque de la mort de Richard 1^{er}. Elle fut imprimée, avec neuf autres ouvrages historiques, par les soins de Roger Twisden, Londres, 1652, in-fol. On présume que l'auteur vivait sous le règne de Édouard III. Il a copié Howeden en beaucoup d'endroits de son ouvrage. X—s.

BROMBARD (JEAN), religieux de l'ordre de St-Dominique, qui vivait au 14^e siècle, était Anglais,

et se rendit recommandable par sa piété et par sa science, dont il donna des témoignages dans ses écrits et dans les chaires où il professa la théologie. Il a écrit une *Somme des prédicateurs*, recueil de lieux communs rangés par ordre alphabétique, pour ceux qui se destinent à la prédication. Z—o.

BRON (NICOLAS DE), en latin BRONTIUS, poète latin, naquit à Douai, dans les premières années du 16^e siècle. Sa famille, ancienne dans les Pays-Bas, avait été ruinée par les guerres; mais son père était parvenu, avec la protection du duc de Croy, à recouvrer une partie de sa fortune. Nicolas fit de rapides progrès dans les langues. A quinze ans, il passait pour très-habile dans le latin, le grec et l'hébreu. Après avoir achevé ses humanités, il étudia les mathématiques, la médecine et le droit. Le P. Buzelin le cite, dans sa *Gallo-Flandria*, comme un des premiers jurisconsultes de son temps. Cependant on ne voit pas qu'il ait suivi la carrière du barreau ou qu'il ait rempli des fonctions dans la magistrature. Les deux bibliothécaires des Pays-Bas Foppens et Paquot se bornent presque à donner les titres de ses ouvrages. Simler, dans son *Epitome* de Gesner, le nomme mal *Brentius*. On connaît de lui : 1° *Libellus, compendiarium tum virtutis adipiscendæ, tum litterarum parandarum rationem perdocens*, Anvers, 1541, petit in-8°, orné de fig. en bois. C'est un traité de la manière d'étudier les lettres. 2° *De Utilitate et Harmonia artium libellus*, ibid., 1541, petit in-8°, fig. Dans cet opuscule, Brontius se propose de montrer que toutes les connaissances humaines s'enchaînent, et qu'il est impossible de se rendre très-habile dans une science sans étudier toutes les autres. 3° *Nicolai Brontii Carmina*, ibid., 1541, petit in-8° de 18 feuillets non chiffrés. Ce volume ne contient que quatre pièces : la 1^{re} est une invitation à l'empereur Charles-Quint de faire la guerre aux Turcs; dans la 2^e l'auteur exhorte les jeunes Flamands à cesser de prendre part aux débats de la politique pour se livrer à l'étude; dans la 3^e, adressée aux seigneurs du Hainaut, il les invite à ne point se laisser abattre par les revers; enfin la 4^e est un panégyrique de cette province et de ses habitants. W—s.

BRONCHORST (JEAN), connu aussi sous le nom de NOVIOMAGUS, qu'il a mis à quelques-uns de ses ouvrages, parce qu'il était de Nimègue, naquit en 1494. Après son cours de philosophie, il fut créé maître ès-arts à Rostock vers 1512. Il eut une chaire de mathématiques dans cette université, puis fut professeur de philosophie à Cologne. Il retourna vers 1550 dans les Pays-Bas, et fut fait recteur de l'école de Deventer. Les troubles que la réforme excita dans cette ville l'en firent sortir. Il vint mourir à Cologne, en 1570. On a de lui : 1° *de astrolabii Compositione*, Cologne, 1555, in-12. 2° *Apologia pro identitate auctoris librorum de celesti hierarchiâ cum Dionysio Areopagita, de quo Paulus in Actis Apost., cap. 17. 3° S. Dionysii Areopagite Martyrium latine versum*, traduction faite sur le manuscrit grec d'une pièce apocryphe. Ces deux opuscules sont imprimés à la suite des commen-

taires de Denys le Chartreux sur le prétendu St. Denys l'Aréopagite, Cologne, 1536. 4° *Scholia in Dialecticam Georgii Trapezuntii, adjecto Gilberti Porretani libello de Principiis, interprete Hermolao Barbaro, et suis ad eum scholiis*, Cologne, 1536, in-8°; Paris, 1537; Lyon, 1537, in-8°. 5° *Beda presbyteri Opuscula complura de temporum ratione diligenter castigata*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de plusieurs œuvres de Bède le Vénérable sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continué jusqu'en 1551, avec des notes de Bronckhorst. 6° *De Humeris libri duo*, 1539, in-12; 1544, in-12. 7° *Ptolemæi libri octo de Geographia, e græco denuo traducti*, Cologne, 1540, in-12. Cette édition, inconnue à Fabricius, est la plus commode de toutes, à cause de son format; elle a servi de guide à Mercator pour dresser ses cartes, parce qu'il a reconnu que l'éditeur avait réellement traduit et corrigé son auteur d'après des manuscrits grecs. 8° *Etymologia grammaticæ latinæ*, plusieurs fois imprimée. Paquot cite une édition donnée à Deventer, 1559, in-12. 9° Une édition avec préface de l'*Introductio ad sapientiam Joannis Ludovici Vivis*, Deventer, 1558, in-12. Il paraît qu'il avait composé des commentaires (inédits) sur divers livres d'Aristote. Foppens lui attribue *Urbis Pietaviensis Tumultus*, 1562, in-8°; mais ce petit poème, relatif aux guerres des huguenots, a pour auteur Florent Bronckhorst, jésuite, né à Leyde, vers 1520, mort le 14 juin 1610. — Everard BRONCKHORST, né à Deventer, en 1554, fils de Jean, fut professeur en droit à Erfurth et à Leyde, et mourut le 27 mai 1627. Outre plusieurs livres de droit, peu consultés aujourd'hui, on lui doit une traduction latine des *Proverbia Græcorum*, recueillis par Jos. Just. Scaliger. A. B.—r et W.—r.

BRONCKHORST. Nom de trois peintres hollandais, dont le plus ancien, Pierre BRONCKHORST, naquit à Delft, le 16 mai 1588. Il peignait des vues d'églises extérieures ou intérieures, et ornait ses tableaux de traits historiques propres à corriger la froideur du genre. Descamps assure que ses tableaux sont d'un beau fini, qu'il entendait l'architecture, et que ses petites figures étaient bien peintes et de bonne couleur. Il cite, comme ses principaux ouvrages, deux tableaux faits pour la ville de Delft : l'un représentant le *Temple où Salomon prononce son premier jugement*; l'autre, le *Temple d'où Jésus-Christ chasse les marchands*. Pierre Bronckhorst mourut le 22 juin 1661, à 73 ans. — Jean VAN BRONCKHORST, né à Utrecht, en 1605, étudia d'abord chez Jean Verburg, peintre sur verre, et sous plusieurs autres maîtres connus. L'amitié et les conseils de Corneille Poëmbourg lui firent prendre le parti de peindre à l'huile; mais cet artiste étant passé en Angleterre, Jean van Bronckhorst ne dut plus rien qu'à lui-même. Ses tableaux n'en furent pas moins recherchés. Parmi ses peintures sur verre, on estime surtout celles de la nouvelle église d'Amsterdam. L'année de sa mort est inconnue. — Jean BRONCKHORST, né à Leyde, ayant perdu son père à treize ans, débuta comme notre Claude Lorrain, mais sans atteindre à la célébrité de ce grand

peintre. Sa mère le plaça chez un de ses parents, pâtissier à Harlem. En 1670, il exerçait ce métier, lorsqu'il se maria dans la ville de Hoorn. Ce fut alors qu'il se livra à son goût pour la peinture, en commençant par dessiner, puis par peindre à la gouache des oiseaux de toute espèce d'après nature. Il disait, en plaisantant, que « s'il faisait de la pâtisserie pour vivre, il peignait pour son amusement. » On vante la légèreté de son travail, la vérité de son imitation, et l'harmonie qu'il savait mettre entre les objets peints sur le devant et les fonds de ses tableaux. A ces détails, Descamps ajoute que Jean Bronckhorst fit un grand volume, plein de dessins, parmi lesquels il y en a de coloriés. Le musée du Louvre ne possède aucun ouvrage de ces trois peintres.

D.—r.

BRONDEX (ALBERT), l'un des esprits les plus originaux que le pays messin ait produits. Né vers 1750, à Ste-Barbe, il dut tout à lui-même et au maître d'école de ce village. Ses saillies spirituelles le faisaient rechercher de la noblesse du pays; les bénédictins de Ste-Barbe le flattaient pour qu'il entrât dans leur ordre; mais, tout en profitant des bonnes dispositions des uns et des autres, il ne suivait d'autre voie que celle du plaisir. Brondex ne fit point d'études classiques, et il avait passé l'âge de l'adolescence lorsqu'il obtint le privilège des *Petites Affiches des Trois-Évêchés*. Ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement de littérature, s'il est possible toutefois que Brondex ait jamais pu prendre quelque chose au sérieux. Ses vers patois avaient dans le pays une grande vogue, et dans le même temps il recueillait plusieurs suffrages académiques; une couronne lui fut même décernée par la société directrice du *Mercure de France*, pour une élégie publiée dans ce recueil avec d'autres poésies. Cependant les bénéfices qu'il retirait de son journal et de ses travaux littéraires n'auraient pu suffire à son goût pour la bonne chère, à sa passion pour le jeu et à l'habitude des dépenses qu'il avait contractées. Il prit à ferme une grande quantité de domaines, mais on juge qu'il était facile de trouver un meilleur gérant. Toujours en arrière de ses comptes, harcelé, poursuivi, il abusait de la confiance publique, plutôt par négligence que par mauvaise foi, pour se livrer à mille prodigalités. En 1782, M. de Flavigny, dont Brondex était l'administrateur, avait obtenu contre lui un décret de prise de corps. Saisi par deux recors en sortant de table, il fut conduit en prison, et l'on se préparait à instruire son procès, lorsque sa muse lui sauva les ennuis du guichet. Il avait profité de cette retraite pour composer un poème en vers français, qu'il dédia à madame de Caraman, épouse du gouverneur. Elle fut si contente de cet ouvrage, et surtout de l'épître gracieuse dont l'auteur l'avait accompagnée, qu'elle apaisa le créancier et fit sortir Brondex de prison. Il se rendit alors à Paris où il suivait des procès par procuration, plutôt encore dans l'intention de satisfaire son penchant à la dissipation que dans celle de cultiver les lettres, qu'il n'abandonna cependant pas. Il composa, en société avec d'autres

écrivains, plusieurs ouvrages dont les titres sont ignorés aujourd'hui; il prit aussi une part très-active à la rédaction d'un journal qu'il abandonna ensuite pour se jeter dans des spéculations commerciales. Menant la vie de Figaro, jouissant du présent, s'inquiétant peu de l'avenir, nourri par de nombreux amis auxquels il n'était jamais à charge, parce que sa gaieté, ses saillies et ses vers payaient son écot, Brondex, avec une existence aussi déréglée, ne pouvait avoir une longue carrière. Un jour qu'il avait joué avec un grand succès, et que, le chapeau et les poches pleines d'argent, il se créait, dans son ivresse, les plus belles illusions, la mort le surprit au milieu de ses projets de sagesse, les seuls peut-être qu'il eût jamais faits. Un anévrisme, formé sans doute depuis longtemps, se rompit tout à coup, et, rentrant chez lui, il tomba mort en présence de sa femme et de sept ou huit enfants. Brondex avait commencé, en 1785, un poème patois qu'il conduisit jusque vers la fin du 5^e chant. Quoique inachevé, il est tombé dans des mains plus qu'indiscrètes qui l'ont mis au jour en 1787. M. Mory, invité par M. Gaspard, neveu de l'auteur, à terminer ce poème, y mit la dernière main en 1823, substitua quelques tableaux aux personnalités qui remplissaient une partie du 5^e chant, et en ajouta un 6^e et un 7^e. L'ouvrage a paru sous ce titre : *Chan heurlin, ou les fiançailles de Fanchon, poème patois-messin en sept chants, par B*** et M*** de Metz, publié par M. G**** (Gaspard), Metz, 1787 (on a conservé l'ancien millésime), in-8°. Ce petit poème, rempli de sel, d'enjouement, d'une critique quelquefois très-fine, présente les mœurs du village avec une exactitude remarquable. B—N.

BRONGNIART (ALEXANDRE-THÉODORE), architecte, était né, le 13 février 1759, d'un père pharmacien à Paris. Ses parents le destinaient à la médecine, et sa première éducation fut dirigée dans ce sens. Mais la culture des beaux-arts flattait bien plus son imagination : il se décida pour l'architecture, et peut-être ne dut-elle la préférence qu'il lui donna qu'à sa liaison avec des sciences qu'il avait cultivées. Ce que la physique peut et doit apprendre à l'art de construire, Brongniart le possédait assez bien pour l'appliquer utilement : il en a donné des preuves. Il étudia l'architecture à l'école de Boullée, qu'on peut appeler un des restaurateurs de son art. En 1784, il fut élu membre de l'académie royale d'architecture, sans aucun autre protecteur que lui-même. Entre cette époque et celle où l'ancien gouvernement nomma Brongniart architecte des affaires étrangères, de l'hôtel des Invalides et de l'Ecole militaire, il fit plusieurs constructions remarquables, telles que le petit palais du duc d'Orléans, à la Chaussée-d'Antin, l'hôtel Monaco, rue St-Dominique, l'hôtel de Ste-Foy, rue Basse-du-Rempart, les bains antiques du baron de Bessival, le palais de mademoiselle de Condé, rue de Monsieur, le pavillon de l'ordre de St-Lazare, etc. Ces différents travaux, dont le plus important est l'église des Capucins de la rue Ste-Croix, annonçaient incontestablement un artiste peu commun, d'un goût pur, d'une imagina-

tion féconde, heureuse et sage. Mais sans l'occasion assez rare d'élever un de ces grands monuments, les seuls où l'architecte puisse déployer tous ses moyens, l'homme de génie n'atteint pas la réputation qu'il eût méritée. Ce que Brongniart désirait plus que toute autre chose était de se voir chargé de la construction d'une salle de spectacle; celle du théâtre de Louvois lui fut confiée. Malheureusement il rencontra, dans la conduite de cette entreprise, des obstacles dont l'art ne put triompher. La défaveur d'un terrain trop étroit, l'obligation imposée de s'accommoder à des vues mesquines et de se renfermer dans une stricte économie, ne lui permirent qu'une coupe heureuse, une distribution bien étendue, des ornements sévères. Il n'en est pas moins certain qu'à beaucoup d'égards, l'intérieur de la salle de Louvois était un modèle (1). Sous le prétexte d'une de ces réformes qui ne font qu'accroître la dépense, la place de Brongniart aux Invalides fut supprimée, quoiqu'elle eût été reconnue nécessaire : on la rétablit pour un homme inutile et obscur. Depuis longtemps le projet d'une bourse, demandée par le commerce, occupait Napoléon, et la table de son cabinet était couverte de plans qui ne remplissaient pas son idée, quand Brongniart présenta le sien. Bonaparte, frappé d'une composition si majestueuse et si grandement ordonnée, fit appeler l'architecte, et ne lui dit que ces mots qui nous ont été textuellement répétés : « M. Brongniart, voilà de belles lignes ! à l'exécution ! mettez les ouvriers. » L'architecte de la Bourse en posa la première pierre, le 24 mars 1808, plein de la gloire qu'il en attendait et rajuni par cette pensée (2). Brongniart se promettait la satisfaction de finir ce qu'il allait commencer, et de jouir encore longtemps de son ouvrage. Il eût été plus heureux que Soufflot qui n'a point achevé Ste-Geneviève, et non moins heureux que l'architecte de St-Paul de Londres, qui construisit cette basilique à lui seul, et sous un seul évêque. (Voy. WREN.) Brongniart n'a pas eu ce bonheur, il n'a pu terminer le palais de la Bourse; mais l'honorabile continuateur de ce grand édifice ne s'est écarté ni du style ni du système général de son auteur : et la postérité lui donnera sa part des louanges qu'il mérite, sans que celle de Brongniart puisse être oubliée. Ce fut ce-

(1) Cette salle, construite en 1794, a été détruite mal à propos en 1825, lorsqu'elle aurait pu remplacer le théâtre Feydeau et empêcher la construction inutile et ruineuse du théâtre Ventadour. Celle de Louvois réunissait tous ces avantages, surtout depuis la demolition du théâtre de l'Opéra. Elle était supérieurement coupée, commode, simple dans sa forme et dans ses ornements, assez vaste et très-favorable au chant. On y voyait et l'on y entendait bien partout. A—T.

(2) La première pensée de M. Brongniart ne réunissait pas dans la même enceinte la Bourse et le tribunal de commerce. Ce fut celui qui avait admiré de près les Pyramides et qui ouvrit si majestueusement le mont Cenis et le Simplon; ce fut Napoléon qui corrigea de sa main le plan primitif; nous l'avons en ce moment sous les yeux : de larges lignes noires jetées brusquement indiquent l'intention du maître qui n'a pas de temps à perdre, la force de sa volonté et son amour du grand. M. Brongniart, saisissant sur-le-champ, en homme de génie, l'idée d'un autre homme de génie, et s'inspirant du dessin impétueux du lion, traça, en sa présence, le plan définitif qui excite tous les jours l'admiration des étrangers. A—D.

lui-ci qui dessina d'une manière si pittoresque et si naturelle le parc de Maupertuis, appartenant au marquis de Montesquiou. Depuis qu'on a senti qu'en composant un jardin il fallait substituer aux lignes géométriques les beautés de la nature et même ses caprices qui sont aussi des beautés, l'arrangement des jardins est entré dans le domaine de l'artiste; et Maupertuis, tel que l'a disposé Brongniart, est, en ce genre, une des créations les plus élégantes (1). Le préfet de la Seine s'était proposé de faire au cimetière de Mont-Louis une chapelle funéraire, et il souhaitait que l'architecture l'embellît, si cette expression est permise, d'un caractère de tristesse sans terreur, et de mélancolie religieuse. Brongniart, à qui ses vœux furent communiqués, comme architecte du département, ne fit pas attendre ses dessins. Une esquisse de la porte d'entrée, qu'il soumit au jugement de ses amis, offrait une image très-philosophique. C'était un entassement de ruines éparses jetées comme au hasard sur chacun des piliers, eux-mêmes à moitié détruits; mais il fut le premier à reconnaître que c'était annoncer trop poétiquement de tristes réalités: il fit agréer un dessin plus simple, plus austère et plus grave; et c'était celui-là qui devait être exécuté (2). Telles ont été les productions de cet habile architecte. Recherché dans la société, autant pour ses qualités estimables que pour les agréments de son commerce, chéri des siens, entouré des soins les plus tendres, bon père, bon mari, Brongniart avait vieilli sans s'en apercevoir. Ses facultés n'éprouvaient pas le moindre déclin, il semblait même que le progrès des années eût perfectionné son talent. L'envie qu'il méritait d'exciter le laissa tranquille: il fut préservé de ces tracasseries, de ces contradictions qui poursuivent les artistes renommés, et dont Soufflot ressentit trop l'amertume. Cependant il avait été profondément affligé de s'être vu constamment écarté de l'Institut, et de n'avoir pu obtenir de ses confrères d'être présenté par eux. Le succès de la Bourse le vengea des dédains de la section d'architecture. Malgré cette petite contrariété, il était heureux, quand l'invasion d'une humeur gouteuse l'enleva subitement aux arts, et surtout à l'amour de sa famille, où le mérite est héréditaire. Il mourut le 6 juin 1815, et fut enterré au cimetière du Père-Lachaise, à côté du tombeau de Delille, son ami, mort six semaines auparavant, et dont lui-même avait donné le dessin, d'après une esquisse de Robert. Le terrain du tombeau de Brongniart fut accordé en don par le conseil municipal de Paris, comme un hommage à sa mémoire (3).

D—ÉS.

BRONGNIART (ANTOINE-LOUIS), frère du pré-

(1) Maupertuis a mérité le souvenir de Delille, dans le poème des *Jardins*:

Maupertuis, le Désert, Raincy, Limours, Auteuil,
Que dans vos frais sentiers doucement on s'égare!

(2) Son fils, M. Alexandre Brongniart, a publié, en 1814, ses *Plans du portail de la Bourse et du cimetière de Mont-Louis*, en 6 planches, avec une notice.

D—R—R.

(3) Il a laissé un fils et un petit-fils qui tiennent le premier rang parmi nos savants.

D—R—R.

cédent, apothicaire du roi Louis XVI, se fit connaître par des cours particuliers de physique et de chimie, à une époque où ces deux sciences comptaient à Paris peu de professeurs. La facilité avec laquelle il s'énonçait, la clarté de ses démonstrations, le firent nommer professeur au collège de pharmacie, et, lorsque Rouelle le jeune mourut, il fut appelé à la chaire de professeur de chimie appliquée aux arts, et se trouva collègue de Fourcroy au lycée Républicain et au jardin des Plantes. Pendant une partie de la révolution, il remplit les fonctions de pharmacien militaire, puis fut professeur au muséum d'histoire naturelle. Il est mort à Paris, le 24 février 1804. Il a publié un *Tableau analytique des combinaisons et des décompositions de différentes substances, ou Procédés de chimie pour servir à l'intelligence de cette science*, Paris, 1778, gros in-8°. Brongniart a travaillé en 1792 avec Hassenfratz, au *Journal des sciences, arts et métiers*, et à d'autres feuilles périodiques. On a aussi de lui, dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, les deux mémoires suivants: *Analyse de la terre d'ombre de Cologne rapportée par M. Fanjas* (t. 2, ann. 1805); *sur les principes constituants de l'eau minérale de Balnear*, (t. 4, ann. 1804).

C. G.

BRONIOVIUS ou BRONIEWSKI (MARTIN) fut deux fois ministre de Pologne en Tartarie, au commencement du 17^e siècle. On a de lui, en polonais, la *Relation de deux victoires remportées sur les Tartares par les Polonais en 1620 et 1624*, et, en latin, *Descriptio Tartaria*, à la suite de la *Moscovia* d'Ant. Possevin, Cologne, 1595, in-fol. Il a aussi donné une description de la Moldavie et de la Valachie.

C—AU.

BROOKE (HENRI), poète anglais, naquit en 1706 d'un ecclésiastique irlandais. Il fut élevé dans le collège de Dublin, et destiné à la profession des lois. Nommé très-jeune tuteur d'une très-jeune cousine, il prit pour elle et lui inspira une passion qui se termina fort promptement par le mariage; puisque sa femme n'avait pas encore quatorze ans lorsqu'elle lui donna un premier enfant, qui, dans une heureuse union de près de cinquante ans, fut suivi de seize autres, en sorte que le bonheur conjugal, qui l'avait d'abord éloigné du monde et des affaires, le força bientôt de s'y rejeter pour trouver des moyens de subsistance. Il suivit quelque temps, malgré lui, la profession d'avocat consultant: son goût dominant était pour la poésie et la littérature. Ce goût, fortifié par la société de Pope et de Swift, avec lesquels il s'était intimement lié pendant le séjour qu'il avait fait à Londres pour y étudier le droit, s'était déjà manifesté, dans un second voyage à Londres, par un poème philosophique sur la beauté universelle. Dans un troisième voyage, Brooke sentit réchauffer sa veine; il composa et fit représenter à Dublin sa tragédie de *Gustave Wasa*, pièce remarquable par les sentiments de liberté dont elle est remplie, et qui produisit un tel effet que le parlement crut en devoir défendre la représentation, ce qui augmenta tellement l'enthousiasme qu'en 1739 la pièce fut publiée par sou-

scription, elle rapporta à l'auteur beaucoup plus que n'aurait pu faire la représentation. Elle lui valut aussi la protection de Frédéric, prince de Galles, qui se déclarait alors l'appui des lettres et de la liberté ; mais cette protection ne lui procurant que des promesses dont il n'était probablement pas en état d'attendre l'effet, il y renonça pour retourner à la campagne, le seul lieu où il pût vivre à la fois avec l'économie qui convenait à sa situation et dans l'indolence qui convenait à son caractère. Il en fut de nouveau tiré par la protection de lord Chesterfield, qui lui donna une place dans l'administration. Il retourna ensuite à la campagne, et continua de s'y livrer à la littérature. Il composa plusieurs tragédies, le *Comte de Westmoreland*, joué à Dublin en 1745 ; le *Comte d'Essex*, joué à Dublin en 1749, et à Drury-Lane en 1760 ; plusieurs pièces qui ne furent point reçues au théâtre ; quelques petits poèmes, parmi lesquels on distingue *The female Seducers*, fable insérée dans le recueil de Moore, intitulée : *Fables for the female sex* ; plusieurs ouvrages en prose, un entre autres en faveur des catholiques d'Irlande ; plusieurs romans, entre autres le *Fou de qualité*, publié en 1766, ouvrage ingénieux, d'un ton original et un peu bizarre, et qui obtint un grand succès ; *Juliette de Grenville*, imprimé en 1774 (1), mais qui, composé dans les dernières années de sa vie, indique le déclin de ses facultés. Des malheurs avaient contribué à les affaiblir. Quoique Brooke eût obtenu des succès, ils n'avaient pas été assez constants pour lui procurer une aisance proportionnée aux besoins d'un caractère généreux et imprévoyant. Dans le moment d'éclat que lui avait donné *Gustave Wasa*, Garrick avait désiré de l'attacher à son théâtre. Brooke refusa ses propositions avec quelque hauteur ; peut-être plus tard il aurait pu se montrer plus traitable, mais plus tard les propositions ne s'étaient pas renouvelées. Il s'était vu obligé de vendre les biens qu'il tenait de sa famille, et de se réduire par degrés à l'habitation d'une petite ferme. Il n'avait pu trouver dans son esprit, aimable et doux, plutôt qu'énergique, de quoi supporter l'adversité qui l'atteignit dans sa vieillesse. La mort de sa femme, qu'il n'avait cessé de chérir tendrement, et la perte de celui de ses enfants qu'il aimait le plus, achevèrent de l'accabler. Il languit quelque temps dans un état d'enfance presque absolue, et mourut en 1783. Tous ses ouvrages, excepté ses romans, ont été réunis en 4 vol. in-8°, 1780. *Gustave Wasa* a été traduit en français par Maillet du Clairon, Londres et Paris, 1766, in-8°. S—D.

BROOKE (FRANÇOISE), fille d'un ecclésiastique anglais nommé Moore, et non pas du romancier Henai Brooke, comme il est dit dans la *France littéraire* de M. Quérard, se distingua également par ses agréments, son esprit et ses talents littéraires.

(1) *Le Fou de qualité*, ou *Histoire de Henri, comte de Moreland*, a été traduit de l'anglais (par de la Beaume), Paris, Royer, 1789, 2 vol. petit in-12. — *Juliette de Grenville*, ou *l'Histoire du cœur humain*, a été également traduit de l'anglais, Paris, 1801, 2 vol. in-12, D—R—R.

Le premier ouvrage par lequel elle se fit connaître est une espèce de journal intitulé *la Vieille Fille*, commencé le 15 novembre 1755, continué jusqu'à la fin de juillet 1756, et dont les numéros ont été depuis recueillis en 1 vol. in-12. Elle publia ensuite plusieurs autres productions, entre autres *l'Histoire de Julie Mandeville*, imprimée en 1765. Ce roman, dans le genre de ceux de Richardson, fut lu avec beaucoup d'avidité, obtint l'approbation générale, quoiqu'on eût désiré que la catastrophe en fût moins lugubre, et a été traduit en français par Bouchaud (voy. ce nom), Paris, Duchesne, 1764, 2 part. in-2. Elle donna, la même année, une traduction des *Lettres de Julie Catesby*, roman de madame Riccoboni, et partit quelque temps après pour le Canada, avec son mari, nommé chapelain de la garnison de Quebec. Ce fut là qu'elle prit l'idée des scènes pittoresques qu'elle a décrites dans son *Histoire d'Emilie Montague*, roman très-agréable, publié en 1769, en 4 vol. in-12, plusieurs fois réimprimé depuis, et qui est devenu un livre assez rare ; il a été traduit librement en français par Frenais, Paris, 1770, 5 parties in-12 ; puis par Robinet, Amsterdam et Paris, le Jay, 1770, 4 vol. in-12. De retour en Angleterre, elle se lia avec ce que Londres possédait de plus distingué dans le monde et dans la littérature, notamment avec le docteur Johnson. Elle mourut en 1789, quelques jours après son mari. Parmi ses autres productions, on distingue : 1° *Virginie*, tragédie, suivie d'*odes*, de pastorales et de traductions, 1756, in-8° ; 2° *Mémoires de M. le marquis de St-Forlaix*, qui ont été traduits par Framery, Paris, 1770, 4 vol. in-12 ; 3° *l'Excursion*, ou *l'Escapade*, 2 vol. in-12, 1777 ; il a été traduit par Henri Rieu, Lausanne, 1778, 2 parties in-12 : c'est un roman satirique dirigé contre Garrick, alors directeur du théâtre de Drury-Lane, qui avait rejeté une de ses pièces ; 4° *Éléments de l'histoire d'Angleterre*, traduits du français de l'abbé Millot, 1771, 4 vol. in-12 ; 5° *le Siège de Sinope*, tragédie médiocre, représentée à Covent-Garden, en 1781 ; 6° *Rosine*, drame en musique, représenté avec un grand succès à Covent-Garden en 1782. C'est en Angleterre l'ouvrage le plus célèbre de l'auteur. On a encore de mistress Brooke *Louisa et Maria*, ou *les Illusions de la jeunesse*, dont une traduction anonyme a été publiée à Paris, 1820, Lucard et Davi, 2 vol. in-12. X—s et D—R—R.

BROOKES (RICHARD), médecin de Londres, du 18^e siècle, connu par plusieurs ouvrages, tous écrits en anglais, et dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues. Les principaux sont : 1° *Histoire naturelle du chocolat*, Londres, 1730, in-8°. 2° *Histoire de la Chine, de la Tartarie chinoise, de la Corée et du Tibet*, d'après les PP. du Halde et Lecomte, Londres, 1741, 4 vol. in-4°, fig. 3° *Pratique générale de médecine*, ibid., 1751, 2 vol. in-12. 4° *Introduction à la médecine et à la chirurgie*, ibid., 1754 ; ibid., 1763, in-8°. 5° *Nouveau Système d'histoire naturelle*, Londres, 1763, 6 vol. in-12, avec 137 planches assez médiocres. L'ouvrage est peu exact et sans ordre systématique ; les

végétaux, par exemple, qui forment le 5^e volume, sont par ordre alphabétique. 6^e *Précis des Pharmacopées de Londres et d'Edimbourg*. On l'a traduit en allemand, Berlin, 1770. 7^e Bohmer lui attribue un traité sur l'art de la pêche, *the Art of angling-rod and sea fishing*, 2^e édition, Londres, 1743, petit in-12, avec 133 fig. C. M. P.

BROOKS (FRANÇOIS), né à Bristol, était marin de profession. Il venait de quitter Marseille et retournait dans sa patrie, lorsqu'en août 1681, le navire sur lequel il naviguait fut pris par un corsaire de Tanger. Conduit à Salé, puis à Miquenez, Brooks y trouva plusieurs de ses compatriotes qui gémissaient dans l'esclavage. Ceux-ci avaient adressé, l'année précédente, une supplique à Charles II, leur souverain, pour qu'il les délivrât de captivité. Ce prince, sensible à leurs maux, envoya un agent pour traiter de leur rançon avec l'empereur de Maroc. La négociation eut le succès le plus heureux, et l'agent anglais partit pour Tanger, emmenant ses compatriotes et les Portugais qu'il avait rachetés; mais les chefs des juifs ayant offert une somme d'argent aussi considérable que celle qu'avait promise l'agent, si l'empereur voulait leur accorder les esclaves chrétiens pour travailler à la construction du village des juifs, le despote sans foi fit courir après les chrétiens, qui furent contraints de reprendre leurs chaînes. Brooks fait un tableau déchirant du mauvais traitement et des cruautés infligées que les malheureux captifs éprouvaient, souvent même de la main de l'empereur. Ce forcené était Muley-Ismaël, dont d'autres voyageurs ont tracé un portrait non moins hideux. Brooks supportait depuis onze ans ce triste sort, lorsqu'un More, touché de compassion, lui proposa de le conduire à Mazagan, alors en la possession des Portugais. Brooks accepta ses offres, à condition qu'il emmènerait aussi deux de ses compatriotes. Ils sortirent de Miquenez en juin 1692. Ils parcoururent un pays aride et infesté par les lions, ne voyageant que la nuit, de crainte d'être découverts et trahis. Ils endurèrent, durant ce voyage, tous les tourments imaginables de la faim et de la soif, et passèrent quelques rivières avec grand péril. Un jour, le More, pour soulager ces infortunés, alla à une bourgade voisine vendre sa besace, et, avec le produit, leur acheta du pain. Ils arrivèrent vers le milieu de juillet à Mazagan, où ils furent accueillis par le gouverneur, et ensuite s'embarquèrent pour Lisbonne, où on les présenta au roi de Portugal. Brooks recommanda à sa bienfaisance les chrétiens captifs; il alla ensuite en Hollande, d'où il passa en Angleterre. Sa relation, publiée sous ce titre : *Navigaation faite en Barbarie, par François Brooks*, traduit de l'anglais, Utrecht, 1737, in-12, est assez rare.

E—s.

BROOKES (JOSUÉ), anatomiste anglais, né le 24 novembre 1761, reçut une excellente éducation classique, et à l'âge de seize ans fit ses études médicales sous Magnus Falconer, et aux cours de Marshall, d'Hewson, de Sheldon et de Guill. Hunter. Après avoir suivi la clinique chirurgicale dans

les principaux hôpitaux ou établissements publics de Londres, il reçut le diplôme de chirurgien. Mais comme dès lors son intention était de remplir dans la capitale de l'Angleterre une chaire d'anatomie, au lieu d'exercer sur-le-champ la profession qu'il embrassait, il voulut se perfectionner par des voyages sur le continent. A Paris, il s'occupa d'anatomie pratique, c'est-à-dire de dissection, et suivit, tant à l'Hôtel-Dieu qu'aux autres hospices, les leçons des plus célèbres chirurgiens. La vue du muséum anatomique de Hunter, ainsi que d'autres belles collections de ce genre sur le continent, avait excité en lui le vif désir d'en former une qui rivalisât avec les plus riches, ou même qui les surpassât. Il y travailla sans relâche pendant quarante ans; mais, avant tout, il s'engagea dans une série d'expériences dont le but était de préserver aussi longtemps que possible des atteintes de la putréfaction les corps qu'il voulait soumettre à la dissection. Il obtint de ses tentatives des résultats importants; et, après avoir successivement essayé les solutions de deutoclaurure de mercure (sublimé corrosif), de chlorure de sodium (ou sel commun) et de nitrate de potasse (sel de nître), pour injecter les vaisseaux sanguins des cadavres, il reconnut que le dernier non-seulement pouvait suspendre la décomposition, mais encore maintenait et en certaines occasions augmentait la couleur fleurie qu'offrent les chairs à l'état vivant. Des cadavres soumis au procédé antiseptique de Brookes sont restés quatre mois à l'amphithéâtre par un été fort chaud, sans que la décomposition se fit sentir; et l'on remarqua que, pendant le laps de temps fort long qu'il consacra sans interruption à l'enseignement de l'anatomie pratique, pas un de ses élèves en dissection ne périt victime d'une de ces affections que causent ou qu'aggravent les miasmes respirés à l'amphithéâtre. Il s'en faut de beaucoup qu'on puisse en dire autant des autres cours d'anatomie qui ont lieu soit en Angleterre, soit ailleurs. Brookes avait vingt-six ans lorsqu'il commença ses leçons publiques d'anatomie, de pathologie et de chirurgie. Contrairement au vœu de beaucoup de ses confrères, il abaissa de vingt à dix guinées le prix d'admission perpétuelle à ses instructions anatomiques, ce qui excita singulièrement la jalousie contre lui. Il l'augmenta encore en créant, indépendamment du cours d'hiver, un deuxième cours qui prit le nom de cours d'été. Brookes regardait cette saison comme plus favorable que l'hiver à l'étude de l'anatomie. Au reste, comme les descriptions qu'il donnait des organes, de leurs fonctions, de leur développement, étaient détaillées, et, au dire de quelques critiques, minutieuses, ses cours, au lieu d'être de trois mois, selon l'usage, duraient six mois et quelquefois davantage. Le cours d'été, qui commençait en juin, finissait en décembre et souvent en janvier: de là résultait une solide instruction pour ses élèves. Aussi disait-il que ceux d'entre eux qui subiraient d'une manière satisfaisante ses examens pouvaient affronter tous les examinateurs possibles. Ses descriptions des appareils musculaires, ligamenteux et vasculaires, en

rapport avec la charpente osseuse, rendaient l'étude de cette partie de l'anatomie aussi facile que lumineuse. Il adopta pour les systèmes artériels et nerveux une nomenclature très-simple, et en même temps classique, scientifique, et de nature à se graver facilement dans la mémoire. Elle se rapprochait des dénominations françaises. En pathologie, il a insisté sur les changements de forme que doivent subir les nerfs, soit dans leur dimension longitudinale, soit dans leur diamètre, par l'état morbide, et cette remarque justifie l'importance qu'il mettait à exprimer les détails les plus minutieux d'un os, d'une apoplexie, d'une cavité et de toutes les parties qui viennent s'y attacher, qui les traversent ou qui les côtoient en passant. Tout ce qu'il disait de la structure et des développements de l'homme, presque continuellement il le comparait à des détails parallèles chez les autres animaux. Aussi ses leçons inspirèrent-elles le goût de l'anatomie comparée, et en général celui de l'histoire naturelle; et beaucoup de ses élèves devinrent des naturalistes du premier ordre. Nous citerons entre autres les noms de l'herpétologiste Bell, de l'ichtyologue Bennett, des chimistes Anderson et George Lumc, des botanistes Emmerson, Joseph Bennet et Frost. Son musée contenait un grand nombre de pièces relatives à l'anatomie comparée; dès le commencement du siècle, c'était une des plus riches collections, mais elle fut considérablement augmentée depuis. Ses nombreuses relations lui procuraient des envois de toutes les parties du globe. Tous ses élèves se faisaient un plaisir de lui laisser quelques pièces d'anatomie, de pathologie ou d'histoire naturelle. De grands personnages, le roi même, lui témoignèrent leur intérêt et leur estime, en enrichissant son musée de morceaux rares ou choisis. Grâce à ces acquisitions de tout genre, grâce à une dépense de 75,000 francs, grâce enfin à la classification qu'il établit pour tous les objets que contenait sa collection, le musée de Brookes en était venu au point de n'avoir au-dessus de lui, en fait de musée particulier, que celui de Hunter. Encore cette infériorité n'existait-elle que si l'on considère le nombre total des morceaux; car le musée de Hunter contient infiniment moins de préparations ostéologiques. Parmi celles qui ornaient la collection de Brookes, on vantait surtout les préparations ostéologiques du chameau, du rhinocéros, de l'éléphant, de l'hippopotame, du narwal, du cachalot arctique, de tout le genre cheval, de l'émou, de l'autruche, du casoar et d'une infinité d'autres. Sa collection de vers intestinaux, tant de l'homme que des animaux domestiques, et celle d'oplidiens, étaient, sous beaucoup de rapports, les seules qu'il y eût au monde. On doit vivement regretter que, vers la fin de sa carrière, de graves embarras pécuniaires aient nécessité la vente et la dispersion de ce riche monument. Le vénérable professeur dut souffrir amèrement en provoquant, en quelque sorte lui-même (1828), la dislocation de l'œuvre de toute sa vie; mais à cette époque il avait cessé de professer. L'année 1827 l'avait vu paraître

pour la dernière fois comme professeur dans les salons de la société géologique, et prendre congé d'un auditoire d'élite par une leçon extrêmement intéressante sur la dissection d'une magnifique autruche. Un peu plus tard, il voulut quitter sa retraite, et se mit sur les rangs pour succéder à Ant. Carlisle dans la chaire d'anatomie de l'académie royale; mais sa candidature n'eut pas de succès. Il ne réussit pas mieux dans les démarches qu'il fit pour obtenir une place de chirurgien, vacante à l'hôpital de Middlesex. Sa vieillesse servit de prétexte à ceux qui voulaient l'exclure: et pourtant plus de 7,000 disciples avaient été formés par ses leçons. Ces désappointements, cette espèce d'ingratitude, affectèrent vivement sa sensibilité. Il y survécut néanmoins encore quelque temps, et ne mourut que le 10 janvier 1835, âgé de 70 ans. Il était membre de beaucoup de sociétés savantes tant de l'Angleterre que de l'étranger, et présida occasionnellement la commission zoologique de la société linnéenne et les commissions scientifiques de la société zoologique. Il fut aussi très-souvent vice-président de la société médico-botanique. On n'a de Brookes qu'un petit nombre d'écrits: 1° un *Mémoire sur l'ostéologie et particulièrement sur la dentition du genre lagostomus* créé par lui (dans les *Transactions de la société linnéenne*, 1829). 2° Une *Lettre sur un remède à faire en cas d'empoisonnement par l'acide oxalique* (dans la *Lancette*, 1827). 3° Un petit *Traité sur le choléra*. Ce léger bagage scientifique prouve que Brookes n'a été qu'un *collecteur*, un *formateur* de cabinet anatomique, et que toutes ses brillantes préparations n'ont contribué en rien à l'avancement de la science. Que n'imitait-il son illustre compatriote John Hunter, qui, tout en créant une magnifique collection de pièces anatomiques préparées avec intention de progrès et de découvertes, composait et publiait des ouvrages originaux, qui ont reculé les bornes de l'anatomie et de la physiologie? Le portrait de Brookes, exécuté par Philippe en 1821, et son buste en marbre, ouvrage de Sivier en 1826, sont deux fort beaux morceaux.

R—D—N.

BROOMAN (Louis), naquit à Bruxelles, en 1527, d'une de ces familles appelées autrefois patriennes et qui formaient sept tribus ou lignages, auxquelles il fallait appartenir de près ou de loin, par les hommes ou les femmes, pour parvenir aux magistratures municipales. Quoique aveugle dès sa naissance, il ne laissa pas de parvenir aux grades de maître ès-arts et de licencié en droit, et de se faire un nom par son génie et par son habileté dans la musique, qui reçut aux Pays-Bas une forme toute nouvelle, et, grâce à un grand nombre de compositeurs et de théoriciens habiles nés en Belgique, se répandit dans le reste de l'Europe avec des ressources et des perfectionnements inconnus. Parvenu à l'âge de 69 ans, il mourut dans sa patrie, le 8 janvier 1597. Jean Bochius, secrétaire de la ville d'Anvers, et poète latin estimé, lui composa cette épitaphe mythologique, insérée dans les *Monum. sepulchr.* de Sweert, p. 294, 295 :

Luminis expertem genitrix perduxit in auras :
Major et ingenio lux fuit orta tuo.
Junonem natura, Jovem se præstitit auctor
Illius, et varia damna levavit ope.
De grege Tiresias vatum fuit unus : at alter,
Haud tibi par docta musicus arte fuit.

— Le petit-fils de ce musicien renommé s'appelait aussi *Louis BROOMAN*, et naquit pareillement à Bruxelles, vers le commencement du 17^e siècle. Il voyagea étant jeune, et se fit recevoir docteur en droit dans quelque université étrangère. Revenu dans son pays, il cultiva avec succès la poésie latine et flamande, et mourut en 1667, après avoir publié : 1^o un poème de félicitation, en grands vers, intitulé : *Serenissimo principi Ferdinando Austriaco, S. R. E. cardinali, felicissimum in aulam oppidumque Bruzelense ingressum adgratulatur L. Broomannus*, Bruxelles, Joan. Mommartius, 1655, in-4^o; 2^o les *Héroïdes* d'Ovide, traduites en vers flamands, avec des explications, par J. B. (Joannes Bochius?); Anvers, Henri Aertssens, 1662, in-8^o de 198 p. J.-F. Willems, qui appelle cet auteur Broomans, donne un extrait de l'héroïde de *Phyllis à Démophon*, traduite également par Bilderdijk (*Sprokkelingen*, Rotterdam, 1821, in-8^o), et recourt à Paquot pour la notice qu'on lit dans son curieux ouvrage sur la langue et la littérature des Pays-Bas, principalement en Belgique : *Verhaudeling over de Nederduytsche Tael-en-Letterkunde, opzigteleyk de Zugdelyke provintien der Nederlanden*, Anvers, 1819-1824, 2 vol. in-8^o, t. 1, p. 127-128. R—G.

BROOME (GUILLAUME), auteur anglais du 18^e siècle, né de parents obscurs dans le Cheshire, fut élevé au collège d'Eton, d'où il passa à l'université de Cambridge. Une grande facilité à faire des vers lui valut de bonne heure, parmi ses condisciples, le surnom de poète. Son premier ouvrage fut la traduction en prose de l'*Odyssée*, qu'il fit conjointement avec Ozell et Oldisworth. Pope l'employa à extraire des passages d'Eustathe, pour les notes de sa traduction de l'*Illiade*, et le succès de cet ouvrage l'ayant engagé à donner la traduction de l'*Odyssée*, il jeta les yeux sur Fenton et Broome, pour l'aider dans cette vaste entreprise. Il se réserva la moitié du travail, et partagea l'autre moitié entre ses deux associés, donnant quatre chants à traduire à Fenton, et huit à Broome, à qui il confia en outre la rédaction de toutes les notes. Fenton reçut de Pope 300 liv. sterl., et Broome 500, et une centaine d'exemplaires de l'ouvrage. Le salaire n'était pas proportionné : Broome se plaignit, parla hautement de Pope, comme d'un homme intéressé, avare, et finit par s'attirer toute l'animosité du poète, qui, non-seulement le nomma avec mépris dans la *Dunciade*, mais, dans son traité du *Bathos*, le présenta comme un de ces perroquets « qui répètent les paroles des autres d'un ton rauque et étrange qui semble les leur rendre propres. » On dit qu'ils se réconcilièrent par la suite. Broome mourut à Bath, en 1745, après avoir joui de quelques bénéfices ecclésiastiques. On a aussi de lui un recueil de poésies, et la traduction en vers de quelques odes d'Ana-

créon, publiée, sous le nom supposé de Chester, dans le *Gentleman's Magazine*. C'était, suivant Johnson, un véritable érudit, un pur versificateur, un homme tout à fait étranger aux usages et au ton du monde. Mais comment un pur versificateur est-il donc parvenu à faire des vers que, de l'aveu de Johnson lui-même, on ne peut guère distinguer d'avec ceux de Pope? Il est vrai que Pope les retouchait, et disait même qu'il avait plus de peine à corriger les vers de Broome que ceux de son coopérateur Fenton. S—D.

BROQUARD (JACQUES), dont le nom de famille se trouve indifféremment écrit sur les registres de naissance *Bronquardt*, *Bronquart*, *Broquardt*, etc., a vu le jour à Thionville, vers 1588. Entré en 1608 dans la société de Jésus, il demeura longtemps à Luxembourg, et mourut en 1660. On ne sait rien de plus sur sa vie. Il a traduit en latin : 1^o le *Pédagogue chrétien* du jésuite Philippe d'Oultremann, de Valenciennes, ouvrage souvent réimprimé, et dont l'édition originale parut à Mons en 1641, 5 vol. in-8^o, Le 4^e vol., annoncé par d'Oultremann, n'a pas été publié. 2^o Un petit ouvrage intitulé : *Pensez-y bien, ou Moyen assuré de se sauver*, Rouen, 1648, in-8^o. Ce livre a été réimprimé très-souvent depuis en français. Broquard a traduit en outre en allemand le *Testament de l'homme chrétien* d'Antoine Sucquet, ainsi que la *Vraie Philosophie du chrétien, qui consiste dans la méditation de la mort*, par Charles Mussart. B—N.

BROSHAMER (HANS ou JEAN), graveur, né à Fulde vers 1506, est placé au rang des petits maîtres, parce que la plupart de ses compositions se trouvent resserrées dans des dimensions peu étendues. Les sujets historiques qu'il a traités portent l'empreinte d'une touche fine et légère; mais, en voulant imiter Aldegrever, dont il paraît avoir été l'élève, il a pris la sécheresse, le ton gothique, la roideur de son maître. Broshamer a gravé sur cuivre et sur bois; ses estampes, marquées tantôt des initiales H. B., tantôt d'un chiffre formé de ces deux lettres, tantôt de la signature entière de l'artiste, sont difficiles à distinguer quand elles ne portent pas ce dernier caractère, parce que plusieurs autres maîtres ont employé son monogramme. On peut néanmoins considérer les pièces suivantes comme sortant des mains de notre artiste : 1^o *Marcus Curtius à cheval*, 1540. 2^o *Portrait de Jean, abbé de Fulde*, 1541. 3^o *Salomon sacrifiant aux idoles*, 1545. 4^o *Samson et Dalila*, 1545. 5^o *Bethsabée au bain*, 1545. Toutes ces compositions, de petite dimension, ont été gravées sur cuivre. Parmi les pièces gravées sur bois nous citerons : 1^o *Théophraste Paracelse assis dans son cabinet*, 1540. 2^o *Un Homme endormi dans une écurie, et vis-à-vis lui une femme qui l'examine avec un flambeau*. 3^o Une suite de sujets de la Bible, copiés d'après la collection de Hans Holbein, en 1552. 4^o *Une Procession de héros chrétiens et païens à cheval*, de 9 pièces en 7 feuilles, attribuée mal à propos à Hans Burgkmair. Toutes ces gravures sont vraiment remarquables; mais un *Calvaire*, de moyenne grandeur, exécuté en 1542, est

regardé avec raison comme le chef-d'œuvre de Bros-hamer.

B—N.

BROSIUS (JEAN-THOMAS), conseiller intime de l'électeur palatin dans les duchés de Juliers et de Berg, et syndic de l'ordre teutonique, a laissé : *Annales Juliae Montiumque comitum, marchionum et ducum*, ouvrage publié après sa mort, par Ad. Mich. Mazzius, à Cologne, 1731, 5 vol. in-fol. Selon quelques bibliographies, Jean Buchel, bibliothécaire à Heidelberg, était le véritable auteur de cette compilation historique.

G—r.

BROSIUS, ecclésiastique luxembourgeois, fut un des écrivains du parti de Vander Noot (voy. ce nom), qui travaillèrent l'opinion en faveur de la révolution de 1790. Il rédigea le *Journal philosophique et chrétien*, passé sous silence dans la *Bibliographie des journaux* de M. Deschiens, ainsi que dans la *France littéraire* de M. Quérard, et en 1790 il demanda la permission d'annoncer qu'il était autorisé par les états à publier cette feuille, ce qui lui fut accordé. D'autres journalistes le secondaient, tels que Feller, auteur du *Journal historique et littéraire*, le Bedoyar, auteur du *Vrai Brabançon*, auquel succéda l'*Ami des Belges*, du chanoine du Vivier. Comme eux, Brosius s'attaqua à combattre ceux qui voulaient une révision de la constitution du Brabant, surtout une meilleure représentation politique et l'adoption des formes républicaines. La virulence qu'il mit dans cette polémique donna naissance à une brochure intitulée : *Avis à MM. Brosius, Feller, du Vivier*, février 1790, 6 p. in-8°. L'abbé du Vivier y répliqua par un *Remerciement à MM. l'avocat*** et consorts*, Bruxelles, de l'imprimerie patriotique, 1790, 51 p. in-8°. Brosius fut aussi employé, mais inutilement, à propager l'insurrection dans le Luxembourg, comme on le voit par le pamphlet intitulé : *Lettre adressée par quelques notables de la province de Luxembourg à M. l'abbé Brosius, en date du 8 mai 1790, contenant un tableau intéressant des dispositions de la ville et du pays*, Louvain, in-8° de 7 p.

R—G.

BROSSARD (DAVY ou DAVID, et non pas DANY) était religieux bénédictin à l'abbaye de St-Vincent, près du Mans, vers le milieu du 16^e siècle, et appartenait à une famille qui existe encore dans ce pays. On lui doit un ouvrage sur la culture des arbres fruitiers, qui parut pour la première fois en 1552, sous ce titre : *la Manière de semer et faire pépinière d'arbres sauvages entre toutes sortes d'arbres*, etc. Ce traité, malgré sa brièveté, est très-remarquable; il se distingue, non-seulement de tous ceux qui existaient à cette époque, mais encore de ceux qui ont paru longtemps après, parce que l'auteur, au lieu de chercher dans les anciens les principes de la culture, les déduisit de sa propre expérience. Par là il s'éleva fort au-dessus de son siècle, et s'affranchit de beaucoup de préjugés qui ont régné encore après lui; mais il paraît aussi que par cela même son mérite ne fut pas apprécié de ses contemporains. Ils s'inquiétèrent si peu de lui, qu'ils n'ont laissé aucune particularité sur son existence. En proie à la rapacité des compilateurs, son ouvrage a reparu dans différents recueils, en subis-

sant des altérations jusque dans son nom même, ce qui a beaucoup nui à sa réputation. Ainsi le libraire Langelier le réunit à trois autres sous ce titre : *Quatre Traictés utiles et délectables de l'agriculture*. Paris, 1560, petit in-8°. Le premier traicté de la manière de planter, arracher, labourer, fumer, émonder les arbres sauvages, bois-haut et taillis, par un anonyme. Quoique ce traité ne soit généralement qu'une compilation des auteurs anciens, il n'est pas sans mérite, parce qu'il est bien rédigé, parce qu'il y a quelques observations de la nature; et on peut le regarder comme le premier qui ait parlé de l'aménagement des forêts. Le second, de la manière d'enter, planter et nourrir arbres et jardins, par Gorgole de Corne, Florentin. Ce traité avait déjà paru en 1540, avec une traduction de Crescentius. C'est une mauvaise compilation de tout ce que les auteurs géoponiques offrent de plus extravagant, sans nom d'auteur, car celui de Gorgole, qu'on a mis dans le titre, ne paraît que dans quelques citations. On s'appuie de son autorité comme étant celle d'un excellent jardinier : il paraît que c'est le nom estropié de quelque Arabe, peut-être Eba Gul-Gul. Le troisième est celui de Davy, mais on met par frère Dany. On voit que l'éditeur a estropié son nom, faute qui s'est perpétuée par la suite. On pourrait penser, à cause de la qualité de frère qu'on lui donne, qu'il n'était que simple frère lai et par conséquent homme sans instruction; mais à cette époque on ne donnait que le titre de frère à tous les religieux. Au surplus, son ouvrage n'étant que le fruit de l'expérience pourrait avoir été rédigé par le simple bon sens. Le quatrième traité de l'art d'enter, planter et cultiver les jardins, par Nicolas du Mesnil. Ce traité est dans le genre du second, c'est-à-dire que c'est un recueil de secrets plus absurdes les uns que les autres; heureusement il est très-court. L'ouvrage de Brossard fut réimprimé à part, mais d'après cette édition, à Orléans, 1571, ensemble un petit traité contenant plusieurs inventions nouvelles, et de même par Dany. Cette addition n'est autre chose qu'un des chapitres les plus absurdes de Gorgole, dans lequel, entre autres, on prescrit des oraisons pour chasser les animaux malfaisants. C'est un contraste absolu avec l'ouvrage même de Davy. Enfin, il a passé dans le recueil publié en 1607, par le libraire Robert Fouet, sous le titre de *Maison champêtre et Agriculture d'Élie Vinet, Xaintongeais, et Antoine Mizauld*. Il se trouve dans la seconde partie attribuée à Vinet. Le fait est qu'il n'y a que la première partie qui appartienne à cet auteur; elle contient deux traités, l'un d'arpentage et l'autre de gnomonique. Quant à la seconde, c'est une rapsodie copiée de trois ouvrages différents, mais fondu en un seul corps et sans indications des sources où on l'a puisé. Le premier est d'Augustin Gallo, dont on a pris et abrégé quelques chapitres; le second est de Liébaut, dont on a emprunté la manière de dessiner les compartiments en copiant ses planches. Vient enfin le traité de Davy, mais avec l'addition de l'édition d'Orléans, ce qui le dénature. Enfin, le voisinage de Mizauld, dont on a emprunté

la troisième partie, contribue encore à déprécier le travail de Davy, parce qu'on le confond avec cet auteur, l'un des plus absurdes compilateurs de ce siècle. Il ne se plaît qu'à rassembler les traits les plus extravagants, sur tous ceux qui tiennent à l'astrologie judiciaire, dont il était infatué, tandis qu'au contraire Davy s'était élevé au-dessus de son siècle en n'admettant que ce que son expérience lui indiquait. C'est ainsi qu'il rejette toutes les greffes singulières qu'on a vantées d'après les anciens, pour obtenir des fruits particuliers et mêlés comme des poiriers sur des ormeaux ou des chênes, assurant que, d'après les essais, on ne voyait réussir que celles qui étaient faites sur des arbres ayant des affinités naturelles. Jamais il ne prescrivit de faire attention aux phases de la lune pour pratiquer les opérations qu'il décrit ; et l'on sait que cette précaution fut en usage jusqu'au temps de la Quintinie. Cependant un autre auteur, à peu près contemporain de Brossard, attaqua plus fortement ce préjugé : c'est Arnaud Landrie. Brossard mérite une place distinguée parmi ceux qui ont perfectionné la culture des arbres en France. Il serait à désirer qu'on fit une nouvelle édition de son ouvrage, avec des notes qui indiqueraient les services réels qu'il a rendus, et surtout les emprunts qu'on lui a faits sans le nommer.

D—P—s.

BROSSARD (SÉBASTIEN DE), maître de musique de la cathédrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, et chanoine de cette église, mourut le 40 août 1730, âgé de plus de 70 ans. Il a été un des plus savants musiciens de la France, sous le double rapport de la théorie et de la pratique. Son *Dictionnaire de musique*, ouvrage dont celui de J.-J. Rousseau, sur la même matière, a montré l'insuffisance, contient une explication dogmatique des termes grecs, latins et italiens, relatifs à la musique, 1^{re} édition, 1703, 1 vol. in-fol., et 2^e édition, 1705, in-8^e ; la 6^e édition (Amsterdam, in-8^e) est sans date (1). Sa *Lettre en forme de dissertation à M. Demoz, sur sa nouvelle méthode d'écrire le plain-chant et la musique*, a paru en 1729, 1 vol. in-4^e. En musique pratique, Brossard a composé un *Prodomus musicalis*, 2 vol. in-fol. ; 2 livres de motets, à une, deux et trois voix avec instruments, 1702, in-fol. ; neuf leçons de *Ténèbres* et un recueil d'airs à chanter. Tous ces ouvrages ont été imprimés par Ballard. Brossard avait rassemblé une nombreuse bibliothèque de musique, dont il avait dressé lui-même le catalogue raisonné, et dont il fit hommage à Louis XIV. Ce prince, en l'acceptant, lui accorda une pension de 1,200 livres sur un bénéfice, et une autre de même somme sur le trésor royal, pour sa nièce. Van Praët,

(1) « Cet ouvrage, incomplet aujourd'hui, dit M. F. Danjou dans le *Dictionnaire de la conversation*, était néanmoins très-remarquable pour l'époque où il fut composé, et rendit à l'art des services réels. J.-J. Rousseau, qui n'était ni aussi savant musicien ni aussi érudit dans l'histoire de la musique que Brossard, a constamment attaqué ce dernier, sans avouer les emprunts qu'il lui avait faits. « Il lui reproche surtout d'avoir donné un vocabulaire italien au lieu d'un dictionnaire français ; mais c'était positivement le but de Brossard, et c'est en cela même que son ouvrage fut utile, puisqu'il expliquait la nomenclature des termes latins, grecs et italiens qui étaient alors d'un fréquent usage dans la musique. » Z—o.

(voy. ce nom) a bien voulu nous communiquer le mémoire de Brossard, concernant sa bibliothèque ou cabinet de musique ; en voici le précis : « Ce cabinet est des plus nombreux et des mieux assortis que l'on connaisse. Pendant plus de cinquante années, l'auteur n'a épargné ni soins ni dépenses pour se faire le recueil le plus complet qu'il soit possible, de tout ce qu'il y a de meilleur et de rare en musique, soit imprimé, soit manuscrit. La première partie du recueil contient les auteurs anciens et modernes, tant imprimés que manuscrits, qui ont écrit sur la musique en général ; la seconde partie renferme les praticiens : elle consiste en un grand nombre de volumes ou de pièces, la plupart inédits. C'est une réunion de tous les genres de musique sacrée et profane, vocale et instrumentale, où tout est disposé avec ordre, ainsi qu'on peut s'en assurer par le catalogue que Brossard a remis à la bibliothèque de Sa Majesté. » L'auteur de cet article est propriétaire du manuscrit de Brossard, renfermant une grande partie de la traduction latine de l'ouvrage allemand de Printz, sur l'histoire de la musique. F—LE.

BROSSARD, chirurgien français, qui exerçait son art à la Châtre en Berri, vers le milieu du 18^e siècle, connu pour avoir amené l'emploi de l'agraric en chirurgie pour arrêter les hémorragies. Dillen, médecin allemand, en avait déjà parlé dans les *Mémoires des Curieux de la nature* ; mais Brossard rappela l'usage de ce moyen, que l'académie de chirurgie approuva, et pour lequel il eut une pension et une gratification de Louis XV. Cet agraric n'agit pas par une action styptique et spéciale, comme on l'avait cru, mais en arrêtant mécaniquement le sang, qui dès lors se coagule, et dont le caillot bouche ensuite l'ouverture faite au vaisseau, qui est le siège de l'hémorragie. C. et A—N.

BROSSE (PIERRE DE LA), homme de basse extraction (1), naquit en Touraine, où il embrassa la profession de barbier ou de chirurgien, ce qui était la même chose de son temps. Cet homme, qui avait autant d'esprit que d'habileté, quitta sa province, se fit connaître à la cour, et devint barbier du roi St. Louis. Ayant gagné les bonnes grâces de Philippe de France, fils aîné de Louis IX, à peine ce prince fut-il sur le trône, en 1270, qu'il fit la Brosse son chambellan ; bientôt Matthieu de Vendôme, abbé de St-Denis, ne posséda plus entièrement la confiance du jeune roi, et la faveur du chambellan nuisit beaucoup à l'autorité du premier ministre. Philippe le Hardi perdit, en 1274, sa première femme, Isabelle d'Aragon, dont il avait trois enfants. Il épousa, en 1274, Marie de Brabant, dont il eut un fils, tige de la branche royale d'Évreux. Ici commence un tissu d'atrocités invraisemblables, et qui n'a jamais été appuyé de preuves. La Brosse, jusque-là tout puissant, craignit l'ascendant qu'il voyait prendre à la jeune reine, et chercha à la perdre. Louis, fils aîné de Philippe le Hardi, vint à mourir, et son

(1) Dupuy, dans son *Histoire des plus illustres favoris*, l'appelle Pierre Brosse ou de Broché.

genre de mort permit de soupçonner qu'il avait été empoisonné. La Brosse entretenit le roi dans ce soupçon : même il paraît qu'il tâcha de lui persuader que c'était la jeune reine qui avait fait empoisonner le prince, et qu'elle réservait le même sort à ses frères, afin d'assurer la couronne aux enfants qu'elle pourrait avoir. On informa contre Marie de Brabant, et on lui donna des gardes. La Brosse conseilla à son jeune maître d'envoyer à Nivelles consulter une devineresse, pour savoir si la reine était coupable. Le roi y envoya Matthieu de Vendôme, qui n'était rien moins que dans les intérêts de la Brosse, et l'on vit un principal ministre du royaume, revêtu du caractère de prêtre, aller, dans un village de Flandre, consulter follement une béguine accréditée par ses impostures. Pierre, évêque de Bayeux, parent de la Brosse, fut le compagnon de voyage de l'abbé de St-Denis ; il promit, dit-on, à la béguine de Nivelles de grandes récompenses, si elle voulait charger la reine ; elle ne répondit rien que de vague et d'obscur, et le roi, instruit des démarches suspectes de l'évêque de Bayeux, commença à croire que la Brosse avait cherché à le tromper et à perdre une princesse innocente, pour régner avec plus d'empire sur son esprit. On commença même à répandre que la Brosse était coupable lui seul de la mort du prince. L'oracle de la béguine fit tomber le crédit du chambellan ; une intrigue monacale acheva de le perdre. La France était alors en guerre avec Alphonse X, roi de Castille : le comte d'Artois, qui commandait l'armée française envoyée en Espagne, eut une entrevue avec ce roi, et prétendit qu'il était convenu d'avoir des intelligences à la cour de Philippe le Hardi, et des espions dans son conseil. On répandit le bruit que Pierre de la Brosse était le traître. Un jacobin de Mirepoix vint à la cour, demanda à parler au roi, lui remit une cassette, disant la tenir d'un inconnu qui était venu à son abbaye, où il était mort, après avoir recommandé de remettre cette cassette au roi en mains propres. On l'ouvrit en plein conseil, et on y trouva une lettre vraie ou supposée qui prouvait la trahison de la Brosse. Il fut arrêté et conduit à Janville en Beauce, puis au château de Vincennes. Son procès ne fut point instruit publiquement ; mais il fut condamné à être pendu en 1276. Les ducs de Bourgogne et de Brabant, le comte d'Artois, et d'autres seigneurs à qui sa mort était agréable, parce qu'il leur avait rendu de mauvais services auprès du roi, voulurent assister à son exécution. Rien ne prouve qu'il fût coupable de haute trahison ; Mézerai cependant trouve « qu'il l'était assez quand il n'aurait commis d'autre crime que d'avoir obsédé son roi, « et enlacé sa personne sacrée et son esprit par ses « artifices. » (*Voy. Dupuy, Hist. des plus illustres favoris*, Leyde, 1659, in-4°.) S—r.

BROSSE (JEAN DE), connu sous le nom de maréchal DE BROUSSAC, du nom d'une petite ville du Bourbonnais dont il était seigneur, suivit le parti de Charles VII ; mais, comme beaucoup d'autres serviteurs de ce prince, il lui fit acheter son appui et son dévouement par bien des manques de res-

pect. Chambellan de son maître, placé spécialement auprès de sa personne, à la tête de quarante hommes d'armes entretenus par le roi, revêtu de la dignité de maréchal de France, Jean de Brosse n'en exécuta pas moins l'ordre que lui donna le connétable de Richemont, de tuer le Camus de Beaulieu, favori de Charles VII. Le maréchal de Broussac le fit assassiner publiquement à Poitiers, presque sous les yeux du prince. « Le connestable estoit allé de « vers le roi, et là lui furent remontrés les termes « que tenoit le Camus de Beaulieu, car il gастоit « tout ; si en estoit la royne de Sicile et tous les seigneurs mal contents : pour ce en fit le mareschal « de Broussac la raison ; car il le fit tuer ; et celui « mesme qui le gouvernoit l'amena au lieu attrité « dans un petit prez, proche le chasteau de Poitiers, « sur la rivière ; et lors deux compagnons qui estoient audit mareschal de Broussac lui donnèrent « sur la teste tant, qu'il la lui fendirent, et lui coupèrent une main : de sorte que plus il ne bougea « et s'en alla celui qui l'avoit amené, et ramena son « mulet au chasteau, là, où estoit le roi qui le regardoit, et Dieu sait s'il y eut beau bruit. » (*Mémoires de Richemont.*) C'était le second favori dont le connétable, d'ailleurs tout dévoué au roi de France, se défaisait sans forme juridique et de son autorité privée : Giac avait été le premier : tel était le prix que ces seigneurs altiers, mais fidèles, mettaient à leur attachement à leur suzerain, que les circonstances forçaient à dévorer ces affronts. Le roi, par modération et par politique, ne punit que le connétable, qu'il éloigna de la cour. Le maréchal de Broussac n'en resta pas moins auprès de lui, à la tête de cent hommes d'armes et de cinquante gens de trait. Il se signala à la levée du siège d'Orléans, à la bataille de Patay, en 1429 ; il assista au sacre de Charles VII, à Reims, lorsque la Pucelle d'Orléans termina sa mission divine en l'y conduisant. Le roi le fit, en 1430, son lieutenant général au delà des rivières de Seine, de Marne et de Somme : il lui fit même don de la terre de Moncy, confisquée sur Patrouillard de Trie, qui suivait le parti bourguignon. Le maréchal de Broussac fit aussi lever aux Anglais et aux Bourguignons les sièges de Compiègne et de Lagny, et mourut en 1433. Son fils, qui épousa Nicole, fille unique de Charles de Blois, comtesse de Penthievre, à condition de prendre le nom et les armes de Bretagne, vit son comté confisqué par le duc son souverain, parce qu'il suivit le parti de Louis XI, dans la guerre dite du bien public. Désespérant d'y rentrer, il céda, et transporta au roi de France tous les droits qu'il pouvait prétendre au duché de Bretagne, du chef de sa femme. S—r.

BROSSE (JACQUES DE), architecte français du 16^e siècle. Marie de Médicis, après la mort de Henri IV, ayant formé le projet de construire un palais où elle fût logée plus commodément qu'au Louvre, acheta, avec d'autres maisons voisines, l'hôtel du Luxembourg, qui tombait en ruine. Le palais Pitti, séjour du grand-duc de Toscane à Florence, fut, dit-on, le modèle qu'elle voulut qu'on imitât, au moins pour la décoration toscane qui y règne.

Dé Brosse, sur qui tomba le choix de la reine, ne négligea rien pour la satisfaire. Il fit plusieurs plans ; celui qu'elle préféra fut envoyé par ses ordres en Italie, et dans plusieurs autres royaumes d'Europe, aux architectes célèbres, dont la princesse souhaitait avoir les avis. Il ne faut donc plus s'étonner si le Luxembourg surpassa en grandeur et en magnificence tous les bâtiments du royaume, à l'exception du Louvre. Le cavalier Bernin avouait sincèrement qu'il n'y en avait point de mieux bâti ni de plus régulier. Très-remarquable par son étendue, sa solidité et sa noblesse, ce palais ne l'est pas également du côté de la légèreté et des proportions. L'ordre toscan, consacré aux grottes, aux campagnes et aux ouvrages militaires, est peu digne d'un édifice si magnifique. Les bossages alternatifs affectés à cet ordre, au dorique et à l'attique, donnent à toute cette composition un air de pesanteur. Les arcades des portiques sont trop hautes pour leur largeur, et les métopes de l'ordre dorique, au lieu d'être carrées, sont rectangulaires. L'entrée du jardin, le vestibule et le grand escalier, trop massif et trop sombre, étaient indignes de la magnificence d'une maison royale ; Chalgrin les a reconstruits sur un nouveau plan. Le portail de St-Gervais fut bâti dans le même temps, sous la direction de Jacques de Brosse. Sa noble construction, et surtout sa forme pyramidale, font regretter que l'œil du spectateur ne puisse en embrasser l'ensemble. Turgot, prévôt des marchands, avait fort à cœur de faire jouir de ce monument les amateurs des beaux-arts. Il fit dessiner les plans d'une place convenable à son aspect ; mais toute l'activité de son zèle ne put persuader aux propriétaires des maisons voisines de les vendre à la ville pour être abattues. Ce portail a de la célébrité, cependant les détails en sont incorrects. De Brosse a construit aussi pour la belle Gabrielle le château de Monceaux, près de Meaux ; ce monument, dans une superbe position, est un de ceux qui font le plus d'honneur à cet artiste. La grande salle du palais ayant été consumée par le feu, en 1618, cette salle fut achevée dans l'état où nous la voyons. Elle est voûtée en pierre de taille, avec un rang d'arcades au milieu, soutenues par des piliers ; l'ordre dorique y préside. La distribution de sa frise n'est pas plus régulière qu'au Luxembourg et à St-Gervais, les deux arcades du fond sont inégales, et on remarque qu'il y a un demi-pilastre de moins du côté de la plus petite : elle est très-mal éclairée. Cette production ressemble à toutes celles que nous a laissées de Brosse ; les grands traits de l'architecture y brillent ; mais ils manquent de sévérité. Vers le même temps, cet architecte donna les dessins du temple de Charenton, que les protestants firent rebâtir en 1625. On dit qu'il pouvait contenir 14,000 personnes. Le 21 octobre 1685, jour de l'enregistrement de la révocation de l'édit de Nantes, on commença à démolir ce temple ; cinq jours après, on n'en reconnaissait pas les traces, et, dans la quinzaine, on bâtit sur ce terrain un couvent de filles. Le dernier ouvrage connu de cet architecte est l'aqueduc d'Arcueil, achevé en 1624,

dont la voûte, couverte de grandes pierres de taille, est comparable aux ouvrages des Romains en ce genre. On doit regretter que l'on n'ait pas conservé quelques détails sur la vie de Jacques de Brosse, dont les ouvrages, malgré leur défauts, lui assurent un rang parmi les artistes qui ont honoré la France. L'époque de sa naissance et celle de sa mort sont inconnues. On a de lui : *Règle générale d'architecture des cinq manières de colonnes*, Paris, 1619, in-fol.

K.
BROSSE (GUI DE LA), médecin de Louis XIII, et fondateur du Jardin royal à Paris, naquit à Rouen. Il était grand oncle du célèbre Fagon. Dirigé par des vues d'utilité publique, et voulant faciliter l'étude de la botanique, il donna au roi le terrain où est le jardin des Plantes de Paris ; mais il était alors beaucoup moins grand qu'il ne l'est aujourd'hui. Comme il fallait encore y nommer des professeurs, et pourvoir aux frais qu'exigeait un pareil établissement, il sollicita le cardinal de Richelieu, et, à force d'instances, il parvint à lui arracher, pour ainsi dire, les moyens d'existence de cet établissement. Sa fondation date de 1626. La Brosse en fut nommé le premier intendant. En 1635, le nombre des plantes qu'il y avait rassemblées était déjà assez considérable pour qu'il en donnât la description. Il travailla toute sa vie à enrichir ce jardin, des plantes qu'il faisait venir de toutes parts. Gui de la Brosse mourut en 1644, et fut enterré dans la chapelle qui se trouvait dans les bâtiments du jardin qui font aujourd'hui partie des salles du Muséum. Il y a quelques années que l'on trouva son tombeau, en faisant des changements à la distribution de cet édifice. Gui de la Brosse a laissé : 1^o *Traité de la peste*, Paris, 1625, in-8°. 2^o *Dessin du Jardin royal pour la culture des plantes médicinales, avec l'édit du roi touchant l'établissement de ce jardin en 1626*, Paris, 1628, in-8°. 3^o *De la Nature, Vertu et Utilité des plantes, et dessin du Jardin royal de médecine*, Paris, 1628, in-8° ; 1640, in-fol., avec 50 planches gravées sur cuivre. L'ouvrage est divisé en 5 livres. L'auteur dit qu'il ne veut pas s'astreindre à suivre ni les anciens, ni les modernes. Parmi quelques idées futiles, il y en a de très-importantes sur la physiologie végétale, sur la respiration des plantes et sur leur sommeil, et beaucoup d'autres, qui n'ont été vérifiées que longtemps après. 4^o *Avis pour le Jardin royal des plantes que le roi Louis XIII veut établir*, Paris, 1651, in-4°. Cet ouvrage reparut cinq ans après, sous ce titre : *Avis défensif du Jardin royal des plantes médicinales*, Paris, 1656, in-4°. C'est une collection de pièces différentes. On y trouve : Mémoire des plantes usagères et de leurs parties, que l'on doit trouver à toutes les occurrences, soit récentes ou sèches, selon la saison, au Jardin royal des plantes, ensemble les sucs, eaux simples et distillées, les sels et les essences ; — Edit du roi Louis XIII pour l'établissement du Jardin des plantes médicinales, du mois de janvier 1626 ; — cinq lettres écrites au roi, au cardinal de Richelieu, au garde des sceaux, au surintendant des finances, et à Bouvart, premier

médecin, au sujet de l'établissement de ce jardin ; — Description du jardin, avec le catalogue des plantes qu'il renferme. 5° *Ouverture du Jardin royal des plantes médicinales de Paris*, 1640, in-4°. 6° *Description du Jardin royal des plantes médicinales établi par le roi Louis le Juste à Paris, contenant le catalogue des plantes qui y sont de présent cultivées, ensemble le plan du jardin*, Paris, 1636, 1641 et 1663, in-4°. 8° *Eclaircissement contre le livre de Beaugrand, intitulé Géostatique*, Paris, 1657, in-fol. 8° *Recueil des plantes du Jardin du Roi*, grand in-fol. Voici ce qu'en dit Antoine de Jussieu, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1727 : « Gui de la Brosse, dans le dessein de « faire connaître la supériorité du Jardin du Roi, se « servit de la main d'Abraham Brosse pour repré- « senter en un volume in-fol. les plantes singulières « qu'il y élevait, et qui manquaient aux autres jar- « dins. C'était un ouvrage d'une grande entreprise, de « l'échantillon duquel nous avons cinquante planches ; « dans ce nombre, il y a certaines espèces qu'aucun « botaniste, depuis lui, ne peut se vanter d'avoir « possédées. Ces cinquante planches, que feu M. Fa- « gon, son neveu maternel, sauva longtemps après, « des mains d'un chaudronnier, auquel les héritiers « de la Brosse, qui connaissaient peu leur mérite, les « avaient livrées, étaient les restes de près de quatre « cents autres, déjà gravées. » Vaillant et Antoine de Jussieu en firent tirer seulement vingt-quatre exemplaires, qu'ils distribuèrent à leurs amis. On en voit un au cabinet des estampes de la bibliothèque royale. Le P. Plumier a consacré à la mémoire de la Brosse un genre de plantes de l'Amérique, auquel il a donné le nom de *Brossea*. — *Nicolas DE LA Brosse* a laissé : *Description de la terre et baronnie de Ricey* (en Champagne), Paris, 1634, in-12. On y trouve aussi la *Généalogie de la maison de Vignier*, du même. D—P—s.

BROSSE (LOUIS-PHILIPPE LA), chanoine de Notre-Dame de Foy de Giroviller, savant et homme de lettres oublié par tous les biographes, quoiqu'il ait été en rapport avec les littérateurs de son époque, vivait en Lorraine au commencement du 18^e siècle. Il est étonnant que D. Calmet, si prodigue d'éloges et de brevets d'immortalité, se soit contenté de citer la Brosse dans sa *Bibliothèque de Lorraine*, sans donner aucun détail sur sa vie. Nous connaissons de lui : *Traité du baromètre, ouvrage mathématique, physique et critique, dans lequel on fait voir quelle est la nature de toutes sortes de baromètres, la manière de s'en servir, etc., avec une dissertation sur la cause et l'origine des vents, etc.*, Nancy, J.-B. Cusson, 1718, in-8°, de 320 p., avec une planche gravée. Ce livre est le développement d'un mémoire de peu d'étendue que l'auteur avait envoyé, en 1715, au concours ouvert par l'académie de Bordeaux. B—N.

BROSSE (ANGE DE LA). Voyez ANGE DE LA Brosse.

BROSSE (LOUIS-GABRIEL), bénédictin de la congrégation de St-Maur, né à Auxerre, en 1619, fut du petit nombre des religieux de son ordre qui cultivèrent la poésie. Il s'y adonna avec tant d'ar-

deur, qu'il écrivit tous ses ouvrages en vers. « Comme « la piété était l'âme de ses occupations, il n'a tra- « vaillé, dit l'abbé Goujet, dans sa *Bibliothèque* « *franç.* (t. 48, p. 177), que sur des sujets conve- « nables à son état, et conforme à ses sentiments. » Sa vie s'écoula dans la pratique des plus douces vertus et dans les exercices de l'esprit. Il mourut le 1^{er} août 1683, à l'abbaye de St-Denis, où il avait rempli l'office d'infirmier, non selon l'étroite observance de la règle, mais avec toute l'effusion de l'humanité. Il passait les nuits auprès des malades ; et peut-être ces veilles généreuses abrégèrent ses jours. On a de lui : 1° *les Tombeaux et Mausolées des rois inhumés dans l'église de St-Denis, depuis le roi Dagobert jusqu'à Louis XIII, avec un abrégé des choses les plus notables arrivées pendant leur règne, en vers*, Paris, 1636, in-8°. 2° *La Vie de la très-illustre vierge et martyre Ste. Marguerite, nouvellement mise en vers françois, avec les riches anagrammes tirés du nom de la royne, sans changement d'aucune lettre, etc.*, Paris, 1669, in-12. Cette vie faisait partie d'un ouvrage plus considérable, que l'auteur avait composé, sous le titre de *Paradis sacré des Muses saintes*. 3° *Vie de Ste. Euphrosine, tirée des anciens auteurs, et traduite en vers françois*, Paris, 1649, in-12. Lecerf (1), l'abbé Goujet (2) et Moréri (3) ont commis une erreur en disant que cette vie est écrite en prose. L'auteur en donna une nouvelle édition, qu'il intitula : *le Triomphe de la grâce sur la nature, en la vie de Ste. Euphrosine*, Paris, 1672, in-4°, 4° *Vie de St. Valéri, en vers latins et françois*, Paris, 1669, in-4°. D. Brosse a mis au jour, en 1630, des hymnes et des odes sur divers sujets pieux. Il avait composé une vie des saints de l'ordre de St-Benoit, pour tous les jours de l'année ; mais Jacqueline de Blémur ayant publié l'*Année bénédictine*, il renonça par modestie à faire imprimer son ouvrage. On en conservait le manuscrit dans la bibliothèque de l'abbaye St-Germain-des-Prés. On trouvera de plus amples détails sur Louis-Gabriel Brosse dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de St. Maur* par D. Tassin (4). L—M—X.

BROSSE (. . . DE), auteur dramatique du 17^e siècle, a donné au théâtre : 1° *la Stratonice, ou le Malade d'amour*, tragi-comédie en 5 actes et en vers, 1644, in-4° ; 2° *les Innocents coupables*, comédie en 5 actes et en vers, 1645, in-4° ; 3° *les Songes des hommes éveillés*, comédie en 5 actes et en vers, 1646, in-4° ; 4° *le Turne de Virgile*, tragédie, 1647, in-4° ; 5° *l'Aveugle clairvoyant*, comédie en 5 actes et en vers, 1650, in-4°. Ce n'est pas cette pièce, mais celle de Legrand, sous le même titre, qui est restée au théâtre. — Un frère de DE Brosse est auteur du *Curieux impertinent, ou le Jaloux*, comédie, 1645, in-4°. L'auteur était mort lorsque sa pièce fut imprimée. A—B—T.

(1) *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la congrégation de St-Maur*, p. 51.

(2) *Bibliothèque française*, t. 48, p. 178.

(3) *Édition de 1759*, t. 2, p. 509.

(4) In-4°, p. 419. Il est bon d'avertir que le nom de D. Brosse est omis dans la table alphabétique de cette histoire.

BROSSE LARD (EMMANUEL), homme de lettres et administrateur, né à Paris en 1763, avocat, électeur en 1789 et successivement membre du conseil général de la commune, officier municipal et commissaire du gouvernement près les tribunaux civils de Paris, avait débuté dans la carrière des lettres en 1787, par une *Ode sur la mort du prince de Brunswick*, réimpr. en 1807, in-4°. Il publia, en 1792, une traduction du traité de *Officiis* de Cicéron, 1 vol. in-8°, avec des notes et une vie de l'illustre orateur. L'intention évidente du traducteur était d'approprier cet ouvrage aux idées de l'époque. Il en a donné une 2^e édition avec le texte en regard, Paris, 1797, 2 vol. in-12. Sous le directoire, Brosse lard fut pendant quatre ans, avec Chazot, rédacteur du *Républicain français*, journal auquel il donna plus tard le nom de *Chronique universelle*. Placé sur la liste de déportation au 18 fructidor, il échappa à ce danger, grâce à deux de ses amis qui, à la seconde lecture, obtinrent sa radiation. Son journal fut compris dans la suppression en masse qui suivit de près la révolution du 18 brumaire. Quelque temps après, il proposa et fit agréer au gouvernement consulaire l'établissement d'un bureau de législation étrangère au ministère de la justice : il en fut nommé chef. Cet établissement ne survécut guère au ministère d'Abrial, sous les auspices duquel il avait été créé. Mais pendant sa courte existence, Brosse lard a publié, en société avec Weiss et Lemierre d'Argy, la traduction du *Code général pour les Etats prussiens*, 1801, 3 vol. in-8°. Ce travail valut à Brosse lard et à ses collaborateurs une lettre flatteuse du roi de Prusse, et la grande médaille d'or de son académie. Cependant, malgré la suppression du bureau de législation étrangère, Brosse lard ne cessa pas d'être employé au ministère de la justice; il était sous la restauration chef du bureau des grâces, et conserva cette place après 1830. Il fut alors décoré de la Légion d'honneur. Il est mort vers 1840, laissant la réputation d'homme sage et modéré. Outre les ouvrages déjà cités, on a de lui des *Observations* qu'il publia au sujet du dictionnaire de l'Académie, et qui furent particulièrement remarquées. On lui attribue une traduction de l'allemand, qui parut sous le pseudonyme de *Thyrion* : c'est celle de la *Vie de Frédéric le Grand*, roi de Prusse, par Charles Hammerdorfer, 1787, in-8°. D—R—R.

BROSSES (CHARLES DE), premier président du parlement de Bourgogne, naquit à Dijon, le 17 février 1709. Par son père, conseiller au même parlement, il appartenait à une ancienne famille originaire du Faucigny, dont le chef avait combattu sous la bannière de France à Fornoue (1495); par sa mère, il était arrière-petit-fils de Charles Fevret, l'un des grands jurisconsultes du 17^e siècle. De Brosse père, bon magistrat, fort occupé d'histoire et de géographie, s'appliqua de bonne heure à l'éducation de son fils aîné. Charles de Brosse, orphelin à quatorze ans, acheva ses études, sous le P. Audin, chez les jésuites de Dijon, où il eut pour condisciples Buffon, D. Clément, et Fevret de

Fontette. Il prit ensuite ses degrés à l'université des Droits de sa ville natale, et fut reçu conseiller au parlement avec dispense d'âge en 1730. Malgré sa jeunesse, il fut bientôt considéré comme une des lumières de sa compagnie et mérita les éloges de d'Aguesseau. Mais c'était la nature de Charles de Brosse d'être aux deux pôles à la fois, d'aimer à mener de front des choses qui se repoussent : les plaisirs et les affaires, le droit et la musique, la politique et le jeu, les recherches de l'érudition la plus patiente ou la plus ardue, et les saillies de la gaieté la plus piquante et la mieux inspirée. Salluste était une des prédilections de son père : la restitution du texte de ce grand écrivain avait manqué aux labeurs et à la gloire du 16^e siècle; elle fut le rêve d'enfance de Charles de Brosse et le travail de toute sa vie. Ce fut le principal but du voyage qu'il fit en Italie avec Ste-Palaye, le Gouz de Gerland et d'autres Bourguignons, en 1739 et 1740. Les lettres qu'il écrivit durant ce voyage sont la plus populaire de ses productions; il faut les lire pour voir combien il était homme de savoir et de goût, combien il aimait les arts, et jusqu'où il portait cette curiosité universelle qui est bien le trait le plus caractéristique du siècle dernier. A son retour, de Brosse épousa une petite nièce de l'abbé de St-Pierre, et devint presque en même temps président à mortier (1741) et membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres (1746). C'est pour cette académie qu'il écrivit ses *Lettres sur l'état actuel de la ville souterraine d'Herculée*, publiées à Dijon, en 1750, petit in-8°, et traduites, assure-t-on, en italien et en anglais. Ce n'était pas le premier écrit qui eût paru sur Herculaneum, mais c'est le premier écrit imprimé du président de Brosse. Six ans après, sur les instances de Buffon et de Delisle l'astronome, le président publiait son *Histoire des Navigations aux Terres Australes*, Paris, 1756, 2 vol. in-4°, avec des cartes assez médiocres de Robert de Vaugondy. C'est encore aujourd'hui peut-être la meilleure histoire des progrès de la géographie dans le grand Océan jusqu'à Bougainville et Cook. De Brosse y propose, le premier, de considérer l'Océanie comme une cinquième partie du monde; il établit dans son livre les divisions d'Australasie ou Australie et de Polynésie, que Puckerton, en les adoptant, a depuis rendues vulgaires. On croyait, en 1756, à l'existence d'un continent austral, hypothèse encore soutenue par Alexandre d'Alrymple, près de vingt ans après; de là une troisième division à laquelle de Brosse avait donné le nom de Magellanie, démontrée inutile par les découvertes ultérieures. On ne sait pas assez en France que de Brosse a eu pour ainsi dire l'initiative de ces découvertes; qu'il les a pressenties et provoquées; que la lecture de son livre, en donnant Bougainville à la marine française, a donné l'éveil à l'ambition britannique et à Cook lui-même. Une traduction anglaise de l'ouvrage avait paru à Edimbourg, dès 1766, au moment du voyage de Wallis et de Carteret. — Des travaux bien différents occupaient alors de Brosse. En 1760, il avait fait imprimer à Genève, chez Cramer, une dissertation intitulée : *du Culte des dieux*

fétiches, 1 vol. in-12. L'auteur y combat les opinions des néoplatoniciens, renouvelées avec éclat de nos jours au delà du Rhin, sur le symbolisme de l'idolâtrie égyptienne. Il cherche à établir l'identité de l'ancienne religion de l'Égypte et des superstitions populaires de la Nigritie, et va même jusqu'à insinuer, sur la foi de Hume, que le fétichisme est quelque chose de primitif, conjecture anti-historique, anti-philosophique, et dont notre temps a si prodigieusement abusé. Cette dissertation a été réimprimée dans l'*Encyclopédie méthodique* (*Dict. de la philos. ancienne*). — Le *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* parut à Paris en 1765, 2 vol. in-12, fig.; il a été traduit en allemand (Leipsick, 1777, in-8°), et réimprimé à Paris, en l'an 9 (1801). Cet écrit renferme beaucoup de recherches neuves et profondes, des hypothèses et des aperçus ingénieux; mais il n'est pas exempt de cet esprit de système qui semble s'attacher à tous ceux qui recherchent les origines des choses et qui s'occupent de la science étymologique. De Brosses a eu le tort de tenter une œuvre prématurée, en risquant, d'après les vocabulaires imparfaits, des essais d'étymologie superficiels, et manifestement divinatoires. La linguistique alors n'était pas mûre, et des coïncidences fortuites ne pouvaient manquer d'égarer une intelligence aussi primesautière que celle du président. N'oublions pas ce salutaire exemple; mais rappelons-nous que les règles posées par de Brosses lui-même le condamneraient d'avance. Ce n'en est pas moins de lui que date la science étymologique; car c'est lui qui l'a créée, et c'est par là qu'il a mérité d'être placé par M. Balanché parmi les esprits du premier ordre, et d'être nommé par l'Académie française dans la préface de la dernière édition de son dictionnaire. — Mêlé à tous les incidents de la vie parlementaire (1), et devenu l'âme de sa compagnie, de Brosses fut rendu tout à fait aux lettres par le coup d'Etat de 1774. C'est dans les loisirs de l'exil qu'il mit enfin la dernière main à son *Histoire de la république romaine dans le cours du 7^e siècle, par Salluste, en partie traduite du latin sur l'original; en partie rétablie et composée sur les fragments qui sont restés de ses livres perdus, remis en ordre dans leur place véritable ou la plus vraisemblable*, Dijon, 1777, 3 vol. in-4°. « C'est sans doute un assez singulier projet, dit Latharpe, et qui demande toute la constance d'un érudit, que de former un tout régulier des fragments informes qui nous restent de Salluste. Il ne faut pas une médiocre sagacité pour deviner ce qui peut amener deux ou trois lignes, et souvent deux ou trois mots, qui semblent ne tenir à rien. Quoi qu'en ce genre il y ait beaucoup à donner aux conjectures, il faut avouer que tous les passages du texte latin ne peuvent être plus naturellement placés qu'ils le sont dans la narration de l'histoire française. Ce qui d'ailleurs est digne d'éloges, c'est la profonde connaissance qu'il montre partout

« de l'histoire, des écrivains et des mœurs de Rome. « Il semble y avoir vécu, et être entré dans le secret des acteurs qu'il met sur la scène. » Ce dernier ouvrage du président aurait eu beaucoup plus de succès si le double mérite de la composition et du style y eût répondu à l'extrême sagacité des recherches. L'auteur y a joint une savante vie de Salluste, qui a été réimprimée à la tête de la traduction de l'historien latin par Dureau de Lamalle, comme de celle de M. Damas, dans la collection Nisard. Les trois volumes dont on vient de parler devaient être suivis d'un 4^e, entièrement écrit en latin : ce 4^e volume contenait : 1^o le texte de Salluste, corrigé de la main de de Brosses, d'après un grand nombre de manuscrits; 2^o l'histoire rétablie, ou les fragments de Salluste, avec des suppléments en latin, suivant le plan annoncé dans la préface de l'ouvrage français (1); 3^o le commentaire latin, renfermant les remarques critiques et grammaticales sur les textes qu'on vient de citer, et les noms historiques qui se trouvent dans l'édition française; 4^o une table des fragments, rangés dans l'ordre numérique suivant lequel ils sont cités; 5^o un catalogue des variantes; 6^o un dictionnaire critique des locutions particulières à Salluste. Le manuscrit de ce 4^e volume fut communiqué à l'abbé Brotier, qui n'en approuva pas la publication tout : fait croire qu'il est perdu. On n'en a publié que les variantes et les fragments (42 p. in-4°) et les tables des auteurs d'où ils sont tirés (34 p. in-4°); ce supplément, qui doit se trouver à la fin du 3^e volume, manque à beaucoup d'exemplaires. M. Burnouf, dans son édition de Salluste (Classiques Lemaire), a fait le plus grand usage du travail du président, qu'il loue en toutes rencontres avec effusion (2). Mais nul n'a mieux compris que M. Villemain « cette œuvre mixte d'imitation, de recherches conjecturales et d'inductions hardies. » L'illustre critique rend

(1) Le plan de l'œuvre de de Brosses a été suivi par M. Charles Durozoir, traducteur du Salluste de la *Bibliothèque latine-française* de M. Panckoucke (Paris, 1850-52, 2 vol. in-8°). Seulement, en essayant, à l'exemple de son illustre devancier, de rétablir l'histoire romaine de Salluste par les fragments, il s'est imposé la loi de ne se servir que des fragments de cet historien, et de n'employer chaque fragment qu'une fois. De Brosses, au contraire, s'était donné la latitude de joindre aux fragments de Salluste ceux d'une foule d'historiens dont les ouvrages nous sont parvenus; il répète aussi plusieurs fois le même fragment, et, suivant le besoin de son récit, il lui donne souvent un sens différent. Nous faisons cette observation, non pour critiquer le moins du monde le travail du président de Brosses, mais pour faire connaître en quoi celui de M. Durozoir diffère du sien. Cu—s.

(2) Voici la distribution des trois volumes composant l'ouvrage du président de Brosses. T. 1^{er}. Préface, dans laquelle l'auteur expose le plan de son travail. — Introduction, contenant les notes préliminaires et générales sur les trois ordres, les magistratures et la forme du gouvernement de la république romaine. — Histoire de la conquête de Numidie, précédée d'un sommaire des chapitres et des fastes de l'histoire de Numidie. — Histoire de la république romaine depuis la dictature de Sylla jusqu'à l'expédition de Pompée contre Mithridate. L'auteur a fait précéder cette partie de son travail d'une préface contenant des éclaircissements nécessaires sur l'histoire suivante. Les livres 1^{er} et 2^e. — T. 2. Les livres 3, 4 et 5 de l'histoire. — T. 3. Conjuración de Catilina. — Suite de l'histoire de la conjuration et des effets qu'elle eut dans Rome (morceau historique très-curieux). — Discours politique de Salluste à César sur le gouvernement de l'Etat. — Vie de Salluste. — Discours sur l'art historique et les ouvrages de Salluste, par l'abbé Cassagne, de l'Académie française. —

(1) On a de lui comme magistrat : *Nouvelles Remontrances du parlement de Bourgogne* (touchant l'affaire de M. de Varennes), Dijon, 1762, in-12. D—R—R.

tout hommage à « cette ardeur d'érudition qui at-
« tache du prix à tout, ne néglige aucun détail, ne
« perd aucun indice, et ne réussit pas moins à mettre
« les hommes en scène qu'à montrer les lieux. » Il
déclare qu'au-dessous de Bossuet et de Montesquieu,
il n'y a pas, dans notre langue, un plus beau frag-
ment d'histoire ancienne que cette restauration d'a-
près l'antique, et proclame le président de Brosses
« un de ces hommes rares qui doivent être placés
« les premiers après les hommes de génie. » De
Brosses avait fait du Salluste (c'était le nom qu'il
donnait à son livre) comme son testament litté-
raire. Il avait voulu s'y montrer tout entier : géo-
graphe d'intuition dans sa restitution du périple
de l'Euxin; publiciste dans l'introduction; homme
politique dans ces pages nerveuses où il nous fait
pénétrer si au vif dans la stratégie, dans les vio-
lences, dans les roueries des partis romains; histo-
rien dans le supplément au texte perdu de Salluste;
humaniste dans ses notes latines sur les fragments,
mythographe, philologue, littérateur, érudit en
tout genre, dans les notes françaises; ami éclairé
des arts par l'excellent choix de portraits et de mé-
dailles dont il enrichit son texte, par la remarqua-
ble exécution des gravures, et par la beauté même
de l'impression, qui le disputait aux presses du
Louvre. — Nous n'avons pas parlé des mémoires
adressés par de Brosses à l'académie des inscrip-
tions de 1747 à 1768 : on peut les voir dans les
tomes 21, 24, 25, 27, 30, 32, 33 et 37 du recueil
de cette compagnie (1). Tant de travaux n'empê-
chèrent point de Brosses d'entretenir une corres-
pondance suivie avec les hommes les plus distingués
de son temps : Hume, Robertson, Alexandre Dal-
rymple, en Angleterre; Algarotti, Cerati, le cardinal
Passionei, l'abbé Niccolini, en Italie; Bonnet,
Tronchin, Jallabert, et le dernier des Bernoulli, en
Suisse; Buffon, Ste-Palaye, Diderot, Malcsherbes,
Piron, Lalande, etc., en France. Voltaire, se-
condé par d'Alembert, réussit à lui fermer les
portes de l'Académie française. Cet incident, s'il
nous est permis de le dire, est parfaitement éclairci
par la correspondance du président avec Voltaire,
publiée pour la première fois en 1836, et suivie de
la transaction par laquelle madame Denis, héritière
du poète, s'oblige en cette qualité à payer environ
50,000 livres pour les dégradations commises par
son oncle dans la terre de Tournay, près de Gex,
qui appartenait au président. C'était là l'origine de
la querelle. Au rétablissement des parlements par
Louis XVI, de Brosses devint premier président de
celui de Bourgogne. Il mourut dans un voyage
qu'il fit à Paris, le 17 mai 1777. Son éloge fut pro-
noncé à l'académie des inscriptions par Louis Du-
puy, et à celle de Dijon par le docteur Maret, père
du duc de Bassano, secrétaire d'Etat sous l'empire.

Table alphabétique des matières. — *Caii Sallustii Crispi historiarum
Fragmenta*, précédés d'un avertissement de l'imprimeur. — *Index
fragmentorum Sallustianæ historiæ, et auctorum apud quod repe-
riuntur*.
D—R—R.

(1) On trouvera les titres de ces mémoires dans la *France litté-
raire* de M. Quérard, t. 4^{er}, p. 526-7. CH—S.

De Brosses avait composé pour la dernière de ces
sociétés littéraires plusieurs dissertations, dont une
seule est imprimée. Il a laissé divers manuscrits,
sur lesquels on peut voir la notice bibliographique
qui termine sa vie, publiée par l'un des auteurs de
cet article, en 1842, sous ce titre : *le Président de
Brosses, Histoire des lettres et des parlements au
18^e siècle*. Les lettres du président sur l'Italie, vo-
lées par Sérieys (voy. ce nom) dans un dépôt de
manuscrits confisqués sur les émigrés, ont été im-
primées à Paris avec les fautes les plus grotesques,
en 7 (1799), 3 vol. in-8°; mais cet ouvrage n'a été
véritablement publié qu'en 1836, sous ce titre :
*l'Italie il y a cent ans, ou Lettres écrites d'Italie à
quelques amis en 1759 et 1740, par Charles de Bros-
ses*. Il est fort regrettable qu'on n'ait pas mis dans
cette édition certains passages soulignés en rouge,
à cet effet, par le président lui-même, dans la copie
qu'il avait fait faire de ces lettres pour ses amis. Le
Français qui, de nos jours, a peut-être le mieux
connu l'Italie, M. Beyle (Stendhal) rend au pré-
sident ce témoignage que nul étranger, avant ni de-
puis, n'a mieux vu, mieux peint et mieux jugé ce
pays. Quoi qu'il en soit, le nom de Ch. de Brosses
restera, comme l'un des représentants les plus
illustres, les plus modérés et les plus complets de
cette vieille magistrature héréditaire que l'Europe
enviait à la France. De Brosses avait été marié deux
fois. De sa seconde femme, née Legouz de St-Seine,
il eut un fils, dont l'article suit (1). M—D et F—T J.

BROSSES (RENÉ, comte DE), fils du précédent,
naquit à Dijon, le 12 mars 1774. Orphelin dès l'âge
de six ans, il eut pour tuteur son aïeul maternel
Legouz de St-Seine, qui avait remplacé son gendre le
président de Brosses à la tête du parlement de
Bourgogne. Après avoir fait ses premières études à
Dijon, sous la direction de l'abbé Vollius (voy. ce
nom), il alla les continuer à Paris au collège d'Har-
court, où il remporta presque tous les prix. Il ne
revint à Dijon qu'en 1790, et bientôt après il suivit
en Suisse M. de St-Seine, forcé de chercher un asile
à l'étranger, malgré la rare modération de son ca-
ractère. En 1792, il rejoignit l'armée des princes,
et après son licenciement, il revint à Fribourg, où
il passa quelque temps avec sa famille, uniquement
occupé de la culture des lettres et des arts. La per-
secution contre les émigrés s'étant ralentie, il vint
en 1796 tenter de recueillir quelques débris d'une
fortune frappée par les confiscations révolutionnai-
res, et il épousa mademoiselle de Fargès, sa nièce,
femme non moins distinguée par son esprit que par
les qualités du cœur. Bientôt la révolution du 18
fructidor le força de nouveau de quitter la France,
où il ne reentra qu'en 1800. L'année suivante, il per-
dit sa femme au moment où elle venait de le
rendre père pour la seconde fois. Dévoué tout en-
tier à l'éducation de ses enfants, l'étude devint
sa plus grande distraction. Presque aucune branche

(1) L'article qu'on vient de lire rectifie, sans les relever, nombre
d'inexactitudes de dates et d'autres erreurs échappées aux personnes
qui jusqu'à ce jour ont écrit sur le président de Brosses.

des connaissances humaines ne lui était étrangère ; il parlait les principales langues de l'Europe, et raisonnait sur les arts « un homme de goût et d'esprit. En 1808, il se décida, d'après les conseils du duc de Bassano, son compatriote, à entrer dans la magistrature. Nommé conseiller à la cour de Paris, il ne tarda pas à se distinguer par l'étendue de ses lumières et par une facilité d'élocution qui le fit désigner souvent pour présider les assises. A la restauration, il abandonna cette carrière pour celle de l'administration, et fut nommé préfet de la Haute-Vienne le 10 juin 1814. Dans les cent jours, il maintint à Limoges l'autorité du roi jusqu'au 29 mars, et dut se retirer. Nommé à la préfecture de Nantes au mois de juillet 1815, il s'acquitta dès le premier moment l'affection des habitants de toutes les classes, en résistant avec énergie aux exigences d'une division prussienne qui occupait le pays, et il parvint, par sa conduite impartiale autant que par sa sagesse et son caractère conciliant, à ramener l'ordre et le calme dans une contrée qui venait d'être le théâtre de la guerre civile, et où l'irritation des partis était fort vive. Il réinstalla la société académique de Nantes, que les événements politiques avaient dissoute, et prononça le discours d'ouverture de la séance publique le 28 janvier 1818. Son éloignement pour toutes les mesures de rigueur dont la nécessité n'était pas évidente lui fit un devoir de lutter en 1822 contre les exigences du général Despinçois, commandant de la division militaire. A la découverte de la conspiration de la Rochelle, ce général voulut mettre la ville de Nantes en état de siège : le comte de Brosses s'opposa vivement à cette mesure ; mais il fut accusé d'indulgence et même de faiblesse, puis révoqué de ses fonctions. — Son départ fit éclater d'universels regrets, et sa réintégration fut même sollicitée dans des adresses au ministre de l'intérieur, signées par la plupart des membres du conseil général du département et du conseil municipal de Nantes. Ce fut par ses soins et à son instigation que les statues de Duguesclin, d'Olivier de Clisson, d'Arthur de Richemont et d'Anne de Bretagne furent placées sur les tours St-Pierre et St-André à Nantes ; et la commune de Loroux dut à sa munificence personnelle la statue de Louis XVI qui décore le parvis de sa nouvelle église. — Nommé préfet du Doubs, il ne parut à Besançon que pour s'y faire regretter ; et, malgré ses instances pour rester dans un département où il se trouvait rapproché de sa famille, il fut, en janvier 1825, envoyé à Lyon, où son séjour a laissé de longs et honorables souvenirs. C'est pendant son administration qu'ont été tracés les plans de l'entrepôt des sels, de la salle de spectacle et du palais de justice, trois édifices dignes de la seconde ville du royaume. Par ses soins, plusieurs quais furent construits ou élargis, divers quartiers embellis, et la place de Bellecour décorée de la statue équestre de Louis XVI. (Voy. LEMOT.) Le roi le nomma maître des requêtes en 1819, commandant de la Légion d'honneur

en 1825, et conseiller d'État en 1826. Quoique d'une forte complexion, le comte de Brosses était sujet à des attaques très-douloureuses de rhumatisme aigu et gouteux ; l'excès du travail aussi avait affaibli sa santé : en 1829, il demanda sa retraite et ne put l'obtenir : il se trouvait donc à Lyon au moment de la révolution de juillet 1830. L'auteur de l'*Histoire de dix ans* lui rend témoignage que, dans ces circonstances critiques, il déploya le plus grand courage ; il ne quitta l'hôtel de la préfecture qu'à la dernière extrémité, et après avoir pris les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité publique. — Le comte de Brosses n'occupa plus dès lors aucune fonction. — Etant venu à Paris à la fin de 1834, pour s'entendre avec un M. Colomb qui lui avait fait connaître l'intention de publier une nouvelle édition des *Lettres sur l'Italie* de Charles de Brosses, il succomba le 2 décembre à des atteintes de congestion cérébrale causées par un déplacement de l'humeur gouteuse, à l'âge de 63 ans. Le comte de Brosses se distinguait par sa bienfaisance et sa générosité. Son caractère honorable et bon, non moins que son esprit distingué, lui avait fait un grand nombre d'amis ; et dans le temps même où il fut le plus occupé d'affaires publiques, il entretenait une nombreuse correspondance particulière. Ses lettres étaient pleines de saillies, de grâce et de raison. — Le comte de Brosses n'a jamais rien publié. Une *Histoire de l'Astronomie*, entreprise dans les loisirs de sa jeunesse, est restée inachevée dans ses papiers, avec de nombreux mélanges de littérature et de philosophie. W—s.

BROSSETTE (CLAUDE), seigneur de Varènes-Rappetour, avocat au parlement de Paris et aux cours de Lyon, successivement administrateur de l'Hôtel-Dieu, et avocat général de l'hôpital de la Charité, puis échevin à Lyon en 1750, y naquit le 8 novembre 1671, et mourut le 16 juin 1745. Il tenait chez lui une assemblée de gens de lettres et de savants, qui fut érigée en académie en 1700. Brossette en fut nommé secrétaire perpétuel. Lorsque l'avocat Aubert eut donné, en 1731, sa bibliothèque à la ville, à condition qu'elle serait destinée à l'usage du public, la direction en fut confiée à Brossette, qui, pendant l'espace de dix années, l'enrichit beaucoup. Ayant perdu sa femme, il imagina de faire détacher de son cerveau la glande pinéale, que quelques auteurs regardent comme le siège de l'âme, et il la porta constamment enchaînée dans une bague. On a de Brossette : 1° *Procès-verbal des conférences pour l'examen des articles des ordonnances de 1667 et 1670*, Lyon, 1697 et 1700 ; Paris, 1709, in-4° (voy. PUSSORT) ; 2° *les Titres des droits civil et canonique, rapportés sous les noms français des matières, suivant l'ordre alphabétique*, 1705, in-4°, ouvrage inséré en entier dans la *Bibliothèque des arrêts* de Brillou ; 3° *Histoire abrégée ou Éloge historique de la ville de Lyon*, Lyon, 1711, in-4° : ce n'est que l'*Éloge historique de la ville de Lyon* par le P. Ménestrier (1669, in-4°), reproduit sous une autre forme, à la demande du corps consulaire de

Lyon. Non-seulement la division des deux ouvrages est la même, mais les mêmes planches de blason se retrouvent dans les deux ouvrages, avec la seule différence que, pour cet objet, le P. Ménestrier s'arrête en 1669, et que Brossette les donne jusqu'en 1711. Sur le titre courant du volume de Brossette, on lit : *Nouvel Eloge de la ville de Lyon*, et le *Dictionnaire historique*, imprimé à Lyon, a pris ce nouveau titre pour un nouvel ouvrage qui n'existe pas, quoiqu'il le proclame *digne d'éloges*. Mais tous ces ouvrages, et les services qu'il rendit à la ville natale, n'auraient pas sauvé Brossette de l'oubli, s'il n'avait associé son nom par un commentaire à la renommée impérissable de l'auteur des satires. *Œuvres de Boileau, avec des éclaircissements historiques*, 1716, 2 vol. in-4°; 1717, 4 vol. in-12; 1718, 2 vol. in-fol., souvent réimprimées en plusieurs formats : voilà le vrai titre de Brossette au souvenir de la postérité. Brossette est le type du commentateur servile, enthousiaste et minutieux. Tout lui est bon pour grossir son commentaire. De là, ce déluge nauséabond de notes et de remarques dont il a flanqué les œuvres de Boileau, comme d'autant de bastions qui puissent les rendre inattaquables à la critique. Avec quel zèle, quel soin, quelle sollicitude, il couvre, il défend, il justifie jusqu'aux moindres fautes ! L'amour-propre de l'auteur lui-même n'aurait jamais pu aller si loin, et surtout se mettre si bien à l'aise ; car ce qui frappe dans Brossette, c'est l'assurance imperturbable, c'est la bonhomie de conviction avec laquelle il ressasse les anecdotes naïves, les observations puériles. Il est encore curieux de remarquer son exactitude à relever et à mettre en relief les passages que Despréaux a imités des anciens. Ces emprunts faits à l'antiquité étaient précisément aux yeux de Brossette et de ses contemporains le plus beau titre de gloire pour Despréaux, et c'était, de la part du commentateur, un éminent service que de faire ressortir de semblables passages à une époque où l'imitation constituait la base et le grand principe d'une littérature qui n'est guère que le reflet plus ou moins brillant d'une littérature ancienne. *Imaginer n'est au fond que se souvenir* a dit Laharpe, qui, en cela, n'était que le plagiaire de Socrate, qui, lui-même, l'était probablement de quelqu'un des sept sages. Ce principe, assez fondé en métaphysique, était en littérature une erreur funeste, s'il est vrai que la littérature doit être l'expression de la société. Un siècle avant Laharpe, ce sophisme avait, à peu d'exceptions près, illuminé de son éclat d'emprunt les œuvres du 17^e siècle, et particulièrement celles de Despréaux. Sans doute avant lui Juvénal n'avait pas dit en latin :

Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin ;

mais, poétiquement parlant, les plus heureux traits des épîtres et des satires sont dus aux anciens ; mais, avant que Despréaux se fût écrié, dans son enthousiasme apparent :

O fortuné séjour, ô champs aimés des dieux ! etc.

Horace avait dit :

O rus, quando te aspiciam, etc.

Mais avant que Boileau adressât au jardinier Antoine son épître ornée d'*ifet de chèvrefeuille*, Virgile avait dit :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolae ! etc.

N'importe, Brossette est là, son Perse, son Juvénal et son Horace à la main, pour défendre pied à pied, même dans ses parties les plus médiocres, l'ouvrage d'un homme qu'il proclame infailible. Dans Boileau, il n'est rien qu'il ne cherche à louer ; chaque page et chaque vers, chaque pensée, chaque hémistiche, chaque expression a sa dose égale d'éloge et d'encens. Et pourtant ! le malheureux, il n'a pas connu le véritable mérite de Boileau. A son insu, et même à l'insu de son siècle, Boileau en est, à bon droit, devenu l'idole, non pas à cause de ses emprunts faits aux Grecs et aux Latins, mais précisément pour ce qu'il ne leur a pas emprunté. Et, à cet égard, lui-même a eu la conscience de ce qu'il valait, quand il a dit :

Souvent j'habille en vers une maligne prose :

C'est par là que je vau, si je vau quelque chose.

Voilà, j'ose le dire, le secret du succès impérissable de Boileau. Personne mieux que lui n'a rimé l'anecdote du jour, le mot à la mode ; personne n'a mieux saisi l'allusion de la veille. En un mot personne n'a eu dans son talent plus d'actualité, alors que, se dégageant des lisières de l'antiquité, il voulait bien marcher tout seul. Ce mérite d'actualité n'a pas été assez apprécié chez lui. Qui dans les auteurs a pu lui donner l'idée de ses ingénieuses boutades sur le passage du Rhin, de son *Lutrin*, des nobles et honnêtes maximes qu'il professe dans le dernier chant de son *Art poétique* ? — Laissons là le commentaire, où se trouvent au surplus des anecdotes intéressantes qui ont été reproduites par tous les commentateurs de Boileau, et suivons Brossette dans ses rapports personnels avec ce grand poète. Le siècle de Louis XIV était révolu. Despréaux, après avoir, en 1699, recueilli les derniers soupirs de Racine, ne parut plus à la cour. Il sentait, dit un de ses biographes (M. Daunou), qu'il avait perdu le talent de louer, et il ne le regrettait pas : qu'en eût-il fait durant les déplorables années qui terminèrent avec si peu de gloire un trop long règne ? Célèbre en Europe, admiré en France, mais consumé d'infirmités et d'ennuis, survivant à tous ses amis, il s'apercevait à peine de son influence et de sa gloire. L'homme qui, selon l'expression du même écrivain, s'intéressait le plus à lui dans ces tristes temps, c'était Brossette ; mais Brossette demeurerait à cent lieues de Paris, et il y avait bien d'autres distances entre ces deux hommes. Aussi leur correspondance n'est-elle pas celle de la véritable amitié : le ton de Boileau est celui d'un maître ordinairement bon,

quelquefois chagrin, et Brossette, trop peu fait pour être son disciple, n'est qu'un éditeur futur, qui lui prend avec respect la mesure d'un commentaire. En lisant leur correspondance, on y voit, selon moi, moins bien que cela encore : on y voit un valet de chambre bienveillant, qui importune son maître d'adoption des plus humbles prévenances, qui s'immisce officieusement dans ses moindres affaires, qui, sans être requis, fait ses commissions, qui va même jusqu'à se faire le camarade d'un valet réel que Boileau avait chassé, et tout cela pour surprendre tous les secrets de leur commun patron. Rien de plus ennuyeux à lire que les lettres de Brossette, si ce n'est peut-être les lettres de Boileau à Brossette. Despréaux, qui est parfois attachant dans quelques-unes de ses lettres à Racine, demeure constamment au-dessous de lui-même dans ses missives à son commentateur futur. On n'y trouve qu'une répétition ennuyeuse d'excuses de sa part, sur sa négligence ou sa lenteur de répondre à son correspondant, dont l'indulgence intéressée est inépuisable. Dans toutes les lettres de Boileau seulement, qui sont au nombre de soixante et une, il en est à peine quatre ou cinq qui soient d'un intérêt réel pour l'histoire littéraire, celle entre autres où, d'un ton aigre-doux, Boileau juge le *Télémaque* et établit un parallèle entre son auteur et le romancier grec Héliodore, qui, comme on sait, était évêque comme Fénelon. Du reste, Brossette, qui, dans sa correspondance, s'appesantit sur les virgules de Boileau, a mérité de la bouche de celui-ci cet éloge qui dut le combler : « A l'air « dont vous y allez, vous saurez bientôt mieux que « moi-même votre Boileau. » Brossette a publié en outre les *Œuvres de Régnier, avec des éclaircissements historiques*, Londres, chez Voodman, et Lyon, 1729, in-4° et in-8°. Il avait, sur la vie, la mort, les mœurs et la fortune de ce poète, des renseignements particuliers qu'il avait puisés dans les papiers même de sa famille, et s'était essayé sur cet auteur avant de travailler à son commentaire sur Boileau. Quant aux *Lettres familières de Boileau-Despréaux et Brossette*, elles ont été publiées par Cizeron-Rival, Lyon et Paris, 1770, 5 vol. petit in-12. La première lettre est du 10 mars 1669 ; la dernière, du 4 avril 1710. On trouve à la suite l'éloge de Brossette et la liste de ses ouvrages manuscrits. On doit regretter la perte de son commentaire sur Molière ; les faits lui avaient été indiqués, non-seulement par Despréaux, mais encore par Baron, et autres personnes qui avaient vécu familièrement avec le comique français. Brossette avait fait un recueil des lettres de J.-B. Rousseau ; les infirmités dont il fut accablé depuis 1753 ne lui permirent pas de mettre la dernière main à ce recueil ; et c'est à Louis Racine, et non à Brossette, que l'on doit les *Lettres de (J.-B.) Rousseau sur différents sujets de littérature*, 1750, 5 vol. in-12. Dans les *Récréations littéraires* de Cizeron-Rival, 1763, in-12, il y a beaucoup d'articles de Brossette, dont plusieurs sont relatifs à Molière. Courtisan empressé de tous les gens

de lettres, il fut en correspondance avec Jean-Baptiste Rousseau et même avec Voltaire, alors ennemi acharné de Rousseau le poète, comme il le fut plus tard de Rousseau le philosophe. Voltaire, qui possédait si bien la recette du compliment goguenard, écrivait à Brossette : « Vous ressemblez à Pompo-
« nius Atticus, courtois à la fois par César et par « Pompée. » Il y aurait eu de quoi faire tourner la tête au commentateur de Despréaux, si, en cette occasion, Voltaire, sans doute sans le savoir, n'avait été le plagiaire de Boileau, qui, à propos de fromages à lui envoyés par Brossette, lui écrivait : « En comblant ainsi de vos dons l'auteur que vous « avez entrepris de commenter, vous ne jouez pas « simplement le personnage de Servius et d'Asco-
« nius Pedianus, mais de Mécénas et du cardinal « de Richelieu. » Quelques biographes ont dit par erreur que Brossette fut jésuite, et ils l'ont confondu avec ses deux frères, membres de cette société. M. Péricaud, bibliothécaire de la ville de Lyon, a publié une *Notice sur Claude Brossette*, suivie d'une lettre inédite du président Bouhier (extrait du *Journal de Lyon*, du 31 juillet 1821), in-8° de 4 pages.

D—R—R.

BROSSIER (MARTHE), fille d'un tisserand de Romorantin, en Sologne, attaquée, en 1569, d'une maladie étrange à l'âge de vingt-deux ans, se fit exorciser comme possédée. Les effets de la possession devinrent de plus en plus merveilleux. On la promena de ville en ville ; les capucins lui servaient de conducteurs. Elle passait pour entendre parfaitement le grec, le latin, l'anglais et d'autres langues, pour découvrir l'intérieur des consciences et les secrets des cœurs. Elle s'élevait quelquefois à quatre pieds de terre, discernait les vraies et les fausses reliques ; tout ce qui avait été béni et consacré redoublait ses convulsions. On prétendit qu'elle avait été excitée par la ligue pour faire naître des troubles, et que le médecin Duret avait été gagné pour assurer qu'il y avait en elle quelque chose de surnaturel. Miron, évêque d'Angers, devant qui elle fut conduite, la fit garder dans une maison. On mettait, à l'insu de cette fille, de l'eau bénite dans sa boisson, et l'eau bénite ne faisait pas plus d'impression sur elle que l'eau commune. On lui présenta un bénitier dans lequel il n'y avait que de l'eau ordinaire ; Marthe, la jugeant bénite, tomba par terre, se débattit, et fit ses grimaces accoutumées. L'évêque, un Virgile à la main, qu'il dit être un livre d'exorcismes, prononça d'un ton grave le commencement de l'*Enéide* : *Arma virumque cano* ; à ces mots les convulsions redoublèrent. Miron, bien convaincu de l'imposture, chassa de son diocèse la prétendue possédée, et défendit les exorcismes. Elle se rendit à Orléans ; l'official, tout aussi peu crédule que l'évêque d'Angers, se fit apporter un Desputère, relié avec des ais et des fermoirs de cuivre, ce qui donnait au livre un air antique et vénérable. On le présenta à l'energumène, qui tomba sur ce passage : « *Nexo, xui, xum, « vult ; texo, xuit, indeque textum.* » Des mots si énergiques renversèrent Marthe par terre, où elle se roula et s'agita à son ordinaire. On fit d'autres es-

péccs d'exorcismes, après lesquels l'official la chassa comme elle avait déjà été chassée d'Angers, ce qui mortifia beaucoup les capucins, ses conducteurs. Ils la menèrent à Paris, où les médecins furent d'abord partagés sur son état ; les uns la croyant possédée, les autres ne voyant en elle que de la fourberie. Presque tous se réunirent enfin au dernier parti, et, après l'avoir sérieusement examinée, ils prononcèrent que *nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca*. Elle fut donc condamnée, par arrêt du parlement, elle, son père, ses frères et ses sœurs, à s'en retourner à Romorantin, avec défense d'en sortir, sous peine de punition corporelle, malgré les clameurs du docteur Duval, qui déclamait en chaire contre la violation des privilèges de l'Eglise sur les possédés. Elle trouva cependant le moyen de s'échapper de la maison paternelle ; et un abbé de St-Martin, de la maison de Rendan, soit qu'il eût plus de dévotion que de lumières, soit qu'il fût animé d'un reste fanatique de la ligue, amena la prétendue possédée à Clermont, où son frère était évêque, pour faire recommencer les exorcismes. Un nouvel arrêt du parlement mit l'abbé en fuite. Il se réfugia à Rome avec sa démoniaque ; mais le cardinal d'Ossat avait si bien pris ses mesures qu'à leur arrivée cette fille fut enfermée dans une communauté. Là finit sa possession, ou plutôt sa comédie. L'abbé de St-Martin, honteux d'avoir été la dupe d'une pareille imposture, survécut peu à son humiliation. On peut voir, sur cette affaire, les lettres du cardinal d'Ossat, et une brochure curieuse, intitulée : *Discours véritable sur le fait de Marthe Brossier* (par le médecin Marescot), Paris, 1599, in-8°, rare. On y trouve le texte du rapport de quelques médecins de Paris, concluant à la possession, une solide réfutation de ce rapport, et l'arrêt du parlement, en date du 24 mai 1599, rendu après le long examen qui fut fait de cette prétendue démoniaque, à l'abbaye de St-Geneviève, en présence de l'évêque de Paris, et d'une douzaine de médecins et de théologiens. T—D.

BROTIER (GABRIEL), né à Tannay, dans le Nivernais, le 5 septembre 1725, entra chez les jésuites, fut bibliothécaire du collège de Louis-le-Grand, et, après la suppression de l'ordre, passa, dans le sein de l'étude et de l'amitié, chez de la Tour, imprimeur, les vingt-six dernières années de sa vie. En 1781, il fut reçu membre de l'académie des belles-lettres. Il mourut à Paris, le 12 février 1789. Il s'était appliqué à l'étude des langues anciennes, et lisait, tous les ans, dans le texte original, les livres de Salomon et ceux d'Hippocrate, ne connaissant pas, disait-il, de meilleurs ouvrages pour guérir les maladies de l'esprit et du corps. L'histoire ancienne et moderne, la chronologie, l'archéologie, l'histoire naturelle, la chimie, la médecine même, occupaient et charmaient ses loisirs. Ses travaux lui acquirent une de ces réputations plus solides que brillantes, à qui le temps ne fait rien perdre, parce qu'elles tiennent à des productions toujours utiles, et non au goût du siècle, qui change et souvent s'efface avec lui. On a de Gabriel Brotier : 1° *Examen de l'Apologie de l'abbé de Prades*,

Paris, 1755, in-8°. 2° *Conclusiones ex universa theologia*, etc., Paris, 1754, in-4°. L'exemplaire de cet ouvrage qui se trouve à la bibliothèque royale est augmenté d'un grand nombre de notes. 3° *Traité des monnaies romaines, grecques et hébraïques ; comparées avec les monnaies de France*, Paris, 1760, in-4°. Cet ouvrage est utile pour l'intelligence de la Bible et des auteurs grecs et latins. 4° *Vie de l'abbé de la Caille* (en latin), Paris, 1763, in-4° de 24 p. Cette vie est imprimée à la tête du *Cælum australe stelliferum*. Il en fut tiré un certain nombre d'exemplaires séparément. 5° *Corn. Taciti Opera, recognovit, emendavit, supplevit, explevit*, etc., Paris, 1771, 4 vol. in-4°, et 1776, 7 vol. in-12. Ce n'est pas absolument deux éditions d'un même livre ; il y a dans l'in-12 des choses qui ne sont pas dans l'in-4°, et dans l'in-4° des choses qui ne sont pas dans l'in-12 : il faut donc les avoir toutes les deux (1), ou acheter les éditions anglaises, dans lesquelles on a tout réuni. Le Tacite de Brotier est la base la plus solide de sa réputation. Il y joignit des notes et de savantes dissertations. Il fit pour Tacite, avec un grand succès, ce que Freinsheimius avait exécuté pour Quinte-Curce, et le président de Brosses pour Salluste. La plupart des auteurs de l'antiquité ne sont point parvenus dans leur intégrité jusqu'à nous : il est bien difficile de coudre des fragments, de suppléer des livres entiers, d'imiter le style et la manière des grands écrivains. Ce fut une grande témérité de vouloir remplir les lacunes de Tacite ; mais cette témérité fut heureuse, et tous les savants de l'Europe en ont porté ce jugement. M. Edme Ferlet a fait (dans ses *Observations sur les Histoires de Tacite*, Paris, 2 vol. in-8°, 1801) une critique virulente du travail de Brotier ; il a souvent raison au fond, mais toujours tort par la forme. Brotier avait publié, en 1761, le prospectus de ce grand ouvrage, qui a été réimprimé en Angleterre, en 1796, in-4° et in-8°. Les livres 7 à 10, suppléés dans les *Annales*, ont été publiés séparément à Prague, en 1775, in-8°. 6° *C. Plinii secundi Hist. natural.*, etc., Paris, Barbou, 1779, 6 vol. in-12, avec des notes. Cette édition n'est qu'un abrégé de celle que Brotier avait préparée pour augmenter, en la corrigeant, l'édition de Hardouin. Il se proposait d'y ajouter une suite qui aurait contenu l'histoire de toutes les découvertes faites jusqu'au 18° siècle. 7° *Mémoires du Levant*, Paris, 1780, in-8°. 8° Une édition du poème du P. Rapin ; à laquelle Brotier ajouta des notes et une histoire des jardins : *R. Rapini Hortorum lib. 4 et cultura hortensis, hortorum historiam addidit J. Brotier*, Paris, Barbou, 1780, in-12. 9° Une de Phèdre avec des notes, Paris, Barbou, 1783, in-12. 10° La belle édition donnée, avec de Vauvilliers, du Plutarque d'Amyot, Paris, 1783 et années suivantes, 22 vol. in-8°, ouvrage estimé, qui a eu une seconde édition, revue et augmentée par Clavier, Paris, 1801, 25 vol.

(1) On peut consulter, sur ces deux éditions, un excellent article de Dussault publié dans le *Journal des Débats*, n° du 9 novembre 1815. D—R—R.

in-8°. 11° Trois ouvrages posthumes, publiés par son neveu. (Voy. l'article suivant.) V—VE.

BROTIER (ANDRÉ-CHARLES), neveu du précédent, naquit, en 1751, à Tannay, en Nivernais, fit ses études à Paris, au collège Ste-Barbe, et embrassa l'état ecclésiastique. Son goût dominant était pour les mathématiques, et il obtint la chaire de professeur à l'école militaire de Paris. Il s'occupa aussi de littérature et de botanique, et ne prit d'abord aucune part aux événements de la révolution; mais, en 1797, il se trouva impliqué dans une conspiration, comme agent des Bourbons, ainsi que de la Villeurnoy et Duverne de Presle. Cherchant à gagner les troupes, ils s'étaient adressés au colonel Malo, qui feignit d'entrer dans leurs vues, les dénonça au directoire, et les attira cusuë dans un piège. Ils furent arrêtés le 14 mars à l'École militaire, où ils s'étaient rendus, à l'invitation de Malo; et, traduits devant une commission militaire, ils furent condamnés à mort; mais cette peine fut commuée en un emprisonnement de cinq ans. Le directoire les fit cusuë comprendre dans la déportation qui suivit le 18 fructidor (4 septembre 1797). Transporté à Sinnamari, Brotier acquit quelque crédit auprès des chefs de l'administration de cette colonie, et s'en servit pour adoucir quelquefois le sort de ses compagnons d'infortune, auxquels il prodiguait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Il mourut le 15 septembre 1798. André-Charles Brotier a publié trois ouvrages posthumes de son oncle : 1° une édition des *OEuvres morales* de la Rochefoucauld, contenant ses maximes, ses premières pensées, ses réflexions, et autres pièces qui n'avaient point encore paru, avec des observations, Paris, 1789, in-8°. Ce qui est remarquable dans cette édition, c'est que Brotier critique et réforme celle de l'imprimerie royale, faite en 1778, par ordre de M. Turgot, pour plaire à la duchesse d'Enville, qui avait fourni les manuscrits originaux de son grand-oncle, desquels elle était propriétaire. Brotier prétend que, dans cette édition, il y a plus de cinquante maximes déplacées, altérées, défigurées, gâtées. 2° *Paroles mémorables*, Paris, 1790, in-8°. 3° *Manuel d'Epictète, nouvellement traduit du grec, précédé d'un discours sur la vie et la morale d'Epictète*, Paris, Mérigot, an 2 de la république. Brotier travailla en 1790 à l'*Année littéraire*. Il a achevé, avec Vauvilliers, la belle édition du Plutarque d'Amyot, commencée par G. Brotier son oncle. Il a dirigé la nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* (Paris, 1783, 13 vol. in-8°), à laquelle il a fourni la traduction d'Aristophane (voy. BRUMOV). Il avait traduit Plaute; mais ce travail n'a pas vu le jour. A. B.—T.

BROU. Voyez FEYDEAU.

BROUARD (ÉTIENNE), né, le 29 août 1765, à Vire, y exerçait la profession d'avocat lorsqu'il s'enrôla dans un des premiers bataillons de volontaires nationaux que fournit, en 1791, le département du Calvados. Il y devint bientôt capitaine, fit les premières campagnes de la révolution à l'armée du Nord, fut nommé capitaine-adjoint à l'état-major, puis adjudant général, chef de bataillon. Ayant osé

blâmer, en 1795, les violences du règne de la terreur, il fut incarcéré et ne recouvra la liberté qu'après la chute de Robespierre, par l'intervention des députés de son département. De retour à l'armée du Nord, il y fut nommé chef de brigade en 1793, employé l'année suivante à l'armée des côtes de Clérbourg, puis à celle d'Italie (1797), où il sauva par sa fermeté un avocat de Milan accusé faussement d'espionnage. Désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, il quitta la Corse en 1798, resta à Malte comme chef d'état-major de la division Vaubois, et se distingua dans plusieurs occasions contre les Anglais et contre les habitants de l'île qui s'étaient révoltés. Blessé d'un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire, et vivant en mauvaise intelligence avec Vaubois, il se vit obligé de retourner en France; mais le vaisseau le *Guillaume-Tell*, sur lequel il s'était embarqué, ayant été attaqué par des forces supérieures, il fut conduit prisonnier en Angleterre. Bientôt échangé, il eut en 1805 le commandement de l'Île-Dieu. Les promotions qui accompagnèrent le couronnement de Napoléon lui valurent le grade de général de brigade et celui d'officier de la Légion d'honneur. Il fit, en 1805 et 1806, les campagnes de Prusse et de Pologne, fut atteint d'un biscaïen au passage du Bug, et perdit un œil par suite de cette blessure. Revenu alors dans l'intérieur, il fut fait baron et chargé du commandement de la Loire-Inférieure (1809). Après la chute de Napoléon, Brouard fut nommé par Louis XVIII chevalier de St-Louis et maintenu dans son commandement à Nantes. Il s'y trouvait en mars 1815, et se montra fort dévoué à Bonaparte, qui le fit général de division. Le département de la Loire-Inférieure l'ayant élu membre de la chambre des représentants, il ne s'y fit point remarquer. Mis en demi-solde après le retour de Louis XVIII, puis en disponibilité, il ne fut confirmé dans le grade de lieutenant général qu'après la révolution de juillet 1830. Il mourut à Paris, en avril 1853. Ce général avait fait imprimer, en 1802, un mémoire de sa conduite à Malte où il s'était trouvé en opposition avec Vaubois. M—D j.

BROUAUT (JEAN), en latin BREVOTIUS, médecin et chimiste, sur lequel on a peu de renseignements, vivait à la fin du 16° ou au commencement du 17° siècle. D'après quelques passages de son livre, on voit qu'il avait voyagé dans les Pays-Bas. Il joignait à l'exercice de la médecine la pratique de la chimie, et on lui doit un assez grand nombre d'expériences intéressantes. L'un des premiers il reconnut que toutes les substances alimentaires contiennent un principe alcoolique, et que par conséquent on peut en extraire de l'eau-de-vie. Il nous apprend lui-même qu'il en tira du lait (p. 9). En faisant dissoudre du sang-dragon dans de l'eau-de-vie, il obtint un très-excellent vernis rouge cramoisi, « duquel, dit-il, j'ai usé avec le pinceau sur l'argente couché en feuilles, à faire toutes sortes de moresques, et autres belles choses en l'art de porcelaine, en l'exercice de laquelle quelquefois je prends plaisir (p. 54). » Il avait imaginé pour ses expériences de chimie un fourneau d'épargne,

qui servait en même temps aux usages domestiques, et de plus échauffait l'appartement. On peut ainsi le regarder comme le véritable inventeur des fourneaux économiques que la cherté des combustibles a multipliés depuis quelques années, et qui ne diffèrent du sien, dont nous avons le trait avec la description (p. 67), que par de légers changements. Étant mort sans avoir publié son ouvrage, Brouaut serait aujourd'hui tout à fait inconnu, si son manuscrit ne fût tombé dans les mains de Jean Balesdens (voy. ce nom), de l'Académie française, l'un des plus zélés bibliophiles de son temps. Ce fut lui qui mit au jour l'ouvrage de Brouaut intitulé : *Traité de l'eau-de-vie, ou Anatomie théorique et pratique du vin, divisé en 5 livres*, Paris, 1646, in-4°, fig., rare et curieux. Bien différent de la plupart des autres médecins, Brouaut conseille l'usage modéré de l'eau-de-vie, comme le meilleur de tous les spécifiques. « J'ai connu, dit-il, un homme qui, « pour en avoir pris tous les jours, a vécu par de là « cent ans, sans avoir éprouvé jamais de maladies ni « d'infirmités (p. 20). » C'est dans le 1^{er} livre que l'auteur parle des qualités de l'eau-de-vie. Le 2^e indique les meilleurs procédés pour la faire. Le 3^e traite des essences et de la manière d'en composer toute sorte d'excellentes liqueurs. A la suite de cet ouvrage est un *Avis de l'imprimeur*, Jacques de Sanlecque, lequel contient l'éloge de l'imprimerie dont l'excellence et le mérite sont prouvés par sept lieux communs, nombre sur lequel on peut consulter le traité : *de Mystica numerorum Significatione*. (Voyez BONGO.) Cet éloge, qu'on ne devait guère s'attendre à trouver dans un *Traité de l'eau-de-vie*, est écrit d'un style presque inintelligible. Plusieurs passages font allusion à la difficulté que Sanlecque avait alors avec Ballard qui s'attribuait le droit exclusif de publier de la musique. (Voy. SANLECQUE.) Dans son *Traité de l'eau-de-vie* Brouaut cite un autre ouvrage de sa composition qu'il intitule, p. 4 : *L'Esprit du monde*, et, p. 36, *L'Esprit de vie*. On ne sait si c'est le même que le suivant dont Lenglet Dufresnoy donne le titre dans son *Histoire de la philosophie hermétique*, t. 3, p. 129 : *Abrégé de l'astronomie inférieure, expliquant le système des planètes et autres constellations du ciel hermétique, avec un essai de l'astronomie naturelle*, Paris, 1644, in-4°. W—s.

BROUCHORST. Voy. BRONCHORST.

BROUCHIER (JEAN), né à Troyes, doit être compté au nombre des poètes latins modernes, parmi lesquels il est loin cependant de briller au premier rang. On ignore, et la date précise de sa naissance et celle de sa mort. Son premier ouvrage parut en 1512. C'est un commentaire sur le poème du carme Baptiste Mantouan, de *Fortuna Francisci Gonzagæ*; il fut imprimé à Paris, chez Badius d'Assche ou Ascensius, in-4°, et il est peu commun. Dans l'épître dédicatoire, Brouchier dit à Badius : *Hæ sunt primitiæ nostræ*. Quelques poésies latines de Brouchier parurent à la suite de ses commentaires in *Luciani Scaphidium et libellum de Luctu*; in *Erasmii Næmiam de senectute*, et de son *Oratio habita in libellum Baptistæ Mantuani de Franc. Gonzagæ For-*

tuna : in calcographia Ascensiana, Paris, 1521, in-4° de 58 feuillets. Il y a eu, de ces poésies, une seconde édition augmentée, à la suite du commentaire de Brouchier sur le *Ludus septem sapientum* d'Ausone, à Paris, chez Simon de Colines, 1528, in-8°, de 67 feuillets, dont les poésies occupent les dix derniers. Chez le même Colines, Brouchier avait déjà publié un abrégé des *Adages* d'Erasmus, en 1525, in-8°. Il paraît avoir eu un goût décidé pour les proverbes, témoin ses quatrains sur quelques sentences ou proverbes choisis (*Tetrasticha parabolica*), par lesquels commencent ses poésies. Dans le nombre de ses quatrains, il en est un : *de Muliere Tornacensi quæ, anno 1517, reperta fuit in Campania Gallicana, sexum mentita virilem, duas duxisse uxores, easque simulato membro virili stuprasse*. La moralité de ce quatrain est celle-ci.

Femineus nulla vincitur arte dolus.

Maittaire a eu connaissance d'une troisième édition de ces poésies, probablement plus étendue que les précédentes, Paris, 1554, in-8°. On lit, dans les *Deliciæ Poetarum Gallorum* de Gruter (part. 1^{re}, p. 791-796), huit pièces de Brouchier, dont sept sont extraites des *Tetrasticha parabolica*; la huitième et la plus étendue a pour titre : *Mos plantandæ arboris ante Januam præceptoris, unde?* Elle est en dix-huit distiques, et ne se trouve pas dans l'édition de 1528. M—N.

BROUCHOVEN (HYACINTHE-MARIE DE), natif de Bruxelles, chevalier, seigneur de Spy, Steen, etc., après avoir été successivement chanoine de la cathédrale de Gand en 1675, conseiller aux conseils de Namur en 1678, de Malines le 7 juin 1680, et depuis l'an 1690 au conseil suprême de Flandre, à Madrid, revint aux Pays-Bas l'an 1699, en qualité de membre des conseils d'État et privé, et avec une commission d'envoyé pour assister conjointement avec le comte de Tirimont aux conférences diplomatiques tenues à Lille, en exécution du traité de Riswyk, pour régler les limites qui furent fixées définitivement le 3 décembre 1699. Pendant ces conférences, Brouchoven reçut le brevet de président du grand-conseil de Malines, le 7 mai 1699. Il y mourut le 28 septembre 1707. — Il était le second fils de Jean Baptiste DE BROUCHOVEN, comte de Bergeyck, un des habiles ministres du 17^e siècle. Celui-ci, chevalier de l'ordre militaire de St-Jacques, seigneur de Westerhoven, conseiller de robe courte au conseil de Flandre à Madrid, et des conseils d'État et des finances aux Pays-Bas, alla deux fois en Angleterre comme envoyé extraordinaire, et remplit le poste de ministre plénipotentiaire à Aix-la-Chapelle, en 1668. Il fut depuis employé en diverses négociations et ambassades, entre autres auprès des états généraux des Provinces-Unies, des électeurs et princes de l'Empire. Ses services le firent élever au rang de baron et de comte de Bergeyck (*Suppl. aux Troph. de Brab.*, t. 1^{er}, p. 396.) Il mourut à Toulouse, le 15 novembre 1681, à l'âge de 60 ans. Il avait épousé en premières noces une des plus belles femmes de son temps, Hélène Four-

ment, dame d'Attevoorde et de Steen, veuve du fameux peintre Pierre-Paul Rubens. (Voy., dans le t. 6 des *Nouv. Mém. de l'acad. de Bruxelles*, nos *Recherches sur la famille de Rubens*.) — La maison de Brouchoven tire son origine de celle de Roover, dont le premier chef connu fut un Edmond de Roover, seigneur de Rode, lequel vivait en 1179 et 1217. R—G.

BROUCHOVEN (JEAN DE), fils aîné de Jean-Baptiste et frère d'Hyacinthe-Marie. Il naquit à Anvers, le 9 octobre 1644 (d'autres disent à Malines en 1645), devint surintendant général des finances, ministre de la guerre, du conseil royal aux Pays-Bas, de tous les conseils du cabinet du roi Charles II à Madrid, son envoyé extraordinaire à la cour de Louis XIV, son ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire au congrès d'Utrecht, en 1711, et enfin premier ministre d'Espagne. Créé baron de Leefdael par lettres du 15 juin 1679, il se retira au mois d'avril 1704, dans ses terres des Pays-Bas, et décéda le 21 mai 1723. Il fit comme son père, le plus grand honneur à la diplomatie belge, à laquelle l'empereur Maximilien II avait déjà rendu hommage, en disant que les ambassadeurs flamands à Constantinople étaient presque les seuls dont les négociations eussent été utiles à l'empire d'Allemagne. R—G.

BROUE (PIERRE DE LA), évêque de Mirepoix, naquit à Toulouse, en 1645, d'une ancienne famille parlementaire. Après avoir remporté, dans sa jeunesse, plusieurs prix aux jeux floraux, il se livra avec succès au ministère de la chaire. Ce fut après l'avoir entendu, le jour de la Purification, que Louis XIV le nomma, en 1679, à l'évêché de Mirepoix. La conversion des protestants fixa surtout sa sollicitude. Il publia, à cet effet, six lettres pastorales, dont trois, adressées aux nouveaux réunis, forment un savant traité sur la matière de l'eucharistie. On trouve dans le recueil des lettres de Bosuet une correspondance entre ce grand homme et de la Broue, sur les voies les plus propres à opérer la conversion des réformés. La bulle *Unigenitus* jeta de la Broue dans un autre genre de controverse ; il prit parti parmi les évêques qui refusèrent l'acceptation pure et simple de cette bulle, et qui demandèrent des explications au pape, avant de s'y soumettre. Il exposa ses dispositions à cet égard dans un projet de mandement du mois de mai 1714. Les explications ayant été refusées, il interjeta appel de cette constitution, avec les évêques de Montpellier, de Sénez et de Boulogne, et mourut dans ces dispositions, le 20 septembre 1720, à Bellestat, village de son diocèse. C'était un prélat de vie exemplaire, zélé pour la discipline de l'Eglise. Il assistait aux conférences ecclésiastiques, qu'il avait lui-même établies. Il obligea les chanoines de sa cathédrale à célébrer tout l'office canonial au chœur. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a encore de lui : 1° un *Catéchisme* pour l'instruction de ses diocésains ; 2° des *Statuts synodaux* ; 3° une *Oraison funèbre d'Anne-Christine de Bavière*, dauphine de France, Paris, 1690, in-4° ; 4° une *Défense de la grâce efficace par elle-même*, contre le P. Daniel et

Fénelon ; 5° une *Relation des conférences tenues en 1716 à l'archevêché de Paris et au Palais-Royal, sur les accommodements proposés dans l'affaire de la bulle Unigenitus*. Cette relation, adressée en forme de lettre à M. de Catelan, évêque de Valence, est imprimée dans l'*Histoire du livre des Réflexions morales*, par l'abbé Louail. — Claude DE LA BROUE, jésuite, mort en 1651, est auteur d'une *Histoire de Jean-François Régis*, au Puy, 1650, in-8° ; Paris, même année, in-12 ; traduite en latin par le P. Creuxius, Cologne, 1660, in-12. — François-Antoine DE LA BROUE, baron de Vareilles, officier d'artillerie, est connu par un *Journal de la défense de Cassel* en 1762, et par un *Tableau historique et chronologique du corps royal de l'artillerie*, 1762, in-12. — Salomon DE LA BROUE, écuyer de l'écurie du roi et du duc d'Épernon, a donné : 1° *Précéptes que les bons cavaliers doivent observer en leurs écoles*, la Rochelle, 1593, in-fol. fig. ; 2° *le Cavalier français*, Paris, 1602 ; *ibid.*, 1646, in-fol. ; ouvrage estimé et qui peut encore être utile. T—D.

BROUERIIUS VAN NYEDEK ou DE NIEDEK (MATTHIEU), issu d'une famille noble de Suède, naquit en 1667, probablement à Amsterdam, où son père habitait. La jurisprudence était le principal objet de ses études, mais il donnait tous ses loisirs à l'étude des lettres savantes et des antiquités. On a de lui une dissertation fort érudite : *de populorum veterum ac recentiorum Adorationibus*, Amsterdam, 1715, in-12, fig. Cette dissertation, où la matière est à peu près épuisée, a été réimprimée dans l'ouvrage de Poleni : *Utriusque Thesauri antiquit. roman. græc. Suppl.*, t. 2. Broërius avait le projet de donner un traité de *Hastis et Facibus* ; un autre, de *Diis alatis et Adoptione veterum* ; et des *Collectanea de inscriptionibus*, où il devait traiter des inscriptions latines en vers. Nous ne croyons pas qu'aucun de ces ouvrages ait été publié. Il est auteur de la continuation du *Théâtre des Provinces-Unies de Halma*, dans l'édition de 1725, 2 vol. in-fol. ; et de 1727 à 1733, il a publié, en société avec Lelong, *Kabinet van Nederlandsche*, etc. (le Cabinet des antiquités des Pays-Bas et de Clèves, etc.), 6 parties, in-4°. Il est mort en 1733. B—ss.

BROUERIIUS (DANIEL), ministre du saint Évangile dans le 17^e siècle, d'abord à Helvoet-Shuys en Hollande, puis aux Indes orientales dans les possessions de la compagnie hollandaise, a traduit en malais la *Genèse* et le Nouveau Testament. Cette traduction fut imprimée avec la version hollandaise en un vol. in-4°, Amsterdam, 1662. Le Nouveau Testament malais, traduit par le même, parut en 1668, in-8° ; il est également accompagné du texte hollandais. Ces deux ouvrages ont été publiés par ordre et aux frais des chefs de la compagnie des Indes, qui n'ont rendu à la religion et aux lettres qu'un service incomplet, en se bornant à faire imprimer la prononciation du texte malais en lettres romaines. Il est à regretter qu'ils n'aient pas fait la dépense de types malais ; car, malgré les raisonnements les plus spécieux et les procédés les plus habiles, on ne parviendra jamais à représenter avec les

caractères européens la valeur de ceux des langues orientales ni la prononciation de ces langues. On a imprimé plusieurs traductions malaises du Nouveau Testament. La meilleure est celle qui parut à Batavia en 1758, avec les caractères malais, faisant suite à la traduction malaise de l'Ancien Testament publiée dans la même ville en 4 vol. in-8°. L—s.

BROUGHTON (HUGUES), théologien anglais, né en 1549, à Oldbury, dans le comté de Shrop, fut élevé à Cambridge, par la générosité de Bernard Gilpin, qui, l'ayant rencontré à pied sur la grande route d'Oxford, l'interrogea, et, content de ses réponses, l'envoya à l'école qu'il tenait à Houghton, et de là à Cambridge, où le jeune Broughton se distingua par ses progrès, particulièrement dans la connaissance du grec et de l'hébreu. En sortant de l'université, il se rendit à Londres, où sa manière de prêcher, hardie, mystique et singulière, lui attira un grand nombre de partisans. En 1588, il publia un livre intitulé : *l'Accord des Écritures* (Concent of Scriptures), réimprim. à Londres, 1596, in-4°, fig.). L'auteur prétend que la langue d'Adam et d'Eve s'est conservée jusqu'à la captivité de Babylone, et que c'est celle des saintes Écritures. Cet ouvrage ayant été vivement attaqué, il obtint la permission d'en donner publiquement des explications, une fois par semaine, dans l'église de St-Paul, à la condition toutefois de déclarer le nom et la demeure de tous ceux qui composaient son auditoire; mais les évêques lui ayant fait retirer cette permission, il continua ses explications, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. En 1589, il passa en Allemagne, avec un jeune homme auquel il servait de gouverneur, et publia, à son retour en Angleterre, une *Explication sur l'article de la descente du Christ aux enfers*. Son opinion à cet égard, adoptée depuis par l'Eglise anglicane, fut reçue avec l'opposition à laquelle Broughton devait être accoutumé, et qu'il provoquait par sa dureté dans la dispute, sa violence et son opiniâtreté. Il publia, en 1594, *Treatise of Melchisedech, proving him to be Sem*. Il y soutient que Melchisedech n'est autre que Sem, fils de Noé. Peu content de son pays, il passa presque tout le reste de sa vie à voyager, prêchant et disputant, surtout avec les juifs, qu'il avait fort à cœur de convertir, souvent avec les catholiques romains, et même avec les protestants. Il attaqua fort rudement le fameux Bèze, dans une lettre en grec adressée aux Genevois, Mayence, 1604, in-8°. Ses talents le firent accueillir avec distinction par plusieurs prélats catholiques, entre autres par l'archevêque de Mayence, auquel il dédia sa traduction en grec des prophètes hébreux; mais il n'est point vrai, comme on l'a dit, qu'on lui ait offert le chapeau de cardinal s'il voulait embrasser le catholicisme. Il fut longtemps prédicateur à Middelbourg; sa santé commençant à décliner, il revint en Angleterre, où il mourut en 1612. C'était un homme d'un profond savoir et d'une grande application à l'étude, à laquelle il donnait souvent jusqu'à seize heures de la journée, mais d'un caractère peu traitable et entier dans ses opinions. Il s'était fait en

Angleterre un grand nombre de partisans, qui l'aidèrent souvent de leur bourse, et qui accompagnèrent son convoi avec de grandes marques de regret. La plus grande partie de ses ouvrages, écrits en anglais ou en latin, a été imprimée à Londres en 1662, 4 vol. in-fol. Loués avec excès par les savants de ce temps, ils sont aujourd'hui entièrement oubliés. X—s.

BROUGHTON (RICHARD), natif de Great-Stukley, dans le comté de Huntingdon, d'une famille originaire de la province de Lancastre, fut envoyé très-jeune au collège anglais de Reims, où il fit d'excellentes études, et s'appliqua surtout à celle de la langue hébraïque et des antiquités de la Grande-Bretagne. Ayant été ordonné prêtre en 1595, il revint comme missionnaire en Angleterre. Il s'y consacra tout entier à son ministère et à la recherche des antiquités. Pour se livrer plus facilement à ces recherches, il se fixa à Oxford, en se donnant pour un étranger. Il devint vicaire général de Smith, évêque de Chalcédoine, vicaire apostolique en Angleterre. Broughton mourut en 1654, après quarante-deux ans de mission. Ses ouvrages sont plus recommandables par l'érudition que par le style : 1° *Histoire ecclésiastique de la Grande-Bretagne, depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la conversion des Saxons* (en anglais), Douai, 1653, in-fol.; Londres, 1651, in-fol. 2° *Monasticum Britannicum*, etc. (en anglais), Londres, 1655, in-8°. 3° *Jugement des temps apostoliques sur les trente-neuf articles de la confession de foi anglicane*, Douai, 1652, in-8°. 4° *Épître apologétique*, en réponse au livre où l'on prétend prouver que les catholiques ne sont pas des sujets fidèles. 5° *Continuation de l'apologie des catholiques, tirée des auteurs protestants*. (Voy. ANDERTON.) T—p.

BROUGHTON (THOMAS), savant théologien anglais, né à Londres, en 1704, fut élevé à Éton et à Cambridge, et occupa dans l'Eglise plusieurs bénéfices lucratifs. Il joignait à des connaissances très-étendues dans les sciences et dans les langues, quelque talent pour la poésie. Son goût pour la musique le lia particulièrement avec Haendel, auquel il a fourni les paroles de plusieurs de ses compositions. Il mourut en 1774, âgé de 71 ans. Il est principalement connu comme un des premiers auteurs de la *Biographia Britannica*. On remarque parmi ses autres ouvrages : 1° *le Christianisme distinct de la religion naturelle, en trois parties*, en réponse au livre de Tindal intitulé : *le Christianisme aussi ancien que le monde*; 2° *Bibliotheca historico-sacra*, dictionnaire historique de toutes les religions, depuis la création du monde jusqu'à nos jours, 1756, 2 vol. in-fol.; 3° *Coup d'œil sur l'avenir*, en quatre dissertations, etc. Il a publié en outre quelques traductions, et donné des éditions de différents ouvrages anglais. X—s.

BROUGHTON (GUILLAUME-ROBERT), navigateur anglais, né en 1765, s'embarqua dès 1774, fut fait prisonnier en 1776 dans la guerre contre les Américains; mais, bientôt rendu à la liberté, il passa dans l'Océan Atlantique, puis dans la mer

des Indes, sur l'escadre de l'amiral Hughes. De retour en Angleterre en 1784, après la paix, il servit constamment et avec assez de distinction pour qu'en 1790 on lui confiât le commandement du *Chalam*, brick de guerre qui accompagna la *Découverte*, dont Vancouver était le capitaine. (*Voy. ce nom.*) Il prit part aux travaux de l'expédition mémorable à la côte nord-ouest d'Amérique, qui fit connaître la véritable forme de cette portion du nouveau monde. Son navire marchait fort mal, et il resta plusieurs fois en arrière. Le 25 novembre 1791, ayant été séparé de Vancouver par un ouragan, Broughton découvrit les îles Knight, rochers déserts situés par 48° 15' de latit. S., et 166° 44' de longit. E. de Greenwich; le 29, les Deux-Sœurs, puis l'île Chatham (45° 48' S., 185° 2' E.), habitées par des sauvages farouches et perfides. On fut obligé de faire feu sur eux pour repousser leur attaque non provoquée. Le 30 décembre, il rejoignit Vancouver à Tahiti. Quand ensuite on explora la partie de la côte nord-ouest, Broughton contribua d'une manière remarquable à toutes les opérations, et Vancouver nomma *archipel Broughton* les îles situées entre le continent et la grande île de Quadra. Au mois d'octobre 1792, notre navigateur remonta le fleuve Colombia depuis son embouchure jusqu'à une distance de cent vingt-cinq milles. Un an plus tard, il revint en Angleterre, et il y reçut l'ordre de prendre le commandement de la *Providence*, corvette de seize canons et de cent quinze hommes d'équipage. Le 13 février 1795, il appareilla de Plymouth avec une flotte nombreuse dont les vaisseaux se séparèrent successivement. Après avoir touché à Rio-Janeiro, il fit route à l'est, eut connaissance de la côte méridionale de la terre Van-Diemen, relâcha au port Stephens sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, puis à Sidney, à Tahiti et à Ovaïhi, à Mowi et Ouahau dans l'archipel des Sandwich. Le 15 mars 1796, il jeta l'ancre dans la rade de Nootka. Un chef du pays lui apporta des lettres qui lui apprirent le départ de Vancouver pour retourner en Europe, et la remise du territoire de Nootka. Broughton partit le 21 mai, et, allant au sud, reconnut la côte jusqu'à Monterey. Ses instructions lui laissaient le choix de la route qu'il devait prendre ensuite. « Désirant, » dit-il, employer la corvette du roi que je commande de la manière la plus avantageuse et la plus » propre à contribuer aux progrès de la géographie » et de la navigation, je demandai à mes officiers » leur avis par écrit sur ce que nous pouvions faire » de plus utile. Je vis avec plaisir que leurs opinions s'accordaient avec la mienne, qui était de » visiter l'île de Seghalien, située par les 52° de latitude boréale, à l'entrée de la mer d'Okhotsk. » Mon intention était aussi d'achever la reconnaissance des îles voisines, c'est-à-dire des Kouriles, » de l'Isle et du Japon, que Cook n'avait pu terminer » dans son dernier voyage. » En conséquence, il revint aux îles Sandwich, où deux de ses soldats de marine furent tués par les indigènes d'Ouahau; il tira une vengeance signalée de ce meurtre. Le 6 septembre, il eut connaissance de la côte de Ni-

phon, île du Japon, par 59° 55' de latitude, et fit route au nord. Quelques jours après, des pêcheurs avec lesquels il communiqua lui dirent qu'ils étaient de l'île d'Insu (Iéso); il reconnut la baie des Volcans, et mouilla dans le port d'Endermo. Les officiers japonais s'opposaient autant qu'ils le pouvaient à ce qu'il eût des rapports avec les indigènes. Cependant ils communiquèrent avec lui par l'entremise d'un de ses matelots qui était Russe, et lui montrèrent une mappemonde et diverses cartes. Continuant à naviguer au nord, Broughton ne perdait pas la terre de vue, malgré les dangers que le mauvais temps lui faisait courir. Il passa, le 12 octobre, par un détroit qu'il prit pour celui de Vries, mais qui est le canal du Pic, et navigua dans la mer d'Okhotsk, en longeant les Kouriles à l'ouest jusqu'au nord de Marikan (Ketoy), et, contrarié par le gros temps, il revint dans le grand Océan par un détroit qui est le canal de la Boussole. Le 18 octobre, pendant un violent coup de vent, il tomba sur le pont de la corvette et se cassa le bras droit au-dessus du coude. Indépendamment de ce cruel accident, l'hiver s'approchait, il fallait songer à quitter ces parages orageux; le temps ne permit pas de reconnaître les côtes orientales des Kouriles que l'on avait explorées au côté opposé. On longea la côte du Japon depuis le cap voisin de Iédo; on aperçut les îles Lieou-Kieou, Madjicosema et Formose; le 12 décembre, on mouilla devant Macao. Broughton, à peine guéri, acheta une goëlette pour le seconder dans ses opérations, et, le 40 avril 1797, il leva l'ancre avec ses deux bâtiments. Arrivé aux îles Madjicosema, il y envoya des canots qui furent bien accueillis par les habitants. Le 17, la corvette toucha pendant la nuit sur des brisants au nord de l'île Typinsan, et y périt sans que personne perdît la vie. Tout le monde fut accueilli à bord de la goëlette. Les insulaires fournirent aux naufragés des vivres et de l'eau; et ceux-ci, ayant retiré tout ce qu'ils purent de leur vaisseau, s'en éloignèrent le 25, et entrèrent le 4 juin dans le fleuve de Canton. Broughton se rendit aussitôt au comptoir anglais, afin de se procurer des vivres et des munitions pour continuer son voyage; et, dès le 26 juin, il se remit en route. « Nous n'osions pas nous flatter de » réussir, dit-il; car la saison était déjà très-avancée, et notre bâtiment était peu propre à une pareille expédition: cependant nous espérions pouvoir reconnaître une partie des côtes de Tartarie » et de Corée. Malgré le peu de moyens qui me » restaient, je voulais explorer quelque partie inconnue du globe et contribuer aux progrès de la » géographie et des sciences. Tous les officiers et » l'équipage étaient dans les mêmes dispositions » et prêts à remplir leur devoir. » Il fallait en effet un véritable dévouement pour s'aventurer dans un petit navire à travers des mers brumeuses, renommées par leurs tempêtes, et des parages que l'on ne connaissait pas. Le 19 juillet, Broughton mouilla devant Napachan, ville de la grande Lieou-Kieou. On lui permit de faire de l'eau, mais on lui refusa de pénétrer dans l'intérieur. Après avoir longé les

côtes du sud et de l'est du Japon, il entra pour la seconde fois dans le port d'Endermo, et fut, comme l'année précédente, surveillé par les officiers japonais. Le 24, il s'engagea dans le détroit de Sangar en faisant route à l'ouest, et constata qu'il n'était pas aussi large qu'on le représentait sur les cartes. Quand il l'eut franchi, il s'avança vers le nord, ayant à l'est Iéso et Tehoka ou Tarakaï, qu'il nomma Seghalien, et qu'il côtoya, guidé par une carte que les Japonais venaient de lui donner. Le 12 septembre, il aperçut la terre dans l'ouest, ce qui le surprit beaucoup, car il ne pouvait avoir nulle connaissance des découvertes de la Pérouse, et les cartes de Cook qu'il consultait ajoutaient à ses incertitudes, surtout pour ce qui concerne le voyage de Vries dans ces parages. (*Voy. VRIES.*) Cependant ses doutes se dissipèrent graduellement : l'aspect des terres qui s'abaissaient, et le brassage qui avait diminué à mesure qu'il faisait des progrès dans le nord, l'amènèrent à soupçonner qu'il était dans un golfe, et qu'il ne pourrait gagner la haute mer sans être obligé de faire route au sud. Enfin, le 14, il parvint à un endroit où les terres, des deux côtés, étaient tellement rapprochées, que l'on n'apercevait la mer, au nord, qu'à travers une ouverture formée par deux pointes fort basses. Le 16, on ne trouva plus que deux brasses d'eau, et l'aspect des lieux convainquit pleinement Broughton qu'en continuant à naviguer au nord, il ne parviendrait pas à un passage qui le conduirait à la mer; car on ne voyait de ce côté que des banes de sable dont les uns étaient à sec et d'autres sur lesquels la mer était élapoteuse, et qui s'étendaient à une grande distance. Broughton supposa qu'il était dans le fond d'un golfe qu'il nomme golfe de Tartarie. Comme il n'avait pas rencontré d'habitants et qu'il n'espérait pas en trouver qui pussent lui donner des renseignements sur le pays, comme d'ailleurs l'équinoxe approchait, il vira de bord, fit route au sud, longea les côtes orientales de Tartarie et de Corée, et, le 14 octobre, mouilla dans le port de Tchosan. S'étant dégagé des îles qui bordent la Corée, il termina son périlleux voyage le 27 novembre, à Macao. Au mois de mars 1798, il se rendit à Madras, puis à Trinkemale dans l'île de Ceylan, où il apprit sa nomination au grade de capitaine de vaisseau. Comme il ne ramenait pas le bâtiment qui lui avait été confié, il subit un procès devant un conseil de guerre, et fut acquitté de la manière la plus honorable. On ignore donc quels motifs purent décider les commandants des forces navales dans l'Inde à lui refuser la permission de revenir en Europe sur un bâtiment de l'État. Obligé de s'embarquer à ses frais sur un navire américain allant au Cap, puis sur un bâtiment de la compagnie des Indes, il absorba toute sa solde de quatre ans employés si utilement aux progrès de la géographie, et ne put obtenir d'être remboursé par l'amirauté; on le laissa même sans emploi jusqu'en 1801. Alors il obtint le commandement du *Batavia*, vaisseau de cinquante-quatre canons, et à la paix celui de la frégate *la Pénélope*, qui fut expédiée dans la Méditerranée, et, à la reprise des hos-

tilités, croisa sur les côtes de Hollande, dans la mer du Nord et dans la Manche. Il passa ensuite sur un vaisseau de soixante-quatorze, prit part, en 1809, à l'affaire de la rade des Basques, à la prise de Walcheren, à celle de l'île de France, à celle de Batavia, et, comme le plus ancien capitaine, il commanda momentanément l'escadre. Revenu en Angleterre, il fut nommé, en 1815, colonel des soldats de marine, et continua de servir sur divers vaisseaux. Il alla ensuite s'établir avec sa famille à Florence, où il mourut subitement, le 12 mars 1822. On a de lui : *Voyage of discovery to the north Pacific ocean*, Londres, 1804, in-4°, avec cartes et figures; traduit en allemand par Ehrmann Weimar, 1805, cartes et figures. La traduction française par l'auteur de cet article est intitulée : *Voyages de Découvertes dans la partie septentrionale de l'océan Pacifique, pendant les années 1795 à 1798*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, cartes et figures. Broughton a contribué aux progrès de la géographie en constatant la largeur véritable du détroit de Sangar, et en reconnaissant avec soin la manche de Tartarie découverte précédemment par la Pérouse; il s'y est avancé à quinze milles plus au nord que ce navigateur, dont il ignorait les travaux. Leurs opinions diffèrent sur un point important, car Broughton regarde comme un golfe ce que la Pérouse appelle une manche. Cette dernière opinion paraît être, d'après l'exploration de M. l'amiral Krusenstern, la plus conforme à la vérité. Les travaux de Broughton sont le complément de ceux de la Pérouse, et servent, conjointement avec ceux de M. de Krusenstern, à expliquer la navigation de Vries, qui le premier se hasarda dans ces parages. Le gouvernement britannique, qui ordinairement fait publier à ses frais les relations des voyages de découvertes exécutés d'après ses ordres, n'en usa pas de même envers Broughton; ce dont on a lieu d'être surpris quand on réfléchit à la courageuse persévérance de ce marin. Son livre, rempli de détails nautiques, n'est pas d'une lecture agréable, quoiqu'il ait vu beaucoup de lieux dont, avant lui, aucun Européen n'avait parlé. Les obstacles qu'il a rencontrés pour s'avancer dans l'intérieur des pays où il aborda sont cause qu'il n'a pu en donner la description, ni répandre dans son journal une variété qui aurait ajouté au mérite du livre, d'ailleurs d'un grand intérêt pour la géographie, et qui contient des détails curieux sur les mœurs des peuples. Le traducteur français y a joint un voyage à Iéso fait en 1792 par Laxmann, officier russe (1). E—s.

BROUNCKER, ou BROUNKER (GUILLAUME), né en 1620, et créé, en 1645, vicomte de Castle-Lyons en Irlande, se distingua par ses connaissances mathématiques. Attaché à la cause de Charles I^{er}, il fut un des nobles qui signèrent la fameuse déclaration publiée en avril 1660, et par laquelle le général

(1) Tandis que Guill.-Robert Broughton voyageait dans l'océan Pacifique, et rédigeait sa relation, un autre BROUGHTON (*Thomas Duer*) voyageait dans l'Inde et décrivait le caractère, les mœurs, les coutumes des Malabares, dans des lettres qui, imprimées à Londres en 1815, in-4°, fig., ont été traduites par M. J.-B. Breton sous ce titre : *les Malabares*, Paris, 1816, 2 vol. in-18, fig. V—VE.

Monk était reconnu comme le restaurateur des lois et des privilèges de la nation. Après le rétablissement de la royauté, il occupa les places de chancelier de la reine Catherine, de garde du grand-seau, de commissaire de la marine, et de directeur de l'hôpital Ste-Catherine. Il était du nombre des savants dont la réunion forma ensuite la société royale. Lors de l'institution de cette société par Charles II, il en fut nommé président, et continua de l'être pendant quinze ans, par des élections renouvelées. On trouve dans les *Transactions philosophiques* quelques écrits de Brouncker, notamment des *Expériences sur le recul des armes à feu*, un *Traité algébrique sur la quadrature de l'hyperbole*, qui est le premier écrit que l'on connaisse sur ce sujet. On a aussi de lui une traduction anglaise du traité de Descartes, intitulé : *Musicæ Compendium*, publiée en 1655, sans le nom du traducteur, et des lettres au docteur Wallis, sur des sujets mathématiques, publiées par ce savant, dans son *Commercium epistolicum*, Oxford, 1658, in-4°. Brouncker mourut à Westminster, en 1684. X—s.

BROUSSAIS (FRANÇOIS-JOSEPH-VICTOR), médecin très-célèbre du 19^e siècle, est né en Bretagne comme tant d'autres contemporains illustres, comme Laënnec, comme Kératry et Lamennais, et enfin comme Chateaubriand, dont la gloire ne le cède point à celle de Descartes, Breton comme eux tous. Ce fut pour la médecine une époque mémorable que celle où apparut Broussais, une époque de révolution et d'orages, encore plus que de découvertes et de progrès durables. Quand on parle de révolutions qui n'ont pas tenu leurs promesses, c'est surtout à celle dont Broussais fut le promoteur qu'il faut penser. Après plus de trente années obscurément passées dans les guerres civiles, dans des sacristies et des écoles, dans des camps réguliers et sur mer, car Broussais fut enfant de chœur et se trouva attaché à un corsaire avant de l'être aux armées; après avoir parcouru l'Europe dans tous les sens, s'être marié dès l'âge de vingt-trois ans, c'est-à-dire en 1795, avoir eu pour maîtres les professeurs du collège de Dinan, puis les médecins de l'école maritime de Brest et ceux de la faculté de Paris, plus particulièrement Pinel, à qui il avait dédié sa thèse sur la fièvre hectique, Broussais publia en 1808 son célèbre *Traité des phlegmasies chroniques*, clef de toute sa doctrine et le prétexte de tous ses systèmes, ces systèmes que l'Europe adopta ou combattit durant plus de dix-huit ans, qui eurent en France autant d'éclat qu'un schisme religieux ou que des victoires, et qui maintenant sont universellement délaissés, de même que la plupart de ses ouvrages. Mais sans donner à cette vie d'enthousiasme, de prosélytisme et d'incessante polémique, tous les développements qu'elle comporte, indiquons au moins les principaux événements qui la signalèrent, et reprenons-la à ses commencements. Broussais naquit à St-Malo, le 17 décembre 1772. Issu, comme Bordeu, d'une famille vouée à l'art de guérir, ayant pour bisaïeul un médecin, pour grand-père un pharmacien; il eut pour père un

officier de santé qui pratiquait obscurément la médecine, la chirurgie et la pharmacie dans un village nommé Pleurtuit, sur le bord de la mer et près de St-Malo. C'est dans ce lieu salubre et un peu sauvage que Broussais passa ses douze premières années à peu près dans l'ignorance. Le curé de Pleurtuit, dont il servait la messe, lui apprit par reconnaissance le plain-chant et très-peu de latin, à peu près tout ce qu'il savait. Cependant la mère du jeune Broussais, cœur tendre et esprit fort, consentit à se séparer de lui, et on l'envoya au collège de Dinan : c'est là qu'il fit ses études, et non sans succès. Il montra surtout de la mémoire et du raisonnement. Quant à la mémoire, on en a vu de plus faciles, mais rarement de plus fidèles : à soixante ans, on l'entendit plus d'une fois réciter à ses intimes de longs cantiques et de longues tirades de vers ou de prose, souvenirs de Dinan ou de Pleurtuit qu'il avait conservés purs depuis près de cinquante ans. Son principal secrétaire, le docteur Gaubert, s'en montra souvent émerveillé. Ses études furent interrompues au plus bel endroit par la révolution de 1792, qui éveilla en lui d'instinctives et puissantes sympathies. Broussais avait vingt ans, du courage, de l'ambition et du patriotisme; il se fit soldat sans hésitation, et son exemple fut imité par ses camarades de Dinan : ils formèrent à eux seuls une compagnie franelle, qui porta le nom de la ville. Cette escouade d'écoliers où Broussais, malgré ses vingt ans et son impétueuse initiative, ne figurait d'abord que comme simple soldat, et bientôt comme sergent, eut à se signaler contre les Vendéens, qui plus tard se vengèrent cruellement en égorgeant avec barbarie le père et la mère de Broussais. Il était dès lors chirurgien de marine et prêt à prendre mer. L'indignation qu'il ressentit de ces atrocités le rendit l'ennemi implacable de l'ancien ordre de choses; et ses haineux ressentiments, quand Louis XVIII retrouva un trône, le rendirent sympathique à la jeunesse des écoles, et lui concilièrent de puissants amis qui achevèrent sa fortune après 1850. Cependant, comme il avait montré quelque assiduité dans les hôpitaux de Brest et de St-Malo, on le commissionna chirurgien de marine. Il fit sa première croisière à bord de la corvette l'*Hirondelle*, dont il était officier de santé, et d'autres voyages comme chirurgien major, sur le corsaire le *Bougainville*, qui se montra entreprenant et qui fut victorieux dans maintes rencontres. Le nombre des prises fut tel, que la part de Broussais s'éleva en peu de mois à plus de 44,000 francs, la plus grosse somme d'argent qu'il ait jamais possédée; et comme dès lors il associait les Anglais à sa haine des Bourbons et de l'ancien régime, ces riches résultats de prises anglaises lui causaient un indicible bonheur dont il conserva toujours le souvenir. — Sans une maladie qu'il avait éprouvée sous les drapeaux, et qui le ramena pour quelques mois dans sa famille, où il fut influencé vraisemblablement, Broussais fût resté militaire, et fût devenu général et peut-être maréchal de France. Sa vocation véritable était pour les armes, les combats, ainsi que l'attestent ses jeunes

querelles de village et de collège, de premiers faits d'armes en Vendée, ses duels nombreux, sa bravoure, et enfin ses luttes constantes dans la science même, cette tranquille patrie des caractères pacifiques. A son retour à terre, un service lui fut confié à l'hôpital de St-Malo, et ce fut alors qu'un conflit d'amours-propres lui fit sentir la nécessité de compléter des études trop imparfaites et lui suggéra de se faire grader. Il vint donc à Paris, en 1799, et il s'installa rue de Cluny, dans un petit hôtel, dont le propriétaire, ou plutôt sa famille, a exercé beaucoup d'influence sur sa vie, et tenu un rang remarquable dans sa maison et surtout dans ses pensées. — Quand Broussais arriva à Paris, Bichat, alors âgé de vingt-huit ans, était dans toute la ferveur de son génie, Chaussier et Pinel dans toute leur gloire : tels étaient à cette époque les plus grands noms de la faculté de Paris, les professeurs les plus écoutés, les plus suivis : Broussais les eut pour guides et pour maîtres. Il fraternisa surtout avec Bichat, que son âge rapprochait de lui, et dont il admirait les vues et les premiers ouvrages ; il puisa dans les leçons et les *Tableaux synoptiques* de Chaussier cette rigueur d'examen et cette verve d'intolérance qui rendirent Chaussier lui-même si redoutable, durant vingt ans, aux étudiants paresseux et aux mauvais auteurs ; mais ce fut à Ph. Pinel que Broussais s'attacha avec la prédilection la moins indécise ; il suivit ses cours, ses cliniques, il médita son principal ouvrage, cette *Nosographie philosophique* qu'un prix décennal devait couronner onze ans plus tard, en 1810, livre qui était alors comme le rudiment pratique, le *vade-mecum* des jeunes médecins, et que les praticiens eux-mêmes regardaient comme un guide presque infaillible. Ami de Fourcroy et longtemps journaliste, Pinel, en rédigeant la *Médecine éclairée par les sciences physiques*, avait contracté l'habitude de rendre son art tributaire des sciences à peu près exactes, et en particulier de l'histoire naturelle ; il avait si longtemps voisiné avec le Jardin des plantes, lui qui demeurait et tenait école à la Salpêtrière, qu'il avait fini par classer les maladies aussi méthodiquement que Jussieu les plantes, et Cuvier les animaux. Chaque affection, dans son ouvrage, avait sa case précise, son genre assigné, ses espèces et ses variétés, ses analogies, ses contrastes ; enfin le tableau des maladies, dans ce plan régulier, ressemblait beaucoup au catalogue d'un musée, c'est-à-dire le moins possible à la nature. L'ouvrage de Pinel, ainsi que ses leçons, avait un autre défaut. Tantôt Pinel rapportait les maladies à l'affection des organes, à l'altération matérielle ou vitale de leur tissu, et tantôt il considérait ces maladies comme indépendantes de l'organisation, et ne se servant des organes que pour la manifestation de leurs symptômes. Il résultait de cette doctrine mixte que, parmi les maladies, les unes, suivant Pinel, étaient organiques ou constituées par l'état même des organes ; tandis que les autres étaient essentielles, c'est-à-dire existant comme de purs esprits et abstraction faite des organes matériels. Ces graves défauts et ces hé-

résies échappèrent d'abord à Broussais, qui ne vit en Pinel qu'un médecin fondateur dont les opinions méritaient un assentiment universel, et il devint son disciple pendant quatre années, sans manifester aucune dissidence. Il exagéra même les idées métaphysiques de son maître, et il se montra plus ontologiste que lui dans sa thèse sur la fièvre hectique. Pinel, en effet, reconnaissait que cette fièvre était fréquemment le résultat d'altérations organiques, en particulier dans la phthisie pulmonaire, où la présence des tubercules et des cavernes paraît l'engendrer, tandis que Broussais poussa les choses plus loin en abusant de sa dialectique. Voici comment il raisonnait : « Puisque la fièvre hectique « existe quelquefois isolée de toute affection, de toute « altération corporelle, il serait irrationnel de l'at- « tribuer aux altérations qui d'autres fois la précé- « dent ou l'accompagnent ; elle ne saurait être tan- « tôt cause et tantôt effet : elle ne peut être réputée « ici pour indépendante et là pour symptomatique ; « elle est par conséquent toujours *essentielle*. » Broussais était donc, au jour de sa réception, et il en convenait lui-même, plus *pineliste* que son maître Pinel. Et cependant il ne fut reçu médecin qu'à l'âge de trente et un ans, le 3 frimaire an 11 (26 novembre 1803). Pourvu d'un titre, et plus pauvre que jamais, car les 14,000 francs de l'*Hirondelle* s'étaient éclipsés en de fausses acquisitions, il essaya de pratiquer la médecine à Paris, et il alla se fixer dans un quartier très-populeux, rue du Bouloy. La médecine dès lors était la plus ingrate des professions, celle qui réclame le plus d'avances, le plus d'attente, le plus de tenue, le plus d'assiduité, le plus de veilles, le plus de fatigues et d'inquiétude, et sans aucun doute le plus d'abnégation et le plus de vertus : pourquoi faut-il qu'elle soit si rarement productive ! Broussais, en deux années de zèle, ne put réaliser que 1,200 francs d'honoraires. S'apercevant enfin qu'il n'était ni assez connu ni assez riche pour pratiquer à Paris, et dégoûté d'un art qui ne réussit guère qu'à ceux qui pourraient s'abstenir de l'exercer, Broussais confia ses mécomptes à Pinel, qui lui obtint du baron Desgenettes sa nomination de médecin aide-major dans l'armée des côtes de l'Océan (4 novembre 1805). Il fut aussitôt dirigé, les uns disent sur Boulogne, les autres sur Utrecht. Il accompagna ensuite nos armées victorieuses à Ulm, à Austerlitz, et sur différents autres champs de bataille, où le bruit du canon faisait palpiter son cœur de Breton belliqueux. Passant ainsi tour à tour dans des climats contrastants, de la Hollande en Italie, et de l'Italie en Allemagne, il put faire dans les hôpitaux militaires des observations importantes sur la phthisie pulmonaire. Suivant de près et assidûment les malades des hôpitaux militaires, et multipliant les autopsies dans chaque contrée, il s'aperçut bientôt que la phthisie est plus fréquente et montre de plus rapides progrès dans les pays froids et humides que sous un beau ciel comme celui de l'Italie. Il crut voir que les tubercules, quant au nombre et quant à la fonte, suivent le cours des saisons et des climats, bien plus que la pente des

constitutions et l'influence de l'hérédité ou des tempéraments. En sorte qu'au lieu de croire à la production comme fatale des tubercules et de la phthisie, ainsi que Bayle, le célèbre docteur Louis et l'école de Paris l'ont cru, il se persuada que la phthisie est le résultat des rhumes fréquents et des climats humides et froids. En un mot, suivant lui, les tubercules seraient toujours engendrés par l'inflammation, ce que personne n'admet d'une manière absolue. On sait, en effet, qu'aucune cause n'est plus fertile en tubercules et en phthisies pulmonaires que les privations, la misère et les chagrins, conditions malheureuses qui sont peu propres à exciter des inflammations. En fait de phthisies, nous devons le dire, la pratique de Broussais fut constamment déplorable, surtout à l'armée et dans les hôpitaux, et voilà même pourquoi il put y faire tant d'autopsies. — Dans ces recherches laborieuses, qu'il suivit durant trente années, sa théorie de la fièvre hectique lui revint souvent à la mémoire; et comme il découvrit des traces d'inflammation chronique en la plupart de ceux qui avaient été atteints de cette fièvre lente, Broussais dès lors fut bien près d'abandonner ses premières idées concernant cette affection, qu'il avait crue toujours essentielle, toujours indépendante de l'état des organes, et *sine materia*. Mais le moment n'était pas encore venu où il devait saper les six fièvres essentielles de Pinel. On était alors en 1808. Broussais obtint un congé qui lui permit de venir à Paris. Il profita de ce voyage pour publier son *Traité des Phlegmasies chroniques*, le plus mal fait peut-être, mais le plus remarquable et le plus original de ses ouvrages, celui qui motive le mieux sa réputation et qui sans doute la perpétuera; livre incomplet quant aux faits, ne renfermant que des généralités timides et indécises, à travers lesquelles on n'aperçoit encore (je parle de la 1^{re} édition) presque aucune opinion nettement formulée. Aussi ne fit-il aucun bruit à sa première apparition; excepté Pinel, qui eut l'imprudente loyauté de le louer, personne ne le lut à Paris, du moins complètement, pas même Chaussier, qui pourtant le citait avec complaisance, ni M. Chomel, qui en critiquait les corollaires. Cet ouvrage, acheté 800 francs en toute propriété par Gabon, attendit la réputation de l'auteur et ses commentaires pour se vendre; et quand on dit qu'il valut à Broussais un des prix décennaux, c'est une erreur qu'on exprime ou un mensonge qu'on répète. Hallé et Corvisart, qui étaient juges du concours, ne connaissaient point le livre en question; et Pinel, si désintéressé et si sincère qu'il se montra, ne pouvait humainement arracher de son front la seule couronne qu'il ait jamais ceinte. — Seulement connu en 1816, cet ouvrage en était à sa 5^e édition en 1858, à la mort de son auteur. Nommé, à quelque temps de là, médecin principal d'un corps d'armée en Espagne, il se rendit à pied à son poste, s'applaudissant des motifs de probité et d'honneur qui consacraient à des devoirs sacrés les sommes qu'eût absorbées la malle-poste ou la diligence. Durant cette guerre si longue et si désastreuse de la Pénin-

sule, Broussais, mieux apprécié, connu le maréchal Soult et le célèbre général Foy, qui le comblèrent d'attentions et lui montrèrent leur vive estime. Mais sa vie fut plus que jamais studieuse et retirée: il se priva de tout plaisir, et porta souvent l'économie jusqu'aux privations, tant il se préoccupait de cette famille de cinq à six personnes qui serait morte de faim dans un galetas de Paris sans l'expédition régulière de ses épargnes! Fatale année 1795, que de repentirs elle lui a causés! Ce fut en Espagne, vers l'année 1810, qu'au milieu des revers qui succédèrent à nos triomphes, Broussais composa pour la société médicale d'Émulation ce *Mémoire sur la Circulation capillaire* dont il fit depuis un si grand abus dans ses cours théoriques du Val-de-Grâce. Croyant avoir pénétré cet office mystérieux de la rate que Chaussier disait avoir découvert et qu'il refusait obstinément de confier à personne, gardant son secret, comme Ruisch, même envers ses familiers et ses amis, Broussais regardait la rate, ainsi que le foie, la glande thyroïde et le thymus, ainsi que les glandes lymphatiques, les glandes surrénales, et même le tissu cellulaire et l'érectile, comme autant de *diverticula* ou de réservoirs dans lesquels est déversé l'excédant du sang lorsqu'il y a fièvre, passion, phlegmasie, pléthore, ou obstacle au cours normal de ce sang. Assurément il y a du vrai dans cette vue conjecturale dont il appuya ultérieurement son système. Sans doute, le thymus ou ris a pour office principal de donner carrière au sang du fœtus, tant que les poumons, ne respirant pas, sont à peu près imperméables à ce fluide vital; la rate, le foie et la thyroïde ont un rôle analogue dans les grands efforts, et principalement chez les animaux plongeurs et les amphibiés; enfin c'est par des effets comparables qu'on peut expliquer la subite rougeur de la face dans quelques émotions soudaines, de même que certains phénomènes qu'on a fréquemment observés dans les apoplexies du cervelet et chez les pendus. Mais, pour ce qui est de cette force active, soit aspirante, soit refoulante et impulsive, que Broussais attribue aux vaisseaux capillaires (1), c'est une de ces suppositions improbables et sans réalité que nous sommes forcé de mettre au rang des illusions et de ses erreurs. — A la paix de 1814, âgé alors de quarante-deux ans, fatigué de ses campagnes, mais plus robuste, plus courageux et doué de plus d'ardeur qu'en aucun temps de sa vie, Broussais arriva à Paris avec le profond étonnement d'y trouver son nom tout aussi inconnu que sa personne. C'est alors qu'il se repentit avec amertume de n'avoir pas rendu plus explicite son ouvrage de 1808, dont il retrouva l'édition presque intacte. Renonçant dès lors à suivre des armées dont la dissolution devait être prochaine, Broussais fut nommé deuxième professeur du Val-de-Grâce, sur la désignation et par le crédit de Desgenettes, auquel il avait dû son premier poste, et dont la retraite, à quelques années de là, devait le conduire au grade

(1) Voir *Lettres à Camille sur la physiologie*, 2^e édition, Paris, Gosselin, 1845.

de médecin en chef de cet hôpital militaire. Ce fut alors que, trouvant toujours subsistante dans la faculté de Paris cette doctrine déjà vieillie et peu homogène de Pinel qu'il avait autrefois adoptée et applaudie jusqu'à l'excès, il décida de donner à son traité des phlegmasies toutes ses conséquences, et de s'instituer réformateur. Il avait environ quarante-six ans quand il commença son premier cours, à peu près l'âge qu'avait Rousseau quand parut son premier ouvrage. Les cours de Broussais firent seuls sa fortune. Encore ignoré en 1816, alors que les armées de l'empire furent licenciées, il était déjà célèbre en 1817. Deux ans plus tôt, il fallait la puissante recommandation de M. Marjolin pour décider les élèves à suivre et à écouter Broussais; tandis qu'alors, pour les en dissuader, il eût fallu la force armée : telle est l'influence de la parole et des idées nouvelles. Cependant, et surtout à l'époque de ses débuts, Broussais avait une élocution inculte et sans charme, des tics insolites, et des connaissances peu positives; mais il avait par instant d'inimitables élans d'enthousiasme, une physiologie très-belle et très-expressive, et ses paroles, souvent pleines d'amertume, s'incrustaient profondément dans les esprits, qui en conservaient la mémoire durable et de chaleureuses convictions. Un cours de Broussais ressemblait à un prêche de Luther. C'était la même ignorance quant à l'auditoire, presque entièrement composé de ces officiers de santé, jeunes et vieux, dont la disette de chirurgiens dans l'armée avait improvisé le noviciat. C'était le même langage et des invectives équivalentes de la part du maître; les mêmes sympathies, la même véhémence des deux côtés. Quand une fois ses Séides eurent adopté une mise à peu près uniforme, l'amphithéâtre même de Broussais devint une sorte de pilori, d'où tout dissident sortait humilié, tant la contenance et la rougeur du nouvel auditeur le désignaient inévitablement aux sarcasmes du novateur implacable; s'il ménageait un antagoniste, il le taxait de stupidité. La fin de chaque leçon ressemblait à une émeute, et il en était de même à la clinique du Val-de-Grâce. Enfin, dès ce moment, la médecine se partagea en deux camps, ses ennemis ou ses admirateurs; et c'est à ces derniers que resta la victoire. Cependant il faut se garder de penser que Broussais énonça, dès les premiers jours ou même dès les premières années, dans sa généralité et dans son ensemble, la doctrine qui porte son nom, et qu'il a lentement élaborée pièce à pièce, tantôt d'après les suggestions de ses partisans, tantôt poussé par les arguments de ses adversaires : il dut beaucoup, sous ce rapport, soit à MM. Boisseau, Bégin et Roche, soit à MM. Castel, Miquel, Chomel et Prus l'ainé. Il se trouva même des hommes qui, comme MM. Calfin et Prost, prétendirent l'avoir devancé dans sa réforme, et qui, tout en le combattant, se dirent victimes de ses plagiat. Il répondit à tous, et il ne donna raison à personne. Broussais, à son début, rendit d'autant plus vraisemblables ses opinions nouvelles, qu'il y joignait beaucoup d'idées déjà anciennes

qu'il avait puisées aux cours de Bichat, dont se déclarait l'admirateur et l'humble disciple. Il croyait aux propriétés vitales comme Bichat; et, comme lui, au principe vital de Barthez; de plus, il était solidiste comme Cullen et Pinel, accordant une faible part d'influence aux humeurs. Comme Corvisart, comme Bayle et Dupuytren, il cultivait l'anatomie pathologique; sans cesse il en appelait à son bel ouvrage sur les phlegmasies chroniques, que la foule commençait à lire après huit ou dix ans de publication, et que Dupuytren commentait dans un cours consacré à ce thème unique (1817). Il expliquait, comme Bichat, les faits les plus inexplicables de l'inflammation par l'activité expressée des vaisseaux capillaires; et il douait ces vaisseaux invisibles de l'irritabilité de Haller, sans faire attention que l'irritabilité est une propriété qui n'a été départie qu'aux tissus musculaux, et partant, d'après Haller lui-même, tout à fait étrangère aux vaisseaux, ainsi qu'aux membranes sereuses et muqueuses, qui n'ont rien de musculaux ni rien de contractile. Il rendait raison des mystères de la nutrition en prétextant d'une chimie vivante qu'il inventait tout exprès pour présider à ces obscurs phénomènes, et cette expression de *chimie vivante* devait paraître bien vague dans la bouche d'un homme qui, de son aveu, ignorait la vraie chimie. Enfin, plus tard, et à l'imitation de Boërhaave, il supposait comme réelle l'existence de vaisseaux blancs, uniquement pour s'arroger le droit d'admettre, sans qu'on pût le contredire, des inflammations ou des irritations là même où n'apparaissait aucune rougeur. La foule adopta aveuglément tous ces mots nouveaux, et personne ne prit le soin d'approfondir les idées qu'ils représentaient. — A l'époque dont nous parlons, de 1814 à 1816, on pensait encore à l'école de Paris que la santé consistait dans une juste pondération des organes, et dans cette sorte d'équilibre des forces vitales, qui fait qu'aucun organe n'en a surabondamment au préjudice des autres organes; on pensait aussi que la maladie détruit cet équilibre des forces et même qu'elle atténue la somme de celles-ci, en sorte que, selon les occurrences, tantôt il y a trop de forces ou d'excitation, tantôt il y en a trop peu : dans le premier cas il y a *sthénie*, et dans l'autre cas *asthénie* ou faiblesse. Telle était alors la doctrine au moins occulte et tacite de la faculté, comme c'est encore celle des gens du monde. Pinel ne prononçait point ce mot d'*asthénie*, mais il disait *adynamie*, dernière expression qui équivalait à l'autre; et dans l'*adynamie*, il conseillait des toniques. Broussais feignit d'ignorer que Pinel et Richerand admettaient une nouvelle condition vitale, dans laquelle les forces n'étant qu'opprimées, la faiblesse n'était qu'apparente, et disparaissait après la saignée. Il ferma donc les yeux sur cette importante distinction, et il cria à l'ontologie médicale, voulant par là stigmatiser la pratique régnante : car, suivant lui, spéculer ainsi d'après les forces, c'était se jeter dans des entités métaphysiques, et interpréter des effets réels d'après des êtres de raison, d'après des suppositions gratuites. Sans doute cette critique de Broussais était fondée,

mais elle l'était tout autant contre sa propre théorie de l'irritation qu'envers l'adynamie de Pinel et l'asthénie des browniens. Quant aux fortifiants, quant aux toniques, il ne cessait de répéter que l'usage en était incendiaire; car, disait-il à Pinel, votre prétendue faiblesse est une chimère: vos malades ne paraissent faibles qu'en ce qu'ils ont dans les viscères du ventre et presque toujours à l'estomac, une irritation, un afflux sanguin qui concentre en ce point l'action vitale. Au lieu donc d'ordonner des toniques, qui accroîtraient encore cette irritation, et partant la faiblesse, faites jeûner, tirez du sang, appliquez des sangsues et des cataplasmes, et donnez des boissons gommeuses et délayantes. Broussais agissait ainsi en toute circonstance: il croyait voir partout des irritations, des inflammations, et toujours il faisait jeûner, et toujours venaient les inévitables sangsues; même chez les scorbutiques, chez les phthisiques et dans la convalescence (et lui-même faillit d'y perdre la vie), il n'osait aborder les fortifiants et interrompre la diète. Il outra ainsi, jusqu'à la déraison, cette funeste doctrine, principalement dans les premiers temps de son enseignement public. On voit par là qu'il n'avait adopté, encore était-ce à son insu, que la moitié du système de Brown, celle que Pinel excluait presque: partout, il voyait la *sthénie*, et toujours il proscrivait les toniques. Toutefois M. Boisseau l'amena avec beaucoup de peine à reconnaître des cas de *sub-irritation* dans lesquels la saignée serait funeste. Après avoir commenté de la sorte son premier ouvrage des phlegmasies chroniques, alors cité, loué ou critiqué de toutes parts, Broussais, à l'occasion d'un ouvrage sur le typhus par un docteur allemand nommé Hernandez, écrivit dans un journal quelques articles critiques qui devinrent plus tard, sans qu'il s'en fût douté, le premier volume de l'*Examen des doctrines*. Cet ouvrage, beaucoup mieux écrit que le premier, et principalement historique, eut un succès incomparable qu'il mériterait encore aujourd'hui, si à la critique cuisante que Broussais fit de ses prédécesseurs on joignait la critique tout aussi méritée de l'auteur lui-même (1). Ce fut surtout dans cet ouvrage qu'il résuma ses idées sur les six fièvres essentielles de Pinel. Il les ramena toutes, en les localisant et leur donnant pour principe matériel une irritation quelconque, à des gastro-entérites ne différant que par le degré, que par l'étendue de l'inflammation, son intensité et sa durée. Il localisa également cette fièvre hectique qu'il avait voulu autrefois, malgré Pinel, ne considérer que comme essentielle, quel que fût l'état des organes. Il eut ainsi la gloire de rapporter à des phlegmasies manifestes ou latentes des affections générales que la plupart de ses contemporains attribuaient métaphysiquement ou ontologiquement, comme il le disait, à des êtres fictifs, à des entités malfaisantes; encore

cette admission de fièvres essentielles n'était-elle l'ouvrage ni de Sydenham, ni de Boerhaave, ni de Morgagni, ni de Bichat; encore moins était-elle dans l'esprit de Chirac, qui avait sur ces affections des vues fort analogues à celles de Broussais. Ajoutons d'ailleurs qu'il perdit sa cause, quant à ce qui regarde les fièvres intermittentes, maladies dans lesquelles les intestins paraissent rarement altérés, et que l'on ne peut guérir sans avoir recours au quinquina, ce remède souverain que Broussais aurait voulu bannir de la thérapeutique. Ayant prétendu rattacher ces fièvres à la gastrite, Broussais se vit obligé d'admettre que l'espèce de gastrite qui engendrait ces fièvres d'accès était périodique comme elles-mêmes. Quand on veut ainsi disposer despotiquement des causes, on perd bientôt toute autorité sur ceux qui les étudient sincèrement, et c'est ce qui ne tarda point à se réaliser en la personne de Broussais. Telle fut l'origine et le principal motif de la décadence de son crédit et de sa doctrine. Voici à grands traits quelle était cette doctrine des fièvres, et sur quelles vues spécieuses elle se fondait. Après avoir rejeté *a priori* l'existence des fièvres essentielles, Broussais cantonna toutes ces fièvres dans l'estomac, s'efforça de les ramener toutes à une forme unique, de ne leur assigner à toutes qu'une sorte de symptômes, et de les combattre toutes avec un seul remède, la gomme et les sangsues. Quoique Broussais honorât cette doctrine de l'épithète de *physiologique*, elle n'en transgressait pas moins à une des lois les plus fondamentales de la physiologie: je veux parler de la loi de subordination et de solidarité des organes, et voici comment Broussais la violait. Dans toute fièvre grave, personne ne le nie, toutes les fonctions sont également et simultanément troublées. Un même désordre se manifeste dans les actes digestifs, dans la respiration, dans la circulation du sang, dans les sécrétions d'humeurs, dans les mouvements volontaires et spontanés, dans les sensations, et même dans l'intelligence et le sommeil. Il n'y a pas jusqu'au sang qui ne soit visiblement altéré. A coup sûr ces graves maladies par qui la vie est ainsi tourmentée ont pour première cause et pour théâtre principal un des rouages où se manifeste tant de désordre; assurément elles ne sont pas essentielles, comme l'avait eru le docteur Pinel. Mais de tous ces organes uniformément troublés, lequel a le premier souffert, duquel provient la maladie? Broussais ne le savait pas, quelles que fussent ses affirmations et les assurances de sa parole. Il le supposait sans certitude, et voilà pourquoi son règne n'a pas eu de durée. Et effectivement, cette remarquable solidarité qui lie entre eux les organes vivants et n'en fait qu'un seul tout, dont l'unité est admirable; cette alliance universelle a pour résultat, dans l'état de paix et de santé, cette parfaite harmonie de fonctions qui caractérise la vie individuelle. Cette exacte subordination entre tant de rouages divers a de même pour effet de régulariser une révolution générale, une maladie, une fièvre, dès qu'une de ces fonctions si bien enchaînées rencontre quelque

(1) J'ai consigné une franche critique du système de Broussais dans ma *Physiologie médicale*, liv. 7, chap. 10, lequel est intitulé: *Obscurité des maladies générales provenant du mutuel enchaînement des organes et de leur solidarité*.

obstacle à s'exercer. Mais, ce qui complique d'une manière inextricable la question d'initiative quant aux organes souffrants, c'est que cette mutualité d'influence et de rejaillissement des effets analogues, quel que soit l'organe primitivement blessé ou malade. Que l'organe le premier offensé soit l'estomac ou le poumon, le rejaillissement qui en provient sera exactement le même sur le reste des organes ; les effets fébriles, les produits généraux seront identiques. Tout trouble quelconque que le cœur, le sang et les nerfs ont une fois partagé, à l'instant même devient universel. C'est en cela qu'est le principe des fièvres sans phlegmasie et sans douleur locale, comme aussi de toute maladie générale... Ne pouvant donc connaître ni le point précis d'où tant de troubles ont surgi, ni l'organe le premier frappé, ni la partie principalement affectée et la plus malade, comment Broussais aurait-il pu fonder une science nouvelle avec des données aussi obscures ? par des suppositions?... c'est ce qu'il a fait ; mais cette création était peu digne de son génie, et il vécut assez pour en voir la fragilité. — Désespérant de trouver de meilleurs arguments, il s'en indemnisa en publiant de nouveaux ouvrages : un catéchisme physiologiste fort médiocre, un journal qui dura treize années, depuis le 1^{er} janvier 1822, jusqu'au 1^{er} janvier 1835, trois ans de plus que la persévérance des abonnés, et qu'on aurait pu intituler : *Journal des Débats physiologiques* ; mais quels débats et quelle physiologie ! Il publia aussi un mémoire sur les nerfs ; et comme il montrait une constante prédilection pour les questions les plus obscures et les plus vagues, ses recherches portèrent principalement sur le nerf grand sympathique : c'était donner un digne pendant à son ancien mémoire sur les vaisseaux capillaires et créer de derniers retranchements pour son système. Enfin il ajouta plusieurs volumes à son ouvrage de l'*Examen des doctrines*, et fit paraître par livraisons un *Traité de physiologie* où se déployèrent sa témérité à tout supposer, et son ignorance des sciences nouvelles. Quand, plus tard, le choléra vint décimer la population de Paris, Broussais s'efforça d'adapter à cette affreuse maladie son système de l'irritation et de la gastro-entérite. Il fit alors quelques leçons dans ce but spécial ; et comme il comptait parmi les ministres du moment un ami qui était aussi son client, ces leçons furent officiellement insérées dans le *Moniteur* qui en répandit dans toute l'Europe la fâcheuse influence. Le traitement de Broussais par les sangsues et les délayants est en effet celui qui eut le moins de succès dans cette épidémie mémorable, où la faiblesse était presque toujours non-seulement apparente, mais fort réelle. Vers la fin de mai 1832, Casimir Périer, client de Broussais et président du conseil, fut à son tour atteint du choléra ; Broussais le traita à sa guise, puisque ce fut son avis qui prévalut près de l'illustre malade. Casimir Périer mourut en quelques jours, et ce fut un coup terrible pour Broussais. La pratique est effectivement la pierre de touche des systèmes, du moins en politique et en médecine. Il faut que de tels systèmes pacifient, vainquent ou guérissent, sans quoi on les abandonne. Cette épreuve décisive

fut fatale à la doctrine physiologique.... « Malheureusement pour elle, dit un de nos meilleurs historiens, depuis qu'elle était adoptée, on ne mourait pas moins, et de méchants esprits prétendaient même qu'on mourait davantage. On la jugea à son tour. Tandis que des partisans peu mesurés la compromettaient en l'exagérant, des adversaires habiles s'élevèrent contre elle et non sans succès. » Quelle que dût être la destinée de son système médical, sans doute Broussais aurait fourni une carrière plus longue et moins tourmentée s'il eût borné là son ambition et ses études. Mais il voulut réformer la psychologie comme la médecine, et d'après les mêmes principes et les mêmes suppositions. Pour l'esprit comme pour les maladies, il ne voulut admettre aucune entité, rien d'essentiel ou de spirituel. Expliquant tout par l'irritation des fibres et des nerfs, il fit du corps humain un laboratoire matériel d'instincts, de passions, d'idées et de volonté. La sensibilité, selon lui, ne serait plus seulement un attribut des nerfs, mais un produit nerveux ; les viscères seraient l'unique source des instincts, des sentiments et des passions, et la pensée comme la volonté une élaboration et comme une sécrétion du cerveau. Quant à l'âme, quant à la conscience intuitive et à la liberté du vouloir, vains systèmes inventés selon lui par des fourbes et adoptés par des timides, ontologie pure que tout cela, n'en parlez jamais à Broussais ! Nonobstant de pareilles doctrines, qui n'étaient qu'une extension désordonnée des opinions de Locke, de Condillae et surtout de Cabanis, et qui furent combattues par plusieurs philosophes, notamment par Jouffroy, Broussais, qui de plus exagérerait la doctrine de Gall, qu'il professait sans l'avoir apprise, fut nommé membre de l'académie des sciences morales dès le premier moment de sa fondation. Déjà Casimir Périer l'avait fait nommer avec justice (1831) professeur à l'école de médecine, où l'on avait fondé pour lui une chaire de pathologie générale, qu'occupe aujourd'hui M. Andral. Il était commandeur de la Légion d'honneur et inspecteur général du service de santé des armées. Il obtint tous les genres de succès, il a joui d'une célébrité immense. Son nom a pénétré dans de lointaines contrées où ne vont pas ceux de tous les rois ; il ne laissa aucune fortune, mais il méprisait les richesses. Il eut de nombreux disciples : MM. Boisseau, Bégin, Roche, Treille, Clerc, Goupil, Sarlandière, Lallemand, Bouillaud, aujourd'hui député, Scoutetten, V. Duval, Ducamp, Richond des Brus, député, Montègre, Quémont de Dieppe, et les deux Gaubert (Marcel et Paul), dont l'ainé fut son premier secrétaire, et rédigea en grande partie un de ses derniers ouvrages ; enfin les docteurs Sanson et Jourdan, le plus érudit d'eux tous, tels furent ses principaux partisans. A cette liste hâtions-nous de joindre son digne fils Casimir, celui de ses trois fils à qui nous paraît être échu le plus noble lot de son héritage. Il mourut à Vitry, près de Paris, le 17 novembre 1858, âgé de 66 ans moins un mois. Depuis longtemps il était atteint d'une affection analogue à celle dont mourut Talma. C'était un rétrécissement intestinal, à la pro-

duction duquel l'habitude de fumer jusqu'à seize cigares dans une seule soirée n'était vraisemblablement pas étrangère. Quatre heures avant de rendre le dernier soupir, il avait ressenti une douleur affreuse qui lui arracha un cri qu'on entendit loin de sa demeure; et comme il avait pris quelque nourriture un peu auparavant, cette coïncidence donna lieu à d'injustes interprétations et conjectures qu'un commencement d'enquête ne tarda pas à démentir. Quand on ouvrit son corps, on trouva l'extrémité des intestins squirreuse dans une grande étendue, ainsi que l'avait présagé son médecin, M. Amiussat. A l'inverse de Talma, il avait un gros foie et une petite vésicule du fiel : il ne donnait pas à sa bile le temps de s'accumuler. Ses admirateurs lui ont fait ériger une statue de bronze sur le théâtre même de sa gloire, c'est-à-dire au Val-de-Grâce. Par une malheureuse inspiration, Broussais est représenté posant dédaigneusement son pied droit sur une pile de livres apparemment antérieurs à sa doctrine; mais on aurait dû songer que cette insulte ridicule et toute gratuite envers la tradition des siècles pourrait être punie par la postérité. ISID. B—N.

BROUSSE (JOACHIM BERNIER DE LA), avocat, né à Poitiers, dans le 16^e siècle. Quelques biographes le nomment *François*, mais sans fondement. Il fut élevé par l'abbé Deplanche, son oncle, qui lui inspira le goût de la poésie. Les occupations plus sérieuses qu'il eut dans la suite ne le détournèrent jamais de sa passion pour les vers. Les siens ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres poétiques*, Poitiers, 1618, in-12. Ce recueil est divisé en 5 parties; la 1^{re} contient les *Amours d'Hélène, de Chloris et de Marphise*, et enfin de *Thysbé*; la 2^e, des odes; la 3^e, des bergeries; la 4^e, deux tragédies; et la 5^e des *Mélanges*. Les bergeries de la Brousse sont extrêmement insipides. La première de ses tragédies est intitulée *l'Embryon romain*; le sujet est la naissance de Rémus et de Romulus, leurs premiers exploits, et le rétablissement de leur grand-père sur le trône; le sujet de la seconde, qui a pour titre *les Heures infortunes*, est tiré d'un ouvrage intitulé : *Gesta Romanorum*. Cet auteur vivait encore en 1625. — *Pascal-François DE LA BROUSSE*, conseiller au parlement de Bordeaux, dans le 17^e siècle, est auteur d'un ouvrage latin, intitulé : *Pro Clemente V, pontif. max., Vindiciæ, seu de primatu Aquitanie dissertatio*, Paris, 1657, in-4^o. Ce traité, cité par Ménage, est écrit avec concision et clarté, et l'on y remarque de savantes recherches sur les antiquités de la Guienne. W—s.

BROUSSE (JACQUES), théologien, né Auzance (Creuse), et mort le 7 novembre 1675. On a de lui : 1^o *Sermon sur la grâce*; 2^o *Lettre au sujet de ce sermon*; 3^o *Requêtes et Mémoires au sujet de l'affaire des cinq propositions de Jansénius*; 4^o *Tableau de l'homme juste*; 5^o *Oraison funèbre de Louis le Juste*; 6^o *Vie du P. Ange de Joyeuse*. F—T—E.

BROUSSE DES FAUCHERETS. Voyez DES-FAUCHERETS.

BROUSSEL (PIERRE), conseiller-clerc au parlement de Paris, reçu en 1657, sous la régence d'Anne

d'Autriche, fut une des principales causes des divisions qui agitérent la France à cette époque, par son opposition au gouvernement dans toutes les discussions relatives aux impôts. Il acquit ainsi une grande popularité; mais la régente, choquée de son obstination, le fit arrêter le 26 août 1848, jour où un *Te Deum* se chantait à Notre-Dame à l'occasion de la victoire de Lens. Le carrosse, dans lequel on le conduisait à la prison de Madrid, dans le bois de Boulogne, s'étant rompu deux fois en chemin, la populace reconnut Broussel, qu'elle appelait son père, et bientôt il se forma un attroupement nombreux qui marcha contre le Palais, en criant : « Broussel et liberté ! » Anne ne fut point effrayée de ce soulèvement, et elle résista avec la plus grande fermeté, pendant les trois journées des barricades, aux instances de la cour effrayée, et aux sollicitations du parlement, qui vint à plusieurs reprises, au milieu des vociférations du peuple, demander que la reine se soumit à de pareils ordres. (Voy. RETZ (cardinal DE.) L'année suivante, 1649, lorsque la populace s'empara de la Bastille, gardée par une compagnie d'invalides, Broussel fut nommé, à la demande du parlement, gouverneur de cette forteresse; et ce fut lui qui, peu de temps après, fit renvoyer avec une réponse évasive le héraut envoyé par la cour avec des paroles de paix. Ayant ensuite été accusé d'avoir trempé dans l'assassinat médité contre le prince de Condé, il fut obligé de se récuser dans le procès intenté à ce sujet; et il chercha vainement à se venger, en faisant également récuser le président Molé. Lorsque Mazarin fut exclu du ministère, Broussel demanda que cette mesure fût applicable à tous les cardinaux. En 1651, les frondeurs, ayant destitué le prévôt des marchands, mirent à sa place Broussel, qui était regardé comme leur patriarche. L'année suivante, les troubles ayant cessé, Broussel fut obligé de se démettre de cet emploi. Louis XIV tint un lit de justice au Louvre, et ordonna à Broussel et à quelques autres magistrats de quitter Paris; mais on les rappela bientôt. Dès ce moment Broussel rentra dans l'obscurité, et mourut quelques années après, dans un âge avancé. M—D j.

BROUSSIER (JEAN-BAPTISTE, comte), général français, naquit à Ville-sur-Saulx, près Bar-le-Duc, le 10 mai 1766. Il finissait de fortes études classiques et se préparait à suivre un cours de théologie, lorsque la révolution éclata et lui ouvrit une autre carrière. Élu capitaine, le 6 septembre 1791, par le 5^e bataillon des volontaires de la Meuse, il se rendit à l'armée de Trèves, commandée par le général Beurnonville, et contribua, par sa courageuse énergie, à la prise des retranchements de Wavren. Il fut nommé chef de bataillon dans les premiers mois de 1794, et, pendant les campagnes de 1795 et 1796, il montra à la fois une audace extraordinaire et une fermeté inébranlable. Il se fit remarquer notamment au combat d'Amberg à l'armée de Sambre et Meuse, et à l'armée d'Italie au combat de la Stupizza et à l'assaut de la Chiusa. Bonaparte, alors général en chef, le nomma colonel sur le

champ de bataille. L'an 7, à l'armée de Naples, attaqué près de Bénévent, par un corps de 10,000 hommes, et n'ayant avec lui que la dix-septième demi-brigade et trente-six chevaux, Broussier dressa une embuscade aux Fourches-Caudines, dans le lieu même où les Romains passèrent sous le joug des Samnites; il y attira l'ennemi, le tailla en pièces et le dispersa. Le grade de général de brigade fut le prix de cette action. Broussier ne se distingua pas moins à la prise de Naples. Chargé de diriger une des colonnes d'attaque, il pénétra dans la ville après un combat opiniâtre, enleva le pont de la Madeleine, fit mettre bas les armes aux troupes albanaises et s'empara du fort des Carmes. Il fut envoyé ensuite contre le cardinal Ruffo qui avait fait insurger la province de la Pouille et menaçait les derrières de l'armée. Andria fut prise de vive force, et Trani, qui avait une garnison de 8,000 hommes et cinquante pièces de canon sur ses remparts, emportée d'assaut; Barri fut débloqué, l'ennemi battu à Egli et à Montrone; en quinze jours, l'armée de Ruffo fut anéantie, 80,000 insurgés soumis, et tout le pays pacifié. Le directoire décerna des armes d'honneur à Broussier; mais celui-ci ne les reçut pas, et partagea la proscription dont la haine du commissaire civil enveloppait le général en chef Championnet et son état-major. Au commencement de l'année 1800, Broussier commandait une brigade dans l'armée qui devait triompher à Marengo. Chargé d'observer et de contenir un corps de troupes ennemies qui se trouvait derrière l'Adda, il le battit à Cava et Aspinadi, et dirigea près de Crémone une brillante charge de cavalerie. Gouverneur pendant les années 1801, 1802 et 1803, d'abord de la place de Milan, ensuite du duché de Parme et de Plaisance, il fut appelé, en 1804, au commandement de Paris. Dans le cours de l'année 1805, il devint successivement général de division, commandeur de la Légion d'honneur, puis chef d'état-major général de l'armée du Nord. En 1809, lorsque l'Autriche reprit les armes contre la France, Broussier était à la tête d'une division de l'armée d'Italie. Le 16 avril, le vice-roi fit attaquer l'ennemi entre Fontana-Fredda et Pordenone. Cette attaque ne fut pas heureuse : les Français furent repoussés, et eussent été culbutés dans la Livenza sans une habile manœuvre du général Broussier, qui prit l'ennemi en flanc et assura la retraite de l'armée. Le général rendit encore d'importants services à la bataille de la Piave; il força les défilés de Préwald, fit le blocus du château de Gratz, et battit plusieurs fois les généraux Giulay et Chasteler. Ce fut dans une de ces rencontres que deux bataillons du 84^e régiment livrèrent le célèbre combat qui leur valut la devise *un contre dix*. Par ordre de l'empereur, ce glorieux témoignage d'un brillant fait d'armes fut inscrit sur leur drapeau. Le 1^{er} juillet, Broussier opéra sa jonction avec le corps d'armée du général Marmont. Il arriva le 5 à Wagram, y combattit le 6 et s'y *couvrit de gloire*. Tel fut le témoignage de Napoléon qui le créa comte de l'empire et grand officier de la Légion d'honneur. Broussier fut, à cette époque, envoyé pour pacifier le Tyrol qui continuait à faire la guerre. A

peine parut-il dans la vallée de Lintz, foyer de l'insurrection, qu'il déploya son énergie accoutumée et que tout rentra dans l'obéissance. En 1812, le général Broussier, que le vice-roi aimait à avoir toujours à ses côtés, reçut un commandement dans le 4^e corps de la grande armée. Sa division formait la première ligne au combat de Witepsk, et eut la gloire de cette journée : à la bataille de la Moscowa, elle contribua puissamment à l'enlèvement de la grande redoute, en repoussant les masses que les Russes envoyèrent pour reprendre ce boulevard de leur position; elle se distingua à Maloïaroslavetz, et réduite à de faibles débris, elle soutint encore avec vigueur le choc de l'armée ennemie à Krasnoï. Les services du général furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de la Couronne de fer. Rentré en France au commencement de 1813, le comte Broussier sentit ses forces l'abandonner et sa santé décliner. Il prit néanmoins, sur l'ordre de Napoléon, le commandement supérieur de Strasbourg et du fort de Kehl, qu'il sut défendre et conserver jusqu'à la paix. En 1814, le nouveau gouvernement pensa à le nommer ambassadeur en Russie pour négocier l'échange des prisonniers; mais il demanda à se retirer dans son pays natal afin d'y rétablir sa santé. Louis XVIII, pour condescendre à ce désir, le fit chevalier de St-Louis et commandant du département de la Meuse. A peine était-il arrivé à Bar-le-Duc, qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 13 décembre de cette même année 1814. Sa fille unique lui a fait élever un tombeau dans cette ville. Une audace qui bravait tous les obstacles, un sang-froid qui trouvait des ressources inespérées, une détermination de volonté et une énergie d'exécution incroyables, établirent la réputation militaire du lieutenant général comte Broussier. Du reste, comme il avait une austérité, une indépendance et une fierté de caractère qui ne savaient ni s'abaisser, ni flatter, il déplut souvent et ne dut jamais rien à la faveur.

D—T—S

BROUSSON (CLAUDE), né à Nîmes, en 1647, exerça pendant vingt ans, avec une grande réputation de talent et de désintéressement, la profession d'avocat à la chambre mi-partie de Castres et de Castelnaudari, puis au parlement de Toulouse. Les églises réformées trouvèrent en lui un zélé défenseur devant cette compagnie, qui lui offrit inutilement une charge de conseiller, s'il voulait embrasser la religion catholique. Ce fut chez lui que se tint, en mai 1685, la fameuse assemblée des députés de toutes ces églises, dans laquelle on décida de continuer les réunions, quand même on en viendrait à démolir leurs temples. Ce fut cette assemblée qui posa les premiers fondements de ce qu'on nomma depuis les *assemblées du désert*, et qui donna lieu alors à des mouvements séditieux, à des exécutions militaires, et à des massacres, suivis d'une amnistie, dont furent exclus les ministres et cinquante coupables. Brousson, l'un des plus ardents, averti qu'on devait l'arrêter, se réfugia à Genève, et de là à Lausanne, où il publia l'*État des réformés en France en 1684*, la Haye, 1685. Cet écrit fut suivi de ses

Lettres au clergé de France, en faveur des religieux (1683), des *Lettres des protestants de France à tous les autres protestants de l'Europe*, Berlin, 1688, que l'électeur de Brandebourg fit distribuer dans toutes les cours, des *Lettres aux catholiques romains*, 1689. Afin d'être plus à portée de répandre ses écrits, il rentra secrètement dans le royaume, suivi de plusieurs ballots remplis de ces volumes, exerça pendant quatre ans le ministère dans les Cévennes, exposé à mille dangers, et passa, en 1695, en Hollande, où son dévouement fut récompensé par une pension des états généraux. Brousson, la tête remplie des visions et des présages de ce qu'on appelait alors les *petits prophètes* publia sa *Relation sommaire des merveilles que Dieu fait en France dans les Cévennes*, 1694, in-8°. (Voy. JURIEU.) Ses missions auprès des princes protestants, pour les intéresser en faveur des réfugiés, et dans les différentes provinces de France, pour soutenir le courage de ses frères, ne l'empêchèrent pas d'écrire sans cesse, de distribuer de tous côtés, en 1697, une foule de livres de sa composition, les uns de controverse, les autres de piété : 1° des *Remarques sur le Nouveau Testament* du P. Amelotte; 2° un *Traité de la génuflexion*; 3° des *Lettres pastorales sur le Cantique des cantiques*; 4° des *Lettres aux fidèles persécutés*; 5° des *Considérations sur le rétablissement de la Jérusalem mystique*; 6° des *Réponses aux objections contre le rétablissement de l'édit de Nantes*, etc., etc. Brousson, s'étant hasardé dans une troisième mission en France, fut arrêté à Oléron, comme il se sauvait en Espagne, et traduit à Montpellier, où on lui fit son procès. Il fut convaincu d'avoir eu des intelligences avec les ennemis de l'État; d'être rentré dans le royaume malgré l'avis qu'on lui avait fait donner que, s'il était pris, il n'y aurait point de grâce pour lui; d'avoir été envoyé par les Hollandais, alors en guerre avec la France; d'avoir parcouru les provinces où il y avait le plus de protestants en état de prendre les armes; d'avoir eu de longues conférences avec eux. On lui montra un projet écrit de sa main et adressé au comte de Schomberg, alors au service de Savoie, pour introduire en France des troupes anglaises et savoyardes, qui devaient s'y combiner avec les protestants des provinces méridionales prêts à prendre les armes. Il fut, en conséquence de tous ces griefs, condamné à être rompu vif, et exécuté le 4 novembre 1698. Il mourut comme un homme qui aurait scellé sa foi de son sang; regardé par les sages et vrais Français comme un séditieux fanatique, par les autres comme un martyr. Les états de Hollande ajoutèrent, en faveur de sa veuve, 600 florins de pension aux 400 qu'ils lui avaient faits de son vivant. L'abrégé de sa vie se trouve imprimé avec ses lettres et opuscules, Utrecht, 1701, in-8°. T—D.

BROUSSONNET (PIERRE-MARIE-AUGUSTE), médecin naturaliste, naquit à Montpellier, le 28 février 1761. Fils de médecin, et destiné à la profes-

sion de son père, son éducation fut, dès l'âge le plus tendre, dirigée vers cet art si difficile, et qui exige des connaissances si variées. Il s'appliqua aussi au dessin et à la gravure, qui lui furent très-utiles par la suite, dans ses travaux botaniques. A dix-huit ans, il fut reçu docteur à l'école de Montpellier, avec tant de distinction, que cette université demanda alors pour lui la survivance à la chaire de son père. Sa thèse, *Variae Positiones circa respirationem*, Montpellier, 1778, in-4°, est un fort bon morceau d'anatomie comparée, et a été réimprimée dans plusieurs recueils, notamment dans le *Delectus opuscul. ad hist. nat. spect.* de Ludwig (Leipsick, 1706, t. 1^{er}). Venu à Paris pour appuyer de ses démarches la demande qu'avait faite pour lui l'université de Montpellier, mais écarté à cause de son jeune âge, Broussonnet se consola par le travail, et en profitant des leçons que lui fournissait pour l'étude le séjour de la capitale. L'histoire naturelle l'occupait particulièrement, et, très-versé déjà dans la partie botanique de cette science, il travailla plus spécialement à la partie zoologique, et fit même, dans cette vue, quelques voyages. Outre les connaissances directes sur quelques points de zoologie qui lui sont dues, et que nous allons indiquer, il fut le premier en France qui transporta dans la zoologie le système de nomenclature et de description de Linné, dont l'application jusqu'alors avait été restreinte à la botanique. Il en fit le premier essai dans son travail sur les poissons, qu'il commença en Angleterre, chez Banks, l'illustre compagnon du capitaine Cook; il n'en publia que la 1^{re} partie, sous ce titre : *Ichthyologia sistens Piscium descriptiones et Icones, decas prima*, Londres, 1782 et 1783, in-4°, qui contient l'histoire de dix poissons rares, dont cinq étaient inédits. Cette description, faite dans un style linnéen, et accompagnée de planches, fait regretter que l'ouvrage n'ait pas été continué; car les planches des livraisons suivantes étaient gravées. Dans le même temps, il lut à la société de Londres un mémoire sur l'*Ophidium*, et cette illustre compagnie l'admit au nombre de ses membres. Après trois ans de séjour en Angleterre, Broussonnet revint à Paris. Daubenton, que la grande influence de Buffon rendait opposé au système de travail de Linné, ne fut pas moins l'ami et le protecteur de Broussonnet; il le fit nommer son suppléant à la chaire du collège de France, et, en 1784, son adjoint à l'école vétérinaire. Cependant Broussonnet présentait de nombreux et d'intéressants mémoires à l'académie, savoir : 1° une *Description des chiens de mer* dans laquelle il en avait réuni vingt-sept espèces, et dont un tiers était inconnu; 2° un *Plan d'ichthyologie* qui est resté manuscrit, et contenant 1,200 espèces de poissons, au lieu de quatre cent soixante signalées auparavant par les naturalistes; 3° des mémoires sur l'*Anarrhique* ou loup de mer (*Anarrhicus lupus*); sur le *Poisson appelé siltre trembleur*; sur les *Vaisseaux spermatiques des poissons*; 4° *Description d'une espèce de sainfoin* (*Hedysarum gyrans*), dont les feuilles sont dans un mouvement continuel : il en prend occa-

(1) On peut consulter sur Claude Brousson l'*Examen critique* de Barbier, p. 453.

sion de comparer les mouvements des plantes avec ceux des animaux; 5° *Mémoire pour servir à l'histoire de la respiration des poissons*; 3° *Mémoire sur les dents*, où il établit, d'après la forme de ces parties chez l'homme, que cet être est de trois cinquièmes frugivore, et de deux cinquièmes carnivore; 7° *Mémoire sur la reproduction des nageoires des poissons*, suite des expériences que Bouvet et Spallanzani avaient faites sur les salamandres aquatiques, etc. Ces travaux lui méritèrent bientôt l'honneur d'être nommé membre de l'académie des sciences. En 1783, l'intendant de Paris, Bertier de Sauvigny, avec lequel il avait été lié en Angleterre, voulant donner à la société d'agriculture de Paris une nouvelle organisation, le nomma secrétaire de cette société. Il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle, et en fit une compagnie nouvelle, qui publiait, chaque trimestre, des mémoires utiles, distribuait des prix dans ses assemblées publiques, et se montra toujours empressée à recueillir et à répandre les procédés et les inventions agricoles. On trouve, dans la collection de cette société, son *Mémoire sur l'art de faire de la toile avec les tiges du genêt d'Espagne*. Outre un grand nombre d'instructions qui furent envoyées dans les campagnes, Broussonnet publia l'*Année rurale, ou Calendrier à l'usage des cultivateurs*, Paris, 1787 et 1788, 2 vol. in-12. Il travailla aussi à la *Feuille du cultivateur*, 1788 et suivantes, 8 vol. in-4°. (Voy. DUBOIS.) Il se servit de la considération dont il jouissait pour faire venir d'Espagne le premier troupeau de mérinos, et du Levant, des chèvres d'Angora. Broussonnet montra dans l'exercice des fonctions de sa place une grande flexibilité de talent; il quitta peu à peu la sécheresse du style didactique auquel il s'était habitué dans ses ouvrages, acquit de l'élégance, et se montra même éloquent, surtout dans les discours et les éloges qu'il fit comme secrétaire de la société d'agriculture, principalement dans ceux de Turgot et de Buffon. Il donna dans le même temps une traduction de l'*Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord* par J.-R. Forster, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, avec trois cartes; mais les troubles politiques vinrent l'arracher à ses paisibles travaux, et semer sa vie, jusqu'alors heureuse et calme, de dangers et de chagrins. En 1789, il fut nommé au corps électoral de Paris. A l'ouverture des états généraux, à Versailles, il lut, à la suite du discours prononcé par Neckér, le rapport sur l'état de la France, que ce ministre faisait aux députés de la nation; au 14 juillet, il fut appelé, comme tous les électeurs, à remplacer temporairement à l'hôtel de ville les anciens magistrats; et, le jour qu'il y alla siéger, il y vit périr sous ses yeux l'intendant de Paris, son ami et son protecteur. Il fut ensuite chargé, avec Vauvilliers, de l'approvisionnement de la capitale, et vingt fois il fut menacé de perdre la vie. Il fut nommé à l'assemblée législative, où il se fit peu remarquer, et, lors de l'établissement de la convention, il se retira à Montpellier, où il fut arrêté après le 31 mai, ayant été, avec la plupart des habitants du Midi, dans le parti de la Gironde, et

ayant même été nommé membre de la convention insurrectionnelle que ce parti avait projeté de former à Bourges. Broussonnet parvint à s'évader, et, traversant les Pyrénées sous prétexte d'herboriser, arriva à Madrid à pied, sans argent et sans habits; il y fut parfaitement accueilli par les botanistes Ortega et Cavanilles; mais les émigrés royalistes le firent expulser. Banks, ayant appris sa situation, lui envoya généreusement un crédit de 1,000 louis qu'il pourrait recevoir partout où il irait. Broussonnet s'embarqua pour les Indes, sur un vaisseau anglais que la tempête força de relâcher à Lisbonne. Malgré le crédit du duc de la Foëns, prince du sang et président de l'académie, qui le tint caché dans sa bibliothèque, de nouvelles persécutions le chassèrent encore de cet asile. Après avoir erré quelque temps dans l'Algarve et l'Andalousie, il passa en Afrique en qualité de médecin de Simpson, ambassadeur extraordinaire des États-Unis auprès de l'empereur de Maroc. C'est là qu'il reprit ses premières études botaniques, et avec elles il retrouva le bonheur. Il rassembla quelques collections qu'il fit passer à Banks. Rentré en France après sa radiation de la liste des émigrés, il fut nommé consul à Mogador, et voyageur de l'Institut, dont il avait été nommé et conservé membre, malgré son absence, particularité d'autant plus honorable pour lui, qu'elle était contraire aux statuts de cette compagnie. Il s'embarqua avec sa famille, séjourna quelque temps aux Canaries, dont il fut nommé aussi consul, et allait remplir la même fonction au cap de Bonne-Espérance, quand son parent, Chaptal, alors ministre de l'intérieur, le nomma professeur de botanique à l'école de Montpellier. Broussonnet y remplit dignement cet emploi, soit par la clarté et le charme de ses leçons, soit par la distribution méthodique qu'il établit dans les plantes du jardin botanique de cette faculté. Il fut nommé, en 1805, membre du corps législatif, et il mourut jeune encore, le 27 juillet 1807, d'une apoplexie, dont une chute fut sans doute la cause prédisposante, mais dont des chagrins domestiques précipitèrent la marche. Sa maladie présentait une particularité propre à éclairer l'histoire idéologique de l'homme: Broussonnet, dans les derniers mois de sa vie, depuis sa chute, avait entièrement perdu la mémoire des noms propres et des substantifs; les adjectifs, soit français, soit latins, se présentaient en foule, et il s'en servait pour caractériser les objets dont il voulait parler. Outre les écrits dont nous avons parlé dans cet article et ailleurs (voy. BELLEVAL et BORN), on a de Broussonnet, une *Instruction sur la culture des navets*, etc., Paris, 1783, in-8°, et une description des plantes du jardin botanique de Montpellier, sous ce titre: *Elenchus plantarum horti Monspeliensis*, Montpellier, 1805, in-8°. Il a fourni des pièces intéressantes sur l'histoire naturelle aux *Mémoires de l'Institut*, au *Journal de Physique*, au recueil de la société royale d'agriculture de l'Institut, et a laissé des manuscrits précieux, entre autres: 1° la relation de ses voyages; 2° une *Histoire abrégée des animaux*, faite en 1788

pour le dauphin, avec quarante-neuf planches in-4° qui étaient déjà gravées; 5° une *Flore économique des Canaries* : elle contient 1,600 plantes. Dans le nombre des végétaux utiles que la France doit à Broussonnet, il faut compter le *mûrier à papier*, originaire de la Chine et du Japon; l'individu mâle était connu depuis environ vingt-cinq ans; mais cet arbre étant dioïque ne pouvait fructifier seul. Broussonnet observa l'individu femelle dans le jardin d'Oxford, et l'apporta en France. L'Héritier, son ami, ayant découvert quelques différences dans les caractères de la fructification, en forma un genre nouveau auquel il donna le nom de *Broussonnetia*, qui lui a été conservé. Cuvier a fait son éloge à l'Institut (1). C. et A—N et D—P—s.

BROUWER. Voy. BRAUWER.

BROUZET, médecin, né à Béziers, reçu docteur à l'université de Montpellier en 1756, fut médecin ordinaire de Louis XV, membre de l'académie des sciences de Paris, et mourut à Fontainebleau, vers 1772; il est connu surtout par un bon ouvrage intitulé : *Essai sur l'éducation médicale des enfants et sur leurs maladies*, Paris, 1754, 2 vol. in-12; traduit en allemand, Altenburg, 1774, 2 vol. in-8°. Brouzet est encore auteur d'une *Analyse des anciennes eaux minérales de Passy*, insérée dans les mémoires présentés à l'académie des sciences par des savants étrangers (t. 2, ann. 1755). C. et A—N.

BROWALLIUS (JEAN), évêque d'Abo en Finlande, de l'académie des sciences de Stockholm, né à Westeras en 1707, mort en 1753, était physicien et naturaliste. Il a publié plusieurs petits ouvrages sous la forme de mémoires ou de dissertations. Le premier est un discours d'introduction pour les leçons dans les écoles et gymnases d'histoire naturelle; il est intitulé : *Discurus de Introduenda in scholas et gymnasia historiae naturalis Lectione*, imprimé dans le *Critica botanica Linnæi*, Leyde, 1757. Browallius défendit ensuite Linné contre les attaques de Siegesbeck; mais il le fit avec plus d'acreté que de solidité; son ouvrage a pour titre : *Examen epiroseos in systema plantarum sexuale, Clariss. Linnæi, anno 1757, Petropoli evulgatae, authore Joanne Georgio Siegesbeck*, Abo, 1759, in-4°; il a été réimprimé avec le discours de Linné qui a pour titre : *de la Nécessité des voyages dans la patrie*, c'est-à-dire, *chacun dans son propre pays*, Leyde, 1743, in-8°. On lui doit encore : *de Harmonia fructificationis plantarum cum generatione animalium*, Abo, 1774, in-4°; et *Specimen de transmutatione specierum in regno vegetabili*, Abo, 1743, in-4°. Il a présidé à une thèse : *de convallaria Specie vulgo lilium convallium*, et donné quelques mémoires sur l'économie rurale. Son ouvrage le plus remarquable est son traité de la Di-

minution des eaux, en suédois, Stockholm, 1755, in-8°. C'est une réfutation de l'opinion d'André Celsius, qui avait soutenu que le niveau de la mer avait baissé de temps immémorial, et baissait encore annuellement. Browallius fut appuyé principalement par le clergé et par plusieurs savants; mais Linné se déclara pour l'opinion de Celsius, et donna même à cette occasion une *Théorie de la terre*. Browallius a publié d'autres ouvrages moins importants, et a laissé en manuscrit une *Description de la Dalécarlie et de la Norvège boréale*; une *Flore Dalécarlienne*, et une *Flore Finnoise*. Linné récompensa à sa manière le service que lui avait rendu l'évêque d'Abo, en prenant la défense de son système contre la critique de Siegesbeck. Il lui dédia un genre de plantes auquel il donna son nom : la première espèce étant une belle plante, il la nomma *Browallia exaltata*; mais depuis, croyant avoir à se plaindre de cet auteur, il donna le nom de *demissa*, ou basse, à une seconde espèce; enfin une troisième reçut celui d'*alienata*. Comme elle n'a pas été vue depuis, pas même dans son herbier, on a cru qu'elle n'avait d'existence que par une allusion maligne du botaniste suédois.

C—AU et D—P—s.

BROWER (CHRISTOPHE), né à Arnheim dans la Gueldre, vers 1560, entra chez les jésuites à Cologne en 1580, enseigna les humanités et la philosophie à Trèves, devint recteur du collège de Fulde, puis de la maison professe de la première de ces villes; où il mourut le 2 juin 1617, à la suite de deux jours de léthargie, suite de sa vie sédentaire et de son extrême assiduité au travail, que n'avaient jamais pu interrompre les douleurs de la goutte et de la pierre qui le tourmentèrent dans ses dernières années. L'électeur, Jacques de Eltz, l'avait chargé de composer l'histoire de son archevêché, pour l'opposer à celle de Kirlander, dirigée contre la religion catholique et contre les intérêts de l'électeur. Cet ouvrage lui coûta trente ans de recherches et de travail. Lorsqu'après sa mort on voulut le rendre public, l'électeur Lothaire de Metternich le soumit à des censeurs qui, ne le trouvant pas assez favorable aux droits de leur maître, y firent beaucoup de changements : c'est dans cet état qu'il fut imprimé à Cologne en 1626, sous ce titre : *Antiquitates analium Trevirensium libri 25*; mais, avant d'être mise en vente, peut-être même avant d'être entièrement imprimée, car la préface et la fin manquent dans le petit nombre d'exemplaires qu'on en conserve, cette histoire fut de nouveau arrêtée, parce qu'on trouva qu'elle favorisait encore trop les droits ou les prétentions des habitants contre l'archevêque et le chapitre. Masénus fut alors chargé de revoir l'ouvrage de son confrère. Il en donna donc une nouvelle édition en 1670, à Liège, 2 vol. in-fol., augmentée de trois nouveaux livres qui conduisent cette histoire depuis 1600, où Brower avait terminé son travail, jusqu'en 1652. L'éditeur y a ajouté la préface de l'auteur, et conservé ses savants prolégomènes remplis de profondes recherches sur les antiquités, les mœurs, la langue et les coutumes du pays. L'ouvrage de Brower aurait un plus grand prix, si son

(1) Pierre-Marie-Auguste Broussonnet avait un frère, Jean-Louis-Victor, né le 16 août 1671, auteur d'un assez grand nombre d'écrits médicaux. Il était, en 1814, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la faculté de médecine de Montpellier, médecin des camps et armées du roi. Par ordonnance du 25 novembre 1814, Louis XVIII l'autorisa à changer son nom en celui de Briçonnet, « nom qu'ont porté ses ancêtres, et auquel se rattachent les souvenirs les plus honorables. »

style était plus coulant et plus clair, s'il y eût mis plus de critique, et s'il l'eût enrichi des pièces justificatives. Il est excusable sur ce dernier point, parce qu'on ne lui permit pas de pénétrer dans les archives électorales et capitulaires; néanmoins, dans l'état où est sa première édition, on la préfère à la seconde, soit parce que celle-ci a subi des mutilations considérables, soit parce que Masénius était meilleur grammairien et orateur que bon critique et historien (1). Les ouvrages de Brower sont : 1° *Fuldensium Antiquitatum libri 4*, Anvers, 1612, in-4°, ouvrage exact et fort estimé : il s'étend jusqu'en 1606. 2° *Sidera illustrium et sanctorum virorum qui Germaniam ornarunt*, Mayence, 1616, in-4°. Ces vies sont tirées d'anciens manuscrits et accompagnées de quelques notes. 3° *Fortunati et Rhabani Mauri Poemata cum notis*, Fulde, 1605; Mayence, 1616, in-4°, rare. — Jacques DE BROWER, natif de Hoochstraet en Brabant, entré dans l'ordre de St-Dominique, docteur et professeur de philosophie et de théologie à Douai, commissaire apostolique en Danemark pour y organiser les missions, inspecteur de celles de Hollande, mort le 4 novembre 1637, à Anvers, prieur du couvent de son ordre et définiteur de sa province, avait donné en 1615, à Douai, une édition corrigée des commentaires de Dominique Soto sur la *Physique* d'Aristote, et en 1621, dans la même ville, un traité sous le titre de *Clavis apostolica*, pour prouver que Paul V était vrai pape. La médiocrité de ces deux ouvrages nous inspire peu de regrets sur ceux qu'il a laissés manuscrits. T—D.

BROWER (ADRIEN). Voyez BRAUWER.

BROWN (ROBERT), théologien anglais, qui a vécu dans les 16^e et 17^e siècles, et a donné son nom à la secte des brownistes, sortait d'une famille ancienne et distinguée. Son grand-père, François Brown, avait obtenu, par une charte de Henri VIII, confirmé par un acte du parlement, le droit de se couvrir, tant qu'il lui plairait, en présence du roi, de ses héritiers et de tous ses nobles. Il était allié de près au lord trésorier Cécil. Il naquit à Northampton, étudia la théologie à Cambridge, et montra de bonne heure un tour d'esprit extraordinaire et une disposition turbulente, qui, accompagnée de savoir et de talents, devait être dangereuse pour lui et pour les autres. Séduit d'abord par les opinions de Cartwright, il les trouva bientôt trop modérées, et commença à s'élever avec beaucoup d'audace contre la hiérarchie ecclésiastique, la forme de l'administration des sacrements, la liturgie, etc. Ses premières prédications eurent lieu en 1580, à Norwiche, devant une congrégation de Hollandais établis dans cette ville, et la plupart anabaptistes. Les rapports qui se trouvaient entre la doctrine de Brown et celle de la secte à laquelle ils appartenaient lui firent d'abord un grand nombre de partisans parmi ceux qu'il avait soin d'échauffer par une grande apparence de zèle et un extérieur de sainteté, bien qu'au

fond sa vie ne fût pas très-régulière, ni son caractère fort évangélique. S'étant associé un maître d'école de campagne, nommé Richard Harrison, il commença à faire des progrès parmi ses compatriotes, et à leur enseigner que l'unique moyen de salut était de se séparer de l'Eglise dominante, impure par les vices de ses ministres, et par le mélange de paganisme qui infectait ses cérémonies, dans lesquelles il ne restait presque rien des institutions du Christ; ajoutant que lui seul et ses disciples, évidemment inspirés du ciel, conservaient la pureté de l'Eglise primitive. Leurs dogmes, fort semblables à ceux des anciens donatistes, des puritains, des séparatistes, ne s'en distinguaient, à ce qu'il paraît, que par une grande exagération de sévérité et de républicanisme. Ils rejetaient toute hiérarchie, et refusaient même de reconnaître dans le sacerdoce un caractère ineffaçable. Le prêtre, nommé par le consentement de sa communauté, pouvait être également dépouillé par elle de son titre et de son caractère. Chaque communauté se formait de la réunion volontaire d'un certain nombre de personnes. Un prêtre ne pouvait administrer ni le baptême ni la communion qu'à des personnes de la communauté à laquelle il appartenait. Il n'était point permis de baptiser les enfants nés de parents hors du sein de l'Eglise, ou qui seulement étaient connus pour ne pas soigner assez l'éducation de leurs enfants. Les brownistes prétendaient que l'indignité du prêtre affectait la vertu du sacrement, et ne permettaient pas aux femmes de baptiser les enfants en danger de mourir, cette pratique tenant à l'hérésie qui voue à la damnation les enfants morts sans baptême. Ils regardaient le mariage comme un contrat purement civil, et rejetaient, dans l'administration des sacrements, les formes adoptées par l'Eglise anglicane, ainsi que presque toute forme extérieure de culte, comme la génuflexion, etc. Ils proscrivaient toute forme de prière réglée, et regardaient l'*Oraison dominicale* non comme une prière, mais seulement comme une espèce de patron sur lequel chacun doit former les prières qu'il adresse de lui-même à la Divinité, etc. Brown, cité devant l'évêque de Norwich (Freake), et plusieurs autres commissaires ecclésiastiques, non seulement soutint sa doctrine, mais encore se conduisit avec tant d'insolence, qu'il fut mis en prison. Son parent, le ministre Cécil, ayant obtenu qu'il fût relâché, le fit venir à Londres, où il espérait qu'on parviendrait par persuasion à lui faire abandonner sa doctrine; mais Brown s'échappa et passa en Zélande, où, avec l'autorisation des différentes sectes, lui et ses adhérents fondèrent une église, dont il développa les principes et le plan dans un ouvrage publié in-8° à Middelbourg, en 1582, sous le titre de *Traité de la réformation sans aucune concession à quelque homme que ce soit*. Cependant, étant ensuite repassé en Angleterre, il fut, en 1585, cité devant l'archevêque de Cantorbéry, Whitgift. Celui-ci, en ayant, à force de douceur et de raisonnement, obtenu quelque apparence de soumission aux règles établies, le lord trésorier le renvoya chez son père; mais bientôt Brown, plus incorrigible que jamais, fut abandonné de son

(1) Jean-Philippe, baron de Reiffenberg, mort en 1722, et dont le savant de Hontheim a fait l'éloge, a écrit : *Notæ et Additiones in Annales Browerianos Trevirorum*. R—G.

père lui-même, et alors poursuivi avec plus de rigueur. Après avoir éprouvé beaucoup de vexations, ayant refusé d'obéir à une citation de l'évêque de Péterborough, Lindse, il en fut excommunié. Brown, dont la tête était apparemment aussi faible que son esprit était ardent et son caractère impétueux, fut si frappé de cette censure d'une église qu'il rejetait, qu'en 1590, il se soumit, obtint son absolution, et, par la protection du comte de Northampton, fut nommé recteur d'une paroisse du comté de Northampton, bien qu'il n'eût jamais, à ce qu'on prétend, formellement rétracté ses opinions. Il se dispensa de remplir les fonctions de sa cure, dont il se contenta de recevoir les revenus, en se faisant remplacer, moyennant un salaire, par un autre ecclésiastique. La défection du chef ne dissipa point le parti : en 1592, on comptait 20,000 brownistes. Vivement poursuivis, dispersés, emprisonnés, quelquefois mis à mort, ils se réfugièrent pour la plupart en Hollande. Ils reparurent en Angleterre dans les guerres civiles, et se confondirent enfin, ainsi que plusieurs autres sectes du même genre, dans celle des indépendants. Quant à Brown, sa mort fut digne de sa vie. Le constable de sa paroisse, requérant de lui, d'une manière un peu rude, le paiement de quelque taxe, Brown, alors âgé de plus de quatre-vingts ans, entra dans une telle colère, qu'il s'emporta jusqu'à frapper le constable ; conduit devant le juge, au lieu de répondre à l'indulgence que celui-ci était disposé à lui témoigner, il poussa l'insolence à tel point qu'il se fit conduire en prison, où il tomba malade, et mourut en 1650, se vantant d'avoir « été renfermé dans trente-deux prisons. » Brown ne rachetait la violence de son caractère ni par la fermeté, ni par la régularité de mœurs qui peuvent faire du moins estimer ce qu'on ne peut aimer ; et, comme l'a remarqué un auteur anglais, « il eut une femme avec laquelle il n'a jamais vécu, » et une église dans laquelle il n'a jamais prêché. » Il avait des talents et beaucoup d'instruction. Son *Traité de la réformation* est curieux et bien écrit. On a publié, en hollandais, un petit livre curieux et rare sur les brownistes. Il est intitulé : *Belydenisse des geloofs*, etc. (Profession de foi), Amsterdam 1670, in-8°. S—n.

BROWN (THOMAS), chanoine de Windsor, et recteur d'Oddington, naquit en 1604, dans le comté de Middlesex, lors de la rébellion contre Charles 1^{er}. Sa fidélité pour son prince lui fit perdre ses bénéfices, et l'obligea de se retirer en Hollande, où la princesse d'Orange se l'attacha en qualité de chapelain. Lors du rétablissement de Charles II, Brown entra en possession de ses bénéfices ; mais il ne retint que le canonicat de Windsor, où il mourut le 6 décembre 1675, âgé de 69 ans. Isaac Vossius fut son exécuteur testamentaire, et lui fit construire un tombeau, qu'il décora d'une épitaphe très-honorable. Les ouvrages de Brown sont : 1^o une traduction anglaise du 2^e volume des *Annales de la reine Elisabeth*, par Camden, Londres, 1629, in-4^o ; 2^o un écrit polémique, intitulé : *la Clef du Cabinet du roi*, Oxford, 1645, in-4^o (en anglais) ; 3^o une réponse, sous le nom de *Justus*

Panicus, à une critique, par Saumaise, d'un traité posthume de Grotius, touchant l'eucharistie, en latin, la Haye, 1647, in-8^o ; 4^o *Dissertatio de Therapeutis Philonis adversus Henricum Valesium*, Londres, 1687, in-8^o. — Edouard BROWN, curé dans le comté de Kent, a donné une 2^e édition, augmentée de plus de la moitié, du *Fasciculus rerum expetendarum et fugiendarum* d'Ortwinus Gratius, ou Graès, Londres, 1690, 2 vol. in-fol. C'est un recueil de pièces relatives au concile de Bâle. C. T—y.

BROWN (THOMAS), auteur anglais du 17^e siècle, était fils d'un riche fermier du comté de Shrop, et passa d'une école particulière de sa province, à l'université d'Oxford, où il se fit autant remarquer par son esprit et ses progrès que par sa mauvaise conduite. Obligé de quitter l'université, il vint chercher fortune à Londres, et n'y trouva que la misère. La nécessité le porta à ouvrir une école à Kingston ; mais, dégoûté bientôt de cette profession pénible et sédentaire, il revint à Londres, où son caractère enjoué et ses bons mots lui firent beaucoup d'amis, mais pas un protecteur utile. Il se mit alors à écrire pour avoir du pain, et publia un grand nombre d'ouvrages où l'on trouve beaucoup d'érudition, et de ce que les Anglais appellent *humour*, mais sans délicatesse : ce sont principalement des dialogues, des lettres et des poèmes de peu d'étendue. Addison l'appelait Thomas Brown de *facétieuse mémoire*. Il avait surtout beaucoup de penchant à la satire, et, quoiqu'il ne fût pas naturellement méchant, on lui a reproché, comme à la plupart des plaisants de profession, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot. Il s'exprimait sur la religion et ses ministres avec beaucoup de légèreté, et disait quelquefois qu'il connaissait trop bien le monde pour s'exposer à être regardé comme un *juste*. Ses satires contre le clergé et contre les grands n'étaient pas faites pour améliorer l'état de ses finances. On rapporte cependant que le comte de Dorset l'invita un jour à un dîner où se trouvaient Dryden et d'autres littérateurs distingués, et que Brown fut agréablement surpris de trouver sous son assiette un billet de 50 livres st., tandis que Dryden trouva sous la sienne un billet de 100 liv. Brown mourut en 1704, et fut enterré dans le cloître de l'abbaye de Westminster, près de mistress Behn, avec laquelle il avait été intimement lié. Tous ses ouvrages ont été imprimés en 4 vol., en 1707. X—s.

BROWN (ULYSSE-MAXIMILIEN, comte DE), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit à Bâle, le 25 octobre 1703, d'une famille originaire d'Irlande, et se distingua dans la guerre de sept ans. Il fit ses premières armes contre les Turcs en 1757 et donna des preuves d'habileté et de bravoure dans la campagne d'Italie, en particulier dans les batailles de Parme et de Guastalla. Élevé en 1759 au grade de feld-maréchal, il fut opposé à Frédéric II dans les guerres de Silésie, et rendit à l'impératrice Marie-Thérèse d'importants services en retardant plusieurs fois les progrès de son ennemi. En 1744, il repassa en Italie avec le prince de Lobkowitz, gagna, le 15 juin 1746, la bataille de Plaisance, s'empara de

Gènes, et retourna en Allemagne pour obtenir, en 1752, le gouvernement de Prague. Frédéric II ayant tenté en 1756 de pénétrer en Bohême par la Saxe, Brown lui livra la bataille de Lowositz, et entreprit, sept jours après, cette marche célèbre qui avait pour objet de délivrer l'armée saxonne bloquée dans le camp de Pirna. Il exécuta la marche, mais ne put en atteindre le but. Il réussit en revanche à chasser les Prussiens de la Bohême, ce qui lui valut l'ordre de la Toison d'or. Mais Frédéric, repoussé, prenait, en se retirant, de nouvelles forces; il rentra en Bohême l'année suivante, et livra, le 6 mai, au comte de Brown, la fameuse bataille de Prague, longtemps disputée, presque également meurtrière pour les deux partis, et gagnée enfin par le roi. Le feld-maréchal, blessé mortellement dans l'action, au moment où les Autrichiens se croyaient sûrs de la victoire, entendit, pendant qu'on l'emportait du champ de bataille, une nouvelle canonade : « Les Prussiens recommencent l'attaque ! » s'écria-t-il en se soulevant sur la li tière. On lui répéta vainement que c'étaient les coups de canon de la victoire : il avait pressenti la défaite de ses troupes, et eut la douleur d'en avoir la certitude avant sa mort, qui ne survint que le 26 juin suivant. Il laissa après lui, non-seulement la réputation d'un bon général, mais encore celle d'un habile politique. La vie de ce général a été publiée en allemand, Prague, 1757. On l'a traduite en français.

G—T.

BROWN (JEAN), ministre anglican, né en 1715, à Rothbury, dans le Northumberland, étudia à Cambridge, où il reçut ses divers degrés. Il occupait déjà quelque emploi dans l'Église, lorsqu'en 1745, pendant la rébellion, il prit les armes pour la défense de son roi, et se conduisit avec beaucoup d'intrépidité au siège de Carlisle. Après la défaite des rebelles, quelques-uns d'entre eux ayant été mis en jugement à Carlisle en 1746, Brown prêcha à cette occasion, dans la cathédrale, deux sermons sur la *Liaison mutuelle qui existe entre la vérité religieuse et la liberté civile; entre la superstition et la tyrannie, entre l'irréligion et l'immoralité*. Son attachement aux principes des whigs le recommanda au docteur Osbaldiston, évêque de Carlisle, qui le nomma l'un de ses chapelains. Ce fut probablement alors qu'il écrivit son poème intitulé *L'Honneur*, imité de la satire de Boileau sur le même sujet, et qui fut suivi, en 1750, de *l'Essai sur la Satire*, en 5 chants, composé à l'occasion de la mort de Pope, imprimé en tête du 2^e volume des œuvres de ce poète (édition de Warburton), et réimprimé dans la collection des poètes anglais de Dodsley. Cet ouvrage lui procura la protection de plusieurs personnes éminentes, et commença sa fortune. Tandis qu'il était à Bath, chez un de ses généreux protecteurs, il prononça un sermon contre les *Excès du jeu*, qui fit, dit-on, supprimer dans cette ville les maisons de jeu. Les *Essais sur les Caractères de Shaftesbury*, publiés en 1751, furent encore plus favorablement accueillis du public, et ont été réimprimés, pour la cinquième fois, en 1764, en 4 vol. in-8°. Il fut nom-

mé par le lord Hardwicke, en 1754, ministre de Great Horkesley, dans le comté d'Essex. En 1755, parut sa tragédie de *Barberousse*, représentée avec un très-grand succès; et, en 1756, la tragédie d'*Athelstan*, qui en eut un peu moins; mais l'ouvrage qui le rendit particulièrement célèbre, et répandit sa réputation dans toute l'Europe, c'est *l'Appréciation des mœurs et des principes du temps*, 1757, in-8°, écrit à l'occasion de l'esprit de découragement qui s'était alors emparé de la nation, et fut bientôt suivi d'un réveil funeste à ses voisins. Voltaire attribue ce réveil à l'ouvrage de Brown, qu'il regarde en grande partie comme la cause des avantages qu'obtinrent alors les Anglais sur toutes les parties du globe; mais si on peut contester à l'ouvrage de Brown une si extraordinaire influence, on a du moins des preuves de son succès. On en fit sept éditions dans l'année; il a depuis été traduit en français par Chais, sous ce titre : *les Mœurs anglaises, ou Appréciation des mœurs et des principes qui caractérisent la nation britannique*, la Haye, 1758, in-8°. Le public aime à voir fronder le public; le ton satirique fut évidemment une des causes de la vogue qu'obtint cet ouvrage, qui, aujourd'hui, est fort peu lu. Brown, en s'élevant contre la vanité du siècle, laissa percer lui-même dans son livre une intolérable vanité. Son ton dogmatique et arrogant lui suscita une foule d'adversaires qui le déchirèrent impitoyablement. Le 2^e volume de l'ouvrage, qui parut en 1758, ne fit qu'aggraver le ressentiment des critiques, et il se vit obligé, pour laisser apaiser l'orage, de se retirer à la campagne, où il écrivit, dans une suite de lettres à un ami, une explication apologétique de son livre, qui produisit peu d'effet. Ayant résigné sa cure du comté d'Essex, il obtint celle de St-Nicolas-de-Newcastle sur la Tyne, par le crédit du docteur Osbaldiston, qui venait d'être nommé évêque de Londres. Ce prélat mourut peu de temps après, et Brown perdit en lui son unique protecteur, le seul ami que lui eût laissé son caractère peu aimable, et avec lui toute espérance d'avancement dans l'Église. Il publia en 1760 un *Dialogue des morts entre Périclès et Aristide*, pour servir de suite au *Dialogue entre Périclès et Cosme de Médicis* par le lord Lyttelton. Ce dialogue fut suivi, en 1763, d'une ode sacrée intitulée *la Guérison de Saül*, et la même année, d'une *Dissertation sur l'origine, l'union, le pouvoir, les progrès, la séparation et la corruption de la poésie et de la musique*. Cet ouvrage ayant été attaqué, Brown répondit par des *Remarques sur quelques observations*, etc. *L'Histoire de l'origine et des progrès de la poésie*, qu'il publia en 1764, et dont Lenglet fait un pompeux éloge, n'est qu'un extrait de l'ouvrage précédent : elle a été traduite en français par Eidous, Paris, 1768, in-8°. D.—F. Donant a publié la traduction d'un autre ouvrage de Brown, beaucoup plus important : *Considérations sur les rapports qui lient les hommes en société, ou des Éléments de l'organisation sociale*, Paris, 1800, in-8°. Un volume de sermons, 1764; des *Pensées sur la liberté civile, la licence et les factions*, 1763; *la Liberté*, poème, sont, avec quelques pamphlets

anonymes, à peu près tout ce qu'il publia dans ses dernières années ; mais quelques-uns de ces ouvrages eurent pour lui un résultat important et funeste. Des sermons de Brown, trois étaient relatifs à l'éducation, et avaient pour but d'attaquer l'*Emile* de Rousseau et ses idées sur l'enseignement religieux. Le succès de ces discours engagea Brown à composer une espèce de code d'éducation, que, devenu extrêmement partisan de l'autorité, il voulait faire adopter par le gouvernement. Le docteur Priestley, zélé défenseur de toutes les libertés, attaqua vivement le projet de Brown, dont cette discussion augmenta la célébrité. Le docteur Dumaesque, ayant été chargé par l'impératrice de Russie de l'organisation de l'instruction publique dans cet empire, écrivit à Brown pour lui demander des instructions. Brown répondit par un plan général d'éducation, accompagné de l'offre de se rendre à St-Petersbourg pour en diriger l'exécution. Ce plan fut présenté à l'impératrice, qui, frappée des idées de Brown, l'invita à venir dans cette capitale, en lui assignant une somme de 1,000 livres sterl. pour les frais de son voyage. Tout était prêt pour son départ, lorsque de violentes attaques de goutte et de rhumatisme vinrent l'assaillir ; d'autres difficultés s'opposèrent aussi à l'exécution de ce projet. L'éclat qu'en avait fait probablement un homme aussi vain que Brown donna lieu à quelques bruits fâcheux. Il tomba dans l'abattement et le dégoût de la vie ; et un jour, plus accablé qu'à l'ordinaire, il prit un rasoir, se coupa la gorge, et mourut, en 1766, dans la 51^e année de son âge. Il paraît qu'il était sujet à des accès de la plus sombre mélancolie ; il disait quelquefois « qu'il « craignait que tôt ou tard quelque mauvaise pensée « ne vint subitement s'offrir à lui, dans les moments « où il était entièrement privé de sa raison. » Les vers de Brown, où il semble avoir pris Boileau pour modèle, ont du nerf et de la pureté. On trouve dans ses ouvrages en prose une grande connaissance du cœur humain, une saine morale et un style élégant et correct ; la lecture en est intéressante, malgré le ton de suffisance qui s'y fait sentir. X—s.

BROWN (Moïse), auteur anglais, né en 1703, mort en 1787, âgé de 84 ans, après avoir été vicaire d'Olney, dans le comté de Buckingham, et chapelain du collège de Morden. Il était originairement tailleur de plumes. Ce fut Hervey, l'auteur des *Méditations*, qui le tira de l'obscurité et le fit entrer dans les ordres. On a de lui, entre autres ouvrages, une tragédie intitulée, *Polidius, ou l'Amour malheureux*, 1725; *All Bedevilled*, espèce de farce ; un volume de poésies, 1759, in-8°; *Pensées du dimanche*, poème, 1749, in-12 ; *Percy Lodge*, poème descriptif, 1756; quelques sermons ; la traduction des ouvrages de Zimmerman. Il est en outre l'éditeur du *Parfait Pécheur à la ligne* de Walton, et il a réimprimé, en 1775, les *Églogues sur la pêche* (Piscatory Eglogues), du même auteur. X—s.

BROWN (JEAN), peintre écossais, né à Edimbourg en 1752, est principalement connu par ses *Lettres sur la poésie et la musique de l'opéra italien*, publiées après sa mort, en 1789, 1 vol. in-12, par

le lord Monboddo, à qui elles étaient adressées, et qui les fit précéder d'une introduction où il fait le plus grand éloge des talents et du goût de l'auteur. Ces lettres, qui n'étaient point destinées à l'impression, sont écrites d'un style clair et élégant, et sont très-estimées en Angleterre. Brown avait passé plusieurs années à Rome et dans la Sicile, attaché comme dessinateur à sir Williams Young et à M. Townley. En 1786, il vint à Londres, où il se livra avec succès au genre du portrait, et se lia avec ce que cette ville possédait de plus distingué. Il mourut l'année suivante, 1787, âgé de 35 ans. C'est de lui que Monboddo tenait ce qu'il a dit de la langue italienne, dans son ouvrage de *l'Origine et des Progrès du langage*. On a conservé de Brown des dessins qui se font remarquer par la correction et le bon goût. X—s.

BROWN (JEAN), médecin écossais, naquit en 1736, dans un petit village du comté de Berwick. Sa vie offre un exemple, si commun dans l'histoire des sciences, de ces enfants que des dispositions naturelles entraînent vers un certain usage de leurs facultés, avec une force que ne peuvent arrêter les difficultés les plus puissantes de la fortune et de l'éducation. Son père était un pauvre journalier du village où il était né ; sa mère gagnait quelque chose à vendre le lait d'une seule vache. Il n'avait pas encore quatre ans qu'il fut envoyé à une petite école tenue par une vieille femme ; et, dans un âge encore si tendre, il se distingua par une telle vivacité d'intelligence, qu'au bout d'un an il lisait la Bible avec facilité. Il montra dès lors un goût insatiable pour la lecture, au point que, dans les heures même de récréation, on ne le voyait jamais sans un livre à la main. Ses progrès dans tous les genres d'instruction qu'il pouvait recevoir étaient étonnants ; ils furent ralentis quelque temps par la mort de son père, et par le second mariage que contracta sa mère avec un tisserand, qui voulut faire apprendre son métier au jeune Brown ; mais le penchant qui entraînait cet enfant vers les études littéraires lui donnait pour cette profession un dégoût qu'il ne put dissimuler, et que ses parents ne cherchèrent pas à combattre. Une circonstance particulière contribua à la complaisance qu'ils eurent à cet égard : ils étaient l'un et l'autre d'une secte de presbytériens, nommés *seceders*, qui, depuis quelque temps, faisait des progrès en Écosse. On leur suggéra l'idée que leur fils, avec les talents extraordinaires qui se développaient en lui, pouvait devenir un des soutiens de la secte, comme prédicateur et comme ministre. Il lui fut donc permis de continuer ses études dans l'école de Dunse, tenue par un habile maître. La rapidité et l'éclat de ses progrès le firent regarder comme un prodige. Il se fit autant remarquer par sa force et son adresse dans les exercices du corps, que par la promptitude de son intelligence dans ceux de l'esprit. Il faisait à pied des courses extraordinaires, il se distinguait dans ces luttes corps à corps, si familières aux Anglais. La fréquentation de ses condisciples, l'esprit peu tolérant des seceders, et quelques circonstances particulières, lui

firent abandonner par humeur une secte qu'il n'avait embrassée que par imitation. Il ne s'en tint pas là, et la lecture de quelques ouvrages irréligieux le conduisit par degrés à une incrédulité totale, qu'il ne craignit pas d'avouer. A l'âge de treize ans, on lui confia l'éducation de l'enfant d'un homme considérable ; mais la fierté de son caractère lui rendait trop pénible la sorte de dépendance que lui imposaient ses fonctions. Il alla à Édimbourg pour s'y livrer à l'étude de la théologie. Un de ses amis lui ayant proposé de mettre en latin une thèse de médecine écrite en anglais, il le fit avec une supériorité qui fut remarquée. Ce succès lui fit sentir sa force, et lui inspira le désir de se faire médecin : cette circonstance seule déterminait sa destinée. Tous les médecins de l'université d'Édimbourg s'efforcèrent de favoriser son ardeur pour l'étude de leur art, et il y fit, comme dans toutes ses autres études, les progrès les plus rapides. Pour suppléer à son peu de fortune, il donnait des répétitions aux jeunes étudiants, et, s'étant marié en 1765, il fit de sa maison un pensionnat pour les élèves en médecine. Il fut bientôt admis dans la société médicale d'Édimbourg, dont on le nomma président en 1776 et en 1780. Ce fut alors qu'il conçut les premières idées du système médical qui l'a rendu célèbre, et dont il développa les principes, peu de temps après, dans son ouvrage intitulé : *Elementa medicinae*. Cet ouvrage, qui eut un grand éclat, établit la réputation de son auteur. Il joignit à une pratique déjà très-étendue des cours publics qui attirèrent une grande affluence d'auditeurs. Ces succès auraient promptement assuré sa fortune, s'il avait eu une conduite plus sage et des mœurs plus régulières. Son caractère hautain et peu sociable lui fit beaucoup d'ennemis, et sa réputation excitait l'envie. Il s'était brouillé avec son maître, le docteur Cullen, qui, frappé des talents extraordinaires et prématurés de son jeune disciple, avait été le premier à présager ses succès et à favoriser son avancement ; il lui avait même confié l'instruction de ses enfants ; mais la reconnaissance et les égards que méritaient ces bons offices ne purent empêcher Brown d'attaquer avec beaucoup de hauteur la doctrine de Cullen, en y opposant la sienne. Il s'était marié très-jeune, et avait eu de bonne heure un grand nombre d'enfants. Son luxe, son désordre et son goût excessif pour les plaisirs consumèrent promptement la fortune que ses talents et sa réputation lui avaient acquise. On le vit, en 1784, fonder une loge de francs-maçons, où l'on ne devait parler qu'en latin. Il avait indisposé contre lui tous les premiers médecins d'Édimbourg, avec lesquels il dédaignait même de consulter ; aussi, à la mort du docteur Monro, s'étant présenté pour lui succéder, il fut rejeté par l'université. Sa nouvelle doctrine avait formé, parmi les étudiants en médecine, un parti de *brownistes*, qui avait déclaré une guerre violente aux élèves de Cullen, auxquels on donnait le nom de *cullenistes* ; et l'acharnement des deux partis était tel qu'il en résultait souvent des rixes sanglantes. Ces incidents dégoûtèrent Brown de la résidence d'Édimbourg. Il prit le parti, en 1786, de

se rendre à Londres, où il espérait trouver des moyens de fortune que l'Écosse ne pouvait plus lui offrir ; mais il fut trompé dans cette attente. Des filous lui firent d'abord perdre au jeu une grande partie de l'argent qu'il avait apporté avec lui. Habitué à un genre de vie où il ne refusait rien à ses goûts et à ses fantaisies, il eut bientôt épuisé ses dernières ressources. Hors d'état d'acquitter les dettes qu'il avait contractées, ses créanciers le firent mettre dans la prison du Bane du roi, où il resta plusieurs mois, et d'où il fut tiré par la générosité d'un ami. C'est là qu'ayant appris que quelqu'un se proposait de traduire en anglais ses *Elementa medicinae*, il se chargea lui-même de cette traduction, qu'il acheva en très-peu de temps. Cependant les expériences téméraires qu'il faisait dans le cours de ses leçons, en prenant de fortes doses d'opium et d'autres stimulants pour démontrer à ses auditeurs les effets de la méthode excitante, finirent par ruiner sa constitution, quelque robuste qu'elle fût. En 1788, l'ambassadeur de Prusse vint lui offrir, de la part de son maître, un établissement avantageux à la cour de Berlin ; pendant que cette affaire se traitait, Brown fut frappé d'une attaque d'apoplexie, qui termina sa vie le 7 octobre de la même année : il avait environ 55 ans. Outre ses *Eléments de médecine*, il a laissé un petit ouvrage intitulé : *Observations sur la médecine*. Quelques-uns le croient aussi l'auteur d'un opuscule intitulé : *Recherches*, plus généralement attribué au docteur Jones. Les œuvres de Jean Brown, précédées d'un mémoire historique sur sa vie par Cullen Brown, ont été imprimées à Londres en 1805, 3 vol. in-8°. Le système médical de Brown a éprouvé beaucoup de variations dans sa destinée ; la violence de l'esprit de parti qu'il avait excitée en Écosse à sa naissance s'est promptement calmée, et il y trouve aujourd'hui plus de contradicteurs que de partisans. Ce système fut reçu avec beaucoup de froideur à Londres, où il n'a que très-peu de vogue dans la pratique des médecins : il parut avoir eu plus de succès dans les autres pays de l'Europe, particulièrement en Allemagne, en Italie, et plus encore dans les États-Unis d'Amérique. Il nous reste à donner quelque idée des bases de cette doctrine célèbre, d'après l'exposé que le docteur Beddoes en a placé à la tête des *Eléments de médecine*, et surtout d'après quelques observations sur le même système, qu'a bien voulu nous communiquer un médecin étranger résidant à Paris (M. Friedlander). Tout corps animé est une machine, composée de parties diverses dont la combinaison et les mouvements constituent la vie de l'animal ; mais le jeu de la machine est soumis à l'action d'une puissance secrète, qui imprime le premier mouvement et qui l'entretient par des moyens encore inconnus ; ses opérations ne peuvent s'expliquer par les lois de la mécanique, et paraissent supposer des qualités propres aux parties constituantes du corps vivant, et absolument étrangères à la matière morte. Plusieurs médecins philosophes se sont occupés, depuis quelque temps, à rechercher la nature de ce prin-

cipe; mais cette découverte, qui doit être la clef de la physiologie animale, demande vraisemblablement encore des observations plus multipliées et plus approfondies, en attendant le coup d'œil fécondant du génie. Brown ne s'est point occupé à rechercher la nature du principe de la vitalité; il s'est borné à en observer l'action par ses effets immédiats; et voici les résultats généraux de son observation : 1° tout corps animé possède une certaine portion du principe d'où découle le phénomène de la vie; ce principe est désigné par le nom d'*excitabilité*; 2° l'excitabilité varie, non-seulement dans les animaux divers, mais encore dans le même animal en différents temps; et, selon qu'elle a plus d'énergie, l'animal a une plus grande intensité de vie, c'est-à-dire qu'il est plus susceptible de l'action des pouvoirs *excitatifs*; 3° les pouvoirs excitatifs ou *stimulants* peuvent être divisés en deux classes : en externes, comme la chaleur, l'air, la nourriture, le vin, les poisons, les médicaments, etc., et en internes, comme les mouvements musculaires, les fonctions vitales, la pensée et les affections de l'âme; 4° la vie est un état forcé : si les pouvoirs excitants cessent d'agir, la vie cesse, de même que lorsque l'excitabilité est épuisée; 5° le siège de l'excitabilité est dans la portion médullaire des nerfs, ainsi que dans les fibres musculaires; dès qu'elle est stimulée dans une partie, elle l'est en même temps dans tout le système; 6° l'excitation peut être ou trop grande ou trop petite, ou dans une juste mesure. Il y a un état moyen d'équilibre qui constitue la santé; il a lieu lorsque la quantité du stimulant ou du pouvoir excitatif est proportionnée à la quantité d'excitabilité; 7° le défaut d'équilibre, qui constitue l'état de maladie, naît, tantôt du manque de stimulant, par conséquent d'excès d'excitabilité, tantôt d'excès de stimulant, et par conséquent d'épuisement d'excitabilité; 8° toutes les maladies peuvent être rangées sous deux divisions principales, les unes naissant d'un excès de force (*sténiques*), les autres d'un défaut de force (*asténiques*). D'après ce petit nombre de données, on conçoit que les règles des méthodes curatives doivent être fort simples : il n'y aura que des remèdes stimulants qui épuisent plus ou moins l'excitabilité, ou qui la provoquent peu à peu, jusqu'à ce que l'équilibre soit rétabli. Brown n'admet point, parmi les médicaments, la distinction des *sédatifs* et des stimulants, qui ne diffèrent, selon lui, que par le degré. Ainsi toutes les méthodes curatives se réduisent à l'art de modifier l'excitabilité par les stimulants, au point de produire l'état moyen qui constitue la santé. La simplicité apparente du système de Brown a quelque chose de spécieux; mais cette simplicité même, dépendant de la grande généralité donnée à un principe abstrait, a dû produire trop d'arbitraire dans les développements, et trop de vague dans les applications, pour qu'il puisse en résulter une direction sûre et générale. C'est aux médecins observateurs et philosophes à déterminer le degré d'influence que cette doctrine peut avoir sur les progrès de l'art de guérir. Nous avons deux traductions des *Eléments* de Brown;

l'une a été publiée sous ce titre : *Eléments de médecine de Brown, avec les commentaires de l'auteur et les notes du docteur Beddoes*, traduits du latin et de l'anglais, par R.-J. Bertin (fils de Joseph Exupère Bertin), Paris, 1805, in-8°; l'autre, sous le titre d'*Eléments de médecine de J. Brown*, traduits de l'original latin, par Fouquier, avec des additions et des notes de l'auteur, d'après sa traduction anglaise, et avec la table de Lynch, ibid., 1805, in-8°. Parmi les ouvrages auxquels le système de Brown a donné naissance, on doit distinguer la *Doctrina medicale simplifiée, ou Eclaircissements et confirmation du nouveau système de médecine de Brown*, composée en allemand, par Weikard, traduite en italien avec des notes par Joseph Frank, et, d'après la traduction italienne, traduite en français par J.-B.-F. Léveillé, avec de nouvelles notes, Paris, 1798, in-8°, et par R.-J. Bertin, avec l'examen critique de cette doctrine, ibid., 1805, in-8°. S—D.

BROWN (GEORGE, comte DE), général au service de Russie, avait reçu le jour le 15 juin 1698 et fait ses études à Limerick en Irlande. Ne trouvant probablement aucun emploi dans sa patrie, parce qu'il professait le catholicisme, il la quitta de bonne heure, et servit d'abord dans les armées autrichiennes, puis dans les troupes de l'électeur palatin, qu'il quitta au bout de cinq ans pour entrer dans l'armée russe, où il fut admis avec le grade de lieutenant. Il avait alors trente-deux ans. Il en passa encore autant dans le service actif, et traversa successivement tous les grades. Peu de temps après son arrivée en Russie, il avait eu le bonheur d'étouffer un commencement d'émeute : ce fut l'origine de sa fortune. Il prit ensuite part aux campagnes du maréchal Munich contre les Ottomans en 1757 et 1758, et s'y distingua par plusieurs faits d'armes; mais, ayant ensuite été détaché en Hongrie avec un corps de troupes, il fut fait prisonnier à Krozka et réduit à l'esclavage. Ayant été vendu successivement à quatre maîtres différents, il fut exposé deux jours de suite sur la place où l'on vendait les esclaves, attaché dos à dos et presque entièrement nu avec un autre prisonnier. Il était alors colonel, mais il se disait capitaine pour que sa rançon coûtât moins. Enfin l'ambassadeur français à Constantinople, auquel il eut le bonheur de faire connaître sa position, le racheta moyennant 500 ducats. Mais bientôt le vendeur, instruit de la fraude, réclama très-vivement, et menaça d'employer la force afin de ravoir son captif : il fallut que l'ambassadeur fit intervenir le grand vizir pour imposer silence au musulman. De Constantinople, Brown se rendit à St-Petersbourg. Ayant eu l'adresse de découvrir un plan secret que combinait le divan, l'avis qu'il en donna lui valut l'épaulette de général-major. Il fut aussi prisonnier des Prussiens, pendant la guerre de sept ans; mais son intrépidité et sa présence d'esprit le sauvèrent. Malheureusement les blessures dont il fut couvert en cette occasion le mirent hors d'état de repaître à l'armée. Pierre III le nomma cependant feld-maréchal; et quand la guerre contre le Danemark fut déclarée, il lui confia le commandement en second

de l'armée russe qu'il devait diriger en personne. Brown osa dire à l'autocrate que cette guerre était aussi impolitique qu'injuste. Pierre, furieux, lui commanda de quitter son service et l'empire. Le feld-maréchal allait obéir, lorsque l'empereur, revenant à de meilleurs sentiments, le confirma dans ses dignités, et pour achever de lui faire oublier sa colère, le fit gouverneur de la Livonie. L'avènement de Catherine II au trône ne changea rien à la destinée de Brown. Déjà très-vieux, il offrait un jour sa démission à l'impératrice : « Monsieur le comte, » lui répondit-elle, rien ne peut nous séparer que la « mort. » Cet événement que Brown voyait sans effroi et dont la pensée l'affligeait si peu que, depuis vingt ans, il avait fait faire sa bière qu'il visitait de temps à autre, et qu'il avait d'avance rédigé son testament qu'on lui relisait tous les ans; cet événement se fit longtemps attendre : il n'eut lieu que le 18 septembre 1792. Brown était alors dans sa 95^e année, et il y en avait trente qu'il gouvernait la Livonie. Joseph II lui avait conféré le titre de comte de l'empire. On peut consulter, sur le comte George de Brown, les *Œuvres du prince de Ligne*, t. 6, p. 86, 108 et suiv. (4).

VAL. P.

BROWN (GUILLAUME-LAURENT) naquit le 7 janvier 1755, à Utrecht, où il devint pasteur et directeur de la communauté anglicane. Le 14 février 1788, il remplaça à l'université, en qualité de professeur d'histoire ecclésiastique et de philosophie morale, Isbrand van Hamelsveld, qui s'était jeté dans le parti patriotique. Il réunit à sa chaire, le 29 mars 1790, l'enseignement du droit naturel. S'il n'attira pas un grand nombre d'auditeurs, ce fut par des motifs étrangers à son mérite, probablement à cause de son origine anglaise, et parce qu'il remplaçait un homme populaire. Soit dégoût, soit raison politique, il quitta la Hollande à la fin de 1794, et se retira en Écosse. Toutefois sa chaire ne fut déclarée vacante que le 29 mars 1796. Revenu dans le pays de ses pères, il enseigna la théologie pendant plusieurs années à Aberdeen. On connaît de lui : 1^o *Oratio de religionis et philosophiæ societate et concordia maxime salutari*, Utrecht, 1788; trad. en holland., ibid., même année. 2^o *Oratio de imaginatione, in vitæ institutione regenda*, Utrecht, 1790. 3^o *Essai sur l'égalité naturelle des hommes et sur les droits et les obligations qui en résultent*, inséré dans les *Verhandeligen*, etc. (Dissertations relatives à la religion naturelle et révélée, publiées par la société de Teylor à Harlem, 1797, t. 3, p. 171-340.) Une 2^e édition augmentée et corrigée parut à Utrecht, 1794. La même année on l'imprima à Londres en anglais : *An Essay on the natural equality*, etc. 4^o *Sermons sur les signes des temps* (Math., 16, 3), prononcés le 15 février 1793, en holland.,

(4) Swinton, qui vit Browne en 1788, dit de lui : « Le comte est « un homme très-simple, et qui, malgré son grand âge, remplit avec « un zèle ardent les devoirs de son état. Il semble que tous les « grands hommes en Russie soient tous fermiers. Le comte de « Browne cultive lui-même ses terres. » Voy. *l'Histoire de la vie de G. de Browne*, Riga, 1794, in-8^o. Il a laissé deux fils qui ont suivi avec distinction la carrière militaire, l'un en Russie, l'autre en Autriche, mais qui ne sont plus en vie. »

D—R—R.

Utrecht, 1795. Un discours sur l'existence de Dieu lui avait valu un prix. Mais cet écrit n'avait pu venir entre les mains de M. Jod. Heringa, qui, en 1825, inséra dans les *Annales de l'université d'Utrecht* une espèce d'histoire littéraire de ce corps savant.

R—G.

BROWN (MATTHIEU), peintre anglais, né en Amérique, vers 1760, vint jeune encore en Angleterre, où il fut l'élève de West, alors reconnu pour le peintre d'histoire le plus habile que possédait la Grande-Bretagne. Admirateur passionné de son maître, il en contracta les défauts, et n'en eut pas les qualités. La connaissance profonde qu'il avait de la théorie de la peinture et la persévérance exemplaire avec laquelle il en étudia toutes les parties eussent mérité qu'il réussît plus complètement. Mais Bacon l'a dit : « L'amour enthousiaste de la poésie « n'implique pas le talent poétique; » et parce que l'on aime la peinture on n'a pas le droit de s'écrier : *Son pittor anch'io*. Tel fut le sort de Brown : bien rarement il sut s'élever au-dessus de la médiocrité. En revanche, il eut le bonheur de plaire assez aux menus consommateurs de peintures ou d'arts pittoresques par un style et un faire justement à leur portée. Quelques-uns de ses tableaux eurent les honneurs de la gravure, et soit à cause du choix des sujets qui flattaient la vanité nationale, soit par la faiblesse même de la conception ou de l'exécution, jouirent d'un succès populaire. De ce nombre fut son *Lord Cornwallis recevant en otages les fils de Tippoo-Saïb*. Les critiques ne manquèrent pas au pauvre Brown; mais il s'en consolait en songeant que tous les hommes de génie ont eu leurs zoïles, et il se remettait à peindre. Il exécuta un très-grand nombre de portraits; et beaucoup de personnes de haut rang posèrent tour à tour dans le vaste appartement qu'il occupa plusieurs années dans Cavendish-Square. Le roi George III, la princesse Charlotte et d'autres membres de la famille royale se firent peindre par Brown. Cette vogue lucrative n'eut pourtant qu'un temps; et, dans les dernières années de sa vie, Brown n'eut plus de commandes. Cherchant alors à s'entourer d'illusions, il se rappelait avec bonheur et cette multitude de grands de la terre que ses pinceaux avaient fait vivre sur la toile, et sa collaboration à la *Galerie de Shakspeare* de Boydell. On trouve en effet, dans cette belle production nationale, quelques bons morceaux de Brown. Toutefois ce qu'il a fait de mieux est incontestablement une *Résurrection*, dans laquelle on admire avec surprise une grande pureté de dessin et un coloris vigoureux autant que vrai. Brown mourut le 4^{er} juin 1851. On regrette qu'il n'ait pas écrit l'histoire de West. Personne mieux que lui ne connaissait la vie et les ouvrages de ce peintre célèbre.

VAL. P.

BROWN (ROBERT), agronome écossais, né au village d'East-Linton vers 1770, se livra d'abord à l'étude du droit et s'adonna ensuite exclusivement à l'agriculture avec les moyens de fortune que lui laissa son père. Il commença par se fixer à Wertfort, que bientôt il quitta pour l'établissement de

Markle. C'est là, qu'en sa qualité de fermier, faisant toujours marcher la pratique de front avec la théorie, il améliora celle-ci par une foule de découvertes ou de remarques utiles. Les journaux d'agronomie et d'horticulture d'Édimbourg recherchèrent sa coopération, et ses écrits devinrent une autorité pour l'Europe agricole. Il mourut le 14 février 1851, à Drylawhill. On doit à Brown : 1° *Tableau général de l'agriculture du district ouest du comté d'York*, 1799, in-8° ; 2° *Traité de l'économie rurale* (on rural Affairs), 1811, 2 vol. in-8° ; 5° un grand nombre d'articles dans l'*Encyclopédie d'Édimbourg* et dans le *Magasin du Fermier d'Édimbourg*. La plupart de ces morceaux ont eu les honneurs de la traduction, ou au moins de l'analyse raisonnée, dans les recueils allemands et français. On ne doit pas le confondre avec un autre Robert Brown, naturaliste qui vit encore et dont on a de belles monographies botaniques.

VAL. P.

BROWN (THOMAS), philosophe écossais, successeur de Dugald-Stewart dans la chaire de philosophie morale de l'université d'Édimbourg, naquit le 9 janvier 1778, à Kirkmabreck, près d'Édimbourg. Il était le plus jeune des enfants de Samuel Brown, ministre de Kirkmabreck. Il perdit son père de très-bonne heure et resta confié aux soins d'une mère qui veilla avec la plus grande sollicitude sur son éducation, et pour laquelle il conserva toujours l'affection la plus tendre. Brown fut très-précoce : à un âge où la plupart des enfants ne connaissent pas même l'alphabet, il se plaisait dans la lecture des livres les plus sérieux. Un jour, une dame, en entrant chez sa mère, le trouva tenant sur ses genoux une grande Bible, et lui demanda en riant s'il voulait prêcher : « Non, répondit-il, je cherche seulement en quoi les évangélistes diffèrent : car ils ne » « sont pas tous d'accord sur la vie de Jésus-Christ. » Il n'avait pas encore cinq ans. Il fit ses premières études à Londres, où le conduisit, dès l'âge de sept ans, son oncle maternel, le capitaine Smith, et où il resta jusqu'à la fin de 1792. A cette époque il revint dans sa patrie et il achève son éducation à l'université d'Édimbourg. Cette université célèbre était alors dans tout son éclat, et comptait au nombre de ses professeurs les Dugald-Stewart, les Robinson, les Black et les Playfair. C'est en 1795, à l'âge de quinze ans, que Brown lut pour la première fois un ouvrage sur la science à laquelle il doit son illustration ; c'étaient les *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*, que venait de publier Dugald-Stewart. Cette lecture fit naître en lui un goût qu'il conserva toujours depuis, et elle détermina sa vocation. L'année suivante il put entendre les leçons de l'auteur même de l'ouvrage qui l'avait si vivement intéressé, et il se fit tellement remarquer entre ses condisciples par son ardeur pour l'étude et par la solidité de son esprit, que l'illustre professeur lui accorda dès ce moment son amitié. Malgré son respect et son admiration pour son maître, Brown sentait déjà ce qui manquait à sa philosophie un peu vague et trop peu analytique. Il se hasarda même un jour à lui adresser, quoique avec une juste dé-

fiance, quelques observations sur un point de sa doctrine. Stewart reconnut la justesse des objections de son élève, et lui avoua, avec une bonne foi digne d'un homme aussi supérieur, que des critiques exactement semblables lui avaient déjà été adressées par le savant Prévost de Genève. (Voy. PRÉVOST). En même temps qu'il suivait le cours de philosophie, le jeune Brown cultivait avec zèle toutes les autres parties de l'enseignement littéraire et scientifique, et il acquérait ainsi cette variété d'instruction qui devait le rendre propre à se distinguer également dans les genres les plus différents. — A l'âge de dix-huit ans, et pendant qu'il suivait encore le cours de l'université, il rédigea des observations sur la *Zoonomie* de Darwin, ouvrage qui excitait alors l'attention de tout le monde littéraire. Cet écrit, composé dès 1796, ne put être publié qu'en 1798. C'est un ouvrage, dit Mackintosh (1), que n'a peut-être jamais égalé aucun auteur de cet âge. En effet, tous ceux qui rendirent compte de cet écrit lors de sa publication crurent que c'était l'œuvre d'un homme fait et d'un philosophe consommé. On y trouve non-seulement la réfutation des erreurs de Darwin, mais aussi le germe de plusieurs idées originales que Brown développa depuis dans ses autres écrits. Vers la même époque (1796), il entra dans une société littéraire qu'avaient formée les jeunes gens les plus distingués d'Édimbourg, et où ils s'exerçaient à l'envi sur les questions les plus élevées de la littérature, de la morale, de la politique et des sciences ; et, l'année suivante, il fut un des fondateurs d'une société particulière qui se forma d'un démembrement de la première, sous le titre d'académie des sciences naturelles (*Academy of physics*). Cette petite société comptait au nombre de ses membres plusieurs hommes qui devaient plus tard s'illustrer dans les carrières les plus différentes, tels que Brougham, Erskine, Horner, Jeffrey, Reddie, Leyden : c'est dans son sein que fut créé un journal qui depuis a obtenu une grande célébrité, et qui a exercé la plus heureuse influence sur toute la Grande-Bretagne : nous voulons parler de la *Revue d'Édimbourg*, à laquelle Brown coopéra quelque temps. — Brown s'était d'abord destiné au barreau, et dans ce but il avait commencé, dès 1796, à suivre les cours de droit ; mais reconnaissant bientôt que cette étude absorberait tous ses moments, et ne lui laisserait pas le loisir de se livrer à ses goûts intellectuels, il l'abandonna au bout de deux ans, et se mit à étudier la médecine. Il prit le grade de docteur en 1803 ; la thèse qu'il soutint à cette occasion, *sur le Sommeil*, fut remarquée, et lui concilia la bienveillance du docteur Grégory, médecin distingué, qui, quelques années après, se l'associa dans l'exercice de sa profession. Tout en s'adonnant à des études spéciales, Brown ne négligeait pas les lettres. Il avait appris les principales langues du continent, et spécialement la langue allemande ; il désirait surtout se mettre en état d'étudier la philo-

(1) *Histoire de la philosophie morale*, p. 371 de la traduction française de M. Poret.

sophie nouvelle qui commençait à prendre faveur en Allemagne, et il fut en effet un des premiers à la faire connaître à l'Écosse: le deuxième numéro de la *Revue d'Edimbourg* renferme un article étendu de lui sur la *Philosophie de Kant*. Les nombreuses citations d'auteurs français que renferment ses *Leçons* prouvent en outre que la littérature de notre pays ne lui était pas moins familière que celle de sa patrie. Il avait aussi cultivé avec ardeur la poésie, pour laquelle il avait un goût dominant; et, peu de mois après avoir pris le grade de docteur, il put donner au public deux volumes de pièces de divers genres. — C'est en 1804 que Th. Brown commença à se faire connaître comme philosophe. A l'occasion d'une discussion qu'avait provoqué un passage de l'*Essai sur la chaleur* du savant Leslie, passage où la doctrine de Hume sur la causalité était mentionnée avec éloge, Brown entreprit de défendre une doctrine qui était alors frappée en Écosse d'une espèce de réprobation. Dans ce but, il publia un *Examen de la théorie de Hume sur la relation de cause et d'effet*. Sans adopter le scepticisme de Hume, et tout en reconnaissant que sa théorie pouvait renfermer quelques erreurs, il montra qu'elle était loin d'offrir de graves dangers, et qu'elle ne pouvait nullement ébranler, comme on le prétendait, les fondements de la religion et de la morale. Cet écrit eut un grand succès: dès l'année 1806, il obtint une seconde édition; quelques années plus tard, en 1818, l'auteur le refondit en entier, le compléta et le publia pour la troisième fois, sous le titre nouveau de *Recherche sur la relation de cause et d'effet*. Quelques critiques accusent cet essai de manquer de profondeur; d'autres, au contraire, le regardent comme le chef-d'œuvre de l'auteur. « C'est, » dit le biographe de Brown, le docteur David « Welsh, un des ouvrages de philosophie les plus « élégants et les plus profonds qui aient été écrits « dans les temps modernes. » Mackintosh (1) le considère comme le plus beau modèle de discussion philosophique qui ait été offert depuis Berkeley et Hume. — Quoique Brown se fût fait recevoir médecin, et qu'il obtint dans l'exercice de cette profession d'assez grands succès, son goût et ses dispositions naturelles le portaient de préférence vers la culture des lettres et des sciences. Dès 1799, il avait été proposé pour une chaire de rhétorique à l'université d'Édimbourg; mais des intrigues qui avaient pour but de réserver aux membres du clergé le monopole des chaires de l'université l'empêchèrent de réussir. Quelques années plus tard, on le proposa encore pour une chaire de logique, mais sans obtenir plus de succès. Ce fut à Dugald-Stewart qu'il dut d'avoir enfin accès dans l'université. Pendant les années 1808 et 1809, ce célèbre professeur, se sentant affaibli par l'âge, eut besoin de se faire suppléer, et il choisit Brown comme le plus capable de le remplacer. Celui-ci s'acquitta de cette tâche difficile d'une manière si brillante et si heureuse qu'il ne fut plus possible de s'opposer à

son admission. Au mois de mai 1810, il fut nommé définitivement adjoint du professeur de philosophie morale, titre qu'il conserva jusqu'à sa mort. Brown soutint dignement l'honneur d'une chaire qu'avaient illustrée ses deux prédécesseurs, Adam Ferguson et Dugald-Stewart, et, pendant dix ans qu'il l'occupa on vit non-seulement la jeunesse studieuse de l'Écosse, mais des hommes du monde et des professeurs distingués se presser pour entendre sa parole éloquente. Ses premières années d'exercice furent tout entières consacrées à son enseignement. C'est dans cette période qu'il rédigea les leçons qui ont été imprimées après sa mort, et qui forment son principal titre philosophique. Mais au bout de quelque temps, devenu entièrement maître de son sujet, il put se livrer à quelques distractions littéraires, et il revint à la poésie. En 1814, il acheva un poème qu'il avait commencé depuis plusieurs années, *le Paradis des Coquettes*, qui paraît être le plus solide fondement de sa réputation poétique. Ayant fait paraître ce poème à Londres, sans se nommer, il n'en eut que plus de plaisir à jouir du succès qu'il obtint. Il publia successivement plusieurs autres petits poèmes, savoir: *le Voyageur en Norwège* (*the Wanderer in Norway*), dans l'hiver de 1815; *le Berceau du printemps* (*the Bower of spring*), dans l'automne de 1816, et enfin *Agnès*, en 1818. (Toutes ses poésies, y compris celles qu'il avait publiées en 1805, ont été après sa mort réunies en 4 vol. in-8°, sous ce titre: *the poetical Works of Dr. Th. Brown*, Edimb.) — Après ces excursions, Brown revint à ses travaux philosophiques. En 1819, il rédigea ses *Esquisses de la Physiologie de l'esprit humain*, qui devaient renfermer la substance de ses leçons, et où les matières devaient être présentées dans leur ensemble. Il s'en occupa avec beaucoup d'ardeur pendant toute cette année, et réussit à mettre l'ouvrage à fin; mais durant l'impression, il sentit sa santé décliner, et ayant voulu, par un excès de zèle, continuer son enseignement, il rendit son mal incurable. Lorsqu'il étudiait et qu'il composait, la circulation du sang acquérait chez lui une telle activité que le pouls marquait trente pulsations par minute de plus que dans son état habituel. D'après le conseil des médecins, qui pensaient que le climat de l'Écosse pouvait lui être contraire, il se rendit à Londres, d'où on le transporta à Brompton; mais il n'obtint de ce changement qu'un soulagement momentané, et il succomba au bout de peu de mois, le 20 avril 1820, à l'âge de 42 ans. Brown fut ainsi enlevé au milieu de ses travaux et de ses succès, et lorsque son talent, à peine arrivé à sa maturité, faisait espérer qu'il rendrait les plus grands services à la philosophie, en même temps qu'il ajouterait à sa réputation littéraire. Quand la mort vint le surprendre, ses principaux ouvrages de philosophie, quoique déjà rédigés, n'étaient pas encore publiés. L'impression de ses *Esquisses de la Physiologie de l'esprit humain*, qui avait été commencée de son vivant, et par lui-même, fut achevée par David Welsh, son disciple et son ami (Édimbourg, 1820, 1 vol. in-8°). Ses *Leçons sur la Physiologie de l'esprit*

(1) *Histoire de la philosophie morale*, p. 572 de la traduction française.

humain, au nombre de cent, furent imprimées d'après ses manuscrits, et telles qu'elles avaient été prononcées. Cette importante publication fut commencée par John Stewart, qui avait été chargé de remplacer Brown dans son cours pendant sa maladie; et, après le décès de J. Stewart, qui mourut pendant l'impression, elle fut achevée par Edward Milroy. L'ouvrage parut à Édimbourg en 1822; il forme 4 vol. in-8°. On en fit dès 1824 une seconde édition, également en 4 vol. in-8°, et depuis il a été fréquemment réimprimé. David Welsh en donna quelques années plus tard, en 1850, une édition corrigée et perfectionnée, en tête de laquelle il mit une intéressante notice sur l'auteur. Cette édition en un seul vol. in-8°, compacte, à deux colonnes, est stéréotype, et il en a été déjà fait plusieurs tirages. Les *Leçons* de Th. Brown obtinrent un succès vraiment extraordinaire pour ce genre d'ouvrage. Dans l'espace de douze ans il en parut huit éditions (la huitième, que nous avons sous les yeux, est de 1854); et la doctrine de l'auteur se répandit rapidement en Écosse, dans toutes les parties de la Grande-Bretagne et jusqu'en Amérique, où un abrégé de ses leçons sert de base à l'enseignement dans presque toutes les écoles. Outre les ouvrages qu'il laissa achevés, Brown avait en vue plusieurs travaux qu'il ne put mettre à exécution: il voulait publier, après sa *Physiologie de l'esprit*, des *Essais de morale* (Ethical Essays), puis une *Théorie de la vertu*, une *Théorie de la beauté*, et un ouvrage sur la *Philosophie des recherches naturelles*, c'est-à-dire sur la méthode. Il est fort à regretter qu'il n'ait pu exécuter ces travaux; mais on peut jusqu'à un certain point suppléer à cette perte par la lecture de ses *Leçons de philosophie*, où tous ces sujets se trouvent traités avec une étendue suffisante pour faire connaître les idées fondamentales de l'auteur (1). Il voulait en outre professer un cours d'*Economie politique* qui aurait été le complément de ses leçons; il y renvoie même à la fin de son cours (2). Il avait aussi commencé un *Essai sur la chaleur*, dont on n'a retrouvé que des fragments peu importants. — La mort de Brown excita de vifs regrets. On aimait en lui non-seulement l'auteur, mais l'homme. Son caractère avait beaucoup de charmes; par un rare privilège, dit Mackintosh (3), une extrême culture intellectuelle n'étouffait pas en lui une sensibilité exquise et une brillante imagination. Aussi cultiva-t-il avec succès les lettres en même temps que les sciences, et pendant que son esprit parcourait, d'un rapide et facile essor, les hautes régions de la philosophie et de la poésie, son cœur restait attaché au foyer domestique; il mettait tout son bonheur à payer les tendres soins d'une mère, en entourant d'une affection

pieuse le repos de sa vieillesse. David Welsh fait également le plus bel éloge de ses qualités personnelles, et le présente comme un modèle de toutes les vertus. — Le style de Brown est extrêmement brillant et fleuri; mais il a, dans ses *Leçons* du moins, des défauts qui tiennent à la nature même de l'improvisation, et que l'on excusera facilement dans des leçons qui furent imprimées exactement telles que le professeur les avait prononcées, et sans qu'il pût les réviser. Il manque souvent de précision; il est quelquefois diffus, déclamatoire même, et l'idée principale semble se perdre au milieu des développements; il est en outre surchargé de citations de poètes. Il est à croire que si Brown eût vécu, et qu'il eût publié lui-même ses *Leçons*, il les aurait dégagées de cet appareil déclamatoire du discours improvisé, et leur aurait donné les formes plus rigoureuses d'une discussion savante et profonde dont elles ont toute la réalité. Ses poésies ne manquent pas de mérite; on y retrouve la sensibilité et l'imagination de l'auteur; mais le plus souvent il y exprime des pensées purement métaphysiques, ou des sentiments trop intimes et réservés à un trop petit nombre d'âmes. Au jugement même de M. Erskine, son ami, ses poèmes touchèrent une corde trop délicate pour obtenir la sympathie universelle: ils sont dans une langue inconnue à la plupart des lecteurs. Aussi n'eurent-ils pas un aussi grand succès que ses ouvrages en prose. On ne pouvait se persuader, d'ailleurs, qu'un profond métaphysicien pût être aussi un grand poète. — Mais c'est la philosophie de Brown qui doit surtout nous occuper ici. Pour la faire connaître, nous présenterons d'abord une rapide esquisse de ses *Leçons*, qui ne sont nullement connues en France; puis nous ferons remarquer les principaux caractères par lesquels sa doctrine se distingue de celle des autres Écossais. Dans une introduction fort étendue, l'auteur fait connaître l'objet, la division et les avantages de la philosophie; ainsi que la méthode dont elle doit se servir; il divise cette science en quatre parties: physiologie de l'esprit humain (ou psychologie), morale, politique et théologie naturelle; cependant il ne traite pas de la politique. Il veut que l'on emploie dans la philosophie de l'esprit humain la même méthode que dans les sciences naturelles: car, dans le monde intellectuel comme dans le monde physique, il ne s'agit jamais que d'observer soit les différentes parties dont se compose un tout complexe, soit les phénomènes qui se succèdent régulièrement et auxquels on donne en conséquence les noms de causes et d'effets (1^{re} à 10^e leçon). Puis, entrant dans l'étude de l'esprit humain, il traite d'abord de ce qu'il y a de commun à tous les phénomènes psychologiques, savoir, de la personnalité attestée par la conscience, et de l'identité mentale révélée par la mémoire (11^e et 15^e leçon); il propose ensuite une classification de tous les faits qu'on peut observer dans l'esprit humain. Tous sont ou des *états externes*, des modifications de l'âme provenant de causes physiques, ou des *états internes*, des modifications provenant de causes tout

(1) Les *Essais de morale* peuvent être suppléés par les leçons 73 à 100, qui roulent sur la morale; la *Théorie de la beauté*, par les leçons 53 à 59, où ce sujet est traité avec beaucoup d'étendue; la *Philosophie des recherches scientifiques*, par les leçons 5 à 9, qui portent précisément ce titre.

(2) Voy. leçon C, p. 675 de l'édition en un volume.

(3) Mackintosh, *Histoire des sciences morales*, p. 574 et 575.

inférieures. La première classe comprend tout ce qu'on rapporte ordinairement aux sens; la seconde se subdivise en deux grandes branches, phénomènes intellectuels, phénomènes moraux, et comprend tout ce qu'on désigne vulgairement sous les dénominations d'esprit et de cœur (16° et 17° leç.). On est étonné de ne pas trouver dans cette division une section spéciale pour les phénomènes de la volonté. 1° *Sens*. Dans l'analyse de la sensibilité physique, l'auteur explique d'une manière souvent neuve et presque toujours satisfaisante les connaissances dues à chaque sens; toutes les qualités des corps ne sont pour lui que des causes de nos sensations. Il critique sévèrement la théorie de la *perception externe* de Reid, ainsi que sa prétendue réfutation de l'idéalisme moderne (18° à 21° leç.). 2° *Intelligence*. Dans l'analyse de l'intelligence, il ne reconnaît que deux classes de phénomènes: l'association des idées, et la conception des rapports: il nomme la première *suggestion simple*, et la deuxième *suggestion relative*. Il s'étend beaucoup sur ces deux sortes de suggestions, et il explique par la première la conception, la mémoire, l'imagination et l'habitude; par la seconde, le jugement, le raisonnement, l'abstraction, dont on fait ordinairement autant de facultés spéciales (33° et 31° leçon). 3° *Emotions*. Dans l'analyse des sentiments qu'il nomme émotions, il en distingue d'abord trois grandes classes, selon que l'objet qui nous affecte est présent, ou passé ou futur: d'où les émotions qu'il nomme *immédiates*, *rétrospectives* et *prospectives*; il subdivise en outre chacune de ces trois classes selon que les sentiments impliquent ou n'impliquent pas quelque idée morale. Parmi les sentiments immédiats qui n'impliquent pas d'idée morale, il range la joie ou la gaieté et la tristesse, l'étonnement, les affections qu'excitent le beau, le sublime, le ridicule; au nombre de ceux qui supposent quelque idée morale sont les sentiments qui font naître le vice ou la vertu, puis l'amour et la haine, la sympathie et la pitié, l'orgueil, l'humilité, etc. Les sentiments rétrospectifs renferment le ressentiment, la colère et la reconnaissance, qui se rapportent à nos semblables; le regret, le repentir, le remords ou la satisfaction, tous sentiments qui se rapportent à nos propres actions. Les sentiments prospectifs sont tous nos desirs et toutes nos craintes, amour de la vie, amour du plaisir et du bonheur, désir de société, de science, de pouvoir, de richesse, d'affection, de gloire, etc. (32° à 72° leç.). Après avoir ainsi analysé les trois facultés qu'il reconnaît dans l'homme de la manière la plus complète et la plus lumineuse, Brown passe à la morale, dans laquelle il fait entrer la théologie naturelle. Comme ces deux parties de ses leçons offrent moins d'idées neuves et originales que les précédentes, nous entrerons dans moins de détails. On trouve dans sa morale une exposition complète et un examen approfondi des principaux systèmes proposés par les philosophes modernes, et particulièrement par les philosophes de son pays, par Clarke, Wollaston, Hume, Smith, Hutcheson, Paley, sur la grande question du fondement de nos devoirs

(75° à 82° leç.); mais il ne se borne pas à ces spéculations toutes théoriques, et il enseigne dans le plus grand ordre et avec le plus grand développement les devoirs de l'homme envers ses semblables, envers lui-même et envers Dieu (95° à 100° leç.). C'est en traitant de ces derniers devoirs qu'il est conduit à la démonstration de l'existence et des attributs de Dieu. Il est à regretter que chez lui, comme chez la plupart de ses compatriotes qui ont écrit sur la morale, la science qui par la dignité de son objet mériterait d'occuper la place la plus honorable, la théologie naturelle, ne soit pour ainsi dire qu'un hors-d'œuvre, ou du moins qu'elle se trouve enclavée dans une autre science, dans la morale, et qu'elle n'ait point une place qui lui soit propre. — La philosophie de Brown, comme l'a dit Mackintosh, est une révolte ouverte contre l'autorité de ses maîtres, particulièrement contre les doctrines de Reid. Par un singulier concours de circonstances, c'est précisément à l'époque où les doctrines de l'école dite *écossaise* venaient d'être importées en France et étaient professées avec succès par M. Royer-Collard et par ses disciples, que l'on commençait à sentir en Ecosse la faible et l'insuffisance de ces doctrines. Brown blâmait surtout ses prédécesseurs, et Reid en particulier, d'avoir multiplié les premiers principes jusqu'à l'extravagance et au ridicule (1). Cet excès lui paraissait contraire à une simple philosophie: car philosopher, c'est ramener les faits au plus petit nombre des causes possibles, ce n'est que simplifier avec circonspection. Il accuse aussi Reid de s'être laissé entraîner par une étrange illusion quand il crut avoir découvert que tous les philosophes s'étaient trompés sur la nature des idées, et en avaient fait des entités, des êtres réels; selon lui, le professeur de Glasgow a pris pour une opinion métaphysique des philosophes ce qui n'était chez eux, chez les modernes du moins, qu'un moyen d'expliquer leur pensée, qu'une expression métaphorique (2); en cela Brown est d'accord avec Priestley et avec Mackintosh (3). Il n'est pas plus satisfait de la théorie de la *Perception* de Reid, et il explique la connaissance des corps, non pas, comme lui, par une faculté spéciale, par une sorte d'instinct, mais par la conception des causes de nos sensations et par l'association qui s'établit entre les notions que fournissent les différents sens. Il cherche à réhabiliter Hume, contre lequel Reid avait dirigé tous ses efforts. On a vu dans ce qui précède qu'il avait écrit un ouvrage spécial pour défendre l'opinion de ce philosophe sur la relation de la cause à l'effet: il y soutenait que le rapport de cause et d'effet se réduit pour nous à une succession constante; il reproduit la même doctrine dans ses *Leçons* (4). Il pensait en outre que, sur la question de l'existence des corps, il n'y a pas entre Reid et Hume autant d'opposition qu'on le croyait communément. Mac-

(1) Voy. Brown, 45° leçon, p. 79 de l'édition en un volume.

(2) Leçons 25° et suiv.

(3) *Histoire de la philosophie morale*, p. 585.

(4) Voy. 6° et 7° leçon.

kinstosh lui disait, dans une conversation qu'il avait un jour avec lui, en 1812, que ces deux philosophes lui semblaient différer de langage plus que d'opinion. « Oui, répondit Brown, Reid crie à tue-tête « que nous sommes forcés de croire au monde extérieur ; mais il ajoute à l'oreille que nous ne pouvons « donner la raison de cette croyance. Hume ne crie « pas moins fort que cette action est inexplicable ; « mais il murmure tout bas : J'avoue que je ne puis « m'en débarrasser (1). » Brown a aussi sur la conscience ou sens intime des idées qui nous paraissent beaucoup plus saines que celles de la plupart des métaphysiciens : il n'en fait pas une faculté spéciale, distincte des phénomènes de l'âme ; mais il montre qu'elle n'est autre chose que cette propriété que possèdent en commun tous les phénomènes d'affecter l'âme, de l'avertir de leur présence, et qu'ainsi, en faire une faculté à part, c'est réaliser une abstraction (2). Une des questions dont Brown s'est le plus occupé, c'est celle de l'association des idées. Il réduit de beaucoup le nombre des principes d'association qu'avaient admis ses devanciers ; puis, avec le secours de cette loi de notre nature, il explique de la manière la plus satisfaisante une foule de faits pour lesquels on admet vulgairement plusieurs facultés distinctes (3). Dans cette partie de son enseignement, il substitue à l'expression des longtempers reçue d'*association* celle de *suggestion*, sans qu'on voie une grande nécessité à ce changement de nom. Le premier en Écosse il sentit la nécessité d'admettre une faculté spéciale pour expliquer ces idées de rapport qui ont si fort égaré la plupart des métaphysiciens ; sa doctrine à cet égard s'accorde parfaitement avec celle d'un de nos plus illustres professeurs, M. Laromiguière. Il donne à cette faculté de concevoir les rapports le nom, assez impropre d'ailleurs, de *suggestion relative*. (Voy. leç. 43 à 54.) Dans la psychologie morale, il a poussé beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait avant lui l'analyse des sentiments ou *émotions*, comme on a pu le voir par l'esquisse que nous avons présentée de sa théorie sur ce sujet (4). Dans la morale pratique, il est d'accord avec la plupart de ses compatriotes pour reconnaître que non-seulement le sentiment du devoir, mais toutes les affections sociales sont absolument désintéressées, et que l'on ne peut expliquer tout l'homme par l'égoïsme. Il pense néanmoins qu'il y a dans la nature une telle harmonie entre le vrai et l'utile, que l'utilité, non pas l'intérêt personnel, mais la tendance utile des actions, peut servir de critérium à la moralité, quoiqu'elle en soit essentiellement distincte. « L'utilité et la vertu sont tellement « liées, dit-il, qu'il n'est peut-être pas une seule « action, généralement reconnue pour vertueuse, « que tous les hommes ne dussent imiter dans l'in-

« téré commun en des circonstances semblables. » Sans vouloir affaiblir en rien la force des émotions du cœur, il cherche à expliquer la sympathie et les affections par le principe de l'association. Quant à la conscience morale, il pense qu'elle échappe à toute explication de ce genre, et que c'est une faculté vraiment primitive, que c'est une manière particulière de sentir qui correspond à la bonté morale des actions, comme le goût est une manière de sentir qui correspond à la beauté (1). — En résumé, Brown nous paraît avoir réformé sur plusieurs points, et continué heureusement sur beaucoup d'autres, la philosophie écossaise. Sans affirmer, comme ses apologistes enthousiastes, que c'est le premier métaphysicien des temps modernes (2), et sans lui sacrifier la réputation de ses maîtres, il nous sera permis de croire que c'est le juger avec une sévérité excessive que de ne voir en lui, comme le fait M. Cousin, qu'un *disciple infidèle* de Dugald-Stewart, qu'un *philosophe médiocre*, et de ne lui accorder d'autre mérite que celui d'être un *homme d'esprit* (3). Il nous semble au contraire que le mérite éminent de Brown, c'est d'avoir porté dans l'étude de l'esprit humain un esprit plus philosophique que ses devanciers. Reid, Kames, Dugald-Stewart, les deux premiers surtout, avaient recueilli avec soin et fidèlement décrit un grand nombre de phénomènes ; mais ils l'avaient fait d'une manière purement empirique, sans chercher le plus souvent à réduire les faits à leurs plus simples éléments et sans les rattacher à des principes communs. Brown s'est proposé, d'un côté, de compléter une analyse qu'ils n'avaient fait qu'ébaucher, et, de l'autre, d'exécuter une synthèse ou une coordination systématique à laquelle ils n'avaient pas songé, et faute de laquelle pourtant les faits restent épars, isolés, et accablent la mémoire sans éclairer la raison. Or, il nous semble avoir assez bien réussi dans cette double tâche. En effet, malgré l'état d'imperfection dans lequel nous est parvenu son ouvrage principal, ses *Leçons*, on y admire partout un talent d'analyse et en même temps un art d'enchaîner les faits et de les présenter dans leur ensemble et dans leur ordre de filiation qui le rendent réellement supérieur aux philosophes écossais qui l'ont précédé. Mais, en lui rendant cette justice, nous devons dire aussi que, s'il a pu surpasser ses prédécesseurs, c'est à leurs travaux mêmes qu'il le doit. S'il paraît plus grand qu'eux, ce n'est, selon l'ingénieuse expression de Pascal, que parce qu'il est monté sur leurs épaules. En effet, la synthèse qu'il a tentée n'a quelque valeur que parce que l'analyse qui l'avait préparée avait été sinon complète, au moins suffisamment exacte. Peut-être, au reste, l'auteur de cet article, en jugeant Brown d'une manière si favorable, est-il coupable de quelque partialité ; car, en lisant ses *Leçons*, il lui est arrivé

(1) Mackintosh, *Histoire de la philosophie morale*, p. 585. Brown a exprimé textuellement la même idée dans sa 25^e leçon, p. 177, 1^{re} col. de l'édition en un volume.

(2) Voy. 11^e leçon.

(3) Voy. leçons 54^e et suiv.

(4) Leçons 52^e et suiv.

(1) Voy. leçons 73^e et 97^e.

(2) Voy. D. Welsh, *Memoir of Dr Brown*, en tête de l'édition sténo-type en un volume, p. 50.

(3) M. Cousin, *Préface des Rapports du physique et du moral de Maine de Biran*, p. xxv.

bien des fois de trouver avec étonnement entre les idées de ce philosophe et les siennes propres la plus singulière analogie ; et l'on sait que l'analogie des opinions n'est pas moins puissante que la conformité des caractères pour engendrer l'amitié. — La vie de Brown a été écrite en 1825 par le révérend David Welsh, alors ministre de St-David, à Glasgow, aujourd'hui professeur d'histoire ecclésiastique à Édimbourg, sous ce titre : *An Account of the life and writings of Thomas Brown, M.-D.*, Édimbourg, 1825, in-8°, on trouve dans cet ouvrage, avec d'intéressants détails sur la vie, les écrits et le caractère moral de Brown, une esquisse et une appréciation de sa doctrine, ainsi qu'un résumé des idées nouvelles qu'il a ajoutées à la philosophie de l'esprit humain. Le même auteur a mis en tête de l'édition stéréotype des *Leçons*, publiée à Édimbourg en 1850 (1 vol. in-8°), une notice abrégée de son grand ouvrage. Mackintosh, dans son *Discours sur l'histoire de la philosophie morale*, a consacré une assez grande place à Thomas Brown, avec lequel il avait été étroitement lié et pour la personne duquel il paraît avoir eu une affection toute particulière ; il fait le plus grand cas de ses vues philosophiques, et cherche à trouver dans cet auteur la confirmation de ses propres opinions sur la théorie de la morale (1). — Il est à désirer que les écrits d'un homme qui a joué un rôle si important dans le mouvement philosophique dont l'Écosse fut le théâtre pendant un demi-siècle, et qui, d'ailleurs, est un des écrivains les plus distingués de cette intéressante nation, puissent bientôt passer dans notre langue, et se répandre dans notre pays, où ils sont encore presque entièrement inconnus. Cette traduction compléterait la série des philosophes écossais qui ont tous été accueillis en France avec la plus grande faveur ; elle permettrait en outre de faire faire de nouveaux pas à l'enseignement, et de dissiper certains préjugés qui se sont établis dans nos écoles à la faveur du crédit, si bien fondé d'ailleurs, dont jouissent auprès de nous les noms du docteur Reid et de l'illustre professeur qui a importé sa doctrine en France.

B—L—T.

BROWNE (GEORGE), le premier évêque qui ait embrassé et introduit la réformation en Irlande, était moine dans un couvent d'augustins à Londres. Son savoir le fit nommer provincial de son ordre en Angleterre, et son goût pour la doctrine de Luther, qui commençait à se répandre, le recommanda au roi Henri VIII, qui le nomma, en 1534, archevêque de Dublin. Peu de mois après son arrivée en Irlande, il reçut l'ordre de disposer ses diocésains à renoncer à la soumission au pape et à reconnaître la suprématie du roi d'Angleterre. Il obéit, non sans quelque danger. Il représenta au parlement, assemblé à Dublin, que Jésus-Christ, le *grand-prêtre de nos âmes*, ayant payé tribut à César, *quoiqu'il ne fût pas chrétien*, on devait beaucoup plus au roi d'Angleterre, qui l'était. Malgré ce sophisme, il eut

beaucoup de peine à faire passer dans ce parlement l'acte de suprématie, et encore plus de peine à le faire exécuter. Il continua d'y travailler avec zèle, et fut nommé, en 1551, primat d'Irlande, à la place de l'archevêque d'Armagh, Dondal, vivement opposé aux mesures de la cour : mais il fut privé de ce titre et de sa dignité d'archevêque en 1554, par la reine Marie, et mourut en 1556. On n'a de lui qu'un sermon contre le culte des images et l'usage de prier en latin, imprimé à la suite de sa vie, Londres, 1681, in-4°, et quelques lettres relatives aux affaires d'Irlande.

X—s.

BROWNE (GUILLAUME), poète anglais, né en 1590, à Tavistock, dans le comté de Dévon, étudia à Exeter et à Oxford, et entra ensuite à Inner-Temple, à Londres, pour se livrer à l'étude du droit. Il publia, en 1615, un recueil de pastorales anglaises, dont la plus grande partie paraît avoir été composée avant l'âge de vingt ans ; la *Flûte du berger*, en sept églogues, 1614, in-8°, et, trois ans après, un second volume de pastorales. Il retourna à Oxford en 1614, et devint gouverneur du jeune comte de Caernavon. Il mourut vers 1645. Ses ouvrages, fort estimés de son temps, et loués par Selden et Johnson, mais tombés dans l'oubli après sa mort, sont défigurés, par les pointes et les jeux de mots. Ils étaient devenus très-rares, lorsque Davies en donna, en 1772, une nouvelle édition en 5 vol. in-12. X—s.

BROWNE (THOMAS), médecin et antiquaire anglais, naquit à Londres, en 1603, d'un marchand de la Cité. Il commença son éducation à Winchester et l'acheva à Oxford. Après avoir parcouru l'Angleterre, il passa sur le continent en 1629, et visita les principales universités. Il demeura quelque temps à Leyde, où il prit le bonnet de docteur, ensuite il rentra dans sa patrie en 1634, et se fixa à Norwich. En 1665, il fut admis au collège des médecins de Londres, comme membre honoraire. Charles II, passant à Norwich en 1671, le créa chevalier. Il vécut heureux dans le sein de sa famille, et termina tranquillement ses jours le 19 octobre 1682, à l'âge de 77 ans. Il a laissé trois filles, et un fils, Édouard, qui s'est distingué depuis comme médecin et par les relations de ses voyages. Son premier ouvrage, qui parut en 1642, in-8°, a pour titre : *Religio medici*. Il y en a eu un grand nombre d'éditions en anglais ; il fut traduit par J. Merryweather en latin, Leyde, 1644, in-12, et à Strasbourg, avec des notes de L.-N. Moltke, en 1652, in-12 ; et, d'après la traduction latine, en français, par Nicolas Lefebvre, la Haye, 1668, petit in-12 ; et en allemand. Ce n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une suite de préceptes, ou l'exposé des principes de morale et de la doctrine de tout un corps, mais une espèce de profession de foi d'un seul individu ; et c'était la sienne qu'il exposait. Il commençait par déclarer qu'il était chrétien et attaché à l'Église anglicane, et qu'il en professait hautement tous les dogmes ; mais ensuite il ajoutait d'autres points de croyance, et en retranchait d'autres, de manière qu'à beaucoup de personnes, il ne parut qu'un incrédule déguisé. Cependant il était loin de l'être, puisqu'il était persuadé

(1) *Histoire de la philosophie morale*, p. 370 et suiv. de la traduction française de M. Poret.

de l'existence d'esprits intermédiaires entre les anges et l'homme, et que celui-ci pouvait communiquer avec eux. Il était convaincu qu'il existait des sorciers. Le docteur Hutchinson en cite un fait aussi singulier que remarquable, dans son *Essai sur la sorcellerie*. En 1664, le grand jury, faisant à Norwich le procès à deux personnes accusées de sorcellerie, consulta le docteur Browne comme un personnage éminent pour son savoir : celui-ci signa une attestation, dans laquelle il reconnaissait l'existence de cet art diabolique, et cita des faits analogues à ceux dont ces malheureux étaient accusés, et qui lui paraissaient incontestables. Hutchinson a donné une copie authentique de cette pièce. Il y a bien apparence que ce fut ce qui déterminait le jugement et le supplice de ces malheureux. C'est le dernier exemple que l'on ait vu en Angleterre de cette sorte de barbarie. Cependant tout, dans l'ouvrage de la *Religion du médecin*, indique un homme bien éloigné de l'intolérance : partout, au contraire, une douce philanthropie se fait sentir, et on le reconnaît toujours disposé à bien penser de ses semblables. Il donne de son caractère une idée fort avantageuse ; mais il y a lieu de croire que la vanité a beaucoup de part à ce portrait. Ce livre, qui avait fait une grande sensation en Angleterre, et qui fut traduit en plusieurs langues, fut critiqué par Kenelm Digby, mais d'une manière noble et polie ; il le fut au contraire fort durement par Alexandre Ross. Les théologiens de l'Allemagne l'attaquèrent plus sérieusement, et voulurent faire passer l'auteur pour athée. En 1646, Browne acquit sa réputation littéraire par un second ouvrage, intitulé : *Pseudodoxia epidemica or Enquiries in the vulgar errors* (Essai sur les erreurs vulgaires), Londres, in-fol. Ce traité, résultat d'un savoir immense, fut très-bien accueilli, et l'auteur ne se vit pas exposé aux critiques et aux imputations d'irreligion qu'il s'était attirées par son précédent ouvrage. Il eut plusieurs éditions, en 1650, in-fol. ; en 1658, 1664, 1666, 1672, in-4°, et en 1675, in-fol. Il en parut une traduction en hollandais, à Amsterdam, en 1668, in-8°, et une en allemand, par Christian Knorr, baron de Rosenroth (*voy. KNORR*), Nuremberg, 1680, in-4°. L'abbé Souhay en a donné une en français, sur la 7^e édition, sous le titre d'*Essai sur les erreurs populaires*, Paris, 1755 ; *ibid.*, 1742, 2 vol. in-12. Ce livre, qui était nécessaire au temps où il parut, n'a plus aujourd'hui le même degré d'utilité, parce que la plupart des erreurs qu'il combat se sont dissipées. Plusieurs auteurs, avant et après Brown, ont écrit sur le même sujet, et il leur est supérieur, si ce n'est pour le fond, du moins par la manière dont il le traite. C'est avec beaucoup de modération qu'il attaque ce qu'il regarde comme des erreurs. Il commence par les exposer, et cite les auteurs qui les ont propagées ; ensuite il les combat avec la seule force du raisonnement, sans employer ni le sarcasme ni l'ironie. Quoique zélé protestant, c'est avec beaucoup de ménagements qu'il examine quelques points de la croyance de l'Eglise romaine. Pour le temps où il écrivait, il montre des connaissances fort étendues

sur la physique ; il déploie dans tous ses ouvrages une vaste érudition ; mais quelquefois il se trompe, et il remplace une erreur par une autre. Il attaque même des vérités qui déjà paraissaient alors démontrées, et il semble douter du système de Copernic. En 1638, il publia : *Hydriotaphia* ; il y réunit un autre petit traité, *Garden of Cyrus*, ou *Traité du quinconce*. Ces deux traités ne forment qu'un petit vol. in-8°. Dans le premier, il disserte très-savamment sur les urnes cinéraires et sur ce qui concernait les monuments funéraires chez les anciens ; il ne néglige rien et souvent sort de son sujet. On y trouve, entre autres, la première observation sur la substance singulière provenant de la décomposition des cadavres, retrouvée depuis, par Foureroy, dans le cimetière des Innocents, à Paris, et connue maintenant sous le nom d'adipocire. Le *Traité du quinconce* fait voir qu'il a cultivé la botanique et diverses branches de l'histoire naturelle ; il tâche de prouver que la nature, dans ses productions, emploie plus souvent le nombre cinq que tous les autres. Il cite une multitude d'exemples à l'appui de cette opinion. On doit le regarder comme le premier qui ait vu que ce nombre de cinq est beaucoup plus commun dans les parties des fleurs que tous les autres nombres. Browne n'a laissé qu'un seul écrit sur sa profession : c'est une lettre très-courte sur l'étude de la médecine, dans laquelle il montre plus d'érudition que de jugement. Ses œuvres réunies parurent de son vivant, en 1666 ; elles furent traduites en allemand, et enrichies de notes, par Christian Peganius, et publiées à Francfort et à Leipsick en 1680, in-4°. Après sa mort, l'archevêque Tenison recueillit tous les écrits qu'il avait laissés en manuscrit ; ce sont des dissertations sur des antiquités ; ils furent mis au jour dans une édition complète de ses œuvres, publiée à Londres en 1686, in-fol. A la tête de cette édition est sa vie, écrite par Tenison. Le docteur Johnson en a aussi donné une, où il apprécie avec impartialité ses talents et ses ouvrages. « Son style, dit-il, est vigoureux, mais dur ; il est érudit, mais pédantesque ; il frappe, mais il ne plaît point ; il est profond, mais obscur ; les figures qu'il emploie sont bizarres et ses comparaisons forcées ; il emprunte des expressions de toutes les sciences, ce qui le rend quelquefois disparate. » On ne peut disconvenir, cependant, qu'il n'ait enrichi la langue scientifique de beaucoup de mots, dont on ne pouvait exprimer le sens avant lui que par des périphrases. D—P—s.

BROWNE (EDOUARD), fils du précédent, et médecin comme lui, naquit en 1642. Il se distingua de bonne heure par sa facilité et ses progrès, principalement dans l'étude des langues anciennes. Après avoir reçu de son père les premiers éléments des sciences, il fut mis à l'école de Norwich, et de là à Cambridge. Il prit, en 1663, à Oxford, le degré de docteur en médecine. En 1668, il commença ses voyages, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la Hongrie, la Bohême, etc., revint à Londres, et, l'année suivante, repartit pour une tournée encore plus considérable, dans laquelle il vit les cours de

l'empereur Léopold à Vienne, du sultan Mahomet IV à Larisse, de Clément IX à Rome, et de Louis XIV à Versailles. A son retour, il fut reçu membre de la société royale et du collège des médecins, et se lia particulièrement avec le comte de Dorset, qui l'engagea à publier une partie de ses voyages. Cette relation, où l'on trouvait des particularités intéressantes sur des pays alors peu connus, ainsi que sur plusieurs objets d'antiquité et d'histoire naturelle, obtint un très-grand succès. En 1675, Browne retourna sur le continent pour faire de nouvelles observations d'histoire naturelle, particulièrement sur les eaux de Spa et d'Aix-la-Chapelle. Il fut ensuite nommé médecin du roi Charles II, qu'il soigna dans sa dernière maladie, et, en 1682, médecin de l'hôpital de St-Barthélemy. Il se livra aussi à la chimie, et il est cité honorablement par Boyle. La mort de Charles II et ensuite la révolution l'éloignèrent entièrement de la cour. Il fut nommé, en 1703, président du collège royal, et mourut le 27 août 1708. Les voyages de Browne, en augmentant ses connaissances, avaient donné en même temps à ses manières une sorte de politesse, dont le savoir n'est pas toujours accompagné. Charles disait « qu'il était aussi « savant qu'aucun des membres du collège royal, et « d'aussi bon ton qu'aucun des hommes de la « cour. » Ses ouvrages sont la collection de ses voyages, réunis, et publiés en anglais, à Londres, en 1675, in-4^o; réimprimés avec des augmentations en 1685; ils ont été traduits en français, Paris, 1674, in-4^o. On y trouve beaucoup d'observations sur la physique et l'histoire naturelle; mais son objet principal était la minéralogie. Il a eu le mérite de faire le premier connaître, sous ce rapport, les diverses contrées qu'il avait parcourues. Il avait fait, en 1677, un nouveau voyage en Allemagne, dont il a donné la relation dans la seconde édition de ses voyages. Il traduisit du grec de Plutarque la *Vie de Thémistocle* et celle de *Sertorius*, qui ont paru dans l'édition de Dryden. S—D.

BROWNE (SIMON), ecclésiastique anglais dissident, né en 1680 à Shepton-Mallet, dans le comté de Somerset, fit d'excellentes études, et commença à prêcher avant l'âge de vingt ans. Après avoir été successivement pasteur d'une congrégation à Portsmouth et à Londres, il perdit en même temps, en 1723, sa femme et son fils unique, et ce double malheur l'affecta au point de troubler sa raison; non-seulement il résigna ses fonctions, mais il ne voulut plus se soumettre à aucune pratique religieuse. Ses amis lui ayant demandé le motif de ce changement dans un homme autrefois si recommandable par sa piété, il leur dit : « qu'il était tombé dans la disgrâce de Dieu, qui avait voulu que son âme mourût par degrés, et ne lui avait laissé qu'une vie animale en commun avec les brutes; que, bien qu'il conservât la figure humaine et la faculté de parler d'une manière qui semblait raisonnable aux autres, il n'avait pas plus d'idée de ce qu'il disait qu'un perroquet; qu'il y aurait donc de sa part impiété à faire des prières, et indécence à assister à celles des autres. » Mais sa folie, si même l'on peut tout à fait appeler ainsi ce singulier travers d'esprit, ne parais-

sait porter que sur ce seul point. Il se retira dans sa ville natale, et, tout en assurant que ses facultés intellectuelles étaient pour jamais éteintes, il composa divers ouvrages où l'on trouve autant de savoir que d'esprit et de talent; notamment deux défenses du christianisme contre Woolston et Tindal, écrites dans les deux dernières années de sa vie. La première, intitulée : *Réprimande convenable adressée à un inéredule qui l'est de gaieté de cœur, avec une préface concernant les poursuites du pouvoir civil contre cette sorte d'écrivains*, est remarquable par la force du raisonnement et par l'esprit de tolérance qui y règne. L'autre a pour titre : *Défense de la religion, de la nature et de la révélation chrétienne, contre la fausse interprétation de l'une et les objections faites contre l'autre dans le livre intitulé le Christianisme aussi ancien que la création*. Cet ouvrage de Browne est un des meilleurs que cette controverse ait produits. Il l'avait dédié à la reine Caroline; mais comme il rendait compte dans la dédicace de l'état de son esprit, ses amis crurent avec raison qu'elle pourrait détruire tout l'effet de l'ouvrage, et la supprimèrent. Elle a été depuis imprimée dans le n° 88 de l'*Adventurer*, et c'est un morceau vraiment unique pour la singularité. Browne y déclare que, si son livre a quelque chose d'extraordinaire, c'est d'avoir pour auteur « un être, le premier de ce genre, et qui n'a pas encore de nom, » et prétend qu'on racontera « comme l'événement le plus mémorable et le plus surprenant du règne de George II, qu'un traité composé par une pareille chose (*thing*), ait été présenté à l'illustre Caroline. » Browne mourut en 1752. Outre les deux ouvrages que nous avons cités, et qui ont été publiés par Guillaume Harris, il avait fait imprimer avant son malheur quelques sermons, ainsi qu'un recueil d'hymnes et de cantiques. Il avait aussi composé des traductions en vers anglais d'anciens poètes grecs et latins, une grammaire anglaise, des fables, et d'autres ouvrages qui n'ont pas été imprimés. S—D.

BROWNE (PIERRE), docteur en théologie, fit ses études dans l'université de Dublin, où il parvint à être principal en 1699. Il fut promu, en 1709, aux évêchés de Corke et de Ross. Peu de prélats protestants peuvent lui être comparés pour la science et la pureté des mœurs. Ardent défenseur de la religion chrétienne, il conserva un attachement inviolable à la pompe extérieure du culte, aux anciens rites de son église, et resta constamment célibataire. Cette conduite le fit passer, aux yeux de quelques protestants irlandais, pour un catholique romain déguisé. Prédicateur solide, sensé et éloquent, il réforma, par ses instructions et son exemple, le mauvais goût des jeunes prédicateurs de son temps; ses revenus furent employés à de fréquentes aumônes, et à rebâtir une belle maison destinée à recevoir des écoles de charité, ainsi qu'une bibliothèque qu'il fonda pour le service du public. Il mourut dans son palais épiscopal de Corke, le 25 août 1735, laissant un assez grand nombre d'écrits, dont les suivants ont été publiés, de son vivant, en anglais : 1^o une lettre servant de réponse au livre de Toland (intitulé : *la Religion chrétienne sans mystères*), ainsi qu'aux ob-

jections des incrédules, Londres, 1696, in-8°. 2° *De la Coutume de boire en mémoire des morts*, avec la suite et la réponse à un prélat qui prétend la justifier, Dublin, 1715, 1714 et 1715, 5 vol. in-12. 5° *La Doctrine des partis et des circonstances en fait de religion exposée*, 1715, in-12. 4° *Discours contre la coutume de boire aux santés*, Dublin, 1716, in-12 (il y a encore de lui une lettre sur le même sujet, 1722, in-12). 5° *La Foi distinguée de l'opinion et de la science*, Dublin, 1716, in-8°. 6° *Le Progrès, l'Étendue et les Limites de l'entendement humain*, Londres et Dublin, 1728, in-8°; c'est une espèce de supplément aux preuves de son premier écrit contre Toland. 7° *Les Choses surnaturelles et divines, conçues par l'analogie des choses naturelles et humaines*, Londres, 1735, in-8°. 8° Plusieurs sermons. Browne laissa tous ses autres ouvrages manuscrits à son neveu Thomas Russel. C. T—v.

BROWNE (ISAAC-HAWKINS), poète anglais, né en 1706, à Burton-sur-Trent, dans le comté de Stafford, passa, en 1727, de l'université d'Oxford à l'école de droit de Lincoln's-Inn à Londres, où il s'occupa beaucoup plus de poésie que de jurisprudence. Possesseur d'une fortune suffisante, il quitta bientôt l'étude des lois pour une vie indépendante et dévouée aux loisirs de la littérature. Ce fut néanmoins durant son séjour à cette école qu'il composa un poème sur le dessin et la beauté, et un autre intitulé *la Pipe de tabac*, divisé en 6 chants, dont chacun offre l'imitation heureuse et piquante du style d'un poète vivant. Les six poètes imités sont Cibber, Ambroise Philipps, Thomson, Young, Pope et Swift. Le chant imité de Philipps est l'ouvrage du docteur Hoadly. Brown fut choisi, en 1744 et en 1748, pour représenter au parlement le bourg de Wenlock, dans le comté de Shrop. Le plus considérable de ses ouvrages est le poème intitulé : *de animi Immortalitate*, publié en 1734. Ce poème eut un très-grand succès en Angleterre, et il en fut fait en très-peu de temps plusieurs traductions anglaises, dont la meilleure est celle de Soame Jenyns, imprimée dans les *Mélanges* de cet auteur. On a de Browne quelques autres productions poétiques. Il mourut en 1760, âgé de 55 ans. — *Hawkins* BROWNE, fils du précédent, a donné, en 1768, en 4 vol. in-8°, une jolie édition des œuvres de son père. X—s.

BROWNE (SIR WILLIAM), médecin et littérateur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1692, exerça avec succès la médecine à Lynn, comté de Suffolk, et ensuite à Londres, où il mourut, en 1774, âgé de 82 ans, laissant par son testament deux prix à décerner annuellement aux deux meilleurs poèmes qui sortiraient de l'université de Cambridge. Il était membre de la société royale de Londres, et président du collège des médecins de cette ville. La part active qu'il prit, en cette qualité, en 1768, dans la contestation qui s'éleva entre le collège des médecins et les licenciés, engagea Foote à l'introduire dans son *Diable boiteux*. Le portrait était frappant : Browne s'y reconnut le premier, et envoya à l'auteur une carte pour le complimenter sur son habileté; mais comme il avait oublié de le munir d'un

manchon, il lui envoya le sien. Cette manière de se venger désarma Foote. Browne était ami de la gaieté; il fréquentait habituellement un bal qui se donnait chaque année à Londres, dans une pension de jeunes demoiselles. Un dignitaire de l'Église s'y étant rendu un jour pour voir danser sa fille, et apercevant notre médecin debout, au milieu de ces jeunes personnes, dit qu'il croyait voir *Hermippus redivivus*, vivant *anhelitu puellarum*. Browne est auteur d'un grand nombre d'essais en prose et en vers, et il a donné une traduction du latin en anglais des *Éléments de catoptrique et de dioptrique* du docteur Grégory, auxquels il a ajouté quelques écrits sur le même sujet (Londres, 1715, in-8°). X—s.

BROWNE (PATRICE), médecin et botaniste, naquit à Crosbyne en Irlande, en 1720. Étant fort jeune encore, on l'envoya chez un parent, à l'île d'Antigoa; mais le climat ne convenant pas à sa santé, il revint en Europe, en 1757. Il se mit à étudier la médecine, et vint à Paris où il demeura cinq ans. Il alla ensuite à Leyde, et y fut reçu docteur en médecine; ensuite il se rendit à Londres, où il fut en liaison avec plusieurs savants. Il retourna en Amérique et se fixa à la Jamaïque. C'est à lui que la ville de Kingston doit l'avantage d'être un port de douane, au lieu de Spanish-Town, ou San-Yago, qui l'était auparavant. Il fit une étude approfondie de toutes les productions naturelles de cette île. Il eut l'occasion de perfectionner les découvertes qu'y avait faites Sloane, et d'en faire lui-même de nouvelles. De retour en Angleterre, il donna, en 1755, une carte très-exacte de cette île, qu'il avait tracée de sa main, et qui a été gravée en deux feuilles, par Bailey. L'année suivante, il publia un excellent ouvrage sous ce titre : *Civil and natural History of Jamaica* (Histoire naturelle et civile de la Jamaïque), Londres, 1756, in-fol., avec de superbes figures dessinées par le célèbre Elret. Il y rectifie les caractères de plusieurs genres de plantes du P. Plumier, et il en établit quelques nouveaux. Linné n'en admit qu'un petit nombre; mais presque tous les autres ont été reconnus depuis. Hans Sloane n'avait pas recueilli, dans tous ses voyages, plus de huit cents espèces de plantes; Browne en décrit, dans la Jamaïque seule, environ 1,200. Il retourna aux Antilles, et séjourna pendant quatre ans à Antigoa et à Montserrat. Il paraît qu'il se livra entièrement à l'exercice de la médecine, et qu'il ne put continuer ses travaux sur la botanique. Il essuya des malheurs, et perdit tous ses livres. Revenu en Angleterre, en 1782, après avoir fait six fois le voyage des Indes, il se retira à Bellinok, dans le comté de Mayo en Irlande. Là, oubliant, pour ainsi dire, les richesses végétales des tropiques et des îles qu'il avait parcourues, il s'attacha à l'étude des mousses et des autres végétaux cryptogames. Il s'occupait aussi à faire une flore de l'Irlande, et il allait la livrer à l'impression, lorsqu'il mourut en 1790, à Rusbrook, âgé de 70 ans. Dans sa retraite, il s'était tellement isolé de la société, que, malgré la célébrité que lui avait donnée son premier ouvrage, on le croyait mort, et ce fut par hasard qu'il apprit que l'on venait d'en annoncer à Londres

une nouvelle édition, qui n'est, au reste, que l'ancienne édition, dont on a imprimé les planches sur papier vélin, en y mettant un nouveau titre avec la date de 1789, et à laquelle on a ajouté un *Index Linnæanus* et une carte de la Jamaïque. Il est à désirer que l'on publie sa flore d'Irlande, ainsi que de nouvelles observations sur les plantes de la Jamaïque qu'il avait faites dans son dernier voyage, et qu'il a laissées en manuscrit. On a aussi de lui deux catalogues des oiseaux et des poissons de l'Irlande. Il était lié avec Gronovius, avec Muschenbroeck, et plus particulièrement avec Linné, qui entretint jusqu'à sa mort une correspondance suivie avec lui. Browne fut un des premiers en Angleterre à adopter le système de Linné; aussi ce naturaliste donna le nom de *Brownea* à un genre de la famille des légumineuses. — Outre les botanistes et médecins du même nom que nous avons indiqués, on connaît encore Jean BROWNE, chirurgien ordinaire de Charles II, auteur d'un *Traité complet des plaies*, Londres, 1678, in-4°; d'un *Traité sur les tumeurs*, ibid., et même année; d'un *Traité anatomico-chirurgical des glandes et des éperonelles*, Londres, 1684, in-4°, tous trois écrits en anglais; et d'une *Myographie*, dont les planches sont tirées de Casserius: en anglais, 1684 et 1697, in-fol.; en allemand, Berlin, 1704; Leipsick, 1745, in-fol., et traduite en latin sous ce titre: *Myographia nova, sive musculorum omnium in corpore humano hactenus repertorum accuratissima Descriptio*, Londres, 1684, in-fol.; Leyde, 1687, 1690, in-fol.; Amsterdam, 1694, in-fol. — André BROWNE, auteur d'un ouvrage sur les fièvres, *de febribus Tentamen theoretico-practicum*, Edimbourg, 1695, in-8°. — Jean BROWNE, auteur d'*Institutes de médecine*, en anglais, Londres, 1744, in-8°. — Joseph BROWNE, auteur d'un *Recueil de toutes les épidémies pestilentiellles du 17^e siècle*, en anglais, Londres, 1720, in-8°. — Richard BROWNE, auteur d'un *Essai sur les effets du chant, de la musique et de la danse sur le corps humain*, en anglais, 1729; en latin sous ce titre: *Medicina musica*, Londres, 1755. — Guillaume BROWNE, agrégé au collège de la Madeleine, à Oxford, mort en 1678, âgé de 50 ans, a publié le catalogue du jardin de botanique de cette ville: *Catalogus horti Oxoniensis*, Oxford, 1658, in-8°. — Alexandre BROWNE, chirurgien anglais, a voyagé aux Indes orientales, vers la fin du 17^e siècle. Il recueillit beaucoup de plantes de ces contrées, et les envoya à Plukenet, qui les publia dans ses ouvrages. C'est en considération du service qu'il a rendu à la botanique que Linné a donné le nom de *Brownia* à un genre de plante de la famille des nerpruns, composé de plusieurs arbustes du cap de Bonne-Espérance, remarquables par la petitesse de leurs feuilles. — Samuel BROWNE, chirurgien anglais, établi à Madras, sur la fin du 17^e siècle, a contribué aux progrès de la botanique, en envoyant des herbiers composés de plantes de l'Inde à plusieurs savants botanistes d'Angleterre, et entre autres à Jacques Petiver, qui en fit connaître un grand nombre dans ses ouvrages. On voit, dans les *Transactions philosophiques* (année 1700, t. 22) un ca-

talogue fort nombreux de toutes celles qu'il avait découvertes. — Jean BROWNE, chimiste de Londres, membre de la société royale, mort en 1755, a publié quelques mémoires insérés dans les *Transactions philosophiques*. C. et A—N et D—P—s.

BROWNE (GUILLAUME-GEORGE), voyageur, né à Londres, le 25 juillet 1768, fit ses études à Oxford, et suivit des cours de mathématiques, de botanique, de minéralogie et de chimie. Cependant cette occupation n'absorbait pas tout son temps, car il faisait réimprimer des livres de politique et y ajoutait des préfaces. Il donna aussi une édition du traité de Buchanan, *de Jure regni apud Scotos*. Il projeta même de publier dans un format élégant le recueil des meilleurs traités sur le gouvernement, et d'y joindre une introduction et des notes; mais de nouvelles pensées lui firent abandonner ce dessein. Depuis longtemps la lecture des relations de voyage lui avait inspiré le désir de visiter les contrées où se sont passés les événements racontés par les anciens historiens, lorsque l'apparition du voyage de Bruce, et du premier volume des *Mémoires de la société africaine*, lui suggéra l'idée de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. En conséquence il partit d'Angleterre vers la fin de 1791, et débarqua, le 40 janvier 1792, dans le port d'Alexandrie. Après un séjour de près de deux mois dans cette ville, il voulut aller reconnaître l'emplacement du temple de Jupiter Ammon; il suivit d'abord la côte maritime, puis se dirigea au sud vers l'oasis de Siouah. La vue d'un très-antique monument d'architecture égyptienne lui fit conjecturer qu'il avait trouvé le sanctuaire qu'il cherchait; néanmoins il n'osait pas l'affirmer: les voyageurs qui l'ont suivi ont confirmé sa supposition. Quoique le fanatisme et la superstition des habitants lui eussent fait courir des dangers, il essaya de s'avancer vers le sud-ouest. N'ayant rien trouvé qui répondit à l'objet de ses recherches, il reprit le chemin d'Alexandrie, où il rentra le 2 avril. Sa santé avait beaucoup souffert de cette excursion. Un mois de repos lui rendit ses forces; il vit Rosette, Damiette, les lacs de natron à l'ouest du Nil, les couvents des coptes, et entra au Caire le 16 mai. Il s'y appliqua avec beaucoup d'ardeur, de même qu'à Alexandrie, à l'étude de la langue arabe et des mœurs orientales. Le 40 septembre, il s'embarqua sur le Nil pour se diriger vers l'Abyssinie. Obligé de s'arrêter à Assouan, à cause de la guerre qui avait éclaté entre les Mameluks de la haute Egypte et le cachef d'Ibrim en Nubie, il redescendit le Nil jusqu'à Kené, puis traversa le désert jusqu'à Cosséir sur la mer Rouge, et admira sur sa route les carrières d'où les anciens Égyptiens avaient extrait les matériaux de leurs immenses monuments. Retourné au Caire, au mois de décembre, il visita le lac Mœris et les pyramides, et, au printemps de 1795, le mont Sinaï et Suez. Toujours dominé par son dessein d'aller en Abyssinie, où il ne pouvait, à cause de l'état de trouble des contrées voisines, arriver par le chemin ordinaire, Browne prit le parti de se joindre à la caravane du Dar-Four. Le 2 avril, à l'époque de la plus

grande chaleur, il s'embarqua sur le Nil. A Siout il se procura des chameaux, et, le 24 mai, il partit avec la caravane; elle suivit en partie le même chemin que Poncet, voyageur français (voy. PONCET); elle traversa des déserts, l'oasis d'El-Khardjé, puis celui de Sélimé; et, le 25 juillet, elle atteignit l'Ouadi Masrouk, première source située dans le Dar-Four. L'abondance des pluies et les ravages des fourmis blanches contraignirent les gens de la caravane d'aller loger au village de Soueïni. Tous les marchands étrangers et même les indigènes sont obligés, à leur arrivée, de s'y arrêter et d'y attendre la permission du sultan pour aller plus loin. Browne, qui n'avait rien de commun avec les commerçants, et qui était regardé par ceux de la caravane comme l'étranger du roi, demanda au mélik ou gouverneur la faculté de poursuivre sa route, offrant de payer les droits qu'on exigeait de lui pour son bagage. Mais il avait été desservi auprès du prince par un homme du Caire qui l'accompagnait, et qu'on lui avait recommandé pour les affaires qu'il pourrait avoir à traiter au Dar-Four, où tout le commerce se fait par échanges. Ce perfide engagea un de ses camarades, demeurant à Soueïni, à se rendre auprès du roi pour l'avertir que Browne était un Franc, un infidèle, qui venait dans le pays avec de mauvais desseins, et qu'il serait à propos de se tenir en garde contre lui; il fit en même temps insinuer au monarque qu'il ne convenait pas que cet étranger fût admis en sa présence, ni même qu'il restât en liberté, mais qu'il fallait charger quelqu'un de veiller sur sa conduite, afin de prévenir ses intentions dangereuses; et il ajouta à ce rapport toutes sortes de faussetés. Bientôt son émissaire revint avec une lettre du roi qui ordonnait de laisser partir Browne pour Cobbé, la capitale, où il devait demeurer, jusqu'à ce qu'il eût reçu l'ordre de se présenter devant le monarque. Browne soupçonna bien quelque perfidie, et néanmoins ne put deviner par qui elle avait été tramée. Il entra, le 7 août, dans Cobbé. Tous les gens qu'il avait connus en Égypte et pendant le voyage, et qui auraient pu lui rendre service, se dispersèrent; les indigènes, qui le regardaient comme un infidèle dont la couleur même était un signe de maladie et de la réprobation divine, répugnaient à communiquer avec lui. Ses inquiétudes lui occasionnèrent bientôt une fièvre violente qui le réduisit à l'extrémité. Au bout d'un mois, se sentant mieux, il obtint la permission d'aller à El Fascher où se trouvait le roi; la cessation des pluies lui rendit momentanément la santé. Revenu à Cobbé, l'on s'accoutuma un peu à sa vue. Enfin, dans l'été de 1794, retourné à El-Fascher, il vit le roi, lui offrit des présents, et sollicita vainement la permission de quitter le pays; elle ne lui fut accordée qu'en 1796. Durant ce long séjour, on lui avait pris la plus grande partie de ses effets, et on ne lui avait payé que le sixième de leur valeur: accablé d'ennui, il ne trouva d'autres moyens de se divertir que d'acheter deux lions pour les apprivoiser. Enfin, le 3 mars, il partit avec une caravane qui n'arriva qu'au bout de quatre mois à Siout; en décembre, il

quitta le Caire, et en janvier 1797, un navire le conduisit à Jaffa; il visita Jérusalem et la terre sainte, reprit la mer à St-Jean-d'Acre, débarqua à Seïde, parcourut le Kesrouan et les villes maritimes de la Syrie, traversa le Liban, vint à Alep, puis franchit le Taurus, prit sa route par Bostan, Kaïsarieli, Angora, Ismit, et, le 9 décembre, il arriva à Constantinople. Il revint par Vienne et Hambourg à Londres, qu'il revint le 16 septembre 1798, après une absence de près de sept ans. Quoiqu'il eût perdu dans le Dar-Four et en Égypte beaucoup de papiers et de notes, il lui restait des matériaux suffisants pour rédiger une relation de ses voyages. Dès qu'elle eut vu le jour, il quitta de nouveau l'Angleterre, dans l'été de 1800, et alla par l'Allemagne à Trieste. Au printemps de l'année suivante, il s'embarqua pour Athènes, Smyrne et Constantinople, d'où il se rendit par terre à Antioche, et ensuite à l'île de Chypre, et en Égypte. Il passa l'hiver de 1801 au Caire; et, au printemps de 1802, partit pour Salonique en Macédoine, visita le mont Athos, l'Albanie, les îles Ioniennes et Venise, où il séjourna plusieurs mois. En 1803, il fit un voyage en Sicile que les troupes anglaises occupaient, puis aux îles de Lipari, et retourna en Angleterre, où il s'occupa de mettre en ordre ses notes; mais il s'aperçut bientôt qu'il lui serait difficile de jeter un jour nouveau sur des contrées si souvent décrites, et il abandonna ce travail. En 1805, il fit une excursion en Irlande. Cependant son inclination le ramenait toujours vers l'Orient. Voulant pénétrer dans le cœur de l'Asie centrale, il se mit en route dans l'été de 1812, et revint Constantinople et Smyrne. Il quitta cette dernière ville au printemps de 1813, et traversa l'Anatolie et l'Arménie jusqu'à Erzeroum; le 4^{er} juin, il était à Tauris: la dernière lettre qu'on reçut de lui était du 16 juillet. Vers la fin de l'été, il se mit en route pour Teheran. Parvenu à quarante lieues de cette ville, il fut assassiné par une bande de brigands, sur les rives du Kizil-Ozoun. On fit des recherches pour retrouver son corps, et ses restes furent enterrés auprès de ceux de Jean Thiévenot. (Voy. ce nom.) On a de Browne: *Travels in Africa, Egypt and Syria, from the year 1792 to 1798*, Londres, 1799, in-4°, avec une vue du temple d'Ammon et des cartes du Dar-Four. La traduction française par Castera est intitulée: *Nouveau Voyage dans la haute et basse Égypte, la Syrie, le Dar-Four, où aucun Européen n'avait pénétré*, etc., Paris, 1800, 2 vol. in-8°, avec les mêmes planches que l'original. Il en existe aussi des traductions en allemand et en hollandais. Browne a le premier porté ses pas dans un pays à peine connu de nom; il y a séjourné, et y a recueilli des matériaux précieux pour la géographie et l'ethnographie. Il avait auparavant découvert un canton célèbre dans l'antiquité, et parcouru des contrées où d'autres voyageurs l'avaient précédé; et, après être sorti du Dar-Four, il voyagea également dans des régions que des souvenirs de tous les genres rappellent à la mémoire des hommes. Il était instruit, il n'ignorait rien des usages et des mœurs des Orientaux: néan-

moins sa relation est une des plus médiocres qu'il soit possible de lire ; elle excite parfois la curiosité, mais n'inspire jamais d'intérêt pour le narrateur. Browne ne sait pas raconter ses aventures avec le talent dont étaient doués Mungo Park et Burckhardt. Ce dernier dit qu'Ali-Bey (voy. BADIA) n'était qu'un pygmée en comparaison de Browne. Nous ne serons pas assez hardis pour contester cette assertion : mais si celui qui l'a énoncée eût aussi mal narré que Browne, il n'aurait certainement pas obtenu la réputation qui lui est à jamais acquise. Les Anglais qui, dans le recueil intitulé *Travels in various countries of the East* (Voyages dans divers pays de l'Orient), Londres, 1820, in-4°, ont donné des mémoires biographiques sur Browne, font un grand éloge de son savoir, et ils ajoutent : « Il manquait certainement de goût, circonstance « qui a diminué son mérite comme littérateur, et a « nui à sa réputation en général. » Ils blâment ensuite le style de son livre, disant qu'il est affecté, ce qui formait un singulier contraste avec la simplicité des manières de l'auteur. Sa relation n'obtint pas un grand succès dans sa patrie, et n'eut pas, comme beaucoup d'autres, les honneurs d'une seconde édition, car elle ne devint pas populaire. Browne était froid et réservé avec les étrangers, et de plus affligé de myopie, ce qui est fâcheux pour un homme dominé par le désir de voyager chez des peuples peu civilisés. Ses biographies n'accordent pas leurs éloges à une dissertation qui termine sa relation, et dans laquelle sa prévention pour les mœurs des Orientaux lui fait donner la préférence à ceux-ci sur les Européens pour la sagesse, la morale et le bonheur. Browne a fait suivre son livre d'*Observations sur quelques passages des ouvrages de Savary et de Volney concernant l'Égypte, et sur quelques faits contenus dans la correspondance des officiers français qui ont accompagné Bonaparte en Égypte*. Castera accorde trop d'autorité à ces premières observations, en disant : « Nous désirons « beaucoup que le citoyen Volney réfute ce qui le « concerne dans ces observations. » Et il s'exprime à peu près de même pour les secondes. N'est-ce pas accorder une sorte de supériorité à Browne ? et voici que Badia, après avoir réfuté un passage de ce dernier, continue ainsi : « Je suis fâché de conclure M. Browne, qui est un des voyageurs que « j'estime particulièrement pour son voyage au « Dar-Four : j'aime à penser que ses descriptions « de l'intérieur de l'Afrique ne contrediront pas « autant d'inexactitudes qu'on peut lui en repro- « cher sur l'Égypte. » Toutefois Browne passe pour judicieux et fidèle. Son *Voyage de Constantinople en Asie Mineure, fait en 1802*, se trouve dans le recueil cité plus haut ; on y lit des particularités instructives. E—s.

BROWNIKOWSKI ou BRONIKOWKI (ALEXANDRE), d'Oppeln, romancier allemand, né à Dresde en 1783, fils d'un officier supérieur saxon. Pendant sa jeunesse il entra au service de Prusse. Dans la garnison d'Erfurth, il cultiva avec plusieurs autres officiers la poésie, et contribua au recueil de pièces

de vers qu'ils publièrent en 1804, sous le titre de *Présents dédicatoires d'amis à des amis*. A ces temps paisibles succédèrent bientôt des guerres qui ne permirent pas au jeune officier de suivre son goût pour les lettres. Dans l'invasion de la Prusse par l'armée de Napoléon en 1806, son régiment, faisant partie de la garnison de Breslau, fut fait prisonnier et conduit en France. Au lieu de retourner en Allemagne, lors de la paix, Brownikowski préféra rester à Paris. Il prit du service dans la grande armée, et le maréchal Victor l'attacha ensuite à son état-major. Il fut obligé alors de servir contre sa patrie, ou du moins contre les alliés du Nord. Après la rentrée des Bourbons en France et le licenciement de la garde impériale, Brownikowski, ayant obtenu son congé, alla en Pologne, et, tirant parti de l'origine polonaise de sa famille, il obtint un grade supérieur dans l'armée que l'empereur de Russie organisait. Il était major dans les ulhans de la garde, lorsqu'en 1823, choqué de la rudesse du grand-duc Constantin, il prit son congé et se retira dans sa ville natale pour s'y livrer à la carrière littéraire. Dès lors il fit succéder, avec une fécondité étonnante, un roman à un autre, après avoir préludé en quelque sorte à ces compositions par des contes et des nouvelles insérés dans les journaux allemands. Plusieurs obtinrent du succès : ce furent surtout ceux dont le fond était puisé dans les mœurs et l'histoire de la Pologne, qu'il avait beaucoup étudiées. Aussi l'a-t-on appelé quelquefois le Walter-Scott de la Pologne. Sans avoir des caractères fortement esquissés ou des peintures vigoureusement tracées, plusieurs des romans de Brownikowski offrent de l'intérêt ; ils sont écrits d'un style facile et coulant, mais souvent trop verbeux. Voici la liste de ses ouvrages : 1° *Casimir le Grand Piast*, nouvelle, Dresde, 1823, 2 vol. in-12. 2° *Hippolyte Boratinski*, *ibid.*, 1825-28, 4 vol. ; traduit littéralement en français par J. Colien, avec ce second titre : *la Pologne sous le règne de Sigismond Auguste*, Paris, 1828, 5 vol. in-12. 3° *La Tour des Rats*, *ibid.* 4° *Le Château sur la rivière de Wieprz*, *ibid.*, 2 vol. 5° *Le Cachot français*, aventure du 17^e siècle, traduit en français par Loève-Weimars sous le titre de *Claire Hébert, histoire du temps de Louis XIII*, Paris, 1828, 2 vol. in-12. 6° *Olgiard et Olga, ou la Pologne au 11^e siècle*, *ibid.*, 1829, 4 vol. in-12 ; traduit en français par Loève-Weimars, sous le titre : *le Serf*, Paris, 1830, 5 vol. in-12. Cette série de romans porte aussi le titre de *Collection des œuvres de Bronikowski*. 7° *Histoire de la Pologne*, Dresde, 1827. L'histoire moderne y est traitée avec beaucoup moins de détails que l'histoire ancienne. L'auteur paraît avoir craint d'offenser le gouvernement russe. 8° *Lui et Elle*, conte du temps moderne, Leipsick, 1827. 9° *Contes*, Leipsick, 1828, in-12. Ce volume contient *les Trois Cousins* et *la Soirée aux prophéties*, où l'auteur met en scène Scarron et ses contemporains. Depuis 1829 il avait commencé une nouvelle série de romans qui est devenue plus nombreuse que la précédente, puis-

qu'elle est composée de dix-huit volumes. L'ouvrage le plus important de cette série est : 10° *la Pologne au 17^e siècle ou Jean III Sobieski et sa cour*, Halberstadt, 1829-50, 5 vol. in-12. L'état social et politique de la Pologne à cette époque est peint avec vérité et intérêt. 11° *Beate, extrait d'une ancienne chronique sans titre*, Leipsick, 1852, 3 vol. in-12. C'est une composition bizarre, où Brownkowski, voulant tracer l'histoire romanesque d'une femme qui fut condamnée en Allemagne comme empoisonneuse, s'égare dans l'histoire de la révolution française. 12° *Stanislas Poniatowski, épisode du 18^e siècle*, traduit en français par Loève-Weimars, Paris, 1850, in-12. 13° *Almanach pour les contes et nouvelles*, première année, Halberstadt, 1851, ouvrage également médiocre. Il semble, en général, dans les derniers ouvrages de Brownkowski, que son imagination commençait à s'épuiser. 14° *Les Femmes Konicpolskie*, Dresde, 1852-55, 5 vol. in-12. Ce sont les Cosaques zaporogues et leur insurrection que l'auteur a peints dans ce roman. Depuis 1850, il avait quitté Dresde pour s'établir en Prusse, où il est mort au commencement de 1854. Les événements politiques des dernières années l'avaient engagé à publier deux brochures : l'une intitulée *la Chute des Bourbons de la branche aînée, ses causes et ses effets*, Halberstadt, 1850, 1^{er} cahier, qui n'a pas été continué ; l'autre, *Quelques Mots d'un Polonais à ses compatriotes*, qui parut en 1851. D—G.

BROWNIG ou BROMIG (RAOUL), théologien anglais, naquit en 1592, à Ipswich, dans le comté de Suffolk, d'un marchand de cette ville. Il fut élevé à l'université de Cambridge, et, en 1628, reçu docteur à l'université d'Oxford. Promu successivement à plusieurs bénéfices considérables, on le nomma, en 1641, évêque d'Exeter ; mais, dans les troubles qui éclatèrent bientôt après, il se trouva, en sa qualité d'évêque, exposé aux violences du parti parlementaire. Sa vie fut menacée ; et, dépouillé de ses revenus, il se vit sans autre ressource pour vivre que la générosité d'un ami, chez lequel il se retira. Cette détresse n'abattit point son courage, et l'on dit qu'il osa conseiller à Cromwell de rétablir Charles II sur le trône. Il fut nommé, en 1658, prédicateur du Temple, avec des appointements assez considérables, et mourut en 1659. On n'a de lui que quarante sermons, passables pour le temps, et imprimés après sa mort, à Londres, 1662, 1664, 2 vol. in-fol. C'était un homme de beaucoup d'esprit, d'une littérature étendue, et d'une conduite irréprochable, quoique, dans ces temps de parti, on l'ait accusé de n'avoir pas montré assez de zèle pour la religion. X—s.

BROWNIGG (ROBERT), né vers 1759, à Rockingham, d'une des meilleures familles du comté de Wicklow, entra en 1775 dans le 14^e régiment d'infanterie en qualité d'enseigne, et, après avoir fait partie de différentes expéditions dans la Manche et à la Jamaïque, fut nommé, en 1795, lieutenant-colonel et quartier-maître général en Flandre, où il concourut aux opérations de l'armée britannique

contre la France. Le duc d'York le nomma son secrétaire pour la partie militaire en 1795, et l'année suivante lui fit donner le brevet d'officier supérieur. Brownring suivit encore ce prince trois ans après en Hollande, et continua jusqu'en 1803 son service de secrétaire. A cette époque, il fut nommé quartier-maître général des forces anglaises en Hollande, et il passa du rang de colonel à celui de lieutenant général. C'est en cette qualité qu'il accompagna l'expédition anglaise contre l'Écluse, et qu'il fut présent au siège de Flessingue et aux opérations dans l'île Zuyd-Beveland. De retour en Angleterre, il déposa dans l'enquête qui eut lieu devant la chambre des communes à propos du non-succès de cette expédition, et déclara que ce désappointement était dû surtout aux difficultés de la navigation à travers les bas-fonds et les îles de ces parages. Quatre ans après (1815), il obtint sa nomination au poste lucratif de gouverneur de Ceylan. C'est là qu'il mit le sceau à sa réputation par la conquête du royaume de Candi, qui acheva d'assurer à l'Angleterre la possession de cette station importante. Lord Bathurst donna les plus grands éloges à sa conduite, qui fut récompensée par le titre de baronnet en 1816 et par la permission qui lui fut accordée en 1822 d'ajouter à ses armoiries la couronne, le sceptre et la bannière de Candi. Dès 1815, il avait été créé grand-croix de l'ordre du Bain. Il ne quitta Ceylan qu'en 1820, et vint se fixer dans le comté de Monmouth, où il mourut, à Holston-House, le 27 avril 1855. VAL. P.

BRU (MOISE-VINCENT), peintre espagnol, né à Valence en 1682. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'école de Juan Conchillos, peintre habile, et surpassa bientôt tous ses camarades. Lorsqu'on voulut décorer de tableaux l'église de St-Jean del Mercado, de Valence, Bru, malgré sa jeunesse, fut choisi pour en exécuter trois. Il peignit le *Passage du Jourdain*, *St. François de Paule*, et *tous les Saints*, c'est-à-dire la réunion dans le même tableau d'un grand nombre de saints. Palomino Velasco, qui a fourni ces détails, dit que « ces ouvrages annoncent la main d'un grand maître et une grande force de génie. » Ces éloges donnent lieu de regretter la fin prématurée d'un artiste qui débutait si bien. Bru mourut à Valence, en 1705, n'ayant encore que 21 ans. D—T.

BRUAND (PIERRE-FRANÇOIS), médecin, né à Besançon, en 1716, mort en cette ville, en 1786, s'était acquis une réputation méritée dans la pratique de son art. Le roi de Prusse Frédéric l'engagea à passer dans ses États ; mais il ne fut point touché des promesses du monarque, et il préféra aux emplois brillants qu'on lui offrait une vie obscure et tranquille, qu'il consacra entièrement à ses concitoyens et au soulagement des pauvres. On a de ce médecin : 1° *Moyens de rappeler à la vie les noyés, de même que ceux qui sont évanouis par la fumée du charbon*, etc., Besançon, 1765, in-8°. 2° *Mémoires sur les maladies contagieuses et épidémiques des bêtes à cornes*, Besançon, 1766, 2 vol. in-12. Cet ouvrage avait remporté le prix de l'académie de

cette ville en 1763, et il a été réimprimé, avec des additions, sous le titre de *Traité des maladies épi-zootiques et contagieuses des bestiaux et des animaux les plus utiles à l'homme*, Besançon, 1782, 2 vol. in-12. Bruand était membre des facultés de médecine de Paris et de Montpellier, et on trouve plusieurs observations importantes de lui dans les mémoires de ces sociétés. — BRUAND, ou BRUAN, natif de Nancy et curé de Mousson, au 16^e siècle, a donné : *Bref Discours de la très-noble, très-illustre et très-ancienne maison de Lorraine* (en vers), Lyon, 1591, in-8°, poème que Chevrier qualifie de mauvais.

W—s.

BRUAND (ANNE-JOSEPH), archéologue, naquit à Besançon, le 20 janvier 1787. Son père, riche marchand, mourut le laissant presque au berceau. Comme il annonçait un tempérament délicat, son tuteur, homme avide et qui convoitait son héritage, le plaça chez un fermier, où jusqu'à l'âge de dix ans il ne reçut aucune espèce d'instruction. On se décida cependant à l'envoyer dans une école apprendre à lire et à écrire. Il en sortit pour entrer chez un procureur ; et il y fit, dans la pratique, des progrès d'autant plus rapides qu'il avait conçu la nécessité de disputer son patrimoine à celui qui s'en était emparé. Dès qu'il en eut l'autorisation, il plaida contre son tuteur ; et, content de lui avoir arraché une faible partie de sa fortune, il entra comme sous-officier dans les chasseurs d'élite, en 1804, et bientôt après il alla suivre les cours de l'école de droit à Dijon. Inscrit, en 1806, au tableau des avocats, il employa la durée de son stage à défendre les accusés traduits devant les conseils de guerre, et donna dans plusieurs circonstances des preuves de zèle et de désintéressement. En 1809, il abandonna la carrière du barreau, trop pénible pour sa santé, et accepta la place de secrétaire du préfet Destouches, qu'il suivit dans le Jura. Dès lors il put consacrer une partie de son temps à cultiver les belles-lettres. Doué d'une activité prodigieuse, sans négliger ses devoirs, il s'appliquait à l'étude des langues, formait des collections de plantes et de minéraux, et se familiarisait avec les diverses branches de l'archéologie. Il prit la direction du journal de la préfecture, qui jusqu'alors avait été dans les attributions du secrétaire général (voy. BÉCHET), et sut donner plus d'intérêt à cette feuille, en y publiant des articles propres à ranimer parmi les jeunes gens le goût des lettres et des sciences. Mais, naturellement frondeur, il eut le tort d'employer cette même feuille à jeter du ridicule sur quelques personnes dont l'âge et les services méritaient des égards. Bruand fut le fondateur du musée de Lons-le-Saulnier, où, secondé par le conservateur actuel (M. Désiré Monnier), il réunit, autant qu'il le put, les débris d'antiquités épars dans le département. Il suivit, en 1812, M. Destouches à Toulouse ; et, après la restauration, il l'accompagna dans sa nouvelle préfecture à Tours. En juin 1815, il fut nommé par le gouvernement provisoire sous-préfet à Vitry. La fermeté qu'il montra dans une émeute sauva les habitants du pillage, et lui mérita les

éloges du ministère ; mais il n'en fut pas moins remplacé dans ses fonctions après le second retour du roi. Étant venu à Paris solliciter de l'emploi, il profita de son séjour pour augmenter ses relations scientifiques, et pour faire des recherches dans les musées et les bibliothèques. Après l'ordonnance du 5 septembre, il fut envoyé sous-préfet à Barcelonnette, transféré peu de temps après à Issoire, et enfin à Bellay. Il a laissé des traces de son passage dans ces divers arrondissements, en y créant des associations agricoles et littéraires, en rétablissant l'ordre dans les archives publiques, et en rassemblant au chef-lieu les monuments que l'ignorance ou l'incurie aurait pu détruire. C'est ainsi qu'il avait converti la cour de la sous-préfecture de Bellay en un musée, par la quantité de fragments et d'inscriptions qu'il y avait réunis de tous les points de l'arrondissement. Il était occupé de les dessiner et de les décrire (1), prenant sur la nuit pour ce travail, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente qui l'enleva le 19 avril 1820, à l'âge de 33 ans. Depuis plusieurs années, il entretenait une correspondance très-active avec l'académie des inscriptions et l'administration du Jardin des plantes. Il était membre de la société d'encouragement, de la société royale des antiquaires qui n'avait pas de correspondant plus zélé, des académies de Besançon, de Toulouse, etc. On a de lui : 1^o *Annuaire statistique et archéologique du département du Jura*, pour les années 1815 et 1814, in-8°. Ces deux volumes, imprimés à Lons-le-Saulnier, sont pleins de recherches curieuses et accompagnés de nombreuses gravures qui représentent des monuments inédits. 2^o *Mélanges littéraires*, Toulouse, 1814, in-8° de 75 pages. Ce petit volume n'a été tiré qu'à 25 exemplaires ; il renferme quelques pièces de vers et des articles extraits des journaux du Jura et de la Haute-Garonne. 3^o *Dissertation sur une mosaïque découverte près de la ville de Poligny*, Tours, 1815, et Paris, 1816, in-8°, avec 2 planches. Cette mosaïque, connue sous le nom d'*Estavez* ou de *chambrettes*, avait été déjà décrite par Dunod dans l'*Histoire de l'église de Besançon*, t. 2, p. 555, et par Chevalier, dans les *Mémoires historiques sur la ville de Poligny*, t. 1^{er}. Caylus en a donné le dessin dans son *Recueil d'antiquités*, t. 4, p. 123 ; mais ces trois savants n'en regardaient les figures que comme de simples ornements. Bruand y voit au contraire le système d'astronomie des anciens, et la preuve de l'existence près de Poligny d'un temple dédié au soleil. 4^o *Essai sur les effets réels de la musique chez les anciens et les modernes*, Tours, 1815, in-8°. Bruand a eu part à la traduction de l'ouvrage d'Escoiquitz (voy. ce nom) *Exposé des motifs qui ont engagé, en 1808, S. M. Ferdinand VII à se rendre à Bayonne*. Il a fourni quelques articles à la *Biographie des hommes vivants* ; enfin il a laissé manuscrites une *Dissertation sur Vieille-Toulouse*

(1) Les inscriptions recueillies et expliquées par Bruand ont été publiées dans le *Journal d'émulation* du département de l'Ain, février 1821.

et une *Description de l'arrondissement d'Issoire*. Son portrait a été lithographié, et l'on trouve une courte notice sur ce savant dans l'*Annuaire nécrologique* de Mahul.

W—s.

BRUANT (LIBÉRAL), donna, en 1671, les dessins de la première église et des bâtiments de l'hôtel des Invalides, et ensuite de la Salpêtrière. Il a continué l'église des Petits-Pères, près de la place des Victoires, commencée par Lemuet, et achevée depuis par Artaud. Le style de son architecture était noble et simple. Il laissa un fils qui bâtit, en 1721, l'hôtel de Belle-Isle, dont les dessins, les profils et le goût d'ornement sont très-estimés. Bruant fils fut professeur de l'académie royale d'architecture. On a de Libéral Bruant : *Visite des ponts de Seine, Yonne, Armançon et autres, faite en 1684, par le sieur Bruant, architecte du roi, avec les plans dessinés par Pierre Bruant son neveu*, in-4°. Cet ouvrage se conservait en manuscrit dans la bibliothèque de M. Pelletier, qui a été vendue et dispersée. — Un autre BRUANT, frère aîné du précédent, a fait la porte du bureau des marchands drapiers, rue des Déchargeurs. Elle est décorée de colonnes doriques accouplées, dont les métopes sont cependant carrées, sans que néanmoins les bases et les chapiteaux se pénètrent ou se confondent. Le moyen qu'il a employé a été de donner aux pilastres la même diminution qu'aux colonnes. K.

BRUC-MONTPLAISIR. Voyez MONTPLAISIR.

BRUCÆUS (HENRI), médecin, né à Alost, en 1531, d'abord professeur de mathématiques à Rome, reçu ensuite docteur à l'université de Bologne, alla, en 1567, professer les mathématiques et pratiquer la médecine à Rostock; il y mourut très-consideré, sous l'un et l'autre rapport, le 31 décembre 1595, ayant laissé des ouvrages sur les deux sciences qu'il avait cultivées; sur les mathématiques : *de Motu primo*, 1580, in-12; 1604, in-12; *Institutiones spheræ*, vers 1584; sur la médecine : *Propositiones de Morbo gallico*, Rostock, 1569, in-8°; *de Scorbuto, propositiones Rostochi disputatæ*, 1589, 1591; et dans le livre des *Observations sur le scorbut* de Séverin Evgalenus : *Epistolæ de variis rebus et argumentis medicis*, avec les mélanges de Henri Smet, Francfort, 1611, in-8°. C. et A—N.

BRUCCIOLI. Voyez BRUCIOLI.

BRUCE (ROBERT), comte d'Anandale en Écosse, et de Clévaland en Angleterre, fils de Robert Bruce, surnommé le Noble, et d'Isabelle d'Écosse, se porta pour compétiteur de Jean Bailleul (voy. ce nom), lorsqu'en 1283 le trône devint vacant par la mort d'Alexandre III et par celle de sa petite-fille et unique héritière directe, Marguerite de Norvège. A peine sacré à Scône, Bailleul se hâta d'aller à New-Castle jurer foi et hommage au roi d'Angleterre. Les chefs écossais, dont il s'était fait accompagner, et qui n'étaient pas préparés à résister en face aux deux rois, prêtèrent le même serment, avec l'horreur de s'y soumettre et l'impatience de s'y soustraire. Bruce, qui n'avait pas plus reconnu la nomination du roi élu que la suprématie du roi électeur, travailla sur-le-champ à grossir le nombre de ses amis de celui des mécontents. Bientôt, menacé par son rival,

entraîné par ses sujets, insulté par son suzerain, Bailleul lui-même voulut secourir le joug. On courut aux armes. Édouard essuya les premiers revers, employa le moyen banal de diviser ses ennemis pour les affaiblir, et offrit de nouveau la couronne à Bruce, sans autre condition que de l'aider à punir Bailleul. Bruce vint joindre l'armée anglaise avec son fils et ses guerriers les plus actifs, tandis que ses autres amis devaient travailler les esprits, et disposer le peuple à un changement de souverain. Édouard, ainsi aidé, s'ouvrit l'Écosse par la conquête de Berwick, écrasa Bailleul à la bataille de Dumbard, l'envoya bientôt prisonnier dans la Tour de Londres, et répondit à Bruce, qui lui demandait le prix convenu de ses services : « Croyez-vous que je n'aie « autre chose à faire que de vous conquérir un « royaume ? » L'Écossais indigné quitta les drapeaux d'Édouard, mais y fut ramené par des motifs bien moins nobles que ceux qui jusque-là l'avaient inspiré. L'Écosse était asservie, son roi emprisonné, ses défenseurs séduits, massacrés ou emmenés captifs comme leur souverain; lorsque ce malheureux pays paraissait sans ressource, on y vit tout à coup, d'un rang obscur, sortir une âme sublime, faite pour sauver sa patrie, et digne de se dévouer pour elle. Un simple gentilhomme, fils cadet d'un chevalier, aussi pauvre que brave, Guillaume Wallace (voy. WALLACE), trouva moyen de se former une armée, détruisit celle des Anglais, tua le vice-roi représentant d'Édouard, pénétra en vainqueur jusque dans l'Angleterre, et, rentré dans son pays, où il n'y avait plus d'ennemis que ceux qui étaient prisonniers, il fut proclamé, par la reconnaissance des peuples, régent du royaume. Et Robert Bruce, et Jean Cumyn, allié, ainsi que lui, à la maison royale, ne purent se défendre ou du poison de l'envie, ou des ombrages de l'orgueil et de l'ambition. Ils accusèrent Wallace d'aspirer au trône. Sans se rendre compte à eux-mêmes de cet affreux sentiment, ils aimèrent mieux voir l'Écosse perdue que sauvée par leur obscur rival, et ils rentrèrent dans les rangs de l'armée anglaise pour le combattre; moins coupables encore que ceux qui restèrent dans l'armée de Wallace pour le trahir; car tous ces grands ne pouvaient pardonner tant de renom et tant d'élévation, même à tant de services! Wallace, ne pouvant résister à la fois, et aux forces de son ennemi, et aux factions de ses concitoyens, perdit, contre Édouard 1^{er}, la terrible bataille de Falkirk (22 juillet 1298), se fit cependant jour à travers les vainqueurs avec les débris de son armée, et s'arrêta derrière un fleuve étroit, mais profond, qu'il sut mettre entre lui et Bruce, qui le poursuivait ardemment. Là, sur la demande de Bruce, que fatiguaient sans doute ses remords, il y eut, d'une rive à l'autre, une explication à haute voix entre ces deux chefs. Wallace y déploya tant de patriotisme, de désintéressement et de pureté, que Bruce, fondant en larmes, s'humilia devant le noble caractère qu'il avait méconnu, et jura d'expier la funeste victoire qu'il venait de remporter sur ses concitoyens. Le généreux Wallace, en se réservant toujours de combattre et de mourir pour son pays, voulut cesser de le gouverner. Il abdiqua la régence

Cumyn en fut revêtu; et Bruce, qui ne se serait pas permis de l'accepter, mourut vers ce temps, heureux de s'être réconcilié avec sa patrie, et laissant un fils qui devait bientôt mériter et obtenir la couronne d'Écosse. — Nous avons cru devoir suivre, dans cette notice, les historiens écossais Drummond, Lesly, Buchanan, etc., qui sont unanimes, plutôt que les auteurs anglais, qui ne s'accordent pas. Hume a préféré quelquefois ces derniers. Rapin a prétendu concilier les uns et les autres. Dans le récit de Hume, ce n'est point avec Robert Bruce le père, mais le fils, que Wallace eut cette fameuse explication, le fleuve entre deux. Rien n'empêcherait de croire que le père eût voulu avoir son fils pour témoin d'une entrevue si importante⁽¹⁾. À l'article Robert Bruce cessent toutes les incertitudes historiques. L—T—L.

BRUCE, (ROBERT), d'abord comte de Carrick, puis roi d'Écosse, sous le nom de Robert I^{er}, paraît décidément avoir été fils du précédent, quoique au dire de quelques auteurs, il n'ait été que son petit-fils. À partir de la bataille de Falkirk, en 1298, il y avait eu pendant sept années, entre les Anglais et les Écossais, une alternative continuelle de soumissions forcées et d'insurrections renaissantes, de guerres et de trêves, de succès variés, où la fortune avait favorisé tantôt les attaques de l'ambition, et tantôt la résistance du patriotisme. Maître absolu pour la troisième fois, en 1305; destructeur inexorable de tout ce qui paraissait propre à réveiller parmi les vaincus l'idée d'une indépendance nationale; délivré de l'indomptable Wallace par une horrible trahison et par un plus horrible supplice, Édouard I^{er} était rentré à Londres, croyant enfin sa conquête assurée, et il y était rentré ayant près de lui l'homme qui devait la lui enlever. À la tête des seigneurs écossais, dont il aimait à s'environner, et qu'il prétendait séduire, tandis qu'il épouvantait les autres, était Robert Bruce, et Jean Cumyn, le premier repassant toujours dans sa mémoire les droits de son père au trône, et les paroles patriotiques de Wallace, sur les bords du Caron; le second, cousin germain de Bailloul, roi détrôné, et supportant impatiemment de s'être vu enlever la régence. Maintes fois Édouard les avait appelés séparément dans son intérieur, et avait sollicité les services de chacun d'eux, en leur promettant pour récompense la couronne d'Écosse, qui, sous un suzerain tel que le roi d'Angleterre, avait encore, disait-il, de quoi flatter l'ambition. Honteux et outrés de se voir si longtemps dupes de promesses perfides, les deux rivaux s'étaient ouverts l'un à l'autre et avaient conspiré. Un traité avait été signé entre eux, portant qu'ils travailleraient de concert à soulever l'Écosse; que Bruce en serait élu roi; que ses comtés et ses terres passeraient à Cumyn, qui, sous le titre de lieutenant général, serait la seconde personne après le souverain; qu'enfin un des deux resterait en Écosse pour préparer les voies à cette révolu-

tion, et que l'autre suivrait partout Édouard pour endormir sa vigilance. Cumyn était resté, et il devint traître. De ses terres d'Écosse, il envoya une copie du traité au roi d'Angleterre, qui la reçut à Londres. Édouard furieux se contint : l'arrestation précipitée de Robert Bruce eût fait évader ses trois frères, qui étaient éloignés de lui, et dont Édouard voulait aussi s'assurer. Bruce reçut seulement une défense de quitter la cour : mais il reçut en même temps un message d'une espèce singulière. Un comte de Gower, ami de toute sa famille, et l'un des seigneurs anglais les plus qualifiés, lui envoyait une paire d'éperons et une bourse remplie d'or, comme les lui ayant empruntés depuis quelques jours. Bruce comprit ce langage. La terre était couverte de neige : il fit ferrer trois chevaux en sens contraire, de manière à marquer les traces d'une arrivée, au lieu de celles d'un départ; choisit deux compagnons sûrs; voyagea toute la nuit; intercepta une nouvelle dénonciation de Cumyn contre lui; et, avec la rapidité de l'éclair, courut assembler ses amis à Mabane, poignarder Cumyn à Dumfries, et se faire couronner roi à Scône. De ce jour, l'Écosse fut délivrée d'un joug étranger, quelque vicissitude que dût encore subir la destinée de son libérateur. L'éclat de ses premiers succès subit une éclipse, et il s'y résigna. Deux fois vaincu par le comte de Pembroke, il dispersa lui-même son armée, en lui annonçant qu'il la réunirait un jour; et ne voulant emmener avec lui que deux amis fidèles, lord Hay et lord Lennox, il alla se cacher avec eux dans les rochers des îles Hébrides. Sa femme fut emmenée captive à Londres; ses trois frères y furent pendus : il sentit son cœur déchiré; mais son âme fut encore exaltée, bien plutôt qu'abatue. On le croyait mort, lorsqu'à la tête d'une armée d'insulaires, et joint par l'illustre auteur des Douglas, il reparut en Écosse, s'empara de Carrick et d'Inverness, passa les garnisons anglaises au fil de l'épée, rasa les forts, et appela sous son étendard ses fideles sujets, qui coururent en foule s'y rallier. Édouard I^{er} se mit en marche pour aller arrêter des progrès si menaçants : la mort l'arrêta lui-même sur les frontières d'Écosse, et cet orgueilleux monarque ne put autre chose que souiller son dernier jour, en donnant, pendant son agonie, l'ordre de mettre en croix tous ces jeunes rejetons qu'il avait enlevés à leurs familles comme autant d'otages. Édouard II, héritier du trône de son père, se rendit à Dumfries, somma tous les nobles Écossais de venir lui prêter serment, vit ses sommations méprisées, et se retira honteusement en Angleterre, tandis que Robert Bruce, malade, mais ne voulant pas perdre un instant pour la délivrance de sa patrie, était porté en litère au milieu des batailles qu'il gagnait, et sur les remparts des villes qu'il prenait d'assaut. Bientôt il eut recouvré toute l'Écosse, et ce fut lui à son tour qui envahit les provinces de son ennemi. Édouard adressa un manifeste à tous les aventuriers de l'Europe, les invitant au partage de tout le territoire écossais. Il y entra en effet à la tête de l'armée la plus formidable que jamais roi d'Angleterre eût menée dans ces contrées,

(1) Cette entrevue a été chantée par Félicien Hemans. Le poète écossais Robert Burns (*voy.* ce nom) a aussi célébré la famille de Bruce.

mais pour y essayer le plus grand revers que la monarchie anglaise eût éprouvé depuis la conquête. Ainsi est qualifiée, par les historiens des deux nations, cette bataille sanglante de Bannockburn (24 juin 1514), où Robert Bruce, à la tête de 50,000 Écossais, tailla en pièces une armée anglaise de 100,000 hommes, les poursuivit pendant trois lieues en les hachant, et fut au moment de compter le roi Édouard parmi ses prisonniers. Après cette victoire décisive, il se hâta de convoquer les états du royaume, qui, après lui avoir déferé les titres de libérateur et de père de la patrie, fixèrent la couronne dans sa maison, en y appelant, à défaut d'enfants mâles, de lui ou de son frère, sa fille Marie et les héritiers qui naîtraient d'elle. Ce frère, dont nous venons de parler, Édouard Bruce, fut invité alors par les Irlandais à venir régner sur eux, passa dans cette île, s'y maintint pendant trois ans, et eût consolidé ce second trône dans sa famille, s'il eût eu la sagesse de Robert comme il en avait la bravoure. (Voy. son article.) Pendant une excursion rapide que Robert d'Écosse fit en Irlande pour soutenir cette entreprise, les Anglais voulurent profiter de son absence pour rentrer en Écosse; mais Robert avait tout rempli de son esprit. Des légions écossaises levées de toutes parts, commandées les unes par des chevaliers, les autres par des prélats, ne se bornèrent pas à repousser les invasions : la ville de Berwick fut prise sur les Anglais, celle d'York ravagée, ainsi que son territoire, malgré les prouesses guerrières de son archevêque et de tout son clergé. Rendu à ses États, Robert eut besoin, pour gouverner, de la fermeté avec laquelle il avait vaincu. L'anarchie des guerres avait confondu les propriétés; les grands en avaient usuré beaucoup, et sur la couronne et sur les communes : le roi voulut que tous produisissent le titre en vertu duquel ils possédaient. Une bande de confédérés l'environna un jour, et tous, tirant leurs épées, s'écrièrent : « Voilà « nos titres de propriété. » Conduits bientôt, par leurs réflexions, à juger qu'une telle insolence ne pouvait rester impunie, ils formèrent le complot de livrer l'Écosse au monarque anglais : c'était là que Robert les attendait. Muni des preuves de leur trahison, il assembla un parlement qui les frappa de mort, et que les Écossais ont appelé le *parlement noir*, comme les Anglais ont donné le nom de *bataille blanche* à celle où l'on avait vu récemment tant de surplis dans les rangs et parmi les morts. Au nombre des coupables se trouva un neveu du roi, qui subit comme les autres la peine due à son crime. Édouard II espéra encore que cette sévérité produirait des troubles, et entra en Écosse avec une armée immense. Robert le laissa pénétrer jusqu'à Édimbourg, se repliant de poste en poste avec l'armée, les habitants et le bétail. Une détresse absolue força bientôt les Anglais de se retirer, et leur dépit se changeant en fureur, ils laissèrent partout derrière eux la dévastation, le sacrilège et le meurtre. Alors Robert se mit à leur poursuite avec l'ardeur de la vengeance unie à celle du courage : il les atteignit dans les plaines du Byland, et remporta sur eux, en 1525, une victoire

non moins mémorable que toutes les autres. Ce fut sa dernière. Désormais vieux et infirme, il mit à la tête de ses armées le comte Ranulphie et le chevalier Douglas, qui marchèrent sur ses traces. Le roi Édouard ayant renoncé à tout acte d'hostilité, et s'étant jugé trop heureux de signer une trêve de treize ans, Robert put se livrer sans distraction au soin de consolider pour sa patrie tous les bienfaits qu'il lui avait été donné de répandre sur elle. La dernière année de sa vie devait mettre le comble à sa gloire et à son bonheur. Édouard III, âgé seulement de quinze ans, étant devenu roi d'Angleterre en 1528, Robert Bruce jugea que le moment était venu de couronner son ouvrage, avec un jeune roi que la politique n'avait pas corrompu, et une régence incertaine que la guerre pouvait effrayer. Il fit entrer son armée en Angleterre, et, dès l'année suivante, 1529, il amena Édouard III à signer un traité par lequel le monarque anglais reconnaissait l'indépendance absolue du royaume d'Écosse, désavouait les prétentions de ses prédécesseurs, et donnait la princesse Jeanne, sa sœur, en mariage au prince David, fils du roi Robert. Après avoir célébré ces noces avec une solennité digne de la circonstance; avoir appelé à sa succession, si son fils mourait sans enfants, Robert Stuart, fils de sa fille Marie; avoir enfin conclu un traité avec la France, pour préserver l'Écosse des discordes intestines, si cette succession était disputée, Robert I^{er} finit doucement sa glorieuse vie, le 9 juillet 1529, ayant régné 24 ans, et laissant un nom à jamais consacré par les bénédictions de son pays et l'admiration des étrangers. Son corps fut enseveli à Dumferling, son cœur porté à Jérusalem, par le chevalier Douglas, et déposé auprès du saint sépulchre, ainsi que ce grand roi et ce pieux guerrier l'avait ordonné par son testament. L.—T.—L.

BRUCE (DAVID II), fils de Robert I^{er}, fut proclamé roi d'Écosse aussitôt après la mort de son père, en 1529. Il n'avait alors que neuf ans, quoique marié avec Jeanne d'Angleterre, fille du roi Édouard II. Bientôt les troubles de sa minorité, l'invasion de son royaume, la perfidie de son beau-frère, ne laissèrent voir de sûreté pour lui qu'à la cour de France, où le conduisit une escorte fidèle, et où il trouva un généreux appui. (Voy. BAILLEUL, ÉDOUARD III et PHILIPPE VI.) Après dix ans de vicissitudes entre les factions qui déchiraient l'Écosse, les *Bruciens*, qui avaient toujours en leur possession plusieurs places fortes, et à leur tête un régent titulaire, représentant leur roi exilé, trouvèrent moyen d'entrer en campagne, conduits par les Murray, les Douglas, surtout par Robert Stuart. Ils furent vainqueur, à Panmure, à Perth, à Striveling, à Édimbourg. Baillieu s'enfuit à Londres, Édouard III guerroyait en France. David Bruce fut rappelé en Écosse par des ambassadeurs de sa noblesse. Ils lui annoncèrent que ses ennemis étaient chassés, que ses places étaient occupées par ses serviteurs; que les rénes de l'État l'attendaient dans les mains de son neveu, Robert Stuart; mais que tous avaient promis de le remettre à Édouard, si, avant l'expiration d'une longue trêve, leur roi émigré n'était pas venu les re-

prendre. David accourut, en 1342, après avoir conclu un traité offensif et défensif avec Philippe de Valois. Jeune, sensible, transporté de reconnaissance à la vue de ses fidèles sujets, et de colère à l'aspect de leur pays ravagé, il usa du triste droit de représailles, fondit sur l'Angleterre avec une armée d'Écossais, de Français, de Suédois, de Norvégiens; dévasta tout le Northumberland; prit d'assaut et réduisit en cendres la ville de Durham; entra dans le pays de Galles, et mit le siège devant ce fameux château de Salisbury, où la belle et sage comtesse de ce nom, privée de l'appui de son époux, prisonnier en France, se vit entourée de chevaliers, jurant de mourir pour la défendre. Leur défense, en effet, ayant donné au roi Édouard le temps d'arriver avec des forces supérieures à celles des Écossais, ceux-ci, obligés de lever le siège, allèrent se retrancher dans leurs forêts de Gédéours. Édouard les y poursuivit, reconnut l'impossibilité de les y forcer, et conclut avec David une trêve de deux ans, qui fut prolongée jusqu'à cinq. A cette dernière époque (1347), Édouard, qui avait déjà vaincu à Crécy, ayant mis le siège devant Calais, le roi de France écrivit au roi d'Écosse pour lui rappeler le lien qui les unissait, et lui demander une diversion. David rentra aussitôt dans les provinces anglaises. Instruit que la reine d'Angleterre venait à sa rencontre avec de vieilles milices, et se portait sur Newcastle, il lui envoya proposer la bataille, qui fut acceptée. Elle dura six heures; la victoire se décida enfin pour les Anglais, lorsque David, blessé grièvement, eut été fait prisonnier et emmené sur son cheval jusqu'à quinze lieues du champ de bataille, sans que ses blessures fussent pansées. Il fut conduit à la Tour de Londres, et il y était enfermé depuis dix ans, lorsqu'après la bataille de Poitiers, l'orgueilleux Édouard III dina publiquement, le jour de Noël, 1357, ayant à ses deux côtés deux rois captifs, celui de France et celui d'Écosse. Enfin les larmes et les prières de Jeanne, épouse de David et sœur d'Édouard, déterminèrent celui-ci à délivrer son beau-frère. Il l'envoya régner en Écosse, après avoir extorqué de lui la signature du traité le plus bizarre. David s'était engagé à payer 100,000 marcs pour sa rançon; à reconnaître la suzeraineté du roi d'Angleterre; à faire tous ses efforts auprès des nobles de son royaume, pour le transmettre après lui au petit-fils d'Édouard; à observer une trêve de neuf ans, et à livrer vingt otages. Il en fut de ce traité comme de tous ceux qu'impose l'abus de la force: les nobles Écossais, assemblés, *grincèrent des dents*, dit Lesly, à la lecture de ces articles. Il n'y eut de ratifié que la trêve, qui se prolongea, et la rançon qui ne fut pas même payée en entier. David, devenu veuf, s'allia étroitement avec Charles V, roi de France, épousa la fille d'un de ces chevaliers écossais qui avaient si vaillamment défendu ses droits, récompensa pendant treize ans la fidélité de ses peuples par son zèle à réparer leurs malheurs; et lui et ses successeurs gouvernèrent, dit Robertson, avec une autorité qui ne le cédait en rien à celle des premiers rois d'Écosse. Il mourut en 1370, laissant sa

couronne à Robert Stuart, son neveu, qui, plus qu'aucun autre, la lui avait conservée. Ce n'est pas que Bruce n'eût des parents collatéraux de son nom; car il en existe encore des descendants, dont le chef est le comte Elgin.

L—T—L.

BRUCE (ÉDOUARD), frère de Robert I^{er}, roi d'Écosse, avait partagé constamment la gloire et les succès de son frère. Après la victoire de Bannockburn, où il s'était signalé plus que jamais, il voulut aussi partager le pouvoir du vainqueur et être associé à la souveraineté. Il ne lui suffisait pas que Robert l'eût fait déclarer son héritier, s'il mourait sans enfants mâles, lui donnant ainsi la préférence sur ses propres filles: Édouard voulait une royauté certaine et immédiate. De son côté, Robert repoussait le partage de l'autorité souveraine. Une contestation terrible était à craindre entre des frères si valeureux, et dans un royaume encore si peu affermi, lorsqu'un événement imprévu vint tout concilier. La renommée des victoires remportées sur les Anglais par le roi d'Écosse retentit dans toute l'Irlande. Les tribus natives de cette dernière contrée supportaient plus impatiemment chaque jour les usurpations des colons et les cruautés des gouverneurs anglais. Trop divisées d'ailleurs entre elles pour qu'un de leurs chefs pût compter sur la subordination de tous les autres, ces tribus envoyèrent une ambassade à Robert Bruce; elles lui représentèrent que les Scots d'Albanie, ayant eu pour pères ceux d'Hibernie, ne pouvaient rester indifférents au malheur de leurs frères; qu'enorgueillis de la gloire de Robert Bruce, elles le suppliaient ou de régner sur l'Irlande en même temps que sur l'Écosse, ou de leur envoyer un prince de son sang qui devint leur sauveur et leur monarque. Robert se sentit soulagé de pouvoir proposer cette couronne à son frère Édouard, qui, après avoir échoué par trop de précipitation dans une première tentative, revint en Écosse équiper une flotte de trois cents bâtiments, alla descendre près de Carrick-Fergus, dans le nord de l'Irlande, avec une armée de 6,000 Écossais, fut joint par une armée de natifs, et proclamé monarque en mai 1315. Tous ses premiers combats furent autant de victoires, et bientôt, de proche en proche, non-seulement les O'Neil et les O'Donnell, mais les O'Connor, les O'Mul-Lally, les Mac-Carthy, les O'Brien, etc., se rangèrent sous ses drapeaux et reconnurent sa suzeraineté, en même temps qu'il reconnut leurs dynasties. Il fut solennellement couronné à Dundalk, comme souverain de toute l'île. Pendant trois ans, il eut le siège de son gouvernement établi en Ultonie, et il put parcourir toute l'Irlande en vainqueur, excepté Dublin, où siégeait le gouvernement anglais, et d'où partaient de temps à autre des corps de troupes pour inquiéter les Écossais. Une disette affligea l'Irlande: les Anglais travaillèrent à en augmenter l'horreur pour leurs ennemis, tandis que par mer ils étaient facilement approvisionnés. Robert Bruce, qui était venu d'Écosse au secours de son frère, fut obligé par la faim d'y retourner promptement, laissant seulement quelques renforts d'hommes à l'armée d'Édouard. Celui-

ci sortit de l'Ultonie comme un lion affamé, et, dévastant tout sur son passage, s'avança jusqu'aux portes de Dublin. Les Anglais, saisis de terreur, brûlèrent eux-mêmes leurs faubourgs. Édouard, manquant de ce qui était nécessaire pour les assiéger, se jeta sur les possessions qu'ils avaient encore dans le midi, laissa partout des traces d'une vengeance aveugle, augmenta par ses ravages cette famine même qui le réduisait au désespoir; et, sur la nouvelle d'un armement anglais débarqué à Younghal, se retira dans son Ultonie, où, avec une constance sauvage, il endura des maux effroyables. La famine qui consumait son armée en vint à cet excès, que ses soldats se nourrissaient de la chair de ceux qui en étaient morts. Quand le fléau cessa, toutes les troupes d'Édouard se réduisaient à 3,000 hommes; mais les Anglais n'en avaient que 1,500 à leur opposer, après un échec terrible qu'ils venaient d'essuyer dans le Thomond. Le prince écossais voulut enfin décider la querelle. La prudence lui conseillait d'attendre le roi d'Écosse, qui venait de lui annoncer sa prochaine arrivée avec un secours considérable; mais la valeur romanesque d'Édouard et son orgueil jaloux craignaient également de devoir la victoire à une trop grande supériorité de forces, ou d'en partager la gloire avec un autre chef. Il hâta sa marche pour prévenir l'arrivée de son frère, rencontra les Anglais près de Dundalk et leur livra bataille. Le chevalier Jean Birmingham, qui les commandait, était aussi bon capitaine que brave soldat. La victoire se balançait, lorsqu'un chevalier anglais, nommé Maupas, d'une bravoure aussi aventureuse que celle d'Édouard Bruce, l'aperçut dans la mêlée et s'ouvrit un passage jusqu'à lui. Après des efforts surnaturels, on vit les deux champions succomber tous les deux à la fois. L'armée anglaise ne perdait qu'un soldat, celle des Écossais perdait son général et son roi: ils prirent la fuite en poussant des cris de désespoir, et l'on en massacra plus des deux tiers. On trouva sur le champ de bataille les corps de Bruce et de Maupas déchirés l'un sur l'autre. Selon Walsingham et Baker, Bruce respirait encore, et fut porté dans la tente de Birmingham. Pour l'honneur de l'humanité, nous aimons mieux ne pas croire cette version; car il est certain que le général anglais coupa la tête de ce malheureux prince, et l'envoya au roi d'Angleterre, qui l'en récompensa en le créant comte de Louth.

L—T—L.

BRUCE (PIERRE-HENRI), officier du génie, d'une famille écossaise qui, du temps de Cromwell, était passée au service de l'électeur de Brandebourg, naquit en Westphalie, en 1692. Il servit en Flandre sous le prince Eugène en 1706, passa depuis au service de Russie en 1711, avec le grade de capitaine, et fut à l'affaire de Pruthi et à l'expédition contre la Perse en 1722, après avoir rempli quelques missions diplomatiques à Constantinople. En 1724, il quitta le service de Russie et revint en Écosse. En 1740, il fut envoyé en Amérique pour réparer et augmenter les fortifications de toutes les places de guerre des colonies anglaises, et, de retour en Écosse, il y mourut en 1757. Il a laissé une relation de ses

voyages qui fut publié longtemps après sa mort, sous ce titre : *Memoirs of P. H. Bruce, containing an account of his travels in Germany, Russia, Tartary, Turkey, the New-Indies*, Londres, 1782, grand in-4° : on y trouve des détails curieux, surtout relativement au czar Pierre le Grand. Ce voyage a été traduit en allemand, Leipsick, 1784, grand in-8°. — Guillaume BRUCE avait publié, longtemps auparavant, une relation de la Tartarie : *Guillelmi Brussii Diarium de Tartaria*, Cologne, 1595; Francfort, 1598, in-8°. — Édouard BRUCE a été l'éditeur de la belle collection des poètes latins qui ont écrit sur la chasse, publiée sous ce titre : *Poetæ Latini rei venaticæ scriptores et Bucolici antiqui, videlicet Grattii Falisci, atque Aur. Olymp. Nemesiani Cynegeticon, Halieuticon, et de Aucupio, cum notis integris Gasp. Barthii, Jani Vitii, Th. Johnson, Ed. Brucei*, etc., Leyde, 1728, in-4°. C'est par erreur qu'on attribue cette édition à Ger. Kempfer, qui n'y a fourni que quelques notes sur les trois premières élogues de Calpurnius : Bruce fut l'éditeur principal; mais ayant quitté la Hollande avant la fin de l'impression, Havercamp acheva de revoir les épreuves.

C. M. P.

BRUCE (JACQUES OU JACOB-DANIEL, comte), appartenait à une branche de l'antique et royale famille des Bruce, qui s'établit en Russie vers 1649, après la mort de Charles I^{er}. Il naquit à Moscou en 1670, fit d'excellentes études en mathématiques; entra dans l'artillerie, et fut nommé gouverneur de Novgorod. Le mauvais succès de l'attaque qu'il dirigea en 1701 contre Narva lui attira un moment la disgrâce de Pierre le Grand; mais le czar appréciait trop bien les talents de Bruce pour le laisser longtemps à l'écart. Après l'avoir employé de nouveau dans plusieurs affaires importantes, il le nomma, en 1711, grand maître de l'artillerie, et Bruce devint, en quelque sorte, le créateur de cette arme en Russie, où il l'organisa sur un excellent pied. Deux ans auparavant, commandant l'artillerie russe à la bataille de Pultava, il avait contribué au succès de cette journée. Il fut, en 1717, un des négociateurs envoyés au congrès d'Aland, puis, en 1721 (10 septembre), l'un des signataires de la paix de Nystadt, qui réconcilia enfin la Suède et la Russie. Dans la formule de ce traité, Bruce prend les titres de comte, d'aide de camp général du czar, de président des collèges des minéraux et des manufactures, de chevalier des ordres de St-André et de l'Aigle blanc. Il avait institué en Russie une école du génie militaire. Peu d'hommes ont connu aussi bien que lui l'état et les ressources de la Russie. Par ordre de Pierre le Grand, il correspondit pendant quelque temps avec Leibnitz sur l'origine de cette nation. Il entreprit aussi beaucoup de travaux scientifiques, traduisit en russe des ouvrages allemands et anglais, composa un traité de géométrie, et dressa un calendrier séculaire connu sous le nom de *Calendrier Bruce* ou de *Livre noir*. A sa mort, arrivée en 1755, l'académie des sciences de St-Petersbourg fit l'acquisition de la belle bibliothèque, ainsi que des riches collections en objets d'histoire natu-

relle, en instruments de mathématiques et d'astronomie, et en médailles, que le comte Bruce s'était plu à former. Comme il ne laissait pas d'enfants, la czarine Anne Ivanovna, voulant honorer la mémoire d'un homme qui avait rendu de si grands services à la Russie, conféra le titre de comte à l'un de ses parents éloignés, *Alexandre Romanonowitch*, général major. — Le fils de celui-ci, *Jacques Alexandrowitch BRUCE*, fut général en chef de l'infanterie, comte, sénateur, gouverneur général de Moscou, chevalier des ordres de Russie et de Pologne. Il épousa la fille du feld-maréchal Roumantsof, qui fut la dame d'honneur et la confidente de Catherine II, mais qui, depuis, fut disgracié pour une intrigue d'amour. Le comte et la comtesse Bruce ne laissèrent qu'une fille. Z—o.

BRUCE (MICHAEL), poète élégiaque, né à Kinnaird, en Ecosse, en 1746, mourut maître d'école à l'âge de 21 ans. Ses vers ont été publiés par John Logan, Edimbourg, 1770. Pauvre et souffrant, il communiqua à plusieurs de ses ouvrages l'empreinte de cette profonde et touchante sensibilité qui fit à la fois le charme et le tourment de sa vie, et qui l'abrégea sans doute. Son poème intitulé *Loch-Leven* est un modèle de talent descriptif. Son élégie sur le printemps (*Elegy on spring*) fut pour lui le chant du cygne. Walter Scott, dans un de ses romans, semble avoir eu en vue cet infortuné maître d'école, pour lequel poésie et souffrance semblent avoir été synonymes. D—R—R.

BRUCE (JACQUES), naquit le 14 décembre 1750, à Kinnaird, dans le comté de Stirling en Ecosse, d'une famille noble et ancienne. Il descendait, du côté des femmes, de la maison royale, avantage dont il se prévalait avec orgueil. Destiné d'abord au barreau, mais préférant les plaisirs de la chasse et les charmes des beaux-arts aux arides études du droit, il vivait incertain de l'état qu'il devait embrasser, lorsque, par un excellent mariage avec la fille d'un négociant de Londres, il se vit entraîné en quelque sorte dans la carrière du commerce. Sa fortune s'accrut rapidement, et tout lui promettait une existence brillante et tranquille, lorsque la mort de sa femme vint détruire son bonheur. Madame Bruce mourut à Paris, en allant rétablir sa santé dans le midi de la France. Bruce chercha des consolations dans l'étude. Il ne put les y trouver, et, pour distraire sa douleur, il se décida à voyager, et parcourut le Portugal et l'Espagne. A Madrid, il eut le projet de visiter les manuscrits arabes de l'Escorial; et, quoique peu versé dans l'arabe, il espérait hâter par ses soins la publication de ces manuscrits. Le gouvernement espagnol s'y opposa. A son retour en Angleterre, son goût pour l'arabe prit une nouvelle force, et il joignit à l'étude de cette langue celle de l'éthiopien ou geez. Ce fut à cette époque que lord Halifax lui proposa d'aller à la recherche des sources du Nil; Bruce ayant accepté la proposition fut nommé consul à Alger, en 1765. Ce fut en juin 1768 qu'il se mit en route pour l'Abyssinie. Arrivé en Afrique, il commença ses voyages par visiter Tunis, Tripoli, Rhodes, Chypre,

la Syrie, et quelques autres contrées de l'Asie Mineure. L'artiste italien qui l'accompagnait dessina les ruines de Palmyre et de Balbee, et quelques autres restes de l'antiquité. Ces dessins sont maintenant déposés dans la bibliothèque royale de Kew; mais la relation de ce voyage n'a jamais paru. Bruce partit du Caire vers la fin de 1769, et visita les ruines d'Axum, suivit les bords du Taccazzé, l'un des grands fleuves du pays, pénétra, à travers mille périls, jusqu'à la ville de Gondaar, séjour des rois, et partit de là pour les sources du Nil, qu'il trouva dans une petite île verdoyante, dessinée en forme d'autel, sous la garde d'un grand prêtre qui avait la police religieuse de ces sources sacrées. Après un séjour de quatre ans dans l'Abyssinie, où il occupa à la cour la place de commandant de la cavalerie noire; après des recherches nombreuses et des aventures romanesques, Bruce reprit le chemin de l'Égypte par la Nubie. Son séjour à Sennaar offre encore des événements merveilleux, et des observations piquantes et nouvelles. Échappé à la trahison du roi nubien, il traversa le désert, malgré les colonnes de sable mouvant, malgré le souffle embrasé du samoun, malgré les embûches et les attaques des Arabes, et arriva enfin dans la haute Égypte, à Syéné, où il fut favorablement accueilli. De retour en Angleterre, Bruce trouva tout son bien entre les mains de ses parents, qui, le croyant mort, se l'étaient partagé avec une précipitation qui déplut au savant voyageur. Pour se venger de leur avidité, il se remaria, et eut un fils de sa seconde femme; mais il eut le chagrin de la perdre en 1784. Alors, dégoûté du monde, il se retira dans sa terre de Kinnaird, où il se livra entièrement à la rédaction de son voyage, qui parut en 1690. C'est dans cette retraite, embellie d'un riche musée, que Bruce passa les dernières années de sa vie. Un triste accident la termina en peu de jours; il mourut des suites d'une chute qu'il avait faite dans son escalier, sur la fin d'avril 1794. Bruce a contribué, par sa relation, à faire mieux connaître l'Abyssinie que les voyageurs des 16^e et 17^e siècles, surtout dans ce qui a rapport à l'histoire naturelle; mais ses prétentions ne se bornent pas là. Il s'est regardé comme le premier Européen qui ait pénétré aux sources du Nil, et il a eu doublement tort d'affirmer cette fausseté. Premièrement, il n'a point vu les sources du vrai Nil (Bahr-el-Abiad), situées au pied des alpes de Kumri, ou montagnes de la Lune. Elles n'ont point encore été visitées par les Européens. Brown, dans son voyage au Dar-Four, est celui qui s'en est le plus approché. Quant à celles du Bahr-el-Azrek, ou Nil des Abyssins, qui est l'Astapus des anciens, Bruce ne put encore se faire honneur de cette découverte. Le P. Paez, missionnaire portugais, les avait visitées et dérites longtemps avant lui, et Bruce n'avait fait que le copier minutieusement. On peut voir dans l'*OEdipus Aegyptiacus* la description de Paez citée par Kireher. La relation de Bruce a été imprimée en Angleterre sous ce titre : *Travels to discover the sources of the Nile in the years 1768, 69, 70, 71 and 72*; Edimbourg, 1790, 5 vol. in-4^o,

fig. Elle a été traduite en allem. par Wolkmann; en franç. par J.-G. Castera, Paris, 1790 et 1791, 3 vol. in-4°, ou 10 vol. in-8°, et atlas; et ensuite abrégée par Henry, 1799, 9 vol. in-18. A. Murray a publié une 2^e édit. anglaise de ce voyage, Londres, 1803, 7 vol. in-8°, et atlas in-4°; sur l'exemplaire préparé par Bruce lui-même, et enrichie de la vie de l'auteur, et de plusieurs mémoires qui traitent des manuscrits éthiopiens rapportés par Bruce, de la mythologie égyptienne, de la population de l'Égypte, de l'histoire de l'Abyssinie, etc., réimpr. encore à Édimbourg en 1815. Dans les additions que contient cette édition (t. 7, p. 91) l'auteur parle du *Bahr-el-Abiad*, ou le vrai Nil, et il avoue qu'à l'endroit où il le traversa, il est trois fois aussi considérable que le Bar-el-Azrek, qu'il nomme *le Nil*. Dans sa narration et dans sa carte il ne fait nulle mention du Bahr-el-Abiad. On remarque dans les récits de Bruce des événements si extraordinaires, que cela leur donne souvent l'air d'un roman. L'exactitude de plusieurs faits qui lui avait d'abord été contestée a cependant été reconnue depuis. Bruce a fait quelques recherches sur les animaux et les plantes. Il n'y en a qu'un petit nombre de figurés dans sa relation. L'édition anglaise contient quarante-deux figures d'animaux et de plantes; et, dans quelques exemplaires, elles sont coloriées d'après les dessins de l'auteur. On y voit, entre autres, un *mimosa* ou *acacia*, qui produit une résine qu'il dit être la substance connue sous le nom de *myrrhe*, et un protée, genre singulier, dont les nombreuses espèces n'avaient été trouvées jusqu'alors qu'au cap de Bonne-Espérance; mais ce qui est le plus important, il fait connaître un arbre dont on se sert en Abyssinie comme d'un spécifique contre la dysenterie; et, comme il en avait rapporté des graines, on a eu la satisfaction de les voir germer; en sorte qu'on le possède maintenant dans les jardins de botanique. Mais cet arbre étant de ceux qu'on nomme dioïques, c'est-à-dire qui ont des fleurs mâles sur un individu, et des fleurs femelles sur un autre, comme on n'a que le mâle, on ne peut espérer de le voir fructifier. C'est avec raison que Miller et l'Héritier ont donné à cet arbre le nom de *Brucea*. Il a rapporté aussi une graminée du genre *Poa* (*Poa Abyssinica*) dont la graine, malgré sa petitesse, sert à la nourriture des Abyssins. L. R—E et D—P—s.

BRUCE (JEAN), écrivain écossais, né en 1744 et mort le 15 avril 1826, à Nuthil (comté de Fife), descendait de l'ancienne dynastie royale de Bruce, par la branche des comtes de Hall, et, ce qui vaut peut-être mieux, jouissait d'une grande fortune. Sa magnifique terre patrimoniale de Grange-Hill faisait partie de l'immense héritage de cette famille. Bruce avait pourtant été simple professeur de philosophie à l'université d'Édimbourg; et deux ouvrages sur cette science semblaient attester qu'il ne déserrerait pas le professorat, lorsque l'élévation de lord Melville à la tête du contrôle lui ouvrit d'autres destinées. Cet homme d'État se servit souvent de la plume de Bruce pour faire goûter ses vues au public de la Grande-Bretagne, et l'écrivain ministériel,

après avoir reçu successivement, et quelquefois simultanément, les titres non moins lucratifs qu'honorifiques d'archiviste des papiers d'Écosse, de secrétaire d'État pour la langue latine, d'imprimeur-libraire du roi en Écosse, d'historiographe des Indes orientales, finit par être membre de la chambre des communes pour Ilchester. On doit à Bruce : 1^o *Premiers Principes de philosophie*, 1780, in-8°. 2^o *Eléments de morale*, 1786, in-8°. 3^o *Aperçu historique sur les plans du gouvernement britannique dans l'Inde relatifs au règlement du commerce dans les Indes orientales*. C'est l'ouvrage qui commença sa fortune près de lord Melville. 4^o *Annales des compagnies des Indes depuis leur établissement en 1600 jusqu'à leur réunion en 1707, 1810*, 3 vol. in-4°; travail capital, rédigé sur des pièces authentiques et du plus haut intérêt. On peut joindre à ces écrits principaux son *Discours sur les comités de la chambre des communes à l'occasion des affaires de l'Inde*, et un *Rapport sur les négociations entre la compagnie des Indes et le public, relativement au renouvellement du privilège de cette compagnie*. VAL. P.

BRUCIOLI, ou BRUCCIOLI (ANTOINE), naquit à Florence vers la fin du 15^e siècle. On connaît peu l'emploi qu'il fit de ses premières années; on sait seulement qu'il montra dès lors des dispositions extraordinaires, et que, jeune encore, il fit partie de la société des plus savants Florentins qui se rassemblait dans les beaux jardins de Bernard Rucellai. En 1522, il entra dans une conjuration formée par quelques citoyens de Florence, contre le cardinal Jules de Médicis, qui gouvernait alors cette république au nom de Léon X, et qui depuis fut pape sous le nom de Clément VII. Cette conspiration ayant été découverte, Bruccioli fut obligé de se cacher, et vint en France chercher un asile. Lorsque les Médicis eurent été chassés de Florence par la révolution arrivée en 1527, il se hâta de revenir dans sa patrie. Il y rapporta les opinions, alors nouvelles, des réformateurs, et se mit à déclamer hautement contre les moines et contre le clergé. Sa foi devint suspecte; il fut arrêté et mis en prison. Accusé d'hérésie, et de projets contraires au repos de l'État, il n'échappa au supplice que par le crédit de quelques amis, qui parvinrent à faire commuer sa peine en deux ans de bannissement. Il se retira alors à Venise avec ses deux frères, qui étaient imprimeurs. Bruccioli se servit de leurs presses pour publier la plus grande partie de ses ouvrages. Le plus célèbre est *la Biblia tradotta in lingua toscana*, dont la première édition parut en 1532, in-fol. Il la dédia au roi François 1^{er}, et ne reçut ni récompense, ni même aucune réponse de ce monarque. L'Arétin s'en étonne dans une de ses lettres. « Peut-être, » dit-il ironiquement, le livre n'était-il pas assez « bien traduit, ni assez bien relié. » La reliure pouvait être fort belle, mais le fait est que la traduction n'avait eu aucun succès dans le public. On l'avait trouvée, non-seulement fort mal écrite, mais pleine d'hérésies. Bruccioli en mit bien plus encore dans le commentaire diffus qu'il publia ensuite en 7 tomes ou 3 vol. in-fol. Cette nouvelle édition, qu'on trouve

très-rarement complète, parut à Venise, en 1544-1548. Il prétendit avoir fait sa version sur le texte original; mais Richard Simon a fort bien prouvé (*Hist. critique du Vieux Testament*, l. 2, c. 22, et *Hist. critique des versions du Nouveau Testament*, c. 40) que Bruccioli savait très-peu l'hébreu; qu'il s'était généralement servi de la version latine du P. Santes Pagnini, qui avait paru en 1528, et qu'il ne l'avait même pas toujours bien entendue. Ses autres ouvrages consistent en traductions italiennes d'auteurs grecs et latins, parmi lesquelles on remarque celles de la *Politique* d'Aristote, Venise, 1547, in-8°; de la *Physique* du même, ibid., 1551, in-8°; du traité du *Ciel et de la Terre*, par le même, ibid., 1556, in-8°; et de la *Rhétorique* de Cicéron, ibid., 1558 et 1542. Il a aussi revu la traduction de l'*Histoire naturelle* de Pline donnée par Christophe Landini, Venise, 1545, in-4°. On lui doit encore des éditions de Pétrarque, Venise, 1548, in-8°, et de Boccace, Venise, 1558, in-4°, avec des notes, et enfin *i Dialoghi della morale filosofia*, Venise, 1528, in-8°, *i Dialoghi faceti*, Venise, 1555, in-4°. Cet auteur avait tant écrit, que le même Arétin disait que le nombre de volumes qu'il avait publiés surpassait de beaucoup celui de ses années. On ignore l'époque de sa mort. On sait seulement qu'il vivait encore en 1554, puisqu'il composa et prononça un discours sur l'élection du doge François Veniero, discours qui fut imprimé la même année. G—É.

BRUCKER (JEAN-JACQUES), savant distingué, naquit à Augsbourg, le 22 janvier 1696, fit ses études à Iéna, et revint, en 1720, dans sa patrie. La supériorité de ses lumières et les succès qu'il obtint lui attirèrent la jalousie de ses rivaux, et son mérite resta longtemps sans récompense. Il quitta Augsbourg pour occuper une place de pasteur à Kaufbeuern; mais la réputation qu'il ne tarda pas à acquérir fit ouvrir les yeux à ses concitoyens; il firent par vanité ce qu'ils n'avaient pas fait par justice, et Brucker, rappelé à Augsbourg, y entra avec honneur dans la carrière de la prédication. Ses travaux s'étaient constamment dirigés vers l'histoire de la philosophie, et il avait déjà donné à Iéna son *Tentamen introductionis in historiam doctrinæ de ideis*, 1719, in-4°, qu'il développa et compléta ensuite, sous le titre d'*Historia philosophica doctrinæ de ideis*, Augsbourg, 1723, in-8°. Il avait aussi fait paraître trois dissertations relatives à la philosophie, sous le titre d'*Otium Vindelicum, sive meletematum historico-philosophicorum Triga*, Augsbourg, 1731, in-8°; la troisième renferme des observations critiques sur l'*Histoire de la philosophie païenne* de Lévêque de Burigny, imprimée d'abord à la Haye, 1725, 2 vol. in-12. Il se préparait ainsi au grand ouvrage qui a fait sa réputation : *Historia critica philosophiæ, a mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, Leipsick, 1741-44, 5 vol. in-4°, réimp. avec augmentation d'un 6^e vol., en 1767, ibid. C'est une vaste compilation, fruit d'une érudition fort exacte et très-étendue, où la vie et les opinions des philosophes sont exposées avec détail et fidélité. Il en publia lui-même un extrait : *Institutiones historiæ phi-*

losophicæ, Leipsick, 1747, in-8°; ibid., 1756. Frédéric Born, professeur à Leipsick, en a donné depuis une nouvelle édition fort augmentée : *J.-J. Bruckeri Institutiones philosophiæ usui academicæ juventutis adornatæ : denuo perlustravit et ad nostra tempora continuavit F. G. Born*, Leipsick, 1790, grand in-8°. Brucker a publié plusieurs autres ouvrages d'érudition, dont les principaux sont : 1^o *Pinacotheca Scriptorum nostra ætate literis illustrium*, avec des portraits à la manière noire, par J.-J. Haid, graveur assez distingué, Augsbourg, 1741-55, dix décad. in-fol. 2^o *Monument élevé à l'honneur de l'érudition allemande, ou Vies des savants allemands qui ont vécu dans les 15^e, 16^e et 17^e siècles, avec leurs portraits* (en allem.), Augsbourg, 1747-49, cinq décad. in-4°. 3^o *Dissertat. epistol. de vita Hier. Wolfii*, Augsbourg, 1759, in-4°. 4^o *Miscellanea historiæ philosophicæ litterariæ criticæ olim sparsim edita, nunc uno fasce collecta*, Augsbourg, 1748, in-8°. Ce recueil renferme vingt-huit dissertations fort intéressantes sur des points d'érudition et d'histoire littéraire. 5^o *L'Ancien et le Nouveau Testament, avec une explication tirée des théologiens anglais*, Leipsick, 1758-70, 6 parties, in-fol. Cette édition fut commencée par Teller. 6^o *Disputatio de comparatione philosophiæ gentilis cum Scriptura*, Iéna, 1720, in-4°. 7^o *Questions sur l'histoire de la philosophie depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ* (en allem.), Ulm, 1751-56, 7 vol. in-12, etc. Jean-Jacques Brucker mourut à Augsbourg, en 1770. — Un autre BRUCKER a publié *Pensées sur la réunion des Églises protestantes*, Heidelberg, 1725. G—T.

BRUCKER (JEAN-HENRI), né à Bâle, en 1725, y mourut fort jeune, en 1754. Il fut bibliothécaire, et professeur d'histoire à l'université de sa ville, et se distingua par une érudition variée. On a de lui : 1^o *Scriptores rerum Basileensium minores*, t. 1^{er}, Bâle, 1752, in-8°. Cette collection est faite avec choix, et les notes de l'éditeur ont du mérite; l'ouvrage n'a pas été continué. 2^o *Observationes philosophicæ circa causas obscuritatis in scriptoribus græcis*, Bâle, 1744, in-4°. U—I.

BRUCKMANN (FRANÇOIS-ERNEST), médecin distingué, né à Marienthal, près de Helmstaedt, le 27 septembre 1697, fit ses études à Iéna et à Helmstaedt, exerça la médecine avec succès à Brunswick, à Helmstaedt, à Wolfenbittel, fit, en 1725, un voyage en Hongrie, pendant lequel il recueillit une collection précieuse de pierres et de minéraux, et mourut à Wolfenbittel, le 21 mars 1755. Il s'est beaucoup occupé d'histoire naturelle, particulièrement de botanique et de minéralogie, et quelques-uns de ses écrits peuvent encore être lus avec intérêt; les principaux sont : 1^o *Specimen botanicum, exhibens fungos subterraneos, vulgo tubera terræ dictos*, Helmstaedt, 1720, in-4°, fig. 2^o *Specimen physicum exhibens historiam naturalem Oolithi*, ibid., 1721, in-4°. C'est une dissertation sur la pierre appelée ammonite, qu'il lui plaît de nommer oolithe, c'est-à-dire œuf pétrifié. 3^o *Relatio historico-physico-medica de cerevisia Regio-Lothariensi vulgo Ducks-*

tein dicta, *ibid.*, 1722, in-4°. 4° *Catalogus exhibens appellationes et denominationes omnium potus generum quæ olim in usu fuerunt et adhuc sunt per totum terrarum orbem*, *ibid.*, 1722, in-4°. 5° *Historia naturalis curiosa lapidis τῶν ἀσβεστων, ejusque præparatorum, chartæ, lini lintei et ellychniorum incombustibilium*, Brunswick et Leipsick, 1727, in-4° de 48 p. 6° *Theses physicæ ex historia lapidis τῶν ἀσβεστων ejusque præparatorum adsumptæ*, *ibid.*, 1727, in-4° de 8 p. Ces deux dissertations sont relatives aux diverses préparations de l'amiant, ou lin incombustible, dont on peut faire du linge, des mèches et même du papier. L'auteur fit tirer sur de pareil papier quatre exemplaires de la première de ces dissertations. Après les avoir distribués, l'abbesse de Gandersheim et le bourgmestre d'Offenbach, lui en ayant fait demander, comme il ne lui restait plus que deux feuilles de ce papier, il composa la seconde dissertation pour satisfaire à leur demande, et fit tirer une épreuve de son portrait sur le dernier quart de feuille qui lui restait. 7° *Bibliotheca numismatica*, Wolfenbützel, 1729, in-8°; supplém. 1 et 2, 1732-41, 2 vol. in-8°. 8° *Bibliotheca animalis*, *ibid.*, 1743 et 1747, 2 parties in-8°; c'est une bibliographie raisonnée des meilleurs ouvrages qui traitent des animaux ou de leurs parties : il a aussi donné une nouvelle édition, corrigée et augmentée, du *Prodromus Bibliothecæ metallicæ* de Jacques Leupold ; *ibid.*, 1732, in-8°. 9° *Opuscula physico-danica*, Brunswick, in-4°. 10° *Dissert. medica de avellana mexicana vulgo cacao dicta*, Helmstaedt, 1721 ; Brunswick, 1728, in-4°. 11° *Magnalia Dei in locis subterraneis*, 1^{re} partie, Helmstaedt, 1727-30, 2 vol. in-fol., avec 14 et 38 planches; supplément contenant les mines de Suède, Wolfenbützel, 1734, in-fol., avec 3 planches. C'est une description détaillée de plus de 1,600 mines, répandues dans les quatre parties du monde. On y a joint : *Epistolæ itinerariæ, centuria prima*, Wolfenbützel, 1742, in-4°; *centuria secunda*, *ibid.*, 1749; *centuria tertia*, *ibid.*, 1750 et suiv. (celle-ci ne contient que soixante-quinze lettres). Il y a des faits curieux, tant sur les plantes que sur les botanistes, etc. On trouve dans différentes collections savantes, comme celles de Breslau, de Buechner, etc., un grand nombre de dissertations de Bruckmann, dont quelques-unes sont curieuses, et dont on peut voir la liste dans Meusel, *Dictionnaire des écrivains allemands morts de 1750 à 1800*, t. 1^{er}, p. 616. Non content de ses propres ouvrages, il donna des traductions latines d'ouvrages italiens moins connus : tel est le *Pugillus melitensis* de Cavallini, et une *Dissertation sur la pierre à champignon* de Jean Severini. Il fit paraître aussi beaucoup d'articles, soit dans le *Commercium litterarium* de Nuremberg, soit dans les *Ephémérides des Curieux de la nature*. Ce naturaliste est un des premiers qui aient remarqué que les plantes transsudaient par l'extrémité de leurs racines une sorte d'excréments comparables à ceux des animaux, et qui devenaient nuisibles aux autres végétaux; de là, l'espèce d'antipathie qui, suivant la remarque des anciens, existait entre différentes plantes, d'où il résulte qu'elles se font périr récipro-

quement quand elles se trouvent trop voisines. Cette idée ingénieuse a été depuis approfondie par de Humboldt.

G—T et D—P—s.

BRUCKNER (ISAAC), naquit à Bâle en 1686, et y mourut en 1762. Géomètre et mécanicien célèbre, il avait séjourné plusieurs années à Paris, et y avait obtenu des distinctions honorifiques et des gratifications. En 1725, il accepta la place de mécanicien de l'académie de St-Petersbourg. Seize ans après, il quitta la Russie, voyagea en Hollande et en Angleterre, demeura quelque temps à Berlin, et revint en 1750 à Paris, où il s'occupait de travaux, récompensés par l'académie des sciences, pour déterminer les longitudes. Il retourna à Bâle en 1752, où les magistrats lui assignèrent une pension, moyennant laquelle il donna des cours publics de géographie. Il fit imprimer, en 1722, un mémoire allemand sur l'Usage et la Division du globe terrestre; une *Description d'un cadran solaire universel*, Pétersbourg, 1753, in-4°; un *Nouvel Atlas de marine*, Berlin, 1749; des *Tables de longitude des principaux lieux*, 1752; *Carte du globe terrestre*, examinée et approuvée par Dan. Bernoulli, Bâle, 1755, in-fol. (1). — Daniel BRUCKNER, son neveu, a été l'un des principaux auteurs du *Recueil statistique* de Bâle, dont 25 cahiers in-8° ont paru de 1748 à 1765 (*Versuch der Merkwürdigkeiten der Landschaft Basel*). Il a continué la *Chronique bâloise* de Wursteisen, de 1580 à 1620, Bâle, 1765-79, 5 vol. in-fol. On y trouve, entre autres détails précieux, une notice curieuse des monnaies de Bâle en 1621. Bruckner, avait poussé la continuation de son histoire jusqu'à 1640; le manuscrit de ce travail, bien plus détaillé que le précédent, forme neuf volumes in-fol. On lui doit aussi une carte du canton de Bâle, 1756, la meilleure qui eût encore paru. Il a laissé d'autres travaux manuscrits relatifs à l'histoire et à la statistique de Bâle, où il est mort en 1785. — Jérôme BRUCKNER a publié quelques relations de ses voyages à Genève, en 1668, et des voyages du prince Henri-Albert de Saxe-Gotha, en Danemark et en Suède, en 1670. On en trouve les extraits dans Fabri, *Nouveau Magasin géographique*, t. 2, 3 et 4.

U—I et C. M. P.

BRUDO (ABRAHAM), rabbin de Constantinople, a publié un commentaire sur la *Genèse*, intitulé : *Bircad Avraam* (Bénédiction d'Abraham), Venise, 1696. L'auteur mourut à Jérusalem en 1740. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Abraham BRUDO, premier rabbin de Prague, célèbre dans toute l'Allemagne par son savoir, ses vertus, et ses différents ouvrages.

C. M. P.

BRUE (ANDRÉ), directeur et commandant général pour la compagnie du Sénégal et d'Afrique, et l'un des hommes dont les talents ont le plus contribué à la prospérité de notre commerce dans cette partie du monde. Les voyages qu'il fit dans toute l'étendue des possessions de la compagnie, pour en éta-

(1) Un autre Isaac BRUCKNER a publié un *Mémoire sur la cause des incendies*, Berne, société typographique, 1789, in-8°. M. Quéraud l'a confondu avec son homonyme, mort en 1762. D—R—R.

blir et régler les relations commerciales, le mirent à même de prendre une connaissance exacte des gouvernements et des peuples qui les habitent. La *Nouvelle Relation de l'Afrique occidentale*, publiée en 1729, par le P. Labat, a été composée presque entièrement sur ses journaux et mémoires, et nous donne une grande idée de l'étendue de ses vues et de sa dextérité à manier l'esprit des princes africains, près desquels il a toujours joui d'une grande considération. Cette histoire inspire d'autant plus de confiance, qu'elle a été écrite du vivant de Brue, et que l'auteur a souvent recours à son témoignage. Labat nous laisse ignorer la famille de Brue, le lieu de sa naissance, et ne nous a transmis aucun détail sur sa vie privée; mais il nous a mis en état de donner le précis de ses opérations. Une compagnie de Normands de Rouen et de Dieppe avait, depuis le 16^e siècle, un comptoir dans la rivière du Sénégal. (*Voy. LABAT.*) Nous avons la série des gouverneurs qui y furent chargés de ses affaires, depuis 1626 jusqu'en 1664, qu'elle fut obligée de céder son commerce et de vendre ses établissements à la compagnie des Indes occidentales. Celle-ci, par sa négligence, força le gouvernement à lui retirer son privilège, et elle fut remplacée successivement par trois autres compagnies : la dernière, établie le 23 janvier 1696, donna la direction de ses établissements à André Brue (1). Des embêtements d'administration si fréquents peuvent faire juger du délabrement de ses affaires; et c'est par le rétablissement du commerce d'Afrique que le nouveau directeur fonda ses titres à l'estime publique. Les deux grandes rivières du Sénégal et de Gambie étaient comprises dans la concession de la compagnie; mais la rivière du Sénégal est celle qui méritait le plus de fixer son attention. Le premier soin de Brue fut de visiter tous les comptoirs, et de régler la conduite des employés de la compagnie, dans laquelle il s'était glissé de grands abus. Il traita avec tous les princes dont les possessions bordent le fleuve, et obtint de former de nouveaux établissements. Il gagna leur amitié par ses manières, et leur montra en même temps une fermeté qui le fit respecter; depuis il sut toujours les maintenir dans ses intérêts. Brue chercha à pénétrer dans le lac Cayar, qui communique par un canal à la partie la plus septentrionale du cours du fleuve, et projeta d'établir dans ce lac un fort qui l'aurait rapproché des forêts où l'on recueille la gomme. Il jugeait, avec raison, que sa proximité aurait dû y attirer les caravanes, et détourner celles qui vont à Portendic et à Arguin; mais il trouva la navigation interrompue par des bancs couverts de joncs impénétrables. L'objet cependant qui l'occupait le plus fut de se rapprocher des contrées d'où l'on tire l'or, et de chercher à les connaître. Il remonta donc le Sénégal et se transporta deux fois jusqu'au rocher Felou, près duquel se trouve un village où passent les caravanes qui viennent de Tombut avec

de l'or et des esclaves. Il établit un fort sur la rive sud du fleuve, à peu de distance de ce village, et à sept ou huit lieues du confluent de la rivière de Falemé, qui court nord et sud, et qui a sa source près de la rivière de Gambie. Il espérait procurer à la France la plus grande partie des marchandises que les caravanes portaient aux Anglais établis sur cette dernière rivière; mais son principal but était de se rapprocher des mines du royaume de Bambouc, qu'il avait eu le bonheur de découvrir presque sur les bords de la rivière de Falemé. Cette découverte fut faite par deux agents intelligents qu'il en avait chargés. Le premier s'était assuré de la position du royaume de Bambouc; le second, après avoir surmonté toutes les fatigues d'un long voyage chez des peuples barbares, et avoir évité les dangers que la méfiance et l'avarice peuvent faire craindre, vint apprendre à Brue qu'il avait découvert ce riche pays, où l'on trouve l'or en grattant la superficie de la terre, et ajouta que les premières mines étaient très-près de l'établissement qu'il avait formé près de la rivière de Falemé. Brue ne tarda pas à faire construire le fort St-Pierre sur cette rivière, à seize lieues au-dessus de son confluent. Il avait projeté d'établir, de distance en distance, des retranchements en palissades, que l'on aurait pu transporter près des mines les plus riches, afin de faire écouler en France tout l'or de Bambouc. Les mauvaises affaires de la compagnie empêchèrent de fournir les fonds nécessaires pour mettre ce projet à exécution. Brue fut rappelé en 1702, et vint aider de ses conseils les administrateurs de la compagnie. En Afrique, on ne s'occupa plus, après son départ, qu'à contrarier ses vues, et, lorsqu'il revint en 1715, commander au Sénégal pour la nouvelle compagnie des Indes, il n'eut pas le temps de les réaliser. Ces belles entreprises ne firent pas négliger à Brue les richesses que l'on pouvait tirer de la rivière de Gambie et des pays qui sont au sud du Sénégal. Il traversa les États du Daniel, qui s'étendent depuis ce fleuve jusqu'au cap Vert, et mit ce prince dans ses intérêts; ensuite il donna ses soins au commerce de la rivière de Gambie, et contracta des alliances avec les princes qui l'avoisinaient. Il rétablit d'abord le comptoir d'Albreda, situé à la rive droite, vis-à-vis de James-Fort. Comme les Anglais s'étaient emparés de tout le commerce de la rivière, il songea à étendre celui de France dans la rivière de Bintam, qui se jette dans celle de Gambie, un peu au-dessus de James-Fort, et parvint à rétablir des communications avec les rivières de Cazamanza et St-Dominique. Brue se transporta jusqu'à Cachéo; mais ce dernier établissement étant aux Portugais, il entreprit un voyage pour en former un autre à la limite méridionale de la concession de la compagnie. Le groupe d'îles situées en dedans du banc et des îles Bissagos fut choisi. Le grand nombre de rivières qui se jettent à la mer dans cet endroit le rendent très-propre au commerce. Le comptoir fut placé à la pointe nord-est de l'île Bissao. Brue retourna bientôt après en France, ayant rendu notre commerce dans cette contrée plus florissant qu'il n'avait

(1) Il fut nommé, en 1697, pour succéder au premier directeur Jean Bourguignon, qui laissa les affaires de la compagnie en fort mauvais état.

Jamais été : il le serait devenu encore davantage sous une administration moins versatile, qui eût voulu mettre tous ses projets à exécution. Brue revint en Afrique en 1725, avec la qualité de commissaire de la compagnie, sur une escadre qui, après avoir manqué la prise de l'île d'Arguin, vint s'emparer de Portendic. Nous ignorons les règlements qu'il promulgua ; mais ce que Labat nous a fait connaître de son administration suffit pour nous donner une grande idée de sa sagesse et de ses talents. Il a gouverné les affaires des différentes compagnies qui lui ont confié leurs intérêts, en véritable homme d'État.

R—L.

BRUÉ (ÉTIENNE-HUBERT), géographe, naquit à Paris, le 20 mars 1786. A peine âgé de douze ans, il alla s'embarquer à Brest, comme mousse, sur un vaisseau de l'État, et fit plusieurs campagnes. En 1801, il profita de l'occasion qui s'offrait de satisfaire son goût pour les courses lointaines. L'expédition commandée par Baudin (*voy. ce nom*) était partie du Havre : Brué, qui se trouvait à l'île de France, fut reçu, en qualité d'aspirant de première classe, sur le *Naturaliste*, le second des deux vaisseaux destinés à parcourir les mers australes ; il passa ensuite sur le *Géographe*, et finit la campagne sur son premier bâtiment. Il aurait désiré continuer à courir les mers : sa constitution délicate s'y opposa. Contraint de rester à l'île de France, il ne revint pas dans sa patrie avec ses compagnons ; ce ne fut que plus tard qu'il les rejoignit, et le dépérissement de sa santé le força de renoncer au service. En 1805, il était parvenu au grade de timonier. Lorsqu'il revint à Paris, M. de Freycinet, qui avait été son capitaine dans le voyage aux terres australes, le garda auprès de lui pour les travaux hydrographiques de la relation qu'il rédigeait. En 1815, Brué publia sa première carte, *l'Empire français* : elle fixa l'attention par la correction du dessin. Il s'était habilement approprié un procédé consistant à dessiner les cartes sur le cuivre même ; ce qui permet de donner aux contours plus de finesse et de netteté, et de modifier convenablement le système ethnographique ou le relief du terrain : c'est ce qu'on appelle la *méthode encyprotypée* (1). Les *Cinq Parties du monde et la France*, tracées d'après ce système, annonçaient un géographe consciencieux : l'*Océanie* était supérieure aux autres parties, par l'emploi de matériaux absolument neufs et que l'auteur avait su heureusement combiner. Ses cartes réunies, au nombre de quarante, en un grand *Atlas universel* (1816), furent successivement corrigées. Une grande mapemonde, une carte de France, les *Environs de Paris*, et d'autres productions prouvèrent le talent, la persévérance laborieuse et les progrès de Brué. Une étude assidue des relations de voyage, des livres de géographie et des cartes nouvelles l'occu-

pait sans relâche ; car il avait l'ambition de donner à tout ce qu'il publiait le plus grand degré de perfection possible. On en reste convaincu en examinant les cartes qu'il a fait paraître depuis 1829. La plus grande partie a été réunie dans deux corps d'ouvrages : l'un, intitulé *Atlas universel* (1850), se compose de 65 cartes ; l'autre, *Atlas classique*, n'en a que 56, extraites du précédent. Brué venait de terminer les *Etats-Unis de l'Amérique du Nord*, lorsque le délabrement de sa santé, naturellement faible, le força de ralentir ses travaux. La belle saison et le séjour de la campagne lui donnaient l'espoir de les reprendre ; mais, atteint par le choléra, il mourut à Sceaux, le 16 juillet 1852. Il se proposait de refaire, d'après les nouvelles découvertes, les *Deux Amériques*, le *Mexique*, les *Antilles*, et d'autres cartes qui, déjà bien avancées, ont paru depuis sa mort. On remarque dans son dernier atlas une grande supériorité sur celui qui l'avait précédé, un emploi judicieux de matériaux bien choisis, un dessin pur et net, une manière très-heureuse d'indiquer les reliefs du terrain. S'il n'est pas exempt de fautes dans l'orthographe des noms, en revanche, on ne peut qu'applaudir à sa sagacité. Un voyageur qui a récemment parcouru l'Amérique méridionale a jugé que la physionomie du terrain est rendue plus fidèlement dans l'atlas de Brué (1850) que sur la carte de plus grande dimension pour laquelle il s'était servi de documents qui lui avaient été fournis par divers observateurs. Brué a fait aussi des cartes pour plusieurs ouvrages, entre autres pour le voyage de M. de Humboldt. Son atlas essuya des critiques peu fondées de la part du baron de Zach (*Correspondance astronomique*). Plus tard Malte-Brun écrivit dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, t. 19, un article où il jugeait avec sévérité et même avec son apreté habituelle la *Carte de la dispersion des peuples jusqu'à Moïse* ; du reste il rendait une pleine justice au talent et aux connaissances de l'auteur. Brué répondit par une brochure intitulée : *Examen de l'article inséré par M. Malte-Brun dans le 19^e volume*, etc. Il démontre que les reproches du géographe danois tombent à faux, et lui représente avec une politesse assaisonnée d'un peu de malice qu'il a lui-même commis des fautes et des méprises « qui donnent le droit de lui demander comment on a le courage de critiquer les autres, lorsque soi-même on prête tant à la critique. »

E—S.

BRUEIS. Voyez BRUEYS.

BRUEL (JOACHIM), en latin JOACHIMUS BRULIUS, né à Vorst, village de Brabant, au commencement du 17^e siècle, entra dans l'ordre des augustins, y professa successivement la philosophie et la théologie. Ses supérieurs l'ayant envoyé en France, il y prit le bonnet de docteur en théologie à Bourges. Elu prieur du couvent de Cologne, en 1638, il fut élevé deux fois au grade de provincial, la première en 1640, la seconde en 1649. Il mourut le 29 juin 1655. On a de lui : 1^o *Brevés Resolutiones casuum apud regulares reservatorum*, Cologne, 1640 ; 2^o *les Confessions du bienheureux P. Al-*

(1) C'est-à-dire sur cuivre. La découverte de cette nouvelle méthode est due à M. de Freycinet, qui l'a employée avec succès dans l'atlas en 52 cartes du *Voyage de découverte aux terres australes*, 1815, grand in-4^e. M. de Freycinet initia dans son secret Brué, qui dut à l'*encyprotypie* ses premiers succès.

phonse d'Orasco, traduites de l'espagnol en françois, Cologne, 1640, in-16; 3° *Vita B. Joannis Chisii*, Anvers, in-16; 4° *Historia Peruanæ ordinis eremitarum S. P. Augustini libri octodecim*, Anvers, 1651, in-fol.; 5° *de Sequestratione religiosorum*, imprimé vers 1655; 6° *Rerum morumque in regno Chinensi maxime notabilium Historia, ex ipsis Chinensium libris, et religiosorum, qui in illo primi fuerunt, litteris ac relatione concinnata; item Patrum Augustinianorum et Franciscanorum in illud ingressus per J. G. de Mendoza*, Anvers, 1653, in-4°. C'est une traduction faite sur l'espagnol d'un ouvrage de Mendoza. (Voy. ce nom). A—B—r.

BRUEL (J.-A.), instituteur français établi à Dresde, a publié divers ouvrages d'éducation : 1° *Tableaux nouveaux et historiques*, Dresde, 1781, in-8°; 2° *Jeux de société pour les enfants*, ibid., et même ann., in-8°; 3° *Ecole des enfants et des adolescents*, ibid., 1782, in-8°; 4° *Bibliothèque d'éducation et de langue française*, ibid., 1798-1800, 6 vol. in-8°; 5° *Pract. Franz. Sprachlehre für Lehrer und Lernende*, ibid., 1806, in-8°; 6° *Dictionnaire portatif des gallicismes et des germanismes*, ibid., 1806, in-8°; 7° *Bibliothèque pour les enfants et les adolescents*, ibid., 1810, in-8°; 8° *Panorama de la langue et de la littérature française*, ibid., 1820, in-8°. On lui doit encore plusieurs autres compilations du même genre. Bruel est mort à Dresde, dans un âge avancé. Z—o.

BRUEL (DU). Voyez DUBRUEL.

BRUENING (GEORGE-FLORIAN-HENRI), médecin, né en 1754, à Essen en Westphalie, où son père exerçait l'art de guérir, se rendit en 1755 à Leyde pour y étudier la médecine. Il y suivit les leçons des deux Albinus, de Gaubius, de Winter et de quelques autres habiles maîtres. Il alla ensuite à Londres, où il fit connaissance avec Hunter, Pott, Douglas, et revint en Hollande, où il obtint le grade de docteur à Utrecht, en 1758. Il y soutint une thèse intitulée : *de Singultu, morbo, symptomatico, signo*. Il donna ensuite des leçons d'anatomie et de chirurgie, et revint en 1761 pratiquer l'art de guérir dans sa ville natale. Il y prodigua ses soins aux malades des hôpitaux militaires français, et obtint les titres de comte palatin et de médecin du prince de Hoenlohe. Nous ignorons entièrement l'époque de sa mort. Ce médecin a laissé deux ouvrages qui annoncent un bon observateur. En voici les titres : 1° *Constitutio epidemica Essendiensis anni 1769-1770, sistens historiam febris scarlatino-militaris anginosa, eique adhibitam medelam; accessit observationum medicarum huc pertinentium decas*, Leipsick, 1774, in-8°; 2° *Tractatus de ictero spasmodico infantum Essendiæ anno 1772 epidemico; accessit historia icteri periodici lethalis*, ibid., 1775, in-8°. G—T—R.

BRUÈRE (CHARLES-ANTOINE-LECLERC DE LA), né à Paris en 1715, donna en 1734, au Théâtre-Français, *les Mécontents*, comédie en 5 actes, qu'il réduisit ensuite en 1 acte. Il fit représenter sur le théâtre de l'Opéra, en 1746, les *Voyages de l'Amour*; en 1759, *Dardanus*; sur le théâtre des Pe-

tits-Appartements, *Erigone*, en 1748; le *Prince de Noisy*, en 1749. Au mois de novembre 1744, il obtint, avec Fuzelier, le privilège du *Mercur*. Ce dernier étant mort en 1752, la Bruère resta seul chargé du journal. Le duc de Nivernais, chez lequel la Bruère logeait, ayant été, en 1743, nommé ambassadeur à Rome, l'y emmena et l'y laissa ensuite en qualité de chargé d'affaires. Pendant son séjour dans cette ville, il fut question d'établir à Paris un second journal littéraire; mais la Bruère ayant fait agir ses protecteurs, de concert avec Raynal, alors rédacteur du *Mercur*, parvint à conserver le privilège exclusif de ce dernier journal. Sur le point de revenir dans sa patrie, la Bruère mourut à Rome de la petite vérole, le 18 septembre 1754, âgé d'environ 58 ans. Il est auteur d'une *Histoire du règne de Charlemagne*, 1745, 2 tomes in-12 en 4 vol., ouvrage très-superficiel. L'auteur était des académies de la Crusca et des Arcadiens de Rome. Son opéra de *Dardanus*, dont Rameau a fait la musique, est resté au théâtre. Guillard le réduisit en 4 actes en 1784, et en 5 actes en 1786. Sacchini y fit une musique nouvelle. « Le fond du « sujet, dit Laharpe, est plus noble qu'intéressant; « mais le style a plus de force que n'en a d'ordi- « naire l'opéra, et, dans la dernière scène, il va « jusqu'à égaler celui de la tragédie. » A. B—r.

BRUEYS (DAVID-AUGUSTIN DE), né à Aix, en 1640, d'une famille noble et ancienne, fut élevé dans la religion protestante et destiné au barreau. Se sentant peu de goût pour la jurisprudence, il se livra tout entier à la théologie, et devint en peu de temps un des plus savants membres du consistoire de Montpellier. En cette qualité, il fit une réponse à l'*Exposition de la doctrine catholique* de Bossuet (1681, in-12); Bossuet, au lieu de répliquer, entreprit de convertir son adversaire, et il y réussit. Brueys devint alors un des plus zélés défenseurs du catholicisme, et publia successivement l'*Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants*, etc., Paris, 1682, et 1706, in-12; la *Défense du culte extérieur de l'Eglise catholique*, Paris, 1686; la *Réponse aux plaintes des protestants contre les moyens qu'on a employés pour leur réunion et contre le livre intitulé : la Politique du clergé de France*, 1686, in-8°; le *Traité de l'Eucharistie en forme d'entretiens*, 1686; le *Traité de l'Eglise*, Paris, 1687, 1700; et le *Traité de la sainte Messe*, Paris, 1683, in-12; 1700, ibid. Ayant perdu sa femme peu de temps après son abjuration, il embrassa l'état ecclésiastique. Le clergé et le roi, en récompense de ses travaux pour la religion, lui donnèrent des pensions et des bénéfices. Pendant son séjour à Paris, la fréquentation du théâtre l'avait averti de son talent pour l'art dramatique; mais son habit et sa qualité de controversiste ne lui permettaient pas de s'y livrer ouvertement. Il s'estima heureux de trouver dans Palaprat, son compatriote et son ami, doué comme lui de goût et de dispositions pour la comédie, un homme qui pût contribuer à ses ouvrages, et surtout faire les démarches nécessaires pour

leur représentation. *Le Grondeur* et *le Muet* furent les principaux fruits de cette espèce d'association, où Brueys mettait la plus forte part ; elle dura assez longtemps et sans aucune mésintelligence réelle. Il paraît que Palaprat se laissait volontiers faire honneur de ce qui appartenait à son ami ; mais, dès que celui-ci réclamait ses droits, il s'empressait de les reconnaître (1). *Le Grondeur* avait d'abord été fait en 3 actes : pendant un voyage de Brueys, Palaprat, pour le faire jouer, fut obligé de le réduire en 5 actes. La pièce, pleine de vérité dans les caractères, de naturel dans le dialogue, de comique dans les situations, n'eut pourtant d'abord qu'un fort médiocre succès. A son retour, Brueys se fâcha, et dit, à ce qu'on prétend : « Le 1^{er} acte du « *Grondeur* est entièrement de moi, et il est excel-
« lent ; le 2^e a été gâté par quelques scènes de farce
« de Palaprat, et il est médiocre ; le 3^e est entière-
« ment de lui, et il est détestable. » *Le Muet*, imité de *l'Eunuque* de Térence, ne peut être mis en parallèle avec *le Grondeur*, mais il est soutenu par la vivacité de l'intrigue, l'intérêt de l'action, la verve et le comique d'un rôle dont l'effet cependant dépend beaucoup du jeu de l'acteur. *L'Avocat Patelin*, *l'Important*, les *Empiriques*, *l'Opiniâtre*, *le Sot toujours sot*, ou *la Force du sang*, les *Quiproquo* et les *Embarras du derrière du théâtre*, sont de Brueys seul. La première de ces pièces est une imitation fort heureuse de la farce attribuée à Pierre Blanchet (voy. ce nom), à laquelle Brueys a su donner tous les charmes de la nouveauté, sans lui faire perdre la simplicité qui en fait le mérite. Il est encore auteur de trois tragédies : *Gabinie*, *Asba* et *Lysimachus* ; la première fut jouée avec quelque succès, les deux autres ne le furent point. Tous ces ouvrages, suivis d'une paraphrase en prose de *l'Art poétique* d'Horace, qui avait été sa première production (en 1685), forment 5 vol. in-12, Paris, 1755. On trouve à la tête du 1^{er} volume la vie de l'auteur, par l'abbé de Launay (1). *Le Sot toujours sot* donna lieu à un singulier procès. Un ami de Brueys, voulant le faire jouer aux Italiens, apprit qu'on allait le jouer aussi aux Français, comme un ouvrage de Palaprat, dans les papiers de qui on en avait trouvé une copie après sa mort. Le lieutenant de police, à qui cet ami porta sa plainte, décida que la pièce serait jouée le même jour sur les deux théâtres, et qu'elle resterait à celui où elle aurait obtenu le plus de succès : les Italiens l'emportèrent. La société de Brueys et de Palaprat avait été dissoute forcément, parce que celui-ci avait été obligé de suivre à la guerre d'Italie le grand prieur de Vendôme. De son côté, Brueys

s'était retiré à Montpellier, où il faisait alternativement des pièces de théâtre et des traités de controverse. Il y mourut le 25 novembre 1725, âgé de 83 ans. Ses derniers ouvrages théologiques sont un *Traité de l'obéissance des chrétiens aux puissances temporelles*, Utrecht (Paris), 1709 et 1755, in-12 (1) ; *l'Histoire du fanatisme de notre temps*, 1692, 1709 et 1715, 4 vol. in-12 ; Utrecht (Paris), 1757, 5 vol. in-12 : cette histoire est bien écrite et assez curieuse ; et un *Traité du légitime usage de la raison, principalement sur les objets de la foi*, Paris, 1717, in-16. Ses écrits de controverse furent réfutés par Bayle, Claude et Jurieu, qui le regardaient comme un ennemi dangereux. Il avait la vue fort basse et portait des lunettes. Louis XIV lui demanda un jour comment allaient ses yeux : « Sire, » répondit-il, Sidobre, mon neveu, dit que je vois « un peu mieux. » — « Sa petite comédie du *Gron-
« deur*, dit Voltaire, supérieure à toutes les farces
« de Molière, et celle de *l'Avocat patelin*, ancien
« monument de la naïveté gauloise, qu'il rajeunit,
« le feront connaître tant qu'il y aura un théâtre
« en France » (2). — Un autre BRUEYS (*Claude*), né à Aix, en Provence, a publié un recueil de pièces de vers singulières en langue provençale ; il a pour titre : *Jardin deys Musos provençals, divisat en quatre partides*, Aix, 1628, 4 parties formant 1 vol. in-8°, rare. A—G—R.

BRUEYS D'AIGALLIERI (FRANÇOIS-PAUL, comte DE), vice-amiral français (3), né à Uzès en 1755, d'une ancienne et noble famille du Languedoc, fut destiné à la marine, et, dès l'âge de treize ans, fit sa première campagne en 1766, comme volontaire, sur le vaisseau *le Protecteur*. En 1768, il servit comme garde de la marine sur l'escadre destinée à agir contre les Barbaresques. Devenu lieutenant de vaisseau, il participa, en 1780, aux cinq combats que livra la flotte du comte de Grasse aux amiraux Hood et Graves. Nommé en 1784 au commandement de l'avis *le Chien de chasse*, il parcourut pendant quatre années les îles de l'archipel américain, et longea le continent depuis l'île de la Trinité jusqu'à Puerto-Cabello, fit de nombreux relevements, leva les plans des places fortifiées, et recueillit des renseignements précieux sur le commerce et la navigation de ces parages. Cependant les premiers symptômes de la révolution éclatèrent ; comte et chevalier de St-Louis, il n'émigra point, et fut nommé, en 1792, capitaine de vaisseau. Dans la même année, un vaisseau de soixante-quatorze, faisant partie de l'armée navale réunie dans la Méditer-

(1) L'édition de 1709 parut à Montpellier. Quant à l'édition de 1755, le libraire n'obtint la permission de la faire paraître que sous la forme d'une édition étrangère (Utrecht, Paris), de sorte qu'on ôta le privilège, l'approbation, la lettre de Fléchier et le nom de l'auteur, qui se trouvent dans l'édition de 1709. D—R—R.

(2) M. Quérard, dans la *France littéraire*, attribue à Brueys un ouvrage imprimé longtemps après sa mort, intitulé : *Diversités morales, ou les Amusements de la raison*, Paris, Didot l'aîné, 1782, in-12. Besessart, dans ses *Siecles littéraires*, fait de l'auteur de cet ouvrage un autre BRUEYS, prêtre. D—R—R.

(3) Cet article était à peine indiqué dans la 4^{re} édition ; la censure impériale, qui pesait si fortement sur l'histoire, n'aurait pas permis d'insister sur le désastre d'Aboukir. D—R—R.

(1) Cette douce et cordiale liaison de deux auteurs a fourni à M. Etienne le sujet d'une charmante comédie, *Brueys et Palaprat*, représentée au Théâtre-Français.

(2) On a imprimé depuis : *Œuvres de Brueys et Palaprat* (publiées par les soins de d'Aleçon), Paris, 1755, 3 vol. pet. in-12 ; — *Œuvres choisies de Brueys et Palaprat* (avec une notice sur la vie et les ouvrages des auteurs, par Auger), Paris, Didot, 1812, 2 vol. in-18, édition stéréotype ; — *Chefs-d'œuvre dramatiques de Brueys*, Paris, 1825, 4 vol. in-18, faisant partie du *Répertoire du Théâtre-Français*, édité par Ladrangé. D—R—R.

ranée, sous les ordres de l'amiral Truguet, lui fut confié avec la mission d'installer le pavillon national dans les ports de l'Adriatique. Il sut y maintenir la discipline, qui, dans ces temps de troubles et d'anarchie, n'était pas moins compromise dans l'armée de mer que dans l'armée de terre. Brueys ne quitta son vaisseau que lorsque les passions révolutionnaires dominèrent le gouvernement lui-même; tous les officiers de marine de naissance noble furent destitués. Brueys alors se retira dans ses foyers. Il ne reentra en activité de service qu'à l'époque de l'installation du directoire; et lorsque l'amiral Huguet, nommé ministre de la marine, obtint, par une décision qui fut tenue secrète, le rappel de tous les anciens officiers de marine qui se trouvaient dans la même position que Brueys. Presque tous obtinrent de l'avancement, et Brueys, remis en activité dans le grade de contre-amiral, reçut, en 1796, le commandement d'une escadre de six vaisseaux de ligne chargée de conserver Corfou, de protéger l'Adriatique, et de seconder les opérations de Bonaparte en Italie. Ce général en chef avait demandé au ministre de la marine Truguet un amiral sur lequel il pût compter. Brueys, qui lui fut envoyé, remplit sa mission avec autant de zèle que d'intelligence. Il s'agissait surtout de mettre les Ragusains dans les intérêts de la France, en leur persuadant que le directoire était bien disposé en leur faveur. Brueys se vit accueilli par eux avec des démonstrations de joie. Bonaparte lui en témoigna sa satisfaction en lui faisant présent de la meilleure lunette qu'on pût trouver en Italie, et sur laquelle était gravée cette inscription : *Donné par le général Bonaparte au contre-amiral Brueys, de la part du directoire exécutif*. C'est au retour de cette mission, et après la paix de Campo-Formio, que fut résolue l'expédition d'Égypte. Au mois de mai 1798, Brueys, nouvellement nommé vice-amiral, fut chargé du commandement de la flotte destinée à transporter en Égypte l'armée sous les ordres du général Bonaparte. Cette flotte était composée de treize vaisseaux, quatre frégates, trois bricks et trois bombardes, qui escortaient un nombre considérable de bâtiments de transport portant environ 21,000 hommes de troupes de débarquement. Elle appareilla de Toulon le 19 mai. Le 10 juin suivant elle parut devant Malte. Après avoir contribué à la prise de cette île, elle se dirigea sur Alexandrie, et arriva le 1^{er} juillet devant le fort Marabout, à l'ouest de cette ville, où le débarquement s'opéra. Le lendemain, Brueys appela à bord de son vaisseau-amiral *l'Orient* les officiers généraux et les capitaines des vaisseaux de la flotte, et, en s'adressant au contre-amiral Duchayla, qui montait *le Franklin*, il le consulta sur la meilleure position à donner à la flotte française, dans le cas où elle serait attaquée par les Anglais. Cet officier général lui démontra le danger de combattre à l'ancre, et son avis ayant été aussi celui du plus grand nombre des capitaines, Brueys fit connaître que son intention était, dans le cas où l'ennemi se montrerait, de mettre à la voile et d'aller à sa rencontre. La flotte appareilla le len-

demain 5 juillet et vint mouiller dans la baie d'Aboukir, à trois lieues environ nord-est d'Alexandrie (1). La ligne d'emboisement fut établie nord-nord-ouest et sud-sud-est, qui est celle du vent régnant dans ces parages pendant une partie de l'été, et celle suivant laquelle les vaisseaux devaient naturellement présenter le travers au large. Le vaisseau de tête mouilla à plus d'une demi-lieue de la côte d'Aboukir, et à un quart de lieu d'un îlot qui prolongeait l'île du côté de la flotte. On y établit deux canons de douze et deux mortiers; deux bombardes y furent aussi placées. Ces dispositions étaient sagement combinées; mais elles devinrent funestes par la sécurité qu'elles inspirèrent à l'amiral. L'armée anglaise, composée de quatorze vaisseaux, sous le commandement de Nelson, se présenta devant Alexandrie le 1^{er} août à deux heures de l'après-midi. Brueys, jugeant, à la manœuvre de l'ennemi, qu'il allait être attaqué le soir même, signala à l'armée que son intention était de combattre à l'ancre. Les vaisseaux anglais se formèrent rapidement en ligne de bataille, tribord armures, et se dirigèrent sur le premier vaisseau de tête de la ligne française. *Le Culloden*, qui était le chef de file, échoua sur un haut fond, et servit en quelque sorte de balise aux autres navires. Cinq vaisseaux avaient déjà doublé la tête de la flotte française et étaient venus se placer entre la terre et elle, lorsque Nelson, qui montait *le Vanguard*, laissa arriver en dehors, et, suivi du reste de son escadre, mit ainsi l'avant-garde de l'armée française entre deux feux. A six heures et demie les deux escadres étaient engagées : l'acharnement devint égal de part et d'autre; la nuit ne suspendit point le combat, et, malgré l'obscurité, il continua avec une ardeur extraordinaire, et d'autant plus remarquable de la part des Français, que leurs vaisseaux, étant attaqués des deux bords, furent bientôt, pour la plupart, mis hors de combat. *L'Orient*, *le Franklin*, *le Tonnant*, *le Spartiate*, *le Guerrier* et *le Conquérant* firent des prodiges de valeur (voy. DUCHAYLA) et opposèrent une résistance opiniâtre à leurs nombreux adversaires. Dans la première heure du combat, l'amiral Brueys avait été blessé à la joue et à la main. Néanmoins il n'avait pas quitté le gaillard, lorsqu'à huit heures il fut atteint d'un boulet qui le coupa presque en deux. On voulait le transporter au poste pour lui donner les secours que réclamait sa blessure, mais il s'y opposa en disant *qu'un amiral français devait périr sur son banc de quart*. Quelques moments après il expira. A neuf heures un quart le feu éclata sur la dunette et dans la chambre du conseil de *l'Orient*. Bientôt les flammes dévorèrent la mâture, et tout espoir d'arrêter l'incendie fut perdu. Néanmoins on continuait toujours de tirer sur les vaisseaux ennemis qu'on pouvait atteindre. Les marins n'abandonnaient un poste que lorsqu'ils en étaient chassés par les flammes : c'est ainsi qu'ils quittèrent la batterie de 24 pour

(1) Nous empruntons ces détails à un excellent article inséré dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, par M. Hennequin, qui est aussi notre collaborateur.

se porter dans celle de 56 et s'y battre encore. Ce ne fut que lorsqu'enfin le feu vint les atteindre qu'ils se précipitèrent à la mer par les sabords. Les uns cherchèrent à gagner à la nage la terre ou l'un des vaisseaux les plus proches; les autres s'accrochaient aux nombreux débris dont l'*Orient* était entouré. A dix heures trois quarts l'explosion eut lieu, et les vaisseaux qui environnaient l'*Orient* coururent les plus grands dangers; des morceaux de fer rouges, de tronçons de bois et de cordages enflammés tombèrent à bord de quelques-uns, et y mirent le feu. Neuf vaisseaux pris, un vaisseau et une frégate brûlés par leurs équipages, une frégate coulée à fond, tel fut le résultat d'un combat où la valeur française ne put opposer que d'inutiles efforts à l'audace et à l'intrépidité des Anglais. On a fait plus d'un reproche à l'amiral Brueys; mais plusieurs n'étaient pas mérités. Sa présence en Égypte n'était plus nécessaire, a-t-on dit : Bonaparte ayant retiré de la flotte tout ce qui pouvait concourir au succès de son expédition, avait autorisé l'amiral à retourner en France. Mais on a dit aussi que l'amiral s'était dépouillé de vivres et d'hommes pour faciliter les projets du général en chef à leur première exécution, et qu'il attendait les premiers succès et l'établissement de l'armée au Caire, afin de réclamer de Bonaparte des hommes et des vivres pour accepter ou même provoquer le combat, s'il rencontrait la flotte de l'amiral Nelson. Quant au combat d'Aboukir, on a dit que Brueys avait commis deux fautes qui ont amené la perte de son escadre : l'une est d'avoir attendu et combattu l'ennemi à l'ancre, sans être suffisamment protégé par des batteries; l'autre, de ne pas avoir fait appareiller l'arrière-garde pour venir au secours des vaisseaux enveloppés. (Foy. VILLENEUVE.) Quoi qu'il en soit, il a payé si noblement de sa vie son imprévoyance, que son nom n'en passera pas moins à la postérité avec celui de tant de braves qui ont succombé pour la patrie.

D—R—R.

BRUGANZA (le Père GAETAN), jésuite, né à Mantoue, en 1752, enseigna pendant près de vingt ans les humanités et la rhétorique dans divers collèges, et professa ensuite la philosophie à Pérouse. Lors de la suppression de son ordre, il revint dans sa patrie, où il vécut doucement jusqu'à la plus extrême vieillesse, partageant son temps entre l'étude et les fonctions du saint ministère. Outre deux recueils de sermons et une *Grammaire latine et italienne* en italien, on lui doit : 1° *de Modo conscribendo inscriptiones*, Mantoue, 1779, in-8°, petit traité rempli d'observations judicieuses. 2° *La Poesia in aiuto alla prosa*, ibid., 1781, in-8°. L'auteur prouve que c'est aux poètes que les grands prosateurs doivent les figures, les images, le nombre et l'harmonie qu'on admire dans leurs ouvrages. 3° *Carmina*, Florence, 1786, in-8°. Ces poésies latines sont écrites avec une élégante facilité. 4° Un traité de rhétorique intitulé : *Eloquenza ridotta alla pratica*, Mantoue, 1800, 3 parties in-8°. Z—O.

BRUGÈLES (DOM LOUIS CLÉMENT). On a de lui les *Chroniques ecclésiastiques du diocèse d'Auch*,

suivies de celles des comtes du même diocèse. Toulouse, 1746, in-4°. Z—O.

BRUGÈS (JEAN DE). Voyez EYCK (Jean van).

BRUGES (LOUIS DE), seigneur DE LA GRUTHUYSE, né en 1422, eut pour père Jean de Bruges de la Gruthuyse, célèbre par le grand tournoi qu'il donna dans Bruges, le 11 mars 1592, et en mémoire duquel on croit que cette ville institua ou renouvela les fêtes de la société dite de l'Ours-Blanc. Louis fit ses premières armes en 1447, dans une joute en présence d'Isabelle de Portugal, troisième femme du duc de Bourgogne Philippe le Bon. L'année suivante, il remporta le prix du *dehors* dans une joute du soir, et deux ans après il remporta celui du *dedans*. Aussi sa passion pour les joutes et les tournois dura-t-elle aussi longtemps que sa vie; et plus tard, dans des circonstances graves, il ne manqua pas de prendre part aux pas d'armes qui signalèrent et l'assemblée du Vœu du Faisan, et la joyeuse entrée de Louis XI à Paris après le sacre, et le mariage du comte de Charolais. En 1449, Louis de Bruges était échanson de Philippe le Bon, et c'est en cette qualité qu'il accompagna ce prince à Cambray. En 1452, lors de l'insurrection des Gantois, il fut chargé, conjointement avec le seigneur d'Escourneaux, de la défense d'Oudenarde, que l'on craignait de voir occupé par les rebelles. Ces deux commandants ne s'accordèrent pas, et Louis quitta la place d'Oudenarde, mais pour être nommé gouverneur de Bruges, dont les habitants le demandaient pour chef avec instance. L'année suivante il se rendit au camp de Renaix, formé par le duc pour l'entière soumission des insurgés, et le 22 juillet il prit part à la bataille de Gavre, où les Gantois perdirent 16,000 hommes : il y conduisait, avec le seigneur de l'Île-Adam et Jacques de St-Pol, la troisième et dernière colonne de l'armée ducale, composée des contingents de la noblesse de Flandre, de Picardie et du Boulonnais. Le duc Philippe l'avait armé chevalier avant la bataille. Le 17 février 1454, Louis de Bruges assista, comme la plus grande partie de la haute noblesse des états de Philippe le Bon, à la fameuse assemblée du Vœu du Faisan, où tous les pays de la chrétienté s'obligèrent à combattre les musulmans qui, quelques mois auparavant, avaient mis fin au faible empire des Paléologues en s'emparant de Constantinople : cérémonie pompeuse et vaine qui ne fit pas perdre un pouce de terrain aux Turcs. Élevé par son prince aux fonctions de chambellan et de conseiller, le seigneur de Gruthuyse fut ensuite chargé de plusieurs missions importantes. En 1461, lorsque le mariage de Henri VI avec Marguerite d'Anjou, fille de René, menaça la Bourgogne d'une alliance plus intime entre l'Angleterre et la France, il fut chargé de dissuader les ministres anglais de cette mesure. Il réussit d'abord, ou plutôt il crut réussir. Les objections qu'il présenta furent accueillies, et Henri sembla renoncer à ses projets d'hymen avec une princesse française. Philippe lui témoigna son contentement en le faisant recevoir 61^e chevalier de la

Toison d'or, en remplacement de Jean de Vergy. Mais bientôt les négociations interrompues se renouvelèrent, et tandis que Gruthuyse et son maître se réjouissaient du succès de leur opposition, ils apprirent que l'arrangement matrimonial était conclu. Louis XI venait de monter sur le trône. Gruthuyse fut un des seigneurs bourguignons envoyés à Paris pour assister au retour du nouveau monarque dans cette ville à l'issue du sacre. Revenu dans son pays, il fut, dix-huit mois après, nommé lieutenant général du duc en Flandre, Zélande et Frise, en remplacement de Jean de Lannoy. Son administration fut ferme, intègre et juste. Tout en maintenant les prérogatives du prince, il sut ne point choquer les privilèges, soit des villes, soit des corps de métiers; et en général il se fit aimer, surtout à Bruges. Il dut à cette conduite le bonheur de n'avoir que rarement à sévir contre des émeutes, et l'honneur de se porter avec succès comme médiateur entre les sujets mécontents et leur duc. Il fut un des envoyés chargés de traiter des articles de la paix conclue la même année entre la Bourgogne et l'Angleterre, et de régler les conditions du mariage de Charles de Charolais (depuis Charles le Téméraire) avec Marguerite d'York, sœur d'Édouard IV. Cette union n'eut lieu qu'en 1468, c'est-à-dire après que la mort du duc Philippe eut mis Charles en possession de ce vaste héritage qu'il devait agrandir encore. Dans cet intervalle, les Gantois, lors de la joyeuse entrée du nouveau duc dans leur ville, revendiquèrent les privilèges qu'ils avaient perdus à la suite de leurs révoltes. Leurs velléités de sédition causèrent à Charles un violent accès de colère; et la demande des bourgeois se serait terminée par des mesures rigoureuses, et peut-être par une lutte, si Louis de Bruges ne se fût entremis pour calmer la fureur de l'un et l'effervescence des autres. La révolution passagère qui rendit pour un an le trône à la Rose rongée changea momentanément les relations de l'Angleterre et du duc de Bourgogne. Louis de Bruges prit, avec son beau-frère, Henri de Brosselle, et le seigneur d'Halewyn, le commandement d'une flotte de trente-six voiles équipée à l'Écluse pour s'opposer aux vaisseaux de Warwick qui venaient de capturer un grand nombre de navires flamands richement chargés. Malgré l'envie que les trois commandants témoignaient d'atteindre ce faiseur de rois et de lui reprendre ce qu'il avait conquis, ils ne purent le joindre, et ils durent se contenter de mettre les côtes à couvert d'un coup de main, et la navigation du pays à l'abri de ses insultes. La flotte flamande eut aussi l'avantage de sauver, des mains des corsaires qui lui donnaient la chasse, le monarque fugitif, Édouard IV, qui venait requérir les secours de son beau-frère, le duc de Bourgogne. Louis de la Gruthuyse était dans Alkmaar lorsqu'il reçut la nouvelle de l'arrivée du roi d'Angleterre. Il lui fit l'accueil le plus brillant dans cette ville, le conduisit à son château d'Oost-Kamp, où il déploya pour le traiter une magnificence presque royale; et lorsque Édouard fut revenu de sa conférence avec Charles, Gruthuyse le reçut

dans son hôtel de Bruges. Enfin il se rendit avec lui en Zélande, où l'attendait une flotte de dix-huit voiles, et il lui offrit de le suivre en Angleterre. Édouard n'accepta point la proposition. Deux ans après, Charles, dont les États flamands avaient des relations multipliées avec l'Angleterre, et qui lui-même cherchait partout à se créer des liaisons contre la France, envoya Gruthuyse comme ambassadeur auprès d'Édouard. La personne du négociateur facilita les négociations, et Charles obtint tout ce qu'il voulut. Le monarque anglais donna lui-même une marque de reconnaissance personnelle à Louis de Bruges, en le faisant créer par le parlement comte de Winchester, avec 200 livres sterling de pension, et en lui permettant de prendre les armes des anciens comtes de Winchester. Telle était l'influence de Louis à la cour d'Angleterre, qu'il fut chargé aussi d'y débattre les intérêts commerciaux de la Hanse. Cependant le duc de Bourgogne l'avait nommé un de ses généraux, en 1471, lors de la guerre contre Louis XI. En 1474, Gruthuyse parut au siège de Nuits; et, à la tête d'un corps de 9,000 hommes, il dirigea l'attaque contre la porte de Tolle. De cette époque à celle de la mort du duc Charles devant Naney, on ne voit pas que Louis de Bruges ait eu part aux événements. Mais, immédiatement après ce désastre, il reparut avec éclat sur la scène. Toujours gouverneur de Bruges, toujours lieutenant général de Flandre, Hollande et Frise, il revint le 28 janvier de Gand à Bruges pour apaiser la révolte du peuple qui, suivant son usage, réclamait ses privilèges à l'avènement d'un nouveau pouvoir. Il partit ensuite pour la France et fut un de ceux qui allèrent de la part de Marie prêter foi et hommage à Louis XI, et renouveler avec ce monarque la trêve de neuf ans conclue avec Charles le Téméraire. Il ne se trouva pas longtemps d'accord avec les dépositaires de la puissance et fut obligé d'abandonner sa charge de gouverneur, à la demande des états de Hollande. Toutefois, loin d'être en disgrâce, il trouva moyen de faire nommer à sa place son beau-frère Wolfart van Borssel. Quelque temps après il apaisa un mouvement populaire en annonçant l'arrivée prochaine d'une députation de l'empereur Frédéric III, lequel devait demander, pour son fils Maximilien, la main de Marie, l'héritière de Bourgogne, qui lui fut accordée. L'arrivée de ce prince en Flandre fut bientôt suivie de guerres entre ce pays et la France. Louis, chargé de faire des levées à Bruges, partit à la tête d'une brillante escorte, et se rendit au quartier de l'armée flamande, aux environs de Tournay. Un corps qui déjà se trouvait à Bergues le demandait avec instance pour général. Il s'y rendit. En 1479 eut lieu la bataille de Guinegate, dans laquelle il déploya encore beaucoup de valeur, mais où son fils se laissa prendre par les Français. On sait avec combien d'habileté Louis XI s'appliquait à gagner partout à sa cause les hommes influents. Il paraît que la captivité du jeune Gruthuyse devint l'occasion d'une correspondance secrète entre ce monarque et le noble flamand. Au chapitre de la Toison d'or, tenu en 1481 à Bois-le-

Duc, il fut accusé d'avoir fait échouer par son indiscrétion l'expédition de Maximilien contre la France. De quelle nature était cette indiscrétion ? c'est ce que l'on ignore ; mais évidemment il s'agit ou de confidences, ou de connivences coupables. Gruthuyse ne se justifia point, parce qu'il n'était pas mis en cause ; mais, averti sans doute de ce que l'on devait dire sur son compte, il s'était dispensé de paraître au chapitre, et comme absent il fut condamné à payer 400 écus d'amende et à donner un souper au souverain et aux chevaliers de l'ordre. Depuis ce temps aussi on le vit de plus en plus s'opposer à Maximilien qui, en 1482, ayant perdu sa femme, était regardé comme un étranger par la majorité des Flamands, tandis qu'il voulait avoir la tutelle de Philippe le Beau son fils, et en cette qualité gouverner la Flandre. Dans ce conflit on vit Louis de Bruges, nommé par Marie un de ses exécuteurs testamentaires, se faire chef du parti qui désirait confier la tutelle à quatre personnes élues par les trois états du pays. Maximilien le fit arrêter et confisqua tous ses biens. Gruthuyse, après avoir plusieurs fois changé de prison et décliné des juridictions diverses, finit par s'échapper des cachots de Malines avec ses deux fils, et s'unit aux Bruges de nouveau révoltés. Bientôt Maximilien fut pris à son tour, et sa captivité dura quatre mois. Enfin Gruthuyse se porta pour modérateur, et fut un de ceux qui apaisèrent l'effervescence des Gandtois, et qui les décidèrent à députer des commissaires à Maximilien. L'accord entre ce prétendant et l'État de Flandre assurait à Gruthuyse des dédommagements et la liberté ; mais le peu de loyauté qui présidait à la réalisation de ces engagements lui fit derechef commander en second les troupes contre Maximilien, former des alliances avec les princes voisins, et surtout insister sur la nécessité d'agir de concert avec la France pour réussir dans une nouvelle insurrection. Peut-être même par haine pour la domination autrichienne eût-il été tout disposé à voir la Flandre revenir à la France. Quoi qu'il en soit, l'idée d'une ambassade en France fut adoptée, et Gruthuyse, qui l'avait conseillée, se trouva naturellement un des députés des états de Flandre à la cour de Charles VIII (1489). C'est à Montilz-lez-Tours que résidait alors le monarque mineur. La faiblesse du gouvernement en proie aux factions, malgré l'astuce d'Anne de Beaujeu, ne permit pas que ces négociations eussent un résultat fort important. L'année précédente, la France avait accédé au traité d'alliance et d'union entre les trois États du duché de Brabant et ceux de Middelbourg, de Luxembourg et de Flandre. A cette époque elle se contentait de ménager par sa médiation un accommodement entre ces États et le prince. Mais si ostensiblement la négociation fut presque vaine, il est croyable qu'en secret furent stipulés des points susceptibles d'importance, et que dès lors Gruthuyse, devenant complètement Français, promit de rendre à la France tous les services qui dépendraient de lui. Réconcilié en apparence avec le prince, il n'en appuya pas moins et les décisions et les actes de

l'opposition flamande. Chargé de la défense du château de Lille, il le rendit aux Français, et livra de même Alost. Ces actes lui furent publiquement imputés au 25^e chapitre de la Toison d'or, tenu en 1491 à Bois-le-Duc. En même temps on lui reprochait amèrement d'avoir, lors de son arrestation par les ordres de l'archiduc, préféré la prison civile à celle du prince, et réclamé ses privilèges comme bourgeois de Bruges, foulant aux pieds les honneurs de la noblesse pour les méprisables avantages de la roture. Gruthuyse se dispensa de paraître au chapitre, et il fut décidé que ses armes seraient enlevées de dessus sa stalle, où elles étaient peintes dans le chœur de l'église métropolitaine de St-Rambert de Malines. Cet arrêt fut révoqué par la suite, à la sollicitation de ses parents et de Louis XII. Mais sa mort arrivée le 24 novembre 1492 à Bruges, ou, suivant quelques-uns, à Gand, précéda l'époque de cette réhabilitation. A ses titres de seigneur de la Gruthuyse et de comte de Winchester, Louis de Bruges joignait celui de prince de Steenhuyse à deux lieues de Grammont, et les seigneuries d'Aveldghem, d'Ostkamp, de Haemstede dans l'île de Schouwen, avec un grand nombre d'autres. Le nom de Gruthuyse, qui veut dire *maison de la Gruyte*, indique que ses ancêtres avaient reçu sans doute à titre de fief la concession d'un droit sur la fabrication et la vente de la bière. Louis de Bruges jouissait encore du droit de gruyte. Mais ses énormes dépenses, et sans doute la nécessité de soutenir son rang lorsque ses biens furent confisqués, l'engagèrent à faire des emprunts sur ce droit ; de manière qu'insensiblement chacun put brasser avec sa propre mouture. Une sage magnificence présida souvent à l'emploi de ces grandes richesses dont Louis de Bruges jouit la plus grande partie de sa vie. Il aimait les lettres. C'est lui qui décida le célèbre typographe Colas Mansion à s'établir à Bruges. Chaque année il faisait exécuter, dans cette ville ou à Gand, par les écrivains et les enlumineurs les plus habiles, d'admirables manuscrits. Sa bibliothèque, qui presque entièrement se composait d'ouvrages ainsi fabriqués par ses ordres, était la plus riche des États du duc de Bourgogne, après celle du duc lui-même. Elle contenait cent six articles, tous également remarquables ou par la grandeur des volumes, ou par la beauté du vélin, ou par la magnificence de l'exécution calligraphique, ou par la richesse, par la multiplicité des miniatures et des ornements. Le plus beau peut-être de tous ces chefs-d'œuvre de l'industrie du moyen âge est la description du tournoi de 1592. Louis de Bruges en fit hommage au roi Charles VIII lors de son ambassade à Montilz-lez-Tours. Toute la collection Gruthuyse se trouve encore aujourd'hui à la bibliothèque du roi à Paris. On ignore par quelle espèce de transaction ces beaux volumes passèrent ainsi de la famille de Louis de Bruges aux mains de Louis XII. On sait seulement que ce monarque les réunit à la bibliothèque de son père et à celle de son prédécesseur, qui déjà se trouvaient fondues ensemble. En 1544, François 1^{er} la fit transporter à Fontainebleau, et

dès lors la collection brugeoise fut mêlée aux livres réunis par les derniers princes qui avaient occupé le trône. On sembla même, par des actes multipliés de vandalisme, s'appliquer à détruire les traces de l'origine de ces volumes : on effaça de tous côtés les armoiries de la famille de Gruthuyse ; dans une fort belle vignette, qui représentait Louis de Bruges au pied d'un autel, on imagina de substituer à la tête de ce seigneur celle de Louis XII et de charrier son manteau de fleurs de lis. Cependant ces altérations ne sont pas tellement soignées qu'on ne puisse reconnaître, sous ces palimpsestes d'un nouveau genre, les traits primitifs qu'en vain l'on a prétendu détruire. Ainsi partout on a laissé les liornes, support de l'écu des Gruthuyse ; ainsi, en tenant le vélin entre l'œil et la lumière, on reconnaît distinctement les traces des anciennes armoiries. — Gruthuyse aimait aussi l'architecture. Son hôtel à Bruges, sur le bord d'un canal, vis-à-vis d'un pont dit Gruthuyse-Brugge, était un vrai palais orné de tout ce que les arts à cette époque savaient produire de plus parfait : c'est lui qui l'avait fait élever. Son château d'Ostkamp, où il reçut Édouard IV, ne le cédait pas en magnificence à l'hôtel de Bruges. Sans égaler ces deux édifices, ses deux autres châteaux n'en étaient pas indignes ; son tombeau dans le chœur de l'église de Notre-Dame de Bruges était aussi fort remarquable. Il était situé non loin de ceux de Charles le Téméraire et de la duchesse Marie, à gauche du maître autel. Au-devant du sépulcre de marbre noir, deux lions de bronze, chacun sur son piédestal, tenaient l'un les armoiries de Gruthuyse, l'autre celles de sa femme : sur le monument se voyaient couchés de leur long, les mains jointes, la tête sur un coussin, les pieds contre un lion, l'épouse et l'époux couvert de son armure, décoré du collier de la Toison d'or. Ce tombeau, qui n'a été détruit qu'en 1797, était situé à l'extrémité d'une voûte de huit arcades en ogive et soutenu par neuf colonnes en bronze cannelé ; des anges à la tête et aux pieds des figures tenaient l'un le casque, l'autre l'écu du guerrier ; au milieu d'une autre enceinte de colonnes d'ordre différent se voyait une autre figure couchée, de pierre blanche, de grandeur naturelle : c'était sans doute le père de Louis de Bruges. On a plusieurs portraits de ce seigneur dans les manuscrits qui lui ont appartenu. Le plus fidèle probablement est celui qu'on trouve dans la description du tournoi de 1392. On peut consulter sur ce personnage, et surtout sur sa bibliothèque, les *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse*, etc., Paris, 1831, in-8°, fig. Cet ouvrage anonyme, sorti de la plume de notre habile bibliographe van Praët, contient beaucoup de détails neufs et intéressants. — Jean de BRUGES, fils du précédent, était, en 1478, châtelain de Rupelmonde. Maximilien l'arma chevalier avant la bataille de Guinegate où, comme on l'a vu plus haut, il fut pris par les Français. De retour dans sa patrie, il fut gouverneur de la place de Bruges et l'un des commandants de l'armée qui dut agir contre Louis XI. Lors des mésintelligences en-

tre Maximilien et les états, il fut chargé par ceux-ci de la capitainerie de Lille, d'Orchies, de Douai, pour maintenir ces villes dans le parti de la coalition nationale. L'accommodement des états et de l'archiduc lui valut le double titre de conseiller et de chambellan : Maximilien lui laissa de plus celui de capitaine du château de Lille. Bientôt les troubles recommencèrent : Jean de Bruges soutint la révolte des Gantois, et en 1485, pour obtenir grâce de la vie, il fut condamné à payer 300,000 écus, dont 100,000 furent donnés au duc de Nassau. En 1489, il prit part à l'affaire de Beestbrugge, ou plutôt, survenant à la suite de la défaite des Flamands, il empêcha que l'échec des siens ne devint une déroute. Lié depuis longtemps avec la France, il passa publiquement au service de Louis XII, qui voulut le marier avec Renée de Beuil, fille d'un de ses chambellans. Il reçut de ce monarque le revenu des greniers à sel de Caen, Caudebec, Honfleur et Lisieux. Nommé gouverneur du Louvre, il devint, en 1498, grand maître des arbalétriers de France, et ensuite capitaine de cent lances ; enfin il se rendit, en 1502, en Picardie avec le titre de gouverneur, de lieutenant de roi, et il mourut à Abbeville, la même année. Son tombeau s'y voyait dans l'église de St-Riquier (1).

VAL. P.

BRUGES (HENRI-ALPHONSE, vicomte de) (2), né en 1764, à Vaulréas dans le comtat Venaissin, entra dès l'âge de seize ans au service maritime, fit toutes les campagnes de 1780, jusqu'à la paix de 1782, et au bout de six années de navigation parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Dès le commencement de la révolution il s'y montra fort opposé. Se trouvant à Toulon en décembre 1789, il fut percé d'un coup de baïonnette en cherchant à défendre le commandant de la marine. Obligé un peu plus tard, ainsi que son père et ses deux frères, de quitter la France, comme eux il prit rang dans l'armée des princes, y donna des preuves de valeur, et obtint la croix de St-Louis en 1796. Lors du licenciement de l'armée de Condé, le vicomte de Bruges se rendit aux Antilles, et servit dans l'armée britannique qui faisait alors la guerre contre Toussaint-Louverture à St-Domingue. Nommé colonel du régiment du prince de Galles, il prit part à nombre d'affaires sanglantes : plusieurs blessures graves dont il fut atteint à la tête de son régiment attestèrent sa valeur. Cependant l'expédition anglo-espagnole contre St-Domingue n'amena aucun résultat en faveur des puissances coalisées, et n'aboutit qu'à laisser dans cette île un maître fort peu disposé à reconnaître d'autre puissance que la sienne. Bruges revint en Angleterre avec la flotte anglaise, puis il passa sur le continent. A Berlin, il épousa mademoiselle de Golofkin. Au retour de Louis XVIII en France, il fut fait maréchal de camp et adjoint à l'inspection générale d'infanterie dans la 8^e division

(1) Un marquis de BRUGES est auteur d'une *Histoire de la révolution flamande pendant les années 1789 et 1790*, publiée à Londres, 1794, in-8°.
D—R—R.

(2) Une branche de cette famille a été élevée à la pairie en Angleterre, sous le nom de Chandos.
A—R.

militaire. Il en exerçait les fonctions lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe. Le maréchal Masséna et le général Ernouf le choisirent pour aller placer sous les yeux du roi le tableau de l'état du Midi. Déjà le comte d'Artois était à Lyon lorsque Bruges y arriva. Ce prince prit ses dépêches qu'il se chargea de transmettre aux Tuileries, et lui en confia d'autres pour le duc d'Angoulême, occupé de l'organisation d'une armée dans le Midi. Bruges suivit le duc en Espagne. Ayant appris à Barcelone les événements de Waterloo et la seconde abdication de Bonaparte, il s'embarqua pour Marseille où le drapeau blanc fut bientôt arboré. Il y apportait des munitions, des armes ; et, sur l'autorisation du duc d'Angoulême, il prit le commandement de la 8^e division militaire à la place du maréchal Brune. Louis XVIII le confirma dans ce poste important ; mais quelque temps après il lui donna pour successeur M. de Rivière, et il le chargea auprès des puissances alliées d'une négociation relative à la dette contractée pour les prisonniers de guerre. Quoique la transaction qui termina cette affaire eût obtenu l'approbation du ministre de la guerre, le négociateur ne tarda pas à tomber dans une sorte de disgrâce. Particulièrement attaché à Monsieur (depuis Charles X), il appartenait au parti que l'on commençait à désigner par le sobriquet d'ultra. Une ordonnance royale le comprit dans la réforme en lui accordant 4,000 francs de pension. Ses blessures, la faiblesse de sa santé pouvaient justifier cette réforme ; mais la cause véritable était pourtant l'antipathie du vicomte pour les doctrines du ministère qui avait fait l'ordonnance du 5 septembre. Cet événement l'affecta profondément : ses blessures se rouvrirent : les médecins lui prescrivirent les eaux de Bade ; et il en revenait, lorsque, forcé par ses souffrances de s'arrêter à Bâle, il mourut dans cette ville, le 4 novembre 1820. Son corps fut rapporté en France, suivant ses dernières volontés, par son frère le comte de Bruges.

VAL. P.

BRUGGEN (JEAN VAN DER), excellent graveur en manière noire, né à Bruxelles en 1649, puis les principes de son art dans sa ville natale, parcourut les villes de la Flandre, travailla pour différents maîtres, et vint se fixer à Paris, où il fit le commerce d'estampes. On ignore les autres circonstances de sa vie et l'époque de son décès. Les ouvrages qu'il a laissés dénotent un faire extrêmement facile. On les reconnaît aux initiales I. V. B., ou à un chiffre particulier, quand elles ne portent pas le nom de l'auteur en toutes lettres. Voici les plus remarquables : 1^o *Psyché et l'Amour endormis*. 2^o *Une vieille Femme pesant de l'or*. 3^o La copie du *Peseur d'or* de Rembrandt. 4^o *Un Homme assis un verre à la main*. 5^o *Un Homme assis sur un tronc d'arbre, allumant sa pipe*, imitation de Brouwer. 6^o *Deux Hommes dont l'un est endormi et l'autre debout*. Toutes ces pièces sont petites. Les suivantes sont d'une grandeur moyenne : 7^o Le portrait de l'auteur. 8^o Celui de la Faye, d'après Largillière. 9^o Celui de van Dyck, d'après ce peintre lui-même. 10^o Le portrait de Louis XIV, gravé en 1684. 11^o *Un Homme à côté*

d'une femme qui fume, d'après Téniers. 12^o *Un Paysan dans un cabaret avec une jeune fille qui joue de la flûte*, d'après le même.

B—N.

BRUGHIUS. Voyez BRUXIUS.

BRUGIANTINO (VINCENT). Voyez BRUSANTINI.

BRUGIÈRE (CLAUDE-IGNACE), sieur de Barante, né à Riom en 1670, donna, dans sa première jeunesse, quelques comédies à l'ancien Théâtre-Italien. Ces pièces, dont on trouve la liste dans le *Dictionnaire des théâtres de Lérès*, ont été imprimées sous les initiales de B, dans le *Théâtre-Italien d'Évariste Gherardi*, Paris, 1700, 6 vol. in-12. On lui doit aussi : 1^o une traduction de trois livres d'Apulée (*voy.* ce nom) ; 2^o *Observations sur le Pétrone trouvé à Belgrade en 1688, et imprimé à Paris, en 1693, avec une lettre sur l'ouvrage et la personne de Pétrone*, Paris, 1694, in-12. Brugièr de Baranté conteste l'authenticité de ce fragment, et son opinion est aujourd'hui celle d'un grand nombre de savants. L'abbé Gouget (*Biblioth. franç.*, t. 6, p. 202-206), parle avec éloge de ces *Observations* ; il dit que l'auteur les avait communiquées à MM. de Harlay et de Valincour, et que c'est par eux qu'il fut engagé à les publier. 3^o *Recueil des plus belles épigrammes des poètes françois, depuis Marot jusqu'à présent, avec des notes historiques et critiques ; et le Traité de la vraie et de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit, traduit du latin de MM. de Port-Royal*, Paris, 1698, 2 vol. in-12 ; réimprimé dans la même ville, 1700, 2 vol. in-12. La première édition est anonyme : le 1^{er} volume seul contient des épigrammes et un abrégé des vies des épigrammatistes françois ; le second renferme les bergeries et les odes de Racan, avec une notice sur ce poète. Bruzen de la Martinière, qui a fait un *Nouveau Recueil des épigrammatistes françois anciens et modernes* (Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12), reconnaît avoir profité du travail de son prédécesseur, qu'il prétend n'être autre que Richelet « qui « s'est déguisé, dit-il, sous le nom de Claude Ignace « de Brugièr, sieur de Baranté, afin de donner à « son livre un air de Port-Royal. » C'est une erreur de Bruzen. On a pu voir, par ce que nous avons dit, que Brugièr n'est pas un personnage imaginaire. Rappelé à Riom par des affaires de famille, cet auteur s'y fixa tout à fait en 1697 ; il y est mort en 1743 ; et, dans cet intervalle de près de cinquante ans, il n'a publié aucun autre ouvrage ; mais il porta au barreau et dans les fonctions publiques le goût et l'amour des lettres, et se distingua par les agréments de son esprit, autant que par ses lumières et ses services. Sa famille existe encore dans le même pays (*voy.* l'art. suiv.), et y tient un rang distingué.

A. B—T.

BRUGIERE (PIERRE), parent du précédent, né à Thiers, en 1750, fut aumônier de la Salpêtrière, puis curé constitutionnel de la paroisse St-Paul, à Paris. Dans un écrit qu'il signa avec trois autres curés, il attaqua la conduite de l'évêque Gobel, qui avait approuvé le mariage d'un prêtre. Cette conduite le fit mettre en prison en 1793, et traduire au

tribunal révolutionnaire qui l'acquitta; mais il ne tarda pas à être de nouveau arrêté, parce qu'il continuait à exercer son ministère, malgré les fureurs de la persécution. Il adressa encore, du fond de sa prison, des instructions pastorales à ses paroissiens. Il fut un des adhérents au concile national de Paris en 1798, et mourut en 1805. On a de lui beaucoup d'ouvrages relatifs à ses opinions politiques : 1° *Relation de ce qui s'est passé à l'assemblée du clergé à Paris*, intra muros, 1789, in-8°. 2° *Doléances des prêtres des paroisses de Paris*, 1789. 3° *La Lanterne sourde, ou la Conscience de M*** (Bonal), ci-devant évêque de*** (Clermont), éclairée par les lois de l'Eglise et de l'Etat, sur l'organisation civile du clergé*, 1791, in-8°. 4° *Le Nouveau Disciple de Luther, ou le Prêtre***, convaincu par les lois d'être un concubinaire publiquement scandaleux*, 1791, in-12. 5° *Instruction pastorale sur le bref du pape (contre la constitution civile du clergé)*, 1791, in-8°. Cette *Instruction* fut attaquée dans une *Lettre d'un prêtre catholique*, 1791, in-8°, opuscule que Ersch a tort d'attribuer à Brugière, contre qui il est dirigé. 6° *Réflexions d'un curé constitutionnel sur le décret de l'assemblée nationale concernant le mariage*, 1791, in-8°. 7° *Lettre d'un euré sur le décret qui supprime le costume des prêtres*, 1791, in-8°. 8° *Lettres d'un curé du fond de sa prison à ses paroissiens, etc.*, 1793, in-8°. 9° *Eloges funèbres de MM. Sanson et Minard*, 1798, in-8°. 10° *Observations des fidèles à MM. les évêques de France, à l'occasion d'une indulgence plénière, en forme de jubilé, adressée à tous les Français par le cardinal Caprara*, 1802, in-8°. 11° *Avis aux fidèles sur la rétractation du serment civil, faite par le curé et le clergé de****. 12° *Appel au peuple français concernant l'admission de la langue française dans l'administration des sacrements*. 13° *Instructions catholiques sur la dévotion au sacré Cœur de Jésus*. 14° *Instructions choisies*, ouvrage posthume, publié par M. Degola, 1804, 2 vol. in-8°. La vie de Pierre Brugière a été publiée par l'abbé Massy, prêtre de la paroisse St-Germain-l'Auxerrois, et le frère Renaud, des écoles chrétiennes du faubourg St-Antoine (ce dernier est mort en 1806), sous le titre de *Mémoire apologétique de Pierre Brugière, euré de St-Paul*, suivi de notes et de plusieurs pièces justificatives, Paris, an 12 (1804), in-8°. A. B—T.

BRUGMAN (Jean), plutôt que BRUGMANS, fameux prédicateur franciscain du 15^e siècle, que Foppens fait naître à Kempen, dans l'ancien archevêché de Cologne. Son éloquence, qui avait beaucoup d'analogie avec celle du missionnaire Bridaine, donna lieu à cette réponse par laquelle, en Hollande, on justifiait un refus : *Quand vous parleriez aussi bien que Brugman*, et son désintéressement évangélique avait rendu familière cette autre locution également proverbiale : *Brugman court après les âmes et moi après l'argent*. Ses sermons, si l'on parvenait à les retrouver, offriraient plus d'un trait dans la manière des Menot, des Maillard et des Barletta : mais il semble avoir eu plus d'élévation et de chaleur d'âme que ces prédicateurs ; aussi exerçait-il un

empire immense sur la multitude dont il connaissait parfaitement le langage, les idées et les besoins. Voulait-il faire à la fois son éloge et la satire de ses confrères ; il tirait, en claire, un billet de sa manche, et s'adressait ces questions : « Brugman, vas-tu « armé de longs couteaux pour défendre les lieux « de prostitution ? Non, certes. Cours-tu après les « charges et les bénéfices ? Non certes. Plutôt que « d'être simoniaque tu préfères d'aller simplement « avec un pauvre froc rapiécé. Donnes-tu l'absolu- « tion pour de l'argent ? Non certes. Tu confesses « tout le monde gratuitement pour plaire à Dieu, et « tu ne dépouilles pas les brebis de leur laine. Quand « il y aura des pestiférés, les abandonneras-tu comme « font quelques-uns ? Non certes. Pauvres ou riches « tu colleras ta bouche sur la leur, tu les assisteras « jusqu'à leur dernier soupir. » Brugman prêcha dans la plupart des provinces des Pays-Bas, où il contribua plus que personne à éteindre les factions des *Hoeckx* et des *Kabillaauws*, et grâce à la faveur de Krabelyn, conseiller de Philippe le Bon, il força les magistrats de Dordrecht à lui laisser bâtir un couvent dans leur ville. Moins heureux dans une autre circonstance, il se plaignait souvent de n'avoir jamais pu convertir une vieille femme. Cet homme singulier enseigna la théologie au couvent de St-Omer. Il fut depuis provincial, et mourut en odeur de sainteté à Nimègue, l'an 1473. On a de lui : *Vita S. Lidwine, virginis*, Schiedam, 1498, in-4°, à longues lignes, goth., avec des figures sur bois ; dernière signature viij. Ce n'est qu'une traduction, et la troisième qu'avait faite Brugman : *Et hec est translatio tercia* (sic). Cette vie de Ste. Lidwine se retrouve dans les *Acta sanctorum*, avril, t. 2, p. 270, où il y a des détails assez étendus sur la vie de l'auteur. M. Hoffinan a inséré dans la seconde partie de ses *Horæ Belgicæ*, p. 59, un cantique en vers hollandais attribué à Brugman. Foppens (*Biblioth. Belgica*), Sweert (*Athenæ Belgicæ*), et Paquet dans ses *Mémoires*, ont consacré un article à ce moine célèbre. R—G.

BRUGMANS (SÉBALD-JUSTIN), né à Franeker en Frise, dans l'année 1763, fit ses études à l'université de Groningue où son père, qui professait les sciences exactes, fit paraître, en 1765, des observations magnétiques importantes, et il alla recevoir à l'université de Leyde le complément de son éducation. Destiné par ses parents à la profession des armes, il y renonça pour se vouer à la médecine qu'il ne séparait point des diverses branches de l'histoire naturelle et vers laquelle il se sentait entraîné par une vocation particulière. Ses progrès furent si rapides, qu'à dix-huit ans on le jugea digne d'être reçu docteur en philosophie. A cette époque Wallerius était le minéralogiste le plus répandu en Hollande. Le jeune Brugmans, familiarisé avec ses écrits, publia une description lithologique des environs de Groningue, disposée d'après le système de l'auteur allemand. La même année, 1781, il répondit à la question proposée par l'académie de Dijon sur les plantes inutiles et vénéneuses qui infectent souvent les prairies. A cette occasion il composa un

mémoire plus utile aujourd'hui à l'agriculture que ne pourraient l'être ses essais de géognosie à la science géologique, et il remporta le prix. En 1782, l'académie de Bordeaux engagea les naturalistes à déterminer les indices sensibles qui pouvaient faire connaître aux observateurs les moins exercés le temps où les arbres et principalement les chênes cessent de croître. Le prix fut encore décerné à Brugmans. Deux ans après, un mémoire sur l'ivraie le fit couronner de nouveau à Berlin. Ce fut alors qu'il obtint le titre de docteur en médecine et qu'il défendit la dissertation qu'il avait composée de *Puogenia*. Il venait de remplacer van Swinden à l'université de Franeker, quand il fut nommé, en 1686, professeur de botanique à Leyde. L'année suivante, il fit imprimer son discours sur l'utilité d'une étude plus exacte des plantes indigènes. L'universalité de ses connaissances fut cause qu'on ajouta la chaire d'histoire naturelle à celle qu'il occupait déjà. Brugmans, qui se complaisait dans l'accroissement de ses collections, ayant été appelé à Paris par ses devoirs, fut comme accablé à la vue des richesses entassées dans le Muséum d'histoire naturelle, oubliant combien son cabinet, fruit de ses seuls efforts, était encore étonnant dans son infériorité. Bientôt la chaire de chimie fut dévolue à l'infatigable professeur. Au milieu d'occupations si multipliées, il trouva le loisir de composer un éloge de Boërhaave : ce fut son dernier ouvrage. Au nombre de ceux qui honorent sa jeunesse, on ne doit pas omettre un discours sur la nature du sol de la Frise, et une dissertation sur un météore sulfureux observé en juin 1785. Il inséra aussi dans les mémoires de l'Institut de Hollande d'importantes observations sur la natation des poissons. Depuis la révolution de 1795, réunissant à ses travaux scientifiques des fonctions administratives, il organisa le service de santé des armées hollandaises, et présida à la rédaction de la pharmacopée batave publiée en 1805. Le roi Louis et Napoléon lui témoignèrent constamment la plus haute estime, et Guillaume de Nassau, en montant sur le trône des Pays-Bas, lui montra cette faveur éclairée avec laquelle ce prince a toujours accueilli le mérite. Brugmans se vit élevé au poste éminent d'inspecteur général du service de santé de terre et de mer. Après avoir déployé, pendant la campagne de Waterloo, une grande activité, et s'être acquitté à Paris de la mission de réclamer les objets d'histoire naturelle dont la Hollande avait été dépouillée, il sentit les atteintes d'une maladie dont lui seul devina l'issue, et mourut à Leyde, le 22 juillet 1819. M. Bory de St-Vincent, qui rédigeait alors à Bruxelles les *Annales générales des sciences physiques*, y a inséré au second volume un éloge de ce savant, dont Faujas de St-Fond disait en 1797 : « Brugmans joint « au plus rare mérite la plus grande modestie, signe « caractéristique du vrai talent. Il travaille avec le « même zèle, avec la même application que Cam- « pen, et d'après ses principes. Comme lui, il ne se « presse peut-être pas assez de publier le fruit de « ses travaux et de ses profondes méditations ; mais « il est assuré par là de ne point obtenir une de ces

« réputations usurpées qui ne durent que peu de « temps ; il a d'ailleurs des titres qui le placent « parmi les savants distingués. » Son éloge a été écrit en hollandais par MM. van der Boon-Mescli, Capadoce et van Kampen. R—G.

BRUGNATELLI (LOUIS-GASPARD), savant italien, naquit à Pavie en 1761. Ses parents le destinaient au commerce ; mais l'étude des sciences naturelles le captiva de bonne heure, et il choisit la carrière de la médecine, avec laquelle ces sciences ont un rapport si étroit. La chimie surtout ne cessa d'être le principal objet de ses veilles, et il est un des modernes qui ont le plus contribué à en faire sentir l'importance, en multipliant l'analyse des produits animaux, soit à l'état de santé, soit tels qu'ils sont donnés par les altérations morbides. Il était fort loin encore de la réputation à laquelle il arriva dans la suite ; mais déjà il avait donné plus que des espérances, lorsque, peu après son admission au doctorat (1784), il fut nommé répétiteur pour la chimie au collège Ghislieri, dans l'université de Pavie, puis suppléant de Scopoli et ensuite de Brusati dans leurs chaires de chimie (1787), puis enfin (1796) professeur titulaire. Il en remplit les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 24 août 1818. Brugnatelli contribua, par ses leçons autant que par ses recherches, à répandre dans l'Italie septentrionale le goût des sciences chimiques, et surtout à en faire comprendre toute la nécessité aux médecins. C'est dans ce but que, non content d'exposer en chaire les principes de la science, il créa dans sa ville natale plusieurs journaux destinés à tenir le public au courant de tout ce qui se passait d'important dans le monde scientifique. Les discussions de doctrine s'y trouvent toujours à côté des exposés de découvertes nouvelles ; la signature de Brugnatelli, qui n'était pas un directeur oisif, s'y rencontre souvent. Mais il faut se préserver de certaines idées systématiques qui lui étaient propres et sur lesquelles il revient trop souvent ; il faut aussi se familiariser avec les termes qu'il avait adoptés pour désigner certaines substances et certaines classes de corps. Il appelle le calorique thermique ; et comme, suivant lui, il n'existe pas de gaz sans calorique ou sans acide, il les divise en deux ordres : 1° les thermoxygènes qui sont ou respirables ou irrespirables (ces derniers se nomment encore azotiques ou oxyseptones) ; 2° l'oxycarbonique, l'oxymuriatique, l'oxysulfurique et le thermoxyde de septone. Mais cette nomenclature nouvelle ne fut adoptée et professée qu'à l'université de Pavie. Voici la liste des recueils périodiques dont Brugnatelli fut le principal rédacteur : 1° *Bibliothèque physique de l'Europe*, 1788-91, 2 vol. in-4°. 2° *Journal physico-médical*, 1792-96, 20 vol. in-4°, continué depuis sous le titre de *Perfectionnements de la médecine et de la physique* (*Avanzamenti della*, etc.) 3° *Annales de chimie*, 1790-1805, 22 vol. 4° *Mémoires de médecine* (*Commentarij medici*), un seul vol. ; le premier a été rédigé en commun par Brugnatelli et Brera ; ce dernier a seul continué l'ouvrage. 5° *Journal de Physique, de Chimie et d'Histoire naturelle*, connu aussi sous le nom de

Journal de Pavie, 1808-1818, 41 vol. in-4°. Les neuf premiers volumes ont été rédigés sous la direction de Brugnatelli seul; pour les deux suivants il s'adjoignit Brunacci et Configliacchi. Quant au catalogue exact des articles qui, dans ces divers recueils, appartiennent en propre à Brugnatelli, on ne peut attendre que nous le donnions ici : on le trouvera dans le *Journal de Physique* même, t. 41. Ces articles embrassent toutes les parties des sciences naturelles, mais plus spécialement la chimie appliquée à la médecine et aux arts. Toutefois nous remarquerons sa dissertation intitulée : *de l'Action du tournesol sur les matières végétales*; son *Mémoire sur les oxelactiques*, et ses *Observations sur le galvanisme*, qui, publiées en 1800, le mirent sur la voie de la découverte importante de la décomposition des sels et des alcalis par la pile de Volta (mais c'est à Davy qu'en était réservée la gloire); enfin sa *Lettre sur l'électricité animale, le calorique et la lumière, et sur une réforme à faire dans la nomenclature chimique*, où il expose les principes de terminologie dont il a été donné plus haut un aperçu. C'est de là qu'a été tirée la *Synonymie des nomenclatures chimiques modernes*, trad. franç. de van Mons, Bruxelles. Aux articles de Brugnatelli publiés dans les précédents recueils, on peut en joindre quelques-uns qui parurent dans les *Opuscoli scelti di Milano* et autres ouvrages de même genre. Tel est, pour n'en citer qu'un, son *Mémoire sur la nature du liège* (t. 9 des *Opusc. scelti*, p. 543). Il découvrit dans cette substance l'acide subérique. Cette indication des travaux de Brugnatelli serait incomplète si nous n'y ajoutions deux grands ouvrages qui ont mis le sceau à sa réputation. L'un, qu'il fit paraître à Pavie, 1802, 1807, in-8°, a été traduit en français sous ce titre : *Pharmacopée générale à l'usage des pharmaciens et médecins modernes, ou Dictionnaire des préparations pharmaceutiques médicales, simples et composées, suivant les nouvelles théories chimiques*, Paris, 1814, 2 vol. in-8°. Le traducteur français, L.-A. Planché, y a joint des notes, un appendix contenant différentes préparations, enfin un grand nombre de tableaux. Le second ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur et par les soins de son fils : c'est la *Lithologie humaine ou Recherches chimiques et médicales sur les substances pierreuses qui se forment dans diverses parties du corps humain, particulièrement dans la vessie*, Pavie, 1819, 4 vol. in-fol., 3 pl. col. Ce beau travail, fruit de vingt années de méditations, est fait pour attirer l'attention des curieux autant que celle des médecins. Beaucoup de dessins de calculs urinaires, d'après la riche collection de l'auteur, sont accompagnés de descriptions détaillées, et appuient les idées de Brugnatelli sur la formation de ces masses pierreuses. Il les montre susceptibles de toutes les dimensions, depuis celle d'une tête d'épingle jusqu'à celle d'un œuf d'oie, ou plus grosses encore. Plusieurs de celles qu'il décrit ont été sciées et montrent de la manière la plus distincte les diverses stratifications de la surface au centre ou du centre à la surface. Quant aux remèdes, de la composition et du mode de formation des

calculs, il conclut contre la méthode des dissolvants acides ou alcalins injectés dans la cavité malade, et conseille de prendre en boisson, mais seulement tant que la pierre est à l'état de gravelle, une dissolution de chaux ou de chaux carbonisée, fortement acidulée. Mais dès que le calcul est véritablement formé, c'est au chirurgien qu'il faut avoir recours et à lui seul qu'il s'en rapporte. VAL. P.

BRUGNIÈRE (JEAN-PIERRE), général français, né à Samniers (Gard), le 22 juin 1772, fut d'abord simple soldat dans un régiment d'infanterie, puis adjoint aux adjudants généraux et aide de camp d'Alexandre Berthier, qui le fit nommer chef d'escadron au 6^e de hussards, sur le champ de bataille de Marengo. Devenu colonel du 25^e régiment de chasseurs à cheval, il se distingua dans plusieurs occasions, et surtout à la bataille d'Iéna, ce qui lui valut le grade de général de brigade le 30 décembre 1806. Employé dans la guerre d'Autriche, en 1809, il y déploya une grande valeur, et fut nommé commandant de la Légion d'honneur, puis comte et général de division. Dans la mémorable expédition de Russie, en 1812, Bruguère commanda un corps de cavalerie légère sous Murat, et eut part à toutes les victoires qui en signalèrent le début, notamment à celles de Smolensk et de la Moscova. après avoir échappé miraculeusement aux désastres de la retraite, il fut encore mis, en 1813, à la tête d'un corps de cavalerie légère, et s'illustra de nouveau par sa bravoure aux batailles de Lutzen et de Bautzen. Un boulet l'emporta le 22 mars, au combat de Wurtchen, sous les yeux de Napoléon qui s'écria douloureusement : « C'est encore un ancien de l'armée d'Italie. » M—D j.

BRUGNONE (JEAN), médecin vétérinaire, né à Ricaldone près d'Acqui, le 27 août 1741, fit ses études et prit le titre de docteur en chirurgie à Turin. S'étant appliqué d'une manière spéciale à l'observation des maladies des chevaux, il fut chargé, par le roi de Sardaigne, d'aller à Lyon, suivre le cours de Bourgelat. De retour dans sa patrie, il fut mis à la tête de l'école vétérinaire que le roi venait de fonder, et qui lui dut bientôt une grande célébrité. En 1780, il obtint le titre de professeur à l'université, et onze ans plus tard, celui de directeur des haras royaux. Après une longue et honorable carrière, il succomba le 3 mars 1818, laissant les ouvrages suivants : 1^o *la Mascalcia ossia la medicina veterinaria ridotta a suoi principii*, Turin, 1774, in-8°. C'est le *Traité de la conformation extérieure du cheval*, par Bourgelat, augmenté d'un grand nombre d'observations nouvelles. 2^o *Trattato delle razze de' cavalli*, Turin, 1781, in-8°. M. Charles de Barentin en a donné une traduction française, en 1807, attribuée à tort, par quelques biographes, à Barentin de Montchal (voy. ce nom). 3^o *Descrizione e cura preservativa dell' epizootia delle galline, serpeggiante in questa città, e nei suoi contorni*, Turin, 1790, in-8°. 4^o *Descrizione e cura del morbo contagioso serpeggiante sulle bestie bovine*, Turin, 1795, in-8°. 5^o *Ippomatria ad uso degli studenti della scuola veterinaria*, Turin, 1802, in-8°.

6° *Bometria ad uso degli studenti della scuola veterinaria*, Turin, 1802, in-8°. Brugnot a publié avec Penchienati les œuvres complètes de Bertrandi, en 14 vol. in-8°, de 1786 à 1802. M. Huzard a prononcé un éloge de Brugnot à l'école d'Alfort en 1819.

J—D—N.

BRUGNOT (JEAN-BAPTISTE-CHARLES), poète, naquit le 17 octobre 1798, à Painblanc (Côte-d'Or), lieu illustré déjà par la naissance de D. Clément, premier auteur de l'*Art de vérifier les dates*. Elevé jusqu'à sa quatorzième année dans son village natal, il suivit les cours ordinaires de latinité au collège de Beaune, et commença à l'hôpital de cette ville quelques études chirurgicales. Les événements de 1815 le firent renoncer à cette carrière. Peu de temps après, il se vit à dix-neuf ans chef de famille, scul chargé du sort de sa mère, de deux sœurs, d'un frère, et il eut à dévorer les soucis et les soins les plus vulgaires. Partagé entre la culture du champ paternel et les écritures d'une chétive perception (qui faisait aussi partie de son héritage), il dut se condamner en outre à enseigner à quelques enfants les premiers rudiments de la grammaire et de la géographie. En 1821, il obtint un emploi inférieur dans le corps universitaire. Trois années après, il épousa une femme qu'il aimait depuis dix ans de l'affection la plus profonde, mais la plus traversée, et qui ne lui donna point ce qui lui avait surtout manqué jusque-là, une existence affranchie de la pensée du lendemain. Ame tendre et fière, Brugnot ne put lutter longtemps contre une pareille situation sans être blessé à mort. Il était professeur d'humanités à Troyes lorsqu'une affection pulmonaire l'obligea de résigner ses fonctions. Il s'associa alors (1828) à la fondation d'une feuille plus littéraire que politique (*le Provincial*), qui eut à peine cinq mois d'existence. Nommé, en 1829, professeur de littérature au lycée municipal de Besançon, il vit sa chaire supprimée, sans avoir eu le temps de s'y montrer. Quand tout lui manquait ainsi coup sur coup, Brugnot, loin de s'abandonner lui-même, acheta une imprimerie à Dijon (1830), et fonda dans cette ville un nouveau journal, *le Spectateur*, qui lui a survécu. Cette entreprise, commencée sous le feu des haines de parti, continuée dans le tumulte d'une révolution, au milieu des cris de mort des émeutes, empoisonna ses derniers jours et en précipita la fin. Les périls sérieux auxquels il se dévoua en résistant à la réaction qu'il avait paru d'abord appeler de ses vœux honorent sa droiture et son courage. Il succomba, le 11 septembre 1831, sous le coup de tant d'épreuves accumulées qui ne firent de sa vie qu'une longue crise dont l'issue devait être fatale. Brugnot s'était senti poète : une ode sur Louis XIV lui valut, en 1820, une mention honorable au concours académique de Mâcon. Plusieurs de ses compositions furent insérées dans le recueil des Jeux floraux, en 1822 et 1825. Une de ses pièces fut couronnée en 1825 par l'académie de Dijon, dont il devint membre. Le portefeuille de Brugnot con-

tenait beaucoup d'autres poésies qui ont été publiées après sa mort par un des collaborateurs de la *Biographie universelle*, M. Th. Foisset. Ce recueil atteste que l'auteur était du petit nombre de ceux qui prennent l'art au sérieux et qui ne le prostituent point. Il est généralement empreint d'une tristesse intime et pénétrante, qui ne se laisse point confondre avec la mélancolie artificielle de quelques élégies contemporaines. Les derniers morceaux de ce volume (Dijon, 1835, in-8°), la plupart inachevés, autorisent à dire que Brugnot entraînait dans la période de son plein développement poétique, lorsque la mort vint le frapper. On comprend en les lisant que le poète provincial ait eu part à la bienveillance de MM. de Chateaubriand, Victor Hugo et de Lamartine. On doit en outre à Brugnot la meilleure traduction de l'*Éloge de la folie*, par Erasme, qu'il publia sous le pseudonyme de C. B. de Panalbe (Charles Brugnot de Painblanc), Troyes, 1826, in-8°.

W—s.

BRUGUIER (JEAN), né à Nîmes, au commencement du 17^e siècle, fut l'un des pasteurs de l'église réformée de cette ville. Parmi les atteintes partielles qu'on portait à l'édit de Nantes, longtemps avant sa révocation, il faut compter la défense faite aux calvinistes de chanter les psaumes dans les lieux où l'exercice de leur culte était autorisé. Bruguiier entreprit de prouver l'innocence de cette pratique. Il publia, dans cette intention, un *Discours sur le chant des psaumes*, 1665, in-12. Un arrêt du conseil condamna le livre au feu, suspendit Bruguiier des fonctions du ministère, l'exila de la province, et bannit l'imprimeur. Bruguiier, s'étant retiré à Genève après cet événement, ne reparut sur la scène qu'en 1675, par sa *Réponse sommaire au livre de M. Arnauld, intitulé : Renversement de la morale de Jésus-Christ par les calvinistes*, Quevilly, 1675, in-12. Arnauld fit paraître en réponse : *l'Impiété de la morale des calvinistes découverte par le livre de M. Bruguiier*, Paris, 1675, in-12. Bruguiier a encore donné un autre ouvrage, sous ce titre : *Idea totius philosophiæ, in qua omnia studiosis philosophiæ scitu necessaria, breviter ac dilucide, juxta rationem et experientiam demonstrantur*, 1676, in-8°. Il mourut à Genève en 1684.

V. S—L.

BRUGUIÈRE du Gard (J.-T.), littérateur et publiciste médiocre, était né vers 1765, à Sommières près de Nîmes. Les dispositions qu'il annonçait pour les lettres attirèrent sur lui l'attention de l'archevêque de Toulouse, Loménie ; et ce prélat le fit entrer à l'école de Brienne, où il acheva ses études. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, Bruguière fut nommé vicaire à St-Julien-du-Saut près de Sens ; et il remplit ces modestes fonctions jusqu'en 1792 que Loménie le prit pour secrétaire. Il se trouvait encore auprès de son bienfaiteur lors de son arrestation, et il eut le triste avantage de lui procurer l'opium qu'il avala pour se soustraire à l'échafaud. Après la mort du prélat, Bruguière vint à Paris : c'était l'époque de la plus grande terreur,

et il ne trouva d'autre moyen pour échapper aux poursuites dirigées contre les prêtres que de se marier. Connu déjà par quelques productions littéraires, il chercha des ressources dans l'exercice de ses talents, et concourut pendant plusieurs années, avec la Vallée, à la rédaction du *Journal des arts* (voy. LA VALLÉE). Un article qu'il inséra, en 1803, sur les moyens d'améliorer les laines en France, devint l'origine d'une polémique très-vive qu'il eut à soutenir contre MM. Huzard et Tessier. Les administrateurs de l'académie de législation ayant, la même année, donné leur démission, il fut nommé seul administrateur de cet établissement, qui parvint sous sa direction à un degré de prospérité dont il n'avait pas encore joui (1). Pendant les cent jours, Bruguière, zélé partisan de Napoléon, ayant réimprimé la déclaration de l'empereur de Russie au congrès de Vienne, avec des notes injurieuses à ce souverain, sa brochure fut saisie par la police, après le second retour du roi; mais il ne fut pas inquiété personnellement. Il garda dès lors le silence, et mourut oublié à Paris, en 1834. On a de lui : 1° *Martial*, roman pastoral, Paris, 1790, 3 vol. in-18. Dans cet ouvrage, calqué sur l'*Estelle* de Florian, son compatriote, Bruguière décrit sous le voile de l'allégorie les premières années du jeune Martial de Loménie, neveu de son bienfaiteur, et qui périt à la fleur de son âge sur l'échafaud révolutionnaire. (Voy. LOMÉNIE, note.) 2° *Quelques Idées sur la situation du commerce en France*, 1800, in-8°. 3° *Suite de la défense du peuple genevois présentée au premier consul*, 1800, in-12. 4° *Nécessité de la paix et moyens de la rendre durable, ou Dissertations politiques sur les négociations ouvertes par le premier consul et repoussées par l'Angleterre*, 1800, in-8°. 5° *Ode à la valeur des armées françaises*, 1801, in-4°. On y trouva de la verve et de l'élevation dans les pensées. 6° *Preuves de la nullité des listes d'éligibilité du département de la Seine*, adressées au tribunal, 1802, in-8°. 7° *Pétition au tribunal sur la perception des contributions publiques de Paris*, 1802, in-8°. 8° *Discussion politique sur l'usure et le prêt sur gage*, 1802, in-8°. 9° *Réponse à un libelle connu sous le titre d'Observations des CC. Huzard et Tessier, etc.*, 1803, in-8°. 10° *Napoléon en Prusse*, poème épique en 12 chants et en vers, 1809, in-8°. On a dit de cet ouvrage que jamais poète n'avait écrit en style plus plat des éloges plus pompeux. Il

(1) C'est dans l'exercice de ces fonctions que Bruguière publia : *Etat des travaux de l'académie de législation, ou Compte rendu de la situation de cet établissement* (1803), in-8°; *Considérations morales et politiques en faveur de cette institution*, 1807, in-8°; *Observations sur un libelle diffamatoire publié contre l'académie et contre lui*, adressées à MM. les professeurs de l'école de droit de Paris, 1807, in-8°. C'est une apologie de l'académie de législation qui avait fait son temps et qui survécut peu à ce prétendu libelle diffamatoire, intitulé : *Réponse d'un licencié en droit* (Dulaton au *Compte rendu* et aux *Considérations morales et politiques*. Le 13 janvier de la même année (1807), les cours furent suspendus par arrêté de l'administrateur général (Bruguière), et les premiers cours de l'école de droit, nouvellement ouverts, firent tomber les cours de l'académie de législation, qui jusque-là avaient eu un grand succès.

lui valut cependant une gratification de la part du héros; et le roi de Wurtemberg, qui sans doute ne l'avait pas lu, lui fit présent d'une magnifique boîte d'or, accompagnée d'une lettre dans laquelle il le remerciait du plaisir que lui avait causé la lecture de son poème. 11° *Jurisprudence de l'académie de législation*, précédée d'un discours sur la législation en général, 1809, 2 vol. in-4°. 12° *Lettre respectueuse à S. Exc. le comte de Montalivet, ministre de l'intérieur*, sur le rapport du jury chargé de l'examen des ouvrages pour le concours des prix décennaux, 1810, in-8°. 13° *Le Roi et le Peuple*, 1814, in-8°. 14° *Déclaration de l'empereur de Russie aux souverains réunis au congrès de Vienne*, 1815, in-8°. C'est la brochure dont on a déjà parlé (1).

W—s.

BRUGUIÈRE (ANTOINE-ANDRÉ), littérateur français, né à Marseille, en 1773, fut destiné par son père, qui était négociant, à suivre la même carrière, et dut se rendre à la Guadeloupe où les affaires de sa famille nécessitaient la présence d'un agent dévoué. Il y passa plusieurs années; mais ses occupations commerciales ne l'absorbèrent pas tellement qu'il ne se livrât au goût beaucoup plus vif qu'il avait pour les sciences et pour la littérature. La vue des sites si variés, si magnifiquement colorés du nouveau monde, développa chez lui l'amour de la poésie et de l'histoire naturelle. Aussi, lorsque, après un long séjour dans cette colonie, il parcourut les îles voisines et se rendit ensuite à Cayenne, il voyagea en naturaliste autant qu'en commerçant, examinant surtout la culture du poivre et du girofle, dont le gouvernement français songeait alors à enrichir les Antilles. Bruguière, non content de remplir l'importante mission dont il était chargé à cet égard, usa du temps qui lui restait pour pénétrer dans l'intérieur de la Guiane française. A cette époque, la flore de cette contrée pouvait passer, malgré les excursions de quelques savants, pour complètement inconnue. Ce voyage scientifique de Bruguière dura un an. Au bout de ce temps il revint à la Guadeloupe. Bientôt le contre-coup de la révolution française se fit sentir dans les Antilles; et les circonstances, loin de devenir favorables aux spéculations commerciales, compromirent gravement la liberté et la vie des colons. Bruguière alors quitta l'Amérique, et vint débarquer à Marseille avec un goût très-prononcé pour les voyages et les travaux de l'intelligence, mais sans avoir augmenté sa fortune. Il accepta une des nombreuses places subalternes qui étaient à la disposition des administrateurs de l'armée d'Italie : et en cela il obéit à son désir de voyager plus qu'à des vues d'ambition. Il ne tarda pas à se trouver attaché au général Dessoles, avec lequel il contracta

(1) Nous citerons encore de Bruguière : *l'Oiseau et le petit Chien*, conte historique en vers et en 4 chants, 1810, in-8°. C'est une pièce adulatrice au sujet d'un oiseau, d'un chien et d'un meuble de chambre que Marie-Louise regrettait beaucoup en quittant Vienne, et qu'elle retrouva aux Tuileries par la galanterie de Berthier, qui les y avait fait transporter à son insu. A—T.

une liaison qui ne cessa de lui être précieuse. Lorsque ce général passa de l'armée d'Italie à celle du Rhin, Bruguière suivit son protecteur. Il l'accompagna de même lorsque, vers le temps de la paix d'Amiens, Dessoles visita l'armée des côtes, et il revint à Paris avec lui. Là ses antécédents, ses talents et ses connaissances positives lui valurent, soit dans les sociétés de la capitale, soit dans le cabinet des principaux hommes de lettres illustres, un accueil flatteur. Fontanes surtout se plut à l'encourager. Lors de la création du royaume de Westphalie, Bruguière y fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre, puis il échangea ce poste fort avantageux contre celui de secrétaire de cabinet et de maître des requêtes au conseil d'État. Ces places, qui étaient presque des sinécures, convenaient parfaitement à l'humeur de Bruguière qui, libre des soins administratifs, faisait des drames en musique et en vers, apprenait le samscrit et recevait du roi Jérôme (car Cassel imitait Paris) le titre de baron avec la terre de Sorsum. Les événements de 1815, en dispersant cette nouvelle cour, rendirent Bruguière à sa patrie et à la liberté. Il ne revint pourtant pas dans le département des Bouches-du-Rhône, où la réaction contre le gouvernement impérial était alors très-vive, et il se fixa dans une jolie habitation champêtre près de Tours, où sans doute il ne regrettait pas Marseille, séjour antilittéraire, s'il en fut jamais. L'avènement de son ancien protecteur au ministère des affaires étrangères lui fit quitter sa retraite; et celui-ci le nomma secrétaire de l'ambassade de France à Londres. Mais si Bruguière avait abandonné un instant les rives si riantes de la Loire, ce n'était point pour les brouillards de la Tamise : il ajourna son départ, et de délais en délais, il resta dans la capitale de la France jusqu'à l'époque où Dessoles donna sa démission. L'état précaire de sa santé avait aussi contribué à le retenir à Paris. Il y resta pour trouver le soulagement qu'on lui promettait, mais qu'il attendit en vain, et y fut enlevé à ses amis le 7 octobre 1823. Bruguière était membre de la société asiatique de France depuis sa fondation, et de l'académie royale de Goettingue. Toutes les parties de la philologie trouvaient en lui un amateur distingué. A l'érudition proprement dite il joignait beaucoup de goût, de l'amour pour la poésie, et une certaine originalité. Sa réputation littéraire ne put être égale au talent qu'il possédait, d'abord à cause de sa mort en quelque sorte prématurée, mais plus encore parce qu'il apporta, dans les travaux qui faisaient le charme de sa vie, quelque chose de cette incurie avec laquelle il regarda toujours la fortune et les affaires. La vie qu'il menait à Paris, et qui n'était pas complètement favorable à sa santé, l'était encore moins au développement de son talent. Du reste, il avait une modestie rare, et cette bonhomie qui, silencieuse souvent au milieu du grand monde dont le fracas l'effarouchait, exerce un charme inexprimable dans l'intimité. Voici les ouvrages imprimés de Bruguière : 1° *Sakountala ou l'Anneau fatal, drame traduit de*

la langue samscrite en anglais par sir W. Jones, et de l'anglais en français, avec des notes du traducteur et une explication abrégée du système mythologique des Indiens, mise par ordre alphabétique et traduite de l'allemand de M. Forster, Paris, 1803, in-8°. Ce titre indique assez le travail de Bruguière dans cette publication, qui eût sans doute mieux attiré les regards de la France vers l'Inde, si les événements de la guerre n'eussent détourné l'attention. C'est en 1815 seulement que les beautés supérieures de la pièce de Kalidasa commencèrent à être un peu connues hors d'un cercle très-étroit d'adeptes, et que la révélation inattendue de tant de richesses dramatiques, mythologiques et philosophiques inspira en France du goût pour la langue samscrite. Le travail de Bruguière est devenu inutile depuis que Chézy a publié le texte même de *Sakountala* avec une traduction française. (*Voy. CHÉZY.*) 2° *Le Voyageur, Paris, 1807, in-8°*, discours en vers qui remporta le second accessit dans le concours de poésie de l'année 1807 : le prix avait été adjugé à Millevoye; mais quelques critiques du temps se permirent assez à tort d'infirmer le jugement de l'académie. *Le Voyageur* a été réimprimé avec une traduction en vers anglais, par Ed.-Herb. Smith, Paris, 1828, in-8°. *Lade-Senceul* (le vieillard auquel il naît un héritier), *comédie chinoise; suivie de San-in-Léou* (les Trois Étages consacrés), *conte moral, traduit du chinois en anglais par J.-T. Davis, et de l'anglais en français, avec des additions du traducteur, Paris, 1819, in-8°.* Ces additions consistent en notes et en un avant-propos qui annoncent chez Bruguière une connaissance assez profonde de la littérature des Chinois. Cette traduction de seconde main, comme celle de Sakountala, a été la première tentative faite en France pour y donner une idée de la littérature de l'empire céleste; mais elle n'a pas été la dernière. Abel Rémusat avait suivi l'exemple de Bruguière, avec cette différence qu'il traduisit sur les textes, et l'on a depuis publié un assez grand nombre de nouvelles et de poésies chinoises. 4° *Oeuvres poétiques de Robert Southey, traduites de l'anglais par M. B. de S.; Roderik, le dernier des Goths, 1820, 3 vol. in-12; reproduit l'année suivante sous le titre de Roderik, le dernier des Goths, par Rob. Southey, traduit de l'anglais par M. le baron de S***, 1821, 2 vol. in-12* (1). Dans cet ouvrage, dit M. Avenel, « brille à un haut degré le talent assez rare d'imprimer à une traduction le caractère de l'original. » 5° *Chefs-d'œuvre de Shakspeare* (2), traduits

(1) La même année, une autre traduction française du même poème, par le chevalier de *** , parut chez le libraire Delaunay, in-8°. Le traducteur nous écrivait (17 janvier 1824) : « Votre journal *« Courrier Français »* est, je crois, le premier qui ait parlé de « Robert Southey, il n'y a pas trois mois, et voilà que deux traductions de son *Roderik* paraissent en même temps. Je vous « soumetts la mienne commencée de l'aveu de l'auteur et avec ses « conseils. »

V—VE.

(2) Bruguière se proposait de publier la traduction de toutes les œuvres de Shakspeare à la manière du *Jules César* traduit par Voltaire; mais il n'a terminé la traduction que de cinq pièces, et n'en a inséré que quatre dans ce recueil : *la Tempête, Macbeth,*

conformément au texte original, en vers blancs, en vers rimés et en prose; suivis de poésies diverses, (le tout) revu par M. de Chénedollé, Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Ces poésies consistent surtout en imitations d'Ossian, dont Bruguère a conservé heureusement le coloris macphersonien plutôt que celtique, en des fragments d'une tragédie d'*Antigone*, et un poème sur Marsille. Bruguère avait projeté un poème sur la conquête du Mexique, magnifique sujet qu'il n'eut que le temps d'ébaucher. Outre son *Sakountala*, il avait traduit un grand drame allégorique, le *Lever de la lune de l'intelligence*, également curieux sous le triple rapport de l'histoire de l'art dramatique, de la connaissance des mœurs et de la métaphysique de l'Inde (1). On trouve de lui quelques fragments de poésie et des traductions en prose de lord Byron et de Southey dans le *Lycée français*, journal littéraire publié par Loyson (voy. ce nom), en 1819 et 1820, et qui, dans cette dernière année, se réunit à la *Revue encyclopédique*. Bruguère avait promis sa coopération à ce recueil, mais le déplorable état de sa santé l'empêcha de tenir sa promesse. On peut lire sur lui deux notices : l'une dans la *Revue encyclopédique*, novembre 1823, l'autre dans le *Journal Asiatique*, t. 3, p. 252. La première, signée Avenel, a été tirée à part.

VAL. P.

BRUGUIERES (JEAN-GUILLAUME), naturaliste et voyageur, naquit à Montpellier, en 1750. Il y étudia en médecine, se fit recevoir docteur; mais, entraîné par son goût pour l'histoire naturelle, il ne se livra point à la pratique. Le ministre de la marine (de Boyne) ayant déterminé Louis XV, en 1773, à envoyer deux vaisseaux, sous les ordres du capitaine Kerguelen, pour faire des découvertes dans la mer du Sud, Bruguères partit pour cette expédition, en qualité de naturaliste. Il y observa quelques objets intéressants, surtout dans une relâche que l'on fit à Madagascar. Le capitaine ayant été accusé, à son retour, de divers genres de malversations, fut dégradé et condamné à six ans de prison, et ne publia de ce voyage qu'une relation tout à fait informe (Paris, 1781, in-8°); en sorte que Bruguères ne put faire connaître les résultats de ses recherches que dans quelques mémoires insérés dans le *Journal de Physique*. Il y décrit (t. 44) un reptile singulier, et auquel on a conservé le nom de *Langaha*, qu'il porte à Madagascar. De retour à Montpellier, il travailla à découvrir une mine de charbon de terre, dont on avait des indices, et quelques fossiles qu'il trouva dans ses fouilles l'engagèrent à faire une étude approfondie des coquillages. Il vint à Paris dans l'espoir d'y tirer parti de ce travail, ce qu'il fit en effet dans l'*Encyclopédie méthodique*, pour laquelle il a

rédigé le 1^{er} volume de l'*Histoire naturelle des vers*, et les deux premiers volumes des planches relatives à la même classe d'animaux, publiés en 1791 et 1792. L'*Histoire naturelle des vers*, quoique sous la forme alphabétique, ne ressemble point à la plupart des ouvrages de ce genre. L'auteur y présente une méthode qui lui est propre, et qui l'emporte à plusieurs égards sur celles de ses prédécesseurs; il donne des descriptions originales fort claires et fort détaillées de la plupart des espèces dont il traite, et en fait connaître plusieurs pour la première fois. On doit beaucoup regretter qu'il se soit arrêté si tôt, n'ayant point passé la lettre C. Bruguères a aussi travaillé avec MM. Haüy, Lamarck, Olivier, Fourcroy et Pelletier, à un *Journal d'histoire naturelle*, qui a paru en 1792, en 2 vol. in-8°, et que le libraire a reproduit sous le titre de *Choix de Mémoires d'histoire naturelle*. En 1791, Bruguères a donné quelques mémoires dans les *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*, t. 1^{er}; mais toutes ces publications furent interrompues par un voyage au Levant que le ministre Roland lui fit entreprendre avec Olivier, à la fin de 1792. Les deux voyageurs se rendirent à Constantinople; ils visitèrent l'Archipel, passèrent quelque temps en Égypte, et revinrent dans l'Archipel, où ils firent connaître au gouvernement turc, dans l'île de Santorin, une carrière de pouzzolane, qui éteint fort utile pour les constructions maritimes. Ils traversèrent ensuite la Syrie, entrèrent en Perse par Bagdad, parcoururent la partie occidentale de cet empire, firent quelque séjour à Téhéran, sa nouvelle capitale, restèrent six mois à Bagdad à leur retour, et revinrent par l'Asie Mineure, Constantinople, la Grèce et les îles Ioniennes. Olivier a publié une relation de ce voyage, en 2 vol. in-4°, et 4 vol. in-8°, et un atlas, Paris, 1801-1804. Bruguères, dont la santé était déjà altérée avant son départ, à cause d'un genre de vie trop sédentaire, fut presque toujours malade pendant la route, et ne put prendre aux recherches d'histoire naturelle autant de part qu'il l'espérait. Il mourut à Ancône, presque en débarquant, le 1^{er} octobre 1799, d'une fièvre maligne, occasionnée par les fatigues du voyage, et par le chagrin subit d'apprendre que son frère était mort depuis peu dans le même pays où il venait d'aborder. Les naturalistes lui ont dédié un genre de plantes de Madagascar, auquel on a donné le nom de *Bruguiera*. Bruguères était associé de l'Institut.

C—V—R.

BRUHESIOS ou VAN BRUHESSEN (PIERRE), médecin, né à Rythoven, village de la Campine, au commencement du 16^e siècle, mort à Bruges en 1571, est auteur de quelques opuscules : 1^o *de thermarum Aquisgranensium Viribus, Causa, ac legitimo Usu, epistolæ duæ scriptæ anno 1550, in quibus etiam acidarum aquarum, ultra Leodium existentium, facultas et sumendi ratio explicatur*, Anvers, 1552, in-12. 2^o *De Ratione medendi morbi articularis epistolæ duæ*, Francfort, 1592, in-8°, dans le recueil de Garet sur la goutte. 3^o *De Usu et Ratione cauteriorum*, dans le même recueil. Il est surtout connu par son *Grand et perpétuel Almanach*, im-

Coriolan et le Songe d'une nuit d'été. On y trouve aussi les *Noëes de Thétis et de Pélée* de Catulle, le *Voyageur*, etc.

A—T.

(1) Ce drame, qui a quelque analogie avec notre roman de *la Rose*, et dont la traduction était une tâche fort difficile pour un homme qui n'avait étudié les langues orientales que dans les livres anglais, est resté inédit, ainsi que d'autres ouvrages de Bruguère de Sorsum.

A—T.

primé pour la ville de Bruges, en 1550, dans lequel il indiquait avec scrupule, d'après les principes de l'astrologie judiciaire, les jours propres à se purger, se baigner, se faire saigner, même raser, etc. Vrai modèle de ces conseils ridicules consignés encore dans le fameux *Almanach de Liège*, ce *Grand et perpétuel Almanach* causa beaucoup de rumeur à Bruges. Le magistrat, qui l'avait beaucoup goûté, fit « très-expresses invitations et défenses à quiconque exerçait, dans Bruges, le métier de barberie, « de rien entreprendre sur le menton de ses concitoyens pendant les jours fatals. » François Rapapert, médecin à Bruges, indigné de cette ordonnance, publia contre l'ouvrage de Bruhesius un *Magnum et perpetuum Almanach, seu empiricorum et medicastorum Flagellum*, 1551, in-12. Pierre Haschaert, également médecin et chirurgien, grand partisan de l'astrologie judiciaire, publia, pour la défense de Bruhesius, *Clypeus astrologicus contra Flagellum astrologorum Francisci Rapardi*, 1552, in-12.

A. B—T et C. et A—N.

BRUHIER D'ABLAINCOURT (JEAN-JACQUES); né à Beauvais, reçu docteur en médecine à Angers, membre de l'académie de cette ville, censeur royal, est mort à Paris, le 24 octobre 1756. Il fut un des médecins du dernier siècle qui ont le plus servi la bibliographie médicale, par le nombre des ouvrages qu'il a traduits, ou dont il a donné des éditions; savoir : 1° *Observations sur le Manuel des accouchements*, traduit du latin de Deventer, Paris, 1753, in-4°. 2° *La Médecine raisonnée*, traduit du latin d'Hoffmann, Paris, 1759, 9 vol. in-12. 3° *Traité des fièvres*, traduit du latin du même, Paris, 1746, 5 vol. in-12. 4° *Observations sur la cure de la goutte et du rhumatisme*, traduit du latin du même, Paris, 1747, in-12. 5° *La Politique du médecin*, traduit de l'allemand du même, Paris, 1751, in-12. Bruhier d'Allaincourt a donné une édition (la 5°) du *Traité des Aliments* par Lémery, Paris, 1755, 2 vol. in-12, et plusieurs bons articles dans le *Journal des Savants*, dont il était un des plus précieux collaborateurs. Voici maintenant le titre des ouvrages qui lui sont propres : 1° *Caprices d'imagination, ou Lettres sur différents sujets*, Paris, 1740, in-12; Amsterdam (Paris), 1741, in-8° : c'est la meilleure édition. 2° *Mémoire pour servir à la vie de M. Silva*, Paris, 1741, in-8°. 3° *Dissertations et Consultations médicales de Chirac et Silva*, Paris, 1744, 5 vol. in-12. 4° *Dissertation sur l'incertitude des signes de la mort, et l'abus des enterrements et embaumements précipités* (tiré en partie du traité latin de Winslow), Paris, 1742, in-12; ibid., 1749 et 1752, 2 vol. in-12, avec des augmentations; trad. en anglais, Londres, 1746, in-12; en suédois, Stockholm, 1751, in-12; en allemand, Copenhague, 1754, in-8°. C'est par cet ouvrage que Bruhier a surtout mérité le souvenir de la postérité. 5° *Mémoire sur la nécessité d'un règlement général au sujet des enterrements et embaumements*, Paris, 1745, in-12. L'auteur publia un supplément à ce mémoire, ibid. 1747, in-12 et in-8°.

C. et A—N.

BRUHL (HENRI, comte DE), ministre d'Auguste III, roi de Pologne, naquit en 1700, dans la Thuringe. Son père, conseiller intime du duc de Saxe-Weissenfels, était pauvre et hors d'état d'établir ses cinq enfants. Henri entra, comme page, au service de la duchesse Elisabeth. Sa gaieté, l'agrément de sa conversation et de ses manières, lui valurent d'abord la faveur de cette princesse, et bientôt après celle du roi Auguste II, qui le prit pour son page favori, le nomma ensuite chambellan, et s'en faisait accompagner dans tous ses voyages. Le jeune Bruhl ne négligea aucune occasion de faire servir sa faveur à sa fortune, et il avait déjà obtenu plusieurs charges importantes, lorsque le roi mourut à Varsovie, le 1^{er} février 1735. Bruhl avait à s'assurer la bienveillance du successeur. Par un bonheur singulier, la couronne et les joyaux de Pologne avaient été remis à sa garde; il part brusquement pour Dresde, va les porter au nouvel électeur Auguste III, et contribue puissamment, par ses intrigues, à lui assurer le trône. Dès lors la fortune ne cessa plus de favoriser le comte de Bruhl, et il la seconda merveilleusement lui-même. Flatteur et complaisant, il enchaina son maître en s'asservissant à tous ses goûts, et sut écarter tous ceux qui auraient été tentés d'acheter le même pouvoir au prix des mêmes bassesses. Auguste III avait accordé ses bonnes grâces au comte de Sulkowsky; le comte de Bruhl, trop peu sûr encore de son crédit pour ne pas craindre celui d'un autre, se fit l'ami de son rival, partagea avec lui le ministère, et le flatta jusqu'au moment où il se crut assez fort pour le renverser. Bruhl avait épousé la comtesse de Kollowrath, favorite de la reine. Par l'entremise de sa femme, il anima cette princesse contre le comte de Sulkowsky; et le roi, entraîné à son tour par la reine, renvoya son favori. Le comte de Bruhl n'eut plus alors de concurrent, et le principal soin de sa vie fut d'écarter tous ceux qui pouvaient approcher de son maître. Aucun employé, aucun laquais même, n'entrait au service du roi sans son approbation. Quand le roi sortait ou se rendait à la chapelle, le comte de Bruhl envoyait d'avance un de ses gens pour faire éloigner tous ceux qui auraient pu se trouver sur son passage. Auguste était catholique; Bruhl abandonna la religion protestante, et fit sa cour au P. Guarini, directeur du roi et de la reine, qui ne cessait, en revanche, de faire son éloge devant leurs Majestés, ce qui le servit beaucoup dans l'esprit d'Auguste, qui n'était pas éloigné du désir de rétablir en Saxe le catholicisme. D'ailleurs le comte de Bruhl ne bornait pas là sa complaisance. Auguste prenait plaisir à être servi par un ministre fastueux, et ce ministre poussa le faste au dernier excès. « Sans mes profusions, disait-il, le roi ne laisserait manquer du nécessaire. » Aussi sa maison était composée de plus de deux cents domestiques. Il entretenait une garde mieux payée que celle du roi; sa table était servie avec la plus grande somptuosité, sa garde-robe magnifique. « C'était, dit Frédéric II, l'homme de ce siècle qui avait le plus d'habits, de montres, de dentelles,

« de bottes, de souliers et de pantoufles. César l'aurait rangé dans le nombre de ces têtes si bien fri-sées et si bien parfumées qu'il ne craignait guère. » Auguste III n'était pas César, et Bruhl, qui n'eût rien été sous un grand homme, était tout sous un monarque inepte et indolent. « Jamais respects plus serviles ne furent rendus à aucun prince... tous les jours à sa suite dans les forêts, ou passant les matinées entières en sa présence, sans jamais dire un mot, tandis que ce prince désœuvré se promenait en fumant, et laissait tomber les yeux sur lui sans le voir. Bruhl, ai-je de l'argent ? — Oui, sire. — Ce fut toujours là sa réponse. » Et, pour pouvoir répondre de la sorte, il abusa tellement du crédit de l'État, chargea tellement la banque de billets de caisse, augmenta tellement les dettes du gouvernement, qu'une banqueroute, honteuse pour le roi et ruineuse pour les sujets, fut le seul moyen d'échapper aux embarras provenus de son administration. Pour suffire à ces extravagantes dépenses, il avait réduit l'armée, et, lorsque la guerre de sept ans vint à éclater, la Saxe, que Bruhl avait engagée dans l'alliance de l'Autriche et de la Russie, au parti desquelles il fut constamment dévoué, n'eut que 17,000 hommes, mal organisés et mal payés, à opposer aux troupes du grand Frédéric. On sait quel fut le sort de ces 17,000 hommes enfermés dans le camp de Pirna. Cependant le comte de Bruhl s'était enfui en Pologne avec son maître, et, en fuyant, on prit soin de sauver les tableaux et les porcelaines, tandis qu'on oublia les archives de l'électorat, qui, par cette négligence, tombèrent entre les mains du vainqueur. La conduite du ministre en Pologne ne fut ni plus sage, ni plus noble que celle qu'il avait tenue en Saxe; non moins vain qu'ambitieux, il s'était fait déclarer descendant du comte de Bruhl, waywode de Posen. L'impératrice de Russie, Elisabeth, lui avait envoyé l'ordre de St-André; l'empereur Charles VI l'avait élevé au rang de comte d'empire. Tant de dignités ne l'empêchèrent pas de commettre de nouvelles bassesses; il s'entendit avec les Russes contre les Polonais, fit voler la nuit, avec de fausses clefs, les correspondances du ministre prussien à Varsovie, et s'en servit pour tromper les autres cours; il alla même jusqu'à abuser du sceau du roi, qui, informé de cette audace, se contenta de vouloir tout signer lui-même, et signait aveuglement sans lire ce que le comte lui présentait. Ce dernier profitait d'une telle indolence pour traiter les affaires publiques avec la négligence la plus coupable : « En vivant au jour le jour, dit-il, les affaires se font toutes seules. » Et, quand il arrivait un moment décisif, il n'avait que de viles intrigues à opposer à de grands événements, et prétendait faire face à tout avec les petites combinaisons d'un vieux courtisan, qui prenait sa ruse pour de l'habileté. Il ne traitait pas avec la même insouciance ses intérêts personnels et ceux de sa famille : possesseur d'immenses richesses, il acquit en Saxe et en Pologne des terres considérables. Tous ceux qui se dévouaient à lui étaient sûrs de se voir comblés de dons et placés avantageusement. A la mort

de la reine, qui, après s'être brouillée avec lui, parce qu'il avait voulu la brouiller avec son mari, avait fait de vains efforts pour éclairer le roi sur son compte, ce monarque lui donna tout l'apanage de cette princesse, pour le dédommager de la perte de ses biens en Saxe, que Frédéric, pendant la guerre, s'était particulièrement attaché à dévaster. Cette prodigalité de bienfaits et son insolence toujours croissante lui attirèrent justement cette haine des cours, dont une faveur méritée n'est pas toujours à l'abri. Les grands polonais, qu'il avait traités avec dédain, se plaignirent; et, lorsqu'il revint à Dresde, après la paix de Hubertsbourg, il offrit à l'Europe le spectacle d'un ministre malade, accompagnant un roi mourant, et quittant une nation dont il emportait le mépris et la haine, pour en aller retrouver une autre qui lui reprochait ses malheurs. Auguste expira le 5 octobre 1763. Le comte de Bruhl, qui avait lutté contre son épuisement pour remplir jusqu'au bout les fonctions d'un favori, fit un nouvel effort pour recommencer à en jouir sous un nouveau règne. « Il vint travailler avec le jeune électeur; mais ce prince lui demanda sa démission, et lui conserva, par respect pour la mémoire du roi, une pension considérable. » Le comte n'eut pas à supporter longtemps le poids de cette disgrâce; il mourut le 28 octobre de l'année suivante. Ses biens passèrent à ses enfants, à l'exception de sa riche bibliothèque, composée de plus 20,000 volumes, qui fut achetée par l'électeur pour 50,000 écus. G—T.

BRUHL (FRÉDÉRIC-LOUIS, comte DE), fils du précédent, staroste de Varsovie, seigneur de Pfärten, payeur général de la couronne de Pologne, naquit à Dresde, le 31 juillet 1759. Malgré le luxe et le relâchement qui régnaient dans la maison de son père, il y fut élevé avec sévérité, et, lorsqu'on l'envoya faire ses études à Leipsick, sa mère, qui se méfiait de l'indulgence des professeurs pour le fils du premier ministre, arriva un jour brusquement à l'université, le fit examiner en sa présence, et, peu satisfaite de ses progrès, lui fit quitter Leipsick pour Leyde, où il ne trouva plus les mêmes flatteurs. Il ne tarda pas à y acquérir des connaissances étendues et variées, surtout dans les arts mécaniques qu'il aimait de prédilection : il passa un an à Augsbourg dans une fonderie de canons, pour en étudier les procédés. Ses voyages accrurent et perfectionnèrent cette instruction. Il visita toutes les cours de l'Europe. Une figure très-belle, des manières aimables, la vivacité et la gaieté de son esprit, lui valurent des succès; mais un tempérament ardent, une fortune immense et une extrême facilité à se permettre tout ce qui lui plaisait un instant, et à changer d'avis l'instant d'après, le jetèrent dans des excès dont il se ressentit toute sa vie. Il y contracta ce goût pour les gens d'un état fort inférieur au sien, et pour leurs plaisirs, qu'il ne cessa de manifester dans la suite. De retour en Saxe, il servit pendant la guerre de sept ans, fut employé avec honneur dans les affaires de Pologne, s'en vit écarté à la mort de son père, y rentra peu après, en se réconciliant avec le roi Stanislas (Poniatowski), et finit par se retirer dans sa

terre de Pferten, où il passa les huit dernières années de sa vie au milieu de l'éclat d'un luxe ruineux. Il donnait des fêtes somptueuses, avait un théâtre, et composait lui-même des comédies où il paraissait quelquefois comme acteur, après avoir fait aussi le métier de décorateur. Ces pièces ont été recueillies et publiées de son vivant, sous le titre de *Divertissements de Théâtre*, Dresde, 1783-90, 5 vol. in-8°. On y remarque de l'esprit, des traits comiques, mais un style fort négligé, et d'autant plus ignoble que les sujets en sont pris dans les classes inférieures de la société; la meilleure est intitulée : *Comment on démasque un Trompeur*, publiée aussi à part, Dresde, 1787, in-8°. On y trouve encore des traductions libres d'*Aucassin et Nicolette*, du *Comte d'Albert*, et de quelques autres petites pièces françaises; enfin, *L'Arrivée du Seigneur*, comédie polonaise, qui avait été aussi publiée sous ce titre : *Die Ankunft des Herrn*, Varsovie, 1773, in-8°. Le comte de Bruhl traduisit aussi en français l'*Alcibiade* de Meissner, sous ce titre : *Traduction d'Alcibiade, d'après l'original allemand du professeur Meissner, par un amateur qui désire faire connaître aux Français un génie d'Allemagne*, Dresde, 1787-91, 4 vol. in-8°; mais cet amateur écrivait le français en allemand. On a encore du comte de Bruhl : *Recherches sur divers objets d'économie politique*, Dresde, 1781, in-8°, et une *Lettre sur le Duel*, Pferten, 1786, in-8°, tirée à un petit nombre d'exemplaires, et dont on trouve quelques fragments dans le *Nécrologe de Schlichtegroll pour 1795*, t. 2, p. 56. Il a laissé en manuscrit quelques traités de tactique. Il mourut subitement à Berlin, le 30 janvier 1795. — Son frère, *Charles-Adolphe DE BRUHL*, né à Dresde en 1741, entra au service de France, et fut adjutant, d'abord de Clevert, ensuite du comte de Broglie. En 1762, il eut un régiment de cavalerie au service de Saxe. Envoyé à Pétersbourg avec son frère, il y gagna la bienveillance du grand-duc Paul, depuis empereur. Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, l'appela à Berlin en 1786, pour le nommer général et gouverneur des princes. Il se fit remarquer par une instruction variée, et mourut à Berlin, le 4 juillet 1802.

G—r.

BRUHL (JEAN-MAURICE, comte DE), de Martinskirchen, né en Saxe, le 20 décembre 1736, fut conseiller privé de l'électeur de Saxe, et son envoyé à Londres. Il se distingua par ses talents dans la mécanique, et s'appliqua surtout à perfectionner les instruments d'horlogerie, pour les observations astronomiques. Il a laissé plusieurs mémoires intéressants, insérés dans les *Transactions philosophiques*, dans les *Mémoires* des académies de Pétersbourg et de Berlin, dans le journal de Meissner, ou imprimés à part. Il s'occupa beaucoup, en 1796, des diverses méthodes proposées pour la recherche des longitudes en mer. (*Voy. la Bibliographie astronomique* de Lalande.) C. M. P.

BRUIN. Voyez BRUYN.

BRUIX (le chevalier DE), littérateur estimable, naquit à Bayonne en 1728, et mourut à Paris au moment où il allait publier le recueil de ses poésies. Il

faisait de très-jolis vers, et le genre *Chaulieu* était le sien, à en croire ses amis. Il a publié : 1° *Réflexions diverses*, Londres (Paris), 1758, in-12. On y trouve des observations très-piquantes, entre autres celles-ci : « Vous donnez un ridicule, et il vous « reste un vice. — Le sage se prête au monde, il se « livre à la solitude. » 2° *Le Conservateur, ou Choix de morceaux rares et d'ouvrages anciens*, 1756-61, 30 vol. in 12. Turben, et ensuite Leblanc de Guillet, furent ses collaborateurs. Les morceaux de ce recueil intitulés *les Chapitres* sont de Bruix. 3° *Les Après-Soupers de la Campagne, ou Recueil d'histoires courtes, amusantes et intéressantes* (ouvrage fait en société avec Ant. de Lérès), Amsterdam et Paris, 1759, 4 vol. in-12. 4° *Le Discoureur*, 1762, 4 vol. in-8°, ouvrage périodique, auquel contribuèrent Turben et plusieurs autres personnes. 5° *Cécile*, drame en 5 actes et en prose, imprimé en 1776, non représenté. 6° *Sennemours et Rosalie de Cuiraye*, histoire française, Londres et Paris, 1775, 3 vol. in-12 (1).

A. B—r et D—r—r.

BRUIX (EUSTACHE DE), neveu du précédent, naquit en 1759, à St-Domingue. Sa famille, originaire du Béarn, comptait, au service de France et à celui d'Espagne, plusieurs militaires distingués. Dès l'âge le plus tendre, ses parents le firent passer en Europe, et ce fut à Paris qu'il reçut les premiers éléments de son éducation. Il se fit bientôt remarquer par une extrême facilité et par une sorte de penchant à la raillerie, que, dans un âge plus mûr, il laissait encore paraître quelquefois. Son goût irrésistible pour la navigation le porta, tout jeune encore, à Brest; et lorsqu'en 1778 il fut nommé garde de la marine, le métier de la mer lui était déjà familier. Son impatience ne lui avait pas permis d'attendre qu'il fût employé sur les vaisseaux de l'État : dès l'âge de quinze ans, il s'était embarqué comme simple volontaire sur un vaisseau marchand. Ses deux premières campagnes dans la marine militaire furent sur les frégates *le Fox* et *la Concorde*. Le nom de celui-ci est devenu célèbre par le combat de la Praya, action glorieuse pour la marine française et dont Bruix partagea l'honneur. Dans la savante campagne de de Guichen contre l'amiral Rodney, Bruix montait *la Médée*. Ce fut alors que, pour la première fois, il se vit à portée d'observer, sous toutes ses faces, la science de la tactique navale; et dès lors elle devint l'objet de ses méditations (2). Parvenu au grade d'enseigne pendant cette guerre, qu'avait allumée l'indépendance de l'Amérique, il était en cette qualité sur le vaisseau *l'Auguste*, lorsque la paix désarma les deux

(1) Bruix s'occupait beaucoup d'alchimie, et M. Coste, qui souffrait avec lui, donne quelques détails sur leurs travaux, p. 463 de son *Essai sur de prétendues découvertes*. On y parle encore, p. 4, d'un ouvrage inédit de Bruix intitulé *Chapitres*, dont quelques morceaux avaient paru dans le *Conservateur*, et qui gît, depuis sa mort, dans le magasin d'un imprimeur. C. M. P.

(2) Ces études abstraites ne l'empêchèrent pas cependant de s'occuper aussi de littérature agréable, et il composa, sous le titre de *la Chasse au loup*, un opéra dont la musique fut faite par M. l'U-nienville, qui était alors avec lui à l'île de France; c'était en 1782. C. M. P.

continents. Elle ne ralentit point son activité. Il obtint, en 1784, le commandement du *Pivert*, et pendant quatre années il seconda de Puységur dans les opérations qui préparèrent la formation des cartes précieuses que l'on doit à cet officier sur les côtes et les débouquements de St-Domingue. Lieutenant de vaisseau en 1783, à la même époque membre de l'académie de marine, les circonstances qui accompagnèrent la révolution hâtèrent son avancement. Il commandait la frégate la *Sémillante*, dès 1792, et peu de temps après le vaisseau *l'Indomptable* lui fut confié ; mais la marche des événements suspendit les services qu'il eût pu rendre à sa patrie. Bruix fut enveloppé dans la mesure générale prise, en 1793, à l'égard des anciens officiers du corps de la marine. Sans fortune, privé de son état, il se retira dans un asile obscur, et trouva encore, dans son activité et dans ses connaissances, des ressources contre l'indigence qui menaçait sa famille. Rendu, en 1794, au service de la mer, il remplit jusqu'en 1796 les fonctions de major général de l'escadre commandée par l'amiral Villaret. Il fut ensuite major général de la marine à Brest, et directeur du port. Quoique sa santé fût déjà très-affaiblie, il accepta l'année suivante les fonctions de major général de l'armée navale destinée à l'expédition d'Irlande, qui n'eut pas de succès (1). Il était contre-amiral lorsqu'il fut nommé ministre de la marine. Pendant une année qu'il en remplit les fonctions, il fut constamment occupé d'un projet qu'il avait formé, et dont il voulut lui-même diriger l'exécution. Un coup de vent avait forcé les ennemis qui bloquaient le port de Brest à s'éloigner au large. Deux heures de leur absence suffirent à Bruix. Il apparcila, le sort (mars 1799), il est déjà à l'entrée de la Méditerranée, que les Anglais regardent encore sa sortie comme une fable. Cette campagne fut remarquable par l'habileté de ses manœuvres. Il soutint l'honneur du pavillon français sur des mers couvertes de flottes ennemies. Il ravitailla Gênes, reçut dans ses vaisseaux les troupes qu'il devait prendre sur les côtes d'Italie, fit sa jonction à Cadix et à Carthagène avec les vaisseaux espagnols, et les conduisit dans le port de Brest (2). Peu de temps

(1) Le chef de l'expédition était l'amiral Morard de Galles. On sait par quelle fatalité cette expédition, si bien conçue et si bien dirigée jusqu'au moment de l'embarquement, s'en retourna sans avoir atteint son but. Bruix, qui ne commandait pas en chef, n'eut aucune faute à se reprocher. (Voy. BOUVET et MORARD DE GALLES.) D—R—N.

(2) Bruix partit pour cette expédition avec le grade de vice-amiral. Il est utile de remarquer que cette campagne a généralement été jugée d'une manière peu favorable par les gens du métier. Sans doute sa sortie rapide de Brest et son arrivée non moins prompte dans la Méditerranée étaient un brillant début ; mais les résultats définitifs firent regarder comme une vraie bravade l'exécution de ce projet, qui pouvait avoir de grands avantages. « La corresponsance de Bonaparte en Egypte harait prouver que le général en chef attendait de Bruix, à la nomination duquel il « avait puissamment contribué avant son départ, de grands efforts maritimes pour lui apporter des secours dont il avait un « si grand besoin. Instruit que ce vice-amiral avait momentanément quitté le portefeuille pour prendre la direction d'un grand « mouvement maritime, et qu'il était heureusement arrivé dans la « Méditerranée avec des forces imposantes, Bonaparte dut l'attendre avec confiance, et la France partager son espoir. Mais on

avant la paix de 1802, il commandait l'escadre rassemblée sur la rade de l'île d'Aix (1). Un long repos eût été nécessaire à l'amiral Bruix : la guerre, qui ne tarda pas à se rallumer, ne lui permit pas de le prendre. Un vaste plan fut conçu contre l'Angleterre, et Bruix fut nommé, en 1803, amiral de la flotte impériale ; mais sa vie, usée par l'étude, les fatigues et les travaux, était déjà près de s'éteindre. Venu à Paris pour assister au couronnement de Bonaparte, il y mourut, le 18 mars 1805, dans sa 45^e année. M. Mazères, son secrétaire intime, a publié une *Notice historique sur Eustache Bruix*, 1805, in-8° (2).

D—N—L.

BRULART DE SILLERY. Voyez SILLERY et PUYSEUX.

BRULART-GENLIS (CHARLES). Voyez SILLERY.

BRUMAUD DE BEAUREGARD (JEAN), naquit à Poitiers, le 1^{er} décembre 1749, d'une famille bourgeoise et ancienne, originaire de l'Angoumois. Il était l'un des plus jeunes fils du subdélégué général de l'intendance du Poitou, fut destiné à l'état ecclésiastique et fit ses classes au séminaire de St-Sulpice à Paris. Déjà l'un de ses frères, André-George Brumauld, était chanoine et théologal de l'église cathédrale de Luçon, et le jeune Beaure-

« fut subitement informé de l'apparition inattendue du vice-amiral « dans les ports de Toulon et de Gênes, et le mouvement de la flotte « de Brest ne fut plus regardé que comme une bravade sans but et « sans gloire. » On dut croire cependant que Bruix, sachant qu'il était suivi par la flotte anglaise, et signalé dans toute la Méditerranée, n'avait pas osé tenter en Egypte la fortune qui, malgré les forces de Nelson, y avait porté Bonaparte, et risquer, pour un avantage incertain, le sort de la seule flotte qui restait à la France. Quoi qu'il en soit, pour donner à son expédition un motif qui pût occuper et satisfaire le public, excuser Bruix auprès du directoire, ou excuser le directoire lui-même, le vice-amiral revint de suite sur ses pas, sollicita et obtint que l'escadre espagnole quitterait les ports d'Espagne pour le suivre à Brest. Le gouvernement parut se féliciter de cette jonction qui cependant pouvait prendre la couleur d'une garantie injurieuse pour la fidélité espagnole. Mais les hommes éclairés ne virent dans cette réunion de forces navales entassées à Brest qu'un moyen d'épuiser toutes les ressources de ce port sans avantages réels ; ils jugèrent au contraire combien il allait devenir avantageux à l'Angleterre de n'avoir plus qu'un seul port à surveiller, et d'être dispensée des nombreuses croisières qu'elle était forcée de tenir sur les côtes de l'Espagne, et notamment dans les ports du Ferrol, de Cadix et de Carthagène. Les opérations particulières devinrent impossibles par cette jonction, qui ne fut qu'une vaine marche théâtrale, et la Méditerranée fut fermée à toute l'escadre, dont le salut de l'armée française en Egypte devait être le perpétuel objet.

D—R—N.

(1) Il tomba malade, résigna son commandement à Decrès, alors préfet maritime à Lorient, et alla en toute hâte à Paris invoquer les secours de l'art.

D—R—N.

(2) On a de l'amiral Bruix un *Essai sur les moyens d'approvisionner la marine*, 1794, in-8°. Il était d'une très-petite taille, d'une complexion ardente et délicate. Son âme était noble, élevée, passionnée ; son esprit cultivé, piquant, éclairé, et portait l'empreinte de la mobilité de ses organes. De rares et d'honorables qualités distinguaient son caractère naturellement inégal. On rapporte qu'à l'époque où il commandait le brick *le Fanfaron*, ayant eu le malheur de gagner tout l'argent de ses camarades, et les voyant très-affectés de cette perte, il mit leur argent et le sien dans son chapeau, et leur dit : « Je suis trop honnête pour vous rendre ce « que j'ai gagné ; mais je serais trop malheureux d'être plus riche « que vous. » Aussitôt il jeta le chapeau dans la mer, et l'égalité d'humeur reparut à bord avec l'égalité de la fortune. L'amiral Bruix fut toujours aussi désintéressé ; aussi est-il mort sans fortune.

D—R—N.

gard, à la faveur des succès qu'il obtint dans ses études, parvint à être placé auprès de son aîné en qualité de chanoine et sous-chantre en dignité. Les deux frères vivaient ensemble dans la plus douce union. L'un d'une grande rigidité, l'autre alliant l'amour du monde à celui de l'étude, et tous les deux vicaires généraux du diocèse, ils administraient avec un égal succès suivant la tendance de leur esprit. Beauregard fut établi le bibliothécaire du Chapelet, et ce fut pour lui une occasion de s'instruire. Dès lors il s'occupait d'histoire et d'archéologie, et un *Mémoire sur les pierres levées d'Arville*, qu'il fit insérer dans les *Affiches du Poitou*, prouve que, comme les érudits de cette époque, il était bien en retard pour les connaissances archéologiques. Quoi qu'il en soit, la révolution française ayant éclaté, l'abbé de Beauregard passa en Angleterre, d'où on voulut l'envoyer dans la Vendée, pour dénoncer un bref du pape Pie VI, dirigé contre Guilot de Folleville, évêque intrus d'Agen. Les ministres de S. M. Britannique, et même des Français qui influèrent sur les affaires de l'émigration, l'empêchèrent de remplir cette mission, et il fut attaché comme aumônier à l'expédition que lord Moyra devait conduire aux royalistes français de l'Ouest. Cette expédition n'ayant pas eu de résultat, l'abbé de Beauregard revint en Angleterre, fut chargé de visiter les dépôts de Français prisonniers au nord de cette île, et sollicita vainement du gouvernement anglais l'envoi dans la Vendée des secours qu'il préparait pour la Bretagne et pour Puisaye. Envoyé pour annoncer à Charette ces dispositions, il s'embarqua sur *l'Infatigable*, commandé par sir Edward Pellew; mais ce capitaine ayant rencontré l'escadre commandée par lord Bredport, reçut l'ordre de ne point communiquer de quinze jours avec la Vendée; et le vaisseau commandé par le capitaine Pellew ayant touché sur un roc, auprès du cap Finistère, fut obligé d'aller se réparer à Lisbonne, convoyé par une frégate. L'abbé de Beauregard retourna à Falmouth, sur cette même frégate, puis avec elle vint débarquer à Quiberon, où il fut mal accueilli par Puisaye. Conduit devant la côte de la Vendée, avec Charette, neveu du général, et Prudent de la Bassefrière, il fut mis avec eux dans une barque avec laquelle ils abordèrent sur la côte de St-Jean de Montopied du Moulin de Sion, tant renommée par ses naufrages, et où avait péri peu de mois auparavant Prudent de la Robrie, envoyé des Vendéens près du cabinet de St-James. L'abbé de Beauregard fut froidement accueilli par le général Charette, mais il gagna bientôt ses bonnes grâces et administra le pays, sous le rapport spirituel, de concert avec l'abbé Charette de la Colinière, autre vicaire général du diocèse de Luçon. Il s'occupait aussi d'établir un hôpital dans le pays insurgé, en faisant venir des sœurs de St-Laurent : cet hôpital fut placé à Chauché, et ce fut là où, au moment où la Vendée finissait, que l'abbé de Beauregard fut arrêté, en septembre 1795, et conduit devant le général Spital. Ce chef le fit mettre en liberté, et Beauregard se retira dans les habitations faites dans

la forêt de la Chasse-le-Becouchy, près la Roche-sur-Yon. Pris de nouveau, et relâché encore, il se réfugia à Nantes, puis à Poitiers, où il reprit en secret l'exercice de ses fonctions, tant en ville qu'à la campagne. Au bout d'un an, il fut arrêté pour ce fait et condamné à la déportation. Conduit à Rochefort, et embarqué pour Cayenne, à la fin de 1797, ce digne prêtre gémit dans les déserts de Sinnamari, et y aurait péri sans l'intervention d'un habitant de la colonie, qui le fit admettre dans une de ses habitations. Mais Bonaparte venait de s'emparer du gouvernement de la France, et les déportés furent rappelés. L'abbé de Beauregard s'embarqua pour revenir dans sa patrie, et le navire qui le portait ayant été pris par les Anglais, il fut conduit à Lisbonne. Revenant par terre et en traversant l'Espagne, il fut retenu à Vittoria par la peste, et arrêté à Bordeaux pour n'avoir pas fait sa soumission aux lois qui régissaient alors la France. Cet obstacle ayant été levé, l'abbé de Beauregard revint à Poitiers, au commencement de 1801, et fut nommé, en 1805, curé de la cathédrale de cette ville et l'un des vicaires généraux du diocèse. Il demeura dans cette position jusqu'à la seconde restauration. Alors, le nombre des sièges épiscopaux ayant été augmenté, il fut nommé évêque de Montauban. Les difficultés apportées à l'érection de ces nouveaux sièges n'étant pas encore levées, et celui d'Orléans étant venu à vaquer, l'abbé de Beauregard fut appelé à le remplir en 1825. Il occupa ce siège pendant environ seize ans. En 1839, trouvant le poids de l'épiscopat trop lourd pour lui, qui était plus qu'octogénaire, quoiqu'il eût l'entière jouissance de ses facultés intellectuelles, il prit sa retraite, et fut nommé chanoine de St-Denis. Né à Poitiers, M. de Beauregard se retira dans cette ville, au sein de sa famille et entouré de quelques amis. Il y mourut le 26 novembre 1841 (1). Son oraison funèbre fut prononcée par l'abbé Cousseau, supérieur du grand séminaire de Poitiers, et a été imprimée. M. de Beauregard avait étudié à fond l'histoire et les antiquités de la province du Poitou. On a de lui : 1° *Dissertation sur le lieu où s'est donnée la bataille de Vaulade*, etc., où Clovis défit Alaric II. Ce travail, longtemps manuscrit, a été inséré par extrait dans les *Mémoires de la société des antiquaires de l'Ouest*, et éclaire un point d'histoire. Très-longtemps et à tort on avait cru que cette bataille, qui fonda définitivement la domination des Franes dans les Gaules, s'était livrée à Vouillé, tandis qu'elle a eu lieu à Voulon. 2° *Voyages en Angleterre et en Vendée, de 1795 à 1796*. 3° *Voyage à la Guyane, en 1798, écrit en 1802*. Ces deux relations de voyages ont été imprimées avec une vie de M. de Beau-

(1) BRUMAUD DE VILLENEUVE (... baron), de la même famille que le précédent, commandait l'artillerie à Calais lorsque Louis XVIII fit sa rentrée en France par cette ville. Aux premiers signaux de mer du départ du monarque de la côte d'Angleterre, Brumaud fit tirer cent coups de canon. Lorsque le roi fut descendu à Calais, il demanda cet officier et lui dit : « Votre canon a été droit à mon cœur. » Le baron de Villeneuve était maréchal de camp, chevalier de St-Louis, membre de la Légion d'honneur, lorsqu'il mourut au mois de novembre 1835. D — R — R.

regard, par les soins de M. Parent de Curzon, son neveu, Poitiers, Saurin, 1842, 2 vol. gr. in-18. 4^o *Notes sur les évêques de Luçon*, allant depuis Prêve de la Vogrie, premier évêque, jusqu'à M. de Borellon. L'auteur a autorisé celui qui écrit cet article, et qu'il honorait depuis longtemps de son amitié, de se servir de ce travail pour son *Histoire du monastère et des évêques de Luçon*, actuellement sous presse à Fontenay-le-Comte. L'abbé de Beauregard avait cette éloquence de erur qui est si entraînante; il était instruit, aimable, bon pour tous, et sa mémoire demeurera en vénération pour tous ceux qui l'ont connu. F—r—e.

BRUMMER (JEAN), poète dramatique allemand, naquit dans le duché d'Hoja en Westphalie, et fut fait recteur des écoles latines de Kaufbeuren en Souabe, vers 1572. Il avait donné, en 1559, une édition des *Lettres de St. Ignace d'Antioche*, in-fol. grec-latin; mais son principal ouvrage est sa *Tragico-comœdia apostolica*, Laugingen, 1592, in-4^o; ibid., 1595, in-8^o. C'est une histoire des *Actes des apôtres* arrangée en forme de comédie, et cette pièce singulière, qui est en vers allemands, faciles, coulants et bien rimés, n'a pas moins de 246 personnages. Il la fit représenter par la bourgeoisie de Kaufbeuren, le jour de la Pentecôte de l'an 1592. On voit, par le titre du livre, qu'il avait déjà composé et fait jouer un autre ouvrage du même genre sur la vie entière, la passion et la mort de Jésus-Christ, formant trois pièces dramatiques successives. (*Voy. le Muséum allemand*, août 1776, en allemand.) C. M. P.

BRUMMER (FRÉDÉRIC), jurisconsulte allemand, né à Leipsick en 1642, fit un voyage en France, et se noya dans la rivière d'Alberine, près de Lyon, où sa voiture fut renversée, le 5 décembre 1661. On a de lui : 1^o *Declamatio contra otium, studiorum pessimam pestem*, Leipsick, 1688, in-4^o. 2^o *Commentarius in legem Cinciam*, dédié à Colbert, et imprimé à Paris, chez Cramoisy, 1668, in-4^o : cette loi concerne le salaire des avocats, et Brummer a traité cette matière avec beaucoup d'érudition; 3^o *Disputatio de locatione, conductione*, et d'autres opuscules recueillis sous le titre de *Brummeriana*, et publiés par George Beyer, professeur en droit à Wittemberg, Leipsick, 1712, in-8^o. Il avait aussi laissé en manuscrit des observations sur Juvénal, desquelles Fabricius parle avec éloge dans sa *Biblioth. lat.*, livre 2, chap. 48. G—r }

BRUMOY (PIERRE), né à Rouen en 1688, mort à Paris en 1742, est un des écrivains qui a le plus honoré la congrégation de Jésus. Entré au noviciat des jésuites en 1704, il commença sa philosophie au collège de Louis-le-Grand, et termina ses études à Caen, où il débuta dans l'enseignement. On a publié plusieurs de ses pièces de poésie latine, datées de cette ville, en 1710 et 1712. Il revint à Paris en 1719, pour y faire sa théologie; en 1719 il professait la rhétorique à Bourges. Rappelé dans la capitale en 1722, il fit profession solennelle des quatre vœux, et fut chargé de l'éducation du prince de Talmon. Il travaillait en même temps aux *Mémoires de Tré-*

voux, et commença à s'y faire remarquer par un morceau très-ingénieux, intitulé : *Pensées sur la décadence de la poésie latine* (mai 1722). La même année il publia, sous le voile de l'anonyme, la *Morale chrétienne*, petit volume qui renferme d'excellentes choses et qui a été plusieurs fois réimprimé. Lors de l'apparition du poème de la *Grâce*, de Louis Racine, Brumoy composa la première des trois lettres qui furent publiées sous le titre d'*Examen du poème de la Grâce*, Bruxelles, Paris, 1723, in-18; les deux autres sont des PP. Rouillé et Houbigant. En 1724, il publia la *Vie de l'impératrice Eléonore*, mère des deux derniers empereurs de la maison d'Autriche, (Joseph 1^{er} et Charles VI), imitée du latin du P. Céva, Paris, 1724, in-12; puis l'*Abrégé des vertus de sœur Jeanne-Silénie de la Motte des Gouttes, religieuse de la Visitation de Moulins*, Moulins, 1724, in-12. A ces deux livres édifiants, il fit succéder une nouvelle édition du *Traité de la poésie française* par le P. Mourgues, Paris, 1724, in-12. Il y joignit des réflexions sur chaque espèce de poésie. On trouve à la fin du volume la *Défense de la sixième satire de Boileau*, et la *Justification du bel esprit*, qui sont du P. Brumoy. Ce fut en 1730 qu'il publia son *Théâtre des Grecs*, contenant des traductions et analyses des tragédies grecques, des discours et des remarques concernant le théâtre des Grecs, parallèles, etc., Paris, 1730, 3 vol. in-12. C'est là son véritable titre de gloire, et nous y reviendrons. En 1733, il donna ses soins à l'édition de l'*Histoire de Gab. Rienzi*, par le P. Ducerceau, Paris, 1733, in-12, et mit en tête du volume l'éloge de l'auteur. Il achevait en même temps, avec le P. Rouillé, les *Révolutions d'Espagne* du P. d'Orléans, Paris, 1734, 3 vol. in-4^o. Il avait aussi traduit en français deux harangues latines du P. Porée; la première sur cette question : *Lequel des deux États, monarchique ou républicain, est le plus propre à former des héros?* la seconde sur les spectacles. Ces traductions, d'abord imprimées séparément, ont été réunies, en 1733, dans le *Recueil des harangues* du P. Porée, Paris, 2 vol. in-12. Au milieu de ces publications multipliées, le P. Brumoy, dont le travail était aussi assidu que facile, donnait de nombreux articles au *Journal de Trévoux*, et il continua jusqu'en 1750, qu'il fut obligé de sortir de Paris à l'occasion de l'*Histoire de Tamerlan*, ouvrage posthume du P. Margat, son confrère, dont il se fit l'éditeur, Paris, 1750, 2 vol. in-12. Cette histoire causa quelque scandale à cause de certaines insinuations contre le régent Philippe d'Orléans. Au retour de cet espèce d'exil qui ne fut pas long, Brumoy fut chargé par ses supérieurs de la continuation de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* dont les PP. Longueval et Fontenay avaient publié 10 volumes. Ce dernier avait achevé le 11^e, lorsqu'il fut attaqué de paralysie; mais il y avait beaucoup à revoir, et outre cela, le P. Brumoy a fini le 12^e qui ne parut qu'après sa mort. En 1741, cédant aux sollicitations de quelques libraires, il avait recueilli ses œuvres détachées sous le titre de *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, Paris, 1741, 4 vol. petit in-8^o. Les

trois premiers tomes contenaient, outre un assez grand nombre d'opuscules en vers latins, un poème intitulé *les Passions*, en 12 chants, et un autre, *l'Art de la verrerie*, en 4 chants, l'un et l'autre avec une traduction libre par l'auteur. Dans le poème des *Passions*, on sent un écrivain nourri de Lucrèce et de Virgile. Sa latinité est pure, sa versification noble et élevée, mais approchant plus de la mâle vigueur du premier que de la touchante harmonie du second. Le poème sur la verrerie présente des fictions ingénieuses. A la fin du 5^e volume est un discours latin sur l'immortalité du nom, avec une traduction française. Vint ensuite, de la part de l'infatigable et fécond auteur, un recueil de lettres en vers latins, intitulées *Epistolæ mortuorum*. Ces lettres sont également traduites en prose française. On peut, d'après le soin qu'il prenait ainsi de se traduire lui-même, présumer combien Brumoy poussait loin l'amour de ses productions; il ne voulait pas perdre le mérite de son travail auprès de ceux qui n'entendent point ou qui ne goûtent point le latin. Au reste toutes ces versions sont fort peu littérales; le traducteur se perd quelquefois de vue lui-même; si une autre plume avait rendu ses épîtres et ses poèmes en français aussi librement qu'il l'a fait, il aurait sans doute condamné cette licence que le hardi traducteur aurait prise, d'étendre, d'ajouter, d'abrégier, d'omettre et de rendre en maints endroits la copie étrangère à l'original. Mais cette excessive liberté que l'auteur aurait eu raison de censurer en autrui, le P. Brumoy « a pu, selon l'observation d'un critique, se la permettre à lui-même, parce que tout écrivain peut disposer à son gré de sa production, et la travestir comme il le juge à propos. C'est son bien, son travail, l'enfant de son loisir. Il est bien juste qu'il ait la liberté de lui donner tel vêtement qu'il voudra. » Le 4^e volume des œuvres diverses du P. Brumoy contient plusieurs pièces de théâtre en français, savoir : *Isaac et Jonathas*, tragédies; le *Couronnement de David*, pastorale; puis deux comédies toutes deux en 5 actes : *la Boîte de Pandore*, ou *la Curiosité punie*, et *Plutus*. Ces différentes pièces avaient été composées pour être jouées dans l'intérieur des collèges des jésuites par leurs écoliers. On y trouve de loin en loin quelques traits heureux; mais l'ensemble prouve, selon la remarque de Voltaire, « qu'il est plus facile de traduire ou de louer les anciens que d'égalier par ses productions les grands modèles. » Quoi qu'il en soit, ces diverses productions auraient, malgré leur succès ou leur convenance du moment, laissé dans leur profonde obscurité le nom de leur auteur, si son *Théâtre des Grecs* ne lui eût valu une réputation durable. Cet ouvrage, que Voltaire signalait comme *un des meilleurs et des plus utiles que nous ayons*, était nécessaire au moment de son apparition, alors que le mérite des poètes grecs particulièrement était avili ou ignoré. Publié cinquante ans plus tôt, il eût pu fournir des pièces justificatives au fameux procès intenté par Perrault contre les anciens. Le *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy ne contient que sept tragédies traduites en entier et des

analyses des autres pièces; le tout accompagné de notes et d'examens. L'ouvrage est précédé de trois discours : 1^o sur le théâtre grec; 2^o sur l'origine de la tragédie; 3^o sur le parallèle du théâtre ancien et du théâtre moderne. Ces discours indiquent la connaissance approfondie des mœurs des anciens et de leur histoire. Quant aux jugements, aux doctrines littéraires, ils dénotent un homme de goût, nourri aux sources les plus pures de l'antiquité. Il cherchait à ramener ses contemporains à la source du beau, il n'a rien oublié pour rendre aux anciens le degré d'estime qu'ils méritaient. Quoiqu'il ne pousse pas aussi loin que les vieux commentateurs son enthousiasme pour les écrivains qui avaient fait l'objet de ses études, on lui a reproché avec raison trop de penchance à ravalier le mérite des tragédies modernes, et cela au point de lui faire blâmer les traits les plus heureusement transportés de la scène grecque sur la nôtre. C'est ainsi que mettant Racine bien au-dessous d'Euripide, il va jusqu'à nier les beautés qui se trouvent dans *l'Iphigénie* du poète de la Ferté-Milon. Ce qui manquait au P. Brumoy, c'est la connaissance ou plutôt la fréquentation de notre théâtre; mais les convenances de son état s'y opposaient. C'est ainsi que dans ses discours *sur le parallèle des théâtres*, il disait des spectateurs : « Ce n'est que le sang-froid qui applaudit à la beauté des vers. » Voltaire, en relevant cette hérésie littéraire, observait que « si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang-froid des maximes vraies ou fausses, tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamations, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicule, n'importe, et qu'il est toujours insensible à des vers qui sont bien faits et raisonnables. » Au surplus, le soin que Voltaire et tous les contemporains mettaient à adopter ou à combattre les opinions du P. Brumoy prouve combien son livre avait fait d'effet, et de quelle considération littéraire jouissait l'auteur : on en voit encore la preuve dans le prix que l'auteur de *Mérope* attachait au suffrage du P. Brumoy et de ses savants confrères; témoin *la Lettre du P. Tournemine au P. Brumoy*, qu'il fit imprimer, en 1746, en tête de cette tragédie. Dans cette lettre qui offre un examen aussi judicieux que bienveillant de la pièce, Voltaire est deux fois nommé *l'illustre ami* des deux savants religieux. Quant au style des commentaires et des trois discours du P. Brumoy sur le théâtre grec, il manque de précision et de simplicité, et l'on y remarque l'abus du langage métaphorique. On voit que son imagination, familiarisée avec la pompe de la poésie, en reportait quelques traces même dans le style didactique. La manière de traduire du P. Brumoy est tout à fait dans le système alors suivi et longtemps encore depuis, pour la reproduction des ouvrages anciens; elle abonde en équivalents, et laisse par conséquent beaucoup à désirer pour l'exacte reproduction des mœurs et du costume des anciens. Cependant ceux qui ne sont pas à portée de lire Sophocle peuvent juger, par la seule traduction de Brumoy, que *l'Oedipe* et le *Philoctète* sont en effet d'admirables tragédies. Ce n'est pas as-

surément un faible mérite d'avoir su conserver dans la traduction l'intérêt que ces chefs-d'œuvre ont dans l'original. Quant à Aristophane, il ne serait pas aisé d'apprécier son génie d'après la traduction du P. Brumoy, parce que le traducteur est presque toujours obligé d'expliquer les plaisanteries du texte, et que des plaisanteries expliquées perdent nécessairement beaucoup de leur sel (1). De nos jours qu'on a vu prévaloir un système de traduction plus fidèle, plus approprié aux allures de l'antiquité, MM. Artaud et Destainville, nouveaux traducteurs du théâtre grec, ont sans doute beaucoup mieux fait que leur devancier, mais ce n'est pas une raison de déprécier comme on l'a fait l'œuvre du savant jésuite. André-Charles Brotier, neveu de l'abbé Brotier, traduc-

(1) Cette partie du travail du P. Brumoy est précédée d'un excellent *Discours sur la comédie des Grecs*, que MM. Artaud et Destainville ont placé en tête de leur traduction d'Aristophane.

teur de Tacite, a publié, en 1785, une nouvelle édition du *Théâtre des Grecs* du P. Brumoy, avec des traductions complètes d'Eschyle par la Porte du Theil, de Sophocle par Rochefort, d'Euripide par Prévost, enfin d'Aristophane par l'éditeur lui-même, 1785, 15 vol. in-8°. On voit par ce détail qu'il n'y avait presque rien du P. Brumoy dans cette édition. Une dernière édition du *Théâtre des Grecs* a été donnée par M. Raoul-Rochette, Paris, 1820-1825, 16 vol. in-8°. Malgré les modifications qu'a dû subir le travail du P. Brumoy, à travers toutes ces réimpressions, enrichies des travaux de ses successeurs, ce docte et vertueux jésuite n'en a pas moins doté notre littérature d'un très-bon livre. Ses contemporains nous le représentent comme doué d'un caractère plein d'aménité. Titon du Tillet, dont il avait été l'ami, lui a donné place dans le *Supplément à la Description du Parnasse français*. D—R—R.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU CINQUIÈME VOLUME.

MM.

A. B—T. A. BEUCHOT.
 A—D. ARTAUD.
 A—G—R. AUGER.
 A—O (E.). ARAGO (E.).
 A. R—T. ABEL RÉMUSAT.
 A—S. AUGUIS.
 A—T. AUDIFFRET (H).
 A—Y et C—SS I. ALBY et CAISSOTTI

 B—C. BOURZAC (DE).
 B—D—E. BADICHE.
 B—E f. BARANTE fils.
 B—J. BERNARDI.
 B—L—T. BOUILLET.
 B. M—E. BOILEAU-MAULAVILLE.
 B—N. BÉGIN.
 B—P. BEAUCHAMP.
 B—R. BANISTER.
 B—R. j. BARBIER jeune.
 B—SS. BOISSONADE.
 B—S—R. BOISSIER.
 B—T. BIOT.
 B—U. BEAULIEU.
 B—Y. BOLLY (madame de).
 B—Z—C. BALZAC (DE).

 C. et A—N. CHAUSSIER et ADELON.
 C—AU. CATTEAU.
 C. D. L. CREUZÉ DE LESSERT.
 C. D'E-A. CHAIX D'EST-ANGE.
 C. D. V. CARRON DU VILLARDS.
 C. G. CADET GASSICOURT.
 CH—N. CHÉRON.
 CH—S. CHÉSUROLLES (D.).
 CH—U. CHASSERIAU.
 C. M. P. PILLET.
 C—N. CASTELLAN.
 C—R. CLAYIER.
 C. T—Y. COQUEBERT DE THAIZY.
 C—V—R. CUVIER.
 C—Y. CLUGNY (DE).

MM.

D. B. DUBOURG-BUTLER.
 D—B—S. DUBOIS.
 D—ÉS. DESPRÉS.
 D—G. DEPPING.
 D. L. DE L'AULNAYE.
 D. L. C. DE LA COMBE.
 D—L—E. DELAMBRE.
 D—M—T. DENUSSET-PATHAY.
 D. N—L. DE NOUAILLA HOUSSAYE
 D—P—S. DU PETIT-THOUARS.
 D—R—R. DUROZIOIR.
 D—S. DESPORTES.
 D—S—E. DASSANCE.
 D—T—S. DESTALLYÈRES.
 D—T. DURDENT.

 EC—DD. EMERIC-DAVID
 E—S. EYRIÈS.

 F—A. FORTIA D'URBAN.
 F—E. FIÉVÉE.
 F—LE. FAYOLLE.
 F. P—T. FABIEN PILLET.
 F—T—F. FONTANELLE (LA).
 F—T j. FOISSET jeune.

 G—CE. GENCE.
 G—D. GIRAUD.
 G—É. GINGUENÉ.
 G—G—Y. GRÉGORY (DE).
 G—R. GROSIER.
 G—RY. GRÉGORY (J.-C.).
 G—S. GALLAIS.
 G—T. GUIZOT.
 G—T—R. GACHIER.

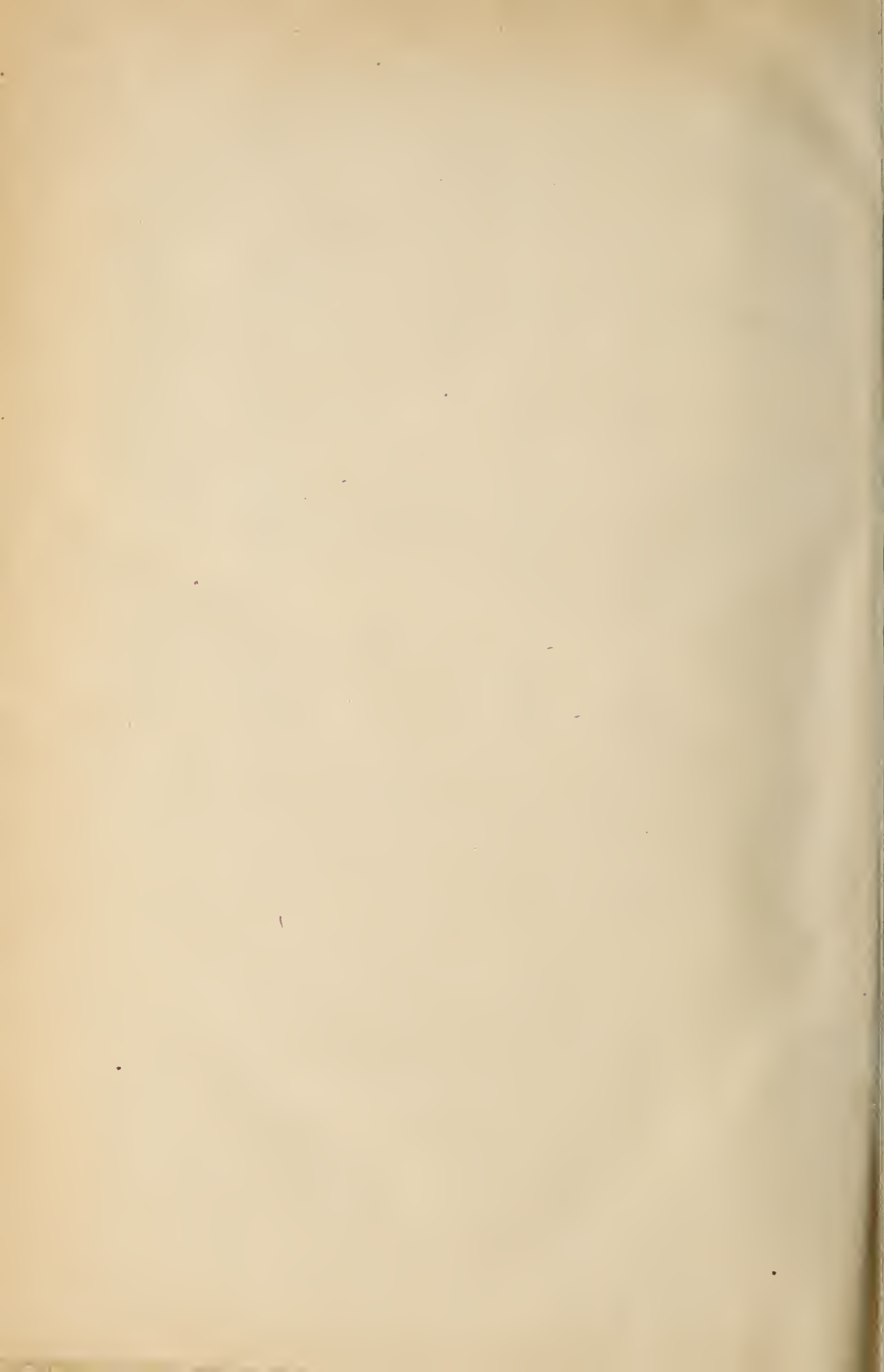
 H—Y. HENRY.

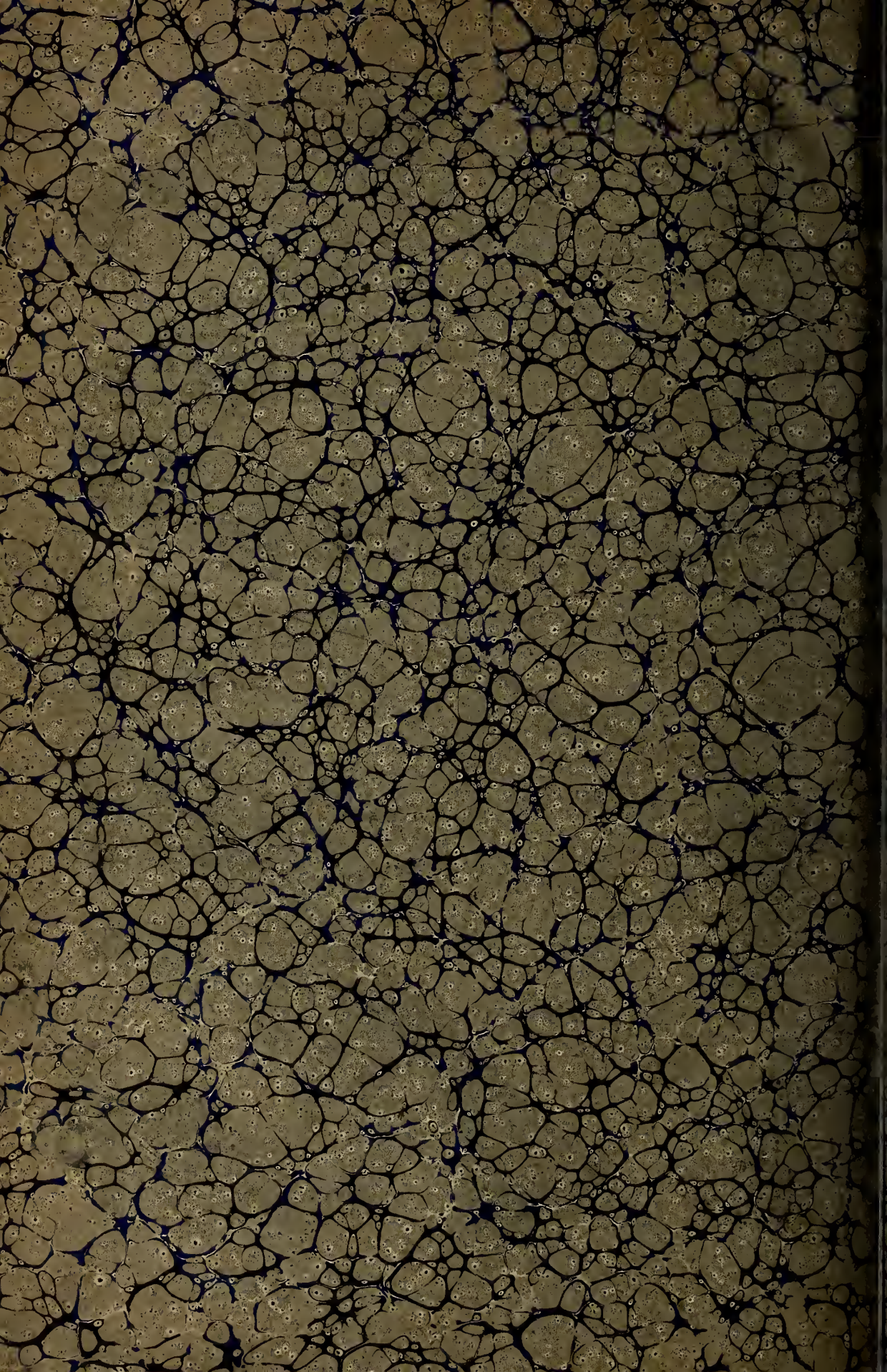
 ISID. B—N. ISIDORE BOURDON.

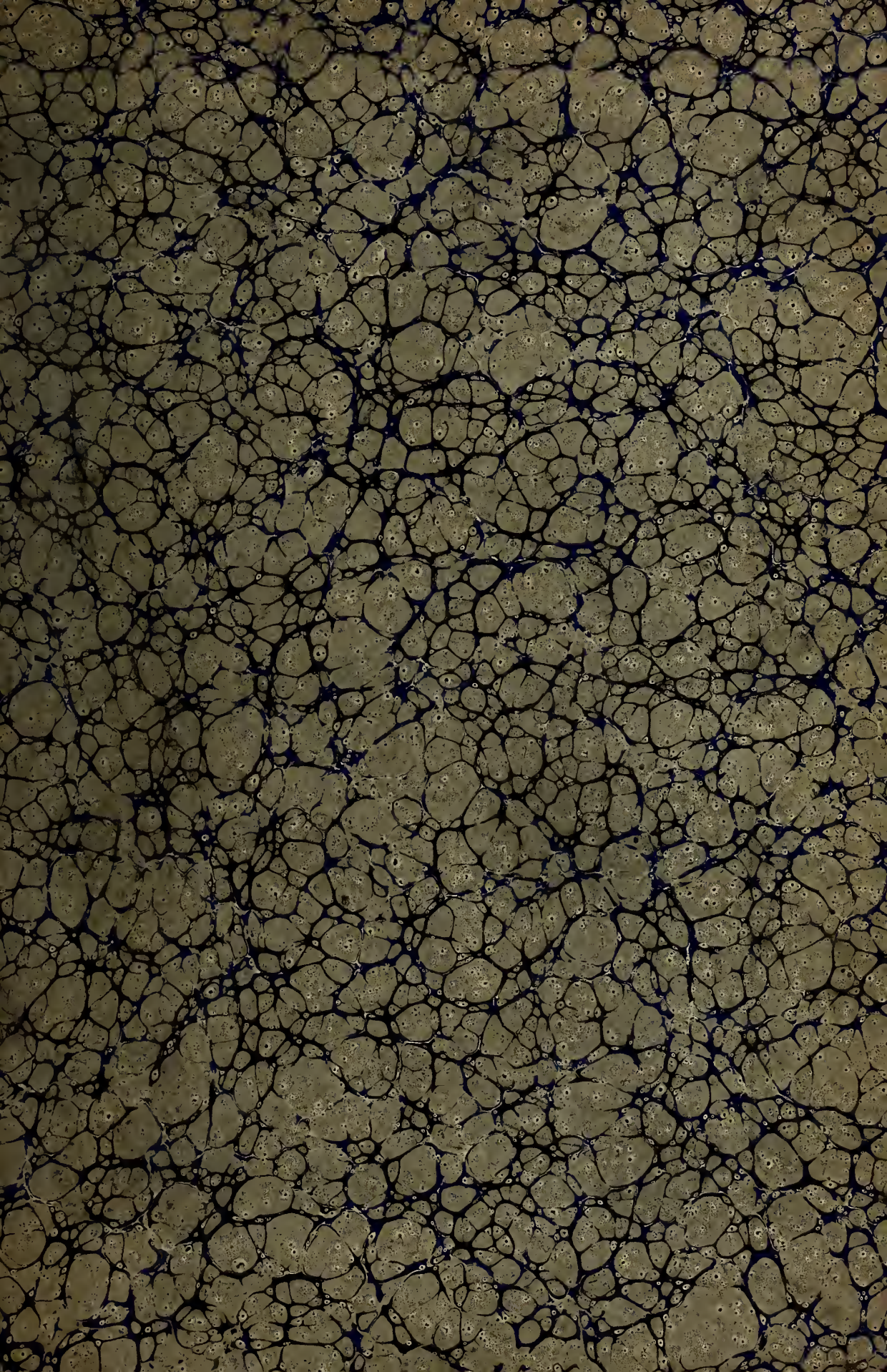
 J—D—N. JOURDAN.

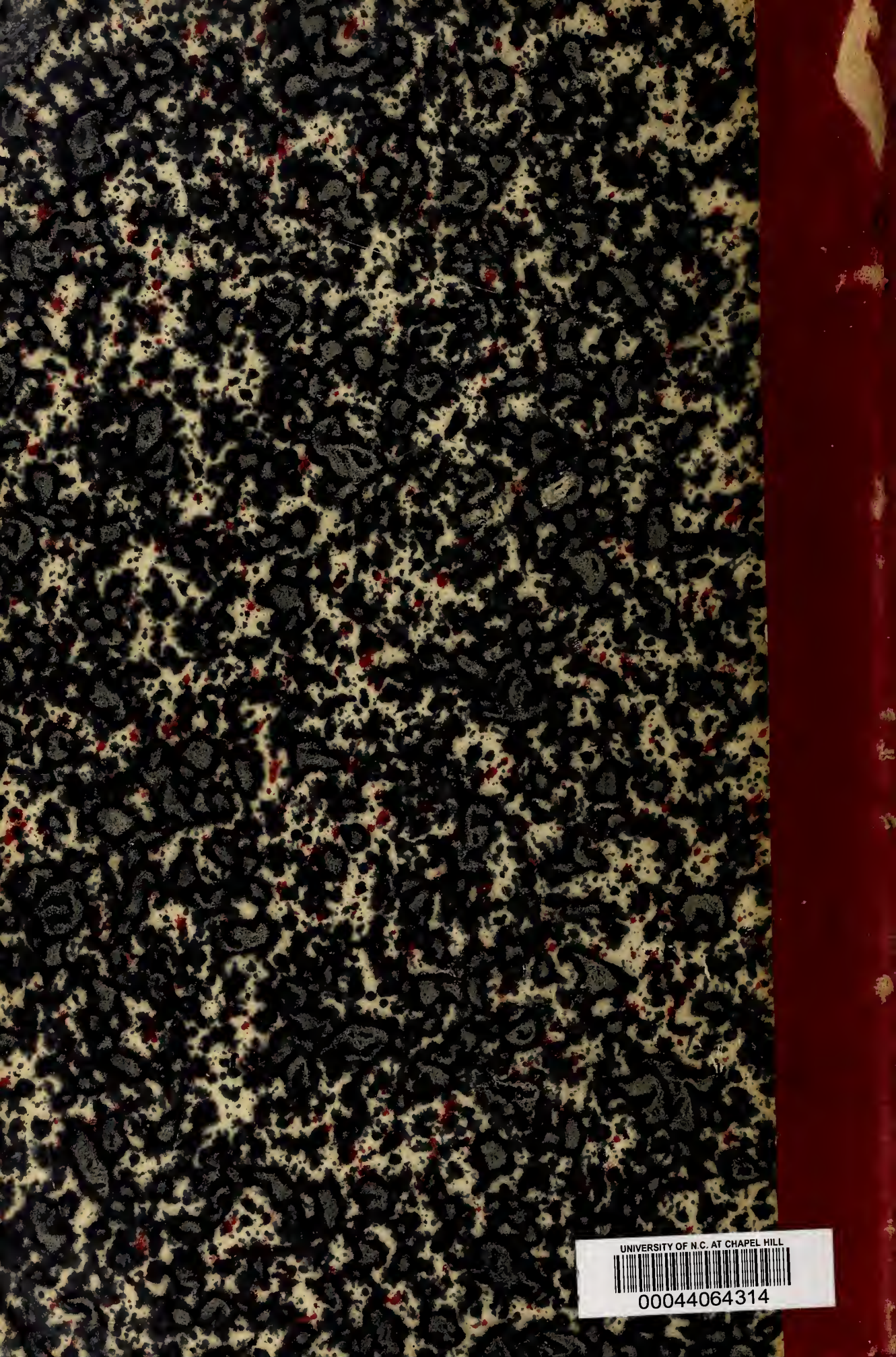
	MM.
J—N.	JOURDAIN.
J—T.	JANNET.
K.	ANONYME.
KL—H.	KLAPROTH.
L.	LEFEBVRE-CAUCHY.
L—C—J.	LECATTE-JOLTROIS.
L—E.	LÉPINE.
L—M—R.	LEMERCIER.
L—M—X.	LAMOUREUX (J.).
L—P—E.	LAPORTE.
L. R—E.	LA RENAUDIÈRE.
L—R—Y.	LEROY (Aimé).
L—S.	LANGLÈS.
L—S—E.	LA SALLE.
L—T—L.	LALLY-TOLLENDAL.
L—X.	LACROIX.
M—L—V.	MATON DE LA VARENNE.
M—N.	MERSAN.
M—T (J.).	MICHELET.
M—X.	MONTCLOUX-LA-VILLNEUVE.
M—D.	MICHAUD.
M—D j.	MICHAUD junior.
N—D.	NICARD.
OZ—M.	OZANAM.
P—C—T.	PICOT.
P—E.	PONCE.
P—N.	POLAIN.
P—RT.	PHILBERT.
P—X.	PUJOLX.

	MM.
Q—R—Y.	QUATREMÈRE-ROISSY.
R—C—D.	RICHERAND.
R—D—N.	RENAULDIN.
R—G.	ROIFFENBERG (DE).
R—L.	ROSSEL.
R—N.	ROBIN.
R—T.	ROQUEFORT.
S—D.	SUARD.
S. D. S—Y.	SILVESTRE DE SAGY.
S—S—I.	SIMONDE-SISMONDI.
ST—T.	STASSART (DE).
S—Y.	SALABÉRY.
T—D.	TABARAUD.
T.—P. F.	T.—P. DE ST-FERJÉUX
T—N.	TOCHON.
T—NE.	TARANNE.
U—I.	USTÉRI.
V. E—N.	VAN ERTBORN.
V. S—L.	VINCENS ST-LAURENT.
V. S. M.	VILLART ST-MORYS.
VAL. P.	VAL. PARISOT.
V—S.	VILLERS.
V—T.	VITET.
V—VE.	VILLENAVE.
W—R.	WALCKENAER.
W—S.	WEISS.
X—S.	Revu par SUARD.
Z.	ANONYME.
Z—O.	Revu par DUROZOIR.









UNIVERSITY OF N.C. AT CHAPEL HILL



00044064314